LE MAGASIN PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE.

1869

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements.	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements.	9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXIX

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXXVIIe ANNÉE. — 1869.

LES SŒURS DE JULIEN.



Les Trois Couseuses, peinture d'Édouard Frère. — Dessin de Gilbert.

Une famille composée de six personnes, le père, la mère, un fils aîné et trois filles, avait vécu, durant d'heureuses années, dans le modeste logis qui devait, plus tard, être habité seulement par les trois sœurs orphelines.

Celui qui cessa le premier d'occuper sa place accoutumée à la table où l'on mettait journellement six couverts, ce fut Julien, le fils aîné.

Esprit sérieux, appliqué à l'étude et caractère résolu, il avait, tout enfant, donné de remarquables preuves d'intelligence et de courage. Il venait d'atteindre sa seizième année quand un commerçant, ami de la famille, qui allait ouvrir un comptoir à Bahia, proposa aux parents du jeune Julien d'emmener leur fils au Brésil et de l'associer à sa fortune.

Aux premiers mots touchant la possibilité d'une séparation prochaine, la mère eut un douloureux serrement de cœur, les sœurs indignées se récrièrent; quant au père, il regarda son fils avec une expression qui disait clairement : « J'ai pleine confiance en ta raison, décide toi-même de ton avenir. »

L'éclair de joie qu'il vit briller dans les yeux de Julien lui prouva que la proposition du commerçant avait tenté son ambition.

Le jour même fut accordé le consentement au départ du fils aîné de la maison. Déjà le père y avait tacitement consenti. Pour s'y résigner, sa femme eut besoin de se rappeler cette parole qui est la loi de sacrifice des mères : « Nous devons aimer nos enfants non pour nous, mais pour eux-mêmes. »

L'absence de Julien fit un grand vide dans la famille. On s'efforça de le combler avec les souvenirs que l'absent y avait laissés. Pour se consoler de ne plus pouvoir lui parler, c'était de lui qu'on parlait sans cesse.

Comme Julien avait dit au moment des adieux : « C'est aussi votre bien-être que je vais chercher là-bas; père, mère et sœurs, je vous ferai tous heureux quand je serai revenu », on attacha à cette pensée du retour tous les projets, toutes les résolutions, et aussi bien les plus simples modifications à apporter dans la tenue du ménage que les plus importantes questions d'avenir. Enfin tout ce qui dans la famille devait être en dehors du train journalier de la vie habituelle fut ajourné à cette date incertaine, à ce terme désiré : « Quand Julien sera revenu. »

Ainsi Sophie, la plus âgée des trois sœurs, ne manquait jamais de répondre, lorsqu'on s'étonnait de ses progrès rapides comme artiste peintre : « Il faut que je me dépêche d'acquérir du talent; j'aurai un si beau portrait à faire quand Julien sera revenu ! »

De même Marie, de deux ans sa sœur cadette, qui avait le goût des travaux à l'aiguille, répondait, à propos des éloges qu'on faisait soit de sa couture, soit d'une broderie : « Oui, ceci n'est pas mal; mais vous verrez, j'espère, quelque chose de tout à fait bien quand Julien sera revenu. »

C'était aussi la dernière raison de la petite Gabrielle, qui touchait à sa sixième année à l'époque où Julien quitta la maison. Écolière d'abord quelque peu rétive, il lui arrivait assez souvent de lasser la patience de sa grande sœur Sophie, dont elle était particulièrement l'élève. Or, lorsque celle-ci, découragée, lui disait en fermant le livre d'étude : « Tu ne sauras jamais rien », Gabrielle, relevant la tête, répliquait d'un ton de conviction plaisamment présomptueux : « C'est ce qui te trompe; je saurai tout quand Julien sera revenu. »

Julien était parti depuis plus de cinq ans, lorsque le père fut atteint de la maladie à laquelle il devait succomber. Arrivé à sa dernière heure, après qu'il eut appelé la bénédiction du ciel sur sa femme et sur ses enfants, il ajouta, s'adressant aux trois sœurs : « J'ai la consolation de penser que votre pauvre mère partagera bientôt avec notre cher fils le devoir de veiller sur vous. Son retour, que je ne verrai pas, ramènera avant peu, sans doute, la joie dans cette maison où je vais laisser le deuil. J'emporte, en vous quittant, la certitude d'être bien remplacé ici ; car vous aurez un appui solide, un protecteur dévoué quand Julien sera revenu. »

Vers le milieu de l'année suivante, la veuve reçut une lettre fermée d'un cachet noir et qui venait de très-loin; elle avait traversé l'océan Atlantique. Cette lettre arriva un dimanche; la veuve était seule à la maison. Les trois sœurs, parties depuis le matin, avaient été emmenées par une parente chez qui elles devaient passer la journée à la campagne.

Quand elles revinrent le soir, babillardes, rieuses et comme affolées de leurs douze heures de plaisir, la mère ne leur parla pas de la lettre au cachet noir; mais, malgré sa force de volonté, elle ne put assez bien dissimuler l'émotion que cette lettre lui avait causée pour que ses filles ne remarquassent pas que sa voix tremblait, qu'il y avait une profonde altération dans ses traits, et que son visage étrangement pâle gardait la trace de ses larmes.

Aussitôt s'éteignirent les dernières lueurs de la joie que les trois sœurs rapportaient chez elles. Elles interrogèrent avec anxiété leur mère, qui répondit, vaincue par leur insistance :

— Imaginez-vous, mes chéries, que je suis sous le coup d'un rêve affreux; il m'a semblé que je n'avais plus d'enfants.

— Tu as donc dormi en nous attendant? lui demanda la petite Gabrielle.

La mère garda le silence; mais avant de se séparer de ses filles qui allaient se mettre au lit, elle les embrassa avec une effusion de tendresse inaccoutumée, comme si elle avait eu besoin de se prouver le mensonge de son soi-disant mauvais rêve.

Pendant plusieurs semaines, la mère, frappée au cœur, lutta courageusement, en silence, contre l'envahissement du mal dont elle s'était fait une loi de garder le secret. Si elle avait résolu de se taire, ce n'était pas qu'elle craignît pour ses filles l'excès d'une douleur qu'elle savait bien ne devoir être mortelle que pour elle-même; son héroïque discrétion tenait à une inspiration plus élevée de la prévoyance maternelle.

Malgré la sincère affection que les trois sœurs avaient l'une pour l'autre, la parfaite harmonie ne régnait pas toujours entre elles. Très-malicieuse, un peu taquine et facilement irritable, Marie, la lingère, provoquait parfois jusqu'aux larmes l'excessive sensibilité de Sophie. De plus, la petite Gabrielle, écolière près de l'une, apprentie près de l'autre, Gabrielle, souvent leur trait d'union, était aussi quelquefois pour ses deux maîtresses un sujet de vive discussion qui, sans l'intervention de la mère, serait montée jusqu'au ton de la querelle. Mais cette prudente mère, invoquant un nom conciliateur, disait : « Que pensera de vous Julien, s'il vous voit ainsi quand il sera revenu? »

Aussitôt Marie se calmait, Sophie cessait de pleurer, et Gabrielle, en les rapprochant, embrassait ses deux sœurs, qui à leur tour s'embrassaient aussi. Alors le sourire amical revenait sur toutes les lèvres, et la paix était faite.

Le mal qui minait sourdement la mère se termina par un coup de foudre. A quelle heure de la nuit arriva l'événement qui mit un nouveau deuil dans la famille? On n'a pu le savoir. Quand les deux sœurs aînées, épuisées de fatigue, et qui n'avaient quitté la malade qu'après s'être assurées qu'elle était paisiblement endormie, revinrent auprès de leur mère, celle-ci ne devait plus se réveiller.

Dans sa main droite était un petit papier qui contenait ces lignes récemment écrites en prévision de sa fin prochaine :

« Sophie, Marie, je vous confie notre Gabrielle; ce

n'est pas trop que deux sœurs pour remplacer une mère. Bien que j'aie le ferme espoir qu'en souvenir de moi vous vous efforcerez de vivre d'accord, il se peut que dans un de vos moments de mésintelligence, comme ceux qui m'ont tant affligée, vous en arriviez encore, ainsi qu'une fois déjà, à prononcer le mot de séparation. Je ne serai plus là pour resserrer le lien fraternel près de se dénouer; mais à défaut de ma parole vivante, je vous laisse cette dernière recommandation qui n'est point un ordre, mais une prière : quelque grave que soit le motif de votre désaccord, s'il vous force à renoncer à la vie en commun, ne vous séparez, du moins, que quand Julien sera revenu. »

Lorsque Sophie fut parvenue, malgré l'obstacle de ses larmes, à achever la lecture de ce précieux billet, les trois sœurs tombèrent à genoux, et Marie et Sophie, la main dans la main, le regard pieusement attaché sur celle qui ne pouvait pas les entendre, prononcèrent, d'une voix où se brisaient les sanglots, le serment d'accomplir le dernier vœu de leur mère.

Après quelques jours donnés aux épanchements de cette indicible douleur, on régla la vie commune dans le ménage fraternel; vie uniforme, mais laborieuse.

Le matin, Sophie consacrait deux heures à l'instruction de Gabrielle; puis la petite sœur passait sous la direction de Marie, qui continuait à lui enseigner la couture et la broderie, tandis que la jeune artiste, forcément moins sédentaire que sa sœur cadette, allait tantôt dans un pensionnat, tantôt chez des élèves particulières, donner des leçons de dessin. A son retour, on se mettait à table pour prendre le repas préparé par Marie. C'était aussi l'heure de la récréation pour les trois sœurs. Cette bonne heure passée ensemble, on se séparait. Sophie s'enfermait chez elle pour peindre ou pour dessiner, et Marie rentrait dans sa chambre, dont elle avait fait son atelier de lingerie.

C'était toujours dans cet atelier qu'on se réunissait après le dîner. Là, il n'était plus question ni de livres, ni de pages d'écriture pour Gabrielle, de crayon ou de pinceau pour Sophie; les sœurs avaient toutes l'aiguille à la main, et l'on cousait à qui mieux mieux, ou bien pour soi-même, ou bien pour aider la lingère qui avait à rendre une commande pressée.

Ainsi, dans cette maison où l'on voyait une écolière le matin, une artiste durant le jour, l'après-dînée venue il n'y avait plus que trois couseuses.

Fidèles à la recommandation de la mère, la sœur aînée et la sœur cadette se tenaient depuis longtemps en garde, l'une contre son penchant à la taquinerie, l'autre contre son excès de sensibilité; mais un jour Marie, cédant au besoin d'exercer son humeur railleuse, s'avisa de se moquer des soins que Sophie donnait à un pauvre oiseau goutteux dont elle avait voulu placer la cage dans la chambre de la lingère, parce que la froide saison arrivait et que cette pièce était la seule de l'appartement où il y eût un poêle. D'abord Sophie soutint courageusement les attaques de sa sœur; puis, comme celles-ci devenaient plus aiguës, plus pénétrantes, elle garda le silence et retint ses larmes. Marie, s'animant à ce jeu dangereux, alla enfin jusqu'à dire :

— Tu sais bien, ton oiseau? je l'offrirai pas plus tard que demain au chat de la voisine.

— Cela ne m'étonnera pas, répondit Sophie tremblante d'indignation et suffoquant; on doit être capable de tout, quand on est comme toi une mauvaise sœur!

« Mauvaise sœur! » Jamais injure aussi grave n'avait été dite dans leurs débats les plus vifs.

— Mauvaise sœur! répéta Marie pâle d'émotion, voilà un mot que je ne te pardonnerai jamais. Quand on croit avoir une mauvaise sœur, on cesse de vivre avec elle.

— C'est justement ce que je viens de me dire, repartit Sophie.

La rupture ainsi convenue, les deux sœurs, sans plus se parler, continuèrent à tirer l'aiguille. Gabrielle, présente à la querelle, s'en était effrayée au point qu'elle n'osait ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux.

Soudain Marie, donnant issue à la colère qui grondait en elle, se mit à dire :

— Ah! si Julien pouvait revenir ce soir, demain je ne serais plus ici.

En finissant de parler, elle regarda sa petite sœur qui se tenait la tête baissée sur son ouvrage de couture, non pour travailler, mais pour cacher deux grosses larmes.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda-t-elle vivement.

— Je pleure, répondit Gabrielle, parce que je sais que rien ne vous empêche de vous séparer aujourd'hui : Julien ne reviendra pas demain, il ne reviendra jamais.

Les deux aînées se regardèrent avec stupéfaction, et pendant que, muettes, elles s'interrogeaient des yeux, Gabrielle alla chercher dans un meuble un petit coffret qui avait appartenu à la mère et que ses sœurs lui avaient donné pour serrer de menus objets de toilette.

— Voici, dit-elle, ce que j'ai trouvé un jour en poussant le ressort de la glace.

Et elle montra la lettre au cachet noir.

— Et tu n'en as jamais parlé! reprit Sophie en prenant la lettre, mais hésitant encore à l'ouvrir.

— Non, car il m'a semblé que maman, qui nous en avait fait un secret, me défendait de vous le dire.

La lettre qui enlevait à la famille l'espoir de revoir Julien fut lue avec attendrissement par les deux sœurs. Alors leur apparut dans toute sa grandeur l'intention d'union éternelle si simplement exprimée par le billet trouvé dans la main de la morte.

Sophie, Marie, également au regret des pénibles paroles qu'elles avaient échangées, hésitaient à se regarder en face. Cependant le silence ne pouvait durer longtemps entre des cœurs qui ne demandaient qu'à s'entendre. Mais Marie, qui se sentait la plus coupable, attendait qu'un mot de pardon lui rendît la parole. Enfin Sophie, s'adressant à Gabrielle, dit en lui montrant sa sœur cadette :

— Je l'ai sans doute bien offensée; prie-la de ne se souvenir que du dernier vœu de notre mère.

La petite sœur, heureuse d'aider à cette réconciliation, n'avait pas fini de parler, que déjà Marie et Sophie étaient dans les bras l'une de l'autre, et pendant qu'elles se tenaient ainsi, Marie disait à sa sœur :

— Appelle-moi mauvaise tant que tu voudras, tu ne parviendras plus à me fâcher contre toi.

— Ni toi à m'inspirer la pensée de te quitter; car nous n'avons plus le droit de nous séparer, puisque Julien ne doit pas revenir.

LES GRANDS JOURS [1] DU BONHOMME PASCAL,

NOUVELLE.

I

Dominique Pascal, que sa gouvernante, la demoiselle Bonpoids, ne manquait jamais d'appeler « Monsieur » quand elle parlait, soit de lui, soit à lui-même, mais que les voisins, moins révérencieux, désignaient entre eux, sous le nom

[1] Les *Grands jours* étaient des assises que des magistrats envoyés par le roi tenaient à certaines époques, ou dans des circonstances solennelles, pour la répression des crimes que les juges ordinaires étaient impuissants à punir. (A. Chéruel, *Dictionnaire des institutions de la France*, t. Ier, p. 505.) — Fléchier a écrit une Relation des Grands jours tenus à Clermont sous Louis XIV, en 1665.

familier du bonhomme Pascal, à cause de sa simplicité extérieure, de son âge et de sa bonhomie, appartenait depuis trente ans à une administration publique. Il était monté progressivement, et par le seul droit d'ancienneté, de l'emploi infime de commis aux écritures au poste important de sous-chef.

Doué d'un grand fonds de patience, la lenteur de l'avancement réglementaire n'irritait pas son ambition, qui avait pour mesure le rigide niveau de son esprit de justice.

Il avait le bonheur de n'être pas jaloux: aussi la bonne fortune de ceux qui, partis plus tard et du même point que lui, le devançaient dans la voie des emplois supérieurs, ne lui était pas suspecte; il l'attribuait à des services exceptionnels dont il ne mettait pas en doute la réalité, bien qu'il ne pût pas toujours se dire quels ils étaient. Lorsqu'une nomination faisait scandale dans les bureaux, Dominique Pascal croyait, sans y participer, à la médisance de collègues envieux, mais nullement aux passe-droits de la faveur.

Quand le temps écoulé depuis sa dernière promotion l'eut amené à la veille du jour où s'ouvrait pour lui le droit de prendre place au premier rang de la hiérarchie bureaucratique, il crut de son devoir d'en donner respectueusement avis aux membres du conseil supérieur de l'administration; puis il attendit avec confiance leur réponse.

Elle lui parvint le surlendemain, au moment où il se disposait à se rendre à son bureau.

— Voici la nomination de Monsieur! Enfin Monsieur est chef de bureau! lui dit triomphalement la demoiselle Bonpoids en lui présentant la lettre officielle.

L'émotion faisait trembler le papier dans la main de la bonne fille, et son visage où s'épanouissait l'orgueil était aussi rouge que le large cachet qui fermait le pli administratif.

Moins impressionnable que sa gouvernante, Dominique Pascal eut cependant un éblouissement à la vue de la lettre que lui adressait le président du conseil; mais aussitôt il commanda à lui-même, afin de calmer l'enthousiasme étourdissant de la demoiselle Bonpoids, qui continuait à répéter dans une gamme ascendante :

— Monsieur est chef! chef!! chef!!!

— Apaisons-nous, ma fille, lui dit-il, et ne nous exagérons rien. Ce qui m'arrive couronne sans doute glorieusement ma carrière, mais c'était un événement prévu, immanquable; mon temps est venu, donc ce n'est que justice.

En parlant, il avait soulevé avec assez de précaution le cachet pour ne pas l'endommager; il déplia lentement la lettre où était consignée la décision du conseil et se mit à la lire, mais des yeux seulement. Ceci au grand déplaisir de la gouvernante, curieuse de savoir en quels termes élogieux l'avancement du sous-chef lui était annoncé.

Arrivé à la dernière ligne, Dominique Pascal fut pris d'un second éblouissement qui le troubla plus longtemps que le premier, et, à son tour, la demoiselle Bonpoids vit la lettre trembler dans la main de son maître.

— Mon bon Dieu! s'écria-t-elle, est-ce que ce n'est pas votre nomination qu'on vous envoie?

— C'est précisément le contraire, répondit le sous-chef, s'efforçant, mais sans y parvenir, de donner un semblant d'assurance à sa voix.

— Comment! reprit la gouvernante indignée, on ne veut pas reconnaître les droits de Monsieur?

— Si fait, ma fille, le conseil ne conteste ni l'exactitude de mon calcul, ni l'opportunité de ma réclamation; mais on me fait observer qu'en même temps que j'arrivais à l'époque réglementaire de mon avancement, j'atteignais la limite d'âge et le nombre d'années de service au delà desquels il a été reconnu que tout fonctionnaire éprouve le besoin du repos absolu. En conséquence, on m'annonce que je suis admis à faire valoir mes droits à la retraite. Ce qui veut dire, administrativement parlant, que je dois céder ma place à un autre.

Atterrée sous le coup de cette grave nouvelle, la gouvernante se laissa choir sur un siége où elle se serait indubitablement évanouie, si son maître ne se fût empressé de l'asperger d'eau et de vinaigre.

Dès qu'elle eut recouvré la parole, elle ne se fit pas faute de récriminer violemment contre la décision du conseil.

Pendant qu'elle exhalait sa colère, Dominique Pascal faisait intérieurement un retour vers le passé. En présence de ces deux dates fatales, celle de sa naissance et celle de son entrée dans l'administration, son équité confirma l'arrêt du conseil.

— En voilà assez, dit-il à la demoiselle Bonpoids qui s'épuisait à crier à l'abus de pouvoir et à l'ingratitude; vous avez tort de crier, ma fille, et moi j'aurais tort de me plaindre : j'ai invoqué le règlement, on me l'applique, ce n'est que justice.

— C'est possible, Monsieur; mais enfin, vous voilà sans place; je pense à votre avenir, et il m'inquiète.

— Rassurez-vous, mes économies et le chiffre de ma retraite suffiront amplement à nos dépenses.

— Sans doute, mais l'activité est nécessaire à votre santé. Le seul repos du dimanche vous a quelquefois rendu malade, et vous n'avez jamais eu dans l'esprit l'idée d'une autre occupation que celle de votre bureau; que ferez-vous à présent que vous n'avez plus rien à faire?

La perspective du désœuvrement fit sourciller le bonhomme Pascal.

Il n'aimait pas le jeu, ce qui n'était pas un mal; mais, par contre, le goût des beaux-arts, cette merveilleuse ressource contre l'ennui, lui manquait absolument, et la lecture le fatiguait. Faire œuvre de ses doigts comme tourneur ou mécanicien lui paraissait un passe-temps désirable, mais il se sentait trop âgé pour commencer l'apprentissage d'un métier.

— Ce que je ferai? dit-il après qu'il se fut un moment interrogé, je n'en sais rien... Je vais y rêver sous les arbres.

Il prit son chapeau et sortit.

Quand il rentra chez lui, à l'heure du dîner, le sous-chef réformé avait trouvé l'emploi de son temps. (¹)

La suite à la prochaine livraison.

L'ARC DE TITUS (²).

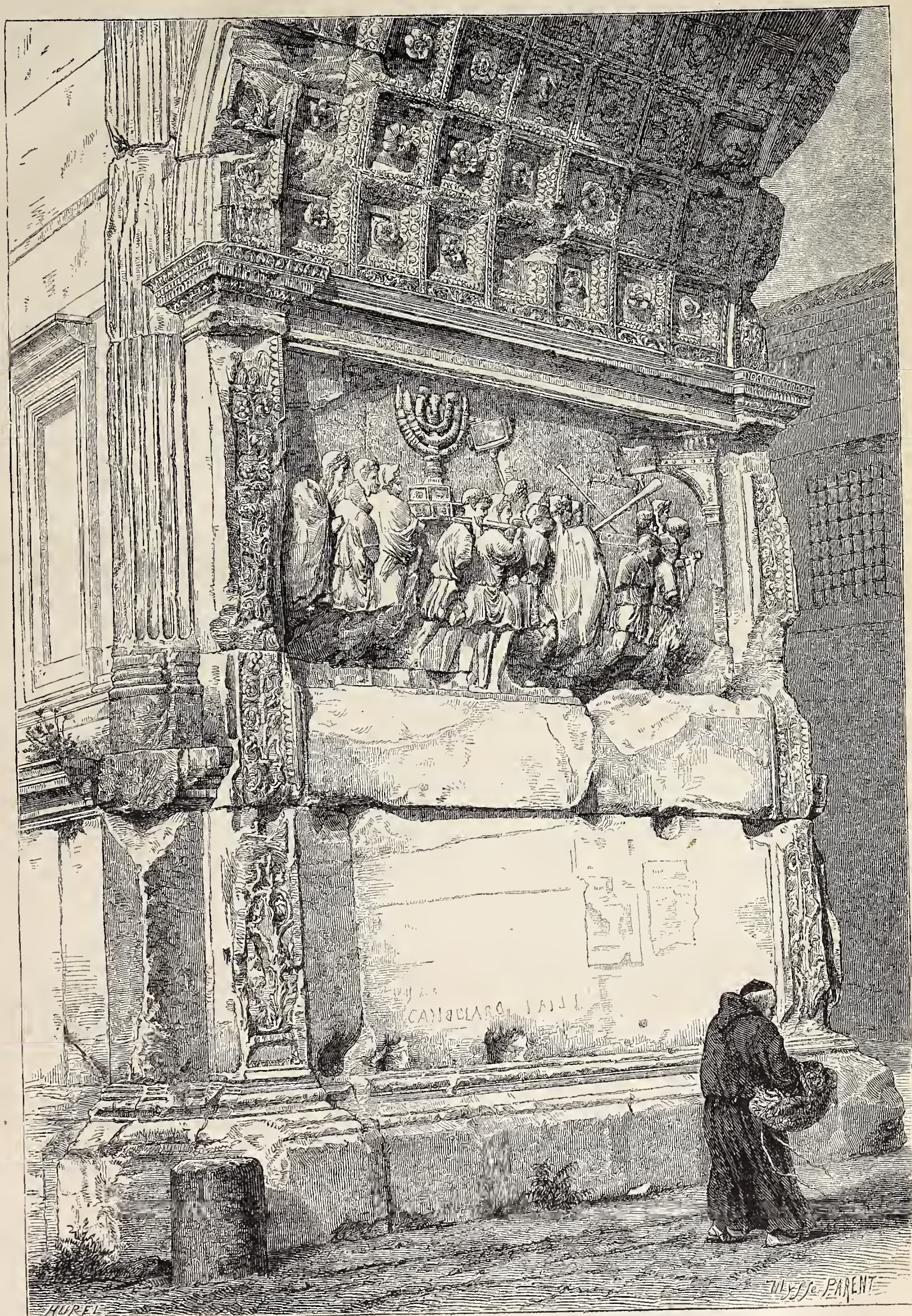
Cet arc, en marbre pentélique, l'une des plus nobles décorations de l'ancienne Rome, est situé sur le point culminant de la « voie Sacrée », au pied du Palatin et à quelques pas du Colisée. Il n'a qu'une seule arche. Sa dimension n'égale point celle des arcs de triomphe de Septime Sévère et de Constantin qu'il surpasse en beauté.

Il fut élevé par le sénat et le peuple romain en l'honneur de Titus Vespasien, et pour éterniser le souvenir de la conquête de la Judée. L'inscription qui fait face au Capitole donne à l'empereur victorieux le titre de *pontifex maximus* (souverain pontife). La voussure de l'arcade est décorée de rosaces en saillie sur des caissons ou cadres richement ornés, et de l'image de Titus portée par

(¹) L'auteur de cette nouvelle est notre ami et collaborateur M. Michel Masson.

(²) Voy. t. XIV, 1846, p. 76.

un aigle. De grands bas-reliefs représentent à droite et à gauche, au-dessous de l'imposte, le cortége triomphal. On y voit le vainqueur debout sur un quadrige, au milieu de soldats; il tient d'une main la palme, de l'autre le sceptre : la Victoire le couronne. Le visage de la Victoire et celui de l'empereur sont mutilés ; on a accusé les Juifs de cette



Une partie de l'arc de Titus, à Rome. — Dessin d'Ulysse Parent, d'après une photographie de Bisson jeune.

lapidation nocturne; pas un seul d'entre eux, dit-on, n'a jamais passé sous cet arc. Le bas-relief fidèlement reproduit par notre gravure représente un groupe de légionnaires couronnés de lauriers, portant sur un brancard, entre autres dépouilles du temple de Salomon, les pains de proposition, qui étaient d'or massif, et le chandelier d'or aux

sept branches (on croit que le chandelier fut jeté dans le Tibre au quatrième siècle, pour éviter qu'il tombât au pouvoir de Constantin. Que de richesses ne découvrira-t-on pas dans ce fleuve, lorsqu'on voudra en explorer avec soin le fond!). Quatre Victoires ornent les tympans de l'arc. Le cortége continue de défiler sur la frise. De délicates arabesques décorent les pilastres. Les sculptures de l'arc de Titus sont au nombre des plus belles et des plus pures que nous ait laissées l'art romain.

CE QUE VOUS AIMEZ.

Voici un jeu de société fort à la mode depuis quelque temps. Il n'entraîne pas à des frais considérables : un cahier de papier blanc, un petit registre ou un album, c'est assez. En marge de chacune des pages, on écrit à l'avance une série de questions, toujours les mêmes et disposées dans le même ordre, ou bien on écrit une seule fois les questions au commencement, en donnant à chacune d'elles un numéro. Parents et amis écrivent leurs réponses en regard des questions si elles sont répétées à toutes les pages, sinon, en répétant les numéros.

Quelquefois les questions ne se rapportent qu'aux préférences ou sympathies ; par exemple :

1. Quelle est la vertu que vous aimez le mieux?
2. Quelle qualité préférez-vous dans un homme?
3. Quelle qualité préférez-vous dans une femme?
4. Quelle est votre occupation favorite?
5. Quel est, croyez-vous, le trait principal de votre caractère?
6. Votre idéal de bonheur?
7. Votre idéal de malheur?
8. Votre couleur et votre fleur favorites?
9. Votre boisson et vos mets favoris?
10. Quels prénoms aimez-vous le mieux?
11. Où aimeriez-vous à vivre?
12. Quel est l'auteur en prose que vous préférez?
13. Quel est le poëte que vous préférez?
14. Quel est le peintre que vous préférez?
15. Quel est le compositeur de musique que vous préférez?
16. Quel est votre héros favori dans l'histoire?
17. Votre héroïne favorite dans l'histoire?
18. Votre héros favori dans les ouvrages de fiction (poëme, théâtre ou roman)?
19. Votre héroïne favorite dans les ouvrages de fiction?
20. Si vous n'étiez vous-même, qui voudriez-vous être?

Quelquefois on place en contraste sur deux pages différentes, en laissant de même en blanc la place nécessaire pour les réponses, deux séries de questions semblables, mais dont l'une se rapporte aux sympathies, l'autre aux antipathies ; exemples :

Ce que j'aime.	*Ce que je n'aime pas.*
1. Vertu.	1. Vice.
2. Qualité.	2. Défaut.
3. Occupation.	3. Occupation.
4. Plaisir.	4. Plaisir.
5. Art.	5. Art.
6. Science.	6. Science.
7. Profession.	7. Profession.
8. Livres.	8. Livres.
9. Personnages historiques.	9. Personnages historiques.
10. Voyage.	10. Voyage.
11. Manière de voyager.	11. Manière de voyager.
12. Climat.	12. Climat.
13. Saison.	13. Saison.
14. Mets.	14. Mets.
15. Boisson.	15. Boisson.
16. Couleur.	16. Couleur.
17. Fleur.	17. Fleur.
18. Nom de baptême.	18. Nom de baptême.

Il faut que les questions soient bien posées et les réponses sincères. La précipitation, l'intention de faire rire, mènent rarement à quelque chose de bon : on détourne les esprits du vrai but et l'on s'expose à des regrets; on arrive à la nécessité de déchirer des pages. Il est agréable, au contraire, de s'étudier de bonne foi, de chercher à répondre de son mieux et à approcher le plus possible de la vérité sur soi-même. Nous connaissons plusieurs de ces livres qui ont fait le tour de sociétés de parents et d'amis, et dont la lecture donne beaucoup à penser : les diversités de goût et de caractère s'y réfléchissent de manière à amuser et à instruire. Entre esprits aimables et sensés, ce sont des sujets d'entretien intéressants et féconds.

LES LIVRES DE RAISON [1].

Qu'entendait-on autrefois par *livre de raison?* Le livre de raison était un livre de comptes, et en même temps une sorte de *mémorial* où le père de famille notait les naissances, les mariages, les décès, tous les événements de l'histoire de la famille dignes d'être mentionnés. Là on trouve énumérés, dans de longues et instructives généalogies, les nombreux enfants que comptaient alors presque toutes les familles; là on peut suivre, avec les accroissements du bien patrimonial, les périodes successives de formation de ces familles qui, parties souvent des derniers rangs de la petite bourgeoisie des communes rurales, grandissaient lentement mais sûrement par l'ordre, le travail et l'épargne, par les efforts persévérants de plusieurs générations; là on rencontre, au milieu de détails d'affaires, de véritables biographies intimes, d'admirables éloges dictés par la piété filiale, de touchantes oraisons funèbres sur les vertus d'un époux ou d'une épouse, d'un père ou d'une mère, d'un aïeul ou d'une aïeule.

En tête de ce journal domestique se plaçaient des invocations à Dieu, des maximes religieuses, puis des considérations pratiques diverses : par exemple, la recommandation de recourir le moins possible aux gens d'affaires.

Un de ces livres de raison porte le préambule suivant : « Comme il n'y a rien de plus incertain à l'homme que le temps de sa vie, il est d'une prudence nécessaire de donner à ses successeurs une entière connaissance de sa gestion domestique, pour éviter dans l'avenir des suites fâcheuses... Par là on assure la paix dans la famille, et les enfants peuvent par eux-mêmes s'attribuer leur patrimoine, sans recourir aux personnes étrangères qui souvent donnent des conseils empoisonnés. »

Enfin, presque toujours le père de famille donnait pour conclusion à cet exposé de sa gestion domestique l'insertion de son testament, en le faisant précéder ou suivre de recommandations à ses enfants pour qu'ils demeurassent unis et obéissants à ses volontés. C'était le complément et en quelque sorte le couronnement du livre de raison. En voici un exemple :

« En 1693, voyant que ma maladie se rendoit habituelle, j'ay creu que, pour estre mieux prest à la volonté de Dieu, je debvois mettre ordre à mes affaires.

» Quoyque, dans la teneur de mon testament, j'aye exhorté mes enfans à la paix et à l'union avec ceux ou celuy de leurs frères qui sera mon héritier, je le fais encore autant qu'il m'est possible, les assurant que ce que je leur lègue est leur légitime et mesme plus; et, s'ils viennent à plaider avec luy (dont Dieu les veuille garder), je les assure sur ma foy de chrestien et sur la qualité de

[1] Extrait d'une notice communiquée, en 1868, à la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, par M. Charles de Ribbe, avocat à la Cour impériale d'Aix. M. de Ribbe ne fait mention que des livres de raison conservés en Provence. Il est très-désirable, dans l'intérêt de l'étude des anciennes mœurs, que l'on recherche aussi partout ailleurs de semblables documents et que l'on en évite la destruction.

leur père commun, qui m'oblige à les aimer tous et à ne leur faire aucun tort, qu'ils seront trompés dans leurs prétentions et qu'ils n'auront mesme pas tout comme je leur lègue.

» Je prie et ordonne à mes héritiers d'exécuter de poinct en poinct tout ce qui est mis et inséré dans ledit testament, chargeant leur propre conscience sur laquelle je me descharge entièrement... Ainsi, il n'y a rien à desbattre; et c'est ma dernière volonté qui, selon Dieu et la loy, doit estre inviolablement observée par mes héritiers, que je ne déclarerois point tels, si je n'estois assuré de leur aveugle obéissance à exécuter mes dernières volontés. »

Le livre de raison auquel on emprunte ce fragment est un gros volume in-folio, parfaitement relié et enveloppé d'une toile qui empêchait la couverture de se détériorer; l'écriture offre une beauté de caractères qui en fait une œuvre calligraphique. La feuille de titre porte ces mots : « Livre de raison de moy Jean-Baptiste-Joseph de Sudre (1680). » Suivent l'inscription d'une croix et diverses invocations religieuses. Les premiers feuillets du livre sont remplis par un « Mémoire du jour de la naissance de mes dix-huit enfans, huit garçons et dix filles, de 1662 à 1688. »

J.-B.-Joseph de Sudre fait précéder l'histoire de sa famille des lignes suivantes :

« *In nomine Domini*, ce 9 juin 1680, jour de la Pentecoste, après avoir demandé ce matin au Saint-Esprit ses lumières, par une communion, et après avoir protesté à mon Dieu, comme je luy proteste encore, que si le bien que je possède est mal acquis et s'il donne à moi ou à mes enfans matière d'offenser sa souveraine bonté, je la supplie de m'en priver et eux aussi; cela supposé, je commence par ma généalogie, sur laquelle je passerai fort légèrement, en ne me proposant que la pure vérité dans tout ce que j'ay à dire. »

Le grand-père de J.-B.-Joseph de Sudre, nommé Pierre, était un cadet originaire du Limousin; il avait été militaire et ne possédait pas grand'chose, « la plupart des cadets de Gascogne n'ayant que ce que leurs aînés veulent leur donner. » Il avait épousé, à Avignon, une demoiselle Julie de Gay, la neuvième enfant d'un sieur Jean de Gay, docteur ès droits. Pierre de Sudre et Julie de Gay avaient eu huit enfants, dont deux garçons et six filles.

Une seule des filles s'était faite religieuse, et les autres avaient été mariées à des bourgeois du Comtat.

L'esprit de la famille est celui de ces maisons patriarcales comme il en existait alors beaucoup.

« Quoique le nombre des enfans de Pierre de Sudre, mon grand-père, feut grand, il n'espargna pourtant rien pour leur éducation. Aussi estoit-il un grand homme de bien, craignant Dieu, taschant de leur inspirer toujours de bons sentimens, et c'est en quoy il avoit fort bien réussi. J'en excepte un, Antoyne, son ayné, dont Dieu vouleut bien tost faire un exemple, le faisant mourir misérable dans un hospital. Mais il n'eut jamais subject de se plaindre de ses autres enfans, qui luy ont esté toujours très-obéissans et très-soubmis. »

Son fils raconte comment il devint « un des plus habiles et expérimentés médecins de la province », comment il fut trois fois régent et devint le doyen de l'Université de médecine. Il épousa une demoiselle de Chasa qui avait trois frères et trois sœurs.

Des dix-huit enfants, plusieurs moururent en bas âge; mais les survivants étaient encore assez nombreux pour créer de lourdes charges, au point de vue de leur éducation et de leur établissement. J.-B.-Joseph de Sudre nous entretient de ses peines, de ses embarras, des dépenses considérables qu'il s'impose. Il finit cependant par réaliser le but de ses efforts, par donner à sa famille, avec le pain de chaque jour, les moyens de se tirer d'affaire. Son fils aîné meurt à l'armée, et alors il confie à son livre de raison les épanchements de sa douleur vraiment inconsolable.

J.-B.-Joseph de Sudre eut les honneurs du consulat de la petite ville de Pernes, en 1687.

« En 1687, je fus fait premier consul. Je n'avois pas plus d'empressement pour cette charge que je n'en avois eu pour celle de viguier que j'avois refusée très-souvent, quoy que je l'ay esté deux fois. Mais mes amis donnèrent si fort dans mon élection que j'acceptai la charge avec plaisir, n'en prévoyant pas les ordinaires embarras... Je rendis plus tard le chaperon (insigne consulaire) avec bien plus de plaisir que je ne l'avois reçu. »

Dans le livre de la famille des Laugier, de Toulon, dont l'un des membres, Pierre Laugier, fut premier chirurgien du roi Charles IX, et dont l'un des descendants était consul de Toulon en 1747, on lit :

« Je recommande à mon fils, écrit en 1710 Jean-Claude Laugier, de se souvenir de sa bonne mère. Qu'il fasse réflexion qu'aucune mère n'a jamais aymé son enfant plus tendrement; qu'elle estoit une femme très-vertueuse et presque sans défaut, très-sage et très-bonne ménagère; qu'elle luy a laissé du bien considérablement et lui a conservé celuy que j'ay acquis. »

Le fils de ce Jean-Claude Laugier, nommé Jean-Baptiste, continue en 1743 le livre de raison de son père. « Mon père, dit-il, ne m'a jamais donné que de bons exemples. Je serois l'homme le plus indigne qu'il y eût sur la terre, si j'étois capable de déshonorer sa mémoire. Mais si je n'ay pas hérité de ses talents, j'espère, avec l'aide du Seigneur, de succéder à ses sentiments, à sa droiture et à son bon cœur... Je prie Dieu avec ardeur de me donner les secours nécessaires pour imiter mon bon père en sa vie et en sa mort. »

L'usage de tenir des livres de raison était ancien dans les familles de Provence, et il remonte même si haut qu'on peut en suivre les traces jusqu'à des temps très-reculés.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. la Table de trente années et les Tables des années précédentes.

L'ALUMINIUM.

L'humble argile des champs, la terre glaise qui est la matière de nos poteries, est aussi la source de l'aluminium, de ce métal brillant, sonore comme le cristal, malléable comme l'argent, inaltérable comme l'or. Quand on traite l'argile par l'acide sulfurique et le chlorure de potassium, on obtient l'*alun*, qui est un sulfate d'alumine et de potasse. L'alun est un sel incolore, qui cristallise au sein de l'eau en beaux octaèdres d'une régularité admirables. La figure 1 représente un groupe de cristaux d'alun que l'on voit aux galeries du Conservatoire des arts et métiers. Ce sel est très-employé dans la teinture pour l'impression des tissus; il sert encore pour le collage des papiers et la clarification des suifs. Les médecins, enfin, l'utilisent comme matière astringente et caustique. Quand on soumet l'alun à l'action de la chaleur, dans un creuset de terre, il perd l'eau de cristallisation qu'il renferme, et il se boursoufle singulièrement en débordant du vase dans lequel on le calcine (fig. 2). Ce sel est très-soluble dans l'eau, et quand on verse de l'ammoniaque dans sa solution, on détermine la formation d'un précipité abondant d'alumine (oxyde d'aluminium), au

moyen de laquelle on peut facilement préparer l'aluminium. On commence par mélanger l'alumine avec du noir de fumée humecté d'huile, et on façonne des boulettes que l'on calcine fortement dans un creuset. Une fois calcinées, ces boulettes sont enfermées dans une cornue en grès, munie d'une tubulure à travers laquelle on fait passer un



Fig. 1. — Cristaux d'alun.

courant de chlore en chauffant à la température du rouge vif. Le chlore agit sur l'alumine en présence du charbon, et la transforme en chlorure d'aluminium qui se condense dans un récipient de verre adapté au col de la

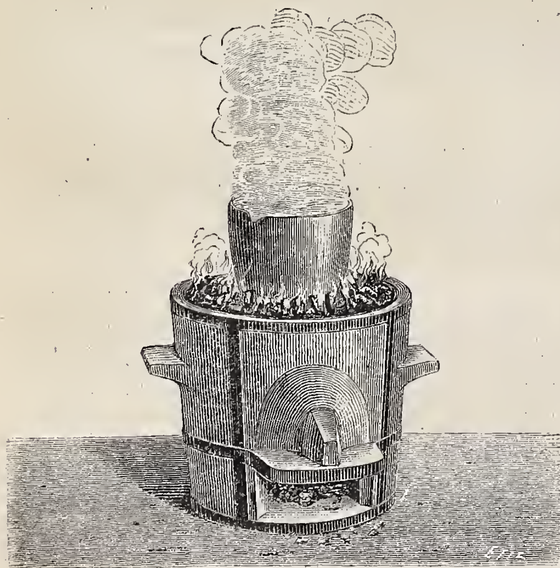


Fig. 2. — Alun calciné dans un creuset.

cornue (fig. 3). Le chlorure d'aluminium, enfin, chauffé dans un tube traversé par des vapeurs de sodium, donne l'aluminium. Cette opération est devenue une véritable fabrication industrielle, et l'aluminium vaut actuellement 100 francs le kilogramme, tandis qu'il aurait été impossible, il y a quelques années, de s'en procurer à aucun prix une quantité aussi considérable.

L'aluminium a l'aspect et les propriétés physiques de tous les métaux : il se tourne, il se polit, il se brunit; mais tandis que la plupart des métaux sont altérables entre nos mains, se rouillent ou s'oxydent plus ou moins au contact de l'air, se sulfurent sous l'action des émanations sulfureuses, l'aluminium résiste à ces actions, et il est avec l'or le plus inaltérable des métaux. Il se salit à la longue sous l'influence de l'air, mais il ne s'altère pas; il résiste à l'action de l'hydrogène sulfuré, et on peut servir des œufs avec des cuillers d'aluminium sans qu'elles se ternissent.

L'aluminium est le plus léger des métaux usuels : un cube de ce métal, ayant un litre de volume, pèserait 2kil.600, tandis qu'un même volume de fer pèserait 7kil.210. En raison de son inaltérabilité à l'air, il peut être employé comme métal d'art et dans la fabrication des bijoux. L'usage du cuivre et de l'étain dans l'économie domestique n'est pas exempt d'inconvénients, ou même de dangers; l'aluminium est toujours inoffensif.

Uni à un dixième de cuivre, l'aluminium donne un alliage jaune, d'un aspect analogue à l'or, *le bronze d'aluminium*. Cet alliage est aujourd'hui très-usité dans la fabrication de certains objets d'art, de montres, de lorgnettes, de services de table, etc., et il est très-probable que ses usages s'accroîtront et se diversifieront encore, à

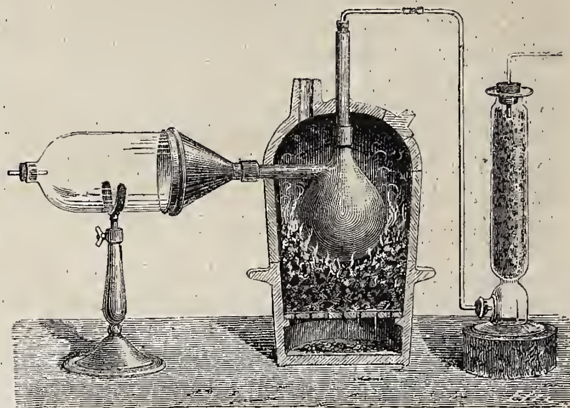


Fig. 3. — Préparation du chlorure d'aluminium.

mesure que les besoins de l'industrie le rendront plus nécessaire et en diminueront le prix de revient.

L'aluminium a été découvert, en 1827, par M. Wœlher. C'est en 1854 que M. H. Deville, qui peut être considéré comme le second inventeur, l'a obtenu le premier en quantité considérable. On raconte, mais sans autorité suffisante, qu'un des contemporains des successeurs d'Auguste avait su extraire l'aluminium.

« Un malheureux ouvrier (*faber*) put extraire d'un verre alumineux une matière évidemment métallique dont il fit une coupe qu'il présenta à l'un des successeurs d'Auguste, dans les premiers temps de l'empire romain, il y a dix-huit cents ans à peu près. L'empereur l'accueillit, l'admira. L'ouvrier, le *faber*, pour produire un étonnement plus profond, jeta sa coupe par terre : elle ne fut que bossuée, et, à l'aide d'un petit marteau, elle fut réparée aussi facilement que si elle eût été de l'or ou de l'argent. Ce métal tiré de l'argile était, ne pouvait être que de l'aluminium. On lui demande si son secret est connu de lui seul; il répond, de lui seul et de Jupiter. L'empereur, craignant que l'or et l'argent ne fussent dépréciés par une matière aussi commune que l'argile, fit détruire les ateliers de l'ouvrier; et quant à celui-ci, on lui fit couper la tête : *Eum decollari jussit imperator.* »

LA VALLÉE DE LYS

(PRÈS DE BAGNÈRES DE LUCHON).



La vallée de Lys. — Dessin de Maignan.

Luchon est au bout du monde ; dès Saint-Gaudens, on s'aperçoit que l'on court directement sur le massif énorme de la Maladetta, et l'on s'y sent attiré comme par la montagne d'aimant des contes orientaux, bien qu'on cesse pour longtemps de voir ce géant des Pyrénées : on en est trop près (à dix ou quinze lieues) ; on voyage à l'ombre de ses bases qui sont des pics, entre ses puissants orteils, sans cesse baignés par les flots murmurants, capricieux, de toutes les petites Garonnes neigeuses qui, chemin faisant, se réunissent pour former le grand fleuve. Celle que nous remontons, c'est la Pique, venue de Vénasque, et dont la haute vallée fut jadis habitée par le dieu gaulois Lixo, patron de Luchon. La ville, dissimulée derrière les arbres d'une superbe avenue, pleine, vers août, de grelots, de coups de fouet, de hennissements et de cavalcades, déserte à partir d'octobre, est située à l'ombre d'une petite plaine qui fait le fond d'un entonnoir. Rien de plus verdoyant que ce coin de terre, emprisonné entre de hautes murailles grises. La Pique y descend assez doucement à travers les prés et les maïs, rejetée un peu sur la gauche par la déclivité d'une petite colline qui, tout en s'abritant sous le massif de Superbagnères, porte et élève au-dessus

des brouillards du soir l'agréable terrasse du Casino. On est pris là comme dans ces enceintes de filets qui vont se resserrant et amènent le poisson dans le cercle étroit où le pêcheur viendra le saisir. Je ne sais quel désir de grimper s'empare des plus paresseux; il faut échapper à ces montagnes qui vous écrasent et pourtant vous fascinent; et l'on scrute de l'œil les flancs de la montagne pour y chercher quelque fissure. Tout naturellement on remonte le cours de la Pique; et si l'on ne veut pas, de cascade en cascade, par une route aussi pénible que charmante, gagner les hauteurs où s'ouvre comme une brèche le port de Vénasque, on peut, sur la droite, sous le monticule que couronnent les ruines de Castel-Viel, à l'entrée du haut vallon de la Burbe, où commencent les défilés du Portillon, s'aventurer dans une gorge qui s'évase graduellement en vallée. On chemine le long d'un gave ombragé par de vieux hêtres, des saules et des aulnes, dont les racines entre-croisées préparent à la truite des retraites sûres. La haute coupure qui livre un passage au torrent est tapissée de sombres forêts où bruissent les sources argentées et argentines autour de roches suspendues. Quelquefois une grange pittoresque anime le paysage monotone et sévère. Partout des blocs de granit, tombés des cimes, jonchent le terrain, sans pouvoir triompher d'une végétation puissante qui les enveloppe et les surmonte. Je ne sais combien d'essences diverses se sont donné rendez-vous dans ce chaos : chêne à feuilles lisses, tilleuls, sureaux, frênes, ormeaux, coudriers de haute taille, hêtres, sycomores, érables, sapins, s'y multiplient à l'envi, égayés par l'alizier, l'aubépine et le sorbier des oiseaux. Au sortir du bois, on marche sur un élastique tapis de pelouses découpées capricieusement par les sinuosités d'une eau limpide; on dépasse un clair bassin, coupe incessamment remplie par une cascatelle qui s'élance de rochers à pic : c'est l'entrée de la vallée du Lys ou de Lys, aussi encaissée que celle de Luchon, et par des cimes plus puissantes.

Sur le seuil, arrêtons-nous au nom; en est-il un plus charmant? Comme il sied bien à ces neiges, à ces blancheurs, si immaculées de loin, qui dominent ces prairies! D'où vient-il? on ne sait. Au temps des étymologies faciles, on en trouvait l'origine dans la flore du lieu; le vallon est riche, en effet, en *liliacées* (genre ornithogale), sorte de lis sauvage dont le calice est mêlé de violet et de brun. Heureux temps où l'on se contentait à si peu de frais! Quoi qu'il en soit, une foule d'autres plantes, valérianes, spirées, pigamons, géraniums, ériophores, bruyères, aconits, émaillent cette Arcadie. Ce ne sont que bouquets d'arbres, fonds prolongés de verdure, escarpements à cascades (cascade du Cœur), et même un petit lac (Estraguéts); partout l'eau murmure ou gronde, bondit en écume ou s'étale en rapide ruisseau sur l'herbe. Quelques chalets, quelques granges, rappellent seuls ici les travaux de l'homme. Les communes de Castillon et de Saint-Aventin, auxquelles appartient le val de Lys, n'y envoient qu'au temps de la fenaison des colonies passagères.

Du fond de la vallée on contemple, au-dessus de bruyères stériles, les sombres montagnes couronnées d'un feston de neige éternelle; mais pour bien juger de la splendeur du spectacle, il est mieux de s'élever sur quelqu'une des hauteurs voisines, sur le plateau de Superbagnères ou le pic de Cériré. Ce n'est pas une ascension sans fatigue; mais, ce qui n'arrive pas toujours, on est amplement dédommagé par la vue lointaine de la Maladetta, étincelante de glaciers qui épanchent par les vallées d'Artigue-Telline et d'Aran les sources principales de la Garonne. Au delà et à côté, l'Andorre et la Catalogne. Au-dessous se pressent les glaces du Maupas, qui communiquent par les neiges du Quaïrat et du Montarouye avec les glaciers d'Oo, cachés par le faîte également congelé du Carbious ou Crabioules (montagne des chèvres, des isards). Enfin, à quelque deux mille mètres au-dessous (le Carbious en a plus de trois mille), cet entonnoir, tapissé de glaces crevassées et impraticables qui peuvent à chaque printemps y descendre en terribles lavanges, c'est le val de Lys. Entre les neiges et les prairies s'étendent des zones boisées, ceintures de sapins et de hêtres, d'où partent, comme une frange rose, des champs de bruyères et de rhododendrons.

L'horizon du Cériré est immense : si l'on se retourne vers le nord, on a à sa droite la vallée de Luchon d'où monte vaguement une rumeur de fête; en face, la vallée de l'Arboust, si verte, si délicieuse quand on la traverse pour aller à Bigorre par la montagne; à gauche, les petits mamelons sans nombre de la Baronsse, les montagnes d'Aure, et au plus loin vers l'ouest, derrière le col d'Aspin et la vallée de Campan, Arbizon, dentelé comme une scie, le cirque d'Héas, Troumouse, le cône rosé du pic du Midi, l'échancrure du Tourmalet et les bois de la Hourquette. On remarque très-bien la déviation de l'axe des Pyrénées; la grande chaîne orientale s'arrête à la Maladetta, au Maupas, aux montagnes d'Oo, à Gavarnie; ensuite, d'un coude brusque vers le nord, par des élévations moindres, elle va, à quinze lieues de distance, se rattacher à la petite chaîne du Néouvielle et du pic de Bigorre; puis revient, par Cauterets, se relier au Vignemale.

Il ne faut point s'attarder sur le Cériré. Le narcisse y vit fort bien la nuit, les pieds dans la neige et le calice ouvert aux étoiles; mais l'homme s'y romprait le cou ou les jambes, s'il y était surpris par la brune. C'est au grand jour que le voyageur doit traverser aussi la forêt de Gouroun, qui le ramènera directement à Superbagnères. La course est longue, et beaucoup de ceux qui visitent Luchon pour leur santé auraient tort de l'entreprendre. Il leur reste le chemin de Vénasque et les bords du Gave.

Reste sur les gazons abreuvés d'eaux rapides,
A l'ombre d'un rocher plus fleuri qu'un vieux mur,
Et sans fatigue assis près des miroirs limpides,
Vois l'azur sur ton front et sous tes pieds l'azur.
Quand l'homme s'est hissé sur le mont, sur la nue,
Au sein d'un air plus rare et moins substantiel,
A-t-il fait un seul pas vers la sphère inconnue?
Il foule des nids d'aigle, est-il plus près du ciel?

Et vous,

Montagnes à jamais sur les Titans scellées,
Que vous devez peser à ces fils du chaos,
Pour que le hurlement des gueules muselées,
Pleines encor de feu, de rage et de fléaux,
Sans en percer la voûte expire dans le gouffre!
Pour qu'entre vos pieds verts où réside la paix
La douleur des maudits s'épanche en pleurs de soufre,
Signes d'un vain courroux qui se tourne en bienfaits!

Montagnes qui savez, sans creusets ni cornues,
En de sombres caveaux par la terreur hantés,
Dissoudre les métaux dans l'eau froide des nues
Et verser aux humains des baumes enchantés!
Entendrez-vous de loin la voix qui vous invoque?
Montagnes aux fronts blancs, aux verdoyants manteaux,
Fondrez-vous, pour guérir un ami qui suffoque,
Votre eau la plus salubre et vos plus sûrs métaux?

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Voy. les Tables des années précédentes, et la Table de trente années.

LES TIMBALES.

La timbale appartient à la famille des instruments de percussion à son variable; pendant longtemps elle ne servit qu'à marquer le rhythme, et ce n'est que depuis un temps relativement court qu'elle a été employée comme

agent sonore dans l'orchestre. La timbale, dans la musique moderne, ne s'emploie jamais sans être accouplée à une autre; aussi dit-on toujours avec raison : les timbales; elles consistent en deux bassins égaux, en cuivre, de forme hémisphérique, recouverts d'une peau tendue au moyen d'un cercle de fer et serrée, pour l'accord, par une série de vis de rappel. Les timbales, originairement petites, sont devenues plus grandes au fur et à mesure que les procédés de la tannerie devenaient meilleurs : les peaux étaient d'abord des peaux de bœuf ou de vache; elles furent remplacées par la dépouille mieux parcheminée des veaux, des chèvres et des ânes. Le son, primitivement lourd et sourd, est devenu plus éclatant, le mécanisme plus maniable; mais les progrès accomplis se sont faits lentement, par étapes successives, et ce sont ces étapes que nous désirons indiquer ci-après.

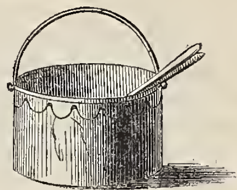
On a écrit le mot *timbale* de différentes manières : on l'a mis tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Aux seizième et dix-septième siècles, on trouve soit *tymbale*, soit *tymballe*. Dans son Traité de haute composition, Reicha écrit *timballe;* de nos jours on emploie plutôt le mot *timbale*. C'est cette dernière orthographe que nous adopterons.

On a dit aussi : *blouser* des timbales, pour jouer des timbales. Blouser est le terme technique; mais je crois qu'il vaut mieux dire simplement jouer des timbales; l'emploi du mot blouser, quelque régulier qu'il soit, constitue un excès de purisme contre lequel il faut se tenir en garde. Il a existé, vis-à-vis de chaque instrument, un verbe spécial pour exprimer l'emploi de cet instrument; si l'on se montrait rigoriste pour la timbale, il faudrait l'être aussi pour tous les autres instruments de l'orchestre : on s'exposerait alors à des erreurs sans nombre, et à des recherches subtiles ou pédantes qu'il vaut mieux éviter en se servant simplement du mot jouer, qui s'applique de nos jours à tous les types sonores, qu'ils soient en bois ou en métal, qu'ils aient des cordes ou des peaux, qu'ils obéissent à la main ou au souffle.

La timbale est un des instruments les plus anciens, surtout si on la considère sous la forme la plus élémentaire : un récipient quelconque recouvert de peau. Son usage a été et sera de tous les temps. Dans l'antiquité, comme nous le verrons, elle était d'un usage fréquent; dans l'Inde et chez les Romains, c'était avec elle qu'on faisait l'éducation des éléphants de guerre.

Les mahométans modernes se servent des timbales pour célébrer les noces; la Chine a de nombreux instruments qui se rattachent à la famille des timbales. Les Perses ont encore un instrument composé d'un jeu de timbales, au nombre de huit, accordées différemment. On trouve en Abyssinie la petite timbale appelée *nagârit*, et en Égypte existe encore le modèle peut-être le plus primitif de l'instrument de percussion à peau tendue, le *darabooka*, vaisseau de terre séché au soleil. Villoteau raconte en outre que lors de l'expédition d'Égypte on trouva cinq différentes espèces de timbales métalliques, bien fabriquées, servant aux usages militaires et civils.

Quant aux peuples sauvages, chez tous on a trouvé et on trouve la timbale élémentaire, vaisseau de bois, de terre ou de métal, couvert d'une peau et frappé soit avec la main, soit avec une baguette; c'est presque un instrument religieux, imitant le tonnerre, effrayant les mauvais esprits invisibles, guérissant les maladies. Laborde, dans son Histoire de la musique, donne le dessin d'une timbale appartenant à une peuplade sauvage de la Guinée. C'est une sorte de seau en métal, soutenu par une anse placée dans la main de celui qui jouait de cet instrument; le bord supérieur est orné d'un dessin dentelé. Ce dessin est curieux, car l'instrument qu'il représente tient le milieu entre le tam-tam et la timbale; or, parfois la timbale était frappée aussi bien sur le métal qui la formait que sur la peau, et souvent il y a eu confusion entre les instruments munis d'une peau et ceux qui ne tiraient la sonorité que d'un corps ligneux ou métallique.



Timbale de sauvages. — D'après Laborde.

Nous nous attacherons seulement, dans l'esquisse historique que nous traçons ci-dessous, aux modèles de timbales qui, dans tous les temps, se rapprochent le plus du type que nous connaissons, et dont les perfectionnements ont produit peu à peu la timbale de nos orchestres. Il y a, toutefois, un point délicat toujours un peu obscur. Dans l'antiquité classique les origines ne sont pas aisées à démêler, et il y a une confusion fréquente entre la timbale et le tambour. A cette époque, au reste, il y avait peu de différence entre le tambour (*tympanum*) et le tambour à main qui est devenu la petite timbale; et une chose singulière, c'est que le plus antique tambour à main, ou *crible*, a beaucoup d'analogie avec le dernier modèle de timbales fabriqué à notre époque, dans lequel on a supprimé les bassins de cuivre pour ne laisser subsister qu'une peau tendue entre deux cercles de fer.

La timbale antique servit à la fois pour la danse et la guerre; le vague des indications est en raison directe de l'ancienneté des temps. En voici quelques preuves :

Salmonée, roi d'Élide, voulant imiter Jupiter, traînait, dit-on, son char sur un pont d'airain, et, non content de cette imitation du tonnerre, il attachait après ce char des vases de bronze couverts de peau qui, secoués dans sa route, faisaient entendre un son effroyable.

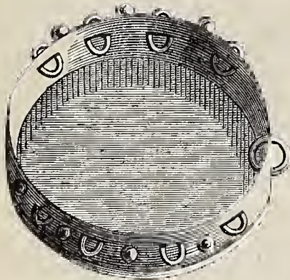
Dans la guerre, la timbale n'a jamais eu un rôle aussi important que la trompette. Lors de la conquête de l'Inde par Bacchus, ce dieu se servit bien de timbales pour accompagner son cortége; il séduisit les populations par la danse et par le vin; mais dans ce cas les timbales étaient instruments de plaisir et non de guerre. Plus tard, les Indiens en modifièrent la destination. Quinte Curce raconte que, lors de l'expédition d'Alexandre, Porus faisait frapper des timbales par ses soldats; ses éléphants étaient en avant, puis, « derrière eux, il plaça des fantassins et des archers habiles à frapper des timbales. Ces instruments tenaient lieu de trompettes aux Indiens; ils n'étaient pas épouvantés de leur bruit, y ayant dès longtemps accoutumé leurs oreilles. » Le mot *tympana*, dont se sert Quinte Curce, doit bien indiquer ici des timbales à main et non des tambours; car il y a idée de tonnerre, sensation de terreur imprimée aux ennemis, et la timbale seule avait un son roulant et sombre auquel peuvent s'appliquer les expressions de l'auteur; d'ailleurs ces timbales étaient parfois garnies de plaques bruyantes qui augmentaient encore l'éclat du son. Un autre fait indique qu'il s'agit bien ici de timbales : c'est que, d'après plusieurs auteurs, les Indiens, pendant le combat, frappaient sur la peau tendue, mais que pour appeler aux exercices et aux manœuvres ils frappaient de l'autre côté, sur la surface métallique; donc il y avait là une forme orbiculaire et sphérique.

Des Indiens, l'usage des timbales passa aux Parthes et

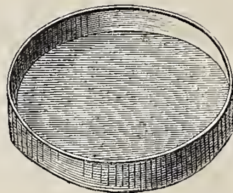
aux nations des hauts plateaux asiatiques, aux Scythes, aux Huns; lors des invasions des Barbares, les légions romaines entendirent plus d'une fois rouler les timbales dans les rangs de leurs ennemis.

Les Égyptiens avaient aussi connu l'usage d'un grand et d'un petit tambour orbiculaires en métal, couverts d'une peau tendue. Cet usage, transmis à la Grèce et à Rome, fit créer les noms de *tympanum grave* et de *tympanum leve* pour le grand et le petit modèle de ces instruments. Le *tympanum grave* paraît avoir été dans l'antiquité d'un usage restreint, mais il n'en fut pas de même du *tympanum leve.* Il y eut, de ce dernier, plusieurs espèces : il fut tantôt rond, tantôt oblong; il y en eut un modèle curieux en Égypte : c'était un double *tympanum* dans un seul châssis dont les deux peaux étaient sans doute accordées différemment. Le *tympanum* rond fut le plus en usage, et on l'orna de disques métalliques, *tintinnabula;* il devint ainsi le tambour de basque, dont l'usage a persisté jusqu'à nos jours dans toutes les populations de l'Italie méridionale. Cet ancêtre modifié de la timbale devint l'ornement obligé des danseuses romaines.

Le P. Mersenne, dans l'*Harmonie universelle,* donne la figure de ce tambour à main qu'il appelle *crible antique,*



Crible antique à lames de métal.



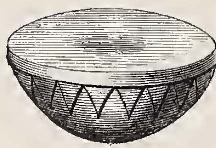
Crible sans lames.

et que l'on peut comparer au crible simple, sans lames métalliques, que nous plaçons à côté. Le P. Mersenne assigne la plus haute antiquité à cette espèce de timbale, qui aurait été celle de la Bible : « Or l'on croit, dit-il, que Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, battoit cette espèce de tambour lorsqu'elle chantoit le cantique de joie du chapitre XV de l'Exode, après le passage de la mer Rouge... » On pourrait ajouter que plus tard, chez les Juifs, lors de la victoire de David sur Goliath, les filles d'Israël vinrent au-devant du vainqueur en jouant des instruments et en s'accompagnant sur de petits tambours métalliques de forme orbiculaire. Dans les deux cas il s'agit ici du *tympanum leve,* le P. Mersenne faisant remarquer avec juste raison que pour Marie, sœur de Moïse, le *tympanum grave* eût été trop lourd.

Les Romains, à la guerre, se servirent surtout du *tympanum grave* ou *symphonia,* dont l'usage fut introduit sous Servius Tullius; encore n'occupa-t-il qu'une place secondaire après la trompette et le tam-tam pour les signaux



Timbale antique pour la danse.



Timbale antique pour la guerre.

D'après le P. Martini.

de campagne. Les Romains connurent néanmoins fort bien la timbale sphérique, car Pline en parle en désignant cet instrument comme un corps creux et arrondi d'un côté; et la forme est si précise qu'on avait appelé à Rome du nom de *tympania* la perle fine hémisphérique, aplatie sur une face et bombée sur l'autre. Le P. Martini, dans son Histoire de la musique, donne la forme de la timbale antique servant à la danse, et celle de la timbale antique servant à la guerre (*tympana bellica*). Toutes deux ne diffèrent que par les dimensions; la timbale guerrière est un peu plus ornée que la timbale de danse.

Au milieu du grand mouvement social produit par l'invasion des Barbares, il est assez difficile d'aller chercher quelques renseignements sur une chose aussi secondaire que les timbales. Il est probable que l'Italie et l'Orient conservèrent le goût des tympanons sous diverses formes, car on y retrouve plus tard ces instruments; mais après la chute de l'empire romain, l'art musical se partagea entre l'Orient grec et les institutions bardiques et religieuses du nord-ouest de l'Europe. Dans ce dernier côté, les instruments de percussion paraissent avoir rapidement cédé le pas, sous l'influence des idées germaniques, aux instruments à cordes; l'apparition et les progrès de la lyre, de la rote, de la chifonie, du rébec, auxquels vinrent s'adjoindre plus tard la flûte, le hautbois et le cor, sont la preuve d'un développement musical très-important. Cependant on trouve quelques traces des timbales à cette époque. Les bardes avaient une petite timbale appelée *tabor,* dont l'usage était dévolu au dernier des quatre ordres secondaires des bardes : ce n'était qu'un instrument rhythmique, qui avait beaucoup d'analogie avec le crible; mais, malgré sa simplicité et le peu d'importance que la hiérarchie sacerdotale lui accordait, il peut être considéré comme l'ancêtre d'une timbale anglaise que l'on trouve vers le huitième ou neuvième siècle, et qui était exactement semblable à la *tympana bellica* antique indiquée par nous plus haut. Peut-être, au reste, cette timbale anglaise était-elle d'origine antique; tous les commencements sont des plus obscurs.

Bientôt deux courants d'idées vont se trouver en présence. Les Mores qui avaient envahi l'Espagne et les croisés allant en terre sainte d'une part, les Hongrois de l'autre, allaient introduire en Occident le nacaire et la timbale hongroise, dans lesquels il faut reconnaître les ancêtres authentiques et certains de nos timbales modernes. Le nacaire oriental, la timbale hongroise ou germanique, venaient, au reste, tous deux d'une source commune, l'Inde antique, l'un par l'Orient et la Méditerranée, l'autre par les plateaux asiatiques.

Occupons-nous d'abord de l'Orient.

Bien qu'il soit à peu près certain que la petite timbale, appelée *nacaire,* fut rapportée par les croisés, il est possible que les Francs l'aient connue dans les guerres soutenues contre les Sarrasins; c'était peut-être au son des nacaires que Charles Martel se vit attaquer dans les plaines de Poitiers. Le midi de la France, plus que le nord, dut se ressentir de la proximité des Mores, et l'alliance du tambourin provençal et du galoubet s'est produite sans doute sous la double influence de la flûte antique et du nacaire sarrasin.

La suite à une prochaine livraison.

UN MARTEAU DE PORTE.

Ce marteau a 75 centimètres de hauteur. La plaque du fond est en tôle niellée et découpée, appliquée sur un drap rouge qui en fait ressortir les contours; le heurtoir, la tête qui supporte celui-ci, les torsades et l'animal qui reçoit le coup, sont en fer forgé.

L'art espagnol garda longtemps quelque chose du goût oriental importé dans la patrie du Cid par le peuple auquel nous devons l'Alhambra. Dans ce fer tellement ouvragé et fouillé qu'il ressemble à une broderie, dans cette tête grimaçante qui tient le heurtoir entre ses dents et cet animal fantastique destiné à recevoir le coup, on sent l'influence moresque. Quelques personnes trouvent une allégorie dans cette tête mitrée ou couronnée. Pour eux, elle représente, soit le christianisme domptant l'islamisme, soit la royauté de Castille frappant sur l'Arabe comme Charles



Marteau du portail de la cathédrale de Tarragone. — Dessin de D. Royer.

Martel frappa sur le Sarrasin. Mais peut-être cette composition originale n'est-elle qu'une fantaisie d'artiste.

LES GRANDS JOURS DU BONHOMME PASCAL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3.

II

A la moitié du chemin que Dominique Pascal avait à parcourir pour aller, selon son intention, rêver sous les arbres du jardin public, se trouvait le palais de Justice, vieux bâtiment d'aspect sévère, qu'il avait souvent remarqué en passant, mais dans lequel il n'était jamais entré, attendu que les portes, ouvertes durant toute la semaine, étaient précisément fermées le dimanche, seul jour de loisir pour le consciencieux fonctionnaire.

Cette fois, rien ne le pressant, il s'arrêta devant le vieux bâtiment et prit intérêt au mouvement des gens affairés qui, pour la plupart, portant une liasse de papiers sous le bras, montaient et descendaient le grand escalier extérieur.

Il y eut une rumeur dans la cour; une porte venait de s'ouvrir, c'était celle de la prison. Aussitôt les gens affairés s'arrêtèrent sur les degrés pour laisser passer deux hommes qui marchaient côte à côte, les mains liées derrière le dos et escortés par plusieurs gendarmes. Des curieux suivirent les prisonniers que l'on conduisait devant leurs juges.

L'ex-sous-chef, qui n'avait pas eu jusqu'alors l'occasion de voir des accusés assis sur le banc d'infamie, et qui ne

connaissait que par ouï-dire le spectacle émouvant de la défense luttant contre l'accusation, monta à son tour le grand escalier, et, poussant et poussé, il parvint à pénétrer dans le prétoire.

Les débats venaient de commencer.

Dans la cause criminelle soumise au jugement des magistrats, il n'y avait pour ceux-ci ni complication embarrassante, ni possibilité d'erreur. Un marchand joaillier, appelé pour affaire de commerce dans une maison de campagne d'où il n'avait pu revenir que le soir, était tombé blessé dans une attaque nocturne, à quelques pas de la ville. Les deux accusés, déjà repris de justice, reconnus par leur victime et bientôt découragés par l'insuccès de leurs dénégations, avaient pris le parti de s'avouer coupables.

La cause était donc des plus vulgaires; mais à côté du fait principal qui n'inspira à l'honnête Pascal qu'un sentiment de dégoût pour les misérables justement condamnés, était venu se placer un incident qui lui donna à réfléchir sur certains méfaits que la loi n'atteint pas.

Parmi les témoins cités à la requête du plaignant figurait un jeune marchand son confrère. Attardé à la même heure et sur le même chemin, il avait passé à cheval si près de l'attaque nocturne, au moment où le blessé se sentait défaillir sous les coups, que ce dernier, l'ayant aperçu, grâce à la clarté de la lune, l'avait, en le nommant, appelé à son secours.

Le témoin, à qui on prouva qu'il avait dû voir, ou du moins entendre, ne s'était pas arrêté.

Ce qui aggravait sa lâcheté, c'est qu'on y pouvait ajouter le reproche d'ingratitude. Ancien élève du marchand traîtreusement attaqué, il lui avait dû autrefois la somme nécessaire aux premiers frais de son établissement.

Le président, en renvoyant ce témoin s'asseoir à son banc, lui adressa ces sévères paroles qui furent pour Dominique Pascal un sujet de profonde méditation :

« Rival jaloux de votre confrère dont vous convoitez ouvertement la clientèle, vous nous laissez en doute si votre indigne conduite vous a été inspirée par la peur ou par un calcul d'intérêt personnel. Quoi qu'il en soit, vous qui avez été assez ingrat envers votre maître pour rester sourd à ses cris de détresse, vous nous forcez à vous dire qu'en ne défendant pas celui de qui la vie était en péril, vous avez, moralement au moins, participé au crime. De ce que la loi ne peut vous atteindre, ne comptez pas sur l'impunité; car la société a des châtiments pour la complicité tacite qui échappe à la loi. »

L'affaire terminée, le bonhomme Pascal, mis en goût de débats judiciaires, passa de ce prétoire dans une autre salle du palais où l'affluence était considérable. On écoutait le prononcé d'un jugement qui concluait à l'acquittement de l'accusé.

Il s'agissait d'une plainte en calomnie fondée sur une lettre anonyme qui avait déplorablement troublé les rapports et le repos de deux familles. Celui qu'avec vraisemblance les intéressés désignaient comme étant l'auteur de l'écrit calomnieux niait énergiquement; les écrivains experts jurés, nommés pour découvrir le trait révélateur d'une écriture habituelle dans une écriture habilement dissimulée, ne s'accordaient pas entre eux et hésitaient à se prononcer. Devant ce débat contradictoire et sans issue, le tribunal ne pouvait condamner que les plaignants, ce qu'il fit en mettant à leur compte les frais de l'instance.

Dominique Pascal, qui ne quittait pas des yeux le prévenu, fut à ce point frappé de son singulier sourire quand le président lui eut, comme à regret, annoncé qu'il était renvoyé de la plainte, que, fort de sa conviction faite, il se dit :

— Encore un coupable qui échappe à la loi, mais que la société ne doit pas laisser impuni.

Cette cause était la dernière mise au rôle pour ce jour-là. L'ex-sous-chef se sentit, en sortant du palais, non moins de respect pour la justice de son pays, mais beaucoup plus de défiance à l'endroit des accusés renvoyés absous.

Il s'était arrêté curieux vulgaire devant le vieux bâtiment; c'est en observateur intelligent qu'il continua son chemin.

Les remarques qu'il fit, en poussant sa promenade jusqu'au jardin public, sur l'abus de la force brutale, sur les ruses de la mendicité frauduleuse, sur l'inhumanité de quelques-uns, sur le besoin de nuire et de tromper de beaucoup d'autres, enfin sur tout ce qu'il voyait avec indignation pour la première fois, parce qu'il avait jusqu'alors regardé sans voir; ces remarques, disons-nous, lui prouvèrent que toutes les mauvaises actions ne sont pas soumises à l'appréciation des magistrats. Il en conclut que, pour arrêter les progrès du mal, il était temps qu'un citoyen, animé de l'amour de la justice et libre de tout autre devoir, s'imposât la mission de juger et de punir ceux que la loi n'atteint pas. Or, le citoyen équitable et désœuvré, capable de comprendre la moralité de cette grande tâche, ce ne pouvait être que lui-même. C'est pourquoi, de retour à son logis, il s'empressa de dire à la demoiselle Bonpoids qui l'attendait pour servir le potage :

— Que la perte de ma place ne vous fasse plus craindre de me voir inactif; dussé-je vivre jusqu'à l'âge de cent ans, j'ai de l'occupation pour le reste de mes jours.

Elle le regarda avec ébahissement, puis s'accouda sur le dossier d'une chaise, attendant l'explication de ses paroles.

— Mon enfant, reprit-il en changeant de ton et en s'asseyant devant son couvert, nous allons laisser refroidir le dîner; servez-moi d'abord, je vous instruirai de mon projet après le dessert.

Pressée de savoir quelle pouvait être cette occupation journalière qui devait avoir une telle durée, la gouvernante se hâta de dîner elle-même en allant, pour les besoins du service, de la salle à manger à la cuisine, si bien que, lorsque Dominique Pascal quitta la table et s'établit dans son fauteuil, mais non pas, cette fois, afin de digérer en sommeillant, elle n'eut plus qu'à prendre son tricot, à s'asseoir à sa place accoutumée et à écouter la confidence de son maître.

Il raconta, avec d'amples détails, ses deux stations au palais de Justice, ses observations pendant sa promenade; rapporta textuellement les paroles du président au témoin, élève et confrère rival du joaillier mis en danger de mort par les deux repris de justice; puis, voyant son indignation partagée par la demoiselle Bonpoids, il termina ainsi :

— Pour que le châtiment social dont le magistrat a parlé ne soit pas une vaine menace, il faut que quelqu'un se charge de l'appliquer. J'ai résolu d'être ce quelqu'un-là. J'individualise en moi la société et m'établis le représentant de la conscience publique. Désormais les coupables ne pourront plus se flatter de l'impunité, je jugerai ceux que la loi ne frappe pas, et quand je les aurai condamnés, il leur sera impossible d'échapper au châtiment; car je serai moi-même l'exécuteur de mes arrêts.

— Vous les mènerez en prison sans gendarmes? demanda la gouvernante, fixant un regard inquiet sur son maître qu'elle hésitait à croire en possession de toute sa raison.

— Il n'y a pas que l'emprisonnement qui soit une expia-

tion, répondit-il. Le coupable sera, d'ailleurs, suffisamment puni quand il aura lu, chaque jour et aussi longtemps que ma justice l'aura décidé, son crime affiché sur sa porte. Je sais déjà pour qui j'ai à écrire ces mots infamants : LACHE et INGRAT, — CALOMNIATEUR et FAUSSAIRE.

Trop respectueuse pour contester à son maître le droit de se donner mandat de justicier, la demoiselle Bonpoids se contenta de garder un silence improbateur.

— Elle ne comprend ni la grandeur ni la moralité de mon dessein, se dit-il; et il se décida à y rêver.

Il y rêva si bien que la gouvernante dut le réveiller pour lui dire que dix heures du soir venaient de sonner et que sa couverture était faite.

Sans un mot de plus sur son projet, Dominique Pascal quitta son fauteuil et passa dans sa chambre à coucher.

Comme il se disposait à se mettre au lit, il aperçut un livre sur sa table de nuit, le *Nouveau Testament*. Il ne se trouvait pas là d'habitude; ajoutons qu'il n'y était pas par hasard.

Ce volume, sur lequel frappait la lumière de la lampe, était ouvert au chapitre VIII de l'Évangile selon saint Jean, où il est écrit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

III

Le lendemain, quand il ouvrit les yeux, Dominique Pascal se demanda quel mauvais rêve il avait fait, tant il se sentait la tête brûlante et le cerveau troublé. Il passa son caleçon, endossa sa robe de chambre et alla se regarder dans la glace.

L'altération de ses traits l'inquiéta. Elle accusait la fatigue de l'insomnie, et cependant il était certain de n'avoir pas veillé. Se souvenant de la grave résolution qui lui avait été inspirée, d'abord au palais, par les deux arrêts de justice, puis, chemin faisant, par ses observations personnelles, il se dit :

— J'ai dû avoir le cauchemar; c'est ce qui arrive sans doute à tout magistrat qui va, pour la première fois, assumer sur lui la terrible responsabilité d'une condamnation. Mon tribut est payé; à l'œuvre maintenant.

Affermi dans la conviction qu'il allait remplir un important devoir social, il s'assit devant son bureau, et, s'étant recueilli, il remit en cause dans sa conscience, comme devant un tribunal, l'élève ingrat du joaillier et l'auteur de la lettre anonyme.

Bien qu'il eût peu de lecture, l'histoire de la justice en France ne lui était pas étrangère; c'est pourquoi, se comparant aux juges spéciaux chargés autrefois de punir ceux qu'épargnait la justice coutumière, il put se dire :

— Et moi aussi, je vais tenir mes Grands jours!

Son double jugement rendu, il tailla sa plume, régla son papier coupé en deux carrés égaux, et écrivit en belle ronde les deux notes infamantes qu'il se promettait d'aller placarder, l'une sur la porte du témoin admonesté la veille par le président du tribunal, l'autre sur celle du calomniateur acquitté.

Lorsque la demoiselle Bonpoids, attentive au coup de sonnette de son maître, lui apporta, selon qu'elle en avait l'habitude, sa côtelette grillée et sa tasse de chocolat, elle le trouva habillé pour sortir.

— Donnez-moi mon chapeau, lui dit-il.

A la pensée que le bonhomme allait sortir à jeun, elle prit l'alarme et dit, faisant allusion au rôle de justicier qu'arbitrairement il s'attribuait :

— Monsieur est certainement le maître d'aller, quand il lui plaît, où il croit avoir affaire, mais j'ai toujours entendu dire que les juges ne sortent de chez eux qu'après avoir déjeuné.

Elle posa sur la table l'assiette et la tasse, et fut grandement satisfaite de voir son observation mise à profit par celui qu'elle intéressait.

Pendant le déjeuner de son maître, elle s'occupa à ranger dans la chambre.

— Monsieur a fini d'écrire? demanda-t-elle en fermant l'encrier et se préparant, comme par mégarde, à serrer dans un tiroir les deux carrés de papier dont la destination, à elle connue, lui faisait prévoir d'inévitables dangers pour leur auteur.

— Laissez cela, s'écria Dominique Pascal; l'encre n'est pas sèche, vous gâteriez tout, et je serais forcé de recommencer.

La gouvernante n'osa répliquer; elle laissa les papiers sur le bureau, et, continuant à ranger, elle se demanda comment elle pourrait amener dans l'esprit de son maître une sage réflexion à propos de son périlleux dessein. Comme la bonne fille tourmentait en vain son imagination, elle aperçut sur la table de nuit le volume du Nouveau Testament qui était resté ouvert à la page déjà citée, et elle eut une lueur d'espoir.

— Monsieur n'a-t-il plus besoin de ce livre? dit-elle en le mettant sous les yeux de Dominique Pascal, de façon à ce qu'il ne pût s'empêcher d'arrêter son regard sur les paroles divines qui, jadis, désarmèrent d'autres justiciers au moment où ils allaient exécuter un arrêt de mort sur la montagne des Oliviers.

— Ce livre? répéta-t-il légèrement ému, je ne sais vraiment pas comment il s'est trouvé là. Mettez-le ailleurs, car ce n'est pas sa place. — Et presque aussitôt il ajouta : — Cependant ne le serrez pas trop loin.

— En ce cas, répondit vivement le demoiselle Bonpoids, je vais le mettre sur le bureau de Monsieur. Il sera là à la portée de sa main.

Avant de fermer le volume, elle fit une corne à la page.

Son déjeuner pris, l'ex-sous-chef plia les deux carrés de papier, les mit dans sa poche, et pour la seconde fois demanda son chapeau. En le lui présentant, sa gouvernante, laissant percer l'inquiétude que lui causait le résultat possible de la mission de justice que son maître s'était donnée, hasarda timidement cette question :

— Est-ce que Monsieur va sortir sans se faire accompagner?

— Mais sans aucun doute, ma fille; je n'ai pas, il me semble, l'habitude de prendre un guide pour aller dans la ville.

Il se dirigea du côté de la porte. De plus en plus inquiète, la demoiselle Bonpoids fit un mouvement comme pour lui barrer le chemin. Telle était en effet son intention; mais, effrayée de sa hardiesse, elle se borna à lui dire :

— Je crois devoir rappeler à Monsieur que sa canne est cassée.

— Oui, celle que vous m'avez donnée à ma fête; une canne superbe, je la regretterai longtemps.

— Monsieur se propose sans doute de la remplacer par une autre aujourd'hui?

— Non, vraiment, rien ne presse; nous verrons cela plus tard.

— Plus tôt vaudrait peut-être mieux, insista-t-elle; on peut tous les jours avoir besoin de se défendre.

Il comprit la valeur de l'observation, envisagea le péril, et reprit avec dignité :

— Les armes de la police ne conviennent pas à la magistrature. Advienne que pourra, il faut que justice soit faite!

Un moment après, Dominique Pascal arpentait la rue. Ne pouvant le suivre, la demoiselle Bonpoids, penchée

sur l'appui de la fenêtre, l'accompagna du moins de son regard désolé. *La fin à la prochaine livraison.*

RÉCOMPENSE DU TRAVAIL.

Au fond, la vie n'est clémente pour personne, et, quelque lourde que soit la tâche, le meilleur lot est encore pour ceux qui travaillent. La pensée qu'on remplit son devoir, qu'on est le guide et le protecteur de quelques êtres chéris, la certitude de pouvoir compter sur le respect de tous à l'extérieur, et, dans l'intérieur, sur des amitiés dévouées et fidèles, consolent un honnête homme de ses privations. [1]

MÉPRIS DU PEUPLE.

En 1764, le lieutenant général à la sénéchaussée de Toulon écrivait au procureur général de la province :

« Dans une nation libre, où il n'est pas permis d'avoir d'esclaves, les plus sûres richesses consistent à pouvoir disposer d'une multitude de pauvres laborieux; c'est une pépinière intarissable pour les flottes et les armées. Pour rendre la société heureuse, il faut qu'un grand nombre de ses membres soient ignorants aussi bien que pauvres. »

Voilà une opinion qui a du moins, il faut le reconnaître, le mérite d'être extrêmement franche et très-nettement exprimée.

— Quel dommage, monsieur le lieutenant général, lui dirait-on aujourd'hui, que tout ce peuple soit moins pauvre, moins ignorant, et qu'on ne puisse pas se servir de ses concitoyens comme d'esclaves!

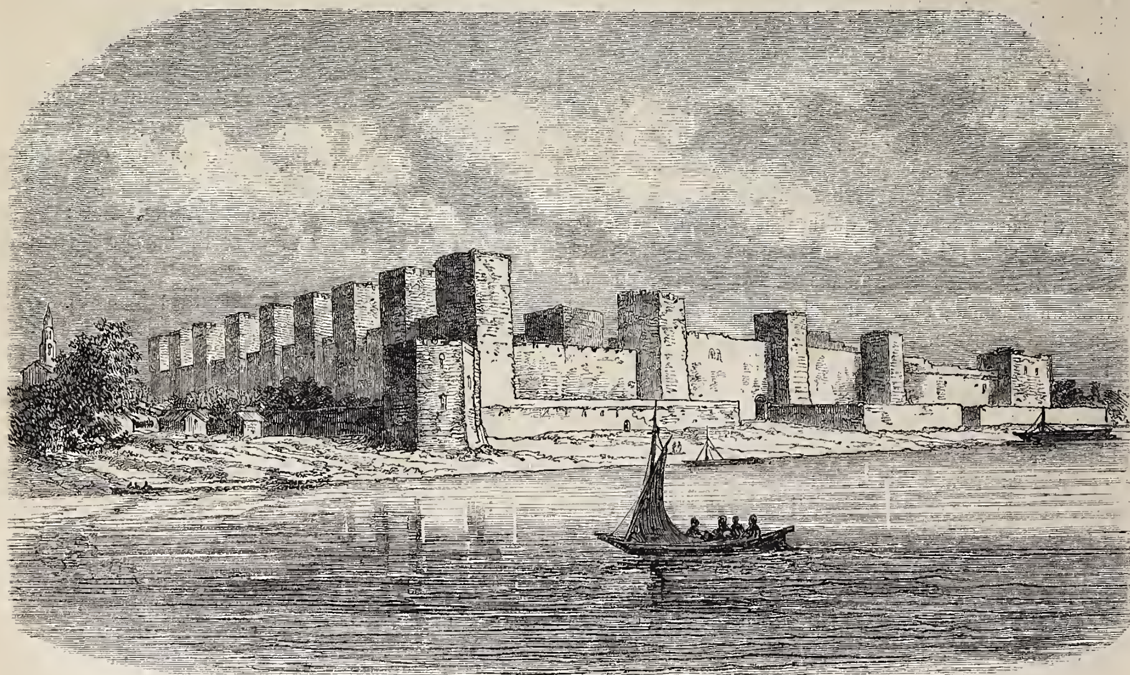
— Des concitoyens! répondrait-il sans doute. Y pensez-vous? Le peuple ne fait pas partie de la société. La société, c'est vous, c'est moi, c'est le petit nombre des gens instruits et bien pourvus, de manière ou d'autre, de bons emplois ou de richesses. C'est pour qu'elle soit heureuse, cette chère petite société, qu'il faut que la multitude, le grand nombre soit obligé par sa misère de nous servir comme nous l'entendons, et, grâce à son ignorance, ne comprenne rien à ce qui se passe dans les hautes classes. Ils se trouvent être devenus libres, on ne sait ni pourquoi ni comment; mais du moins est-il nécessaire qu'ils restent pauvres et ignorants pour notre avantage.

Des hommes comme ce lieutenant général se croyaient chrétiens. Et chaque jour ils entendaient enseigner que nous sommes frères, ayant tous une âme de même nature et également appelée au bonheur éternel, nullement d'après notre rang et notre richesse sur cette terre, mais d'après nos vertus. En quoi cependant ces hommes, si dédaigneux du populaire, différaient-ils des riches païens les plus égoïstes, et, faut-il ajouter, les plus ignorants? car la morale stoïcienne, fort répandue à Rome, préparait les esprits à la doctrine de la fraternité et à l'abolition de l'esclavage.

SEMENDRIA

(SERBIE).

Semendria ou Smederevo, ancienne capitale de la Serbie, est située à 40 kilomètres de Belgrade, entre les villages de Grodska et de Basiach, au bord du Danube, en cet endroit très-large. C'est le chef-lieu d'un des dix-sept départements de la Serbie moderne.

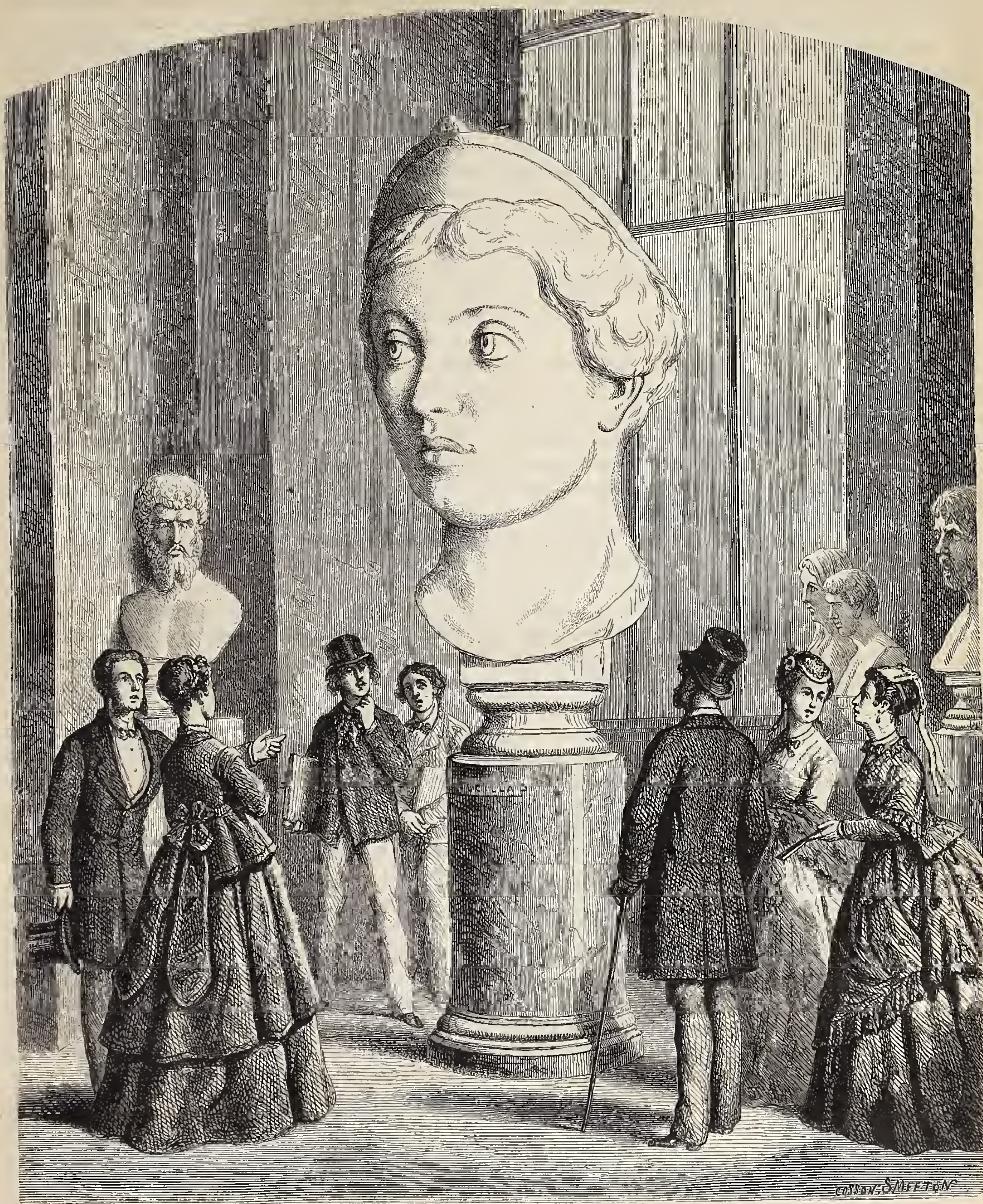


La forteresse de Semendria, au bord du Danube. — Dessin de Lancelot.

Sa forteresse, bâtie en 1433, par George Brankovitch, le dernier roi serbe, s'avance comme un promontoire au milieu du fleuve. Vingt-sept tours carrées s'élèvent au-dessus de ses murailles d'un air assez imposant; mais les tours sont fendues, les créneaux émoussés, les murs peu solides. Une porte basse s'ouvre sur la berge. L'effet est triste. On se sent mal à l'aise devant ce tableau de solitude et de décadence. Cependant aux environs la nature est riche. Les collines sont couvertes d'arbres fruitiers, de pruniers surtout d'où l'on tire une liqueur estimée, la *slivovitza*, et de vignes qui produisent, dit-on, un excellent vin.

[1] Extrait du Rapport du délégué des ouvriers couvreurs de Paris à l'Exposition de 1867.

LUCILLA.



Musée du Louvre; Sculpture. — Tête colossale de Lucilla, impératrice romaine. — Dessin de E. Lorsay.

Ce marbre colossal, qui mesure environ 2 mètres de hauteur, a été trouvé dans les ruines de Carthage, le 10 août 1847, sur l'emplacement où s'élève maintenant la chapelle dédiée à saint Louis.

Il fut rapporté par le consul de France, M. de Laporte, qui, en 1853, le donna au Musée du Louvre. Ce beau monument de sculpture est aujourd'hui exposé dans la salle d'iconographie romaine, récemment ouverte au rez-de-chaussée, sous la galerie d'Apollon.

D'après l'inscription placée sur le piédestal, cette tête serait le portrait de l'impératrice Lucille, fille très-indigne de Marc Aurèle, femme de Lucius Verus qu'elle empoisonna, dit-on, et sœur de Commode qui la fit tuer à Caprée, où elle avait été reléguée pour avoir conspiré contre l'empereur.

En comparant ses traits à ceux de Marc Aurèle, dont le buste a été placé avec intention tout auprès, on sera frappé de leur commune ressemblance : même profil ouvert et accentué ; la physionomie seule diffère : pensive et noble chez le père, elle est plutôt gracieuse et légère chez la fille.

« Cette tête, dit M. Henri de Longpérier, n'est pas à proprement parler un buste, mais une partie d'une statue colossale en pied ; non pas un fragment, car l'arête qui

limite le cou est antique. Il est assez probable que cette tête était encastrée dans un corps de bronze; et, bien qu'on n'ait point retrouvé de fragments des pieds et des avant-bras, on pense qu'ils étaient également de marbre blanc. Ce genre de fausse sculpture chryséléphantine, bien connu et fort en usage dans l'antiquité, produisait un effet agréable, en laissant aux chairs éclairées par le soleil leur transparence et leur éclat rosé que faisait ressortir l'éclat opaque du vêtement de métal. Lucille colossale et diadémée, vêtue de sa robe d'or (car le bronze était doré, et non vert ou brun comme le bronze moderne), Lucille avait l'aspect de la Junon céleste. »

LES GRANDS JOURS DU BONHOMME PASCAL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 3, 15.

IV

Ainsi, les coupables condamnés sans appel dans la séance d'ouverture des Grands jours du bonhomme Pascal allaient immédiatement subir la peine que sa justice avait prononcée contre eux. Pour arriver devant la maison où il devait afficher celui de ses placards qui contenait ces mots : LACHE et INGRAT, il n'avait plus qu'à suivre dans toute sa longueur une ruelle qui aboutissait sur la place du Marché. Quand il se vit dans cette ruelle, il ne put se défendre d'une assez vive émotion. Elle lui avait été autrefois si familière! C'est là qu'était située la principale école primaire du quartier. C'est là que, jeune enfant, il venait chaque matin, plus ou moins volontiers, portant sous le bras ses premiers livres d'étude, et son petit panier de provisions à la main.

Arrêté devant la porte qu'il n'avait pas revue depuis un demi-siècle et plus, il reconnut la sombre allée, l'étroit escalier qui menait à la classe et, au bout de l'allée, le jardin que sa haie épineuse et la sévère interdiction du maître ne protégeaient qu'insuffisamment contre les écoliers maraudeurs. Comme il se complaisait à rappeler dans sa mémoire les souvenirs de ce lointain passé, il lui en arriva un qui le fit sourciller et le rendit à la fois mécontent et pensif. Le justicier qui se croyait le droit de condamner les autres se trouva forcé de se juger lui-même.

L'usage des punitions corporelles existait encore à l'époque où Dominique Pascal fréquentait l'école, et il aurait plus d'une fois éprouvé leur rigueur sans la bonne volonté de l'un de ses camarades qui, toujours en avance sur ses voisins de table, achevait et corrigeait les devoirs incomplets ou fautifs. Cet écolier, plus attentif aux leçons que les autres ou mieux servi par ses dispositions naturelles, ne parvenait pas toujours, malgré les services rendus, à se faire pardonner sa supériorité. De là un complot contre lui, dans lequel les indécis entrèrent par entraînement, les récalcitrants sous la pression des menaces. Celle-ci fut sinon l'excuse, du moins la cause déterminante de la complicité du petit Pascal. D'ordinaire la victime désignée et lui sortaient les derniers de la classe. Un soir, ceux qui les devançaient toujours tendirent une corde dans l'escalier obscur. Dominique Pascal savait à quelle hauteur des marches cette corde avait été placée. Descendant le premier, il tâta du pied l'obstacle et l'enjamba. Il eut bien alors la pensée de signaler le péril au camarade qui le suivait, mais il entendit les autres chuchoter au bas de l'escalier; le souvenir de leurs menaces lui revint, et la peur le fit descendre à grands pas vers eux. Presque en même temps que lui, le malheureux enfant qui s'était heurté à la corde arrivait en roulant à la dernière marche. De là-haut on entendit le bruit de sa chute, on vint à son secours; mais déjà les vauriens avaient fait disparaître la corde accusatrice, de sorte qu'on ne put attribuer qu'à un faux pas le terrible accident.

— Moi aussi, se dit-il, j'ai été coupable de lâcheté et d'ingratitude!

Les réflexions que fit naître ce retour sur lui-même le retinrent longtemps à la même place, et quand il se décida à sortir de la ruelle, ce ne fut pas du côté de la place du Marché qu'il tourna ses pas. Il voulait essayer d'obtenir, après cinquante ans, des nouvelles de ce camarade d'école qui avait dû à une chute quasi mortelle le surnom de Jean le Boiteux.

Ses démarches, qui l'obligèrent à ne rentrer chez lui que longtemps après l'heure de son dîner, ne furent pas infructueuses. De renseignement en renseignement, il en arriva à savoir que s'il ne devait plus revoir son ancien condisciple, il n'avait que la rue à traverser pour se présenter chez sa fille, jeune femme restée veuve depuis peu avec deux petits enfants. Il se rendit chez elle, lui dit son nom, qu'elle n'avait jamais entendu prononcer parmi ceux des amis de son père, et termina par ces mots sa visite :

— Votre père et moi, nous nous sommes mutuellement mis en oubli. Aujourd'hui qu'une circonstance m'a rappelé nos vieilles relations, j'ai voulu que vous preniez pour vous ce que je regrette de ne pouvoir dire à lui-même : je suis d'un âge où il importe à la conscience d'acquitter toutes ses dettes. J'ai besoin de vous être utile, et je ne serai en paix avec moi-même que lorsque vous m'aurez fourni l'occasion de vous rendre un grand service.

Il n'est pas besoin de dire qu'à son retour chez lui il trouva la demoiselle Bonpoids en proie à tous les tourments de l'inquiétude; elle le croyait déjà victime de son zèle imprudent pour la justice. Il ne crut pas nécessaire de s'humilier devant elle. C'est pourquoi ni pendant, ni après son dîner, il ne l'informa pas de l'incident qui avait détourné le cours de ses idées et changé la destination de sa journée. Il rentra plus tôt que de coutume dans sa chambre à coucher, plaça lui-même sur sa table le volume des Évangiles, et ne se coucha qu'après avoir attaché avec quatre épingles, au mur de l'alcôve qui regardait la tête de son lit, le carré de papier sur lequel il avait écrit : LACHE et INGRAT. A son réveil, ce fut sur ce papier que ses regards s'arrêtèrent d'abord. Il lui inspira la salutaire pensée de faire scrupuleusement son examen de conscience; ses recherches dans le passé lui prouvèrent que s'il croyait avoir si bien vécu, c'est uniquement parce qu'il ne s'était pas regardé vivre.

— Je ne renonce pas à tenir mes Grands jours, se dit-il, mais quelque autre coupable que j'aie à juger, c'est d'abord Dominique Pascal que je citerai devant Dominique Pascal; bonne justice doit commencer par soi-même.

Il fit comme il avait dit, et trouva qu'à l'exception de ces grands crimes qui épouvantent la société, il avait à se reprocher presque tous les torts qu'il voulait punir chez les autres.

Cette découverte ne le fit pas tomber dans le désœuvrement que sa gouvernante redoutait pour lui. Le temps qu'il aurait assez mal employé à punir des coupables qui ne relevaient pas de sa justice arbitraire, il le passa à réparer ses torts, ici par un aveu loyal de sa faute, là par une réconciliation franche, ailleurs par un service rendu ou par une délicate aumône.

Cependant, malgré les instances de la demoiselle Bonpoids pour que son maître lui permît de faire disparaître l'affiche piquée sur la paroi de l'alcôve, il s'obstinait à l'y vouloir laisser, quand il fut appelé un jour chez la fille de

Jean le Boiteux. Depuis sa visite, il n'avait plus entendu parler d'elle.

Il la trouva gravement malade.

— Vous m'avez, lui dit-elle, offert vos services. J'ai entendu dire tant de bien de vous, que je n'hésite pas à vous demander la plus grande consolation qu'on puisse accorder à une mère qui va pour toujours quitter ses enfants : c'est l'assurance qu'après elle ils seront sous la protection d'un honnête homme. Pouvez-vous me promettre de veiller sur les miens?

Il promit, et en quittant la malade, qu'il laissa rassurée sur son plus grand sujet d'inquiétude, il passa chez son notaire, et, devant deux témoins, il dicta et signa son testament, qui nommait pour ses légataires les deux petits-fils de Jean le Boiteux, à charge par ceux-ci de payer à la demoiselle Bonpoids une pension viagère de 500 francs.

Une crise heureuse sauva la jeune mère. Le jour de sa première sortie, après une longue convalescence, fut un jour de gala chez Dominique Pascal. A partir de cette époque, la gouvernante eut à préparer, tous les dimanches, le même dîner de famille.

Depuis la signature du testament, l'affiche qui offusqua si longtemps les yeux de la demoiselle Bonpoids avait disparu de l'alcôve.

UN AVIS AUX VOYAGEURS.

Vous sortez de la ville et vous cheminez dans la direction d'une ferme où l'on vous attend pour déjeuner avant de se remettre en chasse. Vous ne connaissez pas l'endroit où vous allez, mais on vous a dit que le premier venu vous renseignerait. Après une assez longue trotte, vous arrêtez un paysan qui s'avançait vers vous. — La ferme de ***, s'il vous plaît?

— Vous vous adressez bien, Monsieur, je viens de la quitter. Vous n'avez qu'à continuer, et vous tournerez *à gauche*, après avoir dépassé la fontaine, au premier chemin creux qui traverse la grande route.

— Merci. Combien de temps me faut-il encore pour arriver?

— Trois petits quarts d'heure, Monsieur, sans vous presser.

— C'est moins loin que je ne pensais. Je peux flâner un peu et compléter mon herbier; merci encore, mon ami, merci!

Une heure se passe, et puis une demi-heure, et un quart d'heure encore. Ce chemin creux ne finit pas! Il est neuf heures et demie, et l'on déjeune à dix! exactitude militaire! Vous vous hâtez en pensant qu'il faudra bien un instant pour secouer votre poussière avant de vous mettre à table. La marche engendre l'appétit; l'estomac commence à gémir.

Vingt minutes tombent encore dans le sablier du temps. Vous êtes enfin au bout de cet interminable chemin creux: vous regardez de tous côtés; mais point de ferme et rien qui l'annonce. L'inquiétude vous gagne, et vous courez pour gagner le haut de la colline d'où vous découvrirez mieux le pays. Vous êtes en haut; rien en vue. Dix heures et quart! On est certainement à table. Vous commencez à murmurer tout haut : « C'est là-bas, certainement, à ce bouquet de bois qui pointe dans le pli du terrain. Deux kilomètres au moins. En avant et doublons le pas!» Vous arrivez au bois... Rien dans les arbres. « Avançons... Rien à la lisière... rien nulle part. Ce maudit pays est tout plat : des champs partout. C'est dimanche; tout le monde est aux offices! Ces paysans vous ont une manière de compter les heures de marche qui défierait une locomotive. Suis-je assez sot de m'y être laissé prendre et de songer à mon herbier! Enfin, voilà un mur qui paraît à l'horizon! Dieu! qu'il est loin. Je suis essoufflé. Cependant il faut arriver. Allons, du courage, au pas de course! J'ai une faim de naufragé... Hélas! une masure brûlée; d'habitants, point! — Mais qu'est-ce qui brille donc de ce côté? C'est la rivière! et mes amis qui se plaignent tant d'être loin de l'eau! — Je suis égaré certainement! — Le faux bonhomme de paysan m'aurait-il joué un tour? Les campagnards se plaisent, dit-on, à faire courir les citadins. Il est onze heures passées, » — Enfin, voici quelqu'un, une vieille femme. Pourvu qu'elle ne soit pas sourde!

— Madame! Madame! La ferme de ***, s'il vous plaît?

— Nous ne connaissons pas ça ici, Monsieur.

— Comment! vous ne connaissez pas la ferme du maire, de M. ***?

— Ah! miséricorde! vous en êtes bien loin! Vous lui tournez quasiment le dos: elle est à plus de quatre heures de marche, tout justement de l'autre côté de la grande route. Est-ce que vous venez de la ville, mon pauvre Monsieur?

— Eh mais! sans doute.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas tourné *à votre droite*, au petit chemin creux après la fontaine?

— Pourquoi, pourquoi! c'est un paysan que j'ai croisé, et qui m'a dit de tourner à gauche. Maudit homme! je...

Le Rédacteur. — Ne vous emportez pas, monsieur le voyageur! votre colère ne calmera pas votre appétit, ni ne vous rapprochera de la ferme; et, de plus, sachez que le paysan n'a pas eu plus de tort que vous-même. Il venait à vous et *vous faisait face* quand vous l'avez questionné. En vous disant de prendre à gauche, il entendait parler de sa gauche qui était précisément votre droite à vous; vous avez compris qu'il s'agissait de *votre* gauche et non de la *sienne*. Chacun de vous rapportait sa pensée à lui-même et songeait à sa propre gauche, sans s'aviser que l'autre en faisait autant. A qui la faute est-elle plus reprochable? C'est de l'égoïsme involontaire. Voilà tout le mystère, et telle a été sans doute l'origine de la réputation non méritée qu'ont les paysans de vouloir égarer les voyageurs étrangers. Vous vérifierez facilement cette cause si naturelle d'erreur, si, après avoir écouté la réponse d'un interlocuteur *qui vous fait face*, vous prenez soin de le faire retourner dans le même sens que vous : neuf fois sur dix, il redressera sa première indication.

Résignez-vous! le dessert est loin : on est en chasse. Il faut pousser jusqu'à la rivière et prendre le bateau à vapeur, qui vous ramènera à la ville affamé, harassé, c'est vrai, mais la judiciaire enrichie d'un bon avis qui vous sauvera désormais de tout mécompte semblable. Vous rentrerez peut-être, à ce compte, moins « bredouille » que plus d'un des chasseurs qui ont pris votre part du déjeuner, et vous vous direz, en manière de consolation :

Cette leçon vaut bien un *déjeuner*, sans doute.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. les Tables.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XVI.

Costume civil; habillement des hommes de 1783 à 1792. — Le sans-façon, étant à l'ordre du jour dans la toilette des femmes, ne put pas manquer de devenir aussi la règle des hommes. Ils regardèrent comme un supplice l'obligation de porter l'habit de cérémonie. Les plus répandus s'arrangeaient de manière à ne le pas mettre plus d'une ou

deux fois par semaine. On n'estima que l'habillement négligé.

Un très-grand seigneur, qui avait dissipé toute sa fortune, le comte de Lauraguais, ne se montra plus autrement que vêtu de gros drap, chaussé comme un paysan, et couvrant d'un chapeau clabaud une perruque négligée. C'était pousser les choses trop loin. Il ne fit pas école. Le négligé dans lequel on se complut fut un négligé coquet. Il y avait dans le jargon de la mode un terme bizarre pour exprimer cette manière de se mettre. On disait *être en chenille,* et naguère un homme comme il faut aurait été perdu d'honneur s'il avait été vu en chenille après le coup de midi. Insensiblement on en vint à garder cet habit toute la journée, et à se rendre ainsi fait aux dîners en ville et dans les cercles. Aux yeux de ceux qui mesuraient la société française à l'aune de l'étiquette, la Révolution n'eut pas d'autre cause que ce changement dans les usages.

Y avait-il donc une si grande différence entre les deux tenues? Cela ne nous frappe pas à ce point, nous qui voyons les choses à distance. C'était, d'une part, l'habit à la française avec la veste, la fine épée battant sur les mollets, les souliers à talons rouges et le petit chapeau triangulaire, fait pour ne pas quitter le dessous du bras; de l'autre côté, le frac et le gilet, pas d'épée ni de talons aux souliers, un chapeau qui pouvait se mettre sur la tête, et dont on se coiffait effectivement.

Ce chapeau s'appelait *à l'Androsmane.* Il n'avait que deux cornes, plus un pli en gouttière formé sur le retroussis de devant. Le chapeau à cornes, qui s'est conservé jusqu'à présent comme coiffure d'uniforme, dérive de l'Androsmane en droite ligne.



Jeune élégant en frac (1787); Bourgeois en habit de deuil (1786), d'après le *Cabinet des modes;* Costume de cheval à l'anglaise (1786), d'après Watteau fils. — Dessin de Pauquet.

Le frac s'était rapproché de l'habit français, au point de n'en différer que par un peu moins d'ampleur dans les basques et par un col rabattu. C'est surtout la couleur qui faisait la distinction. Il n'y en avait pas de trop voyantes pour la mode. On s'attacha de préférence à celles qui n'avaient jamais été portées dans l'habillement, au moins de mémoire d'homme. Dans ce cas étaient le vert-pomme et le jaune clair. Une teinte de cette dernière espèce, dite *queue de serin,* eut la vogue pendant plusieurs années. Les rayures à larges bandes tranchant sur un fond clair furent aussi en grande faveur. C'était un emprunt au costume des Scapins et des Sganarelles de la Comédie française. Il réussit comme tout ce qui est ridicule, quand le ridicule a su braver les sifflets. Le travail des rayés devint l'un des principaux aliments de nos manufactures On appliqua cette façon à tous les genres d'étoffes. En 86 et 87, Louviers produisit presque autant de draps rayés que d'unis.

Le gilet n'était qu'une veste sans basques. Il fallait qu'il tranchât avec la couleur de l'habit. Le plus souvent il était blanc avec des broderies en soie de couleur. L'importance de ces broderies s'accrut d'année en année. Elles n'avaient servi d'abord qu'à faire des bordures; elles s'étendirent ensuite sur le fond. C'étaient des bouquets semés ou des guirlandes de fleurs. Puis on se lassa du dessin d'ornement; on demanda aux brodeurs des sujets historiés. Les devants de gilet devinrent des tableaux. On y figura les fables de la Fontaine, les aventures de don Quichotte, les principales scènes des pièces en vogue, et jusqu'aux événements du jour. Au commencement de 1787, on portait des *gilets aux notables,* représentant l'Assemblée présidée par le roi. On voyait Louis XVI assis sur un trône. Le dessinateur l'avait placé de telle sorte que, tandis que de la main gauche il tenait une banderole sur laquelle on lisait les mots *âge d'or,* de sa main droite il semblait fouiller dans la poche. Cela frisait la caricature.

La fabrique de Lyon se chargeait de ce genre d'ouvrage, et elle y employait un nombre considérable d'ou-

vrières. Des entrepreneurs de Paris trouvèrent un moyen plus économique en faisant broder les gilets dans les casernes. Nous savons que l'illustre Hoche, lorsqu'il n'était encore que caporal aux gardes françaises, tira de ce travail un supplément utile au faible gain que lui procurait sa solde.

Des gilets en pleine broderie et des habits des couleurs les plus voyantes, par conséquent les plus salissantes, composaient une toilette dispendieuse. Beaucoup de gens à petite bourse se vouèrent au noir par économie. Le noir était la couleur du deuil ; mais avec elle on était reçu partout. Mercier, dans son *Tableau de Paris,* fait l'éloge de l'habit noir. L'un des avantages qu'il lui trouve, c'est qu'il dispensait de se mettre en frais à la mort des souverains, l'usage étant alors que tout le monde portât le deuil des têtes couronnées. Le noir devint presque la marque de la bourgeoisie aux approches de la Révolution. Lors de la réunion des États généraux, il fut réglé que les députés du tiers état siégeraient habillés de cette couleur. En 90, les aristocrates déterminés prirent le deuil à leur tour, pour afficher leur douleur de ce qu'ils voyaient détruire pièce à pièce l'ancien régime.

Tous les vêtements portés pendant la crise révolutionnaire parurent lorsque la monarchie existait encore.

C'est en 89 qu'on imagina d'effiler les pans du frac en queue de morue, et d'ajouter à cet habit deux devants rabattus, garnis de boutons. Les culottes en daim *à l'écuyère,* descendant jusqu'à mi-jambe, les bottes molles à revers,



Costumes du commencement de la Révolution (1789-1790), d'après le *Cabinet des modes.* — Dessin de Pauquet.

les chapeaux ronds à haute forme, datent de la même année. Ces chapeaux sont ceux auxquels on attacha la cocarde tricolore, après le 14 juillet. Ils recouvraient des perruques à catogan, les dernières que l'on ait vues, car, après cette mode, on en revint à se contenter de ses cheveux, et déjà des jeunes gens donnaient l'exemple, en inaugurant la coiffure qui fut appelée plus tard *à la Titus.*

Au commencement de 90, on mit aux souliers des cordons ou des rosettes, à la place des boucles d'or et d'argent. Pour cela, il ne fallut rien moins que l'émulation des citoyens à se dessaisir de leurs bijoux pour la souscription qui avait été ouverte en vue de liquider la dette publique. Ce changement, qui nous semble de si peu d'importance, fut une des choses qui révoltèrent le plus les personnes entichées des anciens usages. Le pauvre Louis XVI ne put jamais en prendre son parti. En 92, lorsqu'il vit Roland, qu'il venait de nommer ministre, se présenter à lui avec des souliers à cordons, il tint cela pour une insulte à sa personne. C'est dire que la mode des cordons, depuis plus de deux ans qu'elle existait, n'avait pas franchi le seuil des Tuileries. Qu'on imagine la stupeur du maître des cérémonies qui introduisit pour la première fois un ministre ainsi chaussé ! Il resta sans voix. Tout ce qu'il put faire fut de montrer du geste à Dumouriez qui était là ces souliers abominables, et en même temps il étouffait un soupir. Dumouriez, pour se moquer de lui, prit un air de consternation et lui dit : « Hélas ! oui, Monsieur, tout est perdu ! »

Si ce maître des cérémonies était encore en place le 20 juin, il vit entrer bien d'autres choses ; car ce jour-là le bonnet rouge, le pantalon et la carmagnole forcèrent les portes du château.

Du bonnet phrygien, qui était un symbole, les enragés avaient fait une coiffure. L'un d'eux la posa sur la tête du roi.

Le pantalon, qui constituait le *sans-culotte,* et le veston dit *à la carmagnole,* étaient des habits d'ouvrier, dont l'usage avait été adopté par bien des gens n'appartenant pas à la classe ouvrière, surtout par des peureux qui tremblaient d'être pris pour des contre-révolutionnaires. Les hommes qui se respectaient dédaignèrent de donner

cette preuve de leur attachement aux nouveaux principes. Ils conservèrent même en pleine Terreur les costumes des années précédentes, et ainsi la mode resta stationnaire jusqu'au Directoire.

POURQUOI LES ARBRES SONT RARES EN ESPAGNE.

Le manque presque absolu d'arbres dans les plaines sans fin de la Manche a été remarqué par tous les voyageurs qui ont suivi la route de Madrid en Andalousie. On parcourt des lieues entières sans en apercevoir un seul; ce n'est qu'autour des villages que l'on trouve un peu de verdure.

On prétend que cette antipathie des cultivateurs pour les arbres vient de l'idée, très-répandue parmi eux, que les branches pourraient servir d'abri à de nombreux oiseaux, lesquels oiseaux dévoreraient une partie des moissons. Il est certain que les *gorriones* (moineaux francs) sont regardés en Espagne comme des animaux nuisibles, et pourchassés comme tels. Les hirondelles, au contraire, sont respectées partout, et, de même que chez nous, on les considère comme portant bonheur aux maisons.

L'absence des arbres est commune, du reste, à d'autres provinces de l'Espagne, notamment à la Castille; il en résulte naturellement une grande disette de bois et de charbon. Cette disette, et d'autres raisons sans doute, éveillèrent, il y a plus de cent ans déjà, l'attention du gouvernement espagnol. Sous le règne de Charles III, une ordonnance du conseil de Castille, garantie par des lois pénales, enjoignait à chaque habitant des campagnes de planter au moins cinq arbres. Mais la croyance que les arbres attirent les oiseaux destructeurs des grains eut le dessus : on plantait mal; ce qui survivait était coupé par les passants, et la nudité actuelle des plaines montre le peu de respect qu'on eut pour l'ordonnance royale [1].

Si, comme on le croit aujourd'hui, les oiseaux, au lieu d'être si nuisibles à l'agriculture, lui rendent plutôt service en la délivrant des insectes destructeurs, combien n'est-il pas douloureux de penser qu'il a suffi d'un préjugé pour dépouiller, pendant des siècles, de si vastes étendues de territoire d'arbres, d'ombrage, et, par suite, d'une partie considérable de l'humidité nécessaire à la germination et à la fécondité!

VOLONTÉ.

Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » On peut dire mieux encore : « Je veux, donc je suis. »

Le principe du mouvement (intellectuel), dit Destutt de Tracy, est la volonté; et la volonté, c'est la personne, c'est l'homme même.

LES MAXIMES DU PROPHÈTE MAHOMET.

La maxime est une règle qui nous guide, elle s'énonce sous forme de préceptes; c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus important pour la conduite dans la vie privée, dans le monde et dans les affaires. Après avoir improvisé le Coran, qui fut un bienfait et même un progrès pour le peuple auquel il a été donné, pour la religion qu'il a remplacée, Mahomet aimait à offrir des conseils à ses disciples et à ses familiers. Tout pénétré de la Bible et de l'Évangile, il s'attachait à purifier sa vie; il voulait la rendre sainte et inattaquable. Ses pensées prenaient alors la forme sentencieuse, car il savait que des maximes énoncées par lui on composerait plus tard un code moral pour la nation arabe. — Il y a cela de remarquable dans ces maximes, c'est qu'aucune de celles que nous citons ne serait répudiée par l'esprit du christianisme.

— Donnez son salaire à l'homme de peine avant que la sueur soit séchée sur son front.

— La véritable richesse est celle de l'âme.

— La loyauté est la base des assemblées.

— L'homme fort est celui qui remporte la victoire sur lui-même.

— Le musulman est le miroir du musulman.

— Que Dieu pardonne à celui qui profite en parlant bien, ou qui se sauve en se taisant!

— Visite rarement, on t'en aimera davantage.

— Le principe de la sagesse est la connaissance de Dieu.

— Le vrai croyant n'est pas blessé deux fois dans le même trou de serpent.

— Si deux montagnes se révoltent, celle qui se révolte sera abaissée.

— Les âmes sont comme des troupes armées : celles qui se connaissent font alliance; celles qui ne se connaissent pas se combattent.

— Quand le four est chaud, deux chèvres ne s'y battent pas à coups de cornes.

— Y a-t-il une maladie plus dangereuse que l'avarice?

— Quand le croyant promet une chose, c'est comme si on la tenait.

— L'homme entouré de ses frères est puissant.

— Heureux celui qui profite de l'exemple d'autrui.

— Il y a de la sagesse dans la poésie, et de la magie dans l'éloquence.

— L'œil qui veille sur l'œil qui dort est le plus précieux des biens.

— La clémence du roi assure la durée du royaume.

— Pardonne sur la terre, afin qu'il te soit pardonné dans le ciel.

— La fourberie et la ruse sont condamnées au feu éternel.

— L'homme va avec qui lui plaît et dispose de ce qu'il a gagné.

— L'homme sûr est celui qu'on consulte.

— Le martyr est celui qui donne sa vie pour autre chose que pour sa fortune.

— Le fidèle ne peut accuser son frère plus de trois fois.

— Faciliter une bonne œuvre, c'est encore la faire.

— Toute bonne action est une aumône.

— L'homme ingrat envers son semblable l'est envers Dieu.

— Le regret est le repentir de l'enfant.

— L'homme devient sourd et aveugle à l'égard de l'objet qu'il aime.

— L'homme est maître dans sa demeure et sur son cheval.

— Une accolade complète une bonne réception.

— Le cœur de l'homme est enclin à aimer son bienfaiteur.

— Celui qui te pardonne a confiance en toi.

— On ne nuit jamais à sa fortune en faisant l'aumône.

— Celui qui se repent est comme celui qui n'a pas péché.

— Use de tes droits en tout ou en partie, mais toujours avec honnêteté.

---

[1] M. le baron Charles Davillier.

— Celui qui n'a pas pitié des faibles et qui ne respecte pas les droits des puissants parmi nous, celui-là n'est point des nôtres.

— Le paradis est à l'ombre des sabres.

— Craignez le feu de l'enfer, même pour une moitié de datte volée.

— Honorez les femmes qui ne quittent pas leur voile.

— Une bonne parole est une aumône.

— Ce monde est la prison du croyant et le paradis de l'infidèle.

— Le marchand, quand il est ruiné, devient sincère.

— La prière est l'arme du fidèle.

— Qu'on vous loue ou qu'on vous critique, soyez indulgents.

— Patience et générosité, voilà la foi.

— Le meilleur d'entre vous est le plus savant.

— On ne meurt pas pour avoir demandé un conseil.

— L'homme modéré ne dévie jamais.

— Celui dont le mérite est connu ne meurt pas.

— Le plus funeste aveuglement est celui du cœur.

— Modeste aisance vaut mieux que dangereuse abondance.

— L'impudeur est de l'infidélité.

— Pauvreté n'est pas loin de devenir infidélité.

— La pire excuse est celle qui se produit à l'heure de la mort.

— L'attente du salut est le propre de la piété.

— On ne se présente devant Dieu que le remords dans le cœur.

— Pardonnez aux erreurs des hommes généreux.

— Le monde est un fruit savoureux et frais, Dieu vous l'a prêté pour voir comment vous en jouirez.

— Il ne reste de ce monde que tourments et désastres.

— Santé et loisir sont deux biens qui ont perdu une foule de gens.

— Ne vous fiez pas à la durée du temps, car cette confiance a perdu bien des nations.

Les maximes que nous rapportons ici se trouvent dans les recueils biographiques et les chroniques arabes; elles sont bien connues des savants et répandues parmi les philosophes. Elles ont cours dans la pratique de la vie; le peuple lui-même en fait un fréquent usage et les mêle à ses adages; mais peu de gens savent qu'elles remontent au Prophète et qu'il en est le premier auteur.

LES MÉNECHMES DE LORRAINE.

Ainsi que les héros de Ménandre et de Plaute, ils étaient jumeaux. On nommait l'un le comte de Ligneville, l'autre le comte d'Autricourt. Il y avait entre eux une si parfaite ressemblance, que leur mère elle-même ne devait de ne pas s'y méprendre qu'à certains détails du costume par lesquels seulement on les pouvait distinguer l'un de l'autre. De même, afin de savoir précisément à qui des deux on s'adressait au réveil, on avait soin, lorsqu'ils étaient encore enfants, de les coucher dans des berceaux fermés de rideaux de couleur différente. Mais souvent les malicieux jumeaux échangeaient leurs habits pour se donner la joie de mettre au défi la clairvoyance maternelle; et, autre cause d'incertitude pour les parents et pour les serviteurs, plus d'une fois, le matin, on trouva réunis sous la même couverture les deux frères qu'on avait laissés la veille dormant chacun solitairement dans son lit. Il fallait alors que l'un d'eux se décidât à dire : « Je suis celui-ci », pour qu'on pût, sans crainte d'erreur, nommer l'autre.

Devenus jeunes hommes, le comte de Ligneville et le comte d'Autricourt avaient, ainsi que dans leur enfance, mêmes traits du visage et même couleur de cheveux. Taille, allure, habitudes du corps, étaient exactement semblables, et l'oreille la plus exercée n'aurait pu saisir la moindre différence dans le son de la voix. Capitaines tous deux aux chevau-légers de la maison du roi, on les y avait surnommés les Ménechmes de Lorraine, du nom de leur province. Ce leur était un amusement familier, soit durant les revues, soit en promenade militaire, de commander tour à tour, réciproquement, la compagnie de l'un l'autre, sans que ni leurs lieutenants, ni les cavaliers placés au premier rang fussent capables de discerner lequel des deux capitaines chevauchait en ce moment à leur tête.

Parmi les tours nombreux et plaisants qu'inspira à leur imagination facétieuse cette ressemblance qui tenait du prodige, on ne peut oublier celui-ci :

Les deux frères habitaient le même hôtel, et leurs appartements se communiquaient. Un matin, le comte de Ligneville voit arriver chez lui, pour le raser, un nouveau garçon barbier doué d'une mine si singulièrement bonasse qu'elle lui suggère aussitôt l'idée de s'en divertir. Enveloppé dans sa robe de chambre, assis dans son fauteuil et la serviette au cou, il laisse le frater commencer l'opération; mais lorsque celui-ci l'a rasé d'un côté, le comte de Ligneville, prétextant un ressouvenir soudain qu'il ne veut pas perdre, se lève, jette la serviette sur le dos du fauteuil et passe dans la chambre voisine en disant :

— Attends-moi, je reviens dans un moment.

En effet, après un moment employé par le capitaine de Ligneville à instruire le comte d'Autricourt de son projet de mystification, ce dernier, couvert d'une même robe de chambre, vient prendre dans le fauteuil la place occupée quelques minutes auparavant par son frère. Le garçon barbier, qui ne peut soupçonner la substitution de personne, rattache la serviette au cou du gentilhomme et se met en devoir de terminer la tâche qu'il a la conscience d'avoir faite à moitié. Étonnement, stupéfaction, terreur! ce même visage que, tout à l'heure, il vient de raser d'un côté, a maintenant toute sa barbe; en un instant le poil tombé sous son rasoir a repoussé!

Saisi d'épouvante, le pauvre garçon, qui se croit le jouet de Satan lui-même, pousse un grand cri et veut s'enfuir; mais, au bout de quelques pas, ses genoux fléchissent et il tombe en syncope sur le seuil de la porte. Les deux frères unissent leurs efforts pour le rappeler à la vie; quand ils le voient près de rouvrir les yeux, le capitaine d'Autricourt rentre chez lui et le comte de Ligneville se rassied dans le fauteuil.

La vue du menton à moitié rasé fut pour le garçon barbier un nouveau motif de surprise. Pour lui donner le temps de reprendre ses sens, le mystificateur lui demanda, du ton le plus sérieux, s'il était sujet à perdre connaissance, et il le laissa naïvement raconter l'inexplicable événement qui l'avait terrifié. Son auditeur, qui avait feint de l'écouter avec intérêt, lui fit croire que sa mémoire encore troublée prenait pour la cause de l'accident ce qui n'en était réellement que l'effet, et que la soi-disant apparition diabolique ne pouvait être qu'une vision produite durant son évanouissement. Il le crut jusqu'au moment où le comte de Ligneville, complétement rasé, appela son complice et dit au garçon barbier :

— Tu avais bien vu, mais mal raisonné, car nous sommes deux; maintenant rase mon frère.

Il y eut dans la vie militaire des Ménechmes de Lorraine une circonstance grave où leur merveilleuse ressemblance leur servit autrement qu'à exciter la surprise de leurs camarades ou à les intriguer. L'un des deux frères eut l'imprudence de céder à un mouvement de colère contre

son supérieur et de se laisser emporter jusqu'à la violence. Entrevoyant aussitôt les conséquences de sa faute, qualifiée crime par la loi militaire, le coupable s'enfuit. L'insulté donna l'ordre de l'arrêter; mais ceux qui le poursuivaient ne purent le joindre avant qu'il fût rentré chez lui. Deux heures plus tard, les jumeaux se montraient bras dessus bras dessous dans la promenade publique, et, à partir de ce jour, on les vit continuellement ensemble, si bien qu'aux officiers chargés de se saisir du seul des deux qui méritât d'être puni, ils opposaient sans cesse l'embarrassant : « Devine si tu peux et choisis si tu l'oses » de notre Pierre Corneille. Grâce au soin constant qu'ils prenaient de ne point se séparer, l'ordre d'arrestation fut révoqué.

La sympathie qui existait entre les deux frères, dit un chroniqueur, n'était pas moins étrange que leur ressemblance. Si l'un d'eux tombait malade, l'autre était aussitôt atteint du même mal; si celui-ci recevait une blessure, celui-là éprouvait la même douleur : il en était ainsi pour tous deux de tous les accidents de la vie, et de là vint, dès l'enfance, l'habitude qu'ils prirent de veiller l'un sur l'autre. Singularité encore plus étonnante, ils eurent souvent les mêmes rêves. Ils se croyaient destinés à mourir le même jour. Cependant le comte de Ligneville survécut à son frère; mais le jour que le comte d'Autricourt, le seul des jumeaux qui résidât alors en France, fut attaqué de la fièvre dont il mourut, le comte de Ligneville, qui se trouvait en Bavière, pris tout à coup d'un grand malaise, fut obligé de se mettre au lit.

APPAREILS ANSELL

POUR RECONNAITRE LA PRÉSENCE DU FEU GRISOU DANS LES MINES DE HOUILLE.

Voy. t. XXXVI, 1868, p. 366, Éclairage des mines de houille.

Un ingénieur anglais, M. G.-F. Ansell, a imaginé des appareils destinés à prévenir le danger des explosions du feu grisou dans les mines de houille, avant qu'il soit imminent.

Un premier indicateur du feu grisou se compose d'un baromètre métallique, dont le fond est fait d'une membrane de terre poreuse (fig. 1). D'après les remarquables travaux de M. Graham sur l'endosmose des gaz, on sait que si deux gaz de densités différentes sont séparés par une paroi poreuse, ils se mélangeront en traversant cette paroi; mais la vitesse du passage des deux gaz n'est pas égale, et le gaz le plus léger ou le moins dense pénétrera, dans le milieu occupé par l'autre gaz plus dense, en plus grande quantité, d'où résultera une augmentation



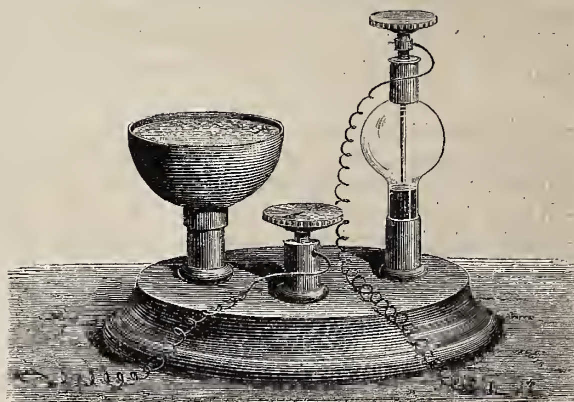


Fig. 1. Appareils Ansell pour reconnaître la présence du feu grisou. Fig. 2.

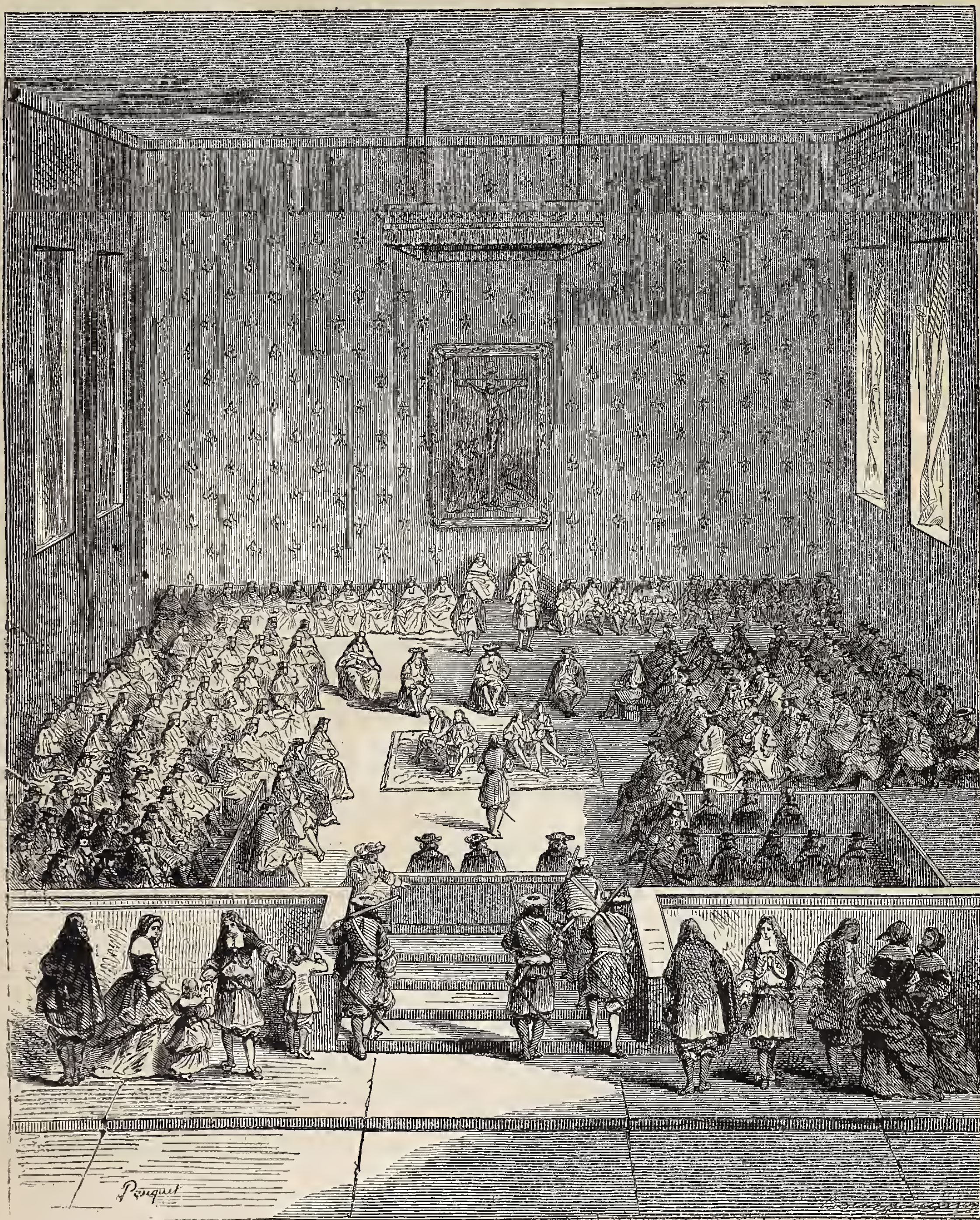
de pression. Ce fait établi, on comprendra l'usage de la boîte barométrique placée dans la galerie souterraine d'une houillère. Supposons que l'air de cette galerie renferme une petite quantité d'hydrogène protocarboné plus léger que l'air; ce gaz, d'après ce que nous avons dit, va traverser la paroi poreuse de notre baromètre métallique, et pénétrera dans la boîte barométrique en quantité plus grande que celle de l'air contenu dans cette boîte qui s'échappera; il y aura donc augmentation de pression qui fera sentir son action sur le tube barométrique intérieur; une aiguille adaptée au tube sera déviée, et on pourra compter cette déviation extérieurement. D'après des expériences précises on a pu graduer l'appareil, et c'est ainsi que 1 pour 100 d'hydrogène protocarboné dans l'air produit une déviation de 0mm.2154, 50 pour 100, à 20mm.3120, etc.

Ce baromètre peut donc servir à reconnaître la présence de l'acide carbonique, ou d'un gaz plus lourd que l'air, dans un espace quelconque. Dans ces conditions, l'air contenu dans la boîte et l'acide carbonique extérieur se mélangent; mais la quantité d'air qui s'échappera sera plus grande que la quantité d'acide carbonique qui entrera : il y aura par conséquent diminution de pression, et par suite déviation des aiguilles en sens inverse.

Un autre indicateur fonctionne d'une manière plus remarquable encore, car il permet de mettre en marche une sonnerie électrique aussitôt que l'hydrogène protocarboné se dégage; il peut ainsi avertir les mineurs de la présence de l'ennemi. Il se compose d'un tube en U (fig. 2), dont l'une des branches est terminée par un entonnoir de fonte fermé au moyen d'une plaque de terre poreuse. Le tube en U renferme du mercure, et dans les conditions ordinaires, quand l'appareil plein d'air est placé dans de l'air pur, le niveau dans les deux branches est au même plan horizontal; mais il n'en est plus de même quand l'appareil est placé dans un air souillé par la présence de l'hydrogène protocarboné : ce gaz s'accumule en quelque sorte dans l'entonnoir en filtrant à travers la paroi poreuse; il augmente ainsi la pression, et refoule la colonne de mercure qui s'élève dans l'autre branche du tube en U. En s'élevant ainsi, le mercure établit un contact entre deux fils de platine qui correspondent aux deux pôles d'une pile électrique, et une sonnerie interposée dans le circuit se met aussitôt en mouvement. On a ainsi un signal qui peut se transmettre à toute distance, et l'appareil, placé dans une galerie souterraine, peut annoncer le danger au chef même de l'exploitation, jusque dans son bureau placé à la surface du sol [1].

[1] Ces appareils Ansell sont construits par M. Salleron, à Paris, rue Pavée (Marais). M. Salleron a bien voulu nous confier ses appareils, et nous avons pu en constater l'efficacité vraiment merveilleuse.

LES ÉTATS DE BRETAGNE.



Vue de la salle des États de Bretagne en 1670. — Dessin de Pauquet, d'après une estampe du temps (Cabinet des estampes).

On sait que sous l'ancienne monarchie on appelait *états* les trois ordres du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie; ce dernier portait encore le nom de *tiers* ou *troisième état*. La réunion des représentants de ces trois ordres constituait l'assemblée des *États généraux*, désignation qui s'appliquait non-seulement aux assemblées des délégués de tout le royaume, mais aussi aux assemblées formées séparément dans chaque province; toutefois l'usage a prévalu de donner à ces dernières le nom d'*États provinciaux*. Ces États avaient, en matière de finance, les mêmes attributions que nos assemblées législatives, et en matière d'administration locale, le même rôle que nos conseils généraux.

Les assemblées des États existaient depuis longtemps dans plusieurs pays qui n'étaient pas encore annexés à la France, lorsque Philippe le Bel convoqua pour la première fois, en 1302, les États généraux du royaume. Ce prince traversait alors une crise redoutable; il s'agissait de s'affranchir de la suzeraineté temporelle que le souverain pontife exerçait, depuis huit siècles, sur la France. L'évêque de Pamiers, Bernard de Saisset, venait d'être arrêté pour crime de rébellion contre l'autorité royale qu'il prétendait assujettir à celle de l'Église. Le pape Boniface VIII menaçait le roi de France d'excommunication, si l'évêque n'était pas immédiatement relâché. On savait, par l'exemple du roi Robert et de Philippe-Auguste, combien étaient

formidables les foudres de la papauté ; Philippe le Bel ne trouva pas de meilleur expédient que celui d'engager la nation dans sa révolte. En effet, les nobles, le clergé et les principaux de la bourgeoisie, ayant approuvé la conduite du roi, l'orage éclata ; mais le danger était conjuré : la sentence d'excommunication fut considerée comme non avenue ; les États généraux en appelèrent, avec Philippe le Bel, à la décision d'un concile et au jugement des papes futurs. Plus tard, ils votèrent des subsides extraordinaires, sanctionnèrent la suppression de l'ordre des Templiers, et lorsque les Valois aspirèrent à la couronne, favorisèrent leurs prétentions en faisant revivre la loi salique. Le pacte était scellé. Dès lors, les États généraux furent convoqués chaque fois qu'il s'agissait de traverser de graves crises financières : tout alla assez bien d'abord ; les députés se contentèrent de soupirer en déliant la bourse de la nation. Bientôt des plaintes sortirent en même temps que les écus ; ces plaintes se transformèrent enfin en menaces. La monarchie affronta le danger tant qu'elle fut menacée par des dangers plus grands, mais elle eut soin de ne pas le provoquer au temps de sa puissance. Il eût été plus sage de régulariser l'action politique des États généraux, comme on avait régularisé celle des États provinciaux. Après environ deux siècles d'abstention, la représentation nationale trouva tant de besogne arriérée le jour où Louis XVI la convoqua, qu'elle fut entraînée à faire table rase et à renverser la monarchie.

Nous avons dit que les États provinciaux n'avaient pas cessé de fonctionner. En effet, quoiqu'un certain nombre de ces assemblées eût été supprimé, on comptait encore en France, au dix-huitième siècle, plusieurs *pays d'États* ou *pays d'élection*. Il importe toutefois d'ajouter que leurs siéges étaient assez éloignés pour ne pas inspirer de trop vives inquiétudes au pouvoir central. Les principaux étaient la Provence, le Languedoc, le Dauphiné, la Bourgogne, la Flandre française, et la Bretagne.

Les États de Bretagne, dont il est particulièrement question ici, avaient une origine très-ancienne. Il était d'usage, de temps immémorial, que les chefs bretons assemblassent leurs vassaux à la veille de quelque entreprise importante. Au neuvième siècle, le roi Salomon III, voulant faire un pèlerinage en terre sainte, convoqua les principaux d'entre ses sujets pour en obtenir les subsides nécessaires au voyage et leur recommander sa famille. Les rois et les ducs ses successeurs imitèrent son exemple, soit pour ratifier les unions royales et les testaments, soit pour lever des impôts extraordinaires, soit enfin pour conclure ou rompre des traités. Les assemblées se composaient presque exclusivement de la noblesse et du clergé, car la bourgeoisie ne développa que fort tardivement son influence dans le nord-est de la France. On ne trouve pas de traces de l'intervention du *tiers* dans les États de Bretagne avant l'année 1329.

Après avoir puissamment contribué au maintien de l'indépendance bretonne, que les rois de France et d'Angleterre battirent vainement en brèche pendant plusieurs siècles, les États sanctionnèrent définitivement, en août 1532, l'annexion conditionnelle de la Bretagne à la France, annexion qui existait en fait depuis le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII. François I[er] était alors à Rennes, avec le dauphin qu'il présentait comme duc de Bretagne. Les États stipulèrent toutefois que la province conserverait les droits, priviléges et libertés dont elle jouissait pendant son indépendance. Le roi confirma cette décision par son fameux *édit d'union* qui fut tant de fois invoqué depuis, à chaque tentative de la monarchie pour soumettre la Bretagne au régime commun. Les États cédèrent sur tous les points, sauf un seul, l'argent, et conservèrent jusqu'à Louis XIV le privilége exclusif d'administrer les ressources financières de la province.

Plusieurs occasions s'offrirent aux Bretons de reconquérir leur indépendance, mais leurs États généraux restèrent fidèles à la monarchie. Le duc de Mercœur, que Henri III avait imprudemment nommé gouverneur de Bretagne, profita des troubles de la Ligue pour essayer de reconstituer l'ancien duché à son profit. En effet, la postérité de la duchesse Anne était éteinte, et la duchesse de Mercœur était héritière de la maison de Penthièvre, jadis régnante. La Bretagne, essentiellement catholique, se révolta lors de l'assassinat du duc de Guise : les paysans réduits à la famine prirent part à la lutte, et aux horreurs de la guerre civile firent succéder les horreurs du brigandage. Les États, néanmoins, se prononcèrent pour le roi. Comme ils tenaient leurs séances à Vannes, le duc de Mercœur convoqua à Nantes des Etats de la Ligue. Pour renforcer leur autorité, les uns et les autres admirent indistinctement tous les gentilshommes du pays. Aussi, lorsque l'abjuration de Henri IV ramena les dissidents dans le devoir, il n'y eut si piètre homme d'épée qui ne crût avoir droit d'entrée et voix délibérative dans les États.

Les tendances autocratiques de Louis XIV et la centralisation administrative que poursuivaient ses ministres ne s'accordaient guère avec les priviléges que Henri IV, Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu et Mazarin avaient laissés à la Bretagne. Le duc de Chaulnes fut chargé de réduire la province au régime commun. Il s'acquitta de sa tâche avec autant d'habileté que d'énergie ; mais pour arriver à ses fins, il ne recula ni devant la corruption, ni même devant la violence. Un fonds secret de 60 000 livres était affecté à récompenser les députés qui montraient le plus de zèle pour le roi. Le gouverneur alla même jusqu'à arrêter deux gentilshommes qui avaient fait opposition aux volontés royales. A cette époque, qui est celle à laquelle se rapporte notre gravure, des commissaires nommés par le roi se présentaient aux États et leur demandaient un subside extraordinaire, à titre de don gratuit, indépendamment des redevances habituelles. « Nous voilà en pleins États, dit M[me] de Sévigné dans une lettre, du 12 août 1671, à sa fille. On a demandé trois millions, nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cent mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le gouverneur (de Chaulnes) aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des officiers à proportion, le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les États. »

On était alors à la veille d'une insurrection terrible. Indépendamment des charges ordinaires et du don gratuit, la royauté avait créé de nouveaux impôts et publié des édits vexatoires. Les États crurent pouvoir se racheter en votant, en 1673, un supplément considérable au don gratuit. Une fois ce supplément voté, on prétendit qu'il y avait malentendu. Les impôts furent réclamés et les édits confirmés. Rennes s'insurgea; la Bretagne se vit dévastée comme au temps de la Ligue, mais la répression fut impitoyable et tout rentra dans le silence. On protesta bien sous la régence, on conspira même : quelques rares et héroïques exemples d'opposition furent donnés sous le règne de Louis XV; mais les États avaient perdu tout pouvoir et toute considération, à ce point qu'en 1788 le tiers refusa de sanctionner les délibérations de la dernière session. La querelle se vida dans les rues de Rennes, à coups de bâton et d'épée, et la révolution de 1789 renversa d'un seul coup tous ces fantômes de représentations

provinciales où la vie ne circulait plus depuis longtemps.

La dernière session régulière des États de Bretagne se tint, en 1786, à Rennes. On y revisa fort attentivement le règlement de la tenue et du cérémonial de l'assemblée, comme si l'on avait de longs siècles à vivre. Ce règlement, qui résumait les plus anciennes traditions, nous fournira le meilleur commentaire que nous puissions donner à notre gravure.

Les assemblées des États étaient, comme nous l'avons dit, biennales, et se tenaient le plus souvent à Rennes et à Vannes, rarement à Nantes, quelquefois à Redon, à Dinan, et même à Ploërmel. On choisissait la plus grande salle de la ville; la paroi du fond était décorée d'une image du Christ pour la prestation du serment. « La salle, disait le règlement de 1786, sera distribuée entre les ordres, conformément à la délibération des États du 13 octobre 1586. En conséquence, il y aura, en haut de la salle, dans le milieu du fond, un dais et au-dessous une estrade élevée de trois marches, sur laquelle seront placés les fauteuils à bras servant de siége aux présidents de l'Église et de la noblesse; le président de l'Église sera assis à la droite, et le président de la noblesse à la gauche. »

En avant était disposés les siéges réservés aux commissaires royaux, tournant le dos à l'estrade et faisant face à l'entrée de la salle, dont ils étaient séparés par un grand espace vide où l'on introduisait les personnes appelées par les États dans le cours de la session. « Au-dessous de ladite estrade, dit le règlement, et sur un simple gradin, seront placés, à droite et à gauche, deux bancs couverts d'un tapis; celui de droite destiné aux évêques qui assisteront à l'assemblée des États, celui de gauche destiné aux barons. » Les barons et les prélats, qui occupaient le fond de la salle sur une seule ligne, comptaient neuf titulaires pour chaque ordre; mais ils disposaient de quelques places supplémentaires pour les étrangers de même rang qu'eux.

« A trois pieds environ de distance du banc des évêques, dans une étendue de vingt pieds, autant que la longueur de la salle pourra le permettre, seront disposés quatre bancs en amphithéâtre : les deux bancs supérieurs seront destinés aux abbés de provinces (quelquefois il y avait trois et même quatre bancs supérieurs au lieu de deux, car les abbés qui jouissaient du droit de séance étaient au nombre de trente-huit); le suivant sera occupé par neuf députés des chapitres des églises cathédrales, et le dernier par les agrégés qu'il plaira à Sa Majesté de permettre aux chapitres d'envoyer à l'assemblée. » Un siége, disposé un peu en avant de ce groupe, était occupé par le doyen du clergé.

En face des abbés, de l'autre côté de la salle, et suivant des dispositions analogues, était placé l'amphithéâtre de la noblesse, formant le groupe le plus nombreux; car tout gentilhomme breton ayant cent ans de noblesse et vingt-cinq ans d'âge pouvait y figurer. Il y avait aussi, un peu en avant du groupe, un siége pour le doyen de la noblesse, comme pour le doyen du clergé.

« L'amphithéâtre de l'ordre de l'Église, dit le règlement que nous commentons, sera séparé par une barrière de l'ordre du tiers état, qui suivra immédiatement et occupera, autant que la salle pourra le permettre, trente-six pieds de longueur et quatre bancs. (En 1786, le nombre des représentants du tiers était supérieur à celui qui siégeait en 1670, et chaque ville importante pouvait faire accompagner ses représentants d'un, de deux et quelquefois de trois adjoints ou agrégés, ce qui augmentait le nombre des assistants sans augmenter celui des voix.)

» Au devant desdits bancs de l'ordre du tiers, joignant ceux de l'ordre de l'Église, sera la place du président de l'ordre du tiers, élevée par une plate-forme d'une marche, avec un tabouret couvert d'un tapis et rembourré, et au devant un accoudoir également recouvert d'un tapis. Les bancs supérieurs de l'ordre du tiers seront occupés par les premiers députés des villes de Rennes et de Nantes, et ensuite, sans aucun ordre entre eux, par les premiers députés des villes qui ont le droit d'en envoyer deux, et les seconds députés desdites villes seront placés au second banc, au-dessous de leurs premiers députés. Les autres députés se placeront, sans distinction entre eux, dans le surplus des premier, deuxième et troisième bancs. Les agrégés des députés aux communautés se placeront au quatrième banc : les agrégés de la ville de Rennes d'abord, ceux de Nantes ensuite, et les autres sans distinction de place entre eux; pourront même lesdits agrégés se placer sur le troisième banc, lorsqu'il ne sera pas entièrement rempli par les députés.

» Immédiatement après l'amphithéâtre de l'ordre du tiers, dans un espace d'environ trois pieds, sera le banc des officiers de la maréchaussée, près la porte des États, afin d'avoir inspection sur les cavaliers qui la gardent, et veiller à ce qu'il ne s'introduise dans la salle que des personnes ayant droit d'assister à l'assemblée. »

De l'autre côté du banc de la maréchaussée, enfermés par une barrière, étaient le greffier et ses commis faisant face au fond de la salle; et en avant, faisant face au tiers état, les procureurs syndics, l'avocat général et le trésorier des États, qui avaient siége d'honneur, mais non voix délibérative.

En somme, l'assemblée était divisée en deux parties : d'un côté la noblesse, de l'autre le clergé et le tiers; au centre les commissaires royaux, ainsi que le représente notre gravure. Quant aux personnages que l'on voit assis, tête nue, deux à deux, au milieu de la salle, ce sont les adjudicataires des fermes, dont un secrétaire lit le cahier des charges. Le règlement dit, en effet, que les fermes des revenus de la province seront mises aux enchères après le rapport des commissaires chargés de l'examen des questions soumises aux États. Les anciens adjudicataires et les nouveaux ayant été introduits, et les commissaires royaux siégeant dans l'assemblée, « les portes de la salle seront ouvertes avant la réception desdites enchères, et tous les notables habitants de la ville où se tiendra l'assemblée des États y pourront entrer pour s'instruire de la forme et des règles des adjudications, et s'exciter à former dans la suite des compagnies concurrentes, sans néanmoins qu'aucun d'eux puisse prendre les places destinées aux membres de l'assemblée. » Ce sont ces notables que l'on voit figurer au premier plan de la scène.

ADRIEN GUIGNET.

C'est un tort, dans ce siècle affairé et distrait, de mourir jeune si l'on veut laisser de soi une mémoire. Il ne suffit pas de dire son mot et de s'en aller. Ce mot, il faut le redire tous les jours, sous toutes les formes, à tous les échos, pendant de longues années, d'une voix infatigable, et peut-être alors la foule parvient-elle à le retenir. Adrien Guignet n'a pas assez vécu pour apprendre son nom au public, quoiqu'il soit connu de tous les délicats. Il en est de même de Théodore Chassériau, mort, comme Guignet, à trente-sept ans, et dont l'art regrette amèrement la perte presque ignorée. Deux grands talents ont disparu sans que leur époque en ait eu conscience; mais la lumière se posera un jour sur ces têtes restées injustement dans la pénombre et leur donnera leur véritable valeur.

Adrien Guignet est né le 24 décembre 1817, à Annecy

en Savoie, et il est mort à Paris, le 18 mai 1854. Comme on voit, le temps lui a été mesuré d'une main avare. Nous n'avons pas connu personnellement (¹) Adrien Guignet, qui vivait d'une façon retirée et bizarre, mais une photographie, d'après un dessin qu'il fit de lui-même, nous le représente avec un accent intime et nous raconte sur lui beaucoup de choses. Accord rare, sa tête a la physionomie de son talent. C'est une figure régulière, d'un ovale allongé et maigre, à la bouche sérieuse, aux yeux profonds et tristes, avec un caractère de fierté et de sauvagerie. Une légère moustache obombre la lèvre, et des cheveux d'une teinte nuancée de blond sortent de dessous un chapeau de feutre en mèches abondantes et longues; une cravate noire se noue négligemment autour de cou, et une blouse de travail recouvre le vêtement.

La famille d'Adrien Guignet habitait Salins, et fut ruinée par l'incendie qui détruisit presque entièrement cette ville en 1825. On se souvient encore des souscriptions, des concerts et des bals organisés pour la reconstruire. Le père d'Adrien accepta la place d'intendant au château de Bonneuil, et c'est là que l'enfant de treize à seize ans vécut et fut élevé, d'une façon un peu libre et un peu vague, on peut le supposer, et il dut perdre plus d'une fois ses livres d'étude au fond des taillis. Mais la nature apprend bien des secrets à ceux qui vivent dans son intimité, et il est sorti souvent de l'école buissonnière des disciples

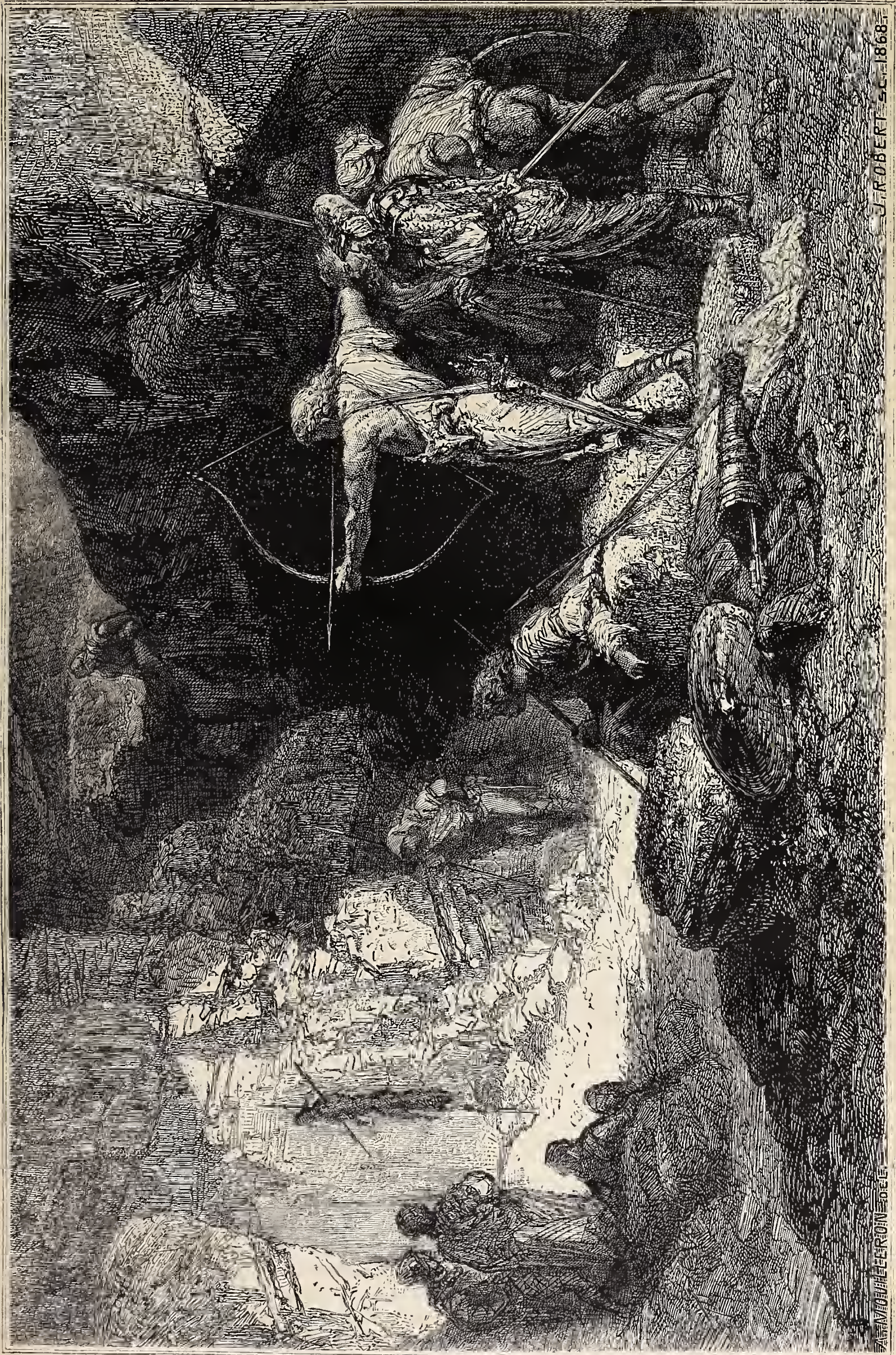


Adrien Guignet. — Dessin de Moulleron.

capables de passer maîtres. Lorsque Adrien atteignit sa seizième année, cette question du choix d'une carrière pour le jeune homme se posa dans la famille, et fut résolue d'une manière qui sans doute ne satisfit pas les aspirations secrètes du futur artiste, car il fut tout prosaïquement placé chez un géomètre arpenteur. Il s'agissait bien de lignes et de figures à tracer, mais ce n'était pas ce dessin-là qu'avait rêvé le jeune Adrien. Au bout de huit jours, il eut assez de l'arpentage, et, lâchant son maître, il s'enfuit dans les bois, où, n'osant reparaître devant sa famille, il resta plusieurs jours sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Il vivait de sa chasse comme un sauvage des romans de Fenimore Cooper, prenant des oiseaux et des lapins au lacet, cueillant des baies et des champignons qu'il faisait cuire à un feu de broussailles, allant s'abreuver aux mares où descendent boire les hôtes ordinaires de la forêt. La nuit, il logeait à cette auberge bien connue des aventuriers, des rêveurs et des vagabonds, l'hôtel de la *Belle-Étoile,* qui, s'il ne réunit pas tout le confortable moderne, a du moins cet avantage d'être exempt de punaises. Il dormait ayant le pavillon bleu du ciel pour rideau, et n'avait le matin d'autre toilette à faire que de secouer les feuilles mortes attachées à ses cheveux et à ses habits. Vie charmante à coup sûr, mais qui ne pouvait durer. L'existence de Robinson Crusoé ou de Natty Bumppo dit Bas-de-Cuir n'est guère praticable en France. Il lui faut une île déserte dans la mer Pacifique, ou les vastes prairies que parcouraient jadis les Mingos ou les Delawares; et d'ailleurs le métier de tueur de daims ou de trappeur

(¹) Cet article est de M. Théophile Gautier.

n'était pas l'idéal de Guignet. Il voulait être peintre. Il retourna donc chez ses parents inquiets de cette disparition fantasque, et déclara sa résolution bien arrêtée d'être artiste et non autre chose. Il y avait déjà un peintre dans la



Brigands s'exerçant à l'arc, par Adrien Guignet. — Dessin de Mouilleron.

famille, Jean-Baptiste Guignet, dont on n'a pas oublié les portraits de Pradier et du président Lincoln. Adrien dit qu'il serait le deuxième et ne se laissa pas dissuader. Paris l'attirait, car ce n'est que là maintenant qu'on peut faire des études sérieuses et savoir où en est le véritable niveau de l'art On doit penser que le viatique qu'on lui accorda

était des plus légers, car il fit le voyage dans un coche plein de nourrices qui allaient à la grande ville chercher des élèves. Cette entrée n'était pas bien triomphale et ne ressemblait guère à celle d'Alexandre en Babylone; mais on va à son rêve comme on peut, à pied, à âne ou en charrette; le tout est d'arriver. Adrien Guignet arriva.

Le général Pajol, qui protégeait la famille Guignet, accueillit favorablement le jeune homme et lui donna une chambre dans les combles de son hôtel. Pour un oiseau de province qui tombe tout effarouché au milieu de Paris, c'est déjà quelque chose d'avoir un nid, fût-ce sur une corniche, à côté des hirondelles. Adrien s'y installa et alla travailler chez le peintre Blondel, dont la manière classique n'avait aucun rapport avec le goût et le tempérament du jeune élève. Guérin n'a-t-il pas été le maître d'Eugène Delacroix et de Géricault? Quoi qu'il en soit, Adrien Guignet apprit dans l'atelier de Blondel les principes et la pratique de son art. Il y resta de 1832 à 1839, impressionné sans doute, en dehors de l'enseignement du patron, par les œuvres de Delacroix, de Decamps surtout, et des peintres de l'école romantique, alors dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur talent. Au bout de ce temps, résolu de se chercher et de se trouver lui-même, il quitta Blondel et se cloîtra dans une solitude profonde, absolue, essayant, étudiant, travaillant et surtout imaginant beaucoup. Car l'imagination est un des grands mérites d'Adrien Guignet; il a le don très-rare de rêver un site, une époque, un effet, de les voir avec l'œil de l'esprit et de les rendre comme s'ils posaient réellement devant lui. Il est un des artistes peu nombreux qui ont porté dans leur âme un microcosme complet; il a ses *ciels*, ses bois, ses rochers, ses eaux, sa lumière, ses personnages, qui forment un tout harmonieux et qui s'accordent admirablement ensemble. Aussi dispose-t-il de ces éléments en maître sûr d'être obéi, et les combine-t-il à sa guise avec une fécondité et une indépendance étonnantes. Pendant cette année de travail acharné et solitaire, il produisit cinq tableaux qui, exposés au Salon de 1840, furent remarqués pour l'originalité de la composition, la chaude énergie de la couleur, la férocité de la touche et l'accent étrange du talent. Le jeune artiste semblait avoir fondu dans sa manière Rembrandt, Salvator Rosa, Decamps, mais en y ajoutant sa propre personnalité. Il leur ressemblait comme on ressemble à quelqu'un de sa famille par race, mais non par imitation, et sans cesser d'être reconnaissable. Ces tableaux étaient des *Prisonniers lancés dans un précipice*, un *Moïse exposé sur le Nil*, des *Voyageurs surpris par un ours*, *Joseph expliquant les songes*, *Agar dans le désert*.

Dans cet envoi, le jeune peintre donne, pour ainsi dire, les thèmes de son talent. Deux choses l'attirent : l'antiquité égyptienne et biblique, la barbarie féroce et caractéristique au milieu de ses forêts et de ses sites sauvages.

On a fort admiré en ces derniers temps les Égyptiens de la dix-huitième dynastie du peintre belge Alma-Tadema, non sans raison, mais avec un oubli absolu de ce pauvre Adrien Guignet, qui lui aussi avait dès lors restitué la physionomie égyptienne d'une façon vivante, exacte et colorée. Son tableau représentant *Cambyse vainqueur de Psamméticus* est une œuvre des plus remarquables, où la recherche archéologique ne nuit en rien au mouvement, à l'effet et à l'originalité. Ce fut le tribut qu'il envoya au Salon de 1841.

A dater de là, son activité ne s'arrêta plus, et il arrivait à l'Exposition avec une, deux, trois, quatre ou cinq toiles plus ou moins importantes, car alors on n'imposait pas de limites à la fécondité des artistes. Nous nous contenterons de citer les œuvres principales.

Un *Combat de Barbares*, la *Retraite des dix mille*, *Salvator Rosa chez les brigands*, la *Défaite de Xercès*, les *Condottieri*, une *Forêt*, des *Gaulois dans un marécage*, le *Mauvais riche*, la *Fuite en Égypte*, *Deux philosophes*, un *Chevalier errant*, *don Quichotte*... sans compter une foule d'esquisses et de pochades.

Chose singulière, Adrien Guignet n'eut jamais d'atelier; il travailla toujours dans sa chambre. Il l'avait ornée et peinte avec un goût bizarre et charmant : des morceaux de cuir de Bohême en revêtaient les parois, et il y avait entassé de vieilles armures, des plâtres, des médailles et tout ce bric-à-brac pittoresque, ces bibelots que Rembrandt appelait ses antiques. Il ne laissait pas voir ce qu'il faisait, et si par hasard il était surpris dans son travail, il changeait entièrement son tableau ou l'abandonnait. De là tant de toiles inachevées. L'œuvre profanée par le regard même d'un connaisseur avant son entier achèvement perdait aussitôt tout charme et tout intérêt pour lui. Peut-être craignait-il une sorte d'influence ou de *jettatura* sur son originalité.

Sa façon d'étudier et de travailler était singulière. Quand il allait à Fontainebleau, qui n'était pas alors si fréquenté qu'aujourd'hui des artistes, il laissait ses camarades s'asseoir devant un arbre, un rocher ou un point de vue pour en faire « une étude peinte », et il s'enfonçait sans rien dire dans les gorges d'Apremont, aux endroits les plus sauvages et les plus inaccessibles, car il avait ce goût des sites rocailleux dont Penguilly-l'Haridon semble avoir hérité. Il escaladait la plus haute roche et s'y tenait immobile pendant des heures entières, tirant de sa pipe des bouffées chronométriques, et prenant sur la rougeur du soir la silhouette de ces figures de bandit, de Gaulois ou de voyageur perdu qu'il aimait à percher au sommet de quelque bloc dans ses ébauches de composition. Il ne donnait pas un coup de crayon, ne faisait pas le plus léger croquis : il contemplait et prenait un bain de nature. D'ailleurs, il eût été homme, tant chez lui le rêve était fort, à faire une femme d'après un arbre. Oisif en apparence, il s'imbibait silencieusement de formes, de couleurs, de mirages, d'irradiations de lumière, et au moment de l'inspiration il puisait dans ce carton toujours plein. Quand l'impression qu'il avait sentie était rendue, il regardait son tableau comme fait, même lorsque les philistins n'y voyaient encore qu'une simple esquisse à peine débrouillée, et il refusait d'aller au delà. Ne croyez pas qu'il se contentât aisément; tel de ses tableaux a été repeint six ou sept fois avec des compositions différentes superposées. Souvent il restait assis, deux ou trois jours de suite, devant sa toile sans donner un seul coup de brosse, et regardant la surface blanche comme s'il eût espéré que le tableau s'en dégagerait tout seul; puis la vision de ce qu'il voulait faire se précisait en lui, et en quelques heures, avec une habileté et une certitude prodigieuses, il faisait sa bataille, sa scène biblique, ou sa forêt druidique : on eût dit qu'il découvrait un tableau caché sous du papier

Cependant, quelque sauvage qu'il fût, il allait quelquefois travailler chez Bodmer le paysagiste, qui a tant erré dans les forêts d'Amérique, ne le considérant pas, disait-il, comme un homme, mais comme un peau-rouge; cela arrivait quand la toile qu'il avait à peindre était un peu grande, sa chambre ne pouvant admettre un châssis un peu vaste qu'en diagonale.

Jamais artiste ne fut plus insoucieux de son œuvre, il n'y attachait aucune importance; quand la furie de peindre le prenait, s'il n'avait pas là de toile blanche, ce qui était fréquent, il exécutait sa nouvelle fantaisie sur un ancien tableau. Pour une médaille, une statuette, un pot fêlé, un

poignard rouillé, un bibelot quelconque, il donnait un morceau de peinture, croyant avoir fait un excellent marché. Un dessin, une esquisse, un tableau, souvent d'une assez grande valeur, devenait l'enjeu d'une partie d'échecs; parfois même, pour un panneau dont le grain lui plaisait il cédait une peinture achevée.

Goûté et compris des artistes, il n'avait pas encore conquis cette notoriété qui se résout en succès d'argent. Son genre libre, sauvage et fantasque, le rendait peu propre aux commandes officielles, et nous ne savons pas s'il en eut. Il vivait de quelques esquisses vendues pour peu de chose aux juifs brocanteurs de tableaux, mais il ne devait pas être bien riche. Cependant, vers 1848, la fortune vint frapper à sa porte, et il s'y attendait si peu qu'il faillit la renvoyer. La fortune, il faut le dire, ne s'était pas présentée à l'artiste, qui l'eût reconnue tout de suite, sous la forme d'une belle femme nue en équilibre sur une roue et répandant d'une corne d'abondance des couronnes, des pièces d'or et des pierreries. Elle avait pris, pour se conformer au costume moderne, l'apparence d'une simple lettre timbrée trois sous. A. Guignet, qui soupçonnait quelque ennuyeuse réclamation de fournisseur, voulait la refuser, disant qu'avec les quinze centimes on achèterait du tabac à fumer. Par bonheur, un camarade se trouvait là qui eut confiance à la lettre et avança la somme. C'était le duc de Luynes qui, en sa qualité de fin connaisseur, frappé du talent original de Guignet, lui commandait trois grands panneaux pour sa salle à manger du château de Dampierre : une fortune, une gloire, un triomphe inespérés ! — Vous voyez qu'il ne faut pas toujours refuser les lettres.

L'artiste, encouragé dans son génie, se mit à l'œuvre, et peignit un Festin de Balthazar, sujet dont la pompe biblique convenait admirablement à sa tournure d'imagination. Les Jardins d'Armide fournirent le thème du second panneau, et Guignet, qui ne peignait pas moins bien le paysage que la figure, pouvait s'y donner libre carrière. Le troisième panneau représentait la Défaite d'Attila par Aétius, motif un peu bien féroce pour la décoration d'une salle à manger; mais peut-être Guignet avait-il tenu à montrer son talent sous toutes ses faces, et il excellait dans ces mêlées furieuses à la Salvator et à la Bourguignon.

Ces peintures l'occupèrent de 1848 à 1854, époque où une petite vérole maligne vint l'emporter à la fleur de l'âge et au seuil de la gloire. Il n'avait plus que quelques marches à franchir pour atteindre cette plate-forme d'où l'on domine la foule et où tous les yeux vous suivent. Il avait ébauché un Agar et Ismaël, petit panneau pour l'entre-deux des fenêtres, et un Moïse exposé sur les eaux et recueilli par la fille de Pharaon, qui devait remplacer la Bataille de Châlons. Mais qui peut se vanter de finir ce qu'il commence, quelque hâte qu'il y mette? Le petit souffle éteint la lampe quand il lui plaît. C'est une chose particulièrement douloureuse et regrettable, lorsque après tant d'étude, de travail, de persévérance et de volonté, un artiste voit le pinceau s'échapper de sa main défaillante, et meurt incertain de sa gloire à l'âge où, maître enfin de son art, il pouvait se promettre de longs jours et de nombreux triomphes. Dans la postérité, Adrien Guignet tiendra sa place entre Salvator Rosa et Decamps.

Nous avons eu l'occasion de voir chez Mouilleron, l'habile lithographe qui a fait passer sur la pierre la *Ronde de nuit* de Rembrandt, des tableaux, des esquisses et des dessins d'Adrien Guignet, dont il fut l'ami, et qu'il garde comme des reliques et des témoignages de ce génie peu connu. Un panneau représentant *Moïse sur le Nil* (sujet aimé de l'auteur) nous a vivement frappé. La mère vient de confier au courant du fleuve le berceau qui contient le futur sauveur d'Israël; elle prie à genoux sur la rive, auprès du père qui se tient debout. Les figures sont bien en scène et touchées spirituellement, mais elles ne sont que l'accessoire du paysage. L'idée de l'artiste était de peindre un coucher de soleil sur les bords du Nil, et l'on peut dire qu'il y a merveilleusement réussi. Des palmiers-doums se détachent en vigueur sur un fond de ciel clair, dont les tons de turquoise verdissent ou se mêlent aux lueurs orangées et vermeilles du soir. La rive du fleuve est encombrée de papyrus, de lotus et de hautes herbes; et plus loin, sur la berge, glisse un rayon de soleil faisant petiller quelques détails lumineux dans une forêt de dattiers qu'il prend en écharpe. Jamais le climat d'Égypte n'a été rendu avec une plus chaude intensité; on sent, on voit la chaleur, et pourtant Adrien Guignet n'avait fait aucun voyage en Égypte : il ignorait l'Orient qu'il peignait si bien; il en devinait le ciel, les eaux, la végétation, les rochers, par une intuition poétique dont la justesse est attestée par tous les peintres qui ont parcouru réellement les beaux climats que rêvait le pauvre artiste. Gérome, l'ethnographe sans rival, s'écriait à la vue d'un fusain magnifique, représentant le fils de Tobie pêchant dans le Tigre, avec l'aide de l'ange, le poisson miraculeux dont le fiel doit rendre la vue à son père : « Ce diable de Guignet, il a rapporté tout l'Orient sans y être allé. » En effet, il est impossible de croire que ces montagnes brûlées de soleil, pulvérulentes de lumière, avec leurs formes bizarres et leurs escarpements décharnés, que ce fleuve coulant comme du plomb fondu entre des rives stériles, que ce ciel où quelques oiseaux de proie affamés décrivent des courbes, n'aient pas été faits d'après nature par un peintre voyageur fixant le soir sous sa tente ses croquis du jour.

Une autre toile montre un paysage de la plus humide fraîcheur, avec de grands arbres qui baignent leurs reflets dans l'eau, et une lune lumineusement vaporeuse qui ne ressemble en rien aux pains à cacheter blancs qui ont la prétention de la représenter dans plus d'un tableau : nous avons rarement vu l'impression de la nuit exprimée d'une façon plus poétique; tout est dormant et nocturne dans cette toile silencieuse. Notons aussi une grande esquisse de guerrier gaulois très-farouche et très-truculent qui ressemble à Chingachgook; des fusains où l'artiste cherche la composition du Festin de Balthazar, des Jardins d'Armide et de la Bataille de Châlons; des croquis de toute sorte, dont le plus négligé renferme toujours quelque trait de maître; et tout ce qu'une main pieuse a pu rassembler de ces feuilles charbonnées avec génie que l'artiste laissait aller au vent avec tant d'insouciance.

LE COLPORTAGE CHEZ LES ZOUAOUAS
(KABYLIE).

Le pays des Zouaouas, composé de plusieurs contreforts du Jurjura, à pentes très-abruptes, et où la terre végétale est rare, ne produit pour ainsi dire pas de grains, et ne peut être utilisé que par des plantations d'arbres, très-difficiles même en beaucoup d'endroits. Plusieurs tribus n'ont d'autres ressources que les glands des chênes. Sur ce sol ingrat se presse une population nombreuse qui, ne pouvant vivre du produit de la terre, est obligée de s'expatrier et de demander au commerce des moyens d'existence. Le colportage, n'exigeant qu'un faible capital, est un des genres de commerce les plus répandus. Lorsqu'un homme veut s'y livrer, il achète à Alger, ou dans toute autre ville, une petite pacotille d'objets à l'usage

des femmes arabes, tels que : essences, verroteries, petits miroirs, henné, alun, clous de girofle, fard, koheul pour les yeux, écorce de noyer pour les gencives, et enfin une foule de substances entrant dans la composition des philtres et sortiléges destinés soit à produire la sympathie, soit à faire consentir le mari au divorce. Muni de cette pacotille, qu'il porte sur le dos, enfermée dans une peau de mouton, le colporteur se met à parcourir les douars arabes, où il est toujours bien accueilli par les femmes. Les traditions de son pays, à défaut d'expérience personnelle, lui ont fait connaître d'avance le caractère et les habitudes de ses clientes : aussi ne leur demande-t-il jamais d'argent; en échange de ses marchandises, il se fait donner des matières premières, grains, cuirs et surtout laine, qu'il voit abonder dans la tente. La femme arabe, peu soucieuse, en général, des intérêts du ménage, résiste rarement au désir de satisfaire une fantaisie lorsqu'elle n'a pas d'argent à débourser, et elle se montre d'autant plus généreuse dans le marché, qu'il lui est facile de dissimuler l'emploi des objets qu'elle donne en échange.

Lorsque le colporteur a réuni ainsi une assez grande quantité de marchandises, il va les vendre à la ville la plus voisine, renouvelle sa pacotille et recommence à courir le pays. Il y a des colporteurs kabyles qui vont jusqu'au Maroc et dans la régence de Tunis. Un colporteur adroit réussit quelquefois à gagner dans ces courses jusqu'à mille francs par an, avec une première mise de fonds qui varie de 35 à 50 francs.

UNE MUSELIÈRE A GOURMANDS.

Cette muselière, inventée par la finesse villageoise, dans les campagnes russes, est tout simplement une chanson. Lorsqu'on fait cueillir des framboises, par exemple, dans le potager, on donne l'ordre aux jeunes filles qu'on en charge de chanter en chœur. Ainsi occupées, dit le poëte russe Pouchkine, elles sont empêchées d'introduire le fruit du Seigneur entre les lèvres sensuelles de leurs bouches rosées.

Une malice semblable était en usage autrefois dans le Midi. Lorsque le chef de famille envoyait, de sa table, quelque friandise à quelque favori dans une salle voisine, il ordonnait au page ou à l'enfant qui en était le messager d'entonner un noël et de le poursuivre tout le long du chemin. Force était bien au porteur de s'en revenir à jeun.

LES INTERRUPTEURS.

PLAN DE CHAPITRE.

D... interrompt pour dire ce que disent ceux qui parlent, et il le dit plus mal.

A... interrompt par malice et pour dérouter. C'est le fléau des conteurs.

C... interrompt par distraction et parce que son esprit retarde. Il suit les premières paroles qu'il entend, de transition en transition, jusqu'aux dernières conséquences. C'est lui qui demande ce que valait l'as romain, parce qu'il y a une demi-heure l'on parlait du prix payé à Judas pour sa trahison.

F... interrompt parce qu'il trouve de la honte à garder le silence, et qu'il veut jouer un rôle à tout prix. Il cherche à s'insinuer, mais il le fait si maladroitement qu'il coupe la conversation mal à propos, attire sur lui l'attention, s'effraye du silence, se trouble et balbutie. Il rentre à son logis mécontent de lui-même, se dit mille injures, et déclare qu'il n'est fait pour voir personne. Sa femme, ses enfants, s'inquiètent. Que lui est-il arrivé? De quoi souffre-t-il? D'un coup d'épingle dans son amour-propre.

G... : « Je comprends, je comprends », dit-il toujours. Et il n'a rien compris.

Z... a une histoire à raconter depuis le matin, et interrompt chacun pour trouver moyen de la placer. Il n'y parvient jamais.

P... interrompt pour demander un éclaircissement et se donner un air capable. On le lui donne, et il répond gravement : « C'est ce que je disais... C'est ce qu'il me semblait. »

V... interrompt par impatience, parce qu'il ne peut souffrir qu'aucun autre que lui tienne longtemps la parole. Il s'imagine qu'on le regarde quand il a la bouche fermée, et que son silence le fait passer pour un sot. Il faut qu'il parle, au risque de redire ce qu'il a déjà dit mille fois.

Combien d'autres variétés d'interrupteurs! Quand on les aurait épuisées, il y aurait X..., interrupteur bienveillant, qui cherche à mettre à l'aise les personnes embarrassées dans quelque propos malencontreux; etc., etc.

UN PORTE-CIERGE.



Collection de M. Goudon de Lalande. — Porte-cierge trouvé à Montmorillon (Vienne). — Ce dessin est de la grandeur du porte-cierge, composé de métaux émaillés.

L'HEURE DE LA LECTURE.



Chaque âge a sa manière de lire. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Voyageur de retour, après plus de vingt ans d'absence, je me fis grande joie d'aller causer la surprise de ma visite à une aimable famille dans l'intimité de laquelle j'étais admis journellement autrefois, et qui, malgré mon éloigne-

ment et notre mutuel silence, n'avait pas cessé d'occuper la première place parmi mes meilleurs souvenirs. Informations prises, je sus que le temps avait été assez clément envers elle pour qu'il me fût donné de retrouver tous ceux qui m'avaient dit au revoir, et, par surcroît, d'avoir à étendre sur deux générations qui n'étaient par encore au monde lors de mon départ, la profonde affection que cette famille m'inspirait. J'arrivai donc à la campagne où elle habitait sans qu'on fût préparé à me recevoir.

Le vieux serviteur, qui vint m'ouvrir la grille du jardin qu'on avait à traverser pour arriver à la maison, me reconnut et m'apprit que mon nom était si peu oublié chez ses maîtres que non-seulement mes vieux amis, mais aussi des enfants dont j'ignorais l'existence, le prononçaient souvent. En quelques mots je fus renseigné sur le personnel de la famille. Ceux que j'avais dû quitter peu de jours après le mariage de leur fille unique étaient maintenant bisaïeuls, et les jeunes époux d'alors, qui l'an dernier avaient marié leur fils aîné, se voyaient, depuis quelques mois, grand-père et grand'mère.

Comme je ne voulais pas être annoncé, le vieux serviteur qui m'avait guidé jusqu'à l'habitation s'arrêta sous le vestibule, au seuil d'un large corridor dans lequel je vis plusieurs portes entr'ouvertes.

— C'est l'heure de la lecture, me dit-il ; chacun est chez soi ; vous pourrez, en donnant çà et là un coup d'œil en passant, faire connaissance avec tous les visages avant d'arriver chez les grands parents, qui occupent l'appartement au fond du corridor.

Ces mots : « C'est l'heure de la lecture », m'avaient rajeuni de vingt-cinq ans ; je me voyais ramené au temps de nos soirées intimes, où l'un de nous, lisant à haute voix pour l'agrément de tous, ajoutait pour lui-même, au profit d'une bonne lecture, le bénéfice charmant du plaisir qu'il savait faire aux autres.

Sachant bien comment à chaque âge on écoute, quand la voix humaine, animant pour ainsi dire la lettre morte, fait des mots vivants de la parole écrite, je voulus profiter de l'ignorance où l'on était de mon arrivée pour juger ce que, de l'enfance à la vieillesse, chacun prête d'attention et prend de plaisir à la lecture qu'on ne fait que pour soi-même.

J'avançai dans le corridor jusqu'à la première porte que je trouvai sur mon passage. A la faveur de son entre-bâillement, je pus parcourir du regard la salle à manger, disposée pour le moment en chambre d'étude.

Aux deux extrémités d'une longue table, deux enfants, un garçonnet, une fillette, avaient, chacun devant soi, un livre ouvert. La fillette, les coudes sur la table, la tête dans ses mains et penchée vers le livre, comme s'il l'attirait, mettait évidemment en pratique cet excellent précepte de Joubert, que sans doute elle ignorait : « Il faut, si l'on veut lire avec fruit, rendre son attention tellement ferme qu'elle voie les idées comme les yeux voient les corps. »

A l'autre bout de la table, le vis-à-vis de la fillette faisait avec celle-ci le plus singulier contraste. Le front incliné vers le plancher, lisant d'un œil, de l'autre guettant les mouches, le petit bonhomme, armé d'un couteau, trompait son impatience d'agir et son besoin de mouvement en enlevant des copeaux aux bâtons de sa chaise.

D'où vient que l'une est si attentive, et pourquoi l'autre est-il si distrait? Je trouvai la réponse à cette double question dès qu'après quelques pas je me fus arrêté devant la porte entr'ouverte de la chambre voisine.

Là aussi ils étaient deux, un jeune garçon, une jeune personne, les sœur et frère aînés des enfants que je venais d'observer ; mais les rôles étaient changés, c'est du garçon que venait l'exemple de l'attention soutenue. Quant à la jeune fille, sans qu'elle lût positivement avec distraction, la lecture absorbait assez peu son esprit pour qu'il lui fût possible de suivre en même temps les lignes de la page et le travail à l'aiguille qui occupait ses doigts. Ce que voyant, je me dis : « Pour le petit bonhomme, son livre est un importun dont il croit se venger alors qu'il se détourne de lui ; plus tard il sera le conseiller qu'avec fruit on consulte, jusqu'à ce qu'il devienne l'ami qui console. Pour la fillette, dont l'esprit est libre maintenant de tant de préoccupations diverses qui l'attendent à mesure qu'elle avancera dans la vie, elle se hâte de s'instruire avant que soit arrivé le temps où elle se devra tout entière aux soins du ménage et aux devoirs de la famille.

Je sus bientôt après que pour la petite-fille aînée du chef de la maison ce temps-là était venu.

La troisième porte, que j'eus l'indiscrétion d'ouvrir davantage pour mieux voir ce qui se passait à l'intérieur, me mit en présence de deux autres lecteurs qui lisaient ailleurs que dans leurs livres. Une jeune mère, qui tenait négligemment le volume fermé, avait interrompu sa lecture pour allaiter son enfant. Les yeux fixés sur lui, c'était en lui qu'elle s'étudiait à lire. Son mari, dans l'attitude de la méditation, n'arrêtait certainement pas son esprit sur la lecture que lui aussi avait interrompue. En même temps que la jeune mère s'absorbait dans le présent, lui semblait poursuivre un rêve dans l'avenir. Rêve d'ambition, peut-être? Non, rêve de père. Les yeux des deux époux se rencontrèrent, et, au doux sourire qu'ils s'adressèrent en caressant du regard le petit être endormi sur le sein maternel, je vis bien que le même objet occupait leur pensée.

Jusque-là, je n'avais vu que des visages pour moi nouveaux ; ce n'était qu'en m'arrêtant à la quatrième porte du corridor que je devais revoir enfin des figures de connaissance. C'était encore un couple de lecteurs, lecteurs en lunettes ; ils lisaient, attentifs, comme on lit à l'âge où l'on trouve seulement dans la lecture l'oubli des infirmités du corps et le repos des fatigues de la vie. J'eus d'abord quelque peine à faire assez bien la part du temps pour retrouver en eux leur propre visage. Je les regardai mieux, j'invoquai mes souvenirs, et ils me rendirent peu à peu mes amis d'autrefois si ressemblants que, cédant à l'émotion qui m'envahissait, j'entrai comme poussé dans le salon en leur disant : « Je ne peux pourtant pas attendre, pour vous embrasser, la fin de l'heure de la lecture. »

Les livres tombèrent, les lunettes aussi. Je passe sous silence la joie de se revoir et les incidents de la reconnaissance après une absence de vingt-cinq ans.

Il me restait à voir le chef de la famille et sa vénérable compagne. Leur fille, m'invitant au silence, entr'ouvrit la porte de la chambre à coucher où ils se retiraient pour lire tête à tête. Chacun des deux octogénaires, assis face à face dans un fauteuil, sommeillait au coin du feu.

Parvenu à ce grand âge, pensai-je, on ne regarde plus dans un livre que pour s'endormir doucement. On ne relit guère que le passé, non dans la mémoire éveillée, mais en rêve.

Pour me présenter à eux, j'attendis leur réveil.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Voy. les Tables des tomes XXXIII-XXXVI (1865-1868).

LA PROPRETÉ.

Hufeland appelait la propreté « la colonne fondamentale de la santé », et certes il n'en exagérait pas l'importance.

Elle ressort de la notion du rôle physiologique que jouent les fonctions de la peau, et des périls qui menacent la santé quand elles se font d'une manière imparfaite.

La peau qui limite le corps humain dans l'espace n'est pas seulement une membrane sentante, recueillant les impressions de tact, de température, de sensibilité, et les transmettant au cerveau qui les perçoit et qui les juge, mais elle est aussi un organe de sécrétion d'une extrême activité. Et tout d'abord, elle sécrète l'épiderme, sorte de vernis organisé, constitué par plusieurs couches de cellules formant une pellicule partout continue à elle-même, mais traversée d'un nombre immense d'ouvertures destinées à donner passage aux sécrétions solides, liquides ou gazeuses de la peau. La couche la plus profonde de ces cellules contient une matière colorante dont la couleur varie suivant les races, les individus et les régions du corps où on l'observe. La couche intermédiaire est molle, elle se moule sur les innombrables saillies ou papilles de la peau qui en constituent la partie vasculaire et nerveuse; la couche externe est formée de cellules minces, aplaties, formant par leur agglomération une sorte de lame cornée qui est l'épiderme proprement dit. La peau, disions-nous, est un organe de sécrétion séparant du sang ou formant, avec les matériaux qu'il lui apporte, des produits dont les uns sont destinés simplement à être éliminés, dont les autres ont un rôle anatomique ou physiologique à remplir. C'est ainsi qu'il existe dans l'épaisseur de la peau — des glandes, en nombre immense, terminées par des conduits flexueux qui s'ouvrent à la surface de l'épiderme et y versent le liquide connu sous le nom de sueur; — d'autres glandes, destinées à fournir la matière grasse, onctueuse, qui lubrifie l'épiderme et les productions pileuses, leur donne leur aspect brillant, leur souplesse, et les empêche de s'exfolier, de se casser au moindre contact; — les organes formateurs des poils ou des cheveux, qui constituent aussi de véritables glandes, ce sont les bulbes pileux; — enfin d'autres organes sécréteurs, destinés au renouvellement incessant des couches profondes de l'épiderme, à mesure que les couches superficielles de cette enveloppe tombent d'elles-mêmes ou s'usent par le frottement.

Ces simples données anatomiques permettent de comprendre l'importance fonctionnelle de la peau envisagée comme appareil de dépuration du sang, et aussi comme soupape s'ouvrant pour éliminer certains produits nuisibles ou dangereux qui doivent être rejetés. La propreté maintient le jeu de cette soupape de sûreté : c'est dire le rôle considérable qu'elle joue dans le fonctionnement régulier de notre machine. Il ressort des chiffres indiquant la quantité considérable de sueur qui, à l'état liquide, vaporeux ou gazéiforme, sort journellement de l'économie par cette voie. La peau étant sèche en apparence, c'est-à-dire ne fournissant ni vapeur ni sueur liquide, donne environ, par jour, chez un adulte, issue à un kilogramme de vapeur d'eau, c'est-à-dire à une quantité double de la vapeur qui sort avec l'haleine par la respiration dans le même temps. Cette vapeur n'entraîne avec elle que des produits gazeux; la véritable sueur qui s'y ajoute et qui perle sur la peau, pendant les chaleurs ou par l'effet d'un exercice violent, entraîne avec de l'eau des matières diverses, et en particulier des sels qui y figurent pour les proportions d'un demi pour cent à deux pour cent, et forment un résidu sur la peau par le fait de l'évaporation de la sueur. Cette sécrétion a pour objet principal de maintenir dans leur chiffre normal les proportions d'eau dont notre organisme a besoin, et qui doivent rester à peu près constantes, malgré les quantités variables de ce liquide que nos boissons y introduisent.

La peau est de plus le siége d'une véritable respiration supplémentaire qui complète celle des poumons. De même que ceux-ci, elle prend de l'oxygène à l'air, et lui rend de l'acide carbonique et de l'azote, et contribue ainsi à ce grand acte de la révivification du sang, en dehors de l'accomplissement régulier duquel il n'y a pas de santé possible. Il est même des animaux chez lesquels cette respiration par la peau semble plus nécessaire que la respiration par les poumons, ainsi que l'a démontré Edwards. Si on couvre le corps des animaux d'enduits imperméables, il survient assez promptement chez eux des accidents qui sont dus à une véritable asphyxie par défaut d'exhalation cutanée du gaz acide carbonique. Les expériences de Fourcault sont démonstratives sur ce point. Or, la malpropreté constitue un de ces enduits, elle recouvre la peau d'une couche constituée à la fois par le résidu solide de la sueur, les débris des cellules de l'épiderme, les matières colorantes, et les poussières que le contact de l'air extérieur et des vêtements y ajoute. La matière grasse, onctueuse, que sécrète la peau, sert de lien à tous ces résidus et les empêche de se détacher en poussière; ils s'étalent donc en une membrane sordide qui recouvre la peau et obstrue ces millions de petites bouches qui devraient servir à la respiration de cette membrane : d'où une provocation à des malaises de plus d'une sorte, à des maladies de peau; d'où aussi un accroissement anormal d'activité imposé à d'autres organes, et de là une harmonie rompue, et par suite une santé compromise. Je devrais bien parler aussi des ressources qu'une peau fonctionnant bien offre à la nature et au médecin dans le traitement des maladies, et qui font défaut quand elle est dans un état habituel de malpropreté; mais je tiens à rester strictement sur le terrain de l'hygiène.

Il n'est guère, on le voit, de rouage qui demande plus que celui-ci à être surveillé et entretenu. Nous l'avons sous les yeux; son mauvais état est de constatation vulgaire; il ne nous faut pour y remédier qu'un peu d'eau et de bonne volonté, pour me servir d'un mot de M. Max Simon. L'eau est, par une libérale profusion de la nature, à la disposition de qui en veut; la bonne volonté de se bien porter et de concilier en même temps les intérêts de sa santé et de sa dignité ferait-elle seule défaut? Hélas! oui, trop souvent. « Qu'il me soit permis, dit à ce sujet Hufeland, de signaler une inconséquence qui n'est, d'ailleurs, pas la seule de ce genre dont on se rende coupable. Le dernier des hommes a l'intime conviction que l'entretien de la peau est nécessaire à la santé des animaux. Le palefrenier néglige tout pour étriller, bouchonner et laver son cheval; et si l'animal tombe malade, à l'instant même il suppose qu'on a bien pu négliger les soins de la propreté. Mais cette idée ne lui vient jamais à l'esprit quand il s'agit de sa propre personne ou de son enfant. Si celui-ci est d'une constitution faible et maladive, s'il maigrit et tombe dans le marasme, effets qui résultent tous de la malpropreté, on pensera plutôt à un ensorcellement ou à quelque autre absurdité semblable qu'à la véritable cause, qui est le défaut absolu d'entretien de la peau. Puisque nous sommes si clairvoyants pour les animaux, pourquoi ne le sommes-nous pas autant lorsqu'il s'agit de nous-mêmes? » (C.-F. Hufeland, *l'Art de prolonger la vie de l'homme*, 1824, page 362.) C'est parler d'or; mais quelles inconséquences l'homme n'ajoute-t-il pas à celles-ci quand il s'agit de sa santé, le bien qu'il proclame volontiers le plus précieux, et qu'il sacrifie volontiers à tous les autres? On fait des vœux pendant l'orage, et on les oublie une fois le danger passé. Il semble qu'en parlant avec vénération de la santé et en professant un culte platonique pour elle, on ait désarmé le péril. La maladie elle-même voit ses avertissements ou méconnus ou promptement oubliés, et il

n'est pas d'homme qui ne mérite cette rude apostrophe que la Goutte adressa un jour à Franklin : « Je vous connais bien : vous êtes un beau prometteur, mais, après quelques mois de bonne santé, vous recommencez à aller votre train; vos belles promesses seront oubliées comme on oublie les formes des nuages de la dernière année. » (*Dialogue* (¹) *entre la Goutte et Franklin.*) C'est que l'homme se méprend volontiers sur ses intérêts véritables; c'est que la santé est un bien métaphysique qui ne se sent que par le regret de l'avoir perdu; c'est que l'on compte toujours sur le bénéfice des exceptions; *c'est que... c'est que... je ne finirais pas.* Quelle que soit l'explication, le fait est réel, et trop réel; la malpropreté est pour les populations une cause de dépérissement physique qui est d'autant plus pernicieuse qu'on ne la soupçonne guère, et auprès de laquelle (tant est générale et destructive son influence sur la santé) la guerre et la peste ne sont peut-être que des fléaux de second ordre.

Quand on ferme hermétiquement portes et fenêtres, et qu'on respire dans cet espace clos, on finit par s'empoisonner; ainsi fait-on quand on laisse la malpropreté fermer les innombrables pores de la peau. Les médecins, devant qui tombent tous les voiles, savent jusqu'à quelles limites lamentables l'oubli des soins corporels peut être porté. Cette incurie est plus marquée sans doute dans certains pays, dans certaines races et dans certaines classes; mais elle n'en est pas, tant s'en faut, l'apanage exclusif. Si la propreté, cette *chasteté du corps*, comme l'a appelée ingénieusement Bacon, est une vertu privée, elle est aussi une vertu sociale. Chaque homme est, en effet, le centre d'une sphère d'émanations corporelles dont le rayon d'influence augmente par l'incurie et diminue par la propreté : on prend donc les intérêts de la santé d'autrui en prenant ceux de sa propre santé, et l'homme, destiné par sa nature à la vie en commun, doit songer à cette solidarité d'une nature particulière. D'ailleurs, en dehors des inconvénients physiques attachés à la malpropreté, il en est d'une autre nature que l'hygiène ne peut ni méconnaître ni passer sous silence. Si la propreté est une condition de santé pour l'homme, elle est aussi une condition de dignité pour lui. La *cousture* qui lie l'âme et le corps est en effet bien étroite, comme le remarque Montaigne, et l'on ne peut toucher à l'une sans que l'autre s'en ressente. Avoir de son corps ce soin viril qui est aussi éloigné d'une dégradante incurie que d'une idolâtrie avilissante, c'est en même temps rendre hommage à la dignité de sa nature et relever l'âme à ses propres yeux par la considération que l'on montre à son enveloppe corporelle. On pourrait dire de la propreté ce que saint François de Sales disait de l'habitude de se lever tôt, « qu'elle conserve à la fois la santé et la sainteté. » Elle est au moins, et dans une certaine mesure, gardienne de la pureté des mœurs. Conservatrice de la beauté quand elle existe, elle peut presque la suppléer quand elle n'existe pas. C'est dire le prix que l'hygiène a le droit d'y attacher. Mais il est temps de sortir de ces considérations générales, qui n'ont eu d'autre but que de préparer l'esprit du lecteur à comprendre l'importance pratique des préceptes qui vont suivre, et nous allons étudier la propreté sous ses quatre aspects principaux, qui forment comme autant de cercles concentriques au milieu desquels l'homme est placé, et dont il reçoit de près ou de loin les influences : propreté corporelle, propreté des vêtements, propreté de l'habitation, propreté de la ville. *La suite à une prochaine livraison.*

(¹) Voy. t. XXV, 1857, p. 117.

LE MONASTÈRE D'ARGIS.

BALLADE (¹).

I

Le long de l'Argis,
Sur un beau rivage,
Passe Négru Voda
Avec ses compagnons,
Neuf maîtres maçons,
Et Manol dixième,
A tous supérieur.
Ensemble ils vont choisir,
Au fond de la vallée,
Un bel emplacement
Pour un monastère.
Voici qu'en chemin
Ils firent rencontre
D'un jeune berger
Jouant de la flûte,
Jouant des doïnas (²).
Et l'apercevant,
Le prince lui dit :

« Gentil bergeret,
Joueur de doïnas,
Tu as remonté
Le cours de l'Argis
Avec ton troupeau;
Tu as descendu
Le cours de l'Argis
Avec tes moutons.
N'aurais-tu point vu,
Par où tu passas,
Un mur délaissé
Et non achevé,
Dans le vert fouillis
Des noisetiers? »

« Oui, prince, j'ai vu,
Par où j'ai passé,
Un mur délaissé
Et non achevé.
Mes chiens, à sa vue,
Se sont élancés,
En hurlant à mort
Comme en un désert. »

Le prince, à ces mots,
Devient tout joyeux.
Il repart soudain,
Allant droit au mur,
Avec ses maçons,
Neuf maîtres maçons,
Et Manol dixième,
A tous supérieur (³).

« Voici le vieux mur :
Ici je choisis
Un emplacement
Pour un monastère.
Or, vous, mes maçons,
Mes maîtres maçons,
Jour et nuit en hâte,
Mettez-vous à l'œuvre,
Afin de bâtir,
D'élever ici
Un beau monastère,
Sans pareil au monde.
Vous aurez richesses,
Et rang de boïards;
Ou sinon, par Dieu!
Je vous fais murer,
Murer tous vivants
Dans les fondements. »

II

Les maçons en hâte
Tendent leurs ficelles,
Prennent leurs mesures
Et creusent le sol;
Bientôt ils bâtissent,
Bâtissent un mur.
Mais tout le travail du jour
Dans la nuit s'écroule;
Le second jour de même,
Le troisième de même,
Le quatrième de même;
Leurs efforts sont vains,
Car tout le travail du jour
Dans la nuit s'écroule.
Le prince étonné
Leur fait des reproches;
Puis, dans sa colère,
De nouveau menace
De les faire murer tous
Dans les fondements.
Les pauvres maçons
Se remettent à l'œuvre;
Et travaillent en tremblant,
Et tremblent en travaillant,
Tout le long d'un jour d'été,
D'un grand jour jusqu'au soir.
Voilà que Manol
Quitte ses outils,
Se couche et s'endort,
Et fait un rêve étrange,
Puis soudain se lève,
Et dit ces paroles :

(¹) Voy., t. XXVI, 1859, p. 369, une vue du monastère d'Argis, et une notice sur ce monument, où nous avons cité quelques fragments de la ballade populaire dont nous donnons aujourd'hui le texte entier.

Rappelons que cette ballade a été recueillie par l'excellent poëte contemporain B. Alecsandri. Nous la trouvons dans l'ouvrage intitulé : *L'Eglise du monastère épiscopal de Kurtea d'Argis en Valachie*, par M. Louis Reissenberger (Vienne, Gerold fils, 1867); tiré du quatrième volume de l'Annuaire de la commission centrale autrichienne des monuments historiques; traduction publiée par les soins du gouvernement des Principautés, à l'occasion de l'Exposition universelle à Paris. — Un très-grand modèle de l'église de Kurtea d'Argis figurait à l'Exposition. Cette église a été construite sous le règne de Nyagou (de 1511 à 1520), et achevée, vers 1526, sous le règne de son successeur Rodolphe.

Kurtea signifie cour. La petite ville d'Argis, voisine du monastère, a été longtemps la résidence des princes valaques.

(²) *Doïna*, air ou chant plaintif.

(³) Suivant la tradition, Manol ou Manoli (Valaque, ou Phanariote, ou Italien, ou Espagnol) avait sous ses ordres trois cents ou même neuf cents maçons.

« Vous, mes compagnons,
Neuf maîtres maçons,
Savez-vous quel rêve
J'ai fait en dormant?
Une voix du ciel
M'a dit clairement
Que tous nos travaux
Iront s'écroulant,
Jusqu'à ce qu'ensemble
Nous jurions ici
De murer dans le mur
La première femme,
Épouse ou sœur,
Qui apparaîtra
Demain, à l'aurore,
Apportant des vivres
Pour l'un d'entre nous.
Donc, si vous voulez
Achever de bâtir
Ce saint monastère,
Monument de gloire,
Jurons tous ensemble,
De garder le secret;
Jurons d'immoler,
De murer dans le mur
La première femme,
Épouse ou sœur,
Qui apparaîtra
Demain à l'aurore. » (1)

III

Voici qu'à l'aurore
Monol s'éveille,
Et en s'éveillant
Il grimpe aussitôt
D'abord sur la haie;
Puis il monte encore
Sur l'échafaudage,
Et regarde au loin
Les champs et la route
Mais qu'aperçoit-il?
Qui voit-il venir?
C'est sa jeune épouse,



Manoli, Manol, ô maître Manol, assez de ce jeu!... — Dessin de Bayard.

La Flora des champs (1).
Elle se rapprochait,
Et lui apportait
Des mets à manger
Et du vin à boire.
Manol la voit;
Lors sa vue se trouble,
Et, saisi d'effroi,
Il tombe à genoux,
Joint les mains, et dit:

« O Seigneur mon Dieu!
Répands sur la terre
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et creuse des torrents;
Que les eaux se gonflent
Pour inonder la plaine,
Et forcent ma femme
De rebrousser chemin. »

Dieu prend pitié,
Et, à sa prière,
Assemble les nuages
Qui dérobent le ciel.
Soudain il en tombe
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et coule en torrents.
Mais elle ne peut
Arrêter l'épouse,
Qui toujours avance,
Traverse les eaux,
Et toujours approche.
Manoli la voit,
Et son cœur gémit;
Il s'incline encore,
Joint les mains, et dit:

« O Seigneur, mon Dieu!
Déchaîne un grand vent
Au loin sur la terre,
Qui torde les platanes,
Dépouille les sapins,
Renverse les montagnes,
Et force ma femme
De s'en retourner
Loin de la vallée. »

Dieu prend pitié,
Et, à sa prière,
Déchaîne un grand vent
Du ciel sur la terre;
Le vent souffle, souffle,
Il tord les platanes,
Dépouille les sapins,

(1) Elle s'appelait Annika.

(1) C'est une superstition très-ancienne qu'il faut murer une créature humaine vivante dans les fondations d'un monument, si l'on veut qu'il repose sur une base inébranlable.

Renverse les montagnes;
Mais il ne peut encore
Arrêter l'épouse,
Qui toujours avance,
Fait de longs circuits.
Mais toujours approche.
Approche, ô malheur!
Du terme fatal.

IV

Pourtant les maçons,
Neuf maîtres maçons,
Éprouvent à sa vue
Un frisson de joie,
Tandis que Manol,
La douleur dans l'âme,
La prend dans ses bras,
Grimpe sur le mur,
L'y dépose, hélas!
Et lui parle ainsi :

« Reste, ma fière amie,
Reste ainsi sans crainte,
Car nous voulons rire,
Pour rire te murer. »

La femme le croit,
Et rit de bon cœur,
Tandis que Manol,
Fidèle à son rêve,
Soupire et commence
A bâtir le mur.
La muraille monte
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux.
Mais elle, la pauvrette,
A cessé de rire,
Et, saisie d'effroi,
Se lamente ainsi :

« Manoli, Manol,
O maître Manol!
Assez de ce jeu,
Car il est fatal.
Manoli, Manol,
O maître Manol!
Le mur se resserre
Et brise mon corps. »

Manoli se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein.
Mais elle, ô douleur!
Pleure amèrement
Et se plaint toujours :

« Manoli, Manol,
O maître Manol!
Assez de ce jeu,
Car je vais être mère.
Manoli, Manol,
O maître Manol!
Le mur se resserre
Et tue mon enfant;
Mon sein souffre et pleure
Des larmes de lait. »

Mais Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore;
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête;
Si bien qu'aux regards
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :
« Manoli, Manol,
O maître Manol!
Le mur se resserre
Et ma vie s'éteint! »

V

Le long de l'Argis,
Par un beau rivage,
Negru Voda vient
Faire ses prières
Au saint monastère,
Monument de gloire,
Sans pareil au monde.
Le grand prince arrive,
Et, en le voyant,
Devient tout joyeux
Et s'exprime ainsi :
« Vous, les architectes,
Les maîtres maçons,
Déclarez ici,
La main sur le cœur,
Si votre science
Peut me construire
Un autre monastère,
Monument de gloire,
Plus grand et plus beau! »

Les maîtres maçons,
Les dix architectes,
Perchés sur le toit,
Se sentent, à ces mots,
Tout joyeux, tout fiers,
Et répondent ainsi :
« Il n'existe pas,
Ici sur la terre,
Pareils à nous dix
Dix maîtres maçons.
Sachez qu'à nous dix,
Nous pourrons bâtir
Un autre monastère,
Plus grand et plus beau. »

Le prince, à ces mots,
Devient tout pensif;
Puis, avec un méchant rire,
Soudain il commande
Qu'on brise l'échelle
Et l'échafaudage,
Et qu'on abandonne,
Si haut sur le toit,
Les pauvres maçons,
Afin qu'ils expirent (¹).

(¹) Selon la tradition, Ivan IV Vassilijevitsch (1521-1584) punit de la même manière l'architecte de l'église Vasili-Blagennoi, pour avoir osé dire qu'il se croyait capable d'élever un monument encore plus beau.

Mais eux, à l'instant,
Sans perdre la tête,
Tiennent un conseil;
Et ils se construisent
Des ailes volantes
Avec des planchettes;
Puis ils les étendent,
Et volent dans l'air.
Mais, hélas! ils tombent,
Et après leur chute
Se changent en pierres.
Or, quant à Manol,
Au maître Manol,
Juste au moment même
Où il prend l'élan,
Voici qu'il entend
Sortir des murailles
Une voix chérie,
Faible et étouffée,
Qui pleure et gémit,
Et se plaint ainsi :

« Manoli, Manol,
O maître Manol!
Le mur froid m'oppresse,
Et mon corps se brise,
Et mon sein s'épuise,
Et ma vie s'éteint. »

A ces mots plaintifs,
Manoli pâlit;
Son esprit se trouble,
Ses regards se voilent;
Il voit tout tourner,
Ciel, terre et nuages;
Et du haut du toit
Il tombe soudain.
La place où il tombe
Se creuse en fontaine,
Fontaine d'eau claire,
Amère et salée;
Eau mêlée de larmes,
De larmes amères! (¹)

UNE DÉDICACE FRATERNELLE.

On connaît généralement Félix d'Azara, le voyageur intrépide qui erra durant vingt années laborieuses dans les pampas, le naturaliste exercé qui combattit Buffon; on parle plus rarement de Nicolas d'Azara, protecteur des artistes habiles, l'ami de Raphaël Mengs, dont la vie s'écoula au milieu de toutes les fêtes de l'art et de toutes les splendeurs des cours. Ces deux frères s'aimaient tendrement; mais, séparés durant trente-cinq années par les événements, ils s'embrassèrent une fois fortuitement dans la capitale de la Catalogne, et s'éloignèrent, les larmes dans les yeux, pour ne se retrouver qu'à la fin de leur vie. Jamais don Félix d'Azara, dont on cite les travaux avec tant de persistance parce qu'ils reposent sur l'observation, ne perdit un moment le souvenir de son frère durant la vie périlleuse à laquelle il était chaque jour exposé.

Voici ce qu'il lui écrivit en 1801, alors qu'il songeait à publier un livre auquel il doit sa juste célébrité :

« Cher Nicolas, à peine étions-nous nés que nos parents nous séparèrent. Durant le cours de notre vie, nous ne nous sommes vus et entretenus que pendant le court espace de deux heures, à Barcelone, où je t'ai rencontré comme par hasard. Tu as vécu dans le grand monde, et, par tes dignités, par tes talents, par tes ouvrages et par tes vertus, tu t'es rendu célèbre en Espagne et dans toute l'Europe. Mais moi, sans être jamais parvenu à aucun emploi remarquable, sans avoir eu occasion de me faire connaître ni de toi, ni des autres, j'ai passé les vingt meilleures années de ma vie aux extrémités de la terre, oublié de mes amis, sans livres, sans aucun écrit raisonnable, continuellement occupé à voyager dans les déserts ou dans d'immenses et épouvantables forêts, sans presque aucune société que celle des oiseaux de l'air et des animaux sauvages. J'ai écrit leur histoire; je te l'envoie et te la dédie, afin qu'elle me puisse faire connaître à toi et te donne une idée de mes travaux. »

Félix d'Azara revit ce frère aimé et vénéré, plus vieux que lui de quinze ans; il venait d'être nommé général lorsqu'il se fixa enfin près de lui. Il donna sa démission pour passer le reste de sa vie auprès de celui dont la pensée vivifiante l'avait soutenu au milieu de tant de périls et de tant de privations. Don Nicolas lui fut enlevé le 26 janvier 1803; six ans plus tard, il le suivit dans la tombe.

(¹) Cette fontaine existe encore, et porte le nom de fontaine de Manoli.

SCIENCE INDUSTRIELLE.

LES APPLICATIONS DES COURANTS THERMO-ÉLECTRIQUES.

Déterminer télégraphiquement la température des lieux inaccessibles à l'observateur, — c'est-à-dire suivre les variations de la température de l'air à différentes hauteurs, celle de la terre et de l'eau à diverses profondeurs, c'est une des questions qui intéressent au plus haut degré les météorologistes. Étudier la température des végétaux et des animaux sans en blesser les organes par l'introduction d'appareils de gros volume n'est pas d'un moindre intérêt pour les physiologistes. Placer enfin au sein des foyers calorifiques les plus intenses un appareil qui en traduise, aussi par voie télégraphique, les variations les plus minimes à l'observateur placé dans son cabinet, voilà encore une question de science industrielle d'une incontestable valeur.

Les solutions de ces diverses questions peuvent sortir du principe nouveau et fécond de l'équivalence des forces naturelles.

Le mouvement vibratoire est source du son, on le démontre explicitement; mais il est également source de chaleur, de lumière et d'électricité. La science ne se borne plus à le concevoir en théorie; elle le démontre en transformant l'un en l'autre, et par équivalence d'effets, ces agents considérés comme distincts. Si la chaleur, l'électricité et la lumière ont une origine commune, leurs effets doivent être équivalents en intensité, c'est-à-dire que chacun peut devenir l'élément de mesure de l'autre.

Aussi un équivalent de chaleur doit-il se transformer en un équivalent d'électricité, et *vice versa*. Ce qu'a établi la théorie du mouvement vibratoire a été trouvé expérimentalement, quant à ce qui se rapporte à la chaleur et à l'électricité, par Seebeck, en 1821. Son expérience est restée classique. Un circuit, en forme de rectangle, est composé par un barreau de bismuth soudé par ses extrémités à une lame de cuivre; dans l'intérieur, on place une aiguille aimantée, et tout le système est amené dans le méridien magnétique. Si on chauffe l'une des soudures, la déviation de l'aiguille indique la production d'un courant électrique; si on chauffe l'autre soudure, ce courant change de sens, car la déviation de l'aiguille est inverse. Œrsted, qui avait découvert la relation du magnétisme et de l'électricité, vulgarisa, sous cette forme qui rappelait son admirable expérience, la découverte de Seebeck. On conçoit qu'un phénomène d'une telle importance ait singulièrement excité l'attention des savants : aussi, en peu d'années, fut-il étudié dans toutes ses phases. M. Becquerel père a résumé bien nettement la théorie probable de cet intéressant phénomène. Toutes les fois que la chaleur se propage dans un conducteur, il y a mouvement d'électricité. Si tout est semblable de part et d'autre du point échauffé, comme conductibilité, on a deux courants électriques contraires et égaux qui s'entre-détruisent; mais si des circonstances physiques modifient la propagation de la chaleur d'un côté plutôt que de l'autre, l'un des courants l'emporte et se manifeste extérieurement.

Aussi, comme il est presque impossible ou du moins très-difficile d'établir un fil électrique identique en structure dans toutes ses parties, si on rejoint les extrémités avec une boussole (galvanomètre), et si on le chauffe en un point, la chaleur se propageant inégalement à droite et à gauche du point d'application, l'aiguille de l'appareil dévie, indiquant un courant électrique qui va de la partie la moins résistante du circuit à celle qui l'est davantage. On établira donc, à coup sûr, un *couple thermo-électrique*, en réunissant ensemble deux métaux de conductibilités bien différentes pour la chaleur, par suite pour l'électricité.

S'il était possible de faire rendre à un tel couple l'*équivalent* d'électricité qui correspond à la quantité de chaleur qu'il absorbe, on aurait résolu la question de la production de l'électricité à bon marché; on aurait enfin trouvé la *pile électrique industrielle*. Or, celle-ci reste à trouver, malgré le grand nombre de tentatives qu'elle a sollicitées.

Mais si la thermo-électricité nous refuse encore cette grande solution, le peu que nous en savons a permis de faire des choses importantes et qui permettent d'être vulgarisées.

Tout ce qui concerne l'étude de notre globe et de son atmosphère nous intéresse. Nous sommes avides d'observations; mais nous manquons d'instruments. Parmi ceux dont l'usage est encore, en quelque sorte, inconnu ou méconnu, nous citerons le *thermomètre électrique*, c'est-à-dire un indicateur de températures par voie télégraphique.

Le circuit télégraphique est formé par deux fils, cuivre et fer, soudés solidement à leurs extrémités, que nous nommerons A et B pour faciliter l'explication. La soudure B est plongée dans une éprouvette, et à côté d'elle, au sein du mercure, se trouve un thermomètre de précision : la soudure et la cuvette thermo-métrique auront donc toujours la même température. On pourra échauffer ou refroidir à volonté ce système, à l'aide d'une disposition très-simple : cette éprouvette est placée dans une autre, au sein de l'alcool ou de l'éther, qu'un courant d'air évaporera pour produire le refroidissement, et que le rayonnement d'un corps chaud élèvera de température pour déterminer l'effet inverse. A côté de cette éprouvette, on trouve, au poste d'observation, un galvanomètre placé dans le circuit cuivre et fer : le courant le parcourra donc avant d'influencer la soudure indicatrice B. La soudure A est située à telle ou telle distance dans l'atmosphère, dans l'eau, dans le sol, au point d'investigation. Un même poste peut recevoir plusieurs circuits thermo-électriques concordant à une même série d'observations.

La manœuvre expérimentale est bien simple. Si les soudures A et B sont à la même température, aucun courant électrique ne se développe dans le circuit : l'aiguille du galvanomètre conserve sa position dans le méridien magnétique, autrement dit le *zéro*. Alors, en lisant le thermomètre placé à côté de la soudure B, on a la température où la soudure A est située. Se produit-il en A une variation de température, l'aiguille du galvanomètre dévie aussitôt, et la sensibilité est telle qu'un dixième de degré centigrade est aisément appréciable! On voit, d'après le sens du courant, si A est refroidi ou échauffé, et on procède de manière à rétablir l'équilibre en refroidissant ou réchauffant B, et cela, en ayant l'œil fixé sur le galvanomètre; dès que l'aiguille a repris le *zero*, on est certain que le thermomètre placé près de B marque la température qui est survenue en A. N'est-ce pas là une véritable méthode télégraphique?

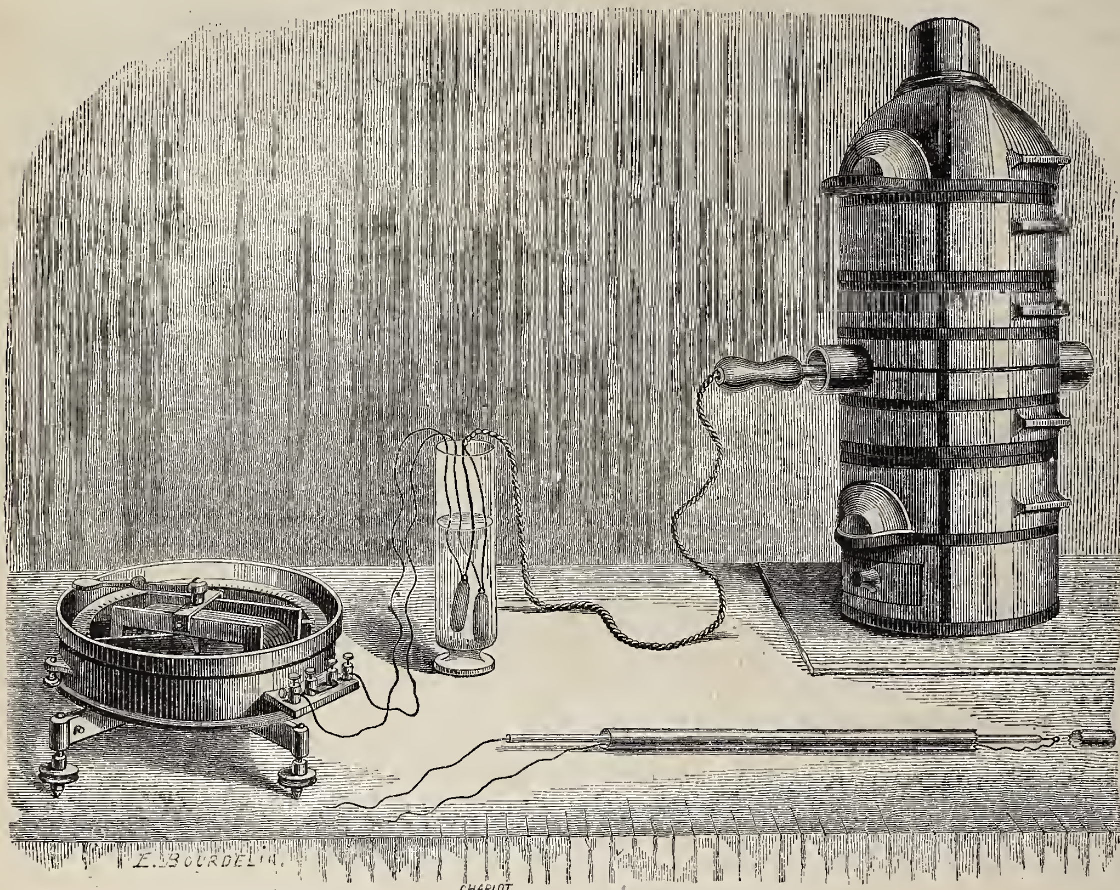
Dressez un mât à l'extrémité duquel vous placerez la soudure, installez-la au sommet des édifices enlevez-la à l'aide d'un ballon captif : il sera possible alors d'établir la loi de décroissement de la température avec la hauteur d'ascension dans l'atmosphère, d'aller scruter la température des nuages météoriques.

N'est-il pas important de scruter la chaleur du globe à toutes profondeurs, afin d'étudier ces grandes questions de géologie, dont les solutions sont si contradictoires? En plongeant un câble thermo-électrique dans un puits de 40 mètres, M. Becquerel est déjà parvenu à montrer que non-seulement les appareils thermométriques primitifs

sont sujets à des causes d'erreur, mais que l'on n'avait pu établir l'influence de l'infiltration des eaux et celle des actions chimiques, cause de chaleur et d'électricité.

Le meilleur procédé pratique pour évaluer la température des fournaises volcaniques est probablement celui dont nous parlons. Disons pyromètre au lieu de thermomètre électrique, et nous allons mesurer les températures les plus élevées, au lieu d'analyser les dixièmes de degré de variation qui surviennent dans la température de l'air, des eaux ou du globe.

Toutes les méthodes qui, jusqu'ici, ont été proposées pour mesurer les hautes températures ont dû être rejetées, non-seulement comme étant entachées de causes d'erreur, mais aussi parce qu'elles étaient impraticables : il faut espérer qu'on pourra fonder une méthode pyrométrique à la fois pratique et exacte sur la dilatation et la capacité calorifique des corps solides; leur faculté thermo-électrique semble appelée à permettre de résoudre la question. Mais il faut alors transformer et la nature du circuit thermo-électrique et le mode de contrôle de la température. Le circuit *cuivre et fer* nous a paru le plus convenable pour indiquer par leur transformation en électricité les plus minimes variations de température qui surviennent dans l'atmosphère. Mais un tel circuit fonctionnerait bien autrement si la température qui l'influence s'élevait aux environs de 400 à 500 degrés centigrades. Alors, l'intensité du courant commencerait par diminuer pour ensuite *changer de sens*. Cette singulière faculté thermo-électrique n'est pas propre au circuit *cuivre-fer*, et la science n'en a pas encore donné l'explication. Il faut choisir la nature du couple thermo-électrique destiné à agir à haute température, non-seulement pour éviter cet effet de changement de sens, mais aussi comme engendrant des courants électriques dont les intensités respectives croissent proportionnellement aux accroissements de la température. Les métaux de nature à constituer ces couples ne sont pas nombreux; naturellement on a pensé à accoupler le fer et le platine; mais entre 500 et 700 degrés, l'intensité du courant s'accroît très-faiblement avec la température. M. Ed. Becquerel a trouvé fort heureusement que les plus excellentes conditions exigées par un pyromètre électrique se trouvent remplies par un couple *platine-palladium*. L'intensité est non-seulement suffisamment élevée, mais elle croît en outre assez régulièrement avec la température. L'installation de ce pyromètre électrique est des plus pratiques. Les deux fils sont reliés à leurs extrémités; l'un des fils, *palladium*, passe à travers un tube de porcelaine, de telle sorte que les deux éléments ne soient bien en contact que par les points extrêmes, et tout le système plonge dans un tube de porcelaine formant moufle. Les deux extrémités libres du couple se prolongent suffisamment pour ne pas être influencées par la source de chaleur au sein de laquelle est plongée la moufle de porcelaine, et elles aboutissent aux pôles de la boussole. Celle-ci est divisée de telle sorte que les degrés de déviation peuvent être aisément transformés en degrés de température au moyen d'une table de rapports établie une fois pour toutes.



Pyromètre électrique (Conservatoire des arts et métiers).

L'intérêt de l'industrie fondée sur l'emploi de la chaleur n'est pas exclusivement de mesurer l'intensité du foyer, mais surtout d'en signaler les phases qui correspondent à des faits accomplis dont la dénonciation anticipée ou retardée entraîne la perte de l'opération. Cet indicateur thermo-électrique est alors des plus précieux, car, au même moment calorifique, il dévie l'aiguille de la boussole au même degré.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

GIANDUJA [1].



Gianduja, type populaire du Piémont. — Dessin de Gilbert, d'après M. Enrico Gamba.

Gianduja est un personnage de convention, accepté comme type populaire en Piémont et à Gênes, de même que Stenterello en Toscane, le Docteur à Bologne, Pantalon et Zacometo à Venise, Arlequin et Brighella à Bergame, Meneghino dans le Milanais, Meo-Pattaca et Marco-Pepe à Rome, le Barone en Sicile, Pulcinella, Tartaglia et Coviello à Naples.

Gianduja s'appelait autrefois Girolamo. D'où vient qu'on l'a fait changer de nom? Grave question qui divise les

(1) Prononcez *Djiandoûia*.

érudits! Selon les uns, le doge de Gênes Girolamo Durazzo s'étant irrité un jour d'entendre son nom de baptême livré à la risée publique par les bouches de bois des *burattini* (Marionnettes), on crut devoir apaiser sa colère en débaptisant le pauvre comique piémontais. D'autres prétendent que le changement date de 1802, parce que, vers ce temps, on craignit de mettre en mauvaise humeur le roi Gérôme. Quoi qu'il en soit, le nouveau nom fit rapidement fortune. Gianduja est une abréviation de *Gian della douja*, c'est-à-dire « Jean de la chopine. »

M. Maurice Sand décrit ainsi ce personnage dans son charmant livre des *Masques et bouffons*.

« Originaire de Caglianetto, de la vallée d'Ondona, aux environs d'Asti, dont il parle le patois, c'est un paysan finaud, faisant la bête, un faux niais ou plutôt un niais malin. Il est beaucoup moins fantaisiste que Stenterello, et depuis qu'il est devenu Gianduja, il n'a plus rien de la distraction de Meneghino et de Girolamo. Sa physionomie est un mélange de grossièreté et de malice. Les yeux grands, les arcades sourcilières très-développées, le nez épaté, les lèvres épaisses, le menton gras et les joues charnues, rappellent assez la face du Silène antique. »

Notre gravure reproduit fidèlement le costume de Gianduja; mais il n'est peut-être pas inutile d'en indiquer les couleurs : le tricorne est noir, bordé d'un galon rouge; la queue est rouge comme celle de tous les grotesques; la veste et la culotte sont de drap marron, à passe-poils rouges : quelquefois la culotte est verte; le gilet est jaune et bordé de rouge; les bas sont rouges; les souliers sont noirs et à boucles de cuivre, les jarretières rouges; la cravate est verte. Ajoutons que Gianduja a les cheveux bruns.

A Turin, le nom de Gianduja jouit d'une popularité telle, que théâtres, cafés et journaux même aiment à s'en décorer : on ne le prononce pas sans sourire. Aux temps d'émotion politique, il vibre cependant d'une façon particulière. On a eu la bonne pensée de l'associer aux actes de charité, et là le sourire change encore : c'est celui de l'amour du bien. M. Enrico Gamba, peintre distingué, a fondé, en 1866, la Société de Gianduja, qui ouvrit une sorte de bazar de bienfaisance sous les portiques de la jolie rue du Pô, devant l'Université : la recette s'éleva, en deux jours, à sept mille francs. Le dessin que M. Gamba nous a autorisé à reproduire, représente Gianduja appelant d'une main les dons, et les distribuant de l'autre.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — V. les Tables des t. XXXV, 1867, et XXXVI, 1868.

Il est un art qu'en général on n'enseigne point, et qu'on ne pourrait enseigner que très-incomplétement, et par échappées, dans les rares pensions de demoiselles où il n'est pas absolument dédaigné : c'est l'*Art de tenir une maison*. La femme est cependant destinée avant tout à le mettre en pratique, et devient le plus souvent, sans initiation spéciale, titulaire de l'emploi dès le lendemain du mariage. Sans doute un certain nombre de mères de famille prévoyantes exercent graduellement aux soins domestiques leurs filles sorties des pensionnats; mais un ménage ordinaire à la ville n'est qu'une insignifiante préparation aux nombreux et intelligents travaux qu'impose celui d'une grande ferme.

Nous avons déjà caractérisé, l'année dernière, les situations respectives de ces deux espèces de ménages, et montré pourquoi, lorsque celui de la ville abonde en maussaderies monotones et peut souvent à bon droit être qualifié de corvée, celui de la campagne, au contraire, offre une variété de combinaisons et d'opérations importantes qui élèvent à la dignité de fonction le rôle de la ménagère. Alors la satisfaction et le mérite d'un devoir social accompli ne manquent pas de compenser ou d'effacer les embarras et les fatigues de l'exécution.

Former les jeunes personnes à l'emploi de maîtresse de maison dans une exploitation rurale, ce sera le couronnement de l'instruction et l'objet définitif de l'*Institut rural féminin* dont nous esquissons les conditions organiques.

Le plus difficile n'est pas d'en tracer le programme, car nous le trouverons tout fait, et très-bien fait, par une femme d'un grand mérite, Mme Millet-Robinet, dans son ouvrage intitulé : *la Maison rustique des dames*.

Mais cet enseignement par lecture et par conseil serait insuffisant sans l'enseignement par expérience personnelle. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, et nous ne craignons pas de dire que c'est dans cette voie qu'éclateront le caractère essentiel et l'utilité de l'Institut rural, parce qu'il sera en état non-seulement de donner des leçons aux jeunes personnes, mais de les *former* comme ménagères par une pratique étendue et variée, qu'on ne pourrait trouver ni dans la maison paternelle, ni dans la plupart des fermes ordinaires.

L'Institut rural sera agencé en ferme, non pas en ferme réelle *de profit*, — nous avons déjà démontré qu'en poursuivant le bénéfice on négligerait le but d'instruction générale, — mais en ferme d'étude et d'expérimentation, en ferme de spécimens, où l'on réunira, sans craindre les dépenses, tous les exemples d'opérations diverses dont les fermes réelles sont susceptibles, même les manipulations spéciales qui ne conviennent que dans des conditions économiques exceptionnelles. Il est bien entendu qu'en exerçant aux divers procédés, on fera ressortir les différences des conditions économiques dans lesquelles il conviendra d'employer les uns plutôt que les autres. Les jeunes élèves surveilleront et suivront elles-mêmes les opérations; sans être poussées jusqu'à la fatigue ni longtemps fixées sur des ouvrages trop grossiers et trop pénibles, elles devront connaître de tout, en mettant, comme on dit, *la main à la pâte*. Il leur serait impossible par la suite de se rendre compte de tous les détails et de tous les tours de main, de toutes les malfaçons et de toutes les fraudes possibles, des conditions de la main-d'œuvre et des difficultés de la réussite, du mérite et du zèle des ouvrières, si elles ne poursuivaient de leur personne, de l'œil et de la main, de l'esprit et du corps, la complète et parfaite exécution des travaux.

Voici à peu près comment nous supposons qu'on pourra occuper les dix ou quinze hectares qui nous paraissent suffisants pour organiser, dans l'Institut féminin, le cadre d'une ferme où seront développées seulement les parties sur lesquelles la femme agricole doit exercer son activité :

Bâtiments de l'Institut; salles d'études, de leçons, de récréation et de travail à l'aiguille; dortoirs; réfectoires; laboratoires; celliers, caves, magasins; communs et dépendances;

Cours; basse-cour complète et garnie d'animaux variés, soit domestiques, soit d'acclimatation; grande porcherie;

Petites vacheries de sept ou huit vaches bien choisies; laiteries; bergeries pour un lot de bêtes à laine;

Manége; écuries pour quelques chevaux de trait et de selle, afin d'apprendre à conduire une voiture et à monter à cheval;

Parterres; gazons; jardins potagers et fruitiers, avec les accessoires de serres de toutes natures; jardins botaniques pour enseignement;

Parc anglais complanté d'arbustes variés indigènes et exotiques; pépinières; bouquets de bois qu'on enrichira peu à peu d'essences forestières diverses;

Prairies et champs d'études; champ d'expériences et de spécimens pour les plantes de grande culture;

Un petit ruisseau d'eau vive, bassins, réservoirs, glacière, etc.

Avec ces éléments, on exercera les jeunes élèves dans toutes les attributions et sur tous les devoirs de la future maîtresse de maison. On les appliquera successivement et chacune à son tour à la surveillance active et à la participation de tous les travaux, dont une partie n'aura d'autres ouvrières qu'elles-mêmes avec quelques aides habiles. Les nouvelles arrivées seront adjointes aux anciennes qui auront déjà passé par tous les services. On exigera de fréquents rapports, des comptes rendus détaillés, qui serviront en même temps d'exercice pour apprendre à écrire clairement et correctement. La surveillance des services, les rapports et les comptes rendus, ont encore l'avantage de forcer les élèves à pénétrer dans le rôle de la maîtresse de maison, et à prendre ainsi cette part de responsabilité qui donne à la fois l'activité et la maturité.

Nos lectrices trouveront, présumons-nous, quelque satisfaction à pouvoir passer en revue la série des services et des travaux que poursuivront les jeunes personnes de l'Institut rural. Pour leur en donner une idée, nous reviendrons à notre guide, à l'ouvrage déjà signalé de Mme Millet-Robinet. Nous ne saurions trop le recommander; car nous avons recueilli une foule de remercîments de la part des jeunes dames nouvellement entrées en ménage à qui nous l'avons conseillé, et même de quelques jeunes maris qui n'ont pas dédaigné, moyennant le passe-port d'une riche reliure, de le mettre dans la corbeille de mariage.

Il est écrit avec une simplicité qui le met à la portée de toutes les intelligences et en rend la lecture agréable même dans les sujets les plus humbles. Un bon sens intellectuel et moral, aussi éloigné des préjugés traditionnels que des hardiessés de la pensée indépendante, y règne d'un bout à l'autre. Mais ce qui domine encore ces qualités, au point de vue où nous sommes placés, c'est l'alliance non moins rare qu'heureuse d'une instruction toujours maintenue au courant des sciences agricoles, et d'une expérience prolongée dans toutes les pratiques et dans tous les procédés manuels employés par la ferme.

Il suffit de feuilleter *la Maison rustique des dames* pour reconnaître que c'est un petit royaume que le ménage d'un fermier. Il faut donc y déployer non-seulement des aptitudes et des connaissances spéciales, mais encore des qualités administratives, et surtout des vertus sociales qui ne sont pas sans relations avec les qualités politiques dont un chef d'État doit faire preuve. C'est ce qui résultera des détails dans lesquels nous entrerons dans les articles prochains. *La suite à une prochaine livraison.*

L'ENFANT.

J'ai vu quelquefois dans les champs le jeune enfant auprès du laboureur, — fraîche fleur à côté d'un blé mûr; l'enfant suit à petits pas le pénible sillon; il s'arrête un moment, il cueille une herbe, il jette, comme l'oiseau, quelques notes en l'air, — gai ramage du cœur, — et reprend sa marche au plus vite; — le père, courbé sur sa charrue, se retourne de temps en temps pour s'assurer que l'enfant est là; il l'appelle, il le regarde avec tendresse, et lui sourit dès qu'il approche. « A quoi bon, me disais-je, tout ce badinage? l'enfant n'est qu'un embarras ou qu'une distraction pour le travailleur. » Ignorant que j'étais! c'est une force secrète, au contraire, un courage, un espoir, un renouvellement continu : au fond de ce sol qu'il creuse, le laboureur voit bien plus qu'un grain prêt à germer, il voit cet enfant; c'est là son vivant épi, sa riche et riante moisson. Oh! que d'échanges touchants et de doux mystères entre ces deux êtres! ce front trempé de sueur, l'enfant l'essuie, — ces bras fatigués, il les délasse, — cette âme appesantie, il la réveille, il la console, il la remplit de parfums et d'amour; tandis que l'homme ouvre un sillon sur la terre, l'enfant, à son insu, en ouvre un dans les cieux; il y a d'infinies perspectives et toute une éternité dans l'enfant; messager divin, arrivé d'hier, il nous révèle l'avenir et la vie même, pour ainsi dire; avec lui, le cœur est jeune et refleurit sans cesse.

Théophile Dufour.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voyez page 7.

LE FER.

Le fer a une grande tendance à s'unir avec l'oxygène, et on sait que lorsqu'un morceau de ce métal est abandonné au contact de l'air, il se transforme en une matière pulvérulente rouge, qui est la *rouille* ou le sesquioxyde de fer. Dans cette expérience bien connue de la formation de la rouille, le fer s'oxyde peu à peu, sans que sa température s'élève; mais cette combinaison du fer avec

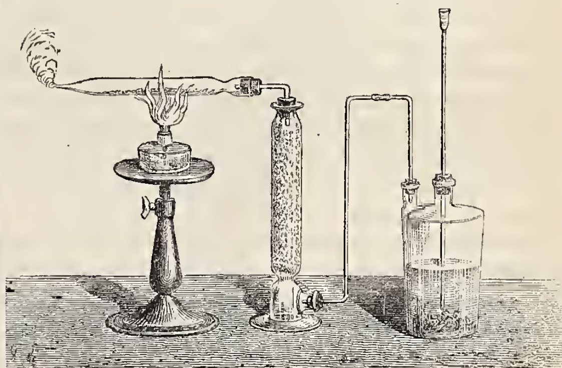


Fig. 1. — Préparation du fer pyrophorique.

l'oxygène s'effectue bien plus rapidement sous l'influence de la chaleur : si, par exemple, on fait rougir au feu un clou fixé à un fil de fer, et qu'on lui imprime un mouvement de rotation, comme avec une fronde, on voit jaillir du métal incandescent mille étincelles lumineuses dues à la combinaison du fer avec l'oxygène, à la formation d'un oxyde. Le fer très-divisé brûle spontanément au contact de l'air, et on a depuis bien des siècles utilisé cette propriété en *battant le briquet*, c'est-à-dire en détachant par le choc, sur un silex, de petits morceaux de fer qui s'enflamment sous l'influence de la chaleur produite par le frottement, et qui peuvent mettre le feu à une substance combustible telle que l'amadou.

On peut préparer du fer tellement divisé qu'il s'enflamme à la température ordinaire par un simple contact avec l'air. Pour l'amener à cet état d'extrême ténuité, on réduit son oxalate par l'hydrogène. On dispose un appareil à hydrogène, comme l'indique la figure 1; on fait passer le gaz à travers un flacon dessiccateur, et on le fait arriver dans une ampoule de verre, où l'on a placé de l'oxalate de fer. Ce dernier sel, sous la double influence de l'hydrogène et de la chaleur, se réduit en fer métallique qui prend l'aspect d'une poudre noire impalpable. Quand l'expérience est terminée, on ferme l'ampoule à la lampe, et le fer contenu, ainsi protégé du contact de l'air, peut se con-

server indéfiniment; mais si on le projette dans l'air en brisant la pointe de l'ampoule (fig. 2), il y brûle aussitôt

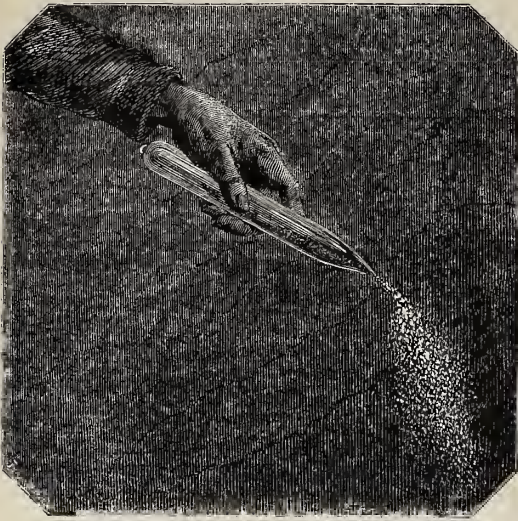


Fig. 2. — Combustion du fer pyrophorique.

en produisant une véritable pluie de feu d'un bel effet. Le fer ainsi préparé est connu sous le nom de *fer pyrophorique.*

Le fer métallique brûle très-facilement dans l'oxygène pur. Si l'on remplit d'oxygène un flacon d'un ou deux litres de capacité, si l'on y fait plonger une spirale d'acier, telle qu'un ressort de montre, à l'extrémité inférieure de laquelle on a préalablement fixé un morceau d'amadou enflammé, on voit aussitôt le fer s'enflammer, et mille étincelles brillantes d'oxyde se détachent de la spirale en ignition. La température produite par cette combinaison est très-élevée, et les globules d'oxyde de fer fondus qui se produisent, pénètrent dans les parois de verre où ils sont contenus et en déterminent la fusion partielle (fig. 3).

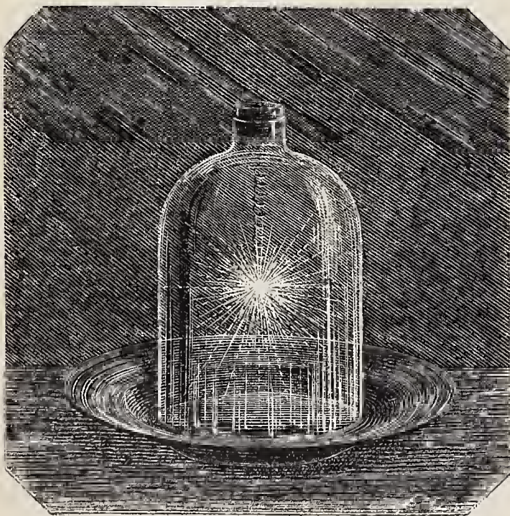


Fig. 3. — Combustion du fer dans l'oxygène.

Le fer est très-vivement attaqué par la plupart des acides; quand on verse sur des clous de l'acide nitrique ordinaire, des torrents de vapeurs nitreuses rouges se dégagent, et le fer oxydé se dissout dans le liquide à l'état d'azotate de fer. L'acide nitrique fumant n'agit pas sur le fer, et l'empêche même par son contact d'être attaqué par l'acide nitrique ordinaire; cette propriété a donné naissance à une très-remarquable expérience, connue sous le nom d'expérience du *fer passif.* Voici en quoi elle consiste: on place quelques clous dans un verre, on y verse de l'acide nitrique fumant qui n'exerce aucune action; on décante l'acide fumant et on le remplace par de l'acide nitrique ordinaire, qui n'agit plus sur le fer rendu *passif* par l'acide fumant. Cela fait, si l'on touche les clous avec une tige de fer qui n'a pas subi l'action de l'acide nitrique, ils sont immédiatement attaqués et un dégagement abondant de vapeurs nitreuses se manifeste avec une grande énergie (fig. 4).



Fig. 4. — Expérience du fer passif.

Le fer se trouve très-abondamment dans la nature à l'état d'oxyde; on rencontre dans le sein de l'écorce terrestre un sesquioxyde de fer, qui est quelquefois cristallisé très-régulièrement et qui est désigné par les minéralogistes sous le nom de *fer oligiste;* aux environs des volcans, on trouve souvent le sesquioxyde de fer cristallisé en lames hexagonales tellement brillantes qu'elles ressemblent à un miroir, et cet oxyde a reçu le nom de *fer spéculaire.*

Il existe encore un autre oxyde de fer qui constitue l'*aimant naturel*; il est doué de la singulière propriété d'attirer la limaille de fer.

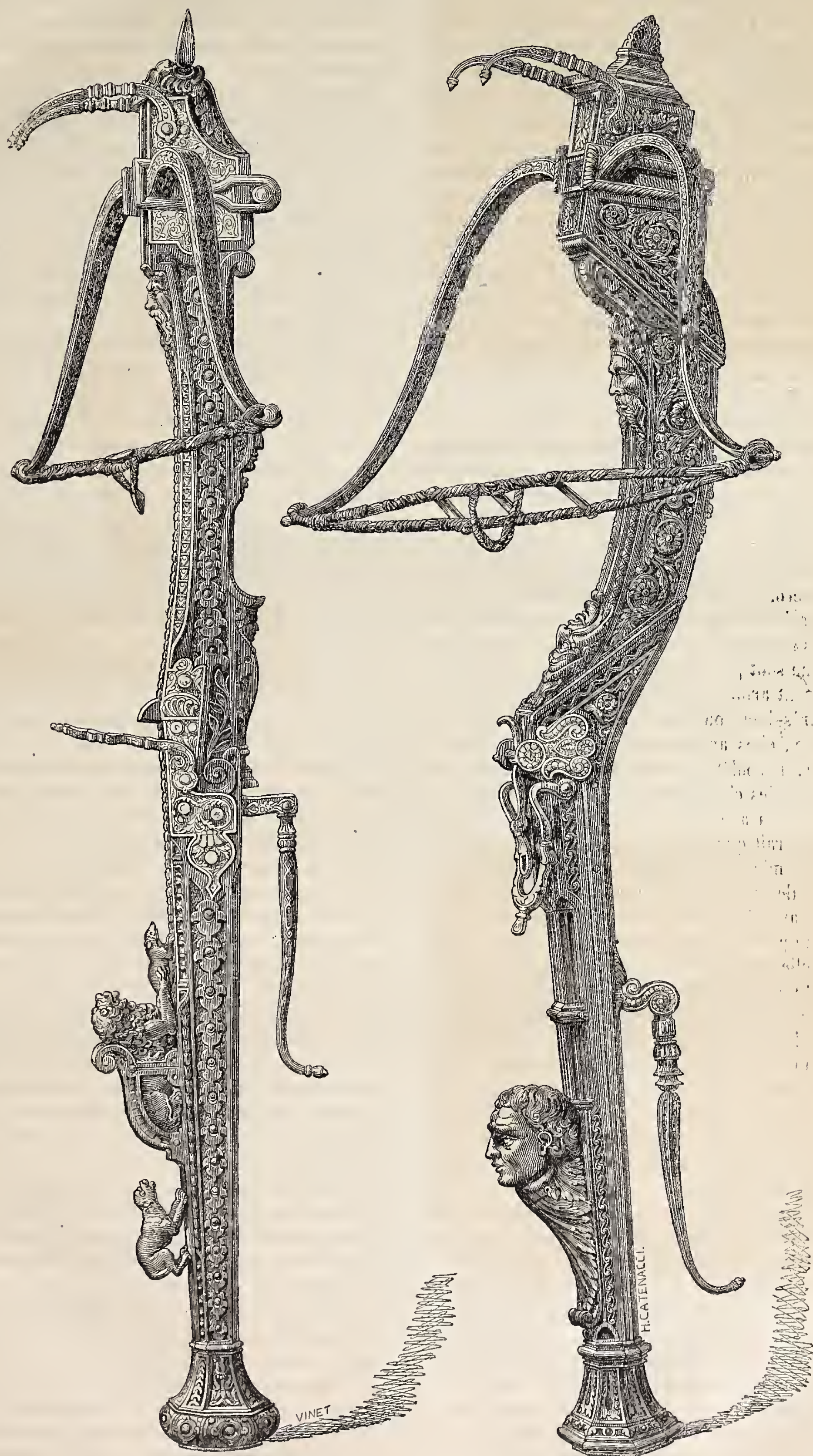
Le fer est susceptible de se combiner avec le soufre, et quand on chauffe dans un creuset un mélange de limaille de fer et de fleur de soufre, on obtient une matière noire qui est le protosulfure de fer. On rencontre enfin très-abondamment dans la nature un bisulfure de fer, la *pyrite.* C'est une matière brillante qui offre l'aspect métallique et qui se présente souvent sous forme de cristaux réguliers (cube, dodécaèdre rhomboïdal, etc.).

Parmi les sels de fer importants, nous mentionnerons le *sulfate de fer,* sel cristallin verdâtre, qui se prépare très-facilement en faisant agir l'acide sulfurique sur le fer métallique; le *ferrocyanure de potassium,* corps constitué par le fer, le cyanogène et le potassium. Quand on verse une dissolution de ferrocyanure de potassium dans un sel de fer, on produit un précipité bleu très-intense qui n'est autre que le *bleu de Prusse.* Le tanin forme avec les sels un précipité noir qui constitue l'encre à écrire. Les usages des sels de fer sont très-nombreux: le sulfate de fer, par exemple, est employé en teinture; il sert à

préparer l'acide sulfurique fumant, le bleu de Prusse, et il a été, en outre, fréquemment usité comme désinfectant des matières fécales ; les composés du fer rendent, en outre, de véritables services à la médecine.

ARBALÈTES DE CHASSE.

(SEIZIÈME SIÈCLE.)



Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie (1865). — Arbalètes du seizième siècle, appartenant à M. Spitzer. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de Franck.

C'est vers le douzième siècle que l'on paraît avoir commencé à employer l'arbalète comme arme de guerre. On ignore si dans ce temps-là on s'en servait pour la chasse. Cependant l'arc était connu, comme chacun sait, depuis des milliers d'années, et il n'y a pas grande différence entre l'arc et l'arbalète. Celle-ci n'est autre chose qu'un petit arc ajusté sur un fût de bois, autrement dit sur un arbrier. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'arbalète parut d'abord une arme si redoutable, si meurtrière, que les conciles en défendirent l'usage dans les guerres entre chrétiens; ils le permirent seulement dans les guerres contre les musulmans. Les conciles pensaient sans doute qu'avec les mécréants il n'y avait rien qui ne fût de bonne guerre. Leurs craintes quant à la puissance trop meurtrière de l'arbalète ont de quoi étonner; car certainement l'arbalète, dans sa forme première, dépourvue des mécanismes qu'on inventa plus tard, devait avoir à peine la portée d'un arc ordinaire; il est vrai qu'elle avait plus de précision. Il est inutile d'ajouter qu'en dépit des conciles, les chrétiens se servirent de l'arbalète les uns contre les autres. On ne sait pas encore ce qui pourrait déterminer les hommes à abandonner un moyen expéditif de se détruire, une fois qu'ils l'ont trouvé.

On ne tarda guère à inventer les mécanismes dont nous parlions tout à l'heure, et qui ont tous pour fin commune de remplacer la main avec avantage dans la tension de l'arc. Grâce à ces mécanismes, on put renforcer considérablement l'arc de l'arbalète, et donner ainsi à l'arme une portée beaucoup plus grande : on eut l'arbalète à pied de chèvre ou de biche, l'arbalète à cric, l'arbalète à tour. Nous n'exposerons pas ces mécanismes divers.

Les deux arbalètes que nous figurons page 45 sont du genre le plus simple; elles se tendaient tout uniment avec la main. Ce ne sont pas armes de guerre, mais de chasse, et probablement armes de dames. Leur décoration, très-riche et de très-bon goût tout à la fois, indique leur date avec certitude; elles appartiennent au seizième siècle. A cette époque, l'arbalète était en grand usage parmi les grandes dames, les châtelaines, pour la chasse aux petits oiseaux. La sarbacane, il est vrai, faisait concurrence à l'arbalète. Le trait que lançait l'arbalète était tantôt une flèche, ou pour mieux dire un vireton, petite flèche courte, tantôt une boule soit de pierre, soit de terre glaise durcie. L'une de nos arbalètes porte, comme on peut le voir, une sorte de petite poche au milieu de sa corde, ce qui semble indiquer qu'elle était destinée à lancer des boules ou des balles; l'autre lançait évidemment des viretons. Les viretons, dont il existe de nombreux spécimens au Musée d'artillerie à Paris, portent à leur extrémité soit un fer aigu, soit un fer arrondi ou découpé en trèfle. Ce fer arrondi était destiné à assommer les animaux à fourrure précieuse qu'on ne voulait pas endommager, tels que lapins, belettes, etc. En tout cas, il n'est pas probable qu'on ait jamais pu se servir de ces armes autrement que contre les petits animaux.

On peut remarquer à l'extrémité de nos arbalètes deux branches de fer parallèles : elles servaient à limiter le champ de la vision; de plus, il y avait de l'une à l'autre un fil tendu, portant à son milieu une perle de métal qui servait de point de mire. L'élévation du point de mire au-dessus du fût de l'arbrier prouve que si on mettait l'arbalète à l'épaule, comme on fait du fusil, on ne couchait pas la joue sur la crosse. Du reste, la base de l'arbalète ne se prêtait pas par sa forme à ce mouvement. Il faut en conclure, je crois, qu'il était beaucoup plus difficile d'atteindre le but avec l'arbalète qu'avec le fusil; une certaine adresse naturelle et l'exercice devaient être nécessaires pour obtenir quelques succès.

LA BOITE DE PANDORE

CONTE MYTHOLOGIQUE (1).

Il y a bien longtemps, alors que ce pauvre monde terrestre était encore dans sa première enfance, vivait un enfant nommé Épiméthée, qui n'avait eu ni père ni mère. Il n'était pas destiné à être seul. Un jour, une jeune fille, qui comme lui n'avait pas eu de parents, lui fut envoyée d'un pays lointain, pour être sa compagne. Elle s'appelait Pandore.

La première chose que vit Pandore en entrant dans la chaumière d'Épiméthée, fut une grande boîte. Et sa première question, dès qu'elle eut passé le seuil, fut celle-ci :

— Épiméthée, qu'y a-t-il dans cette boîte?

— Ma chère Pandore, répondit-il, c'est un secret, et tu seras bien assez gentille pour ne pas m'interroger à ce sujet. On a déposé cette boîte ici comme en un lieu sûr, et je ne sais pas moi-même ce qu'elle contient.

— Mais qui te l'a remise, et d'où est-elle venue?

— C'est encore là un secret.

— Quel ennui ! s'écria Pandore en faisant la moue. Je voudrais que cette vilaine grande boîte fût hors de ma vue !

— Eh bien, n'y pense plus, lui dit Épiméthée. Courons vite rejoindre les autres enfants et jouer avec eux.

Il y a des milliers d'années que causaient ainsi Pandore et Épiméthée, et le monde est de nos jours tout autre qu'il n'était de leur temps. Il n'y avait point alors de grandes personnes; la terre n'était peuplée que d'enfants. On pouvait se passer de père et de mère; on n'avait pas besoin d'eux, parce qu'on n'avait à craindre ni danger ni peine d'aucune sorte, et que les moyens de se nourrir et de se vêtir se trouvaient partout en abondance. Quand un enfant voulait son repas, il n'avait qu'à le cueillir sur un arbre. Le matin il voyait le fruit qui mûrissait pour son souper, et le soir il apercevait déjà le tendre bourgeon qui devait servir à son déjeuner du lendemain. La vie, en vérité, était fort agréable. Pas de pages à écrire, pas de leçons à apprendre, rien que jeux et danses, et, du matin au soir, de fraîches voix d'enfants gazouillant comme les oiseaux, ou éclatant en rires joyeux.

Ce qu'il y avait de plus surprenant encore, c'est que les enfants ne se querellaient jamais, jamais ils ne poussaient de cris de colère; depuis le commencement des temps, on n'avait pas encore vu un seul de ces petits mortels s'éloigner de ses camarades pour aller bouder dans un coin. Ah! qu'il faisait bon vivre! et voici pourquoi. Ces vilains petits monstres ailés qu'on appelle les peines, et qui à présent ne sont guère moins nombreux que les cousins un soir d'été, n'avaient pas encore paru sur la terre. Il est même probable que le plus grand souci qu'aucun enfant eût ressenti jusque-là était précisément l'ennui qu'éprouva Pandore de ne pouvoir connaître le secret de la boîte mystérieuse.

Au commencement, cet ennui ne fut qu'une ombre vague et indécise; mais par malheur il vint à grandir chaque jour, si bien qu'à la fin il parut à la jeune fille que le soleil égayait moins la chaumière d'Épiméthée et de Pandore que celle des autres enfants.

— D'où peut donc être venue cette boîte? disait continuellement Pandore, soit à elle-même, soit à Épiméthée; et qu'y a-t-il dedans?

— Pourquoi toujours parler de cette boîte? répondait Épiméthée, vraiment excédé de ces questions. Je ne serais pas fâché, chère Pandore, de te voir parler d'autre chose. Allons cueillir des figues mûres; nous les mangerons sous l'arbre pour notre souper. Je sais une vigne qui a des rai-

(1) Traduit librement de Hawthorne.

sins doux et savoureux, comme jamais tu n'en as goûté.

— Toujours des figues et des raisins! fit Pandore d'un air dédaigneux.

— Eh bien, répliqua Épiméthée, qui, comme presque tous les enfants de ce temps-là, avait le meilleur caractère du monde, sortons et courons avec nos camarades.

— Je suis ennuyée de toujours m'amuser, et je ne veux plus jamais jouer! dit la maussade petite Pandore. D'ailleurs, je ne peux plus m'amuser. Cette vilaine boîte! je ne fais qu'y penser. Il faut absolument que tu me dises ce qu'elle contient.

— Je t'ai déjà répété cent fois, chère Pandore, que je l'ignore moi-même, répondit Épiméthée un peu fâché; comment pourrais-je te le dire?

— Tu n'as qu'à l'ouvrir, reprit Pandore en le regardant du coin de l'œil, et nous verrons bien...

— Pandore! à quoi songes-tu? s'écria-t-il à cette insinuation.

Et sa figure exprima tant d'horreur à la seule idée d'ouvrir une boîte qui lui avait été confiée sous la condition de n'y pas toucher, que Pandore pensa qu'il valait mieux ne pas insister en ce moment. Mais elle ne put s'empêcher de dire encore :

— Au moins, tu peux me raconter comment elle se trouve ici.

— Elle a été déposée à la porte, répondit Épiméthée, tout juste avant ton arrivée, par un messager qui avait l'air très-gai et très-intelligent, et qui pouvait à peine retenir un éclat de rire en la mettant à terre. Il était enveloppé d'un singulier manteau et portait un bonnet avec des plumes qui ressemblaient tout à fait à des ailes.

— Et quelle espèce de bâton tenait-il en main? demanda Pandore.

— Ah! le plus curieux que tu puisses te figurer! Autour de la canne il y avait deux serpents enlacés, et si bien taillés que d'abord je les croyais vivants.

— Je connais ce messager, dit Pandore toute pensive. Personne autre n'a un pareil bâton. C'est Mercure. Et s'il a déposé la boîte ici, c'est lui aussi qui m'y a amenée. Évidemment la boîte m'est destinée. Je parie qu'elle contient de belles robes pour moi, ou bien des jouets pour nous amuser ensemble, ou encore quelques sucreries délicieuses pour nous deux.

— Peut-être, répondit Épiméthée en s'éloignant; mais jusqu'à ce que Mercure revienne et nous en donne la permission, nous n'avons pas le droit de soulever le couvercle.

— Quel lourd garçon! murmura Pandore pendant qu'Épiméthée fermait la porte. Je voudrais bien qu'il fût un peu plus dégourdi.

Pour la première fois depuis l'arrivée de Pandore, Épiméthée était sorti sans la prier de l'accompagner. Il alla tout seul cueillir des figues et des raisins; puis il chercha à s'amuser avec d'autres amis que sa petite compagne. Il s'ennuyait mortellement d'entendre parler de la boîte, et regrettait du fond du cœur que Mercure, si c'était là vraiment le nom du messager, ne l'eût pas déposée dans quelque autre chaumière où Pandore ne l'eût jamais aperçue. Elle ne faisait vraiment que bavarder de la boîte, et toujours de la boîte! On aurait dit que cette boîte était ensorcelée et qu'elle emplissait tellement la chaumière, que Pandore fût obligée de s'y heurter à chaque pas, en y faisant aussi trébucher Épiméthée.

C'était vraiment bien dur pour ce pauvre enfant de n'entendre toujours répéter que la même chose depuis le matin jusqu'au soir.

Après la sortie d'Épiméthée, Pandore resta immobile en contemplation devant la boîte. Cent fois elle l'avait injuriée, l'appelant à l'envi désagréable et laide. Cependant la vérité est que c'était un très-joli petit meuble qui eût fait honneur au plus bel appartement. Le couvercle était d'un bois magnifique, nuancé de veines, et si bien poli que Pandore y voyait très-bien le reflet de sa figure. Il est même étonnant que, ne possédant pas d'autre miroir, la boîte n'eût pas le bonheur de lui plaire, ne fût-ce que pour ce seul mérite.

Les angles de la boîte étaient merveilleusement ouvragés, et l'artiste avait ciselé, tout le long des bords du couvercle, des hommes et des femmes d'un grand air de noblesse, ainsi que de gracieux enfants, qui, tous ensemble, reposaient et jouaient au milieu d'une profusion de fleurs et de feuillage. Ces figures humaines et cette végétation luxuriante s'entrelaçaient harmonieusement en une guirlande qui réunissait tous les genres de beauté. Une ou deux fois, il est vrai, Pandore crut apercevoir, grimaçant à travers ce rideau de fleurs, une figure désagréable et qui contrastait avec l'ensemble. Mais, en y regardant de plus près et en touchant du doigt, elle dut reconnaître qu'elle s'était trompée : c'était une figure vraiment belle, qui, vue sous un faux jour, avait pris un instant une vilaine expression.

Le dessus du couvercle était surmonté d'une tête travaillée, comme on dit, en haut relief, et qui ressortait admirablement sur le bois brillant et nuancé. Rien de plus beau que cette tête couronnée de fleurs. A force de la regarder, Pandore en était venue à s'imaginer que la bouche pouvait, à volonté, sourire ou prendre un air grave, ainsi que celle d'un être vivant. A dire vrai, tous les traits avaient une expression malicieuse et moqueuse qui semblait prête à se traduire en paroles.

Si les lèvres s'étaient ouvertes, probablement elles auraient dit :

— Ne craignez rien, Pandore! Quel mal peut-il y avoir à ouvrir une boîte? N'écoutez pas ce pauvre niais d'Épiméthée. Vous avez plus d'esprit que lui, et dix fois plus de volonté, de courage. Ouvrez la boîte, et voyez si elle ne renferme pas quelque chose de bien joli.

La boîte (j'allais presque oublier de le dire) était fermée, non avec une serrure ou quelque autre invention de ce genre, mais seulement au moyen d'un fil d'or, noué avec infiniment d'art. On n'en voyait ni le commencement ni la fin. Le fil faisait tant de tours et de retours, qu'il semblait défier les doigts les plus subtils. Mais précisément cette extrême difficulté tentait Pandore, et elle ne pouvait se lasser d'en examiner le nœud afin d'en découvrir le secret. Deux ou trois fois même elle se baissa et le prit entre le pouce et l'index, sans toutefois essayer positivement de le dénouer.

— Je crois, en vérité, se dit-elle, que je commence à voir comment il faudrait s'y prendre. Et peut-être aussi je saurais le renouer après l'avoir dénoué. Il n'y aurait sûrement aucun mal à cela. Épiméthée lui-même ne me blâmerait pas. Je n'ai pas besoin d'ouvrir la boîte, et je ne l'ouvrirai pas, cela va sans dire, à moins que ce ridicule garçon ne finisse par y consentir.

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Suite. — Voy. p. 10.

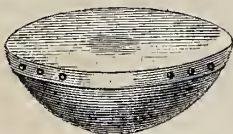
LES TIMBALES.

Suite.

En Palestine, les croisés trouvèrent les *nacurieh* (*nacariæ* en latin). Joinville dit que les ménétriers du Sou-

dan avaient « cors sarrazinois, et tabours et nacaires, et fesoient tel noise au point du jour et à l'anuitier, que ceulx qui estoient delès eux ne povoient entendre l'un l'autre. »

Les croisés ne durent pas manquer de rapporter dans leurs pays un instrument guerrier dont le son les avait frappés si vivement. Selon Villoteau, voilà quelle était la forme du nacaire arabe; il a fort peu de différence avec la



Nacaire ou timbale arabe. — D'après Villoteau.

petite timbale à main antique, seulement la forme en est un peu plus aplatie.

A la même époque, il existait aussi en Allemagne deux espèces de timbales, une grande et une petite. Cette division s'établissait tout naturellement de même que dans l'antiquité; et lorsque le tambour cylindrique apparut, il se divisa, comme la timbale, en tambour ordinaire et en tambourin.

Quant aux timbales, leur grandeur fut d'abord restreinte; les peaux n'étaient pas obtenues assez pures pour donner de vastes surfaces; l'accroissement des formes ne se fit que lentement, et vers le quatorzième siècle seulement. Un certain nombre de faits et d'écrits témoignent en faveur de l'existence de la grande et de la petite timbale, et nous en examinerons quelques-uns.

Ce fut sous Louis VI que la timbale à main fut introduite à la cour de France; ce roi (comme saint Louis le fit plus tard, en 1315) avait des ménestrels pour frapper des nacaires; les grands imitèrent cet exemple, et eurent des nacaires au milieu des violes et des harpes.

Froissart raconte qu'en 1347, lors de l'entrée d'Édouard III à Calais, les troupes anglaises défilèrent avec « foison de trompettes, tabours, nacaires et buccins », et, par ce passage, on voit que la différence était dès alors bien établie entre la timbale et le tambour à deux peaux.

Pendant les repas des grands, dans le quinzième siècle, et aussi dans le seizième, les timbales figuraient parmi les bandes d'instruments qui *assourdissaient* les convives.

Mais il est à croire que dans l'Occident les timbales étaient relativement restées petites; car en 1457, lorsque le roi Ladislas de Hongrie envoya une ambassade demander à Charles VII la main de sa fille Madeleine, on raconte qu'à Nancy les timbaliers de la suite hongroise produisirent beaucoup d'effet par la grandeur inusitée de leurs timbales, que l'on comparait à de gros « chaudrons. »

Une des gravures des Images de la mort, d'Holbein, témoigne de l'usage des grandes timbales à cette époque (1498-1554). C'est l'image qui a pour légende : *Vœ, vœ, habitantibus in terrâ* (Apoc., VIII), et *Cuncta in quibus spiraculum vitæ est, mortua sunt* (Gen., VII). Sous le porche d'une église, la Mort donne un concert; tous les instruments sont là rassemblés; on aperçoit les trompettes droites au fond; les pavillons des flûtes ou des hautbois s'ouvrent à côté; à gauche, en l'air, se recourbent les cromornes; en avant, un squelette joue de la vielle; un autre souffle dans une sacquebute, et au milieu, sur le premier plan, la Mort frappe des deux bras sur deux grosses timbales posées à terre. Ce dessin est un des plus humoristiques et des mieux réussis d'Holbein.

Les sculptures des cathédrales offrent de nombreux



La Mort jouant des timbales. — D'après Holbein.

exemples de personnages frappant sur des timbales grandes ou petites. Ces dernières se trouvent citées dans plusieurs poésies. Il existe notamment, dans un manuscrit de G. de Machaut (la Prise d'Alexandrie), une nomenclature complète des instruments qui figuraient alors dans un orchestre; cette liste, trop souvent reproduite, contient ces mots :

Car je vis là tout en un cerne
Viole, rubèbe, guiterne,
L'enmorache, le micamon,
Citole et le psaltérion;
Harpes, tabours, trompes, nacaires...

Laborde a retracé, d'après une miniature dont il n'indique malheureusement pas la source (peut-être la Danse aux aveugles), un personnage jouant de la timbale à main; on reconnaît bien, à la sphéricité de l'instrument, qu'il ne s'agit pas là de tambourin.



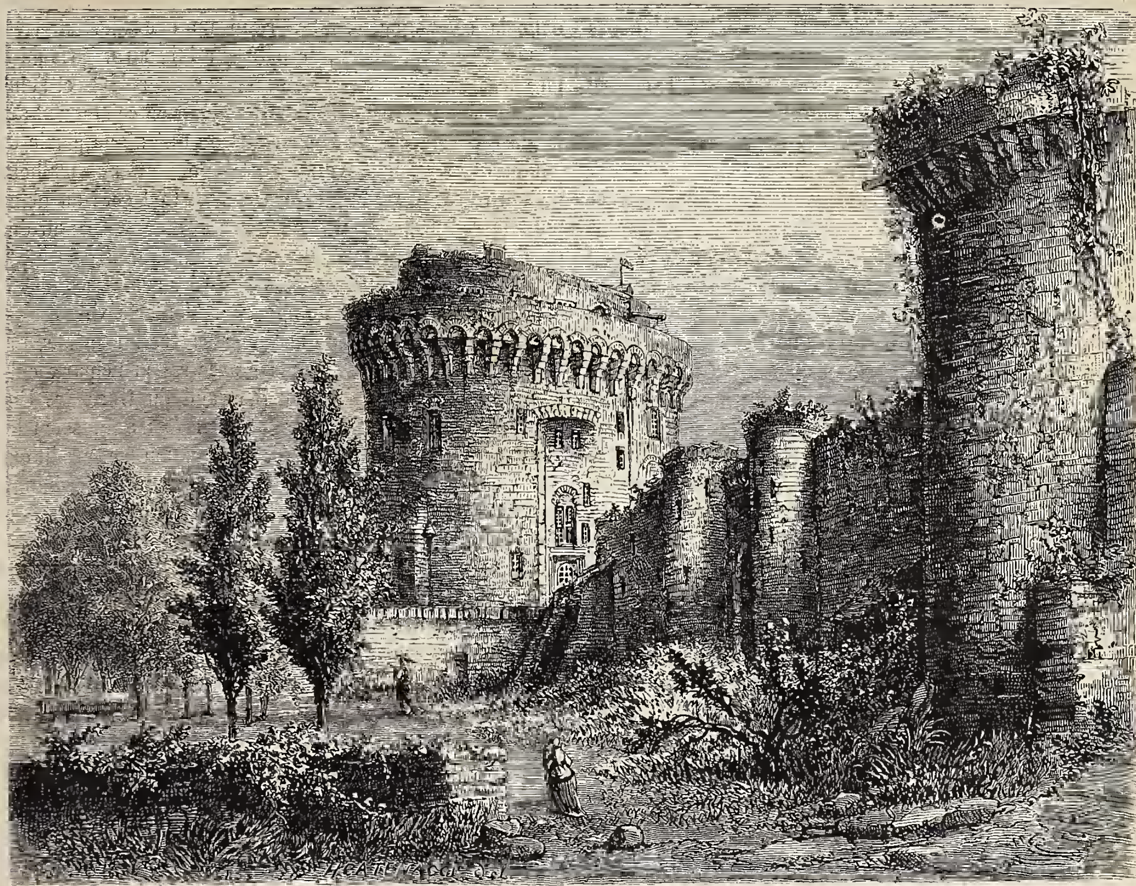
Personnage jouant de la timbale à main. — D'après Laborde.

La suite à une prochaine livraison.

DINAN

(CÔTES-DU-NORD).

CHATEAU DE DINAN. — TOUR DE LA REINE ANNE.



Vue du château de Dinan. — Dessin de H. Catenacci.

Un bateau à vapeur part chaque jour de Saint-Malo et remonte la Rance. Le tableau que l'on a sous les yeux pendant tout le trajet est charmant : embouchure de fleuve découpée de la façon la plus pittoresque du monde : rivière tantôt large comme un lac, tantôt resserrée entre des rochers à pic; coteaux boisés aux plus agréables ondulations; jolies villas, élégants manoirs suspendus au flanc des collines ou se dressant sur la crête des rochers; villages perdus dans la verdure et s'annonçant de loin par quelque blanche fumée ou quelque clocher à la flèche légère ; longues et majestueuses rangées de peupliers au noble balancement, au murmure sonore : tel est le panorama qui se déroule en quelques heures sous les regards des passagers.

On arrive à Dinan. Beaucoup de villes sont plus riches, plus grandes et plus belles, mais peu se présentent d'une manière plus avenante et plus coquette, sous un aspect plus pittoresque et plus varié, et réunissent dans un espace relativement restreint autant d'objets dignes de curiosité, d'intérêt, d'étude et d'admiration. Frais ombrages et blanches maisons qui inspirent la gaieté ; vieilles rues rapides et tortueuses qui font songer à je ne sais quelles lointaines histoires d'une époque où la guerre, l'oppression, la misère et la peur semblaient la destinée de l'humanité; viaduc grandiose qui rapproche les hommes, leur épargne une fatigue inutile, et fait venir des idées consolantes de progrès, de civilisation, de travail triomphant et d'intelligence victorieuse de la matière ; sombre château encore menaçant malgré ses blessures, et riche en glorieux comme en lugubres souvenirs; églises de styles variés; antiques maisons à pignons pointus, à piliers formant des porches ténébreux : voilà ce qu'on y peut voir tout à la fois, et ce qui fait que le poëte, l'artiste, l'historien, l'antiquaire, le simple promeneur et le bourgeois tranquille, s'y plaisent, s'y rencontrent, s'y coudoient, et trouvent à y satisfaire chacun ou son goût, ou sa rêverie, ou sa passion. Le paysage à lui seul est au-dessus de tout éloge ; le savant Ogée, dans son enthousiasme, allait même jusqu'à comparer cette riante et verte nature aux bienheureuses campagnes d'Éden.

Le château de Dinan, que notre gravure représente en partie, est un reste considérable et imposant de l'architecture féodale, dont la Bretagne, d'ailleurs, offre de nombreux et intéressants débris. De bonne heure l'emplacement de Dinan fut considéré comme une forte position. Les Romains, qui étaient passés maîtres dans l'art d'asservir les peuples, jugèrent que ces rochers dominant une vallée et une rivière semblaient faits exprès pour qu'on s'y postât, et ils y construisirent une forteresse. Les Romains disparurent : la forteresse s'écroula, et plus tard, selon la légende, un monastère s'éleva sur les ruines de la citadelle. Il arriva ce qui arrivait toujours en pareil cas : des maisons se groupèrent peu à peu autour du monastère, et il se forma une ville. Mais les sei-

gneurs du moyen âge n'étaient pas plus pacifiques que les Romains : la position était forte ; la ville, déjà assez grande pour faire espérer qu'elle grandirait encore davantage, pouvait devenir un instrument de puissance et une source de beaux revenus. Une forteresse féodale s'éleva donc sur ces rochers d'accès si difficile. C'est assez dire que le maître de cette place était en même temps le maître de tout le pays environnant. Aussi les seigneurs de Dinan apparaissent-ils dans l'histoire comme des personnages importants et avec qui les ducs de Bretagne avaient à compter, jusqu'au jour où la seigneurie de Dinan, après des ventes, des cessions, des événements dramatiques variés et des guerres, appartint à ces mêmes ducs. Ils firent alors au château des travaux considérables, et il semblerait que vers la fin du quatorzième siècle il avait sa forme définitive.

Le château de Dinan était une énorme masse, un ensemble de cours, de fossés ou douves, de ponts et de murailles flanquées de tours, comme les ingénieurs du moyen âge en construisaient alors qu'il n'y avait pas encore de canons pour les faire crouler, ou que l'artillerie était trop dans l'enfance de l'art pour inspirer de sérieuses inquiétudes aux maîtres de ces gigantesques remparts. Ce qui en reste aujourd'hui est plus que suffisant pour en donner une idée très-satisfaisante. Parmi les parties qui sont encore bien conservées, on peut citer la tour de Coëtquen et le donjon ou tour de la reine Anne (au centre de la gravure). Ce donjon, d'une hauteur de plus de cent pieds, a quatre étages, et renferme un escalier en spirale d'un beau travail, comme on en trouve fréquemment dans les tours et donjons du moyen âge. On y voit plusieurs salles, dont les noms ont été conservés et dont les appropriations sont faciles à reconnaître ; toute la vie des seigneurs féodaux s'y trouve en quelque sorte résumée : il y a les cuisines, la salle à manger, la salle au duc, la salle des gardes, la salle d'armes, et le poste du guet. Une pièce s'appelle la chambre du Connétable (nous verrons tout à l'heure que le nom de du Guesclin est intimement lié à l'histoire de Dinan), et il y a même une chapelle dans laquelle existe un siége en pierre dit « fauteuil de la duchesse Anne. »

L'application du nom de cette princesse, soit comme duchesse, soit comme reine, à un donjon, et la persistance de cette appellation, n'ont rien qui doive surprendre. Il suffit de se rappeler quel respect et quel amour elle inspira toute sa vie à ses sujets. Aussi retrouve-t-on son nom attaché à plus d'un château où elle n'avait fait que séjourner quelque temps. Celui de Brest, pour ne citer que celui-là, a une tour appelée semblablement tour d'Anne de Bretagne.

Au château et à la ville de Dinan se rattachent d'illustres souvenirs. Sans avoir besoin d'entrer dans aucun détail sur les premiers seigneurs du pays, rappelons que Guillaume, duc de Normandie, s'empara de cette place peu de temps avant de passer en Angleterre pour faire la conquête de ce royaume.

Dans la fameuse guerre de la succession de Bretagne, Dinan prit parti pour Charles de Blois contre Jean de Montfort. La ville fut assiégée, prise et incendiée, en 1344, par les Anglais alliés de Jean, mais elle n'oublia pas sa parole, et resta toujours fidèle à Charles. En 1359, elle fut assiégée de nouveau par les Anglais, appelés encore par Jean de Montfort et commandés par le duc de Lancastre. Ici se place un épisode dont le souvenir a persisté à travers les siècles et a même été consacré par un monument tout récent.

Les habitants avaient demandé du secours à Charles de Blois, qui leur avait envoyé six cents hommes commandés par le chevalier Bertrand du Guesclin. La défense fut énergique; mais les vivres vinrent à manquer. Il y eut alors une suspension d'armes de quinze jours, avec cette condition que la ville se rendrait si elle n'était pas secourue dans l'intervalle. Le jeune frère de du Guesclin, qui l'avait accompagné, voulut profiter de ce repos, et sortit un jour sans défiance pour se promener à cheval dans la campagne. Tout à coup un chevalier anglais, Thomas de Cantorbéry, se jette sur lui, au mépris de la foi chevaleresque, le fait entourer par ses soldats et l'emmène prisonnier. Messire Bertrand était en ce moment sur la place du Marché de Dinan, fort occupé d'une partie de paume qui s'y jouait. On accourt lui annoncer le malheur de son frère; il saute à cheval et part tout seul au galop pour le camp des Anglais. Là il demande justice au duc de Lancastre pour la traîtrise de Thomas de Cantorbéry. On décide que la question sera vidée les armes à la main, à Dinan, sur la place du Marché. Toute la ville assiste au combat, ainsi que le duc de Lancastre lui-même, qui entre sans crainte dans la place avec ses principaux officiers, sur la parole du loyal Bertrand du Guesclin. Une jeune fille de Dinan, très-savante *astrologienne*, selon les contemporains qui la croyaient bien un peu fée, prédit que du Guesclin sera vainqueur, et sa prédiction s'accomplit. Le chevalier félon est terrassé après une résistance désespérée, et du Guesclin, aussi généreux que brave, l'épargne à la prière du duc de Lancastre. Le siége fut levé à la suite de ce duel. Plus tard, Dinan fut prise par les Anglais; mais du Guesclin la reprit, et l'ancien chevalier de Charles de Blois, le modeste et simple gentilhomme breton d'autrefois, y rentra avec toute la gloire et les honneurs de connétable. Quant à la jeune Dinannaise, elle était devenue son épouse. C'est la belle et noble Tiphaine Raguenel, dont d'Argentré, le grand jurisconsulte breton du seizième siècle, a fait l'éloge en ces termes : « C'estoit une jeune damoiselle de bonne maison, fort sage, bien apprise, et davantage instruite aux lettres de philosophie et mathématiques; elle avoit la réputation de se connoistre fort en astronomie judiciaire. »

Tiphaine fut enterrée à Dinan, et du Guesclin, qui lui survécut, eut pour elle une si sincère et profonde affection, qu'au moment de mourir il recommanda d'inhumer son cœur à côté du tombeau de celle qui avait eu foi en sa valeur. Le cœur du connétable est encore à Dinan, dans l'église Saint-Sauveur, et sa statue décore la place même qui fut témoin jadis de son courage et de sa victoire.

Vers la fin du seizième siècle, Henri III, dont les actes étaient loin de dénoter une grande sagesse, a l'imprudence et la faiblesse d'abandonner Dinan au duc de Mercœur, le chef de la Ligue en Bretagne; et ce n'est qu'en 1598, l'année même de la soumission de Mercœur à Henri IV, que la ville et le château rentrent sous l'autorité royale. La manière dont se fit cette conquête et les circonstances qui la suivirent sont assez curieuses pour qu'on les rappelle ici.

Henri IV avait fort à cœur de reprendre cette ville, qui servait aux ligueurs de place d'armes et de refuge. Le marquis de Coëtquen, gouverneur de Saint-Malo pour le roi, s'entendit avec plusieurs notables de Dinan, le sénéchal Raoul des Alleux entre autres. Un complot se forma contre les ligueurs; le gouverneur fut éloigné sous un prétexte adroitement préparé, les officiers de la garnison furent attirés à un bal, et pendant ce temps les conjurés ouvraient la porte aux troupes royales.

Cette nouvelle devait fort réjouir le roi: aussi s'empressa-t-on de la lui transmettre. Le sieur Pépin, qui avait été du complot, partit pour Paris à franc étrier. Pré-

senté au roi, dès son arrivée, et tout hors d'haleine, il lui dit, sans autre préambule, et dans son langage campagnard que nous citons textuellement :

— Sire, j'avons prins Dinan.

— Cela ne se peut, dit le maréchal de Biron, à qui ce rustre n'inspirait pas de confiance.

— Vay, répondit Pépin sans se gêner, y le sara mieux que mai, qui y étas !

Puis, comme un bon Breton a souvent besoin de se refaire, et qu'un si long et si rapide voyage avait encore augmenté sa faim et sa soif naturelles, il ajouta sans y voir aucun mal :

— Mais est-on ici dans la maison du bon Dieu, qu'on ne boit ni ne mange?

Le Béarnais, qui avait su plus d'une fois ce que c'était que de pâtir, loin de se fâcher de cette familiarité, ordonna de bien régaler le Breton, et même lui demanda le lendemain, lorsque celui-ci vint prendre congé de lui pour retourner à Dinan, s'il serait content qu'il le fit noble.

— Nenni, sire, je les chassons de notre ville à coups de bâton ; mais faites-moi donner un cheval de votre écurie, car le mien a crevé comme un po. c.

Le roi lui fit donner un bon coureur, et Pépin s'en alla très-heureux, mais aussi simplement qu'il était venu.

Henri IV accorda aux Dinannais la confirmation de leurs priviléges. Ils avaient alors un sénéchal, un procureur syndic, nommés par élection, et une assemblée générale où siégeaient les nobles et les riches bourgeois.

A partir de ce moment, il ne se passa plus d'événement notable à Dinan, au point de vue politique ou dramatique. Seuls, les États de Bretagne, qui s'y tinrent huit fois, de 1634 à 1717, y mirent un peu d'animation. L'académicien Duclos, moraliste et historiographe de France, né à Dinan, en 1704, fut longtemps maire de la ville et s'occupa de l'embellir. On nivela les anciens fossés pour les transformer en magnifique promenade; on fit un quai à la Rance, et l'on fonda un collége.

Dinan a perdu maintenant ses allures guerrières, mais elle a beaucoup gagné en importance commerciale. Elle est en communication avec les deux versants de la Bretagne par le canal d'Ille-et-Rance, qui sert de trait d'union entre la Manche et l'Océan. La ville est située au point même de jonction de la Rance et du canal. Son industrie consiste principalement dans la fabrication des toiles à voiles et la préparation des cuirs. Elle sert d'entrepôt à l'importation de matières variées, telles que sel, résine, goudron, salaisons et denrées coloniales; et comme ses environs sont très-fertiles, elle peut exporter en abondance des céréales, du bois, du cidre et des graines oléagineuses. Enfin, à une fort petite distance de la ville, au fond d'un délicieux vallon entouré de grands ombrages, de prairies verdoyantes et de collines de granit, se trouve une fontaine minérale connue et vantée déjà depuis plusieurs siècles.

LA BOITE DE PANDORE.

CONTE MYTHOLOGIQUE.

Suite. — V. p. 46.

Il aurait mieux valu pour Pandore qu'elle eût quelque devoir sérieux à remplir, quelque ouvrage à faire ; cela eût occupé son esprit et l'eût empêchée de penser constamment à un seul objet. Mais voilà ! avant l'arrivée des peines dans ce monde, les enfants menaient une vie trop douce et avaient beaucoup trop de loisirs. Ils ne pouvaient pas jouer éternellement à cache-cache entre les buissons, ou à colin-maillard avec des guirlandes de fleurs sur les yeux en guise de mouchoir, ou à tel autre jeu que notre mère la Terre avait imaginé dans son enfance. Quand la vie se passe à jouer, le travail devient un véritable délassement. On n'avait vraiment pas assez à faire. Épousseter un peu la chaumière, donner, je pense, un coup de balai devant la porte, chercher des fleurs (et l'on n'avait partout que l'embarras du choix), les arranger en bouquets dans des vases, c'était à peu près tout le travail indispensable, et l'on comprend que la petite Pandore n'était pas longtemps à en venir à bout. Après quoi, le reste du jour, elle n'avait plus qu'à penser à la boîte.

Oui, dans un certain sens, la boîte était pour elle une ressource. Pandore avait là une source inépuisable de réflexions, et aussi de conversations lorsqu'elle trouvait un autre enfant qui consentît à l'écouter. Était-elle de bonne humeur, elle en admirait le bois et la jolie guirlande de figures et de feuillage, et la tête avec son expression étrange. Était-elle, par hasard, de mauvaise humeur, elle pouvait donner à la boîte un bon coup et la pousser bien rudement de son méchant petit pied. La boîte (mais c'était une horrible boîte, comme nous le verrons, et qui méritait bien pis encore), la boîte avait reçu ainsi nombre de coups et de poussées. Il n'en reste pas moins certain que, n'eût été la boîte, notre petite Pandore, avec son esprit si actif, n'aurait su comment remplir ses longues heures de loisir.

Or, en ce jour dont nous parlons, sa curiosité prit des proportions bien plus grandes qu'à l'ordinaire, en sorte qu'elle s'approcha de la boîte, plus d'à moitié résolue à l'ouvrir... Ah ! méchante Pandore !

D'abord elle essaya seulement de l'enlever dans ses bras. C'était un fardeau beaucoup trop lourd pour un enfant de son âge. Elle parvint à peine à la soul ver un peu d'un côté, puis elle la laissa retomber. Il s'ensuivit tout naturellement un bruit assez fort; mais, un instant après, elle crut entendre au dedans une sorte de léger bruissement. Elle appliqua l'oreille aussi près que possible et écouta : bien positivement, c'était comme un murmure étouffé. Ou bien n'était-ce peut-être que le bourdonnement des oreilles de Pandore, ou le battement de son cœur? L'enfant ne pouvait pas s'assurer du fait, mais sa curiosité en redoubla.

Quand elle releva la tête, ses yeux tombèrent sur le fil d'or.

— La personne qui a fait ce nœud, se dit Pandore, a dû être bien adroite, et pourtant je crois que je pourrais le desserrer. Je veux décidément en chercher les deux bouts.

Elle prit donc le nœud entre ses doigts et lui fit subir les plus sévères investigations. Presque sans en avoir conscience, elle se trouva tout appliquée, moins à rechercher les bouts qu'à essayer de défaire le nœud.

Le soleil illuminait la chaumière, et par la fenêtre ouverte elle entendait les voix joyeuses des enfants qui jouaient à peu de distance, et peut-être, dans le nombre, la voix d'Épiméthée. Pandore s'arrêta. Quelle belle journée ! Ne ferait-elle pas mieux de laisser là ce nœud si difficile, de ne plus penser à la boîte, de courir rejoindre ses compagnons, et comme eux de se laisser être heureuse?

Toutefois, sans qu'elle s'en rendît compte, ses doigts n'avaient pas lâché le nœud, et bientôt ils se mirent à travailler de nouveau avec agilité.

Par hasard, ayant jeté les yeux sur la tête couronnée de fleurs, elle crut lui voir un sourire moqueur.

— Cette tête n'a pas l'air bon, pensa Pandore. J'aimerais savoir si elle sourit parce que je fais mal. J'ai bien envie de me sauver !

Mais en cet instant même, par le plus grand des ha-

sards, elle fit faire au nœud un tour qui eut un effet merveilleux. Le fil se tordit, se déroula comme sous une puissance magique, et en moins de rien fut tout dénoué.

— Voilà qui est étrange ! s'écria Pandore. Que dira Épiméthée ? et comment vais-je refaire le nœud ?

Après deux ou trois essais infructueux, elle vit que c'était impossible. Elle y renonça. Il n'y avait plus qu'à laisser la boîte telle quelle jusqu'au retour d'Épiméthée.

— Mais, se dit Pandore, quand il verra qu'il n'y a plus de nœud, il ne voudra pas me croire si je lui dis que je n'ai pas voulu ouvrir la boîte.

Et, dans son méchant petit cœur, cette autre pensée s'insinua que, puisqu'on la soupçonnerait certainement de l'avoir ouverte, autant valait, en effet, l'ouvrir. Ah ! Pandore ! tu n'aurais dû songer qu'à faire ce qui était bien, sans t'inquiéter de ce que croirait et dirait ton compagnon ! — Peut-être aurait-elle fini par rester dans le droit chemin, si la tête enchantée ne l'eût regardée d'un air provoquant et encourageant, et si elle n'eût entendu plus distinctement que la première fois un bruissement dans l'intérieur. Elle ne discernait pas si c'était un effet de son imagination ou de la réalité, mais une foule de voix lui murmuraient doucement à l'oreille :

— Bonne petite Pandore, de grâce, laisse-nous sortir ! Nous serons pour vous tous de bons camarades. De grâce, laisse-nous sortir !

— Qu'est-ce donc ? pensa Pandore. Y a-t-il quelque chose de vivant dans la boîte ? — Eh bien, oui, je veux y jeter un coup d'œil, un seul ; puis je la refermerai pour toujours. Quel mal y aurait-il à y jeter un tout petit regard ?

Mais laissons Pandore, et voyons ce que faisait Épiméthée.

Depuis l'arrivée de sa jeune compagne dans sa chaumière, c'était la première fois qu'il cherchait à se distraire et à s'amuser sans elle. Aussi rien ne lui réussissait ; il ne se sentait pas heureux : il ne parvenait à découvrir ni un raisin ni une figue assez mûrs (si Épiméthée avait un défaut, c'était, je crois, de trop aimer les figues) ; ou quand ces fruits se trouvaient être mûrs, ils l'étaient trop et doux comme des confitures. Il n'éprouvait, d'ailleurs, rien de cette joie qui d'ordinaire faisait vibrer sa voix et répandait l'animation autour de lui. Il laissait voir tant de malaise et d'inquiétude, que les autres enfants ne pouvaient s'imaginer ce qu'il avait ; lui-même n'en savait pas davantage.

A la fin, s'étant aperçu que, pour une raison ou pour une autre, il rendait impossibles tout jeu et tout amusement, Épiméthée jugea que le mieux était de retourner près de Pandore, qu'il trouverait, pensait-il, dans une disposition semblable à la sienne. Mais, désirant lui faire plaisir, il cueillit des fleurs et les assembla en une guirlande dont il voulait la couronner. Ces fleurs, roses, muguets, fleurs d'oranger, laissaient une traînée de parfum derrière elles, et étaient tressées avec autant d'art qu'on pouvait raisonnablement en attendre d'un garçon. Les doigts des petites filles ont toujours été les plus habiles à ces choses-là ; mais dans ce temps-là, je dois le dire, les garçons s'en tiraient moins mal qu'aujourd'hui.

Depuis une demi-heure environ, un gros nuage très-noir montait à l'horizon. Au moment où Épiméthée arrivait à la chaumière, ce nuage passa sur le soleil, en intercepta les rayons, et il s'ensuivit subitement une obscurité lugubre.

Épiméthée entra très-doucement. Il voulait se glisser derrière Pandore et lui poser la guirlande sur la tête avant qu'elle eût remarqué sa présence. Il aurait pu toutefois marcher comme il eût voulu, aussi lourdement qu'un homme portant des bottes, aussi pesamment qu'un éléphant, Pandore n'aurait pas levé la tête, absorbée qu'elle était dans son projet. La méchante enfant avait déjà mis la main sur le couvercle ; elle commençait à le soulever, elle allait ouvrir la boîte mystérieuse. Épiméthée la vit, et s'il avait poussé un cri, Pandore eût probablement retiré sa main, et le fatal secret de la boîte n'eût jamais été connu.

Malheureusement, Épiméthée, quoiqu'il en parlât peu, avait, lui aussi, sa pointe de curiosité au sujet de la boîte. Lorsqu'il aperçut sa compagne décidée à violer le secret, il se dit qu'elle ne serait pas seule à jouir de la surprise, et qu'après tout, s'il y avait là dedans quelque chose de joli ou de précieux, il en aurait la moitié. Ainsi, après ses sages remontrances, il se trouva tout aussi déraisonnable que Pandore et presque aussi coupable. Si donc nous blâmons Pandore, nous pouvons secouer la tête en pensant à Épiméthée.

Tandis que Pandore soulevait le couvercle, la chaumière se remplit d'ombre et prit un air de deuil. Un bruit sourd, qu'on entendait depuis quelques moments, éclata en un grand coup de tonnerre. Mais Pandore ne remarquait rien ; elle avait ouvert la boîte presque tout à fait, et s'apprêtait à en explorer curieusement l'intérieur.

Elle n'en eut pas le temps ! Un essaim de petites créatures ailées, s'envolant de la boîte, l'enveloppa subitement, et au même instant elle entendit Épiméthée crier d'un ton lamentable :

— Ah ! je suis piqué ! je suis piqué ! Méchante Pandore, pourquoi as-tu ouvert cette maudite boîte ?

Pandore, laissant retomber le couvercle, se leva en sursaut et regarda autour d'elle ce qui était arrivé à Épiméthée. L'orage avait tellement assombri la chaumière, qu'elle ne put rien discerner.

Mais elle entendit un bruissement désagréable, comme si un grand nombre de grosses mouches, ou de bourdons, ou de guêpes, ou de frelons, eussent volé rapidement à travers la chambre. Puis, ses yeux s'accoutumant peu à peu à l'obscurité, elle distingua en effet une foule de vilains petits êtres, pourvus d'ailes de chauves-souris, avec un air horriblement agressif et armés de longs dards effrayants. C'était un de ces monstres qui avait piqué Épiméthée. Il ne se passa pas bien longtemps sans que Pandore se mît aussi à crier, avec non moins de douleur et d'effroi que son compagnon, et en faisant mille fois plus de bruit. Une odieuse petite bête s'était abattue sur son front, et l'avait piquée assez profondément. Épiméthée s'était élancé trop tard pour la chasser.

Maintenant, si vous voulez savoir ce qu'étaient ces laides créatures échappées de la boîte, je vous dirai que c'était l'immense famille des Peines terrestres. Il y avait là toutes les mauvaises passions, plusieurs espèces de soucis, plus de cent cinquante chagrins ; des maladies de tout genre, sous mille formes misérables et douloureuses ; il y avait aussi tant de méchancetés qu'il serait fastidieux de les énumérer. En un mot, tout ce qui, depuis ce jour, a affligé le corps ou l'âme des hommes, avait été renfermé dans la boîte mystérieuse et remis en dépôt à Épiméthée et à Pandore, afin que les heureux habitants de la terre ne pussent jamais en être victimes. Si ces deux enfants avaient gardé fidèlement le dépôt qui leur avait été confié, tout eût été pour le mieux. Jamais homme ou femme n'eût connu l'affliction, jamais enfant n'eût versé une larme.

Mais, — et par cette histoire vous pouvez voir combien une seule méchante action d'un seul mortel peut être fatale à tout le genre humain, — Pandore ayant soulevé le couvercle de cette boîte perfide, et Épiméthée ne l'en ayant

pas empêchée, les Peines ont fixé leur séjour parmi nous, et malheureusement il ne paraît pas qu'il y ait chance pour nous de les chasser de sitôt.

La fin à la prochaine livraison.

LE FIGUIER DE NOUKA-HIVA (¹).

Dumont d'Urville a fait dessiner et a décrit un immense figuier (*houa*), dont les branches touffues couvrent



Figuier colossal dans la baie Anna-Maria, à Nouka-Hiva (Océanie). — Dessin de A. de Bar, d'après l'atlas du Voyage de Dumont d'Urville.

un large espace, dans la baie Anna-Maria, à Nouka-Hiva, au centre d'un village.

« A deux mètres de terre, dit-il, ce figuier mesure 77 pieds de circonférence (environ 25 mètres). Le tronc est composé de grosses tiges entrelacées; il conserve presque la même largeur jusqu'à environ treize mètres de hauteur; puis il se divise, forme à peu près une quin-

(¹) Notre gravure est extraite de l'atlas de Dumont d'Urville annexé à la relation de son *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie* (édité par Guérin, successeur de Gide, rue Bonaparte). — Nouka-

zaine de grosses branches dont plusieurs ont jusqu'à deux et trois mètres de contour. Ces dernières s'étendent horizontalement, de manière à couvrir de leur ombre un espace circulaire de plus de cent mètres de diamètre.

» Le ruisseau principal de la vallée coule sous ce végétal majestueux, et c'est avec délices que je viens, chaque soir, m'asseoir là sur un roc de basalte. J'y respire un air frais, tandis que mes pieds trempent dans l'eau limpide du torrent.

» Près de là s'élève un petit moraï (¹). Auprès du catafalque où est déposé le corps d'un homme mort récemment, sont plantés, debout et en ligne, plusieurs faisceaux de rameaux blancs, au bout desquels flottent de longues banderoles blanches. »

LES FIGURES DE PURKINJE.

Entrez dans une chambre très-noire, tournez-vous vers une muraille foncée, et promenez la bougie de haut en bas, en la tenant tout près du côté externe de l'un des yeux, de façon que la lumière y pénètre très-obliquement. Vous verrez alors ce qu'on nomme les figures de Purkinje. Sur le fond noir se détacheront de vagues lignes rougeâtres, divergentes et pareilles à des branches; quand la lumière monte ou descend, on les voit se remuer comme des ombres. Ces lignes proviennent de l'interposition des vaisseaux sanguins de la surface rétinienne sur le trajet de la lumière. La surface sensible de la rétine est placée derrière cette première couche tapissée de vaisseaux, et, par conséquent, ces derniers sont autant de petits écrans disséminés au fond de l'œil. (²)

LES CRESSONNIÈRES.

« Cresson de fontaine, santé du corps! voilà le cresson! » Combien de fois, dans mon enfance, n'ai-je pas entendu chanter ces mots, d'une voix chevrotante par une pauvre vieille paysanne qui portait sur son dos une hotte et à ses bras deux paniers!

— Où trouve-t-on le cresson? avais-je demandé à ma mère.

— Dans les fontaines ou au bord des ruisseaux, me répondit-elle.

Et, à une de nos plus prochaines excursions dans la campagne, elle m'avait montré, frissonnant au cours de l'eau, les belles feuilles vertes de la plante (alternes, comme disent les botanistes, pinnatiséquées, à segments oblongs, ovales, obovales, etc.).

Bien des années se sont écoulées, et, jusqu'en ces derniers temps, j'étais resté sous l'impression que le cresson était toujours un produit spontané et pour ainsi dire sauvage. C'est presque par hasard qu'un petit livre, emprunté à la Bibliothèque populaire de Versailles, m'a tiré récemment d'erreur (³). Voici ce que j'ai appris en le lisant, et il me semble qu'il peut ne pas être inutile d'en entretenir un peu nos lecteurs.

Un jour, dans l'hiver de 1809 à 1810, après la paix qui suivit la seconde campagne d'Autriche, un Français, M. Cardon, directeur principal de la caisse des hôpitaux de la grande armée, se promenait aux environs d'Erfurth, capitale de la haute Thuringe. La terre était couverte de neige. Il fut étonné de voir de longs fossés tapissés de la plus brillante verdure. Il se dirigea vers ces fossés, et reconnut, avec étonnement, que ces fossés étaient une immense culture de cresson de fontaine.

De retour à la ville, M. Cardon apprit que cette culture était établie depuis plusieurs années sur des sources d'eau jaillissantes, dans un fonds appartenant à la commune d'Erfurth, qui le louait alors plus de 60 000 francs.

Ce cresson, très-estimé pour sa pureté et sa qualité supérieure, se transporte dans toutes les villes des bords du Rhin, et même jusqu'à Berlin, qui est à plus de quarante lieues d'Erfurth.

Quand M. Cardon revint en France, il s'assura qu'une cressonnière était chose tout à fait inconnue aux environs de Paris (¹). Il chercha un terrain arrosé de sources d'eau vive, et acheta, en 1811, à Saint-Léonard, dans la vallée de la Nonnette, entre Senlis et Chantilly, un terrain régulier de douze arpents environ, qui lui paraissait offrir toutes les conditions convenables. Il fit venir deux ouvriers des cressonnières d'Erfurth pour diriger ses travaux.

En 1835, la Société d'horticulture de Paris, considérant les grands avantages de cette introduction de la culture du cresson dans les environs de Paris, décerna à M. Cardon la grande médaille d'argent. Le président, M. Héricart de Thury, dit à M. Cardon : « Monsieur, nous vous devons la connaissance des grandes cultures de cresson de l'Allemagne. Vous avez introduit chez nous cette importante branche d'industrie horticole... Le conseil d'administration de la Société d'horticulture a pensé qu'il était de son devoir de constater les services que vous avez rendus à l'humanité, à la science et à la ville de Paris, en vous décernant cette médaille. »

Bientôt d'autres établissements rivaux s'élevèrent.

La culture du cresson n'est pas entourée de difficultés telles que les hommes intelligents qui l'ont observée, et surtout pratiquée quelque temps, ne puissent facilement y réussir. M. Cardon avait creusé à Saint-Léonard quarante et une fosses à cresson; on ne tarda pas à en voir établir huit à Saint-Firmin, plus quarante à Saint-Gratien, vingt-cinq à Villemetry-Senlis, et soixante-deux à Baron; en tout quatre-vingt-sept. L'impulsion était donnée.

En 1836, on comptait déjà trois cent soixante-treize fosses, et ce nombre n'a pas cessé de s'accroître depuis. Aujourd'hui, l'un des principaux établissements de ce genre est la cressonnière de Gonesse, qui compte, avec celles de Val-Genceux et de Duvy près Crespy, environ quatre cents fosses.

On a soin d'établir les cressonnières près des grandes villes, qui seules peuvent consommer une grande masse de ces produits. Une distance trop grande entre la cressonnière et le marché causerait la ruine de l'entreprise, parce que les frais de transport seraient trop considérables, et que le cresson s'altère pendant le trajet et perd de sa valeur marchande.

On doit prendre en grande considération l'état physico-chimique du sol et la pente de sa surface. Il faut rejeter les terres très-sableuses, parce qu'elles laissent les eaux se perdre par infiltration, tant dans le sous-sol qu'au travers des bandes de terre qui isolent les fosses; les terres calcaires, parce qu'elles ne fournissent pas aux jeunes plantations un aliment qui leur convienne; les terres tourbeuses, parce qu'elles sont ordinairement le

Hiva, île de la Polynésie, la plus grande du groupe des Marquises, est située par 142° 45′ longitude ouest, et par 8° 59′ latitude sud.

(¹) Voy. tome XI (1843), pages 177 et 178.

(²) Laugel, *l'Œil et la vision*. — Voy. la Table de trente années, aux mots Œil, Vision et Vue.

(³) *Le Cresson*, par Ad. Chatin, professeur de botanique à l'École supérieure de pharmacie de Paris, etc. 1866.

(¹) Il paraît certain toutefois que sur le territoire de nos départements actuels de l'Oise, du Nord et du Pas-de-Calais, des cressonnières, ou au moins des cressonniers, existaient dès le commencement du quatorzième siècle.

réceptacle d'eaux croupissantes, et qu'en été ce sol, trop chaud, détermine une altération particulière du cresson, consistant en l'arrêt de sa pousse et la coloration en jaune de ses feuilles, altération que les cressonniers désignent par le nom de *brûlure*.

La meilleure terre est, pour le cresson comme pour le blé et beaucoup d'autres plantes, celle à laquelle sa nature a valu l'épithète d'argilo-siliceuse.

La *pente* du terrain sur lequel on se propose d'établir des cressonnières doit être nulle ou faible. Si la pente est nulle, on donne au fond de la fosse la légère inclinaison reconnue la plus convenable; si elle est faible et se rapproche de celle généralement adoptée, on dresse le fond de la fosse parallèlement à la surface.

Le volume des sources, la constance de leur débit, leur proximité, leur température, la nature chimique et la chute de leurs eaux, l'absence de toute servitude, importent à la prospérité des cressonnières, et presque toujours à la qualité elle-même du cresson.

Avec des eaux abondantes, on obtient du cresson bien nourri, à larges feuilles d'un beau vert, et qui donne ses produits toute l'année. Avec des eaux insuffisantes, les plantes sont maigres, à feuilles petites et sans soutien; elles sont brûlées par les chaleurs de l'été et gelées par le froid des hivers. Le tort de la plupart des cressonniers est de vouloir posséder plus de fosses que ne peuvent en alimenter leurs eaux.

Il faut à chaque fosse environ 6 pouces d'eau, soit 84 litres par minute. La fosse doit être large de 3 mètres à 3m,50, et longue de 80 mètres.

Il est essentiel que le volume des sources reste le même en toute saison. A quoi servirait d'avoir des sources d'un débit équivalent à 6 ou 8 pouces d'eau pour chaque fosse, si, au moment des sécheresses, leur débit était réduit à moitié ou même au quart?

Le voisinage immédiat des sources est une condition capitale pour l'établissement des cressonnières. Si la source est trop éloignée, ses eaux s'échaufferont en été, elles se refroidiront en hiver, et le cresson gèlera, les fosses seront perdues.

La température des sources offre peu de variations; elle est, d'ordinaire, constante et en rapport avec la moyenne de la température du pays. Les eaux des puits artésiens profonds sont chaudes, mais peu aérées et promptes à se refroidir; elles doivent être reléguées au second rang. Les cours d'eau d'une certaine étendue, les petites rivières en particulier, ne sont, en réalité, que des eaux à source éloignée. Il faut n'y recourir que dans les cas d'absolue nécessité.

L'établissement d'une cressonnière nécessite des premiers frais assez considérables. En 1813, pour établir les cent quarante premières fosses, la dépense a été de 15 000 francs; mais, comme on le verra plus loin, ce n'est pas de l'argent mal placé.

La plantation du cresson se fait de préférence en août. La terre doit être, au préalable, humectée. Le cresson est jeté à terre par petites touffes espacées l'une de l'autre de 3 à 4 pouces, en commençant par la tête pour finir à la queue de la fosse. La disposition a lieu, autant que possible, par rangées transverses et en quinconce, le haut des tiges étant incliné vers la tête des fosses, c'est-à-dire à l'encontre du cours de l'eau qui devra les aider à se redresser.

Le cresson s'attache aisément à la terre humectée; après quatre ou cinq jours il se redresse, et alors on le baigne dans 5 centimètres d'eau; cinq ou six jours plus tard, c'est-à-dire huit ou dix jours après la plantation, on fume en pressant avec l'instrument nommé la *schuele*, et enfin on donne à la fosse, dans laquelle elle devra s'élever et se maintenir à 10 ou 12 centimètres de hauteur, toute l'eau qui lui est destinée.

« Une cressonnière, dit M. Héricart de Thury, peut être également établie par semis; mais ce procédé est beaucoup plus lent. » Si l'on veut recourir à ce mode de reproduction, il faut, après avoir retiré l'eau, semer sur la boue qui tapisse le fond de la fosse.

Pour cueillir le cresson, un homme, ayant les genoux garnis d'épaisses genouillères recouvertes d'un gros cuir pris ordinairement à de vieilles selles, se met à genoux sur une planche jetée en travers de la fosse; de la main gauche il saisit une poignée de cresson, qu'il soulève un peu vers lui et qu'il coupe de la main droite avec une serpette ou un couteau. Quand il a réuni, ce qu'il fait en trois coups, de quoi former une botte, il lie de suite celle-ci avec un brin d'osier dont il porte un fascicule à sa ceinture, pare les racines trop saillantes, jette la botte dans l'eau à l'ombre de la berge, et coupe prestement de nouvelles bottes. Un maître cressonnier coupe souvent trois bottes par minute, soit 1 440 par journée de huit heures. Mais on tient un ouvrier pour assez habile quand il donne deux bottes par minute, ou 1 000 bottes par jour.

Chaque botte de cresson a environ 6 pouces de long, 9 à 10 pouces de tour, et pèse de 250 à 275 grammes. Les marchands au détail de Paris les dédoublent souvent.

M. Héricart de Thury a dit: « Le mieux est de couper le cresson avec l'ongle et pied par pied, afin de ne pas le déchausser. » On pourrait se conformer à cette recommandation pour la cueille du cresson dans un petit bassin de jardin; mais dans la grande culture le procédé serait coûteux et trop peu expéditif.

Les chemins de fer, en opérant un transport rapide, tendent à provoquer la production du cresson dans les contrées éloignées des villes; mais les frais d'embarquement, de débardage et de transport à la halle, le tarif actuel des compagnies, la nécessité de frais spéciaux pour l'apport des engrais, font délaisser, momentanément du moins, ces voies rapides, mais onéreuses.

Reste le transport par les voitures. C'est celui auquel les cressonniers ont encore recours. Ils profitent de la fraîcheur des nuits pour amener à Paris leur récolte, qui arrive d'autant mieux conservée que la distance à parcourir est plus courte.

Afin d'éviter autant que possible l'altération du cresson (prompte surtout à se produire par les temps d'orage) pendant le transport, on se sert de paniers d'osier, assez grands pour contenir jusqu'à cinquante douzaines de bottes de cresson, et dont le fond est à claire-voie. On les élève sur deux traverses fixées extérieurement, de façon à préserver le fond du panier tout en laissant à l'air un libre accès dans l'intérieur.

C'est aussi en déliant les bottes et baignant le cresson (au moins dans sa moitié inférieure) que les débitants au détail et les consommateurs conservent quelque temps leur provision sans qu'elle pourrisse ou se dessèche.

Mille fosses environ alimentent le marché de Paris.

En moyenne, leur production totale annuelle est de neuf millions neuf cent quarante-huit mille bottes.

La vente en gros du cresson se fait aux halles centrales de Paris par un facteur spécial.

Le prix moyen du cresson, aux halles, était évalué, en 1835, par M. Héricart de Thury, à 1 fr. 30 cent. la douzaine de bottes; ce prix était, en 1842, suivant M. Poiteau, de 80 centimes. Le prix moyen, en 1857, ne dépassait pas 36 centimes; aujourd'hui, le prix moyen du cresson n'est pas inférieur à 45 centimes.

La somme produite par la vente du cresson, en supposant que cette vente eût lieu tout entière en gros à la halle de Paris, serait de huit cent mille douzaines de bottes multipliées par 45 centimes, et égalerait 360 000 francs, chiffre qu'il faudra quadrupler pour avoir la somme de 1 440 000 francs, de laquelle se rapproche la vente au détail. En somme, le commerce du cresson, à Paris, est très-approximativement, au détail, de 120 000 francs par mois, de 4 000 francs par jour, ou, en nombre rond, par jour, de deux mille douzaines de bottes, représentant en moyenne la charge de huit ou dix voitures à un cheval.

L'accroissement de la consommation du cresson, soit comme aliment, soit comme médicament, ne peut être que favorable à la santé publique.

Le cresson est surtout consommé à l'état cru. Sa sapidité est fraîche et agréablement piquante. On le sert habituellement autour des viandes rôties et grillées, auxquelles il sert de condiment, en même temps qu'il constitue par lui-même un aliment des plus sains, légèrement excitant.

Le cresson cru est d'une digestion facile, fait qui s'explique par la qualité excitante de la plante et par la délicatesse de ses tissus. Sous ce dernier rapport, la plante cultivée, celle surtout des cressonnières bien tenues, est infiniment préférable à la plante sauvage, plus dure, plus amère et plus piquante.

On commence à voir aussi sur les tables du cresson cuit, préparé à la manière des épinards. La plante, d'abord blanchie, puis soumise comme ces derniers à une coction suffisante, ne garde plus rien des principes d'une saveur piquante, et dès lors a perdu les qualités excitantes de la plante crue. C'est alors un légume doux et agréable, dont il est désirable de voir se propager l'usage. En effet, le cresson est abondant, et par suite à bas prix en été, saison dans laquelle les légumes verts font défaut ou sont le plus chers. Un des premiers restaurants de Paris a mis en faveur chez sa riche clientèle « la purée de cresson. »

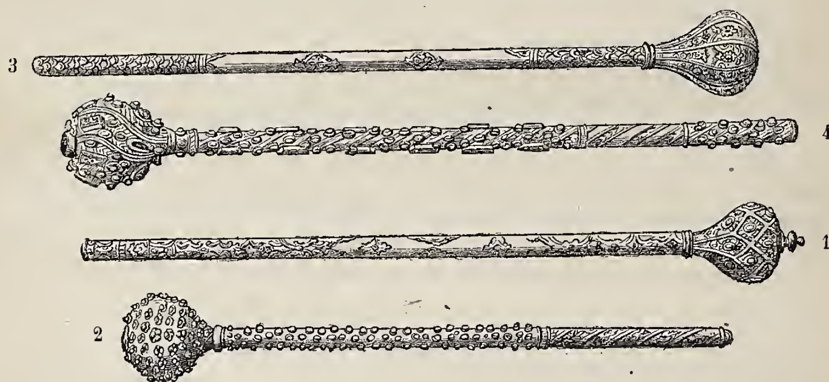
Quant aux nombreuses vertus médicinales du cresson, on nous excusera de ne pas les exposer ici : on les trouvera énumérées et expliquées dans le livre de M. Chatin, à la suite de beaucoup de détails de toute nature, intéressants pour les lecteurs qui désireraient approfondir le sujet.

BATONS DE COMMANDEMENT

DES ANCIENS GÉNÉRAUX POLONAIS.

Les généraux de l'ancienne Pologne avaient la pieuse coutume de déposer devant l'image de la Vierge leurs bâtons de commandement, pour remercier Dieu des victoires qu'ils avaient remportées ou des dangers auxquels ils avaient échappé, après une lutte souvent héroïque sur le champ de bataille.

Ainsi, Martin Kalinowski, palatin de Czerniechow, général en second de la couronne (¹), blessé et fait prisonnier par les Cosaques, à la bataille de Korsun, en 1648, élargi trois ans plus tard, déposa, en témoignage de gratitude, son bâton de commandement orné de pierreries (nº 2) devant l'image de la Vierge de Czenstochowa, le jour de la Nativité, le 8 septembre 1651.



Bâtons de commandement des anciens généraux polonais (dix-septième siècle), déposés au trésor de Czenstochowa (²).

Longueurs : — nº 1, 0m.790 ; — nº 2, 0m.632 ; — nº 3, 0m.751 ; — nº 4, 0m.790.

Le bâton de commandement garni de turquoises (nº 4) a été déposé devant l'image de la Vierge par Stanislas Potocki, palatin de Cracovie et grand général de la couronne (1579 † 1667), surnommé Révéra, à cause d'un dicton latin : *re verâ*, dont il avait l'habitude de se servir. Il le portait en 1655, comme chef de la confédération de Tyszowce, qui sauva la Pologne à demi conquise déjà par les Suédois ; et en 1657, quand, sous Miendzyborz (¹), il força le farouche Ragotzi, prince de Transylvanie, à une capitulation qui délivra le pays de sa présence.

Le bâton de commandement (nº 3) recouvert de chagrin doré appartenait, dit-on, à Paul Tetera, hetman des Cosaques zaporogues. Gendre du fameux hetman Bogdan Chmielnicki, il fut lui-même ennemi acharné de la Pologne, comme tuteur de son jeune beau-frère Georges Chmielnicki. Cependant, en 1661, il fit sa soumission à Jean-Casimir, roi de Pologne, qui déposa son bâton de commandement devant l'image de la Vierge de Czenstochowa.

Enfin, le bâton de commandement (nº 1) orné de turquoises a dû appartenir à Stanislas Jablonowski, palatin de Russie et général en second de la couronne (1676-1682). Jablonowski se distingua plus encore par ses hauts faits, comme frère d'armes du roi Jean Sobieski ; et il mourut en 1702, avec les titres de castellan de Cracovie et de grand général de la couronne (³).

(¹) En Podolie.

(¹) Les armées de la couronne de Pologne et celles de Lithuanie étaient commandées chacune par un grand général (général en chef) et par un général en second, communément appelé petit général.

(²) D'après une planche de la belle collection intitulée : *Monuments du moyen âge et de la renaissance dans l'ancienne Pologne*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du dix-septième siècle ; publiés par Alexandre Przezdziecki et Édouard Rastawiecki. — Varsovie, 1855-58.

(³) Voy. Jansac, *Histoire de Stanislas Jablonowski, castellan de Cracovie*.

UN BILLET DE MARIAGE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



M

Vous êtes priez de la part de M
et de M de
l faire l'honneur d'assister à la Bénédiction
Nuptiale de M
avec M
qui se fera le 176
à heures du matin en l'Eglise Paroissiale

Tamisier. Sc.

Fac-simile d'un billet de mariage du dix-huitième siècle. — Dessin de Yan' Dargent.

Au dernier siècle, la mode était à l'allégorie. Tout homme qui n'eût pas su sa mythologie sur le bout du doigt risquait, en société choisie, de passer pour un piètre sire. C'était le beau temps des voyages à Cythère et des bouquets à Chloris. Le grenadier le plus illettré parlait du dieu Mars; il se donnait l'air de connaître la barque à Caron, lorsqu'il fredonnait cette chanson si connue :

> Tiens, prends ma pipe, garde mon briquet;
> Et si la Tulipe fait *le noir trajet*, etc.

De leur côté, les artistes devaient favoriser un engouement qui permettait à leurs compositions de conserver les allures classiques préconisées par les maîtres.

Ne nous étonnons donc pas des détails païens de ce billet de mariage illustré. Il est facile de les comprendre à première vue.

Sous le signe du Lion (c'est-à-dire au mois de juillet), deux fiancés viennent allumer leurs flambeaux au feu qui brûle sur l'autel de l'Hymen. Candide, gracieuse et réfléchie, la jeune fille abandonne sa main à celle du jeune homme qui a plié le genou devant elle. Dans un coin roucoulent les colombes consacrées. Partout des nuages, des palmes et des roses.

Au premier plan se lève radieux le soleil des félicités matrimoniales. Deux petits amours paraissent fort occupés autour du Temps, dont ils voudraient retenir pour jamais la course implacable. Le bonhomme paraît se prêter à leur manége d'assez bonne grâce. Il est presque tout à fait couché. Ses ailes se replient, sa faux est mise de côté, son sablier menace de disparaître sous les fruits que laisse échapper la corne d'abondance traditionnelle.

Mais ne nous fions point à ces apparences d'oubli. Il n'y a que des roses dans les liens dont ce marcheur terrible se laisse complaisamment garrotter, et ces roses, le Temps sait mieux que personne ce qu'elles durent...

L'espace d'un matin

Les moralistes du dix-huitième siècle s'élèvent beaucoup contre les mariages parisiens. Marivaux déclare que la grande ville est, sous ce rapport, un vrai coupe-gorge. Mercier s'indigne, de son côté, au point de vue économique. « Si l'hymen n'est pas cher au village, dit-il dans son *Tableau de Paris* (1782), il n'en est pas de même à Paris. L'épouseur se jette dans toutes les dépenses du luxe et de la représentation pour complaire à la future et à la sotte vanité de ses parents...

» Aussi a-t-on fait une estampe parlante, où l'on voit la dot de l'épousée s'envoler en différents jets, et tomber dans les mains et le tablier d'une multitude de gros et petits marchands. Le mari, qui suit d'un œil triste et étonné le vol irrésistible de ses espèces, porte la main sur des sacs vides; et, pour tout dédommagement, il reste à ses côtés une femme brillante de clinquants et de colifichets. »

Alors comme aujourd'hui, il y avait sans doute des unions plus sagement préparées; mais, aujourd'hui comme alors, on peut l'avouer, le clinquant est un peu trop à la mode.

LA BOITE DE PANDORE

CONTE MYTHOLOGIQUE.

Fin. — Voyez p. 46 et 51.

Vous pensez bien que les deux enfants ne purent garder ce vilain essaim dans leur chaumière. Bien au contraire, la première chose qu'ils firent, ce fut d'ouvrir toutes grandes la porte et les fenêtres, dans l'espoir de s'en débarrasser; aussitôt les Peines ailées s'envolèrent, se dissipèrent de tous côtés, et tourmentèrent si bien les petites personnes qui habitaient le pays, qu'on fut longtemps sans en voir sourire aucune. Chose singulière! les fleurs, les boutons, qui jusqu'alors n'avaient jamais dépéri, commencèrent à se flétrir et à perdre leurs pétales. Les chers petits êtres qui avaient joui jusque-là d'une enfance immortelle, chaque jour visiblement plus âgés, arrivèrent bientôt à être des jeunes gens et des jeunes filles, puis des hommes et des femmes, et enfin des vieillards, avant même qu'ils eussent eu le temps d'y songer.

Quant à la méchante Pandore, et à Épiméthée qui ne valait pas beaucoup mieux, ils étaient restés dans leur chaumière après la catastrophe. Tous deux avaient été vivement piqués et souffraient beaucoup. Comme ils n'étaient nullement habitués au mal et ne pouvaient imaginer ce que cela signifiait, Épiméthée s'assit dans un coin, boudant et tournant le dos à Pandore, tandis que Pandore se jeta par terre et appuya sa tête sur la boîte fatale. Elle pleurait à chaudes larmes, comme si son cœur se fendait.

Tout d'un coup on entendit un petit coup frappé en dedans du couvercle.

— Qu'est-ce que cela? dit Pandore levant la tête.

Épiméthée n'avait pas entendu le coup, ou bien il était de trop mauvaise humeur pour y faire attention : il ne répondit pas.

— Tu es bien peu aimable, dit Pandore en pleurant doucement. Tu ne daignes même pas me répondre.

On entendit de nouveau plusieurs coups légers. Ce pouvait être une fée s'amusant avec ses doigts mignons sur le couvercle.

— Qui êtes-vous? demanda Pandore avec un peu de son ancienne curiosité; qui êtes-vous, vous qui êtes resté dans cette maudite boîte?

Une charmante petite voix répondit :

— Soulevez un peu le couvercle, et vous verrez!

— Non, non, répondit Pandore, dont les sanglots recommencèrent. Je n'ai que trop soulevé ce couvercle! Vous êtes dans la boîte, méchante créature, et vous y resterez! Il y a bien assez de vos abominables frères et sœurs volant par le monde. N'allez pas croire que je sois assez folle pour vous donner la liberté!

Tout en parlant, elle jeta un regard vers Épiméthée, comme si elle s'attendait à un éloge. Mais ce morose garçon se contenta de lui murmurer que la sagesse lui était venue un peu tard.

— Ah! reprit la douce petite voix, vous feriez mieux de me laisser sortir. Je ne ressemble pas à ces méchantes créatures qui ont des aiguillons. Ce ne sont ni mes frères, ni mes sœurs, comme vous le verriez au premier coup d'œil, si vous consentiez à m'entrevoir. Allons, ma jolie Pandore, je suis sûre que vous me laisserez sortir!

Et dans le timbre de cette voix, il y avait je ne sais quelle gaieté entraînante qui fit qu'il était comme impossible de refuser ce qu'elle demandait. Le cœur de Pandore s'allégeait sensiblement à chaque mot qui sortait de la boîte. Épiméthée lui-même, quoique toujours dans son coin, s'était retourné à moitié et paraissait de moins mauvaise humeur.

— Mon cher Épiméthée, s'écria Pandore, as-tu entendu cette douce petite voix?

— Oui, sans doute, répondit-il, encore à moitié maussade... Après?

— Dois-je soulever le couvercle? redemanda Pandore.

— Comme tu voudras; tu as déjà fait tant de mal, qu'un peu plus ne tirera pas à conséquence. Qu'importe une Peine de plus au milieu de toute l'armée qui, grâce à toi, parcourt maintenant et afflige le monde?

— Tu pourrais parler avec un peu moins de dureté, reprit tout bas Pandore en s'essuyant les yeux.

— Ah! le méchant garçon, cria la petite voix dans la boîte d'un ton joyeux et moqueur. Je sais, moi, qu'il meurt d'envie de me voir. Venez, chère Pandore, soulevez le couvercle, je suis si pressée de vous consoler! Laissez-moi seulement jouir un peu du grand air, et vous verrez bientôt que vous n'avez pas autant de raison de vous désoler que vous le croyez.

— Épiméthée, s'écria Pandore, arrive ce qui voudra, j'ouvre la boîte.

— Et comme le couvercle paraît très-lourd, répondit Épiméthée accourant de l'autre bout de la chambre, je t'aiderai.

D'un commun effort, les deux enfants levèrent le cou-

vercle. Une petite personne toute radieuse et souriante sortit et vola autour de la chambre, jetant partout sur son passage des éclairs de lumière. N'avez-vous jamais, à l'aide d'un miroir, fait danser un rayon de soleil dans un coin obscur? C'est ainsi que l'étrangère ailée brillait dans l'obscurité de la chaumière. Elle vola vers Épiméthée, posa à peine un doigt sur la partie enflammée qu'avait piquée la Peine, et sur-le-champ la douleur cessa. Puis elle embrassa Pandore au front, et le mal de Pandore s'évanouit.

Après leur avoir rendu ce bon office, la brillante étrangère voltigea çà et là au-dessus des enfants, les regardant avec tant de douceur et de charme qu'ils se mirent à penser qu'au fond ils n'avaient pas si mal fait d'ouvrir la boîte, puisque autrement cette délicieuse créature serait restée prisonnière au milieu des méchants petits monstres ailés, armés de dards.

— Mais, de grâce, qui êtes-vous? lui demanda enfin Pandore.

— On m'appellera l'Espérance! répondit la lumineuse figure. C'est à cause de ma gaieté qu'on m'a enfermée dans cette boîte, afin de consoler l'humanité de la multitude de douleurs qui allaient fondre sur elle. Laissez-moi faire, et, malgré ces méchants petits monstres, tout ira assez bien.

— Vos ailes ont les couleurs de l'arc-en-ciel! s'écria Pandore. Que c'est beau!

— Oui, elles ressemblent à l'arc-en-ciel, reprit l'Espérance; car, malgré mon air joyeux, c'est de larmes autant que de sourires qu'elles sont faites.

— Resterez-vous auprès de nous? demanda Épiméthée; resterez-vous à jamais?

— Aussi longtemps que vous aurez besoin de moi, dit-elle avec son charmant sourire (et ce sera aussi longtemps que vous vivrez dans ce monde), je promets de ne jamais vous abandonner. Il se peut qu'il y ait des moments, de temps à autre, où vous croirez que je suis partie sans retour. Mais alors et toujours, et quand vous vous y attendrez le moins, vous verrez briller le reflet de mes ailes au plafond de votre chaumière. Oui, mes chers enfants, et je sais quelque chose de bon et de beau qui vous viendra plus tard.

— Oh! dites-nous-le, s'écrièrent-ils; dites-nous ce que c'est.

— Gardez-vous de le demander, répondit l'Espérance en posant un doigt sur ses lèvres roses. Mais ne désespérez jamais, quand même ce que je vous promets ne vous tomberait pas en partage dès ici-bas; croyez à ma promesse, elle est vraie.

— Nous nous confions à vous, dirent à la fois Épiméthée et Pandore.

Et ils tinrent parole, et ils n'ont pas été seuls depuis à se fier à l'Espérance.

Pour parler franchement, et quoique assurément Pandore ait été bien coupable d'agir comme elle l'a fait, je ne peux pas regretter beaucoup qu'elle ait ouvert la boîte. Sans doute, sans doute, les Peines volent par toute la terre et ont plutôt augmenté en nombre que diminué, et ce sont des créatures bien laides avec leurs dards empoisonnés. J'ai déjà souffert de bien de leurs piqûres, et je m'attends, en devenant plus vieux, à en souffrir plus encore. Mais cette charmante, gracieuse, légère et mignonne figure, l'Espérance, que ferions-nous au monde sans elle? L'Espérance vivifie le monde; l'Espérance renouvelle toute chose; et même, lorsque la vie présente se revêt de son aspect le plus brillant, l'Espérance nous dit tout bas que ce n'est là que l'ombre du bonheur infini que nous réserve l'avenir.

UN BON CŒUR.

— Mauvaise tête, mais bon cœur, disait la pauvre grand'mère en parlant de son petit-fils Georges.

— Mais, tante, Georges n'étudie pas, ne travaille pas, passe tout son temps dans les plaisirs et dans l'oisiveté.

— Oui, oui, mauvaise tête, mais bon cœur.

— S'il n'était que paresseux! mais il entre dans des colères insensées dès que ses désirs rencontrent la moindre résistance.

— Mauvaise tête!

— Il ne peut supporter aucun blâme; il ne suit aucun conseil.

— Mauvaise tête!

— Il jette l'argent par les fenêtres; et Dieu sait où le plus souvent cet argent tombe!

— Ma nièce, il tombe souvent dans les mains des pauvres, ou bien dans celles des amis de Georges. Bon cœur, bon cœur!

— Mais cet argent, ce n'est pas lui qui l'a gagné: il ne lui appartient pas; il l'emprunte; et pour le rendre, sa famille est obligée de vivre de privations; son père, déjà vieux, est obligé de travailler comme à vingt ans.

— Ah! oui, mauvaise tête!

— Et mauvais cœur, tante. Il est facile d'être généreux à tort et à travers avec l'argent des autres; il est facile de s'accuser mille fois, d'embrasser, de pleurer même, mais sans persévérer dans aucun effort pour se corriger et devenir meilleur.

— C'est le feu de la jeunesse; il deviendra sage.

— Oui, mais quand? En attendant, son père, sa mère, ses sœurs, souffrent, et ce cœur n'est bon que pour des gens qui n'ont aucun titre à ses prodigalités, et qui entre eux le raillent et le méprisent.

Nous avons entendu cette conversation. Combien d'autres l'entendent chaque jour! On ne rencontre que trop de ces aimables mauvais sujets, qui, sans pitié pour leurs parents comme sans raison, sont, il faut bien le dire, le fléau des familles. Au fond de ces bons cœurs se tapit sournoisement un immense égoïsme. L'un de nos premiers devoirs est de ne pas sacrifier à nos caprices, à nos plaisirs, à nos passions, le bonheur de ceux qui ont droit à notre tendresse et à nos respects. Il est commode de se donner les airs d'être un étourdi et de mettre toutes ses fautes sur le compte d'une légèreté dont on promet de se corriger. Oui; en quel temps? Lorsque l'on sera rassasié de jouissances, usé, et qu'on aura peut-être précipité la fin de ceux qu'on a torturés en les caressant. Mauvais cœur aussi bien que mauvaise raison!

DIEU.

Dans toute conversation, les interlocuteurs se réfèrent tacitement à un tiers, qui est notre nature commune, et ce tiers est Dieu. Celui qui a fait et toutes les choses et toutes les personnes est toujours là, derrière nous, et ce qui remplit et nous-mêmes et les choses, c'est sa formidable omniscience. ÉMERSON.

L'ENTREVUE DANS L'ILE DES FAISANS,

SUR LA BIDASSOA.

1660.

Le 3 juin 1660, dans une église de Fontarabie, don Luis de Haro épousa par procuration, au nom de Louis XIV, l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV.

Le jour suivant, Anne d'Autriche et Philippe IV, sœur et frère, se rencontrèrent dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa. Ils ne s'étaient point vus depuis quarante-cinq ans. Dans son premier mouvement, Anne d'Autriche voulut embrasser son frère; Philippe IV, observateur impitoyable de l'étiquette, retira sa tête en arrière.

La jeune reine accompagnait son père. Louis XIV était aussi présent, mais incognito, mêlé aux courtisans. Il ne connaissait pas encore sa femme. Il y eut un moment où les courtisans sortirent; Louis XIV resta, le dos appuyé contre la porte. Anne d'Autriche dit à Marie-Thérèse :

— Comment trouvez-vous ce gentilhomme?



Entrevue du 4 juin 1660, dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa. — D'après une estampe populaire du temps.

— Je vous répondrai quand j'aurai passé la porte, répondit l'infante.

Ce fut aussi dans cette entrevue que le roi d'Espagne dit en voyant Turenne : « Voilà un homme qui m'a fait passer de mauvaises nuits. »

LE CERF DE VIRGINIE.

Le cerf de Virginie n'habite pas seulement la contrée dont il porte le nom. Il remonte au nord jusqu'à l'Ohio, se répand dans tout l'ouest des États-Unis et descend au sud, au delà du Mexique, jusqu'à l'Orénoque.

Il est inférieur par la taille au cerf du Canada et au cerf wapiti, mais il l'emporte de beaucoup sur eux par la finesse et l'élégance des formes. Tandis que les deux derniers ont, comme le renne et l'élan, quelque chose d'épais, de lourd, qui rappelle la bête de somme, le cerf de Virginie, avec son museau effilé, son cou dégagé, sa physionomie douce et pour ainsi dire spirituelle, se rapproche du chevreuil, de l'antilope. Son bois est caractéristique. Les deux tiges verticales, ou perches, sont convexes en dehors et s'inclinent en avant; c'est de la convexité de l'arc que partent les andouillers. Son pelage est d'un fauve cannelle en été, d'un joli gris en hiver. Les petits sont marqués de taches blanches sur un fond d'un fauve brun.

Les chasseurs américains font une guerre acharnée au cerf de Virginie. Équipés à la façon de l'intrépide Bas-de-Cuir de Cooper, les mocassins aux pieds, le tomahawk passé dans la ceinture, la longue carabine sur l'épaule, ils le poursuivent au fond des vastes forêts où il se retire, souvent au milieu des marécages couverts de roseaux où il entre jusqu'au cou pour échapper à la piqûre des moustiques. On le chasse aussi à cheval, la nuit, à la clarté des torches. Le naturaliste Audubon a décrit ce genre d'expédition. Le chasseur a recueilli une quantité de pommes

de pin remplies de matière résineuse, et il s'est muni d'une simple poêle à frire. Il part, accompagné d'un domestique ou d'un de ses fils. Les chevaux s'élancent au galop à travers les fourrés inextricables des bois, sautant par-dessus les troncs abattus; à tout moment, les lianes vagabondes, les branches tortueuses, barrent le passage et menacent de désarçonner les cavaliers. Quand on est arrivé sur le terrain où doit commencer la chasse, on bat le briquet et l'on allume les pommes de pin, que l'on entasse dans la poêle et qui flambent en petillant. L'aide qui porte cette espèce de torche, ou plutôt ce petit bûcher ambulant, marche en avant; l'homme armé de la carabine le suit. Bientôt, sur les confins à demi obscurs de la zone éclairée, on voit briller deux points lumineux : ce sont les yeux d'un cerf qui réfléchissent l'éclat des flammes. L'animal étonné regarde et reste immobile. Alors un coup de feu part, et le cerf roule à terre. Le chasseur descend de cheval, ramasse sa proie, la suspend à une branche d'arbre, la dépouille de sa peau, coupe les cuissons, et abandonne le reste aux loups et aux vautours. Puis, son fusil rechargé, il remonte



Cerfs de Virginie. — Composition et dessin de K. Bodmer.

à cheval et se met en quête d'un nouveau gibier. Il chassera ainsi, illuminant tour à tour les divers parages de la forêt, jusqu'au lever du jour.

LETTRES D'UNE FIANCÉE ALLEMANDE
EN 1598.

Le riche patricien Jean-Adolphe de Glauburg, de Francfort, fit la connaissance, à son passage à Nuremberg, de la belle Ursula Freher, fille du syndic de la ville de Nuremberg et sœur du savant illustre qui fut en même temps un homme d'État remarquable, Marquard Freher de Heidelberg. La grâce et l'esprit d'Ursula étaient renommés dans toute la Souabe. Les lettres suivantes furent écrites par elle à son fiancé, qui se trouvait alors à Francfort.

Au noble et honorable Jean-Adolphe de Glauburg, mon bien-aimé seigneur.

Noble, honorable, aimable et bien-aimé seigneur, j'ai reçu avec une joie profonde la lettre et la chaîne; j'apprends avec la même joie que votre santé est bonne, mais

avec regret que votre chère sœur et votre fils (¹) ne se portent pas très-bien Que le Dieu tout-puissant veuille les guérir! Qu'il soit fait selon sa sainte volonté! *Amen.*

Quant à ce qui nous concerne, nous sommes, grâce à Dieu, assez bien. Que Dieu daigne nous conserver ainsi de votre côté comme du mien. Bien-aimé seigneur, monsieur mon père vous eût écrit bien volontiers; mais votre lettre nous est arrivée fort tard, et le messager qui va à la ville est obligé de partir: de sorte que cette fois mon père ne peut vous répondre, mais cela aura lieu à la première occasion.

Bien-aimé seigneur, je ne vous donne pas d'explications sur la chaîne: ce que vous voulez, j'en suis contente; ce qui vous plaît me plaît aussi. La chaîne que j'ai ici, je la garderai précieusement, et quand Dieu vous amènera vers nous, je vous la rendrai, car elle est trop magnifique pour moi. Le peintre n'a plus que les vêtements à faire à mon portrait; il y travaille et pense avoir terminé dans huit jours. J'ai bien peur qu'on ne dise, lorsque vous recevrez ce portrait: « Il aurait bien pu en trouver une semblable à Francfort; il n'avait pas besoin d'aller si loin!... »

Quant aux bracelets, je ne les ai pas encore reçus; mais nous avons bien le temps... je les enverrai chercher.

Bien-aimé seigneur, je n'ai plus rien à vous dire pour cette fois: je vous prie instamment de vouloir bien excuser ma mauvaise écriture; c'est écrit à la hâte. Une autre fois ce sera mieux.

Je n'ajoute rien de plus, si ce n'est que vous et les chers vôtres sont tendrement salués de la part de madame ma mère, et recommandés à Dieu tout-puissant pour qu'il les prenne sous sa garde et protection.

Datum le 12 septembre.

Pour toujours votre chère et fidèle,

Ursula Freher.

—

Noble, honorable, bien-aimé seigneur, à vous mon amour fidèle, mon cordial salut et mes vœux pour tout ce qui peut vous être bon et heureux! J'ai reçu votre lettre avec joie et j'ai appris avec une vraie satisfaction que vous et les vôtres vous portez bien. Il en est de même pour nous. Nous n'avons qu'à remercier Dieu, dont la grâce soit avec vous et avec nous tous. *Amen.*

Quant au jour de notre mariage, monsieur mon père et madame ma mère se sont consultés de nouveau à cet égard, et ils ont l'intention, si Dieu le permet, de le fixer au 13 novembre, ainsi que mon bien-aimé seigneur l'apprendra plus au long par une lettre de monsieur mon père.

Bien-aimé seigneur, d'après ce que vous nous écrivez, je crois comprendre que vous avez l'intention de venir encore une fois ici avant le mariage. Si cela pouvait avoir lieu, ce serait certes une de mes plus grandes joies, et tous les miens (sans exception) s'en réjouissent cordialement. Je ne veux pas vous le demander, mais je suis pénétrée d'espoir et de confiance que cela arrivera, et que si cela dépend de mon bien-aimé seigneur, il viendra faire à une pauvre abandonnée une visite qu'elle attend avec impatience. Sachez, bien-aimé seigneur, que le paquet n'est pas encore arrivé: nous avons déjà envoyé plusieurs fois le chercher, et on nous a répondu qu'on s'en occupait à toute heure. Aussitôt qu'il arrivera, tout sera fait selon vos désirs; mais je crois que vous assisterez à son arrivée.

D. Reinerin a déjà écrit à ma mère, et elle a donné clairement à entendre qu'on ne l'oubliât pas dans les cadeaux de noce (¹). D'ailleurs il n'eût pas été nécessaire qu'elle fît cette recommandation, car vous avez déjà songé à elle.

Bien-aimé seigneur, quant aux chemises et aux collets, vous saurez que nous nous en occupons avec ardeur, et aussitôt qu'ils seront finis, nous en ferons la distribution.

J'ai reçu les bracelets, je vous remercie infiniment; ils sont beaucoup trop beaux pour mes mains noires, mais ils me plaisent extrêmement.

Quant à ce qui concerne l'habillement, il est certain que mon père aurait voulu que ses filles fussent pareilles l'une à l'autre; mais comme cela ne peut être cette fois, il a consenti à faire plus que d'habitude. J'ai déjà trois robes de taffetas, une *couleur favorite*, une jaune d'or et une noire. Nous avons en ce moment le tailleur à la maison qui me fait une robe de damas de couleur violette, et me fera celle avec laquelle j'irai à l'église, qui sera de satin rouge ou de damas noir. Maintenant je vous prie de me faire savoir celle qui vous plaira le mieux.

Bien-aimé seigneur, je n'ose rien demander de plus à mon père, car aucune de mes sœurs n'a eu d'aussi belles choses... Mais puisque vous tenez tant à me voir bien mise, je suis forcée d'être indiscrète et de vous parler de ce sujet, ne le faisant d'ailleurs que d'après votre demande et votre amical désir. Voici donc ma prière: cher et bien-aimé seigneur, veuillez m'envoyer de quoi m'acheter encore une robe d'un blanc d'argent, afin que je puisse changer plus souvent de costume.

J'ai encore une autre prière à vous faire. Comme vous le savez, j'ai deux sœurs que j'aime et qui me le rendent bien; je voudrais leur faire en votre nom un cadeau de noce, si cela vous paraît convenable. Je leur en ai déjà écrit ainsi que vous me l'aviez permis; j'espère que mon cher seigneur ne le prendra pas en mal. Je n'ai pas écrit que cela dût être, mais seulement que c'était l'intention de mon bien-aimé seigneur, qui la remplira comme cela lui plaira.

Je vous envoie, d'après votre désir, ma mesure; nous n'y avons rien ajouté: telle est la personne, telle est sa mesure. J'espère, si Dieu le permet, qu'on me verra bientôt, ni plus ni moins grande et belle que je ne suis.

Nous avons goûté avec plaisir le vin que vous nous avez envoyé, et nous vous en remercions cordialement. Quand nous recevrons quelque chose de rare, nous le partagerons avec vous.

Je suis bien aise que mon portrait ait tant plu à votre jeune fille, et le prix que vous y attachez me flatte infiniment: j'envoie à votre fille de bons baisers, et quand Dieu me conduira vers elle je les redoublerai encore.

Les souliers que je dois mettre pour qu'on me les ôte (²), je les ferai faire prochainement le mieux qu'on pourra, car on ne connaît pas cet usage ici. Cher seigneur, avant de terminer, je vous prie de regarder avec indulgence ma lettre si insignifiante et ma mauvaise écriture: je n'ai que de bonnes intentions et j'écris à cœur ouvert; je voudrais bien mériter une réponse, que j'aimerais mieux recevoir de vive voix que par écrit.

Rien d'autre à vous dire, si ce n'est tout ce qui peut vous être agréable de ma part. Que mon cher seigneur, son fils et sa fille, soient mille et mille fois salués et recommandés par nous tous à Dieu tout-puissant.

Datum 10 octobre.

Votre fidèle de cœur aussi longtemps que je vivrai.

Ursula Freher.

(¹) Le fiancé était veuf.

(¹) Pièces d'étoffe offertes par le mari aux amies de sa femme.

(²) Souliers que mettait la mariée pour le repas des noces et que devait lui ôter le plus jeune garçon de la société.

Noble, honorable, aimable et cher seigneur, à vous mon cordial salut et ma tendresse fidèle! J'ai reçu votre lettre avec joie, et appris avec une vive satisfaction que votre santé et celle de tous les vôtres est bonne. Quant à ce qui concerne moi et les miens, nous n'avons qu'à remercier le bon Dieu; qu'il daigne nous continuer des deux parts sa grâce! *Amen*

J'apprends par votre lettre qu'il vous est impossible de venir avant la noce; je ne suis pas contente du tout; je croyais fermement que vous viendriez, je m'en réjouissais du fond du cœur, et je courais souvent à la fenêtre quand j'entendais un cheval ou une voiture. Que Notre-Seigneur nous accorde à tous la santé et la joie de nous réunir! Quant à la couronne, je vous remercie cordialement, cher seigneur, de m'avoir indiqué ce qu'il fallait faire. Je pensais bien que nous donnerions lieu à des remarques désagréables, car nous ne connaissons pas les usages et tout se fait autrement là-bas qu'ici. Je vous prie de faire faire la couronne comme elle doit être et de nous l'envoyer, ainsi que vous nous l'avez écrit. Pour l'autre couronne, Mme Nutzelin m'a conseillée, et je l'ai commandée avec des cordons d'or. Quant aux cadeaux de noce, je ne suis pas contente que vous ne m'écriviez pas ce que je dois choisir pour mes sœurs, car elles ne veulent pas dire ce qu'elles désirent : je crains de leur offrir trop ou pas assez. Je voudrais pourtant faire bien les choses, et j'aurais cru que vous me feriez savoir ce qu'il fallait donner et combien il fallait y mettre.

Et maintenant, si j'ose le faire sans que vous vous en fâchiez, j'ai encore une prière à vous adresser au sujet des souliers de mariée. Je suis vraiment honteuse de vous fatiguer ainsi, mais je ne puis y échapper. J'ai fait faire ici les souliers et je les ai montrés à Mme Nutzelin : elle dit qu'ils sont beaucoup trop grands et qu'on se moquerait de moi; elle m'a conseillé de vous écrire et de vous prier de les faire faire à Francfort, puisque c'est la coutume du pays, tandis qu'à Nuremberg, où cet usage n'a pas lieu, on ne me comprend nullement, malgré toutes les explications que j'essaye de donner. Je n'en ai jamais d'ailleurs vu moi-même. Je vous envoie, cher seigneur, deux ducats, et je vous prie de me faire commander par une de vos servantes ces souliers qui ne doivent pas être d'un grand prix; seulement il faut qu'on ne les fasse ni longs, ni larges, et que les noms ou les armes soient brodés dessus.

Madame ma mère vous prie de ne pas vous formaliser de ce qu'elle ne répond pas à votre lettre; elle n'a pas le temps en ce moment, elle a beaucoup à faire : une autre fois elle vous répondra.

Cher et bien-aimé seigneur, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est qu'hier je suis allée à une noce et que j'ai eu bien du regret que vous n'y fussiez pas : c'est Nutzelin qui m'a reconduite à la maison à votre place.

Saluez mille et mille fois de ma part, de celle de madame ma mère, de mes frères et de mes sœurs, tous les vôtres. Nous les recommandons à Dieu tout-puissant, afin qu'il les prenne sous sa protection.

En grande hâte,

Votre fidèle et affectionnée tant qu'elle vivra, et cela du fond du cœur. URSULA.

—

Noble, honorable, aimable et cher seigneur, à vous mon cordial salut avec mes vœux de tendre fidélité.

J'ai reçu votre lettre, et appris avec joie votre bonne santé et celle de tous les vôtres. Quant à ce qui nous concerne, nous sommes, Dieu soit loué, aussi bien que possible. Qu'il plaise à Dieu de nous conserver ainsi, de votre côté comme du nôtre, d'après sa sainte volonté! *Amen.*

Quant au passage de votre lettre où vous dites que vous désirez éprouver ma confiance et mon obéissance, je vous dirai que je n'ai pas longtemps réfléchi, car le temps presse maintenant, et que j'ai puisé dans votre bourse pour mes sœurs comme pour moi, mais sans m'imaginer qu'il en sera toujours ainsi; de cette façon, cher seigneur, vos ordres et mon obéissance se trouvent complétement réalisés, et nous avons, mes sœurs et moi, à vous remercier infiniment, ce que, si Dieu le permet, nous ferons d'ailleurs bientôt de vive voix. J'ai lu et relu les lignes où vous dites que les chevaux sont déjà attelés. J'espère que je suis allée au-devant de vos désirs en vous évitant un pénible voyage, car je serais certainement bien peinée si, à cause de moi, vous eussiez affronté un si grand danger.

Cher seigneur, nous avons appris avec satisfaction que vous viendriez vers nous, à partir de la dernière hôtellerie, afin de nous instruire de tout ce qui doit se faire pour le cérémonial (¹).

Que Dieu tout-puissant vous donne joie et salut et nous accompagne dans notre voyage. Le dernier gîte où vous coucherez doit être Stockstadt. Monsieur mon père vous donnera d'ailleurs les renseignements nécessaires.

Pour cette fois, rien de plus, cher et aimable seigneur. Votre fils et votre fille sont salués par moi et les miens bien affectueusement, et recommandés à Dieu pour qu'il les prenne en sa garde et protection.

En grande hâte,

Votre fidèle amie aussi longtemps que je vivrai, et du fond du cœur. URSULA LA BRUNE.

LE BONHEUR D'UN CALIFE.

« Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis calife.

» Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout; j'ai tout épuisé.

» Les rois, mes rivaux, m'estiment, me redoutent et m'envient.

» Tout ce que les hommes désirent m'a été prodigué par le ciel.

» Eh bien, dans cette longue durée d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre des jours où je me suis trouvé heureux : ce nombre se monte à quatorze!

» Mortels, appréciez la Grandeur, le Monde et la Vie. »

Telle est la confession qu'a laissée à la postérité le premier qui porta le titre de calife en Espagne, celui dont le règne embrasse, au dixième siècle, l'époque la plus brillante des Mores, Abd-er-Rahman, monté à l'âge de vingt et un ans sur le trône, doué de grands avantages extérieurs et d'un esprit aimable qui ne fut étranger à aucune branche des sciences de son temps.

Seulement quatorze jours heureux pendant un demi-siècle d'un règne glorieux! Quelle stérilité au milieu de chances si magnifiques! N'est-ce pas à décourager d'être calife?

LES CHIENS GAULOIS.

P. Sulpicius, tribun légionnaire, à son ami M. Autronius, salut.

N'est-il pas vrai, mon cher ami, que dans les choses humaines les unes font souvent penser aux autres par le contraste? Je songe en ce moment à Rome, à ses temples, à son Forum si bruyant, à la voie Sacrée toute bordée de

(¹) Le cérémonial en usage pour venir chercher la fiancée et la conduire à Francfort. Ce cérémonial eut lieu sur la terre libre d'Oberrode, et avec une telle pompe que cela fit époque dans les cercles aristocratiques de Francfort en 1598.

statues, de colonnes et d'édifices, au Champ de Mars où les élégants viennent étaler leurs toges légères aux plis ondoyants et moelleux, où les élégantes se promènent dans leurs brillantes litières. Je vois les riches quartiers, les somptueuses villas aux jardins bâtis en étages sur les collines, et je vois tout cela dans la belle lumière de notre Italie, sous son ciel bleu, et son soleil qui semble répandre des flots d'or sur les grands frontons et les hauts portiques de marbre blanc. Et pourtant, par les dieux! le spectacle qui frappe aujourd'hui mes regards n'est pas fait pour inspirer des idées joyeuses Je suis avec deux cohortes de la légion, à trois milles d'Autricum, au milieu du pays des Carnutes. L'endroit où est situé notre camp est un vaste plateau, au sommet d'une colline, dominant une grande étendue de pays boisé. Çà et là on aperçoit des rivières ou des étangs, d'où s'élèvent fréquemment, le matin, des brumes épaisses qui couvrent toute la contrée, la dérobent entièrement au regard et nous isolent du reste de l'univers. Le silence est profond; et les rares et lugubres cris des bêtes fauves ou des oiseaux de proie ajoutent encore à l'horreur de cette solitude On se croirait dans ces obscures et silencieuses régions des Cimmériens dépeintes par le vieil Homère. Et pourtant cette tristesse, toute pénétrante qu'elle est, n'est pas sans charme. Notre Lucrèce aurait aimé à décrire la majesté de ces grandes forêts sombres et mystérieuses comme des bois sacrés, le bruit harmonieusement plaintif des sources et des ruisseaux coulant sous les voûtes ombreuses des vieux chênes, les vastes étendues de ces plaines où croissent en liberté les plantes les plus sauvages, la vie de ces Gaulois rudes et fiers, véritables enfants d'une terre farouche et d'un sol indompté!

Nous ne sommes cependant pas tout à fait privés de plaisirs : il est vrai que ces plaisirs sembleraient un supplice à nos efféminés de Rome. Comme le pays est tranquille, nous pouvons sans crainte partir pour de grandes chasses qui durent plusieurs jours : nous nous réunissons souvent aux Gaulois, ou bien ils se joignent à nous. On couche dans les bois, tantôt sous la tente, tantôt sous des huttes. Cette vie commune rapproche les deux peuples, et sert les intérêts de Rome beaucoup plus que bien des traités. Les Gaulois, qui font si grand cas de la force et du courage, ne peuvent s'empêcher d'admirer nos centurions et nos légionnaires, toujours calmes, toujours infatigables, toujours prêts, attentifs à tout, tirant parti de tout, et n'étant jamais ni surpris ni embarrassés.

Pour moi, je me réjouis fort de ces expéditions, qui les arrachent à l'ennui et à la monotonie du camp, et qui les soumettent, en somme, à des fatigues égales à celles de la plus rigide discipline.

J'étais dernièrement en chasse avec un des principaux chefs carnutes. La fête de la déesse gauloise qui répond à notre Diane approchait. On me pria de retarder de quelques jours mon retour au camp pour y assister. Je ne résistai pas, car le peu que je savais de cette fête excitait en moi le désir d'en savoir davantage, et, en vérité, je n'ai eu qu'à me louer d'avoir cédé à cette invitation.

Dès la veille de la solennité, nous vîmes arriver les Gaulois en grand nombre. C'est une fête commune, et, autant qu'ils le peuvent, tous les hommes d'un même canton se réunissent pour la célébrer ensemble. Cette fête n'a lieu qu'une fois par an; et ce jour-là, c'est, selon la tradition des gens du pays, l'anniversaire de la naissance de Diane. Je passe sous silence les chants, les prières, les invocations et les actions de grâces : dans tous les pays il en est de même. J'arrive à la partie de la fête nouvelle pour toi, pour moi, pour nous tous, et qui peint bien le caractère gaulois J'avais vu amener le matin des animaux de différentes espèces, brebis, chevreaux, veaux et autres. On en avait choisi un certain nombre, et on les avait achetés et payés avec de l'argent rassemblé d'une façon assez curieuse.

Quand les Gaulois prennent quelque bête à la chasse, ils font à Diane une offrande qui varie selon l'importance de la prise. Pour un lièvre, ils donnent deux oboles; pour un renard, une drachme, attendu que cet animal est méchant et destructeur du gibier : aussi payent-ils davantage à la déesse pour la remercier d'avoir fait tomber dans leurs mains un ennemi. Ils donnent jusqu'à quatre drachmes pour un chevreuil, à cause de la taille de cette proie, et parce que les chasseurs sont fiers de prendre un pareil gibier. Toutes ces offrandes sont mises ensemble, et quand le jour de la fête est venu, on ouvre le trésor de Diane, et, selon que la chasse a été plus ou moins heureuse pendant l'année, on achète des bêtes plus ou moins nombreuses et grosses, qui sont immolées à la déesse.

Je reprends donc mon récit. Quand le sacrifice fut terminé, après que la part de Diane eut été prélevée sur les meilleurs morceaux des victimes, on s'occupa de tout préparer pour un grand festin, et l'on fit asseoir avec les convives... devine qui?... les propres chiens des Gaulois qui furent traités comme des hommes, et qui assistèrent au repas avec des couronnes sur la tête et des guirlandes autour du cou. Les Gaulois aiment leurs chiens, qui leur rendent de si grands services, et trouvent qu'il faut par conséquent les traiter en amis. C'est même, à proprement parler, la fête de ces chiens autant que celle de Diane. En tout cas, ils nous donnent là un singulier et touchant exemple de reconnaissance. Je connais à Rome plus d'un maître qui, pour prix des longues fatigues endurées par ses esclaves, les traite beaucoup plus mal que les Gaulois ne traitent leurs chiens.

J'ai appris qu'Arrien venait d'être nommé gouverneur de Cappadoce. S'il songe toujours à l'ouvrage qu'il méditait sur la chasse, raconte-lui ma fête de Diane; elle pourra l'intéresser et lui plaire, d'autant plus qu'il n'en est fait mention dans aucun des auteurs qui ont traité cette matière.

Porte-toi bien.

UN MÉDAILLON PAR DAVID D'ANGERS.

Voy. les Tables.



Médaillon par David d'Angers. — Voy., sur Mme Récamier, la Table de trente années.

KLOAREK EN VACANCES.



Kloarek en vacances. — Composition et dessin de Yan' Dargent.

La grande majorité des prêtres français sort, comme on dit, des entrailles du peuple, et du peuple des campagnes. Nulle part ce fait n'est plus constant que dans la vieille Armorique. Le kloarek est le *clericus* du moyen âge, le clerc (déformation analogue à nos mots *soir* pour *sera, hoir* pour *hæres*). C'est, nous disait il y a quelques années un regrettable écrivain, Robinet, Breton lui-même, « un de ces fils de paysans de la basse Bretagne, — assez souvent propriétaires des champs qu'ils cultivent, — qui a fait ses études dans un petit séminaire ou dans un collége communal dont la direction est fréquemment confiée à un prêtre. Ces petits séminaires et colléges ont leurs siéges les plus importants à Saint-Pol de Léon et à Pontcroix dans le Finistère, à Vannes et à Sainte-Anne d'Auray dans le Morbihan, à Tréguier et à Guernevez dans les Côtes-du-Nord, et la plupart des élèves s'y préparent à la prêtrise. Les jeunes fils de paysans sont tout disposés d'ailleurs, par leur éducation, à suivre au début la voie qui leur est tracée. Nourris, jusqu'à l'âge de huit à dix ou douze ans, des leçons du catéchisme et de la grammaire de Lhomond, ce premier enseignement leur a été donné par des prêtres ou des frères de la Doctrine chrétienne, ou encore par des frères de la congrégation de Jean Lamennais. L'instruction primaire, en effet, n'a pu s'acclimater que lentement dans la basse Bretagne, où la langue du peuple est encore un obstacle, plus faible chaque jour néanmoins, au concours des instituteurs et aux efforts de leur zèle. Ces études élémentaires vont se fortifiant dans les établissements scolaires que nous avons indiqués; et lorsque les élèves ont terminé leurs classes, assez fortes d'ailleurs en latin, ils entrent pour la plupart dans les séminaires de Quimper, de Vannes, de Saint-Brieuc. Heureux ou malheureux, ils se laissent conduire par leurs pères ou par leurs mères au seuil de ces vastes maisons, domaines solitaires de la théologie. Là commence la vie du kloarek, nom générique, en bas-breton, des jeunes abbés, fils de paysans, qui les suit dans le monde, même s'ils quittent le séminaire sans être engagés dans les ordres. » [1]

[1] *Revue de l'instruction publique*, 19 février 1863.

Le kloarek de M. Yan' Dargent est en vacances, et ressemble beaucoup, au premier abord, à un promeneur couché sur l'herbe, et qui rêve pendant que son chien le garde. Pense-t-il au prochain Pardon de Rumengol, où sa mère, encore païenne sans le savoir, dépose tous les ans sur l'autel des écheveaux de lin et des toisons vierges? Se propose-t-il pour modèles saint Corentin, évêque de Quimper, avec le poisson; saint Hervé, l'aveugle, avec le loup qui le guide; saint Pol de Léon avec son serpent; saint Marc, qui défendait les chevaux contre les mouches, ou saint Cornéli, le patron des bestiaux, devant qui défilaient autrefois les taureaux et les génisses?

Avançons sans bruit, pour ne pas troubler ses pensées. Cheveux longs, veste courte; on dirait le clerc Daulaz, le héros de Brizeux, dans son curieux poëme des *Bretons*. Et justement, en regardant par-dessus son épaule (comment le chien n'a-t-il pas aboyé?), nous croyons entrevoir sur le livre ouvert devant lui le titre de cette belle idylle qu'on appelle *Marie*. Il y retrouve sans doute tous les souvenirs de ses toutes jeunes années :

. . . . Les murs du presbytère
Dont il porta longtemps la règle salutaire.....
L'humble et bon vieux curé d'Arzannô, digne prêtre,
Que tel il respectait, qu'il aimait comme maître.....
Et toi qu'en ses beaux jours son enfance habita,
Paroisse bien-aimée, humble coin de la terre,
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire !

Il revoit ses camarades, tous les bambins du village, courbés comme lui sous la ferule douce du pasteur, et tous dispersés, les uns laboureurs, artisans, ou conscrits, hélas !

Leurs noms, il les sait tous : Albin, Elô, Daniel,
Alan du bourg de Seaër, Ives de Ker-Ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.

Il sourit à ce tableau si frais et si précis :

Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée et la prière dite,
Chacun gagnait sa place, et sur les grands paliers,

Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était, tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons;
Puis la messe, les jeux, et, les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.

Mais lorsqu'il arrive à d'autres pages, aussi pures, aussi chastes, d'ailleurs, lorsque cette charmante histoire du *Pont Kerlô*, ces rencontres aux Pardons, aux Vêpres, lui révèlent une autre vie que celle de l'église, la vie naturelle de l'homme et de la famille, il semble que sa vocation de fraîche date vacille un peu ; le feuillet tremble, et il ne fait point de vent. Et, ne pouvant nous détacher sitôt du livre aimable et doux, nous lisons encore avec le jeune kloarek *les Batelières de l'Odet*, si naïves et si fines, ou *la Noce d'Ivona*,

Cette grappe du Scorf, cette fleur du blé noir.

Et encore ce portrait, un peu flatté peut-être, de la beauté bretonne; en tout cas, les vers sont exquis :

En Armorique enfin, de Tréguier jusqu'à Vannes,
Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,
Toutes belles; leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs,
Et dans leurs vêtements variés et bizarres
Respirent je ne sais quelles grâces barbares;
Et si, dans les ardeurs d'un beau mois de juillet,
Haletant, vous entrez et demandez du lait,
Et que, pour vous servir, quelques-unes d'entre elles
Viennent, comme toujours simples et naturelles,
S'accoudant sur la table et causant avec vous,
Ou, pour filer, ployant à terre les genoux,
Vous croyez voir, ravi de ces façons naïves,
Et de tant de blancheur sous des couleurs si vives,
La fille de l'El-Orn, caprice d'un follet,
Ou la fée aux yeux bleus qui dans l'âtre filait.

Un léger craquement dans les branches fit tourner la tête au kloarek; il me vit et ferma le livre à la hâte. « Merci, lui dis-je, de m'avoir fait relire le poëte de votre Bretagne. » Le chien vint me caresser; nous fîmes connaissance, et le futur abbé me conta diverses particularités de sa vie, ses espérances, ses doutes, ses amitiés enfantines. On trouvera tout cela, et c'est une longue histoire, gaiement commencée, tristement finie, dans un livre signé d'un nom cher aux lecteurs du *Magasin pittoresque*. M. Olivier Souvestre, qu'on me dit être parent éloigné de notre Émile Souvestre, a eu comme nous les confidences du kloarek, et il les a publiées, en 1862, sous le titre de *Mikaël, kloarek breton.*

CONSEILS SUR LA GYMNASTIQUE [1].

La gymnastique, pour être pratiquée avec fruit, n'exige pas un grand gymnase ; la chambre la plus modeste suffit : de simples appareils, bien maniés, mettent en jeu un grand nombre de muscles et d'articulations. Élias se contentait d'un trapèze; quelques ressorts, des altères, des massues, etc., et même de simples mouvements des membres ou du tronc dans les attitudes diverses, c'est assez pour amener des contractions dans ses muscles, condamnés à un repos presque absolu.

C'est surtout à cette gymnastique que le docteur Schreber, directeur de l'Institut orthopédique et médico-gymnastique de Leipzig, a consacré son ouvrage; disons, pour être juste, qu'il avait été devancé dans cette voie par Ling. Cette gymnastique ne doit pas être dédaignée; non-seulement elle peut concourir d'une manière efficace au développement de l'enfant et de l'adolescent, mais elle est surtout utile dans la convalescence des maladies.

Chez l'homme et chez la femme, occupés de divers travaux qui ne leur permettent point de se livrer aux exercices corporels nécessaires à l'entretien de leur santé, la gymnastique de chambre est appelée à rendre de grands services; c'est d'ailleurs la seule à laquelle on puisse soumettre les malades pour ramener les mouvements des membres dont les fonctions ont été arrêtées soit par une fracture, soit par une luxation, soit par une phlegmasie quelconque. J.-L. Petit connaissait fort bien et savait apprécier cette ressource thérapeutique, car dans son Traité des os il cite les avantages de la friction pour la cure de l'ankylose.

Il faut bien avouer, toutefois, que cette gymnastique ne vaut pas celle qui se fait en plein air ou dans un gymnase couvert, là où tous les appareils sont disposés avec ordre à la disposition des élèves et des professeurs. Mais pour bien faire comprendre l'influence de la gymnastique, il importe de démontrer l'influence de l'exercice sur notre organisme. Cet exercice a pour but, il n'en faut point douter, de développer la force physique de celui qui s'y livre. L'enfant qui, chaque jour, pratique ces exercices gymnastiques développe en lui la puissance musculaire. Tout effort appelle dans les organes une circulation plus active, et, partant, une combustion plus parfaite des éléments nutritifs qui y pénètrent avec le sang. Sous l'influence de ces exercices, le cours de ce liquide se précipite, la peau fonctionne avec plus d'énergie, toutes les fonctions organiques sont surexcitées.

Observons ce qui se passe journellement sous nos yeux. Prenons l'enfant, par exemple ; nous verrons que lui-même nous guide et nous initie à ses besoins. Quiconque a vu sortir de classe un certain nombre d'enfants a pu être frappé d'un fait bien général : c'est le besoin de sauter et de crier. L'enfant court et crie au hasard; il obéit à un double besoin : 1° celui d'exercer ses muscles; 2° celui de faire pénétrer une plus grande quantité d'air dans sa poitrine, et de mettre en mouvement tout son appareil respiratoire. Pourquoi ne pas mettre en jeu et d'une manière utile ce besoin de dépense musculaire et nerveuse? Pourquoi ne pas chercher à harmoniser ces mouvements et ces cris, non-seulement au point de vue de la force, mais aussi au point de vue de l'adresse et de l'instruction de l'enfant? Il faudrait, en un mot, associer à l'enseignement de la gymnastique celui du chant. Il faudrait que le professeur de gymnastique appliquée à l'éducation physique fût un homme instruit; qu'il eût, comme le voulait Ling et tous les gymnastes modernes, une connaissance nette de l'anatomie et de la physiologie; qu'il comprît le but des exercices auxquels se livrent les enfants. Il faudrait qu'il connût les dispositions morbides que la gymnastique peut combattre, et, de la sorte, il deviendrait l'auxiliaire du médecin. Il faudrait, enfin, qu'il fût en mesure d'enseigner les éléments de la musique, et ainsi il développerait et fortifierait les poumons; il doterait l'esprit de l'enfant de chants poétiques et nationaux; il aiguiserait de bonne heure le sens de l'ouïe, auquel l'homme est redevable de tant d'agréables sensations.

(1) Extrait du savant rapport de M. le docteur Demarquay, publié dans le t. II des *Rapports du jury international* (Exposition universelle de 1867).

RESPIRATION.

Un homme fait en moyenne 16 à 18 inspirations par minute, et enlève chaque fois à l'atmosphère environ un demi-litre de gaz. Il introduit donc dans ses poumons

8 litres d'air par minute ou 480 par heure, c'est-à-dire plus de 11 mètres cubes par jour. L'air expiré contient, sur 100 parties en volume, 4.87 d'oxygène par minute, ou 74 litres par heure et 1776 litres par jour.

En évaluant la population du globe terrestre à un milliard, on trouverait que la quantité d'oxygène prise à l'air par tous les hommes est, en un jour, de 1 776 000 000 de mètres cubes. (¹)

L'IMMORTALITÉ.

L'homme doit croire à l'immortalité : c'est son droit, c'est un sentiment qui lui est naturel, et il peut s'appuyer sur des traditions religieuses. Mais si le philosophe veut tirer d'une légende la preuve de l'immortalité de notre âme, c'est un moyen bien faible, et de peu de portée. Pour moi, la conviction de notre immortalité sort de l'idée d'activité; car si jusqu'à ma fin j'agis sans relâche, la nature est obligée de me donner une autre forme d'existence, lorsque celle que j'ai maintenant ne pourra plus retenir mon esprit. GŒTHE.

ORIGINE DES DÉCOUVERTES DE CHLADNI.

Nous extrayons de la préface du *Traité d'acoustique* de Chladni quelques détails intéressants sur la jeunesse de cet éminent physicien, sur ses premières recherches, sur les difficultés qu'il eut à vaincre; mais ce passage nous a semblé surtout remarquable par la loyauté rare avec laquelle il y restitue à un homme moins connu et qu'il eût pu facilement laisser dans l'ombre, Lichtenberg, la première idée des découvertes qui ont fondé sa renommée :

« On a souvent demandé *par quel hasard* j'étais arrivé à faire quelques découvertes. Mais le hasard ne m'a jamais favorisé; pour obtenir des succès, il m'a fallu presque toujours employer une persévérance opiniâtre. Suivant le conseil de plusieurs personnes très-estimables, il faut que j'ajoute ici quelques traits concernant l'histoire de mes découvertes. Celles-ci étant la suite de circonstances individuelles, je crois que ces circonstances pourront aussi intéresser quelques lecteurs.

» Mon père (premier professeur en droit à Wittemberg, en Saxe, un des jurisconsultes les plus estimés de son pays, à cause de son activité, son talent et sa probité) m'avait fait donner une bonne instruction, d'abord dans la maison paternelle, et ensuite dans l'école provinciale de Grimme. Mon éducation me laissait trop peu de liberté; de sorte que si d'autres regardent leur jeunesse comme la période la plus heureuse de leur vie, je ne puis en dire autant de la mienne. Cette contrainte continuelle, qui n'aurait pas été nécessaire, parce que je n'étais pas disposé à abuser de la liberté, a produit un effet tout contraire, en m'imprimant un penchant presque irrésistible à choisir moi-même mes occupations, à voyager, à lutter contre des circonstances contraires, etc. Étant retourné à Wittemberg, il fallut, suivant la volonté de mon père, m'appliquer à la jurisprudence. Après l'avoir étudiée à Wittemberg et à Leipzig, et après avoir satisfait à ce qu'on exigeait, j'obtins à Leipzig le grade de docteur en philosophie et en droit. Le sort semblait m'avoir destiné à rester toujours à Wittemberg, et à y obtenir l'emploi de professeur en droit. Mais après la mort de mon père je quittai la jurisprudence, parce qu'elle était trop peu conforme à mes penchants, et je m'appliquai principalement à l'étude de la nature qui avait toujours été mon occupation secondaire, et cependant la plus chérie. Comme amateur de musique, dont j'avais commencé à apprendre les premiers éléments un peu tard, dans ma dix-neuvième année, je remarquai que la théorie du son était plus négligée que plusieurs autres branches de la physique, ce qui me fit naître le désir de suppléer à ce défaut, et d'être utile à cette partie de la physique par quelques découvertes. En faisant (en 1785) beaucoup d'expériences très-imparfaites, j'avais observé qu'une plaque de verre et une plaque de métal donnaient des sons différents; mais je ne trouvais nulle part des renseignements sur la nature de ces manières de vibrer. Les journaux avaient donné dans ce temps-là des notices sur un instrument de musique fait en Italie par l'abbé Mazzoulis, et consistant en des cloches auxquelles il appliquait un ou deux archets de violon, ce qui me fit concevoir l'idée de me servir d'un archet de violon pour examiner les vibrations de différents corps sonores. Lorsque j'appliquais l'archet à une plaque ronde de cuivre jaune fixée dans son milieu, elle rendait des sons différents qui, comparés entre eux, étaient égaux aux carrés de deux, trois, quatre, cinq, etc.; mais la nature des mouvements auxquels ces sons correspondaient, et les moyens de produire chacun de ces mouvements à volonté, m'étaient encore inconnus. Les expériences sur les figures électriques qui se forment sur une plaque de résine saupoudrée, découvertes et publiées par Lichtenberg (dans les Mémoires de la Société royale de Gœttingue), me firent présumer que les différents mouvements vibratoires d'une plaque sonore devraient aussi offrir des apparences différentes, si l'on répandait sur la surface un peu de sable ou une matière semblable. En me servant de ce moyen, la première figure qui se présenta à mes yeux, sur la plaque ronde dont j'ai parlé, ressemblait à une étoile à dix ou douze rayons, et le son très-aigu était, dans la série citée, celui qui convenait au carré du nombre des lignes diamétrales. Qu'on juge de mon étonnement, en voyant ce phénomène que personne n'avait encore vu! Après avoir réfléchi sur la nature de ces mouvements, je ne trouvai pas difficile de varier et de multiplier ces expériences, dont les résultats se suivirent assez rapidement. Mon premier mémoire, qui contient des recherches sur les vibrations d'une plaque carrée, d'un anneau, d'une cloche, etc., a paru à Leipzig en 1787. Les résultats des recherches que j'ai faites depuis ce temps sur les vibrations longitudinales et sur d'autres objets de l'acoustique se trouvent dans quelques journaux allemands et dans les mémoires de différentes sociétés. Enfin, après avoir fait encore plus d'expériences, et après avoir consulté davantage les recherches que d'autres avaient faites, j'ai réuni les résultats, autant qu'il m'a été possible, dans mon *Traité d'acoustique*.

» Ce fut Lichtenberg, aussi intéressant par ses idées ingénieuses que par ses travaux sur la physique, qui donna une seconde fois l'impulsion à la marche de mes idées. Etant, en 1792, à Gœttingue, je lui demandai son opinion sur la nature des météores ignés qu'on appelle *bolides*, dont les phénomènes, comme la flamme, la fumée, l'explosion, etc., étaient très-peu conformes aux phénomènes électriques, avec lesquels on les avait confondus. Il répondit que la meilleure manière d'expliquer ces phénomènes serait d'attribuer à ces météores une origine plutôt *cosmique* que *tellurique*, c'est-à-dire de supposer que c'était quelque chose d'étranger qui arrivait du dehors dans notre atmosphère, à peu près comme Sénèque avait bien expliqué la nature des comètes, qu'on a pourtant regardées, pendant beaucoup de siècles, comme des météores atmosphériques, jusqu'à ce que Dœrfel, pasteur saxon, eût montré que Sénèque avait raison. Frappé de cette assertion de Lichtenberg, j'ai consulté les ouvrages

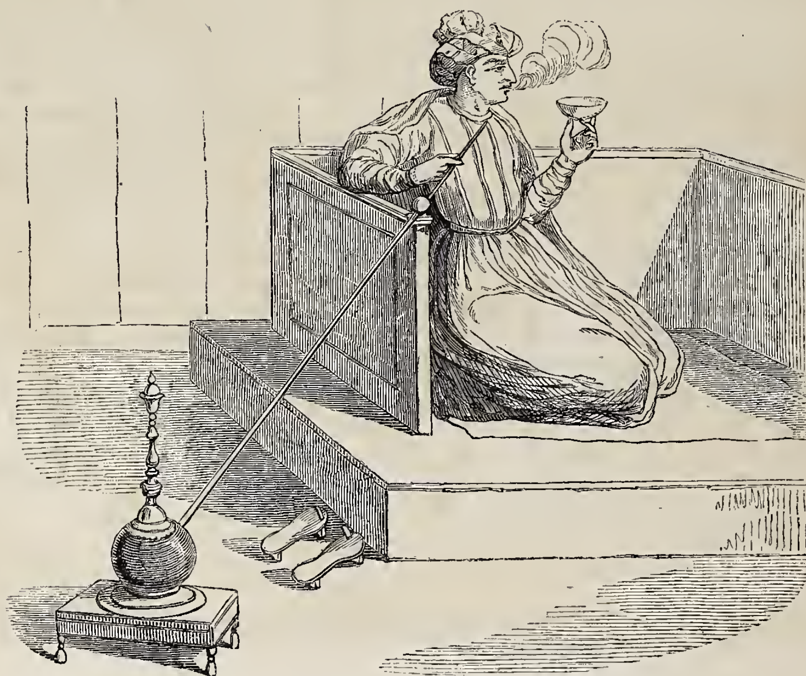
(¹) Bocquillon, *la Vie des plantes.*

et les mémoires qui contenaient des relations de semblables météores, et des pierres ou masses de fer qu'on avait vues tomber quelquefois à la suite d'un pareil météore; et enfin j'ai publié les résultats de mes recherches dans un mémoire qui a paru à Leipzig en 1794 traduction française par M. Eugène Coquebert-Mombret, dans le tome V du *Journal des mines*). J'ai démontré dans ce mémoire (avant la chute de pierres arrivée à Sienne le 14 juin 1794): 1° que les relations qu'on avait données de pierres ou de masses de fer tombées avec beaucoup de fracas, à la suite d'un météore igné, n'étaient pas des fictions ou des illusions, mais des observations d'un phénomène réel; 2° que ces masses et ces météores sont quelque chose d'étranger à notre globe et qui arrive du dehors. Au commencement, on ne fut pas d'accord avec moi; quelques critiques d'Allemagne supposèrent même que je n'avais pas avancé cela sérieusement, mais dans l'intention maligne de voir quel parti les physiciens prendraient et jusqu'à quel point la crédulité de quelques personnes pourrait aller. En France, M. Pictet fut le premier à appeler l'attention des physiciens sur ce que mon mémoire contient; mais on ne croyait pas même à la possibilité d'une chute de pierres, jusqu'à ce qu'en 1802 le mémoire de Howard, et en 1803 la chute de pierres arrivée à Laigle et constatée par M. Biot, eussent prouvé que je ne m'étais pas livré à des écarts d'imagination; ce qui, depuis ce temps, s'est constaté davantage par les météores nombreux qu'on a observés et par les recherches qu'on a faites. »

Les personnes qui voudront connaître de plus près les recherches et les découvertes de Chladni les trouveront résumées dans le *Traité d'acoustique* (Paris, 1809) dont nous venons de citer la préface, et dans le Traité sur *les Météores ignés et les masses solides qui tombent avec eux* (Vienne, 1819).

LE TRONE DES SCHAHS DE PERSE.

La Perse paraît avoir été, à toutes les époques, la patrie des monarchies fastueuses. Aujourd'hui, quoique déchue



Seigneur persan (dix-septième siècle). — D'après Chardin.

de son ancienne splendeur, elle concentre encore ses richesses autour du trône. Elle est admirablement symbolisée dans les armes des schahs, ses souverains modernes: le soleil servant d'auréole à un lion, et comme éclipsé par la tête fauve du roi des déserts.

Chardin, qui a visité la Perse en qualité d'envoyé de Louis XIV, au moment où la dynastie des sophis commençait à décliner, nous a laissé de son voyage une relation fort minutieuse, à la manière des explorateurs de son temps. Il s'étend avec complaisance sur les merveilles du palais d'Ispahan.

La salle des réceptions officielles s'élevait au milieu de la résidence royale, qui, avec ses jardins et ses bâtiments de tout genre, occupait une superficie d'une lieue et demie de tour. Cette salle, isolée dans un jardin central, se composait d'une grande galerie, au fond de laquelle s'ouvraient trois autres galeries de moindre dimension, l'une d'elles formant prolongement et occupée par le trône. Là, du haut de quatre estrades, dominant trois bassins de marbre échelonnés par étage, et où des eaux jaillissantes semblaient, par une flatterie délicate, tempérer le rayonnement de la majesté souveraine, le schah pouvait contempler la foule des sujets admis dans la galerie principale.

Les parois de l'édifice étaient revêtues de marbre blanc peint et doré jusqu'à la moitié de leur hauteur: le reste était composé de châssis à vitraux de diverses couleurs, d'où la lumière adoucie répandait ses teintes irisées sur l'ensemble de la scène.

L'estrade supérieure était longue de douze pas et large de huit. Le trône en occupait le centre sous forme d'un lit de repos carré et très-bas, recouvert d'une étoffe brodée de perles. Le monarque s'y asseyait, les jambes repliées, à la façon des Orientaux, le dos et les bras soutenus par des coussins, sous un dais dont les deux montants de face portaient, à leur sommet, chacun une grosse pomme d'or massif.

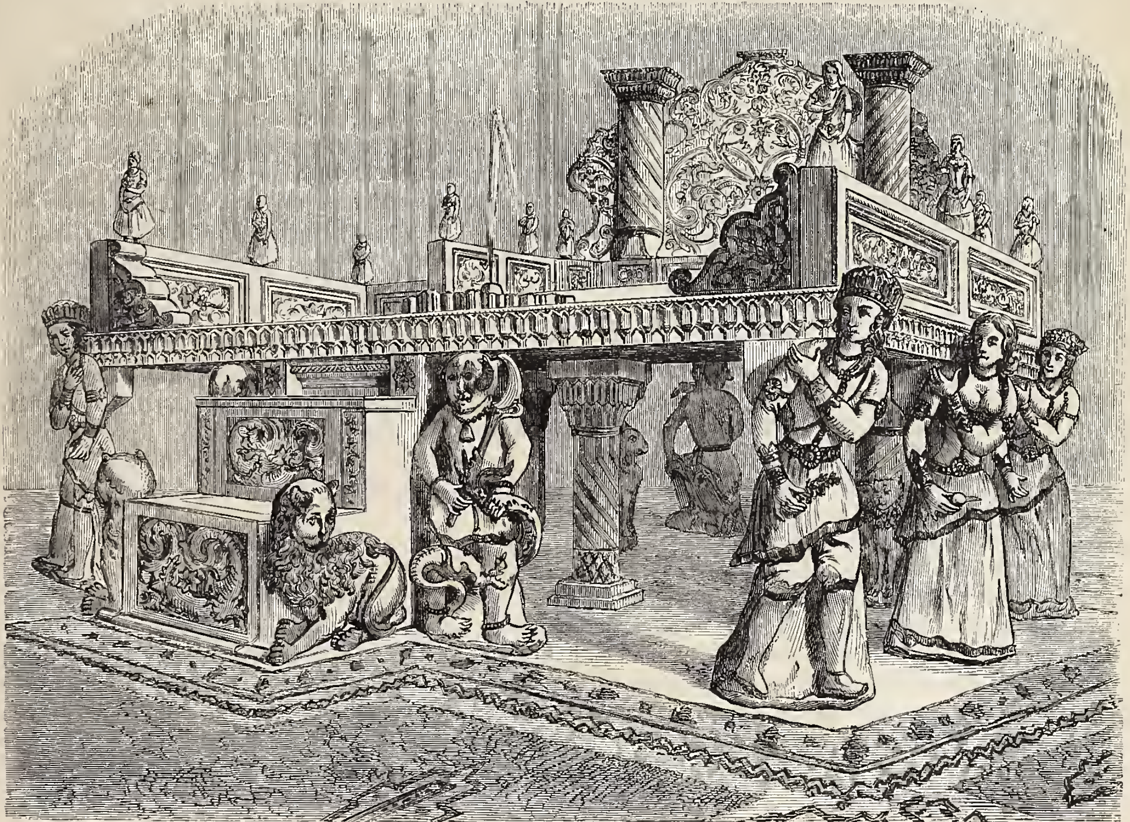
Derrière le schah se tenaient debout quatre ou cinq jeunes eunuques blancs, les plus beaux du palais. Ces

eunuques portaient les armes du prince. Quant aux dignitaires de l'État, ils étaient répartis, suivant leur rang, sur les trois estrades inférieures.

Lorsque le trône, trop exposé à Ispahan aux coups de main des usurpateurs, fut transporté à Téhéran, capitale actuelle de la Perse, on n'apporta que de légères modifications au cérémonial des réceptions ; mais en visant à une pompe un peu plus théâtrale, on se préoccupa d'isoler davantage la personne du souverain. Jaubert a vu, de nos jours, Feti-Ali-Schah siéger sur une terrasse de huit à dix pieds de hauteur, en forme de scène, au fond d'une salle ornée, comme celle du palais d'Ispahan, par des arabesques et des inscriptions en or sur un revêtement blanc.

Le parquet de l'estrade royale était recouvert d'un tapis de cachemire dont le tissu était aussi riche et aussi fin que celui des plus beaux châles de nos grandes dames d'Europe. Le trône, avec sa housse de satin blanc et ses coussins de même étoffe à broderies de perles, était supporté par plusieurs piliers de marbre et recouvert d'un dais dont les quatre colonnes étaient plaquées d'émail et d'or. La lumière alors venait du fond, mais toujours à travers des vitraux de couleur, et ruisselait sur des milliers de pierres précieuses. Elle était reflétée tout particulièrement, derrière la tête du schah, par l'image d'un soleil formée exclusivement de diamants.

Le monarque était vêtu d'une robe de soie blanche brodée de pierres fines, la plupart colorées : un collier de perles grosses comme des noisettes faisait deux fois le



Le Trône des schahs de Perse (dix-septième siècle). — Dessin de Yan' Dargent, d'après une lithographie de Jules Laurens (*Voyage de Hommaire de Hell*).

tour de son corps. Il avait des bracelets incrustés de diamants dont quelques-uns d'un prix inestimable ; sa coiffure portait une aigrette de brillants surmontée de trois plumes de héron ; enfin le ceinturon, le sabre et le poignard étaient également émaillés de pierres précieuses. Cette profusion de joyaux est un des traits caractéristiques des sociétés orientales, où l'instabilité des fortunes sollicite les princes comme les particuliers à résumer leurs richesses sous le plus petit volume possible, pour les mettre plus aisément à l'abri des rapacités publiques et privées.

LES SAINTS JEAN.

NOUVELLE.

Comme dit la vieille chanson, « J'avais une marraine », bonne personne envers tous ; elle était excellente pour moi et très-généreuse surtout le jour de sa fête. Quand revenait ce jour impatiemment attendu, je pouvais arriver chez elle avec ma bourse d'écolier mise à sec, j'étais sûr que ma marraine, charmée de mon bouquet et attendrie jusqu'aux larmes par mon compliment, ne me laisserait pas partir sans avoir amplement regarni ma bourse et bourré mes poches d'assez de friandises pour qu'il me fût permis, le lendemain, de changer en un grand gala le modeste goûter de mes camarades de classe.

Par malheur, ce beau lendemain qui faisait événement à l'école, il fallait attendre douze grands mois avant de pouvoir saluer son retour. Aussi regrettions-nous fort que ma généreuse marraine n'eût pas reçu au baptême un de ces noms qui se trouvent écrits plusieurs fois dans le calendrier. On y compte six Marie, autant de Catherine et de Marguerite ; mais on n'y rencontre qu'une seule Sylvie, encore partage-t-elle avec douze autres saints et saintes le droit d'être particulièrement honorée à la date du 3 novembre.

Par plus grand malheur encore, une année arriva où

ce fut sur la tombe de ma marraine que je dus aller déposer mon bouquet. Après cinquante ans écoulés, je sais bon gré à ma mémoire de me rappeler que mes plus vifs regrets ne s'adressèrent pas ce jour-là au vide de ma bourse et de mes poches.

Donc, j'avais perdu ma marraine : sans doute il me restait mon parrain; mais avec celui-ci point de fête. Il vivait bien loin de nous, hors d'Europe, et il y demeura si longtemps qu'à l'époque où j'entrai dans ma quinzième année, il était encore un inconnu pour moi.

Mon parrain, habile architecte, linguiste érudit, poussé vers l'Orient par le goût des voyages, avait, peu de temps après mon arrivée en ce monde, quitté la France, visité la Grèce et la Turquie, traversé l'Euphrate et le Tigre, en compagnie de quelques missionnaires qui allaient prêcher la foi catholique chez les Turcomans; puis enfin s'était fixé à Téhéran, où il avait trouvé l'occasion d'utiliser ses talents au service du souverain de la Perse, occupé alors des embellissements de sa capitale.

A si grande distance l'un de l'autre, j'avais désespéré de savoir par moi-même comment ce parrain, qui ne s'informait jamais de moi et ne nous donnait jamais de ses nouvelles, accueillait les bouquets de fête, quand un journal annonça son retour en France Quelques jours après, mes parents recevaient sa visite à Paris.

Cette visite, à laquelle je n'assistai pas, bien qu'elle eût lieu un jour de congé, ne devait pas être une bonne fortune pour moi seulement.

Une malice d'écoliers, assez grave pour mériter un châtiment exemplaire, malice à laquelle, moi troisième, j'avais pris part, m'avait fait condamner, ainsi que mes deux complices, à un mois de retenue. Et quel mois que celui-là! le plus beau pour les enfants : on touchait à Noël; ainsi nous devions être privés de la sortie durant les vacances du jour de l'an!

Instruit de ma condamnation, mon parrain, qui avait hâte, après quinze ans d'absence, de faire connaissance avec son filleul, alla bravement trouver le directeur de notre pension. La grâce qu'il réclamait en considération de son retour ne pouvait m'être accordée sans qu'il y eût apparence d'injustice pour les autres, si bien que l'éloquence du solliciteur, qui n'avait parlé que pour moi, fit lever la punition pour les autres coupables.

Lorsqu'on vint nous annoncer notre mise en liberté et qu'on nous eut permis de sortir de la salle de discipline où nous étions confinés, pour aller remercier celui à qui nous devions cette délivrance inespérée, tout enfants moqueurs que nous étions, nous ne songeâmes guère à sourire de la taille exiguë de notre libérateur, — mon parrain n avait pas cinq pieds. — La reconnaissance qu'il nous inspirait alla jusqu'à l'admiration pour sa personne; son bienfait l'élevait si haut à nos yeux qu'il nous parut grand comme saint Christophe, le géant du martyrologe.

Quand, à la rentrée en classe, mes camarades et moi nous nous retrouvâmes, notre conversation roula naturellement sur mon parrain. Son cadeau d'étrennes m'avait donné la preuve de sa générosité · aussi nous réjouîmes-nous par avance de la récompense qu'il ne manquerait pas d accorder au compliment que je devais lui adresser pour sa fête.

— Mais, me demanda-t-on, sa fête, quand arrive-t-elle?

— A la Saint-Jean.

— A quelle Saint-Jean? Il y en a au moins deux : d'abord celle du Précurseur, et puis celle de l'Evangéliste.

— Il y en a bien d'autres encore! fit observer l'un de nous.

— En ce cas, repris-je, à ma première visite à mon parrain, chez qui on me laisse aller seul quand je veux, je lui demanderai lequel des saints Jean on lui a donné pour patron.

— Et alors, m'objecta-t-on, tu lui ôteras le plaisir de la surprise.

Cette réflexion nous conduisit à tenir conseil; après débat, il fut décidé que nous consulterions le grand catalogue des saints honorés par l'Église, et qu'au risque de ne pas adresser juste, nous choisirions comme patron de notre libérateur l'un des saints Jean que l'on fête au commencement de l'année.

Ce fut par suite de cette résolution que le 27 janvier je me présentai chez mon parrain pour lui offrir mon premier bouquet de fête.

— Ces fleurs à moi? me dit-il, et à quelle occasion, mon cher filleul?

— Mais à l'occasion de votre fête, cher parrain. C'est aujourd'hui celle de saint Jean-Chrysostôme, le plus grand orateur des premiers siècles de l'Église. Or, en me souvenant que la puissance de votre parole a vaincu la sévérité de notre maître de pension, j'ai supposé que votre véritable patron était saint Jean *Bouche d'or*.

Mon compliment lui plut, mais il me laissa en doute sur la justesse de ma supposition qui lui attribuait pour patron l'Homère des orateurs. Je lui citai les autres saints Jean du mois de janvier, Jean de Ribeira (1), Jean l'Aumônier (2) et Jean de Réomay (3). Il me félicita sur mon savoir comme hagiologue, et bouquet et compliment furent si bien payés, qu'au goûter du jour suivant mes camarades estimèrent que nous étions revenus aux beaux lendemains de fête de ma marraine Sylvie.

L'incertitude où m'avait laissé mon parrain me permit d'aller, dès le 8 février, lui présenter un nouveau bouquet.

— Encore! me dit-il; tu n'as pas laissé à tes fleurs le temps de se faner.

— Je ne pouvais remettre ma visite à un autre jour, puisque c'est aujourd'hui la Saint-Jean.

— En vérité! et quelle Saint-Jean?

— La fête de saint Jean de Matha, le fondateur des Trinitaires. Si je l'ai préférablement choisi entre Jean de Parme (4) et Jean de Nicomédie (5), qui appartiennent aussi au mois de février, c'est qu'il m'a semblé que vous, qui nous avez délivrés quand nous étions prisonniers, vous deviez tenir votre nom de celui qui institua un ordre pour le rachat des captifs.

Il ne me dit encore ni oui ni non à propos de ma rencontre plus ou moins exacte touchant son patron; mais, en faveur de l'allusion que saint Jean de Matha m'avait fournie, le compliment et le bouquet furent aussi bien reçus et aussi généreusement payés que les premiers.

Mon doute subsistant, et encouragé par le bon accueil, je risquai, le 8 mars, mon troisième bouquet. Je connaissais mieux mon parrain, je lui avais vu faire largement l'aumône; il venait de m'être conté qu il avait tout dernièrement passé trois nuits pour soigner un vieux domestique, son compagnon de voyage, tombé dangereusement malade. Je trouvai sur-le-champ à quel saint du mois de mars je devais m'arrêter. Ce ne fut ni Jean le Solitaire (6), ni Jean Climaque (7) que je choisis, mais bien Jean-de-Dieu. Entre le fondateur de l'ordre de la Charité et le bon maître, garde-malade de son vieux serviteur, le rapprochement était si naturel que mon parrain me dit en souriant :

— L'éloge est peut-être un peu forcé; mais de ta part, je m'y attendais.

(1) 6 janvier. — (2) 23 janvier. — (3) 28 janvier. — (4) 20 février. (5) 24 février. — (6) 27 mars. — (7) 30 mars.

Le mois suivant, je n'eus pas l'embarras du choix. En avril, il n'est écrit qu'un seul saint du nom de Jean, à la date du 14, saint Jean surnommé *Calybite*, en mémoire de la cabane qu'il se construisit de ses mains et dans laquelle il vécut et mourut retiré. Un saint constructeur de cabanes, et mon parrain était architecte! Que ce fût ou non son patron, il ne crut pas devoir refuser mon bouquet, et il y eut encore un bon lendemain de fête pour mes camarades.

En mai, j'eus quelque peine à me décider entre Jean Damascène et Jean Porte-Latine, qu'on fête le même jour (¹), et aussi entre Jean le *Silenciaire* (²), Jean Népomucène (³), Jean de Prado (⁴) et le pape Jean Ier (⁵). Toutefois je m'arrêtai au *Silenciaire*, non que mon parrain fût sobre de paroles, mais parce que l'évêque de Colonie vécut jusqu'à l'âge de cent quatre ans, ce qui me donna le prétexte de souhaiter à mon parrain une égale longévité.

Des trois saints qu'on honore en juin : Jean de Sahagun (⁶), Jean de Matura (⁷) et Jean-Baptiste (⁸), je m'en tins nécessairement à celui qui fait allumer des feux de joie dans toute l'étendue du monde chrétien.

Après qu'il eut accepté mes fleurs et écouté mon compliment, mon parrain me dit :

— Je reconnais le mérite de ta persévérance; mais, je dois te l'avouer, tu n'as pas encore découvert lequel des saints Jean est mon patron.

Comme il ne me défendait pas de persister dans mes recherches, je continuai à le fêter, au grand contentement de mes camarades, admis à partager le bénéfice mensuel de mes erreurs.

Ainsi, au mois de juillet, passant avec respect à côté de saint Jean de Bergame (⁹), j'attendis le jour consacré à saint Jean Colombin (¹⁰) pour fleurir et complimenter de nouveau mon parrain. Je vis bien à son malicieux sourire que je me trompais encore, et qu'il me fallait chercher derechef son patron. Ce n'était pas non plus cet infatigable dispensateur de secours aux pauvres du temps d'Urbain V.

Je ne devinai pas mieux quand, le 9 août, invoquant le grand nom du bienheureux Jean de Salerne, je lui offris de nouveau mes fleurs et mes vœux. Le ton qu'il prit pour me dire : « Va toujours; ce n'est pas moi qui me lasserai le premier », et la façon dont il paya mon bouquet, n'avaient rien de décourageant; aussi me dis-je : « Puisqu'il augmente chaque fois le prix de mes fleurs, j'irai jusqu'à la fin du calendrier; on y trouve, grâce à Dieu, des saints Jean dans tous les mois. »

Septembre arrivant, je me trouvai néanmoins dans un grand embarras. J'avais à hésiter entre deux saints Jean, et ne savais, comme on dit, auquel me vouer. Le surnom de l'un, l'ordre fondé par l'autre, étaient loin de me fournir le prétexte d'une application flatteuse à l'égard de mon parrain. Je me voyais forcé d'opter entre Jean le Nain (¹¹) et Jean de Méda (¹²), fondateur de l'ordre des *Humiliés*.

Ce fut mon parrain lui-même qui mit fin à mon hésitation.

Le 14 septembre, en sortant de chez nous, où il venait de passer la soirée, il me dit :

— N'oublie pas que je compte sur ton bouquet demain matin.

Certes, je ne manquai pas au rendez-vous.

Mon bouquet offert, et comme toujours bien payé, je demandai à mon parrain :

— C'est donc saint Jean le Nain qui est votre patron?

(¹) 6 mai. — (²) 13 mai. — (³) 15 mai. — (⁴) 24 mai. — (⁵) 27 mai. (⁶) 12 juin. — (⁷) 20 juin. — (⁸) 24 juin. — (⁹) 11 juillet. — (¹⁰) 31 juillet. — (¹¹) 15 septembre. — (¹²) 26 septembre.

— En mesurant des yeux ma taille, tu as pu le croire, me répondit-il : pourtant, c'est encore une erreur; mais comme tu sais choisir justement les fleurs que j'aime, j'ai voulu te donner l'occasion de remplacer celles de la dernière Saint-Jean qui sont maintenant flétries.

Il me restait saint Jean de Capistran (¹), saint Jean de la Croix (²) et saint Jean l'Évangéliste (³), pour épuiser ma liste de mois en mois jusqu'à la fin de décembre.

Mon parrain accueillit comme par le passé mes trois bouquets et mes trois compliments, chacun à la date voulue. Quand nous en fûmes à la dernière fête des saints Jean, l'aimable homme que j'avais complimenté et fleuri douze fois dans l'année me dit :

— Il faut enfin que tu le saches, mon cher filleul; ce n'est qu'en considération de ma longue absence que je me suis plu à te laisser me fêter successivement tant de fois. Il y avait entre nous un arriéré en souffrance : tu me devais des fleurs, je t'en devais le prix. Maintenant que nous sommes quittes, quant au passé, il convient que toi et moi nous nous en tenions à l'usage ordinaire : ainsi, à l'avenir, tu ne me souhaiteras plus ma fête qu'une seule fois par an.

— C'est entendu; mais alors, cher parrain, vous voudrez bien me dire quelle Saint-Jean vous avez adoptée.

— Laquelle? Aucune, mon enfant.

— Ah! mon Dieu! fis-je tout décontenancé, est-ce que vous ne vous appelez pas Jean?

— Si fait, Jean-Marc. On m'a donné pour patron le fidèle compagnon de l'apôtre saint Paul et de Barnabé. Ne cherche pas sa fête dans le calendrier; elle se confond avec celle de mille autres martyrs dans la grande solennité de la Toussaint, par cette raison qu'on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort.

Cela dit, il ne pouvait plus y avoir pour moi ni embarras, ni doute. Il est toujours bon d'être fixé sur un point. Cependant, jusqu'à l'époque de ma sortie de pension, j'ai regretté les profitables erreurs que nous devions à l'embarras du choix entre tous les saints Jean.

LES IDÉES RELIGIEUSES.

Rien de ce qui cherche à relever l'humanité vers Dieu ne doit être rabattu par la dérision. Toutes les pensées religieuses, même quand elles avortent dans le temps, ont leur immortalité dans leur nature. LAMARTINE.

LES OS ALTÉRÉS.

Tout le monde connaît le vieux proverbe : *Qui a bu boira*. Tout le monde sait ce qu'on entend par les *serments d'ivrogne*, serments sincères, et qu'on a, paraît-il, tant de peine à tenir. La Fontaine a mis la chose en action dans la fable intitulée : *l'Ivrogne et sa femme*. L'ivrogne se croit mort et enterré; sa femme déguisée prétend qu'elle est « la cellerière du royaume de Satan. » — Je porte, dit-elle,

> à manger
> A ceux qu'enclôt la tombe noire.
> Le mari repart sans songer :
> — Tu ne leur portes point à boire?

Avec moins de finesse et d'esprit, mais avec autant de vérité, un fabliau islandais donne un tour analogue à l'expression de cette vérité morale.

« Il y avait une fois deux amis, dont l'aîné était un franc ivrogne. Il arriva que le plus jeune voulut se marier, et invita l'autre à sa noce. Avant l'époque fixée, l'ivrogne mou-

(¹) 23 octobre. — (²) 24 novembre. — (³) 27 décembre.

rut. Les cérémonies du mariage s'accomplirent à l'église même où on l'avait enterré.

» La nuit suivante, le marié rêva que son défunt ami lui venait faire visite, et, du ton le plus lamentable, lui adressait la demande suivante : — Mon vieux, rends-moi service; verse un barillet d'eau-de-vie dans mon tombeau, car mes pauvres os sont si secs, si secs, qu'ils en sont tout altérés.

» Le lendemain, dès le matin, le marié, qui ne voulait pas faire les choses à demi, vida, non pas un barillet, mais un tonneau d'eau-de-vie, dans la tombe de son ami, et ne vit plus jamais le revenant. »

MONUMENT FUNÉRAIRE

DU CARDINAL FRÉDÉRIC JAGELLON.

(Seizième siècle.)

Frédéric était le plus jeune des fils de Casimir Jagellon, roi de Pologne (1446 † 1492), et d Élisabeth d Autriche, sa femme, et frère de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, de Jean-Albert, d'Alexandre et de Sigismond Ier, qui furent successivement rois de Pologne, ainsi que du prince Casimir que ses vertus firent mettre au nombre des saints. Né en 1468, il fut élu évêque de Cracovie à l'âge de vingt ans, et devint aussi archevêque de Gnezne et cardinal en 1493. Il contribua puissamment à l'élection de ses frères, Jean-Albert en 1492, et Alexandre en 1501, et fut lieutenant général du royaume sous le règne de ce dernier. Il mourut en 1503, à l'âge de trente-cinq ans, laissant une mémoire peu digne d'un prince de l'Église.

Cependant la piété fraternelle du roi Sigismond érigea, en 1510, aux mânes du cardinal Frédéric une tombe magnifique en bronze, scellée au-dessus du pavé de la cathédrale de Cracovie, devant la balustrade du maître-autel. Sur la table supérieure du monument, on voit, fouillée en creux, l'image du cardinal, de pied en cap, encadrée dans une chapelle de style gothique. Mais le plus bel ornement de la tombe est le bas-relief en bronze qui en orne la façade du côté de l'église.



Bas-relief en bronze du monument funéraire du cardinal Frédéric Jagellon, dans la cathédrale de Cracovie. — Dessin de Féart (¹).
(1/8 de la grandeur exacte.)

Une Madone d'une noble expression, assise sur des coussins et appuyée contre un dossier soutenu par de petits anges, tient l'Enfant Jésus entre ses bras. Le cardinal-évêque est agenouillé devant elle, présenté par son glorieux prédécesseur saint Stanislas, évêque de Cracovie et martyr († 1079). Saint Stanislas est toujours accompagné de Piotrovine, le mort miraculeusement ressuscité par lui. Au-dessus, on lit l'inscription tumulaire suivante :

« L'an 1510 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, Sigismond, roi de Pologne, consacra ce monument de sa piété à son frère chéri, le cardinal Frédéric, fils de Casimir, qui mourut le 14 mars de l'an 1503, à l'âge de trente-cinq ans. » (¹)

Nous ignorons malheureusement le nom de l'artiste distingué auquel on doit ce beau monument. Les Allemands ont jugé l'artiste inconnu digne de leur appartenir. C'est là, du moins, l'opinion de Fr. Faber, auteur d'un Dictionnaire des beaux-arts (*Conversation's-Lexicon für bildende Kunst*, IV, p. 516-517; V, p. 54), qui, émerveillé de la perfection de ce bas-relief, en attribue l'ouvrage au célèbre sculpteur Pierre Vischer. Nous rapportons cette opinion, qui n'a peut-être pas le moindre fondement, en reconnaissant, en effet, que les ouvrages du célèbre artiste de Nuremberg n'ont plus rien de la roideur du style allemand du commencement du seizième siècle, et sont tout imprégnés du goût italien de la renaissance. Ce goût, que l'on admire dans le monument du cardinal Frédéric Jagellon, était fort en honneur à la cour de Pologne dès ce temps-là.

(¹) « Hoc opus Federico cardinali Casimiri filio, qui quinque et » triginta annis exactis. M.D.III. Marcii XIV obiit, fratri carissimo » divus Sigismundus rex Poloniæ pientissimus posuit, ab Incarnatione » Domini M.D.X. »

(¹) Cette gravure reproduit une planche du bel ouvrage intitulé *Monuments du moyen âge et de la renaissance dans l'ancienne Pologne*. — Voy. p. 56, note 2.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE TRAINEAU.



Le Traîneau. — Composition et dessin de Mouilleron.

— Tu vas nous pousser, Jacques? je t'en prie! Nous serons si contentes! disaient Louise et Marie à leur frère, en s'installant dans leur petit traîneau sur la surface gelée du lac.

— Moi vous pousser? Merci, c'est amusant!... Il faut que je patine.

Jacques s'élance, court, vole; puis tout à coup perd l'équilibre, et le voilà par terre.

— Si vous voulez, nous vous pousserons nous deux, dirent Jeanne et le petit Paul, qui avaient entendu le refus de Jacques.

Et, se plaçant derrière le traîneau, s'appuyant et pressant sur le dossier, les deux enfants glissèrent tout le jour sur le lac, moins vite que Jacques, mais sans accident, heureux du plaisir qu'ils goûtaient et de celui qu'ils procuraient à leurs amies.

On dit que le devoir est un joug; je croirais plutôt qu'il est un soutien.

UNE VISITE CHEZ UN GOUVERNEUR MUSULMAN
(AFRIQUE ORIENTALE). (¹)

A mon passage à Adwa (²), lorsque j'allai à la rencontre de mon frère (³), un botaniste allemand arrivant de Moussawa (⁴) me conseilla de n'y goûter à quoi que ce fût chez le gouverneur Aïdine-Aga, qui venait d'essayer, croyait-il, de l'empoisonner afin de n'avoir pas à lui rembourser un mandat de deux cents talari. Il ne devait la vie, ajoutait-il, qu'à des contre-poisons actifs pris sur-le-champ; et, après trois semaines de souffrances, il venait d'adresser au consul général d'Autriche, au Caire, une plainte en forme.

Je n'attachai que peu d'importance à cet avis.

Quelques heures après mon arrivée à Moussawa, mon frère y débarqua. En nous rendant, dans la soirée, au divan du gouverneur, il m'apprit qu'on disait au Caire qu'Aïdine avait tenté d'empoisonner un Européen; que le vice-roi faisait instruire l'affaire, et qu'il avait promis au consul d'Autriche de faire décapiter l'aga si seulement deux témoins dignes de foi déposaient contre lui. Je communiquai à mon frère l'avis concordant donné par le botaniste, lorsque nous entrâmes dans le divan. L'aga, nous accueillant avec son affabilité ordinaire, nous fit présenter à chacun un sorbet, et en attendant, selon l'usage, qu'on lui remît le sien, nous échangeâmes, mon frère et moi, un coup d'œil interrogateur; car nous avions oublié de concerter notre conduite, et Aïdine avait bien plus de deux cents talari à gagner à notre mort. D'un seul trait nous vidâmes nos coupes, quoique, d'après l'étiquette, nous eussions pu n'en goûter que du bout des lèvres; le regard d'Aïdine nous avait semblé trop honnête pour abriter une trahison.

En effet, peu après, le hasard nous donna l'explication probable de l'alarme du naturaliste. Les habitants de la terre apportent chaque matin à Moussawa des denrées de consommation journalière, entre autres beaucoup de lait de chamelle ou de chèvre, qui à l'époque de certaines herbes leur emprunte des principes tels, que la plupart des indigènes cessent pour un temps de le prendre pour nourriture et ne l'emploient plus que comme purgatif. Le botaniste allemand ignorait ce détail d'hygiène locale; il avait reçu l'hospitalité chez le gouverneur, et s'était fait servir, un matin, du café au lait dont les conséquences l'avaient épouvanté au point de lui faire croire à un empoisonnement. Aïdine fut tellement troublé par l'accusation que, sans penser même à ces circonstances, il se contenta de faire agir ses amis au Caire. Heureusement pour lui, l'accusation tomba faute de preuves.

Nos rapports avec Aïdine-Aga étaient devenus de plus en plus intimes. Il nous dit un jour, dans un moment d'épanchement :

— Je vous parle là de choses dont je ne parle à personne; mais, par le Prophète, je vous tiens en grande affection, et les confidences que je vous fais vous serviront de gages pour le jour où nous nous retrouverons dans un monde meilleur. Je me figure que le paradis est au sommet d'une montagne de lumière; bien des sentiers en sillonnent les abords; Allah, sans doute, permettra que tous aboutissent à la cime. Nos ulémas ne disent point ainsi, non plus que les docteurs de votre loi; mais j'aime à garder cette croyance. Je ne suis qu'un soldat de fortune; un bon maître (qu'Allah et le Prophète le glorifient!) m'a fait ce que je suis. Presque enfant, j'ai quitté mon pays et ma religion; car j'étais né chrétien, et voici que lorsque ma moustache grisonne, c'est de la main de deux frères chrétiens que je reçois le plus grand bienfait qu'on puisse recevoir des hommes.

Puis il nous raconta l'histoire suivante.

LE SERPENT.
APOLOGUE.

Il y avait dans une ville d'Asie un riche marchand, exact observateur des lois du Livre. Allah et le Prophète le protégeaient en tout. Sa prospérité était sans pareille; chaque caravane lui ramenait des serviteurs rapportant des marchandises de toutes les parties de la terre où ils allaient commercer pour son compte; ses troupeaux ne se comptaient que par mille; son harem était égayé par de nombreux enfants, grandissant sous les yeux de mères toujours belles. Le pacha de sa province se tenait pour honoré par ses visites et se levait pour le recevoir. La ville respectait ses moindres volontés; les pauvres l'appelaient le Généreux, les ulémas de toutes les mosquées l'appelaient le Magnifique; kadis et muftis écoutaient ses conseils; et, dans toutes les villes, les poëtes chantaient sa louange. Il ne se promenait que dans ses vastes jardins. Il avait des fleurs en toute saison, des sources abondantes, beaucoup d'ombre, et il était toujours en santé : on le nommait Hadji-Marzawane. Assis un jour dans son divan, il songeait, lorsqu'un serpent parut, en criant :

— Protection, protection, au nom d'Allah!

— Au nom d'Allah et du Prophète, je te donne ma protection, dit Marzawane; mais d'où es-tu? qui es-tu?

— Je suis poursuivi par les soldats de Sa Hautesse; ils vont arriver. Cache-moi.

Marzawane lui dit de se blottir derrière les coussins de son divan.

— Non, dit le serpent, on m'a vu entrer ici, et fussé-je enroulé dans les cheveux de ta favorite, mes ennemis m'y découvriraient. Écoute, les voilà qui approchent. Si tu ne veux offenser Allah et son Prophète, tu n'as qu'un moyen : ouvre ta bouche, que je me cache dans ta poitrine.

Marzawane recula d'horreur; mais la voix des soldats montait de plus en plus.

— Soit, dit-il, puisque tu es venu au nom du Miséricordieux.

Le serpent disparaissait dans la gorge de son hôte, lorsque les poursuivants entrèrent en criant :

— Où est le traître? Malheur à ceux qui couvrent l'ennemi du sultan!

Marzawane leur dit que l'ennemi du padichah était le sien; que sa maison était vaste; qu'on pouvait s'y introduire inaperçu, et qu'ils n'avaient qu'à la visiter en tous sens.

Les soldats fouillèrent partout; ils exigèrent même de pénétrer dans le harem interdit, et c'est à peine s'ils respectèrent les voiles des femmes. Atterrés d'avoir humilié ainsi sans profit cet homme puissant, ils se jetèrent à ses pieds, baisèrent le pan de son caftan en lui demandant grâce, et ils se retirèrent pénétrés de sa générosité.

Marzawane dit alors au serpent :

— Sois sans crainte désormais. Sors; tu gênes les battements de mon cœur.

Mais du fond de cette poitrine de juste, le serpent répondit :

— Il me faut une bouchée de ton cœur ou de ton poumon; choisis. Je ne sortirai qu'à ce prix.

(¹) Ce récit est extrait d'une des relations de voyages les plus remarquables et les plus instructives qui aient paru en ce temps : *Douze ans dans la haute Éthiopie* (Abyssinie), par Arnauld d'Abbadie, membre de l'Académie des sciences.

(²) Dans le Tigré ou Tégraie (Abyssinie).

(³) Antoine d'Abbadie, savant géographe.

(⁴) On écrit plus ordinairement *Massouah*, petite île de la mer Rouge, près du rivage de l'Abyssinie.

Et comme Marzawane lui reprochait son ingratitude :

— Homme naïf, dit le maudit, puis-je contrevenir à ma nature? Serpent je suis, en serpent je dois agir. C'est encore beaucoup que je te donne le choix.

— *Amen!* dit Marzawane ; tu auras le meilleur morceau de ma chair. Accorde-moi seulement, comme grâce dernière, de me laisser disposer les choses de façon à donner à ma mort l'apparence d'un accident, afin qu'on ne dise point qu'après avoir accordé sa protection au nom d'Allah et du Prophète, Marzawane mourut sous la dent de son protégé. Les hommes s'autoriseraient peut-être d'une telle fin pour refuser à tort l'hospitalité.

Et Marzawane ordonna à un esclave d'étendre au pied d'un arbre son tapis de prières, d'approcher l'eau pour les ablutions préparatoires; puis il alla regarder son dernier né, et, frissonnant à la pensée de le quitter pour toujours, il se rendit au jardin, renvoya ses serviteurs, fit ses ablutions, prit congé de son corps par une prière, et, s'étant assis à l'ombre, son chapelet à la main, il dit à l'ingrat :

— Fais ce qui doit être.

Aussitôt, un jeune homme resplendissant de beauté lui apparut, et lui dit :

— Confirme ta foi. Prononce par trois fois le nom d'Allah, détache une feuille de cet arbre, pose-la sur ta bouche, et tu seras sauvé.

— Qui es-tu donc? dit Marzawane.

— Le Prophète m'envoie pour dissiper ta peine ; je suis l'ange de l'hospitalité.

Et le céleste messager disparut.

Marzawane ne douta pas; et à peine la feuille consacrée touchait-elle ses lèvres, que sa poitrine, se soulevant, rejeta le serpent noirci et calciné par la justice divine. Le génie du mal succombait devant la foi d'un véritable croyant.

Comprenez bien cette histoire, nous dit Aïdine. Votre conduite envers moi me l'a souvent rappelée. J'ai abrité sous mon toit un Européen ; en récompense, il voulut mordre à mon honneur, et cette pensée oppressait ma poitrine, lorsque toi, Mikaël, tu es venu de Tegraïe, où l'insensé calomniateur a dû te mettre en garde contre moi. Et toi, dit-il en s'adressant à mon frère, tu es venu du Caire, où j'étais accusé de la même infamie. Vous êtes arrivés ici le même jour des deux extrémités du monde, et Allah vous avait à peine réunis que vous étiez dans ce divan pour partager votre bonheur avec moi. En recevant ce sorbet, vos yeux ont trahi la simultanéité de vos pensées; mon cœur se brisait; mais vous avez vidé jusqu'à la dernière goutte ma coupe un instant soupçonnée. J'avais lu dans vos yeux comme je l'eusse fait dans mon Coran, et soudain mon chagrin était sorti de moi. Allah n'envoie plus ses anges sur la terre, il les remplace par des hommes de bien.

LE DESSIN D'APRÈS NATURE.

Suite. — Voy. t. XXXVI, 1868, p. 182.

Après avoir exposé les principes généraux, et montré comment on parvient à *lire* d'abord, à *écrire* ensuite la nature, nous croyons utile, pour faciliter cette interprétation, d'ajouter quelques exemples à ceux que nous avons déjà donnés.

Nous avons montré précédemment qu'une vache, par exemple, lorsqu'elle est vue simplement de profil, peut être contenue, corps et jambes, dans deux rectangles superposés; si, au lieu de se présenter de profil, l'animal est vu de dos ou de face, la difficulté d'*interprétation* et de *reproduction* s'accroît des difficultés de la mise en perspective.

Les enfants qui charbonnent sur les murs et griffonnent sur leurs cahiers bornent généralement leur ambition à l'exécution des profils; si, plus téméraires, ils rêvent l'exécution d'un bonhomme vu de face, ils sentent instinctivement une difficulté nouvelle, et, faute des notions bien simples qui les aideraient à la résoudre, ils se tirent naïvement d'affaire en posant les deux yeux de face, le nez de profil, et en projetant symétriquement les membres à droite et à gauche. L'art des enfants, celui des peuples primitifs, ne connaît guère que le profil et la silhouette. Faisons donc un pas de plus.

Mettre une vache en perspective n'est pas une petite affaire, si l'on a la prétention et la maladresse de suivre les lignes en détail; il y a cent à parier contre un que la moindre erreur de détail, la moindre déviation, détruira les proportions et toutes les relations des membres entre eux. Il arrivera au dessinateur inexpérimenté ce qui arrivait aux navigateurs et aux géographes de l'antiquité. Faute de moyens suffisants pour déterminer sûrement la situation relative des diverses contrées, ils en étaient réduits à suivre les côtes, dont ils donnaient assez exactement la configuration, sauf certains allongements qui faisaient, par exemple, remonter l'Espagne dans le voisinage de l'Irlande. Tacite, en effet, dit quelque part que si les Irlandais ont les cheveux bruns et frisés, cela tient au voisinage de l'Espagne et à la facilité des communications.

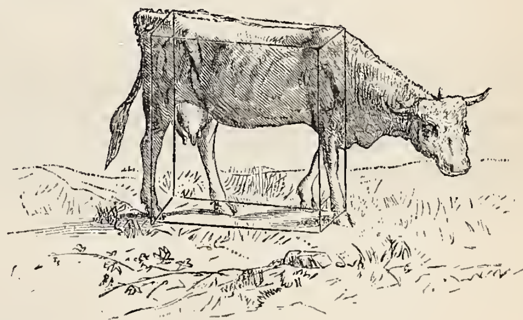


Fig. 1.



Fig. 2.

La géographie moderne a ses procédés mathématiques; le dessin a les siens, comme nous l'avons déjà montré. Pour mettre votre vache en perspective, recourez donc au procédé géométrique. Tout quadrupède vu de dos ou de face peut être, par l'imagination, renfermé dans un prisme quadrangulaire. Or, rien de plus facile à mettre en perspective, dans toutes les situations possibles, que cette simple figure géométrique. Le prisme une fois établi, la pose générale de l'animal est donnée; il n'y a plus qu'à construire la charpente, à l'aide des données

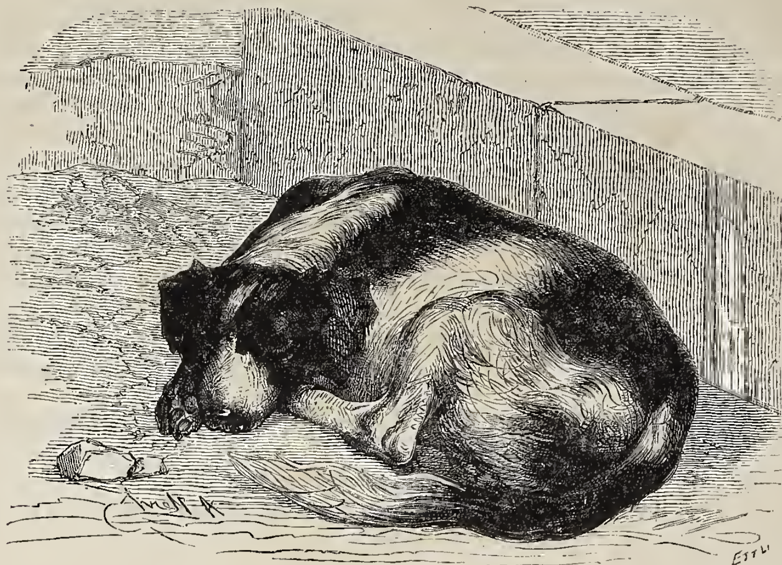


Fig. 3

ostéologiques, pour que les contours soient ressentis et expressifs. Nous donnerons pour exemple deux vaches vues l'une de face, l'autre de dos (fig. 1 et 2). Ne considérez que les prismes qui les circonscrivent; ils indiquent si nettement la pose de la bête, que vous la devinez d'avance: la vache qui vous tourne le dos, cessant un instant de paître, regarde vaguement à l'horizon; l'autre, qui vous fait face, vous accueille avec cette défiance stupide des animaux nourris aux champs, et que la forme humaine effraye et trouble sans qu'on sache bien pourquoi.



Fig. 4.

On peut varier à volonté, et le plus facilement du monde, la position d'un prisme, et par conséquent celle d'un animal. Tous les animaux dont la colonne vertébrale est rigide, comme le cheval, l'âne, l'éléphant, le chameau, etc., peuvent se construire d'après les données que nous venons d'établir.

S'il s'agit, au contraire, d'animaux dont la colonne vertébrale est d'une grande souplesse, comme le chat, le chien, le caractère général des lignes peut changer complétement, surtout dans l'attitude du repos et du sommeil. Le chat qui fait *ronron* au soleil ou au coin de la cheminée, qui rentre sa tête dans ses épaules, qui replie mollement sous son estomac ses pattes, j'allais dire ses poignets, qui ramène la queue comme une personne soigneuse qui ne veut rien laisser traîner, présente à l'œil l'apparence générale d'une sorte de boule; toute la ligne de contour peut être facilement ramenée à une circonférence de cercle. Tracez d'abord la circonférence: viendront

ensuite les détails et les saillies expressives que donne l'ossature. La même espèce de ligne circonscrit un chien fatigué ou paresseux, comme on le voit par l'exemple des figures 3 et 4.

Lorsque, au lieu d'être roulés en boule, ces animaux sont debout, leur pose et leur forme se déterminent comme pour les animaux dont la colonne vertébrale est rigide.

Voici, par exemple, un chat qui, soit terreur, soit surprise, soit simple fantaisie, s'avance le dos bombé. Comme il se présente de profil, un coup d'œil suffit pour nous montrer que sa forme peut être comprise dans un simple rectangle. Dessinez en quatre coups de crayon le rectangle, et vous tenez votre chat. Il peut bouger tant qu'il voudra, et changer par pure malice la courbe de son dos, vous le tenez bien, et quatre autres coups de crayon le fixeront définitivement (fig. 5).

Mais Minet a fini de s'étirer, de bâiller et de faire le gros dos, quelque bruit suspect attire son attention; ou



Fig. 5.

bien il médite une simple promenade, ou bien il minute quelque expédition contre les souris ou contre le garde-manger; lentement, prudemment, il avance une patte, puis une autre : il n'est plus pour nous de profil, il se projette en perspective; le rectangle ne suffira plus pour le circonscrire; vite traçons un prisme quadrangulaire en perspective, dans la direction même que vient de prendre notre modèle. Le prisme tracé, Minet y est captif, sur le



Fig. 6.

papier s'entend, et c'est tout ce qu'il nous faut. Aidés de notre anatomie fort élémentaire, nous fixons sans difficulté cette forme mobile et fugitive (fig. 6).

La suite à une prochaine livraison.

LE VIEUX JOUEUR D'ORGUE.

NOUVELLE.

C'est à Lille, il y a bien vingt-cinq ans, que je l'ai connu. Je passais, en hâtant le pas, dans une des rues où débouchent les *courettes*, ces affreuses petites ruelles où s'entasse la chétive population des ateliers, lorsque j'entendis sortir du fond de l'une d'elles un chant suave et pur, tout nouveau alors, la *Rêverie du soir*, de Félicien David. Je m'arrêtai tout étonné : les orgues de Barbarie ne colportent pas habituellement de pareilles mélodies, et c'était bien pourtant un orgue de Barbarie que j'entendais. Même, il me semblait que l'artiste tournait sa manivelle avec des intentions. Bref, j'entrai dans la ruelle.

Les maisons, vieilles, lézardées, irrégulières, avaient cette laideur qui fait si bon effet en peinture. Un ruisseau

fétide coupait en deux dans sa longueur l'étroite ruelle, si étroite que les habitants des maisons n'avaient eu aucune peine à tendre d'une fenêtre à l'autre les ficelles où pendaient des loques indescriptibles qui cachaient le peu de jour que le ciel eût pu y verser. J'avais déjà passé par là, et j'avais remarqué quel silence morne y régnait pendant le jour : pas un chant, pas une parole, rien que le tic-tac régulier et monotone des métiers qu'emploient les ouvriers à domicile. Car tout ce qui est actif et valide, hommes, femmes, enfants, passe le jour aux ateliers; ceux-là seuls restent qui sont impotents, qui ne peuvent se transporter aux fabriques, et qui gagnent quelques sous en faisant manœuvrer chez eux un petit métier à bras. Ce jour-là, pourtant, une animation inusitée régnait dans la *courette*. Les petits enfants déguenillés étaient sortis en foule des maisons, et se pressaient autour du musicien; les métiers se taisaient pour l'écouter, et des visages amaigris, qu'éclairait un faible sourire, se penchaient aux fenêtres.

Quand l'air fut fini, le joueur d'orgue passa autour de son cou la bandoulière de son instrument, fit un brusque mouvement d'épaules pour le recharger sur son dos, et redescendit lentement la ruelle. Il ne demandait rien à ses auditeurs; mais de chaque maison des mains sortaient chargées des humbles offrandes du pauvre : un morceau de pain, un fruit, un sou, quelquefois un centime, ou bien une portion prélevée sur le repas de la famille. Il souriait, disait merci avec un air de connaissance, et les petits enfants criaient : « Bonsoir, père André! A demain, père André ! »

En passant devant une des dernières maisons de la ruelle, il baissa la tête avec tristesse, et regarda furtivement une fenêtre du rez-de-chaussée, faite à guillotine, et sur laquelle se voyait un pot de basilic. La fenêtre s'ouvrit, et une vieille femme à la tête branlante, qui portait en signe de deuil un pauvre fichu noir sur ses vêtements rapiécés de toutes les couleurs, lui tendit un morceau de gâteau enveloppé dans un papier. L'homme s'arrêta et la regarda sans prendre ce qu'elle lui offrait.

— C'est de la part de la petite, dit la vieille femme. C'est son dernier gâteau... c'est elle qui a dit de le mettre à part pour vous... Voulez-vous me jouer *son* air, dites? Peut-être que sa petite âme reviendra pour l'entendre.

L'homme essuya du revers de sa manche une larme qui coulait sur sa joue, et, se déchargeant de son instrument, il le déposa sur une borne et se mit à jouer. Ce qu'il joua, c'était un air bien naïf, bien simple, bien connu, — je ne sais pas pourquoi il m'a toujours donné envie de pleurer. Cette fois-là surtout, j'eus besoin de me mordre les lèvres pour retenir mes larmes quand arriva le refrain :

Adieu !
A la grâce de Dieu !

Je regardai le musicien. Vieux, on le voyait mieux maintenant qu'il avait quitté le chapeau de paille qui cachait son crâne chauve entouré d'une couronne de cheveux blancs; pauvre, ses vêtements le disaient assez; de tournure et de traits communs, il avait pourtant une beauté, l'expression. Il y a des moments où l'âme se fait pour ainsi dire visible à travers l'enveloppe la plus vulgaire, et il me semblait que je voyais l'âme de mon joueur d'orgue briller sur son visage, et que je comprenais tous les sentiments qu'il voulait exprimer dans son chant. Il y avait, dans la façon dont il tournait la poignée de son orgue, de la tristesse, de la pitié, du regret, et puis je ne sais quelle extase d'espérance céleste. La vieille sanglotait, les deux mains appuyées sur le rebord de la fenêtre.

Quand l'homme eut fini, elle lui tendit de nouveau le morceau de gâteau, qu'il mit soigneusement dans sa poche, au lieu de l'envoyer rejoindre dans son bissac les autres provisions qu'il avait reçues.

— Merci, merci, dit-elle. Vous me le jouerez encore, n'est-ce pas?

— Tous les jours, la bonne mère, tous les jours, — jusqu'à ce que nous allions la retrouver.

Il indiqua le ciel du doigt, remit son chapeau, reprit son instrument et partit.

J'étais tout à l'entrée de la ruelle, je me rangeai pour le laisser passer. Je ne sais pas comment cela se fit, mais en lui glissant dans la main ma petite pièce de monnaie, je lui ôtai bien respectueusement mon chapeau, tout comme s'il eût été pair de France, — il y avait des pairs de France dans ce temps-là. — Il me regarda d'un air étonné; mais il vit apparemment dans mes yeux que je n'avais point du tout l'intention de me moquer de lui, car il me salua à son tour en relevant la tête comme un homme qui se réjouit de se sentir apprécié. J'allais le suivre à petits pas, lorsque je me rappelai fort à propos que j'étais très-pressé, une demi-heure auparavant, lorsque je m'étais arrêté pour l'entendre.

Mais le lendemain, à la même heure, je ne manquai pas de passer dans la rue***, et j'écoutai le joueur d'orgue d'un peu loin pour ne pas grouper autour de moi le public du concert en plein vent. Je fus étonné du choix des airs : point de refrains de cabaret, point de ces chansons qui se braillent au lieu de se chanter; quelques airs de danse, gais et gracieux, pour les petits enfants qui se prenaient par les mains en formant des rondes; quelques beaux chants religieux, quelques marches guerrières ou patriotiques, et puis des phrases détachées d'œuvres célèbres ou inconnues, mais toutes belles, puissantes, sereines, faites pour porter dans l'âme la paix, le courage ou l'espoir. En s'en allant, le musicien s'arrêta encore à la dernière maison de la *courette*, et joua la *Grâce de Dieu*, que la vieille femme écouta tristement.

Je revins les jours suivants, tant et si bien que le joueur d'orgue et moi nous fûmes bientôt deux connaissances. Nous ne nous étions jamais parlé, c'est vrai; mais nous échangions un salut toutes les vingt-quatre heures, et j'affirme que nous nous connaissions mieux que beaucoup de gens qui échangent depuis dix ans des paroles banales dans un salon. Cela aurait pu durer longtemps, si un jour le joueur d'orgue n'avait pas passé tout droit devant la fenêtre à guillotine ornée d'un pot de basilic. Mon cœur se serra, et quand le vieux fut sorti de la *courette*, je m'approchai et lui dis :

— Vous ne jouez donc pas la *Grâce de Dieu* aujourd'hui?

— Non, Monsieur. Il n'y a plus personne pour l'écouter. La pauvre grand'mère est allée rejoindre l'enfant, et le bon Dieu leur fera entendre de la musique plus belle que la mienne. Oh! oui, elle doit être bien belle! ajouta-t-il en remuant la tête et en se parlant à lui-même.

— La vôtre est belle aussi, lui dis-je. Jamais je n'ai entendu jouer de votre instrument comme vous en jouez; et puis j'ai remarqué le choix de vos airs : ils sont tous beaux, et c'est rare, car les fabricants en mettent de toutes les espèces, et.....

Il m'interrompit avec un petit haussement d'épaules.

— Les fabricants, Monsieur ! me dit-il avec un sourire un peu dédaigneux. Oh ! les fabricants n'y sont pour rien; ils font ce qu'on leur dit, quand on les paye, et voilà !

Ce mépris d'artiste pour les hommes d'argent me donna envie de poursuivre mon voyage de découvertes dans l'esprit de mon musicien. Je repris :

— Alors, qui est-ce donc qui a payé le fabricant pour pointer sur votre instrument les airs que vous jouez?

— C'est moi, Monsieur! moi seul, ajouta-t-il en se redressant fièrement. Mon instrument est très-bon, d'abord; et puis, quand j'entends un air qui me plaît, je demande son nom, et je vais le faire pointer sur mon orgue. C'est de cette façon-là que j'ai de plus beaux airs que tous mes confrères, qui achètent un orgue comme on le leur vend, et qui ne s'occupent pas des airs qu'ils jouent. Et puis, voyez-vous, Monsieur, on croit qu'il n'y a qu'à tourner la manivelle pour que ça marche; c'est vrai si l'on veut, mais il y a encore manière de la tourner, et j'ai bien remarqué qu'il ne faut pas s'y prendre pour les airs tristes comme pour les airs gais. Il y a beaucoup de gens qui n'ont jamais pensé à cela, et c'est pourquoi leur orgue a l'air d'un tournebroche, et ceux qui s'y connaissent se bouchent les oreilles en passant auprès d'eux. Moi, cela me met en colère, et je pense que si les orgues avaient une âme, ils seraient bien malheureux d'appartenir à de pareils manœuvres. Car c'est un bel instrument, Monsieur, quand on sait s'en servir!

— Vous me le faites bien voir, et je vous assure que je m'arrête avec le plus grand plaisir pour vous écouter. Mais pourquoi n'allez-vous pas dans les quartiers riches? Je connais beaucoup de beaux balcons où jouent le soir des enfants qui seraient contents d'entendre vos airs, et qui payeraient votre musique ce qu'elle vaut; au lieu que de ce côté-ci de la ville vous ne devez pas récolter grand'chose.

Le joueur d'orgue redressa la tête.

— Je récolte assez pour vivre, Monsieur; c'est tout ce qu'il me faut. Je suis vieux; je ne resterai plus guère en ce monde, et comme je n'ai point d'enfants, je n'ai pas besoin de faire des économies : pourvu que je puisse de temps en temps faire ajouter à mon orgue un air qui me plaît, je suis content. J'ai joué autrefois dans les beaux quartiers, quand j'étais jeune; je sais ce qu'on peut y gagner, et je trouve que je gagne davantage dans les *courettes*. L'argent n'est pas tout en ce monde, Monsieur, et la satisfaction le vaut bien. Enfin, j'ai mes idées là-dessus.

Je ne comprenais pas tout, mais je pressentais que cet homme était un profond philosophe, et j'avais grande envie de le faire parler.

— Eh bien, lui dis-je en m'asseyant sur la pente gazonnée des fortifications où nous venions d'arriver tout en causant, racontez-moi vos idées là-dessus, puisque voilà un endroit fait exprès pour s'y reposer.

Pendant qu'il mettait à terre son fardeau, j'avisai à quelque distance une petite auberge. Je fis un signe à la servante fraîche et dodue qui se tenait debout à la porte, les poings sur les hanches, et un instant après un pot de bière mousseuse était devant nous.

La suite à une prochaine livraison.

SYMPATHIE DES OISEAUX POUR CERTAINS ANIMAUX UTILISÉE COMME MOYEN DE CHASSE.

Les perdrix, selon le dire des auteurs antiques qui se sont occupés d'oisellerie, aiment beaucoup les cerfs. Le chasseur, s'il faut en croire les mêmes auteurs, mettait à profit cette disposition pour les prendre. Il se couvrait d'une peau de cerf, avec la tête et les cornes, et s'avançait lentement au milieu du champ où se trouvaient les perdrix. Celles-ci s'approchaient sans crainte, et ne voulaient plus s'en aller. Alors le chasseur s'en emparait soit au moyen de lacets, soit au moyen de filets garnis de plomb qu'il leur jetait.

Les outardes étaient prises par un procédé analogue. L'outarde aime les chevaux comme la perdrix aime les cerfs. Au moyen d'un cheval qu'on faisait marcher dans le voisinage d'un étang ou d'un fleuve, on les attirait à l'ouverture d'une enceinte de filets par où sortait le cheval. Quant aux outardes, elles étaient prises dans d'autres filets tendus exprès à cette ouverture.

LES FEMMES MORESQUES.

Rien n'égale la surprise d'un Européen lorsque, au détour d'une des rues sombres, étroites et tortueuses de la ville d'Alger, il se trouve pour la première fois face à face avec une femme moresque. Au lieu de ces gracieuses et souples odalisques orientales dont la description seule avait enflammé son imagination, il n'aperçoit qu'une masse blanche informe, qui se meut lentement, et ne laisserait guère soupçonner la vie si des yeux généralement noirs, et fort beaux, ne brillaient pas d'un éclat très-vif dans le faible espace ménagé entre le voile et le mouchoir qui cache la partie inférieure du visage. Il faut une très-grande habitude pour deviner, à travers cet amas d'étoffes sous lesquelles la jalousie des maris algériens a imaginé de dérober les femmes aux regards, l'âge et le degré de beauté.

Si les femmes moresques, vues hors de leur demeure, sont lourdement vêtues et impénétrables aux regards, en revanche, le costume qu'elles portent chez elles est très-gracieux : il se compose d'une chemise d'étoffe transparente et d'une large culotte retenue par un long cordon renfermé dans une coulisse. Les femmes riches et même celles de la moyenne classe ont un négligé d'une plus grande recherche, et dont les complications sont assez nombreuses : d'abord, elles n'ont jamais la tête nue; et la coiffure des jeunes filles est généralement une petite calotte en velours, qui ne couvre que le sommet de la tête et s'attache sous le menton, à l'aide d'une bride étroite. Souvent des sequins percés et fixés en cercles concentriques y sont parsemés, et donnent par leur nombre une idée de la richesse des parents ou plutôt de leur orgueil, car on voit des gens de médiocre condition se permettre ce genre de luxe. Les cheveux, tressés en nattes ou serrés dans un long ruban, presque toujours de couleur rouge, dont les deux bouts retombent jusqu'au-dessous du jarret, rappellent, dans le dernier cas, la queue d'un grenadier prussien du temps du grand Frédéric.

Chez les jeunes femmes, la calotte sert seulement de support à une coiffure que nous allons décrire et qui n'est pas destinée à être vue : un foulard, presque toujours noir et rouge, est placé sur la tête, de manière à laisser toute la partie antérieure et supérieure, bien au-dessus de la naissance des cheveux, complétement à découvert; il se noue en arrière sur la nuque, et les bouts réunis tombent sur les épaules, enveloppant de longues boucles de cheveux noirs qui flottent avec grâce. Quelquefois les cheveux, au lieu de rester libres, sont serrés dans des rubans, de la façon que nous avons déjà décrite.

Sur la coiffure dont on a parlé plus haut, les dames algériennes, lorsqu'elles veulent se parer, placent un deuxième foulard, qui couvre une partie du front et se noue en arrière au haut de la tête. Leur petit bandeau en brillants rappelle assez bien la ferronnière de nos Européennes, si ce n'est qu'au lieu d'être appliqué immédiatement sur le front, il s'attache au bord du foulard supérieur. Elles portent, dans les occasions solennelles, une espèce de tunique ouverte où l'or et l'argent se marient en capricieuses arabesques sur un fond de soie rouge ou bleu. Elles se ceignent aussi les reins d'un long morceau de soie

à larges raies, *foutah,* qui se noue par devant et retombe autour d'elles jusqu'à terre.

Outre les vêtements dont on vient de donner l'énumération, des bijoux, qui se recommandent beaucoup plus par la richesse de la matière que par le bon goût de l'exécution, complètent le grand costume d'une dame moresque dans les rares occasions où il lui est possible de se parer de tous ses atours ; de longues boucles, chargées de diamants, pendent à ses oreilles. La jeune fille porte au cou un collier de sequins, et la femme mariée s'orne d'une parure analogue, mais qui est composée de diamants. Des cercles d'or brillent à leurs bras. Leurs pieds sont entourés, au-dessus des malléoles, par des anneaux d'or et d'argent qui reçoivent le nom de *rdise* lorsqu'ils sont massifs, et celui de *khalkhal* quand ils sont creux. Leurs mains sont surchargées de bagues en brillants ou avec une espèce de cachet.

Enfin, à l'usage de ces ornements divers, les Moresques ajoutent l'emploi de moyens accessoires qui jouent un rôle assez important dans l'article de leur toilette pour que nous ne les passions pas sous silence. Avec une préparation de noix de galle, elles se noircissent l'extérieur des paupières, sur une large ligne qui s'étend d'un côté du front à l'autre, et elles se noircissent aussi le bord intérieur des paupières avec du *q hhol* ou antimoine ; double opération qui communique, il est vrai, une grande vivacité aux yeux, mais qui en même temps donne de la dureté à la physionomie. Le jus de la plante appelée *henné* leur fournit une teinture rouge qu'elles étendent sur les ongles, et qu'elles recouvrent ensuite aux deux tiers avec une préparation de couleur noire qui fait ressortir la nuance enflammée de ce qui reste à découvert de la première couche. Leurs mains et leurs pieds sont également peints avec une teinture noire, coquetterie d'un effet fort désagréable pour tout autre qu'un indigène.

Lorsqu'une dame algérienne quitte sa maison pour aller au bain, visiter une amie, assister aux sacrifices de la plage Bab-el-Oued, ou pour aller faire ses dévotions aux marabouts de Sidi-Abd-er-Rahman, elle ajoute à sa toilette d'intérieur un long et large pantalon blanc à la mameluk, qui est de couleur, si celle qui le porte n'est pas encore nubile. Elle jette sur ses épaules une tunique flottante en étoffe claire, qui dissimule un peu la transparence habituelle de leur chemise ; cette tunique est fixée, dans sa partie supérieure, par de longues épingles en or ou en argent ; elle ceint le *foutah,* noue le mouchoir qui doit cacher son visage. Enfin elle se couvre la tête et presque tout le corps d'une longue et large pièce de coton blanc dont la partie supérieure est posée sur le front, ne laissant entre elle et le mouchoir qu'un étroit espace libre pour les yeux. Cette pièce de coton ou de laine retombe par derrière jusqu'à mi-jambe. La Moresque pince l'étoffe aux deux côtés de la tête, ramène la main en dedans sous le menton, d'où il résulte qu'elle est exactement enveloppée de tous côtés et que le bas des jambes est seul visible. Toute la coquetterie des dames de ce pays se déploie dans les mouvements qu'elles impriment à ce vêtement.

DACRYDIUM A FEUILLES DE CYPRÈS.

Le *Dacrydium à feuilles de cyprès,* ou *Muju,* est un grand arbre vert qui forme des forêts de peu d'étendue dans le sud-ouest de la Nouvelle-Zélande. Ses fleurs ont quelque ressemblance avec celles de l'if; ses feuilles sont imbriquées à la manière des tuiles plates d'un toit, et rappellent la disposition de celles des lycopodes.

Le capitaine Cook sut, dans son second voyage, tirer de cette plante une immense ressource. Parti de Deptford le 9 avril 1772, l'illustre marin touchait la côte sud de la Nouvelle-Zélande le 27 mars 1773. Il avait remarqué, dans un voyage précédent, l'heureuse influence du moût de bière contre le scorbut : aussi en avait-il fait, cette fois, un chargement considérable, et l'équipage, qui tenait la mer depuis un an, jouissait d'une excellente santé ; mais les provisions s'épuisaient.

En touchant terre, Cook remarqua des bois formés entièrement d'arbres qui lui parurent ressembler à la sapinette du Canada ; il se rappela que cette dernière plante était usitée en Angleterre pour faire de la bière (*spruce-beer*) ; l'analogie de formes lui fit concevoir l'analogie de propriétés, et il ordonna aussitôt de couper les branches



Dacrydium (*Dacrydium cupressinum* Sol.) ou spruce de la Nouvelle-Zélande. — D'après une édition illustrée des Voyages de Cook.

des arbres, d'en prendre les feuilles, de les brasser, de les mêler au jus de moût de bière et à un reste de mélasse que possédait encore le bâtiment. « Je jugeai, dit Cook, qu'on en composerait une bière très-saine qui suppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit; l'événement prouva que je ne me trompais pas. »

La propriété de la plante d'entrer dans la composition de la bière lui avait fait donner le nom de *spruce de la Nouvelle-Zélande ;* son nom botanique de *Dacrydium,* qui vient de deux mots grecs signifiant *larme* et *forme,* a pour but de rappeler qu'il s'échappe de l'écorce de son tronc et de ses rameaux des larmes de résine.

PETITS MEUBLES D'ART.

Baromètre et Thermomètre sculptés sur bois par Knecht. — Dessin de H. Catenacci.

La sculpture (appliquée à un autre but que la statuaire proprement dite), de même que la ciselure, les bronzes d'art, la damasquinure, etc., compte en France, à Paris surtout, un grand nombre de praticiens qu'on peut consi-

dérer comme de véritables artistes, lorsqu'ils travaillent sur leurs propres inspirations et ne se bornent pas à exécuter manuellement les œuvres créées par d'autres. [1]

Le petit meuble que nous reproduisons n'aurait point déparé l'un des plus jolis boudoirs du dix-huitième siècle.

Ainsi que l'aigle qui paraît être ici le symbole du soleil, tous les détails de l'ornementation font allusion aux divers degrés de la chaleur ou du froid. Au bas du thermomètre, le hibou, au milieu d'une végétation septentrionale, figure l'hiver, comme en haut les petits génies, s'abritant sous un palmier, symbolisent la zone torride. Entre ces deux extrémités, quatre génies représentent les saisons.

Parmi les sculptures sur bois de l'Exposition parisienne en 1867, on avait aussi remarqué un cadre très-finement travaillé par M. Émile Vallier, et un L gothique en buis, exécuté par M. Beaudoin, à l'imitation du F en bois sculpté, du Musée Sauvageot [2]. Ce petit bijou s'ouvre à charnières, en deux moitiés semblables : l'intérieur contient des médaillons grands comme une pièce d'un franc, pris en relief dans la masse, et reproduisant les scènes principales de la vie de saint Louis.

MOUCHE DES BOIS EST MORTE.

Le Moucheron avait dit à la petite Mouche des bois de préparer le dîner. Petite Mouche des bois se mit en besogne et voulut tremper la soupe ; mais elle se noyit dans la cuiller à pot.

Moucheron s'en allit tout pleurant. Il rencontre le Chêne :

— Qu'as-tu, Moucheron? tu pleures!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure!

— Et moi, je vais m'ébrancher.

Au haut du Chêne était une Pie ; elle dit :

— Qu'as-tu, Chêne? tu t'ébranches!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, moi je m'ébranche!

— Et moi, je vais me déplumer.

Une Haie était près du Chêne ; elle dit :

— Qu'as-tu, Pie? tu te déplumes!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, Chêne s'ébranche, moi je me déplume.

— Et moi, je vais me couper.

Auprès de la Haie était un Pré ; il dit :

— Qu'as-tu, Haie? tu te coupes!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, Chêne s'ébranche, Pie se déplume, moi je me coupe.

— Et moi, je vais me faucher.

Dans ce Pré coulait une Rivière ; elle dit :

— Qu'as-tu, Pré? tu te fauches!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, Chêne s'ébranche, Pie se déplume, Haie se coupe, moi je me fauche.

— Et moi, je vais m'assécher.

Au bord de la rivière, la Servante venait puiser de l'eau avec ses deux petites canettes ; elle dit :

— Qu'as-tu, Rivière? tu t'assèches!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, Chêne s'ébranche, Pie se déplume, Haie se coupe, Pré se fauche, moi je m'assèche.

— Et moi, je vais casser mes deux petites canettes.

La Maîtresse, qui attendait l'eau pour laver son beurre, dit :

— Qu'avez-vous, Servante? vous cassez vos deux petites canettes!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, Chêne s'ébranche, Pie se déplume, Haie se coupe, Pré se fauche, Rivière s'assèche, moi je casse mes deux petites canettes.

— Et moi, je vais jeter mon beurre contre la muraille.

Le Charretier, qui passait, dit :

— Qu'avez-vous, Maîtresse? vous jetez votre beurre contre la muraille!

— Mouche des bois est morte, Moucheron pleure, Chêne s'ébranche, Pie se déplume, Haie se coupe, Pré se fauche, Rivière s'assèche, la Servante a cassé ses deux petites canettes, moi je jette mon beurre contre la muraille.

— Et moi, je vais faire courir mes chevaux.

Le Cribleur sème ensuite son blé devant la grange ; et je ne sais si ce terrible désastre de la mort de la Mouche et du deuil du Moucheron ne finit pas par mettre en désarroi la création tout entière.

Ce conte très-enfantin et très-ancien, sans doute, n'en indique pas moins un pressentiment instinctif de la solidarité, de la fraternité qui unit tous les êtres. Aux derniers jours de novembre, lorsque meurt la petite Mouche des bois, les bois eux-mêmes, les prés et les haies, semblent mourir avec elle. Si nous écoutions bien ce que dit le brin d'herbe au brin d'herbe à ce moment de l'année, peut-être entendrions-nous :

— Mouche des bois est morte. [1]

L'ALOUETTE.

Née et élevée sur le sein maternel de la terre, l'alouette ne quittera plus les sillons nourrissants. Elle bâtit son nid au milieu des épis ondulants ; là, elle couve et nourrit sa douce famille. Le suc vivifiant des blés et le suave parfum des champs verts fortifient ses ailes et sa voix. Sentant sa vigueur, elle s'élève vers le ciel, et d'en haut regarde les guérets et les moissons ; puis elle contemple la lumière qui leur a donné la vie et les nuages qui ont répandu les pluies fécondantes. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'elle est déjà là, se balançant sur ses ailes, voulant être la première à saluer l'aurore. Et quand le soleil se couche, elle s'élève encore une fois pour se baigner dans les dernières lueurs des plaines célestes.

Ainsi elle mène une double vie : l'une silencieuse et active, à l'ombre tranquille des verts sillons et des moissons fécondes ; l'autre toute de chants et d'ivresse, dans les pures régions d'un monde de lumière. Mais ses deux vies sont intimement unies et n'en font qu'une : la vie d'en bas donne à ses ailes leur sublime essor, et dans la vie d'en haut elle puise le courage et l'ardeur nécessaires pour accomplir avec joie sa tâche obscure.

KRUMMACHER.

PETITS TRAITÉS DE NICOLE.

(Extraits.)

LE PRISME,

OU QUE LES DIFFÉRENTES DISPOSITIONS FONT JUGER DIFFÉREMMENT DES AUTRES OBJETS.

I

Un prisme de verre est regardé fort différemment par trois sortes de personnes.

Si on le donne à un enfant, il s'en divertira tout un jour, et même plusieurs jours. Il sera ravi de la beauté

[1] Rapports du jury international, t. XIII.
[2] Voy. t. XXVII, 1859, p. 316.

[1] Extrait de *la Campagne*, par M. Eugène Noël.

des couleurs qu'il apercevra au travers, et il se croira heureux de la possession de ce trésor.

Si on le donne à un philosophe [1], il trouvera la matière d'un grand nombre de spéculations sur la nature des couleurs, sur les réfractions et les réflexions de la lumière, sur le renversement, le raccourcissement, l'éloignement des objets.

Si on le donne à des gens du monde qui ne se mêlent point de philosophie, ils le regarderont négligemment comme un amusement d'enfant. Ils trouveront, à la vérité, quelque beauté dans cette diversité de couleurs; mais la pensée que ce n'est qu'une apparence leur fera remettre incontinent le verre sans aucune attache.

On voit donc par la manière dont on le regarde à quelle classe on appartient.

II

Les gens du monde méprisent intérieurement les philosophes et les enfants; les uns comme se repaissant de spéculations vides et creuses, les autres comme s'attachant à un vain plaisir, et n'en voyant pas le peu de solidité. Les philosophes méprisent et les gens du monde, comme n'étant pas touchés des beautés de l'esprit et de la nature [2], et les enfants, comme étant trop touchés des objets des sens. Les enfants ne méprisent personne; ils jouissent sans réflexion de la beauté de l'objet qui les attire, et je pense que bien que ces trois dispositions soient défectueuses, celle des enfants l'est moins que les autres.

III

Il est certain que ce que l'on voit par ces prismes est plus beau en soi que tout ce que les hommes peuvent faire par leur industrie [3], et qu'elle ne saurait égaler l'éclat que cet instrument donne en un moment à tous les corps. Il est donc certain que s'il n'y avait au monde qu'un de ces prismes, et qu'on n'en pût faire d'autres, tous les diamants ensemble n'en égaleraient pas le prix. Un seul prisme vaudrait un royaume, et rendrait heureux dans l'opinion des hommes celui qui en serait possesseur. Mais, parce qu'il n'y a rien de si facile que d'en avoir un, cet instrument si précieux est réduit par l'opinion des hommes à servir d'amusement aux enfants, et il y a quelque honte aux personnes âgées de s'y arrêter et d'en faire état.

IV

La raison en est qu'étant si commun et de si vil prix, il ne distingue point ceux qui le possèdent de ceux qui ne le possèdent pas, parce qu'il ne tient qu'à chacun de le posséder. On ne dit à personne qu'il est heureux d'avoir un prisme. C'est une félicité exposée à tout le monde, et qui ne touche point les hommes, à cause de la corruption de leur cœur. Leur plaisir est de jouir de ce dont les autres ne jouissent pas. Rendez leur bonheur commun, il leur devient méprisable. La rareté en fait le prix, et il faut, afin qu'ils se croient heureux, qu'ils en voient d'autres qui se trouvent malheureux, cette préférence qu'ils se donnent à eux-mêmes dans leur idée faisant toute leur joie et tout leur plaisir.

V

Si tout le monde avait des palais, personne ne se trouverait heureux d'en avoir. Qui est-ce qui compte entre les avantages de sa condition de voir le soleil, les étoiles, les nuées, les campagnes, les montagnes? Toutes les beautés de la nature ne nous sont rien parce qu'elles sont communes à tous [1]. Et l'envie que les hommes ont de se distinguer les a portés à attacher leur plaisir à des parterres, à des allées, à des lambris, à des vases, à quelques ornements qui sont infiniment moins beaux que les objets communs qui sont exposés à tout le monde, et cela parce que les pauvres ne jouissent pas de ces objets et qu'on loue les riches de les avoir.

VI

Le plaisir des hommes [2] est donc un plaisir de vanité et de malice. Il est tout appuyé sur les faux jugements des hommes qui louent excessivement certaines choses, parce que les autres ne les peuvent pas avoir. Ce n'est pas ce qu'il y a de réel dans les objets qui nous plaît, c'est de voir que nous avons ce que les autres n'ont pas. Ces plaisirs d'orgueil sont ceux dont les hommes sont insatiables. Ils se dégoûtent de tous les autres; mais ils ne se lassent jamais de ceux-là, parce qu'il y a des bornes dans les plaisirs des sens, mais qu'il n'y en a point dans ceux de l'orgueil.

VII

Cependant il est certain qu'il y a quelque chose de plus réel dans ce qui est indépendant de notre imagination que dans ce qui en dépend absolument. Et, par conséquent, les enfants étant remués fortement par les objets des sens, et prenant grand plaisir à regarder avec un instrument qui leur représente cette diversité de couleurs, sont plus raisonnables en cela que les hommes plus avancés en âge qui les méprisent, parce qu'ils n'y voient pas la nourriture de leur orgueil, et que la passion pour ces plaisirs d'imagination et de vanité rend insensibles à toutes les beautés plus réelles, plus solides et plus innocentes.

XI

Les couleurs qui se voient par un prisme sont aussi réelles que celles qui se voient par les yeux, parce que nos yeux ne sont que de certaines lunettes qui nous représentent les objets d'une certaine manière, qui n'est peut-être pas plus la manière véritable des objets que celle où nous les voyons par un prisme. Cependant, parce que nos yeux sont l'instrument ordinaire dont nous nous servons, nous appelons couleurs véritables celles que nous voyons par nos yeux, et couleurs fausses et apparentes celles que nous voyons par des lunettes extraordinaires comme par un prisme.

Nous en faisons de même dans les objets de nos passions. Les objets des passions permanentes, perpétuelles, communes, nous paraissent raisonnables, sérieux, importants. Nous ne nous défions jamais de nous y tromper; mais quand les passions sont extraordinaires, nous sentons bien qu'il y a de l'erreur, de la folie et de l'illusion dans l'attache que nous y avons. Ce gentilhomme va se faire casser la tête à un assaut, sans aucune vue de son devoir et par une pure ambition; il est sage, brave, généreux. Cet autre demeure à la maison; c'est un fou et un esprit bas selon le monde. Car l'opinion commune tient lieu de vérité, et l'estime commune tient lieu de grandeur, et quiconque s'en éloigne tombe dans la folie et dans la bassesse au jugement des hommes.

[1] Ou savant. La philosophie s'est trop séparée de la science, avec laquelle elle était intimement liée autrefois. Il se fait aujourd'hui des efforts sérieux, en Allemagne surtout, pour les ramener à leur ancienne union.

[2] Ces termes marquent bien l'union de la philosophie et de la science.

[3] Il y a ici quelque exagération.

[1] Il faut entendre que nous n'en tirons pas vanité; mais nous en jouissons et nous les admirons.

[2] Mieux vaudrait : « Les plaisirs de certains hommes. »

PERRINE ET JAVOTTE.

Depuis quarante ans, Jérôme Fourcheux, l'un des vingt mille porteurs d'eau qui se partageaient alors l'approvisionnement de Paris, promenait chaque jour, dans le quartier de la Grève, sa paire de seaux suspendue aux crochets de sa bricole, sans que le poids des années qui lui venait de plus en plus en surcharge l'eût encore fait fléchir ou trébucher, quand, le dimanche 12 novembre 1775, les deux pieds lui manquèrent à la fois comme il descendait l'escalier d'une maison du carrefour Guillori.

Disons, pour bien préciser la situation topographique de ce carrefour aujourd'hui disparu, qu'il était le point de rencontre où aboutissaient les rues Jean-Pain-Mollet, Jean-de-l'Épine et de la Coutellerie, et qu'on le nommait aussi Guigne-Oreille, « parce que, — au dire de l'auteur des *Tablettes parisiennes,* — on y coupoit les oreilles au pilori, qui étoit du temps de Raoul de Presle. » (¹)

Au bruit de la chute du pauvre homme, tombé juste à mi-chemin du troisième étage, au grand fracas des deux seaux, qui, s'entre-choquant sur les marches, roulèrent jusqu'à l'extrémité du palier inférieur, voisins et voisines



La Marchande d'huîtres. — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson (*Cris de Paris*, 1774).

ouvrirent précipitamment leurs portes, et d'au-dessus et d'au-dessous, ce fut à qui arriverait le plus tôt au secours du vieux porteur d'eau.

Ses jambes, encore embarrassées dans son cerceau brisé, indiquaient, mais seulement par fausse supposition, la cause de ce grave accident.

Jérôme Fourcheux avait la tête trop saine et les jambes trop solides pour se laisser choir même dans un escalier difficilement praticable. Sa présence d'esprit ne pouvait donc lui faire défaut, et sa robuste nature ne pouvait être vaincue que par l'effet soudain d'une violente secousse du moral. Telle avait été précisément la cause de sa lourde chute dans l'escalier.

Comme il descendait du quatrième étage, il entendit la musique des recruteurs du quai de la Ferraille promenant le drapeau fleurdelisé dans le quartier, sur l'air favori de ces anciens marchands d'hommes :

Si tu veux voir le roi,
Viens-t'en zavec moi, ma belle, en campagne.
Si tu veux voir le roi,
Belle, engage-toi, viens-t'en zavec moi.

Le vieux porteur d'eau reconnut cet air qui ravivait une récente blessure; aussitôt le sang qui affluait à son cerveau lui sonna aux oreilles, éteignit sa vue, et il tomba.

Sa tête s'était si rudement heurtée contre le tranchant d'une marche, que la douleur lui avait fait perdre connaissance.

Afin de lui mieux donner les soins que son triste état réclamait, on le transporta dans le logement le plus voisin.

C'était une chambre de garçon, si étroite qu'à peine y avait-il passage entre le lit et la table où le couvert était

(¹) Voy. Jaillot, *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris*, t. III, p. 15, 46 et 53. — Raoul de Presle, jurisconsulte, secrétaire de Philippe le Bel, mourut vers l'an 1319.

mis pour six convives. Il s'agissait d'un déjeuner en pique-nique.

Des camarades d'atelier s'étaient réunis chez l'un d'eux pour célébrer joyeusement, en commun, la fête populaire de la Saint-Martin. Déjà l'oie succulente fournie par le rôtisseur en vogue de la rue Planche-Mibray fumait sur la table, où dominait le broc de six litres empli à la cave même de la maison, qui n'était rien moins que celle du fameux cabaret de *l'Épée de bois,* l'illustration centenaire du carrefour Guigne-Oreille.

Au moment où l'événement avait mis en émoi toute la maisonnée, l'un des six convives était resté dans l'ignorance de ce qui se passait sur le palier. Penché à mi-corps sur l'appui de la fenêtre, il s'époumonait à répondre « Par ici ! » à l'appel d'une jeune marchande d'huîtres qui, de son côté, se forçait la voix pour lancer à travers la musique des recruteurs ce cri traditionnel des écaillères ambulantes : « A la barque ! à la barque ! »

Elle entendit enfin celui qui l'appelait, fit de la tête un signe d'intelligence, et se dirigea vers la maison.

Le jeune ouvrier fut grandement surpris, lorsqu'il eut quitté son poste d'observation à la croisée, de trouver tant



La Porteuse d'eau. — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson (*Cris de Paris*, 1774).

de monde là où il s'attendait à ne voir que ses camarades.

Renseigné sur l'accident, mais retenu à distance par la foule qui se pressait aux abords du lit où l'on avait déposé le blessé évanoui, ce ne fut qu'en se hissant sur la pointe des pieds qu'il put parvenir à l'apercevoir.

Il ne jeta qu'un coup d'œil vers le vieillard qu'on essayait de rappeler à la vie, et aussitôt il détourna la tête.

Occupé qu'on était autour de Jérôme Fourcheux, on ne remarqua pas que le jeune ouvrier, indifférent en apparence à ce qui était pour tous les autres un sujet d'émotion, avait repris sa place à la fenêtre, le visage tourné du côté de la rue.

Disons que s'il s'y tenait ainsi appuyé, c'est parce qu'il avait senti ses genoux fléchir. Tout entier à ce qui se passait dans la chambre, il ne semblait attentif qu'au mouvement du dehors; mais de ce mouvement, il ne voyait rien et n'en voulait rien voir. Ce qu'il avait voulu, en se penchant de nouveau vers la rue, c'était cacher sa pâleur.

Quand Perrine, l'écaillère, chargée de sa cloyère et le couteau pendu à la ceinture, fut arrivée au troisième étage, il lui fallut déposer son fardeau à la porte pour pouvoir pénétrer dans la chambre envahie par les voisins.

C'était une bonne et parfaite honnête fille, cette Perrine, bien connue dans le carrefour et aux environs. Un peu vive en paroles, un peu brusque de mouvements, elle était toujours prête à faire le bien, mais aussi un peu trop prompte à dire le mal, comme il arrive aux franches natures que l'éducation n'a pas disciplinées.

Dès qu'elle eut été informée du malheur qui réunissait là le voisinage, émue comme les autres de compassion, elle se fraya passage jusqu'auprès du blessé qui commençait à redonner signe de vie. Mais lorsque Perrine l'eut envisagé et reconnu, l'expression compatissante de son regard s'effaça, et ce fut en sourcillant qu'elle dit :

— Il a dû se faire grand mal : c'est fâcheux pour lui; mais, au bout du compte, il vaut mieux que ce soit arrivé au père Fourcheux qu'à un brave homme.

Et comme on la regardait avec étonnement, Perrine ajouta :

— Certainement, on n'est pas un brave homme quand on a, comme lui, vendu son fils et chassé sa fille.

A ces mots, le vieux porteur d'eau, tout à coup réveillé, ouvrit les yeux, se souleva à demi, et, au milieu du murmure de réprobation excité par l'accusation de Perrine, il lança avec énergie cette réplique :

— Tu en as menti !

L'effort qu'il avait dû faire pour se mouvoir lui arracha un cri de souffrance; puis il laissa retomber sa tête sur le traversin.

Quelqu'un aussi aurait pu faire écho au démenti jeté par le moribond à la face de l'écaillère; mais le jeune ouvrier, si longtemps immobile à la fenêtre, n'était plus là. Profitant du mouvement occasionné par l'arrivée de Perrine, il avait glissé dans la foule, et, une fois hors de la chambre, quitté à grands pas la maison.

Peu de temps après, le médecin du bureau de charité, qu'un jeune homme « très-ému », dit-il, était venu chercher, arriva suivi de deux commissionnaires qui apportaient la civière empruntée au poste de police de la place de Grève.

Le médecin constata qu'outre une grave blessure à la tête, Jérôme Fourcheux avait la jambe gauche fracturée.

On plaça le blessé sur la civière, que les porteurs descendirent sans secousse jusqu'au bas de l'escalier, d'où ils se mirent en marche pour se rendre à l'Hôtel-Dieu.

Atterrée sous le coup de la foudroyante réplique du vieux porteur d'eau, Perrine était demeurée muette; mais au moment où l'on emporta le pauvre homme, la parole lui revint.

— Que ceux qui m'ont appelée ici ouvrent eux-mêmes les huîtres, dit-elle en jetant son couteau sur la table; ma cloyère est à la porte, nous compterons plus tard les coquilles. Avant tout, je veux savoir si j'ai menti !

Elle partit, et les voisins se décidèrent à rentrer chacun chez soi. Ce fut seulement alors que les camarades d'atelier s'aperçurent qu'il leur manquait un convive.

C'est en prêtant trop facilement l'oreille aux commérages du marché qui se tenait autour de Saint-Jacques la Boucherie, que Perrine avait recueilli le mauvais propos repoussé avec tant d'indignation par Jérôme Fourcheux. On disait de celui-ci que, père avare jusqu'à la cruauté, il avait imaginé, afin de se couvrir d'une perte d'argent faite involontairement par son fils, de s'entendre avec un recruteur pour tendre un piége au malheureux jeune homme et lui faire signer un engagement dont lui, Jérôme, avait touché le prix. On ajoutait que Javotte, la sœur de ce fils traîtreusement vendu, s'était vue chasser de la maison paternelle en punition de l'énergie qu'elle mettait à regretter tout haut le départ de son frère.

Perrine, qui avait de bons parents, révoltée à la pensée qu'il pût exister un tel père, dut regarder comme un châtiment mérité l'accident arrivé à Jérôme Fourcheux. De là son peu de pitié pour le blessé; de là cette accusation qui le réveilla soudain de sa léthargie.

L'écaillère avait dit en quittant brusquement les convives : « Je reviendrai compter les coquilles dès que j'aurai pu savoir si j'ai menti. » Ce ne fut que le surlendemain, à l'heure du déjeuner, qu'elle vint retrouver les cinq camarades dans l'atelier où ils travaillaient; le sixième n'avait pas reparu.

Sa première parole en entrant fut : « J'avais menti ! » Et, sans se faire prier, elle raconta ce que son enquête obstinée lui avait appris en courant de Saint-Jacques la Boucherie à la prise d'eau du pont Notre-Dame, et de la fontaine des Innocents à la pointe Saint-Eustache.

En résumé, ce n'était pas pour remplacer une somme d'argent perdue par malheur, mais bien pour éteindre de mauvaises dettes, que le fils du porteur d'eau avait dû s'engager, non pas, comme on le disait, par suite d'un piége qu'on lui aurait tendu, mais s'engager volontairement, à l'insu de son père. Quant à Javotte, la fille de Jérôme, sœur dévouée, qui n'aimait rien de plus au monde que son jeune frère qu'elle avait bercé autrefois et élevé depuis la mort de leur mère, si on ne la voyait plus à la maison, c'est qu'elle n'osait plus y rentrer après avoir disposé d'une somme de cent écus exigée pour le rachat du jeune soldat. Cette somme, demandée avec prières et avec larmes par Javotte, son père, dans un premier mouvement de colère, la lui avait durement refusée.

— Ce n'est pas sans faire un peu de bruit que j'ai appris tout cela, ajouta Perrine. Au marché, où l'on ne s'explique pas qu'en paroles, j'allais me faire camper un soufflet par la plus mauvaise langue de l'endroit, quand un brave garçon s'est jeté entre moi et le mauvais gars que je rembarrais. J'ai su tout de suite qui il était, vu qu'il a dit à l'autre : « C'est moi qui réponds quand on attaque mon père. » La chose aurait dû en rester là; mais, entre deux hommes qui se regardent de travers et qui sont excités par les regards des autres, il est rare que cela ne finisse pas par un malheur; c'est ce qui est arrivé : de sorte que j'ai maintenant deux blessés à voir dans la salle Saint-Félix, le père et le fils Fourcheux; leurs lits se font face.

Au portrait que fit Perrine du jeune homme qui l'avait défendue, les ouvriers reconnurent leur sixième convive, admis dans l'atelier depuis si peu de temps qu'à peine ils avaient eu le temps de se lier avec lui.

Perrine ne s'était pas bornée à visiter assidûment le père et le fils; instruite par ce dernier que Javotte s'était placée comme servante dans une auberge, elle alla la trouver.

— Votre père s'est troué la tête et cassé une jambe, lui dit-elle : rassurez-vous pourtant; le chirurgien en répond, il le remettra sur pied. De ce côté-là, le bonhomme n'est plus inquiet; mais ce qui le tourmente, c'est l'idée que le temps qu'il va passer à l'hospice lui aura fait perdre toutes ses vieilles pratiques. J'aurais voulu vous trouver plus forte; c'est égal, vous l'êtes encore assez pour porter deux seaux d'eau aux bouts d'une bricole. Je ne vous dis pas d'aller voir votre père : votre visite lui ferait peut-être plus de mal que de bien; mais conservez-lui ses pratiques, et comptez sur moi pour vous donner des nouvelles des deux blessés.

Avant que Perrine eût fini de parler, Javotte avait déjà quitté son tablier de servante.

A trois mois de là, on célébrait la convalescence de Jérôme Fourcheux dans la grande salle du cabaret de *l'Épée de bois;* le jeune ouvrier, depuis longtemps sorti de l'Hôtel-Dieu et réconcilié avec son père, avait invité au festin ses cinq camarades d'atelier. Perrine, naturellement de la fête, ouvrait les huîtres. Le vieux porteur d'eau, près de qui il y avait un couvert inoccupé, n'osait dire : « C'est peut-être ma fille qu'on attend »; car, suivant la recommandation de Perrine, on ne lui parlait jamais d'elle.

Il en revenait à son idée fixe : « Je dois avoir perdu mes pratiques », quand le cri : « A l'eau ! » poussé par une voix de femme, se fit entendre à deux pas de la porte du cabaret.

— C'est Javotte! s'écria le père Fourcheux.

Et, d'un ton affirmatif, tous les autres répétèrent : — C'est Javotte !

Un instant après, Javotte, portant l'équipement du métier, entrait dans la salle.

— Voilà toujours cent francs à compte, dit-elle en posant un petit sac d'argent devant son père. Et, poursuivit-elle en montrant ses deux seaux vides, ce qui doit vous faire plus de plaisir encore, c'est de savoir que tout votre monde est servi.

Il ne se laissait pas facilement aller à l'attendrissement, le père Fourcheux ; cependant il eut des larmes dans les yeux, et il embrassa sa fille.

LIBERTÉ.

C'est un coupable usage de la liberté que de l'abdiquer.

Victor Cousin.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 42.

La tenue de la maison ; — l'alimentation de la famille, des serviteurs et des ouvriers ; — l'hygiène et la médecine domestique ; — les jardins ; — la portion qui est réservée à la ménagère dans les travaux de la ferme : — voilà ce qui constituera dans l'Institut rural un enseignement pratique, ou, pour parler plus exactement, un *apprentissage spécial*, parallèle à l'enseignement scientifique et combiné avec lui. Nous allons esquisser quelques traits de cet apprentissage, et nous renverrons pour les détails à la *Maison rustique des dames*, enrichie par l'auteur des trésors de son expérience.

La distribution de son temps est le premier soin que doive prendre une maîtresse de maison ; le bon emploi de ses heures réglées signalera son premier talent.

Il faut se lever de bonne heure à la campagne ; mais l'habitude en aura été prise à l'Institut rural, bon gré mal gré ; une fois prise, elle se conservera sans peine à la ferme, parce que la responsabilité est une compagne d'oreiller qui se lève matin et qui n'a qu'à chuchoter pour être entendue. La jeune endormie sautera lestement de son lit, sinon de son propre mouvement, du moins sans résistance ; car elle sait qu'au moment d'exécuter les ordres de service donnés la veille, il survient souvent des incertitudes et des malentendus que la maîtresse de maison tranche ou corrige à l'instant, si elle se trouve à son poste. Elle sait aussi, et cela ne gâte rien, qu'en respirant, dès la première heure, l'air purifié pendant la nuit, elle profite du plus certain et du moins coûteux des cosmétiques, pour conserver ou pour faire naître la fraîcheur de son teint.

L'ordre dans le *temps* serait insuffisant sans l'ordre dans l'*espace*. Il faut donc qu'il y ait dans la maison une place désignée pour chaque chose, et que chaque chose, après avoir servi, soit remise à sa place. Ces principes sont bien élémentaires ; tout le monde les connaît et les accepte, mais il n'est donné qu'à peu de personnes de les mettre en pratique de leur propre mouvement et sans y être contraintes. Car si l'ordre est une de ces qualités que l'on exige sévèrement chez les autres, c'est une de celles dont on se dispense soi-même le plus aisément, sous mille prétextes, sans s'apercevoir qu'on est sa propre dupe. On a pour soi un fonds d'indulgence inépuisable.

A l'Institut rural, spécialement organisé pour l'instruction, les jeunes personnes sont tenues par des règlements que l'on ne peut enfreindre, et sous leur empire l'ordre se fait naturellement, sans apparence de difficulté ; chacune des élèves s'y est rangée aisément, parce que toutes y étant soumises, les unes ont soutenu les autres. D'ailleurs, tout peut y être prévu d'avance, et il surgit rarement des obstacles. A la ferme, au contraire, où l'on se trouve en pleine réalité de culture productive, l'organisation est faite pour le profit ; elle est donc forcément plus élastique et dépend bien autrement des circonstances et de l'imprévu. L'ordre ne peut y être aussi mathématiquement calculé que dans une institution, et il faut que la maîtresse de maison y supplée. Elle ne devra se fier qu'à elle-même du soin de le maintenir dans les circonstances ordinaires, ou de le rétablir lorsque des événements inattendus auront obligé d'y manquer. Le moyen le moins infaillible, pour se faire obéir, sera de donner l'exemple, et c'est là que la ménagère montrera tout d'abord sa force de caractère, son empire sur sa propre personne, ainsi que la connaissance approfondie qu'elle aura acquise, à l'Institut rural, du service et des serviteurs.

La manière de traiter et de conduire les domestiques est une grande affaire. Gouverner les inférieurs est l'art suprême, l'art qui résume tous les autres et les complète, quel que soit le rang que l'on occupe dans la société. Les qualités naturelles d'une maîtresse de maison jouent en cela un rôle prépondérant, mais il faut se bien persuader que par la volonté et la pratique on parvient à acquérir graduellement ces qualités. Si l'on se possède assez pour y joindre la fermeté, la douceur et surtout la *justice*, on finira par obtenir plus de succès que les femmes les mieux douées par la nature qui ne veilleraient pas assez sur elles-mêmes. C'est à redresser, à compléter, à former ainsi les caractères des jeunes personnes, que les directrices de l'Institut rural s'attacheront fortement. Elles feront pénétrer dans le cœur des élèves cette maxime, que les bons maîtres créent les bons serviteurs, et que la réputation d'une maîtresse de maison digne de ce nom lui assurera toujours les meilleurs sujets du pays.

Les élèves accompliront un parfait apprentissage en contribuant le plus possible aux services de l'Institut rural, et en recevant des observations et des instructions de la part des institutrices et maîtresses de pratique. Lorsque, par la suite, elles n'auront plus qu'à commander, elles se montreront expertes et entendues dans les ordres qu'elles donneront et dans l'appréciation du travail exécuté. La capacité dont elles feront preuve sera le premier élément de leur influence, la première cause du respect dont on les entourera.

Parmi les services auxquels seront attachées les élèves à l'Institut rural, celui du mobilier et des ustensiles ne sera pas sans importance. La propreté quotidienne, les grands nettoyages périodiques, les réparations nécessaires, les remplacements, les achats, provoqueront des rapports, des observations, des études de la part des jeunes personnes qui succéderont, tour à tour, les unes aux autres. Elles y apprendront et y pratiqueront une foule de menus soins, de procédés, de recettes, qui leur permettront plus tard de se passer du tapissier et d'une foule d'autres gens de métier ; ce qui ne les empêchera pas de conserver dans leur intérieur, et à peu de frais, cet aspect de propreté, de rangement et d'aisance qui prévient tout d'abord les visiteurs en faveur des habitants de la ferme.

On doit, à la campagne, repousser les meubles dont l'élégance de convention a pour base le clinquant, et leur préférer, même à prix plus élevé, les meubles simples dont la vue seule provoque l'idée de solidité, de durée et de commodité. Sans atteindre le luxe qui entraîne des soins minutieux fort gênants dans une ferme, il ne faut pas se priver d'un bon confortable, ni même d'un confortable distingué lorsqu'on a une aisance qui le permet.

Avec le même revenu à dépenser, les habitants de la campagne doivent être mieux logés, aussi proprement,

plus confortablement, non moins élégamment que ceux de la ville, et y trouver un bien-être matériel calculé pour ménager plus de loisirs à la culture de l'esprit.

En faisant intervenir la végétation, les fleurs, les volières, les aquariums, on peut avoir, au moyen de quelques soins peu dispendieux, des appartements charmants, ornés, pleins d'attrait et d'originalité. C'est un art de décoration dont il sera facile à l'Institut rural de doter les élèves, en profitant des occasions qui se présenteront pour créer des salles de fêtes champêtres et de récréation.

Toutes les questions auxquelles peuvent donner lieu l'ameublement, depuis le salon et les chambres à coucher jusqu'à la cuisine et aux caves, les ustensiles et appareils de ménage, les approvisionnements, le chauffage et l'éclairage, sont traitées, par Mme Millet-Robinet, dans une soixantaine de pages pleines d'instructions précieuses et de bons conseils.

Parmi les conseils, nous en citerons un, celui de distribuer son temps et de régler sa surveillance et ses travaux de manière à être libre vers les trois heures de l'après-midi. Une femme qui a de l'ordre et du caractère y parvient facilement.

Elle peut alors prendre sa récréation dans l'accomplissement des devoirs qui lui sont agréables, dans les visites à rendre ou à recevoir, dans les excursions aux champs, dans les promenades d'instruction ou de simple délassement, dans la lecture, ou dans les travaux d'aiguille et dans la confection des objets de toilette.

La toilette! ah! nous y voici enfin, diront quelques jeunes lectrices du *Magasin pittoresque*. De la toilette à la campagne, pour une femme agricole admise à l'honneur de voir teter ses veaux! Il est clair que vous allez la refuser et en montrer la vanité. Laissez-nous donc, Monsieur! nous ne voyons que trop bien où tend tout votre enjôlage! à nous enterrer vives, en robe grise, en capuchon gris, en bas gris, sans gants, sans un bout de ruban ni de dentelle, sans jupe et sans corsage à la mode; ou bien encore, ce qui serait peut-être pire, sans personne pour critiquer notre toilette ou l'admirer et en enrager! — La toilette! tout est là, Monsieur! Tout, même pour les plus raisonnables d'entre nous, pour les plus savantes, pour les plus philosophes. Celles qui disent le contraire mentent, mentent encore et mentent toujours. Voilà notre opinion, sans fard ni détour!

Eh bien, Mademoiselle, nous allons parler toilette : à bientôt notre secret; — sachez cependant, par avance, que Mme Millet-Robinet, qui vous laisse libres de mettre ou non des gants à la ville, en exige absolument à la campagne, dès qu'on sort seulement dans le jardin, afin de conserver aux mains cette apparence qui annonce toujours une femme bien élevée.

La suite à une prochaine livraison.

POT A BIÈRE ET FLACON

DE SIGISMOND-AUGUSTE, ROI DE POLOGNE.

Ce pot en verre, sur lequel est peint l'aigle royal au chiffre S et A entrelacés, a dû appartenir à Sigismond-Auguste, roi de Pologne. On suppose que le flacon (où l'on voit une figure drôlatique dont le type de physionomie est tout à fait polonais) vient du même dressoir que le pot à bière : même verre, même peinture, mêmes muguets, fleur pour laquelle la tradition attribue au roi Sigismond-Auguste une grande prédilection.

On sait que l'art de la verrerie passa de la Phénicie et de l'Égypte à Rome, où il atteignit à une grande perfection. Après la prise de Rome par les Barbares, les verriers portèrent à Byzance le secret de leur art. Au treizième siècle, des manufactures de verre s'établirent à Venise; au quatorzième, dans le Dauphiné. Au seizième siècle, la verrerie fit en France de grands progrès. En



Pot à bière de Sigismond-Auguste, conservé dans une collection de Paris. — Moitié de la grandeur (1).

Allemagne, où l'usage de la bière était plus répandu, les vases en verre ornés de peintures furent employés surtout pour les banquets des corporations de métiers. La Pologne imita ses voisins; mais, tandis qu'on rencontre dans les



Flacon de Sigismond-Auguste, conservé dans une collection de Paris. — Moitié de la grandeur.

collections beaucoup de pots en vermeil et en argent, ciselés et décorés de médailles et de monnaies, ou de coupes en ivoire sculpté, les œuvres de verre de ce temps sont devenues extrêmement rares.

(1) D'après les *Monuments du moyen âge et de la renaissance dans l'ancienne Pologne.*

LES PALMIERS.

LEUR VÉRITABLE ASPECT DANS LE PAYSAGE.



Groupe de palmiers. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Lorsqu'on examine les grandes toiles historiques de Lebrun dont la scène se passe en Asie, on s'aperçoit aisément que le peintre officiel de Louis XIV n'avait jamais vu de palmiers dans une serre. Il a créé des palmiers ima-

ginaires, ou, pour mieux dire, il a accepté le type menteur et bizarre qui représentait jadis ce végétal magnifique dans les vieux Voyages.

Ce n'est, en réalité, que depuis la publication des Tableaux de la nature par Alexandre de Humboldt, qu'on a pu se faire une juste idée de la splendeur de ce bel arbre ou de sa grâce ineffable dans le paysage.

Inspiré par les belles pages des Harmonies de la nature, pour lesquelles il ne cache point son admiration, le grand voyageur disait déjà, en 1808, à propos des palmiers : « Entre tous les végétaux, ils ont la forme la plus élevée et la plus noble ; c'est à elle que les peuples ont adjugé le prix de la beauté, c'est au milieu de la région des palmes de l'Asie ou dans les contrées les plus voisines que s'est opérée la première civilisation des hommes. Leurs tiges hautes, élancées, annelées, quelquefois garnies de piquants, sont terminées par un feuillage luisant, tantôt penné, tantôt disposé en éventail. Les feuilles sont fréquemment frisées, comme celles de quelques graminées. Le tronc lisse atteint souvent une hauteur de cent quatre-vingts pieds. La grandeur et la beauté des palmiers diminuent à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur pour se rapprocher des zones tempérées. L'Europe, parmi ses végétaux indigènes, n'en a qu'un seul qui représente cette forme : c'est un palmier habitant des côtes, de stature naine, le palmiste (*Chamerops humilis*), qui croît en Espagne et en Italie, et qu'on trouve jusqu'au quarante-quatrième parallèle boréal. Le véritable climat des palmiers est celui dont la température moyenne s'élève à vingt et un degrés ; mais le dattier, qu'on nous a apporté d'Afrique, et dont la beauté est moindre que celle de la plupart des genres de ce groupe, croît encore dans des contrées de l'Europe méridionale où la chaleur moyenne est de quatorze degrés. » [1]

Reprenant avec amour, sur la fin de sa vie, ses études sur la forme des végétaux, Humboldt établit d'une façon plus scientifique et plus précise ce qu'il avait dit sur les palmiers ; il constate qu'à l'époque de Linné on n'avait encore décrit que « quinze espèces de cette majestueuse famille », et qu'il y a un peu moins d'un siècle, Ruiz et Pavon n'avaient ajouté à cette courte nomenclature que huit espèces ; puis il constate que si lui et son zélé collaborateur Bonpland ont rapporté de leurs nombreuses excursions dans l'Amérique vingt espèces nouvelles, auxquelles il faut ajouter vingt autres espèces rapportées par d'autres voyageurs, quarante-quatre ans après son retour en Europe, on reconnaissait par des descriptions méthodiques quatre cent quarante espèces de palmiers.

Au milieu de ces richesses végétales qui s'étaient accrues en si peu d'années, le vieillard illustre, qui connaissait si bien les besoins de la science, tout en constatant ses progrès, s'écriait : « Quel intérêt n'offrirait pas l'ouvrage d'un voyageur qui parcourrait l'Amérique méridionale en se livrant exclusivement à cette étude, et représenterait avec leurs dimensions naturelles la spathe, le spadice, les parties florales et les fruits des palmiers ! » [2]

[1] Humboldt reconnut plus tard que divers palmiers (ceux de la Nouvelle-Zélande entre autres) prospèrent dans des contrées où la température moyenne de l'année atteint à peine 11°.2 et 12°.5. Au début du siècle, on comptait tout au plus quatre ou cinq dattiers dans les fertiles jardins d'Hyères, si riches alors en orangers ; aujourd'hui les orangers ont disparu, par suite d'une maladie étrange que les soins de la culture n'ont pu combattre : en revanche, les palmiers parent de leurs formes élégantes la place principale de cette ville au climat privilégié. Le plus beau spécimen de ce genre qui ait été vu à Paris, et qu'on admirait à l'Exposition universelle, provenait des jardins de M. Alphonse Denis ; il en avait fait don, avec d'autres végétaux précieux, à la ville de Paris.

[2] Voy. *Tableaux de la nature*, traduction de M. Ch. Galuski, nouvelle édition, Paris, 1868, in-8. Notre première citation de Humboldt est empruntée à la traduction d'Eyriès, qui parut en 1808, sous format in-18.

Ce que Humboldt souhaitait avec une ardeur juvénile qui ne l'abandonna pas un seul moment jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, un autre voyageur, né comme lui en Allemagne, l'exécutait en silence : c'est à Ch.-Philippe von Martius, le célèbre botaniste bavarois, qu'on doit cette vaste monographie des palmiers, l'un des plus beaux monuments littéraires constatant les progrès immenses faits de nos jours par la botanique. Trop peu connu hors de la Bavière, où il a été imprimé, ce vaste répertoire n'a pas exigé moins de trois volumes de format atlantique pour développer tant de magnificences végétales. Hâtons-nous de dire que chaque espèce de palmier n'y est point représentée isolément, mais que les harmonies du paysage dans lesquelles elle figure ou même qu'elle domine sont conservées avec une entente que Humboldt apprécia plus tard. Les palmiers que Martius ne put dessiner lui-même, et ils sont surtout nombreux dans le troisième volume, sont dus à des voyageurs célèbres qui l'ont servi de leur talent [1].

LE VIEUX JOUEUR D'ORGUE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 77.

— A votre santé, Monsieur ! dit l'homme en soulevant sa chope, et à la santé de la musique !

— Vous l'aimez donc beaucoup, la musique?

— Je l'ai toujours aimée, Monsieur, et c'est une amie qu'on est heureux d'avoir, car on la trouve partout en ce monde, où Dieu l'a éparpillée en haut, en bas, en tous lieux, pour le plaisir et la consolation des pauvres gens. Moi, je suis né dans un petit village, loin d'ici, et je suis arrivé à vingt ans sans avoir mis le pied dans une grande ville. Vous croiriez peut-être que j'ai attendu cet âge-là pour aimer la musique et même pour en entendre? Non pas ! tout petit, quand j'allais mener les bêtes aux champs, je m'étendais dans la grande herbe, je fermais les yeux et j'écoutais. Les mouches bourdonnaient au soleil, des centaines de petites bêtes chantaient dans la mousse des fossés, les petits oiseaux faisaient leur ramage dans les arbres, et de temps en temps les bœufs ou les moutons se mêlaient aussi du concert. Je vous assure que c'était vraiment de la musique ; et à force de l'écouter, je connaissais la voix de chaque oiseau et de chaque insecte, et je ne m'ennuyais pas de la longueur des jours. Quand il venait

[1] Ce splendide ouvrage a été imprimé à Munich, de 1831 à 1850. Il est écrit en latin, et porte un titre général (*Historia naturalis palmarum*) fort développé dans les trois volumes in-folio dont il se compose. Fort peu répandu, en raison du prix considérable auquel il s'élève (à peu près de 1 500 francs), ce livre n'existe que dans un très-petit nombre de bibliothèques publiques en France : aussi croyons-nous devoir donner certains détails bibliographiques sur les matières dont il se compose. Le tome Ier a eu pour collaborateurs Hugo de Mohl et plusieurs autres botanistes habiles ; il traite spécialement de la génération des palmiers, de la structure de ces végétaux, des individus rencontrés à l'état fossile, etc., etc. ; et il contient 55 planches. Le tome II est consacré à la reproduction des genres et des espèces rencontrés par Spix et Martius durant leur mémorable voyage, exécuté sur les côtes et dans l'intérieur du Brésil, de 1817 à 1820. Il est dû uniquement à Martius et contient 111 figures ; l'auteur l'a dédié à Maximilien-Joseph Ier, roi de Bavière, qui avait ordonné cette expédition scientifique, exécutée avec tant de succès. Le tome III, enfin, est spécialement consacré à l'exposition systématique : il contient les détails qui distinguent les diverses familles de palmiers figurées dans le cours de l'ouvrage ; on y a réuni principalement ceux de ces beaux végétaux qui croissent en Asie, et l'auteur y a ajouté une Table générale singulièrement précieuse ; il contient 79 planches. Les exemplaires qui circulent dans le commerce sont, en général, coloriés avec beaucoup de soin. Nous profitons de cette note pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans le volume de 1868 : le Carnauba est représenté isolé dans l'œuvre de Martius.

un violonneux, les jours de fête, les filles et les garçons accouraient sur la place, devant l'église, et dansaient de tout leur cœur sous les grands tilleuls; mais moi, je ne dansais pas, et ils disaient tous que je n'étais bon à rien. Je les laissais dire; j'allais me mettre tout près du violonneux, et je regardais son archet qui glissait et ses doigts qui couraient sur les cordes, et je restais là tout le temps à boire la musique qui en sortait. L'hiver, aux veillées, quelquefois les filles, après avoir bien jasé, se mettaient à chanter ensemble une complainte, un cantique, ou bien une chanson nouvelle que le colporteur leur avait vendue et dont il leur avait appris l'air. Je m'approchais alors, et Catherine ou Michelle ne manquait pas de dire : « Tiens! voilà André qui sort de terre! Il n'a donc plus peur des filles, maintenant? » Mais les autres riaient et se moquaient d'elles; elles voyaient bien que c'étaient seulement leurs chansons qui m'attiraient. Dans ce temps-là, je commençai à comprendre que toute musique n'était pas belle. J'aimais les vieux cantiques, les vieilles chansons du pays; mais parmi ces airs nouveaux que les colporteurs apprenaient aux filles, il y en avait beaucoup qui me paraissaient laids. Était-ce l'air ou les paroles qui me déplaisaient, je ne le savais pas trop bien, mais il me semblait que ces chansons-là me mettaient de l'ennui dans le cœur, et j'en devenais tout maussade et mécontent.

J'arrivai à vingt ans comme cela, et il fallut tirer à la milice. Je tombai au sort, et je partis tristement pour la ville où se trouvait mon régiment. Mais dès que j'eus entendu la musique militaire, je fus consolé. Cela ne me faisait pas oublier mon village; tout au contraire, il y avait des airs qui me représentaient les champs, les arbres, le soleil du pays et les oiseaux; et même j'y retrouvais quelquefois tout entiers les airs du violonneux, et je les saluais comme de vieux amis.

Un jour, en passant dans une des belles rues de la ville, je rencontrai un homme qui portait sur son dos une machine bizarre que je ne connaissais point. Il s'arrêta devant une grande maison dont les fenêtres étaient ouvertes, et se mit à tourner une poignée qui se trouvait sur le côté de cette grande boîte. Alors, Monsieur, figurez-vous mon étonnement en entendant sortir tout à coup de là dedans comme un grand nombre de voix qui chanteraient ensemble, des voix d'hommes, des voix d'enfants, des sons de trompettes, enfin quelque chose que je trouvai aussi beau que la musique militaire. Et tout cela sortait de cette boîte, et il ne fallait qu'un seul homme pour tourner cette poignée! J'en fus comme fou de joie, et quand l'homme eut mis dans sa poche les sous qu'on lui jeta des fenêtres, je le suivis, et j'entrai avec lui dans une auberge, où il s'installa devant un assez bon dîner. Je m'assis près de lui, et j'eus bientôt fait sa connaissance. En causant, j'appris qu'on gagnait bien sa vie à faire tourner la manivelle de cette boîte qu'on appelait un orgue de Barbarie, et qu'il n'était pas difficile d'en jouer. J'obtins même la permission d'essayer, et je vis que je pourrais m'en tirer. Mais cela coûtait bien cher! et je ne possédais que ma paye de soldat.

Pourtant, quand on n'a qu'une idée en tête et qu'on ramène tout à cette idée-là, on finit toujours par être récompensé de sa persévérance. Pendant sept ans je me privai de tout plaisir, je ne fumai pas une pipe, je n'entrai pas dans un cabaret; je cherchai et je trouvai, dans les villes où m'emmena le régiment, des commissions à faire et d'autres petites occasions de gagner quelques sous, et quand je quittai le service, j'étais assez riche pour m'acheter un orgue tel que je le désirais. Vous pouvez bien penser, Monsieur, que pendant ces sept ans je n'avais pas été sans entendre beaucoup d'orgues de Barbarie et sans remarquer les différences qu'il y avait entre eux. Quand j'eus fait mon choix, je chargeai sur mon dos l'instrument, qui ne me pesait pas plus qu'une plume, tant j'étais joyeux, et je m'en allai de ville en ville, tournant ma manivelle, gagnant ma vie, et plus satisfait de mon métier qu'un roi ne l'est du sien.

Mais il y avait une chose qui me déplaisait. Les fenêtres des belles maisons ne s'ouvraient pas pour m'entendre; la main d'une femme de chambre les entre-bâillait, me jetait une pièce de monnaie comme on jette un os à un chien, puis la fenêtre se refermait, et personne ne m'écoutait. Cela me vexait, Monsieur! Je ne demandais pas l'aumône, moi : qu'on me payât ma musique, c'était juste; mais qu'on me jetât un sou pour se débarrasser de moi, c'était me traiter comme un mendiant.

Un jour qu'on m'avait envoyé de l'argent en me faisant dire d'aller jouer plus loin, je me sentis si triste et si humilié que je ne pus me décider à mettre cet argent dans ma poche. Je le jetai dans la sébile d'un aveugle qui passait, et je m'en allai sans m'arrêter jusqu'à l'autre bout de la ville. J'arrivai dans un quartier où je n'étais pas encore venu, dans cette rue où vous m'avez rencontré. Comme je passais devant la *courette* que vous savez, j'entendis une voix d'enfant :

— Une musique, grand'mère, une musique! Oh! si l'homme voulait s'arrêter ici!

Cela me fit plaisir de penser que quelqu'un désirait m'entendre, et tout de suite, entrant dans la ruelle, j'appuyai mon orgue sur la borne du coin et je me mis à jouer.

L'enfant qui avait parlé, et que je saluai de la tête afin de lui faire comprendre que c'était pour elle que je jouais, avança sa petite figure pâle en dehors de la fenêtre, et me regarda tout le temps de ses grands yeux bleus, ces yeux de malade qui brillent si fort. Une vieille femme se tenait debout derrière elle, et m'écoutait aussi. Au bout d'un instant, il sortit du monde de toutes les portes, et tous, enfants en haillons, pauvres femmes tenant à la main quelque vêtement qu'elles rapiéçaient, vieillards appuyés des deux mains sur leur bâton, restaient là immobiles, bouche béante, souriant à certains airs, enchantés de m'entendre, c'était visible, mais pas plus enchantés que moi, bien sûr. Je jouai la *Grâce de Dieu*; alors la petite fille devint pensive, puis sérieuse, puis ses yeux brillèrent plus fort, et les coins de sa bouche s'abaissèrent; enfin deux larmes coulèrent sur ses joues.

— Qu'as-tu donc, Marie? lui dit la vieille femme inquiète.

— Rien, grand'mère; c'est que j'aime cet air-là plus que les autres, voilà tout

Mon air fini, j'allais partir, quand de tous les côtés on m'appela :

— Par ici, brave homme, par ici!

Mes poches furent bientôt pleines. Chacun ne me donnait pas beaucoup; mais un morceau de pain bis offert par des gens contents de ma musique me faisait plus de plaisir que les pièces d'argent qu'on m'envoyait dans l'autre quartier en me priant d'aller jouer ailleurs.

La fin à la prochaine livraison.

LA FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Voy. la Table de trente années.

La partie la plus frappante, la plus caractérisée de la cathédrale de Reims est bien certainement sa façade. L'art français du treizième siècle ne possède rien de plus riche; tout y est fleurons, dentelles et sculptures. Mais son originalité réside plus encore dans ses proportions et dans l'élancement de ses formes. Elle est beaucoup plus haute

que large ; ses tours, qui semblent faire corps avec elle jusqu'aux trois quarts environ de leur élévation totale, portent son sommet à quatre-vingt-trois mètres au-dessus du sol, tandis qu'elle ne mesure guère à sa base que trente et un mètres.

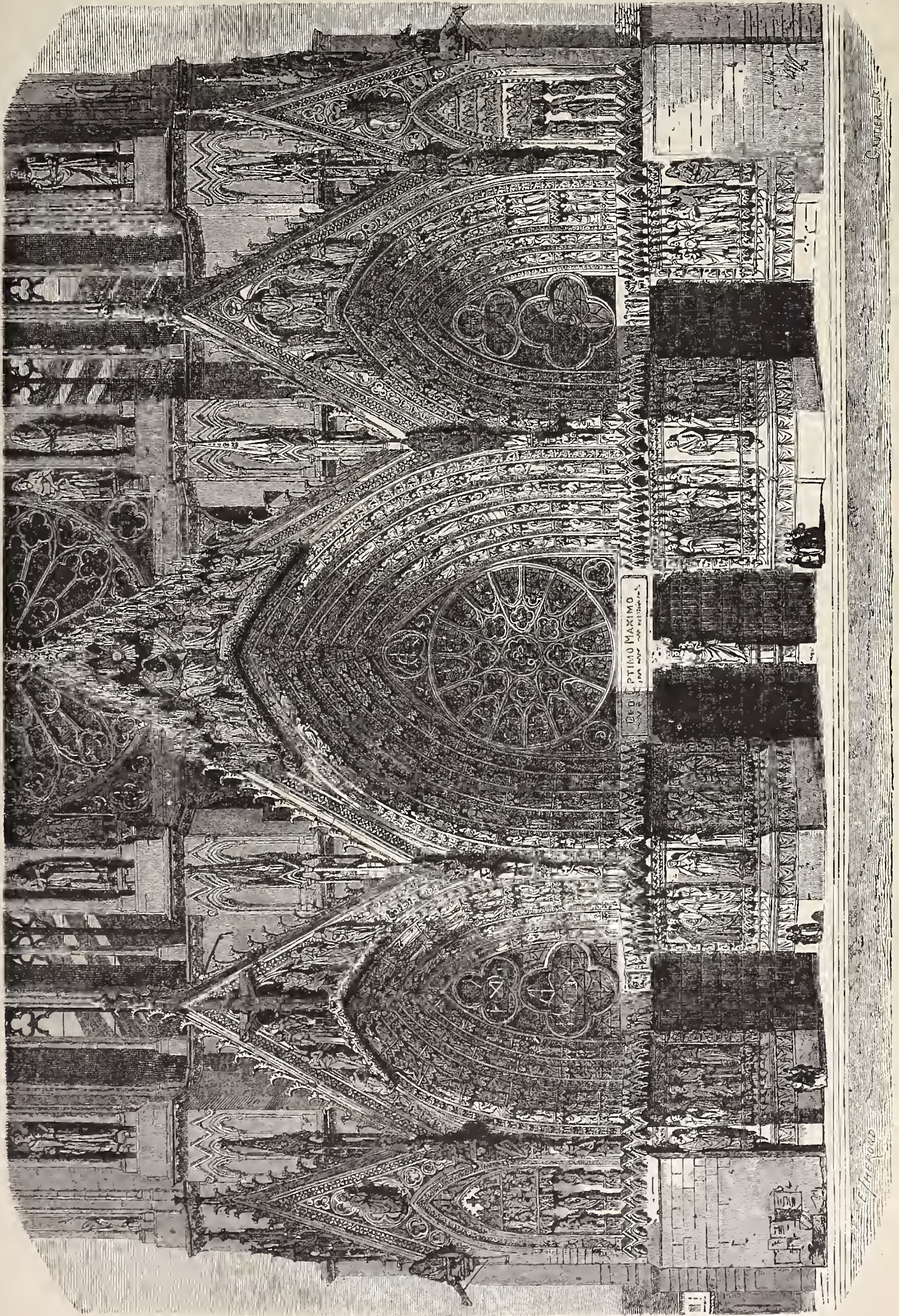
La cathédrale de Paris, dont l'admirable portail est le type de qualités opposées, présente de grandes lignes horizontales nettement accusées. A Reims, c'est la verticale qui domine. Les divisions des étages sont dissimulées par les ornements des pignons triangulaires. Tout l'édifice pyramide vers le ciel. Cette superposition d'angles aigus, d'aiguilles fleuronnées, qui prélude déjà aux exagérations



Cathédrale de Reims. — Statue du Christ. — Dessin de Chevignard.

du gothique, donne à cette orfévrerie de pierre une légèreté aérienne, une élégance mystique, une sorte de beauté extrême et qu'on ne dépassera pas sans danger. La façade de Reims devait évidemment se terminer par des flèches ; l'architecte a-t-il craint d'écraser les tours, si légères qu'elles en sont transparentes? Ou bien, après les

dépenses énormes que représente un si vaste monument, élevé tout entier dans l'espace de trente années, le trésor des archevêques et la bourse des fidèles se trouvaient-ils vides? Le fait est que le quinzième siècle lui-même, ce siècle des flèches, n'a pas tenté cette œuvre délicate et chanceuse. Les tours se détachent seulement de la masse au-dessus de la célèbre galerie des rois; mais les lignes très-saillantes des contre-forts sculptés, refouillés comme



Portail de la cathédrale de Reims. — Dessin de Thérond.

tout le reste, permettent à l'œil de descendre jusqu'à leur naissance : elles reposent réellement sur le vide, sur la voûte des portails de droite et de gauche.

Les trois profondes ouvertures par où l'on accède aux trois nefs de l'église surpassent encore en magnificence les deux étages supérieurs, où déjà la richesse dégénère en confusion. Mais elles sont plus près du regard et on en distingue mieux les innombrables ornements. Les trois ar-

cades sont des cintres brisés, un peu moins ouverts qu'à Paris, et surmontés de frontons aigus terminés en aiguilles. Le pignon du milieu a le tort de cacher à moitié la grande rose centrale. Le grand portail est beaucoup plus large et plus haut que les deux autres. Les nombreuses voussures qui s'alignent dans sa profondeur portent cinq rangées de petites figures couchées dans le sens des deux courbes, et séparées par des guirlandes fleuries et festonnées: c'est tout un peuple de cent soixante personnages aux attitudes variées, aux tournures gauches mais expressives. Au-dessus, le pignon représente le Couronnement de la Vierge. Les deux autres arcades sont pareillement décorées de figures, au nombre de quatre-vingt-dix-sept; elles sont surmontées d'une Passion (fronton de gauche) et d'un Jugement dernier. Les massifs qui séparent et enclosent les trois portails ne sont pas bordés de piliers ou de colonnes; ce sont des saints gigantesques (2m.50) qui font l'office de cariatides, maigres, presque sans épaules, extatiques et charmants par l'expression des figures. Le stylobate où ils s'appuient n'est pas de très-bon goût : on pense qu'il a été refait au dix-huitième siècle. On a compté sur le portail de Reims plus de cinq cent trente statues; mais ce n'est pas tout : la sculpture a débordé à l'intérieur. A peine entre-t-on dans l'église que l'on se croit suivi par la foule des saints et des martyrs. Cinquante-quatre personnages dans des niches décorent le mur autour de la grande porte, et il y en a trente-quatre autour des deux autres.

MŒURS DU SEIZIÈME SIÈCLE EN ALLEMAGNE.

NOCES ET INTÉRIEUR DU MÉNAGE D'UN JEUNE DOCTEUR.

1536-1614.

(Extrait de Gustave Freytag, *Scènes du passé de l'Allemagne.*)

Félix Platter naquit à Bâle en 1536; son père, qui fut successivement imprimeur, instituteur et petit propriétaire, ne parvint à sortir d'une extrême pauvreté qu'à l'aide d'une activité infatigable, et, malgré le zèle sans relâche qu'il apportait à des occupations toujours croissantes, il eut constamment à lutter avec les difficultés et les soucis de l'existence. Ce rude combat de la vie produisit sur son caractère l'effet accoutumé : il joignait à une ardeur impatiente de toute entreprise nouvelle une inquiétude d'esprit qui troublait ses plans et l'empêchait d'y mettre de la suite; en outre, il ne possédait pas cette confiance en soi nécessaire pour réussir; il se laissait facilement décourager, et était tout à la fois irritable et morose. Son fils Félix, seul enfant d'un premier mariage, avait, au contraire, l'heureux naturel de sa mère, simple et excellente femme; c'était un jeune homme gai et cordial, un peu vaniteux, passionné pour la musique et pour la danse, tout en ayant une tête des mieux organisées pour le travail, beaucoup de sagacité et de franchise. Il était presque encore un enfant lorsque son père l'envoya de Bâle à la Faculté de médecine de Montpellier, si justement célèbre. Félix rapporta dans sa petite ville natale non-seulement les connaissances scientifiques que possédait la médecine à cette époque, mais les élégantes manières françaises. Il fut promu au doctorat à l'âge de vingt et un ans, et épousa une jeune fille qu'il aimait depuis son enfance. Il acquit un renom extraordinaire, devint professeur à l'Université, et mourut après avoir gagné une fortune et une célébrité justement méritées, et avoir joui du bonheur d'une longue et heureuse union. Il rendit d'immenses services à la ville de Bâle par le zèle infatigable qu'il déploya pendant les terribles épidémies de la peste, et à l'Académie de médecine par l'étendue de ses connaissances. Des princes mêmes venaient de France et d'Allemagne le consulter comme un des médecins les plus renommés. Il créa à Bâle un jardin botanique, et il possédait un cabinet d'histoire naturelle si curieux qu'on payait pour en obtenir l'entrée. De même que son père, Félix Platter a écrit sa vie. Le fragment que nous allons citer est tiré d'un livre intitulé : *Thomas Platter et Félix Platter*, deux autobiographies publiées par le docteur D.-A. Fechter en 1840. Nos lecteurs connaissent déjà Thomas Platter [1].

Le récit de Félix commence au jour où il revint dans sa ville natale, rapportant de Montpellier la conscience de son mérite scientifique.

1559.

« Mes voisins me souhaitèrent la bienvenue, et ce fut une grande joie pour toute la rue. Ainsi que je l'appris plus tard, la servante de la sage-femme Dorly Becherer courut chez mon futur beau-père et réclama de sa fille Madeleine le *pain du messager* (botenbrod) [2]; elle cria même si fort que Madeleine fut tout effrayée. On apprêta le souper chez mon père, et on invita mes camarades qui, ayant appris mon arrivée, étaient immédiatement venus me voir. Après le souper, nous les reconduisîmes jusqu'à la *Couronne*, en passant par la rue où demeurait Madeleine. Lorsqu'elle m'aperçut avec mon manteau espagnol, elle s'enfuit intimidée. L'aubergiste de la *Couronne*, qui avait lui-même autrefois prétendu à la main de celle qu'on appelait déjà *ma future*, quoique aucune demande n'eût été faite encore, me plaisanta de manière à me vexer, si bien que, croyant mes projets connus de tout le monde, je m'en retournai à la maison.

» Le matin suivant, Hummel vint me trouver pour m'accompagner dans la ville. Nous allâmes d'abord sur la place de la Cathédrale; là, M. Ludwig de Rischbach m'aperçut sans me reconnaître tout d'abord, à cause de la toque de velours et de la dague que je portais. J'allai à sa rencontre en lui disant mon nom; puis je saluai le docteur Sulzer, prêtre de la cathédrale, et le docteur Huber, qui m'accueillit fort cordialement et m'offrit ses services. Je lui fis présent d'un *Clément Marot* richement relié à Paris.

» Nous descendîmes alors la rue Saint-Martin. Au moment où nous passions devant le marché aux viandes, Madeleine s'y trouvait, occupée à acheter les provisions; je ne la vis pas, mais elle m'aperçut, et elle entra précipitamment dans la boucherie et revint en toute hâte chez elle, parce qu'on l'avait taquinée à mon sujet. Après le dîner, mon père nous conduisit à sa campagne de Gundeldingen; il s'entretint longuement avec moi pendant la route, me recommandant de ne pas parler à la légère, comme les Français ont l'habitude de le faire, et me racontant tout ce qui s'était passé chez lui pendant mon absence. A peine arrivé, je me mis à accorder mon luth et une grande harpe dont mon père s'était longtemps servi autrefois; puis je rangeai avec soin mes livres et mes papiers, et je passai à ce travail toute la semaine.

» Pendant ce temps, mon père s'occupait à me préparer une entrevue avec ma future, afin que nous pussions causer un peu ensemble. Il invita donc maître Frantz et sa fille à venir passer avec nous à Gundeldingen l'après-midi du premier dimanche. C'était le 16; par un beau jour du mois de mai, nous sortîmes de la maison après

(1) Voy., sur Thomas Platter, t. XXVIII, 1860, p. 218, 230, 234, 242, 253, 266.

(2) Récompense accordée à celui qui apporte le premier une bonne nouvelle. Demander et recevoir le « pain du message » était une coutume établie dans toute l'Allemagne du moyen âge.

déjeuner, Thiebold Schœnauer et moi; nous avions emporté nos luths. Lorsque nous rentrâmes dans la cour de Gundeldingen, nous vîmes devant nous deux jeunes filles : l'une était la cousine de Schenkin, promise à Daniel, fils de maître Frantz; l'autre était Madeleine. Je la saluai cordialement; elle me rendit mon salut tout aussi cordialement, mais non sans changer de couleur. Nous nous mîmes alors à causer; Daniel, son frère, se joignit à nous, et nous nous promenâmes en causant ainsi de toutes choses dans la propriété. Madeleine se montra toujours modeste et réservée. Au coup de trois heures, nous rentrâmes à la maison; Thiebold et moi jouâmes du luth, et je dansai une *gaillarde*, comme je l'avais apprise en France. Maître Frantz me souhaita la bienvenue; nous nous assîmes à table, et nous fîmes une collation, qui ressemblait fort à un souper, jusqu'à la nuit tombante : nous n'avions plus que tout juste le temps de rentrer en ville. En chemin, mon père et celui de Madeleine marchèrent devant; Daniel et moi, nous restâmes près des jeunes filles, causant amicalement tous quatre ensemble. Aux fortifications, nous nous quittâmes; maître Frantz et sa société prirent la porte de pierre, mon père et les siens la porte d'Eschemer, pour retourner à la maison. En nous couchant, nous avions des pensées diverses, sans doute, mais qui se rapportaient à mon sort à venir.

» Mon futur beau-père et mon père tinrent conseil sur l'époque où les fiançailles devaient avoir lieu. Je commençais à être très-épris, et je hâtais le moment de notre union; je n'étais pas non plus mal venu près de Madeleine, comme je m'en rendis compte le jour où une de nos cousines nous invita à aller manger des cerises dans son pré, hors de la porte de Spolen. Il fut convenu que le docteur Huber ferait la demande solennelle; mon père l'en pria. Il s'en chargea très-volontiers, et reçut une réponse favorable au sujet de l'entretien demandé pour s'occuper des affaires concernant mon mariage. Le docteur Huber vint à moi, et me donna cette bonne nouvelle avec sa gaieté accoutumée, me souhaitant force bonheur et prospérité, mais il me dit en même temps que mon beau-père désirait qu'on gardât le secret jusqu'à ce que mon doctorat fût passé, et qu'alors la chose pourrait être menée à bonne fin. Mon futur beau-père finissait donc par donner son consentement; jusqu'alors il s'était tenu sur la réserve, parce qu'il craignait que mon père fût fortement endetté, et parce qu'il lui déplaisait qu'il y eût des pensionnaires dans la maison, ne voulant pas, disait-il, jeter sa fille dans la gêne et les soucis. Mais lorsqu'il apprit que les dettes de mon père étaient bien moindres que la fortune qu'il possédait outre sa maison et ses terres, et qu'il avait l'intention de ne plus prendre de pensionnaires, il fut fort satisfait, d'autant plus que maître Gaspard Krug (celui qui plus tard devint bourgmestre), qui me connaissait beaucoup, lui conseilla de m'accepter pour gendre. Ludwig, le fils de Gaspard, dit aussi à mon futur beau-père qu'il devait remercier Dieu, car il y avait tout espoir de me voir devenir un médecin célèbre, puisque je venais de donner une preuve de mon savoir en guérissant sa femme qui, depuis la naissance de ses deux jumeaux, était restée très-faible. Je lui avais fait prendre des *massepains*, qui n'étaient pas encore connus dans le pays. L'affaire commençait à sourire à mon beau-père, et il ne s'opposa nullement à ce que je vinsse souvent chez lui; au contraire, il eût voulu prolonger le temps des fiançailles, parce que sa fille tenait si bien sa maison (ce dont il la louait toujours) qu'il ne s'en séparait pas volontiers.

» A cette époque, la jeune Élisabeth du *Faucon* fut promise à Thomas Guérin. Celui-ci vint me trouver avec Pompelfort, et me demanda d'organiser de la musique pour faire une surprise à sa fiancée. Je lui promis de m'en charger, à la condition que cette même musique jouerait ensuite où il me plairait. Nous nous préparâmes, et nous allâmes à la nuit tombante devant la maison de ma future; nous avions deux luths. Thiebold et moi, nous jouions ensemble; puis je pris la harpe, et Pompelfort la viole. Lorsqu'il voulut poser son instrument sur un tonneau, le tonneau tomba avec un grand fracas. L'orfèvre Lagenbach jouait de la flûte; c'était une charmante musique. On ne nous donna pas signe de vie de la maison de Madeleine, car mon futur beau-père y était. Nous nous rendîmes de là au *Faucon*, où, après avoir donné notre sérénade, nous fûmes introduits. On nous offrit une collation excellente, avec de bons vins et des pâtisseries de toutes sortes; puis nous rentrâmes à la maison. A l'*Anneau vert*, les gardes de nuit nous accompagnèrent pendant quelque temps; mais, d'après nos explications, ils nous laissèrent bientôt. A partir de cette époque, je continuai à me rendre souvent chez ma future. Je m'habillais autrement qu'on ne le faisait alors; on ne portait que des vêtements de couleurs variées et jamais de noir, à moins qu'on ne fût en deuil. On commença à me remarquer; et un soir, après souper, comme je sortais, deux jeunes gens coururent après moi, et ils m'eussent battu si je ne leur avais échappé.

» Aussitôt après que je fus nommé docteur, mon père pressa maître Frantz de conclure le mariage convenu; le père de Madeleine traînait les choses en longueur, parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, il voyait avec grand regret sa fille le quitter. Il me permettait de venir chez lui sans y mettre aucun mystère; mais ce ne fut jamais qu'avec respect et en tout honneur que je m'entretenais avec Madeleine sur toutes sortes de sujets, et que nous plaisantions ensemble. Je l'aidais parfois à composer des électuaires, et le temps passait.

La suite à une prochaine livraison.

Bon ou mauvais temps, entretien de têtes vides.

JACQUES DE SAINTE-BEUVE,

CASUISTE.

Voy. la Table de trente années.

Jacques de Sainte-Beuve, prêtre, célèbre casuiste, est né à Paris au mois d'avril 1613 (baptisé le 20), dans la maison, encore existante, qui fait le coin des rues Saint-André-des-Arts et Séguier, à gauche en venant du quai, et qui porte une inscription mémorative. Elle appartenait à sa mère; il l'a toujours habitée et y est mort le 15 décembre 1677, laissant, comme l'écrivait huit jours après la marquise de Sévigné au comte de Guitaut, « beaucoup de pauvres âmes errantes et vagabondes, sans conducteur et sans gouvernail dans les orages de cette vie. » Son père, huissier au Parlement de Paris, et greffier du Bureau des pauvres, était petit-fils d'un cadet de Normandie, venu des environs de Neufchâtel-en-Bray dans la capitale pour y faire le commerce.

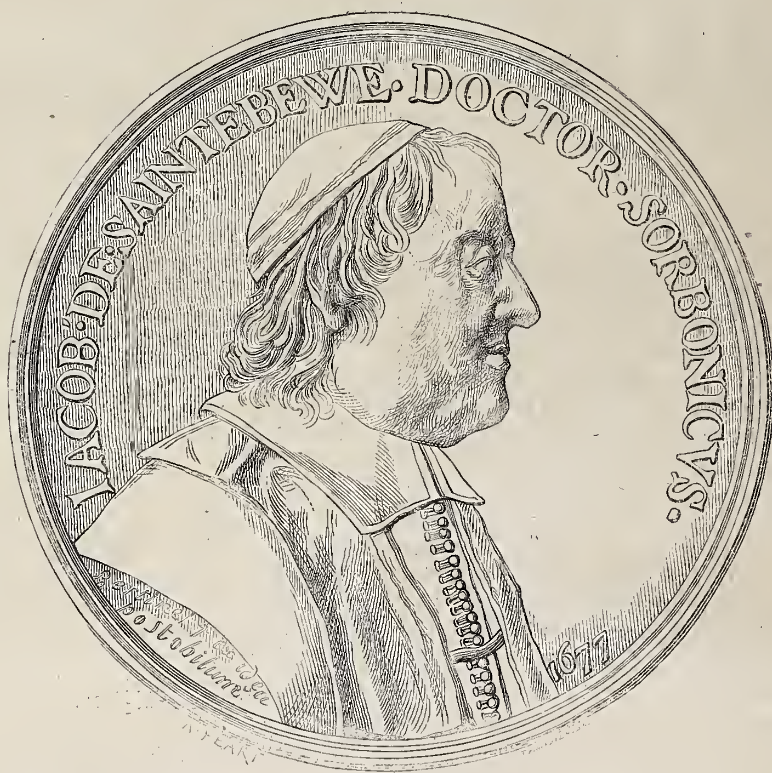
Jacques, d'une capacité remarquable et précoce, fut reçu, à vingt-cinq ans, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne, et, cinq ans plus tard, après élection par ses collègues, institué professeur royal de théologie pour la controverse : chaire comprise dans l'enseignement créé par François Ier en dehors de l'Université, sous le nom, encore usité, de *Collége de France*. Après avoir contribué à la propagation du jansénisme, mais avec des tempéraments dont on ne peut douter, puisque Pascal

dit, dans sa dix-septième *Provinciale*, « M. de Sainte-Beuve censura, dans ses écrits publics (ses leçons écrites), les *cinq propositions* longtemps avant le pape » ; il se soumit non-seulement à la bulle de 1653 qui les condamnait théoriquement, mais encore au bref de 1654 qui les déclarait contenues dans le livre de Jansénius. Vint, en 1656, la censure de la Faculté de théologie contre Arnauld, laquelle donna lieu aux *Provinciales*. Sainte-Beuve, qui n'identifiait pas cette affaire avec la précédente, refusa de signer la censure, et, plutôt que d'y consentir, se laissa révoquer comme professeur, dégrader comme docteur et éliminer de la société de Sorbonne. De là, parmi les opposants, un grand triomphe qu'il ne cherchait point, pas plus qu'il ne mérita, en 1661, le déchaînement violent dont il fut l'objet, lorsque, conséquent avec lui-même, il signa le formulaire, exécution pure et simple de la bulle et du bref auxquels il avait adhéré. Il en résulta que, plus tard, sa conviction s'étant modifiée au sujet de la censure, il la signa sans soulever le même scandale, parce qu'on pensait avoir fait tout le bruit nécessaire pour le discréditer.

Impossible, d'ailleurs, de découvrir le moindre motif d'intérêt ou de crainte qui l'aurait déterminé à aucun de ces actes. Jamais il ne remonta dans sa chaire : il ne recouvra ses titres que sous la forme honorifique, et se voua entièrement à ce qui avait toujours été la fonction dominante de ses aptitudes, l'étude de la théologie morale, l'éclaircissement des cas douteux qu'elle présente, la direction des consciences. Le recueil d'où nous avons extrait quelques solutions intéressantes ([1]) fut publié, après sa mort, par son frère, au moyen de consultations qui lui furent renvoyées, le docteur n'en ayant pas conservé les minutes.

Jacques de Sainte-Beuve avait écrit en latin, pour ses élèves, plusieurs traités de théologie ; mais il les communiquait à l'état de manuscrits, et ne voulut jamais qu'une ligne de lui fût imprimée. C'est pour éviter des éditions subreptices et falsifiées que son frère publia les *Cas de conscience* et deux de ces traités, ceux de la *Confirmation* et de l'*Extrême-Onction*.

Ne compter pour rien l'opinion publique, ses suffrages bruyants, ses attaques passionnées ; faire son devoir silencieusement, obscurément ; remplir avec un zèle infatigable le ministère de direction spirituelle qu'il avait accepté au profit du public, et qu'il exerça avec une immense autorité pendant vingt-cinq ans, ce fut le caractère et la vie de ce docteur. Sa modestie était extrême : il n'avait jamais voulu qu'on fît son portrait. « Nous ne laisserons pas de l'avoir, dit le *Mercure* de décembre 1677, par le talent merveilleux de M. Bertinet, qui a été payeur des rentes de l'Hôtel de ville. Il a l'imagination si vive que, sur le souvenir qu'il a gardé de ses traits, il en a fait la médaille en cire après sa mort, avec l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu. »



Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Jacques de Sainte-Beuve, médaille de Bertinet. — Dessin de Féart.

Ce Bertinet, dont la vie est absolument ignorée, mais sera prochainement, nous dit-on, mise en lumière, a signé d'autres œuvres remarquables : nous ne citerons qu'un très-beau médaillon de Louis XIV, qui fait partie des chefs-d'œuvre exposés au cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque impériale. La médaille que nous reproduisons ici est celle-là même qui fut fondue au moyen de la cire dont parle le *Mercure*, elle est conservée dans le même cabinet. Les mots qu'on lit sous le bras du buste confirment le dire du journal. Bertinet a répété cette œuvre sous un plus petit module, que possède l'auteur d'un très-intéressant volume récemment publié sur Jacques de Sainte-Beuve ([2]).

([1]) Voy. t. XXVI, 1858, p. 181.

([2]) *Jacques de Sainte-Beuve, docteur de Sorbonne et professeur royal*. Étude d'histoire privée contenant des détails inconnus sur le premier jansénisme. Paris, 1865.

LE CHATEAU DE BUSSET
(ALLIER).



Le château de Busset-Bourbon (Allier). — Dessin de A. Maignan.

Souhaitons à ceux qui aiment les grands spectacles de la nature d'être transportés, ne fût-ce que pour quelques minutes, sur cette terrasse, sur ce balcon, ou, mieux encore, à l'une de ces fenêtres de la plus grosse tour du château de Busset, la tour de Riom. Un spectacle d'une sauvage et sublime majesté leur apparaîtra comme un rêve : sous leurs yeux se déroulera toute la vallée de l'Allier jusqu'au puy de Dôme et au mont Dore.

On comprendrait et on aimerait à croire que ce château eût été bâti là par une fantaisie poétique, et uniquement comme on y aurait posé un siége pour admirer paisiblement, longuement et toujours. Mais le fondateur inconnu, le prédécesseur de Guillaume de Vichy, propriétaire du château et qui vivait vers 1374, avait très-probablement plus à cœur, en bâtissant ce donjon et ces créneaux, aujourd'hui restaurés, de se défendre contre ses ennemis que de contempler « les vaux et les monts. » Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, comme une chose certaine, que les seigneurs du moyen âge et leurs serfs aient été insensibles aux beautés de la nature ; tout au moins ne serait-ce pas à nous qu'il appartiendrait de les soupçonner et de les censurer, nous qui nous plaisons à vivre, une grande partie de l'année, derrière des maisons à quatre et cinq étages, de manière à n'entrevoir que quelques étroits lambeaux du ciel.

On ne peut guère séjourner à Vichy sans faire une visite à Busset, séparé par dix-neuf kilomètres à peine de cette ville si salutaire aux uns, si funeste aux autres. Commodément assis dans une large voiture, sur la route

de Vichy à Thiers, je relus mon Guide pour me rendre compte de ce que j'allais voir. Après Guillaume, l'histoire parle d'une dame de Busset, Marade de Vichy; d'un Lionnet, seigneur de Busset, qui rendit hommage à Marie de Berry, le 14 juin 1425. Vient ensuite la famille d'Allègre, et c'est à l'une des générations de ces derniers châtelains que se marient les noms de Bourbon et de Busset. Voici comment. Louis de Bourbon, cinquième fils de Charles Ier duc de *Bourbon* et d'Agnès de Bourgogne, évêque de Liége à seize ans, sortit de l'Église et épousa Catherine d'Egmont, veuve du duc de Gueldre; puis l'aîné de ses fils prit pour femme Marguerite, fille de Bertrand d'Allègre, seigneur de *Busset* et de Ventadour.

Je me serais volontiers arrêté là et j'aurais fermé le livre, si, parcourant la page suivante, je n'avais vu qu'un petit-fils de ce Louis de Bourbon avait épousé une Louise de Borgia et s'était fait l'échanson de Louise de Savoie; double honneur peu digne d'envie. Mais ce Louis de Bourbon fit mieux que de verser du vin à une princesse : il versa son sang à la bataille de Saint-Quentin jusqu'à la dernière goutte. Plus tard, Louis XIV daigna ne pas trouver inconvenant l'ancien mariage du nom de Bourbon avec celui de Busset, et voulut bien reconnaître, en 1661, que les possesseurs du château pouvaient s'appeler les « cousins du roi. » C'est là un titre qu'ont encore à cœur les châtelains d'aujourd'hui, comme me le prouvèrent, quand je parcourus le château, peintures, écussons, tapisseries, etc. Cependant ils tiennent aussi à grand honneur qu'un comte de Bourbon-Busset soit devenu général sous l'Empire, en gagnant tous ses grades sur les champs de bataille. L'attachement des maîtres du château à ces diverses traditions est assurément bien respectable, et on peut dire que c'est esprit de famille encore plus que de parti.

La commune de Busset, située sous le château, sur une colline, se compose d'environ 1 700 habitants. Les voitures s'arrêtent au commencement du village. Le premier aspect du château cause peut-être à plus d'un visiteur une certaine déception : on rêvait ruines, et on se trouve en face de bâtiments de tous points restaurés. Je ne m'en affligeai pas outre mesure. Mon premier mouvement fut, d'ailleurs, de me servir du château pour regarder dehors; et je puis avouer que ce fut même ma préoccupation à tous les étages, tellement que je n'ai plus qu'un faible souvenir d'une jolie petite chapelle du treizième siècle rebâtie en 1858, d'une galerie, d'un salon, d'une vieille cheminée, d'un bahut de la renaissance, d'une tenture de perse donnée, dit-on, par Charles X à Mme de Gontaut, etc. Forcé de suivre un groupe de touristes qui m'avait précédé, et où se trouvait toute une famille espagnole dont je cherchais à comprendre la conversation très-animée, je ne m'arrêtai guère avec curiosité que devant une peinture.

— Quelle est cette personne? demandai-je à notre cicerone, en lui montrant le portrait d'une jeune dame remarquable par sa physionomie aimable et sa distinction.

— C'est, me dit-il, la maîtresse du château, morte, il y a quatre ans, en tombant dans une mine; elle faisait un voyage de plaisir...

On se pressa autour de cet homme et on l'assiégea de questions; pour moi, je m'éloignai vers une fenêtre. Adieu, dès ce moment, à la pensée que ce beau séjour, ce site admirable, ces longs honneurs du passé, puissent assurer aucun privilége de bonheur! Fille, épouse ou mère, ah! quel cœur, parmi tous ceux qui l'entouraient, n'eût volontiers donné fortune, nom et souvenirs, pour préserver cette charmante personne d'une si horrible mort? Sous cette impression qui ne cessa plus de m'obséder, il me fut impossible de jouir même du paysage, et, si agréable que fût le chemin du retour par l'Ardoisière, les bords du Sichon, le hameau des Grivats, Cusset et l'allée des Dames, je ne vis plus rien que ce portrait, qui, en ce moment même où j'écris ces lignes, fascine encore mes yeux et m'attriste.

LE VIEUX JOUEUR D'ORGUE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 77, 90.

Je revins le lendemain, et puis tous les jours. La petite Marie me souriait quand j'arrivais. J'allais jusqu'au bout de la ruelle, afin de jouer pour tout le monde, car j'avais remarqué qu'il y avait bien des pauvres malades ou infirmes qui ne pouvaient pas quitter leur chaise; et puis, en revenant, je m'arrêtais à l'entrée et je jouais pour Marie. Je choisissais mes chansons les plus jolies; elle les écoutait, me remerciait, et me disait :

— A présent, l'air qui me fait pleurer, vous savez bien?

Je le lui jouais, et elle était contente. Je sus bientôt qu'elle était orpheline, paralysée des jambes, et toujours dévorée par la fièvre. Sa grand'mère avait l'air de l'aimer comme on aime un être pour qui on est tout, et en me donnant le peu qu'elle pouvait donner, — et je refusais souvent sous prétexte que j'étais trop chargé, — elle me remerciait toujours du bien que je faisais à la petite. C'était moi, Monsieur, qui aurais dû la remercier! elle m'avait appris le bonheur qu'on trouve à être utile.

Depuis ce temps-là, je ne retournai plus dans les belles rues; j'allai partout où il y avait des pauvres gens, et partout je fus bien accueilli. J'appris beaucoup de choses en réfléchissant à tout ce que je voyais. Je remarquai que les querelles et les batailles cessaient lorsque j'arrivais, et comme bien souvent on s'est fâché sans trop savoir pourquoi, la querelle ou la bataille se trouvait finie, et ne recommençait pas quand je m'en allais. Et puis je pensais que la musique rendait meilleurs les gens qui l'entendaient, car la musique est une prière, et il y a des airs qui font tout naturellement penser au bon Dieu. C'est pourquoi j'eus soin de choisir de ces airs-là, et je ne jouai jamais ceux qui faisaient venir des idées d'ennui et de paresse, ni ceux dont les paroles me semblaient mauvaises pour les pauvres gens. Je tâche de leur donner de la gaieté, du courage, et j'ai aussi des airs tristes pour les gens qui ont du chagrin; mais je veux qu'ils soient de cette tristesse tendre qui porte à se consoler en aimant autour de soi, et non pas de cette tristesse aigre qui fait qu'on s'en prend à tout le monde de ses propres peines.

Vous croirez peut-être que tout cela n'est que dans ma tête; mais non, Monsieur, et la preuve, c'est que tous ces gens-là sont devenus mes amis, et qu'il y a parmi eux un peu moins de méchanceté, un peu moins d'ivrognerie et un peu moins de misère qu'il y a dix ans. J'y ai gagné aussi, moi, Monsieur, comme je vous le disais tout à l'heure; j'y ai gagné non pas de l'argent, mais le plaisir de sentir que je fais du bien. J'en retire du chagrin aussi, c'est vrai, et je ne peux pas m'empêcher d'être triste les jours comme celui-ci.....

Il baissa la tête, et une larme coula dans son verre.

— Pauvre petite Marie! reprit-il. Elle n'a pas pu atteindre ses quinze ans. Elle est morte le mois passé. Il y avait des dames qui l'avaient prise en amitié, qui lui apportaient des fleurs, des friandises, de jolies choses pour la distraire; mais elle n'avait de goût à rien, car elle s'en allait. Après tout, qu'aurait-elle fait dans ce monde? Le bon Dieu l'a prise pour lui faire entendre sa musique. Elle voulait toujours me donner ma part de tout ce qu'on lui avait apporté, et quand elle est morte elle m'a laissé son dernier gâteau. Pauvre petite! j'avais encore du plaisir à

jouer à sa grand'mère l'air qu'elle avait aimé; mais la grand'mère est partie aussi. C'est heureux, et Dieu fait bien ce qu'il fait; il ne les a pas séparées longtemps : mais c'est égal, je me sens tout triste aujourd'hui.

Il se tut et resta immobile, oubliant de vider son verre. Une horloge sonna dans le lointain. Mon joueur d'orgue se leva.

— Adieu, Monsieur, me dit-il. Voilà l'heure où je vais tous les jours dans une rue un peu loin d'ici. Les hommes rentrent des fabriques, et ils m'attendent. Hier, je n'ai pas pu y aller, et si je manquais plusieurs jours de suite, ils reprendraient peut-être l'habitude d'aller au cabaret.

— Au revoir, mon brave homme. Voulez-vous me donner une poignée de main?

— De tout mon cœur, Monsieur, et grand merci. Dieu vous garde!

Pensif, je le regardai s'éloigner, courbé sous son fardeau. Pauvre musicien vagabond! sa vie tenait bien peu de place ici-bas; mais là-haut ne sera-t-il pas de ceux que Jésus, l'ami des pauvres, accueillera par ces douces paroles : « Venez, les bénis de mon Père! » Qui, parmi les grands de la terre, peut se vanter d'avoir été plus utile que lui, et d'avoir mieux compris la vie? Tant d'autres rêvent de grands sacrifices, des dévouements impossibles, des héroïsmes qui ne se rencontrent jamais, et laissent passer dédaigneusement mille petites occasions d'être hommes en faisant du bien aux hommes! Mais lui, il a naïvement et simplement fait le bien qui se trouvait à sa portée; il a consolé, encouragé, réjoui les pauvres, et il a fait pénétrer un rayon du ciel dans l'âme des déshérités. Agir ainsi, faire tout le bien qu'on peut et y trouver sa récompense, n'est-ce pas le devoir? n'est-ce pas le bonheur?

NOUVELLE MANIÈRE DE PAYER SES DETTES.

LETTRE DE BENJAMIN FRANKLIN A BENJAMIN WEBB.

Passy, 22 avril 1784.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 15 courant, avec le Mémoire qu'elle renfermait. Le récit que vous me faites de votre situation m'afflige. Je vous envoie sous ce pli un bon de dix louis d'or. Je ne prétends pas vous *donner* cette somme, je vous la *prête* seulement. En retournant dans votre pays, avec une bonne réputation, vous ne manquerez pas de trouver quelque emploi qui vous mette par la suite en état de payer toutes vos dettes. En ce cas, si vous rencontrez un autre honnête homme qui soit aussi dans la gêne, payez-moi en lui prêtant pareille somme; mais recommandez-lui en même temps de s'acquitter à son tour de la même manière dès que ses moyens le lui permettront et qu'il en trouvera l'occasion. J'espère que mes dix louis passeront ainsi en beaucoup de mains avant de rencontrer un coquin qui les arrête au passage. Voilà mon petit stratagème pour faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Je ne suis point assez riche pour dépenser *beaucoup* en bonnes œuvres; je suis donc obligé d'user de finesse et de faire beaucoup avec *peu*. Je fais des vœux pour le succès de votre Mémoire et pour votre prospérité future.

Je suis, Monsieur, votre très-obéissant serviteur.

B. F.

Quelques années auparavant, Franklin avait *prêté* de la même manière cinq louis à un pasteur anglais prisonnier en France sur parole, et lui avait recommandé d'aider à l'occasion de pareille somme un étranger qui en aurait également besoin. « Par ce moyen, ajoutait-il, vous acquitterez l'obligation que vous croirez avoir contractée envers moi. Dites à votre obligé d'en faire autant. En poursuivant cette pratique, on peut faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Rendons service à la ronde; les hommes sont tous de la même famille. » (¹)

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Suite. — Voy. p. 10, 47.

LES TIMBALES.

Suite.

A mesure que les documents écrits ou imprimés se multiplient, les renseignements deviennent plus abondants. Les traités de musique offrent de nombreux exemples des timbales dont on se servait du seizième siècle au dix-septième.

Luscinius qui, en 1536, a publié une *Musurgia*, donne le dessin de deux timbales égales qui se rapprochent beaucoup des nôtres, sauf le perfectionnement des vis d'accord qui semblent tout à fait élémentaires; les bassins sont hémisphériques parfaits. Selon Luscinius, ces instruments, dont on se servait alors dans les guerres, avaient un son horrible qui tenait du tonnerre, mais qui s'associait bien, dit-il, avec l'affreuse guerre qu'ils conduisaient; « car, ajoute-t-il, il n'y a pas de meurtre, de rapine, de sacrilége, de vol, d'adultère, de viol et de trahison, auxquels le tambour n'ait été mêlé. » Luscinius, en donnant le dessin de la timbale, lui conserve le nom de tambour. Si de notre temps le tambour mérite encore qu'on lui reproche d'être mêlé aux horreurs de la guerre, en revanche la timbale n'assiste plus qu'à des forfaits imaginaires représentés de sept heures à minuit.

Prætorius donne le dessin de deux timbales, dites allemandes, employées aux seizième et dix-septième siècles: elles sont à vis et se posent au besoin sur des pieds; leur forme est hémisphérique, mais un peu gonflée par le bas; de plus, elles sont de grosseur inégale, tandis que celles de Luscinius sont semblables et de sphéricité parfaite. Si le dessin de Prætorius (reproduit par Kastner) est exact, les timbales auraient souvent varié de forme en peu de temps.

Il existe, au reste, un modèle de timbales plus étrange que celui que je viens d'indiquer; il est donné par le P. Mersenne, et c'est par lui que je terminerai les détails concernant les timbales pendant le moyen âge, avant de passer aux renseignements relatifs aux règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

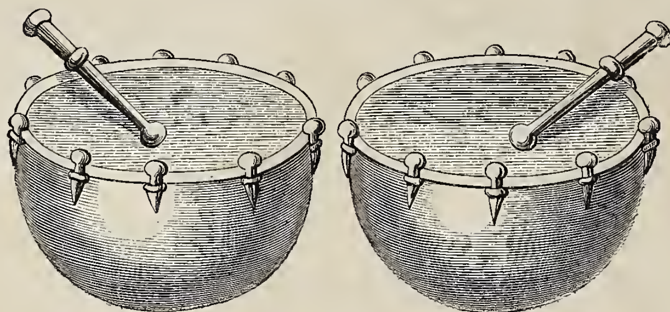
Le P. Mersenne parle des *tambours à cheval*, qui sont des timbales; il s'exprime ainsi : « L'on use aussi d'une autre espèce de tambours dont le corps est fait de léton en forme de chaudron ou de demi-sphère concave, qui a deux pieds de diamètre ou environ, et que l'on couvre d'une peau comme les autres; on les porte à l'arçon de la selle, et elles font un grand bruit qui imite celuy du tonnerre, dont on voit icy les figures ABE & DE, avec le baston, qui monstre le costé de la peau par lequel on les bat. » Ces timbales sont en forme de cônes tronqués et de grosseur inégale; il y en a une grande et une petite; elles sont lacées en diagonale : le P. Mersenne en attribue l'usage aux Polonais. Si l'attribution est exacte, et si le dessin, comme il est au reste probable, reproduit bien les instruments, il est étrange que les Polonais, qui avaient en 1457 des timbales que l'on comparait à des chaudrons, en possédassent, à l'époque où écrivait le P. Mersenne, d'une forme si excentrique et s'éloignant autant de la forme sphérique qui bientôt allait être adoptée partout. Ces tim-

(¹) *Correspondance de B. Franklin*; trad. de M. Éd. Laboulaye.

bales n'étaient peut-être qu'une variété du tambour qui avait été perfectionné en France depuis le commencement du seizième siècle, et qui avait occupé dans l'infanterie une place plus importante que celle de la timbale dans la cavalerie.

Dès la fin du seizième siècle, la division des instruments de précision avait été bien établie. Le tambour était perfectionné. Tabourot, en 1581, dans son Orchésographie, parle longuement du tambour français et du tambour des Suisses; il ne dit presque rien de la timbale qu'il appelle *tambour des Perses :* selon lui, cette timbale appartenait à des soldats étrangers et ne constituait pas un instrument français. Toutefois, il ne résulterait pas de son silence que les troupes étrangères à la solde de la France n'eussent pas des timbales. Cet instrument ne tardera pas, d'ailleurs, à paraître, et alors la situation sera celle-ci : le tambour appartiendra à l'infanterie et à quelques régiments de cavalerie; la timbale, à quelques rares régiments de cavalerie; le nacaire, ou petite timbale, restera le partage de l'orchestre de danse et de concert. Cette petite timbale grandira, se confondra avec la timbale militaire employée parfois dans l'orchestre, et les timbales modernes prendront peu à peu leur place.

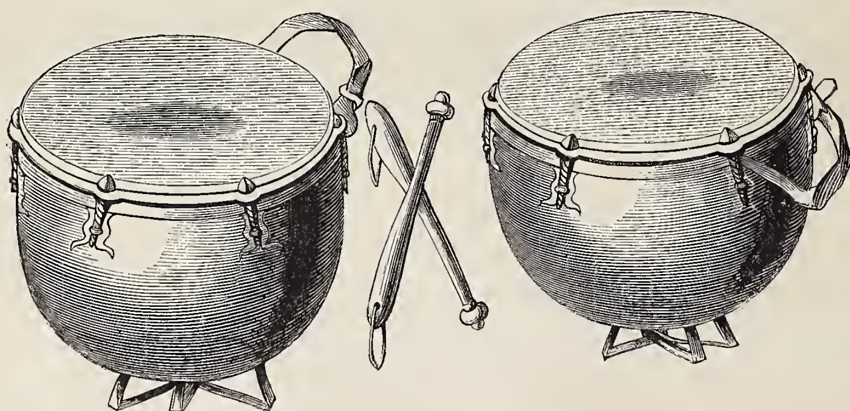
Il y a plusieurs preuves écrites de l'usage des nacaires



Timbales de guerre (1536). — D'après Luscinius.

dans le dix-septième siècle. Le P. Mersenne s'exprime ainsi : « . . . On peut adjouster (aux cymbales) le tambour d'airain III, que l'on frape d'un baston, pour joindre son bruit aux sons des cymbales. La peau de ce tambour se bande avec les chevilles H. . . » Le dessin indique bien un corps hémisphérique en airain ou en laiton; des chevilles pointues sont entrées dans des écrous placés sur la circonférence, afin de tendre la peau; la baguette pour frapper est là, à côté de la poignée pour tenir l'instrument. Il semble résulter de ce dessin que la petite timbale n'avait pas été aussi perfectionnée que la grande sous le rapport des vis d'accord; mais il n'en est pas moins extraordinaire que le P. Mersenne ne donne pas sur le nacaire plus de détails, à une époque où l'on s'en servait beaucoup dans les ballets d'Égyptiennes et dans la danse appelée la Moresque.

Le P. Kircher, dans sa *Musurgia universalis*, parle aussi fort peu de la timbale et n'en donne pas la figure : « . . . Il est encore, dit-il seulement, un instrument que nous appelons *crepitacula*, que les Italiens nomment *gnaccari*, et avec lequel ils ont l'habitude d'accompagner la cythare (théorbe ou guitare); il sert à mesurer le motif du chant; nous en omettons la figure . . . » Le P. Kircher regarde la timbale comme un simple moyen rhythmique, et c'était réellement l'office qu'elle remplissait alors dans les ballets.



Timbales allemandes (seizième et dix-septième siècle). — D'après Prætorius.

Les intermèdes de Molière parlent des timbales ou nacaires, gnaccaires, gnaccares; ainsi, par exemple, la sixième entrée de la *Pastorale comique* (1666) porte cette indication :

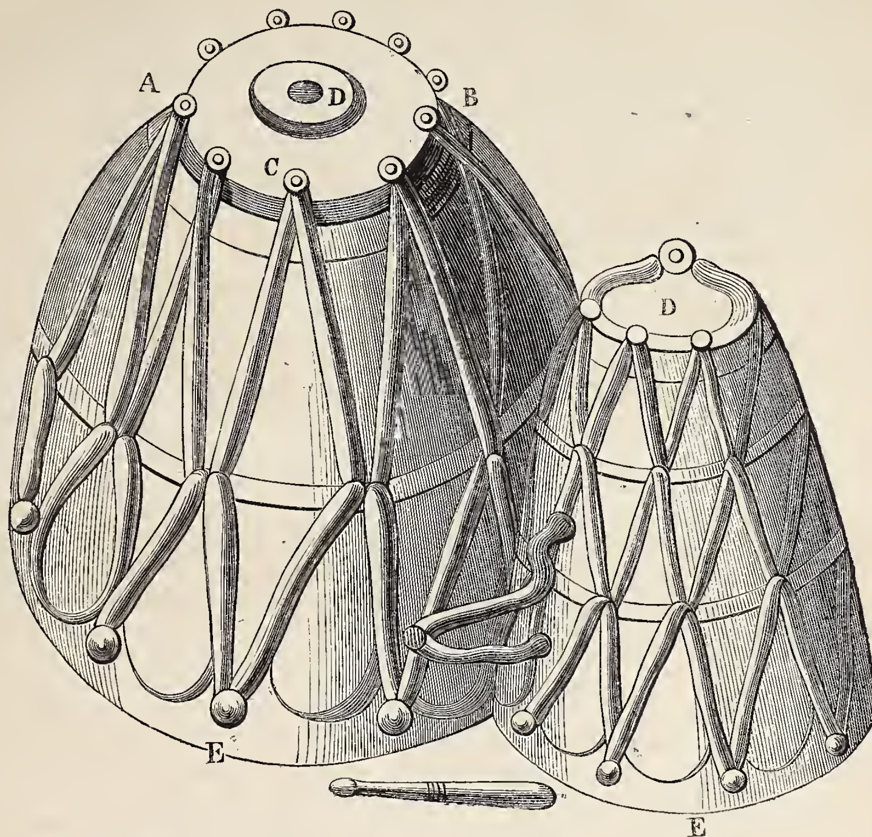
« Douze Égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre des castagnettes, quatre des gnacares, dansent avec l'Égyptienne, aux chansons qu'elle chante. »

La petite timbale était alors l'accompagnement obligé et aimé des entrées avec costumes orientaux; de notre temps, l'Opéra a employé ce moyen scénique dans le deuxième acte de la *Favorite*, où des négrillons rhythment le ballet sur de petites timbales attachées à leur ceinture; seulement leur partie n'a pas été, il me semble, suffisamment réglée par le compositeur. La couleur locale était peut-être mieux observée au temps des ballets moresques de la cour du grand roi.

Dès les premières années du dix-septième siècle, l'emploi raisonné des timbales dans les régiments de cava-

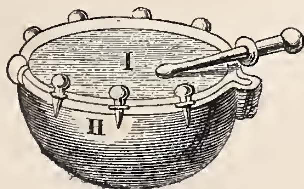
lerie a évidemment précédé leur apparition dans la musique de concert et d'opéra; nous allons donc suivre séparément cet instrument dans l'armée et dans l'orchestre depuis le règne de Louis XIII jusqu'à nos jours.

Prætorius, qui écrivait de 1614 à 1618, dit que les timbales étaient déjà, à cette époque, d'un usage fréquent pour les sorties et les entrées des princes, tant à la guerre que dans les fêtes; on y joignait des trompettes et des hautbois pour donner aux batteries une allure plus pompeuse. Sous Louis XIV, cet usage ne fit que devenir plus fréquent, et c'était naturel dans cette cour où tout visait au théâtral. Les timbales, aperçues dans les cortéges, devinrent populaires dans la ville de Paris; le peuple des halles, toujours moqueur, appela les cuisiniers « timbaliers du roi de Maroc », ce qui indiquerait que les premiers timbaliers étaient vêtus à l'orientale et habillés de blanc. A



Timbales polonaises (dix-septième siècle). — D'après le P. Mersenne.

propos de ce surnom, un archéologue musical (Kastner) a émis l'idée humoristique que la première casserole n'avait peut-être pas été autre chose qu'un nacaire rapporté par un croisé, et retourné pour servir sur le feu; de là serait venu plus tard le mot timbale, souvent employé dans l'art culinaire et qui aurait été dérivé du vieux mot *tympanum;* mais cette origine nous semble douteuse, car le vase en métal destiné à la cuisson des aliments se retrouve dans l'antiquité, et n'a pas attendu pour se produire les invasions des Arabes ou les expéditions de Palestine.



Petite timbale à main ou nacaire du dix-septième siècle.
D'après le P. Mersenne.

Lors du carnaval de 1686, les timbales figuraient au premier rang des instruments. Il existe, à la Bibliothèque de Versailles, un Recueil des batteries et sonneries de l'armée française réunies en 1705 par Philidor l'aîné pour le roi Louis XIV. Lully écrivit lui-même quelques airs de marche pour les troupes, et la timbale ne fut pas oubliée dans ces courtes compositions; les airs du carrousel de 1686, exécutés par la bande de la Grande Écurie, existent en partie dans ce recueil, qui contient des morceaux curieux pour trompettes, timbales et hautbois.

Cette époque du règne de Louis XIV fut celle des beaux succès des timbales comme instrument militaire; ce fut alors qu'employées dans les fêtes et carrousels, elles commencèrent à figurer à côté de l'orchestre à cordes.

La suite à une prochaine livraison.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES DE 1869.

L'année 1868 a été remarquable par trois phénomènes principaux : 1° le passage de Mercure sur le Soleil, le 5 novembre; 2° l'éclipse totale de Soleil, du 18 août; 3° la conjonction de Vénus, de Mercure et de Jupiter, le 10 février. L'année 1869 sera moins favorisée. Nous avons, il est vrai, deux éclipses de Soleil et deux de Lune; mais de ces quatre éclipses, une seule (de Lune) a été visible à Paris, le 27 janvier, de 11 h. 28 m. du soir à 4 h. 8 m. du matin; les trois autres sont invisibles. L'éclipse de Soleil du 11 février a été annulaire, et sa

ligne centrale a commencé au cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique, pour se continuer, en contournant les régions du pôle sud, jusqu'au cap Horn, à la pointe sud de l'Amérique. La seconde, celle du 7 août, décrit une ligne symétrique à la première, non plus sur l'hémisphère sud, mais sur l'hémisphère nord; sa ligne centrale commence à l'est de la Chine, traverse le détroit de Behring et l'Amérique du Nord tout entière dans sa partie médiane, pour s'évanouir au nord de l'isthme de Panama. On voit que, sur terre comme sur mer, c'est à une distance respectable de la France.

Nous avons expliqué l'année dernière (janvier 1868) la théorie des stations et des rétrogradations des planètes supérieures (Jupiter et Saturne en particulier), fait qui avait tant embarrassé les anciens, et que nos lecteurs n'auraient pas manqué de remarquer spécialement, depuis que nous dessinons les positions des planètes pendant l'année. En 1867 et 1866, nous avons expliqué les mouvements oscillatoires, au-dessus et au-dessous du Soleil, des deux planètes inférieures, Vénus et Mercure. Ainsi chacun de nos entretiens annuels sur les apparences causées par la translation de la Terre dans son orbite spéciale du système planétaire nous éclaire et nous instruit sur la réalité des mouvements astronomiques et des positions changeantes des mondes.

Aujourd'hui nous appellerons un instant l'attention sur le phénomène des occultations des planètes et des étoiles par la Lune. Notre satellite, en circulant autour de la Terre en vingt-sept jours et demi, suit la bande zodiacale dans laquelle se meuvent toutes les planètes. Il en résulte que de temps en temps le disque lunaire passe soit devant une planète, soit devant une étoile du zodiaque. Il est curieux d'observer ces passages, parce qu'ils peuvent servir à éclaircir le problème de la nature physique de la surface lunaire, en montrant si décidément la Lune est revêtue d'une faible enveloppe atmosphérique. L'étoile Aldébaran, ou α du Taureau, sera occultée par la Lune le 23 janvier, de 9 h. 2 m. à 10 h. 18 m. du soir; le 19 mars, de 10 h. 58 m. à 11 h. 57 m. du matin (non observable); le 2 août, de minuit 27 m. à 1 h. 17 m. du matin. Régulus, ou α du Lion, sera occulté par la Lune le 25 février, de 6 h. 46 m. à 7 h. 44 m. du soir; le 21 avril, à 2 h. 14 m. (non observable); le 18 mai, à 10 h. 10 m., tout près du bord. Mercure sera occulté le 10 mars, Vénus le 11, et Mars le 18 mai; mais ces trois occultations planétaires ne seront pas visibles à Paris.

Il est également curieux d'observer les occurrences de deux planètes qui se rencontrent dans les champs du ciel. Voici les plus remarquables en 1869, que le *Journal du ciel* nous communique à l'instant :

Le 23 avril, de 4 h. 55 m. du matin au lever du Soleil, Vénus touche presque Jupiter au nord.

Le 24 avril, de 4 h. 52 m. du matin au lever du Soleil, Mercure touche Jupiter au nord.

Le 26 avril, de 4 h. 52 m. du matin au lever du Soleil, Vénus à un demi-degré sud de Mercure.

Le 17 juin, du coucher du Soleil à 8 h. 56 m. du *soir*, Mercure est à 3 degrés et demi sud de Vénus.

Le 25 juin, du coucher du Soleil à 9 h. 10 m. du *soir*, Uranus est à trois quarts de degré sud de Vénus.

Le 27 juillet, de 3 heures du matin au lever du Soleil, Mercure à un demi-degré sud d'Uranus.

Le 5 octobre, du coucher du Soleil à 6 h. 59 m. du *soir*, Vénus à un demi-degré sud de Mars.

Le 25 octobre, du coucher du Soleil à 6 h. 34 m. du *soir*, Vénus à 3 degrés et demi sud de Saturne.

Le 9 novembre, du coucher du Soleil à 5 h. 48 m. du *soir*, Mars à 2 degrés sud de Saturne.

Le 12 décembre, de 7 h. 20 m. au lever du Soleil, Mercure à 2 degrés et demi sud de Saturne.

Passons maintenant aux positions des planètes pendant le cours de l'année.

Mercure, que les anciens accusaient avec quelque raison de « jouer à cache-cache » avec le Soleil, se montre, vers le 17 mars, une heure et demie avant le lever du Soleil, dans le ciel de l'aurore; — vers le 29 mai, dans le ciel du couchant, une heure et demie après le coucher de l'astre-roi; — vers le 16 juillet, au levant, une heure avant le Soleil; — vers le 25 septembre, à l'occident, une heure un quart après la disparition de l'astre radieux; — et vers le 4 novembre, de nouveau à l'orient, un peu plus d'une heure avant le lever du flambeau du jour.

Vénus, moins rapide, sera en conjonction supérieure le 8 mai, c'est-à-dire derrière le Soleil, et, par conséquent, dans sa période d'invisibilité. A dater de la fin de juin, elle commencera à émerger, le soir, du crépuscule occidental, une heure après le coucher du soleil. Elle restera de plus en plus longtemps au-dessus de notre horizon : à la fin de juillet, elle ne se couche qu'une heure et demie après l'astre radieux (alors, dans une lunette, elle paraîtra sous la forme d'une lune décroissante); à la fin d'août, elle reste au-dessus de l'horizon près de deux heures après la disparition du globe solaire; octobre, novembre et décembre seront une période de gloire pour notre belle « étoile du Berger », qui veillera longuement sur notre crépuscule silencieux. Le 13 décembre, elle est à sa plus grande élongation et paraît sous la forme d'un dernier quartier lunaire. Janvier, février et mars 1870 continueront de la voir briller pendant les transparentes soirées d'hiver : en ce dernier mois, elle sera à sa plus grande proximité de la terre, et paraîtra sous la forme d'un mince croissant.

On voit que ces deux planètes du matin et du soir, intérieures à l'orbite terrestre, sont, d'après ces positions, faciles à trouver sans l'intermédiaire des cartes célestes. Il n'en est pas de même pour les planètes extérieures, comme déjà nous l'avons démontré.

Nous avons laissé Mars, l'année dernière, dans la constellation du Lion. La carte développe son cours pendant l'année entière le long du zodiaque. Le 1er mars, il passe au méridien à 10 h. 52 m. du soir; le 1er avril, à 8 h. 34 m.; le 1er mai, à 7 heures; le 1er juin, à 5 h. 46 m.; le 1er juillet, à 4 h. 45 m.; le 1er août, à 3 h. 48 m.; le 1er septembre, à 3 heures; le 1er octobre, à 2. h. 20 m. On voit par là que sa période de visibilité du soir et de facile observation s'étend en avril au sud-est, en mai au sud, en juin au sud-ouest, en septembre à l'ouest au coucher du Soleil.

Jupiter, qui a brillé avec tant d'éclat sur l'automne de 1868 (octobre-novembre), sur l'arrière-saison de 1867 (septembre-octobre), et sur l'été de 1866 (juin-juillet) (voy. ces années), continue sa marche rétrograde dans la constellation des Poissons et du Bélier. En septembre, il revient sur ses pas, pour marcher dans le sens du mouvement diurne, et se trouve, au 1er janvier 1870, précisément dans la place qu'il occupait au 1er juin. Son opposition arrivera le 7 novembre. Alors il passe au méridien à minuit, et se trouve à sa plus petite distance de la Terre (150 millions de lieues). En octobre, il apparaîtra à l'est, le soir, comme une magnifique étoile de première grandeur. En novembre, il brillera au sud, à la droite d'Orion et du Taureau. En décembre, il trônera encore au sud-ouest, jusqu'à minuit.

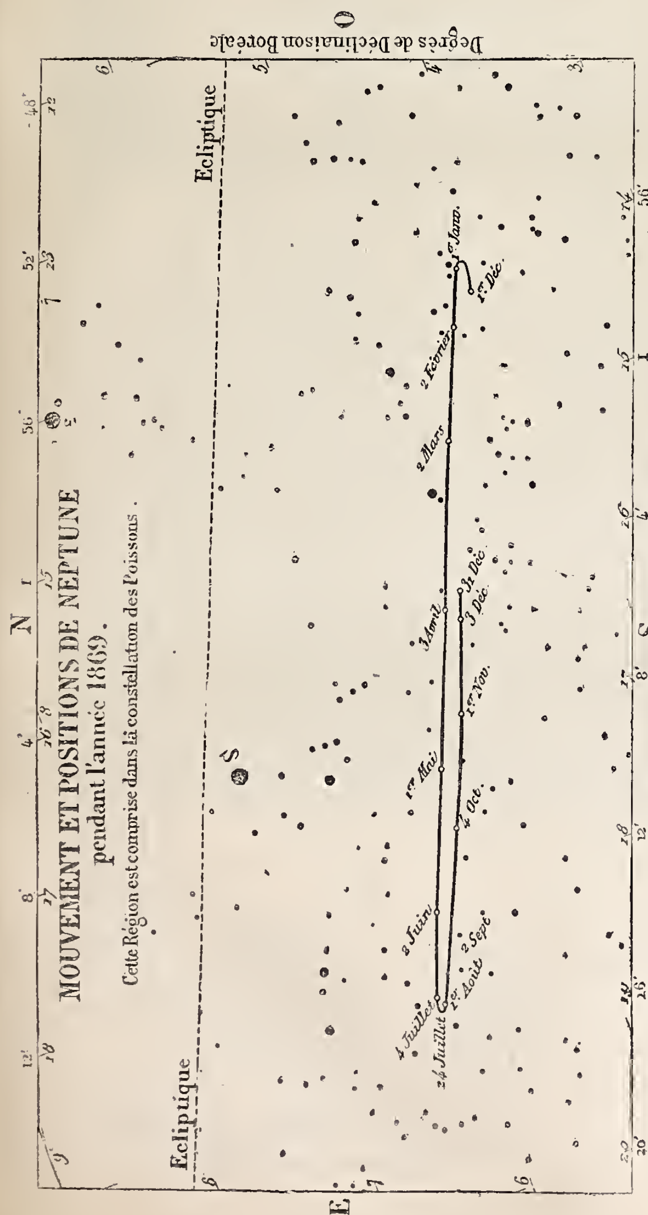
Saturne approche de la Voie lactée, près de laquelle et sur laquelle il brillera pendant l'année entière. A la fin de mai, il passe au méridien à minuit; on pourra donc diriger une lunette sur ses magnifiques anneaux et ses huit lunes pendant les belles soirées du printemps. Cette étude,

instructive et agréable, pourra se prolonger pendant tout l'été : à la fin de juin, il brille au sud à dix heures du soir; à la fin d'août, il reste encore visible dans le sud-ouest. Sa plus petite distance à la Terre arrivera le 4 juin (342 millions de lieues).

Uranus demande un certain travail pour être discerné au milieu des étoiles de toutes grandeurs qui l'environnent, et parmi lesquelles il ne brille pas d'un éclat particulier, puisqu'il ne s'offre lui-même aux habitants de la Terre que sous l'aspect d'un astre modeste de sixième grandeur. Il réside au-dessous de Castor et Pollux, dans la constellation des Gémeaux, dont nous avons construit cette année une carte spéciale pour aider efficacement à sa découverte. On peut le chercher le soir pendant tout l'hiver et jusqu'au mois d'avril, les Gémeaux étant visibles au sud-ouest. A partir de la fin d'octobre, on le reverra à l'est, puis au sud-est, puis au sud pendant l'hiver de 1869-1870.

Si nous avons quelque difficulté à trouver Uranus, situé à plus de 700 millions de lieues d'ici, les habitants d'Uranus en ont une beaucoup plus grande à nous trouver nous-mêmes, attendu que pour eux notre Terre est absolument invisible, comme une piqûre d'aiguille sur leur petit soleil. Ah! combien changeraient nos présomptions terrestres si nous habitions un instant cette planète lointaine qui roule silencieusement dans les profondeurs de l'espace!

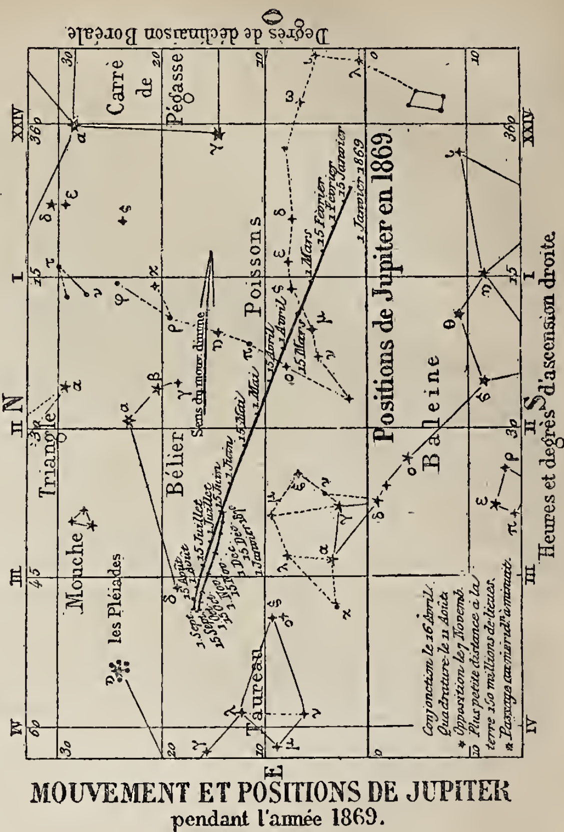
En même temps que la carte nouvelle d'Uranus, nous donnons cette année celle des positions de Neptune, qui avait été demandée par un certain nombre d'observateurs. La route de Neptune ne se déroule pendant toute une année que sur une longueur de 20 minutes d'heure (ascension droite), laquelle, sur nos cartes générales, ne



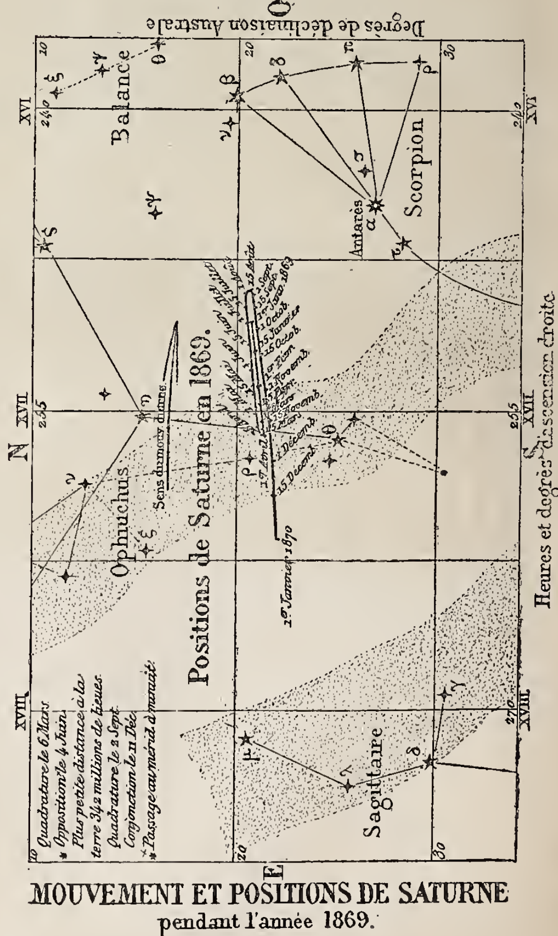


serait représentée que par une ligne de *moins d'un centimètre.* On conçoit par là qu'il faut, en effet, des cartes développées pour suivre cet astre télescopique au milieu des étoiles.

MOUVEMENT ET POSITIONS DE MARS
pendant l'année 1869.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
pendant l'année 1869.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
pendant l'année 1869.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

UNE SÉANCE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

SOUS L'ADMINISTRATION DE SIR ROBERT WALPOLE.



Une séance de la Chambre des communes vers 1710. — Dessin de la Charlerie, d'après Hogarth (?).

L'original de cette gravure, attribué à Hogarth, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans le catalogue des œuvres du célèbre peintre, a le mérite de donner la physionomie de la Chambre et les portraits de quelques contemporains. Le personnage principal, décoré du grand cordon de l'ordre de Bath et de la Jarretière, qui, debout à la droite du président, l'honorable Arthur Onslow, domine du regard l'assemblée, dont tous les yeux tournés vers lui semblent attendre le mot d'ordre, est l'ambitieux et tout-puissant ministre des rois Georges I[er] et Georges II, sir Robert Walpole. A la gauche du siége présidentiel, près de la colonne, au-dessus du secrétaire, est le doyen de la Chambre, Sydney Godolphin. Chargé des finances sous la reine Anne, il les employa à assurer les victoires du duc de Marlborough et à servir ses intrigues. L'homme au chapeau bordé qui vient après est l'amiral Anson, si indifférent et si réservé, qu'on disait de lui qu'il avait fait le tour du monde sans jamais y entrer. Au-dessus, sir Jekyl a l'air de méditer la présentation d'un second bill contre l'abus du genièvre et les dangers de l'ivrognerie, le premier ayant échoué devant les colères populaires, et mis le peuple aux prises avec la police. A côté

se voit la figure débonnaire de sir James Thornhill, peintre du roi, artiste médiocre, et qui ne dut qu'à son titre de gendre de Hogarth l'honneur de figurer dans ce tableau. Il ne joua aucun rôle politique, et n'apporta que l'appoint d'une voix à l'imposante majorité que sir Robert Walpole avait conquise à prix d'argent dans cette chambre vénale.

Montesquieu, qui visita l'Angleterre au commencement de 1730, alors que l'étoile de sir Robert était au zénith, juge sévèrement le pays et le ministère :

« La corruption, dit-il dans ses *Notes*, est répandue partout. Des grands elle a gagné les petits. Il y a trente ans qu'on n'entendait pas parler d'un voleur dans Londres. A présent, il n'y a que cela. Le livre de Whiston contre les miracles du Sauveur, qui est lu du peuple, ne réformera pas ses mœurs.

» Pour les ministres, ils n'ont point de projet fixe. A chaque jour suffit sa peine. Ils gouvernent au jour le jour... On n'appelle plus grand ministre un sage dispensateur des revenus publics, mais celui qui a de l'industrie, et ce qu'on appelle des expédients. »

C'était bien là, en effet, la suprême habileté de Walpole. Toujours prompt à déployer ses voiles du côté d'où soufflait le vent, il avait eu pour patron, au début de sa brillante carrière, le plus illustre et le plus indigne des favoris de la fortune, Churchill, duc de Marlborough, qui souilla ce qu'il avait gagné de juste renom sur les champs de bataille par d'odieuses manœuvres de courtisan à double face. Fourbe et fripon, le célèbre vainqueur de Blenheim trahit tour à tour Jacques II pour Guillaume d'Orange, et Guillaume d'Orange pour Jacques II. Froid, calme, impassible comme le Destin, il accomplissait une trahison avec autant de bonne grâce qu'il en mettait à faire un salut de cour. Il débitait un noir mensonge avec la même facilité qu'un gracieux compliment. Sans autre souci que son intérêt, il usait des hommes comme d'instruments n'ayant à ses yeux d'autre valeur que les profits qu'il en tirait; mais de ceux-là il n'était pas dédaigneux. Depuis les rognures sur la maigre paye du soldat jusqu'aux dons royaux de cent mille écus, tout allait grossir son épargne, qui, à sa mort, s'élevait à la somme scandaleuse de trois millions de livres sterling. Sous un tel maître, Walpole se forma de bonne heure à l'intrigue, et il faut lui savoir gré de ne l'avoir pas égalé en dépravation. Entraîné dans la chute de Marlborough, traduit devant la Chambre, accusé de péculat, banni du Parlement, sir Robert fut envoyé à la Tour. Ce qui devait le perdre le sauva. La faction hanovrienne vit en lui une victime, un martyr de ses principes, qui n'étaient cependant rien moins que rigides. Réélu en 1714, malgré l'opposition qui voulait faire annuler son élection, il se posa en adversaire déclaré des Jacobites, alors nombreux au Parlement. Des troubles éclataient sur plusieurs points de l'Angleterre. Le parti de Jacques II et du prétendant avait de profondes racines dans le sol et dans la fidélité des Anglais pour un roi issu de leur sang et né dans le pays. L'Écosse et l'Irlande étaient acquises aux Stuarts, race malheureuse qui ne sut ni garder le pouvoir ni le reconquérir, mais dont les tentatives désastreuses firent plus d'une fois trembler les Georges sur leur trône mal affermi. Sir Robert Walpole, pressentant que l'avenir leur appartiendrait, les soutint de son influence souveraine dans la Chambre. Il y dirigeait les débats, les prolongeait ou les arrêtait court par d'adroites diversions. En convoquant le nouveau Parlement, après la mort de la reine Anne, Georges Ier avait recommandé aux électeurs tous ceux qui s'étaient montrés fidèles à sa cause. Sir W. Wyndam s'éleva avec violence contre ce précédent, dangereux, disait-il, pour l'indépendance du Parlement. La majorité l'interrompit en criant : A la Tour! Mais sir Walpole, voyant que le zèle de son parti allait trop loin, se leva et dit avec calme : « Je ne suis pas d'avis de donner satisfaction au désir d'être envoyé à la Tour que semble éprouver le membre qui occasionne ce débat; cela le rendrait trop considérable. » Sir Wyndham en fut quitte pour un avertissement. Une autre fois, usant déjà du style familier qui a prévalu dans les chambres anglaises, sir Robert se vengeait d'un adversaire par une sanglante ironie.

« J'allai avant-hier, dit Montesquieu, au Parlement. On y traita de l'affaire de Dunkerque (il s'agissait sans doute de l'embarquement incognito du prétendant et de sa descente en Écosse, où il avait été proclamé roi sous le nom de Jacques VIII). Je n'ai jamais vu un si grand feu. La séance dura depuis une heure après midi jusqu'à trois heures après minuit... M. Walpole attaqua Bolingbroke de la façon la plus cruelle, disant qu'il avait mené toute cette intrigue. Le chevalier Wyndham le défendit. M. Walpole, faisant allusion aux nombreuses perfidies de Bolingbroke et à la trop grande clémence du roi qui l'avait rappelé de l'exil et lui avait rendu ses biens, raconta l'histoire du paysan qui, passant avec sa femme sous un arbre, y trouva un pendu qui respirait encore. Il le détacha et le porta chez lui. L'homme reprit ses sens, et ses libérateurs découvrirent le lendemain qu'il leur avait volé leur argenterie. — Il est dangereux, se dirent-ils, de s'opposer au cours de la justice; il le faut reporter où nous l'avons pris. »

Ces récriminations n'étaient que trop faciles en un temps où les intrigues s'entre-croisaient, où chacun ne pensant qu'à soi se tournait alternativement vers Saint-Germain et vers l'électorat de Hanovre, selon la plus forte prime offerte à sa cupidité. On trahissait le souverain et on se trahissait entre soi sans pudeur ni vergogne. Il n'y avait pas un grand qui n'eût en poche de quoi faire pendre son voisin; mais il n'en usait pas, de peur de représailles. Les révolutions avaient sapé l'honneur de la nation et la fidélité des serments. Tel membre de la Chambre s'indignait de la légèreté avec laquelle un de ses collègues parlait du manque de foi. C'était chose sacrée et si répandue qu'on n'était pas bien venu à en plaisanter. « L'argent est ici souverainement estimé, l'honneur et la vertu fort peu », dit encore Montesquieu.

Les voleurs infestaient Londres; la populace s'ameutait dans les rues; les libellistes faisaient commerce d'injures, et les électeurs de votes. C'était l'héritage de la licence de la cour de Charles II, de la faiblesse de son successeur et de sa tendance à s'appuyer sur l'étranger, de la longue dissimulation imposée à la reine Anne, de la grossièreté native de la maison de Hanovre, brusquement implantée en Angleterre, et restée allemande de mœurs et de langage. Cette dissolution avait pour contre-poids l'amour du pays, encore vivace dans les cœurs, et les institutions qui, bien que momentanément viciées, devaient, par leur nature même, se redresser et reprendre leur équilibre; là était le salut.

« L'Angleterre, écrivait Montesquieu, est à présent le pays le plus libre qui soit au monde. Je n'en excepte aucune république. Je dis libre, parce que le prince n'a le pouvoir de faire aucun tort imaginable à qui que ce soit, par la raison que son pouvoir est contrôlé et borné. »

Il est juste de reconnaître que sir Robert Walpole n'attenta jamais à cette liberté. Attaqué sur le théâtre par Fielding, désigné à l'animadversion publique dans les caricatures et les journaux, il n'eut pas même la pensée de bâillonner la presse. Il était d'un caractère égal et lent à s'irriter. Un de ses contemporains disait de lui qu'il n'a-

vait jamais ressenti une demi-heure les plus amères invectives. Il eut entre ses mains les preuves manifestes de la trahison de son ennemi invétéré, W. Shippen, l'un des chefs de la faction jacobite. Il l'envoya chercher, et brûla devant lui ces papiers compromettants. Peu après, Shippen eut à prêter serment à la couronne dans la Chambre des communes, ce qu'il fit; et ce que voyant, sir Robert ne put s'empêcher de sourire. « Ah! Robin, lui dit à demi-voix Shippen, ceci est à peine loyal! »

Tout en respectant peu l'intégrité des membres de la Chambre pris isolément, Walpole s'appuya toujours sur la majorité. Il lui dut de faire adopter plusieurs mesures utiles au pays. Ce fut grâce à elle qu'il put tenir tête aux troubles civils et maintenir la paix durant plusieurs années, service grandement apprécié de ses compatriotes. La conscience de l'honnête homme n'entravait pas la marche, souvent tortueuse, de l'homme d'État. Peu scrupuleux sur les moyens, il subordonna morale et principes aux intérêts de l'Angleterre.

Johnson, qui l'avait flagellé dans une diatribe en vers publiée en 1737, revenant plus tard sur ses premières impressions, disait que c'était un grand ministre, et que, depuis sa mort, ses ennemis mêmes l'avaient jugé tel. Il le comparait à une « étoile fixe », et ses adversaires à des « météores. » La fixité de cette étoile nous paraît fort discutable, et sa lueur très-obscurcie; mais à travers l'atmosphère trouble et brumeuse des époques de transition, peu d'astres brillent d'un éclat pur. Sir Robert Walpole ne fut pas irréprochable; mais il valut encore mieux que la plupart des hommes d'État qui furent ses contemporains.

LE SAC DE LAINE.

Le sac de laine placé en face du trône, dans la Chambre des lords, est, dit-on, un hommage rendu à l'industrie des laines, qui a été la première source de la richesse nationale. ([1])

AMITIÉ.

Trois causes peuvent altérer l'intelligence qui fait les charmes de l'amitié :

1° La négligence dans les égards qu'on se doit mutuellement; car la familiarité même doit être réservée et attentive à ne pas blesser l'amour-propre, qui se glisse partout, même dans l'amitié.

2° L'humeur inquiète et soupçonneuse; car elle fait imaginer de la malice et de la malveillance où il n'y a rien que d'innocent.

3° Trop peu de mesure et de discrétion dans ce que l'on croit avoir droit d'attendre et d'exiger de ses amis.

BRILLAT-SAVARIN.

LE ROUGE-GORGE.

Voici, je crois, de tous les oiseaux qui vivent en liberté, le plus familier, le plus aimable.

J'ai vu moi-même, l'été dernier, un intéressant exemple des qualités sociables d'un rouge-gorge. Ce petit oiseau s'était pris d'affection, — sans qu'aucune avance lui eût été faite, — pour une famille qui habitait une maison de campagne sur la lisière des bois. Du matin au soir, il ne quittait pas la terrasse ombragée où les dames se tenaient habituellement; il voltigeait autour d'elles, montait sur les barreaux ou le dossier des chaises, se promenait sur la table au milieu des ustensiles de couture et des livres. Nous le vîmes, une fois, s'établir sur le bord d'un pupitre où l'une des jeunes filles dessinait et d'où il semblait examiner son ouvrage d'un air de connaisseur. Le plus souvent on dînait sur la terrasse, et le rouge-gorge ne manquait point de venir réclamer sa part du repas; quand le mauvais temps obligeait à se confiner dans la salle à manger, l'oiseau y entrait sans façon et se mettait à becqueter sur le parquet les miettes qui tombaient de la table ou qu'on lui jetait. A la fin de septembre, les propriétaires émigrèrent pour retourner à la ville; leur petit compagnon se décida sans doute à s'en aller de son côté : avec quels regrets, je ne me charge pas de le dire.

Tout le monde sait qu'à l'automne, le rouge-gorge devient l'ami du bûcheron dans les bois, tourne autour de lui tandis qu'il travaille, s'approche pour se chauffer à son feu de broussailles, ramasse à ses pieds les miettes de son pain. L'hiver (il en reste un assez grand nombre parmi nous), quand le froid est vif, quand la terre est couverte de neige, il viendra sur votre fenêtre, frappera du bec à la vitre et s'établira dans votre chambre durant le temps des frimas, si vous lui accordez l'hospitalité.

Le nid du rouge-gorge est une petite coupe construite avec de la mousse et des crins artistement tissés; il est placé près du sol, dans les bois, au pied d'un arbre ou d'un buisson, souvent sous la voûte d'une racine ou d'une souche excavée. Willughby dit à tort que l'oiseau le recouvre de feuilles amoncelées et qu'il ménage sous cet amas un étroit passage oblique qu'il bouche en sortant : les feuilles qui peuvent entourer et cacher le nid sont tombées naturellement des chênes, qui au printemps se dépouillent de leur parure flétrie pour revêtir un nouveau feuillage.

Le rouge-gorge n'est pas plus sauvage à l'époque des couvées qu'en toute autre saison : comme s'il se sentait assuré de la sympathie et de la protection de l'homme, il place quelquefois son nid près de nos habitations et même dans l'intérieur des maisons, et il y élève ses petits avec autant de quiétude que s'il était au milieu d'une forêt solitaire. — M. Jesse raconte qu'un de ses amis avait fait charger un fourgon de malles et de paquets qu'il voulait transporter à Worthing, où il devait se rendre lui-même. Son voyage fut différé de quelques jours, et il fit remiser la voiture toute prête à partir sous un hangar dans la cour. Pendant ce délai, un couple de rouges-gorges s'avisa de faire son nid sur le chariot, dans la paille d'emballage, et les petits venaient d'éclore quand on se mit en route. L'un des oiseaux (ce devait être la mère) ne se laissa nullement épouvanter par le mouvement de la voiture et resta tranquillement sur son nid; elle le quittait seulement de temps en temps pour aller chercher à manger à ses petits dans les haies et les buissons du chemin, et elle leur procurait ainsi alternativement la nourriture et la chaleur. Le chariot et le nid arrivèrent à Worthing. Le dévouement et la familiarité du petit oiseau ayant vivement intéressé le conducteur de la voiture, le brave homme fit en sorte de ne pas déranger la nichée en déchargeant, et la mère et les petits furent ramenés sains et saufs à Walton-Heath, d'où ils étaient partis; ils avaient fait en voiture un voyage de cent milles.

Un autre couple de rouges-gorges, s'étant introduit dans une église de village (en Angleterre), jugea à propos de construire son nid sur l'autel, dans l'angle que formaient une grosse Bible et le pupitre sur lequel elle était posée. Le pasteur ne voulut pas souffrir que les oiseaux fussent dérangés dans leur œuvre d'amour, et il fit apporter une autre Bible pour célébrer le service divin. Les deux oiseaux couvèrent et élevèrent tranquillement leurs petits

([1]) A. Esquiros.

dans le saint lieu : ils s'y trouvèrent si bien qu'ils revinrent, dit-on, l'année suivante nicher à la même place.

Le naturaliste anglais à qui nous avons emprunté ces exemples, M. Jesse, cite un troisième fait encore plus curieux. Un rouge-gorge avait osé venir bâtir son nid sur un myrte dans le parloir d'une maison de campagne. L'emplacement ne semblant pas convenable au maître du logis, il détruisit l'ouvrage de l'oiseau ; celui-ci commença aussitôt un second nid dans un coin du salon, mais on ne lui laissa seulement pas le temps de le finir. Le petit architecte ne se découragea pas : il recommença un troisième nid dans un soulier neuf posé sur une planche dans le cabinet de toilette. On lui permit cette fois d'achever sa construction. Mais comme on eut un jour besoin du soulier neuf, le nid fut délicatement retiré et placé dans un vieux soulier qu'on substitua au premier. Ce changement ne troubla nullement l'oiseau, qui, après avoir artistement perfectionné son œuvre, remplit avec des feuilles le vide qui restait dans le soulier. Les œufs furent pondus et couvés, les petits s'élevèrent et grandirent. Inutile de dire



Le Rouge-Gorge et son nid. — Dessin de Freeman.

qu'on avait soin de laisser la fenêtre entr'ouverte pour permettre au rouge-gorge d'entrer et de sortir. — Rien n'était plus charmant, paraît-il, que de voir l'oiseau donner la becquée à ses petits perchés sur la glace même devant laquelle le maître de la maison se rasait et faisait sa toilette.

LA CAVERNE DE CASSANA.

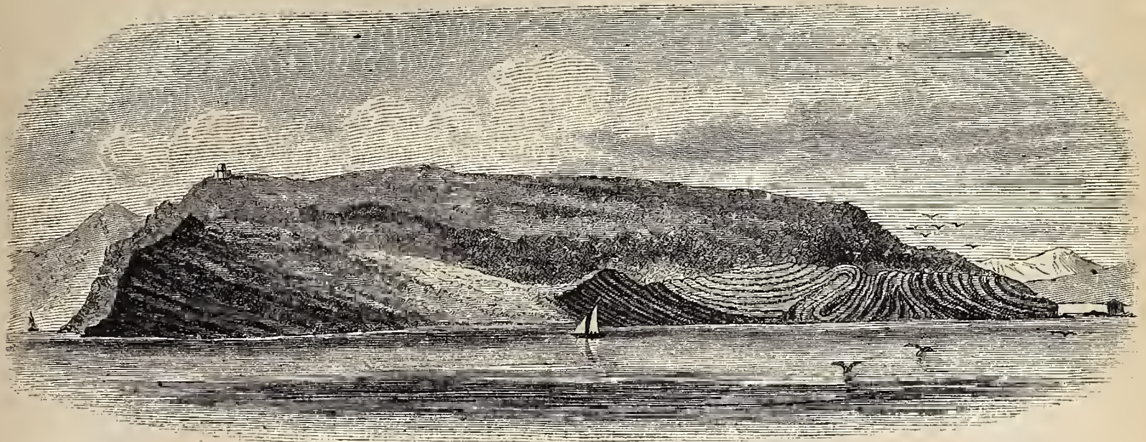
On a souvent décrit les beautés du golfe de la Spezia ; mais on parle plus rarement de l'intérêt qu'offrent aux géologues les environs de ce golfe, surtout à l'ouest de la Spezia.

Là s'avance dans la mer une longue chaîne de montagnes qui, après s'être enfoncée sous les eaux, révèle encore sa présence en élevant les îles de Palmaria, de Zino et de Zinetto, alignées en droite ligne et de plus en plus petites à mesure qu'elles s'éloignent du continent.

La roche qui constitue ces montagnes, assez bien stratifiée du côté des terres, est au contraire très-tourmentée du côté de la mer. Les couches qui la composent sont brisées, plissées, désunies de toutes façons, et quelques-uns de ces bouleversements ont laissé ouvertes d'assez vastes cavernes, entre autres la caverne de Cassana, à mi-côte de l'île Palmaria, au-dessus des couches bizarrement contournées de la falaise.

Cette grotte a été, en ces dernières années, l'objet de nombreuses études.

Les découvertes d'ossements fossiles faites en France, il y a huit ans, par MM. Lartet et Christy, dans les cavernes d'Aurignac, ayant appelé l'attention des géologues sur les fouilles de ce genre, les savants italiens se mirent



L'île Palmaria, dans le golfe de la Spezia; côté méridional. — Dessin de Freeman.



Entrée de la grotte de Cassana, à l'île Palmaria. — Dessin de Freeman.

aussitôt en quête de ce qui pourrait se trouver de semblable dans leurs montagnes.

La grotte de Cassana, dans laquelle M. Savi, en 1825, et MM. Pareto et Guidoni, en 1832, avaient déjà signalé la présence de nombreux ossements, devait nécessairement attirer leur attention. Le savant professeur Capellini alla la visiter, et y recueillit, en effet, un grand nombre d'os fossiles de l'ours des cavernes (*Ursus spelæus*), dont en

d'autres localités on rencontre les restes mélangés à ceux des hommes de l'âge de pierre, ses contemporains.

Il est à penser que de nouvelles études dans cette grotte de Cassana, ainsi que dans une seconde caverne qui existe sur le versant septentrional de Palmaria, conduiraient à des découvertes intéressantes, et peut-être, comme à Aurignac et en Belgique, pourraient fournir de nouveaux éléments aux controverses de plus en plus vives sur l'homme fossile.

SIMON GOULARD.

L'HOMME FOSSILE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Simon Goulard le Senlisien, ingénieux écrivain du seizième siècle, était un contempteur des vieilles méthodes historiques; il accueillait et commentait avec habileté tous les grands faits géographiques dont la connaissance allait changer la face du monde. Pendant de longues années, on ne connut les terres extrêmes de l'Asie que par son entremise. Il s'était fait le traducteur éloquent d'Osorius et de Castanheda. Voici un passage singulier de ses écrits qui, s'il pouvait être pris au sérieux, reporterait au seizième siècle la découverte de l'homme fossile.

« L'an mil cinq cents huitante et trois, un citoyen de la ville d'Aix en Provence, ayant une plantée d'oliviers à une harquebuzade des portes de la ville, print certains jours avis de faire rompre un petit roc qui estoit en ceste plantée. Et comme il eut faict avancer la besongne, fut trouvé au milieu du roc le corps entier d'un homme de petite stature, incorporé dedans ce roc de telle façon que la pierre du roc remplissoit le vuide; et entre deux, qui estoit d'un membre à l'autre. Ce qui estoit encore plus admirable, ores que les os fussent fort endurcis, si est-ce qu'en les grattant avec l'ongle, on les réduisoit en poudre; mais la mouelle d'iceux estoit si dure, qu'une pierre ne l'est pas davantage, et n'estoit possible d'en rien enlever. Voire que le cerveau estoit endurci et pétrifié, qu'en le touchant d'un fusil on faisoit voler les estincelles comme d'un caillou à feu. Ce squelette est resté en la puissance de M. Balthazar de la Burle, habitant d'Aix et premier audiencier en la chancellerie de province. » (1)

Goulard ajoute à cette description le témoignage d'un historien de la ville de Lyon, Billiocti, qui affirme avoir tenu entre ses mains le cerveau de l'homme fossile encore en partie recouvert de son test.

(1) Voy. les *Histoires prodigieuses et mémorables*, p. 124.

LE BOUTON D'ARGENT.

CONTE

Quand les hommes sont devenus des vieillards; quand ils n'ont plus le bras assez vigoureux pour donner le coup de rame dans la mer, ou le coup de faux dans l'herbe des prés; quand leurs yeux affaiblis ne leur permettent plus de suivre les moutons dans le brouillard, et d'éviter les marais et les tourbières, ils gardent le coin du feu. Sont-ils inutiles parce qu'ils ne peuvent plus rien faire? — Oui, disent les fermiers avares, qui ne trouvent utile que ce qui rapporte de l'argent. — Non, vraiment! répondent les bonnes gens. Ils sont la tradition vivante, la bénédiction et la dignité des plus humbles foyers; ils ont donné, pendant de longues années, l'exemple de travailler et de bien faire; leurs enfants les aiment pour cela et les honorent. Quant aux petits-enfants, ils adorent le grand-père pour les belles histoires qu'il invente, ou que son grand-père à lui a inventées, et qu'il conte si bien.

Il y avait à la ferme de Reykhólar un grand-père nommé Geir, qui se chauffait au coin du feu.

Jón, son petit-fils, avait été méchant; jaloux du baby à qui l'on avait donné quelque friandise, il l'avait sournoisement pincé de façon à lui faire jeter les hauts cris.

Le père avait tiré les oreilles au mauvais garnement, et la mère avait déclaré qu'elle n'aurait jamais cru chose pareille, qu'elle voyait bien qu'il n'était qu'un méchant enfant, et qu'il ne serait jamais qu'un méchant homme. Le coupable, tout penaud, boudait dans son coin et jetait des regards de colère tantôt sur ses parents, tantôt sur le petit frère qui geignait dans son berceau.

Le grand-père avait tout vu, et il n'avait rien dit. Quand il pensa que la colère de Jón était passée, et que l'esprit de révolte et de méchanceté ne le possédait plus, il l'appela d'un signe, le prit entre ses genoux, devant le feu, et, tout en se chauffant les mains, il lui conta une histoire que voici :

« Il y avait une fois trois enfants qui jouaient dans un pré. Après avoir fait cent tours, et avoir bien couru de tous les côtés, ils se trouvèrent fatigués, et se couchèrent sur l'herbe. L'un d'entre eux avisa près de lui une crevasse assez étroite, mais si profonde que l'on n'en voyait pas le fond. Il y plongea le bras, et, fermant les yeux, il cria tout haut : « Donnez au vieux mendiant, il ne vous verra pas. »

» Tu sais bien, Jón, que c'est là ce que disent les petits gourmands quand ils demandent quelque friandise à leurs parents.

» Le petit garçon avait dit cela pour rire et pour amuser ses camarades; mais voilà que tout à coup, sans qu'il pût savoir comment, il sentit qu'on lui mettait quelque chose dans la main. C'était une fée qui voulait lui faire un cadeau, parce qu'il était bon garçon. Quand il eut retiré son poing fermé, et qu'il l'eut ouvert avec précaution, il vit briller un joli bouton d'argent, très-finement ciselé.

» Ses deux camarades admirèrent le beau bouton, mais avec des sentiments bien différents.

» L'un se disait : Mon camarade est heureux, et je voudrais être à sa place; en tout cas, je suis content pour lui qu'il ait ce joli bijou, car il est bon camarade, et je vois que cela lui fait grand plaisir.

» L'autre se disait : Mon camarade est heureux, et je voudrais être à sa place; pourquoi lui a-t-on fait, plutôt qu'à moi, ce cadeau? je le vaux bien, et je suis sûr qu'il va faire l'important avec son bouton.

» Pour un peu, il aurait pincé son ami, tant il était possédé d'envie et de jalousie. A tout hasard, il s'approche de la crevasse, y enfonce son bras jusqu'à l'épaule, et crie en fermant les yeux : « Donnez au vieux mendiant, il ne vous verra pas. » Mais la fée, qui lisait au fond de son cœur, lui serra la main si fort qu'il la retira paralysée pour toujours. »

Le grand-père n'ajouta pas un mot, et Jón, tirant de sa poche une jolie barque en bois avec laquelle il aimait beaucoup à jouer, alla embrasser son petit-frère sur les deux joues; puis il lui mit la barque dans la main, en disant : « Amuse-toi à la casser, cela me fera plaisir. »

ALLUMETTES CHIMIQUES.

M. Henri Péligot, ingénieur, a donné, dans un rapport sur les produits envoyés par les fabricants d'allumettes à l'Exposition universelle de 1867, quelques chiffres qui montrent toute l'importance de cette fabrication.

On estime à six le nombre d'allumettes consommées moyennement en France par tête et par jour; en prenant ce chiffre pour base, on trouve que l'Europe entière doit

faire une consommation journalière de deux milliards d'allumettes de toute nature.

En Angleterre, la consommation est de huit allumettes par jour et par personne; en Belgique, elle est de neuf.

La fabrication des allumettes en bois emploie, pour l'Europe seulement, une quantité de bois évaluée, au minimum, à 400 000 mètres cubes par année.

Le nombre des ouvriers employés pour cette fabrication dans les divers établissements de l'Europe est de cinquante mille; les produits fabriqués ont une valeur de plus de 250 millions.

Ces chiffres sont d'autant plus remarquables que l'industrie des allumettes n'a commencé qu'en 1832; auparavant, on ne connaissait que les briquets à amadou ou phosphoriques.

Le plus grand perfectionnement apporté de nos jours dans la préparation des allumettes au phosphore ordinaire est l'emploi du bioxyde ou azotate de plomb, au lieu du chlorate de potasse, qui présente certains dangers dans la fabrication.

C'est en Allemagne que l'on fait les meilleures allumettes en bois, à un prix aussi réduit que possible; à Vienne, cinquante paquets contenant trois mille cinq cents allumettes se vendent 35 kreutzers, ce qui les met à 0f.024 le cent.

La fabrication des allumettes en cire est une industrie toute française, que les fabricants marseillais sont parvenus surtout à vulgariser à l'aide de ces petites boîtes en carton que tout le monde connaît. Quoique ces allumettes soient à un prix modéré, le public les paye encore au moins le double de ce que les vend le fabricant; cela tient à ce que de la fabrique au consommateur elles passent par un grand nombre d'intermédiaires.

YOLANDE DE FRANCE [1]

Yolande de France eut moins de bonheur que de mérites, plus de vertus que de succès. Ferme et vigoureuse non moins que séduisante et familière, elle traitait les affaires avec autant de franchise que de pénétration; et une main si habile eût sauvé l'État si l'État eût pu être sauvé. Son esprit embrassait tout, et se préoccupait des intérêts communs dans les moments mêmes où elle eût été excusable de ne songer qu'à sa propre sûreté et de ne rien faire que d'avantageux à ses amis. Les assemblées des trois ordres furent souvent convoquées pendant sa régence; elle tint, en avril 1471 et mars 1473, à Chambéry et à Turin, des audiences publiques « où elle dédommagea les paovres gens de force maulvaisetés et réjouyt les bons serviteurs. »

Par un accord assez rare de qualités sérieuses et de goûts frivoles, Yolande aimait à se délasser des affaires au milieu des fêtes. On trouve dans les comptes des Archives de fréquentes mentions relatives à des *momeries*, morisques, comédies ou mascarades; la duchesse y prenait elle-même une part active avec ses filles, ses dames et ses écuyers; d'autres fois, elle assistait aux spectacles que lui offraient la noblesse ou les villes. Elle avait toujours autour d'elle des musiciens, des bouffons, des astrologues, des médecins, des poëtes; on sait sa prédilection pour Marquet le Fol; son maître des cérémonies, Lancelot de Laas, était aussi l'organisateur des plaisirs de la cour; le peintre Nicolas Robert, le tapissier Symonet, le maître de chapelle Guillaume, le harpiste Nicolas Brigant, étaient Français. La duchesse « faisoit venir ses robes de Paris »; l'orfévre milanais Butero et le Piémontais Amy Albin, enlumineur de missels, étaient fort occupés par elle l'année même où le trésorier Mareschal négociait à Lyon, à la banque des Médicis, un emprunt de vingt mille florins (1471), et mettait en gage les joyaux de la couronne. Les livres de sa bibliothèque, contenus dans trois coffres qui la suivaient partout, sont dignes d'une âme qui ne craignait pas « de se blesser aux épines de la vie pour leur dérober une fleur », comme disait le rimeur Marquet. J'y vois les Épîtres de Sénèque, la *Tusculane de Tulle*, Valère Maxime, le livre de Dante, les Épîtres de saint Bernard, le *Vieil Digeste*, la *Consolation* de Boëce, les Chroniques de Savoie, le livre de la *Belle Hélène*, les *Cent Nouvelles* en toscan, quatre Bibles, et quantité de missels à miniatures [1].

(1) Yolande, fille de Louis XI, femme d'Amédée IX, régente, enlevée par le duc de Bourgogne après la défaite de Morat, morte en 1478.

(1) Extrait de l'*Histoire de Savoie*, par M. Victor de Saint-Genis.

ARISTOCRATIE.

L'aristocratie invisible n'est l'accessoire d'aucune origine, d'aucune fortune, d'aucun rang : aucune classe de la société ne saurait y prétendre à l'exclusion des autres; elle est purement individuelle et a son siége dans l'âme elle-même; elle a des représentants dans l'humble chaumière aussi bien que dans le château à tourelles; il en est qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, d'autres qui jouissent de tous les loisirs que donne la richesse; on en découvrirait aux plus humbles degrés de l'échelle sociale, aussi bien que dans ces positions élevées auxquelles s'attache la considération. La véritable aristocratie s'ignore elle-même; elle ne connaît pas les dédains orgueilleux à l'égard de ceux qui ne lui appartiennent pas, mais elle désire les attirer à elle et les ranger sous sa bannière. Elle a pour principe le sentiment de la dignité et le respect de soi-même : elle a donc horreur de tout ce qui est bas et vulgaire. C'est à elle qu'appartiennent les dévouements ignorés, les générosités délicates, les renoncements muets, les interprétations du devoir qui dépassent ses prescriptions rigoureuses. On sort de ses rangs de la même manière qu'on y est entré, — sans bruit, sans solennité : le seul abandon des éléments qui la constituent suffit pour en être déchu.

Qu'elle s'agrandisse et qu'elle se fortifie toujours davantage, cette aristocratie qui consiste dans la valeur morale et dans l'élévation des sentiments; qu'ils soient toujours plus nombreux, les hommes qui regardent en haut et qui désirent manifester en tout et toujours la noblesse de leur origine. [2]

(2) Victor Robert.

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS
DES ALIMENTS.

Voy. les Tables des années précédentes

HUILE D'OLIVE.

L'huile d'olive est une des huiles les moins altérables; cependant elle est susceptible de devenir rance dans certaines circonstances. Elle se distingue dans le commerce en deux variétés : l'*huile vierge surfine*, extraite à froid, et l'*huile ordinaire*, extraite à chaud; il existe encore une troisième variété qui est l'*huile lampante* ou *huile d'enfer*, mais nous ne devons nous occuper ici que de l'huile comestible.

Le prix élevé de l'huile d'olive, et sa grande consommation, sont une double cause qui excite les fraudeurs à falsifier cette importante matière comestible; l'huile d'œillette, l'huile de noix, l'huile d'arachide, l'huile de sésame, l'huile de faîne, le miel, la graisse de volaille, etc., ont souvent été additionnés à l'huile d'olive.

L'huile d'œillette peut être reconnue par un moyen empirique, très-usité parmi les fabricants d'huile sous le nom de procédé du *chapelet;* il consiste à agiter violemment et par secousses l'huile d'olive, en opérant dans un flacon de verre. Si l'huile est pure, les bulles d'air qui prennent naissance par l'agitation disparaissent rapidement : elles ne sont pas persistantes; si l'huile, au contraire, est additionnée d'huile d'œillette, les bulles sont longtemps visibles au milieu de la masse liquide où elles forment le *chapelet.*

La densité différente de l'huile d'olive et de celles qu'on y a mélangées est un caractère important, qui permet souvent de dévoiler la falsification. On peut prendre la densité d'une huile à l'aide d'un petit flacon destiné à cet usage (fig. 1). On le pèse vide sur le plateau d'une balance sensible, et on le pèse de nouveau après l'avoir rempli d'eau distillée, jusqu'à un indice marqué sur la tige du petit bouchon creux qui le recouvre. La différence des

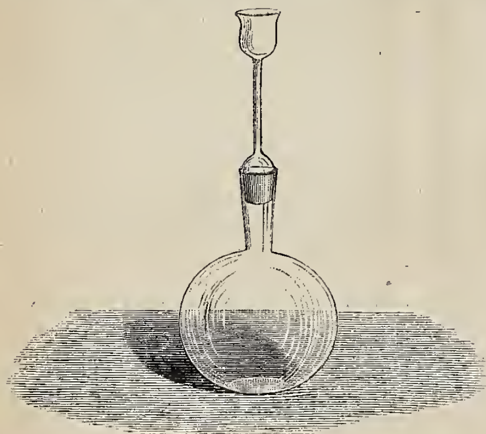


Fig. 1. — Flacon pour prendre la densité de l'huile.

deux poids obtenus donne le poids de l'eau. On recommence la même expérience avec l'huile, et on a ainsi le poids d'un certain volume d'eau et le poids d'un même volume d'huile; le rapport de ces deux poids est la densité de ce dernier liquide. L'huile d'olive pure a une densité de 0.917 à la température de 15 degrés centésimaux.

L'*oléomètre Lefebvre* (fig. 2) permet de prendre la densité d'une huile avec beaucoup plus de facilité. On plonge cet instrument dans une éprouvette remplie de l'huile d'olive à essayer, et on lit le point d'affleurement du liquide sur la tige graduée de l'appareil; des étiquettes avec le nom des huiles permettent de savoir à quel point de cette tige l'oléomètre doit s'enfoncer dans une huile quelconque. Si l'huile d'olive à essayer est pure, l'oléomètre s'enfoncera dans le liquide jusqu'au degré 17, à côté duquel est écrit le mot *Huile d'olive.*

L'action du froid est encore un moyen précieux pour constater la pureté de l'huile d'olive. On place un petit vase de verre rempli d'huile au milieu de glace pilée (fig. 3), et on note la température à l'aide d'un thermomètre : si l'huile d'olive est pure, elle doit se figer à la température de 4 degrés, elle se concrète et se convertit en une masse grumeleuse; l'huile d'olive mélangée d'arachide laisse au contraire déposer des grumeaux à 8 degrés : ceux-ci offrent l'aspect de grains de sable, et ils se rassemblent au fond du liquide qui reste limpide à sa partie supérieure.

On s'assure quelquefois de la pureté d'une huile d'olive en déterminant l'élévation de température produite par l'addition d'une certaine quantité d'acide sulfurique. On mélange dans un verre 10 centimètres cubes d'acide sulfurique, marquant 66 degrés de l'aréomètre Beaumé, et bouilli, avec 50 grammes d'huile d'olive. On agite le mélange : si l'huile est pure, l'élévation de température est de 42 degrés; c'est-à-dire que si, avant l'expérience, la température était de 20 degrés, elle atteint un maximum de 62 degrés.

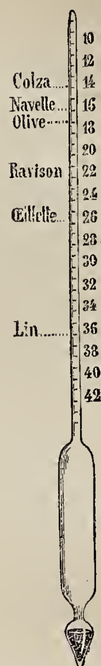


Fig. 2. — Oléomètre Lefebvre.

Si l'huile est additionnée d'huile d'œillette, elle produit une élévation de température plus considérable, et d'autant plus élevée que la proportion de cette dernière substance est plus grande.

Quelques chimistes ont proposé un grand nombre de réactions qui permettent de constater la pureté d'une huile d'olive, mais les quelques caractères que nous venons de mentionner suffisent dans la plupart des cas. Nous ne devons pas oublier que notre but est de fournir au lecteur des méthodes rapides et pratiques, et non des procédés qui exigent des manipulations longues et minutieuses.

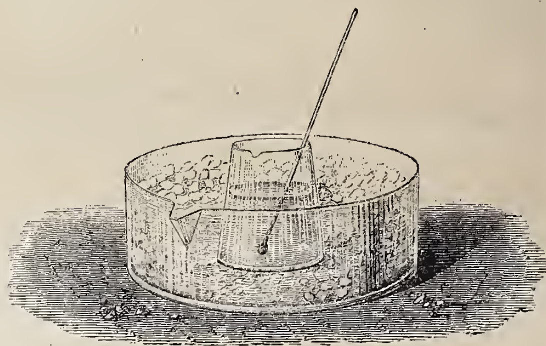


Fig. 3. — Point de congélation de l'huile d'olive.

ERRATUM.

M. W. de Famars-Festas nous écrit d'Utrecht qu'il est l'auteur du dessin original représentant un Pharaon sur son char, et dont nous avons publié une copie dans notre tome XXXVI (1868), p. 332. « Ce dessin, dit-il, a été fait par moi, en l'année 1864, par le procédé Comte. »

DUGALD STEWART.



Monument funéraire de Dugald Stewart, à Édimbourg. — Dessin de Yan' Dargent.

Le philosophe écossais Dugald Stewart, qui, avec Reid, Ferguson, Adam Smith, concourut à créer cette école spiritualiste, fondée sur l'étude de l'esprit humain et connue sous le nom d'école écossaise, naquit à Édimbourg en 1753.

L'étude, l'enseignement et la composition de nombreux ouvrages, remplirent sa longue et laborieuse carrière. Après avoir suivi les leçons de Ferguson à Édimbourg, puis le cours de Thomas Reid à Glascow, Dugald Stewart, à l'âge de dix-neuf ans, remplaça son père dans la chaire de mathématiques; il succéda ensuite à son premier maître, Ferguson, dans celle de philosophie morale. Adonné aux lettres comme aux sciences, il enseigna la rhétorique, la langue grecque, avec non moins de succès que la physique et que l'économie politique. A partir de 1810, il s'occupa exclusivement de la rédaction de ses écrits philosophiques, qui, traduits dans toutes les langues, ont rendu son nom célèbre dans le monde entier.

Dugald Stewart mourut dans sa ville natale, en 1828, à l'âge de soixante-quinze ans. L'Athènes du Nord a élevé à sa mémoire un monument de style grec, copie à peu près exacte de celui de Lysicrate (lanterne de Démosthène), et que l'on voit sur la colline de Calton, non loin de l'Observatoire et d'un autre monument consacré à Nelson.

Pour donner à nos lecteurs un exemple de la méthode prudente, du spiritualisme circonspect mais décidé, de l'élévation inséparable du bon sens qui distingue le philosophe écossais, nous extrairons de ses Esquisses de philosophie morale, résumé substantiel de son enseignement, quelques paragraphes où il traite du *bonheur*.

« — L'observation la plus superficielle de la vie, dit-il, suffit pour nous convaincre que le moyen d'être heureux

n'est pas de satisfaire tous ses appétits et tous ses désirs, mais qu'il est nécessaire que nous nous fassions un plan ou système de conduite sous l'influence duquel toutes nos poursuites particulières soient dirigées.

» — Les stoïciens sont trop absolus lorsqu'ils disent que pour un homme sage les circonstances extérieures sont indifférentes; cependant on doit avouer que le bonheur dépend beaucoup moins de ces circonstances qu'on ne l'imagine ordinairement, et que, s'il n'y a pas une situation si prospère qu'elle exclue les tourments de la méchanceté, de la lâcheté et du remords, il n'en est pas de si fâcheuse que ne puisse consoler le sentiment d'un cœur résolu, bienveillant et droit. »

Dugald Stewart établit ensuite que diverses qualités de l'esprit, qui n'ont pas un rapport immédiat avec le mérite moral, sont nécessaires pour assurer notre bonheur : par exemple, notre caractère, notre imagination, nos habitudes.

« — *Influence du caractère* (dans le sens d'humeur) *sur le bonheur*. Le ressentiment que nous éprouvons contre les autres prend, en général, sa source dans un mécontentement de nous-mêmes, né de la conscience de nos propres vices et de notre propre folie. Et c'est ce mécontentement qui pousse la personne qui l'éprouve à se distraire d'elle-même et à rejeter sur les fautes imaginaires des autres les motifs de sa mauvaise humeur.

» — Rien n'est plus propre à guérir cette maladie de l'âme que la culture de cette bonne foi dans l'appréciation des motifs d'autrui, qui s'acquiert par la considération de notre propre faiblesse et des circonstances sans nombre qui peuvent donner à la conduite humaine l'apparence du vice, indépendamment de toute intention criminelle.

» — Un autre remède qui n'est pas à dédaigner, c'est de supprimer autant que possible les signes extérieurs de mauvaise humeur et de violence. C'est un moyen d'adoucir graduellement l'irascibilité de l'âme et de se rendre ainsi non-seulement plus agréable aux autres, mais encore moins insupportable à soi-même. La dépendance est si étroite entre l'âme et le corps, qu'il suffit d'imiter l'expression d'une passion forte pour l'exciter en soi à quelque degré, et que, d'une autre part, la suppression des signes extérieurs tend à calmer la passion qu'ils indiquent.

» — De même, les idées que nous nous formons sur l'administration du monde, et particulièrement sur la condition et la destinée de l'homme, influent sur le caractère. La croyance à un Dieu souverainement bon et parfaitement sage introduit dans notre cœur une douce satisfaction. A la pensée que l'ordre et le bonheur prévalent en ce monde, nous sentons s'apaiser en nous la discorde des passions. Ainsi se calme notre âme quand, du fond de quelque retraite cachée et tranquille, nous contemplons la sérénité paisible d'une soirée d'été.

» — *Influence de l'imagination sur le bonheur*. A ceux dont l'éducation a été bien dirigée, l'imagination ouvre une source inépuisable de jouissances, offrant sans cesse à leur pensée les plus nobles images de l'humanité, les plus consolantes idées de la Providence, et dorant, sous les sombres nuages de la mauvaise fortune, la perspective de l'avenir.

» — *Influence des habitudes sur le bonheur*. La meilleure manière d'assurer pour l'avenir le bonheur des enfants, c'est de les accoutumer à des occupations et à des plaisirs qui ne puissent jamais se dérober à leur pouvoir, et que tout individu puisse dans tous les temps se procurer. Grâce au ciel, ce sont précisément les travaux et les plaisirs de cette espèce qui nous donnent les jouissances les plus substantielles et les plus vraies; et si l'éducation secondait judicieusement les indications de la nature, ces travaux et ces plaisirs simples s'approprieraient aisément tous les charmes factices que revêtent les vanités du monde.

» — Le choix d'un but d'activité dépend toujours de nous dans le principe. Il est de la dernière importance que, dans nos délibérations à cet égard, nous ne perdions pas de vue l'influence de l'habitude sur le bonheur des hommes, et que nos plans ne se ressentent pas de ces engouements et de ces préjugés qui égarent si souvent l'intelligence dans la conduite de la vie. « Choisis, dit Pythagore, le plan de conduite le meilleur, et l'habitude te le rendra bientôt le plus agréable. »

De tout ce qui précède, Dugald Stewart conclut que « Le bonheur de notre nature aussi bien que sa perfection consistent à faire notre devoir. »

Et il ne nous est pas permis de le soupçonner de confondre la morale avec l'intérêt bien entendu, car il s'empresse de déclarer que, « le principe du devoir et le principe du bonheur sont radicalement distincts. » Il ajoute « que si dans l'homme de bien ce désir de bonheur était le principe d'action unique et même dominant, ce principe ne pourrait guère manquer de lui ravir ce qu'il cherche, en remplissant son âme de conjectures inquiétantes sur l'avenir et de calculs embarrassants sur les diverses chances de bien et de mal. L'homme, au contraire, dont le sentiment du devoir est le principe régulateur, se conduit dans les affaires de la vie avec hardiesse, conséquence et dignité, et trouve, sans le chercher, ce bonheur qui trompe si souvent la poursuite de ceux qui mettent à l'atteindre toutes les facultés de leur esprit. »

A ceux qui seraient tentés de s'étonner de la modération, de la simplicité de ces idées, nous opposerions l'opinion de Jouffroy, qui a cru rendre service à la philosophie en traduisant les *Esquisses* de Dugald Stewart, et qui, sous l'apparente timidité de ces observations, reconnaît la profondeur, la sagacité, l'impartialité d'un esprit aussi étendu que pénétrant.

LES DEUX AUMONES.

LÉGENDE.

La légende dit :

Depuis le matin la neige tombait, et la lumière du jour commençait à s'éteindre. Au bord d'une route peu fréquentée, une pauvre vieille, qui ne pouvait devoir son pain qu'à la charité des passants, piétinait, grelottante et glacée, attendant que la Providence amenât de son côté un voyageur compatissant à sa misère. Bien qu'elle souffrît beaucoup du froid et de la faim, elle continuait d'espérer, car elle était croyante. Sa confiance ne fut pas trompée. Au lieu d'un seul voyageur, la Providence voulut qu'il en passât deux sur le chemin où elle murmurait sa plainte.

La pitié qu'elle inspira au premier passant ne lui fut pas, il est vrai, promptement efficace : c'était un piéton que l'âpreté du froid poussait à grands pas vers son gîte.

— Pauvre femme! dit-il à la mendiante en lui jetant un regard de compassion, voilà un temps bien dur pour mendier sur la route; que le bon Dieu vous assiste!

Ce fut à ce vœu chrétien que se borna son aumône; pour faire plus il lui aurait fallu s'arrêter, mettre à l'air ses mains qu'il tenait profondément fourrées dans ses poches, et s'engourdir les doigts à délier les cordons de sa bourse; il n'en eut pas le courage et continua sa route.

La pauvresse, qui n'avait reçu du piéton qu'un « Dieu vous assiste », lui répondit par un « Dieu vous le rende », lequel l'eût fait réfléchir s'il avait pu penser à autre chose qu'à gagner au plus tôt un abri.

Peu de temps après passa le second voyageur : celui-ci n'avait point à redouter la sévérité de la bise dans sa voiture bien close. Mollement assis sur un coussin capitonné, les jambes enveloppées dans une ample fourrure, il regardait, au travers de la vitre d'une portière, les flocons de neige qui tourbillonnaient en tombant.

Ainsi que le passant qui l'avait précédé, il aperçut la pauvresse et fut ému de sa plainte. Aussitôt il ordonna à son cocher d'arrêter les chevaux, et tandis que d'une main il fouillait dans la poche de son gilet, de l'autre main il baissait la vitre de la voiture.

— Quel terrible froid! dit-il, frissonnant au contact de l'air.

Il appela la vieille femme qui s'empressa de répondre à sa voix. Comme il se disposait à lui jeter l'aumône prise au hasard dans sa poche, il voulut, avant de la laisser tomber, s'assurer précisément de sa valeur. Ce n'était rien moins qu'une pièce d'or.

— Diable! dit-il, ce serait beaucoup trop.

Il allait retirer sa main tendue vers la mendiante; mais une bouffée de vent glacial lui cingla les doigts et lui fit lâcher prise.

— Allons, tant pis, reprit-il philosophiquement; puisqu'elle est tombée, ramassez-la, bonne femme.

Et il se hâta de relever la vitre et de se rejeter au fond de sa voiture. Les chevaux se remirent au pas de course.

Se glorifiant à part lui d'une telle aumône comme s'il l'eût faite volontairement aussi magnifique, le maître de l'équipage se disait :

— Je suis riche, je puis donner largement; mais est-ce de l'or bien placé? Cette mendiante fera-t-elle bon usage de ce qu'elle a reçu? Au surplus, ceci regarde sa conscience; la mienne est satisfaite, j'ai fait une bonne action.

Pendant que ce soi-disant généreux exaltait ainsi son mérite, la mendiante, fouillant des deux mains l'épaisse couche de neige dont la route était couverte, cherchait la pièce d'or qu'elle n'avait pu voir tomber; la pauvre vieille était aveugle.

Le maître de l'équipage arriva chez lui, il s'enveloppa dans sa robe de chambre, se chaussa de ses pantoufles fourrées : le bois flambait dans l'âtre; son dîner l'attendait, on le servit. Et quand il fut assis dans son fauteuil, devant la table, près de la cheminée, il trouva que le temps était très-supportable, que les pauvres abusaient du droit qu'on leur laisse de se plaindre, mais qu'il ne faut pas trop se défendre cependant contre le danger d'être leur dupe, puisque, après tout, Dieu tient compte des mouvements généreux de nos cœurs.

Cette salutaire réflexion lui permit d'achever paisiblement son repas, et de rêver en digérant à la récompense céleste qu'il se flattait d'avoir méritée.

Au moment où le riche voyageur rentrait chez lui, le piéton arrivait à l'auberge. Là aussi il y avait bon feu, là aussi le dîner était prêt. Quand notre homme se fut un moment égayé à la flamme, quand il vit apporter sur la table la soupière fumante et le rôti doré, il sentit, contrairement au maître de l'équipage, que le bien-être qu'on éprouve pour soi-même fait estimer plus douloureuses les privations que souffrent les misérables. Son sort lui parut si enviable, à lui qui avait eu froid, à lui que la faim aiguillonnait, qu'il fut pris d'une immense pitié pour tous ceux qui n'ont ni feu dans leur cheminée, ni pain sur leur table. Il pensa surtout à la vieille mendiante qu'il avait laissée se morfondant sur la route. La servante allait verser le potage, lorsque, se levant tout à coup, il lui dit :

— Mettez deux couverts; je reviens dans un moment.

La distance d'une centaine de pas séparait l'auberge de l'endroit où la mendiante avait l'habitude de stationner. Le piéton la trouva fouillant encore dans la neige.

— Que cherchez-vous là, ma bonne femme?

— Une aumône qu'on m'a jetée.

— Bon! elle est perdue dans la neige, reprit-il, et vous perdez votre temps. En fait d'aumônes, je vous dois la mienne; venez, la mère : le feu nous attend, et la soupe aussi.

La pauvresse vint à lui. S'apercevant alors qu'elle était aveugle, il lui prit le bras et la guida jusqu'à l'auberge, où il l'installa à table, au plus près du foyer.

La légende dit encore :

Deux anges ce jour-là prirent la plume, l'un pour effacer la mention de la pièce d'or sur le livre où le maître de l'équipage inscrivait ses bienfaits, l'autre pour porter à l'avoir du piéton le dîner de la mendiante.

LE FAUTEUIL ET L'ENCRIER DE L'ARIOSTE.

Le fauteuil de l'Arioste et son encrier, conservés à Ferrare, et que nous publions d'après la 101e livraison des *Famiglie celebri d'Italia,* par Pompeo Litta (Milano, MDCCCXIX), nous fournissent l'occasion de compléter notre étude sur l'Arioste, ou du moins d'y ajouter quelques renseignements sur le plan, les épisodes et les beautés du *Roland furieux* [1].

Le premier de ces deux meubles, plus que simple, presque grossier, ne se recommande que par le souvenir du poëte. L'encrier a plus d'importance symbolique. Le petit dieu qui le surmonte n'a-t-il pas été le constant inspirateur de l'Arioste? Et les sphinx qui en forment la base ne semblent-ils pas demander à la critique le mot d'une énigme, le secret de l'ordonnance de la grande épopée, question controversée et que nous avons essayé de résoudre? J'oubliais le secret du génie; celui-là, nul ne le découvrira. La nature le garde, et l'a enfermé tout entier dans l'âme évanouie du maître ou dans cet encrier magique. Qui nous dira l'essence mystérieuse de tant de nobles pensées, de cette forme inimitable et pleine de caprices? Qu'êtes-vous, ô Roland, ô Roger? et vous, Angélique et Bradamante?

Un peu d'encre transfigurée!

LE ROLAND FURIEUX.

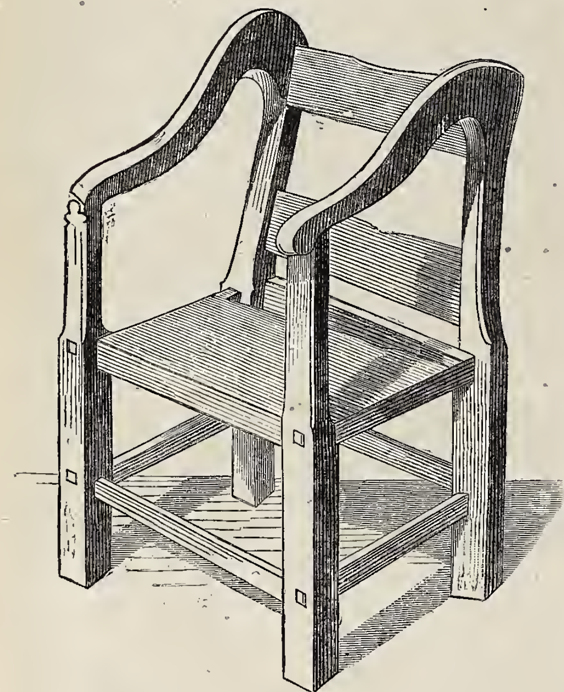
Le *Roland furieux*, ou plutôt la *Démence de Roland*, est à la fois une continuation de l'*Orlando innamorato* du Bojardo, une brillante fantaisie sur les héros chevaleresques et les guerres légendaires du moyen âge, mêlée de réminiscences antiques et orientales, et aussi le développement d'une action principale, immense flatterie à l'adresse de la maison d'Este, qui, à travers d'innombrables épisodes, se déroule comme un léger fil d'or depuis le premier chant jusqu'au quarante-sixième et dernier. De là une complexité et une variété infinies. Aussi est-il assez difficile de présenter une vue d'ensemble de ce monde si vivant et si touffu, où chaque personnage a son caractère et ses aventures, où la scène et le ton changent à tout moment. Sans doute, on peut, et judicieusement, signaler dans l'*Orlando* trois sujets : les courses des paladins à la recherche d'Angélique, la folie de Roland, l'histoire de Roger et de Bradamante; le second sujet naissant du premier et formant le centre du poëme; le troisième, annoncé et esquissé dès le début, étranger aux deux autres, croissant en importance à mesure qu'on avance dans le récit, enfin destiné à fournir le dénoûment. On peut aussi, considérant la folie de Roland comme une simple suite de sa

[1] Voy., sur l'Arioste, t. XXXV, 1867, p. 281 et 342.

passion vaine pour la belle Angélique, réduire à deux les pivots de l'épopée et en placer tout l'intérêt dans un contraste perpétuel entre la coquetterie de la fragile Angélique et la chasteté fière de la forte Bradamante. Il est permis encore de s'en rapporter au titre et d'accepter Roland pour héros favori du poëte. C'est ce qu'a fait l'auteur d'une estimable et récente traduction en vers ([1]), M. Desserteaux, dont nous avons su le nom trop tard pour le signaler dans nos premiers articles sur l'Ariote. M. Desserteaux rappelle que, dès le début, Roland est présenté au lecteur et sa folie annoncée :

. . . Comment, de l'amour pouvoir mystérieux!
Cet homme si sensé devint fou furieux.

Si Roland ne paraît en personne qu'au chant VIII, et dans une aventure secondaire, il n'en joue pas moins un rôle dès le premier. C'est lui qui du Cathay amène en France Angélique, Hélène funeste dont la fuite l'entraîne, ainsi que Renaud, et prive le roi Charles de ses deux meilleurs généraux. Sa folie occupe une large place, du chant XXIII au chant XXXIX. Son courage se signale à la prise de Biserte. Enfin, dans le combat des Six, sa main donne le coup mortel à Gradasse et Agramant, ces chefs de l'Islam vaincu par l'Europe chrétienne. C'est là un grand rôle, et dont nul ne contestera l'importance; nous regrettons seulement que M. Desserteaux s'en soit autorisé pour abréger une tâche dont il s'acquittait si bien. Effrayé sans doute par la longueur de l'œuvre, il s'est arrêté après le quatorzième chant, et s'est borné à fondre en six livres les divers passages qui se rapportent à Roland, son héros de prédilection. Ce système nous a ravi une foule d'épisodes célèbres et charmants, tels que le royaume des Amazones, Richardet et Fleur-d'Épine, Astolphe et les Harpies, pour ne citer que les plus connus. ([2])



Fauteuil de l'Arioste conservé à Ferrare.

Nous croyons, pour notre part, que Roland a été la première pensée d'Arioste; mais que, son désir de flatter ses protecteurs l'amenant peu à peu à exagérer l'importance de Roger et de Bradamante, leurs ancêtres supposés, le poëte a modifié son plan chemin faisant. De temps à autre il semble se reprocher d'abandonner son héros, et il y revient avec une ardeur, parfois une gravité, singulières. Son hésitation nous paraît surtout marquée aux dixième et onzième chants. Il n'a pas plutôt fait délivrer Angélique par Roger que l'aventure lui paraît trop belle pour manquer à Roland. Aussitôt il attache Olympie sur le rivage même où l'orque a failli dévorer Angélique, et il conduit Roland à son secours. Roger a seulement ébloui le monstre avec le bouclier magique; c'est Roland qui le tuera et l'amènera mort sur la plage. Notons en passant que cette répétition, qui pourrait être un défaut, manifeste dans toute sa richesse la variété du génie de l'Arioste; il a su, de circonstances identiques, faire ressortir avec une précision merveilleuse la différence des caractères et des âges de ses deux héros. Tandis que le jeune et inconstant Roger, fasciné par les charmes de la victime, s'abandonne avec elle au vol capricieux de l'hippogriffe, Roland, grave et sage (en tout ce qui n'est pas sa fatale passion), ne sauve Olympie que pour la marier à un roi qui survient fort à propos. Le contraste entre ces deux épisodes pareils est certainement la plus éclatante parmi toutes les beautés dont le *Roland furieux* étincelle. Après ce grand effort pour dégager de toute comparaison la supériorité de Roland, pour établir fortement sa magnanimité et montrer la profondeur de l'abîme où la passion va l'engloutir, Arioste reprend sa course vagabonde et met tour à tour au premier plan Renaud, ou Mandricard, ou Rodomont, Guidon le Sauvage ou Astolphe, et surtout le groupe où figurent Marphise, Bradamante et Roger; si bien que, pendant la folie de Roland, l'action se complique d'éléments toujours nouveaux, et se continue, même après le combat des Six, jusqu'au mariage de Roger et de Bradamante et à la mort de Rodomont, réservée au bras de Roger.

Roger et Bradamante demeurent donc les véritables héros de l'*Orlando*, ou plutôt, et cette vue générale permet d'embrasser dans toute sa complexité l'épopée de l'Arioste, c'est la lutte entre l'Orient et l'Occident, entre l'Islam et le Christianisme, qui en est l'idée mère et qui en constitue l'unité. Il y a pour nous un parallélisme évident entre les péripéties de la guerre qui met aux mains Charles et Agramant, et celles qui contrarient et terminent les amours de Roger et de Bradamante. La victoire des chrétiens et le mariage des deux héros sont entravés durant tout le poëme, et l'une détermine l'autre. Agramant et les Sarrasins l'ont d'abord emporté : de défaite en défaite, Charles et les chrétiens en viennent jusqu'à être assiégés dans Paris; puis la fortune tourne, et, favorisant les vaincus, refoule chez eux les vainqueurs, et plante enfin l'étendard de la croix sur les ruines de Biserte, la capitale d'Agramant; Agramant lui-même tombe avec Gradasse sous les coups de Roland. D'autre part, une sorte d'antagonisme existe entre Bradamante et Roger : elle est chrétienne, il est musulman. Que de difficultés ne rencontrera pas leur union! Angélique, Alcine, les prisons enchantées du vieil Atlant, la différence de religion, sont autant de délais et d'obstacles jetés entre les deux fiancés. La constance de Bradamante, comme celle du grand Charles, résiste à tant d'épreuves : elle en triomphe; mais pour que le mariage désiré s'accomplisse, il faut que Roger converti reçoive le baptême et rende hommage au Dieu de sa fiancée. Double défaite de l'Islam dans Agramant et dans Roger, double

([1]) *Roland furieux*, vingt chants traduits en vers, octave pour octave, par F. Desserteaux, auteur de la traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*. Michel Lévy, 1865.

([2]) Rappelons que la lecture des œuvres de l'Arioste ne convient réellement qu'à l'âge mûr. Mais elles sont placées par le consentement universel à un trop haut rang dans la littérature du seizième siècle pour qu'on ne s'intéresse pas aux recherches et aux commentaires dont elles peuvent être l'objet. M. de Lamartine a écrit sur l'Arioste des *Entretiens* charmants.

victoire des chrétiens par Charles et par Bradamante : tels sont la base, le pivot, le couronnement de l'*Orlando furioso*, le majestueux sujet qui fait d'Arioste un des plus glorieux successeurs d'Homère. Autour de cette action dominante se développent, s'enchevêtrent, se jouent, des actions secondaires ou simplement épisodiques, parfois rattachées à l'ensemble d'un fil léger, invisible, mais qui enrichissent le vaste poëme à la façon de pierreries semées sur un grand canevas.

Un résumé servile de l'*Orlando* ne serait guère qu'un recueil stérile de notes, une traduction des sommaires ou arguments placés en tête de chaque chant. Il nous a paru plus utile de dresser un tableau succinct des principaux personnages, des épisodes et des passages remarquables. Avec les indications que nous leur fournissons, les lecteurs pourront aisément se retrouver à travers les forêts, les antres, les monts et les mers, de l'île d'Ébude au royaume du Cathay, soit qu'ils veuillent suivre une piste unique, soit que, sans se soucier de l'action, ils cherchent quelque histoire détachée.



Encrier de l'Arioste, conservé à Ferrare.

Parmi les chrétiens, nous nommerons d'abord Charles, l'empereur légendaire à la barbe fleurie, tantôt Charles Martel et tantôt Charlemagne, le grand champion de l'Europe contre les Sarrasins, tour à tour vainqueur et vaincu, soit à Poitiers et à Roncevaux, comme le veulent les historiens, soit à Paris, à Arles, à Jérusalem, partout où le conduit l'imagination des chroniqueurs, surexcitée par l'enthousiasme des croisades. Calme dans la défaite, prudent et hardi dans la bataille, c'est le modérateur des rivalités sans cesse renaissantes entre ses douze pairs qui ne lui obéissent pas toujours. Il fait souvent tapisserie, et s'efface derrière les figures plus jeunes et plus romanesques. Cependant son rôle est grand encore. Il donne Angélique en garde au duc Nayme, la réservant comme récompense à Renaud ou à Roland, qu'il retient ainsi près de lui (ch. I). Nous le voyons charger Renaud d'une ambassade en Angleterre (II), soutenir le siége de Paris (XIV), combattre le redoutable Rodomont avec l'aide de ses preux (XVII); puis, battu encore et bloqué dans sa capitale (XXVII), sauvé seulement par la discorde qui éclate dans le camp d'Agramant, il remet le sort de la monarchie aux hasards d'un combat entre Renaud et Roger, et jure de payer tribut à Agramant si son champion est battu (XXVIII). Heureusement pour lui, la magie se mêle de ses affaires et lui rend la victoire. Enfin, il concourt au dénoûment et marie Bradamante à Roger (XLV).

Roland, bien qu'il diffère absolument du Hruodlandus d'Eginhard et du héros de Roncevaux, n'en a pas moins

conservé quelques traces de sa physionomie historique et légendaire. Quand sa passion ne le domine pas, il est religieux et austère autant que brave. Mais si son corps est invulnérable, comme celui d'Achille (ce qui diminue bien leur mérite), son cœur ne l'est pas plus que celui d'Alceste le misanthrope. Dans Angélique il a trouvé sa Célimène. Pour la suivre, et sans même savoir quelle route elle a prise, il quitte l'armée dès le huitième chant, la veille d'une bataille. Dans sa course aventureuse, il rencontre Olympie et la sauve par deux fois (IX et XI); il a l'occasion de jeter dans la mer, comme une arme lâche et perfide, la première arquebuse, trésor du roi Cymosque. Il visite en vain le palais d'Atlant (XII); et, toujours sur les traces de son infidèle, il secourt des princesses, délivre des chevaliers, combat des Sarrasins illustres (XXIII), jusqu'au jour où, devant les chiffres enlacés de Médor et d'Angélique, sa raison l'abandonne (XXIII). En proie à de noires fureurs, il commet les tours de force les plus insensés, déracinant les arbres, assommant les brebis et les bergers, traînant par la queue sa cavale morte. Ce nouvel Ajax, sans vêtements, sans armes, erre de par le monde et se dérobe aux recherches de ses amis. Il faut, pour mettre fin à ses maux, que sa raison soit retrouvée dans la Lune par l'aventureux Astolphe, et qu'on lui fasse prendre le contenu de la fiole qui la renfermait (XXXIX). Guéri enfin, il prend part à l'assaut de Biserte (XL), met fin à la guerre par la mort d'Agramant et de Gradasse (XLII), et revient à Paris (XLIV) jouir de son triomphe.

Renaud de Montauban est, en toutes choses, un autre Roland, avec moins de brutalité et plus de mélancolie. Comme lui poursuivant d'Angélique, il mène avec éclat une vie errante, signalée par une foule d'aventures. Nous ne pouvons que suivre sa trace, marquée toujours par des exploits nouveaux, dans la forêt où il combat Ferragus et Sacripant (I et II), en Angleterre et en Écosse où il sauve Ginevra du bûcher (IV-VIII), sous Paris où il tue Dardinel (XVIII), à Montauban où il est reçu par son père Aymon et sa famille. Gradasse, Guidon le Sauvage, Roger, éprouvent tour à tour la force de son bras (XXXI, XXXIII, XXXVIII); au chant XLII, il guérit de sa folle passion. Il retrouve Roland à Lampadouse (XLIII), et revient en France avec lui. Le nom de Renaud se retrouve dans la plupart des poëmes français et italiens. Le Tasse l'a choisi pour héros de son *Rinaldo*. Parmi les enfants d'Aymon qui jouent un rôle dans l'Arioste, citons l'aimable Richardet, célébré depuis par Fortiguerri, et que Roger sauve d'une mort terrible; Guidon le Sauvage, vainqueur des Amazones; enfin, la belle Bradamante, vierge guerrière dont la cuirasse n'a durci ni l'âme ni même le corps, et qui reste à mi-chemin entre la molle Angélique et la rude Marphise sans être vaincue par l'une en grâce ou par l'autre en vaillance. Elle peut et abattre Sacripant (I) ou Rodomont (XLII), écraser les païens sous les murs d'Arles, mettre fin aux enchantements du palais d'Atlant (XIII), tuer sans merci un traître comme Pinabel (XXII), et aussi gémir sur la perte de Roger (XXXII), consoler Fleur-de-Lys, ou même se plaire aux frivoles entretiens des femmes, au palais de Fleur-d'Épine. Comme une autre Atalante, elle ne veut pour époux que son vainqueur; et c'est son Roger qu'elle a cru mort, Roger sous un nom et des armes d'emprunt, contre qui elle soutient tout un jour un combat acharné. Puis tout se découvre, et l'héroïne est unie au héros.

A la famille d'Aymon se rattachent encore Maugis et Auger, Malagigi et Aldigieri, demi-paladins, demi-enchanteurs, cousins et amis de Renaud. Citons Brandimart, Sansonnet, Aquilant et Griffon, Ariodant et Lurcain, Dudon, Birène, Zerbin, le preux Olivier, tous héros d'aventures épisodiques. Astolphe a droit à plus de détails. Changé en myrte par Alcine, rendu par la fée Mélisse à sa première forme, il se signale par une foule d'exploits heureux (VI et VIII). Vainqueur de Caligorant (XV), d'Orrile, géants monstrueux, des Amazones homicides (XIX), des Harpies (XXXVIII), il est surtout fameux par son voyage dans la Lune et au Paradis (XXXII). Son cor enchanté triomphe de tous les obstacles, et l'hippogriffe est sa monture. Parmi les femmes, il faut distinguer Isabelle, qui se fait tuer par Rodomont pour demeurer fidèle au souvenir de Zerbin (XXIX); Olympia, Ginevra, Fleur-de-Lys, Fleur-d'Épine, figures charmantes qui animent l'épopée et délassent des grands coups de lance.

Le monde musulman n'est pas moins riche que le monde chrétien; ses représentants ne sont point sacrifiés par l'impartial Arioste aux paladins et aux dames de l'Occident. Agramant, roi ou empereur de Biserte, est le digne rival de Charlemagne; plus jeune et plus bouillant, il conduit ses soldats et prend part à l'action. C'est lui qui avec Marsile dirige le siége de Paris (I, XII, XIV, XXVII). Définitivement battu sous la capitale et sous Arles (XXXI, XXXVIII), il s'embarque pour l'Afrique, voit son escadre détruite par la flotte de feuilles que Dudon commande (XXXIX, XL), et assiste de loin à l'incendie de Biserte. Il est tué par Roland dans le combat des Six. Autour de lui se rangent Gradasse, tué avec lui à Lampadouse; le géant Ferragus, emprunté déjà par Bojardo à Turpin, qui succombe à Arles sous les coups de Bradamante; Mandricard, Dardinel, Sacripant, l'un des poursuivants d'Angélique, déjà connu de Bojardo; le terrible Rodomont, création de l'Arioste, type d'orgueil et de férocité grandiose, longtemps indomptable sur le pont qu'il défend (XXXV), tué enfin par Roger (XLVI).

Roger, descendant d'Hector et d'Alexandre, est la fleur de l'Islamisme. Longtemps éloigné de l'action et de Bradamante par la magie d'Atlant, son ancien précepteur, il erre, pendant les vingt-cinq premiers chants, de l'île d'Alcine à l'île des Pleurs, où il délivre Angélique, et du palais d'Atlant au château de Pinabel. Il tue Mandricard (XXX), combat Renaud (XXXVIII), est baptisé (XLII), cherche un royaume en Orient, et revient à Paris, avec le prince Léon de Constantinople (XLV), pour combattre et épouser Bradamante. Arioste l'a emprunté à Bojardo, qui déjà en faisait la tige de la maison d'Este. On retrouve son nom dans des poëmes divers, *Philomena, Parise la duchesse, l'Excommunication du Ribaud*, et dans les chroniques siciliennes. Sa sœur Marphise a le cœur d'acier de Pallas; elle a toujours la menace à la bouche et la lance au poing; elle combat Guidon, Zerbin (XX), Bradamante (XXVII); au demeurant, la meilleure fille du monde; elle reçoit le baptême à Paris (XXXVIII). Marphise est aussi un emprunt fait à Bojardo. Il faut ranger encore, parmi les personnages musulmans, la charmante Angélique, reine du Cathay, l'héroïne de l'*Orlando innamorato*, la dédaigneuse compagne de Sacripant et de Roger, l'épouse de Médor. Elle disparaît du poëme au trentième chant. Doralice, très-charmante aussi (XIV, XXIV, XXX), est une réduction d'Angélique.

Notre énumération serait trop incomplète si nous ne mentionnions encore la race, bonne ou mauvaise, des fées, magiciennes et enchanteurs : la séduisante Alcine (VI-X), la bonne Logistille (VIII-XV), la sage Mélisse, protectrice de Roger et surtout de Bradamante, à laquelle elle révèle, dans la grotte de Merlin, les générations qui sortiront de son sein; l'astucieux Atlant, qui triomphe des plus forts guerriers en lisant son grimoire, et le vilain ermite qui endort Angélique. Nous avons nommé les monstres : Caligorant, Orrile, l'orque, le dragon qui attaque Renaud,

les Harpies; n'oublions pas l'ogre, un Polyphème plus hideux que l'ancien, et toutes les fantasmagories qui gardent les jardins d'Alcine. L'hippogriffe est un Pégase, une chimère empruntée à Ovide. Les coursiers de Roland, de Renaud, de Roger, Bride-d'Or, Bayard, Frontin, ont, comme ceux d'Homère, des sentiments humains; on s'intéresse autant à eux qu'à leurs maîtres. L'Arioste les a trouvés, entre autres Bayard, dans l'*Hystoire de Maugist et de Vivian*, et dans les *Visions d'Oger le Danois*.

La fin à une prochaine livraison.

POÉSIES CHINOISES DU HUITIÈME SIÈCLE,

SOUS LA DYNASTIE DES THANG ([1]).

LI-TAÏ-PÉ.

A un ami qui partait pour un long voyage.

Le jour d'hier qui m'abandonne, je ne saurais le retenir;

Le jour d'aujourd'hui qui trouble mon cœur, je ne saurais en écarter l'amertume.

Les oiseaux de passage arrivent déjà par vols nombreux qui nous ramènent le vent d'automne.

Je vais monter au belvédère et remplir ma tasse en regardant au loin.

Je songe aux grands poëtes des générations passées;

Je me délecte à lire leurs vers si pleins de grâce et de vigueur.

Moi aussi, je me sens une verve puissante et des inspirations qui voudraient prendre leur essor;

Mais pour égaler ces sublimes génies, il faudrait s'élever jusqu'au ciel pur et voir les astres de plus près.

C'est en vain qu'armé d'une épée, on chercherait à trancher le fil de l'eau;

C'est en vain qu'en remplissant ma tasse, j'essayerais de noyer mon chagrin.

L'homme, dans cette vie, quand les choses ne sont pas en harmonie avec ses désirs,

Ne peut que se jeter dans une barque, les cheveux au vent, et s'abandonner au caprice des flots.

Pensée dans une nuit tranquille.

Devant mon lit, la lune jette une clarté très-vive;

Je doute un moment si ce n'est point la gelée blanche qui brille sur le sol.

Je lève la tête, je contemple la lune brillante;

Je baisse la tête, et je pense à mon pays ([1]).

Chanson des frontières.

L'automne, c'est le temps que nos voisins des frontières choisissent pour descendre de leurs montagnes;

Il faut passer la grande muraille et se porter au-devant d'eux.

Le tigre de bambou est partagé ([2]);

Le général s'est mis en marche;

Les soldats de l'empire ne s'arrêteront plus que dans les sables du Kobi ([3]);

Le croissant de la lune, suspendu dans le vide, c'est tout ce qu'on aperçoit dans ce farouche désert,

Où la rosée se cristallise sur le fer poli des sabres et des cuirasses.

Bien des jours s'écouleront encore avant celui du retour.

Ne soupirez point, jeunes femmes; il faudrait soupirer trop longtemps.

THOU-FOU.

Le Recruteur.

Au coucher du soleil, j'allais cherchant un gîte dans le village de The-kao;

Un recruteur arrivait en même temps que moi, de ceux qui, pendant la nuit, saisissent les hommes.

Un vieillard l'aperçoit, franchit le mur et s'enfuit;

Une vieille femme sort de la même demeure et marche au-devant du recruteur.

Le recruteur crie, — avec quelle colère!

La femme se lamente, — avec quelle amertume!

Elle dit : « Écoutez la voix de celle qui est devant vous :

» J'avais trois fils; ils étaient tous trois au camp de l'empereur.

» L'un d'entre eux m'a fait parvenir une lettre;

» Les deux autres ont péri dans le même combat.

» Celui qui vit encore ne saurait longtemps soustraire à la mort sa triste existence;

» Les deux autres, hélas! leur sort est fixé pour toujours!

» Dans notre misérable maison, il ne reste plus un seul homme,

» Si ce n'est mon petit-fils, que sa mère allaite encore.

» Sa mère, elle, ne s'est pas enfuie,

» Parce qu'elle ne possède pas même les vêtements suffisants pour se montrer au dehors.

» Je suis bien vieille, mes forces sont bien amoindries;

» Pourtant je suis prête à vous suivre et à vous accompagner au camp.

» On pourra m'employer encore utilement au service de l'armée.

» Je saurai cuire du riz et préparer le repas du matin. »

La nuit s'écoulait. Les paroles et les cris cessèrent;

([1]) Les Thang montèrent sur le trône l'an 618 de notre ère, et donnèrent vingt empereurs jusqu'à l'an 909. C'est la grande époque littéraire de la Chine.

Un choix de poésies qui datent de cette époque a été traduit par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denis (Paris, Amyot, 1862). C'est à ce livre très-intéressant que nous empruntons quelques pièces des poëtes Li-taï-pé et Thou-fou.

Li-taï-pé, le plus célèbre des poëtes de la dynastie des Thang, était, paraît-il, comme Anacréon, très-ami du vin. Né en 702, docteur à vingt ans et déjà connu par diverses poésies, il trouva un protecteur à la cour : un ministre de l'empereur Ming-hoang le prit sous sa protection et le logea dans son palais. Bientôt l'empereur admira les vers de Li-pé (nom abrégé du poëte) et l'admit dans son intimité. Mais Li-pé, à propos de vers satiriques, s'engagea dans des intrigues de cour, et en sortit malgré les instances de l'empereur. Il erra dans l'empire, s'arrêtant souvent dans les tavernes, devint le favori d'un seigneur qui conspirait, fut jeté en prison, et cependant rappelé à la cour; il mourut en route, à l'âge de soixante et un ans. Les Chinois lui ont élevé un temple. Son nom est souvent accompagné des éloges les plus hyperboliques ou les plus singuliers, tels que « l'immortel qui aimait à boire. »

Thou-fou, né dans un village, l'an 714 ou 715 de notre ère, n'eut pas de succès dans les concours littéraires. Il ne parvint pas au grade de docteur. Mais ses poëmes attirèrent sur lui l'attention de l'empereur Hiouan-tsong ou Ming-hoang-ti. Sa célébrité grandit rapidement. L'empereur lui offrit le gouvernement d'une province; il refusa et préféra rester à la cour, où toutefois on ne le comblait pas de richesses. Sou-tsong, successeur de Hiouan-tsong, le nomma censeur impérial : cette haute fonction, remplie avec trop de sincérité, le fit exiler dans le Chen-si, avec le titre de gouverneur d'une ville, qu'il n'accepta point. Il mena dès lors une vie errante; mais plus tard, grâce à la libéralité du gouverneur militaire Hien-vou, une position de fortune indépendante lui permit de se livrer en toute liberté à la poésie. Il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans.

([1]) Il songe, dit un commentateur, que la même clarté se répand à la même heure sur le pays où il est né.

([2]) L'empereur, lorsqu'il envoie un général à la guerre, brise en deux une tablette d'ivoire ou de bambou sur laquelle est sculptée une figure de tigre, et lui en donne une moitié. C'est entre eux un moyen de s'assurer de la fidélité des messagers, qui doivent toujours porter, de part et d'autre, l'un de ces morceaux.

([3]) Steppe immense qui s'étend dans la Mongolie.

Mais j'entendis ensuite des pleurs et des gémissements étouffés.

Au point du jour, je poursuivis ma route,

Ne laissant plus derrière moi que le vieillard désolé ([1]).

Le départ des soldats et des chars de guerre.

Ling-sing, les chars crient; *siao-siao*, les chevaux soufflent;

Les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches.

Les pères, les mères, les femmes, les enfants, leur font la conduite, courant confusément au milieu des rangs.

La poussière est si épaisse qu'ils arrivent jusqu'au pont de Hun-yang sans l'avoir aperçu.

Ils s'attachent aux habits des hommes qui partent comme pour les retenir; ils trépignent, ils pleurent.

Le bruit de leurs plaintes et de leurs gémissements s'élève véritablement jusqu'à la région des nuages.

Les passants, qui se rangent sur les côtés de la route, interrogent les hommes en marche.

Les hommes en marche n'ont qu'une réponse : « Notre destinée est de marcher toujours. »

Certains d'entre eux avaient quinze ans quand ils partirent pour la frontière du nord;

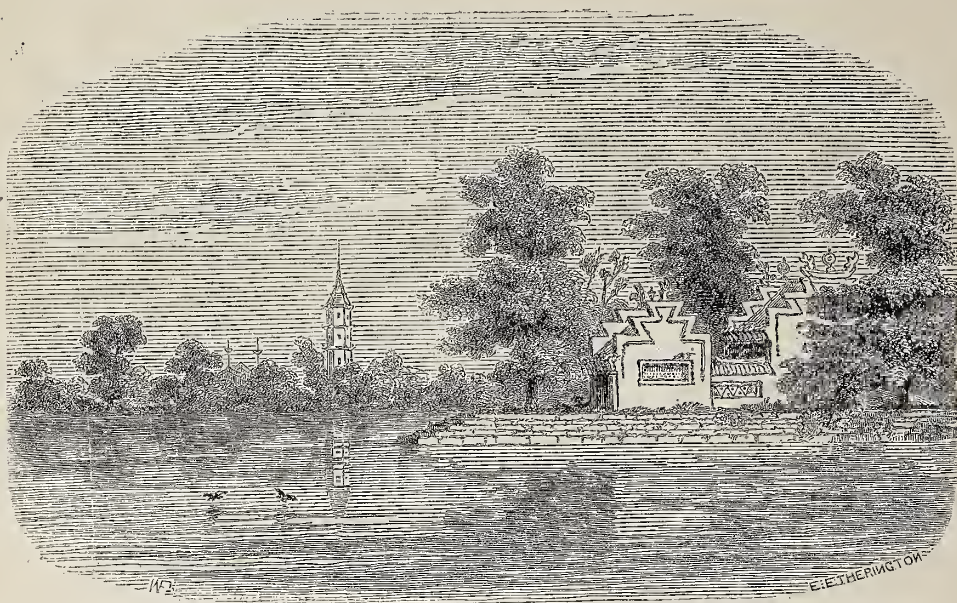
Maintenant qu'ils en ont quarante, ils vont camper à la frontière de l'ouest.

Comme ils partaient, le chef du village enveloppa de gaze noire leur tête à peine adolescente ([1]).

Ils sont revenus la tête blanchie, et ne sont revenus que pour repartir.

Insatiable dans ses projets d'agrandissement,

L'empereur n'entend pas le cri de son peuple.



Paysage chinois entre Macao et Canton.

En vain des femmes courageuses ont saisi la bêche et conduisent la charrue,

Partout les ronces et les épines ont envahi le sol désolé;

Et la guerre sévit toujours, et le carnage est inépuisable,

Sans qu'il soit fait plus de cas de la vie des hommes que de celle des poules et des chiens.

Bien qu'il se trouve des vieillards entre eux qui interrogent,

Les soldats osent exprimer ce qu'ils ressentent d'un ton violemment irrité ([2]) :

« Ainsi donc, disent-ils, l'hiver n'apporte pas même un moment de trêve;

» Et les collecteurs viendront encore pour réclamer l'impôt;

» Mais cet impôt, de quoi donc pourrait-il sortir?

» N'en sommes-nous pas venus à tenir pour une calamité la naissance d'un fils,

» Et à nous réjouir, au contraire, quand c'est une fille qui naît parmi nous?

» S'il vient une fille, on peut du moins trouver quelque voisin qui la prenne pour femme;

» Si c'est un fils, il faut qu'il meure et qu'il aille rejoindre les cent plantes ([2]).

» Prince, vous n'avez point vu les bords de la mer bleue ([3]),

» Où les os des morts blanchissent sans être jamais recueillis;

» Où les esprits des hommes récemment tués importunent de leurs plaintes ceux dont les corps ont depuis longtemps péri.

» Le ciel est sombre, la pluie est froide sur cette lugubre plage, et des voix gémissantes s'y élèvent de tout côté. »

La fin à une prochaine livraison.

([1]) Le commentateur chinois croit devoir compléter ainsi la conclusion de cette terrible peinture : « Le vieillard était rentré dans sa maison, nous dit-il, quand il avait jugé que le recruteur devait s'être éloigné : il se lamentait du départ de sa femme qui avait suivi ce recruteur. Si la vieille femme était partie, c'est qu'elle craignait que le chercheur d'hommes ne découvrît la retraite du vieillard. Elle feignait un grand zèle pour sauver son vieil époux. »

([2]) Cette expression puise sa force dans le profond respect que les Chinois ont toujours professé pour les vieillards. Il faut que le mécontentement soit bien grand pour qu'on n'en puisse contenir l'explosion devant eux.

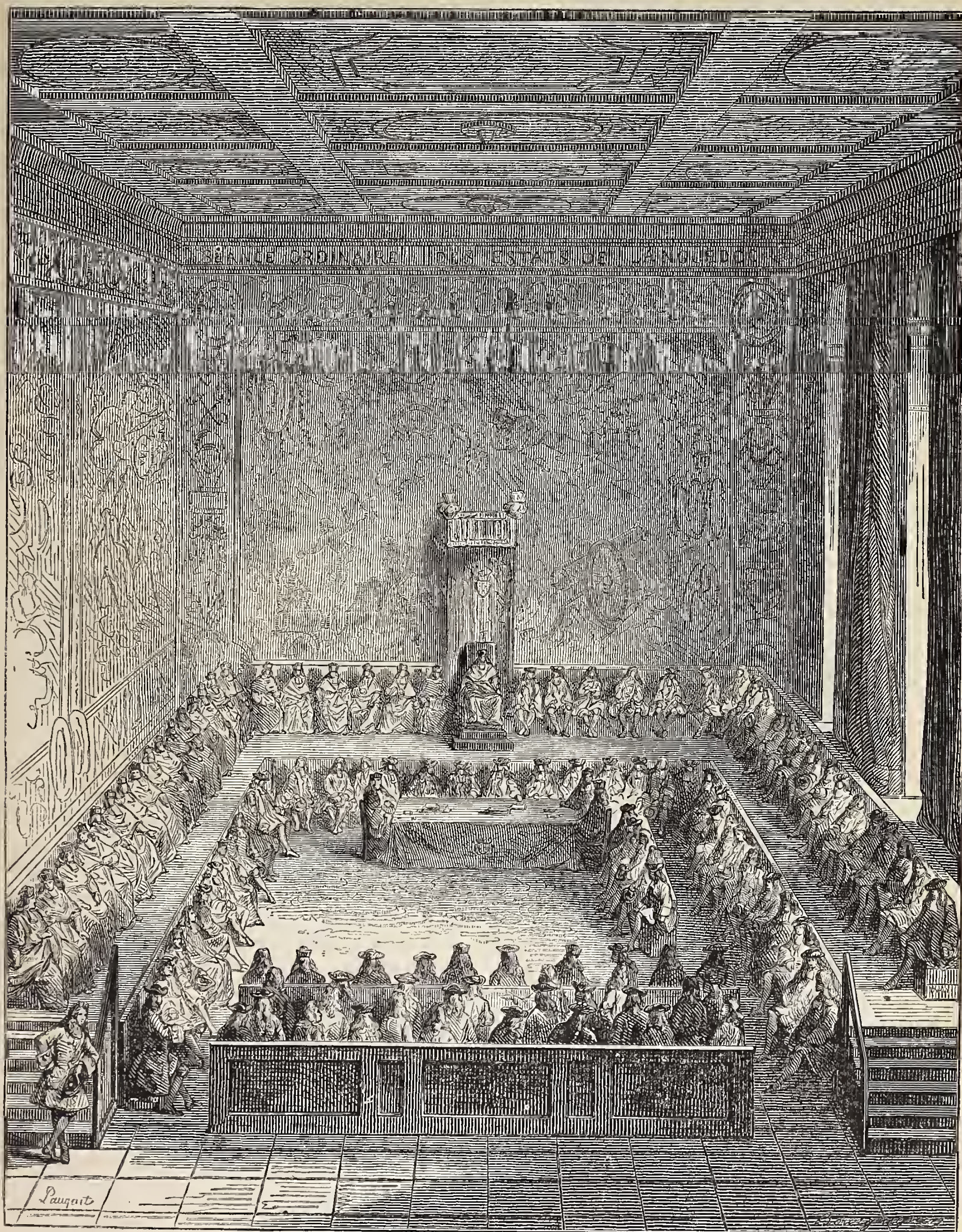
([1]) Une bande de gaze noire, roulée autour de la tête, était le signe distinctif des conscrits.

([2]) L'expression « rejoindre les cent plantes » signifie : périr prématurément et être enfoui sans sépulture dans la terre, comme les herbes que tranche et retourne la charrue en traçant le sillon.

([3]) C'est le lac de Khou-khou-noor, près duquel se livrèrent d'interminables combats entre les Chinois et les belliqueux Tou-fan (anciens Thibétains), qui repoussèrent toujours la conquête.

LES ÉTATS DE LANGUEDOC.

Voy. les États de Bretagne, p. 25.



Séance ordinaire des États de Languedoc (1704). — Dessin de Pauquet.

Nous avons décrit, dans notre article sur les États de Bretagne, la manière dont étaient répartis les membres des différents ordres dans les assemblées connues sous le nom d'États provinciaux. La gravure que nous donnons aujourd'hui, et qui représente une séance ordinaire des États du Languedoc, paraît contredire au premier abord les dispositions admises; elle n'en diffère, en réalité, que par un plus grand nombre de représentants du tiers état et la présence d'un seul président.

En Bretagne, la noblesse formait à elle seule la majorité des États. Dans le Languedoc, la bourgeoisie y dominait depuis longtemps. Une vingtaine de siéges étaient réservés aux barons, autant aux évêques; le tiers occupait le reste. La présidence exclusive de l'assemblée appartenait de droit à l'archevêque primat de Narbonne. La féodalité n'avait que peu de représentants dans le Midi, grâce à l'énergie avec laquelle les habitants défendaient leur organisation municipale, dont ils faisaient remonter l'origine au delà même de l'époque gallo-romaine.

Ici, comme il s'agit d'une séance ordinaire, les commissaires du roi et les curieux sont absents. L'archevêque-président parle aux députés sans avoir quitté son siége. Le

long des parois de la salle des séances court une estrade sur laquelle sont placés : à droite du président, l'archevêque de Toulouse, l'archevêque d'Albi; puis, sans distinction, tous les évêques des diocèses de Languedoc; — à gauche, le comte d'Alais, le vicomte de Polignac; puis, sans distinction, tous les représentants de la noblesse ayant droit de séance. — Au niveau du sol, adossés au soubassement de l'estrade, sont les députés du tiers, dont deux rangs tournent le dos à l'entrée de la salle. Au milieu et un peu au fond, de manière à laisser un espace vide au centre, est la table des syndics, des secrétaires et du trésorier des États. Un banc en retour, du côté de la noblesse, est réservé aux consuls de la ville où se tient la session. Enfin, au pied des marches de l'estrade des évêques, se tient, debout, tête découverte, l'huissier des États. Si nous avions eu sous les yeux une séance d'ouverture, nous aurions vu les curieux de haut rang assister debout, le long de deux couloirs latéraux, les femmes derrière les siéges de la noblesse, les hommes derrière ceux du clergé. On voit distinctement ici le couloir réservé aux dames, en avant des embrasures des fenêtres; il n'y avait pas de couloir derrière les siéges du fond.

Les États de Languedoc recevaient des représentants de tout le territoire occupé aujourd'hui par les départements de la Haute-Loire, de l'Ardèche, de la Lozère, du Gard, de l'Hérault, de l'Aude, du Tarn et de la Haute-Garonne. Ces pays jouissaient, depuis des siècles, d'une prospérité qui leur attira de fréquentes invasions; ils s'administraient eux-mêmes, et leurs magistrats, choisis presque toujours dans la bourgeoisie, possédaient une autorité rarement contestée par les seigneurs. Ils savaient se concerter et se défendre avec leurs propres milices, sans le secours de l'épée féodale Les discordes intestines, et particulièrement les discordes religieuses, les engagèrent seules à recourir à des troupes étrangères. Avant leur annexion à la France, ils vivaient libres et exempts d'impôts vis-à-vis de leurs seigneurs suzerains, les comtes de Toulouse.

M. de Basville, intendant du roi en Languedoc, en 1704, nous apprend (1) que les derniers comtes de Toulouse, prévoyant la réunion de leur territoire à la France, déclarèrent dans leurs testaments que les sommes d'argent qu'ils avaient obtenues de leurs sujets avaient été données à titre purement gratuit, et sans que l'on pût invoquer de ces précédents « pour les obliger à l'avenir à en fournir de semblables, sous quelque prétexte que ce soit. » Le dernier titulaire, Alphonse, dont la mort suivit de près celle de saint Louis, son frère, qu'il avait accompagné dans la croisade de Tunis, fit la même déclaration au sujet des subsides qui lui avaient été octroyés pour son voyage en terre sainte (lettres patentes données en 1270 à Aigues-Mortes). Un an après ces lettres patentes, quand la mort d'Alphonse mit Philippe le Hardi en possession du comté de Toulouse, promesse fut faite par le sénéchal de Carcassonne de ne tirer aucun argent du peuple sans « un consentement donné dans une assemblée générale. » Il faut ajouter que ce consentement ne fut pas souvent refusé, car la bourgeoisie marchandait moins que la noblesse quand il fallait soutenir la monarchie. « Dans le commencement, dit M. de Basville, après la réunion du Languedoc à la couronne, l'assemblée des États n'était pas si générale, ni convoquée avec autant de solennité qu'elle l'est présentement. » Aussi les rois, imitant l'exemple des anciens seigneurs suzerains, assemblaient les peuples du Languedoc par sénéchaussées. « Mais comme ces différentes convocations mettaient une plus grande difficulté dans la distribution des impôts, on trouva à propos de convoquer les sénéchaussées en un seul corps, qui a composé depuis les États généraux de la province. »

L'époque pendant laquelle se tenait la session que nous allons décrire était, après l'invasion des Sarrasins et la guerre des Albigeois, la plus désastreuse qu'eût traversée le Languedoc. L'atteinte portée par la révocation de l'édit de Nantes à la liberté de conscience dont les protestants jouissaient depuis près d'un siècle, avait eu un douloureux retentissement dans le Midi. Un impôt de capitation, dont M. de Basville avait dressé la liste sur les indications des curés, fit éclater la révolte. Les protestants, les plus fanatiques, et peut-être aussi les plus maltraités, purent tenir tête aux troupes royales en se retranchant dans les Cévennes. Ils avaient brûlé plus de trente villages. Le maréchal de Montrevel, chargé de la répression, ne voulut pas se montrer moins cruel. De part et d'autre on rivalisait d'atrocités. Le sang versé appelait de nouvelles troupes et de nouveaux insurgés. Il appartenait au maréchal de Villars de mettre fin à la guerre civile par des mesures moins barbares que celles employées par Montrevel; mais Villars n'avait pas encore fait son apparition dans la province lorsque les États généraux se réunirent à Montpellier, pour tenir leur session annuelle, pendant l'hiver de 1703-1704.

L'ouverture eut lieu le 28 novembre 1703, sous la présidence de Charles Legoux de la Berchère, archevêque de Narbonne. Quoique le siége présidentiel revînt de droit à ce prélat, il ne laissait pas que d'en recevoir l'investiture du roi, et, cette année, il avait été prendre ses pouvoirs à Versailles, des mains mêmes de Louis XIV. Pendant qu'un orchestre de violons, spécialement attaché aux États pour toute la durée de la session, exécutait une symphonie, les députés et les curieux, car la séance d'ouverture était publique, prenaient leurs places, non sans quelques débats de préséance. L'installation faite et la symphonie terminée, les violons eurent congé jusqu'à la fin de la séance, qu'ils devaient clore par une autre symphonie.

Les commissaires du roi furent introduits en grande cérémonie. Les principaux étaient le maréchal de Montrevel, M. du Roure, gouverneur de la province, au nom du duc du Maine, et l'intendant, M. de Basville. Ils apportaient sous pli cacheté la lettre du roi qui les accréditait auprès des États. Le greffier ouvrit le pli et en donna lecture. Louis XIV y indiquait en termes généraux les charges financières du royaume, et invitait les peuples du Languedoc à l'assister de leurs deniers, sous forme d'un don gratuit, mais il ne spécifiait pas la somme. — Par un scrupule de la majesté royale, il laissait ce soin à ses commissaires, qui s'abstenaient eux-mêmes de parler d'argent pendant leur première visite. MM. de Montrevel et de Basville prononcèrent ensuite un discours stéréotypé pour la circonstance, et le président leur répondit par les compliments d'usage. Les commissaires sortirent pour se rendre en grand équipage à l'église Notre-Dame des Tables, et les députés les suivirent après avoir entendu les félicitations adressées au primat de Narbonne par l'archevêque d'Alby.

On célébrait à Notre-Dame des Tables la messe solennelle du Saint-Esprit, pendant laquelle la musique des États exécuta un motet. Indépendamment de cette messe d'ouverture, les députés en entendaient une tous les jours avant d'entrer en séance; et comme la session commençait presque toujours au milieu de la semaine, les États assistaient en corps et avec pompe à la grand'messe du premier dimanche qui suivait l'installation.

Les deux séances qui suivirent furent consacrées à la vérification des pouvoirs; un certain nombre de titulaires,

(1) Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc.*

mineurs, malades ou empêchés par une cause quelconque, faisaient agréer leurs délégués. La troisième séance, qui eut lieu le samedi, fut consacrée à l'appel nominal, à l'installation définitive de l'assemblée et à la prestation du serment. La formule de cette prestation fut lue à haute voix par un des secrétaires, tous les membres étant tournés vers la croix, les prélats la main sur la poitrine, les autres députés le bras droit levé. On régla ensuite le cérémonial de la grand'messe du lendemain par la désignation de l'officiant et du prédicateur. Enfin on nomma des députations qui devaient aller saluer, au nom des États, chacun des commissaires royaux.

Le dimanche 1er décembre, à huit heures du matin, tous les députés étaient réunis à la salle des séances, pour s'y former en corps et recevoir chacun le cierge qu'il devait porter à la procession. Ils se rendirent, le clergé en tête, à l'église de Notre-Dame des Tables. Les rues étaient pavoisées et jonchées de verdure; la foule saluait le cortége de ses acclamations. La messe fut célébrée en grande pompe; les évêques et les commissaires eurent chacun l'honneur de trois coups d'encensoir. A la fin de la messe eut lieu la procession des États. Les consuls de Montpellier portaient le dais, et la cérémonie fut terminée par la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le lundi, après les remercîments adressés au prédicateur et à l'officiant, les députations rendirent compte de l'accueil qu'elles avaient reçu. Le président informa les États que les commissaires viendraient le lendemain apporter leurs propositions. Ils parurent, en effet, dans la séance du mardi. La demande de subsides s'élevait à cinq millions, dont trois à titre de don gratuit et les deux autres à titre d'avance sur la capitation de 1704. Comme le chiffre était prévu, le président, parlant au nom de l'assemblée, fit observer que « les États avaient beaucoup plus consulté leur zèle que les forces de la province dont ce même zèle avait causé l'épuisement. » Mais il congédia les commissaires sur l'assurance qu'il soumettrait leurs demandes á une délibération.

Le surlendemain fut employé à la lecture du règlement des États, et ce fut le jeudi seulement qu'on procéda à la délibération. La demande était excessive : indépendamment des cinq millions qui sortaient de la province, il fallait pourvoir à l'entretien des troupes royales et des milices locales, panser les plaies faites par la guerre civile, et couvrir les déficits considérables constatés dans la collecte des impôts des années précédentes, le tout sans préjudice des dépenses nécessitées par l'administration intérieure. L'archevêque de Narbonne alors crut devoir divulguer l'audience qu'il avait reçue de Louis XIV. « Le roi, disait-il, souhaite ardemment la paix pour pouvoir alléger ses sujets et notamment ceux du Languedoc, à qui il avait des obligations toutes spéciales. » Grâce à cette confidence, le don gratuit fut voté sans restrictions.

De toutes les nouvelles qui parvinrent alors au roi, celle-là fut assurément une des plus agréables et des moins attendues, car on craignait une réduction du don gratuit : aussi les remercîments furent-ils aussi chaleureux qu'empressés. Toutefois les États décidèrent que l'archevêque de Narbonne serait placé à la tête de la députation chargée de porter le don gratuit au roi. Ils invitèrent le président à user de tout son crédit à la cour pour faire valoir la grandeur du sacrifice et solliciter des allégements. Mais l'année suivante tout fut oublié. Loin d'obtenir une réduction d'impôts, le Languedoc vit s'aggraver les charges, et un mois après l'octroi du don gratuit, le ministre des finances Chamillart écrivit aux États une lettre très-sèche en réponse à une demande de suppression des surtaxes relatives aux fourrages des dragons du roi.

Ce refus n'empêcha pas les États de distribuer 60 000 livres de gratification au duc du Maine, gouverneur du Languedoc, qui n'avait pas encore mis le pied dans son gouvernement; 12 000 livres au maréchal de Montrevel, 7 000 à M. de Basville, autant aux secrétaires du duc du Maine, 30 000 à M. du Roure, 22 000 à divers fonctionnaires : « A celuy qui a sonné la cloche pour assembler les Estats, 60 livres. — Aux six escudiers des consuls de Montpellier qui ont gardé la porte de la salle des Estats, 100 livres. — Aux marguilliers de l'église Notre-Dame des Tables, 1 000 livres. — Pour aumônes, 2 000 livres. — Enfin, à la ville de Montpellier, pour les frais occasionnés par la tenue des Estats, 800 livres. » Plus tard, on ne trouva que 6 000 livres à répartir entre les catholiques qui avaient eu leurs maisons brûlées par la guerre civile; quant aux protestants, il n'en fut pas fait mention.

Nous passerons sous silence les travaux accomplis par différentes commissions des États sur les différentes questions financières et administratives de la province, pour arriver au cérémonial de la clôture.

Cette clôture eut lieu le vendredi 8 février 1704. Les musiciens célébrèrent un *Te Deum*. L'assemblée reçut la bénédiction du président, et se dispersa après avoir rendu une visite en corps au maréchal de Montrevel.

Le même cérémonial fut fidèlement observé pendant tout le cours du dix-huitième siècle, jusqu'au 21 février 1789, dans la journée duquel les musiciens des États du Languedoc donnèrent, sans le prévoir peut-être, leur dernier coup d'archet.

LE PETIT CÉSAIRE

ET SON GRAND COUSIN LAZARE.

Sobre par nécessité bien plutôt que par régime volontaire, Guillaume Poupin, vieil écrivain public du quartier de la Cité, savant et poëte, suivant le dire des ignorants, pour qui il rimait des chansons de fête au modeste prix de douze sous les trois couplets, avait, en compensation de ses mauvais jours, des nuits excellentes. L'estomac toujours aussi peu chargé que la conscience, il dormait comme, dit-on, dorment les justes. Mais nul n'étant à l'abri, au moins par occasion, de la dure épreuve de l'insomnie, il lui arriva d'avoir à subir durant une nuit entière les fatigues du mauvais sommeil.

Ce fut à la suite d'un souper trop plantureux, où il avait été invité et comme chansonnier et comme bon voisin par de braves ouvriers qui fêtaient un anniversaire de famille.

Contre l'ordinaire, cette nuit-là il n'eut pas un moment de paisible repos. Toutes les fois qu'après un réveil en sursaut il retombait dans son lourd assoupissement, c'était toujours devant son échoppe, adossée au mur de Saint-Pierre des Arcis, — c'est-à-dire des Ascètes, — que son cauchemar le ramenait. L'échoppe alors lui apparaissait comme le théâtre où d'horribles personnages jouaient des drames qui le glaçaient d'épouvante. Une fois, entre autres, il la vit envahie par de hideux démons qui, à la lueur d'une lumière couleur de sang, se livraient à l'orgie avec le contenu de ses bouteilles d'encre, et faisaient flèches de ses plumes pour renouveler contre un grand singe, cloué vivant au mur, le martyre de saint Sébastien.

La cause de ce rêve persistant tenait à une inquiétude qui lui avait fait se demander plusieurs fois pendant le souper : « N'ai-je pas oublié de fermer mon bureau? »

Ce que Guillaume Poupin, habitué par métier à cultiver l'hyperbole, appelait pompeusement son bureau, c'était le sordide réduit où, comme dit Mercier dans son Tableau de

Paris, « le scribe, les lunettes sur le nez, la main tremblante et soufflant dans ses doigts, donne son encre, son papier, sa cire à cacheter et son style pour cinq sous. »

Comme il avait peu de chemin à faire pour se rendre de la maison où il demeurait à son échoppe, il s'était promis d'aller, au sortir de table, s'assurer si sa crainte était bien ou mal fondée. Mais quand on eut chanté en chœur le dernier refrain, et pour la dernière fois vidé les verres, le cerveau du vieil homme, troublé par un extra contraire à ses habitudes, non-seulement ne lui permit pas d'aller jusqu'à la porte de son échoppe, mais encore le mit en peine de retrouver celle de sa mansarde, bien qu'elle fût à dix pas du logis où il venait de passer la soirée.

Au réveil, le lendemain, Guillaume Poupin n'eut plus à mettre en doute s'il avait manqué de précaution la veille; car, dès qu'il eut les yeux bien ouverts, il aperçut à terre, devant son lit, le cadenas qui était l'unique fermeture de son échoppe au dehors. L'écrivain public s'enfermait au dedans en poussant le verrou intérieur que, bien entendu, il s'empressait d'ouvrir quand la bonne chance voulait qu'un client vînt frapper au vitrage de la devanture.

Il lui fut facile de s'expliquer son étourderie. Le poëte au rabais ne pouvant, pour composer la chanson de fête



Le Marchand de peaux de lapin (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

des voisins, puiser dans le carton aux lieux communs dont il faisait marchandise à l'égard des passants, il lui avait fallu monter son imagination jusqu'à ces hautes régions de la poésie où l'on perd de vue les prosaïques nécessités de ce monde, celle, par exemple, de fermer sa porte quand on sort. De là vient que l'échoppe était restée ouverte, et, pour surcroît d'imprudence, maître Poupin avait laissé en vue, à côté de son encrier, la pile de menue monnaie produit de son travail de la journée.

Effrayé au souvenir du cauchemar dans lequel il voyait maintenant l'avertissement d'un malheur, l'écrivain public s'habilla en toute hâte et courut, aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient, à Saint-Pierre des Arcis, où tout au plus espérait-il retrouver son échoppe debout. Suffoqué par l'inquiétude autant que par la rapidité de la course, il ne recommença à respirer librement que lorsqu'au tournant de la rue il vit encore à leur place sa cahute de vieilles planches et son enseigne.

A l'extérieur, rien n'indiquait qu'il y eût eu le moindre désordre au dedans. Les rideaux, jadis blancs, étaient encore tirés sur les vitres.

Guillaume Poupin prit un moment de répit pour se remettre de sa grande émotion, puis il s'avança vers la porte, qu'il n'avait qu'à tirer à lui pour qu'aussitôt elle s'ouvrît. Mais, contre son attente, elle résista; alors l'inquiétude le ressaisit, et, pour avoir raison de la résistance, il se mit, par deux ou trois secousses, à ébranler si rudement cette porte que toutes les vitres tremblèrent.

A ce bruit, il se fit un mouvement dans l'échoppe qui donna la sueur froide à maître Poupin; car à cette heure

matinale la rue était encore déserte. Pour surcroît de terreur, un coin de rideau fut soulevé; mais au lieu des hideuses figures de son rêve, l'écrivain public aperçut au travers du vitrage un gentil visage d'enfant qui le regardait avec des yeux encore appesantis par le sommeil.

En se trouvant ainsi face à face, il y eut de part et d'autre même ébahissement; puis la mine encore effarée du bonhomme fit sourire l'enfant, en même temps que la plaisante physionomie de l'enfant, incomplétement réveillé, déridait le bonhomme.

— Que diable fais-tu chez moi? dit Guillaume Poupin quand l'intrus, un mioche de dix à douze ans, — lui eut ouvert la porte de son échoppe.

L'enfant consulta ses souvenirs de la veille et répondit avec conviction :

— Je garde la maison.

— Et par quelle occasion?

— Par l'occasion de votre porte que j'ai trouvée ouverte quand je courais les rues cette nuit, ne sachant pas où aller coucher.

— Que n'allais-tu chez toi?

— Il y a trop loin, reprit le petit garçon; je suis de plus de cent lieues d'ici.

— Mais tu dois avoir un gîte, depuis que tu demeures à Paris?

— Je n'y demeure pas encore, vu que c'est d'hier soir que j'y suis arrivé avec mon grand cousin Lazare.

— Qui t'aura perdu, sans doute, par mégarde, en arrivant dans la ville?

— Oh! non; je ne me serais pas laissé perdre, dit l'enfant du ton de la volonté ferme. Si vous m'avez trouvé ici, c'est que je me suis sauvé.



Le Marchand d'épingles (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

— Et pourquoi te sauvais-tu, petit vagabond?

— Parce que le cousin Lazare voulait à toute force me faire partager son souper.

— Je ne vois pas grand mal à cela, au contraire.

— Oui, parce que vous aimez peut-être la gibelotte de chat; moi, je ne peux pas en manger, et c'est pourquoi, continua l'enfant en portant la main à son creux d'estomac, je me suis couché à jeun.

L'enfant, par son air intelligent et la franchise de ses paroles, commençait à intéresser maître Poupin. Cependant, ayant ressouvenir de la menue monnaie qu'il avait laissée auprès de son encrier, il la chercha des yeux, et ne la voyant plus où il aurait dû la retrouver, il eut un mouvement de défiance. Mais le petit bonhomme avait suivi la direction du regard de l'écrivain public, et, devinant ce que celui-ci cherchait, il dit, montrant une liasse de papiers dont il s'était fait un oreiller :

— Votre argent est là-dessous avec le mien; un voleur n'aurait pas pu le prendre sans me réveiller.

Cette preuve de sa probité acheva de lui gagner le cœur du vieil écrivain public. Ce dernier avait encore tout à apprendre du passé de cet enfant et de ses projets pour l'avenir. Il eût volontiers continué à le faire causer; mais il pensa que le pauvret devait, après sa diète forcée du soir, avoir besoin de déjeuner : aussi, ajournant les confidences, il prit l'argent que ce fidèle gardien venait de ramasser sous la liasse de papiers où il avait reposé la nuit dernière, et il lui dit : « Attends-moi »; puis il s'en fut aux provisions chez le boulanger et chez la fruitière qui faisaient face à son échoppe

Bientôt restauré par une large tartine de pain et de fromage, accompagnée d'une copieuse lampée d'eau fraîche bue à même la cruche de maître Poupin, l'enfant, qui ne demandait pas mieux que de jaser, se mit en devoir de satisfaire la curiosité de son hôte, qui n'avait rien de mieux à faire que d'écouter.

Pour couper au plus court, dans ce récit, disons que l'enfant se nommait Césaire, et qu'il arrivait de Lyon, sa ville natale. Orphelin, il avait été élevé par une grand'-tante qui partageait son affection entre un superbe matou et son petit-neveu, ce qui avait appris à celui-ci à aimer les chats, mais non pas de la même façon que son cousin Lazare. La grand'tante tenait en plein vent, depuis longues années, boutique de regrattière auprès de la cathédrale, et depuis quelques mois seulement Césaire parcourait les rues, offrant aux passants de petits objets de mercerie. Un jour, il fut rencontré par son grand cousin, arrivé récemment de Paris, où il attirait l'attention des cuisinières par l'accent particulier qu'il donnait à ce cri : « Avez-vous des peaux de lapin à vendre? Marchand de peaux de lapin! »

Il interrogea Césaire, qui avait le goût du commerce; il fit sonner aux oreilles de l'enfant les pièces blanches dont ses poches étaient garnies, offrit à son ambition l'appât des gros bénéfices qu'on ne peut manquer de faire à Paris, et termina en disant : « Si la grand'tante peut seulement t'avancer dix écus, je t'emmène avec moi, et je te fais faire fortune dans mon commerce, que je t'apprendrai. »

Césaire se laissa tenter, et les deux cousins se rendirent près de la grand'tante, qui aimait trop son petit-neveu pour lui refuser le moyen de s'enrichir. Au lieu des dix écus, elle donna quatre pistoles; mais Lazare mit tant de fois à contribution la bourse de l'enfant pendant la route, qu'à leur arrivée à Paris il ne restait plus que six francs à Césaire sur les quarante qu'il devait à la générosité de sa grand'tante. Qu'importe! il se résignait à voir diminuer ses finances en pensant au bon métier que Lazare avait promis de lui apprendre.

Le soir même de son entrée à Paris, il reçut sa première leçon : elle eut ce résultat qu'il n'en voulut plus recevoir d'autre.

Comme ils passaient devant une allée, Lazare dit à Césaire :

— Tu vois ce beau chat; mets la main dessus et apporte-le-moi.

— Mais il n'est pas à nous!

— Je ne te dis pas qu'il est à nous; je te dis : Apporte-le-moi pour que je t'apprenne à te connaître en peaux de lapin.

— Sans lui faire de mal? demanda Césaire; et après nous le remettrons chez lui?

— Parbleu! fit le grand cousin.

L'animal, attiré par la voix caressante de l'enfant, se laissa prendre. A peine fut-il dans les mains de Lazare qu'il poussa un cri que le grand cousin étouffa en fourrant la victime dans son bissac. Césaire pâlit d'indignation, et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Imbécile! dit Lazare, est-ce qu'on pleure pour un lapin?

— Mais c'est un chat!

— Oui, de son vivant c'était un chat; mais à présent qu'il est défunt, ça n'est plus qu'un lapin dont nous allons faire notre souper, sans compter que nous tirerons un bon prix de sa peau.

Furieux d'avoir été involontairement complice de ce qu'il regardait comme un crime, en pensant au chat de sa grand'tante, Césaire lança un grosse injure à Lazare, qui y répondit par la menace de l'assommer s'il s'obstinait à ne pas vouloir prendre sa part du révoltant souper. L'effet allait suivre la menace; mais l'enfant était déjà loin quand la main du grand cousin retomba dans le vide. Ce fut alors que Césaire, arpentant au hasard les rues du quartier de la Cité pour échapper au vaurien qui le poursuivait, se réfugia dans l'échoppe de l'écrivain public, dont la porte était restée ouverte.

— Que vas-tu faire à présent? demanda Guillaume Poupin quand l'enfant eut achevé son récit.

— Du commerce, n'importe lequel, pourvu que ce ne soit pas celui du grand cousin.

Après un moment de réflexion, maître Poupin lui dit :

— Viens avec moi; je crois que j'ai trouvé ton affaire.

Césaire sauta de l'échoppe dans la rue, son hôte le suivit; mais, en sortant, il n'oublia pas cette fois de mettre le cadenas sur la porte.

Le bonhomme, en sa qualité de secrétaire confident des petites gens du quartier, avait eu à répondre dernièrement à une demande en mariage adressée à la servante d'un gros fabricant d'épingles qui avait ses magasins dans le voisinage. Il s'était si joliment tiré de ce travail délicat que depuis lors sa cliente ne manquait jamais, en passant devant son échoppe, de lui adresser un sourire. C'est à celle-ci qu'il avait pensé pour lancer Césaire dans la carrière commerciale. En faveur de la recommandation de l'écrivain, l'enfant, bien accueilli par la servante, arriva auprès du maître, qui tira bon augure de sa mine ouverte et de son franc parler.

— As-tu un cautionnement à me donner pour que je te confie de la marchandise?

— J'ai six francs, dit Césaire; mais si je vous les laisse, tant qu'on ne m'aura pas étrenné, je n'aurai rien pour vivre.

— En ce cas, garde-les; on va te faire une petite pacotille; tu viendras en rendre compte à mon caissier au bout de la semaine, on verra bien si tu sais vendre.

Le jour même on entendit une voix d'enfant crier sur la place du Palais-de-Justice, le long du pont au Change, et jusqu'au Châtelet : « A un sou le quarteron, les épingles noires; les blanches à deux sous le cent. »

Une année entière se passa sans que la grand'tante pût rien savoir touchant le sort de l'enfant qu'elle avait confié à la protection de son cousin Lazare. Enfin, le jour anniversaire du départ, elle reçut une lettre signée Césaire qui commençait ainsi :

« C'est moi-même qui tiens la plume pour vous donner de mes nouvelles, ce qui est la meilleure façon de vous apprendre que je sais écrire, écrire et compter. Je dois la science que j'ai maintenant à un bien brave homme, maître Guillaume Poupin. »

Il continuait par le récit de son voyage, de sa réception chez le fabricant d'épingles, et des progrès de son petit commerce.

En terminant, Césaire disait :

« Je ne fais pas encore de gros bénéfices; pourtant, j'ai déjà pu mettre de côté une pistole comme à-compte sur les quatre que je vous dois; mais le reste viendra bientôt si maître Poupin, avec qui je loge, m'a dit vrai : le patron qui m'a fait crédit de ma première pacotille doit me prendre comme commis quand j'aurai quinze ans. Caressez notre chat Mouton de ma part, s'il vit encore. A propos de chat, ne dites pas au père du cousin Lazare que j'ai vu, il y a six mois, des soldats de la maréchaussée qui emmenaient son fils à la prison du Châtelet. »

A quinze ans, Césaire était commis chez le fabricant d'épingles, qui plus tard l'éleva aux fonctions de caissier.

La grand'tante et l'écrivain public vécurent assez longtemps pour se glorifier en lui de cette grande fortune.

VOYAGES ET AVENTURES

DES FEMMES DE L'EMPEREUR DE MAROC,

En 1793.

Ce n'est certes pas chose fréquente que de voir des princesses musulmanes quittant les plages d'Afrique, et courant les aventures dans les mers d'Europe, sans que leur seigneur et maître y mette la moindre opposition : ce fut cependant ce qui advint à la fille bien-aimée et aux femmes du grand Abdelsalam à la fin du siècle dernier.

Ce souverain vivait paisible à Tafilet, en 1793, après s'être démis volontairement des embarras du pouvoir pour s'abandonner, en toute sûreté de conscience, à un doux repos qu'il n'eût pas trouvé à Fez et à Maroc, lorsqu'une de ces révolutions de palais, comme il en arrive si fréquemment parmi les Orientaux, l'obligea à porter secours à un prince dépossédé. Il quitta les campagnes fertiles de Tafilet, confiant ce qu'il avait de plus cher au monde, ses femmes et sa fille bien-aimée, la princesse Amina, à un reis favori, qui n'était autre chose qu'un juif renégat nommé Ahmed Scarige Il lui laissa, en partant, l'ordre formel de faire embarquer son harem au moindre signe de péril, et de prendre résolûment la mer. En cas de danger sur l'Océan, son favori devait se réfugier en Portugal; Abdelsalam comptait sur la magnanimité de la reine dona Maria, qui gouvernait ce pays. Notre sultan dépossédé ignorait que, dès cette époque, l'infortunée reine avait perdu la raison.

Il fut fait comme il avait commandé de faire. Scarige, ayant craint l'envahissement de l'usurpateur, affréta un chebec acheté à Santa-Cruz, et s'embarqua avec les femmes d'Abdelsalam placées sous la surveillance d'un eunuque. La belle Leïla-Amina, la fille unique du sultan, fut, bien entendu, l'objet particulier de ses soins. On se dirigea d'abord, avec cette smala complète, sur le port Salé.

Ce qu'avait pensé le prévoyant Abdelsalam arriva : les vents contraires soufflèrent sur l'Océan ; on ne put gagner le port désiré, et l'on se vit même repoussé de ces plages hospitalières de Salé où les princesses devaient trouver un asile; le mauvais temps allait croissant, et le chebec fut, durant de longs jours, le jouet des flots Certes, le digne souverain du Maroc n'avait jamais soupçonné que son enfant chérie, Leïla-Amina, fût destinée à endurer toutes ces misères.

On aborda, de guerre lasse, la riante île de Madère, et le reis n'eut pas de peine à s'y faire accorder une hospitalité princière; il y a mieux : touché sans doute par les récits qu'on lui faisait des perfections d'Amina, perfections orientales, du reste, sur lesquelles il n'avait pu attacher ses regards, le gouverneur de Funchal résolut d'adjoindre une embarcation plus sûre à la coque de noix qui la portait. Un bâtiment de la marine portugaise fut armé en quelques jours pour reconduire la belle Amina vers son père.

Les *aïas* ou nourrices, les serviteurs blancs et noirs, les singes, les perroquets et les oiseaux brillants du harem, passèrent à bord du navire européen, et l'on crut cette fois que nul pouvoir au monde ne s'opposerait à la réunion de la princesse avec le glorieux sultan : vaine espérance! Un vent d'est furieux emporta les deux embarcations, presque au sortir du port de Funchal. Cette circonstance, et le peu d'habileté des navigateurs aidant, fut cause qu'on s'éloigna plus que jamais du but que l'on devait atteindre. La misère des belles passagères et des beaux oiseaux en vint à ce point, hélas! que le couscoussou et le mil ne tardèrent pas à manquer; il fallut chercher un asile dans quelque île hospitalière, et ce fut l'une des Açores qui accueillit Amina et ses compagnes.

Mais la belle Amina et les femmes de son glorieux père avaient passé par les horreurs de la famine et par les plus douloureuses émotions. En arrivant à terre, la princesse tomba dangereusement malade, et l'une des femmes du sultan succomba. Le magistrat qui représentait l'autorité royale aux Açores ne fut pas moins hospitalier que le gouverneur de Funchal. A force de soins assidus, la belle Leïla-Amina recouvra enfin la santé.

C'était à l'île de San-Miguel qu'avait eu lieu le débarquement du harem, et le juge de Fora, qui en était le gouverneur, mit tout en mouvement pour rendre enfin à l'ancien empereur du Maroc cette fille bien-aimée, qu'il avait eue durant vingt-huit jours chez lui, mais dont il n'avait pas même entrevu le visage, non plus que le médecin qui la traitait. L'excellent magistrat ajouta un bâtiment au chebec désemparé qui était entré au port de San-Miguel; l'autre embarcation avait sombré.

On mit à la voile, approvisionné seulement pour une courte traversée, mais, hélas! cette sérénité du temps n'était qu'apparente : on fut ballotté de nouveau sur les flots, les provisions devinrent insuffisantes, et quand, le 13 juin, les deux petits bâtiments qui portaient Amina et sa fortune entrèrent dans le port de Cascaes, l'un des navires faisait eau, l'autre avait un de ses mâts rompu.

La fin à une prochaine livraison.

La parole est pour les oreilles ce que la lumière est pour les yeux. Mme DE LAMBERT.

ARMURE DE JEAN SOBIESKI.

Lorsque Jean Sobieski, roi de Pologne, délivra Vienne et sauva la chrétienté des Turcs, les électeurs et les princes de l'Empire qui partagèrent avec lui la gloire de cette délivrance furent : Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière; Jean-Georges III, électeur de Saxe; et le duc Charles de Lorraine.

La correspondance du héros polonais avec Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, sa femme, donne la preuve des excellentes relations de ces princes, rivaux de gloire, avec celui à qui ils durent le triomphe de leurs armes (1).

« Je suis très-content du duc de Lorraine. Il en use fort bien avec moi; c'est un fort honnête homme, un homme de bien, et il entend le métier de la guerre plus que les autres. Il vient toujours chez moi prendre le mot d'ordre. M. de Saxe fait de même depuis que ses troupes se sont jointes aux miennes. Elles sont très-belles, bien habillées, bien au complet et bien disciplinées. On peut dire des Allemands ce qu'on dit du cheval : ils ignorent eux-mêmes leurs forces.

» L'électeur de Saxe est un honnête homme, à cœur droit; il a fait hier une chute de cheval et s'est égratigné la figure. L'un et l'autre électeur font rester près de moi plusieurs de leurs cavaliers pour porter mes ordres. La nuit dernière, ils ont envoyé un détachement de cavalerie garder ma tente. Faites part de tout ceci à l'évêque de Luck. Il prétendait que j'aurais beaucoup à endurer d'eux et de leur flegme allemand. Les princes ont renforcé mes troupes polonaises de quatre grands régiments d'infanterie qui forment l'aile droite, et le plus petit officier ne saurait être plus souple ni plus complaisant qu'ils ne le sont pour moi. »

Après la victoire : « J'ai vu alors accourir l'électeur

(1) Lettres du roi de Pologne Jean Sobieski à la reine Marie-Casimire pendant la campagne de Vienne, traduites par le comte Plater et publiées par M. de Salvandy (Paris, 1826).

de Bavière, le prince de Waldeck et autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les généraux me baisaient les mains et les pieds; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : *Ah! unser brave kœnig!* (Ah! notre vaillant roi!) Tous m'obéissaient encore mieux que les miens. Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche... Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. »

Et quelques jours plus tard :

« L'électeur de Saxe a rétrogradé, avec son corps d'armée, après avoir vivement exprimé son ressentiment envers l'empereur. Je lui ai envoyé hier, en souvenir, deux chevaux richement enharnachés, deux étendards turcs, quatre prisonniers, deux beaux vases, et un riche voile pour l'électrice. J'ai fait remettre au général saxon Guttschoff un sabre monté en or, qui faisait partie du butin; enfin, un beau cheval a payé l'officier qui est venu me complimenter de la part de l'électeur. Tout cela a été reçu avec beaucoup de reconnaissance, et peut-être avec plus d'étonnement encore. Ils se trouvent recevoir des présents de celui auquel il leur convenait plutôt d'en offrir. »

On rapporte qu'après la victoire, l'électeur de Saxe, apercevant du haut d'une colline des Turcs qui taillaient en pièces des prisonniers chrétiens sur une île du Danube, se précipita sur eux avec ses gardes du corps, et sauva la vie aux malheureux captifs.

Ce fut peut-être alors que Jean Sobieski lui donna son armure en échange de celle de l'électeur, ainsi que le



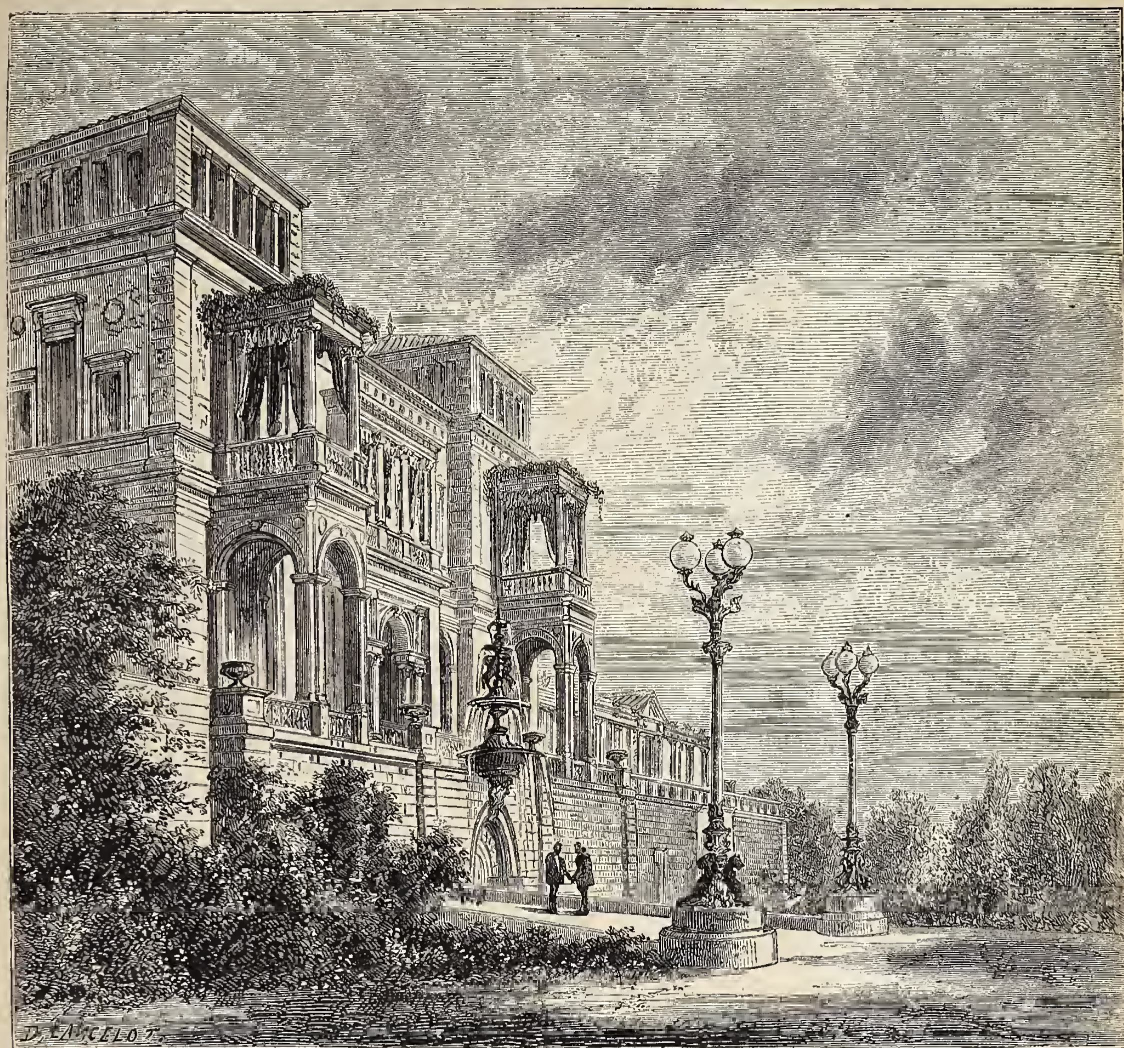
Armure de Jean Sobieski, conservée à Dresde. — Dessin de Féart.

(Hauteur du casque, 0m.22; — de la cuirasse, 0m.53.)

rapporte la tradition locale de l'arsenal historique de Dresde. Cette armure y fut déposée le 23 mai 1719. L'aigle et les plumes blanches et rouges du panache, aussi bien que le bâton de commandement, indiquent incontestablement son origine polonaise; il est moins facile d'expliquer les croix de Malte dont elle est parsemée.

STUTTGARD.

Voy. t. V, 1837, p. 232.



Le palais du Prince-Royal, à Stuttgard. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie sur verre.

La *Planie* est une promenade aussi célèbre à Stuttgard que les *Tilleuls* à Berlin. On y est à quelques pas de presque tous les monuments de la ville. A ses deux extrémités sont le vieux château et le château nouveau ; vis-à-vis s'élève le palais du Prince-Royal, non loin de la salle des États et du palais des Princes. C'est aussi en face de la Planie, au delà de la rue Charlotte, que se trouve le palais des Princesses, construit par Salucci, à peu de distance du Cabinet d'histoire naturelle, des Archives, et de la Bibliothèque publique. De tous ces édifices, le plus remarquable est le nouveau château (*Residenz Schloss*), qui, commencé en 1746, n'a été achevé qu'en 1806, année où les anciens princes-électeurs furent élevés à la dignité de roi. Aussi le premier de ces petits rois, Frédéric, dans son enthousiasme, fit-il poser, en 1807, sur le pavillon central de son palais, un énorme coussin de pierre supportant une immense couronne dorée. La façade et les deux ailes de ce monument, le plus considérable de ceux qui embellissent Stuttgard, sont en pierre de taille et ornées de trophées et de statues. Les appartements sont décorés avec une magnificence extraordinaire : on n'y voit de toutes parts que granit, porphyre, bois de rose, tentures splendides, belles tapisseries, meubles en or et en argent, bustes, statues, tableaux. Les salles et chambres qui contiennent toutes ces richesses sont aussi nombreuses, dit-on, que les jours de l'année. On admire la patience de certains touristes qui pour rien au monde ne consentiraient à sortir du château sans les avoir comptées : ce ne sont pas, sans doute, ceux qui consacrent le plus de temps à regarder les peintures, parmi lesquelles on remarque surtout les fresques où le peintre Gegenbauer a représenté les principaux épisodes de l'histoire du Wurtemberg. On conçoit qu'aucun des autres palais de Stuttgard ne peut entrer en rivalité avec la résidence du souverain, bien que plusieurs, comme celui du Prince-Royal, construit dans le style italien, soient, sous certains rapports, d'un aspect plus agréable

---

TISSUS DE FIBRES VÉGÉTALES (¹).

LE JUTE.

Le jute, on le sait, est la fibre de deux variétés de *Corchorus;* il vient presque uniquement de l'Inde anglaise, où son abondance est prodigieuse. Nous en avons vu, il y a

(¹) Rapport de M. Casse (Exposition universelle de 1867).

quelques années, coté 35 centimes le kilogramme rendu à Londres, environ le tiers du prix du lin le plus commun. Le travail de cette plante n'est pas sans difficultés : il faut, pour la filer, la lubrifier à l'aide de l'huile de poisson, ce qui lui communique une odeur désagréable et persistante. Le jute donne aussi beaucoup de déchets et de poussière à la filature. Mais ce n'est pas là son défaut le plus grand : il ne peut guère être filé que dans de gros numéros; il donne un fil peu solide, et surtout résiste mal aux lavages et à l'humidité. On a voulu réserver le jute pour les usages où le contact de l'humidité n'est pas à craindre, comme le tissu des toiles cirées pour parquets, et la trame des moquettes à bas prix. On a même fait des moquettes toutes en jute, teintes en couleurs vives et malheureusement peu solides. Ces usages sont toujours assez restreints. L'emploi du jute grossièrement filé, parfois uni à la bonne de coco ou à diverses espèces de fibres, pour tapis communs, nattes d'escalier, etc., est beaucoup plus considérable; mais son principal usage est de faire des toiles destinées soit à l'emballage, soit aux usages les plus grossiers, et particulièrement aux sacs pour les transports de la houille.

Ces derniers tissus sont dits *saggings, sackings*, ou *hessians*, quand ils sont un peu plus légers.

Le jute, avons-nous dit, vient du Bengale; le port de Calcutta, qui fut d'abord le seul à en expédier, n'en exportait, en 1835-1836, que 3 900 balles, soit 520 tonnes environ. En 1861-1862, ce chiffre était presque centuplé. En 1862-1863, l'exportation du Bengale s'élevait à 61 484 000 kilogrammes, valant 11 276 000 francs, dont 55 293 000 kilogrammes étaient destinés au Royaume-Uni, et 506 000 kilogrammes seulement à la France. L'année suivante, cette exportation était de 111 278 000 tonnes, valant 20 261 000 francs, soit 50 millions de kilogrammes et 9 millions de francs de plus. Depuis ce temps, la crise cotonnière et la cherté du lin ont dû encore en augmenter la consommation.

CHINA-GRASS, *HIBISCUS CANNABINUS* ET AUTRES TEXTILES.

Le *china-grass* ou *intera-nivea* est une plante assez répandue, et particulièrement abondante en Cochinchine : elle donne un filament très-supérieur à celui du jute, pour la beauté comme pour la solidité. Sa blancheur, son aspect soyeux, permettent de l'employer à fabriquer une sorte de batiste, ou même de l'introduire dans certaines soieries.

A côté du *china-grass* se place un végétal aussi très-abondant, et qui semble de nature à donner des fils un peu moins fins, moins brillants et moins souples, mais peut-être plus résistants; c'est l'*Hibiscus cannabinus*, plante de la famille des malvacées. Elle se trouve dans l'Inde, et atteint, dit-on, une hauteur d'environ un mètre et demi. On la rouit à l'eau comme le chanvre et le lin.

En dehors des deux plantes que nous venons de citer, nos colonies de l'Inde nous en présentent un grand nombre. Les comités locaux de Pondichéry et de Chandernagor ont organisé une exposition très-variée et digne d'un examen approfondi. Outre un échantillon de toile d'un blanc verdâtre, portant le nom générique de *gony*, et tissée avec les tiges de la *Crotolaria juncea*, Pondichéry nous présente des canevas en fibres du bananier, qu'il est intéressant de comparer avec les tissus de même matière venus de la Guyane. Cette colonie nous offre aussi des tissus faits avec la plante dite *Calotropis gigantea*, que nous retrouverons employée d'une manière toute différente, et sous un nom différent, par notre colonie du Sénégal. A Pondichéry, on l'avait mélangée au coton et aux aigrettes de l'*Eriodendron anfractuosum*.

Nous retrouvons, parmi les produits du Sénégal, le *Calotropis gigantea*, sous la dénomination d'*Asclepias gigantea* ou de *fafetone*, comme on le nomme dans ce pays. C'est une plante commune dans les contrées intertropicales, et d'ailleurs connue en Europe. Il paraît que dans l'Inde on en a utilisé la tige. Outre les fibres de sa tige, elle donne des graines pourvues de houppes de duvet analogues au duvet du chardon, mais beaucoup plus longues, plus abondantes et plus soyeuses. On s'en est d'abord servi uniquement pour rembourrer des oreillers. Depuis, la matière qui nous occupe a été l'objet d'une attention toute spéciale. Plusieurs industriels français se sont appliqués à la mettre en œuvre. Écrue ou teinte en diverses couleurs, tissée seule ou avec le coton ou la soie, elle a donné des étoffes unissant à un certain éclat beaucoup de fraîcheur et de légèreté. Malheureusement, les couleurs sont d'une solidité douteuse, et les tissus ne présentent pas toute la ténacité désirable; ils se déchirent facilement. Ils paraissent un peu plus solides quand le fafetone est employé seul que quand il est mélangé de coton ou de soie.

Cette même substance a été employée avec succès pour faire des couvertures de lit tirées à poil, et remarquablement légères et moelleuses. Cet emploi est peut-être plus judicieux que l'autre. Quoi qu'il en soit, tout en réservant notre opinion sur l'avenir de cette fabrication, nous ne pouvons nous empêcher de dire que ces essais sont très-dignes d'intérêt.

Les fibres d'une certaine espèce de bananier (*Musa textilis*) donnent l'*abaca* ou chanvre de Manille. Nous avons vu que Pondichéry en avait envoyé des tissus; la Guadeloupe en présentait aussi.

Deux colons de la Guyane ont exposé des tissus en fibres de bananier; mais, au lieu de les extraire de l'espèce particulière qui donne le chanvre de Manille, ils les ont extraits des tiges du bananier à fruits. Ce n'est, jusqu'à présent, qu'un essai, nous dit-on. Cette fabrication serait surtout intéressante, en ce qu'elle utiliserait des tiges d'une grande dimension et d'une extrême abondance. Mais elle aurait besoin de perfectionnements pour entrer sérieusement dans la consommation. Les tissus ont presque la roideur du crin, et leur bon usage est encore à prouver.

Le *Raphia*, ou palmier-bambou, a donné des résultats plus satisfaisants. C'est, à proprement parler, la matière textile de Madagascar : elle est mise en œuvre par les femmes malgaches. Ses filaments ou, comme on dit, sa paille, servent à faire une espèce de madras à carreaux pour la coiffure, des tissus unis, à rayures, à carreaux, quelquefois mélangés de coton et même de soie, pour *pagnes* et *rabanes*. Ces mots disent assez à quelle consommation les tissus de *Raphia* sont destinés. Les pagnes en question sont de couleurs un peu sourdes, mais assorties avec assez de goût; ils sont toujours un peu roides : peut-être, sous un climat très-chaud, n'est-ce pas un grand inconvénient. Ils sont, en outre, d'un prix un peu élevé. Quant à la bonté de la teinture et à la résistance au lavage, leurs consommateurs, dit-on, les lavent trop peu pour qu'on puisse répondre sur ce point.

L'*Aloès*, qui donne une matière textile bien connue, ne faisait pas grande figure à l'Exposition. Nous ne pouvons guère citer qu'un industriel du royaume d'Italie, lequel a présenté des toiles roides, avec chaînes de lin et trames de fibres d'aloès, pour crinolines.

L'*Agave* et le *Pita*, si connus dans l'Amérique, n'étaient représentés que par des sacs et des hamacs venus du Nicaragua, lesquels sont plutôt des filets que des tissus.

Le *Phormium tenax*, ou lin de la Nouvelle-Zélande, n'a pas figuré à l'Exposition de 1867.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire les tissus d'écorce battue venant du royaume hawaïen, et les papiers d'écorce faits à Taïti et dans la Nouvelle-Calédonie. Ces objets ne sont pas de véritables tissus, et sont moins les produits d'une industrie primitive que les restes d'un état social qui s'efface. Ils sont curieux à observer; mais ils devront un jour céder la place à de véritables étoffes, si les peuplades qui les consomment ne disparaissent pas avant eux.

MŒURS DU SEIZIÈME SIÈCLE EN ALLEMAGNE.

NOCES ET INTÉRIEUR DU MÉNAGE D'UN JEUNE DOCTEUR.

1536-1614.

Suite et fin. — Voy. p. 94.

Un jour, je voulus offrir à Madeleine la chaîne d'or que j'avais rapportée de Paris. Mais elle me pria de la conserver, parce qu'on pouvait en jaser maintenant, et que plus tard cette chaîne serait toujours à elle; mais elle accepta le Nouveau Testament, très-joliment relié, que je lui avais offert aussi.

Après la foire de Bâle, mon futur beau-père se décida enfin à fixer une entrevue pour parler des affaires de notre mariage. Cette entrevue eut lieu huit jours après la Saint-Martin. On se réunit à quatre heures chez lui. De son côté se trouvaient maître Gaspard Krug (celui qui devint bourgmestre), Martin Fickler, maître Gregorius Schœlin et Batt Hug, ses amis, et son fils Frantz Jackelman; de notre côté, le docteur Hans Huber, Mathias Bornhart, Henricus Petri. On délibéra sur le bien apporté par les deux parties contractantes, et mon futur beau-père annonça qu'il donnerait à sa fille plus de 300 livres de valeurs, dont 100 florins en argent comptant et le reste en hardes. Lorsqu'on demanda à mon père ce qu'il avait l'intention de me donner, il répondit que, n'ayant pas d'autre enfant que moi, toute sa fortune serait à moi; mais lorsqu'on lui fit observer qu'il pourrait survenir des changements dans sa position (comme cela eut lieu depuis), il répondit qu'il n'avait pas songé à cette éventualité, mais qu'il fixerait volontiers un chiffre de 100 florins, et que ne pouvant les donner actuellement, car il n'avait pas d'argent comptant, il nous proposait de manger à sa table. Là-dessus s'élevèrent des contestations telles, que mon beau-père éclata en disant qu'il ne voulait pas jeter sa fille dans le tracas que donnent les pensionnaires et qu'il préférait la garder chez lui, et il reprocha à mon père ses dettes. Mon père s'en offensa; et si les personnes honorables qui se trouvaient là ne l'eussent empêché, il serait arrivé des choses bien imprévues et bien regrettables. Ce fut là le premier choc que j'eus à subir, et cela m'inquiéta pour l'avenir, ainsi que ma future, qui entendait de la cuisine tout ce qui se passait et restait dans l'anxiété. La querelle s'apaisa lorsque mon père dit enfin qu'il ne demandait pas mieux que de se débarrasser de ses pensionnaires, mais que cela ne pouvait avoir lieu sur-le-champ. A partir de ce moment, mon père fut de mauvaise humeur, ce qui rendit amères pour moi toutes les réjouissances de la noce. On nous *accorda;* je présentai à ma promise la chaîne d'or que j'avais rapportée de Paris. Mon beau-père donna le repas, qui fut très-bon et très-gai; mais il n'y eut pas de musique : c'est pourtant ce que j'eusse le mieux aimé.

Le dimanche d'après, le 15 octobre, on apprêtait les tables dans la maison de mon père et tout ce qui devait servir à la noce; tout le monde y aidait. Ce fut maître Batt Orsy, l'aubergiste de l'*Ange*, qui se chargea de faire le repas de noce. Le soir, j'allai chez mon beau-père, et je vis faire les bouquets. Je restai jusqu'après souper avec Madeleine. Quand je revins à la maison, j'y trouvai maître Rust, l'écrivain, ancienne connaissance de mon père; il venait de Burtoff par amitié pour nous, afin d'assister à la noce, et nous apportait un beau fromage d'Emmenthal. Il était encore assis à table avec mon père, que je trouvai fort irrité et perdant la tête à l'idée de la grande quantité de convives qu'il aurait à traiter toute la journée du lendemain : il s'imaginait ne pouvoir s'en tirer avec honneur, et il exhalait sa mauvaise humeur, qui se tourna contre moi dès que je parus; il me reçut rudement, me reprochant de rester assis aux côtés de ma fiancée en le laissant se fatiguer, et il était tellement fâché contre moi que maître Rust eut grand'peine à le calmer et à le consoler. Ce fut là encore un choc bien rude et qui mêla une profonde amertume à ma joie de la noce. Je n'étais pas habitué à être grondé de la sorte, car jusqu'alors on m'avait toujours bien traité et donné de justes éloges; je vis trop clairement par là comment iraient les choses quand nous vivrions aux frais de mon père, et tout fut attristé pour moi. J'allai me coucher, le cœur gonflé de tristesse; il me passa même par la tête l'idée insensée de m'enfuir de la maison si la porte eût été ouverte...

Le matin du 22 octobre (c'était le jour de la Sainte-Cécile), j'étais encore tout découragé, parce que j'avais fort mal dormi. Je mis la chemise de noce qu'on m'avait envoyée, avec un collet doré et beaucoup d'agrafes dorées à un court plastron, comme c'était la mode d'alors; puis un gilet de satin rouge, un habit de camelot et des culottes courtes. Lorsque je fus habillé, je descendis chez mon père, qui n'était plus de si mauvaise humeur, car il avait reçu une bonne mercuriale de dame Dorothée Schenkin, qui aidait à tout préparer à la maison et qui était une femme très-acariâtre. Quand tous les gens de la noce furent rassemblés, nous nous rendîmes tous à la maison de mon beau-père. A côté de moi marchait le docteur Oswaldus Berus, qui, en dépit de son grand âge, était aussi vêtu de rouge, avec un gilet de satin et un habit de camelot semblable au mien. Devant la maison de ma fiancée, on me plaça sur la tête une toque de velours entourée d'un cordon de perles et de fleurs. Nous entrâmes à sept heures à la cathédrale; la mariée s'y rendit, conduite par maître Heinrich Petri. Après le sermon, on nous unit; je donnai à Madeleine un anneau d'or tressé qui avait coûté 8 couronnes. Nous allâmes ensuite nous promener au rendez-vous de chasse, où on nous offrit des rafraîchissements, et je fis entrer la mariée dans une chambre du haut, où on la fêta dignement.

Il y avait chez mon père quinze tables servies, occupées par plus de cent cinquante personnes, sans compter celles qui attendaient et qui vinrent au dessert. Le repas se composait de quatre services présentés dans l'ordre suivant : hachis de mouton, soupe, bœuf, poulets, brochets, rôtis, pigeons, canards, oies, riz, gelées, fromage, fruits, etc. Il y avait aussi du vin de toutes sortes. Christelin avec sa viole représentait la musique instrumentale. Les chanteurs étaient les étudiants; ils chantèrent entre autres la chanson des *Cuillers*.

Après le repas, qui ne fut pas aussi long que ceux d'aujourd'hui, maître Jacob Meyer remercia mon père au nom de toute la société. Docteur Myconius conduisit la mariée dans la maison du docteur Oswaldus Berus : on dansa dans la salle du bas, où se trouvaient beaucoup de monde et des personnes de haute condition. Maître Lorenz jouait du luth et Christelin du violon. Je voulus faire le

galant avec ma femme, comme j'avais vu faire en France, mais elle me repoussa doucement, et avec une si aimable confusion que je cessai sur-le-champ et dansai seul une *gaillarde*, de la composition de Myconius.

Puis, après le dîner, nous retournâmes à la maison. Ma femme prit congé de son père avec de tels sanglots que je crus qu'elle allait réellement se fondre en larmes.

Le lendemain, mardi, les gens de la noce se réunirent de nouveau pour le dîner, qui commença à onze heures, car on n'avait pas alors la mauvaise habitude de mettre les heures des repas au rebours du sens commun. Il y avait tout autant de tables dressées que la veille, et le repas ne fut pas moins copieux. On dansa après le dîner jusqu'à la nuit, et bon nombre de personnes, particulièrement des jeunes filles, furent encore invitées au souper.

On nous avait fait de nombreux et riches présents à l'occasion de notre mariage, mais je n'eus rien de tout cela qu'une petite coupe avec deux ducats; mon père prit tout le reste pour couvrir ses frais autant que possible, et plus tard, dès que je gagnais quelque chose, je devais le lui remettre pour payer mes habits de noce. Mon père prit encore les cent florins que ma femme m'avait apportés et s'en servit pour solder une partie des dépenses. Mon beau-père ne me donna rien d'autre, parce que (ainsi qu'il me l'expliqua plus tard) il avait avancé pour moi cinq florins, à l'occasion du repas donné pour fêter mon doctorat; je dus me contenter de cela. Ma femme eut en partage quelques pauvres ustensiles de ménage, un vieux poêlon où l'on avait fait cuire sa bouillie, et une grande écuelle de bois qui avait appartenu à sa mère; puis quelque mauvaise vaisselle qu'elle plaça dans une armoire à châssis. On se mit immédiatement à arranger le ménage, et ma femme dut donner ses conseils et ses soins; il y eut beaucoup à faire. Mon père avait encore des pensionnaires à sa table, et par conséquent la maison était fort bruyante, ce qui nous ennuyait beaucoup, nous autres jeunes mariés; nous eussions bien préféré être seuls dans notre intérieur, mais nous ne pouvions changer ce qui avait été convenu. Nous restâmes donc pendant trois ans à la table de mon père, et je fus forcé de me contenter de ma petite chambre : je donnais audience aux malades qui venaient me consulter dans la salle basse, où il faisait bien froid en hiver. De temps en temps s'élevaient des difficultés pénibles, parce que je ne pouvais fournir de quoi faire aller le ménage; j'avais déjà bien assez de peine à gagner la somme nécessaire à notre habillement. Puis, lorsque je le pouvais, j'achevais de payer mes habits de noce, afin de ne pas recevoir de reproches, comme cela ne m'arrivait que trop souvent, lorsque je passais devant les boutiques. Il y avait donc dans notre maison des discussions, ainsi qu'il n'est que trop ordinaire entre vieillards et jeunes gens qui demeurent ensemble. Ma femme eût bien préféré que nous demeurassions seuls, et elle se fût contentée de bien peu! Si seulement mon père avait voulu donner la rente promise au moment de mon mariage et me rendre les cent florins, nous serions venus à bout de nous tirer d'affaire; mais c'était justement ce dont mon père, qui n'avait pas d'argent comptant, ne voulait pas entendre parler; moi, je craignais d'irriter mon père, et je tâchais de tout concilier, disant à ma femme qu'il nous fallait patienter jusqu'à ce que j'eusse une clientèle. Tout cela m'attristait, car j'aimais beaucoup ma femme, et j'aurais voulu la voir dans l'heureuse aisance qui convient à la femme d'un docteur, je la traitais toujours avec autant de respect que d'affection : je restai même longtemps sans la tutoyer, ce qui déplaisait à mon père, qui trouvait cela ridicule. Pendant l'hiver qui suivit mon mariage, et même pendant le printemps, je n'eus pas grand'chose à faire, mais je ne manquai jamais, quand j'en trouvais l'occasion, à dîner ou devant le monde, de parler de maladies, de la manière de les guérir; quand j'entreprenais ce sujet-là devant mon beau-père, lui, qui était un bon chirurgien fort expérimenté, m'attaquait pour me sonder sur mon instruction, me disant que j'avais encore beaucoup à apprendre, que chez nous on opérait tout autrement qu'en France, etc. En ma qualité de jeune homme, je ne recevais pas volontiers ses conseils, et je le contredisais souvent; mais j'étais toujours forcé finalement de céder, car je n'avais pas encore de clientèle. Cependant, peu à peu elle commença à me venir et à m'adopter.

Lorsque je revins à Bâle, en 1557, il y avait à peu près soixante-dix médecins, tant empiristes que patentés. Je dus employer beaucoup d'art pour arriver à gagner ma vie par mon état; Dieu m'y aida et bénit mes efforts.

Je commençai à me faire connaître dans la bourgeoisie, puis dans la noblesse, et comme on se trouva content de mes soins, on m'employa de préférence à tout autre. De jour en jour j'eus plus de clientèle, aussi bien parmi les habitants de la ville que parmi les étrangers qui venaient me trouver et s'arrêtaient quelque temps à Bâle pour y suivre le régime que je leur ordonnais, ou qui emportaient mes ordonnances à leur départ.

Des étrangers m'invitaient dans leurs châteaux; mais j'avais hâte de rentrer chez moi, car je trouvais autant d'occupation au dedans qu'au dehors.

LA POÉSIE DES RIVIÈRES.

Que j'aime ton silence, ô rivière sans flots!
Dans ta sérénité se mirent les tableaux
Dont ta molle vallée orne tes bords modestes
Ton calme fait envie au trouble de nos jours;
Et, tombé de l'azur que réfléchit ton cours,
Un rêve de bonheur coule en tes eaux célestes.

André Lefèvre.

Thalès faisait de l'eau le principe de la vie. Plusieurs religions y ont vu le symbole de la régénération morale. L'eau repose et elle retrempe. Les yeux sont rafraîchis par ses couleurs douces; le corps, délassé par son haleine, est raffermi par ses vertus salutaires. Dans cette vie de luttes et de fièvres, les rivières sont des oasis sereines, des chemins délicieux. Celui qui, sur une barque légère, s'abandonne aux méandres de leur cours, est isolé du monde par les talus des rives et les arbres qui les couronnent. Voyez ces pêcheurs qui s'apprêtent à quitter le bord : comme leur allure insoucieuse est bien d'accord avec la paix de ces ombrages et la tranquillité de cette nappe solitaire! Mais peut-être y a-t-il là trop de témoins encore pour le poëte qui veut jouir du silence et de la fraîcheur dans toute leur plénitude : il choisira quelque endroit plus retiré, plus près de la source, là où les berges plus voisines le déroberont plus profondément à la vue; c'est là que l'inspiration l'attend.

Sa barque, sans effort contre une eau sans courant,
Sur son passage éveille un monde murmurant
D'ailes par l'air muet bercées
Ainsi, quand du passé nous remontons le cours,
Le souvenir chuchote, et sur les anciens jours
Voltige un peuple de pensées.

Dans ses traits émoussés par le miroir ondoyant il retrouve sa figure enfantine, et sa vie semble se dérouler à ses yeux, mais épurée, adoucie et sans secousses; ses douleurs d'autrefois n'ont plus qu'un vague et harmonieux écho dans le murmure du courant; les sanglots qui lui ont déchiré le cœur sont réduits au faible bruissement

mélancolique de ces bulles d'air qui s'élèvent du fond et viennent crever à la surface avec des sons de harpe.

Les bords encaissent l'eau qui baigne d'humbles fleurs
Dont l'automne a pâli les pensives couleurs.

Une feuille morte qui tombe
Passe, comme s'en vont sur le fleuve du Temps
La jeunesse, l'espoir, fleurs de notre printemps
Qui nous précèdent dans la tombe.
Les aunes inclinés l'isolent du dehors;



Une Rivière, tableau par Grandsire. — Dessin de Grandsire.

Des fils de Vierge blancs, qui joignent les deux bords,
Sur lui tendent leur faible voile.
Le vert de la rivière est austère, mais pur :
— Le rêve, quand la nuit revêt un sombre azur,
Monte mieux d'étoile en étoile! —

Ici l'esprit du poëte commence à se dégager de la terre. Il continue de ramer avec un mouvement machinal; mais sa pensée se disperse en toute liberté, d'herbe en herbe, de reflet en reflet, s'abandonnant au caprice des asso-

ciations d'idées, sans but, sans effort, tantôt puériles et tantôt solennelles, dans un désordre plein de délices et de sécurité.

Par un point insensible un monde au nôtre uni
Remplit le clair miroir, et jusqu'à l'infini
Le regard se plaît à descendre;
L'eau rend herbe pour herbe et rameau pour rameau.
On voit, comme s'attache un frère à son jumeau,
L'image à l'objet se suspendre.

L'humble plante du bord que sa fleur fait plier
Baise l'ombre sa sœur; mais le haut peuplier
En droite ligne se dessine.
Dans les plis que la barque autour d'elle répand,
L'ombre agitée ondule ainsi qu'un grand serpent,
Et remonte vers la racine.

La poésie et l'hallucination s'emparent de lui. Il ne résiste pas, et, sur le bruit rhythmique des rames, qui berce sa rêverie et accompagne sa voix, il chante en strophes cadencées les images et les sentiments qui se succèdent en lui, provoqués par les incidents de sa promenade.

Quand j'arrive aux endroits où l'ombrage est détruit,
J'oppose vainement au soleil qui me suit
Les détours de l'eau vagabonde.
Parfois son orbe d'or me précède et m'attend,
Et je n'ose avancer quand son œil éclatant
Me regarde du fond de l'onde.

L'astre obstiné se joue sur les eaux, comme une boule d'or qui ricoche en lançant des étincelles. L'éblouissement ruisselle sur la transparence; l'onde est enflammée et roule un tranquille incendie qui, enveloppant le poëte, achève de consumer son enveloppe terrestre, le transfigure, et l'emporte dans la sphère idéale. Le soleil enfin se voile à demi sous les hautes branches des arbres, et ressemble à ces coupoles dorées des contes orientaux, sous lesquelles dorment des reines touchées d'un talisman, des génies en bouteille et des coursiers magiques.

Longtemps je contemplai ces arbres renversés,
Ces troncs bizarrement par la rame brisés,
Ces feuilles plus fauves que vertes;
Un horizon empreint d'une moite lueur,
Et les immensités du ciel inférieur
A perte de vue entr'ouvertes!

Tout était calme et doux sous le voile de l'eau;
Le temps ne fond pas mieux les tons d'un vieux tableau.
Un jour lumineux et sans flammes
Émoussait les contours du monde harmonieux.
Je savourai longtemps, enivré par les yeux,
Et je laissai pendre les rames...

Je contemplais toujours, et je cessais de voir.
Bientôt même l'image effaça le miroir,
Le spectacle supprima l'onde.
J'entrais dans l'Idéal par un coin du Réel,
Car j'avais sur la tête et sous les pieds le ciel,
Et j'étais le centre du monde!

Mais tandis que le poëte rêve de Pétrarque au Capitole et se couronne lui-même, le rivage, brusquement rencontré par le bateau, fait d'un coup sec chavirer le songeur et ses espérances. Heureusement l'automne est doux encore; et le naufragé, en se séchant sur le gazon, remercie M. Grandsire de sa rivière engageante, encore qu'un peu perfide. N'est-ce rien qu'une heure dérobée au tourbillon de la vie?

UN PLAIDEUR OBSTINÉ.

Possesseur en Amérique d'un million de dollars, un plaideur, du nom de Swan, se laissa incarcérer à Sainte-Pélagie, en 1808, plutôt que de payer une somme de deux à trois mille francs, à laquelle il avait été condamné sur les plaidoiries du père de M. Berryer. Il en faisait une affaire de conscience, parce qu'il considérait la réclamation de ses adversaires comme *injuste* au point de vue de l'équité. Il demeura vingt-deux ans sans faiblir, forçant ses deux créanciers à lui consigner des aliments pendant cette longue période, et ne cessant de les accabler, du fond de sa prison, par d'innombrables incidents de procédure. Finalement, il les avait ruinés et les avait vus mourir à la peine, lorsque la révolution de 1830 lui ouvrit les portes de Sainte-Pélagie; il mourut lui-même deux mois après avoir recouvré sa liberté, et comme si sa mission eût été finie. On aimerait à croire que la persévérance de ce prisonnier cinq fois millionnaire n'était pas purement le fait d'un entêté émérite, mais qu'elle était l'honorable protestation d'une victime volontaire, préférant aux charmes de la liberté le sévère accomplissement d'un devoir. Par la prison qu'il subissait, il expiait sa désobéissance aux lois de son pays; par le refus qu'il faisait de payer une réclamation injuste, il obéissait aux lois de sa conscience.

Si, pour trouver les hommes méchants, il fallait être meilleur qu'eux, il y aurait moins de misanthropes.

J. Petit-Senn.

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS
DE M. JAKOB LIEBSICH
A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE. (1)

I

M. Jakob Liebsich était certainement un des hommes les plus heureux qu'on eût encore rencontrés dans la jolie petite ville de Kleinplatz, sans même excepter les faubourgs et la campagne environnante... (Il me vient ici un scrupule. Quand je dis heureux, il faudrait faire ses réserves. Le bonheur n'est pas le même pour tous : tel convoite de toutes les forces de son désir un objet devant lequel tel autre passerait en haussant les épaules, et il n'est pas impossible qu'il se rencontre des personnes à qui la félicité de M. Liebsich paraîtrait incomplète en plus d'un point. Toujours est-il qu'on entendait fréquemment, dans les boutiques du quartier où il habitait, les commères ou les marchands s'exprimer ainsi sur son compte : « Voilà un homme qui a de la chance... Je vous demande ce qui lui manque... Si j'avais seulement la vingtième partie de ce qu'il a... Ce n'est pas lui qui... » Bref, vous voyez d'ici la kyrielle d'aphorismes, de jugements, de souhaits, de comparaisons qui défilent toujours en ce bas monde de la bouche des uns au sujet de la destinée des autres. Le proverbe de la paille et de la poutre, quant aux défauts, pourrait s'appliquer très-légitimement au regard d'envie que nous avons l'habitude de jeter sur le sort du voisin : que son bonheur soit gros comme une paille, nous en faisons volontiers une poutre; il est vrai que, par contre, nous croyons avoir le droit de diminuer le nôtre dans la proportion inverse, et de nous donner pour des gens malheureux, ce qui ne peut manquer de nous rendre très-intéressants. Envie d'un côté, sotte vanité de l'autre, voilà, pour être franc, le fond de l'affaire.)

M. Liebsich, ou, pour l'appeler du petit nom d'amitié qu'il se donnait à lui-même dans ses conversations intérieures, maître Kobus, avait au moins cela de bon qu'il ne portait pas envie aux autres, et que si on lui avait demandé son propre avis sur sa propre personne, il se serait rangé à l'opinion générale, non par complaisance et par

(1) Imité d'une nouvelle inédite de Mme Cou-Lon, à la Haye.

crainte de contrarier qui que ce fût, mais parce que lui tout le premier était sincèrement convaincu qu'il était heureux.

Or voici en quoi consistait ce bonheur. Maître Kobus demandait par-dessus tout la tranquillité, la paix dans sa maison comme dans la rue, l'absence de toute préoccupation et de tout tracas, et il avait tout cela complétement et continuellement. Il ne craignait ni la faim, ni la soif: son revenu était plus que suffisant pour le faire vivre fort à l'aise, et il ne songeait pas à l'augmenter, d'abord parce qu'il n'en avait pas besoin, et ensuite parce qu'il avait en horreur les soucis qui travaillent les hommes de finance. Il passait même de temps en temps devant le logis de son camarade d'enfance Zacharias Geldwoll, changeur, receveur de rentes et quelque peu banquier, et montait un instant à son bureau sous prétexte de lui souhaiter le bonjour et de s'enquérir de sa santé; mais, en réalité, sa vraie idée était de s'entretenir dans ses bonnes dispositions à l'endroit des affaires d'argent par la vue de ce malheureux qui, cloué plutôt qu'assis devant une table, derrière un grillage, ne communiquait avec ses semblables qu'à travers un guichet juste assez grand pour laisser échapper un chat, et passait toute la sainte journée à compter, recompter, encaisser et désencaisser de l'argent, n'ayant pas d'autre diversion ou distraction que d'écrire des chiffres sur des registres de différentes grandeurs. Maître Kobus se faisait, à ce propos, la réflexion toute naturelle que les gens qu'on a enfermés cherchent toujours à se sauver, et se disait intérieurement qu'il fallait bien être un peu fou pour se mettre en cage de cette façon sans y avoir été condamné par les juges. Aussi, quand son camarade le banquier lui avait dit à travers sa grille : « Cela va pour le mieux; vous voyez, mon cher, je n'ai pas seulement le temps de vous donner une poignée de main », M. Liebsich redescendait abasourdi dans la rue et se félicitait de ne pas avoir la moindre envie de goûter de pareils plaisirs. Son argent, à lui, était placé en rentes tranquilles et modérées, mais sûres, et il n'avait à se troubler en rien à cet égard. On pourrait peut-être croire qu'il n'aimait pas l'argent. Dans ce cas-là, on se tromperait : il eût été désolé de n'en pas avoir; seulement, il eût été tout aussi désolé s'il lui avait fallu prendre la peine de le gagner. Heureusement pour lui, son père y avait pourvu avant de s'en aller de ce monde.

II

M. Liebsich, tout en passant plus d'une fois le jour par les langues des commères, n'était pourtant pas trop critiqué ni déchiré. Il avait pour principe de se montrer très-poli, presque affable, avec tous ceux qu'il rencontrait ou qui l'accostaient. Mais cette politesse n'allait jamais plus loin et ne l'engageait absolument à rien. Vous avez bien vu de ces gens qui vous semblent remplis de sollicitude pour votre santé, pour vos affaires, pour votre famille qu'ils connaissent, vraiment, aussi bien que vous. Vous ne pouvez manquer de vous dire à part : « On n'est pas plus aimable ni plus prévenant que ce monsieur ou cette dame. » Oui! cherchez bien, et vous verrez qu'en face même du plus grand brutal de la terre, l'idée vous viendra plus vite de demander un service à ce brutal qu'à ces trop doux et trop affectueux personnages. Maître Kobus était de ces gens-là : il avait toutes les mines de la bienveillance, mais il avait en plus un je ne sais quoi qui vous faisait complétement oublier de lui demander quoi que ce fût. Or, comme l'apparence sert à la plupart des gens à appuyer leurs opinions, on s'appuyait sur cette prétendue bonté pour dire que M. Liebsich était peut-être un original, mais à coup sûr un bon et brave homme. C'était devenu une de ces propositions comme il en pleut dans la plupart des conversations, et qui paraissent d'autant mieux prouvées qu'on ne leur a jamais cherché de preuves.

Maître Kobus avait un domestique, répondant au nom de Joseph, qui semblait bien avoir été créé exprès pour lui. A tout ce que le maître disait, le serviteur répondait : *Amen;* et il n'y aurait peut-être pas eu de témérité à supposer que le second croyait le premier chargé de penser et de vouloir pour lui. Joseph était, du reste, fidèle, attentif, adroit; il connaissait les goûts de M. Liebsich, ou plutôt il était parvenu à se les donner à lui-même, ce qui supprimait tout d'abord les petites résistances, les lenteurs, les oublis volontaires, les désobéissances, et, par suite, les discussions et les luttes qui auraient été un supplice pour un homme aussi ami de son repos que maître Kobus. Si Joseph était réellement ce qu'il paraissait, c'était bien heureux pour son maître; et s'il ne l'était que par complaisance et par soumission, c'était tout à fait méritoire.

Mais là où maître Kobus devenait animé, pathétique et presque éloquent, c'était lorsqu'il s'agissait de ce qu'il appelait les tracas de la famille. Il n'exprimait pas ses opinions devant tout le monde; il tenait trop à ne choquer personne, et sentait fort bien que, tout fondé et tout raisonnable que lui parût son jugement, il y avait terriblement de gens qui avaient bien l'air de n'être pas de son avis, à commencer par tous ceux qui se promenaient avec leur femme au bras et leurs enfants à la main. Il se contentait de se tourner vers Joseph, quand celui-ci était présent, et lui disait, avec un sourire et un ton de voix triomphants : « Sommes-nous heureux d'être à l'abri de tous ces ennuis-là! Chez nous, pas de femme pour nous contrarier, pas d'enfants pour nous casser la tête de leurs cris! » Et Joseph de répondre respectueusement : « C'est vrai, Monsieur, nous sommes bien tranquilles. »

M. Liebsich se croyait donc libre comme l'air, pour emprunter les propres expressions d'un proverbe qu'il se plaisait à citer, proverbe assez ridicule du reste, comme pas mal d'adages de son genre, attendu que s'il y a quelque chose au monde de tourmenté, d'agité, d'inquiet, de ballotté, de bousculé dans tous les sens, et tout cela sans rime ni raison, c'est bien l'air. Mais ne chicanons pas sur les mots, qui sont fréquemment non pas ce qu'ils doivent être, mais ce qu'on les fait être. Le point important est que M. Liebsich avait si bien garanti sa vie de tout désagrément, de toute fatigue, de toute sollicitude, de tout chagrin, de toute surprise, — autant du moins qu'on peut prévenir l'imprévu, — qu'il pouvait se considérer et se donner comme libre et ne dépendant de rien ni de personne. Pourtant, à voir les choses d'un peu près, on serait tenté de supposer que s'il ne dépendait de rien, c'est parce qu'il ne tenait à rien. Or ne tenir à rien amène assez régulièrement ce résultat que rien ne tient à vous, et quand rien ne tient à vous... Je ne crois pas que M. Liebsich eût jamais poussé aussi loin ses raisonnements, parce qu'il y aurait eu là de quoi trop le faire réfléchir. Je serais désolé qu'il vous fît l'effet d'un méchant homme; il n'avait même pas mauvais cœur; mais il craignait d'avoir bon cœur, parce que, dans certaines occasions, ce bon cœur aurait pu le déranger. S'il était égoïste, c'était naïvement et pas du tout par calcul. Maintenant, si vous me dites que tous les égoïsmes se valent, et que les causes et les manières vous importent peu, parce que les résultats sont toujours les mêmes, je serai pleinement de votre avis.

III

Il n'est cependant pas dans la nature de l'homme de vivre ainsi sans une attache ou une affection quelconque.

Les uns aiment leur femme, leurs enfants, leurs amis; et ceux qui n'ont ni amis, ni enfants, ni femme, aiment autre chose, les livres, par exemple, les tableaux, le jeu de boule, la pêche à la ligne, les insectes; et ils y tiennent, et ils en rêvent, et ils sont capables, à l'occasion, de faire des sacrifices pour l'objet de leur passion. En cela, M. Liebsich subissait la loi générale de l'humanité. Il avait, lui aussi, une passion, et pour elle il consentait à sortir de ses habitudes réglées, de sa vie calme et tranquille. Sa jolie maison de Kleinplatz, son petit salon bien tapissé sur toutes les faces, sa douillette chambre à coucher, sa confortable salle à manger, tout cela, oui, tout, — je répète le mot, parce qu'à première vue on ne le croirait pas, — était insuffisant pour le retenir quand il avait appris l'existence de quelque chose qui lui semblait digne de sa passion. Alors il chaussait de grosses et solides guêtres, endossait une bonne houppelande qui ne craignait pas la pluie, Joseph en faisait autant, et tous deux, maître et domestique, un bâton de voyage à la main, partaient à la découverte, et restaient souvent plusieurs jours et même plusieurs semaines en route. Ils revenaient parfois fatigués, exténués, traînant le pied, presque boiteux; et s'ils rencontraient devant quelque maison un bon bourgeois assis sur son banc de pierre, causant avec sa femme et faisant sauter ses enfants sur ses genoux, M. Liebsich, quand il avait dépassé la maison, ne manquait jamais de dire à Joseph d'une voix légèrement enrouée : « Voilà des gens qui ont bien du tracas! Je ne comprends pas, pour ma part, qu'on soit si gai avec une vie si fatigante! — Ni moi non plus pour la mienne, répondait Joseph, essoufflé et souriant.

IV

Un jour... mais je crois que je ne vous ai pas appris quelle était cette passion qui rendait maître Kobus insensible à la fatigue et lui faisait effectuer des marches et des contre-marches qui l'auraient effrayé si on les lui avait racontées en les attribuant à un autre. Cette passion, bien innocente quoique profonde, c'était la botanique.

Quand on n'est ni botaniste, ni entomologiste, ni minéralogiste, ou quand on ne connaît intimement personne d'une de ces trois espèces d'hommes, il est impossible de se figurer de quels efforts une créature humaine est capable, de quelle ardeur elle peut être animée, lorsqu'elle est possédée par une idée fixe. Et, chose curieuse! plus les objets qu'elle poursuit se restreignent quant à l'espèce, plus ses recherches sont exclusives, et plus aussi sa passion devient violente, acharnée, irrésistible. Celui qui étudie les insectes en général paraît tiède à celui qui n'étudie que les papillons, et celui qui n'étudie que les papillons paraît froid à celui qui n'étudie qu'une espèce de papillons. Quant à celui qui dans une seule espèce de papillons n'étudie que les ailes, ou que les pattes, ou que les antennes, soyez persuadé qu'il regarde le dernier désigné comme un négligent, un paresseux et un homme indigne de faire faire le moindre progrès à la science. Les minéraux excitent les mêmes sentiments, et tel qui a passé sa vie l'œil appliqué sur des quartz compte pour peu celui qui s'est voué aux schistes.

M. Liebsich avait également sa spécialité : il collectionnait des bruyères, et dès qu'il entendait parler d'un canton où l'on pouvait espérer d'en rencontrer de belles, il partait. A certains jours, quand il plongeait ses regards au dedans de lui-même, il se surprenait au fond du cœur un désir suprême de trouver une variété inconnue de tous. Il l'analyserait, il la classerait, il lui donnerait ou plutôt on lui donnerait un nom : et quel nom? Le sien, sans contredit. On ne pouvait faire moins pour un homme qui aurait tant fait pour l'humanité; et désormais, quand on ouvrirait un traité de botanique, on lirait à la nomenclature, article *Bruyères*, la *Liebsichia*, et en note : *Variété trouvée pour la première fois par M. Jakob Liebsich*, avec le lieu et la date. Mais M. Liebsich n'aimait pas ces pensées, qui l'éblouissaient et lui brouillaient le cerveau comme un rêve.

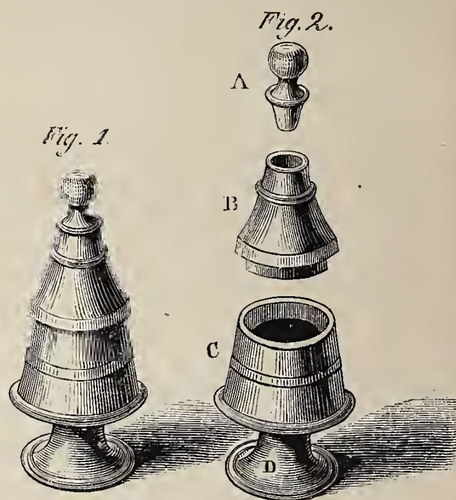
La suite à une prochaine livraison.

LE MOULIN A BROYER LE POIVRE.

Jeter un coup d'œil sur le passé m'a toujours intéressée [1]; j'aime à examiner, en les comparant, les progrès et les perfectionnements des machines et des outillages; à suivre pas à pas les efforts de l'intelligence, à voir ses développements, son enfance, sa virilité.

Comment ne pas admirer la précision de ces engrenages? Ces roues, ces courroies, cet acier, ce cuivre, ne semblent-ils pas être animés par l'étincelle du génie?

Ce goût me pousse naturellement à fureter dans les coins où sont relégués les objets hors de service : c'est en faisant une reconnaissance dans un grenier que j'ai découvert le moulin à poivre qui fait le sujet du dessin suivant; c'était le berceau et la nécropole de légions de vers; je suis arrivée à point nommé pour le tirer de l'oubli.



Ancien moulin à poivre. — Dessin de Mme Destriché.

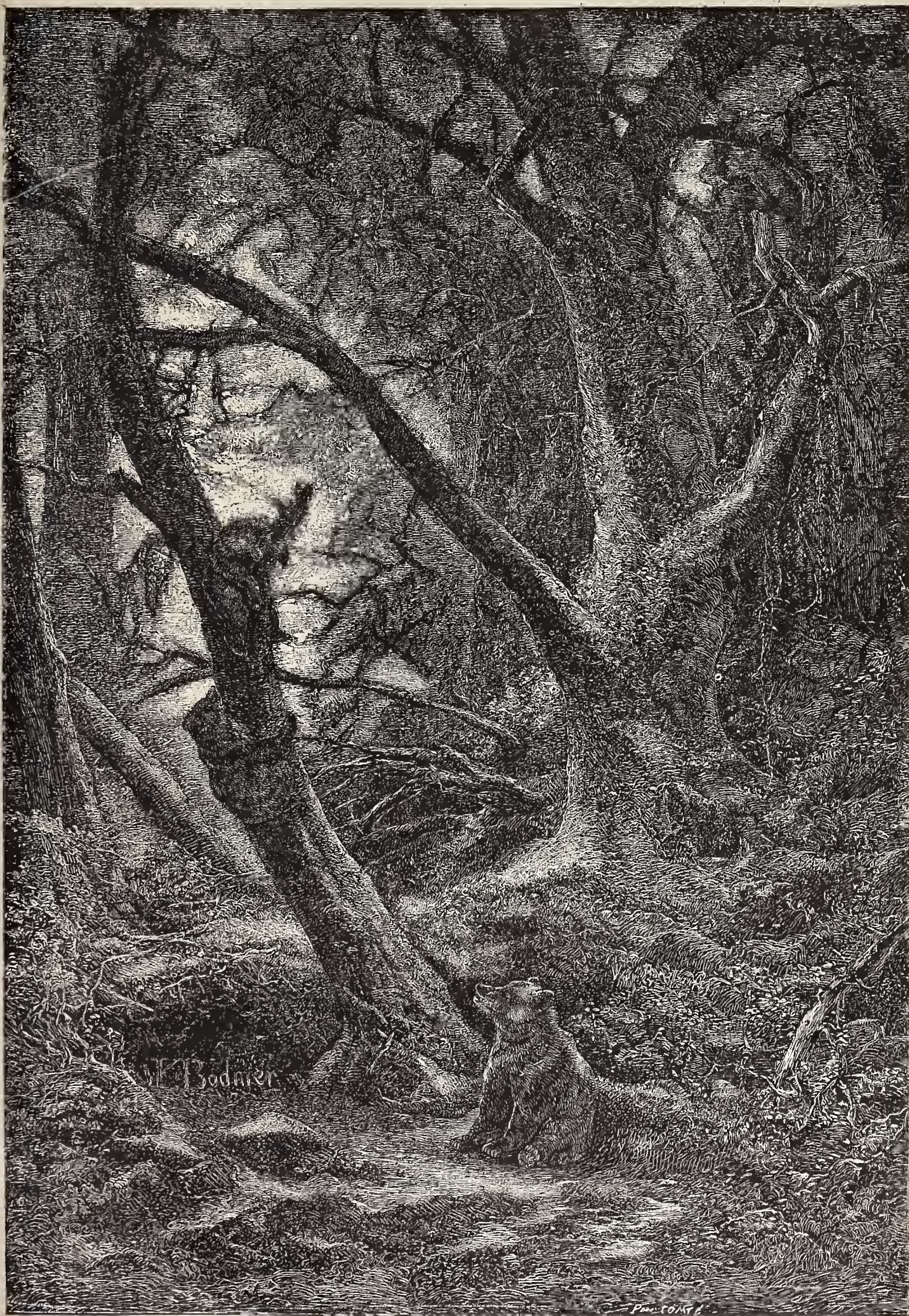
La figure 1 le représente entier : c'est un vase de bois tourné, de 30 centimètres de haut; il se divise en trois (fig. 2). La partie A est un bouchon de bois, garni de tôle à son extrémité inférieure; la partie B est creuse et fermée en dessous par une tôle percée : là se mettait le poivre, lequel, écrasé par la seule pression de la main appuyée sur le bouchon A, venait tomber en poudre odorante dans le récipient C. Il y a bien loin, sans doute, de cette naïve invention à l'ustensile employé actuellement. Cependant c'était un progrès, l'imagination avait travaillé pour le découvrir. Comment oser nier ce progrès, qui, comme un esprit bienfaisant, soulage l'humanité en adoucissant le travail?

Voilà des idées bien sérieuses à propos d'un prosaïque moulin à poivre; mais tout est ainsi : quelques atomes de pollen emportés par la brise ne vont-ils pas féconder des milliers de fleurs qui produiront des milliers de fruits? La nature est une chaîne vivante; chaque règne est un chaînon animé par le souffle de Dieu!

(1) Cet article est, comme le dessin, de Mme Destriché.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

MŒURS DE L'OURS NOIR D'AMÉRIQUE.



Une Famille d'ours dans les monts Alleghany. — Dessin et gravure de K. Bodmer.

L'ours noir de l'Amérique septentrionale (*Ursus americanus*) est, malgré l'épaisseur et la lourdeur de ses formes, un animal alerte et avisé. Ce n'est pas dans la cage ou la fosse d'une ménagerie qu'il faut le voir pour le connaître ; les allures lentes, les mouvements embarrassés auxquels le manque d'espace et le chagrin de la captivité

le réduisent, ne donnent qu'une fausse idée de son naturel.

Dans ses forêts natales, il est agile, entreprenant; il ne reste pas confiné, comme l'ours brun, dans un domaine limité; il n'épargne ni ses pas ni sa peine soit pour se procurer une nourriture qui lui plaise, soit pour se mettre à l'abri des poursuites de l'homme, soit pour se placer dans les conditions les plus favorables de bien-être et d'agrément.

Au printemps, il descend dans les terrains bas et plats, arrosés par des rivières ou des lacs, où il trouve, dans un sol gras et humide, quantité de racines succulentes et de plantes gonflées de séve. Plus tard, durant les chaleurs du milieu de l'été, il fréquente surtout les marécages, pour se donner les plaisirs du bain; il aime à se coucher, à se vautrer dans la vase, comme le sanglier, pour se rafraîchir. L'automne venu, quand les montagnes boisées abondent en baies mûres, en fruits de toute sorte, il remonte vers les hauteurs, il s'y cantonne, sûr de ne manquer de rien. Tout le temps qu'il n'emploie pas à faire sa récolte, il se promène, il rôde accompagné de ses oursons; il cherche avec eux les nids d'abeilles sauvages, pour en piller le miel, friandise dont il est très-avide; il s'amuse à grimper aux arbres, à se tenir à califourchon sur les grosses branches; il apprend à ses petits cet utile exercice; il remarque les gros arbres dont le tronc, creusé à l'intérieur sous une écorce intacte, lui fournira une cachette en cas de danger, un gîte où il abritera son long sommeil d'hiver.

Un de ses plaisirs est encore, au dire d'Audubon, de *faire* ses ongles et ses dents contre un arbre, sans doute pour les exercer, pour les aiguiser : il commence par regarder attentivement autour de lui pour s'assurer s'il est bien seul, si aucun ennemi ne peut le surprendre; alors « il se dresse sur ses jambes de derrière, s'approche du tronc, l'embrasse entre ses pattes de devant, et avec ses dents et ses griffes se met à racler l'écorce. Ses mâchoires claquent bruyamment l'une contre l'autre; bientôt de gros flocons d'écume lui coulent de chaque côté de la gueule »; puis, quand il a assouvi cette sorte de rage, il retombe à quatre pattes et se remet à rôder d'un air placide, comme auparavant.

Quelquefois l'ours se montre imprudent : il se permet, poussé par la faim ou par la gourmandise, d'aller ravager un champ de blé ou de maïs et de provoquer ainsi la vengeance du propriétaire. Alors celui-ci, accompagné de ses voisins et de ses domestiques, suivi de sa meute, se met en campagne, poursuit l'auteur du délit jusqu'à sa retraite, et finit presque toujours par le tuer. L'ours, découvert et harcelé par les chiens, dont il expédie ordinairement plusieurs, se réfugie en vain au haut d'un arbre; à coups de hache, ou au moyen du feu, l'arbre est abattu ou brûlé, l'animal tombe et périt percé de balles.

VOYAGE

DES FEMMES DE L'EMPEREUR DE MAROC,

En 1793.

Fin. — Voy. p. 127.

Dans cette grave situation, un incident quasi romanesque vint en aide aux pauvres princesses musulmanes, qui désespéraient peut-être déjà de voir jamais les plages du port de Salé. Un Portugais nommé Manuel de Pontes, après avoir rempli l'office de consul à Maroc, demeurait en ce moment à Lisbonne. Rien n'avait été plus étrange que la vie de ce personnage : simple soldat de recrue dans l'armée portugaise en Afrique, il avait été fait prisonnier jadis dans une escarmouche et conduit devant l'empereur Abdelsalam, qui l'avait pris en affection, et, en lui rendant la liberté, l'avait fait revêtir de pouvoirs consulaires. La princesse Amina lui écrivit, et l'ex-consul, qui avait rendu jadis de grands services à son pays, fut bientôt à sa dévotion; tout alla en s'aplanissant.

Grâce au seigneur Manuel de Pontes, le ministre de la marine, Martin de Mello, fut avisé des innombrables mésaventures advenues aux princesses marocaines, et, sur l'heure, des ordres furent donnés pour que leurs pauvres embarcations vinssent jeter l'ancre devant la tour majestueuse de Belem; elles y étaient à l'abri des tempêtes le 15 de juillet.

Ce n'était plus le courroux des flots de l'Océan que redoutaient nos princesses, c'étaient les regards indiscrets des infidèles, mille fois plus à craindre que la mer irritée. Mouillé devant le port de Lisbonne, on n'était plus toutefois embarrassé pour les négociations qui devaient suivre le débarquement; l'habile interprète Jean de Souza, bien connu des arabisants, y pouvait prêter le secours de ses lumières : ce fut lui que députa vers les altesses musulmanes le digne Martin de Mello, ministre de la marine, par l'entremise d'Ahmed Scarige.

Il serait beaucoup trop long de rappeler ici les pourparlers sans fin, les précautions multiples qu'il fallut employer lorsque l'honnête religieux franciscain dut se mettre en rapport immédiat avec les princesses, qui se tenaient dans leur petit navire, affectant un complet isolement, comme si elles eussent été dans leur palais de Tafilet, à l'abri de tous les regards profanes. Cela fut poussé si loin, que le jour où la marquise de Lumiares vint en ambassadrice, chargée par le prince régent d'un message qui conviait les princesses à se rendre au palais, en leur offrant un vaste bâtiment pour retourner dans le Maroc, les choses se passèrent comme nous allons essayer de le faire comprendre.

Le 29 juillet, la marquise *camareirá-mór*, accompagnée du comte de San-Lourenço, l'une venant au nom de la princesse régente, l'autre se présentant de la part de D. Joam son époux, se présentèrent à bord pour complimenter les altesses africaines selon les us et coutumes de leur pays. Ahmed Scarige avait tout disposé pour qu'en aucune façon l'étiquette ne fût violée. On avait dressé une tente garnie de tapis à la poupe du navire; mais une voile partant du grand mât traversait le bâtiment dans toute sa largeur, et permettait aux dames du harem de s'isoler complétement des personnages divers qui allaient se mêler à l'équipage. Une fente étroite, pratiquée dans la voile et gardée par un eunuque, devait laisser passer dans l'intérieur une seule femme chrétienne; c'était l'ambassadrice de la régente. La marquise de Lumiares pénétra donc, sans être suivie des siens, dans l'enceinte réservée, et après les révérences exécutées cérémonieusement de part et d'autre, la conversation s'établit. Le révérend F. Joam de Souza se tenait en dehors de la tente, l'oreille appuyée contre la toile, mais se gardant bien d'examiner quoi que ce fût : la marquise prononçait gravement les demandes qu'elle était chargée de faire; le bon religieux les interprétait à voix haute; une femme des princesses les répétait en arabe. Ce fut de cette façon ingénieuse que se passa la conversation.

Toutes ces précautions diplomatiques amenèrent le résultat le plus simple : il fut convenu que les princesses, couvertes de longs vêtements et le visage caché par des voiles épais, monteraient sur la plage dans les antiques carrosses de la cour, d'où elles seraient conduites au palais *das Necessidades* préparé pour les recevoir, tandis que celui de Queluz était habité par la famille royale. Au jour

marqué pour le débarquement, l'embarras néanmoins ne fut pas petit. Comme la troupe féminine ne se montait pas à moins de deux cent vingt et une personnes, et que chaque princesse devait être conduite à l'aveuglette vers sa voiture par l'eunuque qui la tenait par la main, il était minuit environ lorsque le cortége fut prêt à partir. Tout cela s'était exécuté à la satisfaction de ces dames, deux navires de guerre envoyant, à chaque embarquement, des salves d'artillerie. Des escadrons de cavalerie environnaient et précédaient les princesses. On arriva au palais vers une heure du matin. Un poste d'honneur était placé aux portes du château.

Mais, hélas! cette garde défendant l'approche d'un palais n'empêcha pas la mort d'enlever, quelques heures plus tard, l'une des femmes de l'empereur Abdelsalam. Cet événement, toutefois, ne s'opposa point à ce que les princesses se rendissent à Queluz avec tout le cérémonial qu'on avait pu imaginer pour les recevoir d'une façon splendide. Nous passerons rapidement sur cette réception de cour, où le bon Joam VI, alors régent, reçut les hommages des dames musulmanes, dont les compliments étaient transmis de l'arabe en portugais par Jean de Souza. Disons ici que tout ce qui pouvait servir à rehausser l'hospitalité portugaise fut déployé en cette occasion. L'énumération seule des présents somptueux qui furent faits aux voyageuses tiendrait ici un espace considérable. Le festin fut des plus magnifiques, et servi à l'orientale. Afin que rien ne manquât à cette fête, la princesse Leïla-Amina y déploya les grâces qui la faisaient admirer à la cour de Tafilet : c'est dire assez qu'il eût été malséant à elle de porter le moindre morceau à sa bouche en se servant de ses doigts délicats; une de ses femmes prenait ce soin pour elle, et se chargeait de la faire manger.

Après la fête devait avoir lieu la cérémonie funèbre. La femme défunte la veille était l'une des épouses légitimes du sultan, et peut-être était-elle morte à la suite des émotions éprouvées durant cette navigation difficile; il fallut songer à lui rendre les derniers honneurs. Le corps fut lavé plusieurs fois dans de l'eau tiède tenant du sucre en dissolution; puis on le plongea dans une eau parfumée d'essence de rose et de benjoin, et enfin, pour le purifier complétement, on employa un liquide composé d'eaux distillées, de santal, de myrte, de marjolaine et de basilic. Des ouates de coton imbibées dans une dissolution de camphre garantirent ensuite le royal cadavre du contact de l'air. Le corps, du reste, avait été revêtu d'une chemise taillée dans la toile de Hollande la plus fine qu'on eût pu trouver, et de vêtements de satin blanc que recouvrait un riche manteau. La bière ne portait aucun ornement; on la déposa sur une sorte d'estrade cloisonnée en sapin, et quatre Mores, s'emparant de cette sorte de brancard vers huit heures du soir, le posèrent sur leurs épaules et le conduisirent au lieu du repos; les suivantes de la princesse défunte marchaient derrière en faisant mine de s'arracher les cheveux et en pleurant. Le secrétaire arabe faisait l'office de ministre de la religion; une compagnie de soldats formait le cortége. Le cercueil fut déposé dans un champ, à l'extrémité d'un verger. Un triste incident marqua ces funérailles; il ne se produirait certainement plus aujourd'hui : la force armée fut insuffisante pour empêcher qu'on jetât quelques pierres à ces pauvres gens; le tout, parce qu'ils appartenaient à la race ennemie qu'on avait combattue jadis. Le peuple n'avait point oublié la mort funèbre de D. Sébastien.

Le 8 août 1793, à huit heures du soir, le navire de guerre *la Asia* étant prêt à appareiller, les coches de la cour, les galiotes richement tapissées, allèrent prendre les princesses, et elles quittèrent le port de Lisbonne à la marée montante. Le bâtiment *la Méduse* leur servait d'escorte, et elles mirent à la voile, saluées de vingt et un coups de canon. Aucun livre, malheureusement, ne nous a appris ce que devint ensuite la princesse Amina.

Il ne faut pas se presser de s'affliger; attendons que ce qui nous paraît si mauvais se développe. FONTENELLE.

SIR WALTER RALEGH OU RALEIGH.

Voy. t. XXV, 1857, p. 11.

Exemple frappant de l'universalité d'aptitudes qui distinguait les hommes remarquables du seizième siècle, Raleigh parcourut les carrières les plus diverses, et nous l'avons vu arriver rapidement au faîte du succès et des honneurs. « Il estimait la gloire plus que sa conscience », a dit de lui Ben Jonson, son contemporain. « C'était une âme *confuse* », ajoute Hume. Un trait peint son ambition. Après l'heureux à-propos du manteau pourpre et or, il osa, dit-on, écrire avec un diamant sur une vitre de l'appartement de la reine : « Où ne voudrais-je gravir, si ne craignais tomber! » Élisabeth, qui se complaisait à ces jeux d'esprit, répondit : « Si le cœur te défaille, mieux vaut ne pas tenter. »

Cette audacieuse profession de foi ne paraît pas avoir influé immédiatement sur la fortune déjà bien haute de sir Walter Raleigh. Nommé gouverneur de Cork, après avoir combattu la rébellion de l'Irlande, il s'émut de pitié pour ce malheureux pays, qu'il appelait « une communauté de communes misères. » Cependant il se sentait trop loin de la cour et aspirait à y revenir. Un différend qu'il eut avec lord Grey, au sujet de l'administration de la contrée soumise, lui en fournit l'occasion. Appelé devant le conseil royal, au printemps de 1584, il y défendit son avis avec tant de force et de grâce, que les oreilles de la reine furent charmées. Lettré, brave, spirituel, éloquent, le front haut, le regard fier, d'une rare élégance et d'une extrême richesse dans sa mise, il était, dit Hakluit, le plus complet gentilhomme de son temps. Créé chevalier en cette même année, élu membre du Parlement par les comtés de Dorset et de Cornouailles, il reçoit d'Élisabeth, en don, douze mille acres de terre irlandaise confisqués sur le duc de Nesmond, et le monopole des vins.

En 1586, sa faveur va croissant. Il est nommé sénéchal du duché de Cornouailles et d'Exeter, gardien des mines d'étain du royaume, capitaine des gardes de la reine, qui lui fait cadeau du château de Sherborne. Il orne cette résidence de constructions splendides et de jardins magnifiques. Ami des lettres, il protége ceux qui les cultivent; il introduit le poëte Spenser à la cour; il sollicite des pensions pour les auteurs. Élisabeth lui dit un jour : « Quand donc, sir Walter, cesserez-vous de demander? — Quand Votre Majesté cessera de donner. »

L'habile et heureux courtisan n'était pas tellement absorbé par ces soins qu'il négligeât les grandes entreprises qui ont illustré son nom : les expéditions lointaines se succédaient sous sa direction et à ses frais. Il avait dépensé plus de quarante mille livres sterling (un million) à fréter des vaisseaux pour combattre les Espagnols qu'il exécrait, et pour envoyer à la découverte des terres nouvelles, ou pour étendre celles qui étaient déjà conquises. Il avait vaillamment payé de sa personne dans la défaite de l'Armada, cet épouvantail de l'Angleterre. A l'issue de cette brillante campagne, il trouva le comte d'Essex tout-puissant. Ce nouveau favori, dont le règne éphémère devait finir

par une si sanglante catastrophe, fit exiler Raleigh dans ses domaines d'Irlande ; mais l'intrépide navigateur n'était pas homme à rester oisif. Du fond de sa retraite il équipe des vaisseaux qu'il lance contre les Açores et les galions espagnols. Il écrit un chaleureux récit de la mort de son ami sir Granville, qui ordonna de faire sauter le navire qu'il montait pour ne « laisser à l'Espagne ni un débris de gloire, ni un fragment de triomphe. » Enfin, sir Walter part à la tête d'une flotte à laquelle Élisabeth avait daigné joindre deux vaisseaux : il ramène la plus riche prise qu'eût encore faite l'Angleterre, la *Madre-de-Dios*, appartenant au Portugal. Un coup de foudre l'attendait au retour. Amoureux d'une des filles d'honneur de la reine, il n'avait pas mis sa souveraine dans le secret de ses sentiments et de son choix. L'impérieuse Élisabeth vit dans ce silence une insulte et envoya sir Walter Raleigh à la Tour. Il y épousa miss Trockmorton : leur mutuelle affection ne se démentit jamais. Rendu à la liberté au bout de quelques mois, sir Walter alla s'enfermer dans son château de Sherborne, où il conçut et traça le plan de la découverte de la Guyane, le pays de l'or, *el Dorado*. En 1594, il envoie à la découverte; sur un rapport favorable, il met à la voile le 6 février 1595, aborde à l'île de la Trinité, prend et brûle la ville de Saint-Joseph nouvellement construite par les Espagnols, remonte le cours de l'Orénoque jusqu'à cent milles de l'embouchure. Malgré le séduisant tableau qu'il fait de ces contrées fertiles, il n'obtient du gouvernement aucun secours pour en assurer la possession à l'Angleterre. Il avait publié son voyage sous ce titre : *Découverte du vaste, riche et bel empire de la Guyane et de la grande ville d'or de Manoa*, écrit éloquent et persuasif. Raleigh croyait aux mines d'or dont lui avait parlé un vieux cacique. Il croyait à cette montagne d'or pur qu'il s'imaginait avoir aperçue de loin. « Elle était, dit-il, à demi submergée par les eaux qui l'entouraient; elle avait la forme d'une tour, et me parut plutôt blanche que jaune. Un torrent qui en descendait faisait un bruit formidable. » Dupe de quelque illusion d'optique, le grand navigateur était certainement de bonne foi. Les imaginations en travail accueillaient alors avidement toute apparence merveilleuse. Le lord grand amiral et sir Robert Cecil se décidèrent enfin à patronner les expéditions de 1596, qui n'eurent pas de résultats heureux. Pendant cette même année, sir Walter prit part à la grande entreprise dirigée par Élisabeth contre l'Espagne. Amiral de l'arrière-garde de la flotte royale, composée de cent cinquante voiles et confiée à l'inhabile direction du comte d'Essex, il assura la prise de Cadix, força l'entrée du port, où furent brûlés cinquante-sept vaisseaux, et imposa à la ville une rançon de 120 000 couronnes. Blessé à la jambe, il ne quitta pas son poste un moment. Tant de courage et de présence d'esprit ramenèrent la fortune. « Il entrait chez la reine aussi hardiment qu'autrefois », dit un contemporain. Elle lui avait rendu son titre de capitaine des gardes. Ce fut en cette qualité qu'il assista à l'exécution du comte d'Essex, dont on l'accusait d'avoir précipité la chute. Les murmures de la foule l'obligèrent à se retirer; il pleurait! Était-ce émotion de pitié, ou la pensée qu'Essex tombé, Cecil, devenu tout-puissant, le sacrifierait à son tour? Raleigh, aussi grand homme d'État qu'intrépide guerrier, avait pris une part active aux débats du Parlement; il y soutint les demandes de subsides de la reine, et devança son temps en réclamant pour tout homme la liberté d'employer à son gré son travail et son capital; il s'éleva aussi énergiquement contre toute restriction au commerce des blés. Il amassait déjà les haines qui devaient éclater plus tard.

La suite à une autre livraison.

LE HANNETON.

Un Hanneton vole vers un lis; il y trouve un bel Ange qui verse à ses hôtes une liqueur faite du parfum des fleurs et qui la donne à bas prix.

L'Ange demande au Hanneton :

— Que désires-tu?

— Un petit verre de vieux, répond l'insecte.

— Hélas! reprit l'Ange, il ne m'en reste pas une goutte!

— Alors donne-moi un petit verre de nouveau...

La liqueur est promptement versée; le Hanneton la boit, la trouve excellente, et demande ce qu'il doit.

Mais l'Ange répondit :

— Ne parlons pas de cela. Accorde-moi seulement ce que je vais te demander. Prends cette poignée de farine de fleur et porte-la chez mon voisin. Il est vrai qu'il ne manque de rien, mais ce présent lui fera plaisir. Il m'envoie souvent en échange une goutte de rosée.

— Bien volontiers, dit le Hanneton; je serai enchanté de t'être agréable...

Et il porta la farine à la maison indiquée, où il trouva aussi un Ange.

— Salut, dit-il : je viens de chez le voisin; il t'envoie cette farine de fleur.

— Ah! elle ne pouvait arriver plus à propos, s'écria l'Ange.

Le Hanneton se déchargea de son fardeau, et l'Ange lui versa un petit verre de liqueur nouvelle, qui fut accepté de bon cœur.

Puis l'insecte vola vers sa petite femme, qui demeurait dans le noisetier voisin. Elle le gronda en disant :

— Où es-tu donc resté si longtemps?

— Mais, mon cher trésor, répondit-il, ne faut-il pas boire un petit coup?

Il la prit dans ses bras, la baisa tendrement et passa une bonne journée; puis il se coucha sur son lit de mort, et dit à sa bien-aimée :

— Au revoir; bientôt rejoins-moi!

HEBEL.

MINIATURES DU QUINZIÈME SIÈCLE.

HOTEL-DIEU DE PARIS.

Ces miniatures se trouvent dans un manuscrit sur vélin du quinzième siècle, composé sur l'ordre et aux frais de maître Jehan Henry, conseiller du roi, président en la chambre des enquêtes de la cour du Parlement, chantre de l'église et proviseur de l'Hôtel-Dieu de Paris, pour célébrer les louanges de l'Hôtel-Dieu et faire connaître l'administration de cet hôpital au temporel et au spirituel (1).

La première de ces miniatures est une sorte de diptyque et forme deux histoires.

D'un côté on voit une des *nefs* de l'hôpital amener à terre une jeune novice ou fille blanche qui se présente à l'Hôtel-Dieu pour y être admise. Pendant que trois des sœurs professes restent dans la nef, les trois autres sœurs, qui personnifient les trois vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance, remettent la jeune fille à la prieure, qui est venue la recevoir au seuil du portail, accompagnée de quelques autres sœurs; de l'autre côté, la portière, munie de la clef, signe distinctif de sa fonction, va laisser entrer un malade que deux porteurs amènent sur un brancard

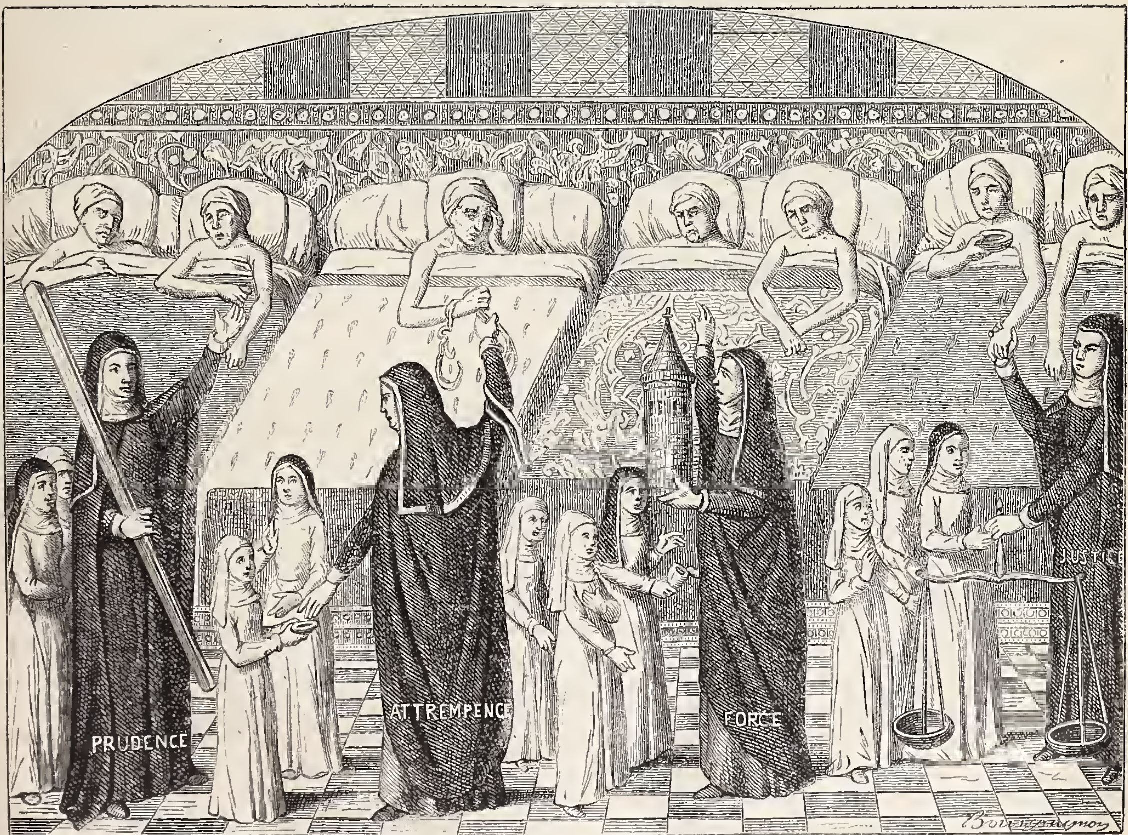
(1) Voy. les *Études sur les hôpitaux*, par M. A. Husson, directeur de l'assistance publique.

tout à fait primitif. Au fond, des lavandières étendent du linge.

La seconde miniature nous montre une salle de malades. Quatre figures allégoriques, d'une haute stature, représentent la Prudence, l'Attrempence (modération des passions), la Force et la Justice. Près d'elles sont les sœurs professes



Miniature du quinzième siècle. — Réception d'une novice à l'Hôtel-Dieu de Paris.



Miniature du quinzième siècle. — Une salle de l'Hôtel-Dieu de Paris.

et les novices. Cette miniature est ainsi expliquée dans le manuscrit :

« Cest le tiers livre ouquel la maison Dieu signifie » lame raisonnable qui en quatre parties delle aura quatre

» chevetaines (chefs au féminin) qui seront les quatre vertus cardinales pour pencer de quatre maladies ausquelles » lame est subiecte. Lune des parties, malade de maladie » dignorance est raison, et illec sert Prudence la chevetaine. L'autre est concupiscibilité, subiecte a maladie » de concupiscence, et illec en ce renc sert Attrempence » qui baille le mors de bride de raison. La tierce parti est » irascibilité, en laquelle sont les malades dune maladie » appellée enfermeté ou foiblesse de courage, et la preside Force, la tierce chevetaine qui tient la tour de ferme » constance. La quarte partie de la maison est volunté, et » là sont les malades de maladie ditte malice encline à » mal, qui sont pencés par Justice, la chevetaine qui par sa » iuste balance rend iustement à chacun ce qui luy est » deu. »

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 42, 87.

La toilette est un de ces sujets délicats dont il serait aussi faux de nier l'importance qu'imprudent de méconnaître les dangers.

La plupart des femmes aiment la toilette; il leur en faut; elles en ont besoin pour plaire dans la société, pour se plaire à elles-mêmes. — Mais la toilette, *trop courtisée*, peut occuper beaucoup de temps à la ménagère, l'entretenir dans la dissipation, la mettre sur la pente de funestes écarts, et, après avoir conduit la famille sur le chemin de la gêne, détruire finalement le bonheur et l'avenir d'un ménage. — Les femmes agricoles doivent donc, à cet égard, faire un sévère examen de conscience.

Autre point :

L'agriculture n'a pas la réputation d'être favorable à la toilette. Elle semble offrir peu d'occasions pour faire briller l'art des ajustements. Les jeunes personnes que l'on appelle à la vie agricole peuvent donc supposer qu'on les condamne d'avance à une tenue de couvent, et qu'on veut les sevrer à tout jamais des moindres jouissances de la parure.

C'est encore un préjugé à dissiper. Il s'est enraciné par la paresseuse habitude de beaucoup de femmes agricoles, qui, sous prétexte de soins de ménage et d'économie, s'affublent outrageusement, à la campagne, de vêtements sordides, en érigeant en vertu un défaut réel que rachètent à peine l'instruction, l'esprit et l'amabilité.

Entre l'amour exagéré de trop de femmes pour la toilette et la négligence systématique de quelques autres dénuées de tact ou de goût, il y a une place convenable à occuper et des règles à reconnaître qui concilient les sentiments naturels, le bon goût et les intérêts.

Les directrices de l'Institut rural suivront avec une extrême attention la question de la toilette, beaucoup plus importante qu'on ne voudrait l'avouer.

Certes, tout le monde reconnaît qu'il faut conformer sa toilette aux travaux que l'on surveille et que l'on fait exécuter; mais fût-on au milieu de ses femmes de lessive, ou dans l'étable à vaches au moment du pansage, on peut toujours se montrer propre et bien ajustée. La simplicité, la grossièreté même des étoffes, n'excluent ni le soin, ni la coupe gracieuse. D'un autre côté, la mise de fête à la ville n'a point le cachet de celle qui convient à la campagne dans les mêmes occasions. La toilette tapageuse y serait ridicule, et la suprême mode, saisie au moment où elle atteint le sommet de son développement, y serait déplacée. Il y a là tout un art à saisir. La dépense pour bien faire n'est pas supérieure à la dépense pour faire mal.

En résumé, la femme agricole visera au double mérite d'être au moins soigneuse dans sa toilette, sinon distinguée, sans jamais dépasser les ressources de sa fortune et surtout sans accroître le budget qu'elle aura fixé d'accord avec son mari. — Comment faire?

L'Institut rural aura une organisation spéciale pour préparer ce précieux résultat.

Il réunira d'habiles maîtresses de pratique, avec un atelier complet de confection, garni de tous les appareils modernes, métiers et machines à coudre. On y enseignera à tailler toute espèce de vêtements, à dessiner des patrons, à connaître la qualité et le prix des étoffes, leurs applications diverses, leurs meilleures provenances, et les différences qu'elles présentent par leur fabrication et leur teinture sous le rapport de la solidité du tissu, de la durée et de la susceptibilité de la nuance. Le blanchissage, les procédés de conservation et d'entretien, l'enlèvement des taches, le dégraissage, livreront aussi leurs secrets. Les élèves y confectionneront autant que possible leurs vêtements. Elles y feront des chapeaux, des bonnets, de la lingerie, des modes, de la chaussure même sauf quelques restrictions. Elles s'y familiariseront avec ces ingénieux et charmants ouvrages d'aiguille qui emploient si agréablement le temps pendant les soirs d'hiver ou les jours de pluie, et qui permettent d'embellir une étoffe commune sans guère d'autres frais que ceux des heures qu'on leur a consacrées.

Sous le point de vue que nous venons de signaler, l'Institut rural pourra donc être considéré comme un véritable atelier professionnel de confection.

La maîtresse de maison, avons-nous dit, saura, dans sa ferme, se rendre libre vers les trois heures de l'après-midi. C'est dans les instants ainsi réservés jusqu'au dîner qu'elle placera les heures où elle s'occupera de sa toilette et de celle de sa famille.

Pourquoi n'irait-elle pas même jusqu'à prendre souci de celle du personnel de son exploitation?

A la campagne, on trouve toujours chez soi ou dans ses environs quelques jeunes filles plus faibles de complexion, parfois infirmes ou impropres aux travaux de force, et, par cela même, plus avisées aux ouvrages d'aiguille. Ce sera une ingénieuse charité que d'en former des ouvrières pour un atelier élémentaire destiné à confectionner les parties de l'habillement qui n'exigent pas la couturière ou la modiste de la ville. La maîtresse de maison qui sait acheter et choisir ses étoffes, couper et travailler sur patrons, qui aura passé par l'apprentissage de l'Institut rural, et qui a ses machines à coudre, réalisera une forte économie équivalente à un supplément de budget. Avec la même somme, elle jouira donc de plus de ressources pour sa toilette que ses anciennes compagnes de la ville.

Rien ne l'empêchera d'appliquer aussi son atelier à la tenue des domestiques et des ouvrières de la ferme.

Quelle est donc l'humble fille de basse-cour qui n'aime à s'embellir de quelque ajustement? Quelle est celle qui, dans cette pensée, ne fera ses efforts pour se ménager quelques instants de la soirée par un surcroît d'activité dans l'accomplissement de sa tâche journalière? Elle sollicitera la faveur de venir s'asseoir à l'atelier, où, indépendamment de la lumière, du feu, des machines à coudre et des conseils de son habile maîtresse, on lui réservera de petits avantages.

Il y aura profit pour tout le monde. Le travail de la ferme sera poussé avec vivacité et attention, au lieu d'être traîné nonchalamment avec l'esprit endormi. Il sera meilleur. La fille se délassera par le changement de travail et par le contentement de s'assurer des vêtements propres et frais qui ne lui coûteront presque rien. La ménagère acquerra plus d'influence sur son personnel féminin et le

tiendra mieux en respect. — De là aux hommes de la ferme il n'y a qu'un pas. Ils seront plus propres et mieux entretenus, avec moins de déboursés.

Nos lecteurs aperçoivent déjà une autre conséquence.

Ce contact plus maternel de la maîtresse de maison et de ses ouvrières, ce crédit tout spécial et inaccoutumé que lui vaudront ses talents de directrice d'atelier, lui offriront en même temps un puissant moyen d'instruire et de moraliser son monde. Le patois sera banni, le langage s'épurera, la grossièreté et la rudesse des manières disparaîtront peu à peu. La propreté deviendra habituelle, la tenue moins gauche, les allures seront plus franches, le caractère plus confiant. Naturellement, la conversation, conduite d'une manière moins niaise, amènera souvent à proposer une lecture. Arrivée à ce point, une maîtresse de maison régnera sous tous les rapports, car elle pourra meubler la mémoire de connaissances utiles, nourrir l'esprit d'idées plus hautes, pénétrer le cœur de sentiments bienveillants et moraux.

Quelle vive satisfaction pour elle de pouvoir dériver de la sorte les effets du goût pour la toilette, et de tirer un parti aussi salutaire et profitable d'une propension innée et irrésistible!

La toilette sagement réglée, confectionnée par les mains de celles mêmes qui s'en parent, loin d'être à la ferme un signe de légèreté et de dissipation, deviendra, au contraire, un témoignage de conduite, d'assiduité et d'habileté. Aux jours de réunion et de fête, que rend de plus en plus fréquents le développement des voies de communication, les habitants de la ferme se distingueront par la propreté, la fraîcheur, la coupe convenable et la simplicité correcte.

Alors un hommage rendu par le mari à la mise de sa femme sera un éloge fondé sur le mérite personnel, et ne sera plus, comme il l'est aujourd'hui, un simple compliment qui se trompe d'adresse et qui revient à la modiste, à un ruban nouveau, à la plume d'un oiseau étranger!

Vous voyez, Mademoiselle, que les mots de toilette et de ferme ne sont point, pour nous, des mots qui jurent de se trouver ensemble... mais à la condition, cependant, que le travail et l'habileté personnelle présideront à leur alliance. *La suite à une prochaine livraison.*

ORIGINES DE QUELQUES FAMILLES DE LA NOBLESSE BRITANNIQUE.

Le premier des Campden tenait une boutique de mercier dans Cheapside, et l'on prétend qu'il continua toute sa vie à servir les pratiques, même après avoir sauté du comptoir à la Chambre des lords. La maison ducale des Leeds fut fondée par un apprenti horloger, Ned Osborne, qui, ayant sauvé la fille de son maître au moment où elle se noyait, obtint en retour de l'épouser. Berks, le premier des Norreys d'Ockwell, était cuisinier de la reine Élisabeth. La famille de lord Rosebery descend d'un typographe qui, vers 1616, avait obtenu le privilége d'imprimer, en anglais et en latin, pendant vingt et un ans, une brochure intitulée : *God and the King* (Dieu et le Roi). Georges III ne créa qu'un seul duc, et ce fut le fils d'un apothicaire de Londres. (¹)

DEGRÉS DE CHALEUR NÉCESSAIRES A QUELQUES PLANTES.

Le dattier a besoin d'une chaleur totale d'environ 5 100 degrés avant de mûrir ses fruits. Il faut à la vigne 2 900 degrés à partir du 10e degré du thermomètre. Le froment commence sa végétation à 7 degrés au-dessus de zéro et reçoit environ 2 000 degrés jusqu'à l'époque de la moisson, qui varie suivant les climats. L'orge n'a besoin que de 1 000 degrés. Il suffit à certaines plantes, dans la zone glaciale, de 50 degrés pour mûrir leurs fruits en l'espace de quelques jours d'été.

(¹) A. Esquiros.

POÉSIES CHINOISES DU HUITIÈME SIÈCLE,

SOUS LA DYNASTIE DES THANG.

Fin. — Voy p. 119.

THOU-FOU.

Le neuvième jour du neuvième mois en montant aux lieux élevés (¹).

Le vent est vif, les nuages sont hauts, le singe pousse ses cris lamentables;

Aux bords argentés de l'eau transparente, des oiseaux rasent le sable en tournoyant;

De tous côtés, le bruissement des feuilles qui tombent,

Et devant soi les vagues enflées du grand fleuve qui viennent, qui viennent, sans jamais s'épuiser.

Ne voir au loin que l'aspect désolé de l'automne, et se sentir étranger partout où l'on va;

Être usé par les années et les maladies, et monter seul aux lieux élevés.

Les tracas, le chagrin, la souffrance, ont depuis longtemps blanchi ma tête.

La force aujourd'hui m'abandonne; il faut ici que je m'arrête. Et pas même une tasse de vin généreux!

La pluie de printemps.

Oh! la bonne petite pluie qui sait si bien quand on a besoin d'elle!

Qui vient justement au printemps aider la vie nouvelle à se développer!

Elle a choisi la nuit, pour arriver doucement avec un vent propice;

Elle a mouillé toutes choses, très-finement et sans bruit.

Des nuages sombres planaient hier soir au-dessus du sentier qui mène à ma demeure;

Les feux des barques du fleuve se montraient seuls dans l'obscurité comme des points lumineux.

Ce matin, de fraîches couleurs éclatent au loin dans la campagne,

Et je vois, toutes chargées d'une humidité charmante, les belles fleurs dont les jardins impériaux sont brodés.

Avec de jeunes seigneurs et de belles jeunes filles, le poëte va respirer la fraîcheur du soir.

Au coucher du soleil, il fait beau monter en bateau et pousser au large.

Un vent léger s'élève et fait onduler au loin la surface de l'eau.

Bientôt les bambous touffus invitent les promeneurs à s'arrêter sous leur feuillage.

Les nénuphars, en cet endroit tranquille, embaument l'air de leurs fraîches senteurs.

(¹) Le neuvième jour du neuvième mois du calendrier chinois correspond au 1er novembre. C'est un antique usage de monter, ce jour-là, au point le plus élevé du pays où l'on se trouve, pour considérer au loin l'aspect de l'automne dans la campagne.

Cette fête, empreinte d'un caractère de tristesse, contraste avec celle du printemps, qui se célèbre par des processions et des manifestations joyeuses.

Les jeunes seigneurs s'occupent à préparer des boissons glacées (¹),
Tandis que de belles filles lavent les racines savonneuses qu'elles ont devant elles (²).
Pour moi, j'aperçois un nuage sombre qui déjà plane au-dessus de nos têtes.
La pluie va me fournir, sans doute, un sujet pour faire quelques vers.

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS
DES ALIMENTS

Voy. p. 111.

LE VINAIGRE.

Le vin et les liqueurs alcooliques, sous l'influence d'un élément fermentescible et de l'air atmosphérique, se transforment en une substance piquante, acide, qui est le vinaigre, ou *acide acétique*. Le cidre, la bière et toutes les boissons alcooliques sont susceptibles de se transformer en vinaigre, mais le vinaigre du vin est bien supérieur à tous les autres. On le prépare généralement dans l'industrie en faisant égoutter du vin, mêlé d'eau et de levûre de bière, à travers un tonneau contenant des copeaux de hêtre : l'alcool du vin, sous l'influence des ferments, s'oxyde au contact de l'air, et se transforme en vinaigre (fig. 1).

Un vinaigre de bonne qualité doit être blanc-jaunâtre, limpide, très-acide, mais sans âcreté et sans aucune sa-



Fig. 1. — Préparation du vinaigre.

veur empyreumatique; il doit marquer 2°.50 à 2°.75 à l'aréomètre de Beaumé.

Le vinaigre, qui est une denrée importante, est l'objet de nombreuses falsifications; il est souvent additionné d'eau, acidifié par des acides minéraux, tels que les acides chlorhydrique, azotique, sulfurique, ou des acides organiques, acides oxalique et tartrique. Quelques fabricants, pour augmenter sa densité, l'ont mélangé avec du sel marin ou de l'acétate de chaux; d'autres enfin y ont introduit des proportions plus ou moins considérables d'acide pyroligneux, acide acétique impur provenant de la distillation du bois.

(¹) L'usage des glacières et des boissons glacées est très-ancien et très-répandu en Chine.

(²) La racine du nénuphar offre une chair très-blanche, que les Chinois mangent comme un fruit. Ils ont soin seulement d'en extraire de longs filaments qui se retirent très-facilement de cette racine dès qu'on la brise.

Pour s'assurer qu'un vinaigre est étendu d'eau, il est nécessaire de déterminer la quantité réelle d'acide acétique qu'il renferme; on y arrive en prenant le *titre acidimétrique* de ce vinaigre. On dissout 53 grammes de carbonate de soude pur et sec dans deux litres d'eau, et on a

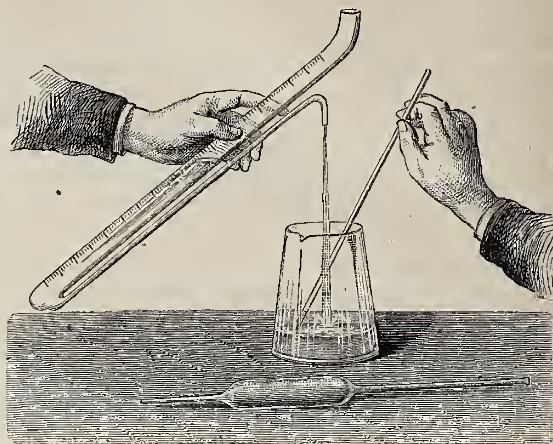


Fig. 2. — Détermination du titre acidimétrique.

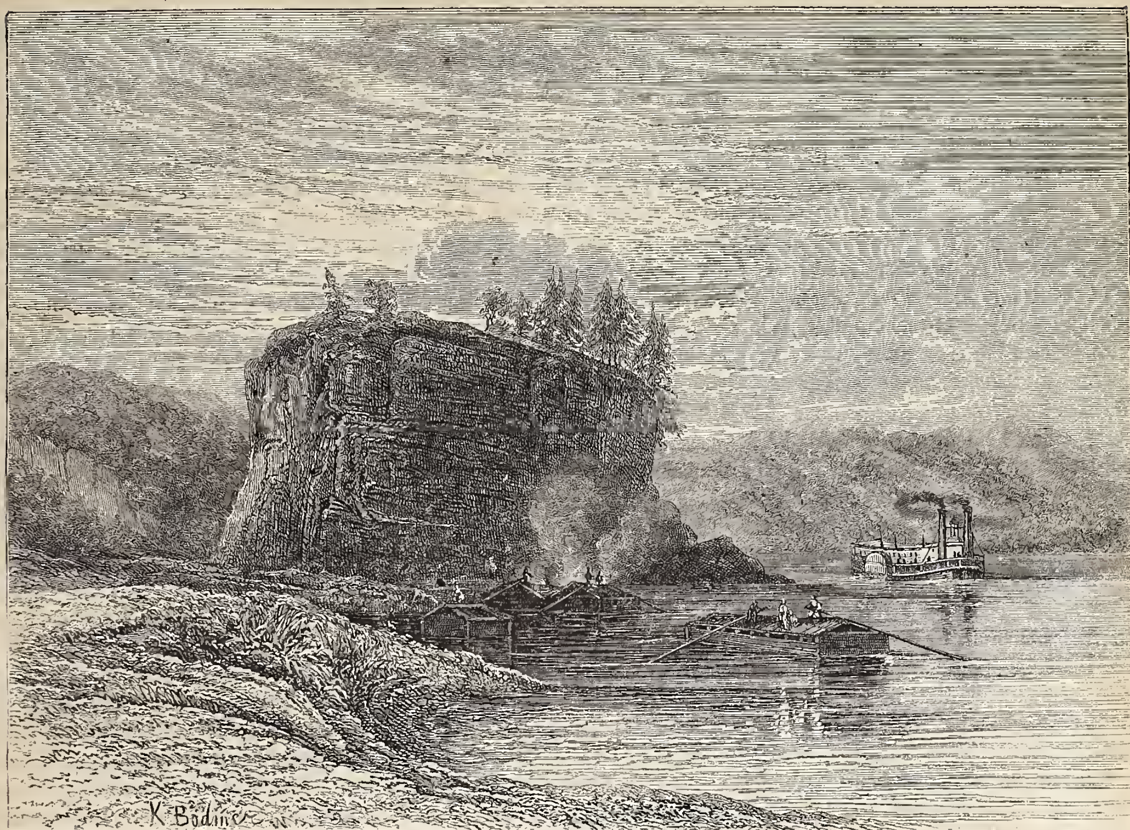
ainsi une liqueur telle que 20 centimètres cubes de cette liqueur satureront 0gr.6 d'acide acétique. Si on pesait 0gr.6 d'acide acétique cristallisable tout à fait pur, et si on y versait quelques gouttes de teinture de tournesol bleu, la teinture deviendrait rouge sous l'influence de l'acide; si on versait dans ce liquide 20 centimètres cubes de la liqueur alcaline de carbonate de soude, l'acide serait neutralisé, et une goutte de celle-ci mise en excès ramènerait au bleu le tournesol rougi. Ce fait posé, si on pèse 10 grammes d'un vinaigre à essayer, additionné de tournesol bleu, et si, au moyen d'une burette graduée, on verse goutte à goutte la liqueur alcaline de carbonate de soude, on verra le tournesol bleuir quand tout l'acide acétique contenu dans le vinaigre sera saturé; et la quantité de liqueur alcaline additionnée sera d'autant plus considérable que la richesse du vinaigre sera plus grande (fig. 2). Si l'on a ajouté vingt divisions de la burette, ou 2 centimètres cubes, on saura que le vinaigre renferme 6 pour 100 d'acide acétique, puisque deux cents divisions ou 20 centimètres cubes saturent 0gr.60 d'acide acétique. Les vinaigres de bonne qualité renferment 6 à 8 pour 100 d'acide acétique.

Cette méthode ne peut être rigoureuse que si le vinaigre n'est pas additionné d'acides minéraux qui agiraient sur la liqueur alcaline. On reconnaît la présence des acides minéraux en faisant bouillir le vinaigre avec quelques centigrammes de fécule de pomme de terre; on laisse refroidir, et on verse dans le liquide quelques gouttes de teinture d'iode : si le vinaigre est pur, il se forme une coloration bleue; s'il renferme des acides minéraux, ceux-ci ont transformé la fécule en dextrine, et la coloration bleue ne se produit pas.

Pour reconnaître l'acide oxalique dans le vinaigre, on y verse de l'ammoniaque jusqu'à neutralisation, et on y ajoute du chlorure de calcium; il se forme un précipité blanc d'oxalate de chaux, si le vinaigre renferme cet acide organique. L'acide tartrique se dévoile par l'évaporation du vinaigre et par l'addition de chlorure de potassium; il forme avec ce dernier sel des cristaux de crème de tartre qui se déposent sur la paroi du vase où l'on opère.

Un vinaigre additionné de sels minéraux laisse un résidu assez considérable par l'évaporation, tandis qu'un vinaigre de bonne qualité ne renferme que des traces de substances minérales.

TOWER-ROCK, SUR LE MISSISSIPI.



Le Grand-Tower ou Tower-Rock, au bord du Mississipi. — Dessin de K. Bodmer.

Le 20 mars 1833, dit le prince Maximilien de Wied-Neuwied [1], nous nous approchâmes du confluent de l'Ohio et du Mississipi, qui est éloigné de 959 milles de Pittsburgh et de 129 milles trois quarts de Saint-Louis. La pointe de terre qui sépare les deux rivières est couverte de bois, comme tout le reste du pays... Nous entrâmes après cela dans le Mississipi, dont nous longeâmes la rive gauche ou orientale.

Le 21 mars, nous atteignîmes le cap Girardeau, ancien établissement français, où il s'est formé depuis un village éparpillé. Après avoir dépassé l'île du Diable, nous aperçûmes dans la rivière un grand bateau à vapeur naufragé. Après les villages de Bainbridge et Harrisburgh, nous arrivâmes à la partie du fleuve que l'on appelle Hanging-Dog-Bend (le Coude du chien pendu). Là, le Mississipi est large et d'un aspect fort majestueux. On remarque aux montagnes calcaires et boisées de nombreuses terrasses et cavernes. Une de ces terrasses, formée par un mur de rocher à pic, porte le nom de Table à thé du Diable; d'autres rochers ressemblent à des tours rondes rangées à côté les unes des autres : tous sont couronnés de bois habités par des vautours. La rive opposée, celle d'Illinois, n'a presque point de ces rochers : aussi est-elle plus cultivée au bord de l'eau que sillonnent des volées de canards. Les parois calcaires grises, jaune-clair, bleu-clair et rouge-jaunâtre, présentent souvent des formes singulières : je citerai entre autres celle que l'on appelle *the Grand-Tower*, ou *Tower-Rock*, qui est une masse isolée, à peu près cylindrique, de 60 à 80 pieds de haut : quand nous la vîmes, elle était admirablement éclairée par les rayons du soleil couchant. En face de ce grand rocher, sur la rive d'Illinois, et sur la pointe d'un promontoire qui s'avance dans le Mississipi, il y en a trois ou quatre autres de la forme la plus extraordinaire, pleins de crevasses et de cavernes, et dont le plus avancé a reçu le nom de Four à cuire du Diable : il est couronné de sapins. Le Grand-Tower est absolument isolé sur la rive gauche; il est couronné de cèdres rouges. Par derrière, il y a encore un grand rocher partagé par des fentes en plusieurs tours perpendiculaires, tandis que le groupe tout entier forme sur la rivière une porte d'un genre fort original. Quelques habitations sont posées dans une situation très-pittoresque.

[1] *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord* (1832, 1833, 1834), avec Atlas par Bodmer.

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS

DE M. JAKOB LIEBSICH

A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — Voy. p. 134.

V

Un matin qu'il venait de recevoir son journal de prédilection, le *Botanophile*, ou *Annales de l'amateur de plantes*, ses regards furent tout d'abord attirés par un passage qu'il lut en un clin d'œil. Il resta immobile, stupéfait; puis il relut les lignes, puis il laissa retomber la main qui tenait le journal, puis il relut une troisième fois, et finalement il demeura tout rêveur. Le docte botaniste Baumgartner, connu de tous ceux qui maniaient la loupe et le microscope, et d'une célébrité européenne à cause des im-

menses travaux qu'il avait commencés sur la famille des *éricinées* ou *bruyères*, s'était enfin décidé à publier le trois cent vingt et unième fascicule de son grand ouvrage. Il croyait pouvoir déclarer au monde savant qu'après deux ans de recherches assidues au sujet de l'*Erica scoparia*, que le vulgaire appelle *bruyère à balais*, il se trouvait sur la voie d'une sous-variété qu'il n'avait pas encore vue, qu'il ne verrait peut-être jamais, et dont pourtant il ne craignait pas d'affirmer l'existence. D'ingénieuses hypothèses qui atteignaient la hauteur des plus saisissantes réalités, et qu'il n'hésitait pas dès maintenant à ériger en principes absolus, lui faisaient un devoir de croire que parallèlement à l'*Erica scoparia* ordinaire, dont les fleurs sont d'un vert jaunâtre, il devait coexister une autre *Erica* dont les fleurs seraient d'un jaune verdâtre. C'était là sa conviction intime et inébranlable et la plus grande affirmation scientifique de toute sa vie. M. Liebsich, lui aussi, entrevoyait dans un vague lointain, depuis de longues années, la nuance jaune-vert comme corollaire de la nuance vert-jaune : seulement, il n'avait jamais osé s'élever à la puissance de formule de l'illustre Baumgartner. Cette déclaration l'accabla au premier moment et l'affligea : il est dur de se voir enlever la priorité d'une idée que l'on caressait si complaisamment et sur laquelle on fondait les plus riantes espérances. Toutefois, comme le mal était fait, il n'y avait désormais qu'à en tirer le meilleur parti possible. M. Liebsich se dit qu'il trouverait la plante en question, que Baumgartner semblait juger introuvable. C'était encore un assez joli titre de gloire que de découvrir réellement ce que Baumgartner n'avait fait, après tout, que soupçonner.

Qui veut la fin veut les moyens, dit la sagesse des nations. M. Liebsich prépara donc avec le plus grand soin le voyage qui devait dans l'avenir placer son nom à côté de celui de son audacieux et heureux rival. Il se renseigna avec le plus profond mystère sur les livres, les journaux, lus par Baumgartner dans ces deux dernières années, sur les pays qu'il avait visités et sur les saisons pendant lesquelles il avait voyagé. Il arriva ainsi à noter tous les incidents de sa vie et à en posséder un journal détaillé qui devait lui servir de programme rigoureux. Il ne se proposait rien moins que de suivre Baumgartner à la trace, de saisir les indices qui l'avaient conduit à une aussi solennelle induction, de voir où il s'était arrêté et de faire le pas définitif.

Quand il sut tout ce qu'il voulait savoir, il arrêta le jour du départ, et prévint Joseph qu'ils allaient s'absenter pour longtemps, sans lui indiquer pourtant où ils iraient. Joseph, au jour fixé, était prêt, ainsi que les sacs de voyage. Il faisait encore nuit lorsqu'il entra dans la chambre de son maître, qui lui avait bien recommandé de l'éveiller de bonne heure, afin de quitter la ville avant que personne fût levé et pût voir de quel côté ils se dirigeaient. Mais ce soin était inutile : M. Liebsich n'avait pas dormi une minute depuis qu'il s'était couché, tant l'espoir et l'inquiétude à la fois l'agitaient et lui tenaient les yeux ouverts. Au moment où Joseph entra, il était dans une bonne veine d'espérance. « Oui! se disait-il en lui-même avec la gravité et les métaphores que comportait la situation, la voûte a été construite par d'autres mains que les miennes, mais la clef n'y est pas, et cette clef, c'est peut-être moi qui la poserai. — Oui, Joseph, s'écria-t-il impétueusement à la vue de son domestique qui s'avançait, une bougie à la main, sur la pointe des pieds, pour le réveiller peu à peu et sans brusquerie, comme il avait l'habitude de le faire les jours d'expédition; oui, mon bon Joseph, rien n'est perdu, puisque la clef n'y est pas; et c'est nous qui la poserons. Aide-moi vite à m'habiller. »

Joseph fit un bond en voyant son maître éveillé comme une souris et en l'entendant parler si énergiquement d'une clef à poser quelque part. Mais comme M. Liebsich se mit ensuite à s'habiller tranquillement et à causer de choses et autres, Joseph, revenu de sa stupeur, répondit comme un écho lointain : « — Oui, Monsieur, nous la poserons! »

VI

Lorsque le jour parut, les deux voyageurs étaient déjà loin. M. Liebsich, en homme prudent, avait pris une traverse, et se proposait de passer par un certain nombre de villes et de villages situés dans une direction opposée à celle qu'il devait effectivement suivre. De cette manière, on ne saurait pas d'abord au juste où il allait, et si on finissait par le découvrir, — car il faut bien avouer que tout se découvre en ce monde, — il aurait l'air d'y aller par hasard, son voyage offrant des caprices et zigzags en désaccord avec l'idée d'un parti pris et d'un plan arrêté. Grave, silencieux, mais la tête haute, le jarret bien tendu, le pas cadencé, l'œil fixé sur quelque chose d'invisible pour le reste des mortels, une belle grande pipe de porcelaine à la bouche, maître Kobus s'avançait fièrement, et de temps en temps un léger sourire venait doucement relever les deux coins de ses lèvres. Joseph suivait, plein de respect et d'étonnement, car son maître restait muet comme un homme qui n'est pas gai, et pourtant sa démarche n'était pas d'un homme triste.

On passa au pied de plusieurs collines où les bruyères faisaient le plus joli tapis rose et blanc qu'on pût imaginer. Joseph, qui connaissait par une longue expérience le goût exclusif de son maître pour les bruyères, s'attendait à le voir tourner à droite ou à gauche et monter la colline pour chercher, cueillir et examiner ses fleurs de prédilection. Il n'en fut rien. M. Liebsich jeta un regard sur les collines, regard à la fois de pitié et de triomphe, et passa outre. Joseph n'y comprenait rien.

Ils marchèrent ainsi pendant bien des jours, et les jours finissaient par faire des semaines. M. Liebsich cueillait par-ci par-là quelques bruyères. Joseph préparait alors la belle loupe que M. Hellsicht, le meilleur opticien de Kleinplatz, avait expressément fabriquée et montée pour maître Kobus; il la sortait de son étui, prenait le morceau de peau fine et souple qui servait à l'essuyer, et attendait que M. Liebsich tendît la main droite en tenant la fleur de la main gauche, comme il avait l'habitude de le faire. Vaine attente, précautions inutiles! M. Liebsich se contentait de ses yeux, et examinait la fleur pendant quelques instants, mais pas avec cette attention qui autrefois le faisait devenir rouge à force de retenir son haleine; puis il la rejetait et continuait son chemin.

Quand ils eurent ainsi traversé bien des pays que Joseph ne connaissait même pas de nom, il lui sembla que son maître changeait d'allures. Il s'installait dans un endroit et y restait souvent plusieurs jours de suite; il partait le matin; on mettait des provisions dans les sacs pour toute la journée, et on ne revenait que le soir, avec des échantillons de bruyères que M. Liebsich passait ordinairement toute la matinée du lendemain à examiner à la loupe et au microscope. Ensuite on recommençait ailleurs la même cérémonie.

A mesure que le temps s'écoulait, M. Liebsich devenait plus silencieux. Un soir pourtant, Joseph, entrant dans sa chambre pour l'aider à se coucher, le trouva occupé à prendre des mesures et à tracer des lignes sur une grande feuille de papier qui ressemblait à une carte géographique. Maître Kobus était comme abîmé dans sa contemplation. Joseph toussa, éternua, remua des chaises, laissa tomber tout de son long la canne de son maître : rien ne lui fit

détourner la tête. Il restait immobile, se parlant tout bas à lui-même, et répétant par intervalles : « C'est bizarre... c'est étrange... c'est inconcevable... » et autres mots que les gens emploient d'ordinaire quand ils sont étonnés. Enfin il se leva, et dit, toujours en s'adressant à lui-même : « Je suis au terme de son exploration; j'ai fouillé tous les coins et recoins qu'il a visités. Où donc se cache-t-elle? J'ai encore à voir cette colline qui est là-bas, de l'autre côté de la maison, et si je ne découvre rien, je ne sais vraiment plus... Mais non, du courage, maître Kobus! J'ai idée que demain vous trouverez la clef de l'énigme, et que désormais vous n'aurez plus rien à envier à personne. »

Après ce discours, M. Liebsich se dirigea machinalement vers son lit, et je crois bien qu'il s'endormit sans s'être aperçu que son domestique l'avait déshabillé. Quant à Joseph, les dernières paroles de son maître lui revenaient sans cesse à l'esprit : c'était la seconde fois qu'il parlait de clef avec un accent aussi pénétré. Le pauvre garçon se demandait en quoi l'idée d'un objet de ce genre pouvait faire tant d'effet à M. Liebsich. Il eut un sommeil fort agité, et toute la nuit il vit en rêve des clefs de toutes les grandeurs qui exécutaient autour de lui les rondes les plus folles et les plus fantastiques.

VII

Le soleil n'est pas encore levé. Dans la vallée remplie des vapeurs du matin, les arbres apparaissent à peine comme des masses de brouillard un peu plus épais que le reste. On se croirait dans la région des nuages, au sommet de quelque haute montagne, si l'on n'entendait pas tous ces bruits qui annoncent l'activité, la présence de l'homme et des animaux, et qui expirent avant d'arriver jusqu'aux cimes désertes et silencieuses, là où tout mouvement s'arrête et où toute vie s'éteint. On ne distingue rien, mais on entend le roulement des charrettes, le claquement des fouets, le tic tac des moulins dont le ruisseau fait tourner les roues. Les oiseaux ont déjà commencé leur concert, et tous ces bruits, tous ces chants qui vont et viennent de çà, de là, emportés, apportés par la brise capricieuse, ont un charme indéfinissable. M. Liebsich gravit la colline avec Joseph, le sac au dos et le bâton à la main. Il n'entend rien, et Joseph ne peut pas en entendre beaucoup plus, parce qu'il a les oreilles encore trop émues des paroles que son maître a laissé échapper hier au soir.

Mais voilà que le ciel s'éclaire. La brume se fond peu à peu, et le bleu apparaît, gai, triomphant, immense. Le soleil qui surgit tout au bout de la vallée achève de chasser les vapeurs, et les grandes traînées de sa lumière blonde parcourent les prairies qui semblent frissonner, et répandent des teintes enflammées sur la verdure des arbres dont le côté opposé se noie dans des ombres violettes. Tout se dégage, tout prend une forme, tout se colore. Sur la colline, les roches grises effleurées par le soleil levant deviennent roses; le sentier étroit et sombre du petit bois est rayé d'or quand son feuillage se balance et s'écarte. Les gouttes de rosée arrêtent la lumière au passage et semblent du cristal ou du diamant. Les fleurettes relèvent lentement leur petite tête alourdie par l'humidité de la nuit qui s'évapore. Les mousses, sur les grosses racines, au pied des arbres, sont plus fraîches et plus éclatantes qu'un riche tapis de soie. Dieu prépare une belle fête pour les yeux qui sauront la voir. Mais M. Liebsich a bien d'autres pensées en tête. Même les jolies bruyères blanches, roses ou purpurines qui sont à ses pieds, il ne les regarde pas, il ne les voit pas; il n'en cherche qu'une, il n'en voit qu'une, celle qui n'y est pas.

La suite à une prochaine livraison.

STYLE ORIENTAL.

ÉPITAPHES EN VERS.

La saison du printemps est venue, je me meurs de chagrin. J'ai le cœur brûlant et mes yeux sont humides. Toutes les fleurs percent la terre et soulèvent leurs têtes. Il n'y a que ma tête qui reste enfouie dans la poussière.

—

Enfouie sous la boue, le cœur oppressé, comment t'y trouves-tu, ô la plus jeune de nos belles fleurs? La chaîne de notre cercle d'amis s'est brisée. Depuis que tu nous manques, nous sommes noyés dans le sang; et toi, comment te trouves-tu sans nous? Ici-bas, nous sommes unis et nous nous aimons bien l'un et l'autre; toi, comment es-tu sans nous?

—

Afin d'être gratifié d'une prière, je me réduis en poussière du chemin que tu foules, ô passant; aie pitié de moi et ne t'éloigne pas d'ici avant de réciter la première sourate du Coran!

—

Hélas! je n'ai plus d'âme dans le corps. Ce rossignol ivre d'amour n'habite plus ma pelouse. O amis! ô frères! ne m'oubliez pas dans vos souvenirs! Je suis parti pour un voyage d'où il ne m'est pas permis de revenir.

—

La liste de mes péchés ayant été déployée et fermée, il se trouva que j'en avais commis plus qu'aucun autre homme. On me porta, on me pesa dans la balance de l'intelligence (de mes bonnes œuvres), et on me pardonna en considération de mon amour pour Mohammed.

—

O mort! tu as ruiné des milliers de maisons! Tu ne fais que détruire tout ce qui vit dans le royaume de l'existence. Une perle de grand prix apparaît-elle au monde, tu l'emportes aussitôt et tu l'enfouis sous la poussière.

—

Puisque ma tombe est jetée sur ce carrefour, quand tu y passes, récite le premier chapitre du Coran! Tout homme doit passer par ce chemin (de la mort). O seigneur passant! réjouis mon esprit d'une prière pour mon salut!

—

Frère, le monde ne restera à personne Attache uniquement ton cœur au Créateur du monde; cela suffit. Ne t'adosse point contre les biens terrestres, car ce perfide appui s'écroule, et il a déjà tué beaucoup d'hommes comme toi, après les avoir abrités et protégés.

FRIQUET RETROUVÉ.

Il date de loin, en France, l'engouement d'un grand nombre de femmes et de certains efféminés pour les espèces naines de la race canine. Que l'on remonte seulement jusqu'à Henri III, on trouve la preuve que son règne était déjà celui des épagneuls et des bichons. Nous avons, sur ce point de notre histoire, le témoignage sérieux de Sully. Il raconte ainsi en quel attirail le dernier des Valois se montrait aux gens qu'il admettait à l'honneur d'une audience royale :

« Je trouvai un jour ce prince dans son cabinet. Il avoit l'épée au côté, une cape sur les épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petits chiens pendu à son cou par un large ruban, et il se tenoit si immobile, qu'en nous parlant il ne remua ni tête, ni pied, ni main. »

Au siècle dernier, un observateur des mœurs, irrité du tribut d'adoration que tant de riches bourgeoises et de

grandes dames payaient follement aux petits chiens, écrivait, il y a de cela près de cent ans, à propos de ces hôtes favoris du boudoir et du salon : « La folie des femmes est poussée au dernier point sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes des roquets, et ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte de son petit chien, une femme pourra dissimuler sa rancune, mais elle ne vous le pardonnera jamais. Les mets les plus exquis leur sont prodigués; on les régale de poulets gras, et l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans un grenier. » ([1])

Il est supposable qu'alors, comme aujourd'hui, il y avait des tailleurs pour chiens, faisant habit sur mesure, témoin le vieux dicton : « Il ressemble à un chien habillé. » En tant que raillerie, ceci, croyons-nous, ne devait s'entendre que des chiens saltimbanques qu'on pare de friperie, et non des petits chiens du grand monde, lesquels, vraisemblablement, étaient vêtus de neuf suivant la mode nouvelle.

On peut supposer encore qu'à cette époque la vente des roquets allait assez bien pour que ceux qui en faisaient commerce ne fussent pas tous réduits à exposer leur marchandise aux injures du temps, sur le pavé de Paris, puisque, de nos jours, il est tels de leurs confrères qui, malgré le renchérissement des loyers, tiennent boutique ouverte.



Le Marchand de chiens et de chats (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

De graves moralistes ont cru devoir élever leur style au ton de l'indignation, à propos de ce ridicule, selon nous assez innocent. Soyons plus ménagers de nos jugements sévères; ne censurons que les folies vraiment condamnables qui poussent l'homme à faire tant de mal à lui-même et aux autres, et laissons se continuer celle qui fait au moins du bien aux petits chiens! Ceux-ci, d'ailleurs, ont parfois rendu d'importants services. On sait la vieille histoire du roquet qui, par ses mouvements réitérés d'inquiétude, fit comprendre à sa maîtresse, rentrant le soir chez elle, qu'un malfaiteur était caché sous son lit.

Mais c'est une autre anecdote, moins effrayante, que je veux dire.

Vers 1780, on voyait sur le quai de l'École un jeune garçon vêtu d'une casaque à grandes poches. Debout, adossé au parapet, il invitait par ces paroles les passants à s'arrêter devant lui : « Voyez, messieurs, mesdames; achetez mes petits chiens, mon bel *angola!* »

Le marchand, chargé de sa marchandise, figurait une ménagerie ambulante : son superbe chat, assis sur un de ses bras, se prélassait ou bien méditait une vengeance contre un audacieux carlin qui, retenu à distance sous l'autre bras du maître, faisait à chaque instant un nouvel effort pour sauter sur l'angora qu'il ne cessait de provoquer de loin. Pour complément de l'étalage, un épagneul à droite, un doguin à gauche, logés dans les poches de la casaque, se tenaient à l'ouverture, les pattes de devant et la tête dehors, comme de bons bourgeois à leur balcon.

Beaucoup s'arrêtaient devant cet assortiment de roquets; mais tous les curieux n'étaient pas des chalands. Parmi les amateurs qui ne regardaient pas pour acheter,

([1]) Mercier, *Tableau de Paris*, t. III, p. 129.

le marchand de petits chiens avait pour habitué un certain marchand de balais. Celui-ci ne manquait pas de venir tous les jours, pendant une demi-heure, faire face à la ménagerie. Ce spectacle, à vrai dire, ne l'intéressait guère; mais c'était le seul qu'il pût payer à une pauvre fillette de sept ans, mélancolique et malade, que chaque jour il promenait solidement assise au milieu du faisceau de balais qui pesait sur son dos.

Quand le bonhomme passa pour la première fois devant le marchand de petits chiens, l'enfant malade avait, depuis quelque temps, désappris tout à fait à sourire. Un grand chagrin était venu aggraver le triste état de la petite créature déjà si débile; la pauvrette avait perdu son ami Friquet, un carlin qui avait, lui seul, le privilége de l'exciter à jouer et de la faire rire. Friquet lui manquant, adieu le rire et les jeux.

Le carlin était mort; mais comme l'enfant ne l'avait pas vu mourir, son père, ne sachant comment la consoler autrement, — la petite malade n'avait plus sa mère, — s'avisa de lui dire :



Le Marchand de balais (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

— Il s'est sauvé d'ici; mais en courant dans Paris, je le retrouverai.

L'enfant, qui avait besoin de cette espérance, répondit aussitôt :

— Emmène-moi avec toi; si Friquet me voit, bien sûr il nous suivra.

— T'emmener! repartit le père; tu ne sais pas quelle tournée je suis obligé de faire tous les jours pour passer chez mes pratiques. Est-ce que tu pourrais marcher comme je marche?

— Non, répondit l'enfant; mais tu peux me porter.

— Au fait, ça ne me pèsera guère plus qu'un balai, dit le marchand, regardant sa fille avec compassion.

Le lendemain, assise comme nous l'avons dit, elle traversait les rues et longeait les quais, cherchant des yeux Friquet et l'appelant du plus fort de sa petite voix, tandis que son père, la charge sur le dos et les bras encombrés de sa marchandise, allait criant. « Balais! balais! Achetez mes bons balais! »

Il suivait le quai de l'École, quand il entendit derrière lui ce que depuis longtemps, chez lui, il n'entendait plus : un cri de joie de sa fille. L'enfant venait d'apercevoir le marchand de petits chiens, et, dans le carlin qui agaçait l'angora, elle avait cru reconnaître Friquet.

Le père dut s'arrêter et mettre la petite malade à terre, pour qu'elle pût s'approcher assez près du carlin, qui, espérait-elle, allait la reconnaître à ses caresses, puisqu'il ne reconnaissait pas sa voix. L'animal se prêta d'assez mauvaise grâce aux flatteries de la petite, ce qui n'empêcha pas celle-ci de persévérer dans son erreur. N'osant pas la désabuser, le père lui dit pour expliquer l'apparente ingratitude du carlin :

— Ces petits animaux-là, ça manque facilement de mémoire; il s'est déshabitué de toi, depuis qu'il a changé de nom; car, je viens de le savoir, ce n'est plus Friquet qu'on l'appelle. Il faut lui donner le temps de se refaire à nous, nous reviendrons le voir demain.

Il ne fallut pas moins que cette promesse pour que l'amie de Friquet consentît à partir sans le carlin dont la ressemblance lui faisait illusion.

L'homme aux balais n'avait pas été sans demander au marchand de petits chiens :

— Si on vous parlait pour acheter, à combien au juste me céderiez-vous cette petite bête-là?

— J'en ai refusé un louis, répondit le marchand.

La pensée de surenchérir ne vint pas au père de la petite malade, le pauvre homme en eût été bien empêché. C'est alors que, reprenant son fardeau, il dit à sa fille : « Nous reviendrons demain. »

La visite quotidienne au quai de l'École continuait, et le pseudo-Friquet commençait à se familiariser si bien avec la petite malade, que celle-ci put un jour se dire : « Il m'a reconnue! » Sa joie en fut si grande que, le soir de ce beau jour, elle retrouva, pour causer avec son père, son babil d'enfant en bonne santé. Ses yeux avaient des étincelles, son teint se ravivait. Elle eut un bon sommeil; au réveil, ses joues étaient couleur de rose.

Le père, qui aurait dû être ravi de ce mieux inespéré, était cependant soucieux, et il hésitait à se mettre en route pour faire sa tournée de tous les jours. Son hésitation tenait au parti qu'il avait dû prendre de ne plus passer avec sa fille devant le marchand de petits chiens. Celui-ci, au moment où la veille le père et l'enfant allaient le quitter, après leur station accoutumée, avait dit à l'oreille du marchand de balais :

— Ne comptez pas sur mon carlin pour amuser demain votre petite; il est vendu à une grande dame.

Malgré les prétextes que le pauvre père fit valoir pour laisser sa fille à la maison, il lui fallut cependant l'asseoir encore une fois sur son siége ordinaire et partir avec elle. Malgré les détours qu'il prit pour éviter de passer sur le quai de l'École, les réclamations réitérées de la fillette, pressée de revoir Friquet, l'obligèrent à tourner du côté où il ne voulait plus aller. Le marchand de petits chiens était à sa place, et le carlin occupait son poste à côté de l'angora.

— Je vous attendais, dit-il au marchand de balais.

— Vous n'avez donc pas fait affaire avec la grande dame?

— Si fait; mais pas l'affaire en question. La pensée du chagrin qu'aurait votre fille en ne voyant plus son ami me chagrinait tant moi-même, que j'ai cherché le moyen de faire du commerce et de vous faire plaisir. Je me suis présenté chez ma pratique avec mon épagneul et mon carlin. Alors j'ai dit à la dame tant de mal de l'un qu'elle a fini par se décider pour l'autre. Au prix qu'elle m'a payé l'épagneul, je pouvais lui donner le carlin par-dessus le marché; mais j'aime encore mieux que ce soit vous qui profitiez de la bonne aubaine.

Et, disant cela, le brave garçon mit le carlin sous le bras de la petite fille, qui, triomphante, dit à son père :

— Je savais que je le ramènerais à la maison.

Il est presque indispensable de dire qu'on ne vit jamais de meilleurs amis que le marchand de balais et le marchand de petits chiens. A dix ans de là, la petite malade étant devenue une belle jeune personne, les deux amis, réunis en famille, se disaient en trinquant à table : « — A votre santé, mon père. — A la tienne, mon gendre. »

LE ROLAND FURIEUX.

Fin. — Voy. p. 115.

Voici la liste des épisodes et des passages les plus célèbres de l'*Orlando furioso*, avec indication des sources où l'Arioste a pu puiser, dans l'antiquité et dans le moyen âge. Dès le premier chant, nous retrouvons Catulle dans des stances charmantes traduites ainsi par M. Desserteaux :

> La vierge humble et modeste est semblable à la rose
> Qui, dans un beau jardin, sur sa tige repose :
> Là, seule, elle ne craint, fière de ce repos,
> Ni la main des pasteurs, ni la dent des troupeaux...
> Mais sitôt qu'elle quitte, heure à jamais fatale,
> Le bosquet maternel et la tige natale,
> Adieu, tout est perdu, sourire gracieux,
> Éclat, beauté, faveur des hommes et des cieux...

Au chant XIX, la comparaison de l'ourse est tirée de Stace, *Thébaïde*, X; il s'agit de Médor défendant le corps de Cloridan :

> Telle une ourse, surprise au fond de sa tanière,
> Et qu'un ardent chasseur a faite prisonnière,
> Se tient sur ses petits qu'elle couvre à moitié,
> Et frémit de colère autant que de pitié :
> Si l'instinct, allongeant ses griffes acérées,
> Tend ses lèvres, de rage et de sang altérées,
> L'amour l'emporte, et l'ourse, à travers sa fureur,
> Regarde ses enfants hérissés de terreur.

Partout on retrouve en Arioste un imitateur original des anciens. Son Olympie délaissée est l'Ariane d'Ovide et de Catulle (X). Angélique et Roger rappellent Andromède et Persée; mais combien Ovide, malgré son ingéniosité brillante et facile, malgré la beauté merveilleuse de la fable grecque, reste loin d'Arioste pour la grâce et l'imagination! Quel parti le Ferrarais sait tirer de l'hippogriffe, et du miroir magique, et du caractère des deux personnages! Le lecteur ne peut se détacher de ce tableau si coloré, que le poëte a su, au chant suivant, recommencer et embellir. Plus loin, nous apercevons sur la tête du monstrueux Orrile ce même cheveu que Cométho et Scylla ont coupé sur la tête de Ptérélas et de Nisus (XXV). L'ogre du chant XVII n'est autre que le Polyphème d'Homère et de Virgile, le géant anthropophage de Sindbad le marin. Cloridan et Médor (XVIII et XIX) renouvellent le dévouement fameux de Nisus et d'Euryale; mais ce n'est point une copie : c'est une admirable variation, aussi riche, aussi chaude que le morceau de Virgile; il n'y manque que le fameux *Me, me, adsum!* (Moi! c'est moi! me voici!)

Isabelle pleure sur Zerbin, comme la Thisbé d'Ovide sur les dépouilles de Pyrame; tout ce qui se rapporte à cette princesse si infortunée et si grande dans son malheur intéresse vivement : on en veut au poëte de ne pas l'avoir épargnée, de l'avoir prédestinée à des espoirs déçus et à une mort cruelle (voyez XII, XXIII, XXIV, XXIX).

On peut comparer sans crainte l'aventure d'Astolphe et des Harpies aux vers de Virgile (l. III), d'Apollonius (l. II), de Valerius Flaccus (l. IV) et même du Dante (*Inferno*, XIII). Nous avons traduit précédemment la belle application de la légende antique aux malheurs de l'Italie. L'histoire de Richardet et de Fleur-d'Épine (XXV) est aussi un emprunt fait à Ovide (*Iphis et Ianthe*, Métamorphoses, IX; *Cœneus et Cœnis*, XII) : on l'a rapprochée encore du roman indien ou grec de Syntipas.

Les chansons de geste et les poëmes, italiens ou français, ont été mis largement à contribution par l'Arioste. Nous avons vu qu'il avait reçu de Bojardo, qui lui-même les empruntait à d'autres, ses principaux personnages, Roland, Renaud, Angélique, Bradamante, Roger. C'est dans la *Regina ancroja* (quatorzième siècle) qu'il a trouvé Guidon le Sauvage; l'hippogriffe, transformé en cheval

de bois par Cervantes, existait dans le roman de *Cléomadès*. L'aventure de Bradamante jetée dans une grotte par Pinabel est imitée de *Gyron le Courtois* (Alamanni, *Gyrone il Cortese*, dédié à Henri II, en 1548). Les rôles sont seulement intervertis : dans le roman, c'est une demoiselle qui joue ce tour à Bréhus Sans-Pitié. Le *Lancelot du Lac*, si raillé par Cervantes, mais estimé de Pétrarque et du Dante (*Inferno*, V), a fourni l'histoire charmante d'Ariodant et Ginevra (V-VII), le palais de Marganor (XXXVII), mille traits épars. Le château où Bradamante (XXXII) se procure un gîte appartenait à *Tristan, fils au roi Méliadus*. *Tristan de Léonois* et *Amadis de Gaule* ont défendu un pont, comme Rodomont (XXXI). Mandricard, choisi par Doralice (XXVII), rappelle le gracieux fabliau du *Chevalier à l'espée;* le cor enchanté est un souvenir de *Huon de Bourdeaulx;* Marphise, forçant Pinabel et Zerbin d'accompagner Gabrine, peut être rapprochée du *Primaléon de Grèce* et du fabliau de la *Vieille Truande*. La tête et les membres du géant Orrile, qui se réunissent quand on les a tranchés (XV, histoire commencée par Bojardo), viennent en droite ligne de *Perceval le Gallois* et du fabliau *la Mule sans frein*. L'assaut de Paris (XVI) est une imitation du poëme d'Abbon. La coupe enchantée a été connue de *Perceval le Gallois, Perceforest, Tristan de Léonois, Huon de Bourdeaulx;* on la retrouve dans le fabliau du *Court Mantel*.

Politien est le premier en Italie qui ait décrit des jardins merveilleux, dans ses *Stanze per la giostra del magnifico gran duca Pietro de' Medici*. Bello, dans son *Mambriano*, a placé les jardins de Carandine; ceux de Falérine et de Morgane tiennent leur place dans l'*Orlando innamorato*, enfin l'Arioste et son royaume d'Alcine ont servi de modèle au Tasse pour les jardins d'Armide.

La folie de Roland et sa guérison ne sont point sans analogie avec *Tristan et Yseult, Lancelot* et *Gyron le Courtois*. Le chant funèbre de Tristan, bien que remarquable, ne peut soutenir la comparaison avec le monologue de Roland :

> Ce ne sont plus des pleurs, la source en est tarie!
> Que verse maintenant ma paupière flétrie.....
> Ce qui coule à présent de mes yeux, c'est ma vie.....
> Ce n'est pas moi qui suis dans ce lieu solitaire :
> Le vrai Roland est mort, il est déjà sous terre;
> Par son ingratitude et sa déloyauté,
> Angélique tua cet amant détesté.
> Non, non, je ne suis plus que son ombre irritée,
> Dans cet enfer du monde errante et tourmentée,
> Exemple solennel pour tout infortuné,
> Par sa foi dans l'amour à sa perte entraîné.
>
> (Desserteaux, ch. XVI.)

L'Orient biblique ou profane et le christianisme peuvent revendiquer à leur tour nombre de passages et d'idées. Ainsi, Astolphe rencontre dans le Paradis terrestre (XXXIV) saint Jean, Énoch, Élie, toujours vivants; il voyage sur le char d'Élie. Sa brillante excursion dans la lune, miniature adorable de la *Divine Comédie*, est imitée de la Somme théologique d'Albert le Grand, partie II, traité 13, question 79. Isabelle, cette sœur de Thisbé, est aussi parente, par sa mort, de Brasille (Fr. Barbaro, *De re uxoria*, l. II) et de sainte Euphrasie, décapitée à Nicomédie sous Dioclétien (*Acta sanctorum*, t. II).

Ces rapprochements ont été bien sommaires; mais l'*Orlando* a quarante-six chants et trente-huit mille vers. On nous pardonnera notre briéveté forcée et notre silence sur beaucoup de passages : les nouvelles de *Lydia* et de *Lucina* (XXXIV, XVII); la belle fin du chapitre XXII, où Roger, après un combat contre Sansonnet, Guidon, Aquilant et Griffon, jette dans un puits son bouclier enchanté; la Discorde au camp d'Agramant (XXVII); une belle analyse des passions (XXXII); l'excellent discours de Sobrin (XXXVIII); le palais du Silence; l'éloge de Charles-Quint (XV) et du marquis du Guast (XXXIII); les batailles qui ont ensanglanté l'Italie (*ibid.*); la curieuse description de l'Hérésie (XXVI), qui valut à l'Arioste une bulle approbative de Léon X; enfin une foule de digressions, de comparaisons, de combats et de descriptions, qui font du Roland furieux le plus riche répertoire de la poésie.

La Divine Comédie est l'épopée idéale de l'autre monde, tel que l'a conçu le moyen âge.

Le Roland est l'épopée, souvent beaucoup trop peu morale, de la vie chevaleresque et de l'histoire légendaire, l'Iliade et l'Odyssée des races latines.

AVENIR DE LA TERRE.

Voici les belles paroles qui terminent le grand ouvrage de M. Élisée Reclus sur la terre (¹) :

« La science, qui transforme peu à peu la planète en un immense organisme travaillant sans relâche pour le compte de l'humanité par ses vents, ses courants, sa vapeur d'eau, son fluide électrique, nous indique aussi les moyens d'embellir la surface terrestre, d'en faire le jardin rêvé par les poëtes de tous les âges.

» Toutefois, si la science nous montre dans l'avenir l'image du globe transfiguré, ce n'est point elle seule qui pourra terminer la grande œuvre : aux progrès en connaissance doivent correspondre les progrès moraux.

» Tant que les hommes seront en lutte pour déplacer les bornes patrimoniales et les frontières fictives de peuple à peuple, tant que le sol nourricier sera rougi du sang de malheureux affolés qui combattent soit pour un lambeau de territoire, soit pour une question d'honneur prétendu, soit par rage pure, comme les barbares des anciens jours, la terre ne sera point ce paradis que le regard du chercheur aperçoit déjà par delà les temps. Les traits de la planète n'auront point leur complète harmonie tant que les hommes ne seront pas unis en un concert de justice et de paix. Pour devenir vraiment belle, la « mère bienfaisante » attend que ses fils se soient embrassés en frères et qu'ils aient enfin conclu la grande fédération des peuples libres. »

A LA RESCOUSSE !

Et contre qui ce cri de guerre? — Contre un animal plus ravageur que les lions, les tigres et les loups! contre un animal qui a détruit en France, dans certaines années, pour un milliard de produits végétaux! contre... le hanneton et contre sa progéniture, le ver blanc, plus vorace encore et plus difficile à atteindre que ses parents ailés.

Ce qu'il y a de cruel, c'est que les progrès en agriculture favorisent la multiplication de ces dévorants. Le sol de la France, en effet, s'ameublit de plus en plus par une meilleure culture; les vers blancs y trouvent toutes leurs aises pour circuler, descendre, monter, en raison de leur appétit et de la température qui varie aux différentes heures de la journée. Il n'en était pas de même lorsque les terrains en friche abondaient : aussi les ravages des hannetons étaient-ils beaucoup moins considérables.

On se trouve donc en présence d'une calamité que protégent et qu'entretiennent les travaux croissants d'une agriculture de plus en plus intensive.

Il faut lutter! Donnons des primes aux femmes et aux enfants qui recueilleront les hannetons en secouant les arbustes et les branches d'arbres dès l'aube du jour, pour

(¹) 1er volume, *les Continents;* 2e volume, *l'Océan, l'Atmosphère, la Vie.*

faire tomber l'animal endormi ou engourdi; donnons-leur-en de nouveau pour suivre la charrue et ramasser les vers blancs; calculons les profondeurs de nos labours en raison de la température pour atteindre les couches de larves, qui descendent d'autant plus que le froid est plus vif.

Mais ce sont des frais! — Sans doute! — Préféreriez-vous perdre la récolte entière? — D'ailleurs, sachez et propagez partout que le hanneton et sa larve sont des engrais précieux. D'après de récentes analyses, les hannetons vaudraient, quant à leur teneur en azote, quatre fois plus que le fumier ordinaire à poids égal, et les vers blancs le vaudraient plus de deux fois. On a trouvé jusqu'à deux cent mille larves dans un hectare : quelle armée de ravageurs! mais aussi que d'azote à mettre sous les futures récoltes qu'ils auraient dévorées! Le département de la Seine-Inférieure a détruit, avec 80 000 francs de primes, environ douze cent millions de hannetons, équivalant à peu près au poids de douze cent mille kilogrammes. Cette chasse a produit une quantité d'azote égale à celle de près de cinq mille tonnes de fumier, dont la valeur comme engrais équivaut à la moitié de la prime.

Faire tourner en dons bienfaisants les maux qui affligent l'espèce humaine, c'est le plus bel apanage de la science.

DÉVOUEMENT ET INGRATITUDE.

Il était pauvre, et sa pauvre famille, quoique de noble race, menait comme une vie de paysan.

Orphelin à dix ans, un pauvre curé de village le recueille.

Lire et écrire, un peu de mathématique et d'arpentage, c'était tout ce que savait le curé; il l'enseigna à l'enfant, et l'enfant lui soignait, en retour, son cheval et son jardin, aidant même parfois à la cuisine.

Approchant l'âge de dix-huit ans, un feu sacré éclate dans le sein du jeune homme : il part, traverse la France à pied, et s'enrôle sous les ordres d'un capitaine illustre.

« Trapu, l'extérieur rustre et grossier, pour ne pas dire brutal et féroce, il avait fort l'air de guerre », dit un de ses contemporains. Avec cet air et sa naissance, il est admis comme *cadet* et se distingue. Courageux jusqu'à la témérité, mais tenace à l'étude, soldat de coups hardis, mais arpenteur ingénieux, il est appliqué aux travaux d'attaque et de défense. Il pioche, il dessine, il bataille, il s'instruit, il médite, il imagine : son destin se prépare.

Deux ans ne sont pas écoulés qu'une action d'éclat le signale à l'armée et à la France : il vient de passer à la nage une rivière sous le feu de l'ennemi, au moment de l'assaut.

Laissons-le suivre sa voie et tournons les feuillets de l'histoire. Un demi-siècle après, nous le retrouvons maréchal de France! C'est le beau couronnement d'une vie de périls et de labeurs; mais dans la poitrine de cet homme de guerre battait le cœur du citoyen non moins vivement que celui du héros.

Nous sommes au commencement de 1707 : un livre paraît, livre de peu de pages, mais rempli de principes aussi neufs que féconds. Le vieux maréchal s'était rappelé sa jeunesse et les misères des champs. En traversant la France dans tous les sens, il avait étudié les ressources de chaque province, le montant des impôts et les modes de perception. Partout il avait reconnu que le paysan payait beaucoup et que le roi recevait peu. C'est pourquoi son livre, fruit de longues méditations et de patientes recherches, offrait un projet pratique et tout nouveau qui eût accru le revenu royal et réduit en même temps les charges du contribuable.

Hélas! que de fois la réforme a tué le réformateur! Ainsi fut-il du livre et du maréchal.

Deux arrêts du conseil privé, datés du 14 février et du 19 mars, condamnent le chef-d'œuvre à être saisi, confisqué, mis au pilon. On a même dit qu'il fut brûlé par la main du bourreau.

Peu de jours après, le 30 mars, mourait le maréchal, « consumé d'une affliction que rien ne put adoucir, et à laquelle le roi fut insensible jusqu'à ne pas faire semblant qu'il eût perdu un serviteur si utile et si illustre. »

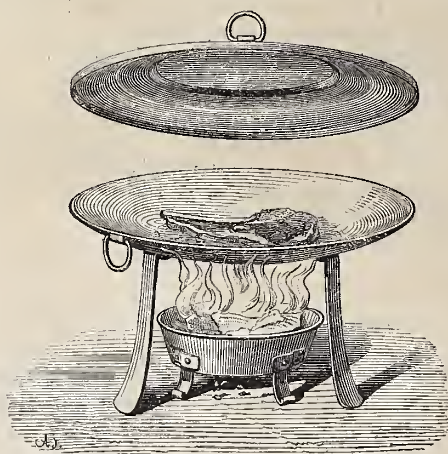
Ces paroles sont du duc de Saint-Simon; — le roi était Louis XIV. — Le livre avait pour titre : *la Dixme royale;* — l'auteur se nommait Sébastien le Prestre de Vauban [1].

Vauban avait construit trente-trois places fortes, conduit cinquante-trois siéges, bataillé de sa personne dans cent quarante affaires très-chaudes.

« Il était, dit encore Saint-Simon, le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle, le plus simple, le plus vrai et le plus modeste; doux, compatissant, obligeant; avare ménager de la vie des soldats. » Mais sa réforme, dont les personnes les plus capables admirèrent la profondeur, la justice, l'exactitude et la clarté, avait un grand défaut : elle ruinait une armée de financiers de toute espèce et la toute-puissance du contrôleur général. « Aussi le roi, prévenu, ne vit plus en l'homme qui avait tant contribué à sa gloire qu'un insensé pour l'amour du bien public. »

APPAREIL DOMESTIQUE
POUR CUIRE DE LA VIANDE SANS CHARBON.

La figure ci-dessous représente un petit appareil très-ingénieux, qui permet de cuire de la viande en cinq minutes. Il se compose de deux plateaux en fer-blanc qui forment boîte, comme le feraient deux assiettes creuses retournées, et dans lesquels on emprisonne la côtelette ou le bifteck que l'on veut faire cuire. Le plateau inférieur est soutenu par trois pieds en métal entre lesquels se



La cuisine au papier.

trouve une petite grille circulaire qui sert de fourneau; on y brûle, pendant quatre ou cinq minutes, des morceaux de papier, et la viande enfermée dans la boîte supérieure se cuit très-facilement. On peut remplacer avantageusement le papier par du coton imbibé d'esprit-de-vin. Cet appareil est très-avantageux dans un grand nombre de cas, et les garçons, qui n'ont souvent ni cuisine, ni ménagère, pourront en faire leur profit.

[1] Voy. le portrait et la vie de Vauban, t. XXXIII, 1865, p. 1.

LE TISSERIN DU BENGALE.



Tisserins du Bengale et leurs nids. — Dessin de Freeman.

Voici encore un architecte célèbre et bien digne de sa réputation.

La première fois que vous voyez un nid de tisserin du Bengale (*Loxia Bengalensis*), vous avez peine à croire que ce soit là l'ouvrage d'un oiseau. On dirait un objet de vannerie habilement fabriqué par des sauvages et dont on cherche à deviner l'emploi. C'est une sorte de tube, long d'un mètre au moins, effilé et fermé par le haut, ouvert par son extrémité inférieure, alternativement renflé et rétréci. Cette espèce de sac ou de bourse, à plusieurs compartiments, est tressée avec une herbe sèche, contournée, croisée et recroisée en tous sens, formant ainsi un épais tissu à mailles serrées. Les parties renflées, au nombre de deux ou trois (quelquefois de quatre ou cinq, dit-on), sont les chambres occupées par l'oiseau ; les parties étranglées sont les corridors qui les font communiquer entre elles.

Ce nid est suspendu aux branches des arbres les plus élevés (du palmier, du figuier indien), surtout à celles qui pendent au-dessus d'une rivière ou d'un torrent. Il flotte ainsi en l'air comme une liane, et sa situation, son ouverture tournée en bas, le rendent inaccessible aux serpents et aux oiseaux de proie. Si l'architecture se propose non-seulement l'élégance, mais encore l'appropriation du logis aux besoins et aux convenances des habitants, nous sommes ici devant un vrai chef-d'œuvre.

On dit que ces chambres séparées sont autant de nids

successivement construits par l'oiseau, l'un au bout de l'autre (un chaque année). Il se peut qu'il en soit ainsi; toutefois il nous paraît surprenant que les points de suture soient si complétement invisibles, et qu'il n'y ait absolument aucune différence dans la texture ni dans la couleur des matériaux. S'il est vrai que l'ouvrage ne soit pas fait tout d'une pièce, comme l'apparence donnerait lieu de le croire, c'est une preuve nouvelle de l'habileté de l'artiste.

Une autre particularité bien curieuse de ces nids, c'est qu'on y trouve, dit-on, des vers luisants collés dans l'intérieur au moyen d'une terre grasse. On prétend, aux Indes, que ces vers luisants sont mis là pour servir de flambeaux et éclairer le nid : ce sont, s'il faut en croire les Hindous, des torches nuptiales destinées à guider le vol du mâle, à travers l'obscurité, vers la demeure de la femelle. — Il est probable que l'imagination orientale s'est ici donné carrière, et que les vers sont plutôt une nourriture qu'une illumination pour l'oiseau. Quant à la présence de ces insectes dans les nids de tisserins, elle nous paraît hors de doute. Voici, à cet égard, le témoignage d'un Anglais digne de foi, qui a longtemps résidé dans l'Inde : « Désirant me rendre compte moi-même, dit-il, du plus ou moins de fondement de cette croyance populaire, voici ce que je fis : je savais que les tisserins s'absentaient vers les quatre heures de l'après-midi; je plaçai quelqu'un de manière à les empêcher de revenir à leur nid, tandis que je m'en approchai. Je l'ouvris et trouvai dedans un ver luisant collé à la paroi avec une sorte de terre glaise. Après avoir recousu les deux fragments du nid, je le remis à sa place. Le jour suivant, je l'examinai de nouveau : il y avait un autre ver luisant, plus petit, fixé avec une nouvelle terre glaise à côté de l'endroit où était l'ancien. Je fis la même expérience sur trois autres nids, et dans deux j'obtins le même résultat. Dans le troisième, la nouvelle boulette de terre glaise fut placée, mais je n'y trouvai pas de ver luisant. »

Ajoutons qu'au sujet de la destination de ces vers, l'observateur que nous venons de citer incline plutôt vers l'opinion populaire : « Il me semblerait difficile que l'insecte fût mis là pour servir de nourriture. Pourquoi se donnerait-on la peine de le ficher ainsi sur la muraille du nid? C'est, d'ailleurs, un oiseau qui ne quitte jamais son nid après le coucher du soleil, qui se plaît dans la lumière, et qu'on n'a jamais vu prendre de nourriture après la nuit tombée. »

Ce tisserin est très-commun dans l'Hindoustan. Son plumage n'est pas des plus brillants (le brun et le jaune y dominent), mais il est familier, aimable, intelligent; il vit volontiers dans la société de l'homme et se prête avec docilité aux divers exercices qu'on s'amuse à lui apprendre. On lui fait apporter un morceau de papier ou tout autre petit objet qu'on lui désigne. On jette une bague dans l'eau : au signal donné, il part, attrape la bague au vol avant qu'elle ait touché la surface de l'eau et la rapporte à son maître. Il suffit de lui indiquer une ou deux fois une maison pour qu'il la reconnaisse : il y porte un billet, quand on le lui commande.

SIR WALTER RALEGH OU RALEIGH.

Suite. — Voy. p. 139.

Élisabeth meurt le 4 mars 1603; alors commence pour sir Walter Raleigh une série de revers égale à ses succès. Deux causes conspiraient contre lui : l'ambitieuse jalousie de sir Robert Cecil, et la nouvelle politique suivie par Jacques Ier, qui tendait à rapprocher l'Angleterre de l'Espagne. L'implacable ennemi des Espagnols devait être sacrifié. Jacques n'était pas encore roi, que déjà Cecil avait perdu Raleigh. On lui retira le commandement de la garde royale. Sully le classe parmi les mécontents, « toujours prêts à se joindre aux factieux qui veulent du remue-ménage. » Deux complots se formèrent contre Jacques Ier pour lui substituer lady Arabella Stuart, fille de Charles Stuart, comte de Lennox, oncle de Jacques et arrière-petit-fils de Henri VII. Ce fut sans son consentement et presque à son insu que les partis s'emparèrent du nom de cette jeune femme, dont le plus grand malheur avait été de naître de sang royal. En butte aux soupçons d'Élisabeth et de son successeur, poursuivie jusque dans ses plus légitimes affections, elle fut arrêtée, ainsi que son mari, Williams Seymour. Ce dernier parvint à s'évader, et gagna la Flandre. Moins heureuse, sa femme fut reprise dans la rade de Calais, ramenée en Angleterre et emprisonnée à la Tour, où sa raison, affaiblie par tant d'injustes persécutions, se dérangea tout à fait : elle mourut folle à la fin de 1615. La première conspiration dont lady Arabella fut le prétexte est aristocratique et connue dans l'histoire sous le nom de *the Maine;* elle comptait parmi ses adhérents lord Cobham et lord Grey de Wilton. La seconde, *the Byé,* conduite par Markham et Watson, membres des Missions catholiques, était de beaucoup la plus dangereuse, et ne se proposait pas moins que l'enlèvement et la confiscation de la personne du roi. On croit que Raleigh eut connaissance de ce projet, mais n'y prit point part. Il fut néanmoins arrêté en même temps que le comte de Northumberland et Cobham; ce dernier, exaspéré par quelques paroles compromettantes de Raleigh, le dénonça comme son complice et fournit les seules preuves alléguées contre lui.

Son procès commença à Winchester, le 3 novembre 1603, sept mois après la mort de la reine. Le peuple, qui se souvenait d'Essex, grondait autour du palais, tandis qu'au dedans les juges se montraient pleins d'animosité et de fureur. Cobham se rétracta, puis revint à son premier dire. Les dispositions étaient contradictoires; il n'en ressortait aucun grief sérieux. L'accusé se défendait avec modération et dignité. Il demanda à être confronté avec son accusateur; on le lui refusa. Plus son innocence paraissait prouvée, plus l'avocat général et les juges redoublaient d'interruptions et d'invectives. Ils l'appelaient « détestable athée, araignée d'enfer, le plus vil et le plus exécrable des traîtres. » On s'effraye en voyant à quel point les passions politiques et l'esprit de parti peuvent étouffer chez les hommes tout sentiment de justice. Déclaré coupable par le jury, Raleigh, qui savait par expérience à quoi s'en tenir sur la miséricorde du roi, se disposa à la mort. L'exécution était fixée au 12 décembre. Peu de jours avant, il écrivit à sa femme cette admirable lettre :

De la Tour.

« Vous recevrez, avec ces dernières lignes, ma chère femme, mes dernières paroles. Je vous envoie mon amour, afin que vous le conserviez quand je serai mort, et mes conseils pour que vous les suiviez quand je ne serai plus. Je ne veux pas, chère Bessie, vous affliger de mes douleurs; qu'elles descendent dans la tombe avec moi et y restent ensevelies. Puisque la volonté de Dieu n'est pas que je vous revoie, prenez-le patiemment et avec un cœur digne de vous. Recevez d'abord tous les remercîments que mon cœur peut concevoir, que mes paroles peuvent exprimer, pour les peines et fatigues que vous avez endurées pour moi : si elles n'ont pas eu tout l'effet que vous en attendiez, ma dette n'est pas moindre. Je ne puis plus jamais m'acquitter en ce monde. Je vous conjure ensuite, pour l'amour que vous m'avez porté vivant,

de ne pas rester de longs jours enfermée, mais de chercher par vos vaillants efforts à relever votre triste fortune, et à défendre les droits de votre pauvre enfant. Ton deuil ne peut rien pour moi ; — je ne suis plus que cendre. Troisièmement, il vous faut savoir que mes terres ont été passées, *bona fide*, à mon fils. La donation par écrit a été faite il y a un an ; mon honnête cousin Brett peut en témoigner, et Dogberry se le rappellera. J'espère que mon sang assouvira la haine de ceux qui m'ont cruellement assassiné, et qu'ils ne chercheront pas aussi à tuer toi et les tiens par excès de misère. A quel ami te recommander? Je ne sais ; tous les miens m'ont abandonné à l'heure de l'épreuve. Je vois bien que ma mort était résolue dès le premier jour. Dieu sait combien je suis peiné, en cette mortelle surprise, de ne pouvoir vous laisser une meilleure fortune. Dieu m'est témoin que je comptais disposer en votre faveur de ma charge des vins, ou de ce que j'aurais pu acheter en la vendant, de moitié de mon mobilier, et de tous mes joyaux, sauf quelques-uns pour notre fils. Mais Dieu a prévenu toutes mes résolutions, — ce grand Dieu qui règle tout dans tout ; mais si vous pouvez vivre exempte de besoin, ne désirez pas davantage, le reste n'est que vanité. Aimez Dieu, et commencez tôt à vous reposer sur lui : c'est là que vous trouverez les vraies et durables richesses, et l'infini confort. Quand vous vous seriez épuisée en vaines pensées mondaines, vous ne recueilleriez à la fin qu'amertume et douleur. Enseignez à votre fils, tandis qu'il est encore jeune, à aimer et à craindre Dieu ; que cette crainte du Seigneur grandisse avec lui : alors Dieu vous tiendra lieu d'époux, et à lui de père ; époux et père qu'on ne pourra vous enlever.

» Bailey me doit 200 livres sterling, et Adrien, de Jersey, 600. J'ai aussi beaucoup d'autres créances. Les arrérages des droits sur les vins payeront vos dettes ; et quoi que vous fassiez pour le salut de mon âme, payez tous les pauvres gens. Quand je ne serai plus, sans nul doute, vous serez recherchée, car le monde me croit riche ; défiez-vous des faux semblants des hommes et de leurs affections : elles ne sont durables que dans les cœurs honnêtes et dignes. La plus grande misère qui vous puisse échoir en cette vie est de devenir une proie qui, une fois conquise, est ensuite méprisée. Je ne parle pas ainsi, Dieu le sait, pour vous dissuader de vous remarier, ce qui vaudrait mieux pour vous, en vue du monde et de Dieu. Quant à moi, je ne suis plus vôtre, ni n'êtes-vous mienne ; la mort nous a disjoints. Dieu m'a retranché du monde et de vous. Songez à notre pauvre enfant pour l'amour de son père, qui vous a choisie et aimée dans ses plus heureux jours. Procurez-vous, si la chose est possible, les lettres que j'ai écrites aux lords pour défendre ma vie. Dieu m'est témoin que c'est pour vous et pour notre enfant que je désirais vivre ; mais je me prenais en dédain de mendier cette vie ; car sachez bien, ma chère femme, que votre fils est le fils d'un homme véritablement homme, qui, pour son propre compte, méprise la mort, sous sa plus laide, sa plus indigne forme. Je ne puis en écrire plus long, profitant du moment où les autres sommeillent. D'ailleurs il est grand temps que je sèvre mes pensées de ce monde. Demandez mort ce corps qu'on n'a pas voulu vous rendre vivant, et déposez-le à Sherborne, si ce domaine vous reste, ou dans l'église d'Exeter, près de mon père et de ma mère. Je n'en puis dire plus ; le temps et la mort m'appellent. Que le Dieu éternel, tout-puissant, infini, ce Dieu qui est la bonté même, la vraie vie, la vraie lumière, te protége et te garde, toi et les tiens ; qu'il me fasse miséricorde et m'enseigne à pardonner à mes persécuteurs, à mes accusateurs, et qu'il nous réunisse en son glorieux royaume! Ma chère femme, adieu ! Je bénis mon pauvre garçon. Priez pour moi, et que le Dieu de toute bonté, mon Dieu, vous tienne tous deux entre ses bras! Écrit de la main défaillante de celui qui fut ton mari, et qui maintenant, hélas! gît terrassé. » W. RALEIGH.

Des fenêtres de sa prison, il vit Cobham, Grey et Markham monter à l'échafaud, et il se disposait à s'y acheminer aussi, lorsqu'on lui annonça que le roi lui faisait grâce de la vie ainsi qu'aux autres condamnés, qui furent ramenés à la Tour pour y être détenus aussi longtemps qu'il plairait à Sa Majesté.

Sir Walter Raleigh y resta treize ans. Il y écrivit son *Histoire du Monde*, citée par Hume comme un modèle de la vieille littérature anglaise. Expert en expériences de physique et de chimie, il y composa un cordial qui porte son nom, et qui l'aida à conjurer les mauvaises influences du manque d'air et d'exercice. Sa femme fut admise à partager sa captivité, et leur second fils, Carew Raleigh, vint au monde dans la prison. Cependant ses amis sollicitaient en sa faveur. Le prince Henri disait : « Il n'y a que le roi mon père qui puisse avoir l'idée de garder un tel aigle en cage. » *La fin à une prochaine livraison.*

PETITES LACHETÉS.

Lettres anonymes ;

Inscriptions injurieuses sur les murs ;

Injures proférées contre une personne qui passe en voiture ou qui est placée de manière à ne pas pouvoir s'en défendre ;

Insolence contre une personne plus faible que soi en l'absence de témoins, contre les domestiques ou tous les serviteurs qui ne peuvent répondre sans grand préjudice pour leurs intérêts ;

Mauvais traitements exercés sur les enfants.

Mais où la pensée de cette liste honteuse ne nous engagerait-elle pas?

De même que tout mystère pour échapper à la responsabilité de ses actes, tout abus de force ou de pouvoir est une lâcheté.

SWAMP.

Les couches immenses de nuages que forment les vents réguliers du sud-est et du nord-est à leur point de rencontre dans la zone équatoriale se précipitent en pluies diluviennes qui tombent en si grande abondance, que souvent les marins ont pu recueillir une notable quantité d'eau douce à la surface de l'Océan. Les marins anglais appellent ces parages *swamp* ou marais.

CASQUES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Il est impossible de présenter au lecteur un ou plusieurs casques sans lui exposer brièvement les principales formes de casques en usage dans le même temps. Il faut voir chaque objet dans son milieu et à sa place dans la série, quand il y a une série.

Au seizième siècle (c'est l'époque de nos casques), les militaires se couvraient la tête avec un armet, ou avec un morion, ou avec un cabasset ou une bourguignotte. L'armet prime les autres coiffures par son ancienneté, car il avait commencé d'être de mode vers 1550 : il remplaça alors le bassinet. L'armet était formé d'une calotte de fer prolongée sur la nuque ; par devant, on ajoutait à cette pièce principale : 1° une pièce courbée en forme de quart

de boule, de manière à couvrir le menton et la bouche; 2° une visière de forme triangulaire ordinairement, percée de trous, et qui couvrait les yeux. Le morion était une armure surélevée, ovoïde, avec de grands bords relevés faisant cornes derrière et devant; le cabasset, une calotte ronde à grands bords rabattus; la bourguignotte, une calotte évasée avec petite visière, grand garde-nuque, et des oreillettes.

Quoiqu'il y eût déjà à cette époque des corps distincts dans les armées, des *armes diverses*, par exemple des piquiers, des hallebardiers, des arquebusiers, des gendarmes, etc., on était loin encore d'exiger dans chaque corps l'uniformité de l'habit ou des armes défensives. Toutefois, chaque corps avait des prédilections et des habitudes générales. C'est ainsi, pour rentrer dans notre sujet, que la bourguignotte était plus générale chez les



Casque vénitien de parement (seizième siècle). — Dessin de Freeman.

piqueurs, le morion chez les arquebusiers, le cabasset aux autres troupes de pied. L'armet n'était porté que par les cavaliers, et spécialement par la grosse cavalerie, par les gens d'armes.

Après cela, il y avait une multitude de formes qui se rapportaient plus ou moins distinctement aux types dont nous venons de parler. Nos casques appartiennent à cette classe d'armes un peu ambiguës, et qui ne se laissent pas toujours aisément classer. Notre numéro 1 est un armet plutôt qu'autre chose; notre numéro 2, une bourguignotte, d'autant mieux qu'on y ajoutait, tout l'indique, des oreillettes mobiles. Examinons à présent ces deux casques sous le rapport esthétique.

Notre numéro 1 n'est pas un casque fait pour aller en bataille et pour recevoir des coups de lance et des coups de masse. Son ornementation est trop délicate et trop riche pour qu'on l'ait exposé jamais aux horions : c'est ce qu'on appelle une arme de parement, c'est-à-dire une de ces armes que leur propriétaire, roi, prince ou grand seigneur forcément (ces armes coûtaient des prix fabuleux), fait porter devant lui par un écuyer dans les cérémonies solennelles, comme, par exemple, enterrements, assemblées, festins, etc., et qu'à l'ordinaire il laisse suspendues à quelque place bien apparente, dans une grande salle de son palais ou de son château. Notre casque est donc une arme de cette espèce-là, propre *ad pompam et ostensionem,* non

ad defensionem. Il est d'origine vénitienne et a été fabriqué au seizième siècle, bon pays et excellente époque. En effet, la large bordure de ce casque, l'écusson qui décore le devant de son timbre, le rinceau terminé en tête de lion, les feuilles en relief qui ornent les parties latérales et postérieures, sont d'un goût irréprochable; l'ensemble a un air de richesse solide, sans affectation. La femme qui se termine en feuille d'acanthe est très-gracieuse d'attitude et, autant qu'on peut en juger, d'expression de tête : c'est le morceau capital. Peut-être y aurait-il quelque chose à dire contre le lion qui forme cimier; il sort trop, il fait trop pointe et paraît maigre, surtout au-dessus d'un timbre si ample et si bien développé.

Notre numéro 2, tout orné et tout riche qu'il est, a été fait, cependant, pour servir véritablement; sa forme seule suffirait à l'indiquer, et il a très-probablement servi. Il appartient, comme le numéro 1, à l'Italie et au seizième siècle; mais le style général de son ornementation fait supposer qu'il appartient aux derniers princes de Sicile; il se sent déjà du goût du dix-septième siècle. La femme qui forme le motif principal de la décoration du timbre a déjà moins de grâce, des formes moins libres, moins dégagées, un peu plus de cette solidité qui plus tard arrivera à la lourdeur. La corne d'abondance qu'elle tient et qu'elle doit tenir à deux mains, avec les gros fruits qui en sortent, est positivement trop pesante. Il y a là un manque de goût formel. Le reste de l'ornementation ne s'ordonne pas, ne s'agence pas de manière à former de suite pour l'œil un tout bien compréhensible. La forme générale est assez heureuse.



Casque italien de combat (seizième siècle). — Dessin de Freeman.

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS
DE M. JAKOB LIEBSICH
A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — V. p. 134, 145.

VIII

Les deux voyageurs montent toujours.

— Allons, Joseph, du courage! dit M. Liebsich qui se plie en deux, tant la pente est rude et le sentier malaisé. Nous arrivons à la fin du petit bois, et nous entrerons de suite dans une clairière où doit se trouver définitivement ce que nous cherchons, sinon... Mais... qu'est-ce que je vois là-bas? On dirait une pierre. Quelle singulière couleur! Non... cela a l'air d'une bête... Ma foi! je vois une tête de personne. Et toi?... qu'en dis-tu?

— Moi, Monsieur, je vois la tête, et je vois aussi deux mains sous la tête. On dirait que cela dort.

Les voyageurs avancèrent avec précaution. Ils purent bientôt se rendre compte de l'objet qui les intriguait si fort. C'était un enfant d'une dizaine d'années, blond, pâle et mince. Sa figure semblait fatiguée; tout en dormant, il avait une expression de tristesse et de petits frissons parcouraient ses traits. Couché au pied d'un arbre, il avait ses deux bras croisés sur une grosse racine qui sortait de terre et sa tête appuyée sur ses deux bras. Le plus singulier, c'est que ses vêtements paraissaient un composé de toutes les couleurs; mais comme il était ramassé sur lui-même, on ne pouvait pas bien juger de leur forme.

— C'est vraiment conscience, dit M. Liebsich à Joseph, de laisser dormir ainsi par le froid du matin, en plein air, un pauvre enfant qui n'est pas d'apparence bien solide. On pourrait peut-être le couvrir d'un manteau; et comme

nous avons affaire là tout près, nous y aurons l'œil.

On sera étonné du bon cœur de M. Liebsich. Il n'avait pas l'habitude de se déranger beaucoup pour les autres; mais il faut dire que la vue de cet enfant dormant sur la terre nue lui faisait froid dans le dos, et c'était, j'en ai bien peur, à lui-même qu'il pensait lorsqu'il avait l'idée de le couvrir. Ne soyons pourtant pas trop sévères. Il y a de par le monde bien des égoïstes à qui cette sensation désagréable ne serait même pas venue, et pour les gens qui souffrent et qui n'ont rien, le point capital est de recevoir ce dont ils ont besoin. Quant à la nuance exacte des sentiments de ceux qui leur donnent, il ne faut pas trop y regarder.

Joseph, donc, se mit en devoir de remplir les intentions de son maître. Il avait sur le bras une grosse houppelande de rechange pour les cas imprévus. Il la déploya, l'étendit en écartant les deux bras et la déposa doucement sur le dormeur. Mais il l'avait à peine touché que celui-ci ouvrit les yeux, regarda avec l'air effaré de quelqu'un qu'on a réveillé en sursaut, bondit comme lancé par un ressort, essaya de s'enfuir, fit deux ou trois pas, retomba fatigué, épuisé, et s'accroupit en tremblant de tous ses membres.

M. Liebsich resta stupéfait, et demanda à Joseph s'il ne s'était pas trompé et s'il avait réellement bien vu ce qu'il avait vu.

— Ma foi, Monsieur, dit Joseph, sauf votre respect, pour mon compte, j'ai cru voir un arlequin.

L'enfant, tout en les regardant en dessous, ne les perdait pas des yeux. Peu à peu il remarqua, sans doute, que leurs figures n'avaient rien de terrible, car il parut de moins en moins effrayé. Il faut croire même que la physionomie de M. Liebsich lui inspira une certaine confiance, car, se traînant par terre, il se dirigea de son côté; et quand il fut tout près de lui, il se mit tant bien que mal sur ses pauvres genoux, joignit les mains d'une manière suppliante, et, par ses gestes, par ses regards, sembla lui demander aide et protection.

M. Liebsich lui adressa la parole : l'enfant n'avait pas l'air de comprendre, ni même d'entendre. Dans tous les cas, il ne répondait pas et se bornait à continuer sa pantomime. Par instants, il regardait autour de lui avec l'expression de l'anxiété, comme s'il avait redouté de voir arriver quelqu'un ou quelque chose. Cependant il devenait de plus en plus pâle, ses mouvements s'alanguissaient, et M. Liebsich étendit les bras juste à temps pour l'empêcher de tomber tout de son long. L'enfant était évanoui.

M. Liebsich et Joseph consultèrent ensemble sur ce qu'il y avait à faire. On ne pouvait raisonnablement pas le laisser là. Il ne reprenait pas connaissance. Ses yeux étaient fermés, son visage blanc comme un linge, son pouls presque insensible. S'il allait mourir? que de tracas! M. Liebsich se dit qu'il fallait passer sur les petits désagréments pour en éviter de plus grands, et décida qu'il redescendrait avec Joseph à l'auberge d'où ils étaient partis, afin d'y faire coucher l'enfant et de le laisser aux soins de l'aubergiste. On irait chercher le médecin, s'il y avait lieu. Ce ne serait, après tout, qu'un retard de quelques heures pour l'expédition dans la clairière, et de grands embarras de moins.

Le maître et le domestique prirent l'enfant, l'un par la tête, l'autre par les pieds, et redescendirent lentement le sentier qu'ils venaient de gravir.

— C'est égal, pensait M. Liebsich, je ne me serais jamais douté ce matin qu'en allant à la recherche d'une bruyère, je rapporterais un petit arlequin.

IX

C'était, en effet, bel et bien un arlequin que le grave M. Liebsich et le non moins grave Joseph rapportèrent à l'auberge.

L'aubergiste, sa femme et la servante furent saisis d'étonnement, et accablèrent M. Liebsich de questions auxquelles il ne sut que répondre, et pour cause : seulement, comme il songeait toujours à ses bruyères, et qu'il eût été par trop brutal de s'en aller tout de suite en laissant là un enfant évanoui, il pensa judicieusement que le moyen d'être plus vite libre de retourner là où il voulait, c'était de faire déshabiller le malade afin de le coucher, et d'envoyer chercher le médecin. En ce moment, l'aubergiste et sa femme furent rappelés dans la salle qui donnait sur la rue par des gens dont il fallut s'occuper; la servante partit pour querir le médecin, et ce fut à M. Liebsich et à Joseph qu'échut la tâche de déshabiller le pauvre enfant.

Il restait toujours inerte : sa tête, ses bras, ses jambes, allaient de çà, de là, sans se prêter aux efforts de M. Liebsich, qui, comme on peut l'imaginer, n'avait pas l'habitude de pareilles besognes, et qui frémissait intérieurement à l'idée de tordre ou de froisser quelque membre du malade : aussi, comme tous les gens maladroits qui ont peur de casser quelque chose, il se donnait beaucoup plus de mal qu'il ne fallait, et suait à grosses gouttes. Joseph partageait son embarras et sa sueur. Enfin, ils parvinrent heureusement à la fin de l'opération, et ils glissaient l'enfant dans le lit quand le médecin entra.

Il examina le malade, le tâta, appliqua l'oreille à sa poitrine, lui ouvrit et lui ferma les doigts, ainsi que les paupières, demanda à M. Liebsich où, quand et comment il l'avait trouvé, hocha la tête, écrivit une ordonnance, dit à Joseph d'aller en toute hâte chez l'apothicaire dont la boutique était au bout de la rue, et attendit, cherchant toujours avec le doigt s'il sentait battre le pouls du malade.

Joseph revint avec une petite fiole. Le médecin pria M. Liebsich de desserrer doucement les dents de l'enfant dont la tête avait été relevée avec un oreiller, et lui introduisit dans la bouche une petite cuillerée de la potion. Les joues de l'enfant se couvrirent d'une teinte rosée imperceptible, et il sembla au médecin qu'il poussait un léger soupir. On lui donna une seconde cuillerée, et cette fois il soupira pour de bon, à tel point qu'il éternua bruyamment en plein dans l'oreille de M. Liebsich, qui se penchait sur sa figure pour écouter, et qui se redressa brusquement, effrayé de cette secousse à laquelle il ne s'attendait pas.

« Dieu te bénisse, pauvre petit! s'écria le médecin tout joyeux, pendant que maître Kobus se remettait de son étourdissement. Allons, cela ne sera rien. L'enfant tombait de fatigue, de froid et de faim. Avec un peu de bon vin et de bouillon, il reprendra tout seul. Continuez, mon cher Monsieur, dit-il en s'adressant à M. Liebsich, continuez ce que vous avez si bien commencé. Voilà un enfant qui vous devra la vie. Je repasserai le voir, mais par pur acquit de conscience; car, en vérité, vous pouvez vous en tirer aussi bien que moi. »

X

Le bon docteur sortit de l'auberge, mais ses paroles restèrent dans l'esprit de M. Liebsich. « Cet enfant me devra la vie! » se répétait-il avec un certain étonnement qui n'était pas exempt d'une certaine satisfaction. Quand on a coutume de ne penser qu'à soi, on est d'abord surpris lorsque les circonstances vous forcent de rendre à autrui un grand service; puis cette surprise tourne peu à peu à je ne sais quel charme. On se fait à cette idée; on trouve que ce dérangement, que l'on craignait, n'est pas si terrible; on n'oserait pas l'avouer tout haut, par peur

de s'engager pour l'avenir; mais on sent au fond de son âme une pure et douce émotion que l'on ne connaissait pas, et que pourtant l'on ne regarde pas non plus comme inconnue et étrangère. Laissez-vous donc aller en toute confiance à cette joie intérieure, quand elle vient, vous qui n'aviez pas l'habitude de rendre service à autrui, et qui vous trouvez un beau jour, par hasard, amené à faire quelque chose pour les autres. Ne voyez-vous pas que ce hasard, c'est Dieu qui l'a fait, et que cette joie, c'est le souffle de Dieu se glissant doucement en vous pour faire envoler les cendres de l'égoïsme et de l'indifférence qui recouvraient dans votre cœur le chaud foyer de la charité et de l'amour!

M. Liebsich éprouvait donc naïvement le bonheur d'avoir fait du bien, et en ce moment il ne songeait guère à ses bruyères, ni au savant Baumgartner; seulement, comme il avait pour principe de raisonner avec logique, il se disait : « Cet enfant me devra la vie; mais pour me la devoir, il faut que je la lui conserve : or, pour la lui conserver, il faut le soigner; car si je ne le soignais pas, il pourrait bien mourir, et alors... » M. Liebsich sentait la terreur l'envahir par avance à l'idée de ce malheur, et commençait à comprendre que le bien n'est pas un accès, une crise, un accident, mais une suite, une succession, un agencement d'efforts, une persistance de volonté. Le bien amène la nécessité du bien. Vous aurez beau faire, quand vous avez commencé, il faut continuer; interrogez-vous, questionnez votre conscience au milieu d'une bonne œuvre entreprise, au moment où la lassitude vous prend et où vous avez comme le désir de tout abandonner en chemin, vous entendez une voix plus forte que celle de la fatigue qui vous crie que c'est lâcheté de s'arrêter en route, et que vous êtes non pas digne d'éloges pour ce que vous avez fait, mais coupable pour ce que vous ne voulez pas faire. Le bien accompli n'a servi qu'à vous créer une responsabilité impérieuse par rapport au bien à accomplir, et le courage et la bonté dont vous avez fait preuve jusqu'à cet instant ne serviront qu'à mettre plus en lumière la défaillance et l'égoïsme, qui sont là, embusqués et se préparant à profiter de votre hésitation. Eh oui! vous aurez beau dire et beau faire, vous en souffrirez, et vous aurez du remords de n'avoir pas été jusqu'au bout, et vous aurez peur comme le condamné qui s'est enfui de sa prison et qui tremble d'être arrêté pour avoir voulu se soustraire à sa peine; car vous aussi, dès votre naissance, vous êtes condamné, mais condamné au bien, à l'action, à la lutte, pour une belle et noble cause, celle de l'amour des autres hommes. Sainte et divine condamnation qui ne flétrit pas, mais qui glorifie! Si vous m'en croyez, subissez votre peine jusqu'au bout : c'est encore le meilleur moyen de la trouver douce. *La suite à une prochaine livraison.*

GRAMMAIRE DES DAMES.

V. t. XXXVI, 1868, p. 405.

Un de nos lecteurs [1] nous envoie les lignes suivantes, qui servent de complément à la gravure et à l'article publiés pages 405 et 406 de notre dernier volume (t. XXXVI, 1868). L'auteur de l'article avait supposé avec raison que cette gravure devait être le frontispice d'un traité de pédagogie. Voici le titre de l'ouvrage dont il orne la première page :

« Grammaire des Dames, où l'on trouve des principes » sûrs et faciles pour apprendre à *ortographier* correcte- » ment la langue française, avec les moyens de connaître » les expressions provinciales, de les éviter, et de préve- » nir, chez les jeunes Demoiselles, l'habitude d'une *pro-* » *nonciacion* vicieuse. — A Paris, du fonds de Lottin l'aîné, » chez Eugène Onfroy, libraire, rue du Hurepoix, près du » pont Saint-Michel. M DCC LXXXV. » In-douze de xxxv et 331 pages.

Ce livre a été dédié à Mme la princesse de Lamballe par l'auteur, qui est M. de Prunay, chevalier de Saint-Louis.

Le frontispice porte le nom de *Duclos sculp.* En tête on lit : « École française pour les jeunes Demoiselles. »

Et au bas est inscrit ce titre : « Les Neuf Parties du » Discours. »

Puis l'explication suivante : « Les petites Demoiselles » ci-dessus, pour être bien élevées, étudient avec *attension* » les neuf mots de la langue française. »

L'approbation pour l'impression de ce livre a été donnée le 22 février 1776; et dès 1777 il fut mis en vente chez Lottin l'aîné, imprimeur du roi, ce qui a été révélé à notre correspondant par un titre daté de cette époque et qu'il a trouvé collé comme feuillet de garde à son exemplaire. Le titre de 1785 est donc un titre rajeuni, et non celui d'une nouvelle édition.

Les chapitres de cet ouvrage intitulés : *Remarques très-instructives* et *Expressions provinciales*, sont particulièrement curieux.

(1) M. Pouy, d'Amiens.

L'ALMANACH DES PAYSANS.

Au seizième et au dix-septième siècle, on donnait ce nom à une plante dont le nom vulgaire est bien connu : on l'appelle le *caméléon blanc*. Les villageois, qui n'avaient pas alors de baromètre à leur disposition, suspendaient un rameau de cette herbe au-dessus de leur porte : elle replie ses fleurs quand la tempête est prochaine. Le caméléon blanc est appelé en diverses localités carline blanche (*Carlina*), chardonnerette, chardousse, etc.

LES HAUTES TEMPÉRATURES.

CHALUMEAU A GAZ OXY-HYDROGÈNE. — CHALUMEAU DE SCHLÆSING.

Le chalumeau à gaz oxygène et hydrogène produit la plus haute température que la science puisse mettre à profit. Cet instrument se compose de deux tubes cylindriques en cuivre : le tube intérieur donne issue à un courant d'oxygène, et l'espace annulaire compris entre le premier tube et le tube extérieur est traversé par un courant d'hydrogène que l'on enflamme (fig. 1). Ce jet d'hydrogène, ainsi alimenté par un courant d'oxygène qui en active la combustion, produit un dard de feu lumineux, d'une intensité extraordinaire, dont la température a été évaluée à 2 500 degrés. Sous l'action de cette puissante chaleur, les corps les plus réfractaires, le verre, la fonte, entrent en fusion avec autant de facilité que la cire dans la flamme d'une bougie; le platine lui-même, qui pendant longtemps était considéré comme un corps infusible, se résout en gouttelettes liquides avec la plus grande facilité. La chaux cependant résiste à cette chaleur excessive : aussi est-elle employée à façonner de petits fours et des creusets où sont placées les substances sur lesquelles on veut agir.

L'idée de cet ingénieux appareil n'est pas récente, et, contrairement à l'opinion d'un grand nombre de chimistes qui lui donnent une date plus rapprochée, elle est due à notre grand chimiste Lavoisier, qui s'exprimait ainsi à la fin du siècle dernier :

« M. le président de Saron m'a fait part d'une idée très-ingénieuse... Elle consiste à faire concourir ensemble deux chalumeaux, dont l'un fournit de l'air vital (oxygène), l'autre de l'air inflammable (hydrogène) : on obtient ainsi un dard de flamme très-blanc, très-lumineux

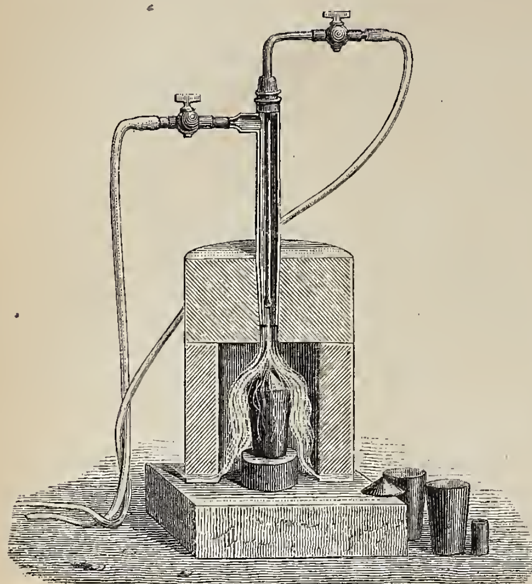


Fig. 1. — Chalumeau à gaz oxy-hydrogène.

et très-chaud, avec lequel on fond aisément le fer, mais avec lequel cependant il ne m'a pas été possible de fondre le platine. Cette manière d'opérer est si commode et si fort à l'abri de toute objection, que je la préférerais à toute autre si elle donnait une chaleur aussi forte. Peut-être, en imaginant un appareil dans lequel l'air vital environnerait de toute part l'air inflammable, de manière que ce dernier brûlât en quelque sorte dans une atmosphère d'air vital, obtiendrait-on un effet plus considérable. »

On voit que cette dernière phrase de Lavoisier renferme la description du chalumeau à gaz oxy-hydrogène ; et une lettre de Franklin à Priestley, datée du 7 juin 1782, semble même indiquer que notre grand chimiste a été plus loin encore, et qu'il a obtenu la fusion du platine :

« Hier, dit Franklin, le comte du Nord (grand-duc de Russie) a été visiter l'Académie des sciences. On a fait devant lui plusieurs expériences curieuses, et celle, entre autres, d'une découverte de Lavoisier, qui tend à prouver qu'on obtient, en soufflant un charbon de bois avec du gaz hydrogène, un degré de chaleur inconnu jusqu'ici. En effet, ce savant a fondu en un instant du platine sur ce foyer, dont l'effet est plus terrible que celui du miroir ardent. »

Le chalumeau de Schlæsing ne produit pas, à beaucoup près, une température aussi élevée que le chalumeau à gaz oxy-hydrogène ; cependant il donne quelquefois naissance à une chaleur assez intense pour fondre ou tout au moins ramollir le platine. Il se compose de deux tubes concentriques dont l'un donne issue à un courant de gaz de l'éclairage, et l'autre à un courant d'air très-intense : on enflamme ainsi dans l'air un mélange gazeux d'air et de gaz de l'éclairage, et il se produit une flamme bleue dont la puissance calorifique ne paraît pas beaucoup plus intense que celle d'un chalumeau ordinaire ; mais si le dard de feu pénètre dans une enveloppe réfractaire, comme l'indique

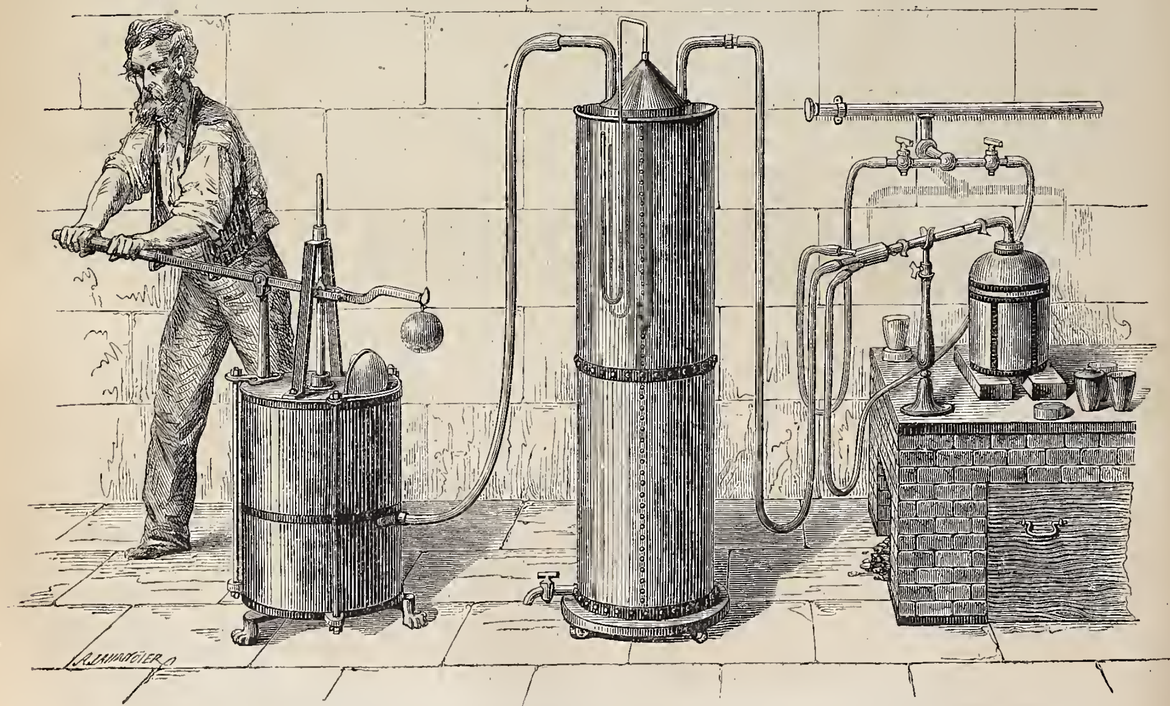


Fig. 2. — Grand chalumeau à air et à gaz de l'éclairage.

notre figure 2, la combustion s'opère dans un espace resserré, et peut agir sur un creuset placé sur une brique, et fondre la fonte, le nickel, etc., qu'il renferme.

Le courant d'air est insufflé par un soufflet d'enfer, dont l'effet est régularisé en envoyant le vent dans un gazomètre formé d'une grande cloche de zinc noyée dans une enveloppe pleine d'eau ; un manomètre à eau indique la pression.

UN TERME ANTIQUE.



Un Terme antique. — Dessin de Pauquet.

L'hermès, le pilier conique ou carré, qui fut chez les Grecs le début de la sculpture dans son enfance, est resté un des types de l'art jusque dans sa plus grande perfection. Pendant longtemps, les principales divinités elles-mêmes furent représentées par une pierre ou une poutre grossièrement taillées, qui ne prenaient une apparence humaine qu'à l'aide des vêtements et des ornements dont on avait soin de les parer. Le jour où sous ces voiles on distingua un visage aux traits nettement accusés, où l'on vit se détacher du tronc des bras tenant une arme, un sceptre ou quelque autre attribut, on dut croire qu'après un tel progrès il n'y avait plus que quelques pas à faire pour

atteindre le degré suprême. On cria au miracle quand la partie inférieure du corps parut s'animer à son tour, et que par l'écartement des jambes, jusqu'alors à peine indiquées dans le bloc où elles demeuraient enfermées, la statue simula le mouvement et la vie.

Et cependant, quand, après bien des progrès nouveaux, les artistes devenus maîtres de leur main et de leur pensée surent vraiment faire respirer le bronze et le marbre, ils ne cessèrent pas de sculpter des hermès et des termes. Sur la pierre équarrie des temps primitifs ils placèrent des têtes nobles et expressives; d'autres fois, des figures humaines jusqu'à la moitié du corps, terminées par une gaîne d'un dessin pur et de proportions élégantes. Ces demi-statues, qui appartenaient à la fois au sculpteur et à l'architecte, servirent à la décoration des jardins, des rues, des portiques ou de l'intérieur des habitations ([1]). Les images des divinités rustiques, gardiennes des routes, des jardins et des champs, conservèrent le plus de leur ancien caractère. Ouvrage d'ignorants paysans plus souvent que de sculpteurs habiles, ce n'était ordinairement qu'un poteau façonné à coups de hache, indiquant au passant, au détour du chemin, la direction qu'il devait suivre, ou une simple borne placée à la limite du bien qu'elle devait protéger, et surmontée, pour inspirer plus de respect, d'un simulacre divin.

Le terme que l'on voit ici gravé est, au contraire, une sculpture remarquable par la largeur du style et la dextérité du ciseau : elle faisait peut-être autrefois l'ornement de quelque riche villa. Ces yeux bridés, ces sourcils relevés, cette chevelure laineuse où percent des cornes naissantes, ces naseaux gonflés, ces oreilles pointues, cette barbe de bouc entourant la bouche largement fendue et aux lèvres épaisses; tous ces traits offrent bien le mélange de la nature humaine et de la nature bestiale que le génie antique se plaisait à confondre dans les représentations des Satyres et des Pans. L'expression est frappante, et plus d'une fois peut-être le promeneur, rencontrant cette moqueuse figure au détour d'une allée, fut arrêté par ce je ne sais quoi d'énigmatique qu'imprime sur un visage la fixité du sourire.

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS

DE M. JAKOB LIEBSICH

A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — V. p. 134, 145, 157.

XI

Je n'ai pas la prétention d'affirmer que M. Liebsich fit ce raisonnement dans son entier; mais qu'importe? Tout le monde ne peut pas être un Kant, et il n'est pas nécessaire d'avoir écrit des volumes sur l'*Impératif catégorique* et le *Devoir* pour bien agir. Prenez-moi cet honnête bourgeois qui passe là-bas sous vos fenêtres. Il ne connaît probablement pas les lois de l'équilibre; il est même à peu près certain qu'il n'y a jamais songé. Croyez-vous qu'il soit néanmoins embarrassé pour marcher dans la rue, même quand il est pressé? Je gagerais volontiers, au contraire, qu'il n'est jamais tombé et qu'il applique les susdites lois comme le ferait un professeur d'Iéna ou d'Heidelberg. M. Liebsich sentait le bien de la même manière plutôt qu'il ne le raisonnait; et je vous avoue qu'en fait de choses du cœur le sentiment me paraît aussi clair et aussi fort que les syllogismes de l'argumentation la plus serrée. S'il en était autrement, les sept huitièmes du genre humain seraient forcément des coquins, ou bien Dieu devrait, sous peine d'être accusé d'injustice, donner à chaque homme au moment de sa naissance, les éminentes facultés de quelque savant docteur en morale et en philosophie. Or vous connaissez aussi bien que moi bon nombre de braves gens qui ne sont pas des coquins et qui ne sont pas non plus des docteurs, ce qui prouve jusqu'à l'évidence que l'honnêteté est une chose assez naturelle.

M. Liebsich restait donc près du lit où était étendu le malade, et regardait cette figure sur laquelle la vie recommençait à se manifester. Les traits de l'enfant avaient quelque chose de fin et de distingué. Il respirait déjà librement. La couleur jaune de ses joues avait été remplacée par une pâleur qui n'avait plus rien d'extraordinaire et qui disparaissait même de temps en temps sous un léger nuage rose. Enfin, l'enfant ouvrit les yeux et regarda tout autour de lui. M. Liebsich se hâta de lui présenter une cuillerée de potion avec des paroles et une expression de visage aussi persuasives que possible. L'enfant n'eut pas l'air de comprendre les paroles; mais la physionomie de M. Liebsich dut lui plaire, car il avala la potion en souriant; et même, tirant ses bras affaiblis de dessous les draps, il les tendit à celui qui le soignait, lui prit gentiment le cou entre ses deux petites mains, se souleva un peu avec effort et lui donna un baiser sur la joue, un de ces baisers tendres et confiants comme les enfants que l'on aime savent en donner. M. Liebsich sentit que ce baiser lui allait au cœur; et comme l'enfant redevenait pâle et que ses yeux se refermaient, il détacha doucement ses mains de son cou, reposa avec précaution sa tête fatiguée sur l'oreiller, et à son tour effleura son front d'un baiser affectueux et presque paternel.

Joseph essuyait du bout du doigt une larme qui lui coulait le long du nez.

L'enfant ouvrit et referma encore les yeux deux ou trois fois, et finit par les ouvrir tout à fait. C'est ce que M. Liebsich attendait. Aidé de Joseph, il glissa derrière l'enfant un deuxième oreiller pour le redresser un peu, et se mit en devoir de lui faire avaler une petite tasse de bouillon qu'il avait demandée à l'aubergiste. L'enfant but lentement, difficilement, mais avec appétit; sa pauvre figure amaigrie et souffrante prenait quelque chose de reposé qui faisait plaisir à voir. Quand il eut bu la tasse, il fit signe qu'il en voulait encore; mais M. Liebsich, en homme prudent, remua la tête pour lui dire que c'était assez, ôta son oreiller, le recoucha, lui ramena la couverture sous le menton, et l'enfant, sans insister, ni faire la moue, s'ajusta pour être bien à l'aise, et s'endormit presque tout de suite. Cette fois, c'était d'un bon sommeil. M. Liebsich réfléchit quelques instants, et, s'adressant à Joseph : « Je ne crois pas, Joseph, lui dit-il, que cet enfant soit un arlequin de naissance. Il a l'air trop bien élevé. »

XII

L'enfant dormait toujours. M. Liebsich, désormais rassuré sur son compte, fit un retour sur les derniers événements, et se rappela alors qu'il avait été interrompu dans ses recherches au moment même où il espérait toucher au but. Sa présence n'était pas absolument nécessaire près du malade; Joseph, d'ailleurs, pouvait rester, puisqu'il s'agissait d'une simple course de quelques heures dans le voisinage. Il ne comptait s'absenter que juste ce qu'il fallait pour reconnaître le terrain

Il sortit donc, après avoir (rendons-lui cette justice) donné à Joseph les instructions les plus minutieuses. Des gens timorés le blâmeront peut-être et trouveront qu'il abandonnait bien vite un enfant dont il s'était en quelque sorte chargé. Je ne donne certes pas tort à ces gens-là : on n'est jamais trop méticuleux quand il s'agit de bien faire. Mais je ne voudrais pas davantage laisser M. Lieb-

([1]) Sur la destination des hermès, voy. t. XV, 1847, p. 79.

sich sous le coup d'une accusation qu'il ne mérite pas. D'abord le médecin, qui s'y connaissait, l'avait déjà bien tranquillisé; ensuite, rien qu'à voir l'enfant lui-même, on sentait qu'il était hors de danger; puis Joseph n'était pas le premier venu : M. Liebsich savait parfaitement qu'on pouvait se fier à lui. Enfin, je m'adresse au plus rigide d'entre vous : s'il avait marché pendant des semaines à la poursuite d'une bruyère ou de toute autre chose du même genre, et s'il la sentait là, à portée de sa main, je ne serais pas fâché de voir comment il s'y prendrait pour résister à sa curiosité. Ne jetez donc pas la pierre aux autres avant de savoir comment vous feriez vous-même à leur place.

Je me hâte de dire que M. Liebsich, tout en se dirigeant vers le pied de la colline, à l'endroit où commençait le petit sentier, avait le cœur ramené en arrière, du côté de l'enfant endormi; et s'il allait bon pas, c'était autant pour revenir plus vite à l'auberge que pour arriver plus tôt à la clairière où devait se trouver sa plante. Vous voyez bien que vous auriez grand tort de le taxer d'insensibilité.

Cependant le ciel, qui n'était pas très-clair quand M. Liebsich était parti, devenait de plus en plus sombre. Le soleil avait tout à fait disparu; on ne le voyait plus du tout, mais on sentait sa chaleur lourde et fatigante à travers les gros nuages gris qui s'amoncelaient, s'épaississaient et formaient insensiblement d'énormes masses noires où l'on voyait çà et là quelques reflets fauves, indices d'un orage prochain. M. Liebsich crut néanmoins avoir le temps de monter et de descendre en se pressant un peu. D'ailleurs il savait ce que c'était que la pluie : un botaniste qui aurait peur d'être mouillé ne serait pas un botaniste. En tout cas, avec sa houppelande bien fermée, maître Kobus ne craignait pas l'eau : aussi ne tint-il pas compte des premières larges gouttes qui tombèrent, gouttes qui se rapprochèrent, se succédèrent plus rapidement et finirent par former une averse compacte et dense qui, poussée par le vent, s'opposait à la marche de M. Liebsich, lui fouettait la figure, lui entrait dans les yeux et l'aveuglait.

« Ce ne sera rien, pensait-il; une pluie d'orage, cela fait beaucoup de bruit, mais ne dure pas : le temps n'en sera que plus beau après. »

Il avançait toujours, et la pluie ne cessait pas : elle avait peut-être diminué de violence et de fracas, mais elle tombait plus régulièrement, et, en somme, la quantité d'eau était la même, à peu de chose près. Quand il arriva en face de l'endroit où commençait le sentier, le sentier avait disparu et était remplacé par un torrent qui se précipitait de la colline en sifflant, grondant, écumant, et roulant une eau jaunâtre mêlée de branches d'arbres, de mottes d'herbe, de fleurs brisées et de cailloux petits et gros. On ne pouvait même pas approcher de l'entrée du sentier, attendu que l'eau de ce torrent inattendu avait formé en cet endroit une grande flaque qui allait toujours s'élargissant et qui menaçait de ressembler bientôt à un lac.

M. Liebsich ne songea pas un seul instant à attendre que la pluie eût cessé : elle n'avait point l'air d'en prendre le chemin, et quand même le temps se serait subitement remis au beau, le sentier devait être impraticable. Il fit volte-face et revint à l'auberge. « Après tout, se disait-il, c'est peut-être un bonheur; j'aurais pu m'attarder là-haut; il n'aurait qu'à arriver quelque chose à l'enfant... Décidément, il vaut mieux que j'y sois. C'est égal, voilà une bruyère qui n'est pas commode à trouver. »

XIII

Le reste de la journée se passa d'une façon toute naturelle. M. Liebsich changea de vêtements, se sécha et but lentement un grand verre de vin chaud pour se réconforter. L'enfant se réveilla, pour ne plus se rendormir cette fois qu'à la tombée de la nuit : il prit tantôt de la potion, tantôt du bouillon, et même M. Liebsich déboucha en sa faveur une petite bouteille d'un certain vin de Malaga dont Joseph emportait toujours quelques flacons dans leurs valises pour les cas imprévus.

Il fallut nécessairement s'occuper du malade plus souvent que dans la matinée, et le surveiller d'autant plus qu'il ne parlait pas, ne semblait pas entendre, et ne s'exprimait que par des gestes. Le pauvre petit était évidemment sourd et muet; mais sa figure expressive et son regard doucement interrogatif faisaient deviner ce qu'on ne comprenait pas. Singulière puissance que celle d'un enfant! Ils étaient là, deux hommes, près de son lit, épiant ses moindres mouvements, le soignant de leur mieux, et se sentant l'âme toute réjouie quand il les remerciait de son joli sourire qui s'épanouissait de plus en plus. Et n'allez pas dire avec dédain : « Bast! un enfant! » Vous auriez été à leur place que vous auriez fait tout comme eux. Savez-vous quels sont ceux que Dieu a rendus les forts en ce monde? Mon avis est que ce sont justement les faibles, les petits, les souffrants, les chétifs, ceux qui ont besoin des services de tout le monde et que tout le monde sert naturellement avant d'avoir songé à y réfléchir ou à s'en étonner, ce qui prouve qu'ils sont forts, et très-forts, puisqu'on leur obéit souvent sans même qu'ils prennent la peine de commander. Je vous défie de sortir de là.

Quant à la pluie, elle dura jusqu'au soir. Le ciel, alors nettoyé, redevint pur et transparent, et les étoiles y brillèrent d'un éclat joyeux qui donna à M. Liebsich envie de se frotter les mains à l'idée de la belle journée que cela présageait. On ôta l'enfant du lit de M. Liebsich; on lui en dressa un petit à côté du grand : il s'y blottit comme dans un nid avec un air de profonde satisfaction, et ferma bientôt les yeux. Quant à maître Kobus, il ne se coucha qu'après avoir longtemps écouté la respiration régulière et calme de son petit compagnon, et s'être convaincu qu'il n'avait ni soubresauts, ni mouvements nerveux.

Les anges qui volent mollement pendant la nuit à travers les espaces du ciel, pour verser comme un baume les bénédictions et le repos du Seigneur sur les âmes des justes qui ont été meurtries par les luttes de la journée, durent s'arrêter avec une pieuse tendresse au-dessus de l'humble auberge de la vallée; et envoyer les plus doux rêves à M. Liebsich, en l'enveloppant d'un regard d'ineffable complaisance. *La suite à une autre livraison.*

LE ROSSIGNOL DES RIVIÈRES.

On donnait ce nom jadis à la rousserole (*Turdus arundinaceus*), et elle n'a pas cessé de mériter, par la grâce originale de son chant, la dénomination aimable que lui imposaient nos pères. Écoutons ce que disait de cet oiseau un de ses vieux admirateurs, qu'on pourrait appeler à bon droit le père de l'ornithologie française; nous voulons parler de maistre Belon, qui a trouvé un biographe si habile dans M. Hauréau :

« Qui voudra avoir plaisir indicible, alle l'esté s'asseoir sur la rive de quelque douve où il y ait des rouzeaux : il oyrra une mélodieuse harmonie des chants d'infinis petits halcyons vocals, que nommons en françoys rousseroles. Il n'est homme, s'il n'est du tout lourdau, qui infailliblement, s'il y prend bien garde, n'en soit rendu triste ou joyeux. Ils n'ont non plus de cesse que les rossignols. A ceste occasion aucuns nomment les rousseroles rossignols de rivière. Tout homme qui oyrra un chant si haultain, procéder du sifflet de si petite corpulence d'oysillon, sera

de gros esprit et lourd s'il n'y repense deux fois ; entendu que d'une mesme haleinée il maintient sa voix, tantost si haulte qu'il n'est dessus d'instrument d'ivoyre qui y puisse monter, tantost si basse qu'il n'est dessous d'un pot cassé qui puisse descendre si bas. Il n'est homme si diligent observateur des voix qui le puisse bonnement contrefaire en chantant. Entre autres, il semble quasi prononcer comme qui diroit : *Toro, tret, fuis, huy, tret,* et en réitérant tel chant en diverses manières passe les nuictées sans cesser. Il se branche aussi sur les arbres, mais il ne se départ iamais des eaux. Aristophanes, autheur grec, encore plus ancien qu'Aristote, a eu plaisir de mettre son chant en escrit, l'ayant si bien observé qu'à peine personne le sçauroit mieux exprimer. Il est ainsi en sa comédie des Oyseaux :

» Huc, huc, huc, huc.
» Toro, toro, toro, toro, torotinx.
» Ciccabau, ciccabau.
» Toro, toro, toro, tolililinx. »

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Suite. — Voy. p. 10, 47, 99.

LES TIMBALES.

Suite.

La maison du roi avait été la première à recevoir des timbales; puis ensuite on en accorda aux soldats qui les avaient conquises sur l'ennemi; puis enfin on finit par en



Timbalier du régiment du Maine en 1676.

donner à presque tous les régiments; il en fut de même à l'étranger, et, à partir du dix-huitième siècle, toute la cavalerie européenne posséda des timbaliers. Mais il résulte de cet ordre de faits, que les premières timbales qui figurèrent dans l'armée française furent des timbales prises sur les troupes allemandes; elles servirent de modèle aux timbales fabriquées ensuite, et la forme, sauf perfectionnements, fut celle donnée par Luscinius, que nous avons indiquée plus haut.



Timbalier des gendarmes du roi en 1724.

Chaque colonel de régiment mit son honneur à posséder des timbaliers luxueusement costumés.

En 1676, le régiment du Maine avait un timbalier costumé de rouge et or, liséré de bleu, avec chapeau noir bordé d'or; les timbales pendaient aux arçons toutes couvertes de housses avec l'écusson de France, bleu aux fleurs de lis. En 1724, le timbalier de la gendarmerie de la garde du roi était remarquable : son costume était jaune d'or, rayé de légères rayures rouges et bleues espacées; son chapeau était panaché de plumes blanches et jaunes; les timbales avaient les housses bleues brodées richement en or. La même année, le régiment de Villeroy et le colonel général de la cavalerie avaient pour timbaliers deux nègres : le premier (régiment de Villeroy) portait la tunique rayée rose ou jaune, ses timbales étaient recouvertes de housses blanches; le second (celui du colonel général) était vêtu de noir brodé d'argent, les housses de ses timbales étaient de même couleur, et le cheval, noir aussi, était harnaché dans les mêmes nuances. Ces renseignements sont puisés dans la Collection des costumes de l'armée française, par Marbot.

La timbale valait alors un drapeau, et le timbalier, suivant le *Livre des travaux de Mars* ou *l'Art de la guerre* (Paris, 1691, par Al. Manesson-Mallet), « devait être un homme de cœur, et chercher plutôt à périr dans le combat que de se laisser enlever avec ses timbales. » Il marchait en avant, seul, ou parfois escorté de cavaliers portant mousquets amorcés.

Parfois, aux régiments qui s'étaient distingués, le roi



Timbalier du régiment de Villeroy en 1724.



Timbalier du colonel général de la cavalerie en 1724.

offrait des timbales d'argent; toutes, qu'elles fussent d'argent ou de cuivre, étaient richement habillées de housses brodées que l'on appelait *tablier des timbales;* ces instruments, en temps de paix, étaient, avec le drapeau et les guidons, déposés chez le colonel. Les costumes que nous avons indiqués ci-dessus montrent que parfois, pour se distinguer par une luxueuse originalité, on avait pour timbaliers des nègres vêtus de costumes splendides.

L'éducation d'un timbalier émérite n'était pas, dit-on, une petite affaire; six années étaient nécessaires pour faire de lui un artiste rompu aux difficultés du métier.

Vers la fin du dix-huitième siècle, sous la monarchie, il semble qu'il y ait eu réaction contre le luxe abusif déployé par les colonels dans l'habillement de leurs timbaliers, et l'ouvrage de Laborde donne le dessin d'un timbalier militaire dont la simplicité est curieuse à examiner.

La suite à une autre livraison.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS [1].

EMBELLISSEMENTS ET ACCROISSEMENTS DE ROUEN EN 1757.

Le lecteur, dès la première ligne de ces causeries familières, doit être prévenu qu'on ne l'y entretiendra pas seulement des choses du passé; le présent, dans nos Promenades, trouvera aussi sa place. Rouen et ses environs occupent dans l'agriculture, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, dans le commerce, un rang tel qu'il serait difficile que les choses du passé ne nous amenassent pas à parler quelquefois des choses du présent.

Suivrons-nous dans ces entretiens l'ordre chronologique? Non, car ce n'est nullement une Histoire de Rouen que nous entreprenons; il ne s'agit que de nous promener ici et là, tantôt au dedans et tantôt au dehors de la ville.

Un Rouennais de beaucoup d'esprit, de beaucoup de savoir, l'élégant et consciencieux critique M. Jules Levallois, écrivait en 1862, dans l'*Almanach des Normands,* quelques pages judicieuses intitulées : *une Ville historique.* Qu'on me permette d'en citer quelques lignes :

« Rouen est une ville historique... Le nombre, la variété, la beauté, l'antiquité, la succession chronologique de ses monuments, lui assurent une des premières places parmi les subsistantes, les visibles annales de la province et de la nation... Lorsqu'il s'agit de ce qui est vivant ou de ce qui a vécu, la meilleure manière d'apprendre et de comprendre, c'est de voir. Nos modernes historiens se sont appuyés sur cette vérité incontestable pour introduire, timidement d'abord, résolûment ensuite, l'élément pittoresque dans la narration : Alexis Monteil, Augustin Thierry, M. de Barante, M. Michelet, ont compris qu'avant d'entrer dans le drame et de peindre les acteurs, ils devaient, autant que possible, rétablir, créer à nouveau la scène, refaire le *milieu.* Une pensée du même genre a inspiré et soutenu les auteurs de l'*Histoire de France par les monuments*...

» A Rouen, nous avons mieux que la représentation, nous avons la chose même... Qui ne visite pas Rouen se condamne à ignorer une partie, un côté du moyen âge. »

Toutefois, il se pourra faire que dans nos promenades nous nous occupions un peu moins du moyen âge que des époques modernes, plus intéressantes pour nous, quelque importance qu'ait pu avoir notre ville aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, alors qu'elle était après Paris la première ville de France.

A l'heure qu'il est, donc, ce qui étonne lorsqu'on la parcourt, c'est de voir les percées vraiment révolutionnaires qui en quelques années sont venues introduire l'air, la lumière, la verdure, dans le dédale de ses rues gothiques. L'historique de ces métamorphoses serait des plus intéressants; j'en indiquerai tout de suite les principaux traits.

Il faut pour cela nous reporter de cent douze ans en arrière. Je trouve, en effet, que le premier essai de *grands travaux* à Rouen remonte à l'année 1757. Mais ces *grands travaux* échouèrent d'abord, parce qu'alors on y voulut mettre trop de somptuosité, parce qu'on songea plus à embellir qu'à assainir la ville.

Exposons brièvement les faits; ils suffiront à montrer que cette histoire a son enseignement.

Le 14 janvier 1749, un sieur le Carpentier, architecte du roi, fut chargé de dresser les plans et devis des réparations et reconstructions nécessaires à l'ancien Hôtel de ville de Rouen, qui, à cette époque, menaçait ruine sur plusieurs points, à ce qu'on assurait, mais ce qui était faux, sans doute, ou fort exagéré, puisque de nos jours il est encore debout et solide. La vérité, c'est que peut-être il commençait à devenir insuffisant aux besoins de la cité : on eût pu l'agrandir, et c'est ce que d'abord on avait proposé; mais le goût du jour était aux *bâtiments.* Le résultat de l'examen auquel se livra le sieur le Carpentier fut donc tout naturellement un projet de reconstruction complète; mais huit ans plus tard seulement, les 20 mai et 27 décembre 1757, MM. de la Bourdonnaye et de Brou sollicitaient un arrêté du conseil pour la reconstruction de cet édifice, pour sa translation dans un autre lieu, et pour l'agrandissement de la ville. Avant même que l'autorisation fût venue, en 1757, les travaux étaient commencés; quelques mois plus tard (1758), l'architecte présentait à *monseigneur de Montmorency-Luxembourg,* gouverneur de la province, les plans complets de l'Hôtel et de l'agrandissement de la ville. Encore entouré de ses fossés, Rouen n'avait alors ni ses boulevards, ni ses avenues de la Madeleine et du Mont-Riboudet, ni son quai du Havre, ni son champ de Mars.

Voici en quoi consistait le projet d'embellissement et d'accroissement présenté aux autorités locales par l'architecte du roi :

Du portail de l'Hôtel-Dieu, alors nouvellement construit à l'extrémité ouest de la ville, une magnifique rue devait se rendre en ligne droite jusqu'au portail de la cathédrale, située au centre de la cité; la place du Vieux-Marché, traversée par cette rue, à distance à peu près égale de l'Hôtel-Dieu et de la cathédrale, devait être agrandie et rectifiée. A l'extrémité de cette place la plus rapprochée de l'hospice, à l'endroit où se trouve actuellement l'entrée de la rue de Crosne, on projetait de construire l'Hôtel de ville, édifice grandiose qui rappelait par ses proportions et son aspect le palais du Luxembourg. Cette idée de refaire à Rouen le Luxembourg était venue, hélas! un peu vaniteusement à M. de Montmorency-Luxembourg, gouverneur de la province. Le palais, composé de trois vastes corps de bâtiment, devait entourer une cour richement décorée, qui elle-même eût été suivie, à l'ouest, du jardin de l'Hôtel de ville, imité probablement aussi de celui du Luxembourg. Enfin, à la suite de ce jardin serait venue la place du Luxembourg. La large rue projetée, de l'Hôtel-Dieu au parvis Notre-Dame, passait sous le pavillon central de l'Hôtel de ville et se continuait, comme j'ai dit, à travers le Vieux-Marché devenu *place Royale.* La rue Cauchoise, qui arrivait et qui arrive encore de la barrière Cauchoise au Marché, eût été élargie et rectifiée; une autre rue, la rue des *Bons-Enfants,* allant de Saint-Ouen à la rue Cauchoise, était également élargie dans une partie de son parcours; puis, sous le nom de rue Cabeuil, on devait la prolonger en ligne droite jusqu'au

[1] Voy., sur Rouen, la Table de trente années.

cours Royal, promenade projetée allant du quai d'Harcourt à la route du Havre. Cette dernière route devait elle-même partir de la place Cauchoise et non du boulevard de la Madeleine, comme on l'a réalisé depuis.

Le quai d'Harcourt, dont nous venons de parler, n'existait alors que dans le projet du sieur le Carpentier. De ce quai, trois rues devaient remonter vers les quartiers supérieurs : la première, sous le nom de rue de la Ville-Neuve, longeant le Vieux-Palais, passait au rond-point du jardin de l'Hôtel de ville pour aboutir à la rue des Bons-Enfants, un peu avant son point de jonction avec la rue Cauchoise ; la deuxième, rue du Luxembourg, traversait la place du Luxembourg, qu'elle divisait en deux parties égales, pour aboutir à la place Cauchoise; la troisième, rue de Brou, à peu près sur l'emplacement actuel de la rue de Buffon, allait directement du quai d'Harcourt à la route du Havre, laquelle, dans les plans du sieur le Carpentier, n'était autre que la rue du Renard rectifiée.

Voilà des projets qui paraîtront grandioses même à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la vieille ville normande. Et pourtant ce n'était pas tout.

Les trois rues dont nous venons de parler devaient être coupées par deux rues parallèles à la Seine, c'est-à-dire allant de l'est à l'ouest; ces deux rues devaient s'appeler rue Marie et rue de la Bourdonnaye.

On élargissait, en les rectifiant, les rues Saint-Éloi et de la Prison ; etc., etc.

Mais, je l'ai dit, on n'avait pas pour but seulement d'embellir la ville, on voulait aussi l'agrandir.

Pourquoi avait-on choisi de préférence à tout autre lieu, pour le nouvel Hôtel de ville, la place alors assez excentrique du Vieux-Marché? C'est ce que l'exposé des projets explique suffisamment.

Voici sur ces grands travaux comment s'exprimait l'architecte du roi :

« La ville de Rouen est l'une des plus grandes, des plus peuplées et des plus riches de la France, et la province dont elle est la capitale, l'une des plus fertiles et des mieux cultivées. Siége d'un archevêché, d'une cour de parlement, d'une chambre des comptes, d'une cour des aides, d'un bureau des finances, etc.; patrie de Bochart, des Corneille, de Fontenelle, de Jouvenet et de divers grands hommes illustres par le savoir, le mérite et les talents; dans une situation que la nature favorise pour y faire fleurir le commerce et les manufactures ; enfin, avec des dehors agréables, elle masque un intérieur affligeant pour le citoyen et trompeur pour l'étranger. Des rues étroites et mal percées, des maisons de bois, un plan général où le hasard semble avoir présidé, rappellent dans le siècle du goût la barbarie des Goths et des Vandales.

» Cette ville n'est pas, néanmoins, dépourvue d'édifices d'un certain mérite : la cathédrale, l'église de Saint-Ouen, l'Hôtel-Dieu, appelé le Lieu de Santé, et le pont, sont des monuments dignes d'être connus ; mais nulle liaison entre ces édifices pour les faire au moins valoir en les rapprochant. Si leurs abords rebutants rendent plus agréable l'impression de leur aspect, le plaisir qu'ils ont fait aux yeux s'éteint au moment qu'on les quitte, parce qu'on éprouve la même peine au passage d'un de ces édifices à l'autre.

» Pour sortir du mauvais goût, il faut des événements qui préparent, des hommes en place, citoyens éclairés, un concours heureux de circonstances en faveur des projets qui y tendent ; et c'est précisément ce qui est arrivé à l'occasion de ceux contenus dans ce recueil, par la nécessité d'abandonner l'Hôtel de ville actuel de Rouen, près de tomber, par l'empressement de son illustre gouverneur à demander au roi sa reconstruction, par les démarches et les soins de deux respectables intendants pour en assurer le succès, et par le zèle de MM. les officiers du corps de ville, aussi sensibles à sa décoration qu'au bien des citoyens; enfin, par le sceau de la confirmation de l'entreprise au tribunal de son auguste sénat. Mais il ne suffit pas que ces projets aient été approuvés : l'auteur doit au public le compte des raisons de leurs dispositions générales.

» *Motifs de la disposition du plan général.* — Élever à Rouen un nouvel Hôtel de ville, uniquement pour remplacer l'ancien, c'eût été procurer aux citoyens un édifice plus grand, plus riant, plus commode, et ajouter un seul monument public à ceux que cette ville renferme ; multiplier ces monuments en les réunissant, leur procurer tous les points de vue dont leur position est susceptible, en faire une chaîne que l'étranger puisse parcourir naturellement, c'est tirer du local tous les avantages que l'art puisse lui prêter, et ce qu'on a tâché de rassembler dans le projet général dont le nouvel Hôtel de ville fait l'édifice le plus marqué.

» On arrive à Rouen, du côté de Paris, par le faubourg d'Eauplet. L'étranger qui passe continue par le quai, entre dans la ville par la rue Grand-Pont, qu'il suit jusqu'au parvis de la cathédrale, d'où, tournant sur la gauche, il entre dans la Grand'rue, traverse le Vieux-Marché, et se rend par la rue Cauchoise à la porte de ce nom, à laquelle aboutissent les chemins du Havre et de Dieppe. C'est la traverse de Rouen la plus naturelle pour aller à ces deux dernières villes et la plus fréquentée. C'était un titre pour placer dessus le nouvel Hôtel de ville.

» Hors la ville, du côté du couchant, à peu près à même distance de la rivière que la cathédrale, a été bâti depuis peu un Hôtel-Dieu considérable par sa grandeur, appelé le Lieu de Santé. La place du Vieux-Marché se trouve située entre la cathédrale et l'Hôtel-Dieu, et c'était l'emplacement le plus convenable pour un Hôtel de ville. On a profité du hasard de cette position pour mettre ces trois édifices dans le même alignement, en sorte que du vestibule de l'Hôtel de ville on aura pour points de vue la cathédrale et le Lieu de Santé, après que les ouvrages liés par convenance à ceux du nouvel Hôtel de ville auront été exécutés.

» On projetait depuis longtemps un accroissement à la ville au delà du Vieux-Palais, en remontant de la rivière au faubourg Cauchoise ; on s'est encore servi de l'idée de ce projet pour distribuer le plan de cet accroissement et le lier tant avec la masse générale de la ville qu'avec le nouvel Hôtel de ville et le Lieu de Santé, en lui donnant les percées les plus avantageuses, les dehors les plus riants, et en procurant par cette distribution la salubrité de l'air, si essentielle à la conservation des habitants. »

Ici M. le Carpentier entre dans tous les détails relatifs à la construction de l'Hôtel de ville et au percement des rues projetées; puis il continue en ces termes :

« Telle est la disposition générale qu'on a cru la plus convenable pour tirer parti de la situation et du local de la ville de Rouen. Au premier coup d'œil, ces projets paraîtront peut-être un peu étendus; mais il faut considérer que les villes ne meurent point ; qu'on doit toujours penser à travailler en grand lorsqu'il s'agit d'édifices et d'embellissements publics; qu'il est tout à la fois avantageux et nécessaire d'envisager d'un seul coup d'œil et de découvrir dans un plan général les projets dont les lieux sont susceptibles, quoiqu'ils ne puissent être exécutés que dans une longue suite d'années; que si l'on avait suivi cette méthode dans les grandes villes, tant d'ouvrages publics et particuliers ne formeraient pas un ensemble décousu, dont les diverses parties n'ont ni liaison, ni unité, ni correspondance; que le prétexte de la grande dépense n'est jamais un motif recevable pour exclure l'exécution que dans le seul cas où l'on entreprend trop

de choses à la fois; et que le repentir suit toujours de près les partis dictés par le seul esprit d'économie. M. de Tourni offre un exemple frappant de la vérité de ces principes dans les ouvrages immenses d'embellissement dont il a décoré la ville de Bordeaux, qu'il a rendue l'une des plus belles de la France, et dont divers morceaux orneraient même la capitale du royaume. Pourquoi la ville de Rouen ne serait-elle pas encouragée à l'imitation, lorsqu'à l'autorité qui la soutient sont joints les mêmes vues, le même amour pour elle et les mêmes connaissances du grand et du beau dans son illustre intendant? »

Nous avons déjà vu que, sans attendre l'autorisation du conseil, l'*illustre intendant,* Mgr de Montmorency-Luxembourg, avait fait, en 1757, commencer la construction de l'Hôtel de ville. Les fondations en furent jetées, et les caves (qui subsistent encore rue du Marché, et qui servent actuellement d'écuries) furent presque achevées. Mais il y avait alors dans l'administration (c'était sous Louis XV) un tel désordre, qu'un million et quelques centaines de mille francs se trouvèrent engloutis dans ces travaux préparatoires : cette somme équivalait bellement à trois millions de nos jours. On s'effraya des suites, et tous les projets de l'architecte royal furent abandonnés.

Quelques années plus tard, en 1767, un nouvel intendant est nommé à Rouen : c'était M. de Crosne. Il arrivait dans la ville précédé de la réputation d'habileté et d'intégrité qu'il venait de se faire, en 1763, dans le procès Calas. L'Europe entière avait eu pendant quelques mois les yeux fixés sur lui, et à l'apparition de son admirable *Rapport,* Voltaire avait donné le signal des applaudissements.

Administrateur habile, M. de Crosne reprit, en les modifiant, les plans abandonnés. Il en supprima la partie somptueuse, renonça au monumental Hôtel de ville, pour ne s'occuper que de l'assainissement, de l'agrandissement de la cité. Les boulevards, l'avenue du Mont-Riboudet, la caserne du Champ-de-Mars et le champ de Mars lui-même, le champ de Foire, ou marché au Cidre; le quai d'Harcourt, devenu depuis quai du Havre; la rue qui porte le nom du célèbre intendant : voilà les traces de son passage à Rouen; je dis *passage,* car M. de Crosne, malheureusement, n'administra la ville que pendant huit ans. Nous venons de voir quelle sagesse il avait mise dans cette transformation de la vieille ville gothique; les plans royaux de M le Carpentier bouleversaient à grands frais toute la cité : les siens l'embellissaient, l'assainissaient, presque sans dépense; les rues et places nouvelles étaient par lui créées sur des terrains neufs, où il n'y avait presque rien à démolir, et que, par conséquent, il acquérait à bas prix. Cette précaution faillit pourtant lui devenir funeste. En effet, pour le passage de la rue qui porte son nom, et qui va de l'Hôtel-Dieu au Vieux-Marché, il fallut traverser et détruire quelques-uns des jardins maraîchers qui occupaient ces parages. Quelques jardiniers, forcés de s'installer ailleurs, se plaignirent, ameutèrent leurs confrères, et toute la population fit chorus avec eux. La colère devint telle que M. de Crosne se vit personnellement insulté dans les rues de la ville, et qu'on alla, faut-il le dire? jusqu'à briser à coups de pierres les vitres de sa voiture.

Demanda-t-il d'être envoyé dans une autre province? On l'ignore; mais ce qui est certain, c'est qu'en 1775 il fut appelé à l'intendance de Lorraine.

Nommé, dix ans plus tard (en 1785), lieutenant général de police, il put réaliser enfin, à Paris, la suppression du cimetière des Innocents, si longtemps demandée par Voltaire.

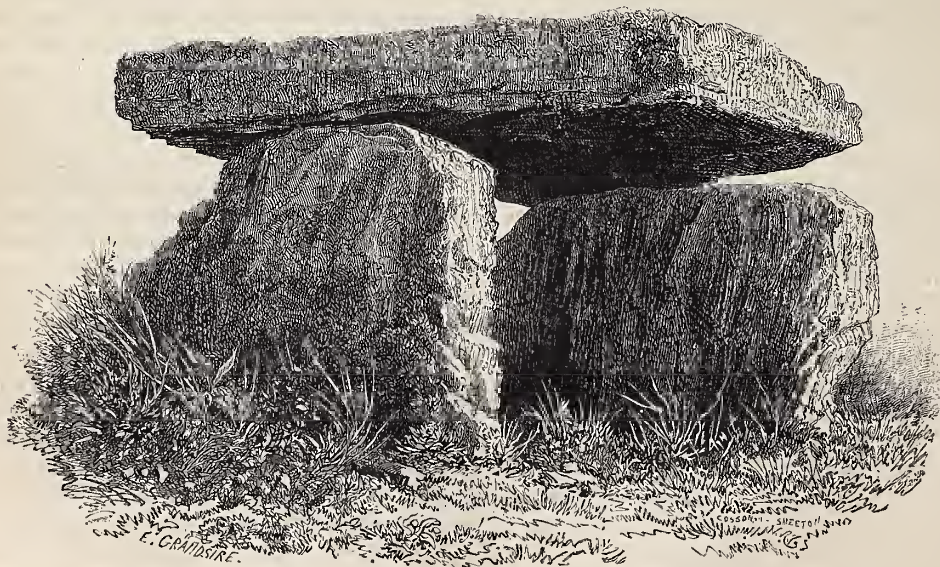
Quelques années plus tard, en 1794, M. de Crosne, âgé de cinquante-huit ans, périt sur l'échafaud. Un membre de sa famille, en 1847, offrait à la municipalité de Rouen le buste de l'illustre intendant; quelques Rouennais ont depuis demandé qu'une reproduction de ce buste soit placée à l'un des angles de la rue de Crosne, voulant ainsi honorer la mémoire de celui qui le premier réussit à transformer la ville, à lui donner de l'air, du soleil, de larges voies, et ces magnifiques boulevards qui font depuis un siècle les délices de tant de promeneurs.

N'oublions pas surtout que de Crosne fut un initiateur dans l'art d'embellir et d'assainir les villes. L'exemple donné par lui à Rouen ne tarda pas à être suivi par plusieurs autres grandes villes du royaume.

La suite à une autre livraison.

UN DOLMEN EN ALGÉRIE.

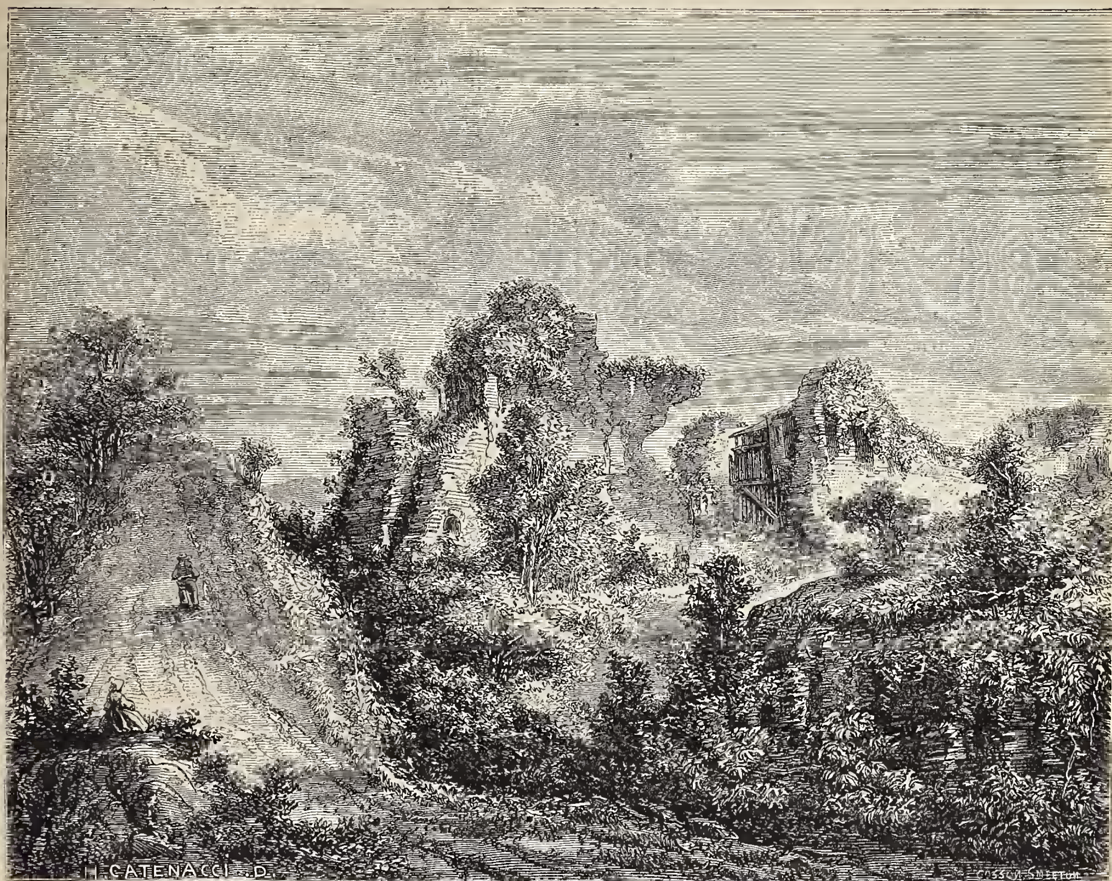
Ce dolmen est situé dans une belle vallée de la Petite-Kabylie, *El-Arouna* (la Fiancée). Il a deux mètres de hauteur. La face postérieure, que ne représente pas le dessin, se compose de trois pièces verticales, dont l'une est percée d'un trou rond.



Dolmen découvert en Afrique, dans la vallée d'El-Arouna (Kabylie). — Dessin de M. E. Canat, propriétaire à Jemmapes, près de Constantine.

LE CHATEAU DE LONGUEVILLE

(SEINE-INFÉRIEURE).



Ruines du château de Longueville (Seine-Inférieure). — Dessin de H. Catenacci.

Quand on prononce le nom de Longueville, le premier souvenir qui se présente et s'impose à l'imagination est celui de la belle frondeuse [1]; mais quand on voit de ses yeux les ruines énormes dont la masse et la solidité rappellent les constructions romaines, l'esprit saute par-dessus la Fronde, qui ne lui semble plus qu'un jeu d'enfants, pour remonter comme malgré lui au temps des hommes bardés de fer, des châteaux cuirassés de tours, au temps des grandes épées à deux mains et des terribles haches d'armes avec lesquelles on *charpentait* les ennemis, selon l'énergique expression d'un chroniqueur.

Nous ignorons quelle figure pouvait faire la duchesse de Longueville dans cette forteresse; mais ce que nous savons bien, c'est qu'il nous semble tout naturel d'y revoir en imagination un des hommes de l'âge héroïque, du Guesclin; car il fut fait sire et maître de Longueville pour avoir si bien *charpenté* les Anglais à Cocherel. Tel sire, tel château; et Christine de Pisan, qui s'évertue en beau style à déduire les vertus du roi Charles cinquième, aurait pu citer cet exemple dans son chapitre *De la libéralité et de la sage largesse du Roy*.

Jamais, en effet, largesse ne fut plus sage, car jamais service ne fut plus grand, jamais guerre ne fut plus sacrée. Ce n'était pas une guerre de conquête, mais une guerre de défense et d'affranchissement.

C'était le temps où les Anglais chevauchaient par toute la Normandie comme s'ils eussent été chez eux. Voyant cela, et le deuil du pauvre monde, et le chagrin du bon roi, et l'affront que c'était pour tous ceux qui savaient monter à cheval et manier la lance et l'épée, le brave du Guesclin fut touché. Il jura en son langage naïf, « par Dieu qui peina en croix et au troisième jour ressuscita », qu'il forcerait bien ces gens-là à redescendre la Seine plus vite qu'ils ne l'avaient remontée; et comme il était homme de parole, il fit ce qu'il avait juré de faire. Il faut le voir à Cocherel, en présence de ces Anglais qu'il déteste. Par une courtoisie un peu ironique, ou qui du moins parut telle à l'irascible Breton, le captal de Buch, chef des Anglais, fait offrir des vivres à du Guesclin; car les Français souffraient de la disette. Du Guesclin rougit de colère, et voici, mot pour mot, ce qu'il répond au messager : « Gentil héraut, vous sçavez moult bien prescher; vous direz à votre retour par delà que, si à Dieu plaît, je mangerai aujourd'hui du captal un quartier, et ne pense aujourd'hui à manger d'autre chair. » Les délicats peuvent trouver la réponse un peu crue et la métaphore un peu audacieuse, mais j'imagine que cette gasconnade bretonne dut fort réjouir les hommes d'armes qui furent à portée de l'entendre. Je vois d'ici ceux qui étaient plus éloignés demander ce qu'il avait dit et pourquoi l'on riait si fort; et je les entends rire à leur tour quand on leur a répété « qu'il veut manger du captal. » Cette rude saillie était digne de l'auditoire, et le bon du Guesclin, sans le savoir à coup sûr, se conformait aux règles de la vraie rhétorique, en parlant aux gens le langage qui leur convenait le mieux. Si l'indignation fait les poëtes, elle fait aussi les orateurs.

Voilà pour nous le vrai sire de Longueville, de ce Lon-

(1) Voy., sur Mme de Longueville, la Table de trente années.

gueville héroïque dont l'origine remonte à l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant.

Tous les Guides vous apprendront que Longueville est sur la route de Paris à Dieppe, que les premières constructions remontent, ou plutôt remontaient à Guiffard, petit-fils d'Osbern de Bolbec, lequel Guiffard fut créé par Guillaume duc de Buckingham, pour l'avoir aidé à conquérir l'Angleterre; depuis, par transmission ou par don royal, Longueville appartint à Enguerrand de Marigny, aux comtes d'Évreux, au connétable du Guesclin et à son frère, au célèbre bâtard d'Orléans, comte de Dunois. La famille dont ce dernier fut la souche posséda Longueville et Tancarville jusqu'au moment où elle s'éteignit en la personne de Marie d'Orléans, duchesse de Nemours, fille de Louise de Bourbon-Soissons et de Henri II d'Orléans, qui, par un second mariage, devint le mari de la célèbre frondeuse. La seigneurie de Longueville fit alors retour au domaine royal.

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS

DE M. JAKOB LIEBSICH

A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — Voy. p. 134, 145, 157, 162.

XIV

Le médecin vint le lendemain d'assez bonne heure. L'enfant était déjà éveillé : les gais rayons du soleil du matin essayaient de pénétrer par les fentes des volets, et quand M. Liebsich eut ouvert la fenêtre, la belle lumière dorée entra comme un flot et mit la chambre en fête. Le docteur regarda les yeux de l'enfant, lui tâta encore le pouls, lui passa amicalement la main sur les joues, demanda comment la journée de la veille s'était terminée, et dit à M. Liebsich : « Voilà un petit bonhomme qui se porte comme vous et moi ; il n'a plus qu'à se lever, manger et se promener comme une personne naturelle. » Puis ces deux messieurs causèrent ensemble de ce que pouvait bien être cet enfant. Le médecin, en passant la veille devant la maison du bourgmestre, l'avait prié de faire faire à cet égard toutes les recherches possibles; mais on n'avait trouvé aucun indice; personne n'avait jamais aperçu cet enfant dans la contrée; quant aux vêtements d'arlequin qu'il portait, ils ne pouvaient non plus servir de renseignement. Il y avait déjà plusieurs mois qu'on n'avait vu de saltimbanques dans le pays, soit de passage, soit à l'occasion de quelque fête : ces gens-là étaient ici aujourd'hui et là demain, sans dire et souvent sans savoir où ils allaient. C'eût donc été folie que de vouloir les retrouver à la piste. D'ailleurs, comment les reconnaître? Toutes ces troupes se ressemblaient un peu; et ceux qui avaient perdu leur arlequin devaient l'avoir remplacé. L'infirmité de l'enfant ajoutait à toutes ces difficultés un obstacle qui semblait insurmontable.

Pendant cette conversation, Joseph présentait au petit convalescent, en s'apprêtant à l'aider, des vêtements qu'une servante venait d'apporter : c'était celle du bon docteur, qui avait un fils de la même taille. Quand l'enfant vit le paquet qu'on dénouait sur son lit, il se mit à bondir de joie, et montra le poing avec une colère comique aux guenilles d'arlequin qui étaient étendues dans un coin de la chambre. Puis, sans avoir besoin de Joseph, il s'habilla comme un garçon qui savait à merveille l'usage de toutes les parties d'un costume comme il faut, n'oublia pas de se débarbouiller, de se laver les mains avec du savon parfumé qu'il prit sans hésiter dans le nécessaire de M. Liebsich, se peigna très-adroitement, et quand sa toilette fut finie, il vint présenter sa jolie figure, en faisant une fort gentille révérence au docteur, à M. Liebsich et à Joseph. « Ou je me trompe fort, dit le médecin, ou c'est un enfant de bonne famille qui est devenu saltimbanque par des circonstances que j'ignore. C'est égal, voilà déjà un premier point à peu près... »

Il n'eut pas le temps d'achever. Le petit sourd-muet, qui s'était approché de la fenêtre, s'en était éloigné brusquement avec les signes d'une profonde terreur, et se serrait contre lui d'un air suppliant. Le médecin regarda ce qui se passait dans la rue, tourna la tête à droite et à gauche, et n'aperçut rien autre chose que la grande voiture du vieux père Hipp, qui descendait du côté de la place. Or le père Hipp n'avait rien de terrible. Le bon docteur le connaissait de longue date. Il parcourait les villes, bourgs et villages de la contrée, et vendait de la poudre pour nettoyer les batteries de cuisine, du cirage perfectionné, des almanachs et des chansons. Pour attirer la foule, il avait une voiture décorée en façon de théâtre, du haut de laquelle il haranguait les badauds et proclamait les qualités mirifiques de ses produits; et derrière lui deux musiciens ambulants, jouant l'un de la clarinette et l'autre de la grosse caisse, lui formaient un orchestre qui, à défaut de jolis sons, produisait du moins beaucoup de bruit. Pour compléter l'effet de cette mise en scène, le père Hipp et ses deux artistes portaient des costumes aux couleurs les plus vives et les plus bariolées, avec des casques surmontés de plumets immenses qui leur permettaient de tenir noblement leur place dans les fêtes et sur les champs de foire. Quant à la vie du père Hipp, elle était connue de tous, et l'on aurait pu la suivre jour par jour : c'était, malgré son attirail de charlatan, un fort brave homme qui gagnait honnêtement sa vie, ne faisait jamais de dettes dans les auberges où il s'arrêtait, et ne vendait pas de mauvaise marchandise.

Le docteur prit alors l'enfant par la main, l'attira doucement vers la fenêtre, et lui montra en riant la voiture : c'était une épreuve qu'il tentait, et il tenait déjà plus de la moitié de son idée. L'enfant n'eut pas plutôt aperçu pour la seconde fois l'équipage en question, qu'il se sauva de nouveau et se réfugia dans un coin de la chambre; et il n'y eut pas moyen de le lui faire quitter avant d'avoir fermé la croisée. « J'y suis! s'écria le docteur; c'est évident : cet enfant a été volé à sa famille par des saltimbanques, et il a peur de tout ce qui de près ou de loin lui rappelle ces gens-là. Enfin, le voilà toujours sauvé de leurs griffes; quant à sa famille, s'il est difficile de la retrouver, ce n'est pas impossible. »

Cependant l'enfant semblait mal à son aise; son regard allait de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte : il avait l'air de redouter quelque ennemi invisible, et restait entre le médecin et M. Liebsich, comme s'il eût voulu se mettre à l'abri. Tout à coup, le bon docteur le sentit s'appuyer contre sa jambe et chanceler : il eut à peine le temps de le retenir par un bras. Le pauvre petit était pâle comme la veille; ses yeux languissants regardaient sans voir; sa tête ballottait sans force sur ses épaules, et ses mains s'agitaient convulsivement. « Allons, dit le médecin, je ne me suis pas trompé : c'est la terreur qui a produit une crise nerveuse. Il faut qu'il ait été bien maltraité pour avoir si grand'peur. Ah! les monstres!... » Et, tout en parlant, il soignait le malade, lui desserrait ses vêtements, lui jetait de l'eau à la figure et s'occupait de le faire revenir. Enfin, après beaucoup de temps et de peine, l'enfant reconnut ceux qui l'entouraient; mais il était si faible et si brisé qu'il fallut le recoucher. Le médecin constata qu'il avait la fièvre, et bien qu'il ne parlât pas, il était évident que par instants il délirait.

L'expédition de M. Liebsich se trouvait encore retardée : le docteur lui dit que cet accident n'avait rien que de très-naturel, que la médecine ne pouvait pas y faire grand'chose, et que le meilleur remède était de rester là auprès de l'enfant, de le veiller et de le surveiller, de façon à ce qu'il se sentît entouré, protégé et aimé. La solitude semblait lui inspirer un effroi invincible; et si on le laissait seul, ou même s'il voyait sortir M. Liebsich, qu'il ne quittait pas du regard, il pouvait avoir une seconde crise qui compliquerait alors dangereusement les choses.

On ne se figure pas assez tout ce qui se passe dans ces petites têtes quand elles sont malades. Ne dites jamais pour vous en moquer : « Des idées d'enfant? cela ne compte pas. » Ils ont leurs idées qui ne sont pas les vôtres, c'est vrai, mais ils en souffrent; ils ont leurs terreurs à propos d'objets qui vous paraissent petits ou ridicules, parce que vous vous imaginez que vous êtes grands ou raisonnables. Je voudrais bien savoir si à leur âge vous n'aviez pas aussi peur qu'eux et si vous raisonniez davantage. Je ne suis même pas parfaitement convaincu qu'aujourd'hui, malgré votre grande taille, vos années, et ce que vous intitulez fièrement votre expérience, vous ayez le droit d'appeler sérieuses vos... Suffit; je m'entends, et je ne désire pas vous adresser de mauvais compliments. Respectez donc ces chères petites âmes qui craignent tant de choses parce qu'elles en connaissent si peu; ce n'est pas leur faute : rassurez-les doucement, ne leur refusez jamais l'abri qu'elles demandent même contre un danger qui n'existe pas. Se moquer d'un enfant, railler durement sa peur, ce n'est ni de la sagesse, ni du bon sens : c'est de la cruauté.

Il faut croire que M. Liebsich fut de cet avis, car, se tournant vers Joseph : « Le docteur a raison, Joseph, lui dit-il; on n'a pas encore inventé de tisane contre la peur. Nous resterons donc tous deux à veiller l'enfant, qui ne peut pas attendre; quant aux... plantes (il ne se hasarda pas à prononcer le mot de bruyères), comme elles ont le temps, ma foi, elles attendront. »

Je ne sais pas si cela vous produit le même effet qu'à moi, mais je trouve que M. Liebsich ne se ressemblait plus guère. *La suite à une prochaine livraison.*

LE PONT DE SAINTE-DÉVOTE.

Voy. t. XXXVI, 1868, p. 384.

Ce pont, nous écrit un de nos abonnés, est situé sur un ravin, à moins d'un kilomètre du port de Monaco.

Sainte Dévote est le nom d'une jeune fille née en Corse et martyrisée dans son pays natal pendant la grande persécution, sous Dioclétien. La légende rapporte que deux chrétiens, le prêtre Benenatus et le diacre Apollinarius, avertis par une vision d'avoir à enlever le corps de la martyre pour le dérober aux outrages des païens, s'entendirent avec un marinier nommé Gratien. Dans la nuit, ils enlevèrent le corps, le déposèrent dans un navire, l'embarquèrent, et se dirigèrent vers l'Afrique.

Mais le vent du midi les poussa vers le nord. Le bâtiment, qui avait été abandonné longtemps sur le rivage, faisait beaucoup d'eau : ils avaient beau travailler toute la nuit, leurs efforts étaient superflus. Au point du jour, Gratien, épuisé de fatigue, s'endormit, laissant à Benenatus le soin de diriger la barque. Dévote lui apparut, et, le poussant, elle lui dit : « Debout, pilote Gratien. La tempête va s'apaiser, la mer sera tranquille, et l'eau ne remplira plus votre barque; elle n'aura plus à souffrir des vagues. Toi et le très-saint prêtre, regardez avec attention, et quand vous verrez une colombe sortir de ma bouche, suivez-la jusqu'à ce que vous arriviez en un lieu appelé en grec *Monaco* (Μονοικος) et en latin *Singulare*, et enterrez-y mon corps. »

Ils regardèrent avec attention, et virent la colombe sortir de sa bouche; ils la suivirent jusqu'au lieu désigné. Arrivés à Monaco, la colombe s'arrêta dans la vallée de Gaumates, où était une église en l'honneur de saint Georges, et y déposèrent le corps de la vierge et martyre, le sixième jour des calendes de février (27 janvier).

Plus tard le corps fut transporté dans l'église paroissiale de Monaco, mais une petite chapelle fut construite au lieu où il avait été déposé dans le ravin; c'est ce petit édifice que l'on voit à droite, au premier plan de notre dessin (t. XXXVI, 1868, p. 384).

Chaque année, au 27 janvier, une procession solennelle, à laquelle se joint presque toute la population de la ville, se rend de Monaco à la chapelle pour célébrer l'anniversaire de l'inhumation de la sainte, qui est devenue la patronne du pays.

C'est à l'intervention de sainte Dévote que les Monégasques attribuèrent la défaite des Génois qui, au nombre de quatorze mille hommes, étaient venus assiéger Monaco en 1507.

Aujourd'hui, un viaduc remarquable, construit par la compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée, fait franchir le ravin aux trains qui, s'arrêtant, pour le moment, à Monaco, ne tarderont pas à atteindre un peu au delà de Menton, au pont de Saint-Louis, la frontière d'Italie.

Le poëte Méry a passé les derniers hivers de sa vie dans la villa de la Colombe, située dans un repli du vallon de Sainte-Dévote, et il a chanté en vers de huit syllabes la légende de la colombe et de la sainte.

MER DE LAIT.

En août 1854, le capitaine Kingman traversa, dans l'océan Indien, un espace de plus de 40 kilomètres de largeur, dont la blancheur était assez éclatante pour éteindre la lumière des astres. Cette blancheur était produite par des myriades d'animalcules. Quand cette mer d'êtres microscopiques fut dépassée, on vit longtemps encore le ciel briller au-dessus : c'étaient comme des lueurs d'une faible aurore boréale. En 1864, le navire français *la Sarthe* traversa, dans les mêmes parages, une « mer de lait » non moins vaste : le sillage de sa quille s'y dessinait en noir.

On dédaigne de sentir les petits biens, et on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. FONTENELLE.

CULTURE VAMPIRE.

Expression énergique et pittoresque du savant Liebig! Elle caractérise ce mode d'exploitation agricole dans lequel on ne rend point, ou l'on ne rend qu'en partie, à la terre les éléments multiples que les récoltes lui enlèvent. — En portant au marché les produits d'une ferme, le cultivateur vend en détail les trésors cachés dans le sol; il épuise peu à peu les substances salines, reconnues tout récemment comme indispensables à la plante : il agit donc à la manière de ce monstre légendaire, enfanté par l'imagination orientale, qui saigne à la gorge les victimes qu'il a choisies, suce leur sang, et les fait mourir en phthisie. — Si donc vous ne restituez pas au sol, sous forme de fumiers, d'amendements, d'engrais commerciaux, de récoltes enfouies ou de jachères, les éléments dont se nour-

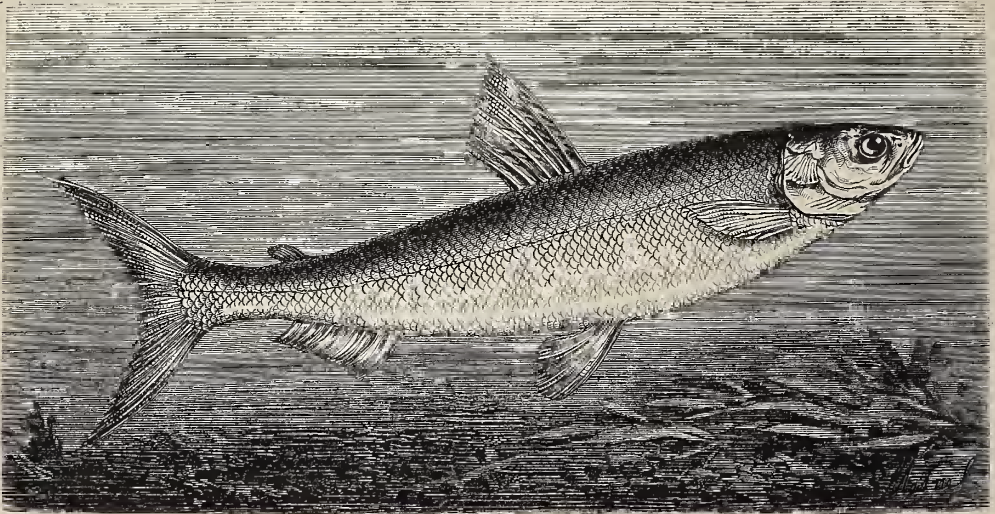
rissent les plantes ensemencées, vous faites de la *culture vampire!* Gardez-vous-en comme du vol, ô agriculteurs consciencieux, jaloux de transmettre intact à vos enfants le patrimoine de famille.

LA FÉRA ET SON ACCLIMATATION.

La féra n'est pas française depuis longtemps; elle ne l'est devenue que depuis l'adjonction de la Savoie. Auparavant, elle était suisse ou piémontaise, quelque peu allemande, mais seulement par acclimatation dans les eaux de la Prusse, d'après les ordres du grand Frédéric.

Aujourd'hui la féra, l'un des meilleurs poissons de l'Europe, est acclimatée non-seulement dans le Rhin, mais dans le lac des Settons, en Morvan, et dans plusieurs de nos lacs auvergnats et cévenols.

On pourrait dire que la féra est une *truite blanche*. De même que dans nos rivières, et parmi nos poissons habituels, il y a une très-grande différence de robe entre la carpe et le chevesne, quoiqu'ils appartiennent à la même famille des *cyprinidés*, de même il y a une semblable différence entre la truite et la féra, quoique toutes deux soient de la famille des *salmonidés*. La chair du cyprinidé blanc argenté, le chevesne, est de beaucoup inférieure à celle du cyprinidé foncé, la carpe, tandis que chez les salmonidés, c'est le contraire : la féra est meilleure que la truite. Ses écailles sont grandes, nacrées, blanches, argentées, un peu caduques. La bouche est petite; les dents peu développées. C'est un carnassier insectivore, tandis que la



La Féra. — Dessin de Mesnel.

truite est bien un carnassier carnivore, ses armes le prouvent. Aussi la féra vit-elle de débris organiques, de petits insectes, de cousins et de moucherons, de larves, d'œufs et probablement de petits alevins, tandis que sa cousine la truite chasse bel et bien à la chair ferme, au poisson vif, et si elle ne dédaigne pas les insectes, elle recherche toujours les plus gros et les plus succulents. Pour un moucheron, elle ne desserrerait pas les dents.

La féra porte un nom différent dans chaque lac ou courant d'eau où elle est connue : c'est le *lavaret* du lac du Bourget, c'est la *marène* et *marénule* des lacs prussiens; c'est le *gangfisch*, le *felchen* ou le *blaufelchen* du lac de Constance, la *palée* du lac de Neuchâtel, l'*albule* du lac des Quatre-Cantons : on lui donne le nom que nous avons adopté dans le Léman ou lac de Genève. Ainsi donc, peu de poissons possèdent une synonymie scientifique plus embrouillée. Cette synonymie a d'ailleurs sa raison d'être dans une *mutabilité* remarquable, chez la féra, des organes sur lesquels on base ordinairement la délimitation des espèces.

La féra se pêche toute l'année par les plus grands fonds d'eau; ce n'est que vers le moment du frai qu'elle gagne les bords et vient dans une eau moins profonde. Il faut, dans tous les cas, pêcher ces poissons la nuit, sans lune, car s'il fait clair, la féra voit le filet et saute par-dessus. On se sert d'une grande senne, maniée aussi rapidement que possible : ce poisson est très-défiant et d'une vivacité auprès de laquelle celle de la truite, — un éclair, — est la lenteur. Heureusement, son habitude de s'approcher du rivage favorise le pêcheur, et une barque prend quelquefois cent kilogrammes de féras dans sa nuit.

La féra ne se sépare pas seulement par sa robe des autres truites avec lesquelles elle vit, elle s'en distingue par ses œufs. Ceux de la truite sont roses et gros comme des pois. Ceux de la féra, au contraire, sont blancs et gros comme des graines de millet. Ils rappellent beaucoup les œufs de la carpe. Naturellement, une semblable différence indiquait un mode de repeuplement différent : aussi, tandis que la truite creuse, sur les frayères des cours d'eau, des nids pour ses œufs peu nombreux, volumineux et trop faciles à voir; la féra dissémine tout simplement les myriades des siens sur les bords de l'eau.

Jusqu'ici, on avait essayé nombre de fois de pratiquer l'incubation artificielle des œufs de féra. Des insuccès répétés et constants avaient fait abandonner ce projet comme une chimère, alors qu'il réussit si bien pour les œufs des autres salmonidés. On se servait, pour l'incubation, des cuvettes Coste; mais le hasard vient de démontrer que la goutte d'eau, en tombant de l'une dans l'autre, produisait une trépidation qui, soulevant et laissant retomber alternativement sur la claie de verre le petit œuf léger de la féra, le tuait en très-peu de temps. C'est à Huningue, et par les soins des ingénieurs-directeurs, que cette découverte vient d'être faite. Ils ont eu l'idée de soumettre les œufs de féras en incubation à un courant faible et continu, sans secousses, sur des tables creuses : l'éclosion réussit à merveille; trois cent mille jeunes ont été obtenus. L'année prochaine, on en aura trois millions.

Grâce à ce succès, l'empoissonnement du Rhin a été fait en féras. Quelques-uns de ces poissons, échappés de Huningue, s'y étaient déjà répandus, et, dès aujourd'hui,

la féra s'y pêche et s'y convertit en *gangfisch*, ou poisson fumé, que l'on va manger sur la rive bavaroise.

Il y a quelques années, les ingénieurs des ponts et chaussées, frappés d'une grande similitude entre les lacs suisses et le lac des Settons, formé par le barrage d'une vallée où s'accumulent les eaux de sources qui assurent ensuite le flottage de la Cure et la navigation de l'Yonne, essayèrent d'y semer des œufs de féra. L'assimilation était exacte. Les œufs réussirent à souhait; les féras, trouvant dans cet immense réservoir les grandes profondeurs d'eau qui leur sont nécessaires, profitèrent à merveille, et cette année on a pêché quelques-uns de ces poissons pesant



Sur un lac suisse. — Dessin de Mesnel.

2 kilogrammes, nés et élevés dans ce lac, où ils se reproduisent seuls. Malheureusement, on doit déplorer l'abondance des brochets, qui font leur nourriture exclusive des féras grandes, moyennes et petites, et en ont considérablement diminué le nombre. Quoi qu'il en soit, ce nombre est encore incalculable, et non-seulement le frai emplit l'étang, mais encore la rivière qui en découle et où les grosses féras ne peuvent pas vivre, les eaux n'étant pas assez profondes.

Ainsi donc, voici notre pays doté d'un poisson nouveau. Le fait est incontestable; et si en quelques années on a pu arriver à un tel résultat, que ne doit-on pas attendre de quelques siècles d'efforts! Combien il est malheureux que l'insouciance des particuliers, dans notre pays, laisse de côté ces curieux et productifs travaux! Comment ne se trouve-t-il pas plus de personnes pour comprendre que l'on pourrait se créer là une fortune tout en préparant des ressources alimentaires immenses au pays tout entier?

WALTER RALEGH OU RALEIGH.

Fin. — Voy. p. 139, 154.

SON JUGEMENT. — SA MORT.

Enfin, le 25 mars 1616, Raleigh recouvra la liberté, grâce à Buckingham, qui reçut, pour ce service, quinze cents livres sterling. Agé de soixante-quatre ans, les cheveux blanchis, le corps usé, presque sans ressources, Raleigh ne pensait qu'à retourner vers la Guyane. Embarquant dans cette entreprise les débris de sa fortune et de

celle de sa femme, il mit à la voile le 28 mars 1617, ayant sous ses ordres treize navires et une centaine de gentilshommes restés fidèles à sa fortune.

Jacques Ier, qui s'était refusé à casser le jugement qui condamnait Raleigh, lui avait fait défense expresse d'attaquer aucune nation alliée de l'Angleterre. Il avait de plus exigé qu'on lui remît le plan de l'expédition. Il paraît qu'à la suggestion de Gondomar, ambassadeur d'Espagne, et sur ses menaces, le roi eut l'insigne faiblesse de lui livrer le secret de l'entreprise, ce qui permit aux Espagnols de se tenir sur la défensive. Raleigh aborda, le 27 novembre, à la Guyane; il avait déjà perdu un cinquième de ses compagnons, décimés par une épidémie dont lui-même ressentit les effets, « ayant été six semaines en lutte avec la mort. » Peu après son arrivée, il envoya un détachement commandé par son vieil et fidèle officier Kemys, avec l'ordre de remonter l'Orénoque, à la recherche des mines d'or. En passant devant la petite ville de Saint-Thomas, ils furent attaqués par les Espagnols qui y avaient un comptoir. Il s'ensuivit une escarmouche dans laquelle le gouverneur du fort, qui se trouvait être un parent de l'ambassadeur Gondomar, fut tué avec plusieurs de ses hommes. Le beau et vaillant fils aîné de Raleigh y périt d'un coup de mousquet. Après s'être emparé de Saint-Thomas, Kemys continua son exploration sans rien découvrir. Attaqué à un passage de la rivière par un corps de troupes espagnoles, et repoussé avec perte jusqu'à ses vaisseaux, il revint vers Raleigh, porteur de mauvaises nouvelles. Celui-ci, douloureusement frappé de la mort de son fils, et prévoyant les désastreuses conséquences de cette rixe avec des sujets de l'Espagne, reprocha à Kemys d'avoir outrepassé ses ordres et négligé son devoir. Ce malheureux officier ne put supporter cette disgrâce; il se tua. Une révolte éclata parmi les équipages, composés d'hommes ramassés à la hâte. Raleigh, découragé, se dirigea de nouveau vers l'Angleterre, où le bruit de ses revers l'avait devancé. Gondomar sollicitait avec ardeur le châtiment du sujet rebelle qui avait désobéi à la loi et au roi, en attaquant un peuple ami. Bien qu'averti de ce qui se tramait contre lui (il en avait eu vent à Kinsale, sur la côte d'Irlande), Raleigh débarqua à Plymouth, et se rendit au commissaire royal chargé de l'arrêter. Lors de son départ, les comtes de Pembroke et d'Arundel s'étaient portés caution de son retour, et il tenait à dégager leur parole. Mais une fois cet engagement d'honneur rempli, il tenta d'échapper à la vengeance de ses ennemis et de gagner la France. Il échoua et fut dirigé vers Londres. Ses détracteurs ont prétendu que pendant le trajet il avait simulé la folie et employé des préparations chimiques pour se couvrir le corps de pustules et se rendre malade. Ce sont là des calomnies que démentent le caractère et la vie de l'homme. Ramené à la Tour, il ne s'aveugla pas sur son sort. « Je suis convaincu, disait-il, qu'on croit plus utile, dans l'intérêt de l'État, de me faire périr que de rompre les traités passés avec l'Espagne : mon sang cimentera l'alliance et fera marcher le commerce. » Le 28 octobre 1618, il comparut devant ses juges. On eût pu se borner à requérir l'exécution de la sentence de mort prononcée quinze ans auparavant; mais sa belle défense, son long emprisonnement, son intimité avec le prince Henri, et peut-être une sourde haine restée au cœur du peuple anglais contre l'Espagne, avaient changé le cours de l'opinion. Un conseil, composé de hauts dignitaires, fut chargé de l'interroger et formula contre lui de nouveaux griefs. On l'accusa d'abord d'avoir prétendu frauduleusement que le but de son expédition était la découverte d'une mine, tandis qu'il ne visait qu'à exercer librement la piraterie; ensuite, d'avoir voulu susciter une guerre entre l'Angleterre et l'Espagne; en troisième lieu, d'avoir barbarement abandonné ses compagnons, et de les avoir exposés à d'inutiles périls; quatrièmement, d'avoir parlé en termes injurieux du roi, et d'avoir voulu se dérober à sa justice.

A ces frivoles prétextes, sir Walter Raleigh répondit avec calme que sa bonne foi dans la recherche des mines était assez prouvée par la dépense de 2 000 livres sterling, faite à ses frais, pour l'achat des outils et machines nécessaires; que quant à l'escarmouche de Saint-Thomas, elle avait été purement accidentelle, et en opposition à ses ordres formels; qu'il n'avait jamais abandonné ses hommes, et ne les avait jamais exposés à plus de dangers que lui-même; que tout ce qu'il avait dit du roi, c'est que lui, Raleigh, s'était perdu par trop de confiance dans Sa Majesté, et qu'il savait que sa vie serait sacrifiée à la raison d'État. S'il avait tenté de s'échapper, c'est qu'il est loisible à tout homme, et même de son devoir, de fuir un danger qui menace sa vie.

Il endura de longues et pénibles souffrances avant de monter sur l'échafaud, qui avait été dressé à huit heures du matin, dans la cour du vieux palais de Westminster, le jeudi 29 octobre 1618. Plusieurs de ses amis étaient présents; il leur parla, et réfuta une à une les accusations portées contre lui, terminant ainsi son discours : « Prêt que je suis à rendre à Dieu mon âme, je proteste, aussi sûr que je vais paraître devant lui, que ce que j'ai dit est vrai. »

Le dean de Westminster lui demanda dans quelle foi ou religion il comptait mourir; il dit : « Dans la foi professée par l'Église d'Angleterre, avec l'espérance que je serai sauvé, et que mes péchés seront lavés dans le précieux sang de notre Sauveur Christ. »

Avant qu'il récitât ses prières, le shérif lui offrit de descendre un moment de l'échafaud pour se chauffer au feu, car la matinée était très-froide. « Non, reprit sir Raleigh; mon bon monsieur le shérif, dépêchons, car dans un quart d'heure mon accès de fièvre viendra, et si je ne suis pas mort avant, mes ennemis diront que c'est de peur que je tremble. » Il fit ensuite, à genoux, une admirable prière, se leva et joignit les mains en disant : « Maintenant, je vais à Dieu! »

Il distribua son chapeau, son bonnet et quelque argent à ceux qui étaient proches, prit congé des seigneurs et chevaliers, ôta sa robe et son pourpoint, et pria l'exécuteur de lui montrer la hache. Comme celui-ci hésitait : « Je t'en prie, laisse-la-moi voir. Penses-tu que je la craigne? » Il la saisit, la soupesa, en suivit le tranchant avec son pouce pour s'assurer qu'elle était bien aiguisée, et dit en souriant au shérif : « Le remède est aigu, mais il guérit de tous les maux. » Il s'agenouilla de nouveau pour prier, et demanda au peuple de prier pour lui. Il appela l'exécuteur, qui se mit à genoux et lui demanda pardon. Sir Walter, posant ses deux mains sur ses épaules, dit qu'il lui pardonnait de bon cœur. Il y eut un moment de discussion pour savoir si la tête serait tournée vers l'est. « Pourvu que le cœur soit droit, dit-il, peu importe de quel côté gît la tête. » Comme l'exécuteur voulait lui bander les yeux, il s'y refusa en disant : « Croyez-vous que je redoute l'ombre de la hache, quand je ne crains pas la hache même? » Il donna au bourreau le signal de frapper, en levant les mains. La tête fut abattue en deux coups, sans que le corps tressaillît ou bougeât.

« Quiconque a vu mourir sir Walter Raleigh, écrit un témoin de l'exécution, dira qu'il était impossible à aucun homme de montrer plus de dignité, de courage, de piété, et que sa mort sera plus fatale à la faction qui l'a perdu que n'eût pu l'être sa vie. »

LA MORT ET LE SOMMEIL.

Se tenant par la main comme deux frères, l'Ange du sommeil et l'Ange de la mort parcouraient la terre : c'était vers le soir. Ils se reposèrent sur une colline non loin des habitations des hommes. Un mélancolique silence régnait tout alentour, et déjà se taisait la cloche du soir, qui avait invité à la prière les habitants du village.

Calmes et silencieux, les deux génies bienfaisants de l'espèce humaine étaient assis l'un près de l'autre, et déjà la nuit s'approchait.

Alors l'Ange du sommeil se leva de son siége de mousse, et, d'une main légère, il répandit les semences invisibles du sommeil. Le vent du soir les porta dans les demeures paisibles de l'homme des champs fatigué du travail. Aussitôt les habitants des cabanes rustiques, depuis le vieillard qui, pour marcher, a besoin d'un appui, jusqu'à l'enfant au berceau, se livrèrent au repos. Le malade oublia ses douleurs, le malheureux ses peines, le pauvre ses soucis; tous les yeux se fermèrent.

Après avoir rempli son office, l'Ange bienfaisant du sommeil alla se replacer à côté de son frère, dont la mission est plus sévère.

— Quand reparaîtra l'aurore, s'écria-t-il avec une joie innocente, les hommes me béniront comme leur ami et leur bienfaiteur : qu'il est doux de faire du bien en secret et sans être aperçu! Que nous sommes heureux, nous, messagers invisibles de Dieu! Combien est belle notre paisible vocation!

Ainsi parla le doux génie du sommeil.

L'Ange de la mort le regarda avec tristesse, et une larme, comme en répandent les immortels, vint baigner son grand œil noir.

— Ah! dit-il, que ne puis-je, comme toi, jouir des bénédictions des mortels! Mais moi, la terre me nomme son ennemi et le destructeur de ses joies.

— O mon frère, reprit l'Ange du sommeil, l'homme de bien, à son réveil, ne verra-t-il pas aussi en toi son ami et son bienfaiteur, et ne te bénira-t-il pas aussi avec reconnaissance? Ne sommes-nous pas frères et les messagers d'un même père?

Il dit, et l'œil du génie de la mort brilla d'une douce joie, et les deux frères s'embrassèrent avec plus de tendresse.

AGITATION.

Quels que soient le calme et le bonheur qui nous entourent, il y a toujours au devant de la vie, comme au devant de la barque qui fend l'eau, une agitation, un petit bruit, un trouble involontaire, qui tient au mouvement même de la marche et au déplacement de nos jours.

Théophile Dufour.

LES PARAPLUIES.

Regardez dans la rue un jour de pluie : c'est à ces jours-là que les parapluies s'épanouissent à foison, et qu'il fait bon à les voir s'ouvrir à la pluie comme les fleurs au soleil. Observez-les d'un lieu élevé, autant que possible, car sans cela vous vous laisserez peut-être distraire et vous lorgnerez le dessous du parapluie. Pour une étude aussi grave et aussi philosophique, vous n'avez pas de trop de toute votre attention.

Vous ne distinguez d'abord rien qu'une mer de petits dômes mouvants et qu'un chaos de couleurs mal assorties. Ayez patience. Au bout de quelques instants, vous commencerez à reconnaître dans ce fourmillement général quelques mouvements particuliers. Tenez : ce parapluie qui tantôt se hausse pour franchir les moins élevés, tantôt se baisse pour s'insinuer par-dessous les plus hauts, qui louvoie en pilote consommé au milieu de cet archipel et finit par gagner le large, c'est un parapluie impatient qui court à ses affaires. En voici deux autres qui s'arrêtent subitement face à face : ce petit tremblement indique qu'on se donne une poignée de main là-dessous; puis on se dirige dans le même sens au petit pas : ces deux parapluies sont deux amis un peu bavards. Les parapluies fantasques se dandinent de droite à gauche et d'avant en arrière; les effrontés s'inclinent crânement d'un côté, avec un air de défi; les curieux s'accrochent aux devantures des magasins, et n'ont cure du jet des gouttières qui les fait retentir sourdement comme des tambours mouillés; les parapluies rétifs n'attendent que le prochain coup de vent pour se retourner et *faire la tulipe*, selon la pittoresque expression populaire. Le parapluie rustique se reconnaît à sa solide charpente recouverte de coton bleu, mais plus encore à l'opiniâtreté campagnarde avec laquelle il reste planté au milieu de la rue, ne bougeant ni pour duc, ni pour prince, et ne cédant à moitié qu'aux voitures. Le parapluie patriarcal va doucement son petit chemin, abritant, à lui seul, trois générations de la même famille, et pas plus fier pour cela. Le parapluie discret frôle les murs et ne dérange personne, tandis que le parapluie brutal accroche tout à droite et à gauche sans dire gare, et fait sa trouée comme un sanglier dans un taillis.

Que de parapluies passent inaperçus! Ceux-là sont les parapluies modestes et discrets. Le parapluie sentimental s'affaisse sur lui-même comme un saule pleureur, et ruisselle de toutes parts, comme si la pluie se faisait un malin plaisir de tomber sur lui plutôt que sur les autres. Vous connaissez, de par le monde, de ces cœurs dévastés et flétris, toujours en deuil, et sur qui s'acharne le malheur. Ils s'en enorgueillissent et mettent leur amour-propre à paraître malheureux. Grand bien leur fasse! J'aime presque autant, pour moi, ce parapluie indépendant, sans souci de la mode et du qu'en-dira-t-on : il lui plaît, à lui, d'être déchiré et de montrer les baleines.

Restez à votre fenêtre jusqu'au soir, et jusqu'au soir vous verrez des physionomies nouvelles. Endormez-vous ensuite, et vous rêverez parapluies, je vous le promets. Si vous êtes doué d'une imagination tendre, vous sourirez au poétique parapluie de Paul et Virginie; si vous êtes d'humeur plus belliqueuse, vous verrez en songe ce glorieux parapluie africain (parasol ou parapluie, c'est tout un) qui fut jadis le trophée d'une victoire bien connue; si vous êtes simplement un homme qui aime ses aises, vous vous direz que le meilleur parapluie, c'est encore un bon coupé bien clos. Je vous le souhaite de tout mon cœur.

ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION
AUX ÉTATS-UNIS.

En 1860, on comptait aux États-Unis d'Amérique :

17 000 écoles particulières, écoles secondaires, académies;
1 150 pensions;
130 colléges;
38 séminaires;
23 écoles de droit;
45 écoles de médecine;
50 institutions pour les aveugles, sourds-muets, aliénés ou idiots;
20 écoles spéciales de sciences.

Ces divers établissements donnaient l'instruction à 600 206 personnes.

Le total de la dépense était évalué à 214 455 700 francs.

Depuis 1860, de notables progrès se sont encore accomplis.

BATON DE PÈLERIN ET CHAPELET
DU PRINCE RADZIWILL, SURNOMMÉ L'ORPHELIN,
CONSERVÉS AU TRÉSOR DE CZENSTOCHOWA.

Ce bâton de pèlerin en bois tourné et ce chapelet en jaspe sanguin furent déposés en offrande devant l'image de la Vierge, par le prince Radziwill, surnommé l'Orphelin, à son retour de la terre sainte.

Pour accomplir un vœu, il s'était mis en route pour



Bâton de pèlerin et chapelet du prince Radziwill l'Orphelin.

Longueur du bâton entier, 1m.27; — de la partie sculptée du bâton, 0m.461; — du chapelet, 0m.683.

Jérusalem le 16 septembre 1582, et au mois de mai 1584 il était de retour en Pologne. La description en polonais de son voyage fut traduite en latin par Freter et publiée sous le titre de : *Jerosolimitana peregrinatio III : principis Nicolai Christophori Radziwili ducis Olicæ et Niesvissii*, etc.; Brunsberg, 1602, in-folio. La version latine fut traduite en allemand et en polonais.

Le prince Nicolas-Christophe était fils de Nicolas Radziwill, surnommé le Noir, palatin de Wilno, grand maréchal et grand chancelier de Lithuanie, fervent calviniste et ennemi juré de l'union complète de la Lithuanie avec la Pologne. Il naquit en 1549, de parents encore catholiques à cette époque. Oublié un jour, dans son enfance, à la cour de Sigismond-Auguste (1548-1572), pendant une cérémonie de mariage, le petit prince fut retrouvé, vers le soir, dans les grands appartements du château, par le roi qui, à la vue de l'enfant abandonné et pleurant à chaudes larmes, touché de commisération, s'écria : « Pauvre orphelin ! » Et le surnom lui en est resté.

Élevé dans la religion calviniste par son père, il fut ramené au giron de l'Église, dans sa dix-neuvième année, par l'éloquent prédicateur Skarga, de la compagnie de Jésus. En 1573, il fit partie de l'ambassade solennelle qui alla à Paris offrir le trône de Pologne au duc d'Anjou (depuis Henri III, roi de France). Plus tard, affligé d'une maladie douloureuse, il fit vœu d'aller visiter, aussitôt qu'il serait guéri, le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. Revenu à la santé, il fit encore la guerre sous Étienne Batory, roi de Pologne (1576-1586). Voici comme il le raconte lui-même dans son *Pèlerinage de Jérusalem :*

« Mon devoir de chevalier m'imposait l'obligation de servir le roi mon maître contre l'ennemi de notre commune patrie. De concert avec tous les autres nobles du grand-duché de Lithuanie, j'ai consacré cette année (1579) à faire la campagne de Potock, dans laquelle je fus blessé à la tête d'un coup d'arquebuse. Dès que je fus guéri, cette nouvelle grâce du ciel me confirma dans le désir d'accomplir mon vœu. »

Il l'accomplit heureusement; mais, à son retour par l'Italie, il fut complétement dévalisé par les bandits dans les Abruzzes. Il le raconte plaisamment dans son *Pèlerinage*.

« Un rosaire suspendu à ma ceinture plut beaucoup à un des bandits, qui m'obligea à le lui remettre. J'en eus un regret extrême, à cause des grandes indulgences que le pape Grégoire XIII y avait attachées pour mon voyage, et parce que je l'avais toujours eu sur moi dans les lieux saints. Je le priai donc de me le laisser; il le prit cependant et se mit à le considérer. Les grains en étaient en jonc des Indes; mais en apercevant une tête de mort sculptée en ivoire qui y était attachée, il cracha dessus et jeta le rosaire, à cause de ce souvenir de la mort, je pense. »

A son retour, le prince fut nommé successivement castellan, puis palatin de Troki, ensuite palatin de Wilno. Il mourut en 1616, et son corps revêtu de son habit de pèlerin fut déposé dans le caveau de sa famille, à Nieswicz [1], où on peut le voir encore aujourd'hui.

Le souvenir de Radziwill l'Orphelin se retrouve, en Lithuanie, dans les églises et les établissements de charité fondés ou dotés par lui, dans ses domaines dont il prenait un soin tout particulier, et dans les monuments littéraires de son époque, dont il s'occupait avec ardeur ; car si d'un côté il rachetait pour les brûler les exemplaires de la Bible calviniste imprimée aux frais de son père [2], de l'autre il faisait don d'une imprimerie à l'Université de Wilno et fournissait à son entretien.

La bonté de son cœur se peint dans les dictons qu'on lui attribue :

« Dieu m'a donné du pain en abondance pour que j'en mange moi-même et que j'en donne aux autres. »

Ou bien :

« Qu'on ne m'appelle pas Radziwill, mais *Rad-Zywil*, c'est-à-dire Nourrit-Volontiers. » [3]

Et encore :

« C'est avec le bonnet et la bouillie qu'on se fait des amis » (en saluant du bonnet et en donnant à manger)

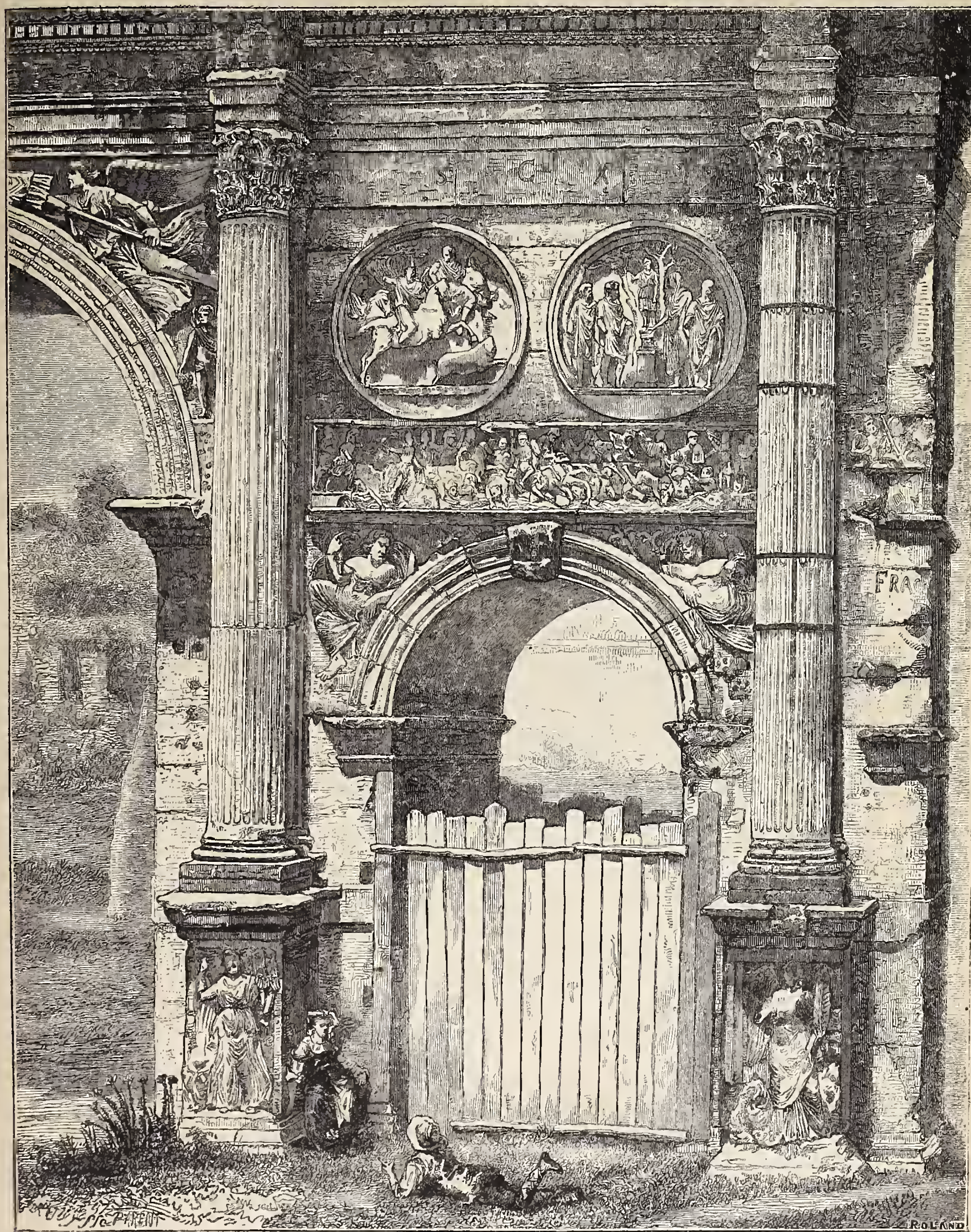
(1) Petite ville du gouvernement de Minsk en Lithuanie, avec un château fondé par ce même prince Radziwill, en 1587.

(2) Cette Bible, imprimée en 1563, à Brzesc en Lithuanie, est devenue une rareté bibliographique.

(3) Le jeu de mots polonais est impossible à rendre en français.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ARC DE CONSTANTIN, A ROME.



Arc de Constantin, à Rome. — Dessin d'Ulysse Parent.

Cet arc est situé à l'entrée de la rue Saint-Grégoire, entre le mont Palatin et l'amphithéâtre Flavien, nommé plus tard le Colisée, au point où la voie Triomphale rencontrait la voie Sacrée. Fut-il élevé pour consacrer le souvenir de la victoire remportée par Constantin le Grand sur Maxence, ou fut-il seulement dédié alors à cet illustre empereur, après avoir servi, pendant les deux siècles antérieurs, à honorer les hauts faits de Trajan? C'est un sujet de controverse entre les érudits. Le motif de douter est que dix-huit des bas-reliefs, d'un style très-supérieur aux autres, représentent des scènes qui ne se rapportent qu'à la vie de Trajan : ses triomphes sur le roi d'Arménie et sur Décébale ([1]); son entrée à Rome, ses distributions de vivres à l'armée, la restauration de la *via Appia,* des sacrifices aux dieux, etc. De plus, les huit colonnes cannelées de jaune antique, les huit médaillons, les huit statues de rois captifs, en marbre violet, adossées aux pilastres, au-dessus de la corniche des huit colonnes, sont incontestablement des œuvres de l'époque de Trajan. Mais ne se peut-il pas que ces admirables décorations aient été empruntées à un arc de Trajan déjà tombé en ruines au temps de Constantin? Cette hypothèse a ses partisans. Quoi qu'il en soit, l'aspect de l'arc Constantin (qui n'égale pas en

([1]) Sur Décébale, voy. t. XXXVI, 1868, p. 59.

volume plus du tiers de l'arc de l'Étoile) a beaucoup de grandeur : ses arcades et la profusion de ses ornements produisent une très-vive impression. C'est seulement en l'étudiant de près et dans ses détails que l'on regrette d'y trouver des discordances. Les sculptures de la partie inférieure, œuvres qui se rapportent aux victoires de Constantin, sont relativement d'un travail grossier, et témoignent de la décadence de l'art au commencement du quatrième siècle. Les têtes des huit rois captifs ont été refaites par P. Bracci, sous Clément XII.

LE MANUSCRIT D'HIÉROPHILE.

I. — LA DÉCOUVERTE.

« Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope », dit Planude au début de sa fabuleuse histoire du soi-disant inventeur de l'apologue, lequel ne fut pas, on le sait, l'auteur des ouvrages qu'on lui attribue. Ce naïf aveu d'incertitude que, dans l'intérêt de la vérité, le moine grec du quatorzième siècle aurait pu étendre sur l'ensemble de son récit, devrait, pensons-nous, se trouver plus souvent sous la plume de quiconque entreprend de faire pénétrer la lumière dans les obscurités de la vie soit d'un peuple, soit d'un homme. Cet aveu, qu'à défaut de renseignements exacts il est toujours loyal de faire (sinon, il sera toujours prudent pour le lecteur de le sous-entendre), cet aveu est surtout un devoir quand il s'agit d'un personnage aussi inconnu que notre Hiérophile, dit le sophiste, ainsi que lui-même se qualifie en tête de son traité de diététique intitulé : l'*Année alimentaire*.

Les biographes français n'ont rien avancé de contestable en ce qui le regarde : ils ne parlent pas de lui. Un seul, dernièrement, s'est quelque peu compromis en le nommant. Il fait naître vers l'an 1200 avant Jésus-Christ un auteur qui n'a pu écrire, l'examen de son œuvre le prouve, que du onzième au douzième siècle de l'ère chrétienne. « Un écrivain, remarque judicieusement l'helléniste Boissonnade qui découvrit le manuscrit d'Hiérophile, trahit toujours en quelque endroit le temps où il a vécu : son style est une date. » A part l'erreur qui place à l'époque de la guerre de Troie un contemporain de la seconde croisade, il n'y a rien à recueillir sur l'auteur de l'*Année alimentaire* dans le travail du seul biographe qui n'ait point oublié son nom. Revenons à celui qui nous l'a révélé.

Il eut une grande joie, le profond érudit, — nous parlons de Boissonnade, — lorsque fouillant, il y a un demi-siècle, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi, il crut avoir mis la main sur un véritable trésor, s'entend sur une œuvre de l'illustre médecin de la Grèce ancienne qu'on a surnommé le père de l'anatomie. L'éblouissement que lui causa sa bonne fortune supposée ne lui permit pas d'abord de lire exactement le nom de l'auteur du manuscrit qu'il venait de sauver de l'oubli. Son désappointement fut égal à ce premier transport d'allégresse quand, y voyant plus clair, il lut, au lieu du nom fameux d'Hérophile, celui d'un certain Hiérophile, Grec de la décadence, complétement ignoré. Qu'importe? c'était toujours une découverte. Bien qu'il la jugeât de mince valeur, il ne dédaigna pas d'étudier l'ouvrage de l'écrivain médical inconnu, par cette raison que les plus savants ont toujours quelque chose à apprendre de ceux qui n'affichent pas la prétention d'enseigner. C'est le cas d'Hiérophile ; il ne parle au lecteur que de ce que celui-ci est censé connaître.

Nous ne risquons pas de nous égarer en suivant un érudit qui n'eut point l'habitude de s'aventurer à la légère. Boissonnade dit quelque part dans ses notes, en parlant d'Hiérophile : « Le médecin de l'empereur Manuel » ; or, d'après la date qu'il assigne au manuscrit, c'est évidemment Manuel Ier (Manuel Comnène) qu'il a en vue. Ce petit-fils du sage Alexis, qui occupa le trône de Byzance depuis l'an 1143 jusqu'en 1180, fut un infatigable batailleur; il avait, dit-on, des connaissances en chirurgie. Comme preux, dans ce temps où les princes vaillants combattaient souvent corps à corps, il dut tailler en pièces, de sa propre main, un grand nombre d'ennemis; comme chirurgien, on ne cite de lui qu'une seule cure : il rajusta le bras que l'empereur de Jérusalem Baudouin III s'était démis en tombant de cheval.

Les sciences médicales se touchant, la chirurgie nous ramène naturellement à la diététique. Voici, suivant les prescriptions mensuelles d'Hiérophile, le régime alimentaire que devaient observer, au douzième siècle, ceux des habitants de Constantinople qui avaient souci de bien vivre sans compromettre leur santé.

II. — LES PRESCRIPTIONS DU DOCTEUR.

GÉNÉRALITÉS. — *Janvier* et *février*. User d'aliments chauds et doux. — *Mars*. Boire et manger sans excès; s'abstenir absolument de choses âcres et amères, ainsi que de passions haineuses et de mouvements fiévreux. — *Avril*. Respirer le parfum de toutes les fleurs odorantes, le musc et l'essence de roses. — *Mai*. S'abstenir de toutes les choses sèches qui ont un mauvais suc, qui sont bilieuses, ainsi que des viandes qui épaississent les humeurs, attendu qu'on est exposé, pendant ce mois, aux céphalalgies subites. On ne doit manger ni les têtes, ni les pieds, ni les nerfs, ni les poumons, ni les intestins des animaux dont l'usage est permis, à cause de l'effet dangereux que ces parties animales ont pour le sang et pour les humeurs. — *Juin*. Ne pas manger avant la troisième heure; user modérément de boissons délayantes et froides; éviter les végétaux échauffants, à cause de l'irrégularité de la bile. On doit aussi s'abstenir de choses sèches et âcres. — *Juillet*. Éviter l'excès de nourriture et de travail, l'ivresse et la sieste; ne pas prendre de purgatif. — *Août*. On s'abstiendra d'aliments visqueux et épaississants. — *Septembre*. Dans ce mois, la bile noire augmente; il faut user de toutes choses douces et farineuses. — *Octobre*. Il faut user d'aliments âcres (fortement épicés), manger toutes choses bouillies; des aromates solides ou liquides doivent être pris avec les aliments. — *Novembre* et *décembre*. Il convient de s'abstenir de tout aliment humide et de viandes blanches; on devra, comme dans le mois précédent, user de toutes choses âcres et des assaisonnements dans lesquels il entre des aromates.

Les VIANDES de boucherie et autres. — *Janvier* et *février*. Manger du mouton rôti, tiède; du jeune porc rôti qu'on arrosera avec du vin miellé. — *Mars* et *avril*. Manger de l'agneau qui paisse et non qui tette; du mouton jeune et maigre dont la chair soit bien cuite. S'abstenir de chevreau de lait et de viande de porc. On usera de jus de viandes modérément assaisonnés avec la coriandre verte (1), le nard (2) et la foliole séminale ou fleur de cnicaut (3), pour tenir le ventre libre. — *Mai*. On doit s'abstenir de viande de bœuf et de lièvre. — *Juin* et *juillet*. Il convient de manger du mouton maigre bouilli, de l'agneau et du chevreau, ceux qui paissent et ceux qui tettent. On les mangera rôtis et avec un simple assaisonnement de coriandre, de nard et d'anis. — *Août*. Jusqu'au quinzième jour du mois, on pourra manger du lièvre et du chevreuil. Les

(1) *Coriandrum sativum* L. — (2) Le nard, nom commun à diverses plantes aromatiques, comme le *nard d'Italie* (la lavande). Celui qu'on nommait le *nard de l'Inde* fournissait un parfum précieux. — (3) *Cnicus benedictus* L.

viandes devront être rôties; on les mangera tièdes avec de l'oxymel [1]. — *Septembre.* Le bœuf, le lièvre, le daim, le chevreuil, le cerf et le sanglier sont, dans ce mois, des aliments dangereux. On devra manger de jeunes animaux encore à la mamelle, rôtis et avec de l'oxymel. — *Octobre.* On pourra manger du bœuf, du chevreuil, du sanglier, etc. — *Novembre* et *décembre.* Comme il est dit au mois précédent; on pourra aussi manger de tous les animaux qui tettent, pourvu qu'ils soient maigres, bien bouillis et fortement assaisonnés.

Les Oiseaux. — *Janvier* et *février.* On mangera poulets, pigeonneaux blancs et pattus, petits canards, oisons, grives, cailles et passereaux. — De *mars* à *juillet.* Les poules, les poulets mâles, les pigeons blancs, les oies et les canards devront être délicats et maigres; on les mangera soit bouillis avec le nard, soit rôtis. — *Août.* Les perdreaux, les jeunes coqs et les pigeonneaux conviennent dans ce mois. — *Septembre.* Il est prudent de s'abstenir de perdrix. — *Octobre, novembre* et *décembre.* Manger des cailles, des râles et de l'oie. On doit éviter les petits canards et les tourterelles.

Les Poissons. — *Janvier.* Les poissons qu'on peut manger pendant ce mois sont les scorpions [2], les surmulets, les cabots [3], les pagels [4], les athérines [5] et les dorades. Celles-ci devront être seulement assaisonnées d'aromates; les autres pourront être cuits à la poêle (frits) ou assaisonnés comme les dorades. — *Février.* On mangera de tous les poissons saxatiles, savoir : les lapines [6], les scares [7], les stromatées [8], les goujons de mer et tous les coquillages. Les fritures seront faites avec de la farine; on les mangera avec de la moutarde. — *Mars.* Il convient de manger de tous les poissons à écailles; mais il faudra faire surtout un fréquent usage du loup [9], du cabot, de la raie et du smaris [10]; on doit éviter les poissons sans écailles. — *Avril* et *mai.* A tous les poissons à chair molle et à écailles indiqués dans le mois précédent, on peut joindre les porcelets [11], les dorades, les rougets-grondins, les saurels et les mélanures [12]; on les mangera frits ou avec une courte sauce épicée. On doit, en mai, s'abstenir de poisson salé. — *Juin, juillet* et *août.* On ne doit manger que des poissons à chair délicate; ils seront assaisonnés avec le nard et la coriandre fraîche; on s'abstiendra de loups, de cabots, de muges, de homards, de crabes et de tous les coquillages. On pourra, en août, user quelquefois, mais rarement, de sauce à la moutarde. — *Septembre.* Ceux qui sont indiqués aux mois de janvier et de février conviennent dans le mois de septembre. — *Octobre, novembre* et *décembre.* Tous les poissons sont bons, excepté les cabots, l'agraule [13], les surmulets, les poissons sans écailles et les poissons salés.

Végétaux, graines, légumes, etc. — *Janvier.* Les choux, les carottes, les poireaux, les asperges sauvages et les asperges des marais seront assaisonnés avec du garum [14] mêlé d'huile. On mangera du petit houx [15], des bryones et de l'ail rôti. Les gesses [16] et les vesces [17]

(1) Vinaigre miellé. — (2) *Scorpæna porcus.* — (3) *Mugil cephalus.* — (4) *Sparus erythrinus.* — (5) *Atherina hepsetus.* — (6) *Labrus merula* et *Labrus tardus.* — (7) *Labrus scarus.* — (8) Stromatée fiatole de Lacépède. — (9) *Perca labrax.* — (10) Smaride ou picaret. — (11) Les caprisques. — (12) L'oblade de la Méditerranée, spare oblade de Lacépède. — (13) *Agraulis*, synonyme *aphuè*, sorte de petit poisson blanc. Selon quelques interprètes, ce poisson est l'anchois; selon d'autres, c'est le merlan ou l'éperlan. — (14) Le *garum* était une sauce de haut goût, composée avec des intestins de poissons que l'on faisait macérer dans le sel. Mêlée avec le vin, cette saumure se nommait *œnogarum*; avec le vinaigre, c'était l'*oxygarum*; avec de l'eau, l'*hydrogarum*; avec de l'huile, l'*olæogarum*. Cette préparation nauséabonde et malsaine était très-recherchée des gourmets. — (15) *Ruscus aculeatus*, vulgairement houx frelon. — (16) *Pisum ochrus.* — (17) *Lathyrus aphaca.*

seront mangées, sans huile, avec des graines de cumin écrasées. — *Février.* On s'abstiendra de choux, de betteraves et de légumes sauvages. — *Mars.* On mangera betteraves, mauve, arroche, asperges de toute espèce, champignons blancs, gesses et vesces en farine, haricots cuits et recuits avec de l'oxymel, fèves bien trempées, bouillies, assaisonnées avec de l'huile d'olives vertes et du sel. On mangera aussi de la graine de fenugrec mêlée à des lupins qui auront subi deux cuissons. La graine de fenugrec devra être lavée trois fois et broyée avec les mains. On la fera cuire légèrement; trop cuite, elle est indigeste : on en adoucira l'amertume avec du miel. Il faut s'abstenir de bryones et de petit houx, à cause de leur amertume. On mangera des oignons rôtis, pour mettre l'humeur en mouvement. — *Avril.* On s'abstiendra de graines sèches. L'arroche, la laitue, l'anet vert, la coriandre et les poireaux seront légèrement assaisonnés avec le garum au vinaigre scillitique [1]; on mangera discrètement de l'ail vert rôti qu'on aura assaisonné avec de l'huile et du sel dodécathée [2]. — *Mai.* Il convient de manger des asperges des marais, du fenugrec et du raifort; les graines sèches sont expressément défendues. — *Juin, juillet* et *août.* Éviter toutes les plantes chaudes, telles que le persil, l'ail, l'oignon, le raifort, la moutarde verte, la menthe, la sarriette, le poireau et le petit houx; on mangera avec les viandes l'arroche, la courge, la betterave, la blette, le chou marin. Le pourpier est aussi recommandé; on le fera cuire avec la viande. — *Septembre.* Il faut s'abstenir de fèves, de lentilles et de gesses. — *Octobre.* Manger principalement les asperges de toute espèce, les champignons blancs et de l'ail bouilli. — *Novembre.* Faire usage de mauve et de poireaux; manger de temps en temps du gâteau de fenugrec; s'abstenir de fèves, de lentilles et de lupins. — *Décembre.* On ne mangera ni choux, ni *sisymbrium* (cresson).

Fruits. — *Janvier, février* et *mars.* On recommande les raisins secs, les amandes et les pistaches. Ceux qui digèrent facilement pourront prendre aussi de la confiture de coings et de dattes. — *Avril* et *mai.* Il faut s'abstenir de fruits secs, à cause de l'irrégularité de la bile. — *Juin.* Manger modérément des cerises et des pastèques. — *Juillet.* On fera usage de tous les fruits aqueux : poires, pommes, prunes, raisins blancs; on s'abstiendra de raisins noirs et de fruits secs; les melons et les figues blanches seront mangés avec du sel. — *Août* et *septembre.* Tous les fruits nouveaux sont permis; on défend les fruits secs et les olives noires; quant aux olives vertes saumurées, on les mangera avec de l'oxymel. — *Octobre.* Ainsi que les fruits indiqués pour les deux mois précédents, on pourra manger des dattes, des coings, des fruits secs, tels que les noix, les noisettes ou noix pontiques, les pistaches et les amandes; il convient de s'abstenir de baies de laurier. — *Novembre.* On ne mangera ni dattes, ni baies de laurier. — *Décembre.* On ne doit point manger d'olives vertes saumurées; les noires devront être mangées avec de l'oxymel et de la moutarde.

Condiments, épices, etc. — *Janvier, février* et *mars.* Faire usage de nard, de poivre, de cannelle, de clous de girofle, de miel, de styrax, de roquette, de rue, de menthe et de livèche. Il convient de tremper les aliments dans la moutarde, le cumin, le garum au vin et le carvi oriental. — *Avril* et *mai.* On pourra employer les câpres, la menthe, le basilic, la sarriette et la moutarde. — *Juin, juillet* et *août.* On doit s'abstenir de poivre, de clous de girofle, de cannelle et généralement d'aromates. — *Septembre.* On

(1) *Acetum scilliticus*, vinaigre préparé avec des scilles (oignons marins, *Ornithogalum maritimum*). — (2) Mélange de menthe, de pouliot, de gingembre et de poivre.

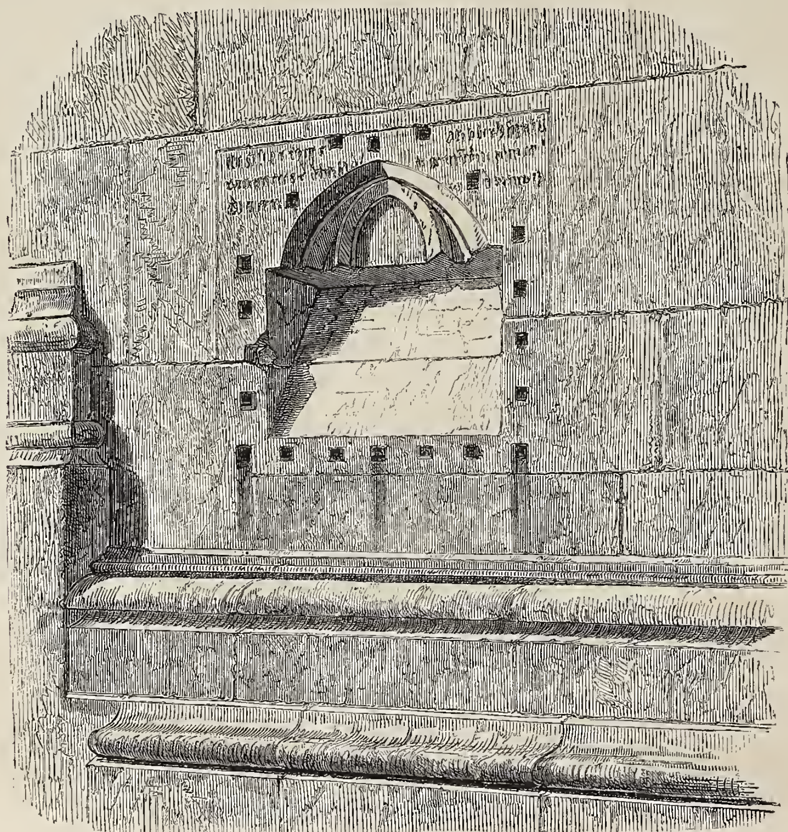
ne doit se permettre que rarement l'usage du raifort, du clou de girofle, de la moutarde et du nard. — *Octobre, novembre* et *décembre*. On pourra user de tous les aromates, du poivre et de la moutarde.

La fin à une prochaine livraison.

BRÉVIAIRE PUBLIC, AU MANS
(SARTHE).

Avant l'invention de l'imprimerie, il fallait être riche pour posséder quelques livres. Si l'on calcule, en feuilletant une Bible manuscrite, même dénuée de miniatures et de lettres peintes, ce qu'exigeait de temps l'exécution calligraphique d'un pareil volume, et quel devait être, en conséquence, le salaire de l'écrivain, on sera obligé d'évaluer ce prix à celui que coûterait de nos jours une bibliothèque d'un millier de volumes. Aussi, vers la fin du moyen âge, avant l'usage des bibliothèques publiques, mais quand déjà l'instruction commençait à se répandre, avisa-t-on aux moyens de mettre à la portée du commun des lecteurs, mais avec précaution, les livres les plus usuels, c'est-à-dire, à raison du temps, les livres liturgiques. De là ces Bibles, ces Légendaires et ces Bréviaires enchaînés mentionnés dans les anciens inventaires des cathédrales, et qui se rapportent à des volumes déposés dans une partie de l'église toujours accessible aux fidèles, et où les pauvres clercs pouvaient venir les consulter sans déplacement.

La cathédrale du Mans a conservé un rare et curieux souvenir de ce vieil usage. Dans l'épaisseur du mur qui



Niche où était enfermé un Bréviaire, dans la cathédrale du Mans. — Dessin de Lancelot.

sépare le chœur du bas côté méridional, est pratiqué un pupitre creusé dans la pierre. Cette sorte de niche est surmontée d'un petit fronton ogival, comme le montre le dessin ci-joint, et accompagnée d'une inscription latine, en caractères du commencement du quinzième siècle, qui peut se traduire ainsi :

« Maître Guillaume de Thélard, chanoine de cette église, » a donné ce Bréviaire à l'usage des indigents. Priez Dieu » pour lui. »

Le Bréviaire a disparu depuis un temps immémorial; mais on voit encore dans le mur les trous de scellement du grillage qui le protégeait et de la tablette qui le supportait. Le volume était ainsi renfermé dans une sorte de cage à mailles assez larges pour que les doigts pussent tourner les feuillets, et assez étroites pour prévenir toute tentative de soustraction. Nous ignorons ce que fut en son temps maître Guillaume, le chanoine du Mans; mais il est facile de prévoir, d'après ce trait de sa vie, que, de nos jours, il eût été un des promoteurs de l'instruction gratuite dans la Sarthe. Le modeste monument qui a conservé la mémoire de son nom et de sa bonne pensée a des droits à un coup d'œil de la postérité, même avant les splendides tombeaux qui l'avoisinent et qui le font trop souvent oublier.

HORLOGE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

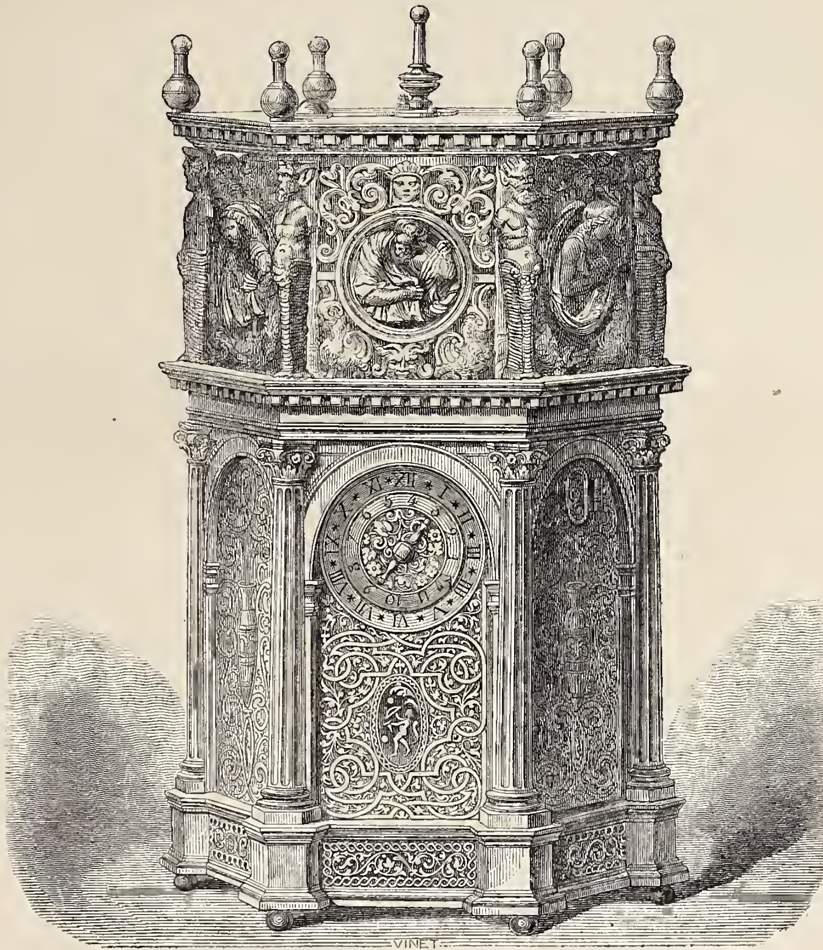
Cette horloge, hexagone, à deux étages superposés, faisait partie autrefois de la collection archéologique du prince Pierre Soltykoff. Le premier des deux étages représente un temple qu'entourent six colonnes cannelées et surmontées de chapiteaux de l'ordre corinthien. Ces colonnes encadrent six portes cintrées d'une grande beauté; elles sont en fer damasquiné. Les filets d'or fin incrustés dans le fer forment des figures et des arabesques d'un élégant dessin. Ces portes reposent sur un socle éga-

lement en fer damasquiné. Le cadran de l'horloge occupe le cintre d'une des portes; il est gravé au centre; l'aiguille qui le parcourt est d'acïer bleui, d'un joli travail.

Les six colonnes soutiennent le premier entablement. Le second étage, aussi riche que le premier, est d'un autre genre. Six cariatides occupent les six angles; l'intervalle qui les sépare forme un nombre égal de tableaux carrés dont le centre est enrichi par un médaillon dans lequel est sculpté le buste d'un guerrier ou d'un empereur romain. Ces figures, largement dessinées, se détachent en haut relief de leur bordure de bronze doré. Les médaillons sont entourés par des chimères, des masques antiques et divers ornements découpés à jour dans le cuivre : ces décorations métalliques dorées à l'or moulu ont été sculptées par un habile artiste de l'époque de Henri II.

Au-dessus du second entablement sont placés, dans les six angles du monument et dans la ligne perpendiculaire des cariatides et des colonnes, six petits clochetons en cuivre doré.

Le mouvement d'horlogerie est très-remarquable : outre qu'il sonne les heures et les quarts, il marque le quantième du mois, les jours de la semaine, les phases de la lune, les signes du zodiaque, le mouvement du soleil et des planètes. Tous ces cadrans, toutes ces indications astronomiques, se voient au-dessus de l'horloge entre les six clochetons.



Horloge du seizième siècle. (Collection de M Duteil.) — Dessin de Gilbert.

L'aiguille indicative tourne horizontalement au centre du mouvement; elle est maintenue et surmontée par un septième clocheton.

On voit par une petite porte, ouverture pratiquée dans une des portes damasquinées, un plateau sur lequel sont sept figures en argent. Ce sont Jupiter, Vénus, Saturne, Mercure, Apollon, Diane et Mars, qui marquent, en passant, les sept jours de la semaine ([1]).

LE GALON A BON MARCHÉ.

C'est Alexandre de Humboldt qui nous fournit ce petit détail de parure.

On lit dans le Voyage au nouveau continent : « Les Indiens ne se contentent pas toujours d'une couleur uniformément répandue sur leur corps; ils imitent quelquefois de la manière la plus bizarre, dans la peinture de leur peau, la forme des vêtements européens. Nous en avons vu à Pararuma qui se faisaient peindre une jaquette bleue avec des boutons noirs. Les missionnaires nous ont même rapporté que les Guaynaves de Rio-Caura ont l'habitude de se teindre en rouge avec l'onoto (le rocou), et de se faire le long du corps de larges stries transversales sur lesquelles ils appliquent des paillettes de mica argenté.

» A voir de loin ces hommes nus, on croirait qu'ils ont des habits galonnés. Si les peuples peints avaient été examinés avec la même attention que les *peuples vêtus*, on aurait reconnu que l'imagination la plus féconde et le ca-

([1]) Description de Pierre Dubois. — Collection archéologique du prince Pierre Soltykoff.

price le plus mobile ont créé les usages de la peinture comme ceux des vêtements. »

MAXIMES ORIENTALES.

— Donner son cœur à ce qui n'est pas durable est folie.

— Ne t'abandonne pas au goût des beaux vêtements : quelque riche que soit l'habit, celui qui le porte vaut mieux.

— Quiconque fait parade de sa force paraît oublier que Dieu seul est fort; mais à peine cette prétention a-t-elle eu le temps de traverser le cœur de l'homme, que déjà, poussière qu'il est, le vent l'a emporté et dispersé.

— Le favori d'un roi est l'homme qui doit avoir le plus de crainte.

— Oser se mettre au service des rois, c'est rompre soi-même le fil de sa propre existence, c'est verser du poison à un homme altéré.

— Un despote doit inspirer à ses ennemis une telle crainte, que ses amis mêmes ne se croient pas à l'abri de sa colère; il doit montrer à ses adversaires une telle sévérité, que ses partisans mêmes ne restent pas sans crainte.

— Ne pas encourager l'homme capable est une injustice; combler l'homme incapable est une indignité.

— Se contenter de ce qu'on a est le principe de la véritable indépendance.

— Regrettes-tu de n'avoir pas de pantoufles, regarde ceux qui ont perdu leurs pieds, et bénis le Seigneur.

— Si tu n'as pas de cheval, tu n'as pas besoin de t'inquiéter de l'achat de l'orge.

— Si tu n'as pas d'esclaves, tu n'es l'esclave de personne.

— Sème dans le champ de la vie la graine du bien, et demande au paysan ce qui en sortira; il te répondra : « Je recueille ce que j'ai semé. »

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS
DE M. JAKOB LIEBSICH
A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — Voy. p. 134, 145, 157, 162, 170.

XV

Ce que le docteur avait prévu arriva : la présence et les soins des deux hommes firent peu à peu rentrer la tranquillité dans l'esprit du malade; et quand vint le soir, le médecin affirma que la fièvre était tombée. Il ajouta que, si la nuit était bonne, il faudrait le lendemain faire sortir l'enfant et l'habituer de nouveau avec précaution à la vue des personnes et des choses du dehors. En le tenant par la main, en lui montrant des objets amusants, en le faisant jouer, comme il est probable que cela se passait dans sa famille, on changerait le cours de ses idées, on le mettrait en confiance, on l'aguerrirait, et, en l'observant, on tirerait peut-être de ses regards et de ses gestes d'utiles indices. Le père Hipp ne s'arrêtait pas dans le pays : il l'avait seulement traversé pour aller à une foire des environs. Il n'y avait donc rien à craindre de ce côté.

L'enfant dormit tranquillement, comme la veille, après avoir dîné de bon appétit, et, quand vint le jour, il fut le premier éveillé et le premier habillé. « Ne trouves-tu pas, Joseph, dit M. Liebsich, que, sans être sorcier, on peut deviner quelque chose de la vie de ce petit garçon? Évidemment, il a l'habitude de se lever de bonne heure, car tu vois qu'il ne s'est pas fait prier pour sortir du lit. Donc il demeurait à la campagne; par conséquent, une promenade dans les champs doit lui être aussi agréable que salutaire. L'occasion me paraît superbe pour nous en aller tous les trois sur la colline. Pour n'avoir pas besoin de revenir trop tôt, ce qui le fatiguerait, nous emporterons des provisions et nous déjeunerons là-haut sans nous presser. » Puis, se parlant à lui-même, il ajouta d'un ton mystérieux et satisfait : « Enfin, je crois que cette fois elle ne m'échappera pas. »

Le voyage se fit sans accident. Tout le long du chemin, l'enfant allait, venait, ramassait des cailloux, cassait de petites branches, cueillait des fleurs, se cachait derrière un arbre ou un quartier de rocher, et accourait en riant près de M. Liebsich et de Joseph, qui regardaient partout d'un air très-sérieux, comme s'ils ne l'apercevaient plus. On s'arrêta plusieurs fois, parce que le sentier, non content d'être assez roide, était assez long, et que d'ailleurs, quand on monte, on se fatigue beaucoup plus vite. L'air frais du matin, tout embaumé des senteurs agrestes du bois, donnait à l'enfant de charmantes couleurs, et c'était plaisir de le voir, lui petit et joyeux, avec ses joues roses et ses cheveux blonds flottants, courir et gambader au milieu des austères roches grises et sous les rameaux touffus des grands arbres.

On arriva en haut du sentier, au bord de la clairière. L'enfant tourna alors la tête de tous les côtés, comme s'il reconnaissait l'endroit. Sa figure prit une expression inquiète; il hésita, n'avança plus que lentement, puis cessa d'avancer, et finit même par reculer d'un pas ou de deux. M. Liebsich lui fit un signe amical du doigt et de la tête, et, le voyant néanmoins rester en place, se dirigea vers lui, le bras allongé et la main en avant, comme on fait à ceux qu'on veut enhardir à marcher avec soi. L'enfant parut épouvanté; ses yeux semblaient prier M. Liebsich de partir; et il se tournait vers le sentier avec un air de supplication désespérée. On aurait dit qu'il avait peur d'être ramené à l'endroit où on l'avait trouvé pour y être abandonné. « Voilà, direz-vous, une singulière crainte que rien ne devait faire prévoir. » Je ne dis pas le contraire; mais allez donc raisonner avec un enfant effrayé, et surtout un enfant qui n'entend pas! Il y a dans tous les traités de philosophie bien faits un chapitre fort curieux que je vous engage à lire : c'est celui où MM. les philosophes examinent ce qu'ils appellent l'association des idées. Vous y verrez quels singuliers chemins peut prendre l'imagination, même d'un homme calme et assis tranquillement dans son fauteuil, en suivant une série d'idées dont chacune tient pourtant à celle qui la précède et à celle qui la suit. On part de la chose la plus simple de la terre, et on arrive aux plus fantastiques conceptions; et tout cela s'opère souvent en un clin d'œil. Maintenant, supposez un enfant au lieu de l'homme de tout à l'heure, donnez à son imagination les ailes de la peur, et vous aurez grand tort d'être ou trop surpris, ou trop sévère.

Au moment où M. Liebsich le touchait presque, il recula vivement, regarda en arrière, se retourna et s'élança de toute la vitesse de ses petites jambes dans le sentier. M. Liebsich et Joseph restèrent stupéfaits un instant; mais comme il n'y avait ni temps à perdre, ni deux partis à prendre, ils se mirent tous les deux, instinctivement et sans s'être dit un mot, à sa poursuite. Le sentier était fort sinueux et serpentait au milieu de rochers, de gros arbres, de talus, de buttes de terre surmontées de broussailles, qui cachaient par moments le fugitif et rendaient la route plus malaisée pour des personnes de grande taille que pour un enfant qui pouvait se glisser et se tourner facilement : aussi gardait-il l'avance qu'il avait prise sur eux dès le commencement de sa fuite; mais comme ils entendaient le bruit de ses pas, et que d'ailleurs, autant qu'ils se le rappelaient, il n'y avait qu'un seul sentier pour

descendre, lequel débouchait tout près de la grand'route, ils n'étaient pas inquiets de le perdre de vue, comptant bien le rattraper au bas de la colline. Je ne sais pas si vous avez observé que lorsqu'on fait un chemin dans un sens, on ne se doute pas d'une foule de choses qu'on aperçoit en revenant par le même chemin : c'est assez naturel, et pourtant on en est presque toujours surpris. M. Liebsich et Joseph en firent l'expérience : ils ne connaissaient le sentier qu'en montant; car, pour l'unique fois qu'ils l'avaient descendu, lorsqu'ils portaient le petit arlequin, ils avaient eu bien assez d'occupation à regarder à leurs pieds, sans s'arrêter aux accidents ou aux beautés du paysage. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ce qu'ils n'eussent pas remarqué qu'à un certain endroit un sentier plus petit se détachait du sentier principal et s'écartait vers la gauche, tandis que le grand continuait dans la même direction. Quand ils furent arrivés à cette bifurcation, ils s'arrêtèrent étonnés, penchèrent la tête, écoutèrent et n'entendirent plus qu'un bruit faible et lointain qui pouvait être produit tout aussi bien par le souffle du vent dans les arbres que par le pas d'une personne marchant sur des feuilles et des branches. M. Liebsich se trouvait pour la deuxième fois, coup sur coup, obligé de prendre une résolution subite, lui qui n'agissait jamais que par compas et mesure. Mais les batailles improvisent souvent les généraux, et quand il faut faire, comme dit le proverbe, de nécessité vertu, les caractères se modifient singulièrement. Ceci s'appliquerait également fort à propos aux timides ou même aux poltrons, qui tremblent toujours d'avance à l'idée des dangers qu'ils pourraient courir : quand on est au pied du mur, on se découvre des ressources qu'on ne se connaissait pas.

— Va par là! dit précipitamment M. Liebsich à Joseph en lui désignant le grand sentier. Nous nous rejoindrons en bas.

Et, sans attendre aucune espèce de réponse, il s'enfonça dans le petit sentier. La route n'était pas commode. Les branches, souvent à hauteur de figure, le forçaient à se baisser; son pied glissait fréquemment sur un sol parsemé de pierres, et se heurtait soit à des racines, soit à des pointes de gros rochers enfouis dans la terre et ne laissant dépasser çà et là que quelque arête à laquelle on ne s'attendait pas. Il arriva à un endroit creux et humide : le terrain, mou et presque détrempé, semblait battu par des pas de différentes grandeurs et espèces. M. Liebsich ne s'amusa pas à regarder s'il y trouverait au juste l'empreinte du pied de son petit sourd-muet. Il continua à marcher. Il était même si pressé et si préoccupé qu'il ne vit pas ou ne voulut pas voir une grande flaque de vase dans laquelle il enfonça jusqu'au-dessus de la cheville. La fraîcheur de l'eau le surprit bien au premier moment, mais il ne songea pas à retourner en arrière : une fois mouillé, un peu plus ou un peu moins ne fait rien à l'affaire. Il s'assura avec sa canne que la flaque n'était pas profonde, prit son parti bravement, et en deux ou trois grandes enjambées parvint sur la terre ferme. Il lui fallut encore suivre le sentier pendant assez longtemps, et par endroits le chemin était tellement creux et les branches tellement rapprochées et touffues, qu'il faisait sombre comme si le soir fût venu et frais comme si l'on eût été dans une cave. M. Liebsich, que sa course avait fort échauffé, sentit un petit frisson désagréable, et ferma son vêtement jusqu'au cou. Au sortir de cette espèce de défilé, le bois commença à s'éclaircir : on distinguait la campagne à travers les arbres; le sentier n'avait déjà presque plus de pente. Bientôt M. Liebsich arriva à la lisière et se trouva sur la route, avec la vallée qui descendait doucement d'un côté, et la colline boisée qui s'élevait assez brusquement de l'autre.

Il ne put retenir un cri de surprise : il voyait à une cinquantaine de pas Joseph qui suivait la route en tenant le petit garçon par la main, et qui venait de son côté, non sans explorer d'un regard attentif le bord de la colline et chercher où pouvait bien aboutir le sentier pris par son maître. L'enfant aperçut le premier M. Liebsich, et courut à lui.

Voici, du reste, ce qui s'était passé. L'enfant avait été jusqu'au bas du grand sentier, et une fois sur la grande route, loin de l'endroit terrible dont la vue seule lui rappelait probablement combien il avait souffert et lui troublait la tête, sa peur avait disparu comme par enchantement : aussi Joseph n'avait-il eu aucune peine à l'atteindre et à le reprendre. Pour les enfants, — j'ose même dire pour un bon nombre de grandes personnes, — la crainte du danger tient encore plus à l'idée qu'ils attachent à certains objets extérieurs dont le souvenir est contemporain du danger, qu'au danger lui-même. Les psychologues vous donneront à ce sujet toutes les explications que vous pourrez désirer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le fait est vrai.

XVI

Il n'y avait pas à reprendre le même jour l'expédition projetée. On revint donc à l'auberge, et M. Liebsich employa le reste de la journée, fort avancée d'ailleurs, à reconsulter et recompulser ses papiers. Il lui semblait toucher du doigt ce qu'il cherchait. Ses calculs et ses prévisions lui paraissaient d'une justesse incontestable, et bien que son désir s'augmentât de toute la difficulté qu'il éprouvait à le satisfaire, la conviction d'être sur le point de réussir calmait son impatience. Ce que je dis là n'est pas aussi paradoxal qu'on pourrait le croire. En résumé, qu'est-ce que l'impatience? Une sorte de mauvaise humeur, toujours mêlée d'un peu d'inquiétude ou de vanité. Les gens impatients sont des gens ou qui ne sont pas sûrs de ce qu'ils attendent, ou qui seraient bien aises de faire croire qu'ils ne sont pas habitués à attendre. Or M. Liebsich n'avait pas d'inquiétude; et quant à la vanité de se donner pour un homme à qui tout vient à point et dont les obstacles s'écartent avec respect, il n'avait pas de spectateurs pour se mettre en scène, et vous savez bien que les vaniteux ne sont pas autre chose que des comédiens, fort ennuyeux et fort mauvais, je me hâte de le dire, à qui il faut une galerie. M. Liebsich en eût donc été pour ses frais; ensuite, la meilleure raison, qui coupe court à tout, c'est que ces allures-là n'étaient pas du tout dans son caractère.

Il ne se pressait pas trop d'imaginer un moyen de sortir d'embarras, comptant que les circonstances elles-mêmes le lui fourniraient. Ce qui est impossible aujourd'hui peut devenir facile demain, et pour vouloir trop hâter l'avenir, se répétait-il souvent, on le change, on l'altère, on le complique; par conséquent, on se prépare du mal et de la fatigue. « Vois les plantes, maître Kobus, se disait-il à lui-même, en vrai botaniste; elles germent quand il faut, elles grandissent dans le temps voulu, elles fleurissent au moment favorable. Tout cela, c'est de l'ordre. Tu auras beau faire : les heures sont de soixante minutes, et non pas de cinquante-neuf; la charrue ne doit pas être mise avant les bœufs; ne presse pas le temps, ne le dérange pas; contente-toi de n'en pas perdre, et tu peux être sûr d'en gagner beaucoup. Tu es obligé d'attendre? Eh bien, ne te dépite pas; occupe-toi en attendant, et ce moment que tu désires arrivera toujours trop tôt. »

Je tenais à vous donner ces explications sur M. Liebsich, parce que je connais beaucoup de gens qui font semblant d'être actifs, et qui ne comprendraient point qu'il n'eût pas déjà jeté feu et flamme, maugréant, pestant contre la pluie, les saltimbanques, le père Hipp, le petit sourd-

muet, etc. Admettez qu'il l'eût fait : les choses en auraient-elles mieux marché? Non, n'est-ce pas? Laissez-lui donc le droit d'être calme. Et puis, avec de la brusquerie, n'aurait-il pas risqué de compromettre le succès de sa bonne action? Pour moi, je crois bien que ce pauvre enfant abandonné, si doux, si aimable, tremblant comme un oiseau orphelin, et sur les souffrances duquel on pouvait faire avec vraisemblance toutes les suppositions possibles, lui tenait déjà au cœur par des attaches bien solides, et prenait, à son insu, le pas sur ses goûts les plus chers et ses affections les plus habituelles.

La suite à une prochaine livraison.

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS

DES ALIMENTS.

Voy. p. 111, 144.

BIÈRE.

La bière est, comme on le sait, une boisson fermentée qui se prépare au moyen des graines céréales, et principalement de l'orge, avec addition de houblon; elle renferme des quantités d'alcool assez variables : la *bière double* contient 6 à 8 pour 100 d'alcool; la *bière forte,* 3 à 6 pour 100; les *bières allemandes,* 5 à 8 pour 100. Suivant la provenance de la biére, le dosage de l'alcool contenu pourra donc être, au sujet de sa qualité, un premier renseignement; et, pour opérer ce dosage, on peut employer l'appareil Salleron, que nous avons déjà décrit à l'article *Vin* (voy. t. XXXVI, 1868, p. 16). A défaut de cet appareil, une simple cornue munie d'un récipient peut suffire (fig. 1). On distille 150 centimètres cubes de l'échantillon

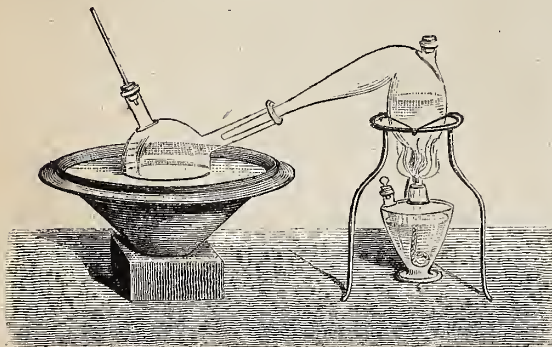


Fig. 1. — Dosage de l'alcool dans la bière.

à essayer; on recueille le premier tiers du volume distillé, que l'on titre au moyen d'un alcoomètre centésimal de Gay-Lussac (voy. t. XXXVI, 1868, p. 16).

La bière est quelquefois altérée par suite de vices de préparation, dus soit à l'impureté des eaux qui ont servi à cette fabrication, soit aux appareils que l'on emploie. On a signalé des échantillons de bière renfermant très-abondamment des sels calcaires et même du plomb ou du cuivre. La présence de ces deux derniers métaux, tout exceptionnelle, est très-facile à constater. Pour rechercher le cuivre, on évapore la bière à siccité; on reprend les cendres par l'acide nitrique, et le métal se décèle par la coloration bleue que prend la liqueur obtenue sous l'action de l'ammoniaque. Une bière qui renfermerait du plomb donnerait un précipité blanc par l'addition de quelques gouttes d'acide sulfurique ou d'une solution de sulfate de soude, un précipité noir sous l'influence d'un courant de gaz acide sulfhydrique. Les sels calcaires se reconnaissent au précipité blanc qu'ils forment avec l'oxalate d'ammoniaque.

On a souvent substitué au houblon, dans la fabrication de la bière, un grand nombre de matières végétales, telles qu'écorce de buis, fleurs de tilleul, gentiane, têtes de pavot, bois de gaïac, réglisse, jusquiame, noix vomique, fève de Saint-Ignace. Ces substances frauduleuses ont été quelquefois employées pour colorer la bière ou pour lui donner de l'amertume. Malheureusement, la plupart d'entre elles échappent aux investigations de l'analyse chimique, et ne peuvent être décelées que par la perspicacité d'un dégustateur expérimenté.

Il est possible, toutefois, de reconnaître la noix vomique et la fève de Saint-Ignace. On évapore une notable quantité de bière dans une capsule de porcelaine chauffée au bain-marie (fig. 2); on traite par l'alcool ordinaire l'extrait



Fig. 2. — Évaporation de la bière au bain-marie.

formé, et, dans le cas précité de falsification, on peut retrouver la strychnine qui doit se rencontrer dans la solution alcoolique. Une des propriétés caractéristiques des solutions de strychnine est de passer au rouge brun, puis au violet, sous l'action de l'acide sulfurique.

CIDRE.

Le cidre est la boisson alcoolique que l'on obtient par la fermentation du jus des pommes; il doit généralement contenir 5 à 6 pour 100 d'alcool. Quand il est fabriqué avec des eaux séléniteuses, il peut renfermer de notables proportions de sels calcaires qui se dévoilent par l'oxalate d'ammoniaque.

Le cidre contient quelquefois de la litharge et de la céruse, qu'on y a ajoutées pour corriger son âcreté. Cette addition constitue une fraude dangereuse, et pour la reconnaître, il faut évaporer le cidre à siccité, et reprendre le résidu par l'acide nitrique : on a ainsi une solution d'un sel de plomb qui précipite en noir par l'hydrogène sulfuré, en jaune par le chromate de potasse et l'iodure de potassium.

Quelquefois le cidre peut contenir de petites quantités de cuivre qui proviennent des vases où il a séjourné. Le résidu de l'évaporation du cidre, dissous dans un acide étendu d'eau, donnerait, dans ce cas, une coloration bleue avec l'ammoniaque.

On a vendu dans le commerce, sous le nom de cidre, des boissons préparées avec des fruits secs, édulcorées avec du sucre de fécule ou de la cassonade, acidulées à l'aide du vinaigre et aromatisées avec la cannelle. Ces boissons, nullement dangereuses d'ailleurs, se laissent facilement reconnaître par la dégustation.

DRAGONNIER, A OROTAVA

(ILE DE TÉNÉRIFFE).

Voy., sur Ténériffe, la Table de trente années.



Le Dragonnier, à Orotava (île de Ténériffe). — Dessin de A. de Bar.

L'Orotave (Orotava), dit M. S. Berthelot (1), c'est le beau vallon, le Tempé des Canaries, une fraîche oasis au milieu de l'Océan.

La ville de l'Orotave est assise sur la pente de la vallée : son aspect a quelque chose de champêtre qu'on ne retrouve pas dans nos cités d'Europe. La campagne pénètre dans la rue. Toutes les maisons ont leur verger, leur jardin, leur cellier, et chacun vit de ce qu'il récolte sur un sol prodigue de biens.

(1) *Histoire naturelle des Canaries*, par J. Barker-Webb et Sabin Berthelot.

La juridiction de l'Orotave embrasse trois cantons, la Florida, el Rincon et la Perdonca. Vingt petits ermitages sont disséminés sur ce territoire.

A l'Orotave, le quartier où j'habitais réunit dans une enceinte les maisons les plus opulentes : c'est la ville de plaisance ; tous les jours on y fait fête, et les plaisirs s'y succèdent sans interruption. L'administrateur de la *Casa de Franchi*, manoir qui fait partie du domaine du marquis de Sauzal, m'avait permis de m'installer dans un des appartements les moins dévastés du château. Les jardins, jadis entretenus avec luxe, étaient livrés à eux-mêmes. Un

dragonnier s'élevait en face de mon logement, arbre étrange de forme, gigantesque de port, que la tempête avait frappé sans pouvoir l'abattre. Dix hommes pouvaient à peine embrasser son tronc, qui a près de cinquante pieds de circonférence à sa base. Ce cippe prodigieux offrait à l'intérieur une cavité profonde que les siècles avaient creusée. Une porte rustique donnait accès dans cette grotte, dont la voûte, à moitié entamée, supportait encore un énorme branchage. De longues feuilles aiguës comme des épées couronnent l'extrémité des rameaux, et de blanches panicules, qui s'épanouissaient en automne, venaient jeter un manteau de fleurs sur ce dôme de verdure.

Un jour, l'ouragan furieux emporta le tiers de la masse rameuse; mais le colosse mutilé n'a rien perdu de son aspect imposant.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 42, 87, 142.

Nous avons déjà parlé de l'alimentation du personnel de la ferme, et de l'horticulture qui s'y lie si intimement. Nous y revenons pour montrer quelles facilités l'Institut rural offrira aux jeunes filles pour les familiariser avec ces deux grandes attributions de la maîtresse de maison dans une ferme.

Le nombre de personnes entretenues dans l'établissement donne de l'importance aux détails et oblige à les constituer *en services*. Répétons ici qu'à chacun de ces services on attachera un groupe de plusieurs élèves; que l'on nommera aussi des commissions temporaires pour des circonstances accidentelles, par exemple, pour la réception d'objets achetés; et que les rapports des élèves seront lus et discutés dans des conférences générales : moyen d'enseignement efficace, en ce qu'il fixe fortement l'attention et met en scène la personnalité du rapporteur.

Le service des offices et des cuisines sera, comme l'on pense bien, surveillé de près par plusieurs groupes. A la campagne, on n'a point de restaurateur à sa porte, et l'on y est souvent forcé de remplacer les cuisinières, alléchées par la ville dès qu'elles savent dresser un plat. Il ne faut pas non plus dépendre d'une femme ignorante ou malhonnête, qui fera presque sous les yeux de sa maîtresse inexpérimentée une foule de gaspillages, de maladresses ou de menues fraudes. Il est donc de toute nécessité qu'une maîtresse de maison sache, au besoin, préparer quelques mets; elle n'en commandera et n'en surveillera que mieux.

L'Institut demandera aux demoiselles qu'il instruit de vouloir bien considérer les cuisines comme l'on considère les laboratoires de chimie dans les facultés. Il y en aura plusieurs garnies de fourneaux et d'ustensiles, et l'apprentissage mutuel aura lieu avec émulation de la part des divers groupes qui seront de service. La palme sera pour celles qui feront le mieux dans le moindre temps et au meilleur marché. Nul doute que les rivalités des jeunes concurrentes, jugées en dernier ressort au réfectoire par leurs compagnes en appétit, ne profitent rapidement à leurs talents culinaires, sans que l'amour-propre soit blessé de la vulgarité du travail.

On trouve deux cuisines dans une exploitation rurale : celle de la maison et celle de la ferme, celle du chef et celle des ouvriers. La bonne règle est de résister, pour la première, aux tendances gastronomiques, et d'accroître, pour la seconde, les qualités nutritives, la diversité des mets et la variété des préparations. « Il y a, dit Joigneaux, dans ses *Conseils à la jeune fermière*, des ménagères qui, sous prétexte que l'appétit est le meilleur assaisonnement, ne se lassent point de ramener la même soupe et le même plat des mois et des années durant. On en vit; mais comme on vivrait mieux en variant les mets! »

Nous sommes de l'avis de ce maître, praticien émérite et non moins familier avec les théories élevées : une ménagère de bonne volonté composera un plat excellent avec les denrées qu'une gargotière déguiserait en un horrible brouet. L'une sait, et veille sur ses fourneaux; l'autre ignore, et va jaser à la fenêtre. En outre, celle qui est soigneuse consomme moins de charbon et moins d'assaisonnement que l'insouciante.

La maîtresse de maison qui voudra remédier sans frais à la monotonie et à l'insipidité des mets, y parviendra très-facilement en intéressant les ouvriers de la ferme à la culture des jardins. En y mettant de la volonté, on garnira la table des ouvriers avec des légumes, des salades, des fruits de diverses natures; on la rendra plus agréable et plus abondante. Lors même qu'il faudrait au jardin quelques heures de travail de plus, l'agrément les compenserait bien, sans compter qu'on hante moins le cabaret quand on est mieux nourri; mais il est probable que le temps ordinaire employé dans les jardins suffira amplement, pourvu qu'il soit appliqué plus habilement et avec plus de zèle ou de soin. C'est là que pourra briller la jeune maîtresse de maison formée à l'Institut rural, où les élèves auront été groupées pour suivre les divers services de l'horticulture. Elles y auront jugé par elles-mêmes de quelle importance il est de se rendre compte des époques d'ensemencement, du nombre de carreaux à ensemencer, du rendement probable de la récolte, afin d'avoir, à chaque saison, tels ou tels bons légumes en quantité convenable. Il y aurait eu de beaux cris au réfectoire, si les petits pois avaient manqué!

Nos lecteurs et nos lectrices ne supposeront pas, d'après ces derniers mots, que l'Institut rural veuille développer la sensualité sur les lèvres roses de ses pupilles. Non! les limites seront posées par le bon sens, et elles naîtront naturellement de cette formule de Mme Millet-Robinet : *La cuisine à la campagne doit être bonne, saine, simple, peu coûteuse et facile à exécuter*. Pour prêcher d'exemple, cette dame consacre la moitié d'un volume à la préparation de la nourriture, et quiconque trouvera dans une bibliothèque la *Maison rustique des dames*, s'apercevra tout de suite que cette moitié est la partie la plus consultée; preuve irrécusable de ses qualités. Tout ce qu'on y enseigne a été pratiqué, étudié, comparé, corrigé et arrêté par l'auteur avec la sagacité d'un esprit scientifique et la sûreté d'une praticienne habile.

Il va sans dire qu'à l'Institut rural les travaux de la basse-cour et ceux des champs d'étude où l'on donnera des notions de la grande culture en plein champ seront suivis, comme ceux de l'horticulture, par des groupes qui les apprécieront dans leurs comptes rendus. Ces groupes accompliront également, tour à tour, des excursions à faire dans les exploitations du voisinage, aux époques des opérations agricoles de la grande culture, dont celles de l'horticulture ne donneraient pas une suffisante idée.

Il faudrait consacrer une dizaine d'articles au moins aux jardins, à la basse-cour et à la ferme, pour montrer l'action utile et bienfaisante que peut y exercer une femme agricole qui aurait passé par les études et par l'apprentissage de l'Institut rural féminin; mais nous en avons assez dit pour que les lecteurs du *Magasin pittoresque* aient reconnu les avantages de l'établissement. Nous craignons, d'ailleurs, qu'ils n'aient déjà trouvé chez nous trop de longueurs, de redites et de digressions. Peut-être même avons-nous abusé de la place que nous a ménagée, pendant deux ans, l'indulgente amitié du directeur du *Magasin pittoresque*. Nous n'irons donc pas plus loin, et nous

ne réclamerons la patience de nos lecteurs que pour les entretenir dans un dernier article de la femme de l'agriculteur en famille, occupée avec son mari de la santé et de l'éducation de ses enfants, construisant, pour elle-même et pour ce même mari, son nid de tendresse et de félicité conjugale. *La fin à une prochaine livraison.*

LE MANUSCRIT D'HIÉROPHILE.

Fin. — Voy. p. 178.

Les Liquides. — De *janvier* jusqu'à la fin de *mai*. Boire du vin doux (du vin cuit) en sortant du lit, user du *conditum* (1), du xirozême (2), de l'eau d'*alica* (3), de décoctions de fenouil et d'ail, dont on rehaussera le goût avec des aromates. Le *conditum* devra être mêlé de poivre, de cannelle, de clous de girofle et de nard. — *Juin* et *juillet*. On boira chaque jour trois gorgées d'eau pure; on fera usage du vin blanc, odorant, anisé et vieux surtout; on se trouvera bien du régime des boissons rosées; on n'usera pas de décoctions relevées, si ce n'est de celles de carottes avec un peu de miel et de nard. — *Août*. On recommande les vins légers, odorants et anisés. — *Septembre*. Il faut user de laitage, boire du vin miellé, de l'eau rosée, du vin d'absinthe rosé et du vin d'absinthe seule. — *Octobre*. On boira du vin blanc foncé en couleur d'or et du vin d'absinthe rosé. — *Novembre* et *décembre*. Il convient de boire du vin vieux, léger et odorant, et de ne faire qu'un usage modéré de décoctions de poireau et de fenugrec.

Les Bains. — *Janvier* et *février*. Dans chaque mois on prendra quatre bains. En entrant dans le bain, on devra se faire jeter trois potées d'eau sur le corps; puis, avant la sueur, on se fera oindre avec une pâte composée de nard cuit dans du vin faible où l'on aura jeté trois drachmes d'aloès, une drachme de myrrhe et deux jaunes d'œufs. On gardera quelque temps sur soi cette couche de pâte; ensuite on la fera tomber par un lavage de vin cuit, des jaunes d'œufs et un mélange d'eau de roses chaude. — *Mars*. On prendra six bains, dont trois le troisième jour de la semaine et trois le cinquième jour; il ne sera point fait d'onctions d'aloès et de myrrhe, mais on recommande les frictions avec le nitre. — *Avril* et *mai*. On prendra huit bains; les frictions seront faites avec le savon de la Gaule. Une seule onction devra être appliquée durant le mois; elle sera liquide, composée de trois jaunes d'œufs et d'eau de roses, sans addition d'aloès et de myrrhe. — *Juin*. On prendra huit bains, mais sans onctions ni frictions. — *Juillet, août* et *septembre*. On prendra huit bains pendant chaque mois, jusqu'au 24 septembre; on se frictionnera la tête avec de la terre *cimolée* (4), du vinaigre et de l'huile de roses. — *Octobre*. Hiérophile ne prescrit pas de bains durant ce mois. — *Novembre*. On prendra seulement trois bains, mais sans onctions. — *Décembre*. On prendra huit bains accompagnés d'onctions avec l'aloès et la myrrhe, et de frictions avec du vin et du nitre.

Épilogue. — L'historiette suivante n'appartient pas à l'ouvrage d'Hiérophile; mais elle peut, ce nous semble, trouver ici sa place comme conclusion nécessaire à l'*Année alimentaire* du docteur byzantin.

Un vieux mendiant, qui se tenait le soir près de la colonne de Théodose le Grand, attendait vainement depuis plusieurs heures l'aumône espoir de son souper, quand il vit passer devant lui un personnage vêtu d'une belle robe et chargé d'embonpoint. « Pour acheter des lentilles! » dit le pauvre en tendant la main au passant. Celui-ci haussa les épaules et ne s'arrêta devant le misérable qui le sollicitait que pendant le temps nécessaire pour lui répondre : « Tu voudrais manger des lentilles! mais, malheureux ignorant, apprends que nous sommes dans le mois où les graines sèches sont mortelles; en ne te donnant rien, je te sauve la vie. » Et il continua son chemin. Comme il allait disparaître au détour de l'Hippodrome, le mendiant s'aperçut que le passant avait laissé tomber sa bourse; il le rappela pour la lui rendre : « Tu mérites une récompense, dit le maître de la bourse, touché de la probité du vieux mendiant. Je suis médecin; viens me trouver demain, je te dirai comment, selon la saison, il faut se nourrir pour bien vivre. » Puis il lui tourna de nouveau les talons pour se rendre dans un palais où il était invité à souper. Le mendiant ne se coucha pas à jeun, malgré la singulière générosité de son obligé. A défaut de l'aumône du docteur, il eut pour ressource la commisération d'un voisin presque aussi misérable que lui-même, qui l'admit à partager un plat de vieilles fèves bouillies, aliment signalé comme plus dangereux encore que les lentilles. Le lendemain, en même temps que le vieux pauvre retournait se poster près de la colonne de Théodose, on sonnait la cloche dite des trépassés à l'église voisine de la maison du docteur. Après avoir soupé selon les règles, le savant médecin était mort d'indigestion.

(1) *Conditum*, nom générique de toutes sortes de vins préparés soit avec des roses, soit avec de l'absinthe, ou du poivre, ou du miel. Spécialement on employait le mot *conditum* (le *mulsum* des Latins) pour le vin mêlé seulement de miel, ou de miel et de poivre.

(2) Xirozême, pour chilosême, sorte de sirop.

(3) L'eau d'*alica* était une boisson préparée avec le blé nommé épeautre (*Triticum spelta*).

(4) Terre cimolée : argile dont les anciens se servaient pour le blanchissage. On la tirait de l'île de l'Argentière (Kimolo, *Cimolus*), près de Milo. Elle est confondue, par erreur, avec la terre de Samos qu'on employait comme dessiccatif.

HOPITAL DE GREENWICH.

V. t. VII, 1839, p. 28 et 285.

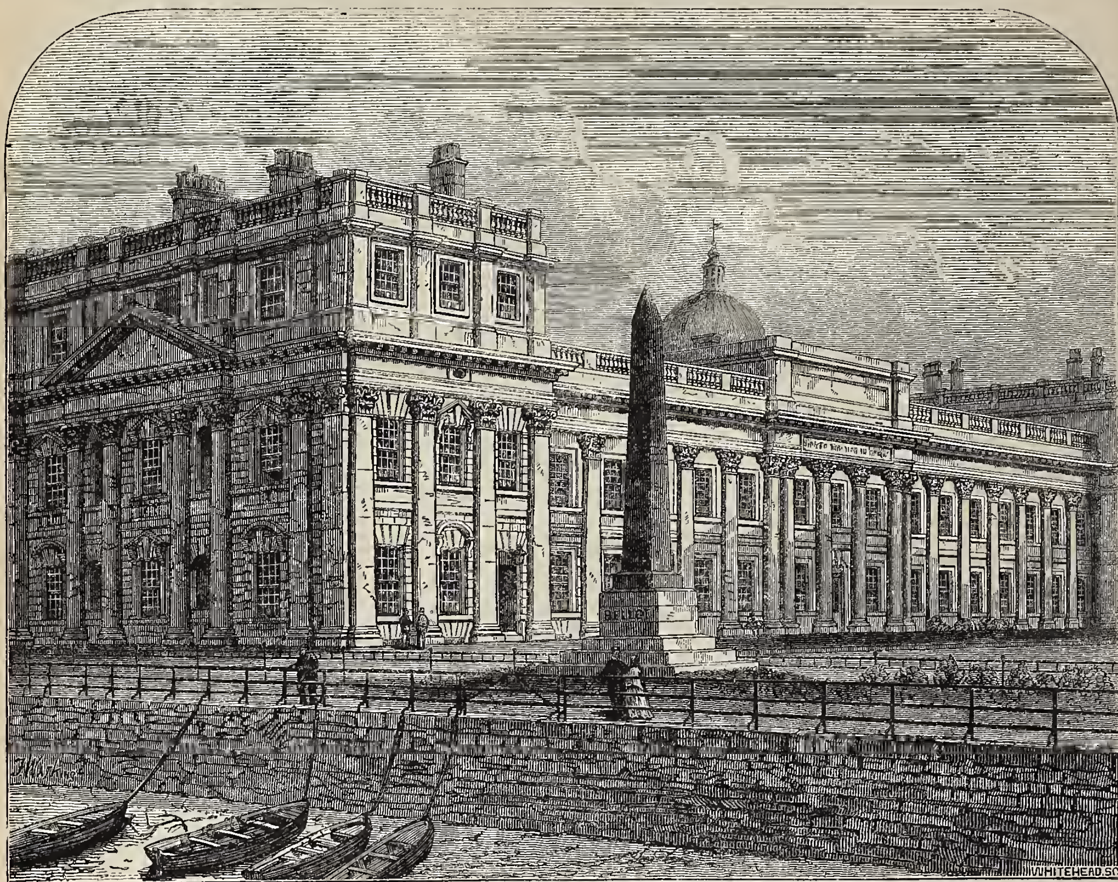
Situé sur la rive sud de la Tamise, à cinq milles du pont de Londres, ce magnifique édifice eut d'abord pour origine la résidence royale d'Édouard Ier, en 1300; ses successeurs l'agrandirent. C'est là que naquirent Henri VIII et ses deux filles, Élisabeth et Marie; Édouard VI y mourut. Devenue la toute-puissante souveraine de l'Angleterre, Élisabeth en fit son séjour favori : pendant l'été, elle s'y rendait souvent en barque, accompagnée d'un brillant cortége de seigneurs, et se plaisait à y tenir sa cour.

De ces antiques constructions il ne reste rien. Charles II conçut le projet de les remplacer par un palais grandiose, dont la première aile s'éleva sous son règne; mais il ne le vit pas finir. L'édifice demeura inachevé jusqu'à l'avénement au trône de Marie et de Guillaume III, qui, dans leur désir de se populariser, et sans doute aussi mus par une généreuse sympathie pour les véritables défenseurs de la Grande-Bretagne, résolurent de faire du palais une retraite pour les marins que l'âge, les blessures ou les infirmités avaient mis hors de service. En conséquence, Greenwich fut érigé en hôpital des invalides de la marine, et la première pierre de l'hospice fut posée en 1695. Cent matelots estropiés y furent admis dès 1705.

La façade principale, que représente notre gravure, est bordée d'une terrasse de 865 pieds de long. A l'ouest sont les bâtiments de Charles II, construits par Webb sur les plans du célèbre architecte Inigo Jones. A l'est, du même style, et se développant sur une ligne parallèle, sont ceux de la reine Anne. Entre les deux s'ouvre une vaste place décorée au centre d'une statue de Georges II, taillée dans un seul bloc de marbre blanc. En arrière se développent, surmontées de deux dômes hauts de 120 pieds, les con-

structions dues au roi Guillaume et à la reine Marie. Elles furent exécutées sous la direction de sir Christophe Wren. L'un des frontons représente la Mort de Nelson, d'après un dessin emblématique de West. La coupole du vestibule figure une boussole entourée des quatre Vents avec leurs attributs; au-dessous est le modèle d'un vaisseau antique trouvé, au seizième siècle, près de Rome. Un large et bel escalier conduit à la *salle Peinte*, dont nous avons donné la gravure et la description (t. VII, 1839, p. 285). La chapelle, qui fait partie des bâtiments de la reine Anne, passe pour un des plus beaux spécimens de l'architecture du temps; elle peut contenir de mille à douze cents fidèles. Un grand tableau de West, placé au-dessus de la table de communion, représente saint Paul sauvé du naufrage. Les principaux événements de la vie du Sauveur sont peints en grisaille dans le pourtour. Les statues de la Foi, de l'Espérance, de la Miséricorde et de la Charité, ornent l'entrée.

L'hôpital peut contenir trois mille pensionnaires, qui sont nourris, logés, vêtus, et qui touchent par semaine un schelling (1 fr. 25 cent.) d'argent de poche. Il y a en outre les pensionnés externes, dont le nombre est considérable, et auxquels on alloue depuis 200 francs par an jusqu'à 800 ou 900 francs, selon leur position. Les gouverneurs de Greenwich sont choisis parmi les grands officiers de l'État et les ministres de la couronne.



Hôpital de Greenwich. — Pyramide élevée à la mémoire du lieutenant Bellot. — Dessin de Watkins.

Les revenus annuels de l'établissement s'élevaient à la somme de 150 000 livres sterling (3 750 000 fr.), provenant de diverses sources, dont la principale était une retenue de 6 pence (60 centimes) par mois sur la solde de tout matelot au service de l'État et de la marine marchande. Cette taxe a été abolie partiellement en 1829, et tout à fait en 1834, et par suite un acte du Parlement, de 1865, a décidé que neuf cents pensionnaires recevraient un surcroît de paye, avec la permission de résider hors de l'hôpital, qui semble destiné à devenir plutôt une infirmerie qu'une maison de retraite. Les dons, indemnités, parts de prise non réclamées, les impôts perçus sur certains phares, sont appliqués à l'entretien de Greenwich, ainsi que les produits des vastes domaines du comte de Derwentwater, confisqués en 1716. Partisan des Stuarts, et gravement compromis dans une rébellion en faveur du Prétendant, ce seigneur, l'un des plus riches et des plus puissants de l'Angleterre, fut condamné à mort sous Georges Ier, en même temps que les comtes de Kenmere et de Nithsdale. Ni la requête présentée à la Chambre des communes par de nobles dames, ni l'intervention de la Chambre haute du Parlement, ni les larmes et les supplications des épouses et des mères, ne purent attendrir le nouveau souverain, ni même obtenir un sursis à l'exécution. Le comte de Derwentwater, conduit le premier sur l'esplanade de la Tour où il devait être décapité, y fit monter avec lui son jeune fils, et lui dit : « Tu vas être couvert de mon sang; qu'il t'apprenne à mourir pour ton roi. »

Un incident bizarre est venu tout récemment remettre en lumière cette lugubre histoire. Une vieille comtesse, se disant descendante de la noble maison de Derwentwater et dernière du nom, a fait dresser, sur les confins du domaine confisqué, une tente où elle s'est établie à demeure, déclarant qu'elle était sur ses terres et n'en sortirait pas qu'on n'eût fait droit à sa légitime réclamation, la confiscation de 1716 étant illégale, ainsi qu'elle était prête à le prouver. Le shérif du district l'a en vain fait sommer de

déguerpir. Elle a tenu bon, et plusieurs nobles du voisinage lui ont fait visite sous sa tente et se sont ralliés à sa cause. Il nous paraît douteux qu'elle la puisse gagner, et déposséder l'État après un siècle et demi de jouissance; mais, dans un pays où le respect de la loi est grand, si elle peut vraiment prouver l'illégalité de la mesure, elle aurait des chances.

Cette digression nous a fait perdre un moment de vue



Hôpital de Greenwich. — Vue prise de la Tamise. — Dessin de Wimperis.

l'imposant assemblage d'édifices qui fait de Greenwich une des gloires de l'Angleterre. Parmi tout ce qu'on y admire, le visiteur français se sent surtout attiré vers une simple pyramide de granit, sur laquelle on ne lit qu'un nom; mais ce nom rappelle le cœur généreux, le dévouement héroïque d'un de nos meilleurs compatriotes. Ce monument, élevé sur les bords de la Tamise, dans le palais même des Invalides de la marine anglaise, et dédié à la mémoire de *Bellot*, perdu, dans les neiges du pôle, à la recherche de l'amiral Franklin, témoigne noblement de

la reconnaissance des peuples, et de la sympathie qui unit les grandes âmes sous tous les climats et dans tous les pays (¹).

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS
DE M. JAKOB LIEBSICH
A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — Voy. p. 134, 145, 157, 162, 170, 182.

XVII

M. Liebsich sentit le soir un peu de malaise. Il avait la tête lourde, la respiration gênée, et se coucha de bonne heure. La nuit ne fut pas bonne : c'est à peine s'il dormit, d'un sommeil agité, entrecoupé, troublé par de mauvais rêves, qui était plutôt une fatigue qu'un repos. Le lendemain, le petit sourd-muet se leva, et, le voyant rester couché, s'habilla promptement, mais avec précaution, puis vint s'asseoir auprès de lui. M. Liebsich avait bien vu l'enfant se lever; mais il s'était senti si abattu et si endolori qu'il n'avait pas eu le courage d'en faire autant, et il était dans cet état vague des malades qui n'osent pas remuer, dans la crainte de chasser ce demi-sommeil de souffrance et de faiblesse où ils sont plongés. Il suivait néanmoins du coin de l'œil le petit sourd-muet, et éprouvait une singulière émotion à le voir marcher sur la pointe du pied et déranger les chaises avec un soin infini, comme si on lui eût appris, à lui le pauvre enfant qui n'entendait pas, qu'un autre pouvait entendre et s'en trouver incommodé.

Aussi, quand il s'approcha du lit, M. Liebsich ouvrit tout à fait les yeux et lui tendit affectueusement la main. L'enfant la lui serra, l'embrassa, et lui montra la lumière déjà claire et vive à travers la croisée, en faisant de petites mines qui semblaient lui dire qu'il était en retard. M. Liebsich essaya de s'asseoir dans son lit : il n'en eut pas la force, et retomba tout pâle sur son oreiller. Joseph entrait, un peu inquiet; car bien que son maître ne se fût plaint de rien la veille, sauf d'un peu de fatigue, il ne l'avait cru qu'à moitié, et venait voir où il en était. L'enfant courut à lui, lui prit le bras, fit semblant de lui tâter le pouls, et lui désigna la porte avec un geste qui voulait dire d'aller chercher le médecin; puis il revint auprès de M. Liebsich avec de grosses larmes dans les yeux. Je crois que M. Liebsich pensait plus à l'enfant qu'à lui-même en ce moment-là, car il fit tous ses efforts pour sourire, le caresser et le rassurer.

Joseph s'était élancé d'un bond chez le médecin, qui heureusement n'était pas encore sorti. Quand ils rentrèrent tous les deux, l'enfant l'attira précipitamment près de M. Liebsich, et, les mains jointes, lui adressa comme une muette prière de le guérir. Le docteur procéda à l'examen du malade, et déclara qu'il était sérieusement pris. La fièvre augmenta dans la journée, et quand le docteur repassa, il constata une grave fluxion de poitrine.

Il est assez inutile d'entrer dans les détails de cette maladie; mais ce qui ne l'est pas, c'est de dire qu'elle fournit à l'enfant une occasion de montrer tout ce qu'il avait de bon et de tendre dans son cher petit cœur. Il restait des heures entières à côté du malade dévoré par la fièvre, épiant un geste, un regard, pour lui donner soit sa potion, soit sa tisane. Dès qu'il avait vu une fois comment Joseph s'y prenait, cela lui suffisait : il faisait ensuite aussi bien et mieux que lui, et le brave domestique, et le maître, malgré sa pauvre tête affaiblie et ses yeux languissants, étaient touchés jusqu'aux larmes en voyant l'adresse et même la force de ces innocentes mains. Il y a quelque part, dans un ancien, un beau précepte : « Aimez, et faites ensuite ce que vous voudrez. » C'était là le secret de l'enfant : il aimait M. Liebsich, et pour le soigner, pour le guérir, il trouvait dans son vaillant petit cœur la force et l'intelligence d'un homme. M. Liebsich se laissait pénétrer et envahir par cette affection si naïve, si sincère, si gracieuse, qui devenait un besoin et une joie intime pour lui. Les boissons lui semblaient meilleures quand elles lui étaient présentées par l'enfant, et le bon Joseph, qui comprenait bien des choses sans en rien dire, laissait faire au petit garde-malade tout ce qu'il pouvait sans trop se fatiguer. A certains moments, quand M. Liebsich allait mieux et pouvait rester une heure ou deux seul sans danger, il ordonnait à Joseph d'emmener l'enfant se promener et se distraire; mais une fois la porte fermée sur eux, il songeait déjà, malgré lui, à leur retour; l'enfant, au bout de peu de temps, tirait Joseph par la main du côté de la maison, et quand ils rentraient, c'était une véritable joie de part et d'autre.

Le médecin, le bourgmestre et quelques autres personnes de l'endroit avaient, sur la prière de M. Liebsich, fait des démarches en divers sens pour savoir de quelle famille et de quel pays était l'enfant. On avait l'espérance que ses parents feraient des démarches de leur côté, et que tous ces efforts finiraient peut-être par se rencontrer; mais jusqu'à ce moment on ne savait rien. Il arrivait ce qui arrive souvent dans les affaires de ce monde. Vous en avez fait l'expérience comme moi, comme mes voisins, comme une foule de personnes que je connais et que vous connaissez : quand on a perdu quelque chose, on cherche partout, sauf dans l'unique endroit où l'on pourrait avoir chance de trouver. Je ne dis pas qu'on le fasse exprès; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cela a souvent l'air arrangé pour tourmenter et vexer les gens. Le côté consolant, c'est qu'on finit toujours par retrouver l'objet égaré au moment où l'on s'y attend le moins.

Quant à M. Liebsich, il désirait bien sincèrement rendre l'enfant à sa famille; mais je ne jurerais point qu'il n'éprouvait pas une certaine satisfaction à le garder près de lui.

Enfin, il entra en convalescence, puis en santé; mais la saison était déjà quelque peu avancée, les matinées et les soirées devenaient fraîches, et quand il parla au médecin de reprendre ses excursions botaniques, le docteur s'exprima à peu près en ces termes : « Mon cher monsieur, vous n'êtes pas encore en état de tenter de sitôt de pareilles promenades. L'air de notre vallée est même trop vif pour vous en ce moment; et quant à celui de nos collines, ce serait de la dernière imprudence d'aller vous y exposer. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de retourner chez vous, où vous avez toutes vos aises, de continuer à vous y soigner, et d'achever complétement de vous guérir. Vous êtes sauvé; mais ce n'est pas tout, et si vous retombiez malade, je ne répondrais plus de vous. »

« Allons, s'il le faut, j'obéirai », dit en soupirant M. Liebsich; et il ajouta en lui-même : « Si je la trouve, on ne pourra toujours pas dire que je n'ai eu qu'à étendre la main. » *La suite à une prochaine livraison.*

PASSAGE DE MERCURE SUR LE SOLEIL.

Le *Magasin pittoresque* a donné, dans son numéro de juin 1864, une photographie du passage de Mercure observé sur le Soleil levant, au mois de novembre 1861. Nous avons observé et dessiné le passage de la même planète sur le Soleil, arrivé le 5 novembre 1868, également au Soleil levant. Ce fait, assez rare en lui-même, puisqu'il ne se reproduira, d'ici à la fin du siècle, qu'en 1878, 1881, 1891 et 1894, et ne sera pas visible chaque fois à

(¹) Voy., sur le lieutenant Bellot, ses voyages et sa mort, t. XXVI, 1858, p. 15, 23, 30, 38.

Paris, mérite d'arrêter un instant notre attention, en ce qu'il nous éclaire mieux que toute explication théorique sur la double combinaison du mouvement de la Terre et du mouvement de Mercure autour du Soleil.

Nos lecteurs connaissent déjà la nature de ces mouvements par nos descriptions annuelles relatives aux positions des planètes pendant l'année. Le point essentiel sur lequel il est toujours bon d'insister, c'est que le Soleil, 350 000 fois plus lourd et 1 400 000 fois plus gros que la Terre, occupe le centre du système planétaire auquel appartient le monde que nous habitons.

La Terre circule en un an autour de lui, sur une orbite presque circulaire mesurant 341 millions de lieues d'étendue, et éloignée par conséquent à 38 millions de lieues environ du centre solaire. En dedans de l'orbite terrestre, plus rapprochés du Soleil, et circulant sur des orbites moins vastes, intérieures à l'orbite terrestre, gravitent Mercure et Vénus; Mercure circule à la distance de 14 780 000 lieues du Soleil, en une année de 88 jours; Vénus, à la distance de 27 618 000, en une année de 224 jours. De la combinaison de ces mouvements avec celui de la Terre autour du Soleil, il résulte que ces deux planètes passent de temps en temps entre le Soleil et la Terre et produisent pour nous une véritable petite éclipse de Soleil.

Comme le plan de l'orbite de Mercure, aussi bien que celui de l'orbite de Vénus, ne coïncident pas avec le plan de l'orbite terrestre, ces deux planètes ne se projettent pas précisément sur le Soleil toutes les fois que leurs mouvements les amènent entre lui et la Terre; elles passent ordinairement soit au-dessus, soit au-dessous du Soleil, et alors on ne les voit pas, puisque leur hémisphère éclairé par le Soleil est naturellement du côté de cet astre et leur hémisphère obscur de notre côté. Ce n'est qu'à de rares intervalles que les balancements respectifs des plans des orbites amènent l'une ou l'autre de ces planètes justement sur la face solaire. Ainsi, les derniers passages de Vénus ont eu lieu en 1761 et 1769, et les prochains auront lieu en 1874 et 1882. Les derniers passages de Mercure, avant celui de novembre dernier, ont eu lieu en 1848 et 1861.

La planète Mercure a répondu à l'appel du Bureau des longitudes de France. Le matin du 5 novembre, elle était à son poste à l'heure fixée, et se dessinait sur le Soleil sous la forme d'une petite tache ronde, absolument noire, nettement définie.

L'atmosphère parisienne, cependant, était loin d'être propice à l'observation du phénomène. Entré pendant la nuit, à 5 h. 34 m. du matin, sur le Soleil, Mercure avait déjà accompli près de la moitié de sa course au lever de l'astre radieux. Astre radieux! c'est une pure métaphore en ce temps de frimaire. Des nuages épais étendaient sous le ciel leur voile lugubre et impénétrable. L'œil le plus attentif ne pouvait découvrir la moindre éclaircie dans le ciel entier.

L'attente en plein air des conditions de l'observation d'un phénomène céleste est un peu plus rude que la description de ce même phénomène devant la cheminée d'un salon. Mais, il faut tout dire, on est si heureux au moment où l'on a le privilége de contempler ces merveilles, que soudain, toute fatigue oubliée, les murmures sur notre triste terre (si peu faite pour l'astronomie) cessent comme par enchantement. Ainsi le voyageur arrivé au sommet des Alpes oublie tout à coup, dans l'admiration du spectacle, les durs sentiers et les précipices de l'ascension.

Ce n'est qu'après sept grands quarts d'heure d'une attente constante, durant laquelle l'œil perplexe épie de seconde en seconde, sans pouvoir percer les nuages mobiles, que le Soleil fit enfin son apparition dans une belle éclaircie. La planète était là, se détachant en noir non loin du bord occidental, vers lequel elle s'approchait lentement.

A première vue, on pouvait facilement prendre pour Mercure une tache presque ronde qui planait dans la région opposée du disque. Cette tache était, en effet, de dimension égale à la projection de la planète; mais, en l'examinant attentivement, on ne tardait pas à découvrir autour d'elle une pénombre et dans son noyau des formes irrégulières.

La planète Mercure était exactement ronde, et je n'ai pu reconnaître aucune trace d'aplatissement à ses pôles, même en employant de forts grossissements. Elle était sensiblement *plus noire* que les taches solaires.

A partir de 8 h. 45 m., le ciel, rapidement éclairci, garda toute sa pureté jusqu'au delà de la fin du phénomène.

Le demi-diamètre du Soleil étant, ce jour-là, de 16 minutes 10 secondes, et celui de Mercure de 5 secondes, on voit que les deux disques sont entre eux dans le rapport de 970 à 5, ou de 194 à 1. Pour notre figure, si nous pouvions donner au Soleil un diamètre de 194 millimètres, Mercure serait représenté par un petit cercle noir de 1 millimètre. La justification de la page nous oblige à donner au disque solaire 150 millimètres de diamètre; Mercure offre à la même échelle 0mm.77, ou près de 8 dixièmes de millimètre. Tel est le rapport exact de la planète et du disque sur lequel elle passe, — rapport que nous avons tenu à garder dans notre figure.

C'est vers 9 h. 9 m. 30 s. que la planète arriva en contact interne avec le limbe lumineux du Soleil et commença sa sortie. Nous ne donnons pas cet instant comme rigoureusement déterminé, et surtout nous nous gardons bien d'inscrire des dixièmes de seconde, car l'observation soigneuse de ce phénomène, de même que celle du contact externe, nous a convaincu qu'il est absolument impossible d'être sûr de l'instant précis de l'un ou de l'autre contact, à moins de *plusieurs secondes* près. L'esprit hésite pendant longtemps avant d'être bien assuré que le disque solaire est entamé ou que l'échancrure persiste encore.

C'est vers 9 h. 11 m. 50 s. que la planète cessa d'échancrer le limbe solaire et parut tout à fait sortie.

Ces heures sont corrigées de la réfraction et de l'effet de la parallaxe pour Paris.

Nous avons tracé, comme une corde traversant la région nord-ouest du disque solaire, la route suivie par Mercure pendant son passage, avec les circonstances principales de l'observation. L'image est renversée, comme dans toutes les observations faites à la lunette astronomique. Le prochain passage aura lieu dans dix ans. Nous nous ferons un plaisir d'en avertir nos lecteurs.

Tandis que Mercure sortait du disque brillant du Soleil, pendant deux minutes et vingt secondes le bord solaire parut échancré comme par une balle. L'échancrure devint bientôt demi-circulaire, puis diminua de plus en plus.

Nous avons représenté (fig. 2) le point de sortie, plus grossi que dans la grande figure, et qui montre exactement l'échancrure produite par la planète sur le bord solaire. Le disque du Soleil étant entièrement dépourvu de taches dans sa région est, nous avons pu placer cette seconde figure explicative sur la grande sans nuire aux indications de celle-ci.

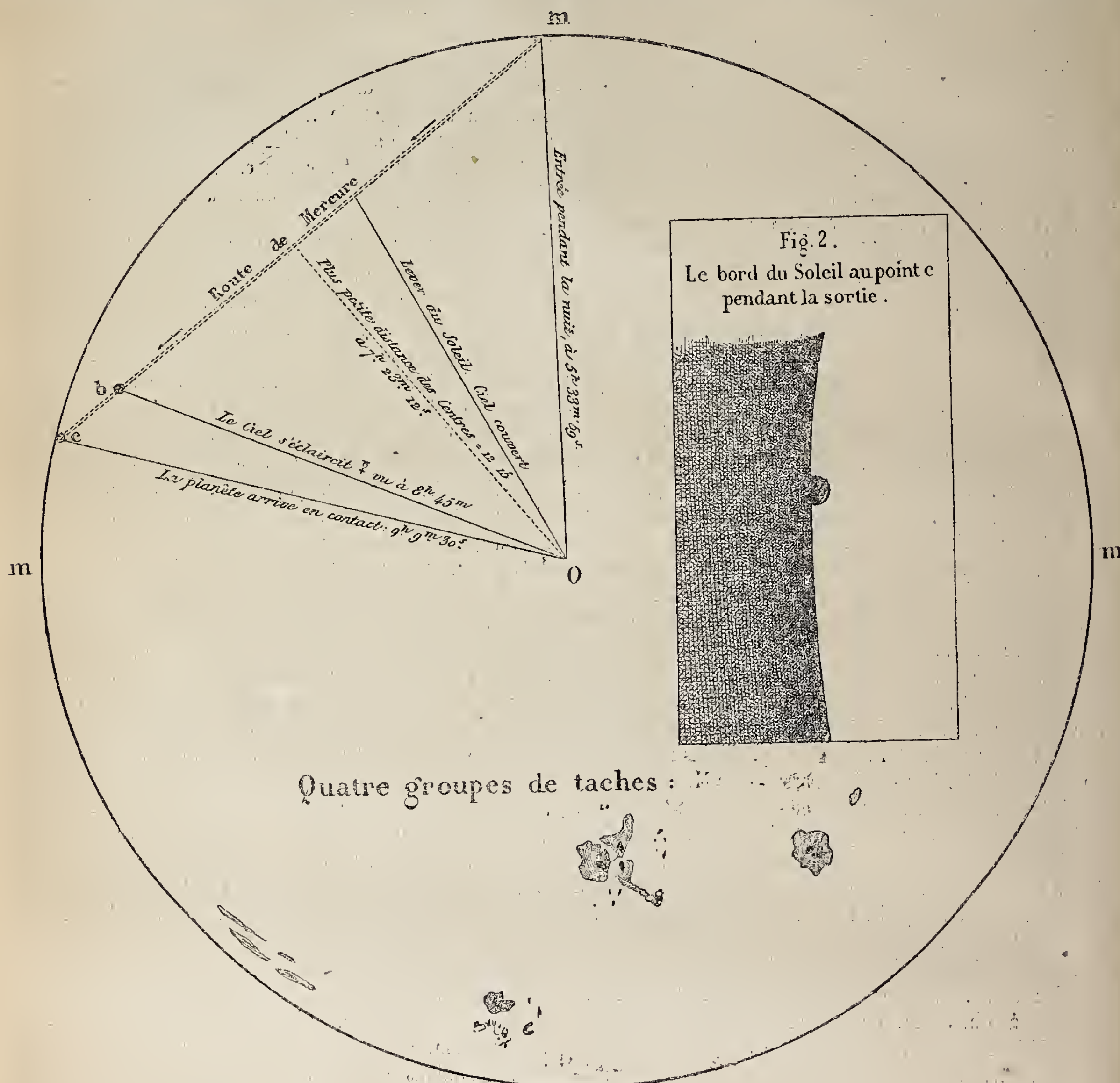
Les passages de Mercure ont été peu et difficilement observés jusqu'à ce jour, non-seulement à cause de leur rareté, mais encore à cause de l'époque de l'année où ils se produisent. Ils ne peuvent se produire, en effet, qu'au

commencement de novembre, et parfois, plus rarement, au commencement de mai. Or, les beaux jours sont rares en novembre, et peu s'en est fallu que ce passage-ci n'ait été, comme celui de 1861, invisible pour Paris.

Le premier qui ait incontestablement aperçu Mercure sur le Soleil est notre compatriote Gassendi, professeur au Collége de France et chanoine de Digne : c'était le 7 novembre 1631. Il reconnut la petite tache ronde formée par la planète en projetant l'image solaire sur une feuille de papier blanc, dans une chambre obscure.

Le premier passage complet de la planète a été observé à l'île Sainte-Hélène, par Halley, en 1677.

Pendant le passage de 1799, Schrœter et Harding à Lilienthal, Kœhler à Dresde, aperçurent, sur le disque obscur de la planète, un petit point lumineux qu'on a pu suivre, tournant sur la planète selon son mouvement de rotation en vingt-quatre heures, et d'où l'on a conclu l'existence de volcans actuellement en ignition sur ce monde.



Observation faite à Paris, par M. FLAMMARION, du Passage de Mercure sur le Soleil, le 5 Novembre 1868. b et c, positions de Mercure à 8h 45m et à 9h 9m; — dans la région inférieure du disque solaire 4 groupes de taches, le reste étant pur. — Fig. 2. Sortie de la planète. m, m, m, m, disque du Soleil.

La planète Mercure est environnée d'une atmosphère dans le sein de laquelle se forment des nuages et des mouvements météoriques, comme sur la terre que nous habitons.

Son diamètre est environ le tiers de celui de la Terre. Des saisons beaucoup plus disparates que les nôtres coupent son année en quatre parties distinctes, de vingt-deux jours chacune. Ses habitants voient le Soleil sept fois plus gros que nous ne le voyons et en reçoivent sept fois plus de lumière et de chaleur. Mais, soit que l'atmosphère tempère cette chaleur et s'oppose moins que la nôtre au rayonnement nocturne, soit qu'en effet cette chaleur soit beaucoup plus intense que celle que nous recevons, nous devons être assurés que les habitants de Mercure n'ont pas été construits pour vivre sur la Terre, et sont chez eux dans leur milieu naturel. Pour eux, la Terre que nous habitons est semblable à une étoile de première grandeur, comme Jupiter l'est pour nous. — Se doutent-ils qu'il y a ici des gens qui parlent d'eux?

UNE VEDETTE, PAR ADRIEN GUIGNET.



Une Vedette, par Adrien Guignet. — Dessin de Mouilleron.

Nous n'avons rien à ajouter à la notice que nous avons récemment publiée sur Adrien Guignet et sur la valeur de cet artiste original. Quelques mots seulement sur ce mince et robuste guerrier, à l'équipement pittoresque et à l'air farouche. A-t-il existé? Quelle est sa nation? Ces plumes dans sa coiffure, cette chemise débraillée, cette culotte

protégée par quelques lames de fer; enfin, ces sandales grossières attachées avec des cordes, m'ont bien l'air d'un costume de fantaisie. Il y a quelque chose d'oriental, entre le Turc et le Grec, dans sa figure énergique. Pour qui, pour quelle cause fait-il ainsi le guet, appuyé sur le long manche de sa pique? Pour une bande de brigands, ou pour la patrie menacée? Je ne saurais le deviner. Qu'importe! les arts plastiques ne s'inquiètent pas toujours du sens de leurs œuvres; ils cherchent une attitude, une forme particulière qui ressorte harmonieusement sur une couleur générale. La vedette d'Adrien Guignet est tout simplement un grand et vigoureux animal humain, bien campé, fier de sa prestance et de sa stature, et posant, dans la nuit, pour une statue de l'Attention farouche.

Comme l'oiseau, plus l'âme monte, plus elle est joyeuse.

***

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS

DE M. JAKOB LIEBSICH

A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Suite. — Voy. p. 134, 145, 157, 162, 170, 182, 190.

XVIII

M. Jakob Liebsich revenait donc chez lui sans rapporter l'*Erica scoparia*. Le spectre de Baumgartner le hantait bien un peu et lui rendait amer le retour à son foyer; mais bientôt, bercé par le mouvement de la voiture et enivré par les chaudes effluves d'une de ces belles journées d'automne, si douces aux convalescents, il se laissa aller à un vague bien-être, et en oublia presque la botanique. D'ailleurs, l'enfant l'occupait assez. Il avait paru d'abord tout joyeux, et s'était élancé le premier dans la voiture, non sans mettre en ordre les manteaux, couvertures et autres objets dont le malade pouvait avoir besoin; mais au bout d'une heure, pendant laquelle, penché à la portière, il avait interrogé du regard les arbres, les maisons, les horizons changeants, comme s'il cherchait à les reconnaître, le pauvre petit s'était rassis tristement, et une larme avait glissé entre ses cils. M. Liebsich s'en aperçut, et ne put s'empêcher de lui tendre les bras. L'enfant s'y jeta en pleurant tout à fait, et son protecteur, tout en le calmant par ses caresses, dit à Joseph : — Voilà encore un point d'éclairci; le pauvre petit ne se reconnaît pas, et c'est ce qui l'afflige : donc il n'est pas de ce pays, et ce n'est pas de ce côté-ci qu'il faut chercher sa famille.

— On la cherchera d'un autre côté, Monsieur, répondit gravement Joseph.

L'enfant dormait quand on arriva à Kleinplatz. M. Liebsich le descendit lui-même dans ses bras à la porte de son logis, ce qui fournit un précieux sujet de conversation aux commères dont il a déjà été parlé : elles en dirent d'autant plus long qu'elles ne savaient rien, et n'en apprirent pas davantage, vu la discrétion proverbiale de Joseph. Dans la petite maison, chacun reprit, ou à peu près, ses anciennes habitudes. Je dis à peu près, car il importe de constater quelques différences. Le petit hôte de M. Liebsich ne faisait certainement pas de bruit; mais il était là, et il fallait bien s'occuper de lui. Il avait son petit lit dans la propre chambre de son sauveur, et le sauveur, en s'éveillant le matin, au lieu de se demander si le déjeuner serait bon, ou si la journée serait belle, commençait par s'assurer si l'enfant avait bien dormi.

Il était moralement dans un singulier état, M. Jakob Liebsich. Pendant les premiers jours qui avaient suivi son retour chez lui, il était encore trop faible pour bien analyser ses sensations : seulement, il trouvait doux de sentir une petite main fraîche caresser son front encore alourdi par la convalescence, et il souriait en voyant son jeune ami traîner péniblement au soleil, sur le perron du jardin, son grand fauteuil à oreilles, lui apporter ses grosses pantoufles fourrées, et lui relever son col dès qu'il faisait un peu de vent.

A mesure que le temps s'écoulait et que la santé lui revenait, l'enfant se mêlait de plus en plus à sa vie. M. Liebsich avait du plaisir, s'il sortait, à le prendre par la main et à le mener voir tout ce qu'il pouvait imaginer de curieux. A la maison, s'il se livrait à ses chères études, il était bien aise de sentir les beaux yeux intelligents du sourd-muet attachés sur lui, épiant ses moindres désirs, qu'il prévenait maintenant mieux que Joseph lui-même, et devinant sur un signe de quels papiers ou de quels livres il pouvait avoir besoin. Il paraissait aimer tendrement M. Liebsich; mais il était triste, le pauvre enfant! Raison de plus pour s'attacher à lui, et M. Liebsich se surprit en pleine rue des pleurs dans les yeux, en essayant de le consoler, un jour que le pauvre petit avait couru d'un air joyeux après une jeune femme, et s'était mis à fondre en larmes en voyant son visage, qui n'était pas celui qu'il cherchait.

Aussi, tout en faisant les déclarations nécessaires, en envoyant des notes aux journaux, en lisant toutes les annonces et réclamations des différentes feuilles et gazettes, M. Liebsich ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'il deviendrait, ce qu'il ferait de ses journées quand ce petit être aurait quitté son toit; et il n'était peut-être point trop fâché de l'inutilité de ses démarches. C'était sans doute un mauvais sentiment dans un sens, c'était une sorte d'égoïsme; mais, avouez-le, l'égoïsme de cette espèce a plus d'une racine dans la bonté du cœur.

Il faut cependant que tout ait une fin en ce monde. Tous les enfants aiment les images, et le petit sourd-muet les aimait encore plus que les autres enfants, par des raisons qui vous sautent aux yeux et qu'il est inutile d'expliquer. M. Liebsich ne l'en laissait pas manquer, et riait de sa pantomime expressive quand il passait en revue caricatures, régiments de tous les pays, souverains de l'Europe, modes de tous les temps et voyages autour du monde. Or, par un beau jour d'octobre, M. Liebsich rentra à la maison portant un nouveau volume, qu'il plaça devant l'enfant avec l'air satisfait qu'il prenait toujours quand il croyait lui faire plaisir. Le petit garçon ouvrit le livre, regarda... M. Liebsich le crut fou. Il poussait de petits cris inarticulés, son seul langage; il frappait des mains, il riait, il pleurait, il montrait la gravure, il la baisait, il dansait tout autour de la chambre. Enfin, courant prendre son chapeau, il apporta aussi celui de M. Liebsich, l'en coiffa, lui mit sa canne dans la main, et, indiquant alternativement la gravure et la porte, il fit parfaitement comprendre ce qu'il voulait.

Joseph était accouru au bruit.

— Voilà son pays trouvé, Joseph! dit M. Liebsich. Ce n'est pas fort loin d'ici : les saltimbanques qui l'avaient enlevé lui ont fait faire bien du chemin pour le dépayser! Enfin, nous allons pouvoir le rendre à sa famille, le pauvre petit! C'est bien heureux!

Pourquoi M. Liebsich soupira-t-il en parlant de ce bonheur-là?

XIX

Le lendemain matin on se mit en route pour la ville en question. Le sourd-muet comprit tout de suite, lorsque M. Liebsich lui montra la gravure, en le prenant par la main pour sortir. Ils montèrent tous deux en voiture, et

Joseph servait de cocher. Pendant tout le voyage, l'enfant regarda la route d'un air d'abord découragé, et cela dura jusque dans l'après-midi; puis tout à coup ses souvenirs s'éveillèrent, et il salua joyeusement de la main et du rire un moulin coquettement assis sur un tertre, puis une maison entourée de charmilles, puis des bois, des prés, des horizons familiers, et enfin tout le paysage qu'il avait si bien reconnu la veille dans le livre de voyages. Pourtant, lorsque les roues eurent fait résonner le pavé de la ville, et que M. Liebsich voulut s'arrêter à la maison de poste, l'enfant donna des signes d'une grande agitation : il refusa de descendre, s'attacha aux vêtements de M. Liebsich, lui baisa les mains en pleurant, et montra d'un air suppliant la route opposée à celle qu'ils venaient de parcourir. Maître Kobus se tourna vers Joseph, qui était déjà descendu.

— Allons, Joseph, dit-il, ce n'est pas encore ici : seulement, il est clair que l'enfant reconnaît très-bien la ville et les environs. Continuons; prends-le à côté de toi, et vois où il veut aller.

La voiture roula un bon quart d'heure encore dans la campagne; puis on arriva devant une propriété de belle apparence, dont la grille donnait sur la grande route même et était ouverte. L'enfant ne se possédait plus et voulait se jeter en bas de la voiture. M. Liebsich le retint par le bras.

— Tourne, Joseph, dit-il; c'est ici, pour sûr.

Le cœur lui battait bien fort.

La voiture tourna dans une allée de peupliers, et bientôt les voyageurs aperçurent une jolie maison de campagne tapissée de vigne.

Au bruit des roues, une jeune femme vêtue de noir mit la tête à la fenêtre. Aussitôt elle poussa un cri : « Ludwig! » s'élança hors de la maison, et reçut dans ses bras l'enfant qui sautait à terre au risque de se rompre le cou.

Ce fut pendant quelques minutes une confusion de larmes, de baisers, de caresses, de cris de joie, que M. Liebsich et Joseph contemplaient du haut de leur voiture, attendant tranquillement et discrètement que ce fût fini. L'enfant et la jeune femme étaient si heureux de se retrouver, qu'il eût été dommage de les troubler pour demander des explications, qui, du reste, ne pouvaient manquer d'arriver en leur temps. Maître Kobus n'était pas un homme pressé; il avait assez à faire, d'ailleurs, de contenir et d'arrêter du revers de la main, au bord de ses cils, une petite larme qui menaçait d'être suivie de bien d'autres : lorsque ces choses-là commencent, on ne sait jamais quand elles finiront.

Enfin, la jeune femme releva la tête, et, toujours enlacée dans les bras de l'enfant, elle se tourna vers M. Liebsich, et, s'excusant d'une voix émue d'avoir tardé à lui adresser des remercîments qui, disait-elle, ne pourraient jamais être aussi grands que sa reconnaissance, elle le pria d'entrer dans la maison. M. Liebsich y consentit . il fallait bien qu'il racontât à Mlle Margareth, comme l'appela le domestique qui vint dételer le cheval et remiser la voiture, de quelle façon il était devenu le sauveur de son petit frère, — car il avait déjà compris qu'elle était la sœur et non la mère de l'enfant.

Quand il eut dit tout ce qu'il savait, il demanda à son tour comment l'enfant s'était perdu.

— Nous l'avons cru mort, répondit Margareth. Il allait souvent pêcher dans la petite rivière qui passe au bord de la route. Un jour, il n'est pas rentré, et quand on est allé le chercher, on n'a trouvé que son chapeau qui flottait sur l'eau, arrêté dans une touffe de roseaux, un peu au-dessous de l'endroit où il avait coutume d'aller. Nous avons fait chercher dans toute la rivière, et il ne nous est pas venu à l'idée qu'il pouvait être encore vivant. C'est pour cela que nous n'avons fait mettre aucune annonce dans les journaux et que les vôtres ne sont pas venues jusqu'à nous. Pauvre cher petit! Nous l'avons bien pleuré, moi surtout qui l'ai élevé, car il n'avait pas un an lorsque notre mère est morte, et jamais nous n'aurions pu nous consoler de sa perte. Il est si doux, si bon, si aimant! Malgré son infirmité, c'était la joie de la maison. Il était très-délicat dans son enfance, et c'est pourquoi nous n'avons pas encore osé l'envoyer loin de nous pour le faire instruire. D'ailleurs, nous comprenions tout ce qu'il voulait nous dire : ainsi, Monsieur, je sais déjà que vous avez été bon pour lui comme un père, et qu'il vous aime comme l'un de nous.

M. Liebsich écoutait Margareth, et tout en l'écoutant il regardait autour de lui et songeait à mille choses; ou plutôt il ne songeait à rien de précis, mais il sentait qu'on devait être bien dans cette maison. Le vent lui apportait des bouffées de senteurs agrestes et balançait mollement les cimes des peupliers; le soleil projetait sur les rideaux blancs l'ombre des branches de vigne qui encadraient les croisées, et on entendait au loin le murmure d'une petite rivière jasant avec les cailloux de son lit. Dans le salon, clair et gai, régnait une simplicité élégante et un ordre parfait : mais ce n'était pas l'ordre d'une chambre de vieux garçon; on comprenait que tous ces meubles, tous ces objets si bien essuyés, n'avaient aucune répugnance à quitter leur place à l'occasion. Les siéges étaient disposés de la façon la plus commode, et mille petits détails révélaient des soins de femme. M. Liebsich ne trouva point le temps long; et lorsque les maîtres du logis, qui étaient la sœur et le beau-frère de Margareth, et qui ne tardèrent pas à rentrer, eurent fait suivre leurs remercîments d'une invitation pressante de passer quelques jours chez eux, il accepta sans se faire prier, lui, l'homme discret par excellence, qui trouvait presque aussi gênant de gêner les autres que d'être gêné lui-même.

Je ne sais comment cela se fit, mais il ne fut point gêné et n'eut l'air de gêner personne. Au bout de vingt-quatre heures, il était là comme chez lui, — mieux que chez lui. — La vie de famille lui apparaissait maintenant comme la chose la plus charmante du monde, et ses hôtes comme les plus aimables gens qu'il eût jamais rencontrés. La jeune sœur de Margareth, un peu souffrante, occupée de son mari et d'un petit enfant qu'elle nourrissait, laissait les soins de la maison à son aînée, qui allait, venait, alerte et vive, toujours souriante, ayant l'œil à tout, et toujours accompagnée de son petit aide de camp Ludwig, prompt à exécuter ses ordres qu'il savait deviner sur un signe ou sur un regard. Le soir, quand les enfants étaient endormis, on faisait un peu de musique, et M. Liebsich se découvrit pour cet art un goût dont il ne se doutait pas.

Tout cela lui sembla si doux, qu'au bout de huit jours il dut faire un grand effort pour se rappeler qu'il était à propos de retourner chez lui. Je dois dire que les regrets de la séparation furent réciproques, et que le petit sourd-muet eut un accès de désespoir en voyant partir son ami, — ses deux amis, car nous savons que le bon Joseph était en toutes choses la doublure de son maître. Il était donc fort ému, lui aussi. Mais l'émotion des humains n'empêche pas l'heure de marcher. Celle du départ avait sonné : maître Kobus monta dans la voiture, entouré de paniers remplis des plus beaux fruits dont Margareth avait dépouillé son grenier; Joseph allongea un coup de fouet au cheval, qui prit au trot l'allée de peupliers, tourna bientôt sur la grande route, — et le soir même M. Jakob Liebsich était réinstallé dans sa petite maison de Kleinplatz.

La fin à une prochaine livraison.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Suite. — Voy. p. 10, 47, 99, 164.

LES TIMBALES.

Fin.

Sous la république, il n'y eut pas de timbaliers dans la cavalerie; sous l'empire, on retrouve les timbales dans quelques rares régiments. Le timbalier de l'escadron des gendarmes d'élite de la garde impériale avait un costume très-brillant : il portait la culotte et le gilet jaune, l'habit rouge entr'ouvert avec plastron bleu, le bonnet à poil, et ses timbales étaient recouvertes d'un tablier bleu aux armes impériales brodées en or et argent.

Depuis cette époque, les timbales ont peu à peu disparu de notre cavalerie; elles ont subsisté en dernier lieu dans les cuirassiers et les carabiniers : les timbaliers de ce dernier corps, en grande tenue, en avant du régiment, étaient surtout remarquables par la richesse élégante de leur costume.

Malgré le succès obtenu par les timbales dans l'armée française, il ne paraît pas qu'on ait songé sérieusement à les employer dans l'orchestre pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle.

Laborde, qui publiait, en 1780, son *Histoire de la musique*, ne donne, sur les timbales, que de courtes indications; il en distingue trois espèces :

Les *timbales turques*, dont on se sert, dit-il, pour conduire l'épouse aux noces orientales : un esclave porte l'in-



Timbalier des gendarmes de la garde impériale en 1804.

strument sur ses épaules; le musicien suit en frappant sur la peau. C'était un reste du *tympanum grave*.

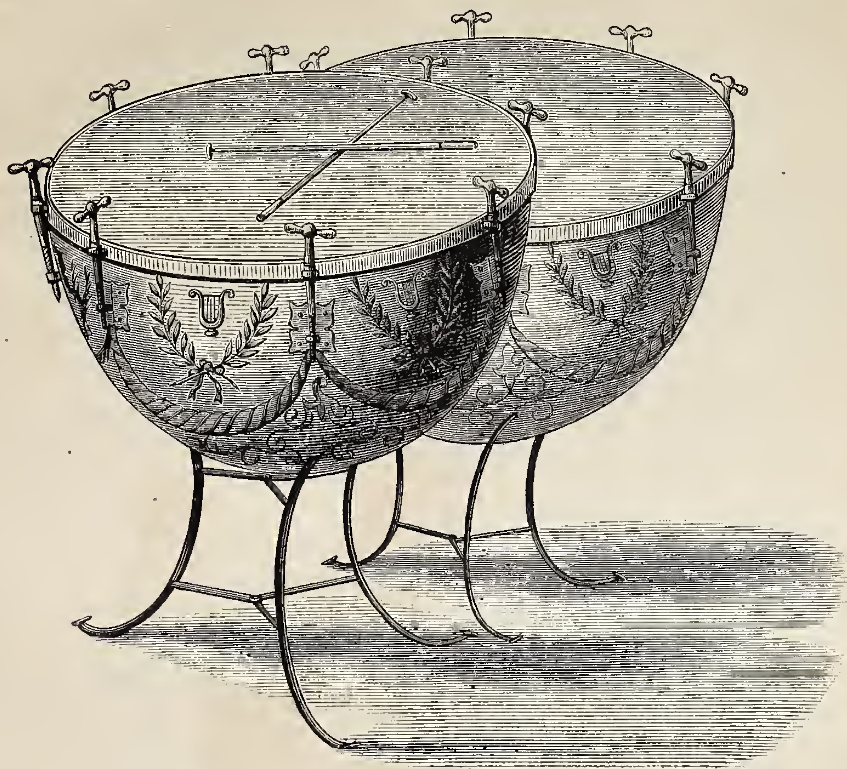
Les *timbales persanes*, qu'il indique comme étant de petits tambours faits de métal et couverts de peaux de bœuf; « frappés à propos », ces tambours rendaient une « harmonie » agréable; on les portait attachés à la ceinture.

Enfin, Laborde parle des timbales, et voici tout ce qu'il en rapporte : « Ce sont deux demi-globes d'airain couverts de peau, qu'on frappe avec de petites baguettes de huit à neuf pouces, faites en forme de marteau rond. Le son en est triste et sourd. Lorsqu'elles sont trop petites elles sont criardes, et graves quand elles sont trop grandes. L'accord est à la quarte, et on monte de la dominante à la tonique. La peau de la timbale est tenue par le moyen d'un cercle de fer et plusieurs écrous attachés au corps de l'instrument, avec un pareil nombre de vis que l'on monte et démonte à volonté, pour hausser et baisser le ton. »

La description du mécanisme est, en somme, encore exacte; mais il est étrange que Laborde ne donne aucun renseignement sur l'emploi et l'effet des timbales dans la musique de son temps; Rameau les avait cependant employées, en 1735, dans les *Indes galantes*, et l'on pourrait en citer d'autres exemples. Mais il faut reconnaître que l'usage de cet instrument fut d'abord restreint; on ne s'en servait que comme simple batterie ou comme timide roulement. Lully ne l'avait guère employé que conjointement avec l'orchestre, par la réunion des bandes militaires et des violons dans une même fête; ce ne fut qu'avec le perfectionnement des vis destinées à l'accord que les timbales commencèrent à prendre quelque importance. Haydn fut le premier qui s'en servit dans la symphonie, et ce fait passa pour une grande hardiesse.

Il faut arriver aux œuvres de Beethoven pour trouver les timbales employées d'une façon importante. Beethoven se rendit compte des effets variés, foudroyants dans les *forte*, très-doux dans les *piano*, que l'on pouvait obtenir, et il se servit des timbales non-seulement comme instru-

ment d'accompagnement, mais encore et surtout comme moyen de préparation d'effets. Parfois même, Beethoven se servit de la timbale pour présenter ou répéter un fragment de motif. Le *scherzo* de la symphonie avec chœurs offre un exemple de ce dernier système; le *crescendo* du final de la symphonie en *ut* mineur, les rentrées de la première partie de la symphonie en *si* bémol, présentent, au contraire, deux exemples remarquables de la manière dont Beethoven ménageait l'explosion de son orchestre. Nous ne parlons pas de l'effet de la timbale dans l'orage de



Timbales modernes.

la symphonie pastorale; l'imitation du tonnerre appartenait de droit à cet instrument.

L'emploi de la timbale fut parfois poussé à l'excès. Ainsi, au commencement de ce siècle, Reicha s'en servit d'une manière bizarre. Il avait été séduit par l'ode de Schiller sur l'harmonie des sphères, et dans son Traité de haute composition il rapporte qu'il traduisit les premiers vers comme suit : « ... Écoutez!... comme la harpe éo-



Timbales de M. Sax.

lienne de la création résonne et frémit! au-dessus, au-dessous, partout vibrent ses cordes argentées. » Ce fut cet effet des sphères roulant dans l'espace, et la vibration argentine de l'univers, qu'il entreprit de rendre par l'orchestre : on voit que les théories descriptives, en musique, ne sont pas nées de notre temps, et l'on ne s'attendrait pas à en trouver chez le classique Reicha un exemple aussi original. Reicha pensa qu'il pourrait employer avec fruit, pour atteindre son but, « un certain nombre de timbales accordées d'une manière différente et faisant continuellement de l'harmonie. » Il écrivit un chœur, accompagné par le quatuor à cordes, et ajouta huit timbales, dont les accords divers devaient fournir les notes chromatiques de la gamme de *mi* bémol, depuis le *sol* sur la première ligne

de la clef de *fa*, jusqu'au *mi* bémol entre les portées, en tout huit notes. Le morceau est en *mi* bémol; Reicha se sert surtout de l'accord parfait de *mi* bémol et de l'accord de septième de la dominante de ce ton; puis, lorsqu'il module passagèrement en *si* bémol, il se sert des mêmes accords du nouveau ton; l'harmonie est réalisée par les notes seules des huit timbales. Autant qu'on peut en juger en lisant la partition, l'effet devait être curieux, et accuse chez Reicha une idée d'harmonie imitative fort en avance sur l'époque où il écrivit sa méthode; l'étrangeté de cette idée nous a seule engagé à insister un peu longuement sur le modèle qu'elle présente.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples d'emploi de la timbale : Weber s'en est servi, dans l'ouverture du *Freyschütz,* pour inspirer la terreur; Méhul, dans l'ouverture du *Jeune Henri,* pour imiter un coup de feu. M. Berlioz, dans le *Requiem* composé pour le retour des cendres de l'empereur Napoléon Ier, a employé huit paires de timbales. Mais il est un morceau que l'on peut citer comme présentant un exemple remarquablement réussi de l'emploi des timbales, c'est la marche du tournoi de *Robert le Diable.* Elle est écrite pour quatre timbales formant à elles seules l'instrumentation; c'était un souvenir des nacaires du moyen âge que les chevaliers français avaient dû trouver en Sicile, sur le chemin de l'Orient. Meyerbeer, toujours à l'affût des effets nouveaux, n'était pas homme à laisser échapper cette occasion de recherche archéologique; il y puisa, au reste, une idée parfaite comme rhythme et sonorité.

En résumé, telles qu'elles sont à présent, et mises en œuvre ainsi que l'ont fait les grands compositeurs classiques et modernes, les timbales sont un instrument précieux, très-souple, plein de ressources, et très-dramatique. La difficulté d'obtenir de grandes peaux s'oppose à ce que le son descende au delà du *fa* en dessous de la première ligne de la clef de *fa;* mais si l'on a peu gagné dans le sens de l'étendue au grave, l'accord est devenu très-varié : on accorde de toutes les manières possibles, sans se borner exclusivement à la tonique et à la dominante du ton. On se sert aussi parfois de trois ou quatre timbales au lieu de deux, ce qui, joint à la variété de degrés formés par l'accord, peut aider à obtenir tous les accords comme tous les rhythmes.

A propos de l'accord des timbales, C. Blaze avait proposé de se servir toujours de trois timbales placées en triangle, donnant dans le mode majeur les 1er, 2e et 5e degrés, dans le mode mineur les 1er, 5e et 7e degrés (ce dernier mineur); la présence du 2e degré majeur et de la 7e mineure offrait des ressources nombreuses. Ce système ne fut pas adopté.

Le timbalier civil, sans avoir besoin du courage éprouvé de son ancêtre le timbalier militaire, doit avoir beaucoup de sang-froid; il doit posséder une oreille très-juste, car si le ton change, ses timbales doivent changer de ton; il faut qu'il puisse les accorder à nouveau rapidement, sûrement, et cela pendant que l'orchestre fait entendre des harmonies différentes de celles où s'entendront les timbales lors de leur rentrée. La mesure, le rhythme, la netteté, sont les qualités essentielles d'un bon timbalier. Quant aux baguettes, qui, dans l'ancienne timbale, étaient chose peu importante, elles sont devenues l'objet de recherches particulières; elles sont de trois espèces :

1° A têtes de bois. Le son en est sec, âpre et dur.

2° A têtes de bois recouvertes de peau. Le son est un peu plus doux, et ce sont celles que l'on emploie d'ordinaire quand il n'existe aucune indication contraire.

3° A têtes en éponge. Le son est velouté, net et mystérieux. Ce sont les baguettes de la musique imitative par excellence, celles des *Ondines* et du *Songe d'une nuit d'été,* les baguettes des oreilles délicates et raffinées.

Il y aurait peu de charme à donner ici le dessin d'un timbalier moderne : chacun peut voir, dans les concerts, dans les théâtres, en quoi consistent les timbales actuelles et comment on les blouse; nous terminons cet article par quelques renseignements sur les perfectionnements successifs qui ont été tentés pour améliorer les timbales, et que nous relevons sur les documents les plus récents.

L'accord des timbales au moyen de six, huit vis et plus, qui réclamait un temps souvent précieux; la difficulté d'obtenir plusieurs notes de la gamme, sont les deux points qui ont toujours préoccupé les facteurs d'instruments.

En 1812, G. Cramer, de Munich, proposa vainement un mécanisme pour accorder, disait-il, d'un seul coup les timbales.

En 1815, F. Reisse, de Strasbourg, proposa une seule vis placée sur le côté, en dehors de l'instrument, et dont la torsion serrait la peau au moyen d'un cadre de fer supplémentaire agissant sur le cercle d'accord.

En 1821, Stumpf, à Amsterdam, plaça le mécanisme en dedans de l'instrument : on faisait tourner la timbale sur un axe vertical, et le mouvement plus ou moins prolongé dans un sens ou dans l'autre amenait l'accord au grave ou à l'aigu.

En 1827, Labbaye, fabricant à Paris, obtint une médaille d'argent pour un régulateur agissant d'un coup sur toutes les vis de la timbale; mais nous ignorons en quoi consistait son système.

En 1838, Catterino Catterini, de Naples, compliqua plutôt qu'il ne simplifia le système d'accord par l'addition de onze pédales, dont le mécanisme donnait vingt-deux sons différents pour deux timbales ordinaires.

Toutes ces inventions semblent avoir peu réussi et être demeurées à l'état de curiosités, on se sert toujours de la timbale ordinaire, à vis et poignées, et les œuvres des grands compositeurs sont là pour prouver qu'on peut attendre patiemment un système plus parfait.

En 1841, apparut aussi le piano basque, ou timbale chromatique; Sormani, l'inventeur, disposait treize timbales de différentes grandeurs. L'accord se faisait par un double cercle de fer opérant sur la peau et réglé par des vis; sur le cercle supérieur, deux oreilles parallèles soutenaient deux baguettes, correspondant à un clavier à doubles notes que l'on touchait comme un piano. Cette timbale chromatique appartenait à la série de ces instruments bizarres qui passent sans laisser de traces, malgré le succès momentané qui peut les accueillir. D'ailleurs, en thèse générale, on peut dire que la timbale frappée mécaniquement est mauvaise; il faut sur la timbale, comme sur tout autre instrument, l'impression intelligente et directe de la main humaine.

Les dernières années qui viennent de s'écouler ont fait apparaître un nouveau système de timbales : M. Sax, qui a déjà modifié profondément le système des anciens instruments à vent, a fabriqué une timbale dans laquelle le bassin de cuivre a disparu; l'instrument ne se compose plus que de la peau tendue, réglée par un mécanisme de métal, et frappée par les baguettes ordinaires. L'avenir dira si les bassins de cuivre n'étaient qu'une superfluité imposée par la tradition, ou s'ils avaient réellement sur le timbre ou la sonorité de l'instrument une action particulière.

HYPOTYPOSE.

J.-J. Ampère raconte dans son Voyage en Egypte que, prié d'interroger les élèves de l'École de littérature fran-

çaise, au Caire, il avait avisé un beau garçon du noir le plus irréprochable pour lui faire lire quelques pages de l'un des livres classiques de l'établissement. C'était du Rousseau. Le philosophe genevois y déclamait contre l'insatiable avidité de l'homme allant arracher aux entrailles de la terre de perfides richesses, quand les vrais biens sont à la surface du sol. Précisément, à cette époque, Méhémet-Ali se passionnait pour la recherche des mines, et le malin voyageur, curieux de mettre en opposition les actes du pacha et l'enseignement de l'école, demande à l'Égyptien son avis sur ce qu'il vient de lire. A cette question, toutes les phases de l'étonnement se succèdent sur le visage de l'élève, qui demeure immobile et muet. Ampère cherche à le mettre à l'aise : « Pensez-vous que ce soit un crime, en effet, de fouiller la terre pour en extraire les trésors qu'elle renferme? » La stupéfaction muette persiste. Nouveaux encouragements de l'interrogateur. Enfin la figure noire s'agite, se contracte, et, les yeux effarés, après beaucoup d'efforts, fait jaillir de sa bouche le mot *hypotypose!*

« Cet Égyptien, dit Ampère, plus heureux que le professeur du Collége de France, avait reconnu l'*hypotypose* dans les phrases de Rousseau! »

Qui sait si le professeur ne fut pas la dupe d'un tour d'écolier? A malice, malice et demie! Il faudrait convenir, en ce cas, que l'hypotypose arrivait à point pour clore un interrogatoire indiscret et dangereux. Quoi qu'il en soit, peu de personnes, en France, auraient pu employer cette échappatoire pour esquiver une réponse compromettante! Que de gens ont parlé, parlent et parleront bon français, et ne sauront jamais que l'hypotypose est une figure de rhétorique consistant en une description si animée, une peinture si vive et si frappante, un arrangement si heureux de mots appropriés et faisant image, que le lecteur ou l'auditeur fasciné croit assister lui-même en personne à la scène qu'on lui raconte. Les auteurs citent, à l'appui de leur définition, les fameux vers de Boileau sur la Mollesse oppressée, qui,

> . . . Lasse de parler, succombant sous l'effort,
> Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Une fois entré dans l'étude de l'hypotypose, l'étranger n'en serait pas quitte pour la définition que nous en avons donnée s'il écoutait les grammairiens raffinés. Il aurait encore à distinguer les variétés de cette féconde figure de rhétorique, et il saurait qu'il peut faire hypotypose par six manières différentes : par *prosopographie*, quand on l'applique aux traits extérieurs, à l'air, au maintien d'une personne; par *éthopée*, quand on décrit les mœurs, les vertus, les vices ou les défauts; par *caractère* ou *portrait*, à la façon de la Bruyère; par *chronographie* ou par *topographie*, si l'on caractérise le temps ou le lieu d'un événement, d'après le détail de circonstances qui font image; enfin, par *démonstration* ou *description*, comme dans le tableau de la Prise de Troie, de la Mort de Didon.

Sachons gré aux classificateurs de n'avoir mis que deux mots savants dans leur classification, savoir : la prosopographie et l'éthopée; et sachons-leur encore plus de gré de ce qu'ils n'aient pas disséqué chacune de ces variétés pour y établir de nouvelles divisions!

LEIBNITZ, LEIBNIZ.

Le *t* intercalé dans le nom de Leibniz date de loin. Nous le trouvons discuté et adopté dès 1734 par M. de Neufville, qui publia, vers cette époque, sa traduction de la *Théodicée*. Ce *t* lui paraissait plus conforme, dit-il, à la terminaison des noms propres allemands; mais son motif déterminant était que Leibniz signait *Leibnitius* pour ses travaux écrits en langue latine, au lieu de *Leibnizius* qui eût semblé plus logique. M. de Neufville voyait là comme une indication du *t* donnée par Leibniz lui-même. Cependant, on avait plus de six mille lettres écrites en français et signées *Leibniz*, ce qui militait bien autrement en faveur de l'orthographe sans *t*. Quelle influence avait alors la langue latine pour qu'une indication étymologique dominât aussi fortement le fait! Mais aujourd'hui le latin n'a plus le même crédit, et l'on s'est enfin décidé à écrire le nom de Leibniz comme il l'écrivait lui-même. Le *Magasin pittoresque* a suivi le mouvement qui s'est fait depuis quelques années, et après avoir d'abord écrit Leibnitz selon l'orthographe reçue, il se conforme aujourd'hui à une rectification qui ne peut être contestée.

FALSIFICATIONS ALIMENTAIRES.

COGNAC.

Il se passe sous nos yeux de curieuses altérations dans le sens de certains mots dont la signification était cependant très-précise. Ainsi, dans toutes les buvettes du monde civilisé, les consommateurs ne demandent plus de l'*eau-de-vie;* ils semblent s'être entendus, depuis une trentaine d'années, pour ne plus vouloir que du cognac, c'est-à-dire la plus rare de toutes les variétés d'eau-de-vie que produise le monde agricole.

Il faudrait que les vignobles privilégiés de la Charente eussent une étendue égale à celle de la France entière pour alimenter ces flots de prétendu cognac qui ne cessent de couler dans tous les petits verres, et de s'allumer dans tous les « glorias » des plus sordides cabarets. Qu'y donne-t-on sous ce nom populaire? Un triste alcool de betterave ou de pomme de terre, étendu d'eau et coloré par une substance sucrée. On ne peut établir la moindre similitude entre cette liqueur ardente, sans bouquet ni séve, et l'eau-de-vie parfumée que donne la distillation à bas degré des vins particuliers des environs de Cognac. Le cognac réel est comme vêtu d'une séve mucilagineuse en combinaison avec l'alcool dont elle amortit le feu, tandis que l'alcool à haut degré, privé d'adoucissant, malgré l'eau qu'on y ajoute, irrite et fatigue la poitrine du buveur. Mais les consommateurs sont ainsi faits, que plus l'eau-de-vie fabriquée s'éloigne du type, et plus ils s'obstinent à faire du mot *cognac* l'appellation générale de tous les mélanges d'alcool et d'eau édulcorée, où souvent il entre de l'acide sulfurique. — « Garçon! du cognac! » — Et le garçon imperturbable verse indéfiniment le cognac demandé. Heureux buveur, qui croit au cognac... jusqu'aux jours de la maladie!

LE DESSIN D'APRÈS NATURE.

Suite. — Voy. p. 75.

Quittons les chats et la ville, et faisons un petit tour aux champs. Voici dans la plaine un troupeau de moutons dispersés dans un désordre pittoresque. C'est une véritable bonne fortune pour un dessinateur d'après nature. Vous ouvrez votre album, vous tirez votre crayon et vous attaquez la troupe bêlante, non pour la pourfendre, comme faisait don Quichotte, mais pour la pourtraire d'après nos principes. Tout mouton qui se présentera de profil, qu'on l'enferme dans un rectangle et qu'on le traite comme il a été dit; tout mouton qui se présentera de face ou de dos, qu'on l'emprisonne dans un prisme quadrangulaire. Oui,

mais ceux qui sont couchés? et Dieu sait si le nombre en est grand! Quelle que soit la position de l'animal, cherchez les grandes lignes, et, d'après les principes établis, rendez-vous compte de la figure géométrique, toujours fort simple, à laquelle peut se ramener en gros le contour de l'animal. En voici un, par exemple, qui se couche le nez en terre, avec cet air de placidité légèrement stupide devenue proverbiale. A quoi nous servira le prisme quadrangulaire pour fixer cette singulière attitude? A rien, évidemment, et c'est à nous à faire usage des principes pour emprisonner notre mouton dans une figure géométrique qui en détermine le plus exactement la forme générale. D'un simple coup d'œil, nous voyons que la masse entière de la bonne bête peut se renfermer dans un prisme pyramidal quadrangulaire. Nous déterminerons ensuite, en étudiant de près le modèle, la saillie nouvelle que cette situation donne à certains muscles, le renflement produit par la pression du corps contre le sol, l'affaissement du cou, le clignement de la paupière, et nous aurons le mouton au repos (fig. 1).



Fig. 1.



Fig. 2.

Voilà pour l'ensemble d'un animal. Mais chaque détail, comme l'ensemble lui-même, a une physionomie propre, des saillies caractéristiques, de grandes lignes expressives, qui dans leur mouvement général se ramènent toujours à des lignes géométriques. Vous venez, par exemple, de dessiner des moutons, dans toutes les poses imaginables; tout naturellement vous désirez étudier de plus près la physionomie du modèle, surtout la tête dans le plus grand détail. Si vous regardez le mouton de profil, vous voyez que sa tête s'inscrit très-facilement dans un triangle (fig. 2). Si vous l'étudiez de face, vous voyez qu'elle peut être ébauchée en bloc sous la forme générale d'une pyramide triangulaire (fig. 3).



Fig. 3.

Si vous le regardez à profil perdu, la base de la pyramide sera de votre côté, et la pointe fuira en perspective (fig. 4).



Fig. 4.

Si, au lieu de dessiner simplement les animaux, vous voulez les modeler avec de la terre glaise ou de la cire, les mêmes principes vous conduiront aux mêmes résultats. Avec des fils de fer, vous construirez l'armature d'après les données que nous avons exposées. L'armature une fois construite et l'ensemble assis, le reste n'est plus qu'une étude de détails, étude pleine d'attrait et de charmantes surprises pour quiconque voudra l'essayer.

La suite à une prochaine livraison.

JEAN-BAPTISTE DE LULLI.



Salon de 1869; Peinture. — Lulli, *galopin* ou marmiton de Mademoiselle.
Dessin de M. de la Charlerie, d'après son tableau.

Jean-Baptiste de Lulli naquit en 1633, près de Florence. Quelle était sa famille? Guichard a prétendu qu'il était fils d'un meunier. Les lettres de naturalisation que lui accorda Louis XIV, en 1661, lui donnent le titre d'écuyer, et le font fils de Laurent de Lulli, gentilhomme florentin, et de Catherine del Serta. Son contrat de mariage lui donne les mêmes qualités; mais comme il avait francisé son nom en remplaçant l'*i* qui le termine par un *y*, lettre qui n'existe pas dans l'alphabet italien, il avait bien pu s'anoblir en même temps. Peu importe : ses vrais titres de noblesse sont dans sa musique, et ceux-là ne lui seront contestés par personne.

S'il était gentilhomme, il n'en était sûrement pas plus riche pour cela, car son père ne fit point difficulté de le mettre aux gages du chevalier de Guise, qui, voyageant en Italie, avait remarqué sa gentillesse, et qui l'emmena

en France. Lulli avait alors treize ans; ses talents se bornaient à savoir lire et jouer de la guitare et aussi un peu du violon, connaissances qu'il devait à un vieux cordelier ami de sa famille. Le chevalier de Guise le donna sans façon à Mlle de Montpensier, comme on donne un joli petit animal. Quelques auteurs disent qu'elle s'amusa d'abord des saillies et du parler italien de l'enfant, puis qu'elle s'en lassa et le relégua dans les cuisines, où il fit un certain séjour, portant le tablier blanc et maniant la cuiller à pot. Dans ses moments de loisir, — et les marmitons, ou, comme on disait, les *galopins* de Mademoiselle, en avaient certainement beaucoup, — il se livrait à ses instincts musicaux, comparait, en les heurtant, le son des diverses casseroles, ou divertissait la population des cuisines en raclant un méchant violon. On dit que c'est là qu'il composa *Au clair de la lune,* si toutefois cet air peut lui être attribué avec certitude.

Le comte de Nogent, qui l'entendit par hasard, révéla à la grande Mademoiselle le talent du petit musicien. Elle lui fit alors donner des leçons, et il eut pour maîtres de clavecin et de composition Metru, Roberdet et Gigault, organistes de Saint-Nicolas des Champs. Il profita de leurs leçons, et, tout en étudiant, il s'amusait à mettre en musique des chansons satiriques ou bouffonnes qu'on chantait dans la domesticité de la princesse. Par malheur, une de ces chansons, plus hardie que les autres, s'attaquait à la fille de Gaston elle-même, qui, indignée de ce manque de reconnaissance, chassa l'imprudent musicien.

Il ne s'en inquiéta pas beaucoup. Il s'était déjà fait connaître assez pour trouver des protecteurs, et il put entrer dans la grande bande des violons du roi. Cette bande, qu'on nommait les *vingt-quatre violons,* quoiqu'ils fussent vingt-cinq, était en possession de charmer les oreilles de la cour pendant le dîner du roi, ce qui prouve que les oreilles de la cour n'étaient pas bien difficiles. En effet, parmi eux il ne s'en trouvait peut-être pas un seul qui pût jouer sa partie sans l'avoir apprise par cœur; de plus, comme ils recevaient des quantités considérables de viande et de vin, ils buvaient et mangeaient si bien les jours de fête qu'ils jouaient ensuite tout de travers. Lorsque Lulli fit partie de la bande, il fut indigné de leur manière de jouer, et s'arrangea de façon à ne pas y rester longtemps. Il composa des airs de violon qui le firent remarquer par le roi, et, ayant ainsi obtenu la faveur de Louis XIV, il fut bientôt chargé de l'inspection générale des violons. Alors il créa une nouvelle bande qu'on nomma les *petits violons,* qui devinrent non-seulement meilleurs que les *grands,* mais encore les meilleurs de France. Ils furent d'abord *seize,* ensuite *vingt et un.* Lulli avait dix-neuf ans, lorsqu'il se trouva, par la faveur du roi, libre de composer, et de faire exécuter ses œuvres par des musiciens dirigés et instruits par lui. Nulle condition ne pouvait être plus favorable au développement de son talent. Aussi le voit-on grandir d'année en année et s'essayer peu à peu dans les genres les plus différents. Après les symphonies, espèces d'ouvertures entremêlées d'airs du temps, qu'il écrit pour ses petits violons, il compose quelques airs pour les ballets de cour, où le roi dansait; puis il en fait la musique entière. Ensuite il écrit la partition des divertissements de Molière, la Princesse d'Elide, l'Amour médecin, etc. Il compose aussi de la musique d'église, fort aimée de Louis XIV, et par suite de toute la cour. Mme de Sévigné écrivait en 1672, après les obsèques du chancelier Séguier :

« Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. Baptiste avait fait un dernier effort de toute la musique du roi. Ce beau *Miserere* y était encore augmenté; il y eut un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes; je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. »

Il serait assez curieux de rapprocher ce témoignage d'admiration d'une belle dame du dix-septième siècle en faveur de la musique religieuse de Lulli, fort oubliée aujourd'hui, d'une lettre écrite par un dilettante du quatorzième siècle :

« Vous trouverez des personnes qui osent bien vous demander si la musique des anciens était meilleure que la nôtre. Ah! frère André! qu'il est des hommes malheureusement nés! Pour eux la magnificence du déchant n'existe pas. Pour eux n'existent pas les mélodieuses compositions d'Adam de la Halle et de Guillaume de Machau, qu'on entendra encore avec transport dans mille ans d'ici; car nos plus fameux chantres ne cessent de vous dire qu'il en sera de la musique actuelle comme du vin dont ils boivent : *plus elle vieillira, plus on la trouvera bonne.* »

Le correspondant de frère André se trompait : la musique n'est pas comme le vin. On parle encore un peu plus de Lulli que de Guillaume de Machau et d'Adam de la Halle; mais on ne le connaît guère mieux, et l'on réserve son admiration pour d'autres.

Revenons à Baptiste, car c'est sous ce nom qu'il fut connu à la cour, qu'il composa la musique des pièces de Molière, et qu'il joua et même dansa dans ces pièces : il ne reprit le nom de sa famille qu'en 1660, et longtemps après, comme on peut le voir par la lettre de Mme de Sévigné, on continuait à l'appeler Baptiste. Il joua avec succès le rôle de Pourceaugnac et celui du mufti, qui lui servit même à rentrer en grâce auprès du roi, assez froid pour lui à ce moment-là. Baptiste tenta un coup d'éclat : il enjoliva et chargea le rôle du noble personnage turc, et, s'enfuyant devant M. Jourdain, il se précipita tout à coup dans l'orchestre, et disparut dans un clavecin qu'il défonça. Cette bouffonnerie, exécutée avec la verve la plus italienne, fit tant rire Louis XIV, qui sans doute était alors plus *amusable* qu'il ne le fut depuis, qu'il rendit sa faveur à son musicien, et daigna même le complimenter sur la manière dont il avait joué le mufti.

— Sire, répondit Lulli, j'ai pourtant regret d'y avoir été obligé pour le service de Votre Majesté : j'avais dessein d'être secrétaire du roi; MM. vos secrétaires ne voudront plus me recevoir.

— Ils ne voudront plus vous recevoir? Ce sera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez M. le chancelier.

Lulli alla trouver le marquis de Louvois, qui le reçut fort mal, et lui reprocha la témérité de ses prétentions, à lui, dont toute la recommandation était d'avoir fait rire.

— Eh! têtebleu! lui répondit Lulli, vous en feriez bien autant si vous le pouviez.

On a dit que personne n'aurait osé parler de la sorte à Louvois; mais Lulli, fort de la protection du maître, ne craignait guère le ministre; d'ailleurs, il n'était pas homme à taire un bon mot qui lui venait à l'esprit. Quelques années plus tard, comme toute la cour était réunie à Versailles pour la première audition d'*Armide,* un incident imprévu retarda le commencement du spectacle, et un officier des gardes vint témoigner à Lulli le mécontentement du roi. Mais Lulli, déjà impatienté, répondit à ces mots :

— Le roi attend.

— Eh! le roi peut bien attendre; il est le maître ici, et personne n'a le droit de l'empêcher d'attendre tant qu'il lui plaira.

C'était imprudent; et les courtisans crurent si bien Lulli perdu, qu'ils n'osèrent pas applaudir à la première représentation d'*Armide,* qui eut lieu à l'Opéra en 1686. Avec un autre compositeur, c'eût été un opéra tombé; mais Lulli, imitant sans le savoir le Grec Antigénide, qui disait

fièrement à son élève : « Joue pour les Muses et pour moi », se fit donner quelques jours après une représentation pour lui tout seul. Louis XIV l'apprit, et, pensant que son musicien était plus compétent que toute la cour pour juger son œuvre, il se rangea à l'avis de Lulli. Naturellement, la cour se rangea à l'avis du roi; et cette *Armide* régna sur la scène jusqu'à ce qu'elle fût détrônée par l'*Armide* de Gluck.

La fin à une prochaine livraison.

VOYAGES ET PÉRÉGRINATIONS
DE M. JAKOB LIEBSICH
A LA POURSUITE D'UNE BRUYÈRE.

Fin. — Voy. p. 134, 145, 157, 162, 170, 182, 190, 194.

XX

Non, M. Jakob Liebsich n'aurait pas pu ce soir-là se proclamer l'homme le plus heureux qui fût dans la petite ville de Kleinplatz. Il était pourtant de retour dans sa maison, la même maison qu'autrefois; il était assis dans le même fauteuil, chaussé des mêmes pantoufles, éclairé par la même lampe et entouré des mêmes livres et des mêmes papiers, et il avait pris une tasse du même excellent café, préparé et servi par les mains du même Joseph. Mais si rien de tout cela n'avait changé, il y manquait désormais quelque chose, apparemment, car M. Liebsich s'y trouvait mal à son aise. Il avait essayé de jouir du doux *far niente* en se chauffant les pieds au premier feu de la saison, — et il avait bientôt trouvé que cette jouissance tournait insensiblement à l'ennui. Alors il s'était mis à travailler; mais deux ou trois fois dans la soirée il s'était surpris à envoyer un sourire amical de l'autre côté de la table, à l'endroit où l'on voyait jadis un amas de gravures feuilletées par une petite main, et, autant de fois au moins, il s'était oublié jusqu'à faire du regard et du geste un signe à quelque objet qu'il savait hors de la portée de sa main, comme si cet objet eût dû se rendre de lui-même à son désir, — ou comme si le petit sourd-muet eût encore été là pour deviner ce qu'il voulait et le lui apporter, ce qu'il ne manquait jamais de faire, le pauvre petit! M. Liebsich prit la gravure où l'enfant avait reconnu son pays, et se mit à la regarder; mais au bout d'un instant il ne la vit plus. au travers des rues, des promenades, des monuments de la ville, il voyait la grande route, l'allée bordée de peupliers, la maison blanche aux fenêtres encadrées de vigne, et la douce, la bonne vie qu'il y avait menée pendant huit jours. Il rejeta la gravure et reprit son livre. Il finit par s'y absorber assez pour ne plus songer à se trouver trop malheureux, — mais pas assez, sûrement, pour qu'on pût dire que « M. Jakob Liebsich était encore l'homme le plus heureux de la petite ville de Kleinplatz. »

L'hiver vint, comme c'est son habitude tous les ans. C'était la saison où M. Liebsich, obligé de rester chez lui, lisait, étudiait, annotait, mettait en ordre ses documents et préparait ses expéditions pour le moment où ses fleurs renaîtraient. J'entends d'ici plus d'une personne s'écrier : « Mais que pouvait donc avoir tant à lire un homme qui ne s'occupait que d'une seule espèce de plante sur laquelle on a sûrement déjà dit depuis longtemps tout ce qu'il est possible de dire? » Il faut, ma foi, n'avoir aucune notion de ce que c'est que la science pour se figurer qu'il y a quoi que ce soit au monde qu'on ait fini d'étudier. L'esprit humain cherche, cherche sans cesse Une découverte en amène une autre, et l'atome le plus insignifiant en apparence est un océan, un infini de merveilles pour qui sait et veut voir. Dire qu'on sait une chose m'a toujours paru le suprême degré de l'outrecuidance. Voyez les grands, les vrais savants, ceux dont le monde est fier et dont les travaux sont la gloire et les titres de noblesse de l'humanité. S'ils savaient, ils se reposeraient. Eh bien, pas du tout : ils travaillent de plus en plus, et loin d'être orgueilleux de leur savoir, ils sont souvent attristés de ce qu'ils appellent leur ignorance. A mon idée, le savant ne sait pas, mais il apprend, et quand il a appris, il continue d'apprendre pour être à même d'apprendre davantage. Et cela est vrai du grand au petit.

Il est donc légitime d'admettre que, si modeste que fût sa sphère, M. Liebsich pouvait et devait travailler, et que ce travail ne prouvait pas du tout qu'il fût un ignorant ou un homme inintelligent qui avait besoin de plus de temps que les autres pour apprendre peu de chose. On en pourrait tout au plus conclure qu'il était très-consciencieux, et, ce qui en est la conséquence, qu'il aimait beaucoup ce qu'il faisait.

Je suis pourtant obligé d'avouer que cet hiver-là M. Liebsich ne travailla pas comme d'habitude. Il avait des distractions, des moments de rêverie, et s'il pensait à sa bruyère et au docte Baumgartner, il pensait aussi à autre chose. Il était en correspondance assez suivie avec la famille du petit sourd-muet. En effet, avant de les quitter, il avait prié la sœur aînée de lui donner des nouvelles de Ludwig; et vous conviendrez avec moi qu'il était tout naturel qu'on lui apprît ce que devenait son petit ami. Mais, il faut bien le dire, il y avait dans cette correspondance un je ne sais quoi qui la lui faisait préférer à toutes les autres. Quand, le matin, le facteur frappait son coup sec avec le marteau de la porte, il se surprenait à désirer et à espérer certaine lettre dont l'écriture ne lui était pourtant pas connue depuis longtemps. Et lorsque Joseph entrait et déposait doucement sur un coin de la table, à sa portée, le paquet de journaux, brochures et lettres que le facteur lui avait remis, M. Liebsich éparpillait vivement le susdit paquet et y cherchait tout d'abord ce que vous devinez bien.

On l'invita aux fêtes de Noël; il vécut encore quelques jours dans l'intimité de cette bonne famille qui le traitait comme un des siens; et quand il se retrouva chez lui, sa solitude, qui lui semblait autrefois la liberté et le bien-être, lui sembla maintenant le vide et le néant. Jamais l'hiver ne lui parut si froid ni si long.

Au printemps, le beau-frère du petit Ludwig eut un voyage à faire dans les environs de Kleinplatz, et il resta même une grande semaine avec et chez M. Liebsich. Je ne sais pas au juste ce qu'ils se dirent; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que le beau-frère ne repartit pas seul; que M. Liebsich l'accompagnait, avec Joseph, bien entendu; qu'il demeura là-bas une semaine, puis quinze jours, puis un mois, et qu'il prit enfin le meilleur moyen de considérer tout à fait la maison comme la sienne en sollicitant la main de Margareth, que toute la famille, y compris Margareth, lui accorda, absolument comme s'ils avaient eu la pensée de la lui donner en même temps qu'il avait celle de la demander.

XXI

Quand on est très-bon, on est très-intelligent : il n'y a pas d'yeux qui y voient comme ceux du cœur. Margareth, on le conçoit sans peine, avait fait causer Joseph au sujet de son jeune frère, et ne pouvait se lasser d'entendre l'excellent serviteur raconter tous les soins que son maître avait pris de l'enfant. Mais au milieu de ces récits, bien que Joseph ne traitât la question botanique qu'incidemment, et sans y attacher aucune importance particulière, attendu que son maître ne s'était jamais expliqué au sujet

de la colline, et que, quant à lui, il se contentait d'aller où on l'emmenait, la jeune femme pressentait quelque mystère dont la découverte tenait au cœur de M. Liebsich. Son plan fut bientôt fait. Quelques jours après leur mariage, Margareth dit à son mari qu'elle serait bien heureuse de visiter avec lui et son frère l'endroit où il avait retrouvé l'enfant. M. Liebsich tressaillit, et Margareth vit briller dans ses yeux un éclair de joie qui fut pour elle une bien douce récompense. Elle sentait que son mari ne lui aurait pas parlé de sitôt de ce voyage, mais qu'il la remerciait du fond du cœur d'avoir eu cette pensée. « Ce sera doublement notre voyage de noces, dit-il gaiement, car, par le fait, l'endroit où nous allons n'est pas étranger à notre mariage. »

Ils arrivèrent de nuit, et Margareth tint à descendre à l'auberge où M. Liebsich avait si bien soigné l'enfant. Elle ne put retenir ses larmes en voyant la chambre où était resté si malade celui qui avait dû sa maladie à son dévouement pour son frère; car Joseph avait tout dit, non pour faire valoir son maître ou pour blâmer l'enfant en quoi que ce fût, mais parce que c'était la vérité. Le bon docteur, à qui on avait annoncé le mariage, voulut les avoir à déjeuner dès le lendemain; et, après le repas, Margareth, qui tenait à son idée, fut la première à proposer l'ascension de la colline. L'enfant n'eut plus peur cette fois, bien qu'il reconnût la route; et comme il avait vu M. Liebsich examiner pendant des heures, chez lui, de grands cartons où se trouvaient des plantes desséchées, il se dit qu'il devait singulièrement aimer les fleurs pour les garder ainsi quand elles n'avaient plus ni couleur ni parfum, et son imagination naïve, guidée par son cœur, lui inspira le désir de lui faire un beau présent. Pendant que Margareth, appuyée au bras de son mari, montait lentement, il s'échappa de la main de Joseph qui le tenait, courut de toutes ses forces pour arriver le premier, cueillit rapidement un bouquet des fleurs de la clairière, vint se placer à l'entrée du sentier, et le tendit à M. Liebsich au moment où il arrivait.

Celui-ci y eut à peine jeté les yeux qu'il leva les deux bras en l'air comme un homme étonné et ravi, et s'écria avec enthousiasme : « Réjouissons-nous, mes amis; je l'ai enfin trouvée! »

Tout s'expliqua. L'enfant, en faisant son bouquet, y avait mis un brin de la bruyère tant cherchée. Elle était donc là, dans cette clairière! M. Liebsich la montra à sa femme et à Joseph, en leur révélant enfin de quel prix elle était pour lui. Ils se mirent à la chercher tous les trois, et le petit Ludwig, qui n'avait pas besoin d'entendre pour comprendre, vit bien vite de quoi il était question et chercha avec eux.

Margareth poussa tout à coup un cri de joie, et appela M. Liebsich. Elle venait de découvrir, derrière une grosse roche, entre des racines qui sortaient de terre, plusieurs pieds de la précieuse plante. M. Liebsich accourut; son visage était rayonnant, et sa main tremblait en prenant la loupe que Joseph se hâtait d'essuyer d'une main aussi tremblante que celle de son maître. Il y eut un instant pendant lequel on aurait pu entendre battre le cœur de M. Liebsich, tant il était ému et tant les autres restaient silencieux. Enfin, après avoir tourné, retourné, examiné sa plante dans tous les sens : « Oui, c'est elle, c'est bien elle, dit-il, et j'y trouve même des caractères que j'avais devinés et que Baumgartner n'avait pas pressentis ou n'avait pas voulu indiquer. — Joseph, emportons ces pieds, qui me font l'effet d'être les seuls de leur espèce et qui me serviront de preuves : seulement, laissons-en un ou deux ici pour que la race ne s'en perde pas, attendu que cette plante me fait l'effet de ne pas pouvoir vivre ailleurs. »

XXII

Deux mois après, M. Liebsich, qui avait étudié, analysé, classé sa plante, et envoyé au docte Baumgartner, avec des échantillons, un rapport à la fois érudit et modeste, comme un hommage qu'il devait à une des lumières de la science, lisait avec une délicieuse satisfaction, dans tous les journaux et dans toutes les revues de botanique, les lignes suivantes, qui émanaient de son illustre confrère :

« Le monde savant apprendra avec satisfaction que la sous-variété d'*Erica scoparia*, pressentie et décrite même d'avance par M. le docteur Baumgartner dans le trois cent vingt et unième fascicule de son grand ouvrage sur les *Ericinées*, a été enfin trouvée par M. Jakob Liebsich, qui, sans appartenir à aucune université, possède néanmoins comme botaniste une science digne d'admiration. M. Jakob Liebsich a cru devoir faire hommage de sa découverte à M. le docteur Baumgartner, et lui offrir en quelque sorte les prémices de cette bruyère, de leur bruyère, pourrait-on dire, car elle leur est commune. M. le docteur Baumgartner se fait un devoir de rendre sincèrement à M. Jakob Liebsich l'hommage qu'il en a reçu, le remercie au nom de la science de sa précieuse découverte, et ne croit pas trop présumer de l'autorité qu'on s'accorde généralement à lui reconnaître dans le monde botanique en classant, d'après les règles les plus exactes, la sous-variété de bruyère trouvée par M. Jakob Liebsich, sous le nom d'*Erica scoparia Liebsichia*. »

Venaient ensuite l'analyse détaillée de la plante et l'indication de la localité où elle poussait.

Joseph, qui avait apporté les journaux, était encore là. Voyant l'expression de joie de son maître, il ne put s'empêcher de lui dire : — Vous avez l'air heureux, Monsieur, bien heureux. — C'est vrai, répondit M. Liebsich, qui ne voulait pourtant pas trop laisser voir à quel point il était ému pour le moment par les louanges du journal, et qui trouva un biais pour se tirer d'affaire; c'est vrai, Joseph, je viens de lire des choses qui sont flatteuses, trop flatteuses pour moi; mais, même sans cela, comment ne serait-on pas heureux avec une si excellente famille, une si digne et si charmante femme? Quand je pense qu'il y a des gens qui se privent de ce bonheur volontairement! En vérité, Joseph, je ne les comprends pas.

— Ni moi non plus, Monsieur, dit le fidèle serviteur, qui ne concevait pas que son maître pût avoir plutôt tort marié que garçon.

POTSDAM ET SANS-SOUCI.

Potsdam est à Berlin ce que Versailles fut autrefois à Paris : une résidence favorite du souverain, construite tout auprès, mais en dehors de la capitale. Les deux villes doivent à cette analogie de caractère une grande ressemblance de physionomie. Toutes deux sont régulières et majestueuses d'aspect; dans toutes deux, on s'étonne de rencontrer si peu d'habitants et tant de soldats; dans toutes deux, quoi qu'on fasse, on arrive bien vite devant un vaste palais dont la ville et ses nombreuses casernes ne sont que l'accessoire et l'annexe.

Commencé en 1660, achevé en 1701, sans cesse embelli, augmenté, enrichi par les divers souverains de Prusse, le château royal de Potsdam n'offre au regard ni rien qui frappe beaucoup, ni rien qui choque trop. Il appartient à ce genre noble et froid, correct sans finesse, et en somme assez insignifiant, dont les monuments du dix-septième siècle offrent trop de types. La façade sur les jardins, que notre gravure reproduit, présente seule

un intéressant coup d'œil, dont le pittoresque est dû pour la plus grande partie à de magnifiques peupliers qui entourent une immense pièce d'eau (de 113 mètres de long et de 47 mètres de large). Au milieu de ce bassin, toujours comme à Versailles, se dresse un groupe mythologique colossal : Vénus, Neptune et une troupe de Tritons s'efforcent, sans trop y réussir, de composer un groupe harmonieux ; ils semblent protester par une certaine gaucherie de mouvements contre la fantaisie maladroite qui les a transportés du climat de la Grèce sous ce ciel froid et terne Vénus regarde avec surprise autour du bassin des personnages qu'elle ne peut reconnaître : ce sont les généraux allemands les plus illustres de la guerre de 1813, dont les bustes de bronze sont portés sur des piédestaux de marbre. Si les dieux mythologiques sont étonnés de la compagnie qui leur a été donnée, le touriste examine avec



Le Château royal de Potsdam. — Dessin de Yan' Dargent.

grande curiosité ces visages austères reproduits par d'habiles artistes; et s'il est Français, il sent la leçon donnée indirectement par ces images de soldats patriotes : ils sont là comme pour garder et honorer par leur présence le palais où jadis est entré en maître Napoléon, leur vainqueur en bien des journées, mais vaincu dans la dernière.

Napoléon a habité, en 1806, ce château de Frédéric, où il venait comme pour venger Rosbach. — Napoléon et Frédéric, voilà les deux grandes ombres dont le voyageur cherche les traces à Potsdam, et la tradition, en effet, y conserve soigneusement leur souvenir. — Dans le cabinet de travail de Frédéric, on montre un tapis de velours bleu dont il manque un morceau ; c'est Napoléon qui l'a coupé et emporté. Plût à Dieu pour tout le monde qu'il n'eût enlevé à la Prusse que ce morceau ! Voilà à côté le pupitre à musique devant lequel Frédéric a passé tant d'heures à étudier la flûte. Il s'est assis sur ces vieux fauteuils. Ils sont bien déchirés, mais ces déchirures sont historiques; elles ont été faites autrefois par les levrettes du roi. Frédéric avait des accès de parcimonie, et n'aimait pas les dépenses inutiles : sachant que ses chiens saliraient et déchireraient bien vite des étoffes neuves, il s'était résigné à n'avoir chez lui que des meubles en lambeaux ; car pour renoncer à ses chiens, il n'y fallait pas penser. Une de ses dernières paroles intelligibles, au moment de sa mort, fut

ce triste vœu de misanthropie amère : « Je veux être enterré avec mes chiens. »

Voulons-nous avoir une autre preuve de cette affection étrange; elle nous sera donnée, à Potsdam même, en continuant notre excursion, si nous sortons par la porte de Brandebourg. En quelques minutes nous arrivons à l'entrée d'immenses jardins. Traversons ces larges avenues : au sommet d'une série successive de terrasses garnies d'espaliers dont les produits étaient très-goûtés de Frédéric, sur le plateau d'une colline devenue un parc, nous apercevrons un palais d'apparence bien plus modeste que le palais de Potsdam. Nous sommes à *Sans-Souci*, le Trianon prussien, séjour bien-aimé du souverain qui a édité un volume portant pour titre : *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. Eh bien, sur cette terrasse, où Frédéric se tenait constamment, où, dans ses derniers mois d'existence, il se faisait porter pour réchauffer au soleil ses membres déjà refroidis, il ordonna un jour de creuser solennellement un tombeau pour ensevelir une chienne favorite, et sur la plaque de marbre qu'il fit poser, il écrivit une épitaphe honorable en l'honneur de sa levrette.

Telles étaient les bizarreries de ce grand homme gouailleur, dont le caractère, malgré tout, est plus curieux que sympathique. — Après avoir proclamé ses hautes et rares qualités, Jean de Müller, l'illustre historien, a expliqué d'un mot pourquoi Frédéric n'excite pas l'enthousiasme, quand il a dit : « Il ne manquait à Frédéric que le plus haut degré de culture, la religion, qui accomplit l'humanité et humanise toute grandeur. » — Et de nos jours un critique illustre, reprenant ce jugement, a ajouté : « Avec des sentiments de justice et même d'humanité, Frédéric manquait absolument d'idéal, comme tout son siècle : il ne croyait pas à quelque chose qui valût mieux que lui. » — Cette restriction faite, reconnaissons cependant la valeur de ce vrai grand homme, valeur que nous ne pouvons mieux faire sentir qu'en citant encore le même écrivain, si pénétrant et si impartial : « Quand on va droit à l'homme et au caractère, a dit M. Sainte-Beuve, on s'arrête avec admiration, avec respect : on reconnaît, dès le premier instant, et à chaque pas qu'on fait avec lui, un supérieur et un maître, ferme, sensé, pratique, actif et infatigable, inventif au fur et à mesure des besoins; pénétrant, jamais dupe, trompant le moins possible, constant dans toutes les fortunes; dominant ses affections particulières et ses passions par le sentiment patriotique et par le zèle pour la grandeur et l'utilité de la nation; amoureux de la gloire en la jugeant; soigneux avec vigilance et jaloux de l'amélioration, de l'honneur et du bien-être des populations qui lui sont confiées, alors même qu'il estime peu les hommes. » Il était, par nature, sarcastique et goguenard avec tout, même avec Dieu; mais il y a trois choses dont il ne plaisanta jamais : l'amour de la gloire, l'amour de la patrie, et l'amitié. C'est déjà beaucoup; et quand on ajoute qu'il aimait la solitude, la méditation, et que par conséquent « le fond de son âme était sérieux », on comprend qu'il ait pu, en dépit de ses sarcasmes, exercer un grand charme sur les intelligences les plus vives et les plus puissantes de son siècle, et sur Voltaire tout le premier.

La suite à une prochaine livraison.

AMOUR DE LA NATURE. — AGRICULTURE.

L'éducation des enfants, et surtout des enfants de la campagne, doit avoir pour but de leur faire aimer la nature, en leur en révélant les merveilles et la fécondité immense. Il faut que de bonne heure ils sachent les miracles que peut produire une culture intelligente et discrète; il faut qu'ils sachent ce qu'est un cultivateur vraiment digne de ce nom; il faut surtout que rien dans les villes ne leur paraisse au-dessus du grand art qu'ils exercent.

Eugène NOEL, *la Campagne*.

LA PAIX UNIVERSELLE.

Leibniz parle d'un cabaretier allemand qui avait pris pour enseigne un cimetière, avec ces mots : « A la paix universelle! »

RÉSULTAT DES OBSERVATIONS
DE L'ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL DE L'ANNÉE DERNIÈRE.

Nos lecteurs se souviennent que dès le commencement de l'année 1868 l'attention du monde savant fut dirigée vers les préparatifs de l'observation d'une éclipse totale de Soleil qui devait avoir lieu le 18 août, à une heure où il ferait nuit en France et où le Soleil serait au-dessous de l'horizon de Paris; qui serait visible dans l'Hindoustan, l'océan Indien, la presqu'île de Malacca, la pointe de Cambodje, les Célèbes et la Nouvelle-Guinée, et s'étendrait ainsi sur une longueur de trois mille lieues parcourues par l'ombre lunaire en 3 h. 25 m. L'Angleterre et l'Allemagne échelonnèrent leurs astronomes le long de cette ligne, et particulièrement sur l'Hindoustan. M. Duruy demanda au Corps législatif un crédit de 50 000 francs, destiné à couvrir les frais de l'expédition française, laquelle s'installa sur la mince presqu'île de Malacca, adossée contre le gigantesque plateau de ses montagnes.

L'observation d'une éclipse totale de Soleil gardera dans la science une haute importance tant que nous ne connaîtrons pas complétement la nature physique et chimique du Soleil. L'éclipse d'août de cette année se présentait dans des conditions exceptionnelles. Sa durée était, en effet, relativement grande et le phénomène se prêtait à une observation attentive. Il est rare qu'une éclipse se trouve dans ces conditions. Ainsi, il y aura éclipse totale de Soleil visible à Oran et à Cadix en décembre 1870; mais elle durera si peu que l'observateur aura tout au plus le temps de jeter un coup d'œil dans ses instruments; et d'ailleurs, en décembre le Soleil est peu favorable aux observations. Le 18 août, l'obscurité devait durer, dans le Cambodje et dans le golfe de Siam, six minutes et quarante secondes.

Ainsi se trouvaient justifiés les préparatifs dont nous avons parlé plus haut, organisés en vue d'une observation rigoureuse et attentive de l'éclipse.

Les observations à faire devaient porter non-seulement sur le phénomène lui-même, mais surtout sur les protubérances et les régions circumsolaires. On avait en vue, avant tout, d'arriver à savoir comment est constitué le Soleil. La constitution du Soleil est, en effet, maintenant le point de mire de tous les astronomes.

La commission de l'Observatoire se plaça, comme nous l'avons dit, dans la presqu'île de Malacca. L'un des astronomes de cette commission, M. Rayet, s'occupa surtout des protubérances, et remarqua (comme M. Janssen, dont il va être question) que leur spectre offrait des lignes révélatrices. Le dessin que nous publions est celui de cette commission; c'est l'un des plus complets que l'on ait eus en France, et ses indications peuvent d'ailleurs servir pour tout ce que nous avons à relater dans ce compte rendu. Remarquons de suite que les protubérances visibles sur ce dessin sont si colossales que l'une d'entre elles, celle de gauche, mesurait 3 minutes de hauteur : le dixième du diamètre du Soleil!

Le missionnaire du Bureau des longitudes, M. Janssen, se plaça avec les astronomes anglais, et choisit pour station la ville de Guntoor (Inde anglaise).

Les principaux résultats de l'observation de l'éclipse consistent dans les analyses spectrales dues à ce laborieux physicien. Nous présenterons d'abord ici un résumé de son rapport au Bureau des longitudes.

L'éclipse approchait, et le temps, dit-il, ne semblait pas devoir nous favoriser. Il pleuvait depuis longtemps sur toute la côte. On considérait ces pluies comme exceptionnelles. Bien heureusement, le temps se remit peu à peu avant le 18. Le jour de l'éclipse, le Soleil brilla dès son lever, bien qu'il fût encore dans une couche de vapeurs; il s'en dégagea bientôt, et au moment où nos lunettes nous signalaient le commencement de l'éclipse, il brillait de tout son éclat.

Chacun était à son poste. Les observations commencèrent immédiatement.

Pendant les premières phases, quelques légères vapeurs vinrent passer sur le Soleil; elles nuisirent à la netteté des mesures thermométriques; mais quand le moment de la totalité approcha, le ciel reprit une pureté suffisante.

Cependant la lumière baissait visiblement; les objets semblaient éclairés par un clair de lune. L'instant décisif approchait, et on l'attendait avec une certaine anxiété: cette anxiété n'ôtait rien aux facultés des observateurs, elle les surexcitait plutôt; et d'ailleurs elle se trouvait bien justifiée et par la grandeur du phénomène que la nature préparait, et par le sentiment que les fruits de longs préparatifs et d'un grand voyage allaient dépendre d'une observation de quelques instants.

Bientôt le disque solaire se trouve réduit à une mince faucille lumineuse. On redouble d'attention. Les fentes spectrales de l'appareil de 6 pouces sont rigoureusement tenues en contact avec la portion du limbe lunaire qui va éteindre les derniers rayons solaires, de manière que ces fentes soient amenées par la Lune elle-même dans les plus basses régions de l'atmosphère solaire quand les deux disques seront tangents.

L'obscurité a lieu tout à coup, et les phénomènes spectraux changent aussitôt d'une manière bien remarquable.

Deux spectres formés de cinq ou six lignes très-brillantes, rouge, jaune, verte, bleue, violette, occupent le champ spectral et remplacent l'image prismatique solaire qui vient de disparaître. Ces spectres, hauts d'environ une minute, se correspondent raie pour raie; ils sont séparés par un espace obscur où ne se distingue aucune raie brillante sensible.

Le chercheur montre que ces deux spectres sont dus à deux magnifiques protubérances qui brillent maintenant à droite et à gauche de la ligne des contacts où vient d'avoir lieu l'extinction. L'une d'elles surtout, celle de gauche, est d'une hauteur de plus de trois minutes: elle rappelle la flamme d'un feu de forge sortant avec force et comme poussée par la violence du vent. La protubérance de droite (bord occidental) présente l'apparence d'un massif de montagnes neigeuses dont la base reposerait sur le limbe de la Lune et qui seraient éclairées par un soleil couchant.

L'examen spécial de ces appendices permit d'établir immédiatement:

1° La nature gazeuse des protubérances (raies spectrales brillantes);

2° La similitude générale de leur composition chimique (spectres se correspondant raie pour raie);

3° Leur espèce chimique (les raies rouge et bleue de leur spectre n'étaient autres que les raies C et F du spectre solaire [1] caractérisant, comme on sait, le gaz hydrogène).

Pendant l'obscurité totale, je fus frappé, dit M. Janssen, du vif éclat des raies protubérantielles: la pensée me vint aussitôt qu'il serait possible de les voir en dehors des éclipses; malheureusement le temps, qui se couvrit après le dernier contact, ne me permit de rien tenter pendant ce jour-là. Pendant la nuit, la méthode et ses moyens d'exécution se formulèrent nettement dans mon esprit. Le *lendemain* 19, levé à trois heures du matin, je fis tout disposer pour les nouvelles observations.

Le Soleil se leva très-beau; aussitôt qu'il fut dégagé des plus basses vapeurs de l'horizon, je commençai à l'explorer. Voici comment je procédai: Par le moyen du chercheur de ma grande lunette, je plaçai la fente du spectroscope sur le bord du disque solaire, dans les régions mêmes où la veille j'avais observé les protubérances lumineuses. Cette fente, placée en partie sur le disque solaire et en partie en dehors, donnait, par conséquent, deux spectres, celui du Soleil et celui de la région protubérantielle. L'éclat du spectre solaire était une grande difficulté; je la tournai en masquant dans le spectre solaire le jaune, le vert et le bleu, les portions les plus brillantes. Toute mon attention était dirigée sur la ligne C, obscure pour le Soleil, brillante pour la protubérance, et qui, répondant à une partie moins lumineuse du spectre, devait être beaucoup plus facilement perceptible.

J'étais depuis peu de temps à étudier la région protubérantielle du bord occidental, quand j'aperçus tout à coup une petite raie rouge, brillante, de 1 à 2 minutes de hauteur, formant le prolongement rigoureux de la raie obscure C du spectre solaire. En faisant mouvoir la fente du spectroscope de manière à balayer méthodiquement la région que j'explorais, cette ligne persistait; mais elle se modifiait dans sa longueur et dans l'éclat de ses diverses parties, accusant ainsi une grande variabilité dans la hauteur et dans le pouvoir lumineux des diverses régions de la protubérance.

Cette exploration fut recommencée à trois reprises différentes; et toujours la ligne brillante apparut dans les mêmes circonstances.

Dans l'après-midi, je revins encore à la région étudiée le matin; les lignes brillantes s'y montrèrent de nouveau, mais elles accusaient de grands changements dans la distribution de la matière protubérantielle; les lignes se fractionnaient quelquefois en tronçons isolés qui ne se réunissaient pas à la ligne principale, malgré les déplacements de la fente d'exploration. Ce fait indiquait l'existence de nuages isolés qui s'étaient formés depuis le matin. Dans la région de la grande protubérance, je trouvai quelques lignes brillantes; mais leur longueur et leur distribution accusaient, là aussi, de grands changements.

Ainsi se trouvait démontrée la possibilité d'observer les raies des protubérances *en dehors des éclipses*, et d'y trouver une méthode pour l'étude de ces corps.

Ces premières observations montraient déjà que les coïncidences des raies C et F étaient bien réelles, et dès lors que l'hydrogène formait, en effet, la base de ces matières circumsolaires. Elles établissaient, en outre, la rapidité des changements que ces corps éprouvent, changements qui ne pouvaient être que pressentis pendant les observations si rapides des éclipses.

Voici une observation faite le 4 septembre par un temps favorable, et qui montre avec quelle rapidité les protubérances se déforment et se déplacent.

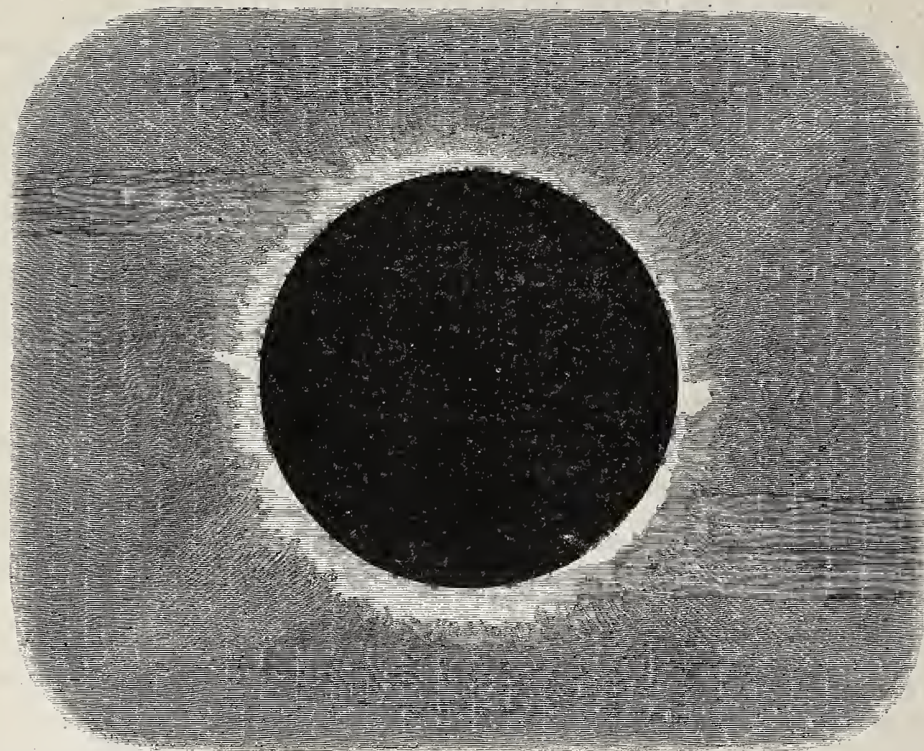
A 9 h. 50 m., l'exploration du Soleil indiquait un amas de matières protubérantielles dans la partie inférieure du disque. Pour en déterminer la figure, M. Janssen se servit d'une méthode qu'on pourrait appeler chronométrique, parce que le temps y intervient comme élément de mesure.

Dans cette méthode, on place la lunette dans une posi-

[1] Voy., sur les raies obscures du spectre solaire, t. XXXIII, 1865, p. 96.

tion fixe, choisie de manière que, par l'effet du mouvement diurne, toutes les parties de la région à explorer viennent successivement se placer devant la fente du spectroscope. On note alors, pour chaque instant déterminé, la longueur et la situation des lignes protubérantielles qui se produisent successivement. Le temps que le disque solaire met à traverser la fente donne la valeur de la seconde en minute d'arc. Cette donnée, combinée avec la longueur des lignes protubérantielles estimées suivant la même unité, fournit les éléments d'une représentation graphique de la protubérance.

Cette observation montre une protubérance s'étendant sur une longueur d'environ 30 degrés, dont 10 degrés à l'orient du diamètre vertical, et 20 degrés à l'occident. Vers l'extrémité de la portion occidentale, un nuage considérable s'élevait à une minute et demie du globe solaire.



Aspect des protubérances du Soleil pendant l'éclipse totale du 18 août 1868, dans la presqu'île de Malacca. — D'après le dessin de la mission française.

Ce nuage, long de plus de deux minutes, large d'une minute, s'étendait parallèlement au limbe. Une heure après (10 h. 50 m.), un nouveau tracé montra que le nuage s'était élevé rapidement, prenant la forme globulaire. Mais les mouvements devinrent bientôt plus rapides encore, car dix minutes après, c'est-à-dire à onze heures, le globe s'était énormément allongé dans le sens normal au limbe solaire ou perpendiculaire à la première direction. Un petit amas de matière s'en était détaché à la partie inférieure et se trouvait suspendu entre le Soleil et le nuage principal.

Considérée d'abord dans son principe, la nouvelle méthode repose sur la différence des propriétés spectrales de la lumière des protubérances et de la photosphère. La lumière photosphérique, émanée de particules solides ou liquides incandescentes, est incomparablement plus puissante que celle des protubérances, due à un rayonnement gazeux : aussi a-t-il été jusqu'ici à peu près impossible d'apercevoir les protubérances en dehors des éclipses, mais on peut renverser les termes de la question en s'adressant à l'analyse spectrale. En effet, la lumière solaire se distribue par l'analyse dans toute l'étendue du spectre, et par là s'affaiblit beaucoup. Les protubérances, au contraire, ne fournissent qu'un petit nombre de faisceaux dont l'intensité reste très-comparable aux rayons solaires correspondants. C'est ainsi que les raies protubérantielles sont perçues très-facilement dans un champ spectral, sous le spectre solaire, tandis que les images directes des protubérances sont comme écrasées par la lumière éblouissante de la photosphère.

Une circonstance fort heureuse pour la nouvelle méthode vient s'ajouter à ces données favorables. En effet, les raies lumineuses des protubérances correspondent à des raies obscures du spectre solaire. Il en résulte que non-seulement on les aperçoit plus facilement dans le champ spectral sur les bords du spectre solaire, mais qu'il est même possible de les voir dans l'intérieur de ce spectre, et, par conséquent, de suivre la trace des protubérances sur le globe solaire même.

Au point de vue des résultats obtenus pendant la courte période où elle a été appliquée, la méthode spectro-protubérantielle a permis de constater :

1° Que les protubérances lumineuses observées pendant les éclipses totales appartiennent incontestablement aux régions circumsolaires;

2° Que ces corps sont formés d'hydrogène incandescent, et que ce gaz y prédomine, s'il n'en forme la composition exclusive;

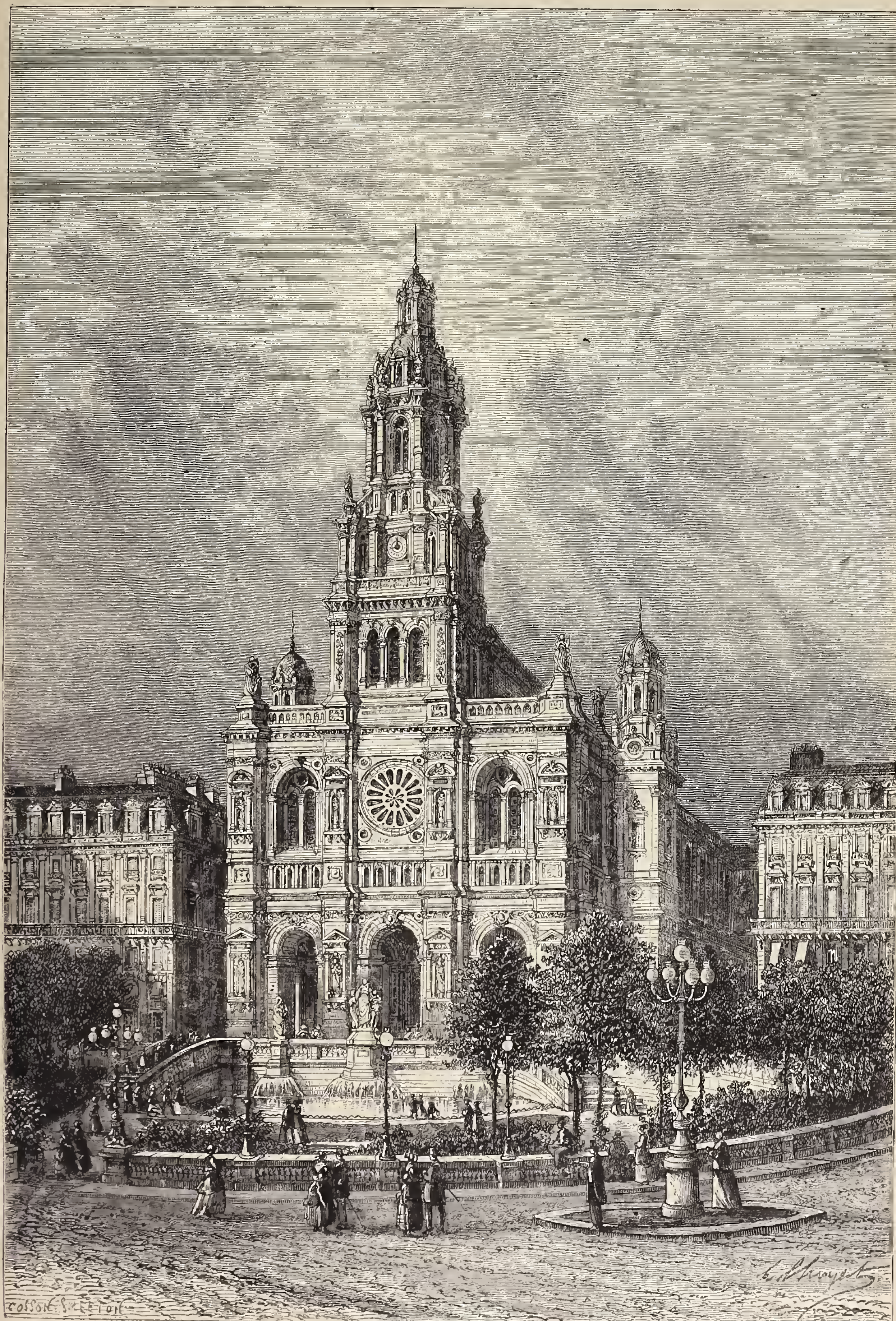
3° Que ces corps circumsolaires sont le siége de mouvements dont aucun phénomène terrestre ne peut donner une idée; des amas de matière dont le volume est plusieurs centaines de fois plus grand que celui de la Terre, se déplaçant et changeant complétement de forme dans l'espace de quelques minutes.

La fin à une prochaine livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15

L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ,

A PARIS.



Église de la Trinité, à Paris. — Dessin de H. Clerget.

Comme la plupart des édifices du nouveau Paris, l'église de la Trinité a été construite de manière à former point de vue. Elle termine très-convenablement la perspective de la chaussée d'Antin; elle n'est écrasée ni par la distance comme la jolie gare de l'Est, ni par la hauteur et la proximité des maisons voisines comme l'Opéra, ni étranglée par un emplacement bizarre comme Saint-Augustin. Du boulevard, sa façade exhaussée sur un fort soubasse-

ment, et son clocher de pierre d'une grâce un peu grêle, reposent agréablement les yeux, et siéent à ce quartier mondain. A mesure qu'on avance, on reconnaît qu'on a bien devant soi le temple confortable de la dévotion *genreuse.* Au pied de l'église, des balustres de pierre surmontés de becs de gaz dessinent l'ovale d'un square. Trois fontaines à trois vasques rafraîchissent la poussière qui se respire en ces lieux. Les Vertus théologales qui couronnent les cascatelles et font verdoyer les bordures de gazon semblent nous dire, dans leur symbolique langage, que la vie, même dans les hautes sphères du *high life,* s'abreuve et se retrempe aux sources de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

La façade et le campanile sont appuyés au corps de l'église, dont ils dissimulent le pignon; il faut reculer assez loin sur la place de la Trinité pour apercevoir les rampants de la couverture derrière le premier étage du clocher. De chaque côté de la façade, en retraite, s'élèvent deux tourelles couronnées d'élégants clochetons, et dont la saillie jette un ombre méritée sur les murs latéraux, simples à l'excès. Les bas côtés s'arrêtent aux tourelles du flanc et se raccordent avec leurs bases. Une ligne presque unie, si l'on excepte le premier étage en retraite et une apparence de transept qui ne dépasse pas la limite marquée par le trottoir, circonscrit l'édifice. C'est qu'une rue, chose sacrée, circule autour de lui et lui interdit les empiétements. Le chevet arrondi ne présente ni les riches caprices du gothique, ni les nobles superpositions des absides romanes; au reste, pas plus que les côtés il n'est fait pour être vu. Toute la parure a donc été réservée pour la façade et pour l'intérieur. Dans les conditions où il était placé, l'architecte, M. Ballu, a certainement fait pour le mieux; et parmi tous ces édifices composites où le byzantin, le gothique, le style fleuri de la renaissance, le goût Henri IV, la froideur des Mansart, le rococo des Oppenord, viennent se combiner, se fondre dans je ne sais quel amalgame indéfinissable, la Trinité se distingue assurément par une tournure originale et par une richesse correcte.

La façade a deux ordres, séparés par une rangée de petites arcades, couronnés par une corniche à modillons, denticules ou triglyphes minuscules, et une balustrade à jour. Quatre contre-forts déguisés en pilastres superposés, que décorent des niches à frontons triangulaires au rez-de-chaussée, arrondis et tronqués au premier étage, forment trois divisions verticales. Les deux pilastres du milieu sont continués par les angles de la tour carrée qui sert de base au campanile, et qui, sur une jolie corniche à consoles, supporte une douzaine de petits piliers trapus, soutiens à la fois élégants et solides d'une lanterne au dômillon garni de lucarnes, et enfin d'un lanternon terminé par les boules et le paratonnerre obligés. En montrant l'unité générale de la façade, nous en avons négligé l'ornementation, les percements, les formes architectoniques. Arrêtons-nous, en redescendant de la hauteur où nous venons de monter (soixante-trois mètres, presque l'élévation des tours de Notre-Dame), aux successions de formes octogonales percées de huit baies plein cintre qui caractérisent et éclairent la lanterne, sa toiture et son lanternon, aux nombreux groupes et statues qui surmontent les piliers et cachent les retraites successives des étages du campanile, aux quatre petits arcs-boutants percés d'arcades qui relient à la lanterne l'étage de l'horloge, où s'opère habilement la transition de l'octogone au carré. Le premier étage du clocher s'appuie au pignon dissimulé de l'église; il présente, à sa partie antérieure, trois fenêtres dont les voussures plein cintre retombent sur quatre colonnes appliquées aux pieds-droits.

Au-dessous, une rose et deux grandes baies qui en comprennent deux petites éclairent le second ordre de la façade. Malgré la régularité des divisions, la beauté naturelle du plein cintre, la délicatesse des enroulements qui servent de chapiteau aux pilastres, il faut avouer que nous sommes loin ici de l'abondance gothique, de la plénitude romane, et aussi de la noblesse classique. Cette partie, autrefois si brillante dans les édifices religieux, si admirable à Notre-Dame, est ici d'un médiocre caractère. Ce n'est pas qu'elle ne soit ornée de statues (des Pères de l'Église, je crois), très-soigneusement garnie de mascarons, de consoles, de chapiteaux et de moulures. Mais la rose centrale est trop massive, mais peut-être le plein cintre ne se prête-t-il pas aux baies géminées et trilobées. Sans doute le seizième siècle s'est servi de ce pseudo-gothique romanisé; mais la forme nous en a toujours paru bâtarde et mal venue. Nous préférerions sous le plein cintre deux baies carrées surmontées d'un tympan sculpté.

Le premier ordre de la façade ne prête guère aux reproches; disons même qu'il est très-agréable à voir. Ses trois grandes arcades, assez profondes, solidement formées de pieds-droits à chapiteaux simples et de voussures dont l'extrados est orné de feuillages et la clef figurée par une sorte d'écusson, ne servent pas d'entrées directes à l'église; nous avons dit que la façade était un édifice à part. Elles éclairent un porche ou narthex élevé au-dessus du square, et où l'on accède soit par les escaliers du jardin, soit par des pentes carrossables et des arcades latérales. Ce vestibule est long de trente mètres environ et d'une belle hauteur; il ne rassemble plus, comme dans les anciennes basiliques, les catéchumènes novices encore indignes de pénétrer dans la nef et dans le chœur; non, l'usage en est plus modeste et plus conforme aux nécessités de notre temps : il permet aux dames qui vont à la messe ou au sermon en voiture de défriper leurs jupes traînantes ou écourtées, avant de faire leur entrée dans un temple qui est un salon.

Un parquet de chêne a remplacé les dalles froides. Des lustres dorés pendent aux voûtes de la grande nef et aux clefs de toutes les arcades géminées. Du premier coup d'œil on embrasse le vaisseau dans sa profondeur, habilement prolongée par l'étranglement et l'exhaussement du chœur et de l'abside; on remarque une convenance très-heureuse entre toutes les proportions; et s'il est permis de préférer la voûte d'arête ou ogivale aux voussures biaises qui couronnent les doubles arcades de la tribune, assez singulièrement couronnées d'un grand médaillon circulaire inscrit dans un arc brisé, on ne peut méconnaître la beauté et la force des grands doubleaux qui se raccordent avec l'arête centrale de la voûte. Quant aux grands caissons à contre-courbes d'où pendent des clefs trop grêles, nous n'aimons pas beaucoup ce genre de décoration; c'est affaire de goût : pourquoi cacher ainsi la jonction des diverses membrures qui figurent la carcasse solide de l'édifice? Toutes les dorures, toutes les étoiles du monde, ne valent pas la netteté et la franchise des lignes.

Ce qu'on peut louer sans beaucoup de réserves, c'est la disposition des deux ordres d'architecture qui décorent et forment les deux côtés de la nef. Il y a là une combinaison savante, un arrangement byzantin et gothique transformé en classique pur, et d'où résulte, en somme, un aspect original, plein de mouvement à la fois et de régularité. Aussi passons-nous volontiers sur la hauteur exagérée des bases, sur ces médiocres anneaux dont les colonnes sont coupées, sur ces moulures désagréables, rondes et triangulaires, qui ont trouvé place entre les arcades : nous avons à signaler ici des qualités qui l'empor-

tent, et de beaucoup, sur les défauts peut-être inhérents à l'architecture éclectique de notre temps. Nous aimons ces forts piliers qui marquent les travées et soutiennent les puissants doubleaux; nous aimons les niches qui les ornent, en rappelant très à propos la décoration des pilastres de la façade; nous goûtons surtout les colonnes engagées qui les flanquent et dissimulent l'aride profil de la ligne droite : c'est là un emprunt gothique et roman très-heureux, très-supérieur aux combinaisons froides de l'art classique, et très-habilement déguisé. Il y a là de quoi prouver aux poncifs de l'École que la variété des agencements est très-compatible avec la pureté des formes. Chaque travée est divisée en deux belles arcades appuyées d'un côté sur une svelte colonne, de l'autre sur un ressaut du pilier principal. Au-dessus de ces arcades règne une corniche animée par les saillies correspondantes aux pilastres et aux colonnes qui les accompagnent. Le second ordre, dans de moindres proportions, répète le premier, avec cette unique différence qu'au-dessus du chapiteau des piliers et colonnes se profile un autre chapiteau conçu dans le goût de la corniche inférieure. Toute cette architecture est d'ordre composite.

Le chœur est situé dans la nef, mais exhaussé sur onze degrés et encadré par deux avant-corps ou portiques très-bien reliés à l'ordonnance générale, et auxquels s'appuient des bancs à dossier sculpté. L'autel, ainsi élevé, a l'aspect d'un trône sous un dais en forme de niche à jour. L'arc triomphal termine le chœur et ouvre l'abside, où se déploie la très-belle et très-grande chapelle de la Vierge. L'église mesure, dans œuvre, 90 mètres sur 30; la nef a 18 mètres de large sur 25 de haut.

IMMORTALITÉ.

Ce que l'homme a besoin qu'on lui dise, ou plutôt ce qu'il a besoin de se dire à lui-même, à toute heure, c'est qu'il a une âme immortelle : car c'est de cette haute et profonde pensée que tout conspire à le distraire; et de là néanmoins dépend tout le système de sa conduite. Dans cet édifice moral, la pierre de l'angle, ou plutôt la clef de la voûte, c'est l'immortalité de l'âme.

MARMONTEL.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS
DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 166.

II
HISTOIRE DE DEUX VIEILLES MAISONS.

La transformation de Rouen, si habilement commencée au siècle dernier par M. de Crosne, a été, comme on sait, récemment reprise d'une façon plus grandiose encore. La pauvre vieille ville vient d'être cette fois écartelée sans pitié : l'air, le soleil, la verdure, remplacent aujourd'hui des quartiers infects; malheureusement, plusieurs jolies maisons, quelques-unes même fort curieuses, ont dû disparaître dans ce bouleversement. On a eu, toutefois, la bonne idée de conserver la façade de deux de ces maisons, et l'une d'elles, la plus ancienne, vient d'être, avec beaucoup de soin, restaurée dans le petit square au milieu duquel se trouve actuellement la tour Saint-André. Cette maison est redevenue là ce qu'elle était primitivement, c'est-à-dire un véritable bahut, une véritable huche en bois sculpté; tout indique, du reste, que cette huche monumentale fut au quinzième siècle habitée par un de ces nombreux et riches *huchiers* qui à cette époque peuplaient la cité normande. Quoi de plus naturel, en effet, qu'un de ces artistes célèbres ait voulu faire de sa propre maison en quelque sorte son chef-d'œuvre? Quelle enseigne meilleure qu'une telle façade sculptée du pignon à la base? Il convient d'ailleurs de remarquer que la rue de la Vanterie, où se trouvait cette maison, était précisément la plus belle rue de la ville, et celle qu'habitaient les plus riches bourgeois, parmi lesquels se trouvaient les drapiers et les huchiers eux-mêmes.

Parmi les artistes rouennais, sculpteurs et imagiers en renom, qui, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, habitaient rue de la Vanterie, nous trouvons Pierre Souldain, Pierre Danten, Guillaume de Bourges dit le Grand Peintre, Pierre du Lys, Nicolas Quesnel, Jehan Lehucher, Guillaume Basset, Martin Guillebert, et enfin Richard et Guillaume Taurin.

On comprend aisément qu'une rue ainsi habitée dut offrir un grand nombre de maisons richement sculptées; les drapiers établis dans cette rue parmi les huchiers et imagiers ne manquaient pas de faire, eux aussi, décorer luxueusement la façade de leurs maisons. Huchiers et drapiers réunis résolurent un beau jour de placer au milieu de leur rue *ce magnifique horloge* [1] où tous les artistes du quartier rivalisèrent de talent. Ceci fut cause que la rue cessa de s'appeler rue de la Vanterie et devint rue *du Gros-Horloge :* il y a trente ans, sur toutes ses encoignures on lisait encore l'ancienne appellation, et même à présent, dans les classes populaires, on continue de dire d'une montre qui va bien qu'elle va *comme le Gros.*

Si les sculpteurs de la rue de la Vanterie déployèrent à l'envi leur habileté dans la décoration de cette splendide horloge qui, de nos jours encore, cause l'étonnement et l'admiration des étrangers, les marchands drapiers, leurs voisins, y mirent leur marque d'une autre façon. On sait que les marchands de drap, aux quinzième et seizième siècles, élevaient eux-mêmes les moutons dont ils employaient la laine, ainsi que le témoigne la comédie de *l'Avocat Patelin;* ils avaient pour cela des champs et des troupeaux aux environs de la ville; le berger jouait donc chez eux un rôle considérable. Eh bien, c'est un berger grandiose entouré de ses moutons qui fait l'ornement principal *du gros horloge rouennais.* Le mouton, — la bête agricole et industrielle, emblème si admirablement significatif qui figurait dans les armoiries de la ville, aussi triomphant qu'ailleurs le tigre, le lion, l'aigle ou le léopard; — la bête agricole et industrielle, disons-nous, avait été, par les sculpteurs rouennais, reproduite sur toutes les parties de l'édifice véritablement pastoral. C'était tout un paysage, dont on suit à peine l'infini détail même dans le dessin merveilleux de délicatesse et d'exactitude qu'en a su faire un de nos plus habiles graveurs contemporains, un Rouennais, M. H. Brévière. Une inscription habilement tirée de l'Évangile donnait au monument une sorte de caractère sacré : *Bonus pastor animam suam donat pro ovibus suis* (Le bon pasteur donne son âme pour ses brebis). Il est du reste probable qu'à l'église on prêchait souvent sur ce texte la riche corporation des drapiers. M. Guillaume lui-même, le drapier cultivateur, ne devait pas se faire faute de rappeler à son berger Agnelet l'adage évangélique.

Revenons à notre maison, construite, selon toute apparence, vers 1480, et démolie lors des travaux de la ville, en 1861. La façade de cette maison a été restaurée, on l'a vu, dans le petit square Saint-André, à une très-petite distance de l'endroit où elle se trouvait. Ce travail de restauration, assez difficile, avait été confié à un patient

[1] *Horloge*, en ce temps-là, était du masculin à Rouen; un ancien Dictionnaire le constate.

artiste, M. Arsène Jouen, qui semble être descendu lui-même en droite ligne d'un de ces anciens huchiers rouennais qui avaient rempli toute la contrée de leurs chefs-d'œuvre. Quant à l'historique de cette maison, il a été refait dans le plus grand détail par le savant et infatigable archiviste rouennais, M. Gosselin.

La maison en bois dont nous venons de parler, encore debout et habitée il y a huit ans, occupait à cette dernière époque les numéros 129 et 131 de la rue de la Grosse-Horloge. Mais aux numéros 115 et 117 se trouvait une autre maison sculptée en bois et terre cuite, plus grande du double et beaucoup plus curieuse, beaucoup plus belle au point de vue artistique. Cette magnifique maison, dont on a aussi conservé la façade, et qu'on projette de restaurer à côté de son ancienne voisine, dans le square Saint-André, ne remonte pas plus haut que le milieu du seizième siècle. Mais les sculptures sont ici d'une beauté parfaite ; outre les mille fantaisies de fleurs, d'arabesques et d'amours entrelacés, on y admirait de riches et amples médaillons encadrant d'immenses figures humaines vues de profil. M. E. de la Quérière, dans son livre sur les maisons de Rouen, a reproduit cette curieuse façade, non pas telle qu'elle existait encore il y a huit ans, mais telle qu'elle était un peu antérieurement ; car les derniers propriétaires en avaient enlevé une pièce de bois des plus remarquables, où se trouvait représentée l'aventure de Phaéton. Le fils du Soleil, la tête entourée de rayons, est monté sur un char antique à quatre chevaux, et reçoit, pour ne pas les suivre, les leçons de son père. Tel est le sujet représenté dans la première partie. Dans l'autre, Phaéton, renversé de son char, tombe du ciel dans la mer, sur laquelle vogue un navire ayant la forme, bien entendu, des navires du seizième siècle. Divers personnages contemplent du rivage cette catastrophe.

Les maisons en terre cuite étaient, comme on sait, fort rares ; Bernard Palissy, cependant, a dû en faire deux ou trois qui ont malheureusement disparu.

Celle dont nous nous occupons ici appartient d'abord à une famille de magistrats du nom de *Langloys*, ce qui, avec le prénom de Georges qu'ils portèrent de père en fils, indique leur origine anglaise. Mais un de ces *Langloys* la vendit, vers 1640, à un simple marchand nommé Scott ; celui-ci était évidemment un Écossais ; la maison fut par lui payée 41 000 livres.

A cette occasion, il faut dire que le laborieux archiviste M. Gosselin a parfaitement observé que Rouen, aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, contenait, parmi ses bourgeois les plus notables, un assez grand nombre d'étrangers, et qu'en revanche on trouvait aussi, aux mêmes époques, beaucoup de Rouennais établis par toute l'Europe. Il en était ainsi probablement pour tous les grands ports maritimes. Rouen, ne l'oublions pas, était, aux quatorzième et quinzième siècles, la seconde ville de France, et l'on y comptait bien près de 300 000 habitants, selon MM. Chéruel, Puiseux et quelques autres historiens, alors que Paris n'en avait encore que 600 000.

La famille Langloys, comme toute bonne famille anglaise, aimait à être à l'aise et commodément, même à l'église : aussi M. Gosselin a-t-il constaté que celle-ci avait sa chapelle réservée dans l'église Saint-Jean. On voit même dans les registres de la ville, qu'en 1585, le 26 janvier, Georges Langloys, pour obtenir ce privilége, avait fait donation à la paroisse d'une rente de 138 livres, d'un calice en argent, de deux chasubles, l'une de velours, l'autre de damas, garnies de leurs étoles, fanons, aubes ; d'un missel, de deux corporaliers et corporaux, de deux chandeliers, de deux nappes et un doublier ; mais, le 23 août 1737, le fils (probablement) du précédent, Nicolas Langloys, fit mieux encore : moyennant une rente perpétuelle de 60 livres, il acquit le droit d'ériger une chapelle ou oratoire dans sa propre maison pour y faire dire et célébrer la messe le 6 décembre de chaque année, jour consacré à saint Nicolas, son patron. De plus, il était, pour ladite messe, accordé au curé de Saint-Jean une somme de 60 sols.

Le successeur Scott, qui acheta la maison en 1640, eut donc aussi la chapelle et y put fêter à son aise la Saint-Nicolas.

Au siècle suivant, nous voyons que la famille Scott est devenue Scott de la Mésangère ; un titre de noblesse avait été acquis sans doute dans l'intervalle. Ces Scott de la Mésangère devinrent gens de robe, comme les Langloys leurs prédécesseurs ; il y eut ensuite, par quelque héritage collatéral ou par quelque alliance, les Scott de Fumechon, dont un descendant se trouvait encore à Rouen, dans la magistrature, sous le premier empire. Du reste, la famille Langloys a encore, à l'heure qu'il est, des descendants à Rouen.

La suite à une prochaine livraison.

UN PORTRAIT PAR REMBRANDT.

Le Musée de Bruxelles ne possède qu'un seul tableau de Rembrandt, mais il est l'honneur de la galerie. C'est un portrait d'homme vu à mi-corps, couvert d'un chapeau et vêtu de noir, sauf un col et des manchettes blanches ; il est noble, élégant, sévère, admirablement étudié et compris, comme tous ceux qu'a peints ce grand maître, et exécuté de son faire le plus souple, large et fin à la fois : c'est le caractère de la plupart des œuvres de la même époque de sa vie ; il avait trente-trois ans quand il le fit.

On sait que Rembrandt a eu plusieurs manières de peindre fort différentes. Tantôt libre, heurté jusqu'à la rudesse, jusqu'à la brutalité, il frappe, il saisit par des touches hardiment jetées et par des coups de lumière ; tantôt « il adoucit ses tons et les passe, tranquillise ses ombres... Son faire est suave, fondu et précieux ; il ne le cède ni à Titien, ni à Giorgion, ni à Corrége lui-même pour la vigueur, le nourri, le charme de la peinture. » (1) Il a varié, selon les sujets et l'impression qu'il ressentait et voulait produire, son effet et ses procédés ; on les voit aussi se modifier chez lui en suivant les progrès de l'âge, et c'est particulièrement dans les portraits qu'on peut noter cette transformation. Ceux de sa jeunesse sont, en général, les productions d'un pinceau attentif et patient, d'une habileté de bonne heure consommée, qui poursuit avec une étonnante ténacité l'imitation de la nature ; puis il élargit son travail, accentue davantage les plans, note les contours, et donne à ses figures le relief en faisant jouer la lumière autour d'elles ; enfin, c'est surtout à la dernière période de sa vie qu'appartiennent ces œuvres qui nous étonnent tant par l'audace et la sûreté de leur exécution, où se joue et se dissimule une si prodigieuse science.

On pourrait deviner la date du portrait de Bruxelles, quand même on ne lirait pas écrit de la main du peintre, sur un panneau, dans le fond du tableau : *Rembrandt f., 1641*. Il venait donc de peindre la *Famille du menuisier*, datée de 1640, qui est une des merveilles du grand salon du Louvre ; il allait peindre cette fameuse *Ronde de nuit*, du Musée d'Amsterdam, le plus célèbre de tous ses ouvrages, qui est de 1642. Que l'on compare aussi la série de ses quatre portaits au Louvre : c'est de celui de 1637, œuvre vraiment achevée, que le tableau de Bruxelles se rapproche le plus.

(1) Charles Blanc, *l'Œuvre de Rembrandt*, p. 30

La date de ce tableau est encore écrite dans le costume du personnage inconnu qu'il représente. « Il se trouve, dit un des hommes qui ont le plus étudié ce maître [1], que Rembrandt, durant sa carrière de peintre, a dû se conformer à trois *modes de la mode.* Lors de son commencement, vers 1630, on portait encore les belles collerettes, tuyautées et fermes en l'air, du seizième siècle; puis, la mousseline perdant son empois, la fraise se rabattit molle et plissée sur le pourpoint; ce qui conduisit au rabat uni, coupé carrément sur le sternum, à peu près comme celui des magistrats et procureurs d'aujourd'hui. En même temps s'introduisit l'horrible perruque Louis XIV. La barbe aussi, en cette période, subit trois révolutions; à l'époque de la *Leçon d'anatomie* (de 1632, au Musée de la Haye), il y avait des barbes entières qui, d'ailleurs, tinrent bon chez certains excentriques et ne tombèrent tout à fait



Musée de Bruxelles. — Un portrait par Rembrandt. — Dessin de J. Gérard.

qu'à la fin du siècle, mais déjà on se rasait un peu à la hauteur de l'oreille, et la mode était une barbe carrée descendant du menton, presque dans la coupe des Assyriens, tels que les représente leur antique statuaire. Le professeur Tulp (de la *Leçon d'anatomie*) et tous ses auditeurs ont la barbe taillée ainsi, excepté un seul qui a la barbe entière. Dans la *Ronde de nuit*, il y a quelques barbes entières, des barbiches carrées, et des moustaches avec la longue mouche Louis XIII (comme les porte le personnage du Musée de Bruxelles). Chez les trois syndics à perruque (du chef-d'œuvre de la vieillesse de Rembrandt, les *Syndics de la Halle au drap*, au Musée d'Amsterdam), la mouche est effacée, il ne reste qu'une légère moustache. Bientôt même le rasoir enlèvera ces derniers poils. On voit que la révolution avait en Hollande les mêmes épisodes qu'en France. »

(1) W. Burger, *Musées d'Amsterdam et de la Haye*, p. 26.

VENTILATION DES RUCHES

PAR LES ABEILLES [1].

Réaumur a dit : « Ce que la nature apprend est sçu de bonne heure. » La nature est, en effet, notre meilleur aussi bien que notre plus ancien maître. Le premier modèle,

(1) Extrait de Tomlinson, *Études sur le chauffage et la ventilation.*

dans l'histoire de le ventilation, peut être pris chez les animaux inférieurs.

Supposez une construction en forme de dôme, tout à fait imperméable à l'air, excepté par une petite ouverture en bas, pouvant contenir 30 à 40 000 animaux pleins de vie et d'activité; toutes les parties de l'espace ainsi limité qui peuvent être utilisées sont remplies de curieuses merveilles. Le problème est de chauffer et de ventiler cet espace, pour y maintenir une température convenable, et donner à chaque habitant toute la quantité d'air qui lui est nécessaire.

C'est dans ces conditions que se trouvent les ruches ordinaires des abeilles. Or nous trouvons de la difficulté, avec toutes nos machines, tous nos agencements et toutes les ressources de la science, à chauffer et à ventiler nos appartements; combien il doit être plus difficile encore de résoudre ce problème pour une petite ruche pleine d'abeilles, et dont l'intérieur est occupé par des cellules en cire juxtaposées, avec une seule ouverture exigée pour l'entrée et la sortie des habitants ou pour l'expulsion de l'air vicié et l'introduction de l'air frais!

Dans une ruche ordinaire, il n'y a absolument pas d'autre porte, fenêtre ou issue, que la petite entrée; car en prenant possession d'une nouvelle ruche, les abeilles bouchent toutes les fentes et les fissures avec une susbtance nommée *propolis*, dans le but de s'opposer à l'introduction d'insectes dévastateurs; en outre, le propriétaire de la ruche, dans le même but, généralement la scelle au plâtre sur son support, et, pour la préserver de la pluie, la couvre d'une épaisse couche de paille, ou même de poterie.

Il ne faut pas croire, parce que la vitalité des insectes est plus grande que celle des animaux à sang chaud, que les abeilles ne soient pas affectées par les agents qui nous affectent nous-mêmes; ce serait une erreur, elles tombent comme mortes si elles sont enfermées dans un espace tout à fait clos; elles périssent par les gaz qui nous donnent la mort; elles transpirent et s'affaiblissent par trop de chaleur, et elles expirent si elles ont trop froid.

Huber a fait l'expérience suivante : il a introduit quelques abeilles sous la cloche d'une machine pneumatique. D'abord elles supportèrent la raréfaction de l'air sans trouble apparent; puis elles tombèrent sans mouvement, mais revinrent à la vie par l'exposition à l'air. Dans une autre expérience, trois vases en verre, de la capacité d'un demi-litre environ, reçurent, les deux premiers 250 ouvrières chacun, et le troisième 150 mâles.

Le premier et le troisième vase furent clos hermétiquement, et le second seulement en partie. Au bout d'un quart d'heure, les ouvrières dans le vase fermé étaient visiblement mal à l'aise; elles respiraient avec difficulté, transpiraient abondamment, et les parois du verre étaient couvertes d'humidité.

Au bout d'un autre quart d'heure elles tombèrent mortes en apparence, mais elles revinrent à la vie lorsqu'on les exposa à l'air. Des mâles, aucun ne survécut; les abeilles qui étaient dans le vase non complétement clos à l'air n'avaient pas souffert. En analysant l'air des deux vases fermés, on reconnut que l'oxygène avait disparu et était remplacé par de l'acide carbonique; des abeilles qu'on y introduisit périrent immédiatement.

En ajoutant une petite quantité d'oxygène, d'autres abeilles pouvaient y vivre, mais elles tombaient immédiatement inanimées quand on les mettait dans l'acide carbonique; cependant elles revenaient à la vie par l'exposition à l'air : les abeilles meurent dans l'azote et dans l'hydrogène.

Des expériences semblables, faites sur les œufs, les larves et les nymphes des abeilles, montrèrent la conversion de l'oxygène en acide carbonique dans les trois états. Les larves absorbent plus d'oxygène que les œufs et moins que les nymphes. Les œufs placés dans de l'air vicié perdent leur vitalité. Les larves résistent mieux à l'influence pernicieuse de l'acide carbonique que ne le ferait l'insecte parfait, mais les nymphes y périssent presque instantanément.

Ces expériences et beaucoup d'autres montrent que la respiration des abeilles vicie l'air tout comme la respiration des animaux supérieurs, et que les abeilles exigent un renouvellement de l'air frais, de même que les autres créatures vivantes. Il faut aussi que leur demeure soit fraîche. Les abeilles souffrent évidemment lorsque la température de la ruche s'élève beaucoup par une circonstance particulière, telle que l'exposition au soleil, une population trop nombreuse, ou l'excitation produite par la peur, la colère, ou la préparation à l'essaimage. Elles transpirent si abondamment qu'elles sont couvertes d'humidité; et dans les belles nuits d'été on peut les voir par milliers suspendues, au dehors, en festons et en grappes, afin de diminuer la foule dans leur habitation.

En étudiant comment les abeilles pouvaient renouveler l'air de la ruche, Huber remarqua la présence continuelle d'un certain nombre d'ouvrières placées de chaque côté de l'ouverture d'entrée, un peu engagées dans la ruche et occupées constamment à battre des ailes. Pour se rendre compte de ce que produirait un mode de ventilation semblable, M. Senebier imagina de construire un petit ventilateur artificiel composé de dix-huit ailes en étain.

On mit ce ventilateur dans une boîte, sur le couvercle de laquelle fut adapté un vase cylindrique d'une capacité de cinquante litres environ. Une lumière contenue dans ce vase s'éteignit en huit minutes; mais après qu'on eut laissé rentrer l'air, la lumière resta brillante aussi longtemps que l'on maintint le mouvement des ailes du ventilateur. En approchant de l'ouverture de petits morceaux de papier suspendus à des fils, on reconnut l'existence de deux courants : l'un était de l'air chaud qui affluait au dehors, et l'autre était de l'air froid qui s'introduisait à l'intérieur. En approchant de légers flocons de coton ou de papier de l'entrée d'une ruche d'abeilles, on vit que le même effet était obtenu; ces flocons étaient, suivant leur position, tantôt entraînés vers l'entrée par le courant affluent, et tantôt repoussés par le courant sortant. Dans la ruche, ces deux courants résultent du battement des ailes des abeilles. Les ouvrières remplissent l'office de ventilateur, et le nombre de celles qui travaillent à la fois varie de huit à dix ou de vingt à trente, suivant l'état de la ruche et la température de la saison. Elles se présentent en file, juste vis-à-vis de l'entrée, et la tête dirigée vers cette entrée, tandis qu'une autre troupe, bien plus nombreuse, est à l'intérieur, la tête également dirigée vers la sortie. Elles fixent leurs pattes aussi solidement que possible sur la planche; elles allongent en avant la première paire, étendent la seconde paire à angle droit à droite et à gauche, tandis que les pattes de la troisième paire, placées l'une contre l'autre, sont ramenées perpendiculairement à l'abdomen pour donner à cette partie du corps plus d'élévation; puis, unissant les deux ailes de chaque côté au moyen des petits crochets dont elles sont munies, de manière à présenter à l'air une surface aussi grande que possible, les abeilles les agitent avec une rapidité telle qu'elles deviennent presque invisibles. Les deux files de ventilateurs, se trouvant agir en sens opposés, produisent une circulation complète de l'air de la ruche et amènent la température au point convenable.

Quand il fait une température plus élevée en un point, par exemple dans une cellule contenant le jeune nourris-

son, les nourrices se placent sur la cellule et, en augmentant la rapidité de la respiration, produisent le surplus de chaleur animale qui est nécessaire. L'acide carbonique et les autres produits de la respiration sont expulsés par la ventilation. Ce travail de ventilation n'est que rarement et presque jamais interrompu dans la ruche ordinaire, soit le jour, soit la nuit, pendant l'été. Il y a des troupes séparées de ventilateurs, chaque troupe étant au travail pendant une demi-heure. Dans l'hiver, quand les abeilles sont tranquilles et que leur respiration est juste suffisante pour maintenir la vie, il n'y a pas de ventilation; mais si on frappe des coups légers sur la ruche, les habitants s'éveillent, leur respiration s'active, et par suite la température de la ruche s'élève au point que l'air s'échauffe et s'altère d'une façon intolérable. Pour remédier à cela, un certain nombre d'ouvrières se mettent à l'entrée de la ruche et commencent à ventiler l'intérieur aussi laborieusement qu'en été, quoique l'air soit trop froid pour qu'elles s'aventurent à sortir.

Si l'on se rappelle que les animaux sont de véritables appareils de combustion, on peut s'expliquer comment les abeilles arrivent à régulariser la température de la ruche : quand il faut de la chaleur, elles augmentent l'activité de leur respiration, ou, en d'autres termes, elles brûlent plus de carbone; mais elles expulsent les produits de la combustion, et par la ventilation elles empêchent la chaleur de s'accumuler. En général, les abeilles maintiennent une température de 2 à 3 degrés au-dessus de celle de l'air extérieur; mais à certaines époques cette température est beaucoup dépassée. M. Newport observa que dans le mois de juin, quand l'atmosphère avait 13 ou 14 degrés, la température de la ruche était de 35 à 36 degrés. Cette température élevée résulte de ce que les nourrices, pendant l'incubation, accroissent volontairement la quantité de chaleur par une respiration plus active. En hiver, au contraire, quand il n'est besoin que de la chaleur juste suffisante pour maintenir la vie, il y a moins de carbone brûlé, et la température de la ruche est en conséquence plus basse. Dans une observation faite par M. Newport, à sept heures quinze minutes du matin, le 2 janvier 1836, le froid étant intense, et le thermomètre marquant un peu plus de 8 degrés sous zéro, un thermomètre placé à demeure dans la ruche marquait une température un peu inférieure à zéro, 0°.25 environ. Les abeilles furent réveillées par l'agitation de la ruche, et dans l'espace de seize minutes le thermomètre s'éleva à 10 degrés au-dessus de la température de l'air extérieur. Dans une autre occasion, alors que la température de la ruche s'était élevée à environ 21 degrés, l'air extérieur étant 4°.5, les abeilles la réduisirent à 14 degrés par la ventilation, et la maintinrent à ce point aussi longtemps que la ruche fut excitée.

C'est par le même procédé que les abeilles expulsent les odeurs nuisibles qui se sont développées dans la ruche. Huber a trouvé qu'en introduisant des vapeurs désagréables pour les abeilles, elles les chassaient en activant la ventilation jusqu'à l'expulsion complète.

Les abeilles sauvages emploient la même méthode pour chasser les odeurs nuisibles; mais il est à remarquer que ni leurs mâles ni ceux des abeilles domestiques ne semblent capables de se servir de leurs ailes comme de ventilateurs.

La ventilation est donc, dit Huber, une des opérations particulières aux ouvrières. L'Auteur de la nature, en voulant que ces insectes aient une demeure où l'air puisse pénétrer en abondance, leur a donné le moyen d'éviter l'effet fatal qui pouvait résulter de la viciation de l'atmosphère. Peut-être l'abeille est-elle la seule créature à laquelle soit dévolue une fonction aussi importante et qui indique une si parfaite délicatesse d'organisation.

AMARIAH LE PAÏEN

ET ABRAHAM LE PATRIARCHE.

— On m'a raconté, dit Amariah à Abraham, que pendant ton séjour à Padan-Haran tu étais faiseur d'images, et qu'un jour, au grand étonnement de tes concitoyens, tu avais jeté au feu toutes tes idoles, en disant qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, un Esprit éthéré, un Être tout-puissant, éternel et immuable; qu'à cette déclaration les Chaldéens se soulevèrent contre toi, et que tu t'enfuis en Chanaan.

— On t'a dit la vérité, répliqua le patriarche. Jusqu'au moment où je cherchai et trouvai le vrai Dieu, j'étais idolâtre; je demandais au bois grossièrement sculpté de prolonger mes jours, et à l'image sans vie de me donner la santé. Je façonnais une statue d'argent fondu, et je me prosternais devant l'ouvrage de mes mains. J'adorais l'animal nourri par mes soins, et j'implorais la protection des herbes que j'avais plantées. Mais lorsque je réfléchis que tout périssait, je me demandai comment je pouvais devoir la vie aux choses qui ne pouvaient se la conserver à elles-mêmes. Le soleil me parut alors mériter mon culte, jusqu'à ce que mon esprit découvrît Celui qui avait créé cet astre lumineux.

— Eh bien, reprit Amariah, où cherchas-tu ton Dieu vivant, et où parvins-tu enfin à le trouver?

— Je cueillis une fleur; j'examinai ses feuilles, son calice, ses brillantes couleurs, et tout était admirable. J'étudiai les mouvements d'un insecte, et ses organes me semblèrent parfaits. J'essayai de bâtir un nid, mais le moineau réussissait toujours mieux que moi. Je vis les grues voler contre le vent et les poissons remonter le fil de l'eau, et je me demandai qui avait pu leur apprendre à préserver leurs plumes et leurs écailles de la violence de l'air et de la force du courant. J'observai les oiseaux de passage, et je dis à l'hirondelle nouvellement emplumée qui se préparait à partir : « Pourquoi abandonner ton nid pour des régions lointaines et inconnues? Trouveras-tu où tu vas la nourriture et l'air que tu respires ici? Qui t'instruira du temps propre au départ? Qui guidera ta course à travers l'immensité du firmament, et comment connaîtras-tu la saison du retour? » J'ai vu le pivert tourner ses œufs chaque matin afin qu'ils reçussent tous également la chaleur vivifiante, et la perdrix traîner l'aile devant le chasseur pour l'écarter de ses petits. Je remarquai que les bêtes féroces dormaient pendant que l'homme quittait sa demeure, et qu'elles ne cherchaient leur proie qu'à l'heure où il se livre au sommeil. Je contemplai les cieux, les planètes et leurs mouvements; les changements de lune, les astres, le soleil glorieux, la mer et ses merveilles : tout me parut magnifique et sublime! Qui donc a pu établir et maintenir un ordre aussi parfait? Quelle main puissante régit cet univers? Et pour qui ont été créés ces étonnants prodiges? Je me regardai alors; j'examinai mes facultés, mes sens, mon âme enfin. Il y a une providence! m'écriai-je; et les idoles de bois tombèrent de mes mains. Il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses dans le ciel et sur la terre, source de tout bien et de toute harmonie; et c'est lui désormais que je veux adorer... O Amariah! je sentis à ces paroles mon cœur s'enflammer d'un saint amour. Je me prosternai la face contre terre, et m'humiliai devant Celui qui avait daigné se manifester à moi. C'est ainsi que j'ai cherché le Très-Haut; et il ne se cache point à ceux qui le cherchent.

LE FILET DE CARNASSIÈRE.

Voy. le petit Traité du filet, t. XXI, 1853, p. 143, 175, 184, 200.

Le filet de carnassière diffère du filet à poisson par l'aspect et par la fabrication. Dans le filet ordinaire, le moule maintient une ouverture égale aux mailles, et la navette permet de suivre le travail régulièrement; dans le filet de carnassière, on n'est guère guidé que par l'adresse et l'habitude. Le filet à poisson se fait d'un seul fil, noué *à lui-même* d'un nœud toujours le même; le filet de carnassière se confectionne au moyen d'un grand nombre de fils noués *entre eux* suivant des règles fixes, mais variant avec les dessins divers que l'on veut exécuter.

En un mot, le filet de carnassière n'est pas un filet dans la véritable acception du mot : c'est plutôt une dentelle de corde faite par un procédé analogue aux produits des *tambours* des dentellières dans nos différents départements.

L'art du *noueur* de filet, — car c'est le mot technique, — consiste d'abord à faire deux demi-nœuds pareils, mais symétriques l'un par rapport à l'autre, qui composent le nœud total, complet, et, par leur répétition ou leur alternance, constituent tous les dessins que l'on veut former. Rien n'est plus curieux que la multiplicité incroyable de dessins et d'ornements produits par ces deux bouts de ficelle noués toujours de la même manière. Après trente ans de pratique, nous nous étonnons, chaque fois que nous nous mettons à *nouer,* de trouver tout naturellement des points nouveaux et des combinaisons imprévues.

Par malheur, ce travail est lent. C'est son inconvénient principal. Si l'on parvenait à l'accélérer, il ne servirait pas seulement à faire des carnassières, mais les dames en sauraient tirer un grand parti pour orner leurs vêtements en employant, au lieu de fil de chanvre ou de lin, des soies brillantes et des fils d'or et d'argent.

Le nombre des outils dont se sert le noueur de filets est très-restreint, ou plutôt il n'en existe qu'un spécial :

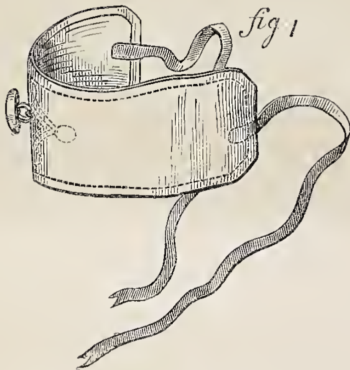


Fig. 1. — Ceinture du *noueur* de filets.

c'est la ceinture (fig. 1), que nombre de noueurs ne prennent même pas la peine de confectionner, se contentant de tourner les deux ficelles autour d'un bouton de leur vêtement. Nous recommanderons, néanmoins, comme beaucoup plus commode, cette ceinture, en toile ou étoffe quelconque, s'attachant autour du corps et portant, solidement cousu à son milieu antérieur, un bouton métallique à queue.

Avant d'aller plus loin, il faut dire quelques mots du fil que le noueur doit employer. Les filets de carnassière qu'on trouve dans le commerce sont faits au moyen de fils de lin en nature et, le plus souvent, teints en gris pour en assurer l'uniformité. Ces fils doivent être de la plus belle qualité : rien n'est plus important. Le travail a, en raison de la matière employée, une telle plus-value qu'il n'y a point d'économie à faire. Ces fils sont filés en deux brins, retordus ensuite fortement trois par trois, ce qui forme une très-menue ficelle torse en six brins.

Le lin est d'une beaucoup plus grande facilité de filage que le chanvre, parce que la fibre textile est infiniment plus fine et plus égale; mais il produit un fil moins fort et beaucoup plus sujet à s'érailler : c'est ce qui arrive à toutes les carnassières du commerce au bout de très-peu de temps de service. En outre, le fil de lin, très-fin au moment de l'emploi, se détend et se grossit à la première humidité.

C'est pourquoi nous engageons les amateurs de filets de carnassière à faire filer du chanvre aussi fin et aussi beau que possible, à le faire retordre en trois brins d'abord, puis en trois brins ensuite. Ils obtiendront ainsi une cordelette jaune-blond, à peine plus grosse que celle de lin, en neuf brins, d'une force et d'une résistance sans égales, d'une durée plus que quadruple de la première.

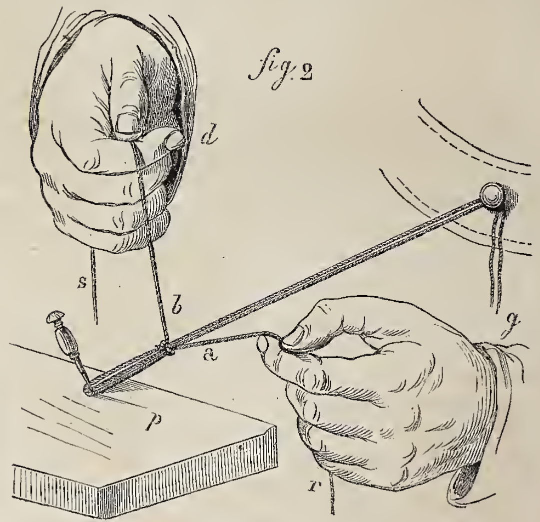


Fig. 2. — Première position.

Tous les filets de carnassière, qu'ils soient en sac ou en nappe simple, sont montés sur une *tête* qui en forme le haut. C'est par cette tête que nous allons commencer. Si l'on veut une carnassière de luxe, on remplacera la tresse initiale par une très-mince courroie de cuir blond percée de trous de petit emporte-pièce à intervalles égaux de huit à dix millimètres.

Revenons à la tresse de ficelle. Un clou ou un poinçon planté dans une table, ou dans une planche *p* (fig. 2), permet de retenir l'extrémité de deux longueurs de fil égales et accouplées. Il ne faut pas perdre de vue que tout nœud comprend deux ficelles tendues, à l'intérieur, — souvent davantage, — et deux ficelles formant elles-mêmes le nœud alentour. Total, quatre ficelles au moins pour faire un nœud complet.

Première position (fig. 2). — Deux ficelles sont passées sur le poinçon et attachées au bouton de ceinture. Pour les attacher là, on les tourne ensemble deux ou trois fois de suite autour de la queue du bouton; le frottement qui en résulte empêche le fil de se dérouler et permet à l'opérateur de tendre, ou mieux de roidir toujours la ficelle, ce qui est indispensable.

Deux autres ficelles, *ar* et *bs*, sont attachées aussi au poinçon : l'une, *ar*, est saisie par la main gauche *g*, l'autre, *bs*, par la main droite *d* du noueur assis devant sa table, à une distance de $0^{m}.30$.

La suite à une autre livraison.

POTSDAM ET SANS-SOUCI.

Fin. — Voy. p. 204.



Le Moulin de Sans-Souci. — Dessin de Lancelot.

Voltaire, malgré sa brouille avec Frédéric et sa fuite, est resté un des grands souvenirs de Potsdam et de Sans-Souci. Pendant son séjour en Prusse, il habitait le rez-de-chaussée de Sans-Souci, où l'on montre encore « la chambre de Voltaire »; il y travailla beaucoup, comme partout, n'en sortant guère que le soir, pour souper en compagnie du roi, d'Algarotti, d'Argens, et aussi de Maupertuis, qui n'était pas encore le docteur Akakia. « Je doute, écrivait alors un des convives, qu'il y ait en Europe de conversation plus spirituelle, plus douce, plus instructive ni plus animée qu'à cette table. Il semble que le monarque se plaise à s'y dépouiller de la royauté pour ne paraître que le plus aimable des hommes. » Autour des convives ne paraissait aucun domestique. A un signal convenu, le plancher s'ouvrait pour donner passage aux objets nécessaires, et tout le service montait ou redescendait de même. Ainsi se conservait entière la liberté des propos, loin de tout témoin fâcheux. On était vraiment entre soi, et on en profitait. Aussi Voltaire lui-même disait plus tard, en racontant les souvenirs de son séjour à Sans-Souci : « Les soupers étaient très-agréables. Je ne sais si je me trompe : il me semble qu'il y avait bien de l'esprit; le roi en avait et en faisait avoir... Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté; je corrigeais tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais ce qui ne valait rien. Je lui rendais raison par écrit de tout, ce qui composa une rhétorique et une poétique à son usage. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, et je ne concevais rien de plus agréable que cet état. »

On sait que cet état ne dura pas longtemps; et il cessa d'être agréable quand Frédéric, pris d'un accès de colère, eut fait brûler sur une place publique de Potsdam, par la main du bourreau, la trop charmante diatribe de Voltaire contre le lourd président Maupertuis. Si Frédéric était moqueur, Voltaire ne l'était pas moins, et les mots piquants du chambellan étaient bien vite reportés au maître irritable par les envieux et les jaloux. Tantôt Voltaire

aurait dit, en montrant certains vers médiocres du roi : « Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. » Une autre fois, pendant qu'il était en train de corriger un ouvrage d'un général allemand, on lui avait remis des vers de Frédéric, et il avait dit : « Mon ami, à une autre fois : le roi m'envoie son linge sale à blanchir ; il faut que le vôtre attende. » Un autre jour, lassé des manœuvres militaires continuelles pour lesquelles il voyait le roi si passionné, et recevant une lettre sur laquelle était écrite cette adresse : *A Voltaire, au château*, il avait saisi une plume, et remplacé les deux derniers mots par ceux-ci : *au corps de garde*. — « Le roi! le roi! avait-il répliqué une autre fois qu'on lui parlait de Frédéric; dites plutôt le maréchal des logis. » — Puis étaient venues de petites tracasseries mesquines. Voltaire, mécontent de l'intendant chargé de lui fournir le sucre et le café, et prétendant qu'il était dupé par lui, s'était mis à lui escamoter de son côté tout ce qu'il pouvait, et à lutter de ruses avec son voleur. Frédéric, fatigué des plaintes incessantes de Voltaire, avait de son côté prononcé, dit-on, cet apophthegme expressif : « Laissez faire : on presse l'orange, et on la jette quand on a avalé le jus... »

La rupture vint subite et bruyante. Voltaire disparut, et avec lui disparurent les jours les plus brillants de Sans-Souci. Le roi, d'ailleurs, n'aurait pu rester toute sa vie dilettante de poésie française; il lui fallait faire, comme disait jadis Louis XIV, « son métier de roi » ; mais il le conçut bien autrement, et comme un homme du dix-huitième siècle, en définissant le roi « le premier serviteur de l'État. » Il vécut conformément à cette belle maxime, en stoïcien de la royauté. Sa vie fut réglée avec une uniformité scrupuleuse, et il ne s'écarta pas un seul jour des règles sévères qu'il s'était tracées. Exigeant et souvent dur pour les autres, il le fut d'abord pour lui-même. Tous les jours il était levé à quatre heures du matin, et tout de suite botté de ses grandes bottes, qu'il ne quittait qu'une fois par an, le jour de la fête de sa femme. Dès qu'il était debout, c'était pour régner et administrer. Sans cesse à cheval, sans cesse exerçant ses troupes, les passant en revue, surveillant par lui-même toutes les provinces de son royaume, multipliant les édits bienfaisants et durables, réorganisant l'enseignement primaire, refondant toute la législation, et la pénétrant d'un souffle moderne. De là cette popularité immense qui déjà de son vivant entourait le vieux Fritz, et qui, après sa mort, a entouré sa mémoire d'une légende toute semblable à celle qui s'est formée chez nous autour de Napoléon.

Beaucoup de ces légendes ont naturellement pour théâtre les jardins mêmes de Sans-Souci, et ont pour but de mettre en saillie la simplicité de ce souverain qui aimait à oublier qu'il était roi, mais à condition que les autres ne l'oublieraient jamais. Frédéric avait exclu de sa résidence tout faste et même tout appareil militaire : le palais n'était gardé que la nuit, par un caporal et quatre grenadiers, qui venaient de Potsdam le soir et s'en retournaient le matin. De là, par exemple, le récit suivant. Un jour, un étranger que le roi avait fait appeler à Sans-Souci arrive, entre, ne trouve personne; il frappe à une porte, un petit homme vêtu de bleu vient tranquillement ouvrir : c'était Frédéric. — Une autre fois, le roi sert incognito de cicerone, dans ses jardins, à un touriste qui lui offre une pièce de monnaie à la fin de sa promenade. — De toutes ces anecdotes, la plus connue est celle qui se rapporte au moulin de Sans-Souci. Est-il nécessaire de la raconter? La vue des jardins était gênée par un moulin; le roi veut l'acheter, le propriétaire refuse; le roi insiste, se fâche, et finit par dire :

— Je suis las de vouloir t'engager à le vendre ;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous !... de prendre mon moulin?...
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. —
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et, se tournant vers quelques courtisans :
— Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien : j'aime fort ta réplique.

Ce sont ces vers faciles et agréables d'Andrieux qui ont en France popularisé l'anecdote. Ils furent lus pour la première fois, par Molé, le 15 germinal an 5, à une des premières séances solennelles de l'Académie française, qui ressuscitait sous le nom de classe de littérature et beaux-arts de l'Institut. Ils furent sans doute bien applaudis, car la société se reprenait alors de goût pour les plaisirs délicats de l'esprit, et, reproduits aussitôt par la *Décade philosophique*, ils n'ont plus abandonné les mémoires. Ils sont devenus proverbes; tout le monde a dit :

On respecte un moulin, on vole une province.

Ou bien :

Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Andrieux a eu dans cette pièce le même bonheur que la Fontaine. Il a trouvé des vers qui sont devenus des locutions, et il a plus fait ainsi pour la gloire de Frédéric que tous ses historiens réunis.

En face d'un tel service rendu par Andrieux, il peut sembler assez inopportun de demander si, racontée si joliment et avec tant de succès, l'anecdote est vraie. Andrieux l'avait évidemment empruntée à la biographie de Frédéric publiée en 1788 par Laveaux, et qui donne en très-grande abondance ce qu'on a appelé « les drôleries anecdotiques » de la vie de Frédéric. Des écrivains plus récents et plus sérieux ont déclaré qu'ils n'avaient trouvé nulle part rien qui établît l'authenticité de ce fait. Faut-il donc le rayer encore de l'histoire avec tant d'autres? Faut-il donc nous inscrire gravement en faux contre cette légende? Non; bien loin de nous battre ainsi contre un moulin à vent, au lieu de chercher à le renverser, faisons comme le dernier roi de Prusse. Il ne croyait peut-être pas plus que nous à l'anecdote, mais il a cependant fait du moulin un monument national. Le propriétaire était dans la misère; le roi a acheté le moulin pour le reconstruire et pour le donner en fief aux enfants du meunier. Comment pourrait-on maintenant mettre en doute une anecdote d'ailleurs si bien versifiée par Andrieux? Des actes authentiques, notariés, l'établissent! Tant mieux, car cet acte de justice du passé, s'il n'est qu'une fiction, n'en servira peut-être pas moins à l'avenir, en faisant quelquefois respecter un peu davantage la justice dans la réalité. C'est donc pour tout le monde un monument d'utilité publique. Soyons heureux qu'il ait été restauré de nos jours.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Fin. — Voy. p. 42, 87, 142, 186.

Nous avons besoin de terminer notre série d'articles par un coup d'œil sur la femme agricole, considérée non plus comme simple associée dans le labeur et les devoirs de la fonction, mais comme épouse et mère de famille, « comme ornement du foyer domestique et charme de la vie. »

Aujourd'hui, nous ne la voulons pas affairée, combinant une opération de culture, ou courbée sur son grand livre à comparer ses comptes en perte et ses comptes en bénéfice; nous la voulons femme dans la grande valeur du mot, femme conjugale et maternelle.

La voici : — Reposant encore après le départ extra-matinal de l'époux, allaitant le dernier venu et attirant ses plus jeunes enfants sur son lit pour les caresser, jouer et babiller avec eux ; — interrogeant sérieusement la santé des marmots au moment des soins hygiéniques de la toilette, songeant à l'éducation des aînés et combinant ses moyens pour développer leur tempérament, leur force et leur beauté ; — veillant au retour du mari fatigué qui vient prendre ses repas, lui préparant ses vêtements de rechange, attentive à ce que rien ne lui manque pour ses habitudes, indulgente même pour ses manies ; — écartant de lui ces minces sujets de contrariété qui taquinent sans fruit les hommes fortement occupés, et ne laissant arriver qu'aux moments choisis les difficultés qui exigent de viriles déterminations ; — se délassant, le soir d'une rude journée, par une conversation affectueuse, par une lecture attachante, par les jouissances de la musique ; — s'entretenant en famille des prouesses et des progrès de ses enfants, de leurs petites fautes, de ces gentillesses du jeune âge si chères aux parents et des promesses d'avenir qui se dévoilent sous un caractère ardent, mais maniable ; — s'unissant avec tendresse aux actes de bienveillance du mari et avec fermeté aux actes de justice ; habile à poser les limites convenables ; — tempérant par de doux reproches une ardeur outrée au travail, ranimant avec art un courage rebuté, excitant une réaction énergique contre les duretés de la grande lutte humaine. — Et puis, parfois, dans les jours de *diables bleus* ou dans les heures de tristesse, cherchant un refuge à ses propres douleurs dans les profondeurs intimes d'un cœur ami, pour y puiser un réconfort contre les amertumes et les déceptions de la vie : ainsi consolatrice et consolée tour à tour par la divine grâce *d'état* de *l'état* conjugal.

Tel est le tableau raccourci où la femme agricole, comparée à la femme des villes, se place au meilleur plan, parce qu'étant soustraite à l'agitation mondaine, elle peut concentrer ses sentiments sur son mari, sur ses enfants et sur les éléments paisibles dont se forme le petit royaume qu'elle préside et embellit.

Autant la constitution de la famille est atteinte et désorganisée par l'épouse que la nécessité oblige à quitter son foyer, à sortir en quelque sorte d'elle-même pour aller exercer une profession loin des siens, dans la fourmilière d'un milieu industriel aussi malsain que glissant, — autant la constitution de la famille se préserve et se cimente par la femme agricole, retenue, parmi les siens, pour la plus complète expansion de toutes ses forces et de toutes ses qualités, au sein d'un air pur et dans le calme moralisant d'une solitude peuplée.

Ce n'est pas que l'existence à la campagne ne soit accompagnée de quelques difficultés, surtout pour l'éducation par l'école et pour les cas de maladie. A la ville, on a tout sous la main : médecins, pharmaciens, externats, pensions et professeurs de toute espèce. A la maison des champs, au contraire, tout cela est loin, ou tout cela manque. C'est donc à la mère que reviennent ces graves soucis de la vie de famille.

Mais de ces difficultés mêmes il va naître des obligations qui rehaussent la femme agricole et qui la conduisent vers l'accomplissement de ce qu'il y a peut-être de plus élevé et de plus religieux dans la mission de son sexe.

S'il est, en effet, une vérité acceptée de tous et absolument incontestée, c'est que l'éducation de l'enfant commence, pour ainsi dire, immédiatement après son arrivée à la lumière de ce monde. — Qui peut s'en occuper, sinon la mère? (¹)

S'il est également vrai que la première éducation conserve une influence puissante sur toute la suite de l'existence; s'il est vrai que les premières années de l'enfance ne peuvent se passer des soins continus de la mère, qui sera mieux placé que la mère elle-même pour cultiver l'intelligence, pour inspirer la moralité?

Le sort et l'avenir des générations sont entre les mains de toutes ces jeunes femmes en création de familles. Leur esprit, leurs sentiments, leurs passions, leurs vertus, leurs déréglements, leurs préjugés, leur imprévoyance, leur ignorance, tout se retrouvera plus tard mêlé et fondu avec les enseignements postérieurs des écoles, des pensions, des séminaires, des universités et du monde; tout se retrouvera, latent ou sensible, modifié sans doute, mais jamais détruit; rien n'en sera perdu.

De quelle haute importance n'est donc pas la première éducation maternelle ! et de quelle importance non moins immense n'est pas l'éducation des jeunes filles appelées par le vœu de la nature à devenir les éducatrices primordiales des générations successives de l'humanité !

Les droits exclusifs qu'ont les femmes à faire la première éducation des deux sexes paraissent, à la campagne, dans tout l'éclat de la vérité et dans tous leurs développements. A la ville, on peut y suppléer en partie; mais à la campagne, ces droits se transforment en devoirs. Si les citoyens de toutes conditions se pénétraient profondément de cette pensée, aucun ne se consolerait de l'état d'abandon où l'on a laissé l'éducation des filles pendant une si longue série de siècles.

Elles étaient destinées à former des hommes, et l'on ne songeait pas même à les élever en femmes. On allait jusqu'à poser en principe leur droit à l'ignorance. On ne s'apercevait pas qu'en négligeant de remplir ces jeunes têtes avec des connaissances utiles, on ouvrait la place à l'invasion de l'oisiveté, de la superstition, de l'amour-propre, de la vanité, du goût immodéré des parures, et de l'aversion contre tout sujet sérieux ! A quelles frivoles gouvernantes la société allait-elle confier la génération en pousse et en séve !

Notre Institut rural pour l'éducation agricole, scientifique et pratique des femmes, semble se dresser à point, en face des obligations futures de la maîtresse de maison mère de famille. Les enseignements que la jeune fille y aura reçus la mettront en fonds pour présider en connaissance de cause aux études de ses futurs enfants. D'ailleurs, l'Institut préparera d'une manière générale aux fonctions d'institutrice maternelle par des cours de grammaire, de littérature et de morale, par l'exposé et la discussion d'un programme d'instruction enfantine, de même qu'il organisera un cours d'hygiène domestique pour les cas d'accidents et pour les premiers soins à donner aux malades avant l'arrivée du médecin.

Pour une mère bien élevée, les moyens d'éducation physique, intellectuelle et morale, abondent à la campagne et se présentent à chaque pas. Que de ressources la mère n'y trouvera-t-elle pas, indépendamment de l'air pur? La gymnastique est installée au jardin. L'équitation, la chasse et la pêche sont à sa portée, et offrent, sous forme de récréation, des sujets d'enseignement tout autant que des sources hygiéniques de développement corporel, sources qui, dans les grandes villes, ne sont

(¹) Dès les premiers jours de sa naissance, un nourrisson *bien portant* prendra les habitudes qu'on s'astreindra à lui donner. Ses heures seront réglées pour la nourriture, pour le sommeil, pour les sorties au grand air. Il apprendra à se tenir paisible dans son berceau, dormant ou éveillé. La régularité se continuera, pourvu qu'on y tienne la main, après le sevrage, lorsqu'il parlera et marchera seul, et ainsi de suite... Une éducation physique réglée ne contient-elle pas déjà en elle-même un germe d'éducation morale?

guère abordables que par les privilégiés de la fortune.

Et les jardins, les parterres, les serres, les volières, les basses-cours! C'est là que la première instruction est donnée sans fatigue et reçue comme amusement. Pour la femme instruite, un carreau d'horticulture devient un monde où ses enfants pourront puiser, sous ses yeux et par sa parole, des leçons pleines de charme. Le plus jeune baby, attaché à ses jupes, apprendra sans efforts les noms et les propriétés des plantes; d'une année à l'autre, ses progrès seront énormes: il connaîtra les effets des saisons et des accidents atmosphériques; il ne tardera pas à s'intéresser aux travaux du jardinier; les questions afflueront sur ses lèvres; il ira lui-même au-devant de l'instruction. La mère ne fera pas une promenade qu'elle ne puisse meubler la mémoire et exercer la raison de l'enfant tout en le laissant sauter et gambader. Lorsqu'il sera livré au précepteur pour des leçons régulières, il aura, sur une foule de choses utiles, des notions étendues qui manquent souvent aux jeunes gens faits, même lorsqu'ils sont assez âgés pour quitter le collége.

Quant à la morale, elle se montre d'elle-même au milieu des beautés de la nature, où tout chante l'harmonie des relations, où tout révèle la présence et l'inépuisable bonté de la Providence. La mère n'a qu'à sentir elle-même et à épancher ses sentiments dans le cœur de ses enfants.

Arrêtons-nous : il y aurait matière à des volumes!... et résumons en quelques mots la pensée principale de notre travail.

Nul ne fera de rentes aux filles sages et distinguées que la nullité ou l'insuffisance de la dot vouent au célibat.

Il faut donc chercher à les marier avec peu ou point d'argent.

Mais à qui?

Les épouseurs riches sont des exceptions trop rares pour les faire entrer en ligne de compte.

Restent les travailleurs honnêtes et intelligents, mais sans fortune, qui débutent dans la vie et ne peuvent encore suffire seuls aux dépenses d'un ménage.

De là, nécessité de suppléer à la dot par une éducation spéciale et un apprentissage sérieux, afin que la jeune fille puisse apporter une participation positive et fructueuse à l'accroissement des ressources de la famille.

La carrière agricole atteint ce but. Elle répond à toutes les objections; elle satisfait à toutes les exigences; elle est la mieux appropriée aux qualités et à la mission de la femme. Au lieu de la détourner de sa voie naturelle et physiologique, elle l'y ramène toujours et par tous les chemins avec une énergie croissante. Elle est à peu près illimitée quant au nombre des jeunes personnes qui voudront la suivre, car la plus grande partie de la population lui appartient; et, de plus, tout agriculteur est obligé de se marier, sous peine de ne réussir qu'à moitié, ou même de ne pas réussir du tout.

Instruite et formée au rôle de maîtresse de maison et de ménagère de la ferme, la femme suivra d'un pas assuré la carrière commune; associée de l'époux et son complément indispensable dans le labeur et dans la fonction, rien ne l'empêchera cependant de remplir sa mission de mère et d'éducatrice. Elle régnera au foyer domestique, au milieu d'une famille fondée sous les auspices du travail et de l'intelligence, élevée dans la contemplation religieuse de la nature, pleine de confiance dans la miséricorde et la récompense de Dieu.

—

Et maintenant, Madame et chère contemporaine de la création du *Magasin pittoresque* [1], vous pour qui nos lignes furent pensées, — et vous, lectrices et lecteurs, pour qui elles sont imprimées, — nous vous remercions de votre aimable attention à nous suivre. Laissez-nous espérer que s'il naît quelque jour un Institut rural féminin, vous lui réserverez un coin dans votre estime, une faveur dans votre patronage, et peut-être un membre de votre famille pour les premières promotions et pour donner l'exemple!

LE ROITELET.

Voy. t. II, 1834, p. 36; — t. XXXII, 1864, p. 136.

Le roitelet a été bien nommé : la couronne qui orne sa tête le désignait évidemment pour la royauté, et, vu l'exiguïté de sa taille, il fallait absolument un diminutif pour le qualifier.

Leur égale petitesse a fait confondre ensemble le roitelet et le troglodyte; ces deux oiseaux sont cependant très-différents par le plumage et par les habitudes. Si vous voulez voir le roitelet, ce n'est pas dans les haies, dans les humbles buissons, que vous devez le chercher; c'est dans les grands arbres, les ormes, les chênes, surtout les arbres verts. Vous l'y apercevrez, avec sa petite huppe d'un jaune d'or qui tranche avec les couleurs un peu ternes (le brun, l'olivâtre et le gris) du reste de son costume, voltigeant sans cesse de branche en branche, grimpant, sautant, se pendant aux rameaux la tête en bas, se tenant, comme les mésanges, dans toutes les positions.

Le nid du roitelet, selon Guéneau de Montbéliard et d'autres auteurs, est, comme celui du troglodyte, une boule creuse formée de mousse, de toile d'araignée et de duvet. Il n'en est pas toujours ainsi : ces oiseaux, comme beaucoup d'autres espèces, savent se conformer aux circonstances. Si quelque grosse branche ou bien un feuillage touffu les abrite suffisamment, ils ne se donnent pas la peine de fabriquer un toit à leur nid; ils font alors une simple coupe avec de la mousse, des lichens, de la laine. Mais, dans tous les cas, les parois en sont toujours très-épaisses et très-soigneusement feutrées; de plus, l'intérieur est garni d'une étonnante profusion de plumes où la femelle, quand elle est sur ses œufs, paraît enfouie et perdue.

Il n'y a pas non plus de règle invariable pour la situation de ces nids. C'est le plus souvent sur les pins, les sapins, les cèdres, qu'on les rencontre; mais les convenances de l'oiseau le portent souvent à choisir de tout autres endroits, et quelquefois ce choix est des plus singuliers. On raconte qu'un faucheur, au mois de juin, avait pendu son habit sous un hangar, auprès d'une grange; il fut deux ou trois jours sans le reprendre; enfin, quand, voulant le remettre, il passa son bras dans la manche, il y rencontra un obstacle dont, après examen, il reconnut bientôt la nature : c'était un nid de roitelet complétement achevé, tout prêt à recevoir les œufs. Quand le faucheur s'en alla emportant l'habit et le nid, les petits propriétaires le suivirent jusque chez lui, en le querellant fortement d'avoir ainsi détruit leur petit ménage.

Si les roitelets préfèrent les grands arbres aux buissons, ce n'est pas qu'ils soient farouches et qu'ils cherchent à éviter l'approche de l'homme; au temps des couvées, ils iront jusqu'à braver sa présence plutôt que d'abandonner leurs œufs, et surtout leurs petits. Un naturaliste anglais, dans l'Introduction du *Dictionnaire ornithologique*, rapporte un remarquable exemple de leur audace ou

[1] Voy. t. XXXV, 1867, p. 29, notre premier article.

de leur confiance. Il avait découvert un nid de roitelet dans un arbre de son jardin. Quand les petits eurent six jours, il prit le nid et le mit dans une corbeille, sur la fenêtre de son cabinet de travail; les parents ne firent aucune difficulté d'y venir donner la becquée à leurs enfants. Il voulut pousser plus loin l'expérience : il plaça la corbeille en dedans de la fenêtre, puis à l'autre bout de la chambre. Le mâle n'osa jamais s'aventurer jusque-là, mais la femelle ne parut nullement se soucier du danger; elle vint nourrir ses petits sur la table même où le naturaliste travaillait et tandis que celui-ci tenait le nid dans sa main, à la condition qu'il demeurât immobile. Un jour il remua la tête pendant que la mère était ainsi posée sur le bord du nid : elle s'enfuit aussitôt, alla, dans sa précipitation, se frapper violemment contre les vitres de la fenêtre, et resta étendue à terre; mais elle se remit bientôt, s'envola de la chambre, et moins d'une heure après il eut l'agréable surprise de la voir revenir. A partir de ce moment, elle ne craignit plus de nourrir ses petits tandis qu'il tenait le nid dans sa main. Quant au mâle, il accompagnait toujours sa femelle, mais il ne dépassait jamais la fenêtre et n'apportait plus de nourriture; quand



Le Roitelet et son nid. — Dessin de Freeman.

sa compagne le quittait, il faisait entendre de petits cris jusqu'à son retour. La pauvre mère était donc seule pour donner à manger à dix jeunes, qui chaque jour grossissaient à vue d'œil et devenaient plus insatiables. Elle venait généralement toutes les deux minutes à peu près, trente à trente-six fois par heure, et cela pendant seize heures de suite, ce qui faisait cinq cent soixante-seize voyages. Malgré sa prodigieuse activité, deux des petits moururent, par suite de l'insuffisance de nourriture sans doute, mais les huit autres prospérèrent et purent prendre leur vol : l'audace et le dévouement de cette admirable petite créature furent récompensés.

LES CINQ PÊCHES.

Un laboureur rapporta de la ville cinq pêches d'une grande beauté. Ses enfants voyaient ce fruit pour la première fois; ils regardèrent avec admiration ces belles pommes aux joues couleur de rose et couvertes d'un

tendre duvet. Le père les distribua à ses quatre fils; il y en eut une pour la mère.

Le soir, quand les enfants allaient se coucher, le père leur demanda comment ils avaient trouvé les pêches.

— Délicieuses, dit l'aîné; c'est un beau fruit; et elles ont un goût à la fois doux et acide. J'ai gardé avec soin le noyau, et je le mettrai en terre pour en avoir un arbre.

— Bien, dit le père; c'est penser à l'avenir en sage économe, comme doit faire le laboureur.

— Quant à moi, s'écria le plus jeune, j'ai mangé la mienne, j'ai jeté le noyau, et maman m'a encore donné la moitié de la sienne. Ah! c'était si bon! cela fondait dans la bouche.

— Tu n'as pas, il est vrai, fait preuve de prudence, dit le père; mais tu as agi naturellement et comme un enfant de ton âge. Tu auras, dans ta vie, assez d'occasions de te conduire avec prudence.

Le second fils dit alors : — J'ai ramassé le noyau que mon frère avait jeté, je l'ai cassé et j'en ai mangé l'amande, qui était aussi douce qu'une noix; pour ma pêche, je l'ai vendue, et j'en ai retiré assez d'argent pour en acheter une douzaine la première fois que j'irai à la ville.

Le père secoua la tête et dit : — Voilà qui est prudent, même trop prudent pour un enfant. — Et toi, Edmond?

Edmond répondit naïvement : — J'ai porté ma pêche à Georges, le fils de notre voisin, qui a la fièvre. Il ne voulait pas la prendre; alors je l'ai posée sur son lit, et je me suis retiré.

— Eh bien, dit le père, lequel de vous a fait le meilleur usage de sa pêche?

Et tous les trois s'écrièrent ensemble : — C'est notre frère Edmond!

Mais Edmond garda le silence, et la mère l'embrassa les larmes aux yeux.

ACCROISSEMENT DE LA TEMPÉRATURE EN ANGLETERRE.

Il résulte d'observations thermométriques directes que la température moyenne de l'Angleterre s'est accrue de 1°.11 de l'échelle centigrade pendant les cent dernières années, et, pour le seul mois de janvier, l'augmentation de température n'est pas moindre de 1°.66. Dans cette contrée, les extrêmes se sont rapprochés; le climat est devenu plus doux et plus égal. [1]

SALUBRITÉ DES VILLES.

L'architecture ne doit pas s'inspirer seulement des conditions relatives à l'élégance des villes, à la circulation des rues, à la commodité des édifices, elle doit s'inspirer avant tout de celles qui se rapportent à la salubrité. Si l'homme, en habitant l'intérieur des villes au lieu de vivre dans la liberté de la campagne, entoure son existence physique de circonstances différentes de celles que lui avait faites la nature, il faut que ces circonstances nouvelles lui soient avantageuses jusque dans leurs dernières conséquences. C'est ce qui donne tant d'importance à la considération des phénomènes qui tendent à se produire à la longue dans le sol des villes par l'effet de l'imprégnation des matières diverses que l'économie domestique y vomit continuellement. Tout ce qui est en contact avec l'homme participe plus ou moins de l'état de vêtement, et par la même raison que nous savons fort bien que les vêtements ont besoin d'être blanchis et renouvelés enfin, nous devons comprendre que si nous ne pouvons blanchir ni renouveler le sol sur lequel nous sommes appliqués et dont toutes les émanations viennent jusqu'à nous, il faut du moins nous efforcer de maintenir sa pureté naturelle aussi intacte que possible.

Que l'on imprègne le sol de matières organiques, qu'on l'imbibe avec une quantité d'eau suffisante pour l'humecter sans le laver; que cette eau soit chargée d'une dissolution de sulfate de chaux qui, par sa combinaison avec les matières organiques ensevelies dans le sol, donne naissance à des sulfures, et par suite à des dégagements du gaz le plus méphitique et le plus vénéneux; que la ventilation, qui pourrait enlever ces émanations délétères à mesure qu'elles se produisent, soit embarrassée; que la lumière qui facilite la combustion lente des matières organiques, principe originaire de tout le mal, ne parvienne jusqu'au sol que difficilement, on aura réuni toutes les conditions nécessaires pour faire de ce sol un véritable foyer d'infection, marécage redoutable sous ses apparences de luxe, et duquel sourdent silencieusement jour et nuit les agents perfides de tant de maladies qui ne sont au fond que les suites de ces empoisonnements secrets. Telles sont, il faut le dire, les conditions auxquelles notre incurie permet de se réaliser dans le sol de la plupart de nos grandes villes. C'est ce qui donne tant d'intérêt aux études chimiques dirigées sur ce sujet par notre savant observateur M. Chevreul, et dont nous ne pouvons indiquer ici que les résultats les plus généraux.

Le besoin que nous avons des matières organiques pour notre nourriture, et les conséquences diverses de la satisfaction de ce besoin, l'emploi que plusieurs industries établies à demeure dans l'intérieur de nos villes font de ces mêmes matières, les animaux domestiques et autres qui vivent avec nous, enfin les restes mortels ensevelis autrefois dans l'intérieur de nos villes, et qui s'y écoulant par la décomposition ont fini par y accumuler dans le cours des siècles des dépôts cadavériques considérables, constituent l'origine la plus habituelle des matières qui tendent à rendre insalubre le sol des villes. Dans celles où l'éclairage au gaz est établi, une nouvelle cause d'infection, et qui, à la longue, si l'on n'y met obstacle, pourrait devenir très-puissante, a commencé à prendre pied : c'est le développement des vapeurs liquéfiables qui, entraînées avec le gaz dans les tuyaux de conduite, se répandent par les fuites de ceux-ci, à l'état de liquide ou à l'état de vapeur, dans la terre, lui communiquent une odeur fétide qui se trahit dès qu'on la fouille pour les réparations, font périr les arbres par l'empoisonnement des racines, corrompent l'eau des puits.

On conçoit, d'après cela, que les moyens préventifs de l'insalubrité doivent consister essentiellement à diminuer autant que possible la quantité de matières organiques qui pénètrent dans le sol.

Le pavage des rues est le plus habituel et le plus simple. Indépendamment de ses avantages pour la circulation et de son utilité pour empêcher la formation des ornières et des flaques d'eau, il est évident qu'il diminue la surface sur laquelle le sol des villes est perméable, puisqu'il n'y a de perméabilité qu'entre les interstices des pavés.

L'établissement de bornes-fontaines qui versent incessamment dans les ruisseaux une masse d'eau assez considérable pour entraîner, dès leur sortie des maisons, les eaux impures et les empêcher de se corrompre et de s'insinuer dans le sol par la vitesse de cet entraînement.

La multiplicité des égouts substitués aux ruisseaux à air libre, et dans lesquels les eaux reçues dans des canaux parfaitement étanches traversent les villes sans imbiber le sol en aucune manière.

La disposition des conduites de gaz dans l'intérieur des

[1] Élisée Reclus, *la Terre*.

égouts, précaution parfaitement suffisante pour empêcher la dispersion dans le sol des liquides qui accompagnent le gaz, indépendamment de ses avantages pour la réparation immédiate des fuites.

Le placement des cimetières non pas seulement en dehors de l'enceinte des villes, mais en aval toutes les fois que le sol est perméable; car si les eaux qui traversent ce sol arrivent de là par l'imbibition souterraine jusque dans le sol de la ville, le mal que l'on voulait éviter se reproduit secrètement par cette voie.

L'éloignement de toute industrie qui rejette de ses ateliers beaucoup de matières organiques, à moins qu'il n'y ait à proximité un cours d'eau capable d'enlever immédiatement toutes ces déjections.

Enfin la vigilance la plus scrupuleuse à l'endroit des fosses d'aisances.

Mais aux moyens simplement préventifs il serait de la plus haute importance de pouvoir joindre des moyens propres à combattre l'infection où elle existe. Il faut le dire en effet, dans presque toutes nos villes le sol est dès à présent plus ou moins infecté, et si le mal prochain est à prévenir, le mal passé est à guérir. Malheureusement, dans l'état actuel de nos connaissances, ces moyens ne sont pas fort nombreux, ni fort efficaces.

Le premier consiste à porter l'oxygène de l'air partout où existent des matières organiques susceptibles de devenir insalubres par un commencement de décomposition. En effet, l'oxygène, surtout lorsqu'il est aidé par l'action de la lumière, tend à convertir les matières organiques en eau, en acide carbonique et en azote, par une combustion lente qui, par la modération de ses effets, n'a rien de dangereux. Ainsi l'oxygène est un véritable destructeur qui, partout où il est mis en position de les atteindre, détruit de lui-même ces agents d'infection si redoutables.

De plus, l'air, en pénétrant vivement et abondamment dans tous les lieux de la ville, même dans les parties les plus retirées des édifices, a l'avantage de favoriser la dessiccation du sol des rues et des murailles de rez-de-chaussée. D'où il résulte que non-seulement les rues doivent être douées d'une largeur convenable, mais que les cours des maisons doivent garder une étendue suffisante; car on n'a répondu qu'à la moitié de la prescription si l'on a assuré le renouvellement de l'air sur la face antérieure des maisons sans l'assurer en même temps sur la face postérieure.

Le second moyen consiste dans l'usage des puits, moyen fort ingénieux auquel, avant les observations de M. Chevreul, on n'avait jamais accordé l'attention dont il est digne. Voici le fait expérimental qui a guidé ce savant : il y a une dizaine d'années, ayant fait creuser un puits dans la cour d'une ancienne ferme dont le sol avait été imprégné depuis longtemps de jus de fumier jusqu'à une certaine profondeur, il ne put obtenir au moyen de ce puits que des eaux tout à fait impropres à la boisson, bien que les eaux d'un puits situé à peu de distance au-dessus de celui-ci fussent excellentes. Cependant, à force de vider le puits, à force d'y prendre de l'eau pour les besoins de la culture, on est parvenu à en changer totalement les conditions. Peu à peu, l'eau a perdu sa couleur et son odeur, et maintenant elle est potable. Il est évident que le puits a joué dans cette circonstance le rôle d'un émonctoire. Il a servi à laver la substance du sol au moyen des eaux, dont il a déterminé le mouvement intérieur à travers les substances animales qu'elles ont dissoutes et entraînées peu à peu avec elles dans le fond du puits. Cet effet est naturellement très-lent, et dépend de la quantité d'eau pluviale qui imbibe habituellement les terrains et afflue dans l'intérieur des puits; mais on ne peut nier que, d'une manière générale, les puits, dans les villes où ils sont très-répandus, ne doivent contribuer à l'assainissement graduel du sol, surtout si leur action se combine avec celle des moyens préventifs que nous avons indiqués tout à l'heure, et qui empêchent l'infection d'augmenter d'une part tandis qu'elle se corrige de l'autre.

Mais de là résulte une observation importante relative au pavage. C'est que le pavage, qui s'oppose à la pénétration dans le sol des villes des eaux domestiques qui tendent à l'infecter, s'oppose par là même à la pénétration des eaux pluviales qui tendent à le laver. Cette observation remonte à Franklin. Elle est consignée dans son testament. « J'ai observé, dit ce sagace observateur, que le sol de la ville étant pavé ou couvert de maisons, la pluie était charriée loin, et ne pouvait point pénétrer dans la terre et renouveler et purifier les sources; ce qui est cause que l'eau des puits devient chaque jour plus mauvaise et finira par ne pouvoir plus être bonne à boire, ainsi que je l'ai vu dans toutes les anciennes villes. Je recommande donc qu'au bout de cent ans le corps administratif emploie une partie des cent mille livres sterling à faire conduire à Philadelphie, par le moyen de tuyaux, l'eau de Wissahicken-Creek, à moins que ce ne soit déjà fait. » Il est sensible qu'il n'y a pas d'autre remède à cet inconvénient que celui qu'indiquait l'illustre physicien : faire affluer de l'extérieur dans l'intérieur des villes les eaux courantes et potables, mais ne pas renoncer au creusement des puits et à l'assainissement de la substance du sol par l'épuisement des eaux souterraines accumulées dans ces émonctoires, partout où le procédé est praticable.

Le troisième moyen consiste dans les plantations. On peut le considérer comme le plus efficace. « Si l'utilité des arbres, dit M. Chevreul, pour prévenir la dénudation des terrains en pente, atténuer les effets des pluies d'orage ou des pluies nuisibles par leur continuité, est incontestable, elle ne l'est pas moins dans les cités populeuses, pour combattre incessamment l'insalubrité produite ou sur le point de se produire par les matières organiques et la trop grande humidité du sol. » En effet, les racines de ces végétaux, se ramifiant à l'infini dans l'intérieur du sol, enlèvent à la terre avec laquelle elles sont en contact l'eau chargée de matières salines et organiques dont elle est imbibée. Cette terre perdant ainsi son humidité, les portions plus éloignées des racines lui rendent, en vertu de la capillarité, une partie de l'eau dont elles sont alors surchargées; et de proche en proche, si les arbres sont assez nombreux et convenablement disposés, il s'établit une circulation souterraine qui aboutit de toutes parts à leurs racines. Ce sont là des émonctoires qui agissent d'eux-mêmes, mais qui sont bien autrement actifs que les puits, puisqu'ils peuvent être bien plus multipliés. Dans une expérience faite au Muséum d'histoire naturelle, on a constaté qu'un soleil (*Helianthus annuus*) plongé dans un pot vernissé, recouvert d'une feuille de plomb qui ne donnait passage qu'à la tige, avait évaporé par transpiration, dans l'espace de douze heures, une quantité de quinze litres d'eau. Quelle serait la mesure de cette évaporation si l'on faisait l'expérience sur un arbre! En même temps que l'eau se trouve soutirée, elle se trouve purifiée. Le liquide pur se verse dans l'atmosphère et contribue à rafraîchir et assainir l'air. Les sels et les matières organiques sont absorbés par les racines et servent à l'entretien et au développement du végétal, de telle sorte que, grâce à cette heureuse combinaison, ce sont les principes délétères eux-mêmes qui sont employés à faire vivre les agents destinés à les combattre. Mais plus ce moyen, si propre à augmenter la beauté en même temps que la salubrité de nos villes,

jouit d'efficacité, plus il demande à être sagement calculé quant au nombre et à la disposition des arbres dans les divers quartiers, quant au choix des espèces relativement à chaque lieu, aux soins à prendre pour que les racines, en s'étendant, puissent trouver la nourriture nécessaire, sans jamais être exposées à trouver des couches imprégnées de substances délétères ou privées d'oxygène atmosphérique, ce qui ne tarderait pas à déterminer la perte de ces utiles plantations. Il reste encore beaucoup à faire pour éclairer cette intéressante matière. Mais l'exemple donné par la plupart de nos grandes villes ne tardera sans doute pas à être imité et développé, quand toutes les municipalités se seront pénétrées de la haute importance de tout ce qui se rapporte à l'hygiène publique. Il en résultera peut-être une branche nouvelle de l'art du jardinier, et non moins féconde en bienfaits que toutes les autres : l'*horticulture urbaine*.

FOURREAU DU CIMETERRE DE ZOLKIEWSKI, GRAND GÉNÉRAL [1] DE POLOGNE.

Ce fourreau, en émail, est guilloché d'un côté et orné de turquoises et d'onyx de l'autre. Les registres de Czenstochowa y rattachent la tradition suivante :

« Ce fourreau, orné de turquoises, appartenait au cimeterre de messire Zolkiewski, grand général de la couronne, aïeul du roi Jean Sobieski, qui en tira la lame et la reçut avec la bénédiction de l'Église, devant l'image miraculeuse de la sainte Vierge ; après quoi il battit les Turcs à plate couture, l'an de grâce 1683. »



Fourreau du cimeterre du grand général Zolkiewski, conservé au trésor de Czenstochowa [2]. — D'après une estampe des *Monuments du moyen âge et de la renaissance dans l'ancienne Pologne*.

Le style de l'orfévrerie rappelle, en effet, le seizième siècle, et vient à l'appui de la glorieuse tradition qui prétend que le cimeterre avec lequel Jean Sobieski remporta sur les Turcs la mémorable victoire de Vienne avait appartenu à son arrière-grand-père Zolkiewski, un des plus grands guerriers de l'ancienne Pologne, tué par les Turcs en 1620, après le désastre de Cecora [1]. C'est à cette circonstance que fait allusion ce vers de Virgile :

> Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
> (Qu'un vengeur naisse un jour de mes cendres),

gravé par l'ordre de Sobieski sur le tombeau de son aïeul, à Zolkiew [2].

Les auteurs contemporains s'occupent peu du séjour que Jean Sobieski fit à Czenstochowa avant la campagne de Vienne. Nous lisons cependant dans d'Alayrac [3] :

« Le roy de Pologne, réglant son départ sur les nouvelles qu'il recevoit de l'état de ses troupes, s'achemina enfin au commencement du mois de juillet, prenant sa route vers Cracovie : l'on y compte, de Vilanouf [4], environ quarante lieues à droiture ; il en fit un peu davantage à cause qu'il voulut passer à la fameuse dévotion de Chenstokowa, aussi renommée dans ces pays et peut-être aussi riche que la maison de Lorette. La reine [5], d'ailleurs, avoit fait un vœu dans ses couches ; et le roy, dont la piété égale ses autres vertus, crut devoir réclamer en ce saint lieu la protection du ciel par l'entremise de la Vierge, puisque l'entreprise qu'il faisoit étoit pour la gloire du nom chrétien, la défense de l'Église et le salut de l'Empire. De Vilanouf il alla à Falenta, belle maison de campagne à une lieue de l'autre, où il séjourna [6]. »

Il fit son entrée à Czenstochowa le 24 juillet 1683, à la nuit tombante, dit la chronique du lieu, avec les princes Jacques, Alexandre et Constantin, ses fils. Le jour suivant, il fut reçu en cérémonie à l'église par le père provincial et par toute la congrégation des Ermites de Saint-Paul, qui le conduisirent à la sainte chapelle.

Le 26, la famille royale fit ses dévotions ; et tandis que le roi était à genoux devant l'image miraculeuse de la sainte Vierge pour recevoir la bénédiction, le père provincial lui remit une petite image de la Vierge peinte sur cuivre, pour lui servir de bouclier, et un cimeterre béni, pour la défense de la chrétienté. Jean Sobieski accepta avec reconnaissance l'image sainte et le cimeterre, mais il en laissa le fourreau, disant que la lame suffisait en temps de guerre.

Le 20 octobre de la même année, une messe solennelle fut chantée devant l'image de la sainte Vierge, en action de grâces pour la délivrance de Vienne et pour deux victoires remportées en Hongrie ; et Jean Sobieski envoya à Czenstochowa un étendard turc à deux queues, quatre masses d'armes, des arcs, des flèches, des carquois, une horloge astronomique, une coupe et deux grands plateaux en argent, dépouilles du grand vizir Kara-Mustapha. Ces souvenirs précieux sont conservés jusqu'à présent au trésor de Czenstochowa, avec le fourreau du cimeterre qui servit à les conquérir [7].

[1] Voy. p. 56, colonne 2, note 1.

[2] Czenstochowa, sur le chemin de fer de Cracovie à Varsovie, lieu de pèlerinage célèbre, dès la fin du quatorzième siècle, par une image miraculeuse de la sainte Vierge, et par sa défense héroïque contre les Suédois en 1655. Le Laboureur donne une « Relation de Notre-Dame de Czenstachavie, dicte de Clair-Mont », dans son *Histoire et relation du voyage de la royne de Pologne et du retour de madame la mareschalle de Guébrian*, Paris, 1648, in-4°.

[1] En Bessarabie.

[2] Petite ville de la Gallicie autrichienne.

[3] *Les Anecdotes de Pologne*, ou Mémoires secrets du règne de Jean Sobieski ; Paris, 1700.

[4] Wilanow, château de plaisance du roi Jean Sobieski, à deux lieues de Varsovie, aujourd'hui propriété du comte Auguste Potocki.

[5] Marie-Casimire de la Grange d'Arquien.

[6] Falenty, maison de campagne à deux lieues de Varsovie, célèbre par le séjour qu'y fit Marie-Louise de Gonzague de Nevers, femme de Ladislas IV, roi de Pologne. — Voy. le Laboureur, *Histoire et relation du voyage de la royne de Pologne*, etc.

[7] Le trésor de Czenstochowa est une des curiosités de la Pologne, et la situation de cette ville près du chemin de fer de Cracovie à Varsovie en facilite l'accès aux étrangers.

LE CHÊNE.



Chêne du chemin Fleuret, près de la roche aux Fées, commune d'Essé (Ille-et-Vilaine). — Dessin de H. Catenacci.

Le chêne est le plus bel arbre de nos pays, j'oserai dire le plus bel arbre de la terre. D'autres, le hêtre, le châtaignier, peuvent acquérir un développement égal; quelques arbres exotiques, le cèdre du Liban, le wellingtonia, le baobab, le dépassent par leurs dimensions gigantesques; mais pour l'harmonie des proportions, pour la majesté de la forme et du port, le chêne demeure sans rival. Il est, ce me semble, parmi les végétaux ce que sont parmi les animaux le lion et l'aigle : l'expression de la force sereine, de la noblesse imposante, austère. Les anciens ont senti sa dignité et lui ont rendu justice en le consacrant au maître des dieux : *Quercus Jovi placuit.* Les Romains ont choisi son feuillage pour couronner les héros; ils lui ont emprunté son nom pour exprimer par une image frappante la vigueur du caractère, l'invincible fermeté du cœur (*robur*).

Essayons d'esquisser, dans ses phases principales, l'histoire de cette remarquable personnalité végétale, en insis-

tant sur les traits qui lui sont propres et qui le distinguent des autres individus de la forêt.

A la fin de l'été, les glands sont mûrs et le vent les détache des branches. Les uns tombent sur une couche de mousse ou de gazon et y pourrissent; d'autres roulent sur un terrain pierreux et aride, où le soleil et l'air les dessèchent. Mais en voici un qui, plus heureux, se trouve en contact avec le sol humide; il n'a rien à craindre de l'écureuil ni du mulot, qui, à cause de sa saveur amère, le respectent. Le pied du chevreuil ou bien la patte du geai, du ramier, le rencontre, se pose sur lui, l'enfonce : celui-là prospérera; humecté, échauffé dans le sein de la terre, qui le couve, pour ainsi dire, il est dans les conditions favorables à la germination.

Bientôt, en effet, pour peu que la température s'adoucisse, dès février, il germe; dans ce petit corps dur, corné, en apparence inerte et mort, le mouvement et la vie se manifestent. Il se fend, et il en sort deux appendices, une petite tige qui s'élève vers le ciel, et une petite racine qui descend dans la terre. Il n'y a pas de danger qu'elles se trompent de chemin et changent de rôle; chacune connaît trop bien sa destination : par une loi nécessaire, par un instinct infaillible, la tige monte, s'élance vers l'air et la lumière, tandis que la racine s'enfonce dans les profondeurs du sol, s'enfouit dans l'obscurité. Puis, à l'extrémité supérieure de la jeune plante, deux petites feuilles vertes, à bord découpé, se déplient, s'étalent; en même temps, de la racine partent des fibres qui plongent de tous côtés leurs suçoirs pour pomper les sucs de la terre. Le nouveau-né est en bonne voie; il se nourrit, il respire, la séve circule dans son sein; il n'a plus qu'à se développer.

A la fin de l'automne, on aperçoit au sommet de la tige et à la base des feuilles jaunies de petits bourgeons recouverts d'écailles brunes, qui leur servent comme de vêtement, de maillot, pour les protéger contre le froid de l'hiver. Ces bourgeons sont des germes nouveaux, analogues au premier, contenant comme lui les éléments d'une plante complète, c'est-à-dire des feuilles, et au centre une tige. Le printemps venu, le bourgeon du sommet se développe et prolonge la tige primitive, le tronc du jeune arbre; ceux des côtés donnent naissance à des rameaux qui, lorsqu'ils auront eux-mêmes servi de support à d'autres rameaux, passeront à la dignité de branches. Ainsi chaque année notre chêne grandit et se ramifie.

L'adolescence du chêne ne présente rien de bien remarquable. Son aspect, son port, ne lui donnent pas encore de supériorité tranchée sur les autres jeunes arbres ses voisins. Cependant on peut observer avec quelle ténacité, en hiver, il s'obstine à conserver ses feuilles mortes et avec quelle sage lenteur il s'accroît; il ne dépense pas sa séve en jets hâtifs et inconsidérés, il ne pousse pas de longs scions grêles et tout droits, comme les arbres à bois mou, le noisetier, le châtaignier, le saule; il aime mieux se fortifier à mesure. On voit, à la forme tortueuse, noueuse de ses branches, qu'il se ménage, se concentre, se replie sur lui-même pour épaissir et durcir sa fibre. Il prend son temps : il sait qu'il a des siècles devant lui.

Il faut, en effet, laisser s'écouler cent cinquante, deux cents ans, avant de voir le chêne adulte, en possession de son entier développement. Mais alors quelle noble stature, quelle fière prestance! Son tronc est élancé, droit, rond, strié longitudinalement de profonds sillons parallèles et serrés; il se peut qu'il ait servi de modèle à la colonne cannelée. Le tronc supporte un vaste dôme de feuillage, haut de cent, de cent vingt pieds, et presque aussi large que haut. De place en place, dans les vides de cette masse de verdure, on aperçoit, se détachant en noir, la robuste charpente qui la soutient. Les grosses branches se projettent dans l'espace avec une hardiesse saisissante; chacune d'elles, se ramifiant à son tour en branches secondaires, en rameaux enchevêtrés, formerait à elle seule un grand arbre. C'est surtout en hiver qu'on peut juger de la beauté de cette ramure; on la distingue de loin à travers la profondeur transparente de la forêt dépouillée : dès lors les autres arbres, malgré leurs mérites, le frêne et le charme avec le fin réseau de leurs rameaux élancés, l'élégant bouleau avec sa chevelure délicate qui retombe comme un léger panache, ne sont plus capables de retenir le regard; il va droit au chêne et s'y fixe; il ne peut se lasser de suivre, dans leur déploiement magnifique, ces longs bras, tantôt largement onduleux, tantôt brusquement coudés, qui prennent possession de l'espace avec une autorité souveraine; les brindrilles elles-mêmes, rigides, anguleuses, ont un air de défi et de victoire. Dans les détails comme dans l'ensemble éclate l'énergie, la puissance.

Il semble que le chêne ne puisse pas être laid. Quand un obstacle gêne son développement, le rend difforme, l'empêche d'être beau, il prend le parti de devenir sublime. Voyez-le planté soit au sommet d'une haute colline, soit au haut de la falaise où il est battu par les vents : il se ramasse sur lui-même, se renverse, se contourne; ses branches plongent en ligne droite vers la terre, comme si elles voulaient y rentrer, ou bien se brisent en zigzags extravagants, s'échappent dans des directions inattendues, avec des attitudes effarées : on dirait qu'il se tord dans une convulsion de colère, qu'il dispute sa vie dans une violente agonie. Ou encore, il est né à proximité d'un rocher auquel, au milieu de sa croissance, il se heurte : quels efforts pour repousser l'obstacle, pour surmonter l'ennemi! Il se penche sur lui, s'y couche, le presse de tout le poids de son corps, cherche à l'enjamber, l'étreint comme pour l'étouffer. On voit de ces luttes silencieuses, immobiles, terribles néanmoins, parmi les rochers de Fontainebleau.

Cependant le puissant chêne, lui aussi, doit mourir. Au bout de cinq ou six siècles, il touche à la fin de sa carrière. La séve coule plus lente dans ses vaisseaux obstrués; elle n'a plus la force de parvenir jusqu'à la cime, qui se dépouille de son feuillage. Peut-être la foudre lui a-t-elle déjà brisé quelque maîtresse branche, qui ne présente plus qu'un tronçon décharné; l'ouragan continue l'œuvre de destruction. Le bel arbre n'est plus intact; le voilà mutilé, entamé. Alors tous les parasites, voyant que l'heure de la décrépitude est venue, accourent à la curée. Les larves, avec leurs dents tranchantes, rongent, percent le bois, pénètrent jusqu'au cœur et y creusent leurs galeries; celles-ci s'élargissent, deviennent des trous, de vastes cavernes; les mouches, guêpes et frelons, trouvant là de sûres retraites, s'y établissent. Le pauvre chêne se défend de son mieux; là où il se sent blessé, la séve afflue, tâche de réparer le mal et produit des protubérances, des gibbosités énormes. Efforts inutiles! la vie se retire, la mort gagne. L'écorce se détache par plaques et tombe. Le bois, en contact avec l'air et mouillé par les pluies, se pourrit et s'excave; les lierres et les fraisiers prennent racine au sein de la sciure humide qui s'amasse dans les fentes. Un jour de tempête, ce qui reste de ramure s'écroule, et le chêne n'est plus qu'un tronc informe, sorte de monstre fantastique qui n'a presque plus rien d'un végétal, et que de loin on prendrait aussi bien pour un rocher. Enfin ce tronc, ou plutôt cet échafaudage de fibres ligneuses près de se dissoudre, qui de son ancienne majesté conserve encore quelque chose de grandiose, s'effondre, s'affaisse, et il ne reste plus qu'un peu de poussière, bientôt balayée

par le vent, de celui qui fut pendant des siècles le roi de la forêt.

LES SOFS KABYLES.

Les tribus kabyles ont toujours été et sont encore divisées en partis ou *sofs*, qui sont de véritables associations d'assistance mutuelle pour l'attaque et la défense, et n'ont rien de politique.

Avant la soumission du pays, les sofs se faisaient souvent la guerre, et, à l'approche d'une prise d'armes, chacun d'eux cherchait à se renforcer en attirant à lui, à prix d'argent, les hommes que des liens de parenté ou des antécédents compromettants n'attachaient pas à l'autre d'une manière irrévocable. Dans cette lutte de corruption qui précédait la lutte armée, l'avantage restait toujours au plus offrant. Un plat de kouskous, quelques livres de figues, deux ou trois mesures de blé données à propos, suffisaient pour assurer à une cause un défenseur de plus. Ces moyens honteux étaient réprouvés par l'opinion publique, mais personne ne se faisait scrupule de les employer.

L'autorité française est parvenue à empêcher les combats à coups de fusil, mais de temps à autre les haines débordent et les motifs les plus insignifiants occasionnent des rixes auxquelles prennent souvent part tous les habitants d'un village. Il est rare que des coups de fusil soient tirés; les seules armes employées sont les pioches, les pierres et surtout les ongles, que les hommes laissent croître à cette intention. Ces rixes éclatent principalement en automne, à l'époque de la maturité des figues. Les Kabyles mangent immodérément de ces fruits, qui produisent sur eux une espèce d'ivresse.

La vraie cause des sofs est la nécessité où se trouvait chacun de veiller à sa sûreté individuelle, l'autorité et les lois étant impuissantes à protéger les personnes. L'agglomération de la population dans des villages resserrés, où les mille rapports du voisinage engendrent des inimitiés qui se changent en haines et divisent les familles pendant de longues années, contribue singulièrement à entretenir l'esprit de sof.

On arrivera à atténuer les plus mauvais effets de cet esprit, mais il sera toujours aussi difficile de le détruire que de faire cesser les coteries et les commérages dans nos villages et nos petites villes de province.

Lorsque deux sofs, après s'être battus longtemps, étaient fatigués de la lutte, les marabouts intervenaient et négociaient la pacification. On se réunissait alors en armes, et, pour attester la sincérité de la réconciliation, on lisait solennellement le *fatha* (première sourate du Coran), puis chacun déchargeait ses armes en l'air.

MŒURS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE
EN ALLEMAGNE.

FIANÇAILLES ET NOCE ARISTOCRATIQUE A VIENNE, EN 1650 (¹).

Lorsqu'un homme de qualité veut se marier, à Vienne, il prie les parents de la personne qu'il recherche de permettre qu'il lui rende ses soins; mais il faut déjà qu'il la connaisse et qu'il sache si elle est disposée en sa faveur. Lorsque les parents ont permis qu'il fasse sa cour, c'est déjà presque comme s'il était accepté; il donne alors à son laquais une livrée nouvelle, et il s'habille avec le plus d'élégance possible. Tous les matins il doit écrire à sa future, lui faire demander ce qu'elle a rêvé pendant la nuit, quels sont ses projets pour la journée, si elle a l'intention de sortir en voiture, de dîner en ville, etc. Puis il envoie un bouquet de fleurs qu'il paye parfois un ducat. La future rend réponse et fait dire où elle va : le cavalier se rend chez elle à l'heure indiquée, l'aide à monter en voiture et l'accompagne à cheval et tête nue à la portière du carrosse. Lorsqu'on arrive, c'est lui qui abat le marche-pied et aide la dame à sortir de la voiture. En Autriche, on s'invite même dans la maison où la future est engagée à dîner; on y envoie une demi-heure à l'avance en demandant à être reçu. On offre à sa future l'eau à laver les mains avant de se mettre à table : si d'autres femmes de qualité se trouvent là, on leur présente aussi l'aiguière, mais aucune n'accepte, excepté la fiancée qui ne refuse jamais; puis on lui avance sa chaise à table, on s'assied à côté d'elle et on cause avec elle. — Toutes les fois qu'elle veut boire, on lui offre son verre sur une assiette et on porte sa santé avec son voisin de gauche. Le dîner fini, on présente de nouveau à sa future l'eau à laver; on lui remet avec un profond salut son voile, ses gants, son éventail, qu'elle a déposés sur une chaise; — puis la maîtresse de la maison emmène les dames dans son appartement; le cavalier demande la permission de les suivre, ce qu'on ne lui refuse pas. De là, on part en voiture pour se rendre aux vêpres; ensuite, en été, on va au Prater; ou, en hiver, on fait une course en traîneau aux flambeaux. Cette cour dure environ trois mois. Quand les trois mois sont écoulés, on écrit les lettres d'invitation au mariage. Le futur fait alors trois présents : le premier est un coffret en argent contenant quelques paires de gants, des pièces d'étoffes et des bas de soie, des mouchoirs, douze éventails, des rubans et des dentelles. Le second présent consiste en pièces d'argenterie; le troisième, en bijoux, bracelets, boucles d'oreilles, colliers de diamants ou de perles fines. Le futur habille aussi de neuf la femme de chambre de sa fiancée; puis il fait faire encore une nouvelle livrée à ses laquais, prend à son service de plus nombreux domestiques, et, pour sa future épouse, au moins un page et deux laquais. Les femmes de haute qualité, celles qui vont à six chevaux, n'envoient d'habitude rien à leur fiancé; quelques-unes pourtant lui offrent leur portrait dans une cassette; puis du linge le jour de leur mariage, six chemises, six casaques de nuit, six paires de gants, et elles donnent à chaque serviteur une chemise. Les parents de la mariée payent tout ce qui concerne le repas et les vins de la noce; le mari, tout ce que coûtent les musiciens.

Le jour du mariage, le mari part vers le soir dans une des voitures ou dans celle d'un ami intime; il est tout en blanc, comme la mariée, et porte un habit d'étoffe d'argent et une couronne de diamants faite avec des pierreries appartenant à ses amis et qui leur sont rendues aussitôt après la noce. Derrière lui marchent les hommes invités à la noce; ils entrent les premiers à l'église et y attendent la mariée. Celle-ci a une robe à queue longue de trois aunes, portée soit par un page, soit par une jeune fille. Le marié va au-devant de la mariée, la conduit à l'autel, et on les unit. L'anneau de mariage, moitié or, moitié argent, forme une couronne de lauriers entrelacés avec un diamant au milieu, comme emblème de fidélité éternelle. On se rend, après la cérémonie nuptiale, dans la maison où le repas de noce doit avoir lieu. En sortant de table, les hommes prennent leurs manteaux et leurs épées; on fait place pour la danse, et les deux personnes chargées de conduire les mariés paraissent. Chacune d'elles tient un flambeau allumé; elles font au marié et à la mariée un profond salut et les invitent à la danse. Les mariés commencent par danser seuls tous les deux; puis on engage à prendre part à la danse d'honneur les plus

(¹) D'après Wagenfiel, *Tractatus politico*.

proches alliés d'abord, et peu à peu tous les autres invités. Cette danse d'honneur a lieu au son des trompettes et des cymbales. Puis les cavaliers ôtent leurs manteaux et leurs épées, et tout le monde danse ensemble. Après le bal, les parents accompagnent la mariée dans sa nouvelle demeure.

L'ORPHIE.

Sur presque toutes nos côtes, l'orphie porte le nom d'*aiguillette*. C'est un poisson long de $0^{m}.60$ environ et gros comme la moitié du poignet. La forme très-allongée de son corps rappelle un peu celle de l'anguille; mais les flancs, au lieu d'être franchement arrondis, présentent certains méplats particuliers sous la forme d'une rangée d'écailles carénées. La couleur de cet animal est très-remarquable. Le dos est vert-bouteille, les flancs et le ventre blancs, et tout le corps semble revêtu d'une armure métallique dont le brillant ne peut être décrit et qu'il faut avoir vu. L'une des particularités de ce poisson est d'avoir les arêtes et la colonne vertébrale d'une couleur verte très-prononcée, ce qui, au milieu de sa chair blanche, — de très-bon goût d'ailleurs, — produit un contraste si inattendu que nombre de personnes refusent d'en manger. Nous n'avons pas besoin de dire que les marins et les habitants de la côte ne partagent pas ce préjugé et apprécient la chair de l'orphie à sa juste valeur, qui est précisément celle du maquereau.

Tout est singulier dans ce bizarre poisson, et sa tête n'est pas la partie la moins remarquable : on pourrait dire qu'elle ressemble à un bec de bécasse terminant une tête de maquereau; mais on ne donnerait ainsi qu'une grossière image de l'appareil. En effet, les mandibules de ce prétendu bec sont bel et bien deux solides mâchoires munies chacune de deux rangées de dents aiguës et dirigées en



L'Orphie. — Dessin de Mesnel.

arrière, dents dont le lecteur comprendra l'importance quand il saura que l'orphie marine est un cousin du brochet et fait partie de la même famille, celle des *ésoces*. Comme si ce luxe de dents happantes n'était pas suffisant, les orphies ont encore l'arcade pharyngienne, c'est-à-dire l'entrée de l'estomac, garnie de dents en pavés. N'omettons pas que toujours la mâchoire inférieure est d'un à deux centimètres plus longue que la supérieure. Pourquoi? C'est ce que nous n'avons pas encore pu découvrir. Le contraire nous semblerait plus commode pour un poisson éminemment carnassier.

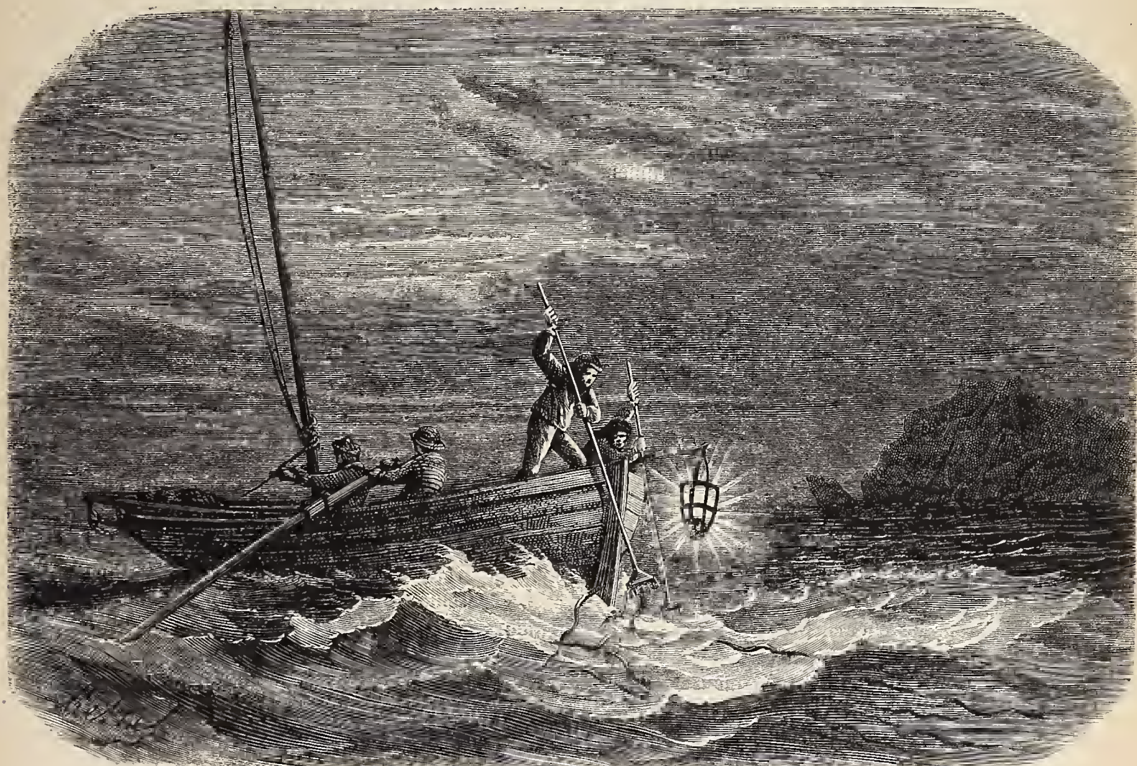
L'orphie approche des côtes de la Bretagne et de la Normandie dès que les chaleurs commencent à se faire sentir, c'est-à-dire vers les mois de juin et juillet; elle y demeure jusqu'en octobre, non que l'on ne prenne plus ce poisson passé cette époque, mais, au lieu de se maintenir en bandes, il paraît se retirer isolément. Pendant les chaleurs, ces bandes d'animaux passent le temps à chasser à la surface de la mer. Ils y font une guerre acharnée aux petits poissons, aux mollusques mous nageurs, à certains insectes probablement : ils dévorent les débris de poissons que le flot leur amène des environs des ports, où ils aiment à se tenir. Nous avons pris ce poisson en grande quantité dans la baie de Concarneau, lors de l'apparition des sardines; il arrive avec les sprates dans la rade de Brest, sur la côte de Dieppe, etc.

Vivant ainsi à la surface des eaux, l'orphie connaît peu le *ver de sable*, *gravette* ou *pelouse*, cette ressource sans pareille du pêcheur marin : elle y mord cependant, car elle tient de sa parenté un appétit fort glouton; mais elle vient plus volontiers à l'amorce d'une tête de sardine, d'un morceau de *pilono* ou de *chinchard*, — *pagel* ou *caranx*, — ou d'un débris de crabe franc. Toujours en mouvement, elle chasse sans cesse, et son corps souple serpente sur les vagues avec une rapidité incroyable, resplendissant au soleil comme une épée d'argent. Son mode de progression est tout à fait serpentiforme. Comment, avec son singulier bec, l'orphie peut-elle attaquer une proie la plupart du temps aussi grosse que le pouce? Comment fait-elle pour la prendre toujours par la partie inférieure des mâchoires, et ne jamais la manquer?

Nous aurons une réponse à toutes ces questions en rapprochant le brochet, mieux observé, de l'orphie, plus inconnue. Amincissons, terminons en pointe la mâchoire en bec de canard du premier, nous approcherons beaucoup de la pince en bec de bécasse de la seconde, et il est probable que tous deux se servent de la même manière d'un instrument analogue. D'après cela, l'orphie saisirait brusquement sa proie par le milieu du corps avec sa pince, fuirait à quelques mètres, marquerait là un temps d'arrêt pendant lequel, par un mouvement particulier, elle ferait pirouetter la proie entre ses mâchoires et la précipiterait, d'un trait, dans son gosier tout grand ouvert.

Quand le soleil luit, on monte en bateau, et l'on rame

doucement au-devant de la marée qui commence à se faire pleine. Au sortir du port, on laisse flotter hors de la barque deux ou trois lignes, — en crin seulement, tordu par 12 à 20 brins, — de 15 à 20 mètres de longueur. Ces lignes ne portent ni plomb, ni flotte : le crin étant léger par rapport à la densité de l'eau de la mer, elles sont destinées à flotter, le poids de l'amorce ne les faisant guère descendre qu'à quelques centimètres sous l'eau. Les lignes tendues, la barque nageant doucement et nonchalamment, le pêcheur, un doigt sur chacune des lignes, attend. L'orphie indique son attaque par une brusque et forte secousse. Il ne reste plus qu'à ramener la ligne et le poisson, lequel se livre aux bonds les plus désordonnés jusque dans le bateau, où il a ordinairement le talent d'embrouiller la ligne du pêcheur novice. Le vieux praticien, lui, ne perd pas de temps à admirer la splendide couleur de sa capture; il la *hale* vite, parce qu'il sait qu'elle se décroche souvent. Une fois dans le bateau, il la détache d'un coup sec qui lui brise ordinairement la mâchoire; puis la ligne est remise à l'eau en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire : c'est que l'expérience parle chez ce pêcheur. L'orphie marchant en troupes, il faut profiter de la *passée,* et si la *moulée* veut bien jouer dans le même endroit, — sans doute à la poursuite d'une proie qui lui convient, — on peut prendre une douzaine de ces poissons de suite. D'autres fois, les orphies semblent suivre la barque, soit que le mouvement des flots les pousse dans la même direction et leur fasse conserver la même distance, soit tout autre motif; mais jamais elles n'en approchent qu'à quelques mètres.



Pêche de l'orphie à la *foène.* — Dessin de Mesnel.

L'orphie se pêche non-seulement à la ligne, mais encore aux filets, dans lesquels, sur la côte de Normandie, on en prend au printemps de grandes quantités. On les harponne aussi, au moyen de la *foène,* pendant la nuit et en les attirant par la lueur du feu que l'on allume dans un *pharillon.* Rien ne peut rendre l'effet d'une de ces pêches, alors que le bateau dérive sans bruit et paraît privé de mouvement. Placé derrière le cercle de lumière que le réchaud projette sur la mer, le curieux invité ne voit que ténèbres opaques, tandis que les flots semblent rouler des serpents d'argent ondoyant comme le glaive de l'Archange. Les pêcheurs, silencieux, debout sur les plats-bords ou sur les bancs, lancent dans l'eau leurs larges foènes garnies de vingt à vingt-deux dents barbelées. La corde qu'ils attachent à leur poignet permet à chaque coup de ramener l'instrument de mort, qui ressemble à un râteau emmanché droit et non sur le côté. Les coups se succèdent sans relâche, pressés, clapotant dans l'eau noire; les captures pleuvent sur le plancher de la barque : elles sont là cinq, six, sept, huit cents, se débattant dans les angoisses de l'agonie et illuminant la scène de leurs reflets de métal bruni. Rien ne peut donner une idée d'un pareil spectacle. Mais peu à peu le banc des aiguillettes s'amoindrit, les restes décimés de l'armée s'éparpillent; le feu, que l'on ranime en vain, n'a plus assez de vertu pour les attirer. L'ombre se fait épaisse, complète, autour des pêcheurs, qui ne voient ni ciel ni terre, et n'entendent que le clapotement des rides de l'eau sous les flancs de leur barque en dérive.

LE CHANT DE LA MORTE.

La cloche des morts tinte dans la tour de l'église, là-bas, sur la place. Le portail est tendu d'un drap blanc, et les jeunes filles voilées arrivent par groupes silencieux devant la maison du vieux Miller, le facteur d'orgues.

La maison du vieux Miller est aussi tendue d'un drap funèbre. Il y a sous la porte un cercueil, et sur le cercueil des couronnes comme on en met sur les bières des jeunes filles.

La morte, c'est Johanna, l'unique enfant, la fille bien-aimée de la vieillesse de Miller. Sa femme, il l'a perdue

depuis longtemps; et maintenant que Johanna, elle aussi, l'a quitté, il est seul au monde.

Il pleure dans la petite chambre de sa fille, et par moments il essuie ses larmes et écoute. Tant qu'elle n'a pas été emportée, tant qu'il ne l'a pas vu descendre dans la terre, il l'attend ; il lui semble qu'elle va revenir.

Elle était si belle, sa blonde Johanna, avec ses grands yeux bleus, doux comme un ciel d'automne! Elle était si bonne aussi, bonne pour tous ceux qui souffraient! Elle avait toujours de si gentilles choses à dire aux pauvres ou aux malades!

Malgré ses dix-huit ans, c'était une véritable femme pour l'activité et l'assurance ; et à elle, comme à sa mère autrefois, les femmes et les enfants des ouvriers de son père venaient conter leurs peines grandes ou petites, et elle avait rapproché bien des cœurs aigris et sur le point de se désunir.

Elle était donc la joie et la consolation du vieux Miller. Elle était aussi son orgueil : personne comme elle ne savait chanter les beaux lieds, les naïves ballades, les suaves mélodies, les psaumes sublimes des grands maîtres, objets du culte et de l'adoration du vieil artiste.

Car c'était un grand artiste que Miller. Les instruments qu'il fabriquait, il savait en jouer; lui seul essayait ses orgues, et ces jours-là ses ouvriers l'écoutaient, graves et recueillis, tant la musique qu'il jouait était simple et belle, tant les airs qui naissaient sous ses doigts semblaient des hymnes ou des prières.

Souvent, le soir, quand le travail était fini et que les ombres de la nuit s'emparaient du grand atelier solitaire, Miller disait à sa fille : « Viens, Johanna, viens, mon enfant, je voudrais bien t'entendre »; et Johanna arrivait, heureuse et souriante, car elle savait que rien ne reposait et ne charmait son père comme sa voix.

On allumait une lampe. Il se mettait devant un orgue et accompagnait Johanna. La voix de la jeune fille s'élevait et s'élançait, fraîche et vibrante, vers la voûte sonore dans le silence de la nuit, et l'âme du vieil artiste en oubliait tous les soucis et tous les chagrins de la terre.

Quelquefois, quand le chant avait cessé et que les dernières notes de l'orgue s'éteignaient en mourant comme un soupir ou une brise lointaine, Miller restait immobile à sa place et laissait tomber sa tête dans ses mains. Johanna lui écartait doucement les doigts et les sentait mouillés de pleurs. « Père, disait-elle, qu'as-tu? » Et alors il la baisait au front en lui disant : « Je croyais être au ciel et entendre la voix d'un ange qui chantait. »

Voilà les souvenirs qui reviennent en foule à l'âme du vieillard; il ne pense plus au présent. Tout à coup la porte s'ouvre, et Wilhelm le contre-maître apparaît sur le seuil. Il a vu naître Johanna; quand elle était petite, il l'a souvent portée et bercée dans ses bras; il l'aimait comme son enfant.

Il pleure en silence; il a le cœur brisé à la vue de cette petite chambre où elle ne rentrera plus jamais. Il n'ose pas avancer et avertir le pauvre père qu'on n'attend plus que lui; pourtant il le faut. « Maître... » dit-il avec effort; et sa voix est étouffée par un sanglot.

Miller relève la tête : il a tout compris. « Allons, dit-il, que la volonté de Dieu soit faite! » Et il descend l'escalier. Ses yeux sont tellement voilés par les larmes qu'il n'y voit plus clair; ses jambes tremblent comme s'il avait fait une longue maladie; il est obligé de s'appuyer sur le bras de Wilhelm.

Par les rues, par les places, le cortége s'avance lentement. Miller ne sait plus ce qui se passe; il va devant lui machinalement, la tête baissée. Il ne pleure plus; il ne parle pas : on dirait qu'il réfléchit à quelque chose. Ses yeux sont ceux d'un homme absorbé dans des recherches. Wilhelm, qui l'aide toujours à marcher et qui le regarde, est étonné de l'air de son visage.

On est arrivé au cimetière. Le cercueil descend dans la fosse. Le vieux Miller, les yeux levés vers le ciel, n'entend ni le bruit de la corde qui grince sous la bière, ni celui des pelletées de terre qui tombent et se répandent sur le bois. Le bruit devient de plus en plus sourd; les fossoyeurs vont vite, et la fosse se comble rapidement.

Le vieux Miller est calme. Sur ses lèvres on voit errer un vague sourire. Tous les assistants ont le cœur plein de larmes, mais tous font effort pour ne pas pleurer; ils craignent de réveiller la douleur du pauvre père, qui semble comme endormie par une puissance mystérieuse.

« Viens, Wilhelm! s'écrie tout à coup Miller; viens! à nous deux nous réussirons, et Johanna revivra avec nous! » Le vieillard marche à grands pas; Wilhelm a peine à le suivre. « Pauvre fou! se disent les gens qui sont venus au cimetière; le chagrin lui a fait perdre la raison. »

Pendant des semaines et des mois, Miller reste toute la journée enfermé dans une salle de son atelier où Wilhelm seul pénètre auprès de lui. Dans les premiers temps, on demande à Wilhelm ce que fait son maître : il ne répond rien et se contente de hocher la tête. Aussi finit-on par ne plus le questionner à ce sujet, car on pense que s'il ne dit rien, c'est qu'il n'a rien de bon à dire.

Enfin, un soir, — il y a juste un an que Johanna est morte, — Miller sort de sa maison. Son pas est lourd, son dos voûté; il a besoin de sa canne pour marcher; sa figure est pâle et amaigrie et ses yeux brillent du feu de la fièvre. Les voisins remarquent avec étonnement qu'il a ses habits de fête.

Il va chez le vieux conseiller Rath et chez le pasteur Trost : ce sont ses deux plus anciens et intimes amis. Du temps où Johanna vivait, il les voyait presque tous les jours, et l'on se réunissait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Cette fois, il les prie de venir chez lui.

Le conseiller et le pasteur se rendent en hâte à l'invitation, et se demandent tout surpris ce qui va arriver. — Miller les fait entrer dans l'atelier. Il y a une lampe allumée et un orgue ouvert, absolument comme lorsque Johanna chantait.

« Mes amis, dit Miller, j'ai voulu que vous fussiez les premiers témoins de mon bonheur. Ma Johanna n'est pas morte tout entière : j'ai trouvé dans mon art le secret de faire revivre sa voix. Écoutez. C'est son âme qui a passé dans l'orgue que j'ai construit; c'est son chant qui résonne sous mes doigts. » — Pauvre fou! pensent les deux amis en se regardant.

Miller s'assoit à l'orgue. Il joue tous les airs qu'aimait Johanna, et il croit entendre la voix de sa fille. Pauvre, pauvre fou! pensent toujours les deux amis. « Écoutez! » s'écrie le vieil artiste, la tête redressée, les yeux fixés sur quelque chose d'invisible, l'oreille attentive à une mélodie surnaturelle.

« Écoutez ma Johanna; jamais sa voix ne fut plus belle! Reconnaissez-vous la vieille chanson avec laquelle on l'endormait quand elle était enfant, et qu'elle chantait elle-même de sa jolie petite voix? » Et l'orgue faisait entendre un de ces airs d'antiques ballades où l'on parle de fées, de lutins, de beaux arbres avec des fruits d'or.

La musique est si naïve, si douce et si pénétrante, que le conseiller et le pasteur se croient de nouveau au temps où la petite Johanna, avec ses grands yeux bleus, ses mignonnes joues roses et son cher petit sourire, leur disait bonsoir, leur tendait son front pour l'embrasser, et s'en allait se coucher en sautillant et en chantant, légère et gaie comme un oiseau. Oh! non, pour les deux vieillards

comme pour le père, elle n'est plus morte à présent, la chère Johanna!

« Écoutez, mes amis, écoutez ma fille : elle chante avec ses compagnes, et l'on entend sa voix par-dessus toutes les autres. » L'orgue joue un hymne, et du chœur grave et sévère se détache un chant qui monte, qui plane, qui prend des ailes, et qui semble une voix du ciel répondant aux accents de la terre. Les deux amis revoient Johanna jeune fille, lorsque dans les fêtes elle chantait à faire pleurer de joie les vieux artistes qui venaient souvent de loin pour l'entendre.

Puis l'orgue joue plus mystérieusement. Il y a de la tendresse et du respect dans ses chants. Parfois ce n'est plus qu'un murmure chaste et suave comme les paroles d'une fille à son père bien-aimé, quand il a de la peine et qu'elle le console doucement. Les deux amis se disent que Miller se rappelle en ce moment les heures du soir où Johanna chantait seule avec lui, et ils se rapprochent involontairement, car les sons de l'orgue deviennent peu à peu tristes comme des plaintes humaines.

Ils se rapprochent encore et se consultent d'un coup d'œil; car le visage du vieux Miller est pâle comme celui d'un mort, et ils ne savent pas si les sanglots qu'ils entendent sortent de l'orgue ou de sa poitrine. Le chant est doux comme une prière, serein comme une espérance, humble et désolé comme une supplication, douloureux comme un regret, lugubre et sombre comme un glas funèbre : on dirait une âme qui va quitter la terre, qui entrevoit déjà les célestes clartés, mais qui hésite, qui se débat dans la lutte suprême, parce qu'au moment de partir elle songe à la douleur de ceux qu'elle laisse après elle.

Les deux amis sentent leur cœur se gonfler, car ils comprennent que le pauvre père songe à sa fille mourante, et que c'est maintenant son âme aussi bien que celle de Johanna qui s'échappe par toutes les bouches de l'orgue. Un dernier accord, ou plutôt un dernier cri de désespoir, retentit et ébranle la voûte de l'atelier; puis de l'écho même de ce cri s'exhale un cantique de délivrance, de paix et de foi.

Les deux mains du vieux Miller tombent sans force sur ses genoux; sa tête se renverse en arrière; les deux amis le reçoivent dans leurs bras. Ils l'appellent, lui parlent. Sa bouche est muette et ses yeux sont fermés. Il s'est endormi du sommeil éternel, et son âme est allée rejoindre celle de sa fille.

« Béni sois-tu, Seigneur Dieu, dit le pasteur. Ta main, dans les secrets impénétrables de sa justice, avait enlevé la fille au père; mais ta bonté a voulu que du chagrin naquît la douce folie qui servait à adoucir sa peine. Béni sois-tu, car de l'excès du malheur tu as tiré la consolation! »

QUELQUES MOTS SUR LE COUCOU INDICATEUR.

On a fait au *Cuculus indicator* une réputation merveilleuse, grâce à sa sollicitude quelque peu intéressée (on en convient). Il guide, dit-on, le voyageur affamé, errant dans les forêts de l'Afrique orientale, vers des essaims d'abeilles dont le produit compense largement la peine qu'on a dû prendre pour les atteindre. Mais les Cafres de l'Afrique orientale, heureusement, savent que le chant du malicieux oiseau les guide tout aussi bien vers les repaires d'un lion ou d'une panthère que vers les régions plantées d'arbres fleuris où l'abeille diligente a installé sa ruche. Ils s'en défient, et ils font bien; ils apprécient la sagacité du gentil oiseau à sa juste valeur; ils ont étudié les modulations de son chant de manière à ne pas se laisser tromper par lui. En fin de compte, tout le monde est satisfait, moins les abeilles toutefois.

M. Pedroso Gamitto, aujourd'hui gouverneur de Tette et de Sena, a voyagé, en s'exposant aux plus grands périls, dans l'intérieur de l'Afrique orientale, et ses observations se sont portées sur maint sujet d'histoire naturelle qu'on connaissait mal avant lui; il a surpris, par exemple, au sein des forêts du Zambèse, les curieuses évolutions du *Cuculus indicator*. Ce petit oiseau, pour qui connaît bien son langage, est, en définitive, le pourvoyeur le plus actif du Cafre, qui, sans sa vigilance intéressée, pourrait souvent mourir de faim. La famine, fruit de la paresse et de l'incurie, est le fléau de ces belles contrées. Voici comment le chasseur sauvage doit se guider d'après les indications de l'oiseau :

Aussitôt que l'*issaï* (c'est le nom du coucou africain) a découvert une proie, il voltige à peu de distance du voyageur en répétant un petit cri qu'on peut exprimer par le mot répété : *chire chire;* il ne faut pas manquer de lui répondre en sifflant, et on doit le suivre dans ses diverses évolutions, car il va se perchant d'arbre en arbre. S'aperçoit-il que l'homme qui le suivait a perdu sa trace, on le voit tout à coup reparaître, et il ne cesse sa manœuvre qu'au moment où, sentant qu'il a été compris, il se campe sur l'ouverture du trou qui renferme les rayons de miel. Il agite alors ses ailes et fait grand bruit. Le chasseur l'a-t-il suffisamment écouté à son gré, il se retire discrètement à quelque distance, mais il continue à faire tapage et à agiter violemment ses ailes. Tout ce bruit ne prend fin qu'au moment où le noir a fait ses provisions et lui a laissé quelques reliefs du festin.

Ce qu'il y a d'assez plaisant, c'est que si le voyageur reste insensible aux petits cris de l'oiseau et semble dédaigner le trésor qu'il s'efforce de lui indiquer, il le suit longtemps, comme s'il était en colère, et, dans ce cas, il en vient presque jusqu'à effleurer l'homme de ses ailes frémissantes. M. Gamitto ajoute qu'une grande prudence et une habitude extraordinaire de la vie des forêts sont nécessaires pour tirer parti des cris répétés de l'issaï; il y a fort peu de différence, selon lui, entre le chant qui vous conduit vers un essaim d'abeilles et le *chire chire* qui vous met face à face d'un lion ou d'un éléphant. (1)

TRUFFES.

On estime à dix-huit millions de francs la valeur des truffes récoltées annuellement dans quarante-six départements de la France. La variété la plus estimée est la truffe noire. Neuf autres variétés, bien qu'inférieures, sont estimées à des degrés divers. Ce sont : — la truffe blonde, ou gros nez de chien, ou truffe grise ou blanche du Piémont : elle a un goût d'ail; — la truffe musquée du Périgord, ou truffe punaise, ou truffe fourmi du Piémont, ou encore truffe puante de Provence; — la truffe rousse, grise ou sauvage du Poitou : c'est la même que la truffe noire de la Champagne ou de la Bourgogne; — la truffe mésentérique, ou grosse et petite *fouine* de Bourgogne : on la trouve de même en Normandie, aux environs de Paris, en Angleterre, en Allemagne et en Bohême; — la truffe blanche d'été ou de la Saint-Jean, du Poitou et de la Bourgogne : on l'appelle *messingeonne* en Dauphiné et *mayenque* en Provence; — la truffe blanche d'hiver; — le *Tuber rapœodorum*, à enveloppe lisse : on trouve cette truffe à Bougival et à Meudon; — le *Tuber excavatum*, petit nez de chien de Provence, ou truffe musquée du

(1) Le *Cuculus indicator* est de la grosseur d'un moineau, et d'un vert clair; les pennes de sa queue sont rayées de blanc.

Dauphiné, du Périgord et de la Drôme ; — enfin le *Tuber maculatum* de Touraine. — On peut aussi considérer comme des variétés comestibles : le *Melanogaster variegatus* (truffe musquée du Dauphiné, ou gomme du Poitou et de la Touraine), et le *tersez* ou fécule de terre des Arabes.

Les premières truffières artificielles ont été établies au mont Ventoux et dans les départements de Vaucluse et des Basses-Alpes. Cette industrie prospère aujourd'hui près de Loudun.

On rencontre particulièrement les truffes sous sept espèces de chênes. Quand on veut créer une truffière, on récolte les glands des arbres au pied desquels on a trouvé les meilleures truffes, et on en fait des semis, aux premiers jours du printemps, en lignes régulières orientées du nord au sud, chaque gland étant à 40 ou 50 centimètres du gland voisin, et chaque rangée étant séparée de la suivante par un intervalle de 5 ou 6 mètres. Pendant les cinq ou six premières années, on fait deux labours par an. Vers ce temps, les truffes commencent à paraître. On ne fait plus alors qu'un labour léger au printemps, ou l'on se contente d'un simple binage. C'est entre la douzième et la vingtième année depuis la plantation des chênes que la truffière est surtout productive. Les conditions nécessaires pour favoriser la végétation des truffes ont une grande analogie avec celles de la culture des autres champignons. Ces tubercules ont besoin d'une obscurité moyenne, d'une humidité modérée, et du renouvellement de l'air confiné qui les baigne. (1)

(1) Voy. Payen, *les Cryptogames utiles.*

LA CLOCHE DE SAINT-POL DE LÉON.

La plus ancienne cloche existant en France est, sans doute, celle qui est conservée dans la cathédrale de Saint-Pol de Léon, sous le nom breton de *an Hyr Glass,* ou la Longue-Verte, dénomination indiquant à la fois sa forme et sa couleur. On la sonne, depuis un temps immémorial, au-dessus de la tête des pèlerins pour rendre l'ouïe aux sourds, et pour préserver des maux de tête les affligés de la migraine.

Les anciens légendaires racontent avec détails que saint Pol Aurélien, quand il passa du pays de Galles dans la Bretagne française, eût bien voulu emporter une certaine cloche dont un petit roi de son pays, nommé Marc'h, était l'heureux possesseur. Cette cloche, combinant ses accords avec six autres, formait une musique fort à la mode jadis, et très-goûtée du prince et de ses convives pendant le repas. Les carillons, on le voit, datent de loin. Marc'h refusa net ; mais Pol n'y perdit rien. A peine débarqué dans l'île de Batz, chez le comte Withur, il trouva la cloche tant désirée dans la gueule d'un gros poisson, littéralement d'un saumon, échoué sur le rivage. Ces sortes de trouvailles n'étaient pas alors des plus rares. Saint Lunaire, un autre apôtre de la Bretagne, ayant, dans la traversée, laissé choir son autel portatif au fond des ondes, deux goëlands, ou plus textuellement deux colombes, se chargèrent de le lui ramener sur la grève, non loin de Dinard. Quant à saint Magloire, qui avait perdu son couteau sur mer, il le retrouva dans le ventre d'un poisson qui l'avait avalé, et qui vint se faire pêcher à son intention sur la côte de Jersey. Tout cela se passait au sixième siècle. Il y a longtemps que poissons et oiseaux de la Manche ont cessé de rendre ces sortes de services aux navigateurs.

Toujours est-il que, pour les Léonais, la Longue-Verte est bien la cloche que le roi Marc'h aurait refusée au patron de leur ville, et que celui-ci aurait miraculeusement recouvrée. Cette tradition lui assigne une antiquité de treize siècles : c'est beaucoup, mais ce n'est guère trop. Comme certaines clochettes de l'époque gallo-romaine, dont les spécimens existent dans nos musées, la cloche de Saint-Pol est formée d'une lame de cuivre battue au marteau et retroussée sur les bords; elle n'est pas coulée. Elle a la forme d'une pyramide tronquée à angles arrondis. Sa hauteur totale est de 0m.23; sa largeur, à son orifice, de 0m.18. Elle pèse 4kil.250. Elle était destinée à être sonnée à la main, car elle est munie d'une anse en bronze qui forme la partie la plus caractérisée de l'ustensile. Cette anse, fixée au sommet de la cloche par des rivets, s'évase à ses extrémités en bouquet de feuilles grossièrement gravées, qui portent des traces d'argenture



Cloche ancienne conservée à Saint-Pol de Léon (Finistère).

presque effacées par l'usage et par le temps; des lignes de petits cercles imprimés au poinçon, comme on en voit sur les bijoux de l'époque mérovingienne, dessinent la nervure de ces feuillages, et se prolongent dans toute la longueur de l'anse.

Tous ces caractères conviennent à une antiquité très-reculée, et pour l'appréciation de laquelle les termes de comparaison font défaut dans l'archéologie campanaire. Nos plus vieilles cloches de France, deux ou trois au plus, ne sont pas antérieures au treizième siècle. Or, à cette date, la *Hyr Glass* existait déjà depuis au moins deux cents ans dans le trésor de la cathédrale de Léon, comme l'apprend un texte du moine de Fleury qui écrivait au onzième siècle. Son défaut de valeur intrinsèque lui a permis d'échapper depuis à toutes les causes de destruction qui menacent les matières précieuses. On ne sera pas surpris que cet ustensile, dont le métal est vierge de tout alliage, donne un son très-voisin de celui que rendrait un chaudron. Qu'était donc l'industrie de la fabrication des cloches au moment où la Vie de saint Pol fut rédigée, pour qu'un appareil aussi primitif ait été sérieusement considéré comme l'objet de toutes les convoitises d'un grand personnage et d'un lettré tel que l'apôtre de Léon? Il serait aujourd'hui rebuté du plus médiocre carillon de village, et ne trouverait plus de similaire qu'au cou des bestiaux abandonnés dans les pâturages : tant est grand l'empire de la tradition chez nos populations rurales.

UN PARI DE JEAN SIMON.



Composition et dessin de E. Lesage.

Juché à l'extrémité d'un poteau d'éclairage, où il se tient aussi tranquillement assis dans le vide de l'espace que s'il avait pour siége la résistance d'un bon fauteuil posé sur le sol, ce jeune et robuste garçon, qui montre au travers des vitres d'une lanterne son large visage qu'un jet de gaz enflammé inonde de lumière, est du nombre de ceux qui ne doivent pas passer tout à fait inaperçus ; sa vie est une leçon, sinon un exemple à suivre ; il s'agit de Jean Simon, surnommé le Parieur.

Le crayon de l'artiste l'a saisi au moment où il accomplit l'une de ses prouesses journalières.

On peut dire de Jean Simon qu'il naquit sous une heureuse étoile. Le ciel l'avait doué de tout ce qui aide à cheminer allégrement en ce monde : il eut la force et la santé, sans avoir jamais besoin de les éprouver jusqu'à l'épuisement dans les fatigues d'un labeur forcé ; car il possédait aussi l'honnête aisance qui permet à l'activité de l'esprit de se créer, au gré de sa fantaisie, des loisirs intelligents.

Quelle situation favorable pour un ambitieux de renommée !

Tel fut précisément le cas de Jean Simon. Cette ambition le posséda depuis l'enfance. Il fallait sans cesse à sa vanité chatouilleuse et gourmande la caresse des louanges et le régal des applaudissements. Par malheur, comme il manqua toujours de vocation et d'aptitude pour les choses

qui font l'homme justement célèbre et les succès retentissants, Jean Simon passa son temps à imaginer et à gagner d'extravagants paris dont parfois sa vie était l'enjeu, et cela afin d'obtenir des bravos qui n'eurent pas d'écho hors du cercle étroit où ils se produisaient. Ainsi, à défaut de la gloire, le vaniteux s'attacha à la gloriole; mais celle-ci le satisfaisait et l'illusionnait assez pour lui laisser croire qu'il avait conquis l'admiration du monde entier, lorsqu'il venait seulement d'exciter la curiosité des badauds.

A l'école, où il n'apporta d'ailleurs qu'un goût médiocre pour l'étude, ce qui mit surtout obstacle à ses progrès, c'est qu'il n'aborda jamais une leçon sans avoir parié avec ses camarades de classe qu'il l'apprendrait et la réciterait mot à mot au rebours, ce à quoi il arrivait toujours, mais au prix d'une si longue durée de temps, que chaque pari gagné lui faisait perdre une place dans le tableau des élèves classés par ordre de mérite. Une autre gageure, dont le succès flattait singulièrement l'amour-propre de l'écolier, consistait à dessiner de la main gauche, passée derrière ses épaules, un hussard à cheval sur une feuille de papier fixée par quatre épingles à son dos. Il lui fallut se livrer à des exercices si prolongés et si assidus avant de pouvoir obtenir ce merveilleux résultat, que le temps lui manqua pour apprendre à écrire convenablement de la main droite. Ses parents s'en consolèrent; car, à la vue du dessin exécuté de la sorte, ils supposèrent que Jean Simon était destiné à devenir un grand artiste. Erreur; il ne sut jamais faire que son hussard à cheval, encore ne le réussissait-il bien que lorsqu'il avait son dos pour pupitre. Le besoin d'être remarqué et d'engager à tout propos un pari avec tout venant l'habitua à suivre le cours ordinaire et régulier de la vie absolument comme il apprenait ses leçons à l'école, c'est-à-dire au rebours. Exemple : entre deux chemins qui aboutissaient au même point, l'un rendu facile, l'autre devenu impraticable, il choisissait naturellement le dernier, pourvu qu'on le regardât et qu'il pût faire de l'ascension périlleuse le prétexte d'une gageure. La route était-elle droite et unie, il y marchait à reculons. En un mot, Jean Simon pratiquait la vie, même dans les actions qui ne demandent aucun effort, comme beaucoup pratiquent l'art : il ne jouait que la difficulté. Où elle n'existait pas il la créait. Ainsi, un soir, désireux comme toujours d'amasser autour de lui les promeneurs et de gagner un nouveau pari, il refusa du feu que l'un des passants lui offrait pour sa pipe, et gagea que, sans le secours d'une échelle, il irait l'allumer au bec de gaz qui éclairait le coin de la rue. En effet, cramponné au portant mobile de la lanterne, il y alluma sa pipe; mais, au moment où il la retirait de la cage de verre, une bouffée de vent lui envoya dans les yeux une étincelle du tabac incendié. La douleur lui fit faire un mouvement en arrière. Ses genoux cessèrent de presser le poteau; la tête emporta le reste, et, en fin de compte, Jean Simon, retombant sur ses jambes, avait gagné son pari; mais il avait perdu un œil.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

LA PROPRETÉ.

Suite. — Voy. page 34.

Occupons-nous d'abord de la propreté corporelle. Elle importe autant à la santé qu'à la dignité, et c'est chose doublement affligeante que de voir la limite que peut atteindre l'incurie en cette matière. Elle ne saurait être mieux mesurée que par les médecins, qui sont placés par leur ministère dans des conditions particulièrement favorables pour les constatations de ce genre, et chez lesquels elles soulèvent, du reste, de singulières révoltes du sens hygiénique.

Certainement il faut incriminer dans ce déplorable résultat les suggestions de la paresse; mais l'ignorance des dangers que l'on court en abandonnant ainsi sa santé à de pareilles aventures n'est pas non plus hors de cause: l'esprit a sa crasse sordide comme la peau; que l'on fasse disparaître l'une, l'autre est bien près de s'en aller. Tout se tient dans cette admirable machine humaine que Bossuet appelait un *ouvrage de grand dessein,* et l'on ne peut s'occuper de l'âme sans que le corps en éprouve la salutaire influence, et de la *bête* sans que l'*autre* n'y gagne immédiatement quelque chose. C'est que la *cousture* des deux, comme disait Montaigne, est singulièrement étroite. On ne fera certainement pas une âme pure en maintenant le corps dans une netteté irréprochable; mais on donnera à l'âme un sentiment plus élevé de son rang et de sa dignité; elle se sentira respectée et sera plus disposée à se respecter elle-même.

Il y a là des harmonies et des influences réciproques que le spiritualisme le plus délicat peut admettre sans se sentir entamé. Aussi, avec quels soins les législations anciennes, si reprochables, du reste, à raison de l'atteinte qu'elles portaient à la constitution légitime de la famille et à la liberté autant qu'à l'initiative individuelle, ne formulaient-elles pas des obligations de propreté corporelle, tantôt imposées par la force, tantôt placées sous l'égide d'une prescription religieuse; puis, l'obligation stricte ayant cessé, l'habitude persista.

Les ablutions étaient entrées profondément dans les mœurs des anciens. Elles intervenaient au moment même de la naissance et persistaient même après la mort, puisque l'habitude de laver les cadavres à l'eau chaude était en quelque sorte obligatoire. La profusion avec laquelle les bains étaient dispensés chez les Romains ne diminuait pas leur goût pour les ablutions, et ils ont donné à ce sujet des leçons de propreté remarquables. Tous les matins ils se faisaient des ablutions des yeux, de la bouche et de la face. Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront sans doute le passage du huitième livre de l'Énéide où cette pratique est indiquée :

> Surgit, et ætherei spectans orientia solis
> Lumina, rite cavis undam de flumina palmis
> Sustulit.....

(Il se lève, et tournant ses yeux vers la lumière naissante du soleil, il puise, selon les rites, de l'eau du fleuve dans ses mains.)

Le mot *rite* est significatif; il indique qu'il s'agissait autant d'une prescription religieuse que d'une habitude personnelle. De même aussi toutes les cérémonies, toutes les fêtes des Grecs commencent par des ablutions. Étaient-elles bornées aux mains, elles indiquaient du moins l'idée de l'indispensable nécessité de ces purifications. Homère ne manque pas de nous peindre, dans l'Odyssée, un serviteur circulant autour de la table, versant de la main droite l'eau aux convives, et leur présentant de l'autre un bassin et une étoffe de lin. Des aiguières élégantes remplissaient au moyen âge cet office, confié aujourd'hui au rince-bouche très-réaliste que le bon goût incrimine, et que, toutefois, l'hygiène est intéressée à défendre. Mais c'est assez nous égarer dans le passé, revenons aux fort tristes réalités du présent.

Les ablutions et les bains sont les deux moyens de maintien de la peau dans un état convenable de netteté. On n'use assez largement ni de l'un ni de l'autre, au moins chez nous, et il est bien à désirer que les mœurs d'outre-Manche influent un peu sur les nôtres sous ce rapport.

Beaucoup trop de gens ne soumettent à des ablutions purificatrices que les parties de leur corps laissées à découvert par les vêtements, et le reste est confié à des bains clair-semés manifestement impuissants à leur rendre le service qu'Hercule rendit à Augias. Il y a préjudice de dignité et de santé en même temps à un pareil état de choses.

L'eau est ou devrait être partout sous la main; mais ne serait-ce pas, comme en beaucoup d'autres choses, sa banalité qui est un obstacle à la généralisation de son office? En Angleterre, le système de Locke, prémunissant les esprits contre les dangers imaginaires des lotions froides, en a répandu la pratique, et je suis convaincu que la race anglo-saxonne doit, en dehors de son influence d'origine, une partie de sa vigueur et de sa beauté à l'usage des ablutions froides. Elles enlèvent les souillures quotidiennes de la peau, raffermissent son tissu, aguerrissent contre les vicissitudes atmosphériques, prémunissent par suite contre les maladies qui en sont la conséquence, et, enfin, exercent sur tout l'ensemble une influence salutaire de bien-être et de vigueur accrue. Les Spartiates allaient plonger les nouveau-nés dans l'Eurotas, pratique antiphysiologiste qui les exposait à une brusque transition de 38 degrés à 10 ou 15, et, tuant tout ce qui était faible, faisait l'office du Taygète; les bains froids et même les ablutions froides, dans les premiers jours de la vie, seraient meurtriers. Les enfants ont besoin d'être *couvés* quelque temps encore, et nous ne voyons pas que les petits des oiseaux, qui dégagent cependant plus de chaleur, soient abandonnés par leurs mères; au contraire, elles les gardent sous leurs ailes et prolongent, par attrait peut-être, mais aussi par instinct de ce qui leur est bon, l'incubation qu'elles leur donnaient quand ils étaient encore dans l'œuf. Hippocrate disait que la nature, « étant ignorante et n'ayant pas été à l'école, fait ce qu'il faut faire. » Cela est vrai surtout de la nature interrogée dans les mœurs des animaux. L'homme, éloigné de l'instinct par les mille complexités de sa vie telle qu'il l'a faite, a besoin de se tourner vers les enseignements de l'instinct. Les animaux sont des hygiénistes fort distingués, et les professeurs d'hygiène peuvent sans déroger aller à leurs conférences. Ils ont été instruits à bonne école et par un maître fort expérimenté. Donc, de l'eau chaude aux tout petits enfants, mais beaucoup d'eau chaude. Les mères anglaises emploient largement le *nurse-bath,* dans lequel, comme je l'ai dit ailleurs, « les petits tritons d'outre-Manche puisent à la fois et des conditions de santé, et des habitudes de propreté, et le goût de cet élément liquide qui est le propre domaine de leur activité et l'instrument de leur empire universel. » (1)

Quand les enfants ont grandi, qu'ils respirent bien et peuvent, par conséquent, produire assez de chaleur et se défendre contre l'atmosphère, il faut, le plus tôt possible, remplacer les lotions chaudes par le bain d'éponge, le *sponge-bath,* à la température ordinaire. Mais, il faut y faire attention, ce qui convient à des enfants d'une certaine force tuerait ceux qui sont plus faibles; ces derniers peuvent être amenés de loin, par un ensemble de soins, à pouvoir affronter les rigueurs salutaires des ablutions froides, mais il ne faudrait pas les inaugurer d'emblée. Le système de Locke est un crible qui garde les forts et laisse passer les débiles. On s'imagine que cette distinction est chose facile. J'y applique tous les jours mon attention la plus soutenue, et la solution de ce problème, qu'il faut bien cependant résoudre, ne laisse pas que de m'embarrasser toujours. L'hygiène est affaire de médecine et non de routine. Tout homme doit être voué à l'éponge ou à la flanelle; la première symbolise l'endurcissement, la seconde les précautions : le premier parti, le plus sûr, convient aux gens primitivement forts ou amenés à l'être par une bonne éducation physique; le second est l'apanage des constitutions débiles, des sujets délicats dont la santé ne comporte rien de risqué ni d'aventureux, des valétudinaires qui passeront leur vie à ruser avec la mort et qui n'ont pas de capitaux organiques à lancer dans une spéculation hasardeuse.

(1) *Le rôle des femmes dans les maladies des enfants.* Paris, 1868

La suite à une prochaine livraison.

ALBUM AMICORUM (1).

Les Allemands désignaient sous ce titre, au dix-septième siècle, et sans doute plus anciennement, un album dont l'usage est ainsi expliqué par un des personnages de la comédie de Saint-Évremond intitulée *Sir Politick Would-Be :*

« Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent, en partant de chez eux, d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme *Album amicorum,* et ne manquent pas d'aller visiter les savants de tous les lieux où ils passent, et de le leur présenter afin qu'ils y mettent leur nom, ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelque propos sentencieux et quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur, estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive d'avoir connu de vue ces gens doctes, et d'avoir un *specimen* de leur écriture. »

LE PALAIS DE FRANCE A TÉHÉRAN,

CAPITALE DE LA PERSE.

« En traversant Téhéran pour me rendre au palais de France, dit M. X. Hommaire de Hell (2), je fus frappé de surprise à l'aspect des murailles pantelantes, des portes d'entrée à moitié démolies, des échoppes ignobles, des rues sales et encombrées de tas de neige, qui se trouvaient sur mon passage. Étais-je bien dans la capitale de la Perse, ou dans quelqu'un de ces méchants villages tels que nous en avions vus depuis notre arrivée en Perse? A la rigueur, j'aurais pu supposer que nous traversions un interminable faubourg, n'était la rue du Palais-Royal, dont nous dûmes longer les murailles, et qui nous prouvait sans réplique que nous étions dans le centre de la ville. Cependant cette fâcheuse impression disparut à la vue du délicieux palais qu'occupe notre ministre. »

Le lecteur, grâce au crayon de M. Jules Laurens, qui accompagnait M. Hommaire de Hell, peut aussi se faire une idée de l'élégant et riant aspect du palais de la mission française. Dès le lendemain de son arrivée, M. le comte de Sartiges, chef de la première mission fixe établie par la France à Téhéran, eut une audience du schah. A neuf heures, une foule nombreuse, en tête de laquelle se trouvaient le maître des cérémonies de la cour, une douzaine de gardes de Sa Majesté, des courriers et de nombreux serviteurs et employés du palais, vinrent chercher le ministre de France pour le conduire chez le roi. Les gardes étaient couverts d'un grand manteau rouge avec un turban de la même couleur sur la tête. Quelques individus avaient des bonnets garnis de plumes et de plaques d'argent, d'un effet très-original. En outre, pour faire honneur au comte, on lui avait envoyé un cheval des écuries du roi, richement

(1) Album des amis.

(2) *Voyage en Turquie et en Perse*, pendant les années 1846, 1847 et 1848.

harnaché. Après une réception très-gracieuse, le ministre fut ramené au palais de France avec une grande pompe. Une compagnie d'infanterie et la musique royale le précédaient en faisant le plus de bruit possible. Tout cela prit place, avec le cortége, dans la grande cour, pour assister à l'inauguration du pavillon, qui se fit au son de toutes les musiques, composées principalement de fifres et de tambours. — « C'était un curieux spectacle, vu de la terrasse où nous étions, dit M. Hommaire de Hell, et chacun de nous sentit battre son cœur au moment où nos couleurs nationales flottèrent au dessus de toutes les têtes. Le pavillon, tout de cachemire, était digne, par son luxe oriental, des honneurs qu'on lui rendait. Cette cérémonie ne se fit pas sans exciter la jalousie des missions de Russie et d'Angleterre..... Tout ce qu'on compte de Français à Téhéran se trouvait réuni au palais pour cette solennelle circonstance. » Après la cérémonie, force Persans vinrent faire leur visite au comte, et croquer les bonbons que le roi, le premier ministre et d'autres grands personnages lui avaient envoyés pour la circonstance. Dans la cour étaient rangés une douzaine de grands plateaux de bois couverts de dragées, et contenant en outre quatre pains



Ancien cavalier persan. — D'après Chardin.

de sucre, présents du schah, qui furent enlevés après avoir excité la convoitise de la foule. Quant aux dragées, elles échurent aux soldats, qui les expédièrent en un clin d'œil. La musique, organisée à l'européenne, était dirigée par un nommé Marco, Italien, qui se tenait au centre des jeunes musiciens et frappait de la grosse caisse avec une vraie *furia* italienne. Les exécutants, au nombre de quatre-vingts, choisis fort jeunes parmi les tribus des montagnes, recevaient leur éducation musicale avec force coups de bâton et de cravache, nécessaires, dit-on, pour stimuler leur nature apathique. Dix familles concourent à l'entretien d'un musicien, moyennant six tomans [1] par an. De son côté, le gouvernement lui en accorde huit, y compris la relation, mais cette dernière solde est rarement payée.

L'inauguration du pavillon et le nouveau titre du ministre furent pour lui une source de dépenses considérables. Dans une telle occasion, tous les *faraches* (officiers inférieurs) reçoivent un toman, et les chefs en reçoivent trois, ou bien une pièce de drap comme équivalent. Le maître des cérémonies doit avoir pour sa part une trentaine de tomans, ce qui portera ce déboursé à 300 tomans au moins.

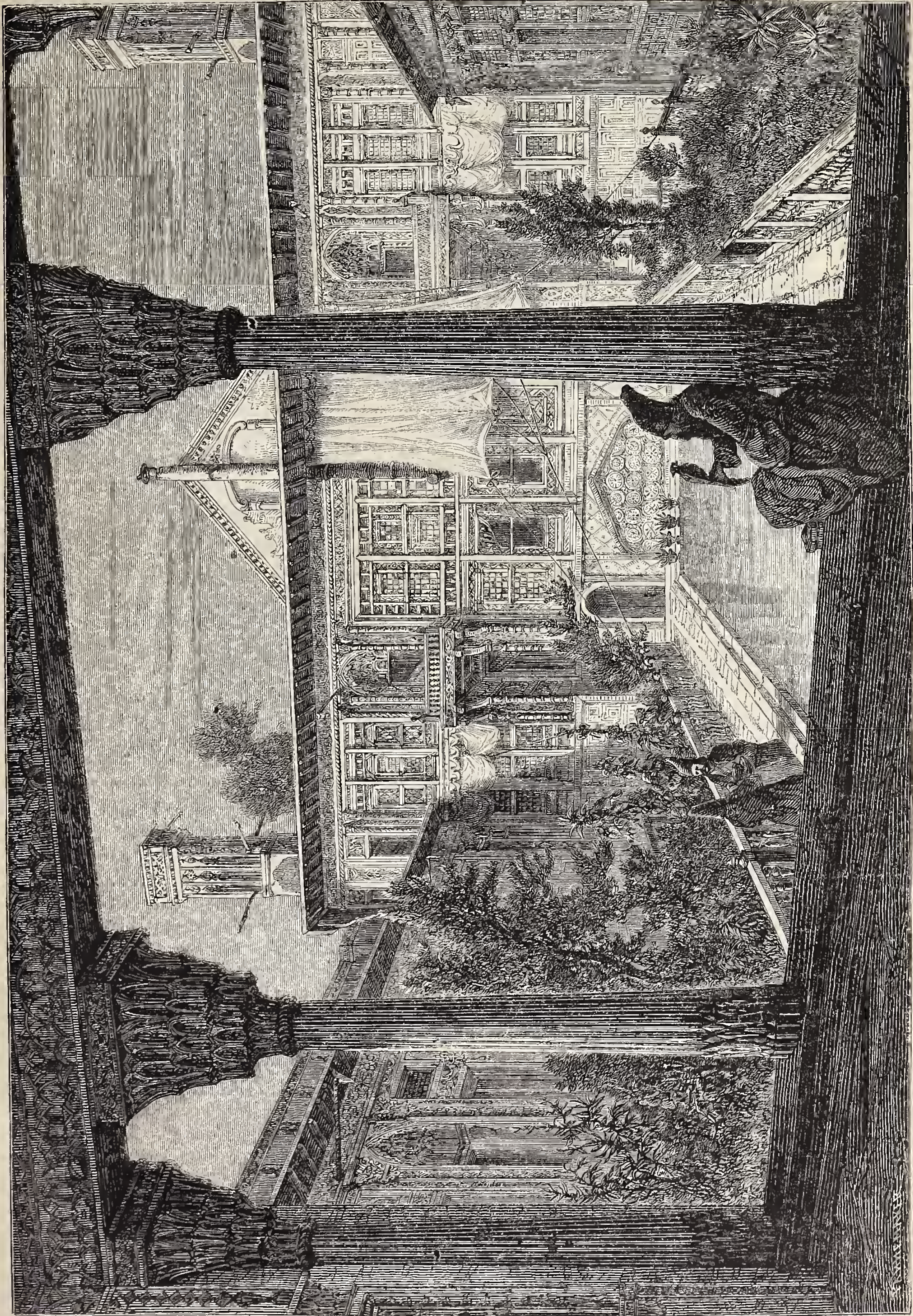
Un jour, un derviche vint s'installer avec sa tente en face du palais, avec le projet bien arrêté de rester jusqu'à ce qu'il eût obtenu du comte une certaine somme d'argent. Comme on tardait à la lui donner, il s'avisa de jouer, pendant la nuit, d'une certaine conque marine dont les sons perçants ne laissaient dormir personne. La police ne peut rien contre ces mendiants religieux. Le ministre fut à la fin obligé de lui faire offrir six ou huit tomans. Il demanda vingt tomans; mais le premier ministre du schah intervint : le derviche n'eut en définitive que quatre tomans

Il fallut aussi donner des dîners. M. Hommaire de Hell en cite un où le ministre eut pour convives deux jeunes princes persans, dont l'un portait une *zoubi* de drap, garnie de passementeries d'argent, recouvrant à moitié un *arkalou* de satin jaune; la robe du second était de cachemire. De larges pantalons, retenus par des ceintures de soie rouge à

[1] Le toman équivaut à 29 fr. 64 c.

franges d'or, complétaient ces costumes de fantaisie. Tous les deux burent force champagne et se livrèrent à la plus folle gaieté.

Une jeune Persane consentit à laisser faire son portrait, au palais de France, par M. Laurens : elle était parée de ses plus beaux atours, dont M. Hommaire de Hell donne ainsi la nomenclature : Le large pantalon intérieur s'appelle *chalvar*, les jupes, *oïma*, la courte che-



Cour du palais de la mission française à Téhéran (1848). — Dessin de H. Clerget, d'après une lithographie de J. Laurens, éditée par P. Bertrand.

mise de soie ou de gaze, *pirahen*, la veste à manches, *erhalouk*, la tunique à manches courtes (fourrée en hiver), *kemertchin*, le petit bonnet de cachemire blanc brodé, *aratchin* ; le châle fixé sous le menton, encadrant la figure, *tchargct*, la grande pièce d'étoffe bleue dont on s'enveloppe en sortant, *tchatir*, et le pantalon en deux parties qu'on revêt également pour le dehors, *tchakchour;* enfin, les souliers s'appellent *kefch* ou *roussi*.

En été, la chaleur et les insectes sont intolérables à Téhéran. Le ministre de France avait un campement au pied d'une montagne située au nord de la ville.

DERNIÈRES PAROLES DES GIRONDINS.

Nature, ouvre ton sein; Dieu juste, reçois-moi.
Mme ROLAND.

Je t'attends au séjour des justes.
BUZOT, *Lettre à sa femme.*

Je me jette dans les bras de la Providence.
PÉTION.

Je me livre à la providence de Dieu.
BARBAROUX, *Lettre à sa mère.*

J'ai trop besoin de penser que l'ordre existe quelque part pour ne pas croire à l'immortalité de mon âme. Il est grand, juste et bon, ce Dieu au tribunal duquel je vais comparaître; je lui porte un cœur sinon exempt de faiblesse, au moins exempt de crime et pur d'intention.
SALLES, *Lettre à sa femme.*

RAILS EN ACIER.

Un des plus grands progrès qui s'accomplissent de nos jours dans la construction de nos chemins de fer, est l'emploi des rails en acier.

Les perfectionnements apportés au procédé Bessemer permettent de fabriquer l'acier à un prix assez modéré pour qu'on puisse le substituer au fer. Il y a quatre ans seulement, les rails en acier Bessemer coûtaient 550 francs la tonne; aujourd'hui ils ne coûtent que 315 et même 300 francs la tonne, et tout fait espérer que le prix pourra encore diminuer.

La compagnie de Paris-Méditerranée renouvelle en partie sa voie de Paris à Marseille avec des rails en acier; plusieurs autres compagnies imitent son exemple; la compagnie du Midi a posé des rails Bessemer sur la pente de 33 millimètres par laquelle la ligne de Toulouse à Bayonne descend le plateau de Lannemezan, et elle en pose actuellement sur la ligne en construction d'Auch à Tarbes, qui va être livrée à l'exploitation.

A cause de la dureté et de l'homogénéité de la matière, les rails en acier se déforment moins facilement que les rails en fer, s'usent moins rapidement, et donnent, par suite, à la voie plus de solidité et plus de durée.

L'expérience n'a pas encore permis de constater exactement, pour des rails placés dans des conditions identiques, quelle est la différence de durée entre les rails en fer et les rails en acier; il n'y a pas assez longtemps qu'on fait usage de ces derniers. Quoi qu'il en soit, on peut se rendre compte de l'économie que l'emploi des rails en acier Bessemer peut, pour différentes durées, permettre de réaliser dans le renouvellement de nos voies. M. Rancès, ingénieur de la compagnie du Midi, dans un rapport qu'il a adressé à la Société des ingénieurs civils, a fait des calculs très-intéressants sous ce rapport.

En prenant les prix actuels (300 francs la tonne de rails en acier, 200 francs la tonne de rails en fer), et en supposant, par exemple, qu'un vieux rail en acier ne perde, comme le rail en fer, que 100 francs de sa valeur primitive, M. Rancès a établi qu'étant donnés des rails en fer durant dix ans, il y avait un avantage économique à leur substituer des rails en acier, lors même que ces derniers ne devraient durer que cinq ans de plus, c'est-à-dire quinze ans. S'ils doivent durer trois fois plus, trente ans, ce qui n'a rien d'invraisemblable, l'économie que réalisera annuellement une compagnie sur ce qu'elle aurait dépensé en employant des rails en fer sera, au minimum, de 368 francs par kilomètre. Si l'on prend l'ensemble du réseau français, le développement des voies simples, 32 000 kilomètres environ, l'économie totale annuelle sera de 11 776 000 fr.

LE DESSIN D'APRÈS NATURE.

Suite. — Voy. p. 75, 199.

Si nous passons de l'étude des animaux à celle des végétaux, ayons toujours présentes à l'esprit les lignes élémentaires, qui nous ont servi déjà, et doivent nous servir encore à enclore les profils et à accentuer la physionomie générale des objets. Ces lignes sont, on se le rappelle, 1° la *ligne droite* (horizontale, verticale, oblique à tous les degrés); 2° la ligne *courbe* dans toutes les positions.

Allez aux champs, ou tout simplement descendez au jardin; prenez l'arbre ou l'arbuste le plus capricieux dans sa forme, le plus complexe dans son développement, et vous verrez qu'il peut toujours, abstraction faite des menus détails, être circonscrit dans une figure géométrique dont les éléments sont la ligne droite et la ligne courbe. Ces silhouettes se bâtissent prestement en quatre coups de crayon, ce qui est fort important pour donner d'abord à chaque objet sa place, son rôle et son importance dans un ensemble; or, le rôle, l'importance de l'objet, tout cela dépend de la masse et de la forme rudimentaire de cet objet : voyez, par conséquent, comme il est important d'avoir un procédé rapide et sûr. Vous jugez en deux minutes de l'ensemble, de l'accord, de l'unité de votre œuvre, avant de vous engager plus avant. L'ensemble est-il d'aplomb, l'harmonie est-elle établie, l'équilibre existe-t-il entre toutes vos masses? Alors commencez à attaquer les détails, mais jamais avant. Qui commencerait le dessin d'un arbre (j'entends d'un arbre bien simple et bien naïf) par un des détails de cet arbre, dont il pousserait le rendu à un degré quelconque, détruirait à coup sûr d'avance l'accord des détails entre eux. Or ne perdez pas de vue que c'est de cet accord surtout que résulte la physionomie de l'ensemble.

Convenons donc d'abord qu'il faut poser la silhouette en quatre coups de crayon. Cherchons maintenant d'après quelles règles il faut la poser.

Quand on n'a observé qu'en amateur, et seulement d'un œil distrait, les arbres qui se développent librement sur les montagnes, dans les forêts, dans les plaines et sur le bord des rivières et des ruisseaux, on s'imagine volontiers que tout est caprice et indécision dans le développement général des profils et des silhouettes. Remarquez d'abord que chaque essence a son mode de développement, son type. Partant de cette donnée, toujours la même au fond, la nature prend à tâche de varier à l'infini, mais dans le détail seulement. Connaissez-vous rien de plus capricieux et de plus varié que l'architecture de la renaissance? Vous ne confondrez cependant jamais l'une de ses œuvres avec celle d'aucune époque. Est-ce seulement parce qu'elle est capricieuse? Non, car il y en a d'aussi capricieuses à d'autres époques et dans d'autres pays. Mais c'est que sous cette variété infinie se trouve une inspiration unique qui s'épanouit en mille rameaux fleuris. L'architecture de la renaissance a imité le procédé de la nature. Dans la nature végétale, le thème est un, les variations vont à l'infini. Comme spectateurs, nous sommes charmés de cette infinie variété de la nature; comme dessinateurs, nous en sommes, dès l'abord, fort embarrassés.

Notre embarras ne cesse que quand l'observation personnelle, ou l'avis d'un ami expérimenté, nous montre l'unité au fond de la variété.

Si, au lieu de nous perdre dans l'étude de chaque *arbre*, nous n'avions plus qu'à chercher la physionomie, le type de chaque *essence*, nous aurions déjà fait un grand pas dans la voie de la simplification. Mais cette simplicité n'est que relative; car les *essences* d'arbres sont encore bien nombreuses, et notre apprenti dessinateur n'est pas tenu d'avoir commencé par être garde forestier. Voici une classification plus générale et plus simple que celle qui précède. Que cherchons-nous? La physionomie, la physionomie avec la plus grande expression possible. Que notre mode de classification prenne donc pour point de départ ce qui accentue le mieux la physionomie des êtres : le caractère de la ligne.

Nous diviserons tous les arbres en trois classes : 1° *arbres à profil rectiligne;* 2° *arbres à profil curviligne concave ou évidé;* 3° *arbres à profil curviligne convexe.*

Il y a, en effet, des arbres où c'est la ligne droite qui caractérise et définit l'ensemble. Dans tous les individus de ces espèces, c'est la forme rectiligne qui dominera. Établissons-la donc hardiment; nous l'atténuerons plus tard par les caprices de détail, comme le fait la nature. Nous procéderons de même pour les arbres dont la physionomie s'accuse plus particulièrement par la prédominance de la courbe, soit convexe, soit concave. Nous la dégagerons, nous la mettrons à nu, pour avoir l'ensemble; nous nous préoccuperons plus tard des détails.

Et comme, dans la nature, les analogies de forme entre les parties d'un même être se poursuivent beaucoup plus loin qu'on ne le croirait d'abord, remarquons en passant que la feuille isolée indique déjà, par sa ligne dominante, quelle est la ligne dominante de la branche sur laquelle elle végète, et de l'arbre sur lequel cette branche est implantée.

Prenez, par exemple, une touffe de feuilles de châtaignier (fig. 1), et considérez avec attention la forme typique



Fig. 1.

de ces feuilles, vous verrez que c'est la forme *rectiligne*. C'est-à-dire qu'abstraction faite des ornements de détail, des menues broderies et denticules de la bordure, et des courbes de transition, c'est la ligne *droite* qui domine.

Cueillez sans vous piquer, si faire se peut, cette petite branche revêche et menaçante. C'est du houx (fig. 2), avec ses baies écarlates qui tranchent si énergiquement sur le vert foncé de la feuille, comme nous le montrerons



Fig. 2.

en parlant de la couleur. Qu'y remarquez-vous de particulier? La prédominance de la ligne *courbe*, mais de la ligne courbe *concave*, qui creuse comme une série de petits golfes d'une extrémité de la feuille à l'autre.

D'un coup de gaule, faites-moi tomber ce panache de



Fig. 3.

feuilles de noyer (fig. 3) : il n'est pas besoin de les regarder longtemps pour voir que la ligne la plus accentuée du contour est la *courbe concentrique*.

Au lieu de tenir à la main ou d'étaler sur la table les feuilles du châtaignier, du houx, du noyer, supposez que vous détachiez une branche entière. Reculez à dix ou douze pas de cette branche, car pour un objet de cette dimension, c'est là à peu près le point de vue; regardez, et vous verrez que la branche de châtaignier rappelle par sa forme typique la feuille du châtaignier, la branche de houx celle du houx, la branche de noyer celle du noyer.

Reculez encore, et placez-vous à la distance nécessaire pour embrasser d'un seul coup d'œil le châtaignier, le houx ou le noyer; étudiez-en attentivement les lignes, et vous verrez que l'analogie persiste de la feuille à la branche



Fig. 4.

et de la branche à l'arbre lui-même. Entendons-nous bien : je ne veux pas dire qu'un châtaignier ressemble trait pour trait à une feuille de châtaignier, un houx à une feuille de houx, etc. Je veux dire que les lignes dominantes, les lignes expressives, sont les mêmes dans l'arbre et dans la feuille.

Voyez (fig. 4) comme la ligne droite domine dans les contours du châtaignier. Voyez comme le houx est déchiqueté et semblable à une terre toute trouée de baies, de golfes et de ports. Remarquez, au contraire, comme le

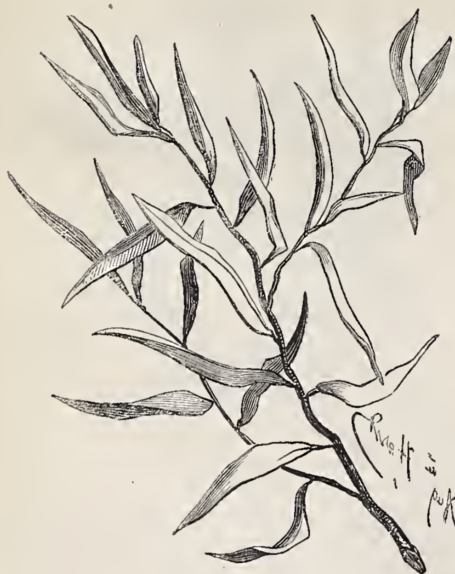


Fig. 5.

noyer se développe et s'affirme par lignes mollement arrondies, renflées et *moutonnantes* comme celles des nuages.

Maintenant, ceci convenu, je prends le jeune dessinateur par la main, je le mets en face du châtaignier : que lui reste-t-il à faire? A limiter par des lignes droites l'espace occupé par le châtaignier. Est-ce tout? Non, ce n'est que le commencement du travail et l'assise de l'édifice. Voilà, pour ainsi dire, l'armature établie; modelez maintenant. Vous êtes sûr que votre châtaignier n'a ni le port, ni le geste d'un autre arbre. Il n'imitera pas les allures efféminées du noyer, ni la capricieuse indépendance du houx. Serrez maintenant la forme de plus près; soignez le détail. Qu'on me permette un rapprochement. Toute ligne a un sens et un langage pour l'œil; de même toute combinaison de lignes. Eh bien, quand vous avez, à grands pans, profilé votre châtaignier sur le papier blanc, avec l'attitude et les lignes qui lui sont propres, vous commencez à parler *châtaignier;* vous vous faites comprendre, parce que vous avez les éléments de la langue. Reste encore à parler *châtaignier* avec grâce, avec force, avec éloquence, surtout avec un accent personnel et convaincu. De même quand vous parlerez *houx,* de même quand vous parlerez *noyer.*



Fig. 6.

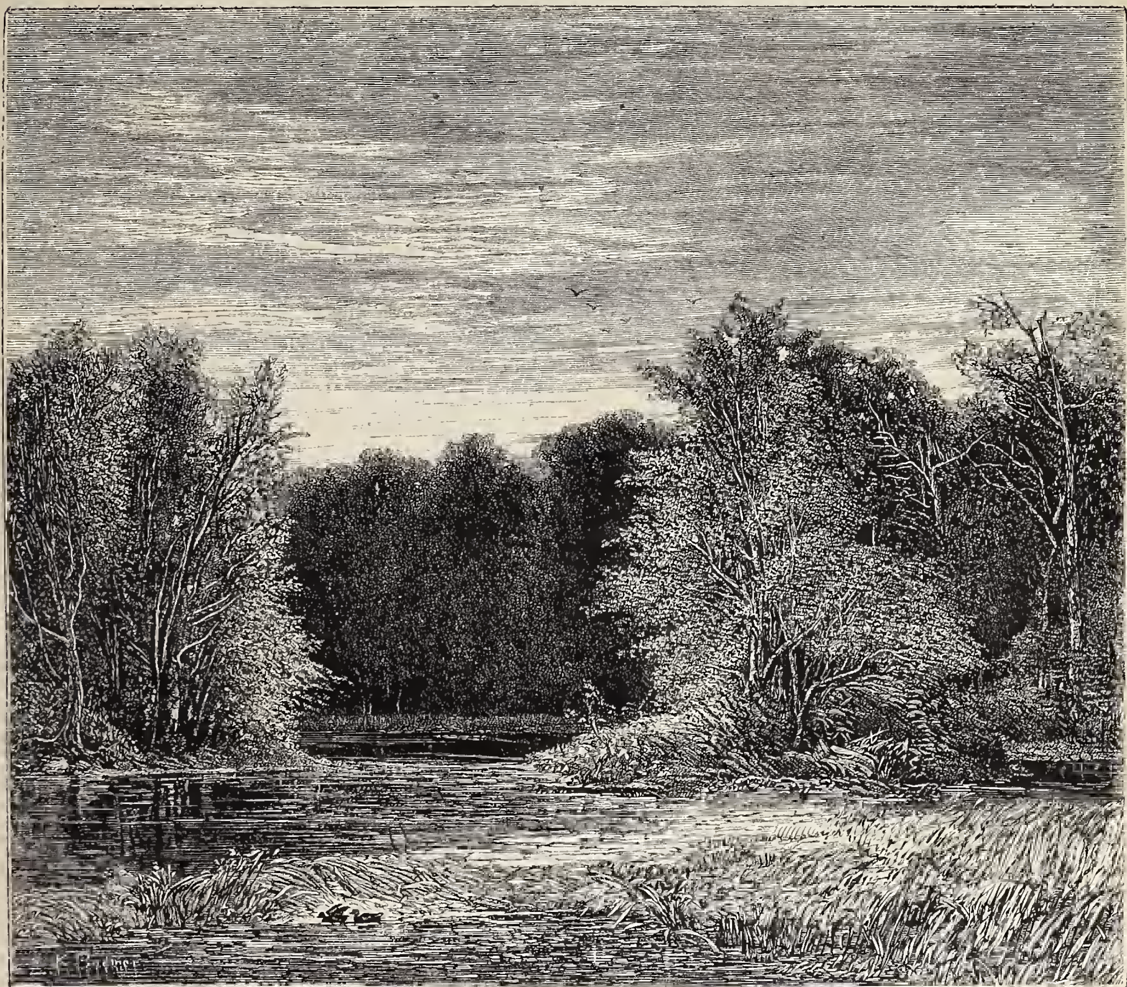
Comme on ne saurait être trop clair, voici un point sur lequel j'insisterai. Quand je dis que cette feuille ou cet arbre est de forme *rectiligne, courbe concentrique* ou *courbe excentrique,* j'entends seulement dire que les lignes ainsi désignées *prédominent,* et non pas *existent seules,* à l'exception de toutes les autres : seulement, celles-là sont principales; les autres ne sont que secondaires et destinées soit à ménager les transitions entre les autres lignes, soit à adoucir les angles. De même, il est bien évident que les feuilles d'une même dénomination peuvent différer, et diffèrent beaucoup entre elles, de physionomie et d'attitude. Par exemple, la feuille du châtaignier, quoique la donnée en soit *rectiligne,* diffère de la feuille du saule (fig. 5), comme le saule lui-même (fig. 6) diffère du châtaignier, qui est cependant aussi, lui, dans la donnée rectiligne. Si nous plaçons même le saule à côté du saule pleureur, nous constaterons des différences de pose et de physionomie très-marquées. Pourtant, les deux modèles étant dans la même donnée, nous les *bâtirons* avec les mêmes lignes, dont nous ferons un emploi différent selon les indications mêmes de la nature.

Ce qui vient d'être dit sur la donnée *rectiligne* est vrai de la donnée *curviligne.* Il est inutile d'insister sur ce point.

La suite à une autre livraison.

LE LEHIGH ET SES RIVAGES

(PENNSYLVANIE, ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE).



Une Forêt au bord du Lehigh, en Pennsylvanie. — Dessin de K. Bodmer.

La colonie des frères Moraves, à Bethléem, en Pennsylvanie, est située au sommet et sur le penchant d'une colline au pied de laquelle le ruisseau de Monocasa tombe dans le Lehigh, rivière célèbre par sa vallée pittoresque, d'abord sauvage et boisée, plus bas fertile et bien cultivée. Vers 1832, lors du voyage du prince Maximilien de Wied-Neuwied et de M. Charles Bodmer, Bethléem n'était encore qu'un village; mais déjà il s'accroissait à vue d'œil, et possédait plusieurs belles rues. L'église, construite au sommet de la colline, est un vaste édifice, propre et bien éclairé, tout à fait dans le style des églises allemandes de la secte morave. La maison d'éducation pour les filles est aussi un bâtiment d'une étendue considérable; elle possède un jardin bien planté d'arbres touffus qui descend jusqu'au bord du Monocasa; des fleurs de mille espèces y attirent les colibris et les oiseaux-mouches. La partie basse du village est située dans le comté de Lehigh. De même que dans toutes les colonies de ces frères industrieux, on trouve à Bethléem des personnes exerçant diverses professions, des ouvriers et des laboureurs. Les habitants sont, pour la plupart, des Allemands; mais il s'y trouve aussi des Anglais. Les environs sont agréables et variés. Le climat y est très-salubre. Dans les champs, près du village, on cultive toutes sortes de plantes et de légumes d'Europe; on y a même essayé la culture de la vigne. Le raisin d'Alexandrie, dont la feuille ne ressemble pas à celle de la vigne ordinaire, ne donne qu'un breuvage assez aigre. Les fruits réussissent, en général, moins bien en Amérique qu'en Europe, à l'exception peut-être de la pêche. En face du village, sur la rive opposée du Lehigh, s'élèvent des montagnes, ou plutôt des collines agréablement boisées, qui offrent des promenades très-variées. Sur la rive méridionale, tout à côté du village, la rivière est ombragée par de vieux arbres, surtout par des chênes, d'anciens bouleaux, des tupelos, et d'autres que les Américains appellent *swet gum* (peut-être le *Laurus æstivalis*), tandis que les montagnes vis-à-vis sont couvertes de forêts pittoresques de chênes, de noyers, etc., au pied desquels croît un épais taillis de grands *Rhododendron maximum*, encore tout couverts de leurs magnifiques fleurs. — Les eaux limpides du Lehigh, dont le fond est couvert de pierres nues et brisées, sont ornées d'îles pittoresques. Les plantes aquatiques sont nombreuses et variées : on y remarque notamment le *Nymphæa adorna* aux fleurs jaunes, le *Vallisneria americana*, l'*Heteranthera graminifolia*, plusieurs espèces de *Potamogeton*; au milieu de toutes ces plantes, on voit errer des tortues. Le dessin de M. Bodmer donne une vue de ces beaux sites forestiers et aquatiques.

« Après avoir traversé un bras de cette rivière, dit le prince Maximilien de Wied-Neuwied, nous débarquâmes

dans une île qu'ombrageait un sombre et frais bosquet; là, tous les arbres de haute futaie s'élevaient vigoureusement et ne laissaient pas arriver jusqu'à nous un seul rayon de soleil. Le bois se composait de diverses espèces de chênes, de noyers, de châtaigniers, de sassafras, de platanes et d'autres arbres, tandis que le sanguin (*Cornus sanguineus*) grimpait autour du tronc des catalpas. Le sol de cette île est couvert de plusieurs belles plantes; sur la rive, on rencontrait souvent le magnifique *Lobelia cardinalis*. Le bois était aussi habité par le baltimore noir et couleur de feu ([1]), le *Tanagra rubra*, le *Vires olivaceus* de Boni; et des rochers de la rive s'élevaient en volant l'*Ardea virescens* et l'*Alcedo alcyon*. Quand la pluie nous surprenait dans une de ces belles îles, nous cherchions une retraite dans les troncs creux des grands platanes; il y en avait un, entre autres, où dix personnes auraient pu se placer commodément. »

FÉLIX MENDELSSOHN.

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE ([2]).

Voy. t. XXXIV, 1866, p. 257; — t. XXXV, 1867, p. 90.

Rome, le 10 décembre 1830.

Cher père,

Il y a aujourd'hui un an, jour pour jour, que nous fêtions chez Hensel l'anniversaire de ta naissance. Permets-moi de faire comme si nous étions encore à ce jour-là, et de t'adresser une causerie datée de Rome, de même que, l'an passé, je t'en adressais une datée de Londres. Je me propose d'achever demain mon ancienne ouverture de *l'Ile déserte* ([3]); c'est le cadeau que je te destine pour ta fête, et lorsque j'écrirai au bas la date du 11 décembre, il me semblera que je la remets entre tes mains. Tu me dirais sans doute, si j'étais là, que tu ne peux pas la lire, mais je ne t'en aurais pas moins offert ce que je puis produire de mieux. Bien que cela me paraisse être pour moi un devoir de tous les jours, le jour de ta fête dit encore quelque chose de plus à mon cœur, et je voudrais être auprès de toi. Permets que je m'abstienne de t'exprimer mes vœux. Tu les connais assez; tu sais assez combien nous devons désirer ta satisfaction et ton bonheur, puisque je ne saurais te souhaiter rien d'heureux qui ne le soit doublement pour nous tous. Je me plais à me représenter la joie qui doit régner aujourd'hui parmi vous, et il me semble que ce sera aussi une manière de t'adresser mes souhaits et mes félicitations que de te raconter combien est heureuse la vie que je mène ici. En vérité, j'y coule de beaux jours; le sérieux s'y joint à l'agréable, et je me trouve sous la plus douce, la plus bienfaisante influence. Chaque fois que j'entre dans ma chambre, je me réjouis à nouveau de n'être pas obligé de partir le jour suivant, de pouvoir en sécurité remettre mainte et mainte chose au lendemain; je me réjouis enfin d'être à Rome. Les idées qui, auparavant, me trottaient obstinément par la tête, n'ont pas tardé ici à être chassées par d'autres, et les impressions s'y succèdent sans cesse, attendu que l'on peut s'y développer pleinement en tous sens. Je crois que je n'ai jamais travaillé avec autant de plaisir, et si je dois exécuter tout ce que j'ai en projet, il me faudra rester ici tout l'hiver. Sans doute j'y suis privé d'une grande jouissance, celle de communiquer ce que j'ai fait à quelqu'un qui s'y intéresse et entre dans mon sentiment; mais, d'un autre côté, cette privation a pour effet de me ramener au travail, car c'est dans le feu de la composition que je jouis le plus de ce que je produis. Il y a, d'ailleurs, une foule de cérémonies, de fêtes de toute espèce, qui viennent de temps en temps me donner un jour ou deux de répit; et comme je me suis proposé de tout voir et de jouir de tout autant que possible, je ne me laisse détourner d'aucune occasion par le travail, auquel je me remets ensuite avec d'autant plus d'ardeur. C'est vraiment une vie délicieuse! Quant à ma santé, elle est excellente; seulement, la chaleur de l'air et surtout le siroco m'énervent horriblement, et je dois me garder de jouer trop du piano et d'en jouer trop tard. Il m'est facile de m'y soustraire en ce moment pour quelques jours, attendu que la semaine dernière j'ai dû jouer presque tous les soirs. Bunsen, qui me recommande sans cesse de ne pas jouer du tout, si cela m'est contraire, donnait hier une grande soirée, et j'ai dû pourtant y aller. J'en suis d'ailleurs content : d'abord, parce que cela m'a fourni l'occasion de faire plusieurs connaissances agréables; ensuite, parce que Thorwaldsen ([1]) m'a adressé des paroles si bienveillantes, que j'en suis tout fier, car je le regarde comme un des plus grands hommes de ce temps-ci, et j'ai toujours eu pour lui une profonde admiration. Il y a en lui du lion, et cela fait du bien de contempler sa noble figure : on sent de suite que ce doit être un grand artiste; son regard est si limpide qu'il semble que tout doive prendre en lui forme et figure. En outre, il est d'une bonté, d'une douceur et d'une indulgence qui s'expliquent par la haute position qu'il occupe dans les arts; je le crois aussi susceptible de s'amuser des moindres bagatelles. C'est pour moi une véritable jouissance que de voir un grand homme, et de penser que l'auteur d'œuvres immortelles est là, devant moi, en chair et en os, que c'est un homme, et un homme comme les autres.

Rome, 11 décembre 1830.

Lorsqu'un homme a un but déterminé, et qu'il le poursuit sans relâche, afin d'étendre la sphère des connaissances et d'être utile aux autres, j'aime cet homme, et je crois que chacun doit l'estimer, sans regarder s'il est aimable ou ennuyeux. Je voudrais que tu donnasses lecture à P... de ce qui précède. Cela me met toujours dans une sainte colère de voir des hommes qui n'ont aucun but s'ériger en juges d'individus qui veulent une chose, quelque petite que cette chose puisse être. Aussi, dernièrement, dans une société d'ici, ai-je remis un certain musicien à sa place du mieux que j'ai pu. Il voulut se risquer à parler de Mozart, et, comme Bunsen et sa sœur aiment Palestrina, il crut leur faire sa cour en me demandant, par exemple, ce que je pensais du bon Mozart et de ses péchés. Je lui répondis que j'échangerais volontiers mes vertus contre les péchés de Mozart, mais que je ne pouvais pas dire au juste jusqu'à quel point il était vertueux. Cette réponse fit rire tout le monde. C'est une chose étrange que cette plèbe ne veuille pas respecter les grands noms! Ce qui me console, cependant, c'est qu'il en est de même dans tous les autres arts, car les peintres, ici, ne se comportent guère mieux sous ce rapport. Ce sont de terribles gens, quand on les voit dans leur café Gréco. Je n'y vais presque jamais, parce que j'ai trop horreur d'eux et de leur rendez-vous de prédilection. C'est une chambre petite et sombre, d'environ huit pas de large, dont un côté est réservé aux fumeurs et l'autre à ceux qui ne fument pas. Ils sont là, assis tout alentour sur des bancs, leurs chapeaux à larges bords enfoncés sur la tête, leurs chiens de boucher à leurs côtés, le cou, les joues et toute la figure couverts par les cheveux et la barbe; ils lancent une fumée effrayante (d'un

([1]) Voy. t. XXIX, 1861, p. 53.

([2]) D'après le choix de lettres traduit par M. A.-A. Rolland, recueil très-intéressant, et qui mérite d'avoir une place dans toutes les bibliothèques.

([3]) Publiée plus tard sous le nom d'*ouverture des Hébrides*.

([1]) Voy., sur Thorwaldsen, la Table de trente années.

côté seulement de la chambre), et font entre eux échange de grossièretés. Les chiens se chargent, pour leur part, de répandre la vermine; quant à une cravate ou à un frac, ce serait parmi eux une innovation. La seule partie de leur visage que la barbe ne couvre pas est cachée par des lunettes; c'est dans cette belle tenue qu'ils boivent leur café et parlent du Titien et de Pordenone, comme si ces grands maîtres étaient assis à côté d'eux et portaient aussi de longues barbes et des chapeaux bousingots. Avec cela, ils font des madones si maladives, des saints si souffreteux, des héros si blancs-becs, qu'il vous prend envie de donner dans leurs toiles de grands coups de pied. Même le tableau du Titien au Vatican, celui au sujet duquel tu m'interroges, n'est pas capable de fléchir ces Minos. Il n'y a là, disent-ils, ni sujet ni sens; et il n'en est pas un seul à qui il vienne à l'esprit qu'un maître qui a travaillé longtemps à un tableau, qui l'a traité religieusement et avec amour, ait pu voir aussi loin qu'eux avec leurs lunettes de toutes couleurs. Dussé-je de ma vie ne rien faire d'autre, je veux dire les plus superbes grossièretés à tous ceux qui n'ont pas de respect pour leurs maîtres; ce sera encore là une bonne et belle œuvre. Ces malheureux sont en présence d'une toile où se voient des beautés de premier ordre dont ils n'ont pas la moindre idée, et ils osent la juger !

Rome, 17 janvier 1831.

Avant-hier, j'allai pour la première fois, en petit comité, chez Horace Vernet, et il fallut m'y faire entendre. Il m'avait dit d'avance que *Don Juan* était sa seule musique, sa vraie musique de prédilection, notamment l'air du duel, et celui du commandeur, à la fin. Cette confidence m'avait plu beaucoup, et elle m'avait donné la mesure de son âme. Or, il arriva qu'en voulant préluder au concerto de Weber, je me laissai entraîner, sans m'en apercevoir, à la fantaisie; tout à coup je songeai que je ferais plaisir à Vernet en prenant ces deux thèmes, et je me mis à les travailler pendant un moment avec fougue. Il en fut ravi comme j'ai rarement vu quelqu'un l'être de ma musique, et notre connaissance se trouva aussitôt plus intime. Quelques instants après, il s'approcha tout à coup de moi et me dit à l'oreille : « Il faut que nous fassions un échange; moi aussi je sais improviser. » Comme j'étais naturellement très-curieux de savoir ce qu'il entendait par là, il me répondit : « C'est mon secret. » Mais c'est un véritable enfant, et il ne sut pas garder son secret un quart d'heure. Il revint donc à moi, me fit passer dans une pièce voisine, et me demanda si j'avais du temps à perdre. « J'ai là, ajouta-t-il, une toile toute tendue et toute prête à servir; j'y veux peindre votre portrait, que vous conserverez en souvenir de cette journée. Vous le roulerez et l'enverrez à vos parents, ou bien vous l'emporterez avec vous, comme vous voudrez. Il faut, à la vérité, que je me recueille avant mon improvisation, mais je la ferai. » Je consentis de très-grand cœur, et je ne puis vous dire combien je fus heureux en voyant que mon jeu lui avait fait réellement tant de plaisir. Cette soirée a été, d'ailleurs, délicieuse de tout point.

Lorsque je montai sur la colline, tout était calme et silencieux; dans la grande et sombre villa (¹), une seule fenêtre était éclairée; on entendait, au milieu de la nuit, quelques accords isolés dont le son se mariait doucement au bruit de la fontaine. Dans l'antichambre, deux jeunes élèves de l'Académie faisaient l'exercice; un troisième remplissait les fonctions de lieutenant et commandait avec un aplomb superbe. Dans la chambre suivante, mon ami Montfort, qui a remporté le prix de musique au Conservatoire, était au piano; les autres se tenaient debout autour de lui et chantaient un chœur. Cela marchait très-mal; ils en invitèrent encore un à se joindre à eux, et celui-ci ayant déclaré ne pouvoir pas chanter, il lui fut répondu : « Qu'est-ce que ça fait? c'est toujours une voix de plus. » Je les aidai pour ma part de mon mieux, et nous nous amusâmes très-bien. Plus tard, on dansa, et vous auriez dû voir Louise Vernet (¹) danser avec son père *la saltarella*. Lorsqu'elle fut obligée de s'arrêter un instant, elle prit aussitôt le grand tambourin et se mit à frapper dessus pour nous relever, nous autres pianistes, qui ne pouvions presque plus remuer les doigts. J'aurais voulu, en ce moment, être peintre; j'aurais fait, je vous assure, un superbe tableau. Sa mère est la plus charmante femme du monde, et son grand-père, Carle Vernet (celui qui peint si bien les chevaux), dansa ce soir-là une contredanse avec tant de légèreté, il fit tant d'entrechats et varia si bien ses pas, qu'on ne regrettait qu'une chose, c'est qu'il eût soixante-douze ans. Il fatigue chaque jour deux chevaux sous lui; puis il peint et dessine un peu, et le soir, il faut qu'il soit en société (²).

(¹) La villa Médicis.

Naples, le 17 mai 1831.

Le samedi 14 mai, à deux heures, je dis au *vetturino* qu'il pouvait faire demi-tour; nous étions alors arrêtés devant le temple de Cérès, à Pœstum, qui fut ainsi le point le plus méridional de mon voyage de jeunesse. La voiture fit volte-face vers le nord, et, depuis ce moment, à mesure que j'avance, je me rapproche de vous. Il y a juste un an qu'à pareille époque je partais avec notre père pour Dessau et Leipsick. Cette année m'aura profité; j'ai beaucoup vu, beaucoup éprouvé, beaucoup appris; j'ai bien travaillé à Rome et ici, mais je n'ai donné aucune marque extérieure du changement qui s'est produit en moi, et il en sera probablement de même tant que je serai en Italie. Cependant je ne suis pas moins satisfait du temps que j'y ai passé que de celui où je faisais des progrès visibles et dans mon art et dans l'opinion du monde, car l'un ne va jamais sans l'autre. Si j'ai profité de mon séjour ici, le public s'en apercevra, et je ne laisserai certainement passer aucune occasion de le faire voir. Probablement cette occasion se présentera deux ou trois fois avant la fin de ce voyage : aussi, pendant les quelques mois que je dois passer encore en Italie, puis-je continuer à jouir de la nature et de ce beau ciel bleu, sans penser à autre chose. C'est là seulement que réside aujourd'hui l'art de l'Italie, — là et dans les monuments; mais il y restera éternellement, et chacun y trouvera à apprendre et à admirer tant que le Vésuve sera debout, tant que dureront la mer, les arbres et cet air si doux. Malgré cela, j'ai assez la musique au corps pour désirer vivement de retrouver un orchestre et un chœur complets. Là du moins on entend ce qui s'appelle du son, et ici il n'y a rien de pareil. Le son est devenu, pour ainsi dire, *notre* affaire, et lorsqu'on est resté si longtemps hors de son élément, on se trouve bien privé. Orchestre et chœurs sont ici comme dans une ville allemande de second ordre, seulement avec plus de grossièreté et moins d'aplomb. Pendant tout le temps de l'opéra, le premier violon bat les quatre temps de la mesure sur un chandelier de fer-blanc, de sorte que par moments on l'entend plus que les voix (cela fait à peu près, mais en plus fort, l'effet des castagnettes obligées), et néanmoins, orchestre et voix ne sont jamais ensemble. A chaque petit solo instrumental on vous fait avaler des fioritures à l'ancienne mode, et ce qui vous frappe surtout, c'est un ton détestable. Il n'y a dans tout cela aucune intelligence, ni feu, ni goût, ni grâce. Les chanteurs sont, de tous les

(¹) Depuis Mme Paul Delaroche.

(²) Voy., sur la famille Vernet, t. XXXII, 1864, p. 353, 397; — t. XXXIII, 1865, p. 69, 161.

chanteurs italiens, les plus mauvais que j'aie entendus jusqu'ici n'importe où, l'Italie exceptée ; car si l'on veut avoir une idée du chant italien, il faut aller à Paris ou à Londres. *La fin à une prochaine livraison.*

LES ÉCONOMIES DE PANURGE.

ANECDOTES.

« Vous ne vîtes onc, dit Rabelais, un plus grand ménager que Panurge : il mangeait son blé en herbe pour le mieux digérer, pour éviter les frais de moisson, pour éviter les frais de battage et de blutage; il brûlait ses forêts pour se faire provision de bonnes cendres et pour n'avoir point à payer les bûcherons. »

Vous souriez en secouant la tête, et pensez qu'un tel personnage n'a jamais existé que dans les rêves fantastiques du curé de Meudon. Détrompez-vous, chers amis; il n'y eut jamais rien de plus vrai, rien de plus réel que ce personnage de Panurge : ouvrez seulement les yeux, et vous retrouverez auprès de vous non plus Panurge, évidemment, mais son impérissable descendance.

Panurge, comme ses successeurs, avait même en économie les meilleures intentions; mais il ignorait que l'économie est un grand art; qu'il y faut, comme à tout, l'étude et le bon sens; qu'il n'y a point d'économie fantaisiste, et que cet art a ses règles précises.

Pour nous l'enseigner, cet art précieux de l'économie domestique, le libérateur de l'Amérique, le « vainqueur de la foudre », Franklin, ne dédaigna pas d'écrire *la Science du bonhomme Richard.* Mais tout le monde ne lit pas cet excellent petit livre, et parmi ceux qui le lisent il en est, hélas! qui ne sauront jamais pratiquer ses maximes. Ces gens-là nous sont venus directement de ce magnifique Panurge, que l'on voit dans Rabelais administrer d'une façon si étrange son royaume de Salmigondis.

Ces économies salmigondiniennes sont de tous les jours : je vous en citerai deux, je vous en citerai trois exemples; mais je pourrais vous en citer cinquante.

Commençons par celui du père Latourtaine.

Le père Latourtaine était né au village de Chavigny-les-Trois-Buttes; mais il s'était enrichi à Caen à vendre de la *mercerie,* c'est-à-dire de la toile, du fil, des boutons, des sabots, des bonnets de coton, des moufles, etc. Le bonhomme, qui était fort économe, avait deux fils, âgés de seize à dix-neuf ans, tous les deux externes au collége. Le père et les deux garçons se trouvèrent invités au mariage d'un parent. Ils avaient bien tous les trois l'indispensable habit noir; mais la façon en remontait à quelques années, et les trois habits durent être inévitablement remplacés pour cette solennité de famille. Trois pantalons et trois gilets devaient être commandés en même temps. On acheta donc l'étoffe nécessaire pour la confection des neuf articles.

Alors il se souvint d'un brave tailleur de Chavigny-les-Trois-Buttes qui lui faisait autrefois un habit pour cent sous.

— Je vais, dit-il à son épouse Mme Latourtaine, aller le trouver et lui porter mon drap.

— Mais comment de là-bas prendra-t-il les mesures?

— Nul besoin pour cela de le déranger, ni lui, ni les enfants; ce serait encore une dépense : avec le drap, je lui porterai nos trois pantalons, nos trois gilets et nos trois habits, qui lui serviront de modèles... Qu'on mette vite la selle sur *Coco!*

Coco était un petit cheval gris pommelé qui servait de monture au père Latourtaine pour visiter ses fermiers de la banlieue. Il enfourche la bête, place en valise derrière lui le triple habillement et l'étoffe pour les vêtements neufs... et hop! le voilà parti.

Le tailleur de Chavigny-les-Trois-Buttes demanda soixante francs pour les neuf articles : cela parut encore très-cher à notre homme; mais on se débattit quelque temps, et l'on passa marché finalement pour cinquante-quatre francs.

— Prenez le paquet, dit le client économe.

— Quel paquet? reprend le tailleur.

— Celui que voici derrière moi...

En disant cela, le père Latourtaine se retourne. Juste ciel! il avait perdu en route drap, habits, gilets et pantalons... Et personne ne les lui rapporta; et pour avoir voulu habiller sa famille trop économiquement, il l'avait, tout au contraire, déshabillée.

Passons à notre deuxième anecdote.

Une bonne femme, au village, un soir, ayant cuit son pain et serré sa fournée, voulut très-sagement éteindre sa braise; mais, par économie, elle n'avait point de braisière; elle mit à l'étouffée ladite braise sous une vieille terrine, et la croyant là-dessous parfaitement éteinte, l'en retira pour la placer avec soin dans une corbeille neuve; puis, en femme entendue, elle place la corbeille dans un cabinet, près de la chambre à coucher, sous un porte-manteau auquel étaient suspendues les plus belles culottes de l'homme, les jupes de la femme, la robe neuve de la fille.

— Habitue-toi à mettre tout en place, ma fille, et à tout faire avec économie.

Tout près de la corbeille à la braise, heureusement (on le verra tout à l'heure), il s'en trouvait une autre au fond de laquelle, sur quelques brins de paille, une poule couvait ses poussins nouvellement éclos.

La nuit arrive; on dort du sommeil des justes, puis, au matin, on s'éveille joyeux et tranquille. Le mari va aux champs; la femme, appelée au dehors, casse une croûte en grande hâte, remue, nettoie, met tout en place.

— Garde bien la maison, ma fille.

Et voilà notre petite paysanne, seule, à coudre près de l'unique croisée. Tout à coup un bruit se fait entendre du côté de la braise : c'est la poule qui crie et appelle; la fillette y court. Ah! ciel! tout brûle. « Au feu! au feu! » Elle vole, éperdue; on arrive; la mare est tout près, on éteint l'incendie. Mais les belles culottes et les jupes étaient brûlées.

La poule, au lieu d'appeler, aurait pu quitter la corbeille placée auprès du brasier; mais ses poussins n'en pouvaient sortir : elle ne les abandonna pas.

Les habits enflammés tombaient sur elle; elle eut les ailes et les plumes brûlées... L'eau lui fut lancée à pleins seaux : ni le feu, ni l'eau, ne la dérangèrent. En criant, elle étendait les ailes pour abriter sa couvée.

Chacun disait : « Pauvre poule! elle a sauvé ses petits! elle a sauvé la maison! »

Et puis on dit à l'économe fermière, lorsqu'elle fut rentrée : « La maîtresse, vous ferez bien d'acheter une braisière. »

Notre troisième exemple est un fait de ces jours derniers.

Un propriétaire fort riche, mais fort économe, s'aperçoit qu'une de ses chambres a besoin d'être cirée; il appelle un frotteur, lui demande combien il prendrait pour cette besogne.

— Cinq francs, dit le frotteur.

— Cinq francs! cinq francs!... C'est trop. Je cirerai ma chambre moi-même.

Mais pour cirer il fallut de la cire et tout un outillage spécial. Coût, dix francs. Notre propriétaire se mit économiquement à l'œuvre. Il était obèse; il avait cinquante

ans : la sueur, l'oppression, la toux, la fatigue, ne tardèrent pas à lui crier : « Assez! » Il fit revenir le frotteur.

— Vous pouvez cirer, lui dit-il; j'ai changé d'avis.

— Je le vois bien; mais vous avez par votre frottage irrégulier rendu la besogne plus difficile : je ne puis maintenant la faire à moins de six francs.

Il fallut bien en passer par là. Voilà donc un cirage qui, par économie, coûte, au lieu de cent sous, seize francs.

Vous voyez bien que ces gens-là sont tout à fait de la descendance de Panurge ou de Polichinelle, qui sut, lui aussi, se rendre célèbre par ses économies.

LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

L'usage du vinaigre comme assaisonnement des substances alimentaires, remonte haut dans l'histoire de la diététique du genre humain. Cet usage est prouvé d'abord,



Bon vinaigre ! — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson (1774).

pour les époques bibliques, par le livre de Ruth où il est écrit, chapitre II, verset 14 : « Et Booz lui dit : Quand l'heure du manger sera venue, venez ici et mangez votre pain, et trempez votre morceau dans du vinaigre » ; ensuite, pour l'antiquité grecque et romaine, par ces mots *oxybaphon* et *acetabulum* (vinaigrier), nom de certaines coupes qu'on plaçait, emplies de vinaigre, sur la table à manger pour que les convives y trempassent leur pain.

Franchissons les temps et arrivons au moyen âge.

Il est dit qu'au treizième siècle, parmi les gens du petit commerce qui avaient droit de cri public à Paris, quelques-uns, promenant un tonneau dans les rues, annonçaient ainsi leur marchandise aux hôteliers et aux ménagères : « Vinaigres bons et biaux ! vinaigre de moustarde i a ! »

Mais ce tonneau, les vinaigriers ambulants le portaient-ils sur le dos, au moyen de bretelles, comme nos marchands de coco leur fontaine? ou bien est-ce solidement posé sur une brouette qu'ils le charriaient çà et là? On peut, sans risque d'anachronisme, supposer l'un et l'autre moyen de transport, puisque la découverte d'images peintes et sculptées de ce même treizième siècle ne permet plus, malgré le dire des biographes, d'attribuer à Blaise Pascal l'invention de la brouette (¹). D'autres titres assez éclatants recommandent ce génie prodigieux à l'admiration de la postérité, pour que la minutieuse critique lui puisse refuser celui-là sans que sa gloire en soit amoindrie.

En 1567, un édit de Charles IX ayant accordé aux bourgeois de Paris le privilége de vendre au détail et *à pot* le vinaigre fabriqué avec le vin de leur cru, c'était surtout

(¹) *Magasin pittoresque*, t. II, 1834, p. 149. — W. Maigne, *Dictionnaire classique des origines, inventions et découvertes*, p. 95.

celui-là que de jeunes garçons, coiffés du bonnet rouge, le tablier relevé et drapé sur la hanche, et la chopine en main, brouettaient de quartier en quartier, criant à toutes les portes : « Marchand de vinaigre! du bon vinaigre! »

Si bon qu'il fût, les gourmets n'en usaient qu'à défaut de meilleur : aussi fut-il le bienvenu auprès d'eux, le vinaigrier de la rue qui s'avisa, le premier, de suspendre au crochet de sa brouette un panier de fine marchandise, et de crier non-seulement le bon vinaigre destiné à la cuisine du menu peuple, mais encore le vinaigre doux, le vinaigre de santé, le vinaigre de fleurs de chicorée et de roses sauvages, le vinaigre à la giroflée et à l'œillet.

L'heure du progrès pour l'acide acétique des matières végétales ne devait sonner que vers le dernier tiers du dix-septième siècle. Ainsi que Boileau l'a dit de Malherbe à propos de la poésie française, on peut dire à propos du vinaigre : « Enfin, Savalette vint! »

Savalette, le créateur du véritable bon vinaigre en France; Savalette, qui fut aussi un grand moutardier devant Vatel et ses successeurs, commença obscurément par pousser la brouette à Paris. Il la conduisit dans le chemin qui mène à la fortune. Il dut sa vogue toujours croissante à l'invention ou au perfectionnement de ses vinaigres à l'ail, au basilic, à l'estragon, aux truffes. On cite en outre ses vinaigres de céleri, de pimprenelle et de sureau (¹).

Pour éclipser et finalement éteindre cette grande renommée, il fallut l'inépuisable et heureuse fécondité de l'imagination du distillateur Maille. Celui-ci n'ajouta pas moins de cent quarante-sept vinaigres nouveaux, — quatre-vingt-douze de toilette et cinquante-cinq de table, — à ceux qui étaient connus avant lui. Afin d'en assurer le succès, il les plaça, pour la plupart, sous l'invocation des titres princiers et des plus grands noms de son temps. On trouve dans le catalogue de ses produits le vinaigre à la Dauphine, à la Charolais, à la Choisy, à la Nevers, à la Saint-Florentin, à la Vrillère, etc.

Savalette était mort depuis un siècle quand Sébastien Mercier raviva sa mémoire en introduisant sur la scène française *la Brouette du vinaigrier*. Le drame qui porte ce titre fut représenté en 1784. L'auteur en constate lui-même la brillante fortune dans le cinq cent quarante-septième chapitre de son *Tableau de Paris* (²). « Sans moi, écrit-il, Savalette, mon héros, ce modèle des bons pères, serait oublié. Quand je rencontre dans les rues *la brouette du vinaigrier*, je me dis : « Moi aussi, je l'ai fait rouler à ma manière sur tous les théâtres de l'Europe, au grand étonnement des critiques; et maintenant la brouette y est naturalisée comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. »

Le rapprochement qu'indiquait orgueilleusement Mercier, on peut le reproduire, mais seulement pour prouver la fugacité de certains succès. Deux générations au moins ont passé depuis que le coffret du tragique et la brouette du dramaturge sont enfouis sous la poussière qui couvre les accessoires de rebut.

UNE ARMOIRIE PARLANTE.

Voy. la Table de trente années.

Dans la ville de Flensborg, petit port d'un bailliage du Sleswig, est morte récemment, riche d'années et de souvenirs, une vieille demoiselle, dernier rejeton d'une ancienne famille bourgeoise anoblie par Frédéric III, et dont les armoiries, composées et octroyées par le roi de Danemark lui-même, valent qu'on ne laisse pas oublier l'histoire de leur origine.

A l'époque de ces lamentables guerres renouvelées de nos jours, et qui, de 1652 à 1660, ensanglantèrent le Jutland et le Sleswig, après une victoire remportée par les Danois sur les Suédois envahisseurs de la presqu'île, un brave bourgeois de Flensborg, vainqueur, mais blessé et mourant de soif, avant d'aller faire visiter ses blessures voulut se rafraîchir d'une bonne lampée de bière. Il débouchait sa gourde, lorsqu'un cri d'angoisse, une ardente supplication, l'arrêtèrent. Il se retourne, et voit sur le champ de bataille un Suédois étendu et gémissant.

— Pauvre diable! s'écrie le bourgeois; tu as encore autrement soif que moi!

Et, s'approchant du malheureux, il s'agenouille pour lui verser la liqueur dans la bouche en le soutenant d'une main.

A l'instant il reçoit (à l'épaule, grâce à un mouvement instinctif) la balle d'un pistolet braqué à bout portant sur lui par le moribond qu'il assistait si charitablement.

— Coquin! cria le bon bourgeois; je te venais en aide, et en récompense tu me veux tuer! Attends, attends! il t'en cuira. Je t'aurais donné ma gourde tout entière, tu n'en auras que la moitié.

Alors, buvant strictement sa moitié, il donna le reste à son ennemi.

Frédéric, apprenant l'aventure, voulut voir le brave citadin de Flensborg, et lui demanda pourquoi il avait épargné la vie d'un si grand misérable.

— Sire, répondit simplement l'honnête homme, jamais je ne pourrais frapper un ennemi blessé.

— Tu mérites d'être noble! reprit le roi.

Et, lui conférant le titre (la noblesse, il la tenait de Dieu), Frédéric lui donna pour armoiries une gourde percée d'une flèche.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS
DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 166, 211.

II

HISTOIRE DE DEUX VIEILLES MAISONS.

Suite.

Enfin, voici ce que tout récemment a découvert M. le professeur Bouquet, et ce qu'il vient de constater dans un très-intéressant article publié par la *Revue de la Normandie*, et reproduit en partie quelques jours plus tard dans le *Journal de Rouen;* cet article est intitulé : *Fontenelle et la marquise des Entretiens sur la pluralité des mondes.*

Nous avons vu comment notre maison en bois et terre cuite passa des Langloys aux Scott, et comment ceux-ci devinrent peu après les *la Mésangère*. Le fief qu'ils acquirent en 1659, ainsi que nous l'apprend M. Bouquet, et d'où ils prirent ce nom, ferait partie, s'il existait encore, de la commune de Marcouville, canton du Bourgtheroulde, dans le département de l'Eure. Guillaume Scott, qui fit cette acquisition, était possesseur d'une fortune considérable; mais écoutez bien ceci : son fils, Guillaume Scott, conseiller au Parlement de Rouen, épousa, en 1677, Marguerite Rambouillet, fille d'*Antoine Rambouillet de la Sablière* et de Marguerite Hessein, si connue sous le nom de *Mme de la Sablière*, et restée si justement célèbre par son amitié constante et dévouée pour la Fontaine. La belle Mme de la Mésangère fut veuve à vingt-cinq ans, et continua d'habiter la maison sculptée de la rue *du Gros-Horloge*. Souvent aussi elle allait à Paris; mais l'été presque tout entier se passait au château. Mme de la Mésangère

(¹) Le Grand d'Aussy annoté par de Roquefort, *Histoire de la vie privée des Français*, t. II, p. 159 et suiv.
(²) Édition de 1788, t. VII, p. 36.

était une très-sage et très-jolie personne; les prétendants étaient nombreux autour d'elle, mais, malgré les conseils de sa mère et ceux de tous ses amis, elle persista longtemps à rester veuve. Ses admirables yeux bruns, doux et spirituels, remuaient cependant bien des cœurs; mais elle en était peu touchée, ce semble, tant elle était heureuse de sa liberté.

Ces détails éclaircissent un point de notre histoire littéraire resté jusqu'ici tout à fait obscur. Il s'agit d'une fable de la Fontaine : *Daphnis et Alcimadure*, en tête de laquelle se trouve un charmant préambule adressé à *Mme de la Mésangère*, dont on n'avait pas jusqu'ici bien saisi le sens, parce qu'on ignorait que Mme de la Mésangère fût fille de Mme de la Sablière.

Mais écoutons un peu l'excellent la Fontaine, qui touchait alors à ses soixante ans :

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A madame de la Mésangère.

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
. . . .
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt va manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit;
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. . . . . .

Nous savons maintenant, grâce à M. Bouquet, ce qu'il y a de délicatesse et d'amitié vraie dans ces beaux vers :

Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit;
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.

Au moment où Mme de la Mésangère devint veuve, Fontenelle habitait encore Rouen et n'avait que vingt-neuf ans. Il était lié d'amitié avec les la Mésangère, et continua d'être un des hôtes les plus habituels de la jolie maison de la rue *du Gros-Horloge*. Il était même un de ceux qu'en été on invitait au château de la Mésangère, et c'est là qu'il commença à s'occuper d'astronomie. Mme de la Mésangère prit goût à cette étude; on en causait beaucoup en se promenant dans le parc et aux entours du château. Il en résulta tout naturellement les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, qui furent en France le premier essai de science populaire, et qui certainement préparèrent les voies à Buffon, à Voltaire, etc.

« Au début d'une lettre à M. L..., placée en tête de l'ouvrage, lisons-nous dans l'article de M. Bouquet, Fontenelle dit : « Vous voulez, Monsieur, que je vous rende » un compte exact de la manière dont j'ai passé mon temps » à la campagne, chez Mme la marquise de G... »

» Un peu plus loin, après l'éloge de la beauté, de la jeunesse et de l'esprit de cette dame, il ajoute : « Je sais » qu'avant que d'entrer dans le détail des conversations » que j'ai eues avec la marquise, je serais en droit de vous » décrire le château où elle était allée passer l'automne. » On a souvent décrit des châteaux pour de moindres occasions. Mais je vous ferai grâce sur cela. »

» Le titre gratuit de marquise, l'initiale de son prétendu nom, la suppression calculée de la description du château, tout cela met le lecteur moderne bien loin de la vérité.

» Mais les contemporains n'ont pas été dupes de tous ces petits subterfuges littéraires. La preuve, c'est qu'un des amis de Fontenelle, le célèbre chirurgien de Rouen, le Cat, faisant l'éloge de notre compatriote au sein de l'Académie de cette ville, en séance publique, le 3 août 1757, moins de huit mois après sa mort, constate en ces termes la réalité de la personne mise en scène dans les *Entretiens* : « La marquise qui lui inspira cet ingénieux » traité, et qui a dû s'applaudir du succès de ses inspira» tions, n'était ni imaginaire, ni blonde, comme il affecte » de l'annoncer pour la soustraire aux regards d'un pu» blic dont il craignait la malignité. »

» Un autre contemporain, également ami de Fontenelle, l'abbé Trublet, dit plus explicitement : « Mme de la Mé» sangère était cette beauté célèbre à laquelle Fontenelle » dédia l'ouvrage sur la *Pluralité des mondes*. »

» A vrai dire, Fontenelle ne *dédie* pas son ouvrage à cette dame, mais il adresse à un M. L... le récit des *Entretiens* qu'il a eus avec elle. Si l'abbé livre à la publicité le nom de cette personne, c'est qu'il ne juge plus à propos d'imiter et de respecter, même au delà du tombeau, la discrétion et le mystère dont Fontenelle s'était fait une loi sur les instances de Mme de la Mésangère.

» L'auteur des *Entretiens* racontait lui-même que lorsqu'il fit à Rouen la lecture de son ouvrage à Mme de la Mésangère (dans la maison en bois et terre cuite), la femme de chambre reconnut sa maîtresse et le parc de la Mésangère dès les premières pages; et cette dame eut si grand' peur d'être reconnue par le public dans la personne de la marquise, qu'elle engagea l'auteur a diminuer la ressemblance. »

De tout ceci il résulte que l'un des livres les plus célèbres de notre littérature, puisqu'il fut, dans les lettres françaises, le point de départ de la grande révolution philosophique du dix-huitième siècle; il résulte, disons-nous, de tous ces détails, que les *Entretiens sur la pluralité des mondes* furent lus pour la première fois dans la célèbre maison en bois et terre cuite dont bientôt on verra la façade reparaître dans le square Saint-André, auprès de l'ancienne huche monumentale de la rue de la Vanterie.

Il faut ajouter qu'au fond de la cour d'entrée de la célèbre maison se trouvait une porte au-dessus de laquelle s'élevait de grandeur naturelle une statue de Diane chasseresse. Cette porte et sa Diane ont été, il y a huit ans, placées à l'entrée du Musée d'antiquités départementales.

Que de fois cette Diane, que nous admirons encore, vit passer au-dessous d'elle le jeune et vaillant auteur de la *Pluralité des mondes !*

La Fontaine ne vit jamais cette maison; mais il y eut, vers la fin de sa vie, une partie de son cœur.

« Ainsi, dit très-bien M. Bouquet, une seule maison de Rouen rappelle les noms des Scott, des Rambouillet, de Mme de la Sablière, de sa fille Mme de la Mésangère, de la Fontaine et de Fontenelle, célébrant à l'envi la beauté, la grâce et l'esprit de cette dernière, et la mettant en scène, l'un dans une charmante imitation des anciens, l'autre dans le premier en date de nos ouvrages d'astronomie populaire, resté agréable et encore utile, malgré les grandes découvertes de la science moderne. Enfin, cette maison le prouve encore, à mesure que la lumière se fait sur notre histoire locale, Rouen mérite de plus en plus l'éloge qu'inspirait à Cicéron la vue d'Athènes : « Im» possible d'y faire un pas sans rencontrer des souvenirs » historiques. »

La destinée de cette maison fut vraiment singulière. Antérieurement à Mme de la Mésangère, elle avait été habitée, trois années durant, de 1639 à 1643, par Mme de Motteville. M. Gosselin a mis tout récemment cette cir-

constance en pleine lumière : Nicolas Langloys de Motteville (descendant des Langloys dont nous avons parlé) était, en effet, président au Parlement de Normandie. Nouvellement marié alors, il avait sa résidence en la célèbre maison ; son contrat de mariage portait même qu'après la mort du président, beaucoup plus âgé que sa femme, celle-ci conserverait, sa vie durant, la pleine possession de ladite demeure, ainsi que le manoir seigneurial de la Croix-Saint-Leufroy.

Dans cet espace de trois années que dura la résidence à Rouen de Mme de Motteville, la maison des Langloys et des Scott fut hantée par une véritable pléiade de beaux esprits.

Après Mme de Motteville, la maison retourna aux Scott devenus Scott de la Mésangère, et ce fut le 24 avril 1678 que l'un d'eux, appartenant à l'Église réformée, épousa, au temple protestant de Quevilly, près de Rouen, Marguerite de Rambouillet, fille d'Antoine de Rambouillet, écuyer, conseiller-secrétaire du roy, seigneur de la Sablière, du Plessis, etc., et de dame Marguerite Hessein...

Un acte découvert par M. Gosselin nous montre réunis ensemble, pendant une dizaine de jours, chez Mme de la Mésangère, pour y signer un acte de tutelle : MM. Misson, conseiller au Parlement de Paris, auteur d'un *Voyage d'Italie;* Pierre Hessein, père de Mme de la Sablière; Gédéon Tallemant des Réaux, le sieur de Lestang, le sieur Jacques Rigot, et les sieurs Dulac père et fils. Cette réunion eut lieu le 27 novembre 1683, et ceux qui y prirent part demeurèrent à Rouen au moins jusqu'au 7 décembre suivant, puisque leurs opérations se continuèrent jusque-là. Ils y revinrent même l'année suivante et y demeurèrent encore au moins du 10 au 18 juillet.

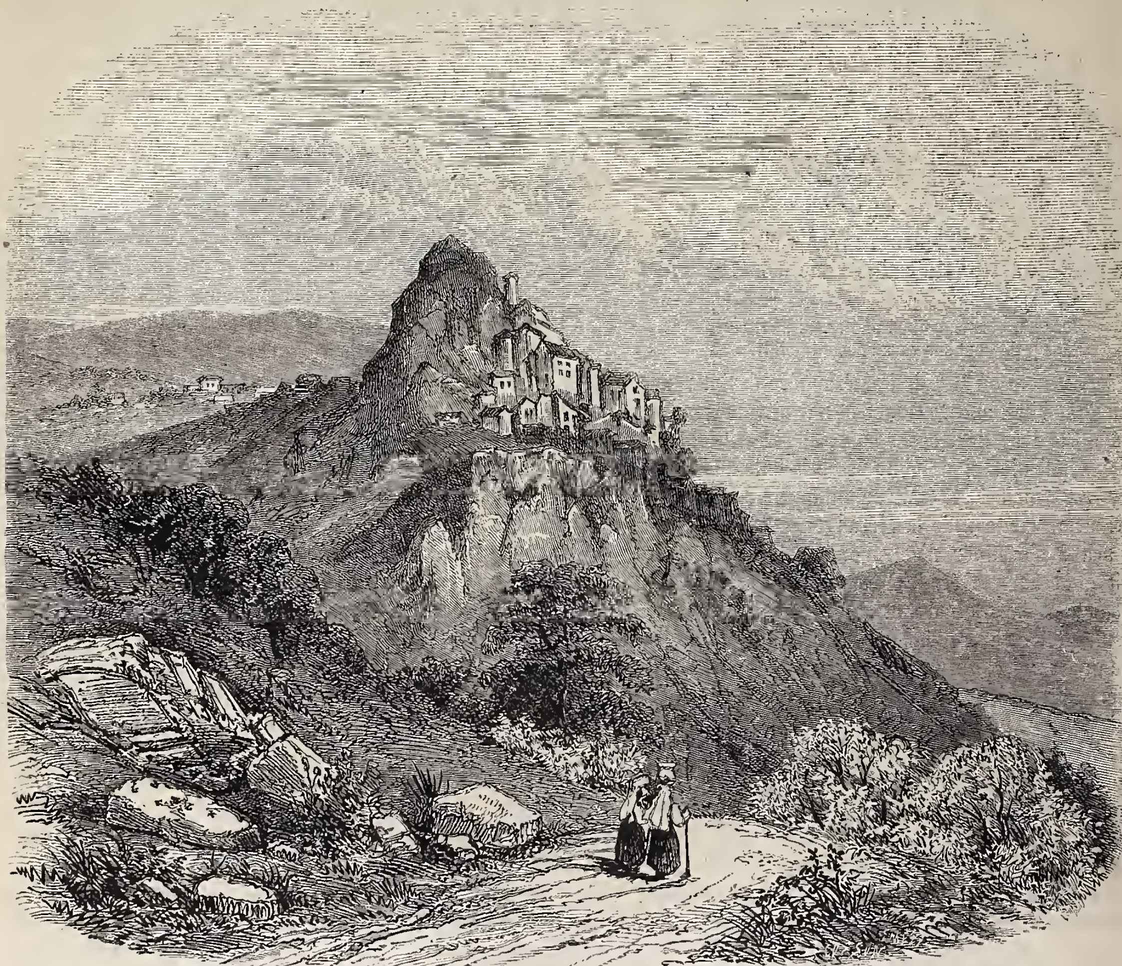
Il va sans dire que parmi les familiers de la maison il faut citer aussi Mme de la Sablière.

N'est-ce pas là une habitation que l'on peut justement déclarer illustre entre toutes?

LA CERVARA.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 146.

A l'occasion d'une charmante peinture du directeur actuel de notre Académie de Rome, M. Hébert, nous avons déjà décrit la Cervara : nous ne pouvons aujourd'hui que renvoyer nos lecteurs à ce premier article. La petite ville de Cervara est située non loin de Subiaco, sur un pic très-élevé qui fait partie de la crête des montagnes qu'on aperçoit à droite et à gauche en remontant, au-dessus de Tivoli, la vallée de l'Anio. On ne compte guère à la Cervara qu'environ douze cents âmes. La frontière napolitaine est à une demi-heure de distance. Agriculteurs ou bergers, les Cervaroles gagnent aussi leur vie en se louant comme journaliers dans les fermes des princes romains. Il est rare qu'on ne rencontre pas, à la Cervara, quelque artiste occupé à dessiner les costumes féminins et les rues pittoresques de ce petit nid aérien, où l'on pourrait se croire aussi éloigné de toute civilisation que dans un îlot au sein de l'Océan.



La Cervara. — Dessin de Camille Saglio.

Paris. — Typographie de J. Best. rue des Missions. 15.

HISTOIRE DE L'ABBAYE ET DE LA VILLE DE VÉZELAY

(YONNE).

NEUVIÈME SIÈCLE. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. t. XXI, 1853, p. 105.



Porte latérale (sud) de l'église Sainte-Madeleine, à Vézelay. — Dessin de Yan' Dargent, d'après une photographie de Baldus.

I

Bâtie sur les pentes d'une montagne abrupte, au milieu d'un paysage tourmenté, Vézelay a conservé de nombreux vestiges des souvenirs du moyen âge. La réputation de son monastère de la Madeleine, les révoltes de ses bourgeois dramatisées par A. Thierry, la grandeur et la beauté sévère de son église romane, tous ces éléments de célébrité ont attiré sur Vézelay l'attention du monde savant, aussi bien que la curiosité des touristes qui y trouvent satis-

faction à leurs goûts pour l'imprévu et le pittoresque. On pourra reconnaître, par les dessins que nous publions sur ce pays, que l'intérêt qu'il inspire n'a pas été surfait : nous allons essayer de résumer encore en quelques pages son histoire, dont nous empruntons les principaux traits à M. Chérest, savant avocat auxerrois, qui vient de publier sur Vézelay un ouvrage considérable ([1]).

Fondée au milieu du neuvième siècle, par le fameux Gérard de Roussillon, ce héros légendaire du cycle carlovingien, représentant redoutable de la féodalité qui combattit longtemps le pouvoir de l'empereur Charles le Chauve, l'abbaye de Vézelay s'éleva sur un domaine provenant de l'impératrice Judith, et fut d'abord destinée à des religieuses. Gérard était parent de l'empereur Lothaire et de plusieurs autres membres de la famille impériale. Il prit une grande part à la bataille de *Fontanetum* qui décida, en 841, du sort de l'empire carlovingien, et en sépara pour toujours l'ancienne Gaule qui devait être la France. Après de grandes vicissitudes, et arrivé à la fin de sa carrière, Gérard résolut donc de fonder, de concert avec sa femme Berthe, deux monastères, l'un à Pothières, près de Châtillon-sur-Seine, l'autre à Vézelay, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Yonne. L'origine illustre de l'abbaye de Vézelay faisait présager sa célébrité future. Cependant ce monastère fut plus de deux siècles dans l'obscurité, et après avoir été ruiné par les Normands, les religieuses qui l'occupaient furent remplacées par des moines de l'ordre de Saint-Benoît, et le monastère lui-même, qui était dans la vallée, sur les bords de la rivière de Cure, fut transporté, vers l'an 878, sur la montagne où il subsista jusqu'en 1789.

Les jours de l'obscurité étaient passés pour Vézelay au milieu du onzième siècle. La renommée avait proclamé partout que le corps de la sainte Madeleine de l'Évangile y était déposé.

Comment cela était-il arrivé? Les opinions sont, à cet égard, fort controversées. Toujours est-il que, sous le gouvernement de l'abbé Geoffroy (an 1037-1050), le bruit se répandit au loin, par les pèlerins, que les moines de Vézelay offraient les reliques de la sainte pécheresse à la vénération des fidèles.

C'était alors, dit M. Chérest, le temps des pèlerinages. Ils devenaient chaque jour de plus en plus fréquents. La France fut bientôt couverte d'un réseau de lieux consacrés à ces pieux voyages, que l'on faisait tantôt par esprit de pénitence, tantôt par imitation. Vézelay fut placée au premier rang des pèlerinages mineurs. A certaines fêtes de l'année, et notamment le 22 juillet, jour consacré à sainte Madeleine, l'affluence était telle que la ville et le monastère se trouvaient trop petits pour loger tous leurs hôtes. Le nombre de ces derniers s'accrut bientôt d'une autre classe de visiteurs, celle des marchands, qui apportaient aux foires de Vézelay les produits des différentes parties de la France. La population augmenta à proportion de ce développement de prospérité, et la ville s'étendit sur les pentes de la montagne qui fut son berceau.

Le monastère se transforma en peu d'années, et ses richesses étaient, en 1103, décuples de celles dont l'avait doté son fondateur deux siècles auparavant.

Bientôt Vézelay passa, comme tant d'autres maisons, sous la direction du célèbre monastère de Cluny, qui étendait son action sur tous les monastères de l'ordre de Saint-Benoît. Et, pour resserrer d'une manière indéfectible ces liens de soumission, le pape Pascal II, en 1103, ordonna qu'à l'avenir les abbés de Vézelay, ainsi que les moines, seraient choisis d'après les conseils de l'abbé de Cluny. En un mot, la suprématie de Cluny sur Vézelay fut nettement établie, et l'abbé Artaud, le constructeur de la nef de l'église qui subsiste encore, était tout dévoué à Cluny; il fut tué dans une révolte des bourgeois, en 1106.

Mais cet état de choses ne dura pas plus d'un quart de siècle, et les moines de Vézelay protestèrent, par l'élection d'un abbé nommé Baudouin, contre la domination étrangère. Ce fut le commencement de luttes où l'abbé de Cluny et le comte de Nevers employèrent tous les moyens possibles, la force et la violence, la dispersion et l'exil, pour soumettre les moines de Vézelay.

Le pape Innocent II intervint au milieu de ces querelles, et choisit un autre abbé, nommé Albéric, qui ne fut pas mieux reçu que l'abbé clunisien par les moines de Vézelay.

Cet esprit d'indépendance s'était aussi montré envers les évêques d'Autun, dans le diocèse desquels les moines de Vézelay *étaient;* disaient-ils, mais duquel *ils ne dépendaient pas;* et le pape Pascal II les avait maintenus dans cette indépendance.

La position que Gérard de Roussillon avait faite à l'abbaye de Vézelay, en la soumettant directement au pape, avait eu son utilité au neuvième siècle; mais elle devait, en excitant l'esprit d'indépendance des moines vis-à-vis de tout autre pouvoir ecclésiastique ou laïque, leur attirer une foule d'aventures terribles, comme on le verra dans la suite de ce récit.

Vézelay étant devenue un lieu important, le rendez-vous des pèlerins de la France et de l'étranger, les comtes de Nevers, qui s'en étaient fait attribuer le droit de garde dans les temps misérables du dixième siècle, prétendirent, deux siècles plus tard, exercer rigoureusement ce droit et en percevoir les fruits. Ici encore les moines voulurent résister à des prétentions qui leur paraissaient outrecuidantes dans leur forme et ruineuses dans leurs résultats. Guillaume II, comte de Nevers, ayant été obligé de renoncer à se mêler de l'élection des abbés de Vézelay, jura de s'en venger et garda au monastère une rancune qui se manifesta dans toutes les occasions, et finit par en causer la décadence, sinon la ruine.

C'est au milieu de ces vicissitudes et de ces querelles que les moines bâtissaient la fameuse et vaste église de la Madeleine, dont le style imposant et solennel inspire les sentiments les plus religieux. L'abbé Artaud, mort en 1106, avait fait la dédicace de la nef proprement dite. Albéric, l'un de ses successeurs, acheva le narthex en 1132. En regard de ce développement des travaux par les moines, les habitants de Vézelay ne demeuraient pas inactifs, et surent profiter de la prospérité de leurs maîtres pour accroître leurs richesses et leur force. Les marchands étrangers, séduits par les avantages du lieu, dit M. Chérest, finirent par y fixer leur résidence. De son côté, la population indigène comprit que le commerce offrait à son activité des ressources fécondes; elle s'y livra avec ardeur. Peu à peu, Vézelay devint l'un des centres commerciaux les plus importants de la France. Un grand incendie, arrivé vers 1125, et qui avait gravement endommagé la ville, n'arrêta pas son développement, et le mal fut bientôt réparé. Mais cet état prospère laissait quelque chose à désirer : la liberté! L'abbé de Vézelay exerçait sur ses vassaux des droits onéreux, notamment par les taxes qu'il avait mises sur les changeurs, ces intermédiaires nécessaires au commerce du moyen âge, et par les lourds impôts des dîmes et des cens sur les propriétés; par les tracasseries que causaient dans la perception les agents des moines; enfin et surtout par la juridiction absolue, sans appel, que l'abbé exerçait sur les habitants.

([1]) *Vézelay*, étude historique, par M. Chérest. Auxerre, 1863-1868; 3 vol. in-8.

Les bourgeois sentaient donc le poids de leurs charges, et le comte Guillaume de Nevers les excitait en dessous main à s'en exonérer. Mais la leçon sévère qu'ils avaient reçue une première fois en 1106, lorsqu'ils s'étaient déjà soulevés contre l'abbé Artaud, qui avait voulu leur imposer de loger les hôtes de l'abbaye deux fois par an, était encore présente à leurs yeux. Cependant l'irritation croissait dans les esprits, et le moment d'une explosion nouvelle semblait imminent. C'est alors que l'abbé Albéric essaya de conjurer l'orage; et, en effet, des arbitres nommés par les parties, parmi lesquels on remarque le comte de Nevers, les seigneurs de Chastellux et de Pierre-Perthuis, arrêtèrent les bases d'un traité qui adoucit un peu les charges des habitants, mais sans leur donner encore une constitution indépendante et libre (1137). L'occasion de s'ériger en commune leur échappa une première fois. Nous les verrons plus tard arborer hardiment la bannière de l'indépendance.

La lutte des abbés de Vézelay se continue alors avec le comte de Nevers, auquel ils avaient fait trop de concessions; et Ponce de Montboissier, ce vaillant représentant de l'abbaye, remplit les fastes de l'histoire du pays de ses terribles débats avec le comte Guillaume II de Nevers, de 1138 à 1161.

C'est au milieu de ces incidents qu'eut lieu à Vézelay la fameuse assemblée de 1146 pour la deuxième croisade. La célébrité de Vézelay la désignait aux puissances du temps pour lieu de rendez-vous, et l'on vit venir le pape Eugène III. Le moine Nicolas, l'ami de saint Bernard et son secrétaire, disait : « Nous arrivâmes dans la ville très-illustre de Vézelay. » De tous les points de la France, les plus vaillants guerriers y amenèrent leurs vassaux. Le roi Louis le Jeune y était des premiers, avec saint Bernard, le grand abbé de Cîteaux, qui prêcha la croisade. La foule innombrable des pèlerins et des croisés était campée sur les bords de la rivière de Cure et le long des coteaux, au-dessous et en face de Vézelay, du côté du nord. L'abbé Ponce fit élever à mi-côte une estrade où saint Bernard prêcha la guerre sainte de sa voix éloquente et distribua la croix rouge. L'estrade trop chargée s'écroula, sans dommage pour personne, et l'abbé Ponce fit ériger en ce lieu une petite église sous l'invocation de la Sainte-Croix, dont les restes pleins de beauté rappellent encore cet événement.

Le comte de Nevers Guillaume III, revenu de la croisade, ne tarda pas à reprendre les errements violents de ses pères et à exciter les habitants contre l'abbaye. L'abbé Ponce, encouragé par le pape, résista énergiquement; mais bientôt les bourgeois, comptant sur l'appui de Guillaume III, et n'ayant pu obtenir de l'abbé les concessions qu'ils réclamaient, s'insurgèrent et s'érigèrent en commune sous la protection du comte de Nevers (juillet 1152). Ils mirent à leur tête des chefs qu'ils nommèrent consuls, à l'imitation des villes du Midi.

L'abbé Ponce, craignant pour sa vie, prit la fuite. Ce fut le signal d'effroyables désordres de la part des habitants contre les moines et leurs possessions. Le récit de ces événements, dans le chroniqueur Hugues de Poitiers, est saisissant : il était spectateur des faits, et en supposant de l'exagération, il y a des documents historiques étrangers à Vézelay qui ne laissent pas de doute sur la vérité de son récit.

Comme toujours, il fallut arriver à la soumission : le comte intervint, et décida les bourgeois à rentrer dans l'ordre. La paix se rétablit moyennant le payement d'une forte amende; mais cette paix n'était qu'apparente, et bientôt éclatèrent de nouvelles révoltes, où se trouve encore mêlé le comte de Nevers. Le pape Eugène III arrive au secours de l'abbé Ponce, excommunie ses ennemis, et prie le roi de chasser les bourgeois de Vézelay des foires du royaume. Louis VII commence alors à intervenir dans les querelles du monastère; mais il ne prend pas vite parti pour les moines : ce ne fut qu'en 1154, dans une assemblée tenue à Auxerre pour juger les querelles, qu'il malmena fort les députés des bourgeois et les chassa de sa présence. Puis il se rendit à Vézelay pour visiter le tombeau de sainte Madeleine et pacifier en même temps les luttes soulevées.

Mais bientôt de nouveaux complots sont renoués entre les bourgeois et le comte de Nevers contre les moines. Les chefs des bourgeois, H. de Saint-Pierre et Simon le changeur, excitent de tous leurs moyens leurs compagnons et construisent des tours et des retranchements au devant de leurs maisons.

C'est à propos d'une épreuve judiciaire qu'éclata une nouvelle révolte. Jamais il n'y en avait eu de si violente. Les bourgeois se constituent en commune, assiégent l'abbaye, s'en emparent après un sanglant combat et la mettent au pillage.

L'abbé Ponce, qui avait échappé au péril, porta ses doléances à la cour de Louis VII. Ce prince, exaspéré des révoltes successives des bourgeois, les condamna à quarante mille sous d'or d'amende, et cassa la commune.

La paix ainsi rétablie dura jusqu'à la mort de l'abbé Ponce, en 1161. Cinq ans après, le pape exempta l'abbaye de Vézelay de la juridiction de Cluny, et un peu plus tard de celle de l'évêque d'Autun.

On place vers ce temps un voyage à Vézelay du fameux Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. C'est dans l'église de ce lieu qu'il prononça, le jour de la Pentecôte 1166, un sermon à la suite duquel il excommunia Jean d'Oxford et les partisans du roi d'Angleterre.

Les habitants de Vézelay s'insurgèrent encore en 1168; mais ce fut pour la dernière fois. A mesure qu'on avance dans le moyen âge, on les voit bien discuter leurs intérêts, mais les débats se terminent par des accords avec leurs seigneurs, où ils gagnent seulement quelques droits civils.

En 1190, Vézelay vit un grand spectacle, celui de la réunion des armées de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, convoquées pour l'expédition de la troisième croisade. La renommée de l'abbaye de Vézelay continue sous saint Louis à être considérable : ce prince y vint en 1244, en pèlerinage avec sa femme et Blanche de Castille sa mère. Il y revint en 1267, accompagné d'une brillante escorte de chevaliers, parmi lesquels étaient trois de ses fils, son frère Alphonse, comte de Toulouse, etc. Le but de son voyage était d'assister à la relévation des reliques de sainte Madeleine, qui fut l'objet d'une cérémonie solennelle. Saint Louis, partant pour la croisade de Tunis, où il devait mourir, vint encore saluer le tombeau de la Madeleine (1270).

Mais c'était le dernier honneur que devait recevoir le corps prétendu de la sainte : en 1279, on découvrit, près de Saint-Maximin en Provence, un corps qu'on affirma être celui de la Madeleine. L'opinion favorable à Vézelay commença d'être bien ébranlée, les pèlerins oublièrent le chemin de la montagne sainte, et la situation politique de l'abbaye diminua peu à peu, comme on va le voir dans la suite de ce récit.

En 1280, le roi Philippe le Hardi déclara prendre Vézelay sous sa garde. Cet acte d'annexion au domaine royal tendait à réduire au néant les droits des comtes de Nevers, et ce fut en vain que le comte Louis de Flandre voulut s'y opposer. Un arrêt du Parlement, de 1308, le condamna à une amende pour avoir laissé ses gens commettre des violences contre les moines. Bientôt une ordonnance de Phi-

lippe le Bel, en 1312, ne laissa plus que l'ombre de l'indépendance à la justice abbatiale : Vézelay dut ressortir au bailliage royal de Sens et de là au Parlement de Paris.

« L'ordonnance de 1312, dit M. Chérest [1], marque le commencement d'une ère toute nouvelle dans les annales de Vézelay. Jusque-là, ce pays avait formé une espèce d'État indépendant, de petite principauté complétement distincte et séparée des contrées voisines, ayant sa vie propre, ses destinées particulières, avec des alternatives spéciales de prospérités et de malheurs. Déjà son autonomie judiciaire n'existe plus. Son indépendance administrative ne tardera pas à disparaître également. Peu à peu ses destinées vont se confondre avec celles des autres possessions royales, et elles ne présenteront plus aux regards de l'histoire qu'un reflet plus ou moins direct des événements généraux. Telle fut la conclusion suprême des luttes qui duraient depuis la fin du onzième siècle. Il avait fallu plus de deux cents ans pour fixer la place que Vézelay devait occuper dans le monde féodal, et pour faire entrer sa population dans le courant ordinaire de la civilisation. »

La ville de Vézelay, pacifiée par les soins de l'abbé Hugues de Maisoncomte, prit vaillamment sa part de la défense du pays pendant les guerres des Anglais au quatorzième siècle. L'abbé Hugues, qui comme seigneur féodal avait suivi l'armée royale à la bataille de Poitiers en 1356, y fut fait prisonnier avec quatorze de ses officiers, et fut emmené captif en Angleterre.

Alors les habitants s'empressèrent de s'imposer d'un subside pour en consacrer le produit à réparer leurs murailles trop négligées depuis longtemps. Un bourgeois énergique, Étienne Ascelin, surnommé Borbolin, se mit à la tête des travailleurs. Les maisons des faubourgs qui auraient pu compromettre la défense furent abattues, et l'enceinte proprement dite fut dégagée. L'abbé, revenu d'Angleterre, nomma pour capitaine de la ville un autre bourgeois, Bertrand Barraut, sous les ordres duquel la milice locale fut placée.



Porte de ville, à Vézelay. — Dessin de Grandsire, d'après une photographie de Baldus.

C'est ainsi que, du haut de leur montagne, les Vézeliens purent voir d'abord sans crainte passer à leurs pieds les bandes anglaises qui ravageaient le plat pays. Mais, en 1360, l'ennemi s'empara du château de Pierre-Perthuis sur la Cure, à deux lieues au-dessus de Vézelay, et devint menaçant. Il y avait alors à Vézelay un rude bourgeois, nommé Guillaume du Pestrim, qui faisait souvent des sorties contre les bandes anglaises. Il ne pouvait sans colère les voir maîtres de Pierre-Perthuis et menacer de là toute la vallée. Il se mit à la tête d'une compagnie bourgeoise et prit part avec l'armée bourguignonne à la reprise de cette place.

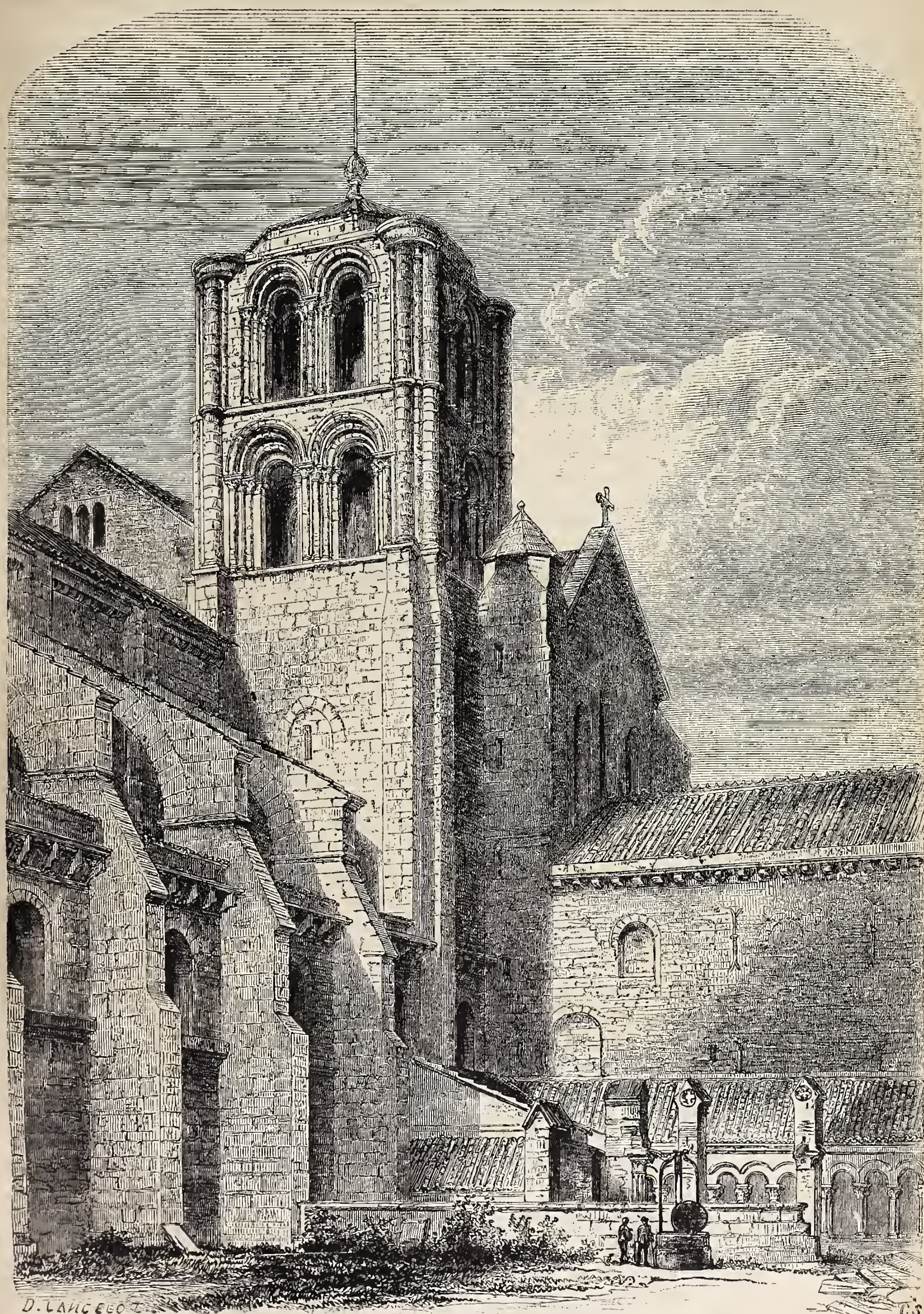
Bientôt les environs de Vézelay furent envahis par les bandes appelées les Grandes Compagnies. Mais la ville, défendue et par sa position et par ses habitants, résista à leurs attaques, en s'appuyant en outre sur deux forteresses : celle de Pierre-Perthuis au-dessus, et celle de Fontenay au-dessous de ses murs.

Vézelay était alors une place de sûreté pour le duc de

[1] *Étude sur Vézelay*, t. II, p. 177.

Bourgogne, qui y convoquait ses hommes d'armes pour ses expéditions.

Au quinzième siécle, les Vézeliens se rangèrent encore sous la bannière bourguignonne, et après la bataille d'Azincourt ils adressèrent au duc Jean Sans-Peur leur acte d'adhésion à sa politique et à son manifeste (1417).



Vue latérale de l'église de la Madeleine, à Vézelay. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Baldus.

Après l'assassinat du duc à Montereau, Vézelay devint un des principaux centres de la ligue bourguignonne. En 1422, le duc Philippe y donna rendez-vous au duc de Bedfort, qui occupait Auxerre; ces princes se dirigèrent de là sur Cosne avec douze mille hommes, et ils forcèrent le Dauphin à passer derrière la Loire. Au milieu des vicissitudes de ces faits d'armes du règne du faible et malheureux Charles VI, Vézelay demeura sous le régime

bourguignon, et devint, en 1424, le chef-lieu du bailliage anglo-bourguignon de Sens. Grâce au courage de ses habitants et à sa forte position, Vézelay put défier les attaques des bandes de pillards qu'on appelait des noms effrayants d'Écorcheurs, de Malandrins, de Tard-Venus. Ses bourgeois voyaient du haut de leurs remparts les flammes dévorer les villages de la vallée de la Cure, dont quelques habitants échappaient à peine à la mort, grâce à l'asile qu'ils recevaient en se réfugiant dans la ville.

L'année 1432 surtout fut un temps d'inquiétudes pour les Vézeliens, car le fameux capitaine royaliste Forte-Épice s'était emparé d'Avallon et de Pierre-Perthuis, et menaçait tellement Vézelay que ses habitants composèrent avec lui et se rachetèrent par une forte rançon.

En présence de ces dangers toujours menaçants, les Vézeliens appelèrent à leur secours le duc de Bourgogne, qui accourut en personne, et réussit à chasser les capitaines royalistes de Pierre-Perthuis et d'Avallon, et dégagea Vézelay (1433).

C'est ainsi, au milieu de traverses et d'alertes continuelles, que se passèrent les années suivantes et jusqu'en 1445. La crainte des Écorcheurs était continuelle, et il fallait que les bourgeois de Vézelay fussent toujours sous les armes. La pacification du pays arriva enfin avec la seconde moitié du quinzième siècle, après que Charles VII eut mené les bandes d'aventuriers en Lorraine, qui était alors pays de l'Empire, et qu'il eut réglé pour l'avenir l'organisation de l'armée régulière.

Au commencement du seizième siècle, Vézelay jouissait du calme et de la sécurité. La propriété divisée entre les mains des habitants leur assurait les moyens de vivre; la ville possédait une organisation municipale, souvenir des temps anciens, et composée d'échevins et d'un procureur du fait commun élus par les habitants.

C'est alors que l'abbaye, jadis si puissante, va disparaître pour être remplacée par une simple église collégiale de chanoines, dont le chef, abbé séculier, sera à la nomination du roi. François Ier est le dernier souverain qui vint à Vézelay pour y voir, en 1530, le dernier abbé régulier, Dieudonné de Bedner, qui provoqua plus tard la sécularisation et la fin de l'abbaye (1538).

Vézelay, la patrie de Théodore de Bèze, l'un des plus savants hommes de la réforme, joua un rôle dans les guerres civiles du seizième siècle. Sa position stratégique aux limites des provinces de Bourgogne et de Nivernais la rendait importante aux mains des réformés, qui la comptaient, en 1562, comme une de leurs meilleures places de refuge. L'abbé de Vézelay, Odet de Châtillon, était, du reste, un des leurs, et la leur avait livrée. Ils durent capituler devant les forces royales commandées par Sansac, en 1569.

Vézelay devint ville des ligueurs à la fin du seizième siècle, et se soumit enfin à Henri IV, en 1594, à l'insistance de l'abbé Edme de Rochefort.

Le dix-septième siècle s'écoula au milieu de procès des chanoines contre l'abbé Fouquet, le frère du ministre.

On y vit, au dix-huitième, le trop fameux abbé de Tencin. L'avant-dernier abbé, M. Berthier, démolit les vieux édifices du monastère et fit élever de nouveaux bâtiments d'un caractère médiocre (1762), et que la révolution vendit pour être démolis. Il n'est resté debout que la grande église et la chapelle latérale qui la flanque au sud. Nous allons les examiner en détail.

II

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE ET DE LA VILLE DE VÉZELAY.

De quelque côté qu'on arrive à Vézelay, soit d'Avallon, soit du Morvan, soit de la vallée d'Yonne, on aperçoit de loin et à plusieurs lieues à l'horizon le vaste et solide monument de son église, qui semble le tombeau d'un géant. Mais à mesure qu'on avance, la silhouette se dessine, on reconnaît les deux hautes tours carrées du portail et les deux autres tours de même forme plantées sur les transepts.

Il faut encore faire bien du chemin et gravir les pentes ardues de la montagne pour arriver à la porte principale de la ville, puis monter la longue rue qui mène à l'église, et qui est ornée çà et là de vieilles maisons, ici du temps des belliqueux bourgeois du douzième siècle, plus loin d'une tourelle du quinzième siècle et d'autres édifices de la renaissance. Enfin l'église de la Madeleine paraît, massive et imposante, et splendidement restaurée aux frais de l'État par M. Viollet-Leduc, l'architecte qui a fait le plus de nos jours pour remettre en honneur l'art chrétien du moyen âge.

La façade offre un aspect irrégulier. On y reconnaît des constructions d'époques diverses. Les trois porches, auxquels on accède par un large escalier, sont cintrés et remplis de sculptures. Au-dessus du porche de droite s'élève la haute tour carrée à trois étages de baies, romanes en bas, ogivales en haut; cette partie est couronnée d'une mince balustrade moderne, ogivale et plus riche que les étages inférieurs. Au centre du portail est un vaste tympan construit au milieu du treizième siècle, et composé d'un système de niches ogives renfermant chacune une statue de saint ou d'apôtre, avec la statue du Christ au centre supérieur. Enfin la tour de gauche est incomplète et dépourvue de l'étage supérieur de sa sœur de droite, lequel a été démoli, dit-on, en 1569.

On remarque les sculptures du porche central, qui représentent, à la partie inférieure, la résurrection de saint Lazare et la scène de la Madeleine versant des parfums sur les pieds du Sauveur, et sur le tympan le Jugement dernier.

Ces sujets ont été restaurés avec une entente parfaite par M. Viollet-Leduc et les artistes qu'il a employés. Les sculptures avaient été martelées très-régulièrement en 93, et on n'a eu qu'à suivre les traces accentuées par le marteau méthodique du maçon démolisseur pour les recomposer. L'ornementation des chapiteaux des colonnes de ces portails est formée de sujets historiques sculptés à la manière romane, qui annoncent déjà ce que sera la décoration de l'intérieur du vaisseau.

L'église proprement dite est précédée d'une avant-nef appelée l'*église des Pénitents,* parce que c'était là que se tenaient les pèlerins pénitents pendant la célébration des offices. Elle fut consacrée dès l'an 1132, par le pape Innocent II.

L'aspect de cette vaste nef est déjà saisissant. Les travées sont ogives, et l'on y reconnaît une première épreuve de l'art qui devait doter la France de ses plus belles cathédrales. Mais ici la forme est encore empreinte du *faire* roman : les piliers sont épais, cantonnés de quatre grosses colonnes; les voûtes d'arêtes ont grand'peine, dit M. Viollet-Leduc, à abandonner la forme de la voûte en berceau.

Il faudrait un volume pour décrire tout ce que renferme d'œuvres l'église de Vézelay, et nous n'avons que quelques pages. Nous abrégerons donc.

Dans les trois travées ogivales de cette première nef on trouve un merveilleux travail décoratif; autour des arcades courent des cordons de rosaces; les chapiteaux des colonnes commencent la mise en action des sujets bibliques et légendaires qui vont peupler l'église entière. Au-dessus des travées règne une tribune dont les petites arcades cintrées portent aussi des chapiteaux sculptés de

personnages, et relatifs au sacrifice d'Abraham, au jugement dernier, au festin de Balthazar, etc.

Mais ce qui frappe surtout les regards en entrant dans ce vaisseau, c'est la porte intérieure qui s'ouvre dans l'église proprement dite. Sur le tympan se voit la majesté tranquille d'un Christ byzantin, aux proportions énormes, qui répand sur ses apôtres sa bénédiction. Le calme de l'attitude de ces derniers qui l'adorent, la variété des scènes des trois cordons de l'archivolte, où sont figurées en première ligne les nations qui vont recevoir l'Évangile, le zodiaque, motif ordinaire des tympans byzantins : tout cela est imposant. Joignez-y, sur le trumeau du centre, la statue de saint Jean présentant l'Agneau divin au peuple; sur le linteau, des hommes armés et des personnages d'aspect étrange; sur les piliers latéraux, des scènes variées de nouvelles sculptures; et vous réunirez un ensemble extraordinaire de sujets qu'on rencontre rarement dans un même monument.

Les portes des nefs latérales sont également remarquables, comme on peut le voir par celle du sud, dont nous donnons le dessin page 249, et qui représente sur les deux compartiments : en bas, l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Jésus-Christ; en haut, l'Adoration des mages et des bergers. Sur les pieds-droits et les piliers latéraux sont des anges, une sirène, et un archer bandant son arc pour tuer un démon debout devant lui. Les cordons de l'archivolte sont formés de rosaces et de torsades. On remarque déjà ici la vigueur de l'ornementation et le contraste que les sculptures d'ornement font par leur beauté avec les sculptures de la statuaire. Cet état se reproduit partout dans l'église de Vézelay. Les ornemanistes étaient des artistes très-forts, tandis que les sculpteurs d'*images* ou de la figure humaine étaient encore de grossiers ouvriers. Toutefois, ils avaient une grande qualité : l'énergie et la passion. Leurs personnages sont étranges, exagérés, mais saisissants dans l'expression de leurs attitudes. Le diable y joue un grand rôle, et possède une gueule énorme. Au-dessus des travées de l'église des Pénitents règne une galerie ouverte sur la nef et sur la grande église par des arcades basses et cintrées, dont les chapiteaux reproduisent des sujets variés tirés de la Bible et des Vies des saints.

Ouvrons les magnifiques portes de fer à pentures forgées d'enroulements imités du faire du douzième siècle, et portons nos regards sur la grande église. L'effet de perspective qu'elle produit est admirable. On suit d'abord une nef de soixante-deux mètres de longueur, à la voûte en berceau, à l'ornementation toute romane, et construite au onzième siècle. L'œil rencontre ensuite le chœur, élancé, bâti dans le large et beau style ogival primitif : cette partie mesure trente-six mètres d'étendue; ce qui, réuni aux parties précédentes de l'édifice, fait un total de cent dix-neuf mètres. La longueur de ce vaisseau égale donc celle des plus grandes cathédrales. On peut juger déjà par là des efforts que les moines ont dû faire pour l'exécuter et des sommes qu'ils y ont dépensées.

Mais revenons à la grande nef. Sa longueur extraordinaire la fait paraître moins large qu'elle n'est en réalité, et il faut l'examiner attentivement pour en bien apprécier les proportions. La teinte grise et douce de la pierre de taille, dont les joints sont également accusés en gris foncé, donne aux parois un ton harmonieux qui repose l'œil. La pâle lumière des étroites baies à plein cintre jette dans ce temple un jour doux et mystérieux. Mais c'est bien autre chose lorsque l'on porte ses regards sur ces guirlandes de rosaces vigoureuses qui encadrent les arcades des nefs et celles des hautes fenêtres, et qui courent sous ces mêmes fenêtres; — sur ces arcs de la nef en anse de panier, aux pierres alternativement blanches et grises; — sur ces myriades de chapiteaux, où les scènes les plus étranges représentent la lutte emblématique du bien et du mal; les sujets de l'Apocalypse et ceux de la création, qui remplissent les chapiteaux des colonnes non-seulement aux piliers des travées et aux retombées des voûtes centrales, mais encore, dans les nefs latérales, aux chapiteaux des retombées des basses voûtes. Et si les chapiteaux sont riches, les bases ne le sont pas moins. Des serpents vigoureux les entourent, des animaux fantastiques et menaçants s'y présentent. — Enfin c'est, comme on l'a dit d'autres monuments, tout un poëme de pierre; mais quel poëme! Le symbolisme religieux du onzième siècle y joue un grand rôle, et c'est en vain qu'on a essayé jusqu'ici d'expliquer ces scènes. Il a fallu se borner même, dans un ouvrage fort savant (1), à une simple description matérielle.

Le transept et le chœur de Vézelay ont été reconstruits, vers la fin du douzième siècle, dans le style ogival. Quel magnifique complément de la nef romane devaient-ils offrir dans leur construction antérieure! S'ils eussent été conservés, Vézelay aurait présenté la plus merveilleuse église romane de l'Europe entière.

Quoi qu'il en soit, cette partie du vaisseau n'est pas indigne du reste. A la suite de la large travée du transept, on compte onze arcades ogives qui forment le chœur et le sanctuaire proprement dit; les collatéraux sont fermés par neuf chapelles dont les cinq de l'abside sont circulaires. Les arcades du chœur sont portées sur dix colonnes monolithes, de grosseur inégale et hautes de 5m.60. Au-dessus règne une galerie d'ogives géminées et servant de soubassement aux grandes fenêtres de même style. L'ornementation des chapiteaux des colonnes est partout ici uniforme, et représente des crosses et des feuillages du douzième siècle.

Au-dessous du chœur s'étend la crypte de la Madeleine, longue de 19 mètres, haute de 3m.40 et large de 9 mètres, voûtée à plein cintre sur douze courtes colonnes à chapiteaux très-simples. Elle est vide aujourd'hui du tombeau de la sainte. La partie antérieure est du onzième siècle, et la partie postérieure du douzième. On y remarque à la voûte des peintures fleurdelisées qui ont été faites au temps de la translation des reliques de la Madeleine par Louis IX.

A droite du chœur est une vaste chapelle romane, autrefois la salle capitulaire des moines. Sa structure et sa décoration sont dignes de l'église.

Si nous faisons le tour du vaisseau, nous y remarquerons l'ampleur et la solidité, et sous le comble des basses nefs un cordon composé de rosaces magnifiques et qui remplit cette partie de l'édifice; sur le transept de droite s'élève la tour carrée, dite de Saint-Antoine, à deux étages de baies cintrées, haute de 34 mètres, autrefois couronnée d'une flèche en pierre. Une autre tour, aujourd'hui détruite, lui faisait pendant. A côté de la tour Saint-Antoine s'étend la chapelle, autrefois la salle capitulaire dont nous avons parlé plus haut.

Les édifices du monastère reconstruits au dernier siècle ont été démolis; il ne reste donc plus rien des grandes constructions qui devaient le composer au moyen âge.

On remarque sur la pente de la montagne, à mi-côte, du côté du nord, les ruines du couvent de la Cordelle et de la chapelle Saint-Fiacre, édifice du douzième siècle, où l'on croit que saint Bernard a prêché la croisade.

A la vue du vaste monument de l'église de Vézelay, et si on y réunit par la pensée les bâtiments encore plus considérables du monastère qui devaient couvrir tout le

(1) *Archives de la Commission des monuments historiques.*

plateau qui couronne la montagne, on se demande d'où les moines de Vézelay ont tiré les matériaux qui ont servi à ces constructions. Des recherches récentes faites par M. Cotteau, savant géologue, ont éclairé ces questions, qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire des arts au moyen âge.

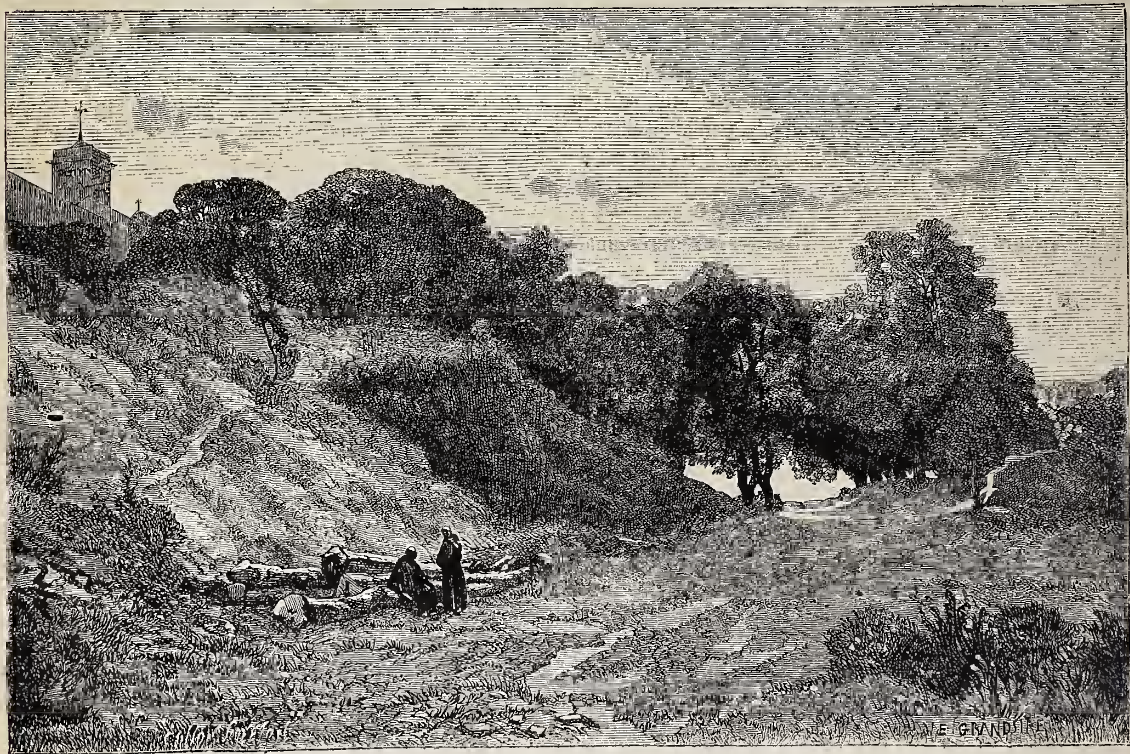
L'examen de la pierre qui a été employée dans l'église de Vézelay amène à reconnaître facilement que c'est un calcaire oolithique. La contrée voisine est assise tout entière sur la grande oolithe. Mais parmi toutes les carrières ouvertes dans ce banc, il n'y en a point d'autres qui aient pu fournir les magnifiques assises de l'église de Vézelay que celles de Coutarnoux, anciennes et vastes exploitations connues par les comptes des travaux au moins depuis le quatorzième siècle, et éloignées de Vézelay de plus de trente kilomètres. L'auteur du *Dictionnaire d'architecture française*, M. Viollet-Leduc, émet à ce sujet une opinion qui est partagée par M. Cotteau. Il n'est pas rare, dit-il, de trouver dans les églises abbatiales des blocs énormes. Ainsi, par exemple, on voit dans le chœur de l'abbaye de Vézelay des colonnes monolithes qui ne cubent pas moins de quatre mètres. Or ces colonnes proviennent des carrières de Coutarnoux.

M. Cotteau a reconnu également, dans un grand nombre de chapiteaux de la nef, des sculptures exécutées avec une pierre tendre, grisâtre, oolithique, identique à celle qu'on exploite encore actuellement dans une des carrières de Coutarnoux, appelée Champ-Rotard, qui est souvent mentionnée au moyen âge.

La pierre blanche et tendre du coral-rag entre aussi pour une grande part dans la construction de l'église de Vézelay, notamment dans les sculptures d'ornement de l'extérieur, telles que les pinacles, les clochetons, les gargouilles, etc. Cette pierre, si blanche d'abord, se trouve teinte d'une couleur grise avec le temps, et se couvre d'une couche qui la défend contre les intempéries des saisons et lui permet de résister mieux et plus longtemps que la pierre dure même. On pense avec raison que la pierre employée à ces sculptures provient des anciennes carrières de Mailly-la-Ville, village éloigné cependant de seize à dix-sept kilomètres de Vézelay.

Du reste, c'est encore en cet endroit que, lors de la restauration du monument qui vient d'avoir lieu, on a été chercher les pierres nécessaires à ce travail de sculpture.

En apprenant qu'il y a dans l'église de Vézelay des colonnes monolithes de quatre mètres de cube et de cinq mètres de haut, on se demande par quels moyens de traction on pouvait, au douzième siècle, les amener de huit lieues au sommet de la montagne de Vézelay. Des recherches ont été faites qui ont permis de reconnaître l'existence de chemins solides et nombreux qui conduisaient de divers points à Vézelay. La viabilité n'était pas abandonnée, comme on pourrait le croire, et il était en effet indispensable d'avoir de bonnes routes pour transporter ces masses de matériaux nécessaires à l'érection des édifices de l'abbaye de Vézelay.



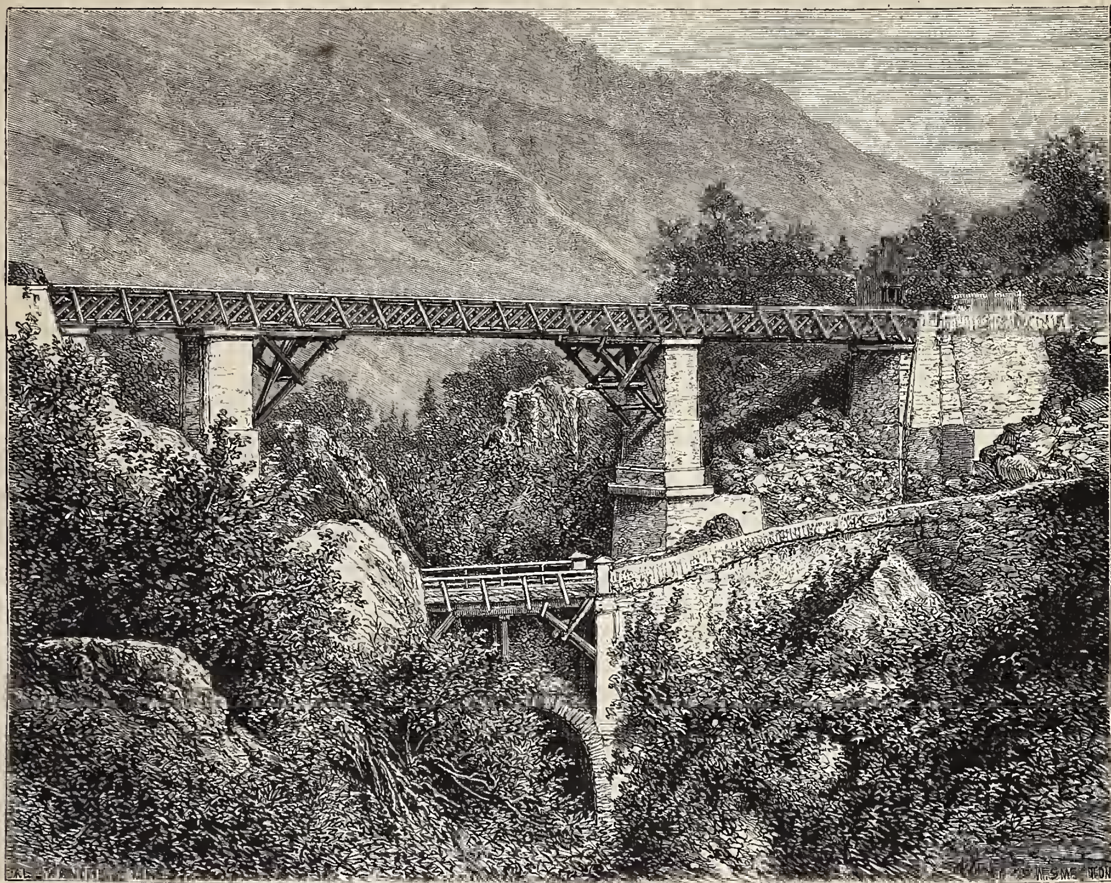
Près de Vézelay. — Dessin de Grandsire, d'après une peinture de M. Guillon.

Les murs de la ville, autrefois solides et bien entretenus, sont abandonnés. Cependant une des portes de l'enceinte, mieux construite que le reste et du seizième siècle, a résisté, et présente encore, comme on le voit dans le dessin que nous donnons (p. 252), une formidable défense composée de deux grosses tours rondes à losanges, avec cordons de consoles en haut, formant échauguettes. Sur le cintre de la porte sont trois niches du même temps.

On montre encore, dans l'intérieur de la ville, la maison où est né Théodore de Bèze, dont le père était officier de justice de l'abbaye.

LE PONT DE SIA

(HAUTES-PYRÉNÉES).



Le pont de Sia (Hautes-Pyrénées). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Davanne.

C'est sur la route de Luz et de Saint-Sauveur à Gavarnie, entre Saint-Sauveur et Gedre, que l'on rencontre le pont de Sia. Les piétons suivent aisément cette route sans avoir besoin de guide, et l'on peut aussi la parcourir à cheval; mais il n'est pas prudent de s'y engager en char, surtout aux bords du Gave. Lorsqu'on a franchi, de l'autre côté du *Rioumaü* (mauvais ruisseau), le pas de l'Échelle, lorsqu'on a entendu un écho célèbre, entre deux parois de la montagne, et vu près du précipice le grand rocher que les habitants appellent la *Peyre Ardoune,* on aperçoit, au pied du pic d'Aubiste et au-dessous de quatre moulins, d'abord la cascade de Sia, puis, à 40 mètres au-dessus du Gave, le pont du même nom. Au-dessous, on voit encore la vieille arche en ruine, couverte de lierre et sans parapet, qui était autrefois le seul moyen de passage. « En amont, dit M. Joanne, le Gave tombe d'une hauteur de 30 mètres, avec un bruit terrible, au milieu de rochers écroulés. Sur le flanc de la montagne, quelques maisons éparses forment le misérable hameau de Sia; au fond de la vallée, en face, s'élève la montagne de Brada. »

UN EXEMPLE POUR TOUS.

ANECDOTE.

Un jour que nous revenions d'une excursion dans la forêt des Ardennes, entre Rocroi et Rimognes, nous apprîmes du petit garçon qui nous servait de guide qu'il y avait tout près de là une grande ardoisière où travaillent beaucoup d'ouvriers. Ils y descendent le lundi matin pour ne remonter que le samedi soir. Après être restés toute la semaine sous terre, ils vont passer le dimanche avec leurs familles, dans leurs maisons situées au milieu d'une charmante vallée.

On détache les ardoises par grandes masses du rocher, et on les débite en feuilles; car elles forment comme les feuillets d'un livre collés les uns aux autres. On leur donne ensuite la forme régulière que nous leur voyons sur les toits.

Je demandai à notre petit compagnon s'il arrivait beaucoup d'accidents dans la carrière. Mais je ne lui eus pas plutôt fait cette question que je m'en repentis, car l'enfant devint tout à coup très-rouge, puis si pâle qu'il semblait se trouver mal. Il se remit cependant, et dit :

— Mon père y est mort à la Noël dernière : il a été tué en voulant sauver mon frère. Il s'était fait un éboulement à l'endroit où travaillait Jacques. Mon père crut qu'il était dessous; et comme il tâchait de l'en tirer, la pierre tomba sur la tête de mon père.

— Votre frère fut-il sauvé?

L'enfant répondit par le récit suivant :

Son père et son frère aîné, Jacques, qui avait alors treize ans, et qui était employé à séparer les ardoises, étaient ensemble à l'ouvrage dans la mine. Près de l'endroit où ils travaillaient, il y avait un grand réservoir plein d'eau. Le père, à quelque distance, s'occupait à détacher à coups de pioche les blocs d'ardoise qu'on taille et qu'on polit ensuite. Jacques avait grimpé dans la partie supé-

rieure de la mine, et il regardait de là les masses de rocher au milieu desquelles son père piochait. Tout à coup il crut en voir quelques-unes craquer et se fendre par le haut. Il appela son père pour l'avertir; mais le père ne l'entendit pas. L'enfant cria plus fort : « Père! père! » Mais sa voix se perdit dans les profondeurs de la mine. La fente allait toujours s'élargissant. Jacques vit le grand bloc d'ardoise tout près de tomber. Sans souci du danger, il sauta en bas du banc de roche sur lequel il était, et s'élança du côté de son père, dont l'attention était maintenant éveillée. Il lui montra du doigt le bloc qui chancelait. Le père fit un saut en arrière, et avant que Jacques pût le rejoindre, toute la masse s'effondra avec un bruit épouvantable.

Quand le nuage de poussière et de terre se dissipa, le père chercha des yeux son garçon. Il ne le vit pas. Les éclats et les lames effilées de l'ardoise étaient épars tout autour. « Jacques! cria le père dans une terrible angoisse; Jacques! » Mais personne ne répondit. Quelques-uns des mineurs qui avaient entendu le craquement vinrent s'informer de ce qu'il y avait, et se mirent à aider leur camarade. Ils venaient de réussir à déblayer un énorme pilier qui pesait sur la masse effondrée, quand un des mineurs cria : « Ohé! Léonard, gare à toi! gare! » L'avis vint trop tard. En abattant le pilier, ils avaient ébranlé le quartier de roc qu'il soutenait : en une seconde, tout croula sur le père de Jacques et l'écrasa. Il y avait juste assez de jour dans la mine pour éclairer ce malheur. Les ouvriers, frappés d'épouvante, restaient immobiles et muets; enfin l'un d'eux dit : « C'est fini : le pauvre Léonard est mort; mais, qui sait? Jacques est peut-être en vie : il ne faut pas renoncer à le chercher. Qu'un de nous aille trouver la femme de Léonard, et la prépare à apprendre ce qui est arrivé. Vas-y, toi, Jean : elle te connaît; et tu lui diras la chose petit à petit, et mieux qu'un autre. Plus tard, nous verrons ce qu'il y aura à faire pour elle et le garçon, s'il plaît à Dieu qu'il soit vivant! »

Jean se mit en route pour aller chez Léonard. La petite maison, bâtie dans la vallée, était nette, bien close, exposée au midi : le soleil l'éclairait, et à la voir ainsi riante, on eût pensé que le bonheur habitait au dedans. La grande chaise était au coin d'un bon feu, qui flambait en l'honneur du samedi soir, dans l'attente du père, tandis que la femme apprêtait le souper et rangeait l'intérieur, comme toujours la veille du dimanche. Jean entra. Il n'eut pas besoin de parler pour annoncer la terrible nouvelle : la femme la lut sur son visage. Elle courut dehors : il y avait peut-être quelque chose à faire, quelque secours à donner à son mari. Jean l'arrêta doucement à la porte, et, secouant tristement la tête, il lui dit que c'était inutile, que tout était fini, et que les camarades lui rapporteraient bientôt ce qui restait du pauvre Léonard. Il ne parla pas de Jacques, car il y avait encore une faible espérance de le retrouver, et elle avait bien assez de sa douleur. Elle ne dit pas une parole, mais fit signe à Jean de la laisser seule. Quand il fut parti, elle ferma la porte, et se jeta à genoux pour pleurer et prier.

Tandis que la mère pleurait et priait, le cœur navré, où était Jacques? Était-il aussi perdu sans retour? Quand la grande masse d'ardoise tomba, il se trouvait dans un enfoncement du rocher, au-dessous de l'endroit où travaillait son père. Le roc qui surplombait l'avait préservé; mais l'éboulement avait entièrement bloqué la petite cavité qui le protégeait : il essaya de remuer quelques-uns des blocs, mais en vain.

Il ne s'en troubla pas. Il ne pensait qu'à la joie d'avoir sauvé son père, — car il le croyait sauvé. — Mais après un peu de temps, il se rendit compte de sa situation, et le cœur lui manqua. Il était comme enterré vivant. Personne ne savait qu'il était là; ou si quelqu'un en avait l'idée, il devait être impossible ou dangereux d'arriver jusqu'à lui. Il n'avait ni nourriture, ni lumière, rien qui pût lui venir en aide. Il était seul, tout à fait seul. « Non, se dit le brave enfant, je ne suis pas seul. Ma mère m'a dit et j'ai lu que nous ne sommes jamais seuls : Dieu est avec moi, même ici; il aura soin de moi. » Il s'agenouilla dans l'obscurité, et pria Dieu de le tirer de là et de le rendre à ses parents. Il s'assit ensuite sur le roc, et quoique de grosses larmes coulassent sur ses joues, il avait moins peur, car il avait mis son espérance en Dieu, qui prend soin des enfants et de tout ce qu'il a créé. Mais peu à peu il crut sentir ses pieds mouillés. Il se baissa et tâta : ses doigts enfoncèrent dans l'eau. C'était étrange : peut-être n'y avait-il pas d'abord pris garde. Ses pensées se reportèrent vers son père; il se demanda s'il n'avait point été blessé par quelque éclat du rocher. Cependant l'eau atteignait ses chevilles : il se leva, saisi d'une nouvelle frayeur. Le réservoir d'eau était au-dessus de la partie de la mine où il se trouvait. La chute des blocs d'ardoise l'avait sans doute endommagé, et l'eau qui s'en échappait filtrait dans la petite caverne. Il réfléchit. Il n'y avait plus de doute : il était certain que l'eau montait, quoique avec lenteur; il la sentait de plus en plus haut autour de ses jambes. Il grimpa le long du roc dans la partie supérieure de la cavité; il chercha à tâtons s'il n'y découvrirait pas quelque issue par laquelle il pût se glisser et échapper à la mort qui approchait. Ses mains parcoururent les aspérités de la froide pierre sans y trouver une crevasse, une fente; partout le roc, dur, compacte, glacé. Il grimpa encore plus haut. Un moment, il se flatta d'avoir atteint un lieu de refuge : il ne sentait plus l'eau. Hélas! elle n'était pas encore arrivée jusque-là. Comme il se tenait accroché aux flancs du rocher, l'eau baigna de nouveau ses pieds; elle montait, montait toujours. « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! » dit l'enfant; et même alors, même là, il sentait que Dieu était avec lui, et il cessa presque de craindre, car il avait foi en Celui qui, dans la vie ou dans la mort, n'abandonne jamais ceux qui ont mis en lui leur confiance. L'eau s'élevait lentement, mais sûrement. Elle gagna son corps; il en eut jusqu'à la ceinture, puis jusqu'aux épaules... Ses mains cramponnées au rocher faiblirent; elles ne pouvaient plus le soutenir : ses forces défaillaient. « Mère, chère mère, dit l'enfant, c'est la volonté de Dieu; Dieu vous bénisse! Je suis heureux, mère chérie : Dieu est avec moi, Dieu est bon; que sa volonté soit faite... Au revoir, mère! » Ses doigts crispés se détendirent; il tomba dans l'eau qui montait toujours.

Que devenait la mère pendant que son petit Jacques, son bien-aimé, était si près de mourir? Le coup qu'elle avait reçu au cœur en apprenant la mort de son mari lui avait ôté toute présence d'esprit, toute pensée; et ce ne fut qu'après que le corps eut été rapporté à la maison, et qu'agenouillée auprès elle eut pleuré le cher compagnon de sa vie, ce ne fut qu'alors qu'elle s'aperçut de l'absence de son fils. Elle se releva d'un bond, et allait se précipiter dehors, lorsque la même main qui l'avait déjà arrêtée se posa de nouveau sur son bras, et Jean lui dit :

— Il sera bientôt ici; il est vivant, mais bien faible.

Il lui conta tout ce qu'il savait de l'accident. Il lui dit comment le petit Jacques avait essayé de sauver son père, comment il avait été enfermé dans le roc par la chute du bloc d'ardoise, comment l'eau du réservoir s'échappait et avait rempli peu à peu la cavité où était le pauvre enfant; comment lui et ses camarades étaient parvenus à déblayer les décombres juste à temps pour l'empêcher d'être noyé.

Il enfonçait lorsque la lumière des torches avait brillé sur les eaux noires; des mains amies lui avaient été tendues, les voix qui l'appelaient avaient résonné à son oreille au moment où il fermait les yeux pour s'endormir et retourner dans le sein de Dieu.

Le petit Jacques était sauvé; mais survivrait-il à cette épreuve? C'est ce que personne ne savait. On le rapportait à sa mère, afin qu'elle vît ce qu'il y avait à faire. Pour la seconde fois ce jour-là, des pas lourds et lents entrèrent dans la chaumière, et un triste fardeau y fut déposé pour la seconde fois. Le père gisait froid et immobile sur un lit, et sur l'autre l'enfant, tout aussi froid, tout aussi pâle, tout aussi roide; et pourtant la mère, couchée sur son fils, écoutait, épiait un signe de vie. Il ne bougeait ni ne parlait; mais elle crut sentir son souffle, et, à genoux près de lui, elle réchauffa ses mains glacées dans les siennes, elle mit sa joue brûlante contre la joue froide de l'enfant, elle colla sa bouche sur sa bouche.

Peu à peu la couleur revint et passa; sa main tressaillit dans celle de sa mère, ses yeux s'entr'ouvrirent, et il la regarda. Oh! qui pourrait dire la joie qui remplit ce pauvre cœur maternel à ce vague regard? Qui pourrait dire l'élan de reconnaissance vers Dieu de ce pauvre cœur si meurtri? Jacques referma les yeux, et, accablé de sa longue lutte, il tomba dans un profond sommeil. Alors la pauvre veuve rassembla autour d'elle ses autres enfants; tous s'agenouillèrent dans la chambre du père mort, et elle pria avec ferveur le Tout-Puissant d'épargner son fils aîné; elle demanda à Dieu d'être le père de ses pauvres enfants orphelins, et de leur donner à tous la force de toujours dire, quoi qu'il arrive : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

Un an s'était passé; Jacques, promptement remis, avait remplacé son père dans l'ardoisière, et il était aujourd'hui le soutien de ses petits frères, la consolation et la joie de sa pauvre mère, à qui Dieu l'avait miraculeusement conservé.

BONNES PENSÉES,

ET COMMENT ELLES NOUS VIENNENT.

Il n'y a si petite chose qui ne porte avec elle un grand enseignement, quand le cœur et l'esprit sont disposés à entendre ce muet langage. Saint François en cite plusieurs beaux exemples :

« Saint Grégoire, évêque de Nazianze, ainsi que lui-même le contait à son peuple, se promenant sur le rivage de la mer, considérait comme les ondes, s'avançant sur la grève, y laissaient des coquillages et petits cornets, tiges d'herbes marines, petites huîtres, et semblables brouilleries que la mer rejetait, et, par manière de dire, crachait dessus le bord; puis, revenant par d'autres vagues, elle reprenait et engloutissait de nouveau une partie de cela, tandis que les rochers des environs demeuraient fermes et immobiles, quoique les eaux vinssent rudement battre contre eux. Or, à ce propos, il fit cette belle pensée que les faibles, comme coquilles, cornets et tiges d'herbes, se laissent emporter tantôt à la joie, tantôt à la tristesse, à la merci des ondes et vagues de la fortune; mais que les grands courages demeurent fermes et immobiles à toutes sortes d'assauts et tempêtes. De cette pensée il fit naître cet élan du grand prophète David : O Seigneur, sauvez-moi, car les eaux ont pénétré jusqu'à mon âme! Il était alors en affliction pour la malheureuse usurpation que Maxime avait entreprise sur son évêché.

» Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, était admirable en cette pratique de bonnes inspirations. Un jour qu'il voyageait, un levraut, pressé des chiens, accourut sous le cheval du saint prélat, comme à un refuge que le péril imminent de la mort lui suggérait, et les chiens, aboyant et clabaudant tout autour, n'osaient se jeter sur leur proie et l'arracher de l'asile qu'elle s'était choisi. Spectacle certes extraordinaire, qui faisait rire tout le train, tandis que le grand Anselme, pleurant et gémissant : Ah! vous riez, disait-il, mais la pauvre bête ne rit pas! Les ennemis de l'âme, poursuivie et malmenée par divers détours et toutes sortes de passions, l'attendent ainsi au détroit de la mort pour la ravir et dévorer, et elle, tout effrayée, cherche partout secours et refuge. Si elle n'en trouve point, ses ennemis s'en moquent et s'en rient. Ce qu'ayant dit, il s'en alla triste et soupirant. »

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

LA PROPRETÉ.

Suite. — Voy. p. 34, 234.

Les ablutions froides n'ont rien de rigoureux quand on en a contracté l'habitude, et elles sont toujours inoffensives quand elles sont pratiquées largement et sur toute la surface du corps. Mouille-t-on seulement l'une de ses parties, il s'établit avec les autres un échange de réactions dont nous ne connaissons ni la nature, ni les voies, mais qui aboutit à des inconvénients : ici à un rhumatisme, là à un rhume, ailleurs à une angine. C'est le mécanisme d'un courant d'air (véritable douche froide locale) qui enrhume, tandis que l'immersion du corps entier dans une atmosphère froide ne produit rien de semblable. L'éponge est l'instrument admirablement simple de cet office salutifère : promenée rapidement sur le corps, elle le mondifie en même temps qu'elle habitue la peau à l'impression du froid. Les gourmets en cette matière préfèrent l'armoire à douches, fort en usage en Angleterre et dans le nord de l'Europe, armoire dont le chapiteau doublé de zinc est un réservoir d'eau qui a trois mètres d'élévation, dont le plancher, percé de trous, laisse écouler le liquide, et qui fournit, quand on presse sur un levier, une foule de jets divergents qui vont exciter la peau par le choc en même temps que par le froid. C'est de l'hydrothérapie domestique, sans encombrement et à des prix parfaitement abordables pour les gens aisés. Cet appareil devrait bien entrer dans nos habitudes.

L'étude de la médecine montre à chaque instant la génération des grands effets par les petites causes quand celles-ci répètent incessamment leur action : elle apprend, par cela même, à voir dans les choses les plus usuelles de la vie des périls qu'on ne soupçonne pas ou des ressources qu'on ne soupçonne pas davantage. Or nul intérêt physique ne domine celui-ci : une éponge et deux litres d'eau froide tous les jours le sauvegardent quand on le veut bien; mais on ne le veut pas, ou plutôt on le veut mal, et la santé s'en va, et la vigueur des générations s'en va. Bossuet disait que la source de tout bien était de placer le bonheur là où il est réellement, et que la source de tout mal était de le chercher là où il n'est pas. Ce mot est applicable aussi au bonheur du corps : cherchons-le dans l'endurcissement, l'activité, la modération et la propreté, et nous le trouverons, s'il nous est permis de l'espérer.

Il y a un singulier parti pris de discréditer le corps, et l'hygiène n'est pas fâchée de trouver l'occasion de dire son mot sur ce point. L'âme n'est guère compatissante pour lui; elle le traite avec une constante hauteur, et elle lui répète tous les jours qu'elle s'est mésalliée, comme ces demoiselles de haute maison qui, engagées dans un ma-

riage bourgeois, écrasent leur mari sous la supériorité de leur origine, et l'invoquent à tout bout de champ. J'accorde que l'un des époux est quelque peu trivial, de mauvaise compagnie, exigeant, pas mal égoïste, prompt à tirer la couverture de son côté, enclin aux choses vulgaires, et qu'il ne brille pas précisément par le bon goût; mais il est ainsi fait, et ce ménage, comme tous les autres, plus que tous les autres, doit avoir pour base le support réciproque. D'ailleurs cette tolérance ou, si l'on veut, cette résignation de l'âme est intéressée : la guenille de Chrysalde a plus souvent qu'à son tour des idées de domination, et les velléités de Spartacus ne lui sont pas tout à fait étrangères. Si l'âme humilie le corps, celui-ci la tracasse, la tire à reculons quand elle veut aller en avant, en bas quand elle veut monter (et il est de sa nature de vouloir monter), et le coche humain, traîné par deux chevaux de sang, de vitesse et de force en tout différents, et par un chemin sablonneux et malaisé au dernier point, verse trop souvent en route. Un philosophe ancien (Diogène, peut-être) disait que si le corps appelait l'âme en jugement, il la convaincrait de mauvaise administration. Je crois, pour mon compte, qu'on renverrait les plaignants dos à dos, et qu'on n'aurait pas tort. L'hygiène, qui se garde bien de toucher aux prérogatives de l'âme, ne veut pas non plus qu'elle traite son compagnon de Turc à More. Les épithètes de vile poussière, d'argile, d'enveloppe périssable, de guenille, etc., sont inoffensives et soulagent l'âme; mais ce qui n'est pas inoffensif, c'est de partir de là pour écraser le corps d'un parfait dédain, de croire que tout est assez bon pour lui, de ne pas songer que s'il n'est pas Dieu il est temple, qu'il a sa dignité, ses destinées éternelles, et qu'il vaut mieux, pour l'honneur de l'âme elle-même, le purifier par l'eau et les parfums que de le déclarer chose vile, et à tout propos.

L'une des missions du corps, et elle n'est pas médiocre, est de se rapprocher autant que possible de ce type humain parfait, idéal, qui, à l'origine des choses, a jailli de la pensée divine, et que nous n'entrevoyons plus aujourd'hui qu'à travers mille heurtements de lignes, de tons et de proportions. La beauté est un don, et sa valeur, envisagée sous cette perspective, se relève sensiblement. Elle constitue une résultante d'éléments nombreux : je citerai entre autres la ligne primitive, la jeunesse, la santé, la propreté. Ce dernier ne remplace pas les autres, mais il leur donne un singulier prix. Il semble puéril, au premier abord, que l'hygiène, science grave s'il en fut, s'occupe de la beauté; mais les voies par lesquelles on cherche tous les jours à conquérir celle-ci ne sont pas toutes également sûres : le charlatanisme y tend ses toiles d'araignée, et l'hygiène ne fait que son métier en regardant ce qui s'y passe. La peau, les cheveux, les dents, sont le trépied de la beauté; la supercherie s'y assied volontiers, et y rend des oracles intéressés que la quatrième page des journaux reproduit avec un dévouement que rien ne lasse. Une peau fine et délicate, d'une harmonieuse uniformité de teinte; des cheveux abondants et soyeux, des dents intactes, blanches et bien rangées, peuvent sans doute ne pas créer la beauté, mais il n'est pas de beauté sans ces avantages : on peut les conserver quand on les a, les retenir quand ils s'en vont, les suppléer quand on ne les a plus. J'abstrairais volontiers ce dernier point de vue; l'art mensonger de la prothèse, du maquillage, de la teinture, de la dissimulation et de la substitution, art pratiqué par de nombreuses Aspasies et de non moins nombreuses Jézabels, n'aurait rien qui méritât d'occuper l'hygiène, art sérieux s'il en fut, si la coquetterie, s'égarant dans ses voies, ne recourait à des procédés hasardeux qui compromettent la santé sans atteindre le but qu'ils se proposent. « Quand on se porte aussi bien que possible, on est aussi beau qu'on peut l'être. » Je propose cet aphorisme aux gens qui, suivant le mot de la Rochefoucauld, « ne savent pas être vieux », et qui remplacent les harmonies du déclin par la grimace d'une restauration désespérée. Je vais avoir à revenir plusieurs fois sur ce point. J'étudierai d'abord l'hygiène et la beauté de la peau.

La suite à une autre livraison.

ILLUSIONS D'OPTIQUE.

LA FANTASMAGORIE.

La fantasmagorie est un perfectionnement de la lanterne magique, qui a été imaginée, il y a plus de deux siècles, par le célèbre jésuite Kircher : l'appareil qui lui donne naissance est composé d'une grande boîte en bois qui renferme une lampe à réflecteur muni de verres grossissants; cette lampe éclaire l'image placée dans l'axe d'un tuyau spécial.

Les rayons lumineux projetés par le réflecteur viennent frapper la surface convexe d'une lentille dont la partie plane est tournée du côté du tableau transparent.

Cet appareil est mobile sur un système de grandes roues munies de flanelle qui leur permet de glisser sans bruit sur

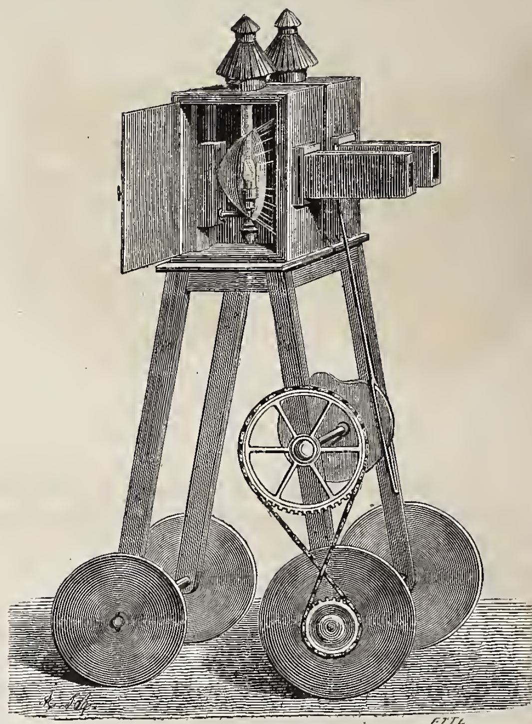


Fig. 1.

un parquet (fig. 1). L'image du tableau est projetée sur un écran transparent que l'on tend en face des spectateurs, et qui les sépare de l'appareil fantasmagorique.

On peut représenter sur cette toile gommée des spectres, des monstres, différents objets plus ou moins fantastiques, qui apparaissent d'abord comme des points, et qui, en prenant graduellement un grand accroissement, paraissent s'avancer et se précipiter sur les spectateurs.

Le tube dans lequel on place les tableaux renferme deux lentilles; et lorsqu'on se propose de faire paraître les objets plus ou moins grands, on éloigne plus ou moins l'appareil de l'écran, en diminuant peu à peu la distance qui sépare les deux lentilles. Quand la toile est bien disposée, quand elle est entourée de rideaux opaques, les spectateurs ne

peuvent se rendre compte de la distance qui les en éloigne, et ils sont ainsi l'objet d'une illusion vraiment remarquable.

Rappelons que, sous la révolution, Robertson attira tout Paris dans la salle du couvent des Capucines, et étonna un nombreux public par des scènes étranges qui produisirent un enthousiasme égal à celui que suscitèrent à différentes reprises le magicien Cagliostro et le magnétiseur Mesmer. A une époque antérieure, les sorciers et les magiciens ont dû trouver dans ces illusions bien des moyens de faire des dupes, et la fantasmagorie a d'abord été un instrument d'imposture; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une source d'amusement, et c'est comme telle que nous la décrirons.

On peut, avec l'appareil fantasmagorique, qui, réduit à de petites dimensions, est d'une construction très-simple, peindre soi-même des figures sur verre, et disposer le tableau de telle façon que les personnages qu'il représente semblent animés et doués de mouvement. La peinture se fait avec des couleurs broyées que l'on applique sur verre à l'aide de vernis à tableau, et dans un grand nombre de cas on peut donner plus de relief à la peinture, en l'entourant d'un fond noir que l'on produit en étalant tout autour, sur le verre, une couleur formée de noir de fumée et de vernis à tableau. Voici quelques figures qui offrent une illusion assez plaisante.



Fig. 2.

Une tête d'animal qui remue les yeux. — On peint sur le verre la tête d'un animal quelconque, d'un chat-huant, par exemple; on a soin de laisser la place des yeux en blanc, et en prenant minutieusement ses dimensions, on dessine sur une autre plaque de verre deux points noirs disposés de telle manière que, placés derrière la première plaque, ils simulent la pupille des yeux de l'animal. La première plaque de verre est fixée dans un écran de carton qui peut entrer dans le tuyau fantasmagorique; la deuxième plaque est légèrement mobile dans un glissoir, et elle peut se mouvoir de telle sorte que les points noirs qui y sont peints se transportent de la droite des yeux à la gauche : cette figure projetée sur l'écran représente la tête, d'abord très-petite; on éloigne peu à peu l'appareil fantasmagorique, et le chat-huant grossit à vue d'œil; il semble se précipiter sur les spectateurs : on fait mouvoir la plaque de verre antérieure, et voilà la tête qui agite ses pupilles et regarde successivement toutes les parties de la salle.

Une fenêtre qui se ferme. — Une jeune dame est à sa fenêtre et arrose les fleurs qu'elle y cultive; elle s'aperçoit sans doute qu'elle est vue, car la voilà tout à coup qui ferme précipitamment ses rideaux et disparaît sous ce voile. — Cet effet se produit à l'aide d'un système identique au tableau précédent. — Derrière le verre qui représente la fenêtre, on en fait glisser un autre où sont peints d'abord le personnage, ensuite les rideaux; on fait rapidement avancer ce verre en le poussant dans un glissoir où il est maintenu; comme le mouvement est subit, le rideau ne paraît pas avancer, mais bien tomber naturellement, et l'illusion est complète.

Ces verres, faciles à préparer, peuvent être variés à l'infini, et ils sont employés aussi bien dans la lanterne magique que dans l'appareil fantasmagorique. Les opticiens ont l'habitude de faire un grand nombre de sujets différents, à l'aide du mouvement que l'on peut facilement communiquer à l'une des plaques de verre.

Un marmiton qui change de tête. — Voici un marmiton



Fig. 3. Fig. 4.

(fig. 3) qui s'avance majestueusement portant dans un plat une tête de veau gracieusement parée de persil; tout à coup la scène change : le marmiton a la tête de veau sur les épaules, et il porte dans le plat sa propre tête (fig. 4). Sur le verre fixe, on a dessiné un marmiton sans tête, portant un plat vide; sur le verre mobile, on a dessiné



Fig. 5.

deux têtes, et placées en sens inverses (fig. 5), comme l'indique la gravure ci-dessus. Quand on fait glisser ce verre, retenu par deux crans, le personnage a sa tête naturelle; quand on pousse le verre plus loin, il y a substitution de l'une à l'autre. Le verre qui glisse ainsi dans l'appareil est figuré sous notre gravure.

On peut encore représenter de la même façon un gourmet qui se trouve attablé devant un festin de Gargantua. Il a devant lui un pâté formidable qu'il dévore des yeux, et il va le découper avec convoitise. — Voilà tout à coup

le pâté qui disparaît et laisse un plat vide en face de ce malheureux convive.

Si l'on fait une scène d'apparition, telle que l'arrivée d'un brigand dans une forêt, d'une nonne dans un cloître, on complète l'appareil fantasmagorique par une bonne lanterne magique placée à côté, et dans laquelle on place un tableau représentant l'endroit où va se reproduire l'apparition. — Dans l'appareil fantasmagorique, on place la figure qui doit apparaître; on la montre d'abord très-petite, sur le fond du tableau, et on la grandit peu à peu, de telle sorte qu'elle semble avancer sur le premier plan, puisque la grandeur du tableau ne varie pas. Pour bien réussir dans cette expérience, les deux instruments doivent être placés un peu obliquement à la toile, et faire avec elle un angle ouvert, afin que les rayons issus des deux lanternes ne se nuisent pas entre eux.

On peut substituer à l'appareil transparent de la fantasmagorie le *mégascope*, où, en éclairant un objet opaque, tel qu'un médaillon, on peut en projeter l'image sur la toile transparente. Avec un peu d'habitude, on arrive à rendre très-nettement différents effets, et quand les personnages sont représentés convenablement, ils semblent se rapprocher tellement des spectateurs, que quelques-uns d'entre eux sont parfois tentés de se déplacer pour leur livrer passage.

LES TIGRES EN COCHINCHINE.

I

L'empire d'Annam s'étend, du nord au sud, en une bande longue et mince, resserrée entre les mers de Chine à l'est, et les forêts montagneuses du Laos et du Camboge à l'ouest.

Sa population, évaluée à quinze ou dix-huit millions d'habitants, est très-considérable eu égard à son étendue; elle est même compacte dans les provinces méridionales, dont le sol est d'une fertilité sans pareille.

Les Annamites sont laborieux et sobres; comme leurs voisins les Chinois, dont ils ont adopté la plupart des coutumes et des lois, ils sont essentiellement cultivateurs: la conséquence en est que peu de terrains sont en friche sur le littoral; la propriété y est extrêmement divisée, et chacun tire de ses champs, de ses bois ou de ses jardins, le meilleur parti possible. Aussi la nature luxuriante de ce pays tropical, embellie encore par le travail de la main de l'homme, revêt-elle un aspect vraiment féerique.

Bien que la fertilité soit la même partout, on remarque que plus on s'écarte du bord de la mer, plus la culture devient rare; elle est presque nulle aux approches des montagnes et des forêts, qui regorgent de bêtes féroces de toute espèce. Ce voisinage inquiétant en rend le séjour extrêmement périlleux; les quelques habitants que leurs intérêts retiennent dans ces parages vivent dans des maisons entourées de fortes palissades, et ne se hasardent hors de chez eux qu'avec la plus grande prudence.

Parmi les animaux nuisibles qui infestent ces contrées, les plus terribles sont les tigres; ils appartiennent à l'espèce connue sous le nom de tigre royal, et atteignent des dimensions colossales: j'en ai vu qui mesuraient $1^{m}.10$ de hauteur sur pattes, et 3 mètres de longueur du bout du museau à l'extrémité de la queue.

Leur force est prodigieuse; le fait suivant peut en donner une idée exacte.

Les buffles servent en Cochinchine à tous les travaux des champs; ils remplissent l'office des bœufs de nos pays, tant pour le labourage que pour le charroi, mais sont bien plus gros et bien plus forts que les plus beaux d'entre eux: et cependant il n'est pas rare de voir un tigre en saisir un sans difficulté, l'enlever, puis emporter au fond des bois cet énorme fardeau, en sautant par-dessus les haies et les fossés.

Ces redoutables carnassiers ont leurs repaires dans les montagnes; mais ils n'y restent pas tous, soit que la faim les chasse hors de leur patrie, soit qu'ils aiment à courir les aventures. Beaucoup émigrent par couples et viennent deux à deux, le mâle et la femelle, chercher fortune dans les contrées cultivées.

Ils s'établissent hardiment aux environs des villages les plus populeux, et bientôt répandent la terreur dans le pays par leurs fréquentes excursions et les nombreuses victimes qu'ils ne tardent pas à faire.

En effet, non-seulement ils cherchent leur proie parmi les animaux domestiques, mais ils sont aussi très-friands de chair humaine.

Malheur à celui qui tombe en leur pouvoir! il endure une mort lente et atroce: le tigre joue avec lui comme fait le chat avec la souris; dans sa cruauté, il se complaît aux souffrances qu'il fait éprouver à sa victime; de ses terribles griffes il lui laboure les chairs, suce le sang qui s'échappe de ses blessures; la lâche, la rattrape, l'emporte; la dépose tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos; et cela pendant des heures entières avant de lui donner le coup de grâce.

On conçoit donc que les Annamites craignent cet animal féroce; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils le respectent en même temps.

Pour eux, le tigre est l'emblème de la force; ils le considèrent comme ayant une intelligence presque égale à celle de l'homme.

Chacun en particulier se trouvant impuissant contre lui cherche à se le rendre favorable.

Pour détourner sa colère et tâcher de se mettre à l'abri de ses attaques, les gens du peuple ont l'habitude de placarder, à l'intérieur et à l'extérieur de leurs maisons, des morceaux de papier de couleur sur lesquels sont écrites des maximes à la louange du tigre.

On ne parle jamais de lui qu'avec déférence, par crainte de l'irriter: ce serait lui manquer de respect que de le traiter comme le premier quadrupède venu; on est poli avec lui, et on l'appelle *ông cuop*, c'est-à-dire monsieur le tigre.

Ces bons procédés, qui sont tout extérieurs, n'excluent pas le désir qu'éprouvent les Annamites de se débarrasser par tous les moyens possibles de ce dangereux ennemi. Ils le flattent, désirant l'amadouer, mais ils ne négligent aucune occasion de lui donner la mort.

Le gouvernement annamite, pour encourager la destruction de ces animaux féroces, accorde une prime de 30 ligatures (à peu près 30 francs) à quiconque lui apporte la peau d'un tigre fraîchement tué.

Quoique cette somme soit relativement forte, vu la rareté de l'argent dans le pays, ce n'est pas elle qui excite les populations à se livrer à cette chasse; la sécurité personnelle parle plus haut que l'intérêt. Quand une battue générale est décidée, personne n'hésite à y prendre part.

II

Les Annamites n'ont ni carabines rayées, ni balles explosibles; quelques lances, et parfois quelques mauvais fusils à pierre, sont les seules armes dont ils disposent: c'est bien insuffisant quand on doit lutter contre un ennemi dont la peau est aussi dure à entamer que la force difficile à vaincre.

Ayant conscience de leur infériorité à cet égard, ils pré-

férent la ruse à la violence, et voici les moyens les plus habituels dont ils se servent pour arriver à se débarrasser des tigres :

Pendant la journée, alors que ceux-ci, incommodés par la chaleur, vont faire leur sieste au fond de quelque fourré, on creuse une fosse ayant plusieurs mètres de profondeur; on donne aux parois une certaine inclinaison, de façon que la surface rectangulaire du fond soit plus grande que celle de l'ouverture; enfin, on ferme celle-ci par un léger plancher en bambou, que l'on dissimule aussi habilement que possible en le recouvrant de terre et de végétation.

Au centre dudit plancher on attache, en guise d'amorce, un chien ou un porc.

Quand la nuit vient, le tigre sort de sa tanière ; il avise le pauvre animal qui, ennuyé de se trouver prisonnier, ne cesse de japper ou de grogner.

S'il flaire le piége, il passe outre ; s'il ne le reconnaît pas, il s'avance pour saisir sa proie; le plancher, trop faible pour supporter son poids, s'effondre sous ses pattes, et le carnassier tombe dans la fosse, d'où il ne peut sortir malgré la souplesse de ses jarrets.

L'animal est pris, c'est le principal ; mais il s'agit alors de le tuer.

Aussitôt que se répand dans le village la nouvelle que le tigre a donné dans le piége, les habitants remplis d'allégresse accourent en foule auprès de la fosse.

Les autorités municipales, qui prennent en ce moment la direction de l'opération, ont bien de la peine à contenir la curiosité des indigènes, car ils se pressent pour voir de près *monsieur* le tigre réduit à l'impuissance.

Il est de fait qu'on jouit d'un magnifique spectacle.

Furieux de se voir captif, excité encore par la vue des gens qui vont, viennent et crient au-dessus de sa tête, l'animal féroce, l'œil étincelant, écume de rage. Tantôt il se livre à une série de bonds prodigieux dont le but est de chercher à atteindre l'ouverture de sa prison; tantôt il gratte en rugissant les bords de la fosse, comme s'il cherchait à y percer un trou.

Parfois sous ses griffes puissantes d'énormes pierres se détachent et roulent entre ses pattes : il se précipite sur elles et les broie entre ses dents.

S'il interrompt un instant son travail, c'est pour déchiqueter les débris déjà mutilés de la malheureuse bête qui l'a suivi dans sa chute.

Au bout de quelques heures seulement, lorsque le tigre épuisé de lassitude ne se livre plus à des mouvements désordonnés, on commence à songer à le tuer.

Si, par extraordinaire, les chefs du village ont des armes à feu à leur disposition, ils les confient aux plus adroits de leurs subordonnés, et font tirer sur l'animal jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le plus souvent ils n'ont que des armes blanches, bien inutiles dans la circonstance, et sont obligés de faire étrangler le tigre.

Pour cela, on prend une longue corde, au milieu de laquelle on fait un demi-nœud ouvert et formant un anneau d'un mètre de diamètre ; on l'élonge en ligne droite par-dessus la fosse, de façon que le demi-nœud se trouve au-dessus de celle-ci.

Vingt hommes, dix de chaque côté du trou, la prennent entre les mains, prêts à faire force en sens contraires.

On a attaché au demi-nœud quelques cordons légers dont deux ou trois hommes adroits se servent pour le couler dans la fosse et tâcher de saisir l'instant favorable pour le passer au cou du tigre.

Inutile de dire que ce dernier ne se laisse pas faire, et que sa défense rend l'opération très-malaisée.

Cependant, après bien des tâtonnements, le succès finit, à la longue, par couronner l'entreprise.

Aussitôt que la tête est engagée dans le nœud coulant, les vingt hommes disposés à cet effet roidissent instantanément la corde, et le tigre se trouve étranglé.

La fin à une prochaine livraison.

SUR DIEU.

La première chose qu'il faut apprendre, c'est qu'il y a un Dieu, et qu'il gouverne tout par sa providence; ensuite il faut examiner quelle est sa nature. Sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler; qu'ils soient libres, fidèles, bienfaisants, miséricordieux, magnanimes. ÉPICTÈTE.

LE FILET DE CARNASSIÈRE.

Suite. — Voy. p. 216.

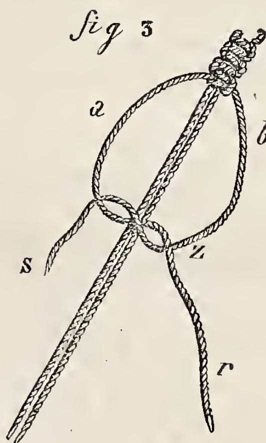


FIG. 3.

Il s'agit d'aviser à faire le *demi-nœud en dessus, à droite,* représenté en détail dans la figure 3; et ici nous ferons

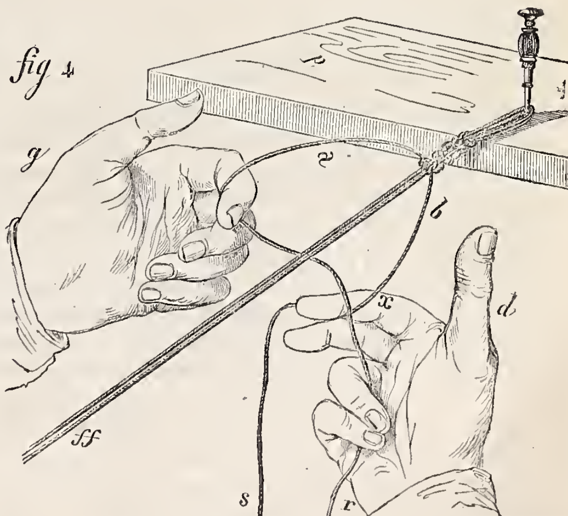


FIG. 4.

remarquer au lecteur que, pour lui rendre plus facile à suivre l'entre-croisement des fils, nous réservons toujours

les mêmes lettres aux mêmes endroits. Dans la figure 3, il est aisé de s'apercevoir que les extrémités *r* et *s* des fils *a* et *b* ont changé de côté par l'exécution du nœud.

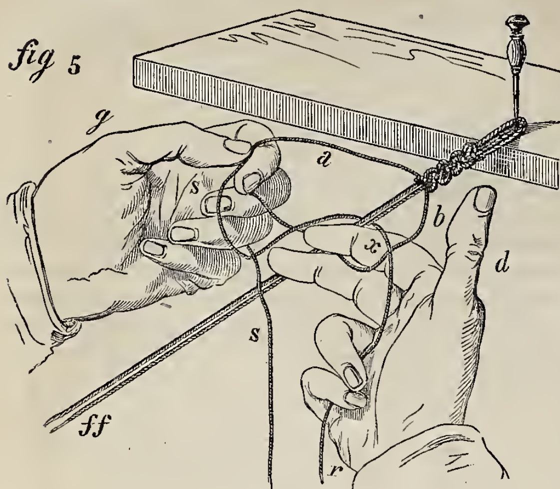


Fig. 5.

Le demi-nœud se décompose en trois mouvements.

Premier mouvement (fig. 4), — se passe *en dessous* des

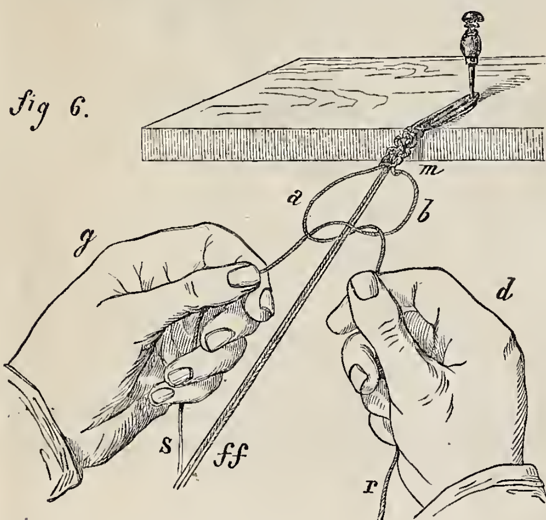


Fig. 6.

deux fils tendus *f*, *f*. Le fil *bs* est demeuré où il était, entre les premiers doigts de la main droite; mais celle-ci a saisi entre ses deux derniers doigts la partie *r* tombante du fil *a*, retenu encore par l'index de la main gauche *g*. Remarquons que le fil *ar* se trouve alors *devant* le fil *bs*, c'est-à-dire entre lui et l'opérateur.

Deuxième mouvement (fig. 5). — Celui-ci est le mouvement capital. C'est lui qui produit l'entre-croisement des fils, et par conséquent le nœud effectif. — *Premier temps.* Le pouce droit se ferme sur le point *x* de croisée des deux fils (fig. 4), en avant des deux premiers doigts de la même main, pour permettre de les porter ensemble de droite à gauche, *en dessus*, maintenant, des cordes tendues *ff* vers l'anse *a* (fig. 5), à travers laquelle le troisième doigt de la main gauche *g* saisit la portion *ss* de *b* qui dépassait *x*. Nous avons supposé le pouce droit relevé de dessus *x*, pour montrer la direction des fils au moment de la préparation des nœuds.

Troisième mouvement (fig. 6). — Les deux mains se séparent; le troisième doigt de la main gauche attire le fil *s*; le fil *r* reste dans la main *d*, et la position (fig. 6) est obtenue. A ce moment, le nœud, grossi, doit être celui de la figure 3. Il ne reste plus qu'à porter doucement, en écartant les mains, le demi-nœud vers ceux déjà faits en *m*, et à en assurer l'égalité par un effort léger, mais brusque, sur les deux ficelles *s* et *r*, pour serrer à place.

Comme ce nœud demande à être parfaitement compris par les commençants, nous avons représenté (fig. 7), en

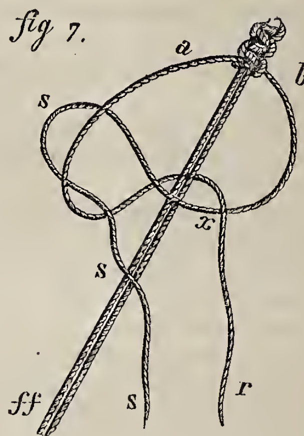


Fig. 7.

plus grand et sans les mains, l'entre-croisement exact des ficelles, afin que l'on s'en rende facilement compte. Mêmes lettres que plus haut. Ce demi-nœud s'appelle *en dessus à droite*, parce que (fig. 3) c'est la ficelle de droite *r* qui saille en dessus de l'anse *b* en *z*.

Pour exécuter la seconde partie du nœud complet, c'est-à-dire le *demi-nœud en dessus à gauche*, il faut agir

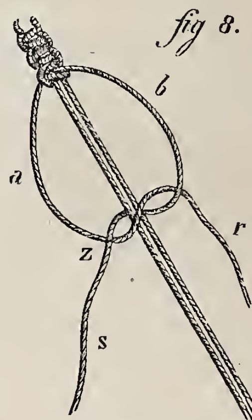


Fig. 8.

d'une manière symétriquement opposée à celle que nous venons de décrire : la main droite fait ce qu'accomplissait tout à l'heure la main gauche, et réciproquement; d'où l'on remarquera que, pour le nœud à droite en dessus, c'est la main gauche qui fait le nœud; pour le nœud à gauche, c'est la main droite. La figure 8 nous donne le détail du nœud qu'il s'agit de construire, et qui, en *z*, se croise *en dessus* par la ficelle *s*.

La suite à une autre livraison.

VIEILLES MAISONS ET MAISONS NEUVES



Escalier du seizième siècle, rue Notre-Dame, 7, à Vitré (Ille-et-Vilaine). — Dessin de H. Catenacci.

Il est incontestable qu'il n'existe pas d'expression plus sincère des habitudes, des goûts, des tendances, en un mot des mœurs d'un peuple, que les habitations qu'il se construit. En regardant nos maisons modernes, particulièrement celles qui composent les quartiers neufs de nos grandes villes, on se demande de quelle façon nos descendants les interpréteront (en supposant qu'elles soient encore debout dans deux ou trois siècles), quelles notions ils en tireront sur notre manière de vivre, et les idées qu'ils se feront à cet égard ne semblent pas difficiles à deviner.

« Nos ancêtres, se diront-ils, se défiaient évidemment

des fantaisies de l'imagination, se tenaient en garde contre les périls de l'originalité. Ils aimaient avant tout la symétrie et l'uniformité : un modèle une fois donné, ils s'y conformaient avec une docilité parfaite, abdiquant leurs préférences personnelles, s'ils en avaient, en faveur de l'idée commune, car toutes leurs maisons se ressemblent. Elles sont toutes rangées sur une ligne droite à perte de vue. Les façades sont invariablement plates et pareilles, régulièrement percées de fenêtres de mêmes dimensions et à égale distance les unes des autres. Le premier étage est semblable au second, le second au troisième, et ainsi de suite jusqu'au toit. La règle et le compas, aux mains de l'ouvrier, ont suffi ; aucun artiste n'y a mis sa pensée. S'il y a quelques ornements, cariatides encadrant la porte, ou bien arabesques, feuillages, c'est ouvrage de tailleur de pierre, non de statuaire, de sculpteur. Le confortable apparent, avec l'apparence du luxe, tel était le seul besoin de nos pères.

» Évidemment ces maisons sont trop grandes pour avoir été habitées par une seule famille ; il devait y en avoir une à chaque étage, souvent même deux ou trois : de sorte que chaque maison était une communauté où les éléments les plus divers se trouvaient réunis. Combien il devait être gênant de se trouver ainsi entassés par couches les uns sur les autres, parqués dans une case d'une grande boîte à compartiments ; de rencontrer toutes sortes de gens dans son escalier ou dans son vestibule, absolument comme dans la rue ; de ne pouvoir mettre la tête à la fenêtre sans se trouver face à face avec un voisin ; à moins que d'un commun accord il ne fût entendu que l'on ne se connaîtrait pas, que l'on ne s'inquiéterait nullement les uns des autres, que sous le même toit on vivrait en étrangers, ce qui, semble-t-il, devait mener à l'égoïsme.

» Il fallait aussi qu'à cette époque on ne se souciât guère de respirer librement, car dans la plupart des logements on mesure moins de trois mètres entre le plancher et le plafond ; de plus, les chambres, surtout les chambres à coucher, sont très-petites : on se demande ce qu'il devait y rester d'air, si d'autres meubles y prenaient place avec le lit, ce qui explique peut-être la pauvreté de constitution dont on était alors affligé. On peut remarquer que les romanciers de ce temps, qui étaient les historiens de la vie privée, ainsi que les auteurs de drames et de comédies, mettaient très-souvent en scène des jeunes filles pâles, frêles, n'ayant que le souffle, mourant de phthisie ou de consomption. On voit combien le confortable dont se vantaient nos pères était mal entendu. L'espace et l'air sont des nécessités qui doivent passer avant le luxe.

» Ce qui étonne encore dans les maisons de ce siècle, ce sont les lacunes qu'on y trouve. Par exemple, on ne voit pas, même dans les appartements les plus complets et les mieux distribués, les chambres destinées aux domestiques, ce qui ferait supposer qu'ils vivaient en dehors de la famille, qu'on se débarrassait de leur présence dès que leur service était fini ; il y a lieu de croire qu'on les reléguait dans ces chambres ou plutôt ces étroits réduits situés immédiatement sous le toit, et qui, n'étant séparés du ciel que par quelques ardoises ou par une feuille de zinc, devaient être excessivement froids en hiver et brûlants en été. Il est certain que s'ils tombaient malades on ne pouvait les laisser là ; on les envoyait sans doute dans ces hôpitaux, vastes comme des cités, que nous voyons encore debout. On peut aisément conjecturer qu'en les traitant ainsi on ne devait guère se les attacher et qu'on en changeait souvent. Ces témoins de tous les instants de la vie du maître, qui étaient tenus de ne rien voir, de ne rien comprendre, et dont on se défiait, devaient être des observateurs malicieux, sinon des ennemis.

» On ne serait pas moins surpris de ne voir presque jamais la salle simple et spacieuse destinée à l'étude ou aux jeux des enfants, si l'on ne savait qu'à cette époque on ne les gardait généralement pas à la maison, les garçons surtout. Dès qu'ils marchaient seuls on les envoyait à l'école, et, un peu plus tard, dans des établissements qu'on appelait des lycées, espèces de casernes où ils vivaient enfermés jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans. Cette méthode dispensait de l'embarras de s'occuper de leur éducation, et de la dépense qu'il aurait fallu faire pour les loger à l'aise. Les affections, ainsi que les traditions, si nécessaires au bonheur, devaient en souffrir beaucoup.

» Du reste, les parents ne songeaient pas à avoir pour eux-mêmes une chambre de réunion, consacrée aux veillées en famille et différente du salon qui, orné de meubles de parade, était réservé aux visites de cérémonie ou aux réceptions extraordinaires. On s'explique, après tout, l'inutilité d'une telle pièce, qui, en Angleterre, était au contraire regardée comme indispensable, quand on songe à la quantité de théâtres grands et petits, de salles de concert, de cafés, de lieux publics, décorés comme des palais, qui offraient à nos ancêtres de tout rang, de tout état de fortune, un si facile emploi de la soirée. Y trouvaient-ils un vrai plaisir, en sortaient-ils plus contents et plus gais ? Ceux de nos historiens qui ont le mieux étudié cette époque affirment que non, et plusieurs moralistes du temps nous apprennent qu'il y avait chez leurs contemporains plus de vanité que de bonheur.

» Ainsi, de tous ces indices, tant négatifs que positifs, nous pouvons conclure que nos pères n'avaient pas, à vrai dire, de *chez soi ;* qu'ils ne s'attachaient pas à leur *home*, comme disaient et disent encore les Anglais ; qu'ils devaient changer de logis avec la même indifférence qu'on met en voyage à changer d'hôtellerie ; que leur vie, la vie de leur esprit, de leur cœur, s'était portée autre part, sans que nous sachions bien où, puisque assurément elle n'était pas là. »

Telles sont les déductions qu'il sera permis, ce semble, à nos descendants de tirer du caractère, ou plutôt de l'absence de caractère, de nos habitations. Tout autres sont les impressions qu'éveille en nous la vue de ces vieilles maisons des quatorzième, quinzième et seizième siècles, qui existent encore dans certaines villes, même de peu d'importance, et qui excitent à un si haut point notre intérêt.

D'abord, elles ne se ressemblent pas toutes ; elles diffèrent non-seulement de dimensions, mais de physionomie. Chaque propriétaire n'avait ni les mêmes besoins, ni les mêmes goûts que son voisin, et, quoi que fît le voisin, il tenait à se consulter et à se satisfaire lui-même. L'un multipliait les fenêtres, et les faisait longues et étroites, se touchant comme les châssis d'un vitrage ; un autre les voulait moins nombreuses et plus larges. Les surfaces n'étaient jamais plates et nues. Comme on se servait généralement du bois, qui était très-abondant et peu cher, et qui se prêtait mieux à toutes les formes que la maçonnerie (employée seulement pour la base de la maison), on faisait surplomber le premier étage sur le rez-de-chaussée, et quelquefois le second sur le premier. La boutique et la porte d'entrée se trouvaient ainsi abritées ; les passants en profitaient et marchaient comme sous un hangar continu. En outre, la charpente, par la disposition variée des solives, formait une mosaïque qui plaisait à l'œil. La moindre moulure, la sculpture la plus simple, rendait l'effet plus agréable encore. Les toits étaient hauts et aigus, ce qui, au mérite de l'élégance, joignait l'avantage d'offrir à la pluie et au soleil des plans obliques, presque perpendi-

culaires, sur lesquels ondées et rayons glissaient au lieu de pénétrer. Souvent on creusait le côté interne des deux pièces de bois saillantes qui formaient le pignon donnant sur la rue, de façon à obtenir une ogive inscrite dans l'angle aigu et encadrant l'unique fenêtre du dernier étage; on ne saurait inventer une plus harmonieuse et plus simple combinaison de lignes. Ainsi on possédait une demeure réduite aux éléments indispensables, exempte d'accessoires coûteux et prétentieux, mais qui cependant flattait le regard et avait, dans ses proportions modestes, quelque chose de monumental.

A l'intérieur, même sobriété qu'à l'extérieur, sobriété répondant à celle des besoins; l'espace dont on disposait n'était pas divisé et subdivisé en une multitude de cellules: trois ou quatre pièces à chaque étage, c'était assez; mais en revanche elles étaient vastes, hautes surtout de plafond; on y circulait, on y respirait à l'aise: c'était le confortable du temps. On parle beaucoup des fréquentes maladies, de la mortalité énorme au moyen âge; ils étaient bien portants et vigoureux pourtant, les hommes qui portaient ces armures massives dont le poids nous accablerait, qui maniaient ces gigantesques épées que nous pouvons à peine soulever.

La décoration intérieure était simple, mais d'un grand caractère et faite pour durer: au plafond, les solives apparentes, souvent égayées de peintures; sur les murs, un lambris de chêne à compartiments quelquefois sculptés; pour plancher, des carreaux de terre cuite ou de faïence de diverses couleurs. Cela valait bien nos tentures en papier, nos ornements en pâte, qui se fanent, se détruisent au bout de quelques jours, et que l'on quitte quand on ne veut pas accepter la charge ou l'ennui de les renouveler. L'escalier, en forme de vis, indépendant du bâtiment, tout en bois comme le reste, se trouvait sur le derrière, du côté de la petite cour; quelques cannelures sur ses panneaux, l'enroulement d'une spirale en relief ou en creux sur ses montants, lui donnaient une légèreté et une élégance extrêmes. Quand l'occasion se présentait naturellement de joindre le beau à l'utile, on ne la laissait pas échapper.

Dans chaque maison vivait une seule famille; s'il y en avait deux, l'habitation était partagée dans le sens de la hauteur; chacun avait son côté, sa porte sur la rue, et était chez soi. Ce qui ne manquait jamais dans aucune demeure, pas plus dans le château du seigneur que dans le logis du bourgeois, c'était la salle commune où la famille se réunissait chaque soir, y compris les domestiques, autour de son chef. Car alors les domestiques faisaient partie de la famille; ils savaient l'histoire du maître, connaissaient et épousaient ses intérêts; participaient à ses idées, à ses croyances; disaient *nous*, *notre maison*, se confondant avec lui; on les traitait avec familiarité, avec affection: ils n'étaient pourtant pas des égaux comme aujourd'hui; ils étaient des inférieurs, mais non pas des étrangers; ils étaient des serviteurs, non des valets. On conçoit combien elle était chère, combien on avait plaisir à l'orner, à l'embellir, cette maison où l'on avait toujours vécu, où l'on avait vu mourir ses parents et naître ses enfants, dont les murs étaient pour ainsi dire tout imprégnés de souvenirs, tout pénétrés de vie et d'âme.

Il est admis cependant, et avec raison à bien des égards, que le moyen âge était la barbarie, et que nous sommes la civilisation. Cela prouverait-il que la civilisation peut être, sous certains rapports, indépendante de l'élévation de l'esprit, de la vitalité du cœur, et surtout du sentiment de l'art, de l'amour du beau?

RÉSULTAT DES OBSERVATIONS
DE L'ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL DE L'ANNÉE DERNIÈRE.

Fin. — Voy. p. 206.

L'ancienne théorie enseignait que le Soleil était composé d'un globe central et obscur; qu'au-dessus de ce globe se trouvait une immense atmosphère plus ou moins transparente; plus haut encore, on plaçait la photosphère, enveloppe gazeuse, lumineuse par elle-même, source de l'éclat et de la chaleur du Soleil. Lorsque certains points de la photosphère se déchirent, disait-on, on peut apercevoir le noyau obscur du Soleil; de là les taches qui se présentent fréquemment. A cette constitution si complexe on avait encore ajouté une troisième enveloppe formée de l'ensemble des nuages roses.

Aujourd'hui, on pense, au contraire, que le Soleil est un corps lumineux par lui-même. Cette théorie, qui consiste à considérer le Soleil, pour sa partie lumineuse, comme un globe incandescent, recouvert par une petite atmosphère gazeuse à laquelle sont dus une partie des phénomènes qu'on observe à la surface de l'astre, a été établie d'une manière certaine sur les observations de l'éclipse totale de Soleil qui eut lieu en 1860. Le titre de gloire des observateurs de 1868, et en particulier de MM Janssen et Rayet, est d'avoir reconnu la nature de cette atmosphère. En parvenant, de plus, à observer en tout temps les phénomènes qu'on n'avait pu jusque-là constater qu'au moment des éclipses totales de Soleil, M. Janssen a rendu à la science un service qu'elle ne saurait trop apprécier

Déjà des observations antérieures avaient préparé cette notion. Lorsqu'on eut observé deux protubérances roses, pendant l'éclipse totale du 8 juillet 1842, on se trouva, suivant l'expression d'Arago, *mis sur la trace d'une troisième enveloppe située au-dessus de la photosphère, et formée de nuages obscurs ou faiblement lumineux*, mais on ne savait point encore d'où ces nuages roses pouvaient provenir. Il paraît clair aujourd'hui qu'ils émanent accidentellement d'une couche de matière qui recouvre toute la surface du Soleil jusqu'à une hauteur de 8 à 10 secondes, égale à la deux-centième partie de l'astre.

Le rapporteur de l'éclipse de 1860 s'exprimait déjà comme il suit:

« L'existence d'une couche de matière rose et en partie transparente, recouvrant toute la surface du Soleil, est un fait constaté par les observations.

» L'observation montre encore que certaines parties de cette couche de matière s'élèvent fréquemment au-dessus du niveau habituel, et forment des appendices nuageux qui ne sont que des émanations de l'atmosphère du Soleil et ont la même couleur qu'elle. Quelle que soit la constitution du noyau du Soleil, solide ou liquide, la surface et l'intérieur de l'astre doivent être au moins aussi tourmentés que la surface et l'intérieur de la Terre, et il n'y doit manquer ni de trombes, ni de phénomènes électriques, ni de volcans capables de produire les mouvements observés. Ce qui est établi, c'est que les protubérances roses isolées ne sont plus qu'un accident secondaire d'une couche atmosphérique qui entoure le noyau lumineux du Soleil. Cette atmosphère n'a pas partout la même épaisseur La bande observée au moment de l'émersion était irrégulière et dentelée à sa partie supérieure.

» D'où il suit qu'on ne peut pas continuer à admettre que le Soleil soit composé de couches nuageuses et enveloppées dans une photosphère, mais qu'il faut renverser cette constitution et placer simplement une atmosphère au-dessus d'un globe lumineux, comme le montre d'ailleurs l'observation des éclipses totales Les rayons de l'astre

nous arrivent éteints en partie, mais beaucoup plus sur les bords qu'au centre. La mesure de l'extinction nous fera connaître le pouvoir absorbant de l'atmosphère. En ne tenant pas compte de l'illumination qu'éprouvent ses parties, on trouve qu'au centre elle arrêterait le tiers des rayons émanés du noyau du Soleil.

» D'un autre côté, il résulte de l'observation des nuages solaires, que la matière de l'atmosphère s'accumule quelquefois en quantités plus considérables sur certains points; et comme la lumière de la partie correspondante du Soleil peut se trouver plus ou moins éteinte, on arrive à une explication naturelle de l'existence des taches à la surface de l'astre. Ces taches offriront les contours et les aspects les plus variés, et leurs formes changeront rapidement, ainsi que l'observation le constate, et comme cela doit être dès qu'elles sont produites par des nuages... »

Tels sont les faits que la considération attentive de l'éclipse totale de 1860 avait permis d'établir. Avec des moyens nouveaux et plus parfaits d'observation, on les a confirmés en 1868, et, de plus, on a fait un pas immense en avant. On sait que la petite atmosphère qui entoure le globe du Soleil contient dans toutes ses parties de l'hydrogène. M. Rayet a même récemment établi devant l'Institut qu'une raie jaune se voit sur tout le contour du Soleil, et conclut que le gaz incandescent auquel elle correspond est, au même titre que l'hydrogène, un des éléments constitutifs de l'atmosphère solaire; on ne sait pas encore quel est ce gaz, la raie jaune dont il s'agit ne coïncidant pas avec la raie jaune habituelle du sodium.

On voit que les résultats de la grande éclipse totale de Soleil du 18 août 1868 sont un événement digne d'attention, non-seulement parce qu'ils nous ont appris qu'il y a autour du Soleil une atmosphère d'hydrogène donnant naissance aux fameuses protubérances, et que par le spectroscope ces protubérances peuvent, comme les taches, être désormais observées en tout temps, mais encore parce qu'ils ont forcé les astronomes à reprendre tout entière la grande question de la physique solaire, à résumer tous les travaux accomplis depuis un quart de siècle, et à donner une théorie actuelle représentant l'ensemble des faits observés.

Dans cette théorie, le Soleil est considéré comme un corps gazeux ou liquide incandescent, enveloppé d'une atmosphère vaporeuse, dans laquelle l'hydrogène domine.

1613 — PASSÉ ET PRÉSENT — 1869.

« J'oubliois de vous dire que le roi montre une extrême » envie d'aller à la guerre : devant hier, il se fit armer » de toutes pièces, avec un tel contentement de se voir en » cet équipage que, s'étant mis au lit, il ne voulut pas » laisser son casque, et disputa longtemps qu'il dormiroit » mieux avec un casque qu'avec son bonnet de nuit; mais » enfin il se laissa aller aux remontrances qu'on lui fit » de le quitter. »

C'est le 20 février 1614 que le poëte qui a fixé la langue française, Malherbe, écrivait ce petit trait de l'enfance de Louis XIII, alors âgé de douze ans et quelques mois; il ajoutait : « Dieu veuille bénir les commencements de ce prince! Je pense que nous n'aurons rien à regretter du passé. » La cour se modèle sur ses rois, et le petit comte de Soissons voulait s'élancer des bras de sa nourrice pour aller à la guerre, et répondait, au grand ravissement de madame sa mère, qui objectait à l'enfant la faiblesse de son âge, « qu'à la guerre il n'était question que de tuer un homme, et qu'il en tuerait bien un! »

Grâce au ciel, grâce à la progression de l'humanité, qui marche lentement, mais qui marche, les hommes ne sont plus obligés de se barder de fer pour aller à la rencontre de leurs frères; la femme ne serre plus sur son sein son fils en songeant que le père lui sera peut-être rapporté sanglant et mort dans peu d'instants; les tranchantes épées ne sont plus le jouet de l'enfant à la mamelle; nous ne regardons plus que la plus belle action d'un homme soit de tuer un autre homme qui ne lui a jamais rien fait, auquel il serrerait la main peut-être, et qui deviendrait son meilleur ami s'il leur était laissé le temps de se connaître, si leurs âmes se pouvaient mutuellement ouvrir.

PHALÈRES

OU DÉCORATIONS MILITAIRES DES ROMAINS.

Les Romains avaient plusieurs sortes de décorations militaires, telles que les couronnes, diverses de forme et de nom selon les actions dont elles devaient être la récompense, les hastes et drapeaux d'honneur, les colliers, les bracelets, les chaînes, etc., que nous nous contenterons de rappeler ici, pour nous attacher davantage à un autre genre d'insignes, les phalères, dont nous mettons un remarquable exemple sous les yeux de nos lecteurs.

Les phalères étaient des ornements de métal précieux, quelquefois d'or, plus souvent d'argent, ou encore de pierre dure, travaillés avec art et ayant ordinairement la forme d'un large médaillon. Elles paraissent avoir surtout servi, à l'origine, à enrichir le harnais des chevaux,



Guerrier romain décoré. — D'après un bas-relief romain.

et on ne cessa jamais d'en fabriquer pour cette destination; mais en même temps, les soldats et officiers qui en avaient reçu pour prix de quelque action d'éclat les portaient par-dessus leur armure. Les sculptures de plusieurs tombeaux, offrant l'image de personnages ainsi décorés, ont montré de quelle manière ils les fixaient sur leurs épaules ou les suspendaient sur la poitrine, au moyen de buffleteries qui se croisaient sur le devant de la cuirasse. C'est d'après ces indications qu'ont été placées sur un moulage en plâtre, de la manière que l'on voit dans la gravure, neuf médaillons en argent repoussé, et un autre ornement de même métal, en forme de demi-lune, trouvés, au mois de novembre 1858, à Lauersfort, près de Crefeld, par des cultivateurs occupés à faire un drainage. Dans leur précipitation à s'emparer du trésor qu'ils venaient de rencontrer, ils brisèrent malheureusement un coffret de bronze de travail élégant où il était renfermé. Ces phalères furent offertes par le propriétaire du champ au prince de Prusse, aujourd'hui souverain, qui a permis d'en

faire des reproductions par le moulage et la galvanoplastie. Une de ces reproductions appartient au Musée d'artillerie (où elle est exposée sous le nº D 28); c'est d'après elle qu'a été exécuté notre dessin.

On ne peut manquer d'être frappé, si l'on considère ces médaillons avec attention, du beau caractère des têtes qui y sont figurées, et en même temps de s'étonner du peu de rapport qu'ils semblent avoir avec leur destination. On savait, par quelques passages des écrivains aussi bien que par l'examen de quelques objets semblables que l'on possédait déjà, que les Romains cherchaient moins, en choisissant librement les modèles de leurs décorations, une allusion aux faits militaires dont ils étaient le témoignage que la richesse de la parure. Les phalères trouvées à Lauersfort sont des imitations faites sous l'Empire, et probablement au premier siècle, d'œuvres grecques dont on rencontre ailleurs la répétition. Les masques de Méduse, de lion, de Silène, la tête d'un dieu armée de cornes, dans laquelle on peut reconnaître soit un Jupiter Ammon, soit plutôt un Bacchus ou un Pan, sont des



Décorations militaires romaines, d'après un moulage du Musée d'artillerie. — Dessin de Féart.

modèles bien connus de tous ceux qui sont familiers avec les antiques. Le buste d'enfant ceint de bandelettes auxquelles sont entremêlés des raisins et des feuilles de vigne était déjà connu aussi par un buste tout semblable en bronze et par une pierre gravée. Cependant le choix des représentations figurées sur les phalères n'était peut-être pas absolument indifférent, et c'est sans doute avec raison qu'un savant archéologue allemand, M. Otto Jahn, a soutenu qu'elles étaient des sortes d'amulettes par lesquels le soldat qui avait obtenu des honneurs et des distinctions, même les plus méritées, espérait conjurer le sort envieux ou la jalousie des hommes, et, comme on dit encore aujourd'hui en Italie, où cette superstition est toujours répandue, détourner « le mauvais œil. » Et, en effet, l'habile antiquaire a expliqué heureusement, d'après cette idée, la plupart des symboles que l'on voit sur les phalères.

Sur l'une de celles qui sont ici représentées, celle qui est placée en bas, à gauche en regardant la gravure, est écrit, au moyen de points, le nom de G. FLAVI FESTI, qui est peut-être celui du possesseur du trésor; et au revers de presque toutes on distingue confusément des points semblables, qui ne forment toutefois que sur une seule le

nom bien lisible de MEDAMI, probablement celui du ciseleur.

Des traces de dorure sont apparentes dans les yeux de plusieurs figures, aux ailes du double sphinx, et des têtes de Méduse, aux cornes de Bacchus, aux bandelettes, aux feuilles, aux grappes de raisin des autres têtes, aux oreilles et à la gueule de la tête de lion.

JEAN-BAPTISTE DE LULLI.

Fin. — Voy. p. 201.

Il y avait à Paris, quelques années avant que Lulli fût le compositeur de toutes les partitions qui se jouaient à la cour, un musicien nommé Cambert. Il était surintendant de la musique d'Anne d'Autriche, et avait assisté aux représentations de la troupe italienne que Mazarin avait fait venir pour jouer au palais Bourbon *la Festa teatrale della finta pazza* et l'*Orfeo* de Monteverde. Cet essai fut peu goûté en France, et Mazarin renvoya ses chanteurs en Italie. Quinze ans plus tard, aux fêtes du mariage de Louis XIV, le cardinal renouvela sa tentative, et *Ercole amante,* représenté au Louvre, réussit fort bien.

Mais tout le monde n'entendait pas l'italien couramment, et quoique ce fût alors déjà la mode de dire, comme l'a répété depuis J.-J. Rousseau, que la langue française n'était pas propre à être chantée, Cambert pensa que le moment était venu de composer un opéra français. Il écrivit, sur un livret de l'abbé Perrin, maître des cérémonies de Gaston d'Orléans, une pastorale en cinq actes qui fut représentée à Issy en 1659, et qui fut si fort applaudie que le roi désira l'entendre et qu'on la donna peu de temps après à Vincennes. Alors les deux auteurs, s'associant le marquis de Sourdéac, « qui avait du génie pour les machines », demandèrent et obtinrent (1669) un privilége pour l'établissement du premier Opéra français, sous le titre d'Académie royale de musique. Leur première salle fut la salle du jeu de paume de la rue Mazarine : ils y donnèrent l'opéra de *Pomone* en 1671, et, l'année suivante, *les Peines et les Plaisirs de l'Amour,* pastorale.

Ce fut alors que Lulli intervint. Fort de la protection du roi et de Mme de Montespan, Lulli, qui d'abord avait raillé la tentative de Perrin et de Cambert, s'imagina de les remplacer, et il eut le crédit de leur faire retirer leur privilége au moment où ils allaient monter l'opéra d'*Ariane,* retardé naguère par la mort de Mazarin. Le pauvre Cambert passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par Charles II, et fit jouer son œuvre. Mais cela ne le consola point de l'injustice qu'il avait subie en France. Sa santé s'altéra peu à peu, et il mourut en 1677.

Pendant ce temps, malgré le procès que lui firent l'abbé Perrin, et Guichard à qui Perrin venait de céder son privilége, Lulli installait son théâtre à Bel-Air, rue de Vaugirard. Il déploya une grande activité, forma lui-même ses acteurs, ses danseurs et son orchestre, fut à la fois directeur, régisseur, maître de ballets, maître de musique et machiniste de son spectacle, et trouva le temps de composer dix-neuf opéras. Il avait quarante ans lorsqu'il fit le premier.

L'œuvre par laquelle il ouvrit son théâtre s'appelait *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus.* Ce n'était pas de la musique nouvelle : il l'avait composée d'emprunts faits à ses autres ouvrages, surtout aux divertissements des pièces de Molière, ce qui le brouilla avec ce dernier. Ce fut alors qu'il s'adressa à Quinault, avec qui il travailla ensuite pendant de longues années.

Lorsque Quinault avait fait le plan de plusieurs opéras, il les portait au roi, qui en choisissait un. Il le versifiait ensuite, pendant que Lulli écrivait l'ouverture, les divertissements et les danses. Puis, les vers finis, Quinault portait son œuvre à l'Académie, où elle était revue et corrigée conformément au bon goût de la docte assemblée ; seulement, ces corrections ne servaient pas à grand'chose, parce que Lulli n'en tenait aucun compte et ne s'occupait que d'accommoder les vers à sa musique. Quand il avait écrit le chant et la basse des scènes, il remettait ses brouillons à ses élèves Lalouette et Colasse pour qu'ils écrivissent les parties d'orchestre sur ses indications, travail qu'il n'aimait pas et ne faisait pas facilement. L'orchestration du temps était d'ailleurs fort simple, et les violons et les hautbois ne faisaient que suivre la voix en brodant quelques traits.

Depuis 1672, date de la représentation des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus,* jusqu'à 1687, année où il donna *Acis et Galatée*, son dernier ouvrage, Lulli composa dix-neuf opéras, plusieurs pastorales et un grand nombre de ballets. Par ses talents, son activité, son habileté aussi à se maintenir bien en cour, il fit la fortune de son théâtre, sans oublier la sienne, car à sa mort on trouva dans ses coffres 630 000 livres en or. De plus, il s'était fait bâtir une maison, ornée d'attributs de musique, qui existe encore au coin des rues *Sainte-Anne* et *Neuve-des-Petits-Champs.* Sa fortune n'a, du reste, rien qui puisse surprendre. Outre le produit de l'Opéra et les revenus de ses charges à la cour, — il était secrétaire du roi, surintendant de la musique du roi, etc., — il tenait de la munificence du même roi une rente de 7 000 livres sur les aides et gabelles; et sa femme, Madeleine Lambert, fille du musicien cité par Boileau, s'entendait parfaitement à administrer son bien. Cette richesse, sa faveur constante auprès de Louis XIV, ses saillies parfois assez brusques, et, il faut le dire, un esprit plus tourné à poursuivre son intérêt qu'à ménager les droits de son prochain, lui firent beaucoup d'ennemis. Guichard, évincé par lui avec Perrin et Cambert, l'attaqua, et s'il perdit son procès devant les juges, il ne le perdit pas aussi complétement devant l'opinion. On lui reprochait d'avoir, sitôt la mort de Molière, fait chasser du théâtre du Palais-Royal la troupe de celui-ci pour y installer son Opéra. Corneille, la Fontaine, Boileau, Fontenelle, étaient aussi au nombre de ses ennemis; mais pour ceux-là, ce n'était pas la faute de Lulli. Pendant une disgrâce de Quinault, causée par des allusions malsonnantes qu'on avait cru trouver dans son opéra d'*Isis*, le compositeur, privé du fidèle allié qui lui faisait de si beaux livrets à raison de 4 000 livres pièce, s'était adressé à ces quatre poëtes; mais aucun des quatre n'avait réussi à faire des vers tels qu'il les lui fallait, et tous avaient trouvé fort mauvais que cet ex-danseur et marmiton voulût accommoder leurs vers à sa musique. Aussi ne lui pardonnèrent-ils jamais, et Lulli se trouva bien heureux lorsque Quinault, rentré en grâce, put de nouveau travailler pour lui. L'opéra de *Proserpine* fut le premier fruit de leur réunion.

L'année suivante (1681) vit une heureuse innovation de Lulli. Dans un ballet, *le Triomphe de l'Amour*, il fit, pour la première fois, danser des femmes sur le théâtre. Jusque-là, les rôles de femmes avaient été dansés par des hommes vêtus de costumes féminins.

Armide, dernière production lyrique de Quinault et son chef-d'œuvre, fut jouée en 1686. Pendant les répétitions de cette pièce, Lulli, gravement malade, cédant aux injonctions de son confesseur, consentit à jeter son manuscrit au feu. D'autres disent qu'il s'agissait non du manuscrit d'*Armide*, mais de celui d'*Acis et Galatée.* Le jeune prince de Conti, qui vint voir Lulli le même jour, ne put s'empêcher de s'étonner et de témoigner ses re-

grets de cette perte. « Paix, paix, Monseigneur, dit mystérieusement Lulli; je savais bien ce que je faisais : j'en avais une autre copie. »

Un an après (1687), Lulli faisait exécuter, aux Feuillants de la rue Saint-Honoré, un *Te Deum* composé pour la convalescence du roi. En battant la mesure avec ardeur, il se frappa le pied; un abcès y vint, et les médecins parlèrent d'amputation. Lulli ne put s'y décider; il se mit entre les mains d'un charlatan qui avait promis de le guérir; mais la gangrène l'emporta, le 22 mars 1687.

Ce qui a fait la gloire et le long succès des opéras de Lulli, c'est le sentiment dramatique qui s'y trouve, et qui est bien à lui, tandis que ses airs rappellent *Cavalli*, et que ses chœurs et son système d'instrumentation sont dans la manière de *Carissimi*.

« Avant luy, dit Perrault, on ne considéroit que le chant du dessus dans les pièces de violon : la basse et les parties du milieu n'estoient qu'un simple accompagnement et un gros contrepoint, que ceux qui joüoient ces parties composoient le plus souvent comme ils l'entendoient, rien n'estant plus aisé qu'une semblable composition; mais M. de Lulli a fait chanter toutes les parties presque aussi agréablement que le dessus; il y a introduit des fugues admirables, et surtout des mouvemens tout nouveaux, et jusques là presque inconnus à tous les maistres; il a fait entrer agréablement dans ses concerts jusqu'aux tambours et aux timbales, instruments qui, n'ayant qu'un seul ton, sembloient ne pouvoir rien contribuer à la beauté d'une harmonie; mais il a sçu leur donner des mouvemens si convenables aux chants où ils entroient, qui pour la pluspart estoient des chants de guerre et de triomphe, qu'ils ne touchoient pas moins le cœur que les instruments les plus harmonieux. Il a sçu parfaitement les règles de son art, mais au lieu que ceux qui l'ont précédé n'ont acquis de la réputation que pour les avoir bien observées dans leurs ouvrages, il s'est particulièrement distingué en ne les suivant pas, et en se mettant au-dessus des règles et des préceptes. Un faux accord, une dissonance, estoit un écueil où échoüoient les plus habiles, et ç'a esté de ces faux accords et de ces dissonances que M. de Lulli a composé les plus beaux endroits de ses compositions, par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer et de les sauver.

» Quand il est venu en France, il y avoit près de la moitié des musiciens qui ne sçavoient pas chanter à livre ouvert; la pluspart de ceux mesmes qui chantoient chez le roy apprenoient leur partie par cœur avant que de la chanter. Aujourd'hui il n'y a presque pas de musiciens, soit de ceux qui chantent, soit de ceux qui touchent des instruments, qui n'exécutent sur-le-champ tout ce qu'on leur présente, avec autant de justesse et de propreté que s'ils l'avoient estudié pendant plusieurs journées. On admiroit un maistre qui sçavoit accompagner sur la basse continüe; aujourd'huy, une jeune fille qui joüe du clavecin ou du théorbe auroit de la peine à s'entendre loüer de si peu de chose. »

UN SOU DE PLAISIR.

Connaissez-vous rien de plus mélancolique que le lendemain d'une foire? Plus de curieux, plus d'acheteurs empressés; plus de réclames de marchands, plus de parades sur les tréteaux, plus de sauteurs en plein vent, plus de brioches toutes fumantes ou de gaufres parfumées; le tam-tam, la grosse caisse et la clarinette des saltimbanques dorment dans un coin, et leurs maîtres, qui ont échangé leurs oripeaux chargés de clinquant contre des vêtements de forme et d'apparence plus vulgaires, remballent à la hâte leurs décors, pendant que les enfants s'improvisent une gymnastique avec les planches de la baraque. Les marchands, l'air un peu triste, déménagent tous ces jolis objets étalés d'une façon si séduisante et qui pourtant n'ont point trouvé d'amateurs, et les rares passants circulent d'un pas pressé, sans s'arrêter aux débris de toutes ces splendeurs éphémères.

Je faisais comme eux, lorsqu'une musique bien connue arriva à mon oreille. C'était un orgue de Barbarie, orgue criard, épuisé, poussif, accompagné d'un tambour et d'une paire de cymbales qui avaient la prétention de lui marquer la mesure. Mais les trois instruments se contentaient de l'à-peu-près, et, à la fin de chaque couplet, le dernier accord de l'orgue, le dernier roulement du tambour et le dernier coup des cymbales tombaient l'un sur l'autre comme des capucins de cartes. Tout cela n'empêchait point les petits enfants qui passaient de tirer la main de leur mère ou de leur bonne du côté de cette engageante musique, et on les entendait murmurer avec un accent d'admiration et de convoitise : « Les chevaux de bois! »

Les chevaux de bois! Eh bien, oui, c'étaient eux, les fringants coursiers de tout enfant qui a un sou dans sa poche! Institution démocratique s'il en fut. La blouse de toile et la casquette râpée y galopent à côté de la robe de soie et de la toque à plumes, et les poupées elles-mêmes, à qui leurs petites mamans donnent le plaisir de cette course vertigineuse, offrent une variété de costumes où tous les rangs sont confondus. Les apprentis qui sortent de l'atelier ne résistent guère à la tentation de faire quelques tours de ce manége en plein vent, et les jeunes ouvrières se tiennent sur leur roide monture aussi fièrement que la plus élégante amazone sur son cheval pur sang.

La cavalcade allait finir, car le mouvement se ralentissait, et on lisait sur le visage des écuyers le regret qui commençait à effacer le plaisir. Déjà! disait l'air rêveur qui se répandait sur ces figures roses. Sur un banc, tout près, une petite fille était assise. Elle pouvait avoir cinq ou six ans, quoiqu'elle fût bien petite pour cet âge; mais son pauvre corps chétif, maigre, couvert de haillons et nourri de misère, n'avait sans doute pas pu grandir assez vite. Elle regardait de tous ses yeux, comme on regarderait un palais de fée, ce plaisir qu'elle n'avait jamais eu; car la poche de sa pauvre robe n'avait sûrement jamais contenu un sou. Et pourtant, monter sur un de ces beaux chevaux! le blanc à housse rouge!... Non, le noir à housse jaune, plutôt! Tourner avec lui, vite, vite, longtemps, au son de la musique; voir tout tourner autour de soi! Cela lui semblait un rêve insensé, mais si beau! Excusez-la, cette pauvre enfant! Qui de nous n'a rêvé des ailes, au moins une fois dans sa vie?

Elle était là; les enfants descendaient, la musique s'était tue. D'autres enfants s'empressaient de monter à leur tour, et quelques mères un peu lasses vinrent s'asseoir sur le banc, non sans regarder de côté et ranger les plis de leur robe le plus loin possible de la petite.

— Ote-toi donc de là, lui dit une bonne; tu vois bien que tu prends de la place.

Elle se leva sans rien dire et s'en alla un peu plus loin, tout doucement. Les larmes m'en vinrent aux yeux.

— Veux-tu monter sur les chevaux de bois? lui dis-je en lui tendant un sou.

Elle me regarda d'un air effaré, réfléchit un instant, finit par oser comprendre, prit le sou, et s'élança sur un cheval en me jetant un regard plein d'une telle reconnaissance que j'en fus tout ému.

Le Franconi de l'établissement voulut la faire descendre; mais elle montra fièrement son sou, indiqua d'où il lui venait, et s'affermit sur sa monture. La cavalcade commença. L'enfant rayonnait de joie.

Quoi, pour si peu de chose! Oui; et qu'est-ce qui n'est pas peu de chose en ce monde? Sont-ce les hochets de la vanité ou de l'ambition que vous poursuivez, Monsieur? Sont-ce les bijoux, les dentelles, les succès, les hommages que vous mettez au-dessus de tout, Madame? Valser en robe de satin dans un salon aux dorures étincelantes, ou tourner en haillons sur les chevaux de bois, n'est-ce pas en somme le même genre de plaisir? Et parmi tous les gens qui vous admirent au bal, certes, nul n'est plus content que je ne l'étais, moi, de voir la joie de la pauvre petite fille.

La cavalcade finie, elle descendit, me regarda encore, et s'en alla de l'air triomphant de quelqu'un qui a atteint son idéal.

— Quelle folie! me dit un ami qui se trouvait derrière moi et qui avait tout vu. Est-ce que vous n'auriez pas mieux fait de lui donner pour un sou de pain?

— Non, lui répondis-je, non, je n'aurais pas mieux fait! Il est peu de cœurs assez durs pour refuser un morceau de pain à un enfant qui a faim; mais bien peu consentiront à lui donner

Le superflu, chose si nécessaire!

Cette joie, cette pauvre joie d'un sou sera comme un rayon de soleil dans sa misérable vie. Bien longtemps, toujours peut-être, elle se rappellera le jour où elle est montée sur les chevaux de bois, et ce souvenir ramènera un sourire sur sa figure flétrie. Le pain n'est pas tout: donnons-le à ceux qui ont faim; mais donnons aussi le pain de l'esprit et le pain du cœur, la lumière et la joie. Ce n'est pas seulement parce qu'elles sont utiles que Dieu a fait toutes les beautés de la terre et du ciel; c'est parce qu'elles réjouissent nos yeux. Faisons comme lui, répandons la joie; et quand nous nous sentons le cœur épanoui par les rires de nos petits enfants, songeons à ceux qui les regardent, qui les envient et qui soupirent, et qui seraient heureux, eux aussi, si on leur donnait seulement pour *un sou de plaisir*.

LE BATON ET LA RAISON.

« Un homme battu vaut mieux que deux qui ne l'ont pas été », dit un proverbe russe. En d'autres termes: Sous la peur des coups dont il se souvient, le battu travaille plus ou mieux au profit de son maître. Certes, celui qui accomplit sa besogne seulement par crainte du bâton, et non par dévouement au devoir, semble mériter son sort; mais que penser et que dire des hommes raffinés qui maintiennent un tel abaissement chez des créatures raisonnables? Formuler par un proverbe aussi insultant pour la dignité humaine la règle d'une bonne administration, est la marque d'un égoïsme impie et d'un égoïsme bien mal entendu Ce ne sont pas des gens battus qui inventeront des machines et feront progresser la production nationale. « Dans l'industrie et dans tous les modes de son activité, l'homme vaut bien plus par *sa raison* que par sa *force musculaire*. Tandis que celle-ci est à peu de chose près stationnaire, l'autre étend son empire, et fournit sans cesse à l'espèce humaine des moyens nouveaux de mettre la nature à contribution. »

Admettons, par exemple, qu'à force de coups on amène des tricoteuses russes à faire chacune le maximum de mailles qu'une femme exercée peut fournir dans une minute: on ne lui fera point dépasser le chiffre de quatre-vingts, et ce sera un très-beau résultat pour un entrepreneur de tricots qui, avec de telles ouvrières, dominerait ses concurrents. — Mais voilà que dans un pays voisin, où l'instruction et la raison remplacent le bâton, on invente le *métier circulaire*, avec lequel une femme non battue pourra faire par minute 480 000 mailles et tenir tête à 6 000 tricoteuses russes conduites au bâton; à qui demeurera la victoire définitive?

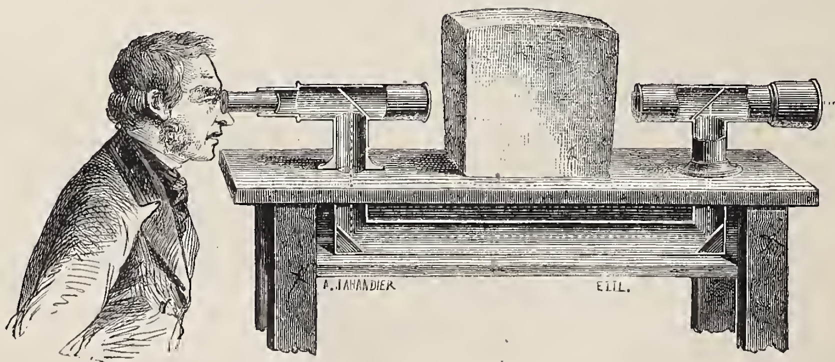
M. Michel Chevalier, déjà cité plus haut, dit quelque part, dans sa très-remarquable Introduction aux rapports des jurys de l'Exposition de 1867: « Par son corps, l'homme est chétif et débile. Combien d'animaux possèdent une force supérieure à la sienne! Mais il a plus que la compensation de son infériorité, au premier abord surprenante, dans son intelligence insatiable de savoir, toujours en quête du mieux, toujours pressée de s'élever. Gage de l'immortalité dans une autre vie, cette intelligence est, dans la vie présente, l'instrument de la domination de l'espèce humaine sur le monde; elle fait de l'homme le roi de la création. »

Qu'il y a loin du proverbe russe à cette noble appréciation de l'être que Dieu a créé à son image!

LA LUNETTE BRISÉE.

V. t. XVII, 1849, p. 15-16.

Nous avons déjà donné une explication de cet instrument qui produit une illusion singulière; mais on nous a



Coupe de la lunette brisée.

fait observer que la gravure qui accompagne ce premier texte n'est pas suffisante pour que les yeux se rendent compte en même temps que la pensée de la structure de cet instrument. On sait, du reste, que tout le mystère consiste dans la disposition de quatre miroirs, disposés dans la partie coudée de telle sorte que l'objet placé en dehors des deux fragments de la lunette, se réfléchissant successivement dans ces miroirs, arrive aux regards comme si on l'apercevait en droite ligne, malgré l'interposition d'un corps opaque dans la brisure.

LA RESSOURCE DE JEANNE LORMEAU.



Pleurez, pleurez, petits enfants!... — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson (1774).

Celle qu'on entendait jadis, les dimanches et jours de fête, crier le long des boulevards et sur les quais : « Pleurez, petits enfants, vous aurez des moulins à vent ! » c'était Jeanne Lormeau, de son état rempailleuse de chaises en son domicile du passage de la Reine-de-Hongrie. Nous devons dire ici quelle circonstance lui fit adopter ce cri qui sonnait réjouissant à l'oreille des bambins.

Toute jeune femme encore, Jeanne Lormeau était restée veuve avec deux jumeaux, — frère et sœur, — à élever. Le médiocre produit de ses journées lui faisait trop rigoureusement un devoir de l'épargne pour qu'elle osât, en faveur de ses marmots, emprunter à la bourse du ménage les quelques sous nécessaires à l'achat du plus modeste jouet d'enfant. Faute d'un meilleur passe-temps, les jumeaux, constamment pendus au jupon de leur mère, criaient, pleuraient et demandaient sans cesse, ce qui obligeait souvent l'ouvrière à interrompre son travail; elle passait des heures entières à apaiser ses enfants, à les amuser, à les endormir : de là retard pour la livraison de la commande, donc retard aussi pour la paye, qui cependant n'arrivait jamais assez tôt pour répondre au besoin de chaque moment.

Un jour que le frère et la sœur s'agitaient et pleuraient plus fort autour d'elle, Jeanne Lormeau, à qui toute liberté d'action était nécessaire pour livrer à l'heure fixée l'ouvrage attendu, comprit qu'elle ne parviendrait à s'assurer ce temps de liberté que si son imaginative maternelle lui suggérait le moyen d'occuper les mains et les yeux des marmots désœuvrés. Une idée lui vint : elle prit six brins de paille, quatre épingles et deux bouts de fil; puis, à l'aide de ces menus matériaux, elle construisit une paire de moulins qui, sous l'impulsion du souffle, se mirent à tourner si gaillardement qu'aussitôt les pleurs des jumeaux s'arrêtèrent; leurs petites mains se tendirent vers l'attrayant joujou, le premier qu'ils eussent encore possédé, et si longtemps ils soufflèrent à qui mieux mieux, tantôt chacun sur son moulin particulier, tantôt réciproquement, l'un et l'une, sur le moulin de l'autre, que Jeanne Lormeau put sans interruption achever sa tâche.

Ce qui n'avait été qu'un expédient pour lui procurer quelques heures de répit lui devint une ressource durant les jours de chômage. Il est juste de faire observer que l'industrieuse mère n'en resta pas longtemps aux trois brins de paille, au simple bout de fil et aux deux épingles

qui lui avaient suffi pour confectionner chacun de ses deux premiers moulins. Ceux-ci n'avaient duré qu'un jour. Le lendemain, les jumeaux, qui avaient les larmes faciles, ne cessèrent de pleurer que lorsque la rempailleuse, maîtresse de son temps ce jour-là, s'imagina d'ajouter au sommet du moulin une girouette qui tournait, ainsi que les ailes, au moindre souffle du vent.

De perfectionnement en perfectionnement, et toujours pour faire succéder le rire aux pleurs, elle composa des moulins doubles, des moulins triples, des moulins ronds, des moulins carrés, des moulins avec toit, porte et fenêtre. Jeanne Lormeau en fit un plein panier; elle en eut à revendre. C'est alors qu'elle se décida à faire retentir sur les promenades publiques ce cri tentateur :

« Pleurez, petits enfants, vous aurez des moulins à vent! »

Les acheteurs ne manquaient pas à la fabricante de moulins de paille; mais sa marchandise était à prix si bas qu'il lui fallait le dimanche vendre toute sa pacotille, produit du travail de la semaine, pour qu'elle pût, sans trop de misère, atteindre au dimanche suivant. Or, comme elle s'en allait, un jour de fête, son panier plein au bras et les mains chargées de ses fragiles édifices mobiles, voilà qu'une flammèche, échappée d'un feu de cheminée, au coin du boulevard, tombe dans son panier, incendie les moulins, qui bientôt ne sont plus que quelques pincées de cendres. Jeanne Lormeau, le cœur navré, regarde avec désespoir à ses pieds son panier qu'elle a vivement jeté sur le pavé pour se préserver de la flamme. Elle, qui a tant de fois répété : « Pleurez, petits enfants! » pleure à son tour. Elle pleure le travail perdu de la semaine qui vient de finir, et l'espoir détruit de la semaine qui va commencer. Mais autour d'elle les curieux ont fait cercle; mais parmi les passants qui se sont arrêtés il y a des mères dont elle a consolé et fait sourire les bambins. L'une d'elles, obéissant à une généreuse inspiration, ramasse le panier de Jeanne, y jette ostensiblement une pièce de monnaie, et dit en le présentant aux assistants : « Pour les moulins incendiés de nos petits enfants! » Cet appel est entendu, et la recette est fructueuse; elle se continue longtemps; car, nous l'avons dit, c'est jour de fête, jour de sortie pour les collégiens ainsi que dans les pensions de jeunes filles. A chacune et à tous la quêteuse répète : « Pour les moulins incendiés de nos petits enfants! » Elle ne s'arrêta que quand Jeanne Lormeau, consolée, lui eut vingt fois répété : « C'est trop, Madame; oh! c'est trop. »

Durant la semaine qui suivit le sinistre de sa pacotille, la mère des deux jumeaux travailla avec tant d'ardeur que, le dimanche venu, elle eut deux pleins paniers à offrir aux passants. Cette fois, ce ne fut pas à prix d'argent qu'elle céda ses moulins; elle avait une dette à payer aux passants : prenait qui voulait dans sa pacotille. Jamais celle-ci ne fut si vite enlevée.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS
DANS SA VILLE ET LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 166, 211, 246.

MOLIÈRE A ROUEN.

A propos de deux vieilles maisons, nous avons été conduits, dans notre précédente causerie, à dire quelques mots de la Fontaine, et même à éclaircir un passage de ses Fables mal compris jusqu'ici. De la Fontaine à Molière la transition est toute naturelle, voilà pourquoi aujourd'hui nous parlerons du séjour que Molière fit à Rouen en 1658. Les détails qu'ici et là nous recueillerons auprès des hommes compétents contribueront aussi très-certainement à nous faire mieux comprendre certaines parties des œuvres du grand comique.

L'auteur du *Misanthrope* a été de tous nos écrivains le plus *biographié* depuis une vingtaine d'années. Une véritable armée d'archéologues s'est mise en campagne pour retrouver à Paris et ailleurs des traces de sa vie si agitée et malheureusement si peu connue dans le détail, au moins pour ce qui concerne sa jeunesse. Les recherches, nous dirions volontiers les fouilles, ont été nombreuses et actives, mais peu fécondes. Quelques-uns ont été tout heureux de constater que Molière avait eu chez lui des chaises, des fauteuils, des tables, des lits, des rideaux et des draps... On s'en était toujours douté. D'autres ont découvert qu'il avait beaucoup d'habits très-variés de forme, et quelques-uns fort beaux. Chez un comédien, mari d'une comédienne, père adoptif du jeune acteur Baron, et directeur d'une troupe royale, cela pouvait se deviner sans preuves. On savait, d'ailleurs, par des témoignages contemporains, que Molière avait une si riche garde-robe que souvent il y puisait de quoi habiller quelques-uns de ses anciens camarades restés acteurs de province. Il donna un jour au comédien Mondorge un habit qui lui avait coûté, neuf, dit-on, plus de 2 500 livres.

Il a été constaté aussi que Molière, un des plus riches particuliers de son temps, avait une très-belle et très-nombreuse argenterie, dont toutes les pièces portaient pour marque un masque comique; il avait des tableaux, une nombreuse et précieuse bibliothèque, dont on a en partie, dans ces derniers temps, retrouvé l'inventaire; mais ce qu'on a découvert de plus important, selon nous, c'est l'acte authentique qui constate que Molière, en 1668, avait trouvé moyen, par l'intermédiaire de son ami le physicien Rohault, de prêter à son père, sans que celui-ci s'en doutât, dix mille livres dont il avait besoin (le père de Molière ne mourut qu'en 1669). Une autre découverte encore mérite assurément d'être signalée, en ce qu'elle confirme l'habitude, bien connue d'ailleurs, qu'avait Molière de prendre quelques-uns de ses traits et de ses personnages sur le vif, sans y rien changer. Quelquefois il conserve aux personnages de ses pièces les noms mêmes de ses comédiens. Lorsqu'il mit en scène sa servante Martine (dans *les Femmes savantes*), il lui fit jouer à elle-même ce rôle avec ses habits de ménage et sous son propre nom. Eh bien, tout récemment on a pu constater que le mot de Tartufe en entrant en scène : « Laurent, serrez ma haire », s'adressait à un garçon de théâtre qui ne paraît pas dans la pièce, mais qui réellement était dans les coulisses et s'appelait du nom sous lequel il était ainsi interpellé. On dit même que les descendants de ce Laurent existent encore à la Comédie française. Ce que nous venons de dire de Laurent dans *Tartufe* se peut appliquer également à Flipotte, la servante de Mme Pernelle.

Nous avons vu qu'en 1668 Molière prêtait dix mille livres à son père, devenu infirme et pauvre, sans que celui-ci en sût rien. Vers la même époque, il prêtait à Lulli douze mille livres pour bâtir sa jolie maison de la butte Saint-Roch.

Ces quelques détails nouveaux, si minimes qu'ils soient, méritent certainement d'être signalés dans la vie de Molière; cependant, il reste encore dans cette vie deux périodes importantes très-peu connues.

La première est la période des trois années (1642-45) qui suivent sa sortie du collége Louis-le-Grand, pendant lesquelles il alla, dit-on, étudier en droit à Orléans. Mais ce fait, si probable qu'il paraisse, n'a cependant aucune preuve authentique.

En 1646, Molière reparaît à Paris et joue la comédie sur l'*Illustre Théâtre* avec les Béjart.

Mais à partir de 1646 jusqu'en 1658, c'est-à-dire pendant les douze années de ses pérégrinations en province, on n'a guère d'autres détails que ceux fournis par le *Roman comique*, qui, justement, parut dans cet intervalle, et qui semble vraiment avoir été inspiré à Scarron par les récits recueillis auprès de quelqu'un des compagnons de Molière. La troupe du *Roman comique* a pour chef un comédien habile appelé *Destin*, dont le portrait (on l'a dit déjà) semble être celui de Molière lui-même :

« Il était excellent comédien, vaillant, honnête homme, entendu... Destin avait de l'esprit et faisait voir qu'il avait été bien élevé... parlant peu, généreux autant qu'on peut l'être... »

Molière et sa troupe partent donc de Paris en 1646; mais vers quel point de la France se dirigèrent-ils d'abord? On l'ignore. Tout récemment on a découvert qu'ils étaient à Nantes au mois d'avril 1648; en 1650 seulement, on les retrouve à Narbonne, et l'on sait qu'ils avaient à cette époque séjourné quelque temps à Bordeaux. Molière, dans cette ville (nous devons ces détails à Montesquieu), joua une tragédie de sa façon, *la Thébaïde*, dont, plus tard, il donna le plan au jeune Racine; on sait même par tradition qu'il séjourna à Toulouse; on sait aussi qu'il visita Vienne (en Dauphiné), mais on ignore à quelle date.

En 1654, il est à Béziers; en 1655, à Lyon, d'où il se rend à Avignon, à Pézénas, à Narbonne; on sait même qu'à Pézénas il logeait dans le domaine de la Grange-des-Prés, en dehors de la ville, et qu'il se rendit de là en représentation en divers lieux circonvoisins, tels que Marseillan, Mèze, Gignac, Montagnac, Lavagnac, et autres pays en *gnac*, où on lui vola sa valise.

En mai 1656, on le retrouve à Narbonne une deuxième fois; puis, vers la fin de la même année, il retourne également à Béziers. Sans doute il avait eu dans ces villes un très-grand succès, puisqu'on l'y voit ainsi reparaître.

En 1657, nouveau séjour à Lyon, et l'on sait parfaitement qu'il obtint dans cette ville les plus chaleureux applaudissements, et qu'il y mit à bas deux autres troupes de comédiens, dont les meilleurs le suivirent, tels que Lagrange, Ducroisy, Duparc, M[lles] Debrie et Duparc. C'est à Lyon qu'il donna pour la première fois *l'Étourdi;* on voit dans cette pièce combien Molière, en province, organisa ses comédies en vue des populations au milieu desquelles elles devaient être représentées, et combien, pour réussir, il était attentif à tout. Lyon était alors, en grande partie, une colonie florentine. Pour plaire aux Italiens qui peuplaient cette ville, il plaça son action à Messine.

En 1658, pendant le carnaval, il joue à Grenoble, puis enfin il se transporte à Rouen, où il commence à jouer après Pâques, et où nous allons le voir séjourner environ six mois, pour aller, à l'entrée de l'hiver, s'établir définitivement à Paris.

On conçoit aisément que la constatation de si nombreuses et si considérables lacunes dans la période probablement la plus intéressante, et très-certainement la plus accidentée, de la vie du grand comique, a dû exciter au plus haut point la curiosité des commentateurs. Dans toutes les villes où l'on sait que Molière a séjourné, des recherches ont été faites et se continuent infatigablement. Le 24 avril 1865, M. Brochard, membre de la Société littéraire de Lyon, lisait, à la Sorbonne, un mémoire sur les *Origines du théâtre à Lyon*, dans lequel sont révélées quelques circonstances inconnues jusqu'ici de la vie de Molière. Ces détails ont été tirés des archives de l'état civil et de la Cour impériale de Lyon. Déjà M. Péricault, dans une publication intitulée *Molière à Lyon*, avait donné quelques détails, malheureusement bien incomplets, sur le séjour dans cette ville du futur auteur de *Tartufe*.

M. Emmanuel Raymond a publié, en 1858, une *Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc;* nous y trouvons, comme détail inconnu jusque-là, que Molière, à Narbonne, logea à l'auberge des Trois-Nourrices, dans laquelle avait logé aussi Rabelais, vers 1540.

— A propos de vieilles auberges visitées par des voyageurs illustres, l'auteur de cet article fera cette remarque, qu'il y a quelques années il retrouva lui-même, à Schaffhouse (en Suisse), l'hôtel de la Couronne, où logea Montaigne il y a trois siècles. —

Aux travaux déjà indiqués il faut ajouter : *la Jeunesse de Molière*, par M. Paul Lacroix; les *Recherches sur Molière et sa famille*, par M. Eudore Soulié; *les Contemporains de Molière*, par M. Victor Fournel; *le Roman de Molière*, de M. Édouard Fournier; puis les notices de MM. F. Génin, Moland, etc. Enfin sont venus : *Molière musicien*, *Molière avocat*, *les Médecins au temps de Molière;* puis les *Notes historiques*, de M. Bazin.

Les recherches locales n'ont pas non plus fait défaut; mais s'il y a eu beaucoup de *chercheurs*, il y a eu peu de *trouveurs*. M. Eudore Soulié vint, il y a quelques années, à Rouen, consulter les archives et les papiers provenant des douze études de notaire qui existaient dans cette ville en 1658; mais ses recherches ne furent point fructueuses. M. de Beaurepaire, un peu plus heureux, a pu constater que Molière, pendant son séjour à Rouen, donna deux représentations au profit de l'Hôtel-Dieu (la même chose a été constatée à Lyon par M. Péricault). La première des représentations données à Rouen par Molière et sa troupe au profit de l'Hôtel-Dieu eut lieu au mois de juin, et rapporta, tous frais prélevés, une somme de 77 livres 4 sols 6 deniers; la seconde, donnée au mois d'août, ne rapporta que 44 livres 4 sols.

Aucune des villes visitées par Molière et sa troupe n'avait moins que Rouen et Grenoble besoin que l'on trouvât de son séjour une preuve authentique, ces deux villes étant les seules qui eussent été citées par Lagrange, camarade de Molière, qui y joua avec lui, et qui, dans son excellente Notice sur son directeur et ami, s'est exprimé en ces termes :

« En 1658, ses amis lui conseillèrent de s'approcher de Paris, en faisant venir sa troupe dans une ville voisine; c'était le moyen de profiter du crédit que son mérite lui avait acquis auprès de plusieurs personnes de considération qui, s'intéressant à sa gloire, lui avaient promis de l'introduire à la cour. Il avait passé le carnaval à Grenoble, d'où il partit après Pâques et vint s'établir à Rouen, et y séjourna pendant l'été, et, après quelques voyages qu'il fit à Paris secrètement, il eut l'avantage de faire agréer ses services et ceux de ses camarades à Monsieur, frère unique de Sa Majesté, qui, lui ayant accordé sa protection et le titre de sa troupe, le présenta en cette qualité au roi et à la reine mère.

» Ses compagnons, qu'il avait laissés à Rouen, en partirent aussitôt, et, le 24 octobre 1658..., etc. »

Il ne s'agissait donc, pour personne, de prouver que Molière et sa troupe étaient venus à Rouen; mais il y avait à voir si l'on ne pourrait pas retrouver quelques détails sur ce séjour dans notre ville des futurs comédiens du roi.

En quel quartier était située la salle où ils jouèrent? Hélas! on ne le savait pas; les investigations de M. Eudore Soulié n'avaient eu sur ce point aucun résultat. L'auteur de l'*Histoire des théâtres de Rouen*, M. J.-E. B..., avait, de son côté, fait d'actives recherches pour éclaircir ce point, mais sans y être plus heureux que M. Eudore Soulié.

M. le professeur Bouquet, il y a trois ou quatre ans, recommença les mêmes recherches, et, malgré son dé-

sir de trouver quelque chose, ne put que rétablir l'orthographe de deux noms propres dans une lettre de Thomas Corneille, publiée pour la première fois, en 1846, dans les *Œuvres complètes de Pierre Corneille, suivies des Œuvres choisies de Th. Corneille* (Firmin Didot, 2 vol. in-8). On avait lu et imprimé dans cette lettre de Thomas Corneille : *Mlle Réjac* et *Mlle le Ravon* (ce sont les noms de deux comédiennes en représentation à Rouen le 19 mai 1658); M. Bouquet prétend qu'il faut lire *Mlle le Baron* et *Mlle Béjart*. Nous trouvons à cette hypothèse assez de vraisemblance; mais ceci ne nous révèle sur Molière aucun fait nouveau : cette rectification de deux noms mal lus jusqu'ici pourrait fournir, s'il en était besoin, un commencement de preuve du séjour de Molière à Rouen; mais, nous l'avons vu, rien de mieux constaté que ce fait.

Du reste, dans aucun des pays que nous avons indiqués, le séjour de Molière ne peut être contesté; en revanche, beaucoup de localités ont été visitées par lui sans que le souvenir nous en ait été transmis.

La suite à une prochaine livraison.

PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

FRAGMENT DES PSAUMES TRADUIT EN DIFFÉRENTS SIÈCLES (¹).

DOUZIÈME SIÈCLE.

Et iert ensement cume fust tresplantet de juste les ruisals des ewes, lequol sun fruit durrat en sun tens.

E la foille de lui ne decurrat; e tuit ceo que il ferat serrat fait prospre.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Et il sera si com arbre que plantée est juste le cours des eawes, lequel donra son fruit en temps sesonale.

Sa foille ne cherra; et totes choses queconque il fera, tut dis en prosperunt.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Et il sera comme li fust qui est plantés de costé le décourement des yaues, qui donra son fruit en temps.

Et la feuille ne cherra pas; et tout ce qu'il fera sera touz jours en prospérité.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Et il sera comme l'arbre qui est planté jouxte le cours des eaues, qui son fruit donnera en tout temps.

Et sa feuille ne descherra; et toutes choses que le juste fera tous jours prospereront.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Il sera comme l'arbre planté le long des eaux courantes, qui rend son fruict en sa saison.

Les feuilles ne retomberont point; et tout ce qu'il produira viendra à souhait.

LA PERCHE.

Il est trois heures du matin. Le ciel est bleu, pur, traversé de quelques larges nuages blancs; pas un souffle d'air ne ride la surface de la rivière. L'eau coule tranquille sous les feuilles des nénuphars et fait à peine trembloter quelques tiges des joncs disséminés dans son cours. La rosée est abondante sur l'herbe des prairies voisines; le tic-tac du moulin retentit seul dans la campagne, encore muette des bruits de l'homme; les oiseaux chantent l'arrivée prochaine de l'astre du jour, ils piaillent dans les nids, car, à la fin de juin, les petits ne sont pas encore disséminés. C'est le moment où la perche quitte le lieu de son sommeil et commence sa chasse : c'est le moment où le pêcheur va lui tendre ses piéges.

Une fois repue, c'est à peine si, pendant la grande chaleur du jour, elle daignera se déranger pour happer au passage la proie imprudente qui approchera de ses lèvres. Le *far niente* semble si doux à celui qui, le ventre plein, est sans souci de l'avenir! Ainsi fait la perche, un des tyrans de nos eaux douces. Tout le monde connaît ce beau poisson et la robe tigrée qui couvre ses flancs dorés : tout le monde sait qu'il faut se garer des épines longues et aiguës qui composent la charpente de ses nageoires dorsales, et a remarqué combien le toucher de tout son corps ressemble à celui d'une râpe. Ce fait tient à ce que chaque écaille, au lieu de porter un bord lisse, est découpée en dentelures fines et aiguës : nous comparerions volontiers la rudesse de la perche à celle de la *prêle*, une herbe, sa voisine dans les mêmes eaux.

La pêche matinale de la perche est une des plus amusantes de nos rivières, et en même temps une des plus fructueuses : ces poissons n'y sont en général pas rares, et la plupart du temps se montrent rassemblés en troupes plus ou moins considérables, dans lesquelles chaque individu conserve toute sa liberté d'allures. Aussi, quand on a pris une perche dans un endroit, il est fort probable qu'on en prendra un certain nombre d'autres à la même place. Les plus gros échantillons dépassent rarement le poids d'un kilogramme et demi, et ce sont déjà de très-belles pièces, faciles à prendre, au demeurant, car la durée et l'énergie de leur défense sont hors de proportion avec la vigueur de leur corps.

Le caractère de la perche présente un singulier mélange de curiosité hardie et de poltronnerie irréfléchie. Curieuse, elle accourt vers le moindre objet qui tombe sur l'eau, elle veut voir cette couleur éclatante qu'elle ne connaît pas; tout ce qui reluit, tout ce qui tranche sur les alentours, l'attire. A côté de cela, une ombre, un rien, une feuille, un oiseau qui passe sur la rivière, la fait fuir et se cacher dans des retraites qu'elle se choisit et affectionne autour de ce qu'on pourrait appeler les « forts » des roseaux. C'est entre les bancs de joncs qu'elle aime, d'ailleurs, à rôder en faisant briller sa robe; c'est dans ces défilés qu'elle se met en embuscade, guettant le véron, l'ablette et les autres petits poissons dont elle fait sa nourriture. C'est là que le pêcheur doit l'aller chercher, mais en prenant les précautions les plus minutieuses pour ne pas être vu. Si, caché par les saules, il parvient à gagner le bord de l'eau sans avoir éveillé la défiance de la perche en quête de son déjeuner matinal, s'il lui présente adroitement l'appât convenable, il est presque sûr de la réussite.

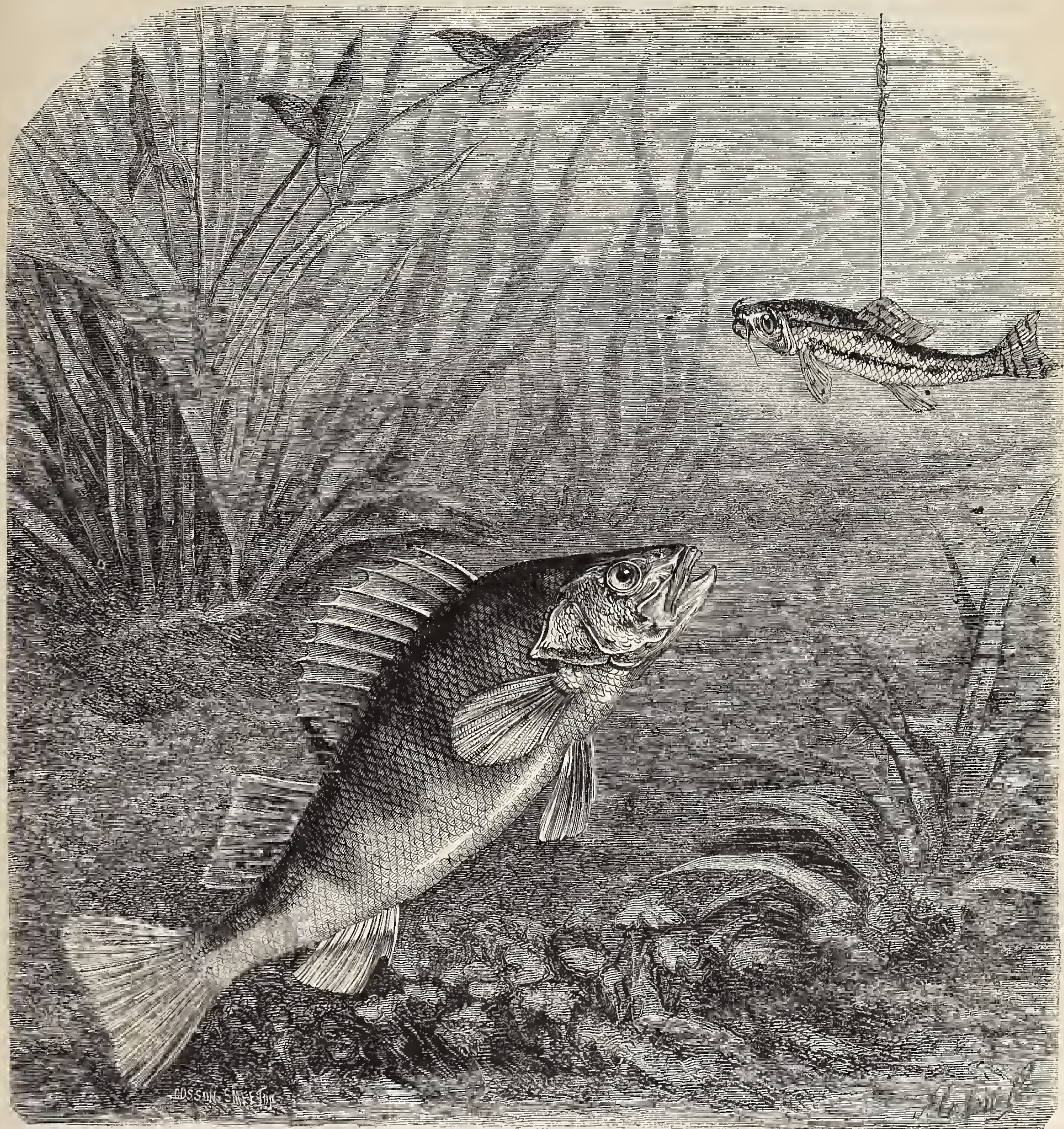
La perche se prend de deux manières : ou bien avec le ver rouge, ou bien avec un petit poisson vif.

La pêche au ver rouge s'appelle, en quelques pays, la *pêche à la branlette*. Elle ne peut se faire que dans une eau très-claire. On prend une canne pas trop lourde et un peu longue, montée d'une ligne en soie roulée sur son moulinet, et terminée par une avancée en douze crins finissant à quatre seulement en bas; l'empile sera composée d'un brin *seul* de crin choisi, de deux au plus. Pas de florence, son brillant effarouche la perche défiante. Cachés derrière un gros arbre et passant notre canne pardessus les roseaux, nous allons laisser descendre dans l'eau notre petit ver rouge *bien frétillant;* cette condition est *indispensable*, la perche ne s'élance que sur *ce qui a vie.* Lorsque l'appât sera descendu au fond de l'eau, nous le ferons remonter à la surface, puis redescendre, puis re-

(¹) *L'Écho de la Sorbonne* (7 novembre 1868).

monter encore; tout cela par un mouvement lent, continu et insensible de la canne, qui semble aux yeux du poisson un grand roseau doucement balancé par le vent.

Toujours aux aguets, la perche voit de loin le ver qui s'agite; elle s'élance comme le chat sur la souris... mais, prudente et défiante comme lui, elle s'arrête brusquement à un décimètre de sa proie, immobile, en arrêt, inspectant les alentours de son œil noir cerclé d'or, la mine rusée, et son museau camus de tigre en avant... elle hésite... Tout est tranquille, le ver est tentant, il passe à portée... elle s'élance, et d'un brusque coup de queue elle plonge et veut fuir... mais, par un léger mouvement de poignet, le pêcheur l'arrête, et elle vient sur le gazon expier son erreur. D'autres fois elle est moins gloutonne; elle touche le ver, le suce, monte et descend avec lui, — passe-temps dangereux; — mais le pêcheur sent une légère ré-



Pêche de la perche. — Dessin de Mesnel.

sistance, il ferre, et le dard s'implante dans la chair de l'imprudente.

Cette manière de pêcher n'est pas toujours possible, car l'eau est souvent assez trouble pour que la vue ne la traverse pas : le pêcheur alors arme sa ligne d'une flotte légère qui trahit à ses yeux l'attaque et les mouvements du poisson. Si, dans ces endroits, il substitue au ver rouge un petit véron accroché par les narines, il aura chance de capturer de belles pièces, quoique des perches d'un décimètre de long n'aient pas honte d'attaquer un véron moitié aussi grand qu'elles. Elles ne l'avalent pas, mais se prennent au même hameçon et pendent à côté de lui.

Pour un poisson chasseur, la perche est assez mal armée sous le rapport des dents : elle ne possède que quelques rangées de dents en velours aux mâchoires et au palais; mais son ardeur supplée aux armes qui lui font défaut, et elle doit compter parmi les plus grands dévastateurs de nos eaux. C'est elle qui, dans la plupart des rivières, est le principal ennemi des jeunes alevins de salmonidés, — truites et saumons, — que la pisciculture essaye d'y introduire, et la guerre qu'elle déclare à ces jeunes poissons est la même que celle qu'elle pratique sans relâche contre les petits des autres espèces au milieu desquelles elle vit. Épargne-t-elle sa propre espèce? Cela n'est pas probable. Toute chair lui est bonne, pourvu qu'elle soit vivante.

Les œufs de la perche sont nombreux, variant de 300 à 992000, attachés en longs cordons bleuâtres fixés à des pierres et flottant à la surface de l'eau. L'éclosion est rapide, elle a lieu en une douzaine de jours : tout concourt donc à faire de ces poissons une véritable plaie, envahissant la plupart des cours d'eau. Ajoutons que le brochet, le seul dévastateur qui, à son tour, pourrait contre-balancer cette énorme reproduction, n'attaque pas souvent la perche et semble craindre le contact de ses redoutables épines. Il sera facile de conclure de tout ceci que la pêche de la perche est un véritable bienfait dans les endroits où elle s'exerce, et que l'on peut la pousser aussi loin que faire se pourra sans craindre de voir diminuer l'espèce. Assez de reproducteurs échappent pour reconstituer, l'année suivante, une armée toujours en campagne.

LA TERRE.

On ne sait pas tout ce que peut produire la terre lorsqu'elle est bien traitée. C'est une mine d'un rapport incalculable; il ne faut que savoir l'exploiter. L'homme foule aux pieds tous les jours des trésors qu'il n'a pas besoin d'aller chercher au delà des mers. Une portion considérable de la société éprouve des besoins et vit dans les privations, et il ne faudrait que se baisser vers cette terre libérale, et l'aider dans son désir de produire, pour en faire sortir l'abondance et les jouissances. Avec les secours de l'homme bien dirigés, elle ne craindrait jamais une surcharge de population, et son sein nourrirait et entretiendrait dans l'aisance dix fois celle qui la couvre.

Puissent tous les regards se diriger vers elle, et toutes les protections, toutes les lumières, y voir un digne et vaste champ où exercer leur puissance!

Le marquis DE LA BOISSERIE.

UNE CAISSE DE SURETÉ.

Le mérite en revient à l'empereur d'Annam. Fidèle aux traditions immuables de l'Orient, il extorque à ses mandarins la plus grosse portion des sommes que ceux-ci ont arrachées à ses sujets; mais il n'applique point à des dépenses utiles les impôts levés d'après cette méthode barbare, ce qui serait une circonstance atténuante. Il fait, au contraire, enfermer soigneusement l'or et l'argent dans des troncs d'arbres au bois incorruptible. Et puis, comme il se défie de ses serviteurs, de sa famille, de tout le monde et de lui-même, il fait précipiter ces troncs d'arbres, par une fenêtre de son palais, dans un vaste bassin bordé de hautes murailles et infesté de crocodiles affamés. Voici, sans contredit, une excellente caisse de sûreté, à l'épreuve des plus adroits crocheteurs de serrures et des plus audacieux filous, voire même de ce personnage éternel de roman dont les ignobles exploits ont si tristement nourri les imaginations des couturières et les cauchemars des portières pendant ces dernières années. — Le despote asiatique pourra peut-être se vanter d'être économe; mais à coup sûr il ne passera point pour économiste. Cependant, il ne vaut guère moins, sous ce rapport, que notre Louis IX. Ce roi justicier ne se bornait pas à faire pendre les voleurs de grands chemins; il commandait encore, dans ses lois, de brûler leurs maisons, de mettre l'araire dans leurs prairies, d'extirper leurs vignes et d'arracher aux arbres leur écorce, détruisant ainsi, ouvertement et au détriment de la communauté, des richesses produites par le travail et dont il eût pu attribuer le produit à des œuvres de bienfaisance ou à des œuvres d'utilité publique.

LES TIGRES EN COCHINCHINE.

Fin. — Voy. p. 262.

III

Dans les parties marécageuses de la Cochinchine, si l'on creusait une fosse dans le sol, au bout d'une heure l'eau d'infiltration l'aurait complétement remplie; on est donc obligé de tendre au tigre des embûches d'une autre espèce.

On le prend dans une énorme souricière, semblable à celle qui est en usage dans nos pays pour attraper les rats.

On établit au milieu d'un fourré une grande cage ayant quatre ou cinq mètres de longueur, deux à trois de largeur, et un et demi ou deux de hauteur.

Les barreaux et les traverses sont en forts troncs de cocotier, ayant vingt-cinq ou trente centimètres de diamètre, tous solidement assemblés les uns avec les autres.

Une des deux petites faces constitue la porte, et glisse de haut en bas dans deux rainures pratiquées dans les arêtes contiguës.

Au-dessus de la cage se trouve le point fixe d'un levier horizontal; une des extrémités de celui-ci est reliée par une corde au sommet de la porte : en pesant sur l'autre bout et l'engageant sous un crochet fixé en terre, on soulève la porte et on la maintient ouverte.

Au milieu du jour, on introduit dans la cage un chien ou un porc dont on a d'avance ficelé les quatre pattes de façon à lui rendre tout mouvement impossible.

Un fort cordon, attaché autour du corps de l'animal, passe entre deux barreaux et vient se fixer au sommet du crochet qui maintient le levier.

Pendant la nuit, le tigre sort de son repaire; les cris du prisonnier appellent son attention, et, désirant l'enlever pour en faire son repas, il s'introduit dans la cage.

Il s'empare facilement de sa victime; mais en l'attirant à lui il fait roidir la corde fixée au crochet, qui cède à l'impulsion et lâche le levier; la porte, n'étant plus dès lors soutenue, se ferme d'elle-même, et le carnassier se trouve pris.

Le lendemain, les autorités du village le font étrangler au moyen de cordes établies d'avance en nœud coulant et dissimulées à l'intérieur de la cage.

Si la défense du tigre empêche d'arriver à ce résultat, on a toujours la ressource de le larder à coups de longues lances à travers les barreaux de la cage.

Il arrive quelquefois que les deux moyens ci-dessus expliqués pour attraper les tigres sont tout à fait insuffisants : ou bien ces animaux flairent le piége et n'y tombent pas; ou bien ils sont trop nombreux pour qu'on puisse ainsi les tous détruire.

Les habitants des villages infestés par ces animaux font alors une supplique aux mandarins, et demandent qu'une battue générale soit ordonnée.

Ces derniers ne s'y refusent jamais : ils réunissent le plus grand nombre de soldats possible, lèvent des corvées dans les cantons avoisinants, et envoient une troupe de sept ou huit cents hommes armés pour déloger les tigres qui désolent le pays.

On connaît toujours à peu près les endroits qui leur servent de repaires; on les y cerne pendant le jour, à l'heure où ils ont l'habitude de faire la sieste.

La moitié des assaillants sont munis de tam-tams, de gongs, de crécelles, de trompes sonores, etc., et l'attaque commence par un concert de ces instruments, qui produisent un charivari infernal.

Les tigres, étourdis par ce bruit inattendu, sont pris d'une terreur folle : ou ils cherchent à fuir au plus vite, ou bien (et c'est ce qui arrive le plus souvent) ils restent sur place, tremblants, hésitants, l'oreille basse. Dans les deux cas ils ne songent à faire de mal à personne. Aussi les attaque-t-on bravement à coups de fusil, à coups de lance, et arrive-t-on à les tuer sans qu'il y ait mort d'homme à déplorer.

Ceux qui parviennent à s'échapper courent pendant des heures entières, et de longtemps n'osent revenir dans les contrées habitées.

IV

Aussitôt qu'un tigre est tué, quel que soit le genre de mort qu'il ait subi, les chefs du village dans la circonscription duquel son cadavre est tombé sont tenus par la loi de lui brûler les moustaches devant témoins et de dresser procès-verbal de cet acte.

En pratique, ce règlement est ponctuellement observé, aucun maire n'oserait l'enfreindre.

Le mobile qui l'a fait introduire dans le Code est une singulière croyance populaire :

« Faites dans une jeune tige de bambou une incision verticale; introduisez-y un poil fraîchement arraché de la moustache d'un tigre, et refermez la blessure avec une ligature, de façon à ce que la plante guérisse et continue sa croissance.

» Ce poil ne tardera pas à se transformer en un ver qui vivra et grossira dans le cœur du bambou. »

Cette croyance, qui n'est évidemment qu'une superstition, est tellement enracinée dans l'esprit des Annamites, que leur législateur n'aura pas hésité à la prendre en considération, pensant que si sa prescription à ce sujet ne faisait pas de bien, du moins elle ne ferait pas de mal.

Des Annamites très-éclairés m'ont assuré que rien n'était plus réel que cette singulière propriété du poil de la moustache du tigre ; j'en aurais volontiers fait l'expérience sur un animal, plutôt pour démontrer aux Annamites l'absurdité de leur croyance que pour me convaincre moi-même; malheureusement, l'occasion m'a toujours manqué : dix fois des tigres morts me furent apportés, quand j'administrais la province de Mytho; chaque fois j'en prenais livraison contre le payement de la prime allouée; mais toujours ces carnassiers avaient les poils consciencieusement brûlés sous le museau.

Ce n'est pas la seule superstition que la crainte du tigre ait fait éclore dans le cerveau des Cochinchinois.

Ainsi, les os, pilés dans un mortier et mis à bouillir dans de l'eau, constituent une tisane qui, selon l'opinion vulgaire, donne de la force aux vieillards et guérit, chez les autres personnes, toute maladie provenant de l'appauvrissement du sang.

La foi des Annamites en cette médication peut-elle avoir une autre source que l'admiration que leur inspire la majesté et la vigueur prodigieuse du tigre royal?

On prétend, du reste, que, pris dès son bas âge, le tigre s'apprivoise très-facilement, et s'attache bien plus encore que le chien à la personne qui l'a élevé.

Son maître peut compter sur sa fidélité; il a en lui un gardien sûr et un défenseur courageux.

Grâce à lui, il est à l'abri des atteintes des pirates qui attaquent ouvertement les riverains à main armée, et ne craint plus l'assassin ou le voleur qui se cache dans l'herbe.

Bien plus, si le maître, obligé de se séparer de son tigre, tombe loin de lui frappé par une main inconnue, il est assuré de ne pas mourir sans vengeance : le tigre saura tôt ou tard découvrir l'auteur du crime et n'en faire qu'une bouchée.

Cette qualité, admirable pour une bête féroce, devait engendrer une superstition.

Et en effet, les Annamites considèrent les griffes et les dents de tigre comme un précieux talisman; ceux qui peuvent s'en procurer les font monter en argent et les portent suspendues autour du cou, dans le but de s'attirer la bonne chance.

Cet amulette est surtout bon, prétendent-ils, pour les enfants, qu'il préserve des diverses maladies auxquelles ils sont sujets.

PROUES DE NAVIRES.

Voy. t. XXXVI, 1868, p. 161; et la Table de trente années.

Nous ignorons si la proue dont le dessin accompagne ces lignes a jamais été exécutée. Son auteur, Pierre Ozanne, — une des illustrations de Brest, où il est né en 1737, — ne fut pas seulement un artiste distingué, il était aussi constructeur. Il est donc assez vraisemblable que cette proue a trouvé sa place sous le beaupré de quelqu'un des bâtiments du siècle dernier.

Ceux de nos lecteurs qui ont visité le Musée de marine savent quel faste nos pères prodiguaient dans la décoration de leurs vaisseaux. En déployant cette somptuosité, ils n'obéissaient pas à un goût particulier à leur époque; ils suivaient une tradition qui remontait aux temps les plus reculés de l'art hellénique. Des peintures brillantes, quelquefois à la cire ou à l'encaustique, le plus souvent bleues, rehaussées d'or, relevant le fond rouge de la coque, ornaient la proue des galères grecques. On y voyait ordinairement la figure, en bois ou en bronze (*parasemon*), d'un dieu, d'une plante ou d'un animal. Ce n'est pas tout : un écusson, présentant l'image soit d'un casque, soit d'un homme ou d'un animal, était fixé à l'extrémité d'une longue poutre située à l'avant et nommée *stolos*. Pour retenir le câble qui servait à mouiller à l'ancre, une autre poutre, recourbée et sculptée, figurait souvent le cou et la tête d'une oie (oiseau d'un heureux augure, suivant la superstition des matelots). C'était quelquefois à la proue, plus ordinairement à la poupe, qu'était fixée la figure du dieu sous la protection duquel le navire était placé (*tutela*). Le nom était écrit sur une table de forme ronde, le *ptuchis*, également placée près du *stolos*.

« La tutelle du vaisseau qui porta Ovide en exil était Minerve, nous dit le P. Fournier, abusant un peu, dans son *Hydrographie*, de la paraphrase des auteurs anciens; son parasème était le casque. Le parasème de celui qui porta saint Paul de Malte à Syracuse était Castor et Pollux. Celui auquel Europe fut ravie était un taureau; celui de Bellérophon, pirate corinthien, un Pégase. Celui qui enleva Ganymède avait un aigle; celui d'Énée, deux lions. Celui dans lequel Andromède fut ravie était une baleine... »

La mode influa naturellement beaucoup sur cette partie accessoire de la construction navale. Au seizième siècle, alors que l'architecture civile prodiguait l'ornementation aux palais, aux édifices publics et aux maisons des riches particuliers, la plupart des vaisseaux furent chargés de sculptures, de peintures et de dorures. Quelques sceaux de villes maritimes du quinzième et du quatorzième siècle, et même du treizième, montrent qu'il en avait été ainsi avant la renaissance des arts.

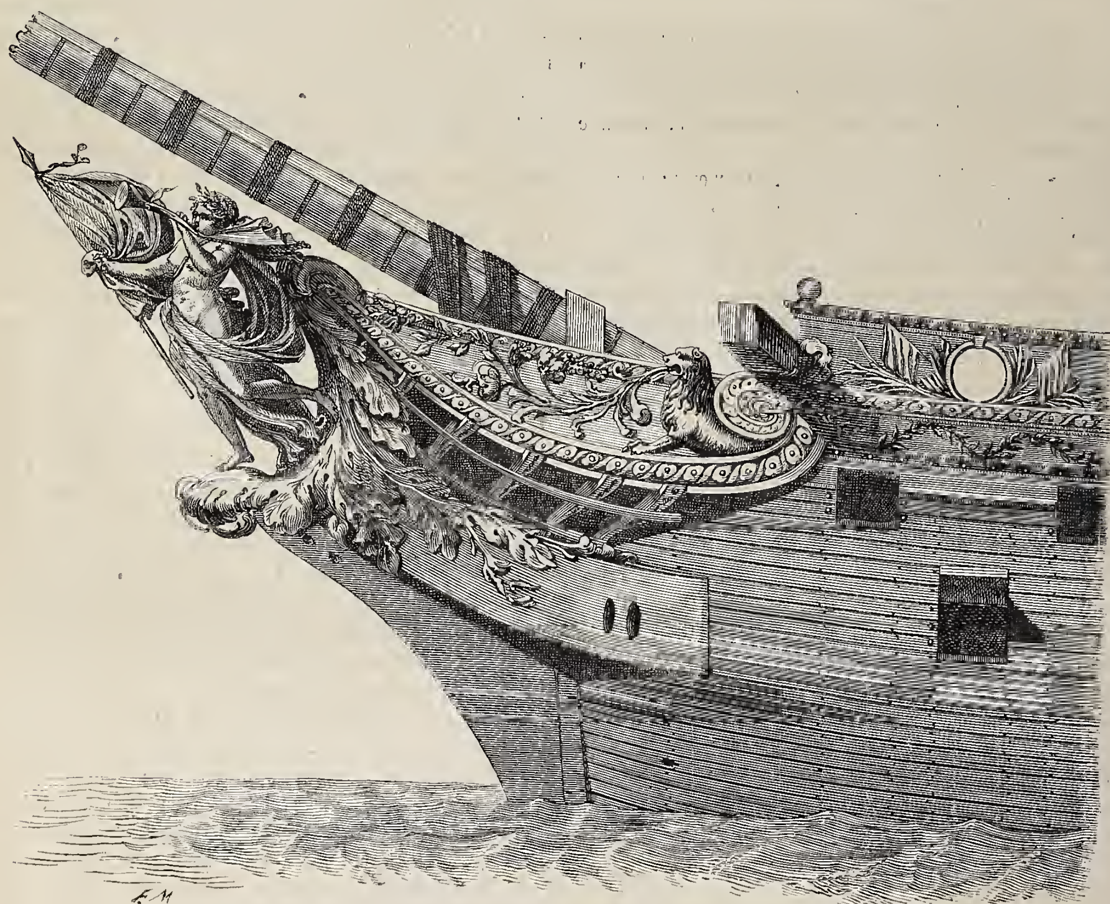
« En France, dit M. L. Renard dans ses *Merveilles de l'art naval*, ce fut surtout après la paix de Nimègue, quand notre marine prit un si grand développement, que

l'ornementation des navires jeta le plus vif éclat. Tous les arts étaient appelés pour payer tribut à la gloire dont nos marins s'étaient couverts, et ajouter à l'admiration qu'inspiraient nos escadres. « Il faut, écrivait Colbert, que » les ornements des vaisseaux répondent à la grandeur et » à la magnificence du roi, qui paraît en ces superbes » corps de bâtiments. » Les galères avaient des somptuosités inouïes. Ce n'étaient que flammes, pavillons et tendelets de soie, brillantes couleurs, frises et bas-reliefs délicatement fouillés, cariatides, figures de toutes espèces; dieux et déesses dans des poses héroïques ou charmantes; fleurs, fruits, animaux, arrangés avec un goût noble et gracieux. »

Le monarque qui transformait ses demeures en Olympes de marbre voulait que ses bâtiments de mer n'eussent rien à envier à ses palais. Il y avait à Toulon tout un atelier de peintres et de sculpteurs sous la direction de la Rose; il y plaça Girardon et Puget. Ces deux artistes, et Lebrun lui-même, dessinaient; Levray, Rombaud-Languenu et Turau exécutaient leurs croquis.

L'ornementation des navires actuels ressemble peu, on en conviendra, à celle qu'on prodiguait aux vaisseaux des Jean Bart, des Tourville et des du Quesne. Faut-il se plaindre de la simplicité moderne? Les marins prétendent que non. N'est-il pas illogique, en effet, de surcharger de sculptures inutiles et dispendieuses des bâtiments construits en vue de la marche et du combat, c'est-à-dire dont la destinée est de lutter sans cesse avec le vent, le fer, l'eau et le feu? On commençait à le comprendre même avant l'application de la vapeur. Lorsque celle-ci s'empara des navires, on ne demanda plus à l'architecture navale que de faire naître l'idée de la force et de l'agilité, réunies dans une harmonie parfaite.

C'est aux Anglais et aux Hollandais que l'on doit le signal de la réforme. Dès 1760, on ne voyait plus sur l'avant de leurs navires qu'une figure de lion; l'arrière était presque sans ornements. Cette simplicité favorisant les idées d'économie de M. de Sartines, en 1775, le ministre prescrivit à nos constructeurs d'imiter la sobriété des étrangers. C'était sage. Cependant on arrive à regretter que l'exécution du peu de bustes que l'on voit encore à certaines proues ne soit pas confiée à des mains plus habiles.



Ornements de la proue d'un ancien vaisseau de 80 canons. —D'après Pierre Ozanne.

Les marins sont trop habitués à voir ces figures pour être frappés de la bizarrerie de la plupart d'entre elles; mais qu'on écoute les réflexions qu'elles suggèrent à ceux qui visitent nos ports. D'abord elles étonnent, puis elles font rire. Sans doute, quelques-unes ont du mérite : le mouvement est énergique, l'air martial; mais combien d'autres n'ont qu'une majesté comique! Voici, par exemple, le *Louis XIV*. Ce roi fameux est là, sous le beaupré, étendant au dehors le dessus de la main, dans la position d'un homme qui interroge le temps. Tel navire de guerre a sur son avant un buste de femme, dont on n'aurait certes pas grand plaisir à rencontrer le modèle. Et puis, que fait-elle là? Il faut que le bon sens ait aussi quelque satisfaction en face d'un ornement d'architecture. Le détail doit avoir un rapport intelligible avec le caractère du tout. Sa beauté doit être quelque chose de celle de l'ensemble. C'est une condition nécessaire.

Paris — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

PARRAIN ET MARRAINE.

TYROL.



En descendant, tableau de M. Gustave Jundt. — Dessin de Pauquet.

Nous sommes dans l'Œtzthal, contrée aux périlleux escarpements, et l'une des plus accidentées de ce merveilleux Tyrol cher aux artistes, propice aux chasseurs, mais singulièrement rude aux piétons étrangers, et qu'à bon droit on a surnommé le pays sans plaines.

Il y a joie et mouvement au loin, sur la hauteur, tandis qu'en bas, au fond de la vallée, le desservant de la paroisse, informé qu'un baptême doit lui être demandé aujourd'hui, recrute ses auxiliaires accoutumés, les jeunes garçons qui le servent aux offices, lui tiennent lieu de sacristain, et qui mettent gaillardement en branle la cloche dont les appels sont entendus de Langenfeld à Dorf ainsi qu'à Huben.

Et voici pourquoi là-haut il y a, comme nous l'avons dit, joie et mouvement.

Un enfant est né dans un de ces chalets que les pâtres tyroliens vont habiter en famille quand les premiers feux de l'été les invitent à diriger leurs troupeaux vers les sommets où se trouvent alors les succulents pâturages.

Pour la peuplade émigrée par delà la limite où s'éteint le dernier écho des bruits du monde, tout événement particulier devient une cause d'émotion générale. Ce qui touche l'un des colons intéresse tous les autres. Aussi, à peine le nouveau-né a-t-il poussé son premier vagissement et reçu de ses parents la première caresse, que c'est un devoir pour le chef de la famille de donner partout avis de cette naissance.

Les habitations alpestres sont si largement espacées sur la montagne, qu'il faudrait au père plusieurs heures de marche pour aller de porte en porte annoncer l'importante nouvelle. Celui-ci, heureusement, a par devers lui le moyen de l'apprendre à tous à la fois sans s'éloigner de plus de trois pas du seuil de son chalet.

Qui dit paysan tyrolien dit aussi chasseur au fusil, toujours prêt à faire parler la poudre. Il suffit que l'événement soit attendu. Chacun, en pareil cas, sait à quel signal il faut prêter l'oreille. Une première explosion donne l'éveil aux écouteurs; ils n'ont plus alors qu'à compter le nombre des coups de feu qui suivent le premier pour savoir si c'est d'un garçon ou d'une fille qu'ils auront à fêter la bienvenue.

La salve, entendue et comptée, a proclamé l'arrivée en ce monde d'un fils du Tyrol.

Mais les heures passent et le jour touche à sa fin. Le soleil est descendu au-dessous du point culminant de l'Arlberg; on a parqué le bétail, les pâtres et les coupeurs de bois sont rentrés. Dans chaque ménage on a mangé la soupe, et enfin l'heure du coucher a sonné; nul, cependant, ne pense à se mettre au lit; chacun, au contraire, fait un bout de toilette et sort de chez soi.

Les bonnes femmes, la quenouille au côté, marchent effilant d'une main la poignée de chanvre, et de l'autre tournant le fuseau. Quelques hommes, la flûte aux lèvres ou frappant le tympanon, accompagnent les garçons et les filles qui les suivent en chantant. Tous, venus de divers côtés, s'avancent vers un même but : le chalet où, depuis quelques heures, on compte un habitant de plus.

De graves questions ont été posées et résolues dans cette visite solennelle du voisinage. On a fixé le jour du baptême et désigné le parrain et la marraine.

Les concurrents étaient nombreux.

Parmi ceux-ci, le père n'a choisi ni le plus riche, ni le plus jeune, ni le mieux doué comme humeur joyeuse, mais celui qui a plus que les autres les deux bras solides et de qui le pied montagnard n'a jamais bronché dans les passes difficiles. La mère a voulu pour marraine de son fils la plus calme, la plus prudente.

Le parrain, qui a pris son devoir au sérieux, accepterait volontiers pour commère la moins avenante. S'il se trouve, cependant, que celle qui offre à la mère la plus sûre garantie de prudence soit aussi la plus gracieuse et la plus jolie, que le compère en ait fait ou non la remarque, on peut affirmer qu'il ne s'en plaint pas.

Le moment est arrivé où l'enfant doit être porté à l'église de la paroisse et présenté au baptême.

L'usage du pays explique ici pourquoi le père a voulu un parrain si bien taillé en force, et pourquoi la mère aurait craint pour son fils une marraine moins prudente.

Ce n'est pas processionnellement qu'on descend de la montagne pour se rendre à l'église, quelquefois située à une distance de deux ou trois lieues. C'est seulement aux parents spirituels, qui vont répondre à Dieu pour l'enfant, que l'on confie le soin de lui faire faire son premier voyage.

Pendant que là-haut les convives réunis boivent à l'heureux retour des deux gardiens de l'espoir de la famille, le parrain et la marraine, parés de leurs plus beaux habits de fête, prennent la route abrupte où il faut marcher de pied ferme, car l'hésitation entraîne au faux pas, et le moindre faux pas peut déterminer la chute qui précipite dans l'abîme.

A l'homme fort le soin de porter l'oreiller sur lequel dort le nouveau-né; car ses bras robustes ne lui feraient pas un lit assez doux. A la femme prudente le devoir de guider pas à pas le parrain, à qui son intéressant fardeau ne permet pas de voir devant lui les accidents du chemin dont il suit la pente.

Ils vont ainsi durant des heures entières; elle, se retournant à chaque instant vers son compagnon de voyage pour lui dire : « Prenez garde ici, il y a des marches à descendre; ici, le terrain est glissant; là, évitez la fondrière; plus loin, tournez cette pointe de rocher contre laquelle j'ai failli butter. »

Lui, les yeux fixés sur l'enfant, mais toujours attentif aux conseils qu'on lui donne, se félicite de ce que la prévoyance maternelle lui a choisi une si prudente compagne; car, peut-être n'aura-t-il pas la franchise de l'avouer, plus d'une fois, durant la route, il a senti ses genoux fléchir et son pied se poser incertain sur le sol. Mais, jusqu'au bout du chemin, sans cesse averti à temps par la jolie marraine, les yeux de celle-ci ont été sa lumière, et sa douce voix son réconfort.

Ils sont heureusement arrivés, et l'enfant a été fait chrétien. Les voilà de nouveau en marche sur le flanc de la montagne; mais cette fois la route leur est plus familière, et le fardeau que le parrain porte devant lui ne l'empêche pas de voir le terrain qu'il doit gravir.

On peut causer, on cause : d'abord de l'enfant, puis de ses parents, enfin de soi-même.

Il nous a été conté comment un parrain et une marraine, en voie du retour, terminèrent leur entretien :

— Je ne vous croyais pas si fort, dit l'une.

— Je ne vous savais pas si sage, reprit l'autre.

Après un moment et comme par réflexion, elle ajouta :

— Vous êtes un bien brave garçon.

Il riposta aussitôt :

— Vous feriez, j'en réponds, une bonne ménagère.

— Le croyez-vous? demanda-t-elle.

— J'en suis sûr, affirma-t-il.

Quand ils furent là-haut, où, comme on peut le penser, ils étaient impatiemment attendus, le parrain dit, en rendant l'enfant à sa mère :

« Vous nous avez fait descendre deux aujourd'hui pour un baptême; demandez tout bas à ma commère s'il ne lui conviendrait pas de vous faire descendre tous pour une noce. » Si bas qu'il eût parlé, la marraine l'entendit, et elle ne dit pas non.

LE VOYAGEUR.

CONTE FANTASTIQUE

Imité de l'anglais.

Il était une fois un voyageur qui partit pour un lointain voyage, long au commencement, mais singulièrement court en approchant du terme. Il marcha seul le long d'un sentier obscur, pendant un peu de temps; puis il rencontra un bel enfant, et lui dit :

— Que fais-tu ici?

— Je joue, répondit l'enfant. Viens jouer avec moi.

Et ils jouèrent ensemble tout le jour, très-gaiement. Le ciel était si bleu, le soleil si brillant, l'eau si limpide, les feuilles étaient si vertes et les fleurs si charmantes, et les oiseaux chantaient si bien, et il y avait tant de papillons, que tout leur semblait admirable. C'était dans la belle saison. Quand le temps changea, et que vint la pluie, ils se délectèrent à voir tomber en perles les claires gouttes d'eau, et à respirer les fraîches senteurs. Le vent s'éleva; c'était plaisir de l'écouter souffler, de s'imaginer entendre ce qu'il disait de son pays. Où était son pays? D'où venait-il ainsi, sifflant, soupirant, hurlant, chassant les nuages devant lui, courbant les arbres, s'engouffrant dans les cheminées, ébranlant les maisons, et faisant rugir la mer en fureur. Mais la neige était encore un plus agréable passe-temps. Ils étaient ravis de voir tomber les blancs flocons épais et pressés, pareils aux fines plumes de millions d'oiseaux blancs; de les voir s'étaler sur la terre comme une blanche averse de sucre râpé, ou comme une ouate molle qui assourdit les sons et rend les routes muettes. Ils avaient aussi abondance de joujoux, et les plus étonnants livres d'images où il était question de géants et de nains, de génies et de fées, de cimeterres, de babouches, de turbans, de Barbe-Bleue, de Cendrillon, du Petit-Poucet, de cavernes, de forêts, de surprises sans fin, toutes choses neuves et vraies.

Mais voilà qu'un jour, au tournant de la route, le voyageur perdit l'enfant; il l'appela, le chercha, et ne put le retrouver. Alors il lui fallut continuer son voyage seul, jusqu'à ce que vînt à sa rencontre un beau jeune garçon.

— Que faites-vous ici? lui demanda-t-il.

— J'étudie, répondit l'adolescent. Venez étudier avec moi.

Ils apprirent ensemble les faits et gestes de Jupiter et de Junon, des Grecs et des Romains, des Gaulois et des Francs, et beaucoup d'autres choses qu'ils oublièrent presque aussi vite qu'ils les avaient apprises, car ils n'étaient pas toujours à l'étude. Ils ramaient sur la rivière en été; ils patinaient sur la glace en hiver; à pied, à cheval, toujours actifs, ils firent d'étonnantes parties de paume; au cricket, à la balle, personne ne pouvait les surpasser. Ils avaient aussi les vacances, le jour de l'an, le gâteau des Rois, les soirées où l'on dansait jusqu'à minuit, les théâtres où ils voyaient des palais d'or et d'argent surgir de terre, et les mille et une merveilles du monde connu et inconnu. Quant aux amis, ils en avaient tant et de si chers qu'on les comptait par douzaines, tous jeunes, tous beaux, tous leur jurant une amitié éternelle.

Mais voilà qu'un jour, au milieu de tous ces plaisirs, le jeune garçon disparut comme avait disparu l'enfant, et le voyageur solitaire continua sa route. Bientôt il aperçut un jeune homme, et lui dit :

— Que faites-vous ici?

— J'aime, répondit le jeune homme. Venez aimer avec moi.

Il le mena vers un groupe de jeunes filles et lui en montra une qu'il trouvait plus belle que toutes ses compagnes, quoique le voyageur n'en jugeât pas de même. Il lut des vers qu'il avait faits pour elle, où il la comparait à Vénus pour la beauté, à Minerve pour la sagesse, et mettait l'univers à ses pieds. Il était fiancé à sa belle et devait l'épouser au printemps prochain; mais le voyageur les perdit de vue un jour, comme il avait perdu ses autres compagnons. Il les appela sans obtenir de réponse, et se remit en marche. Il rencontra bientôt un homme dans la force de l'âge. Il marchait vite en essuyant la sueur qui baignait son front.

— Que faites-vous ici? lui demanda le voyageur.

— Vous le voyez, je travaille. Venez travailler avec moi.

Le voyageur suivit l'homme, et ils entrèrent sous le bois, qui d'abord était frais et vert comme au printemps; puis le feuillage s'épaissit et brunit comme en été. Le travailleur n'était pas seul : il avait avec lui sa femme, plus jeune de peu d'années; de petits enfants les suivaient. Le père et la mère se frayaient péniblement un chemin à travers la forêt; l'homme abattait les arbres, et la femme coupait et ramassait les branches pour en bâtir une cabane qui abriterait les petits. Ils portaient de lourds fardeaux et travaillaient vaillamment. Quelquefois une longue allée verte s'ouvrait dans les profondeurs du bois, et on entendait une faible voix qui disait :

— Père, je suis un nouveau-venu. Arrêtez-vous un moment et attendez-moi.

Alors on voyait poindre au loin une petite figure qui grandissait en approchant. Tous s'arrêtaient, tous lui ouvraient leurs bras, et l'embrassaient et lui souhaitaient la bienvenue, et on se remettait en marche. Quelquefois on arrivait à un carrefour où se croisaient plusieurs allées. Alors on faisait une halte, et l'un des enfants disait :

— Père, je vais m'embarquer sur la mer.

Un autre : — Père, je vais être soldat et défendre le pays,

Un autre : — Père, je vais chercher fortune.

Et un quatrième disait :

— Adieu, mère, je vais au ciel.

Il se versait bien des larmes à ces séparations, et les parents suivaient longtemps des yeux ceux qui s'acheminaient le long des allées obscures; mais leurs cœurs suivaient plus longtemps celui qui avait pris le chemin du ciel, et qui s'était évanoui dans la vapeur dorée.

A chacune de ces haltes, le voyageur regardait l'homme, qui interrogeait du regard l'horizon où le soleil commençait à baisser : ses cheveux étaient devenus gris; mais il ne s'arrêtait pas, car il ne pouvait se reposer avant d'avoir atteint le terme du voyage.

Enfin, il y eut tant de séparations que le mari et la femme demeurèrent seuls avec le voyageur. Le bois avait jauni et les feuilles des arbres tombaient. Ils entraient dans une avenue plus sombre que les autres, et pressaient le pas, quand la femme s'arrêta :

— On m'appelle! n'entends-tu pas? dit-elle à son mari.

Ils écoutèrent; une voix criait du fond de la sombre allée :

— Mère! mère!

C'était la voix de l'enfant qui avait dit : — Je vais au ciel.

Le mari reprit :

— Non! de grâce, pas encore! Le soleil est si près de se coucher! Non, pas encore!

Mais la voix criait toujours : Mère! mère! sans s'émouvoir des cheveux blancs de l'homme et des larmes qui coulaient sur ses joues.

Alors la mère, qui, attirée vers l'ombre, y glissait déjà,

jeta ses deux bras autour du cou de son mari, l'embrassa, et lui dit :

— Mon bien-aimé, je suis appelée ; il faut partir !

Et l'homme resta seul avec le voyageur. Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce que l'issue du bois fût si proche, qu'ils voyaient le soleil couchant briller rouge à travers les arbres.

Cependant, comme ils écartaient les branches pour passer, le voyageur ne revit plus son compagnon : il l'appela; personne ne répondit. Quand il atteignit la lisière du bois, le soleil, près de disparaître, resplendissait au milieu de nuages de pourpre et d'or. Un vieillard, assis sur un tronc d'arbre, regardait le couchant.

— Que faites-vous ici? lui demanda le voyageur.

— Je me souviens, répondit le vieillard avec un pâle sourire. Venez, et souvenez-vous avec moi.

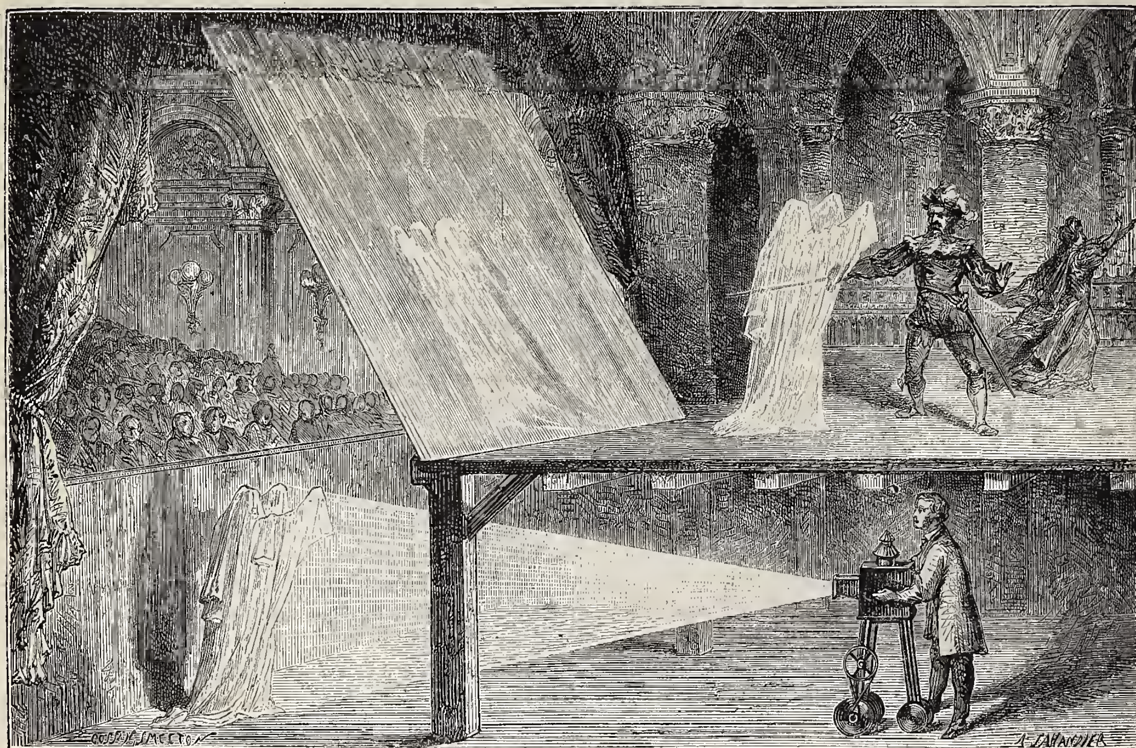
Le voyageur s'assit auprès du vieillard, en face du soleil couchant, et tous ses compagnons de route revinrent doucement se grouper autour de lui : le bel enfant, le bel adolescent, le jeune homme et sa fiancée, le père de famille, la mère, les enfants; ils étaient tous là, et il lui semblait n'avoir rien perdu. A leur suite, il entrevoyait, du côté du levant, d'autres groupes semblables, encore plus beaux et meilleurs, une génération nouvelle qui honorait sa mémoire ; tandis qu'il étendait la main pour la bénir, ceux avec lesquels il avait marché s'effacèrent comme des ombres. Il se retourna, et les figures lumineuses de l'enfant et de la mère, qui étaient partis les premiers, se penchèrent vers lui et enlevèrent l'aïeul dans leurs bras jusqu'au ciel.

ILLUSIONS D'OPTIQUE.

Voy. p. 260.

LES SPECTRES.

Quand nous voyageons, la nuit, dans un wagon de chemin de fer éclairé, nous pouvons observer que les glaces des fenêtres jouent un peu l'office d'un miroir; l'image de la lampe et celle de nos voisins qui lisent le journal ou qui dorment sont projetées en dehors sur la voie, et comme la transparence des glaces nous permet en même temps de voir les poteaux télégraphiques ou les arbres qui bordent le chemin ferré, ces images se mêlent avec toute l'apparence de réalités aux objets extérieurs.



Illusions d'optique. — Les Spectres. — Dessin de Jahandier.

Ce phénomène est encore plus facile à observer dans un café illuminé, comme ceux des boulevards; notre image, celles des personnes qui jouent au domino ou boivent un verre de bière, se confondent à l'extérieur avec les passants et les promeneurs.

Il en est de même des spectres de théâtre, ainsi qu'on peut le voir par la gravure où nous représentons la disposition de la scène et des appareils destinés à reproduire ces images.

Sous le plancher du théâtre, une lampe électrique, ou mieux une lampe éclairée par la lumière de Drummond, lance des rayons sur le personnage vivant qui joue le rôle du spectre, diable ou fantôme. Sur la partie antérieure de la véritable scène, en avant même des rideaux qui encadrent le décor, est encastrée une glace sans tain, de belle qualité, qui sépare les spectateurs du personnage qui est en scène. Cette glace doit offrir une surface de réflexion d'une pureté absolue, et cette condition est indispensable pour obtenir une image d'une grande netteté; elle est inclinée à 45 degrés par rapport au plan du théâtre.

Les rayons projetés sur le personnage vivant placé sous la scène se réfléchissent sur cette glace, et l'image se produit à côté de l'acteur qui est en scène; si l'on ferme la lanterne contenant la lampe, le spectre disparaît.

Sur notre gravure, on voit un criminel qui, l'épée à la main, vient de commettre un meurtre; il se sauve effaré, mais il s'arrête épouvanté à la vue du fantôme qui lui barre le passage. Il veut frapper cette apparition terrifiante,

mais son arme traverse cet être fantastique qui n'offre pas de prise à ses coups.

La salle du théâtre pendant l'apparition est dans un demi-jour, et le spectre, bien éclairé sur la scène, se découpe mieux sur un fond noir. Si, comme on peut en juger, la théorie de cette expérience est très-simple, on doit reconnaître que l'exécution offre d'assez grandes difficultés, surtout pour le personnage qui joue le spectre. Il faut, en effet, qu'il se tienne renversé à 45 degrés pour que son image paraisse debout sur la scène, et comme il ne peut pas marcher facilement dans cette position si penchée, il produit un fantôme qui n'est jamais complétement droit; il faut en outre qu'il combine avec une grande justesse ses mouvements pour les faire concorder avec ceux de l'acteur, qui n'opère qu'à tâtons derrière la glace. Il doit, enfin, agir en sens inverse de l'effet qu'il veut produire. Quand nous nous regardons dans une glace, et que nous agitons la main droite, notre sosie, par réflexion, agite la main gauche; il en est de même pour le fantôme dont nous parlons. Pour que son image sur la scène frappe de la main droite, il est indispensable qu'il fasse agir sa main gauche; toutes les scènes qu'il veut produire doivent être ainsi minutieusement étudiées, et ne peuvent bien s'exécuter qu'à la suite de longs et patients tâtonnements.

L'expérience des spectres bien exécutée laisse très-loin derrière elle tous les effets analogues obtenus par nos pères; l'illusion est vraiment saisissante, et si nous ne vivions pas à une époque où le merveilleux n'est plus de mode, le physicien, qui a tiré un si brillant parti de ces scènes étranges, aurait certainement passé pour un autre Cagliostro. Si les imposteurs et les devins de l'antiquité avaient connu ces procédés, que de miracles n'auraient-ils pas produits, et que de têtes n'auraient-ils pas fait tourner! Mais l'art de couler des glaces de grande dimension n'était pas connu : la fabrique de Saint-Gobain n'existait pas.

En ces dernières années, sur le théâtre du boulevard du Temple, tous les soirs on évoquait des fantômes et des spectres, images insaisissables qu'on pouvait impunément percer de son épée.

Tantôt c'était l'image d'une jeune fille qui posait un bouquet sur sa table : l'acteur voulait prendre les fleurs que lui apportait ce personnage fantastique; mais on voyait sa main traverser le bouquet impalpable qu'il ne pouvait saisir, et tout disparaissait aussitôt comme par enchantement. Tantôt c'était un zouave qui, tué sur le champ de Solferino, ressuscitait au son du tambour : il apparaissait et montrait les blessures de sa poitrine ensanglantée; le prestidigitateur étonné voulait chasser ce fantôme, mais le soldat restait immobile; terrifié, il saisissait un poignard, en menaçait l'apparition, qui restait impassible; il le levait et allait plonger son arme dans la poitrine du zouave, mais le poignard traversait ce corps impalpable, qui ne craignait plus les coups d'aucune main humaine.

LA TÊTE DU DÉCAPITÉ.

Vous entrez dans une petite salle peu éclairée. Devant vous est une table à trois pieds, sur laquelle un plateau porte une tête humaine. Sous la table on voit de la paille, et entre les pieds à jour le mur du fond. C'est bien une tête qui est couchée sur ce plateau; mais a-t-elle vie, et ne pourrait-ce pas être une tête en cire? Adressez-lui la parole, votre doute cessera : elle va vous parler.

Si vous questionnez cette tête, elle se redresse, et la voilà qui tourne sur son plateau de métal; elle remue les yeux, répond à vos questions; en un mot, c'est bien une tête vivante.

L'illusion est produite à l'aide des glaces étamées qui joignent entre eux les pieds de la table, et qui, perpendiculaires au sol, sont inclinées à 45 degrés par rapport aux plans des deux murs de droite et de gauche. La paille étalée sur le sol est réfléchie par ces glaces, et l'image



La tête du décapité. — FIG. 1. Apparence.

qui se forme sous la table continue, à s'y méprendre, le sol qui ne paraît être coupé par aucun obstacle. Les glaces réfléchissent, en outre, les murs de droite et de gauche, et comme ils sont à une distance de la table précisément égale à celle qui sépare celle-ci de l'autre mur du fond, leurs images se confondent avec ce que l'on voit de ce dernier mur.

Pour le spectateur, la table paraît à jour; sous les pieds

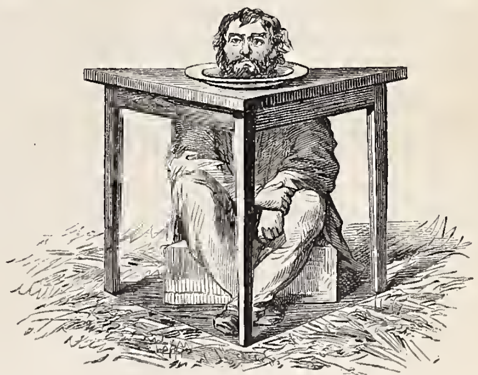


FIG. 2. — Réalité.

il voit de la paille, et dans l'intervalle qui les sépare il aperçoit le mur du fond; en réalité, ce mur n'est autre que l'image des deux murs de droite et de gauche, et la paille qu'il voit sous la tête est l'image de celle qui entoure la table.

Le spectateur ne peut pas approcher du décapité; il en est séparé par une grille qui le tient à une distance de deux mètres environ. On raconte qu'un visiteur indiscret et soupçonneux lança un jour une pierre entre les pieds de la table qui soutenait la tête; il voulait s'assurer que cette

pierre traverserait bien l'espace compris entre ces pieds et irait frapper le mur du fond; mais elle rebondit contre la glace qu'elle brisa. Le secret du miracle était dévoilé : seulement le spectateur paya un peu cher sa curiosité.

Dans une petite ville de province, le décapité tournait les yeux sur son plateau et racontait sa lamentable aventure. Un mauvais plaisant accourt effaré en criant : « Au feu! » La tête se dresse aussitôt, et la voilà qui sort de sa cachette, entraînant avec elle un grand corps humain qui fuit à toutes jambes.

LA HAIE.

J'ai observé dans mes voyages que les forêts sont les remparts naturels des campagnes ; elles conservent de la fraîcheur aux cultures; elles les abritent du vent froid et elles y réfléchissent la chaleur du soleil ; aussi vous voyez que sans avoir de serre nous avons souvent des primeurs. Je veux embellir ce lieu pour vous, tous les jours de ma vie.

Je planterai au nord de la maison un lierre qui grimpera sur l'escalier et viendra entourer vos fenêtres de son feuillage. Les oiseaux d'hiver, que vous aimez parce qu'ils sont malheureux, viendront s'y réfugier ; vous y entendrez chanter votre ami le rouge-gorge.

Je planterai, de l'autre côté, au midi, une vigne qui formera un berceau au-dessus de la porte ; j'y élèverai au-dessous un banc de gazon : nos enfants s'y reposeront un jour, et s'y entretiendront de nous lorsque nous ne serons plus.

Sur la faîtière du toit, je mettrai des oignons d'iris dont la fleur vous plaît; sa couleur qui imite celle de l'arc-en-ciel, ses feuilles en lames d'un beau vert de mer, accompagneront bien les longues marbrures de mousse qui se détachent, comme des lisières de velours vert, sur le chaume fauve de la couverture.

Je pourrais bien entourer cette possession d'un mur, mais je préfère une haie vive. Chaque année dégrade un mur et fortifie une haie; chaque année, un mur consomme des pierres et une haie produit du bois.

D'ailleurs, une haie est une décoration. Les riches la bannissent parce qu'elle coûte peu; ils lui préfèrent une charmille taillée comme une muraille; mais il me semble qu'il y a autant de différence d'une charmille toute nue à une haie chargée de fleurs et de fruits, qu'il y en a entre une étoffe unie et une étoffe magnifiquement brodée. Une belle haie présente seule le spectacle d'un beau jardin. Voyez ces pruniers sauvages dont les fruits naissants sont semblables à des olives. Ces sureaux voisins parfument l'air de bouquets de fleurs en ombelle ; ces houx opposent leur vert lustré et leurs grains écarlates aux nuages blancs des fleurs de l'aubépine ; l'églantier jette çà et là ses guirlandes de roses, relevées d'un vert tendre. La ronce même n'est pas sans beauté ; elle accroche d'un arbrisseau à l'autre ses longs sarments garnis de girandoles couleur de chair, et là se coule autour des troncs des arbres de la forêt qui sont renfermés dans la haie, et qui s'élèvent de distance en distance, comme autant de colonnes qui la fortifient. Mille petits oiseaux trouvent à la fois de la nourriture et des abris sous ces différents feuillages. Chaque espèce a son étage : en bas sont les merles et les fauvettes ; plus haut les rossignols, et au faîte de ces vieux ormes nous entendons murmurer la tourterelle et nous voyons voltiger la grive qui y bâtit son nid. La nature a jeté, depuis le sommet de la forêt jusque sur ces gazons, des rideaux de toutes sortes de verdure et de fleurs, pour mettre les nids des oiseaux à l'abri.

Nos mères en faisaient autant lorsqu'elles couvraient d'un voile de taffetas vert, ourlé de leur main, le berceau de leurs enfants. (1)

(1) Bernardin de Saint-Pierre.

QU'EST-CE QUE LE BAILLEMENT?

Sous l'influence de causes diverses, et qui semblent au premier abord n'avoir pas de rapports entre elles, on éprouve dans certains muscles de la face, de l'arrière-bouche et du cou, une sensation difficile à définir, qui détermine dans ces muscles une contraction spasmodique et, par conséquent, indépendante de la volonté. La mâchoire inférieure s'écarte de la supérieure, la bouche s'ouvre largement, tandis que les paupières se ferment à demi; le voile du palais se relève, la langue et le larynx s'abaissent, l'isthme du gosier se resserre, et l'air, refoulé dans la trompe d'Eustache, détermine un certain degré de surdité. Le spasme, modéré à son début, augmente rapidement de force jusqu'au moment où, à une contraction violente des muscles intéressés, succède un relâchement brusque, une détente qui s'accompagne d'un sentiment de bien-être. En même temps que la contraction musculaire, commence une inspiration lente, profonde, avec expansion complète des parois de la poitrine, et que suit une expiration rapide, coïncidant avec la détente musculaire. L'ensemble de ces phénomènes constitue le *bâillement,* qui est, comme on le voit, un acte involontaire, spasmodique, et se rattachant à la fonction respiratoire.

Cet acte a pour résultat d'introduire dans les poumons une quantité d'air plus grande que celle qu'y apporte l'inspiration ordinaire, et, par conséquent, d'activer l'hématose et la circulation. Il se produit sous l'influence des causes qui ralentissent ou gênent la respiration, et surtout, suivant quelques auteurs, de celles qui en changent le type, en faisant prédominer l'expansion de la base ou du sommet de la poitrine. On bâille quand l'heure du sommeil est venue, ou quand, au réveil, la somnolence n'est pas encore dissipée, ou encore quand l'immobilité, la fatigue, l'ennui, nous causent une torpeur voisine du sommeil. La faim, l'excès de réplétion de l'estomac et les autres malaises de cet organe déterminent aussi le bâillement; on le voit survenir au début de la fièvre, pendant le frisson, en un mot, dans une foule de conditions différentes ou même opposées, mais ayant toutes pour effet une modification de la respiration ou de la circulation. De plus, comme tous les phénomènes nerveux, il se produit par imitation. La vue d'une personne qui bâille, ou d'un tableau qui reproduit cet accident de la physionomie, suffit pour que l'imitation vous entraîne. Le professeur de physiologie qui décrit le bâillement peut s'attendre à le faire naître dans son auditoire, et si la lecture de ces lignes produisait le même effet, nous aurions la ressource, plus ou moins légitime, de l'attribuer à la même cause.

On peut simuler le bâillement; mais pour qu'il ait réellement lieu, il faut éprouver la sensation qui le provoque et le spasme qui le constitue. En revanche, comme l'une et l'autre sont indépendants de la volonté, s'il est possible de les dissimuler jusqu'à un certain point en serrant les lèvres, on ne peut les étouffer tout à fait lorsqu'ils se développent impérieusement.

Il ne faut pas confondre avec le bâillement un spasme analogue dans ses causes et qui le précède ou le suit assez souvent. Les bras et les jambes s'étendent avec force par un mouvement automatique, la tête se renverse, la colonne vertébrale s'infléchit en arrière, puis la détente

survient. On nomme *pandiculation* ce mouvement d'extension convulsive des membres et du tronc; il diffère du bâillement en ce que l'inspiration ne peut se faire pendant l'effort qui le caractérise, tandis qu'elle a toujours lieu pendant le bâillement.

RENCONTRE D'UN GÉNÉRAL
ET D'UNE PETITE FILLE.

Le général anglais sir William Napier rencontra un jour, sur le bord d'une grande route, une petite fille de cinq ans tout en larmes. Elle avait cassé la cruche d'eau qu'elle portait à sa mère, et n'osait plus rentrer de peur d'être grondée.

Le général s'arrêta, et lui dit :

— Console-toi, mon enfant; voici de quoi acheter deux cruches au lieu d'une.

La petite fille, toute réjouie, tendait la main : rien ne venait.

Le général fouille dans une poche, puis dans l'autre. Il avait oublié sa bourse.

— Écoute bien, mon enfant : reviens ici demain, à la même heure. Je t'apporterai le schelling que je t'ai promis.

En rentrant chez lui, le général trouve une invitation à dîner pour le lendemain chez un grand personnage. Il hésite. Il n'y avait pas moyen d'arranger les deux courses; il se décide à écrire au ministre qu'il a pris un engagement auquel il a promis de ne pas manquer.

— Je n'aurais jamais eu le courage, disait-il, de tromper l'attente de ma petite inconnue. Elle avait l'air si convaincue que je lui tiendrais parole! et je la lui ai tenue.

AIMER.

Aimer, c'est trouver dans la félicité d'autrui sa propre félicité. LEIBNIZ.

LA CHASSE AUX CANARDS SAUVAGES.

Voy. t. III, 1835, p. 192, 193.

Un amateur de chasse indiquait, il y a quelque temps, un moyen de prendre les canards sauvages, qu'il a vu mettre en pratique chez le frère du grand-duc de Bade, dans le canton de Dourlach, aux environs de Carlsruhe.

Voici, disait-il, en quoi consiste ce genre de chasse, qui n'est fructueuse qu'au moment des migrations. Dans un étang de forme triangulaire, situé au milieu d'un bois, vivent pendant toute l'année en domesticité des canards de toutes sortes, ainsi que des oies, cygnes, etc., lesquels servent d'appel au temps des migrations, et voici comment : l'étang est entouré sur ses trois côtés de palissades ou paillassons en jonc ou en paille qui empêchent de voir ce qui se passe au dehors, mais qui par de petites ouvertures permettent de découvrir du dehors toute la surface de l'eau. Le gardien, caché dans un lieu abrité, peut observer tous les mouvements de la troupe aquatique. Il faut dire aussi qu'en toute saison ce gardien ne distribue la pitance aux oiseaux nageurs qu'après avoir fait entendre un coup de sifflet. Aussi, dès qu'ils entendent ce signal, ne manquent-ils jamais d'y répondre par une démonstration de joie et par des cris désordonnés. Or, à l'époque des migrations, lorsque le gardien aperçoit dans l'air une caravane de canards, d'oies ou de cygnes migrateurs, il donne du sifflet, et aussitôt oies, cygnes et canards domestiques de lui répondre à l'envi. Ces cris éveillent l'attention des voyageurs, lesquels ne manquent pas de venir se joindre à leurs frères apprivoisés. Ceux-ci, habitués à se réunir dans un des angles de l'étang pour y recevoir leur pâture, s'y réunissent comme toujours, et les imprudents voyageurs y viennent avec eux. Les voilà pris. Le gardien paraît brusquement du côté opposé. Les étrangers veulent prendre le vol, mais un léger filet vert, étendu sur cette partie de l'étang, les force à se rabattre sur l'eau et à se réfugier en nageant avec leurs guides dans une trappe ouverte à la pointe de l'angle, laquelle trappe communique avec une large poche ou filet. La trappe, soulevée au moyen d'une ficelle tenue par le garde, se referme sur eux, et le tour est fait.

Il se prend ainsi, paraît-il, un nombre considérable de ces animaux, et ce genre de chasse pourrait parfaitement être mis en pratique chez nous. C'est, du moins, ce qu'affirme notre narrateur : « Il n'est nullement besoin, dit-il, que les étangs soient de forme triangulaire; il suffit qu'il s'y trouve un coin convenablement disposé pour qu'on y établisse une trappe et une poche semblables à celles dont il vient d'être parlé. Il faut aussi qu'au-dessus de cet endroit on puisse tendre un filet vert, destiné a arrêter le vol des fuyards. »

BONNET DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT,
AU MUSÉE DE CLUNY.

Les objets usuels, à l'exception de ceux en métal précieux, n'acquièrent un intérêt archéologique, et par conséquent une valeur vénale, qu'en raison directe de l'intérêt historique qui s'attache à la personne à laquelle ils ont appartenu. Otez le certificat de provenance au mouchoir que Napoléon Ier a touché aux derniers instants de sa vie, ainsi qu'au soulier de la reine Marie-Antoinette, nous ne dirons pas quelle sera la valeur de chacun d'eux; mais se trouvera-t-il quelqu'un qui se baissera même pour les ramasser?

Il en est exactement de même pour l'objet qui nous occupe. Enlevez l'étiquette qui prouve qu'il a appartenu à Charles-Quint, que restera-t-il? un simple bonnet de toile.

Nous avons donc à rechercher sa provenance, comment la France le possède, son usage, et à expliquer le genre de broderie qui le décore.

Ainsi qu'on va le voir, le catalogue du Musée de Cluny (n° 3318) répond aux deux premières questions.

« Bonnet de l'empereur Charles-Quint, provenant du trésor des princes-évêques de Bâle.

» Ce bonnet, en fine toile de lin brodée à jour et portant en relief les armes impériales, était conservé au trésor de Bâle comme ayant appartenu à l'empereur Charles-Quint.

» L'inscription sur parchemin qui l'accompagne est ainsi conçue : « Gorro que perteneccio a Carlos quinto emperad. » Guarda lo, hijo mio, es memoria de Julian de Garnica. » (Bonnet qui appartenait à Charles-Quint, empereur. Garde-le, mon fils, en souvenir de Jean de Garnica.)

» Jean de Garnica était trésorier de Philippe II en 1576.

» Ce bonnet, destiné à être placé sous la couronne, était conservé jadis dans le trésor de Bâle, et n'en est sorti qu'au moment de la vente publique faite le 23 mars 1836, à Liestal. »

A l'appui de ces paroles, nous ajouterons que toutes les couronnes portent à l'intérieur un bonnet généralement désigné sous le nom de calotte. Celle qui garnit la couronne de Charlemagne, conservée au Musée de Vienne, est en velours rouge, et celle de la couronne de Louis XV, exposée au Musée des souverains, est en satin rouge.

Cet usage, qui n'avait d'autre raison d'être que celle de préserver la tête du contact direct du métal sur la peau, se trouve encore expressément ordonné pour les casques. Les statuts du Dauphiné portent, en effet, que tous les arbalétriers « doivent avoir : arbalestres et traits, c'est à sçavoir la trousse et dix huits traicts ; estre armez de brigandines, bonnes et suffisantes, salades sans visière, dague, espée, gorgerin, hoqueton de gros drap dessus, pourpoints, chausses et BONNET BLANC sous la salade. »

Cette garniture intérieure, qui certes remonte à une époque très-ancienne, se retrouve encore en usage sous Charles IX, dont le casque et les oreillettes sont garnis d'une étoffe de soie rouge piquée et brodée.

La provenance et l'usage étant connus, le texte du grand ouvrage de Willemin (*Monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts*, t. II, p. 72) va nous initier au mode de fabrication de la dentelle qui décore ce bonnet, et qui, comme on le verra, est encore, à peu de chose près, en usage à notre époque.

« Apprenons à nos lecteurs ce que c'était que ce genre de tissu ou de broderie qu'au seizième siècle on employa surtout à composer ces vastes collets montés, ces fraises godronnées, dont se paraient les deux sexes, aussi bien qu'à décorer les nappes d'autel et les vêtements sacerdotaux.

» Le *point coupé*, dans la plus ordinaire acception du mot, était une espèce de dentelle à jour qu'on exécutait au moyen de plusieurs opérations successives ; la première consistait à établir, sur un châssis, un réseau entièrement à jour, dont les fils, par leurs entre-croisements variés, dessinaient différents motifs, la plupart du temps très-compliqués. Sous ce réseau, on collait un lambeau de toile fine appelée *quintin*, du nom de la ville de Bretagne où se fabriquait alors cette espèce de batiste. Puis, avec l'aiguille, on fixait le réseau au quintin, en contournant toutes les fleurs ou les parties d'ornement que l'on voulait conserver pleines, c'est-à-dire entièrement blanches. La dernière opération consistait à découper et à emporter toute la portion de toile superflue, de manière à rendre à ce genre de dentelle toute la transparence et la légèreté qui



Bonnet de l'empereur Charles-Quint, au Musée de Cluny.

en faisaient le caractère distinctif. C'était de cette espèce de découpure, analogue à celle que l'on emploie de nos jours dans la fabrication des points dits d'application, que le point coupé tirait son nom.

» Ce procédé primitif subissait une foule de modifications. Tantôt on l'exécutait sur la toile même, sans application préalable de réseau ; et alors les fonds de la broderie étaient pleins, et les jours beaucoup moins nombreux et moins évidés. Tantôt on exécutait le remplissage des fleurs et des ornements, à l'aiguille, sur le réseau même, sans interposition de toile, et dans ce cas le tissu acquérait son plus haut degré de transparence et de légèreté.

» En raison des difficultés de sa fabrication, le point coupé ne se composait guère que de petites pièces carrées, de festons séparés, que l'on était obligé d'assembler et de coudre ensemble pour monter ces larges collets, ces fraises immenses que l'on portait alors. Lorsqu'on l'employait à composer des nappes d'autel, pour en augmenter l'effet et diminuer d'autant le nombre des pièces nécessaires, on encadrait chaque fragment au milieu de larges interstices de toile unie.

» C'est encore cette influence italienne, à laquelle la France dut au seizième siècle tant d'inventions de luxe, qui propagea parmi nous la mode des dentelles et des points coupés.

» Les lois somptuaires qui proscrivaient l'usage des étoffes précieuses, des broderies d'or et de pierreries, et qui n'avaient guère prévu qu'entre des mains ingénieuses la simple toile et le fil pourraient acquérir la valeur de l'or et des pierreries, contribuèrent à étendre la vogue de ce genre d'ornement. Aussi fallut-il bientôt employer de nouvelles dispositions restrictives pour arrêter l'essor de ce luxe. Le premier édit porté contre les dentelles et les points coupés est de 1629 : il défend toute broderie de toile et fil, et imitation de broderie, rebordements et filets en toile, découpures sur quintins et autres linges, points coupés, dentelles, passements et autres ouvrages de fil, ni aux fuseaux, pour hommes ou pour femmes. »

Un second édit sur la matière fut promulgué en 1656.

UN TABLEAU D'HOGARTH.

Voy., sur Hogarth, la Table de trente années.



Matinée d'un jeune prodigue, à Londres, vers 1734. — Dessin de Pauquet, d'après Hogarth.

Parmi divers jeux de société en faveur dans quelques parties de l'Allemagne, il en est un que nous recommandons volontiers à nos jeunes filles et à nos jeunes gens, comme un moyen agréable de varier les passe-temps des longues soirées d'hiver (¹).

On rassemble des gravures représentant des scènes diverses et dont aucun titre n'indique le sujet : on les fait passer sous les yeux des personnes présentes, et on invite chacune d'elles à se recueillir pendant quelques instants, puis à dire, en donnant à son imagination une libre carrière, quelle lui paraît être la scène figurée (²).

Un soir, nous divertissant ainsi, une dame, après avoir regardé attentivement la petite gravure qui précède ces lignes, en donna l'explication suivante :

« Lord Spendthrift s'est éveillé, un matin, riche de plusieurs millions. Il a atteint sa majorité la veille, et, de par le droit d'aînesse, il hérite du titre et de la fortune patrimoniale. Ses frères cadets s'enrôleront au service de la Compagnie des Indes, alors à son aurore, et iront chercher par delà les mers des richesses problématiques et des maladies certaines qui les ramèneront dans leur pays natal, valétudinaires avant l'âge de cinquante ans. Ses sœurs, confinées dans quelque obscur manoir d'un obscur comté, sans autre ressource que le modique héritage de leur mère, seront fatalement vouées au triste rôle de *spinsters* (¹) ; « elles garderont la maison et fileront de la laine », à moins que le frère aîné, chef suprême de la famille, ne daigne prélever sur ses amples revenus de modestes dots, en leur imposant des maris de son choix. Mais c'est là pour l'instant le moindre des soucis du jeune prodigue qu'assiége à son lever la foule des parasites que l'or attire comme le miel attire les frelons. Voici d'abord le jockey célèbre : un genou en terre, il présente à l'admiration des spectateurs la coupe d'argent ciselée sur laquelle est gravé son dernier triomphe aux courses d'Epsom. Derrière lui, un piqueur donne du cor; un spadassin, une main sur sa poitrine, l'autre sur son épée, affirme à Sa Seigneurie qu'elle ne peut refuser le cartel qui lui est adressé. Ne s'agit-il pas d'une question d'honneur? Le terrible coq de combat pour lequel pariait lord Spendthrift, et dont le portrait décore son salon, n'a-t-il pas outrageusement plumé et mutilé de ses ergots d'acier, de son collier à lames tranchantes, le champion favori de lord Squanderer? et cette honteuse défaite n'a-t-elle pas été consacrée par le tableau où figure la mine piteuse du vaincu? Une pareille insulte ne se peut laver que dans le sang. Le jeune lord ne paraît pas convaincu ; du geste et du regard il interroge sur la teneur du billet le farouche bretteur qui lui offre ses services. Cependant le maître de danse, caricature française du temps, le jarret tendu, l'archet et la pochette en main, attend pour entrer en scène

(¹) Nous en avons conseillé un autre, emprunté à l'Angleterre, page 6.

(²) Gœthe a décrit agréablement ce jeu.

(¹) Fileuses; synonyme de vieilles filles.

que l'incident soit vidé. Un auteur apporte discrètement le volume richement relié dont la dédicace, acceptée par Sa Seigneurie, lui vaudra un don de cinquante à cent guinées, selon la munificence du jeune Mécène.

» N'oublions pas que nous retournons en arrière de plus d'un siècle, et que ce qui nous semblerait aujourd'hui une dégradante aumône était considéré alors comme une offrande honorifique. En France, le roi Louis XIV donnait des pensions aux hommes de génie qui illustraient son règne; en Angleterre, la noblesse patronnait les lettres et faisait largesse aux auteurs faméliques qui l'encensaient. Un professeur du savant jeu de bâton regarde avec dédain le maître d'escrime qui tient un fleuret et se met en garde. Une interminable pancarte se déroule dans le premier plan. Est-ce la généalogie du noble lord, ou la longue liste des jeux et sports auxquels il est convié? C'est ce que nous n'avons pu nettement définir. Le maestro, allemand ou italien, assis devant le clavecin, promène négligemment ses doigts sur les touches, tandis qu'il observe du coin de l'œil la physionomie des clients qui encombrent l'antichambre en attendant leur tour d'audience : le poëte qui s'isole pour relire son épître, le bijoutier, le tailleur, le visiteur curieux qui interroge d'un air naïf la soubrette sur le contenu du coffret qu'elle apporte. Le grand tableau représentant Pâris donnant la pomme à la plus belle semblerait indiquer que lord Spendthrift a déjà fait un choix parmi les beautés du jour. Cette nuée de moucherons se presse et s'agite dans le rayon doré du perfide et brillant métal que Timon d'Athènes apostrophe ainsi : « Esclave à face » jaune, qui fais paraître blanc ce qui est noir, pur ce » qui est impur, bien ce qui est mal, noble ce qui est vil, » toi, corrupteur du genre humain, sois damné! »

» Quelle redoutable puissance, en effet, que cette combinaison de l'or et des honneurs! Que de séductions n'évoque-t-elle pas! Et ne faudrait-il pas une force surhumaine pour ne point glisser sur la pente fatale? Hogarth nous montre dans le *Mariage à la mode* (¹) la fin de ce commencement. Personne n'a fustigé d'une main plus ferme les vices de l'aristocratie anglaise, cet orgueilleux patriciat qui est un des traits de ressemblance de l'Angleterre moderne avec la Rome antique.

» Heureusement pour le pays, qu'à côté, non au-dessous de cette classe privilégiée, il en existe une autre plus respectable et plus respectée : la *gentry*, composée de propriétaires indépendants, appelés autrefois en France seigneurs *terriens*, gens exerçant des professions libérales, haute bourgeoisie qui a ses annales à l'égal de la pairie, pépinière des gentilshommes qui sont la moelle et le nerf de la nation.

» Plus véritablement noble que le lord qui ne doit son titre qu'au hasard de sa naissance, le *gentleman* est essentiellement homme d'honneur. Sorti d'une famille honorable, élevé dans des principes de droiture et de véracité, exercé de bonne heure à un contrôle rigoureux sur lui-même, instruit sans être pédant, imbu de respect pour les croyances religieuses, et ayant foi aux institutions de son pays, il n'entrave ni le jeu des unes ni la libre expansion des autres. Il sait vivre, et se fait reconnaître partout à son urbanité, à la distinction de ses manières. Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme en Angleterre est de dire de lui : C'est un parfait *gentleman*. Aussi l'ambition générale est-elle d'atteindre à ce type de toutes perfections. L'enfant y aspire dès qu'il en comprend le sens, et l'éducation populaire favorise cette louable tendance. Un peuple qui place son idéal très-haut peut pécher par roideur et par un excès de dignité; mais la majorité a plus de chances d'échapper aux vices bas, au mensonge, aux subterfuges politiques, au mépris des serments. »

Cette interprétation intéressa vivement et fut très-applaudie. Mais on voulut savoir si les intentions de l'artiste avaient été toutes parfaitement devinées. Nous avions un moyen de contrôle facile. La petite gravure qui avait servi à notre jeu est la réduction d'une des grandes gravures de l'œuvre d'Hogarth que possédait le maître du logis. On apporta le portefeuille contenant l'œuvre entière, et, après examen, on trouva la véritable explication de la scène.

Cette composition fait partie d'une série de huit tableaux que William Hogarth a lui-même désignée sous le titre de *the Rake's progress*, ce qu'on peut traduire à peu près par les mots : *la Vie d'un mauvais sujet.*

Le nom du héros de cette sorte de comédie peinte est *Rakewell*. C'est le fils d'un vieil avare.

Dans la première scène, on le voit se faisant habiller à neuf par un tailleur, tandis qu'autour de lui, dans la chambre sordide qu'habitait son père, on fouille les coffres, les boiseries, pour découvrir l'or et les billets cachés. Des trésors sortent comme par enchantement de toutes parts et s'étalent à ses pieds.

La seconde scène, celle que nous avons fait graver, se passe plusieurs années après la première.

Le fils de l'avare, grâce à son héritage, est arrivé à jouer un rôle parmi les jeunes prodigues qui rivalisent de folies pour se ruiner, corps et âme, dans les grandes villes.

Voici le tableau d'une de ses matinées.

Il est debout, en négligé, dans son salon, au milieu de gens de toute espèce qui exploitent son extravagance. En ce moment, il vient de lire une lettre que lui a présentée un spadassin. Sur la gravure originale, on peut lire la lettre; elle est ainsi conçue :

« Sir, le capitaine est un homme d'honneur. Son épée peut vous être utile.

» Votre (tout dévoué)

» William Stab... »

C'est là une espèce de brevet de lâcheté que le peintre donne à Rakewell. On se sert des *bravi* lorsqu'on n'ose pas défendre son honneur soi-même. Derrière le capitaine est un joueur de cor français. A genoux devant le prodigue, un jockey porte un vase d'argent sur lequel on lit ces mots : « (Prix) remporté à Epsom. Silly Tom. » C'est le signe que Rakewell « fait courir », de même que deux tableaux suspendus à la muraille montrent qu'il se complaît aussi à perdre son argent dans les paris des combats de coqs.

Du côté opposé à celui du spadassin, au fond, un homme à figure paterne attend que Rakewell veuille bien jeter les yeux sur un plan qu'il lui propose pour décoration de ses jardins.

Plus près du spectateur, un petit maître à danser français, armé de sa pochette, cherche à appeler sur lui l'attention du prodigue par ses poses ridicules. Vient ensuite un maître d'armes que regarde avec une sorte de pitié un professeur de bâton.

Au piano est assis un artiste dont l'on ne voit pas le visage, et qui cependant est indiqué par quelques commentateurs d'Hogarth comme pouvant être Hændel lui-même (¹); mais on ne saurait guère supposer que l'inten-

(¹) Voy. t. II, 1834, p. 220.

(¹) Hændel, né à Halle, en 1684, est mort en 1759 à Londres, où il composa la plupart de ses opéras et de ses oratorios, cantates, motets, etc. Il portait habituellement une très-grosse perruque qu'il agitait d'une façon expressive, suivant qu'il était mécontent ou non.

tion du peintre ait été de donner au grand compositeur un rôle si indigne de lui. La partition ouverte sur le pupitre est celle d'un nouvel opéra : *l'Enlèvement des Sabines.*

Ce musicien serait-il Farinelli? (¹) La longue bande de papier qui tombe du dos de la chaise du musicien et se déroule jusqu'au plancher, n'est autre chose que la liste des présents faits par les nobles et les gens à la mode à ce célèbre chanteur. Parmi les diamants, bagues, billets de banque, etc., se trouve « une tabatière en or où est ciselée l'histoire d'Orphée charmant les animaux, donnée par J. Rakewell, esquire. »

A l'extrémité de la hande est le frontispice d'un poëme dédié à Rakewell. Farinelli, assis sur un autel, reçoit les hommages des dames anglaises qui lui offrent leurs cœurs. De la bouche de la première d'entre elles sort ce cri : « Un Dieu, un Farinelli! »

Au dernier plan, dans l'antichambre, on distingue, sur la gravure originale, un poëte qui devant la fenêtre répète avec un sourire pincé une épître qu'il va lire à sir Rakewell, puis un tailleur, une marchande à la toilette, et plusieurs autres parasites.

Il est aisé de prédire à ce jeune fou que toutes ses sottises ne le mèneront pas loin; et Hogarth, vigoureux peintre de mœurs, montre comment doit s'accomplir la prédiction.

Dans le troisième tableau Rakewell figure, au milieu d'une orgie, abruti par une ignoble ivresse : voilà ce que les fous appellent le bonheur!

Au quatrième, dans une rue, il est arrêté pour dettes.

Au cinquième, il cherche à relever sa fortune en épousant une affreuse vieille petite femme riche.

Au sixième, il continue de plus belle ses déportements, et achève de se ruiner dans une maison de jeu.

Enfin, on le voit, au septième tableau, réduit à une abjection extrême, dans une maison de dettes; et au huitième, terminant sa misérable existence dans une maison d'aliénés.

Ces huit tableaux, popularisés par huit gravures, avaient été vendus, en 1749, au prix de 184 livres 84 schellings (environ 4600 fr.). Il y a quelques années, ils appartenaient à M. Beckford de Fonthill, dans le Wiltshire.

COMME LES AUTRES.

« Il faut faire comme les autres » ; maxime suspecte qui signifie presque toujours : Il faut mal faire.

LA BRUYÈRE.

LES BRIGANDS DU VOLGA.

Au bord du Volga, on montre, dans une chaîne de collines que l'on appelle *Dewitschuja-Goru* (montagnes de la Vierge), une caverne qui, dit-on, a été jadis la demeure d'une jeune fille chef de brigands.

En 1671, un brigand du Volga, le Cosaque Stenka-Rasin, après avoir saccagé Astrakan, pilla la ville de Saratow. On chante encore sur le fleuve une ballade dont il est le héros.

Un orage descend vers le Volga.
Il descend en colère et remue profondément les ondes.
Rien sur le fleuve, si ce n'est un bateau qui tantôt apparaît sombre, tantôt s'évanouit.

Personne dans le bateau, si ce n'est les rameurs; je vois leurs chapeaux noirs qui ressortent sur la voile blanche se déployant au-dessus de leurs têtes.

Maintenant je vois leurs ceintures rouges, et leur chef assis à la proue.

C'est le brigand du Volga.

Le voilà avec son magnifique cafetan brun, avec sa kurtha d'azur, le mouchoir de soie lilas autour du cou, le bonnet de velours sur la tête et une petite visière au bonnet; le voilà, le brave fils de son père!

Il dit aux rameurs : « Alerte, mes enfants! Frappez de vos rames le fleuve, et conduisez-moi avec la rapidité de l'éclair au village que vous voyez là-bas, sur la hauteur de la rive; conduisez-moi vers Alexin, où demeure Iwanow. »

(¹) Fameux chanteur italien. Né à Naples en 1705, il vint en 1734 à Londres, où son succès fut prodigieux. Il ne gagnait pas moins, par an, de 5000 livres sterling (125000 francs), ce qui était inouï pour ce temps. Il eut ensuite une grande influence à la cour d'Espagne.

PARIS PORT DE MER.

Ce n'est point pour satisfaire à une vaine fantaisie que l'on a souvent exprimé le désir de voir arriver jusqu'à Paris des navires venant directement de la mer. L'industrie, le commerce, et par conséquent les consommateurs, c'est-à-dire toutes les classes de la population, auraient un intérêt sérieux à la réalisation de cette idée, beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose généralement.

Sous Louis XIV, Colbert et Vauban s'en préoccupèrent, et l'on se rappelle ce mot de Napoléon : « Paris, Rouen, le Havre, sont une même ville dont la Seine est la grande rue. »

En 1825, il s'était formé une société qui se proposait de créer un port de commerce à Paris. Parmi ses membres, on comptait MM. Charles Dupin, Berryer et le prince de Polignac. On commença des études; il fallait beaucoup de temps. Les événements politiques, puis la création des chemins de fer, obligèrent à ajourner cette idée, qui est reprise aujourd'hui avec une certaine ardeur.

L'expérience semble démontrer, en effet, que les chemins de fer ne sauraient suffire au transport des matières lourdes et volumineuses telles que la houille, les matériaux de construction, les céréales, etc. Les prix sont très-élevés; ils baisseraient notablement grâce au transport par eau.

Entre le Havre et Rouen, la Seine est, il est vrai, navigable pour des bâtiments d'un assez fort tonnage; mais il reste entre Rouen et Paris un parcours total de 230 kilomètres environ, où se trouvent sept hauts-fonds qui, sur une étendue de 69^{kil}.790, rendent l'usage du fleuve impossible pour des navires calant plus d'un mètre.

On a proposé deux moyens de faire cesser cette impossibilité : l'un serait de draguer le lit de la Seine et d'y établir de puissantes écluses; l'autre serait d'ouvrir un canal entre Dieppe et Paris, tantôt en utilisant les parties navigables du fleuve, et tantôt passant à côté. Ce second projet réduirait la traversée à 132 kilomètres.

Enfin, on a cherché s'il n'y avait pas un troisième moyen d'atteindre le but, et de diminuer les frais qu'imposent à l'industrie et au commerce les divers modes de transport terrestre actuels.

Ce troisième expédient serait de parvenir à remonter le cours du fleuve tel qu'il est, jusqu'à Paris, à l'aide de coques de 150 à 350 tonneaux, sans qu'il soit nécessaire de creuser la Seine, de l'encombrer d'écluses nouvelles, ou d'en transformer les ponts. Les grands navires n'offrent pas plus de sécurité que les petits, et plusieurs petits navires peuvent rendre autant de services qu'un grand.

Des essais ont déjà été faits en ce sens. On a vu sur nos quais, par exemple, un navire nommé *France-et-Bretagne*, qui jaugeait 250 tonneaux. Après un premier voyage heureux entre Bordeaux et Paris (1854), il se rendit à Rio-Janeiro, et en rapporta peu de temps après, dans le département de la Seine, une riche cargaison.

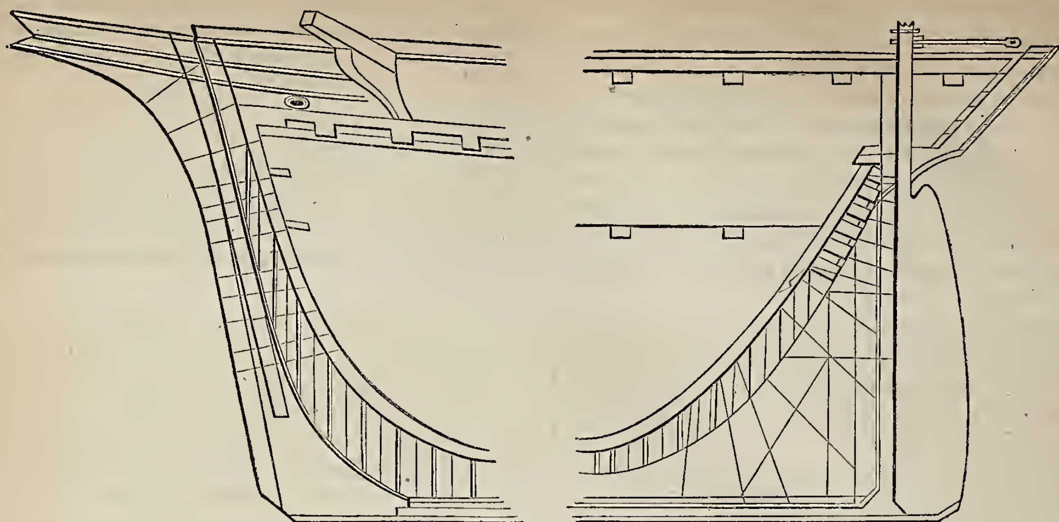


Fig. 1. — Profils de l'avant et de l'arrière du *Paris-Port-de-Mer.*

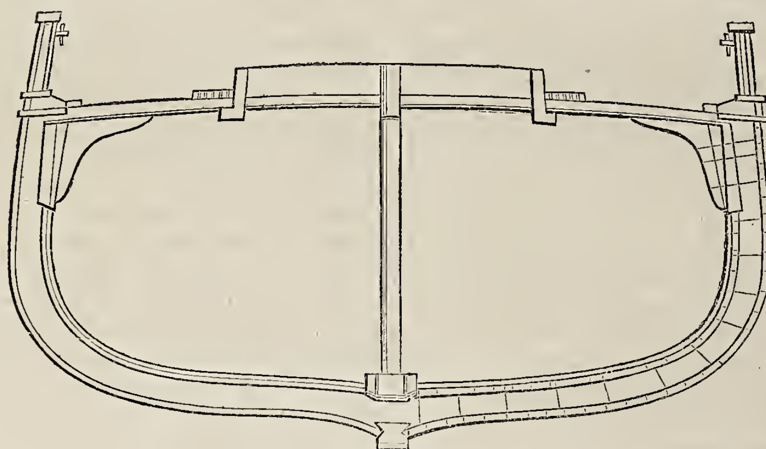


Fig. 2. — Coupe en largeur.

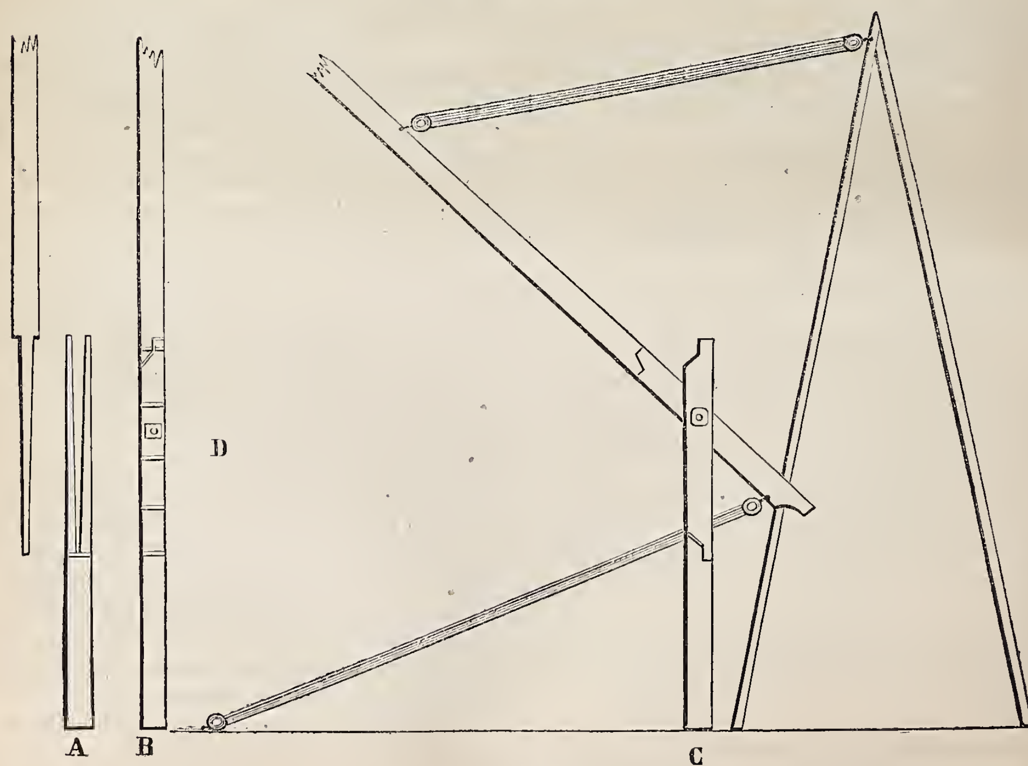


Fig. 3. — Détails de la mâture.

Le second essai a été fait récemment par le trois-mâts-barque *Paris-Port-de-Mer,* qui différait peu du *France-et-Bretagne.* Son avant et son arrière, dont nous reproduisons les profils, sont semblables à ceux des bâtiments de même nature. Un constructeur pourrait seul s'apercevoir des légers changements qu'on a dû opérer dans le type pour conserver au petit trois-mâts ses qualités nautiques, tout en le dotant de celles qu'exige la navigation fluviale. Il est complétement en bois : les navires en bois sont considérés comme plus solides que les navires en fer, et d'un ravitaillement plus facile en cas d'avarie. Il cale peu, malgré sa quille, et sa hauteur est médiocre, ce qui est nécessaire, car les ponts à franchir sont nombreux et leurs arches assez basses. La quantité des écluses et des canaux à parcourir pour aller aux grues des entrepôts étant également considérable, la largeur est proportionnée à la hauteur du bâtiment. Enfin il est très-court, à cause des sinuosités répétées du fleuve. Cette longueur est de 32 mètres, la largeur de 7m.50, le creux de 3m.30; la quille a 20 centimètres de tombée; la membrure sur le droit à la quille, 26 centimètres; à la première lisse, 22 centimètres; à la pointe de varangue, 16 centimètres, et aux plats-bords, 14 centimètres.



Le *Paris-Port-de-Mer*, au port Saint-Nicolas, à Paris. — Dessin de de Bérard.

Les mâts du *Paris-Port-de-Mer* sont, selon l'expression technique, à enlouvure, ou, en d'autres termes, à articulation. Nous avons cherché à donner une idée du système nouveau, en représentant l'un de ces mâts avant sa pose. Comme on le voit, il se compose de deux parties (A), qui, réunies, ne forment qu'un seul morceau (B). Pour les maintenir l'une dans l'autre, un essieu retenu par un écrou suffit (D); c'est cet essieu qui leur permet de basculer à l'aide de cordages et de poulies. Nous montrons le mécanisme de cette opération dans la figure C. Redressées, des cercles de fer maintiennent en place les deux parties du mât, tout comme si celui-ci était réellement d'un seul bloc.

Une journée de travail suffit pour débarrasser ces bas-mâts de leurs mâts supérieurs, de leurs vergues, de leurs voiles, etc., et les coucher sur le pont.

Tandis que l'on cherche le succès par ce système de navires d'une construction particulière, on ne néglige pas de poursuivre l'ancienne idée qui aurait pour objet la création d'un véritable port commercial près de Paris, et d'un canal maritime destiné à réunir ce port à la mer, soit au Havre, soit à Dieppe.

FÉLIX MENDELSSOHN.

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE.

Fin. — Voy. p. 242.

Isola Bella, le 24 juillet 1831.

Rien qu'en lisant la date de ma lettre, vous sentez, j'en suis sûr, un parfum d'orangers; vous voyez un ciel bleu,

un beau soleil et un lac uni comme une glace. Il n'en est rien cependant; il fait un temps affreux, il pleut avec rage, et par intervalles le tonnerre gronde dans le lointain. Les montagnes ont un aspect horriblement désolé; le monde entier semble cloué dans les nuages comme dans un cercueil; le lac est gris, l'eau est sale, je ne sens pas le moindre parfum d'orangers, et l'*Isola Bella* pourrait tout aussi bien s'appeler l'*Isola Brutta* (¹). Voilà déjà trois jours que cela dure ainsi. — Mon pauvre manteau! Et cependant, malgré ce temps affreux, je me trouve très-bien ici. Je suis, vous le savez, la contradiction incarnée (demandez plutôt à ma mère), et comme il est maintenant de mode de trouver les îles Borromées un peu guindées et moins belles qu'on ne le prétend, moi je les trouve magnifiques précisément parce que le temps semble faire tout ce qu'il faut pour me les gâter. En abordant à ces îles, où l'on voit des terrasses vertes ornées de coquettes statues, de vieilles arabesques rongées par le temps sur lesquelles court un frais feuillage et toutes les plantes du midi réunies dans un petit espace, je ressentis une impression délicieuse, à laquelle se mêlait quelque chose d'ému et de grave. Car ce que j'avais vu l'année précédente croître partout à l'état sauvage et en telle abondance que j'y étais déjà accoutumé, je le retrouvais transplanté ici avec art comme pour me faire ses adieux. Il y a des haies de citronniers et des bosquets d'orangers; entre les murs croît l'aloès aux feuilles pointues et dentelées; il me semble qu'à la fin de la pièce j'en revois encore le commencement, et, vous le savez, c'est une chose que j'ai toujours aimée. Et puis, sur le bateau à vapeur, j'ai vu la première paysanne en costume suisse; les gens parlent un mauvais italien à moitié français; et c'est la dernière lettre que je vous adresse d'Italie. Mais, croyez-moi, les lacs italiens ne sont pas ce qu'il y a de moins remarquable dans le pays; *anzi* (²), je n'ai encore rien vu de plus beau. On avait voulu me persuader que les formes colossales avec lesquelles, depuis mon enfance, je me représentais les Alpes suisses, n'étaient qu'un effet de mon imagination, et qu'une montagne à neiges éternelles n'était pas, à beaucoup près, aussi grande que je me le figurais. Je craignais presque une désillusion; mais rien qu'en voyant, sur les bords du lac de Côme, les premières sommités des Alpes enveloppées dans leurs nuages, çà et là des points blancs de neige et des pics aigus et noirs, espèces de sentinelles avancées qui plongent d'aplomb dans le lac; en voyant, dis-je, ces sommités couvertes d'abord d'arbres et de villages, et plus haut de mousse, puis chauves, désolées et pleines de crevasses comblées par la neige, je ressentis encore la même impression que dans mon enfance, et je reconnus que je n'avais rien exagéré. Dans les Alpes, tout est beaucoup plus inculte, plus âpre, plus grossier même, si vous voulez, qu'en Italie; mais je m'y trouve mieux, je m'y sens plus dispos de corps et d'esprit...

A l'Union, prieuré de Chamounix, fin de juillet 1831.

Chers parents,

De temps en temps j'éprouve le besoin de vous écrire une lettre de reconnaissance pour le magnifique voyage que vous me faites faire. Je l'éprouve aujourd'hui plus que jamais, car dans tout le trajet que j'ai fait pour venir ici, et ici même, je n'ai pas encore eu de plus beaux jours. Heureusement vous connaissez cette vallée, et je n'ai pas besoin de vous la décrire, ce qui serait, d'ailleurs, chose impossible. Je vous dirai seulement que jamais, ni la première fois que j'ai vu ce pays avec vous, ni maintenant, la nature ne s'est mieux montrée à mes regards dans toute sa magnificence. Et si tout homme, en présence d'un tel spectacle, doit remercier Dieu de lui avoir donné une âme et des sens capables de comprendre et de sentir ces grandes œuvres de la création, je dois aussi vous remercier, vous qui me procurez toutes ces jouissances. Depuis que je suis ici, elles sont aussi éclairées, aussi transparentes que le matin où nous en partîmes ensemble au lever du soleil (¹) (vous vous en souvenez sans doute). La neige se détache aussi pure, aussi éclatante qu'alors sur l'azur foncé du ciel; les glaciers tonnent continuellement par suite de la fonte des glaces, et lorsqu'il vient des nuages, ils forment une ceinture légère à la base des montagnes dont la cime reste en plein soleil. Que ne pouvons-nous revoir tout cela ensemble! J'ai passé la journée d'aujourd'hui complétement seul et dans une tranquillité parfaite. Étant sorti pour prendre un croquis des montagnes, je trouvai un point de vue magnifique; mais en ouvrant mon album, la feuille m'en parut si petite que je ne pouvais pas me résoudre à donner le premier coup de crayon. J'ai bien reproduit les formes dans le sens brutal du mot; seulement, combien chacune de mes lignes me semble roide, en comparaison de la grâce et de l'abandon qui règnent partout dans cette nature. Et puis, comment rendre cette couleur splendide? En somme, je fais ici la plus belle partie de mon voyage; et courir ainsi à pied, seul, libre et léger, est pour moi quelque chose de nouveau, une jouissance inconnue.

Lucerne, 27 août 1831.

N'êtes-vous pas, comme moi, d'avis que la première condition pour être artiste, c'est de respecter la grandeur, de s'incliner devant elle et de lui rendre justice, au lieu de chercher à éteindre les grands flambeaux pour que les petites chandelles aient un peu plus d'éclat? Si un homme ne sent pas ce qui est grand, je voudrais bien savoir comment il pourrait me le faire sentir! Et n'est-ce pas pitié de voir que tous ces gens-là, avec leurs grands airs méprisants, sont incapables, en fin de compte, de produire autre chose que des imitations de telle ou telle individualité marquante, et ne se doutent même pas de ce que c'est que cette puissance créatrice libre et féconde qui nous donne des chefs-d'œuvre sans s'inquiéter ni des personnes, ni de l'esthétique, ni de la critique, ni de rien au monde? Pardonnez-moi cette sortie un peu vive peut-être; mais il y avait longtemps que je n'avais lu de ces sortes de choses, et j'ai été irrité de voir que ces absurdités continuent, et que le philosophe qui prétend que l'art est fini persiste à soutenir qu'il n'y a plus d'art, comme si l'art pouvait jamais cesser d'exister!

Nous vivons dans un temps bien étrange et bien tourmenté; mais que celui qui trouve que l'art a cessé d'être le laisse au moins, pour l'amour de Dieu, reposer en paix. En tout cas, quelle que soit au dehors la violence de l'orage, il ne va pas encore, j'imagine, renverser les maisons. Continuons donc à travailler tranquillement chez nous, ne consultant que nos forces et notre but sans nous occuper des autres, et la tourmente passera; il viendra même un jour où l'on ne pourra plus se figurer qu'on ait vécu au milieu d'un tohu-bohu aussi insensé. Pour ma part, j'ai pris la résolution de suivre cette ligne de conduite aussi longtemps que je pourrai, et d'aller droit mon chemin.

Paris, 21 février 1832.

Selon tes instructions, cher père, mon voyage devait avoir un double but: je devais d'abord bien examiner les différents pays que je visiterais, afin de choisir celui où je voudrais me fixer; ensuite je devais faire connaître mon nom et ce dont j'étais capable, afin que, dans

(¹) Sur l'*Isola Bella*, voyez la table de trente années.
(²) Au contraire.

(¹) Toute la famille de Mendelssohn avait été en Suisse en 1821.

le pays où je m'établirais, on me fît bon accueil et qu'on s'intéressât à mes travaux; enfin, tu me recommandas de profiter de mon bonheur et de tes bontés pour me préparer à ce que je ferais plus tard. Je suis heureux de pouvoir te dire que, sauf les fautes dont on ne s'aperçoit qu'après coup, je crois avoir atteint le double but que tu m'avais proposé. On sait maintenant que j'existe et que je vaux quelque chose, et l'on accueillera favorablement ce que je pourrai faire de bon. Ici l'on est venu *au-devant de moi*, et l'on m'a *demandé* de mes compositions, chose que l'on n'a jamais faite pour personne, car tous les autres, Onslow lui-même, ont été obligés de faire les premiers pas. La Société philharmonique de Londres m'a fait inviter, pour le 10 mars, à venir diriger l'exécution d'une de mes œuvres nouvelles; j'ai également reçu une commande de Munich, sans avoir fait la moindre démarche, et cela aussitôt après mon premier concert. Maintenant je veux encore donner ici (si c'est possible), et certainement à Londres, pourvu que le choléra ne m'empêche pas de m'y rendre en avril, un concert à mon compte, et me faire quelque argent, afin de m'être aussi essayé sous ce rapport avant de retourner auprès de vous. De sorte que je pourrai dire, je l'espère, avoir rempli la première partie de tes intentions, c'est-à-dire m'être fait connaître. Quant à l'autre partie de ton programme, concernant le choix du pays où je dois m'établir, je l'ai réalisée, au moins d'une manière générale. Ce pays est l'Allemagne; je suis maintenant parfaitement fixé à cet égard. Mais je ne saurais dire quelle ville je choisirai; car la plus importante, celle vers laquelle je suis attiré par tant de raisons, en un mot Berlin, ne m'est pas encore assez connue sous ce rapport. Il faudra donc qu'à mon retour, après avoir vu tout le reste et en avoir goûté, j'essaye si je pourrai rester à Berlin dans les conditions que je pense et qui me plairaient. C'est pour ce motif que je n'ai pas cherché à avoir ici un opéra. Si je fais une musique vraiment bonne, comme elle doit être aujourd'hui, elle sera aussi comprise et aimée en Allemagne : il en a été ainsi de tous les bons opéras. Si je fais une musique médiocre, elle sera oubliée en Allemagne; tandis qu'ici on la donnerait souvent, on la louerait, puis on l'expédierait chez nous, où, sur l'autorité de Paris, elle serait donnée à nouveau, comme nous le voyons tous les jours. Mais je ne l'entends pas ainsi, et si je n'ai pas su faire de bonne musique, je ne veux pas qu'on me loue pour cela. Voilà pourquoi je veux commencer en Allemagne, et si les choses y vont si mal que je n'y puisse plus vivre, il me restera toujours la ressource de l'étranger. Je vais donc, pour commencer, retourner auprès de vous, écrire ma *Tempête*, et voir comment cela ira. Voici maintenant, cher père, le plan que je voulais te soumettre : c'est de rester ici jusqu'à la fin de mars ou au commencement d'avril, puis d'aller à Londres pour une couple de mois; après quoi, si le festival des provinces rhénanes, auquel on a voulu m'appeler, se réalise, je reviendrai à Berlin par Dusseldorf, et, dans le cas contraire, par la voie la plus courte, afin de me retrouver avec vous dans le jardin peu de temps après la Pentecôte. Adieu.

Paris, le 15 mars 1832.

Chère mère.

C'est aujourd'hui le 15 mars 1832. Que ce jour soit pour toi heureux et plein de joie! Tu aimes mieux que mes lettres t'arrivent le jour de ton anniversaire au lieu d'être écrites ce jour-là; ne m'en veuille pas, mais il m'est impossible de m'y habituer. Le père disait que comme on ne pouvait pas savoir ce qui arriverait plus tard, la lettre devait arriver le jour même; mais ce sentiment-là, je l'éprouve doublement, car je ne sais pas comment vous passerez ce jour de fête, et de plus je ne sais pas comment je le passerai moi-même. Tandis que lorsque la fête est venue, il me semble presque que je suis auprès de vous, et que vous devinez mes vœux, si vous ne pouvez les entendre; je n'ai donc, en vous les adressant, d'autre souci que celui de l'éloignement. Dieu veuille que ce souci-là cesse bientôt; et puisse-t-il te conserver, ainsi que vous tous, pour mon bonheur!

S'ENFERMER.

Il n'y a pas de méthode facile pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode, c'est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler.

Joseph de MAISTRE.

LE FILET DE CARNASSIÈRE.

Suite. — Voy. p. 216, 263.

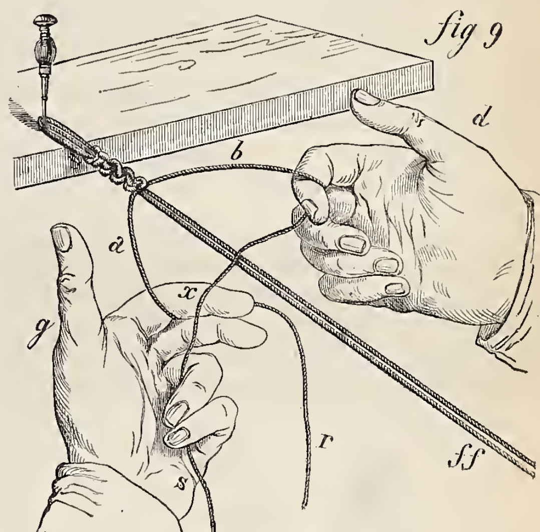


FIG. 9. — Demi-nœud en dessus à gauche; premier mouvement.

Premier mouvement (fig. 9). — C'est maintenant sur la main gauche *g* que se fait le croisement des deux fils, en dessous des cordes *ff*, et *bs* devant *ar*.

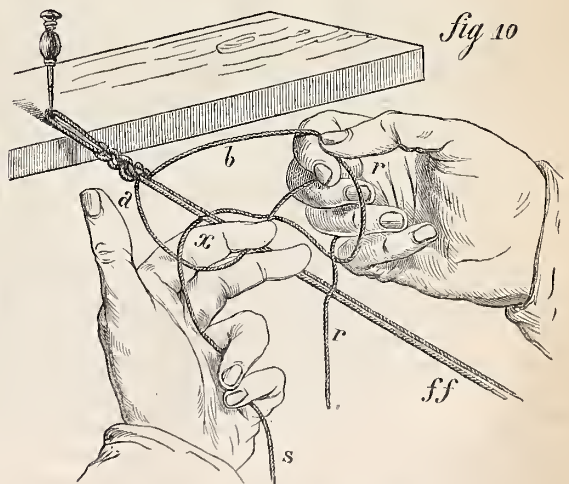


FIG. 10. — Deuxième mouvement.

Deuxième mouvement (fig. 10). — Le pouce s'abaisse sur *x*, afin de porter ces fils vers l'anse *b*, *par-dessus* les cordes tendues *ff*; puis le troisième doigt de la main

droite *d* saisit le fil *rr;* et nous avons (fig. 12) le détail, parfaitement facile à suivre, de l'entre-croisement des fils *ar, bs*.

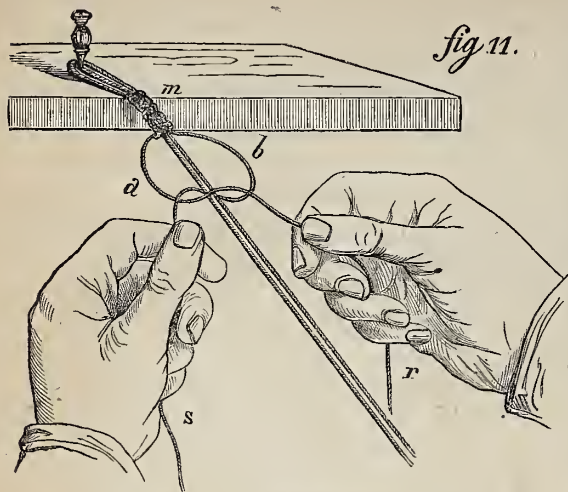


Fig. 11. — Troisième mouvement.

Troisième mouvement (fig. 11). — Les deux mains s'écartent et serrent solidement le nœud en *m*.

Tel est le mécanisme des deux demi-nœuds qui concourent à former le nœud complet ou nœud de carnassière simple.

Grâce à ces nœuds, faits successivement à la suite les uns des autres, nous avons recouvert dans toute leur longueur les deux ficelles qui doivent former l'âme de la tresse qui tiendra l'ouverture de notre sac. C'est cette tresse que nous voyons, figure 13, en *tt*. Pour la fermer sans solution de continuité, on réunit les quatre bouts deux à deux

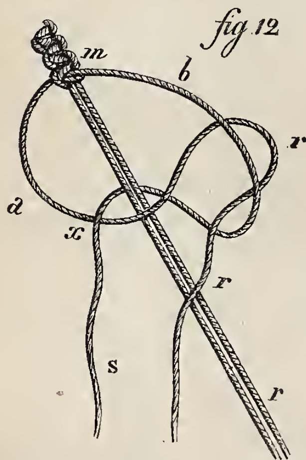


Fig. 12. — Détail de l'entre-croisement des fils.

les uns parmi les autres au point de rencontre, en les effilant un peu sous la lame d'un couteau pour en diminuer la grosseur, et l'on passe par-dessus les quatre, ainsi opposés deux à deux, au moyen du nœud ordinaire ci-dessus qui forme une tresse sans commencement ni fin.

Cela fait, tous les deux, trois ou quatre points, on entr'ouvre, au moyen d'un poinçon, une des boucles qui ornent le bord de la tresse, et dans chaque endroit on passe deux fils égaux redoublés, dont la longueur produite ainsi égalera environ trois fois la largeur que l'on veut donner au filet et à ses franges. Par exemple, si l'on veut faire un sac de carnassière de 0m.30 de profondeur, plus la frange de 0m.15, total 0m.45, chaque bout de fil devra être coupé à 0m.45 × 3 × 2 = 2m.70.

En général, on ne commence pas le filet plein immédiatement contre la courroie supérieure ou la tresse; on pratique le plus souvent une rangée de barrettes de deux, trois ou quatre points de longueur. Ces barrettes, *b, b, b* (fig. 13), se font absolument comme la tresse initiale, en prenant les fils quatre à quatre dans chaque trou, deux pour tendre et deux pour nouer, ce qui amène bientôt le travail à la forme de la figure 13. Il s'agit alors de faire le premier point du filet proprement dit.

Premier point (fig. 13). — Pour cela, on réunit deux ficelles extérieures juxtaposées, *r, s*, pour en faire les tendues qui s'attacheront au bouton de la ceinture; puis, sur ces deux fils, en prenant un des fils de tendue à droite et à gauche des points supérieurs précédents, on noue un point complet que l'on arrête par le premier demi-nœud à droite au point que le coup d'œil indique comme convenable. Il y a là, pour faire le nœud *n*, un tour de main à apprendre qui ne peut s'expliquer.

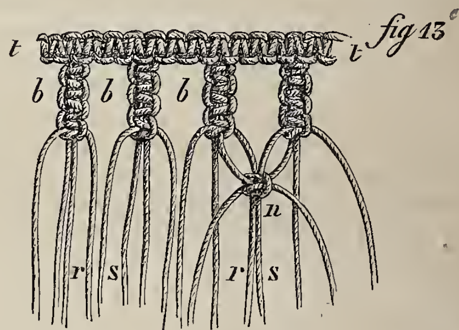


Fig. 13. — Premier point.

Premier point de bordure (fig. 14). — Le travail se continue ainsi, de proche en proche et horizontalement, donnant lieu aux points *n, n, n*, reliant les barrettes *b, b, b*. La seule précaution à prendre par le noueur, c'est que les ovales 1, 2, 3, soient parfaitement égaux, ce qui dépend de l'adresse avec laquelle il organise la tension de ses divers fils. Il aura soin également que leur longueur soit telle que le point *n* tombe naturellement et droit entre les deux points ou barrettes supérieures sans tiraillement.

Arrivé à l'extrémité d'un rang, il faudra faire un point de bordure *s*, qui s'exécute en prenant pour fils tendus du milieu un fil extérieur droit du point *n*, le dernier fil intérieur droit du point *v* du rang supérieur, et nouant autour le fil intérieur droit du point *n* et le fil extérieur

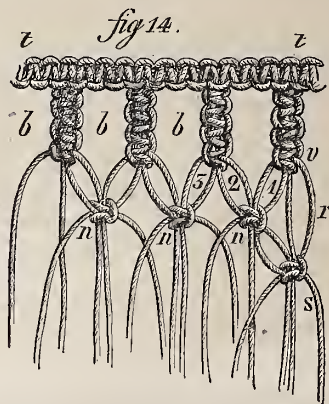


Fig. 14. — Premier point de bordure.

droit du point supérieur *v*, ce qui produit un ovale irrégulier et allongé (*r*, fig. 14).

La fin à une prochaine livraison.

L'ABBAYE DE VERTEUIL

(GIRONDE).



L'abbaye de Verteuil, dans l'arrondissement de Lesparre (Gironde). — Dessin de Grandsire, d'après M. Lallemand.

L'abbaye de Verteuil est située dans l'arrondissement de Lesparre, où l'on remarque aussi l'abside de Saint-Vivien et l'église de Bégadan. Ces trois monuments religieux sont du style roman.

Une tradition populaire peu autorisée attribuait la fondation du monastère de Verteuil à Charlemagne. Il paraît plus probable qu'il fut fondé au plus tôt au dixième siècle. Il a été reconstruit au dix-huitième. Les *Variétés bordelaises*

donnent la liste des abbés. Plusieurs bénéfices-cures dépendaient de cette abbaye, qui, suivant l'abbé du Temps, était taxée en cour de Rome vingt-cinq florins et valait six mille livres.

Le château de Verteuil est bâti sur l'extrémité orientale d'un plateau peu élevé qui domine le bourg et l'abbaye. Au douzième siècle, il appartenait à la famille de Bourg; il passa, en 1287-1288, dans la maison d'Albret. Aux quatorzième et quinzième siècles, il fut maintes fois confisqué, rendu et repris par les rois d'Angleterre. Plusieurs seigneurs s'en disputèrent la possession. Il fut cédé, en 1326, à Gaston de Foix, comte de Longueville, captal de Buch, et, en 1452-1453, à Isar Vernha (la Vergne). Mais après la conquête, les seigneurs d'Albret rentrèrent dans leurs possessions, et l'un d'eux, en 1515, fit hommage de Verteuil à François I[er]. Cependant Pierre de Bosco, chantre et chanoine de l'église de Bordeaux, avait légué, en 1480, au chapitre de Saint-André de Bordeaux, sa baronnie, avec le droit de justice, qui s'étendait sur la paroisse de Verteuil. On ne comprend donc pas très-bien comment se fit l'hommage à François I[er]. Ce qui est certain, c'est que le chapitre de Saint-André garda cette seigneurie jusqu'en 1789. Confisquée pour la nation, elle fut vendue à M. Garaud. Les ruines du château appartiennent à M. Jean Pradel (¹).

C'est aussi dans l'arrondissement de Lesparre que se trouvent la tour de Cordouan, du dix-septième siècle, le château de Breuil, et les restes et fortifications de l'ancien château et des fortifications de Lesparre et de Castillon, dont il restait une tour il y a encore assez peu de temps.

Lesparre, « la ville aux palissades », fut, dit-on, à l'origine, un bourg gaulois (*Medulli*), puis une ville gallo-romaine (*Metullium*), détruite plus tard par les Normands. Au dixième siècle existait déjà sur son emplacement le donjon féodal de Lesparre, dont les seigneurs eurent, aux onzième, douzième et treizième siècles, une grande influence dans la province de Guienne, et se montrèrent en toute occasion très-fidèles au parti anglais jusqu'au quinzième siècle. Charles VII fit abattre les murs de Lesparre. Cette seigneurie resta longtemps dans la maison d'Albret, et ensuite passa successivement dans la maison de Foix et dans celles de Nivernais, du maréchal de Matignon, du duc d'Épernon, et des ducs de Grammont.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 166, 211, 246, 274.

MOLIÈRE A ROUEN.

Suite.

Nous avons indiqué les villes où le passage de Molière a été constaté. Malheureusement la liste de ces villes est loin d'être complète, et souvent les commentateurs ont regretté de n'avoir aucune autre indication des pays que visita la troupe ambulante, ce qui eût permis d'y faire quelques recherches locales. Cependant, si l'on y regardait bien, peut-être trouverait-on sur ce point quelques renseignements dans les propres œuvres de Molière. S'il n'a pas laissé trace de son passage dans les villes qu'il a visitées, soyez certain que ces villes ont laissé leurs traces dans son esprit. De partout il emportait quelque chose. Il emporta de Rouen le bon *huissier à verge*, dont il imita si bien, dans *Tartufe*, la prononciation lourde et traînante :

> Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
> Et suis huissier à verge en dépit de l'envie.
> J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
> D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
> Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
> Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

Peut-on douter que, de même qu'il a trouvé M. Loyal en Normandie, il n'ait trouvé M. de Pourceaugnac à Limoges? Eût-il aussi bien décrit toute la ville, s'il ne l'avait connue? Mais nous trouvons dans ses œuvres d'autres indications encore. Molière n'observait pas seulement l'esprit et les mœurs des populations qu'il visitait, il apprenait leur langage; il reproduit dans ses pièces les dialectes de plusieurs provinces; ces provinces sont, n'en doutez pas non plus, celles qu'il a visitées. Ainsi, dans cette même comédie de *Pourceaugnac*, il met en scène une Languedocienne de Pézénas : c'est un souvenir de voyage; il oppose à cette *baragouineuse* du Midi une *baragouineuse* du Nord : « Tout Chin-Quentin a assisté à no noche. » Or, s'il sait si bien ce joli dialecte picard, n'est-ce pas qu'il l'aurait, comme le languedocien, appris sur les lieux mêmes? Qu'on recherche à Saint-Quentin, l'on y pourra trouver quelque trace du passage de Molière.

Voici, toujours dans *Pourceaugnac*, un autre provincial :

« Montsir, afee le fotre permission, je suisse un trancher marchand flamane, qui foudroit bienne fous demandair un petit nouvel. »

Cherchez du côté de la Flandre, messieurs les commentateurs, vous y pourrez trouver quelque petit document qui vous permettra d'établir que l'auteur des *Femmes savantes* voyagea dans ce pays-là; et si vous êtes membres de quelque académie flamande, cette découverte pourra servir à votre avancement dans le monde.

Attendez! voici de nouveaux *baragouineurs :*

« — Allons, dépêchons, camerade; li faut allair tous deux nous à la Crève pour regarder un peu chousticier sti monsieu de Porcegnac, qui l'a été contané par ordonnance à l'être pendu par son cou.

» — Si faut nous loër un fenêtre pour foir sti choustice.

» — Li disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve pour li accrocher sti Porcegnac. »

Ceci ne doit-il pas appeler quelques investigations vers Besançon ou Nancy? Ce serait parfaitement notre avis. Mais c'est du séjour à Rouen que nous avons à nous occuper, et c'est ce que nous allons faire exclusivement.

Il eût été curieux de savoir quel avait été dans cette ville l'emplacement du théâtre occupé par Molière. Tout le monde a cherché à éclaircir ce point, mais personne n'y est encore complétement parvenu.

Ce qui paraît probable, c'est qu'il dut s'établir soit à la salle des Deux-Mores, rue des Charrettes (tout au bas de la ville et à peu près sur l'emplacement actuel des magasins de la Douane), soit au théâtre des Braques, situé dans le même quartier, au bas de la rue du Vieux-Palais.

Mais un point beaucoup plus important et parfaitement acquis, c'est que les deux Corneille, Pierre et Thomas, ne bougèrent, cette année-là, de Rouen.

Ici nous sommes, pour l'intelligence de ce qui va suivre, forcés de retourner de vingt-deux ans en arrière.

Molière avait quatorze ans lorsqu'on donna à Paris la première représentation du *Cid* (1636); on sait le prodigieux succès de la pièce et l'enthousiasme qu'elle causa dans la population. Rodrigue et Chimène décidèrent de la vocation de Molière; aîné de dix enfants, il était déjà

(¹) Voy. la *Guienne militaire*, par M. Léo Drouyn.

sorti de l'école et commençait d'être apprenti tapissier dans la boutique de son père. Il demanda alors qu'on le fît étudier; son grand-père maternel intervint, usa de son autorité, et l'enfant fut mis au collége Louis-le-Grand. Aux jours de congé, il priait son grand-père de le mener au théâtre. Après le Cid, il y vit coup sur coup apparaître *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *le Menteur*, *Pompée*. Cette suite de chefs-d'œuvre fortifia de plus en plus le jeune homme dans ses rêves de théâtre. Au collége, déjà il composait et jouait des comédies avec Cyrano de Bergerac et quelques autres de ses camarades.

. . . . À présent, le théâtre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,

disait Corneille lui-même avec une noble fierté.

Au sortir du collége, à dix-neuf ans, que fait le fils du tapissier des Halles? Il joue la comédie; et le voilà, peu de temps après, organisant une troupe ambulante... Grâce à Molière, les pièces de Corneille furent jouées par toute la France.

Qu'on juge de sa joie, lorsque arrivant à Rouen il apprit que le théâtre où il allait s'établir était dans le voisinage même du grand Corneille. La salle de Molière, nous l'avons dit, se trouvait vraisemblablement dans la rue des Charrettes ou au bas de la rue du Vieux-Palais; or les frères Corneille habitaient rue de la Pie, c'est-à-dire à quatre minutes du théâtre où Molière allait jouer *Nicomède*. On devine si les visites furent fréquentes entre les trois poëtes. Corneille avait cinquante-deux ans, son frère Thomas en avait trente-deux, et Molière trente-six. Que de conseils demandés et reçus! Quelle bonne fortune pour Molière, au moment de s'établir à Paris, d'avoir en quelque sorte ces six mois de tête-à-tête avec le plus grand et le plus expérimenté des maîtres! Molière, à Rouen, acheva d'organiser sa troupe et de la porter à un degré de perfection qui jamais n'avait été égalé, et qui peut-être ne l'a pas été depuis. Le nombre de ses comédiens, lorsqu'il partit de Rouen, s'élevait à vingt.

Ces relations de Molière et des frères Corneille à Rouen sont chose si bien établie, que dans le temps les faiseurs de chronique prétendirent que Pierre et Thomas avaient beaucoup admiré une jeune actrice de la troupe de Molière. La seule chose surprenante serait qu'ils n'eussent pas été sensibles aux charmes et aux talents de toute cette troupe. On pourrait, sans crainte de se tromper beaucoup, affirmer que peu de représentations furent données à Rouen par Molière sans que les deux Corneille y assistassent. On a retrouvé dans ces derniers temps l'exemplaire de *Nicomède* qui avait servi à Molière pour la distribution des rôles; des vers y ont été corrigés: ces corrections n'auraient-elles pas été faites par Molière d'accord avec Corneille? Les archéologues décideront.

Ce qu'il importe ici de constater, c'est que Molière ne prit vraiment son grand vol, ne commença lui-même la série de ses chefs-d'œuvre, qu'après le séjour à Rouen, c'est-à-dire après les six mois passés en compagnie de Corneille.

Bientôt ils se retrouveront à Paris, et jusqu'à la fin de leur vie ils resteront fidèles l'un à l'autre. Corneille, devenu vieux et fort solitaire, ne sortira plus que pour aller de temps en temps dîner chez Molière. L'auteur du *Cid* ne consentira à travailler en collaboration qu'avec Molière (dans *Psyché*). On sait et l on a cité partout les beaux vers que retrouva, à cette occasion, le vieux poëte; mais ce que l'on cite moins, c'est ce trait: Corneille, on le sait, n'était nullement un homme de polémique; au moment de Psyché, Molière était, à cause de *Tartufe*, l'objet d'attaques incessantes dans les églises. On se rappelle ces paroles d'un curé de Paris, prêchant que Molière était « un démon vêtu de chair, habillé en homme, un libertin, un impie *digne d'être brûlé publiquement.* »

Corneille, indigné, mit dans *Psyché* ces deux vers:

Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples.

De telles paroles venues du grand Corneille, de l'auteur de *Polyeucte*, et prononcées sur le propre théâtre de Molière, avaient certainement une importance qu'eussent dû relever les commentateurs.

N'oublions pas que cette estime réciproque et cette amitié entre les deux plus grands hommes du dix-septième siècle commencèrent à Rouen.

Les deux Corneille et Molière durent souvent causer ensemble dans la petite maison de la rue de la Pie, maison trois fois respectable, qu'on eût dû, ce semble, conserver avec vénération, mais que l'on a démolie.

N'oublions pas non plus qu'à cette époque les trois poëtes étaient pauvres, et que les deux Corneille le restèrent toute leur vie. (Voyez dans *l'Illustration*, année 1864, un curieux article de M. Ch. Jobez, sur les dernières années de Thomas Corneille.)

Voilà tout ce que l'on sait du séjour de Molière à Rouen; mais nous ne pouvons quitter encore ces chers et glorieux souvenirs. Quelques autres points de la vie du grand comique trouvent dans la même ville leur explication.

M. Ernest Chesneau, un Rouennais, nous a dit avec un très-grand sens l'influence que dut avoir sur le génie de Géricault, dans son enfance, le voisinage d'un maréchal ferrant, et plus tard la vue de la mer. Mais écoutez ceci: vers 1664, les médecins de Rouen et de Marseille prétendirent qu'ils avaient droit, quand ils le jugeaient convenable, de mettre en place eux-mêmes les remèdes qu'ils avaient ordonnés. Les magistrats n'eussent découvert à cela, sans doute, aucun inconvénient; mais les apothicaires s'opposèrent à cette usurpation de leurs prérogatives: il en résulta sur la mise en place des remèdes un procès qui fit rire aux éclats toute la France, et dont Molière ne perdit pas un seul mot.

Les apothicaires eurent gain de cause; mais comme ils avaient pris l'habitude de charger leurs garçons de la mise en place du remède, les médecins leur firent un nouveau procès, auquel Regnard fit une plaisante allusion dans une de ses pièces:

On voulait condamner tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes. . . . .

Ce fut aussi un procès de danseurs contre les musiciens qui donna à Molière l'idée de la dispute entre le maître d'armes et le musicien dans le *Bourgeois gentilhomme*.

Presque tous les commentateurs ont dit que la cérémonie de réception du médecin, dans *le Malade imaginaire*, avait été improvisée un soir, après un souper chez Molière, par Boileau, Lulli, la Fontaine et Chapelle. Ceci est vrai. Molière, alors très-faible et très-souffrant (il allait mourir dans quinze jours), dit qu'il voulait terminer sa pièce par la réception burlesque d'un médecin. Chacun aussitôt improvisa sa strophe. La Fontaine, qui y avait eu la meilleure part, fut chargé de recueillir le tout. Des copies s'en répandirent avec ce titre: *Receptio publica unius juvenis medici in Academia burlesca Johannis Baptistæ Moliere doctoris comici.*

Un libraire de Rouen, François Vinet, avant que *le Malade imaginaire* eût été imprimé, publia (en 1673) la Réception burlesque telle que la Fontaine l'avait remise à Molière. Cette réception a été reproduite par M. Charles Magnin, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet

1846. Ceci nous permet de voir avec quelle supériorité Molière refit cette réception. D'abord il la raccourcit beaucoup, et sut donner aux traits qu'il en conserva une forme musicale et un relief qui manquaient au texte primitif. Ne citons qu'un exemple : Boileau, Lulli, Chapelle et la Fontaine avaient trouvé le trait suivant :

A docto doctore mihi, qui sum prætendens
Domandatur raison à priori et evidens
Cur rhubarba et le séné
Per nos semper est ordonné,
Ad purgandum utrumque bile
Et quod ero valdo habile :
Respondeo vobis
Quia est in illis
Virtus purgativa
Cujus est natura
Istas duas biles evacuare

Voyez avec quelle supériorité Molière a repris et traduit cette idée :

Mihi a docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire,
A quoi respondeo
Quia est in eo
Virtus dormitiva
Cujus est natura
Sensus assoupire.

On voit que Rouen a fourni son contingent d'éclaircissements pour la vie et pour l'interprétation des œuvres de Molière. Malheureusement tout le monde ne les a pas aperçus; il était donc utile de les recueillir et d'en former un ensemble qui désormais ne puisse échapper à personne.

Avant de terminer, cependant, relevons une erreur.

Nous avons parlé de la brochure de M. le professeur Bouquet : *Molière et sa troupe à Rouen*. L'auteur de cette brochure ne commet pas l'erreur dont nous voulons parler, mais il la répète après M. Emmanuel Raymond, qui le premier lui a donné cours dans son *Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc*. Selon M. Raymond, la troupe ambulante voyageait à cheval, et l'on donnait aux acteurs un cheval pour trois, aux actrices un cheval pour deux. Molière, en sa qualité de directeur, avait un cheval pour lui tout seul.

Les choses ne se passaient pas aussi réglementairement que cela; on allait comme on pouvait : les uns à cheval, les autres en charrette, avec tout l'attirail de décors et de machines; les autres sur de simples mulets, sur des bourriques, ou à pied. Ils voyageaient en bateau lorsqu'un jour Molière, en Languedoc, s'aperçut qu'on lui avait volé sa valise. Dassoucy raconte qu'il a navigué sur le Rhône avec Molière et sa troupe.

Du reste, leur manière de voyager a été on ne peut mieux dite par Scarron dans le *Roman comique*. C'est là aussi qu'il faut voir la joie qu'ils causaient à leur entrée dans les villes : aussi les vieux Rouennais durent-ils se rappeler longtemps ce joyeux été de 1658, où, pour la première fois, ils virent jouer *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux*, *le Médecin volant* de Molière, et *Nicomède* de Pierre Corneille.

La suite à une prochaine livraison.

LE DOCUS-DOCULSEME.

On appelait ainsi une partie de la dot des filles des khans de Crimée, qui, vassaux du sultan jusqu'en 1774, furent dépossédés dix ans après par la Russie.

Le *docus-doculseme*, ou le neuf fois neuf, consistait en neuf fois neuf fourrures, neuf fois neuf habits, neuf fois neuf matelas couverts d'étoffes d'or, d'argent et de soie, neuf fois neuf couvertures, et neuf fois neuf draps de lit.

PRIVILÉGES DES KHANS DE CRIMÉE.

Lorsque le khan de Crimée consentit à devenir le vassal du sultan, il y eut de grands débats au sujet du nombre de queues que le khan serait autorisé à faire porter devant lui. Il voulait en avoir six, comme le sultan : « Le sang de Tchingiskhan, disait-il, est tout aussi pur et sacré que celui d'Osman. » Il fallut cependant qu'il se contentât de cinq. Mais il avait de grands priviléges : le sultan ne pouvait, par exemple, choisir les khans que dans la famille Girei. Les pays du khan étaient un asile inviolable pour tous ceux qui s'y réfugiaient. Jamais le sultan ne devait répondre par un refus à une demande du khan. Il arriva ainsi qu'un jour, au commencement du dix-huitième siècle, le khan Dewlet-Girei, prenant congé du Grand Seigneur qu'il avait visité, et ayant déjà le pied à l'étrier, s'arrêta brusquement et resta immobile dans cette position.

Le sultan le regardait de loin; il lui fit demander ce qui retardait ainsi son départ.

— Je veux, répondit le khan, je veux avoir la tête du grand vizir, Mehemet-Pacha.

Sur le champ le sultan ordonna que cette tête fût tranchée et remise au khan.

Le khan avait aussi le droit plus innocent de s'asseoir en présence du sultan et de prendre le café avec lui. En pareille circonstance, son turban était orné de l'agrafe.

PISCICULTURE.

Voy. p. 172; — et t. XXXVI, 1868, p. 147 et 204.

L'ÉTABLISSEMENT DE CONCARNEAU.

Dans un rapport en date du 22 mars 1861, M. Coste, le zélé promoteur de la pisciculture en France, s'exprimait ainsi :

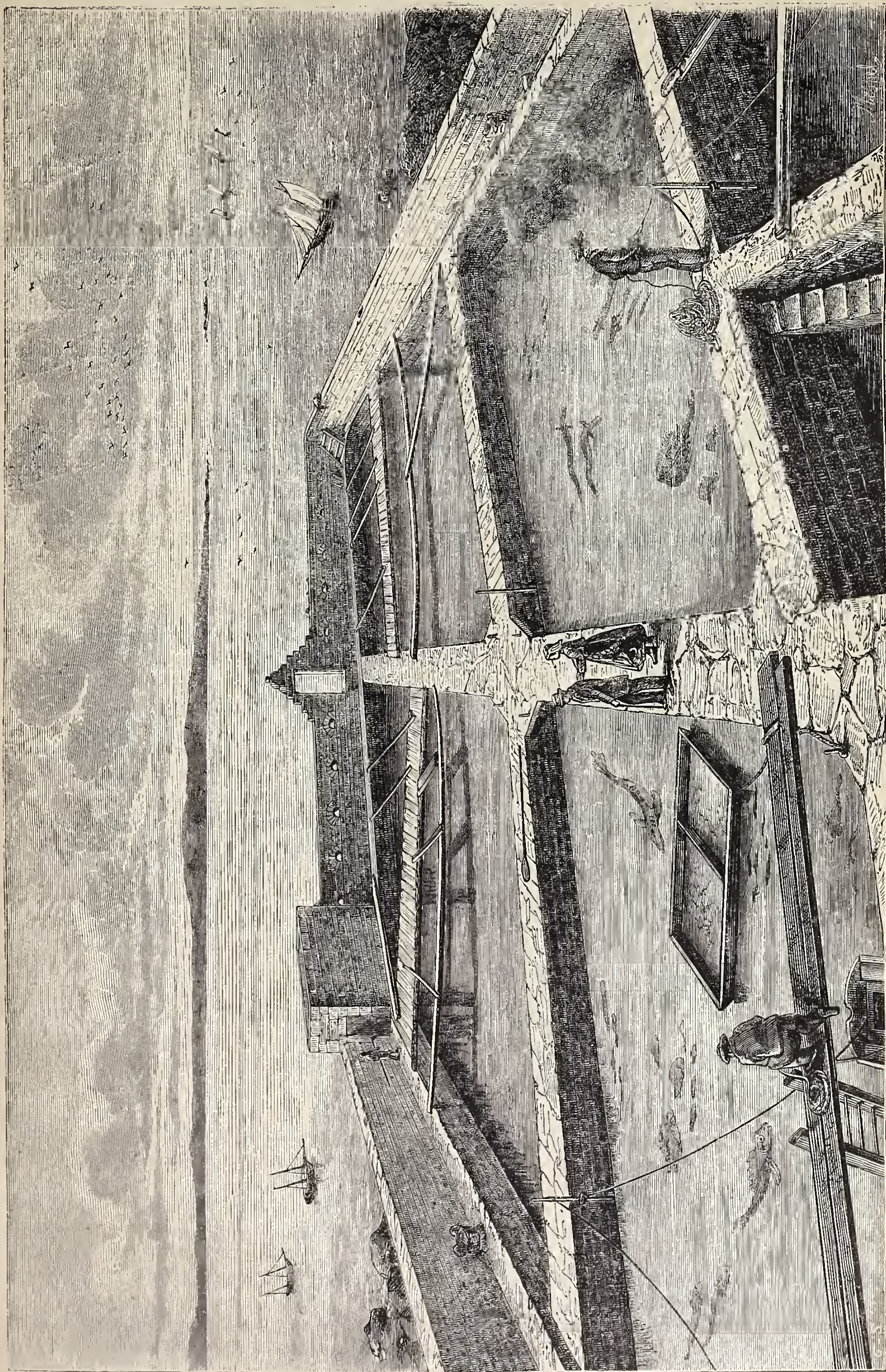
« Je fais construire en ce moment à Concarneau un vivier laboratoire de 1 500 mètres de superficie, qui servira de modèle aux pêcheurs disposés à entrer dans la voie du progrès. Ils y verront par quels artifices la science crée, dans des espaces restreints, les conditions de la pleine mer; comment y vivent et prospèrent les nombreux troupeaux qu'on y renferme.

» Lorsque, derrière ses bergeries aquatiques et ses champs de coquillages, la famille maritime se sera constituée en métairies d'exploitation, elle étendra peu à peu son industrie au delà des étroites limites où sa condition actuelle l'emprisonne. Son foyer domestique élargi deviendra en même temps un atelier de conserves et une fabrique de préparations fertilisantes. »

Pourquoi faut-il que la réalité soit si différente de ce que faisait briller l'espérance? Loin d'être devenu une ferme agricole à laquelle le pisciculteur ou l'ostréiculteur soient en mesure de demander des enseignements, l'établissement de Concarneau est resté un entrepôt privé de poissons et de crustacés. Il est solidement bâti sur les rochers granitiques d'une pointe, à l'extrémité de la ville. Construits au moyen des détritus d'une partie de ces rochers, que l'on a dû faire sauter à la poudre pour creuser les réservoirs, sept bassins inégaux se succèdent dans des conditions de sécurité qui permettraient d'y poursuivre des études physiologiques du plus haut intérêt. Mais les

deux meilleurs et les plus grands servent exclusivement de viviers de crustacés, homards et langoustes, pêchés pour le pilote et revendus par lui; un troisième reçoit le dépôt des turbots, au nom du même propriétaire; les autres demeurent vides et abandonnés, inutiles, à moins que quelque hôte inattendu et de passage ne vienne de la mer attendre là son tour d'aller au marché.

Les grandes salles du haut de l'établissement, destinées, dans la généreuse pensée du fondateur, à former des laboratoires pour la science et à être munies des appareils les plus utiles, ne servent qu'à l'emballage des sardines, l'un des objets de commerce accessoires de l'établissement, et que les femmes viennent là empaqueter à l'abri.



L'ancien établissement de pisciculture, à Concarneau. — Dessin de Mesnel, d'après une photographie de M. de la Blanchère.

Les pisciculteurs de France et les ostréiculteurs n'ont rien à apprendre dans un endroit si détourné de sa des-

tination : c'est un état de choses dont l'on doit désirer le changement.

LE PETIT LIVRE DU DOCTEUR JOCUS.

MESSIEURS A, B ET C.

Les écoliers d'il y a trente ans, qui allaient alors en promenade dans le parc de Saint-Cloud, ont pu voir notre docteur Jocus. C'était un ancien médecin de Paris. Il avait déserté pour toujours la grande ville et dit adieu à sa clientèle, estimant que l'homme qui a vécu pendant un demi-siècle pour les autres a bien acquis le droit de songer un peu à lui-même. Régulier dans ses habitudes, dès que midi avait sonné à l'église de Saint-Cloud, on voyait le docteur Jocus descendre la rue d'Orléans où il demeurait, pacifiquement armé, selon que le temps était beau ou menaçant, soit de sa canne à pomme d'ivoire, soit de son parapluie en taffetas vert. Mais qu'il y eût pluie ou soleil, jamais il ne sortait de chez lui pour faire la promenade qu'il nommait sa méridienne sans emporter, serré sous son bras gauche, un vieux petit livre relié en maroquin rouge bruni par le temps. Une fois pour toutes, le docteur s'était tracé un itinéraire duquel on ne le vit jamais s'écarter. Ainsi, quand il avait atteint le bout de sa rue d'Orléans, il traversait l'avenue du château, tournait à droite pour suivre l'allée couverte des marronniers séculaires qui longe en contre-bas la limite orientale des grandes cours du palais et du parc réservé; puis, prenant à gauche le premier des deux chemins en pente rapide qui mènent de la cascade à l'allée principale du parc, il allait invariablement s'asseoir sur le banc placé en face du grand bassin, entre les deux prés creux. Installé à sa place accoutumée, qu'il se trouvât seul sur le banc ou bien qu'il y fût avoisiné, le docteur, pour début de sa station quotidienne, se livrait, durant quelques minutes, à la méditation, après quoi il ouvrait son petit livre et fermait à demi les paupières, comme pour lire plutôt en lui-même que sur la page qu'il avait devant les yeux. Sans se préoccuper de ses voisins et des passants qui pouvaient l'entendre, ou plutôt y pensant et voulant être écouté, le docteur, qui avait marqué le commencement de sa lecture par le seul mouvement des lèvres, en arrivait peu à peu à lire franchement à haute voix. Ceux des habitués du parc que la curiosité avait une première fois attirés près du docteur ne manquaient pas d'y revenir, et à son auditoire ordinaire se joignaient toujours quelques passants qui, ne s'étant arrêtés d'abord que pour le lecteur, se sentaient retenus par le contenu de son petit livre.

Depuis dix ans et plus le docteur Jocus n'est plus de ce monde, mais son petit livre n'est pas perdu; il l'a légué à l'un de ses voisins qui fut son auditeur le plus assidu. Des notes écrites de la main du docteur sur la marge des feuillets révèlent l'intention secrète qui lui faisait choisir, à la date indiquée, la lecture de tel fragment plutôt que de tel autre. Ainsi on lit sur la page 123 :

(Aujourd'hui 12 mai, j'ai reconnu dans le groupe qui s'était formé pour m'écouter trois personnes de qui je sais parfaitement le passé, ce dont elles ne se doutent guère.

Le respect dû aux noms de famille ne me permet de les désigner ici que par les trois premières lettres de l'alphabet.

A est toujours le coureur de places mal-chanceux, B a usé sa vie en des commencements d'entreprises sans en achever aucune, et C, qui avait l'étoffe d'un homme supérieur, s'est réduit par son ambition malsaine à n'être qu'un peu moins que rien.

Ce tantôt, quand je paraissais lire pour tout le monde, A, B et C ont-ils compris que je ne lisais que pour eux l'anecdote suivante?)

LES TROIS VOYAGEURS.

ANECDOTE.

Trois voyageurs, qui n'étaient pas arrivés par le même chemin, se trouvèrent un soir attablés pour souper dans une même salle d'auberge. Ils se rencontraient pour la première fois; mais entre gens qui viennent également de loin et qui ont beaucoup vu, il y a égal désir de trouver à qui parler : aussi, après un mutuel salut adressé le verre en main, la conversation fut bientôt entamée, et, nécessairement, elle roula sur les importantes découvertes faites par les voyageurs en parcourant le monde. La prétention ordinaire de ceux qui ont pénétré dans des contrées avant eux ignorées ou peu connues est de pouvoir toujours enchérir sur le merveilleux raconté par les autres. Ainsi en fut-il encore cette fois, et comme chacun se flattait d'avoir mieux à dire que quiconque, il fut convenu entre nos trois voyageurs que celui qui avait eu la bonne fortune de trouver, chemin faisant, le peuple le plus extraordinaire, souperait aux frais de ses deux confrères. On tira au sort à qui parlerait le premier, et celui que le sort avait désigné commença ainsi :

— Je ne vous parlerai, dit-il, que de mon passage à Zélosipolis, une singulière ville habitée par un peuple encore plus singulier. Figurez-vous des rues, des ruelles et des places aboutissant en zigzag l'une dans l'autre, et bornées à droite et à gauche par des murs qu'il faut escalader quelque part qu'on veuille arriver. Dans ces rues, dans ces ruelles, sur ces places, fourmille jour et nuit une population toujours affairée et criarde, qui est d'autant plus gênée dans son mouvement perpétuel que chacun des habitants porte partout avec soi une échelle grande ou petite. L'unique occupation de ces gens-là consiste à tenter l'escalade de quelque mur; mais comme il est difficile de trouver libre un espace propice à ladite tentative, c'est à qui renversera l'échelle du voisin afin d'y substituer la sienne. Aussitôt qu'une échelle tombe, un hourra formidable éclate dans la foule; on se heurte, on s'écrase en se précipitant à l'envi vers le mur, et vingt, trente, cent échelles arrivent à la fois pour remplir la place vide. Beaucoup dans la bagarre perdent leur échelle; d'autres restent accrochés au mur sans pouvoir ni monter ni descendre, parce que les échelons d'en bas se sont brisés sous leurs pieds et que les échelons supérieurs n'atteignent pas assez haut. Il en est, parmi ce peuple grimpeur, qui s'agitent jusqu'à la folie furieuse pour retrouver leur échelle perdue; il en est qui se vendent corps et âme pour obtenir d'un plus heureux, dont l'échelle est solidement accrochée, le droit d'y monter après lui. Partout on entend ces cris : « Échelle volée! échelle brisée! » On ne voit que chutes et catastrophes; qu'importe? les accidents ne découragent personne, et le mouvement de la veille recommence le lendemain.

—Je doute, dit en terminant le voyageur, que vous puissiez citer rien de plus curieux que ce que j'ai vu à Zélopolis; le spectacle est intéressant, mais il ne faut pas le regarder trop longtemps : il donne le vertige.

(Ici j'ai fait une pause, afin de donner à A, le coureur de places, le temps de saisir l'allusion; puis, d'intention, m'adressant à B, l'homme aux entreprises inachevées, j'ai repris :)

— Puisque nous en sommes sur les peuples fous, dit le deuxième voyageur, je me flatte d'en avoir pu observer un qui, en fait d'extravagance, prime le vôtre. Il s'agit des

habitants de la contrée que je désigne sur ma carte par le nom de Chorotrêtos, le Pays troué, attendu que pour y marcher sans péril il faut regarder continuellement où l'on va poser le pied; faute de cela faire, on s'expose de pas en pas à rouler au fond de l'un des innombrables trous creusés de toutes parts dans le sol. Arrivé à l'âge où il se sent la force de manier une pioche, chaque naturel de ce pays n'a plus qu'une idée fixe : « faire son trou. » Vos porteurs d'échelles sont sans cesse en mouvement pour grimper au faîte d'un mur; mes fouisseurs se tiennent du matin au soir courbés vers la terre pour la creuser davantage. L'histoire de celui qui fit le premier trou dit celle de tous les autres.

Un savant lui avait révélé qu'à peu de profondeur au-dessous du sol se trouvait un large banc de pierre à bâtir. Il se dit : « Creusons jusque-là, et j'aurai gagné par mon travail tout ce que je désire, c'est-à-dire une maison de pierre. » Quand il eut mis à nu toute l'épaisseur du banc, il aperçut au-dessous de la pierre un filon de métal. C'était du fer. Le mineur, qui la veille pensait au repos, se dit : « Il n'est pas temps encore de se reposer; d'ailleurs je suis dans toute la force de l'âge, et le fer se vend cher dans ce pays; creusons jusqu'au fer. » Et quand il eut atteint la couche de fer, il remarqua qu'un peu plus bas brillaient des paillettes d'argent. Il commençait à sentir l'épuisement de ses forces; mais l'espoir d'une fortune qui ne demandait plus pour venir à lui que quelques efforts nouveaux raviva son courage. « J'irai jusqu'à l'argent, dit-il; mais quoi qu'il puisse y avoir plus bas, je m'arrêterai là. » Il ne s'y arrêta pas, car il vit bientôt que la roche d'argent reposait sur un lit de sable d'or. « Laisserai-je donc cette fortune aux premiers qui viendront après moi, pensa-t-il, quand il me suffirait de quelques jours de travail pour en jouir moi-même? Les quelques jours se prolongèrent en années. Enfin il atteignit l'or; mais un peu plus bas scintillaient des diamants. Ils paraissaient être si près de lui qu'il crut n'avoir qu'à se baisser pour les ramasser à pleines mains. Dans sa précipitation à se pencher pour s'en saisir, il ne remarqua pas qu'entre les diamants et lui il y avait la profondeur d'un lac souterrain. Il s'y noya. Un éboulement a comblé le trou du premier creuseur de puits. Son malheur ne préserve pas de la même folie les autres faiseurs de trous. Chacun commence le sien pour arriver seulement à la pierre et méprisant ce qu'il a trouvé; ils meurent épuisés ou par accident en regardant les diamants auxquels ils n'ont pu atteindre.

(Après une nouvelle pause, ce fut en jetant un regard de pitié sur C, le joueur et la victime d'une ambition sans dignité et sans conscience, que j'entamai la fin de mon récit :)

— Parbleu, reprit à son tour le troisième voyageur, vous me parlez de gens qui, à leur manie près, ne diffèrent en rien ni de vous, ni de moi; j'ai à vous citer des êtres vraiment merveilleux. Je dois dire qu'ils forment une race à part dans le pays, où le souverain et le reste de la nation sont absolument bâtis comme le commun des mortels. Les êtres merveilleux dont je parle ont l'incroyable privilége de se donner la taille qui leur est nécessaire, soit pour voir au-dessus de la tête des autres, soit pour passer sous une barrière, si bas placée qu'elle puisse être. Leurs bras, leurs jambes et leur cou s'allongent ou diminuent de longueur, comme les tubes emboîtés d'une longue-vue. En présence du vulgaire, c'est à qui se grandira le plus pour dominer les autres, et devant de certains grands qui ne le sont que par leurs titres, c'est à qui rentrera le plus en soi-même pour se trouver au-dessous de celui à qui il parle. C'est un jeu des plus plaisants à observer que celui de ces corps élastiques qui se font tour à tour géants ou pygmées. Le chef de la nation s'en amuse parfois. Tantôt il tente leur ambition par l'appât de quelque prix attaché au sommet d'un mât prodigieusement haut, qu'il a fait planter dans la cour de son palais; et voilà tous ces corps qui grandissent, tous ces bras qui s'allongent, de telle sorte que quelques-uns en arrivent à l'élasticité forcée, ce qui ne leur permet plus de reprendre leur stature ordinaire, et ce qui aussi les oblige à se retirer du monde où ils ne trouvent plus ni compagnons, ni maîtres, ni serviteurs à leur taille. Tantôt, lorsqu'il veut bien accorder une audience à l'un d'eux, le souverain fait ouvrir, au bas de la porte de son salon, une sorte de chatière par laquelle on ne peut entrer qu'en se faisant si petit que l'élasticité est forcée dans le sens contraire; si bien que la victime paye d'un rapetissement incurable la faveur qu'il a reçue.

Ainsi termina le troisième voyageur; l'histoire ne dit pas lequel d'entre eux soupa aux dépens des deux autres.

FABRIQUES D'HARMONICAS.

A Toula, ville russe, on fabrique par an de cinquante à soixante mille *harmonicas*. On vend ces instruments de musique, suivant leur dimension, de 7 à 15 roubles. Cent enfants ou adolescents sont employés à cette fabrication : chacun d'eux a la spécialité d'un seul ton. La plupart de ces harmonicas sont expédiés en Sibérie, à la foire d'Irbit, d'où ils vont en Chine.

LIVERDUN

(MEURTHE).

Ce village mélancolique, qui rêve au-dessus de sa rivière, sur la pente de sa colline, a été jadis un lieu fortifié, presque une ville : « Antique et noble citadelle, qui, de temps immémorial, s'appelle Liverdun, porte inexpugnable de tout l'évêché de Toul (¹). » Tel est le témoignage que le cartulaire de Rengéval rendait, en 1186, à ce bourg aujourd'hui inconnu; et ce n'est pas du premier coup, je vous assure, que l'on met la main sur l'histoire de Liverdun.

Le nom est probablement celtique, bien qu'on n'en puisse expliquer sûrement la première partie. M. Henri Lepage, dans son Dictionnaire topographique de la Meurthe (1862), s'est donné la peine de recueillir dans les chartes et les registres les formes suivantes, curieuses pour ceux qu'intéressent les variations de la prononciation et de l'orthographe : *Liberdunum*, 894; *ecclesia Leverdunensis*, 960; Leverdun, 1274; Luverdun, 1334, 1402; Leverdung, 1500; Lubverdun, Luverdhung, Liverdung et Luverdung, 1542, 1550, 1551, 1571. Les latinistes, qui ne se contentaient pas de calquer tant bien que mal les noms vulgaires, ont traduit par *Liberi dunum*, comme qui dirait le coteau de Bacchus, à cause des vins de la Moselle. Mais c'est là de la pure fantaisie, digne de l'érudition étymologique des derniers siècles.

On ne rencontre pas trace de Liverdun avant le cinquième siècle; encore n'a-t-on pour garant qu'un document postérieur. Donc, au dire du roi Dagobert, les Vandales, en 406, assiégèrent Liverdun sans y pouvoir entrer. Voilà un vrai titre de noblesse. Aussi Dagobert accorda-t-il aux évêques de Toul le droit de défendre la construction d'aucune forteresse entre Toul et Verdun. En 1170,

(¹) « Antiquum et nobile castrum quod ab antiquo Liberdunum » appellatur, porta totius Tullensis episcopatus inexpugnabilis. »

l'évêque Pierre de Brixei fortifia cette bourgade, qui avait été brûlée et rasée par Jean, duc de Calabre et de Lorraine; il y établit une collégiale et un chapitre sous le titre d'un martyr du pays de Toul, saint Euchaire ou Eucaire, frère de saint Aloph. Au treizième siècle fut fondée l'église Saint-Pierre, dont la cure était à la collation du chapitre. Disons, pour terminer l'histoire ecclésiastique de Liverdun, qu'en 1587 les reîtres brûlèrent la châsse et jetèrent les reliques du saint, et que, du temps de Lamartinière, dans la première moitié du dix-huitième siècle, le chapitre fut, malgré l'opposition de quelques chanoines, uni au séminaire de Toul. Liverdun n'était plus alors qu'une dépendance de l'évêché et la résidence favorite des évêques en villégiature.

Au quinzième siècle, l'évêque Antoine de Neufchâteau, ne pouvant sans doute défendre efficacement Liverdun, la confia aux Bourguignons, qui commirent dans les environs d'affreux ravages. « Les Lorrains la leur reprirent après un long siége et la saccagèrent. Louis XIII en fit restaurer les fortifications et lui donna le titre de ville en 1626; enfin elle fut définitivement démantelée à l'époque de la réunion de la Lorraine. Il reste un grand nombre de tours des deux enceintes. La porte, à laquelle conduit une pente rapide, est encore défendue par deux tourelles à petites embrasures, et elle a conservé les deux logettes des leviers de son pont-levis.

» L'église, dédiée à saint Pierre, est du treizième siècle, ainsi que le prouvent les chapiteaux à feuilles saillantes de ses colonnettes à anneaux, et ses ogives (arcs brisés) simples. La nef est très-courte; les deux entrecolonnements des bas côtés sont en berceaux ogives, ainsi que ceux du transept, renfoncé d'une travée et éclairé à chaque extrémité par une fenêtre plein cintre, divisée en deux ogives au tiers-point. Le chœur, qui était carré,



Liverdun. — Dessin de A. de Bar, d'après une aquarelle de M. Charles Palianti.

éclairé par une rosace semblable à celle de la nef, mais dont les meneaux ont été défigurés, avait encore deux petites fenêtres ogives au-dessous; elles ont été empâtées dans un mur à trois pans coupés, au dix-huitième siècle. A cette époque, on a changé tout le caractère de l'extérieur, et particulièrement du portail.

» La plupart des maisons de la ville sont vieilles, mais peu remarquables; les plus anciennes ne datent que du dix-septième siècle; celle du curé, qui est la plus décorée, paraîtrait antérieure comme ensemble, si les détails d'ornement ne lui assignaient positivement cette date. » [1]

[1] Renseignements empruntés au Rapport de M. Grille de Beuzelin sur les *Monuments historiques de Nancy et de Toul;* in-4°, 1837. On pourra consulter aussi, outre M. Henri Lepage, déjà cité, Longuerve, *Description de la France*, 2e partie, p. 213; et Baillet, *Topographie des saints*, p. 618.

Les armoiries de Liverdun, que M. Lepage a relevées en tête d'un inventaire des archives de cette commune, sont « d'argent à la branche de chêne de sinople, glandée de gueules, l'écu surmonté d'une couronne murale ou tourée, environnée de deux fusils passés en sautoir sur un xiplot ou troulle au derrière de l'écu, pour marque du droit de chasse ou de pêche de ses bourgeois. »

Après avoir été le chef-lieu d'une prévôté du temporel de l'évêché de Toul, comprenant les communes de Jaillon, Liverdun, Royaumeix, du canton de Domèvre, et Bouvron, du canton de Toul nord, Liverdun n'est plus qu'une assez forte commune (encore, a-t-elle conservé les 1 050 habitants que lui accorde Lamartinière?) du canton de Domèvre, arrondissement de Toul, et se mire, agréable sujet de paysage, dans la Moselle, dont ses ruines couronnent la rive gauche.

LES CONFÉRENCES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES
DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Conférences du dix-septième siècle. — Frontispice d'un livre de Théophraste Renaudot. — Dessin de E. Lorsay, d'après Auroux (voy. la note page 306).

Les premières conférences du dix-septième siècle, si oubliées du dix-huitième, et dont notre temps n'a pas gardé le moindre souvenir, eurent lieu au mois d'août 1633. S'il pouvait rester le moindre doute sur les immenses progrès accomplis dans les sciences depuis cette date, il suffirait de lire les comptes rendus de ces curieuses séances pour être complétement édifié à cet égard.

Avec son esprit d'initiative, dont on n'a pas assez apprécié la valeur, Théophraste Renaudot, médecin du roi, venait d'instituer à Paris, rue de la Calandre, un bureau d'adresses dont l'industrie tira de grands avantages; il avait publié un peu plus tard, au mois de mai 1631, le premier journal qui eût paru à Paris, la *Gazette de France* [1]; enfin, il eut la pensée de fonder des conférences. Les appartements qu'il occupait dans les environs du Palais étaient vastes. Il les ouvrit, le lundi de chaque semaine, à ceux qui voulaient traiter le pour et le contre de certaines questions alors à l'ordre du jour, se réservant la faculté de s'en remettre aux décisions de la Sorbonne toutes les fois que la chose lui semblerait nécessaire, ou qu'elle serait commandée par l'esprit du temps. En le favorisant, Richelieu lui avait conseillé cette mesure prudente.

[1] Voy. t. X, 1842, p. 9.

Théophraste Renaudot comptait sur la protection suprême du grand ministre, car son esprit d'innovation lui avait naturellement suscité de nombreux ennemis. A l'en croire, les premières conférences obtinrent un tel succès, qu'on eut de la peine à contenir la foule qui se pressait pour envahir ses appartements; foule très-mélangée, sans doute, mais dans laquelle dominait la jeune noblesse, ainsi que le montre notre gravure, dessinée un peu plus tard d'après le désir d'Eusèbe Renaudot, alors que le succès de ces assemblées scientifiques instituées par son père n'était plus douteux.

Le fondateur du bureau d'adresses ne nous a malheureusement transmis les noms d'aucun des orateurs qui faisaient la gloire de ses conférences, et ce n'est pas le moindre défaut de son indigeste recueil, presque introuvable de nos jours ([1]).

Quel honneur, en effet, pour les modernes *conférenciers*, s'ils pouvaient découvrir dans ce curieux fatras le nom, par exemple, de l'immortel Pascal échappant à la première enfance et venant prendre part à ces vives discussions! On s'aperçoit, hélas! en poursuivant la lecture du livre de Renaudot, que les esprits de cette trempe ne se prodiguaient pas et restaient dans leur solitude.

N'est-ce pas ici l'occasion de répéter le mot profond de Ballanche : « Ce qui était autrefois le pain des forts, est aujourd'hui le lait des petits enfants. » Croirait-on bien qu'un homme comme Sorel, sieur de Souvigny, dont la renommée n'avait guère d'égale au temps de Louis XIII, croyait encore à l'immobilité de notre globe? ([2]) En 1633, on plaidait pour les deux questions, et les plus habiles n'étaient pas encore bien sûrs qu'on pût admettre la rotation de la terre. Quant à sa sphéricité, on n'en doutait pas : la glorieuse navigation de Magellan n'était plus inconnue aux moins doctes; seulement, on allongeait le voyage de *la Victoria* outre mesure, et l'on estimait que le navire que ramena d'El-Cano n'avait pas eu à franchir moins de quinze mille lieues pour faire le tour de notre demeure terrestre.

Écoutons, du reste, cette étrange leçon de géologie. Selon l'orateur de la rue de la Calandre, « la terre est un corps simple, froid et sec, baze de la nature... Puisqu'il y avoit du chaud et de l'humide, il falloit pour l'entière perfection des mixtes qu'il y eût du sec et du froid pour les borner et leur donner figure. Cette terre sur laquelle nous marchons n'est donc pas élémentaire, puisqu'elle est presque toute humide, et qu'étant creusée on y trouve de l'eau, qui y estoit nécessaire, non-sevlement pour l'vnion de ses parties, lesquelles sans l'humidité ne seroient que poussière, mais aussi pour sa pesanteur qu'on estime venir de l'humide... Car les corps les plus pesans qui se peuvent aisément dissoudre, sont ceux desquels on tire plus d'eau, d'où vient qu'il s'en tire plus d'une livre d'ébène que de vingt liures de liége; de cette pesanteur de la terre s'ensuit nécessairement sa rondeur. » Si les parties constitutives du globe « faisoient vne autre figvre, par exemple, vne pyramide, ou vn cube, il y auroit des parties qui ne seroient pas en leur lieu naturel, c'est-à-dire les plus proches de leur centre que faire se pourroit. Aussi la terre dans son commencement estoit-elle parfaitement sphérique, et les eaux l'environnoient de toutes parts, comme de rechef. Elles estoient environnées par l'air; mais depuis ces eaux, pour faire place à l'homme, s'estans retirez ès creux et concavitez, fist des bosses qui sont les montagnes et les collines, pour la mesme commodité de l'homme, et toutefois elle ne laisse pour cela d'estre ronde physiquement, encore qu'elle ne soit telle mathématiquement. »

Voilà les jeunes géologues du dix-septième siècle édifiés suffisamment, nous le pensons, sur les révolutions du globe terrestre; nous allons faire voir ce qu'on leur enseignait sur son mouvement.

« Celuy qui parla le premier sur ce sujet dist qu'il y avoit plvs de deux mil ans que l'on débattoit cette question, en laquelle il voyoit de si puissantes raisons pour et contre qu'il ne sçavoit presque à quoi se résoudre. Que la plus commune opinion estoit celle d'Aristote, Ptolémée, Tycho-Brahé, et de la plus part des philosophes, à sçavoir, que la terre est immobile et située au milieu du monde. Cette situation se prouve : 1° d'autant que c'est de la bienséance et symmétrie de l'vnivers que chaque chose soit placée selon sa dignité, et partant que la terre estant la moins noble et plus subjecte des éléments, comme ils le cèdent aussi en dignité aux cieux, elle soit au plus bas lieu, qui est le centre du monde; 2° la pezanteur de la terre demande l'vn et l'autre, à sçavoir le centre et l'immobilité; le centre, parce que les choses plus pezantes tendent au plus bas lieu; l'immobilité, puisqu'elles sont, à raison de leur pezanteur, moins propres au mouvement qu'au repos auquel ce lieu mesme contribuë; car dans un cercle, le centre est immobile cependant que toutes les parties se meuvent; 3° en quelque endroit que nous soyons dessus la terre, nous pouvons tousiours découvrir la moitié du ciel, et voir dans le zodiaque les signes oppozez comme l'expérience le montre, lorsque la lune estant au plein, nous la voyons lever en mesme tems que le soleil se couche, d'où s'ensuit que la terre est au centre et quasi comme au point à comparaison du firmament; 4° on void tousiours les estoiles de mesme grandeur, soit qu'elles soient sur nos testes, ou proches de l'horizon, s'il n'y a quelque empeschement par la réfraction des vapeurs et des nuës. Toutes lesquelles choses n'arriveroient pas si la terre n'estoit au milieu du monde. De là ils ont aussi conclu son immobilité. »

Il se trouva bientôt dans l'assemblée un esprit audacieux qui ne se contenta point de ces explications à l'usage du monde antique, et qui, sans nommer Galilée, s'exprima ainsi :

« L'opinion de Copernicus estoit plus vraisemblable, laquelle tenoient aussi Orphée, Thales, Aristarque et Philolaus, et qui a esté suivie de Kappeler (*sic*), Longomontan ([1]), Origan, et de plusieurs autres de nostre temps; à sçavoir, que la terre se meut à l'entour du soleil, lui demeurant immobile au centre du monde. Leurs raisons sont : 1° que la plus noble place, qui est le milieu, est duë au corps le plus noble du monde, qui est le soleil; 2° que le cœur n'est pas plus nécessairement situé au milieu de l'homme, où il exerce les mesmes fonctions que celles du soleil, eschaufant et vivifiant l'vn le petit, l'autre le grand monde. Aussi ne met-on pas le flambeau dans vn coin de la salle, mais dans le milieu; 3° le repos et l'immobilité est une condition plus noble que le mouve-

([1]) Nous voulons parler des deux volumes petit in-4° publiés en 1634 et 1636. Le premier est dédié au cardinal de Richelieu; le second, à monseigneur le chancellier (*sic*). Nous reproduisons ici le titre du livre : « Première Centvrie des Qvestions traitées ez Conférences dv Bvreau d'adresse, etc. A Paris, au Bureau d'adresse, ruë de la Calandre, sortant au Marché neuf, près le Palais. Avec privilége. » Pour plus d'exactitude, nous devons dire que notre gravure est tirée d'une édition de format in-12, qu'on peut regarder comme étant la troisième, et dont Eusèbe Renaudot obtint le privilége en 1651. Le costume usité en 1633, époque de l'ouverture des séances, avait déjà subi d'assez grandes modifications. Auroux, l'habile graveur auquel on doit le type de ce frontispice, a laissé un œuvre considérable.

([2]) L'auteur de *la Science universelle* et d'une foule d'autres ouvrages ne mourut qu'en 1674.

([1]) Longomontanus (Chr.), né dans le Jutland en 1562, mort en 1667, auteur de l'*Astronomia danica*.

ment, et doit appartenir à l'image visible de la diuinité, qui est le même soleil, adoré pour ce mesme sujet de plusieurs nations; 4° les planètes faisant ce mouvement à l'entour de ce soleil, semblent induire le mesme de la terre; 5° il est plus raisonnable que la terre, qui a affaire de lumière, et de chaleur, et d'influence, les aille chercher, que si le soleil alloit chercher ce dont il n'a que faire, comme le feu ne tourne pas devant le rosty, mais le rosty devant le feu. »

Gros-René, sans doute, n'eût pas manqué de faire admirer cette belle similitude; il ne paraît point que le complaisant auditoire en ait été choqué.

Après avoir si bien discouru des fonctions du soleil, et des diverses opinions qui commençaient à se répandre sur le mouvement du globe, les habitués des conférences ne devaient pas être fâchés de savoir ce qui se passait dans l'intérieur de la terre. Aussi l'un des orateurs de l'année 1633 aborde-t-il franchement l'histoire du *feu central*, et fait-il comprendre son intime connexion avec celui des enfers. Nous ne nous aventurerons pas avec lui dans les sombres abîmes éclairés parfois de lueurs si lugubres; mais sans quitter la surface de notre habitation terrestre, nous pourrons connaître les périls étranges que l'on devait courir dans le monde souterrain, à quelques mètres de sa surface. Peu de semaines avant l'époque où l'on discourait si savamment rue de la Calandre, en présence d'un public choisi, un accident qui ne se renouvelle que trop fréquemment de nos jours avait eu lieu. De pauvres ouvriers, qui curaient un puits, étaient morts en accomplissant leur pénible besogne. Toute perquisition faite sur les lieux, rien n'avait été découvert qui pût expliquer ce déplorable accident; mais au temps de Renaudot le basilic n'avait rien perdu de sa perfidie, et c'était un basilic de la pire espèce qui, caché dans les anfractuosités du puits malencontreux, avait, disait-on, mis à mort, d'un seul regard, tous ces pauvres artisans.

La physique des premiers conférenciers valait, on le voit, leur cosmographie.

En voilà assez, sans doute, pour qu'on se puisse faire une idée assez nette de la manière dont on traitait les questions d'astronomie et de géologie dans les premières conférences instituées par Renaudot et continuées durant un grand nombre d'années par ses enfants.

La suite à une autre livraison.

CARACTÈRE.

Dans le monde, c'est surtout par le caractère qu'on réussit. SAINT-MARC GIRARDIN.

AVENTURE DE MOBAREK.

Il était autrefois à Damas (ville de Syrie) un homme renommé pour ses richesses et son opulence. Il se nommait Mobarek, c'est-à-dire le Béni; et en le voyant favorisé comme il l'était de tous les biens de ce monde, chacun disait :

— C'est avec raison qu'il est ainsi nommé.

Il habitait un palais de marbre avec des colonnades en or, et possédait une quantité innombrable de perles et de diamants. Dieu lui avait donné en outre une femme aimable et sept enfants.

Cependant son cœur ne connaissait pas la joie; il était triste, le sommeil avait fui ses paupières, et il passait ses jours dans l'ennui et le dégoût.

— A quoi me sert, s'écriait-il quelquefois, d'accumuler ainsi richesses sur richesses? Elles sont un fardeau pour moi!

Puis il retombait dans sa tristesse habituelle. Sa femme et ses enfants étaient dans l'affliction, et disaient :

— C'est le démon qui s'est emparé de l'esprit de Mobarek, et qui le pousse à s'arracher la vie.

Sur ces entrefaites, Mobarek entendit parler d'un sage qui habitait l'Égypte, et à qui Dieu avait donné, disait-on, le pouvoir de guérir tous les maux. Il ordonna aussitôt à un de ses domestiques, nommé Saïd, de préparer deux chameaux pour le voyage, de placer sur l'un d'eux de l'or, de l'argent, de l'ambre et des diamants, et sur le second des provisions de route. Lorsque les préparatifs du départ furent terminés, Mobarek fit ses adieux à sa famille et partit accompagné de son domestique Saïd.

Après avoir voyagé pendant quatorze jours, ils s'égarèrent et ne surent plus de quel côté ils devaient se diriger. Bientôt ils eurent à souffrir de la soif, et ne trouvèrent pas une goutte d'eau pour l'étancher. Pour alléger un peu leur souffrance, ils étendaient le soir leurs vêtements, et humectaient, le matin, leurs lèvres avec la rosée dont ils s'étaient imprégnés pendant la nuit.

Enfin la chaleur devint un jour tellement accablante, qu'ils faillirent en perdre la raison. Ils égorgèrent un de leurs chameaux; pour comble de malheur, son estomac était vide.

Dans cette extrémité, Mobarek se prit à réfléchir et dit avec amertume :

— Hélas! toutes les richesses qui se trouvent sur ce chameau, et tout ce que je pourrais y ajouter, ne sauraient me donner une goutte d'eau.

Puis, s'adressant à son serviteur, il lui dit :

— Quelle a donc été, Saïd, ta conduite envers moi pour que je te fasse mourir de la sorte? Dans ma maison, j'étais par mon triste état la cause de ton affliction, et aujourd'hui dans ce désert, c'est encore moi qui suis la cause de ta mort.

— Et quel mal y aurait-il, répliqua Saïd, à ce que je meure pour mon maître, pour celui qui a pourvu jusqu'à ce jour à mon existence? N'ai-je pas coulé de beaux jours lorsque vous étiez heureux et que le bonheur vous souriait? N'est-il pas juste que, de même que j'ai partagé autrefois votre bien-être, je partage aujourd'hui votre infortune? Plût à Dieu que j'en fusse seul accablé! Car je suis seul au monde; tandis que vous, mon maître, vous avez une famille chérie que votre mort réduirait au désespoir.

A peine Saïd avait-il achevé ces paroles, que, suffoqué par la chaleur, il tomba évanoui sur le sable brûlant. Lorsque Mobarek vit son fidèle serviteur étendu sur le sol et près d'expirer, il leva les mains au ciel, et s'écria :

— O Dieu créateur du ciel et de la terre! vous me punissez du mauvais emploi que j'ai fait des biens que vous m'avez donnés et du mal que j'ai causé.

Puis il versa des larmes amères.

Tout à coup il crut entendre un bruit léger, semblable au murmure de l'eau. Il se leva aussitôt, se dirigea du côté d'où venait ce bruit, et aperçut une source qui jaillissait du sein d'une grosse pierre. Le cœur ému et pénétré de joie, il se prosterna et dit :

— Louange à Dieu qui vient de me donner une marque ineffable de sa générosité!

Ayant ensuite empli un vase d'eau, il revint, avant d'avoir bu lui-même, auprès de Saïd, dont il mouilla le front et les lèvres. La fraîcheur le ranima; il ouvrit les yeux, but, se leva et remercia Dieu. Après avoir bu et pris de la nourriture, ils se reposèrent jusqu'au moment où l'aube du jour vint à paraître. Saïd dit alors à Mobarek :

— Mon maître, le jour s'avance; dois-je faire des préparatifs pour que nous continuions notre route vers l'Égypte?

— Non, lui dit Mobarek, Dieu vient de me favoriser ici de la sagesse après laquelle je courais : retournons sur nos pas.

Ils se mirent donc en route pour Damas, après avoir fait une ample provision d'eau et avoir rendu grâce à Dieu de la faveur inestimable qu'il leur avait accordée.

En arrivant à Damas, ils trouvèrent Ourida (femme de Mobarek) qui venait au-devant de son mari, et qui, après l'avoir salué, lui dit :

— Que Dieu bénisse le sage qui vous a guéri, car je vois que votre visage est changé et qu'il respire le contentement.

Mobarek lui raconta alors ce qui lui était arrivé, et ajouta :

— Vous voyez, Ourida, que ce n'est pas un homme qui m'a guéri, mais Dieu lui-même. C'est en découvrant cette source que j'ai trouvé le bonheur; c'est elle qui, en ranimant mon serviteur Saïd, m'a conservé un ami véritable. Mon cœur est maintenant calme et content; et le contentement est préférable à la richesse.

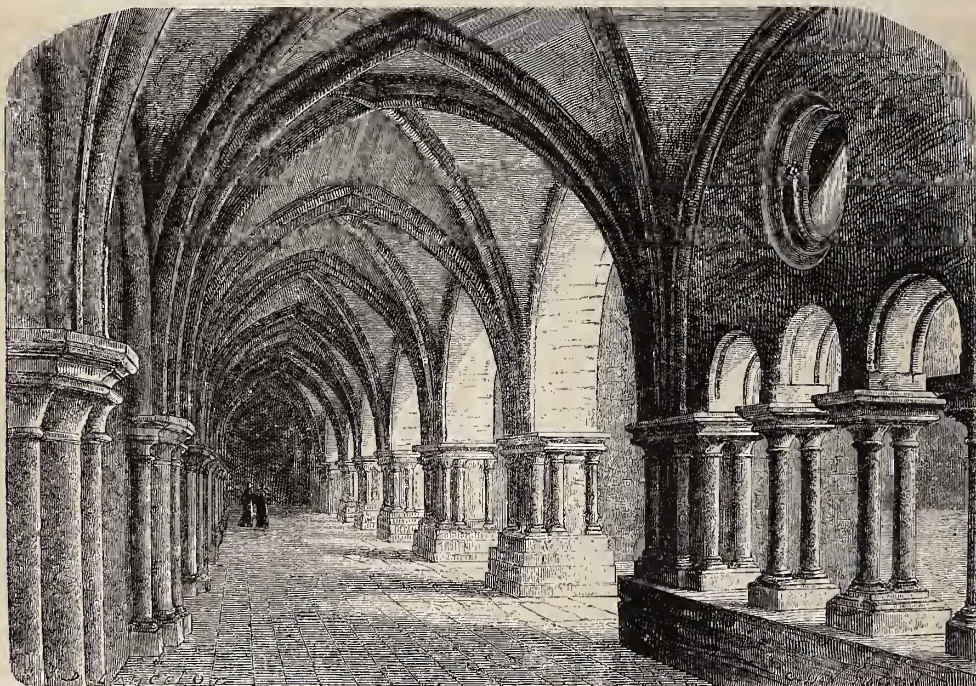
Depuis ce jour, Mobarek employa ses trésors à de bonnes œuvres; son visage était empreint du bonheur qu'il ressentait intérieurement, et il se fit aimer de tout le monde autant par la douceur de son caractère que par ses bienfaits. Il coula ainsi une existence heureuse et que rien ne vint troubler jusqu'à son dernier jour.

LUXEUIL

(HAUTE-SAÔNE).

VILLE. — ABBAYE. — THERMES.

La ville de Luxeuil, dans la Haute-Saône, au pied méridional des Vosges, était célèbre aux époques celtique et romaine, par les cures attribuées à ses thermes; elle ne le fut pas moins au moyen âge, par le rôle civilisateur et les travaux de son monastère, fondé en 590 par saint Colomban.



Aile septentrionale du cloître de l'abbaye de Luxeuil. — Dessin de Lancelot.

La haute antiquité d'une ville est ordinairement l'indice de quelque condition de territoire assez importante pour avoir attiré vivement l'attention des hommes, soit dans un intérêt de refuge et de défense, soit dans un intérêt plutôt favorable aux arts de la paix. La terre de Luxeuil a dû être remarquée dès les temps les plus reculés par l'ensemble de ses dispositions heureuses : au nord, des collines, dernières ramifications des Vosges, où la forêt se développe avec une rare majesté, et d'où la vue s'étend vers de beaux horizons; au sud, une riche vallée, une plaine bien arrosée et d'une fertilité exceptionnelle, s'étendant à l'ouest vers la Saône, l'*Arar* des anciens. Ce territoire offrait ainsi à nos robustes et premiers pères un magnifique pays de chasse, de pêche, de culture, et peut-être aussi de refuge; mais, de plus, il possédait des sources chaudes. Or la connaissance des sources chaudes est aussi vieille que le genre humain.

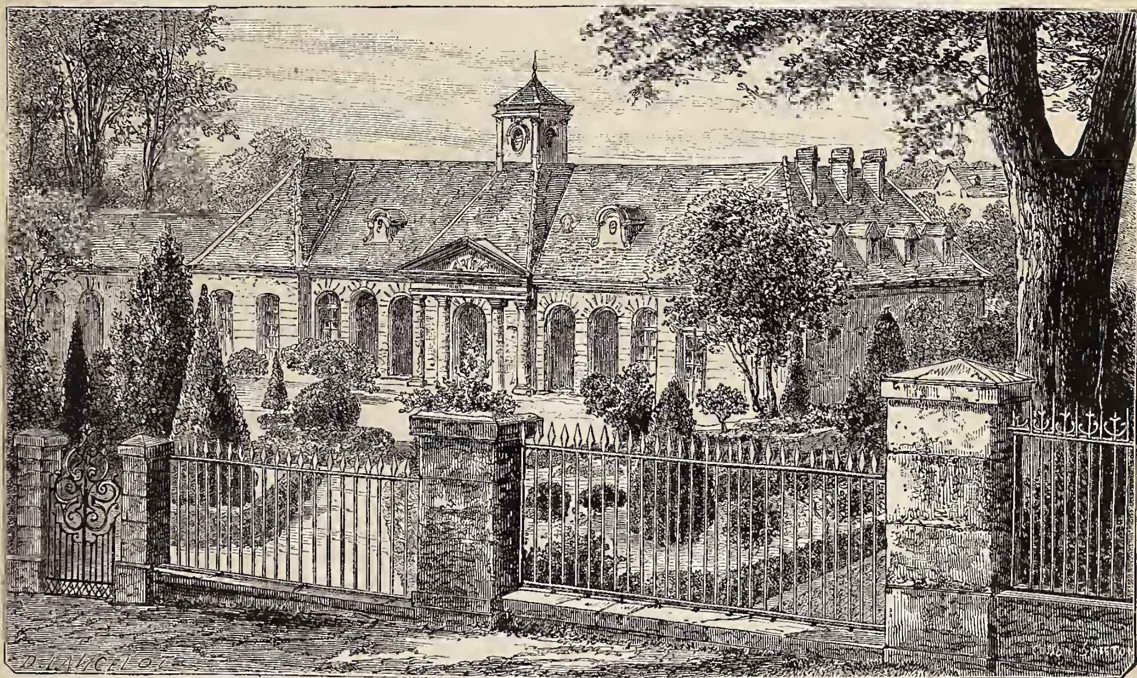
Quoique présentant d'une manière remarquable ce dernier genre de richesses qui, selon Pline, fondent des villes (*urbes condunt*), Luxeuil n'est mentionné ni dans les itinéraires, ni dans la carte de Peutinger, ni dans les écrits que l'antiquité nous a laissés. Toutefois son existence à l'époque romaine est certaine. Si nous n'en avions pas les preuves que donne chaque jour le sol luxovien, tout encombré de ruines antiques, nous aurions le témoignage du moine italien Jonas, de Bobbio, qui parle de l'arrivée de saint Colomban à Luxeuil au septième siècle : « Il trouva une forteresse autrefois bien défendue (à huit milles environ d'Annegray, dans la Vosge), qui, dans les temps anciens, avait porté le nom de *Luxovium*, et où se montraient des thermes, ou eaux chaudes, édifiés avec un art excellent. Il y avait là beaucoup de statues de pierre auxquelles les païens avaient jadis rendu un culte profane et criminel, se livrant à leur égard à d'exécrables cérémonies. Mais alors on n'y voyait que des bêtes féroces, des ours, des buffles et des loups en grande quantité. C'est

là que l'homme d'élite se mit à élever un monastère. »

Le nom de Luxeuil a varié souvent dans sa forme ; son étymologie, comme toutes celles qui dérivent de la langue celtique, est assez mal connue. Sa terminaison en *euil* est récente : on écrivait auparavant *Luxeul;* longtemps on avait écrit *Luxeu*, qui est resté le vrai nom dans la prononciation populaire de la Franche-Comté. On lit aussi dans des chartes françaises : *Lixel*, *Lisseul*, *Lixu*. Quant aux formes latines, c'est-à-dire gallo-romaines et du moyen âge, elles ne sont guère moins nombreuses : *Luxovio* dans une inscription votive, *Lossoio* dans une autre, *Lossovio* sur une monnaie abbatiale de saint Valbert. Enfin, dans divers écrits du moyen âge, on voit paraître les formes : *Lissovium*, *Lussedium*, *Losodium*, *Lixui*.

S'il était permis de reconstituer par la pensée l'état en quelque sorte anté-historique du milieu où se trouvaient les eaux minérales de Luxeuil, on ne verrait dans cette petite vallée latérale à pentes douces, qui va mourant dans la plaine, qu'un ruisseau lent, formé d'abord de la réunion de quelques sources d'eau vive en amont de la forêt, s'enflant et s'embarrassant peu à peu d'eaux et de boues ferrugineuses données par les bancs de grès, bouillonnant et s'élargissant aux points où du fond des granites jaillissent des jets d'eau salino-thermale, et se couvrant de mystérieuses vapeurs. De l'eau chaude émergée des entrailles de la terre, des bassins fumants sous un dôme de chênes, d'aunes et de hêtres, si vigoureux dans la contrée, il n'en fallait pas plus, assurément, pour frapper l'attention des hommes primitifs et leur inspirer des sentiments de vénération et de terreur religieuse. Dans tout pays où régnait le druidisme, cette religion qui avait, malgré la barbarie de ses sacrifices, l'immensité de la nature à sa base et Dieu à son sommet, de pareils lieux sont devenus de bonne heure des centres de population.

Monuments gallo-romains. — D'anciennes voies dont on retrouve les traces au sud, l'une dans la direction de Bonchamps, sur la commune de la Chapelle, où plusieurs bornes milliaires ont été découvertes, l'autre sur Ehuns et Visoncourt, où sont aussi de nombreux restes d'antiquités, mettaient en communication Luxeuil, d'une part,



Cour d'honneur et façade des Thermes de Luxeuil. — Dessin de Lancelot.

avec Mandeure (*Epomanduodurum*) ; d'autre part, avec les rives gauches de la Saône et avec Besançon. — En se rapprochant de la ville, les routes, après avoir franchi la rivière de la Lanterne, se réunissaient en passant le Breuchin en une unique et large voie, construite d'une épaisse couche de gros gravier, qui s'élève du sud au nord sous la principale rue de la ville actuelle. Au nord, dans la direction de Routaines, on voit reparaître la ligne de gravier. Cette voie, passant par Anjeux, tournait à l'ouest sur Langres (*Andomatunum*). Un autre embranchement se dirigeait à travers les vallées d'Ajol et d'Ogronne, qui sont perpendiculaires à celle de la Moselle ; mais, pour aborder cette dernière vallée, une voie romaine, obliquant à l'est, occupait les hauteurs intermédiaires. En effet, si nous suivons sur ces hauteurs la trace des lieux dits *la Croisette*, *les Charrières*, qui sont entre Plombières et Val-d'Ajol, nous trouvons les restes d'un très-beau dallage de voie romaine en blocs de grès, dans la direction de Remiremont.

Aux abords de *Luxovium*, les sépultures étaient placées, selon l'usage, le long de la voie. *Le Champ-Noir* occupait là principalement la place actuelle de Saint-Martin, où fut la très-ancienne église de ce nom, qui a reçu le corps de saint Valbert. On y a trouvé des débris d'architecture d'un ancien temple, et partout des tombes chrétiennes superposées à celles de l'antiquité. C'est de là que viennent la plupart des pierres tumulaires conservées à Luxeuil, et qu'on voit rangées sous la galerie des Bains. En 1229, on avait extrait une telle quantité de ces monuments, qu'ils avaient servi à faire les fondations des remparts de la ville.

Parmi les inscriptions nombreuses qu'a données le sol de décombres, la première en date est celle-ci : LIXOVII THERM. REPAR. LABIENVS IUSS. C. IVL. CAES. IMP. Mais elle est d'une authenticité tellement contestée, qu'il est regrettable qu'on en ait voulu faire l'acte d'état civil d'une station si riche d'ailleurs en vieux souvenirs. Il n'en est pas de même de la suivante : LVXOVIO ET BRIXIAE

C. IVL FIRMAN IVS V. S. L. M. ; ainsi que de celle-ci : LVSSOIO ET BRICIAE DIVICTIVS CONSTANS V. S. L. M.

L'association de ces deux noms, *Luxovium* et *Bricia*, dans un même *ex-voto,* est sans contredit pour Luxeuil d'un grand intérêt. Beaucoup de savants avaient essayé de l'interpréter. Elle prouvait au moins l'existence d'un ancien culte à deux divinités locales, invoquées par les malades fréquentant la station. Tout indique aujourd'hui, comme l'a plusieurs fois avancé le docteur E. Delacroix, médecin inspecteur des Thermes de Luxeuil, que la double attribution s'applique aux deux sortes d'eaux du lieu. Des fouilles considérables, faites en 1857 et 1858, ont démontré qu'à l'époque antique, les sources ferrugineuses de la station avaient été l'objet d'une exploitation non moins importante que celle de leurs voisines, les sources thermales proprement dites. Ainsi s'expliquerait l'épithète *auxiliaris,* accompagnant dans une autre inscription le nom de *Bricia.* — La séparation des eaux était bien distincte, mais elles se prêtaient un secours mutuel.

Quand on a fait les travaux de nivellement du parc, en 1858, on a découvert, sur l'emplacement d'un ancien forum, un petit autel votif, haut de 95 centimètres et d'un beau style, dédié à Apollon et à Sirona. A l'opposé de l'inscription est un sacrificateur nu, le bras levé et armé d'un court coutelas. Sur chacune des deux autres faces est un personnage dont l'un porte des brodequins larges et à bouts pointus, comme on les retrouve aux pieds des personnages sculptés de toutes les pierres tumulaires de Luxeuil.

Ici, comme on le voit, la consécration du monument cesse d'avoir un caractère exclusivement local. Elle s'applique à Apollon et à une nymphe des eaux, Sirona, dont le nom se retrouve en différents lieux, ordinairement associé à celui d'Apollinus Grannus, l'Apollon de la médecine.

Les nombreuses pierres tumulaires rangées sous la galerie des Thermes sont généralement ornées de figures en relief se détachant d'un creux, la plupart aussi avec des inscriptions. Ces figures ont toutes le costume complet, gaulois ou romain, la longue blouse ou la toge. Elles ont dans les mains des vases funéraires, pots et coupes de forme variable, des paniers ou des coffrets à anses, des offrandes, des outils et jusqu'à des ustensiles de toilette. Plusieurs dames romaines emportent dans l'autre monde un petit miroir. Aux pieds de l'une d'elles est la louve accroupie. L'exécution de ces monuments nous montre l'art à tous ses degrés, depuis la grande facture du sculpteur éminent jusqu'aux plus modestes essais du simple tailleur de tombes. On y voit l'attitude de la danseuse à côté de celle de la matrone sénatoriale ; mais généralement elles sont empreintes d'une sorte de gravité mystique, indiquant bien le passage de l'une à l'autre vie. Ce sont les figures les plus gauloises qui offrent le mieux ce caractère. Des professions très-diverses paraissent aussi avoir là leurs représentants. Un sculpteur y tient sa gouge, un campagnard son fouet. Aux pieds de ce dernier, l'inscription, mal lue et mal interprétée d'abord, indique, selon toute probabilité, la tombe d'un *Musinus, laboureur, fils d'Æl[illegible]*.

Suivant les archéologues, la plupart de ces pierres seraient du temps des Antonins et se rapporteraient principalement au deuxième siècle. Il en est quelques-unes qui se terminent en arc aigu, semblables à celles qu'on a trouvées aux environs de Saverne. Telle est celle qui porte une petite déesse Epona, latéralement assise à cheval.

Beaucoup d'autres objets d'une antiquité plus reculée se trouvent à Luxeuil, notamment des figurines en bois de chêne, découvertes près d'une des sources, à 150 mètres environ au nord de l'établissement thermal. Ces curieuses figurines, la plupart coiffées d'un capuchon, les autres à tête nue sculptée avec un certain goût, et portant pour collier un grand anneau ouvert à bouts renflés, formaient là un amas de 40 centimètres d'épaisseur sur 12 mètres de longueur. Elles étaient entremêlées de cendres, de débris de bois brûlé, de tessons de poterie gauloise, et déjà de quelques vestiges romains.

Quant aux poteries diverses et ustensiles qu'on a pu recueillir dans tous les étages des remblais de la station, ils ont été tellement variés, d'époques si différentes et trouvés en telle abondance, qu'ils sont la preuve non-seulement de l'ordre non interrompu dans lequel se succédaient à Luxeuil les générations anciennes, mais de la grande fréquentation du lieu. Après les épais fragments de poterie gauloise, brute, noire, plus ou moins grossièrement malaxée et à courbes inégales, ou plus régulière et ornée de lignes en zigzag, se montrent les tessons de fine pâte rouge, unie, dont les profils, d'une pureté sévère, rappellent les beaux temps de l'art gréco-romain ; puis les mêmes terres avec des reliefs représentant des courses, des combats, des chasses, des animaux, des fleurs, quelquefois des têtes d'hommes ou de femmes qui paraissent être des portraits de princes d'une plus basse époque. C'est à ces terres rouges, souvent sigillées, qu'appartiennent les signatures CIBIS, IANVARISV, NICIA, PAVLIANUS, PERAS, OF. BASSI, recueillies et signalées par le docteur E. Delacroix, et qui sont aujourd'hui au Musée de Besançon.

A Luxeuil même, comme l'indique un très-beau fragment de moule, on fabriquait de cette belle poterie rouge, fine, lustrée, à reliefs, qui semble marquer partout le passage de la civilisation romaine, et qui paraît avoir été le résultat d'un mélange connu traditionnellement, et fait à peu près partout de même par les potiers romains.

Tous les auteurs qui ont écrit sur les antiquités de la ville s'accordent à mentionner l'immense quantité de monnaies qu'on y a trouvées. D. Grappin nous dit, dans ses *Recherches sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne :* « Luxeuil a fourni dans ces derniers temps assez de monnaies romaines pour en faire un médaillier aussi considérable que celui de la Bibliothèque publique de Besançon. » Ainsi, chose assurément remarquable, en 1782, Luxeuil avait des médaillers aussi riches que ceux de la capitale même de la province.

Au souvenir de tant de monuments, la plupart dispersés par le brocantage, et qu'on tirait au siècle dernier du sol luxovien comme d'une carrière en exploitation, à la vue de ce qui se présente encore dans les travaux qui mettent à nu certaines parties non explorées des remblais, quelque opinion qu'on se forme des vieilles origines de Luxeuil, on ne saurait disconvenir qu'il a joui, au moins comme établissement thermal, d'une très-grande considération sous l'empire romain. — Les bassins antiques, découverts aux différentes époques de construction des bains modernes, étaient ou circulaires ou quadrilatéraux, pavés d'albâtre et de mosaïques. On y voyait des stalles creusées dans le roc, des voûtes en tuf. Cinq belles salles de bains auraient été ainsi exhumées, vers les points d'émergence des principales sources salino-thermales. Mais ce que chacun a pu voir, il y a quelques années, à l'est des bains, où sont les sources ferrugineuses, ce sont les remarquables ruines, pilastres et colonnes, qui régnaient sur une immense galerie établie pour la surveillance et le captage des eaux. Le tout était entremêlé de longues pièces de bois à demi brûlées et de tuileaux romains. Il devient évident par là que le principal système adopté pour les

constructions latérales des Thermes de Luxeuil associait largement le bois à la pierre du pays. Derrière des groupes de colonnades étaient de longs portiques, formés de piles en grès couronnées de sablières et portant de vastes combles.

Il est hors de doute que la statuaire antique avait là aussi plus d'une merveille, beaucoup de statues de dieux, dont parle Jonas, et au moins des bustes nombreux de grands personnages du temps. Celui de Lucius Verus, qu'on voit à l'Hôtel de ville, fait regretter vivement les ravages des invasions barbares dans la station.

On sait ce qu'étaient devenus, déjà bien avant Attila, les pays entre Saône et Rhin, que les successeurs de Constantin ne pouvaient plus défendre. Il n'est donc pas extraordinaire que Colomban, quand il vint aborder le territoire de Luxeuil en 590, n'ait trouvé là, comme on l'a dit, qu'un lieu désolé et en quelque sorte rendu à l'état de nature, où erraient plus d'animaux sauvages que d'habitants humains.

Mais grande était sans doute la foi de Colomban et de ses douze compagnons de labeur, en abordant un pays où la forêt commençait à couvrir toute trace de civilisation. Ils venaient de traverser en missionnaires du Christ les Gaules, où ils s'étaient probablement aguerris contre plus d'un danger; ils sortaient de la grande école de Bauchor, fameux monastère dirigé par Conegall, dans l'Irlande, alors surnommée l'*île des Saints*, tant le christianisme, apporté par saint Patrick en 431, s'y était substitué rapidement au druidisme. On nous représente le nouvel apôtre comme attaché fortement à son Église, plus celtique que romaine. Il tenait aux habitudes nationales, même à propos de sa tonsure, qui n'était pas circulaire et allait, découvrant complétement le front, de l'une à l'autre oreille.

Nous le voyons d'abord fondant près de Faucogney le monastère d'Annegray, qui fut bientôt insuffisant; puis celui de Luxeuil, qui devint le grand centre; et enfin celui de Koutaines. Allant de l'un à l'autre, excitant partout les travaux de défrichement et de culture, l'étude des lettres anciennes et des sciences de son temps; ne laissant place dans sa règle que pour la prière et le travail, il fut sans contredit le restaurateur sévère d'un pays qu'avait ravagé la barbarie. Aussi la réputation de son école grandit-elle au point qu'elle attira bientôt une foule de personnages des familles les plus considérables des Gaules.

Au milieu de ses travaux civilisateurs, Colomban semblait entraîné à rechercher les impressions de la vie au grand air, et cette liberté profonde des solitudes de la nature si favorable à la méditation. Souvent on nous le représente se retirant *au désert*. Comme à ce propos il est question d'une pêche malencontreuse sur l'Ognon, miraculeuse sur le Breuchin, que fit saint Gall pendant un séjour au désert, on peut en conclure que ce lieu était entre les deux cours d'eau, sur les hauteurs les plus arides qui séparent Faucogney de Servance. Mais la retraite favorite du maître était une caverne, dont il avait pris possession après en avoir chassé un ours. Tout fait présumer que cette caverne est un abri en forme d'encorbellement dans le grès vosgien, qu'on trouve au sommet de la montagne, à proximité de Bruches-lez-Faucogney. Là existe encore une petite chapelle dédiée à saint Colomban. Une source est au fond de la grotte. Du haut de la montagne s'ouvrent à la vue d'immenses horizons, au sud sur le Jura, à l'est sur les ballons des Vosges. Au pied passe la belle vallée du Breuchin. A quelques milles, au fond d'une gorge pittoresque, on voit distinctement tout le territoire d'Annegray.

L'opposition qu'avait soulevée la doctrine de Colomban parmi les évêques n'avait pas eu d'abord des suites bien graves. Thierry II, roi de Bourgogne, montrant pour l'abbé de Luxeuil la plus haute estime, souvent lui rendait visite et lui demandait ses prières. Mais un jour arriva Brunehaut, exilée d'Austrasie, et voulant en passant visiter le monastère, où elle ne put pénétrer. Est-ce à dater de ce jour que l'orgueilleuse reine devint l'implacable ennemie du saint homme? Elle l'attira à la cour de Thierry, dont elle essaya par surprise de lui faire bénir les enfants illégitimes. On connaît le refus de l'homme de Dieu et l'anathème d'exhérédation dont il osa frapper la progéniture du roi. En attendant que sa prédiction s'accomplît, il fut livré à la persécution et condamné au bannissement. Thierry lui-même, se rendant à Luxeuil, voulut exécuter la sentence; mais, effrayé de nouveau de l'attitude de Colomban, il laissa à d'autres le soin de l'arrêter. Ainsi fut arraché le fondateur du grand monastère à ses travaux et à sa terre de prédilection. C'était en 610. On présume, d'après son épître en vers latins à Fedolius, qu'il avait alors soixante-six ans.

C'est à Luxeuil que se formèrent la plupart des hommes illustres dans l'histoire religieuse du septième et du huitième siècle : saint Gall, saint Omer, saint Bertin, saint Walbert, etc., etc.

La renommée du lieu baissa lorsque la règle de saint Benoît y fut substituée à celle de saint Colomban.

Dans l'antiquité, les principales constructions de Luxeuil étaient autour des Thermes; au moyen âge, elles se sont groupées autour du monastère, en s'enveloppant de fortifications; elles tendent aujourd'hui à reprendre au nord leur ancien développement.

Luxeuil n'a pas souffert autant que d'autres villes de Franche-Comté dans les luttes meurtrières qu'eut à soutenir cette malheureuse province avant son annexion à la patrie française. Aussi trouve-t-on là quelques maisons particulières du quatorzième siècle; beaucoup datent des quinzième et seizième, conservant leurs escaliers en tourelles, leurs fenêtres à meneaux, avec tous les profils d'architecture du vieux temps, principalement ceux de la fin de l'art gothique. Au centre, et au point le plus élevé, domine un édifice flanqué de tourelles, d'une grande élégance et très-bien conservé, ayant appartenu à Jean Jouffroy, cardinal, abbé de Luxeuil et de Saint-Denis en France, qui fut très-engagé dans les confidences de Louis XI.

L'église primitive de Saint-Pierre, bâtie par Colomban, a subi bien des ravages et plus d'une transformation. Réédifiée sous l'abbatiat de Gérard II, au douzième siècle, elle a dû être relevée presque entièrement par Eudes II de Charenton, soixante et unième abbé de Luxeuil, en 1330. Il en fut de même du cloître, dont nous reproduisons l'aile septentrionale, construite à la fin du quatorzième siècle.

Quant aux Thermes, depuis 1853 ils appartiennent à l'État, qui leur a rendu, s'il ne les a surpassées, l'élégance et la splendeur antiques, en y joignant le confortable des temps actuels. Leur reconstruction, commencée par la ville, de 1761 à 1768, a été reprise dans ces dernières années avec une activité nouvelle, principalement en ce qui concerne l'emploi des richesses hydro-minérales ferrugineuses de la station.

Toutes les piscines de Luxeuil sont entretenues directement par des sources salino-thermales, ce qui est d'un grand avantage pour assurer la régularité du traitement, quand les bains prolongés sont nécessaires. Les différentes parties de l'établissement, quoique notablement transformées, ont conservé les dénominations anciennes de *Bain des Bénédictins*, *Bain des Dames*, *Bain des Fleurs*, *Bain gradué*, *Bain des Capucins*, *Grand Bain;* mais le *Bain impérial ferrugineux* est sans contredit le plus re-

marquable. Toutes ces divisions contiennent en outre environ quatre-vingts cabinets, revêtus de faïence blanche, ou de panneaux des plus belles nuances que puissent fournir les magnifiques tables du grès bigarré. Cette décoration naturelle est en même temps la caractérisation la plus accentuée de la station minérale.

La ville de Luxeuil, au centre d'un hémicycle de forêts qui l'abritent au nord, est assise à une altitude de



Galerie des Thermes de Luxeuil. — Bas-relief gallo-romain. Homme portant un fouet (?).



Galerie des Thermes de Luxeuil. — Bas-relief gallo-romain. La déesse Epona (?).

339 mètres sur une dernière colline ondulée des monts Faucilles, qui vont mourant à l'ouest des ballons des Vosges. Au midi, la vallée du Breuchin, large de plus d'une lieue et chargée d'alluvions, se relève vers une première ligne des chaînes jurassiques. Mais la constitution géologique de la région se rattache principalement à la grande formation du trias : *grès bigarré*, *muschelkalk* (calcaire coquillier), et *marnes irisées* (kenper). Sous la ville même, à part quelques lambeaux d'une argile tertiaire qui fournit la terre aux potiers du pays, on ne trouve que le grès bigarré sur une épaisseur de 18 à 19 mètres. Il est assis là, comme dans la plus grande étendue du pourtour des Vosges, sur le *grès vosgien*, qui lui-même repose directement sur le granite. On comprend que les dépôts arénacés des vieux âges de la terre, étendus autour des Vosges, aient suivi en s'y rattachant les sinuosités de leurs massifs; ils ont, de plus, pris part à tous leurs mouvements postérieurs, subissant des exhaussements ou de profondes déchirures.

En ce qui concerne la minéralisation des eaux de Luxeuil, il faut tenir compte des formations qui se montrent au sud et à l'ouest. On y trouve dans les eaux minérales émanées de fond, c'est-à-dire du granite et à travers les grès, non-seulement ce qu'ont fourni le granite et les grès, mais ce qu'ont pu donner, par des communications souterraines latérales, les deux étages supérieurs du trias, notamment le chlorure de sodium en proportion dominante, ce qui a fait ranger les eaux salino-thermales de la station parmi les *chlorurées sodiques*.

De plus, à Luxeuil, une disposition particulière des grès bigarrés, sur une grande longueur à l'est des Bains, forme une sorte de barrage qui ralentit la marche latérale des eaux de surface qui s'étaient engagées dans les grès; et, grâce à ce ralentissement, l'acide carbonique d'émanation souterraine a le temps d'intervenir largement pour la constitution d'une eau mangano-ferrugineuse attiédie par le voisinage des courants thermaux.

Ainsi, les eaux minérales de la station ont une double origine, et conséquemment une double nature, que les anciens avaient déjà distinguée; on conçoit dès lors qu'elles se prêtent à des applications diverses, ou qu'elles puissent, en certains cas, concourir à un traitement.

LA MARUBIA.

On donne ce nom, en Sicile, à un phénomène de la mer qui paraît s'expliquer par les mêmes causes que ce qu'on appelle les *Seiches* au lac de Genève, et les *Ruhssen* au lac de Constance. A certains jours, quoique l'air soit parfaitement calme, on voit tout à coup, sur les côtes de l'île, et surtout au large de Mazzara, l'eau s'agiter et élever son niveau d'environ soixante centimètres. C'est le présage certain d'une tempête. Dans l'intervalle des deux heures qui suivent ce soulèvement, le vent du sud commence à souffler; le ciel, auparavant brumeux, se couvre de nuages épais, les éclairs brillent, la foudre éclate. Est-ce une vibration volcanique du sol qui a causé l'agitation et l'élévation des eaux, comme l'a pensé Daubeny? On s'accorde aujourd'hui à croire que ce phénomène, comme celui des Seiches, doit s'expliquer uniquement par une différence dans la pression de l'air. Quand la pression de l'air diminue, l'eau monte, et l'eau descend quand le baromètre monte de nouveau. Il est probable que ces élévations du niveau de l'eau, à l'approche des tempêtes, pourraient être observées au milieu des mers aussi bien que sur les côtes et dans les lacs, bien qu'avec moins de facilité.

Le mot *marubia* est une abréviation de *mare ebriaco* (mer ivre).

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

PORTRAIT D'APRÈS VAN-DYCK.



Un Portrait par Van-Dyck. — Dessin de de la Charlerie.

Nous ignorons le nom de cette belle personne. Ce nom, du reste, nous dirait peu de chose, bien moins, assurément, que le portrait doué d'immortalité par Van-Dyck. Combien d'êtres, bons, mauvais, indifférents, sont aujourd'hui comme s'ils n'avaient jamais existé! Mais un peintre a passé là, et l'art conserve la vie à ces inconnus de l'histoire. Sans craindre pour notre curiosité le mépris aristocratique de cette beauté titrée, sans déranger le rêve de coquetterie ou de malice innocente éclos dans ces yeux spirituels, sans troubler la paix de ce front, plus large encore dans l'original, et de ce visage bien coupé, nous pouvons converser avec l'œuvre du peintre, et peser à sa valeur la tête qu'il a faite contemporaine de tous les âges.

Une femme, au seizième siècle, surtout dans la classe noble, n'était le plus souvent qu'un singulier mélange de passion et d'ignorance, d'enfantillage et d'intrépidité. En

ce siècle de renaissance, chacun suivait sa nature, se laissait aller sur la pente de son tempérament ou de son caractère natif. Le savoir, alors, était si peu répandu, si peu utile! c'était objet de luxe domestique, favorisé, cultivé par quelques princes; on voyait des poëtes, des peintres, des érudits, valets de chambre du roi, et fort honorés de leur servilité. Les lettres et les sciences n'avaient même pas conscience de leur dignité, et s'inclinaient, humbles roturières, devant quelque grand nom mal porté, quelque Nemrod de province, quelque duelliste de cour, lui dressant des horoscopes et des arbres généalogiques, ou lui composant des bouquets à Chloris et de galants madrigaux.

La plupart des femmes, dans la haute classe, ne demandaient aux hommes qu'un rang, une place à la cour s'il était possible, des bijoux, des bals et des compliments. On ne demandait en retour aux femmes que d'être belles, frivoles, de bien danser, de bien monter à cheval et de bien pincer du luth. Cette dame peinte par Van-Dyck remplissait probablement toutes ces conditions : elle était jolie, d'abord, d'une beauté ouverte et hardie; un col suffisamment grotesque, mais bordé de précieuses dentelles, prouve qu'elle suit la mode; et dans son gant d'amazone elle retient son arme principale, l'emblème peut-être de son caractère, un éventail de plumes.

— Mais, esprit malveillant que vous êtes, me dit la dame du coin de l'œil, vous faites le procès à la société de mon temps; est-ce que, du vôtre, on désire autre chose? Que demandez-vous donc, sinon la dot, la beauté, s'il est possible, et un peu de piano?

— Il y a du vrai, belle dame, dans ce que vous dites; mais, vous et moi, nous exagérons. L'homme sérieux, aujourd'hui, comme en tout temps, demande à celle qu'il veut unir à son sort une saine entente de la vie, une intelligence capable de présider à l'éducation des enfants, une confiance éclairée. Les vieux portraits d'épouses et de mères de famille, qu'on pourrait avec le plus de confiance proposer pour modèles, sont rarement des chefs-d'œuvre d'art. La classe moyenne n'a jamais été assez riche pour payer le génie des Titien et des Van-Dyck.

MON AMI BOB.

Mon ami Bob est certainement le plus vaillant, le plus gai, le plus joyeux petit homme que je connaisse à dix lieues à la ronde. Comment fait-il pour conserver une telle provision de courage et de bonne humeur, quand la responsabilité qui repose sur cette chétive paire d'épaules serait capable d'accabler le colosse le plus vigoureusement constitué? Je n'en sais vraiment rien.

Une pauvre femme presque toujours souffrante, dix enfants dont les petites têtes s'étagent l'une au-dessus de l'autre avec la régularité des barreaux d'une échelle, à l'exception du dernier-né qui ne se tient pas encore debout : tels sont les fardeaux qui pèsent sur lui. Quelquefois, il est vrai, il chancelle, il perd pied, il enfonce comme un canard qui plonge sous l'eau dans un étang; mais l'instant d'après, comme le même canard, il reparaît, se secoue, rame avec énergie, et se remet à cingler à pleines voiles vers l'avenir.

D'où vient une telle force de résistance? Quel est le secret de mon ami Bob? Je connais quelqu'un qui serait bien aise de le découvrir, ce précieux secret, pour son usage particulier, qui irait jusqu'à donner en échange une partie de l'héritage rondelet que son excellente tante lui a laissé. Certes, si, comme on ne peut en douter, l'absence complète de soins et de responsabilité fait le bonheur, ce quelqu'un-là est un homme heureux : il n'a pas de femme pour le tourmenter, pas de famille pour l'appauvrir, pas la moindre peine à se donner pour gagner son pain quotidien; toutes ses pensées, tous ses efforts se concentrent sur un seul objet, se faire la vie aussi douce, aussi agréable que possible. Eh bien, malgré tout, il n'est pas heureux; non, il ne l'est pas; ce bonheur, qu'il passe tout son temps à chercher, il ne le trouve pas, tandis que mon humble ami Bob, qui n'y songe guère, lui, au bonheur, tout occupé qu'il est sans cesse à batailler contre les difficultés de la vie, mon ami Bob l'a rencontré, évidemment il le possède. C'est étrange, n'est-ce pas? J'ai beau tourner et retourner ce problème dans mon esprit, l'examiner sur toutes ses faces, il m'est impossible de me rendre compte d'une semblable anomalie.

La première fois que je me liai plus intimement avec Bob (nous habitons la même maison), ce fut, il y a plusieurs années, à l'occasion de la mort de sa fille aînée. Elle avait quatre ans quand une courte maladie l'emporta. C'était une adorable petite fille. Il était impossible de voir une plus jolie figure, une expression plus douce, plus angélique. Je l'ai encore devant les yeux au moment où Bob écartait ses épaisses boucles blondes pour trouver sur sa fraîche petite joue une place où l'embrasser, et que l'enfant allongeait ses lèvres roses au-devant du baiser paternel. Dès que les premiers symptômes du mal se déclarèrent, je vis clairement qu'elle était perdue; mais je me gardai bien de le laisser deviner au pauvre père, qui, jusqu'au dernier moment, ne se lassa pas d'espérer. Qu'elles étaient ardentes, les prières que lui et sa femme adressèrent à Dieu pour la guérison de leur bien-aimée! Mais la sentence était prononcée; elle mourut. Malgré sa douleur, qui était immense, Bob ne laissa pas échapper un cri de révolte, une parole amère. Pendant deux grandes heures, nous nous promenâmes ensemble le long de l'étroite allée de son petit jardin; nous ne disions pas un mot, nos cœurs étaient trop pleins. Je voyais seulement son regard s'élancer vers le ciel et s'y plonger, comme pour apercevoir celle qu'il aspirait à rejoindre dans un monde meilleur où il n'y aurait plus de séparation ni de deuil. La première phrase qu'il prononça, — ô merveilleux pouvoir de la foi! — fut la plainte résignée de Job : « L'Éternel l'a donnée, l'Éternel l'a reprise; que le nom de l'Éternel soit béni! » Des années ont passé sur cette douleur. Peu à peu le cercle de la famille s'est agrandi; elle se composait l'an dernier de onze membres; à l'heure qu'il est, la douzaine est complète.

Quoique Bob soit le plus indulgent des pères, il a maintenu chez lui avec la plus stricte vigilance certaines habitudes de piété qu'il considère comme de saints devoirs. A table, personne ne doit toucher à son pain avant qu'une courte prière ait été prononcée par tous les enfants, depuis le plus grand jusqu'au petit dernier. Le bambin ne s'en tire pas toujours à sa gloire; il hésite, il s'arrête, il balbutie; quelquefois on ne peut s'empêcher de sourire; n'importe! la pauvre petite prière, tout estropiée qu'elle est, n'en fait pas moins son chemin vers le ciel, tout aussi bien, je pense, que les belles formules des prédicateurs les plus éloquents.

Une chose curieuse, c'est de voir, à déjeuner, la rapidité avec laquelle le grand pain, presque long d'une aune, diminue, diminue et va s'engouffrer, tranche après tranche, dans ces petits gosiers affamés.

— C'est étonnant, dit la mère enchantée; où peuvent-ils mettre tout cela?

Le père partage la satisfaction de sa femme, lui qui sait ce qu'il en coûte de labeur et de fatigue pour pouvoir satisfaire des appétits si exigeants. Car à peine cette grosse joufflue d'Anna, la dernière servie, a-t-elle porté

à ses lèvres la tartine qu'elle vient de recevoir, que maître Jean, qui a été servi le premier, a expédié la sienne et en demande modestement une seconde.

Mais aussi, quels beaux résultats! Comme ces admirables estomacs fonctionnent! Ils en remontreraient à celui de l'autruche, qui pourtant jouit d'une réputation bien méritée. Rien n'est perdu, tout profite. Où voit-on des mines pareilles, enluminées d'un vermillon aussi vif; des joues aussi rebondies, opposant une telle résistance aux doigts qui entreprennent de les pincer? Il y a vraiment là des spécimens de bébés très-remarquables, et qui font le plus grand honneur à mon ami Bob en particulier, et à l'espèce humaine en général.

Il arrive quelquefois, — rarement, — que mon brave ami s'accorde à son souper le régal extraordinaire d'un hareng fumé ou d'une grillade de lard. Il est amusant alors d'observer avec quelle intensité d'attention et de désir tous les enfants fixent leurs yeux sur lui. C'est si bon ce qui vient de l'assiette de papa! Leur espoir n'est jamais déçu. J'ai vu, en de telles occasions, un petit hareng subir tant de divisions et de subdivisions, que, pour ma part, je n'ai pas besoin d'autre preuve de l'infinie divisibilité de la matière.

Tout bien considéré, quand je compare les modiques ressources de mon ami Bob avec les innombrables besoins qu'il réussit à satisfaire, j'en arrive à cette conclusion que le temps des miracles n'est pas passé. Les cinq pains et les deux poissons rassasient des multitudes plus souvent qu'on ne le croit.

Tous les matins, à huit heures précises, je vois de ma fenêtre mon vaillant voisin sortir de la maison. Il se rend à la ville pour gagner le pain de sa famille. Quelquefois il fait froid, il gèle à pierre fendre, mais il ne paraît pas s'en apercevoir; en toute saison, depuis que je le connais, je lui ai toujours vu les mêmes habits. Il est vrai que sous le drap râpé de sa mince redingote bat un brave cœur que le vide de l'isolement n'a pas refroidi, et que réconforte sans cesse la pensée de ceux qu'il laisse derrière lui. Hier, je l'ai entendu dire gaiement à sa femme que l'accroissement de sa famille l'obligerait à se lever une heure plus tôt pour avoir le temps de les embrasser tous avant de partir. Lorsqu'il rentre le soir à la maison, les plus jeunes sont ordinairement couchés, mais les aînés attendent son retour. Le voici! Ils reconnaissent de loin son pas, puis sa manière de frapper; au premier coup de marteau, ils se précipitent dans l'escalier, courent dans le corridor et se pressent, se bousculent à la porte pour obtenir le premier bonjour de papa. Souvent, hélas! dans la mêlée, la bonne grosse Anna reste en arrière, dépassée par ses compagnons plus agiles; elle expie ainsi son florissant embonpoint. Mais patience, la voilà en possession d'un des doigts de son père, et elle entre avec lui triomphalement dans la chambre. Alors tout ce petit peuple actif s'empresse autour du chef de famille: l'un lui prend son chapeau, l'autre son habit, un troisième lui présente ses pantoufles... Brave Bob! en ces moments-là, sa figure épanouie fait plaisir à contempler.

Savez-vous dans quelle occupation j'ai surpris mon ami Bob, un soir que je regagnais mon logis à la même heure que lui? Arrêté auprès d'une vieille marchande de pommes en plein vent qui s'établit chaque jour au coin de notre rue, il était en train de lui poser sur la tête la petite table où elle étale sa marchandise. Une singulière coïncidence, c'est que, depuis ce jour-là, Bob se retrouve tous les soirs à ce même coin de rue, juste au moment où la pauvre vieille se dispose à partir et promène autour d'elle des regards anxieux pour trouver un passant charitable qui l'aide à charger son fardeau. Artificieux Bob! — Je ne lui ai pas dit que je l'avais vu et que je n'ignorais pas cet acte quotidien de complaisance, que, pour ma part, je trouve aussi héroïque que telle action d'éclat. Il serait capable de m'en vouloir et de se défier de moi comme d'un homme dangereux.

Je ne voudrais pourtant pas que l'on vît en mon ami simplement un bonhomme, un optimiste aveugle et naïf. Il a, sur certains points, des principes arrêtés, et il sait montrer, à l'occasion, du caractère. Ainsi, travaillant beaucoup lui-même, il veut que les autres travaillent. Il déclare hautement, et en termes extrêmement énergiques, qu'il n'a aucune pitié pour la misère qui est la conséquence de la paresse et de l'inconduite. Aussi, quand les mendiants viennent frapper à sa porte, il faut voir comme il les reçoit, quelles vertes remontrances il leur adresse! Malheureusement les mendiants connaissent les inconséquences de la nature humaine; ils ne s'effrayent nullement des sévères admonestations de mon ami, et ils continuent obstinément leurs lamentables supplications: il en résulte infailliblement que la prison dont il les menace et les gendarmes qu'il doit aller chercher s'évanouissent en paroles, et finissent par se transformer en un bon morceau de pain accompagné d'une petite pièce de monnaie. Ce qui fait que, dans tout le quartier, il n'est pas une porte aussi connue des pauvres que la sienne. Quant aux voisins, Dieu sait s'ils se piquent de discrétion à son égard! Lorsqu'ils ont un service à demander, une petite somme à emprunter, c'est à Bob qu'ils ont recours de préférence, sûrs qu'ils sont de n'être jamais mal accueillis. Que de fois il a dû être dupe et obliger des ingrats! Mais cette idée ne lui est jamais venue à l'esprit et ne trouble en rien la joie évidente qu'il éprouve à venir en aide à son prochain. — Je dois dire, pour être juste, qu'en revanche nul ne jouit dans le quartier d'une meilleure réputation que Bob. Les coups de chapeau pleuvent sur son passage; les poignées de main l'arrêtent tous les dix pas. Il doit y avoir bien de la douceur à être ainsi connu, aimé de tout le monde, à ne pas vivre enfoui dans son trou, oublié de tous, comme un étranger au milieu de ses concitoyens!

N'importe, j'en reviens à la question que je me suis posée en commençant: Comment se fait-il qu'un pauvre garçon comme mon ami Bob, chargé de famille, écrasé de devoirs de toute sorte, ne jouissant d'aucun bien-être, privé de tous plaisirs et aussi peu favorisé de la nature sous le rapport des avantages physiques (car j'ai omis de dire que Bob n'est pas un Adonis; sa taille atteint à peine cinq pieds, et les malveillants, qui y regardent de près, prétendent que l'une de ses jambes est de deux ou trois pouces plus courte que l'autre); comment se fait-il, dis-je, qu'un pareil homme soit gai, content, incontestablement heureux, tandis que tel autre, qui ne passe pas pour être mal de sa personne, qui est exempt de soucis, libre de toute obligation, s'ennuie et ne se félicite que médiocrement d'être venu au monde? Si quelqu'un réussit à comprendre cette énigme, il me rendra un vrai service en voulant bien m'en communiquer l'explication.

LE COURONNEMENT DES EMPEREURS

A FRANCFORT.

RÉCIT D'UN CUISINIER.

Le sieur Tassin, ex-chef de cuisine du comte de Toulouse, a raconté ce qu'il vit, en 1741 et 1742, dans la ville libre et impériale de Francfort-sur-le-Mein, lors des fêtes du couronnement de Charles VII.

Il était alors au service du sieur de Saint-Quentin,

écuyer de la bouche, que le roi Louis XV avait daigné « donner » à M. le comte de Belle-Isle, son ambassadeur à la diète de Francfort, avec recommandation expresse « de faire une figure brillante et de ne rien épargner. » (¹)

Comme on doit bien le penser, ce ne fut guère de politique ou de diplomatie que se préoccupa le sieur Tassin : il vit les choses en cuisinier, et c'est cela même qui fait le mérite de sa relation.

A Strasbourg, il remarqua la salle à manger de Mgr le cardinal de Rohan, « dans laquelle, dit-il, on peut aisément placer quatre tables de vingt couverts chacune (²).

» Le cardinal fait sa résidence ordinaire à Saverne ; il y tient grande table où il y a tous les jours au moins quarante étrangers.

» Les cerfs, sangliers, chevreuils, lièvres et autres gibiers, sont très-communs à Strasbourg, ainsi que dans toute l'Allemagne. Ce sont les seigneurs qui les font vendre en plein marché. Leurs terres en sont très-garnies ; on les y conserve avec soin, et il y a des peines très-sévères contre les braconniers et contre les voituriers qui passent dans les blés le long des grands chemins.

» A Francfort, ville impériale où se fait l'élection et le couronnement des empereurs, il se tient deux foires franches par an, l'une au printemps et l'autre en automne.

» On y amène des marchandises des quatre parties du monde.

» Il existe dans la ville plusieurs fontaines publiques.

» Le bœuf, le veau, le mouton, sont bons. Ils s'y vendent 4 sous la livre dans les bonnes maisons.

» Le gros gibier se vend le même prix. Un gros lièvre, communément, vaut 17 et 18 sous.

» Les poules et les poulardes y sont assez bonnes. Communément, il s'y consomme beaucoup de légumes.



Couronnement des empereurs à Francfort. — La Fontaine sur la place de l'Hôtel-de-Ville (le *Rœmer*).
Dessin de E. Viollat, d'après une ancienne estampe (¹).

(¹) « Journal historique du voyage fait par ordre du roi, de Versailles à Francfort, au sujet de l'élection de l'empereur, par le sieur de Saint-Quentin, écuyer de la bouche. » — Ce Journal, rédigé par Tassin, est publié en entier dans le *Journal des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, de l'année 1701 à l'année 1744, par Pierre Narbonne, premier commissaire de police de la ville de Versailles, recueilli et édité, avec introduction et notes, par J.-A. Leroy, conservateur de la Bibliothèque de Versailles. 1866.

(²) Ce cardinal, né en 1674, mort en 1749, est celui qui sacra Dubois archevêque de Cambrai.

(¹) Ces gravures sont extraites d'un recueil conservé à la Bibliothèque de l'Institut, contenant 386 gravures allemandes qui se rapportent aux événements religieux et politiques des seizième et dix-septième siècles.

Les deux scènes sont des fragments d'une estampe qui, d'après la place qu'elle occupe dans le recueil, pourrait représenter une cérémonie du couronnement soit de Mathias, soit de Charles-Quint.

» On y mange des soupes faites avec de l'avoine et du millet.

» Les Allemands font assez grande chère, mais mal arrangée.

» Le thé et le café sont en grand usage, et l'on en offre à quelque instant du jour que l'on entre dans une maison.

» On ne trouve pas de poisson de mer, à cause de l'éloignement.

» Le poisson d'eau douce, tel que carpe, brochet, anguille, perche, écrevisse, esturgeon et saumon, y est bon et s'y vend à la livre.

» Le vin rouge est assez bon, mais c'est le vin blanc qui est communément en usage.

» L'Hôtel de ville s'appelle le Rœmer [1]. La place qui est au devant est grande, environ, comme la place Dauphine [1] à Versailles. Elle est environnée d'assez belles maisons occupées par les marchands les plus considérables de la ville.

» Au milieu de la place est une très-belle fontaine : une statue représentant la Justice, tenant des balances à la main, en occupe le milieu ; huit ou dix petits tuyaux forment une gerbe d'eau sur cette statue. »

M. le comte de Belle-Isle, malgré les ordres du roi et les larges sommes mises à sa disposition, voulut apparemment faire des économies, et commit de fâcheuses maladresses.

« Il aurait fallu captiver les marchands et les ouvriers de Francfort, en achetant chez eux et en les faisant travailler aux ameublements, livrées et équipages, tandis qu'en les faisant venir de Paris et d'autres villes, on s'attira la haine des habitants. L'ambassadeur d'Espagne s'y était pris tout différemment, et avait su acquérir l'affection de tous les habitants en faisant confectionner à Francfort tout ce dont il avait besoin.



Couronnement des empereurs à Francfort. — Le Bœuf rôti livré au peuple. — Dessin de E. Viollat, d'après une ancienne estampe.

» M. de Belle-Isle fit venir, par exemple, à Francfort, une centaine de lits pour ses domestiques. A leur arrivée sur des charrettes, il y eut une sorte d'émeute ; et tous les lits furent brisés dans la rue. L'ambassadeur fit faire ensuite, dans l'hôtel où il logeait, une cuisine de cent pieds de long sur quarante-cinq de larges. On y employa huit milliers de planches de sapin, outre la charpente, qui était considérable ; mais sans doute les esprits étaient toujours irrités. Ce bâtiment était presque achevé et en état d'y pouvoir faire le manger, lorsque, le 17 avril, sur les huit heures du soir, le feu y prit. En une heure de temps il fut entièrement consumé. Il n'a pas été possible de découvrir les auteurs de cet incendie. Quelques personnes l'ont attribué à des gens malintentionnés.

» On fut quinze jours sans pouvoir obtenir des bourgmestres l'autorisation de faire construire de nouvelles cuisines. On ne l'accorda qu'à la condition qu'elles seraient

(1) La signification de ce nom est fort controversée. On croit y voir pour racine : *Roma, Romanus.*

(1) Aujourd'hui la place Hoche. C'était, avant la révolution, un des endroits où se trouvaient placées les chaises-bleues et les brouettes. En 1792, on l'appelait place de la Loi.

faites en briques et en moellons. On en éleva une de cent pieds de long sur cinquante de large, à la place de celle qui avait été brûlée, et une autre de quarante pieds de long sur soixante de large, couverte en tuiles.

» Les équipages de M. le maréchal de Belle-Isle, qui étaient restés à Metz, arrivèrent à Francfort le 20 avril. Il y avait quatorze bateaux chargés de toutes sortes de provisions, telles que farines, vins, lard et autres, ce qui était parfaitement inutile, puisqu'on trouve à Francfort tout ce qui est nécessaire à la vie.

» On y trouve des légumes magnifiques. Les asperges et les morilles y sont très-communes depuis le 1er avril, quoiqu'il y fasse froid. »

M. le maréchal ayant été mandé à Versailles, Mme la maréchale tint pendant son absence une table de vingt couverts, où il venait peu d'étrangers.

« Il n'y avait que le dîner, et point de souper, mais seulement un morceau pour les gentilshommes de la suite. »

Il se pourrait bien que M. de Belle-Isle eût été réprimandé par Louis XV; à son retour il se mit en frais. A l'occasion de la fête du roi, il mit à l'œuvre M. de Saint-Quentin et le sieur Tassin, qui ne demandaient pas mieux que de faire montre de leur habileté.

« Le premier jour, jeudi 24, on servit deux tables de vingt-cinq couverts chacune, matin et soir; elles furent couvertes de tout ce qui était le plus recherché à Francfort.

» Le vendredi 25, au retour de la messe, il y eut deux tables de vingt-cinq couverts.

» Dans la soirée, les comédiens français donnèrent la comédie gratis au public.

» Pendant ce temps, le palais fut illuminé, et l'on tira sur l'eau un feu d'artifice.

» On avait dressé au bord de l'eau plusieurs tentes dans lesquelles les dames jouaient et prenaient le thé, le café et les rafraîchissements.

» Après le feu, toute la compagnie revint souper au palais du maréchal.

» Le samedi 26, il y eut aussi grande table.

» Le dimanche 27, il y eut déjeuner et dîner.

» Le soir, on servit quatre tables. Une en fer à cheval, où il y avait cent personnes.

» On servit sur cette table : onze pots *à loielle à cuvettes* (1), quatre-vingt-quatorze entrées ou relevées, trente plats de rôts, quatre-vingt-deux entremets, cent trente plats de fruits, quatre-vingts compotes.

» Les trois autres tables, de vingt-cinq couverts chaque, furent servies à proportion.

» Les Allemands furent bien étonnés de voir la magnificence de l'ambassadeur de France. Ils ne savaient plus que dire. »

Le sieur Tassin donne aussi des détails sur les repas servis ailleurs que chez M. de Belle-Isle, soit à Francfort, soit à Mayence. Il y eut, entre autres, chez l'ambassadeur d'Espagne, des fêtes magnifiques, et un souper de quatre cents couverts.

« Il se faufila, à l'une de ces tables, une comédienne nommée Lecocq, fille d'un pâtissier de Paris de ce nom.

» Mme la maréchale de Belle-Isle fit les honneurs de cette fête à titre d'amie, l'ambassadeur d'Espagne n'ayant pas de femme. »

Le 18 janvier 1742, le maréchal fit son entrée à la diète pour l'élection d'un empereur, avec tout l'apparat possible. Dans la très-longue suite du cortége de notre ambassadeur, le sieur Tassin n'a garde d'oublier le personnel de la cuisine : on le voit figurer pompeusement parmi les personnes de la maison du maréchal :

« .... Le sieur de Saint-Quentin et le sieur Poinsot, avec des habits gris de fer galonnés sur toutes les coutures.

» Deux chefs d'office, avec des habits gris de fer chamarrés en argent, les vestes de brocart.

» Cinq chefs de cuisine, avec des habits gris de fer bordés d'argent, et vestes d'écarlate galonnées d'argent.

» Deux couvre-tables, habillés de vert avec des brandebourgs et bordés d'argent, vestes d'écarlate brodées d'argent.

» Un sous-exempt en habit vert galonné d'or. »

Le reste de la description du cortége occupe plusieurs pages.

Le 24 janvier, « l'électeur de Bavière fut élu d'une voix unanime roi des Romains, futur empereur. (1)

» Le 26 janvier, sur le soir, l'ambassadeur d'Espagne partit de Francfort pour rejoindre à Antibes don Philippe, prince d'Espagne, qui y arriva déguisé en matelot.

» Le départ précipité de cet ambassadeur (M. de Montigo) donna lieu à beaucoup de conversations, et inquiéta les marchands de Francfort, auxquels il devait de grosses sommes.

» Le même jour, 26 janvier, le prince de la Tour, général des postes de l'Empire, alla à Manheim pour y chercher le futur empereur. Le prince était habillé en postillon, parce qu'il doit, à cause de sa charge, courir en postillon devant l'empereur. Il avait fait faire de magnifiques habits à tous les postillons qui devaient le suivre, et leur avait fait distribuer à chacun un cornet d'argent. Le sien était d'or. »

La cérémonie du couronnement eut lieu le 12 février.

« L'électeur de Bavière, roi des Romains, se rendit de son palais à l'Hôtel de ville sur les dix heures du matin.

» La rue où devait passer le cortége était battue de sable...

» Après le couronnement, qui a lieu dans la cathédrale, l'empereur doit retourner à pied à l'Hôtel de ville. On dressa, à cet effet, depuis l'église jusqu'à l'Hôtel de ville, un parquet couvert de drap bleu et blanc, sur lequel l'empereur retourna à pied et sous un dais, revêtu des habits impériaux et la couronne sur la tête.

» Immédiatement après son passage, et pendant même que les gardes étaient encore sur le parquet, le peuple s'est jeté sur le drap et l'a arraché par lambeaux.

» L'empereur étant rentré à l'Hôtel de ville, M. de Pappenheim, grand maréchal de l'Empire, monta sur un très-beau cheval, et, tenant de la main droite une espèce de demi-boisseau d'argent, il poussa son cheval dans un tas d'avoine, contenant environ six charretées, dressé en monceau sur la place. Après être ainsi entré trois fois dans ce tas d'avoine et avoir rempli la mesure jusqu'aux bords, il la vida sur le tas, et alla ensuite descendre de cheval à la porte de l'Hôtel de ville, où mangeait l'empereur, et lui présenta la mesure d'argent.

» Aussitôt le peuple se jeta sur l'avoine, chacun emportant ce qu'il put.

» Ensuite, un des grands officiers de l'empereur vint couper un morceau du bœuf qui cuisait depuis trois jours

(1) Nous ignorons ce que pouvait être ce ragoût.

(1) Charles VII. Il avait pour compétiteurs Frédéric II, roi de Prusse, et Marie-Thérèse, fille de l'empereur défunt Charles VI. Ce fut à la France surtout qu'il dut sa couronne. On sait que cette élection raviva la guerre et fut désastreuse pour la France; c'est une période de « la guerre de la succession d'Autriche. » Abandonnés par les rois de Prusse et de Pologne, les Français furent assiégés dans Prague. La retraite de cette ville, en 1742, fut commandée par le maréchal de Belle-Isle.

sur la même place dans une cuisine faite exprès avec des planches, et l'alla porter à l'empereur. Le peuple se jeta alors sur le bœuf, comme il venait de faire pour l'avoine, le dépeça et l'emporta, ainsi que la cuisine, qui fut abattue à coups de hache.

» Il y eut ensuite des distributions de pain et des fontaines de vin.

» Un grand nombre de pièces d'or et d'argent furent aussi jetées au peuple des fenêtres de l'Hôtel de ville. »

Ces détails du couronnement, le tas d'avoine, le bœuf rôti, les fontaines de vin, étaient des traditions qui s'étaient perpétuées à Francfort de siècle en siècle, de couronnement en couronnement, depuis la *Bulle d'or* (¹).

Vingt-trois ans après ce séjour du sieur Tassin dans la ville impériale, un enfant assistait au couronnement d'un autre empereur, Joseph II, frère de Marie-Antoinette.

Cet enfant avait d'autres yeux, un autre esprit que le chef de cuisine de M. de Belle-Isle. C'était Gœthe. Il avait alors dix ans. Il a raconté dans ses Mémoires (*Vérité et poésie*) les souvenirs que lui avait laissés cette grande fête du 3 avril 1765. Son récit est de main de maître, et il faut le lire en entier. Nous ne nous permettons d'en extraire qu'un seul passage.

« En des temps plus rudes et plus grossiers, l'usage était de mettre l'avoine au pillage aussitôt que le maréchal héréditaire en avait prélevé une mesure ; la fontaine, dès que l'échanson y avait puisé ; et la cuisine, après que l'écuyer tranchant avait rempli son office. Cette fois, pour prévenir tout accident, on maintint, autant qu'il se pouvait faire, de l'ordre et de la mesure. Cependant on vit reparaître les malins tours du vieux temps : l'un avait-il jeté sur son dos un sac d'avoine, l'autre y faisait un trou, et autres gentillesses pareilles. Mais, cette fois, le bœuf rôti amena comme auparavant un combat plus sérieux. On ne pouvait se le disputer qu'en masse. Deux corporations, celle des bouchers et celle des encaveurs, s'étaient postées, selon la vieille coutume, de telle sorte que l'énorme rôti devait échoir à l'une d'elles. Les bouchers croyaient avoir les meilleurs droits à un bœuf qu'ils avaient fourni entier à la cuisine ; les encaveurs, en revanche, y prétendaient parce que la cuisine était bâtie dans le voisinage du siége de leur corporation, et parce qu'ils avaient été vainqueurs la dernière fois ; car on pouvait voir à la lucarne grillée de leur maison commune les cornes de ce bœuf conquis, se dressant comme trophée. Ces deux corporations nombreuses avaient l'une et l'autre des membres robustes et vigoureux ; mais laquelle remporta cette fois la victoire, c'est ce dont je ne me souviens plus.

» Au reste, ce fut un moment effroyable que celui où la cuisine de planches fut elle-même livrée au pillage. A l'instant le toit fourmilla de gens, sans qu'on pût savoir comment ils y étaient montés ; les planches furent arrachées et jetées en bas, en sorte qu'on pouvait croire, et surtout de loin, que chacun avait assommé deux ou trois assiégeants. En un clin d'œil la baraque fut découverte, et quelques hommes restèrent suspendus aux chevrons et aux poutres, pour les arracher aussi des mortaises. Plusieurs même se brandillaient encore en haut quand les poteaux étaient déjà sciés par le bas, que la charpente vacillait et menaçait d'une chute soudaine. Les personnes délicates détournèrent les yeux, et chacun s'attendait à un grand malheur ; mais on n'entendit pas même parler d'une blessure, et la scène, tout impétueuse et violente qu'elle eût été, se passa heureusement. » (²)

(¹) En 1356, la *Bulle d'or*, loi fondamentale de l'Empire, publiée par l'Empereur Charles IV, proclama Francfort *ville de couronnement*.

(²) Œuvres complètes de Gœthe, traduction de Porchat.

DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE.

Une des grandes lignes volcaniques qui sillonnent la surface du globe s'étend du golfe du Mexique à l'océan Pacifique, à travers l'immense plateau qui, sous la latitude de Mexico, n'a pas moins de 360 milles de large. Le Popocatepetl, l'un des plus hauts de ces cônes, volcans éteints ou dormants, s'élève à 5400 mètres au-dessus du niveau de la mer. De mémoire d'homme il n'a pas été en éruption, mais on voit fréquemment suspendue au-dessus de son cratère une vapeur sulfureuse, et il en sort parfois des jets de fumée. Il existe dans ses replis caverneux d'inépuisables dépôts de soufre, sources de grandes richesses.

Un singulier hasard les fit découvrir.

A la suite d'une faillite qui le réduisit au désespoir, un négociant résolut de mettre fin à ses jours dans le cratère du Popocatepetl. Il persuada aux guides de l'y descendre à l'aide de cordes, convaincu que l'aspiration des vapeurs sulfureuses le tuerait sur-le-champ. Mais à peine eut-il franchi l'ouverture du gouffre béant qu'il cessa de se sentir oppressé : il se trouvait dans une vaste salle ornée de colonnes cannelées, d'un éclat vitreux, soutenant un dôme de cristaux jaunes, étincelant à la lueur vacillante d'innombrables jets de gaz. Il se crut un moment transporté dans un autre monde. A l'intérieur de cette caverne tapissée de soufre, l'air était pur, les vapeurs se condensant à l'ouverture du cratère. L'aventureux négociant, grâce à un signal convenu, fut rapidement ramené à la surface. Il avait fait une importante trouvaille. La mine de soufre qui lui avait été si bizarrement révélée suffit à rétablir promptement sa fortune, et en fit un des plus riches négociants de Mexico. Von-Tempski, qui rapporte ce fait, ajoute qu'il vit projetées au-dessus du cratère les perches qui avaient servi à la descente et à l'ascension de ce singulier explorateur : on les y laissait en mémoire de l'événement.

UN LORD ANGLAIS.

Cette expression, souvent employée dans la conversation, se place même parfois sous la plume de bons écrivains. Cependant elle ressemble fort à un pléonasme. Est-ce qu'il naît ailleurs que chez les Anglais des seigneurs à qui l'on donne le titre de lord? A quoi bon faire suivre ce titre d'une qualification de nationalité? Personne ne prendra un lord pour un Autrichien, un Prussien ou un Russe. — On a raison de dire : un pair anglais, un duc anglais, un seigneur anglais, parce que la France a eu ses pairs, et qu'il existe des ducs et des seigneurs en d'autres pays qu'en Angleterre ; mais on a tort de dire : un *lord anglais*.

L'ORAGE.

Il était cinq heures du soir, de gros nuages s'amassaient au ciel, et le vent soufflait si fort que les arbres se courbaient comme s'ils allaient se rompre. Les petits oiseaux volaient plus vite encore que de coutume ; les hirondelles rasaient la terre pour y trouver les insectes qui s'abattent sur les champs quand l'air devient lourd et qu'il y a menace d'orage. Les pigeons regagnaient le colombier à tire-d'aile, et on les voyait, éclairés du soleil, paraître comme des points blancs sur les nuées noires. De temps en temps on entendait gronder le tonnerre au loin et un éclair illuminait toute la plaine.

Cependant deux petites bergères, l'une âgée de dix ans, l'autre de sept ans et demi, gardaient les vaches dans une

prairie, à cinquante mètres environ de la maison de leurs parents.

— Je crois qu'il faut rentrer, dit l'aînée, car l'orage arrive.

— Oh! il n'est pas encore au-dessus de nous, répondit la plus jeune. Il commence seulement à pleuvoir. Mettons-nous à l'abri sous cet arbre.

On n'avait jamais dit à ces pauvres enfants qu'il est très-dangereux de se réfugier sous un arbre quand il tonne. Il vaut beaucoup mieux rester tranquille au milieu d'un champ et se laisser mouiller.

L'orage augmentait, la pluie tombait plus fort. A peine étaient-elles sous l'arbre que la nuée creva au-dessus de leurs têtes. Un terrible coup de tonnerre les renversa toutes deux...

Leurs parents, qui accouraient, inquiets de ne pas les voir rentrer, trouvèrent la plus jeune asphyxiée. Son bonnet était brûlé ainsi que ses cheveux. La foudre l'avait tuée. Sa sœur n'était qu'évanouie, et reprit connaissance dans la soirée.

LES KSOUR EN ALGÉRIE.

Le *ksar* ou *ksour*, appelé dans l'Est *dochera*, village, est une agglomération plus ou moins considérable de maisons arabes, assez hautes pour former un rez-de-chaussée élevé, et souvent un étage supérieur; bâties en briques de terre argileuse séchées au soleil, ou en moellons cimentés avec cette même terre et dont les rangs alignés donnent aux murailles un aspect particulier; sans autres fenêtres que quelques trous, d'assez grandes portes, et une sorte de cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les pièces habitées; toujours entourées d'une enceinte formée d'une muraille construite *ad hoc*, ou par le mur antérieur des dernières maisons. Au dehors, quelques marabouts isolés et des jardins de palmiers plus ou moins vastes, tous entourés de murs décrivant une sorte de damier à cases irrégulières, constituent une seconde enceinte indiscontinue, redoutable défense dont la force est encore augmentée par des tours placées çà et là aux angles les plus saillants, ou bien groupées sur l'un des côtés, suivant que les moyens d'arrosage l'ont exigé. Et comme, à l'exception des marabouts, les murs et les murailles, les tours et les maisons, n'ont jamais été blanchis, l'ensemble de tous les ksour a une couleur grise ou sombre que rend plus intense encore la verdure des palmiers, et qui est bien certainement le côté le plus saillant de leur étrange physionomie.

Ajoutez à cette description, pour la compléter, une tendance générale aux formes coniques tronquées qui rappellent les profils égyptiens, mais qui n'a eu d'autre but que d'augmenter la solidité d'une maçonnerie toute primitive. Les rues, qui ne sont bien souvent que des ruelles étroites, chevauchent sur ce sol, irrégulières et fantasques, en subissant toutes les différences de niveau, depuis l'horizontal jusqu'aux angles les plus extravagants, coupées de temps à autre par des voûtes plates semblables à de sombres passages. De places, il n'y en a que de petites, irrégulières aussi, avaricieusement dispensées, car la défense ne permet pas de s'étendre trop.

Quant aux édifices publics, à peine peut-on citer les *kasba* ou citadelles, les mosquées (*djema'a*), qui la plupart du temps ne se distinguent des habitations ordinaires que par un minaret aux formes d'obélisque.

Enfin, et comme dernier résultat d'un état de troubles qui dure depuis plusieurs siècles, on voit des maisons éventrées, des murs démolis, beaucoup de ruines, des moellons amoncelés, des débris de toute espèce.

Placez au milieu de tout cela la vie arabe du Sahara avec son costume et son mouvement, et vous aurez l'image complète du ksar.

LE GUIDE DE CHARLES XII.

A la fin de novembre 1700, l'hiver était déjà rigoureux et l'air plein de tourbillons de neige. Charles XII, pour secourir Narva dont le czar faisait le siége, avait débarqué dans le golfe de Riga, avec environ vingt mille hommes. Précipitant sa marche en ce pays inconnu, sous la conduite d'un paysan, et laissant plus de la moitié de ses troupes derrière lui, il arriva à l'improviste, suivi seulement de huit mille hommes, devant l'armée russe qui comptait plus de quatre-vingt mille hommes. Voltaire a raconté admirablement avec quelle promptitude il remporta, en vingt-quatre heures, une victoire complète et délivra la ville. Sa générosité envers les généraux et les officiers moscovites lui fit beaucoup d'honneur. La bataille de Narva remplit toute l'Europe de son nom.

Sous la gravure originale, que nous reproduisons et qui a été publiée à Nuremberg au commencement du dix-huitième siècle, on lit ces mots :

« Véritable portrait du paysan de Livonie qui conduisit le roi de Suède, s'avançant avec son armée, par des chemins détournés, à travers les bois et la neige, pour secourir Narva assiégée par les Moscovites. »



Le Guide livonien de Charles XII (en 1700). — Dessin de E. Lorsay, d'après une ancienne estampe de Nuremberg.

Charles XII, pour reconnaître les services de ce guide livonien, lui fit une pension. Il voulut aussi avoir son portrait, que la gravure rendit populaire.

LE PINSON.



Le Pinson et son nid. — Dessin de Freeman

On dit : *Gai comme un pinson.* Il ne nous semble pas cependant que le pinson soit un modèle de gaieté. Le chardonneret, la fauvette et bien d'autres lui en remontreraient sur ce point. Il nous paraît surtout hardi, fier et même un peu fanfaron. Voyez-le marcher droit devant lui sur le sol, sans sautiller, la tête haute, se rengorgeant comme le pigeon ou le paon, et redressant les plumes de son front en manière de huppe ou de couronne. Ce n'est pas non plus précisément la gaieté qu'exprime sa chanson ; elle nous fait bien plutôt l'effet d'un air de trompette, d'une fanfare, d'un chant de triomphe et de défi.

Sa bravoure, son éclat, tel est, d'ailleurs, selon nous, le seul mérite de ce chant. Il n'a aucune variété : c'est toujours la même phrase, courte et précipitée, répétée sur le même ton. Dans l'air libre des champs et des bois, ce refrain n'est certainement pas sans charme ; dans le grand concert du printemps, il joue son rôle, et son absence serait une lacune qu'on aurait lieu de regretter ; mais emprisonné dans une cage, entre les murs de nos maisons, il devient bientôt monotone ; ce n'est plus qu'un bruit qui étourdit et fatigue.

Nous devons dire cependant que beaucoup de personnes en jugent autrement. En Allemagne, le pinson est considéré comme un musicien de premier ordre ; en Flandre, il a des admirateurs fanatiques, qui lui font payer cher leurs applaudissements : on aveugle le pauvre chanteur (¹) pour l'isoler du monde extérieur, pour concentrer toutes ses facultés, toute sa vitalité dans sa voix. Ces victimes de l'art, ces Homères, ces Miltons des oiseaux, semblent accepter leur sort et comprendre leur rôle ; ils chantent avec passion, ils se surpassent eux-mêmes, surtout quand, spéculant sur l'amour-propre bien connu des artistes, on les stimule par l'émulation en leur donnant un rival à vaincre. Laissons M. Toussenel raconter ces tournois de pinsons, ces duels musicaux où le larynx est la seule arme autorisée, et dont parfois, néanmoins, on peut avoir à déplorer le dénoûment tragique.

« Le jour et le lieu du combat ont été fixés et annoncés par voie d'affiche. L'heure venue, on place les deux ri-

(¹) En passant un fil de métal rougi au feu sur les paupières, on produit une double plaie qui, en se cicatrisant, les soude l'une à l'autre.

vaux aveugles à six pas l'un de l'autre dans leurs cages, et l'assemblée attend dans le plus profond silence le début des hostilités. Bien entendu que les signes d'approbation et d'improbation sont rigoureusement interdits dans ces représentations, où il faut laisser croire aux acteurs qu'ils sont là tous deux seul à seul en face de la nature. Un des deux champions ne tarde pas à entonner son chant de guerre, qui est aussitôt repris par l'autre, et la réplique de suivre la riposte, seconde pour seconde. A partir de ce premier coup de gosier, la lutte est engagée, et elle tiendra jusqu'à ce que l'un des deux athlètes soit à bout de poumons. Le prix est à celui qui a dit le dernier mot.

» Il y a des pinsons aveugles qui redisent leur phrase musicale jusqu'à huit cents fois de suite.

» Il arrive quelquefois que le vaincu tombe de fatigue sur place et ne se relève plus; et quelquefois aussi le vainqueur, qui n'a distancé le vaincu que d'une note, s'affaisse sous son triomphe et périt sous l'effort, comme le soldat de Marathon. »

Le pinson loge son nid dans la concavité formée par la réunion de deux et souvent de plusieurs branches, sur un pommier, un poirier, un chêne; il l'appuie contre la plus forte branche et l'amarre solidement autour des plus petites avec des bandes de mousse ou avec des brins de laine. A mesure que la corbeille, composée de mousse, de fils d'araignée, de fils de coton pelotonnés en boule, s'élève, il en revêt l'extérieur d'un placage de lichens jaunâtres ou argentés qu'il emprunte au tronc même sur lequel il a établi son domicile; de sorte que le nid et la branche qui lui sert d'appui, ayant la même couleur, la même apparence, font corps ensemble et se confondent absolument à l'œil de l'observateur le plus attentif. Il faut le regard perçant et exercé du chat ou de la pie pour découvrir un nid de pinson.

C'est par cette ingénieuse façon de dissimuler sa demeure que cet architecte excelle et se distingue. Que, dans certaines circonstances, il soit forcé de s'établir sur d'autres arbres que ceux dont il fait choix habituellement, il modifiera en conséquence le revêtement de sa bâtisse. On cite l'histoire d'un pinson contraint par une impérieuse nécessité à faire son nid sur un platane, et qui réussit à recouvrir ce nid d'une mosaïque composée de fragments d'écorce de cet arbre.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — V. p. 166, 211, 246, 274, 298.

CORNEILLE. — SES RELATIONS AVEC LA FAMILLE PASCAL ET SA MAISON DE PETIT-COURONNE.

Dans une précédente causerie, à propos du séjour de Molière à Rouen en 1658, nous avons été conduit tout naturellement à dire quelques mots des relations qui s'établirent pendant ce séjour entre l'auteur du *Cid* et le futur auteur du *Misanthrope*. Corneille, à cette époque, avait cinquante-deux ans, nous l'avons dit, et il avait donné déjà ses principaux chefs-d'œuvre, y compris *le Menteur*, Molière n'en était encore qu'à *l'Étourdi* et au *Dépit amoureux :* nous ne voulons toutefois aucunement revenir sur tout cela; nous comptons, au contraire, remonter de quelques années dans la vie de Corneille.

On était en 1639; le succès sans exemple du *Cid* faisait, depuis trois ans, du nom de Corneille le nom le plus glorieux de France; *Horace* et *Cinna* avaient suivi Rodrigue et Chimène; Corneille n'était pas encore marié et n'avait que trente-trois ans; le petit Thomas en avait treize, et il étudiait de son mieux chez les Jésuites de la *rue du Petit-Maulévrier*, tout ébloui de la gloire fraternelle et respirant après l'heure où lui aussi pourrait s'illustrer au théâtre.

Or, en cette année 1639, le roi nomma à Rouen un nouvel intendant : c'était le père de Pascal; il vint avec sa famille, la plus belle famille de France peut-être, habiter à quelques pas de la famille Corneille. Les relations, on le pense bien, ne tardèrent point à s'établir. Blaise Pascal n'avait que seize ans, mais il avait attiré déjà l'attention du monde savant par ses travaux sur les mathématiques. L'année même de son arrivée à Rouen, il écrivait le *Traité des coniques*. Le nouvel intendant n'amenait pas avec lui seulement son fils Blaise; il amenait ses deux filles, Gilberte et Jacqueline. Jacqueline avait quatorze ou quinze ans; elle était d'une candeur, d'une innocence et d'une grâce uniques, jouant à la poupée et prenant part, ainsi que Gilberte, aux travaux scientifiques de son frère; mais, de plus que son frère et sa sœur, elle avait du goût pour les vers. Peut-être que le *Cid* et *Cinna* en étaient un peu cause; elle ne manqua pas, dès la première visite, de causer poésie avec « monsieur Corneille. » Gilberte, qui nous a laissé l'histoire de toute sa famille, nous dit, en effet : « M. Corneille était ravi de voir les choses que faisait ma sœur. »

Vous figurez-vous réunies la famille de Pascal et la famille de Corneille? On sait que Richelieu avait dit à l'intendant de Rouen, lorsque celui-ci lui présenta son fils et ses filles : « Vous en ferez quelque chose de grand. » Le nouvel intendant de Rouen était lui-même un homme du plus grand savoir, qui avait dirigé avec un soin extrême l'éducation de Blaise et de ses sœurs. On sait que, d'autre part, le père de Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, était un des premiers comme des plus vaillants et plus loyaux citoyens de la ville. Quant à Mme Corneille mère, pour qui ses fils conservèrent toute leur vie le plus profond respect et la plus vive tendresse, elle appartenait à la famille des le Pesant de Boisguilbert, dont l'un des membres (nous l'avons vu dans une précédente causerie) fut, au siècle suivant, le premier des économistes et probablement le plus ferme et le plus courageux magistrat de son temps. La sainteté, la probité, la bonté, le génie, la science, étaient donc là réunis en quelques personnes. On sait la piété sévère de la famille Pascal. Comment se fait-il que personne encore n'ait fait cette remarque, que Corneille écrivit *Polyeucte*, sa tragédie chrétienne, au moment de ses plus actives relations avec cette famille janséniste? Les Pascal arrivent à Rouen en 1639, et Corneille fait représenter *Polyeucte* en 1640. Croit-on que le jeune Blaise, déjà grand raisonneur, déjà si éloquent et si enclin à la théologie, n'ait pas contribué à enlever au paganisme momentanément le génie de Corneille? Croit-on que Jacqueline, tout occupée de poésie mystique, n'ait en quelque chose aussi contribué à ce miracle? Si l'on peut retrouver dans les vers de Jacqueline des réminiscences de la forme cornélienne dues certainement aux relations qui existaient entre les deux familles, est-il impossible de retrouver, dans ce qu'écrit Corneille à la même époque, quelques traces des pensées de Jacqueline, et de son frère, et de son père?

Ajoutons cet autre détail important : près de Mme Corneille, entre Pierre et Thomas, il y avait la sœur des deux poëtes, Berthe Corneille, fille charmante et pleine d'esprit, la future mère de Fontenelle qui, reportant sur son fils l'influence reçue de la famille Pascal, le dirigera vers les sciences.

Voici, à notre avis encore, un point sur lequel habituellement on n'insiste pas assez : partout on répète que

Corneille naquit à Rouen ; mais on oublie de dire que jusqu'à l'âge de cinquante-six ans il ne cessa de l'habiter, qu'il y composa ses chefs-d'œuvre : toutefois il est bien avéré, grâce aux découvertes récentes de M. Gosselin, que Corneille et le frère Thomas allaient s'enfermer et travailler dans une maison de campagne que leur père, en 1608, avait acquise au Petit-Couronne, à une lieue environ de Rouen, sur les bords de la Seine, dans un lieu solitaire et plein de verdure. La maison, de fort simple apparence, était pourtant assez grande : elle se composait d'un rez-de-chaussée divisé en trois pièces, et de trois chambres en haut surmontées d'un vaste grenier. Ajoutez un joli jardin planté d'arbres, un four, une mare, une acre de terre autour de la maison : le tout à quelques pas d'une admirable forêt. La maison et la cour étaient séparées de la route par un mur. Pour entrée, une grande porte au-dessus de laquelle un petit pavillon.

C'est là que travaillait Corneille, et c'est là aussi que plus tard Thomas, son frère, venait travailler près de lui. Qui croirait que la tradition s'en est parfaitement conservée parmi les paysans du Petit-Couronne, alors qu'à Rouen même on avait tout oublié? Alors qu'à Rouen on laissait vendre et démolir l'humble et sainte maison de la rue de la Pie, où était né « celui dont le génie a tout créé en France », les bonnes gens du Petit-Couronne se montraient, de père en fils, avec vénération, la maison où « travailla » le poëte. Il y a une quinzaine d'années, le pavillon qui surmontait la porte tomba de vétusté ; ce fut, pour quelques-uns d'entre eux, un véritable chagrin.

En 1864, lorsque le laborieux archiviste rouennais, M. Gosselin, entreprit de retrouver au Petit-Couronne la maison de Corneille, il s'en alla bien renseigné sur la topographie du pays et sur la situation des divers héritages acquis et vendus depuis deux siècles ; mais, avec tout cela, il chercha, fureta et ne trouva rien ; quelques jours plus tard, il repart pour le Petit-Couronne, et cette fois, avisant sur la route un pauvre vieux bonhomme, il lui demande si par hasard il n'aurait pas dans son enfance entendu parler d'une ancienne famille Corneille qui habitait, il y a bien longtemps, le pays.

— Oui-da, Monsieur, répondit le bonhomme, et tout le monde au pays connaît cette histoire.

— Leur maison existe-t-elle encore?

— Je le crois bien!... Il n'y a pas un enfant dans la commune qui ne vous y conduisît du premier coup : si vous voulez me suivre, dans cinq minutes nous y sommes.

Voilà donc M. Gosselin cheminant avec son guide : en approchant de la vénérable maison, il était visiblement ému ; le bonhomme lui dit :

— Ah! il ne faut pas vous attendre à un palais ; ça n'était pas riche, ces gens-là, et ça travaillait.

Non, en effet, la maison de Corneille n'était pas un palais ; mais elle n'en vient pas moins d'être rachetée par le département et classée parmi les *Monuments historiques*. Des milliers de dessins et de photographies ont été faits et se font tous les jours de cette glorieuse masure. Elle est maintenant connue du monde entier, et l'on y vient de partout en pèlerinage ; et soyez persuadé que pas un voyageur ne visite sans respect un tel lieu, lorsque seulement il se dit : *C'est là que travaillait Corneille.*

La suite à une prochaine livraison.

LA FEMME DU GARDE FORESTIER.

HISTOIRE VRAIE.

Fritz et Gretchen s'étaient connus enfants. Là-bas, dans la plaine, au pied des Vosges, les maisons des parents se touchaient. Quand la mère nourrice vaquait aux soins du ménage, elle appelait le petit voisin pour qu'il surveillât la fillette, couchée dans le berceau d'osier où elle riait aux anges et s'ébattait des pieds et des mains en poussant de joyeux cris. Fritz répondait à ses gazouillements par des chants d'oiseaux qu'il imitait à ravir. C'était alors des ivresses de bonheur, des rires épanouis, qui faisaient dire aux regardants :

— Sont-ils heureux, ces petits! ils s'entendent comme au paradis.

Et de fait, ils s'entendaient, car ils s'aimaient, et c'est la plus belle entente de ce bas monde.

Quand Gretchen essaya ses premiers pas, ce fut pour aller en trébuchant vers Fritz qui lui tendait les bras. Plus âgé de six ans, il la protégeait contre les embûches du chemin ; il traînait la rustique voiture où elle trônait comme une petite fée, sa jolie figure attirant d'abord les yeux, puis les cœurs à sa suite.

A mesure que les enfants grandirent, leur amitié grandit avec eux, quoique chacun allât de son côté, la fillette à l'école du village, le garçonnet avec le père, dans la montagne, sur les hauts plateaux couverts de grandes pelouses, où l'on mène pâturer les troupeaux pendant six mois de l'année. Mais Fritz ne descendait jamais du *Vieh-Feld* (champ des Bêtes, dont on a fait par corruption champ du Feu), sans rapporter à Gretchen, au printemps, un bouquet d'églantines, de saxifrages, de myosotis, délicate petite fleur bleue qui croît au bord des ruisseaux ; en automne, il emplissait jusqu'aux bords d'airelles et de merises les corbeilles qu'il avait tressées. Il eût bien voulu lui ramener aussi de petits captifs faits prisonniers en son honneur ; mais elle s'y opposait fermement, disant, comme saint Colomban, qu'il fallait respecter la liberté de toutes les créatures de Dieu, et se contenter de les apprivoiser par la puissance de la douceur et de l'amour ; ce à quoi le saint ermite des Vosges avait si bien réussi, que les gentils hôtes des bois, compagnons de sa solitude, oiseaux et écureuils, ne connaissaient pas de meilleur refuge que sa robe, où ils se venaient abriter de leurs ennemis.

Gretchen avait seize ans lorsque Fritz atteignit l'âge de la conscription. Il tira au sort un mauvais numéro. Il avait le cœur gros en venant annoncer son peu de chance ; mais il n'en laissa rien percer, car il comprenait que chaque homme est débiteur du pays qui l'a vu naître, et doit loyalement lui payer sa dette. Qu'étaient-ce, après tout, que sept ans passés au service? École rude, mais salutaire, si Gretchen lui restait fidèle. Ils n'avaient pas échangé un mot de mariage, et cependant tous deux savaient bien qu'ils ne pourraient être heureux l'un sans l'autre.

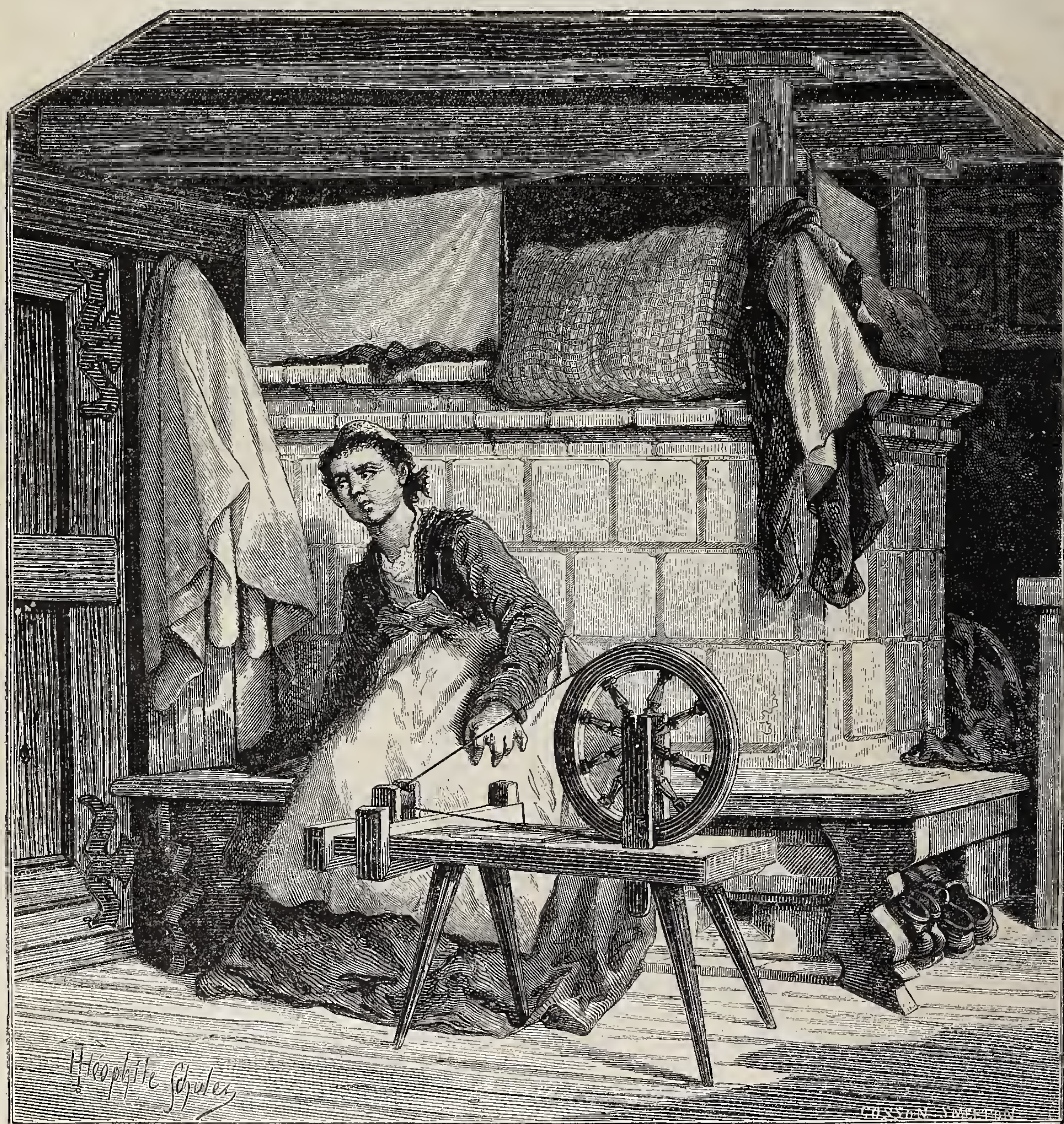
— Je vais partir. Que ferez-vous en mon absence, Gretchen?

— J'attendrai, répondit simplement la jeune fille.

Elle tint parole. De bons partis se présentèrent et furent refusés. Puis vint l'épreuve des revers : le père tomba malade ; ses champs mal cultivés ne rapportèrent plus rien. Il emprunta, les intérêts et les frais de la maladie absorbèrent l'argent comptant ; il fallut vendre à vil prix le bétail et les terres. Le chagrin le tua ; sa femme le suivit peu après, et Gretchen demeura seule avec la grand'mère. La pensée qu'elle était l'unique appui de la pauvre vieille ranima son courage. Elle travailla pour deux. Elle avait appris de bonne heure à faire ces fines broderies au plumetis dont se parent les élégantes parisiennes, sans se douter que ces arabesques, qu'on dirait tracées par la main des fées, sont l'ouvrage de pauvres paysannes des Vosges. Un goût plus délicat, des doigts plus déliés, donnaient au travail de Gretchen un cachet de distinction que reconnurent bien vite les marchandes

lingères qui viennent tous les ans faire une tournée dans le Bas-Rhin. Elles firent d'importantes commandes à l'industrieuse ouvrière, qui put bientôt pourvoir non-seulement au nécessaire, mais au superflu, dont la vieillesse a si grand besoin.

Sur ces entrefaites, Gretchen apprit que le caporal Fritz, blessé à l'épaule dans une rencontre avec les Arabes, avait eu son congé et allait revenir d'Afrique. Il arriva en effet, le brave garçon, un bras en écharpe, le teint basané, le corps affaibli par un séjour de deux mois à l'hôpital, mais le cœur sain et joyeux. La balle avait été extraite de sa blessure; il ne lui fallait plus qu'un peu de repos pour être aussi robuste qu'auparavant. Il était proposé pour la croix, et son colonel avait demandé et obtenu pour lui



Composition et dessin de Théophile Schuler.

une place de garde forestier. Il aurait un salaire suffisant pour un ménage, et en pleine forêt une maisonnette où il voyait déjà rayonner le cher visage de Gretchen. N'était-elle pas le centre, le but de toutes ses espérances, le point lumineux au bout de la riante perspective? Mais les veilles de la jeune fille avaient pâli les roses de ses joues, et quand Fritz lui exposa ses projets, son rêve de bonheur, elle secoua tristement la tête, et lui montra du doigt la grand'mère endormie dans un moelleux fauteuil acheté avec l'argent du dernier gain.

— Nous l'emmènerons, dit tout bas Fritz.

— Non, reprit Gretchen, les sentiers de la montagne seraient trop rudes pour ses pieds endoloris, et sa poitrine ne supporterait pas l'air trop vif des hauteurs: il n'y faut pas songer.

— Que faire, alors?

— Se résigner et s'en remettre à la volonté de Dieu.

— C'est bien difficile! soupira Fritz.

La grand'mère vécut encore deux ans, grâce aux tendres soins de Gretchen, qui, six mois après, consentit à devenir la femme de Fritz. Ce fut un beau jour que celui où il l'installa dans la modeste maison forestière qu'elle allait égayer de sa présence. Tout changea d'aspect au dedans et au dehors. Les oiseaux avaient des chants plus mélodieux, la forêt exhalait de plus douces senteurs, les longues branches des hêtres qui ombrageaient la chaumière se

courbaient avec plus de grâce sous la brise matinale. Il semblait à Fritz qu'il n'avait rien vu de tout cela auparavant. Jamais printemps ne s'était montré si beau. Quand il partait le matin pour faire sa ronde, il se retournait plus d'une fois pour regarder la chère maison que dorait le soleil levant, moins chaud, moins radieux que celui qui brillait à l'intérieur. Parfois, l'attraction était si forte, qu'arrivé à mi-côte de l'âpre montée, il redescendait en courant, envoyait un baiser à Gretchen, et remontait la pente plus léger et plus dispos. Elle aussi remerciait Dieu de son bonheur. En s'éveillant, elle se disait :

— Pourvu qu'aujourd'hui ressemble à hier, et demain à aujourd'hui !

Ce n'était pas que le ménage n'eût ses heures d'épreuve.



Composition et dessin de Théophile Schuler.

Gravir par tous les temps les cimes les plus escarpées, pénétrer dans les gorges les plus profondes pour marquer les arbres, inspecter les coupes, surprendre les maraudeurs, arrêter les braconniers, était une tâche pleine de périls. Quelquefois aussi, le salaire tombait de court. Gretchen y suppléait en allant vendre à la ville des broderies et du fil, car elle était habile fileuse. Si la vente n'allait pas, si l'argent manquait tout à fait, on se retranchait le morceau de viande du dimanche, on mangeait du pain noir. L'appétit n'en souffrait pas, et les cœurs étaient contents. C'est que l'amour rend doux les mets les plus amers et soulève les plus lourds fardeaux ; mais là où manque ce divin baume, tout crie et s'accroche.

Le printemps et l'été avaient passé comme un songe. L'automne arrivait avec ses bruyantes rafales, son feuillage jauni, ses nuages d'un gris d'ardoise. Le garde forestier était parti le matin pour visiter le *triage* confié à ses soins, et qui se trouvait dans une partie de la forêt très-solitaire et très-élevée. Gretchen avait garni son bissac de pain, de fromage et d'une fiole d'eau-de-vie, quoiqu'il assurât que c'était précaution inutile; il serait certainement de retour avant le soir, sa tournée de service ne devant lui prendre que quelques heures. Cependant il n'était pas rentré, et la nuit venait ; une nuit noire, effrayante. Il faisait un vent épouvantable, un de ces ouragans qui déracinent des centaines d'arbres à la fois, et

menacent de mille dangers le voyageur qui peut être écrasé à chaque pas. L'eau et le feu ne sont pas plus terribles. Les hauts sapins, dont les courtes racines ne se cramponnent qu'imparfaitement aux anfractuosités du roc, pivotent alors sous le souffle impétueux de la tempête, sans qu'on puisse voir de quel côté ils vont tomber. On est fasciné, la tête se perd.

Les mille périls cachés de la forêt se dressèrent devant Gretchen. Elle pensa aux précipices, aux fondrières, aux croix noires qui marquent les fosses de ceux qui ont péri égarés par la tourmente ou assassinés par les braconniers. Peu faite encore à sa solitude au milieu des bois, son cœur se serrait de plus en plus. Elle interrompit le mouvement uniforme de son rouet pour écouter le craquement des arbres au dehors. Le tumulte désordonné de la tempête allait croissant. Les sons aigus, perçants, se détachaient sur un grondement sourd et lointain qui faisait une basse continue d'une harmonie étrange, lugubre, menaçante. L'inquiétude de la pauvre femme devint intolérable. L'heure du retour était passée depuis longtemps. N'y tenant plus, elle alluma une lanterne, et résolut d'aller à la recherche de Fritz. Dès qu'elle entr'ouvrit la porte, un tourbillon furieux la repoussa en arrière, fit trembler les meubles, ébranla la maison. Elle s'élança dehors et se mit en route, à la garde de Dieu. Le vent, s'engouffrant dans les creux et dans les ravins de la montagne, s'en échappait en longs sifflements. On eût dit des soupirs, des plaintes étouffées, des vagissements d'enfants. Gretchen marchait au hasard. Les aiguilles de sapin, les feuilles mortes, les branches cassées qui jonchaient le sol, ne laissaient distinguer aucune trace de sentier. La faible lumière que projetait la lanterne sur un point rendait l'obscurité ambiante plus profonde. Elle n'avait que son instinct de femme pour la diriger dans ce dédale semé d'embûches.

Un torrent, roulant entre de hautes fougères, lui barra le passage. Il charriait avec fracas d'énormes pierres, des quartiers de roc. Impossible de le franchir sans être broyé. Elle revint sur ses pas et prit une autre direction; à ce moment elle crut entendre un cri d'angoisse, un cri humain. Non, c'était le cri d'un ramier aux serres d'un autour qu'emportait la tourmente. Le tonnerre, qui avait grondé au loin, se rapprochait; il éclatait au-dessus de sa tête. Elle marchait toujours. Quelque chose traversa le sentier : à la lueur de la lanterne, elle reconnut un loup. Il fuyait devant l'ouragan, cherchant à regagner son gîte sous l'épaisseur du fourré. Il semblait à Gretchen qu'aux sinistres rumeurs de l'orage se mêlaient des appels désespérés. Elle s'arrêtait, prêtait l'oreille, n'entendait plus rien, et reprenait sa course le long des pentes roides, sur les escarpements des rochers. Où était-elle? elle n'aurait su le dire. Si encore elle avait pu entendre la cloche du couvent de Sainte-Odile, elle eût pu s'orienter; mais la rafale emplissait l'air et noyait tous les autres sons. Elle s'arrêta éperdue : un éclair venait de lui montrer béant, à vingt pas devant elle, le précipice où le pauvre Hanz, l'ébrancheur, avait roulé. Fritz lui avait conté la lugubre histoire du Bohémien (¹). Un rapprochement terrible se fit dans sa pensée : elle vit son mari mutilé, sanglant, étendu mort sur une civière. Elle se sentit défaillir; mais si elle cédait à son effroi, c'en était fait d'elle et de lui! Elle appela Dieu à son aide et continua sa marche. Ses pieds s'embarrassaient dans les broussailles, s'ensanglantaient aux ronces. Elle s'accrochait aux aspérités de la montagne pour gravir jusqu'au sommet; elle en redescendait par le chemin des *schlittes*, le long des traverses de bois vermoulu que la moisissure verte et la pluie rendaient gluantes. Elle tombait, se relevait, marchait encore, marchait toujours; une fois elle prit la lanterne entre ses dents pour s'ouvrir avec ses mains une trouée à travers les branches basses et rugueuses des jeunes sapins qui lui fouettaient le visage. Elle hélait de toute sa force; elle criait : Fritz! Fritz! S'il était vivant, il l'entendrait. Tout à coup, son cœur battit à se rompre. Une voix sortie des profondeurs du ravin avait répondu à la sienne. Le ciel était sillonné de langues de feu; l'arbre auquel elle se retenait ployait sous le souffle furieux de l'ouragan. Penchée sur le bord de l'abîme, elle l'interrogeait du regard. Un éclair lui montra le garde, cramponné à un énorme bloc de pierre : meurtri par les coups de la tempête, aveuglé par l'orage, perdu dans la nuit noire, il attendait le jour. Pour éviter la chute des grands sapins, il avait fait un long détour, et s'était réfugié sous les rochers du Neuenstein, situés un peu à l'écart de la route qui va du monastère de Sainte-Odile au champ du Feu. Gretchen trouva moyen d'arriver jusqu'à lui. Comment s'y prit-elle? elle ne l'a jamais su; et cependant le souvenir de ce qu'elle a souffert pendant cette affreuse nuit lui est resté présent, et la hante parfois comme un douloureux cauchemar.

(¹) Voy. t. XXXIV, 1866, p. 177.

La tourmente bravée par la courageuse femme laissa de funestes traces de son passage. Des montagnes entières avaient été dénudées; des centaines d'arbres couchés pêle-mêle présentaient une image saisissante du chaos : on eût dit d'un champ de bataille de géants le lendemain du combat.

Je vous laisse à penser si de pareils dangers encourus ensemble, si de telles preuves de dévouement durent resserrer les liens de l'heureux ménage. Un jour, Fritz et Gretchen, racontant à leurs enfants cet épisode de leur vie, pourront leur dire :

— Aimez-vous les uns les autres, comme nous nous sommes aimés, car « il n'est rien dans le ciel ni sur la terre qui soit plus doux, plus fort, plus élevé que l'amour. Il trouve des forces pour venir à bout de toutes choses. Il ne se lasse point dans les travaux; il ne se resserre point dans l'affliction; il ne se trouble point dans les frayeurs; mais il s'élève toujours en haut comme une flamme vive et ardente, parce que l'amour est né de Dieu. » (¹)

DE L'ASPHALTE.

SON ORIGINE. — SA PRÉPARATION. — SES APPLICATIONS.

Les applications de l'asphalte à la voirie des villes, sous forme de trottoirs et de chaussées, et dans les constructions industrielles et particulières, a pris depuis plusieurs années un très-grand développement.

Sous le nom d'asphalte, on désigne industriellement une roche calcaire, renfermant 8 à 10 pour 100 de bitume.

Cette roche, employée sans mélange et directement, constitue la chaussée dite d'*asphalte comprimé;* les trottoirs, au contraire, sont exécutés avec une matière pâteuse résultant du mélange à chaud de la roche d'asphalte et du bitume, et à laquelle on a donné le nom de *mastic d'asphalte.*

Le bitume est le plus anciennement connu de ces deux produits; on le recueillait en Judée, à la surface du lac Asphaltique : sa formation dans les eaux de ce lac, due probablement à des phénomènes volcaniques, concordait avec l'existence de vapeurs asphyxiantes, souvent mortelles pour les animaux, ce qui justifierait le nom de mer Morte également donné à ce lac.

On trouve encore le bitume sur plusieurs points de l'île de Cuba, et à l'île de la Trinité, où il forme un dépôt assez

(¹) Imitation de Jésus-Christ, l. III, c. 5.

abondant, d'une profondeur de 2 à 3 mètres; cette masse, fluide pendant les chaleurs, est, par les temps humides, assez consistante pour supporter de fortes charges. Ce gisement fournit actuellement en grande partie aux besoins de l'industrie.

On obtient également en notables proportions du bitume en traitant par l'eau bouillante les sables calcaires et quartzeux de Bastennes, de Seyssel et de l'Auvergne, en France, qui renferment 5 à 10 pour 100 de bitume; des essais se font aussi pour l'emploi dans le même but du sulfure de carbone, lequel dissout le bitume et l'abandonne ensuite, en s'évaporant à la température de 48 degrés.

La roche d'asphalte se rencontre dans les bancs de calcaire blanc, à la partie supérieure du terrain jurassique; elle est d'une couleur chocolat très-foncée; sa consistance est variable suivant la température; elle se ramollit au delà de 60 degrés.

Les principaux gisements de cette roche sont: Seyssel et Chavaroche en France, le val de Travers et Maestout en Suisse et en Espagne; les travaux d'extraction, dans ces diverses localités, ont lieu à ciel ouvert ou en galeries, et nécessitent souvent l'emploi de la poudre.

Pour exécuter les chaussées en asphalte comprimé, on procède de la manière suivante:

La roche, broyée mécaniquement dans des appareils spéciaux qui fonctionnent dans les chantiers de préparation, est tamisée en poudre aussi fine que possible, puis versée dans de grands cylindres horizontaux rotatifs, en tôle, où elle est chauffée jusqu'à la température de 120 degrés.

Cette poudre chaude est ensuite chargée dans des voitures en tôle qui l'amènent sur les lieux d'emploi, où elle est étendue à l'épaisseur voulue (5 centimètres), par-dessus une couche de béton de 10 centimètres, préalablement exécutée, et qui doit être à ce moment aussi sèche que possible, ou, à son défaut, sur une chaussée en macadam ayant déjà supporté la circulation des voitures.

La poudre, une fois étendue, est pilonnée fortement au moyen de pilons en fer, puis le travail est complété par le passage de rouleaux en fonte d'un poids de 200 à 1 500 kilogrammes.

Une semblable chaussée peut être livrée à la circulation au bout de quelques heures; car la roche en se refroidissant, et par suite de la compression, a repris la même dureté qu'au moment de son extraction de la mine.

La matière avec laquelle sont exécutés les trottoirs, et désignée sous le nom de mastic d'asphalte, est obtenue par le mélange intime de poudre d'asphalte et de bitume pur, dans la proportion de 2 000 kilogrammes de poudre pour 150 kilogrammes de bitume; ce mélange se fait à chaud dans des chaudières et nécessite une cuisson de cinq heures.

Le mastic ainsi obtenu est, au sortir de la chaudière, coulé en pains circulaires d'un poids moyen de 25 kilogrammes, qui portent l'empreinte de la marque de fabrique. Ces pains sont ainsi prêts à tous les emplois industriels.

Pour la construction des trottoirs, on procède à Paris de la façon suivante: Le sol est rendu bien uni et résistant au moyen d'une couche de 10 centimètres de béton, qu'on laisse bien sécher, puis sur laquelle on étend, sur une épaisseur de 15 millimètres, un enduit de mastic d'asphalte que l'on saupoudre de sable, afin de lui donner une dureté suffisante pour résister à l'usure. Cet enduit, qui est préparé dans les chantiers au moyen de la refonte des pains de mastic avec 60 pour 100 de sable et 3 à 4 pour 100 de bitume pur, est transporté sur les lieux d'emploi dans de petites chaudières locomobiles traînées par un cheval, munies d'un foyer qui empêche le mastic de se refroidir pendant le trajet, et construites de telle façon que le conducteur, à l'aide d'un mécanisme particulier, peut fréquemment brasser la matière afin de l'empêcher de se brûler.

Ces chaudières locomobiles ont remplacé avantageusement celles dont on se servait autrefois dans les rues pour refondre la matière sur place, en ce qu'elles évitent pendant plusieurs heures de la journée l'encombrement des chaussées et l'odeur pénétrante qui envahissait les maisons voisines.

L'emploi des matières bitumineuses remonte à la plus haute antiquité. Les Égyptiens se servaient du bitume pour embaumer les morts, pour enduire les parois des navires, ainsi que les paniers et vases en jonc qui servaient pour transporter l'eau. Le berceau dans lequel Moïse fut exposé sur les eaux était probablement enduit d'un mélange de bitume et de poix; une substance renfermant du bitume était employée par les femmes grecques pour teindre les cils, les paupières et même les cheveux.

Une espèce de mortier d'asphalte entra dans la construction des murs d'enceinte de Babylone, et, d'après Vitruve, « servit à revêtir au dedans et au dehors les voûtes de la galerie souterraine qui reliait les deux châteaux construits par Sémiramis sur les rives de l'Euphrate. »

Plus récemment, le bitume fut employé dans la fabrication de la cire à cacheter et du vernis imitation du vernis de la Chine.

Sous la forme de mastic, on le rencontre dans la construction des trottoirs, dallages d'écuries et de boutiques, de terrasses; revêtements des chapes de ponts et de tunnels; confection de planchers de sous-sols et des divers étages d'établissements industriels.

Dans cette dernière application, le mastic d'asphalte, étendu sur une couche de terre à four, est l'isolant le plus efficace d'un foyer d'incendie, que ce foyer se trouve au-dessus ou au-dessous d'un plancher asphalté, ainsi que cela a été reconnu lors des incendies de plusieurs écuries et greniers à fourrages de la Compagnie générale des omnibus de Paris.

En effet, le mastic soumis à l'action du feu, après avoir légèrement brûlé à la surface, prend une consistance visqueuse qui étouffe les flammes et arrête leur marche.

La fin à une prochaine livraison.

RELIQUES DE MAHOMET DANS L'INDE.

UN POIL DE SA BARBE.

Suivant la tradition, Mahomet avait l'habitude, en causant, de passer sa main sur sa barbe. Si un poil venait à s'en détacher, un de ses disciples le saisissait aussitôt et le gardait pieusement.

A Cuddapah, dans la province de Balaghât, en l'année 1135 de l'hégire (1723 de Jésus-Christ), fut érigé un beau monument où l'on déposa une boîte d'or contenant un de ces poils de la barbe de Mahomet. La boîte avait un couvercle en cristal, percé de petits trous par lesquels on introduisait de l'eau, une fois l'an, lors d'une solennité pendant laquelle les pèlerins venaient de tous côtés vénérer la relique. Lorsque Hayder conquit Cuddapah, il s'empara de ce poil sacré et le fit porter à Seringapatam, où il fut conservé jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais. On ne sait ce qu'il est devenu depuis.

LES EMPREINTES DE SES PAS [1].

Près de Bénarès, chaque jeudi, beaucoup de fidèles de toutes les classes vont adorer, non loin du palais d'Aureng-Zeb et de l'étang nommé Bachas-Mochan, une trace du

[1] Voy., sur l'empreinte du pied du Bouddah, t. X, 1842, p. 12.

pied de Mahomet (*Cadam-i-Scharif*). Une empreinte semblable, gravée sur une pierre apportée de la Mecque et renfermée dans une châsse octogone, est vénérée dans la ville de Cattack. On en voit encore d'autres près de Naraïngang dans le Bengale, dans une mosquée de Gour, et ailleurs.

LE FILET DE CARNASSIÈRE.

Fin. — Voy. p. 216, 253, 295.

Il résulte de ce mode de procéder que le travail *droit fil*, ainsi qu'on l'appelle, prend l'aspect de la figure 15,

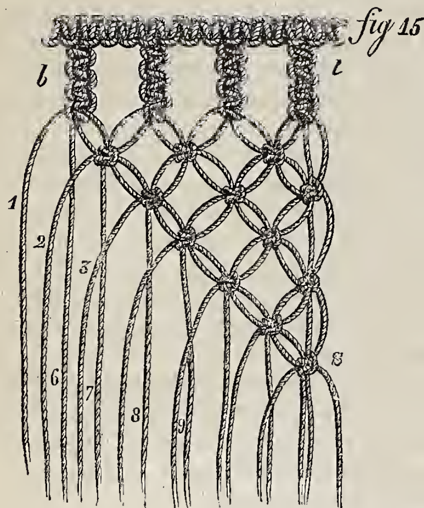


Fig. 15. — Travail droit fil.

montrant un côté vertical *js* fait de *points de bordure*, et un côté à volonté oblique *bs*, de gauche à droite ou de droite

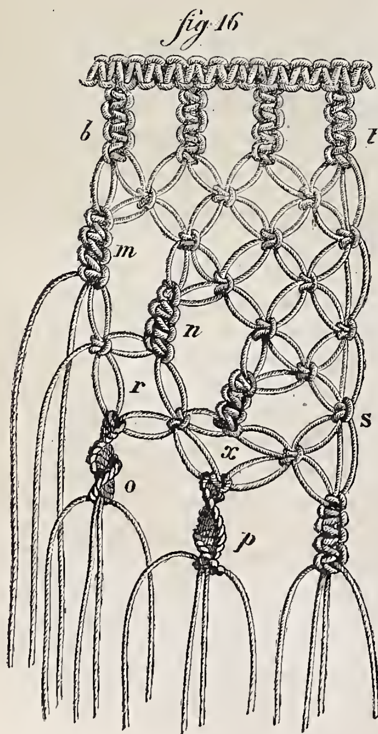


Fig. 16. — Barrettes droites et tournantes.

à gauche, suivant qu'on le désire. C'est ce qui va nous permettre de faire *du jour* et des dessins divers (fig. 16).

Rien n'est plus facile que de reprendre par barrettes, ou autrement le travail primitif, sur le front oblique *bs*. En effet, 1, 2, 3, 4 (fig. 15), sont tous des fils extérieurs; 6, 7, 8, 9..., des fils intérieurs. Réunissant 2 et 6 comme fils tendus, on noue avec 1 et 7, ce qui permet de former la barrette *m* ou *n* (fig. 16). De même, on peut revenir à des points de fond *r*, *x*... Si en *b* (fig. 15) s'ouvre, à droite ou à gauche, un front oblique, on prend des deux côtés, les barrettes se réunissent, et l'on produit ainsi des losanges très-variées.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que du *travail plat*; il est temps de dire un mot du *travail tourné*. Si, au lieu d'alterner le demi-nœud à droite avec le demi-nœud à gauche, on forme une barrette en superposant des demi-nœuds à droite les uns aux autres, on produira le travail tourné *p* (fig. 16), allant de droite à gauche. Si l'on emploie seulement les demi-nœuds à gauche, on fait comme *o*, dont les perlures tournent de gauche à droite.

Arrivés au point où nous en sommes, nous n'avons presque plus d'explications à donner sur la figure 17, qui

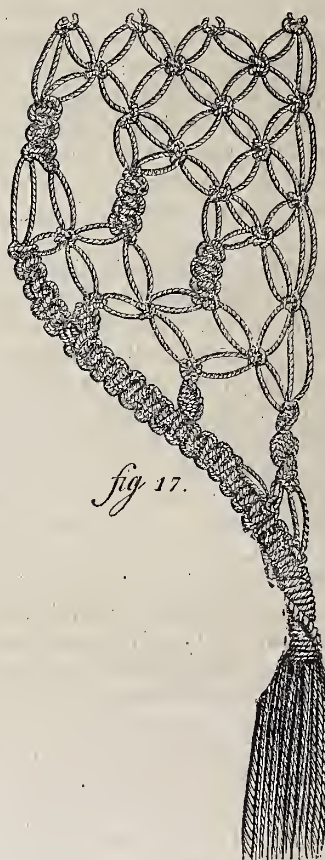


Fig. 17. — Demi-dent pour former un gland sur la bordure.

indique la manière de composer une dent ou la base d'un gland plat, l'un des plus gracieux ornements de la carnassière. Ce travail se fait sur un fond oblique ménagé, en opposition, de chaque côté d'un travail droit fil. On réunit les fils à mesure qu'ils se présentent sur les bords, et l'on termine par un gland fait avec la masse des fils, réunis d'abord, puis redivisés en 2, 6, 8, 10 parties, que l'on enveloppe de travaux tournants variés.

Pour fermer le sac, en réunissant les deux faces, on fait les glands en bas, dans le sens du travail sur les côtés; on rapporte les glands et les franges, en passant les quatre fils à la fois dans les mailles correspondantes des deux nappes, et nouant en chaînettes. On termine en gland ou de toute autre manière gracieuse.

LA CASCADE DE GEROLDSAU

(GRAND-DUCHÉ DE BADE).



La cascade de Geroldsau ([1]). — Dessin de Grandsire.

Trois fois je me suis assis sous les frais ombrages de ces grands arbres, devant ces eaux limpides et murmurantes.

En 1850, le malheur venait de tomber sur mon pauvre être comme sur une proie; il m'avait terrassé; mon cœur était déchiré, pantelant; je fuyais éperdu, cherchant, implorant un secours, un soulagement, un souffle de paix!... Errant au hasard, je rencontrai au fond d'une petite vallée, entre de vertes collines, ce ruisseau qui, longtemps paisible, et tout à coup précipité, troublait la solitude de ses murmures et de ses sanglots. Ne m'offrait-il

([1]) A moins de deux heures de Bade, au fond d'un vallon étroit et couvert d'une verdure luxuriante. La hauteur de la cascade est de huit mètres.

pas une image de ma destinée? A quelques pas à peine, je le voyais reprendre sans bruit son cours ordinaire. A mon agitation mille fois plus tumultueuse que celle de ses flots, le calme n'allait-il pas succéder aussi comme par enchantement? N'était-ce pas un exemple, un consolateur, un ami? Je me souviens que je le regardai avec des yeux suppliants; j'attendis. Il ne me répondit rien; ce n'était là qu'un jeu de la nature, un ornement de paysage, une surprise agréable pour les heureux. Je me levai, je traversai le Rhin, les vallées, jusqu'à la Yungfrau, dont je gravis les pentes escarpées avec une sorte de fièvre. A mesure que je m'élevai, je crus sentir quelque allégement, j'étais moins écrasé; une force secrète renaissait au fond de moi-même. J'arrivai sur un étroit plateau de roche noire. Là, debout, levant les yeux, je restai longtemps à regarder, à contempler et à interroger les cimes immenses couvertes d'une blancheur immaculée. Il en descendit comme une grande voix austère, plus divine qu'humaine. Ce qu'elle me disait n'avait aucun sens précis. Cependant elle remplissait mon âme; elle y éveillait, comme dans un écho, quelques sentiments suprêmes : éternité, infini, Dieu! Une émotion vague, peu à peu, m'envahit tout entier; pour la première fois depuis bien des jours, je fondis en larmes. Puis j'entrai dans une longue rêverie; j'oubliai les heures, le monde, presque ma vie; mes années écoulées me paraissaient fuir et se voiler derrière moi; ma douleur devenait plus sourde, plus vague. Je ne me voyais plus moi-même que comme un point insignifiant perdu dans l'immensité... Lorsqu'à l'approche de la nuit je redescendis vers les hameaux où étincelaient quelques lumières, j'étais devenu grave, austère; je n'étais pas consolé encore, mais je me sentais plus près de la résignation.

La seconde fois, je n'étais pas malheureux; j'étais seulement épuisé par les fatigues de l'esprit. J'avais vécu toute une année dans la solitude, courbé sur des travaux où les recherches, la méthode, la routine d'un peu de savoir acquis, avaient eu plus de part qu'aucun emploi de mon intelligence ou de ma sensibilité. Je ressentais un dessèchement intérieur, j'étais aride; j'éprouvais une sorte d'indifférence pour les autres en même temps que pour moi-même. C'était une de ces molles et lâches dispositions morales où les réflexions ternes, traînantes, aboutissent à ces questions plutôt dédaigneuses qu'amères : « A quoi bon la vie, et quelle valeur ont nos efforts? » L'ennui m'envahissant, je résolus de voyager. Mon itinéraire me conduisit de nouveau près de Geroldsau. Je revis la cascade, je la trouvai plus aimable; son murmure même me parut, je crois, moins humble, plus retentissant. Toutefois, je ne la regardai guère que de côté : « Ce n'est pas de toi, lui dis-je, que je puis attendre une impulsion assez vigoureuse. Tu m'offres une distraction, le repos; c'est trop peu. Si je restais près de toi, je ne serais pas longtemps sans m'abandonner au sommeil de l'esprit. Ce qu'il me faut, au contraire, c'est le réveil. Je veux revivre! » Et, continuant ma route, je traversai les fleuves, les plaines, les lacs, sans m'arrêter avant d'avoir atteint les villes italiennes... « Qu'est-ce que l'homme? » Ah! je ne tardai pas à me répondre plus fièrement devant les chefs-d'œuvre, les statues, les tableaux, les monuments, au milieu de tous les souvenirs glorieux qui se disputaient à l'envi les plus nobles curiosités de mon âme. Je ne résistai pas à l'évidence que l'homme a quelque chose en lui qui mérite mieux que le mépris. J'admirai! l'admiration rouvrit une à une en moi les sources que je croyais taries. Je m'enthousiasmai! l'enthousiasme m'éleva au-dessus de moi-même. La supériorité du génie humain m'attestait la grandeur de notre nature, comme les Alpes m'en avaient enseigné la faiblesse. Si je n'étais pas né pour égaler ces hommes inspirés, j'avais du moins la puissance de les comprendre; ils n'appartenaient pas à une autre race que moi-même; leur âme, dans son essence, était aussi la mienne : c'étaient mes frères... Au retour d'Italie, je me remis au travail avec ardeur, à la vie avec espérance.

Une dernière fois je parcourus, en compagnie d'êtres bien-aimés, le duché de Bade. Je n'étais ni malheureux, ni découragé; je n'avais à demander au voyage qu'un peu de récréation et de repos. J'étais assez disposé, en revenant d'Eberstein, à éviter Geroldsau; mais j'eus un scrupule. Nous étions à peu de distance de la cascade; je ne voyageais pas pour moi seul. « Revoyons-la », me dis-je. Je la trouvai charmante. Elle me parut plus haute, à la fois plus élégante et plus sauvage, plus harmonieuse. Nous restâmes plusieurs heures à demi couchés sur ses bords, causant, lisant quelques pages de Gessner, heureux de la beauté du ciel, de la pureté de l'atmosphère, des nuances variées du feuillage, du chant joyeux des oiseaux, de la grâce luxuriante des collines qui l'encadrent. Il m'échappa de dire : « Que l'on est bien ici! » On connaissait mes premières impressions; on sourit. C'est que chacune des scènes de ce monde a son intérêt, sa valeur, son à-propos. Ce ne serait pas un livre inutile qu'une Hygiène morale des voyages.

CE QUE PEUT UNE MÈRE.

VIEUX CONTE TOURANGEAU.

Il y avait au hameau de Mauvières, en Touraine, un pauvre vigneron qui s'appelait Jean Bourdon. Ce n'était pas un méchant homme; mais comme il n'avait ni assez de résignation pour supporter sa pauvreté, ni assez de courage et d'activité pour en sortir, il était souvent tenté, et il sentait dans son cœur une tristesse malsaine, et des désirs et des pensées dont il était lui-même effrayé. Oui, il en était effrayé, mais il y avait comme un charme maudit qui l'y ramenait toujours. C'est ce qui fit qu'un soir, comme il revenait de travailler à la vigne par les hauteurs, ayant rencontré dans un sentier désert son oncle, le propre frère de son père, il se jeta sur lui comme un chien enragé, et le précipita du coup dans une carrière abandonnée. Un cri déchirant, un bruit sourd au fond de la carrière, et tout fut fini. Bourdon devait être heureux, car il héritait du pauvre vieux.

Heureux! quel blasphème! C'est alors, et d'un seul coup, qu'il commença à savoir ce que c'est que le vrai malheur. « Son sang ne fit qu'un tour », comme on dit chez nous; et lui, qui de sa vie n'avait su ce que c'est que réfléchir, il réfléchit ce soir-là pour le reste de ses jours. Il y eut en lui comme un grand déchirement, et au dedans de son âme pénétra une lumière épouvantable qui lui fit voir l'horreur et la lâcheté de ce qu'il venait de faire, avec la certitude affreuse que rien désormais ne pouvait empêcher ce qui était fait d'être fait. Puis il eut peur; il pensa au jugement, à la prison, au supplice; il voulait fuir, et il ne pouvait détacher ses regards du pauvre corps qui gisait immobile au fond de la vieille carrière.

Quand une âme est aussi violemment ébranlée, elle n'a plus ni volonté ni résistance, elle est à qui veut la prendre. Jean Bourdon se mit à trembler de tout son corps quand il sentit une main qui se posait brusquement sur son épaule, et entendit une voix moqueuse qui disait :

— Oh! il est bien mort! et te voilà son héritier; à moins cependant qu'il ne me prenne fantaisie de raconter ce que je viens de voir. Que me donnerais-tu bien pour que je me taise?

Le misérable assassin ne put que balbutier :

— Tout, tout, prenez tout !

— Donne-moi ton fils, dit l'homme.

Et comme il voyait que l'autre, si avili qu'il fût, semblait hésiter encore :

— Je ne te le demanderai que dans trois jours ; et même, si d'ici là tu as pu deviner mon nom, je ne te le prendrai pas.

Il ajoutait cela pour lui cacher l'horreur du sacrifice, et tenter sa lâcheté en lui donnant un faux espoir. Car y a-t-il apparence, je vous le demande, qu'un homme, en trois jours, en trois ans ou en trois siècles, devine le nom d'un démon, quand tout le monde sait, ne fût-ce que par les invocations journalières des rouliers embourbés, qu'il y a plus de mille millions de diables?

L'homme était si abattu et si lâche, qu'il accepta. Quand la nuit eut passé sur son crime, et sur sa promesse qui était un autre crime, il comprit que son enfant était perdu. Comme sa femme lui demandait pourquoi il était plus pâle qu'un mort et plus tremblant qu'une feuille, il avoua tout. La pauvre petite femme ne lui fit pas un reproche et ne jeta pas un cri ; mais, agrafant d'une main tremblante sa cape sur ses épaules, elle s'éloigna en courant du côté de Loches.

Le curé de Saint-Ours, la principale église de Loches, était alors un digne homme qui, à vingt lieues à la ronde, avait la réputation d'un grand savant et d'un grand saint. C'est à lui que songea la malheureuse mère dans l'angoisse de son cœur.

Quand elle revint de Loches, elle était plus calme, et semblait pleine d'une vaillante confiance.

— Va, dit-elle à son mari, place-toi à l'endroit même où était l'homme quand tu l'as vu, et là, applique toute ta volonté à connaître son nom. Dieu t'inspirera peut-être.

Quand Bourdon fut à la place où il avait commis son crime, ses terreurs le reprirent ; il avait beau répéter :

— Je voudrais connaître ce nom ; je voudrais le connaître !

Sa volonté était tenue en échec par sa conscience ; il ne lui vint aucune bonne inspiration.

— A mon tour ! dit la femme.

Et, sans se laisser détourner par aucune autre pensée que celle de garder son enfant, elle répétait avec confiance :

— Je veux deviner ce nom, je le veux !

Et si forte était sa volonté, si ardente était sa foi, qu'il se fit en elle comme un miracle. Elle s'aperçut bientôt que son oreille était douée d'une puissance qu'elle n'avait jamais eue ; elle entendait le bruit de l'herbe qui pousse, des insectes qui rampent sous l'herbe, de l'eau qui filtre lentement pour former les sources, et au-dessous de tout cela, bien au-dessous, comme au centre de la terre, une voix triste qui chantait.

La voix triste chantait comme font les nourrices pour apaiser les petits enfants :

— Cher petit, cher petit démon, ne pleure pas ; ton père Rapax est parti pour te chercher un joli petit compagnon ; tu l'auras bientôt, car il te l'a promis.

Saviez-vous que les diables fussent mariés? Les Tourangeaux prétendent que sans cela leur malheur ne serait pas complet. Je crois plutôt, avec les meilleurs auteurs, que Dieu, dans sa miséricorde, leur a laissé cet adoucissement et cette consolation.

Au jour convenu, l'homme arriva chez les Bourdon pour réclamer son dû.

— Je viens, dit-il, pour notre petite affaire.

— Vous allez bien, monsieur Rapax? lui cria en riant la bonne petite ménagère.

Qui fut surpris? ce fut maître Rapax. Mais il avait de l'esprit comme un démon, et fut le premier à rire de sa mésaventure.

Qui fut plus surpris encore que M. Rapax? ce fut le ménage Bourdon. L'oncle assassiné entrait en ce moment avec une aisance bien étonnante chez un homme qui a dégringolé l'avant-veille au fond d'une carrière. Le fait est que le brave homme n'avait dégringolé au fond de rien du tout. Rapax avait trompé Bourdon par un de ses tours de magie noire, pour profiter de son trouble et lui voler son enfant. A l'heure même du prétendu assassinat, l'oncle vendait une vache à la foire de Saint-Flovier.

L'OS DU BRAS DE TITE LIVE.

Au temps de la renaissance, il y eut les reliques des savants, comme l'Église avait en honneur les reliques des bienheureux, et certaines villes se disputèrent les restes vénérés de certains hommes célèbres, comme on ne craignait point de se disputer à main armée les ossements protecteurs des saints, sur lesquels on fondait l'espoir de la santé publique ou le maintien d'une certaine prospérité. Antoine Benaccelli, surnommé le Panormita, lequel mourut à Naples en 1471, fut envoyé à Venise, vers le milieu du quinzième siècle, afin d'y réclamer un os du bras de Tite Live. Pour accomplir cette grave mission, il avait été envoyé en qualité d'ambassadeur près de la sérénissime république par Alphonse V d'Aragon. Le Panormita, auquel on peut reprocher tant d'écarts de conduite, eut du moins la gloire de fonder la première académie dont on ait admiré les travaux en Italie. Ouverte à Naples, elle prit plus tard le nom d'Académie de Pontano.

CHASSE AUX OIES.

On trouve dans un ancien auteur grec une ruse assez singulière indiquée pour prendre les oies sauvages. On fabriquait une oie de bois que l'on plaçait au milieu d'un étang. Les autres oies venaient pour la chasser comme inconnue et étrangère. L'oiseleur la tirait alors peu à peu à terre avec une ficelle. Les autres oies la poursuivaient, et, emportées par leur fureur, tombaient dans des filets préparés et tendus d'avance, justement du côté où elles s'étaient laissé entraîner.

MONUMENTS RELIGIEUX
CHEZ LES SABÉENS.

Il y avait chez les Sabéens des édifices consacrés aux substances intellectuelles et aux astres, entre autres le temple de la Cause première et de la Raison. Il y avait aussi le temple de la Chaîne, celui de la Matière et celui de l'Ame ; ces trois monuments étaient de forme circulaire. Pour n'en citer que quelques-uns des plus remarquables, le sanctuaire dédié à Saturne décrivait un hexagone ; le temple de la Lune était octogone, et celui qui était consacré à Vénus dessinait un triangle inscrit dans un carré long. Quant au Soleil, il était adoré dans un bâtiment carré.

De tous les édifices religieux élevés par les Sabéens, il ne reste, en 332 de l'hégire, dit Maçoudi, que le temple nommé *Maghlya*. Il est situé dans la ville de Harrân, près de la porte de Rikkah ; les gens de cette secte le nomment temple d'Azer, père d'Abraham *l'ami de Dieu*, et ils

rapportent sur ces deux personnages de longues et merveilleuses légendes.

Le cadi Ibn-Aïchoun a composé une longue *kacideh* sur les croyances des Harraniens dits Sabéens. En parlant du Maglitya et de ses quatre souterrains, où s'élevaient des idoles faites à l'image des corps célestes et des divinités supérieures, ce poëte nous divulgue les mystères de ces idoles. Il raconte que les Sabéens introduisaient leurs jeunes enfants dans ces souterrains et les conduisaient en face des idoles. Une pâleur subite, suivie de rougeur, se répandait sur les traits de ces enfants, lorsqu'ils entendaient les sons étranges et les paroles inconnues qui semblaient sortir de ces idoles, grâce aux mécanismes et aux conduits secrets pratiqués à cet effet.

Des prêtres, cachés derrière le mur, prononçaient différentes paroles; le son de leur voix, transmis par des tubes et un appareil d'anches et de tuyaux aboutissant à l'intérieur des statues creuses qui représentaient la forme humaine, semblait sortir des idoles mêmes. Par ce stratagème, emprunté à la plus haute antiquité, ils captaient la raison, s'assuraient l'obéissance des fidèles, et dominaient à la fois le roi et le peuple.

J'ai vu à Harrân, dit Maçoudi, sur le chambranle de la porte du temple appartenant aux Sabéens, une inscription en caractères syriaques; elle est tirée de Platon, et m'a été expliquée par Malik, fils d'Okboun, et d'autres personnes de la même secte. Elle portait : « Celui qui connaît Dieu, le redoute. » On cite du même philosophe grec l'aphorisme suivant : « L'homme est une plante céleste. En effet, l'homme ressemble à un arbre renversé, dont la racine est tournée vers le ciel, et dont les branches plongent dans le sol. »

LE MULTIPLIANT

DU JARDIN BOTANIQUE DE CALCUTTA.

Un voyageur français, M. Louis Deville, a vu cet arbre en 1853 [1]. Nous donnons textuellement le passage de la relation où il l'a décrit.



Le Multipliant colossal (figuier sacré) du jardin Botanique de Calcutta. — Dessin de de Bérard, d'après nature.

13 janvier. — Nous profitons du reflux de la marée pour nous rendre au jardin Botanique, peu éloigné de Calcutta. Une petite barque effilée nous conduit promptement au débarcadère. Nous parcourons les allées assez mal entretenues de ce parc. On s'arrête un instant à lire les étiquettes de quelques plantes curieuses; puis nous allons admirer le vert ombrage du figuier multipliant.

Cet arbre couvre un immense terrain qui a environ 990 mètres de circonférence. Il est impossible de se former par l'imagination une idée exacte de cette forêt de feuillage : le tronc principal occupe le centre; il se compose d'une grande quantité d'arbres, rejetons vigoureux d'un seul figuier. Le bois se tord, se contourne, se replie sur lui-même, et présente les plus étranges configurations qu'on puisse imaginer.

Les rameaux de cet arbre immense sont portés par des tuteurs naturels : c'est une intéressante étude que celle de leur formation. Une branche légère comme une liane tombe d'un point quelconque de l'arbre; aussitôt qu'elle atteint la terre, elle se transforme elle-même en tronc et rapporte sa séve à la tige principale. Ce que la nature a créé, l'art du jardinier ne fait que le protéger, en revêtant d'un étui protecteur les plus jeunes branches qui touchent le sol.

Sous l'épais feuillage de ce figuier s'étend une vaste salle de verdure fort ombreuse. En ce moment, une société anglaise y formait plusieurs quadrilles; les nombreux indigènes qui regardaient danser ajoutaient encore à l'effet pittoresque de ce curieux tableau.

Un autre figuier multipliant s'élève sur les bords mêmes du Hougly [2]; mais, presque déraciné maintenant, il sera bientôt emporté par la marée.

Nous remontons dans la barque, qui nous ramène promptement à Calcutta.

Le jardin Botanique de Calcutta a été fondé par le docteur Wallich. Sous sa direction, il devint, en peu d'années, la plus riche collection de plantes exotiques qu'on ait ja-

(1) *Excursions dans l'Inde*, par Louis Deville; Paris, 1860.

(2) Le Hougly est l'un des embranchements du Gange.

mais vue en Asie. Il déversait annuellement, dit le docteur Hooker [1], sur toute la surface du globe, à près de deux mille établissements publics ou privés, plus de cinquante mille sujets précieux par leur rareté, leur beauté, leur application aux arts, à l'industrie, à l'hygiène ou à l'économie domestique. On citait ses palissades d'euphorbes et de cactus, ses plantes du Népaul, du Pégu, de la Malaisie, des Archipels du grand Océan, et surtout une allée de cycas des Moluques, « dont les troncs étranges, les hautes ramures entre-croisées et les folioles légères rappelaient les piliers, les voûtes, les nervures, l'ornementation et les ombres mystérieuses d'un monument gothique. » [2] L'évêque Reginald Heber parle de ce jardin avec admiration. Au docteur Wallich succéda malheureusement le docteur Griffith, qui, en voulant modifier l'œuvre de son prédécesseur, la détruisit presque entièrement. On ne conserva pas longtemps ce directeur malhabile, et la Compagnie des Indes l'a remplacé par M. Falconer, il y a déjà bien des années. On voit, d'après le récit de M. Deville, que le mal était loin d'être réparé en 1853.

Il est d'autant plus à désirer de voir le jardin de Calcutta redevenir un modèle de science, une riche pépinière, que c'est sous ce rapport surtout que les Européens peuvent se montrer supérieurs aux Orientaux. « Les jardins indiens, dit M. de Jancigny, bien que soumis à une régularité trop grande peut-être, sont quelquefois enchanteurs. Ils sont partagés par de larges allées au milieu desquelles courent de longs et droits canaux revêtus à l'intérieur de pierre, de stuc même, et aboutissant tous à un centre commun. Chaque côté de l'allée est dessiné par de longues lignes droites de pavots de toutes les couleurs, par des plates-bandes de fleurs dessinées toutes d'une manière uniforme. Il y a toujours quelque chose de riche et d'oriental dans les beaux bouquets d'orangers et de citronniers, dans les bosquets où les noirs cyprès se mêlent à des arbres couverts de fleurs, au gracieux et élégant palmier. Dans les chaleurs de l'été, des allées de treillis couverts de vignes impénétrables au soleil, ombragées par les branches de l'arbre qui porte l'arec, offrent de fraîches retraites, bien protégées contre l'ardeur et l'éclat du jour, rendues plus charmantes encore par le murmure des ruisseaux qui arrosent le jardin, par le profond silence et le repos parfait de la nature, assoupie sous les rayons du soleil à midi. »



Le tronc du Multipliant, au jardin Botanique de Calcutta. — Dessin de de Bérard, d'après nature.

LES PETITS APPRENTIS ÉCONOMISTES.

Nous avions depuis longtemps le désir de visiter l'une des écoles populaires ouvertes à Londres et aux environs, au prix modique de six sous par semaine pour chaque élève. Elles ont trois divisions : la première reçoit les enfants au-dessous de huit ans; la seconde, ceux de huit à onze ans; la troisième, ceux qui ont dépassé cet âge. Chaque division se partage en deux classes comprenant, l'une les esprits prompts, l'autre les esprits lents, afin que l'instruction s'adapte aux capacités. Nous fûmes introduits dans la seconde division, où la leçon devait traiter d'un objet d'utilité pratique.

Le professeur commença ainsi :

— J'ai dans ma poche une chose que je suis toujours bien aise d'y avoir. Pourriez-vous me dire ce que c'est?

Les élèves se regardèrent. Une foule d'objets se présentaient à leur esprit. Cette chose dont la possession réjouissait le maître pouvait être une toupie, une ficelle, un couteau, un bouton de métal, un crayon, un chausson aux pommes, un pétard, des billes, etc... Dans l'embarras du choix, ils n'osaient se prononcer.

— Les écoliers aussi sont bien aises d'avoir cette chose en poche, reprit le professeur, quoique le proverbe anglais dise qu'ils ne l'y gardent pas longtemps sans qu'elle y fasse son trou.

Une vingtaine de mains se levèrent à la fois;

(1) *Himalayan Journal*, t. I, p. 2.
(2) De Lanoye, *l'Inde contemporaine*, p. 348.

— C'est un charbon.

— Une allumette.

— Un canif.

— Une vrille.

— Un clou.

Le maître secoua la tête :

— Ce que j'ai en poche, dit-il, n'a pas grand pouvoir isolément; mais quand on en réunit beaucoup, on peut faire avec de grandes choses. Tout dernièrement on en a rassemblé un grand nombre pour élever une statue à un homme dont vous devez connaître le nom, à celui qui a fait le pain d'un sou plus gros qu'il ne l'était autrefois. Savez-vous quel est cet homme-là?

Les élèves se levèrent : chacun avait sa réponse prête. Tous les noms populaires de l'Angleterre furent mis en avant, sauf le vrai.

Ce devait être le prince Albert.

— Non.

— Le duc de Wellington.

— Ou l'amiral Nelson.

Mais, sommés d'appliquer le rapport de ces divers personnages avec le pain d'un sou, les votants ne purent rien trouver.

— Cependant, poursuivit le maître, vous devez avoir entendu parler de celui qui a fait que tous les pains sont plus gros sans que les prix en soient augmentés. Réfléchissez; tâchez de vous souvenir.

Le fils d'un électeur libéral voulait que ce fût Cobden.

Un autre, né de parents irlandais, optait pour O'Connell.

Après pas mal de tâtonnements, et avec un peu d'aide de la part du professeur, il fut décidé que l'homme qui avait rendu le pain bon marché était sir Robert Peel.

— S'il vous plaît, Monsieur, dit un petit raisonneur, ce n'est pas *lui* qui a fait le pain d'un sou plus gros.

— Pourquoi?

— Parce que c'est le boulanger qui fait les pains.

Il fallut argumenter avec le petit homme qui prenait trop au pied de la lettre la métaphore du professeur. On lui prouva qu'en faisant supprimer la taxe sur les céréales, sir Robert Peel avait fait baisser le prix des farines et par suite le prix du pain. De là au mot de l'énigme il n'y avait qu'un pas. On devina que l'objet sur lequel roulait la leçon était un sou.

Les auditeurs constatèrent qu'il était rond, dur, brun, pesant, c'est-à-dire plus lourd que la même quantité d'eau; qu'il était de cuivre et portait une empreinte sur ses deux faces. Ensuite on passa à l'examen du cuivre comme métal, à ses diverses propriétés. Était-il transparent? non; il était opaque : ce que le jeune érudit écrivit par un *k*, *o-pa-ke*, sur le tableau noir. Un camarade, plus habile en orthographe qu'en métallurgie, rectifia l'erreur. Un garçon de huit ans, petit pour son âge, mais solide et carré sur sa base comme un cube, se leva, fit deux pas en avant et attendit que le regard du maître s'abaissât sur lui. Beaucoup de mains étaient levées : une petite langue prononça le mot *malléable*, qui fut aussitôt inscrit au tableau. Un autre se chargea d'expliquer que cela signifiait céder à une forte pression, s'aplatir ou s'étendre sous le coup du marteau. On discuta sur l'odeur particulière du cuivre, sur l'*oxyde*, ou vert-de-gris qui se forme à sa surface; sur les propriétés pernicieuses de cette substance, qui est un poison violent : de là le danger de se servir d'ustensiles de cuivre, casseroles ou cuillers mal étamées. Un des petits auditeurs apporta un exemple à l'appui : Un cuisinier ignorant et malpropre avait failli empoisonner toute une famille en faisant mariner avec du vinaigre un gigot de chevreuil dans une casserole de cuivre. Un autre avait connu un monsieur mort à la suite d'affreuses coliques, pour avoir mangé dans une auberge un gâteau fait dans un moule de cuivre où s'était formé du *vert-de-gris*. Le petit cube attendait toujours que son tour arrivât. Enfin l'œil du maître s'arrêta sur lui, et il s'écria d'une petite voix argentine :

— S'il vous plaît, Monsieur, je connais une autre propriété du cuivre.

— Quelle est-elle?

— Il est *inorganique*.

Ce terme scientifique éclata comme une bombe au milieu de la petite assemblée.

— Et savez-vous, mon petit homme, demanda le maître, ce que veut dire inorganique?

— Je crois que oui, Monsieur. On appelle ainsi les corps qui n'ont ni mains pour prendre, ni pieds pour marcher.

— Et vous pourriez ajouter : ni yeux pour voir, ni nez pour sentir, ni oreilles pour entendre; en un mot, qui n'ont pas la vie, ce qui en fait des corps inertes, comme les pierres et les métaux.

Le maître expliqua les différences entre le règne organique et le règne inorganique. Il fut aussi question des mines de cuivre où l'on trouve ce métal combiné avec le soufre; il se nomme alors pyrite de cuivre. Nous devenions trop savants, quand l'heure sonna, et nous avertit que la leçon était finie. On nous introduisit alors dans la troisième division, où de jeunes philosophes, au-dessus de onze ans, répondirent à cette première demande :

— Quand vous achetez un pain, que donnez-vous en échange?

— De l'argent.

— Et qu'est-ce que l'argent?

Partant de ce point, ils passèrent en revue, à travers une série de questions, les relations économiques des sociétés civilisées. Ils définirent nettement la richesse, le capital, le salaire, le travail. Il était évident que les réponses spontanées n'étaient point apprises par cœur; les expressions différaient, mais l'idée était juste. A l'exception d'un enfant maladif, tous les élèves prenaient un intérêt vif et réel à la discussion. Un petit blondin, des plus jeunes de la classe, et dont les pieds atteignaient à peine la terre, les yeux fixés sur le professeur, la figure éclairée par un intelligent sourire, suivait avec une attention soutenue les raisonnements qui se succédaient. Quand un camarade hésitait, il répondait pour lui correctement, et quand les autres savaient leur affaire, il donnait sa solution à demi-voix, pour le seul plaisir d'être de la partie. Ce futur petit membre des Communes eût pu en remontrer à plus d'un homme d'État à barbe grise.

Les notes que nous avons prises dans cette séance donneront une idée de l'effet pratique produit sur les enfants par l'enseignement des faits qui touchent au bien-être social des classes ouvrières.

— Qu'est-ce que le salaire?

Les réponses varient de forme :

— C'est la récompense du travail. — Le capital employé pour acheter du travail.

— Quand vous serez hommes et travailleurs, recevrez-vous tous le même salaire?

— Non; les uns seront payés plus, les autres moins.

— Pourquoi?

— Parce que le prix du travail dépend, entre autres choses, de la valeur de ce travail, et que cette valeur diffère selon les gens.

— Comment cela?

— Quelques-uns sont plus habiles que d'autres.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils se sont donné plus de peine, ont dé-

pensé plus de temps, et peut-être plus d'argent pour acquérir ce qu'ils savent; et ils doivent être payés d'autant plus qu'ils ont plus dépensé.

— Alors, ce qu'un homme peut gagner, n'importe dans quelle profession, dépend de ce qu'il sait?

— Oui; et d'autres choses encore. Il doit être laborieux.

— Qu'est-ce qu'être laborieux?

— C'est prendre la peine de faire son travail le mieux qu'on peut en conscience. De deux hommes également habiles et travailleurs, celui qui est le plus laborieux fera une meilleure besogne, et devra être payé en conséquence.

— Le taux du salaire dépend-il *seulement* de l'habileté et de la conscience de l'ouvrier?

— Non : il faut qu'il soit sobre. Un ouvrier habile et laborieux qui s'enivre perd ses avantages et diminue de sa propre valeur.

— Alors, l'ouvrier qui est habile, laborieux et sobre, a droit au meilleur salaire. Y a-t-il d'autres qualités désirables dans le contrat passé entre l'ouvrier et le patron?

Un jeune amateur des mesures hygiéniques cria tout du haut de sa tête : — L'ouvrier doit être propre.

Mais il s'éleva aussitôt des objections. Il y a bon nombre de métiers inconciliables avec la propreté; il fallut renoncer à cette condition. La plus forte tête de la classe déclara que « l'ouvrier devait être *honnête*, il aurait beau être habile, laborieux, sobre, s'il n'est pas digne de confiance, sa valeur est nulle pour le patron. » En conséquence, l'honnêteté fut ajoutée à la liste.

— En admettant, reprit le professeur, qu'un homme ait toutes ces qualités, il y en a encore une qui fera qu'à mérite égal un autre l'emportera sur lui. Quelle est cette qualité?

Une demi-douzaine de voix s'écrièrent : — C'est l'exactitude. S'il n'est pas ponctuel, il aura moitié moins de valeur que celui qui joint aux mêmes avantages la ponctualité.

Après avoir posé ces principes, les petits garçons conclurent que deux bonnes qualités valaient mieux qu'une seule; et que celui qui réunissait les cinq dont il était question avait plus de chances de réussite et de haute paye.

Les rapports entre le capital et la population, la concurrence, la baisse et la hausse des salaires, furent familièrement discutés. Les enfants s'affermissaient ainsi dans les vérités qui devaient régler leur vie, et ils le sentaient. Ils apprenaient comment on doit travailler et pourquoi l'on travaille. On leur enseignait à quel point la sympathie humaine doit intervenir, et intervient souvent, pour faciliter et adoucir les relations d'affaires qui existent d'homme à homme, de patron à ouvrier. Comment, lorsqu'un camarade est arrêté par la maladie, ou devient infirme, les plus forts sont prompts à faire sa besogne pour ne pas le priver du salaire d'où dépend sa vie. Ils comprenaient que cette aide, si nécessaire, n'était pas *toujours* donnée, mais que c'était un devoir auquel il se fallait exercer de bonne heure, et qui devenait réciproque. Ils étaient initiés aux innombrables avantages de la mutualité dans le bien. On leur expliquait comment la fluctuation des salaires tient à des causes naturelles, et doit être acceptée comme un fait que l'union, le travail et une cordiale entente peuvent seuls modifier.

Ces enfants, qui apprennent ce qu'est le travail et ce qu'il vaut, comment on se doit aider et entr'aider, se sépareront, selon toute apparence, de l'aveugle et malheureuse foule qui, agissant sous l'influence d'écrits incendiaires et d'orateurs de cabaret, cherche dans la violence et le trouble des remèdes à ses maux. Je ne serais pas étonné qu'un homme d'État en herbe, qu'un futur politique pratique sortît de cette classe; et ne serait-elle pour l'Angleterre qu'une pépinière d'honnêtes et laborieux travailleurs, de braves citoyens, elle rendrait au pays un immense service. Or, il existe chez nos voisins d'outre-Manche des centaines d'écoles où les problèmes les plus difficiles de l'économie politique sont posés et résolus par des bambins de douze et treize ans.

DIEU.

Le premier culte qui soit agréable à Dieu, c'est d'être droit, juste, bienfaisant; de rester fidèle à sa parole, de sacrifier sans hésitation et sans murmure son intérêt à son devoir; de ne pas dégrader en soi, par des lâchetés ou des bassesses, le noble caractère de l'humanité; d'éviter avec scrupule toute occasion de blesser les droits d'autrui; de chercher, au contraire, l'occasion de se sacrifier au bonheur de ses semblables; de se faire un cœur bienveillant pour toutes les créatures de Dieu, et de laisser après soi des exemples de vertu et un souvenir sans tache.

Mais suffit-il, pour honorer Dieu, de se montrer fidèle à sa loi en faisant le bien? A côté de ce premier de tous les devoirs, n'y en a-t-il pas un autre plus spécial et dont nous ne saurions nous affranchir sans crime?

La reconnaissance ne doit pas être muette; elle doit se produire par des actes. Il y a quelque chose qui choque la conscience dans le spectacle d'un homme qui ne cherche pas toutes les occasions de montrer sa reconnaissance à son bienfaiteur; de même il ne se peut qu'étant les enfants de Dieu, on n'entende pas sur nos lèvres le nom de notre père.

Il ne faut pas dire que Dieu n'a pas besoin de nos respects, car la grandeur du bienfaiteur ne nous affranchit pas de nos obligations. Il est dans l'ordre que nous lui témoignions notre reconnaissance, quoiqu'il ne puisse rien résulter à l'égard de lui de notre reconnaissance ou de notre ingratitude.

A ce premier motif il en faut joindre un autre : c'est qu'inutile pour lui, notre reconnaissance est profitable pour nous. Tout sentiment conforme à l'ordre est sanctifiant. La piété envers Dieu nous donne de nouveaux motifs d'aimer le bien et de le pratiquer, et elle-même est un moyen de nous rendre le bien plus facile à accomplir. Tous les élans d'une âme pieuse et éclairée vers Dieu sont en même temps des aspirations vers la vertu, et elle ne peut pas accomplir un seul acte d'adoration sans se rappeler la nécessité d'obéir toujours au devoir, pour être toujours digne d'adorer Dieu. Jules Simon.

PATÉS D'ANGUILLE.

On voit par un passage de Monstrelet que, de son temps, des chevaux portaient habituellement des charges de pâtés d'anguille de Mantes à Paris.

LE COUTEAU DE SAUVETAGE.

Vers l'année 1738, un navire portugais qui faisait le commerce des fruits avec la France étant surpris par une effroyable tourmente, chacun des passagers songea à se tirer du péril. On était devant les côtes de la Bretagne; les flots déferlaient avec furie sur le rivage. Deux jeunes gens habiles nageurs comprirent qu'ils étaient de force à

gagner la terre, mais qu'en l'atteignant ils n'étaient pas sûrs de s'y maintenir; ils mirent un grand couteau dans leur bouche et se jetèrent résolûment à la mer, pendant que l'embarcation, dont on n'eut plus de nouvelles, s'éloignait. Ils aimèrent mieux prendre ce parti que de s'exposer avec la foule dans la chaloupe. Après avoir longtemps combattu contre les flots, ils prirent pied tous deux et gagnèrent le bord de la mer, et par le moyen de leurs couteaux qu'ils enfoncèrent dans le sable, ils résistèrent aux vagues qui les auraient entraînés. (Voy. Nieuhoff, *Mémoires instructifs pour un voyageur dans les divers États de l'Europe*, etc.)

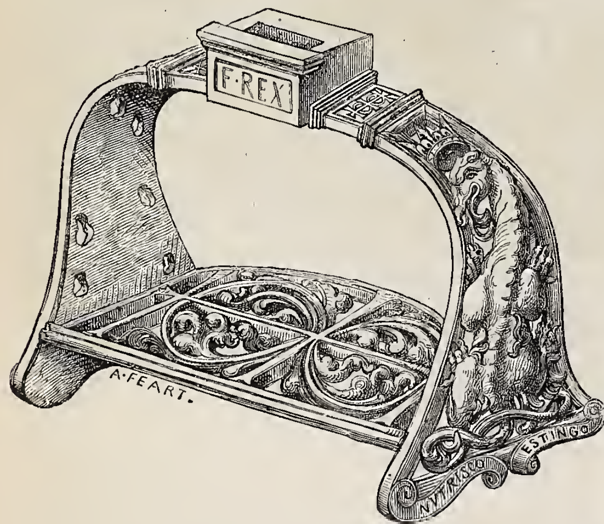
ÉTRIERS DE FRANÇOIS Ier,

AU MUSÉE DE CLUNY.

Ces étriers en cuivre doré, et dont les pièces sont maintenues par des barres d'acier, présentent sur la face l'inscription F. REX, et sur les branches, les salamandres de François Ier, qui, placées perpendiculairement, sont surmontées de la couronne royale. Au-dessous, et dans un phylactère, se trouvent les mots NUTRISCO ESTINGO (Je nourris et je tue), qui, comme on va le voir, ne sont qu'une partie d'une devise entière.

Mais avant de passer outre, un mot sur le pouvoir imaginaire dont on gratifiait alors les salamandres, car seul il peut donner le sens qu'elles ont, placées au-dessus de la devise.

Tout amphibies qu'ils sont, ces petits animaux, qu'on pourrait désigner sous le nom de lézards d'eau, ont passé pendant longtemps pour avoir le triple privilége de vivre



Un des étriers de François Ier, au Musée de Cluny.

au milieu des flammes, d'exercer sur le feu un empire souverain, et de pouvoir l'éteindre. Quant au sens de la devise qui les accompagne, telle est l'explication que Pierre Dan nous donne dans son Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau, page 191 :

« Devise autant remarquable qu'elle est mystérieuse, par laquelle cet illustre monarque (François Ier) vouloit signifier le soin qu'il prenoit de conserver les gens de bien et punir les méchants. Et de fait, un auteur de son temps écrit que ce prince, estant encore jeune, fit faire quelques médailles, où d'un costé il est représenté, et sur le revers il y avoit une salamandre parmy les flammes, et cette inscription italienne : *Nudrisco il buono e spengo il reo* (Je nourris le bon et je tue (ou j'éteins) le méchant. »

Cette interprétation admise, reprenons vite nos étriers, et voyons comment celui d'un monarque français a pu se trouver en Espagne et revenir en France. Laissons la parole à M. du Sommerard père, au zèle duquel nous en sommes redevables, et répétons ici ce qu'il a écrit dans le tome Ier des *Arts au moyen âge*, page 408 :

« Ce fut, nous l'avouerons, une des plus vives de toutes les joies de notre longue carrière de collecteur, semée d'ailleurs de tant d'anxiétés et de quelques déceptions, que celui où il nous fut donné d'arracher à des mains étrangères le trophée non douteux de notre terrible défaite de 1525. Il faut croire cependant que nous nous possédâmes assez pour ne pas éveiller l'attention, et par suite la cupidité du marchand espagnol, qui continuait à lire *austriaco* pour *nutrisco*, et se tuait à nous démontrer qu'il ne s'agissait de rien moins que des étriers d'un roi (*rex*) d'Autriche (*austriaco*), comme qui dirait de François, empereur alors régnant, lequel pouvait joindre à ce titre celui de roi de Bohême ou de Hongrie, etc. Quel fut aussi notre surcroît de surprise, quand nous lûmes sur sa facture : « Provenant de la vente faite à Madrid chez » le comte de Lannoy », origine confirmative de cette première pensée que nous avait d'abord suggérée la provenance directe de Madrid de ces objets à l'usage de François Ier, que ces dépouilles de l'illustre captif avaient été laissées comme souvenir gracieux, au commandant en second de l'armée de Charles-Quint, du choix que fit de lui notre prince, à bout de prouesse, par la remise d'une épée qu'il refusait de rendre à un traître (le connétable de Bourbon). »

La provenance ainsi expliquée, voyons en peu de mots à quelle époque remonte l'usage des étriers. Si, à l'absence complète de toute représentation d'étriers, tant sur les pièces de monnaie que sur les statues équestres, sculptures anciennes et arcs de triomphe ; si, au sentiment d'Hippocrate (460 ans avant J.-C.), qui attribuait une maladie due à l'état de pendaison des jambes à la suite d'un usage prolongé du cheval, nous ajoutons le soin que chaque gouverneur de province, soit en Grèce, soit à Rome, avait de faire placer le long des chemins, et à des intervalles assez rapprochés, de grosses pierres servant de *montoir*, aidant le cavalier à se mettre en selle, nous aurons la preuve que l'usage de ce complément de harnachement ne remonte qu'à une époque bien plus rapprochée de nous. En effet, depuis les travaux de Beckmann, de Gruter, de Polydore, et autres savants qui ont spécialement étudié le harnachement des chevaux depuis les temps les plus reculés, il paraît que l'usage des étriers ne remonte pas, en Occident, au delà du sixième siècle de Jésus-Christ. Suivant ces auteurs, il n'aurait même commencé à se répandre en France qu'à l'époque des croisades (onzième siècle), époque à laquelle les Français s'empressèrent d'adopter la forme de ceux dont se servaient les Orientaux, c'est-à-dire de ces étriers dont la lanière est tellement courte que, ne pouvant servir de point d'appui pour aider le cavalier à se mettre en selle, il était obligé d'avoir recours à un *montoir* qui le plaçait au niveau de l'étrier. Malgré ce grave inconvénient, ce genre d'étrier fut très-longtemps de mode; car si l'histoire nous apprend que « entre les murs du Louvre, dans les environs de la rue Froidmantel et de Champflori, se trouvait (1380) le *montoir* du roi Charles V et de la reine Jeanne de Bourbon », nos souvenirs nous en rappellent plusieurs qui existaient encore au commencement du siècle, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des cours d'hôtels dont la construction datait de la fin du quinzième.

Ces montoirs, se composant de deux pierres d'inégale hauteur, formaient escalier.

THÉOPHRASTE RENAUDOT,

FONDATEUR DES CONFÉRENCES ET DU JOURNALISME EN FRANCE.

Voy. p. 305, Conférences littéraires et scientifiques du dix-septième siècle.



Théophraste Renaudot. — Dessin de E. Lorsay, d'après une estampe de la Bibliothèque impériale.

Théophraste Renaudot était né à Loudun, en 1584. On a peu de renseignements biographiques sur sa famille et sur l'emploi de ses premières années. Il paraît qu'il avait d'abord étudié en Provence avant de venir suivre à Paris les cours de la Faculté de médecine, et il ne faut pas que ses études aient été primitivement tout à fait aussi médiocres qu'on l'a prétendu, puisqu'on le voit plus tard répondre à ses détracteurs parfois en vers latins, et qu'il parlait avec facilité la langue en usage parmi les doctes de son temps. Aux yeux de ses confrères, disons-le tout de suite, son tort principal était d'avoir suivi plus particulièrement les cours de chirurgie, et d'avoir étudié la médecine sous un chirurgien.

Ce ne fut pas à Paris qu'il soutint sa thèse; on le lui a assez reproché pour que cette circonstance doive être signalée même dans une biographie rapide. L'année 1606 le trouve muni d'un diplôme obtenu à la Faculté de Montpellier, et pour acquérir le titre fort envié de docteur, il ne lui avait fallu qu'une préparation de trois mois à peine; cela prouve tout au moins en faveur de son ardeur au travail.

Un des premiers soins de Renaudot est de se faire inscrire parmi les médecins du roi, ce qui n'était alors ni très-difficile ni très-utile au point de vue pécuniaire. Il néglige peut-être la clientèle, comme on l'a écrit; mais il fait usage de son titre au profit de ses projets. Il voyage d'abord, et bien que ses biographes se taisent sur les lieux qu'il visite dans ses diverses pérégrinations, on peut supposer qu'il parcourt la Hollande et l'Italie. Peu favorisé des biens de la fortune, il mène d'abord une vie fort obscure; on prétend même que de retour en France, il est contraint de se faire maître d'école. C'est, à ses yeux, un moyen de combattre l'ignorance, et nous savons ce qu'elle était alors en France. La province du Poitou est la localité où il s'établit d'abord; sa renommée s'y propage, et il n'est déjà plus inconnu quand il vient demeurer à Paris, en l'année 1612. La médecine ne lui offre encore que des ressources insuffisantes; il réunit chez lui des jeunes gens qu'il héberge et auxquels il fait des cours. Puis il entre sérieusement dans la vie active, et il met à exécution ce qu'il a rêvé dans ses voyages; il fonde tour à tour le bureau d'adresses, le mont-de-piété, les consultations gratuites pour les pauvres, les conférences publiques sur les sciences, moins les sciences théologiques, et enfin le journalisme.

Avant de fonder la *Gazette de France*, Théophraste Renaudot portait le double titre de *commissaire général*

des pauvres et de *maître et intendant général du bureau d'adresses* ([1]), centre commun d'informations dont nous ne pouvons nous figurer aujourd'hui l'utilité prodigieuse qu'en jetant un regard en arrière et en nous représentant ce qu'était la France, sans moyens aucuns d'informations sur ses besoins industriels et commerciaux ou sur son activité judiciaire, nulle publication utile ne répondant alors aux besoins des populations.

L'abbé Mercier de Saint-Léger, qui ne pèche pas par esprit d'indulgence, dit que Théophraste Renaudot « avait de l'adresse, de la souplesse, du manége » ; pour être juste, il eût dû parler de sa persévérance, de son énergie, et, pourquoi ne le dirions-nous pas? d'une charité bien dirigée dans ses desseins. La nature de cet esprit entreprenant avait singulièrement frappé Richelieu ; c'est pourquoi l'illustre ministre lui avait accordé sans difficulté le privilége nécessaire pour fonder la *Gazette de France*, dont le premier numéro parut le 1er mai 1631. Ce ne fut d'abord qu'un assemblage assez incohérent de nouvelles présentées d'une façon claire, mais sans réflexions. Toutefois, dès cette époque, on voit poindre la satisfaction d'un besoin intellectuel qui est devenu toujours croissant, et l'on reconnaît toute la puissance de ce que Royer-Collard appelait « une nécessité sociale, plus encore qu'une institution politique. »

Lorsqu'on a lu attentivement les dix ou douze volumes qui ouvrent l'immense collection de la *Gazette de France*, lecture, nous devons l'avouer, qui exige une certaine dose de patience, on partage complétement l'avis de l'habile historien de la presse en France, M. Hatin ; on est frappé des différences qui existent entre la rédaction de cette feuille et celle des journaux actuels ([2]) ; « mais enfin c'était le journal : l'instrument, l'arme était créée ; le temps devait faire le reste. » Puis on se rappelle encore ce qu'écrivait, il y a plus de cinquante ans, un savant historien de la Pologne : « Théophraste Renaudot a peut-être mieux servi l'humanité, en débitant des nouvelles et inventant les Gazettes, qu'en imaginant quelque nouveau remède salutaire pour les uns et mortel pour les autres. »

La dernière partie de cette phrase contient en soi ce qui devint la cause première et féconde des interminables accusations de charlatanisme, des allégations acrimonieuses, des procès injustes, qui empoisonnèrent toute la carrière d'un homme auquel on ne peut refuser le génie inné des affaires et le vif sentiment du progrès. Dans la pratique de la médecine, qu'il ne paraît jamais avoir abandonnée, Renaudot ne s'en tenait pas, comme quelques-uns de ses confrères, à ces remèdes par trop anodins que l'école de Salerne préconise depuis des siècles, et dont les moyens curatifs se basent sur cette pharmacopée innocente dont Molière s'est tant moqué. Il avait eu le malheur de se montrer partisan du tartre stibié, qu'on appelait alors l'antimoine, et sans vanter outre mesure ce remède puissant, qu'il n'hésitait en aucune circonstance grave à employer, il s'était fait une sorte de cas de conscience d'en vanter les effets dans un gros livre devenu fort rare aujourd'hui, et qui, en définitive, prouve qu'il était clairvoyant en médecine comme il le fut en littérature et en administration. Le succès de cet ouvrage suffit, comme Moréri l'atteste, pour émouvoir outre mesure la bile d'un confrère que l'acrimonie spirituelle de son style a fait triompher de l'oubli. Guy Patin, certes, peut être compté encore aujourd'hui parmi les hommes les plus spirituels et les plus dégagés de préjugés de son époque ; mais lorsqu'on examine sérieusement son injuste polémique avec Renaudot, il est impossible de reconnaître en lui l'esprit de modération et de justice qu'on demande à un homme de sa profession. Sous le prétexte fort spécieux de ramener la médecine contemporaine à l'usage des remèdes simples, tels que les infusions de roses pâles, de bourrache et de bouillon blanc, il n'est pas d'invectives acerbes, d'imputations odieuses et de grossières plaisanteries que le caustique docteur n'ait employées pour déconsidérer son confrère. La réputation de science et de probité dont jouissait l'ennemi déclaré de l'antimoine porta bientôt ses fruits, et dix ans après l'apparition des premières Gazettes, ce ne fut pas la faute de Guy Patin si son collègue ne fut pas complétement ruiné ; son âpre colère le poursuivit jusque dans sa vie intime, et l'atteignit même dans la personne de ses enfants, ses deux derniers fils n'ayant pu être admis à faire partie de la Faculté qu'à la condition de renoncer aux prétendus avantages qu'ils pourraient retirer des utiles institutions de leur père.

Tous ceux qui ont lu les lettres de Guy Patin ([1]), et ils sont nombreux, ont certainement goûté la franche allure de leur style, la malice amusante qui domine dans les récits du spirituel docteur, et à côté de cela, la probité, la réelle bonhomie qui fait le fond de son caractère ; mais dans toutes ces lettres trouvera-t-on un seul passage comparable à ces simples paroles qui furent si bien mises en pratique par son rival :

« Le plus grand bien que l'on puisse faire est de donner un bon avis (selon saint Bernard), non-seulement aux pauvres, mais à toutes personnes.

» Le plus asseuré moyen, pour empescher la pauvreté et mendicité d'advenir, est de fournir promptement à tous ceux qui en sont menacez les occasions de s'ayder de leur industrie. »

Quels qu'aient été les progrès immenses, inattendus, peut-être, de la *Gazette de France*, cet embryon de journal politique, qui compta plus d'une fois parmi ses rédacteurs Louis XIII et Richelieu, l'institution par laquelle Renaudot fut essentiellement utile à ses contemporains fut ce bureau d'adresses qui siégea durant tant d'années rue de la Calandre, et auquel l'esprit actif du fondateur rattacha plusieurs établissements secondaires dont on ne conteste plus l'utilité : les bureaux de prêt sur nantissement, imités des monts-de-piété d'Italie, et les cabinets de consultations gratuites. Ce fut cependant ce bureau d'adresses qui offusqua le plus ses doctes ennemis, et qui fit condamner plus tard la Faculté de Montpellier ([2]) dans

([1]) Le prospectus du bureau d'adresses était resté jusqu'à ce jour complétement inconnu. Un exemplaire en a été retrouvé par le savant bibliothécaire de Rouen, Pottier, qui l'a communiqué à M. Hatin. Nous reproduisons ici son titre :

« Inventaire des addresses du bureau de rencontre, où chacun peut » donner et recevoir avis de toutes les nécessitez et commoditez de » la vie et société humaine, par permission du Roy. Contenu en ses » brevets, arrest de son conseil d'Estat, déclaration, privilége, arrêt » de Cour de parlement, sentence et jugement donnez en conséquence. » Dédié à Monseigneur le Commandeur de la Porte. Par T. Renaudot, » médecin du Roy. Paris, à l'enseigne du Coq, rûe de la Calendre, » sortant au marché neuf, où le dit bureau est estably. »

Cet opuscule peut être rangé à bon droit parmi les raretés pour ainsi dire introuvables du dix-septième siècle.

Cette institution ne demanda pas moins de dix-huit ans d'essais. Favorisée par l'influence de Richelieu, elle paraît avoir obtenu un plein succès dès l'année 1630.

([2]) A ceux qui voudraient quelques documents précis sur la bibliographie de la Gazette, nous indiquerons ce que disent Brunet et Psaume, mais nous renverrons surtout à l'*Histoire politique et littéraire de la presse en France*, avec une introduction historique sur les origines du journal, et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine ; par Eugène Hatin. Paris, 1859, 8 vol. in-8.

([1]) Voy. la Table de trente années.

([2]) Voy. le « Factum du procès d'entre Th. Renaudot et les mé» decins de l'Eschole de Paris ; — Requeste présentée à la Reine » par Théophraste Renaudot en faveur des pauvres malades de ce » royaume. » Quatre-vingts ou cent docteurs de la Faculté du Midi se succédaient, en effet, chez Renaudot pour maintenir l'exercice si charitable des consultations ; ils furent condamnés à les cesser par un arrêt de l'autorité.

la personne du médecin auquel elle avait concédé un droit qu'on jugea exagéré.

Au milieu de ces institutions naissantes, la vie de Renaudot était singulièrement laborieuse, et il ne paraît point que le profit qu'il tirait de tous ses travaux ait accru sa fortune; il se plaint même d'une perte de plus de 2 000 livres qu'il aurait éprouvée dans sa distribution de remèdes aux pauvres de Paris, alors que Louis XIII lui faisait la concession d'un vaste bâtiment pour recueillir les moins valides, concession qui demeura sans résultat.

En dépit de ces vicissitudes diverses, le bureau d'adresses de la rue de la Calandre continuait à fonctionner; mais ses attributions nombreuses embarrassaient parfois sa marche, ses revenus étaient d'ailleurs des plus modestes; le bureau de prêt seul pouvait les accroître, malgré la modicité du droit exigé pour qu'on pût le maintenir (1). La calomnie se fit une arme de ce droit, prélevé avec modération, pour abattre cette institution qui fut relevée plus tard par le gouvernement, et surtout pour noircir celui qui l'avait fondée. En 1641, les attaques se multiplièrent et devinrent plus vives; un ordre péremptoire de Richelieu s'opposa à ce que Renaudot fût gêné dans l'exercice de *ses charités*. Un an plus tard le grand ministre s'éteignit, et dès lors l'homme aux inventions ne put lutter contre ses ennemis. Il succomba le 25 octobre 1653.

Il y a un fait essentiel à remarquer dans cette rapide biographie, c'est qu'aucune des fondations commencées par Théophraste Renaudot n'a été stérile; qu'avec les siècles toutes ont grandi, et que, dès l'origine, elles montrent la vigueur singulière dont fut pourvu cet esprit initiateur. Le renouvellement des conférences publiques durant notre âge n'en est pas une des preuves les moins éclatantes.

Père d'une nombreuse lignée qui l'a imité dans son amour pour le bien public, et qui compte d'ailleurs parmi ses membres un académicien célèbre, Renaudot trouva parmi les siens d'actifs coopérateurs. Par lui-même, ce n'était pas seulement un organisateur intelligent, c'était un combattant zélé toujours prêt à défendre les principes qui le faisaient agir. Il fournit la preuve de ce que nous avançons surtout à la fin de sa carrière, quand, les colères s'étant accumulées, il fut attaqué même par les étrangers, alors qu'il n'avait plus pour le couvrir de sa défense la puissante protection du cardinal. Affaibli par l'âge, brisé par le travail, tourmenté par des infirmités croissantes, dont son confrère Loret le plaint en nous en faisant un si triste tableau, il reprend toute la vivacité de son esprit, lorsqu'on l'accuse au dehors d'avoir abandonné les fonctions de médecin pour ne songer qu'à la poursuite de projets imaginaires et surtout de gains illicites.

« Ne m'incitez plus à reprendre mon ancienne profession, la médecine. On ne reprend pas ce qu'on n'a pas quitté; j'ordonne encore de l'ellébore à ceux qui en ont besoin. »

UNE DEVISE SUR UNE ÉPÉE.

ANECDOTE.

Je me rappelle une anecdote curieuse, que j'ai lue jadis dans un de ces vieux livres dont se composait la bibliothèque de don Quichotte, brûlée trop tard par le bon curé du Toboso.

Un chevalier méditait une félonie odieuse contre un de ses bienfaiteurs. Il était en marche, tout armé, à la tête de quelques routiers, pour commettre son crime. En côtoyant un bois, il se sentit fatigué; laissant donc ses compagnons sur la route, il pénétra sous les arbres et s'arrêta près d'une fontaine; afin d'être plus à l'aise, il mit à côté de lui ses armes, et bientôt s'endormit. Tout à coup il fut réveillé par un bruit singulier. Il regarda de tous côtés et ne vit personne. Il allait refermer les yeux, lorsqu'il s'aperçut que son épée n'était plus appuyée sur l'arbre contre lequel il s'était assis. L'avait-on dérobée? Il se leva, chercha, et découvrit enfin que, par suite sans doute d'un mouvement involontaire qu'il avait fait en dormant, elle était tombée dans la fontaine. Il fut obligé d'entrer dans l'eau pour l'en retirer. Mécontent, il s'empressa de l'essuyer; son regard alors s'arrêta sur cette devise, que son père avait fait graver sur la lame : *Loyaulté passe tout, et faulseté si honnit tout, et déçoit tous hommes dedans quels elle se héberge.* Ces mots, qu'il avait pourtant lus souvent, l'émurent cette fois si profondément, que, saisi de remords et d'indignation contre lui-même, certain d'ailleurs que son projet de félonie ne pouvait plus être gardé secret, et qu'il aurait à l'expier par le mépris du monde comme par celui de sa conscience, il se transperça de son épée.

CARACTÈRE.

Rien n'est plus rare qu'un caractère dont toutes les parties soient dans un accord parfait. Tout est contradiction dans la plupart des hommes, et il en est bien peu dont la vie réponde aux projets qu'ils ont formés ou aux espérances qu'ils ont fait concevoir. MÉRIMÉE.

LE FOYER.

Dans la maison inhabitée, voyez l'âtre éteint, ces pierres grises devant ce fond noir et béant : cela est laid, cela est triste. Mais que la maison se remplisse d'êtres vivants, quelle transformation s'accomplit! Sur ces mêmes pierres, au milieu des cendres moelleuses, un gai brasier resplendit, tandis que la flamme hardie, et joyeuse, et chatoyante, lèche et blanchit la sombre paroi du foyer.

Le foyer, c'est l'âme de la maison.

N'est-ce pas près de lui, sur les genoux de sa mère, que l'enfant aimé apprend à aimer à son tour? Voyez-le jouer et sourire, tandis que son regard ignorant et candide s'arrête sur le regard de ses parents ou de son aïeule, comme pour leur demander la route et le secret de l'avenir. Aux douces clartés du foyer, le premier enseignement qu'il reçoit, c'est l'amour.

Quand il grandit, quand les passions s'éveillent en lui, et que, inexpérimenté, sans force et sans sagesse pour résister aux tentations qui l'assiégent, sa jeune âme peut succomber sans retour peut-être, où trouvera-t-il du secours? Encore aux saintes clartés du foyer, dans la sagesse et dans la force de ceux qui l'ont devancé, et qui peuvent lui dire comment on combat et comment on triomphe.

Plus tard, devenu homme, où rencontrera-t-il le repos après sa rude journée de travailleur? où puisera-t-il le courage pour se préparer aux luttes, et, qui sait? aux souffrances du lendemain, si ce n'est près du foyer où, dans les saines joies de la famille, il trouve l'aliment réparateur de l'énergie de son âme?

Et combien qui, enveloppés des mille réseaux de la tentation, entraînés par les folles attractions du désir, n'ont

(1) La Biographie générale évalue à 3 pour 100 le droit perçu par le bureau; mais elle fait remarquer qu'on y exigeait des frais d'enregistrement et que l'on n'avançait le prêt que pour le tiers de l'estimation. La nécessité d'une vente à jour fixe, lorsque les engagements n'étaient point remplis, souleva, dit-on, mainte tempête.

été retenus sur le bord de l'abîme, ô flamme sanctifiante du foyer domestique, que par ton pur reflet sur un visage de femme ou sur un front d'enfant! Adorable harmonie des plans de Dieu! l'être fragile, impuissant, et qui ne saurait vivre une heure sans protection, devient par sa seule innocence l'ange gardien de l'homme fort.

Mais le voici vieilli, cet homme; ses cheveux ont blanchi, ses membres roidis par l'âge se refusent à la vie active, et c'est encore près du foyer que nous le retrouvons. De quoi lui parle-t-elle maintenant, la sympathique clarté de l'âtre? Non plus de l'avenir vague et brillant des jeunes âmes, ni de la lutte des cœurs vaillants, mais du passé où ses jours se sont ensevelis l'un après l'autre, où ses espérances déçues avec ses joies réalisées, glissant ensemble des doigts du Temps, sont tombées comme tombe sur le foyer la cendre du bois consumé.

Heureux est-il alors, celui qui dans sa mémoire ne rencontre que des souvenirs purs et exempts de regrets; celui qui en face du devoir n'a pas faibli, celui qui jamais n'a imposé silence à sa conscience, celui dont le cœur toujours ouvert a beaucoup aimé. Celui-là, dans cette halte près du foyer, entre son œuvre accomplie et la tombe, est en paix, et c'est d'un regard serein et joyeux d'espérance qu'il entrevoit et salue par delà la mort les horizons de la prochaine éternité. — Son foyer est un sanctuaire où ceux qu'il a devancés viennent apprendre comment on doit vivre afin de pouvoir bien mourir.

Mais l'homme qui n'a jamais écouté les enseignements du foyer domestique; l'homme qui a gaspillé sa vie, la jetant sans remords aux choses de la terre; qui, sacrifiant tout à la soif de posséder, a sans cesse arraché de son cœur ce qui pouvait y germer de pitié ou d'amour; qui, étouffant en lui toute aspiration élevée et généreuse, n'a écouté que les conseils d'une ambition fausse et mondaine; en un mot, l'homme qui, méconnaissant l'essence impérissable de son être, a voulu jouir à tout prix : cet homme vieilli, faible, infirme, n'est plus qu'un objet de dégoût. Voyez-le, tout en lui est de la terre; son regard, si sec et positif, ne s'élève jamais en haut, ne cherche jamais le ciel. C'est avec un intérêt fiévreux qu'il se préoccupe des moindres événements d'un monde qui lui échappe. La vie future, il n'en veut pas; ici-bas sont toutes ses attractions, toutes ses joies, et la mort est là qui le guette, et, fasciné par cet œil morne qu'il sent fixé sur lui, saisi de terreur, il se cramponne de plus en plus à la terre, de plus en plus à la vie.

La vieillesse, cette royale couronne dont la lumineuse douceur imprime tant de majesté au front de l'homme qui a noblement vécu, n'est chez cet être sans grandeur morale qu'une misère, une abjection de plus.

Quelque brillant, quelque moelleux qu'il soit, le foyer de cet homme est un foyer lugubre près duquel on n'aime pas à s'asseoir.

Le foyer! qui donc ne garde en son cœur le souvenir de tant d'heures écoulées paisibles, joyeuses, satisfaisantes près de son chaud brasier?

Et pourtant, il est des hommes, des enfants, des familles qui n'ont pas de foyer.

Il est des pauvres qui grelottent sans feu, dans un logis ouvert au vent, durant les longues soirées d'hiver. Les enfants, que ne réjouit pas la douce chaleur de l'âtre, sommeillent de froid et de tristesse, appuyés contre leur mère, qui, assidue, travaille près d'une lampe à la clarté mélancolique, tandis que le père au dehors poursuit quelque rude labeur. Vie austère! vie douloureuse! Et n'est-ce pas miracle que le foyer du cœur brille et réchauffe encore auprès de ce foyer sans feu! Pitié pour eux!

Dans de somptueux salons égayés par des feux splendides, il est des riches qui ont abandonné le foyer domestique. Vagabonds du plaisir, ils vont errant de fête en fête; et leurs enfants, confiés à des mains mercenaires, s'élèvent et grandissent loin d'eux. Enivrés du désir de jouir et de la vanité d'afficher leur fortune, ils laissent couler leurs jours sans qu'une pensée sérieuse les vienne faire songer à leurs devoirs de famille négligés, à leur foyer désert, à leur mission de riche inaccomplie, à leur vie qui s'enfuit. Pitié pour eux!

Il est des hommes dont la maison jadis était pleine de doux visages, de rires joyeux, de jeunes et caressantes voix; et maintenant, le soir, à leur retour dans leur demeure, ils ne rencontrent plus que vide et que silence autour de leur foyer éteint. Pitié pour eux!

Oh! oui, pitié pour tous ces êtres que leur folie, que la misère ou que la mort ont dépouillés des pures et radieuses joies du foyer! *La fin à une prochaine livraison.*

FONTS BAPTISMAUX,

A LUXEUIL.

Voy. p. 308.



Fonts baptismaux de l'église de Luxeuil.

Cette cuve baptismale de l'église de Luxeuil est placée dans le bas côté du nord, près de l'entrée. C'est un des monuments importants de ce genre épargnés par le temps. Sa composition est celle des fonts baptismaux les plus riches de l'époque romane, quoique l'exécution soit gothique. C'est une œuvre qui doit dater de l'époque où fut reconstruite l'église, c'est-à-dire sous le règne de Philippe de Valois; mais on aura copié un modèle du douzième siècle. Les sculptures représentent le baptême de Jésus-Christ, et autres sujets qui se rapportent à la même idée.

PATIENCE!

Ces petites pièces sont gravées d'après la 48e planche d'un ancien recueil intitulé : *Second livre où est despeint les proverbes joyeux. Jacques Layniet, excud.* Cet ouvrage, non daté, a probablement été publié dans le second quart du dix-septième siècle. Nous reproduisons, avec leur mauvaise orthographe, les vers gravés au bas de chaque groupe.



Miserre. Langœur.



Labœur. La Crainte.

LES MENDIENS.

Bon jour, *Langœur.*
Me semble que tu pleur.

Miserre, je suiet de plorer (¹).
Je ne trouue pas un denier.
La charité est refroidie.
Je ne saurois trouuer ma uie.
Ie tombe souvent en défaillance.
— Dieu nous donne patience (²).

LES PAYISANTS.

Bon jour, *Labœur*,
Que nous dit le cœur?

Mon cœur est en triste pencée
De ce que je perdu cette année;
Je suis faché grendement
De la perte de mon forment;
Il i en auoit abondance.
— Mon frère, fot prendre patience.



Mr La Veille. Mr La Peine.



Mr Trafic. Mr Négoce.

LES ARTISANS.

Bon jour, Mr *la Veille*,
Saues vous (³) quelque merueille?

Mr *la Peine*, ie ne say rien,
Sinon que ie ne say rien.
L'on a bien peu de la besogne;
Tous les ouuriers en grogne;
L'on a pas pour faire sa despence.
— Amy, fault prendre patience.

LES MARCHANDS.

Bon jour, Mr *Négoce*,
Uande uous (⁴) à force?

Je uendrois, mais à crédit.
Chacun se plain à ce temp cy.
Ce que plusieurs ont besong,
Cest dargen, et nen ont point.
Mais lon uit en esperence.
— Mr, fault auoir patience.



Mr Malaizé. M. Laizé.



Mr de la Foretz. Mr de la Garenne.

LES BOURGEOIS.

Bon jour, Mr *Malaizé.*
Come ua (⁵) uostre santé?

Mr, je suis en miserre
Au suiet de mes locataire,
Desquels i'ay esté sy longtemps
Sen en reseuoir dargent;
Et l'on faisoit grande despence.
— Mr, fault prandre patience.

LA NOBLESSE.

Bon jour, Mr *de la Foretz;*
Uous porte uous (⁶) bien ceste fois?

Mr, je me porterois bien,
Sy lon ust (⁷) conserué mon bien;
Mais la cauallerie et infanterie
Ont ruiné mes metterie (⁸),
Et ont fait grande insolence.
— Mr, fault prendre patience.

(¹) Misère, j'ai sujet de pleurer. — (²) Le dernier vers de chacun de ces sixains paraît être une réponse du premier des deux interlocuteurs. — (³) Savez-vous. — (⁴) Vendez-vous. — (⁵) Comment va. — (⁶) Vous portez-vous. — (⁷) Si l'on eût. — (⁸) Métairies.

Ainsi se plaignent en tout temps les hommes de toutes conditions. « D'où vient, Mæcenas, que personne ici-bas n'est content de son sort? » (Horace.) Il faut avouer cependant qu'au commencement du dix-septième siècle on avait encore plus de raison de gémir qu'aujourd'hui, et il en était de même au commencement du dix-huitième : on ne saurait en douter en lisant *la Dixme royale*, du véridique et loyal Vauban. D'après son témoignage, il n'y avait pas alors, dans toute la France, dix mille personnes qui fussent au-dessus de la gêne. L'immense majorité des Français étaient vraiment misérables, accablés d'impôts, et condamnés à des privations de toute sorte. Les famines étaient fréquentes, le luxe était presque tout concentré à la cour, et à certains moments, comme en 1709, elle se sentait elle-même atteinte par la détresse publique.

VIEUX PROCÈS.

LE SAVETIER AVOCAT.

Pierre Gouhier, après avoir fait son tour de France, était venu exercer à Nogent-le-Rotrou le métier de *cordonnier savetier*. Il n'y avait point, dans cette ville, de maîtrise particulière pour cette profession : l'état était libre. Il épousa une servante de cabaret, et, travaillant avec honnêteté, gagna bien sa vie.

Dans le procès d'où est extrait ce récit, l'avocat de ses adversaires lui rend ce témoignage, « qu'il se fit remarquer et respecter dans son corps. »

En même temps Gouhier s'occupait volontiers des affaires publiques, non de politique générale, sans doute, mais de matières administratives et des questions locales qui intéressaient la ville. Il parlait avec facilité, et si quelque décision du pouvoir municipal ne lui paraissait pas juste, il ne se faisait pas faute d'en dire librement son avis.

Ces choses se passaient, paraît-il, de 1760 à 1780. La hardiesse de Pierre Gouhier était très-mal vue des magistrats et d'une partie de la bourgeoisie; on la supportait avec impatience; au contraire, elle lui valait les sympathies et les applaudissements populaires.

Sa femme vint à mourir. Dès lors, il se trouva mal à l'aise dans la solitude de son humble demeure. Il s'ennuya de son métier, ferma sa boutique, et se livra plus activement encore à l'étude et à la discussion des actes de l'administration. On peut en conclure qu'il avait beaucoup de ce qui est en tout temps assez rare, le courage civil. Il devint, par suite, de plus en plus importun, et on résolut de ne pas le laisser s'avancer plus loin dans son rôle de critique. On attendait une occasion favorable pour lui donner une sévère leçon; elle ne tarda pas à se présenter.

L'intendant d'Alençon avait fait certaines opérations, dont malheureusement nous ignorons la nature, avec les officiers municipaux de Nogent. Pierre Gouhier les dénonça comme contraires à l'intérêt public. Il fit plus : il rédigea un mémoire contre l'intendant et les magistrats, et « contre d'autres personnes respectables par leurs places et par leur naissance. »

Mais comment faire parvenir ce mémoire au gouvernement?

Pierre Gouhier n'hésita point; il se mit en route à pied et porta lui-même son *factum* à Paris.

La poste, qui avait été plus vite que lui, avait sans doute porté au ministère un avis de l'intendant et des officiers municipaux, présentant l'affaire sous un jour tel que le pauvre savetier ne pouvait manquer d'être éconduit.

Il le fut, en effet. Le ministre était cependant un homme libéral, c'était Necker; mais vraisemblablement Necker ne vit pas Gouhier, et même n'en entendit jamais parler. Le mémoire et son auteur ne durent pas monter plus haut qu'à l'un des degrés secondaires de l'administration.

« Sans autre forme de procès », comme dit le fabuliste, on fit arrêter Pierre Gouhier par la maréchaussée, et on le conduisit de brigade en brigade, de prison en prison, jusqu'à Alençon, pour le livrer pieds et poings liés au puissant personnage que son mémoire avait eu l'audace d'offenser, à l'intendant d'Alençon.

Il faut reconnaître que cet intendant usa modérément de son pouvoir. Il aurait pu se venger, laisser végéter en prison le malheureux savetier, peut-être lui faire même un parti plus mauvais encore. Nous avons à peine l'idée de la distance qui séparait à cette époque un pauvre artisan d'un magistrat aussi puissant qu'un intendant de province. Celui-ci remit en liberté Gouhier, et annonça cette mesure d'indulgence aux officiers municipaux de Nogent-le-Rotrou dans les termes suivants :

A Alençon, ce 10 février 1780.

« Le malheureux Gouhier est plus fait, Messieurs, pour inspirer de la compassion que pour mériter qu'on s'occupe assez de lui pour le punir. Cet homme a l'air imbécile, et s'il n'avait pas été excité sous main à ce qu'il a fait, je suis persuadé qu'on le connaîtrait à peine dans la ville de Nogent. S'il ne m'avait pas paru aussi borné qu'il l'est, la punition eût été plus sévère : je lui aurais fait garder prison; mais, en vérité, il m'a fait pitié. Je l'ai cependant menacé que si j'entendais encore parler de lui, il ferait à Alençon un plus long séjour que le dernier.

» J'ai l'honneur d'être très-sincèrement, Messieurs, votre très-humble et obéissant serviteur.

» JULIEN. »

Ainsi, le simple fait d'avoir adressé au gouvernement un mémoire où l'on exprimait quelque grief au sujet d'un abus administratif ou de ce que l'on considérait comme tel, donnait le droit à un intendant, sans qu'il fût besoin d'aucune information et de l'intervention d'aucune autorité judiciaire, d'emprisonner un citoyen pour un temps d'une durée illimitée.

Cet intendant Julien montrait, du reste, assez peu de perspicacité dans sa lettre. Il donnait d'un ton important son opinion sur l'intelligence de Gouhier à des hommes qui le connaissaient mieux que lui; il laissait entendre des menées secrètes d'opposition dont le savetier n'aurait été que l'instrument : l'on était en meilleure position que lui, à Nogent-le-Rotrou, pour savoir si cette supposition avait le moindre fondement. Il est certain, en tout cas, que Pierre Gouhier n'était pas l'imbécile qu'avait cru voir M. l'intendant, et il ne tarda pas à le prouver.

Sous le coup de l'injustice dont il venait d'être victime, il prit une résolution extraordinaire. Il déclara publiquement que puisqu'on le traitait en coupable pour oser prendre la défense des opprimés, parce qu'il n'avait été toute sa vie qu'un artisan, il saurait bien acquérir le droit de parler et d'écrire en toute liberté contre les abus, en se faisant recevoir avocat.

Or, il était pauvre et sexagénaire.

On cria, même parmi ses partisans, à la folie. On lui prédit qu'il allait tenter une chose impossible; il rêvait assurément!

Pierre Gouhier ne s'émut pas de ces prédictions défavorables.

Il se rendit à Orléans, se fit inscrire à la Faculté de droit, célèbre par les jurisconsultes qu'elle a produits, en suivit les cours, et, quelque étrange que le fait puisse paraître, il obtint, après examens, le degré de bachelier, puis celui de licencié. En un mot, on le déclara capable de plaider : *Juris utriusque peritus.*

Il lui restait à demander au Parlement la matricule; elle ne lui fut pas refusée.

Voici donc le savetier transformé régulièrement et légalement en avocat. Que dut en penser M. l'intendant Julien, qui n'avait vu en lui qu'un imbécile?

Pierre Gouhier s'empressa de revenir à Nogent-le-Rotrou. Il croyait bien avoir, cette fois, cause gagnée. Mais il ignorait que pour plaider il ne suffisait pas d'être reconnu capable d'exercer la profession d'avocat, d'en avoir le titre : il fallait en outre être admis dans un corps d'avocats.

On devine ce qui advint. Les avocats du bailliage de Nogent-le-Rotrou se sentirent blessés à la seule pensée d'admettre dans leurs rangs un homme qui avait été, sous leurs yeux, cordonnier savetier, et lorsque Gouhier voulut faire enregistrer sa matricule, ils formèrent opposition.

Quoique surpris, Pierre Gouhier n'était pas homme à s'arrêter devant cet obstacle. Il se rendit à une audience du bailliage, suivi d'une foule nombreuse, lut un mémoire et prit des conclusions.

Les juges ne pouvaient, après tout, méconnaître ce qu'il y avait de fondé dans les prétentions de Gouhier. Ils hésitèrent devant un jugement définitif, et rendirent seulement un interlocutoire par lequel ils ordonnèrent que le mémoire et les conclusions « de Pierre Gouhier seraient » déposés, et qu'il se pourvoirait par les moyens de droit » en main levée de l'opposition des avocats. »

Gouhier fit donc assigner les avocats.

Nouvelle audience, où il soutint son droit avec énergie. On lui reprocha même d'avoir dépassé les limites convenables; par exemple, il aurait osé dire au lieutenant du siége, d'un ton menaçant et en donnant plusieurs coups de poing sur le bureau du greffier : « Êtes-vous plus disposé à m'entendre aujourd'hui que la dernière fois? »

On l'entendit, mais il n'en fut pas plus avancé. On lui déclara qu'il avait à observer encore d'autres formalités avant d'engager une plaidoirie avec les avocats. En un mot, on usa de moyens dilatoires qui parurent le déconcerter pendant quelque temps. Quatorze mois durant, il garda le silence, se contentant de faire suivre, dans ses lettres et ses écrits, sa signature du titre d'avocat au Parlement : il en avait le droit.

A la fin, il sortit de son silence et résolut de porter l'affaire devant les juges supérieurs.

Au milieu d'un hiver rigoureux, il part pour Paris, fait trente-deux lieues à pied, voit les juges, s'explique, fournit les preuves à l'appui de son instance, et obtient un arrêt sur requête qui lui permet d'assigner les avocats de Nogent en la cour, et fait défense aux juges de ce bailliage de connaître de l'affaire.

On voudrait mieux connaître tous les détails de cette curieuse histoire; malheureusement ils sont restés jusqu'ici dans l'obscurité.

De retour à Nogent (voyageant toujours à pied), Gouhier croit toucher au terme de la lutte; mais les avocats ne se tiennent pas pour battus. N'ont-ils pas pour eux les mille détours de la procédure? A de nouveaux délais succèdent d'autres délais imprévus; les formalités s'ajoutent aux formalités. Un homme moins vigoureusement trempé que l'ancien savetier eût assurément cédé au découragement. Mais il eut la force d'opposer la patience à tous les efforts conjurés contre lui; et il faut bien qu'on l'ait considéré comme un adversaire redoutable, car les avocats, obligés de le suivre devant les magistrats supérieurs, choisirent pour leur défenseur un des avocats de Paris les plus habiles, Tronson du Coudray, déjà célèbre par ses plaidoyers dans des affaires d'un grand retentissement, entre autres dans celle du sieur Cazeaux et du sourd-muet revendiquant le titre de comte de Solar [1].

Tronson du Coudray, dans son mémoire, accable Pierre Gouhier de son autorité morale, de son éloquence, de son ironie. Il n'épargne aucun mépris « à ce candidat sexagénaire, dont l'histoire entière est celle d'un artisan *presque aussi vil que son état.* »

« Ne rougit-on pas, écrit-il, d'avoir à prouver qu'un savetier, qui l'a été jusqu'à soixante ans, ne peut être avocat? »

En parlant ainsi, Tronson du Coudray oubliait que lui-même, issu d'une famille commerçante de Reims, avait été marchand de vin, et, à ce titre, avait parcouru une partie de l'Europe pour placer ses fûts de Bourgogne et de Champagne. Entre le métier de chausser les hommes et celui de leur vendre du vin, la différence est aujourd'hui moins sensible qu'avant la révolution, et le nombre des états réputés vils est singulièrement réduit.

Pierre Gouhier soutenait que l'état d'avocat était libre, et par conséquent accessible à tous ceux qui avaient acquis les titres nécessaires pour l'exercer.

« Nous répondrons à Pierre Gouhier, dit l'illustre avocat, qu'il ne s'ensuit pas de ce qu'un état est libre, que tout le monde est libre d'y entrer... Il serait étrange que, sous ce prétexte, les corps d'avocats devinssent l'égout et le réceptacle des gens les plus vils. Dans un gouvernement monarchique surtout, où une éducation et un *état honnête* sont la première condition à laquelle est attachée l'estime publique, une profession dont cette estime est la base ne doit être faite que par des gens dont la *naissance,* ou au moins les premières années et les premières occupations, attestent d'avance *la délicatesse et l'honneur.* »

Ainsi, voilà ce dont Tronson du Coudray ne fait aucun doute : c'est qu'on ne peut supposer la délicatesse et l'honneur chez un homme qui a exercé certaines professions, entre autres celle de cordonnier.

On approchait de la révolution. Déjà l'on entrevoyait que beaucoup de préjugés allaient disparaître. Le langage hautain du défenseur des avocats de Nogent-le-Rotrou dut blesser secrètement bien des cœurs.

Nous n'avons pas la défense de Pierre Gouhier. On entrevoit toutefois, dans le mémoire même de son adversaire, les raisons sur lesquelles il appuyait sa demande.

« Un homme qui a pris ses grades dans une université est censé avoir les connaissances nécessaires pour exercer la profession d'avocat; un homme qui a obtenu du Parlement une matricule a le droit de se qualifier avocat, et l'est réellement. »

A ces arguments, Tronson du Coudray oppose toujours l'état vil. Il ajoute une observation qui est, dit-il, commune à toutes les compagnies du royaume : « C'est que jamais les magistrats ne les forcent à recevoir un candidat qu'elles ont de justes motifs d'exclure.

» Où en seraient toutes les compagnies d'avocats, si elles étaient obligées d'admettre tous les aventuriers qui se présentent à elles avec le titre qu'invoque Pierre Gouhier? »

La dureté des paroles de Tronson du Coudray s'accroît naturellement dans son mémoire à mesure qu'il s'avance vers la fin. On lit au commencement que Gouhier, comme nous l'avons rappelé, « s'était fait remarquer et respecter dans son corps. » Cette opinion doit être la vraie. Gouhier, en effet, avait vécu trente ou quarante ans à Nogent-le-Rotrou, et y était connu de tout le monde. Il s'y était marié. Si, pendant ce long espace d'années, il avait commis le moindre acte d'improbité, si sa conduite eût suscité le moindre scandale, on peut bien croire que les avocats de Nogent-le-Rotrou se seraient empressés d'en faire leur profit et de s'en prévaloir pour justifier leur refus.

[1] C'est le sujet d'un drame populaire dont l'abbé de l'Épée est le principal personnage.

L'impression qui naît de l'affaire est plutôt que Pierre Gouhier avait un esprit assez fier, qu'il avait à cœur la justice et les intérêts de ses concitoyens. Peut-être était-il un peu bizarre, et, sans aucun doute, par son langage et ses manières il devait tenir plus du peuple que de la bourgeoisie. Ainsi Tronson du Coudray s'égaye beaucoup sur son compte parce qu'il avait laissé échapper, en parlant d'un de ses débats avec les avocats au Conseil, qu'il les avait bien « peignés ». Ces paroles avaient été prononcées en conversation, et ne prouvent pas absolument que Gouhier n'eût pas été capable de mieux observer les convenances une fois admis au barreau. Peut-être avait-il de véritables qualités oratoires : certes, ce qu'il avait osé tenter dans sa vieillesse, pour se mettre en état de revêtir la robe et de plaider de pair avec les avocats, n'était pas l'entreprise d'un homme ordinaire.

Comment se termina le procès ? on l'ignore. Très-probablement le Parlement donna gain de cause aux avocats, et Pierre Gouhier, débouté de la demande, en fut pour ses études et ses peines. Que devint-il? Existait-il encore en 1789? Alors même, il eût été bien âgé pour jouer un rôle, même local, dans ce grand coup de théâtre à la suite duquel on vit beaucoup d'hommes sortis de bien bas s'élever bien haut.

Tronson du Coudray n'avait que trente-neuf ans à l'époque où Gouhier eût été septuagénaire. Il épousa, le 7 juin 1789, la fille d'un secrétaire du roi. Plus tard, il prépara une défense de Louis XVI, et, en 1793, il fut chargé, conjointement avec Chauveau-Lagarde, de la défense de la reine Marie-Antoinette. Nommé, en l'an 4, au Corps législatif (conseil des Anciens), il fut déporté après le 18 fructidor à Cayenne et ensuite à Sinnamari, avec Barthélemy, Lafond-Ladebat, Barbé-Marbois, Pichegru, Ramel, etc. Il mourut en exil, le 22 juin 1798, âgé seulement de quarante-huit ans.

C'était un homme de beaucoup de mérite et de courage; il n'a laissé que d'honorables souvenirs. Mais qui saura jamais si, les faits étant mieux connus, une étude morale approfondie du caractère du pauvre Pierre Gouhier ne lui eût pas donné droit au même éloge?

PROFESSION DE FOI D'UN AUTEUR CÉLÈBRE.

J'ajouterai seulement à ce que j'ai déjà dit de ma persévérance à cette époque de ma vie, et de l'énergie patiente et soutenue qui commença dès lors à mûrir en moi et que je sais être la partie forte de mon caractère, que, regardant en arrière, j'y trouve la source de mon succès. J'ai été très-heureux en affaires de ce monde. Beaucoup d'hommes ont travaillé davantage et n'ont pas réussi moitié si bien; mais je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait, sans les habitudes d'ordre, de ponctualité, de diligence que j'adoptai alors; sans la détermination de concentrer mes efforts sur un seul objet à la fois, quelque urgent que fût ce qui devait lui succéder. Le ciel m'est témoin que je n'écris pas ceci dans un esprit de vaine complaisance pour moi-même. L'homme qui passe en revue sa vie, comme je fais ici de la mienne, allant de pays en pays, a dû approcher de la perfection s'il échappe au remords de bien des talents négligés, de bien des occasions perdues, de bien des sentiments égarés, pervertis, constamment en lutte au dedans de lui-même, et prenant le dessus. Je n'ai pas reçu d'en haut un seul don naturel dont je n'aie abusé; mais je me dois du moins ce témoignage, que tout ce que j'ai essayé de faire dans ma vie, je me suis de toute mon âme appliqué à le faire *bien;* que, quoi que j'aie entrepris, je m'y suis dévoué tout entier; que, dans les grands travaux comme dans les petits, j'ai pris les choses au sérieux. Je n'ai jamais cru possible qu'aucun talent naturel ou acquis pût dispenser des qualités solides, fermes, simples, laborieuses, qui font gagner le but. En dehors de ces qualités, il n'existe pas ici-bas de succès durable. Quelque heureux talent, quelque bonne chance, peuvent former les deux montants de l'échelle à gravir; mais les échelons doivent être de nature à résister à l'usure, à la fatigue, au frottement. Rien ne saurait remplacer une ardente, sincère et sérieuse application. Ne jamais mettre la main à l'œuvre que je ne m'y dévouasse tout entier, ne jamais affecter de déprécier ma besogne quelle qu'elle fût, telles ont été les règles d'or qui ont jusqu'ici régi ma vie. [1]

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. les Tables des années précédentes.

PHILIPPE V DE MACÉDOINE.

Toute la fin de l'histoire grecque est triste et mesquine; partout de méprisables petits tyrans à la tête des cités avilies : ici, Sparte dégénérée qui ne croit pouvoir se relever qu'à condition de conquérir; ailleurs, la ligue Achéenne, la seule réunion d'hommes de cœur qui soit encore en Grèce, forcée par les menaces de Sparte à se jeter dans les bras de la Macédoine, l'ennemi commun; les rois de Macédoine qui, par tradition et par entêtement, étendent la main sur la Grèce; et, au-dessus de tout cela, Rome qui a pris pied en Illyrie, sous le premier prétexte venu, et menace de ses légions et de ses intrigues les forts et les faibles, les vainqueurs et les vaincus. Voilà dans quelles circonstances régnait ce malheureux Philippe V. Mal élevé, mal entouré, mal conseillé, il ne fut ni un honnête homme, ni un habile politique; il n'est intéressant que pour avoir tendu la main à Annibal, et pour avoir osé résister aux Romains. Il fut battu à Cynoscéphales (197), c'était prévu; les Grecs eurent la sottise de s'en réjouir, il fallait s'y attendre. Les légions avaient donc triomphé de l'invincible phalange. Quant au Sénat, fidèle à sa fameuse maxime de tenir à terre ceux qu'il trouvait abattus, il força Philippe à accepter des conditions telles qu'il lui était impossible désormais, non pas de résister, mais même de bouger. Il ne pouvait avoir à la fois plus de cinq cents soldats et cinq vaisseaux de transport; il ne devait entreprendre aucune guerre sans l'agrément du Sénat. Il payait d'un seul coup 500 talents, comme frais de campagne, et un tribut annuel de 50 talents; ses frontières devaient rester ouvertes du côté de l'Illyrie, c'est-à-dire du côté de Rome. Ce n'est pas tout : sous prétexte d'avoir un otage, le Sénat lui prit son fils aîné Démétrius, et ne le renvoya à son père que quand il fut tout pénétré des idées romaines. L'ambitieux Persée, second fils de Philippe, n'eut pas de peine à le rendre suspect à son père, qui finit par le faire mourir. Le malheureux Philippe consuma le reste de sa vie à maudire les Romains, à rêver une vengeance impossible, et mourut, dit-on, de douleur (179), quand il reconnut qu'il avait sacrifié Démétrius innocent. Il laissait à Persée l'embarras de soutenir une cause perdue d'avance.



Médaille de Philippe V de Macédoine (face), à la Bibliothèque impériale (collection de Luynes).

[1] Charles Dickens.

BOIS ET RIVIÈRES.



Salon de 1869; Peinture. — Une Rivière, peinture et dessin par Grandsire.

« Nature qui se plaît en diversité » fit des plaines pour qu'il n'y eût pas que des montagnes, et des montagnes pour qu'il n'y eût pas que des plaines; elle fit pousser des forêts de chênes dans les plaines, et des bois de sapins sur la croupe des montagnes; puis elle coupa les plaines de rivières, et les montagnes de torrents.

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Parmi les hommes, les uns parcourront les plaines pour voir lever le soleil, briller la rosée sur les bruyères, pour voir onduler les blés et fleurir l'aubépine : ils iront s'asseoir à la marge des prés, au bord des sources et des rivières, attirés par le murmure des petites vagues, séduits par la mystérieuse transparence de l'eau; ils pénétreront sous la voûte sombre des forêts pour s'émerveiller de la force des grands chênes, pour entendre chanter le rossignol; ils monteront sur la montagne pour mieux comprendre la grandeur et la puissance de Dieu.

« Nature qui se plaît en diversité » ajouta : — D'autres hommes parcourront la plaine, de l'aurore au coucher du soleil, sans regarder les douces teintes de l'aurore, sans

admirer la mélancolique splendeur des couchers de soleil : ils parcourront la plaine et la montagne pour tuer les oiseaux qui volent dans l'air, et les bêtes qui fuient d'une fuite agile; d'autres suivront le bord des rivières et des fleuves, non pour voir la brume qui s'élève légère à l'air frais du matin, mais pour surprendre les poissons brillants.

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Les pêcheurs seront calmes, patients, silencieux; et quand les hommes voudront faire comprendre qu'un de leurs semblables a mené une vie douce et obscure, ils mettront sur sa tombe : « C'était un pêcheur. » Quand ils voudront dire qu'un homme a été hardi, bruyant, orgueilleux, ils inscriront sur sa tombe : « C'était un chasseur. »

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Plus d'une fois les hommes robustes et redoutables, à la moustache épaisse, dont la destinée ici-bas est de tuer les ennemis; ces hommes au casque d'airain, à la cuirasse étincelante, seront vus (chose étrange!) un roseau à la main, attentifs, silencieux, suivant de leur œil martial les oscillations du liége léger.

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Des hommes sages, doux, inoffensifs, dont l'œil s'abrite derrière le cristal de lunettes à double branche d'or, seront vus parfois à travers champs, la jambe emprisonnée (qui le croirait?) dans un cuir protecteur, poursuivant, la foudre à la main, le lièvre au poil roux, la perdrix tachetée.

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Le pêcheur ne différera pas seulement du chasseur, mais il différera du pêcheur. Autant de pêcheurs, autant de caractères divers. Et comme chaque espèce, parmi les animaux, a non-seulement sa forme et ses mœurs, mais encore ses gîtes préférés, ainsi tout pêcheur ne sera pas rencontré au bord de toute rivière.

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Aux humbles de cœur, aux résignés, à ceux qui sont contents de peu, les berges plates et monotones de la Scarpe et de la Deule! de la Scarpe et de la Deule aux flots impurs, aux poissons rares. O pêcheurs de la Scarpe et de la Deule, rien sur la rive nue pour égayer vos longs loisirs, rien sous les ondes verdâtres pour récompenser votre patience! Pêcheurs, résignez-vous.

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Aux gourmets les bords du Rhin et les torrents de la Suisse! Ils en feront jaillir, comme des étincelles de lumière, les truites savoureuses qu'ils iront arroser de vin du Rhin ou d'Yverdun sur les terrasses en bois découpé. Aux glorieux le grand canal de Versailles! Le poisson qu'on y pêche est un poisson de parade, fait pour briller à travers les mailles de la gibecière quand, au retour, on traverse lentement la ville de Louis XIV. Mais qui de ces poissons mérita jamais les honneurs de la table? Qui d'entre eux a jamais pu perdre le souvenir et le parfum de sa bourbe natale?

« Nature qui se plaît en diversité » dit : — Aux poëtes et aux artistes les îles de la Loire, couronnées de saules argentés! la charmante vallée de l'Indre, avec ses rideaux de peupliers, et les jolies rivières sous bois! Peut-être que le poisson n'y abonde pas; mais l'ombre y est si fraîche, la rêverie si charmante! Le poisson peut à son aise rôder autour de l'amorce; le bouchon peut danser comme une barque en détresse; le pêcheur, couché dans les hautes herbes, suit de l'œil sa rêverie, qui par delà les découpures du feuillage s'élève jusqu'au ciel bleu, jusqu'aux nuages d'argent. Parlez-lui de lever sa ligne, où le poisson, le malheureux poisson! s'est enferré tout seul. — Ami, répondra-t-il, que cette voûte de verdure est charmante! — Ta gibecière est vide de poisson! — Ne vois-tu pas dans leurs barques ces hommes dont le métier est d'en prendre? N'en auront-ils pas toujours assez pour la table du poëte? Ami, laisse-moi rêver.

NICOLAS LEBLANC,

INVENTEUR DE LA SOUDE ARTIFICIELLE.

Le nom de Nicolas Leblanc, qui devrait figurer parmi les plus populaires renommées de la science et de l'industrie, connu des seuls savants, est à peu près ignoré de la presque totalité du public. C'est pourtant celui d'un chimiste éminent, d'un homme qui a rendu les plus grands services à la science, à l'industrie, au commerce, d'un citoyen qui a fait avec abnégation à la patrie le sacrifice d'un procédé où il devait trouver la source d'une grande fortune.

Nicolas Leblanc était né en 1755, dans la ville d'Issoudun, où il exerça la profession de chirurgien jusqu'en 1780, époque à laquelle un emploi qu'il obtint dans la maison du duc d'Orléans l'appela à Paris. Il avait toujours montré un goût particulier pour les recherches en physique et en chimie. Les facilités qu'il trouva à Paris pour s'y livrer développèrent beaucoup cette disposition; il publia des livres, des mémoires qui n'ont pas perdu toute valeur. Son attention se concentra bientôt sur un seul objet.

On ne savait guère alors extraire la soude que de certains végétaux marins fort abondants sur les côtes d'Espagne; ce pays en avait la fabrication presque exclusive, et la France lui en achetait pour 25 à 30 millions par année. C'était un impôt onéreux pour l'industrie et le commerce. Aussi essaya-t-on divers modes de fabrication, mais sans succès.

L'Académie des sciences proposa un prix de 2400 francs à l'auteur du meilleur procédé pour la confection de la soude.

Leblanc reprit des expériences déjà essayées, les modifia, imagina des combinaisons nouvelles. Mais les expériences sont coûteuses; Leblanc, chargé de famille, était pauvre; il recourut au duc d'Orléans. Avant de risquer une somme considérable, le prince voulut être renseigné par un homme compétent, et chargea Darcet, professeur au Collége de France, de vérifier les procédés de Leblanc.

Les vérifications de Darcet ne tournèrent pas au profit de Leblanc; mais, par cela même, Leblanc fut amené à reconnaître le défaut de ses procédés, et à y introduire des changements qui lui valurent un rapport favorable du savant professeur. Dans le laboratoire du Collége de France, Leblanc s'était trouvé en relation avec le préparateur de Darcet, Dizé, inventeur lui-même d'un procédé pour la fabrication du blanc de plomb.

Sur le rapport approbatif de Darcet, le duc d'Orléans consentit à faire les fonds d'une usine destinée à la fabrication de soude, de sel ammoniac et de blanc de plomb. Un acte de société fut dressé par-devant notaire, le 12 février 1790, entre le prince, Nicolas Leblanc, Dizé, et Henri Shée, qui devait administrer l'usine. Le prince avançait deux cent mille livres tournois; Leblanc et Dizé s'engageaient à faire le dépôt cacheté de leurs procédés. Le dépôt fut fait le 27 mars 1790, entre les mains d'un notaire.

A la fin de cette année 1790, l'usine était installée à Saint-Denis, dans un bâtiment dit la *Maison de Seine*. Le 15 janvier 1791, Leblanc et Dizé signent un acte notarié ayant pour objet de régler leurs intérêts respectifs. L'exploitation du secret de chacun est divisée en cinq parts: Leblanc aura trois parts et Dizé deux parts dans les pro-

duits du sel de soude; au contraire, Dizé aura trois parts et Leblanc deux dans les produits du blanc de plomb. Enfin, le 27 janvier, un dernier acte détermine la position des quatre associés. On y prévoit le cas où les bénéfices annuels dépasseraient un million, chiffre énorme pour ce temps.

Le 25 septembre 1791, Leblanc obtenait un brevet lui assurant pour quinze ans la propriété de son invention.

L'usine de Saint-Denis fonctionnait; de progrès en progrès, Leblanc avait perfectionné ses procédés, et les avait amenés au point où en est encore aujourd'hui la fabrication de la soude artificielle; il produisait cinq à six cents livres par jour. Le succès scientifique était complétement obtenu; les bénéfices industriels allaient se réaliser sur de grandes proportions, lorsque les événements politiques vinrent brusquement interrompre cette prospérité naissante.

Les troubles intérieurs de la France, en paralysant le commerce, arrêtèrent l'essor de l'usine. Bientôt le duc d'Orléans fut emprisonné; ses biens étaient mis sous le séquestre, et, dans le nombre, la Maison de Seine. La fabrication se trouva forcément suspendue. En même temps, menacée par tous les souverains étrangers, attaquée sur toutes ses frontières, manquant absolument de certains produits, entre autres de soude, que le commerce n'apportait plus, la patrie fit appel à tous les citoyens, et demanda que chacun mît au service de l'intérêt public sa science et ses efforts.

D'autres que Leblanc s'occupaient alors de la fabrication de la soude. L'un d'eux, Carny, adressa au Comité de salut public la description de ses procédés pour être divulguée, et engagea ses confrères à agir de même.

Shée, qui dirigeait l'usine de Saint-Denis, écrivit, le 13 pluviôse an 2 (2 février 1794), à Leblanc, la lettre suivante :

« Je viens, dans le moment, de lire, dans la feuille intitulée *le Moniteur*, en date d'hier, que tous les républicains possesseurs de quelques secrets ou procédés pour la fabrication de la soude par la décomposition du sel marin, étaient invités à en faire part au Comité de salut public, section des armées, parce que la patrie pouvait en retirer des avantages précieux pour ses moyens de défense.

» J'imagine que tu es parfaitement au fait de cette affaire, et ton patriotisme t'aura suggéré sur-le-champ, j'en suis sûr, le sacrifice de ton secret, fruit de tes longues et laborieuses recherches.

» Néanmoins, réfléchissant que ta délicatesse pourrait te présenter quelques scrupules dans l'entreprise de la fabrication de la soude, je m'empresse de t'assurer pour ma part, que de tout mon cœur je consens et même t'invite, s'il en était besoin, à révéler à la nation tout ce que tu sais sur cet important objet. Je suis persuadé que le citoyen Dizé trouvera dans son civisme tous les motifs nécessaires pour approuver cette démarche; au reste, tu es à portée d'en conférer avec lui. Mais quant à ce qui regarde mon intérêt personnel, je m'en rapporte entièrement à tout ce que te dicteront ta prudence et ta probité.

» Je fais des vœux bien sincères pour que ton secret ait la gloire de contribuer d'une manière grande et efficace au salut de la patrie. »

Shée avait droit à un dixième des bénéfices; il faisait donc un sacrifice réel. Leblanc ne fut pas moins dévoué patriote que son associé : il envoya au Comité de salut public la description de son procédé, qui fut insérée dans un rapport de Darcet père, Pelletier et Lefèvre, publié le 2 messidor an 2.

Cet acte de patriotisme rendit un grand service à la France, mais ruina absolument Leblanc, Dizé et Shée. Le gouvernement révolutionnaire n'en méconnut pas la grandeur, et comprit qu'un tel dévouement à la patrie méritait un dédommagement. Malgré la pénurie du Trésor public, le 19 fructidor an 2, le Comité alloua à Leblanc une somme de 4000 livres, pour le rembourser d'avances personnelles qu'il avait faites. Leblanc reçut encore d'autres preuves de la gratitude du gouvernement et de ses concitoyens: il fut nommé ou élu à diverses fonctions publiques, notamment six fois à celle d'administrateur du département de la Seine; appelé en qualité de commissaire à étudier toutes les grandes questions de science, d'art, d'instruction, d'ordre et d'économie politique; chargé de plusieurs missions scientifiques dans les départements; il eut enfin une haute réputation de savant. Mais quelques-unes de ses fonctions étaient gratuites, et les autres lui permettaient à peine de subvenir à de lourdes charges de famille.

Les gouvernements qui se succédèrent en France témoignèrent tous à Leblanc autant de sympathie que d'estime; mais les ressources financières ne permirent pas de lui donner la seule aide qui eût été efficace. En l'an 11, la *Société d'encouragement* mit à sa disposition une somme de 2000 francs. En l'an 8, le gouvernement avait restitué à Leblanc l'usine de Saint-Denis, en décidant que cette remise liquidait les comptes de l'État avec lui. C'était rendre à Leblanc la liberté, non les moyens d'agir.

Cependant il n'avait pas cessé de s'occuper de recherches et de travaux scientifiques qui, en augmentant sa réputation, ne diminuaient pas une pauvreté devenue bientôt la misère. Leblanc en était profondément affecté; découragé par l'insuccès de ses tentatives pour obtenir une juste indemnité, désespéré des souffrances qu'il voyait s'accumuler autour de lui, il céda enfin au désespoir et se donna la mort le 16 janvier 1806.

Un des fils de Nicolas Leblanc se distingua aussi dans les sciences chimiques, et fut professeur au Conservatoire des arts et métiers.

Après la mort de Leblanc, son ancien associé Dizé, puis les héritiers de celui-ci, réclamèrent la propriété de l'invention de Leblanc. Ces réclamations ont persisté jusqu'à nos jours, et il n'a pas fallu moins qu'une sorte de jugement rendu, après enquête minutieuse, par l'Académie des sciences, pour maintenir le véritable inventeur en possession du fruit de « ses longues et laborieuses recherches », comme l'écrivait Shée. Mais la famille de Leblanc a été moins heureuse dans ses efforts pour obtenir une légitime indemnité de l'expropriation subie par lui au nom du salut de la patrie.

La description du procédé inventé par Nicolas Leblanc serait trop longue ici, et les termes techniques en pourraient être peu intelligibles pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiers avec les recherches chimiques. Mais pour faire apprécier la valeur de la découverte de Leblanc, nous reproduisons ici ce qu'en dit le rapport de l'Académie des sciences, fait par M. Dumas (séance du 31 mars 1856) :

« La découverte de la soude factice a mis à la disposition des arts industriels un alcali puissant, à bas prix, dont la production ne connaît pas de limites, puisqu'elle a pour base le sel marin. Son exploitation a donné un essor immense à la fabrication de l'acide sulfurique, dont elle assurait le débouché, et elle a été de la sorte l'occasion de tous les progrès qui s'y sont introduits. La fabrication de la soude artificielle, en faisant naître de prodigieuses quantités d'acide chlorhydrique, a donné une matière première, à bas prix, propre à la création du

chlorure de chaux, que les blanchisseries des fils ou des toiles de coton, de chanvre ou de lin, ainsi que les papeteries, consomment en quantités prodigieuses. Les verreries et les savonneries, depuis qu'elles peuvent disposer de ces soudes factices qu'on approprie si facilement et si exactement à leurs besoins variés, ont fait des progrès immenses pour la qualité et pour le bon marché de leurs produits.

» Depuis le commencement du siècle, toute l'industrie des produits chimiques en Europe pivote autour des fabriques de soude artificielle, et s'empare de leurs procédés ou vit de leurs produits. On peut estimer qu'en 1855, les usines à soude ont produit en Angleterre 150 millions de kilogrammes de cet alcali à divers états, et ont mis en mouvement une valeur de 30 millions. En France, la production s'est élevée à 60 ou 80 millions de kilogrammes, et elle peut être considérée comme égale au moins à ce chiffre pour le reste de l'Europe.

» La découverte de la soude artificielle est donc un des plus grands bienfaits, sinon le plus grand, dont les arts chimiques aient été dotés depuis soixante ans. Pour s'en faire une juste idée, on doit ajouter que la valeur vénale de la soude, ainsi que celle des produits qui se rattachent immédiatement à sa fabrication, ayant baissé depuis le commencement du siècle dans le rapport de 10 à 1, si le commerce et la consommation reçoivent en Europe maintenant pour 100 millions de marchandise par cette voie, il faudrait, pour être exact, dire que si la soude factice n'eût pas été inventée, les jouissances que le consommateur se procure à son aide lui coûteraient un milliard. »

La reconnaissance publique s'est tardivement manifestée envers l'auteur d'un si « grand bienfait. » Le nom de Nicolas Leblanc a été donné à une rue d'un des quartiers les moins fréquentés de Paris.

LES SHAKERS DU MONT LIBAN

(ÉTATS-UNIS).

Un Anglais qui a publié un récent Voyage aux États-Unis raconte que, voulant acheter les plus beaux fruits et les parfums les plus suaves, on lui recommandait partout les fruits et les parfums du mont Liban ([1]), situé à cinquante milles de New-York. Comme il s'informait des raisons de cette préférence, « C'est, lui dit-on, que personne ne s'entend mieux que les Shakers à cultiver la terre et à extraire l'essence des fleurs. »

Le lendemain, l'Anglais partait pour le mont Liban. Il fut ravi de l'aspect fertile du pays, de la pureté de l'air, de la sécurité des visages. « C'était l'innocence et la paix de l'Éden après la corruption et l'activité fébrile de New-York. » Là, plus de cabarets, de tavernes, de prisons, partant point d'ivrognes, point de querelles, ni pauvres, ni malfaiteurs; le travail attrayant, honoré, fructueux.

Les Shakers croient que le ciel commence ici-bas pour qui sait l'y faire descendre, et ils s'y appliquent en pratiquant la chasteté, la sobriété et l'amour du prochain. Chacun travaille pour tous avec plus d'ardeur que pour soi. Les plus rudes travaux des champs leur sont allégés par l'idée que les plantes ont conscience de ce qu'on fait pour elles.

— Voyez, disait un ancien au voyageur en lui montrant leurs magnifiques récoltes, comme nos chers arbres s'évertuent à nous récompenser de nos peines : ils ploient sous le poids des fruits, et nos sœurs ne suffisent pas à confectionner les confitures, les conserves, à distiller les parfums, qui font notre richesse.

([1]) Les Américains se plaisent à donner les noms des sites les plus connus de l'ancien monde aux localités les plus ignorées du nouveau continent.

Les Shakers n'ont parmi eux aucun médecin. Ils ne savent ce que c'est qu'un mal de tête, un rhume, une fièvre; ils ignorent jusqu'au nom de névralgie. Outre leur régime, qui est très-sain, ils ont une grande foi dans les qualités hygiéniques d'un air pur.

Leur système de ventilation est très-perfectionné et très-savant. Tout ce qui se bâtit au mont Liban, ferme, grange, moulin, habitation, est amplement pourvu de ventilateurs, de machines ingénieuses pour renouveler l'air et l'épurer. L'escalier, en forme d'entonnoir, est surmonté d'une girouette qui agit comme aspirateur. Des poêles d'un modèle spécial maintiennent à l'intérieur une température qui pendant des semaines ne varie pas d'un degré.

La reine de la communauté, car cette secte a le bon esprit de reconnaître la supériorité d'intelligence, d'âge et de vertu, la matrone Antoinette, disait à l'Anglais Dixon : « En trente-six ans nous n'avons eu qu'un cas de fièvre, et nous en rougissons, car c'était notre faute. »

De mœurs pacifiques, comme les quakers dont ils dérivent, les Shakers n'ont pris aucune part à la dernière guerre de l'Amérique; ils ont prié pour les vaincus et les vainqueurs. Voués à l'œuvre de la régénération humaine, ils estiment que l'homme a en ce monde une large part de bonheur, s'il le cherche où il est, dans l'union, la foi, le travail intelligent. Ils vivent en communion d'esprit avec les âmes de ceux qui les ont devancés dans la patrie céleste. La mort n'a point de terreurs pour eux. Ils sont gais, occupés, contents du devoir accepté et consciencieusement rempli.

Le voyageur anglais, qui a passé plusieurs jours chez les Shakers, qui a assisté à leurs repas, à leurs prières, déclare que si jamais ses chances de santé ou de fortune lui permettaient de choisir une retraite, ce serait au milieu de cette société douce, fraternelle et pieuse, qu'il voudrait se fixer.

L'idée qu'un tel paradis existe quelque part est déjà une consolation pour les âmes troublées qui traversent notre époque de transition.

UNE VEDETTE GAULOISE.

Était-ce la coutume des Gaulois de placer ainsi, en temps de guerre, des vedettes sur les arbres? Aucun auteur ne le dit; mais c'est là un de ces faits simples et vraisemblables sur lesquels personne ne saurait songer à élever une contestation. Il est fort, il est fier, il est énergique de corps et d'âme, ce jeune guerrier, droit, immobile sur cette branche du chêne, l'arbre sacré, où son regard ferme et vigilant épie au loin quelque signe de l'approche des ennemis. Qu'un casque vienne à luire, un étendard à flotter, et de ses lèvres s'échappera aussitôt le cri convenu qui, répété d'arbre en arbre, de cime en cime, ira, plus rapide que le vent, avertir le chef lointain et appeler toute la tribu aux armes. C'est bien là un type de la race vaillante qui nous a précédés sur ce sol que nous aimons et qui nous a transmis par héritage, à travers les invasions du Midi et du Nord, une partie de ses qualités comme de ses défauts. Sa taille est haute; ses longs cheveux, teints d'eau de chaux, sont roux plutôt que blonds. Cette peau de bête (*leun*) qui pend derrière lui et qui est à la fois son manteau et son lit de camp; sa saie ou plutôt, je crois, son plaid; l'anneau de bronze à son poignet; son épée courte (est-elle du bon côté? les Gaulois la portaient à



Salon de 1869, Peinture. — Une Vedette gauloise, par M. Luminais. — Dessin de Jules Lavée.

droite), tout son costume est celui que nous indiquent les textes et les sculptures romaines, sauf, ce me semble, les bandelettes qui tournent autour de son pantalon : il ne résulte d'aucun monument que les Gaulois aient jamais adopté cette mode; elle est germaine et mérovingienne. Peut-être ce jeune homme a-t-il passé la nuit entière à

son poste aérien, perché comme un aigle, insouciant de la fatigue et du sommeil; il a attaché près de lui son bouclier (dont l'umbo, ou poignée centrale, était bombé en dehors, sorte de poche en métal où l'on engageait la main) et son casque, espèce de pot sans rebords, muni ordinairement d'un bavolet pour couvrir la nuque. Sans doute il a déposé au pied du chêne, sur la mousse, ses autres armes, le gai (épieu), ou la lance, ou la hache : le moment venu, il s'élancera pour les saisir avec l'agilité et la souplesse du guépard. O Romains, combien ne vous faudra-t-il pas de luttes et d'années pour vaincre de si intrépides adversaires! Plus que vous ils méprisent la mort, parce que plus que vous ils croient à l'immortalité; mais ils n'ont pas vos arts, vos richesses, votre discipline, toutes les ressources et tous les enseignements de votre civilisation. Vous serez un jour victorieux; puis vous serez vaincus à votre tour par des tribus plus barbares encore. Que restera-t-il des uns et des autres? Un mélange de sentiments, d'idées, d'aptitudes; ferment généreux qui, sous l'influence du christianisme, fécondera les siècles, et d'où sortira l'esprit de l'avenir. Mais qu'il est loin de nous encore, le temps où les générations pourront dire : — « Il n'y a plus en nous que les plus purs et les plus nobles des éléments qui ont fait autrefois la force, la grandeur de la Gaule, de Rome et de la Germanie; nous ne sommes plus divisés, nous sommes un seul peuple uni! Les batailles ne sont plus que des souvenirs; ce que, de nos jours, nos vedettes sans armes épient et annoncent à l'horizon, ce n'est plus l'ennemi, c'est la lumière de paix et de vérité qui monte, croît sans cesse, et peu à peu dissipe les anciennes ténèbres où, dans leur aveuglement, s'entre-déchiraient les nations. Nos maux ne sont encore que trop nombreux; il ne nous reste, du moins, aucun de ceux qu'engendraient des haines insensées et des fureurs sauvages. Le monstre de la guerre n'est plus! »

LE FOYER.

Fin. — Voy. page 339.

Dans ce moelleux salon ouaté d'épais tapis, fermé de lourds rideaux, quel air de confort et de paix! Qu'ils sont doux et brillants, les rayons que laisse tomber la lampe sur le velours cramoisi de la table! Qu'ils sont souriants et heureux, les visages qui animent ce lieu charmant! Puis, dans l'élégante cheminée de marbre blanc, quel admirable feu! Sous la cendre qui le recouvre, le bois entièrement consumé apparaît comme une ruine ardente toute prête à s'écrouler, tandis que partout alentour voltigent ces myriades de flammes bleues qui semblent s'acharner à ce qui n'est plus.

Le père et la mère sont là, jeunes encore, avec un long et paisible avenir devant eux; sur le front de leur fille mariée, qui brode près de la table, rayonne cette expression de sérénité joyeuse, mais sérieuse, qui parle d'un bonheur concentré et infini. Puis, dans un coin du salon, les enfants jouent sur le tapis, insouciants, mais poursuivis par ce vague fantôme de l'espérance qui accueille chaque homme au berceau pour l'accompagner à travers la vie, afin de le soutenir et de le fortifier de son sourire toujours voilé, mais radieux.

Ici, point d'ombre, point de souci, point de pli sévère au visage. Le passé n'est formé que de doux souvenirs, et l'avenir est rayonnant. Aussi, comme ils battent librement, tous ces cœurs. L'intelligence, que nulle inquiétude ne vient troubler ni froisser, se développe large et entière, ainsi qu'une noble plante, sous les bienfaisants rayons du bonheur. Les hautes questions de la philosophie et de la foi, la poésie et les sciences, ont leur place à ce riant foyer; c'est en amies qu'elles y viennent et qu'elles y sont accueillies.

La pauvreté n'y est pas oubliée, sans doute. On s'y préoccupe souvent du soulagement de ceux qui souffrent, et c'est avec largesse que le bien-être laisse tomber de ses doigts délicats l'aumône dans la main calleuse de la misère. Mais avec cette aumône donne-t-on aussi son cœur? Hélas! nous devons le dire, il est difficile de prêter une entière sympathie à des maux que l'on ne connaît que de nom. Et la lourde tempête qui courbe là bas la tête des affligés, et la bise glaciale qui perce la porte mal jointe du pauvre, ont-elles jamais traversé les volets si bien clos et les rideaux moelleusement fermés de cette heureuse demeure? On y parle de ceux qui souffrent, et l'on n'a jamais souffert; on y parle de ceux qui pleurent, et l'on n'a jamais pleuré; on y parle de ceux qui ont froid et soif et faim, et soi l'on possède dans toute leur plénitude le luxe et le confort de la vie. Que l'on jouisse de ces biens, on en a le droit; mais, en conscience, a-t-on celui de plaindre le malheureux si l'on n'emploie pas toutes les facultés de son cœur à le soulager? Si nous ne donnons avec la pitié de nos lèvres que des secours aussi disproportionnés à notre fortune qu'à la misère de nos frères, ne ferions-nous pas mieux de nous abstenir? La pitié sans l'amour est une insulte pour celui qui en est l'objet. Si nous ne voulons pas prêter au malheureux notre appui tout entier pour sortir de l'abîme, oh! ne l'écrasons pas de notre assistance, et laissons-lui au moins, à lui si dépourvu, la noblesse de sa misère.

Hélas! de ce manque de pitié vraie, de ce manque d'amour, nous en sommes trop coupables. Sans parler du pauvre honteux qui cache loin de nous sa détresse et que nous ne recherchons pas, voyez ce mendiant à la porte : transi, il jette un regard d'envie sur le feu des domestiques; ce qu'il voudrait, ce serait d'étendre ses doigts glacés sur la flamme brillante, de reposer un instant ses membres roidis devant le chaud foyer. Mais qui donc songe à cela? On se débarrasse de lui par quelque aumône, et il s'en retourne dans la rue froide et boueuse, cet homme, l'un de ceux dont Jésus-Christ a dit : — Ce que vous ferez pour l'un de ces petits qui viennent en mon nom, je l'accepte comme fait pour moi.

Ah! prenons-y garde, quelque bien disposé que nous soyons à la bienveillance, à la compassion, il y a dans le doux bien-être du foyer un attrait auquel il est difficile de résister, et qui tôt ou tard, si nous nous y laissons aller, finira par détruire en nous les grands instincts de la charité. Il ne faut pas s'y tromper, la famille, c'est soi; l'amour qu'on porte aux siens, on se le porte à soi-même; le dévouement qu'on a pour eux, comme l'a fort bien dit quelqu'un, n'est que de l'égoïsme élargi. Et ainsi, une chose bonne, une chose sainte, le foyer, ce doux nid de l'enfant qui bat des ailes vers l'avenir, ce refuge contre l'entraînement du monde, cet asile où les cœurs lassés se reposent, devient un lieu malsain où l'âme s'énerve, s'étiole, s'endort, et, qui sait? se meurt peut-être, parce qu'elle n'aime plus.

Il en est de même des jouissances intellectuelles. Les délices des hommes cultivés sont un piége auquel il est aisé de se laisser prendre. Précisément parce qu'il s'agit d'intérêt d'un ordre supérieur, on se persuade que donner son esprit à ces choses, c'est satisfaire à toutes les aspirations de son âme; et, perdu dans les hautes spéculations de l'intelligence, on oublie qu'il est des êtres écrasés par le poids de la vie, et qui souvent n'auraient besoin pour se relever et se sauver que d'une main tendue avec amour, que d'une parole partie du cœur.

Moins doux et moins riant sans doute que le foyer du riche est celui du pauvre, mais plus vivant. Sous le large manteau de la cheminée, la flamme jaillit du fagot de broussailles. Le bois craque et petille joyeusement, et le long murmure du vent qui passe sous la porte s'élève harmonieux et mélancolique. Sur le feu, la marmite où cuit la soupe chante sa chanson appétissante, tandis que les enfants assis autour de l'âtre babillent en teillant le chanvre; d'une main ils tiennent la touffe blonde et soyeuse de la plante, de l'autre ils en jettent les débris à la flamme qui bientôt les a dévorés. La mère, occupée des soins du ménage, va et vient dans la cuisine éclairée bien plus par le feu que par la lumière tremblante de la lampe suspendue à la muraille. Et le père? Peut-être est-il à l'étable, soignant les bêtes; peut-être revient-il d'un travail lointain; peut-être, s'il est marin ou pêcheur, restera-t-il la nuit entière bercé au roulis des vagues.

Mille dangers assiégent le pauvre. Le plus souvent son travail présente une chance de mort, et s'il s'arrête en son labeur, voici venir la misère; mais Dieu veille, et le pauvre poursuit sa voie gardée par lui.

Autour de son humble foyer, il n'est pas de doux loisirs, pas de conversations intellectuelles, pas de dissertations savantes. On parle du travail accompli, de l'ouvrage de demain et des faits journaliers de la vie qui s'écoule. Puis on se serre les uns les autres, afin de laisser une place près du feu au vieux voisin malade, à la veuve solitaire, à l'orphelin délaissé, à tous ceux qui sont tristes et sans foyer. — Que le mendiant qui passe franchisse sans crainte le seuil hospitalier; qu'il se réchauffe à la flamme des broussailles : il y aura pour lui un pot de soupe et une gerbe de paille fraîche, tout ce que ces gens simples et bons peuvent donner.

Que le riche aussi, à son heure d'angoisse, vienne hardiment demander ici du secours. S'il s'est égaré dans les bois, si la tourmente l'a surpris sur la route, qu'il s'arrête devant la chétive maison, et qu'il frappe! Il trouvera chez ces êtres humbles et pauvres, étonnés de pouvoir lui rendre service, une active sollicitude et un dévouement complet. Et, en séchant ses vêtements trempés de pluie devant le feu dont par respect pour lui tous se sont écartés, peut-être se dira-t-il que ce qui fait l'homme vivant, c'est avant tout un cœur bien disposé.

Certes, nous ne voulons pas dire ici que la réelle charité soit exclue des foyers opulents; non, car là aussi, et en grand nombre, nous trouvons de ces âmes vaillantes qui se donnent tout entières. Mais ce que nous devons dire, c'est qu'il y a dans la sécurité, dans le bien-être, comme une attraction fatale vers des besoins nouveaux qui entraîne l'homme peu à peu à l'égoïsme et à l'orgueil, tandis que, tout au contraire, il y a dans les luttes continuelles du pauvre, dans ses appréhensions, dans ses souffrances, un appel incessant à la sympathie, à la pitié et à l'amour, qui développe à son insu même les germes de vie de son âme.

Or, de tout ce qui précède, voici ce qu'il faut conclure : Sur les somptueux palais des riches, comme sur la misérable hutte du mendiant, s'étend le vaste firmament de Dieu. Après les années si courtes de la vie terrestre qui s'écoule pour les uns douce, facile et brillante, pour les autres morne et désolée, voici venir la grande rémunération de l'Éternité. En face du Tout-Puissant et de nos destinées infinies, qu'est-ce donc qui importe? Le bien-être, les joies de la fortune, la vie de ce monde? Hélas! toutes ces choses qui passent ne sont là que pour nous séduire : — ce sont les grandes tentations qui s'emparent de nos âmes, qui les endorment et les tuent. Ce qui importe en réalité : c'est de conserver, c'est d'accroître en soi la vie du cœur, la vie de la conscience, la vie de l'âme, c'est de demeurer vivant devant l'Éternel.

Tous donc, riches et pauvres, jeunes et vieux, songeons à ces choses. Et quand l'hiver et la nuit nous ramènent près de la brillante et chaude flamme du foyer, voyons en elle le radieux symbole de nos âmes qui, laissant leur enveloppe de cendre à la terre, s'envoleront bientôt vers leurs destinées immortelles.

LE DEVOIR.

Quels que soient, sur ce triste chemin de la vie, nos fatigues et nos dégoûts, il faut se redresser pourtant, reprendre son fardeau, et marcher hardiment devant soi. Pourquoi? me direz-vous. Pour accomplir son œuvre, pour faire un peu de bien, pour rester digne, même, de ces belles et fortes amitiés qu'on a perdues. Oui, tout est là, — *dans le devoir*, sinon le plaisir, — la consolation, du moins, et l'espérance. Théophile Dufour.

CARICATURES GRECQUES.

Pluton s'ennuyait à mourir, et, dans son ennui, se désespérait d'être immortel. Il ne prenait plus aucun plaisir à voir Sisyphe rouler son éternel rocher, ou les Danaïdes vieillies verser de l'eau dans leur tonneau défoncé; il regardait d'un œil indifférent Tantale qui faisait ses essais ridicules pour boire et manger. Ixion criant sur sa roue ne lui faisait pas même tourner la tête. La torture, « c'est bon pour passer une heure ou deux »; mais la satiété vient vite. Quant aux morts ordinaires, rien de plus misérable et de plus monotone, au dire de Lucien. Ils se ressemblent tous; il n'y a plus ni beaux ni belles, ni laids ni laides, ni braves ni lâches : ce qui désole le beau Nirée et le brave Achille, et réjouit fort l'ignoble Thersite. Donc, Pluton s'ennuyait.

Sur ces entrefaites, mourut à Athènes un certain Pauson, qui était peintre satirique de son métier. Quand son ombre vint au passage du Styx, Mercure lui fit la question qu'il faisait depuis longtemps à toutes les ombres : « Connaîtrais-tu un moyen d'égayer notre roi qui s'ennuie? » Pauson déclara tout net qu'il en connaissait un, et que si on lui donnait une récompense honnête, il l'indiquerait. On lui promit naturellement ce qu'il voulut; alors il dit à Pluton :

— Quand je vivais à Athènes, je passais pour habile à représenter, par le dessin, les ridicules du corps et de l'esprit. Les Athéniens s'amusaient de mes peintures au moins autant que des comédies d'Aristophane. Voici ce que je te propose. Au lieu de cette laideur uniforme imposée à tous les morts, et qui rend ce séjour si monotone et si triste, ordonne que chacun conserve sa forme propre : ce sera bien plus amusant que sur la terre. Si tu as soin que tous les traits expriment vraiment et absolument les caractères et les passions de chacun, que tout homme ait ici la physionomie de son âme, et non pas cette physionomie à moitié empruntée dont ils se font un masque sur la terre pour se tromper les uns les autres, tu verras bientôt l'enfer peuplé de personnages si ridicules et si grotesques, qu'il te sera impossible de garder ton sérieux.

Voici justement que Mercure nous annonce un guerrier et un philosophe. Essayons tout de suite.

Le Guerrier. Salut, ô Pluton! prends pitié d'un pauvre guerrier inoffensif, ami de tout le monde, et qui n'a jamais tué personne.

PLUTON. Pourquoi donc, mon ami, as-tu la mine si défaite?

LE GUERRIER. Ne prends pas cet air moqueur qui me désespère; écoute les justes plaintes d'un malheureux que tout le monde persécute depuis son arrivée aux enfers.

PLUTON. Qui, tout le monde?

LE GUERRIER. Mercure, Charon, Cerbère, et tous mes compagnons de route.

PLUTON. Bon! expose tes griefs en détail.



Un Guerrier, caricature grecque. — D'après un vase peint du Musée du Louvre.

LE GUERRIER. J'arrive à l'entrée des enfers, marchant d'un pas héroïque, la tête haute, le regard assuré, la crinière de mon casque flottant au vent, comme un vaillant hoplite; Mercure m'aborde. — Comment es-tu mort? me demanda-t-il. — En soldat! répondis-je, le jour d'une grande bataille. Il me félicita sur mon courage; mais, comme nous passions à côté de Cerbère, il se mit à crier: « *Les ennemis!* » et l'autre aboya si effroyablement qu'il me semblait entendre les cris de guerre de plus d'un million de Perses. Alors ma lance s'échappe de ma main tremblante; par un mouvement naturel, je tire mon épée pour la jeter bien vite à terre, et j'étends une main en signe de supplication. Quant à eux, ils riaient de tout leur cœur et se moquaient de moi. — Mords-lui les jambes, disait Mercure, s'il n'avoue pas franchement comment il est mort. Ce ne peut être de ses blessures, car il n'en a pas une seule. Je fus contraint d'avouer que j'étais mort de peur en entendant sonner la charge. Quand nous arrivâmes à la barque, je voulus quitter mon casque, mon bouclier et mes jambières, pour obéir au règlement. Mais Charon, à qui Mercure avait parlé à l'oreille, déclara que j'avais besoin de mes armes comme une tortue de sa carapace, que j'étais trop fragile, que le choc d'une mouche un peu grosse pourrait m'être funeste. Alors tous les morts me traitèrent avec des égards affectés, et rirent à mes dépens tout le temps de la traversée.

PLUTON. Voilà une excellente tête de poltron, avec tout l'attirail d'un héros. Mon ami, j'aurai beaucoup de plaisir à te revoir de temps en temps, quand j'aurai le cerveau fatigué par la lecture d'Homère.

Le guerrier se retire tout penaud. Il jette de tous côtés des regards craintifs, et au moindre bruit étend la main avec un geste suppliant.

PAUSON. Faut-il continuer?

PLUTON. Je crois bien.

PAUSON. Qu'on amène le philosophe.

On voit apparaître une énorme tête chauve, tout accidentée de montagnes et de vallées; quelques rares cheveux se collent misérablement à l'occiput et aux tempes; une méchante barbiche de faune noircit la lèvre et le menton. Tout cet appareil est supporté par un petit corps grêle et ridicule.

On rit beaucoup autour de Pluton. La tête philosophique se pose majestueusement en face du dieu. Les petites jambes du petit corps se croisent l'une sur l'autre, les petits bras s'appuient sur un petit bâton d'olivier sauvage. Le philosophe fronce le sourcil, et attend, avec une patience affectée, que tout le monde ait fini de rire.

PLUTON. As-tu à te plaindre comme celui de tout à l'heure?

LA TÊTE, *gravement*. Le sage ne daigne jamais se plaindre.

PLUTON. Entre nous, je te trouve bien laid.

LA TÊTE. J'ai cela de commun avec Socrate.

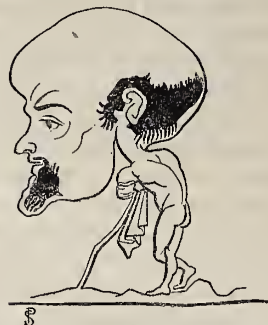
PLUTON. Pourquoi fronces-tu si terriblement le sourcil?

LA TÊTE. Ainsi le fronçait Socrate.

PLUTON. Pourquoi as-tu le corps si petit et la tête si monstrueuse?

LA TÊTE. Le corps n'est rien. Le corps n'est qu'une vile guenille. La tête est le siége de la pensée: c'est l'homme tout entier.

PLUTON. Qu'est-ce que cette bosse sur le front?



Un Sage. — D'après une lampe du Musée du Louvre.

LA TÊTE. C'est la bosse de la volonté. Le sage a plus de volonté que tous les hommes ensemble.

PLUTON. Et ce renflement sur le dessus?

LA TÊTE. Contemplation des choses célestes. Intelligence du grand Tout, de l'harmonie des sphères. Le sage...

PLUTON. ... a plus d'intelligence que tous les autres hommes, c'est convenu. Et là, par derrière, cette proéminence?

LA TÊTE. ... Mémoire, prévoyance infinie. Le sage...

PLUTON. Assez! Voilà bien des proéminences; mais je ne vois pas celle de la modestie. Il me semble cependant que Socrate l'avait. Au revoir, mon ami.

La tête s'ébranle lourdement, au milieu des plaisanteries de la cour, et emporte en trébuchant son énorme provision de volonté, de contemplation, d'intelligence et de mémoire.

On entend tout à coup des cris perçants. *Le sage* (qui n'est pas, à ce qu'il paraît, un stoïcien) vient de tomber entre les mains de cet effronté de Ménippe, l'ennemi juré des faux philosophes, qui ne peut se tenir de joie et veut le forcer à danser avec lui.

PLUTON. Je m'amuse beaucoup. Continuons.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA PREMIÈRE DENT.



Salon de 1869; Peinture. — La Première dent, par Schneider. — Dessin de Mme Schneider.

Un rayon vient d'illuminer tout à coup cette honnête maison; on a interrompu le repas, on se récrie, on se sourit. — La jeune mère avait bien raison; elle l'avait annoncée depuis plusieurs jours, cette première dent qu'on ne voyait pas encore! Le mari doutait ou se plaisait à feindre le doute. Mais elle triomphe! Son doigt entr'ouvre doucement les lèvres roses, et découvre la petite ligne blanche résistante qui s'est fait sitôt passage, sans convulsions, sans douleur. Qui donc serait insensible au charme de cette scène si touchante et si vraie? Ah! la première parole, la première dent, le premier pas, quels doux événements! Plaignons les mères que de justes et tristes motifs condamnent à faire élever leurs enfants loin d'elles! de combien de bonheur ne sont-elles pas privées! Plaignons... non, blâmons sévèrement celles qui, aussitôt après avoir mis au monde leur enfant, s'empressent de s'en séparer par lâcheté ou par égoïsme, « ces douces mères qui, débarrassées de leurs enfants, se livrent gaiement aux amusements de la ville. » Le bonheur domestique, le premier de tous les bonheurs, se compose d'émotions simples, dont la nature semble avoir disposé les degrés successifs de manière à rendre le père et la mère de jour en jour plus chers l'un à l'autre, et à resserrer entre eux le lien conjugal. On l'a bien dit: « Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. » Rien n'entretient mieux et plus sûrement les sentiments mutuels d'affection

et de tendresse que l'intérêt qui naît des progrès de l'enfance. On craint, on espère, on se réjouit, ou, hélas! on pleure ensemble; et c'est par cette communauté même d'agitations intimes que les cœurs se fondent, que leur union se fortifie, qu'ils sont plus capables de résister aux épreuves qui peuvent survenir. — « Joies, tendresses de la famille! ce sont là choses connues », dira quelque célibataire aigri. Oui, choses connues comme la lumière, comme la chaleur, comme le ciel, comme l'amour, comme tout ce qui est beau, pur et grand! Malheur à qui n'estime pas à tout leur prix les jouissances les plus connues, les plus communes! Ce sont les plus saines et les meilleures. Qui doutera qu'il n'y ait plus de vrai bonheur dans cette scène rustique, peinte par M. Schneider, que dans les fêtes les plus brillantes des plus riches palais?

UNE PETITE COUR ALLEMANDE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FRAGMENT TIRÉ DE REUTER.

(Fritz Reuter est l'un des écrivains dont les ouvrages ont eu le plus de succès en Allemagne en ces derniers temps. Ses ouvrages sont écrits en *plattdeutsch*, dialecte qui se parle dans le nord de l'Allemagne et qui se rapproche beaucoup du hollandais : ils se distinguent par leur naïveté, par l'humour, et par ce sentiment propre à l'Allemagne et qu'on appelle *gemüthlichkeit* au delà du Rhin. Une traduction littérale des œuvres de Reuter est impossible. Dans le fragment qui suit, on a cherché à rendre autant que possible les idées et jusqu'au style de l'auteur.

Ces railleries sur les anciennes petites cours d'Allemagne ne sont pas d'un goût irréprochable; mais elles paraissent l'expression vraie du sentiment populaire qui, depuis longtemps, tendait, chez nos voisins, à réduire les divisions territoriales en groupes moins nombreux.)

C'était en dix-sept cent et tant. A l'heure où l'on va se coucher, S. A. Sérénissime Adolphe-Frédéric de Mecklembourg-Strelitz, quatrième du nom, était assis, avec sa chère sœur Christine, dans la grande salle de son château de Neu-Strelitz.

Ils se racontaient de vraies histoires de revenants, des histoires que personne ne croirait si elles n'étaient pas arrivées. Ils frémissaient comme la feuille, S. A. Sérénissime surtout.

Soudain ils entendent un bruit à faire dresser les cheveux sur la tête. Ce bruit paraissait venir du côté du lac et s'évanouir dans la direction de la ville. S. A. Sérénissime se mit à trembler de tous ses membres; mais la princesse, femme énergique, eut la présence d'esprit incroyable d'agiter une sonnette et d'appeler au secours. Aussitôt le valet de chambre Rand et le chambellan de Knuppelsdorf d'accourir.

— Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il?

Les deux augustes personnages ne surent que répondre. Cependant la princesse Christine eut assez d'empire sur elle-même pour ordonner à ses serviteurs de s'asseoir; et tous les quatre se mirent à se regarder en silence. Le même bruit se fait entendre encore, et le duc se bouche les oreilles. Le chambellan, fidèle observateur de la hiérarchie mecklembourgeoise, coupe alors la parole à Rand, et dit :

— Sérénissime, ce sont les butors.

La princesse Christine eut encore la présence d'esprit nécessaire pour demander si c'était une nouvelle espèce de revenants. A quoi le chambellan de Knuppelsdorf répondit :

— Il n'est pas question de revenants. Les butors sont des oiseaux qui plongent leur bec dans la vase et s'amusent alors à crier pour faire peur aux gens.

Je ne sais s'il avait raison, mais il pouvait le savoir, car il était grand veneur du duc. Quant à Son Altesse, elle se contenta de dire :

— Rand, cette nuit tu coucheras dans mon cabinet. Viens.

Quelque temps encore la princesse Christine resta avec le chambellan pour agiter une question importante. Il s'agissait de savoir qui elle ferait coucher dans sa chambre cette nuit-là pour la rassurer. Sa camériste, Caroline Soltmann, étant elle-même superstitieuse à l'excès, elle finit par choisir pour compagne la récureuse Wendula Steinhagen. Celle-ci n'aurait pas craint le diable en personne. Elle n'avait pas même peur de Son Altesse; car elle lui avait dit un jour :

— Eh! Sérénissime, eh! ôtez-vous de mon chemin, et ça promptement.

Paroles accompagnées d'un mouvement fort expressif du balai qu'elle tenait à la main.

Les deux augustes personnages purent ainsi goûter quelque repos, et ils se retrouvèrent le lendemain à déjeuner. Tout à coup Son Altesse eut une de ces pensées qui ne viennent qu'aux personnes de génie :

— Ma sœur Christine, tu n'es qu'une femme, et tu sais mon opinion sur ton sexe; mais tu fais partie de l'auguste maison de Mecklembourg, c'est pourquoi nous voulons t'initier aux affaires du gouvernement. Nous avons décidé dans notre sagesse de construire un nouveau palais, et nous nous proposons de chercher l'emplacement le plus favorable.

— Tu as raison, et tu es le maître; mais où prendre l'argent?

— Nous y avons bien pensé; mais à quoi nous serviraient nos baillis? Ils nous fourniront du bois et des pierres; quant aux ouvriers, ils pourront attendre. Il est vraiment inouï que les revenants osent se montrer à la barbe de *Serenissimus Strelitziensis*. Cet imbécile de chambellan a beau dire que ce sont des butors, nous n'en croyons pas un mot. Rand, va dire à notre cocher, Jochen Baenhas, d'atteler. Nous voulons notre carrosse doré, trois laquais derrière, et les deux coureurs devant; les laquais en grande tenue, les coureurs avec leurs nouveaux chapeaux à la Pompadour. Nous allons parcourir nos États.

— Sérénissime, répondit Rand, cela ne va pas. Notre vieux brun est malade; il ne peut mettre un pied devant l'autre.

— Au diable le brun! Emprunte un des chevaux de notre fermier Sachtleben.

— Il ne nous le donnera pas; il en a trop besoin pour la campagne.

— Suis-je encore maître ici? Il prêtera son cheval, ou il sentira le poids de ma colère.

Le carrosse s'arrêta devant la porte, traîné par la vieille rosse de Sachtleben. S. A. Sérénissime y monta avec la princesse, tandis que Rand prenait place sur le siége.

— Où allons-nous? dit Jochen Baenhas.

— Toujours tout droit, répondit Rand, par Stargard jusqu'à nos frontières; mais ne va pas les dépasser, nous ne parcourons que nos États. En route!

La frontière n'était pas loin.

— Prr! euh! ah! fit le cocher en tournant sa voiture; le monde finit ici. Où faut-il vous mener, maintenant?

— A l'orient, jusqu'à Wolfshagen, dit S. A. Sérénissime.

Le soir on rentra au château, et l'auguste prince ne régna pas cette nuit-là, car il dormit profondément, les butors ayant jugé à propos d'interrompre leurs exercices.

Le lendemain matin, Rand descendit chez la princesse Christine, et lui adressa ces paroles mémorables :

— Dieu soit béni! cette nuit nous avons régné en paix; aujourd'hui nous nous dirigerons vers le couchant, du côté de Neu-Brandenbourg, et alors nous aurons fini de parcourir nos États.

Et la princesse pensa : « Dieu l'exauce! Il aura au moins quelque repos. Il déploie une activité prodigieuse. »

Trois heures plus tard, le carrosse s'ébranlait du côté de Neu-Brandenbourg. Force fut cependant de s'arrêter à l'auberge de Dannenkrug. La vieille rosse de Sachtleben n'en pouvait plus. Pendant qu'on attelait de nouveau, S. A. Sérénissime daigna se promener un peu devant la porte, et, trouvant le site agréable :

— Mon auguste sœur, dit-il, j'estime que nous ne ferions pas mal de construire ici un belvédère?

La princesse allait répondre, mais Rand lui coupa la parole :

— Sérénissime, vous avez toujours raison; il nous faut absolument un belvédère; tous les princes en ont.

— Rand parle d'or, dit Son Altesse en montant dans la voiture.

Un quart d'heure suffit pour arriver au beau milieu de la place de Neu-Brandenbourg.

— Halte! cria Son Altesse, je veux descendre. Cet endroit me plaît. C'est ici qu'il faut construire notre château.

— Cela me convient, ajouta son auguste sœur. Mon cher petit Sérénissime, promets-moi d'y faire bâtir une aile pour moi.

— Pas de ça; je ne veux plus avoir de femmes dans ma maison, comme à Neu-Strelitz. Rand, va-quérir les bourgmestres, et vous, laquais, amenez-moi les municipaux. Toi, reste ici, dit-il au troisième laquais; nous ne pouvons pas nous dégarnir totalement.

Un instant après, on vit arriver hors d'haleine les honorables magistrats de Neu-Brandenbourg. Son Altesse leur fit part de ses projets. A quoi ils répondirent, suivant l'antique usage, par une immense courbette. Le premier bourgmestre allait même parler de faveur insigne, lorsque le quatrième municipal, qui n'avait pas l'ombre de tact, s'avisa de représenter que c'était dommage de gâter ainsi la seule place de la ville. Son Altesse répliqua par un regard foudroyant, et par la mélodie de *Malborough s'en va-t-en guerre* qu'il se mit à siffler. Cette présence d'esprit coupa court à toutes les velléités « oppositionnelles ». Quant au malheureux fonctionnaire, il fit l'insigne bêtise de raconter son aventure à sa femme en rentrant chez lui. Celle-ci ne fit ni un ni deux; elle mit un de ses enfants sur chacun des genoux municipaux, et demanda à son époux s'il voulait ruiner la famille. C'est ainsi qu'une femme résolue mit fin à l'opposition dans les États de Son Altesse. Celui-ci reprit le chemin de Strelitz, glorieux d'avoir par un seul regard remis en train le char de l'État. Il retint le cheval du cabaretier jusqu'au rétablissement complet de son vieux brun.

Adolphe-Frédéric IV, duc de Mecklembourg-Strelitz, était fils du prince de Miran, ami de Frédéric le Grand. Il avait succédé à Adolphe-Frédéric III, qui avait laissé beaucoup de dettes, mais pas d'enfants. Il n'avait alors que quinze ans, et on le jugea incapable de régner encore. Ce fut une grande bêtise, car à cinquante ans il n'en était pas plus avancé, et son cher cousin de Mecklembourg-Schwerin n'aurait pas envahi ses États avec une armée de cinq compagnies. Cet acte de violence engagea le conseil de l'Empire à le déclarer majeur, et il régna sans interruption de 1753 à 1794, pour le bien de son peuple, mais non pour le sien. Il avait trois craintes qui ne lui laissaient pas un instant de repos : la crainte du travail, celle des orages et celle des femmes; et trois peurs tout aussi épouvantables : celle des revenants, celle de la mort, et celle de perdre sa couronne. Pour comble de malheur, il avait fait un voyage à Paris, et en avait rapporté une passion sans bornes pour les beaux habits. Il lui en fallait à tout prix; c'était nécessaire à son bonheur et à celui de son pays; malheureusement ses revenus n'y suffisaient pas.

Il avait fait à Paris la connaissance d'un tailleur à la mode, et l'avait chargé de lui envoyer tout ce qu'il aurait de plus nouveau. Cet artiste avait l'impudence de demander de l'argent comptant, et Son Altesse avait dû recourir aux moyens les plus désespérés pour satisfaire sa passion. Elle avait fini par engager les diamants de la couronne. Un juif de Hambourg lui en avait donné neuf mille écus. La guerre de Sept ans ruinait le pays; pas un sou à gagner, par la bonne raison qu'il n'y avait plus de sous. Tout le monde se croisait les bras. Je me trompe : à Neu-Brandenbourg, l'architecte construisait le nouveau palais, et dans ses moments perdus le belvédère. Les douze maçons qu'il occupait parcouraient le soir les rues en chantant, le chapeau sur l'oreille, et la police laissait faire.

Au bout de la cinquième année, le château fut parachevé. Les paysans des environs vinrent tous admirer cette merveille, et laissèrent passablement d'argent dans la ville, en sorte que les bourgeois crurent devoir faire à leur prince une réception solennelle à son arrivée. La ville donna cinquante écus en vieilles pièces que personne ne voulait plus prendre, et les bourgeois réunirent la somme importante de cinquante-cinq écus trois gros et sept pfennigs, ou plutôt sept gros et sept pfennigs; car le quatrième municipal voulut aussi donner quelque chose. Mais on refusa une offrande qui, venant d'un personnage aussi révolutionnaire, aurait été mal vue en haut lieu.

S. A. Sérénissime inaugura donc son nouveau palais, mais n'y admit point sa sœur. Elle dut aller se loger chez l'épicier Buttermann, dans la Grande rue.

LES CONIFÈRES.

Beaucoup de personnes qui, dans un bois ou dans un parc, savent parfaitement distinguer et désigner par leurs noms le chêne, le hêtre, le marronnier, le châtaignier (arbres appartenant à la même famille végétale, les *amentacées cupulifères*), confondent sous la même dénomination de *pins* ou de *sapins*, ou simplement d'*arbres verts*, un certain nombre de *conifères* qui, malgré une évidente ressemblance d'aspect, ont cependant entre eux des différences très-marquées. Nous ne croyons pas inutile d'indiquer quelques caractères très-simples, très-apparents, qui permettront à tout le monde de reconnaître ces arbres, et de donner à chacun d'eux le nom qui lui appartient.

Le Pin (*Pinus sylvestris*) se distingue du premier coup d'œil à sa coloration, qui est d'un vert bleuâtre. Il ne laisse pas tomber ses branches, il les porte à peu près horizontalement; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, attachées deux à deux, non pendantes, mais dressées; son fruit ou cône est bosselé d'écailles ligneuses, épaisses à l'extrémité et taillées en pointe de diamant.

Le Sapin (*Abies excelsa*) forme une belle pyramide d'un vert foncé; son feuillage pend comme une frange en dessous de ses rameaux, et cette frange augmente progressivement de longueur de l'extrémité du rameau à sa base;

son cône, très-allongé, pendant, est composé d'écailles minces, membraneuses, imbriquées. — Ce sapin du jardin des Plantes étouffé par le lierre est d'un effet pittoresque; mais il est plus à plaindre qu'à admirer.



Jardin des Plantes de Paris. — Sapin envahi par le Lierre. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Le Cèdre du Liban se fait remarquer par son port majestueux, ample comme celui du chêne; ses branches s'étalent horizontalement et forment de vastes tapis de verdure disposés par étages; sa flèche s'incline vers le nord.

Celui qui se trouve au jardin des Plantes de Paris, et

qui a été planté par Bernard de Jussieu en 1736, n'a pas moins de cent mètres de circonférence.

Le Cyprès (*Cupressus sempervirens*) est allongé en fuseau comme le peuplier; ses rameaux se serrent tant



Jardin des Plantes de Paris. — Le Cèdre du Liban. — Dessin de Freeman, d'après nature.

qu'ils peuvent contre le tronc. Il se détache sur les autres arbres par sa verdure noire, et répand une ombre opaque. C'est bien l'arbre des cimetières : par sa couleur sombre il exprime le deuil, par sa forme élancée il semble ne tendre qu'au ciel et fait songer à l'immortalité. Son fruit est globuleux.

L'If (*Taxus*) n'est pas moins sombre que le cyprès; il se couronne d'une cime conique très-touffue; ses feuilles sont de petites lames étroites, aiguës, rangées comme les dents d'un peigne le long des rameaux; il porte des baies de couleur rouge. C'est l'if que l'on voit, dans certains parcs, taillé en charmilles compactes comme des murailles, ou bien en forme de vases, de candélabres : il se prête à tout; plus on le mutile, plus il pousse dru et vigoureux.

Le Mélèze (*Larix*) a le feuillage fin, léger, d'un vert plus tendre, plus gai que les autres conifères. Les aiguilles, très-petites, sont disposées en rosettes le long des rameaux. Le mélèze se distingue des autres arbres verts et résineux en ce qu'il perd ses feuilles en automne et les renouvelle au printemps.

Le Genévrier (*Juniperus communis*) est hérissé de petites feuilles dures et piquantes. Même planté en bonne terre, il tend à devenir tortueux, difforme, sauvage, comme dans les lieux arides et pierreux où il pousse habituellement. Il est d'un vert grisâtre; son tronc et ses branches sont souvent marbrés de lichens blancs. Il se couvre de petites baies noires, d'une saveur d'abord sucrée et aromatique, puis bientôt âcre et brûlante.

MAXIMES ORIENTALES.

— Le remède contre le péché, c'est de le regarder en face et de le reconnaître.

— Par la langue, l'homme est supérieur à l'animal; par elle encore, il se distingue de ses semblables.

— Telle parole comble de joie celui qui l'entend, telle autre coûte la vie à celui qui l'a dite.

— La langue est la serrure du trésor du cœur, la parole en est la clef.

— Parole sans retenue, caractère sans valeur. Diseur de frivolités est semblable au chien qui aboie jusqu'au matin.

— Abstiens-toi de paroles inutiles, et garde-toi de fermer l'oreille à un discours utile.

— L'ignorant qui s'épuise en vains discours, et l'âne qui brait sans motif, sont semblables l'un à l'autre.

— Être favorable aux méchants, c'est nuire et faire injustice aux bons; donner des soins à la chauve-souris, c'est vouloir la perte de la colombe; prendre parti pour le chacal, c'est faire sécher les œufs de la poule.

— Aujourd'hui l'avare ramasse tout ce qu'il peut entasser; demain son tombeau sera aussi triste qu'a été sa vie.

— Ne demande pas générosité à l'homme cupide, et l'aumône au mendiant.

— Le riche couvert d'une vieille robe ressemble au banqueroutier vêtu de satin.

— Petit mensonge est grand péché; c'est un poison mortel à petite dose.

— Toute mince que soit la pointe de l'aiguille, elle n'en crève pas moins les yeux.

LA PATTE DE DINDON (¹).

Ce matin, à propos d'un plaisir manqué, je dis en riant à mon fils :

— Je vois que tu as besoin que je te fasse une petite leçon.

— Eh! sur quoi, mon père?

— Sur une disposition que tu tiens de moi, hélas! et dont je voudrais bien te guérir.

— Quelle est-elle?

— Le récit d'une petite aventure de ma vie d'écolier te l'apprendra.

« J'avais dix ans, j'étais au collége; je rapportais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeuners du matin, car le collége ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec. Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait Couture) armé d'une superbe patte de dindon; je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que dans mon ignorance j'appellerai un *tibia*, et de la patte avec ses quatre doigts, le tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des brodequins de chagrin.

Dès que mon camarade m'aperçut : « Viens voir! me » dit-il, viens voir!...» J'accours! il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et sur un petit mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment cette patte morte pouvait-elle remuer? Comment pouvait-il la faire agir? Un garçon de dix-huit ans qui va au spectacle, et qui suit le développement du drame le plus merveilleux, n'a pas les yeux plus écarquillés, les regards plus ardents, la tête plus fixement penchée en avant, que moi en face de cette patte de dindon. Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un éblouissement. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon étonnement arrivé à son paroxysme, il remit la merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision... Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir! Couture n'est pas sorcier! Et alors... comme je m'amuserais! Je n'y tins plus, je courus à mon camarade...

— Donne-moi ta patte!... lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication; je t'en prie!...

— Ma patte!... te donner ma patte!... Veux-tu t'en aller!...

Son refus irrita encore mon désir.

— Tu ne veux pas me la donner?...

— Non!

— Eh bien... vends-la moi!

— Te la vendre?... combien?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de la semaine...

— Je t'en donne cinq sous!

— Cinq sous!... une patte comme cela! est-ce que tu te moques de moi?

Et, prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

— Eh bien, je t'en offre dix sous!

— Dix sous!... dix sous! répondit-il avec mépris... Mais regarde...

Et ses quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours!...

— Mais enfin, lui dis-je en tremblant, combien donc en veux-tu?...

— Quarante sous, ou rien!

(¹) Cette anecdote, qui rappelle les meilleurs apologues de Franklin (*le Sifflet*, par exemple), est extraite d'un des récents ouvrages de M. Ernest Legouvé, de l'Académie française : *les Pères et les Enfants* (Jeunesse). Sous une forme toujours intéressante, l'auteur traite dans ce livre, comme dans celui qui l'a précédé (Enfance), les questions d'éducation les plus sérieuses et les plus actuelles. La plupart des chapitres dont se compose le volume ont été lus et applaudis au Collége de France et à la Sorbonne.

— Quarante sous!... m'écriai-je, quarante sous! Près de trois semaines de déjeuners; par exemple!

— Soit; à ton aise!

La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna.

Je courus de nouveau après lui.

— Quinze sous.

— Quarante.

— Vingt sous.

— Quarante.

— Vingt-cinq sous...

— Quarante...

Oh! diable de Couture! comme il aura bien fait son chemin dans le monde! comme il connaissait déjà le cœur humain!... Chaque fois que ce terrible mot *quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus.

— Eh bien donc, quarante!... m'écriai-je... Donne-la-moi.

— Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il...

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus... Oh! le scélérat! il était déjà homme d'affaires à treize ans!... Puis, tirant enfin le cher objet de sa poche :

— Tiens, me dit-il, la voilà!...

Je me précipitai sur elle... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret, et je tirais le tendon qui servait de cordon de sonnette aussi bien que Couture. Pendant deux minutes, cela m'amusa follement; après deux minutes, cela m'amusa moins; après trois, cela ne m'amusa presque plus; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout. Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent... Mais le désenchantement me gagnait... puis vint la tristesse!... puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec, puis le sentiment de ma bêtise... et, tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla... Et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille afin d'être sûr de ne plus le revoir!...

Ce souvenir m'est revenu bien souvent depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé l'enfant de la patte de dindon. Cette impétuosité de désir, cette impatience de tous les obstacles qui me séparaient de la possession désirée, cette folle imprévoyance, cette puissance d'illusion, égale seulement, hélas! à ma puissance de désillusion; tous ces traits de caractère se sont mille fois réveillés... que dis-je? se réveillent encore en moi dès qu'une passion m'envahit! Oh! on n'étudie pas assez les enfants. On traite trop leurs sentiments de puérilités. Rien n'est puéril dans l'âme humaine! L'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme; et ce qui est puéril aujourd'hui peut être terrible ou coupable demain. Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même; et le meilleur moyen de bien diriger un jeune homme est d'avoir bien observé le garçon de dix ans. Ainsi, cette patte de dindon m'a fort servi : vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une sottise, ce souvenir m'est revenu...

— Tu seras donc toujours le même? me disais-je.

Et je me mettais à rire, ce qui m'arrêtait court.

Il n'y a rien de plus utile que de se rire au nez de temps en temps. »

Je me retournai alors vers mon fils, et je lui dis :

— *Cette fable montre que*... les fils ressemblent quelquefois à leurs pères.

HONNEUR ET VÉRACITÉ.

La scène se passait dans une école publique. Un vieux professeur de dessin corrigeait la classe des adultes. Espiègles et malicieux comme des singes, quelques écoliers s'amusaient à lancer des boulettes de mie de pain sur la perruque du vénérable maître, au grand divertissement des regardants. Un de ces projectiles égarés atteint le nez du professeur, qui se retourne furieux; il saisit le premier qui lui tombe sous la main.

— Polisson, sortez! Je vous chasse.

— Monsieur, ce n'est pas moi, je vous assure. Je faisais, au contraire, signe aux camarades de cesser.

— Vous êtes un menteur et un hypocrite!

Conviction opiniâtre d'une part, vive plaidoirie de l'autre : on en appelle au directeur, qui ne peut refuser satisfaction au vieillard offensé. Le renvoi définitif de l'élève est prononcé. Il est banni de l'école.

Le lendemain, le père arrive avec son fils, qui proteste plus que jamais de son innocence. C'est son avenir compromis, son état perdu. Il concourait en sculpture et espérait remporter le premier prix. Depuis trois ans qu'il suit les cours, il n'a jamais été mal noté. Tout cela est vrai; le directeur le sait, mais ce n'est pas lui qu'il s'agit de convaincre : il ne peut rétracter l'arrêt qu'il a rendu sur la demande du maître insulté; autrement, plus de respect, plus de discipline possible. Cependant celui-ci ne veut rien entendre; il persiste : « Si ce n'est pas lui, qu'il dénonce ses camarades! » L'élève s'y refuse, le directeur l'approuve. Les parents sont au désespoir; le professeur est inflexible.

Par quelle voie sortir de cette impasse? Il y en a une simple, droite, trop rarement suivie, et dont l'initiative appartient à l'homme supérieur qui dirige l'école.

Il descend à la classe, où tous les bancs sont garnis :

— Messieurs, un professeur vénéré a été offensé; un de vos condisciples a été chassé, sa carrière est brisée. Il se dit innocent, les coupables sont ici... J'en appelle à leur honneur; qu'ils se nomment!

L'émotion est générale. Un élève placé en face du directeur se lève le premier, et s'écrie d'une voix étranglée :

— Moi, j'ai commencé.

— Moi, j'ai suivi, dit un second.

— Moi, j'en étais.

— Et moi.

— Et moi.

Sept ou huit se lèvent à la file. Ils sont pâles, car il y va aussi de leur carrière, de leurs études arrêtées, de leurs travaux de concours perdus.

Le directeur reprend :

— Vous avez agi en hommes, et en hommes de cœur. La classe sera fermée huit jours; vous y rentrerez tous ensemble, animés d'une nouvelle ardeur, et heureux de l'effort qui vous coûte aujourd'hui.

A une époque de troubles civils, ce même directeur fut dénoncé par un intrigant qui convoitait sa place. On l'accusait de ne pas s'occuper de cette école qu'il avait transformée, complétée, vivifiée. Une pétition, dont les signatures avaient été recrutées dans la rue, demandait sa destitution. Des élèves anciens et nouveaux se réunirent spontanément, et allèrent protester au ministère. En revenant, ils montèrent chez le directeur; l'un d'eux, dessinateur industriel distingué, se détacha du groupe :

— Monsieur, je n'ai jamais oublié la leçon d'honneur et de véracité que vous m'avez donnée il y a dix ans. Elle a fait de moi un honnête homme, et toute ma vie je vous en rendrai grâce.

LUXE.

Le jour de son couronnement, le 14 juin 1772, Gustave III passait dans son carrosse de gala, précédé et suivi d'un éclatant cortége que le soleil, perçant tout à coup les nuages, fit resplendir sous sa lumière magique.

Des cris d'enthousiasme s'élevèrent de la multitude éblouie qui se pressait aux deux côtés de la Grande rue.

— Vive Gustave! Vive le roi! Vive la reine!

Une blonde fillette, pâle, la tête penchée, la main sur le bras de son père, dans une embrasure de porte, murmura doucement :

— Mon père, si nous pouvions acheter une petite brouette à ma pauvre grand'mère; je serais si heureuse de la traîner sur le quai quand il fait soleil!

— Chère Brenda, dit le pêcheur, c'est une idée qui m'est venue bien des fois. Mais il faut attendre; nous n'avons pas encore payé nos impôts de l'année.

Ni le père, ni la fille, n'eurent même le soupçon qu'une part de leurs impôts si lourds avait quelque peu contribué à payer ce beau carrosse de gala tout ruisselant de dorures.

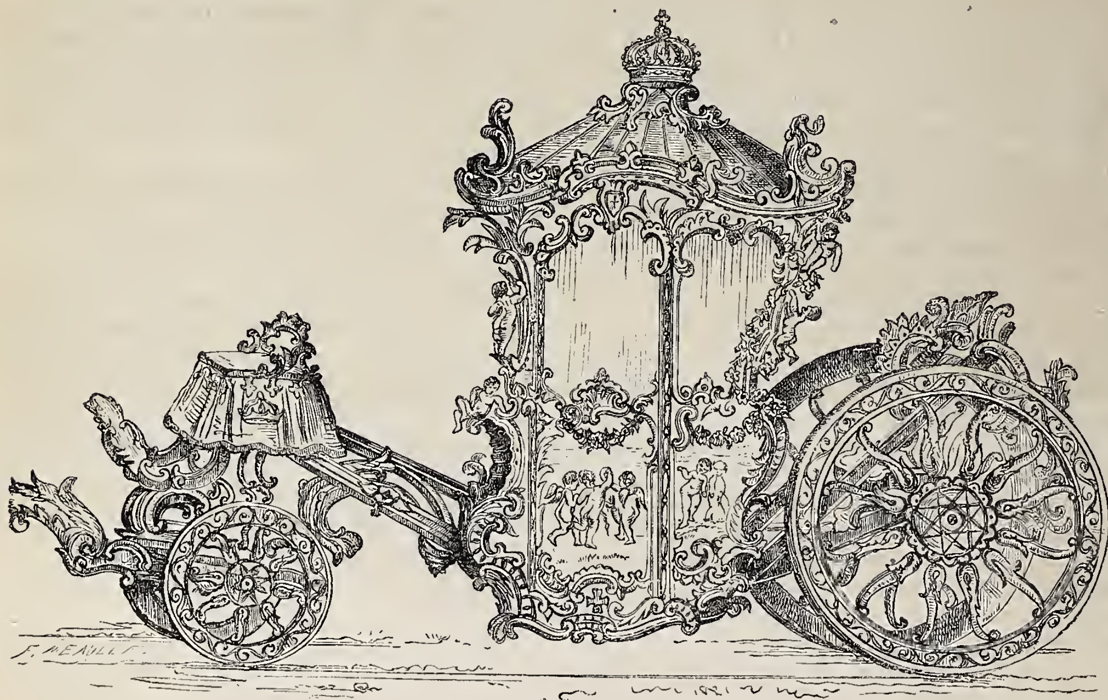
« Notre monarque, dit la Fontaine (¹), se divertit à faire bâtir des palais : cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale ; car par ce moyen les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. »

Les « sujets » n'avaient-ils pas senti plus d'une fois leur admiration quelque peu troublée lorsqu'il leur venait à la pensée que c'était de leur bourse qu'on payait toutes ces belles magnificences « qui n'étaient pas faites pour eux? » N'auraient-ils pas eu plus de vrai plaisir, payant moins d'impôts, à embellir ou seulement à assainir les modestes demeures « faites pour eux? »

Les fabricants d'objets de luxe sont naturellement de l'avis de la Fontaine. Voici, par exemple, M. Roubo le fils, maître menuisier, qui fait observer, en 1771, dans l'*Encyclopédie méthodique*, sous les auspices mêmes des philosophes, qu'il faut que « les princes et les très-grands seigneurs se distinguent par leurs voitures, comme ils le font par leur rang. »

— Non! J'ai une épine au cœur. Je n'admirerai jamais en toute tranquillité les dispendieuses élégances des rois, aussi longtemps que Brenda ne pourra pas traîner sa grand'mère sur le quai quand luira le soleil.

— Eh! que me parlez-vous de cette petite Brenda, mon bon ami! Les pauvres ne souffrent pas autant de la pauvreté que vous le supposez. C'est une condition à laquelle ils sont habitués.



La Voiture de gala de Gustave III, à Stockholm. — D'après M. Adalbert de Beaumont.

— Blasphème! pouvez-vous refuser de croire à l'aimable angoisse de cette bonne fille? Si son père vous paraît calme, c'est qu'il a la force de contenir ses sentiments. Les contiendra-t-il toujours? Nierez-vous que la vieille femme souffre de sa paralysie tout comme une grande dame, et qu'elle ait vraiment sujet d'être triste en restant toujours enfermée dans l'obscure et humide petite chambre du rez-de-chaussée où son mal la retient?

— Qu'est-ce que tout ce verbiage larmoyant? En vérité, vous êtes aujourd'hui d'une sentimentalité tout à fait hors de propos. Cette petite voiture style Louis XV, carrosse, calèche, diligence, coupé, tout ce qu'il vous plaira, est charmante de caprice et de légèreté. Ne le voyez-vous pas? Croyez-vous qu'on ait jamais assoupli plus spirituellement le bois et le fer? N'est-ce pas juste là ce qui devait s'harmoniser le mieux avec la toilette diaphane, à points argentés, de la reine bien-aimée Sophie-Madeleine de Danemark, assise, le 14 juin, à côté du roi? Charmant spectacle! Vive le carrossier! vive le peintre! Grâce à eux, et cent ans après eux, leur petit chef-d'œuvre me récrée encore la vue. De qui les peintures?

— Je voudrais bien savoir si Brenda, l'année suivante, a pu conduire en brouette sa grand'mère sur le quai.

(¹) *Psyché*, liv. Ier, à propos du palais de Versailles.

CONCERT SUR LA MONTAGNE

(STYRIE).



Concert sur la montagne, en Styrie. — Composition et dessin de M. de Binzer.

Hâtez-vous, si vous voulez visiter la montagne avant qu'elle ait perdu ses habitants! Huit jours au plus, et tous seront redescendus dans la plaine. L'herbe est fauchée sur les hauteurs, les troupeaux ont abandonné l'un après l'autre les plateaux dépouillés de verdure et déjà s'acheminent vers les gras pâturages des basses terres.

Ce matin j'ai pris mon bâton, avec le bagage ordinaire du dessinateur (modeste bagage où les attentives petites sœurs ont eu soin de glisser quelques provisions), et gaiement j'ai dit adieu à la vallée.

Ce n'était pas, cette fois, pour errer à l'aventure, me fiant sur le hasard qui m'a fourni tant de fois sans recherche les sites pittoresques et les motifs de rêverie : je voyais le but là-haut! J'ai pris le roide sentier qui tourne derrière la maison. De là on voit la montagne se dresser tout d'une pièce jusqu'au sommet qu'on croirait toucher; cependant longue est la montée, et bien des heures et bien des fatigues en séparent celui qui s'apprête à gravir la pente.

Quand j'ai traversé le jardin, le père y était taillant ses arbustes. En voyant mon équipement, le sac bouclé, le bâton ferré, il s'est redressé et a tenu les yeux fixés sur moi. Il était comme frémissant. Ah! sans doute, il se souvenait du temps où lui aussi, alerte et vigoureux, il partait, chaque été, et allait camper quelques jours dans la montagne. *Glück auf!* (le bonheur t'accompagne!) me dit-il, en m'envoyant le bonheur d'un salut de sa main.

Comme il est entré profondément au cœur de ceux qui l'ont connu, l'amour de la montagne! La vieille Ilsen, qui était à la fontaine, m'a lancé un regard étincelant. Il y a vingt ans peut-être qu'elle n'a pris ce chemin connu, et dans ses yeux se lisait le désir ardent qui ne sera plus satisfait et qui brûlera dans son cœur jusqu'à sa mort.

Elle savait bien de quel côté se dirigeait ma course aujourd'hui. Ses filles sont là-haut, et ses sœurs, qui ce soir m'y accueilleront comme leur enfant. Elle attendait mon passage, et tout en pressant et battant le linge, elle chantait un *jodler*, impatiente et agitée, comme le cheval qui hennit dans l'écurie quand il entend que l'on prépare la selle. Lorsque je m'éloignai, elle regarda encore une fois la cime resplendissante du Kogel, et se remit à chanter : « La joie est sur la montagne, dans les vertes prairies, sur les âpres sommets où paissent les vaches et les chèvres, où courent les chevreuils, où les chamois bondissent! »

Quel spectacle! Aussi loin que la vue peut s'étendre, les chaînes se déroulent et découpent leurs crêtes lumineuses sur l'azur profond du ciel sans nuage. Voici tous les géants de la Styrie : le Dackstein, le Priele, le Grimmig; de ce côté, les fronts neigeux du Tyrol : le gros Glockner, le Wenediger, le Wiesbachhorn; en face, les amis de Bavière : le Watzmann, l'Untersberg, les Staufen... Les vallées, à mes pieds, ne sont plus que des

bandes étroites où disparaît l'imperceptible trace des humains. Aucun bruit ne monte jusqu'ici; le souffle qui passe, chargé de la pénétrante odeur des plantes aromatiques et de la senteur résineuse des pins, fait à peine entendre un murmure à la pointe des arbres immenses. Quelle paix! quel religieux silence sous leur voûte où le jour éteint ses rayons!

Tout à coup, au milieu du calme de la nature, une voix s'élève, claire et sonore, bientôt suivie d'une seconde, puis d'une troisième et d'une quatrième. Chacune entonne à son tour, sur un rhythme différent, le joyeux *jodler*. Une cinquième voix succède encore, et une sixième enfin; puis toutes s'unissent dans un accord plein et vibrant, comme les instruments d'un orchestre qu'anime une même pensée et qu'une seule main dirige.

Quand le chant eut cessé, je m'avançai sur le bord du rocher. A vingt pieds au-dessous de moi j'aperçus la fontaine, et auprès du bassin les six chanteuses groupées, se tenant entre elles par le bras. Elles me tournaient le dos, et, silencieuses à présent, ne détachaient pas leurs yeux du magnifique horizon.

— Hé! jeunes filles! m'écriai-je.

Aussitôt les bras se dénouèrent, tous les regards furent dirigés du même côté; l'aimable troupe, en un moment dispersée, s'élança dans ma direction. Bientôt je fus découvert.

— C'est Karl! dirent-elles d'une même voix. Sois le bienvenu. Demeures-tu avec nous?

Ainsi, par un consentement unanime, je fus, pour une semaine entière, naturalisé libre citoyen de la montagne.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Suite. — Voy. p. 34, 234, 259.

LA PROPRETÉ.

Suite et fin.

On donne, en hygiène, le nom de cosmétiques à l'ensemble des moyens qui ont pour but de conserver la beauté. La *cosmétique* de la peau ne constitue qu'un chapitre de cet art complexe et mensonger auquel la coquetterie va demander des armes. Elle se sert des substances de natures très-diverses qui, appliquées à la peau, en masquent les défectuosités natives ou celles qui sont la conséquence du déclin de la jeunesse. Disons-le tout d'abord, l'art de conserver sa beauté se confond avec celui de conserver sa santé, et il n'y a au monde que deux cosmétiques infaillibles: la propreté et la jeunesse; l'une qui mondifie la peau, l'entretient dans son élasticité, sa finesse et sa coloration normales; l'autre qui sème à pleines mains ces lis et ces roses qu'une poésie maniérée a chantés sur tous les tons, que la nature a seule le don de combiner harmonieusement sur sa palette, et que le blanc de fard et le carmin ne remplaceront jamais que misérablement. Hygie, la déesse au teint frais et aux dents blanches, n'a rien à voir avec ce barbouillage.

La peau est un miroir sur lequel la santé se reflète merveilleusement pour qui sait y lire. Les orages des maladies nerveuses crispent les muscles qui la mobilisent, la couvrent de rides précoces; les altérations du sang y impriment leur cachet dans une pâleur insolite ou dans des colorations maladives; l'amaigrissement lui enlève, avec son éclat, sa fermeté et le velouté de sa surface; les maladies chroniques y multiplient les nuances, la rendent terne et la sillonnent d'un lacis de veines violettes; l'oppression la bleuit, les congestions la marbrent de tons heurtés. Comment réparer par l'artifice tant et de pareils dommages, d'autant plus que le coloris normal du visage humain n'a pas encore livré son secret? L'impuissance du plus grand peintre à approcher de cette inimitable combinaison de teintes artistement ou plutôt divinement mariées entre elles, aurait dû depuis longtemps décourager les prêtresses du maquillage. Ah! si les femmes donnaient à leur santé ce qu'elles accordent à leur coquetterie, combien la beauté serait moins rare! Se teindre moins et se baigner davantage, voilà ce qui sauvegarderait ces deux intérêts qui sont étroitement solidaires l'un de l'autre.

Je viens de prononcer le mot de *bains*, et je n'ai pas le droit d'éluder ce sujet, qui est particulièrement douloureux pour qui sent le prix de l'hygiène et s'occupe de la santé des autres. Je ne dirai pas que le bain *s'en va*, mais je dirai avec tristesse que le bain ne *vient pas*. Le progrès en cette matière est d'une lenteur désespérante. Certes, je ne suis pas, tant s'en faut, un admirateur de ces sociétés antiques, dans lesquelles il y avait trop de sensualisme, d'ignorance et d'injustice, pour qu'il soit permis de s'en enthousiasmer au delà de la classe de rhétorique; il n'y a pas grand'chose que je leur envie pour nous, mais je leur envie leurs bains.

Nos habitudes, sous ce rapport, devraient bien un peu s'inspirer des leurs. Indépendamment des bains ou thermes publics qui s'étaient multipliés au point que dans la seule ville de Rome on comptait jusqu'à huit cents de ces établissements (Agrippa, voulant capter la faveur publique, en ouvrit à lui seul cent soixante-dix), il n'était guère de maison un peu riche qui n'eût son *balneum*. Les ruines imposantes de ces thermes, disséminées aujourd'hui partout où s'étendit jadis la domination romaine, attestent combien ce besoin des bains était entré impérieusement dans les habitudes. Le bain était le premier acte de l'hospitalité antique; il constituait à la fois et le passe-temps de l'oisif et le délassement du travailleur. L'érudit y lisait; le poëte y cherchait des inspirations, et le courtisan déshérité de la faveur impériale s'y ouvrait les veines; les gourmands y retournaient quelquefois après leur repas: « De là des morts subites », fait remarquer Juvénal (liv. I, sat. 1) en signalant cette pratique dangereuse. L'empereur Commode se baignait sept fois le jour et mangeait dans son bain. L'empereur Gallien avait la même mauvaise habitude (Suétone, *les Douze Césars*). L'interdiction de l'usage des bains était un châtiment. Tatius, chef de la cavalerie, fut condamné par Calpurnius Pison, pour s'être laissé désarmer, à n'avoir pas de commerce avec ses compagnons d'armes *et à ne pas user de bains*. Que de gens s'imposent aujourd'hui le châtiment de Tatius, et sans l'avoir mérité! A Rome, et au temps d'Horace, le prix d'un bain chaud, dégagé de ses accessoires, était d'un *quadram*, c'est-à-dire d'un liard environ de notre monnaie, et les enfants ne payaient rien.

Nous sommes loin de là, quoique cependant cet intérêt d'hygiène soit mieux compris qu'il ne l'était il y a trente ans, et à plus forte raison au siècle dernier. L'enquête instituée en France comme préparation à la loi du 3 février 1851, relativement à la création de bains et de lavoirs publics, n'en révéla pas moins ce fait affligeant autant qu'humiliant, qu'à Paris il se donnait environ un bain par habitant et par année. Or, comme beaucoup n'usent pas de la baignoire avec autant de parcimonie, combien d'hommes ne participent pas à cette moyenne lamentable! Et si les choses en sont là à Paris, où la délicatesse des goûts doit être plus raffinée, combien les provinces se baignent peu! L'hygiène est bien fondée à déplorer cette incurie, et elle appelle de ses vœux le moment où, sans imiter les extravagances balnéaires des anciens, on comprendra que la propreté est la pierre angulaire de la santé,

et où la construction d'un cabinet de bains entrera dans le devis de toute maison dont les habitants seront un peu soucieux de leur bien-être. Et si l'usage des bains est indispensable pour tout le monde, combien en ont encore plus impérieusement besoin les gens qui, par le caractère particulier de leur profession et le défaut de renouvellement de leur linge de corps, sont dans des conditions spéciales de sordidité!

Dans les classes éclairées, il est nécessaire de donner de bonne heure aux enfants l'habitude des bains, pour qu'ils la conservent plus tard; elle ne s'improvise ni ne s'acquiert à un certain âge, et qui n'a pas été baigné souvent dans les premiers temps de sa vie considérera toujours le bain comme une sorte de superfluité luxueuse. Les médecins, qui touchent de plus près cette incurie et qui en sentent plus vivement les dangers, ne remuent pas leurs souvenirs en cette matière sans en faire sortir d'affligeantes révélations. En Angleterre, des associations se sont formées pour la création d'établissements balnéaires modernes accessibles, à des prix extrêmement réduits, aux classes nécessiteuses; chez nous, un certain nombre de villes ont, depuis 1851, réalisé cette amélioration; mais elle marche avec trop de lenteur, et il faudrait bien que les municipalités comprissent que nul intérêt physique ne prime celui-là, et qu'elles doivent le bain à bon marché à leurs populations, comme elles leur doivent l'eau, l'air et la circulation. La charité, ingénieuse dans sa poursuite du bien, distribue des bons de pain ou de soupes économiques; c'est à merveille! pourquoi ne distribuerait-elle pas des bons de bains gratuits? Que de gens dont le corps, vierge de toute ablution, reste souffreteux autant que sordide, et qui se ranimeraient au contact régénérateur de l'eau, comme font les anguillules de nos toits quand une goutte de pluie les ressuscite? On a entrepris en Amérique et en Angleterre une vigoureuse campagne contre l'ivrognerie, et elle a montré par ses merveilleux résultats combien l'homme, prompt à descendre les pentes, a aussi d'énergie pour les remonter. Là aussi, on a essayé d'une coalition contre l'habitude du tabac, et cette *anti-tobacco league*, passant la Manche, manifeste quelques velléités de s'établir chez nous. Qu'elle soit la bienvenue, et que ses résultats répondent à son utilité; mais qu'une ligue contre la malpropreté de la ville, la malpropreté de la maison, la malpropreté du vêtement, la malpropreté de la peau, ces quatre enveloppes concentriques qui emboîtent l'homme; qu'une ligue semblable serait la bienvenue! Dans le Nord, le froid, dans le Midi, l'indolence, conspirent à créer ces habitudes de sordide incurie. Les ablutions, si elles entraient dans la pratique usuelle de la vie, tendraient à les déraciner; et les bains de mer, de rivière ou de piscine, joignant l'avantage de l'exercice à celui de la propreté, et d'ailleurs aguerrissant contre l'impression du froid, ne sauraient être trop favorisés; mais les bains tièdes de temps en temps sont nécessaires, parce qu'ils nettoient seuls très-exactement, qu'ils assouplissent et font respirer la peau; d'ailleurs, la *gente dolente* des vieillards, des faibles et des valétudinaires, ne doit pas en prendre d'autres, et quand aux approches d'une grande ville, d'une ville industrielle surtout, je vois des cheminées d'usines lancer follement en l'air des bouffées de vapeurs blanches et gaspiller ainsi un calorique précieux, je calcule à part moi ce que ce fluide, emmagasiné et distribué dans des tuyaux, irait chauffer de bains, lessiver et sécher de vêtements, guérir d'indispositions et prévenir de maladies et de douloureux chômages de travail.

L'eau est à la peau ce que l'air est au poumon, et il est bien malheureux pour l'hygiène que le besoin de se laver ne s'accuse pas par une sensation aussi impérieuse que le besoin de respirer : tout irait bien, et l'on serait fidèle aux ablutions; par malheur, il n'y a pas en cette matière d'avertissement physiologique, et le premier son de cloche est une maladie. Il serait bien peu philosophe et bien peu observateur, le médecin qui réduirait, du reste, cette question à son côté purement physique. L'âme et le corps entretiennent entre eux des échanges d'influences qui sont incessantes et infiniment variées, et celle-ci plus contente d'elle-même, plus digne, se redresse plus volontiers quand elle se sent en compagnie plus distinguée, ayant plus de décorum et de bon goût. Sa liberté sort, bien entendu, intacte de ces influences, mais elles n'en sont pas moins réelles. D'ailleurs (et je ne ferai qu'indiquer cet intérêt), la pureté et la propreté ont entre elles parfois autre chose qu'un rapport de convenance; et le chancelier Bacon, en disant que « la propreté est la chasteté du corps », a fait plus qu'exprimer un rapprochement ingénieux; il a énoncé un fait hygiénique important.

Voilà pour la santé; mais la coquetterie trouve que cela ne suffit pas, et vient réclamer sa part. Un moyen merveilleusement simple et providentiellement abondant, l'eau, suffit à la première. La seconde a besoin de tout un arsenal de fleurs, de senteurs, de cassolettes, de teintures, de laits odorants, etc., moyens hasardeux qui manquent leur but de restauration et entraînent souvent la santé dans des sentiers qui ne sont pas sans périls. J'en ai long à dire sur ce sujet, et un volume suffirait à peine pour esquisser le martyrologe de la coquetterie.

D'ailleurs, je ne pourrais que me répéter, et faire ressortir à chaque ligne la solidarité très-étroite, mais trop peu soupçonnée, des intérêts de la santé et de la beauté. La santé est le grand, l'universel cosmétique; avec elle, la peau, les cheveux et les dents ont leur éclat, leur abondance et leur intégrité; sans elle, on n'arrive qu'à des dissimulations maladroites auxquelles l'œil ne se trompe pas. On peut, comme Poppée et M[lle] Georges, prendre des bains de lait, se plonger dans des baignoires parfumées, s'arroser d'émulsions, se laver le visage avec du lait virginal, poursuivre avec des eaux faillibles, mais dispendieuses, les moindres taches de la peau, se faire de l'incarnat avec du *carthamus tinctorius*, des réseaux veineux avec du bleu de Prusse, un regard langoureux avec du sulfure d'antimoine; on y perd son temps, son argent, et quelquefois sa santé, et l'on n'aboutit qu'à une grimace. Juvénal s'écriait en présence d'un visage artificiel de ce genre, et en voyant la profusion de l'outillage qui lui était destiné : *An ulcus, an facies?* (Est-ce un visage, est-ce un ulcère?) et le poëte Lucilius, aussi rude que son confrère et pas plus galant que lui, décochait à la même adresse ce mot incisif : « Que de dépenses pour vous rendre belle! acheter un masque vous eût coûté moins cher! » Mais laissons ce sujet délicat et revenons à l'hygiène.

L'eau seule débarrasse difficilement la peau des impuretés qui la souillent; et la chimie, ne dédaignant pas de s'occuper de ce sujet si humble et si peu distingué en apparence, en donne la raison en démontrant que plusieurs de ces substances sont insolubles; mais la propreté a dans le savon un auxiliaire aussi puissant qu'utile. Un chimiste éminent, Liebig, donnait jadis pour mesure de la valeur industrielle d'un peuple la quantité d'acide sulfurique qu'il consommait; je prendrai à mon tour le savon comme mesure de sa valeur hygiénique, et je recommande aux statisticiens de calculer la quantité qui en est consommée par individu dans les différents pays. On a dressé une carte avec teintes de la sordidité intellectuelle dans les divers départements; il serait instructif et peut-être fort utile d'en dresser une analogue pour la sordi-

dité corporelle. Les zones qui consommeraient le moins de savon auraient, bien entendu, la teinte la plus noire. Les bains savonneux, ou ceux dans lesquels on fait dissoudre 100 grammes de soude du commerce, sont les bains hygiéniques par excellence ; ils entraînent, en effet, les pellicules et les souillures de la peau, et maintiennent cette enveloppe dans d'excellentes conditions de fonctionnement ; la sorte d'âpreté et de rudesse que le bain alcalin à la soude produit peut, du reste, être prévenue par la combinaison du bain de son au bain alcalin, mélange excellent et que rien ne remplace. De même aussi pour les savons, les plus simples sont les meilleurs ; le savon blanc de bonne qualité et le savon brun (il est coloré avec du caramel) sont inoffensifs ; il faut, au contraire, se défier de ces savons *fardés* qui empruntent au vermillon, au violet d'aniline, leur coloriage éclatant, et qui ne sont pas tous sans danger.

Voilà sans doute une application utile du savon, mais elle n'est rien auprès des usages économiques de cette substance pour le nettoyage du linge, et indirectement pour le maintien de la peau dans de bonnes conditions physiologiques. Les anciens, qui vivaient en quelque sorte dans leurs bains, pouvaient éluder les inconvénients de l'absence du linge de corps ; nos habitudes actuelles exigent que celui-ci soit maintenu par un renouvellement fréquent et un nettoyage exact dans des conditions irréprochables de netteté. Je ne crains pas de blesser la délicatesse de mes lecteurs en leur rappelant que Cadet de Vaux a évalué à 4k.76 pour 100 kilogrammes de linge souillé la quantité de matières dont le linge de corps s'est imprégné au contact de la peau, et qu'un lessivage bien conduit peut lui enlever. C'est dire la nécessité, pour le maintien de la santé, d'un renouvellement fréquent du linge. La question des lavoirs publics était solidaire de celle des bains. La loi du 3 février 1851 ne les a pas séparées ; en venant au secours des communes désireuses de se doter de pareils établissements dans la proportion d'un tiers des dépenses, l'État a montré toute sa sollicitude pour cet intérêt si grave. Par malheur, les municipalités n'ont pas répondu avec toute l'ardeur et l'intelligence désirables à ses intentions philanthropiques, et cette loi n'a développé encore ses salutaires effets que dans les plus grandes villes. Faire blanchir son linge dans des conditions excellentes pour en garantir la durée et le nettoyage exact, et ne payer ce lessivage que 5 centimes le kilogramme de linge sec, tel est cependant l'avantage offert à l'ouvrier ; mais si son éducation politique est encore tout entière à faire, son éducation hygiénique n'est pas plus avancée : l'une et l'autre marcheront de front quand il se sera élevé, par la moralisation et l'instruction, en dignité et en lumière. Est-ce prendre les choses de trop haut pour une question de lessivage ? Je n'en crois rien. Les souillures de l'ignorance ont plus d'une analogie avec celles de l'incurie corporelle, et le peuple a besoin d'apprendre la route du lavoir comme celle de l'école. Il faut le lui dire et le lui répéter partout, de toutes façons, et sans se lasser. La lèpre de la malpropreté est facilement guérissable ; mais la première condition pour se guérir est de s'avouer et de se sentir malade ; et il faut réveiller en même temps chez les ouvriers le sentiment de leur dignité et celui de leur sécurité personnelle.

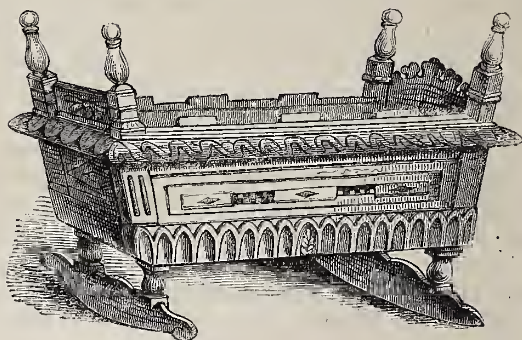
La suite à une autre livraison.

L'ARTILLERIE DES CROQUANTS.

Ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant la *Gazette de France* de l'année 1637, les bandes indisciplinées qui portaient le nom de croquants et qui inondaient le Périgord formèrent, en se réunissant, une petite armée de cinq mille hommes dont Figeac et la petite ville de Fons eurent à redouter les excès. Pour jeter plus aisément la consternation dans ces places plus ou moins fortifiées, ils traînaient au milieu d'eux des troncs d'arbres de moyenne grosseur, auxquels, en laissant leur écorce, ils donnaient l'apparence de pièces de canon. Ce grossier stratagème ne réussit guère, au mois d'août 1637, à Buffara, le général des croquants ; sa troupe ayant été dispersée au moyen de véritable artillerie, il tomba au pouvoir des troupes de Louis XIII, et il fut rompu vif. C'était un pauvre tisserand qui avait plus d'audace que d'habileté ; son nom manque dans nos Biographies.

LE BERCEAU DE JACQUES Ier D'ANGLETERRE.

On peut dire que ce berceau, que l'on a conservé, a joué un rôle dans l'histoire. Jacques, fils de Marie Stuart, était né en 1566, un an avant la mort de son père. Marie, dont la conduite avait soulevé contre elle l'indignation des seigneurs écossais, fut contrainte par eux d'abdiquer, le 24 juillet 1567. On couronna Jacques le 29 ; il avait treize mois. Le comte de Mar, son gouverneur, le fit transporter de son



Berceau de Jacques Ier, roi d'Angleterre.

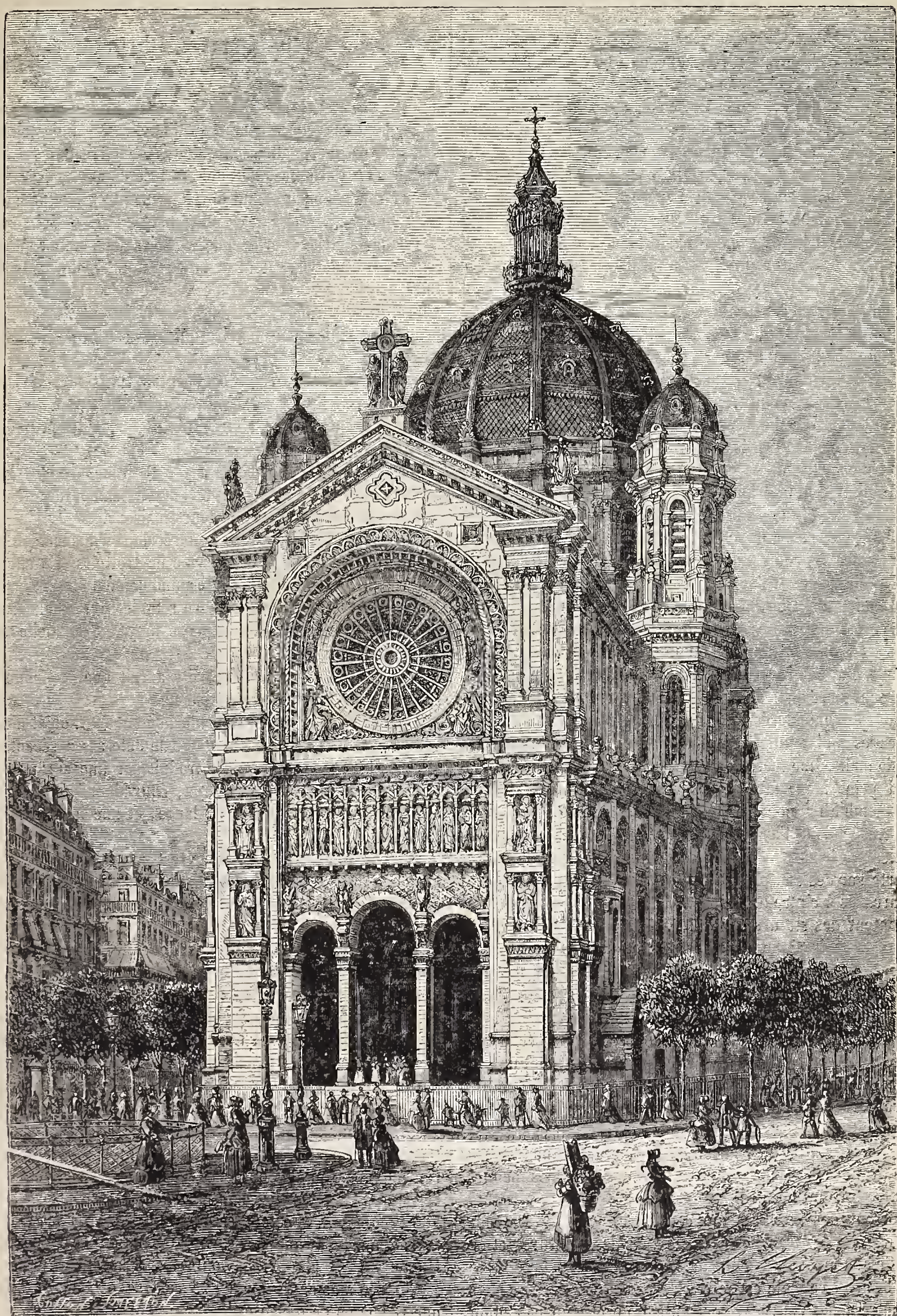
berceau au trône préparé dans la Haute-Église de Stirling : on lut en sa présence l'acte d'abdication de sa mère. Lindsay et Ruthwen jurèrent que cet acte avait été signé volontairement. Le célèbre chef de la réforme, Knox, prêcha. L'enfant fut couronné, et, en son nom, Morton jura que la religion réformée serait protégée. Après la cérémonie, l'enfant-roi passa du trône à son berceau. Ce fut Jacques VI d'Écosse et Jacques Ier d'Angleterre.

L'ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN, A PARIS.

Est-ce du byzantin ? est-ce du classique ? est-ce du nouveau ? A ces trois questions que soulève à première vue l'église Saint-Augustin, nous hésitons à répondre. C'est du compromis, comme toujours, et de l'habileté parfois heureuse, parfois contrariée par des obstacles invincibles. Le terrain que l'édilité parisienne offrait à M. Victor Baltard ne se prêtait guère à la construction d'une église régulière. C'était une sorte de pentagone inscrit dans un triangle très-allongé, au point de rencontre de deux boulevards ; et le côté réservé à la façade se trouvait être le plus étroit de tous. Le savant architecte acceptait une tâche périlleuse, et il faut dire qu'il a fait à peu près pour le mieux.

Un porche atténue la perspective désagréable des flancs biais de l'édifice, et une large coupole soutenue de quatre tours, un peu hautes peut-être pour le dôme central,

occupe la partie la plus large du terrain, de sorte que la nef imparfaite vient s'appliquer comme un simple vestibule à ce massif puissant, et que la maigreur du premier plan disparaît dans la largeur du second. Cette disposition, la seule acceptable, fait certainement honneur au talent de l'architecte.



L'église Saint-Augustin, à Paris. — Dessin de H. Clerget.

La façade, étroite et haute, a de l'unité; elle se présente, au premier abord, comme une arcade surhaussée comprise entre deux contre-forts et l'angle obtus d'un fronton. Ce n'est qu'en s'approchant qu'on distingue trois divisions nettement marquées. Le premier ordre est formé de trois arcades inégales, sur piliers élancés, qui donnent

accès aux trois entrées de l'église. Les piliers sont surmontés des êtres symboliques associés aux quatre Évangélistes, le bœuf, le lion, l'aigle et l'ange, œuvres de M. Jacquemart. Le second ordre est une galerie ornée de treize statues (Jésus et les Apôtres), dues au ciseau de M. Jouffroy, séparées par des colonnettes que joignent de petits frontons; il n'est, pour ainsi dire, que la frise du premier, étant couronné d'une sorte de corniche qui contourne les contre-forts. Deux étages de niches carrées, que flanquent des colonnes, et où l'on a placé les grands Prophètes, accompagnent les arcades et la frise. Le troisième ordre est occupé par une rose assez simple, soutenue par deux anges de M. Lepère, et inscrite dans une grande et riche arcature. De chaque côté, deux colonnes accouplées déguisent les contre-forts et soutiennent les retombées du fronton. Peut-être aurait-on préféré une rose plus importante, sans arcature. Le tympan du fronton est pauvre, et ce n'est pas un spectacle agréable qu'un angle reposant presque directement sur une ligne courbe. En somme, bien que haute, la façade est trapue et l'aspect est riche. Quarante-cinq figures en pierre, douze en bronze, et trois peintures sur lave, décorent, tant de côté que de face, cet imposant péristyle.

On entre dans l'église par trois portes en cuivre galvanoplastique, exécutées par M. Christofle sur les dessins de l'architecte. L'intérieur est étrange : ce qui frappe tout d'abord, ce n'est pas la nef qui va s'élargissant jusqu'à la coupole, ce ne sont pas les chapelles inégales et trapézoïdes des bas côtés, ni la combinaison de l'arc brisé avec le plein cintre; c'est l'application de la fonte à l'architecture monumentale. D'ordinaire, un plafond est un plafond, et une voûte est une voûte; ici règne un plafond imaginaire au-dessus d'une voûte factice, ou plutôt de la carcasse aérienne d'une voûte en berceau. Partout où les artistes antérieurs eussent placé un doubleau, M. Baltard a établi une arcature à jour en fonte dorée, préparant ainsi les yeux aux grandes arcades qui soutiennent la coupole. J'avoue que cette ordonnance me paraît plus bizarre qu'originale, et que j'ai peine à me faire à ces arches grêles dont chacune me semble un pont des Saints-Pères en miniature. Elles ont cependant l'avantage de ne pas obstruer le jour des baies supérieures. Au-dessous de la corniche qui les supporte sur des consoles saillantes, se dessinent deux étages d'arcades à cintre brisé, séparées par des piliers que surmontent des statues cariatides. C'est à la fois gothique et moderne, classique et fantaisiste; et quel que soit le jugement définitif qu'il faille porter sur ce singulier mélange d'éléments ordinairement ennemis, il faut rendre hommage à l'imagination de l'architecte.

La coupole est très-belle. Immense, légère, éclatante, elle s'élève sur quatre arcs triomphaux, dont tout un système de fortes poutres curvilignes rachète les intervalles. Trois arcatures, ou tribunes variées, qui se superposent, allégent les massifs qui soutiennent le tambour et la calotte du dôme. La base de la coupole est percée de nombreuses et grandes fenêtres séparées par des colonnes peintes. Entre tous les arcs, et prolongeant colonnes et pilastres, naissent des nervures qui convergent vers le centre et marquent des tranches occupées par des peintures et des reliefs. Partout du jour, de l'or et de l'azur.

Sous la coupole est le maître-autel, arc de triomphe à quatre baies cintrées, surmonté d'un élégant baldaquin, et qui s'élève sur de nombreux degrés. C'est un édifice dans un édifice. On y accède par trois escaliers; en arrière, le massif est terminé par le petit orgue; le grand est, comme à l'ordinaire, placé au-dessus de la rose, sur la voûte du porche.

A droite et à gauche, on remarquera deux chapelles importantes, où M. Bouguereau a retracé la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Augustin. M. Brissot a décoré la chapelle de la Vierge, qui forme l'abside.

DE L'ASPHALTE.

SES APPLICATIONS.

Fin. — Voy. p. 326.

On peut se rendre compte de l'application industrielle des mastics d'asphalte, par ce fait que les trottoirs ainsi établis dans Paris occupent une surface d'environ 70 hectares, correspondant à un développement en longueur de 90 kilomètres, c'est-à-dire la distance de Paris à Soissons.

Chaque mètre superficiel de trottoirs d'asphalte coûtant environ 6 francs, la valeur de la surface totale de ces trottoirs est de 4 200 000 francs, dont à la charge de la ville 700 000 francs, et 3 500 000 francs payés par les propriétaires des maisons riveraines, à raison de 5 francs par mètre.

Les trottoirs en granit occupent à Paris une surface d'environ 226 hectares, et coûtent d'installation 23 francs par mètre carré, dont 15 fr. 30 c. payés par les propriétaires riverains.

Ces derniers ont donc eu à payer 10 francs de plus par mètre superficiel, par suite de l'établissement des trottoirs en granit au devant de leurs maisons.

La ville de Paris a, dans l'intérêt de ses finances, tout avantage à renoncer à ce système de trottoirs. En effet, l'entretien de l'asphalte lui coûte annuellement 30 centimes, tandis que le granit, qui doit être retaillé tous les dix ans, nécessite de ce chef une dépense moyenne annuelle de 90 centimes.

Sur l'entretien seulement, il y aurait une économie à réaliser de 1 400 000 francs par an.

Les chaussées d'asphalte comprimé ont été l'objet d'un brevet pris en 1859, et, bien que de date assez récente, ont pris une extension qui se traduit par une surface, à Paris, de 22 500 mètres carrés, équivalant à une seule chaussée qui aurait 6m.50 de large, et une longueur de 35 kilomètres.

Sous cette forme, l'asphalte est aussi employé avec avantage dans les cours, dans les squares et promenades publiques, et pour les passerelles en travers des chaussées macadamisées.

Les deux principaux mérites de cette chaussée sont l'insonorité et l'absence de boue et de poussière.

Que l'on pense, en effet, aux cahots, à l'infiltration dans le sol des matières organiques en décomposition par les joints des pavés, aux flots de boue et de poussière des chaussées pavées et macadamisées, et à l'encombrement des égouts par toute la boue qu'on y déverse à grands frais d'arrosage et de balayage, ainsi qu'à la quantité d'eau absorbée pour le nettoyage intérieur de ces égouts; que l'on ait encore présent à l'oreille le bruit assourdissant des rouleaux mécaniques qui écrasent nuit et jour les cailloux répandus sur les chaussées nouvellement rechargées, et l'on reconnaîtra que tout ce qui peut être pour les habitants d'une ville une cause d'augmentation de bien-être doit être adopté dans les limites les plus étendues possible, du moment surtout que cela se concilierait avec une réduction de dépenses pour la municipalité.

Les chaussées en macadam coûtent de construction 8 à 10 francs par mètre superficiel, et leur entretien annuel, très-variable suivant le degré de fréquentation, coûte de 3 à 5 francs, non compris les frais de balayage, d'arrosage et de curage des égouts.

Le petit pavé en usage de nos jours, et qui devient tous

les jours plus cher et plus rare, coûte de pose de 18 à 22 francs, et on l'entretient pour une somme de 1 franc environ par an et par mètre superficiel.

La construction d'une chaussée d'asphalte comprimé revient à la ville de Paris à 12 fr. 50 c. en moyenne par mètre superficiel, et l'entretien annuel en est fait à forfait moyennant 1 franc.

Il en résulterait que, en prenant pour exemple la circulation de Paris, qui était en 1859 de 39 000 voitures et 45 000 chevaux annuellement, et évaluant à 120 francs pour les chevaux et 300 francs pour les voitures les dépenses de renouvellement et d'entretien, amortissement compris, les frais annuels de ces deux chefs seraient en totalité de 17 millions, dont la moitié, 8 millions et demi, représenterait l'économie réalisée si toutes les chaussées étaient asphaltées.

La proportion actuelle de ces chaussées dans l'ensemble de Paris étant comme 1 à 50, on peut estimer à 150 000 fr. l'économie réalisée quant à présent sur l'ensemble des dépenses des habitants de la capitale.

Pour montrer le développement de l'industrie de l'asphalte, bien qu'elle soit peu ancienne, nous dirons qu'elle a nécessité depuis plusieurs années une extraction moyenne annuelle de 10 000 tonnes de roche de la seule mine de Seyssel, et que les différents appareils et engins de préparation qu'elle emploie absorbent une force mécanique de plus de 100 chevaux-vapeur.

CLÉMENCE.

Vers l'année 1840, l'Abyssinie, et principalement le pays de Tigré, étaient désolés par les guerres que se faisaient entre eux les princes araméens et gallas. Les populations chrétiennes étaient en lutte avec des musulmans à demi sauvages. Par un de ces revirements subits de fortune qui arrivent à tout moment dans ces contrées, un chef galla qui se nommait Ras-Ali fut l'heureux vainqueur du djedda chrétien de Semiène, dont le nom retentit alors fréquemment en Europe, grâce aux récits du voyageur Rochet d'Héricourt. Oubié devint le prisonnier du chef des Gallas, et il en reçut le meilleur traitement.

Un jour, le vainqueur et le vaincu se trouvèrent réunis dans la même tente. Ras-Ali voulut voir de près celui qu'il avait combattu avec tant de supériorité; et, sans que rien dans son attitude pût humilier son prisonnier, il lui demanda comment il en eût usé à son égard si le sort des armes lui eût été favorable.

— Je ne t'aurais pas tué, répondit Oubié; mais je t'aurais gardé dans les fers jusqu'à la fin de mes jours ou des tiens.

Ce à quoi Ras-Ali, le Galla musulman, répondit noblement :

— C'est parce que je suis plus clément que toi, Oubié, que Dieu m'a donné la victoire. (¹)

COMMENT VOYEZ-VOUS LA LUNE GROSSE?

Il m'est arrivé fort souvent, pour une étude d'appréciation optique dont je vais parler, d'adresser après dîner à diverses personnes la question que je viens de transcrire. Je voulais savoir, d'une part, si tout le monde juge identiquement des grandeurs apparentes qu'il ne peut vérifier; et, d'autre part, si l'erreur commune dont la rectification fera l'objet de cet article est moins générale que je ne pensais.

Nous voyons tous le Soleil et la Lune à peu près de la même grosseur dans le ciel. Cette grosseur dépend à la fois des dimensions réelles des corps célestes et de la distance à laquelle ils sont éloignés de nous. Ainsi, le Soleil, 1 400 000 fois plus gros que la Terre, ne nous paraît pas plus volumineux que la Lune, qui n'est pourtant que les deux centièmes du volume de la Terre, c'est-à-dire cinquante fois plus petite. Il faudrait cinquante Lunes pour former un globe de la grosseur de la Terre, et il en faudrait 50 fois 1 400 000, ou 70 millions, pour former un globe de la grosseur du Soleil. Ainsi, quoique 70 millions de fois plus petite, la Lune nous *paraît* aussi grosse que le Soleil, parce qu'elle n'est qu'à 60 rayons de la Terre, ou 96 000 lieues de 4 kilomètres, tandis que le Soleil est à 37 millions de lieues d'ici, ou 23 000 rayons terrestres. La distance de la Lune à la Terre n'est que les 0.00259 de la distance de la Terre au Soleil.

Les diamètres du Soleil et de la Lune sont entre eux comme les nombres 108 556 et 273; il en est de même de leurs circonférences, puisqu'on démontre en géométrie que les circonférences sont entre elles comme leurs rayons. Ainsi, la circonférence de la Lune est environ 400 fois plus petite que celle du Soleil. D'autre part, la Lune est environ 400 fois plus proche que le Soleil. Voilà comment ces deux astres nous paraissent être de la même grandeur.

Numériquement, le Soleil sous-tend dans le ciel, pour l'observateur terrestre, un angle de 31′ 3″, et la Lune 31′ 8″. Ce sont là les grandeurs apparentes *moyennes*. Comme leurs distances à la Terre changent à chaque instant, ces deux astres paraissent tantôt un peu plus grands que cette valeur moyenne, tantôt un peu plus petits. C'est aussi là ce qui fait que quand la Lune passe devant le Soleil, elle est tantôt juste de la même grosseur, et produit une éclipse totale d'un instant; tantôt plus grosse, et produit une éclipse totale de plusieurs minutes; tantôt plus petite, et produit une éclipse annulaire, dans laquelle le disque brillant du Soleil déborde tout autour du disque noir de la Lune comme un anneau lumineux.

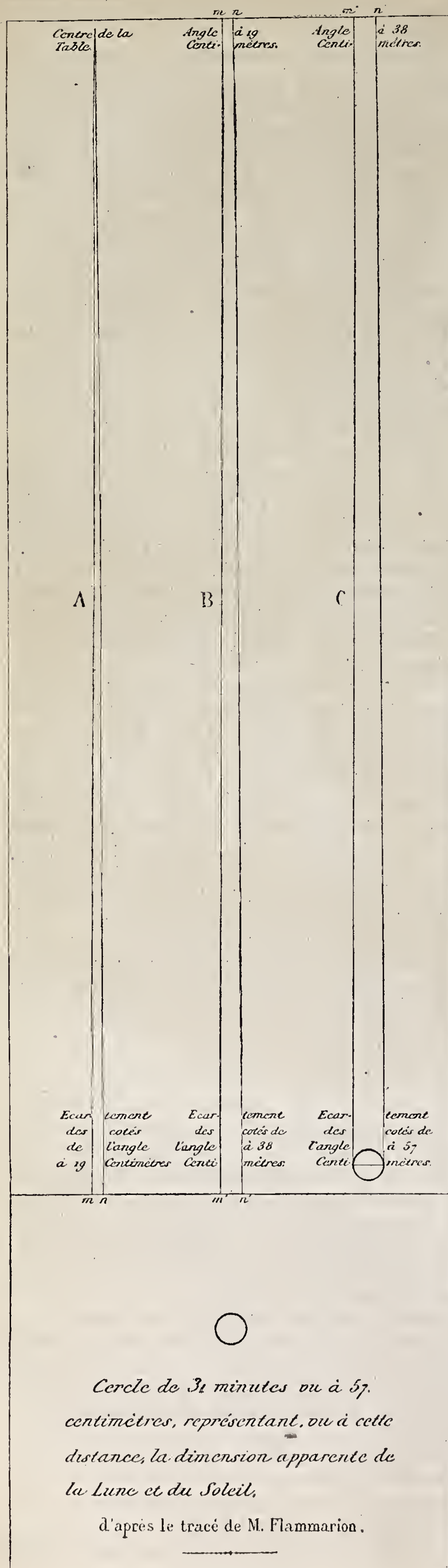
Ces principes astronomiques une fois posés, je reviens à ma question, si souvent faite depuis plusieurs années par moi-même à un très-grand nombre de personnes, et je vous demande de quelle grosseur apparente vous voyez la Lune et le Soleil.

A cette question, posée à table, comme je l'ai dit plus haut, on m'a presque toujours répondu, en prenant un point direct de comparaison : — « Comme une assiette. »

Cette réponse générale, qui paraît satisfaisante, ne l'est guère. Une assiette, pas plus que tout autre objet, n'a pas de grandeur apparente absolue. Tout dépend de la distance à laquelle on la regarde. Aussi avais-je soin de compléter ma question en ajoutant : « Comme une assiette à quelle distance? » — Et généralement on répond : « Comme une assiette placée sur la table... à 50 centimètres environ de notre œil. »

Voilà ce que j'ai constaté. C'est de cette dimension apparente que l'on voit généralement la Lune. Certaines personnes la voient plus petite, d'autres la voient plus grosse : l'appréciation n'est pas la même pour tous les yeux. Puis, à l'horizon, quand la pleine Lune rouge s'élève des flots ou des montagnes, on croit la voir beaucoup plus volumineuse encore, « comme un tonneau, comme une meule de foin, etc. » En réalité, sa grandeur apparente est *plus petite* à l'horizon que dans le ciel, de toute la valeur de la parallaxe de la Terre. Aussi notre question a-t-elle pour objet la pleine Lune dans le haut du ciel.

(¹) Voy. Théophile Lefebvre, *Voyage en Abyssinie exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842 et 1843*; bel ouvrage rarement consulté.



Cercle de 31 minutes ou à 57 centimètres, représentant, ou à cette distance, la dimension apparente de la Lune et du Soleil,

d'après le tracé de M. Flammarion.

Eh bien, il n'y a pas au monde d'erreur plus colossale que de juger que la Lune offre une dimension apparente égale à celle d'une assiette, même d'une assiette à dessert, sur la table. D'où provient cette erreur monstrueuse? J'en ai vainement cherché la cause.

Examinons, en effet, la question de plus près. La Lune offre un diamètre de 31 minutes d'arc, c'est-à-dire d'un demi-degré environ (un peu plus). Qu'est-ce qu'*un degré?* C'est la trois cent soixantième partie d'une circonférence quelconque. Ainsi, supposons que la table autour de laquelle nous causons mesure 360 centimètres de circonférence, c'est-à-dire $1^{m}.14$ de diamètre, ou 57 centimètres de rayon. Si nous divisons le bord de la table par centimètres, chaque centimètre, chaque intervalle entre deux divisions, équivaudra précisément à un degré.

Or, si l'on plaçait sur le bord de la table un disque de papier de la grandeur apparente de la Lune, loin de couvrir l'emplacement d'une assiette, il ne devrait occuper que la moitié de l'une de ces divisions, la moitié d'un degré, la moitié de 1 centimètre : 5 millimètres et un dixième deux tiers de millimètre.

La Lune et le Soleil ne nous paraissent donc gros que comme un pois de 5 millimètres environ de diamètre, placé à 57 centimètres de notre œil. Au lieu de l'assiette, ce n'est plus qu'un pois dans l'assiette. On voit qu'il y a une sensible différence.

Afin que nos lecteurs puissent plus facilement se rendre compte de cette valeur géométrique, nous traçons ci-contre un angle de 31 minutes, les côtés de l'angle étant prolongés à 57 centimètres de distance de l'œil. Le format de notre recueil n'étant pas assez vaste pour recevoir une ligne de 57 centimètres de long, nous avons tracé cette ligne en trois sections. La première, A, part de l'œil; la troisième, C, aboutit au bord de la table qui nous a servi d'exemple; la seconde, B, est intermédiaire. En les plaçant l'une au bout de l'autre, elles donnent l'angle dont il s'agit et le diamètre du cercle qui, vu à cette distance, équivaut au disque apparent du Soleil et de la Lune.

Ces 57 centimètres sont à peu près la longueur du bras, à partir de la paume de la main. Pour se convaincre de la réalité de la singulière exiguïté dont nous parlons, il suffit de prendre dans la main une tête de grosse épingle, ou un crayon, ou quelque objet qui n'ait que 5 millimètres de diamètre, et de le placer, en étendant le bras, devant la lune; il l'éclipse entièrement.

C'est là un chapitre de plus à ajouter à celui des illusions de la vue.

La première fois que j'ai fait cette remarque, c'est par un beau soir d'été, il y a sept ou huit ans. Je commençais à faire des observations astronomiques, et parfois quelques personnes étrangères aux observations venaient regarder la Lune à la lunette. Or, très-souvent, une personne qui mettait l'œil au chercheur s'écriait spontanément : « Oh! comme elle est petite! elle n'est pas plus grosse qu'un pain à cacheter. » Or, remarquez que la petite lunette du chercheur grossissait une dizaine de fois. Ainsi, tout en voyant la Lune dix fois plus grosse qu'à l'œil nu, on la trouvait plus petite. C'est en vérifiant cette sensation optique que je constatai qu'en réalité nous voyons la Lune beaucoup plus petite que nous ne nous l'imaginons.

Ce fait doit être dû, d'une part, à l'irradiation; d'autre part, aux comparaisons instinctives que nous établissons à notre insu entre de grands objets de dimensions connues, comme des maisons, des tours, des coupoles, et la Lune, qui, située toujours au delà, nous paraît de dimensions apparentes comparables.

LE COUÏA
(MYOPOTAMUS).



Jardin des Plantes de Paris. — Le Couïa. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Dans un coin du jardin des Plantes, non loin de la volière hémi-circulaire où sont enfermés les volatiles de petite taille, est un modeste enclos qui attire rarement les promeneurs : à travers la grille en fer, on voit un bassin qui occupe presque toute l'enceinte, un petit arbuste et une hutte de terre et de chaume haute de deux pieds.

C'est là qu'habite l'animal représenté sur notre gravure, le *couïa*. Il vit sobrement d'herbes, de racines de plantes aquatiques, de bourgeons.

Le couïa est le plus grand des rongeurs connus. Par la tête et la forme générale du corps, il ressemble à un rat qui serait gros comme un chien. Les naturalistes le rangent à côté du castor, et il s'en rapproche beaucoup, en effet, par ses quatre molaires faites presque de même, par ses pieds pendactyles (ceux de derrière palmés), par sa queue écailleuse, etc.

Il en diffère principalement en ce que sa queue, au lieu d'être courte et aplatie en spatule, est ronde et effilée.

Comme le castor, le couïa est aquatique; mais au lieu de se construire des huttes de terre, il se creuse des terriers. Il est doux, inoffensif, susceptible de domesticité et d'attachement. Pendant longtemps on en a vu un, à l'aquarium du boulevard Montmartre, qui était d'une grande familiarité. Il accourait lorsqu'on prononçait son nom, et venait manger dans la main de son maître; il folâtrait comme un jeune chien.

Les noms sous lesquels il est désigné sont très-nombreux. On l'appelle couïa, myopotame, couï, coypou, coua, etc.

Sa fourrure, de couleur brun-marron et rousse, se vend dans le commerce sous le nom de *raconde*. Le duvet qui se trouve à la base des poils peut servir aux mêmes usages que le pelage du castor.

Le couïa est originaire des régions occidentales de

l'Amérique du Sud. Il est assez commun au Chili, au Paraguay, dans la province de Buénos-Ayres et dans le Tucuman.

RÈGLES DE LA PERSPECTIVE.

Nous avons donné autrefois (t. III, 1835, p. 161), à propos d'une caricature des tableaux péchant contre la perspective, par Hogarth, quelques définitions relatives à cette branche de la science qui touche de si près à l'art. Nos livraisons d'avril 1844 et de septembre 1846 contiennent la description de quelques machines perspectives, imaginées, à diverses époques, par Albert Durer, par le chevalier Wren et par le P. Niceron, de l'ordre des Minimes, dont la cour et la ville allaient, vers 1645, admirer un tableau représentant à l'œil nu le sultan Achmet alors régnant, mais qui, vu à travers un verre polyèdre taillé convenablement, offrait les traits du roi Louis XIII.

Ces machines étaient destinées à dispenser de l'application raisonnée des principes d'une science qui pouvait paraître difficile avant que Monge eût fondé la géométrie descriptive; mais elles étaient d'un usage à la fois si peu commode et si peu sûr, qu'on ne les a guère jamais employées efficacement. Pour en faire usage, au reste, il faudrait avoir sous les yeux l'ensemble des objets à représenter, en sorte qu'elles ne pourraient pas servir à faciliter le dessin d'un tableau de pure imagination.

Il est si facile aujourd'hui d'acquérir la science elle-même, qu'on ne songe plus à recourir aux moyens d'y suppléer. A la vérité, les traités *ex professo* de perspective n'ont généralement pas la simplicité que comporterait le sujet; il semble que la tradition s'y oppose.

Nous nous proposons ici de donner les quelques notions extrêmement simples, et très-peu nombreuses, qui suffisent à la solution de toutes les questions que comportent les applications les plus variées de la perspective. Rappelons d'abord quelques définitions.

La surface qui doit recevoir le dessin prend le nom de *tableau;* elle pourrait être quelconque, mais nous la supposons toujours plane et verticale, parce que c'est le cas qui se présente presque exclusivement dans la pratique.

Le tableau est disposé entre l'œil de l'observateur et les objets à représenter.

La perspective d'un objet est formée de la perspective de son contour apparent, c'est-à-dire de la ligne qui y sépare la partie visible de la partie invisible, et des perspectives des autres lignes qui peuvent y être tracées.

La mise en perspective d'un objet se réduit donc à la mise en perspective de quelques lignes droites ou courbes.

La perspective d'une ligne est la suite des perspectives de ses différents points; par conséquent, la mise en perspective d'une ligne se réduit à la mise en perspective de ses différents points.

Enfin, la perspective d'un point est le point où le rayon visuel dirigé vers ce point rencontre le tableau.

Si la ligne à mettre en perspective est quelconque, on construit les perspectives de quelques-uns de ses points suffisamment rapprochés, et on les relie sur le dessin par un trait continu.

Si la ligne est droite, les rayons visuels menés à ses différents points sont contenus dans un même plan, dont l'intersection avec le plan du tableau donne la perspective cherchée. Il suffit donc, pour avoir la perspective d'une droite, de connaître les perspectives de deux de ses points; mais la faculté qu'on a de choisir à volonté ces deux points change à tel point la question, qu'elle permet de la renverser, c'est-à-dire de ramener la détermination de la perspective d'un point à celle des perspectives de deux droites qui se coupent en ce point, et de résoudre ainsi le problème le plus général que comporte la question. Le peu de mots que nous allons ajouter complètent, en effet, toute la théorie de la perspective.

La perspective d'une droite quelconque passe nécessairement par le point où cette droite perce le tableau, car ce point est à lui-même sa perspective; d'un autre côté, le rayon visuel mené parallèlement à la droite, étant dans le plan de l'œil et de cette droite, perce le tableau en un point de l'intersection de ce tableau avec le plan en question, c'est-à-dire en un point de la perspective de la droite.

Les deux points dont nous venons de parler, qu'il est toujours facile d'obtenir, comme on le verra, servent à déterminer commodément la perspective d'une droite quelconque.

Cela posé, la perspective d'un point devant naturellement se trouver à l'intersection des perspectives de deux droites menées par ce point, on voit qu'il ne s'agira, pour l'obtenir, que de tracer deux droites qui s'y croisent et qui soient placées de manière que leurs perspectives soient faciles à construire.

C'est, en effet, à cela que se réduit toute la perspective.

Le point de rencontre d'une droite avec le plan du tableau est sa *trace* sur ce plan; la trace sur le même plan du rayon visuel parallèle à la même droite est le *point de fuite* de cette droite. La perspective d'une droite est la droite qui joint sa trace à son point de fuite.

Toutes les droites qui ont la même direction ont le même point de fuite; cette remarque simplifie beaucoup la pratique de la perspective, la plupart des objets, les édifices, par exemple, présentant un grand nombre de lignes parallèles, dont le point de fuite commun, déterminé une fois pour toutes, peut être employé à la mise en perspective de chacune d'elles.

Le problème de la mise en perspective d'un ensemble d'objets ne peut être bien posé qu'autant que l'ensemble de ces objets est complétement défini; il faut avoir une représentation exacte des objets avant de se proposer d'en obtenir une représentation perspective : habituellement on suppose qu'on en connaisse le plan et l'élévation, c'est-à-dire les projections sur deux plans, l'un horizontal et l'autre vertical; ou le plan coté, c'est-à-dire la projection horizontale portant les cotes ou hauteurs au-dessus du plan horizontal, évaluées en nombres, des points projetés sur ce plan.

Ainsi, avant de se proposer de tracer la perspective d'une vue, c'est-à-dire d'une étendue plus ou moins grande de terrain coupé de différentes manières par des routes, des cours d'eau, des clôtures, etc., il faudrait en dresser le plan coté.

Pour former la perspective d'un édifice, on s'en donnera soit le plan coté, soit le plan et l'élévation.

Le peintre qui veut représenter une scène exigeant pour se dérouler une certaine étendue de terrain, doit d'abord placer les acteurs de cette scène sur le plan dans les positions relatives vraies qu'il leur imagine, et d'ailleurs noter exactement les différences de niveau du terrain, s'il y a lieu : ce n'est qu'à ces conditions qu'il pourra résoudre avec certitude la question de la mise en perspective de cette scène. On ne saurait, par exemple, faire qu'un tableau fantaisiste d'une bataille, si l'on n'a pas d'abord pris ces dispositions indispensables.

Les artistes donnent habituellement le nom de géométral au plan horizontal sur lequel reposent les objets, et qui sert aussi de plan de projection horizontale.

On nomme ligne de terre la trace du plan du tableau sur ce plan horizontal, c'est-à-dire la ligne suivant laquelle il serait rencontré par le plan du tableau prolongé.

L'œil est naturellement toujours supposé au-dessus du plan géométral, et on nomme ligne d'horizon l'intersection du plan du tableau par un plan horizontal mené par l'œil.

La ligne d'horizon est toujours au-dessus de la ligne de terre, à laquelle, d'ailleurs, elle est parallèle. Cette ligne d'horizon est très-importante à considérer, parce qu'elle contient les points de fuite de toutes les lignes parallèles à l'horizon.

La perspective d'un ensemble d'objets occupe d'autant moins d'espace sur le plan du tableau que l'œil est plus près de ce tableau. On conçoit donc que l'on puisse représenter, sur un cadre de peu d'étendue, une scène occupant un espace énorme sur le terrain. D'un autre côté, si l'on imagine que tous les points à représenter en perspective sur le tableau soient rapprochés de celui où se trouve l'œil, leurs distances à ce dernier point restant toutefois proportionnelles à ce qu'elles étaient en réalité, c'est-à-dire étant toutes réduites à la moitié, au tiers, au quart, au dixième, au centième, au millième, etc., de leur grandeur réelle, d'une part la perspective de l'ensemble restera toujours la même, puisque chaque point n'aura fait que s'avancer sur le rayon visuel qui y aboutit, et de l'autre les projections horizontales et verticales, c'est-à-dire le plan et l'élévation de l'ensemble, seront restés semblables à ce qu'ils étaient. Il est ainsi toujours possible de substituer d'avance, au plan et à l'élévation réels de la vue à représenter, un plan et une élévation capables de tenir dans un cadre assez peu étendu pour que leur construction devienne possible.

C'est du plan et de l'élévation ainsi réduits que l'on se sert en réalité pour dresser la perspective de l'ensemble à représenter.

Si l'on fait usage d'un plan coté, il faut réduire dans un même rapport les dimensions horizontales et les différences de niveau prises par rapport au plan horizontal de projection. Si l'on se sert des deux projections horizontale et verticale de l'ensemble, il faut réduire dans un même rapport les dimensions horizontales et les hauteurs au-dessus du plan horizontal.

Le plan et l'élévation, ou le plan coté, étant réduits aux dimensions voulues, on place le point de vue par rapport aux deux plans de projection et au plan dessiné sur le géométral. Le choix de la position du point de vue peut être resté arbitraire, ou être déterminé d'avance par la position réelle du point de vue sur le terrain. Dans ce dernier cas, il faut placer ce point, sur le dessin, à des distances des plans horizontal et vertical proportionnelles aux distances réelles, et dans le rapport adopté pour la réduction simultanée du plan et de l'élévation. Il faut, en outre, orienter ce point de vue comme il l'était effectivement, ce qui se réduit à le placer dans le plan vertical d'une ligne reconnue d'avance sur le géométral.

Tels sont les préceptes généraux par lesquels nous devions faire précéder toute explication technique. Si nous avons réussi à nous faire comprendre, on verra que ce qu'il reste à entendre est bien peu de chose.

Les deux projections horizontale et verticale d'un même objet pourraient être dessinées sur des feuilles de papier différentes; dans ce cas, pour se figurer l'objet, on rapprocherait les dessins en plaçant les deux feuilles perpendiculairement l'une à l'autre, de façon à faire coïncider les lignes qui, sur l'une et l'autre feuille, représentaient l'intersection des deux plans de projection. On préfère réunir les deux dessins sur une même feuille, qu'il serait toujours possible de plier au besoin le long de la ligne de séparation, de manière à replacer les deux plans perpendiculairement; mais la moindre habitude de lire un dessin de géométrie descriptive dispense bien vite d'avoir recours à ce moyen.

Le plan et l'élévation d'un même objet étant dessinés, comme nous venons de le supposer, sur une même feuille, on prendra le plus souvent, pour plan du tableau sur lequel doit être tracée la perspective, le même plan qui aura déjà servi de plan vertical de projection : c'est ce que nous supposerons habituellement; mais le cas où le tableau différerait du plan vertical de projection ne présenterait aucune particularité essentielle, l'élévation de l'objet ne servant, en définitive, qu'à fournir les hauteurs de ses différents points au-dessus du plan horizontal, de telle sorte même qu'un simple plan coté suffirait entièrement à fournir tous les éléments du problème de la mise en perspective de l'objet représenté.

Le plus souvent, le dessin perspectif se fait sur une feuille séparée, c'est-à-dire qu'on reporte sur une nouvelle feuille les constructions faites sur celle qui contenait les deux projections; mais il y aura avantage à réunir les trois figures. L'important, en effet, est de bien comprendre la méthode; quant au transport d'une figure d'une feuille sur une autre, même lorsqu'il faudrait l'agrandir, ce qui, au reste, sera le cas le plus habituel, il ne présentera jamais de difficultés.

Cela posé, il ne nous reste qu'à indiquer successivement comment on mettra en perspective d'abord une figure dessinée sur le plan horizontal, ensuite une figure quelconque.

Mise en perspective d'une figure tracée sur le plan horizontal. — Supposons d'abord qu'il s'agisse de mettre en perspective un point du plan horizontal.

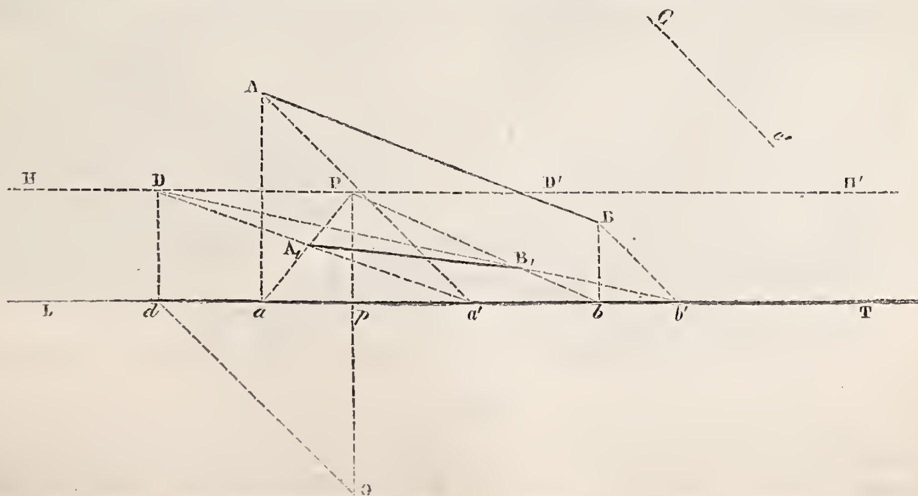


FIG. 1.

Soit LT (fig. 1) la ligne de terre, de sorte que pour bien entendre la figure on devra supposer que la feuille de papier restant horizontale, une autre feuille placée perpendiculairement sur elle la rencontre suivant LT et serve à la fois de plan vertical de projection et de tableau. Le dessin que l'on devrait tracer sur cette seconde feuille sera, dans

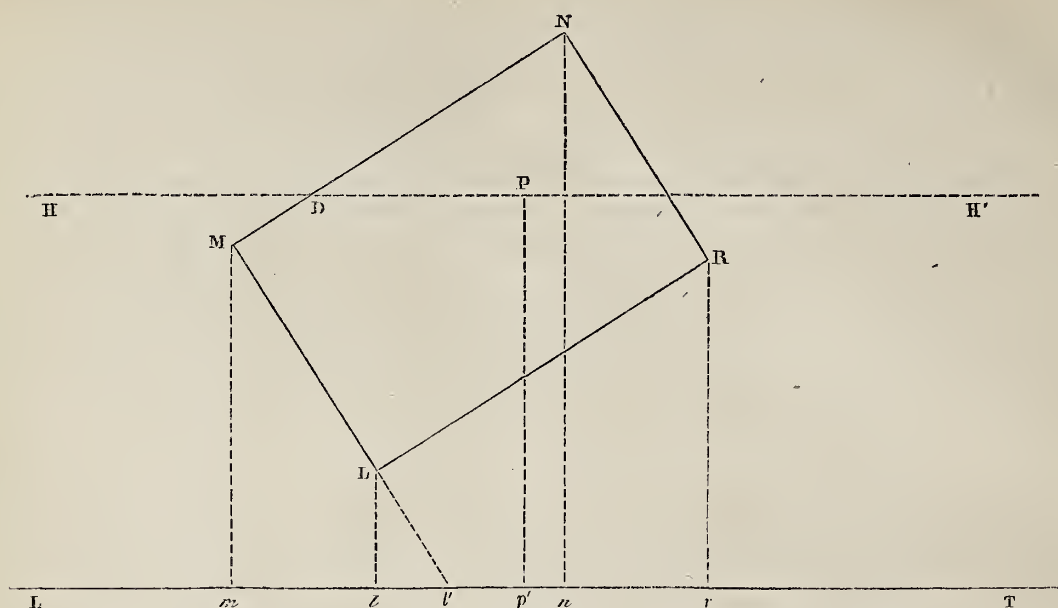


Fig. 2.

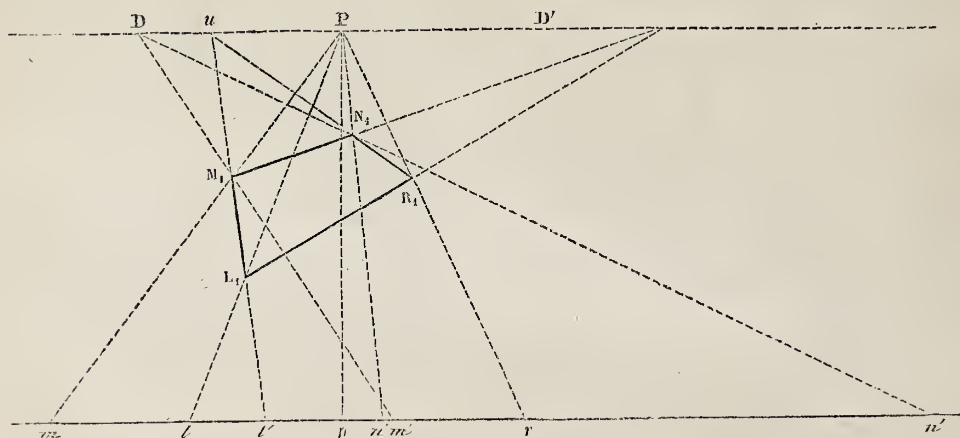


Fig. 3.

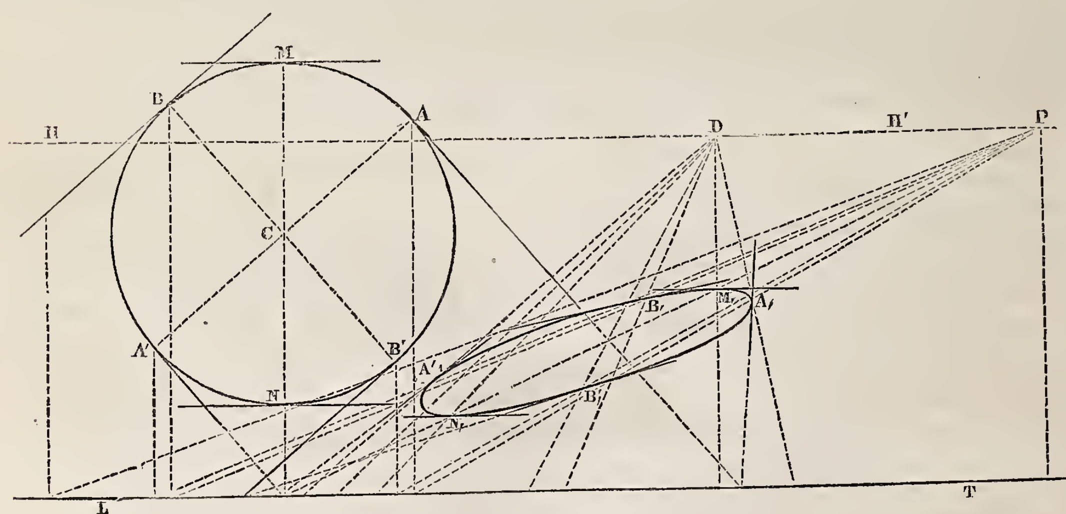


Fig. 4.

notre figure, rabattu autour de LT dans la partie supérieure de la feuille.

Soit HH' la ligne d'horizon, de sorte que la distance de l'œil au-dessus du plan horizontal sera celle de HH' au-dessus de LT dans la figure. Soit O la projection horizontale du point de vue, c'est-à-dire du point où se trouve

l'œil; la projection verticale de ce même point sera le point P, qu'on nomme point de fuite principal parce que c'est le point de fuite commun de toutes les horizontales perpendiculaires au plan du tableau. Enfin, soit A le point donné sur le plan horizontal.

Nous avons déjà dit que la perspective de ce point sera le point de rencontre des perspectives de deux droites qui s'y croiseraient.

Abaissons d'abord du point A la perpendiculaire A*a* sur le plan du tableau : d'une part, *a*, étant sur le plan du ta-

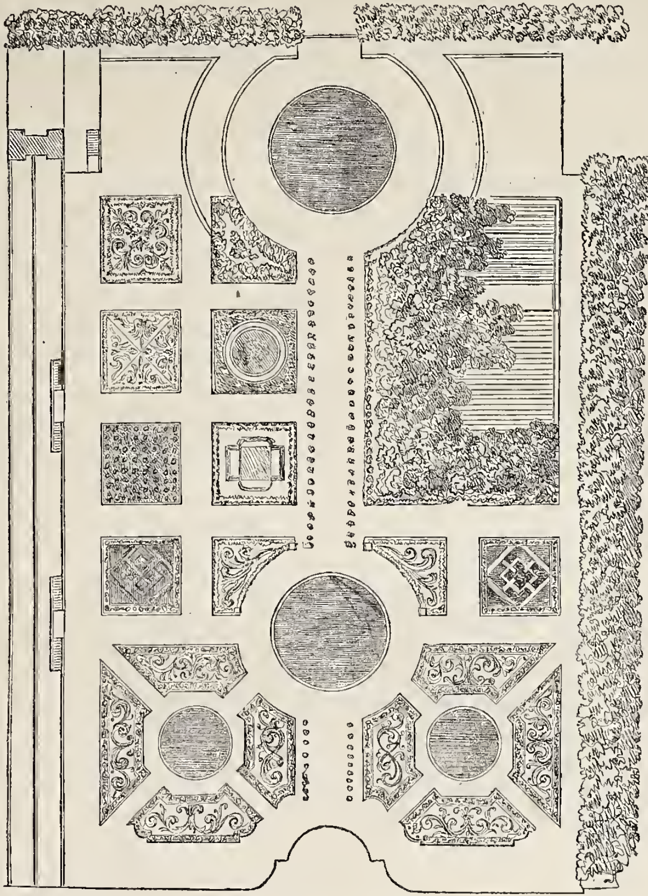


Fig. 5. — Plan du jardin des Tuileries du temps de Louis XIII.

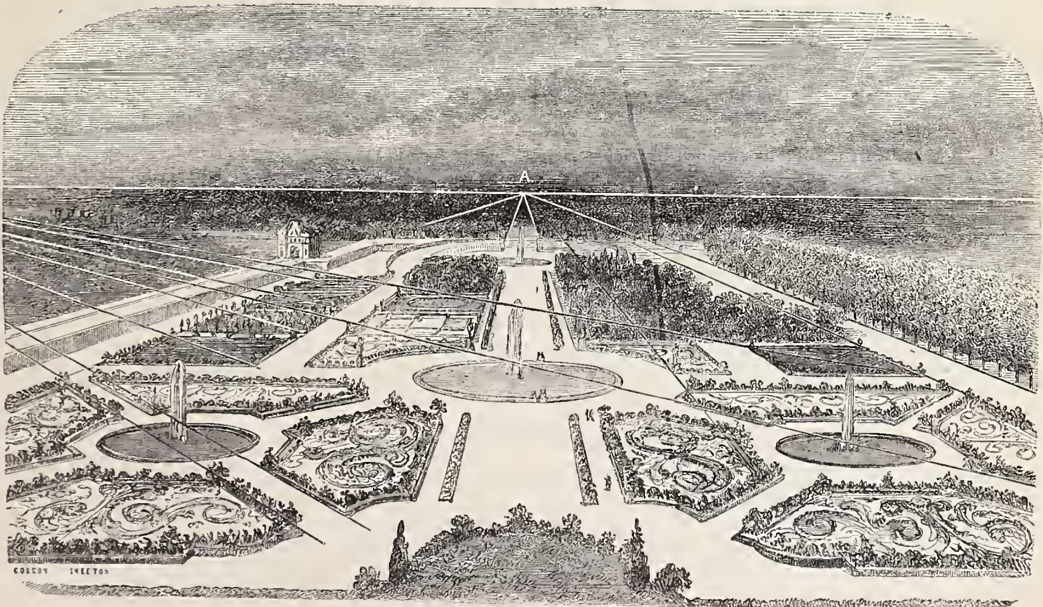


Fig. 6. — Perspective agrandie du plan ci-dessus.

bleau, sera à lui-même sa propre perspective, et, d'un autre côté, P, étant le point de fuite de A*a*, fournira un second point de la perspective de cette droite; cette perspective *a*P contiendra celle du point A. Menons ensuite par A, dans le plan horizontal, une autre droite quelconque A*a'*; *a'* sera un point de la perspective de cette seconde droite, parce qu'il sera à lui-même sa propre perspective; d'un autre côté, pour avoir le point de fuite de A*a'* il faudrait mener dans l'espace une parallèle à cette droite par le point de vue, et prendre l'intersection de cette parallèle

avec HH'. On ne peut pas faire la construction dans l'espace, mais il est facile de la remplacer par une autre équivalente, tracée sur le papier; en effet, la parallèle à construire serait dans un plan vertical mené par la parallèle Od à Aa'; ce plan vertical couperait le plan du tableau suivant dD, de sorte que le point de fuite de Aa' devrait être sur dD; mais il doit aussi être sur HH'; il sera donc à l'intersection D de ces deux droites : ainsi D sera ce point de fuite et $a'D$ sera la perspective de Aa'; la perspective de A sera donc au point de rencontre A_1 de aP et de $a'D$.

La ligne Aa' peut être quelconque; l'essentiel est qu'elle rencontre LT sur la feuille de papier; habituellement on la prend inclinée de 45 degrés, c'est-à-dire d'un demi-angle droit sur LT, ce qui simplifie les constructions, parce qu'il suffit alors, pour déterminer les points d et D, de prendre pd et PD égales à po. Le point D ainsi déterminé a reçu des artistes le nom de point de distance, parce que PD marque la distance du point de vue au tableau. Il est évident que les mêmes points P et D peuvent servir successivement à la construction des perspectives de tous les points du plan horizontal. Ainsi, si l'on voulait maintenant la perspective du point B, il suffirait de mener Bb et Bb', l'une perpendiculaire à LT, l'autre inclinée de 45 degrés sur cette même droite, et de joindre d'une part bP et de l'autre $b'D$, le point de rencontre B_1 de ces deux dernières droites serait la perspective de B.

Nous avons placé le point de distance D à gauche du point de fuite principal P, parce que nous avons supposé les droites Aa', Bb' inclinées de gauche à droite. Rien n'empêcherait évidemment de mener ces lignes dans l'autre sens, c'est-à-dire inclinées de droite à gauche. C'est aussi ce que l'on fait suivant les cas. Le point de distance D sert pour les points placés, comme le point A, à la gauche du dessin; le point D' servirait de même pour un point C placé à la droite, parce que la parallèle Cc' menée de ce point à Aa' sortirait du cadre.

On obtient la perspective d'une droite du plan en construisant les perspectives de deux de ses points et les joignant : ainsi A_1B_1 est la perspective de AB. Mais on peut varier de bien des manières la construction. Ainsi le point de rencontre d'une droite du plan horizontal avec la ligne de terre est un point de la perspective de cette droite; on peut donc s'en servir pour la construire. On voit, en effet, sur la figure, que les droites AB et A_1B_1 iraient se couper sur LT.

Perspective d'un rectangle. — Soient LMNR (fig. 2) ce rectangle, LT la ligne de terre, P la projection verticale du point de vue, D et D' les points de distance qui indiquent où devrait être la projection horizontale du point de vue : nous ferons les constructions sur la figure contenant le plan, mais nous reporterons les résultats sur une autre figure.

Nous aurons la perspective du point M en menant Mm perpendiculaire à la ligne de terre, prenant mm' égal à Mm, et tirant mP et $m'D$, dont la rencontre fournira la perspective cherchée M_1. Nous reporterons les constructions sur la figure qui doit représenter la perspective cherchée en prenant à partir du point p les distances pm et pm' et achevant les constructions indiquées (fig. 3).

La perspective de ML devant passer par le point l', nous n'aurons pour l'avoir qu'à joindre M_1l'.

La perspective du point L se trouvera sur M_1l' et devra aussi appartenir à lP; elle sera donc à la rencontre de ces deux lignes, en L_1.

On construira la perspective de N, comme on a fait celle de M, en joignant nP et $n'D$, dont l'intersection donnera le point N_1.

Toutes les lignes de la figure étant horizontales, leurs points de fuite sont sur la ligne d'horizon HH'. Les points de fuite de LM et de MN étant en u et t, les perspectives de leurs parallèles NR et LR passeront par ces mêmes points et se couperont sur la perspective R_1 du point R.

Perspective d'un cercle. — Nous avons déjà dit que pour obtenir la perspective d'une courbe on construit les perspectives de plusieurs de ses points, assez rapprochés les uns des autres, et qu'on les relie par un trait continu. Nous ajouterons seulement que la perspective d'une tangente à une courbe est naturellement tangente à la perspective de cette courbe. On remarquera en outre que les points le plus haut et le plus bas de la perspective d'une courbe, étant ceux où les tangentes à cette perspective sont horizontales, doivent être les perspectives des points de la courbe où les tangentes sont parallèles à la ligne de terre : car le plan passant par l'œil et une horizontale du tableau ne peut aller couper le plan horizontal que suivant une parallèle à cette ligne.

Soient toujours LT la ligne de terre (fig. 4), P la projection verticale du point de vue, HH' la ligne d'horizon, D un des points de distance, et proposons-nous de construire la perspective du cercle CA contenu dans le plan horizontal.

Nous construirons d'abord la perspective d'un point quelconque A de ce cercle, au moyen des règles que nous avons données plus haut.

Si nous voulons avoir la tangente en A_1 à la perspective du cercle, nous mènerons la tangente en A à ce cercle, et nous joindrons à A_1 le point où elle coupe LT.

Nous construirons de même la perspective du point A' diamétralement opposé à A, et la tangente à la perspective en ce point.

Cherchons maintenant les points le plus haut et le plus bas de la perspective, c'est-à-dire les perspectives des extrémités M et N du diamètre perpendiculaire à la ligne de terre; nous obtiendrons ainsi les points M_1 et N_1, où les tangentes à la perspective seront horizontales.

Enfin, construisons les perspectives des extrémités B et B' du diamètre perpendiculaire à AA' et les tangentes correspondantes, nous aurons ainsi six points de la perspective et les tangentes en ces six points, ce qui sera bien assez pour guider dans le tracé du trait.

On voit suffisamment, par les exemples qui précèdent, comment on s'y prend dans tous les cas pour mettre un plan en perspective. Nous donnons (fig. 5 et 6) deux dessins représentant, l'un le plan, l'autre la perspective agrandie du jardin des Tuileries du temps de Louis XIII.

Perspective d'un objet en relief. — La méthode à suivre pour obtenir la perspective d'un point non situé sur le plan horizontal ne diffère que très-peu de celle que nous avons appliquée dans le cas précédent. Si du point on abaisse une perpendiculaire sur le plan du tableau, le pied de cette perpendiculaire appartiendra à sa perspective, et comme son point de fuite sera toujours la projection verticale du point de vue, on aura, en joignant ces deux points, une première droite contenant la perspective du point considéré. D'un autre côté, si par le même point on mène une horizontale inclinée à 45 degrés sur le plan du tableau, le point de rencontre de cette horizontale avec le tableau sera un point de sa perspective, et comme son point de fuite sera toujours l'un des points de distance, D ou D' selon le sens dans lequel on l'aura menée, on aura, en joignant ces deux nouveaux points, une seconde droite contenant la perspective du point. Cette perspective sera le point de rencontre des perspectives des deux droites considérées.

Soient a et a' (fig. 7) les projections horizontale et verticale du point A considéré : a' est le pied, sur le plan du tableau, de la perpendiculaire abaissée du point A sur ce plan; par

conséquent, a'P est la perspective de la première des deux droites dont nous avons parlé dans l'explication précédente.

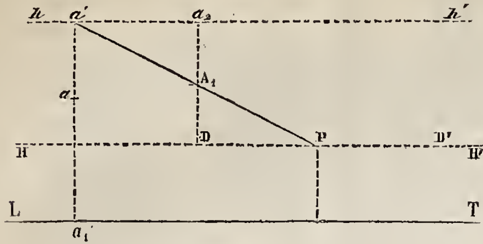


Fig. 7.

D'un autre côté, le plan horizontal mené par A vient couper le plan du tableau suivant la ligne *hh'* parallèle à LT, et comme la distance du point A au tableau est aa_1, si l'on prend $a'a_2$ égal à aa_1, a_2 sera le pied sur le tableau de l'horizontale menée par le point A à 45 degrés sur ce plan; a_2D sera donc la perspective de la seconde droite dont nous avons parlé plus haut; et la perspective de A sera en A_1.

On voit, par ce peu de mots, comment on obtiendra la perspective d'un objet en relief quelconque.

Perspective d'une arche de pont. — Soient *abcd, efgi* (fig. 8), les sections des piles par la surface de l'eau qui sera prise pour plan horizontal, et *hh'* la trace, sur le plan du tableau, du plan horizontal qui contient la naissance de la voûte, dont le diamètre sera d'ailleurs *cf*. Les arêtes *d* et *i* ne sont pas vues du point où l'œil est placé. Les perspectives des points *a,b,c,e,f,g* sont respectivement en $a_1 b_1 c_1 e_1 f_1 g_1$ (fig. 9).

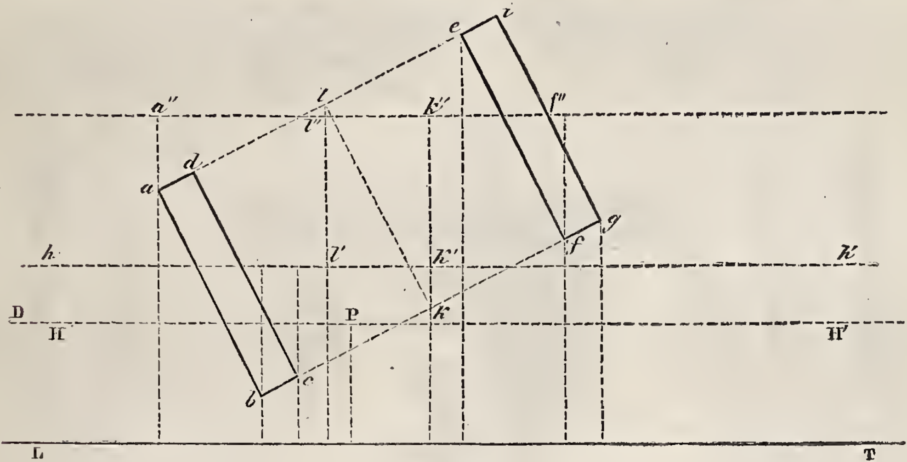


Fig. 8.

Les pieds des perpendiculaires abaissées sur le plan du tableau des extrémités supérieures des arêtes des piles se trouvent sur *hh'* et sur les mêmes perpendiculaires à LT que les pieds des perpendiculaires abaissées sur le même

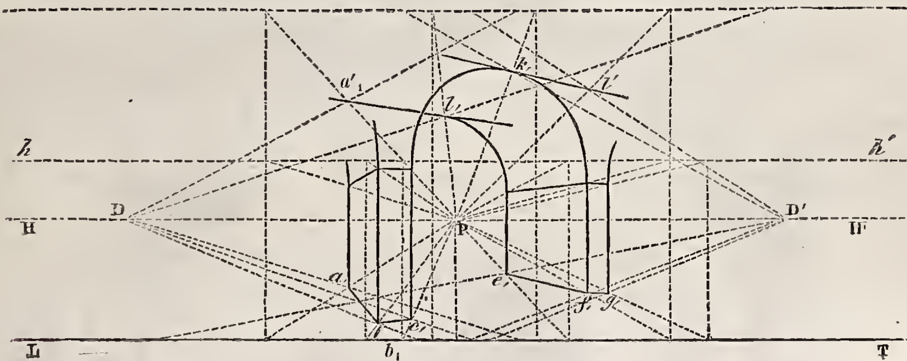


Fig. 9.

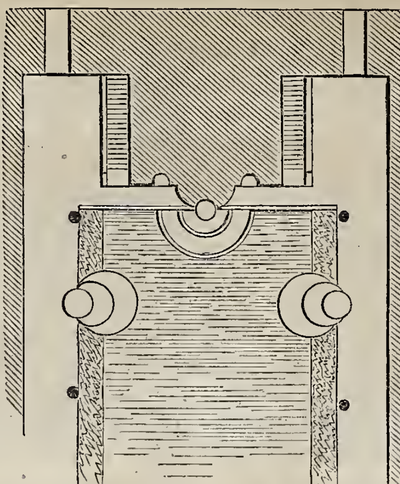
plan des extrémités inférieures. En joignant ces points de *hh'* à P, on a les perspectives de droites passant par les extrémités supérieures considérées, et comme, d'ailleurs, les perspectives des arêtes verticales des piles sont elles-mêmes verticales, il n'y a, pour avoir les perspectives de ces arêtes, qu'à mener des points $a_1 b_1 c_1 e_1 f_1 g_1$ des verticales, et à les terminer respectivement aux droites correspondantes menées du point P.

Il ne reste plus qu'à construire les perspectives des deux demi-cercles qui terminent la voûte en avant et en arrière.

Les centres de ces arcs se projettent horizontalement en *k* et *l* et verticalement en *k'* et *l'* (fig. 8). Les sommets des mêmes arcs se projettent aussi horizontalement en *k* et *l*, mais leurs projections verticales sont en *k''* et *l''*, sur une horizontale placée au-dessus de *hh'* à une distance égale au rayon commun, c'est-à-dire à *kf* (fig. 9). Nous construirons les perspectives de ces sommets et les tangentes aux perspectives des arcs en ces points. Les perspectives des points sont k_1 et l_1 (fig. 9); quant aux perspectives des tangentes, qui sont parallèles à *cf*, on pourrait, pour les construire, chercher leur point de fuite commun, que l'on obtiendrait par l'intersection de HH' avec une parallèle à *ef* menée du point de vue; mais cette paral-

lèle sortirait du cadre de la figure, nous y suppléerons en construisant pour chacune des tangentes la perspective d'un nouveau point pris à volonté sur sa direction.

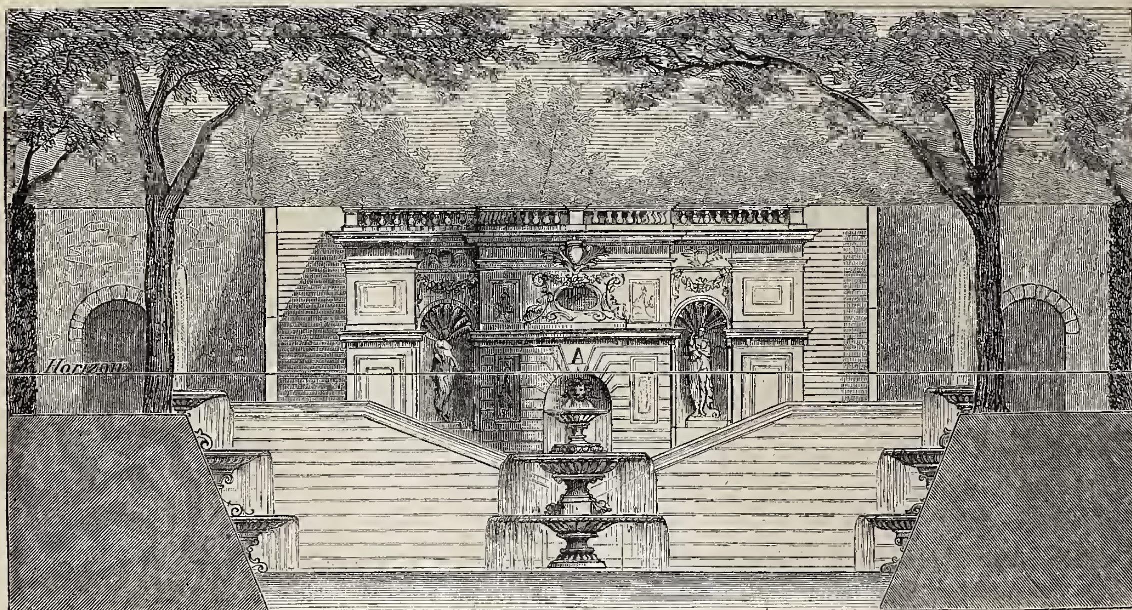
Nous prendrons, par exemple, sur la tangente en K le point qui se projette en f et f'', et pour la tangente en L celui qui se projette en a et a''. Les perspectives de ces points se trouveront sur les verticales menées de f_1 et de a_1, et, d'ailleurs, sur les perspectives des perpendiculaires au tableau menées des points ff'' et aa'' dans l'espace. Ces perspectives sont en f'_1 et a'_1, de sorte que les tangentes cherchées sont $k_1 f'_1$ et $l_1 a'_1$.

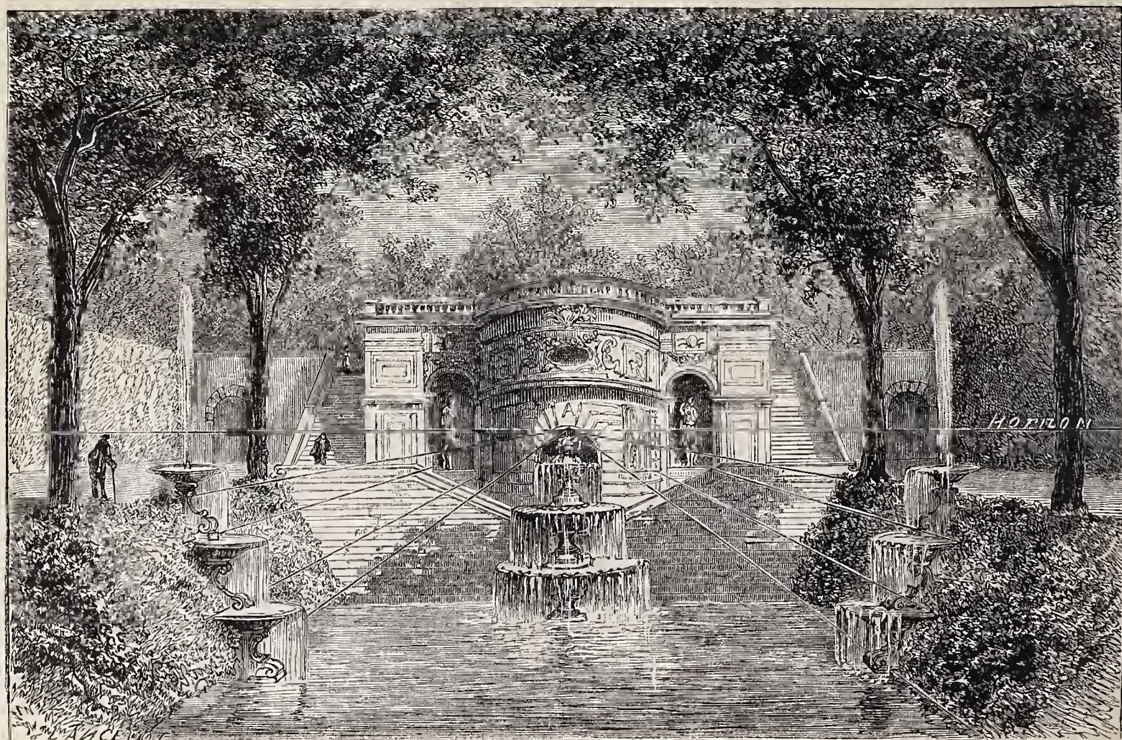


Les arcs, à leur naissance, sont tangents aux prolongements des arêtes des piles. Il est donc maintenant facile de les dessiner. On en obtiendrait d'ailleurs aisément d'autres points si on le jugeait nécessaire.

L'arc antérieur est visible dans toute son étendue; l'autre ne l'est que jusqu'au point où sa perspective rencontre celle du premier.

Nous terminons par les dessins du plan, de l'élévation et de la perspective de la fontaine de l'ancien château de Rueil.





Plan, élévation et perspective de la fontaine de l'ancien château de Rueil.

INGRES.

Fin. — Voy. t. XXXV, 1867, p. 233.



Saint Symphorien, figure du *Martyre de saint Symphorien* d'Ingres. — Dessin de E. Froment.

Nous avons, dans un précédent article publié peu de temps après la mort de M. Ingres, raconté les commencements de sa longue carrière si glorieusement terminée ; nous l'avons suivi jusqu'à son départ pour Rome, où il n'alla qu'en 1806, bien qu'il eût obtenu le grand prix de peinture cinq ans plus tôt. Ainsi, la dure expérience lui avait appris déjà que ce premier avantage, si envié qu'il puisse être, n'est pas pour celui qui l'a obtenu un gage assuré de succès futurs, et ne le met pas même à l'abri désormais de la nécessité. Il avait traversé vaillamment ce temps d'épreuve : la jeunesse, qui vit dans l'avenir, porte légèrement le poids de l'heure présente; il allait avoir à soutenir de plus pénibles luttes, et, jusque dans l'âge mûr, éprouver ce que la privation a de plus cruel, l'injustice de plus amer et de plus décourageant.

Tant qu'il jouit de sa pension à l'Académie, il ne connut pas le besoin; mais dès qu'il y fut, il se sentit isolé au milieu de ceux dont il partageait la vie. Il lui semblait

qu'aucun ne voulût ouvrir les yeux aux clartés qui frappaient les siens, et qu'il fût seul à voir ces « anciens » et ce « Raphaël » dont il ne pouvait parler ou regarder les œuvres qu'avec des transports de passion incroyables. « On m'a trompé! » s'écriait-il. Tant il les trouvait méconnus, tant ils lui paraissaient au-dessus de l'admiration et des enseignements de l'École. Quelle admiration, en effet, et quelles leçons! On disait qu'il voulait ramener l'art « à la barbarie du seizième siècle », parce qu'il prenait Raphaël et les grands Florentins pour modèles, de préférence au Guide ou aux Carrache, que copiaient tous ses contemporains. Dans son enthousiasme pour les antiques, il ne s'éloignait pas moins des conventions et des imitations à la mode : plus profondément, plus sincèrement touché de leur beauté que David, dont il croyait suivre encore les leçons, et démêlant d'un coup d'œil plus sûr leur vrai caractère, il allait droit à l'art des grands siècles de la Grèce, et devinait Athènes avant qu'elle fût bien connue même à Rome; car, alors, quelques-uns de ses chefs-d'œuvre étaient à peine retrouvés, et on n'en voyait pas comme aujourd'hui les moulages répandus dans tous les musées.

Les premiers tableaux qu'Ingres peignit à Rome, *Œdipe et le Sphinx*, les études de femme connues sous le nom des *Baigneuses*, un peu plus tard *Jupiter et Thétis*, où il ne craignit pas de se mesurer avec la majesté d'Homère, puis la grande *Odalisque*, digne de la Tribune de Florence, furent les produits de cette admiration clairvoyante pour ce que l'antiquité et la renaissance ont produit de plus achevé. Où voir une forme plus irréprochable, un contour plus pur, et en même temps une exécution plus souple, plus vivante, plus personnelle, que dans ces chefs-d'œuvre (on ne craint pas aujourd'hui de les appeler ainsi) qui furent ses *envois* réglementaires? S'ils reflètent l'antique ou s'inspirent de Raphaël, cependant ils sont bien l'expression d'un génie qui se sent et qui s'appartient. Certes, aucune peinture mieux que l'*Œdipe* ne semble faite pour donner l'idée de ce que devaient être les merveilles du pinceau grec, à jamais perdues : on pourrait croire qu'Ingres en a emprunté les traits à quelqu'un de ces vases ou de ces pierres gravées qui nous en conservent le lointain souvenir; mais quels modèles, sinon ceux de la nature, ont pu lui indiquer ces traits de vérité imprévue, ces accents si vifs et si justes qui révèlent, autant que la grandeur du style et la noblesse des lignes, l'artiste original et vraiment ému?

C'est que son émotion était sincère, quel qu'en fût le sujet, dès qu'il pouvait entrevoir cette beauté qui le passionnait. Également épris des ouvrages de l'art et de ceux de la vie, et s'y attachant tour à tour, il s'éclairait des lumières que lui fournissaient les maîtres pour mieux comprendre la nature, et trouvait en celle-ci toujours de nouveaux motifs de les admirer. « Il faut trouver le secret du beau par le vrai, disait-il plus tard à ses élèves; faisons-nous des yeux qui voient beau, qui voient juste. » Et leur montrant le modèle qui posait devant eux : « Regardez cela : c'est comme les anciens, les anciens sont comme cela; c'est un bronze antique... Raphaël et cela, c'est synonyme. Et quel chemin a-t-il pris pour y arriver? c'est d'être humble, c'est d'être soumis, c'est de copier tout bêtement. » Une autre fois encore, reprenant plus fièrement la même idée, il disait : « La nature ne refuse rien à ceux qui lui demandent en face; elle n'est avare que pour les pauvres honteux. » [1]

[1] Toutes ces paroles d'Ingres, et d'autres que nous aurons encore l'occasion de citer, sont reproduites telles qu'elles ont été recueillies et notées par ses élèves dans l'atelier, au moment où elles venaient d'être prononcées.

Exposés à Paris, les tableaux que nous venons de nommer furent regardés avec une dédaigneuse surprise et accueillis par des railleries. Nous pouvons nous en étonner aujourd'hui qu'ils nous sont devenus familiers : nous nous sommes habitués à les entendre vanter; nous les avons revus et applaudis avec tout le monde à l'Exposition universelle de 1855 et à celle qui a suivi la mort de leur auteur. Il suffit qu'on nous les nomme pour que nous les mettions à leur place; mais il a fallu quarante ans pour que le peintre d'abord délaissé, calomnié, vît les préventions se dissiper et la lumière se faire autour de lui, et à peu près autant d'années pour que le petit groupe lentement formé, lentement accru, de ses admirateurs, entraînât l'opinion publique, et que l'éloge de quelques connaisseurs devînt la voix de la postérité.

Qu'on ne croie pas qu'il fût indifférent aux attaques ni à l'oubli; il en souffrait plus qu'aucun autre artiste, « parce qu'il ne savait rien dédaigner : dans son ignorance du monde, il jugeait tout avec la même candeur ou la même passion. Son imagination lui présentait les visions les plus noires, sa sensibilité se forgeait mille traits acérés et envenimait la moindre blessure; mais sa conviction demeurait inébranlable. Il perdait l'espoir, non le courage; il disait adieu à la fortune, non au devoir; il renonçait à la gloire, non à la poursuite du beau : son cœur fléchissait parfois, sa conscience jamais. » [1] Il se roidissait sous l'aiguillon, cherchait de nouveaux sujets et reprenait ses pinceaux. Il a abordé tous les genres; « il a, on l'a dit encore, frappé hardiment et partout, rencontrant toujours une veine féconde que les plus dédaigneux exploiteront à leur tour, employant les moindres documents avec un tact qui ressemblait à l'abondance et une vivacité qui ressemblait à de l'invention. »

De l'invention! vraiment en manquait-il? Rappelons ici ses principaux ouvrages datés de Rome. C'est, après ceux que nous avons déjà nommés, *Raphaël et la Fornarina*, peint en 1807; en 1808, *la Baigneuse*, assise, vue de dos; en 1811, la *Messe du pape dans la chapelle Sixtine*, où il s'est montré, à force de vérité en présence d'une scène si riche, l'égal des peintres qui font profession de n'être que coloristes. *Raphaël et le cardinal Bibbiena*, *Francesca de Rimini*, sont de 1813. La même année, il recevait une commande : chargé de l'exécution d'un plafond pour le palais impérial de Monte-Cavallo, il prit pour sujet *Romulus vainqueur d'Acron*. Cette peinture à la détrempe a le ton d'une fresque antique; elle en a aussi le style. On peut voir à présent cette admirable page à l'École des beaux-arts de Paris, à qui le pape Pie IX en a gracieusement fait don. Dans le temps où il était occupé de cet ouvrage, il terminait les petits tableaux : *l'Épée de Henri IV*, *l'Arétin recevant de Charles-Quint une chaîne d'or*, *Tintoret et l'Arétin*; puis, en 1815, *Henri IV et ses enfants*, et la *Mort de Léonard de Vinci*. A la même époque, il travaillait à la grande composition de *Virgile lisant l'Énéide* devant Auguste, Octavie et Livie. Cette grande toile, destinée à la villa du général Miollis, est rentrée plus tard en la possession de l'auteur. Elle est presque détruite; mais elle est bien connue par la belle gravure de Pradier, qui nous l'a conservée, non d'après le tableau primitif, mais telle qu'Ingres l'avait refaite et complétée. Qui croirait que cette belle et pathétique composition, dont toutes les parties sont liées avec tant de force, ne fut pas conçue d'abord telle que nous la voyons aujourd'hui, et que la statue de Marcellus qui la couronne, qui est comme la clef de voûte nécessaire à l'édifice, ne fut ajoutée qu'après coup? En 1818, Ingres emprunte à l'Arioste le sujet de *Roger et Angélique*, tableau qui est actuellement

[1] Éloge prononcé par M. Beulé à l'Académie des beaux-arts.

au Musée du Luxembourg. En 1819, il peint *le Maréchal de Berwick recevant la Toison d'or;* en 1820, *Jésus-Christ remettant à saint Pierre les clefs du paradis,* œuvre puissante à la fois par la grandeur du style, par le caractère et l'expression des figures et par la vigueur du coloris, un des plus beaux tableaux religieux de la peinture moderne. En 1822, il est à Florence, et peint pour M. de Pastoret l'*Entrée de Charles V à Paris.*

Ainsi, il prenait tous les tons, touchait à toutes les époques, variait sans cesse ses sujets et ouvrait même des voies inexplorées. Il était un précurseur, on l'a dit, mais dans son éloge posthume, « en renouant la tradition de la renaissance et en y ajoutant le sens de l'histoire. Ses contemporains ne pouvaient le comprendre qu'après une longue éducation; ce que son instinct merveilleux avait deviné, il leur fallait trente ans pour l'apprendre. Ingres a pressenti Phidias avant que les marbres du Parthénon fussent exposés en Europe; il a exalté Beethoven et joué sa musique quand elle était méconnue même chez les Allemands; il a étudié les vases grecs avant que la découverte des nécropoles de Corinthe et de Vulci les eût rendus populaires; il a relevé devant Raphaël le temple où nous devions plus tard le diviniser; il a consulté le premier les miniatures du moyen âge pour peindre avec plus de vérité *Francesca de Rimini* et l'*Entrée de Charles V;* il a chéri les peintres primitifs, dont on avait oublié alors jusqu'au nom, et qu'on devait copier bientôt avec ferveur; il a ouvert la voie à l'école historique par ses petits tableaux où la justesse des détails constitue la signification du sujet; il a introduit dans la peinture l'archéologie vivante que Chateaubriand avait introduite dans ses poëmes, et que les romantiques devaient appeler un jour la *couleur locale;* il a atteint dans ses portraits une énergie d'expression que toute l'adresse de l'école réaliste n'a jamais égalée. »

Les portraits sont ordinairement la ressource des peintres de talent qui n'ont pas su attirer vers eux la vogue et les commandes. Celle-là même manqua le plus souvent à Ingres, et cependant quels portraits que ceux de Mme de Vauçay et de Mme de Senonnes, de M. de Norvins et de Bartolini, pour n'en pas citer d'autres de ce temps-là! Dans les dernières années de son séjour à Rome, il vécut en échangeant contre un morceau de pain (on les lui payait huit écus, environ 42 francs) ces portraits-croquis que l'on s'arrache aujourd'hui quand ils viennent à sortir des mains de leurs premiers possesseurs; dessins merveilleux, mélange étonnant de facilité et de précision, où l'artiste semble se jouer et où il n'est pas un trait qui ne parle, tant ce trait rapide, mais voulu et choisi, rend avec justesse le geste, le costume, la physionomie, le regard, tout ce qui fait la vie du personnage.

« L'illustre graveur Mercuri m'a raconté, dit M. Charles Blanc [1], qu'étant à Rome, il avait connu Ingres lorsqu'il gagnait sa vie à dessiner ces portraits qu'on lui payait un prix misérable, et qui sont aujourd'hui autant de trésors. Les étrangers venaient à lui pour avoir leur crayon; les Américains et les Anglais de passage trouvaient cela charmant sur parole; mais lui, il se sentait humilié qu'on le prît pour un simple faiseur de croquis, et il s'irritait de sa réputation de quartier. Une fois, un monsieur, après avoir sonné timidement, demanda : « Est-ce ici que demeure le » dessinateur de petits portraits? » Ingres, furieux, lui ferma la porte au nez. »

Il s'était marié en 1813, et avait heureusement rencontré dans sa femme un modèle d'affection, d'abnégation, de dévouement, qui accepta avec lui tous les sacrifices, le soutenant, le relevant au besoin. Dans une lettre adressée, vers cette époque, à un compatriote et ami d'enfance, il dit ce qu'était cette compagne de sa vie qu'on ne saurait oublier quand on parle de lui, et dépeint sa situation :

« ... Mon ami, je suis pour les arts comme tu m'as connu; l'âge et la réflexion auront, j'espère, assuré mon goût, sans en diminuer la chaleur; mes adorations sont toujours Raphaël, son siècle, les anciens; avant tous, les Grecs divins; en musique, Gluck, Mozart, Haydn. Ma bibliothèque est composée d'une vingtaine de volumes, chefs-d'œuvre que tu devines, et avec cela la vie a bien des charmes. J'ai uni mon sort à une excellente femme, qui fait mon continuel bonheur. Elle m'a apporté une véritable dot en elle-même. Notre ménage est, j'ose dire, cité en exemple, et j'éprouve de ce côté le bonheur le plus parfait; mais il faut dire aussi qu'elle est Française, une bonne Champenoise. Si ce n'était ainsi, je serais bien à plaindre. Je vis, comme on dit, à la journée; un tableau pousse l'autre. La chute de la famille Murat à Naples m'a ruiné par des tableaux perdus ou rendus sans être payés. Dans un si grand dérangement de mon petit ménage, je fus obligé d'adopter un genre de dessins-portraits au crayon, métier que j'ai fait deux ans à Rome. . Mais j'espère que tu reconnaîtras à cela ma bonne étoile : depuis deux ans, M. de Blacas, notre ambassadeur, m'a remis les pinceaux à la main. Mais comme je fais la peinture pour la bien faire, je suis long, et par conséquent je gagne peu, parce que mes tableaux, étant pour la plupart d'une très-petite dimension, veulent être très-finis... Il faut donc quitter ce pays où j'ai vécu treize ans en esclavage, sans en être sorti que pour aller passer trois mois à Naples, et dans lequel les *alliés* artistes nous font une autre espèce de guerre, parce que nous valons mieux qu'eux. Je vais donc à Florence dans les derniers jours de ce mois. Juge de mon plaisir d'y revoir notre ami... »

Cet ami n'était autre que le sculpteur Bartolini. Dans la seconde partie de cette lettre, qui semble n'avoir été terminée qu'après le changement de résidence, il continue, en parlant du même artiste : « Il est très-heureux à Florence. Ses portraits en marbre ont une grande vogue. C'est toujours le plus beau talent et le premier, de l'aveu de tous. Ses ateliers, sa correspondance, forment un petit ministère. Il vit comme un grand seigneur, nous comble d'amitiés dont les preuves sont au bout des paroles... Il est en train de faire sa fortune, c'est-à-dire trois ou quatre mille livres de rente, ou, pour autant dire, la liberté. Et moi, pauvre diable, avec le travail le plus assidu, et j'ose dire distingué, je me trouve, à trente-huit ans, n'avoir pu mettre de côté que mille écus à peine; encore faut-il vivre tous les jours. Mais ma philosophie, ma bonne conscience et l'amour de l'art me soutiennent et me donnent le courage, avec les qualités d'une excellente femme, de me trouver passablement heureux.

» Si je n'ai pu, malgré la plus sage économie, arriver à mieux, la raison en est toute simple : je suis très-long à faire un tableau, ou, pour mieux dire, les autres en font trois lorsque j'en fais un, et cet un est toujours payé la moitié de ce qu'il vaut; quelquefois cela va jusqu'au tiers. Pendant ce temps, il faut vivre et s'entretenir honorablement; tout y passe, et nous attrapons fort juste les deux bouts... jusqu'au moment où j'aurai pris une place que je suis peut-être à la veille de prendre, ce qui devra me donner plus de gloire, et aussi plus de profit, parce que nous ne changerons jamais, au moins de bien longtemps, notre manière de vivre simple, abondante, enfin celle qui convient à des gens sages qui veulent longtemps vivre. J'oubliais que, de plus, je fais de la peinture comme si j'avais dix mille livres de rente, et que la partie des mo-

[1] *Gazette des beaux-arts,* 1er juillet 1867.

dèles est fort coûteuse, surtout lorsqu'on recommence quelquefois des figures entières... »

Ingres trouva-t-il à Florence le sort moins rigoureux qu'à Rome? Non vraiment : il n'y fut ni plus heureux, ni moins obstiné à ne faire aux nécessités matérielles aucun sacrifice qui pût coûter quelque chose à la perfection de son art. Il jurait d'avoir « plus de courage que ses détracteurs de sottise, ou le mauvais sort d'entêtement. » — « Je compte sur ma vieillesse; elle me vengera! » s'écriait-il. Il écrivait encore, dans une autre lettre qui n'a été rendue publique qu'après sa mort :

« Jamais l'ardeur du gain ne m'a fait hâter les soins que je donne à mes tableaux, conçus et exécutés dans un sens étranger aux modernes; car leur plus grand défaut, aux yeux de mes ennemis, est de ne pas assez ressembler aux leurs. Je ne sais qui d'eux ou de moi aura raison à la fin; il faut attendre la sentence de la tardive mais équitable postérité. Toutefois, je veux bien que l'on sache que depuis longtemps mes œuvres ne reconnaissent d'autre discipline que celle des anciens, des grands maîtres qui fleurirent dans cet âge de glorieuse mémoire où Raphaël posa les bornes éternelles et incontestables du sublime de l'art; et je crois avoir prouvé dans mes ouvrages que mon unique ambition est de leur ressembler, et de continuer l'art en le reprenant où ils l'ont laissé. Je suis donc un conservateur des bonnes traditions, et non un novateur. Je ne suis pas non plus, comme le prétendent mes détracteurs, un servile imitateur des écoles du quatorzième et du quinzième siècle, quoique je sache m'en servir avec plus de fruit qu'ils ne savent voir. Oui, dût-on m'accuser de fanatisme pour Raphaël et son siècle, je n'aurai jamais de modestie que devant la nature ou devant leurs chefs-d'œuvre. »

C'est ainsi qu'Ingres vécut jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. A Florence, l'œuvre qui l'occupait quand son crayon lui avait créé quelques loisirs était le *Vœu de Louis XIII*. Il y travailla plus de trois ans, ayant peu d'espérance après tant de mécomptes. Il reçut alors la visite de son ancien camarade d'atelier, M. Delécluze, bon connaisseur, qui l'encouragea, loua le tableau, et l'engagea vivement à l'envoyer au prochain Salon. Ingres suivit son conseil; mais il avait si peu de confiance dans le succès, qu'il se rendit seul à Paris, et laissa sa femme à Florence, n'apportant avec sa toile qu'un léger portemanteau.

Le *Vœu de Louis XIII* fit au Salon de 1824 une profonde sensation. Les artistes et les amateurs prirent parti, les uns s'abandonnant sans réserve à leur enthousiasme, d'autres résistant, et discutant, au contraire, avec une violence dont la critique de nos jours ne peut donner aucune idée. Il n'importe, la lumière s'était posée sur Ingres, il ne pouvait plus retomber dans l'obscurité. Il fut décoré à la suite de l'Exposition. Quelque temps après, il entrait à l'Institut; il eut des travaux, on rechercha ses leçons. Fixé alors à Paris, entouré d'élèves fiers de leur maître, sentant sa force et portant haut son drapeau, il produisit dans la plénitude du talent ces grandes œuvres qui dominent de si haut tout ce qui s'est fait en ce temps : l'*Apothéose d'Homère*, le portrait de M. Bertin, le *Martyre de saint Symphorien*.

Le premier de ces ouvrages, qui est de 1827, fut exécuté pour servir de plafond à une des salles du Musée Charles X. Ingres avait eu, cette fois, sa part des commandes officielles. Le peintre ne se préoccupa nullement de faire *plafonner* sa composition; il ne songea qu'à faire un tableau. Le sujet qu'il choisit fut comme le symbole de sa croyance. Il y montrait dans une saisissante image l'union de l'art moderne avec l'art antique, dont la nécessité était par lui proclamée tous les jours, et dont tous ses ouvrages attestent la fécondité. Dans cette peinture (entreprise accablante pour une âme moins convaincue ou pour un moins robuste talent), il a réuni dans une savante et belle ordonnance, peintres, sculpteurs, musiciens, poëtes, toute la descendance du père de la poésie antique. « Le sublime aveugle, couronné par la Muse, ayant à ses pieds ses filles immortelles, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, trône, dieu plus durable que les olympiens, au centre d'une foule illustre, composée de tous ceux qui, par la lyre, la plume, le ciseau, le pinceau, ont rendu témoignage à l'idéal. Apelles conduit Raphaël par la main, et semble le présenter à Homère. De l'autre main il pourrait guider Ingres, car jamais hommage plus splendide ne fut rendu au génie de l'antiquité, jamais plus pur autel ne fut élevé au beau. »

« N'est-ce pas la révélation de toute une époque, dit encore le même écrivain, qui sait peindre ce qu'il admire [1], que cette magnifique pose du portrait de M. Bertin, appuyant, comme un César bourgeois, ses belles et fortes mains sur ses genoux puissants, avec l'autorité de l'intelligence, de la richesse et de la juste confiance en soi? Quelle tête bien organisée, quel regard lucide et mâle! quelle aménité sereine autour de cette bouche fine sans astuce! Remplacez la redingote par un pli de pourpre, ce sera un empereur romain ou un cardinal. Tel qu'il est, c'est l'honnête homme sous Louis-Philippe. »

Quand Raphaël, venu de Florence à Rome, se fut élevé par la puissance du génie à la compréhension de l'art grec, qu'il ne pouvait que si imparfaitement connaître, il fit *l'École d'Athènes, le Parnasse*, ces chefs-d'œuvre qui ont la plénitude de beauté, la grâce abondante et facile, la sérénité de l'antique; mais après avoir contemplé les prodiges de grandeur et de force des voûtes de la Sixtine et de la fresque du *Jugement dernier*, il produisit, dans une préoccupation visible de Michel-Ange, *l'Incendie du bourg* et les Sibylles de l'église de la Pace. L'*Apothéose d'Homère* et le *Martyre de saint Symphorien* tiennent, dans l'œuvre d'Ingres, la même place relative. Il est certain que dans le dernier tableau il a accumulé comme à dessein toutes les difficultés d'une science consommée, et qu'il voulait, en s'y montrant supérieur, répondre une fois pour toutes aux attaques violentes et injustes de la critique, la désarmer, la subjuguer. C'est l'effet qu'en attendaient ses amis et ses disciples: « Lorsque le *Saint Symphorien* paraîtra, écrit de Rome Hippolyte Flandrin, que va-t-on dire?... En France, on n'a jamais rien fait de ce style, de cette force de caractère. » Le tableau, au Salon de 1834, souleva des tempêtes. La critique malveillante ne s'était pas rendue. Elle s'en prit à ce style même, qu'elle trouva outré; à quelques exagérations voulues par l'artiste; à ces violences dont on pourrait dire qu'elles ravissent le ciel, s'il était permis de détourner et d'appliquer en matière d'art la parole évangélique. Les violences, du moins, n'étaient pas déplacées dans cette scène de martyre. Le jour où l'on a moins songé à combattre qu'à comprendre, elles ont été non-seulement excusées, mais admirées, et une autre critique, rendue clairvoyante par la sympathie, se chargea de les expliquer. « Depuis *le Jugement dernier* de Michel-Ange, dit M. Théophile Gautier, on n'a rien vu de si savant, de si fort, de si robuste : c'est le *nec plus ultra* du style et de l'art. Pour le vulgaire, il trouvera sans doute ces musculatures exagérées, et, comparant son bras chétif aux bras de ces licteurs athlétiques, il s'étonnera de la différence, ne sachant pas que l'art n'a pas pour but de rendre la nature, et s'en sert seulement comme moyen d'expression d'un idéal intime. — Si forts que soient les géants de Michel-Ange, ils ne traduisent pas encore toute l'énergie secrète de sa pensée. — Mais il n'y a pas dans le *Saint*

[1] Théophile Gautier, *les Beaux-Arts en Europe*. 1855.

Symphorien que des contractions de muscles et des difficultés de dessin vaincues; la figure du martyr est une des plus sublimes que la peinture ait fixées sur la toile, et au milieu de ce déploiement de force physique, parmi ces torses montueux, ces membres pleins de nodosités, la force morale resplendit svelte et pure en son éclat immatériel. » — « La figure du saint, dit à son tour M. Charles Clément, est la plus belle invention pittoresque et poétique de l'artiste, assurément. Ici, nous sommes devant une véritable création... c'est une conception originale sortie de l'esprit et du cœur ému de l'artiste. Tout est vrai, tout est beau dans ce personnage qui court à la mort : le type, le mouvement, les draperies, l'expression. On croirait lire la plus belle scène de Corneille. Ce jeune homme, c'est un héros, c'est un chrétien, c'est Polyeucte. »

Les sarcasmes et les injures furent plus sensibles à





L'Archange Raphaël. — Dessin de E. Froment, d'après Ingres. — Saint François d'Assise,
(Cartons des vitraux de la chapelle de Dreux.)

Ingres que les louanges; il s'éloigna de ce bruyant champ de bataille et souhaita de revoir Rome, dont le souvenir lui rappelait non la misère qu'il y avait supportée, mais les heureux jours passés à l'ombre des ruines austères ou dans les galeries silencieuses, le travail ininterrompu, la solitude où rien ne détourne l'âme de son idéal. Il fut nommé directeur de l'Académie. De 1834 à 1841, il exerça dans ce poste, avec la double autorité du caractère et du talent, la plus salutaire influence. Il retrouva à Rome quelques-uns des élèves qu'il avait formés à Paris, et avec eux d'autres jeunes peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, des musiciens : tous subirent son irrésistible ascendant. Il communiquait à tous ceux qui l'approchaient quelque chose de son ardeur et de sa foi. Plût à Dieu qu'après ces six années de direction officielle, de retour en France, il eût consenti à continuer son enseignement; mais il y revint moins disposé que jamais à se mêler de nouveau à la lutte, aux rivalités ardentes. A un ami, graveur distingué, qui essayait de l'y rappeler, il répondait : « Vous me parlez de mon exemple, de ce

que je dois faire pour reprendre la place qui m'appartient. L'ai-je donc perdue, cette place? Les ouvrages qui constituent l'homme ne se perdent pas, et je me trouve, moi, assez bien de réputation et de position. Je ne veux plus rien, je ne demande plus rien. Le jour où j'ai quitté Paris, j'ai rompu pour jamais tout pacte avec ce qui pourrait jamais me rapprocher du public. Je ne suis plus peintre que pour moi... »

La *Stratonice*, peinte à Rome, fut achetée par le duc d'Orléans, et pendant quelques jours exposée aux Tuileries. Le succès de cette œuvre exquise eût pu montrer à Ingres le mouvement de l'opinion qui dès lors venait à lui. Il avait encore achevé, durant son séjour à la villa Medici : *la Vierge à l'hostie, l'Odalisque et son esclave,* commencé le tableau-portrait de Cherubini couronné par la Muse. Dès qu'il fut à Paris, il fut chargé de faire le portrait du duc d'Orléans. Le roi Louis-Philippe lui commanda le tableau de *Jésus au milieu des docteurs*, qui longtemps resta inachevé chez l'auteur, et fut par lui repris et terminé en 1863. Le roi le chargea en outre de dessiner les cartons des vitraux destinés à la chapelle royale de Dreux et à celle de Saint-Ferdinand à Sablonville. Ces dessins, que l'on peut voir au Musée du Luxembourg, suffiraient seuls à répondre aux personnes qui refusent à Ingres le don de la peinture religieuse, si la Madone et les anges du *Vœu de Louis XIII*, si surtout le tableau de *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, et le *Martyre de saint Symphorien*, n'étaient pas là pour témoigner qu'il fût capable d'atteindre, en ce genre de composition aussi bien que dans les autres, à la perfection du style et à l'expression complète des plus hautes qualités de l'âme : ce sont celles qui font les peintres religieux. « Ne croyez pas, disait-il à ses élèves, qu'on produise rien de bon, ni même d'à peu près bon, sans élévation dans l'âme. Pour vous former au beau, ne voyez que le sublime. Ne regardez ni à droite ni à gauche, encore moins en bas. Allez la tête levée vers les cieux. »

Nous ne parlerons pas des peintures à fresque commencées au château du duc de Luynes, à Dampierre. Elles sont connues de peu de personnes, et il ne nous a pas été donné de les voir. Elles devaient représenter l'Age d'or et l'Age de fer. La première composition, seule commencée, renferme, dit-on, tout inachevée qu'elle est, des beautés de premier ordre et dignes de l'*Apothéose d'Homère*. Nous ne ferons que rappeler aussi les noms des principales œuvres terminées par Ingres dans les dernières années de sa vie. Plusieurs sont justement célèbres : *Vénus Anadyomène*, l'*Apothéose de Napoléon, Jeanne Darc au sacre de Charles VII, la Source*. Comment ne pas s'arrêter pourtant sur le dernier tableau, peint, par un vieillard de soixante et seize ans, d'une main aussi ferme, aussi souple que l'*Œdipe* ou *la Baigneuse*, ses envois de pensionnaire! Quel exemple d'infatigable persévérance dans la poursuite d'un idéal toujours plus parfait! En 1806, dans la première année de son séjour à Rome, il ébauche une figure souvent reprise, toujours caressée avec prédilection, qu'il conserve jusqu'en 1848 ; il en fait alors la *Vénus Anadyomène*. Une autre étude peinte à Florence, dans le temps qu'il y passa de 1820 à 1824, devient à la fin de sa vie cette *Source*, type accompli de grâce, de fraîcheur, de jeunesse. L'œuvre d'Ingres est pleine de répétitions variées des mêmes sujets. Il ne se lassait jamais dans la recherche du mieux. Ses études, que l'on a exposées et que les amateurs se sont disputées après sa mort, étonnent par l'aisance et la sûreté avec lesquelles elles sont peintes. Tout coup porte, la main n'hésite jamais; et cependant il recommençait sans cesse et ne parvenait pas à se contenter. Ses dessins sont plus surprenants encore : aucun maître peut-être, même parmi les plus grands, ne l'a surpassé le crayon à la main. « Un des amis de Géricault, étant allé voir le peintre de *la Méduse* très-peu de jours avant sa mort, le trouva, couché sur le lit où il souffrait le martyre depuis onze mois, absorbé par la contemplation d'un dessin. Au bout d'un moment, il jeta la feuille sur le pied du lit en disant : « Regardez, regardez, c'est » d'Ingres; c'est comme Raphaël! » Ce mot a sa valeur, ajoute M. Clément, qui raconte le fait; il vient non d'un ennemi, certes, mais d'un contradicteur et jusqu'à un certain point d'un adversaire de l'auteur de l'*Apothéose d'Homère*. C'est en tournant et retournant de pareils dessins qu'Ingres disait lui-même : « Il me semble pourtant » quelquefois que je suis de la paroisse. »

« Il faut toujours dessiner, disait-il souvent, dessiner des yeux quand on ne peut dessiner avec le crayon. » Et il répétait le mot d'Apelles : « Qu'on ne soit pas un jour sans tracer une ligne! » Pour lui, il dessina jusqu'à son dernier jour. Dans la semaine qui précéda sa courte maladie et sa mort, il ébaucha une nouvelle *Stratonice*, refit une composition tirée d'Ossian, œuvre de sa jeunesse, retoucha d'anciens dessins. Il avait alors quatre-vingt-sept ans. L'année précédente, ayant eu l'occasion de voir un portrait d'Holbein qui lui causa une admiration profonde, il n'eut pas de repos qu'il n'en eût fait un dessin; et chaque matin on pouvait le voir, comme au temps où, jeune homme, il allait au Louvre dessiner d'après l'antique, se rendre, un carton sous le bras, à l'atelier où le tableau était déposé. Quand on lui demanda pourquoi il se donnait cette peine, il répondit simplement : « Pour apprendre. »

VOCATION DES FEMMES.

Perfectionner la vie privée, l'animer, l'embellir, la sanctifier, c'est là une grande et noble carrière. Les femmes, selon nous, sont institutrices nées; car, tandis qu'elles ont immédiatement entre leurs mains la moralité des enfants, ces futurs souverains de la terre, l'exemple qu'elles peuvent donner, le charme qu'elles peuvent répandre sur la destinée des autres âges, leur fournissent des moyens d'amélioration de tous les moments.

Sous le toit domestique se forment ces opinions et ces mœurs qui soutiennent les institutions ou qui en préparent la chute. Tout ce qui, dans l'organisation politique, ne se fonde pas sur les vrais intérêts de la famille, dépérit bientôt ou ne produit que du mal. Et comme ces intérêts sont pour la plupart confiés aux femmes; comme ils le sont d'autant plus que l'attention des hommes s'est portée ailleurs; comme, dans l'ordre matériel, c'est aux femmes que sont dévolus les soins de santé et les soins de la conservation des fortunes, et que, dans l'ordre spirituel, ce sont elles qui communiquent et raniment les sentiments, vie de l'âme, mobiles éternels des actions; il leur est assigné un rôle, obscur peut-être, mais immense, dans les vicissitudes de la destinée qui se déploient sous nos yeux. [1]

LE SPECTRE DE VESOUL.

C'était un fait avéré; la population entière d'une ville l'avait vu. Un homme armé d'une épée flamboyante avait été remarqué dans les nuages planant au-dessus de la cité, qu'il contemplait d'une façon menaçante. Quels malheurs n'étaient pas réservés à la ville qu'un spectre céleste

[1] Mme Necker de Saussure, *Étude de la vie des femmes* (t. III de l'*Éducation progressive*). Il serait désirable de voir ce beau livre entre les mains de toutes les mères de famille.

maudissait ainsi! Un homme de sens vint examiner le spectre vengeur. — Vous le voyez tous les jours, dit-il à ces gens effrayés : c'est l'archange Michel, dont la statue surmonte la grande tour; mais pour la première fois le mirage vous le fait voir dans les cieux.

Michault, l'érudit avocat de Dijon, raconte cette petite anecdote dans ses *Mélanges historiques*, publiés en 1754.

Les bonnes actions protégent les familles. DUCIS.

APOLOGUES KABYLES.

I. — *Le Lévrier et l'Os.*

Un Lévrier trouva un Os, et se mit à le ronger.

L'Os lui dit :

— Je suis bien dur.

A quoi le Lévrier répliqua :

— Sois tranquille, j'ai le temps, n'ayant rien à faire.

II. — *Le Lion, la Panthère, la Tazourit* (1) *et le Chacal.*

Un Lion, une Panthère, une Tazourit et un Chacal, étaient camarades. Un jour qu'ils chassaient ensemble, ils trouvèrent une Brebis qu'ils tuèrent.

Le Lion prit la parole et dit :

— Qui de nous doit partager ces chairs?

— Ce sera, lui dit-on, le Chacal, qui est le plus petit de nous tous.

Le Chacal fit donc le partage, coupa les chairs en quatre parts, et dit :

— Que chacun vienne prendre sa part.

Le Lion vint et dit au Chacal :

— Où est ma part entre celles-ci?

Le Chacal répondit :

— Elles sont toutes semblables; prends celle qui te plaira.

— Chacal, riposta le Lion, tu ne t'entends pas à faire un partage!

Puis il le frappa et le tua.

Le Chacal étant mort, on chercha qui pourrait faire le partage des viandes.

La Tazourit leur dit :

— Ce sera moi.

Elle mêla les chairs de la Brebis avec celles du Chacal, recommença le partage et fit six parts.

Ce que voyant, le Lion lui dit :

— Nous sommes trois, pourquoi six parts?

La Tazourit répondit :

— La première part est celle du Lion, la deuxième est pour toi notre chef, et la troisième pour les yeux rouges (2).

— Qui t'a enseigné cette manière de partager? demanda le Lion.

— Le coup par lequel tu as tué le Chacal, répondit la Tazourit.

III. — *Le Bouc et le Sanglier.*

Dans le temps que les animaux parlaient, un Bouc, à l'époque du printemps, poussait des cris d'appel et remplissait la contrée du bruit de sa voix. Un Sanglier l'entendit et l'apostropha ainsi :

— Hé! l'ami Bouc, pourquoi fais-tu ce tapage?

— Je suis à la piste des Chèvres, répondit l'autre; elles enfantent habituellement à ce bruit.

— Combien de petits une Chèvre fait-elle d'ordinaire? demanda le Sanglier.

(1) Espèce d'hyène.
(2) Surnom du lion.

— Celle qui est féconde peut en avoir deux d'une portée.

— Pas plus que cela? fit le Sanglier. Viens, je vais te montrer mes petits.

Bouc et Sanglier partirent de compagnie et arrivèrent à l'endroit où les Laies passent le temps du jour. Ils en trouvèrent cinq ou six, suivies chacune par deux dizaines de Marcassins.

— Tu vois ces Marcassins, dit le Sanglier; tous sont mes enfants. Je n'ai point l'habitude de faire du bruit comme toi, et cependant mes petits sont plus nombreux que les tiens.

Celui qui fait habituellement du bruit n'a rien en lui que du bruit.

ASSURANCES AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Quelques voyageurs assuraient, non leur vie, mais leur retour. Henri Moryson, frère de Fynes Moryson (dont l'itinéraire a été publié en 1677, à Londres), ayant entrepris le voyage à Jérusalem et à Constantinople, versa, en partant, une somme de quatre cents livres, à la seule condition que s'il revenait on lui en payerait douze cents à son retour (trente mille francs, ce qui équivaudrait à plus de cent mille francs aujourd'hui). Si de notre temps on trouvait des compagnies disposées à de pareils marchés, ce serait, grâce à la facilité et à la sûreté des voyages, un bon moyen pour faire agréablement fortune.

CONSEILLERS DU ROI

(DIX-HUITIÈME SIÈCLE).

Les charges publiques n'avaient frappé durant des siècles que sur les dernières classes de la société; elles étaient le signe auquel se reconnaissait le peuple vaincu. Les dénominations de *taille*, de *taillon*, de *corvée*, de *servage*, semblaient perpétuer l'humiliation de la défaite. C'était autant par orgueil que par intérêt qu'on essayait de toute sorte de moyens pour échapper à ces charges : être vêtu, être imposé, être appelé à la guerre comme le plus grand nombre, paraissait un supplice dès qu'on avait quelques priviléges à sa portée.

C'est ainsi qu'on s'explique que le gouvernement ait pu dépasser, dans la création des charges, les derniers confins du ridicule : créer des conseillers du roi visiteurs de marée et de poisson salé, des conseillers du roi langayeurs de porcs, déchireurs de bateaux, dégustateurs de beurre frais, etc.

De fort honnêtes gens apportaient leur argent pour être ornés de ces titres pompeux. On leur payait, du capital qu'ils fournissaient, un intérêt au-dessous de celui qu'ils auraient trouvé dans un placement honorable; mais le titre de conseiller du roi les tirait de pair : tout le monde ne l'était pas.

Sa Majesté n'avait pas moins, dans l'étendue de son royaume, de *vingt mille* conseillers de toute robe et de tout calibre. (1)

LA MERLAISON.

Ce nom était bien connu en l'année 1630; notre siècle en a perdu la signification. Louis XIII, tout le monde le sait, était grand amateur de la chasse aux petits oiseaux, et à toutes les autres il préférait celle du merle.

La merlaison avait donc lieu durant la saison la plus rigoureuse de l'année. Le roi avait gardé si bon souvenir

(1) Le comte Beugnot, *Mémoires*.

de celle à laquelle il avait donné tous ses soins en l'année 1635, qu'il en fit un ballet dont il composa la musique et dont il dessina les entrées. On eut alors le *ballet de la Merlaison*, dans lequel dansa le roi au milieu des premiers seigneurs de la cour. La *Gazette de France*, qui nous en donne la description, affirme que « tout a esté de l'invention de Sa Majesté. »

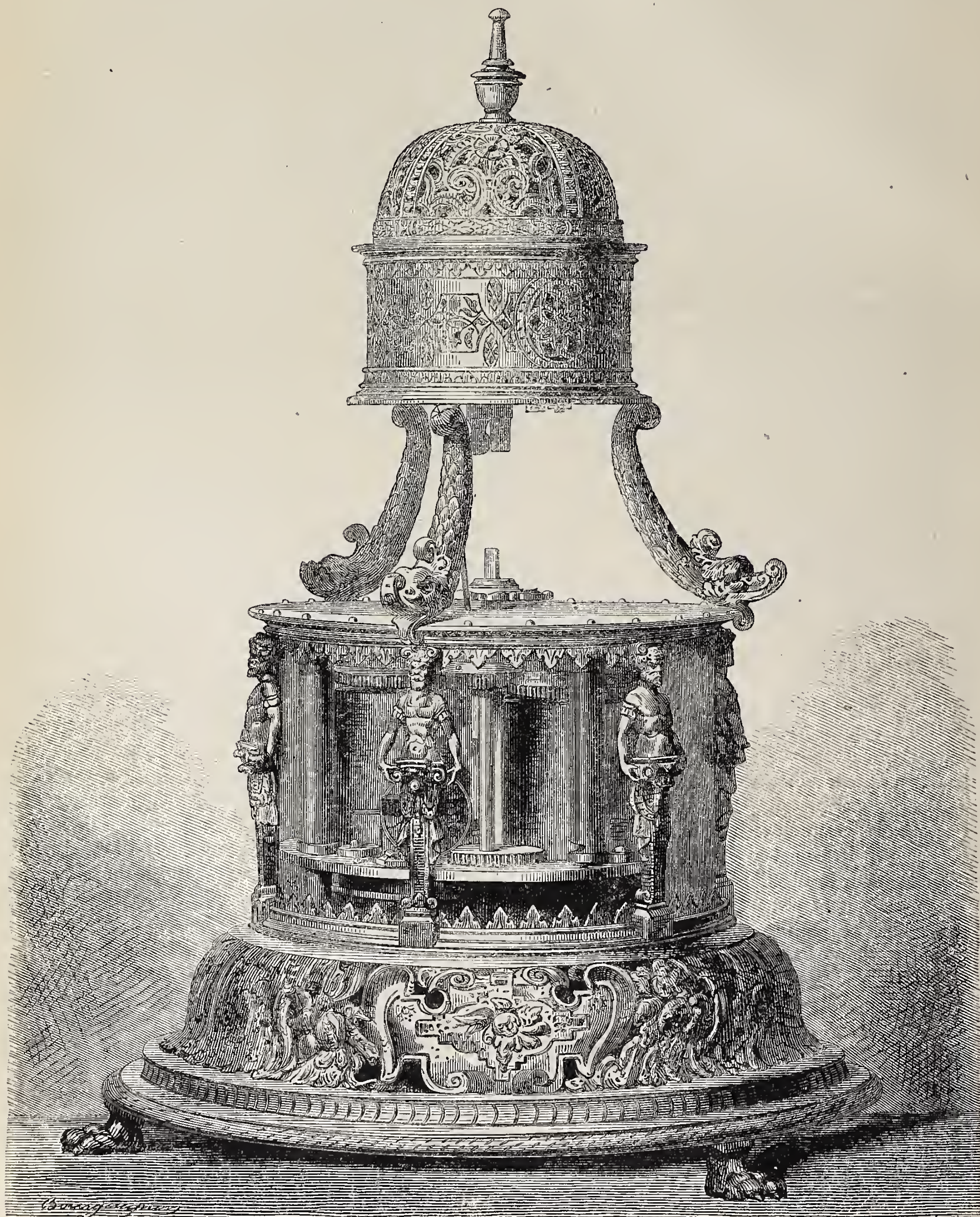
Un vieillard tremblant de froid ouvrait le ballet et disait :

Je suis ce vieillard rigoureux,
Qui dedans ce lieu bienheureux
N'auroit jamais ozé paroistre,
N'estoït que ma froide saizon
Se vante d'y faire renaistre
Les plaisirs de la merlaizon.

Le ballet de *la Merlaison* fut dansé au château de Chantilly, le 15 mars 1635.

HORLOGE DE TABLE DU SEIZIÈME SIÈCLE,
A MOUVEMENT HORIZONTAL

La forme de cette petite horloge, exposée, il y a quelques années, au palais de l'Industrie, n'est pas commune.



Horloge de table du seizième siècle, à mouvement horizontal. — Dessin de Gilbert.

Sa partie supérieure contient un réveil. Le timbre, placé dans la petite coupole à jour qui surmonte le tambour, communique avec le mouvement renfermé dans la partie inférieure par une petite tige de fer omise sur notre gravure. Des plaques en cristal de roche, qui garantissent ce mouvement de la poussière et de l'humidité, en laissent voir les détails. L'ornementation, riche et élégante, paraît être de la fin du seizième siècle.

UN DESSIN D'HOLBEIN.



Dessin d'Holbein, au Musée de Bâle. — Reproduit par Bocourt.

Parmi les admirables dessins d'Holbein que le Musée de Bâle possède en si grand nombre, celui-ci arrête et retient l'attention par quelque chose de singulier et d'imprévu. C'est moins la scène que son décor qui frappe au premier aspect : ces galeries, ces ordres superposés, ces coupoles dont les voûtes s'entre-croisent, ces frises et ces

ornements sculptés, ces marbres qui ajoutent encore au luxe de l'art celui de la matière précieuse, toute cette architecture, par sa richesse et son originalité, saisit l'imagination d'autant plus vivement que la figure à laquelle elle sert d'encadrement ne forme pas par elle-même un sujet complet, et ne s'explique qu'après un moment de réflexion.

A vrai dire, il n'y a ici que la moitié d'un tableau : l'attitude de la figure, aussi bien que la perspective fuyante du fond, tout l'indique. Tandis qu'à droite le dessin est arrêté par la ligne solide du pilier, rien ne le termine de l'autre côté. Ces arceaux qui ont leur point d'appui précisément au centre de la composition, et restent interrompus et comme suspendus vers la gauche, appellent une contre-partie. De même, cette femme agenouillée auprès d'un prie-Dieu, les mains tendues, le regard dirigé vers un point placé en dehors du cadre, invite par son expression et son geste à chercher du même côté le complément du tableau. Il n'est pas difficile de reconnaître que cette femme est la sainte Vierge, et que le personnage qui doit lui répondre dans l'autre moitié symétrique de la composition est l'ange Gabriel. Il ne manque pas, en effet, dans les églises et dans les musées, de peintures analogues, montrant quelle a dû être ici l'intention de l'artiste. Il se proposait de peindre *l'Annonciation* sur les deux volets d'un retable, et par un artifice heureux, qui eût été une faute si le morceau que nous voyons fût resté isolé, il a relié les deux parties que devait séparer le sujet central. Sans doute, dans sa peinture, s'il l'a jamais exécutée, l'importance du fond et des accessoires, qui peut paraître exagérée à en juger d'après la gravure, a été atténuée par la légèreté du pinceau, et, au contraire, il a traité avec sa fermeté et sa précision habituelles la figure, d'ailleurs d'un si grand style, d'un dessin si pur, drapée avec tant de noblesse et de goût.

On peut placer cet ouvrage d'Holbein à l'époque de sa vie où l'influence des maîtres italiens l'instruisit et le grandit sans l'envahir et le dominer, c'est-à-dire quand, jeune encore, il avait déjà toute la maturité du talent.

ÉCLAIRAGE DE PARIS EN 1741.

Voici deux documents qui donnent une idée exacte de ce qu'était l'éclairage public à Paris il y a seulement un peu plus d'un siècle. On y verra comment était organisé et réglementé le service, et avec quelle prudente économie on dispensait aux habitants la lumière des chandelles : encore était-ce un grand progrès sur le siècle précédent, où, jusqu'à Nicolas de la Reynie, on n'avait eu d'autre moyen pour s'éclairer que de faire porter devant soi des torches ou des lanternes. Les réverbères à huile, substitués définitivement, après plusieurs essais, aux chandelles, ont été un autre progrès considérable, mais qui n'est pas comparable à celui de l'éclairage au gaz. On fabrique à Paris 116 millions de mètres cubes de gaz par an, et le nombre des becs de gaz dans les rues, sur les places, les ponts et les quais, est de plus de vingt et un mille. Si ce soir, par impossible, on remplaçait le gaz par les anciennes lanternes, toute la ville paraîtrait plongée dans l'obscurité, et les Parisiens marcheraient à tâtons ou n'oseraient pas sortir de chez eux.

COMMISSION ET AVERTISSEMENT.

De l'ordonnance de nous André le Guay de Prémonwal, conseiller du roy, commissaire au Chastelet, et commissaire ancien du quartier de Saint-Jacques de la Boucherie, vous, monsieur François Gouvion, conseiller du roy, notaire audit Chastelet, demeurant rue Saint-Denis, au coin de la rue de la Cossonnerie, estes commis et établi, et par ces presentes nous vous commettons et establissons pour allumer les chandelles des dix lanternes publiques qui sont dans ladite rue Saint-Denis, depuis la rue Aubry-Boucher jusqu'à la rue de la Chanverrerie, que nous avons distribuées dans l'estendue de nostre quartier la presente année, et jusqu'à la fin du temps qu'elles doivent estre allumées l'année prochaine. Et vous estes averti, en execution de l'ordonnance de monsieur le lieutenant general de police, d'avoir soin de distribuer et allumer les chandelles dans les lanternes de vostre département, le premier septembre à sept heures du soir, ou dès aussi-tôt que vous aurez vû la chandelle allumée dans quelques lanternes des ruës voisines; le tout sous les peines portées par les ordonnances, en cas que vous soïez negligent et que quelqu'autre ruë de vostre quartier ait été éclairée avant celles dont le soin vous est confié.

Et afin que vous puissiez exactement vous acquitter de vostre commission, vous serez encore informé que la cloche qui doit avertir, doit sonner tous les soirs depuis le premier septembre jusqu'au premier octobre, à sept heures.

Depuis le premier jour d'octobre jusqu'au premier novembre, à six heures et demie.

Depuis le premier novembre jusqu'au quinzième, à six heures.

Depuis le quinzième novembre jusqu'au dernier, à cinq heures et demie.

Depuis le premier decembre jusqu'au premier janvier, à cinq heures.

Depuis le premier janvier jusqu'au premier février, à cinq heures.

Depuis le premier février jusqu'au premier mars, à six heures.

Depuis le premier mars jusqu'au dernier, à six heures et demie.

Depuis le premier avril jusqu'au quinzième, à sept heures et demie.

Depuis le quinzième avril jusqu'à la fin, à huit heures.

Vous serez aussi averti à la fin de chaque mois, ou tous les quinze jours, par un billet qui vous sera envoyé de nostre part, du jour et de l'heure que vous devez vous trouver dans le magasin des chandelles, pour y recevoir du chandelier la quantité qui vous sera marquée, pesée, comptée et distribuée pour un certain nombre de jours, à proportion du nombre des lanternes de vostre département; et à cet effet il vous sera fourni avant le premier septembre une caisse ou un panier capable de contenir les chandelles de chaque distribution; lesquelles chandelles vous ferez emporter chez vous, et les tiendrez dans un lieu sûr et fermé à clef, sans les changer de caisse, afin qu'elles ne se rompent point; et à chaque nouvelle distribution vous ferez rapporter la même caisse au magasin des chandelles, pour la faire de nouveau remplir, où vous serez présent.

Vous prendrez garde que chaque chandelle qui vous sera ainsi fournie soit des quatre à la livre, à la reserve de celles qui doivent estre allumées quand la lune éclaire, et qu'elle soit mise bien droite et bien allumée dans les lanternes, afin qu'elle puisse brusler entierement. Et en cas qu'elle se trouve coupée, altérée, piquée, renouée avec cartons, papiers, fiscelles ou autrement falsifiée ou changée en aucune sorte, panchée, rompuë ou affoiblie par le bout, ou qu'enfin il s'y commette quelque fraude, vous encourerez les peines portées par les ordonnances de police, le chandelier estant obligé de fournir les chandelles entieres, et vous estant libre, et mesme de vostre devoir de refuser celles qui vous paroistront défectueuses.

Vous n'en allumerez qu'une à la fois, parce que lorsqu'on en allume plusieurs ensemble, elles se consument en partie avant qu'elles soient posées dans les lanternes.

Vous n'osterez pas avant midi des lanternes les chandelles qui se seront éteintes pendant la nuit, afin de donner le temps que l'on puisse connoistre la raison pour laquelle elles se sont éteintes.

Vous ne manquerez pas de mettre les chandelles des huit à la livre dans les petites bobeches, et celle des quatre à la livre dans les grandes bobeches, les jours qui vous seront marquez par les avertissemens que vous recevrez tous les mois à cet effet.

Lorsque ceux qui sont obligez de faire descendre les lanternes (les cordes estant chez eux) seront négligens à faire ce qui est de leur obligation, vous nous en donnerez avis pour y mettre ordre, et les faire appeller à la police.

Vous observerez soigneusement d'élever les lanternes d'égale hauteur dans chaque ruë.

Vous prendrez garde que les lanternes soient bien et dûëment raccommodées de verre et de plomb, garnies de couvercles qui les couvrent entierement, et que les petites trapes qui sont à l'endroit où l'on passe la main pour mettre les chandelles, soient tenuës bien fermées, en sorte que le vent, la pluye et les injures du temps n'en puissent éteindre la lumiere.

Et comme il est quelquefois arrivé, dans les années precedentes, que les trapes se trouvoient arrachées et enlevées, vous estes averti que si cela arrive encore, on vous en imputera la faute, et que vous serez condamné en de très-severes amendes, suivant qu'il est porté par les reglemens.

Vous prendrez garde aussi que les lanternes ne soient point cassées par accident ou autrement; et en cas qu'elles le soient, ou qu'il y ait quelques défauts à la corde, à la poulie, ou à la boëte, vous nous en donnerez avis aussitost; et dès le jour même vous en donnerez avis pareillement au maistre vitrier qui est chargé de l'entretien, dont on aura soin de vous indiquer les nom et demeure. Et en cas que vous negligiez de satisfaire à cette obligation, vous serez condamné à une amende considerable, et les frais qu'il en pourra couster pour reparer les lanternes, tomberont sur vous.

Vous vous souviendrez en particulier, et sous les mêmes peines, de nous informer en cas que le vitrier négligeât de nétoyer et réparer toutes les lanternes pendant la cessation de l'illumination qui arrive chaque mois, comme il y est obligé.

Vous observerez exactement de ne point couper les cordes qui servent aux descentes des lanternes, parce qu'il y a des temps de pluye et d'humidité où les cordes se retirent et sont trop courtes si on ne les laisse dans la longueur et proportion où le vitrier les aura mises, et s'il en arrive des inconveniens, vous en serez responsable.

Si vous ne pouvez pas vous-même vaquer à allumer les chandelles, vous vous garderez bien de confier ce soin à des enfans; mais vous n'y employerez que des personnes au moins âgées de vingt ans, capables de s'en acquitter, et qui n'allumeront que vostre département seulement, à peine d'amende contre vous, et de prison contre le gaignedeniers, auquel vous ne pourrez donner que pour un jour de chandelle à la fois; comme aussi vous aurez soin de vous faire apporter tous les soirs les clefs des boëtes dans lesquelles les cordes de descentes des lanternes sont enfermées; et vous leur récommanderez d'observer exactement ce qui est marqué cy-dessus. Vous y devez même avoir d'autant plus d'attention, que vous demeurerez toujours garant et responsable en vostre nom, de toutes les contraventions que ces personnes pourroient commettre, et que vous serez tenu des amendes qu'elles pourront encourir.

La visite générale qui se fera tous les soirs dans chaque quartier par des personnes qui seront préposées à cet effet, donnera lieu de connoistre les fautes que vous commettrez contre chacun des articles de cette instruction, et il en sera fait rapport contre vous à la police suivante

Celles qui viendront de vostre négligence seront punies par des amendes très-severes, et celles où il se trouvera de l'affectation ou de la fraude, seront punies exemplairement, suivant l'exigence des cas.

Vous estes averti de toutes ces choses, afin que vous puissiez vous acquitter bien et dûëment de vostre commission, et vous garentir par vostre exactitude de toutes les peines établies par les reglemens de police. Fait et délivré en nostre hostel, le vingt aoust 1741.

De Prémonwal.

CHANDELLES ET LANTERNES PUBLIQUES.

Septembre 1741. — L'illumination se fera à sept heures.

Avertissement pour les commis aux chandelles et les vitriers chargez du nétoyement des lanternes et de l'entretien des boëtes à l'usage des lanternes.

Les commis commenceront d'allumer les chandelles publiques des huit à la livre, le premier septembre jusques et compris le dix-huit. Ils auront soin de placer lesdites chandelles dans les petites bobeches, et de fermer les trapes qui sont au fond des lanternes, à peine d'amende; et ils auront aussi attention d'élever toutes les lanternes d'une même ruë à une égale hauteur.

Les commis qui ont esté élus pour allumer les chandelles publiques, auront soin de se faire rapporter tous les jours les clefs des boëtes dans lesquelles les cordes de descente des lanternes sont renfermées, au cas qu'ils les fassent allumer par des gagnes-deniers, lesquels gagnesdeniers ne pourront allumer qu'un département, suivant l'ordonnance, à peine de prison. Et ne sera délivré par lesdits commis auxdits gagne-deniers que pour un jour de chandelle à la fois, à peine d'amende; comme aussi de n'y employer aucun gagne-denier qu'il n'ait atteint l'âge de vingt années.

Lesdits commis n'ôteront point des lanternes avant midy les chandelles qui se seront éteintes pendant la nuit, afin de donner le temps pour connoistre la raison pour laquelle elles se seront éteintes.

Les vitriers auront soin de lever pendant la cessation des chandelles toutes les lanternes de leur quartier, de les nétoyer et réparer entierement, et que les boëtes soient bien entretenuës, suivant qu'ils y sont obligez par leurs baux, à peine d'amende et d'une retenuë de six sols par chaque lanterne qu'ils auront négligé de nétoyer et réparer; de placer un fil d'archal aux bobeches de chaque lanterne, pour contenir les chandelles droites; et d'aller tous les samedis à huit heures du matin chez M. le commissaire ancien de leur quartier, pour recevoir son ordre touchant les réparations des boëtes et lanternes cassées; et ne manqueront pas de se trouver le jour de la délivrance des chandelles aux magasins où elles se délivrent aux commis, à peine d'amende.

LA VIE.

IMITÉ DE TENNYSON.

I

Deux enfants sont nés dans deux villages voisins; le long des haies vertes, ils cueillent l'aubépine; au bord des

clairs ruisseaux, ils admirent les ailes de gaze de la libellule; dans la luzerne en fleur, ils jouent avec les papillons; et du matin au soir, ils mènent la douce vie, la folle vie des petits enfants en liberté.

II

Deux étrangers se rencontrent à quelque fête de village. Il y a là beaucoup de jeunes filles aux joues roses et aux yeux brillants. Il n'a vu qu'Elle. Oh! combien elle est plus charmante que l'aubépine, plus gracieuse que la libellule au corselet d'acier, plus brillante que les papillons dans la luzerne en fleur.

III

Deux fiancés se promènent le long du vieux mur, au fond du verger; pas à pas, lentement, ils foulent l'herbe épaisse de l'allée; tantôt le soleil les éclaire, tantôt l'ombre des vieux pommiers les couvre; le ciel est pur et serein, mais pas plus pur que le fond de leurs cœurs. Quelquefois ils se parlent tout bas de choses sérieuses et douces.

IV

Deux vies sont enchaînées l'une à l'autre; deux âmes vont mettre en commun, jusqu'à la mort, leurs joies et leurs douleurs; elles seront le soutien l'une de l'autre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

V

Deux tombes s'abritent, côte à côte, à l'ombre du vieux clocher gothique tout tapissé de lierre; deux tombes couvertes de gazon où sourit la pâquerette; la pluie les lave, le soleil les égaye pendant de longues, longues années!

VI

Deux enfants sont nés dans le même village, le village au clocher gothique, aux tombes verdoyantes. Ils vont à leur tour cueillir l'aubépine, admirer la libellule et les papillons aux brillantes couleurs; ils vont, la main dans la main, s'agenouiller et prier sur les deux tombes.

VII

Voilà, heure par heure, année par année, le cercle entier de la vie humaine.

LA VOLTE DE PROVENCE OU LA VOLTE DE SAULT.

C'était ce qu'on appelle la valse aujourd'hui. Cette sorte de danse avait été introduite à la cour de Fontainebleau, sous Henri II, en 1556, par le comte de Sault. Voici comment Vincent Carloix, qui rapporte le fait, l'a décrite dans les Mémoires de son maître, le maréchal de Vieilleville.

« L'homme et la femme s'estant embrassez toujours de » trois ou quatre pas, tant que la danse dure, ne font que » tourner, virer, s'entre-soubs-lever, et bondir. Et est » cette dance, quand elle est bien menée par personnes ex- » pertes, très-agréable. »

LES PARCS AUX HUITRES A ARCACHON.

Voy. t. XXI, 1853, p. 180.

A marée haute, le bassin d'Arcachon a l'aspect d'un vaste lac entouré de dunes de sable jaune que coupent les rayures noirâtres des forêts de pins s'étendant en écharpe dans les anfractuosités.

A la mer haute, tout est eau dans le bassin, sauf l'île aux Oiseaux, massif plat de cailloux agglomérés qui porte deux ou trois cabanes, et s'étend au milieu de l'espace pour donner asile à des millions de canards sauvages représentant toutes les espèces connues. De la terre, on ne voit à l'île aux Oiseaux que des pieux blancs décrivant de longues files; l'œil ne distingue pas, à cette distance, les filets immenses qui s'étendent d'un piquet à l'autre et n'attendent que le brouillard ou la nuit pour remplir leur cruel office. Le lendemain, le chasseur vient donner le coup expéditif et fatal à cette multitude emplumée qui se démène au milieu de la maille ou pend tristement par le cou dans l'attitude du désespoir.

Quand la mer se retire, les tilloles, qui par centaines stationnent dans la baie, prennent la position pittoresque que dut garder l'arche sur le mont Ararat. Elles échouent, elles se penchent mélancoliquement sur le flanc, et attendent, immobiles, qu'un nouveau flot vienne les bercer à la prochaine marée.

J'oubliais de dire que les tilloles sont la demeure des gardes particuliers préposés à la culture, et surtout à la surveillance des bancs d'huîtres, que menace sans cesse un braconnage effréné.

Mais la terre émerge de plus en plus; de grands bancs apparaissent, sombres, noirs, herbeux, boueux. Ce sont les *crassats*, des rivières plus ou moins larges, au courant rapide et rempli de courtes lames, que l'on nomme *chenaux*, chemins par lesquels l'eau s'empresse, se précipite vers la grande mer. Sur les crassats se dessinent des ruisseaux qui vont se jeter dans les rivières; ce sont les *esteys*, rigoles d'assainissement naturelles; elles suivent les plis du terrain.

Presque au centre du bassin émerge, aux grandes marées seulement, un crassat d'une quarantaine d'hectares; c'est le Lahillon. Sa forme est allongée, dirigée de l'est à l'ouest; il est isolé au milieu de deux chenaux parallèles sept ou huit fois plus larges que lui. Là est établi le parc modèle; trois mois de travail sur ce parc représentent seulement soixante-deux heures et demie; le reste du temps il est sous l'eau.

C'est ce milieu ingrat que la marine a aménagé, comme le montre la gravure. C'est dans cette espèce de jardin aquatique qu'elle a réalisé une des plus curieuses exploitations de notre époque, si féconde en nouveautés intéressantes. Ces sortes de tombes sont des abris qui empêchent d'abord les huîtres, répandues sur le sol entre eux, d'être roulées par les vagues et entraînées ou jetées dans les chenaux par le gros temps, puis qui gardent un peu d'eau autour des mollusques lors du court assèchement du Lahillon. En effet, l'huître ayant besoin d'humidité, et surtout d'une température très-égale, il convient de garder au-dessus d'elle d'autant plus d'eau que la mer se retire plus longtemps. La chaleur en été, le froid en hiver, tout lui est nuisible; sans parler des glaces qui, entraînant les huîtres avec elles, dépeuplent les parcs.

Dans les hivers rigoureux, la température descend assez, la nuit, pour geler, à la marée basse, la surface des bancs découverts. Une couche de glace se forme « dans, sur et entre » les huîtres recouvrant le parc. L'eau, revenant, enlève la glace, et avec elle les huîtres que celle-ci emprisonne. Le tout alors s'en va à flot, errant à l'aventure, jusqu'à ce que les chocs répétés ou la fusion du bloc laissent tomber à fond et éparpillent les huîtres ainsi voiturées.

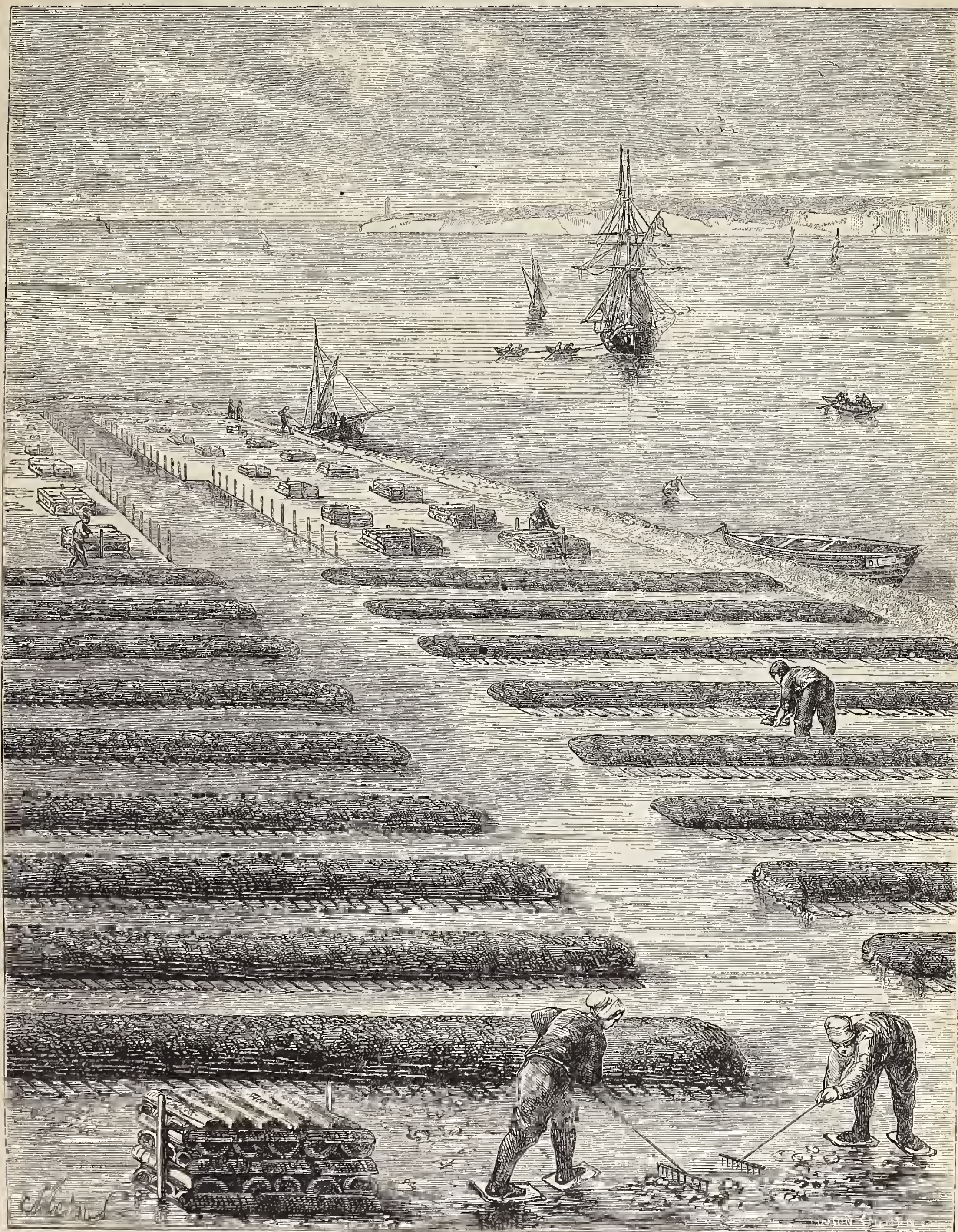
On sait que l'huître émet chaque année des milliers de germes qui, tourbillonnant dans les eaux, s'attachent aux corps solides qu'ils rencontrent.

Pour arrêter et ramasser ce *naissain* précieux, on n'a encore trouvé rien de mieux que la *ruche*, c'est-à-dire un assemblage de tuiles creuses croisées et superposées

d'une façon régulière. Des piquets et des fils de fer galvanisés retiennent le tout au sol, afin que la mer qui recouvre ces engins ne les emporte pas dans ses colères.

Chaque tuile tient ainsi attachées vingt, cinquante, quelquefois cent, quelquefois deux cents petites huîtres. Que l'on juge du nombre prodigieux d'individus que l'on récolte en une seule saison, quand on a vingt-cinq à trente mille tuiles en ruches!

Sur des parcs semblables, la culture des huîtres est toute pareille aux exploitations agricoles. Cet ensemencement de la tuile collectrice est le point de départ; ce sont les huîtres adultes, répandues sur le sol entier du parc,



Le Lahillon. — Parc à huîtres du bassin d'Arcachon. — Dessin de Mesnel.

entre les tombes, qui le donnent sans frais. L'année suivante, les tuiles sont isolées par le démontage des ruches; puis elles sont placées par rangées, et on laisse les jeunes huîtres grossir et acquérir une coquille assez solide pour qu'elles puissent être, sans danger, détachées de la tuile.

Cette opération se fait à la deuxième et à la troisième année. Les jeunes huîtres restent ainsi éparpillées au milieu d'une herbe courte, — le *moussillon* dans le pays, — à demi enfoncées dans une sorte de vase molle et succulente où elles puisent la meilleure partie de leur nourriture. Car, il ne faut pas le perdre de vue, l'huître est le premier degré de la grande échelle de transformation naturelle; c'est elle qui absorbe l'infusoire, l'animal microscopique que contient l'eau de mer, pour en former une

chair solide, succulente, nutritive. Admirable travail, qui fait quelque chose d'utile à l'homme d'êtres que ses organes ne lui révèlent pas!

SCÈNES DE NAUFRAGE.

En 1854, un grand paquebot, nommé *l'Arctic*, allait d'Angleterre en Amérique. Il avait à bord deux cent cinquante passagers et cent cinquante matelots. Il était parti en bon état, au mois de septembre, et naviguait depuis une semaine, à grande vitesse, lorsque, par un épais brouillard, il heurta un autre bâtiment à vapeur, beaucoup plus petit et plus faible que lui. C'était le choc du pot de fer contre le pot de terre. La secousse fut épouvantable; tous ceux qui étaient sur le petit vaisseau français, appelé *la Vesta*, se crurent perdus. Deux canots furent mis à la mer : l'un coula; l'autre, trop surchargé (car les hommes s'y jetaient malgré les ordres du capitaine), chavira avec tous ceux qu'il portait. Un vieux matelot français, de Saint-Malo, put seul saisir un bout de corde qui lui fut lancé; il se hissa à bord de l'*Arctic*, qui continua sa route, après avoir envoyé une chaloupe au secours de la pauvre *Vesta*, mais sans espoir de sauver personne, car on croyait bien que le petit bâtiment, écrasé par le gros, était descendu au fond de la mer. Il n'en était rien cependant. Le calme et l'énergie d'un seul homme avaient sauvé le vaisseau et tous ceux qui étaient restés à bord. Après le premier moment d'alarme, le capitaine s'était assuré qu'il n'y avait pas de voie d'eau, et que le bâtiment avait résisté au choc. Il fit jeter à la mer tout ce qui chargeait l'avant, les ancres, les coffres, les chaînes, et jusqu'à la morue, car la *Vesta* revenait de Terre-Neuve où se fait la grande pêche de ce poisson. Le capitaine fit ensuite abattre le mât de misaine. Le bâtiment allégé releva pour ainsi dire la tête : alors on se mit à boucher toutes les ouvertures avec des matelas, des paillasses; on ajusta par-dessus des voiles, des planches qu'on assujettit fortement avec des cordes. Le vaisseau put, grâce à ces sages précautions, se maintenir à flot, et regagner, au bout de deux jours, la côte de Terre-Neuve d'où il était parti.

Cependant le vaisseau *l'Arctic*, qui s'éloignait à toute vapeur, était lui-même mortellement atteint. La *Vesta*, construite en fer, était entrée comme une épée dans ses flancs, et y avait ouvert trois larges blessures, par lesquelles la mer se précipita avec une effrayante rapidité. Le capitaine mit tout le monde aux pompes pour épuiser l'eau et la rejeter dehors; mais l'eau montait toujours et allait bientôt remplir le bâtiment. Il fit alors préparer les canots. Les passagers, qui jusque-là avaient ignoré le danger, commencèrent à s'alarmer. Les visages prirent un air de sombre et morne désespoir. Les femmes se groupèrent sur le pont. Les mères et leurs enfants, les maris et leurs femmes, les frères et les sœurs, se tenaient étroitement embrassés, ou s'agenouillaient ensemble pour prier. Les matelots éperdus couraient sur le pont en demandant ce qu'il fallait faire. Les uns pompaient avec fureur, d'autres jetaient à la mer tout ce qui leur tombait sous la main pour alléger le vaisseau ; mais rien n'y faisait : l'eau montait toujours. Elle fut bientôt au niveau du foyer, qu'elle éteignit; les conduits de la vapeur étaient inondés, les roues ne marchaient plus. Le vaisseau enfonçait de minute en minute : il était impossible de le sauver; mais on eût pu sauver les passagers, si l'équipage, cédant à la peur, n'avait lâchement déserté le vaisseau et le capitaine. Les hommes s'élancèrent pêle-mêle dans les canots; ils pressèrent le capitaine de venir avec eux, mais il leur déclara qu'il ne voulait abandonner ni ses malheureux passagers, ni son petit garçon, qu'il avait avec lui. Il resta donc à bord avec quelques matelots fidèles et courageux.

On s'occupa de construire un *radeau*, c'est-à-dire un assemblage de planches reliées ensemble avec des cordes, et qui se soutiennent au *ras de l'eau*. Les femmes, comme toujours dans ces grandes extrémités, montrèrent une résolution et une résignation admirables. Il ne restait plus à bord qu'un seul canot. Le capitaine y fit placer les femmes et les enfants; mais on eut besoin du canot pour aider à la construction du radeau, et toutes ces pauvres femmes en sortirent sans hésiter et sans se plaindre. Il y en avait une qui continuait encore à pomper, et comme le capitaine lui disait de se reposer, et qu'autant vaudrait essayer de dessécher la mer que de vider le vaisseau de l'eau qui l'emplissait, elle répondit qu'elle voulait travailler jusqu'à la fin.

Tandis qu'on resserrait les planches du radeau qui venait d'être lancé à la mer, le capitaine, resté à bord avec quelques passagers, tâchait de maintenir un peu d'ordre sur le pont; mais tout à coup il y eut une terrible panique, un sauve qui peut général. Le vaisseau enfonçait de plus en plus : beaucoup se jetèrent à la mer, les uns gagnant à la nage le canot déjà trop plein, ou le radeau surchargé de monde, et que les vagues balayaient, emportant chaque fois un ou plusieurs naufragés. Tous ne cédèrent pas à cette terreur. Parmi ceux qui firent héroïquement leur devoir, il y eut un jeune Américain que le capitaine avait chargé de tirer le canon d'alarme. Au milieu de toutes les scènes de désordre et de désespoir qui se succédèrent pendant ces heures d'agonie, il resta inébranlable à son poste : on l'y voyait encore quand l'*Arctic* fut submergé, et il tira son dernier coup de canon en descendant dans l'abîme. Le capitaine aussi, debout sur l'avant, tenait son petit garçon dans ses bras, lorsque le bâtiment plongea. « Après une courte lutte au fond de l'eau, dit-il, je me retrouvai sur la surface avec mon pauvre enfant, et tout aussitôt je me sentis de nouveau entraîné à une grande profondeur. Quand je revins encore sur l'eau, j'étais épuisé et mon enfant m'avait échappé. Je cherchais à le ressaisir, lorsqu'une planche, rejetée violemment par la mer, me rasa la tête et alla frapper avec force celle de mon cher petit. Je le vis étendu sans vie sur l'eau. En même temps un affreux et déchirant spectacle s'offrit à moi : deux cents hommes, femmes et enfants luttaient contre les vagues, au milieu des débris du navire, implorant à grands cris du secours. Que Dieu me préserve de revoir jamais une pareille scène! Je réussis à monter sur la partie du vaisseau placée à la proue, et qu'on nomme *tambour*. Onze hommes s'y étaient aussi réfugiés. Nous étions dans l'eau jusqu'aux genoux, et souvent les vagues passaient entièrement sur nos têtes. »

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent dans ce cruel supplice. Le capitaine, épuisé, s'était endormi et avait repris quelques forces. Le brouillard persistait; deux fois ils aperçurent la lumière d'un navire. Ils appelèrent jusqu'à ce que la voix leur manquât; mais ils ne furent pas entendus, et ils eurent la douleur de voir disparaître la lumière au bout d'un quart d'heure. Il ne restait plus que deux hommes avec le capitaine, les neuf autres étaient morts.

Ceux des passagers qui avaient conservé leur présence d'esprit s'étaient construit à la hâte des radeaux, et s'étaient lancés dessus avant la catastrophe : l'un d'eux a raconté tout ce qu'il eut à souffrir, en pleine mer, sur trois planches qui n'avaient que quatre à cinq centimètres d'épaisseur.

« Je resserrai, dit-il, autant que possible mon petit

radeau, afin qu'il pût résister au choc des vagues, et avec une planche que j'en arrachai, je me fis une espèce de rame. Je m'éloignai ainsi à cent mètres du bâtiment, de manière à voir ce qui s'y passait et aussi à ne pas me séparer de mes compagnons d'infortune. Je vis plusieurs radeaux comme le mien se détacher du navire, l'un avec deux matelots, un autre avec le vieux marin français de la *Vesta* que nous avions recueilli à bord, un autre avec un mousse. Nous nous hélâmes et nous convînmes de nous tenir ensemble autant que possible. Je vis aussi plusieurs tonneaux attachés, sur lesquels étaient cinq hommes; mais à cinquante pas de moi ils chavirèrent et coulèrent : trois reparurent, ressaisirent les tonneaux et culbutèrent encore pour ne plus revenir. J'étais navré de les voir couler, et pourtant j'enviais presque leur sort, car au même moment je vis le bâtiment s'enfoncer par la poupe, et j'entendis distinctement le bruit et le clapotement de l'eau qui remplissait successivement les cabines. Il s'éleva une immense clameur, puis tout se tut. Ce fut l'affaire d'une demi-minute. La nuit arriva. Je m'étais résigné à la mort, et je l'aurais regardée alors comme un soulagement; mais, hélas! que j'étais peu préparé à paraître devant Dieu! Puis je pensai à ma famille... La nuit était épaisse et froide; le brouillard pénétrait mes habits déjà mouillés. J'étais debout, les pieds dans l'eau, et souvent la mer me venait jusqu'aux genoux... Alors j'offris une prière à Celui qui est le maître des flots et des vents, à Celui qui est notre refuge dans toutes les extrémités, à Celui qui a dit : « Frappez et l'on vous ouvrira, demandez et vous recevrez. » Après avoir prié, je me sentis consolé et réconforté. J'aperçus flottant auprès de moi un grand panier doublé en fer-blanc, un de ceux qui servaient à la table du bord; je l'amenai sur ma planche, et je l'y attachai avec une corde que j'avais autour des reins : de la sorte, je me fis une espèce de siége à sec, m'asseyant sur le bord et mettant une jambe et un pied dans le panier. Au bout de quelques instants, cependant, les vagues commencèrent à l'emplir, et je vis qu'il ne ferait que charger le radeau. J'entendis un léger bruit contre les planches; c'était une espèce de bidon en zinc: je le saisis, je le coupai avec mon couteau de poche, et j'en fis ce qui m'était le plus nécessaire, une écuelle pour vider l'eau de mon panier. J'y pus alors m'y accroupir et m'y blottir.

» Ce fut dans cette situation que je passai la nuit. Quand revint le jour, il n'éclaira qu'un épais brouillard, les vagues grossissantes et mon frêle radeau. Sur la vaste étendue de la mer, je ne voyais pas une voile; je n'apercevais que les deux matelots, comme moi sur un radeau, à un demi-mille de distance, qui se tenaient debout et m'apparaissaient par intervalles quand les vagues les soulevaient. »

Le malheureux naufragé passa ainsi toute la journée, sans une seule goutte d'eau à boire pour apaiser son ardente soif. Un peu avant la nuit, le brouillard s'étant éclairci, les deux matelots lui crièrent qu'ils voyaient une voile : tous trois élevèrent un mouchoir en l'air au bout d'une planche; mais ce fut inutile, la voile s'éloigna. Alors commença une autre longue nuit. Au froid, à la faim, à la soif, se joignirent la fatigue et la fièvre.

« J'étais, dit-il, dans un état mêlé d'assoupissement, de frisson et d'insensibilité. Toutes sortes de choses étranges me passaient dans l'esprit, toutes sortes d'images bizarres voltigeaient devant mes yeux. Je me figurais que je m'entendais appeler par des voix nombreuses, et cependant je savais très-bien qu'il n'y avait à portée de la voix que les deux matelots. C'était comme si la Providence, me prenant en pitié, m'eût envoyé cette surexcitation joyeuse qui, pendant toute la nuit, me fit croire que des bateaux me cherchaient de tous côtés. Mais avec le matin revint la même horrible scène d'abandon et de désespoir. Toujours le même brouillard, et à travers la brume, les deux figures des matelots, debout sur la cime des vagues. Ils s'étaient mis dos à dos pour se servir mutuellement d'appui. La vue de ces deux créatures humaines luttant, comme moi, contre l'agonie, soutenait mon courage. Presque tout un jour s'écoula encore... »

Enfin ils aperçurent un vaisseau, et recommencèrent leurs signaux de détresse. C'était le *Cambria*, qui les cherchait et qui les recueillit.

Le vieux matelot breton qui s'était réfugié de la *Vesta* sur l'*Arctic* avait eu l'énergie de se sauver; il avait commencé par se faire une ceinture de bouteilles vides; puis il avait renoncé à ce moyen de sauvetage et s'était lié à une caisse avec des cordes : il put ainsi se maintenir à flot et gagner un radeau, sur lequel il resta cinquante-deux heures, seul, sans boire ni manger. Le troisième jour il eut le bonheur d'être aperçu par le *Cambria*. Hissé à bord du bâtiment, il expliqua par signes que d'autres malheureux étaient au large et allaient périr si l'on ne venait pas à leur secours. Le capitaine prit sa lunette et distingua, en effet, plusieurs radeaux. Deux ou trois portaient encore des créatures humaines. On manœuvra dans leur direction, et c'est ainsi que furent sauvés le capitaine de l'*Arctic* et le jeune Américain.

LIBERTÉ.

— Non, ma volonté n'est pas libre, disait le bachelier.

Et il démontrait sa thèse par force arguments et règles de logique.

Le cavalier, à bout de raisons et impatienté, lui donna un coup de fouet. Et le bachelier de se sauver à toutes jambes.

— Holà! lui cria le cavalier, il paraît que tu as trouvé la libre volonté de fuir. WOMACK.

UNE RUDE TACHE.

C'est une rude tâche de faire du bien à ceux qui s'obstinent à ne vouloir que se faire du mal à eux-mêmes.

STRAFFORD, *Lettres*.

LA MARGUERITE.

Une des femmes enfermées à Saint-Lazare était des plus violentes : elle brisait tout ce qui tombait sous sa main, déchirait ses vêtements, et mettait sans cesse à l'épreuve la patience des surveillantes.

Les punitions l'exaspéraient; elle répondait aux remontrances par de grossières injures.

Tout à coup ses manières changèrent. Elle devint moins irritable, presque docile.

Une charitable dame, qui avait demandé et obtenu la permission de visiter les prisonnières, fut introduite un jour dans sa cellule, et l'y trouva tout en larmes. Assise sur un escabeau, elle tenait devant elle un petit livre ouvert; une marguerite desséchée marquait la page.

En voyant entrer l'étrangère, elle se leva précipitamment et cacha le petit livre dans son sein. Ce ne fut qu'après plusieurs visites, et vaincue par des témoignages de sincère sympathie, qu'elle laissa échapper son secret.

Le livre était l'alphabet de sa fille, morte à six ans, alors qu'elle commençait à savoir lire; elle l'avait gardé comme une relique. Un jour, en se promenant dans la

cour de la prison, elle avait vu poindre entre les pierres du pavé une petite fleur, semée là par quelque vent bienfaisant qui des vertes campagnes avait transporté la graine entre ces tristes murs. La vue de la marguerite lui avait rappelé son enfant, parce qu'une voisine lui avait apporté les premières marguerites alors qu'elle était bien mal : « Et le cher agneau souriait et me disait : — Prends-les, maman ; elles sont si jolies! »

« Et voilà pourquoi je l'ai cueillie, ajouta-t-elle, et l'ai mise ici sur la dernière page que ma petite a épelée; si jamais je pouvais la lire, ce serait comme si j'entendais mon enfant! »

Le cœur de la mère avait parlé ; la femme vicieuse était convertie. Peu après, elle sortait de prison, grâce à la charitable visiteuse, et commençait une vie nouvelle.

CRATÈRES A L'ILE DE LA RÉUNION

(ILE BOURBON).

Le volcan sous-marin qui a créé, à une date inconnue, l'île Bourbon, répand encore dans de fréquentes éruptions, presque une fois chaque année, ses laves qui ne cessent de l'agrandir. Il est situé dans la partie sud-est. C'est vers le nord-est que, chassées par le vent, se sont accumulées les cendres et les laves elles-mêmes. On peut se figurer l'île entière comme ayant été primitivement une seule montagne où se sont ouverts çà et là, à diverses époques, des cratères qui ont servi de conduits aux matières ignées pendant une certaine période, puis se sont fermés (¹). Les couches de terre végétale se forment rapidement sur ces sols calcinés. Les fougères y naissent et s'y multiplient, les forêts leur succèdent. Ce qu'on nomme l'*Enclos* renferme le *Grand-Brûlé*, formé de coulées de lave, et terminé à sa partie supérieure par le cratère en activité, la *Marmite* ou le *piton de Fournaise*.

Le cratère que représente notre gravure fait partie du *Grand-Bénard*, situé entre le *Petit-Bénard* et le *Brûlé de Saint-Paul*, entre Saint-Louis et Salazie. C'est de la ville de Saint-Paul, située à l'est de l'île, que l'artiste qui a fait ce dessin était parti avec quelques compagnons. « Après avoir traversé, dit-il, des plantations de cannes à sucre, nous arrivâmes à la zone des bois inhabités et aux forêts de roseaux qu'on appelle calumets. En continuant à monter, nous vîmes la végétation peu à peu disparaître. Bientôt nous nous trouvâmes sur des terrains arides, tout composés de laves et de pierres qui portaient encore les traces du feu souterrain. Nos chaussures déchirées étaient en grand danger de tomber en pièces. Laissant de côté, sur notre gauche, les escarpements vertigineux qui séparent, par d'effroyables abîmes, le *Grand-Bénard* des pics de *Salazie* et du *piton des Neiges*, nous vîmes plusieurs cavernes qui, après avoir jadis servi de passage à la lave, sont aujourd'hui comblées en partie par des éboulements et des débris de pierre. A cette hauteur, qui est d'environ trois mille mètres, la vue s'étend sur toute l'île. La grandeur de ce spectacle nous captive : nous restons longtemps immobiles et muets. Un incident vient nous distraire. Un nègre passe, courbé sous un panier énorme. Que porte-t-il? De la glace qu'on attend à Saint-Paul, où se prépare une fête. Où a-t-il trouvé cette glace? Dans une caverne qui autrefois vomissait le feu, et que l'on a convertie en glacière... »



Un cratère du Grand-Bénard, dans l'île de la Réunion. — Dessin de de Bérard.

(¹) Selon quelques géologues, le grand cratère actuel serait un cratère d'affaissement comme l'Etna, et non de soulèvement comme le Vésuve. Le terrain, dans un mouvement de bascule général, se serait incliné et affaissé vers la mer, pendant qu'à la partie opposée le *piton de Fournaise* aurait été porté à l'élévation de 2 600 mètres.

UN MARBRE DE MICHEL-ANGE.



Musée de Kensington, à Londres. — Un marbre de Michel-Ange. — Dessin de Mouilleron.

L'admirable tête dont on voit ici le dessin appartient depuis 1864 au Musée de Kensington, à Londres. Elle n'a pas été, croyons-nous, jusqu'à présent reproduite par la gravure; mais elle a fait l'objet d'un travail spécial, inséré dans une revue anglaise (¹), par un écrivain qui est à la fois un habile statuaire et un des juges les plus compétents et les plus délicats en pareille matière. Il a établi par les plus solides raisons que Michel-Ange était bien l'auteur de ce buste, et qu'il l'avait fait vers l'année 1503, au moment où, déjà chargé d'un grand nombre de travaux, il s'occupait aussi du grand bas-relief représentant la Vierge assise avec l'Enfant Jésus, que l'on voit encore aujourd'hui à Bruges, dans l'église Notre-Dame. M. Charles Clément, à son tour (²), adoptant les conclusions de M. de Triqueti, a placé la tête du Musée de Kensington à la même date dans la chronologie des œuvres de Michel-Ange. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Le masque seul est terminé. Les cheveux sont ébauchés, et la draperie qui recouvre la tête n'est qu'indiquée. L'expression et les traits sont admirables, et le grand sculpteur n'a peut-être jamais plus approché que dans ce buste de la beauté idéale, en conservant le sentiment tendre et délicat qui convient au type féminin. Le masque présente une ressemblance frappante avec celui de la Vierge de Bruges. Lorsque ce dernier ouvrage fut commandé à Michel-Ange, le sculpteur déjà célèbre était surchargé de travaux, et il est probable qu'il n'a pu l'exécuter de sa main. L'aspect du marbre du groupe de Bruges, sa douceur, sa rondeur, l'absence de cette fierté, de ce caractère dont Michel-Ange marquait ses moindres ouvrages, tout semble indiquer qu'un de ses élèves en fut chargé sous sa direction. D'une autre part, la composi-

(¹) *Fine Arts quarterly Review*, nº IV.

(²) Dans la 2ᵉ édition de *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphael.* Paris, Hetzel, 1867.

tion indique très-clairement que Michel-Ange fit au moins la maquette de ce bel ouvrage. M. de Triqueti, excellent juge en pareille matière, suppose avec beaucoup de vraisemblance que, pour aider son élève et pour le mettre dans la voie, Michel-Ange modela lui-même, en terre et de grandeur d'exécution, la tête de la Vierge, et qu'ayant rencontré l'admirable type que nous voyons au Musée de Kensington, il le traduisit rapidement en marbre, abandonnant son travail dès qu'il eut rendu sa pensée dans les traits du visage. »

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 166, 211, 246, 274, 298, 322.

MORT DE MATHURIN RÉGNIER.

Le lecteur s'étonne peut-être qu'ayant donné à nos causeries le titre de *Promenades*, nous n'ayons fait encore que lui raconter au hasard, ce semble, cinq ou six histoires, lesquelles en divers temps eurent pour théâtre la patrie de Corneille; on eût préféré, sans doute, que nous prissions la ville quartier par quartier... — Eh bien, que le lecteur se rassure, c'est précisément ce que nous avons fait; nous nous sommes placés tout d'abord au centre de la ville, c'est-à-dire au Vieux-Marché, le point le plus illustre de la Normandie, et nous pouvons ajouter l'un des plus illustres du monde : c'est le calvaire où fut brûlée Jeanne Darc! De ce lieu sacré entre tous, nous avons voulu faire notre point de départ et de repère pour ces Promenades; et remarquez bien que jusqu'ici nous n'avons pas encore quitté le Vieux-Marché. Voyez plutôt : nous sommes au milieu de la place, les yeux vers le nord; nous avons à notre gauche, c'est-à-dire à l'ouest, une large et belle rue au bout de laquelle, en perspective, on aperçoit l'Hôtel-Dieu; cette belle rue s'appelle la *rue de Lenôtre;* nous avons raconté l'histoire de son percement, et nous avons eu les *grands travaux de 1757;* du côté droit, à l'est, précisément en face de la rue de Lenôtre, nous avons la *rue de la Grosse-Horloge;* on apercevait du Vieux-Marché, dans cette rue, les *deux vieilles maisons* récemment démolies; je vous ai dit l'histoire de ces deux maisons. J'ai été conduit, par cette histoire, à vous parler de Mme de la Sablière, de la Fontaine, de Molière, et tout naturellement de Corneille, dont la maison, rue de la Pie (une rue parallèle à la rue de Lenôtre), s'apercevait aussi du Vieux-Marché. Voilà donc pour l'ouest et pour l'est. Vers le sud, c'est-à-dire vers le quai, une rue part du Marché : c'est la rue du Vieux-Palais, au bas de laquelle se trouvait le théâtre où joua Molière; j'ai donc, à cette occasion, recueilli tout ce qu'il reste de souvenirs du séjour de *Molière à Rouen*. Maintenant, si nous regardons en face de nous, vers le nord, voici la *rue de la Prison*. Eh bien, est-il possible de ne pas se souvenir qu'un des poëtes les plus originaux et les plus vigoureux qu'il y ait eu en France, que Mathurin Régnier mourut dans cette rue en 1613? Il était né à Chartres en 1573; il n'avait donc que quarante ans. Malade depuis plusieurs années déjà, il était venu se faire traiter à Rouen par un médecin spécialiste de grande réputation; ce médecin s'appelait Lesonneur. On sait que Rouen, où les apothicaires ont produit Lémery et Vauquelin, a toujours eu des médecins habiles : les Lecat, les Laumonier, les Lamauve, les Blanche, les Flaubert, etc. Lesonneur, qui était un de ces habiles, parvint en effet à rétablir Mathurin. Celui-ci, pour fêter son rétablissement, réunit à dîner quelques amis, parmi lesquels se trouvait le médecin lui-même. On but au dessert du vin d'Espagne, et malheureusement ce vin fut fatal au convalescent; il retomba malade, fut pris de pleurésie, et mourut en trois jours.

M. le professeur Bouquet publiait l'an dernier, dans la *Revue de la Normandie*, un article où sont réunis ces détails longtemps ignorés; il y en ajoute quelques autres sur la maison où mourut et sur le lieu où fut inhumé le poëte, en partie du moins, car Régnier avait demandé d'être enterré à l'abbaye de Royaumont; mais le curé de Sainte-Marie la Petite, paroisse où se trouvait l'hôtel dans lequel Régnier finit ses jours, ne lâcha pas complétement sa proie : il se réserva les entrailles du poëte, qui, enfermées dans une boîte en plomb, furent inhumées dans son église.

Cette église existe encore au haut de la rue de la Prison, où elle sert de synagogue aux Israélites de la Seine-Inférieure, présidés par l'excellent rabbin M. Léopold Schwob, un de nos plus forts hébraïsants contemporains. En fouillant bien dans cette synagogue, peut-être y trouverait-on la pierre tombale de Mathurin Régnier. On connaît, du reste, l'épitaphe qu'il se composa lui-même :

J'ay vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et si m'estonne fort pourquoy
La Mort osa penser à moi,
Qui ne songeai jamais *à elle*.

C'est bien *à elle* qu'il faut lire, parce que l'hiatus était encore en usage dans les vers au temps de Régnier; aussi est-ce à tort et très-maladroitement que quelques éditeurs, pour éviter cette faute, ont *corrigé* le vers de Régnier en mettant :

Qui ne songeai jamais *en elle*.

Nous avons dit que Régnier logeait à Rouen, rue de la Prison; M. Bouquet nous apprend que l'auberge avait pour enseigne : *A l'Écu d'Orléans;* c'était là que tous les lundis et vendredis arrivait « le carrosse de Dieppe », pour repartir les mercredis et samedis. Cette auberge se trouvait sans doute, dit M. Bouquet, « au bas de la rue, dans la partie voisine du Vieux-Marché, où se trouvaient de nos jours les hôtels du *Louvre* et du *Lion d'argent*, que les récentes démolitions ont fait disparaître. »

Ajoutons qu'en 1613, époque où mourut Régnier, Corneille avait sept ans; et comme *l'Écu d'Orléans* était parfaitement en vue de la rue de la Pie, peut-être l'enfant aperçut-il l'enterrement du poëte. Mathurin Régnier, d'ailleurs, avait une grande notoriété; de plus, il était neveu de M. de Thiron (Bertaud), abbé de la célèbre abbaye de Bon-Port, si connu lui-même pour ses jolies poésies :

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé...

Et peut-être le père de Corneille assistait-il à son enterrement. *La suite au prochain volume.*

CHANT DE NUIT.

ANCIENNE POÉSIE ALLEMANDE.

Viens, consolation de la nuit, ô rossignol! fais retentir avec amour tes joyeux accents; viens, viens, et loue ton Créateur; les autres oiseaux sont à dormir, ils ne peuvent plus chanter. Fais retentir bien fort ta petite voix, car avant tous tu peux louer Dieu dans le ciel, là-haut, bien haut!

Le soleil ne brille plus, il nous faut être dans les ténèbres, et pourtant nous pouvons chanter la bonté, la puissance de Dieu; car nous, aucune nuit ne peut nous em-

pêcher de célébrer ses louanges. Fais donc retentir ta petite voix, car avant tous tu peux louer Dieu dans le ciel, là-haut, bien haut!

L'écho, le sauvage écho écoutera tes accents, les redira encore. Chasse de nous toute langueur, instruis-nous à tromper le sommeil. Fais retentir ta petite voix, car avant tous tu peux louer Dieu dans le ciel, là-haut, bien haut!

Les étoiles, autant qu'il en est au ciel, se font voir pour louer Dieu et lui faire honneur, et le hibou même, qui ne peut chanter, montre bien par ses hurlements qu'il veut aussi louer le Seigneur. Fais donc retentir ta petite voix, car avant tous tu peux louer Dieu dans le ciel, là-haut, bien haut!

Et nous seulement, mon bien cher oiseau, ne soyons point les derniers, ne restons point à dormir; mais bien des fois, jusqu'à ce que l'aurore réjouisse les solitudes des bois, employons-nous à la louange de Dieu. Fais donc retentir ta petite voix, car avant tous tu peux louer Dieu dans le ciel, là-haut, bien haut! (1)

UNE PARTIE DE BILLES,

ET CE QU'IL EN ADVINT.

Curran, qui fut une des lumières du barreau anglais et l'un des plus brillants orateurs du Parlement, raconte dans ses Mémoires un épisode touchant de sa vie :

« J'étais enfant, et je jouais un matin aux billes sur la place du village, le cœur léger et la poche encore plus légère... Les rires et les plaisanteries allaient bon train, lorsque apparut un étranger d'un aspect singulièrement remarquable. Sa physionomie était en même temps grave et gaie. Cet intrus ne dérangea pas le moins du monde notre joyeuse partie. Au contraire, elle y gagna plus d'entrain, car le *monsieur* suivait les coups, et paraissait ravi.

» C'était un être bienveillant, à qui ce jeu rappelait sans doute les jeux de son enfance, jours heureux qui ne reviennent plus! A un demi-siècle de distance, je le vois encore avec son noble visage et sa haute taille, tel que je le vis ce jour-là debout sur la place du village et nous regardant. Il se nommait Boyse : c'était le recteur de Newmarket. Il revint plusieurs fois et me prit à gré. J'étais espiègle, original, aimant tout ce qui prêtait à rire, et fort prodigue de mes lazzis : quiconque en voulait sa part y était bienvenu; j'en aurais défrayé le monde sans m'appauvrir. Le brave recteur m'attira chez lui avec quelques bonbons. Il m'enseigna l'alphabet, la grammaire, les rudiments des classiques, tout ce qu'il pouvait enseigner; et quand il fut à bout de science, il m'envoya à l'école de Middleton. Bref, il fit de moi un homme.

» Environ trente-cinq ans après, j'avais acquis un certain renom au barreau, j'occupais un siége au Parlement, lorsque, rentrant un jour du Palais, je trouvai un vieux monsieur assis seul dans mon salon. Établi à l'aise dans un fauteuil, devant le feu, les deux pieds sur les chenets, il avait l'air de se croire chez lui. Il se retourna. Je reconnus mon ami du jeu de billes. Je me jetai dans ses bras en pleurant. Les mots ne peuvent rendre cette scène.

» — Vous avez raison, Monsieur, mille fois raison. Vous êtes ici chez vous... Ce foyer vous appartient; les meubles, les tableaux, la maison, tout est à vous, tout vient de vous; vous m'avez tout donné, mon ami, mon père, mon bienfaiteur!

» Il dîna avec moi, et le soir je vis briller des larmes dans ses beaux yeux bleus, comme il regardait cette création de sa bonté, le pauvre petit Jacques, devenu, grâce à lui, un *droit* et *honorable* membre de la Chambre des communes. Pauvre cher Boyse! Il n'est plus; mais, certes, aucun plaideur, sommé de comparaître devant la Cour suprême, n'a pu avoir à son crédit une plus large part de bienveillance pratique. »

FRANÇOIS DUQUESNOY, SCULPTEUR.

Ce qui frappe dans cette noble et intéressante physionomie de Duquesnoy, c'est un mélange touchant de douceur, de tristesse et de fierté. La Vie de cet artiste (1), écrite par Bellori, semble un simple commentaire de l'énergique peinture de Van-Dyck. A examiner de près les tendances de Duquesnoy, le sérieux de son caractère et la profondeur de ses études et de ses méditations, à voir la hauteur où il place son idéal, il semble qu'il eût mérité de naître un siècle plus tôt, afin de vivre avec ses pairs.

Quand il vient au monde (1594), l'âge d'or de la peinture et de la sculpture est passé, les grands génies qui se soutenaient et s'excitaient mutuellement ont disparu. Duquesnoy, homme de génie, lui aussi, est isolé et comme dépaysé au milieu des praticiens habiles, ingénieux, spirituels ou charmants, qui ont rempli l'interrègne entre Michel-Ange et Canova.

Né à Bruxelles, il avait donné de bonne heure idée de ce qu'il pourrait faire un jour s'il était soutenu et encouragé. L'archiduc Albert d'Autriche lui fit une pension et l'envoya à Rome. Au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des merveilles que les travaux des deux siècles précédents avaient accumulées, Duquesnoy put satisfaire son ardent désir de savoir. A défaut de maîtres, il eut du moins des modèles. Malheureusement, la pension qu'il recevait de l'archiduc lui manqua bientôt, et il fut réduit pendant assez longtemps à travailler pour vivre, au lieu de travailler pour apprendre. Les artistes de l'époque, gens d'esprit, sinon de génie, estiment ce *Flamand* tout en le trouvant un peu naïf. Ce fut un étranger comme lui, venu comme lui à Rome pour y méditer, y étudier et y travailler en paix, qui le devina et s'attacha à lui. Cet étranger s'appelait Nicolas Poussin. On se figure sans peine tout ce que Duquesnoy dut trouver d'encouragements dans une pareille amitié, quelle influence durent avoir les conversations et les exemples de Poussin sur son esprit naïf et sérieux. Quelques-unes de ses réponses devaient jeter dans un étonnement profond les artistes italiens, qui étaient si bien de leur siècle, et qui savaient si adroitement obtenir une commande et si lestement en gagner le prix. « Votre œuvre est parfaite, lui disait-on un jour; pourquoi vous acharner dessus? — Parfaite! répondit Duquesnoy, pour vous peut-être qui ne connaissez pas l'original; mais moi qui l'ai dans l'esprit, je cherche par tous mes efforts à en rapprocher ma copie. » Parole digne du siècle de Raphaël et de Michel-Ange, mais dont riaient sous cape les dignes précurseurs du *cavalier Bernin*.

Duquesnoy, qui passa la plus grande partie de sa vie à Rome, n'a guère fait pour les églises que deux statues importantes et quelques groupes d'anges. Ce n'est rien, si l'on songe à l'incroyable quantité de statues et de bas-reliefs exécutés, entre Michel-Ange et Canova, par cent

(1) Cette poésie est tirée du recueil allemand intitulé : *des Knaben Wunderhorn* (le Cor merveilleux de l'enfant).

« La plupart de ces chants populaires, si doux, si inspirés de calme et de solitude, dit M. Michelet (*Introduction à l'Histoire universelle*, notes et éclaircissements, p. 173), me restent dans le cœur et dans l'oreille, à l'égal des plus délicieux chants de berceau que j'aie entendus jamais sur les genoux de ma mère. Je n'ose en rien traduire. »

(1) *Vita di Francesco Fiammingo*.

artistes médiocres qui furent successivement à la mode.

La première de ces statues est un *Saint André* colossal, dans l'église de Saint-Pierre. Les connaisseurs vantent l'expression noble et touchante, la résignation vraiment chrétienne de ce martyr. Ils font remarquer que les draperies sont d'un excellent goût antique. Or, à cette époque, soit ignorance réelle des artistes, soit négligence volontaire, les draperies commencent à être sacrifiées. On prétend ainsi faire valoir les chairs par le contraste. Subordonner les draperies aux chairs, soit! mais traiter les draperies avec une négligence systématique, c'est commettre une erreur grave. Canova lui-même, à ses débuts, commit cette faute par respect pour une fausse tradition; mais, plus tard, il fit amende honorable, et ne rougit pas de corriger les draperies des statues qu'il avait faites dans sa jeunesse (1). La *Sainte Suzanne*, qui est dans l'église de la *Madonna di Loretto*, a été de tout temps regardée comme un modèle de grâce touchante. Un des groupes d'Anges en adoration, au grand baldaquin de Saint-Pierre, est de Duquesnoy. Il a fait aussi deux tombeaux dans l'église de *Santa-Maria dell' Anima*. Un critique, d'ailleurs peu indulgent, dit que ces tombeaux « sont ornés de *figures admirables* du célèbre Fiammingo. » (2)

Ce qui a fait à Duquesnoy une place à part dans l'histoire de la sculpture, c'est le naturel et la rare perfection



François Duquesnoy, sculpteur flamand du seizième siècle. — Dessin de J. Gérard, d'après le tableau de Van-Dyck.

de ses figures d'enfants. Son âme douce et tendre s'était éprise du charme et de la grâce des enfants. Il ne se contentait pas de les observer de longues heures et de les étudier sur nature, il rechercha les œuvres des maîtres qui se sont occupés de cet âge. Ainsi s'explique son goût particulier pour les tableaux de l'Albane, qui a su si bien voir et montrer le côté gai et heureux de l'enfance, la joie de vivre, et de vivre au soleil, dans de beaux paysages. Plus pénétré de son sujet que ne l'avait été l'Albane lui-même, il a su lire plus profondément dans l'âme du petit enfant, il a su mieux nous en montrer tous les mouvements et toutes les passions. Les moulages ont popularisé les têtes d'enfants de Duquesnoy, et il n'est guère d'atelier d'artiste où on ne retrouve quelques-uns de ces plâtres, comme documents à consulter. Le *faire* de cet artiste est à la fois large et précis; chez lui, l'enfant est plus *réel* et plus *vrai* que chez l'Albane, plus *idéal* que chez Rubens. La dernière et la plus belle tête qu'il ait sculptée est celle d'un *Cupidon lançant une flèche :* cette œuvre est en Angleterre.

Quand on voyage dans le nord de la France, mais surtout en Belgique, on remarque la tendance des *ciceroni* à mettre sur le compte de Duquesnoy toutes les jolies statues d'enfants dont l'auteur n'est pas connu.

Après avoir longtemps été négligé par les puissants du siècle, Duquesnoy allait enfin jouir d'un meilleur sort, car le roi de France l'appelait à sa cour en lui offrant de grands avantages, lorsqu'il mourut à l'âge de cinquante ans, empoisonné, dit-on, par un rival

(1) Il racontait que lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, en 1803, il retrouva à Villers son groupe de *Psyché et l'Amour.* « La draperie, disait-il, était horriblement mal faite et sans forme. C'est que dans un temps j'avais eu la fausse idée que la draperie négligée fait valoir les chairs. J'empruntai un maillet et des ciseaux, et tous les matins, pendant huit jours, un cabriolet de louage me conduisit à Villers, où je corrigeai autant que possible cette mauvaise draperie.

(2) Stendhal, *Promenades dans Rome.*

UN PARLOIR DE COUVENT
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Visite dans un parloir de couvent, sous Louis XIV. — Dessin de E. Lorsay.

Une des figures en taille-douce du *Roman bourgeois*, de Furetière, représente une scène à peu près semblable à celle que l'on voit ici. Un des personnages du roman, Lucrèce, était entrée dans un couvent : après avoir reçu à la grille trois ou quatre visites, dit l'auteur, elle en sortit pour n'être point distraite par des visites mondaines, et entra dans un autre couvent plus austère que le précédent. « Quand elle y eut été quelques jours fort recluse, elle fit peu à peu savoir à ses connaissances et à son voisinage le monastère où elle s'était retirée. Pour prétexte de son changement, elle alléguait, à ceux qui la venaient voir, que dans l'autre elle s'était toujours mal portée, et qu'il fallait que l'air n'y fût pas bon. Quelquefois elle ajoutait qu'elle y avait trouvé trop de licence; qu'elle n'approuvait point que les parloirs fussent si remplis de toutes sortes de gens. »

On a des témoignages plus sérieux de l'abus qui s'était introduit dans les parloirs des couvents.

En 1685, un magistrat, un lexicographe, César de Rochefort, disait dans son *Dictionnaire général :* « On a cru être obligé de donner des parloirs à nos monastères de filles pour pouvoir traiter de temps en temps avec leurs pères spirituels des affaires de leur salut, et pour laisser à ces saintes prisonnières la consolation de conférer quelquefois avec leurs proches; mais comme il n'est rien de si saint qui, par la malice de l'esprit humain, ne

devienne sacrilége, il est certain que les parloirs sont des lieux où l'on ne s'assemble que pour parler des affaires les plus secrètes des familles et de tout ce qui se passe dans les villes ; on y lit la *Gazette*, on y parle du *Mercure galant*, et souvent de la galanterie. Les religieuses veulent être instruites de tout ce qui se dit et ce qui se passe. Quand on s'est une fois consacré à leur ministère sacré, il faut renoncer à toutes les affections de la nature ; il faut se séparer de cet empressement que l'on a pour les parents, et même, s'il se peut, se priver de leur conversation. »

Les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, de 1721, font observer qu'il y a des couvents où, quand on veut rendre visite aux religieuses, il faut retenir les parloirs de bonne heure ; et Basnage, le continuateur de Furetière, affirme que « rien ne faisait oublier plus aisément à une religieuse la sainteté de son état que la fréquentation du parloir. »

Un artiste qui voudrait donner une impression différente sur les parloirs, et montrer qu'ils n'étaient pas tous aussi mondains, n'aurait qu'à peindre, entre autres scènes, celle que M. Sainte-Beuve a décrite d'une manière si émouvante dans son premier volume de *Port-Royal*, et qu'il a nommée *la Journée du guichet*.

L'ÉGLISE DE SAINT-AMBROISE,

A MILAN (¹).

Les étrangers qui s'arrêtent à Milan n'oublient pas d'y visiter l'église de Saint-Ambroise. Ce vénérable monument, fondé à la fin du quatrième siècle par l'évêque dont il porte le nom, fut reconstruit pendant le cours du neuvième siècle. On le compléta, à la fin du douzième, par la belle coupole qui s'élève, à l'entrée du chœur, au-dessus de l'autel principal. Des adjonctions et des mutilations, faites aux époques suivantes, avaient sensiblement altéré le caractère de l'ancienne architecture ; mais une restauration fort intelligente vient de rendre à l'édifice sa vraie physionomie.

Cette église de Saint-Ambroise porte un cachet d'antiquité qui frappe dès l'abord. De quelque côté que l'on y accède, soit de front, soit par une porte latérale, on descend plusieurs marches qui témoignent d'un exhaussement considérable du sol avoisinant par rapport au pavé intérieur. Comme dans les basiliques primitives, on trouve, sur le devant, une cour entourée de portiques. Cet atrium, ou, si l'on aime mieux, ce cloître, est, de toutes les parties du monument, la plus remarquable par son architecture. Ses belles arcades forment, sur les longs côtés de la cour, de majestueuses avenues qui se terminent à la façade, flanquée latéralement de deux tours carrées servant de clochers. Avant de pénétrer dans l'église, par trois portes correspondant aux nefs, on rencontre un vestibule extérieur, composé de deux portiques superposés, dont les spacieuses ouvertures, séparées par des piliers, évident largement le mur de façade.

Arrêtons-nous devant les vantaux de la porte du milieu. Ils sont en bois de cyprès et richement ornés de sculptures. On les a crus pendant longtemps contemporains de saint Ambroise, en sorte qu'on les tenait pour ces portes célèbres que le grand évêque de Milan aurait fermées devant l'empereur Théodose ; mais cette histoire, qu'on lit partout, n'est rien moins que prouvée ; et quand même elle serait vraie, les vantaux actuels n'y eussent joué aucun rôle, car leurs parties les plus anciennes ne remontent certainement pas au delà du huitième ou du neuvième siècle.

La porte franchie, on embrasse du regard toute l'étendue de la nef principale. L'aspect en est grandiose, et produit une impression d'autant plus saisissante que la sévérité des formes contraste avec la richesse habituelle des églises italiennes. Des piliers cantonnés de colonnes, alternativement plus forts et plus faibles, séparent la nef centrale des bas côtés et laissent voir dans leurs intervalles, sous les arcs cintrés qui les unissent, les parois de l'enceinte. Un deuxième rang d'arcatures ouvre sur la grande nef le second étage de galeries superposé aux collatéraux.

Toutes les parties de l'édifice marquent une grande recherche de la solidité. Les piliers principaux sont massifs et peu élancés ; les arcades qui les joignent offrent des proportions robustes, et celles de l'étage supérieur paraissent même écrasées. Enfin, les voûtes d'arête à nervures croisées, qui précèdent la coupole, sont très-peu élevées au-dessus du sol. Pour mieux soutenir ces grandes voûtes, on les a assises aussi bas que possible, de façon que les murs auxquels elles s'accrochent soient contre-butés jusqu'au sommet par les maçonneries des galeries latérales. Par suite, il n'a pas été possible d'éclairer la nef principale avec des fenêtres ouvertes au-dessus des toitures couvrant les bas côtés. Cette nef ne reçoit directement le jour qu'à ses deux extrémités : sur les longs côtés, il ne lui arrive de lumière qu'à travers les galeries, par les fenêtres percées dans le mur d'enceinte.

Les autres monuments du style lombard, et particulièrement les églises de Pavie, offrent des dispositions plus avancées. Les proportions sont plus hardies, les formes plus dégagées ; la nef principale est directement éclairée sur toute sa longueur. La timidité et le défaut d'expérience, qui apparaissent à Saint-Ambroise, annoncent évidemment une période de début.

Cet intérieur spacieux, mais bas et sombre, porte à un degré remarquable l'empreinte des temps reculés auxquels il remonte. On y reconnaît, sous la rudesse des formes, une puissante tentative dans une direction nouvelle, une aspiration vers ce bel art du moyen âge qui, après avoir cherché sa voie pendant l'époque romano-byzantine, parvint dans l'architecture ogivale à une expression si originale et si achevée.

Bien que le style lombard soit déjà nettement marqué dans le système de construction de Saint-Ambroise, cet édifice peut être considéré jusqu'à un certain point comme un monument de transition, à cause de la disposition du plan qui, dans l'ensemble, reproduit complétement l'ordonnance des basiliques latines. Un atrium très-développé précède l'église. Il est suivi d'un vestibule. Le vaisseau intérieur se divise en trois nefs composées de travées d'une structure uniforme, à l'exception de celle que surmonte la coupole. Ces nefs s'étendent jusqu'au chevet, sans interposition de la nef transversale, dite transept, qu'on rencontre généralement dans les églises romano-byzantines. En un mot, le monument tout entier est conforme, par ses traits, au type habituel des basiliques primitives. C'est une basilique latine modifiée par l'emploi d'un nouveau système de construction, par la substitution de voûtes d'arête à des toitures en charpente. Ce changement en a entraîné d'autres ; il a conduit à remplacer les colonnes par de vigoureux piliers, et ces supports furent dentelés sur leur contour pour s'adapter aux retombées des arcs ou des nervures qui subdivisent les voûtes. En

(¹) Cette église est très-complétement décrite dans l'ouvrage publié par M. F. de Dartein, sous le titre de : « Étude sur l'architecture lombarde et sur les origines du style romano-byzantin » ; ouvrage in-4°, avec atlas grand in-fol. de 100 planches, gravées en partie par l'auteur, en partie par M. Léon Gaucheret et autres artistes distingués. (Paris, Dunod, éditeur.)

même temps, des contre-forts appliqués contre les murs d'enceinte, au droit des piliers, procurent aux voûtes un appui nécessaire à leur stabilité. Toutes ces modifications tiennent essentiellement à l'emploi du nouveau mode de couverture. Elles n'empêchent pas que l'édifice ne puisse encore, très-justement, recevoir le nom de basilique ambroisienne, que la tradition lui a conservé jusqu'à ce jour.

Les nefs se terminent par trois absides; et dans le fond de la grande nef se trouve une crypte, dont la construction motiva un rehaussement considérable du pavé. Cette crypte paraît avoir été ajoutée au douzième siècle.

De la structure de l'édifice passons à sa décoration. Elle résulte d'abord de la mise en évidence complète et très-détaillée du système de construction. Non-seulement les piliers et les voûtes présentent des formes accidentées qui expriment les fonctions particulières de leurs diverses parties, mais des matériaux d'espèce différente font en outre ressortir la membrure de l'édifice. C'est ainsi que les piliers et les principaux arcs, ceux qui traversent la grande nef, sont bâtis en pierre de taille, tandis que les autres arcs, dont l'importance est moindre, sont exécutés en briques, avec des claveaux de pierre intercalés de distance en distance. Enfin les tympans des arcs et des murs, véritables cloisons de remplissage et d'enceinte, sont uniquement composés de briques.

D'élégantes corniches couronnent les murs. Elles sont formées par plusieurs assises de briques plates, ornées de moulures et dentelées, que supportent de petites arcatures appuyées sur des consoles. La corniche de la coupole, plus récente que les autres, est particulièrement remarquable par sa fermeté et sa richesse. Elle s'élève au-dessus de deux rangées d'arcatures portées sur des colonnettes, charmant motif de décoration, fort en usage dans les monuments de style lombard.

Les ornements consistent en sculptures très-abondamment répandues sur les nombreux chapiteaux des piliers, sur les ébrasements des portes, et jusque sur les archivoltes des grandes arcatures de la façade. Ces sculptures témoignent par leur extrême variété d'une singulière fécondité d'imagination chez les artistes qui les ont exécutées. Très-peu d'entre elles se ressemblent. Les feuillages dominent, tantôt régulièrement disposés, tantôt capricieusement enroulés. Des figures d'hommes et d'animaux leur sont associées. Quelques-unes de ces images, telles que des agneaux avec la croix, des colombes buvant dans un vase, offrent une signification symbolique facile à saisir; mais la plupart d'entre elles ne sont guère susceptibles d'interprétation, soit qu'on ait perdu le sentiment des idées inspiratrices, soit qu'en réalité le ciseau de l'artiste ait été seulement dirigé par la fantaisie. Quoi qu'il en soit, ces ouvrages de sculpture portent clairement l'empreinte de l'art byzantin, qui s'y révèle aussi bien dans les détails que dans l'ensemble de la composition : dans les détails, par le méplat des reliefs, l'abondance des entrelacs et des guirlandes, les dentelures aiguës des feuillages et par quelques refouillements; dans l'ensemble, par la richesse de cette ornementation capricieuse, attachée en quelque sorte à la surface de blocs lourdement profilés.

L'église de Saint-Ambroise n'est pas seulement intéressante par son architecture. De nombreux et importants souvenirs historiques s'y rattachent. L'empereur Louis II, le plus digne héritier de Charlemagne, y fut enseveli en 875; son épitaphe, gravée sur une plaque de marbre, s'est même conservée jusqu'à ce jour. On voit aussi l'inscription funéraire de l'illustre archevêque Anspert, qui, vers la fin du neuvième siècle, joua un rôle considérable dans les affaires de l'Italie, et se signala en outre par la construction d'une enceinte fortifiée autour de Milan et par celle de l'atrium de Saint-Ambroise. Plusieurs princes italiens ou étrangers reçurent dans cette église la couronne de fer, mais seulement à partir du dixième siècle, alors que la prépondérance de Milan eut fait perdre à Pavie le rang et les priviléges de capitale, dont elle jouissait depuis la conquête des Longobards. Plus tard, ces couronnements eurent lieu d'habitude à Monza, à cause de l'hostilité des Milanais contre les souverains allemands qui aspiraient à les dominer. Des diètes du royaume d'Italie et des conseils provinciaux se tinrent aussi dans la basilique ambroisienne. Enfin, parmi les cérémonies renommées que l'on y célébra, nous citerons l'investiture du titre ducal, conférée en 1395 au seigneur de Milan, dans la personne du fameux Jean Galéas Visconti, un des princes les plus puissants de son époque, fondateur de la cathédrale de Milan et de la chartreuse de Pavie.

Il reste, pour compléter cette courte notice sur la basilique ambroisienne, à parler de quelques petits monuments isolés qu'on voit dans l'intérieur de l'église. Les uns sont des œuvres d'art remarquables, tandis que les autres offrent surtout un intérêt de curiosité; mais tous, à un titre quelconque, méritent et attirent l'attention; et l'effet produit par ces reliques d'un âge reculé, réunies dans le même sanctuaire, est pour beaucoup dans la profonde et mélancolique impression qu'on éprouve en visitant Saint-Ambroise.

En partant du fond de l'église, on voit d'abord, sur la voûte en cul-de-four de l'abside principale, une grande mosaïque à fond d'or, exécutée en petits cubes de verre coloré. Les images du Sauveur, assis sur un trône, et des saints protecteurs de l'église milanaise, occupent le milieu de la composition. Dans les coins se trouve représenté, en deux tableaux, un fait miraculeux de la vie de saint Ambroise, qui, célébrant la messe à Milan, aurait assisté en esprit à la mort de saint Martin de Tours. Cette belle mosaïque faisait partie d'un très-remarquable ensemble décoratif dont les vestiges ont été récemment découverts sur les parois du chœur. On manque de renseignements sur sa date; mais il est peu probable qu'elle remonte plus haut qu'au douzième siècle.

Sous la mosaïque, tout au fond de l'abside, se dresse un siége épiscopal en marbre qui passe pour avoir servi dès le temps de saint Ambroise : cependant il paraît difficile qu'à la fin du quatrième siècle et dans une métropole telle que Milan, cette chaise grossière ait été consacrée à de si nobles fonctions. Elle interrompt une enceinte de belles stalles en bois sculpté dont le caractère artistique fixe la date au quatorzième siècle.

Le maître-autel, situé en avant du chœur, sous la coupole, fut donné à la basilique, vers l'année 835, par l'archevêque Angilbert II. C'est un magnifique ouvrage d'orfévrerie, formé de lames d'or et d'argent artistement repoussées, couvertes de petites figures en bas-relief, et richement décorées par des émaux, des filigranes d'or et des pierres précieuses. Par un rare bonheur, il s'est conservé à peu près intact jusqu'à ce jour. La face antérieure, plus riche que les autres, célèbre la gloire de Jésus-Christ, et raconte, en douze tableaux, le Nouveau Testament. Sur la face de derrière sont représentés les principaux faits de la vie de saint Ambroise, ainsi que la donation de l'autel. Des images d'anges et de saints occupent les faces latérales. Toutes ces sculptures sont traitées avec un art surprenant pour l'époque, si bien que l'autel, dans les détails comme dans l'ensemble, est une véritable merveille non-seulement de richesse, mais encore de beauté. Son auteur, l'orfévre Wolvinus, associé à l'archevêque dans la scène de la donation, méritait assurément de transmettre avec tant d'honneur son nom à

la postérité. Cet autel couvre les reliques de saint Ambroise et celles des saints martyrs Gervais et Protais. Il fut exécuté à l'occasion d'une levée de ces reliques faite par Angilbert II, qui réunit dans un seul sarcophage les corps des trois saints, primitivement déposés dans deux tombes distinctes. Des fouilles récentes ont mis au jour

L'Aigle de saint Jean, dans l'église Saint-Ambroise de Milan. — Dessin de Féart, d'après M. F. de Dartein.

les trois sarcophages; et l'on a pu reconnaître, avec une entière certitude, que l'autel n'a pas changé de place depuis l'époque de saint Ambroise.

Il est surmonté d'un ciborium ou baldaquin, dont les antiques colonnes de porphyre, profondément enterrées à la base, paraissent avoir occupé la même position dès la

fin du quatrième siècle. Ces colonnes portent un édicule de construction postérieure, qui peut-être fut exécuté au neuvième siècle, afin d'abriter dignement le splendide autel d'Angilbert. Il est orné, sur les quatre faces, de grandes figures et de riches ornements, vivement détachés par des dorures sur un fond de couleur sombre. Par ses formes monumentales, ses proportions grandioses et le beau caractère de sa décoration, le ciborium remplit parfaitement son but, qui est d'attirer les regards et de concentrer l'attention sur le sanctuaire.

Une chaire fort intéressante est adossée contre un des piliers de la nef. Très-vaste, comme beaucoup de chaires italiennes, elle permet de se mouvoir en prêchant. La cage supérieure est appuyée sur un beau sarcophage antique, qu'une tradition dépourvue d'authenticité fait encore passer communément pour le tombeau de Stilicon. Les bords saillants de cette cage reposent sur de légères arcatures, élégamment sculptées, qui paraissent un ouvrage du onzième siècle. D'autres sculptures d'une exécution plus lourde, portant le cachet d'un art moins



Le Serpent de bronze, dit Serpent de Moïse, dans l'église Saint-Ambroise de Milan. — Dessin de Féart, d'après M. F. de Dartein.

avancé, et dont la date pourrait être reculée jusqu'au septième ou au huitième siècle, sont mêlées avec les premières. La plus remarquable occupe la surface d'une grande dalle faisant partie de l'appui. On y voit la représentation d'un repas mystique et le combat de deux oiseaux, un coq et une poule, contre deux monstres qu'ils pourchassent parmi des enroulements de feuillage. L'un des monstres, entièrement semblable à une belle chimère antique, fondue en bronze, du Musée de Florence, est pourvu de trois têtes : la première de lion, à sa place naturelle; la seconde de bouc, entée sur le milieu du corps; et la troisième de serpent, plantée à l'extrémité de la queue. Peut-être cet animal extraordinaire et le simple lion qui lui fait pendant représentent-ils le démon, tandis que Jésus-Christ et l'Église seraient figurés par les oiseaux vigilants et courageux, dont les images symboliques se dressent encore de nos jours à la pointe des clochers.

Deux curieuses figures de bronze sont accrochées contre l'appui de la chaire, au milieu de la face principale : ce sont l'aigle et l'homme, emblêmes des évangélistes saint Jean et saint Matthieu. Ces deux ouvrages, traités avec une singulière rudesse de formes, paraissent fort anciens. Sans doute ils étaient accompagnés jadis des images, également en bronze, du bœuf et du lion, nécessaires pour compléter la représentation symbolique des quatre évangélistes; représentation fréquente dans les chaires du moyen âge, et d'ailleurs très-convenable pour décorer une tribune à réciter ou expliquer l'Évangile.

Enfin, parmi les curiosités de la basilique ambroisienne nous signalerons celle qui, sans contredit, étonne le plus les visiteurs. Il s'agit d'un serpent de bronze, d'une forme assez élégante, dressé en haut d'une colonne isolée, sur un chapiteau beaucoup trop petit pour cette colonne. Cette bête, si singulièrement placée dans une église, fut autrefois l'objet d'un culte superstitieux que saint Charles Borromée crut devoir condamner : les femmes venaient implorer à ses pieds la guérison de leurs enfants incommodés par les vers. On a fait sur son origine les suppo-

sitions les plus diverses et les plus fabuleuses. Tantôt on y a vu un emblème païen d'Esculape, tantôt une idole longobarde; mais ce sont là des opinions de lettrés, uniquement fondées sur l'érudition des auteurs qui les ont émises.

La croyance populaire ne les a point acceptées : elle est demeurée fidèle aux anciennes traditions d'après lesquelles cette image de reptile serait le fameux serpent d'airain que Moïse éleva dans le désert. Suivant Landolf le Vieux, chroniqueur milanais de la fin du onzième siècle, le serpent de la basilique ambroisienne eût été rapporté de Constantinople, en 1001 ou 1002, par l'archevêque Arnolf, ambassadeur de l'empereur romain Othon III auprès de l'empereur grec Basile. Ce dernier l'eût donné à Arnolf comme étant le serpent de Moïse; d'où il serait permis de conclure, avec Giulini et d'autres historiens graves, que l'empereur grec, en faisant passer cette modeste pièce d'airain pour un objet d'une valeur inestimable, exploita la crédulité du bon prélat milanais, ainsi remercié à peu de frais des fatigues et des dépenses de son ambassade.

Un pareil trait de fourberie, venant d'un souverain du Bas-Empire, serait chose fort admissible; cependant, comme une autre chronique du temps, celle d'Arnolf, neveu de l'archevêque, et sans doute mieux informé que personne des actions de son oncle, garde le silence sur cette histoire, il est permis de la révoquer en doute. C'est ce qu'a fait M. l'abbé Biraghi, docteur de la Bibliothèque Ambroisienne, dans un récent travail sur les antiquités de Saint-Ambroise. L'opinion proposée, ou plutôt remise en lumière par le savant docteur, consiste à reconnaître dans le serpent de bronze une image symbolique très-ancienne, probablement installée dans la basilique dès la fin du quatrième siècle. Cette opinion est fondée principalement : sur l'existence d'une antique croix de bronze qui faisait autrefois pendant au reptile d'airain; sur un passage d'un sermon de saint Ambroise, où le Rédempteur attaché à la croix est comparé au serpent dressé par Moïse au haut d'une potence; enfin sur des vers de saint Ennodius, composés à la fin du cinquième siècle, et qui paraissent s'appliquer au serpent et à la croix placés l'un en regard de l'autre.

Ainsi, quelle que soit la version préférée, la tradition populaire a gardé la mémoire de la véritable signification du serpent : seulement, elle a confondu l'emblème mystique du serpent de Moïse avec le serpent lui-même; et pour embellir encore la légende, elle y ajouta cette merveilleuse promesse que le reptile d'airain annoncera par un sifflement la fin du monde.

UN SAVANT FILS DE SES ŒUVRES.

Un jeune garçon de quatorze à quinze ans, d'une figure vive et intelligente, assis devant une table, dans un atelier de reliure, lisait attentivement des feuillets étalés devant lui.

Deux fois le maître relieur l'appela sans qu'il répondît; il n'avait pas entendu. Une rude secousse imprimée à son bras le tira de sa rêverie; il leva la tête.

— Fainéant, te voilà encore le nez dans l'imprimé! Notre métier, à nous, n'est pas de lire, mais d'habiller les livres proprement pour ceux qui lisent.

Le jeune garçon soupira.

— Vous savez bien, patron, que l'ouvrage ne languit pas : j'étais levé et au travail à quatre heures ce matin, et si j'aime mieux passer ma récréation de midi à lire qu'à flâner dans la rue, je ne fais de tort à personne.

— C'est bon, c'est bon. Tu as toujours des raisons à donner; mais je te dis, moi, qu'avec tes lectures tu t'emplis la tête d'idées creuses.

— Oh! pour cela, non! J'apprends, au contraire, une foule de choses. Tenez, dans ces *Conversations sur la chimie* de Mme Marcett, les explications sont si claires qu'on s'instruit en s'amusant; cela m'a donné envie d'en savoir plus long. J'ai lu dans l'*Encyclopédie britannique* l'article sur l'électricité, et je l'ai compris! C'est une bien belle découverte que celle-là, patron!

— Ta, ta; vas-tu pas t'imaginer de devenir savant!

— Ah! si je pouvais! murmura tout bas l'apprenti.

Il était entré dans l'atelier du relieur à treize ans, en 1804. Il en avait vingt et un lorsqu'il obtint la faveur d'assister aux dernières conférences du célèbre sir Humphry Davy. Il prit des notes, les mit au net en sortant, et les adressa à l'illustre professeur, qu'il suppliait de l'aider à quitter son ingrat métier pour suivre l'étude des sciences qu'il aimait. Un homme influent se trouvait dans le laboratoire de Davy lorsqu'il reçut la lettre.

— Tenez, dit ce dernier à son ami, voyez ce que m'écrit un jeune homme nommé Faraday. Il a assisté à mes leçons, et me demande de lui procurer un emploi à l'Institution royale. Qu'en pensez-vous? que puis-je faire?

— Faites-lui nettoyer vos cornues et laver vos fioles : s'il est bon à quelque chose, il acceptera; s'il refuse, c'est qu'il n'est bon à rien, répondit le fondateur de l'Institution royale.

— Non, répliqua Davy, je le mettrai à meilleure épreuve.

Et il écrivit sur-le-champ à Faraday, l'engageant, à tant par semaine, comme aide de laboratoire.

Il ne tarda pas à reconnaître les merveilleuses facultés du jeune homme, auquel il confia bientôt les opérations scientifiques les plus délicates. L'aide suivait le maître à pas de géant. Ils firent ensemble le voyage de Rome, et, en 1818, Faraday prenait rang parmi les chimistes de premier ordre. Laissant de côté ses nombreuses et savantes découvertes, nous ne nous arrêterons ici qu'aux traits qui font connaître l'homme.

Fils d'un serrurier, et apprenti relieur, Faraday sut faire respecter sa dignité par l'aristocratie la plus puissante et la plus orgueilleuse du monde. En 1835, le ministre de la réforme, sir Robert Peel, voulait lui offrir une pension, comme témoignage d'estime et d'honneur, sans aucun compromis qui pût engager l'indépendance du savant. L'homme d'État quitta le ministère avant d'avoir pu accomplir ses intentions. Son successeur, lord Melbourne, voulant y donner suite, désira voir Faraday. Il n'avait que de vagues notions sur l'homme et ses travaux, et dans la conversation il employa les mots de « jonglerie », de « prestidigitateur ». Son visiteur salua, sortit, et le soir même lui envoya sa carte, avec quelques lignes où il disait que, s'étant manifestement trompé sur l'intention du ministre d'honorer la science en sa personne, il refusait la pension offerte. L'Excellence ne vit d'abord dans ce refus qu'une plaisanterie, mais il fut bientôt obligé de le prendre au sérieux. Une excellente femme, amie du savant et du ministre, intervint; mais elle trouva Faraday inébranlable : après plusieurs vaines tentatives, elle le pria de déclarer nettement ce qu'il exigerait de lord Melbourne pour revenir sur sa décision.

— Je n'ai pas le droit, répliqua Faraday, d'exiger ce que très-probablement Sa Seigneurie ne m'accorderait pas : une excuse par écrit des expressions dont elle s'est servie en me parlant.

L'excuse écrite arriva, franche et loyale, au grand honneur du premier ministre et du philosophe.

A une autre époque de sa carrière, Faraday eut à choisir

entre la richesse et la science. Après sa découverte de l'électricité magnétique, le haut commerce de l'Angleterre aurait payé sa coopération un prix exorbitant. Dès 1830, il avait fait, à la demande d'un riche ami, des analyses qui avaient augmenté son revenu de plus de vingt-cinq mille francs; mais l'amour de la science pure l'emporta. Il poursuivit ses expériences. Sa foi religieuse, qui était vive et profonde, grandissait avec ses lumières, et, comme son célèbre compatriote Newton, il voyait dans chaque nouvelle découverte une merveilleuse révélation de la grandeur de Dieu. Il dédaigna le million qu'il eût pu amasser par de fructueux travaux, se contenta d'une modeste aisance, et mourut honoré, heureux de léguer sa gloire à son pays.

DE LA MAJORITÉ

CHEZ LES MUSULMANS DE L'AFRIQUE.

Chez les musulmans, les personnes se divisent en deux classes : les personnes libres et les esclaves.

Dans la dépendance absolue de leurs patrons, les esclaves sont privés de toute liberté civile.

L'homme avant douze ans, la femme avant dix ans accomplis, ne peuvent être réputés majeurs.

Certains légistes, et notamment l'iman Abou-Hanifa, fixent la majorité des hommes à dix-huit ans et la majorité des femmes à dix-sept ans.

L'état de majorité ne confère pas nécessairement la libre administration, *moulk ameur en-nefs*, et ne confère pas tous les droits qui, en France, y sont attachés.

Le jeune garçon majeur est tenu de toutes les obligations religieuses; mais il ne peut disposer de sa fortune qu'autant que la notoriété publique lui attribue une capacité suffisante.

Une mauvaise direction imprimée aux affaires met le père ou le cadi dans la nécessité de prononcer d'office une sorte d'interdiction momentanée, qui a pour effet de placer le majeur dans un état de minorité essentiellement provisoire.

La jeune fille majeure ne prend pas la direction de sa fortune. Son père reste administrateur jusqu'au moment où le mariage vient modifier sa situation. A cet instant, une présomption de capacité saisit la jeune épouse ; mais cette présomption ne se convertit en certitude qu'après un temps d'épreuve fixé d'une à trois années. Ce délai passé, la femme reconnue capable devient maîtresse de ses biens; elle les possède, elle en jouit comme elle le juge convenable ; elle ne peut toutefois les aliéner que jusqu'à concurrence du tiers de leur valeur.

LA MÉNAGÈRE DU RECTEUR ÆPINUS.

FRAGMENT TIRÉ DE REUTER.

Voy. p. 354

C'était la veille de Noël. Dorothée Holzen, la ménagère du recteur Æpinus, de Neu-Brandenbourg, était occupée dans sa chambre à regarder les tourbillons de neige que le vent précipitait dans le jardin.

— Je peux bien m'accorder un peu de repos, pensait-elle. Qui sait ce qui va arriver ? Si je pouvais rester chez lui, c'est cela qui m'irait. Il est veuf, sans enfants, déjà sur le retour ; et puis, je suis maîtresse dans sa maison. Mais cette vieille jaunisse de *Française* qui est venue demeurer juste vis-à-vis, elle me jouera encore quelque tour. Pour le moment, il ne la voit guère de bon œil. Mais les hommes ! qui sait ce qui peut leur passer par la tête ! Et quoi ! retourner chez mon père, augmenter encore sa pauvreté ! Jamais je n'y consentirai. Je puis épouser le cordonnier du coin et le ferblantier de notre rue. Mais pourquoi me demandent-ils en mariage? Parce que je suis vaillante au travail comme personne. De sympathie, nulle question. Pas si sotte que de les écouter !

Dorothée n'était plus précisément jolie, mais elle pouvait se vanter d'être fidèle et laborieuse. Ses grands yeux bleus annonçaient de la sincérité, une volonté ferme et une intelligence au-dessus de sa position. Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée d'un monsieur qui, après avoir secoué la neige attachée à ses pieds, se dirigea tout droit vers la chambre du recteur. Peu d'instants après, Augustine, sœur de Dorothée, passait sa jolie tête par la porte entr'ouverte, et demandait la permission d'entrer.

— Viens vite te chauffer, dit Dorothée. Pourquoi n'as-tu pas mis ta robe d'hiver?

— Je la garde pour demain. Halsband viendra me prendre après l'église ; nous irons patiner sur le lac. C'est lui qui sait courir ! il devance tout le monde.

— Voilà tout ce qu'il sait faire.

— Dorothée, je t'en supplie, ne dis pas de mal de lui. Dès que S. A. Sérénissime ne le réclame pas, le voilà chez notre père à l'aider.

— Pourquoi reste-t-il coureur? Encore une jolie profession ! Tu perds tes plus belles années pour ce vaurien, qui finira par te planter là. Il n'a de bon que les jambes.

— Ce sont des mensonges. Si tu l'avais vu courir avec moi ! Tout le monde nous regardait. C'était il y a cinq ans, à Pentecôte. Tu ne te le rappelles pas?

— Je ne le sais que trop. C'est alors que tes chagrins ont commencé.

— Est-ce sa faute si S. A. Sérénissime ne peut souffrir les femmes et ne lui permet pas de se marier? Mais laissons cela. Viens chez le père; Halsband a promis de nous rejoindre.

— Je ne puis sortir si le recteur reste à la maison ce soir ; il a des visites.

Au même instant, on entendit remuer des chaises dans la chambre voisine, et le recteur accompagna son hôte jusqu'à la porte.

— Et d'un, dit Dorothée. Il s'agit maintenant de faire sortir l'autre.

Peu après, le recteur Æpinus en personne faisait son entrée dans la chambre. Il avait à la main une vieille veste de velours.

— Tiens, Dorothée, voici mon cadeau de Noël; tu pourras t'en faire un spencer, ou un chapeau s'il n'y a pas assez d'étoffe. C'est peu de chose en récompense de tes fidèles services, mais l'homme ne peut donner que ce qu'il a. J'y mets cependant une condition, c'est que je la porterai encore jusqu'à Pentecôte. J'espère recevoir à cette époque mon premier trimestre, et avoir de quoi en acheter une autre. Tiens-toi en joie, et va chercher quelques bouteilles de bière. Il faut passer joyeusement la soirée.

— Quoi ! dit Dorothée, vous voulez rester tout seul dans votre chambre ! Vous feriez bien mieux d'aller rejoindre vos amis.

— C'est vrai ; mais la neige ! Qui songe à sortir par un temps pareil?

— Allons donc ! un homme comme vous, avoir peur d'un peu de neige !

Et en un tour de main Dorothée lui jeta son manteau sur les épaules, en releva le col, alla prendre le vénérable tricorne de son seigneur et maître, et le mit à la porte sans qu'il osât opposer la moindre résistance.

Le brave recteur n'eut donc rien de mieux à faire que de se diriger vers le cabaret de son beau-frère. A peine fut-il hors de vue, que Dorothée et sa sœur quittèrent également la maison, joyeuses de leur liberté.

EXPÉRIENCE SINGULIÈRE.

Rousseau ne voulait pas qu'Émile entendît parler de Dieu avant la fin de son éducation; il fallait pour cela l'isoler de tout le monde, de peur que le nom même ne vînt frapper son oreille.

M. Saintenis mit en pratique la fiction de l'auteur d'*Émile*. Il avait habité la ville, et il se retira à la campagne dans une petite propriété. Il était triste d'avoir perdu une jeune femme tendrement aimée, et il n'avait d'elle qu'un fils encore en bas âge. Il l'éleva lui-même dans un isolement complet, et fit en sorte qu'il ne pût entendre ni lire le nom de la Divinité. Il avait pour cela un double motif : d'abord, il craignait, comme Rousseau, que son élève ne conçût une fausse idée du Grand Être, si elle lui était apportée avant le développement de son intelligence; d'un autre côté, il voulait faire sur son fils une expérience qui lui tenait à cœur. Les philosophes et les théologiens de son pays agitaient une question qui n'est pas sans intérêt pour la connaissance de la nature humaine : il s'agissait de savoir si l'homme naît avec l'idée de Dieu ou non. On avait en cela, comme il n'arrive que trop souvent dans les discussions, négligé de définir avec précision ce que l'on entendait par une idée innée de la Divinité. Entendait-on par cette idée une connaissance toute faite et où il ne reste plus rien à faire? L'expérience était là pour dire que cette idée, la plus noble et la plus sublime, comme la plus importante que nous puissions concevoir, ne peut pas précéder dans notre pensée les éléments dont elle se compose. Que si l'on voulait dire seulement que cette idée innée ne devait être autre chose que la disposition naturelle de nous élever vers l'Auteur de l'univers pour nous rendre compte de son origine, pour lui en confier le gouvernement, et remettre en ses mains nos destinées avec le tribut de notre reconnaissance, alors l'expérience était là pour attester qu'en effet il en est ainsi : ce fut la réponse qu'obtint M. Saintenis en élevant son fils à la manière de Rousseau. Ce fils, c'est lui-même qui nous le raconte, n'avait de communication qu'avec son père.

On lui donnait ordinairement l'instruction en plein air, en face des objets et des phénomènes de la nature, qui en formait le principal objet. Des leçons de langue latine vinrent s'ajouter aux leçons de langue maternelle; longtemps elles ne se firent que de vive voix, et l'élève n'apprit à lire que fort tard. A l'âge de dix-huit ans, il n'avait ni entendu ni lu le nom de Dieu. Cependant, en l'absence du nom, le besoin de son objet s'était vivement fait sentir à l'élève. Il crut l'avoir trouvé dans le soleil. Comme cet astre éclatant semble se promener chaque jour du levant au couchant, pour répandre sur la terre la lumière et la chaleur avec d'innombrables bienfaits, l'enfant n'hésita pas d'en faire un être vivant, comme toute l'antiquité païenne l'a fait. Le fils garda le silence sur ce point : c'était là son secret. Tous les matins, par un beau temps, il allait mystérieusement au jardin pour assister au lever de l'astre du jour et pour lui apporter son hommage. Jamais vestale, comme il l'a dit depuis, ne lui a rendu un culte plus sincère, plus cordial et plus pur.

Son père en eut le soupçon. Un jour il alla surprendre le jeune idolâtre, comme celui-ci adressait, à genoux et les bras levés vers le ciel, ses remerciements et sa prière à la divinité qu'il s'était faite. Le père vit alors qu'il était temps d'élever son fils de la créature vers le Créateur : il lui donna en conséquence des leçons d'astronomie, et lui fit comprendre que toutes les étoiles fixes, brûlant de leur propre lumière, sont autant de soleils répandus dans l'immensité des cieux. Cette découverte mit la désolation dans l'âme de l'enfant, car il ne savait plus où aller avec sa pensée, sa gratitude et ses désirs. Pour le consoler, son mentor lui parla enfin du Grand Esprit, ordonnateur et maître de l'univers.

Par cette éducation systématique, le père avait résolu de fait la grande question des savants de son pays : il put voir en même temps comment la nature humaine, encore innocente et pure, appelle un Dieu et un seul Dieu, et comment, lorsqu'elle n'est pas aidée, elle le cherche parmi les objets sensibles qui la frappent le plus, s'adressant ainsi à l'astre dont la splendeur efface les autres dès qu'il paraît dans le ciel, et qui évidemment est le bienfaiteur par excellence de tous les habitants de la terre. Ainsi est né le culte du soleil dans les temps antiques, ce culte que dans des temps modernes nous avons retrouvé sur les hauts lieux de l'Amérique, dans les États paisibles et prospères des Incas. (¹)

(¹) Grégoire Girard.

L'ANNEAU DU COMTE D'ESSEX.

Quand Marie Stuart épousa Darnley, elle envoya, dit-on, à la reine Élisabeth un anneau en or dont le chaton était un diamant taillé en forme de cœur.

Élisabeth donna cet anneau au comte d'Essex.



L'anneau du comte d'Essex.

Essex, condamné à mort, l'envoya à la reine dans l'espoir de fléchir sa colère. C'est ce qu'elle-même, au temps où il était en faveur près d'elle, lui avait recommandé de faire si jamais il avait besoin de sa protection. Il confia donc cette bague à un jeune garçon dont la physionomie lui plut, et le pria de la porter à lady Scroop, l'une des dames d'honneur de la reine, et sœur de la comtesse de Nottingham. L'enfant, dit-on, porta par erreur l'anneau à lady Nottingham elle-même, qui le montra à son mari. Lord Nottingham était un des ennemis d'Essex. Il ordonna à sa femme de garder l'anneau et de ne pas parler du message. Catherine, comtesse de Nottingham, au moment de mourir, révéla ce secret à la reine en implorant son pardon. « Dieu puisse vous pardonner, répondit Élisabeth émue; moi, je ne le puis pas! » On ajoute même que la reine mourut un mois après, l'aveu de la comtesse lui ayant causé un tel chagrin qu'elle avait refusé depuis toute nourriture. Nous devons ajouter que des historiens sérieux contestent la vérité de cette anecdote.

Quoi qu'il en soit, on prétend que l'anneau passa dans les mains de Jacques Iᵉʳ, qui le donna à sir Thomas Warner : les descendants de ce dernier le possèdent encore.

C'est sous le nom d'« anneau Warner » qu'on en a publié une gravure dans l'*Old-England*.

LES TALENTS PRÉCOCES.



Salon de 1869; Peinture. — Un Enfant précoce, par Worms. — Dessin de E. Lorsay.

Quand les enfants sont tout petits, on n'a d'inquiétude que pour leur santé ; on ne songe guère encore à leur avenir. Mais dès que ces chers petits êtres ont dépassé le premier âge, et que leur intelligence commence à se développer, on voit se marquer entre eux des différences; on voit apparaître comme l'esquisse première des aptitudes futures. Les parents commencent à s'inquiéter de l'avenir, et disent en regardant l'enfant qui joue : « Que deviendra-t-il ? Quelle sera sa vocation ? » Quelquefois on croit entrevoir que celui-ci pourrait être peintre, cet autre musicien, un troisième savant, un quatrième avocat.

C'est un devoir alors de chercher à deviner ce que semble en effet demander la nature, et à y préparer les enfants tout doucement, sans rien précipiter. Les parents ont à songer tout d'abord que le futur musicien, ou le futur savant, doit être homme avant tout, et à ordonner les choses de telle sorte qu'il ait à la fois l'âme et le corps d'un homme. Il faut développer l'enfant tout entier, lentement, patiemment, et non pas trop se hâter de mûrir certaines de ses facultés aux dépens des autres; autrement, on s'exposerait à ne produire que ces petits prodiges d'un jour, que l'on est trop souvent porté à confondre avec les enfants destinés par nature et par éducation à devenir des hommes éminents.

Un de nos amis, qui n'éprouve aucune sympathie pour les illusions exagérées que se font certains parents à la moindre apparence de quelque goût particulier chez leurs enfants, nous disait, au Salon dernier, à propos de cette jolie peinture de M. Worms :

« Quand un père de famille est sage, il fait tous les jours les vœux les plus sincères pour n'avoir point d'« enfant prodige » dans sa famille.

» Qu'il joue de la guitare ou qu'il joue du piano, qu'il soit fort en thème grec ou fort en algèbre, « l'enfant prodige » a neuf chances sur dix d'être pour sa famille un sujet de déboires et de chagrins; pour lui-même, un fardeau insupportable.

» L'enfant prodige (et c'est là le danger!) peut être à ses débuts une source de joies et de plaisirs, joies contestables, plaisirs de mauvais aloi, pour des parents faibles et vaniteux. C'est bien quelque chose, sans doute, d'être le père ou la mère de cet enfant que tout le monde admire, que tant de gens envient. Le malheur, c'est que par une anomalie apparente et une apparente infraction aux lois de la nature, « l'homme prodige » sort rarement de cet œuf précieux et fragile qui, pendant plusieurs années, s'est appelé enfant prodige.

» Le pauvre petit est peut-être charmant dans les premières années ; d'abord n'a-t-il pas le charme de l'enfance, le plus grand de tous? Mais est-ce que tout, autour de lui, ne tend pas à le lui faire perdre? Si sa mère a le cœur d'une vraie mère, elle n'aura plus un instant de repos du jour où cette pensée sera entrée dans son esprit, que tout développement, pour être sûr et sans danger, doit être lent, progressif, naturel enfin. Elle ne verra plus son enfant faire des tours de force sans songer tristement que c'est autant de pris sur son avenir, et que la malheureuse petite créature mange son blé en herbe. Le père n'a qu'à se souvenir de ce qu'il a vu; il n'a qu'à regarder autour de lui. Ils sont sans nombre, ces pauvres êtres, semblables à des fruits hâtifs, et qui, la saison de la récolte venue, sont déjà tombés de l'arbre, ou tout au moins n'ont plus ni couleur ni parfum.

» Les frères et les sœurs de « l'enfant prodige », si

bons et si naïfs qu'ils soient, ne seront pas sans s'étonner que Benjamin les regarde d'un air de supériorité ; que les étrangers n'aient d'attention et de compliments que pour lui ; que les parents le prennent toujours, toujours, comme terme de comparaison, et s'en servent comme les pédants se servent d'une règle pour donner sur les ongles aux écoliers paresseux ou distraits.

» — Comment, Pierre, tu mets du sable dans ta casquette et de l'encre à ton col de chemise ! Ah ! ce n'est pas Benjamin qui en ferait autant !

» — Comment, Marie, en trois heures tu n'as pas même déchiffré ta sonate ! Il y a longtemps que Benjamin la saurait par cœur !

» — Comment, Jacques, ton professeur dit que tu fais encore des barbarismes dans tes thèmes, et que le français de tes versions n'est qu'un informe patois ! Regarde Benjamin, si on lui en dit jamais autant !

» Et les amis s'en mêlent, et maître Benjamin, enfant charmant quand c'était encore un enfant, devient de plus en plus vaniteux et insupportable, à mesure que ses succès sur la guitare et ses prix de thème grec en ont fait un prodige.

» Pour l'amour de votre repos, faites donc que les enfants soient des enfants, et non pas des simulacres d'hommes ; faites qu'ils ne s'adonnent pas à une seule chose, comme la guitare ou le thème grec, mais qu'ils s'appliquent à toutes celles qui sont de leur âge. Un enfant qui ne sait qu'une seule chose, et qui la sait trop bien, croit que cette chose est la seule au monde, et il a toutes les chances, 1° de demeurer un ignorant, 2° de devenir un vaniteux et un sot.

» Je ne dis pas cela précisément pour ce bon gros garçonnet qui s'escrime si gentiment et si naïvement sur une guitare plus grosse que lui. Le jeu lui plaît, et il n'y entend pas malice ; je vois à sa physionomie qu'il ne dédaigne pas encore de jouer à la fossette. Mais prenons garde ; car, enfin, la vanité peut lui venir, surtout si on l'entoure toujours d'un public si enthousiaste. Je m'adresse à la mère, et je lui dis : — Peut-être, Madame, avez-vous raison de gronder votre aîné, qui m'a l'air d'un drôle assez mal élevé. Mais vous avez très-grand tort de le comparer à l'autre pour le faire rougir, et rougir devant tout le monde. Il écorche, dites-vous, en rechignant, trois mesures du *bolero* que son frère, avec ses petits doigts, joue déjà comme un homme, puis il jette la guitare avec humeur. Il a tort évidemment de jeter la guitare, d'abord parce qu'il pourrait la briser, ensuite parce que c'est la marque d'un vilain caractère. Mais il n'y a pas que des guitaristes au monde, et il peut être plus tard autre chose. Vous lui reprochez sa jalousie ; croyez-vous le guérir de cet affreux défaut en établissant continuellement des parallèles où son frère est tout et lui rien ?

» Qui vous répond, d'ailleurs, de l'avenir de vos deux enfants ? Qui vous dit que votre joli petit virtuose, gâté et rendu vaniteux par vous-même, devenu plus tard « guitariste » de quelque « tête couronnée », ne dédaignera pas l'auberge de son père, les robes fanées de sa mère, les mains calleuses de son parrain le muletier ? Qui vous dit que vous ne serez pas heureuse, dans vingt ans, de vous appuyer sur le bras de l'autre, de ce prétendu vaurien que vous menacez à toute heure d'une fin déshonorante ? Je ne dis pas que cela sera, mais je dis que cela s'est déjà vu. Si vous m'en croyez, vous donnerez une orange au musicien pour le récompenser de son obéissance, et vous l'enverrez jouer, pour qu'il n'entende pas toutes les louanges imprudentes de vos amis, et ne se considère pas comme un homme. Quant au boudeur, vous lui direz quelqu'une de ces bonnes paroles comme les mères savent toujours en trouver. »

Il y a, ce nous semble, beaucoup de bon sens et de vérité dans les paroles de notre ami. Nous nous bornons à une seule réserve : Ne décourageons jamais les aptitudes naissantes, pour peu qu'elles aient l'apparence de quelque réalité ; ne raillons pas les efforts instinctifs qui tendent à les développer. S'il est ridicule de croire facilement aux vocations, il y a quelque inconvénient aussi à s'exposer, par trop de défiance, à les méconnaître. Nous inclinons volontiers à supposer que, dans la multitude des enfants d'une même génération, il y a beaucoup plus de germes de talents qu'on n'en voit éclore. Si ces germes sont pour la plupart étouffés dès le jeune âge, n'en peut-on pas accuser en partie soit l'ignorance ou l'indifférence des familles, soit le principe exagéré de l'uniformité de l'enseignement dans les écoles ? N'impose-t-on pas avec trop de rigueur à tous les enfants les mêmes règles ? Laisse-t-on assez aux individualités la liberté de manifester leurs directions naturelles ? S'étudie-t-on avec assez de sollicitude à favoriser la diversité des goûts et des facultés ? Questions délicates et trop sérieuses pour qu'il soit possible de faire ici rien de plus que de les indiquer.

LE COMMERCE DES PLUMES.

Le commerce de la plume en France, où il a pris plus d'extension qu'en tout autre pays du monde, est devenu très-considérable depuis quelques années. La majeure partie des plumes de toutes les parties du monde viennent se faire fabriquer en France, où elles laissent en main-d'œuvre de douze à quinze fois leur valeur à nos ouvriers et surtout à nos adroites ouvrières de Paris. Elles forment ensuite un article important d'exportation, quoiqu'on en laisse perdre la plus grande quantité dans tous les pays. En France même, où l'on sait le mieux en tirer parti, les trois quarts de notre population les jettent au fumier, ce qui n'empêche pas d'admirer les belles plumes sur les chapeaux : on ne se rend pas compte de leur provenance. A mesure que ce commerce augmentera, les bénéfices diminueront ; mais la main-d'œuvre augmentera aussi en proportion.

Les principales plumes utilisées dans le commerce sont les plumes d'autruche, de vautour, de coq, d'oie, de cygne, de dinde et de paon.

Les principaux duvets sont ceux de l'cider, du cygne et de l'oie.

Il est difficile d'assigner une valeur aux plumes ; leur prix est très-variable : on a vu, dans une même année, certaines sortes de plumes valoir 5 francs le kilogramme, et, un mois plus tard, 50 centimes ; d'autres, de 20 francs ont monté à 200 francs, et réciproquement : c'est uniquement un objet de luxe dont la demande fait hausser ou baisser et souvent annuler la valeur.

La France, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande, préparent les duvets ; Prague, la Bohême, qui élèvent beaucoup d'oies, exportent les duvets dans toute l'Europe. L'Angleterre récolte quelques duvets ; mais son commerce est plutôt basé sur les importations que sur ses produits indigènes.

La plume, pour être bonne et avoir son élasticité dans toutes ses parties, en un mot, pour être *vivante*, doit être récoltée sur l'animal vivant. C'est cruel ; mais cela ne peut se faire autrement, car la plume arrachée d'un animal mort se reconnaît facilement : elle est terne, molle, sans consistance, sans vie.

Il en est de même pour le duvet : un bon lit, fait avec

du duvet d'animal vivant, est doux, élastique, un peu ferme; dans le cas contraire, il s'affaisse immédiatement.

L'Autriche fournit la plume la plus chère et la plus recherchée à cause de sa finesse et de son élasticité, celle que l'on emploie le plus pour les coiffures de dames, en toutes couleurs. On sait d'ailleurs travailler et rajuster ces plumes de luxe, avec une patience admirable, de manière à les rendre plus grandes et plus riches encore, et on les assortit, dans le commerce, en première, deuxième et troisième valeur. Leur valeur, en prenant la moyenne de quelques années, est de 200 à 500 francs le demi-kilogramme, suivant la qualité et la demande de l'article. Il s'en récolte de grandes quantités en Afrique.

La plume de vautour s'emploie beaucoup et forme l'article le plus important du commerce des plumes; elle nous vient en grande quantité, brute, de l'Amérique du Sud, sous la qualification de *grand* et de *petit vautour*.

Le *grand vautour* est appelé dans le commerce *pied sec, pied blanc*. Le pied de la plume est blanc et la tête noire : cette plume s'emploie pour coiffures, la partie blanche en naturel ou couleurs tendres, et la partie noire teinte en noir; les mauvaises plumes servent à faire des plumeaux.

La valeur de cette plume est en moyenne, depuis vingt-cinq années, de 5 à 18 francs le kilogramme, suivant la mode et les arrivages qui varient beaucoup : Buenos-Ayres est quelquefois des années sans en exporter.

Le *petit vautour* s'emploie uniquement pour coiffures; sa valeur est, en moyenne, de 6 à 30 francs le kilogramme.

La récolte de la plume de coq est importante : de presque toute l'Europe elle vient en France pour être travaillée; la Pologne, la Russie, nous en donnent de grandes quantités (5 à 7000 kilogrammes par an). La France en récolte beaucoup aussi.

Dans le commerce, on divise ainsi les différentes sortes de plumes de coq : la *grande blanche*, belle blanche pure, vaut de 20 à 60 francs; la *pampille* vaut de 10 à 30 francs; la *petite* vaut de 4 à 9 francs; la *grande noire*, de 15 à 40 francs; la *pampille*, de 10 à 25 francs, et la *petite*, de 3 à 5 francs; la *grande bigarrée* et la *pampille*, de 5 à 15 francs (ces plumes viennent de la queue, des ailes et dessous d'ailes); enfin, la *croupe* grise et jaune, de 3 à 6 francs, et le *cou*, de 2 à 6 francs. La plume de coq s'emploie pour parures, plumets militaires et plumeaux.

La plume d'oie se récolte particulièrement en France et en Bohême, et un peu dans tous les pays; elle forme un commerce assez étendu, et s'emploie : la *bonne*, pour parures; le *déchet bon*, pour volants; le *déchet mauvais*, pour plumeaux; le *bout*, pour plumes à écrire ou pinceaux; le *duvet*, pour literie. On prépare aussi en France une grande quantité de peaux d'oie pour fourrures : on dépouille l'animal, et il ne reste plus qu'une chair saignante qui, roulée dans un papier, se vend pour la consommation : beaucoup de personnes, en achetant une oie, s'engagent à rendre la peau au marchand. Cette difficulté de dépouiller l'oie empêche beaucoup de pays de fabriquer la peau. Avec des peaux apprêtées, on fait une grande quantité de *houppes* que la France surtout fabrique pour tous les pays du monde.

La plume de cygne sert à peu près au même usage que la plume d'oie; mais cet article est rare et ne se récolte qu'à l'état sauvage, en petites quantités, suivant les passages.

La plume de dinde sert de préférence pour parures; celle de dinde blanc, article peu important du reste, quoique l'animal s'élève chaque année en plus grand nombre chez nous et même dans le Nord, vaut de 15 à 30 francs le kilogramme en moyenne.

La plume de corbeau sert aussi en petite proportion pour les coiffures, l'écriture et le dessin.

On tire parti de la plume de paon uniquement pour parures et en fort petite quantité; enfin, on a employé également dans ces dernières années, pour parures, les plumes des grèbes, canards, plongeons, ibis, etc., etc. La Russie et le Levant nous en envoient beaucoup. (¹)

LES CHEVEUX COULEUR DE ROSE.

On n'en a pas encore vu, sans doute, sur le boulevard des Italiens ou au bois de Boulogne; mais rien n'était plus commun jadis parmi les beautés un peu brunes des îles Sandwich, dont le dessinateur Choris, si sincère et si naïf, nous a conservé les traits. En 1814, à l'époque où le *Rurik* visitait ces plages soumises au grand roi Tamea-Mea, les cheveux un peu rudes des dames de la cour le disputaient parfois en éclat à la rose, qu'on n'y connaissait pas encore et qu'on y cultive si bien aujourd'hui. Le dessinateur du *Rurik* dit positivement : « Nous avons vu souvent de ces cheveux teints qui étaient couleur de rose, mais nous n'avons pu apprendre comment on leur donne cette teinte. Plusieurs Européens croyaient que cette mode n'existait que depuis qu'ils fréquentaient ces îles; cette opinion n'est pas vraisemblable, puisque les cheveux de la déesse *Haeropapa* sont de la même couleur, et que le bois dont elle est faite est coupé depuis cent ans au moins. » (²)

LA MER.

C'est un gracieux spectacle que nous offre la mer, quand elle blanchit à sa surface, ou que, se ridant doucement sous le vent, elle se teint de pourpre ou de vert; lorsqu'elle ne bat point violemment le rivage, mais l'entoure et le baigne de ses flots caressants. Mais ce n'est pas là la grâce et la beauté de la mer aux yeux de Dieu; ce sont ses œuvres qui l'ont rendue belle. Voilà bien l'immense réservoir des eaux qui arrosent et fertilisent la terre, et qui pénètrent dans son sein, pour reparaître en rivières, en lacs, en fontaines désaltérantes; car en traversant la terre elles ont perdu leur amertume, et le chemin qu'elles ont fait les ont adoucies et rendues bienfaisantes. Tu es belle, ô mer! parce qu'en ton vaste sein tu reçois tous les fleuves, et que tu restes entre tes rives sans jamais les franchir. Tu es belle, parce que c'est de toi que s'élèvent les nuages. Tu es belle avec tes îles répandues à ta surface, parce que tu réunis par le commerce les contrées les plus éloignées; parce que, au lieu de les séparer, tu joins les peuples, et que tu apportes au commerçant ses richesses et à la vie ses ressources. Mais si la mer est belle devant les hommes et devant Dieu, combien n'est-elle pas plus belle, cette foule, cette mer humaine qui a ses bruits et ses murmures, voix d'hommes, de femmes et d'enfants, qui retentissent pour s'élever jusqu'au trône de Dieu! S. Basile.

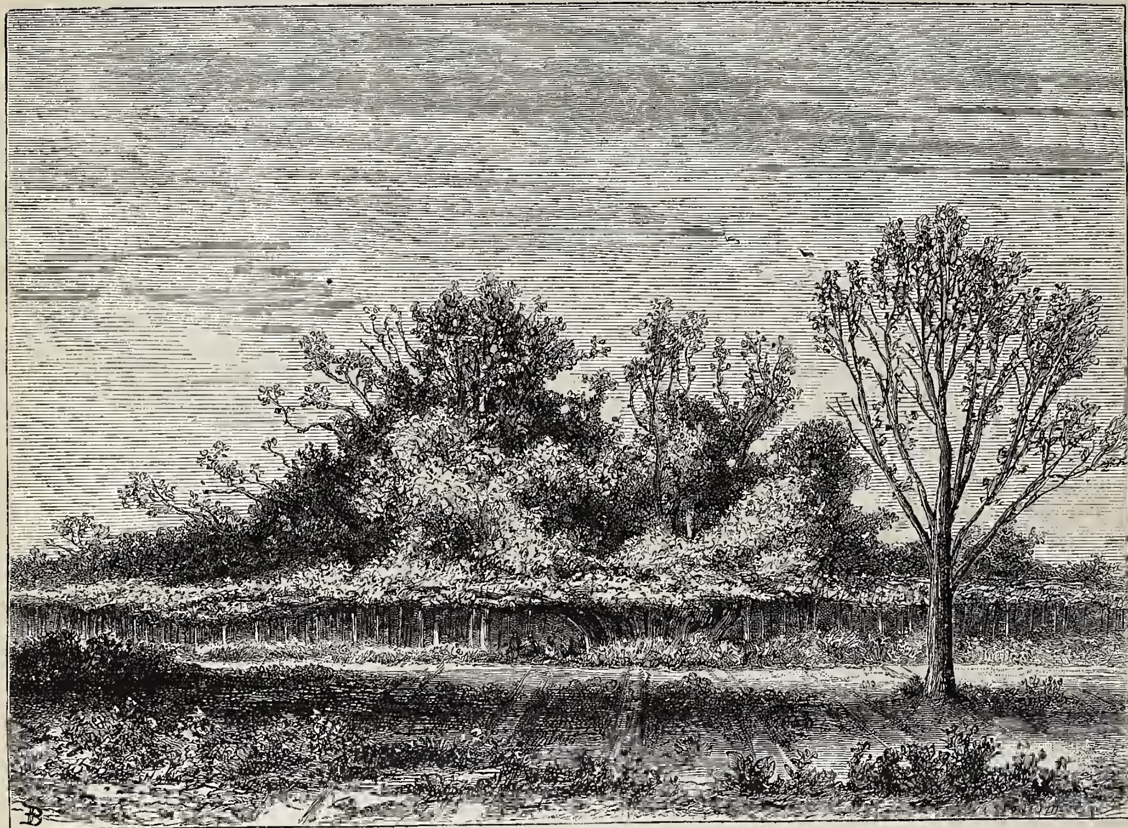
LE FIGUIER DE ROSCOFF.

On a vanté souvent, et avec raison, la fertilité du territoire de Roscoff. Ses légumes et ses primeurs sont con-

(¹) Rapport fait à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, par M. Servant.

(²) Louis Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*, etc. Né à Iékaterinoslav, le 2 mars 1795, Louis Choris est mort assassiné en Amérique, le 22 mars 1828.

nus et appréciés sur les marchés les plus éloignés. On les trouve à Paris, et dans les ports des côtes, jusqu'en Hollande et jusqu'en Angleterre. Mais le témoignage peut-être le plus remarquable de la bonté de ce sol et de la douceur de ce climat, presque toujours égal, c'est un immense figuier que l'on trouve dans un jardin dit *enclos des Capucins*, au milieu de la ville. Les proportions de cet arbre ont vraiment quelque chose de colossal. Son feuillage couvre un espace d'environ cent mètres de circonférence; plusieurs centaines de personnes peuvent y



Le Figuier de Roscoff (département du Finistère). — Dessin de A. de Bar.

trouver un abri. On a bâti une tonnelle pour le consolider contre la violence des vents, et l'on a pris la précaution d'élever un mur destiné à soutenir les branches qu'il étend de tous côtés. Cet arbre n'est pas le seul, du reste, qui soit à citer en Bretagne pour sa grosseur, et le touriste qui passerait par le Morbihan et qui irait voir, par exemple, l'énorme chêne de la ferme de Villeneuve, tout près de Napoléonville (Pontivy), ne regretterait pas sa course. Ce vieil arbre des druides, dont les branches sont plus grosses que bien des arbres de nos forêts, et dont plusieurs personnes, en se tenant par les mains, les bras étendus, peuvent à peine entourer le tronc, fait venir à la pensée des idées de force, de calme et d'indestructible majesté. Le figuier de Roscoff n'est qu'un enfant auprès de ce contemporain des dolmens et des menhirs, qui a peut-être nourri de sa séve le gui sacré destiné à tomber sous la faucille d'or des druides; et pourtant le figuier de Roscoff est bien vieux, et pas un de ceux qui l'ont vu naître n'habite aujourd'hui la terre des vivants. Que de choses il a vues, et, s'il pouvait parler, quels beaux récits il aurait à faire des jours d'autrefois!

ERRATA.

TOME XXXVI (1868).

Page 295, colonne 1, ligne 23. — *Au lieu de :* la question des clefs est de plus en plus importante; *lisez :* la question des clefs est *devenue* de plus en plus importante.

— Ligne 31. — *Au lieu de : et* dont un très-habile artiste; *lisez : ou* dont un très-habile artiste.

— Ligne 9 en remontant. — *Au lieu de :* d'une sonorité un peu à l'aigu; *lisez :* d'une sonorité un peu *pointue* à l'aigu.

TOME XXXVII (1869).

Page 348, article sur les Shakers du mont Liban. — *Au lieu de :* mont Liban; *lisez partout :* mont Lebanon.

Nous avons le sincère désir de corriger toutes les erreurs que nos lecteurs croiront utile de nous signaler. Il est difficile d'éviter qu'il s'en introduise quelques-unes dans une si grande variété d'articles. A cette occasion, nous prions qu'on veuille bien remarquer un des caractères qui distinguent le plus particulièrement notre recueil. Nous pouvions, dès l'origine, prendre le parti de ne publier, par semaine ou par mois, qu'un très-petit nombre de longs articles : il nous eût alors suffi de la recherche de peu de sujets et de l'aide de quelques collaborateurs. Nous avons voulu, au contraire, nous imposer le devoir de chercher sans cesse, de beaucoup recueillir, d'emprunter aux arts, aux sciences, à l'histoire, à toutes les connaissances humaines, les éléments de distractions intéressantes et utiles les plus divers. « Cela ne se fait pas tout seul », disait un jour M. Édouard Laboulaye, dans une conférence, en parlant du *Magasin pittoresque*. Non, sans doute; mais nous sommes loin de nous en plaindre : nous aimons notre travail; les sources où nous puisons sont aussi fécondes qu'intarissables, et nous espérons bien donner, dans nos prochains volumes, de nouvelles preuves que notre zèle pour satisfaire aux désirs et à la curiosité de nos lecteurs ne fait que s'accroître en proportion même de leurs sympathies et de leur estime.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye (l') de Luxeuil, 308.
— (l') de Verteuil, 297.
— (l') et la ville de Vézelay, 249.
Abeilles (Ventilation des ruches par les), 213.
Accroissement de la température en Angleterre, 222.
Agitation, 175.
Agriculture (Rôle des femmes dans l') (voy. les Tables des t. XXXV, 1867, et XXXVI, 1868); suite et fin, 42, 87, 142, 186.
A la rescousse! les Vers blancs et les hannetons, 151.
Album amicorum, 235.
Allumettes chimiques, 110.
Almanach (l') des paysans; le Caméléon blanc, 159.
Aloès (l'), 130.
Alouette (l'), 82.
Altérations et falsifications des aliments (voy. les Tables des années précédentes); suite: l'Huile d'olive, 111; le Vinaigre, 144; la Bière, le Cidre, 184; le Cognac, 199.
Aluminium (l'), 7.
Amariah le païen et Abraham le patriarche, 215.
Amour de la nature, 206.
Anneau du comte d'Essex, 404.
Ansell (Appareils d') pour reconnaître le feu grisou, 24.
Apologues kabyles, 383.
Applications des courants thermo-électriques, 39.
Arbalètes du seizième siècle, 45.
Arc de Constantin, à Rome, 177.
— de Titus, 4.
Arcachon (Parcs aux huîtres à), 388.
Arioste (l'), 115.
Aristocratie, 111.
Armoirie (une) parlante, 246.
Armure de Sobieski, 127.
Artillerie (l') des croquants, 364.
Asphalte (l'), 326, 366.
Assurances au dix-septième siècle, 383.
Avenir de la terre, 151.
Aventure de Mobarek, 307.
Avis aux voyageurs, 19.
Azara (Félix et Nicolas d'), 18.

Bâillement (Qu'est-ce que le)? 286.
Baromètre et thermomètre sculptés, 81.
Bâton de pèlerin et chapelet du prince Radziwill, 176.
— (le) et la raison, 272.
Bâtons de commandement des anciens généraux polonais, 56.
Bellot (Monument du lieutenant), à Greenwich, 188.
Berceau de Jacques Ier d'Angleterre, 364.
Bière (Altérations et falsifications de la), 184.
Billet de mariage au dix-huitième siècle, 57.
Bois et rivières, 345.
Boîte (la) de Pandore, 46, 51, 58.
Bon cœur (un), 59.
Bonheur (le) d'un calife, 63.
Bonnes pensées, et comment elles nous viennent, 259.
Bonnet de Charles-Quint, au Musée de Cluny, 287.
Bouton (le) d'argent, 110.
Bretagne (les Etats de), 25.
Bréviaire public, au Mans, 180.
Brigands (les) du Volga, 291.
Brouette (la) du vinaigrier, 245.
Busset (Château de), 97.

Caméléon (le) blanc, 159.
Caricatures grecques, 351.
Cascade de Geroldsau, 329.
Casques italiens du seizième siècle, 155.
Cassana (Grotte de), 108.
Cathédrale de Reims (Façade de la), 91.
Causeries hygiéniques (voy. la Table des années précédentes; suite : la Propreté, 34, 234, 259, 362.
Cavalier persan (Ancien), 236.
Caverne de Cassana, 108.
Cèdre du Liban, au jardin des Plantes de Paris, 357.
Ce que peut une mère, 320.
Ce que vous aimez, 6.
Cerf (le) de Virginie, 60.
Cervara (la), 248.
Chalumeau à gaz oxy-hydrogène, de Schlæsing, 159.
Chambre (la) des communes vers 1710, 105.
Chant (le) de la morte, 229.
— de nuit, 394.
Chapelet et bâton de pèlerin du prince Radziwill, 176.
Chasse aux canards sauvages, 287.
— aux oies, 331.
Château de Busset (Allier), 97.
— de Dinan (Côtes-du-Nord), 49.
— de Longueville, 169.
— de Potsdam, 204.
Chêne (le), 225.
Cheveux couleur de rose, 407.
Chiens (les) gaulois, 63.
Chimie (la) sans laboratoire (voy. les Tables des années précédentes; suite : l'Aluminium, 7; le Fer, 43.
China-grass (le), 129.
Chladni (Origine des découvertes de), 67.
Cidre (Altérations et falsifications du), 184.
Cimeterre de Zolkiewski, 224.
Cinq (les) pêches, 221.
Clémence d'un roi d'Abyssinie, 367.
Cloche de Saint-Pol de Léon, 232.
Cognac (le), 199.
Colportage (le) chez les Zouaouas (Kabylie), 31.
Comme les autres, 291.
Comment voyez-vous la lune grosse? 367.
Commerce des plumes, 406.
Concarneau (Etablissement de pisciculture de), 300.
Concert sur la montagne, 361.
Conférences littéraires et scientifiques du dix-septième siècle, 305, 337.
Conifères (les), 355.
Conseillers du roi, au dix-huitième siècle, 383.
Conseils sur la gymnastique, 66.
Constantin (Arc de), à Rome, 177.
Corneille (Pierre et Thomas) à Rouen, 298, 322.
Costume (Histoire du) en France (voy. les Tables des années précédentes); suite, 19.
— (le) hollandais au dix-septième siècle, 213.
Costumes persans, 68, 236.
Coucou (le) indicateur, 231.
Couïa (le), 369.
Couronnement des empereurs à Francfort, 315.
Couteau (le) de sauvetage, 335.
Cratères à l'île de la Réunion, 392.
Cressonnières (les), 54.
Cuisine (la) au papier, 152.
Culture vampire, 171.
Curran, 395.
Czenstochowa (Trésor de), 224.
Dacrydium à feuilles de cyprès, 80.
Décorations militaires romaines, 269.
Découverte merveilleuse, 319.
Degrés de chaleur nécessaires à quelques plantes, 143.
Dentelles du seizième siècle, 288.
Dernières paroles des Girondins, 238.
Dessin (le) d'après nature (voy. t. XXXVI, 1868, p. 182); suite, 75, 199, 238.
Deux (les) aumônes, 114.
Devise (une) sur une épée, 339.
Devoir (le), 351.
Dévouement et ingratitude, 152.
Dieu, 335.
— (Sur), 263.
Dinan (Côtes-du-Nord), 49.
Docus-doculseme (le), 300.
Dolmen (un) en Algérie, 168.
Dragonnier, à Orotava (Ténériffe), 185.
Dugald Stewart, 113.
Duquesnoy (François), sculpteur, 395.

Éclairage de Paris en 1741, 386.
Éclipse de soleil de 1868, 207, 267.
Écoles populaires en Angleterre, 333.
Économies (les) de Panurge, 244.
Éducation aux États-Unis, 175.
Église (l') de Saint-Ambroise, à Milan, 398.
— (l') Saint-Augustin, à Paris, 364.
— de Sainte-Madeleine, à Vézelay, 249.
— (l') de la Trinité, à Paris, 209.
Encrier et fauteuil de l'Arioste, 115.
Enfant (l'), 43.
— (un) précoce, 405.
Entrevue (l') dans l'île des Faisans, 59.
Épitaphes orientales, 147.
Escalier du seizième siècle, à Vitré, 265.
Essex (l'Anneau du comte d'), 404.
Établissements d'éducation aux Etats-Unis, 175.
États (les) de Bretagne, 25.
— (les) de Languedoc en 1704, 121.
Étriers de François Ier, 336.
Expérience singulière, 404.

Fabriques d'harmonicas, à Toula (Russie), 303.
Famille (une) d'ours, 137.
Fantasmagorie (la), 260.
Faraday, 402.
Fauteuil et encrier de l'Arioste, 115.
Femme (la) du garde forestier, 323.
Femmes (Vocation des), 382.
— (les) moresques, 79.
Féra (la), 172.
Figuier (le) de Nouka-Hiva, 53.
— (le) de Roscoff, 407.
Figures (les) de Purkinje, 54.
Filet (le) de carnassière, 216, 263, 295, 327.
Fontenelle à Rouen, 247, 322.
Fonts baptismaux à Luxeuil, 340.
Fourreau du cimeterre de Zolkiewski, 224.
Foyer (le), 339, 350.
Franklin (Lettre de), 99.
Frédéric (le Roi) à Sans-Souci, 206, 217.
Friquet retrouvé, 147.
Galon (le) à bon marché, 181.
Gazette (la) de France, 305, 337.
Geroldsau (Cascade de), 329.
Gianduja, type populaire du Piémont, 41.
Girondins (Dernières paroles des), 238.
Goubier, le savetier avocat, 342.
Goulard (Simon); l'Homme fossile au seizième siècle, 110.
Grammaire des dames (voy. t. XXXVI, 1868, p. 405); suite, 159.
Grand-Bénard (Cratère du), dans l'île de la Réunion, 392.
Grands jours (les) du bonhomme Pascal, 3, 13, 18.
Greenwich (Hôpital de), 187.
Gros horloge (le), à Rouen, 211.
Guide (le) de Charles XII, 320.
Guignet (Adrien), 27, 193.

Haie (la), 286.
Hanneton (le), 140.
Harmonicas (Fabriques d'), à Toula (Russie), 303.
Hautes (les) températures, 159.
Heure (l') de la lecture, 33.
Hiérophile (Manuscrit d'), 178, 187.
Histoire de deux vieilles maisons de Rouen, 211, 246.
— des instruments de musique (voy. les Tables des années précédentes); suite: les Timbales, 10, 47, 99, 164, 196.
— du costume en France (voy. les Tables des années précédentes); suite, 19.
Hogarth (Tableau d'), 289.
Holbein (un Dessin d'), au Musée de Bâle, 385.
Homme (l') fossile au seizième siècle, 110.
Hôpital de Greenwich, 187.
Horloge de table du seizième siècle, à mouvement horizontal, 384.
— du seizième siècle, 180.
Hôtel-Dieu (l') de Paris au quinzième siècle, 140.
Huchiers (les) de Rouen au quinzième siècle, 211.
Huile (l') d'olive, 111.
Huîtres (Parc aux) à Arcachon, 389.
Hypotypose, 198.

Idées (les) religieuses, 71.
Immortalité (l'), 67, 211.
Ingres (voy. t. XXXV, 1867, p. 233); fin, 377.
Interrupteurs (les), 32.

Jagellon (Monument du cardinal Frédéric), 72.
Jute (le), 129.

Kabyles (les Sofs), 227.
Khans de Crimée (Priviléges des), 300
Kloarek en vacances, 65.
Ksour (les) en Algérie, 320.

Lâchetés (Petites), 155.
Lahillon (le), à Arcachon, 289.
La Mésangère (Mme de), 246.
Leblanc (Nicolas), inventeur de la soude artificielle, 346.
Lehigh (le) et ses rivages, 241.
Leibniz ou Leibnitz? 199.
Lesparre (Gironde), 298.
Lettres d'une fiancée allemande en 1598, 61.
Liberté, 391.
Liverdun (Meurthe), 303.
Livres (les) de raison, 6.
Longueville (Château de), 169.
Lord (un) anglais, 319.
Lucilla (Buste colossal de), 17.
Lulli (Jean-Baptiste), 201, 270, 340.
Lunette (la) brisée, 272.

Luxe, 360.
Luxeuil (Haute-Saône), 308, 340.

Mahomet (Maximes de), 22.
Mahomet (Reliques de) dans l'Inde, 327.
Majorité (la) chez les musulmans d'Afrique, 403.
Manuscrit (le) d'Hiérophile, 178, 187.
Marbre (un) de Michel-Ange, 393.
Marchand de balais en 1774, 149.
Marchand de chiens et de chats en 1774, 148.
Marchand d'épingles en 1774, 125.
Marchand de peaux de lapin en 1774, 124.
Marchande d'huîtres en 1774, 84.
Marguerite (la), 391.
Marteau de porte de la cathédrale de Tarragone, 12.
Marubia (la), 312.
Matinée d'un prodigue, 289.
Maximes de Mahomet, 22.
Maximes orientales, 182, 358.
Médaille de Philippe V de Macédoine, 344.
Ménagère (la) du recteur Æpinus, 403.
Mendelssohn (Extraits de sa correspondance), 242, 293.
Ménechmes (les) de Lorraine, 23.
Mépris du peuple, 16.
Mer (la), 407.
Mer de lait, 171.
Mercure (Passage de) sur le soleil, 190.
Merlaison (la), 383.
Messieurs A, B, C, 302.
Michel-Ange (un Marbre de), 393.
Mœurs de l'ours noir d'Amérique, 137.
Mœurs du dix-septième siècle en Allemagne, 227.
Mœurs du seizième siècle en Allemagne, 94, 131.
Molière à Rouen, 274, 298.
Mon ami Bob, 314.
Monastère (le) d'Argis, 36.
Monument du cardinal Frédéric Jagellon, 72.
Monument de Dugald Stewart, 113.
Monuments religieux des Sabéens, 331.
Moraves (les Frères) de Bethléem, en Pennsylvanie, 241.
Mort (la) et le Sommeil, 175.
Motteville (Mme de) à Rouen, 248.
Mouche des bois est morte, 82.
Moulin (le) de Sans-Souci, 217.
Moulins à broyer le poivre, 136.
Multipliant (le) du Jardin botanique de Calcutta, 332.
Muselière (une) à gourmands, 32.

Naufrage (Scènes de), 390.
Nicole (Petits traités de); extraits : le Prisme, 82.
Noces et intérieur du ménage d'un docteur allemand au seizième siècle, 94, 131.
Nouvelle manière de payer ses dettes; lettre de Franklin, 99.

Oléomètre (l') Lefèvre, 112.
Orage (l'), 319.
Origine des découvertes de Chladni, 67.
Origines de quelques familles de la noblesse britannique, 143.
Orotava (île de Ténériffe), 185.
Orphie (l'), 228.
Os (les) altérés, 71.
Os du bras de Tite Live, 331.
Ours (Mœurs de l') noir d'Amérique, 137.

Paix (la) universelle, 206.
Palais de France à Téhéran, 235.
Palais du Prince-Royal, à Stuttgard, 129.
Palmaria (l'Ile de), dans le golfe de la Spezia, 109.
Palmiers (les), 89.
Parcs aux huîtres à Arcachon, 388.
Pari (un) de Jean Simon, 233.
Paris port de mer, 291.
Parloir (un) de couvent au dix-septième siècle, 397.
Parrain et marraine, 281.
Partie (une) de billes, 395.
Pascal (la Famille de) à Rouen, 322.
Passé et présent (1613-1869), 268.
Pâtés d'anguilles, 335.
Patience! anciennes estampes, 340.
Patte (la) de dindon, 349.
Paysage chinois, 119.
Pêche de la féra, 172.
— de l'orphie, 228.
— de la perche, 276.
Pensées. — Cousin, 87. Destutt de Tracy, 22. Ducis, 383. Th. Dufour, 43, 175, 351. Dugald Stewart, 111, 112. Emerson, 59. Epictète, 263. Fontenelle, 139, 171. Gœthe, 67. Krummacher, 82. La Bruyère, 291. Lamartine, 71. Lambert (Mme de), 127. Leibniz, 286. J. de Maistre, 295. Marmontel, 211. Mérimée, 339. Noël (Eug.), 206. Petit-Senn, 134. Saint-Marc Girardin, 306. Strafford, 391.
Perche (la), 276.
Perrine et Javotte, 84.
Persans (Costumes), 63, 236.
Perse (Trône des schahs de), 68.
Perspective (Règles de la), 370.
Petit (le) Césaire et son grand cousin Lazare, 123.
Petit (le) livre du docteur Jocus, 302.
Petite (une) cour allemande au dix-huitième siècle, 354.
Petits (les) apprentis économistes, 333.
Petits meubles d'art, 81.
Petits traités de Nicole; extraits, 82.
Phalères romaines, 268.
Phénomènes astronomiques de 1869, 101.
Philippe V de Macédoine, 344.
Pinson (le), 321.
Pisciculture; l'Établissement de Concarneau, 300.
Plaideur (un) obstiné, 134.
Plumes (Commerce des), 406.
Poésie (la) des rivières, 132.
Poésies chinoises du huitième siècle, 119, 143.
Pont (le) de Ste-Dévote; suite, 171.
Pont (le) de Sia, 257.
Porte-cierge (un), 32.
Porteuse d'eau en 1774, 85.
Portrait (un) par Rembrandt, 212.
Portrait d'après Van-Dyck, 313.
Pot à bière et flacon de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, 88.
Potsdam et Sans-Souci, 204, 217.
Pourquoi les arbres sont rares en Espagne, 22.
Première (la) dent, 353.
Prisme (le), 82.
Priviléges des khans de Crimée, 300.
Profession de foi d'un auteur célèbre, 344.
Progrès de la langue française; fragment des Psaumes traduit en différents siècles, 276.
Promenades d'un Rouennais, 166, 211, 246, 274, 298, 322, 394.
Proues de navires, 279.
Purkinje (Figures de), 54.
Pyromètre électrique, 40.

Qu'est-ce que le bâillement? 286.

Radziwill (le Prince) l'Orphelin, 176.
Rails en acier, 238.
Raleigh (Sir Walter) (voyez t. XXV, 1857, p. 11); suite, 139, 154, 173.
Raphia (le), 130.
Récamier (Mme), médaillon de David d'Angers, 64.
Récompense du travail, 16.
Règles de la perspective, 370.
Regnier (Mathurin) à Rouen, 394.
Reims (Façade de la cathédrale de), 91.
Reliques de Mahomet dans l'Inde, 327.
Rembrandt (un Portrait de), 212.
Renaudot (Théophraste), 305, 337.
Rencontre d'un général et d'une petite fille, 287.
Respiration, 66.
Ressource (la) de Jeanne Lormeau, 273.
Roitelet (le), 220.
Roland furieux, poëme de l'Arioste, 115.
Role des femmes dans l'agriculture (voy. les Tables des t. XXXV, 1867, et XXXVI, 1868); suite et fin, 42, 87, 142, 186.
Rossignol (le) des rivières, 163.
Rouen (Accroissements et embellissements de) en 1757, 166.
Rouennais (Promenades d'un), 166, 211, 246, 274, 298, 322, 394.
Rouge-gorge (le), 107.
Rude (une) tâche, 391.

Sabéens (les), 331.
Sac (le) de laine, 106.
Sainte-Beuve (Jacques de), 96.
Sainte-Dévote (le Pont de), 171.
Saints Jean (les), 69.
Salubrité des villes, 222.
Savant (un) fils de ses œuvres, 402.
Savetier (le) avocat, 342.
Scènes de naufrage, 390.
Séance (une) de la Chambre des communes vers 1710, 105.
Semendria (Serbie), 16.
S'enfermer, 295.
Serpent (le), apologue oriental, 74.
Shakers (les) du mont Lebanon (Etats-Unis), 348.
Sobieski (Armure de), 127.
— à Czenstochowa, 224.
Sœurs (les) de Julien, 1.
Sofs (les) kabyles, 227.
Soude artificielle (l'Inventeur de la), 346.
Soufre (Mines de) au Mexique, 319.
Spectre (le) de Vesoul, 382.
Spectres (les), illusions d'optique, 284.
Statue du Christ, à la cathédrale de Reims, 92.
Stuttgard (Palais du Prince-Royal, à), 129.
Swamp, 155.
Sympathie des oiseaux pour certains animaux utilisée comme moyen de chasse, 79.

Tableau d'Hogarth, 289.
Talents (les) précoces, 405.
Tarragone (Marteau de porte de la cathédrale de), 12.
Tatouages indiens, 181.
Téhéran (le Palais de France à), 235.
Terme (un) antique, 161.
Terre (la), 278.
Thermes de Luxeuil, 309.
Tigres (les) en Cochinchine, 262, 278.
Tisserin (le) du Bengale, 153.
Tissus de fibres végétales, 129.
Tite Live (Os du bras de), 331.
Tower-Rock, sur le Mississipi, 145.
Traîneau (le), 73.
Trésor (le) de Czenstochowa, 224.
Trinité (l'Église de la), à Paris, 209.
Trois (les) voyageurs, 302.
Trône des schahs de Perse, 68.
Truffes, 231.

Un exemple pour tous, 257.
Un sou de plaisir, 271.

Vallée (la) de Lys, 9.
Van-Dyck (Portrait de Duquesnoy, par), 396.
— (Portrait par), 313.
Vauban; Dévouement et ingratitude, 152.
Vedette (une), tableau de Guignet, 193.
Vedette (une) gauloise, 348.
Ventilation des ruches par les abeilles, 213.
Ver blanc (le) et le hanneton, 151.
Verteuil (l'Abbaye de), 297.
Vézelay (l'Abbaye et la ville de), 249.
Vie (la), 387.
Vie (la) d'un mauvais sujet, compositions d'Hogarth, 290.
Vieilles maisons et maisons neuves, 265.
Vieux (le) joueur d'orgue, 77, 90, 98.
Vieux procès, 342.
Vinaigre (le), 144.
Visite chez un gouverneur musulman, 74.
Vitré (Escalier du seizième siècle, à), 265.
Vocation des femmes, 382.
Voiture de gala de Gustave III, à Stockholm, 360.
Voyages et aventures des femmes de l'empereur du Maroc en 1793, 127, 138.
Voyages et pérégrinations de M. Jacob Liebsich, 134, 145, 157, 162, 170, 182, 190, 194.
Voyageur (le), 283.
Voyageurs (Avis aux), 19.

Walpole (Robert), 105.

Yolande de France, 111.

Zolkiewski (Cimeterre de), 224.
Zouaouas (le Colportage chez les), 31.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

Allumettes chimiques, 110. Appareils Ansell, pour reconnaître le feu grisou, 24. Asphalte (l'), 326, 366. Commerce des plumes, 406. Cressonnières (les), 54. Culture vampire, 171. Etablissement de pisciculture de Concarneau, 300. Filet (le) de carnassière, 216, 263, 295, 327. Leblanc (Nicolas), inventeur de la soude artificielle, 346. Parcs aux huîtres à Arcachon, 388. Paris port de mer, 291. Rails en acier, 238. Rôle des femmes dans l'agriculture; suite et fin, 42, 87, 142, 186. Terre (la), 278. Tissus de fibres végétales, 129. Truffes, 231. A la rescousse! le Ver blanc et le hanneton, 151.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Abbaye (l') de Verteuil, 297. Abbaye (l') et la ville de Vézelay, 249. Antiquités de Luxeuil (Haute-Saône), 309, 340. Arbalètes de chasse du seizième siècle, 45. Arc de Constantin, à Rome, 177. Arc de Titus, 4. Armure de Jean Sobieski, 127. Bâtons de commandement polonais du dix-septième siècle, 56. Bréviaire public, au Mans, 180. Caricatures peintes sur des vases grecs, 352. Casques italiens du seizième siècle, 155. Château de Busset, 97. Château de Dinan, 49. Château de Longueville, 170. Cimeterre de Zolkiewski, 224. Cloche de Saint-Pol de Léon, 232. Dolmen en Algérie, 168. Eglise de Saint-Ambroise, à Milan, 398. Escalier du seizième siècle, à Vitré, 265. Etriers de François Ier, au Musée de Cluny, 336. Marteau de porte de la cathédrale de Tarragone, 13. Médaille de Philippe V de Macédoine, 344. Monument du cardinal Frédéric Jagellon, 72. Phalères, décorations militaires des Romains, 269. Portail et statue du Christ de la cathédrale de Reims, 91. Porte-cierge émaillé du treizième siècle, 32. Sainte-Beuve (Jacques de), médaillon du Cabinet des médailles, 96. Terme (un) antique, 161.

ARCHITECTURE.

Abbaye de Verteuil, 297. Abbaye de Vézelay, 249. Abbaye et Thermes de Luxeuil, 308. Arc de Constantin, à Rome, 177. Arc de Titus, à Rome, 4. Château de Busset (Allier), 97. Château de Dinan (Côtes-du-Nord), 49. Château de Potsdam, 204. Eglise de la Madeleine, à Vézelay, 253. Eglise de la Trinité, à Paris, 209. Eglise de Saint-Ambroise, à Milan, 398. Eglise Saint-Augustin, à Paris, 364. Embellissements de Rouen en 1757, 166. Escalier du seizième siècle, à Vitré, 265. Façade de la cathédrale de Reims, 92. Hôpital de Greenwich, 187. Maisons (Deux vieilles) de Rouen, 211, 246. Monument de Dugald Stewart, à Edimbourg, 113. Monument du cardinal Frédéric Jagellon, 72. Palais de France à Téhéran, 235. Palais du Prince-Royal, à Stuttgard, 129.

BIOGRAPHIE.

Azara (Félix et Nicolas d'), 38. Chladni, 67. Curran, 395. Dugald Stewart, 113. Duquesnoy, 395. Faraday, 402. Fontenelle à Rouen, 247, 322. Frédéric le Grand à Sans-Souci, 205, 217. Gouhier, le savetier avocat, 342. Guignet (Adrien), 27, 193. Ingres; fin, 377. La Mésangère (Mme de), 246. Leblanc (Nicolas), 346. Leibniz ou Leibnitz, 199. Lulli, 201, 270. Mendelssohn, 242, 293. Molière à Rouen, 274, 298. Motteville (Mme de) à Rouen, 247. Pascal (la Famille de) à Rouen, 322. Radziwill (le Prince) l'Orphelin, 176. Raleigh (Sir Walter), 139, 154, 173. Regnier (Mathurin) à Rouen, 394. Renaudot (Théophraste), 305, 337. Sainte-Beuve (Jacques de), 95. Vauban, 152.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Abbaye (l') de Verteuil (Gironde), 297. Avis aux voyageurs, 19. Cascade de Geroldsau (grand-duché de Bade), 329. Cervara (la), 248. Château de Busset-Bourbon (Allier), 97. Château de Longueville, 169. Chêne du chemin Fleuret (Ille-et-Vilaine), 225. Colportage chez les Zouaouas (Kabylie), 31. Cratères à l'île de la Réunion, 392. Dinan (Côtes-du-Nord), 49. Dolmen en Algérie, 168. Escalier du seizième siècle, à Vitré (Ille-et-Vilaine), 265. Fabriques d'harmonicas, à Toula (Russie), 303. Figuier colossal de Nouka-Hiva, 53. Figuier de Roscoff, 407. Grotte de Cassana, dans l'île de Palmaria (golfe de la Spezia), 108. Hôpital de Greenwich, 187. Ksour (les) en Algérie, 320. Lehigh (le) et ses rivages (Pennsylvanie), 241. Liverdun (Meurthe), 303. Luxeuil (Haute-Saône), 308, 340. Orotava (île de Ténériffe), 185. Palais de France à Téhéran, 235. Paysage chinois entre Macao et Canton, 119. Pont de Sainte-Dévote, 171. Pont de Sia (Hautes-Pyrénées), 257. Potsdam et Sans-Souci, 204, 217. Pourquoi les arbres sont rares en Espagne, 22. Résidence du Prince-Royal, à Stuttgard, 129. Semendria (Serbie), 16. Shakers (les) du mont Lebanon (Etats-Unis), 348. Tigres (les) en Cochinchine, 262, 278. Tower-Rock (sur le Mississipi), 145. Trésor de Czenstochwa (Pologne), 224. Vallée de Lys, 9. Visite chez un gouverneur musulman (Afrique orientale), 74. Voyages et aventures des femmes de l'empereur du Maroc, en 1793, 127, 138.

HISTOIRE.

Anneau (l') du comte d'Essex, 404. Artillerie (l') des croquants, 364. Chambre (la) des Communes d'Angleterre sous Robert Walpole, 105. Château (le) de Busset-Bourbon, 97. Château (le) de Dinan, 49. Château (le) de Longueville, 169. Dévouement et ingratitude; Vauban, 152. Entrevue (l') dans l'île des Faisans, 59. Etats (les) de Bretagne, 25. Etats (les) de Languedoc en 1704, 121. Guide (le) livonien de Charles XII, 320. Jagellon (le Cardinal), 72. Liverdun (Meurthe), 303. Luxeuil (Haute-Saône), 308. Origines de quelques familles de la noblesse britannique, 143. Philippe V de Macédoine, 344. Priviléges des khans de Crimée, 300. Raleigh (Sir Walter), 139, 154, 173. Sobieski (le Roi Jean), 127. Vézelay (l'Abbaye et la ville de), 249. Yolande de France, 111.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Écoles populaires en Angleterre, 333. Etablissements d'éducation aux Etats-Unis, 175. Hôpital de Greenwich, 187. Majorité chez les musulmans d'Afrique, 403.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Aristocratie, 111. Avenir de la terre, 151. Bâton (le) et la raison, 272. Bonnes pensées, et comment elles nous viennent, 259. Ce que vous aimez, 6. Dernières paroles des Girondins, 238. Devoir (le), 351. Dieu, 263, 335. Dugald Stewart, 113. Expérience singulière, 404. Foyer (le), 339, 350. Immortalité, 67, 211. Luxe, 360. Maximes de Mahomet, 22. Maximes orientales, 182, 358. Mépris du peuple, 16. Passé et présent (1613-1869), 268. Petites lâchetés, 155. Profession de foi d'un auteur célèbre, 344. Progrès de la langue française; fragment des Psaumes traduit en différents siècles, 276. Récompense du travail, 16. S'enfermer, 295. Talents (les) précoces, 405. Vocation des femmes, 382. Volonté, 22.

Anecdotes, Apologues, Légendes, Nouvelles, Poésies. — A la paix universelle, 206. Alouette (l'), 82. Amariah le païen et Abraham le patriarche, 215. Apologues kabyles, 383. Armoirie (une) parlante, 246. Aventure de Mobarek, 307. Avis (un) aux voyageurs, 19. Bois et rivières, 345. Boîte (la) de Pandore, 46, 51, 58. Bonheur (le) d'un calife, 63. Bouton (le) d'argent, 110. Brigands (les) du Volga, 291. Brouette (la) du vinaigrier, 245. Caricatures grecques, 351. Cascade (la) de Geroldsau, 329. Ce que peut une mère, 320. Chant (le) de la morte, 229. Chant de nuit, 394. Cinq (les) pêches, 221. Clémence d'un roi d'Abyssinie, 367. Concert sur la montagne, 361. Deux (les) aumônes, 114. Économies (les) de Panurge, 244. Enfant (l'), 43. Epitaphes orientales, 147. Femme (la) du garde forestier, 323. Friquet retrouvé, 147. Grands jours (les) du bonhomme Pascal, 3, 13, 18. Haie (la), 286. Hanneton (le), 140. Heure (l') de la lecture, 33. Hypotypose, 198. Interrupteurs (les), 32. Kloarek en vacances, 65. Liberté, 391. Marguerite (la), 391. Ménagère (la) du recteur Æpinus, 403. Ménechmes (les) de Lorraine, 23. Mer (la), 407. Mon ami Bob, 314. Monastère (le) d'Argis, ballade valaque, 36. Mort (la) et le Sommeil, 175. Mouche des bois est morte, 82. Nouvelle manière de payer ses dettes, 99. Orage (l'), 319. Os (les) altérés, 71. Parrain et marraine, 281. Partie (une) de billes, 395. Patience! 340. Patte (la) de dindon, 349. Perrine et Javotte, 84. Petit (le) Césaire et son grand cousin Lazare, 123. Petit (le) livre du docteur Joeus, 302. Petite cour allemande au dix-huitième siècle, 354. Petits (les) apprentis économistes, 333. Petits traités de Nicole; extraits : le Prisme, 82. Plaideur (un) obstiné, 134. Poésie (la) des rivières, 132. Poésies chinoises du huitième siècle, 119, 143. Portrait d'après Van-Dyck, 313. Première (la) dent, 353. Rencontre d'un général et d'une petite fille, 287. Ressource (la) de Jeanne Lormeau, 273. Roland furieux, poëme de l'Arioste, 115, 151. Saints Jean (les), 69. Savant (un) fils de ses œuvres, 402. Scènes de naufrage, 390. Serpent (le), apologue oriental, 74. Sœurs (les) de Julien, 1. Spectre (le) de Vesoul, 382. Tableau (un) d'Hogarth, 289. Traîneau (le), 73. Un bon cœur, 59. Un exemple pour tous, 257. Une devise sur une épée, 339. Un pari de Jean Simon, 233. Un sou de plaisir, 271. Vie (la), 387. Vieux (le) joueur d'orgue, 77, 90, 98. Voyages et pérégrinations de M. Jacob Liebsich, 134, 145, 157, 162, 170, 182, 190, 194. Voyageur (le), 283.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, COSTUMES, MEUBLES, TYPES DIVERS.

Album amicorum, 235. Ancien cavalier persan, d'après Chardin, 236. Assurances au dix-septième siècle, 383. Bâton de pèlerin et chapelet du prince Radziwill, 176. Bâtons de commandement des anciens généraux polonais, 56. Berceau de Jacques Ier d'Angleterre, 364. Billet de mariage au dix-huitième siècle, 57. Bonnet de Charles-Quint, au Musée de Cluny, 287. Bréviaire public, au Mans, 180. Caisse (une) de sûreté, 278. Casques italiens du seizième siècle, 155. Ce que vous aimez, 6. Chasse aux oies, 331. Cheveux couleur de rose, 407. Chiens (les) gaulois, 63. Cloche de Saint-Pol de Léon, 232. Conseillers du roi au dix-huitième siècle, 383. Colportage chez les Zouaouas (Kabylie), 31. Costume des dames persanes, 237. Costume (le) hollandais au dix-septième siècle, 213. Couronnement (le) des empereurs à Francfort, 315. Couteau de sauvetage, 335. Cuisine au papier, 152. Dentelles du seizième siècle, 288. Docus-doculseme (le), 300. Éclairage de Paris en 1741, 386. Étriers de François Ier, 336. Fauteuil et encrier de l'Arioste, 115. Femmes (les) moresques, 79. Fiançailles et noce aristocratique à Vienne en 1650, 227. Galon (le) à bon marché; tatouages indiens, 181. Gianduja, type populaire du Piémont, 41. Grammaire des dames, 159. Gros horloge (le), à Rouen, 211. Histoire du costume en France (voy. la Table des années précédentes); suite, 19. Horloge de table du seizième siècle, 384. Horloge du seizième siècle, 180. Hôtel-Dieu (l') de Paris au quinzième siècle, 140. Huchiers (les) de Rouen au quinzième siècle, 211. Ksour (les) en Algérie, 320. Lettres d'une fiancée allemande en 1598, 61. Livres de raison, 6. Majorité chez les musulmans d'Afrique, 403. Manuscrit d'Hiérophile; Prescriptions hygiéniques à Constantinople au douzième siècle, 178, 187. Marchands (Petits) de Paris en 1774,

84, 184, 148, 245, 273. Merlaison (la), 383. Moulin à broyer le poivre, 136. Muselière à gourmands, 32. Noces et intérieur du ménage d'un docteur allemand au seizième siècle, 94, 131. Origines de quelques familles de la noblesse britannique, 143. Os du bras de Tite Live, 331. Parloir de couvent au dix-septième siècle, 397. Parrain et marraine en Tyrol, 281. Pâtés d'anguilles, 335. Phalères, décorations militaires romaines, 268. Pot à bière et flacon de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, 88. Pourquoi les arbres sont rares en Espagne, 22. Proues de navires, 279. Priviléges des khans de Crimée, 300. Reliques de Mahomet dans l'Inde, 327. Renaudot, fondateur des conférences et du journalisme en France, 305, 337. Sabéens (Croyances et monuments des), 331. Sac (le) de laine de la Chambre des lords, 106. Savetier (le) avocat, 342. Shakers (les) du mont Liban (États-Unis), 348. Sofs kabyles, 227. Sympathie des oiseaux pour certains animaux utilisée comme moyen de chasse, 79. Tigres en Cochinchine, 262, 278. Trône (le) des schahs de Perse, 68. Vedette gauloise, 348. Vieilles maisons et maisons neuves, 265. Voiture de gala de Gustave III, à Stockholm, 360. Voyages et aventures des femmes de l'empereur du Maroc en 1793, 127, 138.

MUSIQUE.

Histoire des instruments de musique : les Timbales, 10, 47, 99, 164, 196. Lulli, 201, 270.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Brigands s'exerçant à l'arc, tableau d'Adrien Guignet, 29. En descendant, tableau de G. Jundt, 281. Enfant (un) précoce, tableau de Worms, 405. Kloarek en vacances, tableau de Yan' Dargent, 65. Liverdun (Vue de), aquarelle de Ch. Palianti, 304. Lulli dans les cuisines de Mademoiselle, tableau de la Charlerie, 201. Portrait (un) par Rembrandt, au Musée de Bruxelles, 212. Première dent (la), peinture de Schneider, 353. Près de Vézelay, peinture de Guillon, 256. Rivière (une), tableau de Grandsire, 345. Trois couseuses (les), tableau d'Éd. Frère, 1. Van-Dyck (Portrait de Duquesnoy, par), 396. Van-Dyck (Portrait par), 313. Vedette (une), tableau de Guignet, 193. Vedette gauloise, tableau de Luminais, 349.

Dessin, Gravure. — Abbaye de Verteuil, dessin de Grandsire, d'après Lallemand, 298. Abbaye et Thermes de Luxeuil, dessins de Lancelot, 308, 309. Ancien établissement de pisciculture de Concarneau, dessin de Mesnel, 301. Arbalètes du seizième siècle, dessin de Catenacci, 45. Arc de Constantin et Arc de Titus, à Rome, dessins d'Ulysse Parent, 5, 177. Archange (l') Raphaël, saint François d'Assise, d'après Ingres, dessins de Froment, 381. Baromètre et thermomètre sculptés par Knecht, dessin de Catenacci, 81. Caricatures peintes sur des vases grecs, dessins de P. Sellier, 352. Cascade de Geroldsau, dessin de Grandsire, 329. Casques italiens du seizième siècle, dessins de Freeman, 156, 157. Cèdre du Liban, au jardin des Plantes de Paris, dessin de Freeman, 357. Cerfs de Virginie, dessin de K. Bodmer, 61. Cervara (la), dessin de C. Saglio, 248. Chaque âge a sa manière de lire, composition de Th. Schuler, 33. Château de Busset, dessin d'A. Maignan, 97. Château de Dinan, dessin de Catenacci, 49. Château de Potsdam, dessin de Yan' Dargent, 205. Chêne du chemin Fleuret, dessin de Catenacci, 225. Concert sur la montagne, composition de de Binzer, 361. Conférences du dix-septième siècle, dessin de Lorsay, d'après Auroux, 305. Costumes du règne de Louis XVI et du commencement de la révolution, dessins de Pauquet, 20, 21. Couïa (le), au jardin des Plantes de Paris, dessin de Freeman, 369. Couronnement des empereurs à Francfort, dessins de Viollat, d'après des estampes anciennes, 316, 317. Cratère du Grand-Bénard, dans l'île de la Réunion, dessin de de Bérard, 392. Décorations militaires romaines, dessin de Féart, 269. Dessin (le) d'après nature; suite, 75, 149, 238. Dessin d'Holbein, 385. Dragonnier de l'île de Ténériffe, dessin de de Bar, 185. Duquesnoy (Portrait de), par Van-Dyck, dessin de J. Gérard, 396. Église de la Madeleine, à Vézelay, dessin de Lancelot, 253. Église de la Trinité, à Paris, dessin de Clerget, 209. Église Saint-Augustin, à Paris, dessin de Clerget, 364. Entrevue dans l'île des Faisans, d'après une ancienne estampe, 60. Escalier du seizième siècle, à Vitré, dessin de Catenacci, 265. États de Bretagne en 1670, dessin de Pauquet, d'après une estampe du temps, 25. États (les) de Languedoc en 1704, dessin de Pauquet, 121. Famille d'ours, dessin de K. Bodmer, 137. Femme (la) murée, dessin d'E. Bayard, 37. Figuier colossal de Nouka-Hiva, dessin de de Bar, 53. Figuier de Roskoff, dessin de de Bar, 408. Forestiers (les), dessins de Th. Schuler, 324, 325. Forêt au bord du Lehigh, dessin de K. Bodmer, 241. Gianduja, composition d'Enrico Gamba, 41. Guignet (Adrien), portrait par Mouilleron, 28. Hôpital de Greenwich, vu de la Tamise, dessin de Wimperis, 189. Horloge de table du seizième siècle, dessin de Gilbert, 384. Labillon (le), à Arcachon, dessin de Mesnel, 389. Lulli dans les cuisines de Mademoiselle, dessin de la Charlerie, 201. Marbre (un) de Michel-Ange, dessin de Mouilleron, 393. Marchands (Petits) de Paris en 1774, dessins de Mouilleron, d'après Poisson, 84, 124, 148, 245, 273. Marteau de porte de la cathédrale de Tarragone, dessin de D. Royer, 13. Matinée d'un jeune prodigue, dessin de Pauquet, d'après Hogarth, 289. Multipliant du Jardin botanique de Calcutta, dessins de de Bérard, 332, 333. Monument de Dugald Stewart, à Édimbourg, dessin de Yan' Dargent, 113. Monument du cardinal Jagellon, dessin de Féart, 72. Moulin (le) de Sans-Souci, dessin de Lancelot, 217. Palais de la mission française à Téhéran, dessin de Clerget, d'après J. Laurens, 237. Palais du Prince-Royal, à Stuttgard, dessin de Lancelot, 129. Palmiers, dessin de de Bar, 89. Pari (un) de Jean Simon, dessin de E. Lesage, 233. Paris-Port-de-Mer (le) au port Saint-Nicolas, dessin de de Bérard, 293. Parloir de couvent sous Louis XIV, dessin de Lorsay, 397. Patience! anciennes estampes, 341. Pinson (le) et son nid, dessin de Freeman, 321. Portail de la cathédrale de Reims, dessin de Thérond, 93. Porte de ville à Vézelay, dessin de Grandsire, 252. Portrait (un) par Rembrandt, dessin de J. Gérard, 213. Portrait (un) par Van-Dyck, dessin de la Charlerie, 313. Proue d'un ancien vaisseau, d'après P. Ozanne, 280. Pyramide élevée à la mémoire du lieutenant Bellot, à Greenwich, dessin de Watkins, 188. Réception d'une novice à l'Hôtel-Dieu de Paris, miniature du quinzième siècle, 141. Renaudot (Théophraste), dessin de Lorsay, d'après une ancienne estampe, 337. Roitelet (le) et son nid, dessin de Freeman, 221. Rouge-gorge (le) et son nid, dessin de Freeman, 108. Ruines du château de Longueville, dessin de Catenacci, 169. Saint Symphorien, d'après Ingres, dessin de Froment, 377. Salle (une) de l'Hôtel-Dieu de Paris, miniature du quinzième siècle, 141. Sapin envahi par le lierre, dessin de Freeman, 356. Séance (une) de la Chambre des communes vers 1710, dessin de la Charlerie, d'après Hogarth, 105. Seigneur persan, d'après Chardin, 68. Semendria (Serbie), dessin de Lancelot, 16. Shakers (les) du mont Lebanon (États-Unis), 348. Statue du Christ, à la cathédrale de Reims, dessin de Chevignard, 92. Terme antique, dessin de Pauquet, 161. Tisserins du Bengale, dessin de Freeman, 153. Tower-Rock, sur le Mississipi, dessin de K. Bodmer, 145. Traîneau (le), composition de Mouilleron, 73. Trône des schahs de Perse, d'après un dessin de J. Laurens, 69. Vallée (la) de Lys, dessin de Maignan, 9.

SCIENCE.

Astronomie, Météorologie, Physique. — Accroissement de la température en Angleterre, 222. Applications des courants thermo-électriques, 39. Comment voyez-vous la lune grosse? 367. Eclipse de soleil de 1868, 206, 267. Fantasmagorie (la), 260. Figures (les) de Purkinje, 54. Hautes (les) températures : Chalumeau à gaz oxy-hydrogène, chalumeau de Schlesing, 159. Lunette (la) brisée, 272. Marubia (la), 312. Mer de lait, 171. Origine des découvertes de Chladni, 67. Passage de Mercure sur le soleil, 190. Phénomènes astronomiques de 1869, 101. Règles de la perspective, 370. Spectres (les), 284. Swamp, 155. Tête (la) du décapité, 285.

Physiologie, Hygiène. — Altérations et falsifications des aliments (voy. les Tables des années précédentes); suite : l'Huile d'olive, 111; le Vinaigre, 144; la Bière, le Cidre, 184; le Cognac, 199. Causeries hygiéniques : la Propreté, 34, 234, 259, 362. Cheveux couleur de rose, 407. Conseils sur la gymnastique, 66. Manuscrit (le) d'Hiérophile : Prescriptions hygiéniques à Constantinople, au douzième siècle, 178, 187. Qu'est-ce que le bâillement? 286. Respiration, 66. Salubrité des villes, 222.

Zoologie, Botanique, Géologie. — Almanach (l') des paysans; le Caméléon blanc, 159. Asphalte (l'), 326, 366. Caverne (la) de Cassana (golfe de la Spezia), 108. Cerf (le) de Virginie, 60. Chasse aux canards sauvages, 287. Chêne (le), 225. Conifères (les), 355. Coucou (le) indicateur, 231. Couïa (le), 369. Cressonnières (les), 54. Dacrydium à feuilles de cyprès, 80. Degrés de chaleur nécessaires à quelques plantes, 143. Dragonnier à Orotava (Ténériffe), 185. Féra (la) et son acclimatation, 172. Figuier colossal de Nouka-Hiva, 53. Figuier (le) de Roscoff, 407. Goulard (Simon); l'Homme fossile au seizième siècle, 110. Jute (le), 129. Mines de soufre au Mexique, 319. Mœurs de l'ours noir d'Amérique, 137. Multipliant du Jardin botanique de Calcutta, 332. Orphie (l'), 228. Palmiers (les), 89. Perche (la), 276. Pinson (le), 321. Roitelet (le), 220. Rossignol (le) des rivières, 163. Rouge-gorge (le), 107. Sympathie des oiseaux pour certains animaux utilisée comme moyen de chasse, 79. Tigres (les) en Cochinchine, 262, 278. Tisserin (le) du Bengale, 153. Tissus de fibres végétales, 129. Ventilation des ruches par les abeilles, 213.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Anneau (l') du comte d'Essex, 404. Baromètre et thermomètre sculptés par Knecht, 81. Bas-relief de l'arc de Titus, à Rome, 5. Bas-relief du tombeau du cardinal Frédéric Jagellon, 72. Bas-reliefs gallo-romains de Luxeuil, 312. Encrier de l'Arioste, 117. Étriers de François Ier, 336. Fonts baptismaux à Luxeuil, 340. Fourreau du cimeterre de Zolkiewski, 224. Horloges du seizième siècle, 181, 384. Lucilla (Buste colossal de), 17. Marteau de porte de la cathédrale de Tarragone, 13. Porte-cierge émaillé du treizième siècle, 32. Proues de navires, 279. Récamier (Mme), médaillon de David d'Angers, 64. Statue du Christ, à la cathédrale de Reims, 92. Terme (un) antique, 161. Tête par Michel-Ange, au Musée de Kensington, 393.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE.

1870

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements.	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements.	9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXX

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXXVIIIe ANNÉE. — 1870.

ARISTIDE ET L'OSTRACISME.



Aristide et le Paysan, tableau de M. Hillemacher. — Dessin de Viollat.

Quand Aristide fut soumis à l'ostracisme et banni momentanément d'Athènes, il était le premier citoyen de la république; il avait occupé avec honneur les principaux emplois, et, dans la gestion des charges financières comme dans l'exercice des juridictions, il s'était acquis un renom d'équité, d'intégrité et de désintéressement qui le plaçait dans l'estime publique à un rang fort au-dessus même de celui qu'il eût pu mériter par les plus brillants talents. Miltiade était mort. Son seul compétiteur était Thémistocle, homme doué d'un génie supérieur, mais qui n'avait pas encore accompli les actions mémorables par lesquelles il s'est rendu célèbre, et qui ne fondait point l'édifice de sa fortune politique sur la dignité et la constante droiture dont Aristide, aux yeux de tous, était le parfait modèle. Tous deux avaient été au nombre des généraux qui commandaient à Marathon. Depuis leur enfance ils étaient habitués à se trouver partout en face l'un de l'autre, et l'opposition de leur nature se manifestait dans les moindres choses.

« Ils étaient toujours, dit Plutarque, en toutes leurs actions et en tous leurs propos, contraires l'un à l'autre, soit qu'ils se jouassent, soit que cela fût sérieux; et dès lors on commença à découvrir le caractère de l'un et de l'autre par cette contrariété de volontés : car l'un était prompt, soudain, hasardeux, fin, hardi à toute entreprise; l'autre était froid, rassis, constant, tenace, et pour rien n'eût quitté le droit sentier de la justice et n'eût usé, même en plaisantant, de tromperie ni de mensonge. ».

Quand l'âge fut venu pour eux de prendre part à la politique, ils se trouvèrent naturellement représenter des idées et des partis différents.

Thémistocle, avide de popularité et peu scrupuleux dans le choix des moyens, sut promptement se concilier des amis intéressés à son élévation.

« Aristide, au contraire, cheminant tout seul pour ainsi dire, ne se voulut jamais engager, ni faire ligue avec personne en l'administration de la chose publique, parce que premièrement il n'eût pas consenti à faire tort à personne pour complaire à ses alliés, et n'eût pas voulu davantage déplaire à ceux-ci en leur refusant quelque chose dont ils l'eussent pu requérir; et ensuite parce qu'il voyait comment d'autres prenaient hardiesse d'agir contre tout droit et toute raison, se sentant forts par leurs amis. Il pensait que l'homme de bien et le bon citoyen ne se doivent assurer ni fortifier d'autre rempart que de faire, de conseiller et de dire toutes choses bonnes et honnêtes. » Son peu de souci des liens de parti, sa justice incorruptible, son courage à dénoncer les pratiques mauvaises, quel que fût celui qui les commît ou les soutînt, n'avaient pas été sans lui faire un certain nombre d'ennemis qui devinrent les partisans actifs de son rival. Thémistocle avait tous les talents nécessaires pour les amener à lui prêter leur concours.

La rivalité entre les deux chefs devint si amère et si menaçante, qu'Aristide lui-même dit, à ce que l'on rapporte : « Si les Athéniens étaient sages, ils nous précipiteraient tous les deux dans le *barathron* », c'est-à-dire dans l'abîme où l'on jetait jadis les malfaiteurs condamnés à mort. Et en effet, Thémistocle remuait témérairement toutes choses et s'efforçait de rompre tous ses desseins; mais Aristide de son côté était entraîné souvent par les nécessités de la lutte, et la crainte de voir acquérir à son adversaire une autorité excessive, si son avis prévalait en toute occasion, fut cause qu'il le contredit quelquefois dans les propositions qui pouvaient tourner à l'avantage de la chose publique.

Dans de telles circonstances, ce n'est pas trop avancer, dit l'éminent historien M. Grote, que de soutenir que la paix du pays fut conservée surtout par l'institution appelée ostracisme.

Tout le monde connaît le récit du bannissement d'Aristide, avec les circonstances rapportées par Plutarque, qui ont inspiré à M. Hillemacher le joli tableau reproduit à la page précédente (le peintre a placé Aristide à l'entrée de l'Agora, au pied d'un monument élevé, comme l'inscription l'indique, à Athéné, protectrice de la ville, en commémoration de la victoire de Marathon).

« Un paysan qui ne savait ni lire ni écrire s'adressa à Aristide comme au premier venu, et lui tendit sa coquille en le priant d'écrire dessus le nom d'Aristide. Celui-ci lui demanda si Aristide lui avait fait quelque mal. « Non, ré» pondit le paysan, je ne le connais même point; mais il » m'ennuie de l'entendre ainsi partout nommer le Juste. » Aristide ne lui répondit rien, mais écrivit lui-même son nom sur la coquille et la lui rendit. »

Cette anecdote gravée dans toutes les mémoires, et l'idée erronée qu'on s'est faite de l'ostracisme, n'ont pas peu contribué aux accusations, si souvent portées contre la démocratie athénienne, d'injustice, d'envie et de mauvais traitements à l'égard de ses hommes supérieurs. Mais ces accusations reposent à peu près toutes sur des faits mal compris ou mal connus. Le célèbre historien que nous citions tout à l'heure y a répondu d'une manière victorieuse. Nous allons reproduire, en les abrégeant, les explications qu'il donne au sujet de l'ostracisme ([1]).

Cette institution faisait partie des réformes de Clisthènes, qui établit définitivement à Athènes le gouvernement démocratique après l'expulsion des Pisistratides; elle en était un complément nécessaire. Sans elle, dit M. Grote, aucune des autres institutions ne serait venue à maturité, et elle tomba en désuétude, après deux générations, quand ce moyen de défense contre les usurpations de pouvoir fut devenu inefficace et inutile. Aux premiers temps de la démocratie naissante, quand deux chefs de parti, puissants chacun par ses adhérents et son influence, s'étaient engagés avec ardeur dans une lutte mutuelle, acharnée et prolongée, une telle opposition était de nature à conduire l'un ou l'autre à des mesures violentes. L'histoire des luttes antérieures des partis à Athènes ne le démontrait que trop bien : outre les espérances de triomphe pour son parti, chacun pouvait craindre, en continuant à rester lui-même dans les limites de la légalité, de tomber victime de procédés violents de la part de ses antagonistes. Les despotes ou les oligarchies qui avaient été maîtres jusqu'alors du gouvernement, avaient à leur disposition des moyens expéditifs de détourner toute entreprise contre leur autorité. Il suffit de rappeler l'assassinat de Cimon, ordonné par les Pisistratides. Sans recourir à de pareilles mesures, ils pouvaient faire partir toute personne de la part de laquelle ils redoutaient une attaque ou un danger, sans encourir même le reproche d'être trop rigoureux. Mais dans une démocratie, où l'action arbitraire du magistrat était ce qu'on redoutait le plus, et où le simple citoyen considérait des lois fixes, avec une mise en cause et une défense servant de préliminaires à toute punition, comme les garanties de sa sécurité personnelle et l'orgueil de sa condition sociale, c'était à l'unanimité des citoyens (ou à une majorité considérable équivalant à l'unanimité) que devait être remis le pouvoir d'écarter celui qui paraissait menacer la liberté de tous. Le sénat et l'assemblée publique examinaient d'abord si l'état de la république était assez menaçant pour provoquer une mesure aussi exceptionnelle. S'ils se décidaient pour l'affirmative, on désignait un jour; on entourait la place publique de grilles, avec dix entrées pour

([1]) *Histoire de la Grèce*, t. V, p. 328 et suiv. de la traduction française.

les citoyens des dix tribus et dix urnes séparées pour déposer les suffrages, c'est-à-dire des coquilles ou des tessons portant inscrit le nom de la personne que chaque citoyen désignait pour le bannissement. A la fin du jour, on comptait les votes; et si l'on trouvait 6000 votes donnés contre une personne, c'est-à-dire ceux du quart des citoyens, cette personne était condamnée par l'ostracisme, sinon cet acte solennel était nul (selon d'autres interprètes, il suffisait que 6000 citoyens eussent pris part au vote). On accordait dix jours au banni pour mettre ses affaires en ordre, après quoi on lui demandait de quitter l'Attique pour dix ans (temps bientôt réduit à cinq ans); mais il conservait ses biens, n'était soumis à aucune autre pénalité et ne subissait aucun déshonneur : son prestige en était plutôt augmenté. Celui qui restait devenait naturellement plus puissant; mais il était lui-même moins en état d'être poussé dans une voie opposée à la constitution qu'il ne l'était auparavant.

Les garanties dont Clisthènes avait entouré le vote de l'ostracisme, pour qu'il fût efficace à protéger la constitution et ne fût pas détourné dans un autre dessein, prouvent non moins de prévoyance que de patriotisme. Le minimum considérable de votes exigés assurait que le vote serait une expression du sentiment public réfléchi, et non l'hostilité d'une faction; le vote, étant d'ailleurs rendu secrètement, ne pouvait être ni contraint, ni acheté. De plus, l'ostracisme n'était pas ouvert contre un citoyen exclusivement, mais chacun sans exception était exposé à la sentence ([1]); de sorte que les amis de Thémistocle ne pouvaient l'invoquer contre Aristide, ni ceux de ce dernier contre le premier, sans exposer leur propre chef à la même chance d'exil. Il n'était donc pas probable qu'il fût invoqué du tout avant que l'exaspération fût allée assez loin pour que les deux partis fussent résolus à courir cette chance, indice précis de cette hostilité croissante et meurtrière que l'ostracisme empêchait d'aboutir. Alors même, il fallait que l'on eût convaincu le sénat et l'assemblée du peuple de l'urgence d'une pareille résolution. L'assemblée du peuple, enfin, ne condamnait pas elle-même à l'ostracisme, mais désignait un jour à venir, et tout le corps des citoyens était solennellement invité à voter. L'ostracisme ne priva jamais le public de candidats à l'influence politique; et si l'on considère la petite somme de mal individuel qu'il causa, deux remarques achèveront de le justifier. D'abord, il produisit complétement l'effet qu'on avait en vue; car la démocratie s'éleva de l'enfance à la virilité sans qu'une seule tentative fût faite pour la renverser par la force, résultat sur lequel n'aurait osé compter aucun des contemporains de Clisthènes, qui avaient vu les luttes acharnées entre les factions armées de Mégaclès, de Lycurgue et de Pisistrate. En second lieu, grâce à ce jeu tranquille des formes démocratiques, les principaux Athéniens acquirent en peu de temps ce que M. Grote appelle la moralité constitutionnelle, c'est-à-dire la liberté unie à la contrainte qu'on s'impose à soi-même, l'obéissance à l'autorité avec une censure sans réserve de ceux qui l'exercent, assez complétement pour permettre au peuple, moins d'un siècle après, de renoncer à la garantie exceptionnelle de l'ostracisme. Il était indispensable à la démocratie naissante; il était salutaire à la démocratie quand elle grandissait et combattait encore; mais la démocratie parvenue à son complet développement pouvait vivre et vécut sans lui.

Pour en revenir à Aristide, nous ne savons pas exactement quels furent les points particuliers sur lesquels s'engagea entre lui et Thémistocle la lutte qui se termina par l'appel au vote d'ostracisme; mais il est extrêmement probable qu'il s'agissait principalement d'un changement politique important, la conversion d'Athènes de puissance continentale en puissance maritime, et tous les historiens sont d'accord à reconnaître que, dans les conjonctures où se trouvait la république, le départ d'Aristide fut une mesure salutaire. Thémistocle démêlait avec une pénétration et une sagacité supérieures les vrais intérêts du pays. Cependant, ni les amis indiscrets qui n'avaient pas craint de blesser des susceptibilités toujours éveillées en affectant de proclamer Aristide comme *le juste* par excellence, ni les ennemis artificieux qui exploitèrent les sentiments jaloux ainsi soulevés, ne purent enlever à ce grand citoyen l'estime durable de ses compatriotes. Les dangers que courut Athènes pendant les invasions de Xerxès le ramenèrent avant que les dix ans d'exil fussent expirés, et il contribua glorieusement à la défense de la patrie. Sa fortune, très-modeste dans l'origine, fut encore diminuée dans le cours de sa vie; de sorte qu'il mourut très-pauvre, et que l'État fut obligé de prêter assistance à ses enfants

([1]) « Aucune loi ne sera faite contre un citoyen athénien sans que la même loi soit faite contre tous, à moins que cela ne convienne à 6000 citoyens votant secrètement. » Tel était le principe général de la constitution, dont l'ostracisme était un cas particulier.

IL Y A CINQUANTE ANS.

I

J'entends quelquefois les jeunes gens se plaindre. Tout ne va pas à leur souhait. Le temps présent ne les satisfait guère. Ils savent bien qu'on doit à ce siècle des découvertes merveilleuses; mais ils estiment qu'on n'en tire pas un assez bon parti. Les convois de chemins de fer, par exemple, ne vont pas aussi vite qu'ils le pourraient. Les rues devraient être mieux éclairées : on économise trop le gaz. Le télégraphe électrique fonctionne mal, irrégulièrement. Et quelle gêne d'avoir à enfermer sa pensée en un laconisme inintelligible de vingt mots! Il faudrait un télégraphe dans chaque maison. La locomotion à Paris est lente, et, quand il pleut, on ne trouve pas de voitures. Que ne fait-on comme à Londres, où les chemins de fer arrivent jusqu'au centre de la ville? Il est inconcevable qu'on ne soit pas encore parvenu à diriger les ballons. Il est absolument nécessaire de découvrir une force plus puissante, quelque nouveau moteur.

Combien d'autres doléances je laisse de côté, ne serait-ce que celles de mon neveu Gustave, qui ne comprend pas qu'on vante une époque où il est besoin de tant d'études, de fatigue et d'années, pour faire fortune.

Je suis loin de m'étonner de la plupart de ces plaintes. Je ne les blâme pas. L'impatience de la jeunesse (mon neveu à part) me plaît. Le présent n'est pour chaque génération qu'un point de départ. Il est légitime de désirer des progrès nouveaux. Si jamais on en venait à être entièrement satisfait, le mouvement du monde ne se ralentirait pas seulement, il s'arrêterait. Oui, l'héritage que nous avons reçu de nos pères doit, en passant par nos mains, s'accroître avant d'arriver à nos enfants. C'est bien là mon sentiment sincère. Mais on me pardonnera d'avouer aussi que, parvenu à la vieillesse, j'éprouve souvent un certain plaisir à regarder derrière moi pour mesurer le chemin parcouru par mes contemporains depuis plus d'un demi-siècle, et comparer ce que j'ai vu pendant mon enfance et ma jeunesse à ce que je vois aujourd'hui. Ainsi faisait mon père; ainsi feront mes enfants.

Je suis né et j'ai vécu jusqu'à seize ans dans la petite ville de S..., située à trente lieues de Paris. On ne connaissait en ce temps ni le gaz, ni le chemin de fer, ni le télégraphe électrique. Les rares lanternes suspendues à des cordes au milieu des rues, rarement allumées, éclai-

raient si faiblement, qu'on ne se hasardait guère à sortir de chez soi sans porter un falot qui, se balançant à chaque pas, faisait lui-même danser les ombres de tous côtés beaucoup plus qu'il ne les dissipait : c'était avoir de la chance que de ne pas mettre de temps à autre les pieds dans un ruisseau ou dans quelque trou veuf de son pavé. Pour moi, je me souviens avec quel effroi, tout enfant, la main dans celle de ma mère, au retour d'une soirée où l'on avait joué deux ou trois heures au boston en se disputant sur les fiches, je regardais les grandes ténèbres des petites ruelles et des portes cochères dont les bornes me semblaient s'agiter, s'allonger, et vouloir s'élancer sur nous.

Une fois, je reçus à ce sujet une bonne leçon qui m'a, je crois, profité. C'était en hiver : le peuple et un peu les bourgeois étaient, cette année-là, très-misérables. Les récoltes avaient manqué ; on parlait beaucoup d'attaques nocturnes. J'étais tourmenté de vagues frayeurs. Traversant un soir la grande place avec mes parents, je crus voir un homme caché derrière un certain puits surmonté d'un grillage en fer et qui, en tout temps, faisait sur moi une impression sinistre. Tout à coup je quittai brusquement la main de ma mère et me précipitai du côté de mon père, qui, surpris, m'interrogea. J'avouai ma honte : « Je craignais d'être tué par l'homme caché, étant le plus près de lui. » Ma mère me dit simplement avec douceur : « Aurais-tu donc préféré que ce fût moi ? » Je m'élançai d'un bond pour reprendre sa main et je la baisai avec larmes. Indigné contre moi, j'aurais voulu vraiment qu'il y eût là quelque méchant homme pour le braver, et je résolus fermement de ne jamais avoir à me reprocher une autre lâcheté : j'ai la conscience que je me suis tenu parole.

Même à l'intérieur des maisons, on se contentait le soir d'un très-modeste éclairage. D'abord, les allumettes phosphoriques n'étaient pas inventées. Pour faire du feu ou de la lumière, on battait le briquet, c'est-à-dire qu'on frappait un morceau de fer avec un silex au-dessus de linge brûlé, puis on recueillait l'étincelle à l'aide d'un tuyau de chanvre ou de paille soufré. Combien de fois ne me suis-je pas meurtri les doigts en me livrant à cet exercice nocturne pendant l'absence de la domestique ! Je me souviens cependant que l'on conservait dans une boîte en fer-blanc de jolis tubes en verre de la forme et de la dimension de nos porte-plumes. Dans chacun de ces tubes hermétiquement fermés était une très-mince petite bougie blanche. Si l'on brisait le verre, la bougie s'allumait aussitôt d'elle-même. De loin en loin, on me permettait de faire l'expérience, tant et si bien que tous les tubes y passèrent l'un après l'autre. Je n'en ai jamais vu depuis de semblables. Ce n'était, du reste, en ce temps, qu'une simple curiosité.

Les lampes Carcel, les belles bougies blanches, si communes aujourd'hui, n'étaient pas plus inventées que les briquets phosphoriques. A la cuisine, on se servait d'une lampe en étain pleine d'une huile grossière où plongeait une mèche. L'ombre que projetait la servante sur les murs était si épaisse et si tranchée qu'elle avait tout l'air d'une autre personne vivante. Le nez et le menton de la pauvre bonne fille étaient si longs que je les regardais avec stupeur. Si quelque objet venait à tomber sous la table, on était longtemps à le chercher à tâtons. Au salon même et dans les autres chambres, on n'usait habituellement que des chandelles. On n'a pas l'idée aujourd'hui de ce qu'il y avait d'ennui à les moucher. Appliqué à mon travail, je retardais le plus possible l'opération, laissant la mèche monter tout à son aise et se décorer d'un amas de ces champignons ignés où ma tante B... voyait des présages de lettres, visites et nouvelles bonnes ou mauvaises. L'obscurité croissant jusqu'à ne plus permettre de lire ni d'écrire, je m'armais enfin des mouchettes ; par malheur, je coupais souvent trop court, et subitement j'étais dans la nuit : il me fallait recourir au maudit briquet.

Je sais bien qu'il n'y avait pas là de quoi beaucoup gémir, et qu'aujourd'hui même, dans un grand nombre de maisons qui ne sont pas malaisées, on se sert de chandelles et de mouchettes ; mais on n'y trouve guère d'économie, et il est évident qu'on peut s'éclairer mieux à moins de frais. De leur côté, les impatients se brûleraient volontiers les yeux aux clartés éblouissantes du magnésium ou de la lumière électrique si le prix n'en était pas trop élevé pour leur en permettre l'usage à domicile. C'est ainsi que les uns s'attardent, tandis que les autres se précipitent : entre eux, il faut suivre le progrès modérément. — « En avant, au pas régulier ! » disait certain colonel dans un toast que les journaux ont publié. — C'est une très-bonne règle à recommander, et non pas seulement pour la vie domestique. Est-il sage de se refuser à admettre les nouvelles améliorations et les perfectionnements raisonnables qui nous peuvent procurer plus de bien-être tout en réduisant nos dépenses ? Je me souviens, par exemple, que nous brûlions dans notre cheminée du salon, en un jour et une soirée d'hiver, une quantité de bûches et des bourrées à rôtir tout au moins un bœuf. On se brûlait le visage et les jambes, mais on avait le dos glacé. Jamais la chambre ne s'échauffait entièrement ; les deux zones y étaient représentées : la zone torride sous le manteau de la cheminée, et la zone glaciale à douze pas près des fenêtres. Qui contestera qu'aujourd'hui, en faisant rétrécir convenablement le foyer d'une cheminée selon les procédés nouveaux, il ne soit facile d'obtenir, avec moins de combustible, une chaleur plus également répandue dans la chambre tout entière ? Je ne nie pas le pittoresque des grandes flambées ; mais le vrai problème à résoudre est, pour la plupart des ménages, de se donner la douce température du printemps au moindre prix possible et sans avoir à s'occuper sans cesse du feu. Tisonner à tout moment est le luxe des poëtes et des gens qui n'ont rien à faire.

La suite à une prochaine livraison.

UN COFFRET ARABE.

La récente *Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie*, que chacun a pu voir à Paris, au palais des Champs-Élysées, a été surtout remarquable par une rare réunion d'objets orientaux de la plus grande magnificence et qu'un art exquis rend plus précieux encore que la matière. Les chefs-d'œuvre de l'industrie orientale offrent à notre industrie moderne un trésor inépuisable de modèles qui ne sauraient être trop étudiés ; car nulle part l'invention n'a été plus féconde, nulle part non plus on n'a mieux connu ni suivi par une tradition plus constante les lois vraies qui doivent régler la combinaison des formes, des couleurs, et ce qu'on appelle aujourd'hui, en un mot, l'art appliqué. Un bon juge, mort depuis peu, M. Léon de Laborde, dans son rapport sur la première Exposition universelle, en 1851, rappelait et recommandait à l'attention de nos artistes et de nos fabricants ces caractères de l'ornementation orientale. Les occasions n'ont pas manqué depuis lors à ceux-ci de voir et de comparer.

« L'artiste de l'Orient, disait M. de Laborde, traduit la nature quand il la soumet aux exigences de la décoration. Il pourrait tout aussi bien, mieux que nous, représenter la fleur vraie, avec ses couleurs véritables, le bouquet ou la couronne avec ses saillies et ses creux, ses lumières et ses ombres. Il ne le veut pas, il n'accepte pas la réalité dans la fiction. De là cette transformation habituelle des plantes naturelles et des animaux vrais en plantes et en



Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie (1869). — Coffret arabe. — Dessin de Montalan.

animaux décoratifs. Il ne fallait pas que l'œil fût arrêté, que l'attention fût détournée par une réalité saisissante, faisant tache au milieu de la fantaisie de l'ensemble : la plante et l'animal ont dû se soumettre à la discipline pour se fondre dans la combinaison mathématique, sauf à conserver par la finesse de l'exécution autant de vérité que le

permet leur position subalterne dépendante du plan général; par la même raison, la broderie ou la ciselure, la marqueterie ou la damasquinure ne tolèrent pas de masses qui font tache et qui arrêtent brusquement la vue. Rien n'est brusquement interrompu, rien n'est défini sèchement. L'harmonie règne dans le dessin en même temps que dans la couleur.

» Cette subordination du détail à l'ensemble permet à l'artiste de soumettre aussi l'ensemble de son ornementation à l'objet qu'il orne. Que ce soit une surface plate ou un objet de ronde bosse, que ce soit un tapis ou la paroi d'un mur, l'ouvrier, n'obéissant ni à un modèle fait par un artiste étranger à la fabrication, ni à une machine impérieuse, proportionne sa décoration à ses dimensions, de même qu'il la modifie suivant la nature du tissu et de la matière, suivant l'emploi de chaque objet et sa destination. Sa fantaisie se joue dans ces limites avec trois genres d'ornementation caractéristiques, employés isolément ou associés, le semis, les bandes ou rubans, les entrelacs et les palmes. Fidèle à ces règles, observateur scrupuleux de ces limites, l'artiste oriental satisfait à toutes les conditions de l'art appliqué. »

L'Exposition de 1869 était surtout riche en objets de la Chine et du Japon dont nous ne nous occuperons pas pour le moment. Les œuvres de l'ancien art arabe sont beaucoup plus rares aujourd'hui dans les collections européennes. Le coffret d'ivoire sculpté dont nous offrons la reproduction, sculpté à Tanger en 1060, a été acheté par son possesseur actuel, M. Baur, à un prêtre de Cordoue. Il est vraisemblable qu'il n'était pas sorti de cette ville depuis l'époque de l'occupation musulmane.

Voici la traduction de l'inscription en caractères cufiques qui orne le bandeau courant au-dessus de l'ouverture du coffret, et dont la gravure donne le développement complet :

« Il est plus beau qu'un coffret orné de pierreries, et il » sert de réceptacle pour le musc, le camphre et l'ambre. » Sa vue est pour moi le plus beau spectacle, il m'inspire » la générosité pour le malheureux qui vient chez moi. »

UN SOUVENIR DE 1812.

ANECDOTE.

Paris n'était pas, en 1812, sillonné en tous sens par d'innombrables omnibus. De rares fiacres, dont le maigre attelage ressemblait à des ombres de chevaux, cahotaient quelques privilégiés sur l'inégal et boueux pavé de rues étroites où ne pénétrait ni air ni soleil. Le jardin des Tuileries, du côté de la terrasse des Feuillants, était flanqué d'ignobles échoppes; elles occupaient l'emplacement où s'ouvre aujourd'hui la belle rue de Rivoli, et débordaient jusqu'à l'entrée de la place Vendôme. Des barrières en planches masquaient le Louvre, et l'admirable cour décorée par Jean Goujon était encombrée d'énormes pierres de taille. Le soir, les fumeux réverbères à l'huile, qui avaient remplacé la lanterne, suspendus à longs intervalles, ne servaient qu'à rendre les ténèbres visibles : encore n'étaient-ils allumés qu'à l'époque où la lune ne se montre plus sur l'horizon.

Les grands hôtels du faubourg Saint-Germain restaient fermés, et protestaient par leur mutisme contre le régime impérial et contre le fracas qu'amenait dans leur voisinage le ministère de la guerre, situé rue Saint-Dominique, où s'élaboraient les puissants moyens d'action de la volonté souveraine. On y alignait les hommes sur le papier par centaines de mille : c'était l'inépuisable usine à soldats de l'empereur. Les conscrits imberbes y recevaient leurs feuilles de route, et partaient pour ne plus revenir. Tout aboutissait là, ordres, contre-ordres, nouvelles de l'armée. Aussi, dès le matin, une foule compacte en assiégeait les portes, et, chose étrange, cette foule n'était composée que de femmes : c'est que les fils, les maris, les frères, se battaient en Russie. Les brillantes victoires d'Austerlitz, de Smolensk, de la Moskwa, n'avaient pu rassurer les cœurs des mères assiégés de sinistres pressentiments. Quand une estafette arrivait sur un cheval blanc d'écume, on entourait le messager, on l'interrogeait; mais, impassible comme le destin, il ne répondait pas. Des bruits alarmants circulaient : on se disait tout bas qu'il y avait dans l'air un souffle d'orage, un courant électrique précurseur de quelque catastrophe.

Deux classes d'hommes échappaient à l'émotion générale, les insouciants et les travailleurs. J'étais de ces derniers; séquestré dans mon atelier que je n'avais pas quitté depuis une quinzaine, absorbé dans ma composition comme Archimède dans son problème, j'eusse bien voulu m'écrier : « Je l'ai trouvé! » Mais non : chaque jour une difficulté nouvelle venait arrêter mon essor. Ma pensée ondoyante ne pouvait se fixer, et pourtant je me sentais une véritable vocation d'artiste. Mon père, au prix d'un sérieux sacrifice d'argent, m'avait racheté de la conscription et envoyé à Paris pour y étudier la médecine. D'un naturel ardent et rêveur, je n'avais vu d'abord que les beaux côtés de la profession : l'étude des grands problèmes de la science; l'art de prolonger la vie, de ranimer l'énergie vitale dans des corps énervés; de combattre le mal envahisseur, de le prévenir par de sages mesures d'hygiène. Je me voyais déjà le sauveur d'une foule de malades guéris par mes lumières. J'étais décidé à soigner pauvres et riches avec le même zèle que rien ne devait rebuter. Mais je n'avais pas encore mesuré la distance qui sépare la théorie de la pratique. Quand il me fallut assister aux dissections, respirer l'odeur nauséabonde des préparations anatomiques, voir le corps humain, ce chef-d'œuvre de Dieu, mutilé par des mains intrépides, fouillé et refouillé par le scalpel jusque dans ses plus mystérieuses profondeurs, découpé membre à membre comme sur un étal de boucher, je fus pris d'une indicible horreur; mon cœur se souleva. Je m'étais promis de me roidir contre une répugnance instinctive, mais la nature fut plus forte que ma volonté. Je pâlis, et j'allais m'évanouir lorsqu'un camarade me mit un flacon d'ammoniaque sous le nez et m'entraîna hors de la salle. Les railleries ne me furent pas épargnées : on m'accusa d'avoir peur des revenants; on m'appela poule mouillée, *spiritualiste*, ce qui, dès cette époque, était une injure en vogue parmi les apprentis médecins qui veulent attribuer à la matière tous les merveilleux attributs de l'âme. Il fut décidé à l'unanimité que je ne ferais jamais rien en médecine, étant trop nerveux pour voir couler le sang et pour pratiquer une saignée sans couper une artère.

Il est vrai que je ne me sentais pas du tout l'énergie des chercheurs qui se condamnent à torturer de pauvres animaux, avec l'espoir de surprendre les secrets de la vie dans les angoisses de la souffrance et de la mort. Les étudiants me conseillèrent d'en rester là de mes études. L'un d'eux m'accusa de couardise et me prédit que je n'arriverais à rien, faute de l'audace qui s'impose et en impose aux hommes.

C'était un jeune créole de la Guadeloupe, au teint bistré, qu'on disait fils d'un blanc et d'une quarteronne. Il avait les qualités et les défauts des deux races : une vive intelligence qu'il appliquait à tourner les difficultés au lieu de les vaincre; une activité fiévreuse suivie de longs accès d'indolence; de vagues aspirations vers le bien, et de violentes passions qui le poussaient au mal. Il était crédule et sceptique, généreux jusqu'à la prodigalité, mais peu scru-

puleux sur les moyens de réparer les brèches que ses largesses faisaient à sa bourse. Logeant dans le même hôtel et suivant les mêmes cours, je m'étais laissé gagner au charme insinuant de ses manières : une conversation spirituelle, des accès de gaieté, une grande facilité de vie, en faisaient un compagnon désirable.

Cependant des dissentiments ne tardèrent pas à se manifester entre nous, et le jour où Georges le Magnifique, surnom que lui donnaient ses flatteurs, se permit de me taxer de poltronnerie, la querelle allait droit à une provocation si les spectateurs ne nous eussent séparés.

De retour chez moi, et redevenu calme, je réfléchis qu'il serait peu logique de faire par un duel mes adieux à une profession dont je trouvais certains procédés inhumains. Tuer un homme était encore pis que mutiler un cadavre.

Avec la plume que j'avais taillée pour adresser un cartel à un camarade, j'écrivis à mon père ma répulsion pour les études médicales. Je le priais de me laisser suivre la carrière des arts, beaucoup plus sympathique à mes goûts et à mon caractère.

La réponse ne se fit pas attendre : j'étais parfaitement libre de prendre pour une vocation d'artiste les barbouillages qu'enfant je m'étais exercé à faire ; mais les convictions ne s'imposant pas, et mon père, ne voyant dans cette décision qu'un caprice de jeune homme et un gaspillage de temps, me retranchait la moitié de ma pension. Je me trouvais en face du difficile problème de me nourrir, de me loger, et d'étudier la peinture avec huit cents francs par an. J'étais heureusement à cet âge où les obstacles deviennent des moyens.

« — Je vivrai de pain et d'eau, et je serai peintre! m'écriai-je joyeusement. Au lieu du lugubre spectacle des innombrables maux de l'humanité, j'aurai sans cesse sous les yeux les beautés, non moins innombrables, dont Dieu a été si prodigue dans ses créations. Je tâcherai de les reproduire avec respect, avec amour; de riantes visions peupleront ma solitude. Sevré des plaisirs du monde par ma pauvreté, je serai tout au travail, comme les maîtres qui, ne vivant que pour l'art, ont laissé des chefs-d'œuvre. Quelle ville, d'ailleurs, est plus riche que Paris en enseignements, plus fertile en génies! Oui, mon père a bien fait de ne me laisser que le strict nécessaire : il verra que vouloir c'est pouvoir. »

Il me fallut descendre de ces hauteurs éthérées pour chercher une chambre dans le voisinage de l'Académie et près de l'atelier de Gros. J'avais entendu raconter comment, lors de l'Exposition des prix décennaux, Napoléon avait passé rapidement devant l'admirable *Sapho* de ce peintre, s'était arrêté devant *l'Enlèvement des Sabines*, et se tournant vers David, lui avait commandé le tableau du Sacre.

Gros, qui avait connu le général Bonaparte en Italie, lui dit d'un ton bref et d'une voix tremblante d'émotion :

— Et moi, me laisserez-vous la mort dans le cœur?

— Faites *les Pestiférés de Jaffa*.

J'avais vu le tableau de Gros, et j'en avais été électrisé. Ce maître ardent, quinteux, irascible, mais doué d'une extrême sensibilité, était mon idéal. Il avait des préférences exclusives et des antipathies motivées. Un jour, un de ses élèves arrive à l'atelier avec un beau papillon fixé par une épingle à la coiffe de son chapeau. L'insecte mourant palpitait et battait des ailes.

— Quoi! s'écrie le professeur indigné, vous prétendez à l'honneur d'être artiste, et vous torturez une belle et frêle créature de Dieu!

L'élève voulut plaider que l'insecte mort, les vives couleurs de ses ailes pâliraient; Gros ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Sortez! vous êtes un bourreau.

Il me prit à gré; son ton brusque ne m'intimidait pas. Son coup d'œil rapide, ses avis consciencieux, ses critiques, me firent faire de rapides progrès. Les études, exécutées en commun, en présence de la nature, chacun s'efforçant d'en rendre le charme, la force ou la grâce, avaient un élan qui donnait à ma vie une saveur nouvelle. Je me sentais transfiguré; tout avait changé d'aspect: où mes yeux ne voyaient auparavant qu'un assemblage confus, je démêlais un ordre, une harmonie divine. Ce qui hier m'avait paru insignifiant, m'intéressait aujourd'hui au plus haut point. Une physionomie, un geste, la pantomime expressive d'un homme du peuple, étaient dignes d'être observés, notés dans mon album. C'étaient autant de matériaux pour mes œuvres futures. Je voyais déjà en rêve mon premier tableau. J'avais confié cet ambitieux projet à un camarade.

— Essayez, m'avait-il répondu : quand on veut gravir le mont Blanc, il faut regarder le sommet, dût-on ne pas l'atteindre.

Restait à trouver un atelier, des modèles, un marchand de couleurs qui consentît à m'ouvrir un crédit sur l'espoir d'un succès douteux Tous ces obstacles matériels se dressaient entre ma pensée et l'exécution. Mon père n'avait pas augmenté ma pension d'un sou. Il semblait ne pas se douter que la peinture fût un art dispendieux. Un jour que je venais de passer en revue mes finances, et de constater qu'après avoir payé mon loyer je n'aurais tout au plus en caisse que trente francs, ma porte s'ouvrit; un ancien ami de ma famille entra : il m'apportait une lettre de ma mère qui disait combien lui était rude à tenir la promesse que lui avait arrachée son mari, de ne favoriser par aucun envoi d'argent mes chimériques espérances; elle m'engageait à confier mes projets à M ***. Il avait de l'influence et pourrait me servir : amateur éclairé, il verrait avec intérêt mes travaux. Il les examina en effet d'un œil bienveillant, les trouva supérieurs à son attente, loua ma composition, et finit par m'ouvrir chez son banquier un crédit de mille francs. C'était pour moi les mines du Potosi, une fortune qui me tombait du ciel. J'étais ivre de joie. Je remerciai avec effusion mon visiteur; il me quitta en m'assurant que j'aurais bientôt de ses nouvelles. *La suite à la prochaine livraison.*

MAXIMES D'HYGIÈNE PRATIQUE.

— Simplifier sa vie est un grand art.

— La médiocrité de la santé a ses compensations comme celle de la fortune.

— Mieux vaut faire soigner sa santé que sa maladie.

— Les santés, comme les ménages, comme les empires, s'en vont par les petites dépenses inutiles et journalières.

— Il faut être de sa santé comme de sa condition.

— Les préjugés sont les moisissures de l'esprit; on ne les trouve que là où la lumière n'entre pas.

— Il y a plus de rhumes engendrés par l'abus des vêtements que par le froid.

— L'enfant travaille trop tôt, il travaille trop, il travaille mal.

— L'humanité s'en va par le cerveau; elle peut être sauvée par les muscles, mais il n'y a pas de temps à perdre.

— L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.

— Si les gens consacraient à leur santé la dixième partie du temps qu'ils appliquent inutilement à celle des autres, l'humanité se porterait mieux.

— Tel air, tel sang; tel sang, telle santé.

— Du pain bis trempé dans un air pur fait plus de

sang que du filet de bœuf mangé dans une chambre fermée.

— Comme on fait son atmosphère on respire.

— La gymnastique est l'antidote du travail exagéré de l'esprit.

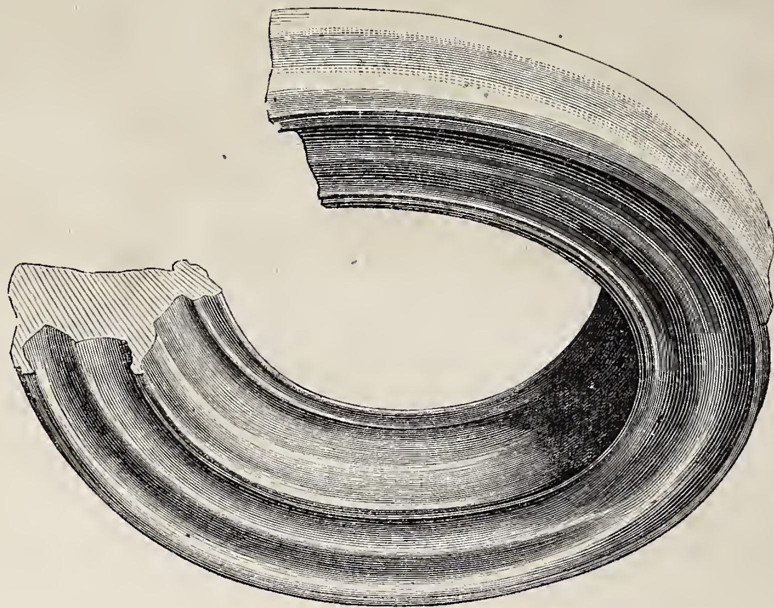
— Les mères confiantes font les médecins dévoués.

— La confiance ne se raisonne pas, répète-t-on complaisamment en parlant du choix d'un médecin. La belle maxime! Et où la raison trouvera-t-elle une meilleure occasion d'intervenir?

JOUETS.

Qui n'a pas fait emplette, un jour de fête ou le premier jour de l'an, d'une de ces petites boîtes où sont contenues des ménageries entières d'animaux en bois, lions, éléphants, dromadaires, bœufs, chevaux, moutons, etc.? C'est là un des premiers jouets que l'on donne aux enfants, et l'on est toujours sûr du succès. Avec quel charmant sourire, avec quelle joie naïve l'enfant, en ouvrant la boîte, reconnaît tout d'abord parmi ces petites figures celle du chien ou du chat de la maison! On jouit de sa surprise, de son enchantement; mais a-t-on la curiosité de se demander et de chercher comment on est parvenu à fabriquer, en si grand nombre et à si bas prix, toutes ces bêtes lilliputiennes si amusantes et si instructives à la fois? Il est évident que si, pour faire chacune d'elles, il fallait débiter à part un morceau de bois, le découper et le sculpter entièrement à la main, on devrait employer des ouvriers doués d'un certain sentiment d'art, et, de plus, il serait besoin de beaucoup de temps; par suite, le prix de ces jouets ne pourrait être que très-élevé. Mais le procédé de fabrication est des plus simples.

On choisit un rondin de sapin blanc bien sain; on lui donne, au tour ([1]), la forme d'un anneau dont la section en travers est, comme la figure l'indique, le profil extérieur, la silhouette de l'animal que l'on veut imiter. On coupe ensuite cet anneau, ainsi préparé, dans le sens des fibres, par tranches dont chacune a l'épaisseur correspondante à la plus grande largeur du corps de l'animal. Puis on termine le travail à la main, on arrondit, on adoucit les angles; on enlève le bois entre les pattes; on ajoute les oreilles, la queue, les cornes, qui ont été prises elles-mêmes dans d'autres anneaux préparés de même sur le tour; et enfin on donne à tout le corps une couche de peinture.



Jouets. — Animal fait au tour.

Chaque ouvrier est chargé d'une seule partie; par exemple, les anneaux d'où doivent sortir les lions sont tous tournés par la même personne. Une autre découpe les tranches, une troisième arrondit les angles de chaque tranche, et ainsi de suite.

C'est grâce à cet ingénieux procédé et à cette division du travail que l'on fabrique rapidement à un très-grand nombre tous ces petits animaux en bois, de manière à pouvoir les vendre à bas prix avec un bénéfice suffisant.

Dans son rapport sur les jouets, à la suite de l'Exposition universelle de 1867, M. Jules Delbruck fait observer avec raison que tout jouet d'enfant doit réunir au moins une ou plusieurs conditions essentielles, qui sont d'être amusant, utile, bien fait et à bon marché.

Un jouet qui n'est pas amusant n'est pas un jouet.

Il est bon que le jouet soit utile à un point de vue quelconque; il faut qu'il aide au développement de l'enfant: corps, esprit, ou sentiment.

Il doit être bien fait, c'est-à-dire ne produire, sous le rapport de la forme, de la proportion et de la couleur, que des impressions justes.

Enfin le bon marché, le bas prix accessible à toutes les bourses, est, pour la grande masse des jouets, une condition importante.

Les boîtes de petits animaux remplissent toutes ces conditions lorsque celui qui donne, au tour, les profils, a sous les yeux de bons modèles et le goût nécessaire.

Nous désirons voir améliorer en France certains jouets, par exemple les verres de lanterne magique, qui pourraient, au lieu de caricatures fort sottes et de vieux contes, représenter quelquefois des scènes d'histoire, de voyage, des monuments, des paysages étrangers, etc. Il est singulier qu'il ne se rencontre personne pour donner cette satisfaction aux familles.

([1]) Voy. *l'Art du tourneur*, texte et dessins par l'habile artiste Charles Jacques, dans notre tome XXI, 1853.

JOHN POUNDS.



Le Savetier de Portsmouth. — Dessin de E. Lorsay.

John Pounds était un pauvre homme, sans naissanee, sans fortune, sans talent d'aueune sorte, et pourtant, avec les modiques ressourees dont il disposait, il a réussi à faire beaueoup de bien ; il a laissé de son passage sur la terre une traee qui ne s'est pas effacée. C'est qu'il avait, pour exereer une action bienfaisante et se faire une place dans l'estime des hommes, une foree qui ne reste jamais stérile, et sans laquelle toutes les autres, puissanee, riehesse, génie même, risquent de ne pas produire leurs fruits ; il avait la bonté du eœur, la sympathie humaine, l'amour du proehain.

John Pounds naquit et véeut à Portsmouth (de 1766 à 1838). Fils d'un seieur de long employé dans les chantiers de la marine royale, il eommença par travailler avee son père ; mais, estropié par suite d'une ehute à l'âge de quinze ans, il dut renoncer à son état et entra en apprentissage chez un cordonnier. Était-il absolument dépourvu d'ambition, ou bien n'avait-il qu'une médioere aptitude pour son métier? Toujours est-il qu'il ne fit jamais autre ehose que de raccommoder les vieux souliers, et resta savetier toute sa vie.

Mais toutes ses facultés ne s'absorbaient pas dans son travail, ni ne s'y paralysaient ; tandis que les mains s'occupaient à leur tâche, l'âme restait libre et voulait aussi s'employer. John donna d'abord au besoin de sympathie et de bienfaisance que ressentait son eœur une satisfaetion incomplète : ce n'était qu'un essai de sa bonté et de son influence ; il s'entoura d'animaux qu'il apprivoisa, dans lesquels il fit passer quelque ehose de l'humeur sociable et affectueuse qui l'animait lui-même. Oiseaux, ehats et eoehons d'Inde vivaient entre eux et avee lui dans une parfaite fraternité. On le voyait recousant une empeigne ou elouant une pièee à une semelle, avec un chat blotti sur une épaule et sur l'autre un serin chantant à gorge déployée.

Mais il ne s'en tint pas là. Touché du triste sort d'un de ses neveux, pauvre enfant estropié eomme lui, il recueillit et se ehargea de l'élever. Non-seulement il s'ingénia à lui fabriquer une ehaussure dont un appareil inventé par un habile ehirurgien pour une infirmité semblable lui avait donné l'idée, et qui eorrigea en grande partie le défaut de conformation de ses jambes, mais encore il entreprit de l'instruire, de le pourvoir des connaissances indispensables à tout homme, même dans la plus modeste eondition. Encouragé par le suceès des leçons qu'il lui donnait, il se demanda pourquoi d'autres enfants ne profiteraient pas des mêmes avantages, puisqu'il était à même de les leur offrir, et il mit immédiatement en pratique sa généreuse pensée. Le fils d'une pauvre femme qui vendait des bonbons dans les rues fut son deuxième élève ; bientôt de nouveaux écoliers, reerutés dans le voisinage parmi les plus abandonnés, arrivèrent un à un ; si bien que la classe finit par se eomposer de quarante enfants rangés, filles d'un côté, garçons de l'autre, devant la chaise de maître Pounds : c'était tout ce que la boutique du savetier pouvait eontenir. Il faut avouer que l'attrait de l'instruction n'était pas seul mis en jeu pour captiver tous ces petits vagabonds, habitués au grand air et à l'indépendance, et que le fumet de certaines pommes de terre grillées, distribuées par l'artificieux John à ses auditeurs, venait y

joindre ses irrésistibles séductions. Qu'importe? Une fois qu'ils avaient pendant quelques jours mordu à l'appât, ils étaient pris : ils n'avaient plus aucune envie de s'échapper. Pounds ne spéculait pas seulement sur leur faim ou leur gourmandise ; il s'adressait à leur cœur, il les enchaînait par cette douceur, par cette satisfaction profonde que nous éprouvons tous, petits et grands, à nous sentir véritablement aimés.

Il va sans dire que l'instruction donnée par Pounds à ses écoliers était tout à fait élémentaire. Ses gains ne lui fournissant pas de quoi acheter des livres, il se contentait, pour les faire lire, de quelques vieux abécédaires et de morceaux d'affiches déchirées. Pour écrire et compter, des ardoises suffisaient. Mais ce manque de livres et de méthodes toutes faites, au lieu d'être un inconvénient, était un avantage; le maître était forcé de tout tirer de lui-même et de ses élèves, ce qui rendait son enseignement plus vivant et nécessairement approprié aux esprits simples qu'il avait à former. Aussi procédait-il toujours par des questions qui ne portaient que sur des objets familiers. A un commençant, par exemple, il demandait, en lui frappant doucement sur la main : « Qu'est ceci? » Et quand l'enfant avait répondu : « Épelez ce mot... Qu'ai-je fait?... Comment écrivez-vous cet acte?... Dites-moi à quoi vous sert votre main? » Ainsi les différentes parties du corps et tous les objets qui se trouvaient dans la chambre devenaient le sujet d'explications intéressantes, qui, reposant non sur des abstractions, mais sur des réalités visibles et palpables, ne se laissaient pas oublier.

Pour faire diversion au travail de l'esprit et à la discipline, qu'il maintenait strictement, il leur communiquait, sous forme d'amusement, quelques connaissances pratiques, qui devaient leur être utiles plus tard dans leur vie ; il leur montrait à faire la cuisine et à raccommoder leurs souliers. Il voulait aussi pourvoir à leurs plaisirs, et pour qu'ils fussent sains, honnêtes, il s'y associait; il n'en diminuait pas la gaieté en y mettant de la variété et de l'ordre; il confectionnait lui-même les balles, les raquettes, les arcs et les flèches avec lesquels jouaient ses élèves. Leur santé ne le préoccupait pas moins : tous les accidents, tous les petits maux qui assiégent l'enfance, avaient affaire à lui; il avait toutes sortes de remèdes contre les coupures, les écorchures, les contusions, les engelures. Si le cas était plus grave, il avait recours au médecin, et c'était lui qui le payait.

Au milieu de tant de soins, John était dans sa voie, il obéissait à sa vocation ; il n'imaginait pas qu'une autre destinée fût plus souhaitable que la sienne. « Ah! monsieur Pounds, lui dit un jour une dame, que je voudrais que vous fussiez riche! vous feriez tant de bien ! — Je ne sais, répondit l'excellent homme ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'y a certainement pas dans toute l'Angleterre un homme aussi heureux que moi, et je crois que tout est pour le mieux. »

Il mena cette vie de travail et de dévouement jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Il n'avait qu'une crainte, c'était que la vieillesse n'altérât ses forces et ses facultés et ne le rendît incapable de continuer son œuvre. La veille du jour de Noël, en 1838, il exprima ce souci à l'une de ses parentes, chez qui il était allé pour la prier de lui faire un gâteau dont il apportait les ingrédients et qu'il voulait distribuer le lendemain à ses enfants. « Je n'ai maintenant qu'un désir, ajouta-t-il, ce serait, quand je serai trop vieux pour me suffire à moi-même et pour m'occuper de mon école, de mourir subitement, tout d'un coup, comme un oiseau tombe de son perchoir. »

Son vœu fut exaucé. Huit jours après, — le premier jour du nouvel an, — John Pounds eut une attaque d'apoplexie : il tomba par terre, comme foudroyé, chez un monsieur de son voisinage avec lequel il était en train de causer de son école ; il tenait l'ardoise d'un de ses élèves, qu'il venait de montrer. Les enfants qui l'attendaient chez lui virent revenir, au lieu de leur maître bien-aimé, le convoi funèbre qui rapportait son corps. Ce fut dans cette chambre, ordinairement remplie de voix joyeuses, une explosion de pleurs, de cris, de sanglots. On dit que, plusieurs jours après, des groupes de petits écoliers rôdaient encore autour de la maison de Pounds ; ils ne pouvaient croire qu'elle ne s'ouvrirait plus pour eux et qu'ils ne verraient plus paraître sur le seuil la figure souriante de leur ami.

Le bien que John Pounds fit pendant sa vie ne périt pas ; il persista et se multiplia après lui. La généreuse idée qu'il avait eue de recueillir les petits abandonnés de la rue, d'adopter l'enfance en haillons, fut reprise par des personnes charitables, et son exemple suscita de nombreux imitateurs ; de sorte que l'humble savetier de Porstmouth est regardé comme le fondateur des *écoles déguenillées* qui sont maintenant répandues sur toute la surface de l'Angleterre.

UN SOUVENIR DE 1812.

Suite — Voy. p. 6.

La semaine ne s'était pas écoulée, lorsque je reçus du préfet de Paris, Frochot, l'autorisation d'établir mon atelier dans l'ancien couvent des Carmes, situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le marché de la place Maubert. Ce vieux bâtiment, dévasté en 1793, dépendait de la ville. On y avait mis en dépôt les registres, mémoires et documents qui devaient servir à l'enquête ouverte, par ordre de l'empereur Napoléon, sur la comptabilité du grand fournisseur Ouvrard, alors détenu à Sainte-Pélagie. Cet amas considérable de paperasses était empilé au fond d'une vaste salle qui se composait autrefois de deux rangées de cellules et d'un corridor. Pour agrandir l'espace et transformer ce dortoir en club, on avait abattu les séparations. Des pans de muraille avaient résisté au marteau démolisseur, et, restés debout, faisaient saillie. Des vitres cassées dans le tumulte des assemblées révolutionnaires n'avaient pas été remplacées ; le vent entrait et sortait librement. Au dehors, un arc-boutant, arrêté dans sa chute par le rebord d'une fenêtre, formait un pont suspendu qui donnait accès sur les plombs. A l'intérieur, de larges taches de moisissures vertes et noires s'étendaient, comme une lèpre, sur les murs. Des toiles d'araignée pendaient en feston le long des arceaux. La poussière apportée là des quatre points du compas s'était accumulée en couches si épaisses, que le pied s'y enfonçait et y laissait sa trace. L'invalide commis à la garde du bâtiment se gardait bien de soulever ces tourbillons, qui l'eussent étouffé plus sûrement que les sables du désert auxquels il avait échappé en Égypte. Il est probable qu'il ne s'était pas hasardé à visiter cette salle jusqu'au jour où il m'en ouvrit la porte. Eh bien, ce lieu si désolé dans son délabrement me parut un palais. La voûte était d'une hauteur immense; le jour du nord y arrivait directement du ciel : rien n'en ternissait la pureté. Aucun édifice voisin ne projetterait des ombres blafardes sur ma peinture. Les rayons chauds du midi ne me tromperaient pas sur la valeur des tons. J'étais seigneur et maître de cette solitude : je pouvais m'y étendre ou m'y resserrer à mon gré. Je m'arrêtai sagement à ce dernier parti. Quatre robustes commissionnaires déblayèrent un espace de cinquante mètres de large sur soixante de long. J'y installai une couchette, une table, deux chaises, un chevalet à roulettes, une boîte à couleurs et une toile gigantesque, complétement blanche pour des yeux indiffé-

rents, mais animée, pour les mieus, de figures pittoresques. La première nuit se passa en rêves délicieux Réveillé à l'aube par un léger frisson, je m'aperçus que la fenêtre au-dessus de mon lit fermait mal et s'était rouverte. Mais que m'importait! cette fraîche brise était un appel au travail et m'épargnait la dépense d'un réveille-matin. Le soir, avant de me coucher, j'avais disposé ma palette et mes couleurs. Mais, ô surprise! les vessies qui contenaient mon cobalt, mon blanc d'argent, mon beau vermillon, mon *cher* outremer, avaient été rongées, vidées, éparpillées sur le plancher, où des taches rouges, jaunes, bleues, témoignaient, le matin, de l'invasion de rats affamés qui avaient festoyé toute la nuit aux dépens de ma bourse et de *ma* gloire à venir. Assez dépité d'abord, je me consolai en pensant que les goulus maraudeurs s'étaient fait justice, et mourraient empoisonnés dans leurs trous, m'évitant ainsi l'ennui de leur faire la chasse. A part quelques petits désagréments du même genre, tout marchait à souhait. Une fois le travail organisé, les jours passèrent comme des heures et les mois comme des jours.

La vie matérielle, réduite au strict nécessaire, se composait pour le déjeuner d'un morceau de fromage et de pain, et le soir d'un maigre potage et d'une tranche de bœuf apportés de chez un restaurateur du quartier; encore abandonnais-je quelques bribes de mon festin à une intéressante famille de souris qui avait élu domicile dans les cartons Ouvrard, au milieu des rognures de millions du riche fournisseur des armées de la république et de l'empire. Elles n'en étaient ni plus fières ni mieux repues, et, en vraies philosophes, elles préféraient aux billets et aux lettres de change les miettes tombées de la table de l'artiste.

Je poursuivais mon œuvre avec tant d'ardeur qu'il m'arrivait de laisser passer des semaines entières sans sortir de mon atelier. Mon tableau était ébauché, et je m'absorbais dans les difficultés de l'exécution. Ce dont j'avais été content la veille me semblait détestable le lendemain. Des fautes de dessin que je n'avais pas soupçonnées me sautaient aux yeux; mes figures grimaçaient ou tombaient sur le nez; cette jambe était trop longue, ce raccourci impossible. Pour échapper à ce supplice, je prenais dans ma trousse ma lancette la mieux affilée et je grattais jusqu'à la toile. De mes labeurs il ne restait plus trace; mes visions étaient en fuite. Un jour que je m'étais livré à cet ingrat et pénible travail, la nuit me surprit. Épuisé de fatigue, le cœur serré, je m'affaissai au pied de ma toile et m'assoupis. Un vent d'orage ébranlait les châssis des fenêtres qui grinçaient sur leurs gonds rouillés. Le court hululement de la chouette noire nichée au-dessus du vieux portail du vieux couvent imitait une respiration sifflante, entrecoupée de hoquets. Les souris écornilleuses se disputaient une croûte de pain dur qu'elles faisaient tournoyer à mes oreilles en poussant de petits cris aigus; une pluie serrée, mêlée de grêlons, commençait à tomber et tintait sur les vitres, tandis que des voix avinées montaient des cabarets de la rue des Noyers. Ces bruits, que je percevais vaguement dans mon demi-sommeil, me donnaient le cauchemar. Des personnages fantastiques défilaient devant moi : l'un d'eux avait l'expression ironiquement insolente de Georges, lorsqu'il m'avait jeté à la face l'accusation de lâcheté. Depuis deux ans, je croyais avoir oublié l'insulte et l'insulteur; mais non. Je revoyais le pâle créole, je l'entendais me prédire que je n'arriverais jamais à rien! « A-t-il dit vrai? m'écriai-je; suis-je voué au supplice du damné de la fable? Roulerai-je éternellement mon quartier de roc pour le voir retomber sur moi? » J'avais parlé haut : le son de ma voix m'éveilla. Il faisait nuit noire. Une veilleuse à l'esprit-de-vin, allumée pour tenir chaude ma maigre pitance, dessinait de sa lueur bleuâtre et tremblotante un cercle étroit sur le plancher. Au delà, l'obscurité était profonde Je crus entendre un pas; je me soulevai et regardai. Je ne vis rien, et cependant je *sentais* la présence d'un corps opaque entre le mur et moi. « Y a-t-il quelqu'un là? » demandai-je avec un frisson nerveux qui n'était pas de la peur, mais la sensation qu'on éprouve à l'approche d'un être malfaisant.

L'incroyable rapidité de l'imagination, prompte à concentrer des années en une seconde, me fit passer en revue les intérêts nombreux, les intrigues multiples, qui devaient se rattacher à la vérification des comptes d'Ouvrard, et rendre si importante la soustraction de quelques-unes des pièces amoncelées au fond de la vaste salle dont j'occupais un point. Quelqu'un avait pu s'introduire dans l'atelier pendant mon sommeil. La clef restait habituellement sur la porte. Des voleurs je n'avais nulle crainte; que seraient-ils venus chercher chez un peintre? Je répétai ma question; personne n'y répondit. « C'est la suite de mon rêve », pensai-je; mais la sensation persistait: il y avait certainement là, à vingt pas de moi, une ombre immobile. J'entendais le souffle d'une respiration humaine. La mèche de la veilleuse, à demi consumée, coiffée d'un champignon noir, ne jetait plus que de pâles reflets. J'allumai à la hâte le seul bout de chandelle échappé aux ravages des souris : alors l'ombre sortit de l'obscurité et fit quelques pas en avant.

— Quelle sotte plaisanterie! m'écriai-je; qui êtes-vous?

— Votre ancien condisciple Georges, répliqua le fantôme.

C'était lui, en effet, Georges le Magnifique; mais si changé, si défait, qu'on eût pu le nommer Georges le Dévasté. Ses grands yeux noirs, enfoncés dans leurs orbites, brillaient d'un éclat fiévreux. La fumée du tabac avait blanchi ses cils et ses sourcils; de son abondante chevelure il ne restait que quelques rares mèches collées sur son front dénudé. Sa bouche, autrefois épanouie, se contractait en un sourire amer. Au lieu de son élégante tenue, il portait des vêtements sordides. Ses bottes éculées et crottées dénonçaient une longue marche dans la boue. L'eau ruisselait de ses habits.

— Vous ne m'eussiez jamais reconnu si je ne m'étais nommé, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Je ne m'attendais pas à votre visite, repris-je, éludant la question. Mais, de grâce, expliquez-moi votre entrée mystérieuse, et votre obstination à ne pas me répondre. Tentiez-vous par hasard une expérience sur ma *couardise?*

— Ah! ne réveillons pas une vieille querelle, dit-il. Vous êtes trop généreux pour me garder rancune, quand vous saurez que je viens à vous comme au seul homme à qui je puisse demander un abri pendant cette horrible nuit. J'ai trouvé votre porte ouverte et vous endormi, et comme j'estime qu'il n'est rien ici-bas de meilleur que l'oubli de soi et des autres, j'ai respecté votre sommeil. Quant à mon silence, je ne vous ai pas répondu de suite, parce que je me demandais s'il ne valait pas mieux battre en retraite que de m'imposer à vous.

Le ton était si triste, si découragé, que je fus pris de pitié pour ce garçon que j'avais connu si audacieux et si brillant.

— Soyez le bienvenu à mon humble foyer, lui dis-je en souriant.

Je ranimai le feu de mon poêle et l'engageai à se chauffer.

— Je suis trempé jusqu'aux os, dit-il en promenant ses mains glacées sur la fonte. C'est une de ces nuits qui démoraliseraient un homme, s'il ne l'était déjà.

— Vous êtes peut-être à jeun? Voulez-vous partager mon souper?

— Merci, je n'ai pas faim. — Avez-vous de l'eau-de-vie, quelque chose de fort qui frappe là?

Il se toucha le front.

— Vous me prenez au dépourvu : je n'use guère de liqueurs fortes, mais j'ai quelques bouteilles de vieux bordeaux envoyées par ma mère.

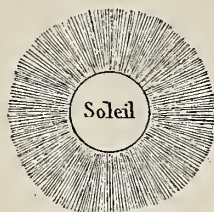
— Vous avez une mère, vous! vous êtes bien heureux! La mienne est morte en me mettant au monde, et mon père s'est remarié au bout de trois mois. J'ai été nourri, élevé par des étrangers. N'avais-je pas la tache indélébile du sang-mêlé? Il fallait se débarrasser de moi; on m'a envoyé en France. A ma majorité, j'ai reçu ma légitime, que je me suis hâté de manger : donc, je n'ai pas à me plaindre.

La suite à la prochaine livraison.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES DE 1870.

Ceux d'entre nos lecteurs qui suivent chaque année nos cartes astronomiques sont par là même constamment au courant des positions des planètes dans le ciel. Ils ont vu tout d'abord que les constellations restent permanentes et inaltérées, comme des dessins invariables, telles aujourd'hui qu'Hipparque les désigna il y a 2000 ans. Ils ont vu

Fig. 1





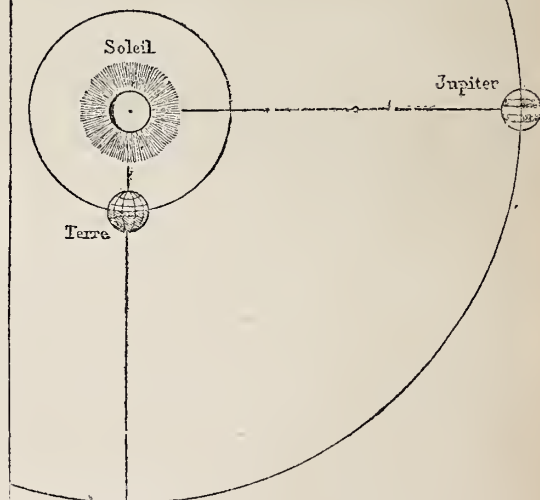


OPPOSITION — Place de Jupiter le 7 Novembre 1869 et le 13 Décembre 1870.

ensuite que si les étoiles sont fixes, les planètes sont mobiles et, circulant toutes autour du Soleil en un même plan, ne sortent pas dans leurs routes de la zone appelée le zodiaque. La Terre elle-même gravite à peu près dans le même plan, et la Lune ne s'en écarte pas. Il en résulte que le mouvement apparent du Soleil s'effectue dans le zodiaque même, et que le mouvement réel de la Lune suit aussi le même trajet. Ainsi tous les astres mobiles suivent à peu près le même chemin sur la voûte étoilée, et les périodes de visibilité des différentes planètes, pendant la nuit, dépendent de leurs positions dans le zodiaque relativement au Soleil suivant chaque mois.

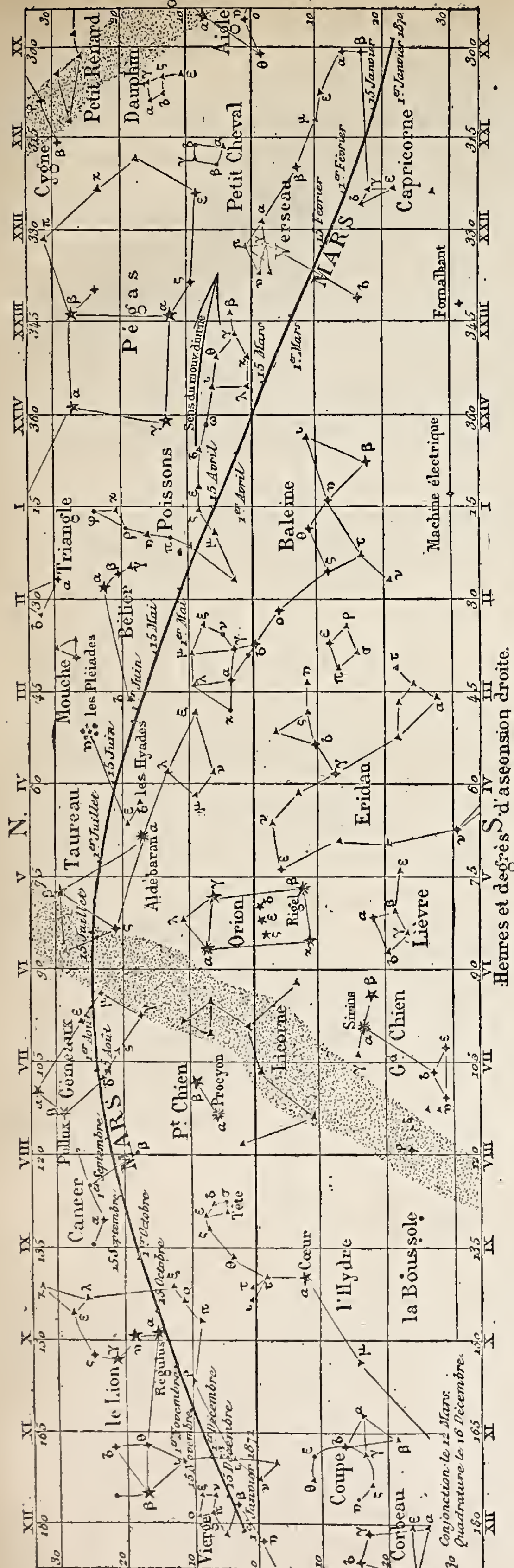
Lorsque, par exemple, le Soleil, la Terre et une planète (soit Jupiter), se trouvent sur une même ligne, la Terre étant entre le Soleil et la planète, un instant de réflexion suffit pour montrer que cette situation est la meilleure pour la visibilité de la planète. En effet, le globe terrestre tourne sur lui-même en 24 heures. Pendant le jour, en arrivant dans la lumière solaire, on laisse la planète derrière soi. Continuant d'être emportés par le mouvement de rotation de la Terre, nous arrivons au crépuscule, à la limite de l'éclairement du Soleil, et précisément en vue de la planète. Au milieu de notre passage dans l'hémisphère obscur, c'est-à-dire au milieu de la nuit, nous avons précisément Jupiter sur notre tête et le Soleil sous nos pieds : Jupiter passe au méridien à minuit, et se trouve en même temps dans son plus grand rapprochement possible de la Terre.

C'est le moment de l'*opposition* de l'astre, l'époque où il est à l'opposé du Soleil. Cette situation a eu lieu, pour la plus belle planète de notre système, le 7 novembre dernier. Voilà pourquoi Jupiter a brillé d'un si vif éclat sur les soirées de l'automne dernier, et brille encore sur les nuits de cet hiver. Le 7 novembre, il se levait à 4 heures et demie du soir, passait au méridien à minuit, et ne se couchait qu'à 7 heures du matin Le 1er octobre, il se levait à 7 heures du soir, et n'arrivait au méridien qu'à 2 heures et demie du matin. Le 1er décembre, il se levait à 3 heures du soir, passait au méridien à 10 heures, et se couchait à 5 heures du matin. Il avance de 40 minutes environ en 10 jours. Le 21 décembre, il se levait dès 1 heure et demie après midi, passait au méridien à 8 heures et demie du soir, et se couchait avant 4 heures du matin. Le 1er janvier 1870, il passe au méridien à 7 h. 50 m. du soir, se lève à midi 40 m., et se couche à 3 heures du matin. Le 1er février, il passe au méridien à 5 h. 53 m.; le 1er mars, à 4 h. 17 m.; le 1er avril, à 2 h. 38 m. Le 1er février, il se couche à minuit 45 m.; le 1er mars,

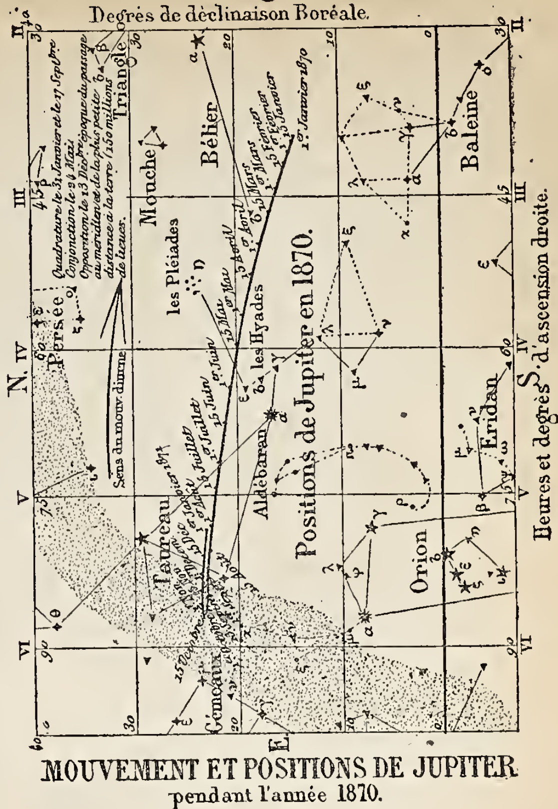


à 10 heures et demie; le 1er avril, il sera presque couché dès 8 heures du soir. On voit donc qu'après cette époque Jupiter sera disparu pour notre ciel de nuit.

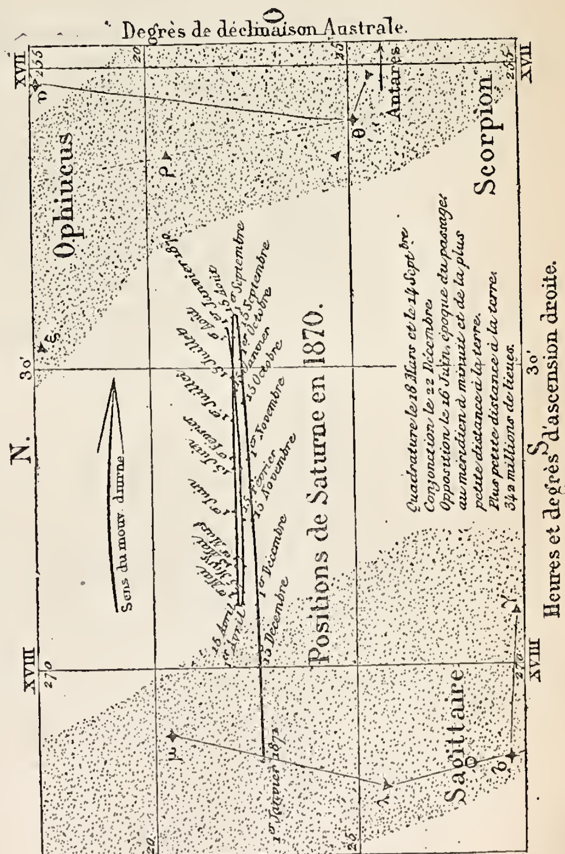
Le 31 janvier, par suite de la translation rapide de la Terre autour du Soleil, et un peu aussi par suite de son déplacement propre assez lent (on sait que son année est de 12 ans), les deux planètes se trouveront former un angle droit avec le Soleil. C'est la quadrature. Au lieu de



MOUVEMENT ET POSITIONS DE MARS pendant l'année 1870



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER pendant l'année 1870.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE pendant l'année 1870.

se trouver à l'opposé du Soleil, comme tout à l'heure, et de passer au méridien à minuit, on voit qu'elle y passe un quart de jour plus tôt, c'est-à-dire à 6 heures du soir.

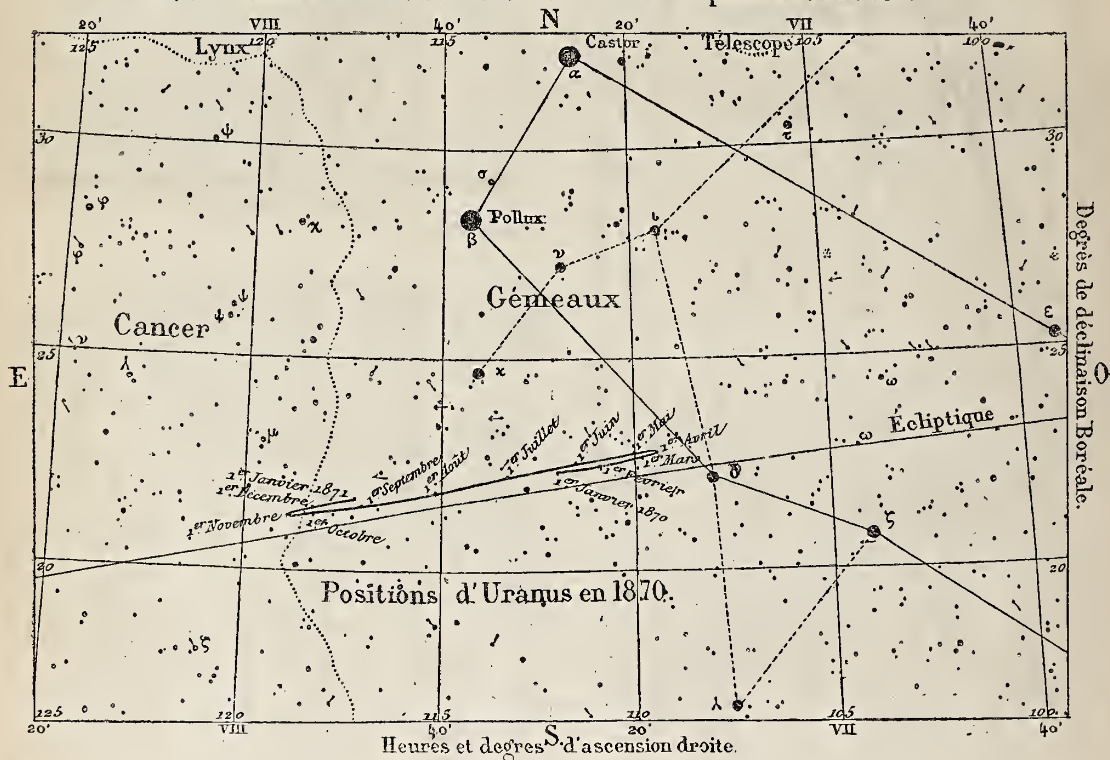
La Terre, continuant son cours, arrivera, le 24 mai, à se placer derrière le Soleil relativement à Jupiter. Il est facile de voir que, dans cette situation, la planète et le Soleil passent ensemble au méridien à midi, et que, par conséquent, la planète est invisible, puisqu'elle est dans le

ciel du jour. Cette époque où le Soleil se trouve entre les deux planètes est appelée la *conjonction*.

Poursuivant son orbite autour du Soleil, la Terre arrivera, le 17 septembre, à former de nouveau un angle droit, une *quadrature*, avec Jupiter. Alors cette planète passe au méridien vers 6 heures du matin, et se lève vers minuit. Ici recommencera une nouvelle période de visibilité, car les deux planètes marchent à grands pas vers l'époque de l'opposition. Le 1er octobre 1870, Jupiter passe au méridien à 5 heures du matin; le 1er novembre, à 3 heures; le 1er décembre, à minuit 46 m. L'opposition aura lieu le 17 décembre. C'est, nous l'avons vu, l'instant de la plus petite distance à la Terre. L'année dernière (voy. t. XXXVII, 1869, p. 102), cette plus petite distance était de 150 millions de lieues. Cette année, elle sera de 156 millions — Ainsi, à partir de la fin d'octobre, Jupiter trônera de nouveau sur nos soirées et nous restera ensuite tout l'hiver de 1870-71. Quant à sa place, notre carte des positions de Jupiter montre qu'il passera de la constellation du Bélier dans celle du Taureau, ajoutera son éclat à celui de l'œil du Taureau, « Aldébaran », l'Aleph et le synonyme de Dieu chez les vieux Hébreux, tracera sa route entre cette belle étoile de première grandeur et la lueur timide des Pléiades chantées par Job il y a trois mille ans, et planera au-dessus de la magnifique constellation d'Orion, l'automne et l'hiver prochains.

Saturne n'est pas visible cet hiver. Le 1er janvier 1870, il passe au méridien à 10 h. 40 m. du matin, se lève à 6 h. 25 m., et se couche à 3 heures de l'après-midi. L'époque de son opposition, l'année dernière, était le 4 juin. Alors il se levait vers 7 heures et demie du soir, passait au méridien vers minuit, et se couchait après 4 heures du matin. C'était en même temps l'époque de son moins grand éloignement, et aussi l'époque de la plus grande ouverture perspective de ses anneaux, qui ne se présente que deux fois pendant l'année de trente ans de

MOUVEMENT ET POSITIONS D'URANUS pendant l'année 1870.



cette lointaine planète. L'année 1869 a permis aux astronomes d'étudier ainsi cette planète en des conditions toutes privilégiées. Nous publierons prochainement ici l'une de ces curieuses études.

Cette année, l'*opposition* de Saturne arrivera le 16 juin. Cette planète sera sur la Voie lactée, bifurquée en cet endroit (constellation du Sagittaire). Saturne s'éloigne lentement, comme on voit, des parages illustrés par la brillante étoile Antarès du Scorpion, et reste toujours facile à suivre. Au mois de juin, cette planète, passant au méridien vers minuit, est par conséquent visible toute la soirée dans le ciel. Le 1er juin, elle passe à son point culminant à 1 heure du matin; le 1er mai, à 3 heures; le 1er avril, à 5 heures du matin. Ainsi, à partir du 1er avril on la possédera se levant d'abord vers minuit, ensuite se levant le 1er mai vers 10 heures et demie, et le 1er juin vers 8 heures et demie du soir. Elle continuera de se lever chaque jour de meilleure heure. Elle sera en quadrature le 14 septembre, et alors passera au méridien vers 6 heures du soir, et ne sera plus visible le soir qu'au couchant.

En prenant la position d'Uranus, au 31 décembre 1869, sur la carte développée que nous avons publiée l'année dernière, on pourra facilement suivre avec la dernière précision astronomique la continuation de la route de cette planète au commencement de cette année. Elle occupe toujours la constellation des Gémeaux, et se traîne avec une extrême lenteur, puisqu'elle ne fait le tour du ciel qu'en 84 ans. Elle se trouve sur l'écliptique, au-dessous de Castor et Pollux, à peu près au milieu chemin entre les étoiles δ et $\varkappa$, de quatrième grandeur; elle est de septième grandeur, c'est-à-dire invisible à l'œil nu, à moins de conditions exceptionnelles. Son opposition arrive le 9 janvier. Elle a été visible avec les Gémeaux pendant les soirs de novembre et décembre. Au 1er janvier, elle se lève à 4 h. 50 m. du soir, passe au méridien à minuit et demi, et se couche à 8 h. 40 m. du matin. Au 1er février, elle passe au méridien à 10 h. 40 m.; au 1er mars,

à 8 h. 40 m. du soir. En avril, on ne pourra donc plus l'observer le soir qu'au couchant. Désormais elle cessera d'être visible jusqu'en octobre. A partir du 1er octobre, où elle se lèvera vers minuit, elle devancera chaque jour son apparition, et pourra être observée le soir dans l'est, puis dans le sud-est, en même temps que sa constellation des Gémeaux, qui s'élèvera de plus en plus au-dessus de l'horizon.

Au point de vue de la distance de cette planète à la Terre, les époques d'opposition et de conjonction sont moins importantes que pour les précédentes : car Uranus est déjà si éloigné que le diamètre de l'orbite terrestre, 75 millions de lieues, n'ajoute ni ne retranche guère aux 732 millions de lieues qui la séparent du centre commun des orbites planétaires.

La route de Mars, rapide et continue, est facile à suivre sur notre carte. Nous l'avons laissé dans le Sagittaire, où il se trouvait, en novembre dernier, avec Saturne. Sa dernière opposition a eu lieu le 13 février 1869. Depuis ce temps-là, il ne s'est pas trouvé en ligne droite avec le Soleil et la Terre, la Terre étant entre les deux, et il ne s'y trouvera pas non plus en aucun instant de cette année 1870. Les deux planètes voguent l'une et l'autre très-vite, et courent dans le même sens, sans se rencontrer, en projection sur une même ligne pour le Soleil. Le 12 mars prochain, elles seront en conjonction : le Soleil et Mars passeront en même temps au méridien à midi, et, par conséquent, la planète sera invisible. L'année dernière, elle a été visible le soir en janvier, février, mars, avril et mai. En juin, se couchant à minuit, elle ne put guère être observée qu'entre 10 et 11 heures à l'occident. En juillet, elle se couchait à la fin du crépuscule. Depuis ce temps-là nous ne l'avons pas revue. Nous ne la reverrons pas d'ici au mois d'octobre. Au 1er octobre, elle passera au méridien à 8 heures et demie du matin, et se lèvera après minuit dans la constellation indiquée sur son tracé. Le 1er novembre, elle passera au méridien à 7 heures et demie du matin; au 1er décembre, à 6 heures et demie; et au 1er janvier 1871, à 5 h. 20 m. du matin, et corrélativement son lever devancera minuit, de sorte qu'elle brillera sur nos têtes pendant les soirées de l'hiver de 1870-71.

Nous avons vu, l'année dernière, que Vénus, planète intérieure à la Terre, devait, en 1869, commencer à paraître au-dessus de l'horizon occidental, après le coucher du Soleil, à dater de la fin de juin; s'élever de plus en plus pendant juillet, août et septembre, et briller, radieuse étoile du soir, sur nos nuits d'automne, toujours du côté de l'ouest. C'est, en effet, ce que tout le monde a pu constater : Vénus rayonnait à l'ouest, tandis que Jupiter trônait au haut des cieux sur le sud. A la fin de décembre, Vénus ne se couchait qu'après 8 heures du soir, c'est-à-dire plus de quatre heures après le Soleil. Sa plus grande élongation a eu lieu au milieu de décembre. Elle va maintenant se coucher de plus en plus tôt, et, dès le milieu de février, on ne la distinguera plus le soir, car elle se sera constamment rapprochée du Soleil. Le 23 février, elle sera en conjonction avec le Soleil. Quelques jours après, dès le commencement de mars, elle se montrera à l'orient le matin, devançant le lever de l'astre radieux. Elle aura cessé d'être l'étoile du berger, ou du soir, pour devenir l'étoile du matin. Chaque jour elle brillera dans l'aurore un peu plus tôt, jusqu'à arriver à devancer le Soleil de 3 heures : ce qui arrivera le 4 mai, époque de sa plus grande élongation de 1870, où elle passera au méridien à 9 heures du matin. Puis elle se rapprochera de nouveau de l'astre-roi, se lèvera de plus en plus tard, et, après avoir annoncé le jour jusqu'à la fin de novembre, disparaîtra de nouveau dans le Soleil. Au mois de mai, elle aura la forme d'un dernier quartier; aux mois de mars et de novembre, celle d'un croissant.

Nous avions annoncé l'année dernière que, le 5 octobre, Vénus et Mars passeraient tout près l'un de l'autre. L'un de nos abonnés, savant astronome amateur, nous écrit que non-seulement ces deux planètes ont passé l'une près de l'autre, mais encore qu'elles se sont rencontrées, — en projection, bien entendu; — de sorte qu'on a pu assister à une véritable *éclipse de Mars par Vénus*. En faisant le calcul, nous constatons la réalité de cette occultation. Un petit segment de sphère rouge ornait la blanche Vénus : c'était Mars.

Cette année, la Lune occultera Saturne le 19 avril, à 3 h. 7 m. du matin. Le passage de la Lune sur la planète durera 1 h. 10 m. Elle occultera de nouveau la même planète le 10 juillet, à 1 h. 11 m. du matin. L'occultation aura la même durée. De nouveau la même planète sera encore éclipsée le 30 septembre, à 6 h. 19 m. du soir, pendant 1 h. 15 m. La Lune passera devant Uranus le 13 novembre, à 6 heures du matin. L'occultation se fera près du bord de la Lune et ne durera qu'un instant. Ces occultations seront visibles en France.

Sur les six éclipses de 1870, trois seront visibles à Paris. La première sera l'éclipse totale de Lune du 17 janvier, *en partie* visible à Paris, de 4 h. 37 m. du soir (heure du lever de la Lune) à 5 h. 46 m. Le milieu de l'éclipse aura eu lieu à 2 h. 55 m. La seconde éclipse visible à Paris sera l'éclipse *totale* de Lune, entièrement visible le 12 juillet, de 7 h. 55 m. du soir à 1 h. 31 m. du matin. Milieu de l'éclipse totale, à 10 h. 43 m. La troisième est la grande *éclipse totale de Soleil* du 21 décembre prochain, partiellement visible à Paris. Le commencement aura lieu à 11 h. 20 m., la plus grande phase à midi 39 m., la fin à 1 h. 57 m. La grandeur à Paris sera les 83 centièmes du diamètre du Soleil; à Marseille, elle sera les 90 centièmes; en Algérie, elle sera totale.

Terminons cette exposition de l'état du ciel pendant l'année qui vient de s'ouvrir en ajoutant un mot sur les époques auxquelles on pourra distinguer Mercure, la planète la plus proche du Soleil, dont la personnalité courtisanesque est presque constamment perdue dans les rayons du trône. Vers le 18 janvier, la planète a 1 h. 27 m. de retard sur le Soleil et pourra être observée le soir au couchant. Vers le 28 février, elle a 1 h. 32 m. d'avance et sera visible le matin dans l'aurore. Vers le 11 mai, devenue étoile du soir, elle retarde de 1 h. 25 m. sur le Soleil. Redevenue étoile du matin à la fin de juin, elle avance d'une heure et demie sur le Soleil. Vers le 6 septembre, elle sera de nouveau visible dans le crépuscule, se couchant 1 h. 33 m. après le Soleil. Enfin, pendant la dernière quinzaine d'octobre, elle précédera le lever du Soleil de 1 h. 18 m. L'observation de cette planète a toujours été fort difficile à cause des brouillards et des vapeurs qui voilent ordinairement l'horizon. Celui qui a restauré le système du monde, Copernic, est mort sans avoir pu distinguer Mercure le soir ni le matin dans les brouillards de la Vistule.

Certains hommes n'ont qu'un livre dans la tête, d'autres toute une bibliothèque.

DIEU NOUS TIENT COMPTE DU MOINDRE EFFORT.

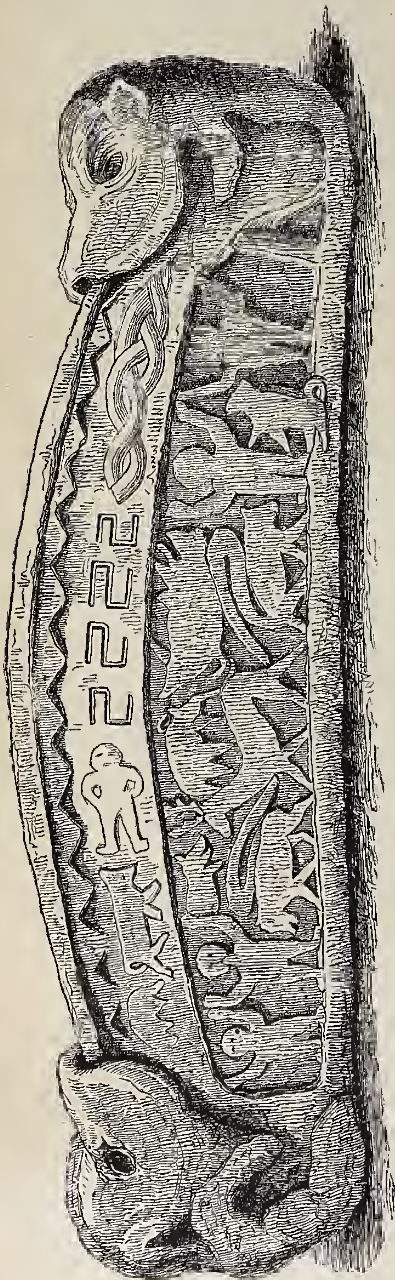
Dieu conduisit un jour Zoroastre en enfer, et lui montra les peines réservées aux méchants. Il y vit plusieurs rois, un entre autres auquel il manquait un pied; il en demanda à Dieu la raison; Dieu lui répondit : « Ce roi pervers n'a

fait qu'un acte de bonté en sa vie. Il vit, en allant à la chasse, un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, et qui, voulant manger, ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied : j'ai mis son pied dans le ciel; tout le reste est ici. »

CERCUEIL EN PIERRE A HEYSHAM,

DANS LE LANCASHIRE.

On conserve cet ancien cercueil de pierre dans le cimetière de Heysham, paroisse anglaise de cinq ou six cents



Cercueil en pierre à Heysham, dans le Lancashire.

habitants, située dans le Lancashire, sur un promontoire, entre la baie de Morecombe et l'embouchure de la Loyne. Un archéologue anglais, le révérend Edward E. Cutts, croit qu'on peut le considérer comme une œuvre saxonne du dixième siècle, sinon même du septième. Sur le côté que nous ne reproduisons pas, on voit, au milieu du bas-relief, un seul homme, dont les bras sont levés comme ceux des quatre personnages du côté représenté ici. Près de lui est un arbre, et à sa droite comme à sa gauche on voit des animaux grossièrement imités et quelques autres objets difficiles à reconnaître. Le travail est rude, mais il ne manque pas d'énergie, et il y a incontestablement un certain art dans les deux têtes qui ornent les deux extrémités.

Il paraît probable que cette tombe a été extraite d'une église plus ancienne que celle où elle est aujourd'hui, et dont les ruines existent encore sur une pointe de rocher voisine, en face de la baie de Morecombe. On rapporte qu'en cet endroit s'élevait, à l'époque saxonne, un fort et, auprès, une chapelle dédiée à saint Patrick. Sur une partie du rocher on voit six excavations régulières, oblongues, creusées en hauteur et de la taille des cercueils que l'on y déposait. Trois d'entre elles ont la forme des boîtes qui enveloppent les momies égyptiennes. Au-dessus de chacune de cinq de ces excavations est un trou carré, très-régulier : on a supposé qu'il devait contenir les entrailles ou le cœur des morts, ce qui n'aurait, en effet, rien d'extraordinaire, l'usage de l'embaumement n'étant pas étranger à cette période éloignée, bien qu'il ne fût pas très-commun. Quelques pierres tombales que l'on voit dans le cimetière le moins ancien ont peut-être jadis servi à fermer ces excavations.

PATOIS DU NORD DE LA FRANCE.

LE ROUCHI.

Le *rouchi* est parlé ou plutôt chanté dans une partie du Hainaut belge et dans le ci-devant Hainaut français, conséquemment à Valenciennes, Landrecies, le Quesnoy, Bavay, Saint-Amand, Bouchain, et s'étend jusqu'à Avesnes et Maubeuge. Il contient une infinité de mots de l'ancien français, avec la prononciation des quinzième et seizième siècles; mais il a ses variétés dans les diverses localités que nous venons d'énumérer. Ainsi, à Valenciennes, capitale du patois rouchi, le peuple dira, à l'imparfait du verbe ÊTRE : *j'étôs, t'étôs, il étôt, nous éteûmes, vous éteûtes, is éteum'tent.*

A Condé, qui n'en est éloigné que d'une lieue : *nous étumes, vous étutes, ils étutent.*

A Bavay et dans la partie de la Belgique qui l'avoisine : *j'tois, t'tois, i'toit, nous toîmes, vous toîtes, i'toim'tent.*

A Maubeuge : *nous étimes, vaus étites, is étim'tent.*

Ces désinences donnèrent assurément naissance à notre prétérit défini, qui n'est pas ancien.

Une onomatopée très-expressive, parmi beaucoup d'autres du patois rouchi, est le mot *touc touc*, battement de cœur : *S'cuer fét touc touc.* Cette expression, qui peint si bien le mouvement accéléré de la circulation, mériterait de prendre place dans les dictionnaires. On l'emploie pour désigner cet état pénible dans lequel on se trouve à l'attente d'un événement fâcheux.

Le mot *aveugle* s'explique par son passage du latin *avulsus* dans le rouchi : *I vaut mieux ête wio* (trompé) *qu'aveule.*

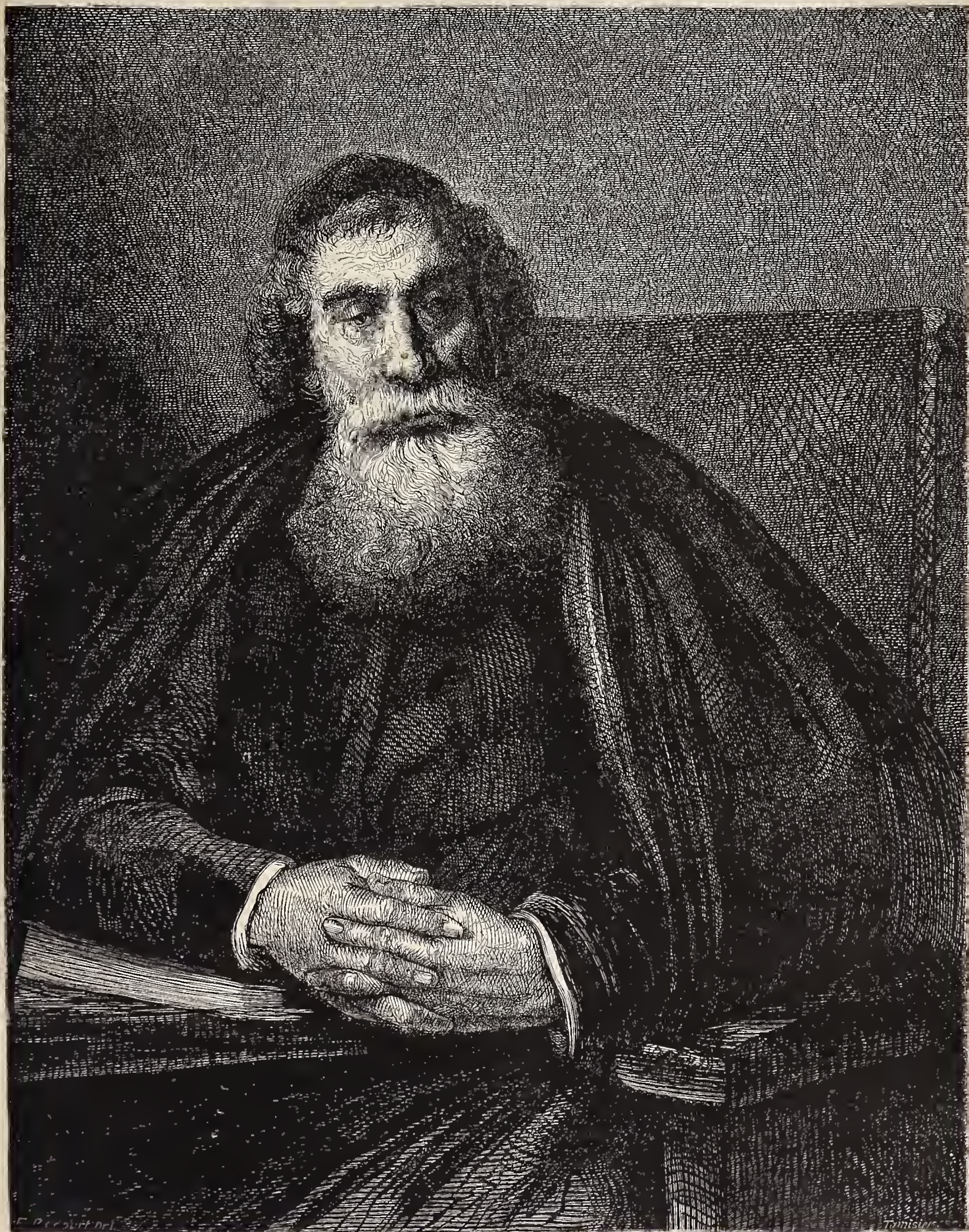
LE WALLON.

Le patois wallon se parle dans une partie du Brabant, du pays de Liége; le wallon belge, dans le Hainaut belge et sur la lisière du Hainaut français; il s'étend dans toute la Flandre française jusqu'à Bailleul et sur une partie de la Lys. Il ne faut pas le confondre avec le rouchi. Ses imparfaits se terminent en *oint : ils étoint.* Un de ses principaux caractères, comme dans l'anglais, est la permutation de notre *g* en *w*. Ainsi, le mot *Wallon* lui-même a subi ce changement, et signifie *Gaulois.* Cette remarque est la même avec le mot *Wales*, qui désigne le pays de Galles.

La suite à une autre livraison.

UN PORTRAIT DE LA GALERIE PITTI,

A FLORENCE.



Un Portrait par Rembrandt, à la galerie Pitti, de Florence. — Dessin de Bocourt.

Ce beau portrait, qui est de Rembrandt, appartient à la galerie Pitti, de Florence. Il est venu au Louvre, sous l'empire, avec un autre tableau de Rembrandt du même Musée. Tous deux ont été restitués en 1815. Le second, représentant un officier vu de dos et tournant la face vers le spectateur, est connu en France par les gravures au burin de Martinet. Celui qu'on voit ici est indiqué dans les catalogues sous ce titre : *un Rabbin*; le personnage n'est pas autrement désigné. Quelle que soit la valeur de cette désignation, le portrait peut être rangé parmi les belles œuvres du maître. Sans parler ici des qualités de la peinture, qu'on ne peut que pressentir en regardant la gravure, quelle vérité dans ce visage, quelle vie, quelle physionomie! Quelle franche et puissante expression de la nature propre, du caractère et des habitudes de l'homme qui a un jour posé devant un peintre de génie! Rendre visible l'homme intérieur, peindre l'âme avec le corps, c'est une des plus difficiles entreprises de l'art, et où les plus grands artistes seulement ont réussi.

UN SOUVENIR DE 1812.

Suite. — Voy. p. 2, 10.

La bouteille de bordeaux était débouchée. J'emplis un verre qu'il but tout d'un trait; puis il s'en versa un second, un troisième, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien. Alors il tira de sa poche un étui à cigares et l'ouvrit; il était vide.

— Ah! je croyais en avoir encore!

Je compris, et mis à sa disposition un paquet de londrès que m'avait apporté un camarade d'atelier. Il en prit un, l'alluma, et m'en tendit un autre.

— Ne me tiendrez-vous pas compagnie?

— Je le voudrais, mais je ne puis fumer sans avoir le vertige.

— Ah! vous êtes toujours le sobre et peu sociable compagnon que nous avions surnommé le Caton de Quimper-Corentin. Vous avez le plaisir en horreur.

— Du tout; je l'aime, au contraire, mais je le cherche ailleurs et autrement que vous.

— Ce qui veut dire que j'ai pris la mauvaise route et vous la bonne. Je ne le conteste pas; mais qu'importe le chemin, pourvu qu'il mène au même but!

— C'est selon le but, dis-je.

— Il en est un qui ne fait défaut à personne, reprit-il d'un air sombre.

Il regarda les murs décrépis et les pans de séparation encore debout.

— Les moines qui s'étaient murés vivants dans ces cellules, continua-t-il, se croyaient aussi dans la bonne voie. N'avez-vous jamais eu envie d'en évoquer quelques-uns, et de leur demander le secret de leur vie?

— Non, car je crois le savoir. Ils avaient la foi, et c'est l'élément de bonheur le plus sûr que je connaisse en ce monde.

— La foi! en quoi? en qui? Dans les hommes, c'est folie; dans les femmes, duperie; en Dieu, il est trop loin. Y a-t-il, d'ailleurs, un atome de foi capable de résister aux démonstrations physiologiques des savants professeurs qui nous prouvent par A plus B que la masse de chair inerte dont ils déroulent sous nos yeux les replis sanguinolents est le siége de la raison, de la conscience, de l'âme, en un mot? Vous aviez dégoût de la dissection des membres; que serait-ce, bon Dieu, si vous aviez assisté à la dissection d'un cerveau! Tout cela a tué en moi la poésie d'abord, puis la croyance à la dignité humaine, au libre arbitre, et m'a fait ce que je suis, une machine plus ou moins bien organisée, qui reçoit l'impulsion de ses instincts et qui y cède; un être personnel, égoïste...

— Vous vous calomniez. Je vous ai connu dévoué à vos amis.

— Des amis! j'avais la niaiserie d'y croire. Pas un n'a résisté à la pierre de touche du malheur.

— Vous aviez d'autres affections...

Je murmurai un nom à demi-voix. Il m'arrêta d'un geste convulsif.

— N'achevez pas... Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais rencontrée! J'étais au bord du gouffre; elle m'a poussé, j'ai roulé jusqu'au fond. La fatalité s'en est mêlée : tout a tourné contre moi. La fortune m'a été infidèle comme... les amis. J'ai joué, j'ai perdu... Mais à quoi bon revenir là-dessus?

Il se leva et arpenta la longue salle d'un bout à l'autre. Son cigare menaçait de s'éteindre. Il se baissa et déchira l'enveloppe d'une des liasses de papiers qui gisaient pêle-mêle.

— Que faites-vous? m'écriai-je.

— Vous le voyez, je rallume mon cigare.

Je lui expliquai ce qu'étaient ces papiers, et comment j'en étais en quelque sorte responsable.

En m'écoutant, son œil s'anima. Il ramassa le paquet à demi éventré.

— Qui sait si quelque billet de banque n'a pas été oublié là dedans?... — Vous n'avez jamais été tenté d'y voir?

— Y pensez-vous?... Un dépôt est chose sacrée.

— C'est juste, à votre point de vue.

Et il rejeta le paquet dans le tas.

— Je ne roule pas sur l'or, repris-je en tirant ma bourse; mais si vous manquez d'argent, je puis vous prêter quelques napoléons.

Il parut hésiter.

— Non, dit-il au bout d'un moment; à quoi bon? L'hospitalité pour cette nuit est le seul service que j'attende de vous, le seul qu'aucun homme puisse me rendre.

Il marchait de long en large; il s'arrêta devant ma toile.

— Ainsi, vous êtes content du parti que vous avez pris? Vous vous trouvez heureux?

— Heureux! le mot est ambitieux. Le travail a ses heures de découragement et de tristesse, mais il a aussi d'immenses joies. L'effort vaillant, consciencieux, relève l'esprit, lui donne la mesure de ses forces; et puisqu'il faut lutter en cette vie, la lutte du travail est certes la plus noble. Tirer de ces diverses couleurs un mirage des œuvres de Dieu, c'est se rapprocher de lui, c'est créer quelque chose de rien. Rendre sa sensation, dessiller les yeux de la foule, lui faire voir ce que l'on a découvert là où d'autres n'ont rien vu, donner à sa pensée intime une forme saisissante, émouvoir et faire battre les cœurs à l'unisson du sien, c'est l'idéal du poëte et du peintre, et la seule poursuite de cet idéal est déjà une jouissance.

— Oui, dans l'art peut-être; mais l'étude des sciences est plus aride. J'ai cependant entrevu quelque chose de ce que vous dites là, par éclairs. Je voulais faire marcher de front le travail et le plaisir, ou plutôt la dissipation : celle-ci l'a emporté; et les habitudes une fois prises, comment les rompre? Il y faut une énergie que je n'ai pas, que je n'ai jamais eue. Aussi ai-je trouvé plus court de me laisser aller au fil de l'eau, jusqu'à ce que le courant me passât sur la tête.

Il s'interrompit et prêta l'oreille. A travers les bruits de l'orage on entendait la marche régulière d'une troupe de cavalerie.

— C'est une patrouille qui monte la rue des Noyers, dit-il.

Je regardai à ma montre; il était minuit.

— C'est impossible! pourquoi une patrouille à pareille heure?

Il me regarda d'un air stupéfait.

— Quoi! ignorez-vous donc, me dit-il, que le général Malet est arrêté; que sa conspiration, admirablement ourdie, a échoué, et qu'on cherche partout ses complices?

Je tombais des nues. Une conspiration en plein empire, sous le régime napoléonien! C'était à croire que mon hôte devenait fou. Il fallut bien me rendre à l'évidence lorsqu'il me raconta ce qui s'était passé. Pendant ces trois derniers jours où j'étais resté enfermé dans mon atelier, la France avait failli d'impériale devenir républicaine. Une révolution avait avorté à ma porte, sans que je m'en doutasse.

— Et c'est grand dommage, reprit le narrateur. Ces fortes secousses tirent les hommes de leur léthargie, et tendent une planche de salut à ceux qui se noient.

— Ou les enfoncent, dis-je. Seriez-vous compromis?

— Quelque peu. Je savais quelque chose du complot, et j'y eusse volontiers prêté la main : on touchait au succès

quand la chose a manqué. La fatalité joue un grand rôle ici-bas. On dit que Malet était de bonne foi : il sera fusillé demain. A ce jeu-là, c'est quitte ou double. Entre la poursuite de mes créanciers et celle des limiers de la police, je n'avais que le choix : j'ai opté ; mais c'est fini, je suis las d'être traqué comme une bête fauve.

Il fit quelques pas vers une des fenêtres : un éclair fulgurant, suivi d'un violent coup de tonnerre, illumina la longue salle, dont la voûte tremblait.

— Ah ! le ciel aussi s'en mêle, dit-il ; c'est peu généreux... Il est peut-être comme les hommes, il foudroie le vaincu. Ce temps lugubre prête aux idées noires. N'y aurait-il pas moyen de les conjurer? Avez-vous des cartes?

— Non.

— Des dés, alors?

Je me rappelai qu'il devait y en avoir d'oubliés dans quelque coin ; j'en avais eu besoin pour mon tableau. Je les lui apportai.

— Faisons une partie, dit-il.

— Je me suis promis de ne jamais jouer depuis certain jour.

— Ah ! oui, je me le rappelle. Vous aviez perdu tout votre avoir d'étudiant. C'était à vos débuts. Je me suis fait vingt fois la même promesse, et j'avais pour cela d'excellentes raisons, ce qui ne m'a pas empêché d'y manquer.

— Pour moi, c'est sérieux, dis-je.

— Eh bien, ne jouons pas d'argent. Vos vessies de couleurs, vos crayons, n'importe quoi, nous serviront d'enjeux. Je ne veux qu'essayer ma chance.

Je lui passai le cornet. Il le secoua d'une main fébrile et lança les dés sur la table. Il avait gagné. Nous recommençâmes ; après un certain nombre de coups qui tous lui furent favorables, il s'écria :

— Vit-on jamais semblable veine? J'aurais pu gagner une fortune cette nuit ! A Bade, j'ai vu un joueur, un Russe, perdre jusqu'à son dernier rouble : s'il eût persisté, le coup d'après il faisait sauter la banque. Croyez-vous que si, ce soir, j'eusse joué ailleurs des sommes importantes, j'eusse eu les mêmes dés?

— Qu'en sais-je?... Mais il me semble qu'en voilà assez. Si nous en restions là?

— Non, non ; encore une partie, après un verre de vin. J'ai le gosier à sec.

Je débouchai une seconde bouteille de bordeaux. Il l'eut bientôt vidée.

— Vous ne voulez donc plus me tenir tête?

— Le jeu ne m'intéresse pas.

— Alors je vais continuer seul, comme expérience... Voyez ! double six ! La chance tient bon, et cependant j'ai quelquefois joué toute la nuit sans amener ce maudit point ! Fatalité toujours ! C'est à se casser la tête contre la muraille !

Il jeta violemment le cornet sur la table, se leva, fit quelques pas en murmurant des paroles incohérentes.

L'orage s'était calmé ; le sifflement de l'oiseau de nuit se fit de nouveau entendre. Il tressaillit :

— Qu'est-ce que cela?

— Le cri de ma voisine la chouette qui loge ici dessus.

— Présage de mort ! dit-il.

— Qui ne m'épouvante guère, repris-je. Je ne suis pas superstitieux : il n'y a point de mauvais présage pour qui n'y croit pas.

La fin à la prochaine livraison.

DIEU.

Il n'y a pas d'effet sans cause, et puisque j'aperçois une multitude d'effets, il y a donc une cause suprême, c'est-à-dire il y a donc un Dieu. Cette opération de l'esprit atteste l'existence de Dieu avec autant et plus de certitude que si des milliers de mathématiciens, d'astronomes ou de chimistes, tenaient Dieu lui-même sous leurs compas, sous leurs télescopes ou dans leurs cornues.

L'existence de Dieu est mille fois plus certaine par cette conclusion logique et infaillible de l'esprit, que par les expériences faillibles des philosophes de la matière. Car l'expérience, œuvre des sens, peut se tromper ; la logique, œuvre de Dieu, est absolue, et ne nous tromperait que si Dieu nous trompait lui-même, chose incompatible avec la nature divine ou avec la suprême vérité.

LAMARTINE.

ARGOT ET PATOIS.

Ce serait faire beaucoup trop d'honneur à l'argot que de le ranger parmi les patois... Les patois sont des dialectes très-bien faits, assujettis à des règles invariables, qui ont leur esprit, leur caractère, leur littérature, et qui peuvent revendiquer les mêmes droits sinon la même illustration que la langue nationale. L'argot est une langue factice, mobile, sans syntaxe propre, dont le seul objet est de déguiser, sous des métaphores de convention, les idées qu'on ne veut communiquer qu'aux adeptes. Son vocabulaire doit changer toutes les fois qu'il est devenu familier au dehors ; et on trouve dans le *Jargon de l'argot réformé* des traces fort curieuses d'une révolution de cette espèce. Les hommes de tous pays qui parlent l'argot, ou une langue analogue, forment la classe la plus vile, la plus méprisable de la société ; mais l'étude de l'argot, considérée comme œuvre d'intelligence, a son côté important, et des tables synoptiques de ses synonymies en divers temps ne seraient pas sans intérêt pour le linguiste. (1)

COSTUMES DE PERSONNAGES DE SHAKSPEARE.

Voy., sur Shakspeare, t. XXXV, 1867, p. 185, et la Table de trente années.

INIGO JONES.

Les esquisses suivantes, qui reproduisent deux personnages des pièces dramatiques de Shakspeare, ont été dessinées peu de temps après la mort de ce grand poëte (2) : ce sont les fac-simile de croquis appartenant au duc de Devonshire.

L'une d'elles représente Roméo, déguisé en pèlerin, dans la scène de la mascarade. Le bouton que l'on voit sur la partie antérieure du chapeau indiquait sans doute la place d'une coquille. Le personnage tient à la main un « bourdon ». Les acteurs anglais modernes ont substitué, on ne sait pour quelle raison, une croix à ce bâton traditionnel.

On se rappelle que Juliette rencontre Roméo dans le bal, et, en lui parlant, fait allusion à son costume de pèlerin.

Il est probable que Mercutio, Benvolio, et les cinq ou six masques qui accompagnent Roméo, étaient vêtus de même.

L'usage en ce temps, dans les mascarades, était de grouper par six ou huit des bergers, des sauvages, des pèlerins. Il se peut aussi que Roméo, même sous ce déguisement de pèlerin, ait porté une torche. Il dit, en effet,

(1) Voy. *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, par Charles Nodier.

(2) Shakspeare ou Shakespere est mort en 1616.

dans la rue, avant d'entrer à l'hôtel des Capulets, où se donne le bal :

— Donnez-moi une torche ; je ne danserai pas, je ne me sens pas assez léger ; je porterai la lumière.

— Non, aimable Roméo, lui répond Mercutio, nous voulons vous voir danser.

Une autre esquisse figure Jack ou John Cade, le fameux rebelle irlandais, introduit par Shakspeare dans la deuxième partie de *Henri VI.*

— Venez donc, et combattons contre eux ! s'écrie Cade dans la scène 6e du quatrième acte.

Il dit, dans la scène 10e du même acte :

— Je crois vraiment que le mot salade (*sallet*) a été créé pour mon bien, car plus d'une fois, sans ma salade, mon crâne eût été fendu par une hallebarde (1), et souvent aussi, lorsque j'étais altéré et que je marchais vaillamment, ma salade m'a servi d'écuelle pour boire.

Le mot anglais *sallet*, comme le mot français salade,



Un des costumes de Roméo du temps de Shakspeare. — D'après le croquis d'Inigo Jones.

désignait une sorte de heaume ou casque, de forme très-simple, assez différent du casque ou heaume à visière que l'on portait sous Jacques Ier, mais qui n'était plus en usage au temps de Henri VI. On voit plusieurs de ces casques à la Tour de Londres, qui est aujourd'hui un musée d'armes.

Le croquis de Cade est informe, mais, dans sa rudesse, il semble indiquer suffisamment le contraste de l'humble costume d'un homme du peuple avec la prétention d'un chef militaire improvisé.

L'auteur de ces croquis, Inigo Jones, l'un des plus grands artistes anglais, architecte et dessinateur, était né à Londres en 1573. Son père mourut en 1597, ne lui laissant, ainsi qu'à ses trois sœurs, Jeanne, Judith et Marie, qu'un bien humble héritage. On croit qu'Inigo avait été d'abord apprenti chez un menuisier. Ses dispositions pour le dessin lui inspirèrent le désir de voyager, et, soit avec ses seules ressources, soit avec l'aide d'un grand seigneur (lord Arundel ou lord Pembroke), il visita et parcourut diverses contrées étrangères ; il séjourna plusieurs années à Venise et plus de temps encore en Danemark. Ses premières études semblaient le disposer à la peinture du paysage : on a de lui, à Chiswick, une petite peinture remarquable moins par la couleur que par le « dessin libre et magistral des arbres », selon l'expression d'Horace Walpole. Tout en travaillant au milieu des grandes scènes de la nature, il se prit de goût pour les ruines, puis insensiblement pour l'architecture. On a quelques motifs de croire qu'en Danemark il prit part à la construction du palais de Frederiksbourg.

De retour en Angleterre, et protégé à la cour, on l'employa à dessiner les décorations et les costumes des *masques* (2). En 1604-5, par exemple, il mit en scène un masque de Ben Jonson, représenté par ordre de Jacques Ier à Whitehal. Ben Jonson décrit avec éloge la décoration. C'était un paysage où l'on voyait des bouquets de bois, et dans les intervalles une partie de chasse. Sur le devant était représentée la mer, dont les vagues agitées semblaient se

(1) *Brown-bill*, arme du temps, en usage dans l'infanterie.

(2) Le *masque* était une espèce de divertissement assez semblable à nos ballets de cour, mais moins chorégraphique et plus littéraire.

mouvoir et s'avancer vers la terre. Du sein de la mer s'élevaient et se poursuivaient des tritons, des sirènes, des chevaux marins, etc.

On voit par ce passage, comme par les croquis reproduits ici, que le théâtre anglais n'était pas alors aussi privé du prestige de costumes et de décorations qu'on le croit communément. On n'a, d'ailleurs, qu'à lire attentivement les pièces de Shakspeare pour s'assurer qu'il indique lui-même que ses personnages étaient souvent vêtus avec luxe.

Les entrepreneurs ou directeurs de théâtre pouvaient être obligés de ne pas trop déployer de magnificence sur la scène; mais ce n'était pas que cette partie de l'art fût négligée. Le *masque* de 1604 dont nous venons de parler ne coûta pas moins de 250 000 francs.

Le 28 août 1605, on représenta trois pièces devant le roi, dans la salle de Christ-Church, à Oxford. Ce fut aussi Inigo Jones, « un grand voyageur », dit un contemporain, qui fit les décorations. Le fond de la scène figurait un bel édifice, bien peint et orné de beaux piliers... Il y eut trois changements de décoration dans une seule tragédie.



Costume de Cade, dans le drame de *Henri VI*, du temps de Shakspeare. — Croquis d'Inigo Jones.

Parmi beaucoup d'autres descriptions semblables, nous remarquons celle d'un masque de la même année, « le masque de l'Hymen », où l'on vit des nuages parcourir le haut de la scène, s'entr'ouvrir et laisser apparaître Junon sur un trône porté par deux paons, et au-dessus Jupiter, dans le ciel, brandissant ses foudres.

Dans le cours de ses différents voyages, à plusieurs époques de sa vie, Inigo Jones visita la France. Il parle des escaliers qu'il vit au château de Chambord dans sa copie de l'édition de 1601 de Palladio, qu'il exécuta à Vicence en 1613, et que l'on conserve au collége de Worcester, à Oxford.

En 1615, Inigo obtint la place d'intendant ou inspecteur (*surveyor*) des palais et des manoirs royaux, qui étaient nombreux, ce qui ne l'empêcha point de continuer à être employé comme machiniste, décorateur et dessinateur de costumes pour les représentations théâtrales de la cour.

En 1618-19, le 12 janvier, la vieille Banketing-House, à Whitehall, fut entièrement détruite par un incendie. Inigo la reconstruisit en six mois. Le nouvel édifice était cependant en brique, en pierre de Purbeck, de Northamptonshire, de Portland, avec voûtes, étage supérieur, colonnes, piliers, portiques, etc.

On sait aussi qu'Inigo Jones éleva une nouvelle chaussée dans l'île de Portland, donna les dessins d'une transformation des Lincoln's Inn Fields, dont il bâtit également la chapelle. Il faudrait ajouter, parmi ses œuvres d'architecture, la chapelle de l'Infante à Sommerset-House (détruite depuis), la belle porte du bord de l'eau de l'hôtel Buckingham, le grand portique de l'ouest au vieux Saint-Paul, la maison de la reine à Greenwich, le beau théâtre du Hall des barbiers-chirurgiens, rue Monkwell, dans la Cité; mais l'énumération de tous les monuments publics et privés dont Inigo Jones donna les dessins, soit à Londres, soit dans les comtés ou en Écosse, excéderait ici nos limites.

Le British Museum possède une petite collection des plans de décorations de Jones pour les masques. Il existe,

en outre, deux volumes in-folio de ses dessins de costumes.

Inigo Jones mourut en 1756 Un de ses descendants possède un beau portrait de lui, en grisaille, par Van-Dyck.

PETITS TRAITÉS DE NICOLE

EXTRAITS.

Voy. les Tables.

DE L'USAGE DU TEMPS.

Une personne qui veut faire un bon usage de son temps, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus précieux, doit prendre pour première règle de sa conduite de ne vivre pas au hasard, et de ne se laisser pas emporter sans réflexion par les objets qui se présentent à ses sens, et qui frappent son imagination; mais de vivre de dessein et par raison...

Toutes les bonnes et toutes les mauvaises actions ayant leur place dans quelque partie du temps, il est visible que bien vivre consiste à remplir son temps de bonnes actions, et à en bannir les mauvaises.

Or, ce temps est divisé en deux parties : l'une du sommeil et l'autre de la veille.

Celle du sommeil n'a besoin que d'une règle qui borne au besoin qu'en a le corps, et qui en retranche les excès de côté et d'autre.

Mais c'est proprement celle de la veille qu'il s'agit de bien régler. Ce temps, qui consiste en un certain nombre d'heures, comme de seize ou de dix-sept, et qui est proprement le nôtre, peut se diviser en trois parties.

La première est celle dont nous disposons avec une entière liberté.

La seconde est celle que nous sommes contraints d'employer dans le commerce du monde par des devoirs justes.

Et la troisième est celle que nous donnons à ce même commerce par des nécessités contestables.

Nous devons avoir deux vues à l'égard du temps que nous employons dans notre chambre à quelque travail, à l'étude ou à la méditation. La première, d'en bien user : qui n'use pas bien de ce temps, espère en vain de faire un bon usage des autres. La seconde, de l'augmenter autant que l'on peut ([1]).

Pour le travail, chacun doit le proportionner à son état et au temps qu'il y peut employer; mais rien ne contribue plus au repos et au bonheur de la vie que de savoir s'y divertir, et y passer sans ennui et utilement autant de temps que l'on veut.

On s'amuse à apprendre aux personnes de qualité des arts et des exercices de peu d'usage; mais on ne pense point à leur apprendre à se divertir dans un travail solitaire ([2]). Cependant cette science est de toute une autre importance que toutes celles qu'on a soin de leur montrer; car c'est elle qui les rend indépendants des compagnies, des entretiens, des visites, des divertissements du monde. C'est ce qui fait que l'on est bien partout, que l'on n'est nulle part exilé et déplacé, parce qu'il est facile de trouver partout une chambre où l'on soit seul.

Il faut donc que les personnes qui ne savent pas encore cette science travaillent à l'acquérir; et c'est ce qui leur sera facile, si elles le veulent de bonne foi. Il n'y a qu'à se résoudre à essuyer peu à peu et par degrés quelque petit ennui, et à se séparer des objets qui dissipent et ébranlent beaucoup l'esprit, et elles verront que peu à peu l'esprit s'accoutume à la retraite, qu'il se passe aisément des occupations du monde, qui ne divertissent pas tant l'esprit qu'elles le dérèglent.

Il se faut aussi vider l'esprit des nouvelles inutiles, des actions d'autrui dont on n'est point chargé; car c'est l'accoutumance que l'on contracte à nourrir son esprit de ces objets qui fait qu'il ne peut subsister en ne se nourrissant que de ceux que la retraite seule peut fournir.

Après ce temps réservé au travail, il faut penser à user comme il faut de cette partie du temps que l'on donne aux hommes par de justes nécessités.

On doit mettre de côté une bonne partie des visites et des entretiens du monde, ceux surtout où la médisance règne, où l'on apprend des nouvelles qu'il est utile de ne pas savoir et qu'il ne convient pas de redire, certaines lectures où il y a encore plus de curiosité que d'utilité ([1]).

([1]) On remarquera l'intime rapport de ces conseils avec ceux que donnait ou suivait de Candolle (voy. t. XXX, 1862, p. 310).

([2]) Abus ou erreur de plus en plus rare. Aujourd'hui, sauf peut-être en quelques parties de la province, il n'est guère de famille, si titrée ou si riche soit-elle, où l'on ne destine les enfants à des carrières honorables et utiles, qui exigent d'eux un travail sérieux et assidu.

([1]) Nous voudrions bien persuader à quelques personnes qu'il n'y a rien de plus insupportable que d'avoir à subir les récits, oiseux ou répugnants, de toutes sortes de faits ramassés ou inventés par des nouvellistes qui n'ont d'autre but que d'exciter et de repaître des curiosités malsaines. Cette avidité pour des inutilités ou des sottises n'est pas la marque d'un esprit délicat et sensé.

LA MORUE ROUGE.

Vers l'année 1664, l'horloge de la petite ville de Saint-Arnoult, non loin d'Ably, se dérangea. On songea à la faire raccommoder, et deux notables de l'endroit, munis des fonds municipaux, se mirent en route pour Paris dans le but de restituer à l'horloge sa régularité. Ils arrivèrent à l'auberge en un temps où le maigre était de rigueur. « Dans ce cabaret, on les traita de saulmon frais qu'ils croyoient estre de la morue rouge, dit un contemporain, et où leurs despenses furent si extraordinaires qu'elles les obligèrent de laisser leur horloge pour payer ce qu'ils avoient mangé de morue rouge. »

Depuis cette fatale aventure, il n'était pas plus permis de demander l'heure aux bourgeois de Saint-Arnoult qu'on ne devait s'informer du prix de l'orge à Lagny.

COMMENT IL FAUT LIRE.

La lecture est nécessaire. Elle prévient l'exclusif contentement de soi-même, elle initie aux recherches des autres; elle fait juger leurs découvertes et méditer sur ce qui reste à découvrir. Elle est l'aliment de l'esprit, qu'elle délasse de l'étude, sans cesser d'être une étude aussi. Il ne faut ni se borner à écrire, ni se borner à lire. Il faut passer de l'un à l'autre : ce qu'a recueilli la lecture, il faut l'ordonner et y mettre quelque ensemble. Imitons les abeilles, qui voltigent çà et là, picorant les fleurs propres à faire le miel, qui ensuite disposent et répartissent tout le butin par rayons. A leur exemple, nous devons classer tout ce que nous avons rapporté de nos différentes lectures; tout se conserve mieux par le classement. Puis, employons la sagacité et les ressources de notre esprit à fondre en une saveur unique ces extraits divers, de telle sorte que s'aperçût-on d'où ils furent pris, on s'aperçoive aussi qu'ils ne sont pas tels qu'on les a pris. Ainsi voit-on opérer la nature dans le corps de l'homme sans que l'homme s'en mêle aucunement. Tant que nos aliments inaltérés conservent leur nature première, c'est un poids pour nous; mais ont-ils achevé de subir leur métamorphose, alors ce

sont des forces, c'est un sang nouveau. Suivons le même procédé pour les aliments de l'esprit. A mesure que nous les prenons, ne leur laissons pas leur forme primitive, leur nature d'emprunt. Digérons-les, sans quoi ils s'arrêtent à la mémoire et ne vont pas à l'intelligence. Qu'ils deviennent nôtres. Transformons en unité ces mille parties, tout comme un total se compose de nombres plus petits et inégaux entre eux, compris un à un dans une seule addition. De même il faut que notre esprit, absorbant tout ce qu'il puise ailleurs, ne laisse voir que le produit obtenu.

SÉNÈQUE.

IL Y A CINQUANTE ANS.

Suite. — Voyez p. 3.

II

J'avais treize ans, et je venais de remporter deux prix au collége ; mes parents voulurent me récompenser en me faisant visiter la capitale de la France. On imaginera aisément mon émotion, mes battements de cœur ! Mes jours et mes nuits jusqu'au départ ne furent pleins que de rêves enchantés

Ce n'était point là, du reste, un petit projet. Il y avait à choisir entre deux modes de locomotion, la diligence et le coche. En diligence, le voyage durait plus de seize heures; il se faisait la nuit, ce qui semblait à ma mère une fatigue insupportable ; le prix des places, qu'on était obligé de retenir longtemps à l'avance, était très-élevé; enfin il fallait souper ou déjeuner en route, monter à pied les côtes, attendre longtemps en plein air à chaque relai. Il fut décidé qu'on prendrait le coche.

Le coche, il est vrai, mettait deux jours, quelquefois trois, à descendre jusqu'à la Râpée; mais on y pouvait louer un cabinet et s'y coucher comme dans son lit. Nous emportâmes des provisions pour nos repas : le pain, des fruits, une daube à la gelée (c'est-à-dire un choix de viandes cuites au four, enfermées dans une terrine bien close avec de la farine durcie, et qu'on avait descendues avec des cordes dans le puits pour en faire geler le jus), enfin un petit baril de bon bourgogne qui devait nous servir à Paris même, où, disait mon père, le vin était aussi cher que mauvais. De plus, nous avions un damier et des livres. C'était d'ailleurs une charmante perspective que d'être ainsi doucement porté par l'eau, d'avoir toujours en vue, des deux côtés, les rivages, les campagnes, les villages et les villes.

Tous ces avantages se trouvèrent sensiblement amoindris dans la réalité. Le coche était plein de nourrices, et les cris des enfants rendaient le sommeil difficile. Toutes sortes d'odeurs nauséabondes s'introduisaient, malgré la porte, dans notre chambrette, où nous étions fort à l'étroit, et qui n'était éclairée que par une très-petite ouverture, devant laquelle passaient un nombre infini de grosses paires de jambes. Monter sur le pont n'était pas sans danger. On glissait sur les bords goudronnés, et les cordes de halage, sans cesse en mouvement, menaçaient non-seulement les chapeaux, mais encore les têtes. Parmi les passagers, il s'en trouvait beaucoup de grossiers : l'oisiveté ou le vin les excitait à des querelles qui pouvaient inquiéter; je songeai, malgré moi, à certaines aventures tragiques qu'on m'avait racontées : le coche avait ses annales. Je demandai à mon père s'il avait vu un Turc dans la salle commune, et mon père se prit à rire : c'est que je me rappelais notamment une terrible histoire.

Une fois, un Turc avait voyagé dans le coche (comment s'était-il trouvé là si loin de Turquie, personne ne pouvait le dire) La chaleur était extrême. Il se coucha sur un banc pour faire la sieste et s'endormit. Des mariniers trouvèrent plaisant de lui couper la barbe. Il s'éveilla, porta la main à son menton, découvrit l'outrage, entra dans une effroyable fureur, saisit une barre de fer et tua huit ou dix passagers : les autres s'enfuirent à la nage. On parvint, plus loin, à l'arrêter, à le garrotter. Son procès ne fut pas long. On lui fit subir je ne sais quels affreux supplices, et, de plus, le médecin de notre ville fut autorisé, pendant qu'il vivait encore, à lui enlever sa peau, dont le facétieux docteur se servit, en guise de cuir, pour couvrir son fauteuil. On prétendait que cet abominable fauteuil existait toujours : je ne l'ai jamais vu. Il paraît bien que l'anecdote est vraie; mais le récit en a été très-probablement exagéré.

Rassuré à l'égard des musulmans, je ne l'étais guère du côté des naufrages. Nous étions en été, la rivière était basse ; le coche s'engravait souvent : au moindre choc, les femmes poussaient des cris; les charretiers et les mariniers s'envoyaient mutuellement des jurements, des injures et des menaces. On nous faisait entrevoir d'instant en instant que le voyage pourrait bien ne pas pouvoir se continuer. Après huit ou dix heures d'expérience, nous étions déjà fatigués et bien près de nous repentir ; je me voyais abandonné avec ma famille, la nuit, sur quelque rive déserte.

Depuis, lorsque je vins achever mes études et finalement vivre à Paris, je me suis bien gardé, comme on doit le croire, de reprendre le coche. Mais la diligence, quoiqu'elle eût fait successivement de remarquables progrès en vitesse jusqu'à franchir la distance en douze ou treize heures, ne m'était pas moins désagréable. Le plus ordinairement j'avais une cinquième ou une sixième place dans l'intérieur ou dans la rotonde : c'est-à-dire que j'étais assis, droit et pressé, pendant la nuit entière, entre deux personnages, avec la crainte perpétuelle de laisser tomber ma tête sur l'épaule de l'un d'eux si je venais à m'endormir. Quelle poussière en été! quel air vicié en toute saison! quels embarras de pieds, de genoux, de paquets! quelles conversations sottes, communes, à subir malgré soi dans un si petit espace! Le lendemain de mon arrivée, j'étais tout le jour étourdi du bruit des roues et presque malade.

Depuis l'invention des chemins de fer, quel changement! Je vais de Paris à ma ville natale en deux heures et demie. Commodément assis sur un canapé moelleux, en plein jour, et presque à l'heure qui me convient (tant les départs sont fréquents!), je lis comme chez moi, je prends des notes, je regarde de temps à autre le paysage, je respire ! Je n'ai pas à craindre les caprices ou les insolences d'un conducteur brutal, qui ne voyait dans ses voyageurs que des colis, et les laissait sans souci exercer leur patience à l'attendre toutes les fois qu'il lui plaisait de faire quelque halte aux cabarets. Je viens récemment de passer cinq ou six heures dans une lourde patache à l'ancienne mode, entre Avranches et Vire. Je n'ai pas proféré une plainte ; on a fait de moi ce qu'on a voulu; on m'a étouffé, brisé les côtes; je ne me sentais pas plus libre qu'une malle ou un panier; à moitié route, le conducteur nous a défendu de descendre : il allait, disait-il, repartir sur-le-champ. Il est resté vingt minutes, buvant frais sous nos yeux, et riant avec les servantes d'auberge ; et nous le regardions, tout poudreux, le gosier altéré, empaquetés les uns dans les autres de manière à ne pouvoir bouger. Ah! quelles actions de grâces je rendais mentalement à Watt, à Stephenson, à Seguin, et autres!

Que dirais-je de l'ancienne poste que vous ne sachiez comme moi? Le prix des ports de lettres était considérable, et l'on ne pressentait pas même ce prodige de nos jours, le télégraphe électrique ! Aussi l'on s'écrivait moins qu'aujourd'hui, de même qu'on allait se voir moins souvent entre parents et amis. Pendant vingt ans, je n'ai vu mon père

et ma mère qu'une ou deux fois par an. C'est seulement vers la fin de leur vie que, grâce au chemin de fer, j'ai eu la satisfaction d'aller passer quelques heures avec eux presque chaque semaine. De pareils bienfaits sont sans prix. Oui, je remercie du fond de l'âme ceux auxquels j'ai dû ce bonheur! *La fin à une autre livraison.*

LE BÉTEL.

On sait de quelle faveur le mélange masticatoire appelé bétel jouit dans toute l'Asie méridionale, depuis les îles de la Malaisie jusqu'en Turquie, où il est connu sous le nom arabe de *tembul.* Nous rappellerons que ce mélange se compose de feuilles hachées du poivrier nommé *Piper betle* ou de celles du *Piper siriboa*, de noix d'arec, et enfin de chaux préparée ordinairement avec des coraux ou des écailles d'huîtres. On y ajoute souvent du tabac, quelquefois du bois d'aloès ou d'autres substances odoriférantes.

Le bétel [1] est une plante sarmenteuse qui s'enlace, comme notre houblon, en longues spirales autour des arbres, ou, dans les plantations régulières, autour des bâtons de bambou qu'on a soin de lui offrir pour appuis. Elle monte à une hauteur de sept à huit pieds. Sa culture exige de grands soins. Les plants doivent être protégés contre l'excessive ardeur du soleil. On en voit dans l'Inde des champs couverts d'un dôme de verdure impénétrable et qui paraissent noirs en plein midi. Quand la récolte réussit, elle rapporte des bénéfices considérables.

Même dans les îles sauvages de l'océan Indien, les habitants sont munis de calebasses qui contiennent le bétel et l'arec, et d'une spatule pour porter la chaux à leurs gencives. A Java ou à Sumatra, en Cochinchine et dans les pays environnants, on est plus raffiné. Chacun porte avec lui ses feuilles hachées, enfermées dans une boîte ou dans une bourse assez semblable aux blagues à tabac des Européens, et quelquefois des ciseaux d'une forme particulière pour renouveler sa provision. Ce sont des ciseaux de ce genre, en fer damasquiné d'or et d'argent, que représente la gravure. Ils appartiennent au Musée de Cluny. Il va sans dire que tout le monde ne possède pas des instruments d'un travail aussi riche et aussi précieux. Bien des gens se contentent, pour couper le bétel, de même que pour gratter la noix d'arec, d'un petit couteau de forme commune. La chaux est conservée dans un étui de cuivre ou de porcelaine orné avec plus ou moins d'élégance. Une petite spatule servant à opérer le mélange complète cet appareil. On le porte à côté des personnages de haut rang, dans les audiences les plus solennelles, avec le crachoir qui en est l'indispensable accessoire. Loin de voir dans cet usage rien de répugnant, il est de la bienséance, dans les pays où l'on mâche le bétel, d'en avoir dans la bouche quand on parle à quelqu'un; on l'offre aux personnes que l'on aborde ou dont on se sépare. Le bétel et l'arec font partie des présents que l on échange en certaines circonstances, et de



Hachoir à bétel, au Musée de Cluny. — Dessin de Féart.

ceux qu'adressent à une future épouse les parents et les amis du fiancé. Les deux sexes, en effet, en font également usage. Les femmes même en sont, s'il est possible, plus avides que les hommes, car elles y trouvent une ressource de leur coquetterie. Elles ne renonceraient pas aisément à ce moyen de donner à leurs lèvres le rouge vif qui passe pour une de leurs grandes beautés. Quant à la couleur noire de leurs dents, nous devons rectifier, d'après des observations récentes, l'opinion qui attribue à la mastication du bétel cette couleur d'ébène si affreuse pour les yeux d'un Européen, mais qu'admirent les habitants de l'Indo-Chine ou de la Malaisie. Un voyageur raconte [2] qu'un mandarin du Tonquin, devant qui s'était présenté un homme de Penang aux dents blanches, demanda à ceux qui l'entouraient quel était cet homme à la bouche si laide, qui avait les dents semblables à celles d'un chien. Les dents des enfants sont laquées quand ils sont encore très-jeunes : cette opération se fait au moyen d'une plante; elle est complète en une seule fois. Le bétel, au moins quand on n'y mêle pas de chaux, rend seulement les dents jaunes et n'en attaque par l'émail; au contraire, il semble les préserver de la carie. L'évêque de Tonquin a mâché le bétel pendant plusieurs années, et ses dents n'ont pas souffert.

Le bétel a d'autres effets qui le rendent précieux pour la santé dans ce climat brûlant. Par son astringence énergique, il rend au canal intestinal et à la peau le ton que la chaleur excessive tend à leur enlever. Il prévient ainsi les dyssenteries et la débilitation qui résultent d'une transpiration trop abondante. Enfin, il fortifie l'estomac et communique à l'haleine une odeur agréable. La première fois que l'on en goûte, il est nécessaire d'en user avec précaution; car il agit comme un narcotique assez puissant, et jette dans une sorte d'ivresse; mais, comme tous les excitants de cette nature, il devient une nécessité pour celui qui en a pris l'habitude.

« Les Annamites, dit encore le voyageur que nous citions tout à l'heure, lorsqu'ils enlèvent l'enveloppe fibreuse de la noix d'arec, ont la lenteur et la physionomie particulières aux gens qui bourrent leur pipe, l'air de complaisance qui annonce un plaisir assuré et qu'on savoure en imagination. Quelques-uns ajoutent de la chaux vive. J'ignore comment leur bouche peut y résister. »

Du bétel préparé est servi au dessert chez les Birmans et chez d'autres peuples de l'Inde, avec le thé confit et mariné, avec le gingembre salé en tranches minces, l'ail frit, etc.; ils sont surtout friands des deux premiers de ces mets.

(1) Voy., sur l'arec, t. IV, 1836, p. 41.
(2) *Le Tour du monde*, 1861, deuxième semestre. (Extrait d'une correspondance privée.)

SANTIAGO

(CHILI).



L'Alameda, ou promenade publique, à Santiago, capitale du Chili. — Dessin de Yan' Dargent, d'après M. Ernest Charton.

« L'Alameda, ou promenade publique, est aussi appelée Tajamar, à cause d'une digue que l'on a élevée contre les débordements du Maypocho, rivière insignifiante en hiver, mais qui, au moment où les neiges commencent à fondre sur les Andes, devient un torrent turbulent et quelquefois terrible.

» Cette promenade se divise en trois parties : une route large et très-bien tenue pour les voitures, et deux contre-allées qu'ombrage un double rang de peupliers. Sous ces arbres s'étend un petit mur en pierres, sur le parapet duquel s'assoient les dames, qui généralement viennent à l'Alameda en grande toilette.

» De toutes les parties de cette promenade on a une très-belle vue des Andes, qui, encore qu'elles soient à une distance de cinquante ou soixante milles, semblent dominer la ville. »

C'est un voyageur bien connu, un observateur fin et véridique, le capitaine Basil-Hall, qui donne ces détails sur la promenade à la mode de la capitale du Chili. Voici ce qu'il dit de la ville elle-même et de ses habitants :

Il est difficile de rencontrer une ville plus propre et plus régulière que Santiago ; elle se divise en *quadraz* ou îlots que forment les rues en se croisant à angles droits. Les maisons sont toutes blanchies ; elles n'ont qu'un seul étage ; leur toit est plat ; elles ont un parapet sur le devant, au-dessus de la corniche. Leur forme est quadrangulaire. On pénètre dans chaque pièce par une cour carrée, appelée *patio*, ou par une porte de communication qui donne de l'une à l'autre. La porte de la rue est un large portique orné avec goût, de chaque côté duquel sont les écuries et les remises. La salle à manger et le salon occupent la partie du patio qui fait face à l'entrée, et le comptoir et les chambres à coucher, les deux autres parties. Dans la saison de la chaleur, on dresse une espèce d'auvent au-dessus du patio, ce qui donne beaucoup de fraîcheur à l'appartement. Derrière la plupart des maisons est un jardin, à l'extrémité duquel coule avec rapidité un ruisseau clair et limpide.

Les habitants accueillent avec amabilité les étrangers : ils ne sont pas étrangers aux événements des autres contrées de la terre. Leurs manières sont aisées et leurs costumes élégants.

« J'allai rendre visite à une famille chilienne, dit Basil-Hall. Dès que j'entrai au salon, la dame de la maison et sa fille me présentèrent chacune une rose. C'est une vieille coutume espagnole, une de ces petites attentions que l'on entend au Chili mieux que partout ailleurs.

» Je fus présenté, le soir, dans une des riches maisons de la ville. La famille s'était retirée au fond du salon pour se garantir de la chaleur. Les dames ont l'habitude de se placer dans les coins, ou se plantent en lignes droites et serrées le long des murs. Quelques instants après notre arrivée, l'une des dames se leva et vint s'asseoir au piano ; les autres continuèrent leur ouvrage à l'aiguille en silence. Heureusement quelques personnes survinrent : la société se mêla ; la roideur disparut ; l'entretien devint animé, et nous parut d'autant plus agréable qu'il nous avait d'abord paru froid et cérémonieux. »

Les dames chantent et jouent aussi de la harpe et de la guitare ; la musique et la danse sont leurs récréations les plus ordinaires ; elles ont un peu plus d'instruction que

dans la plupart des autres villes de l'Amérique méridionale. Les hommes sont intelligents, et l'ont prouvé, depuis moins d'un demi-siècle, en fondant diverses institutions qui doivent accélérer les progrès de la civilisation au Chili en diminuant les influences qui lui sont le plus contraires, celles de l'ignorance, de l'oisiveté, de l'amour du jeu et du goût d'un faux luxe.

UN SOUVENIR DE 1812.

Fin. — Voy. p. 6, 10, 18.

Il était revenu s'asseoir en face de moi, devant la table, et de nouveau remuait les dés dans le cornet, les jetait, et comptait avidement les points. Je suivais des yeux ce manége incessant, coupé par des exclamations, et ma tête s'alourdissait. Le peu de vin que j'avais bu, le vide de mon estomac, me disposaient au sommeil. Je luttai pour n'y pas céder : une vague terreur me faisait craindre de m'endormir. Peu à peu la torpeur m'envahit. A travers mes paupières demi-closes, je ne percevais qu'une clarté douteuse. Le bruit des dés allait s'assourdissant; je n'eus plus conscience du lieu ni de l'heure, et, profondément endormi, je retombai dans le cauchemar dont m'avait tiré la venue de mon ancien condisciple.

Seulement, cette fois, le rêve, aussi pénible, avait pris une autre allure : une procession de carmes, revêtus de leurs longs manteaux noirs et blancs, se déroulait sans fin le long du cloître, en psalmodiant les prières des morts. Quatre d'entre eux portaient une forme humaine enveloppée d'un suaire. Le visage était voilé : je voulais le voir, et les moines me repoussaient. Par un de ces changements subits qui arrivent dans les rêves, je me trouvais tout à coup arrêté, condamné : on m'entraînait vers un endroit obscur; c'était moi qu'enveloppait le suaire; je me débattais, j'étouffais. Ce supplice, avec de courts intervalles, dura plusieurs heures. Je me sentais glacé : le froid qui vient avec l'aube avait pénétré dans mes songes. J'entr'ouvris les yeux : la chandelle était consumée. Une lueur crépusculaire, venant de la fenêtre, me montra mon compagnon, le regard attaché sur moi. Ses bras, croisés sur la table, soutenaient son menton. J'étais assis sur un siége bas, et ses yeux étaient au niveau des miens. L'idée qu'il épiait mes mouvements et se disposait à me prendre à la gorge me traversa l'esprit. C'était absurde; mais je le savais sans principes, sans croyance, et, de son propre aveu, réduit aux derniers expédients. Je me levai d'un bond.

— Quoi! vous avez veillé sans feu ni lumière?

Il ne répondit pas.

— Le cri de la chouette et les idées noires sont mauvaise compagnie, continuai-je d'un ton de feinte plaisanterie. Le feu et la lumière les mettront en fuite.

Il ne parla ni ne bougea.

— Il dort peut-être les yeux ouverts, pensai-je.

Je pris une allumette et remuai les cendres du poêle, espérant y trouver une étincelle; elles étaient froides. Le briquet phosphorique était épuisé. Cependant la vingtième allumette, la dernière, prit feu. Je voulais rallumer la chandelle, il n'en restait plus que la mèche noyée dans les coulures du suif; l'allumette s'éteignit et me replongea dans l'obscurité. J'appelai : « Georges! Georges!... » Georges ne répondit pas. Je m'approchai, je pris son bras, je le secouai; son bras retomba inerte. Que lui était-il arrivé? La surexcitation du jeu et du vin avait-elle amené une congestion cérébrale? Mes études médicales me revinrent en mémoire; elles indiquaient la saignée pour une attaque. C'était le *credo* du temps, réformé aujourd'hui; car en médecine tout système a chance de durer jusqu'à ce que le nombre des victimes oblige à le changer pour un autre, tout aussi meurtrier. Je cherchai ma trousse à tâtons; je ne la trouvai pas. Je songeai à la lancette qui m'avait servi à gratter ma toile; elle n'était plus sur la table. Georges gardait toujours la même immobilité. Je lui tâtai le pouls, je ne sentis aucune pulsation. Je me baissai pour chercher à terre ma lancette; mes mains rencontrèrent une humidité froide et congelée qui me donna le frisson. Je les retirai précipitamment. Le jour qui grandissait m'éclaira; elles étaient rouges! L'affreuse vérité m'apparut alors. Le malheureux s'était ouvert la veine jugulaire. Le sang avait coulé le long de ses habits et s'était figé sur le parquet.

C'était horrible à voir, horrible à penser! Mon épouvante était pleine de remords. Quoi! je n'avais pas su deviner, à travers ses paroles décousues, le sinistre projet de cet infortuné, que la mauvaise compagnie, la paresse et le jeu avaient conduit si jeune à une aussi déplorable fin! Je me reprochais amèrement d'avoir cédé à un sentiment de répulsion, au lieu de chercher à lui ouvrir le cœur, à lui montrer ce que l'avenir pouvait lui garder en réserve. Je n'avais pas su trouver une parole de charité chrétienne pour panser les plaies de cette pauvre âme déchue. Ah! que nous sommes de tièdes et infidèles disciples de la loi d'amour enseignée par le Christ! Maintenant, je ne pouvais rien pour cette dépouille mortelle, qui gisait là sanglante, accusatrice; car mes mains étaient teintes de ce sang que j'avais laissé répandre, ma lancette en était souillée.

Allais-je donc passer pour un assassin?... Notre ancienne querelle avait été publique; je l'avais menacé. Ne pouvait-on croire que mon ressentiment s'était ranimé, et qu'à la suite d'une altercation de jeu je l'avais frappé et blessé à mort? A mesure que ces suppositions se succédaient dans mon esprit, une sueur froide baignait mon front, mes jambes fléchissaient. Je m'affaissai sur la table : elle s'ébranla et imprima au cadavre un mouvement en avant; sa tête vint heurter la mienne. J'entendis un léger bruit... Derrière la porte vitrée qui donnait entrée dans l'atelier, deux yeux m'observaient... ils disparurent. Avaient-ils vu mon air hagard, mes mains ensanglantées?... Je n'avais pas même de quoi laver ces horribles souillures. Depuis la veille, ma provision d'eau était épuisée, mon broc était vide. Je franchis l'appui d'une fenêtre. La pluie avait mouillé les toits : je suivis l'arceau tremblant qui menait aux plombs; il y restait assez d'humidité pour enlever en partie la teinte fatale. L'idée de regagner mon atelier, de me trouver encore face à face avec ce visage livide, ce regard vitreux, m'était odieuse. Que faire? que devenir?... M'éloigner avant tout de ce lieu funèbre. Il y avait une portion du vieux couvent que l'on commençait à démolir, et qui n'était fermée que par une enceinte de planches mal close. Je me dirigeai de ce côté, glissant sur les ardoises disjointes, me retenant machinalement aux angles, aux aspérités de la toiture; un pan de mur ruiné me servit de point d'appui pour gagner le sol. J'arrivai moulu, écorché, mais respirant plus librement. Une bande de bois transversale que j'écartai m'ouvrit un passage dans la rue des Noyers. Je m'aperçus alors que j'agissais en insensé. Je fuyais comme un criminel, justifiant ainsi les soupçons qui pouvaient s'élever contre moi.

On était à la fin d'octobre, et il faisait à peine jour; cinq heures sonnèrent à l'église Saint-Étienne du Mont. Cette nuit m'avait paru éternelle. Les sombres ruelles du faubourg Saint-Marceau étaient désertes. Les chiffonniers, épars dans Paris, n'avaient pas encore regagné leurs gîtes. J'avais une demi-heure devant moi; comment l'employer? où aller? Tout à coup, un souvenir me revint. Une lettre de ma mère m'avait annoncé la prochaine arrivée de l'ami

qui m'avait obtenu un atelier aux Carmes; elle me donnait son adresse. Je résolus d'aller le trouver. Arrivé de la veille, il ne fut pas peu surpris de ma visite matinale; mais ma pâleur, mon trouble, le désordre de mes vêtements, lui prouvèrent qu'un motif sérieux m'amenait. Je lui racontai le terrible incident, en remontant à mes premiers rapports avec Georges, à nos dissentiments, à notre longue séparation. Je ne lui cachai rien de ce que le malheureux m'avait dit quelques heures auparavant sur sa part de complicité dans la conspiration Malet. L'excellent homme, qui m'avait écouté avec bienveillance, m'interrompit pour me recommander de garder sur ce chapitre un silence absolu. Il trouvait les circonstances du suicide assez compromettantes, sans les compliquer de politique. Un fait, un détail pouvait surgir de l'enquête, à l'improviste, et me justifier. En attendant, il me fit changer d'habit et déjeuner : j'étais à jeun depuis plus de douze heures. Il décida que nous irions ensemble chez le commissaire de police du quartier, auquel j'exposerais sincèrement les choses, sauf la réserve convenue; j'avais recouvré mon sang-froid. Je me sentais fort de mon innocence, et mon récit dut avoir l'accent de la vérité. Le magistrat nous requit de l'accompagner aux Carmes pour assister à la levée du corps. C'était un pénible devoir.

En me voyant, l'invalide se récria : « Comment, monsieur était déjà sorti! L'orage l'aura tenu debout, comme moi, toute la nuit. A quatre heures et demie, en passant devant sa porte, je l'ai vu couché sur sa table et endormi, en face d'un autre jeune homme. »

Georges gisait à la même place. Une de ses mains crispée tenait encore les dés, comme s'il eût joué sa vie, son dernier enjeu. Dans la poche de son gilet était un papier qui contenait ce peu de mots, tracés au crayon :

« Je suis venu ici avec l'intention de me couper la » gorge. Qu'on n'inquiète donc pas celui qui m'a donné un » dernier asile. J'ai tout compromis par ma faute, foi, » dignité, honneur, argent. Le travail m'eût sauvé, je l'ai » compris trop tard. Ma mort n'affligera personne : je n'ai » pas de famille. On trouvera dans ma bourse de quoi me » faire enterrer. »

Le lendemain, je suivais, avec un petit nombre d'étudiants, le convoi du pauvre Georges. Chacun se plaisait à rappeler un trait de son esprit, de sa générosité avant que les passions et la mauvaise compagnie l'eussent perdu.

Nous sortions du cimetière de Vaugirard, lorsqu'une décharge de fusils retentit dans la direction de la plaine de Grenelle. C'était l'exécution du général Malet.

J'avais dit adieu pour toujours à mon atelier des Carmes. A plus d'un demi-siècle d'intervalle, et malgré la métamorphose qu'a subie le quartier, je ne puis passer sur la place Maubert sans voir se dresser devant moi le fantôme sanglant du pauvre suicidé, et sans entendre au fond de mon cœur une voix me crier : « Qu'as-tu fait de ton frère, venu à toi à l'heure du désespoir, infortuné qu'eût peut-être sauvé une parole amie, un serrement de main, un épanchement de fraternelle tendresse? »

ÉLOCUTION.

Les divers signes de la ponctuation aident à l'intelligence de ce qu'on lit; ils servent aussi à déterminer la valeur des pauses de la voix en lisant, en récitant ou en improvisant.

Voici, à ce sujet, quelques règles fondées sur l'expérience :

Évitez autant que possible de respirer avant d'arriver à un point.

Si la phrase est longue, quelques pauses plus ou moins sensibles à l'oreille sont nécessaires, suivant les signes de ponctuation.

A la virgule, arrêtez-vous seulement le temps de compter *un* en vous-même.

Au point et virgule ou au deux-points, arrêtez-vous le temps de compter *deux*.

Quelquefois au deux-points la pause doit avoir la valeur de *trois*.

Au point, donnez-vous le temps de compter *quatre*.

C'est ce que nous faisons presque tous, sans théorie, et sans nous douter même qu'il y en ait une.

Ces sortes de règles ne doivent pas d'ailleurs être observées à la lettre et mécaniquement : le bon sens et le goût seront toujours les meilleurs guides.

Une autre observation ne paraîtra peut-être pas inutile.

Dans chaque phrase, il y a un mot sur lequel il faut particulièrement appuyer pour le faire ressortir, et indiquer par là que c'est sur l'idée ou la chose qu'il représente que vous appelez avant tout l'attention.

Prenons pour exemple ces mots : *Irez-vous demain en voiture à la ville?*

Si vous prononcez les mots *Irez-vous* plus fortement que les autres, on pourra vous répondre simplement :

— Non, *je n'irai pas*.

Si c'est le mot *demain* que vous détachez, on répondra :

— Non, *pas demain*.

Si ce sont les mots *à la ville* que votre prononciation met en relief, on répondra peut-être :

— Non, j'irai *à la campagne*.

Enfin, si vous pesez sur *demain*, on répondra :

— Non, ce sera *aujourd'hui*.

C'est en général d'instinct que l'on appuie avec justesse et à propos sur un mot ou sur un autre. Cependant il est certain que beaucoup de personnes se font très-aisément comprendre et du premier coup, tandis que d'autres nous exposent à des malentendus ou nous obligent à les prier de se répéter. Il n'est donc pas sans intérêt de s'observer soi-même, afin de se corriger s'il en est besoin.

Il faut une âme pour mouvoir un corps.

Élisabeth Browning.

CONSEILS

POUR LA CONSTRUCTION DES RADEAUX.

Le radeau de sauvetage est destiné à offrir un refuge à l'équipage et aux passagers d'un navire devenu la proie des flammes ou sur le point de sombrer, lorsque les embarcations ne suffisent pas pour contenir tout le monde, ou qu'elles ont été enlevées par la mer.

C'est une plate-forme qui doit pouvoir supporter les naufragés avec de l'eau et des vivres, jusqu'à la rencontre d'une terre ou d'un navire.

Tout bâtiment possède à bord ce qu'il faut pour construire un radeau, des drômes, des mâts, des vergues, des barriques. Les manuels de manœuvre et de matelotage indiquent d'une manière générale les dispositions à prendre à cet égard; mais un temps assez long est nécessaire pour disposer et assembler ces objets, et le plus souvent l'état de la mer, la situation des esprits, ne contribuent pas à faciliter ce travail.

Pour obvier à cet inconvénient, on a proposé deux sortes de moyens. Le premier consiste à prendre à l'avance quelques dispositions peu coûteuses qui, au moment du danger, faciliteraient beaucoup l'exécution d'un radeau;

à arranger les objets flottants qui sont à bord, de manière à les avoir sous la main et à pouvoir les saisir facilement, à en faire, en un mot, autant de flotteurs utilisables au moment du danger. Le système le plus pratique proposé jusqu'ici dans ce but est celui de M. Grandin, lieutenant de vaisseau, capitaine d'un paquebot de la Compagnie générale transatlantique.

Le second moyen consiste à embarquer des radeaux démontés, occupant peu de place et pouvant être promptement construits; c'est surtout aux bâtiments portant des passagers que peut convenir ce matériel toujours coûteux. Le meilleur radeau de ce genre est le radeau américain de Perry; son prix est de 2 500 francs. Nous allons donner la description de ces deux appareils.

Radeau Grandin. — Ce système repose sur un procédé ingénieux et nouveau, qui permet d'élinguer promptement des barriques vides et d'en faire la base d'une plate-forme flottante. La barrique est à bord le flotteur par excellence; mais par sa forme même elle est difficile à saisir, et pour obvier à cet inconvénient, M. Grandin a songé à employer un *sergent*, petit instrument servant à embarquer et à débarquer les futailles vides : il se compose d'une tige en fer, munie à son extrémité inférieure d'une petite traverse de même métal pivotant autour d'un axe, de manière à se placer en croix lorsqu'on l'abandonne à elle-même; elle se relève le long de la tige au moyen d'une aiguillette, et l'appareil peut, de cette manière, être introduit par le trou de la bonde. On lâche alors l'aiguillette, la traverse bascule, prend une position horizontale et se place en travers de l'orifice, buttant contre les bords intérieurs.

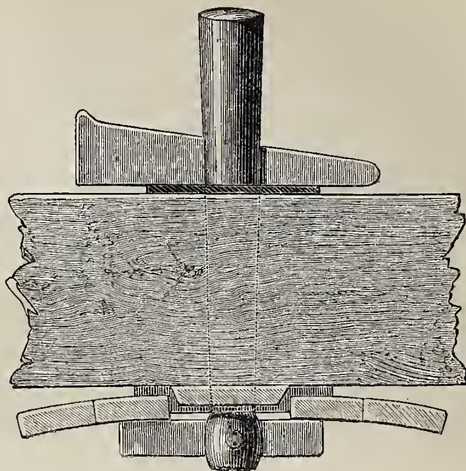


Fig. 1.

On a dès lors un point fixe qui permet de boucher hermétiquement la barrique au moyen d'une bonde en caoutchouc percée d'un trou pour laisser passer la tige du *sergent*. Cette tige elle-même traverse ensuite un espar en bois sur lequel elle est fixée solidement par une clavette (fig. 1).

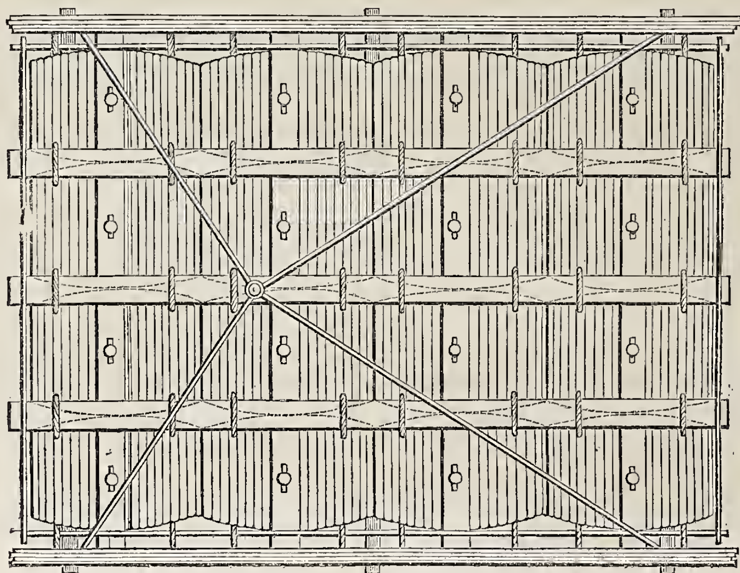


Fig. 2. — Radeau du capitaine Grandin; projection horizontale.

Le point principal du système étant bien compris, il nous reste à faire connaître comment on construit le radeau.

On place quatre barriques à côté les unes des autres, les bondes en dessus, sur deux bouts de corde élongés en travers. On met en place les sergents et les bondes, et par-dessus un espar en bois dans lequel on perce quatre trous pour recevoir les tiges des quatre sergents. On les fixe au moyen d'une rondelle et d'une clavette forcée à coups de masse. On dispose successivement de la même manière trois autres rangées de barriques, les fonds se touchant; ces rangs sont reliés entre eux par cinq espars longitudinaux placés en croix sur les traverses des sergents; deux aux deux extrémités, les trois autres au-dessus des entre-deux des barriques; tout le système est saisi par de solides amarrages. Les cordes placées sous les barriques sont ensuite amarrées sur les espars latéraux et enveloppent chaque rang d'une double ceinture, que l'on roidit, en lui faisant prendre la forme des barriques, au moyen d'aiguillettes passées sur les espars intermédiaires. On ajoute enfin deux traverses aux extrémités des espars longitudinaux. Ce radeau étant ainsi préparé, on le complète en mettant entre les barriques tous les objets flottants qui se trouvent à bord, des ceintures de sauvetage, des barils, etc.; des planches sont clouées dans le sens de la longueur; on engage, entre les planches des côtés et les espars, des montants de tente pour servir de batayoles, sur lesquels on amarre en long des avirons et des bouts-dehors. Une vingtaine d'hommes suffisent pour mettre à la mer

l'appareil, qui présente une plate-forme de 5 mètres de long sur 4 mètres de large; il pèse 1 200 kilogrammes, et déplace au moins 4 tonneaux.

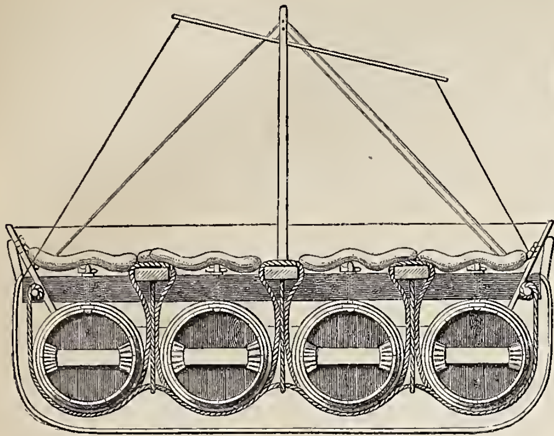


FIG. 3. — Radeau Grandin; projection verticale.

Nous venons de décrire le radeau Grandin dans toute sa simplicité et en indiquant seulement ses éléments essentiels. Le radeau construit à bord du paquebot *l'Impératrice-Eugénie* présente quelques dispositions de nature à le consolider, mais qui ne sont pas indispensables (fig. 2).

C'est ainsi que le radeau est entièrement enveloppé d'un prélart qu'il suffit d'étendre sur le pont avant l'opération. Ce prélart sert de lest et amortit le choc des lames sur le fond des barriques placées aux deux extrémités.

Le vide existant entre les barriques et les traverses des sergents est rempli en partie par des taquets en bois présentant à peu près un triangle tronqué renversé, dont les deux côtés s'appuient sur les formes des barriques, tandis que sa base touche la traverse. Ces taquets sont très-utiles pour consolider le système et empêcher les barriques de prendre du jeu. Si on ne les a pas préparés à l'avance, on peut obtenir le même résultat en engougeant tout simplement les traverses, de manière à ce qu'elles prennent la forme des barriques.

Dans ce même radeau, les grandes longrines latérales sont remplacées par deux barres de fer passant dans les extrémités des traverses; et les ceintures des barriques, terminées par des œils dans lesquels on passe ces barres de fer, sont ensuite roidies au moyen des aiguillettes intermédiaires. Ces dispositions sont évidemment préférables et permettent de monter le radeau plus rapidement; mais cela oblige à avoir des barres de fer préparées exprès, des traverses percées de trous à chaque bout, des ceintures coupées à l'avance et munies d'œils. A bord des navires portant des passagers, les capitaines agiront avec prudence en préparant ces objets peu coûteux et peu encombrants;

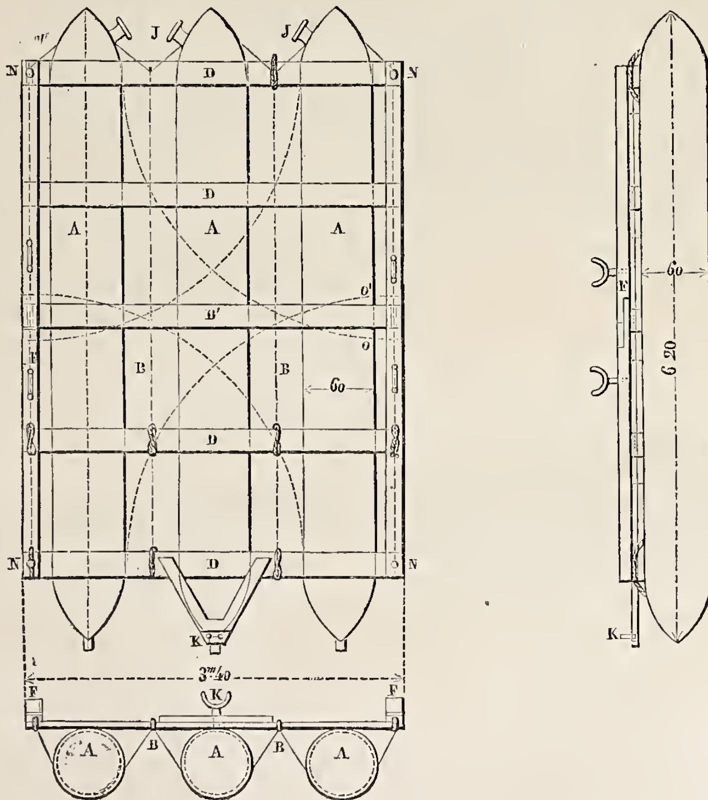


FIG. 4. — Radeau américain Perry; plan, coupe et projection latérale.

mais on peut s'en passer, et sans eux l'idée de M. Grandin n'en conserve pas moins son utilité.

Une fois le radeau à la mer, on complète plus ou moins son installation et son approvisionnement suivant les circonstances du temps et du sinistre. Si l'abandon du navire a lieu pour cause d'incendie ou de voie d'eau, on a parfois une mer calme et plusieurs heures devant soi : on établit alors un mât et une voile ; on embarque de l'eau, des vivres, des cartes, etc.

Au résumé, pour construire le radeau du capitaine Grandin, il suffit d'avoir à bord autant de sergents à bondes que l'on a de barriques disponibles et qu'on veut

en employer au radeau, en calculant sur le pied de seize barriques pour vingt-cinq personnes ne trouvant pas place dans les embarcations. Afin d'être sûr d'avoir toujours à sa portée ces instruments au moment du danger, il conviendrait de les placer dans un caisson sur le pont, avec leurs bandes, rondelles et clavettes, et quelques tarières pour percer promptement les trous dans les espars.

Radeau Perry (fig. 4). — Il se compose de trois sacs cylindriques A, A, A, en forte toile caoutchouquée, terminés en pointe à chaque extrémité; des bandes de toile de 60 centimètres de large, B, B, les relient entre eux dans toute leur longueur, ainsi qu'aux pièces du châssis. Chaque cylindre est muni, à l'un de ses bouts, d'une tubulure J, J, J, par laquelle on le gonfle d'air; cette opération terminée, il suffit de tourner une virole pour fermer hermétiquement l'orifice.

Les sacs étant gonflés et placés sur le pont, on pose dessus un châssis rectangulaire en bois, composé de cinq traverses plates D, D, D', D, D, formant les bancs, et de deux longrines. Chacune de ces longrines comprend deux pièces fixées par des boulons N, N, N, N, aux extrémités des traverses avant et arrière, sur lesquelles elles se replient lorsque le châssis est démonté.

Dans le montage, ces pièces se développent et se rejoignent; les bancs viennent s'y fixer, et le tout est solidement saisi sur les flotteurs au moyen de transfilages passés dans les bandes de toile. Deux fourches de nage sont adaptées à chaque longrine; une troisième, K, placée sur un châssis saillant à l'arrière, sert de point d'appui à l'aviron de queue destiné à diriger le radeau.

Cet appareil a l'avantage d'être peu encombrant: gonflé et roulé, il occupe, avec son châssis, un espace de 3m.40 sur 50 centimètres de diamètre. Six hommes le portent. A bord, un quart d'heure, une demi-heure au plus par les mauvais temps, suffirait pour le gonfler et le mettre à la mer, sans avoir besoin de palans pour le faire passer par-dessus le bord. Quarante hommes peuvent s'y placer; mais, par grosse mer, vingt-cinq seulement s'y trouveraient à peu près en sûreté. [1]

HIÉRARCHIE SOCIALE.

Quelle serait la plus juste mesure pour classer les hommes? La moralité. Alors quel bouleversement! Combien ne verrait-on pas de gens changer de rang dans la considération publique! Mais c'est une mesure d'une application difficile et contestable, tandis que rien n'est plus facile et simple que le classement par les titres ou les degrés de fortune. Seulement chacun sait ce qu'il doit en penser et les réserves permises. C'est affaire de convention.

COULEURS ET TEINTURES
EN USAGE DANS L'ANTIQUITÉ.

Dans le domaine de la littérature et des beaux-arts, on accorde volontiers la perfection aux anciens; mais, en matière d'industrie, on les déprécie avec exagération ou bien on les exalte outre mesure. Nous allons essayer de prouver combien ces deux opinions sont erronées, du moins en ce qui concerne les couleurs, en nous appuyant seulement sur des faits positifs et écartant rigoureusement toute hypothèse ou interprétation hasardée.

Nous examinerons successivement les diverses couleurs connues des anciens, en les comparant à nos couleurs modernes.

Blanc. — La craie et la céruse, voilà les deux blancs connus des anciens. Mais, sous le nom de craie, ils ont confondu la véritable craie (carbonate de chaux) avec diverses argiles blanches, telles que la terre de pipe. Quant à la céruse des anciens, nous ne la connaissons que par les descriptions que Théophraste et Dioscoride nous ont données de sa préparation. Suivant Pline, la céruse fabriquée à Rhodes était supérieure à toutes les autres.

Le célèbre chimiste Davy, qui a fait l'analyse d'un grand nombre de couleurs antiques, n'a trouvé de céruse dans aucun des échantillons soumis à son examen.

Aux couleurs blanches connues des anciens, les modernes ont ajouté :

1° Le blanc de fard (sous-nitrate de bismuth), dont la consommation est d'ailleurs fort peu importante.

2° Le blanc de zinc, couleur préférable au blanc de plomb dans un grand nombre de cas, attendu qu'elle est bien moins vénéneuse et ne noircit pas par les émanations sulfureuses.

3° Le blanc de baryte ou blanc fixe (sulfate de baryte artificiel). Cette couleur est tout à fait solide, non vénéneuse, et d'un prix bien inférieur à celui de la céruse. On en fait une grande consommation pour les papiers peints.

Couleurs noires. — Les anciens ont connu les diverses variétés de charbon employées encore actuellement comme couleurs noires. Apelle, suivant Pline, se servait de noir obtenu par la calcination de l'ivoire.

Davy a trouvé du noir de fumée mélangé avec des ocres dans les peintures des Bains de Livie et de la Noce aldobrandine.

Comme encre à écrire, les Romains employèrent d'abord du sirop de mûres, puis une espèce d'encre de Chine imparfaite, dont Dioscoride a donné la formule : trois parties de noir de fumée pour une de gomme. C'est probablement une encre de cette nature qui était en usage chez les Grecs, puisque Démosthènes reproche à Eschine d'avoir été réduit par la pauvreté à balayer les écoles et à broyer l'encre (qui n'était sans doute qu'à demi liquide).

Les anciens ont aussi employé diverses encres colorées, qui n'étaient autres que des couleurs délayées.

Ils teignaient les cuirs en noir par la noix de galle et le sulfate de fer; mais cette préparation ne fut employée comme encre qu'à dater du neuvième siècle de l'ère chrétienne. Elle est d'ailleurs bien moins solide que l'encre à base de noir de fumée; si les manuscrits découverts à Herculanum eussent été écrits avec notre encre ordinaire, il eût été impossible d'en déchiffrer aucun.

Nous n'avons rien ajouté aux couleurs noires à base de charbon; mais nous avons beaucoup perfectionné la teinture en noir avec le sulfate de fer et les décoctions de matières tannantes. De plus, avec le bois de Campêche et le chromate de potasse, nous obtenons de très-beaux noirs, qui présentent des avantages tout particuliers, notamment pour les impressions sur coton.

Couleurs brunes. — Les anciens connaissaient, comme nous, plusieurs variétés d'ocres brunes, et, en outre, ils obtenaient des bruns en mêlant du noir aux ocres jaunes et rouges.

Outre le bistre et la sépia, dont il ne paraît pas que les anciens aient fait usage, les modernes ont trouvé plusieurs couleurs minérales brunes, à la vérité peu importantes. De plus, ils obtiennent par teinture un grand nombre de variétés de brun par l'action de divers mordants sur les décoctions de garance, de cachou, de campêche, d'orseille ou de cochenille.

Couleurs bleues. — Comme couleur d'application, les

[1] Extrait du *Manuel du sauvetage maritime*, publié par la Société de sauvetage des naufragés, sur la demande du ministre de la marine.

Grecs et les Romains, et avant eux les Égyptiens, employèrent surtout un bleu clair à base de cuivre fort estimé, et connu sous les noms de *bleu d'Alexandrie* et ensuite *bleu de Pouzzoles*. C'était une espèce de *fritte* ou verre incomplétement fondu, qu'on réduisait ensuite en une poudre fine. Vitruve nous a transmis les détails relatifs à cette fabrication :

« On broie ensemble du sable avec de la fleur de natron (carbonate de soude) aussi fin que de la farine; on mélange le tout avec de la limaille de cuivre, et l'on arrose avec un peu d'eau de manière à faire une pâte qu'on réduit en boules et qu'on fait sécher. Ces boules sont ensuite chauffées dans un pot de terre, de sorte que, par la violence du feu, la masse entre en fusion et produise la couleur bleue. »

En mai 1814, on trouva à Pompéi un petit vase rempli d'une couleur bleue pâle, que Davy reconnut pour un mélange de chaux et de la couleur précédente.

Le même chimiste retrouva le bleu d'Alexandrie sur les moulures des Bains de Titus et aussi dans les bleus de la Noce aldobrandine.

Il analysa plusieurs vases de verre bleu transparent, et reconnut que le principe colorant était non pas l'oxyde de cuivre, mais l'oxyde de cobalt.

Ce verre bleu réduit en poudre très-fine n'est autre chose que l'azur des modernes, dont on attribue la découverte à Christophe Schuiner, de Platten en Bohême, vers le milieu du seizième siècle.

Il est certain que l'azur fut aussi employé par les anciens, car Vitruve affirme qu'on peut imiter l'indigo en mêlant une espèce de craie avec un verre bleu réduit en poudre.

Pline et Vitruve parlent du bleu indien ou indigo comme d'une couleur nouvellement apportée à Rome. Mais comme les Romains ne savaient pas la dissoudre, ils ne l'employaient que comme couleur d'application.

Comme bleu de teinture, ils ne connaissaient que le pastel, qui contient de l'indigo à l'état soluble, et qui fut employé exclusivement pour la teinture en bleu jusqu'au seizième siècle.

Le bleu d'Alexandrie, ou fritte à base de cuivre, était pâle et couvrait mal; mais il était d'une grande solidité, et si nous n'avions pas d'autres couleurs bleues plus belles et plus solides, il serait utile de reprendre cette fabrication.

Les modernes ont découvert de magnifiques couleurs bleues, dont les anciens n'ont pas même entrevu l'existence :

1° L'outremer, qu'on a extrait, vers la fin du quinzième siècle, d'un minéral fort rare, le lapis-lazuli. Ce minéral était connu des Grecs et des Romains comme pierre précieuse; ils le confondaient avec le saphir.

Cette couleur, étant d'un prix extrêmement élevé, ne pouvait recevoir que des applications fort restreintes. Mais les chimistes, ayant analysé très-exactement le lapis-lazuli, établirent la possibilité de fabriquer de l'outremer de toute pièce; ce qui fut réalisé pour la première fois, en 1827, par M. Guinet, ingénieur des ponts et chaussées. Les belles qualités d'outremer offrent de précieuses ressources pour la peinture fine, et les qualités ordinaires que l'industrie produit à si bas prix sont encore d'un très-beau bleu et conviennent très-bien aux peintures communes, aux papiers peints, aux impressions sur étoffes, à l'azurage du papier et du linge.

On peut donc regarder l'outremer artificiel comme une des plus belles conquêtes de la chimie moderne.

2° Le bleu de cobalt, qu'il ne faut pas confondre avec l'azur, verre coloré par l'oxyde de cobalt et réduit en poudre impalpable.

Ce bleu, découvert par le célèbre chimiste Thénard, en 1804, est tout à fait solide et convient à toute espèce de peinture. Mais la rareté des minerais de cobalt maintient toujours cette couleur à un prix élevé, tandis que l'outremer étant fabriqué avec des matières premières abondantes et à vil prix, savoir, de la terre à porcelaine, du soufre et du carbonate de soude, l'industrie peut le produire à bon marché.

3° Le bleu de Prusse, découvert, en 1807, par Diesbach, à Berlin. Cette couleur est bien moins solide que les précédentes, elle verdit promptement à la lumière. Elle n'est point vénéneuse, quoique contenant les éléments de l'acide prussique, qui est un des poisons les plus redoutables.

Malgré les défauts du bleu de Prusse, comme cette couleur peut être produite à bas prix, que sa nuance est très-riche et peut être graduée depuis le bleu foncé presque noir jusqu'au bleu très-clair, enfin que, par le mélange avec les différents jaunes, elle donne des verts fort brillants quoique peu solides, on consomme d'énormes quantités de bleu de Prusse pour toute espèce de peinture, et on l'applique aussi sur les tissus par voie de teinture.

Citons encore le tournesol et la cendre bleue parmi les couleurs bleues inconnues aux anciens. La consommation du tournesol a beaucoup diminué depuis qu'on possède le bleu de Prusse et l'outremer. Quant à la cendre bleue, cette couleur est vénéneuse, et si peu solide qu'on finira, sans doute, par l'abandonner complétement.

La fin à une prochaine livraison.

ANECDOTE SUR CAMPANELLA.

Lorsque Campanella voulait pénétrer les intentions de ceux auxquels il avait affaire, il composait exactement ses traits, ses gestes et tout son maintien, sur ceux de la personne qu'il se proposait de deviner; cela fait, il observait la nouvelle disposition que prenait son esprit à la suite de ce changement. Par ce moyen, il n'y avait pas un homme dont il ne pût connaître les pensées et les sentiments, comme s'il eût été métamorphosé en cet homme même. (1)

BERNAY

(DÉPARTEMENT DE L'EURE).

Hâtons-nous de recueillir, par la photographie et la gravure, les physionomies diverses des vieilles rues et des vieilles villes. Aimées des touristes, regrettées de l'archéologue, les maisons à charpente apparente, à corniches de bois sculpté, à pignon aigu, ne conviennent plus guère aux besoins de la vie moderne. En elles-mêmes d'ailleurs, sauf d'assez rares exceptions, elles ne méritent guère d'être conservées. Les entre-croisements irréguliers de leurs poutres noircies, les ressauts de leurs étages surplombants, ont moins de beauté que de pittoresque, et plus d'agrément en peinture qu'en réalité. Si elles reposent la vue de la platitude du plâtre et de l'insignifiance du moellon, elles rappellent à l'esprit des époques médiocrement heureuses, des existences rétrécies et comme ratatinées. Cette rue de la jolie petite ville de Bernay, toute dépaysée en plein dix-neuvième siècle, a vu passer les fureurs des guerres de religion, et la peste, aussi meurtrière que les hommes (1596).

(1) Spor, cité par Dugald Stewart. — Cet art de Campanella, qui sans doute n'obtenait pas tout le succès qu'on prétend, est mis en œuvre par un personnage d'un roman américain pour découvrir un crime.

Elle sourit aujourd'hui de ce sourire mystérieux des vieillards qui ont beaucoup vu; elle évoque les souvenirs de ce seizième siècle, si fécond, mais si troublé, où la pensée moderne se heurtait cruellement contre les routines du moyen âge. Là, sur la chaussée, le bourgeois cédait en maugréant le haut du pavé au gentilhomme insolent, en petit manteau, quelquefois bardé de fer; ici, entre ces gros piliers, sous cet auvent, le marchand établi jouissait de sa maîtrise, chèrement vendue à quelque apprenti favorisé; on y aurait en vain cherché la dignité du citoyen et la liberté du travail : tout, même le bien, n'y marchait que par privilége et hiérarchie, sous forme de caste et de corporation. Bientôt le nivellement égalitaire, que l'art maudit quelquefois, passera sur ces façades biscornues comme il a passé sur les murs, et l'oubli aura dévoré jusqu'aux vestiges d'un temps qui ne reviendra pas.

Au bout de la rue, sur une petite place, s'élève l'église Sainte-Croix, dont vous apercevez la tour, décorée de riches archivoltes flamboyantes, que la dévastation n'a pas épargnée. La voûte de la grande nef, brûlée en 1555 par les calvinistes, a été refaite en bois. Les bas côtés seuls ont gardé leurs voûtes de pierre. On ne regardera pas sans plaisir l'autel de marbre rouge (dix-septième siècle) et l'Enfant Jésus du tabernacle, morceau attribué à Puget. Les verrières du chœur et des collatéraux, en partie modernes, ne manquent pas d'éclat, et répandent sur l'échiquier blanc et noir du dallage cette lueur multicolore, mélancolique et gaie, selon les heures, si chère à la rêverie pieuse. Le passé est encore représenté à Bernay par une église assez belle, du quinzième siècle, Notre-Dame de la Couture, avec son cimetière qui ressemble à un jardin nourri de la substance des morts (la mort entretient la vie), avec son portail opulent, ses stalles de chêne sculpté enfermées dans une grille de fer à lances dorées, et les



La Grande rue de Bernay. — Dessin de Thérond.

brillantes verrières de la chapelle de la Vierge. Il paraît qu'en ces lieux la Vierge faisait aussi des miracles, un du moins, et assez simple, dont un mouton fut le héros, disons un agneau pour entrer mieux dans le symbolisme chrétien. Cet animal, en grattant la terre, mit au jour une statue en bois de la Vierge. De là une chapelle, puis une église, qui, située au milieu des cultures et des champs, fut nommée Notre-Dame de la Couture.

Les autres monuments anciens de Bernay ont été utilisés par diverses administrations. La commune, la sous-préfecture, les prisons, se sont établies dans les bâtiments de l'ancienne abbaye fondée par Judith de Bretagne, duchesse de Normandie, et restaurée, en 1628, par l'abbé Hennequin de Villenoix; elles sont logées à l'aise dans cette solide et simple architecture bénédictine. Dans le réfectoire voûté en ogives à tores arrondis, le tribunal civil rend ses arrêts, qui condamnent bien des pauvres hères à un menu qui ne vaut pas sans doute la table des moines.

Bernay, fidèle en quelque chose à son passé, n'a point renoncé à ses traditions commerciales et industrielles. Ses deux foires attirent les chevaux et les laines; ses filatures de coton, héritières de ses fabriques de drap, occupent plus de douze mille ouvriers. Son existence, orageuse durant trois siècles, troublée par les entreprises de Charles le Mauvais, par les invasions anglaises et les représailles calvinistes, est aujourd'hui pour longtemps calme et heureuse. Honorée par sa laborieuse industrie, Bernay n'a pas été illustrée par ses enfants. On ne peut guère citer, parmi ses personnages historiques, que le trouvère Alexandre, auquel on attribua le vers alexandrin, ce vers calomnié, mais précieux, qui s'est prêté à tous les styles, à tous les tons, à tous les génies, et auquel les novateurs de 1830 ont ajouté la seule qualité qui lui manquât, la souplesse. Nous aurions eu plaisir à faire ici l'éloge de l'alexandrin; mais l'occasion ne serait guère opportune : on sait aujourd'hui que le trouvère Alexandre ne l'a pas inventé.

LA KERMESSE DES ENFANTS,

A AMSTERDAM.



La Kermesse des enfants, à Amsterdam. — Composition et dessin de Mouilleron.

C'est la joyeuse kermesse des enfants, le jour des bruyantes réjouissances, la réalisation du rêve de toute l'année. Aussi, voyez avec quelle ardeur les bambins essayent tambours et trompettes! C'est à qui battra le plus fort la peau d'âne tendue sur le vide, à qui soufflera de toute l'énergie de ses jeunes poumons dans le tube sonore. Un troisième agite vigoureusement une crécelle, tandis qu'un jeune apprenti novice s'essaye dans l'ombre à manier baguettes et tambour; mais le roi de la fête, le chef, est l'heureux possesseur du chapeau à trois cornes orné de banderoles de papier doré; il marche en tête de la bande, tout fier de ses oripeaux. C'est celui qu'on suit avec enthousiasme, celui qu'admire, bouche béante, le gentil petit public composé d'un garçonnet et de sa petite sœur Ils n'ont pas assez d'yeux pour contempler cette troupe bigarrée, la grosse caisse, les képis, les drapeaux flottants, tout ce merveilleux attirail guerrier.

Quoi! dans la tranquille Hollande, aux eaux dormantes, aux gras pâturages, aux physionomies placides, l'enfance a des goûts si belliqueux? Cela surprend au premier abord. Mais, quel que soit le sol qui l'a vu naître, l'homme est toujours homme : partout il aime le clinquant et le bruit,

surtout le bruit qu'il fait. Il veut être regardé, acclamé. Est-ce à dire que tout est vanité dans cet insatiable besoin d'attirer l'attention? Est-ce une ambition creuse que cet amour du son que nous renvoient les échos? Je crois qu'il y a mieux que cela. Donnée par le Créateur, toute tendance humaine doit avoir un but nécessaire, utile. Cherchons-le, au lieu de nous hâter de blâmer. Pour moi, il me semble y voir un appel à la sympathie des masses : si elles la refusent au conquérant qui, pour arriver au sommet, se fait des échelons de cadavres et de ruines, elles la donnent tout entière à l'orateur qui consacre son éloquence au triomphe de la justice; au savant qui, découvrant des forces inconnues, double la puissance de l'homme, et lui asservit la matière; à l'écrivain qui s'empare des âmes pour les élever au-dessus des mesquins intérêts de chaque jour; au peintre dont les vives et admiratives facultés s'épanouissent sur la toile, et nous associent aux jouissances de l'observation.

Il se trouve peut-être un futur Grotius, un Ruysdaël, un Rubens, parmi ces enfants qu'enivre aujourd'hui le bruit des tambours et des trompettes. Laissons-les être heureux! A demain les études, les graves pensées, les soucis. Notons, à l'honneur de nos amateurs de kermesse, qu'on ne voit pas figurer un seul fusil dans leur parade militaire.

LES LETTRES RUSTIQUES
DU RHÉTEUR GREC ALCIPHRON.

VISITE D'UN PAYSAN A ATHÈNES. — LE RECRUTEMENT. — LE SOLDAT FANFARON. — DÉTRESSE. — USURE. — SÉDUCTIONS DE LA VILLE. — PLAISIRS DES CHAMPS.

Le rhéteur Alciphron est un de ces écrivains du second ordre à l'égard de qui le temps s'est montré moins rigoureux qu'il ne l'a été pour de plus grands talents; c'est rendre justice exacte à son mérite littéraire que de le placer, en qualité d'imitateur délicat et ingénieux, à distance suffisante de Lucien, dont il paraît avoir été à peu près contemporain. Mais, toute appréciation esthétique mise à part, la curiosité moderne ne saurait lire avec indifférence un auteur qui à travers les siècles lui révèle les préoccupations intimes, lui parle la langue familière de toute une classe au moins négligée par la littérature ancienne. D'Athènes ou des bourgades voisines il date une série de lettres qu'il suppose écrites par des pêcheurs, des artisans, des cultivateurs, aux compagnons de leur humble fortune. Les confidences de ces petites gens, que la fantaisie du rhéteur calque sur la nature ou emprunte à des comédies perdues aujourd'hui, ont le mérite de nous faire apparaître la vérité rustique toute nue. L'idylle nous montre la vie bucolique seulement aux plus beaux jours de fête et sous un ciel de l'âge d'or : la simplicité élégante et parée y est le rêve gracieux d'un esprit raffiné, l'aspiration d'un citadin blasé vers une villégiature idéale. Aux campagnards d'Alciphron on ne pourra reprocher d'être des acteurs de convention; à peine songera-t-on à leur demander si l'Attique avait des écoles primaires à leur usage, et sous quelle heureuse inspiration ils ont bien voulu coucher par écrit de si aimables riens, de si graves confessions. Sauf ce point, ils appartiennent vraiment au village; gens positifs, d'humeur nullement sentimentale, encore moins héroïque, ils aiment assez la terre pour ne lui marchander ni leurs sueurs ni leurs instants, mais ils l'aiment pour ce qu'elle leur fait espérer de précaire bien-être; ils se garderaient surtout d'en parler à la façon du littérateur épris à bon marché d'une facile nature.

Nous sommes loin de la ville; beaucoup de nos héros n'y ont jamais mis les pieds. Il n'est pas encore arrivé à Philocomos de descendre jusqu'à Athènes; néanmoins ce n'est pas la curiosité qui lui manque à cette idée qu'un peuple tout entier vit dans une même enceinte. Or, bien qu'il grisonne déjà comme le berger de Virgile, c'est une bonne chose que de chercher à voir du nouveau, et il part sous la conduite d'un ami. Mais, à la différence de Tityre, il n'apprendra pas en ville l'art de tourner des compliments de cour, il n'en rapportera pas une nouvelle divinité à chômer officiellement; peu lui importe même la volonté qui a substitué aux masures de brique les palais de marbre : un prestidigitateur avec quelques tours de gobelet captive bien plus sûrement sa simple admiration; voilà l'impression de voyage qui absorbe toutes les autres.

La politique n'est pas un gagne-pain, il en laisse le souci aux désœuvrés de l'Agora; plaise aux dieux qu'à la suite de quelque belle harangue, force ne soit de fournir des rameurs à la flotte, des fantassins à l'armée. La sommation est accueillie avec plus d'effroi que de patriotisme :

« Le lieu et le jour du rendez-vous sont fixés. Que faire? Fuirons-nous? resterons-nous? De deux maux il faut choisir le moindre. Fuir avec femmes et enfants vaut mieux, après tout, que de rester pour se mettre à la merci des épées ou des vagues. »

Lorsque le réfractaire a repris ses habitudes pacifiques, les hâbleries du soldat glorieux lui causent, il est vrai, une sorte de gêne qu'il veut prendre pour un ennui de bon goût :

« O soldat insupportable, dira-t-il, insupportable soldat! Nous l'avons eu hier au soir, c'était le guignon qui nous l'amenait; sans repos ni trêve il nous a obsédés de ses récits; sans cesse revenaient et les phalanges et les bataillons; puis est arrivé le tour des sarisses, des boucliers, des catapultes; tantôt il mettait en fuite les Thraces en abattant d'un javelot leur généralissime, tantôt sa lance transperçait l'Arménien, et il faisait défiler les prisonniers, et il montrait les captives que ses chefs lui avaient données pour prix de sa valeur. J'ai rempli jusqu'aux bords une énorme coupe et la lui ai tendue comme un contre-poison : il l'a vidée, et bien d'autres encore; mais il buvait, et les fanfaronnades allaient toujours. »

Les bons jours sont plus rares que les mauvais, les doléances plus fréquentes que l'aveu du contentement : aussi bien l'été a ses sécheresses et ses orages, l'hiver est la morte saison même en Grèce, et quel que soit le temps, l'argent est indispensable. Que devient le menu peuple, alors que siffle la bise ou que la disette le prend au dépourvu? Alciphron nous l'apprend. — Les vents soufflent en tous sens, la neige tourbillonne : Platylème s'enfermerait volontiers chez lui s'il avait du feu ou de quoi en faire; mais le moyen? Le froid le pénètre jusqu'aux os, jusqu'à la moelle. Les fourneaux des bains publics sont l'abri commun de ses pareils : aussi y trouve-t-il la foule compacte, la position inabordable. Restent les bains particuliers; mais la porte en est fermée pour qui n'aurait pas deux oboles à donner au baigneur. — Dans les moments de détresse, c'est la compassion d'un ami à peine plus fortuné qui s'offre comme un recours naturel :

« La grêle a rasé mon champ, fait savoir Amnion à Philomoschus. Pas de remède à la famine; acheter des blés étrangers, c'est à quoi il ne faut pas songer, faute d'espèces. Tu as un reste de la récolte dernière, à ce qu'on m'a dit; prête-moi vingt mesures pour me sauver, moi, ma femme, mes enfants; à la moisson prochaine, nous te payerons l'équivalent, et plus, s'il y a abondance. Ne fais pas fi de bons voisins aux prises avec la difficulté des temps. »

Bien inspiré dès cette époque, le paysan besoigneux qui songe à son pareil et ne s'avise pas, dupe incorrigible de

l'usurier, de changer une gêne momentanée en ruine irrémédiable. Ainsi s'exprime le repentir tardif :

« J'aurais dû m'adresser à toi ou à tout autre voisin, vu que j'étais dans un besoin d'argent pour acquérir un champ au bourg de Colone ; mais, je ne sais quelle fatalité me poussant, je me suis laissé mener par quelqu'un de la ville jusque devant la porte de Marpsios. Je vois un vieillard de piètre mine, aux sourcils froncés, tenant un vieux registre à moitié moisi et rongé par les vers ; c'est à peine s'il ouvre la bouche, comme si la parole était de la monnaie. Sur l'avis de mon introducteur que j'avais besoin d'argent, « Combien de talents? » me demanda-t-il. Je fus ébahi de l'offre ; sur quoi il prit un air de dédain. Néanmoins, il m'a avancé le peu que je voulais, non sans exiger un écrit, stipulant un lourd intérêt en sus du capital, le tout avec hypothèque sur mon bien. C'est un grand malheur d'avoir affaire avec ces gens qui calculent et ont les doigts crochus. Dieux gardiens des campagnes, préservez-moi dorénavant de rencontrer un loup ou un prêteur ! »

C'est du moins l'amour de la terre qui amène chez l'harpagon antique ce paysan de vieille roche ; d'autres rêves que celui d'arrondir quelque maigre patrimoine tiennent au cœur le jeune Thrasonide (les pensées de désertion germaient déjà dans le village d'autrefois) ; la raison et la tendresse maternelles conserveront-elles à l'agriculture les deux bras robustes que lui disputent les séductions de la gloire ou l'humeur aventureuse ?

« Si tu voulais rester cultivateur, être raisonnable, écouter ton père, dit Phyllis, tu offrirais à nos dieux le lierre, le laurier, le myrte ; tu ferais la moisson pour nous tes parents, tu foulerais la vendange, tu trairais les chèvres dont le pis se gonfle de lait. Mais non, tu renies les champs et le travail des champs ; tu n'as plus en tête que boucliers, casques, aigrettes ; on te prendrait pour quelque soudard venu de Malée ou d'Acarnanie. Change d'idée, mon enfant, reviens à nous, sois notre bâton de vieillesse ; aux incertitudes de la vie préfère le bonheur et la sécurité. »

Le père de famille lui-même n'est pas toujours exemplaire dans sa conduite : symptôme alarmant, il ne quitte plus la ville, et la ménagère clairvoyante compte avec effroi les jours d'absence :

« Tu descends bien souvent en ville, mande Hylé à Nomius, tu ne veux plus seulement regarder les champs ; la terre se repose, veuve de bras ; moi, je demeure seule à garder la maison et les enfants. A ton âge, imiter les jeunes vauriens de la cité ! Tu passes ton temps aux abords du Céramique, je le sais ; et là, m'a-t-on dit, circulent les plus pervers des hommes, déréglés et fainéants. »

A Athènes, peuplée de charlatans beaux parleurs, où les oreilles même rustiques goûtent les périodes arrondies, existe un danger probablement inconnu ailleurs. Des théoriciens de carrefour ne dédaignent pas les prosélytes venus de la métairie, et, de retour au foyer, leurs dociles adeptes, devenus mauvais ouvriers sous prétexte de connaissances nouvelles, font frémir la routine patriarcale en affichant le dédain des vieilles méthodes. De là ces supplications :

« Si tu aimes ton père, mon enfant, si tu te soucies de moi, envoie promener ces charlatans sans chaussure, au teint hâve, qui rôdent autour de l'Académie : ils ne connaissent rien à la pratique, sont incapables de mettre la main à l'œuvre ; avec leurs beaux mots sur les météores, ils t'ont fait quitter le travail des champs, et c'est ce travail qui remplit la huche, qui met le vin dans les amphores, qui amène en tout lieu l'abondance. »

Soyons indulgents pour ce bon sens étroit ; il est jaloux de léguer à la glèbe natale une génération qui l'aime et le serve à la rude façon des aïeux ; mais il saura bien se dérider pour goûter les joies peu coûteuses, sinon raffinées, du vieux temps, et surtout il n'oubliera pas de les faire partager à tous les siens :

« La truie qui était pleine vient de mettre bas, annonce Comarchide à un ami, j'ai tout un régiment de jeunes porcs ; leur musique n'est guère harmonieuse, mais elle signifie bombance ; je t'en donne deux, n'ayant pas assez de grain pour les élever tous. Entre villageois c'est un bon procédé de faire profiter les amis du superflu, la terre notre mère nous ayant mis au monde gens sans malice et camarades dévoués. »

Une autre fois, c'est jour de liesse ; il y aura grand festin en l'honneur d'une naissance ; l'amphitryon grossit le plus possible la liste des convives :

« Tu ne viendras pas seul, mais tu amèneras ta femme, tes enfants, ton valet, ton chien lui-même si cela te plaît ; il est de bonne garde et loin d'être à dédaigner pour aboyer contre les voleurs. La fête se passera gaiement ; nous boirons à cœur joie ; après boire nous chanterons ; puis quiconque aime la danse nous en donnera le spectacle. Ainsi ne sois pas en retard ; il n'y a pas de fête complète si le festin ne commence avec le jour. »

Telle est la veine modeste exploitée par le prosateur Alciphron ; dans ces légères esquisses, qui se succèdent sans enchaînement apparent, ainsi que les alternatives de la vie au jour le jour, il fait revivre d'humbles mais intéressantes physionomies ; raconter l'histoire de ceux qui n'avaient que des poëtes pour historiens a été sa tâche. L'idéal pur de toute ombre, créé par le génie, s'est assombri de nuances moins riantes ; nous reconnaissons la vie réelle, parce que la peine y assaisonne le plaisir, parce que la vertu a du mérite à ne pas défaillir.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. les Tables des années précédentes, et la Table de trente années.

LE PLOMB.

Le plomb est très-mou, on peut sans effort le rayer avec l'ongle ; il se laisse plier facilement, et il est presque complétement dépourvu d'élasticité, c'est-à-dire que lorsqu'on le ploie il ne tend pas à revenir à sa forme primitive. Le plomb est lourd, il a une densité représentée par le chiffre 11.4, ce qui veut dire que le poids du litre d'eau étant de 1 kilogramme, celui d'un même volume de plomb est de $11^{k}.400$.

Le plomb, comme l'étain, est susceptible de prendre une belle forme cristalline quand on le déplace de ses dissolutions par un métal moins oxydable. La cristallisation du plomb, représentée par la figure 1, est désignée sous le nom d'*arbre de Saturne*. Voici comment on peut faire l'expérience : on dissout 30 grammes d'acétate de plomb dans un litre d'eau, et on verse la solution dans un vase de forme sphérique. On adapte au bouchon de ce vase un morceau de zinc auquel on attache cinq ou six fils de laiton écartés les uns des autres ; on plonge ce système dans la liqueur, et bientôt on voit les fils de laiton se couvrir de paillettes de plomb brillantes et cristallines, qui croissent et grandissent de jour en jour. Les alchimistes, qui connaissaient cette expérience, croyaient qu'il y avait là transformation du cuivre en plomb, tandis qu'il n'y a en réalité que substitution d'un métal à l'autre. Le cuivre se dissout dans le liquide, et il est remplacé par le plomb qui se dépose ; mais il n'y a aucune métamorphose qui s'accomplisse. On peut varier à volonté la forme du vase ou la disposition des fils qui servent de support aux cristaux de plomb. C'est ainsi qu'il est facile de former des lettres, des chiffres ou des figures quelconques avec le laiton : on a bientôt des images

régulières, formées par la cristallisation des paillettes brillantes.

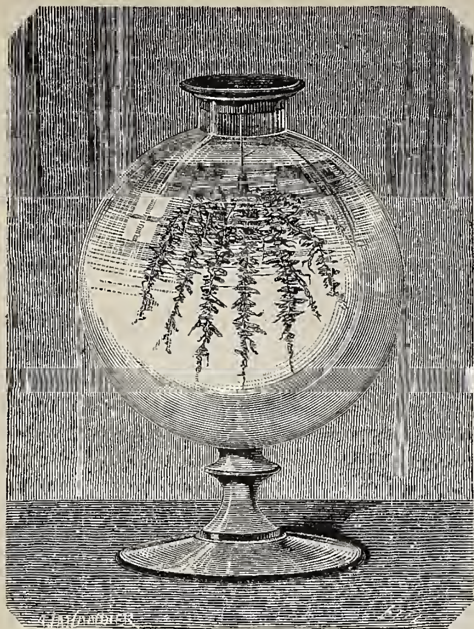


FIG. 1. — Arbre de Saturne.

Le plomb est facilement attaqué par les acides et même par l'acide carbonique contenu dans l'air; les eaux de pluie peuvent en dissoudre des quantités notables, et il faudrait se garder d'employer ce métal, dont les sels sont très-vénéneux, dans la construction des citernes destinées à recueillir des eaux chargées d'acide carbonique. Les eaux ordinaires, eaux de fleuves et de rivières qui renferment des sels calcaires, n'ont aucune action notable sur le plomb.

La flexibilité de ce métal le fait employer dans la fabrication des tuyaux, qui se courbent facilement et sont précieux dans la construction des conduites de gaz ou d'eaux de fleuves. L'architecture en consomme aussi des quantités notables pour la confection de certaines toitures.

On connaît trois oxydes de plomb : le premier est un protoxyde connu sous le nom de litharge; le deuxième, un bioxyde appelé oxyde puce de plomb ou acide plombique; le troisième, enfin, qui résulte de la combinaison des deux premiers, est désigné sous le nom de minium.

Ce dernier est le plus important, c'est une matière douée d'une couleur rouge très-intense; il est très-employé pour peindre le fer, pour fabriquer le cristal, pour colorer les papiers de tenture, la cire et les pains à cacheter.

Parmi les sels de plomb, le plus usité est la *céruse* ou carbonate de plomb, qui sert à la peinture blanche à l'huile. C'est une matière blanche pulvérulente, qui se fabrique en grand dans l'industrie en faisant passer un courant d'acide carbonique dans l'acétate de plomb. La céruse et les sels de plomb noircissent sous l'influence des émanations sulfhydriques, et l'on préfère dans un grand nombre de cas l'emploi du blanc de zinc, qui ne s'altère pas. Nous mentionnerons encore, parmi les sels de plomb, l'*extrait de saturne*, ou sous-acétate de plomb, dont la médecine fait une grande consommation.

LE CUIVRE.

Le cuivre, quand il est pur, a une couleur rouge caractéristique qui ne permet pas de le confondre avec aucun autre métal; il se dissout très-facilement dans l'acide nitrique, avec une vive effervescence et dégagement de vapeurs rutilantes très-abondantes. Cette propriété a été mise à profit dans la gravure dite à l'eau-forte. On couvre une plaque de cuivre d'une couche de vernis, et quand elle est sèche, on y pratique des traits à l'aide d'un burin; si on verse de l'acide nitrique sur la plaque ainsi préparée, le cuivre est seulement attaqué dans les parties mises à nu par la pointe d'acier. Enlevant ensuite le vernis, on a une planche gravée qui peut servir à tirer des épreuves multiples.

Quand on attaque le cuivre, on obtient un gaz dont nous avons parlé précédemment et qui est le bioxyde d'azote. On emprisonne des copeaux de cuivre, désignés dans le commerce sous le nom de tournure de cuivre, dans un flacon à deux tubulures, muni d'un tube abducteur, et on recueille le gaz dans une éprouvette remplie d'eau (fig. 2). Ce gaz, qui renferme plus de 50 pour 100 d'oxygène, est dans certains cas très-comburant, et il est susceptible de donner avec la vapeur de sulfure de carbone un composé combustible qui brûle avec une flamme tellement lumineuse que l'œil peut à peine en supporter l'éclat. Pour faire l'expérience, on ferme avec la paume de la main l'ouverture de l'éprouvette, on y verse rapidement quelques gouttes de sulfure de carbone, et on agite violemment pour volatiliser ce liquide. — Si on approche une allumette de l'éprouvette, on voit se produire une flamme blanche, extraordinairement lumineuse, qui jaillit quelquefois jusqu'à un mètre de son centre de production (fig. 3).

Le cuivre est employé dans l'industrie, soit à l'état de

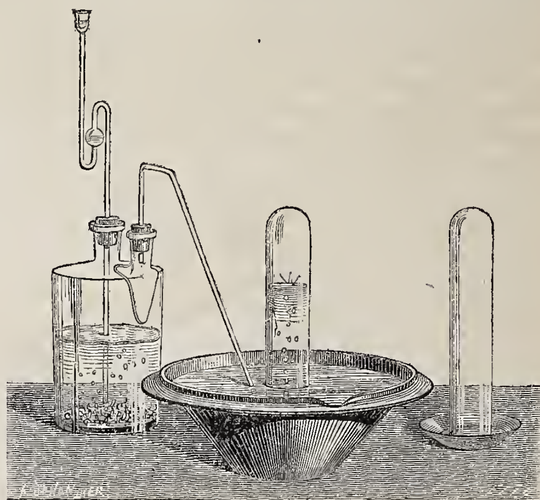


FIG. 2. — Préparation du bioxyde d'azote.

pureté, sous le nom de cuivre rouge, soit sous forme d'alliage : combiné au zinc, il constitue le laiton; associé à l'étain, il forme le bronze; et les usages de ces corps sont tellement connus qu'il est inutile d'en faire mention.

Le cuivre est un des premiers métaux qu'aient utilisés les hommes, et son emploi paraît être antérieur à celui du fer. Il existe dans la nature à l'état natif, et quelques sauvages en confectionnent directement des armes ou des outils, sans passer par aucune opération métallurgique.

Les composés formés par l'oxyde de cuivre sont assez importants, et parmi eux nous citerons le sulfate de cuivre, formé par la combinaison de l'acide sulfurique et de l'oxyde de cuivre. — Cet oxyde de cuivre ne semble pas saturer complétement l'acide, et le sel formé a toujours la propriété de rougir le tournesol bleu. Il est, au contraire, un grand nombre de sels qui sont complétement neutres et qui sont dépourvus de toute réaction acide. — Certaines bases très-énergiques, telles que la potasse et la soude, mises en contact avec les acides, produisent un dégagement de chaleur considérable, et la base et l'acide se neutralisent, comme nous l'avons déjà indiqué précédemment. Quelquefois la

combinaison peut s'effectuer avec un vif dégagement de lumière. — Si on place sur une brique quelques fragments

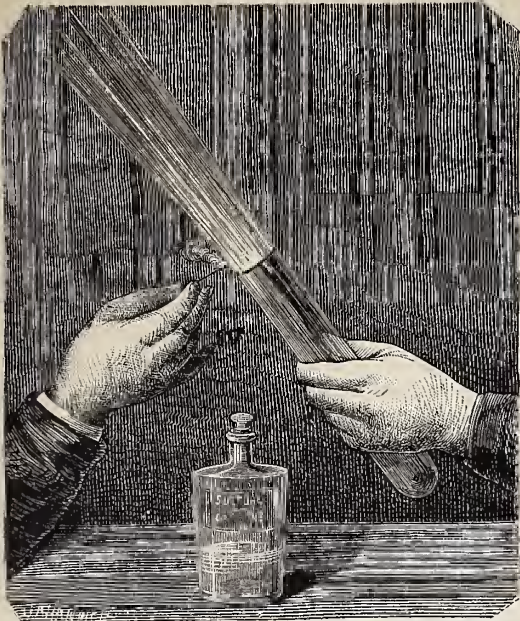


Fig. 3. — Flamme produite par le mélange de bioxyde d'azote et de sulfure de carbone.

de baryte caustique et qu'on y verse, à l'aide d'une pipette, quelques gouttes d'acide sulfurique, la formation de sulfate de baryte s'effectue au milieu d'une fumée épaisse et de flammes verdâtres extrêmement lumineuses (fig. 4).

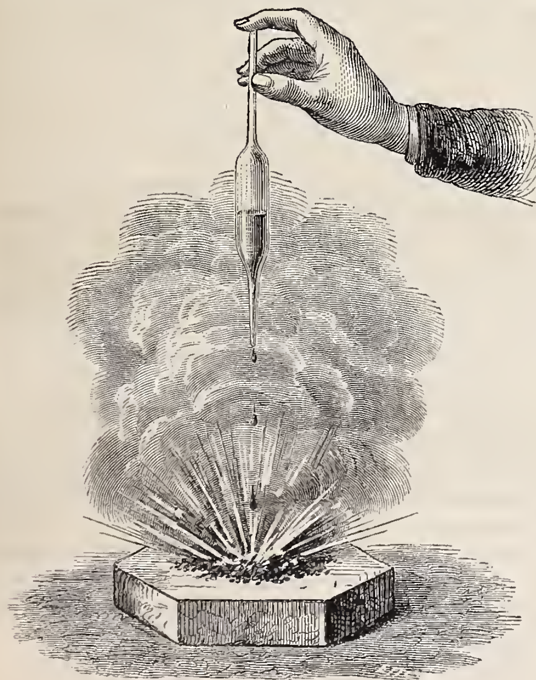


Fig. 4. — Action de l'acide sulfurique sur la baryte.

Le sulfate de cuivre a une forme cristalline prismatique (fig. 5) et est doué d'une belle couleur bleu-foncé : on le désigne communément sous le nom de *vitriol bleu*. On peut préparer des cristaux de sulfate de cuivre isolés de grande dimension. Il suffit de dissoudre ce sel dans l'eau chaude et de laisser refroidir la solution : on trouve, au fond du vase dans lequel on opère, de petits cristaux plus ou moins abondants. On recueille l'un d'entre eux, celui qui paraît offrir la plus grande régularité, et on le place isolé au milieu d'une dissolution concentrée de sulfate de cuivre : il ne tarde pas à grossir de jour en jour, et si on le retourne de temps en temps, toutes ses faces se développent régulièrement. Cette opération, qui permet d'obtenir des cristaux volumineux, s'appelle *nourrir un cristal.*

Le sulfate de cuivre bleu renferme de l'eau de cristallisation, et c'est à ce liquide qu'il doit sa transparence et sa couleur bleue. Ce fait peut sembler invraisemblable, mais on le prouve par l'expérience. Si on chauffe fortement du sulfate de cuivre cristallisé bleu dans une petite capsule de porcelaine, il se déshydrate et devient blanc et opaque. Y verse-t-on de l'eau, il reprend instantanément sa coloration bleue primitive.

Les applications du sulfate de cuivre sont très-nombreuses; la médecine l'emploie comme collyre pour les maladies d'yeux; l'agriculture s'en sert pour éloigner les insectes parasites; la teinture, pour former des couleurs violettes ou noires. En dissolution dans l'eau, on l'emploie pour la galvanoplastie et pour la conservation des bois; il

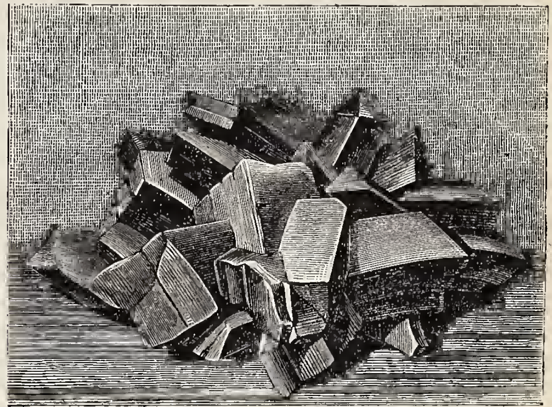


Fig. 5. — Forme cristalline du sulfate de cuivre.

les préserve de la pourriture, et donne aux bois blancs, tels que le hêtre, une durée égale à celle du chêne, et même plus grande lorsque le bois doit être enfoui dans une terre humide pour soutenir les rails d'un chemin de fer. C'est à un médecin français, M. Boucherie, que revient l'honneur d'avoir répandu le procédé de conservation des bois par le sulfate de cuivre.

UNE LÉGENDE INDIENNE.

Acculées dans les prairies de l'ouest, où abondent encore les troupeaux de bisons et d'élans, les tribus sauvages qui vivent de la chasse ne se résignent pas à voir ces vastes solitudes traversées par les caravanes qui se rendent chez les Mormons ou en Californie. Les rares stations, séparées par des centaines de milles, sont journellement pillées par les Indiens, qui, après avoir fait main basse sur les provisions, égorgent les gardiens, ou ne leur font grâce de la vie que pour les revenir pressurer. De là un odieux système de représailles, car le pionnier de l'ouest est tout aussi féroce et tout aussi peu scrupuleux que son ennemi. La race déchue, qui doit disparaître devant l'âpre ténacité de l'Anglo-Saxon, lui a légué beaucoup de ses vices et peu de ses vertus. Et cependant ces peuplades avaient primitivement des notions d'honneur, le respect de la parole jurée; elles étaient hospitalières, respectaient la vieillesse. La vie de l'Indien peau-rouge avait sa poésie, agreste comme les sites qu'il habitait, mais empreinte aussi d'aspirations vers

l'idéal et l'invisible. La forêt vierge, les plaines ondulées où il chassait, les rivières qu'il remontait dans son canot d'écorce, se peuplaient pour lui de myriades d'esprits. Les esprits frappeurs, le spiritisme, qui compte tant d'adeptes en Amérique, d'où il nous est venu, n'a peut-être pas d'autre origine. Au milieu de cette exubérante nature, dont il se croyait roi, l'Indien était sans cesse en contact avec les mystères de la création. Chaque arbre, chaque feuille, chaque pierre, avait un sens, une voix. Dans ses traditions, comme dans celles des peuples enfants, l'imagination jouait le premier rôle. La lutte et ses conséquences agressives ont étouffé beaucoup de ces tendances poétiques. Quelques-unes survivent dans la mémoire des anciens. Nous en citerons pour exemple la légende de Minne-Haha (l'Eau-qui-Rit).

Un jeune chasseur devint épris d'une belle fille et désira l'épouser. Courageux à la guerre, rapide à la course, il était l'orgueil de sa tribu. Sa demande fut accueillie par le père. Le jour du mariage, la fiancée mourut. Les femmes ouvrirent une tranchée dans la terre, y déposèrent le corps enveloppé d'un fin tissu d'écorce, et gémirent et pleurèrent. Mais le chasseur ne voulut pas délaisser sa bien-aimée. Son arc resta détendu dans son wigwam, sa massue gisait inerte sur le sol, car son cœur était enseveli dans la fosse de la forêt, ses oreilles ne s'ouvraient plus aux appels de la guerre et de la chasse. Il n'avait qu'une joie au monde : assis près du tertre sous lequel dormait sa fiancée perdue, il la suivait en pensée dans la terre des Esprits. Enfant, il avait ouï dire aux vieillards de la tribu qu'après la mort, les âmes vont aux îles Bénies, situées bien loin dans le sud, où brille le soleil, où s'étend un lac placide, sous un ciel d'un bleu sans nuages. Un jour qu'il était couché sur la terre froide, qu'au-dessus de sa tête les arbres étaient couverts de neige, la pensée lui vint d'aller à la recherche de l'île où habitait l'âme de sa bien-aimée. Tournant sa face vers le midi, il commença son voyage à travers des lacs, des collines, des vallées, qui ressemblaient à son pays natal. Mais peu à peu les arbres se montrèrent moins chargés de neige, les cours d'eau plus dégagés de glaces, l'air prit plus d'éclat, la terre devint plus verte ; puis il vit des bourgeons et des fleurs dans les prés, il entendit gazouiller dans les buissons. Un sentier s'ouvrait à travers bois : il le suivit jusqu'à une montagne ; sur la cime était une hutte indienne. Un vieillard à cheveux blancs, au visage pâle, aux yeux de feu, vêtu de peaux de bêtes fauves, se tenait debout sur le seuil. Il l'accueillit avec un triste sourire. Le chasseur commençait à lui raconter son histoire.

— Paix ! dit le vieillard, je t'attendais : je me suis levé pour te souhaiter la bienvenue. Celle que tu cherches a passé par ici. Elle s'est reposée, puis elle est repartie. Entre dans ma hutte.

Quand le chasseur eut mangé et dormi, le vieillard le mena dehors :

— Tu vois ce golfe et la plaine qui s'étend au delà, c'est la terre des âmes. Tu es maintenant sur ses confins. Ma hutte en marque l'entrée. Les âmes seules peuvent franchir ces limites. Dépose ton arc et tes flèches ; laisse ici ton corps et ton chien. Maintenant passe dans la terre des Esprits.

Le jeune homme bondit comme un oiseau qui prend l'essor. Les lacs, les forêts, les monts, sont les mêmes; mais il les voit avec d'autres yeux, et le contact en est étrange. La nature semble lumière et voix. L'air est plus doux, le ciel plus brillant, la pelouse plus verte que ne peuvent les percevoir des yeux mortels. Les oiseaux chantaient pour lui du haut des arbres, et les animaux folâtraient en le frôlant. Aucune créature n'avait peur de lui, car il n'y a jamais eu de sang répandu dans la terre des Esprits. Il avançait sans effort, glissant plutôt qu'il ne marchait, passant au travers des arbres et des rochers comme un homme de chair passerait à travers un brouillard ou un nuage de fumée. Enfin, il arriva au bord d'un lac vaste et brillant. Au milieu s'élevait une île belle à voir. Proche du rivage était un canot de pierre blanche dont les rames semblaient attendre sa main. Il entra dans le bateau et repoussa la rive. Alors il eut conscience, comme en un rêve, qu'à côté de lui était un autre canot blanc où était assise sa fiancée, belle et pâle comme il l'avait vue pour la dernière fois. Quand il s'éloigna du rivage, elle s'en éloigna aussi, leurs rames frappant l'eau en cadence comme des cordes qui vibrent à l'unisson. Une tranquille joie inondait l'âme du chasseur pendant qu'ils se dirigeaient vers l'île ; mais en regardant du côté de la terre, il fut saisi de frayeur pour sa bien-aimée. Une grande ligne blanche de brisants se déployait devant eux, et dans les profondeurs des eaux claires il distinguait les corps des noyés et les ossements des milliers d'hommes qui avaient péri sous l'assaut du ressac. Ses muscles étaient forts et son courage calme, il ne craignait rien pour lui-même ; mais il tremblait pour elle, exposée à la fureur des lames dans cette frêle et brillante coquille. Cependant, quand ils poussèrent hardiment au milieu des brisants, leurs canots fendirent l'eau comme l'air. Autour d'eux se pressaient les barques, chacune ayant pour fret une âme. Quelques-unes étaient en grande détresse; d'autres, naufragées et perdues. Celles qui portaient des enfants glissaient vers l'heureuse patrie comme des oiseaux; celles qui contenaient des jeunes hommes et des jeunes filles étaient assaillies par les violentes rafales des vagues et du vent; les vieillards étaient battus par les tempêtes, chacun selon ses œuvres; car le calme et l'orage n'étaient pas dans l'esprit du lac, mais dans les âmes qui voguaient dessus. Courant doucement vers la rive, le chasseur et sa fiancée s'élancèrent de leurs canots sur l'île d'Or. Quel contraste avec la terre morne et froide qu'habitait le chasseur. Ici pas de tombeaux, pas un bruit de guerre ; aucun souffle violent ne trouble l'air, aucune brume ne voile le soleil. La glace et les frimas sont inconnus dans l'île heureuse. On n'y sent ni la faim, ni la soif. L'air même qu'on respire est aliment et boisson. Les pieds n'y sont jamais las et les tempes jamais brûlantes; on n'y pleure pas les morts. Le chasseur y fût resté avec joie, près de sa fiancée retrouvée ; mais une présence auguste, appelée le Maître de la vie, s'approcha, et, d'une voix douce comme la brise du matin, lui dit :

— Retourne au pays d'où tu viens. Ton jour n'est pas encore levé. Retourne à ta tribu et à tes devoirs d'homme Quand le devoir sera accompli, tu rejoindras l'âme que tu aimes : elle est acceptée. Elle est ici pour toujours, aussi jeune, aussi heureuse que lorsque je l'ai rappelée de la terre neigeuse.

Quand la voix cessa de parler, le chasseur tressaillit. Le petit tertre était à ses pieds, la neige chargeait les arbres au-dessus de sa tête, et le chagrin glaçait son cœur.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve !

LE KHAN DE LA HORDE D'OR.

Bati-Khan, ou Batou-Khan, chef redoutable de l'empire tartare du Kaptchak ou de la horde d'Or ([1]), avait conquis, au treizième siècle, la moitié de l'Asie et de l'Europe.

Il fonda la puissante ville de Sarai, sur la rive gauche du Volga ; il en fit sa résidence et l'orna de palais magnifiques.

([1]) Ou de la Grande Horde (du mot mongol *orda*, qui signifie tente, bande, armée).

C'est à Sarai que les princes tributaires et vassaux de la horde d'Or, parmi eux les princes russes, devaient venir s'incliner devant leur seigneur et maître, lui renouveler leur serment, et faire vider par lui leurs querelles.

De toute cette grandeur pas un vestige n'est resté. C'est à peine si l'on connaît l'emplacement de l'antique Sarai, qui dominait, il y a quelques siècles, une partie de l'univers.

Il paraît certain toutefois que Sarai était située sur les bords de la rivière d'Achtuba, un des bras du Volga, et qui, non loin du village de Bosrodny, se sépare du fleuve pour le rejoindre près d'Astrakan.

Karamsin, se fondant sur l'opinion de Rubruquis et de Pallas, est d'avis que Sarai se trouvait à l'endroit où l'on voit maintenant la petite ville de Sselitreny, dans le gouvernement d'Astrakan.

Suivant Leopoldow, dont les recherches ont ordinairement une grande précision, ce serait plutôt à l'endroit où se trouve la petite ville de Zarew, dans le gouvernement de Ssaratow, qu'il faudrait chercher les traces de Sarai. Là, il est vrai, on découvre des ruines grandioses dispersées sur un espace immense de terrain, les fondations d'un palais; puis des restes de voûtes, de corniches, de planchers en mosaïque, de canaux, d'aqueducs, de souterrains, etc.

S'il faut en croire les voyageurs, le paysage qui sert de cadre à ces ruines est admirable au delà de toute expression : ce sont de belles et fertiles prairies que quatre rivières arrosent, de gracieuses collines boisées, et à l'horizon une grande forêt de chênes entrecoupée de lacs transparents, entre autres le *lac de Sucre*, riche en légendes populaires.

C'était, au milieu des steppes, la plus belle résidence que les anciens peuples nomades eussent pu choisir comme centre de leur puissance et de leur domination.

UN ROMAN ÉGYPTIEN.

Nous ne sommes plus au temps où l'abbé Terrasson aurait pu donner ce titre sans conteste au soporifique *Sethos*, composé un *Hérodote* à la main et rehaussé de quelques récits merveilleux empruntés à Paul Lucas; il s'agit cette fois pour les curieux d'un vrai roman égyptien écrit en démotique et trouvé par M. Brugsch dans un papyrus du Musée de Boulacq. En signalant à nos lecteurs ce livre vénérable, que devra ouvrir désormais la bibliographie romancière, et que n'ont connu ni les Pigoreau, ni les Saint-Fargeau, nous nous contenterons de reproduire ici ces quelques lignes empruntées au *Journal asiatique :* « Le caractère historique des personnages, empruntés au grand règne de Ramsès II, et la couleur des événements, rendront la lecture de ce roman extrêmement intéressante. Le cadre même du récit n'est pas la partie la moins curieuse. Ce sont des momies qui causent entre elles dans leur tombeau de famille, et qui se racontent les aventures les plus étranges. » [1]

PHYLLOXERA VASTATRIX,

OU PUCERON DES RACINES DE LA VIGNE.

L'animal suceur et dévastateur que nous représentons sous ses deux formes, avec un très-fort grossissement, n'a pas, en grandeur naturelle, même la largeur du point typographique placé à la fin de cette phrase. Mais il se multiplie par millions dans un court délai; de sorte que, malgré sa petitesse, il élève ses dégâts à la hauteur d'un fléau public, car ses cohortes se vouent sans relâche à l'œuvre de leur alimentation aux dépens de la vigne dont elles attaquent les racines.

La vigne fait beaucoup parler d'elle depuis un quart de siècle : en bien pour l'accroissement et l'amélioration de ses produits; en mal pour les dangers jusqu'alors inconnus auxquels elle est exposée. Nos pères ne l'ont cultivée qu'en état de santé, à peine atteinte de temps à autre, et seulement dans quelques localités, par de légères et temporaires indispositions. Ils buvaient sans souci du futur contingent; ils chantaient à cœur joie le jus de la treille et les bienfaits de Bacchus; mais depuis longtemps ce dieu mythologique n'est plus célébré dans des chansons à boire par les générations nouvelles. Voudrait-il prendre une revanche et se venger de l'oubli où sont tombés ses autels? Il est certain que les infortunés viticulteurs tombent de mal en pis. Ainsi, l'oïdium ne s'est pas cantonné dans quelques quartiers seulement et pendant peu d'années, à l'imitation des anciennes maladies de la vigne, mais il a dépassé les frontières des provinces; il ne s'en est même pas tenu aux nations, il a envahi toutes les contrées viticoles du globe, à très-peu d'exceptions près, et jamais affection plus tenace et plus difficile à guérir n'a pris de plus grandes proportions ni duré pendant une si longue période d'années.

Cependant le *Phylloxera* s'annonce comme bien pire, et sa puissance de dévastation est bien autrement menaçante! L'oïdium ne sévit que sur le fruit de l'année; sa végétation parasite se borne à frapper le revenu du vigneron, tandis que le *Phylloxera*, animal très-bien armé, d'une voracité effrayante, d'une santé robuste qui défie les hivers, d'une faculté phénoménale de reproduction, s'attaque au *capital*, à la vie même du cep, et fait passer la vigne, en moins d'un an, de la végétation la plus réjouissante à l'amaigrissement, à l'étisie, à la mort.

On présume que dès 1863 le puceron dévastateur s'établissait sur quelques points de la Provence, mais ce n'est qu'une présomption; ce qui est hors de doute, c'est qu'en 1866 on remarqua, dans plusieurs localités de la même contrée, notamment dans les environs d'Arles et à la Crau, des pieds de vigne souffrants. Les feuilles commencèrent à jaunir vers les mois de juin et de juillet, et leurs bords prirent des teintes rougeâtres. Les sarments cessèrent de s'allonger et de grossir. A la fin d'août, la plus grande partie des feuilles étaient tombées; quant aux raisins, ils se flétrirent plus ou moins ou n'atteignirent pas leur complète maturité. Après les vendanges, les ceps se desséchèrent rapidement, et presque tous étaient morts à la fin de l'année; peu d'entre eux atteignirent le printemps et semblèrent revenir à la vie; mais ils languirent quelque temps et périrent comme les autres. En 1867, ces phénomènes continuèrent, et l'attention fut particulièrement fixée sur les radicelles et les racines des pieds morts, où l'on trouva constamment pourriture, renflements, nodosités, écorce noirâtre et désorganisée, cédant au simple frottement. C'était, en effet, là qu'avait passé l'ennemi!

Le cri d'alarme fut jeté dans le public pour la première fois, en décembre 1867, par M. Delorme, vétérinaire de la commune de Saint-Remi, dans le département de Vaucluse. Cet observateur ayant adressé une description à peu près exacte des symptômes et de la marche du mal à la Société d'agriculture de l'Hérault, celle-ci envoya sur les lieux une commission de viticulteurs zélés et savants, parmi lesquels se trouvait M. Planchon, professeur de botanique à la Faculté des sciences de Montpellier.

Ce fut lui qui, en compagnie de deux autres observateurs,

[1] Voy. E. Renan, *Rapport sur les travaux de la Société asiatique pendant l'année 1867-1868*, p. 137.

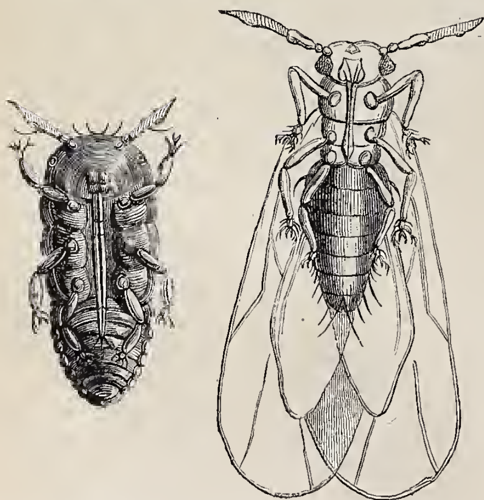
rencontra sous sa loupe, dans la journée du 15 juillet 1868, le puceron microscopique sous l'écorce et entre les fissures des racines et radicelles d'un pied de vigne dont la maladie commençait. Une fois le petit monstre reconnu, la commission en constata la présence sur toutes les souches malades. Quant aux pieds morts, on n'y voyait plus rien, la colonie des pucerons ayant la bonne habitude de déménager au plus vite dès qu'elle ne trouve plus à se nourrir.

Terminons cet article, destiné à être complété ultérieurement, par l'exposé de quelques-unes des observations dues à M. Planchon, sur les dessins duquel ont été gravés, pour l'*Almanach des viticulteurs* de M. Édouard Féret, les portraits que nous donnons de l'animal microscopique devenu célèbre en si peu de temps.

Cet insecte, vu à la loupe, est de couleur d'ambre ; forme ovoïde ; six pattes, deux antennes, une trompe ou suçoir. — Celui qui a des ailes se rencontre très-rarement ; dans quelles conditions spéciales se trouve-t-il ? on l'ignore encore. C'est de juillet en septembre que les ailes apparaissent. M. Planchon, dans ses premières études, ne trouva qu'une quinzaine de *Phylloxera* ailés. Dans une colonie de pucerons assez nombreuse, renfermée dans un flacon où elle vivait et pullulait depuis six semaines sur un fragment de racines, un seul individu prit des ailes.

On n'est point encore certain d'avoir distingué des mâles. Les masses d'individus répandus sur les racines se composent de femelles qui pondent leurs œufs de mai en septembre, tout autour d'elles, et sans ordre apparent. A leur naissance, on peut distinguer au microscope, dans leur corps transparent, la présence de trois œufs. La ponte, dont le maximum paraît être d'une trentaine d'œufs, a été observée comme recommençant après un intervalle de huit jours.

Le rare *Phylloxera* qui est muni d'ailes jouit, en outre, d'une paire d'yeux à facettes, tandis que l'animal commun, sans ailes, ne paraît point posséder les organes de la vision. Aussi la jeune famille semble-t-elle, au sortir des œufs, avoir l'humeur vagabonde ; elle se répand de tous côtés et n'avance qu'en tâtant alternativement le terrain à droite et à gauche à l'aide de ses antennes, comme un aveugle ferait avec son bâton. Trois ou quatre jours après, chaque insecte se fixe sur un point de la radicelle, y plonge sa trompe, et ne bouge guère plus tant qu'il y trouve de quoi vivre.



Phylloxera vastatrix sans ailes[1] ; c'est l'insecte commun. — *Phylloxera vastatrix* ailé ; se voit très-rarement.

[1] Cet insecte de la vigne est ici grossi avec intention dans une proportion extraordinaire ; il est presque invisible à l'œil nu.

Durant l'hiver, il fait comme les ours : il jeûne et vit dans l'engourdissement.

M. Planchon déclare que l'animal est ovipare seulement. On sait qu'en général les pucerons sont alternativement ovipares et vivipares.

Plusieurs personnes des plus considérables dans la science œnologique attribuèrent, au début, cette nouvelle maladie mortelle de la vigne à un état de dégénérescence de la plante, ou à la nature spéciale de certains engrais récemment employés, ou encore aux grands froids qui avaient sévi dans les années précédentes ; ceux-ci à la sécheresse, ceux-là aux temps humides, d'autres aux terrains gras ; plusieurs à l'aridité du terrain ; mais depuis la trouvaille du puceron, on s'est à peu près unanimement accordé pour en faire la cause efficiente du fléau.

Il est cependant assez rationnel de revenir sur cette question relative à l'origine du mal, et de demander si ce ne serait pas l'énervement de la plante, sa dégénérescence, sa faiblesse occasionnée par quelques-unes ou par l'ensemble des causes ci-dessus énoncées, qui auraient facilité ou déterminé la naissance de l'animal, l'éclosion des germes. Dans ce cas, il y aurait surtout à ramener la santé et la vigueur dans la vigne : c'est sur elle qu'il faudrait faire des expériences pour déterminer le traitement capable de lui donner des forces et de la mettre en état de résister aux atteintes de l'ennemi.

Ne se pourrait-il pas, en effet, qu'une vigne, placée dans des conditions maladives, ou simplement exceptionnelles, eût favorisé la première apparition, dans nos climats, d'animaux jusqu'alors inaperçus ; animaux peut-être étrangers à nos régions, et vivant sur des plantes différentes de la vigne, dans d'autres contrées ; animaux que les courants atmosphériques auraient transportés soit vivants et ailés, soit à l'état d'œufs ? On pourrait même invoquer, à l'appui de cette idée, la naissance de l'oïdium précisément dans l'Angleterre, qui n'est point la patrie naturelle de la vigne, et précisément encore sur des raisins à culture forcée qui ont pu offrir, dans ce pays humide, aux germes voyageurs de ce champignon parasite des grappes mûries artificiellement à une époque anormale, de manière à établir entre lesdits germes et les raisins une coïncidence que n'eût point amenée, dans les climats chauds et secs, l'ordre naturel des choses. — Le champ des hypothèses est vaste, et l'on pourrait y multiplier les conjectures les plus variées : tout est possible. Mais à quoi bon émettre des théories hypothétiques que la science n'a point vérifiées ? Pour le moment, il faut surtout s'occuper d'un fait inexorable, c'est-à-dire de l'existence chez nous d'un ennemi qui arrive en légions innombrables. En admettant sans discussion qu'il soit né sous la protection d'une vigne énervée et disposée d'une manière toute spéciale, par son état maladif, à favoriser la naissance de l'insecte, il n'en est pas moins bien établi qu'aujourd'hui le puceron des racines ne recherche point pour vivre les vignes fatiguées ou malades ; il se jette activement sur les vignes à proximité, quelque bien portantes qu'elles soient, sur les plus belles d'apparence et sur les plus riches en séve. N'est-il pas naturel de penser qu'il doit préférer celles qui lui offrent la nourriture la plus succulente et la plus abondante ?

Ce qu'il importe donc aujourd'hui de faire au plus vite, c'est, tout en laissant sur un second plan les questions scientifiques d'origine ou de causes premières, de rechercher les moyens immédiats les plus propres à tuer le petit monstre, ou du moins à l'arrêter dans son développement progressif continu, et si rapide !

Paris — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA CATHÉDRALE DU PUY.

Voy., sur le Puy, t. VI, 1838, p. 331; — t. XIV, 1846, p. 153; — t. XXX, 1862, p. 292.



Cathédrale du Puy (Haute-Loire). — Dessin de H. Clerget.

La nature a fait beaucoup pour la cathédrale du Puy; elle lui a donné pour piédestal une pente abrupte où s'étage toute une ville, pour assiette un étroit plateau que sa haute façade surplombe, pour appui et pour repoussoir un amoncellement de rochers volcaniques.

C'est une longue basilique à trois nefs, à huit coupoles, terminée par une abside carrée, sans collatérale. La façade, haute, décorée sobrement de colonnes et de baies romanes, doit son originalité à l'alternance des couleurs qui rayent sa muraille, à la variété des arcatures de toute dimension et de toute forme; il y a de petits trèfles lourds, des pleins cintres sur piliers frustes ou sur colonnes légères; enfin l'arc brisé, dont on a fait à tort un attribut exclusif du gothique, s'est emparé des ressauts de la porte

centrale et de la fenêtre qui la surmonte. Des raisons de solidité ont sans doute fait adopter cette ouverture plus résistante; une particularité fort originale double en effet la charge de l'étage inférieur de la façade : il ne supporte pas seulement le poids vertical qui le surmonte; il lui faut encore soutenir la poussée horizontale de deux travées bâties sur le vide. A force de s'étendre, l'église a dépassé le bord du plateau où elle est assise ; l'espace lui a manqué; mais elle s'est cramponnée à la déclivité, et y a jeté de solides voûtes dont les ouvertures forment justement le grand portail, placé au-dessous du sol de l'édifice.

« Un vaste escalier, vraie église ascendante, coupée en trois nefs par d'énormes piliers, bordée de chapelles qui communiquent avec de larges paliers correspondant aux travées, donne accès dans l'église supérieure. Il aboutissait à l'entrée du chœur... » ([1]) « De là autrefois le dicton populaire : qu'on entrait à Notre-Dame par le nombril, c'est-à-dire par le milieu de l'église, et qu'on en sortait par les oreilles, c'est-à-dire par les vestibules en retour sur le chœur. Aujourd'hui cette disposition originale a disparu en partie. M. de Galard, l'un des derniers évêques du Puy, fit fermer l'entrée souterraine et détourner l'escalier de manière à le faire aboutir dans le collatéral nord. Par ce changement, on sacrifia le cloître qui longe l'église de ce côté, et il fallut en abattre un angle entier. » ([2]) Ce n'est pas la seule mutilation qui ait paru nécessaire à ce prélat : l'air, dit-on, incommodait les chanoines; on abaissa une des coupoles. En ce temps, l'archéologie n'était pas en faveur. Revenons à notre escalier; M. P. Mérimée nous y guidera avec sa précision et sa sagacité ordinaires.

« Les voûtes et les arcades de l'escalier, dit-il, n'ont point de forme constante, et l'on y voit le plein cintre et l'*ogive* ([3]) employés avec une sorte d'indifférence. Cependant le plein cintre se trouve assez fréquemment au-dessous de l'ogive, qui semble n'être ainsi placée que comme une garantie de solidité. Le plan de l'escalier répète, en quelque façon, celui de l'église. Il est divisé en trois parties par des piliers flanqués de grosses colonnes byzantines, et à chaque travée un large palier interrompt régulièrement la montée. Le second de ces paliers communique, au sud, à une porte latérale donnant sur une rue ; au nord, à l'entrée de l'hôpital, bâtiment fort ancien, adossé à l'église. En ce point, deux chapelles, transformées aujourd'hui en magasins, s'ouvraient l'une à droite et l'autre à gauche, parallèlement à l'axe de la montée et correspondant aux collatéraux de la nef... Les voûtes et les parois de cet escalier étaient couvertes de fresques; mais depuis peu d'années on les a fait disparaître sous le badigeon. » On en distingue à peine quelques traces, grâce aux nimbes cannelés et dorés qui entouraient les têtes de saints. Il faut donner un coup d'œil aux portes des chapelles, en bois de cèdre, curieusement sculptées de maigres et longues figures ascétiques, jadis égayées sans doute par des couleurs vives et crues.

Nous faisons le tour de l'église avant d'y entrer. Au nord s'étend un beau cloître et s'élève un clocher isolé, séparé de la cathédrale par une petite cour.

« Le cloître est formé par quatre galeries voûtées, portées sur des arcades en plein cintre. Les chapiteaux des colonnettes qui les reçoivent sont en général historiés, et la plupart d'un travail très-fin et très-élégant. Il y en a même quelques-uns entourés de feuilles d'acanthe et de volutes un peu capricieuses, qu'on serait presque tenté de prendre pour antiques, et je connais tel monument romain qui en montrerait assurément de plus bizarres et surtout de moins bien exécutés. » Certains fûts de colonnes en marbre sont certainement de provenance antique. D'ailleurs il règne une telle confusion dans les ornements des frises, qu'on peut les croire formées de débris d'un édifice antérieur. On distingue toutefois nettement deux parties dans l'ensemble du cloître, l'une plus ancienne, plus byzantine, décorée seulement de zigzags rouges et de grossières mosaïques; l'autre toute romane, où la sculpture domine. Une assez grande salle, autrefois chapelle mortuaire des évêques, décorée de fresques qu'on a soigneusement badigeonnées (peut-être du quatorzième siècle), communique avec le cloître, auquel est encore adossé un grand bâtiment aux murailles épaisses et hautes, vieille citadelle crénelée, suspendue à des escarpements dont les évêques, sans doute, ne trouvaient pas la protection assez efficace.

Le clocher est situé sur l'alignement du collatéral nord, un peu au delà du chœur. Sa base carrée peut avoir été un baptistère. Des étages en retraite les uns sur les autres y ont été ajoutés durant l'époque romane et jusqu'au commencement de la période gothique ; les cintres pleins et brisés s'y mêlent à quelques pinacles aigus. La flèche obtuse et médiocre, le profil indécis des étages en retraite, l'absence d'ornements, désenchantent un peu le voyageur que le clocher séduisait à distance. Combien d'édifices que l'éloignement transfigure ainsi !

L'église est flanquée de deux vastes vestibules coupés en deux étages par des planchers relativement modernes. Ce sont les transepts primitifs, très-anciennement séparés du corps de l'église, comme le prouvent des fresques fort effacées, du quatorzième siècle, appliquées sur les murs du chœur. Leurs voûtes, aussi hautes que la naissance des coupoles de la nef, sont en berceau. « Le porche avancé, sous lequel on passe pour entrer dans l'ancien transept sud, se distingue par la richesse de son ornementation. A peine trouverait-on le moindre espace lisse au milieu d'une inépuisable variété de moulures et de détails très-finement sculptés, qui recouvrent les archivoltes, les piliers et jusqu'aux fûts des colonnes engagées. Tous ces ornements, d'ailleurs, appartiennent au style byzantin fleuri, et après avoir loué leur rare élégance, je ne vois qu'une seule singularité qui mérite une description détaillée. Les arcades qui servent d'entrée à ce porche sont en ogive, mais doublées par un autre arc en plein cintre, qui ne tient à l'intrados du premier que par trois tenons en pierre, en sorte que dans la plus grande partie de sa courbe, l'extrados du cintre est séparé de l'extrados de l'*ogive* par un vide de plus d'un pied. Pareil tour de force est rare, ce me semble, dans la période byzantine, et c'est le premier exemple que je rencontre d'une disposition semblable. » Après avoir donné un instant d'attention aux portes orientales des transepts, en bois sculpté fort vermoulu, et aux fresques barbares encore visibles dans la salle supérieure du vestibule sud, nous entrons enfin dans le vaisseau central.

La disposition des huit travées est à peu près la même ; elles sont couvertes de coupoles. La troisième seule, en partant de l'abside, a été entièrement dénaturée, comme nous l'avons dit plus haut, par un évêque du dernier siècle, M. de Galard.

« Des piliers épais soutiennent les arcades qui séparent la nef des collatéraux. Au-dessus de ces arcades s'élève une fausse galerie, ou plutôt un placage de trois arcades ou niches portées par des espèces de consoles. L'amortissement de cette arcature supérieure forme comme une large corniche, derrière laquelle s'ouvre, dans chaque travée, une fenêtre à plein cintre, flanquée de deux autres fenêtres

([1]) André Lefèvre, *Merveilles de l'architecture.*

([2]) P. Mérimée, *Notes d'un voyage en Auvergne.*

([3]) C'est à tort qu'on appelle *ogive* l'arc brisé; l'ogive est la nervure diagonale appliquée aux arêtes des voûtes : elle peut donc décrire indifféremment une courbe pleine ou une ligne brisée. L'usage qui a prévalu introduit une confusion regrettable; mais on ne peut aller contre l'usage.

figurées ; des colonnettes géminées les accompagnent et reçoivent les retombées de la coupole ; une autre fenêtre éclaire les bas côtés. Chaque travée est séparée de la travée voisine par une arcade perpendiculaire à l'axe de la nef ; l'une de ces arcades contient une galerie qui sert de pont pour passer d'un côté à l'autre du toit... Après la cinquième travée, l'*ogive* devient constante dans les arcades ; les piliers prennent, en plan, la forme d'une croix, et se couronnent de chapiteaux variés et de style byzantin fleuri. Enfin, les deux dernières travées, à l'occident, ont leurs piliers également en forme de croix, mais avec une colonne engagée dans chaque angle rentrant. »

Un certain Evodius, évêque des Vellaviens, passe pour avoir fondé la cathédrale du Puy, vers le commencement du cinquième siècle. Peut-être ne fit-il que transformer en église un temple gallo-romain de Diane, dont les débris, vers le neuvième siècle, servirent de matériaux aux constructeurs de l'édifice chrétien. Une frise romaine est encastrée à l'extérieur dans l'appareil, et, sur le mur oriental du chœur, on lit ces deux mauvais vers léonins en très-vieilles onciales :

« (Ex) ope divina, languentibus en medicina,
» (Adve)niens gratis, ubi defuit ars Ypocratis. »

Ici les maux plus forts que l'art du médecin
Trouvent leur réconfort dans le secours divin.

Est-ce une allusion à Diane, tante d'Esculape ? Est-ce tout simplement une de ces formules pieuses qui abondent dans les inscriptions chrétiennes ?

Les quatre premières travées, avec leurs piliers sans colonnes et leurs chapiteaux ou plutôt leurs tailloirs frustes, peuvent bien remonter à l'âge carolingien. Elles sont contemporaines au moins des monuments de Cahors et de Périgueux. Les deux suivantes semblent avoir été ajoutées au onzième siècle. « Le raccord avec les anciens murs maladroitement exécuté, une notable différence dans la hauteur des fenêtres, la forme des piliers et celle des arcades (le cintre brisé commence), constatent ce premier changement, si toutefois ils n'en fixent pas positivement la date. »

A cette époque, l'église, avec ses six travées, ses transepts, une partie de son cloître, et la base de son clocher, commençait à déborder l'extrémité du plateau où elle est construite. L'escalier central existait dans sa partie supérieure, et s'arrêtait au palier des chapelles correspondantes aux bas côtés. Dans l'appareil du mur qui ferme ces chapelles à l'ouest, on observe des arcs anciens qui ne s'accordent point avec l'axe et le centre des voûtes et des portes actuelles. A en juger encore par un fragment d'arc enclavé dans le tympan de la porte sud, il y avait là un porche et une façade. Au reste, la première marche du second palier, juste sous la sixième travée, porte cette inscription liminaire :

« Ni caveas crimen caveas contingere limen,
» Nam regina poli vult sine sorde coli » ;

que je suis contraint d'imiter ainsi, par à peu près :

Fuis le crime ou ces lieux ; car la reine du ciel
Veut devant ses autels des serviteurs pieux.

Toutes les parties alors existantes de l'édifice semblent avoir été revêtues d'une ornementation nouvelle, archivoltes, billettes, pierres rouges et noires incrustées dans les gables, qui décorent assez uniformément le chœur, les transepts et l'abside. « Le troisième accroissement de la cathédrale comprend ses deux dernières travées de l'ouest », le premier palier de l'escalier, toute une partie du cloître, et la façade. L'art s'était perfectionné, mais n'était pas encore sorti de la période romane. Il est peu probable que la fin du douzième siècle ait vu l'achèvement du bel édifice que nous venons de décrire et d'admirer. Tout au plus la construction du clocher se prolongea-t-elle jusqu'aux dernières années du treizième siècle. Ce qui dépasse cette date est le fait de restaurations souvent aussi maladroites que nécessaires.

La cathédrale du Puy est un des spécimens les plus complets des styles byzantin et roman. Elle les présente séparés, dans leur simplicité primitive, et fondus dans la transition délicieuse qu'on nomme le roman ou le byzantin fleuri.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXXVII, 1869.

TAVERNES, HOTELLERIES ET TRIBALLES DE ROUEN AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Nous avons vu que Mathurin Régnier mourut à Rouen, dans une hôtellerie au bas de la rue de la Prison, tout près du Vieux-Marché, à l'enseigne de *l'Écu d'Orléans*. Ceci me remet en mémoire d'intéressants détails sur les hôtelleries de Rouen qui nous ont été conservés par Charles Nodier, dans un petit écrit intitulé : *Échantillons curieux de statistique*, et publié en 1835 par Techener.

On s'étonne quelquefois, de nos jours, en voyant le nombre d'hôtels, restaurants, cabarets et cafés qui, dans les grandes villes, semblent de plus en plus se multiplier. Eh bien, mes amis, sachez qu'il y a trois siècles ils étaient comparativement plus nombreux. Ainsi, à Rouen, ils s'étaient tellement multipliés qu'ils furent, par arrêt du Parlement de Normandie, en partie supprimés ; du moins il fut interdit à ceux qui les tenaient *d'asseoir aucun homme du lieu*; les délinquants s'exposaient à des peines très-sévères. Le droit *d'asseoir* auxdits lieux fut réservé pour les *pérégrinateurs* et *forains*. Seulement, les clients de la ville ne pouvant plus venir *s'asseoir* à la taverne, il fut permis *à quelques* taverniers (non à tous) de porter à domicile le pot et le plat. Les hôtelleries et tavernes privilégiées auxquelles fut octroyé ce droit exceptionnel reçurent le nom de *triballes* ou *trimballes* (du vieux français *trimballer*, traîner, rouler, conduire après soi), excellent usage qui permettait à tous d'avoir le festin en famille.

« Il ne faut pas croire, dit avec raison Charles Nodier, que la clôture des tavernes de Rouen fut une de ces prohibitions étroites qui compromettent à peine quelques intérêts privés. Le corps des taverniers était une puissance, et sa clientèle était une population... Il se trouvait là tous les éléments nécessaires d'une émeute, ou au moins d'une coalition. »

On serait confondu, en effet, si l'on pouvait voir la liste complète des hôtelleries qui se trouvaient alors à Rouen. Voici les noms ou enseignes de celles qu'a pu indiquer le spirituel écrivain dans l'article que nous citions tout à l'heure. On a pu y joindre l'indication du quartier où se trouvaient ces établissements.

Il y avait sur le quai, près du pont : le *Croissant*, la *Lune* (deux auberges en lutte évidemment), l'*Ange*, les *Degrés*, les *Flacons*, et l'*Image Saint-François*, transférée depuis vers l'entrée est de la ville, sur la route de Gournay, dans la rue Saint-Hilaire, où elle existe encore.

Il y avait à d'autres endroits du quai : l'*Espée*, le *Baril-d'Or*, le *Trou-du-Gredil*, le *Panneret* (ou pavillon), — nous avons encore aux environs la rue du Panneret ; — l'*Éléphant*, l'*Agnus-Dei*, le *Hable*, le *Cerf*, le *Gros-Denier*, le *Moustier*, l'*Esturgeon*, le *Dauphin*, le *Chaudron* (la rue du Chaudron existe encore), le *Holà-du-Bœuf* (rendez-vous des marchands de bœufs probablement), la *Chasse-Marée* où se réunissaient les *marayeurs* de Dieppe, le

Grand-Moulin (aux environs de la petite rivière *Robec* sans doute), et la *Fontaine-Bouillante*.

Il y avait au port du Salut : le *Salut-d'Or*, la *Pensée* (on cultivait déjà la jolie fleur), la *Teste-Sarrazine*, la *Verte-Maison* et les *Pelottes*.

Il y avait près du mont Sainte-Catherine, ou aux environs : l'*Image Sainte-Catherine* (transférée plus tard rue Saint-Hilaire, presque en face de l'*Image Saint-François*), le *Petit-Lion*, la *Salamandre* et le *Chaperon*.

Il y avait près de la Halle aux toiles, ancien palais des ducs de Normandie : la *Teste-Dieu*, la *Croix-Verte*, les *Saulciers*, l'*Ours*, le *Coulomb* (ou le pigeon), la *Coupe*, la *Fleur-de-Lys*, la *Barge* (oiseau de la famille des *échassiers*), l'*Escu-de-France*, le *Grand-Gredil*, le *Loup*, la *Huche* et la *Hure*.

Il y avait sur Robec : la *Pelle*, les *Avirons*, le *Chaperon Saint-Nicaisse*, le *Coq*, les *Balances*, la *Petite-Taverne*, qui était, dit-on, assez mal hantée ; l'*Escu-de-Sable*, l'*Agnelet*, le *Pot-d'Estain*, le *Rosier*, le *Moulinet*, la *Chèvre*, les *Maillots*, les *Signots*, les *Vittecoqs*, *Saint-Martin*, la *Cloche*, et l'*Arbre-d'Or*.

Il y avait au Marché-Neuf : les *Coquilles*, le *Petit-Pot*, le *Pèlerin*, la *Tour-Carrée* et la *Croix-Blanche*.

Il y avait près de Beauvoisine (entrée nord de la ville) : le *Chapeau-Rouge*, la *Bonne-Foi*, les *Trois-Mores* (ils y sont encore), le *Lièvre*, l'*Estrier*, le *Barillet* et la *Pierre*.

Il y avait la *Pomme-d'Or* près de la porte Cauchoise, au nord-ouest, etc., etc.

Mais dans lesdites hôtelleries et tavernes les gens du dehors avaient seuls le droit de s'asseoir. De plus, les maîtres de ces établissements étaient privés du droit de rôtir, réservé à l'honorable confrérie des *roustisseurs ;* ils ne pouvaient *chaircuiter*, ni *faire pâte*, ces deux opérations étant expressément réservées et maintenues aux *chaircuitiers* et *pâtissiers*. On ne pouvait, dans les tavernes, hôtelleries et triballes, préparer que les soupes, fricassées et fricots.

On voit que la réglementation et surveillance des cabarets et auberges n'est pas chose nouvelle.

Le lecteur, je l'espère, comptera cette causerie pour une vraie *promenade ;* nous y avons rapidement parcouru, d'auberge en auberge, presque tous les quartiers de la ville ; cependant nous n'en avons pas fini encore avec le Vieux-Marché, et nous devrons y retourner dans notre prochaine promenade.

La suite à une prochaine livraison.

SUPERSTITIONS CHINOISES.

LES TROIS DÉESSES SŒURS.

La religion bouddhique, antérieure de plusieurs siècles au christianisme, fut introduite en Chine par l'empereur *Ming-ti* des *Han*, l'an 58 de notre ère, et fit de très-rapides progrès dans tout l'empire, grâce à l'exemple qui était descendu du trône.

Quatre siècles plus tard, son influence était déjà assez grande pour inquiéter le pouvoir. C'est à partir de cette époque que commencent les persécutions qu'elle eut à subir. Ses prêtres furent mis à mort, ses temples détruits, et leurs richesses confisquées. Cet état de choses dura de 960 à 1278.

Les bonzes ([1]), profitant des troubles qui précédèrent la chute des Mongols, essayèrent de regagner l'influence qu'ils avaient perdue, en aidant un des leurs, nommé *Tchou-youân-tchâng*, à s'emparer du pouvoir.

Il est à remarquer qu'en montant sur le trône (en 1368) il donna à sa dynastie la même désignation que portait pendant son règne l'introducteur de la religion bouddhique en Chine, celle de *Ming*, brillante.

Cette résurrection ne fut que de courte durée ; car, à cette époque, l'exubérance de la population et la stérilité d'une partie du territoire chinois avaient déjà fait désormais de la misère et de l'anarchie l'état normal de la Chine.

Trop ignorante pour rien comprendre aux questions de dogme, la plus grande partie du peuple chinois ne voit dans les poussahs plus ou moins dorés qui encombrent les pagodes qu'autant de génies bons ou mauvais, représentant les divinités célestes sur la terre.

D'un autre côté, les bonzes, pour achalander leurs pagodes, se sont empressés d'aller au-devant des idées superstitieuses des masses, en entassant pêle-mêle les disciples du Bouddha avec les personnages de la mythologie chinoise, sans même en excepter les divinités locales.

Au nombre des pratiques superstitieuses les plus en vogue, il faut placer le culte des trois déesses sœurs, espèce de trinité femelle faisant pour ainsi dire pendant à la *Trimourti* indienne. Elles sont de la part des Chinois un objet tout particulier de vénération.

La place d'honneur, ou du milieu, est réservée à la déesse de la fécondité, *Tse-souen-niang-niang*. C'est à elle que s'adressent les femmes, après avoir déposé à ses pieds une petite poupée en carton représentant un enfant nouveau-né, du sexe masculin ou féminin, suivant la progéniture qu'elles désirent avoir.

On aperçoit à la droite de la déesse son serviteur *Song-tchen-lang-chun*, tout courbé sous le poids de ces petites poupées de carton.

Une fois ses vœux exaucés, l'accouchée doit se rendre à la pagode faire les sacrifices d'usage à la déesse, sans oublier, naturellement, les aumônes aux bonzes.

La seconde image, placée dans la corniche de droite, est celle de *Haon-yen-kouâng ;* les hommes comme les femmes lui adressent leurs prières dans les maladies d'yeux. Les présents à lui faire sont peu coûteux, et consistent en une paire de lunettes en toile semblable à celle qu'elle tient à la main.

La troisième et la plus redoutée des trois est *Pan-tchen-niang-niang*, la déesse de la petite vérole, cette maladie continuant à exercer ses ravages parmi les Chinois. Les plus crédules de ses adorateurs ne veulent pas croire à une maladie naturelle, mais bien à un sort que leur a jeté la déesse en les choisissant pour ses serviteurs. De plus, afin de les distinguer du reste des humains, elle les marque en leur lançant à la face une poignée des pois contenus dans la sébile qu'elle tient à la main.

Les deux messagers de la déesse sont *Tou-olr-ko-ko* et *Tou-olr-tsiaï-tsiaï*, ses frère et sœur. On les représente à cheval et toujours prêts à partir pour transmettre la maladie.

Les offrandes à faire à cette déesse sont plus dispendieuses que celles offertes aux deux précédentes : elles consistent en reproductions plus ou moins grandes d'images de la déesse et de ses messagers, en mobilier, chaises à porteurs, banderoles, etc., le tout généralement fait de papier doré, et auquel on met le feu à la fin de la cérémonie.

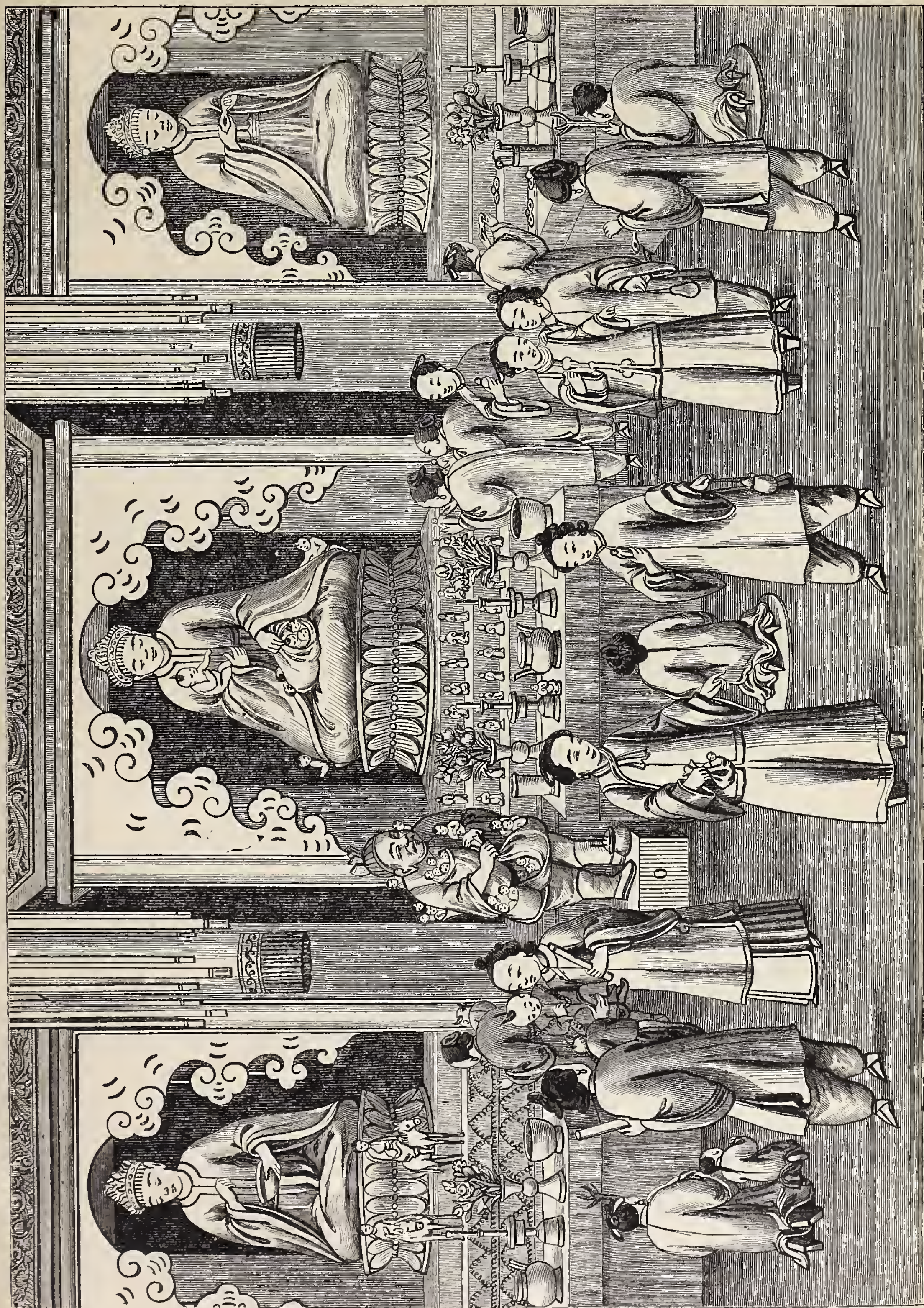
La personne malade, ou bien l'enfant que l'on veut préserver, doivent être présents à la cérémonie.

En général, pendant que les femmes chinoises vont s'agenouiller devant quelque poussah barbu et grimaçant, et s'évertuent à jouer à pile ou face, en jetant avec le plus grand sang-froid deux morceaux de bois en l'air, pour savoir le nombre d'années qu'elles auront encore à vivre,

([1]) Religieux bouddhiques.

ou celui des enfants mâles qu'elles mettront au monde, leurs époux se dirigent de préférence vers les dépendances de certaines pagodes qui, comme à Canton, sont réservées à l'élevage des cochons sacrés, autant de victimes que ces bons religieux se sont empressés de soustraire au fer homicide du charcutier voisin, afin de se réserver d'opérer eux-mêmes la transmigration de ces animaux sacrés le plus saintement possible, sous la forme de jambons purifiés.

Quand on demande à ces vénérables bonzes les raisons de



Pagode des trois Déesses sœurs. — Dessin de Fellmann, d'après un dessin communiqué.

cette contravention au rite de la métempsycose, ils s'excusent en prétextant de la nécessité où ils se trouvent d'avoir à faciliter la digestion, autrement par trop pénible, des quantités d'épinards ou autres herbes cuites à l'eau qu'ils doivent absorber, soir et matin, en présence de la foule ébahie des passants qui les contemple du dehors, cette cérémonie ayant pour but principal de dissiper les doutes que les habitants auraient pu concevoir sur les pratiques austères de la bonzerie.

Il est vrai qu'une fois la porte du saint lieu fermée au

public, les vénérables bonzes s'empressent de faire diversion aux pratiques religieuses par une petite fumerie d'opium en commun. Ils ont perdu toute espèce de dignité, et sans les ruines qui les entourent on n'aurait aucune idée de leur grandeur passée. Quelques-uns regrettent cependant le temps où les aumônes des fidèles étaient assez nombreuses pour couler des statues colossales au Bouddha, tandis qu'aujourd'hui elles se font de plus en plus rares; mais le billon est en outre de si mauvaise qualité, qu'il ne saurait recevoir une aussi sainte destination.

Telles sont les raisons pour lesquelles le Bouddha n'est plus moulé qu'en terre cuite, voit ses pagodes converties en hôtelleries, et ses serviteurs qui le délaissent pour aller chasser tous les diables du quartier.

LE CHEMIN DIRECT.

CONTE TOURANGEAU.

I

Isaïas Munsterius, au XXXIIe livre de sa *Dæmonologia major*, où il traite des herbes et de leurs pouvoirs magiques, disserte tout au long sur l'*herbe au pivert*, qui a la propriété de faire tomber le fer en poussière, et ajoute que cette même plante a la vertu de faire trouver les trésors cachés et les stations diaboliques (*stationes diabolicæ*). On appelle ainsi, dit l'auteur, certaines excavations assez voisines de la surface du sol, où le diable établit quelques diablotins ou diableteaux de noblesse inférieure, qui sont, comme nous dirions aujourd'hui, ses employés et ses représentants. Les uns tiennent registre des naissances, les autres des mariages, les autres des jurements, blasphèmes, scènes de cabaret, et adressent des rapports à leur chef, qui fait son profit de tout.

Quant à l'herbe au pivert, que Munsterius appelle *Picaria rotundifolia*, voici, dit-il, à quels signes vous la reconnaîtrez : la feuille est d'un vert pâle et d'une forme arrondie; elle ne donne jamais de fleurs, et se trouve dans les parties les moins fréquentées des forêts. Vous pensez bien qu'il ne manque pas de gens pour chercher une herbe aussi singulière et aussi précieuse. Mais c'est ici que commence la difficulté. D'abord, le nom de la *Picaria rotundifolia* n'est pas même cité dans les traités de botanique modernes; puis les caractères de la description vous semblent peut-être un peu vagues, car on trouve assez, Dieu merci, de plantes à la feuille verdâtre et arrondie : rien ne ressemble à une plante qui ne donne pas de fleurs comme une plante qui n'en a pas encore donné; et c'est une besogne qui excède les bornes de la patience humaine, que de passer en revue toutes les plantes du fond des forêts. Donc, quand on trouve cette herbe, c'est un grand hasard, et qui ne tire pas à conséquence, car le même homme ne peut ni la trouver ni s'en servir deux fois.

II

Cochard, de Loches en Touraine, l'avait trouvée; et tout le monde dans le pays vous dira ce qu'il en fit. Cochard était le fils d'un gros tonnelier de la rue Quintefol. Comme le bonhomme avait *de quoi*, il voulait faire de son fils un savant, à tout hasard, et sans se rendre bien compte, je crois, de la figure que peut faire un savant en ce monde. C'était son idée. La passion de Cochard fils pour l'étude était fort modérée; mais il aimait deux choses avec ardeur : pêcher des goujons dans l'Indre, et faire la cueillette aux champignons dans la forêt de Loches, qui est renommée pour ses champignons. Il savait mêler, comme on voit, l'utile à l'agréable, et, de nos jours, on eût dit de lui que c'était un garçon *positif*. Il venait de faire un jour une superbe cueillette de ceps et de champignons roses; il nouait en sifflant les quatre coins de son mouchoir autour de son butin, lorsqu'il porta machinalement à sa bouche un tout petit brin d'herbe qu'il venait de cueillir. Un imperceptible parfum d'iris s'en dégagea, c'était la *Picaria rotundifolia*. Voilà donc Cochard fils en passe de trouver des trésors. Il songea tout de suite aux ruines d'Orfont et aux richesses immenses qui, selon la tradition, y ont été enfouies. Son premier mouvement fut d'y courir, en laissant là mouchoir et champignons; le second fut de terminer soigneusement et correctement le paquet commencé, et de le prendre à la main. Car, à supposer qu'il dût devenir tout d'un coup riche à millions, était-ce une raison pour se priver d'un excellent plat de champignons? Ainsi raisonnait Cochard, et il allait bon train, son paquet dans la main gauche, son herbe au pivert dans la main droite, qu'il serrait de toutes ses forces.

III

Orfont est une miniature de petit vallon à la lisière de la forêt de Loches, près de la route de Loches à Saint-Quentin, avec une petite prairie délicieuse pour y jouer à colin-maillard, une petite source sombre sous les grands arbres, ridée de soudains frissons de lumière, et sillonnée d'araignées d'eau qui semblent n'avoir d'autre occupation au monde que de remonter le petit ruisseau, et, à deux pas de la petite fontaine, un débris de mur informe, désespoir des archéologues tourangeaux, et point de mire des chercheurs d'or, qui l'ont inutilement éventré de place en place. C'est là que Cochard vint s'asseoir, tenant le petit brin d'herbe entre ses dents. Une fois assis, il n'attendit pas longtemps : l'espèce de plate-forme où il était descendait lentement, sans secousse et sans bruit. Bientôt elle s'arrêta. Ce n'était point dans une cave à trésors, comme l'avait espéré Cochard : c'était simplement dans un poste à diables, ou, pour mieux dire, dans un bureau.

Sur un grand pupitre de bois blanc, tout sali et tout tailladé, s'étalait un énorme registre sous la lumière d'une lampe économique. Cochard se rappela avoir vu un registre semblable à l'Hôtel de ville de Loches : c'est celui sur lequel M. Besnard, le greffier, inscrit les naissances. Assis sur une chaise dépaillée, un vieux diable râpé et fripé bâillait à se décrocher la mâchoire. Il portait des bouts de manches en lustrine pour protéger la peau des avant-bras; il avait aussi rejeté sa longue queue par-dessus le dossier de sa chaise, pour éviter les faux plis. Inutile de lui demander son nom : dans l'ennui de ses longues heures de loisir, l'employé l'avait écrit ou gravé un peu partout : « Scribax », disait la table; « Scribax », répondait le mur; « Scribax », répétaient à leur tour le papier buvard et le garde-mains.

Dans le fond du bureau, sur une espèce de banquette, un autre diable, plus jeune que le premier, ronflait sur le dos, la bouche ouverte.

— Cette musique me gêne, dit Cochard avec un grand sang-froid.

Et, prenant sur le bureau une règle noire, il en donna un coup sec et bref sur le nez du dormeur.

Celui-ci tressaillit vivement, fronça les narines, secouant la tête comme pour chasser une mouche importune; puis, prenant son parti, il enfouit brusquement son nez et sa musique dans ses deux bras croisés.

On pourrait peut-être trouver Cochard un peu brusque; mais ce qu'il en faisait, ce n'était pas par méchanceté : c'est qu'il savait qu'avec les diables il faut toujours paraître à son aise.

— Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? dit-il à Scribax.

— C'est Rapax.

— Ah! bon! celui qui a été si bien joué par la femme de Jean Bourdon ([1]).

— Tout juste; il a été révoqué pour cela de ses fonctions de chasseur d'enfants; il recueille maintenant les âmes des ivrognes dans les fossés. Comme c'est demain la foire de Biard, il aura de la besogne, et il dort en attendant.

— Et toi, vieux Scribax, quelles sont tes fonctions? Car j'imagine que tu ne passes pas toute ta vie à écrire ton nom sur les murs et sur les tables.

— Oh! moi, je ne fais rien d'intéressant.

En disant cela, il jetait une feuille de papier brouillard sur le registre, et croisait d'un air indifférent ses grandes pattes sèches par-dessus Un maître coup de règle bien net lui fit ouvrir les mains plus vite qu'il ne les avait fermées, et Cochard s'empara sans façon du gros registre.

IV

Le gros registre était plein de noms et de dates. Cochard suivait machinalement les lignes du bout du doigt, en marmottant... Mahoudeau... Mouillefarine... Mouillefer... né le... mourra le...

— Tiens! tiens! s'écria-t-il en devenant tout à coup très-attentif.

Il chercha la lettre C. Il tournait les feuillets si brusquement, qu'il avait de la peine à trouver.

— Clochard! ce n'est pas cela; Crochard, c'est trop loin; ah! Cochard (Ernest), né le... c'est bien moi!... mourra le... Comment, je mourrai dans cinq ans! mais je n'ai que dix-sept ans! Ah! ah! vieux procureur, voilà pourquoi tu ne voulais pas me montrer ton registre. Allons, prends ta plume, et change-moi vite cette date, ou sinon...

La règle se dressait menaçante. Le vieux Scribax cacha provisoirement ses mains, tout en protestant que cela ne dépendait pas de lui, et qu'il ne faisait que transcrire sur le registre les bulletins qu'on lui envoyait. Cochard ne savait trop que dire, lorsque en feuilletant le registre il aperçut, à côté d'un des noms, la mention suivante : *A obtenu une prolongation.*

— Comment, vieil hypocrite, on peut obtenir des prolongations de vie, et tu ne m'en dis pas un mot! Écoute-moi bien : si dans dix minutes je ne sais pas tout ce que je veux savoir, je te fracasse la tête avec ton écritoire de plomb, je mets le vieux registre en dix mille morceaux, et je te rôtis avec ta table et ta chaise!

V

Scribax ne se le fit pas dire deux fois, et, sautant sur une feuille de papier, il griffonna quelques mots; puis, réveillant le malheureux Rapax, il le poussa par les épaules, avec ordre de porter le pli à son adresse et de rapporter la réponse.

Sur l'enveloppe, Cochard lut distinctement le nom de Bedonax.

— Oh! oh! dit-il, Bedonax, quel beau nom! C'est au moins un chef de division, avec un ventre prépondérant, un nez rouge et un air insolent, hé?

Scribax ne jugea pas à propos de relever cette insinuation inconvenante.

Au bout de quelques minutes, Rapax était de retour, tenant à la main un papier d'apparence administrative.

Cochard l'ouvrit sans cérémonie. Le papier commençait par une malédiction en forme contre certains individus qui viennent déranger les gens au milieu des travaux les plus importants.

— Voilà pour moi, dit Cochard en riant.

([1]) Voy. t. XXXVII, 1869, p. 330.

Le document contenait ensuite un blâme sévère infligé à la maladresse de certains subalternes qui ne savent pas se débarrasser des importuns.

— Et voilà pour moi, murmura Scribax d'un ton piteux.

Le papier contenait tout à la fois le renseignement demandé. Il disait de chercher à la page 562 du tome XXXIII[e] du *Recueil des actes*, et de comparer la *Circulaire* nº 2361 pour plus de clarté. Scribax atteignit les deux volumes dans une armoire, d'un air ennuyé, et les tendit à Cochard pour en faire ce qu'il jugerait convenable. Quant à lui, en véritable employé, il laissa Cochard s'en tirer comme il pourrait, se souciant peu d'accroître sa besogne de si peu que ce fût.

Voici ce que Cochard entrevit à travers le patois administratif des diables, qui a beaucoup d'analogie avec le nôtre :

« La vie de tout homme a un but; quiconque entrevoit ce but et y marche tout droit, d'un pas ferme, gagne du terrain et du temps; il peut se faire qu'il en gagne assez pour franchir l'année où il devait mourir, comme on franchit un fossé sur un pont : alors, l'année fatale une fois passée, l'homme peut vivre de longues années, et l'époque de sa mort peut être indéterminée. »

Cochard recueillit méthodiquement ses petites notes; après quoi il songea à prévenir ses amis et à les faire profiter de sa découverte.

Après avoir pris les noms et les dates, il remit entre ses dents l'herbe au pivert, commença à remonter doucement, et fut bientôt sur le vieux mur d'Orfont. Alors il prit son paquet de champignons et rentra à Loches.

VI

C'est à cette époque que l'on commença à parler en ville du changement extraordinaire de Cochard et de quelques-uns de ses amis. Il faut croire que l'idée de la mort est bien puissante sur l'imagination pour produire des effets aussi surprenants. On ne les voyait plus ni sur le mail, ni dans la prée, ni en forêt; ils avaient dit adieu brusquement à tous les petits plaisirs d'autrefois; ils semblaient toujours craindre de perdre seulement une minute, et n'avoir de goût que pour les choses sérieuses et le travail acharné. Un seul d'entre eux, le petit Terrier, ne s'émut pas trop, et continua comme par le passé à mener de front le jeu et le travail; bon garçon d'ailleurs, et toujours prêt à faire plaisir aux autres.

Pourquoi n'était-il pas plus effrayé de la prédiction de Cochard? Était-ce parce que son terme était plus éloigné que celui des autres? Était-ce simplement parce que son caractère était ainsi fait? Peut-être. C'était surtout parce que son père était un homme de grand sens, qui avait dû trouver de bonnes paroles pour le rassurer. Chacun de ces garçons, en effet, que la mort menaçait à époque fixe, avait consulté son père sur les moyens de l'éviter. En quoi ils avaient bien fait. Malheureusement, tous les pères n'ont pas des idées également justes. Et, à ce propos, je m'étonne que les gens, à mesure qu'ils prennent de l'âge, soient si peu soucieux de se former le jugement. Mais si ce n'est pas pour vous, mes bons amis, que ce soit donc au moins pour vos enfants, qui sont tenus de vous consulter avec confiance et de vous obéir avec respect!

La suite à la prochaine livraison.

LE CHILTE, OU *PASATIEMPO*.

Le *chilte* est le suc épaissi d'une plante. Réduite à l'état liquide et coloré, cette résine sert à confectionner de pe-

tites boules fort minces et fort élastiques, qu'on obtient par le procédé dont on fait usage pour faire naître des bulles de savon. En pressant ces bulles avec force, elles éclatent, comme le font les gousses du baguenaudier; mais ce n'est pas là l'usage essentiel auquel on les destine... Les femmes indiennes de San-Blas, de Tepic, celles de toute la province de Guadalaxara, et peut-être aussi celles de quelques autres parties du Mexique, mâchent sans cesse le chilte, qu'elles prennent soin de ne pas faire éclater. « C'est un bien singulier exercice qu'elles donnent à leurs mâchoires, dit l'amiral Dupetit-Thouars [1], et en réalité une occupation bien frivole, si, cependant, cette mastication n'a pas pour but, comme celle de la coca, dont l'usage est répandu parmi les Indiens du Pérou et de la Cordillère en général, d'atténuer les douleurs de la faim et de faire supporter plus patiemment une longue abstinence. »

Nous ferons de la France le plus beau et le meilleur pays du monde, non pas en y élevant des citadelles, mais en y joignant l'arrosement et le desséchement du sol.

VAUBAN.

CHOIX DE MÉDAILLES.

COLLECTION DE LUYNES AU CABINET DES MÉDAILLES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Voy. les Tables des années précédentes.

BÉRÉNICE.

Couper sa chevelure, et, pour un temps, perdre une partie de sa beauté, c'est un de ces sacrifices qu'une femme ne fait pas sans de bien graves motifs. Aussi, toutes celles qui, par dévouement, l'ont accompli, en ont été récompensées par les éloges de l'histoire. Au siége de Carthage, quand les Romains eurent détruit la flotte carthaginoise, et que les assiégés, par des prodiges de constance et d'industrie, en eurent créé une seconde, les cordages manquèrent. Les dames de Carthage offrirent leurs cheveux. Les historiens, en comblant d'éloges celles qui firent cette offrande à la patrie, montrent assez qu'ils trouvent le sacrifice rare et méritoire.

La reine Bérénice, son mari étant revenu heureusement



Bérénice.

d'une expédition en Syrie, chercha comment elle témoignerait sa reconnaissance aux dieux, et ne trouva rien de mieux que de consacrer sa chevelure à Vénus, dans un temple de l'île de Chypre. On admira naturellement Bérénice.

Cette preuve d'affection conjugale était assurément touchante, et comme la femme qui l'avait donnée se trouvait être une reine, on ne se contenta pas de la louer en prose comme on avait fait pour les dames de Carthage. Un astronome de cour, Conon, prouva que la chevelure de la reine, ayant disparu du temple, avait été transportée au ciel et qu'elle était devenue une constellation. Le poëte Callimaque chanta cette métamorphose. Le poëme de Callimaque n'existe plus, mais nous en pouvons lire une imitation dans les œuvres de Catulle. On frappa des médailles en l'honneur du dévouement de la reine, et l'Iconographie d'Angelo Cannini reproduit le dessin d'une médaille où Bérénice est représentée avec les cheveux non pas absolument courts, mais coupés carrément et tombant plus bas que l'oreille, ce qui lui donne la physionomie d'un jeune clerc ou d'un jeune page.

PRUSIAS Ier.
(237-192.)

Prusias Ier, le *Boiteux*, roi de Bythinie, n'a pas laissé un nom bien glorieux. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il battit les Gaulois, venus en pillards sur les côtes de l'Hellespont, et eut quelques démêlés avec son voisin



Prusias Ier.

Attale, roi de Pergame. On peut dire qu'il n'a pas d'histoire, plus heureux en cela que son successeur Prusias II, trop célèbre, lui, pour avoir été le valet complaisant des Romains, et leur avoir lâchement livré Annibal son hôte.

MITHRIDATE.
(157-124.)

Ennemi implacable des Romains, Mithridate, roi d'une petite contrée à peine visible sur la carte d'Asie Mineure, trouva tant de ressources dans son génie et dans sa haine



Mithridate.

qu'il fit trembler un instant les maîtres du monde pour la possession de l'Asie. Mais il était dit que Rome triompherait de tout. L'histoire constate que le rôle de Mithridate aurait eu quelque grandeur, si ce prince n'avait si facilement recouru au crime. Mais la légende s'est emparée de ce nom, parce que l'homme qui le portait avait au plus haut degré cette force d'âme et cette indomptable énergie que nous ne pouvons jamais nous empêcher d'admirer. A y regarder de bien près, ce n'est pas une belle vie que celle du roi de Pont; mais elle frappe l'imagination même pour ceux qui n'ont pas beaucoup lu l'histoire. Mithridate, c'est l'homme qui savait vingt-deux langues, c'est l'homme qui pouvait boire impunément tous les poisons, c'est l'homme qui n'a jamais eu peur, c'est l'homme qui a donné son nom à un remède populaire, c'est l'homme dont Racine a fait le héros d'une de ses tragédies. Il n'y a peut-être pas là de quoi assurer sa gloire, mais il y a de quoi expliquer sa popularité.

[1] *Voyage autour du monde de la Vénus*, t. II, p. 193.

SARASIN.



François Sarasin. — Dessin de Pauquet, d'après Nanteuil.

Jean-François Sarasin (1) vécut de 1603 à 1654. Il fut contemporain des *précieuses* de l'hôtel de Rambouillet, des Voiture, des Ménage, des Godeau, des Scarron. Il appartint à cette époque et à ce monde où la plupart des écrivains, à défaut de pensées solides, exerçaient leur esprit et leur talent sur des bagatelles.

Sa vie ne fut rien moins qu'exemplaire. Né à Hermanville, élevé à Caen (il était fils d'un trésorier de France de cette ville), il vint de bonne heure à Paris, où il s'attira la faveur de M. de Chavigny, secrétaire d'État. Au lieu d'en profiter, il en abusa. Chargé d'une mission auprès du pape Urbain VIII, qui aimait le bel esprit et auquel un tel ambassadeur devait plaire, il prit les 4 000 livres qui lui furent comptées pour ses frais de voyage, et il se trouva qu'il les avait dépensées en plaisirs avant de songer à se mettre en route pour l'Italie. Plus tard, au retour d'un voyage en Allemagne, dans lequel il gagna les bonnes grâces de la princesse Sophie, fille du roi de Bohême, l'amie de Descartes, comme il avait besoin d'argent, il lui parut commode d'épouser une douairière, veuve d'un maître des comptes, riche, mais vieille, laide et acariâtre. Il n'avait pas bien considéré avec qui et à quoi il s'engageait. Quand il le sut, il trouva le marché mauvais et le rompit. Toutefois il ne recouvra jamais complétement sa liberté, car sa femme, quoique beaucoup plus âgée que lui, comme pour se venger, lui survécut.

Le reste de sa vie, exempt de fautes saillantes, ne fut guère plus digne que le commencement. Grâce à la protection de Mme de Longueville, Sarasin obtint la place de secrétaire des commandements chez le prince de Conti. C'était un métier de courtisan, de baladin; il le remplit à merveille. Il n'avait pas son pareil pour les bons mots et les bons tours Quelquefois il allait trop loin et il fâchait son maître, mais il le désarmait toujours par ses drôleries. Il faisait de son esprit tout ce qu'il voulait, assure Segrais. Quand Mme de Longueville lui disait : « Sarasin, prêchez comme un cordelier », il prêchait comme un cordelier; « Maintenant prêchez comme un capucin », aussitôt il prêchait comme un capucin. Un jour, il accompagnait le

(1) On écrit aussi *Sarazin*, *Sarrasin* et *Sarrazin*.

prince de Conti en voyage; les échevins d'une petite ville voulurent prononcer une harangue à la portière du carrosse; celui qui portait la parole s'embrouilla, resta court. Sarasin saute de la voiture, prend la place de l'orateur, et continue le discours interrmpu. Il était si drôle et si grave à la fois que le prince étouffait de rire. Les magistrats furent enchantés et témoignèrent leur reconnaissance à Sarasin. On pourrait citer bien d'autres espiégleries.

La mort de cet infatigable plaisant ne fut pas indigne de sa vie. Il succomba, dit-on, à un accès de fièvre chaude, suite d'un violent coup de pincettes que son maître lui appliqua dans un moment de colère. Si cette anecdote est vraie, elle fait honte au prince de Conti autant qu'à son malheureux serviteur.

Comme écrivain, Sarasin avait un véritable talent, et c'est, bien entendu, à ce seul titre que nous croyons utile de lui donner quelque place dans ce recueil. Il montra ce dont il eût été capable dans deux petits ouvrages historiques, la Relation du siége de Dunkerque et l'Histoire de la conspiration de Walstein (ou plutôt Wallenstein) (¹), sur laquelle il avait recueilli des documents pendant son séjour en Allemagne. Dans ce dernier morceau, laissé inachevé, « Sarasin, dit M. Gérusez, s'est approprié la manière des grands écrivains de l'antiquité et s'est élevé à la hauteur de ces maîtres dans l'art d'écrire l'histoire. Il peint avec une merveilleuse fidélité les lieux et les hommes; il montre avec sagacité l'enchaînement des faits, il en découvre les ressorts cachés; il pénètre dans l'âme de son héros, sonde les replis de son cœur, et, maître de tous ses secrets, il décrit les agitations, les retours, les angoisses de sa pensée, et tous ces mouvements intérieurs qui préparent les grands desseins. J'oserais presque dire que si la Conspiration de Walstein était terminée, on pourrait la placer à côté du Catilina de Salluste. »

Une citation donnera une idée du style de Sarasin :

« Albert Walstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sombre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, fuyant les délices, et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge par la tempérance et l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires; vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein; toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin; d'ailleurs orgueilleux et fier, ambitieux sans mesure, envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne; implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère; ami de la magnificence, de l'ostentation et de la nouveauté; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais de prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune; méprisant la religion qu'il faisait servir à la politique; artificieux au possible et principalement à paraître désintéressé; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, surtout adroit à les cacher, et d'autant plus impénétrable qu'il affectait en public la candeur et la liberté, et blâmait en autrui la dissimulation dont il se servait en toutes choses. »

En vers, sauf deux odes, l'une sur la bataille de Lens, l'autre sur la prise de Dunkerque, Sarasin n'a traité que de petits sujets, au niveau de la coterie à laquelle il appartenait. Dans ces madrigaux, ces sonnets, ces stances, ces chansons, il y a du naturel, de l'élégance, de la grâce même, avec beaucoup de traits piquants. Boileau disait : « Il y a dans Sarasin la matière d'un très-bon esprit. » Mais que nous font la *Galanterie à une dame à qui on avait en raillant donné le nom de souris*, et *l'Alliance de la roche et du caillou, c'est-à-dire entre l'auteur et une dame*, et *la Ballade du goutteux sans pareil*, et *le Testament du goulu*, et *la Défaite des bouts-rimés?* En quoi ces bagatelles peuvent-elles nous toucher?

Voici toutefois les deux premières strophes de la pièce de vers sur la bataille de Lens (²), intitulée *Ode de Calliope :*

Quitte promptement l'armée
De l'invincible Condé,
Glorieuse Renommée
Qui l'as toujours secondé;
Passe d'une aile légère
De l'un à l'autre hémisphère,
Et, sur la terre et les flots,
Dis de ce prince indomptable
Que l'Histoire ni la Fable
N'ont point de plus grand héros.

Dis qu'en sa dernière guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolents.
Mais quoi! de cette victoire
Déjà le bruit et la gloire
Ont étonné l'univers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles ni tes ailes
N'ont point attendu mes vers.

A ce début on préfère avec raison les strophes suivantes, qui sont vraiment belles :

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas.
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par son fier hennissement.

Jamais la guerrière France,
Fertile en braves soldats,
N'a vu tant d'obéissance
Ni d'ardeur dans les combats.
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale,
Suivant des partis divers,
Allaient les troupes de Rome,
Pour décider du grand homme
Qui conduirait l'univers.

La Harpe a fait un grand éloge de l'avant-dernière de ces strophes.

Sarasin a fait preuve aussi de beaucoup de talent dans le genre épistolaire. Victor Cousin a recueilli quelques-unes de ses lettres dans le deuxième volume de ses *Études sur la société française au dix-septième siècle*. On peut lire l'une des plus agréables, adressée à Balzac, dans le *Trésor épistolaire de la France*.

M. Tissot dit, dans ses *Leçons et modèles de littérature française et moderne :* — « Moins célèbre que Voiture, Sarasin mérite peut-être de lui être préféré. Aussi ingénieux que lui, il est beaucoup plus naturel. Sa réputation serait sans doute beaucoup plus grande si, moins ami du plaisir, il avait donné plus de temps au travail, ou du moins s'il avait assez vécu pour perfectionner son talent. »

(¹) Voy. t. IX, 1841, p. 401. — C'est dans Schiller qu'il faut étudier Wallenstein.

(²) Victoire remportée par Condé sur les Impériaux en 1648. — Lens est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département du Pas-de-Calais.

ÉCOLE DES DENTELLIÈRES DE DIEPPE.

Fondée à Dieppe en 1826, reconnue en 1854 comme établissement d'utilité publique, cette école réunit aujourd'hui six cents enfants et jeunes filles, parmi lesquelles on compte des orphelines internes.

En substituant le point de Valenciennes à celui de Dieppe, l'École a renouvelé et perfectionné dans le département une industrie qui lui échappait.

On remarque particulièrement l'atelier-école institué en 1859 « pour la fabrication et le raccommodage des filets de pêche. »

Les filles de pêcheurs, auxquelles l'atelier est spécialement destiné, y apprennent, par les soins d'une maîtresse ramendeuse, tout ce qui concerne le laçage et le raccommodage des filets. Un comité d'armateurs et de patrons a pris en main l'administration de l'atelier, et en gouverne le travail avec cette compétence et cette fermeté qui manquent parfois à la bienfaisance entièrement laissée à elle-même.

En 1868, soixante-quinze jeunes filles étaient déjà sorties de cette école, rapportant au foyer du marin, avec l'instruction primaire, l'habitude pratique d'un art particulièrement utile au succès de la profession.

L'éducation des apprenties est gratuite; le laçage, dès qu'elles s'en acquittent avec quelque adresse, leur est payé à raison de 10 francs les cent vingt mètres, prix de façon conforme aux usages.

Pendant la saison des harengs, l'atelier se charge à forfait du ramendage des filets de quelques patrons, et le bénéfice de l'entreprise est réparti entre les jeunes ouvrières.

Si parfois il arrive qu'au fort de la saison, un patron soit dans l'impossibilité de raccommoder ses filets aussi promptement que les besoins de la pêche l'exigent, l'atelier-école lui envoie, à sa demande, une équipe de petites ramendeuses.

L'apprentie, une fois son éducation finie, reçoit de l'école, en la quittant, un présent qui consiste habituellement en cent vingt mètres de rets neufs. Confiés à quelque patron, ils rapportent à la jeune ouvrière une part dans les bénéfices de la barque.

Quant aux orphelines, un salaire fixé par le conseil d'administration, que préside le maire de Dieppe, leur est alloué pendant les trois années qui précèdent leur sortie. Mis en réserve, il forme avec les intérêts un précieux pécule.

QUATRE LACUNES GÉOGRAPHIQUES.

Les lacunes géographiques sont encore nombreuses; mais quand on embrasse du regard l'ensemble de notre planète, il y en a quatre qui frappent tout d'abord.

En Afrique, il y en a deux immenses.

Sur la carte de l'Afrique australe, un large vide, une tache blanche de trois à quatre cents lieues d'étendue, entoure encore au sud et à l'ouest le grand lac central, cette vaste nappe intérieure du Tanganika que Burton et Speke ont partiellement reconnue en 1858.

La seconde lacune de la carte d'Afrique est celle que présente, au-dessus de la région australe, toute la zone équatoriale du continent. Nulle région du monde ne surpasse en intérêt cette zone équatoriale de l'Afrique, qui commence à la côte de Zanguebar et finit au golfe de Benin; il suffit de rappeler qu'elle renferme le problème trente fois séculaire des sources du Nil, ce problème repris de nos jours avec tant d'ardeur, et qu'un moment on a cru résolu. Du moins les approches en sont déblayées, et les explorateurs y marcheront désormais sur un terrain bien défini. Un dernier effort, et l'on atteindra le but.

Il est un troisième champ d'études qui n'a pas pour lui, comme la recherche des sources du Nil, le prestige historique, mais qui n'en présente pas moins un grand intérêt, ne serait-ce que par son étendue. C'est l'intérieur de l'Australie. L'Australie est une terre déshéritée, où d'hier seulement l'Europe a jeté un reflet de sa propre civilisation; elle n'offre par elle-même, en regard des splendeurs de la création tropicale, qu'une image de désolation et d'aridité. L'Australie n'a ni passé ni souvenirs : elle n'a que son étendue. Cette étendue recèle encore d'immenses espaces inconnus.

Enfin, il en est une autre qui en ces derniers temps s'est fortement emparée de l'attention du monde savant, bien plus, de l'intérêt du grand public européen : c'est le voyage du pôle Arctique. (1)

LE RAPHIA DE MADAGASCAR
ET LE CARYOTA DES INDES ORIENTALES (2).

La famille des palmiers n'est pas seulement une parure variée et splendide à la fois pour Madagascar, c'est une ressource providentielle qui pourvoit à presque tous les besoins de la *grande terre*, comme disaient les pauvres esclaves malgaches en parlant de leur île bien-aimée. En effet, depuis le tavoulou, qui donne une moelle si délicate au goût et si fortifiante, jusqu'au palmier dont on extrait un sel végétal quelque peu corrosif, mais que certains habitants préfèrent souvent au sel de la mer, quels aliments précieux et quels condiments agréables les palmiers n'offrent-ils pas aux Malgaches? Parmi ces grands végétaux si utiles, le raphia occupe, pour ainsi dire, le premier rang, et Bory de Saint-Vincent a pu dire sans exagération, en parlant de l'effet qu'il produit dans le paysage : « Je n'ai pas vu d'arbre plus majestueux et plus élégant. » (3) Le raphia lui-même offre plusieurs variétés qu'il importe de ne pas confondre : il y a le *vinifera*, le *lyciosa vel polymita* et le *pedunculata*, qui donnent du vin, au besoin un sagou grossier, et ces fils précieux qui permettent de tisser les élégants *lamba* dont se parent encore les beautés malgaches (4).

Les anciens botanistes, nous dit le voyageur Palissot de Beauvois lorsqu'il décrit le raphia, avaient donné à ce beau palmier un nom composé « qui exprime en même temps la nature de ses feuilles, semblables à celles des palmiers, et la forme de son fruit, qu'ils ont comparé à celle des pommes de pin; ils l'ont nommé *Palma pinus.* » Puis il se plaît à rappeler avec quelle abondance est répandu ce magnifique végétal sur le bord des rivières qui coupent le terrain voisin de la mer des royaumes d'Oware et de Benin; il ajoute : « C'est une des productions les plus communes et en même temps les plus utiles de ces contrées. Le tronc sert à former la carcasse des habitations; les feuilles, disposées artistement en plusieurs faisceaux, après qu'on a tourné les folioles d'un seul côté, sont placées alternativement et entuilées, comme les bottes dont se servent les couvreurs de chaume en Europe; elles composent les côtés et la couverture, qui deviennent très-solides par la précaution qu'ont les naturels d'attacher les folioles avec des lianes, pour que le vent ne les soulève pas. Ces sortes de cases sont très-solides et forment de

(1) Vivien de Saint-Martin. — Voy. t. XXXVI, 1868, p. 134.

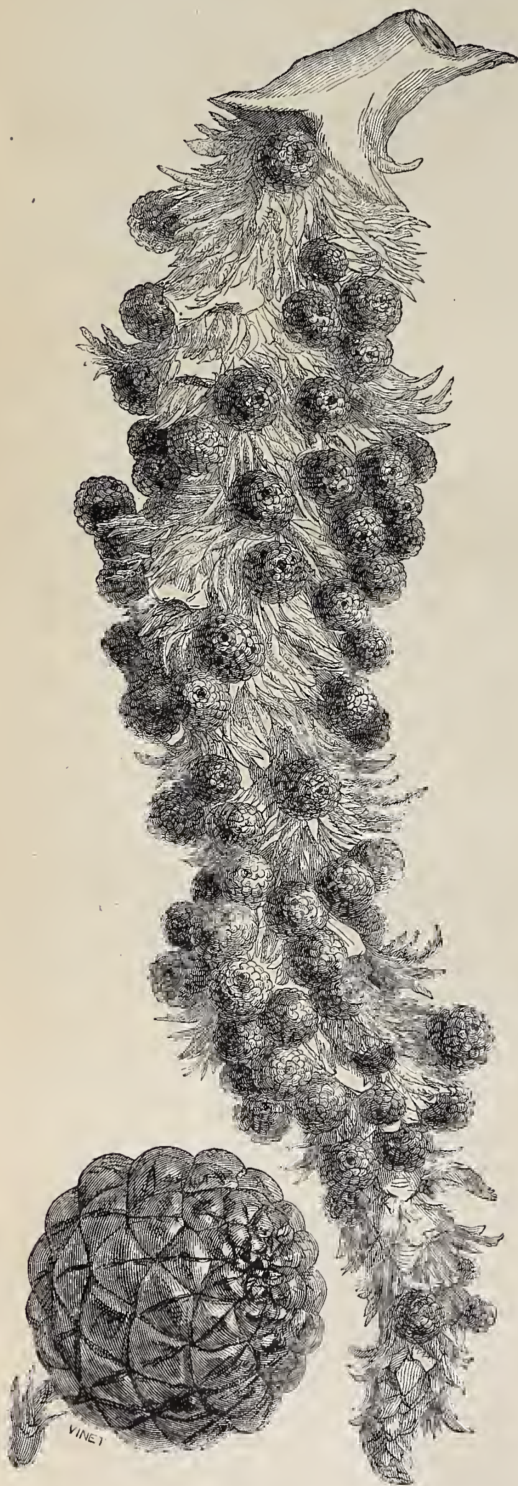
(2) *Raphia vinifera*, Paliss.-Beauv.; *Caryota*, Linn.

(3) *Voyage dans les quatre principales îles d'Afrique*, fait par ordre du gouvernement, t. Ier, p. 178.

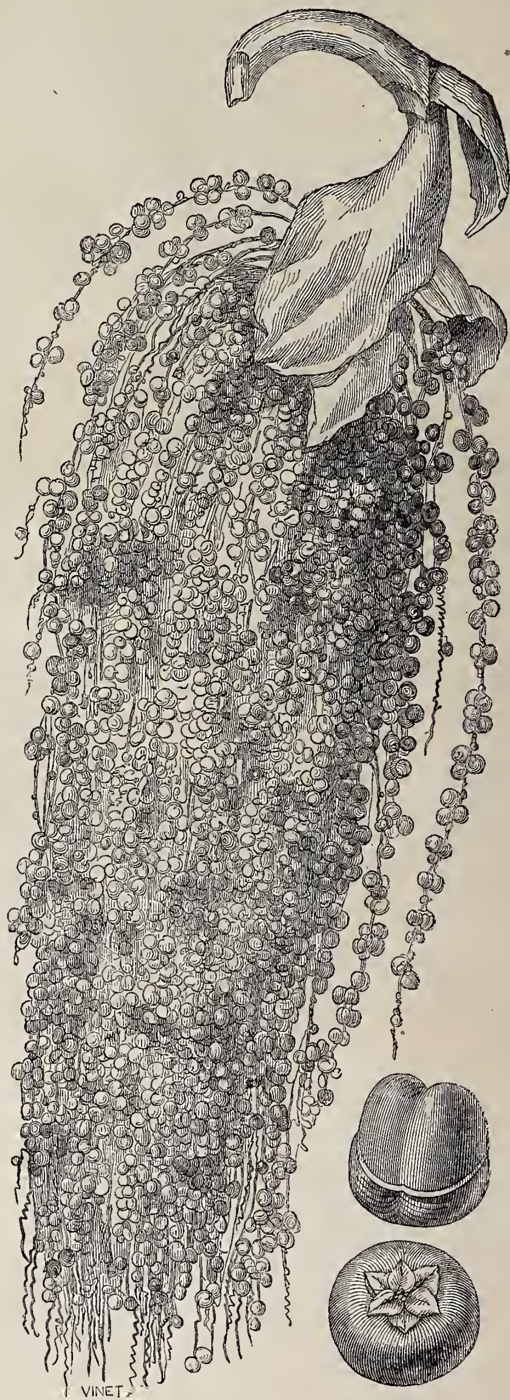
(4) Martius, *Historia naturalis Palmarum*, t. III

bons abris contre les pluies et l'ardeur du soleil ; mais en même temps elles servent de repaire aux rats qui sont très-gros et aux couleuvres qui leur font une chasse continuelle.

» Avant que d'employer les troncs des *raphies*, les nègres en retirent pendant plusieurs jours une liqueur blanchâtre, tirant un peu sur le gris de lin, espèce de vin de palme qu'ils nomment *bourdon* (jamais le célèbre botaniste n'a pu connaître l'étymologie de cette dénomination). Cette boisson n'est pas tout à fait aussi douce que



Grappe de fruits du *Raphia vinifera* ; — Fruit à moitié de grandeur naturelle. — Dessin de de Bérard.



Grappe de fruits du *Caryota urens* ; — Fruit séparé, vu en dessus et en dessous. — Dessin de de Bérard

le vin de palme ordinaire, mais elle est plus vineuse et m'a paru contenir une plus grande quantité d'esprit. Les nègres la préfèrent, d'abord par cette raison, et aussi par la plus grande facilité qu'ils ont de la recueillir sans danger.

» Les cônes de cet arbre précieux servent encore à faire une boisson analogue d'une seconde qualité. Ils ramassent chaque mois de l'année de grandes quantités de ces fruits ; après les avoir dépouillés de leur enveloppe écailleuse, ils laissent fermenter les amandes, et en retirent une liqueur plus colorée, plus savoureuse, qui se

garde plus longtemps et avec laquelle ils se grisent comme avec de l'eau-de-vie. ([1])

D'habiles observateurs ont mesuré ces spathes gigantesques qui portent les fruits du raphia, et ils ont constaté



Palmiers. — Le Raphia de Madagascar; le Caryota du Malabar. — Dessin de Bérard, d'après nature.

que plusieurs de ces grappes n'avaient pas moins de quatre pieds et même de quatre pieds et demi de longueur.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, après avoir désaltéré et nourri l'habitant de l'Afrique orientale, le raphia peut le vêtir. Rien de plus simple, du reste, que l'appareil dont le Malgache se sert pour employer ses filaments. Plusieurs voyageurs l'ont décrit, et les tiges flexibles du bambou suffisent pour dresser, en quelques heures, ces mé-

([1]) *Flore d'Oware et de Benin.* Paris, 1804-1821, 2 vol. in-folio.

tiers primitifs qui se ressemblent chez tous les peuples à demi sauvages.

Si le fil qu'on tire du raphia offre assez de solidité pour qu'on puisse coudre les planches dont on fabrique certaines embarcations, il n'est que d'une très-faible dimension. Un voyageur moderne a dit à ce sujet : « Il faut aux Malgaches une patience admirable pour confectionner leurs tissus, car les fils du raphia (*Sagus Raffea*, Linn.) qu'ils emploient n'ont pas une aune de longueur, et ils sont obligés de les nouer à chaque instant; mais ces nœuds sont faits avec tant de soin qu'ils ne paraissent point dans la toile. Les pièces de pagne, qui ont ordinairement de quatre à cinq aunes de longueur sur trois quarts de large, se vendent quatre et cinq piastres d'Espagne quand elles sont très-fines; il faut au moins trois mois pour en faire une. »

Le caryota, que nous figurons à côté d'un congénère propre aux régions africaines, appartient surtout à l'Asie équatoriale, et il croît en abondance sur les côtes du Malabar. Ses caractères botaniques sont indiqués minutieusement dans Martius (voy. t. III, p. 194 et 195). Il est connu de toute antiquité, puisque Dioscoride en fait mention. On en a décrit plusieurs espèces, et le plus répandu, celui que l'on signale dans les traités scientifiques sous le nom de *Caryota urens* [1], tire son surnom de la sensation brûlante causée au palais par la chair de son fruit. Selon d'Orbigny, on ne connut longtemps que cette espèce, parmi les huit ou neuf variétés dont les botanistes ont constaté depuis l'existence : « La tige est simple, élancée, lisse ; les feuilles, assez espacées, laissent des cicatrices annulaires sur cette tige; elles sont bi ou tripennées, et les folioles, cunéiformes, triangulaires, obliquement tronquées, sont dentelées et lacérées sur leur bord terminal. Les spadices sont très-grands, pendants, et naissent entre les feuilles.

« Il fleurit dans l'été, durant la saison des pluies. De ses spathes s'écoule une lymphe sucrée dont on prépare une espèce de vin de palmier, bien connu aux Indes sous le nom de *toddy*. Son tronc renferme une énorme quantité de moelle nourrissante qui, préparée comme celle du vrai sagou, est d'un usage général (quoique, selon Jussieu, elle soit moins agréable que celle du vrai palmier-sagou). Cette farine du caryota reçoit, selon les localités où on l'extrait, diverses dénominations. On l'appelle dans la langue brahmanique *biralamado*, *jiruba* en télinga, *evimpannah* en langue malabare, et *bura-sawar* dans le pays d'Assam. Le bois de ce beau palmier n'est pas inutile : on en fait des poutres et des planches. »

[1] Les fruits du *Caryota urens* sont représentés sous tous leurs aspects, et avec leurs détails les plus minutieux, dans Martius, *Historia naturalis Palmarum*, t. III.

COMMENT
SE PROPAGEA LE SUCRE DE BETTERAVE.

Né le 22 mars 1789, mort le 21 novembre 1865, Crespel-Dellisse ne peut être mis au rang des martyrs de la science ; c'est simplement un industriel plein de persévérance qui a utilisé une découverte faite chez les Allemands. Dès l'année 1747, Marcgraff, le savant chimiste, avait su reconnaître la présence du sucre cristallisé dans le jus de la betterave ; il ne s'agissait plus que de multiplier ces rares cristaux et que de féconder cette grande découverte.

Crespel-Dellisse, auquel la ville d'Arras a rendu un hommage public en donnant son nom à l'une de ses rues, Crespel le simple épicier, puis le grand industriel, mérite bien que ce nom franchisse l'horizon de la cité qu'il enrichit de ses efforts. Rien de plus touchant que l'énergie de ses tentatives et que la persévérance de ses efforts. Dédaigné d'abord par ses compatriotes, hautement blâmé souvent par ses proches, c'est dans son genre une sorte de Bernard Palissy qui sut enrichir sa contrée d'adoption malgré elle. C'est dans la correspondance intime de ces martyrs d'une idée féconde qu'il faut saisir le secret de leur souffrance ou de leur réussite. Le 28 mars 1828, au temps où il triomphait des plus grands obstacles, Crespel-Dellisse écrivait : « En 1810 et 1811, je n'employai que des procédés peu stables ; je me servais de forte lessive, de cendre, de chaux, ou de grès pulvérisé. Je travaillai ainsi toute la campagne. Je râpais mes betteraves au moyen d'une tôle percée de trous, fixée sur un cadre ou châssis de bois, etc. » Puis vint enfin le cri de triomphe, et une source nouvelle de richesse nationale fut découverte.

LES FIGURES EN CIRE D'ALFONSO LOMBARDI.

Il n'est personne qui ne se soit arrêté parfois, chez les marchands de curiosités, devant ces silhouettes en cire coloriée, et parfois habillées d'étoffes, qui représentent un personnage connu. Les plus anciennes de ces figures remontent au quinzième siècle, et sont attribuées à un Italien, né à Ferrare, qui se nommait Alfonso Lombardi, et qui eut de nombreux imitateurs. Cet artiste fit avec succès le portrait de Charles-Quint, à une époque où celui-ci était momentanément à Cologne.

Pour ne rien affecter, plus d'un renonce à être sincère.

H. Boucher

LE CHEMIN DIRECT.
CONTE TOURANGEAU.

Suite. — Voyez page 46.

VII

Le bonhomme Cochard voulait être le père d'un savant, c'était convenu ; il profita donc de l'occasion pour lancer Cochard fils, à corps perdu, dans la science.

Vous pensez bien que le collége de Loches ne suffisait plus à ce membre futur de l'Institut. Le collége même de Tours fut jugé trop modeste : le fils du tonnelier s'embarqua pour Paris. Pendant deux ans, sous la direction des maîtres les plus habiles, il se prépara à entrer à l'École normale.

Toujours au travail, du matin au soir, et si on l'eût laissé faire, du soir au matin, c'était l'émerveillement des maîtres et la terreur des élèves du collége Charlemagne. Il entra donc, haut la main, à l'École normale ; et comme il travaillait toujours avec la même fièvre, il sut bientôt, comme pas un de ses concurrents, célébrer en beaux vers latins les *Vertus de Titus*, le *Désintéressement d'Hippocrate* et la *Clémence d'Auguste ;* il sut démontrer clairement, soit en latin, soit en français, que *chaque langue a son génie*, que *les grandes pensées viennent du cœur.* Quand il sut tout cela, et puis parler un temps raisonnable sur un sujet quelconque, de plus scander les odes et les épodes d'Horace, rectifier la *métrique* de Battmann, et pulvériser les commentateurs de Plaute, etc., il fut jugé assez fort pour être nommé *cacique*, ou chef de section. A la fin de sa troisième année, il passa un si brillant examen, qu'il fut nommé d'emblée, pour la rentrée suivante, à une chaire de rhétorique dans un lycée de Paris.

Voilà ce qui s'appelle faire son chemin ; et, universitairement parlant, ce n'est pas une année, mais bien cinq

ou six que Cochard avait gagnées. Universitairement, oui; humainement, c'est autre chose. Trois jours avant son départ pour Paris, sur la fin des vacances, comme il prêchait dans l'Indre, il fut pris d'un petit frisson qui devint une fièvre fort bénigne. Le médecin répondait de tout; ce qui n'empêcha pas le pauvre agrégé de mourir dans les vingt-quatre heures. Il paraîtrait par là que le latin, le grec, le sanscrit, l'histoire, et même la philosophie, ne suffisent pas à tisser la trame de la vie.

VIII

Quand le bruit de cette mort se répandit, ce fut un grand émoi parmi les survivants. Ceux qui avaient espéré, jusqu'à cette première épreuve, que la prédiction de Cochard n'était qu'une vision, furent vivement frappés. Même, Étienne Bodeau, celui dont l'échéance était désormais la plus rapprochée, perdit un peu la tête, et se mit à boire.

A vrai dire, cela n'étonna pas trop le monde; bon sang ne peut mentir, dit le proverbe, et les Bodeau, de père en fils, ont la réputation de boire sec, et de n'en pas faire plus mal leurs affaires. Le père Bodeau, voltairien sans avoir lu Voltaire, s'était beaucoup moqué dans le temps de l'histoire de Cochard et des résolutions généreuses de son propre fils. « Vois-tu, Tienne, disait-il, il n'y a au monde que deux choses, faire honneur à ses affaires et boire d'autant : avec ça on va loin. Qu'est-ce que c'est que ces histoires de *gagner une année?* Gagne ta vie, mon garçon, c'est déjà bien joli. Si Cochard est mort, avoue qu'il ne l'a pas volé. Y a-t-il du bon sens de se tuer comme il l'a fait? Et son père qui le pousse au lieu de le retenir! Allons! laisse cette mauvaise culture, à laquelle tu t'acharnes sans profit pour toi ni pour personne, et fais, comme ton père, le commerce des vins du Cher. » Bodeau fils, cherchant un but à sa vie, s'était donné à l'étourdie la mission de fertiliser ces terres pierreuses qui sont au-dessus de Genillé, et dont personne ne veut. Les paysans se moquaient de lui, et Bodeau père maugréait en voyant son garçon gaspiller ainsi la fortune de sa mère. Il profita de la catastrophe de Crochard pour frapper un grand coup.

Il reprit un à un tous ses vieux arguments d'autrefois; l'âme faible d'Étienne, qui s'était appuyée sur l'exemple de Cochard pour maintenir ses résolutions, fut ébranlée par cette catastrophe à laquelle il ne comprenait rien; car enfin, n'est-ce pas une belle chose que le travail? Ne peut-on pas faire beaucoup de bien par lui? Et cependant Cochard était mort, lui que l'on pouvait regarder comme l'incarnation du travail, depuis sa visite à Orfont! Les âmes faibles vont facilement d'un excès à l'autre. Bodeau fils en était déjà à regretter sa naïveté, qui l'avait jeté sans goût dans une entreprise sans avenir. Après tout, le but de la vie était peut-être (pour lui du moins) de marcher sur les traces de son père. Ce dernier voyait bien qu'il l'emportait : « Allons, dit-il, c'est aujourd'hui la foire de Luzillé; viens-t'en voir comme on traite les affaires. Bon commerce, le commerce des vins! Tous ceux qui s'occupent de la vigne sont bonnes gens et vivent longtemps; il y a plus de vieux ivrognes que de vieux médecins. »

Bodeau père savait admirablement goûter lui-même et faire goûter aux autres les produits de son commerce. Il passait pour un brave homme, rond en affaires; l'ardente coloration de son nez et de ses pommettes donnait à sa physionomie ce je ne sais quoi de jovial et de plaisant que tant de gens prennent facilement pour de la bonté. Certaines provinces sont encore aujourd'hui d'une incroyable indulgence pour ce vice repoussant de l'ivrognerie, et les gens semblent avoir pris au sérieux la morale des chansons à boire. Bodeau fils aimait son père; il le respectait, et il le voyait entouré d'une sorte d'estime affectueuse : il l'écouta donc. Il alla, lui aussi, trinquer à Luzillé; il s'égosilla à discuter des marchés pour s'étourdir, tapa dans la main des paysans (en Touraine on dit des *bounhoumes*); il se dérida, puis devint tout à fait gai; puis, à un moment, pleura sans savoir pourquoi; puis s'endormit sans savoir où ni comment. Bodeau père était fier de son fils.

Telle fut la première journée d'émancipation du jeune homme. A partir de ce moment, il ne manqua plus ni une foire, ni un comice agricole, ni un banquet de pompiers; il semblait qu'il voulait rattraper le temps perdu. Il avait bien par intervalles des idées noires; mais cela ne durait pas, ou du moins on ne s'en apercevait pas. Un jour qu'il revenait du comice agricole de Montrésor, il versa dans un fossé. Rapax, qui le guettait depuis quelques mois, lui prit l'âme sans qu'il s'en doutât. Le médecin qui visita le corps dit que Bodeau était mort d'une congestion cérébrale. On ne manqua pas de remarquer qu'il était mort juste à son échéance. Les sages du pays disaient que, visiblement, l'homme n'est pas au monde seulement pour conclure honnêtement de bonnes affaires et pour travailler à se teindre le nez en pourpre.

IX

Quand au jeune M. Chaplin, un autre camarade de Cochard, c'était un aimable garçon sans cervelle et sans cœur, riche à millions, ce qui n'est pas toujours un si grand bonheur qu'on se l'imagine. Tout petit provincial qu'il était, retenu à Loches par la volonté d'un vieux père assez dur, il avait deviné Paris, et il ne songeait qu'au moment où il pourrait y vivre à sa guise. La confidence de Cochard ne fut pas sans l'émouvoir un peu; mais il ne fut pas longtemps indécis sur la route à suivre et sur la meilleure manière de gagner cette malheureuse année qu'il lui faudrait franchir. Placé, comme autrefois Hercule, entre le plaisir et la vertu, il n'hésita pas deux secondes, et laissa la vertu se morfondre à loisir. Sur ces entrefaites, son père mourut d'une attaque de goutte. Le charmant Amédée partit pour Paris vingt-quatre heures après l'enterrement, fit en peu de temps les plus brillantes connaissances, ce qui le força naturellement à quelques petites concessions, comme, par exemple, à ne plus signer Chaplin, mais C. des Entommeures, à pouffer de rire quand on lui parlait de Cochard qui se tuait au travail, à gaspiller enfin son temps et son argent partout où un gentleman titré se doit à lui-même de le gaspiller, etc., etc. Il comprit si bien le but de la vie, qu'à trente ans, la tête vide, le cœur sec, il alla subitement rejoindre ses pères par une belle nuit de carnaval. Autant que je puis croire, il était mort d'indigestion. A Loches, comme l'attention était en éveil, on remarqua sa mort, parce qu'on l'attendait presque à coup sûr. Car, comme disaient nos bons Tourangeaux, ce serait trop fort si le but de la vie était où visent ces messieurs-là. A Paris, on ne fit pas plus attention à cette mort qu'à celle de tous les autres gentlemen qui se tuent aussi sottement, chaque année, pour que le boulevard parle d'eux.

X

La mort du sculpteur Larçay fit beaucoup plus de bruit, et cela se comprend. C'est le seul de ce petit groupe de jeunes Lochois qui soit sorti de son obscurité, et qui ait pénétré en plein dans la vraie gloire. Tout le monde se rappelle le Salon où parut sa dernière œuvre. C'était un *Persée* qu'il avait expédié de Naples où on le disait souffrant. La critique et les artistes, chose étrange, furent d'accord une fois pour dire que c'était la merveille de la sculpture contemporaine. Pour l'élégance, la finesse, la vérité et la beauté, Jean de Bologne pouvait à peine servir de terme de comparaison. On apprit la mort de Larçay le

jour même où on lui décernait la grande médaille d'honneur et où l'Institut lui ouvrait ses portes. Alors l'admiration se changea en ferveur : c'était un pieux pèlerinage que l'on accomplissait devant l'œuvre de l'artiste mort. Tout en lui était intéressant : son génie, sa modestie, son double succès, son malheur. On racontait sur lui une légende touchante. Travailleur acharné comme Balzac, longtemps obscur comme lui, il avait inspiré une vive passion à une princesse italienne qui lui avait tout simplement demandé sa main. Et il était mort! Mais alors qu'est-ce donc que le génie, le travail, la gloire, le bonheur même, qui ne purent le préserver du coup fatal? A propos de cette mort, qui fut un deuil public non-seulement à Loches, où Larçay avait encore sa famille, mais dans toute la France, la vieille Mlle Flabaut, la sœur du principal du collége, personne pieuse et sensée, prononça une parole qui fut remarquée. Elle dit que les êtres extraordinaires vont peut-être au but moins droit que les autres, à force de vouloir se tourmenter; qu'il convient à la justice et à la bonté de Dieu que le chemin soit ouvert aux humbles et aux petits, et que c'est peut-être de leur côté qu'est le vrai passage, sans tant d'efforts et de tracas.

XI

Quillard, fils d'un pharmacien de la place du Marché, était devenu le docteur Quillard, médecin phraseur et philanthrope, bien connu à dix lieues à la ronde. On venait le consulter de Châtillon-sur-Indre et de Buzançais. Non content de guérir gratuitement les pauvres gens, il les habillait, il les nourrissait; tout le monde savait que ses charités étaient immenses. Depuis la révélation de Cochard, il avait cherché à bien remplir sa vie. Simple apprenti pharmacien à cette époque, il pilait des drogues, mélangeait des sirops et collait des étiquettes, sans rêver un autre sort que celui-là. L'annonce de sa mort à jour fixe lui fit une telle peur que son âme de pharmacien en fut bouleversée et agrandie. Il trouva son rôle mesquin et égoïste, il eut soif de dévouement; au delà des bocaux paternels, il entrevit un champ plus vaste et plus fécond, celui de la médecine. Toujours en mouvement, il ne rêvait que plaies et bosses pour avoir le mérite de les guérir, et il aurait volontiers souhaité une épidémie pour avoir le bonheur de sauver par centaines ses concitoyens des deux sexes. Malheureusement, à Loches le climat est bon, les crimes sont rares; le docteur cherchait des compensations. Il allait aux incendies et rôdait volontiers du côté de la rivière, dans l'espérance de sauver quelque nageur imprudent. Un jour, à un endroit dangereux de l'Indre qu'on appelle *les Brèches*, il eut le bonheur de se jeter tout habillé à la nage pour tirer du courant un charpentier qui se noyait. Eh bien, croyez-le si vous pouvez, sa science doctorale, ses bienfaits, son acte de dévouement, ne purent le sauver : il suivit les autres, au grand scandale d'une partie du public, qui disait que celui-là du moins avait mérité de vivre. Des gens sages cependant hochaient la tête, et disaient que certainement le docteur Quillard avait fait du bien, et qu'il lui en serait tenu compte; mais que la vraie charité est plus modeste, surtout plus désintéressée; que le docteur mettait à toutes choses l'emportement et la fougue d'un homme pressé de payer une dette ou une rançon. Un acte de dévouement est toujours un acte de dévouement, mais on loue plus ceux qui se dévouent par sympathie, par pitié, par bon cœur, mettons par devoir, que ceux qui se dévouent pour un prix quel qu'il soit. En se jetant à l'eau aux Brèches, Quillard songeait à son échéance, et c'est ce qui a dû gâter son affaire. La question était vivement controversée au café de l'Hôtel-de-Ville.

— Il s'est risqué, il me semble que c'est l'essentiel! criait Boireau, le marchand de papiers peints de la Grande rue; c'est trop chercher midi à quatorze heures que de se demander s'il songeait à autre chose. Vous autres, qui parlez si bien, vous n'en auriez pas fait autant.

Comme il criait très-fort, il était devenu tout rouge, et il s'étranglait en avalant de travers sa chopine de vin blanc.

L'horloger Trinquesse, homme de sens, et qui avait de l'instruction, ôtant tranquillement sa pipe de sa bouche, lui dit :

— Ne vous fâchez pas, Boireau, personne ne dit que le docteur n'ait pas été un brave homme, et la question n'est pas là, vous le savez bien. Vous étiez son ancien camarade et son ami, et je vous en fais bien sincèrement mon compliment. Il était très-honoré, et il le méritait bien; car, comme vous le dites, les services qu'il a rendus sont et demeurent rendus; et bien ingrat qui ne lui en serait pas reconnaissant. Mais cela n'empêche pas la distinction qu'il y aura toujours entre un service rendu par devoir et un service rendu par intérêt.

— Je ne vois pas bien, moi...

— Écoutez ce que je vais vous dire; je ne l'invente pas, c'est une histoire vraie que je lisais il n'y a pas longtemps. Un général se trouve un jour en présence d'une position si difficile à emporter, qu'il sera obligé de sacrifier son meilleur monde. Il fait venir cinquante grenadiers d'élite. « Mes amis, leur dit-il, je vous envoie à une mort presque certaine. Voici cinquante louis à partager entre ceux qui reviendront. — Mon général, dit le plus âgé de la troupe, *c'est trop chaud pour de l'argent*... mais vous n'avez qu'à commander! »

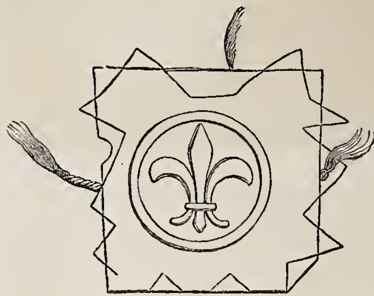
— Eh bien? dit Boireau.

— Eh bien, reprit Trinquesse, ce grenadier-là savait la différence qu'il y a entre se faire tuer par intérêt et se faire tuer par devoir, et ses camarades l'ont parfaitement compris comme lui.

Voilà ce qui se disait à Loches à propos de la mort du docteur Quillard.

La fin à la prochaine livraison.

CACHET DE LETTRE DU QUINZIÈME SIÈCLE.



Un cachet de lettre du quinzième siècle.

Dans les temps agités de la fin du quinzième siècle, en Angleterre, on ne confiait ses secrets aux lettres qu'avec des précautions extrêmes. D'après Patton, un des moyens que l'on employait pour empêcher qu'on eût la mauvaise pensée de les ouvrir avant qu'elles fussent parvenues à leur destination, consistait à placer quelques fils de soie sous le sceau (imprimé sur une espèce de timbre carré), puis à tracer à la place quelque dessin capricieux en zigzag, à la fois sur le timbre et sur la lettre elle-même.

COUVERT DE TABLE.



Couvert de table du seizième et du dix-septième siècle, en ivoire sculpté, appartenant à M. Bach. — Dessin de Freeman.

1. Fourchette en ivoire sculpté surmontée d'un bouton en fer ciselé. (Seizième siècle.)

2. Cuiller en ivoire sculpté. (Dix-septième siècle.)

3. Couteau à manche en ivoire. (Dix-septième siècle.)

4. Cuiller à cuilleron en ivoire, manche en filigrane d'argent. (Dix-septième siècle.)

5. Couteau à manche en fer ayant à son centre un quadrilatère en nacre surmonté d'un sphinx à tête de femme diadémée. (Seizième siècle.)

6. Fourchette à deux branches, en ivoire sculpté. (Dix-septième siècle.)

On désigne généralement sous le nom de *couvert de table* trois ustensiles différents : le couteau, la fourchette et la cuiller. Réunis, ils forment un tout tellement rationnel, le couteau pour couper, la fourchette pour piquer les corps solides, et la cuiller pour prendre les aliments liquides, qu'on serait tenté de les croire nés le même jour, et cependant il n'en est rien; plusieurs siècles séparent l'invention de trois objets qui, pour ainsi dire, n'en font qu'un aujourd'hui.

Le plus ancien de ces trois objets est certainement le couteau ; car l'un des premiers besoins de l'homme, même à l'état sauvage, fut de se fabriquer un outil avec lequel il pût découper les produits de sa chasse. La fabrication du bronze et du fer n'étant pas encore connue, il eut recours au silex ou, en divers pays, à une production volcanique connue sous le nom d'obsidienne. Brisée en lames minces, l'obsidienne, qui est de couleur noire, a la double propriété d'être extrêmement dure, et de couper comme

pourrait le faire un morceau de notre verre. Une lame d'obsidienne emmanchée entre deux petites bandes de bois ou d'os cerclées avec des fibres d'animaux forma donc l'un des premiers couteaux, et, placée au bout d'une flèche ou d'une lance, elle devint une arme.

Si les siècles marchèrent, l'industrie humaine ne resta pas stationnaire ; elle aussi marcha, car aux couteaux d'obsidienne succédèrent ceux de bronze, puis de fer et d'acier, que l'on sut travailler dès un temps reculé.

Nous demandons au lecteur la permission de ne pas suivre pas à pas les transformations ou perfectionnements divers apportés dans la fabrication des couteaux; qu'il nous suffise de mentionner que, suivant Ammien Marcellin, des couteaux de bronze d'une seule pièce étaient en usage chez les Gaulois, « qui s'en servaient pour séparer les plus gros morceaux de viande », et que, dès le dixième siècle, la ville de Beauvais avait pour ainsi dire le monopole exclusif de leur fabrication.

Avant de quitter les couteaux, qu'il nous soit permis de détruire ici une erreur que bien des personnes commettent, trompées qu'elles sont par la nature du manche de certains couteaux à charnière et sans ressort, désignés vulgairement sous le nom d'*eustaches de bois*. La collection Sauvageot (nº 690 du catalogue, série B) possède un de ces couteaux qui porte d'un côté du manche le mot VÉRITABLE, et de l'autre EUSTACHE DUBOIS. C'est donc *Eustache Dubois*, noms du coutelier, qu'il faut dire, et non *eustache de bois*.

La fourchette, dont le nom dérive de fourche, car primitivement elle n'avait que deux branches, est d'invention bien plus moderne que le couteau, et cela se conçoit d'autant plus facilement que nos pères en portaient toujours une avec eux : le pouce et l'index.

A ces mots, manger avec ses doigts, on voit le dégoût se peindre sur toutes les figures, et l'on entend crier à la barbarie. A la barbarie ! mais, lecteur, oubliez-vous qu'au plus beau temps de la civilisation romaine, sous Auguste, on mangeait avec ses doigts ? Non-seulement les vers de Martial et d'Ovide, qui certes étaient des raffinés, ne laissent aucun doute sur cet usage, mais en Grèce, même habitude; Plutarque indique dans ses Règles de civilité comment on devait manger avec ses doigts. Il ne faut pas trop regretter ce temps; cependant des peuples qui certes ne sont pas des sauvages suivent encore aujourd'hui cette méthode primitive. Passons en Turquie, et, guidés par un voyageur témoin et convive d'un grand festin, entrons dans le *sélamlyk*, ou salle à manger. Chaque convive est assis à la turque sur des divans et sur des coussins; à côté de chacun d'eux sont placées de petites galettes molles qui servent à prendre les mets, car on n'a ni couteau, ni fourchette; la soupe se mange à la gamelle, et c'est à l'aide d'un petit morceau de galette placé entre le pouce et l'index que chacun saisit les viandes coupées à l'avance en petits morceaux.

Tenant à être véridique, nous devons ajouter, pour l'honneur de la propreté musulmane, qu'après le dîner les domestiques apportent des aiguières contenant de l'eau parfumée, et force serviettes.

En Chine, c'est une autre méthode. M. Huc, missionnaire apostolique, va nous donner la relation d'un dîner chinois :

« On ne saurait disconvenir qu'un festin vraiment chinois ne peut être qu'un tissu de bizarreries aux yeux d'un étranger peu réfléchi et s'imaginant qu'il ne peut exister pour tous les peuples du monde qu'une seule manière de manger. Ainsi, commencer par le dessert et finir par le potage; boire le vin chaud et tout fumant dans des godets en porcelaine; *se servir de deux petites baguettes en guise de fourchette pour saisir les mets qu'on apporte coupés à l'avance par menus morceaux;* employer, au lieu de serviettes, de petits carrés de papier soyeux et colorié, dont on place une provision à côté de chaque convive et qu'un domestique emporte à mesure qu'on s'en est servi; quitter sa place, dans l'intervalle du service, pour fumer ou se distraire un peu; élever les baguettes à la hauteur du front et les placer horizontalement sur sa tasse, pour annoncer à la compagnie qu'on a fini de dîner : voilà autant de particularités capables d'exciter la curiosité des Européens. »

Avant de revenir en France, citons une autre particularité que nous ne devons pas passer sous silence : c'est que les Anglais tiennent invariablement le couteau de la main droite et la fourchette de la main gauche, tandis que les Français font exactement le contraire.

Quant à la cuiller, elle est certainement contemporaine des couteaux, par la raison toute simple que si nos premiers pères ont pu se contenter de leurs doigts pour prendre les corps solides, il leur a été indispensable de se fabriquer des cuillers pour les liquides, ne fussent-elles faites que d'un simple coquillage attaché à un petit manche en bois. La fabrication des cuillers en métal remonte sans aucun doute aussi loin que celle des couteaux; en effet, dans les fouilles qui ont fourni tant d'objets usuels en bronze aux divers musées se trouve un très-grand nombre de cuillers de formes et de dimensions différentes, car le cuilleron des unes est tout à fait rond, et celui des autres allongé, en tout semblable à celui des cuillers dont on se sert aujourd'hui, et parmi tous ces objets, à peine deux ou trois fourchettes qui ne paraissent pas avoir servi dans les repas. Le nom même de cet ustensile est absent dans les auteurs.

Aux quatorzième et quinzième siècles, la maison la plus riche, les palais princiers même, comptaient beaucoup plus de cuillers que de fourchettes dans leur splendide argenterie. Ici c'est Pierre Gaveston, favori d'Édouard II, qui possédait soixante-neuf cuillers d'argent et trois fourchettes, encore étaient-elles, ainsi que le constate l'inventaire, destinées à *mengier poires;* là c'est la reine Clémence de Hongrie (1328) qui laisse à sa mort une trentaine de cuillers et une fourchette. Nous pourrions certes accumuler les preuves, mais nous espérons que celles que nous donnons suffisent. M. le comte de Laborde, auquel nous empruntons ces derniers renseignements, ajoute : « On avait donc, dès le treizième siècle, des fourchettes pour quelques mets exceptionnels; on n'en avait pas pour la règle commune. Le véritable développement de la fourchette au dix-septième siècle date de l'influence d'un illustre délicat, M. de Montausier. »

CRIMES.

IGNORANCE ET MISÈRE.

Le nombre des crimes est en rapport avec l'ignorance : c'est connu de tout le monde et constaté partout. On voit, par exemple, dans le compte rendu de la justice en France (1867), que sur cent criminels, plus du tiers ne savent ni lire ni écrire; que les deux tiers, du reste, lisent et écrivent si imparfaitement qu'ils ne peuvent tirer aucun parti du peu qu'ils savent; c'est dire que les quatre cinquièmes des condamnés sont d'une ignorance presque absolue.

Le haut prix du pain influe aussi sensiblement sur le nombre des crimes, ainsi que l'indique M. Maxime du Camp dans ses études sur Paris, en comparant le coût de l'hectolitre de froment en 1845, 1847, 1856 à 1859, et 1861, avec le nombre correspondant des condamnés : sur dix mille habitants, on compte, en nombres ronds, onze, dix-sept, quatorze et seize de ces malheureux, les prix res-

pectifs du froment étant : 20 francs, 29 francs, 17 francs et 24 fr. 50 cent.

Quel sujet de réflexions pour tous ceux qui jouissent du bonheur d'être instruits et se trouvent à l'abri de la misère!

Quels devoirs n'impose pas ce tableau à tous ceux qui peuvent soulager la misère et répandre l'instruction! Et, à vrai dire, est-il une seule personne qui ne le puisse dans une certaine mesure?

PRIX DU MUSC AU TEMPS DE LA RENAISSANCE.

Ce parfum, si rarement employé aujourd'hui, avait la plus grande vogue au temps de François Ier. On lit dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*, publiées par Cimber et Danjou : « A Jehan Scaron, marchand de Lyon, pour son payement de 30 onces de *musq* (sic), à 13 écus d'or l'once : 887 livres tournois. » L'emploi du musc est banni aujourd'hui, comme on sait, de la bonne compagnie.

THOMAS-IGNACE VANIÈRE

ET SON PLAN D'ÉTUDES.

Nous voulons parler ici d'un homme estimable, rarement nommé dans les biographies, et qui, voué à l'éducation de la jeunesse, essayait, il y a un peu plus de cent ans, d'introduire en cette grave matière des améliorations dont on cherche encore aujourd'hui la réalisation complète.

Le nom de sa famille est connu des érudits par les poésies latines du jésuite Jacques Vanière, son oncle, qui a joui d'une grande célébrité après la publication du *Prædium rusticum*, et a même reçu de quelques enthousiastes contemporains le surnom de *Virgile français*, d'où vient qu'on lui attribue souvent les deux volumes du *Cours de latinité* du neveu. Quant à celui-ci, né en 1696, près de Béziers, et mort en 1767, à Corbeil, il entra aussi dans la société de Jésus; mais vers l'âge de trente ans il en sortit, et à cinquante et un ans il se maria; puis il vint à Paris pour y mettre en lumière un plan d'études à double effet, qui avait été l'objet de ses méditations et des travaux de toute sa vie.

Il réduisait à trois ans la durée de l'enseignement du latin, au moyen d'une suite d'exercices combinés en vue de se rapprocher du mode d'enseignement des langues vivantes. Le principal instrument de succès consistait en leçons où le texte latin est accompagné de deux traductions, l'une absolument littérale, l'autre en bon français. L'élève connaît ainsi immédiatement la signification des mots et du sens exact, ce qu'il n'obtiendrait qu'avec beaucoup de temps et moins bien en feuilletant ses livres.

La série de ces leçons était, en outre, calculée de manière à former un cours complet d'éducation. Le premier volume roule sur le spectacle de la nature, Vanière pensant que rien ne peut mieux imprimer les sentiments religieux dans un jeune cœur. Le second volume contient un *Traité des devoirs*, conçu dans la même intention. Au troisième et au quatrième volume, qui n'ont pas paru, étaient réservés un cours de sciences, une rhétorique, une poétique, et enfin le tableau des passions qui agitent le monde. Toutes ces leçons étaient tirées des meilleurs auteurs de l'antiquité.

Un tel plan d'études, alors si nouveau et si dégagé de la routine régnante, est exposé dans tous ses développements, dans ses applications et dans ses conséquences, avec une chaleur extraordinaire, dans deux des cours publiés à part, et dans le premier volume du *Cours de latinité*, qui contient de plus une grammaire raisonnée, construite également sur un plan entièrement nouveau, et secourue par des cartes grammaticales très-ingénieuses, destinées à épargner le temps et à fixer les souvenirs.

C'était fort séduisant, et l'auteur obtint l'approbation d'une foule de personnes éclairées. Plusieurs maîtres de pension adoptèrent sa méthode. Les Bénédictins, qui connaissaient la valeur du temps, enseignèrent d'après elle dans l'établissement qu'ils possédaient à Corbie; un collége de la ville d'Aix s'y conforma; plusieurs centaines de familles en firent la base d'enseignement de leurs jeunes garçons; enfin, la réputation du système s'étendit à l'étranger, dans les cours du Nord, et surtout en Autriche, où la famille impériale le mit à l'essai.

En donnant des notions d'histoire naturelle dans les premières leçons de latinité présentées aux enfants, Vanière réalisait un de ses principes qui était de rendre l'instruction attrayante, et il partait, en outre, de ce fait que dans l'enfance ce ne sont pas les abstractions, mais la mémoire des yeux et la mémoire de l'esprit, qui jouent le plus grand rôle.

« Que le premier livre de l'enfance, dit-il, soit donc le livre de l'univers!... Les fleurs, les arbres, les oiseaux, les campagnes tapissées d'un vert naissant et couvertes ensuite de riches moissons... Enfants, voilà l'école que vous ouvre le maître invisible du monde; voilà vos rudiments, vos dictionnaires, vos leçons, vos versions et vos thèmes. »

D'après ces sentiments, le professeur ne pouvait manquer de placer hors des villes les maisons d'éducation. Il affirmait, non sans raison, que l'enfant élevé au milieu des champs et des travaux ruraux y aurait fait, dès l'âge de dix ans, une récolte abondante d'idées et de connaissances que n'ont pas la plupart des hommes de la ville dans l'âge le plus avancé.

La faveur avec laquelle tant de gens accueillirent le cours de Thomas Vanière se comprend de reste. A l'époque où il parut, les sciences physiques se constituaient; on comprenait leur importance. Les idées nouvelles commençaient aussi à poindre, et l'on sentait le besoin de remplacer par un mode d'enseignement plus expéditif ces interminables classes de collége dans lesquelles on inoculait si lentement le latin, malgré la menace permanente des verges. On souffrait de voir toute cette jeune population courbée sous une méthode sèche et rebutante, dont profitait largement, il est vrai, un petit nombre d'esprits supérieurs et abstraits, mais qui ne laissait point à la masse des élèves le moindre temps disponible pour les études nouvelles dont la nécessité s'imposait de plus en plus.

Les discours que publia Thomas Vanière à l'appui de son plan d'études débutent par cette imposante affirmation :

« Que la politique s'épuise en systèmes, elle ne parviendra jamais à établir dans le monde une solide gloire et une vraie félicité qu'autant qu'elle fera de l'art de l'éducation le principal objet de ses soins. »

On peut mieux dire, mais on ne peut ni mieux penser, ni émettre rien de plus élevé sur ce sujet. Ces deux discours sont pleins d'idées peu communes en ce temps et qui sont encore hardies aujourd'hui... « Voyez, s'écrie Vanière, ce chef de voleurs qui a coûté à l'État, pour le faire arrêter et punir, vingt fois plus qu'il n'en aurait fallu pour en faire un héros, si un habile éducateur eût tourné ses talents et son courage du côté de la vraie gloire... Il y a quelqu'un à qui le Seigneur a commis ce soin et qui répondra du salut et des désordres de ce malheureux! » Ces vigoureuses pensées n'ont rien perdu de leur force et de leur opportunité.

Malheureusement, lorsque les débuts du cours de latinité obtenaient le plus grand succès, Thomas Vanière fut envahi par le démon de l'inventeur, et la fortune lui tourna le dos, suivant l'expression de ses amis. Il s'obstina dans la construction d'un fourneau économique propre à entretenir à la fois une marmite, deux casseroles et deux tournebroches avec le minimum de charbon. Nous voilà loin de la chaire du professeur! Cependant, en y regardant de plus près, on pourrait trouver un certain lien métaphysique entre l'économie du temps destiné à l'instruction, la nourriture de l'âme, et l'économie de la chaleur destinée à cuire la nourriture du corps.

Le naïf professeur n'avait pas calculé que son appareil offrait peu d'intérêt aux gens dont l'ordinaire comportait deux ragoûts et deux rôtis en sus des viandes bouillies et du potage, tandis que ceux qu'une économie de charbon pouvait attirer n'étaient généralement point en mesure de se régaler de tant de plats. Le fourneau économique revenait cher; et, finalement, il ne se vendit pas, quoique honoré de l'approbation de l'Académie. En ce temps-ci, le charbon est devenu plus coûteux, la construction des appareils est à meilleur marché, l'aisance a augmenté et les plats sont plus nombreux : aussi l'idée de Vanière est réalisée partout; mais elle était prématurée alors, et sa fortune souffrit beaucoup du mécompte. Notre trop ingénieux professeur, obligé de s'éloigner de Paris, ne put suivre les succès de son enseignement, négligea les démarches, se laissa oublier, et la mort survint avant l'impression du second volume du *Cours de latinité*, qui fut édité par les soins de quelques amis, et encore ne le fut-il que sur des notes incomplètes.

Le plan d'études de Vanière n'est pas sans mérite : l'on pourrait essayer de l'accommoder à l'enseignement actuel, en lui faisant subir les modifications convenables; de même que son idée de fourneau économique a pu renaître avec succès, de même aussi, peut-être, l'idée d'une institution en pleine campagne, où les leçons de langues latines et étrangères s'appuieraient sur l'enseignement des sciences naturelles et sur des méthodes plus expéditives, avec des tableaux, des exemples, des applications pratiques, peut-être cette idée est-elle devenue viable à notre époque.

ISPAHAN.

Voy. t. XXXVI, 1868, p. 364; — et la Table de trente années.

L'INDUSTRIE. — LES OUVRIERS.

Le voyageur français qui a le plus récemment visité la Perse [1] raconte ainsi ce qu'il a éprouvé à son arrivée à Ispahan.

« Le 29 septembre, nous faisions notre entrée dans l'ancienne capitale des Séféwieh [2]. J'ai éprouvé tant de déceptions dans mes voyages, que j'avouerai franchement que je n'étais pas sans une certaine inquiétude. Les cultures que nous traversions, la quantité et la beauté des caravansérails, tout, jusqu'à ces pigeonniers monumentaux qui donnent au paysage l'aspect d'une décoration d'opéra, indiquait les abords d'une grande cité; mais rien de ce que j'avais vu en Perse ne me permettait de croire à la réputation d'Ispahan, et j'étais convaincu qu'elle était exagérée.

» Nous traversâmes d'abord une suite de bazars qui n'ont de remarquable que leur étendue; puis tout à coup nous débouchâmes sur la grande place royale. Quand je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais l'étonnement et l'admiration dont je fus saisi à la vue des monuments qui se présentaient à mes yeux. On a parlé trop souvent de la mosquée royale, dont la coupole émaillée ressemble à un bol de porcelaine de Chine; de l'Alicapi, dont l'aspect est grandiose; du Tchéhel-Setoun, et de toutes les merveilles de la ville de Schah-Abbas, pour que je veuille ajouter une page à ces descriptions [1]. Cependant je ne saurais m'empêcher de signaler l'état de délabrement dans lequel on laisse ces monuments. Bientôt les pluies d'hiver auront raison de toutes ces splendeurs et feront disparaître les derniers vestiges de cet art qui fit d'Ispahan une des premières villes du monde. »

Les environs d'Ispahan, ajoute le voyageur, sont d'une fertilité admirable, due à la présence de la rivière du Zend-è-Roud qui les arrose : on y récolte à peu près toutes les espèces de fruits que la Perse produit, du blé, de l'orge, du riz, du tabac, du safran, de la garance, du coton, de l'opium.

En fait d'industrie, la ville d'Ispahan possède de nombreuses fabriques de cotonnades et de nombreux établissements de teinturiers; le plus souvent ces derniers sont occupés à teindre ou à imprimer des calicots anglais, achetés blancs et revendus ensuite, lorsqu'on les a teints ou imprimés, aux gens du pays.

La condition des ouvriers paraît heureuse, quoique leur salaire soit peu élevé, et que les orfévres, les graveurs, les peintres (sur cartonnages), tous les ouvriers intelligents ne gagnent pas en moyenne plus de 3 fr. 50 à 4 francs par jour, parce que les chômages fériés ou volontaires sont très-fréquents.

Avec deux francs par jour un ouvrier persan est plus à l'aise qu'un ouvrier européen avec cinq. Ce salaire lui suffit pour avoir sa maison à lui seul, c'est-à-dire deux ou trois chambres et une cour. Chaque chambre sera garnie de feutres ou de tapis, meubles indispensables en Perse. Le matin, il boira son thé, il déjeunera de neuf à dix heures, et le soir, il dînera avec de la viande, du riz, des légumes; sa femme ne sera pas obligée d'aller travailler dehors; elle restera à la maison à soigner les enfants, à faire la cuisine et à coudre les vêtements de son mari. Le chauffage est très-économique, et dix centimes suffisent pour plusieurs jours à une famille.

L'ouvrier persan n'est jamais pressé. Assis dans sa boutique ou dans son atelier, il cause, il rit, s'arrête pour fumer un kalian ou pour voir passer quelqu'un. Pendant l'été, il fait la sieste ou boit de l'eau glacée; pendant l'hiver, il a sa chaufferette et prend du thé.

Le matin, tous les Persans se lèvent avec le jour pour faire leur prière. Cet acte accompli, les uns se recouchent, les autres vaquent à leurs occupations; peu à peu le bazar se peuple, et deux heures après le lever du soleil tout le monde est à son poste. Ceux qui n'ont pas pris leur thé chez eux s'adressent à des marchands ambulants qui livrent ce breuvage à raison de cinq centimes la tasse. Le travail commence, mais pas bien fort, et se continue jusqu'à neuf heures en été, dix en hiver; c'est l'heure du déjeuner, qui se compose de pain et de fromage, d'herbes de différentes espèces, de fruits, de laitage, quelquefois de bouillon. Après ce repas, en été, tout le monde dort, et le bazar devient aussi morne que les boulevards de Paris à cinq heures du matin. Cette sieste dure jusqu'après midi. Le travail reprend alors et dure jusqu'au coucher du soleil, moment où les boutiques se ferment. En hiver, pas de sieste, mais les jours finissent plus tôt.

L'ivrognerie est plus répandue dans les hautes classes persanes que parmi les inférieures. Les Persans du peuple occupent leurs soirées à se réciter des vers des grands

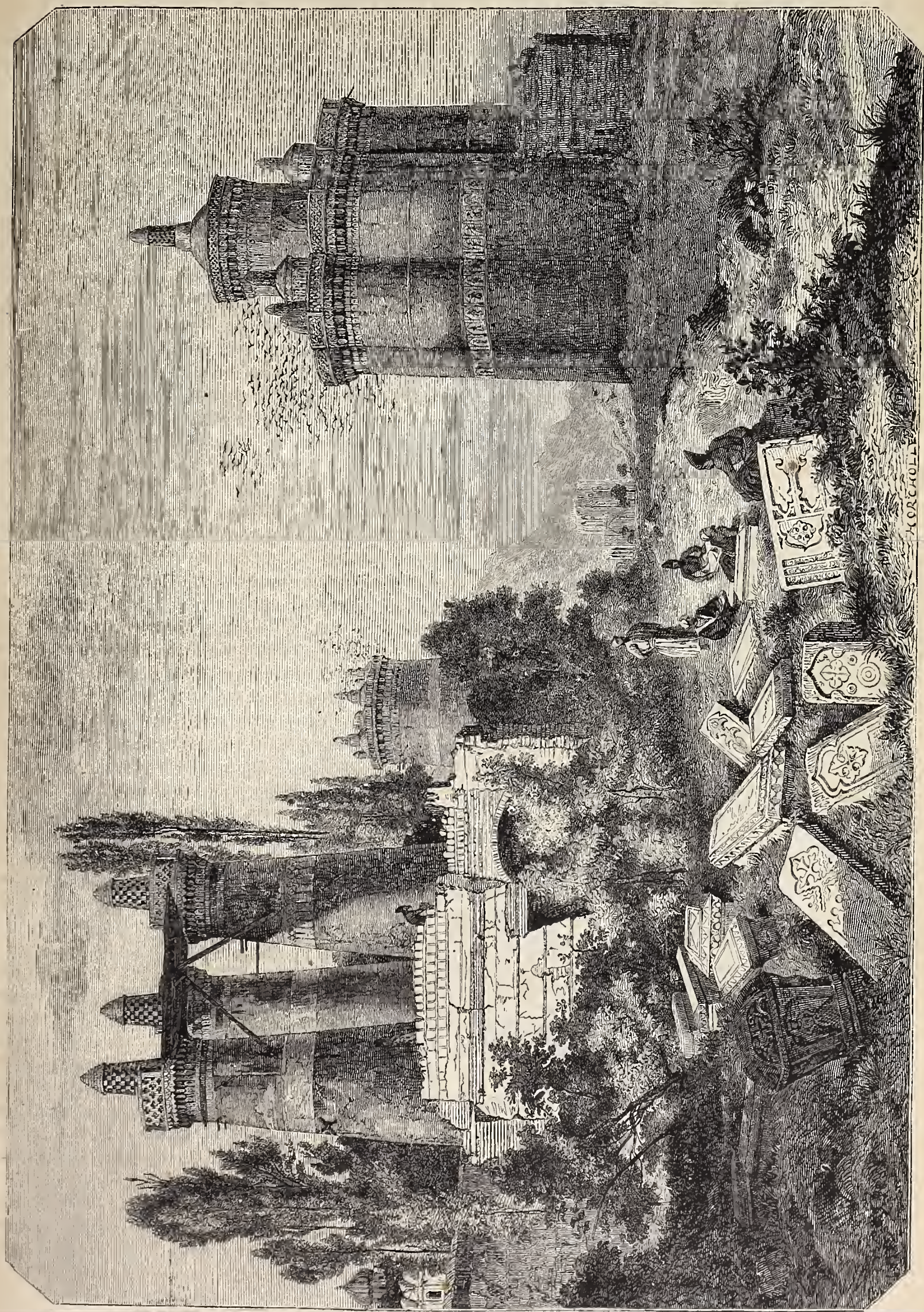
[1] *Souvenirs d'un voyage en Perse*, par M. le comte Julien de Rochechouart; 1867.

[2] Ou Sophis, de l'an 1499 à 1736.

[1] Voy., sur Ispahan, t. VI, 1838, p. 139; et sur la mosquée du Schah, t. XXII, 1854, p. 381.

poëtes, à faire de la musique, et à voir danser leurs femmes.

L'habillement de l'ouvrier persan se compose d'une chemise en toile de coton, d'un pantalon large en coton bleu, et de deux robes que l'on met l'une sur l'autre en hiver; celle de dessus est en laine. Ceux qui sont à leur aise joignent à ce costume une sorte de paletot en drap, et, quand ils sortent, le manteau d'étiquette. Ces deux der-



Pigeonniers et ruines d'un cimetière, près d'Ispahan. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de Jules Laurens, éditée par Pierre Bertrand.

niers objets nécessitent une mise de fonds de 250 francs, mais durent la vie entière. Pour coiffure, ils portent le bonnet pointu ou une calotte en feutre. Ceux qui prétendent descendre du Prophète portent un turban en étoffe de coton bleue ou verte. Les femmes sont vêtues à la maison d'une chemise et d'un jupon court en indienne, et pour sortir elles s'enveloppent dans une grande pièce de toile bleue qui les enferme absolument.

LE CHEMIN DIRECT.

CONTE TOURANGEAU.

Fin. — Voyez p. 46, 54.

XII

Lorsqu'à son tour Terrier, devenu M. Terrier, modeste magistrat, fut sur le point d'atteindre la limite, ce fut à Loches une grande émotion. Les uns pensaient qu'ayant toujours été le modèle des honnêtes gens, l'homme du devoir de tous les jours, il triompherait du sort; les autres disaient que sa vie avait été si simple et si unie qu'il n'y avait pas là pour lui, plus que pour tout autre, matière à gagner une année. Quelques-uns de ces Anglais qui se sont établis dans notre jolie Touraine ouvrirent des paris. Quant à Terrier lui-même, il attendait avec une certaine inquiétude depuis que l'année était commencée. Il ne pouvait s'empêcher de songer qu'il avait encore des enfants à établir, et que sa femme, la chère âme, aurait tant de chagrin de le voir partir, après tant d'années d'une union si tendre et si dévouée! Mais il raffermissait son cœur en pensant que tout ce que nous sommes est dans la main de Dieu.

Un jour qu'il arrosait ses pétunias, un homme vint, qui se déclara pressé, et voulut lui parler sans délai; c'était pour affaires graves. Quand ils furent assis dans le cabinet :

— Je m'appelle Scribax, dit l'homme.

Terrier s'inclina légèrement sans rien dire. Ce nom ne pouvait rien lui apprendre; Cochard n'avait pas pu le révéler, vu qu'il n'en avait pas le droit. Son mouvement pouvait se traduire ainsi :

— Vous avez là un joli nom; mais pardon, que puis-je faire pour vous? Les magistrats sont exposés à beaucoup de visites importunes.

— C'est moi, dit l'étranger en regardant le juge bien en face, qui tiens les registres d'Orfont; c'est moi qui ai été chargé d'examiner *tous les autres*, et qui viens m'entretenir un peu avec vous.

Cette fois-ci, le pauvre juge pâlit; je vous dis la chose comme elle est; il eût été bien plus héroïque de sa part de ne pas pâlir, mais le fait est qu'il pâlit. Scribax tira un carnet de sa poche et sembla se rafraîchir la mémoire en relisant quelques notes.

— J'ai entendu dire du bien de vous, murmura-t-il à demi-voix; mais les jugements des hommes sont, en général, si sots et si téméraires, que je suis bien obligé d'examiner les choses par moi-même.

Quant à l'honnête Terrier, la première émotion passée, il recommanda son âme à Dieu, et, du fond du cœur, envoya ses plus ardentes bénédictions aux chères créatures qu'il ne reverrait peut-être plus. Redevenu maître de lui, il dit d'une voix basse, mais ferme :

— Je suis prêt à répondre.

— Regrettez-vous la vie?

— Je la regrette beaucoup.

— Alors, vous avez peur de mourir?

— Peur! je ne crois pas : je suis préparé depuis longtemps à mourir; mais peut-être que je n'ai pas l'âme très-héroïque, car je sens qu'il m'en coûte beaucoup de quitter tout ce que je quitte.

— C'est bon, dit Scribax, passons là-dessus.

Et il se pencha sur son carnet pour griffonner quelques notes.

— Qu'avez-vous fait de remarquable dans le cours de votre vie?

— Absolument rien, je dois l'avouer.

— Êtes-vous riche?

— Non.

— Avez-vous négligé les occasions de vous enrichir?

— Je crois bien avoir été ce qui s'appelle timide, en plus d'une occasion. Des amis plus hardis que moi m'ont raillé de ma prudence. L'un d'eux m'avait proposé de doubler ma fortune en même temps qu'il doublait la sienne.

— Honnêtement?

— Honnêtement, sans doute... mais...

— Mais quoi?

— Je pensais plutôt à ceux qui perdent leur fortune qu'à ceux qui la doublent : j'ai songé à ceux qui m'entourent, et je n'aurais voulu pour rien au monde exposer leur pain.

— Pourquoi, à votre âge, n'êtes-vous pas plus avancé dans la carrière que vous avez suivie? Tous vos anciens amis habitent les grandes villes et sont devenus des dignitaires.

— D'abord, je crois qu'on m'a toujours traité selon mon mérite; j'aurais pu d'ailleurs obtenir ce qu'on appelle avancement en quittant Loches, ce que je n'ai jamais voulu faire. Vous voyez donc bien que je n'ai pas à me plaindre. C'est une idée de mon père qu'il faut arranger sa vie pour son bonheur, et non pour sa vanité; que l'avancement, comme vous l'entendez, est une question peu importante, quand on trouve à vivre honorablement d'ailleurs, et qu'on peut satisfaire ses goûts et ceux de sa famille. Notre vie a été réellement très-heureuse ici; mon père est mort dans cette maison qu'il aimait et qu'il avait rendue charmante; je m'y plais beaucoup, et j'espère y mourir aussi; mes enfants ont été élevés dans ce jardin, et je les y ai toujours vus si heureux et si gais, que je n'ai pas eu le cœur de les emmener dans quelque appartement de grande ville pour le petit plaisir de mettre un peu plus d'hermine à ma toge et un galon d'or à ma toque. Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais, voyez-vous, à Loches, cette petite aisance est presque une fortune. Je ne suis pas grand dignitaire, mais de combien de soucis je suis délivré! j'ai là des lettres de quelques-uns de mes anciens camarades : eh bien, ils envient pour la plupart mon obscurité heureuse et tranquille. J'arrose mes fleurs, je taille ma vigne; j'ai de bons amis, de bons livres, et les gens ici me respectent comme je suis, à cause de mon père. Ma femme est pour moi une douce et chère compagne, la confidente de tous mes secrets : nous ne sommes pas de ce siècle affairé et ambitieux. Quant à mes fils, je les ai élevés de mon mieux, et ils sont notre espérance et notre consolation; fussent-ils les fils du garde des sceaux en personne, ils ne pourraient être plus instruits. Les voilà donc à même de gagner de l'argent, et de faire fortune si le cœur leur en dit. Ils sont honnêtes gens, et c'est le principal. Nos filles sont l'orgueil de la maison, joie bien profonde, orgueil bien pardonnable, et dont nous ne faisons souffrir personne. Elles sont bonnes ménagères comme leur mère, jolies, douces et sensées. L'aînée est mariée déjà, et bien mariée; l'autre attendra patiemment son tour. Viendra-t-il? Je vous avouerai que je l'espère, et que j'ai de bonnes raisons de l'espérer. Si elle doit rester fille, il n'y a là ni honte ni malédiction; elle vivra avec nous tant que nous serons; plus tard, avec l'un de ses frères, celui qu'elle voudra choisir, et je défie qu'elle puisse trouver des cœurs qui l'aiment davantage que ceux-là. Car ces enfants-là sont aussi bons entre eux qu'ils sont tendres avec nous.

Une chose que le brave homme n'ajoutait pas, c'est que toute la ville le tenait en vénération, et que tout dernièrement, à propos d'un grave accident qui avait mis sa vie en danger, on lui avait donné de toutes parts de ces témoignages de sympathie et de respect dont un prince aurait été fier.

— Mais enfin dit Scribax en l'interrompant, la vie n'est

pas une idylle, et vous devez bien avoir éprouvé quelques chagrins.

— De grands chagrins! répondit Terrier d'une voix émue; mais ne sais-je pas bien que la vie est un mélange de biens et de maux? Je n'ai pas plus qu'un autre la prétention d'être à l'abri du malheur. J'ai perdu mes excellents parents; j'ai enterré un enfant, un fils qui promettait d'être ce que les autres sont devenus. Ni la mère ni moi ne sommes consolés, mais nous sommes résignés. Je crois vraiment que cette perte-là nous a rendus meilleurs et plus tendres les uns pour les autres : être heureux ensemble, c'est un lien bien fort; partager les mêmes douleurs et les mêmes angoisses, c'est un lien bien plus fort et bien plus sacré!

— Mais savez-vous, monsieur Terrier, que vous êtes un profond philosophe?

— Non, je suis, je crois, grâce à mon père, un homme raisonnable. J'ai eu le bonheur d'avoir pour père un homme bon et sensé; je l'aimais de tout mon cœur, j'ai écouté ses conseils, voilà tout. J'ai tâché de rendre à mes enfants ce que j'avais reçu de lui. Vous voyez qu'il n'y a pas lieu d'employer, pour un chose si simple, ce grand mot de philosophie.

L'entretien dura encore longtemps, et Scribax prenait toujours des notes. Quand il rédigea son rapport, il conclut à la prolongation. « Les autres, disait-il, ont tous manqué leur vie pour n'avoir songé qu'à éviter la mort; celui-ci, dont toute la vie a été une préparation à la mort par la pratique naïve du bien et l'accomplissement du devoir obscur de toute heure, a mérité de vivre. » La prolongation fut accordée.

Les gens du pays ont profité de toutes ces expériences, et tous les voyageurs vous diront que Loches est la plus charmante petite ville qui soit à deux cents lieues à la ronde.

PIERRE TIMMERMANN.

Pierre Timmermann était un bon ouvrier, pouvant fort bien gagner sa vie, à Amsterdam, sous la direction de maître Herrit Claes Pol. Avait-on besoin d'un garçon vigoureux et alerte pour donner un coup de main à des camarades et porter une lourde charpente, Pierre Timmermann était toujours prêt; le plus grand chagrin qu'on pût faire à Pierre, c'était de le traiter en monsieur. Au mois d'août 1697, il demeurait chez un forgeron qu'on nommait Herrit Kist; son logement était modeste : il se composait de deux pauvres chambres meublées à l'avenant. Pierre Timmermann, qui, au dire de M. Mérimée, donnait parfois un vigoureux soufflet à qui le regardait trop attentivement, était l'homme aux fantaisies excentriques. Il aimait surtout à changer de nom; à Saardam, il s'était fait appeler Mikhaïlof, puis toute la ville d'Amsterdam le connut sous sa nouvelle dénomination. La postérité l'a baptisé de nouveau : il s'est appelé Pierre le Grand.

LES HALLIGUES,

OU LES ILOTS D'HERBES.

(Entre les 54°20′ et les 55°30′ de latitude nord, les côtes basses du nord-ouest de l'Allemagne s'avançaient autrefois de huit à seize kilomètres plus loin vers la haute mer qu'elles ne le font à cette heure. Elles englobaient les îles et les terrains noyés qui les bordent aujourd'hui. Le sol de ces bas-fonds, maintenant recouvert par les eaux, était alors formé d'une couche fertile de sables et d'argiles; mais une si légère élévation ne suffit pas à la longue pour résister à la violence des tempêtes de la mer du Nord. La barrière fut détruite : peu à peu la mer pénétra dans l'intérieur du continent; elle y forma de vastes baies, inonda les parties basses et déchira la ligne des côtes en plusieurs grandes îles. Mais à cela ne se borna pas son action. Tandis qu'avec les parties sablonneuses, et par conséquent plus pesantes, des terres qu'elle avait englouties, elle formait des dunes sur ses bords, ses eaux en s'étendant sur les plages horizontales y déposaient lentement les terres végétales plus légères dont elles s'étaient chargées. Telle fut l'origine de ces terrains fertiles qui, endigués aussitôt par une population énergique et accoutumée à la lutte avec l'Océan, furent peu à peu arrachés aux flots et réunis, avec le temps, soit aux îles, soit au continent. C'est ainsi que l'île d'Eiderstedt, au nord de l'embouchure de l'Eider, a été formée de trois îles plus petites jusqu'à ce qu'elle ait fini par être reliée à la terre ferme. Dans d'autres endroits, sans doute, la mer a continué son œuvre de destruction, en effaçant jusqu'aux îles qu'elle avait d'abord épargnées. Vers l'année 1300 de notre ère, les *Uthlande* occupaient encore cinquante milles carrés de superficie et comptaient quatre-vingt-quinze paroisses. A cette heure, cinquante de ces dernières sont devenues la proie des flots. L'inondation du 11 octobre 1634 ne laissa subsister, de la côte du Nordstrand, que ce que nous en voyons encore, avec les quinze îlots qui sont connus sous le nom de *Halligues*.)

On appelle Halligue une plaine herbeuse qui, à peine élevée de deux ou trois pieds au-dessus de la hauteur moyenne des marées, se trouve d'ordinaire, surtout pendant les mois d'hiver, recouverte deux fois toutes les vingt-quatre heures par l'Océan. Les plus considérables de ces Halligues ont une superficie qui n'atteint pas à un demi-mille carré. Les moins étendues, qui ne sont souvent habitées que par une seule famille, n'ont guère que quelques mille pieds de côté. Il en est de plus petites encore. Ces dernières ne sont pas habitées. On se borne à y recueillir, en petite quantité, une herbe courte et drue, et il arrive même souvent que cette pauvre récolte est emportée par les flots avant d'avoir pu être mise à l'abri. A peine a-t-on fauché l'herbe des Halligues que l'on se hâte de la mettre en tas, en recouvrant ceux-ci de grandes nattes de paille qui reposent des deux côtés sur le terrain, et que l'on charge immédiatement de grosses pierres. Peu à peu, ces tas de foin, par suite de la pression à laquelle ils sont soumis, acquièrent une telle dureté que l'on est obligé, lorsqu'on veut s'en servir, de les attaquer à coups de pioche, et que souvent, se trouvant placés dans le voisinage des maisons, ils servent de refuge aux habitants lorsque leurs murailles ont fini par céder à la violence des vagues.

Chaque habitation, bâtie à part, est construite sur un remblai de terre ou sur une jetée élevée à grand'peine; et le plus souvent le plateau qui la porte n'a d'espace que juste ce qu'il faut pour qu'une fois la maison construite, on puisse circuler autour des murailles. Aussi ne rencontre-t-on jamais, dans la Halligue, ni le moindre jardin potager, ni l'ombre d'un seul arbre, ni le plus petit buisson. Il faudrait, pour que l'habitant pût se procurer ce luxe-là, qu'il agrandît la superficie de la jetée sur laquelle est placée sa maison, et, telle qu'elle est, la création et l'entretien de cette jetée lui coûtent déjà autant de travail que sa demeure elle-même.

Quant à la plaine que l'on domine depuis l'habitation, l'inondation à laquelle elle demeure constamment exposée ne laisse croître ni fleurs ni fruits d'aucune sorte. Aussi, bien loin de se couvrir de ces fraîches et odorantes prairies qu'affectionne la vache laitière et qu'animent les ébats des

chevaux, cette plaine ne présente-t-elle aux regards qu'un désert dont la végétation flétrie, et recouverte çà et là de vasières, fournit à peine à quelques moutons une chétive nourriture. En vain chercherait-on, sur cette plage que le soleil brûle de ses feux, la plus faible source d'eau potable. Les rivages sont, il est vrai, déchirés; la mer pénètre fort avant dans les terres, elle y creuse de longs canaux tortueux, comme si elle voulait diviser la plaine afin d'en avoir meilleur marché. De côté et d'autre, on aperçoit aussi des lagunes qui, laissées là par la dernière inondation, semblent une première prise de possession de la terre par l'Océan. Mais dans tout cela il n'y a pas une seule goutte d'eau potable. Pour en avoir, on s'est contenté de creuser un réservoir sur le haut de la jetée, et après l'avoir garni de mottes de gazon, on a laissé le soin de le remplir à l'eau de pluie qui y tombe directement ou qui y suinte par les côtés. C'est là que les brebis viennent s'abreuver; c'est aussi là que les habitants puisent l'eau avec laquelle ils préparent leur thé. Cette eau, grâce à la nature du terrain dans lequel elle a séjourné, est toujours saumâtre, et il faut une longue habitude pour surmonter le dégoût qu'elle inspire. De temps en temps un bateau, venant de la terre ferme, débarque sur la Halligue un tonnelet d'eau douce; il y a même des époques de sécheresse où cet arrivage est la seule ressource de ses habitants.

Peut-être s'imagine-t-on que ceux-ci ont au moins la distraction et les profits d'une pêche abondante; mais il n'en est rien. Les eaux qui les entourent ne sont pas ces flots clairs et profonds sur lesquels on aime à reposer sa vue du haut des falaises abruptes d'une côte rocheuse. La mer qui entoure les Halligues n'est pas profonde; ses eaux, constamment troublées, sont d'un jaune sale, et le poisson s'éloigne de ces plages où chaque marée découvre, au jusant, des lieues entières de vase : à peine si l'on y rencontre de loin en loin quelque veau marin égaré ou quelque hideuse raie. Et ce n'est pas tout. Cette mer limoneuse et déserte, cette mer qui recouvre si souvent la Halligue, est un ennemi terrible, un ennemi toujours armé, qui, tantôt lentement, tantôt par des attaques soudaines et violentes, travaille sans relâche à arracher quelque portion du terrain que l'homme lui dispute; en sorte que celui-ci peut calculer d'avance les années après lesquelles l'espace finira par manquer à sa cabane et à son troupeau.

Et pourtant, l'habitant de la Halligue s'estimerait fortuné s'il n'avait pas d'autres dangers à redouter! [1]

La fin à une prochaine livraison.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

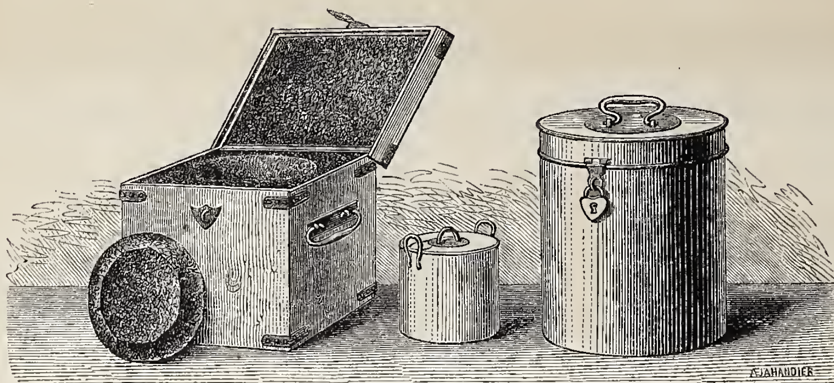
PETITE CUISINE POPULAIRE.

Cette cuisine, dont on se sert, nous dit-on, en Norvege, est composée d'une marmite en fer battu étamé destinée à recevoir les aliments, et d'une boîte isolatrice empêchant la déperdition de la chaleur.

Voici comment on opère pour le pot-au-feu :

On enlève de l'appareil la marmite et l'on y met, comme dans la cuisine ordinaire, le bœuf, les légumes, l'eau froide, le sel, etc.

On place la marmite sur le feu, et l'on chauffe jusqu'à ce que le contenu bouille : à ce moment, on écume et l'on continue l'ébullition pendant vingt-cinq à trente minutes, suivant la quantité et le volume du morceau de bœuf. On enlève alors du feu la marmite, on la ferme avec son couvercle, on l'introduit immédiatement dans l'appareil, en la recouvrant soigneusement avec le tampon, et l'on ferme le couvercle de la boîte. Au bout de six heures la cuisson est opérée; mais il n'y a aucun inconvénient à



Petite cuisine populaire.

prolonger le séjour de la marmite dans la boîte isolante : le pot-au-feu ne se refroidira qu'insensiblement et conservera toujours son arome. Des expériences nombreuses ont démontré qu'après douze et même dix-huit heures de séjour dans l'appareil, bœuf et bouillon étaient suffisamment chauds et n'avaient rien perdu de leur qualité.

Tous les aliments qui n'exigent pour leur préparation ni le gril, ni la rôtissoire, peuvent être obtenus par le même procédé; ainsi les légumes secs, les pommes de terre, le riz au lait, le ragoût de mouton, le veau au jus, le bœuf à la mode, le gigot à l'eau, la poule au riz, etc., s'y cuisent avec la même économie de feu et les mêmes avantages comme qualité. L'évaporation étant nulle, les mets préparés par ce procédé sont plus savoureux que ceux qu'on obtient par le procédé ordinaire.

En résumé, les avantages de cette cuisine sont : l'économie de combustible, variant de 50 à 70 pour 100, suivant le temps qu'exigent les aliments pour leur cuisson; — l'économie de temps, puisque les mets les plus longs à préparer n'ont besoin de passer sur le feu qu'une heure au plus, la cuisson se terminant seule dans la boîte isolatrice. Les ménagères sont presque dispensées de toute surveillance : elles peuvent, le matin, en préparant leur déjeuner, faire en même temps leur dîner ou leur souper et vaquer à toutes leurs autres occupations pendant le reste de la journée; — le goût des aliments plus aromatique; — la facilité de transporter l'appareil d'un lieu dans un autre sans inconvénient, en voyage, aux champs, dans les ateliers, etc.; — la possibilité d'avoir toujours des aliments chauds quand on ne peut avoir d'heures fixes pour ses repas.

[1] Daniel, *Géographie*, t. III, p. 7.

AU SOMMET.



Sur la montagne. — Composition et dessin de de Binzer.

Les voici parvenus au plateau d'où l'on voit « se déployer, jusqu'aux brumes de l'horizon, l'immense panorama des montagnes, des vallées et des plaines. » Chacun exprime son contentement à sa manière. La vieille mère s'essuie le front, épuisée de fatigue, un peu gémissante, mais heureuse au fond de son cœur qu'il ne soit arrivé aucun accident dans cette longue montée et que la famille soit près d'elle saine et sauve. Le vieux père, obèse, sourit de satisfaction; un dernier effort, et, grâce à son brave guide, l'ascension pénible sera terminée; mais nous ne pourrions, de bonne foi, nous étonner beaucoup si nous l'entendions murmurer tout bas : — « On ne m'y reprendra plus! » Qui ne sourira de la première pensée de cet autre guide? Il lance dans l'air, de toute la force de sa voix, une tyrolienne à cadences, à roulements, à cascades sans fin, chant de triomphe qui doit atteindre aux limites de l'univers! Cependant, seule, debout, en contemplation, fièrement campée sur le bord, son chapeau couronné d'un rameau sauvage, son bâton ferré à la main comme un sceptre, arrivée la première sans souci de péril ou de fatigue, à quoi songe-t-elle, la belle et vaillante jeune fille? quel rêve naît de son admiration et ravit son âme? Ce qui la captive, est-ce seulement le spectacle sans limites et varié des lacs bleus, des plaines découpées comme un damier, des villages et des villes semblables à des jouets d'enfants? N'est-il pas aussi quelque point presque imperceptible, un toit, un verger, que cherche son regard? Mais qui sondera les pures et mystérieuses émotions d'un jeune cœur? Là est l'infini, plus encore que dans les plus vastes tableaux de la nature.

Pendant ce temps, les rustiques habitants des chalets reviennent du travail et regardent avec plaisir ces citadins voyageurs. On va les entendre causer; on apprendra d'eux des nouvelles d'en bas. Toute visite est agréable sur ces hauteurs solitaires. Puis on leur servira du lait, des fromages, du vin blanc, et le soir quelques petites pièces blanches auront grossi l'épargne.

TROIS AVEUGLES.

Trois historiens contemporains de premier ordre présentent entre eux de telles ressemblances, qu'il est permis de se demander si leur existence frappée de cécité et la similitude de leur travaux ne dévoilent pas quelque article du traité mystérieux d'alliance que signent l'esprit et le corps à la naissance de l'homme; ce sont : *Augustin Thierry*, en France; *William Prescott*, aux États-Unis d'Amérique; *Karol Szajnocha* (¹), dans la Pologne autrichienne.

Thierry, mort en 1856, était aveugle depuis trente ans; ce malheur dû à un excès d'application, loin d'arrêter ses travaux, semble au contraire avoir fécondé la masse, énorme déjà, de ses connaissances acquises, et avoir donné à son

(¹) Prononcez *Cheinoha*.

imagination cette puissance intuitive et pénétrante qui lui a permis de reconstruire le passé et de le peindre avec de si fraîches couleurs, que ses lecteurs illusionnés croient assister aux événements mêmes.

Szajnocha, faussement accusé de conspiration à l'âge de dix-sept ans, est soumis au supplice autrichien du *cárcere duro* et y contracte, malgré sa jeunesse, l'atroce maladie « des moisissures de la fosse », qui finit par le plonger dans la plus incurable cécité. Ce courageux travailleur a dominé son mal par l'étude, et a mérité d'être appelé l'*Augustin Thierry* de la Pologne par son art de rajeunir les siècles passés, de les faire revivre avec leurs couleurs, et de captiver ses compatriotes par ses récits historiques animés et saisissants.

Prescott, mort en 1859, également doué, comme les deux historiens précédents, du merveilleux talent de ressusciter les grandes figures de l'histoire et de rendre au vif les scènes de leur temps, reçut en jouant avec ses condisciples, dans sa jeunesse, un coup violent sur les organes de la vision. Un œil fut totalement perdu; l'autre fut tellement affaibli que la malheureuse victime fut obligée de passer toute sa vie dans une obscurité presque complète, sans pouvoir lire au delà de quelques lignes de temps en temps, et au risque de ramener l'inflammation toujours menaçante qui, lors de l'accident, l'avait conduit aux portes du tombeau.

Ces trois aveugles, acharnés au travail, sont parvenus à fouiller au plus profond des vieilles chroniques et des anciens manuscrits, retenant par des efforts prodigieux de mémoire les moindres détails des lectures qu'on leur faisait, devinant sur un mot le vrai caractère des faits, et classant sans erreur dans leur tête la suite des événements dont ils rétablissaient l'enchaînement dramatique. Ils dictaient ensuite, et ils formaient les vivantes peintures des hommes et des choses, comme si leur imagination eût recueilli, au profit de la vision du temps passé, toutes les forces de l'organe dont ils se trouvaient privés pour leurs besoins du temps présent. — Il est juste d'associer à leurs mérites et à leur gloire trois femmes : pour Thierry et Szajnocha leurs compagnes bien-aimées, pour Prescott sa sœur chérie, qui, toutes trois, firent des prodiges d'études et d'application pour aider leurs époux ou frère dans leurs doctes et difficiles travaux.

Les ouvrages de Thierry sont trop connus pour les rappeler ici. — Prescott a écrit en anglais l'Histoire de Ferdinand et Isabelle, la Conquête du Mexique, la Conquête du Pérou, et la Vie de Philippe II, que la mort ne lui a point permis d'achever. Elle est digne de remarque, cette vocation d'un habitant de Boston qui le pousse à choisir comme sujet de ses immenses travaux des épisodes de nations étrangères dont il est obligé de recueillir à grands frais les documents en Europe ! — Quant aux œuvres de Szajnocha, elles sont consacrées à l'histoire nationale de Pologne. « Il a doté son peuple d'œuvres profondes et charmantes, dit M. Klaczko, son biographe; il a su lui retracer des siècles de splendeur avec un génie merveilleux. » Parmi ces œuvres, il faut noter la Vie de Boleslas le Grand, Hedwige et Jagellon, Deux ans de notre histoire, etc.

Un dernier trait de ressemblance entre ces trois compulseurs de chroniques, c'est qu'ils se sont consacrés ou complu à chanter les malheurs de races indigènes intéressantes violemment écrasées par de barbares conquérants.

LE TRAVAIL.

J'ai vécu et travaillé. Ne demandez à ce bas monde que du travail; c'est encore ce qu'il peut vous donner de mieux, car la sévérité de Dieu est plus riche en bienfaits que l'adulation même des hommes. L'Éternel a dit : « Aux fronts la sueur! » Les hommes disent : « Aux fronts les couronnes! » Mais, qu'elles soient d'or ou de fleurs, le cercle se resserre, entre dans la chair, l'ensanglante, et se rompt. Travaillez! travaillez! Le travail en lui-même vaut mieux que ce qu'il rapporte.

Élisabeth Browning.

TRANSFORMATION PRÉTENDUE DE L'AVOINE EN ORGE.

M. Vilmorin a consigné en 1869, dans le *Journal d'agriculture pratique*, une observation qu'il peut être utile de propager. Il s'agit des cultivateurs qui croient encore à la transmutation de l'avoine en orge, et, en général, à la transmutation des céréales les unes dans les autres. — On cite des faits. — Des personnes respectables, en Angleterre, certifient avoir vu semer de l'avoine en avril, laquelle fut coupée deux fois au ras du sol, passa l'hiver en terre et ne reparut plus au printemps suivant. Ce furent des tiges d'orge qui poussèrent çà et là. — Grand émoi. — Cette orge venait donc de l'avoine qui avait été transformée? — Non, dit M. Vilmorin. L'avoine avait gelé l'hiver; mais, durant le long intervalle d'une année écoulée depuis l'époque où elle fut ensemencée, les oiseaux et les vents, et d'autres véhicules, avaient transporté dans le champ de l'orge qui avait, elle, résisté au froid, et qui se montra, au printemps, en place de l'avoine détruite par la rigueur de l'hiver.

MADAME D'AULNOY.

En 1694, les *Contes* en vers de Perrault avaient paru pour la première fois, édités en Hollande par Moetjens ([1]). Quatre ans plus tard, Claude Barbin, qui les avait réimprimés, en fit connaître d'autres à son nombreux public : *Carpillon, la Biche au bois, la Chatte blanche, la Princesse Belle-Étoile, le Prince Marcassin*, etc., sans révéler autrement que par une initiale le nom déjà connu de leur auteur, Mme d'Aulnoy. *L'Oiseau bleu*, « couleur du temps », était une sorte de phénix qui ne devait apparaître qu'aux derniers jours. Dès lors, le royaume de la féerie fut ouvert, et les merveilles d'un monde enchanté aidèrent parfois à oublier les tristes réalités des derniers jours du règne de Louis XIV. On recueillit avec une sorte de passion ces traditions populaires, parfois charmantes; des imaginations aimables surent aussi créer des légendes nouvelles; on s'embarrassa fort peu, du reste, de ceux qui les avaient fait revivre ou qui les avaient inventées. Les auteurs de ces petits chefs-d'œuvre ne les signaient point et furent souvent complétement oubliés. Ce ne fut qu'au bout de cent cinquante ans, par exemple, que le nom de Mlle Lhéritier, la conteuse spirituelle à laquelle on doit *l'Adroite Princesse*, fut connu, grâce à l'un de nos savants les plus graves ([2]); celui de Perrault, son oncle, l'avait fait oublier.

La Harpe n'avait pas commis cette injustice à l'égard de la femme charmante dont nous reproduisons un portrait peu connu; mais s'il lui accorde une place à part entre les conteurs dont il trace rapidement l'histoire, s'il la loue avec une sorte de complaisance qui ne lui est pas habituelle

([1]) Voy. la Lettre critique de M. Ch. Giraud, de l'Institut, en tête des *Contes de fées* de Charles Perrault, publiés à Lyon, chez Perrin, en 1865.

([2]) Voy. Walckenaër, *Lettre sur les Contes de fées*. Paris, 1822, in-12.

lorsqu'il s'occupe des écrivains secondaires, il nous laisse dans une ignorance complète sur sa vie. En cela les biographies ne l'ont que trop bien imité. Nous allons essayer de combler cette lacune, en redisant avec M. Ch. Giraud que « *l'Oiseau bleu*, si populaire, *la Belle aux cheveux d'or* et *Finette Cendron*, sont des contes délicieux qu'on n'oubliera jamais. »

Marie-Catherine de Berneville, comtesse d'Aulnoy, naquit à Paris en 1650. Son père, le Jumel de Berneville, avait longtemps servi dans les armées de Louis XIV et était allié aux meilleures familles de la Normandie, puisqu'il comptait au nombre de ses parents les d'Estouteville, dont l'origine remonte au onzième siècle, et qui ont rempli parfois un rôle si important dans l'histoire. Née de parents opulents, la mère de Mme d'Aulnoy était une personne de vive intelligence, fort au courant des choses de la cour; elle perdit son mari de bonne heure et épousa en secondes noces le marquis de Gudaigne, qui tenait à ces Thiard dont Saint-Simon dit tant de bien et tant de mal à la fois. Mme de Gudaigne fut emmenée par son mari à Rome, et là elle rendit de notables services à la cour de Madrid, qui ne l'oublia jamais. Nous ne pouvons affirmer que la jeune Catherine de Berneville suivit sa mère en Italie; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle dut la retrouver en Espagne, où, comblée, dit-on, des faveurs de Philippe IV et de Charles II, elle demeura jusqu'en 1753, époque de sa mort.

Les rares biographes qui nous ont appris le nom du père de Mme d'Aulnoy et qui ont inscrit en tête de leurs articles si brefs deux dates de naissance et de mort, nous révèlent aussi quels furent ses liens de parenté avec Marie de Bruneau, écrivain dont on n'a rien imprimé, mais qui jouissait près de ses contemporains d'une grande réputation. Ils semblent insinuer même que l'auteur des Contes fut façonné à la culture des lettres par la proche parente dont elle dut prendre les conseils. Mme d'Aulnoy était, en effet, la propre nièce de Marie de Bruneau, dame des Loges, pour laquelle Balzac réserve ses admirations les plus vives; mais Mme des Loges, née vers 1585, était morte le 1er juin 1641, et elle n'existait plus depuis une dizaine d'années quand sa nièce vint au monde. Un contemporain nous affirme que ce fut la première personne de son siècle qui écrivit des lettres raisonnables. Néanmoins, les hyperboles mêmes de Balzac nous prouvent jusqu'à quel degré son style se rapprochait de celui des précieuses. Il est donc peu probable que le culte qu'on lui gardait parmi les siens ait eu la moindre influence sur le talent de sa nièce, qui se distingue surtout par une exquise élégance unie à la simplicité. Si elle s'exerça parfois à l'imiter, ce fut par le respect traditionnel qu'on lui gardait dans sa famille. Personne n'y avait oublié ni le crédit constant dont cette tante avait joui à la cour de Gaston, ni ces mots de Balzac : « Vous êtes admirée de la meilleure partie de l'Europe. » On la présentait probablement à sa jeune nièce comme un modèle dont il ne fallait pas s'écarter. Celle-ci admira peut-être ce que Blois et Paris avaient admiré, mais elle suivit une autre route.

Nous n'avons pas de renseignements positifs sur l'époque à laquelle Catherine le Jumel de Berneville se maria. Son mari, François de la Mothe, comte d'Aulnoy, était originaire de la province où la famille de Berneville avait ses biens. Après son mariage, il fut accusé par trois Normands du crime de lèse-majesté. Une procédure s'ensuivit, et le comte d'Aulnoy faillit voir se tourner d'une façon tragique l'action au criminel qui lui était intentée. Il recouvra sa liberté, grâce, dit-on, au remords de l'un de ses accusateurs. Sa sortie de prison ne rendit pas plus facile l'existence de la femme charmante à laquelle son sort était lié, si l'on s'en rapporte aux insinuations par trop discrètes de Saint-Évremond. Non-seulement il dissipa sa fortune, mais il entama celle de sa femme. Mme d'Aulnoy devint veuve vers 1681. Une lettre de Saint-Évremond, écrite après la mort du comte d'Aulnoy, moins pour la consoler que pour lui donner d'affectueux conseils, se termine par une phrase assez rassurante quant à la position de fortune que devait conserver la comtesse : « Ma consolation, lui dit-il, est que vous aurez toujours assez de bien pour vous passer de celui qu'il vous devait. » (1)

A trente ans environ, et par conséquent à une date bien rapprochée de celle où elle avait entrepris son voyage en Espagne, Mme d'Aulnoy se voyait veuve avec quatre filles, dont l'une, à ce qu'il paraît, était d'une grande beauté (c'est du moins le *Mercure galant* qui aime à le constater, tout en parlant du charme de la mère). Cette belle personne ne tarda pas à épouser M. Préaux d'Antigny, gentilhomme du Berry. L'aînée des trois sœurs avait hérité de l'esprit de leur mère déjà célèbre, et qui voyait chaque jour s'accroître une réputation dont maint recueil contemporain fait foi. Mariée vers la même époque que Mme d'Antigny, elle se fit connaître dans les lettres sous le nom de Mme de Héere; elle faisait grande figure, et on lui adressa maint madrigal; elle est nommée dans la *Nouvelle Pandore*, de Vertron, comme une des *illustres femmes* du temps (2). Les deux autres filles de Mme d'Aulnoy ne se marièrent point; l'une d'elles resta à Madrid auprès de sa grand'mère, Mme de Gudaigne. Nous supposons, non sans quelque raison, que la dernière de toutes, environnée des beaux esprits de la cour, ne résista pas au désir de faire parler d'elle dans le monde lettré. Nous avons trouvé, dans un recueil de mélanges faisant partie de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, un petit volume, imprimé en 1703, qui pourrait être de sa façon; il est intitulé : *Histoire véritable de M. Duprat et de Mlle Angélique*, par Mlle Daunois. Cet opuscule ne sort pas du commun des ouvrages que Barbin publiait en si grand nombre en ce temps; une légère modification dans l'orthographe du nom nous empêche toutefois d'affirmer que l'auteur soit une des filles de la célèbre comtesse.

Le témoignage de Saint-Évremond, les paroles recueillies dans les écrits de plusieurs auteurs contemporains, prouvent assez de quelle estime jouissait Mme d'Aulnoy dans la haute société du dix-septième siècle. Rien n'était égal au charme de sa conversation, nous dit l'un d'eux, et c'est pour cela que l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, qui l'avait admise comme la septième femme célèbre parmi ses membres, l'avait surnommée l'Éloquente : elle y portait aussi le nom de Clio, et y représentait la muse de l'histoire (3).

Cependant cette femme, dont la réputation s'était étendue même en pays étranger, vivait assez retirée dans le faubourg Saint-Germain, non loin de la vieille église de Saint-Sulpice, qu'on remplaçait alors par celle que l'on voit aujourd'hui. Quand elle écrit à la princesse de Conti, qui goûtait fort ses contes, elle y parle de sa solitude; mais nous savons que cette solitude était parfois très-animée; que la maîtresse du lieu, d'ailleurs fort enjouée, y recevait

(1) Voy. *Œuvres mêlées de Saint-Évremond*, revues, annotées et précédées d'une Histoire de la vie et des ouvrages de l'auteur, par Ch. Giraud, de l'Institut. Paris, 1865, 3 vol. in-8, t. III.

(2) *La Nouvelle Pandore*, ou *les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*. Paris, 1698, 2 vol. in-12. Guyonnet, sieur de Vertron, nous apprend que Mme de Héere était l'auteur d'une belle histoire ayant pour titre : *la Tulipe, reine des fleurs*

(3) Voy. *les Muses françoises*, ou *les Dames illustres de France agrégées à l'Académie des Ricovrati, selon l'ordre de leur réception.* — Voy. aussi le livre de Guyonnet, sieur de Vertron, réimprimé en 1701 et en 1721

la meilleure compagnie, et qu'elle faisait merveilleusement les honneurs d'un salon où l'on voyait se succéder Mmes Deshoulières mère et fille, les comtesses de Murat, les dames de Brettenvilliers, les Lhéritier de Villandon, et tant d'autres femmes spirituelles dont la renommée, fort affaiblie de nos jours, était brillante à cette époque. Malheureusement pour le repos de Mme d'Aulnoy, une femme d'une rare beauté et que toutes les sociétés de la ville accueillaient avec empressement, Mme Carlier-Piquet, dont le mari occupait une place dans la magistrature, et dont la fortune personnelle était considérable, se lia avec elle. Cette liaison devait remplir de troubles et d'incidents cruels ses dernières années. On peut lire dans Saint-Simon le récit des terribles événements qui amenèrent Angélique Piquet sur l'échafaud, où elle eut la tête tranchée le 17 juin 1699. Mme d'Aulnoy faillit être enveloppée, dit-on, dans cette sanglante tragédie.

Cette période d'agitation fut cependant celle de la plus



Mme d'Aulnoy, l'auteur des Contes, d'après une estampe du dix-septième siècle.

grande activité littéraire de Mme d'Aulnoy. Déjà fort connue, grâce à son agréable Voyage en Espagne qui avait paru dès 1691 (¹), elle avait donné les Mémoires des aventures de la cour de France en 1692, et ceux de la cour d'Angleterre en 1695; à ces livres qu'on ne lit plus guère et que possède la Bibliothèque de l'Arsenal, avaient succédé les Mémoires secrets de plusieurs grands princes de la cour (Paris, 1696), puis une seconde édition de *Kemiski la Georgienne*, donnée en 1699. Un fait à constater ici

(¹) M. G. de Saint-Fargeau assigne l'année 1670 comme date de la première édition; mais il y a ici erreur évidente, puisque la dernière lettre de la Relation est écrite en 1680. Les *Mémoires de la cour d'Espagne*, qui sont le meilleur ouvrage de Mme d'Aulnoy, sans contredit, parurent en 1690.

et qui prouverait en faveur de la modestie de notre aimable conteuse, c'est qu'aucun de ses livres ne porte son nom, pas même ce fameux *Hippolyte, comte de Douglas*, qui charma une partie du règne de Louis XIV, et que l'on a si souvent réimprimé.

Mme d'Aulnoy mourut dans le mois de janvier de l'année 1705, et Germain Brice, en nous apprenant qu'elle fut enterrée à Saint-Sulpice, nous dit en quelques mots combien elle fut regrettée (¹).

LE CHATEAU DE FÉNELON

(DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE).

Le château de Fénelon, où est né, le 6 août 1651, l'auteur du *Télémaque*, est situé dans le département de la Dordogne, à quelques kilomètres de la ville de Sarlat, et faisait partie de l'ancien Périgord. Bâti et modifié à différentes époques, il offre, dans son ensemble, l'aspect d'une construction du quinzième siècle. Il fut vendu, en 1780, par Louis-François-Charles de Salignac, marquis de la Mothe-Fénelon (fils de l'arrière-petit-neveu du célèbre archevêque de Cambrai et grand-père de la marquise de la Mothe-Fénelon), à Jean-Baptiste de Bouillac, dont la fille Ursule épousa, en 1809, Alexandre, comte d'Abzac de Ladouze, qui revendit le château en 1815 (²).

Parmi les documents les plus curieux à consulter sur cette ancienne demeure seigneuriale, dont le principal titre au souvenir est d'avoir vu naître Fénelon, se trouve un inventaire de 1663 « faict dans le chateau de Fenelon, paroisse de Saincte-Mondane en Perigord », à la mort de Pons de Salignac, père de François de Salignac-Fénelon, archevêque-duc de Cambrai.

En voici un extrait :

« *Mobilier de la grand'salle.* — ..... Nous, Armand de Gérard....., lieutenant général en la seneschaucée de Perigord et siége presidial de Sarlat....., auons ordonné qu'il sera procédé à la description de l'inuantaire, et qu'à ces fins nous commancions tout presantement par les choses qui sont en euidance dans la grand sale dudict château où nous sommes.....

» Premièrement, auons trouvé..... diuerses pièces de tapisserie, à personnages fort antiques, rapiécées en quelques endroits; laquelle tapisserie est tendue et pres du plancher, et sur icelle tapisserie, autour de ladicte sale, il y a trante trois portraics à mi-corps representans des illustres, entre lesquels il y en a deux, l'un representant feu Bertrand de Salagnac, embassadeur (³), et feu Jean de Salagnac (⁴).

» Plus deux tables : l'une carrée et à relonges, et l'autre longue et à relonges aussy; sur laquelle table carrée il y a un tapis à ouurage de laine à queue de pan, et sur l'autre il y a un vieux tapis de Turquie fort grand.

» Plus une petite table ronde sans tapis.

» Plus une autre ronde table sans traicteaux.

(¹) La première édition des Contes de Mme d'Aulnoy parut en 1698, en 3 vol. in-12. Elle est pour ainsi dire introuvable, elle porte le titre de : *Contes nouveaux*, ou *les Fées à la mode*. On y chercherait vainement *l'Oiseau bleu*, qui parut bien plus tard et qu'on trouve dans l'excellente édition de 1742. Dans les éditions suivantes, et dès l'année 1776, M. de Paulmy croit bien faire en ajoutant son esprit à celui de Mme d'Aulnoy, il est imité depuis, sans réserve, par d'innombrables éditeurs, et le charme du premier récit est souvent altéré.

(²) Depuis 1859, le château appartient au comte de Maleville.

(³) Bertrand de Salignac, seigneur de la Mothe-Fénelon, ambassadeur en Angleterre puis en Espagne, mort à Bordeaux, le 13 août 1599. Son testament est daté du château de Fénelon, le 29 septembre 1594.

(⁴) Jean de Salignac, seigneur de Fénelon, neveu du précédent, défendit Sarlat, en 1587, contre le vicomte de Turenne. Il fut tué à Domme par les religionnaires, le 6 novembre 1588, à l'âge de trente ans.

» Plus deux grands bancs garnis de tapisserie, fort usés.

» Plus neuf shezes (chaises) garnies de tapisserie d'ouvrage de laine à queue de pan, fort usées.

» Plus quatre tabourets garnis de mesme tapisserie.

» Plus une table de bois non garnie.

» Plus un dressoir de bois qui sert à mettre les bouteilles et les verres.

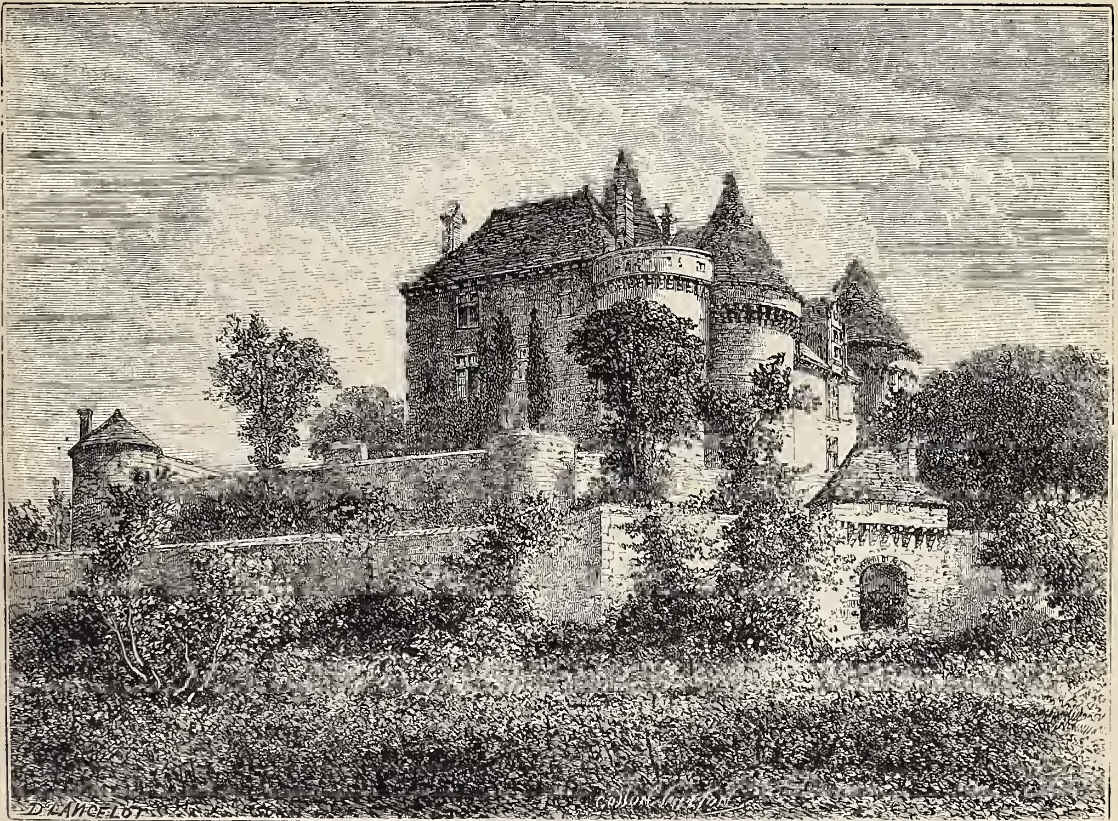
» Plus deux grands chenets de bronze jaune que ledict sieur Pignol ([1]) a dict n'estre pas de la maison, et y auoir esté portés du chateau de Milhac ([2]).

» Plus une plaque de fonte de fer non cramponée en la muraille.

» Plus un timbre de cuiure rouge du poids de trante liures.....

» Et n'ayant trouué autres meubles dans ladicte sale, nous aurions remarqué au bout d'icelle une porte fermée à clef..... Le sieur Meneschié, gouuerneur des enfans du second lict dudict feu seigneur comte de la Mothe-Fenelon ([1])....., auroit faict ouuerture de ladicte porte et nous auroit dict qu'on auoit accoustumé de mettre dans ce grand armoire les confitures, dans lequel pourtant nous n'aurions rien trouué; et ce faict, nous serions sortis de ladicte sale pour nous rendre dans une autre chambre.....

» *Mobilier de la chapelle.* — ..... Et aduenant le lendemain unziesme des susdicts mois (juin) et an (1663), et dans ledict château de Fenelon, pardeuant nous, lieutenant general susdict, a compareu ledict Martel ([2]), lequel nous a requis la continuation dudict inuentaire, ce que nous lui aurions octroyé, et, en continuant, nous serions allés dans la chapelle, où nous aurions trouué ledict sieur Pignol, qui nous a dict en estre le chapelain; et ledict Martel ayant requis qu'il eust à represanter les meubles de ladicte chapelle, il auroit responden que tout estoit en euidance, et de faict nous aurions trouué l'auteil garny d'un deuant



Le château où est né Fénelon. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

d'autel de velour noir, auec une croix et bande de satin blanc auec les armes de la maison de Salagnac au milheu, en broderie d'or, le tout fort usé.

» Plus une chasuble de mesme estofe de velour, déchirée et rompue en diuers endroits, auec une estole et maniple (manipule) de mesme, que ledict sieur Pignol nous a dict luy estre inutilles.

» Plus aux deux cottés dudict autel deux credances de damas amarante, auec des bandes de toyle d'argent fort uzé.

» Plus une autre chasuble de tafetas blanc, un peu rompue sur le deuant, garnie de bandes de toyle d'argent et bordée à l'entour d'une dantele d'argent, auec l'estole et maniple de mesme estofe de tafetas blanc croysée de dantele d'argent.

» Plus une chasuble de damas amarante auec une croix de broderie de soye et d'or figurée, fort rompue et vieilhe, auec l'estole et maniple de mesme estofe de damas sans broderie.

» Plus une autre chasuble de camelot ([3]) rouge en broderie de laine à vazes, l'estole et maniples de mesme.

([1]) « Maistre Jean Pignol, prestre, docteur en théologie, curé de Saincte-Mondane, puis du Coux, chapelain du château de Fénelon. »

([2]) Le château de Milhac en Quercy est voisin du château de Fénelon.

([1]) Pons de Salignac avait épousé : 1° en 1629, Isabelle d'Esparbez de Lussan; 2° en 1647, Louise de la Cropte. « Lors des troubles de Guienne, il en arrêta les progrès, et maintint les villes et communes de son voisinage dans l'obéissance et la fidélité dues au roi. Il en reçut de Louis XIV, le 28 janvier 1653, une lettre où ce monarque lui exprima toute sa satisfaction; et par une lettre du lendemain 29, ce même prince, attendu l'importance et l'assiette considérable du château de Fénelon, et sa proximité de la ville de Sarlat, ordonna au duc de Candale d'envoyer dans ce château une garnison pour demeurer sous les ordres du comte de la Mothe-Fénelon. »

([2]) Pierre Martel, procureur de François de Salignac, fils aîné de Pons.

([3]) Camelot, étoffe de poil de chèvre.

» Comme aussy un autre deuant d'autel de mesme estofe et façon.

» Plus un aube auec l'amict de toyle de Paris, auec le cordon.

» Plus auons trouué un marbre sacré sur le mesme autel, couuert d'une nape et d'un vieux tapis vert fort rapiessé et rompeu en diuers endroits.

» Plus deux chandeliers de bronze.

» Plus deux chandeliers de bois peinct.

» Plus quatre vazes de fayance.

» Plus autre petit vaze de terre de Brizambourg [1].

» Plus deux ronds de bois en forme d'*Agnus Dei*, garnis de vitre, paroissant à trauers y auoir de la cire blanche.

» Plus un crucifix en relief.

» Plus un tableau garny de son cadre, doré en diuers endroits, representant le Crucifix.

» Plus deux cuissinetz (coussinets) à mettre le missel, de tafetas bleu, fort rompeu.

» Plus un calice d'argent, doré par le dedans de la coupe et sur le pied, auec la patene aussy d'argent, où sont les armes de Salagnac.

» Plus deux petits chandeliers d'argent à mettre sur l'autel, où sont les armes de la maison de Salagnac; lesquels chandeliers ledict sieur Pignol nous a dict auoir esté donnés à la chapelle par feu monsieur l'ambassadeur de la Mothe-Fenelon, et le calice par le fondateur de la chapelle.

» Tous lesquels ornemens, meubles, calice et chandeliers, auons laissé dans la mesme chapelle, au mesme lieu où ledict sieur Pignol nous les a represantés. »

[1] Brisambourg est le nom d'une petite localité de la Saintonge où Henri IV avait sinon fondé, du moins encouragé une fabrique de faïence.

LES HALLIGUES,

OU LES ILOTS D'HERBES.

Fin. — V. p. 63

Nous n'avons rien dit encore des inondations.

Celles qui, après avoir envahi la plaine qui entoure la jetée, ne font que venir battre de l'écume de leurs vagues les murs et jusqu'aux fenêtres de l'habitation, celles-là ne sont rien d'extraordinaire. Dans ces occasions, il n'apparaît plus au loin, de tous ces îlots, que les toits de chaume des maisons isolées, et l'on se demande, en les voyant surgir comme des points perdus dans l'immense étendue de l'Océan, s'il est bien possible qu'il y ait là dedans des êtres humains, et que, dans ce moment peut-être, des vieillards, des hommes faits, des femmes et des enfants, soient tranquillement réunis autour de la table de thé, et ne jettent qu'un regard distrait sur l'Océan qui les assiége. — Plus d'une fois un navire étranger et détourné de sa route a passé à pleines voiles, pendant une nuit de haute marée, au-dessus d'une Halligue; et ses matelots ont dû croire à quelque apparition surhumaine, en voyant, tout près d'eux, briller de la lumière à travers les fenêtres d'une chambre qui, à moitié recouverte par les vagues, semblait elle-même reposer sur les flots.

Mais à la haute marée est venue s'ajouter la tempête! La mer a monté jusqu'à vingt pieds au-dessus de son niveau habituel. Ce ne sont plus des flots, ce sont de longues collines écumantes que l'Océan, dans sa fureur, lance et roule toujours de nouveau contre les faibles jetées qui brisent encore ici et là les grandes crêtes de ses puissantes lames. Le remblai de terre, après avoir résisté quelque temps à des assauts dont chacun le fait vibrer jusqu'à sa base, s'ébranle et cède enfin. De moment en moment un pan de terre s'en détache, glisse et disparaît dans le remous. Les pilotis qui soutiennent la charpente de la maison, bien qu'ils aient été enfoncés dans la jetée aussi profondément qu'ils en dépassent la surface, sont peu à peu déchaussés et mis à nu. La vague les saisit et les secoue avec violence. L'habitant effrayé, après avoir tout d'abord sauvé les moutons, en les transportant à l'étage supérieur, s'y réfugie lui-même avec les siens.

C'était le dernier moment! Déjà les murs se sont écroulés, et il ne reste plus debout que quelques poutres qui supportent encore à peine le plancher avec le toit qui le surmonte, dernier asile de tout ce qui respire encore sur la Halligue. La portion inférieure de l'habitation est livrée sans défense à toute la violence des vagues, qui détachent, roulent et brisent les uns contre les autres les meubles, les armoires, les caisses, les lits et le berceau, élargissant toujours la brèche qu'elles ont faite, jusqu'à ce qu'elles emportent au loin toutes ces tristes épaves. — Cependant les étais du toit s'ébranlent et cèdent l'un après l'autre; et ce toit, c'est tout ce qui sépare du gouffre écumant une famille entière qui, peu d'instants auparavant, était tranquillement réunie autour du foyer, ou reposait dans le plus profond sommeil.

Tandis qu'à chaque nouveau coup de la vague tous les cœurs palpitent, tandis que tous se serrent instinctivement les uns contre les autres, chacun dans son angoisse cherche à distinguer si le fracas de la tempête augmente ou s'il diminue. Grâce aux épaisses ténèbres, aucun de ces malheureux ne peut lire l'épouvante sur les traits de ceux qui l'entourent, et leurs cris de détresse se perdent dans les rugissements et le tonnerre des flots; mais il n'en est pas un qui, à ce qu'il éprouve, ne mesure l'angoisse qui torture tous ceux qu'il aime. Dans le désespoir d'une mort certaine, le mari presse sa femme sur son sein, et celle-ci s'efforce toujours de nouveau de rassembler tous ses enfants dans ses bras.

Cependant les planches sur lesquelles ils sont tous réunis ont commencé à être atteintes par la vague. Bientôt elles se soulèvent ici et là en livrant passage à l'eau qui pénètre et rejaillit de toutes parts. Le toit, assiégé par les coups de mer, ruisselle et s'entr'ouvre peu à peu, et peut-être la lune, perçant alors à travers les nuages, vient jeter sa pâle lueur sur cette scène de désespoir. — Tout à coup une poutre a craqué; un cri perçant s'est fait entendre!... Puis un instant de silence... un second craquement!... et la charpente tout entière s'ébranle, s'affaisse, s'incline, et la vague écumante l'envahit, roule, la recouvre... et le dernier cri de la mort se perd dans les hurlements de l'ouragan!

L'Océan a triomphé; et le jour qui va poindre verra la grande houle de la haute mer se rejeter en silence des débris et des cadavres.

Avec tout cela, l'habitant des Halligues aime son îlot, il l'aime par-dessus tout. Il n'en est aucun qui, après avoir miraculeusement échappé à la tempête, pense à rebâtir sa cabane ailleurs qu'à la place où il a perdu tout ce qu'il possédait, et où il va bientôt peut-être perdre sa vie elle-même. [1]

[1] Daniel, *Géographie*, t. III, p. 7.

FABLES ARABES.

I

Par une belle nuit d'été, un Ver luisant jouait dans l'herbe. Un Crapaud lui lança son venin.

— Quel mal t'ai-je fait pour me traiter ainsi? lui dit l'insecte d'une voix mourante.

— Pourquoi brilles-tu? répondit le Crapaud.

II

Un Ours se jeta un jour sur un paysan et se préparait à le dévorer; le domestique du paysan accourut et tua l'animal à coups de hache

— Tu as fait là une belle prouesse! lui dit le maître en se relevant: si tu n'avais pas déchiré sa peau, je la vendais cent écus.

III

Un Avare, qui avait perdu son trésor, tomba dans un tel désespoir qu'il résolut de se pendre; mais pour cela il fallait une corde, et une corde coûte un demi-écu. Il en vola une et fut condamné au gibet.

— A la bonne heure! dit-il; au moins je serai pendu gratis.

IV

Un Loup pris au piége promit de s'abstenir de viande, et de ne plus manger que de l'herbe et tout au plus du poisson; il obtint à ce prix sa liberté. Comme il retournait au bois, un Porc se vautrait dans une mare.

— Quel beau poisson! dit le Loup; je n'en ai jamais vu de cette taille, et justement je suis en appétit.

V

Certain Hypocrite fut mordu par un Chien.

— A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je rende le mal pour le mal!

Il ne battit pas le Chien, mais il cria: *Au chien enragé!* On accourut; l'animal fut assommé.

VI

Un Milan tenait une Tourterelle dans ses serres.

— Il y a un Dieu vengeur de l'innocence, lui dit celle-ci.

— Tu oses en douter, s'écria le Milan; ô blasphème! Meurs, bête impie.

VII

— Est-il un animal qui ait reçu du ciel autant de faveurs que moi? disait une Oie sur le bord d'un étang. Je vis dans l'eau, sur la terre et dans l'air. Suis-je lasse de marcher, je vole ou je nage à ma fantaisie.

Un Serpent qui l'écoutait lui répondit : — Ne faites pas tant la fanfaronne, belle dame. Vous ne courez pas comme le Cerf, vous ne nagez pas comme le Barbeau, et vous n'avez pas le vol rapide de l'Épervier. Ce qui est rare et difficile, apprenez-le, n'est pas de savoir un peu de tout, mais d'exceller en quelque chose.

VIII

— Quoique nous piquions toutes deux, dit la Vipère à la Sangsue, je m'aperçois que l'homme recherche ta piqûre et qu'il a peur de la mienne.

— Ma chère, répondit la Sangsue, nous ne piquons pas de la même manière. Si je pique un malade, je lui rends la vie; si tu piques un homme bien portant, tu lui donnes la mort.

ESPACES DU GLOBE INCONNUS.

Vers le pôle nord et de l'autre côté de la Terre, dans les régions antarctiques, il existe encore des espaces d'une étendue respective de 7 500 000 et de 22 500 000 kilomètres carrés que les banquises et les montagnes de glace ont jusqu'à présent maintenus vierges de toute exploration. Ces espaces, qui restent encore à découvrir, forment à peu près un dix-septième de la surface terrestre, c'est-à-dire un ensemble de régions égalant environ soixante fois la superficie de la France.

MONNAIES DES BRETONS.

Un grand problème qui divisait naguère les numismates a été éclairé, il y a quelques années, par M. John Evans Les anciens Bretons avaient des monnaies, ce dont on eût pu douter après le premier essai sur cette matière, publié par Cambden en 1586 On sait aujourd'hui d'une façon positive que les Bretons frappaient monnaie cent cinquante ans avant Jésus-Christ. C'est du moins la date approximative qu'on peut admettre pour l'émission des premières pièces d'or; celles frappées en argent appartiennent à une période plus rapprochée. Certains noms gravés sur des monnaies bretonnes laissent, sans doute, l'esprit du lecteur dans la plus grande incertitude; mais il en est d'autres qui font jaillir la lumière sur des points historiques complétement inconnus jusqu'à ce jour. Si le mot *Bodvoc*, par exemple, reste un problème dont la solution est abandonnée aux archéologues, qui auront à décider si c'est un nom de pays ou si c'est un nom d'homme, il n'en est pas de même à l'égard de *Comivs* et de ses trois fils, lesquels s'appelaient *Tincommivs*, *Virica* et *Epillvs*. Il en est de même à l'égard de *Vosenos* ou *Vosellaunos*, de *Tasciovanus* et de ce *Cunobelinus* dont, comme le fait très-bien remarquer M. Beulé, Shakspeare a consacré le nom sous la forme de *Cymbeline*. Nous renvoyons les curieux qui s'occupent de cette matière au *Journal des savants*.

A LA CONSTELLATION DE LA GRANDE-OURSE.

Avec quels pas grandioses et majestueux cette glorieuse constellation du Nord s'avance dans son cercle éternel, suivant, parmi les étoiles, sa voie royale dans sa clarté lente et silencieuse! Création puissante, je te salue! J'aime te voir errant dans tes brillants sentiers. comme un géant superbe à la forte ceinture, sévère, infatigable, résolu, dont les pieds ne s'arrêtent jamais devant le chemin qui les attend. Les autres tribus abandonnent leur course nocturne, et reposent sous les vagues leurs orbes fatigués; mais toi, tu ne fermes jamais ton œil brûlant, et ne suspends jamais ton pas déterminé. En avant, toujours en avant! Tandis que les systèmes changent, que les soleils se retirent, que les mondes s'endorment et se réveillent, tu poursuis ta marche sans fin. L'horizon prochain essaye de t'arrêter, mais en vain. Sentinelle vigilante, tu ne quittes jamais ta faction séculaire; mais, sans te laisser surprendre par le sommeil, tu gardes la lumière fixe de l'univers, empêchant le Nord de jamais oublier sa place.....

Plus je contemple, plus je m'étonne. Cette onde de lumière, sans troubles, inextinguible, — telle que je la vois aujourd'hui, — est issue de ces points étincelants depuis les années qui montent au loin dans l'éternité. Fleuve intarissable, qui incessamment s'écoule et incessamment se renouvelle, oui, ces gouttes de lumière qui descendent maintenant sur mon œil contemplateur sont sorties de leur source lointaine il y a deux fois trois ans. Tandis que ces particules ailées, dont le vol est plus rapide que l'essor de la pensée, étaient sur leur chemin, la Terre accomplissait sa lente promenade circulaire, et, dans les vicissitudes des variations annuelles, voyait six automnes évanouis, six printemps renouvelant leur fraîcheur; tant ces orbes immenses roulent loin de la Terre, si vaste est le vide que leurs rayons traversent!....

Sept étoiles habitent dans cette brillante tribu : la vue les embrasse toutes ensemble ; leurs distances respectives ne sont pas inférieures à leur éloignement de la Terre. Et c'est encore là l'éloignement réciproque des foyers célestes. Des profondeurs du ciel, inexplorées par la pensée, les rayons perçants dardent à travers le vide, révélant aux sens les systèmes et les mondes sans nombre. Que notre vue s'arme du télescope, et qu'elle explore les cieux. Les cieux s'ouvrent, une pluie de feux étincelants tombe sur nos têtes ; les étoiles se resserrent, se condensent, dans des régions si éloignées que leurs rayons rapides (plus rapides que toute chose) ont voyagé pendant des siècles avant d'atteindre la Terre. Terre, Soleil et constellations plus voisines, qui êtes-vous parmi cette immensité infinie et la multitude des œuvres divines infinies !

Ce sont là des soleils ! — immenses foyers de vie, princes des systèmes qui en dépendent, rois des mondes satellites de leur puissance, qui fleurissent dans leur sourire. Éveille-toi, mon âme, et médite ces merveilles ! Des soleils innombrables brûlent autour de toi, guidant leurs mondes innombrables ; mondes dont le sein renferme les choses vivantes, qui se réjouissent et boivent le bonheur d'exister à la source de l'amour universel. Quel esprit pourrait connaître, quelle langue pourrait dire toute leur multitude, habitants innombrables de demeures innombrables ? Toi seul les connais, souverain Créateur ! Ils sont tiens, les enfants de ta protection ; aucun n'est oublié. Non, l'esprit le plus humble, habitant du globe le plus humble qui roule son cours parmi les gloires géantes du ciel, comme l'atome de poussière qui se balance dans le rayon de lumière, rien n'est en dehors de la bonté de la Providence. Ton aile immense protége tous les êtres ; ta main puissante les nourrit et les guide tous.

Dites-moi, sphères splendides, qui de votre trône observez les provinces roulant sous votre domination, quels êtres habitent ces demeures brillantes, comment ils sont formés, quels dons ils ont reçus, quel est leur état, leur bonheur, quelle est leur puissance, leur sagesse ! Présentent-ils le type de la nature humaine ? Ou Dieu a-t-il peuplé ces royaumes supérieurs de formes plus belles et d'esprits plus célestes ? L'innocence y porte-t-elle encore sa fleur originelle et sans tache ? Ou le péché a-t-il soufflé son souffle mortel et répandu la corruption sur ces berceaux féeriques ? La guerre y a-t-elle mis son pied de feu, l'esclavage y a-t-il forgé ses chaînes ? La colère, la haine, l'égoïsme, la passion cruelle, ont-ils ligué leurs bandes infâmes pour en bannir la lumière et la vérité, et semé le malheur où le ciel a versé la joie ? Ou bien sont-ils encore tous des paradis où la chute et la corruption ne sont pas entrées ; où l'existence est une joie sans fin, sans maladie sur le corps, sans faute sur le cœur, sans lassitude sur la vie ; où l'espérance ne s'éteint jamais, où l'âge est inconnu et la mort non crainte ; tandis que l'éternelle et candide jeunesse se réjouit dans la lumière émanant du trône de l'amour de Dieu ?

Ouvrez vos lèvres, beautés merveilleuses de l'espace ! parlez. De ces mondes vivants révélez-nous les mystères !... Mais quoi ! nulle parole ne se fait entendre ?... N'êtes-vous donc qu'une éternelle lumière et qu'un éternel silence ?... Non : l'œil peut lire et comprendre, car la main divine a tracé en caractères visibles ce que l'homme est en puissance et en devoir de connaître : *la gloire du Créateur.* (1)

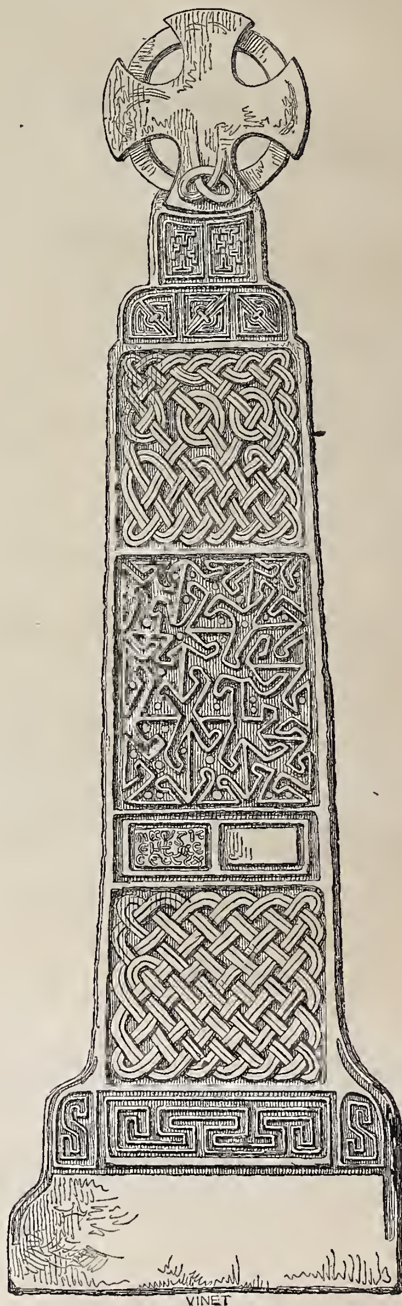
(1) Cette poésie, traduite par M. Camille Flammarion, est de H. Ware junior, littérateur de la première moitié du dix-neuvième siècle.

H. Ware fut professeur d'éloquence parlée à l'Université d'Harvard, et pasteur de l'église Hanover-Street, à Boston. Il est auteur de plusieurs ouvrages en prose et de plusieurs bons articles publiés dans la *North American Review ;* mais il n'a pas voué beaucoup de temps aux compositions poétiques.

UNE CROIX DANS LE PEMBROKESHIRE
(ANGLETERRE).

Nous représentons seulement le côté ouest de la croix. L'inscription gravée est jusqu'ici inexpliquée. Entre autres monuments du même style, on peut citer, comme l'un des plus remarquables, la croix d'Aycliffe à Durham.

Ces croix sont attribuées aux huitième et neuvième siècles. On trouve une grande analogie entre leurs ornements sculptés et les lettres illustrées des anciens manuscrits irlandais et anglo-saxons. Les missionnaires irlandais portèrent leur art d'Iona à Lindisfarne dans le cours du septième siècle, et il fut ensuite adopté par les Anglo-



Croix en pierre à Carew, dans le Pembrokeshire.

Saxons convertis à la religion nouvelle. On croit pouvoir en conclure que le style dont nous donnons un spécimen a duré en Angleterre environ depuis le commencement du huitième siècle jusque vers le milieu du onzième.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

QU'UNE LOUANGE VAUT MIEUX QU'UN COUP DE BALAI.



L'Enseignement obligatoire, tableau de M. Schlœsser. — Dessin de Pélissier.

« Allons, en route, mauvaise troupe! Et plus vite que ça, paresseux! Je vais vous dégourdir les jambes, moi! »

C'est ainsi qu'un matin, en traversant un village, j'entendis une paysanne, à la mine rébarbative, apostropher d'une voix criarde ses deux garçons qu'elle envoyait à l'école. En même temps, pour les effrayer, elle brandissait un balai avec lequel elle était en train de balayer le devant de sa porte.

— Voilà de l'instruction obligatoire, me dit l'ami qui m'accompagnait.

— Oui, répondis-je, toujours la force, la contrainte, la terreur; mauvais moyens, et qui vont contre leur but. Pensez-vous que ces deux petits bonshommes soient bien disposés à profiter de l'école, où on les envoie comme en prison? Regardez-les : l'un pleure à chaudes larmes; l'autre se contient, mais on voit la colère peinte sur ses traits crispés. Je parierais qu'ils se promettent en eux-mêmes de ne pas écouter un mot de l'enseignement du maître. On leur inflige le travail comme un châtiment : ils feront en sorte d'y échapper et de se révolter, dans la mesure de leurs moyens, par l'inattention s'ils sont timides, par l'insubordination s'ils sont hardis. Il doit y avoir une meilleure méthode de soumettre les enfants à la discipline et à l'étude.

Comme le chemin que nous suivions était celui de l'école, nous rencontrâmes d'autres enfants qui s'y rendaient. L'un

d'eux était conduit par sa mère. Elle lui donnait la main et causait avec lui. En passant près d'elle, nous entendîmes ses paroles

— Je n'ai pas besoin de te recommander d'être sage, disait-elle d'une voix douce à son fils; je sais que tu le seras. Ce n'est pas mon Jacques qui me fera jamais de la peine; il aime trop sa mère pour cela. Et tu t'appliqueras bien à tes devoirs. Ton maître est déjà très-content de toi, il dit que tu n'as qu'à vouloir pour devenir un de ses meilleurs élèves; et moi, je lui ai dit que tu le voulais. N'est-ce pas que c'est la vérité?

Arrivée à la porte de l'école, elle embrassa l'enfant, qui entra résolûment et gaiement dans la classe.

— Celle-ci est plus tendre que l'autre, dit mon compagnon.

— Oui, répondis-je, et le stimulant qu'elle emploie, tout en étant plus doux, est plus efficace. Cet enfant est, lui aussi, obligé d'aller à l'école; mais il ne l'est pas seulement par sa mère qui le conduit : il s'y sent obligé par sa conscience, par son désir de ne pas démériter, de répondre à la bonne opinion que l'on a de lui et qu'en ce moment il partage lui-même.

— Je sais des moralistes qui contesteraient la pureté de ce dernier motif.

— Oui, ils parleraient d'amour-propre excité, d'orgueil encouragé. Mais l'approbation de soi tourne-t-elle nécessairement en orgueil? On aura beau faire, on n'empêchera pas que nous n'ayons besoin de notre propre estime. Et quand on réussirait dans l'impossible entreprise d'humilier complétement l'homme, quand on parviendrait à le convaincre de son irrémédiable faiblesse, serait-ce un gain? Je ne le crois pas. On le dépouille de ses forces en les niant. On dit avec raison que les grands hommes sont devenus grands par la foi qu'ils ont eue en eux-mêmes. La foi, c'est une confiance ferme, imperturbable, dans une chose qui n'est pas certaine; c'est la prise de possession anticipée d'un bien qu'on imagine et qu'on espère. On sait quels miracles de courage, de persévérance, d'abnégation elle opère. Eh bien, pourquoi réserver à quelques hommes le secret de cette merveilleuse ressource? Pourquoi ne pas l'offrir à tous? J'ai toujours pensé qu'il y a dans chacun de nous des facultés, des puissances qui dorment et demeurent inutiles, parce qu'on n'y a jamais fait appel, parce qu'on ne les a jamais éveillées. Qu'on prononce seulement leur nom, et elles donneront signe de vie. C'est donc, à mon sens, un très-utile et très-légitime procédé que de faire aux enfants, comme aussi aux hommes, l'avance des qualités qu'on voudrait les voir acquérir.

— C'est l'avis de Vauvenargues. Il pense que la louange est un stimulant nécessaire; que trop insister sur la faiblesse de l'humanité, c'est moins éclairer sa raison que dépraver ses inclinations. Il dit : « Le sentiment de nos forces les augmente. »

ORIGINE D'UN DICTON POPULAIRE.

En 1605, Sully rendit une ordonnance qui obligeait chaque commune à planter un orme en face de l'église. C'était le rendez-vous pour traiter des affaires publiques et en délibérer. On y payait, à la Saint-Jean et à la Saint-Martin, les rentes et redevances à l'intendant du seigneur et aux propriétaires grands et petits. De cette coutume vient le dicton populaire : « Attendez-moi sous l'orme »; pour dire : « Ne comptez pas sur moi ou sur mes promesses. » Les mauvais débiteurs furent sans doute des premiers à le mettre en vogue. Quelques-uns de ces ormes subsistent encore. Dans un faubourg d'Abbeville, on en voit un gigantesque qui mesure 7m.75 de circonférence.

L'usage de payer à la Saint-Jean s'est conservé dans un grand nombre de provinces.

DES EFFETS PRODUITS PAR LA CONSCIENCE SUR L'IMAGINATION.

ANECDOTES.

En Angleterre, où l'on a le respect des anciennes coutumes et des vieilles mœurs, les familles nobles conservent religieusement les traditions et les légendes où figurent les ancêtres. C'est dans ce dépôt d'*annales domestiques* que nous puisons les faits suivants, incroyables quoiqu'ils aient été attestés par des témoins dignes de foi, mais qui n'en sont pas moins pour nous un exemple frappant des effets qu'une conscience troublée ou une conscience calme peuvent produire sur l'imagination.

L'AVENTURE DE ROBERT PERCEVAL.

Ceci se passait sous le règne de Charles II.

Un de ces beaux fils comme il en existait beaucoup alors (la race n'en est pas éteinte, quoique les noms changent), le fils cadet d'un baronnet, garçon d'esprit, d'audace et de licence, avait pris, sous prétexte d'étudier la loi, un appartement dans Lincoln's Inn, asile paisible ouvert, au milieu du fracas de Londres, aux avocats et aux étudiants en droit; mais Robert Perceval hantait plus les tavernes et les théâtres que les cours de justice. Il avait dix-neuf ans, et comptait autant de duels que d'années. La mode y était, comme à toutes les époques de corruption. Le jeune homme, sorti presque toujours vainqueur de ces sanglantes rencontres, en tirait gloire sans nul souci apparent des résultats, funestes seulement à ses adversaires Sa renommée en grandissait d'autant. On disait de lui : « C'est une fine lame »; et l'on s'en tenait à distance.

Il n'y a cependant pas de vie si dissipée qui n'ait ses moments de lassitude. Quand Robert était blasé sur les plaisirs de la cour et de la ville, il se reprenait avec ardeur à l'étude, pour laquelle il avait, disait-on, de rares facultés. Un soir que, plongé dans la lecture d'in-folio poudreux, il avait prolongé sa veille fort avant dans la nuit, il entendit sonner deux heures à l'horloge qui règle la marche du temps dans les studieuses retraites de Lincoln's Inn. Il lui sembla que le timbre vibrait tout près de son oreille. Il leva la tête, et vit à quelques pas un homme enveloppé d'un grand manteau, et dont le chapeau à larges bords, rabattu sur les yeux, ne permettait pas de distinguer les traits. L'heure et l'aspect mystérieux de l'étranger ne présageant rien de bon, Robert mit la main sur la garde de son épée.

— Qui êtes-vous?... Que voulez-vous? demanda-t-il.

Il ne reçut pas de réponse. Persuadé qu'un de ses camarades de débauche, caché sous ce déguisement, voulait mettre son courage à l'épreuve,

— Mal en advienne au mécréant qui prétend se jouer de moi! s'écria-t-il.

Et, dégaînant avec la rapidité de la foudre, il fit une passe furieuse contre le téméraire. Mais la lame ne rencontra aucune résistance; il la retira brillante; pas une goutte de sang ne la ternissait.

Robert, tout brave qu'il était, sentit un frisson parcourir ses veines, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il ne s'était jamais mesuré avec un adversaire dépourvu de chair et d'os. Résolu à pousser l'aventure jusqu'au bout, il se leva et marcha droit au fantôme, qui, reculant jusqu'à la porte, entr'ouvrit son manteau, et lui montra une plaie béante au milieu de la poitrine, tandis que le chapeau, rejeté en arrière, lui laissait voir sa propre image : c'était bien lui, Robert; mais son visage était livide et décomposé

comme celui d'un mourant. Épouvanté devant cette sinistre apparition, il s'évanouit

L'aube commençait à poindre quand il reprit ses sens. Le spectre, comme celui du père d'Hamlet, avait disparu au chant du coq, avec les brumes de la nuit. Robert se jeta sur son lit et essaya de dormir, mais en vain. Énervé par le souvenir de cette horrible vision, il courut de grand matin chez son oncle, sir Robert Southwell, qui était aussi son tuteur; il lui conta ce qu'il avait vu. Sir Robert le blâma d'abord de se laisser ainsi émouvoir par ce qui ne pouvait être qu'une hallucination causée par un excès de travail et de veilles. Il avait fait quelque mauvais rêve, suite trop logique de la vie qu'il menait et des reproches de sa conscience. Mais, gagné par la conviction de son neveu, et par les détails précis qu'il lui donnait, il devint grave, l'exhorta à se réformer, à se tenir sur ses gardes, et à tâcher de se rappeler les motifs de haine et de vengeance qu'il avait accumulés autour de lui.

Cependant, les jours, les mois se passèrent, et la terreur salutaire que Robert avait ressentie s'effaça peu à peu. Il reprit son train de vie accoutumé, sans souci de ce qui en pouvait advenir, faisant de la nuit le jour, et s'étourdissant sur un présage qui pouvait, après tout, n'être qu'une rêverie d'un cerveau surmené.

Un soir qu'il se rendait de Lincoln's Inn à une taverne du Strand, un de ses lieux de dissipation favoris, il s'imagina être traqué par un homme qui le suivait à peu de distance. Pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, il entra dans une pharmacie, sous prétexte d'acheter quelque drogue insignifiante. Lorsqu'il en ressortit, au bout de dix minutes, il retrouva l'espion sur sa piste; se retournant alors, il lui demanda avec aigreur à qui il en avait, et pourquoi il persistait à le suivre.

— Je ne vous suis pas, répondit l'homme sur le même ton; je vais à mes affaires.

Robert eut envie de lui chercher querelle; mais il réfléchit que ce passant pouvait n'être qu'un sournois qui prenait un malin plaisir à le harceler.

— Je vais donner une chance à l'animal, dit-il; mais si je le trouve encore sur mes talons, ma foi, tant pis pour lui!

Il passa de l'autre côté de la rue. Bientôt après, il entendit le pas lourd de souliers ferrés sur le pavé du trottoir. Il était onze heures, la solitude se faisait. Les réverbères, fort espacés, selon la coutume du temps, et assez mal pourvus d'huile, ne jetaient que de faibles lueurs. Il entendait toujours des pas derrière lui; il s'y joignit bientôt un murmure de voix. Il se retourna brusquement, et vit deux hommes au lieu d'un. Il tira son épée et leur cria de se retirer: ils lui répondirent en l'attaquant. Le Strand, aujourd'hui l'une des plus grandes artères et des plus fréquentées de Londres, était tellement désert à cette époque, que le combat continua sans qu'aucun passant intervînt, jusqu'à ce que l'un des assaillants, étant blessé, s'enfuit avec son compagnon. Robert, atteint à la jambe, ne put les poursuivre, et se traîna jusqu'à la plus prochaine taverne. Affaibli par la perte de son sang, il demanda et but un demi-verre d'eau-de-vie, essuya son épée, la remit au fourreau, et banda sa blessure avec son mouchoir de poche. Quoique ces sortes d'attaques fussent alors trop communes pour causer grand émoi, les habitants de la taverne firent leurs commentaires: c'étaient sans doute des voleurs qui en voulaient à la bourse du jeune homme attardé.

— Je n'en crois rien, reprit Robert. J'ai la conviction que ces coupe-jarrets sont payés par quelqu'un qui me veut du mal.

Et, se tournant vers le tavernier, il ajouta:

— S'il m'arrive quelque chose cette nuit, ce qui est probable, répétez à mes amis ce que je viens de dire; ils n'auront pas de peine à deviner le nom de l'assassin.

L'hôte insista pour qu'il passât la nuit où il était, et, sur son refus, il le pria de se laisser au moins reconduire jusqu'à ses appartements de Lincoln's Inn. Plusieurs des assistants s'offrirent à l'escorter; mais il repoussa leurs offres avec humeur, disant qu'il irait seul, et qu'il n'avait jamais reculé et ne reculerait jamais d'une semelle devant de tels misérables.

En effet, il partit comme minuit sonnait à toutes les horloges de la ville. Cette même nuit, une certaine Mme Brown, femme de charge de sir Robert Southwell, l'oncle de Robert Perceval, rêva qu'une domestique en sous-ordre venait lui demander un drap; et comme elle l'interrogeait sur l'usage qu'elle en voulait faire:

— Ne savez-vous pas, répliqua la servante, que le pauvre maître Robert est mort? C'est pour l'ensevelir.

Le lendemain matin, à son réveil, elle vit entrer dans sa chambre la personne même qu'elle avait vue en rêve, qui, d'un air tout égaré, lui demanda un drap pour servir de linceul au pauvre M. Robert, assassiné pendant la nuit. Son corps avait été déposé dans la maison du guet du Strand, où il était encore.

Le cadavre avait été trouvé sur l'emplacement d'une ancienne croix de pierre, près de Maypole. Il avait une profonde blessure sous le sein gauche: son épée ensanglantée gisait près de lui. On supposa qu'il avait été attiré et tué dans une maison du voisinage, d'où on l'avait transporté sur la voie publique. Un chapeau orné d'un nœud de rubans fut trouvé à peu de distance. On soupçonna plusieurs spadassins du temps, entre autres un proche parent de la femme de sir Robert Southwell; mais les preuves matérielles faisant défaut, les coupables ne furent pas découverts.

Comme si tout devait être bizarre dans cette triste histoire, sir Philippe, frère aîné de Robert, étant de retour de ses voyages, et recherchant avec ardeur les meurtriers, assaillit violemment, un jour, à Dublin, un gentilhomme qui passait. Il déclara ensuite ne l'avoir jamais vu, et avoir cédé, en l'attaquant, à l'irrésistible conviction que c'était un des assassins de son frère.

LE RÊVE DE WESTBURN.

Westburn, l'un des descendants de la famille du duc de Hamilton, avait eu pour ami intime un de ses cousins, nommé Allanton, dont la mort, arrivée plusieurs années avant la sienne, l'avait fort affligé. En 1757, Westburn, devenu vieux, et d'une santé délicate, avait coutume de reposer une heure après dîner; sa femme, assise près de son lit de repos, causait avec lui, ou lisait haut, jusqu'à ce que le sommeil le prît. Un jour, il dormit plus longtemps et plus profondément que de coutume, et lorsqu'il ouvrit les yeux, il dit avoir été éveillé par le bruit d'ailes de colombe.

« Je me promenais, dit-il, dans des jardins plus beaux que tous ceux que j'ai vus. J'étais si frappé de leur étendue extraordinaire, de leur pittoresque beauté, de l'éclat des fleurs qui surgissaient du sol autour de moi, que je m'écriai:

» — Ce ne peut être que le paradis! Ce doivent être les jardins du Seigneur.

» J'avais à peine parlé, qu'un jeune homme d'une beauté radieuse et d'une physionomie céleste vint à moi, et, avec le plus doux sourire, m'appela familièrement par mon nom, me souhaitant une cordiale bienvenue dans cette heureuse patrie. Je lui exprimai ma surprise d'un pareil accueil de la part d'un étranger, et j'ajoutai:

» — Il y a cependant quelque chose dans vos traits qui me donne la sensation que vous êtes un ami.

» — Quoi! me répondit-il, ne vous rappelez-vous plus

notre ancienne intimité? Vous êtes mon proche parent, mon ami, mon voisin.

» Voyant que je le regardais d'un air incrédule :

» — Est-il possible, reprit-il, que vous m'ayez oublié? En serait-il avec vous comme avec tant d'autres : loin des yeux, loin du cœur? Ne reconnaissez-vous pas votre cousin Steward d'Allanton?

» — Impossible, dis-je; mon cher ami Allanton était vieux, et n'avait jamais été beau, tandis que vous êtes le plus beau jeune homme que j'aie jamais rencontré.

» — Il en est ainsi, me répondit-il, de tous ceux qui arrivent ici. Ils y deviennent jeunes et beaux. Il n'y a ici ni vieillesse, ni laideur. Je ne suis autre que votre vieil ami et cousin Allanton, et dans vingt-quatre heures vous serez ici, avec moi, aussi jeune et aussi beau que je le suis.

» A ce moment, j'ai entendu le bruyant battement des ailes des colombes, et je me suis éveillé. »

Le lendemain matin, le vieillard fut trouvé mort dans son lit. Son âme, séparée sans souffrance de son enveloppe terrestre, était allée rejoindre son ami dans les jardins célestes.

LES INDIENS MANDANS

(AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE).

Voy. tome XXXI, 1863, page 219.

M. Charles Bodmer a vécu dans le voisinage des Mandans; il connaît bien ces pauvres Indiens, dont la race est près de s'éteindre; il n'a pas pour eux l'antipathie et le dédain que soulèvent chez la plupart des Européens et des habitants des États-Unis les restes des peuplades sauvages de l'Amérique du Nord. Le prince Maximilien de Wied-Neuwied, dont il était le compagnon de voyage, parle lui-même avec intérêt et sympathie de cette petite peuplade qui, en 1834, n'avait déjà plus que deux villages, situés près du fort Clarke, au bord du Missouri, et se réduisait à peu près à neuf cents individus. « Il y a, dit-il, parmi les Mandans un grand nombre d'excellents hommes, dignes de toute confiance, et que l'on ne saurait faire autrement que de louer. »



Village et bateaux mandans — Dessin de K. Bodmer.

Les Mandans sont forts, robustes, charnus, et ont les épaules larges. Ils ne sont pas beaux, mais ils n'ont rien de difforme. Leur nez est souvent recourbé; souvent aussi il est droit. Leurs yeux sont longs et étroits, d'un brun foncé, parfois un peu rabaissés et serrés à l'angle intérieur, surtout chez les enfants, mais moins souvent chez les adultes. Ils ont la bouche large, grande, un peu proéminente, et les côtés de la mâchoire inférieure larges et anguleux. Les cheveux sont longs et forts, noirs, et plus ou moins lisses. Ils ont les dents remarquablement belles, fortes, fermes, blanches comme l'ivoire et parfaitement rangées. Les femmes sont assez fortes; quelques-unes sont grandes, mais la plupart petites et trapues : on en voit peu que l'on puisse appeler belles; il y en a cependant dont les visages sont fort passables, et quelques-unes même sont jolies.

La couleur ordinaire de ces Indiens est un beau brun, tantôt rougeâtre, tantôt plus ou moins foncé. Quand ils se lavent avec soin, on en trouve parmi eux dont la peau se rapproche beaucoup du blanc et qui ont même une nuance de rose sur les joues.

Ils ne se taillent pas le corps; ils se percent seulement le bord de derrière les oreilles pour y suspendre des anneaux ou des coquillages.

C'est leur tête qu'ils ornent le plus. Ils attachent, par exemple, à la hauteur de leurs tempes le *pehriska-rouhpe*, composé de deux morceaux de cuir ou de drap garnis de grains de verre blanc ou bleu clair, et noués au milieu avec du fil de laiton. Ils laissent tomber de leur chevelure de longs cordons formés alternativement de rangs de perles bleues et de coquilles blanches. Sur le derrière de la tête, ils portent le *paokatkappe*, fait de petits morceaux de bois ou de fils de métal entortillés, et recouvert de piquants de porc-épic peints de diverses couleurs ; sur la partie supérieure de cet ornement est placée horizontalement une plume d'aigle dont le tuyau est couvert de drap rouge et dont l'extrémité est ornée d'une touffe de crin peint en jaune. Parfois aussi les Mandans fichent dans leurs cheveux d'autres plumes d'oiseaux de proie ou de corbeau. Ils portent souvent autour du cou un beau collier de griffes d'ours (*grizzly-bear*) qu'ils appellent *mato-unknappiniudè*. Ces griffes sont séparées les unes des autres par des grains de verre bleu. Leur robe est faite de peau de bison ; ils l'appellent *mahitou* ou *mih-ihe* et se plaisent à l'orner. Elle est souvent parée d'un cordon de grains de verre auquel se rattachent trois rosettes rondes, petites ou grandes, placées à égales distances et formant des dessins divers et élégants.

Les leggings ou jambières (*woupanpi-hanchy*) s'attachent avec des courroies à la ceinture ; elles sont brodées



Indiens mandans. — Dessin de K. Bodmer.

et garnies de longues franges en cuir formant à la cheville une épaisse touffe qui traîne un peu à terre. Les souliers, de peau de cerf ou de bison, lorsqu'ils veulent se parer, sont bordés avec des rosettes ou des grains de verre. Les hommes qui ont « fait un coup », c'est-à-dire un exploit, portent autour de la cheville une queue de loup qui traîne à terre derrière eux, ou bien des lanières de peau de loutre garnies de drap rouge du côté de la chair et formant une longue queue sur le sol. Dans l'été, quand ils se promènent en grande toilette, ils portent à la main un éventail de plumes d'aigle.

On voit à quel point les dessins de M. Bodmer sont exacts.

Les villages sont en tout ou en partie entourés de palissades. Les cabanes d'été sont très-fraîches, n'étant garnies extérieurement que de nattes : celles d'hiver sont couvertes de peaux que soutiennent des branches de saule. Les lits sont rangés le long des murs ; on s'y couche très-commodément sur des peaux et des couvertures de laine. Les cabanes d'hiver sont construites dans les forêts ; celles d'été, en plein air et au bord du fleuve.

Les Mandans cultivent le maïs, les fèves, la citrouille, le soleil ou hélianthe dont les graines servent à faire des gâteaux, le tabac. Ils se nourrissent aussi d'ours, de loup, de renard, de tortue, de bison, de veau, de poisson ; jamais de cheval.

Ils se baignent presque tous les jours, en hiver comme en été. La natation est, avec l'équitation, leur principal exercice.

Leurs bateaux sont faits de peaux de bison tendues sur plusieurs morceaux de bois recourbés et se croisant : ils sont fort légers; un homme peut en porter un sur ses épaules.

LA VEUVE DU PASTEUR.

NOUVELLE [1].

Le marché d'une grande ville est, certes, une chose qui ne manque pas d'intérêt : là se voient, dépaquetées, toutes les provisions des environs ; tout ce qui a été mis en cave, en réserve, apparaît au grand jour; puis les productions venues en serre ou sous couches finissent par se montrer : les carottes nouvelles, effilées comme des aiguilles, les microscopiques salades, les épinards aux tiges grêles; quant aux pois et aux haricots, on ne peut chez nous (dans le canton de Berne), malgré tout l'art et toutes les peines imaginables, les obtenir que beaucoup plus tard. Enfin vient tout ce qui a vécu caché sous la neige, les cressons, les raves, les choux, etc.

Le temps passe vite au marché ! On y remarque chaque jour quelque chose de nouveau; et dès que la température le permet, à côté des légumes et des fruits se trouvent aussi des bouquets et des pots de fleurs.

Là, sur les pavés d'une ville, on peut assister au développement et aux progrès de la nature et admirer ses richesses variées. On voit arriver les premières fraises des bois, les cerises de Bâle, les fèves de Wistelbach, les petits pois qui sont nés sur les pentes des collines autour de la ville... Peu à peu les vergers envoient leurs fruits, les poires paraissent d'abord ; enfin, une paysanne, plus hardie que ses compagnes, apporte les pommes nouvelles, sans s'inquiéter si elles seront nuisibles ou non à plus d'un brave citadin. — « Pourquoi en mange-t-il si elles lui font mal ? » répondrait-elle tranquillement aux reproches qu'on pourrait lui faire à ce sujet.

Plus les fruits de l'année nouvelle prennent le dessus, plus ceux de l'année passée deviennent rares, sans devenir pour cela meilleur marché ; au contraire, ils coûtent parfois plus cher que les fruits nouveaux, dont on se méfie encore. Peu importe, au fait, qu'une chose soit vieille ou jeune, l'essentiel est qu'elle soit bonne. Cependant peu à peu disparaissent tous les fruits de l'année précédente ; on ne voit plus dans le coin des paniers des marchandes qu'une demi-douzaine de pommes anciennes. Bientôt les femmes du marché, ne pouvant plus porter elles-mêmes leurs légumes et leurs fruits, sont forcées d'avoir recours aux chevaux et aux charrettes. Les grosses têtes de chou viennent disputer la place aux chapeaux de paille, qui se trouvent en si grand nombre au marché depuis que les chapeaux sont portés par tant de sociétés de *frères et amis.* Le moment est venu où l'année nouvelle montre les preuves de la bénédiction du ciel, et l'on peut facilement juger de ce qu'il en est en voyant les acheteurs se presser autour des charrettes, ou, si l'on peut parler ainsi, les charrettes se presser autour des acheteurs. Mais ce n'est pas seulement de la différence qui existe entre la fertilité des années actuelles et celle des années précédentes qu'on peut juger au marché ; quiconque a vécu cinquante ans se rend facilement compte de la différence qui existe entre les habitudes *d'autrefois* et celles *d'aujourd'hui*. Autrefois, par exemple, à l'époque de Noël, quelle activité, quel empressement chacun déployait !... Alors on mettait encore des provisions en cave en songeant à l'hiver; on préparait dans chaque ménage jambons et choucroute. Mais depuis la mode de ces chemises de calicot qu'on achète toutes faites, parce que ni votre femme ni vos filles ne savent plus coudre ni filer, on n'apprête ni choucroute ni jambons, on ne met en cave ni pommes de terre ni pommes de reinette ; et, sous le prétexte que dans les provisions il y a toujours argent qui dort, profusion, etc., on n'a réellement plus le soir à souper, dans certaines maisons, de quoi rassasier une souris affamée.

Le marché offre encore une autre source d'observations d'un genre tout différent, et peut fournir aux nouveaux péripatéticiens, qui passent d'un air grave, les mains derrière le dos, en jetant un coup d'œil investigateur sur les visages des acheteurs, des sujets intéressants de descriptions et des types de romans de mœurs. Si vous essayez de vous livrer à cette étude, il vous arrivera ce qui arrive toujours au commencement : vous ne verrez tout d'abord que des passants insignifiants; mais ensuite, à l'aide d'un examen plus attentif, des individualités se détacheront de la masse, et se feront tellement remarquer que, le jour où elles manqueront, vous vous apercevrez de leur absence et vous chercherez à en savoir la cause.

Les hommes ne sont pas les seuls portés à ces études de mœurs que font involontairement, au marché, les personnes qui s'inquiètent plus des créatures humaines que des carottes et des navets.

Nous avions une cousine, femme active et courageuse, au regard pénétrant, au jugement net, à la résolution rapide Elle eût fait le meilleur franc-tireur : un coup d'œil, et paf ! elle avait visé et touché juste. Ma cousine revenait souvent, dans ses récits, à sa vie d'observation au marché. Elle pouvait prédire à première vue si un ménage marcherait ou non à sa ruine. Quand elle voyait une jeune femme acheter toutes les provisions sans rien trouver de trop cher, et ne pouvoir passer devant une oie nouvelle sans l'emporter immédiatement, ma cousine lui adressait *in petto* ces paroles : « Achète, achète toujours ! pauvre innocente... va, tu agiras autrement quand tu auras de l'expérience. Maintenant que tu n'en as pas, tant pis pour toi. Il est tout simple que tu dépenses ton argent à tort et à travers. » Nous sommes forcé d'avouer que les événements donnaient presque toujours raison à ma cousine, à laquelle personne ne pouvait jamais *couper l'herbe sous le pied*, comme on dit. Elle était inépuisable en récits, cette chère cousine; mais elle ne contait pas uniquement les faiblesses et les ridicules de l'humanité, ce qui était bon et aimable à voir ne lui échappait pas non plus. Elle revenait surtout volontiers à un épisode de sa vie d'observation au marché, mais il fallait qu'elle fût de très-belle humeur pour la raconter en détail comme nous allons le faire.

« Il y a quelques années, nous disait-elle, chaque fois que se tenait le marché, on y rencontrait (sauf les jours où le temps était trop mauvais) une dame fort âgée. Elle n'avait rien de remarquable ni dans son costume, ni dans sa personne ; sa mise était d'une extrême simplicité, mais aussi d'une extrême propreté ; sa taille moyenne, son visage ordinaire, ne frappaient pas au premier abord : elle n'avait attiré mon attention que par l'exactitude de sa présence, exactitude qui ne paraissait pas absolument nécessaire ; car d'habitude la vieille dame, qui ne portait à son bras qu'un tout petit panier, achetait fort peu de chose, souvent même elle n'achetait rien du tout; elle ne semblait nullement pressée de s'en retourner chez elle, comme les autres acheteurs; généralement elle montait et redescendait toute la rue, depuis les premiers jusqu'aux derniers étalages des marchandes Lorsque au retour de la belle saison le marché

[1] Dernier ouvrage de Gotthelf; traduit de l'allemand par Mme E. de Villers.

contenait force primeurs, la vieille dame s'arrêtait çà et là devant les légumes et les fruits nouveaux. Involontairement je me pris à désirer savoir dans quel but elle venait au marché, elle qui y achetait si peu! Jamais elle ne s'était trouvée sur mon chemin pour un achat... jamais elle ne m'avait enlevé un poulet ou un pigeon; elle ne prenait rien d'important, surtout dans le règne animal; ses petites acquisitions se renfermaient dans le règne végétal, et encore ne marchandait-elle que ce qui ne coûtait que peu d'argent et ne demandait que peu de feu pour la cuisson. Mais, bien qu'elle ne dépensât que quelques *kreutzer*, elle achetait presque toujours un fruit, parfois même une fleur, un rosier ou un pot de pensée. Les femmes du marché lui faisaient parfois cadeau, sans qu'elle l'eût demandé, de quelques feuilles de salade, d'où je conclus que la vieille dame avait un petit oiseau, et, selon toutes probabilités, demeurait toute seule. Puisque ses affaires se trouvaient terminées en quelques minutes, quel pouvait être le motif qui la retenait au marché? Je n'eus pas de peine à le comprendre dès que je me mis à observer plus attentivement la vieille dame.

» Ce qui la retenait, c'était la véritable joie que lui causait la vue des fruits et des légumes, joie tout autre que celle qu'éprouvent les gourmets. Elle avait un réel plaisir à revoir le premier chou-fleur, mais elle n'en achetait pas de toute l'année quand leur rareté en rendait le prix élevé. Les légumes printaniers étaient pour elle comme des amis qui auraient fait un voyage dans de lointains pays, au delà des mers, et dont le retour est salué avec joie par ceux qui les attendaient impatiemment et qui s'écrient en les revoyant : « Ah! vous voilà donc, vous qu'on croyait per- » dus! » Elle allait d'un bout du marché à l'autre pour retrouver toutes ses anciennes connaissances en fruits et en légumes, et leur adresser un coup d'œil amical. C'étaient surtout les fruits venus sur les arbres qui lui plaisaient le mieux; les pommes et les poires excitaient ses joyeuses exclamations. Quand paraissaient les nouvelles pommes mêlées dans les paniers avec les anciennes, c'était un signe certain que l'année allait finir. La vieille dame saluait de leurs noms toutes les espèces différentes de ces fruits, car elle les connaissait aussi bien qu'un feld-maréchal connaît ses corps d'armée.

» Je m'aperçus alors que toutes les femmes du marché se plaisaient à appeler la vieille dame pour lui montrer leurs fruits, et la voir se réjouir de ce que telle ou telle espèce n'eût pas manqué cette année; parfois même elles lui offraient une belle poire, ou une belle pomme, mise à part dans un coin de leur panier, et elles disaient : « Pre- » nez-les, prenez-les; ce sont les seules de cette espèce » que vous verrez cette année : aussi j'ai pensé à vous en » faire présent, car personne ne les apprécie mieux que » vous. » Et la vieille dame, après force refus, finissait par accepter avec un visible plaisir.

» Il est certain qu'il existait un lien réel entre elle et les marchandes. L'intérêt qu'elle prenait au contenu des paniers, la joie qu'elle témoignait en voyant de beaux fruits, son jugement expérimenté, ses bons conseils à l'occasion, rendaient sa présence précieuse aux femmes du marché, qui la prenaient souvent pour arbitre dans les petites difficultés survenant entre elles et les acheteurs; plus d'une fois la vieille dame fut appelée pour décider si telle espèce de pomme ne valait pas mieux que telle autre pour être mise en compote ou en confiture, et sa décision faisait autorité. C'est en semblable circonstance que j'entrai en conversation avec elle. A partir de ce moment, nous échangions quelques paroles de temps à autre, sans en venir pour cela à une connaissance plus intime, que nous ne recherchions ni l'une ni l'autre; nous ne nous demandâmes même pas nos noms; moi, au moins, je ne m'informai pas du sien.

» Les choses en étaient là entre nous lorsque, par une matinée d'hiver où il faisait très-froid et très-glissant, la pauvre vieille dame tomba sur le marché et se heurta rudement un bras et une jambe On courut à elle, on la remit sur pied. Elle n'avait aucun membre cassé; elle marchait, mais avec de vives douleurs, et elle n'aurait pu faire un pas sans le secours d'un bras. Je me trouvais être justement la seule personne qui pût lui offrir son aide; elle accepta, non sans mille et mille excuses, comme cela était encore l'usage de mon temps, où le premier vaurien venu ne s'imaginait pas que le monde eût été fait tout exprès pour lui, et le reste de l'humanité pour le servir et lui éviter toutes peines. Mais comment s'étonner qu'on ne remercie pas les hommes, quand on ne veut plus même remercier le bon Dieu, parce que ce n'est plus la mode!

» Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à ramener chez elle la pauvre dame, qui souffrait extrêmement, et qui était obligée de s'arrêter à chaque pas. Heureusement elle demeurait au rez-de-chaussée, et n'avait que trois marches à monter pour entrer dans sa petite chambre donnant sur la cour, mais exposée au midi. Cette petite chambre était d'une propreté exquise; on sentait qu'on devait s'y trouver bien chez soi. Ainsi que je l'avais présumé, un petit oiseau nous accueillit avec un gai gazouillement. « Pauvre petit! dit la vieille dame, tu crois » que tu auras tes feuilles de salade, et je n'ai rien pour » toi aujourd'hui! »

» Elle se laissa tomber en gémissant sur une chaise. « Ah! mon Dieu! pensai-je, que faire maintenant? »

» La vieille dame était complétement isolée sur la terre; jamais personne n'entrait chez elle, sauf une femme de ménage qui apportait une fois par jour le bois et l'eau; le reste, la vieille dame le faisait elle-même. Depuis qu'elle occupait ce petit logement elle n'avait fait connaissance avec aucun des habitants de la maison; on échangeait des saluts en se rencontrant sur l'escalier, c'est bien déjà quelque chose; mais il arrive un moment où cet isolement qu'on a supporté tant qu'on se portait bien aboutit à cette réflexion : « Mais à présent que devenir toute seule! » Et ce moment arrive parfois si subitement, que cela fait frémir rien que d'y songer.

» Cette réflexion : « Que faire maintenant? » me vint donc à l'esprit en voyant devant moi cette pauvre femme à moitié évanouie. Je me trouvais là seule avec elle : la femme de ménage ne devait venir qu'à six heures du soir, il était dix heures du matin. Si j'eusse été chez moi, j'aurais envoyé chercher un médecin; mais pouvais-je abandonner la pauvre blessée? et qui appeler, dans cette maison où tout m'était absolument inconnu? Il n'y avait pas, bien entendu, de cordon de sonnette dans la chambre. Tout à coup on frappa à la porte, qui s'entr'ouvrit presque au même instant, et un joyeux visage d'enfant apparut. L'enfant s'écria : « Maman m'envoie demander si elle » pourrait être utile en quelque chose à madame la veuve » du pasteur. On vient de nous dire qu'elle était rentrée » malade. » C'était vraiment là un ange qui venait nous tirer d'embarras. L'enfant caressa avec une tendre compassion la pauvre malade, qui toussait de manière à ne pouvoir articuler une parole.

» — Est-ce que votre maman ne pourrait venir elle-même? dis-je alors, sans faire attention au hochement de tête de la vieille dame; et l'enfant était hors de la chambre avant qu'elle eût pu formuler une réponse.

» — Ah! mon Dieu! y pensez-vous? dit-elle enfin; une si grande dame... si distinguée, si...

» Elle n'avait pas terminé sa phrase, que la dame entra. Distinguée, elle l'était en effet, et, de plus, extrêmement jolie, une vraie apparition. Elle se tourna d'un air de profonde sympathie vers la veuve du pasteur, puis elle me salua, mais froidement, rapidement, sans presque me regarder. Je pris cela pour de la hauteur, et je me dis à part moi : « Elles sont toutes de même! » Mais plus tard je reconnus que ce n'était que de la timidité. Une femme de trente ans, de noble naissance, d'un rang élevé, timide! Cela semble incroyable, et pourtant cela était : elle rougissait et se troublait facilement, par pure timidité. »

La suite à la prochaine livraison.

FILATURE ET FABRIQUE DE TISSUS

DU PACIFIC-MILLS,

A LAWRENCE (MASSACHUSSETS).

L'établissement du *Pacific-Mills* est un vaste tissage de laine et de coton où sont employées 3 600 personnes, sur lesquelles on compte 1 700 femmes; 825 vivent sous le régime de l'internat.

Les jeunes filles pensionnaires sont réparties en dix-sept habitations placées sous la direction matérielle et morale d'autant de surintendantes, femmes âgées, choisies avec soin par les chefs de l'établissement.

Ces habitations sont divisées en chambres, meublées, ventilées et éclairées avec soin; deux ouvrières prennent place dans chaque pièce. Au rez-de-chaussée sont disposés les réfectoires.

L'ouvrière interne a droit au même salaire que l'externe, mais le montant en est divisé en trois parts : l'une est retenue par la maison pour se couvrir des dépenses de logement et de nourriture; l'autre est mise en réserve pour constituer le pécule de l'ouvrière à sa sortie, ou lui servir de dot au moment de son mariage; la troisième est remise chaque mois à la jeune fille, afin de la mettre en mesure de pourvoir à ses dépenses de vêtement, chauffage, blanchissage et menus frais.

Les internes jouissent d'une pleine liberté. Mais s'il arrive que l'une d'elles en fasse abus, elle est aussitôt mandée, avertie et, en cas de persistance, inflexiblement renvoyée. La moralité est des meilleures.

A ces pensions d'internes est annexé un vaste établissement de lecture, avec des salles spécialement réservées aux femmes et aux filles; une bibliothèque de quatre mille volumes y a été réunie. Éclairées et chauffées tous les jours, de six heures du matin à dix heures du soir, ces pièces sont complétement pourvues de journaux et revues; des conférences y sont fréquemment données.

Cette institution, dans une contrée où les familles sont en général nombreuses et actives, permet à la jeune fille d'alléger de bonne heure pour ses parents la charge de son éducation, la met en mesure de s'amasser par elle-même une dot que, plus tard, elle peut laisser dans la maison comme partie intégrante du capital social, ou dont elle dispose pour d'autres objets. Telle ouvrière, pour ne citer qu'un exemple, a employé cette somme à défrayer les études en médecine de son fiancé. (1)

(1) M. Alfred Leroux.

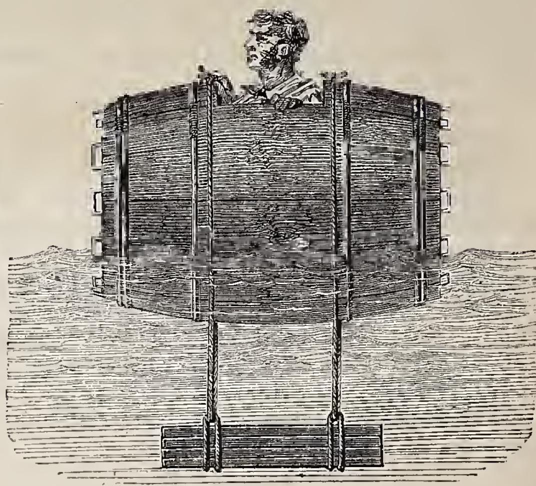
VITESSE DES VAGUES.

Près de la mer, en regardant les vagues qui semblent venir de loin et expirer tour à tour sur le rivage, on rêve que peut-être elles baignaient quelques heures auparavant d'autres contrées. L'automne dernier, nous entendions, sur la jetée du Havre, une jeune femme qui murmurait à l'oreille de son mari : « Ces vagues ont vu ce matin l'Amérique. » Voici quelques lignes de M. Élisée Reclus (1) qui sont de nature à dissiper cette illusion :

« La vitesse des vagues n'est qu'une vitesse apparente, comme celle des plis d'une étoffe soulevée par un courant d'air : si l'eau comprimée par le vent se redresse et s'affaisse tour à tour, néanmoins elle ne change guère de place, et les objets qui s'y trouvent ne se meuvent qu'avec lenteur dans le sens de l'ondulation. Le mouvement réel de l'eau est celui du courant de dérive qui se forme peu à peu sous l'action prolongée du vent; mais ce mouvement général de la masse liquide est peu considérable. La seule fraction de l'onde qui marche avec la tempête est la crête écumeuse qui surplombe le sommet du pli, et qui s'écroule sur la pente avancée. Par leur frottement incessant, ces parties supérieures des vagues s'accroissent graduellement en chaleur, ainsi qu'on a pu le remarquer après grand nombre de fortes tempêtes. »

UN FLOTTEUR.

M. Pignon-Blanc, capitaine au long cours, du Havre, propose un procédé ingénieux pour envoyer à terre non-seulement une ligne (corde), mais un homme. Il se sert pour cela d'une barrique vide dont la bonde est agrandie. Une manche en toile, clouée autour de ce trou, se serre sous les bras de l'homme placé dans la barrique, afin d'empêcher l'eau d'y entrer lorsqu'elle traverse des brisants Pour donner de la stabilité à l'appareil, on le leste au moyen d'une gueuse ou d'un poids de fer quelconque suspendu au moyen de deux bouts de filin attachés par le milieu aux extrémités du poids et venant s'amarrer sur les barriques.



Tonneau-Flotteur du capitaine Pignon-Blanc.

M. Pignon-Blanc s'est placé dans une barrique disposée de cette manière à environ 200 mètres du rivage, sur lequel la mer brisait violemment. Le premier brisant a fait incliner légèrement le flotteur, qui s'est relevé aussitôt. Le deuxième et le troisième l'ont rapproché du rivage, et le quatrième l'a jeté à terre. Le morceau de fer a maintenu la barrique, et M. Pignon-Blanc est descendu à sec.

(1) *La Terre*, t. II.

LE TURBOT ET LA BARBUE.

Le Turbot et la Barbue. — Dessin de Mesnel.

Ces deux poissons, dont la chair délicate est si estimée, appartiennent à la famille des *Pleuronectes* ou *nageurs de côté*. On sait que les pleuronectes tournent vers la surface de l'eau, non pas, comme les autres poissons, leur nageoire dorsale, mais leur flanc. Ce qu'on appelle vulgairement le dos et le ventre du turbot est proprement son côté gauche et son côté droit : ce dernier est incolore, parce qu'il ne reçoit point de lumière, étant toujours appliqué contre le fond. Ainsi donc, ces poissons vivent sur le flanc et non sur le ventre, ce qui est déjà une singularité et les distingue suffisamment des raies et autres poissons semblables; mais ils offrent, en outre, un caractère qui n'appartient qu'à eux dans toute la série des vertébrés : c'est le défaut de symétrie de leur tête.

Les pleuronectes ont les deux yeux placés du même côté du corps; le turbot les a presque toujours à gauche, tandis que d'autres espèces les ont à droite; dans presque toutes on rencontre des individus dont les yeux sont placés du côté opposé à ceux de leurs congénères.

Il paraît résulter d'observations faites avec soin que les jeunes pleuronectes naîtraient avec les yeux régulièrement placés; mais bientôt celui de la face inférieure se déplacerait sous la peau, et, sortant de son orbite, viendrait se placer sur le flanc supérieur du corps; il ne s'y fixerait pas dans une orbite, mais serait retenu par des ligaments et par la peau. Cet œil est toujours plus saillant que l'autre

Chez les pleuronectes, le flanc supérieur est généralement plus coloré que l'autre La coloration du turbot offre, en outre, un phénomène des plus remarquables et qui n'est pas expliqué : elle se modifie selon le fond sur lequel il se pose. Nous avons fait cette curieuse observation au bord de la mer : plaçant un jeune turbot dans un bac où il reposait sur du sable noir, nous constations que son flanc supérieur était brun foncé, moucheté de piquetures blanches; nous le transportions dans un bac garni de sable blanc, et, deux ou trois heures après, le turbot était devenu blanchâtre, le corps maculé de petites taches noires Ramené dans son premier bac, il reprenait sa teinte pre-

mière, et le phénomène pouvait se reproduire autant de fois que nous le désirions.

L'avantage de cette assimilation de robe au sol semble facile à comprendre : l'animal échappe ainsi plus facilement à ses ennemis. Mais le mécanisme de ce changement de couleur est inconnu. Nous avons constaté également qu'on rend plus foncée la couleur du turbot blanchi en agaçant l'animal dans son bac.

La barbue ne participe pas, au moins d'après nos propres expériences, à cette singulière faculté d'assimilation du turbot; il est probable que la plie, la sole et le carrelet en sont doués; peut-être ont-ils besoin d'un séjour de quelques semaines, ou même de quelques mois, pour que leur couleur s'adapte à celle du fond qu'ils habitent.

Les turbots sont très-communs sur quelques-unes de nos côtes : en Bretagne, on en ramasse des myriades à l'extrême flot, quelques mois après le frai; il est impossible de donner un coup de filet sans en ramener plusieurs de la grandeur d'une pièce de cinq francs en argent. Ces jeunes individus sont très-facilement aptes à la stabulation : il suffit de les parquer dans des réservoirs où l'eau de mer s'introduit à chaque marée, et de les y nourrir abondamment de détritus de jeunes poissons et de matières animales, pour les voir croître avec une rapidité telle qu'en trois ou quatre ans on peut les amener à un poids de cinq et six kilogrammes. Il y a donc là le germe d'une merveilleuse industrie.

La puissance de natation du turbot n'est pas grande : toutes ses nageoires sont courtes et peu développées; il s'aide d'un mouvement ondulatoire, et, en quelque sorte, reptatoire de tout le corps. Cependant il s'élance quelquefois comme une flèche et s'arrête brusquement. Retombant doucement au fond, il imprime une sorte de vibration à son corps; le sable se soulève, redescend, et le couvre si bien qu'on a besoin de la plus grande attention pour distinguer de la couche uniforme ses deux yeux saillants et guettant une proie. Les turbots savent fort bien faire le vide au-dessous de leur corps en bombant son centre; ils se servent de ce moyen pour adhérer aux rochers, aux parois de leur vivier, et viennent ainsi jusqu'à la surface. Combien de fois n'ai-je pas trouvé les turbots *targeurs* ainsi appliqués contre les pieux et balises de l'entrée des ports!

Comment distinguer le turbot de la barbue?

Le turbot a le corps aussi haut que long, le flanc rugueux, hérissé de petits tubercules. La barbue est plus longue que large, et a la peau lisse. L'œil du turbot est plus grand, l'iris est brun et la pupille noire, entourée d'un cercle doré. Les nageoires sont formées d'une peau mince, brun-clair, transparente, sans taches, soutenue par des rayons brun-foncé, seulement tachetés de petits points noirs. Le dessous est blanc mat, un peu teinté de rose, avec des chevrons peu apparents; le corps est plus épais, moins plat au bord que celui de la barbue, plus gros et comme un peu bouffi ou soufflé.

Dans notre pays, le turbot se prend le plus souvent aux grands filets traînants, dans les hautes profondeurs d'eau et sur les bas-fonds. En Angleterre, au contraire, on le prend à la ligne de fond, et cette coutume est suivie aussi à Boulogne et aux environs. Les meilleures amorces que l'on puisse employer sont les petites orphies, les équilles, les lançons, les éperlans, les blaquets, et autres petits poissons blancs, brillants et lisses.

Quel est le meilleur à manger, du turbot ou de la barbue?

Les avis sont partagés. Le choix dépend beaucoup du fond sur lequel ces animaux ont vécu. La barbue, moins grosse généralement que le turbot, court moins le risque d'être dure et coriace. Hors ce cas, la différence est très-peu marquée. Beaucoup de personnes préfèrent la barbue, en France. En Angleterre, le turbot est plus recherché. Cela peut tenir aux fonds de la mer. Les Anglais placent la sole même avant la barbue.

CARACTÈRE.

On s'imagine avoir le caractère de sa philosophie, alors qu'on n'a le plus souvent que la philosophie de son caractère. H. BOUCHER.

LA VEUVE DU PASTEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 78.

» Maintenant, que nous fallait-il faire? Avant tout, mettre la pauvre blessée au lit; la dame nouvellement arrivée et moi fûmes du même avis, puis j'irais prier un médecin de venir. — J'enverrais bien chercher le mien, dit la femme du gouverneur; mais il aime ses aises, et lorsqu'il a organisé sa journée, il n'y changerait rien pour qui que ce soit au monde... On courrait après lui pour lui dire que sa femme va mourir, qu'il répondrait : « Qu'elle attende » un moment; j'ai encore quatre visites à faire, dès qu'elles » seront finies je viendrai. »

» La dame ne fit pas dire à sa femme de chambre (ainsi que je m'y serais attendue) de descendre pour aider à porter la malade au lit; elle mit elle-même la main à l'œuvre, et cela à l'inexprimable confusion de la digne veuve, qui s'écriait :

» — Mais non! je vous en supplie, Madame, ne prenez pas une telle peine. Ah! mon Dieu! la femme d'un colonel! la femme du gouverneur de la ville! m'aider de la sorte! Je devrais être confuse!

» Mais... lorsque la pauvre femme essaya seulement de soulever son pied blessé, la douleur fut si vive qu'elle lui arracha un cri. La dame, à genoux devant elle, lui prit alors le pied avec précaution pour le débarrasser du bas qui le couvrait. Mais la veuve s'écria :

» — Non! cela ne se peut pas! Mais est-ce que j'ai été habituée à avoir une femme de chambre?

» Et elle essaya encore de se baisser, perdit la respiration, et serait inévitablement tombée le visage contre le bois du lit si je ne l'eusse retenue. Nous la portâmes alors à son lit que nous défîmes à la hâte, et dont les couvertures étaient arrangées avec un tel soin que la pauvre veuve eût certes bien désiré nous prier de ne pas nous permettre d'y toucher si elle l'avait osé...

» Enfin, après force précautions de notre part et souffrances de la sienne, la blessée fut placée dans son lit, et n'aurait plus eu qu'à jouir d'un peu de repos si la politesse le lui avait permis.

» — Mais comme ces dames prennent de la peine pour moi! s'écriait-elle; comme je suis désolée de voir ces dames debout autour de moi... sans que je puisse seulement leur offrir un siége!...

» J'allai chercher le médecin; pendant mon absence, la femme du gouverneur, remplissant l'office de garde-malade, resta pour donner à boire à la pauvre veuve, qui commençait à ressentir le frisson de la fièvre. Je trouvai le médecin, qui se laissa amener immédiatement. Il déclara la blessure insignifiante en elle-même, mais l'ébranlement et l'effroi causés par la chute pouvaient, à l'âge de la malade, amener des suites dangereuses; d'ailleurs, il n'était pas possible encore de dire quelque chose de positif, et il reviendrait bientôt.

» — Le principal, ajouta-t-il, c'est du repos et des soins.

» — Oh ! du repos, j'en ai, dit la veuve ; et si l'on veut m'indiquer ce qu'il y aura à faire, je saurai bien me soigner moi-même.

» La femme du gouverneur déclara alors au médecin qu'avec l'aide de la femme de ménage, qui venait une fois par jour, on pourrait parfaitement s'en tirer.

» — Non, non, Madame, répondit le docteur; vous verrez bientôt que cela ne serait pas possible, et qu'il faudra des soins incessants.

» Il proposa alors à la malade de la faire transporter à l'hospice, où tous les citoyens dénués de ressources sont reçus et soignés gratuitement. Il était lui-même un des médecins de l'hôpital : — Et nulle part, ajouta-t-il, on ne peut être mieux soigné que là.

» — Ah ! je ne pourrai jamais m'y décider, s'écria la veuve, à notre grand étonnement, dans une si grande maison ! au milieu de tout ce monde !... Je ne pourrais pas être malade dans cette salle immense ! Là on ne doit avoir ni repos, ni sommeil !... On ne peut être malade que dans *sa* petite chambre !

» Nous eûmes beau combattre énergiquement la manière de voir de la pauvre veuve, l'assurer qu'il ne lui faudrait qu'un jour ou deux pour s'habituer à la salle de l'hospice, qu'elle trouverait là tous les soins qu'elle pourrait désirer, nous ne parvînmes pas à la convaincre. Lisette, la femme de chambre de la grande dame, se mêla aussi de la conversation, et des oreilles délicates auraient pu facilement remarquer que sa voix était la plus perçante de toutes. Probablement elle craignait, par suite de la bonté de sa maîtresse, de se trouver obligée de s'occuper de la malade.

» La pauvre veuve sentait fort bien que son refus devait nous paraître un enfantillage blâmable ; elle était dans une visible anxiété. La femme du gouverneur dit alors :

» — Non, ma chère dame, non, nous ne vous contrarierons pas. Soyez tranquille. Il n'est pas dit que cela doive être absolument. Je comprends parfaitement, je vous assure, qu'on aime mieux être seule, quand on souffre, que de se trouver dans une grande salle où lorsque l'un veut dormir, l'autre se met à tousser. Je serais comme vous !... Je vous trouverai une bonne garde.

» — Oh ! sans doute, dit Lisette, pour de l'argent on trouve toujours des gens qui désirent gagner quelque chose.

» — Lisette, dit la femme du gouverneur, montez chez moi ; voyez si le vestibule est fermé. Mon mari est sorti. Il y a aujourd'hui dans la ville une telle foule de gens, qu'on n'est pas sûr quand les portes sont ouvertes.

» — Vous allez penser, reprit la veuve, que, pour une pauvre femme comme moi, j'agis bien sottement... C'est vrai, je reconnais ma faiblesse. Mais, dans le monde entier, je n'ai plus un seul être vivant qui m'aime, si ce n'est mon petit oiseau... Je dirais presque que mes rosiers m'aiment aussi... Que deviendrait mon pauvre petit oiseau si j'étais forcée d'entrer à l'hôpital? Il s'ennuierait tant qu'il refuserait de manger. Et moi, je ne pourrais dormir... Monsieur le docteur, voyez si cela se peut (je payerai ce qu'il faudra payer) ; mais faites que je reste ici. Je ne suis pas complétement dénuée de ressources. J'ai une petite épargne, peu importante sans doute ; mais enfin j'ai pensé aux mauvais jours...

» Le médecin n'était pas un de ces hommes qui ne savent entrer ni dans les idées, ni dans les sentiments des autres, et qui se fâchent lorsqu'on ne se rend pas sans conteste à leurs arguments; mais il aimait à faire semblant de railler, afin de cacher sa faiblesse et sa bonté sous ce badinage moqueur.

» — Allons, allons, s'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire, s'écria-t-il. Je ne suis pas un être assez féroce pour troubler une passion aussi intéressante que celle que vous avez pour votre oiseau ! Si seulement Mme H... était ici (et il me nomma), elle qui met le nez dans les affaires de tout le monde, elle nous aurait bien vite trouvé une garde convenable.

» — Grand merci pour votre confiance, monsieur le docteur, dis-je alors, car je venais d'entrer sans bruit; j'en trouverai même deux pour une : l'essentiel est de bien choisir.

» Je me mis, en effet, en quête d'une garde. La femme du gouverneur se chargea, en attendant, des soins que nécessitait l'état de la malade. C'est ainsi que le hasard réunit des personnes qui, sans cet incident, ne fussent jamais entrées en relations suivies et amicales. Ma vie serait restée plus pauvre en souvenirs aimables, plus riche en préjugés. Que de choses changent d'aspect lorsqu'on les voit de près ! On peut à peine s'imaginer combien grande est la différence. Certaines positions sociales, vues de loin, semblent si brillantes ! Là, se dit-on, habite le bonheur le plus digne d'envie; et nos âmes, avides de le partager, soupirent. Pourtant, si ces âmes se trouvaient transportées soudainement au milieu de ces heureux, elles seraient saisies d'effroi, et s'enfuiraient au plus vite loin de ces lieux où il leur semblerait être entrées par mégarde, et elles ne reprendraient de calme et de repos qu'après avoir quitté cet abîme de souffrances qui, de loin, paraissait une sorte de paradis. Il en est de même pour les caractères que pour les positions dans ce monde. Les êtres qui, de loin, paraissent les plus aimables, sont bien souvent, vus de près, les plus antipathiques; tandis que d'autres, dont on a dit : « De bonnes gens ! de braves gens ! mais à mourir d'ennui ! » peuvent justement nous devenir très-chers, et arriver à se mêler si étroitement à notre vie, à se faire une telle place dans notre cœur, que lorsque la mort vient nous les enlever, ils laissent dans notre existence un vide qui de longtemps ne peut se combler. Ces gens-là n'avaient pas le beau et l'aimable sur leurs visages... ils le cachaient dans leurs cœurs. Cette expérience, j'étais appelée à la faire. A celui qui m'eût dit que je me trouverais si à l'aise, si heureuse, si particulièrement heureuse entre la vieille veuve d'un pasteur de village et la grande dame, noble et élégante, femme du gouverneur d'une grande ville ; à celui qui m'eût dit cela, j'aurais éclaté de rire en face ; et pourtant il en fut ainsi. A la vérité, il n'en eût pas été de même pour tout le monde, pour des gens à la mode, des exclusifs, pour ceux enfin qui ne prennent intérêt qu'à ce qui se fait et se dit dans « leur société. » Ces gens-là se croient très-distingués, très-cultivés. Ils se trompent bien, les limites de leur esprit sont très-étroites, au contraire, car ils se renferment dans un tout petit, tout petit cercle de la vie humaine. Il en est aussi qui, après avoir considéré avec souci et tristesse le monde terrestre, jettent des regards pleins d'effroi vers le ciel, et s'écrient ensuite : « Je ne puis » souffrir les gens qui sont bêtes !.. Non, réellement, je » ne puis les souffrir ! » Mais à qui pourrait donc en cette occasion s'appliquer ce mot de bête, mot singulier, qui ressemble souvent à la pierre qui revient frapper au visage celui qui l'a lancée à d'autres?

La suite à la prochaine livraison

DERNIÈRES ANNÉES DE LOUIS XI.

Quelle pensée encore crispe en malin sourire la bouche du vieux renard? Est-ce le plaisir enfantin de voir dom pourceau se tenir comme un homme? Ou bien n'est-ce pas le souvenir des grands que sa main puissante a fait

danser jadis, aussi obéissants à ses combinaisons subtiles que ces jeunes gorets endimanchés à la musique de leur maître? M. Comte a bien rendu ce sentiment complexe qu'il avait déjà exprimé avec non moins de force dans un tableau précédent. Tous les connaisseurs se rappellent ces rats traqués et dévorés par de petits bouledogues sous les regards clignotants de Louis XI : « Celui-ci, qui est pris par la tête, c'est Saint-Pol, le connétable félon; cet autre, c'est Armagnac, ou Balue, le traître, et voici notre frère Charles, notre bon ami Charolais, qui s'est si bien enferré sur les piques suisses; puis encore notre oncle René, un innocent. Ils y passent tous, pasque-dieu! et je m'engraisse de leurs dépouilles! »

Hélas! brusquement rappelé à la réalité par le premier miroir qui lui montrait sa maigreur et lui parlait de sa fin prochaine, le cauteleux solitaire de Plessis-lez-Tours, frissonnant de peur, se ruait à genoux devant les amulettes pendus à son chapeau. Ou bien il faisait appeler des moines, le fameux François de Paule, dit le Saint Homme des Calabres, bâtissant des abbayes dans son parc, se faisant porter aux pèlerinages renommés, donnant aux églises si grande quantité de terres, que ses dons ne tinrent pas (aussi, dit Commines, il y en avait trop). Las d'appliquer à sa paralysie le remède insuffisant des prières, il revenait aux astrologues, pour retomber pieds et poings liés aux mains rapaces du fameux Coitier ou Cothier, « qui en cinq mois reçut cinquante-quatre mille escus, et l'évesché d'Amiens pour son neveu, et autres offices et terres pour luy et ses amis. Ledit médecin luy estoit si très-rude que l'on ne diroit point à un valet les outrageuses et rudes paroles qu'il luy disoit. Et si le craignoit tant ledit seigneur qu'il ne l'eust osé envoyer hors d'avec luy... pour ce que ledit médecin luy disoit audacieusement ces mots : « Je sçais bien » qu'un matin vous m'envoyerez comme vous faites d'autres; » mais, par la...! (un grand serment qu'il juroit) vous ne » vivrez point huit jours après. » Ce mot l'épouvantoit fort, et tant qu'après ne le faisoit que flatter et luy donner, ce qui luy estoit un grand purgatoire en ce monde, vu la grande obéyssance qu'il avoit eue de tant de gens de bien et de grands hommes. »

C'est ce hardi malin qui est debout au chevet du roi, dans son ample houppelande fourrée, attendant l'heure de quelque extorsion nouvelle. Près de lui, derrière un petit autel-bahut qui porte à la fois les remèdes de la terre et ceux du ciel, la potion et le tabernacle, deux moines à genoux paraissent scandalisés des arts profanes enseignés par un mécréant aux honorables compagnons de saint Antoine. De l'autre côté, quelques gardes sont admis à la récréation royale, et peut-être un prince du sang, le duc d'Orléans, gendre malgré lui d'un maître qui voulait le garder sous sa main.

L'agonie de Louis XI (elle dura près de deux ans), mêlée de rechutes et d'intervalles de répit, fut une longue tragi-comédie pleine de puérilités et de hautes ambitions, le plus souvent cruelle et despotique, en somme glorieuse pour la politique nationale. La crainte de la mort, qu'il subit pourtant avec courage, exaspéra chez lui l'amour de l'autorité. A peine remis de sa première attaque de paralysie, il disgracia rudement ceux qui, pour son bien, avaient osé porter la main sur lui et l'empêcher de se traîner vers la fenêtre. « Tout à l'environ du Plessis, il fit faire un treillis de gros barreaux de fer, et planter dedans la muraille des broches de fer, ayans plusieurs pointes, comme à l'entrée par où l'on eust pu entrer aux fossés dudit Plessis. Aussi fit faire quatre moyneaux tous de fer bien espais, en lieu par où l'on pouvoit bien tirer à son aise; et estoit chose bien triomphante, et cousta plus de vingt mille francs, et à la fin y mit quarante arbalestriers, qui jour et nuict estoient dans ces fossés et avoient commission de tirer à tout homme qui en approcheroit de nuict, jusques à ce que la porte fust ouverte le matin. Il luy sembloit davantage que ses subjets estoient un peu chatouilleux à entreprendre sur son auctorité, quand ils en verroient le temps... Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelques huit pieds en carré, et luy qui estoit si grand roy, avoit une petite cour de chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères; mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres; et alloit à la messe sans passer par ladite cour.

» Il avoit suspicion de tous hommes, et spécialement de tous ceux qui estoient dignes d'avoir auctorité. Il avoit crainte de son fils et le faisoit estroitement garder; ni nul homme ne le voyoit ni parloit à luy, sinon par son commandement. Il avoit doute à la fin de sa fille et de son gendre, à présent duc de Bourbon, et vouloit sçavoir quelles gens entroient au Plessis quand et eux; et à la fin rompit un conseil que le duc de Bourbon, son gendre, tenoit léans par son commandement. A l'heure que sondit gendre et le comte de Dunois revindrent de ramener l'ambassade qui estoit venue aux nopces de son fils et de la royne à Amboise, et qu'ils retournèrent au Plessis, et entrèrent beaucoup de gens avec eux, ledit seigneur qui fort faisoit garder les portes, estant en la galerie qui regarde la cour, fit appeler un de ses capitaines des gardes, et luy commanda aller taster aux gens des seigneurs dessusdits, voir s'ils n'avoient point de brigandines soubs leurs robbes, et qu'il le fist comme en devisant à eux, sans trop en faire de semblant. » Cothier, Commines et quelques favoris de basse extraction composaient, avec des valets souvent changés, toute la cour du soupçonneux moribond. « Pour estre craint et de peur de perdre obéyssance », il faisait d'âpres punitions, renvoyait des officiers, cassait des gendarmes, rognait des pensions, et faisait plus parler de lui que jamais il n'avait fait, « de peur qu'on ne le tînt pour mort. » Il s'évertuait à empêcher qu'on ne le crût malade. Contre son ordinaire, il dérobait sa maigreur sous de somptueux habits et « ne portoit que robbes de satin cramoisy fourrées de bonnes martres, et en donnoit à ceux qu'il voulait, sans demander. » Ses émissaires et ses écus, ses armées et ses généraux, couraient de tous côtés, en Angleterre et en Flandre pour négocier le mariage du Dauphin, en Espagne pour entretenir de bonnes relations : ce n'étaient partout qu'ambassades et présents.

Il se plaisait à faire venir de l'étranger une foule d'animaux rares et curieux. Nous avons, sur cette manie, un excellent passage de Commines, on verra que le vocabulaire de l'histoire naturelle a quelque peu changé depuis le quinzième siècle.

« Il faisoit acheter un bon cheval, quoy qu'il coustast, ou une bonne mule; mais c'estoit en païs où il vouloit qu'on le cuidast sain; car ce n'estoit point en ce royaume. Des chiens, en envoyoit quérir partout; en Espagne, des *allans* et de petites levrettes; en Bretagne, levriers et espagneux; et les achetoit cher, et en Valence, de petits chiens velus, qu'il faisoit acheter plus cher que les gens ne les vouloient vendre. En Cécile envoyoit quérir quelque mule, et la payoit au double. A Naples, des chevaux, et bestes estranges de tous costés; comme, en Barbarie, une espèce de petits lions qui ne sont point plus grands que petits renards; et les appeloient *adits*. Au pays de Dannemarc et de Suède envoya quérir de deux sortes de bestes : les unes s'appeloient *helles* (élans), et sont de corsage de cerfs, grandes comme buffles, les cornes courtes et grosses; les autres s'appellent *rengiers* (rennes), qui sont de corsage et couleur de daims, sauf qu'elles ont les cornes beaucoup plus grandes; car j'ay vu rengier porter cinquante-quatre

pour avoir six cornes. *De chacune de ces bestes donna aux marchands quatre mille cinq cents florins d'Alemagne.* Quand toutes ces choses luy estoient amenées, il n'en tenoit compte ; et la plupart des fois ne parloit point à ceux qui les amenoient ; et, en effect, il faisoit tant de choses semblables, qu'il estoit plus craint, tant de ses voisins que



Un Divertissement de Louis XI, peinture par M. Comte. — Dessin de Lavée.

de ses subjets, qu'il n'avoit jamais esté, car aussi sentoit sa fin, et le faisoit pour cette cause. »

Ces terreurs, ces manies, ces petitesses, cet appareil de jongleurs, d'astrologues, d'enfantillages dévots, ne troublaient point d'ailleurs la lucidité de son esprit, un des plus subtils et des plus agiles qui fut jamais. Sa maladie ne

l'empêcha pas de réunir à la France la moitié de l'héritage de Charles le Téméraire. Il tenait dans sa bourse la conscience du roi d'Angleterre et des échevins de Gand. L'Europe tremblait devant lui

Mais enfin l'heure était venue d'abandonner tant de provinces achetées et conquises, ses trophées à lui Une rechute de cinq jours (août 1483) épuisa ses forces; il s'obstina cependant à espérer encore. Ses familiers, Olivier et Cothier, résolurent d'écarter tout ménagement; vainement les avait-il conjurés, lorsque viendrait le moment fatal, de l'avertir par ces simples mots : « Parlez peu. » — « Mais, tout ainsi qu'à deux grands personnages qu'il avoit fait mourir de son temps (dont de l'un fit conscience à son trespas, et de l'autre non, ce fut du duc de Nemours et du comte de Sainct-Paul) fut signifiée la mort par commissaires députés à ce faire, lesquels commissaires en briefs mots leur déclarèrent leur sentence et baillèrent confesseur pour disposer de leurs consciences, en peu d'heures qu'ils leur baillèrent à ce faire; tout ainsi signifièrent à nostre roy les dessusdits sa mort en briéves paroles et rudes, disant : « Sire, il faut que nous nous acquittions, n'ayez plus d'es- » pérance en ce sainct homme, ni en autre chose, car » sûrement il est fait de vous, et pour ce pensez à votre » conscience, car il n'y a nul remède. » Et chacun dit quelque mot assez brief, auxquels il respondit : « J'ay es- » pérance que Dieu m'aydera; car par aventure je ne suis » pas si malade comme vous pensez. » Et il se mit à parler « aussi sec » que jamais, appelant son fils roi et lui faisant faire diverses sages recommandations. Tandis qu'on lui administrait les derniers sacrements, il répondait clairement aux prières Il mourut avec toute sa tête et sans plainte.

En somme, malgré ses cruautés et ses fautes, car il en fit, même en politique, il faut bien conclure, avec Commines, que Louis XI ne fut pas le plus méchant prince de son temps et en fut de beaucoup le plus habile.

COULEURS ET TEINTURES
EN USAGE DANS L'ANTIQUITÉ.

Fin. — Voy. p. 30.

Couleurs jaunes. — Comme couleurs jaunes d'application, les anciens n'ont connu que les ocres, couleurs solides mais peu éclatantes, l'oxyde de plomb et les sulfures d'arsenic (orpiment et réalgar). Ces sulfures sont d'une belle teinte; mais ils sont vénéneux, couvrent mal, et ne se prêtent pas bien aux mélanges.

Quant aux jaunes propres à la teinture, il est bien probable que les anciens teignaient avec le safran, la gaude et un grand nombre d'autres végétaux indigènes susceptibles de fournir des teintures jaunes. Mais nous manquons de renseignements positifs à cet égard.

On doit aux progrès de l'industrie et surtout de la chimie pure la découverte de plusieurs couleurs jaunes très-importantes :

1° Le jaune de Naples (antimoniate de plomb) et le jaune minéral (oxychlorure de plomb), et d'autres couleurs désignées sous différents noms, qu'on peut regarder comme des mélanges des deux précédentes. Ces couleurs sont solides et donnent de très-bons résultats pour la peinture à l'huile, elles sont aussi employées comme couleurs vitrifiables.

2° Le jaune de chrome (chromate de plomb), dont la teinte si riche peut varier du jaune-citron le plus clair jusqu'à l'orangé et au rouge.

C'est le célèbre chimiste français Vauquelin qui fit, en 1797, la découverte du chrome et de ses composés devenus si utiles à l'industrie.

Le jaune de chrome, comme le bleu de Prusse, peut être fixé sur les tissus; on fait grand usage de ce jaune dans l'impression des indiennes.

3° Le jaune de cadmium, couleur très-éclatante et tout à fait solide. C'est le sulfure d'un métal particulier, le cadmium, découvert par Stromeyer, en 1817, dans des minerais de zinc.

A ces couleurs, il faut ajouter les laques jaunes et le jaune indien, également inconnus des anciens.

Les modernes ont aussi découvert plusieurs teintures jaunes fort remarquables, telles que la teinture de la soie à l'acide nitrique et à l'acide purique.

Couleurs rouges. — Le vermillon, le minium et les ocres rouges, voilà les principales couleurs rouges connues des anciens.

Leurs auteurs ont souvent confondu sous le même nom le véritable vermillon ou cinabre (sulfure de mercure) avec le minium (oxyde de plomb intermédiaire) Ils ont soin pourtant de prévenir le lecteur de cette confusion, et se plaignent déjà des falsifications que subit le cinabre d'Espagne.

On sait que les Romains tiraient de cette province une grande quantité de cinabre ou vermillon naturel. On prétendait que ce minerai occupait les sommets de roches si escarpées qu'il fallait l'abattre à coups de flèches, ce qui paraît tout à fait incroyable.

Les Romains estimaient tellement le vermillon, que les censeurs étaient obligés, à certaines fêtes, de faire peindre en vermillon la face de la statue de Jupiter, et que les généraux vainqueurs, à l'exemple de Camille, se fardaient avec du vermillon le jour de leur triomphe.

Les caractères gravés en creux sur les monuments étaient souvent peints avec du vermillon. Suivant Homère, les vaisseaux des Grecs étaient recouverts de la même peinture; mais il est à peu près impossible de savoir si le mot grec *miltos* désigne le véritable vermillon ou bien le minium.

Les anciens peignaient souvent les murailles avec du minium. Ils avaient bien remarqué que cette couleur est peu solide de sa nature, qu'elle noircit à l'air et à la lumière. Aussi Vitruve donne-t-il un très-bon procédé pour préserver les peintures au minium de l'altération :

« Il faut d'abord sécher la muraille avec un réchaud, puis appliquer la couche de minium et la recouvrir ensuite d'une couche de cire punique qui la garantit du contact de l'air. »

Il ne paraît pas que les Grecs et les Romains aient su produire artificiellement le vermillon; sous ce rapport, ils étaient moins habiles que les modernes, et surtout que les Chinois qui, dès la plus haute antiquité, ont préparé du vermillon de la plus belle nuance.

Davy, ayant analysé des rouges employés pour les peintures à fresque des Bains de Titus, les trouva formés de vermillon, de minium ou d'ocre rouge.

Ayant examiné une couleur d'un rose pâle contenue dans un pot de terre brisé, découvert aussi dans les Bains de Titus, il reconnut qu'elle présentait tous les caractères d'une laque de garance à base d'alumine.

Chaptal put constater aussi les mêmes caractères sur un échantillon de couleur rose trouvé dans une boutique de Pompéi.

Il ne faut pas s'étonner que les anciens aient su préparer des laques de garance, car ils employaient cette matière pour teindre leurs étoffes.

Pline décrit même avec quelque détail le procédé suivi en Égypte pour la fabrication des étoffes ornées de peintures; il dit expressément qu'on appliquait sur l'étoffe (sans doute à l'aide du pinceau) différents mordants abso-

lument dépourvus de couleur ; mais qu'en plongeant ensuite l'étoffe dans un même bain de teinture, chaque mordant prenait une couleur spéciale. C'était, comme on voit, l'enfance de la fabrication des indiennes.

Les bains le plus souvent employés pour la teinture devaient être des bains de garance, qui jouissent au plus haut degré de la propriété de donner diverses couleurs aux mordants.

Les anciens se servaient aussi du kermès, connu dans l'Orient dès la plus haute antiquité, pour les teintures en rouge Pline rapporte que le meilleur kermès venait de la Lusitanie.

Au kermès des anciens les modernes ont substitué la cochenille, qui contient une matière colorante de même nature que le kermès, mais plus brillante et un peu moins solide

C'est aussi avec la cochenille que les modernes ont obtenu le carmin et les laques carminées, magnifiques couleurs rouges et roses tout à fait inconnues aux anciens

La découverte de nouveaux mordants a permis d'obtenir de nouvelles nuances avec la garance et les autres matières colorantes rouges en usage dans l'antiquité.

De plus, à ces matières sont venues s'ajouter plusieurs bois exotiques, tels que le bois de Brésil. Mais toutes les teintures fournies par ces bois sont bien inférieures à celles que donne la garance sous le rapport de la solidité.

A part le carmin, le pourpre de Cassius et quelques rouges à base d'oxyde de fer, employés comme couleurs vitrifiables, les modernes n'ont découvert aucune couleur rouge de quelque importance.

Comme rouge de teinture, on a obtenu récemment une magnifique couleur rouge, la *fuchsine*, qu'on prépare au moyen de l'aniline, laquelle se retire des produits de la distillation de la houille Cette couleur est peu solide à la lumière, mais elle est très-éclatante.

Couleurs vertes. — Les anciens n'ont employé comme couleurs vertes que la terre verte naturelle, les carbonates et les acétates de cuivre.

Outre les verts obtenus par les mélanges de bleu et de jaune, les modernes ont ajouté aux couleurs précédentes :

1° Le vert de vessie, préparé avec les baies de nerprun.

2° Le vert de Scheele et surtout le vert de Schweinfurt, découvert en 1814 C'est la plus belle couleur verte connue, malheureusement elle est si vénéneuse que dans beaucoup de cas on doit en proscrire l'emploi.

3° Le vert de chrome (oxyde de chrome anhydre) et surtout le nouveau vert de chrome (oxyde de chrome hydraté), découvert tout récemment et dont nous avons parlé (t. XXVII, 1859, p 170). Cette couleur a enfin permis d'obtenir des verts tout à fait solides.

On voit que le chrome a fourni d'importantes couleurs, qui sont en même temps belles et solides.

4° Le vert de cobalt, couleur très-solide, découvert par Rinmann. A cause du prix élevé des minerais de cobalt, cette couleur est presque sans usage.

Couleurs violettes. — Citons d'abord le fameux pourpre de Tyr, si précieux aux yeux des anciens qu'ils en firent l'apanage de l'autorité suprême, et que les empereurs d'Orient défendirent sous des peines très-sévères de teindre en pourpre ailleurs que dans leur propre palais. Aussi le secret de cette teinture périt-il avec l'empire d'Orient.

Pline a décrit avec quelques détails les deux espèces de coquillages qui donnaient le véritable pourpre Il dit aussi qu'on teignait les étoffes en pourpre par d'autres procédés, notamment par des mélanges de garance et de pastel. L'orseille servait aussi à teindre en pourpre.

Certains auteurs ont regardé comme fabuleux ce que Vitruve et Pline rapportent des coquillages qui donnaient la couleur pourpre. Mais loin que cette assertion soit invraisemblable, elle a été confirmée par plusieurs expériences modernes.

Les caractères attribués par Pline aux coquillages qui fournissent le pourpre s'appliquent à la janthine de la Méditerranée et surtout à l'espèce nommée *Janthina prolongata*. Il existait à Narbonne, du temps des Romains, de célèbres ateliers de teinture en pourpre, et il est presque certain que la janthine, commune dans ces parages, était employée pour ce genre de teinture. M. Lesson fit sur la janthine quelques essais qui lui prouvèrent la possibilité d'obtenir de belles couleurs pourpres avec ce coquillage. La même chose a été établie par plusieurs savants ou industriels, et notamment par Bancroff, à qui l'on doit une foule de recherches utiles pour la teinture. Non-seulement la janthine, mais le buccin et un grand nombre de coquillages exotiques, peuvent donner de belles teintures pourpres.

Dans diverses localités, ces coquillages sont employés depuis un temps immémorial pour marquer le linge ou teindre les étoffes.

Il serait donc facile d'obtenir avec les coquillages quelque chose de semblable au pourpre des anciens. Mais on ne pourrait jamais employer cette couleur sur une grande échelle, la matière première ne pouvant être recueillie régulièrement; par moments elle serait surabondante, et d'autres fois elle manquerait complétement.

L'industrie moderne ne peut s'accommoder de telles irrégularités. C'est pourquoi la teinture en pourpre à l'aide des coquillages sera toujours abandonnée, à moins qu'on ne parque ces coquillages comme on fait pour les moules et les huîtres.

Comme couleur d'application, nous n'employons guère, de même que les anciens, que des mélanges de bleu et de rouge. Mais nous avons trouvé une belle nuance de violet applicable en teinture : c'est le violet d'aniline, dont nous avons déjà parlé (t. XXVII, 1859, p. 170).

De plus, à l'aide de l'orseille, de la garance et des bois de teinture, nous obtenons des nuances violettes très-variées, certainement inconnues aux anciens.

BONNES ÉTUDES.

Avoir fait ce qu'on appelle « de bonnes études », c'est un très-grand avantage. On en éprouve le bienfait toute la vie. Cette sorte de supériorité acquise pendant l'adolescence se conserve ordinairement dans l'exercice de la profession qu'on a choisie et dans toutes les relations sociales. A peu d'exceptions près, une distinction particulière s'attache toujours à celui qui, en étudiant, a fait preuve d'attention, de persévérance, de volonté, à celui qui a su comprendre de bonne heure qu'il était utile de fortifier sa mémoire, d'enrichir et d'orner son esprit de grandes pensées et de belles formes. Mais il faut convenir que c'est une nécessité bien douloureuse d'avoir quelquefois à sacrifier aux « bonnes études » les affections et les enseignements de la famille. Et cependant, on ne peut se refuser à reconnaître, dans certaines circonstances, cet impérieux devoir de la séparation Si ce n'était un devoir, ce serait souvent une source amère de regrets.

M. le président M . m'a raconté que son père l'avait envoyé, vers l'âge de huit ans, dans une institution où il resta jusqu'à plus de dix-sept ans, et de là dans une autre d'où il ne sortit qu'à vingt-deux ans, après avoir achevé ses études de droit. Dans l'intervalle, sa mère et sa sœur étaient mortes; il ne les avait vues que huit jours chaque année. Il ajoutait avec des larmes :

« Ah! mes bonnes études, elles m'ont coûté cher! Mon père, que j'ai à peine connu, n'a jamais soupçonné tous les dangers auxquels avaient été exposés mon caractère et ma moralité pendant cette séparation dont la durée avait égalé le tiers de ma vie!

» — Mais vous êtes devenu président!

» — Plût à Dieu que je n'eusse jamais été privé des tendresses de la famille, mon sort eût-il été ensuite de n'être rien de plus toute ma vie qu'un simple juge de paix dans la plus petite ville de France! »

LES PERSONNAGES DES ATELLANES.

La riche collection de terres cuites antiques du marquis Campana, qui est entrée en 1862 au Musée du Louvre, renferme une figurine représentant Maccus, le Polichinelle de la farce latine, de l'ancienne atellane, plus exactement qu'aucune des peintures et sculptures où on l'avait cru reconnaître jusqu'à présent.

On sait que ce genre de comédie, né aux champs, où il devait retourner après avoir fourni une brillante carrière,



Musée du Louvre. — Maccus, ou le Polichinelle antique (1). Dessin de Sellier.

pour s'y perpétuer et reparaître dans la littérature italienne moderne (il y vit encore sous le nom de *commedia dell' arte*), l'atellane, a eu de toute antiquité ses types aux traits fortement accusés, toujours les mêmes, représentant au vif les vices et les ridicules populaires. Chacun reconnaissait, aussitôt qu'ils apparaissaient sur la scène, Maccus ou Bucco, Pappus ou Dossennus, de même qu'on reconnaît encore aujourd'hui à première vue Polichinelle, Arlequin ou Cassandre.

Il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance de la statuette que reproduit notre gravure avec le portrait que nous font d'anciens écrivains du personnage de Maccus : la tête entièrement nue, de grandes oreilles, un nez démesuré incliné vers le menton ; son visage grimace sans cesse ; il est épais, porte une double bosse, et a la physionomie d'un sot gourmand, ivrogne et débauché, qui pour satisfaire ses appétits grossiers s'embarque dans de méchantes aventures où il ne recueille que des coups.

Bucco, comme son nom l'indique, est un glouton ; bavard et effronté menteur, il tend tout son effort à attraper un bon souper. Pappus est le vieillard jaloux et avare, défiant et crédule à la fois, toujours dupé par ceux qui en veulent à son honneur ou à son argent. Le nom de Dossennus indique assez clairement comment on le représentait : il avait certainement le dos proéminent ; c'est le docteur de la comédie italienne, qui en impose aux bonnes gens par son prétendu savoir, et leur fait payer très-cher ses drogues ou ses formules magiques.

Tous les personnages des atellanes ne nous sont pas aussi bien connus. Il y avait aussi le Manducus, ou Mangeur, sorte de Croquemitaine, qui ouvrait la bouche en faisant claquer ses dents, comme s'il voulait avaler les spectateurs ; et l'effrayante Lamia, ogresse qui dévorait les petits enfants ; d'autres encore dont on ne peut se faire qu'une idée bien insuffisante en recueillant quelques traits épars dans les écrivains de l'antiquité. Peur mieux connaître la composition de la troupe comique qui égayait déjà les Romains de la république et de l'empire, il est peut-être un moyen plus sûr que de consulter les ouvrages des rhéteurs qui ont écrit sur le théâtre antique : c'est d'entrer, si l'on parcourt l'Italie, dans les baraques ou dans les granges où Polichinelle, le Docteur et Pantalon jouent leur rôle. C'est là que s'est réfugiée la comédie populaire quand elle eut passé de mode à la cour et à la ville. Là elle n'a jamais cessé d'être goûtée, et ses acteurs ont à peine modifié leur physionomie première ; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de costume.

(1) Voy t II, 1834, p. 115, Recherches sur l'histoire de Polichinelle dans l'antiquité et dans les temps modernes; — t. XXIX, 1861, p. 320, la Famille de Polichinelle.

LA PROPRETÉ HOLLANDAISE.

Une voyageuse anglaise, qui visita Amsterdam vers la fin du dix-septième siècle, fut si étonnée des histoires qu'on lui racontait touchant la propreté des servantes hollandaises, qu'elle finit par croire que ces histoires étaient inventées à plaisir pour mystifier les étrangers. Elle montra quel était là-dessus son sentiment; mais le secrétaire d'Amsterdam, qui était présent à l'entretien, la priant de s'approcher de la fenêtre, lui dit :

— Voilà, Madame, une maison où l'un de nos magistrats alla, il y a quelque temps, pour rendre visite à la maîtresse. Quand il eut heurté à la porte, une grande et puissante fille de la Nord-Hollande vint demander qui il était ; il lui dit son nom et lui demanda si sa maîtresse était au logis. Elle repondit que oui, et là-dessus il voulut entrer ; mais cette fille ayant remarqué que ses souliers n'étaient pas fort propres, elle le prit par les bras, le chargea sur son dos, et le porta à travers deux chambres jusqu'au pied du degré. Elle lui ôta ensuite ses souliers et lui donna une paire de pantoufles, sans lui dire un mot ; mais à la fin, quand elle eut fait cela, elle lui dit que sa maîtresse était dans sa chambre, et qu'il pouvait monter.

ÉPISODE DE VOYAGE EN BAVIÈRE [1].



La Batelière du Kœnigssee. — Composition et dessin de M. de Binzer.

Le voyageur qui monte au sommet de la forteresse de Salzbourg pour y contempler un des plus magnifiques panoramas de l'Allemagne remarque vers le couchant, parmi la multitude des vallées s'ouvrant au flanc des montagnes déroulées tout autour de lui, une gorge étroite qui pénètre dans l'Untersberg en longeant les abîmes du Hœhengœll, conduit par un attrayant chemin jusqu'à Berchtesgaden, et de là au *Kœnigssee*, ou lac du Roi, qu'on pourrait appeler le roi des lacs.

J'avais dirigé ma course de ce côté, comptant m'arrêter chez un honnête pêcheur dont la maison sert d'auberge, au bord même du lac; mais je m'étais trop longtemps attardé dans l'admiration des scènes variées du paysage qui s'étaient succédé devant moi : parti dès le matin, la nuit m'avait surpris avant que je fusse sorti de l'épaisse forêt de sapins qui enveloppe le rivage. Tout à coup, il me sembla entendre un bruit de pas derrière moi. Je m'arrêtai, mais je n'entendis plus rien. Étais-je le jouet de l'écho, ou le personnage inconnu que je cherchais vainement en me retournant avait-il intérêt à se dérober à mes yeux? Il fallait dissiper ce doute. Je marchai dans la direction où j'avais cru distinguer un bruit de pas. Presque aussitôt je vis la silhouette d'un homme se dresser sur la blancheur du chemin et le canon d'un fusil s'abaisser.

— Qui va là? m'écriai-je.

Le fusil déjà épaulé se releva, et celui qui le portait, s'avançant vers moi, me souhaita cordialement le bonsoir.

— Monsieur, me dit-il, veuillez m'excuser si je vous ai causé quelque crainte. Je suis garde-chasse de la seigneurie de Bartholomæ. Mes confrères et moi, nous sommes peu en sûreté dans la forêt à pareille heure. Les braconniers, nos ennemis implacables, nous forcent à nous tenir sans

[1] C'est l'artiste lui-même, M. de Binzer, qui nous donne ce récit.

cesse sur la défensive; mais si nous sommes prompts à mettre en joue, nous ne tirons qu'à bon escient Je pouvais avoir affaire à quelqu'un de ces mauvais drôles : votre voix m'a vite rassuré.

Nous arrivâmes à la lisière de la forêt, et nous aperçûmes les maisons du petit village se dessinant comme une ombre noire sur la surface argentée du lac. Je regardai aux rayons de la lune celui qui marchait à mes côtés : c'était un beau jeune homme à la taille élevée, à la mine fière, dans sa démarche aisée il y avait quelque chose de rustique et d'élégant à la fois. Il alla frapper à la maison du pêcheur. Une jeune fille en sortit, tenant deux rames Le jeune homme me souhaita une bonne nuit, et, sautant dans une barque avec la batelière, gagna aussitôt le large. Je les suivis des yeux et j'écoutai le bruit des rames jusqu'au moment où ils disparurent, puis, entrant à l'auberge, je demandai une chambre, et, accablé par la fatigue, je ne tardai pas à m'endormir.

Au point du jour, je fus réveillé par la voix d'une femme qui chantait sous ma fenêtre. La mélodie était charmante; c'était un de ces airs simples et purs, au rhythme franc, à l'accent tendre et profond, un de ces *lieder* où le génie germanique trouve sa plus sincère et sa plus sympathique expression, qu'ils soient l'œuvre d'un maître de l'art ou celle de quelque rude enfant des montagnes. La voix était fraîche et vibrante, mais retenue, comme si la personne qui chantait se fût sentie en présence de quelqu'un Je m'approchai de la fenêtre, et j'aperçus, debout auprès de la fontaine, une svelte jeune fille dont les cheveux d'un blond doré tombaient en longues tresses sur les épaules. Tournée vers le lac, son chant, son regard, sa pensée, semblaient se diriger de ce côté; depuis longtemps le vase était rempli de l'eau qu'elle était venue puiser, mais elle n'y prenait pas garde. Quand je pus voir son visage, il me parut illuminé par une expression de bonheur telle qu'en laisse parfois au réveil le souvenir d'un rêve heureux.

Je priai l'aubergiste, après déjeuner, de me faire préparer un bateau, et je me dirigeai vers la rive. Ma surprise fut vive en voyant venir à moi, tenant les rames, la jolie chanteuse de la fontaine. Elle détacha la nacelle, qui glissa bientôt sur le lac transparent. Les vapeurs du matin commençaient à se dissiper; peu à peu elles laissèrent apparaître les rochers, les champs, les forêts, et enfin la cime neigeuse des montagnes, dorée par l'éclat victorieux du jour. Nous longions la rive. Un moment nous vînmes la toucher, et je reconnus à peu de distance mon compagnon de la veille Le garde-chasse venait dire à la batelière qu'on l'attendait à l'auberge, il offrit de la remplacer pour me conduire au glacier.

Nous laissâmes derrière nous les riantes vallées. Le soleil, déjà haut, permettait de distinguer au loin les objets. Je demandai à mon conducteur si nous ne pourrions apercevoir des chamois Il tira une lunette de sa poche et me désigna la saillie d'un roc escarpé, où je vis deux chamois couchés dans l'apparence du repos complet.

— Il y en a toujours quelques-uns là en réserve pour les Anglais qui veulent payer pour en voir, dit-il avec un léger accent de raillerie.

La fin à la prochaine livraison.

LE CIMETIÈRE D'AZINCOURT.

Après la funeste journée du 22 octobre 1415, le bailli d'Aire et l'abbé de Ruisseauville firent creuser trois fosses profondes où l'on déposa 5 800 cadavres L'évêque de Thérouanne bénit ce lieu funèbre, qui fut environné d'une haie d'épines et d'un large fossé. Les paysans le respectèrent; les arbres mouraient sur pied sans qu'on y portât la cognée; les bestiaux n'y pénétraient jamais, les hommes même en craignaient l'approche. En 1734, Mme de Tramecourt, née de Béthune, y érigea une chapelle; cette chapelle fut démolie en 1793, et on livra le cimetière, jusqu'alors respecté, à la charrue.

En 1816, les Anglais fouillèrent une des fosses : la pelle et la pioche remuèrent les restes de ces vaillants et malheureux soldats, et le vainqueur emporta des débris d'armes, des pointes de flèches, des pièces d'or et d'argent, et trois superbes oliphants en ivoire sculpté, couverts de légendes latines

Ces précieux objets, transportés au Musée britannique, y forment une collection particulière connue sous le nom de *Musée d'Azincourt.*

On recherche trois choses dans la véritable amitié : la vertu, qui en constitue la beauté; l'habitude, qui en fait la douceur; l'usage qu'on en retire, qui en forme l'utilité.

SÉNÈQUE.

LA VEUVE DU PASTEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy p 78, 82

» Les suites de l'accident arrivé à la pauvre veuve furent plus longues et plus graves qu'on ne l'avait prévu Il en est du corps humain comme du vin qu'on a gardé soigneusement en bouteilles pendant des années, et qui, après avoir déposé tout ce qui pouvait le troubler, brille de l'éclat le plus pur. Si vous remuez le flacon sans précaution, vous mêlerez la lie à la liqueur limpide, et vous ne parviendrez plus à rendre à celle-ci sa transparence — Qu'une personne âgée qui, pendant de longues années, a mené une existence paisible et uniforme, éprouve un accident qui ébranle son corps et altère ses habitudes de vie, il s'ensuivra un trouble dont on ne saurait prévoir la suite. L'accident n'est pas le danger réel, mais la faiblesse devient une maladie qui entraîne souvent la mort. La digne veuve avait d'abord espéré se rétablir en une semaine ou deux, et reprendre ses petites sorties quotidiennes, elle se trompait, et de beaucoup Elle continua à espérer de semaine en semaine, et, tout en soupirant, elle acceptait avec résignation ses déceptions, ses membres endoloris ne reprenaient pas de forces; une faiblesse toujours croissante la condamnait à l'immobilité. Le médecin faisait tout ce qui était en son pouvoir, et secouait tristement la tête. La garde-malade que j'avais choisie remplissait son devoir non-seulement avec conscience, mais avec affection pour la pauvre veuve, qui souffrait avec patience, ne donnait jamais un ordre, demandait amicalement tout ce dont elle avait besoin, et évitait autant que possible de troubler le sommeil de sa compagne de nuit. La femme du gouverneur servait aussi la douce malade; non par l'intermédiaire de Lisette, mais de ses propres mains. Souvent même, quand elle me savait là, elle apportait son ouvrage et m'aidait à passer le temps agréablement. S'il arrivait que l'une de nous lui dît : « Mais pour une grande dame, que » vous êtes donc habile et courageuse à l'ouvrage! On » croirait vraiment que vous avez besoin de travailler pour » vivre, et nous pourrions être honteuses en nous compa- » rant à vous! » elle répondait : « C'est tout simple, j'y ai » été habituée dès mon enfance. Chez ma mère, personne » ne devait jamais rester oisif »

» Ce qui nous étonnait le plus dans la triste situation de la veuve du pasteur, c'était son isolement complet, isolement tel que je n'en ai jamais vu de semblable. Personne

ne vint demander de ses nouvelles.. Son petit oiseau seul jetait des cris plaintifs jusqu'à ce qu'il fût près d'elle : il ne prenait avec plaisir ses feuilles de salade que de la main de sa maîtresse. Je dois dire pourtant qu'aux premiers jours qui suivirent l'accident l'absence de la pauvre veuve avait été remarquée des femmes du marché ; sa maladie y excita grande pitié, et je fus priée, tantôt par une marchande, tantôt par l'autre, d'offrir à la malade un fruit ou une fleur, en ajoutant qu'on les avait apportés exprès pour elle. Avec quelle joie ces petits présents étaient reçus ! et comme je me trouvais récompensée de ma mission !... La veuve en avait les larmes aux yeux De ma vie je n'ai rencontré une âme plus candide ; or, ce qu'un tel trésor a de prix pour qui le possède, le monde ne peut le comprendre Ce bien-là dépasse tout ce qu'on peut imaginer : c'est la paix de Dieu Ce qu'on appelle vulgairement le bonheur, le bonheur que tout le monde poursuit, n'est pas possible ; le bonheur n'existe que dans cette candeur de l'âme, dans cette divine paix, sans elle il n'est qu'un fantôme illusoire et dangereux.

» On comprendra facilement que nous dûmes chercher à savoir si la malade avait une famille ou des connaissances auxquelles on pût faire connaître son accident. Mais nous ne prenions nos informations qu'avec précaution et à la dérobée, car elle aurait pu croire que nous ne nous inquiétions de ces choses que pour nous décharger des soins à prendre d'elle. — Elle répondait toujours à nos questions en disant qu'elle ne connaissait personne, hors le président de la Société de secours pour les veuves et les orphelins, et qu'elle désirait fort ne pas le déranger.

» — Ce n'est certes pas un méchant homme, ajouta-t-elle, mais il a beaucoup de rudesse dans les manières ; il n'entre jamais dans les idées des autres, et si l'on ne fait pas exactement ce qu'il veut, il vous traite fort mal, comme si réellement votre vie et votre mort dépendaient de sa condescendance.

» Elle tremblait tout de suite, la malheureuse femme, dès qu'elle parlait de cet homme, elle trembla encore bien davantage lorsqu'elle apprit que ce président de la Société de secours était mon cousin. J'eus toutes les peines du monde à la rassurer, et à lui faire comprendre que je ne me trouvais nullement offensée J'aimais sans aucun doute mon cousin, mais je le connaissais trop bien pour me formaliser de ce que les autres pensaient de ses défauts. C'était un homme de *vieille roche*, comme on dit, droit et intègre jusqu'à la moelle des os, et même très-bon et agréable dans la vie privée, mais tout autre dès qu'il se trouvait placé sur le terrain administratif. Alors il ressemblait à une majesté olympienne sur son trône de nuages ; toute contradiction, toute observation lui paraissait un crime de lèse-divinité, et il lui arrivait alors de se montrer brusque, et même dur et hautain. La veuve du pasteur en avait donc fait la triste expérience ! mais où et comment? j'étais fort curieuse de l'apprendre

» Si je désirais tant soulever le voile qui couvrait son passé, c'était surtout pour savoir comment elle en avait pu venir à vivre si absolument retirée du monde. La femme du gouverneur éprouvait le même désir que moi, et un jour que je la rencontrai sur l'escalier elle m'aborda par ces mots :

» — Mais, dites-moi, ne pouvez-vous donc rien savoir de la vie de notre excellente veuve? Vous qui êtes ce qu'on appelle une *femme résolue*, attaquez ce sujet-là cette après-midi. Il fait un temps affreux qui nous donne tout espoir de ne pas être troublées par des visites et dispose à écouter des histoires La veuve du pasteur est d'ailleurs une si digne personne que nous pouvons, sans crainte, nous hasarder à la questionner...

» J'étais tout à fait du même avis, et dès que nos aiguilles à tricoter furent en mouvement, je m'adressai à la malade :

» — Qu'auriez-vous dit, ma bonne Madame, si je vous eusse amené mon cousin le président de la Société de secours? Je l'ai justement rencontré devant votre porte, et j'avais grande envie de lui dire qu'en vérité il fait un singulier président, et qu'il s'inquiète par trop peu de ce que deviennent ses clientes et clients ! Quelle drôle de mine il eût faite !

» Je regrettai bien vite ma petite méchanceté en voyant l'effroi que je venais de causer à la pauvre veuve.

» — Mon Dieu ! ne faites jamais cela, s'écria-t-elle ; je croirais (Dieu me protége !) voir la foudre tomber devant moi si je l'apercevais sur le seuil de la porte. Ah ! il m'en dirait de belles s'il savait que je ne me suis pas fait inscrire comme malade et transporter à l'hôpital, il m'y ferait emporter sur-le-champ.

» Après l'avoir calmée de notre mieux, nous lui demandâmes de vouloir bien nous dire pourquoi elle redoutait tant ce brave président de la commission de secours, et nous la priâmes en même temps de nous raconter quelque chose de son existence passée ; car nous ne savions rien d'elle que son nom Elle commença par s'excuser sur le manque absolu d'événements dans son histoire

» — Qu'aurais-je à vous raconter? Que peut-il y avoir d'intéressant dans la vie d'une créature aussi insignifiante que moi? Vous vous endormiriez en m'écoutant, nous disait-elle.

» Lorsque nous lui répondîmes que c'était déjà quelque chose d'extraordinaire qu'elle ne connût absolument personne dans la ville, et qu'elle y fût comme tombée du ciel :

» — Mais je ne suis pas d'ici, nous dit-elle, je suis de X...

» Une fois la glace ainsi rompue, elle oublia tous ses scrupules de timidité, et nous raconta ce qui suit :

» — Quand j'étais jeune, je ne songeais guère que je deviendrais un jour bourgeoise habitante de Berne ! A la vérité, j'ai reconnu depuis (excusez ma franchise) que tout ce qui reluit n'est pas or. Je suis d'une toute petite ville, de X..., où mon père était gardien de l'horloge, et devait constamment veiller à ce que *midi* sonnât à heure fixe. Ce poste avait son importance, mais en même temps sa difficulté ; car l'horloge, fort ancienne, s'arrêtait souvent, et si mon père ne s'en apercevait pas à la minute, la femme du bourgmestre ou toute autre femme de haut rang dans la ville arrivait immédiatement et faisait à mon père une terrible semonce. Nous tenions une petite boutique, afin d'ajouter quelque chose à notre modique revenu. On trouvait chez nous les meilleures allumettes du pays, car mon père les faisait lui-même et gardait autant que possible le secret sur sa recette. Nous vendions aussi plusieurs autres choses dont on fait un usage habituel, comme le café, le tabac, et, en hiver, les noix, les châtaignes, etc. Mon père était veuf, il n'avait pas d'autre enfant que moi. Comme citoyens de X..., nous avions un peu de terrain où nous pouvions planter des arbres et des légumes Mon père et moi, nous nous occupions de ces petits travaux de culture, car nos moyens ne nous permettaient pas de prendre de servante. Ah ! mon père était un si excellent homme ! il ne me grondait jamais, car il savait fort bien qu'on ne peut être dans deux endroits en même temps, et que la culture du jardin nuisait nécessairement à notre petit commerce, comme notre petit commerce nuisait lui-même au jardin. Je menais une vie tout à la fois active et paisible, et mon bonheur pour être bien simple n'en était pas moins grand. Je ne sortais guère que le dimanche, et fort rarement avec des compagnes ; je restais presque toujours à la

maison, où j'avais bien assez à faire pour ne pas m'ennuyer... D'ailleurs, mon père m'aimait extrêmement... que me fallait-il de plus?... Je ne pleurais que lorsque je croyais avoir encouru le plus léger reproche, ou qu'un de mes rosiers favoris venait à mourir... Un jour... un jour... Mais est-il nécessaire de vous répéter tout cela? dit la veuve en rougissant.

» Mais nous, qui nous doutions fort bien que ce qui allait suivre serait le plus intéressant de toute l'histoire et nous apprendrait enfin comment elle était devenue bourgeoise de Berne, nous la priâmes avec de si douces paroles qu'elle reprit enfin :

» — Un jour... un jour... c'était un lundi vers le soir, je vis tout à coup devant mon étalage un monsieur de petite taille qui me demanda une pipe; il avait perdu la sienne, et il voulait fumer en s'en retournant chez lui. Il resta longtemps avant de se décider à en choisir une. Enfin il partit sans que je pensasse autre chose si ce n'est : « Voilà un » monsieur qui a l'air bien bon, qui a une voix très-douce » et qui doit savoir chanter. Je voudrais bien l'entendre! »

» Le lundi suivant, le même monsieur reparut devant mon petit magasin; il loua beaucoup la pipe qu'il avait achetée, et me demanda si nous avions aussi du tabac, car sa provision était épuisée. Je dis que oui, mais que notre tabac serait sans doute trop commun pour un monsieur comme lui. Il répondit poliment qu'il ne le croyait pas, que ce n'était pas dans les plus grands magasins que se trouvaient toujours les meilleures marchandises, etc. Je ne savais plus que dire; s'il n'avait pas eu l'air si bienveillant, j'aurais cru qu'il se moquait de moi.

» Le soir, je dis à mon père qu'il était venu un monsieur que je ne connaissais pas et qui avait l'intention de prendre son tabac chez nous. Je priai donc mon père de tâcher d'avoir de très-bon tabac, afin que je ne fusse pas honteuse de ce que je vendrais. D'après ce que je contai à mon père du bienveillant monsieur, il conjectura que ce devait être le vicaire de Blaekenboden, qui venait tous les lundis à la ville pour y faire quelques petits achats.

La suite à la prochaine livraison.

RICHESSE ET PAUVRETÉ.

DIALOGUE.

Un Athénien, Chrémyle, plaide la cause du dieu des richesses qu'il veut rendre clairvoyant :

— Si Plutus recouvre la vue, dit-il, et qu'il ne marche plus à tâtons, il ira infailliblement chez les gens de bien, et fuira les méchants et les impies. De cette manière, tout le monde aura de la vertu, de la piété, des richesses.

La Pauvreté. Alors personne ne se souciera d'apprendre les arts, les belles-lettres, les métiers... Qui labourera la terre? qui fera la moisson? qui enseignera la philosophie, si chacun peut vivre dans une lâche paresse et n'est point obligé de travailler? N'est-ce pas moi qui, en maîtresse habile et ménagère, aiguillonne le travailleur par la nécessité et l'indigence?

Chrémyle. Toi! tu n'apportes aux hommes que peines et incommodités. N'est-ce pas toi qui leur fais entendre tout le jour les gémissements de leurs femmes et de leurs enfants qui demandent du pain? N'est-ce pas par tes ordres que les soucis et les inquiétudes veillent la nuit à leur chevet, et leur crient incessamment *Debout?* Au lieu d'habits, tu leur donnes de vieux haillons; au lieu de lit, une botte de paille infestée de vermine; pour tapis, une natte pourrie; pour traversin, une pierre. Au lieu de pain tu leur donnes de méchantes herbes, et pour tous ragoûts quelques feuilles de rave; en guise de siége un vieux baril, et pour huche quelque méchant tonneau coupé par la moitié. Voilà les grands avantages que tu procures aux hommes.

La Pauvreté. Tu as décrit la *Misère*, et moi je suis la Pauvreté. La vie du gueux et du mendiant est stérile; celle du pauvre est féconde : il vit d'épargne, s'attache à son travail, ne manque de rien, et se passe du superflu.

Chrémyle. Voilà vraiment une existence digne d'envie! Travailler du matin au soir, et ne pas laisser peut-être de quoi se faire enterrer!

La Pauvreté. Tu railles! Ne peux-tu donc comprendre que je rends les hommes incomparablement meilleurs que ne les rend Plutus? Ils tirent de moi mille avantages pour le corps et pour l'esprit. C'est Plutus qui fait qu'ils ont la goutte, qu'ils sont ventrus, qu'ils ont de grosses jambes, et enfin qu'ils sont si gras qu'ils ne peuvent marcher. Mais moi, je les fais de belle taille, libres de leur corps et redoutables à leurs ennemis!... Je leur enseigne l'honnêteté et la modération, tandis que Plutus les dresse à l'insolence et à l'orgueil.

Chrémyle. S'il y a tant d'avantage à t'avoir, d'où vient donc que tout le monde te fuit?

La Pauvreté. Les hommes ne me fuient que parce que je les rends meilleurs, tant il est difficile de connaître le bien et de le suivre... Quand Jupiter institua les jeux Olympiques, il ordonna que les victorieux fussent couronnés d'une simple branche d'olivier sauvage, non d'une couronne d'or.

Chrémyle. Que Jupiter te confonde, toi et ta branche d'olivier! Quand même tu m'aurais persuadé, tu ne me convertiras pas.

La Pauvreté. O chère ville d'Argos, écoutez ce qu'il dit!

Chrémyle. Va-t'en!

La Pauvreté. Que vais-je devenir? Où me réfugier?

Chrémyle. Va si loin qu'on n'entende plus parler de toi, qu'on ne te revoie plus jamais.

La Pauvreté. Je pars! Un temps viendra où vous me rappellerez. (1)

LA CATHÉDRALE DE BURGOS.

Voy. la Table de trente années.

Le dôme de la cathédrale de Burgos, « œuvre des anges », disait Philippe II, a été achevé vers 1567, par notre compatriote Philippe de Bourgogne. Le voyageur qui chemine vers la ville du Cid ne peut détacher ses regards de ce dôme célèbre; à mesure qu'il en approche, il cherche avec plus d'attention à se rendre compte de tout ce qui décore sa tour octogone, flèches dentelées, piliers, tourelles pyramidales s'élançant des angles, clochers, et le reste : c'est toute une forêt de pierres. Ce qui manque en simplicité à ce grand travail est aussi compensé que possible par la richesse d'invention, la grâce et la légèreté de tous les ornements. Cette abondance et cette variété sont d'ailleurs les caractères principaux qu'on retrouve dans la plupart des autres parties de l'édifice. On a eu raison de dire, par exemple, que la façade principale est une dentelle merveilleuse : ses deux pyramides percées à jour inquiètent presque la vue; il semble qu'un souffle va les renverser; il n'y faudrait pas l'aquilon, un zéphyr un peu robuste devrait y suffire. La porte du nord est couverte de sculptures, et celle de la *Pellejeria* l'est avec excès. A l'intérieur, l'art ne se montre pas moins prodigue : on ne voit de toutes parts que bas-reliefs, clefs de voûte, encadrements, statues, tableaux, monuments funéraires. La lumière se teint,

(1) Scène abrégée du *Plutus* d'Aristophane.

en traversant les vitraux peints, des plus vives couleurs, et répand de toutes parts une sorte de voile brillant, diapré, mouvant, d'un effet indescriptible : à peine entré, on se sent dans un milieu magique.

La chapelle du Connétable, sépulture des Velasco, peut arrêter les regards pendant plusieurs heures : on y remarque surtout le tombeau du fondateur, des bas-reliefs attribués à Jean de Bourgogne, une grille, chef-d'œuvre de Cristobal de Andino, des statues de Becerra, et dans la sacristie qui en est une dépendance, une Madeleine digne de Raphaël, mais dont l'auteur est inconnu. Les chapelles de Santa-Ana, de Santiago, de San-Enrique, de la Visitation, de la Pré-



Grille en fer forgé du chœur de la cathédrale de Burgos (Espagne). — Dessin de Maignan.

sentation, de Santa-Tecla, de Santa-Catalina, ont toutes à offrir quelque œuvre digne d'intérêt et d'étude. La Madone peinte de la chapelle de la Présentation est attribuée à Michel-Ange. Le chœur (*coro*) ne se recommande pas moins à l'attention, surtout par sa grille massive que nous reproduisons, le double escalier de son orgue, et son maître-autel ou chapelle funéraire d'anciens souverains de la Castille. Parmi toutes ces curiosités, plus d'un étranger cherche vainement le tombeau du Cid et de Chimène : c'est à l'Hôtel de ville que l'on conserve ce souvenir, qui n'est, du reste, qu'un coffre de bois sculpté.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 43.

LE VIEUX MARCHÉ ET LA TOUR JEANNE-DARC.

Jusqu'ici nous n'avons pour ainsi dire pas quitté la place du Vieux-Marché ; jamais du moins nous ne l'avons perdue de vue : là fut en effet, dès le moyen âge, le cœur de la ville, et il y est resté. Les agrandissements à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, n'y ont rien fait; tant il est difficile de décentrer une grande cité !

Une dernière fois je ramènerai le lecteur sur cette place, d'où l'on peut avoir aujourd'hui encore une des vues gothiques les plus singulières et les plus attachantes : placez-vous entre les halles actuelles et l'extrémité de la rue de la Grosse-Horloge, en regardant vers cette dernière rue, vous apercevrez d'un même coup d'œil une des tours de la cathédrale (la tour de Beurre), d'aspect tout à fait gigantesque ; puis, un peu en avant, la célèbre horloge en arc de triomphe sur la rue, et, près de l'horloge, l'élégante tour du Beffroi. C'est là que tous les soirs, à neuf heures, maintenant encore, sonne le couvre-feu, par un reste d'obéissance de la part des Rouennais aux ordonnances de leur duc Guillaume, mort depuis huit cents ans !

Ce qui a rendu le vieux marché à jamais célèbre, c'est assurément le supplice de Jeanne Darc, et pourtant la *passion* de la grande paysanne eut peut-être ses scènes les plus étonnantes en d'autres endroits de la ville, au cimetière Saint-Ouen, par exemple, devenu aujourd'hui une partie de la place de l'Hôtel-de-Ville, et où lui fut imposée la fameuse scène d'abjuration ; puis dans cette tour, seul reste du château de Philippe-Auguste, où se déroula tout entier le procès. De cette tour, récemment rachetée, Jeanne partit pour aller au supplice ; les quatre marches qu'elle monta, vous pouvez les y voir encore. Cependant ce n'est point dans cette partie du château qu'elle était habituellement enfermée et enchaînée ; la tour où se trouvait sa prison fut rasée il y a une cinquantaine d'années ; mais c'est dans la grosse tour du donjon, la tour actuelle, que, le mercredi 9 mai 1431, elle répondit à ses juges, en présence des instruments de torture : « Quand vous me devriez détraire (arracher) tous les membres, je n'en dirais pas autrement. » C'est dans cette tour que, par sa douceur, par sa présence d'esprit si parfaites, elle décontenança ses bourreaux à tel point qu'ils ne purent lui infliger la question, comme ils l'avaient prémédité.

La tour Jeanne-Darc n'appelle pas l'attention des visiteurs seulement par ces souvenirs et par ceux d'Alain Blanchard et de Ricarville, elle a cet autre mérite encore d'être un des plus anciens et des plus curieux monuments de l'ancienne France ; elle fut, en effet, bâtie en 1205 par Philippe-Auguste, au moment où, vainqueur de Jean Sans-Terre, il rendait la Normandie à la France.

On a quelquefois reproché aux Rouennais leur indifférence pour tout ce qui touche à la mémoire de Jeanne Darc. Jamais reproche ne fut moins mérité. Qu'on se rappelle, en effet, le mouvement d'enthousiasme qui se manifesta dans toute la ville lorsqu'il y a quelques années le *Journal de Rouen* entreprit sa belle campagne en faveur du rachat de la tour. Ce qu'il importe de bien constater, c'est que l'élan se manifesta surtout dans les classes populaires. Rien ne serait plus curieux que le recueil des lettres et adhésions de toute sorte qui furent en cette circonstance reçues et publiées par le *Journal de Rouen*. Qu'il nous soit permis de citer ici deux de ces lettres. Un écrivain normand bien connu, l'auteur de *la Chasse et la Table*, M. Ch. Jobey, qui longtemps habita la Côte-des-Deux-Amants, adressait *aux ouvriers d'Elbeuf* le manifeste suivant :

« Mes amis,

» J'ai été élevé et j'ai vécu longtemps parmi vous. Je vous connais pour de rudes et intelligents ouvriers et de braves cœurs ! Aussi je n'hésite pas à vous proposer de vous associer à une œuvre sainte et nationale : je vais droit au but.

» Vous avez entendu parler de Jeanne Darc, une pauvre bergère, fille de paysans lorrains, des travailleurs comme vous ?

» Vous savez que cette Jeanne, inspirée de Dieu et soutenue par son grand courage, a chassé les Anglais de notre pays ?

» Vous savez aussi que, pour l'en récompenser, des traîtres vendus au roi d'Angleterre ont fait brûler Jeanne Darc à l'endroit qu'on appelle la place de la Pucelle ?

» Aujourd'hui, on trouve que ce n'est pas suffisant d'avoir la place du bûcher où Jeanne a péri dans les flammes ; il est question de racheter la tour dans laquelle notre noble fille a été interrogée, torturée et jugée par des bourreaux. La ville de Rouen, la France entière, veulent que cette tour devienne un lieu saint et respecté, entièrement consacré à la mémoire de celle dont nous sommes tous si fiers. Il n'y a pas deux Jeanne Darc au monde, il n'y en a qu'une, et celle-là, petits et grands, hommes et femmes, peuvent l'aimer et l'honorer sans risque. C'est une martyre de la patrie !

» Elle a sacrifié pour nous son sang et sa vie ; nous ne pouvons maintenant lui marchander les quelques pieds de terre qui lui appartiendront à perpétuité. Riches et pauvres (les pauvres surtout), il faut que tout le monde s'en mêle ; il s'agit de ramasser beaucoup de petits sous ; cela finira par faire la grosse somme qu'on demande pour nous livrer la tour de Jeanne.

» A l'œuvre donc, mes amis, fouillez dans vos poches, cotisez-vous dans vos ateliers, parlez de Jeanne à vos femmes, de cette fille sublime, l'honneur de leur sexe !

» Notez bien, mes amis, que nous sommes obligés, nous autres Normands, de donner l'exemple aux autres Français ; car c'est dans notre pays que Jeanne a le plus souffert et qu'elle a terminé sa glorieuse existence.

» A vous, mes amis, tous mes souvenirs de jeunesse et de cœur ! Charles Jobey.

» Paris, le 1er mai 1866. »

A quelques jours de là, tout un atelier de jeunes couturières rouennaises adressait au *Journal de Rouen* la lettre à la fois touchante et originale qu'on va lire. Il est inutile d'insister sur l'authenticité de cette lettre ; on sent en la lisant qu'elle est sortie d'un mouvement spontané de cœurs tout candides ; du reste, en la reproduisant, le *Journal de Rouen* la faisait précéder de ces quelques lignes :

« Nous recevons la lettre qui suit. Elle montre qu'il y a partout une noble émulation pour glorifier l'héroïque jeune fille qui, elle aussi, fut une brave et digne ouvrière. On se souvient qu'interrogée pendant son procès sur les années de sa jeunesse, elle répondit qu'elle les avait passées à coudre et filer, et qu'elle ajouta, rendant ainsi hommage à la réputation d'habileté des Rouennaises, qu'à ces métiers elle ne craignait aucune femme de Rouen.

» Voici la lettre dont nous parlons :

« Rouen, le 7 mai 1866.

» Monsieur,

» Nous avons lu ce matin dans votre journal une lettre de M. Charles Jobey, d'Elbeuf. Nous ne connaissons point ce monsieur, mais ce doit être un cœur d'or.

» Il fait un appel aux ouvriers d'Elbeuf pour la souscription de Jeanne Darc. Il aurait dû aller plus loin, et adresser sa lettre à tous les ouvriers de France.

» Cet honorable monsieur écrit et parle de manière que les plus indifférents répondent à son appel.

» Ouvrières couturières dans la confection, nous tenons à honneur et nous sommes heureuses de répondre des premières à son appel. En parlant des ouvriers, il a voulu aussi sans doute faire appel aux ouvrières.

» Nous sommes vingt dans notre atelier ; nous avons souscrit chacune pour 50 centimes, ce qui fait 10 francs que nous vous prions de verser dans la caisse du comité.

» Nous sommes pauvres, mais riches du côté du cœur : c'est avec assez de gros sous que le comité atteindra son but.

» Nous sommes toutes de jeunes ouvrières, mais nous sommes avant tout sœurs de Jeanne : à ce point de vue, nous formons des vœux pour que toutes nos compagnes, riches et pauvres, se joignent à nous pour arriver au même but.

» Oui, Monsieur, l'œuvre est sainte et nationale; nous remercions M. Ch. Jobey de nous avoir inspiré notre élan.

» Sa lettre devrait être inscrite sur tous les murs de la ville et des villages : c'est alors que les gros sous et les petites pièces arriveraient comme le flot.

» Nous vous prions, Monsieur, de recevoir les salutations respectueuses de Louise, Adèle, Alexandrine, Rose, Célina, Armandine, Ernestine, Clara, Justine, Aglaé, Pauline, Olympe, Françoise, Antoinette, Valentine, Suzanne, Mathilde, Honorine, Jeanne, et de votre très-humble servante, EUGÉNIE.

» Rue du Champ-des-Oiseaux »

Il y eut dans le même temps à Rouen des témoignages de tout genre en faveur de Jeanne; cela donna lieu à toutes sortes de publications curieuses sur le séjour de la Pucelle en Normandie, sur son séjour à Dieppe et sur l'itinéraire qu'elle dut suivre pour venir jusqu'à Rouen Mais je n'ai pas à raconter ici cette histoire. Je tenais à montrer seulement que la population rouennaise n'est nullement oublieuse de la mémoire de Jeanne.

Il ne me reste plus qu'à ajouter ceci sur le vieux marché : beaucoup d'étrangers se demandent comment il se fait que la place dite de *la Pucelle* et où l'on voit la statue de l'héroïne se trouve séparée du vieux marché, où l'on dit qu'elle fut brûlée; c'est qu'alors la place de la Pucelle, le vieux marché actuel, et même la place Saint-Éloi qui se trouve tout près de là, ne faisaient qu'une seule et même place; la séparation date de la construction de l'hôtel du Bourgtheroulde. Le lieu précis où fut brûlée Jeanne est, selon quelques archéologues, occupé maintenant par le pâté de maisons qui sépare le vieux marché de la place Saint-Éloi; or, dans ces maisons se trouve la salle du Théâtre-Français, dont la scène se trouverait occuper précisément le lieu du bûcher, si bien que dans ces derniers temps, lors des nombreuses représentations du drame de *Jeanne Darc*, la fiction se passait à l'endroit même où s'était accomplie la réalité. Le fait est probablement unique dans l'histoire du théâtre.

Il y a, en vérité, des lieux prédestinés : la tragédie française avec Corneille est née à l'une des entrées de cette place tragique entre toutes, et qui même était restée jusque sous Louis-Philippe un lieu d'exécutions publiques. Les rôles de Chimène, d'Émilie, de Camille, ont été écrits à soixante mètres au plus du lieu où fut brûlée Jeanne.

La suite à une prochaine livraison.

THÉORIE MIMIQUE, PAR ENGEL. (1)

LE JEU MUET.

L'art de se taire sur la scène est tout aussi difficile que l'art de parler; le *jeu muet* qui remplace la parole exige du comédien une étude non moins approfondie que celle de la voix et des inflexions, plus que celle-ci même le jeu muet indique la véritable valeur de l'artiste, le degré de son intelligence, et ce qu'il y a en propre chez lui d'esprit et d'imagination. « Le comédien, avons-nous entendu dire à un des maîtres du théâtre moderne, M Émile Augier, m'enlève tout ce qu'il n'ajoute pas au rôle que je lui confie. » Or, le comédien ne devant pas ajouter un seul mot à ses rôles, une telle liberté lui étant même tout à fait interdite dans une pièce en vers, la part de collaboration que l'auteur de *l'Aventurière* et de *Gabrielle* attend de son interprète est donc de porter au cœur du public, à l'aide de son art personnel, c'est-à-dire par la finesse des intentions, et surtout par le jeu muet, les émotions et les délicatesses que l'écriture ou la parole ne peuvent que rendre imparfaitement dans toutes leurs nuances.

Mais si tout art renferme une science, est-il possible de réduire en règles invariables celles du *jeu muet?* Nous ne le croyons pas. Cet art est, à vrai dire, pour le comédien l'art de penser et de sentir; il ne peut être que le résultat de son intelligence, de son éducation, de son degré d'instruction, disons-le même, de sa nature physique, et nous n'hésitons pas à croire que l'artiste qui irait chercher dans un livre des jeux de physionomie ou des attitudes répondant à tels ou tels mouvements de l'âme n'arriverait, dans l'interprétation de ses rôles, qu'aux résultats qu'obtient le danseur dans une pantomime.

Toutefois, un professeur de philosophie de l'Université de Gotha, J.-J. Engel, auteur dramatique estimé, et un moment directeur du théâtre de Berlin, n'a point partagé cette opinion; il a cru qu'il était possible d'enseigner les signes et les mouvements du corps que détermine l'impression des sens. Avant lui, Lessing avait dit que le talent de l'imitation à la scène pouvait s'acquérir par des procédés mécaniques, fondés sur des règles invariables, et que « c'était là la véritable, la seule méthode d'étudier l'art du comédien. » C'est cette méthode, indiquée par Lessing, qu'Engel résolut d'écrire, et qu'il publia en 1785, sous le titre de *Théorie de la mimique.*

Examiner à fond cet ouvrage ne peut être la tâche de notre recueil; contentons-nous d'affirmer, malgré la grave autorité de Lessing, qu'il nous paraît fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire un traité vraiment pratique du geste et du jeu muet théâtral, et, loin de la contredire, il nous semble que le livre d'Engel fortifie notre opinion.

Ce n'est pas que cet ouvrage, un peu sentencieux peut-être, n'offre cependant des parties curieuses et intéressantes; s'il n'a pas, selon nous, atteint le but qu'il se proposait, il peut néanmoins rendre service à l'art dramatique, et nous croyons que tout comédien soucieux de son perfectionnement devra le consulter, et retirera de son étude un profit véritable. La page que nous allons en extraire, et que nous reproduisons avec quatre petites gravures explicatives qui l'accompagnent, pourra donner à nos lecteurs une idée de ce livre.

Engel veut rendre sensible l'observation qu'il a faite sur les diverses manières que l'acteur doit employer pour exprimer le passage immédiat de la tranquillité de l'esprit à un sentiment violent, impétueux ou passionné. Pour rendre la démonstration plus claire, il choisit en exemple la situation principale d'une tragédie allemande : *Othon de Wittelsbach.*

Othon a obtenu de l'empereur d'Allemagne, Philippe, une lettre qui le recommande au duc de Pologne. Comte palatin, vrai seigneur féodal du bon vieux temps, Othon ne sait pas lire. Aussi l'empereur, en lui remettant sa lettre, lui en fait connaître le contenu : les termes en sont flatteurs; Othon est pénétré de reconnaissance

Mais un autre personnage de la pièce, le chevalier Frédéric de Reuss, suspecte la bonne foi de l'empereur, et Othon, quoique trop vertueux pour soupçonner celui-ci de perfidie, consent néanmoins à entendre encore de la bouche du chevalier la lettre que Philippe vient de lui lire. Fré-

(1) *Idées sur le geste et l'action théâtrale*, par M. Engel, 2 vol in-8. Paris, Jansen, an 3.

déric se place donc à une table, Othon s'assied auprès de lui, et voici de quelle manière Engel conseille à l'acteur chargé de ce rôle d'interpréter la scène qui va suivre. Remarquons qu'à part quelques exclamations, l'auteur ne lui a rien donné à dire.

Comme Othon a confiance dans les promesses et dans la parole de l'empereur, l'expression de sa physionomie ne doit être d'abord que celle de la curiosité et de l'attention; il écoute donc simplement, posément : c'est l'attitude représentée sur la figure 1.



Fig. 1.

La lecture commence, et, dès le début, Othon remarque des passages qui, sans être absolument offensants, lui paraissent néanmoins étranges; ce n'est pas là ce que lui a lu l'empereur; son attention redouble, un léger mouvement de tête indique sa surprise; il se rapproche de Frédéric, place son oreille plus près de la bouche du lecteur, comme pour abréger le chemin aux sons qu'elle va articuler, et pour les saisir avec plus de sûreté et de vitesse; ses sourcils se rapprochent, et tous les muscles du visage annoncent (fig. 2) la tension et l'inquiétude.



Fig. 2.

Le second paragraphe de la lettre ne change rien par rapport à l'attention; mais vient le conseil secret et perfide que l'empereur donne au duc de Pologne de ne confier aucun pouvoir à Othon, et surtout de ne point combler ses vœux en lui donnant la main de sa fille. Ce trait de basse et noire ingratitude de la part de l'empereur révolte Othon; à un premier mouvement d'étonnement succède un élan de fureur; son œil s'agrandit, sa main se serre avec force, des rides profondes sillonnent son front; il s'agite sur sa chaise; le désir de voir le fond de cette abominable trame le cloue seul auprès du lecteur; il ne lui suffit plus d'avoir l'oreille près de l'oreille du chevalier, son autre main crispée s'appuie sur son épaule, et il fixe sur sa bouche un regard avide, comme pour saisir les paroles au passage, ou plutôt pour les deviner sur ses lèvres avant qu'il les ait prononcées. (Fig. 3.)



Fig. 3.

Le chevalier continue sa lecture : l'empereur avertit le duc de Pologne de se défier d'Othon, sinon, « vous aurez, lui dit-il, tout à redouter de ce soldat altier et orgueilleux, de cet homme qu'anime seul l'esprit de la discorde, de ce vassal insoumis qui ne se plaît que dans la rébellion. »

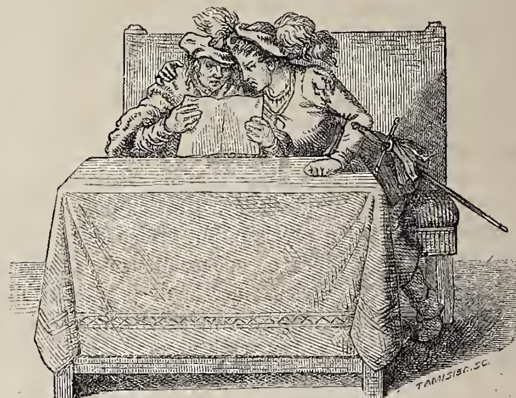


Fig. 4.

A ces derniers mots, Othon ne se contient plus; s'appuyer sur l'épaule du chevalier ne suffit plus à l'irritation de son âme, à la violence de ses nerfs; il passe brusquement son bras droit autour du cou de Frédéric, il l'enlace, il l'étreint; son autre poing fermé s'appuie sur la table. Son œil, tout à l'heure fixé sur le visage du lecteur, n'est plus un moyen propre à satisfaire promptement sa curiosité; il ne sait pas lire, il l'oublie, l'excès de sa rage va peut-être lui donner la science qu'il n'a pas; il plonge ses regards sur la lettre, il dévore fiévreusement l'écriture, et, sans dire une parole, tout en lui devient l'expression du désir et de la fureur parvenus à leur dernier paroxysme. (Fig. 4.)

C'est au comédien allemand Eikoff qu'Engel avait vu jouer le rôle d'Othon de Wittelsbach, et la scène en jeu muet dont il vient de faire un enseignement était la création toute personnelle de cet artiste célèbre. Heureux les poëtes qui ont de tels interprètes! Une si haute façon de les comprendre les rapproche l'un de l'autre; elle fait comprendre au moins la part que l'acteur de génie peut réclamer dans le succès d'une œuvre qu'il élève, qu'il embellit, dont il augmente enfin la valeur, sans cependant y ajouter un seul mot.

LE JEUNE POËTE.



Contemplation, par J. Reynolds. — Dessin de Pauquet.

Est-il suffisamment poétique, ce jeune imberbe au visage de femme, aux yeux perdus dans une contemplation vague, aux oreilles noyées dans je ne sais quelle harmonie inconnue? Certes, il réalise pleinement ce que les gens du monde appellent le poëte, un rêveur bien élevé, un enthousiaste suave, une chose légère.

Combien de fois, dans la conversation de salon, n'a-t-on pas entendu cette phrase : « Ah! Monsieur, ceci n'est pas poétique, vous n'êtes pas poétique »? Un de ces jugements tout faits qui sont familiers même à d'aimables personnes. Bien plus, des critiques, des gens qui passent pour de bons juges, prodiguent volontiers cet explétif; ils interdisent à la poésie certains sujets, certaines pensées. Les anciens n'étaient pas si exclusifs : l'histoire et la science, la philosophie et la morale, toutes ces grandes choses impersonnelles acquises par le concours de toute l'humanité intelligente, étaient pour eux du domaine de la muse, aussi bien que la douleur et la joie, et les menus sentiments et sensations de la vie individuelle. Ils accueillaient sur leur Parnasse Hésiode auprès d'Homère, Solon auprès de Pindare ou de Théocrite, et Lucrèce à côté de Virgile.

Aujourd'hui la poésie est trop souvent une petite machine électrique de société, destinée à faire courir un aimable frisson dans un auditoire frivole. Autrefois, c'était la grande lyre aux sons infiniment variés, qu'un peuple artiste écoutait en grande pompe et couronnait de lauriers; mais ses savantes harmonies, ses inspirations profondes, glisseraient, sans être comprises, sur les cervelles fatiguées

et affairées. Il est certain que, de nos jours, peu de personnes se donnent la peine de réfléchir; peu de personnes relisent; on veut écouter à peine et passer. Aussi quelle littérature courante! et quel mince petit ruisselet de poésie coule du Parnasse contemporain!

Sitôt qu'un poëte dépasse la commune portée et la banalité du vulgaire, on se garde de l'ouvrir, on en parle sans l'avoir lu, et cela dans les recueils dits sérieux; on accumule des lieux communs pour prouver qu'on est grand et sévère critique; on n'a montré, en somme, qu'une ignorance absolue du sujet qu'on a traité de si haut. Mais le public, qui est bien forcé de juger sur parole, enterre le pauvre poëte sans autre forme de procès. Est-ce donc sa faute, à cet aligneur de vers, s'il y a dans sa tête autre chose que des billevesées, des bouquets à Chloris, des singularités ou des pastiches; s'il s'intéresse aux idées de son temps, aux grandes questions qui s'imposent à ceux qui pensent? Aussitôt un chœur se forme, qui lui crie sur tous les tons: Le poëte est chose légère! le poëte est un virtuose!

Songes-y bien, jeune rêveur Ne contemple pas trop avant la nature et l'homme! Flotte à la surface. Ne va pas laisser voir que tu es peut-être instruit, érudit, philosophe. Garde-t'en bien, si tu veux te voir accueillir et t'entendre réciter dans les salons.

Et ne croyez pas que nous dédaignions les rossignols et les fauvettes : ils ont la grâce de la spontanéité, et toujours notre cœur sera charmé de leurs naïves amours, toujours nous goûterons les élégies d'André Chénier et les bucoliques de Virgile; mais le sentiment n'est pas tout l'homme, il s'en faut; il n'est pas non plus tout le poëte. Le sentiment n'est que l'instinct naturel, ou le raisonnement incomplet; c'est par lui que nous confinons quelquefois aux cercles inférieurs de la vie. La marque de notre royauté, cette vie supérieure où l'homme se sépare de ses sujets terrestres, c'est la pensée, la réflexion profonde. Pourquoi donc serait-il défendu au poëte d'être un homme supérieur? Est-ce que le cœur et l'esprit s'excluent?

Tout cela vient de l'idée extrêmement vague qu'on se fait de la poésie. On la met dans les choses le plus souvent, et elle n'est, en fait, que dans la forme que le poëte leur impose. La poésie est l'illusion de la vie : celui qui fait vivre des personnages sur un théâtre, des idées dans un poëme, ou des sentiments; celui qui revêt de sa personnalité la nature, le monde réel et le monde idéal, celui-là est un poëte : au critique de le classer dans un genre particulier, de juger à sa valeur le dedans et le dessus, la forme et la substance qu'elle anime. On peut être très-ingénieux et très-vrai poëte sans être une âme bien trempée et un esprit lucide et fort; mais on n'est jamais un grand poëte sans être soutenu par une conviction profonde, qu'elle soit de l'ordre moral, scientifique ou philosophique, sentimentale ou intellectuelle; c'est-à-dire qu'il y a très-peu de grands poëtes, comme on sait, et beaucoup de vrais et estimables poëtes qu'il ne faut pas déprécier.

Est-on poëte en prose? Moins aisément qu'en vers; il semble que le relief nécessaire à la vie poétique soit déplacé dans la langue courante et précise du raisonnement. Le rhythme, la césure, la rime, tracent une ligne de démarcation qui, à notre sens, doit être respectée, entre le domaine des affaires et la sphère de l'art. Le prosateur va droit au but, il caractérise d'un mot ce qu'il veut faire entendre, et la forme est d'autant meilleure qu'elle s'applique plus étroitement à l'idée. Le poëte ne parle pas, il chante : le ton de la voix est changé; il s'arrête aux détails des contours; à la fois musicien, peintre, sculpteur, il tourne en tous sens cette chose délicate qu'on nomme une impression ou une idée. Comme la musique, la poésie doit être écoutée, écoutée encore. L'art ne va pas sans le loisir.

La poésie est donc un art, l'art d'animer, de personnifier un type, une chose, une idée. Elle confine aux arts plastiques et à la musique, mais elle les dépasse parce qu'elle les unit en elle. Sa supériorité nous paraît suffisamment exprimée dans les vers suivants, qu'on placera, si l'on veut, dans la bouche de notre poëte adolescent :

Aveugles sont les bruits et muets les contours.

Certes, sous les accords on devine des âmes
Ils coulent fraîchement; ils respirent des flammes;
Sous le doigt et l'archet vibrent les passions.
Mais où sont les héros? De pâles visions
Traversent par instant la poussière sonore;
Si nous les poursuivons, leur forme s'évapore;
Laissant un vague écho chaque jour affaibli,
Fantômes évoqués, ils rentrent dans l'oubli.

Certes, le blé mûrit sur la toile fertile;
Le vent souffle, l'eau court dans le cadre immobile.
Les lignes avec art vers le lointain s'en vont.
Les yeux sont animés, les bras sortent du fond;
Cette bouche entr'ouverte exhale des pensées,
Et ces gestes sont pleins d'actions commencées.
Mais l'action s'arrête, et le geste perdu
Sans retomber jamais reste en l'air suspendu.
Mais le son espéré ne sort pas ou s'envole,
Et la bouche entr'ouverte a gardé la parole.

O Musique! ô Peinture! à qui donner le prix?
Allez, une rivale en passant vous l'a pris;
La pomme est décernée. O belle Poésie,
O Muse! au même instant je t'ai vue et choisie!

Si l'une a plus de corps et de splendeur que toi;
Si l'autre a cette ampleur et ce vivant émoi
Dont l'ondulation dans leur essence imite
La vague rêverie et l'âme sans limite;
Seule, au charme du rhythme animant la beauté,
Tu fonds dans une triple et puissante unité
La forme, la couleur, l'harmonie, et tu donnes
Aux spectres de l'esprit des voix et des personnes.

Eh bien donc! sois poëte, fol adolescent; mais prépare-toi aux déceptions, aux iniquités de la critique insuffisante et aux dédains de la foule. Que risques-tu, après tout? Tu redescendras, s'il le faut, de la poésie à la prose.

LA VEUVE DU PASTEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 78, 82, 90.

» — Quand je revis le monsieur à l'air si aimable, et qui, malgré sa petite taille, avait quelque chose de si imposant, je l'appelai « monsieur le vicaire »; il parut content de voir que je savais qui il était. Il dit que l'après-midi du lundi était son jour de vacances, et que dès le mardi il recommençait à travailler pour sa prédication du dimanche.

» Que j'aurais voulu l'entendre prêcher! Mais c'était trop loin, cela ne se pouvait pas. Lorsque je voyais quelqu'un de Blackenboden, je ne manquais pas de dire que le vicaire prenait ses provisions chez nous, et cela me faisait plaisir d'entendre les gens s'écrier que pour un si petit homme il disait de bien belles choses dans ses sermons, et qu'il était plein d'ardeur pour ses travaux; on ajoutait que sa vie était parfois pénible, mais qu'avec le temps tout s'arrangerait, car il était encore bien jeune.

» Un jour qu'après avoir fait ses acquisitions habituelles le vicaire se disposait à partir, un ouragan s'éleva soudainement. Le temps devint sombre; des flots de neige chassés par le vent s'engouffrèrent dans le petit magasin; il était impossible d'y rester : la porte fermait si mal! J'ouvris bien vite celle de notre chambre, en priant le vicaire d'entrer. Son habit était déjà tout blanc. La chambre se trouvait fort en désordre, mon père ayant l'habitude de jeter les choses de côté et d'autre. J'étais très-confuse; mais le vicaire ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et

dès qu'il eut regardé autour de lui, il s'écria : « Ah ! » quel beau rosier vous avez là devant la fenêtre ! Non, » jamais je n'en ai vu un pareil ! » Il est vrai que notre rosier était couvert de roses telles qu'on en voit rarement au commencement du printemps. Le vicaire dit qu'il aimait extrêmement les fleurs, les rosiers surtout, mais qu'il n'avait jamais pu en élever un de la taille du mien. Il se réjouissait à l'idée d'avoir plus tard un presbytère et un jardin à lui, où il pourrait cultiver les fleurs tout à son aise. Voilà ce qui s'appellerait vivre ! Avec un jardin plein de fleurs il se trouverait assez riche ! A Blackenboden il n'avait pas un seul arbuste, et si je voulais lui donner une greffe de mon rosier, il en serait bien reconnaissant. Naturellement je répondis oui, je me hasardai même à demander la permission de lui offrir une branche de roses ; il accepta. Je cassai alors une branche sur laquelle se trouvaient une rose tout épanouie et des boutons près de s'ouvrir. Ah ! comme il me remercia gracieusement !

» A partir de ce moment, le vicaire de Blackenboden ne vint pas seulement à notre petit magasin, il entra souvent chez nous pour y voir mes fleurs. Mon père avait en grande estime ce client, qui causait si amicalement avec nous, et écoutait avec une si grande complaisance les histoires que mon père lui racontait, d'autant plus volontiers qu'il était fort rare qu'il eût le bonheur de tomber sur quelqu'un qui ne les connût pas.

» Le pauvre vicaire n'était pas heureux à Blackenboden ; le pasteur et sa femme manquaient totalement de tact, et gémissaient tout haut sur ce que leur coûtait le moindre morceau de viande qui paraissait sur leur table, s'écriant qu'à une époque où le pain était si cher, le pasteur qui était obligé d'entretenir chez lui un vicaire courait nécessairement à sa ruine.

» Le vicaire de Blackenboden continua à venir souvent et de plus en plus intimement chez nous. Je me disais bien parfois que ce devait être une condition bien digne d'envie que celle de la femme d'un pasteur, qui a une maison et un jardin à gouverner, et qui semble une reine aux yeux des femmes du village, surtout quand elle a un mari aussi bon et aussi savant que le vicaire ; mais qu'il fût jamais dans ma destinée d'atteindre à un tel bonheur, je n'en avais même pas l'idée. D'ailleurs, le vicaire de Blackenboden ne ressemblait en rien aux autres jeunes gens ; il ne faisait jamais le moindre compliment, et ne louait même pas ses sermons ; quand il en parlait, ce n'était que pour dire combien de peine ils lui avaient coûtée.

» Un lundi, il ne vint pas ; de toute la semaine nous ne vîmes pas une âme de Blackenboden. Cette semaine-là fut bien longue. Le lundi suivant, il faisait un temps affreux ; certainement personne ne viendrait par un temps pareil, et pourtant je m'étais levée de bonne heure pour finir mon ouvrage plus tôt que d'habitude et pouvoir, non pas me parer (Dieu m'en garde ! mon père m'eût fait là-dessus une belle semonce !), mais me coiffer avec un peu plus de soin que de coutume, et mettre le fichu qu'autrefois je ne mettais que le dimanche.

» A l'heure de notre dîner, on frappa à la porte, ce qui arrivait souvent à cause de notre petit commerce ; mon père avait eu à peine le temps de dire « Entrez ! » que le vicaire entra, en habit noir, son tricorne sur la tête, comme c'était encore l'usage alors aux jours de solennité. Comme je fus saisie ! J'aurais voulu me cacher sous la table ; mais il n'y avait pas moyen de me sauver... Mon Dieu ! quand je pense à ce moment-là je suis encore tout émue.

» Le vicaire s'excusa de nous déranger ; mais ayant à causer avec nous sur un événement important, il avait choisi le moment où l'on était sûr de nous trouver. « Vous » avez sans doute appris, nous dit-il, que j'ai été nommé » pasteur à Bohnengeschühle. » Puis il ajouta (ce qui nous jeta, mon père et moi, dans un étonnement qui tenait de la stupéfaction), il ajouta qu'il venait me demander pour femme. Et il dit d'une manière si touchante qu'étant orphelin et seul au monde, il avait besoin d'une compagne qui lui tînt lieu de père, de mère, de tout enfin ; il dit cela d'une manière si touchante, que j'en pleure encore aujourd'hui. Quand il en vint à déclarer qu'il avait trouvé en moi tout, absolument tout ce qu'il désirait, mon père se mit à sangloter comme un enfant, tellement que nous pouvions craindre que cela ne lui fît du mal. Lorsque le vicaire eut cessé de parler, nul de nous deux ne put répondre. Moi, la pauvre fille du gardien de l'horloge d'une petite ville, devenir femme de pasteur et bourgeoise de Berne !... C'était vraiment trop pour une pauvre cervelle comme la mienne, cela ne pouvait y pénétrer comme une vérité ; il me semblait rêver !...

Ce qu'il y eut de mieux encore, c'est que le vicaire pria mon père de venir demeurer avec nous, assurant que ce serait un vrai service à nous rendre ; car il y avait un peu de terrain autour du presbytère, et mon père s'entendait parfaitement à la culture. Ce que nous répondîmes, je n'en sais absolument rien. Je sais seulement qu'il nous semblait être au ciel.

» Dans la nuit, je croyais voir tout danser autour de moi, notre maison, la tour de l'horloge, la ville elle-même, et cette vision de femme de pasteur et de bourgeoise de Berne passait toujours devant mes yeux. Je me réveillai cent fois en redisant tout haut ce que mon père m'avait dit toute la soirée : « O *Setti* (Lisette), est-ce possible ! »

» On s'imagine facilement quelle rumeur ce fut le lendemain matin dans notre petite ville ; mais tout le monde sembla me pardonner mon bonheur ; et comme si mon mariage eût été un honneur pour le pays, on m'invita de tous côtés ; on me fit raconter comment les choses s'étaient passées. Je dus partir pour Berne, où je n'étais jamais allée... Ce fut un grand jour pour moi, une joie mêlée de crainte et de tremblement. Là où je venais prendre droit de cité, j'osais à peine marcher. J'éprouvai comme un sentiment de délivrance quand je repassai la porte de la ville pour revenir à notre pauvre demeure.

» Nous fîmes nos préparatifs pour nous rendre au presbytère de Bohnengeschühe. On m'acheta un joli mobilier ; je reçus beaucoup de présents. Mon père voulut emporter tout ce que nous avions à la maison, disant que tout pourrait servir, et que d'ailleurs un nombreux bagage imposerait du respect aux habitants de Bohnengeschühe. On eut peine à faire tenir le tout sur un grand chariot que mon père devait emmener un jour avant notre arrivée au presbytère.

Après le jour de mon mariage, le jour le plus solennel de ma vie fut celui de mon entrée à Bohnengeschühe. J'étais pénétrée d'une joie si profonde et en même temps d'une si profonde humilité, que je ne prononçai pas, je crois, douze paroles. Je pouvais à peine remercier les gens qui me saluaient, mais je laissais mes larmes couler sans contrainte sur ma joue. « La femme de notre pasteur est » presque une enfant, disait-on en me voyant passer ; mais » nous avons vu plus d'une enfant devenir une bien digne » femme. Puis, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'est pas » orgueilleuse. » Oh ! non, je n'étais pas orgueilleuse ; il me semblait que le ciel s'ouvrait et que j'y entrais.

» Nous avions d'ailleurs tous deux, surtout mon mari, un tel amour pour notre prochain, que chacun se dit bientôt que, si nous le pouvions, nous aiderions certainement tout le monde. Mon père contribuait beaucoup à la considération qu'on avait pour nous. Au milieu des paysans,

son âge, son existence passée dans une ville, lui donnaient une importance égale à celle d'un bourgmestre parmi ses administrés. Il avait toujours quelque histoire à raconter; il connaissait la culture de la terre, surtout la manière de soigner les arbres, ce qui le faisait tenir en grande estime.

Nous vivions fort retirés... Le village de Bohneugeschühe était loin des autres hameaux, et nous n'avions pas de relations au dehors, mon mari et moi étant fort timides Mais nous n'en vivions pas moins heureux, mon mari occupé de sa paroisse, mon père des arbres du verger, moi de mon jardin; plus notre domaine était petit, plus vaste était le champ de nos espérances; et le moindre sujet de contentement que venait à éprouver l'un de nous était vivement senti par les deux autres. Chaque saison en apportait des corbeilles pleines. Nous nous réjouissions à l'avance de ce que nous récolterions, de ce qui croissait sous nos yeux, et tout l'hiver se passait à espérer le printemps. Mon mari surtout, dont l'enfance s'était écoulée à la ville, et qui ne se faisait pas l'idée des joies bénies que donne la vie des champs, se trouvait particulièrement heureux de son existence nouvelle; il se félicitait d'être indépendant, honoré et aimé. Et, vraiment, je ne saurais assez dire combien il était aimable et bon; il n'appartenait certes pas à cette classe de gens qui, après s'être trouvés dans une position des plus gênées, sont ensuite les plus difficiles à contenter. Il disait souvent qu'il n'aurait jamais pensé qu'on pût être aussi heureux qu'il l'était. Quant à mon père, il jouissait doublement de son bonheur, car il s'attribuait le nôtre. « Que seraient devenus sans mes conseils ces pauvres enfants? » répétait-il sans cesse. Oui, je le répète, bien que nous fussions pauvres, comme nous avions été plus pauvres encore, nous nous trouvions complétement satisfaits de notre sort, et rien ne troubla cette douce paix pendant plusieurs années.

La suite à la prochaine livraison.

PROMONTOIRE FLOTTANT.

Au commencement de 1718, le patron d'une barque venant de la côte d'Afrique fit, en arrivant à Gibraltar, un récit étrange dont la véracité fut affirmée par tout son équipage. Ils avaient rencontré, disait-il, une île flottante longue de plusieurs lieues et où l'on voyait distinctement des montagnes, des bois et des vallées; mais ce qui leur avait paru le plus surprenant, c'est qu'il s'élevait de cette île une rumeur formidable où l'on distinguait les hurlements, les rugissements, les aboiements, les glapissements de toutes sortes d'animaux : lions, panthères, tigres, loups, etc. Les matelots racontèrent aux habitants de Gibraltar qu'étant un matin à l'ancre, ils avaient été terrifiés en voyant cette île s'avancer vers leur barque avec le flux de la mer. Aussi s'étaient-ils empressés de lever l'ancre et de fuir à toutes voiles. On leur demanda comment ils s'expliquaient une apparition si extraordinaire. Le plus intelligent de ces hommes exprima l'opinion que ce pouvait être quelque promontoire séparé tout à coup du continent africain par un tremblement de terre; mais il lui était impossible de comprendre comment une masse si lourde avait pu flotter à la surface de la mer au lieu de tomber au fond.

La population de Gibraltar eut assez de confiance dans la relation des matelots pour que, sur ses instances, on fît sortir immédiatement du port deux navires qui, chargés de curieux, s'avancèrent jusqu'à l'entrée du détroit; mais, si loin que pût s'étendre la vue, on ne découvrit rien qui ressemblât à l'île flottante.

Quelques personnes furent d'avis que ce ne devait avoir été qu'un simple mirage; d'autres, admettant l'hypothèse du tremblement de terre, supposèrent qu'après sa séparation subite, le promontoire avait pu être soutenu quelque temps à sa base, tout en se mouvant sur un sol peu profond, puis qu'un peu plus loin, l'appui lui faisant défaut, il avait dû sombrer. ([1])

LA RECONNAISSANCE DE SAM.

— Oh! Seigneur Dieu! disait Sam, le pauvre nègre esclave, délivre-moi, délivre-nous tous de cette dure servitude!

Un ange du Seigneur lui apparut, et lui dit :

— Patience! Dieu a entendu ta prière; en attendant qu'il t'exauce et que l'heure soit venue, songe en ton cœur comment tu pourras lui prouver ta reconnaissance.

Et toute la journée dans les longues heures de travail sous le soleil ardent, et toute la nuit dans l'obscurité de sa misérable hutte, Sam cherchait comment il prouverait à Dieu sa reconnaissance.

La guerre éclate entre le Nord et le Sud; mais ce n'est pas en vain que la terre a bu le sang des vaillants soldats; ce n'est pas en vain que tant de cœurs généreux ont cessé de battre : l'esclavage est aboli. Le nègre loue un petit champ, bâtit une cabane, et, en travaillant comme un homme libre, il parvient à nourrir sa bonne femme et ses chers petits enfants.

Quand il les vit en âge d'être raisonnables, la lumière se fit dans son âme, et il sentit qu'il avait enfin trouvé le moyen de prouver à Dieu combien il était reconnaissant.

Alors l'ange du Seigneur lui apparut de nouveau, et lui dit :

— Comment rendras-tu grâce à Celui qui t'a tiré de la terre de servitude?

— En conduisant, dit le nègre, mes enfants dans la voie la plus agréable au Seigneur. Je les enverrai à l'école pour y apprendre à lire et à écrire.

ÉPISODE DE VOYAGE EN BAVIÈRE.

Fin. — Voy. p. 89.

Je passai toute la journée à visiter le glacier. Le soir, mon guide me ramena à l'auberge, où nous arrivâmes au coucher du soleil. La lumière qui pénétrait par les fenêtres dans la maison du pêcheur éclairait une scène charmante : filles et garçons dansaient gaiement. Le musicien était un homme de haute taille, aux traits réguliers, encadrés par une barbe épaisse; il était vêtu comme les paysans qui l'entouraient. On m'apprit ensuite que c'était un comte dont les domaines étaient situés dans la montagne. Quand il cessait de faire résonner son instrument, il s'entretenait familièrement avec les danseurs ou chantait avec eux quelque rustique *jodler*. Les seigneurs qui se vouent comme celui-ci à la vie de chasseur et de campagnard ne sont pas rares dans le midi de l'Allemagne; ils y forment comme une classe à part; pleins de bonne grâce et de cordialité pour les habitants de la montagne, dont ils portent le costume et partagent la vie, ils retrouvent en face de l'étranger qui appartient aux classes élevées toute leur fierté, et affectent même quelquefois la plus hautaine arrogance.

Le garde-chasse salua le comte avec aisance, comme on salue un vieux et fidèle compagnon des heures de peine et de plaisir.

([1]) Defoe's *Uncollected Words*, t. II, p. 22.

En même temps que nous entra dans la salle la jeune batelière, qu'on appelait Mideï; mais personne ne l'invita à danser. Tous ceux qui se trouvaient là savaient qu'il n'y avait qu'un danseur pour elle, son fiancé, et ils se plaisaient à respecter son privilége. Dès que le comte recommença à jouer un air de danse, le chasseur offrit la main à Mideï. Tous les couples se mirent en branle avec une joie nouvelle. La jeune fille de notre hôte dansait avec un forestier de taille gigantesque, vers lequel elle levait les yeux avec une sorte de timidité moqueuse.



Scène de danse dans une auberge de Bavière. — Composition et dessin de M. de Bnzer.

Le matin suivant, je dessinai le portrait de la jolie Mideï et je l'offris à son fiancé. Il me témoigna sa vive reconnaissance, et se hasarda même à me demander si je voudrais bien faire de lui un croquis semblable pour le porter à Mideï : je m'empressai de lui prouver ma bonne volonté; le dessin lui plut, et le soir la jeune fille reçut ce présent avec joie et s'éloigna en l'emportant.

Je partis le lendemain.

Deux ans après, je revins au Kœnigssee. A la porte de l'auberge, je vis une batelière nouvelle. Je demandai à la femme du pêcheur ce qu'était devenue Mideï : ses yeux se remplirent de larmes; elle m'apprit que le garde-chasse avait été tué par un braconnier. Sa fiancée avait langui pendant une année, puis s'était éteinte doucement.

Il me sembla dans ce moment que toute la beauté du lac et de ses montagnes avait disparu avec les figures amies qui en avaient animé pour moi le souvenir. Je ne fis pas cette fois un long séjour au Kœnigssee.

LA MALÉDICTION D'UN PROSCRIT.

ANECDOTE

Dans le Shropshire, à environ huit milles au nord de Shrewsbury, s'élèvent les ruines d'un vieux château auquel se rattache un curieux épisode du règne de Jacques Ier.

Ce roi nourrissait une aversion motivée contre les puritains, dont les doctrines essentiellement démocratiques en faisaient les ennemis acharnés du pouvoir arbitraire. Ses ministres lui conseillaient de les poursuivre à outrance, chose d'autant plus facile qu'ils avaient peu de partisans parmi le peuple, auquel répugnait leur hostilité contre tous les plaisirs. Cependant un petit nombre des membres de l'aristocratie les protégeait en dessous.

Vincent Corbet, qui avait continué la construction du château commencé par son frère sir Richard, avait pris sous sa protection spéciale un vieux puritain nommé Paul Holmyard, qui habitait un cottage à peu de distance du domaine seigneurial. C'était le type du fanatique. Sain et vigoureux malgré son âge, ses traits durs, son œil d'un gris froid, les muscles de son visage pareils à des cordes, tout en lui annonçait la résolution et l'absence de toute sympathie humaine. Dénoncé au gouvernement comme dangereux, il n'avait dû son salut qu'à l'influence de M. Corbet. Mais une longue impunité l'avait tellement enhardi que son protecteur le menaça de lui retirer son appui. Peu effrayé de cette menace, à l'accomplissement de laquelle il ne croyait pas, le vieux sectaire continua à prêcher ouvertement ce qu'il appelait les préceptes de l'Évangile, mais que l'autorité nommait ceux de la rébellion. Par une froide nuit d'hiver, il venait de se coucher, lorsqu'on frappa à sa porte. Il ouvrit sa fenêtre, et reconnut à la clarté de la lune, alors dans son plein, un de ses disciples les plus dévoués. L'homme insista pour entrer, et, dès que Paul lui eut ouvert, il le prévint que les suppôts de la justice étaient sur sa piste, et qu'il n'avait pas une minute à perdre ; il y allait de sa vie.

Paul hésitait. L'autre le pressant :

— Eh bien, dit-il, je gagnerai les collines, et m'y cacherai jusqu'à ce que mes persécuteurs s'éloignent.

— Impossible ; ils vous traqueront, et suivront l'empreinte de vos pas sur la neige, qui est épaisse et couvre plusieurs milles. Vous serez pris avant d'atteindre les hauteurs.

— Que faire, alors? demanda le puritain troublé. Conseille-moi, Jonathan ; car tu es bien connu pour être une torche parmi les gentils, et un flambeau brûlant devant l'Éternel. Dis-moi comment échapper aux rets des chasseurs, qui me tueront si je tombe dans leurs piéges.

— Je ne vois qu'une chance, dit l'homme, et peut-être vous répugnera-t-elle.

— Parle toujours ; j'en jugerai.

— Fuyez vers les ruines de la vieille chapelle. Personne ne se souciera de vous y poursuivre. Les souterrains sont si nombreux et si tortueux, que si quelques-uns s'y hasardaient, ils pourraient bien chercher un an sans vous découvrir, à moins que vous ne les y aidiez.

Or, les ruines avaient un mauvais renom ; et, comme l'assurait Jonathan, personne ne se souciait de s'y risquer. Quelques esprits forts avaient tenté l'aventure et n'avaient pas reparu. On supposait qu'égarés dans ces interminables passages, ils y étaient morts de faim. Il existait dans le pays une légende qui peuplait ces cavernes des âmes errantes des suicidés. Désertant les lieux de sépulture qui leur étaient jadis assignés à la jonction de quatre chemins, elles avaient élu domicile sous ces inextricables voûtes, et l'imprudent qui violait leur asile était aussitôt saisi, traîné sur la claie, et rôti devant un feu de soufre. Le fanatisme superstitieux de Paul le disposait à de sinistres pressentiments, et quoique sa raison protestât contre ces bruits populaires, il n'y pouvait songer sans une vague terreur. Ce ne fut donc qu'à son corps défendant que, s'étant muni d'une Bible, d'une *chandelle de cire*, d'un briquet et d'amadou, il se dirigea vers la chapelle ruinée. A peine y arrivait-il qu'à travers un mur lézardé il aperçut la troupe de soldats lancée à sa poursuite et suivant ses traces sur la neige. Il ne s'était pas encore enfoncé dans les souterrains, mais la vue de l'ennemi si proche le décida. Il fit une courte prière, et descendit, se dirigeant à tâtons, jusqu'à ce qu'il eût atteint un point où il se crut en sûreté. Là, il fit une halte pour respirer. Peu de minutes après, une lueur éloignée brillait à l'entrée du passage qu'il avait suivi. Il battit en retraite. La lumière continua d'avancer, lentement, mais résolûment. Il s'enfonça plus avant dans le souterrain. La lumière arrivait sur lui, paraissant et disparaissant avec les sinuosités du passage, tournant quelquefois à angle droit. Tout à coup le bruit d'un coup de feu ébranla les voûtes ; un fragment du rocher se détacha, atteignit le fuyard au front, et son visage fut inondé de sang. L'avait-on vu? C'était presque impossible, d'après la disposition du défilé. Peut-être, dans leur effroi, les soldats avaient-ils tiré au hasard? Quoi qu'il en fût, il jugea prudent d'accélérer le pas. Il courut, son pied glissa ; il tomba et roula le long de ce qui lui sembla une pente rapide. Étourdi par la chute, il avait conscience du danger sans pouvoir s'en préserver. Enfin, une saillie du roc, plus haute à peine d'un demi-pied que le niveau du souterrain, l'arrêta brusquement. Il parvint à s'asseoir et prêta l'oreille. Il n'entendait plus des pas d'hommes, mais un bruit sourd, bas, murmurant, semblait partir de quelque profondeur en face de lui ; il ne pouvait définir la nature de ce bruit. Certain d'être maintenant hors de la portée de ses ennemis, il se hasarda à battre le briquet et à allumer sa bougie. Il se vit alors avec épouvante sur l'extrême bord d'un précipice ; au fond, une masse d'eau noire coulait sournoisement ; le bruit de la chute de ces eaux dans un second gouffre était ce qu'il entendait. La terreur le rendit immobile ; quand il put se mouvoir, il rampa sur ses mains et ses genoux, et n'osa se relever que lorsqu'il eut laissé le précipice à une certaine distance derrière lui.

Cependant les limiers qui étaient sur sa trace n'avaient pas abandonné la chasse. Le son de leurs voix arrivait encore à ses oreilles : mû par un instinct naturel de conservation, il éteignit sa lumière et se lança dans un autre embranchement du souterrain, cherchant son chemin à tâtons, jusqu'à ce que, épuisé de lassitude, il se laissa choir.

Les heures succédèrent aux heures... pendant un jour ou une nuit, il ne savait lequel des deux ; il avait conscience d'avoir longtemps dormi ; ses provisions étaient épuisées. Il lui fallait prendre un parti : rester enfoui dans ces cavernes était se vouer à une mort affreuse ; mais de quel côté se diriger? Même avec l'aide d'une lumière il eût eu bien peu de chances de sortir de ce vaste et tortueux labyrinthe où s'entre-croisaient d'innombrables couloirs. Il résolut de marcher en avant, dans l'espoir de découvrir une issue, peut-être le passage par où il était descendu.

Il s'écoula encore un jour, à en juger par la faim et

l'épuisement qu'il ressentait. A bout de forces, il se coucha par terre et s'endormit; ce repos forcé lui fit oublier quelques instants l'horreur de sa situation, qui lui revint plus terrible au réveil. De longues heures s'étaient passées en vains efforts. L'obscurité aggravait encore son anxiété; il craignait à chaque pas de rencontrer les eaux qui suivaient leur cours limoneux dans les profondeurs de la caverne. Plus d'une fois il entendit ou crut entendre leur sourd mugissement. Il se pouvait que ce fût le sifflement du vent se faisant jour à travers quelque crevasseet tournoyant le long des étroits défilés.

Il se croyait au septième jour de cette cruelle épreuve, quoique en réalité il n'y en eût que trois depuis sa disparition. Une ardente prière que, dans sa détresse, il adressa au Très-Haut, lui redonna une nouvelle énergie et devint, ainsi qu'il le disait plus tard, l'occasion de son salut. Ranimé et plein d'espoir, il reprit sa course. Soudain un bruit de l'extérieur arriva jusqu'à lui : il ne pouvait le définir, mais il se dirigea de ce côté. Bientôt une lumière, la clarté du jour, éclaira une paroi de la caverne. Quelques instants après, il sortait des souterrains par une ouverture située au milieu des collines, à une grande distance de l'endroit où il était entré.

Un paysan, puritain comme lui, l'accueillit et le cacha dans sa chaumière; mais il n'était pas homme à y demeurer longtemps.

Un jour que M. Vincent Corbet inspectait les travaux du château qu'il faisait bâtir, il vit se dresser devant lui la haute taille et la figure hâve et vindicative du vieux puritain, dont la longue barbe blanche et les yeux hagards attestaient les souffrances.

« Malheur à toi, homme au cœur dur! s'écria-t-il avec le ton et l'accent d'un prophète. Le Seigneur a endurci ton cœur, comme il endurcit celui de Pharaon, pour sa ruine et la tienne. Ne te réjouis pas dans tes richesses, ni dans les monuments de ton orgueil, homme; car ni toi ni tes enfants, ni les enfants de tes enfants, n'habiterez ces salles! Elles seront livrées à la désolation; le serpent, la vipère et les bêtes immondes en feront leur refuge, et ta maison leur sera abandonnée! »

La prophétie du vieillard s'accomplit. Soit que le propriétaire eût outre-passé ses ressources, soit par suite des guerres civiles, le château, un moment occupé par les troupes du roi, ne put être achevé. Une partie des murs encore debout montrent quels en eussent été le style et l'étendue; mais le toit effondré n'en fait plus qu'un romanesque amas de ruines, voué à la destruction par le vieux proscrit puritain.

DE LA DIGNITÉ DE L'ENSEIGNEMENT CHEZ LES TURCS.

Nulle part l'instruction n'est plus en honneur qu'en Turquie; nulle part on ne professe un plus grand respect pour ceux qui sont chargés de la répandre ([1]). Le *khodja* (précepteur; le *didascalos* des Grecs) prend place dans la famille à côté, et l'on pourrait presque dire au-dessus du père, les Orientaux rapportant de cette manière le mot célèbre d'Alexandre : « Mon père m'a fait descendre du ciel sur la terre, mais mon précepteur m'a fait de la terre remonter au ciel. » Ses droits sont de ceux qui ne se prescrivent jamais. Quelque humble que soit restée la position d'un khodja, à quelque rang élevé que soit parvenu son élève, jamais celui-ci, fût-il grand vizir, ne manque à lui témoigner même en public, une tendresse mêlée de respect

Je citerai à l'appui un fait, ou plutôt une scène, dont je fus témoin. J'étais en visite, un matin, chez Rechid-Pacha. Ancien ambassadeur à Paris et à Londres, ancien ministre des affaires étrangères, Rechid occupait pour la troisième fois, à cette époque (1848), le grand vizirat. On sait ce qu'était, ce qu'est encore aujourd'hui à Constantinople un grand vizir : plus qu'un premier ministre, plus même que le souverain d'un État constitutionnel en Europe. Véritable *portefaix* ([1]) de l'empire, chef suprême et unique de l'administration, — les autres ministres n'étant en quelque sorte que ses délégués, — il est le représentant dans l'ordre politique du sultan dont il tient le sceau. Il ne rend aucune visite, et n'accepte aucune invitation. Les ambassadeurs viennent chez lui; il ne va point chez les ambassadeurs ([2]).

A l'autorité du rang s'ajoutait chez Rechid l'éclat de la renommée. Le hatti-schérif de Galhané avait répandu son nom dans toute l'Europe. L'opinion à cette époque s'était engouée de la Turquie, et Rechid passait pour le premier homme d'État de la Turquie. On s'était passionné pour la réforme, et Rechid personnifiait la réforme.

Une dizaine de personnes, ministres, généraux, ulémas, étaient réunies dans le selamleck, les unes debout, les autres assises sur des chaises. Seul le grand vizir occupait un angle du sofa. La conversation s'était engagée sur les affaires de Valachie, quand la tapisserie qui fermait l'entrée du selamlek s'écarta à demi, et un personnage âgé, coiffé du turban blanc des ulémas, pauvrement vêtu d'ailleurs, se glissa dans la salle. Personne ne parut faire attention à lui, — l'usage étant, en Turquie, que le premier venu entre ainsi de plein pied chez le plus haut dignitaire de l'empire, — et lui-même, adossé à la muraille près de la porte, immobile, le regard fixe, ne semblait avoir remarqué aucun des assistants. Tout à coup, Rechid ayant regardé par hasard de son côté, je le vis se lever du divan, se diriger vers l'inconnu, auquel il baisa respectueusement le bas de la robe en le saluant du nom de père (*baba*), et, le prenant doucement sous l'aisselle, suivant la mode orientale, le conduire jusqu'au sofa, où il le fit asseoir à sa place. Ils causèrent à voix basse durant une couple de minutes, après quoi Rechid, prenant de nouveau le bras du vieillard, l'aida à se lever du divan et le reconduisit jusqu'à la porte du selamlek avec les mêmes témoignages de respect et d'affection.

Je profitai de cet instant pour me pencher à l'oreille de mon voisin et lui demander quel était cet hôte à qui le vizir rendait de tels honneurs et qui les recevait sans en paraître surpris : « C'est, me répondit-il, l'ancien khodja de Rechid, celui qui lui a appris à lire. »

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. les Tables, et p. 35.

LE MERCURE.

Le mercure est le seul métal qui soit liquide à la température ordinaire; il a une densité très-considérable, et pèse treize fois et demie plus que le même volume d'eau. Le mercure peut se présenter sous les trois états : solide, liquide et gazeux. Il se solidifie sous l'influence d'une tem-

([1]) Et toutefois le peuple turc est ignorant; la Turquie ne contribue pas aux progrès de la civilisation. Ce grand respect pour ceux qui donnent l'enseignement est à peu près stérile, et paraît tenir uniquement au caractère religieux qu'on leur attribue. Nous reviendrons sur ce sujet.

([1]) *Vizir* ou *vezir*, celui qui porte un fardeau.

([2]) Il a été dérogé pour la première fois à cette étiquette lors de la guerre de Crimée.

pérature de 40 degrés au-dessous de zéro, température qui n'est pas rare dans les hautes latitudes. Sir John Ross, dans son Voyage au milieu des mers arctiques, raconte qu'il put charger un fusil avec une balle de mercure, congelée par son séjour dans un moule en fer exposé à l'air environnant. La balle resta solide, même pendant l'inflammation de la poudre, et elle perça une planche en bois placée à une assez grande distance. Dans les laboratoires, on solidifie facilement le mercure liquide en l'exposant au froid produit par l'évaporation de l'acide sulfureux dans le vide de la machine pneumatique.

Dans les cours, on solidifie quelquefois le mercure à l'aide du protoxyde d'azote liquéfié. Cette expérience peut s'exécuter dans une capsule de platine chauffée au rouge, et il est remarquable de voir sortir en quelque sorte du feu un corps dont la température est de 40 degrés au-dessous de zéro. Voici comment s'exécute cette remarquable expérience. On chauffe sur une lampe-forge (fig. 1)

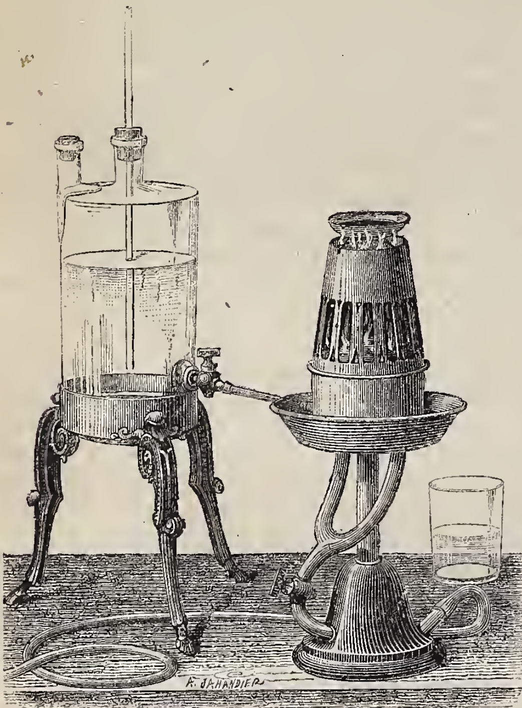


Fig. 1. — Solidification du mercure dans le protoxyde d'azote.

une capsule de platine, de manière à la faire rougir fortement; on y jette du protoxyde d'azote liquéfié, qui prend l'*état sphéroïdal*, c'est-à-dire qui se rassemble en une masse qui n'adhère pas aux parois rouges du platine, et sa température se maintient extrêmement basse. Si l'on y plonge un petit tube contenant du mercure, ce métal prend immédiatement l'état solide et peut être martelé.

Le mercure entre en ébullition à 360 degrés, mais il émet des vapeurs à toutes les températures; on peut le prouver par l'expérience suivante. On suspend une feuille d'or dans un flacon contenant du mercure (fig. 2); on a soin que l'or soit au moins à un centimètre du niveau du liquide. Malgré la distance qui le sépare du mercure, il ne tarde pas à se ternir, à se combiner avec les vapeurs mercurielles qui s'échappent constamment de la surface.

Il faut donc ne manier le mercure qu'avec précaution, car ses vapeurs sont très-dangereuses et vénéneuses.

Quand le mercure est pur, il est d'une remarquable fluidité; quand il renferme, au contraire, de petites quantités de métaux étrangers, il adhère à la porcelaine et au verre; au lieu d'y glisser librement, il laisse des taches sur son passage, il s'allonge au lieu d'être en gouttelettes arrondies : on dit alors, en termes de laboratoire, qu'*il fait la queue*.

Le mercure se combine avec un grand nombre de métaux, et les composés qui en résultent s'appellent des amalgames. L'or, l'argent, sont attaqués et détériorés par le mercure, qui dissout ces métaux avec autant de facilité que l'eau dissout le sucre.

Les sels de mercure les plus importants sont le *calomel* et le *sublimé corrosif*. Le premier est du chlorure de mercure : c'est un composé inoffensif, très-usité en médecine; le second est un bichlorure très-dangereux, qui peut être considéré comme un des poisons les plus énergiques. Le protochlorure de mercure se transforme en bichlorure sous l'action du sel marin : quand on prend du calomel, il faut donc avoir soin de l'absorber à jeun; car si l'on avait pris auparavant des aliments salés, le médicament se transformerait dans l'estomac en un redoutable poison.

Le sulfure de mercure est d'un beau rouge, et il est fort employé en peinture sous le nom de *vermillon*. On le prépare en broyant ensemble du soufre et du mercure, auxquels on ajoute un peu de potasse; les Chinois et les Japonais produisent un vermillon bien supérieur à celui que nous fabriquons en Europe.

L'iodure de mercure est un sel rouge d'un très-bel aspect; on le produit d'une manière assez singulière, en versant de l'iodure de potassium, liqueur blanche et limpide, dans une solution non moins limpide de bichlorure de mercure. Ces deux liquides, qui ont l'apparence de l'eau, mélangés ensemble donnent un précipité rouge très-abondant. Une fois le précipité formé, si l'on ajoute un léger excès d'iodure de potassium, il se dissout et disparaît instantanément.

Nous ne terminerons pas cette note sur le mercure sans parler du fulminate de mercure, poudre détonante d'une incomparable énergie, que l'on emploie dans la fabrication des capsules et des amorces des armes à feu. Le fulminate de mercure détone au moindre choc, et sa force d'expansion est effroyable; plus d'un chimiste a été dangereusement blessé en le préparant, et quelques imprudents expérimentateurs ont même payé de la vie leurs études de ce composé dangereux. Sa préparation est cependant très-facile; mais nous la passerons sous silence, afin qu'aucun de nos lecteurs n'ait la tentation de fabriquer un corps si redoutable.



Fig 2. — Feuille d'or sur du mercure.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

JOSEPH.



Une Boutique de serrurier, tableau de M. Leleux. — Dessin de Pauquet.

J'avais connu Joseph tout enfant. Il n'y avait pas dans le village de gamin plus turbulent, plus indiscipliné. Quoique petit et chétif, aucune autorité ne l'intimidait, aucun danger ne lui faisait peur. A huit ans on ne lui en eût donné que cinq, et pour l'audace et l'intrépidité il émerveillait ceux qui avaient le double de son âge. Presque tous les jours, matin et soir, quand la voiture qui faisait le service de correspondance du chemin de fer débouchait de la route et s'engageait dans la rue en pente au grand trot de ses trois chevaux, Joseph accourait, sautait sur le marchepied, grimpait sur le siége du cocher et s'emparait des guides et du fouet, qu'il faisait claquer avec la prestesse et la vigueur d'un postillon consommé; et quand la diligence repartait, il la reconduisait jusqu'au bout du village, planté à califourchon sur l'un des chevaux, par-dessus le harnais, lancé en l'air à chaque pas de sa rude monture, fier et apostrophant tous ceux qu'il rencontrait. A l'école, où il trouvait bon d'aller de temps en temps, il dépassait la plupart de ses camarades par la vivacité de son intelligence; mais il était rare qu'à la sortie il ne se prît pas de querelle avec l'un d'eux et que la dispute ne se vidât pas à coups de poing. Aussi Joseph passait-il pour un mauvais garnement, dont les mères prudentes défendaient la fréquentation à leurs fils On ne le voyait jamais qu'ébouriffé, les habits déchirés, la figure égratignée, un bandeau sur l'œil ou un bras en écharpe. — « Que voulez-vous? disaient

les plus indulgents, le pauvre enfant n'a plus de mère. » — Son père faisait de son mieux pour le corriger; il le croyait, du moins : il ne lui épargnait ni les gronderies, ni même les coups; mais il n'obtenait rien. D'ailleurs, comme il était le seul serrurier de l'endroit, sa besogne l'occupait tout le jour, et il n'avait guère le loisir de surveiller son fils, qui n'était presque jamais à la maison.

De quatorze à dix-huit ans, Joseph avait fait chez son père son apprentissage de serrurier; puis il avait continué à travailler avec lui comme ouvrier. Il était laborieux et habile, mais son caractère ne s'était pas adouci. On retrouvait dans le jeune homme l'intraitable gamin d'autrefois. C'était la même incurie dans la tenue, la même rudesse de manières. Ses cheveux rebelles et incultes, son visage et ses bras nus perpétuellement barbouillés de noir, prévenaient peu en sa faveur. On ne lui parlait guère que pour réclamer en peu de mots ses services; on n'était pas tenté de franchir le seuil de cette boutique, véritable antre de cyclope, qu'un désordre et une négligence invétérés rendaient non moins sordide que sinistre. Ses rapports avec son père étaient restés les mêmes. Les observations de l'un ressemblaient à des reproches; les réponses de l'autre, à de sèches récriminations. Mécontents l'un et l'autre de la vie morne qu'ils menaient, ces deux hommes n'échangeaient que de rares paroles, le plus souvent dures ou aigres, à l'unisson avec les coups de marteau ou les grincements de lime qui les accompagnaient. Le soir, après souper, Joseph, qu'aucun attrait ne retenait chez lui, allait au cabaret. On ne disait pas qu'il y bût outre mesure, mais dans les discussions qui ne manquaient pas de s'élever, une voix retentissante, irritée, dominait les autres, et c'était la sienne. Durant la saison de la chasse, il ne passait pas un dimanche à la maison. Quelque temps qu'il fît, il partait dès le matin, le carnier au dos, le fusil sur l'épaule, et il ne rentrait qu'à la nuit close. Un jour, le garde champêtre, le rencontrant près d'une clôture brisée, l'accusa d'être l'auteur du délit et le menaça d'un procès-verbal qui le ferait condamner à la prison : la colère de Joseph fut si terrible que le garde se crut un moment dans un sérieux danger. Il fut prouvé, du reste, que Joseph était innocent; le coupable, qu'il connaissait et qu'il n'avait pas voulu nommer, se dénonça lui-même. Mais depuis lors il se trouva des gens pour répéter qu'il ne ferait pas bon avoir maille à partir avec ce sauvage, ni se trouver seul avec lui au coin d'un bois. On ne le désignait pas autrement que par le surnom de *Mal-Commode*. Plusieurs de ses camarades prétendaient cependant que, malgré les apparences, Joseph était au fond « un bon garçon. » Mais que valait une telle recommandation?

Je restai deux années sans retourner au village, où je passais habituellement l'été. Quand j'y revins, du premier coup d'œil je m'aperçus du changement qui s'était opéré dans la maison et dans la personne de Joseph, et qui rendait l'une et l'autre à peine reconnaissables. La devanture de la boutique était repeinte; une clef géante en bois doré, fixée au-dessus, servait d'enseigne. Une vigne vierge entourait la fenêtre de ses festons. L'intérieur était toujours sombre, — un atelier de serrurier est nécessairement voué à la fumée et à la poussière de charbon; — mais il était visible que les dalles du sol avaient fait connaissance avec le balai, et les outils, qui autrefois gisaient épars de tous côtés, pendaient, méthodiquement groupés, le long des murs. Quant à Joseph, il avait subi une transformation non moins frappante. Ses cheveux crépus s'étaient disciplinés. Ses traits, dont jadis quelque noire balafre dérangeait toujours l'harmonie, montraient maintenant en pleine lumière une régularité et une finesse qui étaient presque de la beauté. Son humeur ne s'était pas moins éclaircie que son visage : il chantait en travaillant. Mon étonnement fut au comble quand je vis une jeune fille d'environ dix-huit ans, fraîche, avenante, aller et venir dans la boutique, et parler d'un ton de familiarité affectueuse, tantôt à Joseph, tantôt à son père : ceux-ci se détournaient de leur travail pour lui répondre avec enjouement. Les jours suivants, je pus juger complétement de la métamorphose qui s'était accomplie dans cet intérieur. Joseph n'allait plus le soir au cabaret; il prenait le frais, assis à côté de Catherine, — c'était le nom de la jeune fille, — sur le banc de pierre scellé au mur extérieur de la maison. Le dimanche, il ne chassait plus; il passait la matinée à cultiver dans son jardin, jusqu'alors abandonné aux mauvaises herbes, quelques planches de légumes encadrées de plates-bandes de fleurs; l'après-midi, on le rencontrait avec Catherine dans les champs ou dans les bois. Tout le monde le saluait et lui adressait la parole. Je remarquai qu'il était rentré en possession de son nom de Joseph. Son sobriquet de *Mal-Commode* ne lui était plus donné que par deux ou trois anciens amis, seulement par habitude, sans mauvaise intention.

Un jour, je le questionnai sur la jeune fille, dont je m'étonnais de voir la présence se prolonger dans sa demeure.

— C'est la fille d'une cousine de mon père, me dit-il; elle était restée orpheline, elle n'avait plus que nous de parents, mon père l'a recueillie. Notre ménage, comme vous avez pu le votr, ne s'en est pas mal trouvé. Tout a bien changé ici. Certes, autrefois, comme aujourd'hui, nous travaillions dur, le père et moi, et nous gagnions bien notre vie, mais il nous manquait quelque chose pour être heureux; nous ne savions pas quoi, nous le savons maintenant que Catherine nous l'a apporté : c'est la douceur, la patience, la bonne humeur quand même. Ce n'est pas notre affaire, à nous autres; les femmes ont ça naturellement dans le cœur... C'est comme dans notre métier, ajouta-t-il. Voici beaucoup d'outils, et de bons outils; voici une enclume de fer, des marteaux de fer, un étau de fer, des limes, des ciseaux, des poinçons de fer : eh bien, avec tout cela, je ne pourrais rien faire; je ne pourrais pas percer cette plaque de cuivre, par exemple, ni faire marcher cette serrure, si je n'avais pas autre chose encore; tenez, simplement ceci.

Et il me montra une fiole qui contenait un peu d'huile.

— Avec une goutte de cette huile, la plaque de métal se laisse percer, les pièces de la serrure glissent et jouent; tout devient facile.

— Et quand Catherine s'en ira? dis-je.

Il tressaillit, comme si les mots que je venais de prononcer lui eussent causé une douloureuse émotion.

— Oui, continuai-je, quand elle se mariera...

— Elle ne s'en ira pas, répondit-il avec un sourire; nous sommes fiancés, et nous nous marierons dans un mois.

LE NAUFRAGE DU *SAINT-GÉRAN*,

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES.

Le lecteur qui n'éprouverait pas quelque émotion à ce nom de *Saint-Géran* aurait, à coup sûr, oublié *Paul et Virginie*. C'est ce navire qui ramenait Virginie à l'île de France. Bernardin de Saint-Pierre a donné une belle description de son naufrage; mais c'est une fiction. Voici la réalité, telle qu'elle résulte de la déposition du petit nombre des témoins qui parvinrent à échapper au sinistre :

Le *Saint-Géran* était parti de Lorient le 24 mars 1744. Il avait à son bord, parmi ses passagers : MM. de Belval, Vilarmois, Gresle-Guinée, Dromar de Saumno, et de

Branham (ce dernier mourut avant de doubler le Cap); Mlle Malles, Mlle Caillou, et un soldat qui avait été embarqué par lettre de cachet, nommé le chevalier d'Antreville « C'était, dit un des déposants, le plus grand scélérat par rapport à la religion et le plus grand blasphémateur qu'il y eût au monde. »

A Gorée on embarqua vingt noirs et dix négresses; un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans s'y embarqua aussi furtivement; il était chirurgien et se faisait nommer Belval, quoique M. de Belval ne le reconnût pas pour son parent. La traversée fut heureuse, quoiqu'un peu longue

Le 17 août, à quatre heures de l'après-midi, on signala l'île de France à environ huit lieues

Le capitaine, peu expérimenté, M. de la Mare, consulta ses officiers sur le parti qu'il y avait à prendre. Son avis était de venir mouiller dans la baie du Tombeau; M. Malles, son second, l'en dissuada, et lui dit qu'il valait mieux mettre à la cape et attendre le matin pour se rapprocher des îles. Lair, deuxième enseigne, appuya cet avis. Le capitaine leur répondit : « Messieurs, vous connaissez la côte mieux que moi, et je m'en remets entièrement à vous de la conduite du vaisseau. » On continua à aller à petites voiles, le cap sur l'île Ronde, jusqu'à six heures et demie; alors on mit à la cape sous la grande voile.

A minuit, Lair prit le quart; à deux heures et demie après minuit, le lieutenant Malles vint sur le pont et admira la beauté du ciel. Le capitaine monta peu de temps après lui.

A trois heures, les matelots de l'avant crièrent qu'on allait toucher, et, en même temps, le vaisseau se jeta sur les récifs. Une voix cria : « Nous sommes perdus! » Le capitaine fit sonner la cloche pour réunir tout le monde sur le pont. Mais les passagers et un petit nombre de matelots seulement répondirent à cet appel; plus de cent hommes étaient trop malades pour pouvoir se lever : on en avait perdu dix pendant la traversée. On ignore quelle terrible épidémie s'était déclarée sur ce malheureux vaisseau Des nègres et des négresses les témoins n'ont pas dit un mot.

Il n'y avait donc qu'une très-petite partie de l'équipage à la manœuvre; on fit quelques efforts pour parer au danger. Le capitaine ordonna de couper les mâts, et fit mettre les bateaux à la mer; mais les mâts coupés, jetés par la vague contre le navire, brisèrent immédiatement les chaloupes, seul espoir des naufragés.

On ne pouvait pas songer à rester sur le *Saint-Géran;* sa quille s'était brisée par le milieu, et les deux extrémités, s'étant relevées, n'offraient aux naufragés qu'un asile précaire, menacé d'être brisé à chaque instant par les coups de bélier de la lame

On essaya de faire des radeaux; mais la terreur était telle que les travailleurs se contrariaient mutuellement et que les moments s'écoulaient en angoisses indescriptibles, sans qu'on parvînt à aucun moyen de sauvetage.

Le capitaine de la Mare fit donner la bénédiction et l'absolution générale par l'aumônier, qui chanta le *Salve Regina* et l'*Ave maris stella.*

Il était six heures du matin. Le jour commençait à jeter une lueur pâle sur cette scène de désolation. Quoiqu'il n'y eût pas de vent, le ras de marée était si terrible que se jeter à la mer s'était se vouer à une mort presque certaine. On était à plus d'une lieue de la terre, loin de tout secours, et les naufragés ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Le boulanger se jeta le premier à la mer; mais ayant voulu emporter un paquet de hardes attaché sur son dos, il n'avait pas les mouvements parfaitement libres et se noya immédiatement. Après lui, un matelot nommé Pierre Tasset s'élança, et on le vit, surmontant la vague avec une présence d'esprit admirable, s'approcher graduellement de la terre. Son succès encouragea plus de quarante hommes, officiers et matelots, à l'imiter; ils se noyèrent presque tous. Quelques-uns, le capitaine entre autres, s'étaient réunis sur un mauvais radeau; mais bientôt épuisés de fatigue, ils furent brisés contre les rochers

Huit matelots seulement et un passager, Dromar de Saumno, purent gagner l'île d'Ambre, sur la côte de l'île de France Après deux jours d'attente, manquant de tout, trois d'entre eux gagnèrent l'île sur une planche. Le rivage était désert; mais près de la Mare-aux-Flamands, ils trouvèrent un rendez-vous de chasse où on leur donna du bouillon. Plusieurs chasseurs allèrent porter du riz et du cerf aux matelots qui étaient restés sur l'île d'Ambre, et les ramenèrent avec eux; puis ils gagnèrent tous par terre le port nord-ouest.

Il nous reste à parler des malheureux qui n'avaient pas osé quitter le vaisseau. Voilà ce que les matelots échappés au désastre ont vu avant de quitter la carcasse désemparée du *Saint-Géran.* Mlle Malles (la fille du second?) était sur le gaillard d'arrière avec M. de Péramon, deuxième lieutenant, qui ne l'abandonnait pas Près d'eux s'étaient groupés Mlle Caillou, MM. de Vilarmois, Gresle-Guinée et Longchamp de Montaudre, premier enseigne. Ce dernier descendit le long du bord pour se jeter à la nage, et remonta presque aussitôt pour supplier Mlle Caillou de se confier à lui...

Ici s'arrête la déposition écrite où nous trouvons ces renseignements. Les témoins s'éloignèrent et ne virent plus rien. (1)

LIVRES ET ALIMENTS.

Vous ririez d'entendre un homme compter gravement tous ses déjeuners et tous ses dîners. Il est presque aussi peu utile d'énumérer tous les livres qu'on a lus. Le seul intérêt est de savoir ce qu'on doit de force et de santé à ses repas et à ses lectures.

IL Y A CINQUANTE ANS.

Suite. — Voy p. 3, 22.

III

A Paris, il fallait faire à pied des courses interminables. Les omnibus n'existaient pas et les fiacres étaient rares. Il est vrai qu'on n'avait pas tant de passants à coudoyer. Il m'est arrivé souvent d'aller de la rue Taranne (faubourg Saint-Germain) à la rue Meslay, près de la porte Saint-Martin, en tenant toujours un livre ouvert et en lisant. Mais j'avais beau chercher ainsi à économiser le temps, deux visites de cette longueur me perdaient toute une journée.

La police était moins bien faite. Les rues, moins éclairées la nuit, étaient moins sûres. La ville était beaucoup moins saine.

Un provincial arrivait avec une petite liste des merveilles de Paris qu'il était indispensable de voir. Je me souviens que dans le nombre se trouvaient au premier rang : le pont d'Austerlitz, le Château d'eau, l'Escalier de cristal et le café souterrain du Sauvage au Palais-Royal.

Le Palais-Royal était en ce temps-là un lieu immonde. Le vice s'y exposait en pleine lumière avec une impudence qu'on ne pourrait plus supporter aujourd'hui. J'ai rencontré

(1) Cet article nous a été communiqué par M. A. de B., de Port-Louis (île Maurice).

des personnes qui regrettaient ce genre de spectacle. Ce sont les mêmes qui trouvent qu'il n'y a plus d'esprit en France depuis qu'on a perdu l'habitude de chanter bien ou mal, et plus souvent mal que bien, à la fin des repas, des chansons qui faisaient rire aux éclats une partie des convives et rougir l'autre. Qu'est devenu, disent les fidèles admirateurs des anciennes mœurs, qu'est devenu le bon sel gaulois? J'avoue sincèrement que la saveur de ce gros sel m'a toujours répugné. J'aime à rire tout comme un autre, mais certaines gens ont des manières de s'égayer qui répugnent ou attristent. Je ne puis m'empêcher de croire que c'est un progrès du goût d'avoir renoncé à l'étrange divertissement de se faire écorcher les oreilles, au dessert, par des voix fausses ou chevrotantes s'épuisant à répéter jusqu'à satiété des couplets saugrenus.

Il est vrai qu'il y a cinquante ans la musique vocale et instrumentale était un art à peu près ignoré dans notre province. Parmi les impressions les plus agréables de mon premier voyage à Paris, je note celle que m'avaient laissée les concerts publics et privés, et, faut-il le dire? quelquefois même les musiciens de la rue ou des Champs-Élysées, surtout un Italien qui jouait admirablement de la vielle et que nous avions rencontré souvent. Même après plusieurs années, mon souvenir de la capitale s'associait encore à l'idée d'une atmosphère toute vibrante d'harmonie. Depuis, je suis bien revenu de mon illusion, qu'expliquait seule notre extrême disette de musique. Nous avions, dans notre petite ville, deux harpes, trois ou quatre clavecins, deux violons et une douzaine de flûtes, mais à peine un vrai musicien; quand un pauvre petit air quelconque à la mode arrivait jusqu'à nos amateurs, on n'entendait plus que lui : il y eut un été où toutes les flûtes s'essoufflèrent chaque soir à rivaliser de variations incroyables sur l'air de *Fleuve du Tage*.

Une des deux harpes appartenait à la comtesse D..., mère d'un de mes condisciples. Je ne traversais jamais le salon sans m'arrêter pour la contempler. Un jour, tandis que, les yeux fixés sur sa colonne corinthienne dorée, sur ses brillantes pédales, je rêvais à une des sonates préférées de la comtesse, une corde vint à se rompre : ce fut un son si noble, si pur, si plaintif, si délicat dans sa longue et douce fuite, que, ravi, ému, je posai ma main sur mon cœur pour en apaiser les battements. Je trouvai plus de charme dans cette seule note que dans tous les roucoulements de nos flûtes.

Mes parents me donnèrent un professeur de violon, le meilleur, le seul peut-être. Il me tordit les bras et les doigts, sans songer à m'enseigner les plus simples éléments de la musique. Il me fit jouer de routine, pendant plus d'une année, de petits airs connus, et, malgré tout mon zèle, je ne devins pas même capable de racler assez bien des contredanses aux jours de vendange. Plus tard, quand je vins habiter Paris, honteux de mon ignorance, et par égard pour les oreilles de mes voisins, je donnai mon violon au fils de mon concierge.

Ah! combien j'aurais été heureux alors, le soir, fatigué de travail, de pouvoir tirer seulement quelques accords d'un piano! Que d'amertumes de la solitude un peu d'art eût adoucies! Il ne m'eût pas été impossible, je crois, d'y parvenir avec quelque bonne volonté; mais, selon une erreur très-commune à vingt ans, je me trouvais trop vieux pour apprendre. Il est trop tard, me disais-je. Mot fatal, et que la jeunesse devrait bannir comme un de ses plus perfides ennemis!

Jeunes gens, faites de bonne heure provision de récréations agréables : elles profitent aux travaux sérieux. On ne peut pas étudier ni lire toujours. Le dessin est certainement une ressource précieuse, mais je doute qu'il soit aussi secourable que la musique. Un piano est un compagnon, un ami : on cause, on rêve ensemble, on s'accorde.

Félicitons-nous de voir l'étude musicale entrer de plus en plus dans l'éducation. Les orphéons même tendent à transformer en chœurs tout au moins passables les hurlements des cabarets, aussi désagréables pour les passants que les *lon la*, les *larifla*, les *faridondaine* et les *mirliton mirlitaine* des dîners de la bourgeoisie d'autrefois.

La suite à une autre livraison.

LE TOUR DU MONDE EN TROIS MOIS.

Grâce au percement de l'isthme de Suez, on peut, en partant de Paris, faire désormais le tour du monde en moins de trois mois. Le service, pour ce voyage circulaire, ne tardera pas à être organisé. Voici l'itinéraire, dont la durée pourrait être encore abrégée :

De Paris à Port-Saïd, tête du canal de Suez, chemins de fer et service à vapeur	6 jours.
De Port-Saïd à Bombay, bateau à vapeur. .	14
De Bombay à Calcutta, chemin de fer. . . .	3
De Calcutta à Hong-Kong, bateau à vapeur.	12
De Hong-Kong à Yedo, bateau à vapeur . .	6
De Yedo aux îles Sandwich, bateau à vapeur.	14
Des îles Sandwich à San-Francisco, bateau à vapeur	7
De San-Francisco à New-York, chemin de fer du Pacifique aujourd'hui achevé	7
De New-York à Paris, service à vapeur . .	11
Total. . .	80 jours.

PETITOT, STATUAIRE.

L'auteur du groupe que reproduit notre gravure, Louis Petitot, était né à Paris, le 22 juin 1794. Son père, sculpteur, après lui avoir enseigné les éléments de son art, le confia au célèbre Cartellier, son ami. Les progrès de Louis Petitot furent rapides. En 1813, à l'âge de dix-neuf ans, il obtenait le second grand prix de Rome; l'an d'après, à vingt ans, il remportait le premier. C'est à Rome qu'il exécuta en marbre la statue d'*Ulysse s'apprêtant à lancer le disque*, que l'on voit au palais de Fontainebleau et qui avait été exposée au Salon de 1819. Parmi les nombreuses œuvres qu'il produisit dans les dix années qui précédèrent 1830, nous citerons : deux bas-reliefs pour le grand escalier du Musée; ceux d'un des œils-de-bœuf de la cour du Louvre; une statue colossale de Louis XIV pour la ville de Caen; et la statue d'un *Jeune chasseur blessé par un serpent*, exposée en 1827 et conservée au Musée du Luxembourg. De 1830 à 1848, il exécuta, entre autres œuvres, ce groupe d'un Pèlerin calabrais avec son jeune fils malade, qui lui fit ouvrir les portes de l'Institut en 1835; les deux statues colossales des Villes de Lyon et de Marseille qui décorent la place de la Concorde; les quatre figures du pont des Saints-Pères; et enfin la statue équestre de Louis XIV, dans la grande cour du château de Versailles. Ce dernier travail présentait cette difficulté, qu'il fallait utiliser un cheval exécuté en bronze antérieurement par Cartellier et destiné par la Restauration à une statue de Louis XV. De plus, on avait d'abord voulu que M. Petitot représentât Louis XIV en empereur romain; mais il résista, et parvint à obtenir la liberté de donner au grand monarque son véritable costume. Entre autres bustes exécutés dans la même période, nous rappellerons ceux de Cartellier son beau-père, de Percier et de Fontaine, placés dans l'une des salles de l'Institut.

La dernière œuvre importante de Petitot a été le tombeau de l'ancien roi de Hollande, Louis-Napoléon Bonaparte, comte de Saint-Leu. C'était ce prince qui, lui-même, dans son testament, avait exprimé le vœu que ce monument, destiné à l'église de Saint-Leu-Taverny, fût exécuté par Petitot. Plus de six années furent consacrées à cet immense groupe, qui n'a pas moins de six mètres de hauteur. Le monument, adossé au mur d'une chapelle décorée de couleurs sombres, ne reçoit d'autre jour que celui de la voûte. La lumière frappe directement la statue du roi, placée debout sur le tombeau, contre lequel sont appuyées plus bas deux figures symboliques, la Piété et la Charité. L'ensemble



Paysan calabrais et son fils malade, groupe en marbre, par Petitot. — Dessin de A. Leloir.

repose sur un large soubassement dont la décoration architecturale est due à M. Garnaud. La disposition pyramidale dont la statue est le sommet laissait au mur du fond un espace nu sur lequel un de nos peintres les plus estimés, M. Leloir, a peint, d'après les indications de M. Petitot, des figures d'anges et de saints se détachant d'un fond niellé d'or. Il est regrettable que ce tombeau, œuvre capitale du maître, et dont on ne saurait trop louer l'effet harmonieux, dû à l'intime union de la sculpture, de l'architecture et de la peinture sous l'influence d'une volonté unique, soit presque ignoré : il est rare que l'on visite l'église de Saint-Leu.

Petitot est mort en juin 1852, à l'âge de soixante-huit ans.

LA VEUVE DU PASTEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 78, 82, 90, 98

» — Mais tout à coup mon père mourut. Il avait tellement conservé de force et d'activité que nous n'avions jamais pensé qu'il pût mourir. Cette perte fit un grand vide dans notre existence. Il nous manquait en tout. Nous n'avions pas d'enfants. Nous nous trouvions donc bien abandonnés, bien isolés ; nous finissions même par nous faire un reproche de vivre ainsi sans fardeau dans la vie, tandis que d'autres succombaient sous le leur. Nous pensâmes alors que Dieu avait voulu, par la mort de mon père, nous amener à cette réflexion, et nous adoptâmes un pauvre

enfant qui nous plaisait beaucoup à tous deux : c'était un beau petit garçon, aux cheveux blonds bouclés; nous pensions que notre action était d'autant meilleure que l'enfant sortait d'une famille des plus misérables comme condition et comme mœurs. « Pauvre innocente créature! » nous disions-nous, quel bonheur pour toi d'être tombée » en nos mains; tu pourras au moins devenir un honnête » homme, digne d'être aimé et estimé de Dieu et de tes » semblables. » Nous avions une vraie passion pour cet enfant. Il devint notre idole. Quand mon mari ne le tenait pas par la main, je le portais dans mes bras; sa volonté faisait loi chez nous, et tout ce que nous pouvions imaginer pour lui plaire, nous le faisions. Oui, nous allions jusqu'à oublier nos fleurs et nos arbres; nos pommes favorites mouraient sans que nous y prissions garde; l'enfant arrachait fleurs et bourgeons sans que nous eussions le courage de le lui défendre, bien que cela nous brisât le cœur. « Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il agisse ainsi, nous di- » sions-nous, il ne sait pas ce qu'il fait; quand il aura de » la raison, cela changera certainement. »

» Mais cela ne changea pas, bien au contraire; il devint de jour en jour plus méchant et plus rude; son plaisir était de faire le mal, et il aimait à braver ceux qui lui donnaient de bons conseils. Nous eûmes beau faire, nous ne parvînmes pas à éveiller en lui une lueur de tendresse, une trace de pitié, lors même qu'il s'apercevait à quel point il nous affligeait. Il s'entendait à flatter jusqu'à ce qu'il obtînt ce qu'il désirait, et il se moquait de nous ensuite. Nous espérâmes longtemps, longtemps, qu'il finirait par s'améliorer, mais cela n'arriva pas. Nous n'avions jamais osé, ni l'un ni l'autre, être sévères pour lui. Dans le village, il faisait aussi toutes ses volontés, personne ne lui disait la vérité. Les autres enfants n'osaient pas l'empêcher de dominer; il devint un véritable tyran; nous en gémissions, nous pleurions sur lui comme on le ferait sur son propre enfant qu'on voit dans le mauvais chemin. Mais que faire? il était dur comme une pierre, il voyait votre douleur sans y faire attention. Nous finîmes par nous cacher réciproquement, mon mari et moi, tout ce que nous apprenions sur lui, pour ne pas nous causer trop de chagrin.

» Dès que les habitants du village commencèrent à s'apercevoir que notre enfant adoptif nous faisait de la peine, et que nous n'étions plus complétement aveuglés sur son compte, ils rompirent le silence qu'ils avaient gardé jusqu'alors, et nous parlèrent, discrètement d'abord, puis peu à peu avec moins de retenue, de sa conduite, et enfin en arrivèrent à s'étonner hautement que nous l'eussions encore près de nous, au lieu de le renvoyer là d'où il venait. On nous dit de toutes parts que les mauvaises actions de ce jeune garçon nuisaient à notre considération, car la responsabilité en retombait sur nous. Nous ne pouvions accepter l'idée de renvoyer celui que nous avions adopté comme notre enfant. Enfin, nous comprîmes que nous n'avions pas pris l'engagement de le garder toujours avec nous, et que, pour en avoir soin, il n'était pas nécessaire qu'il demeurât dans notre maison. Nous lui parlâmes dans ce sens; mais il se mit à rire, dit qu'il ne s'en irait pas; qu'il nous défiait de le chasser; que d'ailleurs il était bien libre de faire de sa vie ce qu'il voulait. Ensuite il nous cajola si bien que nous n'eûmes pas le courage de mettre à exécution notre menace; nous nous résignâmes à des chagrins de chaque jour en nous disant que « sans » doute cela devait être ainsi; que chaque créature en ce » monde avait sa part de douleur, et qu'il fallait savoir » supporter l'épreuve avec patience. »

» Dieu seul sait ce qui serait advenu de ce malheureux enfant si, dans sa miséricorde, il ne l'eût rappelé à lui.— Notre fils adoptif tomba gravement malade, et dans sa maladie il montra un grand repentir de ses fautes Nous pensâmes qu'il pourrait encore se corriger, et nous priâmes Dieu avec ferveur de le guérir. Il mourut, et cette mort fut un coup si cruel pour nous, que notre cœur fut presque tenté de se révolter contre les décrets de la Providence. Mais plus tard nous en vînmes à comprendre que ce jeune homme, violent et orgueilleux, ne s'était courbé que sous la main de Dieu lorsque la souffrance pesait si durement sur lui, et qu'il serait sans doute redevenu le même après son retour à la santé. Nous reconnûmes aussi que nous devions remercier Dieu de ne pas nous avoir donné d'enfants, puisque nos mains étaient trop faibles pour les élever. A partir de ce moment, qui avait été le plus amer de notre vie, nous recommençâmes une existence paisible et douce; nous devînmes vraiment habiles dans la culture des plantes, et nous eûmes le bonheur de nous rendre utiles par les conseils que nous donnions à ceux qui voulaient bien nous les demander.

» Une suite d'années s'écoulèrent sans être marquées pour nous par aucun événement important: nous touchions déjà à la vieillesse, quand mon mari me fut enlevé par une mort rapide. Je n'avais jamais songé que pareil malheur pût m'arriver. Cette mort fut pour moi comme un coup de foudre dans un ciel pur. Je compris mieux encore, à ce terrible moment, combien je l'avais aimé. Il était devenu tout pour moi! Et je ne pouvais encore mesurer l'étendue de ma perte; je ne pouvais savoir alors tout ce qui allait m'être arraché avec lui! Ce village avait été le monde pour moi. Hors de cet espace de terre, je ne connaissais plus personne. Continuer à vivre là, près de mes arbres, de ma petite église, près de tout ce que j'avais aimé, au milieu de ces braves paysans, c'était mon seul espoir, ma seule consolation; je me fusse contentée d'une toute petite chambre; j'en connaissais une précisément telle que je la souhaitais. Mais nous n'avions amassé aucune fortune Comme on ne nous voyait que bien peu de besoins, les besoins et les exigences des autres s'en étaient augmentés; tous deux nous aimions tant à donner! De cette façon, nous n'avions rien gardé pour nous.

» Lorsque j'eus vendu tout ce qui, dans ma position, devenait encore « du superflu », il me resta une petite somme d'argent. Ajoutée aux petits revenus auxquels j'avais droit par ma souscription en faveur de deux fondations pour les veuves et les orphelins, cette somme m'aurait permis de vivre très-convenablement à Bohnengeschühe; mais le chargé d'affaires des fondations me donna à entendre que je devais savoir faire le sacrifice de l'argent que j'y avais placé autrefois, et que d'ailleurs, ayant pris droit de cité à Berne, ce que je recevrais de ce côté me suffirait certainement, et qu'il fallait partir au plus vite. A ce mot de départ il me sembla que j'allais mourir, et j'osai, moi chétive créature, résister à cette idée, et cela en face du visage irrité du chef de la Société de secours pour les veuves et les orphelins. « Essayez de lutter avec moi, me » dit-il en me quittant, vous apprendrez bientôt qui de » nous aura raison. »

» Et il eut raison! Je ne savais pas alors que pour moi toute espérance était enterrée avec mon mari. Pour les nouveaux habitants du presbytère, je n'étais plus qu'une vieille femme gênante, qu'on aimerait beaucoup mieux voir loin. Je n'osais plus me promener en toute liberté dans le jardin ni dans le verger devenus la propriété d'un autre; on ne m'y encourageait pas. Je ne faisais plus que regarder de loin les arbres. La plupart des gens du village, eux aussi, avaient changé à mon égard : ils étaient froids et guindés, il semblait qu'ils eussent la crainte d'offenser les nouveaux propriétaires du presbytère en se montrant

affectueux comme *autrefois*. Et cela ne les empêchait pas de conserver les mêmes exigences qu'*autrefois;* tous ceux pour lesquels nous nous étions montrés charitables jadis se croyaient encore le droit de réclamer les mêmes bienfaits. On me croyait plus riche que je ne l'étais ; on n'était même pas bien convaincu que je n'eusse point des trésors cachés. « De si beaux émoluments ! pas d'enfants ! une vie » si modeste ! Ce serait bien le diable si avec tout cela on » n'avait pas acquis une jolie fortune ! » disaient les paysans. Hélas ! mon Dieu, si l'on avait su à quel point nous étions souvent à court d'argent, on n'eût pas parlé ainsi ! Mais nous n'avions garde d'imiter les gens qui, lorsqu'ils ont dépensé un kreutzer, courent le raconter à tout le monde, et babillent comme des pies sur leurs affaires.

» Peu à peu je dépensai toutes mes petites ressources ; j'eus de plus en plus un besoin urgent d'argent, et je fus forcée d'écrire au président de la Société de secours, qui me répondit sèchement : « Ne vous l'avais-je pas dit ? Vous » serez encore bien contente de vivre à Berne, où vous » pourrez du moins garder pour vous le peu que vous avez, » et vous ne serez pas dépouillée de tout comme si vous » étiez encore femme de pasteur. » Il était dans le vrai, ce président, je le comprends maintenant. Cette nécessité de partir me semblait pourtant plus terrible que si l'on m'eût annoncé mon arrêt de mort. J'eus beau répliquer que je pourrais travailler à l'aiguille, puis, n'ayant pas d'héritier, attaquer sans scrupule mon petit capital : toutes mes raisons ne servirent de rien ; le président en resta à ce qu'il avait décrété. Que de larmes je versai ! Ce qui m'affligea encore le plus, ce fut tout ce que me dirent les gens qui m'entouraient : « Pourquoi vous chagriner ainsi ? A Berne » on mène une vie bien plus agréable !... Vous y aurez du » bois et de l'argent... » Enfin, je crus remarquer qu'on avait assez de moi, et qu'on se débarrasserait volontiers de ma personne ; car on ne pouvait savoir si je ne deviendrais pas moi-même une charge pour les autres. Tout en me faisant une peine affreuse, cela me rendit le départ plus facile. Pourtant, au moment où je dus m'en aller pour toujours, mon cœur faillit se briser. Les arbres étaient en fleurs... Plus d'un regard se mouilla de larmes, plus d'une vieille femme dit en m'embrassant : « Ah ! cela me fait » beaucoup de chagrin de vous dire adieu ! Nous ne nous » verrons probablement plus dans ce monde ; mais, si Dieu » le permet, nous nous retrouverons ailleurs, et ce ne sera » peut-être pas bien long à arriver. »

» Je me trouvai donc transportée dans cette grande ville de pierre où je ne connaissais âme qui vive, sauf le président de la Société de secours ; et quant à celui-là, il me semblait, du plus loin que je l'apercevais, qu'il fallait me sauver au plus vite, tout comme si l'ours sortait de son fossé pour venir me dévorer. J'étais ingrate de penser ainsi, car il avait tout arrangé pour moi avec beaucoup de sollicitude. Il m'installa dans cette petite chambre où nous sommes ; j'y trouvai tout ce qui m'était nécessaire ; mais, en même temps, une recommandation sévère de ne pas devenir une promeneuse et une visiteuse continuelle, comme certaines veuves de pasteurs qu'on rencontre dans toutes les rues et dans toutes les maisons de la ville. Ce brave président n'avait sans doute que de bonnes intentions ; à quel point il touchait peu juste en me parlant ainsi, il ne pouvait le savoir.

Timide par nature, et de plus en plus intimidée par cet avis, je n'essayai de faire aucune connaissance ; au commencement j'osais à peine sortir de ma chambre. Je ne voyais plus un arbre, plus une fleur ; je n'entendais plus gazouiller un oiseau. Ah ! je sus alors ce que signifient ces mots : « Mourir d'ennui ! » ce que c'est que de se sentir abandonnée du monde entier, de n'être rien pour qui que ce soit sur cette terre, et de vivre sans que personne prenne le moindre intérêt à notre sort !

La fin à la prochaine livraison.

PATOIS DU NORD DE LA FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 16.

LE CAMBRÉSIEN.

Le patois cambrésien a une littérature qui n'est pas sans mérite ; c'est celle des trouvères spirituels et naïfs qui, allant de châteaux en châteaux et admis à la table des grands seigneurs, y récitaient leurs fabliaux et y chantaient leurs sirventes en s'accompagnant de la vielle ou de la harpe. Leurs chansons, gracieuses ou satiriques, sont encore aujourd'hui aussi précieuses pour l'histoire que pour la philologie. Voici quelques vers extraits de la romance de *Raoul, sire de Créqui*, écrite en 1300 :

Le sire de Créki adonc ne fut ocehi (ne fut pas tué),
Reprint lie chievalier ; car, Dame, le veuchy (voici),
Ravisiez been (regardez bien), chey my (c'est moi), maugrey tant de misière ;
Connechez (reconnaissez) vos mary quy vos avoyt si kière (chère).

Ces paroles seraient encore parfaitement comprises dans le moindre hameau de la zone cambrésienne.

LE PICARD.

Du wallon et du cambrelot nous passons au patois picard, l'un des plus importants, car on peut dire que le français en est sorti. Le picard est un mélange d'expressions grecques, latines et celtiques, dans le dialecte duquel *Amadis de Gaule*, le plus célèbre des romans français, a été écrit au commencement du treizième siècle. La Picardie, comme le Cambrésis, avait ses trouvères, ses *plaids* ou plaidoiries sous l'*ormel*. Les gentilshommes et les dames, réunis sous un orme, s'y occupaient de questions assez frivoles, mais qui n'étaient pas toujours sans charme et sans esprit.

Voici, dans le dialecte picard, un compliment qu'on adresse à une marquise qui fait son entrée dans ses domaines :

Oui, je venons itout vous présinter m'n hommage ;
Quant à l'égard de d'lo si j'vous parlons picard,
Ch'est que d'ell' varitai ch'est ell' pus franque image ;
On ne connoît cheux nous ni goguettes, ni fard.
Tenez cho part d'iki. Bayez (regardez) donc, bell' marquise,
Comme tout in chacun vous r'luque et vous ravise,
Comme ches tiots (petits) guerchons accourient apris vous ;
I crïouent, i rïouent, i gambadouent tertous.
Oh ! ch'est qu'on est bian aise ; et pis, ch'est que, princesse,
Ed vous voir à *** étoit enn' allégresse !
Ej' partigeons ell' joie. All' nous aime, os l'aimons ;
All' n'est point fiare ein brin ; all' pourroit l'être, sucre !
Os somm' tous oss' infins, all' est not' mère, émons ?
Boine comm' du pain terre (tendre) et douche comm' du chucre.
Dame, ch'est em' maraine, et mosieu min parain,
Et nons, sous vot' respect, ej' sommes leu filiole.
Et v'lo qu' tout in in queup (tout à coup) j'ons fait enn' cabriole
Por afin d' vous bailler ech brinot d' roumarin ;
J'ons prins chell' (cette) libarté que d'y joindre enne rose,
Et pis not' cœur avue (avec) ; mais cho n'est point grin chose. (1)

(1) Traduction : « Oui, je viens vous présenter mes hommages, si pour vous les exprimer je me sers du langage picard, c'est qu'il est l'image de la vérité, qu'on ne connaît parmi nous ni la flatterie, ni le fard. Il part du cœur. Regardez donc, belle marquise, comme chacun se presse autour de vous, comme ces petits garçons accourent en criant joyeusement, en riant, en dansant ! Je partage leur joie. Elle nous aime, nous l'aimons ; elle n'est nullement fière, et certes elle pourrait l'être. Nous sommes tous ses enfants ; n'est-elle pas notre mère ? Bonne comme du pain tendre et douce comme du sucre ! Dame ! c'est ma marraine, monsieur est mon parrain ; oui, je suis son filleul. Voilà qu'aussitôt je fais une cabriole pour vous donner un petit brin de romarin. J'ai pris la liberté d'y joindre une rose et notre cœur ; mais ce n'est pas grand'chose. »

CHASSES INTÉRESSANTES ET CURIEUSES DE L'ANTIQUITÉ.

Une chasse originale, attestée par des textes et par des monuments, était la *chasse au miroir* appliquée aux animaux féroces. On s'en servait pour le tigre ou la panthère, par exemple. On fixait un miroir à une base quadrangulaire sur laquelle se postait un chasseur garanti par un grand bouclier et armé d'une lance ou d'un épieu dont il frappait la bête lorsque, arrêtée dans sa course par la vue de son image, elle s'approchait du miroir et se regardait avec étonnement.

La gravure ci-jointe donne une idée très-nette de cette chasse. Elle reproduit une des peintures antiques découvertes, en 1675, dans les tombeaux, détruits depuis, des Nasons. A l'appui, on peut citer comme commentaire explicatif du dessin le vers du poëte latin Claudien (*Enlèvement de Proserpine*) :

..... Vitreæ tardatur imagine formæ.

(Il est arrêté par son image reproduite dans le miroir.)

Dans une autre peinture du même tombeau des Nasons représentant une chasse au tigre en Hyrcanie, on voit plusieurs chasseurs à cheval Ils ont aussi de grands boucliers. L'un d'entre eux tend un petit tigre à un autre cavalier, qui allonge le bras pour le prendre, tandis que la tigresse s'acharne après un cheval étendu par terre. D'autres tigres poursuivent d'autres cavaliers. Un bateau en forme de bac est là, tout près du rivage, destiné à recueillir les chasseurs au moyen d'une large planche ou pont volant.

On ne comprendrait guère le rapport qui existe entre les différents détails de cette dernière chasse, figurés d'une manière pittoresque plutôt que logique et complète, si l'on n'avait à ce sujet dans les textes le commentaire explicite du dessin. Il paraît que l'on profitait de l'absence de la mère pour aller dérober ses petits. Un chasseur à cheval les enlevait tous, et s'enfuyait de toute la vitesse de sa monture. Pour aller plus rapidement, quand le repaire du tigre était à quelque distance dans l'intérieur du pays, on échelonnait des cavaliers de façon qu'ils se transmissent les animaux enlevés et que les chevaux n'eussent pas le temps de se fatiguer. Quand la tigresse, de retour, trouvait sa tanière vide, elle s'élançait sur les traces des ravisseurs, qu'elle suivait à la piste. Dès que le chasseur apercevait la tigresse, il jetait à terre un des petits tigres. La

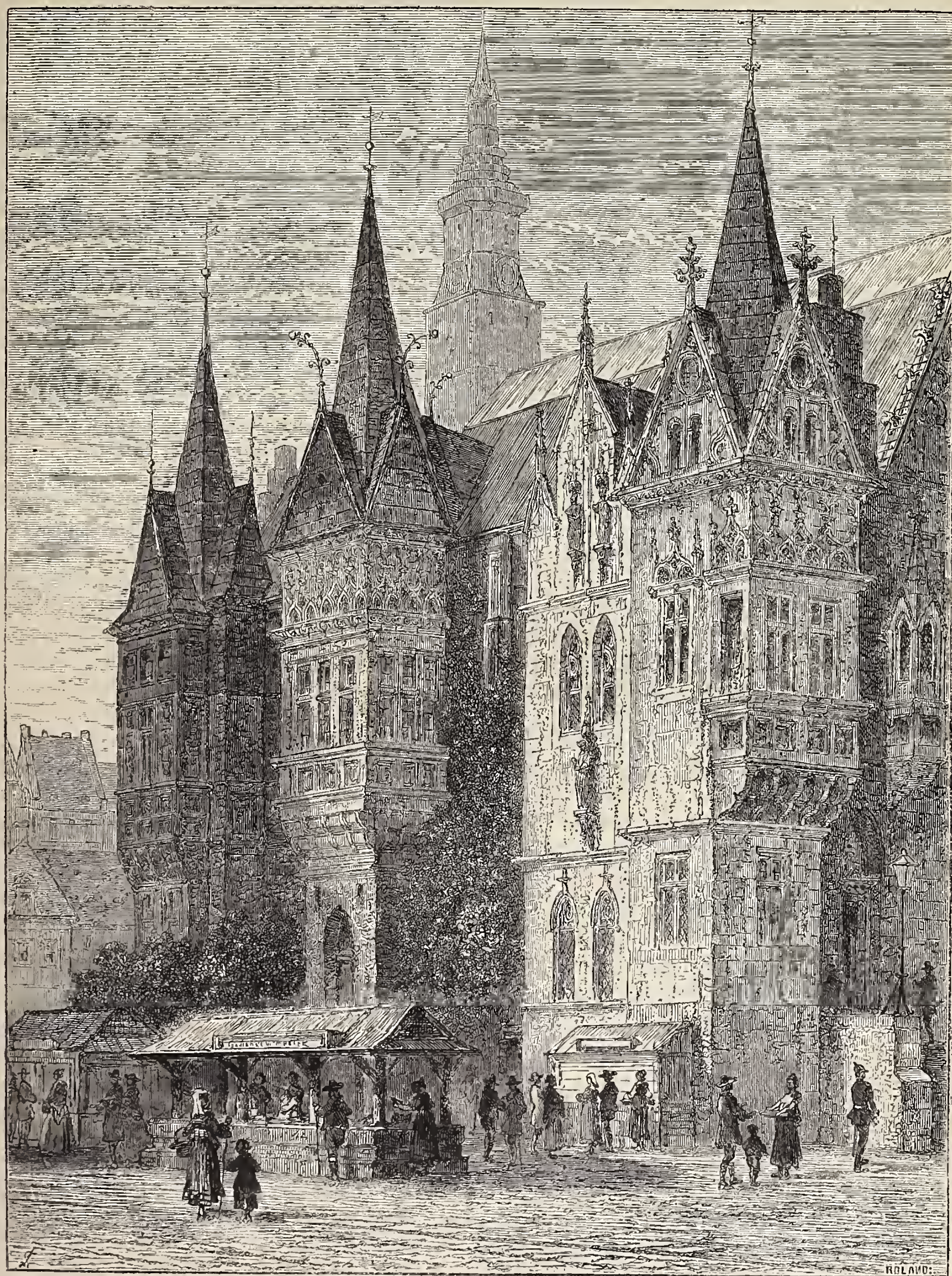


Chasse à la panthère, d'après une peinture antique des tombeaux des Nasons, à Rome. — Dessin de Paul Sellier.

mère le ramassait, le prenait dans sa gueule et le rapportait à sa demeure en accélérant encore sa course; puis elle revenait. On lui jetait alors un autre petit, qu'elle emportait de la même manière, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le chasseur fût mis en lieu de sûreté avec ce qui pouvait lui rester de ces animaux. Comme ces chasses avaient lieu dans les plaines d'Hyrcanie qui avoisinaient la mer Caspienne, on tenait ordinairement des bateaux tout prêts à recevoir les chasseurs poursuivis et à s'éloigner ensuite du rivage.

BRESLAU

(PRUSSE).



Hôtel de ville de Breslau. — Dessin de F. Stroobant.

Le moment favorable pour bien voir l'Hôtel de ville de Breslau, ou le *Rathhaus*, est le soir, entre chien et loup, ou un peu plus tard par un beau clair de lune, lorsque les angles, les reliefs, les figures, sont comme mobiles et animés, et que le beffroi qui surmonte l'édifice sonne l'heure lentement, tandis qu'au bas, dans ce qu'on pourrait appeler la crypte, au « Schweidnitzer Rathskeller », les buveurs de bière, rompant leur silence habituel, entonnent quelque ancienne chanson ou accueillent de leurs vivat joyeux un nouvel arrivant.

Ce vieux monument communal, construit, dit-on, au commencement du quatorzième siècle, s'élève, au milieu d'une sorte de confusion d'habitations particulières, sur la place qu'on nomme le *Grosser Ring*. C'est certainement l'un des édifices d'Allemagne qui récréent le mieux la vue. Est-il malséant de dire qu'il amuse? Pourquoi? C'est un mérite d'amuser les yeux et les esprits, lorsque ce n'est pas aux dépens du goût. Sans doute il ne faut pas penser devant ce Rathhauss, sinon pour le plaisir du contraste, au Parthénon ou au Panthéon. Mais c'est là le charme de l'art: il est et doit être varié comme les siècles et comme les civilisations. Sa manière d'obéir à la loi du progrès est de s'assouplir aux mœurs, aux besoins, aux curiosités des temps et des peuples les plus divers. Il faudrait être sin-

gulièrement exclusif pour ne pas s'intéresser, par exemple, au libre agencement des formes, à la verve d'invention dans les ornements qui, dans toutes les parties de l'Hôtel de ville de Breslau, étonnent, captivent et reportent la pensée à l'époque, mêlée d'ombre et de lumière, où il a été bâti. On ne saurait bien et équitablement juger une ancienne œuvre d'art, si l'on ne se transporte pas en imagination aux années où vivait l'artiste qui l'a conçue. Si vous ne voulez rêver que de l'Ilyssus ou du Tibre, ne venez pas aux bords de l'Oder. Nous avons vu un jeune lauréat d'un lycée parisien fort indécis en face du Rathhaus. Une sottise de notre valet de place le décida et déchaîna son dédain : le bonhomme voulut lui faire admirer, parmi les sculptures grotesques, le diable traînant en brouette sa grand'mère. Cette bouffonnerie est depuis longtemps populaire; il ne faut qu'en sourire : notre aimable et spirituel compatriote prit la chose trop au sérieux; le pauvre Rathhaus s'écroula tout entier dans son estime; il enfourcha Pégase et s'envola vers l'Olympe, d'où nous ne parvînmes plus à le faire descendre vers plusieurs monuments également dignes d'attention dans cette ancienne capitale de la Silésie, aujourd'hui troisième capitale de la Prusse et chef-lieu de régence : — la cathédrale, riche en vieux tombeaux; — la Kreuzkirche, que sa flèche élancée signale de loin et devant laquelle est la statue de Nepomucène; et plusieurs autres églises, parmi lesquelles se trouve la sainte Elisabethkirche, qui contient la bibliothèque Rediger et la collection d'estampes Sœbiesch. Ajoutons le théâtre, le palais du Gouvernement, la Bourse ornée d'une statue de Blücher par Rauch, le palais royal, le palais des États où est le Musée, la Monnaie, l'Université, la belle gare du chemin de fer, de très-jolies promenades [1], des jardins de plaisir N'oublions pas même l'activité commerciale, les fabriques de toiles, de draps, d'où naît l'aisance. En somme, Breslau [2] est vraiment une grande ville, et ses cent mille citoyens ne sont pas médiocrement fiers de l'habiter; ils n'envient rien aux autres cités allemandes, même à Berlin.

[1] En 1807, l'armée française, après avoir pris la ville, rasa les fortifications, remplacées aujourd'hui par les promenades.

[2] Du nom saxon *Vratislava*. Vratislaf est considéré comme le fondateur de la ville.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 43, 93.

LE QUARTIER BOUVREUIL.

Nous avons visité, dans nos premières promenades, les parties centrales de la ville; mais aujourd'hui, cher lecteur, si vous le voulez bien, nous nous placerons au point de vue même du voyageur qui, arrivant des lignes de Paris, du Havre ou de Dieppe, fait son entrée à Rouen par la gare de la rue Verte. Nous voici donc dans le quartier Bouvreuil, il y avait là sans doute autrefois quelque grande bouverie. Voici un fait qui semble en être une preuve décisive · en 1869, des ouvriers qui creusaient le sol dans ce quartier (au coin de la rue de la Glacière) y trouvèrent une grande fosse remplie tout entière de cornes de bœuf. La première rue que nous apercevons sur la droite, en sortant de la gare, s'appelait il y a quelques années encore rue *Porcherie* Les bouchers et charcutiers, au moyen âge, devaient avoir de ce côté leurs resserres à bestiaux; la rue Verte était d'ailleurs, à cette époque, la principale voie de communication avec le pays de Caux Elle arrivait juste au château, et voilà ce qui fait que, en face de vous, vous apercevrez tout à l'heure la tour du donjon, appelée aujourd'hui tour Jeanne-Darc parce que Jeanne y subit plusieurs de ses interrogatoires, parce qu'elle y fut mise en présence des instruments de torture, ainsi que nous l'avons dit dans une précédente promenade. Cette tour est d'ailleurs, avec le château de Pierrefonds, le plus curieux spécimen de nos anciennes citadelles; sa construction remonte à 1205. Quant à la rue Porcherie, dont nous parlions tout à l'heure, elle est devenue récemment la *rue Pouchet*. Beaucoup de voyageurs voient dans cette désignation un hommage rendu à l'illustre physiologiste qui, depuis près de quarante ans, dirige le Muséum de Rouen; mais c'est le père du savant professeur que l'on a voulu honorer par ce souvenir. Louis-Ézéchias Pouchet, dont il est ici question, naquit, en 1748, au village de Gruchet, près de Bolbec, d'une nombreuse famille de cultivateurs protestants. Gruchet se distinguait en ce qu'on y voyait, ce qu'on y voit encore, les terres les plus fertiles et les mieux cultivées de Normandie. La famille Pouchet, comme presque toutes les familles protestantes rentrées en France, mêlait à la culture un peu d'industrie. Le père, homme actif et austère, comme on ne peut manquer de l'être lorsqu'on a vu, depuis sa naissance, proscrire et massacrer tous les siens, ne put, à son grand regret, donner à ses enfants l'instruction qu'il leur eût souhaitée. De bonne heure Louis-Ézéchias fut envoyé à Rouen, chez un de ses frères qui venait d'y établir une des premières manufactures d'indiennes qu'il y ait eues en France. Dès qu'il fut installé dans la fabrique de son frère, le jeune protestant cauchois comprit quel rôle l'industrie allait jouer dans le monde moderne; il vit surtout que l'Angleterre était le véritable foyer des sciences industrielles, et il passa le détroit.

Ce voyage fut un événement décisif, non-seulement pour Ézéchias Pouchet, mais même pour la France. On croit souvent que ce sont les plus puissants princes ou leurs agents qui tiennent en leurs mains les destinées du monde. Quelle puérilité! jugez-en plutôt. Au moment même où le petit paysan de Gruchet traversait la Manche, il y avait en Angleterre un certain perruquier et un certain ouvrier charpentier qui venaient d'inventer, l'un les *mull-jenny*, l'autre les continues; le perruquier s'appelait Arkwright (il a maintenant des statues), et le charpentier Hargreaves. Ézéchias vit leurs métiers, les dessina, en retint dans sa mémoire toute la construction, et vint établir en France l'industrie cotonnière. Ce fait est un des points importants de l'histoire moderne : c'était plus qu'une bataille gagnée, plus qu'une province conquise, mais qui eût pu alors imaginer que la fortune de la France et de l'Angleterre se trouvât en grande partie dans les mains ou plutôt dans la tête d'un perruquier, d'un charpentier et d'un jeune voyageur cauchois?

Je ne suivrai point Ézéchias Pouchet dans toute sa carrière d'industriel et d'inventeur, mais je veux rappeler qu'on doit au paysan de Gruchet plusieurs inventions utiles, entre autres la romaine à mesurer le coton Il fut également l'inventeur de la longue voiture rurale appelée *chariot*, dont l'avant-train tourne sur un triangle. Il avait, je crois, encore imaginé, comme Pascal, une machine à calculer. Voici, dans tous les cas, un rapprochement singulier : c'est à Rouen que Pascal avait trouvé la machine à compter, et c'est peut-être à Rouen aussi qu'il inventa le camion et la brouette. Donc, chariot, camion et brouette, seraient d'origine rouennaise...

Peu de gens savent aujourd'hui que la première filature de coton qu'il y ait eue en France fut établie à Louviers, en 1787, et qu'elle eut pour directeur L.-E. Pouchet. C'est L.-E. Pouchet aussi qui, le premier, organisa le

travail dans les prisons; détenus, détenues, filaient, et filaient, paraît-il, dans la perfection.

Il y eut, du reste, à cette époque, en Angleterre et en France, un tel élan, un tel enthousiasme pour le filage du coton, que volontiers on eût fait filer toute la création; Watt ne cherchait et ne trouvait la machine à vapeur qu'en vue de la filature; mais écoutez cette histoire trop oubliée aujourd'hui. Un Anglais, vers le commencement de ce siècle, inventa un métier au moyen duquel il faisait filer des souris; les pauvres petites, tous frais payés, rapportaient à leur exploiteur un sou par semaine. Heureusement les mécaniques d'Arkwright et d'Hargreaves mirent les souris sans ouvrage; elles ne s'en plaignirent point, au contraire, aimant mieux rester exposées à la griffe des chats et vivre en liberté.

L.-E. Pouchet ne s'en tint pas à l'introduction en France des métiers *mull-jenny* d'Arkwright, qu'on appela chez nous des *jeannettes;* il les perfectionna, soit en les réduisant à une dizaine de broches, soit en les portant au nombre de deux cents, ce qui alors parut un prodige.

Mais la pensée vraiment française et humaine, celle dont à bon droit L.-E. Pouchet se félicitait le plus, c'était d'avoir imaginé ses petits métiers à dix broches, qu'il espérait voir adopter dans toutes les campagnes pour y remplacer l'ancien rouet aux mains des ménagères.

Le fileur normand envoya à l'Exposition de l'an 10 un paquet de coton qui lui valut une médaille d'or; il était arrivé, en effet, au fil n° 100, ce qui était alors la suprême perfection.

Le docteur F.-A. Pouchet a publié une très-curieuse notice sur son père, et il y consigne ce qui suit à propos du paquet de coton qui valut à L.-E. Pouchet une médaille d'or à l'Exposition de l'an 10 :

« Par une singulière particularité, dit-il, le petit paquet de coton qui venait de remporter un tel honneur émanait d'une source assez impure; il provenait de nos ateliers des prisons de Rouen, et était le produit des mains d'une femme célèbre dans les annales du crime : il avait été filé sur nos petits métiers à dix broches par une forte et jolie fille que ses compagnes appelaient *la grande Berthe*, à cause de sa taille élevée... »

Cette *grande Berthe* avait été la suivante et la complice de Duramé, l'un des derniers chefs de brigands qui aient eu pour repaires les forêts de Roumare et de la Valette, aux portes de Rouen.

« *Lui*, dit M. F.-A. Pouchet, avait été décapité; *elle*, condamnée à une détention perpétuelle. Je me souviens encore d'avoir vu cette sultane déchue travailler dans nos ateliers, où elle se distinguait entre toutes les prisonnières par la recherche de son costume et ses pesants bijoux d'or, vestiges de ses derniers larcins. »

L'introduction du travail dans la prison de Rouen, les bons traitements auxquels L.-E. Pouchet habitua les prisonniers, produisirent le plus heureux effet. Pour témoigner de leur gratitude à cet excellent homme, les prisonniers imaginèrent, un jour, de peindre eux-mêmes sur les murs de la prison l'histoire de toute sa famille.

« Cette rustique épopée, dit le docteur Pouchet, due au pinceau des détenus, occupait tous les panneaux d'un long atelier situé au premier étage. Chacune de ces peintures était consacrée à l'un de nos principaux événements de famille : là le mariage de mon père, ici le baptême de ses enfants, ailleurs des allégories sur leur naissance.

» Quelle que fût la pauvreté de leur exécution, ces peintures murales n'en attestaient pas moins une touchante gratitude... »

L.-E. Pouchet mourut pauvre, en 1807, âgé seulement de cinquante-neuf ans; il laissait plusieurs enfants qu'il recommanda à ses amis. Parmi ces enfants se trouvait le futur professeur du Muséum de Rouen; il avait alors sept ans, et déjà témoignait un goût très-vif pour l'étude des sciences.

Voilà quelques-uns des souvenirs qui me sont revenus en mémoire à propos de cette rue Pouchet que le voyageur aperçoit à son entrée à Rouen.

La suite à une prochaine livraison.

OUI ET NON.

Oh! la grande puissance! oh! l'art admirable, que de savoir et pouvoir dire *Oui* et *Non* à propos! Aux âmes délicates et tendres *Non* est presque impossible, tant il leur paraît dur et impoli; puis, elles ont été habituées à ne jamais résister, à dire toujours *Oui*. C'était bien tant qu'elles ont vécu sous la dépendance et la protection de personnes aimantes et sages qui ne songeaient qu'à penser et à vouloir pour elles, et à les diriger dans les voies de la raison et du bonheur. Mais un jour est arrivé où, livrées à elles seules, au milieu d'indifférents ou même de gens malintentionnés, elles ont hésité à mettre résolûment leur volonté en travers de celle des autres, jusqu'à ce que l'expérience, les épreuves, les déceptions, les aient persuadées et enhardies. *Non* est une arme défensive, un projectile dont il faut se servir juste au moment nécessaire; le moindre retard à le lancer peut être une cause de grand malheur. En somme, tout l'art de la vie consiste à savoir bien user du *Oui* et du *Non*, et l'enseigner est le secret de la bonne éducation.

LE PERROQUET DE MAURICE DE NASSAU.

Voici ce que raconte dans ses Mémoires le chevalier Temple, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès des États des Provinces-Unies :

« La dernière fois que je vis le prince Maurice de Nassau, il me vint dans la pensée de lui faire une question un peu curieuse. J'avais toujours eu envie de savoir de sa propre bouche ce qu'il y avait de vrai dans une histoire que j'avais ouï dire plusieurs fois au sujet d'un perroquet qu'il avait pendant qu'il était dans son gouvernement du Brésil : comme je crus que vraisemblablement je ne le verrais plus, je le priai de m'en éclaircir. On disait que ce perroquet faisait des questions et des réponses aussi justes qu'une créature raisonnable aurait pu faire; de sorte que l'on croyait dans la maison de ce prince que ce perroquet était possédé. On ajoutait qu'un de ses chapelains, qui avait vécu depuis ce temps-là en Hollande, avait pris une si forte aversion pour les perroquets à cause de celui-là, qu'il n'en pouvait pas souffrir, disant qu'ils avaient le diable dans le corps. J'avais appris toutes ces circonstances et plusieurs autres qu'on m'assurait être véritables; ce qui m'obligea de prier le prince Maurice de me dire ce qu'il y avait de vrai.

» Il me répondit, avec sa franchise ordinaire et en peu de mots, qu'il y avait quelque chose de véritable, mais que la plus grande partie de ce qu'on m'avait dit était fausse. Il me dit que lorsqu'il fut sur le point de partir du Brésil, il avait ouï parler de ce perroquet, et que bien qu'il crût qu'il n'y avait rien de vrai dans le récit qu'on lui en faisait, il avait eu la curiosité de l'envoyer chercher; qu'il était fort vieux et fort gros, et que lorsqu'il vint dans la salle où le prince était, avec plusieurs autres Hollandais près de lui, le perroquet dit d'abord qu'il les vit : « Quelle compagnie d'hommes blancs est celle-ci? » On lui demanda, en lui montrant le prince, qui il était. Il ré-

pondit que c'était quelque général. On le fit approcher, et le prince lui demanda : « D'où venez-vous? » — Il répondit : « De Maranham. » Le prince : « A qui êtes-vous? » Le perroquet : « A un Portugais. » Le prince : « Que fais- » tu là? » Le perroquet : « Je garde les poules ! » Le prince se mit à rire, et dit : « Vous gardez les poules? » Le perroquet répondit : « Oui, moi, et je sais faire *chuc-chuc* » ; ce qu'on a accoutumé de faire quand on appelle les poules, et ce que le perroquet répéta plusieurs fois. Je rapporte les paroles de ce dialogue en français, comme le prince me les dit Je lui demandai encore en quelle langue parlait le perroquet Il me répondit que c'était en brésilien. Je lui demandai s'il entendait cette langue : il me répondit que non, mais qu'il avait eu soin d'avoir deux interprètes, un Brésilien qui parlait hollandais, et l'autre Hollandais qui parlait brésilien ; qu'il les avait interrogés séparément, et qu'ils lui avaient rapporté tous deux les mêmes paroles. Je n'ai pas voulu omettre cette histoire, parce qu'elle est extrêmement singulière et qu'elle peut passer pour bonne ; car j ose dire au moins que ce prince croyait ce qu'il me disait, ayant toujours passé pour un homme de bien et d'honneur. Je laisse aux naturalistes à raisonner là-dessus, et aux autres gens à croire ce qu'ils voudront. »

VASE EN JADE

DESTINÉ AUX SACRIFICES CHEZ LES CHINOIS.

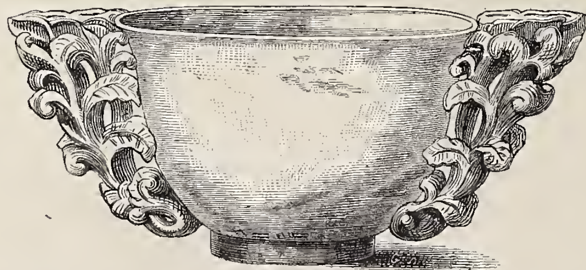
Dans son répertoire si curieux des émaux et des bijoux exposés au Louvre, M. de la Borde s'exprime ainsi à propos de la matière précieuse dans laquelle ce vase a été taillé :

« Le jade est une pierre compacte, tenace, qui raye le verre et même le quartz. Elle est de couleur verte dans des nuances olivâtres : son poli n'est jamais brillant, il est toujours onctueux. Les Chinois et les Orientaux l'emploient avec prédilection et avec une recherche de difficultés vaincues qui ferait douter de sa dureté, si l'on ne pouvait opposer à l'incrédulité la patience traditionnelle des ouvriers de l'Asie. Les anciens en faisaient un grand cas ; au moyen âge, il n'est point cité. J'ignore s'il était connu. Je suis certain qu'on ne le travaillait pas plus que de nos jours, où les pièces montées par nos orfévres nous viennent toutes faites de l'Inde et de la Chine. »

Qu'il nous soit permis de dire, pour compléter cette description si succincte et si précise, que le jade avait reçu de nos anciens joailliers la dénomination de pierre divine, et qu'il a été considéré par les peuples orientaux avancés en civilisation comme une pierre vraiment sacrée, destinée à la fabrication de certains vases ou de certains instruments consacrés au culte. Il n'y a guère de doute non plus que le jade fut employé fréquemment par certains Orientaux pour la fabrication de ces vases magiques dont les anciens spécimens sont aujourd'hui l'ornement de nos musées, après avoir été gardés dans la demeure de plusieurs souverains comme des talismans nécessaires à la sécurité des empires Reinaud, le savant orientaliste, a traduit certaines inscriptions qui nous attestent ce qu'on attendait de l'emploi d'une coupe magique, quelle que fût d'ailleurs la matière dont elle était faite, et il a soin de faire observer que ces vases brillaient rarement de l'éclat d'un métal précieux, l'or et l'argent étant rejetés de leur fabrication par un principe religieux

« Ce talisman béni, digne de figurer parmi les trésors des rois, est-il dit à propos d'un de ces vases, sert contre toutes les espèces de poisons ; il réunit une foule d'avantages constatés par l'expérience. On l'emploie utilement contre les piqûres de serpents et de scorpions, contre la morsure des chiens enragés, contre la fièvre, les douleurs de l'enfantement, le mauvais lait des nourrices, les douleurs d'entrailles, les coliques, la migraine, les blessures, les sortiléges et la dyssenterie ! » ([1])

Nous avons extrait cette bizarre citation d'un savant ouvrage consacré particulièrement aux croyances de la religion musulmane, pour mettre en relief la multiplicité des vertus curatives attribuées à certains vases par les Orientaux. Ces qualités occultes ne sont pas dues seulement à diverses sentences talismaniques gravées au fond de la coupe ou sur ses parois ; elles se révèlent par la matière elle-même dans laquelle le vase a été taillé. C'est ainsi qu'après nous avoir appris en quelle estime est le jade chez les Chinois, M. Abel Rémusat nous met à même d'apprécier les secrètes vertus qu'il représente aux yeux d'un habitant du Céleste Empire. Non-seulement la pierre de yu (c'est le nom qu'on donne au jade dans ce pays) est estimée en raison de son aspect, mais l'ancienne dénomination par laquelle on la désigne nous révèle sa vertu symbolique. Pao-Phou-Tseu nous apprend, dit l'habile sinologue, que le yu se nomme aussi hiouan-tschin, qui signifie profonde vérité ([1]).



Coupe à sacrifices des empereurs chinois, exposée, en 1869, au palais de l'Industrie, à Paris.

Un vase taillé dans cette belle pierre était donc déjà regardé, dans les sacrifices, comme une sorte d'offrande agréable à la divinité ou digne du culte des ancêtres. Les formes des vases sacrés sont, du reste, variées à l'infini dans l'empire chinois, et on aura la preuve de ce fait en consultant le tome LIX des Transactions philosophiques publiées

([1]) *Histoire de la ville de Khotan*, tirée des Annales de la Chine et trad. du chinois ; suivie de Recherches sur la substance minérale appelée par les Chinois pierre de yu, et sur le jaspe des anciens. Paris, in-8. On voit dans ce curieux volume que l'on a rencontré parfois des blocs de jade pesant jusqu'à 237 livres. Une masse pareille est tout à fait exceptionnelle. Le sceptre en jade que l'empereur de la Chine envoya jadis au prince régent d'Angleterre devait être tiré d'un morceau de yu analogue par ses dimensions à celui que nous venons de citer. Dans le Dictionnaire de d'Orbigny on renvoie, à propos du jade, au mot *feldspath*.

([1]) *Monuments arabes, persans et turcs, tirés du cabinet du duc de Blacas*. Paris, 1828, 2 vol. in-8.

en Angleterre. On y donne plusieurs spécimens fort élégants de ces sortes de vases, dont plusieurs sont parvenus en Europe sans que l'on ait soupçonné souvent leur véritable destination.

Dans la curieuse notice qu'il a consacrée à la pierre de yu, Abel Rémusat ne s'en tient pas à l'exposé des objets précieux qu'on peut fabriquer avec les diverses espèces de jade, dont il nous donne les noms et une description succincte. Il établit d'une façon positive que le jaspis qu'on remarquait chez les juifs sur le pectoral du grand prêtre, et dont le modeste poli était effacé par l'éclat des autres pierres précieuses, était aussi du jade; puis il termine ainsi sa dissertation. « Les noms de yu, de cash et de jaspe sont trois formes d'un même nom, désignant une substance qui a conservé en Asie le haut prix qu'elle avait autrefois dans l'ancien continent : cette substance est notre jade oriental. Son gisement est le mont Himalaya; elle est encore l'objet d'un commerce dont la ville de Khotan est le principal entrepôt et dont l'origine paraît remonter aux premiers âges du monde. »

LUCAS DE LEYDE.

Parmi les peintures autrefois attribuées à Lucas de Leyde, il n'en est guère aucune qui soit aujourd'hui con-



Fac-simile d'un dessin de Lucas de Leyde appartenant à M. Gatteaux.

sidérée comme incontestablement l'œuvre de ce maître. Mais si Lucas de Leyde est menacé dans sa réputation de peintre, il n'est point exposé à descendre du haut rang qu'il occupe parmi les graveurs. Il vient d'être apprécié comme il mérite de l'être dans un nouvel ouvrage de M. Georges Duplessis (¹). Lucas de Leyde naquit en 1493. Il apprit le métier de graveur chez un armurier et chez un orfévre. En 1508, dès l'âge de quinze ans, il donna des preuves de sa rare aptitude dans une première gravure où l'on ne trouve à critiquer qu'une sorte de timidité. « Aucun graveur avant lui, dit M. G. Duplessis, n'avait pris autant de souci de la perspective ni cherché avec autant de soin à donner aux compositions les plus compliquées une clarté qui mît chaque personnage à son plan, chaque objet à sa place, une netteté qui agrandît l'espace où s'accomplissait la scène. » Ses relations avec Albert Durer, notamment à Anvers, en 1520, lui furent sans doute utiles, mais il n'y perdit rien de son originalité. Il avait un sentiment du beau supérieur à celui de la plupart de ses contemporains. Son dessin est presque toujours élégant. Si l'on sourit quelquefois en voyant ses personnages de l'Histoire sainte costumés à la mode de la première moitié du seizième siècle, on ne peut méconnaître qu'il leur conserve un caractère digne et pittoresque qui s'élève souvent jusqu'au grand art. Son *Joseph en prison* est une scène qu'on ne se lasse point de regarder, et son *Ecce Homo* est une œuvre de premier ordre. Dans ses *Paysans* et ses *Gueux*, on admire également son esprit d'invention et la rare distinction de son burin. Le joli dessin que nous reproduisons est peut-être l'étude d'un groupe que l'on retrouverait, si l'on prenait la peine de le chercher, dans une de ses grandes compositions

(¹) *Les Merveilles de la gravure.*

LA VEUVE DU PASTEUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voyez p. 78, 82, 90, 98, 106.

» — Je vécus ainsi quelques semaines... Ces jours furent affreux... et je crois que je serais morte s'il ne m'était venu en pensée de mettre quelque chose de vivant dans ma petite chambre. Je me hasardai à aller au marché : là, je me retrouvai dans un monde connu; j'avais l'habitude de parler aux femmes de la campagne, et je ressentis une vraie joie à revoir tous ces beaux fruits, tous ces légumes, objets de soins si assidus... J'achetai quelques pots de fleurs et mon petit oiseau; à partir de ce jour, j'allai au marché toutes les fois qu'il se tenait dans la ville. Ceci fut ma vie animée. Puis, habituée comme je l'avais été à l'air et à la verdure, je cherchai bientôt quelque lieu de promenade solitaire où je pusse revoir encore des arbres et des fleurs; je parcourus les cimetières, et parfois les promenades hors de la ville, fréquentées par la jeunesse les jours de fête; mais moi je ne m'y rendais que les jours ouvriers, lorsqu'on n'y voyait personne.

» Je continuai à vivre ainsi sans me lier avec qui que ce fût dans la ville; les paysannes qui apportaient leurs fruits au marché restèrent mes seules connaissances : ces braves femmes m'avaient prise en amitié, et l'existence que je menais était paisible et douce. Si parfois j'avais des moments de tristesse, mon petit oiseau volait vers moi et

venait me becqueter, comme pour m'inviter à m'occuper de lui et à lui faire une caresse. Je me trouvais aussi beaucoup moins gênée comme argent que je ne l'avais été au village. Personne ne me demandait rien; j'en arrivais même à être honteuse de ne plus avoir d'occasion de faire du bien, et je me demandais avec angoisse ce qui arriverait lorsque Dieu m'adresserait cette question : « Et toi! qu'as-tu fait? » Allons, me disais-je, quand le président du comité de bienfaisance m'apportera de l'argent, je lui avouerai que j'en ai plus qu'autrefois à Bohnengeschühe, afin qu'il ne m'en donne pas autant. Ce président, qui me faisait une si grande peur, était au fond un très-brave homme. — Il m'invita un jour à dîner. Je ne crois pas avoir prononcé dix paroles à ce dîner-là, tant j'avais le gosier serré. La maîtresse de la maison parla tout le temps : c'était la fille d'un *huissier*, et elle aimait beaucoup la parure. Oh! lorsque je sortis enfin (je ne sais encore comment j'eus le courage de me lever pour prendre congé), il me sembla que je sortais d'un grand péril, et que je me trouvais saine et sauve providentiellement. Je n'ai jamais, je pense, été aussi nulle qu'à ce dîner-là, et si l'on a jugé d'après moi les autres femmes de pasteurs, à coup sûr on leur a fait tort Heureusement depuis ce jour je ne reçus plus aucune invitation, et je vécus contente de mon sort, remerciant Dieu du fond de mon cœur de la paix dont je jouissais, jusqu'à ce que la maladie et l'épreuve me furent envoyées par le ciel pour m'apprendre qu'il ne faut pas s'isoler ainsi volontairement. Mais que de grâces ne dois-je pas rendre à Dieu qui, en même temps que l'épreuve, m'envoya ses anges pour m'aider à la supporter!

» Telle fut l'histoire que nous raconta la veuve du pasteur; elle y employa plus d'une après-midi, car parler la fatiguait, et pourtant cela lui faisait du bien. Dans sa vie, si cachée et silencieuse, elle avait beaucoup amassé en elle-même, et son cœur ne demandait qu'à s'épancher; notre sympathie réchauffait ce cœur qui s'était enfin ouvert : ses confidences furent un véritable baume pour sa tristesse. Nous lui dîmes, en toute sincérité, « que nous n'avions » jamais rencontré une personne aussi satisfaite de son » sort dans une situation si modeste Quelles sont, en effet, » les destinées les plus heureuses, les plus brillantes selon » le monde, qui puissent se comparer à cet état permanent » de contentement intérieur et d'amour de Dieu? Ce don de » ne voir dans la nature que ce qui est beau et aimable, de » ne connaître dans l'existence la plus humble ni le besoin » ni l'envie, de n'éprouver jamais un sentiment amer ou » coupable, ce don-là surpasse tous les trésors de la terre. »

» Chez notre pauvre malade l'esprit mûrissait de plus en plus, le cœur s'ouvrait chaque jour davantage; mais nous ne pouvions nous dissimuler que ses forces allaient toujours en diminuant; le docteur, qui jusque-là avait conservé beaucoup d'espoir, commençait à secouer tristement la tête. Elle ne semblait pas s'en apercevoir, du moins était-elle d'une sérénité de plus en plus grande; et, surtout lorsqu'elle s'entretenait avec la femme du gouverneur, son visage semblait entouré d'une auréole de bonheur.

» Une après-midi, tandis que nous étions comme de coutume assises et travaillant près du lit de notre malade, et que la femme du gouverneur nous contait d'une manière intéressante une histoire d'apparition passée en tradition dans sa famille, la pauvre veuve donna tout à coup les signes de la plus grande terreur, et s'écria :

» — Le président! le président! Je vais me cacher sous la couverture!

» Et elle cherchait en effet à se blottir sous les draps de son lit.

» — Dormez! dormez! dit la femme du gouverneur.

» Et la veuve fit semblant de dormir du sommeil le plus profond. Nous entendîmes des pas pesants au seuil même de la porte, et une lourde main frappa un coup sec. Avant que j'aie eu le temps de dire : « Entrez! » la porte s'ouvrit toute large comme devant quelqu'un habitué à se faire faire place partout, et à nos yeux apparut mon aimable cousin, le président de la Société de bienfaisance. Il resta d'abord comme pétrifié, puis se mit à regarder autour de lui de l'air stupéfait de quelqu'un qui pense s'être trompé. Je mis mon doigt sur ma bouche pour indiquer que le silence était nécessaire; mon cher cousin fit quelques vains efforts pour marcher sur la pointe des pieds, mais ce fut en posant le plus lourdement du monde ses gros pieds sur le parquet qu'il s'avança vers nous. Il fit les mêmes efforts inutiles pour chuchoter à voix basse une explication; le chuchotement lui étant resté toute sa vie étranger, il finit par demander de sa grosse voix des nouvelles de la veuve du pasteur, dont il avait appris la maladie. Je lui répondis tout bas qu'il ne fallait pas réveiller la malade, car il était très-important qu'elle dormît; mais il avait l'oreille dure et ne me comprenait pas bien. La femme du gouverneur faisait une figure si malicieuse, que j'avais grand'peine à ne pas éclater de rire. Le président, ayant appris que sa protégée était malade, venait pour ordonner les préparatifs nécessaires à son transport à l'hôpital. Lorsqu'il apprit la date de la maladie, qui remontait déjà à plusieurs mois, il me regarda d'un air mécontent et dit qu'il trouvait fort singulier que personne n'eût eu l'esprit de songer à l'hôpital. Il n'y avait pas de ressources de fortune chez la pauvre veuve, elle ne *pouvait* donc pas être malade sans le comité de secours; dans tous les cas, on aurait dû l'avertir; et si j'étais venue moi-même, il en eût été charmé, car il n'avait pas eu depuis longtemps l'honneur de me voir. Par bonheur il ne se rendit pas compte du temps que dura son « chuchotement », car il eût pu, en ce cas, concevoir quelque doute sur la persistance du sommeil de la veuve, qui semblait défier les bombes de la réveiller. Je me crus même obligée de dire :

— La pauvre femme a passé une si mauvaise nuit! je suis bien aise qu'elle puisse la réparer... Si mon cousin veut le permettre, j'irai demain matin chez lui, et je lui expliquerai pourquoi l'on n'a pas transporté la malade à l'hôpital et pourquoi l'on ne pourra pas l'y transporter.

» — Il faudra pourtant que cela ait lieu, reprit-il. Tout ceci n'est qu'un caprice; et qui est-ce qui payera?...

» — Cousin, répondis-je, à quelle heure demain vous sera-il agréable de me recevoir?

» — A l'heure que vous voudrez, cousine, j'aurai toujours grand plaisir à vous voir; mais cela ne changera rien à l'affaire... Le règlement est le règlement... Tout citoyen qui n'a pas de fortune doit entrer à l'hôpital; il n'y a pas de honte à cela. La veuve X. est habitante de Berne, elle n'a pas de ressources pécuniaires, elle est malade, donc elle appartient à l'hôpital. Le règlement est le règlement, cousine, et d'ailleurs les malades y sont mieux que dans toutes les maisons particulières, et il serait fort heureux pour les gouverneurs eux-mêmes d'être toujours soignés comme cela!

» A peine la porte se fut-elle refermée sur lui que la femme du gouverneur éclata de rire de l'épigramme si mordante qu'il lui avait décochée en partant.

» — Ah! voilà bien un bourgeois de Berne dans tout son beau! s'écria-t-elle, n'admettant dans son amour du devoir aucune restriction à l'exercice de ses fonctions légales! Ah! comme c'est cela!... Un vrai bourgeois de Berne prendrait le diable par les cornes, si le diable se plaçait en travers de son chemin pour l'empêcher d'exercer ses droits et ses devoirs de citoyen!...

» Mais la pauvre veuve se tourna vers nous tout en larmes; sa gaieté, son courage, l'avaient complétement abandonnée. Elle se faisait un reproche de sa dissimulation, et cependant pour rien au monde elle n'eût voulu, pendant la présence du président, donner signe de vie.

» — Je prends cela sur ma conscience, dit la femme du gouverneur; allez! le fardeau ne sera pas lourd... Les badinages sont bien permis, surtout quand ils servent à éviter un chagrin ou une mauvaise action qu'on regretterait plus tard...

» Le lendemain, je me rendis chez mon cousin; il ne se montra accessible à aucun raisonnement. Tous les motifs que j'alléguais, le petit oiseau, la timidité, le besoin de solitude de la veuve, etc., le trouvèrent sourd.

» — Ah bah! dit-il, bien d'autres qu'elle s'y sont habituées: on ne peut, je vous le répète, être mieux soigné, et cela sans qu'il vous en coûte un kreutzer!

» Je répondis que la malade avait encore quelque argent, et que d'ailleurs, malheureusement, cela ne durerait pas longtemps...

» — Et si cela dure, et qu'elle n'ait plus d'argent? répliqua-t-il; si elle fait quelques économies maintenant, elle en aura besoin : il n'est écrit nulle part que cela ne doive pas avoir lieu...

» Je mis alors en mouvement mes dernières batteries.

» — Dans l'état de grande faiblesse où se trouve la malade, dis-je, je ne réponds de rien si on la transporte contre son gré à l'hôpital, et si vous voulez absolument prendre sous votre responsabilité de faire une chose qui n'est pas nécessaire, vous arriverez peut-être, pour le beau résultat d'avoir contraint une personne souffrante à faire votre volonté, à la tuer, oui, à la tuer!...

» — Ma cousine, répliqua-t-il, les femmes ne comprennent pas que lorsqu'on fait son devoir on n'a jamais rien à craindre des reproches de sa conscience. Le règlement est le règlement Cependant, pour que vous ne croyiez pas que je m'obstine à tort, je porterai la question au comité de secours, et ce que le comité décidera aura lieu, sachez-le bien, cousine.

» — Et moi, j'en parlerai au médecin, et c'est ce qu'il décidera qui aura *lieu*, cousin.

» — Fort bien, reprit-il; ainsi vous voulez vous mesurer avec le comité?...

» — Certainement, si le comité veut accepter la lutte; mais il ne le voudra pas. Mon médecin est celui de la veuve du pasteur, et ce médecin est membre du comité de bienfaisance. Qu'en pensez-vous, cousin?...

» — Ah! dit-il, quand les femmes se mêlent d'une affaire, on peut bien dire adieu au sens commun.

» Et mon cher cousin dut se résigner cette fois à ce que la chose se passât selon notre volonté, à nous autres femmes, et non selon la sienne. Ce parti semblait d'ailleurs le seul raisonnable à suivre. La pauvre veuve était une de ces natures sensibles et faibles qui peuvent se soutenir tant que leur existence s'écoule dans une calme uniformité, mais qui ne résistent pas à de rudes secousses. Peut-être aussi le germe de la maladie qui la minait lentement existait-il avant l'accident qui l'avait forcée à s'aliter.

» Notre pauvre veuve ne vivait plus en réalité que par le cœur; chaque jour ses paroles avaient plus d'onction pénétrante, ses sentiments plus de profondeur et de tendresse. Elle parlait constamment de son désir de faire un petit voyage à Bohnengeschühe, dès que cela serait possible; elle éprouvait véritablement le *mal du pays* pour la tombe de son mari. Les arbres qui l'ombrageaient avaient-ils beaucoup grandi? Les gens du village se souvenaient-ils encore de la femme de leur ancien pasteur? La reconnaîtraient-ils?

» Parfois je lui rapportais du marché quelques fruits, quelques fleurs, que je faisais passer pour des présents des marchandes. Elle en était si touchée qu'elle en eût presque pleuré. Et pourtant on avait oublié au marché la pauvre malade (tout s'oublie en ce monde); mais pour ne pas lui faire de peine, je ne le lui dis jamais; au contraire, je continuai à lui remettre de temps à autre ces petits souvenirs qui la rendaient si heureuse. Cette tromperie-là, je la mis encore sur la conscience de la femme du gouverneur.

» — Cela ira avec le reste, disait en souriant l'excellente dame.

» Ce que nous trouvions vraiment touchant et gracieux à voir, c'était la tendresse de la malade pour son petit oiseau De grand matin, dès que la garde s'éveillait, elle faisait sortir l'oiseau de sa cage, et de toute la journée il ne s'éloignait plus du lit; il voltigeait autour de la malade et la becquetait plus souvent qu'autrefois. Elle disait fréquemment que l'être auquel elle manquerait certes le plus au monde était son oiseau. Elle savait bien que nous ne le laisserions pas mourir de faim et que nous le soignerions de notre mieux; mais l'aimer comme elle, personne ne pouvait le faire. Puis elle eût bien voulu revoir une fois encore son ancien village; mais elle savait renoncer à ses désirs et se résigner à la volonté de Dieu.

» Et la volonté du Seigneur était qu'elle mourût. Un matin, au moment où le soleil éclairait de ses premiers rayons la petite chambre, la veuve du pasteur rendit le dernier soupir, et il fut si doux, si paisible, que son petit oiseau qui était sur son oreiller fut le seul à s'apercevoir de ce soupir d'adieu : il voleta, inquiet, autour de la tête de sa vieille amie, se posa sur son épaule, commença et recommença ses trilles les plus sonores pour essayer de la réveiller; et, voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il resta tristement posé sur l'oreiller, presque aussi immobile et aussi silencieux qu'elle. Lorsqu'au coucher du soleil on voulut le porter dans sa cage pour y dormir, le pauvre petit s'était endormi pour toujours : on le trouva étendu mort sur l'épaule de la veuve, où il s'était tant de fois posé si gaiement.

» La mort de la veuve m'affligea profondément, et je pleurai beaucoup. Mon cousin s'en étonna. Il lui fut impossible de comprendre pourquoi cette perte m'allait tant au cœur; car nous n'étions, disait-il, ni parentes, ni de la même société, ni liées depuis longtemps. Ma manière de sentir à cet égard lui semblait étrange, exagérée, *sentimentale*. Ces messieurs du comité de bienfaisance partagèrent presque tous son avis, et je fus pour eux un sujet de grave dissertation tandis que, seuls avec la femme du gouverneur et moi, ils suivirent la pauvre veuve jusqu'à sa dernière demeure. »

BIEN PARLER.

Il est manifeste, à entendre certains parleurs intarissables, que chez eux les mots appellent les mots et que les idées ne viennent qu'à la suite; tandis que chez d'autres, orateurs pénibles, la parole ne vient que longtemps appelée et comme contrainte par la pensée. C'est la perfection quand le mot ne précède jamais l'idée, mais ne tarde jamais à la suivre. Albert Lemoine.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le collectionneur doit d'abord apprendre à distinguer les uns des autres les différents insectes, afin que, s'il veut réunir, par exemple, des coléoptères, il n'introduise point

parmi eux, sans s'en douter, des insectes d'un ordre voisin. Il est bon aussi que, dès la capture d'un animal, il sache s'il rentre dans la classe de ceux dont il veut s'occuper spécialement, ou, s'il ne désire que des spécimens généraux, comment il conviendra de les classer.

On n'ignore pas que l'insecte est un animal articulé, dépourvu de squelette intérieur, respirant par des ouvertures latérales à l'abdomen et marchant sur *six* pattes. En dehors des insectes, les myriapodes ont au moins vingt-quatre pattes, les araignées huit, les crustacés dix à quatorze, et les annélides point. Il faut se rappeler que le corps des insectes est composé de trois parties : la *tête* A (fig. 1), le *thorax* ou *corselet* B, et l'*abdomen* C. L'insecte

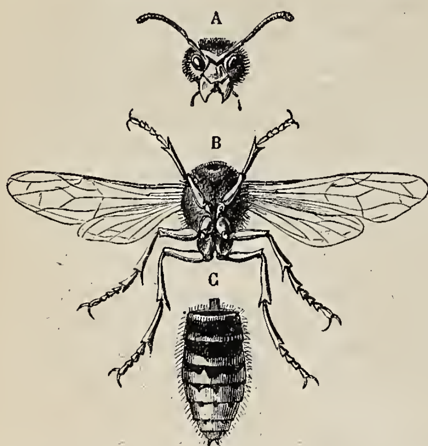


Fig. 1. — Guêpe frelon vue en dessous et divisée en ses trois parties.

que nous avons d'abord dessiné comme type connu est un frelon, de ceux que l'on voit s'acharner sur les grappes de chasselas dans les treilles. Il est vu en dessous. On remarquera sur la tête les antennes, organes du tact, dit-on, de l'ouïe peut-être, dans tous les cas organe éminemment sensitif; au bas de la tête, les mâchoires formidables, ouvertes, de l'animal. Sur le corselet B sont insérées les ailes : ici le frelon en a quatre; au-dessous, les six pattes réglementaires. Enfin, en C, on voit l'abdomen avec ses sept segments.

Le nombre des insectes qui peuplent le monde est prodigieux, et le nombre des espèces qui peuvent contenir tous ces individus est également considérable. On a donc été obligé d'imaginer de grandes divisions pour se reconnaître au milieu de cette population immense. De là sont nés *onze* ordres d'insectes, renfermant des animaux très-différents et qu'il importe de reconnaître au premier coup d'œil.

De ces onze ordres, nous en laisserons quatre de côté, comme n'offrant aucun attrait pittoresque pour le chasseur d'insectes simplement amateur. Nous nous contenterons d'en donner ici les noms plus ou moins barbares. Ces ordres que nous omettons sont les *thysanoures*, les *parasites*, les *suceurs* et les *rhipiptères*.

Nous avons choisi une espèce, en quelque sorte typique, dans chacun des principaux ordres restants pour en étudier d'un peu plus près la structure.

I. *Ordre des* Coléoptères. — Nous indiquons pour type (fig. 2) la *cétoine dorée*, ce bel insecte d'un vert métallique, à reflets changeants, qui se tient immobile ou se meut lentement, au mois de mai, parmi les roses. Ici, de même que dans toutes les gravures qui vont suivre, les insectes sont représentés une aile au repos et l'autre ouverte pour le vol. Cette position, bien que contre nature, était indispensable pour faire comprendre d'un seul coup d'œil les deux aspects de l'animal. Certains insectes, — les coléoptères, par exemple, —cachent, en effet, leurs ailes véritables sous des étuis ou des couvercles rigides qui sem-

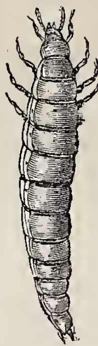


Fig. 2. — Cétoine dorée.

blent, la plupart du temps, si bien faire corps avec l'abdomen de l'animal que jamais on ne se douterait, si l'on ne voyait celui-ci prendre son essor, que de là-dessous peuvent sortir des ailes.

On reconnaîtra les coléoptères à leur bouche armée de mâchoires destinées à la mastication, et à leurs ailes supérieures ou *élytres*, cornées ou coriaces, recouvrant les inférieures membraneuses et, — ne l'oublions pas, — pliées *en travers*. C'est d'ailleurs de leurs ailes en étui que vient le mot de coléoptères, qui a remplacé l'ancien nom français de *scarabées*. Nous remarquerons encore que la cétoine, choisie comme l'exemple le plus facile à comprendre et à rendre par le dessinateur, ne vole pas tout à fait comme le hanneton et les autres coléoptères en écartant les élytres en même temps que les ailes : elle soulève seulement un peu ses élytres, et les ailes inférieures s'écartent et se déploient en ouvrant la charnière que l'on aperçoit sur le milieu de leur longueur, par un mouvement analogue à celui que nous faisons lorsque nous déployons notre bras si la main touche le dessus de notre épaule.

Les coléoptères passent successivement par des métamorphoses complètes, c'est-à-dire qu'ils sont œufs, larves, nymphes, et enfin insectes parfaits.



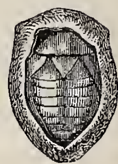


Fig. 3. — Larve de carabe doré. Fig. 4. — Nymphe de cétoine dorée

La figure 3 représente la larve du *carabe doré* ou *cheval du bon Dieu*, ce magnifique coléoptère, cousin de la cétoine, doré comme elle, mais à élytres chagrinées, et que l'on voit courir rapidement dans les allées des jardins ou les sentiers des champs.

La figure 4 reproduit la *pupe* ou *nymphe* que forme la cétoine quand elle s'immobilise pour se transformer en insecte parfait. Le temps que passent quelques coléoptères dans ces états transitoires est quelquefois extrêmement long, et tel animal charmant que vous voyez apparaître et mourir en quelques jours, après avoir assuré la reproduction de l'espèce, a passé cinq, six ou huit ans dans le vieux bois ou la terre, à élaborer ces tissus brillants qui égalent en richesse les métaux les plus précieux.

La suite à une prochaine livraison.

LE FOURNIER.



Le Fournier et son nid. — Dessin de Freeman.

Le fournier (*Furnarius rufus*) est un petit oiseau de la Caroline. Il n'a guère que sept pouces de long (0m.18). Son plumage est d'un brun roussâtre, plus foncé sur la tête, avec une bande plus claire sur l'aile et une tache blanche à la gorge. Le bec est long, grêle, très-effilé. Il a l'aile et la queue courtes, les jambes longues.

On rencontre les fourniers dans le voisinage des habitations, parmi les bosquets qui les entourent. Ils ne s'aventurent pas dans les grandes forêts. On les voit voleter de place en place sans jamais s'éloigner beaucoup, ou bien se promener par terre avec une lenteur qui leur donne un air de gravité, puis tout à coup précipiter leur marche avec une extrême rapidité, pour reprendre bientôt après, et avec la même soudaineté, leur paisible allure. Leur chant est monotone, mais clair, sonore, et non sans agrément.

Ce qui rend le fournier particulièrement intéressant, c'est l'art avec lequel il fait son nid. Comme notre hirondelle, il se sert d'argile, de terre gâchée; mais il donne à sa maçonnerie une tout autre forme. Il construit une sorte de sébile renversée, ou plutôt de four (de là son nom de fournier), qu'il assoit sur une grosse branche dégarnie de feuilles, ou bien sur une palissade, sur un poteau, quelquefois sur le rebord d'une fenêtre. Ce nid, qui a environ six pouces de diamètre (0m.16), n'est pas une simple cavité. Il est divisé intérieurement en deux chambres, au moyen d'une cloison semi-circulaire percée d'un trou de communication qui correspond à l'ouverture extérieure; celle-ci est toujours pratiquée sur le côté du nid. C'est dans la chambre du fond, garnie d'herbes molles, que sont déposés les œufs, au nombre de quatre, blanchâtres, piquetés de roux.

Les fourniers appartiennent à la famille des ténuirostres, comme les sittelles, les grimpereaux, les souimangas, les colibris.

UN SOUVENIR DES GÉORGIQUES EN SICILE.

En traversant des champs couverts de vignes, d'oliviers et de maïs, nous rencontrâmes un jeune et robuste paysan

qui conduisait un petit char de forme antique auquel étaient attachés deux bœufs au poil noir, à la tête énorme. Arrêté pour nous laisser le passage libre, cet homme, avec sa mâle physionomie, son front couvert du bonnet phrygien, ses bras et ses jambes nus, ses pieds chaussés de sandales attachées par des lanières, ressemblait à un de ces anciens colons de la Grande-Grèce, dont Virgile a si bien décrit les utiles travaux et les rustiques vertus. Au moment où, répondant à son salut, nous étions arrêtés devant son attelage, il nous présenta un vieux fer de lance et le fragment d'un casque romain qu'il avait trouvés à une faible profondeur du sol.

Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille. [1]

INSTRUCTION.

La question importante est celle-ci : Comment les citoyens peuvent-ils, en nombre aussi grand que possible, être rendus des êtres pensants? SILJESTROEM.

KEROUEC LE LABOUREUR.

— Est-ce vrai ce que vous dites-là? demandait un paysan breton à un buveur attardé comme lui dans un cabaret d'un village de la Vendée. Est-il bien possible qu'il y ait un pays où il n'y a qu'à creuser pour trouver de l'or?

— Je vous répète qu'il y a autant d'or dans cette terre-là que de pierres dans vos champs.

— Alors, il n'y a qu'à se baisser et à prendre. Pourquoi tout le monde ne va-t-il pas y faire fortune?

— Ah! parce que la *Califournie* n'est pas tout près d'ici. Il faut passer la mer, payer son passage, acheter des bêches et des engins à trier l'or. Moi qui vous parle, j'ai envie d'y aller, et si vous voulez, nous nous cotiserons.

— Comment dites-vous cela?

— Une supposition : je vous expliquerai ce qu'il faut acheter et comment il faut s'y prendre ; vous payerez les outils et notre passage à bord ; et une fois là-bas, nous sommes associés et nous partageons les profits

Le bonhomme Kerouec se gratta l'oreille, et ne répondit mot Son interlocuteur lui versa un verre de vin (c'était le dixième), et reprit :

— Vous venez de vendre votre vache à la foire... une belle vache, ma foi!

— Et qui n'a pas été payée son prix! dit Kerouec. Ce finaud de nourrisseur normand ne m'en a donné que cent écus; elle valait mieux que cela. Sans compter que je l'avais élevée, cette bête, et qu'elle m'aimait.

— Vous dites cent écus? Baillez-les-moi à compte sur ce qu'il y aura à dépenser pour notre voyage.

— Nenni-da, mon compère. Que dirait la bourgeoise, qui attend la somme pour arrondir un bout de terre qu'elle m'a fait acheter?

— Mauvaise emplette. C'est en *Califournie* qu'il faut acheter de la terre. Vous en auriez là seulement la longueur de cette table que votre fortune serait faite.

— C'est bien étonnant! dit Kerouec. Si j'étais sûr que c'est la vérité!... Moi qui ai toujours eu envie de devenir riche...

— Et vous resterez toute votre vie un pauvre laboureur si vous n'avez pas le cœur de faire ce que je vous dis.

— C'est pas le cœur qui me manque, balbutia Kerouec, dont la langue commençait à s'épaissir sous l'influence du vin; mais la bourgeoise n'est pas commode, et si je lui rapporte tout ce que vous me dites, elle me répondra que ce sont des contes.

— Ah! si vous vous laissez mener par votre femme, vous n'arriverez pas, mon pauvre homme. Mais voilà l'heure de vous remettre en route. Où est votre sacoche?

— La voilà... Je l'ai un peu écornée : il me fallait une bonne bêche et un hoyau pour commencer à retourner ce bout de pré... Vous dites donc que j'ai mal fait de l'acheter... C'est peut-être vrai... Mais, comme on dit, la terre, c'est notre mère nourrice à nous autres laboureurs.

— Oui, une mère nourrice qui nous fait bien tirer la langue...

— Il ne faut pas en dire de mal, cela porte malheur... Allons, en route! Le soleil va se coucher, et il y a un bon bout de chemin d'ici aux Moustiers...

Kerouec, assez mal affermi sur ses jambes, tira de sa longue bourse de peau quelque menue monnaie, paya sa consommation, prit son hoyau et sa bêche, et sortit du cabaret suivi de son compagnon, qui, sous prétexte d'assurer sa marche chancelante, passa son bras sous le sien. Ils cheminèrent dans la campagne, au milieu des groupes de villageois revenant de la foire, celui-ci avec le bœuf qu'il venait d'acheter, celui-là avec le veau qu'il n'avait pas pu vendre; l'un menant un troupeau de moutons, l'autre une vingtaine de porcs qui fouillaient de leurs groins la poussière du chemin en poussant d'affreux grognements. Mais Kerouec n'entendait que les descriptions magnifiques du pays de l'or, ne voyait que le gisement d'où l'on avait tiré le fameux lingot du précieux métal pesant je ne sais combien de kilogrammes. A la croisée de deux routes, l'homme à la Californie le quitta, en l'engageant à réfléchir aux brillantes perspectives qu'il lui avait ouvertes et à mûrir leur projet de voyage. Le laboureur prit machinalement un chemin de traverse qui coupait au plus court, et se trouva bientôt au pied d'une colline couverte de genêts en fleur dorés par le soleil couchant; on eût dit de l'or en fusion. Kerouec, faisant un pas en avant et deux en arrière, gravit à grand peine la pente. Arrivé au sommet, ses jambes fléchirent, il s'enfonça dans un fourré et s'y coucha tout de son long. Il dormait depuis deux heures, lorsqu'il lui sembla que la terre cédait sous son poids; il avait coulé dans un creux qui allait s'élargissant comme l'entrée d'une caverne. Il allongea la main et saisit la bêche et le hoyau placés près de lui; puis, se laissant glisser, il parvint au fond d'une espèce de caveau pratiqué dans le roc. La lumière de la lune filtrait à travers une fente et éclairait faiblement l'intérieur. Quand ses yeux furent faits à cette demi-obscurité, il distingua un coffre en bois qu'il avait heurté en tombant. Sa chute l'avait dégrisé. Une idée lui passa par l'esprit. S'il allait trouver là un trésor qui lui épargnerait la peine d'aller en Californie? Il avait entendu conter les guerres de la Vendée, les dangers qu'avaient courus les nobles, le pillage des châteaux, les maîtres en fuite, réduits à se cacher dans les bois, à enfouir dans la terre leur argent, leurs bijoux. Il saisit son hoyau des deux mains et en asséna un vigoureux coup sur le coffre, dont le couvercle vermoulu vola en éclats. Il ne vit rien d'abord; le rayon de la lune n'atteignait pas cette partie du caveau. Il se baissa, et toucha des papiers... mais, en dessous, il sentit le contact du métal: était-ce de l'argent, du cuivre ou de l'or?... Ses instincts cupides se développaient; son cœur battait, sa respiration était haletante. Il plongea ses deux mains dans le coffre, saisit une poignée de pièces et les laissa retomber. Elles rendirent un son clair et vibrant. C'étaient peut-être des louis... de ces beaux vieux louis d'or qui ne se voient plus guère qu'en Bretagne, où ils ont encore cours, en dépit

[1] Alphonde Dantier, *Voyage en Sicile*.

du système décimal. Kérouec regarda autour de lui. Il avait peur!... Des voleurs ou le propriétaire pouvaient le surprendre et s'emparer de sa trouvaille!... Le rayon de la lune rayait la terre du caveau et s'allongeait peu à peu vers le coffre. Il en éclaira un des angles, et une pièce tombée auprès brilla d'un vif éclat. Kerouec la ramassa; la couleur, vue à cette pâle clarté, en était indécise, ni blanche, ni jaune... Il la palpa du bout de la langue; elle n'avait pas la saveur du cuivre. Il la soupesa; c'était plus lourd que l'argent. Il puisa dans le coffre à pleine mains; il en remplit ses poches, s'assura qu'il en restait encore plus qu'il n'en avait pris, et se faufila dans l'étroit couloir par où il était venu. Quand il fut dehors, il entassa des broussailles et des pierres sur la mystérieuse entrée et remit la terre par-dessus avec sa bêche. Comme il se redressait, l'ombre d'un homme se dessina dans le fourré. Cloué sur place par la peur, Kerouec n'osait bouger. Enfin il se décida à faire quelques pas; l'ombre en fit autant : c'était la sienne que la lune descendue à l'horizon projetait sur la tige des genêts. Rassuré, il respira et se remit en route. A minuit, il frappait à sa porte. Jacqueline se releva en grommelant :

— Ne voilà-t-il pas une belle heure pour rentrer! Tu te seras attardé au cabaret, ivrogne que tu es!... Et la vache, combien l'as-tu vendue? J'y ai quasi regret à présent.

— La vache! reprit Kerouec d'un ton méprisant. Je t'en rachèterai d'autres, et des cent et des mille : on a de quoi !

Il fouilla dans sa poche et en tira une poignée de pièces d'or qu'il étala sur le bahut.

Jacqueline devint toute pâle.

— Sainte Vierge! s'écria-t-elle. Aurais-tu fait un mauvais coup, mon homme?

— Nenni, dit Kerouec; j'ai été en *Califournie*, où il y a autant d'or que de pierres dans nos champs, et j'en ai rapporté de beaux écus sonnants, comme tu vois.

— Sa tête déménage; le pauvre cher homme devient fou, pensa Jacqueline, Et pourtant c'est de l'or, bien sûr, et je n'en ai jamais tant vu!

Kerouec verrouilla la porte, alla regarder dans tous les coins de la chaumine, vida ses poches, et se coucha; mais il ne put dormir. Dès qu'il fermait les yeux, il se retrouvait au fond du caveau, puisant des deux mains dans le coffre; ou bien il s'imaginait entendre marcher du côté du vieux bahut. Le lendemain il était malade; sa femme l'accablait de questions auxquelles il ne voulait pas répondre. Il n'osait plus sortir et faisait incessamment le guet autour de son trésor. Huit jours se passèrent ainsi. Ses voisins s'étonnaient de ne plus le voir aux champs, lui si matineux d'ordinaire. On commença à jaser.

— Qu'est-ce qu'il est donc arrivé à Kerouec? Depuis la foire de la Saint-Jean, il est tout *chose*. On ne l'a jamais vu comme ça... Bah! il se sera fait tirer la bonne aventure à la foire, et on lui aura dit qu'il mourrait d'avoir bu un coup de trop. — Non, non, il roule plutôt dans sa tête un moyen de s'enrichir : c'est son idée fixe. — Quoi que ce soit, il est bien changé! dit un troisième.

Mais grande fut la surprise de tout le village lorsqu'on vit un beau matin la maison de Kerouec fermée. Il était parti avec sa femme, avant l'aube, sans avertir personne. On en parla le premier jour; le lendemain, on s'en inquiéta moins; à la fin de la semaine, on n'y pensa plus.

Kerouec avait tout simplement fui les curieux. En moins d'un an, il était devenu riche bourgeois d'une petite ville, propriétaire d'une maison achetée chez le notaire et payée argent comptant. Jacqueline portait des robes de soie; elle avait une servante qu'elle tarabustait toute la journée. Elle ne faisait plus de questions indiscrètes à son mari; il lui avait imposé silence une fois pour toutes, et de façon à ne pas lui donner l'envie d'y revenir. Kerouec était brutal à ses heures, et l'oisiveté n'avait pas adouci ses manières. Il faisait garder sa porte par deux redoutables bouledogues dressés à sauter à la gorge de tout venant qui se risquait aux approches du formidable logis : ils avaient falli dévorer un mendiant que leur avait signalé leur maître. Il avait horreur des pauvres : c'étaient des paresseux, des lâches, qui n'avaient pas eu l'esprit de faire fortune. Une de ses maximes favorites était que mieux vaut laisser perdre que donner. Mais il perdait le moins passible, et se gorgeait de nourriture pour n'en pas laisser miette aux autres. Il fut un jour malade à mourir d'une indigestion. Il appela sa servante, car il se méfiait de sa femme, et lui dit :

— Va-t'en chez l'apothicaire; tu lui demanderas une médecine, tout ce qu'il y a de plus fort. Cette fois, je ne regarderai pas au prix.

Goton rapporta un petit paquet. Kerouec l'ouvrit, et, n'y trouvant qu'une pincée de poudre blanche :

— Il n'y en a guère! dit-il.

— Il y en a pourtant bien pour trois francs. L'apothicaire m'a demandé : « Est-ce pour purger un cheval? » Je lui ai répondu : « Peut-être bien! » car vous êtes bien aussi fort qu'un cheval, et si je lui avais dit : « C'est pour notre monsieur », il m'en aurait donné encore bien moins.

La médecine faillit emporter le malade, dont la robuste constitution résista. Elle avait pourtant de rudes assauts à subir. Condamné à ne rien faire après la vie active qu'il avait menée, à respirer l'air épais de la ville après l'air frais des champs, à vivre enfermé entre quatre murs, car il avait fait de sa maison une prison, tant il était hanté de la peur des voleurs, Kerouec grossissait à vue d'œil, ses jambes enflaient; il avait des atteintes de goutte. L'ennui l'envahissait. On lui vint proposer de faire partie du conseil municipal, comme étant un des plus imposés de la commune. Qui sait? ça l'amuserait peut-être. Il accepta. Les honneurs cachent souvent de terribles embûches. A la première séance, on lui passa la plume pour rédiger le procès-verbal, lui qui signait en faisant une croix. Il rougit, balbutia, dit qu'il avait mal au pouce, et donna sa démission. Mais il entendit des chuchotements, des rires étouffés, qui lui prouvèrent que son ignorance était percée à jour. Il rentra chez lui furieux, tempêta contre sa servante, contre sa femme, contre les membres du conseil, « un tas d'imbéciles qui ne sauraient distinguer un champ de seigle d'un champ de froment. » C'était à faire pitié! Ils étaient bien fiers de savoir barbouiller du noir sur du blanc; mais si on les mettait à semer le grain, faut voir comment ils s'y prendraient. Il lui arrivait parfois de regretter son ancien métier, mais il n'en soufflait mot.

— C'est singulier, pensait-il; je m'étais figuré qu'en devenant riche j'allais être content tout le long du jour, et c'est juste le contraire. Si je me lève matin, je ne sais à quoi employer ma journée; si je reste couché, j'ai mal à la tête. Je n'ai plus d'appétit; et quand je mange trop, j'ai mal au cœur. Je m'imagine que Goton veut m'empoisonner avec ses ragoûts, et que ma femme ne serait pas trop fâchée de me voir *ad patres*, vu qu'elle hériterait. Il est vrai qu'elle ne sait pas où est le magot : ce n'est pas faute de m'espionner, la fine mouche, mais je suis plus fin qu'elle.

Il n'avait encore fait qu'une seconde visite au caveau : tout y était comme il l'y avait laissé. Il n'en avait pas moins eu de mortelles transes en y pénétrant de nuit. Si quelqu'un l'épiait, si l'on allait boucher l'entrée et l'enterrer là vivant? Au retour, le lendemain, il était pâle, défait. Sa femme lui demanda d'où il venait, et s'il était malade. A quoi il répondit, avec un formidable juron, qu'elle eût à se

mêler de ses affaires et non des siennes : ce qui redoubla l'envie qu'avait Jacqueline de pénétrer le mystère. Elle avait songé à le suivre ; mais il était devenu si colère qu'elle n'osait le braver comme par le passé. Il ne se grisait plus, de peur de laisser échapper son secret. Jacqueline regrettait le temps où elle allait vendre le lait de sa vache au marché, les œufs de ses poules, et rapportait de l'argent qui lui donnait la haute main au logis. Aujourd'hui l'homme tenait les cordons de la bourse, et le pouvoir avait passé de son côté. Que lui importait, à elle, cette richesse dont l'origine l'inquiétait et dont elle ne jouissait pas ! Jamais elle n'avait été plus mal servie que depuis qu'elle ne se servait pas elle-même. Son mari lui avait acheté de belles robes dont elle n'osait se parer, Goton lui ayant complaisamment rapporté que les dames de la ville se moquaient de ses toilettes, et disaient qu'elle avait l'air d'une vachère endimanchée. Elle avait voulu aller une fois à la comédie pour se distraire ; mais quel intérêt pouvait-elle prendre à tout ce que disaient ces bavards qui venaient causer de leurs affaires en public? Au bout d'un quart d'heure, elle était endormie et ronflait si fort qu'on l'engagea à s'aller coucher, ce qu'elle fit de grand cœur. Ces *pauvres riches* avaient fini par être parfaitement malheureux de leur bonheur. La femme s'était hasardée à parler de retourner au village ; mais son mari avait rejeté cette idée bien loin. Il était rivé à sa chaîne dorée ; il fallait qu'il la traînât jusqu'au bout, quoiqu'elle lui pesât de plus en plus. Un jour qu'il assistait à un comice agricole, il se sentit renaître. C'était en plein champ ; il respirait à pleine poitrine ; il revoyait les outils qu'il avait appris à manier tout enfant. Il y avait concours de labour ; de nombreux amateurs discutaient sur le mérite de nouvelles machines importées d'Allemagne et d'Angleterre. L'antique charrue au soc tranchant, quoique tout attelée, était piteusement reléguée dans un coin ; on ne s'en occupait que pour la critiquer. Une bouffée d'indignation monta au cœur de Kerouec. Il mit bas son habit de drap fin, releva ses manches de chemise, lança la charrue dans le pré, et, pesant sur le coutre, ouvrit dans la terre desséchée un large sillon. Les spectateurs applaudirent ; on se demandait quel bras vigoureux s'était chargé de l'apothéose de la charrue primitive : ce devait être un maître laboureur! Kerouec rayonnait ; il se retrouvait sur son terrain. Il avait le sentiment de sa véritable valeur, non de celle qu'il empruntait à ses habits, à son argent, mais de celle qu'il tenait de sa force, de son intelligence d'homme des champs, d'enfant de cette *bonne mère nourrice*, la terre, dont autrefois il ne souffrait pas qu'on médît. Un nuage passa sur son triomphe. Comme il revenait à sa place, après avoir victorieusement ouvert une tranchée deux fois plus profonde que les sillons tracés par les engins venus de loin, une lourde main s'appesantit sur son épaule, et une voix dit à son oreille :

— Il n'y a que Kerouec des Moustiers pour avoir une pareille poigne et mener la charrue si droit !

Il se retourna : l'homme qui parlait lui était inconnu. Comment savait-il son nom, et que lui voulait-il? pourquoi cette main pesait-elle comme du plomb sur son épaule? Lui, tout à l'heure si fort, se sentait faiblir sous le regard fixe et perçant de l'étranger. Il se dégagea de son étreinte, et se disposait à s'éloigner, lorsque l'homme le rejoignit :

— Vous n'êtes pas pressé de me répondre ! Vous êtes pourtant bien Kerouec : vous avez quitté les Moustiers, il y a tantôt un an, pour chercher fortune, et il paraît que vous n'avez pas mal réussi.

Kerouec frissonna. L'autre poursuivit :

— Donnez-moi donc votre secret.

— Serait-ce un malin, pensa le laboureur, qui soupçonne quelque chose et veut avoir sa part du gâteau?

Il le regarda en dessous, et dit en se grattant l'oreille :

— Dame ! il y en a qui ont plus de chance les uns que les autres.

— Oui, par exemple, la chance de trouver un trésor et de se l'approprier sans rien dire à personne.

Cette fois, Kerouec pâlit ; mais, persuadé qu'il avait affaire à un madré compère dont il pouvait acheter le silence :

— Supposons, dit-il, qu'il y ait part à deux ?

— Et à trois, dit l'homme, car l'État a droit à moitié. En attendant, je vous arrête, et vous allez me suivre en prison.

— Miséricorde ! s'écria Kerouec, en prison, moi ! Mais je ne suis pas un voleur ; je n'ai jamais fait de tort à personne !...

— Vous vous expliquerez devant le juge ; cela ne me regarde pas.

Et l'homme le prit au collet et le secoua rudement.

— Tenez, s'écriait Kerouec, si c'est de l'or que vous voulez, en voilà.

Et il vidait ses poches, qui en regorgeaient, et toujours il entendait retentir les mots : « En prison ! en prison ! » et toujours la main le tenait plus ferme et le secouait plus fort.

— Et que va dire Jacqueline? s'écria le pauvre homme dans sa détresse.

— Elle dira que tu es un vaurien, un ivrogne, qui pouvais te faire ramasser et mener en *prison* comme un vagabond !.. Où est ta sacoche, ton argent?

— Mon argent? voilà une heure que je vous le donne ! murmura piteusement Kerouec.

— Où cela? où est-il? cria une voix bien connue.

Il se dressa sur son séant et ouvrit des yeux hagards. La figure de Jacqueline, empourprée de colère, était devant lui.

— Il y a encore de l'or dans le caveau, murmura-t-il ; si tu n'en as pas assez de tout ce qui est là (il montrait un tas de fleurs de genêts qu'il avait tirées de ses goussets), vas en chercher au trésor ; moi, je n'y vais plus!

— Ah çà, rêves-tu tout éveillé? dit sa femme. Je te demande ce que tu as fait de l'argent de notre vache que tu étais allé vendre à la foire, et que tu as dû serrer dans la sacoche que je t'avais donnée exprès pour cela.

Kerouec respira bruyamment, s'essuya le front, regarda autour de lui, et, à la grande stupéfaction de sa femme, se leva et fit un saut de joie.

— Ah ! je n'irai donc pas en prison ! je ne serai plus obligé de trop manger ! je ne m'ennuierai plus à ne rien faire tout le long du jour !

— Mais ta sacoche, malheureux ! ta sacoche, qu'en as-tu fait ?

— Ma foi, je n'en sais rien ! M'est avis que les bonnes femmes de fées qui m'ont ensorcelé cette nuit auront changé les cent écus en feuilles de genêts d'or. Comme je roulais dans ce maudit trou, il m'a semblé qu'on fouillait dans mes poches.

— Bien sûr que tu te seras laissé voler par quelque madré filou, comme il n'en manque pas dans les foires.

— Cela se pourrait bien. Mais j'ai ma bêche, mon hoyau et mes bras, sans compter une paire de bœufs à l'étable et la charrue, que je ne suis point maladroit à mener. Avec cela, la vieille, nous ne manquerons pas de pain, et j'aurai bientôt regagné les cent écus.

— C'est bon à dire ; mais un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, et l'argent perdu est perdu... Que parlais-tu de caveau, de trésor?

— Bah ! j'ai fait un mauvais rêve. Quand je dis mauvais, non, car il m'a fait passer l'envie de devenir riche sans travailler. Foin de la richesse et de ses ennuis ! Vive le travail, qui donne contentement et santé !

UN ATELIER AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Je ne sais, mais cette agréable peinture éveille en moi des sentiments bien divers. Je souris à ces mœurs légères et frivoles, au rêve de ce jeune homme devant une charmante image, aux chuchotements aimables du galant artiste et de ces deux gracieuses jeunes femmes. Oui, l'on aimerait assez à être transporté pour quelques heures dans ce séjour élégant et paisible. — Mais qu'est-ce donc? écoutez : quel étrange murmure au dehors! ce sont des



Le Portrait, intérieur d'atelier au dix-huitième siècle, par Mme Armand Leleux. — Dessin de Pauquet.

voix tumultueuses. La rumeur grandit, devient menaçante; elle éclate en orage. C'est une révolte, une tempête de la terre, plus terrible mille fois que celles des océans! La scène change : on se lève; les jeunes femmes pâlissent et tremblent; les jeunes gens se précipitent à la fenêtre. Que veulent ces troupes farouches armées de fusils, de piques, de bâtons? — Ah! Messieurs, Mesdames, je le crains, vous vous êtes trop attardés. — Vous vous étonnez, beau gentilhomme rêveur, moelleux peintre de boudoir; vous vous indignez contre ces brutalités qui viennent troubler

vos loisir . Ah! vos loisirs ont trop duré; vous vous êtes trop attardés, vous dis-je! Madame, votre phaéton est en pièces; on rosse vos valets : l'un d'eux prend son parti, saisit une fourche, se mêle à la foule et crie avec elle. — — Que faire? où aller? — Au Cours-la-Reine, comme vous en aviez le projet? — Non; peut-être, hélas! à Coblentz.

L'ÉLÉPHANT ET LE TAILLEUR.

Dans une grande ville d'Asie, un tailleur renommé achevait de broder une robe magnifique que lui avait commandée un pacha à neuf queues. Il mêlait avec adresse la soie, l'or et l'argent, et traçait avec complaisance sur l'étoffe délicate d'ingénieux ornements. En ce moment vint à passer un éléphant que l'on conduisait à un étang voisin. Le sol tremblait sous ses pas. Le tailleur leva la tête; l'éléphant s'arrêta et s'approcha de la boutique ouverte : le facétieux artisan trouva comique de donner un petit coup d'aiguille sur la trompe du colosse; celui-ci ne manifesta aucun mécontentement, s'éloigna avec gravité, entra dans l'étang, remplit sa trompe de l'eau vaseuse du bord, et, revenant à la boutique, versa le tout sur la belle robe et sur le tailleur.

PREMIÈRE APPARITION DES FRANÇAIS
AUX INDES ORIENTALES,
EN 1527.

On a cru longtemps que le voyage de Parmentier, qui eut lieu en l'année 1529 et que publia, il y a près de quarante ans, M. Estancelin, était le récit de la première expédition des Français aux Indes. Voici venir un vieil historien portugais, tout récemment exhumé de la poussière des archives, qui restitue aux Français l'honneur d'avoir visité ces régions lointaines deux ans environ avant le hardi Dieppois, si bien célébré par Grignon, son compagnon fidèle, qui fut comme lui navigateur et poëte. Nous allons laisser parler, avec sa rudesse native, Gaspard Correa, l'auteur des *Légendes indiennes* [1], qui ne fut pas un écrivain habile comme Barros, mais qui eut l'avantage d'être l'*amanuense* ou le secrétaire en titre d'Albuquerque, l'immortel conquérant des Indes. Ce chroniqueur, pour ainsi dire inconnu, dont on doit la publication récente à l'Académie des sciences de Lisbonne, imprime à tout ce qu'il dit un caractère de sincérité qu'on ne peut méconnaître et dont il faut le louer.

« En l'année passée 1527, on vit partir de France trois bâtiments; ils étaient armés en corsaires, et ils firent route pour l'Inde, mais ils se séparèrent en mer. Sur l'un des deux, dont le voyage continua, était un certain Estevan Dias Brigas, pilote et appartenant à la nation portugaise; il fut aborder avec quarante-huit hommes à la barre de Diu. Ce navire était pourvu d'une nombreuse artillerie, et avait perdu pendant la traversée plus de soixante hommes. Et une fois parvenu dans le port, le capitaine Brigas s'en fut à terre, feignant d'être un messager expédié par un autre individu. Et il dit à ceux du bateau que si on les interrogeait, ils eussent soin de répondre que le capitaine était resté dans le navire et qu'il n'était que son serviteur. Le personnage en question s'en fut parler au capitaine de Diu, qui alors se nommait Camalmaluco. Il lui dit que le capitaine du bâtiment en vue dans la rade lui envoyait demander sûreté pour établir des relations commerciales, et vendre les marchandises qu'il apportait et acheter celles du pays; qu'il payerait les droits exigés en qualité de commerçant étranger, n'étant jamais venu d'ailleurs en ce pays, et pouvant lui répondre qu'il était vassal d'un grand roi avec lequel lui, gouverneur, serait enchanté d'établir des relations amicales. Le capitaine de Diu lui demanda alors s'il était en bons rapports avec les Portugais; sa réponse fut qu'ils se connaissaient, mais qu'aucun lien ne les unissait avec nous autres Français. Le More lui répliqua qu'il se réjouissait de sa venue; que lui et ses compagnons pouvaient demeurer en pleine sécurité, comme marchands, dans la cité; puis il lui fit délivrer une des flèches de son arc : c'est chez eux le signe qui représente l'assurance royale. Brigas retourna avec cela au navire et donna licence aux gens d'aller trafiquer à terre. Or, il y avait auprès du capitaine musulman certains renégats portugais, et il leur demanda ce que pouvaient être ces gens venus à bord du navire : ils lui répondirent que c'étaient des Français du pays de France, mais qu'ils s'en allaient sans permission de leur roi ravager les mers et voler ce qu'ils rencontreraient; qu'en définitive, c'étaient des voleurs, et que si les nôtres les rencontraient ils les tueraient tous, comme ils agissent à l'égard des *Roumis*. Le More se tut alors, et voyant ces Français en guenilles et malpropres, sortes de truands, allant à l'aventure par les rues et entrant dans les tavernes pour boire les vins du pays; considérant, en outre, qu'ils ne possédaient point de marchandises et que tout au plus vendaient-ils des hachettes, des haches, des faucilles, des épées et des mousquets, tous objets en fer, sans aucune autre marchandise propre au trafic; voyant d'ailleurs que ce qu'ils achetaient consistait simplement en toiles peintes dont ils s'habillaient, et qu'en somme leur négoce se bornait à manger et boire, il écrivit au roi de Cambaya, son seigneur, lui faisant un rapport détaillé sur ce qui se passait, l'informant, en un mot, de ce qu'étaient ces gens, de ce qu'ils faisaient et de ce que lui avaient dit les renégats. Cela entendu, le roi s'en vint à Diu et envoya des canots vers le navire : on lui amena Brigas avec tout l'équipage. Le bâtiment resta sans équipage, et tout ce monde fut enfermé dans une maison et bien gardé. Et immédiatement on fit enlever du navire ce qu'il y avait : on y trouva force artillerie grosse et petite, des armes blanches en quantité. Le bâtiment fut remorqué jusque dans le fleuve et placé sous un abri; il était de 250 tonneaux environ, mais tout pourri. Lorsque ce navire allait traversant le golfe pour se rendre à Diu, un de nos vaisseaux venant de Mélinde l'avait rencontré; mais il lui était échappé parce qu'il portait parfaitement la voile, et si le Français ne s'entendit point avec les nôtres, il semble que ce fut parce que le pilote Brigas ne voulut point entrer en pourparler avec des compatriotes, et qu'il eût voulu s'en aller librement voler les Mores.

» Le roi ordonna qu'on fît comparaître Brigas devant lui et voulut qu'on amenât les Français, et il leur dit qu'ils se fissent musulmans et entrassent à son service; qu'ils jouiraient d'une solde, et qu'il leur ferait les courtoisies dont ils se seraient rendus dignes; mais que, d'autre façon, et s'ils ne changeaient pas de religion, il ne les admettrait pas dans le pays; que d'ailleurs il allait faire mettre à mort ceux qui résisteraient. Le capitaine Brigas répondit à cela: « Je suis, seigneur, en ta puissance, nous » nous trouvons sous tes pieds; mais ce que tu viens de » dire, tu ne saurais le faire avec équité, nous avons ta » parole royale. De moi tu peux faire ce que tu voudras, » car jamais je ne serai More. Ces gens feront ce que bon » leur semblera. » Or, les autres, comprenant l'intention

(1) *As Lendas da India*, por Gaspar Correa, pub. de ordem da classe de sciencias moraes, sob a direcçam de Rodrigo Jozé de Lima Felner. — Lisbonne, 1858-64, 8 vol. en 4 tom. in-4°, fig.

du roi, eurent grand'peur qu'il ne les fît exécuter, et engagèrent Brigas à se conformer aux volontés du souverain, et que Dieu y porterait remède ; que, puisqu'il les avait conduits dans ces pays, ce n'était point pour les livrer à la mort ; et, en fait, tous se soumirent pour sauver leur vie et devinrent musulmans. Et bien qu'ils eussent agi avec une intention cachée, ils s'arrangèrent joyeusement de la chose, se firent Mores de pleine volonté, et Mores ils finirent leurs jours. Le roi donna Cabaya à Brigas, lui assigna un traitement et l'eut toujours auprès de lui. Les autres, comme ils étaient de basse condition, se livraient à la débauche, si bien que le roi les envoya à la Serra de Champanil, afin qu'ils fussent employés à certains travaux, puisqu'ils n'étaient pas hommes à demeurer paisiblement sur sa terre. Brigas se rendit bon serviteur et ne quittait point la présence du roi, qui lui faisait bon accueil, et par la suite ce souverain le maria avec une femme espagnole, nommée la Marquesa, laquelle avait été réduite en captivité sur l'une de nos galères, prise dans le temps par un bâtiment de la Mecque qui se rendait à Diu, sous l'administration du gouverneur D. Duarte (comme je l'ai déjà raconté en son lieu). Ils furent très-longtemps unis en mariage, et Brigas mourut bon chrétien, et sa femme fut depuis libre de son esclavage, quand Nuno da Cunha entra en possession de la forteresse de Diu, comme plus tard je le dirai. »

Cette narration, complétement inédite, est d'ailleurs parfaitement d'accord avec ce que nous raconte Jean de Barros ; elle prouve l'ardeur persévérante que François I[er] mettait à développer sa marine sur les points les plus ignorés du globe ; mais elle montre en même temps quels obstacles rencontraient dans leur navigation ceux qui s'embarquaient sans portulans exacts, et privés des renseignements que possédaient seulement alors les marins de la Péninsule. Nous remarquerons en passant que si l'expédition de l'année 1527 avait à bord d'un de ses navires un pilote portugais, dont le nom n'a pas été omis par le vieux chroniqueur, le navire *le Sacre*, qui faisait partie de l'expédition de Parmentier, avait cru prudent d'embarquer à son bord un marin appartenant aussi à cette nation : Grignon a soin de nous le faire remarquer (1).

SERREMENTS DE MAINS.

On ferait tout un chapitre sur les différentes manières de serrer la main. Une personne qui se croit supérieure à une autre lui serre la main d'un petit coup sec et rapide. Une autre croit vous faire une grâce suprême en vous abandonnant la main si mollement qu'on pourrait la croire morte. L'orgueil ou l'indifférence se témoigne encore plus clairement en n'offrant à serrer qu'un doigt ou deux. Un homme qui n'est pas votre ami triture votre main dans la sienne avec une telle brutalité, qu'après vous être tiré de son insupportable étreinte vous éprouvez un sentiment de vive satisfaction en agitant vos doigts et en vous assurant que vous n'avez rien de brisé. Il y a un art délicat de serrer la main, en commençant par une pression presque irrésistible, qui s'accroît doucement et s'achève en décroissant de même. De bien longues descriptions ne suffiraient pas à donner une idée de la variété infinie de ce langage des mains. Il ne faut pas plus de deux secondes à certains serrements pour exprimer très-clairement des sentiments très-complexes : tendresse, dépit, regret, prière, espoir, etc. Ah ! le meilleur de tous est celui d'un père, d'une mère, etc., si égal, si plein, si sincère !

Si quelqu'un entreprenait de développer ces idées, il aurait à se proposer quelques autres questions accessoires : Quand convient-il de serrer la main ? Dans quelles circonstances doit-on s'abstenir de tendre la sienne ? Si l'on vous laisse la main étendue sans la prendre, quelle offense ! Mais la vérité est que les codes de politesse qui entrent dans ces détails ne peuvent jamais donner que des conseils très-arbitraires. La grande et seule règle est le tact, qui ne s'enseigne pas. Si tous nos gestes étaient soumis aux prescriptions d'une étiquette absolue, nous ne serions que des automates.

PHYLLOXERA VASTATRIX.

Voy. p. 39.

Depuis notre premier article sur le puceron qui suce et désorganise les racines de la vigne, il a paru deux documents en quelque sorte officiels, émanés de la commission que la Société des agriculteurs de France envoya l'été dernier dans les localités attaquées. Ils n'exposent rien qui modifie les renseignements précédemment donnés. Les mâles du *Phylloxera* restent toujours inconnus. On n'a point remarqué encore que certaines natures de terrains, ou certaines espèces de plantes, fussent à l abri des ravages, comme l'ont présumé quelques théoriciens ; on n'a pas davantage reconnu de remède décisif. Tout au plus a-t-on quelques vagues indications sur la puissance de diverses substances soit pour tuer les pucerons, soit pour les faire fuir. Il faudrait trouver le moyen de faire périr non-seulement l'animal vivant, mais aussi les œufs, et c'est ce que l'on cherche. Lors même qu'on tuerait du même coup le cep de vigne et l'armée des dévastateurs, on aurait encore lieu de se féliciter, car en sacrifiant les pieds de vigne attaqués on sauverait les autres, tandis que pour le moment tout périt. La Provence, envahie la première, compte ses pertes par milliers d'hectares : une bande de terrains longue de 142 kilomètres, sur la rive gauche du Rhône, offre sur une foule de points le spectacle de la désolation ; les troupeaux de moutons pâturent dans les hautes herbes là où fructifiaient, il y a moins de deux ans, des vignobles magnifiques. On voit des propriétaires qui se décident à arracher leurs pieds de vigne dès que l'animal s'y établit, et à les remplacer par des cultures à la charrue. Ils y gagnent d'utiliser immédiatement leurs terrains, qui seraient improductifs et même onéreux pendant l'agonie du vignoble. En même temps ils combattent l'invasion et servent l'intérêt général, puisqu'au lieu de fournir des éléments à la multiplication des envahisseurs, ils leur coupent les vivres.

Cette multiplication dépasse les limites de l'imagination. MM. Planchon et Lichtenstein, qui, depuis la découverte du puceron, ne cessent d'observer l'animal et ses habitudes, sont d'accord pour estimer à un mois en moyenne le temps qu'il faut à une génération naissante pour commencer une génération nouvelle. Ils fixent à vingt le nombre moyen des œufs de chaque période de ponte, et à huit le nombre de ces périodes depuis le 15 mars jusqu'au 15 octobre ; partant de là, ils ont calculé cette épouvantable progression du nombre des individus originaires d'une seule femelle : première ponte, en mars, 20 ; deuxième, en avril, 400 ; . . . . . sixième, en août, 64 000 000 ; . . . . . huitième, en octobre, 25 600 000 000. Les accidents, et sans doute l'infécondité d'une partie des produits, réduiront ce nombre théorique ; mais, quelque réduction qu'on

(1) Le journal de ce vieux voyageur si longtemps ignoré porte au titre : « Mémoire que nous issismes du havre de Dieppe le jour de Pas- » ques, 28e jour de mars 1529, environ deux heures après midi. » L'armement de Parmentier se composait de deux navires, *la Pensée* et *le Sacre*. Ce dernier bâtiment, commandé par Michel Merry, toucha dès le début du voyage et ne put reprendre la mer qu'un peu plus tard. Parmentier alla mourir à Sumatra

suppose, la multiplication annuelle n'en sera pas moins effroyable.

A partir des froids de novembre, les vieux *Phylloxera* disparaissent à peu près, et l'on ne voit plus d'œufs; les jeunes se réfugient dans les fissures de l'écorce. Vers le milieu de février, on remarque quelques pontes, mais c'est exceptionnel; l'activité ne paraît reprendre qu'à l'époque où la végétation de la vigne se manifeste extérieurement par les pleurs. Pauvre plante attaquée, est-ce en prévision du *Phylloxera* qu'on a donné le nom de *pleurs* à ta séve exubérante?

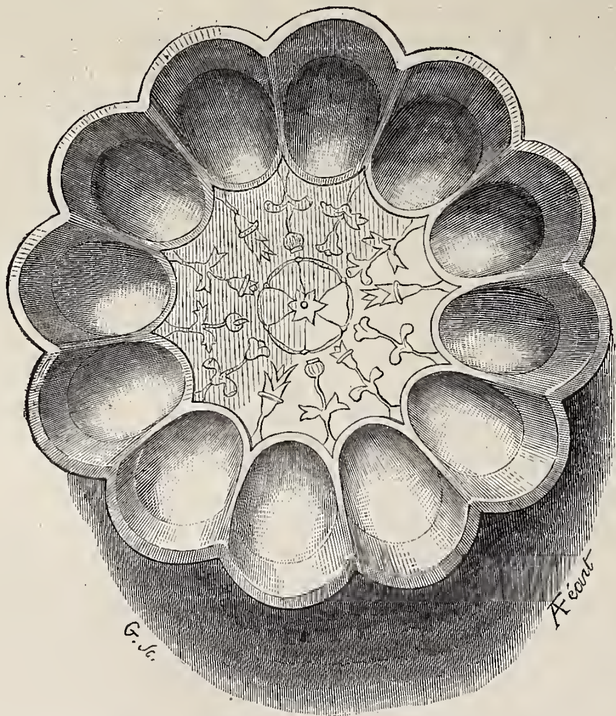
UNE PIÈCE D'ARGENTERIE ROMAINE.

Fabricius ne voulait pas qu'un Romain, si élevé qu'il fût par sa naissance ou par ses fonctions, eût en sa possession d'autres pièces d'argenterie que la patère et la salière qui servaient aux sacrifices domestiques. Il censurait ainsi, en donnant lui-même l'exemple de l'austérité dans sa vie, la tendance qui se manifestait déjà sans doute de son temps (au troisième siècle av. J.-C.) à imiter le luxe des nations voisines. Mais quand ces nations, avec toutes leurs richesses, furent devenues la proie des Romains, ceux-ci se laissèrent envahir à leur tour par les mœurs et la civilisation des vaincus. Après la conquête de la Sicile, de la Grèce, de l'Asie, l'usage de l'argenterie devint rapidement d'un si commun usage que, vers la fin de la république, non-seulement elle paraissait sur les tables et s'étalait sur les buffets dans les maisons de tous les citoyens aisés, mais qu'on vit même chez plus d'un des ustensiles de cuisine fabriqués en argent et du plus élégant travail.

Ce fait était déjà connu; on en a eu des preuves nouvelles par la découverte, au mois d'octobre 1868, près de Hildesheim, dans le Hanovre, de tout un trésor d'argenterie que l'exécution et le style de ses ornements ont fait reconnaître, la plupart au moins, pour des ouvrages du temps d'Auguste. Comment ce trésor avait-il été enfoui à une si grande distance de toute habitation romaine, dans un pays barbare, au milieu des ennemis les plus déclarés des Romains? On a supposé (et cette supposition, dont nous ne pouvons pas développer ici toutes les preuves, a pour elle une certaine vraisemblance) que l'on avait retrouvé une partie de l'argenterie de Varus, devenue, après sa sanglante défaite, le butin des Chérusques, habitants de ce pays; cachée ensuite, comme c'était l'usage des Barbares, lors d'un retour offensif des Romains, elle fut oubliée peut-être par suite de la mort de celui qui en était devenu possesseur.

Le trésor se compose de plus de soixante objets : vases à boire, à mélanger et rafraîchir les boissons, plats et plateaux de dimensions et destinations diverses, salières, casseroles, etc. A côté de ceux dont la forme indique clairement qu'ils ont dû servir effectivement à table ou dans la cuisine, il en est d'autres, ornés de figures en haut relief d'une exécution admirable, qui ne peuvent avoir été que des pièces d'apparat. Celles-ci mériteraient d'être reproduites et décrites à part. Nous les laisserons toutefois de côté pour le moment.

Le plat que représente la gravure est de ceux dont il est facile de deviner l'usage après un léger examen. Il était fait pour servir des œufs et en pouvait contenir une douzaine. La forme et la capacité de chacun des douze compartiments qui le bordent correspondent exactement à la forme et au volume d'un œuf de poule. On sait que les œufs étaient le mets indispensable par où commençait tout repas servi dans les règles. Le proverbe romain *ab ovo ad mala* (des œufs jusqu'aux fruits), ou au moins la moitié du proverbe, a passé jusqu'à nous. Avec les œufs on mettait ordinairement sur la table des poissons, des salades, et toutes sortes d'assaisonnements qui devaient mettre les convives en appétit. L'espace vide laissé au milieu du plat que nous considérons était peut-être destiné à recevoir une salière ou une saucière; en effet, un autre plat faisant comme celui-ci partie du trésor de Hildesheim, et d'ailleurs entièrement semblable, est muni à son centre d'un vase creux en forme de bol qui ne peut avoir eu d'autre emploi.



Plat à œufs romain, du trésor trouvé à Hildesheim. — Dessin de Féart.

LES JARDINS D'ARANJUEZ.



La Fontaine de Narcisse, dans les jardins d'Aranjuez. — Dessin de Yan' Dargent, d'après une photographie de J. Laurent.

Aranjuez est un château royal situé à moins de cinquante kilomètres de Madrid. Au quatorzième siècle, on ne voyait en ce lieu qu'une maison de campagne qui appartenait à un grand maître de l'ordre de Santiago. Cette habitation seigneuriale, annexée au domaine royal sous Ferdinand et Isabelle, devint un des rendez-vous de chasse de Charles-Quint. Ce fut l'architecte Juan de Herrera qui construisit le palais actuel, d'après les ordres de Philippe II. On sait que l'Escurial est aussi l'une des œuvres de Herrera. Les plans primitifs de cet artiste ont été successivement modifiés, surtout sous les règnes de Philippe V, Philippe VI et Charles III. Ce dernier monarque se plaisait beaucoup à Aranjuez.

Le palais n'a rien en lui-même de très-remarquable : c'est une énorme construction rouge et blanche, en brique à coins de pierre et aux toits d'ardoises élevés, qui est loin d'offrir aux yeux le charme et la variété de notre château de Fontainebleau; mais ses jardins sont admirables. Mme d'Aulnoy, dont nous avons publié le portrait (voy. p. 68), parle avec une sorte d'enthousiasme de leurs avenues d'ormes et de tilleuls. « C'est une chose bien extraordinaire, dit-elle, que l'on trouve si proche de Madrid des arbres si parfaits en leur qualité, car le terrain est inégal et il n'y en vient point. Ces avenues sont si longues que, lorsque l'on est au milieu, l'on n'en peut voir le bout. Plusieurs allées se joignent à celles-ci et forment des étoiles de tous côtés. On se promène autour du Tage et du Xarama (Jarama) : ce sont deux fameuses rivières qui entourent l'île dans laquelle Aranjuez est bâti, et qui lui fournissent des eaux qui contribuent fort à son embellissement. » Les avenues, au nombre de plus de treize, traversées par d'autres, entrecoupées par des tapis de verdure, aboutissent toutes au château. « Les saules, les cyprès, les frênes verdoyants, ne se peuvent compter, écrivait Gomez Tapia sous Philippe II. Les vignes s'enroulent autour des trembles, au milieu des lierres qui envahissent leurs troncs. Le sol, toujours frais, est émaillé de toutes sortes de fleurs aux couleurs variées, blanches, rouges et bleues, qui répandent mille suaves parfums, et offrent une couche douce et moelleuse. »

De nombreuses fontaines contribuent à distraire et à charmer la vue. Velasquez en a représenté une dans un de ses tableaux conservé au Musée de Madrid. Il n'est presque aucun personnage des fables païennes, petit ou grand, qui n'ait à Aranjuez son bassin, son jet d'eau et sa statue. Parmi les plus remarquables, on doit citer la fontaine de Narcisse et celle du Tage, dont le jet d'eau s'élève à 20 mètres de hauteur.

Diverses parties de ces jardins diffèrent entre elles par leur caractère comme par leur nom. Tels sont : le jardin *de las Estatuas*, le *Sotillo*, le jardin du Prince; le jardin du Printemps, où l'on voit un labyrinthe, un temple grec, un ermitage, des myrtes taillés en forme de vaisseau, une montagne suisse; le jardin de *la Isla*, tout entouré par le Tage; la maison du Laboureur (*casa del Labrador*), espèce de Trianon; un parterre figurant un écusson où toutes les plantes sont disposées de manière à représenter, avec leurs couleurs héraldiques,

les armes de Navarre, d'Aragon, de Léon et de Castille.

Au delà s'étendent le parc, les bois pleins d'animaux, victimes réservées à la facile adresse des chasseurs couronnés.

La petite ville voisine d'Aranjuez est presque moderne : sa population sédentaire, qui est ordinairement de quatre mille habitants à peine, se quadruplait en été, lorsque la cour venait habiter le château. On y voit la fontaine San-Antonio, digne de celles qui décorent les jardins.

Le chemin de fer d'Alicante conduit d'Aranjuez à Madrid en deux heures environ.

MINES DE RUBIS ET DE LAPIS-LAZULI.

ASIE.

Ces mines de rubis sont situées sur la rive droite de l'Oxus, à 1 200 pieds au-dessus du niveau de cette rivière, près de Shagnan et à vingt milles d'Ish-Keshm, dans un district appelé Gharan, mot qui signifie carrières ou « mines. » La formation géologique de la montagne est de grès siliceux ou de calcaire légèrement imprégné de magnésie. Ces mines sont facilement exploitées, l'opération n'étant pas plus pénible que si l'on avait à faire une excavation dans le sable.

Les mines de lapis-lazuli sont situées dans la vallée de la Kokcha, un des grands affluents de l'Oxus (rive gauche), là où cette rivière a environ 200 mètres de largeur. Des deux côtés les montagnes sont hautes et dénudées. L'entrée des mines est à environ 15 pieds au-dessus de l'Oxus. La formation géologique consiste en un calcaire noir et blanc, non stratifié quoique très-veiné.

Les mineurs énumèrent trois espèces de *ladjworth* (lapis-lazuli). Il y a le *nili*, ou celui de couleur indigo ; l'*asmani*, ou le bleu léger; et le *souvsi*, ou grès. Leur valeur relative suit ce classement. Les plus riches couleurs se rencontrent dans la roche la plus noire ; et plus le dépôt est rapproché de la rivière, plus est grande, dit-on, la dureté de la pierre.

De 1835 à 1837, Mourad-Bey, chef du Kondouz et du Badakhchan, a cessé de faire exploiter les mines de rubis et de lapis-lazuli. Le motif de cette détermination paraît avoir été le peu de succès des procédés d'extraction suivis jusqu'alors et sans doute très-arriérés. Les produits de ces mines étaient surtout exportés à Bokhara et en Chine. Les poëtes persans ont souvent célébré les rubis balais de Badakhchan. On sait que c'est du lapis-lazuli que l'on tire le magnifique « bleu d'outremer. »

On exploite aussi des mines de lapis-lazuli près de Modène, à 8 *farsungs* (48 kilomètres) au nord-ouest de la ville de Vichapour, dans le Khoraçan. Il y a deux villages habités par les mineurs. Ces villages sont fortifiés de remparts crénelés et garnis de bastions. Cent cinquante familles au plus y ont établi leur demeure ; elles proviennent d'une émigration du Badakhchan, favorisée par l'un des derniers rois de Perse. On obtient les turquoises, en dégageant les unes des roches, les autres par le lavage. [1]

DE LA LECTURE RAPIDE.

Il est nécessaire de s'habituer à lire rapidement beaucoup de livres qu'il est utile de connaître quoiqu'ils soient loin d'être au premier rang pour la profondeur de la pensée ou pour l'excellence de la forme. Plus on sait concentrer fortement son attention, plus on a acquis antérieurement de connaissances, plus il est facile de lire ces livres de second ordre avec rapidité : les yeux courent; mais l'esprit, calme et appliqué, perçoit jusqu'aux moindres détails au passage, et ne s'arrête que lorsqu'il rencontre une obscurité ou un sujet qui demande d'être sérieusement médité. On voit des personnes qui emploient jusqu'à une heure et plus à lire un journal; d'autres en ont fini avec la même feuille en moins d'un quart d'heure, et sont aussi parfaitement en état que les premières de dire tout ce qu'elle contient. Il y a bien peu d'ouvrages qui méritent qu'on les lise avec beaucoup de lenteur : il est vrai que ceux-là sont comparables aux aliments qui contiennent une substance très-nutritive sous un petit volume; il en est qu'il faut relire le plus souvent possible ou même dont il n'est besoin de lire que quelques lignes chaque fois. Il doit être bien entendu que les réflexions qui précèdent s'appliquent seulement au grand nombre des livres qu'il suffit d'avoir lus une seule fois dans tout le cours de la vie.

SI ET *FA*.

J'entendais ce matin notre bon vieux professeur de piano dire à mon fils Georges :

— Qu'est-ce que vous a fait le *si ?*

Georges s'arrêta tout interdit.

— Oui, je n'entends jamais votre *si*. Est-il muet? Votre *fa* lui-même se glisse, comme s'il avait honte, entre les autres notes. Mais, mon cher enfant, *si* et *fa* ont le droit d'être entendus. De quel droit leur faites-vous jouer un rôle équivoque et subalterne? Êtes-vous équitable en agissant ainsi? Non, non, vous êtes injuste! Chaque note a sa valeur propre, son individualité; chaque note mérite toute votre attention au même titre que ses compagnes; chaque note doit être entendue selon que l'a voulu le maître. Ah! que dirait notre vieux grand Beethoven s'il entendait de quelle manière partiale vous traitez ses enfants! Si, en parlant, vous n'articulez pas nettement et séparément chacune de vos syllabes, sauf la grâce et les nuances nécessaires, vous parlez faux, vous bredouillez. Comprenez donc bien qu'en musique c'est la même chose. Rendez justice, mon cher enfant, à chaque note. Pauvre *si !* pauvre *fa !* En toutes choses il faut de la probité, mon ami; je vous en prie, soyez probe!

Et je pensai que c'était là une bonne leçon de style.

ERREUR.

Pour qu'une erreur fasse son chemin dans le monde, il faut qu'elle contienne un peu de vérité. Les menteurs savent bien cela.

RAYONS SOLAIRES PRIS AU PIÉGE.

Tout le monde connaît ces piéges à rats dans lesquels l'animal, affriandé par du lard rôti, s'insinue en forçant un couloir à parois élastiques formé de tiges de fer. Impossible de sortir après le régal : l'ouverture est revenue à son étroitesse naturelle, et nul moyen de rebrousser ces tiges qui se présentent au prisonnier par leur pointe inflexible. Eh bien, on joue le même tour aux rayons du soleil. Quelle impertinence! lui, ce soleil adoré jadis comme une divinité du premier rang sous les titres les plus respectueux, lui qui couvre notre humble globe de ses bienfaits sans cesse renaissants, avoir l'audace de lui dérober les rayons vivants émanés de son sein, les garder dans la prison où (imprudent comme un rat) il les a laissés s'introduire!

[1] Voy. *le Livre de Marco Polo*, etc., par M. G. Pauthier. 1865.

n'est-ce pas joindre à l'impiété une ingratitude détestable?

Mais, plus heureux que le Prométhée antique, l'homme de la science saura se racheter bientôt de son audace en appliquant aux besoins de l'humanité ces rayons solaires pris au piége.

En attendant, voici comment on les capture : on leur présente une boîte en sapin dont le fond est un enduit de noir de fumée sur une feuille de cuivre, et dont le couvercle est formé d'une ou de deux feuilles de verre très-transparent. Le verre a la propriété de laisser passer les rayons de chaleur provenant de sources ardentes, telles que le fer incandescent ou le soleil; mais comme il a également la propriété d'intercepter la chaleur émanant d'une source obscure, il arrête au retour les infortunés rayons solaires réfléchis par le cuivre enfumé du fond de la boîte. C'est l'histoire du rat. Force est donc à la chaleur du rayon solaire de demeurer confinée et d'attendre les camarades qui arrivent en foule. Cette réunion de captifs pleins de feu peut échauffer l'intérieur de la boîte à 110 degrés et même fort au delà sous certaines conditions. Dans les contrées sans nuages, que le soleil inonde régulièrement de ses rayons pendant presque toute l'année, on aurait donc ainsi la possibilité de s'assurer une source de chaleur très-élevée. La transformation de cette chaleur en moteur vient immédiatement à l'esprit : aussi se fait-il en ce moment des essais dans cette direction, et l'on prévoit pour une époque prochaine quelque révélation de la science appliquée à l'industrie. Prométhée sera distancé !

SATURNE EN 1869.

L'année 1869 a offert pour l'observation de Saturne une période particulièrement favorisée. Nos lecteurs savent que le monde de Saturne est la troisième planète que l'on rencontre après la Terre, et qu'il gravite à la distance moyenne de neuf fois et demie celle de la Terre au Soleil, c'est-à-dire à 350 millions de lieues du centre commun des orbites planétaires. Pour parcourir cette vaste orbite il emploie 10 759 jours, ou 29 ans 5 mois 16 jours. Il ne revient donc au même point du ciel que tous les 29 ans et demi environ.

Le globe de Saturne est 755 fois plus gros que celui de la Terre : il faudrait 755 Terres réunies pour former un globe de la grosseur de Saturne. La circonférence de son équateur mesure 364 000 kilomètres. La merveille qu'il emporte avec lui dans l'espace, son singulier système d'anneaux, fait de cet astre un monde tout à fait à part. Autour de lui, dans le plan de son équateur, et éloigné à une distance de 9 300 lieues de la surface, plane cet anneau multiple, dont l'épaisseur est extrêmement faible et ne paraît pas mesurer plus de 100 lieues, et dont l'étendue est telle que l'on compte 11 900 lieues de largeur entre le bord intérieur de l'anneau intérieur et le bord extérieur de l'anneau extérieur.

Cet anneau multiple, presque plat et fort large, fait, avec le plan de l'orbite de Saturne, un angle de 28 degrés. Le plan de l'orbite de Saturne est presque le même que celui de l'orbite terrestre, et n'est incliné sur celui-ci que de 2 degrés et demi. La Terre et Saturne circulent dans le même sens et en quelque sorte sur un même plancher. Il résulte de l'inclinaison de l'anneau que dans aucune circonstance il ne peut se présenter de face à un observateur placé sur la Terre. Il paraît toujours elliptique et d'une dimension transversale variable; le plus petit diamètre apparent n'est jamais supérieur à la moitié du plus grand. En réalité, vu de face, l'anneau est circulaire.

Vu de la Terre, une partie de l'anneau paraît passer sur la planète et une autre derrière. Près de la région où l'anneau se projette sur la planète, on voit à la surface de celle-ci une ombre marquant évidemment la portion où, à cause de l'interposition de l'anneau, la lumière du Soleil ne pénètre pas; c'est l'ombre de l'anneau. Au-dessous de la planète, on voit aussi une ombre sur l'anneau même : c'est évidemment l'ombre de la planète, son éclipse pour cette région de l'anneau.

En raison du mouvement de translation de la planète autour du Soleil, ses anneaux se présentent à la Terre sous différents aspects. Tantôt ils apparaissent comme un large ovale lumineux qui enveloppe presque toute la planète; tantôt, se rétrécissant petit à petit, ils finissent par ne plus former qu'une seule ligne mince. Pendant la moitié de la révolution de Saturne le Soleil éclaire l'une des faces de l'anneau, et pendant l'autre moitié de l'année il éclaire l'autre face, puisque Saturne se transporte en gardant son axe parallèle à lui-même et ses anneaux dans le même sens. Il y a par conséquent deux époques de l'année saturnienne où les anneaux ne se présentent au Soleil que par leur tranche : ces deux époques sont les équinoxes de la planète. Alors les anneaux n'apparaissent que sous l'aspect d'un simple filet lumineux, traversant l'équateur du globe saturnien et le dépassant de chaque côté. Ensuite, les anneaux sont éclairés par leur autre face et s'ouvrent de plus en plus. Ils se referment peu à peu jusqu'à un nouvel équinoxe, et s'ouvrent de nouveau jusqu'à la phase maximum.

Ces alternatives demandent 29 ans et demi pour s'accomplir. Deux fois, pendant cet intervalle, les anneaux disparaissent, et deux fois ils sont à leur ouverture maximum. En 1848, ils ont disparu, se sont lentement ouverts jusqu'en 1855, puis se sont lentement refermés; ont de nouveau disparu en 1862, et se sont progressivement ouverts pour se présenter à leur maximum d'amplitude au mois de juin 1869.

La Terre, circulant elle-même autour du Soleil, a pris aussi, comme on peut le voir, différentes positions pendant l'année 1869. Le 4 juin, elle s'est trouvée exactement entre le Soleil et Saturne, et à la plus petite distance de Saturne. C'était l'époque de l'*opposition* de la planète, où elle est opposée au Soleil, brille par conséquent dans notre ciel de nuit et passe au méridien à minuit. Avant d'arriver en cette situation, si favorable pour bien contempler le monde de Saturne, la Terre s'était trouvée, le 6 mars, former un angle droit avec le Soleil et lui. Après être restée, en mai et juin, dans ces parages privilégiés, la Terre, continuant son cours, est allée se mettre encore en angle droit avec le Soleil et Saturne, en *quadrature*, le 2 septembre. Puis, continuant sa translation annuelle, elle est arrivée, le 11 décembre, juste derrière le Soleil pour Saturne. Nos lecteurs ajoutent eux-mêmes ici qu'à cette époque Saturne est invisible, puisqu'il est dans le ciel pendant le jour avec le Soleil. La Terre continue sa route, et arrivera de nouveau en opposition le 16 juin prochain.

Notre figure 1, qui représente la variation d'aspect des anneaux de Saturne de 1848 à 1869, indique la position de la Terre au moment de la dernière opposition de Saturne, le 4 juin 1869. On voit que pour Saturne la Terre est dans les rayons du Soleil. Elle devrait, en fait, être beaucoup plus proche encore de l'astre lumineux, puisque Saturne est 9 fois et demie plus éloigné. Mais il est impossible de tenir compte dans une petite figure des rapports de volumes et de distances. Pour correspondre à la dimension si petite déjà que nous donnons ici à la Terre, il faudrait un Soleil plus large que cette page.

Dans 29 ans et demi, en 1898, à la fin de novembre, Saturne sera revenu dans cette situation. Espérons que

nous serons tous encore sur la Terre pour l'observer.

Comme nous ne sommes pas absolument sûr de voir nous-même cette espérance réalisée, nous avons voulu profiter de l'année 1869 pour étudier cette position extrême

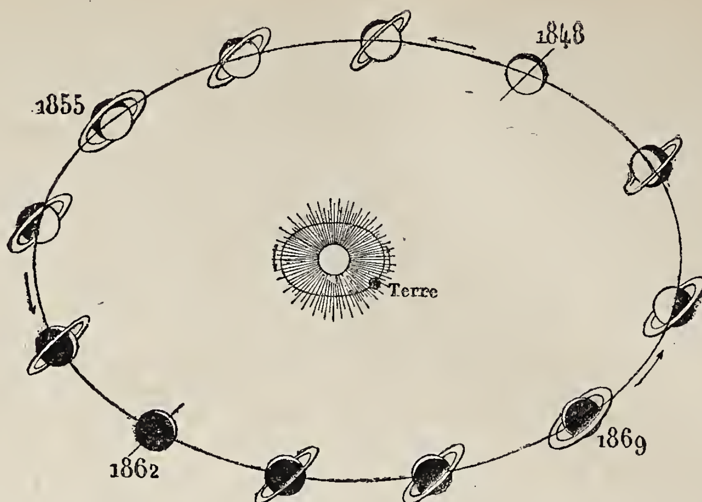


Fig. 1. — Variation perspective des anneaux de Saturne, et position de la Terre le 4 juin 1869.

des anneaux de Saturne, et, au commencement du mois de juin, à l'époque où cette magnifique planète se trouvait précisément à l'opposé du Soleil, et brillait au milieu de la nuit sur nos têtes, nous avons pris soin de la dessiner exactement sous l'aspect qu'elle offrait alors à la Terre.

L'une des meilleures soirées d'observation a été celle du 5 juin. A dix heures du soir, par une atmosphère limpide et transparente, on distinguait admirablement les particularités de la planète. Le globe de Saturne se montrait presque en entier; un pôle seul était légèrement coupé par l'anneau intérieur. L'anneau, ouvert avec l'amplitude que l'on peut remarquer sur la figure 2, apparaissait comme

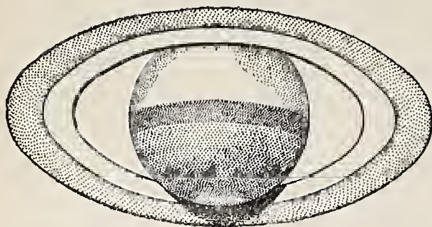


Fig. 2. — Ouverture maximum des anneaux de Saturne (juin 1869).

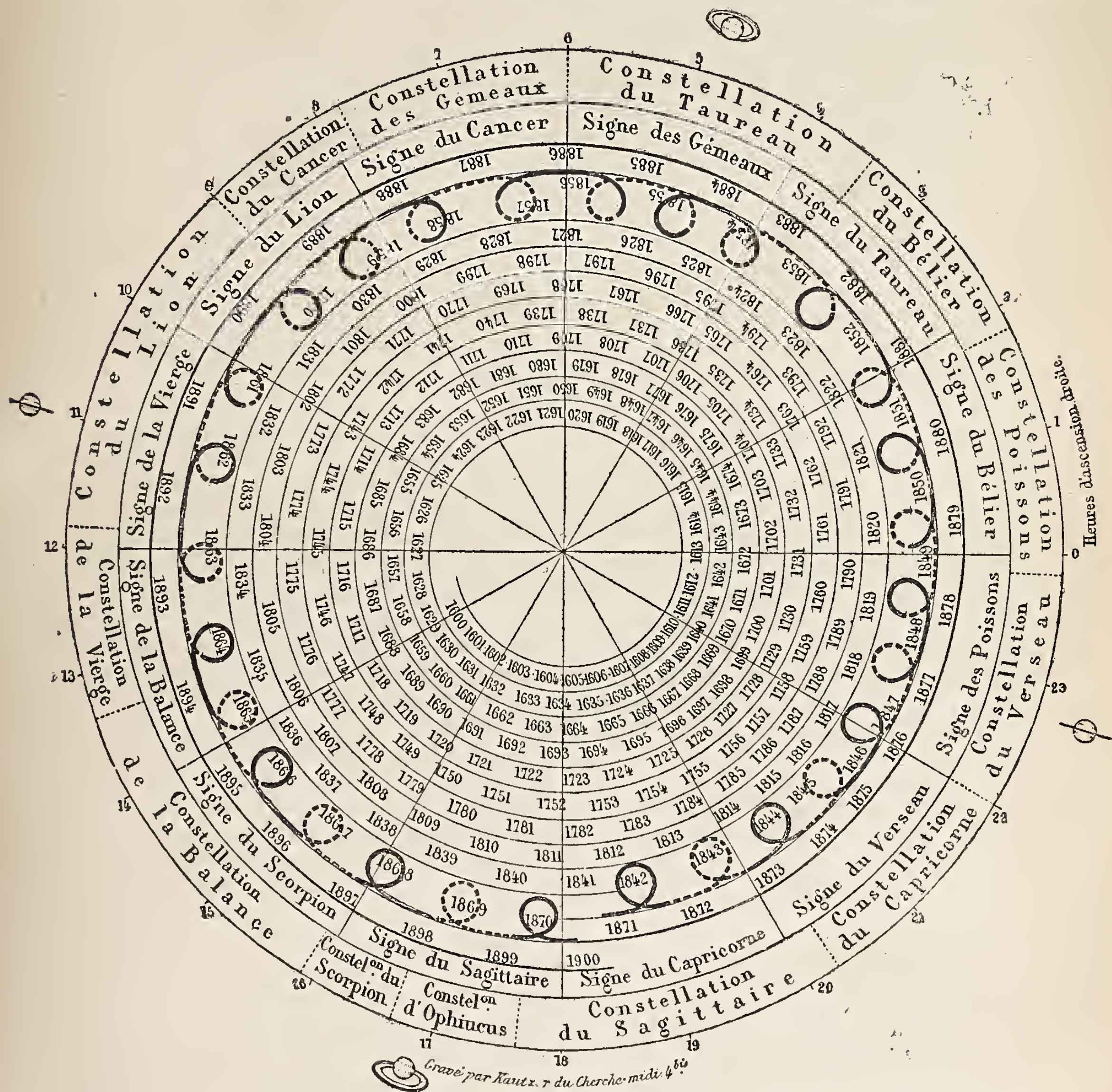
une large ellipse double, formée de deux anneaux bien distincts par leur éclat. L'anneau intérieur était plus éclatant que la planète et d'une lumineuse blancheur. L'anneau extérieur était plus foncé que la planète. On distinguait nettement entre les deux la division absolue qui les sépare et forme entre eux un vide, un abîme de 720 lieues de large. Entre l'anneau intérieur et la planète, on remarquait aussi cette espèce d'anneau en atmosphère que plusieurs astronomes ont déjà signalé, qui est transparent, très-peu apparent, et n'est peut-être autre chose qu'une atmosphère très-épaisse enveloppant le système annulaire tout entier.

Vers l'équateur de Saturne, une large bande jaune traversait la planète. Une autre bande, beaucoup plus légère, était visible un peu au-dessous. En approchant du pôle, la nuance générale de la planète se dégradait insensiblement et devenait plus ombrée. Derrière le pôle gris, au-dessous de la planète, une ombre bien marquée traversait les deux anneaux.

En observant, au sein de la nuit silencieuse, ce monde lointain qui nous réfléchit jusqu'ici la lumière du Soleil, je ne pouvais m'empêcher de songer à la solidarité mystérieuse que la lumière établit entre un monde et l'autre à travers l'immensité des mornes espaces. Pendant que nous sommes ensevelis dans la nuit de notre hémisphère, entre le coucher et le lever du Soleil, les rayons de ce Soleil, qui continuent de se projeter dans l'espace, passent là, sous nos pieds, au delà du diamètre de la Terre, à trois mille lieues seulement au-dessous de nous, circulent dans l'étendue sans se préoccuper de l'ombre qui existe constamment derrière la Terre tournante et de la nuit ou du sommeil des hommes, et ces rayons continuent d'éclairer les autres planètes. Et Saturne, à 300 millions de lieues d'ici, reçoit ces mêmes rayons solaires, lumineux et féconds, brille par eux sur le fond de l'espace, et nous les renvoie. Et tandis que pour les habitants de ce merveilleux monde de Saturne notre Terre n'est qu'un point invisible perdu dans le Soleil comme une petite tache noire; tandis qu'ils ne peuvent pas eux-mêmes distinguer notre planète, parce que nous sommes trop près du Soleil relativement à leur distance et géométriquement perdus dans ses rayons, il nous est permis, pendant nos nuits, de contempler ce monde lointain et d'étudier sa singulière nature. Quelle est la vie de ces peuples inconnus, soumis à un ordre physique si différent du nôtre, avec des journées qui ne durent que 10 heures un quart et des années de 24 630 jours saturniens; ne recevant du Soleil qu'une chaleur et une lumière cent fois plus faibles que celles que nous recevons du même astre, avec ces anneaux gigantesques brillant dans leurs nuits, et huit satellites leur donnant huit espèces de mois différents, et habitant une Terre dont la substance est sept fois plus légère que la densité moyenne de notre Terre?

On sait comment les anneaux de Saturne ont été découverts. Galilée dirigea ses premières lunettes sur cette planète, qui marquait depuis l'antiquité les confins du système planétaire. Nous voyons, dans ses lettres de 1610, qu'ayant observé Saturne avec un grossissement de plus de trente fois, il crut d'abord voir trois planètes au lieu d'une : une grosse au centre, deux petites tout contre. « Ce sont, disait-il, comme deux serviteurs qui aident le vieux Saturne à faire son chemin. » C'était l'époque où

l'anneau, presque fermé, ne se présente que sous la forme de deux appendices de chaque côté de la planète. En 1612, les deux étoiles latérales disparurent. La planète s'offrit à l'illustre astronome comme un globe parfaitement rond : c'était l'époque où l'anneau se présente par sa tranche et disparaît (voy. notre grande carte : au-dessus, au-dessous, à gauche et à droite, correspondant à 5 heures et 17 heures, 11 heures et 23 heures d'ascension droite, sont marqués les points où l'ouverture des anneaux est maximum et minimum, de 1600 à 1900). Galilée, découragé, s'imagina que ses lunettes l'avaient trompé dans toutes ses observations antérieures, et, lassé d'avoir cherché sans fruit la cause des aspects de Saturne, ne s'occupa plus de cette planète jusqu'à sa mort. Hévélius se livra avec une grande attention aux observations du mystère de Saturne : en 1646 et en 1656, il fit connaître ses conjectures, qui approchaient de la vérité sans l'atteindre encore. Huygens, l'auteur du *Cosmotheoros*, ouvrage curieux sur la pluralité



LA RÉVOLUTION DE SATURNE VUE DE LA TERRE.

Marche apparente annuelle et séculaire de la planète Saturne le long du Zodiaque, depuis l'année 1600 jusqu'à l'année 1900, pour trouver les positions antérieures ou futures de la planète.

— D'après le dessin de M. Flammarion. —

des mondes, publia, en 1659, les résultats de nombreuses observations et la vraie théorie de l'anneau de Saturne. En 1675, Cassini signala la bande obscure qui partage l'anneau en deux parties d'inégales clartés. En 1790, William Herschel constata que l'anneau tourne sur lui-même dans son propre plan en 10 heures 32 minutes. Théoriquement, Laplace trouva que cet anneau devait se mouvoir avec une vitesse analogue à celle-là, pour pouvoir rester intact et permanent.

Depuis le commencement de notre siècle, on a remarqué plusieurs fois des lignes noires partageant l'anneau blanc comme l'anneau gris, et indiquant peut-être qu'il y a un très-grand nombre d'anneaux concentriques. On a émis l'hypothèse que ce sont peut-être des anneaux d'astéroïdes, d'aérolithes, circulant autour de Saturne. Jusqu'à présent, la théorie la plus communément reçue, c'est que les anneaux de Saturne sont liquides. Ce serait un gigantesque pont, un arc d'eau traversant constamment

le ciel de Saturne et tournant avec rapidité. Qui sait? peut-être cette voûte immense et sans support s'effondrera-t-elle un jour sur la planète, et peut-être les astronomes de la Terre assisteront-ils à cet étrange et unique spectacle!

Comme la Terre circule autour du Soleil dans une orbite intérieure à celle de Saturne, qu'elle décrit près de trente fois pendant une seule révolution de Saturne, il en résulte, pour la marche apparente de Saturne sur la voûte céleste, des effets de perspective faciles à deviner. Saturne, ne décrivant qu'un trentième de son orbite en un an, est à peu près immobile pendant que la Terre circule rapidement autour du Soleil. Prenons, par exemple, la Terre dans la position qu'elle occupait le 4 juin; elle va monter, dans notre figure 1, jusqu'au-dessus du Soleil. Pendant ce temps-là, Saturne paraîtra descendre à travers les étoiles situées derrière lui, de même qu'un arbre situé dans la campagne paraît reculer quand on avance. Quand la Terre se trouvera juste former un angle droit avec le Soleil et la planète, celle-ci, ne subissant plus aucun mouvement apparent, paraîtra s'arrêter. La Terre continue son cours, et va maintenant passer derrière le Soleil relativement à Saturne et descendre sur notre figure. Saturne paraîtra donc remonter, puis s'arrêter quand la Terre sera de nouveau en angle droit, puis reculer, et ainsi de suite. A ces mouvements apparents, il faut ajouter le déplacement réel de Saturne suivant lentement sa route, pour avoir ses positions exactes sur la sphère céleste.

Ces mouvements, stations et rétrogradations des planètes avaient singulièrement embarrassé les anciens astronomes, qui croyaient la Terre immobile. C'était même là la plus grande pierre d'achoppement de l'ancien système. Pour les expliquer, ils étaient obligés d'admettre que les planètes ne suivaient pas des courbes régulières et ne se déplaçaient pas elles-mêmes le long de leurs orbites, mais qu'elles décrivaient une *série de petits cercles autour d'un centre idéal marchant le long de ces orbites*. Ces petits cercles, décrits autour d'un centre mobile, n'étaient pas fermés par conséquent, et ressemblaient plutôt à un ruban formé d'une série de boucles continues. C'est ce qu'on appelait la *théorie des épicycles*, qui était devenue, à force de corrections nécessaires, d'une complication inimaginable.

Vus de la Terre prise comme observatoire, les mouvements des planètes le long du zodiaque se composent en fait de ces stations et rétrogradations, et pour représenter ces stations et ces rétrogradations par rapport à la Terre, nous sommes naturellement obligés de dessiner la série apparente des épicycloïdes qui correspondent à la translation annuelle de la Terre. Ainsi, si nous prenons les positions successives de Saturne pendant sa dernière année, c'est-à-dire depuis 1842, nous voyons, par exemple, qu'au commencement de l'année terrestre 1842 (voy. la fig. 3, la révolution de Saturne vue de la Terre) la planète se meut d'un mouvement direct; puis elle s'arrête, revient sur son chemin (ce qu'on représente par la continuation du cercle de droite à gauche), s'arrête de nouveau et reprend son chemin direct. D'année en année elle marche ainsi, s'arrête, revient, s'arrête de nouveau et retourne. Les boucles se suivent régulièrement, mais ne correspondent pas aux mêmes mois de l'année terrestre : on peut voir qu'en certaines années, comme en 1856, il n'y a, de janvier à décembre, qu'un arc de cercle. En 1868, on voit une boucle et un grand arc. En 1869, Saturne commence l'année à 16 h. 43 m. d'ascension droite, continue jusqu'à 17 h. 5 m., s'arrête là au mois de mars (quadrature), continue l'épicycloïde en revenant de droite à gauche jusqu'à 16 h. 37 m. (nouvelle quadrature le 2 septembre), puis reprend son arc direct et arrive, au 1er janvier 1870, à 17 h. 26 m. On voit que l'opposition de 1869 a eu lieu au sommet de la boucle, à la date du 4 juin. En 1870, la planète continue son arc et arrive en station en mars à 17 h. 53 m., rétrograde en suivant son cercle de droite à gauche et se trouve en opposition le 16 juin, rétrograde jusqu'au mois de septembre, où elle sera revenue à 17 h. 25 m., et sera dans la quadrature opposée à celle de mars; puis, continuant son cours, arrivera, le 1er janvier 1871, à 18 h. 9 m. L'année saturnienne est à peu près finie là, et la courbe de 1871 coïnciderait, à six mois près, avec celle de 1842.

On se souvient de la discussion qui s'est élevée au sein de l'Académie des sciences à propos de documents apocryphes concernant les découvertes de Galilée, Newton, Pascal, et des principaux grands hommes du dix-septième siècle. D'après les manuscrits de M. Chasles, Louis XIV aurait fait écrire par Cassini, le premier directeur de l'Observatoire de Paris, une biographie scientifique de Galilée, et le roi brillant aurait écrit lui-même une notice sur cet astronome. Pour qui connaît l'ignorance de Louis XIV, la chose n'était guère admissible. Cette prétendue notice est imprimée tout au long dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences du premier semestre de 1869. D'après elle, Galilée aurait découvert, au delà de Saturne, la planète Uranus, qui, comme on le sait, n'a été découverte qu'en 1784 par William Herschel. Et même le nom d'Uranus n'aurait été donné à cette planète que sur les indications de Louis XVI, qui aurait eu connaissance de la notice écrite par son bisaïeul sur les découvertes de Galilée. D'après les mêmes documents, Uranus aurait été découvert par Galilée en 1639, parce qu'alors il se serait trouvé en conjonction avec Saturne, et dans la même constellation du zodiaque que lui.

Justement surpris de ces révélations inattendues, j'eus la curiosité de rendre visite à M. Chasles pour voir ces documents, puis de calculer les positions antérieures de Saturne et d'Uranus, et de construire pour chacune de ces deux planètes une carte représentant leur marche annuelle et séculaire le long du zodiaque. Ayant pu déterminer les positions de ces deux planètes depuis l'année 1600 jusqu'à notre époque, j'ai pu constater que; contrairement aux assertions des documents, Saturne et Uranus ne se sont pas trouvés au même point du ciel en 1639, ni vers cette année. En 1639, en effet, Saturne occupait la constellation du Capricorne, et Uranus la constellation de la Vierge : il y avait plus de 90 degrés de distance angulaire entre les deux planètes. Ces deux astres ne se sont rencontrés qu'en 1623, dans la constellation du Cancer.

L'étude que je m'étais imposée à ce propos sur la marche séculaire de Saturne m'a été de la plus grande utilité pour la question qui nous occupe aujourd'hui. En dedans de la série circulaire des épicycloïdes décrites par la planète, j'ai pu inscrire toutes les années antérieures qui correspondent aux mêmes positions de la planète depuis le commencement du dix-septième siècle. J'ai pu inscrire, en dehors de la série des épicycloïdes, les années futures qui correspondent aux mêmes positions célestes jusqu'en l'année 1900. En menant une ligne du centre de la carte à une année quelconque, et en prolongeant cette ligne jusqu'au cercle extérieur, on voit du premier coup d'œil sur quel point du ciel la planète se projetait à cette époque.

Deux cercles entourent cette carte. Le plus intérieur représente les signes du zodiaque. On sait que depuis deux mille ans on a gardé comme premier signe du zodiaque le signe du Bélier, qui commence à 0 degré de la circonférence du ciel, et à 0 heure d'ascension droite. Ensuite viennent le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Chaque signe oc-

cupe un douzième de la circonférence, soient 2 heures (12e de 24) ou 30 degrés (12e de 360). On voit donc par cette carte à quel point du ciel, à quelle heure d'ascension droite et à quel signe du zodiaque a correspondu la planète chaque année depuis 270 ans, et à quel point géométrique du ciel elle correspondra d'ici à la fin de ce siècle.

On remarquera sur notre figure l'arrangement géométrique des années par courbes se croisant avec la plus curieuse régularité. Tant il est vrai que les nombres régissent le monde! Ainsi, par exemple, si l'on regarde la position de l'année 1870, on verra un peu au-dessus, à gauche, et distribuées sur une même courbe, les années 1840, 1810, 1780, 1750, 1720, 1690, 1660, 1630, 1600; c'est la ligne des zéros. La courbe suivante est celle des unités; puis celle des 2, des 3, des 4, etc. D'autre part, si l'on regarde une courbe symétrique à celle des numéros semblables, comme, par exemple, 1861, 1832, 1803, 1774, 1745, 1716, 1687, 1658, 1629, 1600, on voit que ces courbes symétriques, qui coupent les premières suivant des angles déterminés, sont formées par des numéros successifs.

En vertu de la précession des équinoxes, les graduations célestes se déplacent et reculent un peu tous les ans. Elles font le tour entier du ciel en 25 870 ans. Depuis deux mille ans elles ont à peu près reculé d'un douzième de la circonférence, c'est-à-dire de 2 heures ou d'un signe entier. Comme les constellations restent fixes et immobiles, et que cette rétrogradation est due à une rotation extrêmement lente de la Terre, il en résulte que les constellations ne répondent plus aux positions conservées depuis 2000 ans aux signes du zodiaque, qui ne sont plus autre chose maintenant qu'un partage arbitraire de la zone zodiacale en 12 sections. Le signe du Bélier, par exemple, qui commence toujours à 0, ne correspond plus aux étoiles de la constellation avec laquelle il coïncidait il y a 2000 ans; mais, ayant rétrogradé d'un signe entier, il correspond maintenant à la constellation des Poissons. Le signe du Taureau correspond à la constellation du Bélier, et ainsi de suite. Comme les étoiles des constellations sont les seuls objets réels auxquels on puisse comparer la marche d'une planète, nous avons inscrit sur le cercle extérieur la position actuelle des constellations du zodiaque. Les signes du zodiaque ne sont nécessaires ici que pour mémoire, parce que jusqu'en notre siècle les éphémérides avaient toujours gardé l'habitude de donner les positions des planètes dans les signes du zodiaque et non dans les constellations. Cette ancienne habitude serait même souvent une cause d'erreur si l'on n'y prenait garde. Aujourd'hui encore, la *Connaissance des temps*, l'*Annuaire du Bureau des longitudes* et tous les almanachs continuent d'annoncer chaque année que le Soleil entre dans le Bélier le 21 mars. Or il reste alors dans les étoiles des Poissons, et n'arrive au Bélier que le 18 avril, et ainsi de suite pour toutes les positions.

Par les documents qui viennent d'être exposés, nos lecteurs ont maintenant une idée exacte de la révolution de Saturne et des éléments astronomiques de cette antique planète.

L'IGNORANCE EST UN ÉTAT DE MINORITÉ.

Il y a près d'un siècle, avant la révolution française, en 1784, le grand philosophe Kant se posait cette question : « Qu'est-ce que les lumières? »

Et il se répondait :

« Les lumières sont ce qui fait sortir l'homme de l'état de minorité qu'il doit s'imputer à lui-même. »

Cette minorité, ajoutait-il, consiste dans l'incapacité où il est de se servir de son intelligence sans être dirigé par autrui. Il peut être excusable s'il manque absolument d'intelligence. Il est coupable envers lui-même s'il ne manque que de la résolution et du courage nécessaires pour user de son esprit sans être guidé par d'autres.

Ose apprendre! c'est-à-dire, aie le courage de te servir de ta propre intelligence! Voilà la devise des lumières.

La paresse et la lâcheté sont les causes qui font qu'une si grande partie des hommes restent volontiers mineurs toute leur vie, et qu'il est si facile aux autres de s'imposer comme tuteurs.

Il est si commode d'être mineur! J'ai un livre qui a de l'esprit pour moi, de sages personnes qui ont de la conscience pour moi, un médecin qui juge pour moi du régime qui me convient, et ainsi de suite. Pourquoi me donnerais-je de la peine? Je n'ai pas besoin de me faire des opinions, des règles, de trouver des pensées; que je parvienne à m'enrichir, que j'aie de l'argent, c'est assez; je payerai, et quand j'aurai acheté, à beaux deniers comptants, l'esprit et la science des autres, ces biens-là m'appartiendront tout comme à eux. — Tels sont les raisonnements de la paresse et de la sottise.

Le passage de l'adolescence à la virilité, soit chez les hommes, soit chez les peuples, exige une certaine énergie morale. Mais il ne manque pas de bons tuteurs qui exagèrent les périls sans nombre auxquels on s'expose si l'on ose prétendre à se conduire soi-même et à marcher librement. Or, ces dangers ne sont pas toujours aussi formidables, pour les âmes honnêtes et de bonne volonté, qu'on veut bien le dire, et il est probable que, le plus souvent, au prix de quelques chutes, on finirait bien par apprendre à marcher; mais il y a une manière de conseiller les mineurs de toutes sortes qui les intimide, et qui fait qu'après la première tentative infructueuse de se mettre en possession d'eux-mêmes, de leur caractère comme de leur raison, ils tombent dans le découragement et se résignent à revenir aux lisières, c'est-à-dire à continuer à vivre de règles et de formules dont ils n'ont pas la hardiesse ni même plus tard la curiosité de chercher à pénétrer le sens.

Et c'est ainsi que, homme ou peuple, on reste dans la condition de minorité pour toujours. Cependant, comment ont fait les tuteurs eux-mêmes pour sortir de minorité? Ils ont fait usage de leur raison, de leur volonté, de leur énergie. Dira-t-on que c'est qu'ils sont seuls intelligents? L'expérience de chaque jour prouve le contraire. Encore si, dans l'âge mûr, en se laissant mener et traîner par les autres, on était assuré de ne pas faire de chute grave! mais si les guides tombent, il faudra bien tomber avec eux. Ah! sans doute, chacun de nous a besoin d'un bon tuteur, et il l'a sous la main. Où donc? Dans sa conscience s'il l'a respectée, cultivée, éclairée, défendue contre les séductions du vice aussi bien que contre toutes les négations de la vérité et de la justice; en un mot, s'il l'a faite ce qu'il faut qu'elle soit, c'est-à-dire digne d'être la loi vivante d'un honnête homme.

LE FLÉTAN.

On pêche, sur nos côtes de France, un assez grand nombre de « poissons plats » (la plie, la sole, la limande, le turbot, la barbue, etc.), parmi lesquels sont deux petites espèces de flétans; mais elles sont de peu d'importance, et nous ne voulons ici appeler l'attention que sur le *helbot* ou *holibot*, le grand flétan du Nord.

Le flétan est, de tous les *pleuronectes* [1], celui qui ressemble le moins à la forme traditionnelle de la plie, du turbot, ou même de la sole; il est encore plus allongé que

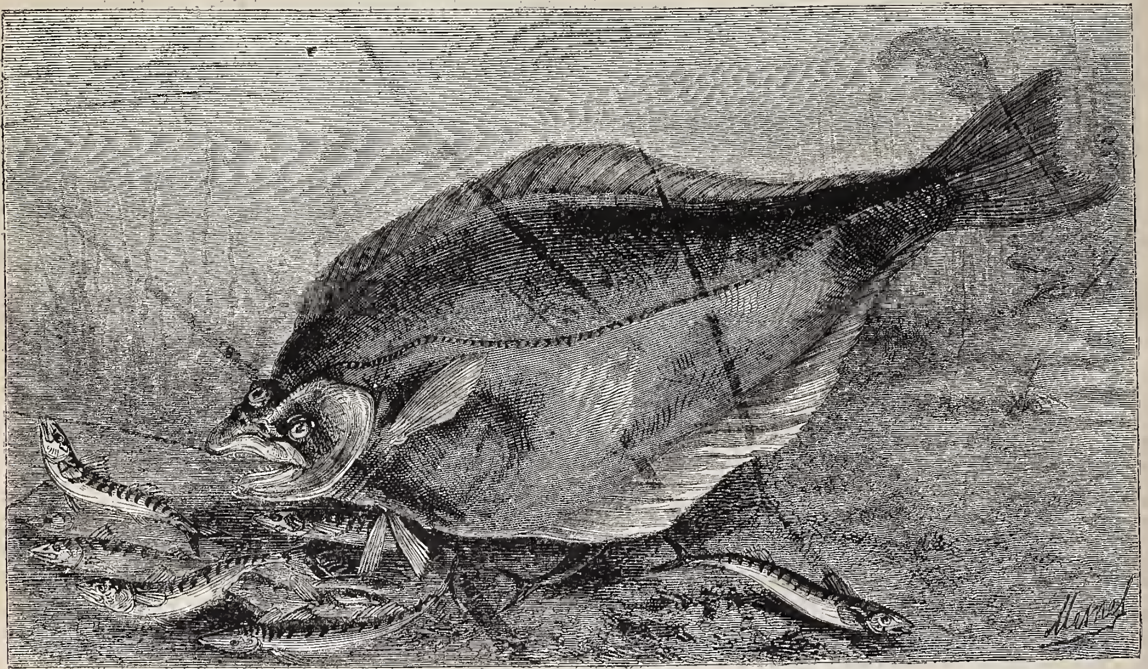
[1] Voy. p. 11.

cette dernière, et son aspect ressemble beaucoup à celui d'une énorme morue qui porterait des nageoires de plie et des dents pointues, espacées et recourbées, comme celles d'un brochet. Ces dents, d'ailleurs, garnissent non-seulement ses mâchoires sur deux rangs, mais encore son pharynx, où elles s'étendent en plaques formidables remplaçant les petits pavés de la sole. Nous aurons, du reste, donné une échelle de proportion bonne à consulter en disant que le flétan atteint une taille de 2 mètres à 2m.35 et un poids de 150 à 200 kilogrammes. Par cela même qu'il est moins aplati que les autres pleuronectes, ce poisson donne une somme de chair beaucoup plus considérable et des morceaux qui peuvent se prêter à une foule de préparations.

Sur les côtes du Groenland, de la Norvége et presque dans tout le Nord, on pêche avec grand profit ce magnifique poisson. Sa chair est très-agréable au goût. On la mange fraîche, mais le plus souvent on la sèche ou on la sale pour la conserver plus longtemps. Ce sont surtout les habitants du Nordland et du Finmark qui vendent ces poissons en grande quantité aux Russes, et ceux-ci les salent à bord de leurs navires. En Norvége même, entre Jœdesen et l'embouchure du Trondhjemsfiord, pendant les mois d'été, on prend une grande quantité de flétans qui, salés en saumure pour la consommation du pays, ne s'exportent point. En cette saison, ils sont d'ailleurs trop gras pour pouvoir être séchés; il faut attendre, pour cela, ceux d'hiver.

Dans le commerce, on donne le nom de *roff* aux nageoires et à la peau grasse à laquelle elles demeurent attachées; les *raeckel* sont des morceaux de chair grasse coupés en long, tandis que les *kareflog* et les *square queite* sont des lanières de chair maigre. Ces divisions prouvent combien la chair de l'animal est appréciée dans tout le Nord. On pêche aussi le flétan plus à l'ouest, car les Irlandais en font usage, ainsi que les habitants des Orcades, qui vont tendre leurs lignes dans les remous et les eaux mortes produits par les courants entre leurs îles. On sait que, dès le commencement du onzième siècle, les navigateurs irlandais et norvégiens avaient découvert la présence des flétans dans la baie de Massachussets. Quant aux parages européens les plus méridionaux où l'on prenne ce poisson, on le rencontre assez souvent sur les côtes nord de l'Écosse et même plus au sud, car, en avril 1868, un flétan, mesurant 7 pieds 6 pouces anglais et pesant 320 livres, fut pris et vendu sur le marché d'Édimbourg; enfin il descend jusque dans la baie de Cornouailles.

Nous avons dit un mot de l'appareil dentaire formidable du helbot, appareil qui indique un poisson carnivore au premier chef. En effet, c'est un animal très-vorace, se nourrissant de toutes sortes de proies, mais surtout de petits gades riverains, de jeunes raies, cycloptères, même de crabes. Jeunes eux-mêmes, ils sont attaqués par les grandes raies, aussi voraces qu'ils peuvent le devenir un jour, par les dauphins et les oiseaux de proie plongeurs; mais quand ils sont adultes, rien ne leur résiste, d'autant plus qu'ils emploient



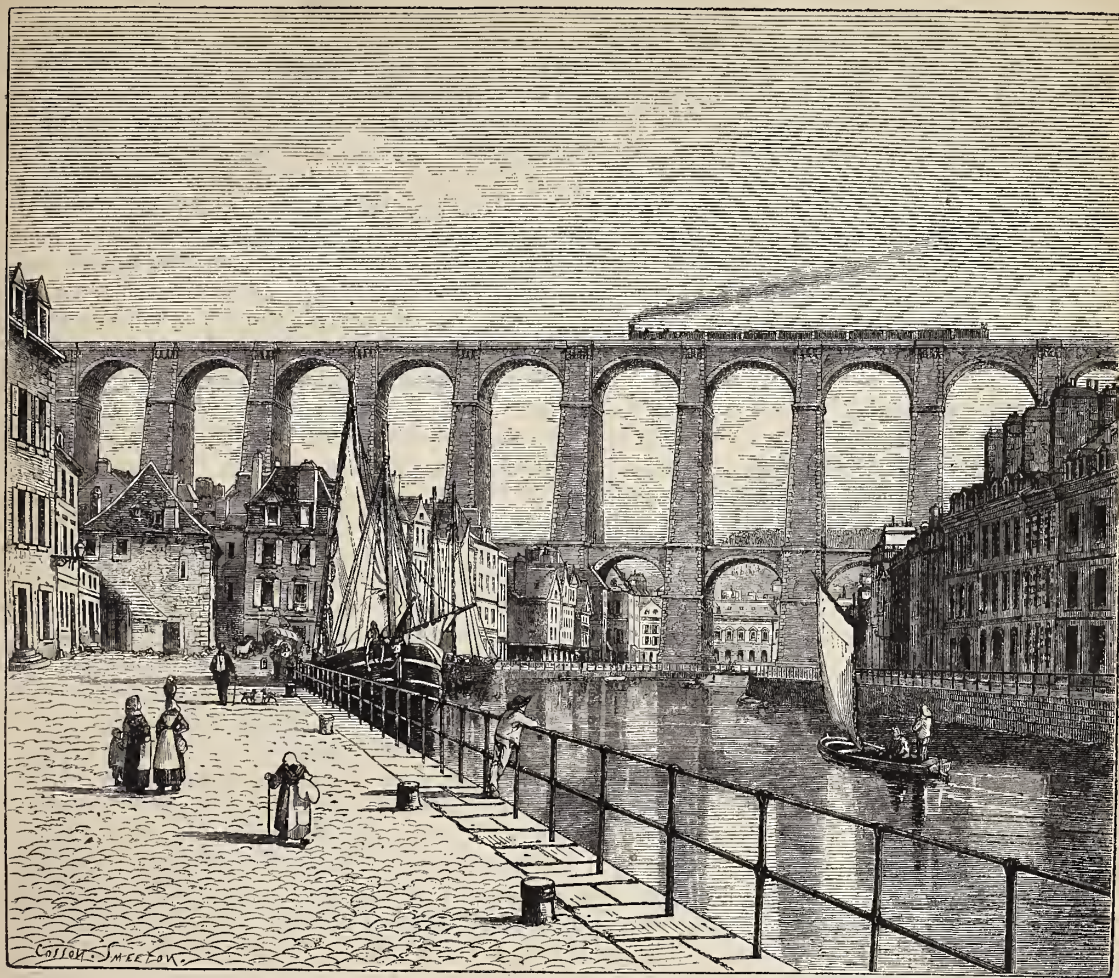
Le Flétan (*Helbot*). — Dessin de Mesnel.

la singulière tactique de se réunir en troupe, de se placer sur plusieurs rangs et de s'avancer ainsi simultanément dans les baies et criques, dont ils barrent l'ouverture et où ils refoulent tous les poissons, dont il ne reste plus qu'à faire une boucherie. Leur énorme force et leurs dents acérées leur rendent cette tâche facile.

Le grand flétan a les yeux à droite; une petite espèce de la Méditerranée les porte, au contraire, à gauche. On sait que le turbot a les yeux à gauche, tandis que la plie les porte à droite; le flet aussi, la sole la plupart du temps. La couleur de son corps est brun foncé, à petites écailles nuageuses, ovales.

La pêche se fait avec une ligne de fond qu'on nomme, dans le Nord, *grangvaden;* c'est tout simplement notre *palangre* ou *grande corde*, composée d'une corde principale à laquelle pendent un certain nombre d'empiles portant des hameçons. En certains endroits, dès que les *helbots* entrent dans les baies pour exécuter les razzias dont nous avons parlé, les habitants des côtes les poursuivent et les percent à coups de javelot, quand ils les surprennent couchés sur le sable ou les hauts-fonds; mais alors il faut attendre que le formidable animal soit épuisé par ses efforts désespérés et par la perte de son sang, car son approche est alors très-dangereuse.

MORLAIX.



Le Viaduc de Morlaix. — Dessin de Yan' Dargent.

On a quelquefois appelé Morlaix la Nuremberg de la Bretagne. Ce surnom est ambitieux, mais on peut le défendre. Les vieilles maisons de Morlaix, à piliers, à poutres sculptées, à étages surplombants, à cuirasses d'ardoises, ont une physionomie originale. Il est vrai que le nombre de ces antiques maisons en bois, du quinzième et du seizième siècle, va toujours diminuant : on les sacrifie aux exigences de la voirie, de l'hygiène et du confortable modernes; on ne saurait plus se passer d'air et de lumière. Espérons, toutefois, qu'il ne sera pas indispensable de détruire sans pitié toutes ces vieilles constructions, si pittoresques et si intéressantes, qui sont tout un monde d'art, d'histoire et d'archéologie, et qui semblent avoir conservé quelque chose de la physionomie et de l'âme de nos aïeux. Sculptures bizarres ou gracieuses, têtes grotesques ou fantastiques, buveurs, sonneurs de biniou, statuettes railleuses ou allégoriques, figures de saints et d'évêques, moulures ornementales, croisées à vitrages enchâssés dans des cadres de plomb; et, si vous pénétrez dans les maisons, escaliers gothiques, plaques de cheminée historiées, plafonds à poutres sculptées, bahuts, dressoirs, crédences, ivoires, tables à pieds en colonnes torses, lits à baldaquin, voilà le spectacle qui vous attend. Êtes-vous antiquaire, vous avez là de quoi reconstituer toute une époque. Êtes-vous peintre, vos yeux seront charmés de ces lignes capricieuses, de ces formes tantôt naïves et maladroites, tantôt fines et ingénieuses, de ces hasards de lumière, de ces saillies éclairées d'une façon bizarre, de ces angles ténébreux, de ces ombres où l'on distingue les objets à travers un mystérieux et poétique clair-obscur.

On ne saurait parler de Morlaix sans rappeler qu'on trouve encore dans cette ville un grand nombre de maisons dites « à lanterne. » La porte principale de la maison ouvre sur un vestibule orné parfois de boiseries sculptées. De ce vestibule on passe dans une cour que recouvre un grand châssis vitré en forme de toit, d'où l'expression « maisons à lanterne. » Cette cour, qu'on peut bien appeler une salle, est chauffée par une de ces vastes cheminées comme en faisaient nos pères, et divisée en plusieurs étages par des galeries auxquelles monte un escalier dont la rampe est souvent ornée de sculptures.

Nous avons déjà donné [1] des détails sur l'histoire de Morlaix depuis ses origines. Par sa position, cette ville a dû avoir de bonne heure une grande importance au point de vue militaire et commercial. Laissant de côté les siéges, attaques et défenses dont il a été fait mention, occupons-nous seulement du commerce. On sait par des documents incontestables qu'à la fin du siècle dernier, au moment de la révolution, Morlaix était arrivé à un haut degré de prospérité. Les productions qu'on exportait de cette ville, soit à l'étranger, soit dans les ports de France, consistaient en grains, bœufs, porcs, moutons, chevaux, lins, chanvres, beurres, miels, cires, suifs, graisses, cuirs, papiers,

[1] Voy. t. XI, 1843, p. 161.

plombs des mines de Poullaouen et du Huelgoat. Les toiles de différentes espèces fabriquées dans le pays avaient surtout une réputation extraordinaire, et l'on en transportait en Espagne, en Portugal, aux îles de Guernesey et de Jersey, en Hollande et dans les pays du Nord ; à Rouen, au Havre, à Nantes, à Bayonne et à Bordeaux, où on les embarquait pour l'Amérique. Les pièces de toile n'étaient pas exposées en vente avant d'avoir été visitées par un inspecteur et par deux négociants nommés inspecteurs-marchands, et que l'on changeait tous les trois mois. Ces pièces recevaient la marque de la ville ; Morlaix et Landerneau étaient les seuls ports d'où elles pussent être exportées. Ces précautions avaient pour but de garantir la bonne qualité de la marchandise. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'immense débit de toiles de Bretagne que faisait Morlaix. Des chiffres, que tout porte à croire positifs, font monter à 11 ou 12 millions par an la somme des affaires en toiles traitées par ce port au dix-huitième siècle.

A d'autres égards, la ville, malgré ce riche et important commerce, était inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui. L'auteur anonyme d'un Voyage dans le Finistère en 1794 et 1795, qui devait avoir joué un certain rôle pendant la révolution, car il dit quelque part avoir contribué à l'établissement du nouveau système des poids et mesures, fait de Morlaix un portrait qui n'est plus ressemblant, mais qui a sûrement dû l'être. Il déplore « l'éducation des enfants négligée, abandonnée totalement. » Pas un maître de mathématiques, pas un professeur de physique et de chimie, pas un peintre, pas un professeur d'hydrographie dans un port de cette importance ; pas une route en bon état, et encore la poste aux chevaux était-elle mal tenue.

« Cinq grandes routes, dit-il, aboutissent à Morlaix : celle de Landerneau, dont le prolongement conduit à Brest ; le beau chemin qui se rend à Saint-Pol de Léon : ce dernier a quatre lieues de longueur ; il court au sud-ouest, passe par Lesneven, il aboutit à Brest ; cette route pour Brest est un peu plus longue, mais plus belle que la première, moins gâtée par le passage des rouliers ; malheureusement elle n'est point fréquentée par la poste. La troisième passe à Lanmeur, à Tréguier, à Saint-Brieuc ; mais on va plus directement à cette dernière ville par une autre route, la plus montueuse qu'on puisse imaginer. La dernière, celle de Carhaix, est sûre, mais cahoteuse, hérissée de pointes de rochers, etc. »

Si ce voyageur du dix-huitième siècle pouvait revivre aujourd'hui et reprendre la route de Bretagne, j'imagine qu'il battrait des mains au progrès qu'il appelait de tous ses vœux. De Saint-Brieuc à Morlaix, au lieu du long détour par Tréguier et Lanmeur, ou de la route plus courte, mais « la plus montueuse qu'on puisse imaginer », il trouverait très-doux d'être entraîné par la vapeur, sans cahots, sans secousses, en quelques instants, et je suppose qu'en arrivant dans cette ville où la poste était si mal tenue, il jetterait un cri d'admiration à la vue de l'immense et majestueux viaduc entre les doubles arches duquel on aperçoit les eaux tranquilles du port, les maisons qui bordent les quais, les collines couronnées de verdure, et les nuages blancs qui se groupent si bien sur le doux ciel pâle de la Bretagne.

Le viaduc ! S'il était à demi croulant, si les herbes sauvages poussaient entre ses pierres disjointes, s'il dominait de ses ruines imposantes quelque ville morte où l'on n'entendît plus de voix humaines, si les siècles avaient ébréché et noirci ses assises polies et brillantes, si le voyageur n'y rencontrait plus d'autres êtres vivants que des lézards se chauffant au soleil de midi, on l'admirerait, on le chanterait en vers, on le célébrerait en prose, et il serait peut-être tenu pour l'égal des monuments assyriens, égyptiens et autres, dont la grandeur nous écrase. Mais s'il n'a pas la beauté mélancolique de la mort, il a la beauté resplendissante de la vie ; s'il ne fait pas rêver, il fait agir. Voyez ! la vie est partout autour de lui, au-dessus, au-dessous. Les lourds camions affluent à la gare pour apporter ou emporter les marchandises des provenances les plus lointaines ; luxe presque inconnu autrefois, monnaie courante aujourd'hui. Au bas du pont, les bateaux vont et viennent, les passants circulent, regardent, et lèvent parfois la tête au bruit aigu que fait la vapeur en s'échappant de sa prison ; tandis qu'entre le train qui fuit rapide comme une flèche, et les voiles que gonfle le vent, passent les voitures et même les rouliers, « qui ne gâtent plus tant les routes », mieux entretenues et plus solides qu'au temps de la corvée.

Si notre voyageur voyait tout cela, il ne manquerait pas, dans une nouvelle édition de son livre, de faire longuement l'éloge du télégraphe électrique, qui va en bien des lieux où la poste n'allait même pas. Il constaterait avec bonheur l'existence à Morlaix d'une école d'hydrographie, d'un collége et de bon nombre d'écoles primaires ; et s'il lui venait la fantaisie de prendre exactement la mesure des dimensions du viaduc, il est plus que probable qu'il éprouverait un de ces sentiments d'admiration que nous ne marchandons pas aux colossales constructions de Ninive ou de Karnak, et que nous avons bien le droit d'éprouver en faveur de nos constructions modernes, non moins colossales, et certainement au moins aussi utiles. Les chiffres sont ici plus éloquents que les mots : le viaduc a dans sa longueur totale 284^{m}.50 ; sa hauteur au-dessus des fondations est de 64 mètres ; au-dessus des quais, de 58 mètres. L'étage inférieur se compose de neuf arches de 13^{m}.50 d'ouverture ; l'étage supérieur, de quatorze arches de 15 mètres, avec un passage pour les piétons entre les deux étages. Les piliers sont énormes ; mais l'édifice est si haut, et les proportions sont si justes, que la masse disparaît dans leur harmonieuse élégance.

Le paysage qui entoure Morlaix est charmant. C'est bien, comme l'a dit si poétiquement notre cher et bien regretté collaborateur Émile Souvestre, la gracieuse ville « assise au fond de sa vallée, avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal. »

Morlaix, comme dit Brizeux, est le

> Pays d'Albert le Grand, moine d'une foi grande,
> Qui des saints d'Armorique écrivit la légende.

Cette ville est aussi la patrie du général Moreau et d'Émile Souvestre, qui a aimé la Bretagne comme un fils et l'a célébrée en poëte.

La mort nous dépouille de nos biens et nous habille de nos œuvres. J. Petit-Senn.

SE PRÉPARER A LA VIEILLESSE.

J'ai trente-quatre ans ; les pensées, les plaisirs, les séductions de la jeunesse, commencent à m'abandonner. De mon côté, je ne serai point assez niais pour me laisser surprendre par la vieillesse sans en avoir fait d'abord l'apprentissage : aussi mettrai-je dorénavant tous mes soins à me préparer aux rides et aux cheveux blancs. Mais il est une jeunesse qui ne m'abandonnera jamais ; celle de la conscience ; il est un plaisir que j'aurai à quatre-vingts ans comme je l'avais à vingt : l'étude, le travail de l'intelligence, seule jouissance qui n'amène à sa suite ni l'ennui ni le remords. Elle fut toujours, elle est encore aujourd'hui ma ressource contre les coups de la fortune, de la nature et de la malignité. Avec cela, les injures et les persécutions

pourront bien m'effleurer la peau, mais n'arriveront pas jusqu'à mon sang. Joseph Giusti.

JOHN SHEPPARD.

EXTRAITS DU JOURNAL D'APPLEBEE ([1]).

5 septembre 1724.—Voici comment John Sheppard s'est échappé, lundi dernier, du *Condemn'd-Hold* ([2]), à Newgate.

Sa femme lui avait porté une scie et une lime; il scia les grosses barres de fer auxquelles étaient attachés les anneaux de sa chaîne, et, pour empêcher le bruit qu'ils auraient pu faire en s'entre-choquant, il lia toute la chaîne à l'une de ses jambes, l'autre restant entièrement libre. Puis après avoir eu soin de frotter d'huile ses outils, il scia au-dessus de la porte un barreau de fer qui avait six pouces de longueur et un demi-pouce d'épaisseur.

Pendant ce temps, sa femme et une autre personne du même sexe feignaient de causer avec lui, à travers la grille.

L'intervalle que laissa le barreau enlevé fut suffisant pour permettre à John Sheppard, qui est très-mince de corps, de passer au travers.

Enveloppé d'une sorte de robe de chambre qui cachait ses fers, il se dirigea tranquillement, avec les deux femmes, entre sept et huit heures du soir, vers la loge du portier. Les porte-clefs étaient en ce moment à l'extrémité opposée de la loge et s'entretenaient précisément des moyens de garder Sheppard encore plus étroitement qu'il ne l'avait été jusqu'alors, parce que, quelques semaines auparavant, il s'était évadé de New-Prison ([3]), d'où il n'eût pas tardé à être conduit à la potence avec plusieurs autres criminels.

Les prisonniers de Newgate, qui n'avaient aucun complice pour les aider à imiter John Sheppard et qui étaient de trop forte taille pour passer par une si petite ouverture, appelèrent les gardiens et leur apprirent que Sheppard était en fuite.

John Sheppard a vingt-deux ans. Il a exercé l'état de menuisier.

Il est soupçonné d'avoir commis beaucoup plus de vols de ceux dont il est accusé.

Son frère, nommé Thomas Sheppard, jugé aux dernières sessions de juillet pour vol, est actuellement enfermé à Newgate en attendant sa transportation.

On est informé que, dans la nuit qui a suivi l'évasion de Sheppard, un batelier l'a pris dans sa barque, à l'escalier de Black-Friars, et l'a conduit au bac de Westminster. Ce batelier a remarqué les fers qu'il portait sous sa robe.

Dans la nuit de mardi, la femme de John Sheppard a été arrêtée par M. Jonathan Wild ([4]), et mise au dépôt pour avoir aidé le condamné dans son évasion.

12 septembre. — Mardi dernier, dans l'après-midi, John Sheppard, échappé de Newgate le 31 août, a été surpris et arrêté par les officiers et les porte-clefs de cette prison, à Finchley, près de Highgate, en compagnie d'un nommé William Page, apprenti boucher dans Clare-Market. Ce dernier s'est rendu sans résistance; mais Sheppard s'étant sauvé vers les haies, on le poursuivit de près, on l'entoura, et on lui présenta au visage des pistolets; il supplia alors les officiers et demanda que, pour l'amour de Dieu, on ne le fit pas encore mourir : il était tout tremblant, et il se laissa prendre. On trouva sur lui deux montres d'argent, un grand couteau et un ciseau. Son compagnon n'avait sur lui qu'un couteau. Tous deux portaient le costume des bouchers, des jaquettes bleues et des tabliers de laine. Sheppard fut immédiatement reconduit à Newgate, enfermé dans le Condemn'd-Hold, enchaîné et chargé de pesantes barres de fer.

William Page, conduit devant sir Francis Forbes, a été interrogé, puis envoyé aussi à Newgate, avec ordre qu'on le mît à la double chaîne et qu'on eût soin de le tenir séparé de Sheppard. On l'a placé dans le Castle ([1]), et il est défendu de laisser parvenir aucun de ses amis jusqu'à lui.

Le soir, un ecclésiastique et plusieurs gentlemen sont venus visiter Sheppard, qui leur a paru calme et de bonne humeur. Il leur a donné avec aisance des détails sur son évasion.

Il a raconté qu'en sortant du Condemn'd-Hold, il avait pris, au coin de Old-Bailey ([2]), une voiture où il était monté avec une autre personne qu'il n'a pas voulu nommer, qu'il s'était fait conduire à l'escalier de Black-Friars, et de là au bac de Westminster. Pendant la nuit, il était allé à Clare-Market et s'y était déguisé avec son compagnon de la manière qu'on a décrite; puis ils s'étaient réfugiés tous deux chez un parent de Page, à sept milles environ de Northampton, et ils y étaient restés plusieurs jours; mais, se trouvant embarrassés pour gagner et payer leur nourriture, ils étaient revenus à Londres.

Sheppard parla ensuite en termes vagues de vols qu'il avait commis depuis son évasion. Il assura qu'il n'était pas le mari de la femme qui l'avait aidé à se sauver et qui était en ce moment au dépôt : il l'accusa d'être la cause de tous ses malheurs. A l'égard de son compagnon Page, il mit beaucoup de chaleur à le disculper de toute participation à ses crimes, et il attesta que ce jeune homme l'avait seulement accompagné par affection.

19 septembre. — Le recorder ([3]) et son assesseur étant à Bath, l'exécution de John Sheppard n'aura pas lieu aussi prochainement qu'on le supposait.

Sheppard a avoué que le mardi 8 de ce mois, deux jours avant son arrestation, il était venu de Finchley dans la rue de Bishopsgate, et avait bu dans différentes tavernes; que, le soir, il était allé à Smithfield, et, étant entré dans le Christ's-Hopital, y avait fouillé avec profit les poches de deux personnes dans les cloîtres; de là, il avait passé devant Newgate, Old-Bailey, et dans Fleet-Street, où, ayant remarqué que la boutique d'horlogerie de M. Martin, près de Saint-Bride's-Church, n'était gardée que par un jeune apprenti, il avait conçu le dessein de voler des montres, ce qu'il avait fait de la manière suivante. Il était parvenu à fixer un clou dans l'un des montants de la porte, et avait tendu une corde de ce clou au marteau. Il avait ensuite coupé une des vitres et avait enlevé trois montres : le jeune apprenti, le voyant commettre ce vol, avait voulu sortir et courir après lui, mais il n'avait pas pu ouvrir la porte. Sheppard avait mis en gage l'une des

([1]) L'éditeur Applebee demeurait, dans Londres, à Black-Friars, au-dessous de Bridewell-Bridge. Les extraits que nous traduisons sont attribués à De Foe, ainsi qu'une brochure publiée dans le même temps sous ce titre : « *Récit de tous les vols, des évasions*, etc., *de John » Sheppard*, etc., etc., écrit par lui-même. . . et publié à la demande » du prisonnier, etc. » De Foe composait toujours les titres de ses ouvrages de manière à leur donner le plus vif attrait possible. Son récit était vrai; mais il ne paraît pas aussi certain que Sheppard lui-même y fut pour quelque chose, quoiqu'on ait eu des raisons de croire que De Foe l'avait visité dans sa prison.

On donne ordinairement à Sheppard le prénom de Jack; mais le journal d'Applebee, qui est contemporain, l'appelle John.

([2]) Nom d'une des parties des bâtiments de la prison de Newgate, qu'on peut traduire par « garde (ou geôle) des condamnés. »

([3]) « Prison nouvelle. »

([4]) Ce Jonathan Wild, employé par la police, ne tarda pas à être convaincu de toutes sortes de crimes odieux : il fut exécuté le 29 mai 1725, au milieu des huées et des cris d'exécration de la foule. Sa mort n'apaisa point la haine populaire : sa sépulture fut violée, et l'on ne sait ce que devint son corps.

([1]) Le château, nom d'une autre partie de la prison.

([2]) Bâtiment voisin de Newgate où se tiennent les sessions de la cour d'assises.

([3]) Greffier ou juge.

montres pour une guinée et demie, et on avait trouvé les deux autres sur lui. Il a soutenu que Page n'avait pris aucune part à ce vol ; mais nous croyons savoir que Page, qui l'a accompagné pendant toute cette nuit, était entré dans la boutique avant le crime, avait fait des questions insignifiantes à l'apprenti, observé l'intérieur, etc. On assure qu'on a des preuves que les choses se sont passées ainsi.

Samedi soir, le révérend M. Wagstaff, s'étant rendu près de Sheppard pour le préparer à sa mort prochaine, découvrit une petite lime cachée dans les feuillets de la Bible du condamné : on suppose que cet instrument lui aura été procuré par son frère, enfermé au-dessus de son cachot, au moyen de quelque petit trou pratiqué dans le plafond.

Vendredi matin, les gardiens sont venus visiter le cachot de Sheppard, et ont trouvé deux limes, un ciseau et un marteau, cachés dans la paille d'une chaise. Il avait commencé à scier ses fers. Quand il s'est vu découvert et privé des moyens de se sauver, il s'est mis à pleurer. On l'a transporté au Château ([1]) et au milieu même de la geôle : ce cachot est plus sûr que le Condemn'd-Hold : là, on l'a enchaîné au plancher.

26 septembre. — L'évasion de Sheppard étant postérieure à son jugement et à sa condamnation, il paraît qu'il est nécessaire, d'après les règles de la procédure criminelle, qu'il soit prouvé par les moyens légaux que c'est bien lui qui a été de nouveau emprisonné. Cette affaire viendra devant la Cour, à Old-Bailey, dans la prochaine session.

10 octobre. — Vendredi, John Sheppard a trouvé moyen de se débarrasser d'un fort cadenas et des entraves qui l'attachaient au plancher de son cachot (dans le Château, à Newgate). Il essaya de passer par la cheminée, mais une grille de fer qu'il rencontra le força de s'arrêter. Quand les gardiens vinrent, à l'heure habituelle, lui apporter son repas, ils furent fort surpris de voir qu'il marchait librement. Ils le fouillèrent de la tête aux pieds et ne trouvèrent pas sur lui une épingle. On l'enchaîna de nouveau, et le gardien en chef et les autres le pressèrent de dire par quel art magique il était parvenu à se défaire du cadenas : pour toute réponse, il étendit la main, prit un clou, et, sans autre instrument, ouvrit de nouveau le cadenas. Les gardiens étaient stupéfaits. On l'a fortement enchaîné et on lui a mis les menottes.

Samedi dernier, Joseph Blake, surnommé Blueskin (peau bleue), complice de Sheppard dans un des vols qui ont fait condamner ce dernier à mort, a été enfermé à Newgate.

17 octobre. — Jeudi, pendant la nuit, John Sheppard s'est échappé de Newgate. Il est parvenu à ôter ses menottes, à tordre et briser ses fers, et à ouvrir le cadenas qui les fermait. Il a ensuite arraché une des barres de fer de la cheminée, a percé un trou dans une muraille épaisse de neuf pieds, a forcé les serrures de la chambre voisine qui n'avait pas été ouverte depuis dix ans, et enfoncé plus loin une porte de la chapelle ; il a traversé six chambres ou cachots dont on avait cessé de se servir. Il est monté en haut de la prison et est descendu, à l'aide de deux couvertures liées ensemble, sur le toit de la maison d'un tourneur, voisin de Newgate, a percé ce toit sans être entendu de personne, et est sorti par la porte de la rue, vers une heure du matin.

31 octobre. — Les gardiens de Newgate ont été informés que John Sheppard est venu, il y a quelques jours, à la brasserie de MM. Nichols et Taste, dans Thames-Street, et a demandé un peu de moût de bière qu'on lui a donné. Il s'est retiré presque aussitôt, avant qu'il eût été possible d'avertir la police.

Vendredi, sa mère s'est présentée à Saint-James et a prié qu'on la laissât parler au roi : elle venait demander la grâce de son fils.

7 novembre. — Dans la nuit de samedi, on a repris John Sheppard. Il était entré, vers onze heures ou minuit, chez un boucher nommé Nicks, à Drury-Lane, et, après avoir choisi des côtes de bœuf, avait invité Nicks à venir boire du brandy avec lui à la boutique d'une regrattière, nommée Campbell, située à deux ou trois portes plus loin. Nicks avait accepté ; tandis qu'il buvait avec Sheppard, celui-ci fut reconnu par un des garçons de M. Bradford, patron de la taverne la Rose et la Couronne, qui venait demander des pots : ce garçon s'empressa d'aller le dire à son maître, lequel, étant *chef du bourg* ([1]), se fit accompagner d'un watchman, et arrêta Sheppard chez la regrattière.

Sheppard était bien vêtu ; il portait deux bagues, un diamant, une cornaline, et une élégante perruque à queue de la valeur d'environ sept livres (175 fr.). On trouva de plus, dans ses poches, deux tabatières en écaille de tortue, une montre dans une boîte de même écaille, cinq guinées, deux demi-guinées et deux pistolets chargés. On envoya chercher M. Eyles, constable, qui, accompagné de M. Bradford, monta avec Sheppard dans une voiture de louage et le conduisit à Newgate. Le bruit de cette nouvelle capture s'étant répandu, plusieurs milliers de personnes s'assemblèrent dans Holborn. Pendant le trajet, Sheppard criait : — Au meurtre ! — Pour l'amour de Dieu ! — On m'assassine ! — Je suis entre les mains d'assassins ! — Au secours ! — Pour l'amour de Jésus, etc.

Quand il fut à Newgate, il avoua que, le matin du vendredi précédent, il était entré par effraction dans la boutique de M. Rawlins, prêteur sur gages, aux Quatre-Balles, à Drury-Lane, et qu'il y avait dérobé les vêtements noirs, la montre, les tabatières, la perruque, qu'on avait trouvés sur lui, et, de plus, une autre perruque, une montre d'or, une épée à poignée d'argent, une robe de chambre, et d'autres objets pour une valeur de soixante livres, etc.

On l'a enfermé dans un cachot qu'on nomme la *Chambre de pierre du milieu*, attenant au Château, et on l'a chargé de fers du poids de trois cents livres.

Lundi, plusieurs nobles et autres personnages distingués sont venus le voir.

On nous dit que Sa Majesté le roi a fait demander deux dessins représentant John Sheppard tel qu'il était enchaîné au plancher du Château de Newgate, et les détails de son évasion pendant la nuit du 15 octobre.

14 novembre. — Les constables et les *chefs de bourg* ([2]) de Westminster ont reçu ordre de veiller à la sécurité publique lundi prochain, jour où Sheppard doit subir sa peine. Les shériffs ont averti un très-grand nombre de leurs officiers qu'ils auraient à garder Tyburn ([3]). Sheppard sera conduit au supplice avec des fers aux mains et aux pieds.

Sir James Thornhill, peintre d'histoire du roi, a fait un portrait de Sheppard à Newgate ([4]).

Mardi dernier, John Sheppard a été transporté en voiture de Newgate à Westminster, avec des chaînes et des menottes, et escorté par de nombreux constables, etc.

Dans la salle de Westminster, on lui a enlevé ses fers et ses menottes. Il a été conduit devant la Cour du banc du roi, et on a lu l'arrêt rendu contre lui à Old-Bailey.

([1]) Voy. la note 1 de la colonne précédente.

([1]) *Headborough*, sorte de magistrature.
([2]) *Headboroughs of the liberty.*
([3]) Lieu où était la potence.
([4]) Hogarth fit aussi le portrait de Sheppard dans sa prison.

Il n'a fait aucune opposition. En conséquence, M. l'attorney général a requis que l'exécution eût lieu à bref délai, le vendredi suivant. Sheppard a pris alors la parole, et a supplié instamment les juges d'intercéder près de Sa Majesté afin d'obtenir sa grâce. Il a prié qu'on voulût bien lire la pétition qu'il avait adressée au roi, ce qu'on lui a accordé.

On lui a demandé comment il avait osé retourner à ses habitudes criminelles après ses évasions. Il s'est excusé sur sa jeunesse, son ignorance, et sur sa misère. Il était, ajouta-t-il, pendant tout ce temps de liberté, effrayé à la vue d'un enfant ou d'un chien, croyant toujours être poursuivi. Il n'avait trouvé aucun moyen de gagner de quoi vivre par un travail honnête, et il avait tout à fait résolu de sortir du royaume le lundi après le jour où il fut repris à Drury-Lane.

On lui dit que la seule chance qu'il eût d'acquérir quelque titre à la clémence royale était de faire connaître



Comment John Shepherd (Sheppard) s'échappa de la prison de Newgate. — Fac-simile d'une gravure sur cuivre placée en tête d'une brochure de 1724 aujourd'hui très-rare.

ceux qui l'avaient encouragé et aidé dans sa dernière évasion. Il assura qu'il n'avait été assisté par personne, sinon par le Dieu tout-puissant ; et il rappela qu'il avait nommé tous les complices de ses vols, lesquels étaient en prison ou transportés au delà des mers, où il serait heureux qu'on l'envoyât aussi.

On lui reprocha de profaner le nom de Dieu.

M. le juge Powes, après lui avoir rappelé ses crimes, lui en avoir montré l'énormité, et avoir ajouté toutes les admonitions convenables à sa situation malheureuse, lui lut la sentence de mort et l'ordre de l'exécution pour le lundi suivant.

Sheppard, on ne sait pourquoi, dit aux juges que si l'on voulait lui remettre ses menottes, il les enlèverait aussitôt sans difficulté en leur présence.

On le reconduisit à Newgate à travers un des rassemblements populaires les plus considérables qu'on ait jamais vus à Londres. De mémoire d'homme la salle de Westminster n'avait été si pleine de gens : un des constables y eut la jambe brisée, et plusieurs autres personnes ont été contusionnées et blessées à la sortie.

Mercredi, on a fait descendre John Sheppard de la « Chambre de pierre du milieu » dans le Condemn'd-Hold, et on l'a attaché au plancher, en lui laissant pour compagnons Houssare, le barbier français [1], et deux autres hommes.

[1] Un prisonnier.

Dans une perquisition faite au logement de John Sheppard, près de Newport-Market, on a trouvé les menottes et les fers qu'il avait emportés dans sa dernière évasion de Newgate, ainsi que plusieurs instruments dont il se servait pour ses vols avec effraction.

21 novembre. — John Sheppard a expié ses crimes à Tyburn lundi dernier. Il a fallu le mener de force au lieu du supplice; il a lutté avec énergie. Avant de le faire monter dans la charrette, on a trouvé sur lui un couteau fermé, dont sans doute il espérait faire usage pour couper la corde qui le tenait attaché; il se serait ensuite glissé dans la foule et aurait tenté un dernier moyen de fuite. Un individu suivait la charrette avec une herse : c'était, disait-on, avec l'intention de porter le corps du supplicié dans le cimetière de l'église du Saint-Sépulcre; mais la populace, supposant qu'on voulait le livrer à un chirurgien, porta le corps jusqu'à un débit de bière de Long-Acre. L'homme à la herse et ses gens eurent grand'peine à s'échapper. (1)

CONSEILS SUR L'ART D'IMPROVISER (2).

> L'usage de la parole donne l'amour de la lecture et le goût des bonnes manières; c'est un puissant moyen de civilisation.
>
> Édouard Laboulaye.

On n'enseigne pas et on n'apprend pas à être éloquent. Il en est de la rhétorique comme de la grammaire. Toutes deux nous montrent à parler correctement : elles ne font ni les orateurs, ni les écrivains.

« Tout le secret de l'art, disait Roscius, est de plaire; c'est la seule chose que l'on n'enseigne pas. »

Soyez vous-même, n'imitez personne, restez original. L'imitation est le fléau de l'éloquence non moins que de la littérature... Soyez ce que la nature et l'éducation vous ont fait; parlez ainsi que vous sentez.

Pour un orateur, le premier soin doit être de savoir ce que sera son auditoire. « La parole, a dit Montaigne, est pour moitié à celui qui l'écoute. » Si vous devez réunir cinquante personnes dans une salle à moitié vide, ne songez pas à être éloquent, vous seriez ridicule. Asseyez-vous, causez, et ne craignez pas d'être familier. Il faut la foule, il faut la contagion du nombre, pour que l'orateur excité et soutenu donne pleine carrière à son talent. Il faut aussi savoir de quels éléments la réunion est composée. Vous ne pouvez parler à vos auditeurs que le langage qu'ils entendent, autrement ils ne vous suivront pas.

Le public une fois connu, il faut choisir un sujet qui lui convienne.

Faut-il écrire son discours et le lire en public? Vaut-il mieux le réciter de mémoire? Faut-il improviser? En ce point je n'ai aucun doute. Il faut improviser.

Est-il possible qu'un discours préparé dans la solitude d'un cabinet, et qui ne répond qu'à la pensée de l'auteur, se prête et se plie à l'incessante mobilité d'une assemblée? Non; il n'y a que l'improvisation qui ait cette élasticité. C'est ce qui donne je ne sais quel charme aux hésitations, au laisser aller, aux incorrections mêmes de la parole. Le public s'intéresse à cet enfantement de la pensée commune; il est de moitié avec l'orateur.

Si vous voulez qu'on vous lise, écrivez; si vous voulez qu'on vous écoute, parlez.

Les discours appris par cœur n'ont pas la froideur des *lectures;* quelquefois même ils font illusion. Mais avec eux on n'est jamais sûr d'arriver à propos. Froids ou passionnés à contre-temps, ils déroutent le public, et par là même ils embarrassent singulièrement l'orateur. Je ne dis rien des défaillances de mémoire qui, au plus beau moment, laissent le harangueur muet, interdit, sans autre ressource que de tirer piteusement de sa poche et de dérouler un manuscrit.

L'improvisation que je recommande, loin de dispenser de tout travail, exige pour chaque sujet une préparation longue et sérieuse. La recherche de la vérité, la réflexion, la lecture, en sont les conditions essentielles; elle n'est, en d'autres termes, que l'art d'exposer verbalement ce que l'étude et la méditation nous ont appris.

Il faut étudier le sujet qu'on a choisi en lui-même et dans tout ce qui l'entoure. Commencez par lire tout ce qui s'y rapporte, mais lisez sans parti pris, sans songer à votre conférence. Laissez les choses et les idées s'arranger d'elles-mêmes dans votre tête. Après avoir lu beaucoup, reposez-vous deux ou trois jours. Quand vous reprendrez vos études, vous verrez que la clarté s'est faite dans votre esprit. Les impressions superficielles se seront évanouies, votre mémoire n'aura gardé que les idées et les faits qui avaient frappé vivement votre attention. Les détails ont disparu, les grands traits sont restés : ce sont eux qui nous fournissent naturellement la trame de notre discours.

Quand vous avez conçu fortement votre sujet, il est bon de le partager en un certain nombre de sections, afin d'y répandre l'ordre et la clarté. Il n'y a pas besoin de rhétorique pour voir que tout discours a un commencement, un milieu et une fin. L'instinct nous dit que l'orateur ne peut trop tôt éveiller l'attention bienveillante de son auditoire; qu'il lui faut ensuite exposer avec soin son sujet, et qu'il doit terminer par un résumé ou un appel chaleureux, de façon à faire entrer sa pensée, comme un trait, dans l'âme du public. Exorde, exposition, péroraison, voilà les éléments naturels de tout discours.

> Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
>
> (Boileau.)

Quant à l'exposition, ou au corps du discours, il n'y a, selon moi, d'autre règle à suivre que de laisser les choses et les idées dans l'ordre où on les a conçues. C'est la disposition la plus simple et la plus claire; en outre, elle a deux avantages considérables : le premier, c'est de ne pas troubler la mémoire; le second, c'est de mener le public pas à pas et par le chemin même qu'on a parcouru. Bon moyen d'arriver ensemble au même but.

La péroraison est la morale du discours; c'est là que l'orateur doit résumer ses idées, afin d'exprimer de façon concise, sous forme saisissante, la vérité qu'il a défendue. Si donc, en composant, on trouve une phrase qui rende vivement la maîtresse pensée du discours, on fera bien de la garder pour la fin.

Il ne suffit pas de disposer son sujet, il faut encore que la mémoire garde cette ordonnance. Pour beaucoup de gens, c'est là une des grandes difficultés de l'improvisation. Il faut, en général, des efforts répétés pour retenir l'ordre et le plan d'un discours. Il y a divers moyens d'aider une mémoire paresseuse.

(1) On ne trouve pas ce récit dans les *Évasions célèbres* de M. Frédéric Bernard (*Bibliothèque des merveilles*). Les lecteurs auront remarqué que John Sheppard, voleur des plus dangereux, n'avait été cependant ni accusé ni soupçonné d'aucun meurtre. Il n'avait que vingt-deux ans.

(2) Extraits de la *Rhétorique populaire*, ou *l'Art de parler dans les réunions publiques*, par M. Édouard Laboulaye. — Cet excellent petit traité fait suite à un choix de *Discours populaires* prononcés par M. Édouard Laboulaye dans diverses réunions publiques, à Paris et à Versailles. Il n'est personne qui n'ait à tirer profit de leur lecture. Tous ceux qui ont entendu M. Édouard Laboulaye savent combien sa parole a de charme. Son éloquence simple, spirituelle, amusante, sait être, lorsqu'il le veut, vigoureuse et élevée; elle est toujours au service de pensées justes et de sentiments généreux.

Nous rappelons à nos lecteurs, parmi les articles de notre recueil qui se rapportent au même sujet, *l'Art de persuader* de Pascal (t. III, 1845, p. 318), les Conseils donnés au duc d'Orléans par M. Dupin (t. VIII, 1840, p. 154), etc.

Beaucoup d'avocats divisent leur plaidoirie en tableaux. Des chiffres, des barres, des caractères plus ou moins gros, quelquefois même des encres de diverses couleurs, distinguent les divisions principales et secondaires du discours.

Certains orateurs écrivent leur discours tout entier, sans avoir l'intention de le réciter. Je ne recommande ce procédé qu'à ceux qui, une fois leur discours écrit, le laissent de côté, oublient les mots et ne se souviennent que des choses. J'accepterais tout au plus qu'on apprît par cœur les trois ou quatre phrases de la péroraison, parce que c'est un moyen d'aider et de rassurer les débutants, qui ne savent jamais comment finir.

Si l'on a une mémoire tellement ingrate que l'on n'ose s'y fier, le plus sage est de prendre bravement son parti et d'emporter quelques notes avec soi. En laissant le papier sur la table, ceux qui ont de bons yeux le consulteront sans que le gros du public s'en aperçoive; quant aux myopes, qu'ils ne cherchent pas à faire illusion. Après tout, un orateur qui tient un cahier à la main est moins étrange qu'un orateur en lunettes. Qu'il parle avec toute son âme, les auditeurs ne verront plus ses défauts.

Comment peut-on faire des progrès dans cet art difficile?

L'exercice est le grand moyen. On devient orateur à force de travail et d'étude. La pratique nous donne de l'assurance et de la facilité, quelquefois même trop d'assurance et de facilité. Saisissez donc toutes les occasions de parler. Mais, chaque fois, préparez-vous avec le plus grand soin, oubliez tout pour ne songer qu'à votre discours.

Il y a toujours une certaine prétention à se présenter devant le public, à parler seul au milieu du silence universel; notre excuse est que nous sommes venus là pour instruire ceux qui nous écoutent; nous n'avons aucun droit de les assommer de notre bavardage et de notre vanité ([1]).

AMOK.

Le mot *amok*, qui fait partie de la langue parlée à Java, à Batavia et dans toutes les îles de l'archipel Malais, n'est qu'une corruption de l'anglais *a muck*, qui signifie *un enragé*. C'est le cri que fait entendre toute la population quand un habitant de ces îles, réduit au désespoir, a pris la résolution de mourir, mais en s'entourant de victimes, suivant une terrible coutume du pays. La jalousie et le fanatisme sont les causes les plus ordinaires des crimes du Malais; quelquefois c'est la ruine qui le pousse à cette extrémité : il a tout perdu au jeu, par exemple, jusqu'à sa femme et ses enfants; ou bien il doit lui-même devenir esclave; il ne lui reste plus qu'à se suicider. Alors il recourt à l'ivresse, à la plus effrayante de toutes, celle que donne l'opium. Sous l'empire de ce poison, il saisit son *kriss*, descend dans la rue et frappe au hasard, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, tout ce qui se présente à ses coups. On a vu des Indiens ivres d'opium assassiner quinze et dix-sept personnes; c'est ce qu'on appelle faire un amok. A Macassar, dit l'auteur d'un récent Voyage, M. Wallace, il y a un amok ou deux par mois, et chacun coûte généralement la vie à une douzaine de personnes.

Amok! amok! le cri d'alarme retentit aussitôt dans la ville ou dans le village; les veilleurs de nuit, la garde urbaine, tout ceux qui portent des armes s'élancent à la poursuite du furieux, tandis que les gens désarmés rentrent précipitamment dans les maisons.

Pour se rendre maître du malheureux fou, on emploie de grandes fourches appelées *bandhill*, dont les deux branches sont garnies d'une plante épineuse, le *doëri*, de telle manière que les dards pénètrent dans les chairs et paralysent tous les mouvements. L'homme le plus furieux, atteint par cette arme redoutable, est aussitôt dompté et suit avec la docilité d'un chien celui qui en tient le manche. Il ne peut être délivré que si l'on dénoue les ligaments qui tiennent attachés à la fourche les joncs épineux. Mais le malheureux qui a fait amok n'est pas après cela épargné; il n'est pas plutôt saisi qu'on le massacre comme une bête malfaisante, ou s'il échappe à cette justice sommaire, ce n'est que pour peu de temps, car le tribunal auquel il sera livré ne manquera jamais de le condamner, et si les juges indigènes sont assistés de juges européens, la seule grâce qu'il en obtiendra sera de voir commuer en peine de mort pure et simple les supplices atroces ordonnés par les anciennes lois du pays.

UN ILLUSTRE FORGERON.

Parmi les ouvriers de la forge de Muller, près d'Istra, à environ 90 verstes de Moscou, il s'en trouvait un qui examinait avec la plus sérieuse attention tout ce qui se rattachait à la fonderie; plus zélé travailleur que les autres, il était le premier à son poste, et se chargeait de préférence des plus rudes travaux. Le dernier jour, il forgea 40 poods de fer (le pood équivaut à 40 livres); mais quoiqu'il fût si bon ouvrier, il n'avait pas que du fer à forger, il avait en outre à régir les affaires de l'État, et l'on sait que Pierre le Grand ne s'y épargnait pas.

Il était allé passer un mois dans le voisinage pour y prendre les eaux, et, selon son habitude de s'enquérir de tout ce qui se faisait dans le pays, il alla non-seulement inspecter les forges de Muller, mais il s'y fit forgeron. Il obligea sa suite à l'accompagner tous les matins et à prendre part au travail. Un seigneur fut chargé de manœuvrer le soufflet, d'autres de porter le charbon et de faire la besogne des manœuvres. Peu de jours après sa rentrée à Moscou, le czar alla voir le maître de forges Muller; il lui dit qu'il avait visité ses établissements et en avait été très-content.

— Combien, lui demanda-t-il, payez-vous le pood de fer en barre que vous fournit un maître forgeron?

— Trois copecks, répondit Muller.

— Eh bien, reprit Pierre, j'ai gagné 120 copecks, et je viens recevoir ma paye.

Muller tira de sa caisse 20 ducats d'or qu'il compta à l'empereur.

— Je ne puis offrir moins à un royal ouvrier, s'il plaît à Votre Majesté.

— Reprenez vos ducats, interrompit le czar. Je ne veux pas recevoir plus que je n'ai gagné et que ce que vous payez aux autres forgerons. Donnez-moi ce qui m'est dû. Cela

([1]) Nous nous arrêtons. Le plaisir que nous trouvons à citer M. Éd. Laboulaye nous entraînerait trop loin. Les conseils pratiques abondent dans sa *Rhétorique populaire*. Ce qu'on vient d'en extraire n'a pour but que d'indiquer tout ce qu'on trouvera d'avantage, en même temps que d'agrément, à la lire et à l'étudier : les pages « sur la voix et sur le geste » sont très-intéressantes et très-utiles. Il n'est personne qui, en notre temps, ne fût-ce que par prudence, ne doive acquérir quelque notion de l'art de parler en public. « Nul ne sait ce qui peut lui arriver. » Il est rare que l'on n'ait pas tôt ou tard occasion de regretter beaucoup d'être hors d'état de s'expliquer clairement pendant un quart d'heure, ne fût-ce que dans un conseil de famille ou devant un juge. Ceux qui s'imaginent qu'il suffit d'avoir une bonne cause pour être toujours assez capable de la bien défendre reconnaissent bien souvent leur erreur, mais trop tard, à leurs dépens.

Les Américains, dit M. Laboulaye, ont fait de l'éloquence un des éléments de la liberté. Dans chaque école américaine, on enseigne aux enfants l'art de lire à haute voix, d'improviser et d'approprier le geste à la parole. Il n'est pas de citoyen, si pauvre qu'il soit, qui de bonne heure n'apprenne à communiquer ses idées. Cette facilité d'élocution est une des grandes causes qui, aux États-Unis, rapprochent et confondent toutes les classes de la société.

viendra à propos pour me payer une paire de souliers dont vous voyez que j'ai passablement besoin, ajouta-t-il en montrant ceux qu'il avait aux pieds et qui étaient en fort mauvais état.

Muller lui compta les 120 copecks, avec lesquels il alla en effet chez le plus proche cordonnier s'acheter des souliers. Il les mit aussitôt, disant qu'il n'en avait jamais eu de meilleurs. Il les montrait, ravi, à son entourage.

— Voyez, ils me vont admirablement. Je les ai bien gagnés, à la sueur de mon front, au maniement du marteau et de l'enclume.

Une de ces barres de fer forgées par Pierre le Grand, et portant sa signature, est conservée comme une précieuse relique à la forge d'Istra ; on la montre avec orgueil aux visiteurs. Une autre barre, forgée par la même main, existe dans le Cabinet des sciences, à Saint-Pétersbourg.

EMBARQUEMENT DU COTON A SAVANNAH
(GEORGIE).

Après avoir cueilli le coton dans les champs, on le porte à la plantation, où il est divisé par balles d'environ 500 livres ; on le serre au moyen d'une presse qui a beaucoup de ressemblance avec celles dont on fait usage pour le raisin dans le midi de la France. La vis est tournée par des mules, ou plus souvent encore par la vapeur. Cette pression réduit les 500 livres de coton à un volume d'environ 4 pieds et demi de long, 2 pieds et demi de large et 3 pieds et demi d'épaisseur. C'est sous cette dernière forme que les balles arrivent au marché. Ce volume est encore trop considérable pour les transports sur mer. Aussi est-il indispensable, après la vente, d'avoir recours à des presses d'une plus grande puissance. Dans le bâtiment que l'on voit à gauche sont quatre presses au milieu desquelles est placée la machine. Chacune de ces presses serre cinquante-huit balles par heure avec une force de douze cents tonnes (on compte 2 000 livres par tonne) : on réduit ainsi les balles à 4 pieds de long, 2 pieds de large et 1 pied et demi d'épaisseur ; des cercles en fer les maintiennent dans cette dimension. Au moment où la presse s'ouvre, le coton est saisi par des crochets en fer fixés à une corde dont l'autre extrémité est assujettie à un rouleau mû par la vapeur. Cette corde traîne la balle jusque sur le navire. On embarque une balle par minute.

Pour presser les balles les unes contre les autres dans le navire, afin qu'elles occupent le moins de place possible, et aussi afin d'éviter tout ballottement pendant la traversée, on se sert de crics dont chacun a la force de cinquante chevaux ; ils sont tournés par des hommes munis de leviers. Les navires que l'on voit ici sur le port sont : *le Fearnought*, navire de Liverpool, d'une capacité de 1 302 tonnes, embarquant 4 500 balles de coton; les navires *Charles-Chalonter*, de Liverpool, et *Deolft-Havens*, de Benger (État du Maine).



Embarquement du coton à Savannah (Georgie). — D'après une photographie envoyée par M. Alphonse Pasquet.

(¹) Cette notice et la photographie que nous reproduisons nous ont été communiquées par un de nos compatriotes, M. le capitaine Alphonse Pasquet, de Périgueux, aujourd'hui à Charleston (Caroline du Sud).

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

UNE JOURNÉE A TIVOLI.

SOUVENIR.



Le Temple de la Sibylle, à Tivoli. — Dessin d'Anastasi.

On aime à rencontrer les portraits des personnes que l'on connaît; de même il est doux de retrouver, en peinture, les paysages où l'on a passé : la vue d'un site autrefois parcouru réveille des pensées qui dormaient, près de

s'évanouir; et le souvenir est un rajeunissement. Comme nous étions vivants, pleins d'insouciantes espérances, quand, pour la première fois peut-être échappés de l'aile maternelle, nous courions dans la campagne romaine et dans les monts de la Sabine! C'est cette année-là que, perdus dans une vigne à Frascati, nous avons dû chevaucher le sommet d'un mur, comme des maraudeurs; une autre fois, nous nous étions oubliés sur le Pincio; la nuit tombait, les portes étaient closes; nous descendîmes follement, par-dessus la grille, sur la place du Peuple, entre deux factionnaires qui, heureusement, étaient Français. Nous étions trois, inconnus de la veille, grands amis du lendemain, aujourd'hui séparés par la distance et aussi par l'oubli; nous reconnaîtrions-nous? Hélas! où est notre figure de vingt ans? L'un, Belge d'origine anglaise, était déjà cosmopolite, parlait couramment non-seulement l'italien et le français, mais l'espagnol, l'anglais, l'allemand. C'était le plus jeune de la bande, imberbe, gai, hardi; je crois qu'il se nommait Kennedy. L'autre, Fraser, fils d'un pasteur protestant de Lithuanie, Allemand et Russe à la fois, était l'érudit; il prononçait *Foroum romanoum*, et il avait raison, mais cela nous faisait rire. Le troisième, qui jouait surtout le rôle d'oiseau envolé, de curieux et de poëte, est aujourd'hui revenu déjà de bien des choses où il voudrait retourner; et chaque fois qu'un tableau, qu'un dessin lui rappelle les fraîches impressions de la jeunesse et les horizons italiens, il évoque en soupirant les amis d'un jour, doucement trouvés, doucement quittés, et part avec eux pour la villa Borghèse, pour les jardins Panfili, pour Albano ou Tivoli. Et au tournant d'une rue, de l'angle d'un édifice ou d'une ruine, derrière une de ces ondulations qui bossellent la plaine de Rome, il rencontre par endroits un souvenir tombé là comme les cailloux du petit Poucet, et qui l'aide à retrouver ses traces.

Ce jour-là, de grand matin, en calèche découverte, c'est un luxe qu'on peut se payer à trois, nous partîmes, conduits par un cocher cicerone qui nous offrait de mauvais cigares d'une demi-baïoque et nous traitait d'excellences. Il y avait le long du chemin des murs bas où frétillaient en foule des lézards verts et gris. Puis c'étaient de vastes champs d'herbes sèches toutes blanches, de petits colimaçons morts, et d'où s'élançaient des nuages de sauterelles aux ailes multicolores, avec un bruissement monotone et charmant. De place en place, des pâtures verdoyantes encore, protégées par des berges et des palissades, rassemblaient de grands troupeaux largement encornés. Nous regardions passer à côté de nous la basilique de Saint-Laurent, l'*Acqua bollicante*, mince ruisseau sulfureux, le Teverone et le pont Mammolo, le lac des Tartres aux eaux pétrifiantes, la *Solfatara* à l'aspect savonneux, puis le pont Lucano et le tombeau de la famille Plautia. A droite, la villa Adriana nous attire, et nous faisons un détour. Je vois encore à l'entrée le lourd carrosse d'un cardinal et les laquais rose et vert, si bien copiés par Heilbuth. L'éminence va repartir; elle est à pied encore, et cause avec une douzaine de petits *monsignori* à mollets et à faux-cols. Après une rapide visite qui nous laisse pourtant des impressions durables, nous reprenons le chemin de Tivoli. Voici la forêt d'oliviers; ce ne sont plus les arbustes rabougris de notre Provence, ce sont de vrais arbres. Leur léger feuillage pâle ressemble aux cheveux gris de vieillards alertes, réconfortés par un rayon de soleil; quelques chênes verts, vigoureux, luisants et sombres, réchauffent les teintes cendrées des massifs et les font valoir par le contraste. Au-dessus planent les larges parasols des pins. Dans Tivoli, notre voiture nous abandonne, et nous allons déjeuner au pied du temple de la Sibylle.

L'ombre des vieilles colonnes corinthiennes rafraîchit nos figues et notre piètre petit vin d'Orvieto. Qu'avons-nous mangé là? Qui de nous pourrait le dire? Il s'agit bien de victuailles. Nous nous rassasions de verdure et de bruit; nous n'avons d'yeux que pour le gouffre boisé qui s'ouvre devant nous, d'oreilles que pour la rumeur harmonieuse de la cascade invisible. Nous avons dû quelque peu causer, ou du moins Fraser a dû nous parler de la Sibylle, de Vesta, d'Hercule, auxquels les érudits ont successivement attribué le joli petit édifice circulaire dont le temps n'a épargné que dix colonnes. Kennedy, sans doute, a comparé les femmes de Tivoli à celles d'Albano, si amusantes avec leur corsage terminé par une petite planchette horizontale. Pour moi, grand amoureux de la nature, alors comme aujourd'hui, j'avais hâte de descendre dans l'abîme vert, espérant saisir cette poésie des choses, nymphe dont les anciens entrevoyaient le corps, et dont nous ne faisons plus qu'entendre la voix.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur.

L'occasion se retrouvera de décrire avec une précision minutieuse, et topographique, et historique, la grotte des Sirènes et ce qui a été la grotte de Neptune, la place de l'ancienne chute et l'aménagement du nouveau tunnel (1843) qui, en changeant le cours de l'Anio, a préservé d'une ruine prochaine le temple de la Sibylle. Tout cela est dans les livres; il ne s'agit ici que de souvenirs personnels; je vous donne seulement ce qui m'est resté de Tivoli.

Au-dessous du temple, un sentier abrupt, taillé dans le travertin par le général Miollis (il pouvait plus mal employer ses soldats), serpente au milieu de fourrés épais, qui voilent le précipice et en augmentent ainsi la profondeur. Je me rappelle un couloir dans le roc, percé de fenêtres, par où l'on aperçoit la chute principale ou plutôt la poussière humide qui fait resplendir les feuillages sous le soleil de midi. Enfin la cascade apparaît tout entière; elle tombe d'un jet puissant et court sur des rochers d'où elle rejaillit en fumée où tremblent les arcs-en-ciel. C'est un spectacle magique. La courbe de l'onde argentée est majestueuse et pourtant gaie, comme la musique de Rossini. Beaucoup de cascades l'emportent sur celle-ci par la hauteur et par la masse; aucune n'est aussi belle, aussi richement encadrée. Nous sommes allés nous reposer à l'entrée d'un long canal souterrain qui amène une autre branche de l'Anio au fond de l'entonnoir par un chemin plus doux. Les parois de la grotte ont été respectées par la main des hommes; elles s'évasent en pentes bosselées d'entrelacs gigantesques, mamelonnées d'étranges macaronis de pierre semblables à ces nuages sculptés où notre art rococo aime à poser les Assomptions. Au fond, par une ouverture cintrée, le jour lance un regard voilé sur le rapide courant. Mais l'heure passe et des voix nous avertissent qu'il est temps d'achever notre excursion : ce sont les hennissements, le mot est un peu noble peut-être, de trois aliborons qui nous attendent pour faire le tour du ravin, vraies rosses rétives et grotesques, et qu'envierait Montmorency.

Cavaliers souvent démontés, nous suivons une route en terrasse, qui nous mène à la villa de Quintilius Varus et au petit temple de la Toux, qui fut probablement un tombeau de la famille Turcia; nous jouissons d'une vue admirable sur la vallée verdoyante et sur les cascatelles qui descendent en filets d'argent le long des roches moussues. Les trois plus belles sortent de réservoirs voûtés, au-dessous de vastes ruines vulgairement attribuées à la villa de Mécène et qui appartenaient plutôt à un temple d'Hercule. Le sol est couvert de scories assez désagréables à l'œil et aux pieds; la fumée d'une fonderie de fer se mêle à la

poussière des cascades. Aux environs, vous êtes libres d'évoquer le souvenir d'Horace qui, dans une villa disparue, offrait jadis à Virgile, à Tibulle, à Pollion, son petit vin mûri sous neuf consuls.

Nous ne pouvons pas oublier la célèbre villa d'Este, construite et aménagée au seizième siècle, sur les dessins de Pirro Ligorio. C'est une de ces jeunes ruines qui parsèment les coteaux de la Sabine. Les fresques du casino abandonné s'en vont par lambeaux; les arbres, autrefois taillés, ont repris leur allure naturelle, et les pièces d'eau, qui ne jouent plus, dorment sous une moisissure verdâtre. Il y avait là des canaux bordés de jets d'eau, des gerbes et des fontaines dignes de Versailles, au milieu de fantaisies mesquines, purs colifichets, amusettes d'enfants. On peut citer comme une merveille de faux goût la pièce de *Roma antica*, groupe incohérent de réductions médiocres où le Panthéon, l'arc de Constantin, le temple de Faustine, la colonne Trajane, reçoivent ou recevaient l'eau que leur verse une statue du Tibre. Ces minces joujoux contrastent avec la majesté de la terrasse et des superbes cyprès plantés en cercle, couronne d'obélisques sombres qui projettent à l'orient leurs ombres gigantesques. De là on aperçoit Rome, et le dôme de Saint-Pierre bordé d'or par les rayons du couchant.

Le soleil se retire et nous force au départ. La voiture est attelée; et vers huit heures, sans avoir rencontré de brigands, nous procédons, chez Lepri, à un dîner que la causerie prolonge. Peu de temps après, je partais pour Marseille, emportant une foule de souvenirs que le temps efface en les transfigurant.

LE SENNDOUK.

C'est un grand coffre, ordinairement incrusté de cuivre, seul meuble des tentes arabes. On y enferme les papiers, les titres, les étoffes précieuses ou les bijoux. En cas de départ précipité, on jette rapidement le senndouk sur les bêtes de somme.

UNE DRACHME DE LANGUE.

CONTE SLAVE (1).

Le père d'Omer lui faisait chaque jour des reproches de ce qu'il aimait trop à flâner, à courir en jouant de la tambouriça (2) par les rues de Saraïevo.

— Tu es jeune, mon fils, lui disait-il; nous sommes vieux, nous ne pouvons travailler. Qui nous nourrira, si ce n'est toi?

De ces conseils et du travail Omer se souciait fort peu. Il était connu à Saraïevo comme le chef de tous les musards. Aller de maison en maison, de fenêtre en fenêtre, telle était son occupation. Tout le monde voyait qu'Omer n'était pas mûr pour le mariage; et si sa jeunesse ne le lui avait interdit, sa bourse plate le lui aurait bien défendu. Tout le monde était convaincu qu'il avait le diable au corps. La honte de sa conduite retombait sur ses pauvres parents. Le chagrin qu'ils éprouvaient abrégea leur vie; ils moururent.

Omer resta le chef d'une maison vide et délabrée avec trois orphelins. Depuis longtemps il désirait vivre en liberté sans avoir à encourir les reproches de son père, et pouvoir satisfaire tous ses caprices; mais il sentit bientôt combien il était dur de vivre sans parents, combien la maison était lourde sur ses épaules.

(1) Ce conte est curieux en ce qu'il montre que l'histoire du Shylock de Shakspeare doit venir de loin.

(2) Instrument de musique à cordes

— Qui filera désormais, qui tissera, qui balayera la maison? Il faut devenir sérieux.

Après avoir ainsi réfléchi, Omer se dit:

— Par ma tambouriça, il n'y a pas d'autre moyen, il faut me marier.

Et le voilà qui met sa tambouriça en bandoulière et s'en va sous les fenêtres de la belle Meïra. C'était l'heure de la prière des Turcs quand il arriva sous la fenêtre. Une lumière brûlait et l'on entendait parler dans la chambre. Omer frappe à la fenêtre, on cesse de parler; il chante, la lumière s'éteint. Personne ne fait attention à lui.

Trois soirées de suite il vint sous la fenêtre, et chaque fois il s'en alla triste et désolé. Meïra ne s'était même pas montrée. Il revint une quatrième:

— Allons, je chanterai encore ce soir, et ne reviendrai plus sous ses fenêtres.

Il accorda sa tambouriça, et d'une voix triste il chanta:

Tambouriça mon passe-temps,
Archet ma douce joie,
Assez longtemps tu as nourri ma faim,
Désaltéré ma soif.
Tambouriça mon passe-temps,
Archet ma douce joie,
Hélas! j'ai perdu les jours et l'année
A chanter sous les fenêtres de Meïra;
Meïra ne veut même pas me regarder.

A ces paroles, la lumière s'éteignit, la fenêtre s'ouvrit tout à coup. Omer ne se sentait pas de joie; mais Meïra lui dit:

— Je crois que tu es devenu fou, Omer. Je m'étonne de tes fantaisies. Que cherches-tu sous mes fenêtres? Tout cela est bien inutile, sais-tu?

La joie d'Omer s'évanouit, et le voilà plus désolé qu'auparavant.

Meïra, le voyant tout troublé, reprit:

— Mon ami, tu voudrais peut-être te marier avec moi? Est-ce vrai, Omer?

— Oui, répondit-il.

— Prends-y garde, reprit-elle; cela ne se peut. Tu n'as pas un morceau de pain à la maison, et tu rêves mariage! Je sais ce que tu vas me dire: « Qui se ressemble s'assemble. » Je suis fille de parents pauvres, c'est vrai; mais il n'y a pas de plus jolie fille que moi à Saraïevo: je puis me marier richement. Mais écoute, Omer: ce n'est ni l'or ni l'argent, mais bien la joie du cœur qui fait le bonheur. Je te préférerais, quant à moi, à tout Saraïevo; mais je respecte et j'aime mes parents. Je ne veux épouser que celui qui les rendra tout aussi heureux que moi, et qui pourra les nourrir jusqu'à leur mort.

Omer, ayant entendu cela, réfléchit un peu:

— Ah! si je savais seulement combien il me faudrait de fortune!

— Ouvre un magasin, dit Meïra; fais-toi commerçant; il suffit que tu puisses nourrir et habiller mes parents et tes orphelins.

— Adieu, Meïra, dit Omer; je comprends tout, et s'il peut résulter quelque chose de tout cela, demain nous nous reverrons.

Plein de joie et tout ensemble de tristesse, Omer quitta Meïra.

— Ah! se disait-il, si je pouvais emprunter quelque part de l'argent, qui serait plus heureux que moi? Si je ne le puis, qui sera plus malheureux que moi?

Cette idée le poursuivit toute la nuit dans ses rêves. Quand il s'éveilla, il ne savait plus ce qu'il faisait, tant il était joyeux. Il lui était revenu à la mémoire qu'il avait pour grand ami un juif très-riche.

— Si celui-là ne me prête pas de l'argent, personne ne m'en prêtera.

Ainsi songeant, il s'en alla chez Issakar (c'était le nom du juif); il le trouva à la maison et lui exposa sa requête. Le juif se montra prêt à verser son sang pour son ami Omer, à plus forte raison à lui prêter trente bourses.

— Ce me sera une grande joie, lui dit-il, de te voir marié à la belle Meïra.

Puis, il lui demanda dans combien de temps il le payerait.

— Dans sept ans, répondit Omer.

— Et si dans sept ans tu ne m'as pas payé, que ferons-nous alors?

Après cette réflexion, je ne sais qui leur mit en tête la convention suivante qu'ils firent enregistrer devant le cadi :

« Si Omer, dans sept ans, n'a pas rendu à Issakar les » trente bourses, qu'Issakar lui coupe devant le tribunal » une drachme de sa langue, et que la chose soit ainsi » réglée. »

Qui fut plus heureux que le jeune Omer? De la journée il ne fit rien que songer à sa noce : quel grand repas il donnerait! de quelles belles étoffes il vêtirait sa Meïra! En un mot, il pensait beaucoup moins à la façon dont il rendrait l'argent d'autrui qu'à celle dont il le dépenserait.

Au bout d'un mois, Meïra fut amenée dans la demeure du riche Omer. On banqueta pendant huit jours entiers. Tout le monde se demandait d'où venait à Omer cette fortune qui lui permettait d'étaler un tel luxe. Beaucoup supposèrent bien qu'il ne l'avait pas trouvée dans la terre. Il y a un vieux proverbe qui dit : « Le travail vaut mieux que l'argent. » Et un autre encore qui dit : « Ce n'est pas tout de chanter dans les villages. »

Notre Omer, lui, après la noce, ne s'inquiéta pas trop de son métier; il se disait :

— Il me reste encore quinze bourses; c'est avec cela que je ferai du commerce.

Cependant, il en arriva à remplir un magasin de sel, de tabac, de pommes de pin, de balais de bouleau. On trouvait de tout cela chez lui, mais il ne vendait pas autre chose.

Il fit ainsi le commerce pendant quatre ans. Pendant tout ce temps-là, on n'eût pas remarqué sur son visage le moindre souci. Son emprunt et sa convention lui étaient sans doute tout à fait sortis de la mémoire ; mais vint la cinquième année, et alors on commença à lire sur sa physionomie quelque chose qui le rongeait. La septième année, son visage était tout changé. Sa femme et ses amis le surprenaient souvent pleurant à chaudes larmes. Mais c'était en vain qu'on lui demandait la cause de sa tristesse. Il refusait de répondre à toutes les questions de ses amis.

— Personne, disait-il, ne peut me secourir; laissez-moi.

Telle était toujours sa réponse.

Cependant la belle Meïra, dès les premiers jours qui avaient suivi le terrible contrat, en avait appris toutes les clauses de la bouche du juif lui-même. Si elle n'avait espéré y trouver remède, elle ne se serait pas mariée à Omer; car quelle est la femme qui aimerait à avoir un homme sans langue?

— Allons, il est temps, se dit Meïra; prenons un *bochtchaluk* (un présent), et allons chez le cadi nous jeter à ses genoux.

Elle y alla deux fois.

« Cette femme me fait honte, dit le cadi. Elle a sans doute quelque dessein : elle veut me demander quelque faveur. »

Quand vint le troisième jour, Meïra revint avec de plus beaux présents devant le cadi. Elle baisa le pan de son habit et voulut s'en aller. Mais le cadi ordonna à ses gardes de l'arrêter.

— Tête de femme, lui dit le cadi, tu m'as déjà fait trois fois honte. En quoi puis-je t'être agréable? dis-le-moi.

C'est tout ce qu'attendait Meïra. Elle mit une main sur son front, l'autre sur sa poitrine, et dit :

— Cadi, ton bon cœur me met à l'aise et je puis t'implorer. Octroie-moi la faveur de siéger une heure, vendredi prochain, à ta place au tribunal.

— Par ma foi de Turc, dit le cadi, si cela peut t'être agréable, tu y siégeras toute la journée, je te le permets.

Meïra baisa les pieds du cadi, le remercia et s'en alla, attendant toute joyeuse le vendredi.

Le vendredi arriva. C'était le jour fixé pour le remboursement de la dette. Omer n'avait pas un *bechlouk* (un franc) dans sa bourse, à plus forte raison n'avait-il pas trente bourses. Il fallait donc remplir l'autre clause de la convention. Le juif allait couper à Omer une drachme de sa langue devant le tribunal.

Meïra s'était levée de bon matin. Le cadi, dès qu'elle fut arrivée, la revêtit de ses vêtements et lui mit lui-même son turban sur la tête. C'était vraiment un drôle de cadi que cette jeune femme qui allait juger; mais elle avait su se rendre méconnaissable. Le vrai cadi se retira dans la chambre voisine, et se mit à regarder, à travers un carreau, ce qui allait arriver.

La fin à la prochaine livraison.

DE L'INDIGENCE VOLONTAIRE.

L'intention de l'artiste n'est peut-être pas aussi vivement et clairement rendue qu'il l'avait espéré : rien n'empêche de supposer à première vue que ces deux chambres appartiennent à deux familles différentes; il aurait fallu laisser voir tout au moins la porte de communication de manière à ce que le moindre doute fût impossible. De plus, le contraste entre la boutique et l'arrière-boutique n'est pas un des plus saisissants parmi ceux qu'on ne connaît que trop bien à Paris.

Quoi qu'il en soit, on comprend aisément l'idée que M. Lorsay a voulu faire ressortir de cette étude vraie de mœurs parisiennes.

La boutique est élégante : cette petite fille, dont la mère est venue acheter des vases, pourrait, dans sa naïveté, envier le sort de la jeune marchande qui vit au milieu de si belles choses; mais, hélas! si la porte de l'arrière-boutique s'ouvrait, elle sentirait son cœur se serrer devant ce tableau de misère.

Oui, c'est là, dans une espèce de galetas sans fenêtres, que la famille prend ses repas; c'est là que couchent le père, la mère, les jeunes enfants. L'air ne s'y renouvelle pas plus que la lumière du jour n'y pénètre. Tout y est pauvre et triste.

Est-ce qu'en effet ce marchand est dans un état si voisin de l'indigence? Probablement non : les commerçants, réduits par une nécessité rigoureuse à se loger, sous peine de dettes ou de faillite, d'une manière si incommode et si malsaine, sont heureusement de rares exceptions. Trop souvent ce sont les habitudes d'une économie exagérée, une impatience extrême de retraite, ou une insouciance singulière pour le bien-être, le confort et l'hygiène, qui font que toute une famille se condamne, pendant une longue suite d'années, à une existence gênée, morne, presque sordide. Plaignons sincèrement ceux qui ont des motifs sérieux pour vivre si misérablement; mais qu'il soit permis d'adresser aux autres quelques réflexions.

Il n'est pas indifférent que la chambre que l'on habite le plus, et où se réunit ordinairement la famille, soit triste ou gaie, commode ou incommode, saine ou malsaine. Ce qu'on a incessamment sous les yeux est loin d'être sans

influence sur les conditions morales de l'existence, et il n'est pas sage de dédaigner ce qu'un logement bien éclairé, bien aéré, meublé avec goût quoique avec simplicité, peut donner de chances de bonne humeur, d'entrain habituel, d'égalité de caractère et de santé. Dans une chambre où n'entre jamais un sourire du soleil, où la vue ne se repose sur aucun objet agréable, où tout semble gémir et murmurer ces mots : « Tu n'es qu'un pauvre homme! » il est presque impossible que l'on n'ait pas l'âme insensiblement envahie par une mélancolie énervante : on a une moindre idée de soi-même; on fléchit sous le sentiment d'une impuissance imaginaire; les ressorts de l'énergie se relâchent; on tarit au fond de son être les sources mêmes du travail vaillant et allègre qui est le meilleur instrument du succès. En même temps, le corps, privé de l'air pur et de la vive lumière dont les vertus hygiéniques sont beaucoup plus efficaces qu'on ne le croit communément, s'amollit, s'affaiblit, devient de plus en plus accessible à toutes les atteintes morbides.

Et les enfants! consultez les médecins : comment ces malheureux petits êtres, élevés dans des taudis semblables à celui que l'artiste met sous vos yeux, ne seraient-ils point pâles, rachitiques, nerveux, tour à tour mous et irritables, ennuyés de la vie intérieure, et avides à l'excès des distractions du dehors qui peuvent exposer le plus souvent leur moralité?

On ne se méprendra pas sur notre pensée. Nul ne blâme plus que nous l'amour vaniteux d'un luxe inutile, le sot désir de paraître plus qu'on n'est, le vice de la prodigalité, la recherche imprudente des jouissances prématurées de la fortune; ce sont là le plus ordinairement des causes de ruine dont les conséquences trop certaines peuvent servir d'excuse aux erreurs de l'indigence volontaire. Mais en ces choses, comme en presque toutes les autres, la vertu et la sagesse sont dans la mesure.



Boutique et arrière-boutique, à Paris. — Dessin de E. Lorsay.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 43, 93, 114.

LES COLÉOPTÈRES DE NORMANDIE.

Notre dernière promenade dans le quartier Bouvreuil nous a donné l'occasion de dire quelques mots de M. Louis-Ézéchias Pouchet, père du célèbre physiologiste; ceci devrait, ce semble, nous conduire à parler du Musée d'histoire naturelle créé par M. F.-A. Pouchet. Ce Musée est situé d'ailleurs tout près du quartier Bouvreuil; et cependant, chers lecteurs, je ne vous en parlerai pas; vous trouverez, en effet, dans tous les guides des renseignements aussi complets que possible sur ce Musée célèbre par ses coquillages, par ses oiseaux et par sa belle collection de nids. Il existe d'ailleurs sur cet établissement un petit livre précieux, publié il y a dix ans par M. Georges Pouchet sous ce titre : *Visite au Muséum d'histoire naturelle.* Jamais il n'y eut un guide plus intéressant et mieux fait. Je n'essayerai donc pas de le refaire ici; car, dans ces *Promenades,* on a pu le remarquer, je me plais surtout à faire

connaître au lecteur les détails négligés jusqu'ici dans les guides.

Mais si vous voulez descendre avec moi la rue Beauvoisine, où se trouve le Musée d'histoire naturelle, nous aurons, comme continuation de cette rue Beauvoisine, la rue des Carmes, puis la rue Grand-Pont, ainsi nommée parce qu'autrefois elle aboutissait au célèbre pont bâti par la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant. Ces trois rues, qui traversent la ville du sud au nord, en furent longtemps la principale artère, et même encore à présent les rues des Carmes et Grand-Pont en sont les plus fréquentées. Eh bien, c'est justement dans la rue Grand-Pont que je veux vous conduire. Bien peu de personnes, en passant dans cette rue devant le numéro 57, se doutent qu'il y a là une des collections les plus curieuses : c'est une collection de coléoptères, la plus complète peut-être qu'il y ait en ce genre. Tous les entomologistes connaissent M. Mocquerys, le créateur de ce riche musée : depuis près d'un demi-siècle, M. Mocquerys collectionne infatigablement; et il a eu cette bonne fortune que son fils, animé de la même passion, a parcouru pour lui les pays les plus lointains, faisant héroïquement par toute la terre la chasse aux insectes. De son côté, M. Mocquerys père furetait tous les recoins de son département; et savez-vous combien d'espèces de coléoptères il y a recueillies? vingt mille. Jamais peut-être il n'y eut une telle révélation de l'immensité et de la puissance du monde des insectes. Outre sa collection générale, M. Mocquerys a donc eu l'excellente idée de former une collection des coléoptères recueillis par lui dans le département de la Seine-Inférieure, et il en a publié le catalogue; ce catalogue, cette simple énumération des coléoptères d'un seul département, forme un volume in-8 de 210 pages.

Je ne dis rien au lecteur de l'éblouissement et de l'étonnement que cause la vue de ces milliers d'insectes; on reste confondu en présence d'une telle variété de couleurs et de formes.

Mais voici qui achève de donner à cette collection un caractère unique. M. Mocquerys a eu l'heureuse pensée de former, à côté de sa collection générale et de sa collection locale, une troisième collection composée uniquement de *coléoptères anormaux*. Quel spectacle que celui des infirmités de tout un monde! On en éprouve une sorte de vertige. M. Mocquerys, pour cette partie de sa collection, ne s'est pas contenté de publier un simple catalogue, il y a joint la description succincte et précise, et même un dessin très-exact, de tous ces estropiés.

Lorsque pour la première fois je visitai ce merveilleux musée, j'en éprouvai une véritable émotion; j'admirais en même temps deux choses : la prodigieuse variété de la nature, et la puissance non moins prodigieuse d'une volonté que rien ne lasse. Notez cet autre miracle : M. Mocquerys, après tant de recherches, d'études, de courses, d'observations, de travaux, ne s'est ni fatigué, ni vieilli, ni blasé; il conserve pour ses chers insectes l'ardeur et l'ivresse de ses vingt ans. Une coccinelle le ferait marcher à pied toute une journée, la boîte sur le dos et le papillonnaire à la main.

Michel Montaigne, un des voyageurs les plus attentifs qu'il y ait eus, n'eût pas manqué, s'il eût existé en son temps, dans quelqu'une des villes qu'il visita, un collectionneur, un *curieux de la nature*, comme on disait alors, aussi passionné, aussi bon observateur et aussi instruit que M. Mocquerys; Michel Montaigne, dis-je, n'eût pas manqué de s'arrêter et de revenir à plusieurs reprises chez un tel homme. Et pourtant, que de voyageurs ont passé à Rouen devant ce numéro 57 de la rue Grand-Pont sans même soupçonner qu'il y a là, au fond d'une allée obscure, un petit escalier, presque un escabeau, qui les eût conduits à l'une de nos plus riches collections entomologiques!

La suite à une prochaine livraison.

CHANSON DU MOIS DE MAI.

Dans plusieurs de nos provinces, au 1er mai, les jeunes gens font une sorte de quête en chantant quelques couplets; comme en Grèce, au retour du printemps, les enfants vont quêtant de porte en porte et chantant, d'après un usage qui remonte aux temps antiques, le chant de l'hirondelle.

Dans le Roussillon, par exemple, le mercredi saint les jeunes gens font une quête accompagnée de ce chant :

En entrant dans cette cour
Par amour,
Nous saluons le seigneur
Par l'honneur,
Et sa noble demoiselle,
Les petits enfants et tous,
Par amour,
Les valets et chambrières.

Madame de céans,
Vous qui avez des filles,
Faites-les se lever,
Promptement qu'ell's s'habillent.
Nous leur pass'rons un anneau d'or au doigt,
A l'arrivée du *mez de moi* (1).

Variante. Nous leur donn'rons des bagu's et des diamants,
A l'arrivée du doux printemps.

Entre vous, braves gens,
Qu'avez des bœufs, des vaches,
Levez-vous d' bon matin
A les mettre aux pâturages;
Ell's vous donn'ront du beurre, aussi du lait,
A l'arrivée du mois de mai.

Entre vous, jeunes filles,
Qu'avez de la volaille,
Mettez la main au nid,
N'apportez pas la paille;
Apportez-en dix-huit ou bien vingt,
Et n'apportez pas les couvains.

Si vous avez de nous donner,
Ne nous fait's pas attendre.
J'ons du chemin à faire,
Le point du jour avance.
Donnez-nous vat des œufs ou de l'argent,
Et renvoyez-nous promptement.

Variante. Donnez-nous vat du cidre ou bien du vin,
Et renvoyez-nous au chemin.

Si vous donnez des œufs,
Nous prierons pour la poule;
Si vous donnez d' l'argent,
Nous prierons pour la bourse;
Nous prierons Dieu, l' bienh'reux saint Nicolas,
Que la poule mange l' renard.

Variante. Nous prierons Dieu, et l' bienh'reux saint Vincent,
Qu' la bourse se rempliss' d'argent.

En vous remerciant;
Le présent est honnête.
Retournez vous coucher;
Barrez port's et fenêtres.
Pour nous, j'allons toute la nuit chantant
A l'arrivée du doux printemps.

(1) Mois de mai.

DES HOMMES UTILES.

Walter Scott était mourant aux premiers jours de juillet (1832), Cuvier était mort. Voilà des hommes utiles! J'y ajouterai Canova et Rossini. Que de millions d'hommes doi-

vent à Scott un grand nombre d'heures d'un plaisir économique et innocent! L'art de Canova parlait à un plus petit nombre; mais que de plaisirs, et quels plaisirs nobles ses ouvrages ne donneront-ils pas toujours à tous ceux qui pourront les voir! Que serait la géologie si Cuvier n'avait pas existé pour créer l'anatomie comparée? Quelle masse énorme de sensations agréables a versée Rossini dans les sociétés humaines! Les hommes qui sont cause pour d'autres de sensations agréables sans l'être pour personne de sensations pénibles, voilà les hommes *utiles* par excellence. Ce n'est pas la doctrine des *utilitaires* anglais. Il n'y a d'utile pour eux que ce qui sert à la satisfaction des besoins physiques. Scott, Cuvier, Rossini, ne sont que des superfluités agréables, et c'est profaner le nom d'*utile* que de le leur donner. (1)

UN VOLEUR FIDÈLE.

Après la bataille de Culloden, en 1745, on promit une récompense de 30 000 livres (750 000 francs) à celui qui découvrirait ou livrerait le jeune Stuart, connu sous le nom du *Prétendant*. Il s'était réfugié chez les Kennedies, qui, bien que pauvres et connaissant la récompense promise, ne le trahirent point, et allèrent souvent, déguisés, à Inverness, pour lui acheter des provisions. Plus tard, un de ces mêmes Kennedies, qui avait résisté à la tentation de gagner 30 000 livres, fut pendu pour avoir volé une vache de la valeur de 30 schellings (75 francs). (2)

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. p. 35, 103.

LE ZINC.

Le zinc était connu des anciens, mais c'est Paracelse qui, au commencement du seizième siècle, l'a décrit le premier. Le zinc est grisâtre et cassant; il a une densité



Fig. 1. — Combustion du zinc dans un creuset.

à peu près égale à celle du fer, et, comme ce dernier métal, il est susceptible de se combiner avec l'oxygène de l'air.

Le zinc entre en fusion à la température de 412 degrés centésimaux, et quand on le chauffe au contact de l'air, il se combine avec l'oxygène avec un remarquable dégagement de chaleur. L'expérience peut se faire dans un creuset de terre que l'on chauffe dans un fourneau avec du charbon de bois ou du coke. Quand le métal est fondu, il se couvre d'une couche blanchâtre et d'oxyde; si on le coule (fig. 1) dans une terrine remplie d'eau, on le voit brûler avec une grande énergie; mille rayons lumineux et blanchâtres se dégagent de la masse incandescente, et mille flocons s'élèvent dans l'air. Ces flocons neigeux, que les alchimistes désignaient sous le nom imagé de *nihilum album* ou *lana philosophica*, sont de l'oxyde de zinc. L'excès de métal non oxydé, brusquement refroidi au contact de l'eau, se solidifie en morceaux rugueux et inégaux que l'on désigne sous le nom de *grenaille*.

L'oxyde de zinc est blanc et amorphe; quand on le soumet à la calcination dans une capsule de porcelaine, il devient jaune, et reprend sa couleur primitive par le refroidissement. Quand on le mélange avec du charbon et qu'on le soumet à l'action d'une température élevée, on régénère ainsi le métal, qui se rassemble en un culot au fond du creuset dans lequel s'est opérée cette réduction. Le charbon, dans cette réaction, s'est emparé de l'oxygène en se transformant en oxyde de carbone, et le métal est mis en liberté.

L'oxyde de zinc se prépare en grand dans l'industrie, où on le produit pour les usages de la peinture : on le désigne sous le nom de *blanc de neige*, et il remplace avec avantage le blanc de céruse dont nous avons parlé page 36, parce qu'il ne noircit pas sous l'influence des émanations sulfureuses.

Le zinc métallique est soluble dans les acides; quand on le traite par l'acide sulfurique étendu d'eau, il décompose ce dernier liquide et met en liberté l'hydrogène qu'il renferme. Quand on le soumet à l'action de l'acide chlorhydrique, on voit se produire un bouillonnement très-énergique, l'hydrogène de l'acide chlorhydrique se dégage avec une vive effervescence, et le chlore qu'il contient s'unit au métal qu'il transforme en une matière blanche solide et onctueuse, très-avide d'eau, qui est le chlorure de zinc. Ce chlorure de zinc, mélangé à l'oxyde du même métal, constitue un ciment de très-bonne qualité qui fait prise avec l'eau, mais dont le prix élevé empêche jusqu'ici l'emploi.

Parmi les sels de zinc les plus importants, nous citerons le sulfate de zinc. C'est un sel blanc soluble dans l'eau, qui cristallise en aiguilles prismatiques très-régulières; on le désigne dans le commerce sous le nom de *vitriol blanc* ou *couperose blanche*. Il se prépare très-facilement en dissolvant le zinc dans l'acide sulfurique étendu d'eau. Si on évapore lentement la solution, et qu'on la laisse peu à peu refroidir, on ne tarde pas à voir des cristaux réguliers de sulfate de zinc prendre naissance en grande abondance.

Ce sel est assez employé en médecine, et il est usité aussi dans certains cas comme désinfectant; on l'emploie encore pour conserver les pièces anatomiques et les préserver de la putréfaction. Sa ressemblance avec le sulfate de magnésie a souvent été funeste : tandis que le premier sel est un purgatif inoffensif, le second, au contraire, comme toutes les combinaisons du zinc, est un poison énergique. Il y a quelques années, un pharmacien avait vendu par mégarde une petite quantité de sulfate de zinc sous le nom de sulfate de magnésie; un malheureux enfant fut victime de cette erreur, et le poison frappa de mort le malade qu'on cherchait à guérir par un remède salutaire. On ne saurait trop recommander la plus stricte prudence à ceux qui livrent au public de telles substances, en voyant la terrible gravité d'une inattention d'un moment.

Le zinc, cassant à froid, est malléable à chaud, et quand

(1) Victor Jacquemont.

(2) Pennant's *tour in Scotland*.

on élève sa température jusqu'à 120 degrés, on le réduit facilement en feuilles minces. Les lames de zinc sont employées à la confection des toitures, des gouttières et de certains tuyaux de conduite. Ce métal est encore utilisé pour fabriquer les fils de fer galvanisés des télégraphes électriques et pour produire certains alliages, tels que le laiton et le maillechort.

L'ÉTAIN.

L'étain est un des métaux les plus anciennement connus; les peuples primitifs les plus reculés connaissaient le bronze, qui est un alliage de cuivre et d'étain. Il a un aspect particulier, blanc-grisâtre, à reflet légèrement jaune. Très-malléable, il peut être réduit en feuilles aussi minces que le papier; on l'utilise sous cette forme pour protéger de l'action de l'air des substances altérables ou alimentaires : les bonbons, le chocolat, sont souvent enveloppés dans des feuilles d'étain.

L'étain se caractérise facilement par la manière dont il se comporte avec l'acide nitrique ou eau-forte. Plaçons quelques feuilles d'étain dans un verre, versons-y de l'acide nitrique, et nous verrons le métal se convertir instantanément en une poudre blanche insoluble, l'acide stannique, résultant de la combinaison du métal avec l'oxygène.

Le point de fusion est très-peu élevé; il se liquéfie à 228 degrés, et cette liquéfaction peut s'opérer facilement sur une carte, comme l'indique la figure 2. On relève les bords d'une carte, et l'on y place quelques feuilles d'étain; si l'on chauffe ce vase improvisé sur une lampe à esprit-de-vin, le métal fond sans carboniser la matière du papier. Cette expérience ne se réalise pas seulement en vertu de la faible température que nécessite la fusion de l'étain, elle est encore due au pouvoir conducteur que possèdent les métaux pour la chaleur. On peut réaliser une très-jolie expérience du même genre avec de l'eau. Si on relève les bords d'une feuille de papier, de manière à y former une cavité capable de contenir une petite quantité d'eau,



Fig. 2. — Étain fondu sur une carte.

et si on la chauffe avec ce liquide sur la flamme d'une bougie, on voit l'eau bouillir avec énergie, sans que le papier soit brûlé.

L'étain a une grande tendance à prendre une forme cristalline, et il est facile de mettre cette propriété en évidence par une expérience remarquable. On place au fond d'une éprouvette une dissolution concentrée de protochlorure d'étain que l'on prépare en dissolvant à chaud de l'étain métallique dans de l'acide chlorhydrique; puis on descend une baguette d'étain dans l'éprouvette, comme on l'a indiqué à la droite de la figure 3. Cela fait, on fait couler de l'eau sur le barreau d'étain, en ayant soin d'avoir une chute lente de liquide, de manière à empêcher le mélange du protochlorure d'étain. On abandonne l'éprouvette au repos, et l'on ne tarde pas à voir de brillants cristaux s'élancer de la baguette et simuler les tiges ramifiées

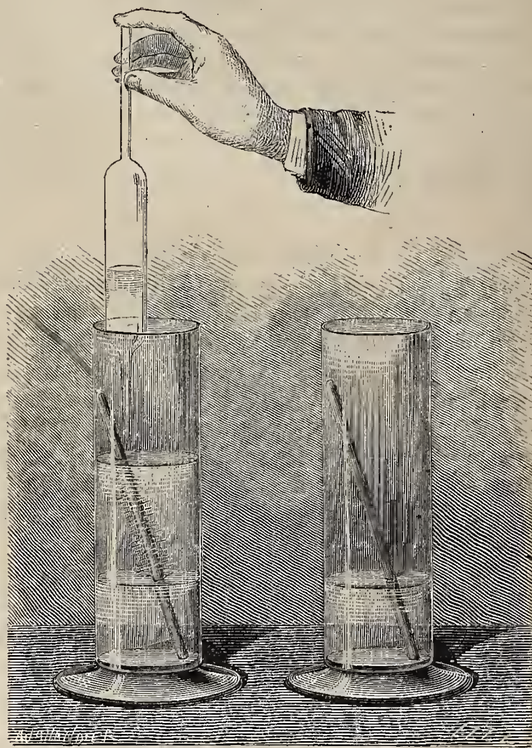


Fig. 3. — Arbre de Jupiter.

d'une fougère. Cette cristallisation ne s'effectue que dans la couche d'eau; elle s'explique par une action électrique dans le détail de laquelle nous ne pourrions entrer sans dépasser les limites de notre cadre, et elle est connue sous le nom d'arbre de Jupiter. On sait que les alchimistes, dans leur nomenclature bizarre, avaient cru voir une certaine relation mystérieuse entre les sept métaux connus alors et les sept planètes; chaque métal était dédié à une planète, et l'étain se nommait Jupiter. L'argent s'appelait Lune, l'or le Soleil, le plomb Saturne, le fer Mars, le vif-argent Mercure, et le cuivre Vénus.

La cristallisation de l'étain peut se reconnaître encore en frottant une feuille de ce métal avec de l'acide chlorhydrique; le décapage ainsi effectué révèle des cristaux ramifiés, analogues au givre qui se dépose sur nos carreaux pendant les froids de l'hiver; c'est un moiré métallique. Quand on ploie entre les mains un barreau d'étain, on brise les cristaux enchevêtrés, et l'on entend un bruissement particulier que l'on appelle le *cri de l'étain*.

Les sels d'étain n'offrent pas une très-grande importance pratique; ils ne sont employés ni dans l'industrie, ni dans les arts, et nous n'en dirons presque rien. Le bisulfure d'étain sert à frotter les coussins de la machine électrique, et il prend généralement le nom d'or mussif. Les sels d'étain traités par le chlorure d'or donnent naissance à une coloration rouge très-intense, *le pourpre de Cassius*, que les peintres céramistes utilisent pour obtenir sur porcelaine de belles colorations roses.

UN MOULIN EN ALSACE.



Le Moulin de Mitschdorf (Bas-Rhin). — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Le village, Mitschdorf, où se trouve ce moulin, est situé au milieu de coteaux charmants, entre Soultz-sous-Forêts et la petite ville de Wœrth, dans l'arrondissement de Wissembourg.

L'artiste, notre excellent collaborateur M. Schuler, raconte plaisamment qu'il y eut grand émoi au moulin quand, séduit par le caractère de ce paysage et de ces grandes roues, il s'arrêta, ouvrit son carton et se mit à dessiner.

— Que venait faire cet ingénieur? (On ne sait pas ce que c'est qu'un artiste dans le pays.) Que pouvait être son dessein (et non dessin)? Pourquoi « levait-il le plan? » N'avait-on pas, par hasard, projet d'abattre le moulin pour faire passer là une invention de chemin de fer; car, en ce temps de révolution, on ne sait à quels bouleversements on doit sans cesse s'attendre? A coup sûr, on était en péril de quelque maléfice.

Une des filles du meunier, l'esprit fort de la famille, après maints détours, et tout en affectant de s'occuper de choses et d'autres, le baudet à rattacher, un râteau à relever, un filet oublié, s'approcha peu à peu, se haussa sur ses sabots, regarda par-dessus les épaules, et finalement, surprise en curiosité, osa faire une question. L'artiste, homme avisé, répondit simplement qu'il faisait le portrait du moulin; que ce portrait serait imprimé dans un journal de Paris; que cela ferait une grande réputation à l'endroit, amènerait des visiteurs, des pratiques, bref, augmenterait en valeur la maison et les champs.

On commence, paraît-il, en ces lieux écartés, à soupçonner la puissance de la publicité. La fillette, toute rouge de contentement et d'orgueil, fit signe à sa mère, à sa sœur; à l'intérieur, on avertit le fermier : bientôt l'artiste fut entouré, salué, complimenté sur la ressemblance du portrait qui prenait rapidement figure. Mais on avait des conseils à donner, des oublis à noter! On ne trouvait pas que toutes choses fussent assez indiquées. Pourquoi ne mettait-il pas sur le papier tous les détails qui faisaient valoir la propriété; le dehors comme le dedans, et ceci, et cela, le fermier, les oies, les volailles, les cochons, les six belles vaches, l'écurie avec les quatre gros chevaux, et le reste? Ne fallait-il pas faire savoir au monde qu'on n'était pas de ces meuniers besoigneux qui n'ont qu'un chat et un âne? Cela ne serait-il pas triste, et ne serait-il pas honteux de passer pour n'avoir qu'un moulin tout nu? M. Schuler vit l'instant où, après l'avoir soupçonné de malignité pour ses deux ou trois premiers coups de crayon, on allait s'aigrir contre lui s'il n'en faisait pas mille et plus, et s'il lui arrivait d'omettre une tuile du toit ou un seul des poissons frétillant dans l'eau du canal... Pour se tirer d'affaire et

ne laisser aucun doute sur sa bonne volonté, il groupa la famille et la représenta au vif, mais de manière à figurer certaine fable ignorée de ces bonnes gens, et dont la moralité lui parut de circonstance :

. . . . Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

UNE DRACHME DE LANGUE.

CONTE SLAVE.

Fin. — Voy. p. 147.

Notre cadi improvisé avait déjà fumé un chibouk tout entier quand le juif et Omer entrèrent dans le tribunal; ce dernier essuyait ses larmes. Ils firent le salut ordinaire et s'avancèrent. Plusieurs minutes se passèrent, pendant lesquelles le cadi tira cinq ou six bouffées de son chibouk.

Le Cadi. Que voulez-vous de moi?

Le Juif. Nous sommes venus réclamer ton jugement, noble effendi!

Le Cadi. Quelle affaire vous amène?

Le juif alors expliqua au cadi comment sept ans auparavant il avait prêté à Omer trente bourses, et quel contrat ils avaient fait. Si la somme ne lui était pas rendue, il devait lui couper une drachme de sa langue, et c'était pour cela qu'il était venu.

Le Cadi, *à Omer*. Est-ce vrai? Comment t'appelles-tu? A-t-il dit la vérité?

Omer, *pleurant*. Effendi, tout cela est la vérité même.

Le cadi ouvrit son livre et se mit à le feuilleter. Il s'arrêta sur une page et prit un air soucieux.

— Oui, c'est vrai, c'est ainsi qu'il est écrit dans le livre... Et toi, juif, as-tu apporté un rasoir, demanda-t-il?

— Certainement, répliqua le juif.

— Eh bien, alors, dit le cadi d'un air très-grave, coupe; mais prends bien garde de ne pas couper plus d'une drachme; car, sache bien que si tu coupais plus ou moins que ne porte la convention, tu ne pourras pas te justifier, et tu payeras ta maladresse de ta vie.

Le juif tressaillit, et réfléchit un instant.

— Non pas, illustre effendi; mais si je lui coupe plus que la drachme, je l'indemniserai avec de l'or; si je lui en coupe moins, je lui ferai cadeau de ce qui restera.

— Par Allah! juif, es-tu donc le cadi, pour oser dicter des lois devant le tribunal? Allons, allons, coupe tout de suite.

Vous voyez d'ici l'embarras et le tourment du juif.

— Pardon, illustre effendi, je ne veux pas me mêler des affaires de notre ouverain maître. Je sais que tu as l'habitude de juger d'après le livre... Je lui laisse les trente bourses; je lui laisse son morceau de langue... Nous sommes de bons amis.

Le juge prit un air encore plus terrible, et, s'adressant aux gardiens : — Qu'on me fasse venir le bourreau, que j'apprenne à ce chien de juif comment on obéit au tribunal. Coupe à l'instant!

Le bourreau arrive; le juif tombe à genoux, baise la robe du cadi, se met à supplier. Mais le cadi ne se laisse pas attendrir.

— Coupe la drachme de langue, infidèle, ou tends la tête au bourreau.

Le juif vit qu'il n'avait plus qu'une chance de salut, racheter sa vie.

— Illustre effendi! dit-il, je te donne trente bourses; j'abandonne les trente quo j'ai prêtées à mon débiteur. Sois pour moi un père et une mère. Effendi, j'ai péché, pardonne-moi; ne m'ordonne pas de couper la langue à qui que ce soit, surtout à mon bon ami Omer.

— Coupe-lui le cou, dit le cadi au bourreau.

Le bourreau saisit le pauvre juif, qui se cramponnait après le cadi.

— Pitié, effendi, si tu es Turc!

Alors Omer intervient, supplie le cadi en faveur de son ami. C'est ce qu'attendait le cadi.

— Omer, lui dit-il, en faveur de toi, je lui pardonne. La probité d'un Turc est plus solide que la pierre. Que ce juif comprenne bien ce que c'est que le tribunal, et ce que c'est que le jugement du cadi.

Et le juif paya trente bourses au cadi. Celui-ci l'invita ensuite à embrasser Omer.

— Et pour qu'on ne revienne plus sur cette affaire, je vais, dit-il, l'écrire sur mon grand livre.

Après avoir baisé le tapis et les babouches du juge, les deux parties le remercièrent de son jugement équitable et de sa bonté paternelle, et quittèrent le tribunal.

Une porte se ferme, une autre s'ouvre. Rentre le vrai cadi : il se tordait de rire.

— Par ma barbe, tête de femme, je ne vois rien dans les livres d'aussi sage que toi! Si tu étais homme, en vérité, il n'y aurait pas un cadi comme toi à Constantinople.

Meïra le remercia de la bonté qu'il avait eue de lui céder sa place, et lui offrit quinze bourses sur l'argent du juif si bien dépouillé.

Le cadi refusa et lui donna encore une bourse. Elle baisa le pan de son habit, remercia, quitta le tribunal et revint à sa maison avant Omer. Il s'était attardé au café. Le voyant arriver de la fenêtre, elle se met à le plaisanter.

— Ah! ah! voilà Omer à la langue coupée, dit-elle comme en bégayant.

— Tu te trompes, dit Omer.

Elle, comme étonnée de ce qu'il ne bégayait pas, se mit à lui demander :

— Qu'est-il donc arrivé?

— Dieu et le sage cadi (il est joli comme une pomme), Dieu le garde de tout mal! m'ont sauvé et attrapé le juif.

— Est-il plus joli que moi, le cadi? reprit Meïra en lui montrant les trente bourses.

Omer pleura de joie, et baisa trois fois le front charmant de son adroite épouse. Voyant combien elle était sage, il l'aima trois fois plus qu'auparavant, il écouta ses bons conseils, s'adonna avec ardeur au travail, et acquit une grande richesse. (1)

UN VOYAGE IMAGINAIRE
DE SIR HUMPHRY DAVY
DANS LES PLANÈTES.

Plusieurs fois déjà nous avons entretenu les lecteurs du *Magasin* de l'esprit si ingénieux et si original de l'éminent chimiste auquel on doit tant de découvertes. Voici un épisode bien curieux de l'un de ses voyages. C'est une *vision* qu'il a eue, — ou plutôt sans doute imaginée, — au Colisée de Rome, par une belle nuit étoilée. Les astronomes, à cette époque, ne s'étaient pas encore sérieusement occupés de la question de l'habitabilité des mondes. Sir Humphry Davy a en quelque sorte devancé son siècle en imaginant, comme on va le voir, des habitants sur *Saturne* et les autres planètes, différents de nous en raison de la variété des forces en action sur ces mondes.

L'auteur se sent emporté sous la conduite d'un esprit :

Il me sembla, dit-il, être dans les profondeurs d'une caverne froide et obscure, dont les murs du Colisée formaient les limites. Tout à coup une brillante lumière rosée

(1) Traduit du serbe par Louis Léger.

apparut en pleine force dans le haut de cette caverne; et tandis que tout, en bas, resta plongé dans l'obscurité, tout, en haut, devint resplendissant et brilla d'une indicible clarté. Je crus en ce moment posséder un nouveau sens, et ressentir que la lumière apportait avec elle une douce chaleur; les suaves parfums des fleurs les plus odoriférantes se répandirent dans l'air, et mes oreilles furent charmées par les accords les plus harmonieux de la musique. Une légèreté tout aérienne fut accordée à mes membres; je me sentis lentement enlever de la terre et monter graduellement dans la brillante clarté, laissant derrière moi la caverne froide et obscure et les ruines.

Aucun langage ne saurait décrire ce que je ressentis en prenant l'essor à travers cette atmosphère lumineuse; je ne m'imaginais point muni d'ailes, comme il arrive souvent dans les rêves de ce genre, mais je montais doucement, en sûreté, comme si j'eusse fait moi-même partie de la colonne radieuse de lumière. Peu à peu cette atmosphère lumineuse, qui était répandue dans tout l'espace, devint plus circonscrite et ne dépassa pas l'endroit qui m'entourait. A travers l'auréole dont j'étais enveloppé, j'aperçus l'azur du ciel, la Lune et les étoiles, et je passai près de notre satellite, me sentant doué de la faculté d'aller le toucher de la main. Je vis Jupiter et Saturne comme ils nous paraissent dans nos meilleurs télescopes, et bien plus grossis encore, car on distinguait merveilleusement les bandes et les satellites. L'anneau double de Saturne m'apparut dans cet état de visibilité que William Herschel aurait tant voulu obtenir un jour, comme il m'en a souvent exprimé le désir. Je me crus sur le bord pour ainsi dire du système solaire, et ma sphère mouvante de lumière maintenant sembla s'arrêter.

— Tu planes actuellement, me dit mon génie, dans les régions limitrophes de ton système. Désires-tu continuer ton voyage, ou revenir à la Terre?

— J'ai quitté une demeure triste, obscure et froide, répondis-je; à présent je suis dans une région où tout est splendeur, lumière et vie. Avant de redescendre, laissez-moi contempler au moins, comme vous me l'avez promis, un aperçu de ces natures supérieures, de leurs manières d'être et de leurs jouissances.

— Dans cette partie du système qui est actuellement devant toi, sur ce monde gigantesque de Saturne, sur ses lunes et ses anneaux, il y a des créatures dont ton imagination n'a pu en aucune façon te donner la moindre idée, me répliqua le génie. Je vais t'amener au bord de l'immense atmosphère de cette planète. Tu auras devant toi un champ assez vaste et assez peuplé pour t'émerveiller, et beaucoup plus que tu ne pourras même en comprendre avec ton organisation actuelle.

Un mouvement de translation m'emporta aussitôt et s'arrêta en peu de temps. Je vis sous mes regards une surface infiniment diversifiée, offrant quelque ressemblance avec un immense glacier. Ce champ était couvert de nombreuses colonnades qui paraissaient être de verre, et auxquelles étaient suspendues certaines formes rondes de diverses grandeurs, que j'aurais prises pour autant de fruits si elles n'eussent été transparentes; des fleuves d'un rose tendre et de couleur pourpre éclatante sortaient de monticules en apparence analogues à de la glace, dont le teint était d'un bleu vif, et tombaient dans des bassins où se formaient des lacs de la même couleur. Tournant mes regards vers le ciel, je vis à travers l'atmosphère des nuages bleus resplendissants comme du saphir, suspendus dans le vide et réfléchissant la lumière du Soleil; cet astre offrait à mes yeux un aspect nouveau, et paraissait beaucoup plus petit que sur la Terre, comme s'il eût été voilé d'un brouillard bleu.

Dans l'espace déployé devant moi, je vis en mouvement des êtres gigantesques d'une forme indescriptible; ils paraissaient munis d'un système de locomotion analogue à celui du cheval marin; mais je m'aperçus avec une grande surprise que leurs mouvements s'effectuaient à l'aide de six membranes extrêmement minces, dont ils se servaient comme si c'eussent été des ailes. Leurs couleurs étaient belles et variées, les nuances dominantes étaient l'azur et le rose. La partie antérieure de leur corps était munie d'un grand nombre de tubes enroulés, mobiles, dont la forme rappelait plutôt celle de trompes d'éléphants que tout autre objet terrestre; je ne fus pas peu étonné, et je dirai même désagréablement surpris, par le caractère bizarre des organes de ces êtres étranges, et j'éprouvai même une peur insolite lorsque je m'aperçus que l'un d'eux montait et prenait son vol vers ces nues opaques dont j'ai parlé tout à l'heure.

— Je sais quelles réflexions t'agitent, me dit le génie. L'*analogie* te fait défaut ici, et il te manque les éléments du savoir pour comprendre la scène qui se déroule devant toi. Tu es à présent dans le cas où se trouverait une mouche si son œil multiple était tout à coup métamorphosé en un œil semblable à celui de l'homme, et tu es complétement incapable de mettre ce que tu vois en *relation* avec tes connaissances normales antérieures. Eh bien, ces êtres qui sont devant toi, et qui te paraissent presque aussi imparfaits que les zoophytes de vos mers polaires, auxquels ils ressemblent un peu dans leur organisation apparente, ce sont les habitants de Saturne. Ils vivent dans l'atmosphère. Leur degré de sensibilité et de bonheur intellectuel surpasse de beaucoup celui des habitants de la Terre. Ils sont doués de sens nombreux, de moyens de perception dont tu ne pourrais saisir l'action. Leur sphère de vision est beaucoup plus étendue que la tienne, et leurs organes du toucher incomparablement plus délicats et plus finement perfectionnés. Il est inutile que j'essaye de t'expliquer leur organisation, tu ne saurais évidemment la concevoir; quant à leurs occupations intellectuelles, je vais essayer de t'en donner quelque idée.

Ils ont asservi, modifié et appliqué les forces physiques de la nature d'une manière analogue à celle qui caractérise l'œuvre industrielle de l'homme terrestre; mais, jouissant de pouvoirs supérieurs, ils ont obtenu des résultats également supérieurs. Leur atmosphère ayant beaucoup plus de densité que la vôtre, et la pesanteur spécifique de leur planète étant moindre, ils ont pu déterminer les lois qui appartiennent au système solaire avec beaucoup plus de précision qu'il ne vous serait possible d'apporter à cette connaissance; et le premier venu de ces êtres saurait annoncer quels sont en ce moment la position et l'aspect de votre lune, avec une telle précision que tu serais convaincu qu'il la voit, tandis que sa connaissance ne serait pourtant que le résultat du calcul.

Leurs sources de plaisir sont de la plus haute nature intellectuelle, avec le magnifique spectacle de leurs anneaux et de leurs lunes qui gravitent autour; grâce aux combinaisons variées nécessaires pour comprendre et prédire les rapports de ces merveilleux phénomènes, leurs esprits sont dans une activité incessante, et cette activité est une source perpétuelle de jouissance. Vos connaissances astronomiques se bornent à peu près au système planétaire; mais ces êtres ont pénétré les mystères d'autres systèmes, et même ils discutent sur les phénomènes présentés par les autres Soleils. Les comètes, sur lesquelles votre histoire astronomique est si imparfaite, leur sont devenues très-familières, et leurs positions sont marquées dans leurs éphémérides avec la même exactitude que celles de Jupiter et de Vénus le sont dans vos éphémérides. La parallaxe

des étoiles fixes les plus rapprochées est aussi rigoureusement mesurée par eux que celle de leur propre Soleil, et ils possèdent une histoire détaillée des changements qui ont eu lieu dans le ciel, lesquels sont causés par des lois qu'il me serait inutile de chercher à t'apprendre. Ils sont familiers avec les révolutions et les usages des comètes; ils connaissent le système de ces formations météoriques de pierres qui ont naguère causé sur votre Terre un si profond étonnement; ils ont enfin noté les changements graduels qui s'opèrent dans les nébuleuses pendant leurs transformations en systèmes, de sorte qu'ils peuvent prédire leurs modifications futures. Leurs annales astronomiques ne ressemblent pas aux vôtres, qui ne remontent qu'à vingt siècles, au temps d'Hipparque; ils embrassent une période cent fois plus longue, et leur histoire civile est aussi exacte pendant toute cette durée que leur histoire astronomique. Comme je ne puis faire à ton entendement la description des organes de ces êtres merveilleux, je ne puis davantage te faire connaître leurs modes d'existence; mais comme ils cherchent le bonheur dans les œuvres intellectuelles, tu peux en conclure que ces modes d'existence offrent la plus frappante analogie avec ce que, sur votre Terre, l'on appellerait la plus haute perfection.

Un autre point non moins important est d'ajouter qu'ils n'ont point de guerres, et qu'ils n'ambitionnent que la grandeur intellectuelle; ils ne ressentent aucune de vos passions, si ce n'est un grand sentiment d'émulation dans l'amour de la gloire. Si je devais te montrer les diverses parties de la surface de cette planète, tu apprécierais les résultats merveilleux du pouvoir dont sont douées ces hautes intelligences, et la manière admirable dont elles ont su appliquer et modifier la matière.

Ces colonnes, qui paraissent sortir d'un glacier inférieur, sont des œuvres d'art, dans l'intérieur desquelles s'accomplissent des travaux ayant pour objet la formation et l'accommodation de leur nourriture. Des fluides de couleurs brillantes sont les effets de ces opérations, analogues à celles qui, sur la Terre, se font dans vos laboratoires, ou, pour mieux dire, dans vos appareils culinaires; car tout ceci a pour objet leur système de nourriture. Ils ne se nourrissent pas comme vous d'aliments grossiers, mais de fluides.

Ces beaux nuages d'azur, vers lesquels tu voyais, il y a quelques minutes, un de ces êtres diriger son vol, sont aussi des œuvres d'art. On pourrait les appeler des chars aériens, dans lesquels les habitants se font transporter parmi les régions différentes de leur atmosphère, afin de gouverner les quantités de température et de lumière les mieux adaptées à leurs recherches scientifiques, ou les plus convenables pour les avantages de la vie physique.

Sur le bord visible de l'horizon que nous apercevons autour de nous, tu peux voir, à l'est, une ombre ou tache très-obscure dans laquelle la clarté du Soleil paraît entièrement absorbée : c'est la lisière d'une masse immense de liquide analogue à votre Océan, dont elle diffère cependant en ce qu'elle est habitée par une race d'êtres intelligents, inférieurs, il est vrai, à ceux qui appartiennent à l'atmosphère de Saturne, mais possédant néanmoins des pouvoirs d'une grande étendue, et doués d'une puissance intellectuelle très-développée.

Je pourrais maintenant te transporter en d'autres planètes, et te montrer dans chacune des êtres particuliers offrant certaines analogies les uns avec les autres, mais différant essentiellement dans leurs facultés caractéristiques.

Sur Jupiter, tu verrais des créatures analogues à celles que tu viens d'observer sur Saturne, mais munies de moyens de locomotion bien différents. Dans les mondes de Mars et de Vénus, tu trouverais des races dont les formes sont plus rapprochées de celles qui appartiennent à la Terre; mais dans chaque partie du système planétaire il existe un caractère spécial à toutes les natures intellectuelles : c'est le sens de la vision, la faculté organique de recevoir les impressions de la lumière. Tu ne manquerais pas d'apercevoir que tous les arrangements et les mouvements des corps planétaires, de leurs satellites, de leurs atmosphères, tendent à ce résultat. Les âmes, dans leurs transmigrations d'un système à un autre, en progressant toujours vers le savoir et la puissance, conservent au moins ce caractère invariable, et leur vie intellectuelle est en connexion permanente avec l'œuvre de la lumière.

Aussi loin que ma connaissance s'étende, je puis dire que les systèmes organisés les plus parfaits, même dans les autres parties de l'univers, possèdent encore cette source de sensibilité et de jouissance; mais leurs organisations, d'une subtilité inconcevable pour vous, sont formées de fluides autant élevés au-dessus de l'idée générale que vous vous faites de la matière, que les gaz les plus subtils que tes études t'ont montrés sont au-dessus des solides terrestres les plus lourds.

Le grand univers est partout occupé par *la vie;* mais le mode de manifestation de cette vie est infiniment diversifié, et il faut que les formes possibles, en nombre infini, soient revêtues par les natures spirituelles avant la consommation de toutes choses.

La comète s'enfuyant à travers les cieux avec sa traînée lumineuse, s'est déjà montrée à tes regards. Eh bien, ces mondes singuliers sont aussi le séjour d'êtres vivants, qui puisent les éléments et les joies de leur existence dans la diversité des circonstances auxquelles ils sont exposés; traversant pour ainsi dire l'espace infini, ils sont continuellement charmés par la vue de mondes et de systèmes nouveaux. Imagine, si tu le peux, l'étendue incommensurable de leurs connaissances. Je puis, si tu le désires, te donner un aperçu d'un monde cométaire...

La fin à une prochaine livraison.

L'AIGUILLEUR.

N'avez-vous pas été parfois réveillé en sursaut par l'arrêt subit du vagon dont le mouvement vous avait bercé et endormi? — Qu'arrive-t-il? Nous ne pouvons être encore au terme du voyage. La nuit est noire, la campagne rase. Il vente, il fait froid. — A travers la pluie vous apercevez une lumière rouge : c'est un œil qui veille sur vous, c'est un signal. Le train sans doute se trouve à un embranchement; il doit prendre une nouvelle voie, et la sentinelle est là qui attend et va ouvrir le chemin : c'est l'aiguilleur.

Qui de nous n'a cent fois observé, de distance en distance, de petites guérites en planches, un abri tout auprès, quelques fleurs, des liserons, des lierres, une oasis au milieu du chemin aride, un peu de poésie dans la monotone réalité? Qui n'a jeté un regard de sympathie sur la cabane du pauvre aiguilleur, pilote dont la main éclaire, dirige, arrête ou lance en avant, selon qu'il est nécessaire, la machine et ce qu'elle emporte?

Deux trains se présentent-ils en même temps, l'aiguilleur arrête l'un des deux, non pas l'un ou l'autre indifféremment, mais celui qui, d'après sa consigne, ne doit passer que le second; il dirige le premier sur la voie qu'il doit suivre.

Avez-vous remarqué les deux sortes de leviers qui les uns manœuvrent les signaux et les font parler à distance, les autres qui font mouvoir les aiguilles?

Le langage de l'aiguilleur est bien simple; tout son

vocabulaire se borne à trois mots : *Avancez, Arrêtez, Ralentissez;* encore ne les prononce-t-il pas; il les mime, le jour, à l'aide d'un drapeau qu'il laisse enroulé, ou dont il déploie soit le côté rouge, soit le côté vert; la nuit, à l'aide d'une lanterne à trois verres, blanc, rouge et vert. Un brouillard épais couvre-t-il la voie, le mécanicien du train qu'il attend court-il le risque de ne pas voir le signal, il a recours à un moyen extrême : il place sur le rail des pétards que la roue de la machine fait éclater en passant; le mécanicien est averti.

Un cornet d'appel complète l'équipement de l'aiguilleur, et lui permet d'avertir le poste le plus rapproché de l'arrivée prochaine du train.

En somme, tout le code de cet utile auxiliaire se borne à trois règlements : celui des aiguilles, celui des signaux et celui de la surveillance de la voie. Ajoutons le tableau de la marche des trains, qui lui indique les heures de passage des divers trains au poste qu'il occupe.

Mais s'il n'a besoin que de peu d'études et de théorie, on exige de lui des qualités morales et physiques peu ordinaires. Ce qu'il faut admirer plus que son langage laconique, plus que sa science modeste, ce sont les qualités particulières dont il est doué : une grande vigueur, une forte constitution, une santé robuste capable de résister à tous les temps, un sang-froid inébranlable, une assiduité sans la moindre défaillance. Ne tient-il pas en ses mains la vie des voyageurs qui vont passer? Une fausse manœuvre, le moindre oubli, une absence de quelques secondes, ne causéraient-ils pas les événements les plus funestes? L'aiguilleur le sait; il a le sentiment de toute l'étendue de sa responsabilité; et quoi qu'il puisse avoir à souffrir du froid, de la faim ou de la fatigue, il reste à son poste toujours ferme et vigilant.



L'Aiguilleur. — Dessin de E. Lorsay.

D'ordinaire, les aiguilleurs sont d'anciens soldats, qui ont l'habitude de la consigne militaire. De même qu'autrefois ils ont monté la garde, en se promenant de long en large sur un rempart ou à la porte d'une préfecture, de même ils montent encore la garde près de leurs aiguilles ou de leurs signaux, continuant à s'oublier eux-mêmes pour servir d'instruments dévoués à une volonté supérieure. Dans l'intervalle des trains, leur temps se passe à frotter ces barres de fer comme ils astiquaient autrefois leur fusil,

à les graisser comme ils graissaient leur fourniment, à ne laisser sur ces plaques de frottement pas un caillou, pas un grain de sable que l'inspection la plus minutieuse puisse y découvrir.

Si quelque loisir lui reste, et lorsque signaux et aiguilles sont brillants, que l'écoulement de la pluie est assuré, que toutes les petites réparations nécessaires sont faites, il lui est permis de se livrer au jardinage. Comme plus de la moitié de sa vie se passe au dehors, il cherche à se défendre des injures de l'air en se construisant un petit toit, et des ardeurs du soleil en arrosant un peu de verdure : quelquefois il fait grimper autour de sa maisonnette des *volubilis* ou de modestes haricots. Le règlement, à la rigueur, n'autorise pas tout ce luxe; mais on ferme à demi les yeux.

Chacune des factions de l'aiguilleur est de douze heures consécutives pendant huit jours ou pendant huit nuits. Les postes importants sont, en effet, confiés à deux aiguilleurs au moins, qui sont de garde tantôt le jour et tantôt la nuit. Le huitième jour, la faction devrait être de dix-huit heures pour chacun d'eux, si un aiguilleur auxiliaire ne venait prendre le service pendant douze heures et réduire le temps de garde des deux titulaires à six heures seulement. Cette mesure est indispensable. Comment un homme qu'on laisserait attaché à son poste durant dix-huit heures pourrait-il toujours répondre d'une présence d'esprit de toutes les minutes?

Et quel est le salaire d'un aiguilleur? 840 francs par an au minimum, 1 200 francs au maximum, ou 2 fr. 33 c. au moins et 3 fr. 33 c. au plus par jour.

L'avancement entre ces deux limites est lent; il est du moins assuré. Tout aiguilleur monte d'une classe après chaque période de deux ans passés sans punition.

Au delà de 1 200 francs, aucun espoir. Tout au plus, de loin en loin, surviendra-t-il une légère gratification pour un accident évité, une rencontre empêchée ou quelque action éclatante.

Mais l'aiguilleur, en veillant à la sécurité ou au salut des voyageurs, n'a pas ordinairement en vue les récompenses : il fait son devoir.

Nous citerons comme exemple un genre d'accident qui se présente de temps en temps, et qui deviendra peut-être plus fréquent par suite de l'extension des lignes à voie unique et de l'adoption plus fréquente des fortes pentes. Il arrive parfois qu'une des chaînes d'attelage qui réunissent entre eux les vagons d'un train vient à se rompre en gravissant une pente rapide, ou bien que des vagons chargés dans une gare au sommet d'un faîte sont entraînés par le vent. Les véhicules lancés sur la pente descendent alors avec une vitesse vertigineuse et sans cesse croissante. Qu'un train de voyageurs arrive sur la même voie, et un choc effrayant est inévitable. Un homme seul peut l'empêcher, c'est l'aiguilleur. Il a compris le danger; il court à son levier, dirige les vagons échappés sur une voie de garage, et les envoie se heurter sur un talus ou dérailler en plein champ.

Après un peu d'émotion, le train se remet en marche, l'aiguilleur rentre dans sa guérite ou continue le long des rails sa promenade solitaire. Combien de voyageurs songent-ils au pauvre homme qui a sauvé leur vie?

Ajoutons, toutefois, qu'on a cherché à simplifier la tâche de l'aiguilleur en la rendant pour ainsi dire automatique. On a construit d'ingénieux appareils où, par une combinaison de leviers faisant verrous à mouvements combinés, une voie n'est ouverte que lorsque les voies concurrentes sont fermées, c'est-à-dire protégées par une digue. On arrive ainsi à supprimer tout calcul de la part de l'aiguilleur, et à réduire le travail de ses mains et celui de sa pensée, de manière à rendre toute collision impossible.

LA PETITE MADELEINE.

NOUVELLE.

Jamais on n'a vu deux plus aimables vieux que mon grand-père et ma grand'mère. Deux âmes sereines s'il en fut : jamais d'amertume, jamais d'aigreur, jamais de tristesse. A quelque heure du jour qu'on arrivât chez eux on pouvait compter sur un bon accueil, et bien des gens qui se sentaient le cœur lourd venaient se réchauffer l'âme à leur bienveillant sourire. Pauvres chers vieillards! l'atmosphère de paix et de joie qui les entourait leur a survécu; elle leur a survécu, elle ne se sépare pas de leur souvenir; si bien que moi, qui les ai tant aimés, je n'ai pas de tristesse en pensant à eux, quoiqu'ils ne soient plus. Je retourne loin dans le passé, dans cette chambre aux tentures assombries par l'âge, où elle tricotait auprès de la fenêtre, assise dans son grand fauteuil, pendant que lui, installé devant le petit secrétaire, à deux pas d'elle, lisait quelque livre nouveau, en ayant soin d'y noter les choses « qui n'étaient pas ainsi de son temps »; car il avait l'esprit curieux, mon grand-père, et il s'intéressait à toutes les découvertes; et, loin de faire aux dépens du présent l'éloge du temps passé, il aimait à constater les progrès, et à les citer aux jeunes gens pour les engager à aimer le siècle où ils vivaient. « Il faut aimer son temps, disait-il, comme on aime sa patrie. » Et quand il trouvait dans son livre ou dans son journal l'annonce de quelque nouveauté belle et utile : « Écoute, Julie », disait-il; et ma grand'mère, plantant son aiguille à tricoter dans les longues dentelles de son bonnet à papillons, se tournait vers lui, ravie d'avance de ce qu'il allait dire. Et quand il avait lu, elle approuvait et admirait le livre et le lecteur.

C'était touchant de voir comme ils s'aimaient. Quand il rentrait, quand elle reconnaissait son pas, elle se redressait, sa figure s'éclairait, et l'on sentait qu'à défaut de ses jambes qui ne pouvaient plus la porter, son cœur tout entier allait au-devant de lui. Ils paraissaient aussi joyeux de se revoir que s'ils s'étaient quittés depuis un an, et je l'ai vu, lui, après une chute assez grave dans un escalier, entrer en battant un entrechat (il avait été dans sa jeunesse un fort habile danseur), pour qu'elle ne fût pas trop inquiète du sang qui tachait son visage.

J'ai dit qu'ils n'étaient jamais tristes; pourtant, quand le regard de l'un des deux s'attachait sur un certain portrait placé au chevet de leur lit, le regard de l'autre le suivait immédiatement et une ombre se répandait sur leur physionomie; puis leurs yeux se rencontraient avec tant d'amour cette fois, qu'on sentait que s'il y avait là une douleur, c'était de ces douleurs qui sont meilleures à l'âme que bien des joies.

J'avais surpris souvent ces regards, et, pressentant là-dessous quelque mystère, j'avais longuement examiné le portrait. Il représentait une petite fille de trois ou quatre ans, blonde et pâle, avec des yeux noirs, habillée selon une mode très-ancienne. J'avais demandé à ma grand'mère quelle était cette petite fille, et ma grand'mère m'avait simplement répondu : « C'est la petite Madeleine. » Et j'avais trouvé dans le son de sa voix quelque chose que j'aurais été bien en peine d'expliquer, mais qui m'avait empêchée d'en demander davantage.

J'étais bien curieuse pourtant, et peu habituée à ce qu'on me refusât quoi que ce fût, surtout dans cette maison-là. J'y venais tous les ans pendant un ou deux mois, et si ce voyage était une fête pour moi, petite fille heureuse d'échapper aux jeux bruyants de mes grands frères, je voyais bien que c'en était une aussi pour la vieille demeure. Je voyais cela dès l'abord dans l'attitude de mon grand-père, qui guettait de loin l'arrivée de la voiture, debout à la

porte du bureau des diligences, appuyé sur sa grosse canne et souriant d'avance à l'idée de me voir. Et à la maison, comme la vieille Catherine se tenait sur le seuil, coiffée de son bonnet le plus blanc et serrée dans sa plus brillante camisole à grands ramages! Comme tout était frotté, ciré, luisant, et comme on sentait venir de la cuisine l'odeur des friandises que je préférais! Et comme enfin deux bras tremblants se tendaient vers moi, et comme une voix pleine de tendresse me souhaitait la bienvenue dès que Catherine avait ouvert en s'écriant: « Enfin, la voilà! » Et j'en avais pour plusieurs semaines de bonheur.

Rien ne me blessait, rien ne m'attristait; j'étais si heureuse que je me sentais devenir meilleure. J'étais en vacances, disait-on; pourtant c'est là que je m'instruisais le mieux. J'écoutais avec délices les longs récits du temps passé: la jeunesse de mon grand-père, ses campagnes dans l'Inde où il avait servi sous le bailli de Suffren, son premier combat naval, la dure vie des marins, l'eau croupie, leur seule boisson, et le souvenir de ces misères amenait toujours le refrain: « A présent, les marins sont bien plus heureux: on sait faire de l'eau douce avec de l'eau salée; on a la vapeur pour naviguer contre le vent, etc. » — Dans ce temps-là, je connaissais mieux qu'un élève du Borda l'intérieur et l'aménagement d'un navire.

Oh! les belles histoires, et comme je les aimais! Je ne me lassais pas d'entendre comment les pauvres Hindous, dans une famine, venaient supplier à genoux les officiers français de leur acheter pour quelques sacs de riz un de leurs enfants, afin de pouvoir nourrir les autres.

— Vous n'aimez donc pas vos enfants, leur disait-on, que vous voulez les vendre?

— Oh! si! répondaient-ils; mais ils mourront si nous les gardons, et nous savons bien que les Français ne les feront pas souffrir.

Et quand on déchargeait une cargaison sur le quai de Pondichéry, on voyait tous ces malheureux, hâves et défaits, se précipiter à terre pour ramasser avidement quelques grains de riz tombés des sacs.

Mon grand-père avait acheté ainsi un petit garçon qu'il avait nommé Azor. Cela manquait complétement de couleur locale; mais je ne sentais point alors le besoin de la couleur locale, et l'histoire d'Azor me charmait. Il me semblait le voir, vêtu en mousse, servant mon grand-père, allant, venant, répondant à tout propos: « Oui, maître à moi! Non, maître à moi! » et cherchant dans les bras de ce maître un refuge contre les malices des mousses blancs. Il avait été bien heureux, au bout de quelques mois de voyage, de retourner à Pondichéry, de revoir ses parents; mais, quoique la famine fût passée, il n'avait pas voulu rester avec eux; il voulait voir la France. Pauvre petit! il tomba malade en mer, et les soins et le chagrin de son maître ne purent le sauver. J'entends encore sa plainte touchante que mon grand-père me redisait d'une voix émue: « Ah! maître à moi, moi v'lé mourir [1]. » Je m'attendrissais, moi aussi, et je pleurais le petit Azor, — qui aurait eu dans ce temps-là une soixantaine d'années, si Dieu lui avait prêté vie. Mon grand-père me racontait aussi son mariage, les visites qu'il faisait à ma grand'mère; comme elle était jolie et gracieuse, et laborieuse et active, elle, l'aînée de six enfants; comme elle gouvernait toute la maison, et comme elle savait se faire aimer de tous. Et là encore apparaissait un tableau du vieux temps: une salle sombre, une grande cheminée où se chauffaient le père et la mère, pendant que leurs cinq filles causaient autour de la table qu'éclairait une seule chandelle. — Car on faisait la chandelle bien meilleure alors qu'aujourd'hui, — disait mon grand-père; — mais à présent, reprenait-il bien vite, on a des bougies et des lampes qui valent beaucoup mieux. J'étais bien de son avis, et je pensais que ma grand'mère, telle que je la voyais dans son portrait nuptial, avec sa taille menue serrée dans un corsage de soie grise, avec son joli cou et ses épaules délicates sortant de l'ample fichu de gaze croisé sur la poitrine, et sa petite tête mutine qui se redressait fièrement sous l'échafaudage de sa coiffure poudrée, avait dû être bien contente de quitter la salle et la chandelle paternelles pour s'en aller dans la vie au bras de ce beau jeune homme qui était si gai et si bon danseur. Je le lui dis un jour naïvement. Elle soupira, et me répondit:

— Le bonheur est chose grave, mon enfant, et il ne faut pas l'oublier quand on veut le conserver.

Puis, craignant de m'avoir attristée, elle se mit à me raconter avec enjouement combien mon grand-père était brillant avec ses longs gilets brodés de fleurs et de papillons qu'elle se fit apporter pour me les montrer, tout parfumés encore de poudre à la maréchale.

— J'étais bien fière et un peu honteuse aussi, ajouta-t-elle, la première fois qu'il me conduisit aux Folies-Chaillou. C'était alors un jardin réservé à la noblesse, et moi, petite bourgeoise, je n'y étais jamais entrée. Jean (c'était mon grand-père) n'était pas noble; mais comme il avait servi, il avait le droit de porter l'épée et d'entrer dans ce paradis défendu. Il m'y mena le lendemain de notre mariage, et je fus moins contente que je n'aurais cru: il me semblait que tout le monde me regardait.

— Et c'était bien vrai! interrompit mon grand-père. Je crois bien qu'on nous regardait! et l'on aurait pu en regarder de plus laides encore!

Ils se mirent à rire tous les deux, et se tendirent la main. C'était toujours ainsi que cela finissait.

La suite à la prochaine livraison.

LE VICE.

Le vice n'élève personne; les déchéances qu'il amène lorsqu'il enrichit ne sont ni moins douloureuses ni moins durables que celles qu'il produit lorsqu'il ruine.

A. de Gasparin, *l'Égalité.*

CE QUE GAGNAIT UN MAITRE D'ÉCOLE DE PROVINCE
IL Y A MOINS DE CENT ANS.

Le recteur de l'Académie de Nancy a fait dernièrement une humble mais précieuse découverte. Elle consiste dans un manuscrit inédit d'un pauvre maître d'école nommé François Collin. Ce digne homme, que l'on avait chargé de l'enseignement primaire dans un village appelé Kœur-la-Petite, expose à l'autorité l'état chétif de la profession de maître d'école; bien chétif, en effet, et la touchante résignation dont fait preuve l'humble requérant ne peut laisser supposer un moment qu'il altérait la vérité. Au moment où il écrit, François Collin est chargé de famille, et il va toucher à la cinquantième année de son âge. Au triste métier qu'il fait il a mangé la moitié de son petit patrimoine. C'est qu'en ce temps un maître d'école, dans les campagnes, gagnait 70 livres 10 sous dans les mauvaises années, et que ce traitement pouvait s'élever au plus à 150 livres dans les circonstances où toute chose marchait à souhait. [1]

ANIMAUX GIGANTESQUES DE LA MER.

Il est à peu près certain que jamais les découvertes scientifiques ne donneront absolument raison aux vieux récits des marins qui prétendaient avoir vu des serpents im-

[1] Moi vais mourir.

[1] Voy. *Revue des sociétés savantes*, Avril-Mai 1869.

menses [1] et des baleines sur lesquelles on pouvait débarquer comme sur des îles. Cependant, dès à présent, on a constaté des dimensions assez merveilleuses. On a mesuré des baleines de trente mètres de longueur et de vingt mètres de circonférence, pesant près de deux cents tonnes, c'est-à-dire plus qu'une armée de trois mille hommes. Scoresby, observateur très-sérieux, a vu un rorqual qui n'avait pas moins de trente-six mètres, ou cent dix pieds, de la tête à la queue. M. Agassiz rapporte que dans la baie de Massachussets on a pêché des *Cyanea arctica* (céphalopodes) de deux mètres d'épaisseur et dont les bras n'avaient pas moins de trente-quatre mètres de long [2]

LES CHARLATANS A LONDRES,
EN 1665 [3].

Pendant l'horrible peste qui ravagea Londres en 1665, un nombre incroyable de charlatans exploitèrent la terreur et la crédulité populaires. Presque dans chaque rue, on voyait exposés aux portes de certaines maisons des bustes grossiers de Merlin l'enchanteur ou de frère Bacon : c'étaient des enseignes d'astrologues, de nécromanciens, de chiromanciens et autres sorciers ou sorcières de toute espèce. Une foule d'individus venaient demander s'ils étaient en danger d'avoir la peste, et ces fourbes, après avoir consulté les astres, étudié leurs mains, ou fait apparaître des images dans des boules de cristal, répondaient toujours affirmativement; car il était de leur intérêt d'entretenir l'effroi dans les âmes, autrement leur clientèle eût été moins nombreuse. Les prédicateurs s'élevaient en vain avec beaucoup de véhémence contre ces pratiques superstitieuses; il leur était impossible de convaincre tous ces pauvres esprits ignorants, terrifiés par la crainte de la mort.

Une autre classe de gens couvraient les murs d'affiches où ils annonçaient des remèdes et des spécifiques infaillibles contre la peste. On lisait de toutes parts en gros caractères : — Pilules préventives, — Préservatifs assurés contre l'infection, — Cordial souverain contre la corruption de l'air, — Règles précises pour l'hygiène pendant l'infection, — Pilules antipestilentielles, — Liqueur incomparable contre la peste, inconnue jusqu'à ce jour, — Remède universel pour la peste, — La seule « eau de peste » véritable, — L'antidote royal, etc., etc.

Parmi les annonces recueillies par les historiens de l'année 1665, on remarque les suivantes :

☞ Un célèbre médecin des Pays-Bas, arrivé récemment de Hollande, où il a habité Amsterdam pendant toute la durée de la peste en 1664, et guéri un nombre infini de personnes infectées, a ouvert un cabinet de consultations, etc., etc.

☞ Une dame italienne, arrivée de Naples, possède un secret dont le succès a été prouvé par un très-grand nombre de cures en cette ville, où il a péri 20 000 personnes en un jour.

☞ Une dame âgée, qui a sauvé la vie à beaucoup de personnes pendant la peste de Londres en 1636, s'adresse uniquement aux femmes. On peut s'adresser, etc.

☞ Constantine Rhodocanaceis, Grecque, vend à très-bas prix l'admirable préservatif contre la peste qui servit à Hippocrate, le prince des médecins, pour sauver la Grèce entière de la peste, etc. Elle demeure à Londres, à côté de l'auberge des Trois-Rois, dans les bâtiments de Southampton, etc.

☞ Le docteur Stephanus Crysolitus, fameux médecin, arrivé depuis peu de jours, et qui a longtemps parcouru divers pays désolés par la peste, a eu le bonheur de découvrir qu'avec le secours de Dieu on peut se préserver de la contagion en mangeant le matin à jeun des raisins du Soleil et plus tard des raisins de Malaga, soit bouillis, soit cuits au four. Il donne cet avis par amour du bien public, etc.

— Un journal, *l'Intelligencer,* annonce un antidote sous le nom de *Spiritus antiloimondes.*

☞ Un médecin expérimenté, qui a longtemps étudié la doctrine des antidotes contre toutes sortes de poisons et d'infections, est parvenu, après quarante ans de pratique, à la certitude de prémunir, avec la grâce de Dieu, toute personne contre quelque indisposition contagieuse que ce soit. Il soigne les pauvres gratuitement.

— Cette promesse de gratuité était très-commune; mais ce n'était rien qu'un piége. Lorsque de pauvres gens se présentaient chez ces médecins charitables, on leur disait : « Nous donnons pour rien nos avis, mais non notre médecine. » Il fallait payer.

Il y avait, au-dessous même de tous ces prétendus médecins, des charlatans qui annonçaient et vendaient eux-mêmes leurs drogues sur les places publiques et dans les rues. Ils s'affublaient des costumes les plus bizarres pour appeler l'attention et faire supposer qu'ils arrivaient de contrées lointaines. Heureux s'ils pouvaient se procurer, outre de vieilles défroques de mascarade, un singe ou un oiseau étranger pour donner plus de vraisemblance à leurs mensonges. Ils déposaient à terre leurs fioles, leurs onguents, leurs poudres, leurs pilules ou leurs amulettes, en agitant quelquefois des pancartes sur lesquelles étaient figurées des formules d'exorcisme, et en particulier le célèbre mot ABRACADABRA, disposé en pyramide renversée.



Un Charlatan à Londres, en 1665. — Dessin de Féart.

La gravure que nous reproduisons date du temps même de la peste, qui dura plus d'une année : elle a été publiée dans l'Histoire populaire de l'Angleterre par Charles Knight.

[1] On a pu prendre pour des serpents des chaînes d'innombrables infusoires, qui s'attachent les uns aux autres comme les molécules d'un même corps.

[2] Élisabeth et Alexandre Agassiz, *Sea-Side Studie.*

[3] Voy., sur la peste de 1665 à Londres, t. XIV, 1846, p. 74, 85, 93, 98.

L'ABBAYE DE LA VICTOIRE

(PRÈS DE SENLIS)



Ruines de l'abbaye de la Victoire, près de Senlis (Oise). — Dessin de Thérond.

Ces jolies arcades gothiques, envahies par le lierre, dont les entrelacs semblent près de remplacer des sculptures disparues, ornent aujourd'hui le parc de M. le baron de Navry. Elles valent mieux que ces vers de Delille :

Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel,
Venaient pour les moissons implorer l'Éternel...
Plus loin une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, de bois environnée.
Quel silence ! C'est là qu'amante du désert,
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires,
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence,
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire...
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré...
Liez donc à vos plans ces vénérables restes !

Si usé que soit ce style didactique, l'impression et le conseil sont justes : rien ne donne plus de vie à un paysage qu'une ruine réelle ; la nature s'anime de tout ce que rappellent ces murs écroulés. Ces arbres ou leurs ancêtres ont connu les hôtes, les fondateurs de ce cloître et de cette tourelle ; sous leur feuillage ont passé des solitaires, des pénitents, des puissants du monde. Et qui a mutilé ces sculptures, abîmé ces voûtes suspendues ? Les pensées se croisent, s'entremêlent, et se fondent en rêverie.

Plus heureux que bien d'autres, ces débris ont une histoire et un nom. Ils rappellent un des plus glorieux souvenirs de la nationalité française, la bataille de Bouvines, où les milices communales de Senlis, de Soissons, de Saint-Quentin, de Laon, pour la première fois unies à la chevalerie féodale, écrasèrent la coalition des Anglais, des Flamands et des Germains. On connaît les fables, assez bizarres, dont on a surchargé le récit de ce triomphe national : Philippe-Auguste, un des rois les plus rois qui furent jamais, déposant la couronne sur l'autel et l'offrant au plus digne ; des discours qui n'ont jamais été tenus, et des aventures invraisemblables. Du moins ces inventions, plus ou moins heureuses, témoignent de l'importance qui fut tout d'abord attachée à ce grand fait. La monarchie française, sorte de symbole de la patrie, avait été fondée ce jour-là par la volonté du tiers état. La bourgeoisie des villes avait aidé Philippe à vaincre la féodalité forte d'une ingérence étrangère. Sans doute le roi se conduisit en brave : désarçonné dans la mêlée, foulé aux pieds, il ne fut sauvé que par le courage des siens ; sans doute les chevaliers, avec Guillaume des Barres, contribuèrent au succès. Mais le gain de la bataille fut évidemment décidé par les masses communales, qui, victorieuses des Flamands, purent accabler les Allemands sous le nombre et en finir avec la résistance héroïque du comte de Boulogne (1214).

Le clergé même avait donné dans cette affaire ; et l'on vante la bravoure et le talent d'un chevalier de l'ordre de Saint-Jean, Guérin, qui assommait l'ennemi avec une massue pour éviter l'effusion du sang. L'évêché de Senlis récompensa le subtil guerrier (1215), et c'est pour rappeler ses hauts faits que, sur l'ordre de Philippe-Auguste, l'abbaye de la Victoire fut élevée, à deux kilomètres environ de la vieille cité carolingienne, par le moine architecte Menard. Rebâtie au quatorzième siècle, habitée par Louis XI, qui s'y était construit un château, l'abbaye fut supprimée en 1783, et malheureusement démolie par M. de Roquelaure, alors évêque de Senlis.

LES ÉCOLES DE NÈGRES
AUX ÉTATS-UNIS.

Dans la Nouvelle-Angleterre, malgré les préventions qui leur rendent encore toutes les carrières difficiles, quelques nègres, à force d'énergie, sont devenus instruits et riches : ils plaident au barreau, enseignent dans les églises, et exercent avec succès d'autres professions libérales. L'intelligence déployée en mainte occasion par ces hommes, que l'on prétendait rabaisser au niveau de la brute, est vraiment remarquable, et rien ne prouve mieux combien ils sont susceptibles de développement que la manière dont ils ont accueilli la création des écoles à leur usage.

L'armée fédérale avait déjà établi, sur différents points où elle avait stationné, des écoles pour l'éducation des soldats de couleur. Ces établissements furent maintenus et ouverts à toute la population nègre ; un plus grand nombre encore furent créés par les sociétés de bienfaisance du Nord. Même, quelques États du Sud, animés d'un généreux esprit de conciliation, en instituèrent plusieurs.

Les noirs se prêtèrent admirablement à cette innovation ; ils comprirent, avec une promptitude d'intelligence qui eût fait honneur à des blancs civilisés, combien il était important pour eux de s'instruire ; et l'on vit ces pauvres gens s'imposer les plus grands sacrifices pour contribuer à la fondation des écoles. Ainsi, dans le Texas, la population de couleur créa par ses seuls efforts et avec ses seules ressources vingt-six écoles du jour et du soir ; ce fut elle encore qui, en Géorgie, prit l'initiative des premiers établissements d'instruction publique destinés à ses enfants.

Nulle part les résultats ne furent aussi remarquables que dans la Louisiane. L'autorité militaire avait organisé sur une vaste échelle l'enseignement public. On avait déclaré solennellement que l'État serait tenu de mettre l'instruction à la portée des noirs, et des impôts avaient été levés à cet effet. Mais une réaction violente éclata. Il fallut supprimer les taxes en faveur des nègres.

La nouvelle de cette mesure causa parmi les affranchis une véritable consternation. Pendant le court intervalle où l'accès des écoles leur avait été ouvert, 50 000 d'entre eux avaient appris à lire ; des milliers d'autres se disposaient à suivre leur exemple. Ces germes féconds allaient-ils être étouffés? L'avenir et le développement intellectuel de la race seraient-ils compromis? Les noirs se réunirent, et, quoiqu'ils n'eussent presque tous d'autre ressource pour vivre que leur travail, ils prirent la noble résolution de demander à fournir une contribution spéciale pour l'éducation de leurs enfants, sans être déchargés néanmoins de l'impôt commun. Une multitude de pétitions, couvertes de croix, représentant la signature des parents qui ne savaient pas écrire, sollicitèrent le bienfait de l'instruction pour la caste déshéritée ; les postulants ajoutaient qu'ils supporteraient eux-mêmes la dépense. On ne pouvait rester sourd à cet appel ; des écoles furent ouvertes aux élèves de couleur, et les nègres, employés à différents travaux par le Bureau des affranchis, prirent sur leur modeste salaire de chaque jour la somme nécessaire pour la location du local et le traitement des professeurs.

Partout une soif ardente d'instruction se manifeste chez les esclaves émancipés ; au seuil des plus pauvres demeures, on rencontre de petits enfants feuilletant leur abécédaire ; des hommes que l'âge a déjà courbés s'efforcent de suppléer par l'énergie de la volonté aux facultés de la jeunesse.

Suivez ces nègres qui, le soir, parcourent d'un pas rapide les rues des grandes villes ; les uns se dirigent vers de misérables mansardes, les autres vers des sous-sols malsains : c'est là que sont établies les écoles, car l'argent est rare et les besoins sont nombreux ; quelques bancs, des tables, un petit nombre de livres, voilà tout l'ameublement. [1]

M. Alvord, inspecteur général de l'enseignement public dans le Sud, estime à un million au moins, sur les cinq millions d'affranchis, le nombre des nègres, enfants et adultes, prêts à entrer dans les écoles.

Un voyageur anglais, M. le docteur Zincke, quoique peu disposé à croire que les nègres puissent jamais s'élever dans la civilisation au même degré que les blancs, a écrit les lignes suivantes, à la suite d'une visite qu'il avait faite à une école de petits nègres :

« En raison même de mes opinions, je me regarde comme obligé de tenir compte de tous les faits qui semblent les contredire. J'avouerai donc mon étonnement extrême à la vue de la vivacité d'esprit de ces quatre cents enfants de couleur. En fort peu de temps, ils avaient acquis une somme de connaissances véritablement remarquable. Jamais, dans une école d'Angleterre, et j'en ai visité beaucoup, je n'ai trouvé chez les élèves autant de promptitude à comprendre le sens des leçons lues devant eux ; jamais je n'ai entendu de réponses aussi judicieuses et montrant une aussi claire intelligence du texte. »

A l'Université d'Oberlin, dans l'Ohio, les nègres concourent avec les blancs pour les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles.

Les fils du général Lee se sont faits maîtres d'école de nègres pour combattre les préjugés d'une partie de leurs compatriotes ; plusieurs jeunes gens, appartenant aux familles les plus riches, ont suivi cet exemple.

Quels progrès l'instruction ne ferait-elle pas en France si nous étions animés d'autant de zèle ! N'est-il pas étrange de voir que, tandis que les Américains des États-Unis parviennent à vaincre leurs préjugés contre les noirs jusqu'à se dévouer à leur instruction, une partie de la population française reste encore tout au moins indifférente à l'ignorance d'un si grand nombre de ses concitoyens ! Cependant, que l'on y songe bien ! l'ignorance du peuple est une cause d'infériorité pour la nation tout entière.

CHARITÉ MATÉRIELLE ET CHARITÉ MORALE.

Nous croyons, pour la plupart, qu'il ne s'agit que d'améliorer les conditions matérielles de l'existence chez nos semblables. Et cependant si, dans nos sociétés d'assistance, ceux qui souffrent voyaient la preuve d'un intérêt plus sérieux ; s'ils trouvaient là non pas seulement un moyen de secourir le corps, mais encore le moyen d'alimenter l'esprit ; s'ils rencontraient l'emploi de leur activité intellectuelle ; si des écoles, des cours publics, des lectures, des

[1] *L'Amérique actuelle*, par Émile Jonveaux ; précédé d'une intéressante Introduction par Édouard Laboulaye. 1869.

bibliothèques, leur permettaient de remplacer peu à peu leur ignorance par un ensemble satisfaisant de connaissances essentielles, combien renonceraient à leurs erreurs funestes, combien deviendraient des membres actifs, dévoués, utiles, de cette société qu'ils maudissent trop souvent, parce qu'ils en supportent les charges sans en partager les bienfaits! Eugène VÉRON.

LA PETITE MADELEINE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 158.

Tous ces souvenirs m'ont entraînée bien loin de la petite Madeleine. C'est que je ne sus rien sur elle, ni dans ce temps-là, ni pendant bien des années ensuite. Je grandis, je devins une jeune fille, — et enfin, un jour, quand je revins dans la vieille maison, *j'étais deux*. Mon nouveau seigneur et maître (il y avait quarante-huit heures seulement que je lui avais juré obéissance) savait déjà par cœur mes chers vieux parents; il n'eut donc pas de peine à se faire aimer d'eux, et plus d'une fois, quand ils nous regardaient, je voyais des larmes de joie obscurcir le verre de leurs lunettes.

Cette joie eut une fin : il nous fallait partir. Ce jour-là, j'étais venue m'asseoir aux genoux de ma grand'mère, sur mon ancien tabouret d'enfant. Nous ne nous parlions pas ; ses doigts caressaient mes cheveux, et son regard était fixé sur le vieux portrait.

Je me sentis tout à coup une hardiesse inaccoutumée.

— Grand'mère, lui demandai-je, qu'est-ce donc que la petite Madeleine?

Il y eut un silence.

— C'était ma fille aînée, et elle est morte, dit-elle enfin.

Ses mains étaient retombées sur ses genoux. Je les pris et les baisai doucement en murmurant : « Pardon ! »

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Je ne t'ai jamais parlé de cela, parce que c'était inutile. A présent, cela peut te servir, t'apprendre à ménager ton bonheur; t'apprendre aussi que la douleur la plus amère est parfois une bénédiction de Dieu. Écoute.

Elle reprit ma main dans ses petites mains ridées, et continua :

— Comme tu me l'as dit une fois quand tu étais enfant, je fus bien heureuse quand je quittai la triste maison paternelle, où j'avais à vingt ans toutes les lourdes charges, la peine et la responsabilité d'une mère de famille sans en avoir les joies et les espérances, pour un petit appartement plein de soleil où je n'avais guère autre chose à faire qu'à me laisser aimer. Mon bonheur était trop grand; j'en abusai. Je ne m'étais jamais amusée; je voulus rattraper le temps perdu, et, au lieu de prendre le côté sérieux de la vie, et d'amasser pour l'avenir des trésors de bons souvenirs, je ne songeai qu'à jouir comme une enfant de ma liberté nouvelle, de mes parures, du plaisir de la promenade, des fêtes, de mille choses enfin qui n'ont en soi rien de mauvais, mais qui eurent le grand tort de m'empêcher de prendre racine dans mon intérieur. Quand mon mari rentrait, tout joyeux de se trouver seul avec moi, j'avais toujours quelque visite, quelque partie de plaisir à lui proposer; et comme il ne savait encore rien me refuser, il me suivait en soupirant. Nous en vînmes à ne plus passer une soirée seuls ensemble chez nous, et quand cela arrivait par grand hasard, comme nous n'y avions point d'habitudes, nous ne savions que faire. La lampe éclairait mal, ou la cheminée fumait; l'été, on avait oublié de baisser les jalousies à l'heure du soleil, chose toute simple, puisque je n'étais jamais là pour y veiller; ou bien, l'hiver, le vent sifflait lugubrement à travers les fentes des portes où je n'avais pas eu soin de faire mettre des bourrelets : on ne pense guère à se procurer les moyens de se trouver à son aise dans une chambre où l'on ne se tient jamais. Le manque de bien-être nous glaçait; nous ne savions que nous dire, n'ayant point pris l'habitude de penser ensemble et ne pouvant pas reprendre la conversation de la veille; et l'ennui venait bientôt. Aussi le lendemain nous nous empressions de saisir le premier prétexte pour sortir. Je dis *nous*, car au bout de peu de temps le malaise de ces soirées désœuvrées, où nous ne savions que faire de notre tête-à-tête, avait fait perdre à mon mari le goût du coin du feu, et une fois lancé dans cette voie, il y alla plus loin que moi-même. Il sortait seul quand je me trouvais souffrante et obligée de rester à la maison.

Tu t'étonnes, ma chère petite-fille; tu t'étonnes et tu vas me dire : « Mais je croyais que vous vous aimiez tant ! » Eh bien, c'est que tu n'as pas bien compris ce que c'est que l'amour. Parce qu'on est jeune tous les deux, parce qu'on se trouve une certaine conformité de goûts et d'idées et qu'on a du plaisir à se voir, on s'imagine qu'on sera heureux ensemble, on se marie, et on appelle cela de l'amour ! On se trompe : quand on en est là, on est disposé à s'aimer, mais on ne s'aime pas réellement. On ne s'aime pas tant qu'on n'a pas tellement enlacé ses deux vies, tellement fondu ses sentiments et ses pensées, qu'on ne sait plus où est le tien et le mien; on ne s'aime pas quand on n'a pas lutté, travaillé, souffert ensemble; et voilà pourquoi nous avons fait d'abord fausse route. C'est que nous ne savions pas, et bien des jeunes époux l'ignorent, que le mariage n'est que le commencement de l'amour.

Tu t'étonneras peut-être aussi, mon enfant, — et je crois que mon mari n'avait pas compté là-dessus, — de me voir devenue subitement si frivole et si avide de plaisir, après une jeunesse si austère passée entre ma mère infirme et cinq enfants plus jeunes que moi à élever, un père toujours occupé de ses affaires, et une maison à diriger. Je crois que cela tenait à ce que je n'avais pas fait tout cela par dévouement, avec réflexion et en connaissance de cause. J'avais toujours bien rempli les devoirs qui m'étaient imposés, je n'avais jamais cherché à m'y dérober; mais je ne les avais jamais acceptés avec ma volonté et mon cœur. J'avais fait toutes ces choses parce qu'il m'eût été bien difficile d'agir autrement; mes négligences auraient fait souffrir ceux qui m'entouraient, et j'avais trop le sentiment de la justice pour les faire souffrir; mais je ne m'étais pas installée définitivement dans cette vie-là, je l'avais toujours considérée comme provisoire, et c'est ce qui fit qu'en la quittant j'évitai instinctivement de mettre dans ma nouvelle existence rien qui pût me rappeler celle-là.

Pourtant j'aurais bien dû comprendre que cette vie frivole et vide ne pouvait pas durer toujours; que ce n'était là encore que du provisoire, et qu'il n'y a rien de plus dangereux que de vivre ainsi en attendant. En attendant quoi? Mon Dieu ! est-ce l'avenir, qui n'est pas à nous, que nous ne verrons peut-être pas, et qui, si nous le voyons, sera souvent en grande partie ce que nous l'aurons fait par notre négligence ou par nos efforts? Car le présent est la préparation de l'avenir. Vivre en attendant, c'est perdre le présent, qui nous appartient, et c'est le moyen le plus sûr de n'être jamais heureux.

Nous prenions donc tous les deux ce triste chemin de n'être jamais heureux. Une petite fille nous était née pourtant. Cette joie-là, tu la connaîtras, s'il plaît à Dieu, et tu sentiras, mieux que je ne pourrais te le dire, qu'il n'y a rien de plus beau au monde que le regard d'un père qui entend le premier cri de son premier enfant. J'eus là

comme une révélation du bonheur, et j'en devins meilleure. J'aimai ma petite Madeleine, pour elle d'abord, et puis parce qu'elle me rapprochait de mon mari; je voulus la nourrir, la soigner, être seule à la toucher; j'en fis mon idole, ma vie; j'oubliai tout ce qui n'était pas elle. C'était trop. Un homme ne peut pas, comme une mère, absorber tout son être dans un petit enfant. Au bout de quelques semaines, Jean se remit à me quitter le soir; il allait au cercle, il y causait, il y jouait, et ne rentrait que quand j'étais couchée. Je me plaignis : il me répondit simplement qu'il ne m'était pas utile pour déshabiller et endormir ma fille. Je boudai : il ajouta qu'on ne pouvait plus parler de rien que de cette petite; je pleurai : il s'en alla. Je passai ainsi une année bien triste, et pourtant, sans me l'avouer, j'avais pris goût à ce coin de cheminée où je m'asseyais pour endormir Madeleine dans mes bras; je me trouvais bien là, et c'était tout simple, car j'y étais tenue à la fois par une habitude et par un devoir.

Mais l'année se passa : l'enfant n'avait plus autant besoin de mes soins, elle m'occupait moins, elle ne m'absorbait plus; j'eus du loisir, et par suite de l'ennui. Les femmes d'aujourd'hui n'ont pas le droit de s'ennuyer. Dès l'enfance, on les a entourées de maîtres qui leur ont appris de quoi pouvoir s'instruire plus tard si elles le veulent, et les livres ne leur manquent pas. Mais quand j'étais jeune, cela ne se passait pas ainsi. Une fille de la bourgeoisie apprenait à lire, à écrire, à compter, — et ce n'était pas une petite affaire, avec les livres, les marcs, les onces, les sous, les liards et les deniers qui hérissaient le moindre calcul. — De plus, elle devait savoir filer, tricôter, coudre, raccommoder les dentelles qui ornaient le bonnet de sa mère ou de son aïeule, et pouvoir être au besoin la blanchisseuse et la cuisinière de la maison. Tout cela est fort nécessaire, sans doute; mais quand on a un peu d'intelligence et de bonne volonté, il n'est pas besoin de toute une vie pour l'apprendre, et à présent vous savez bien des choses intéressantes qui peuvent occuper agréablement votre esprit pendant que vos mains travaillent. Moi et bien d'autres, nous ne savions à quoi penser; nous ne lisions point, et la plupart du temps nous n'aurions pas compris les livres que nous aurions pu lire. Cela peut t'expliquer pourquoi je m'ennuyai de nouveau dès que j'en eus le temps, et pourquoi, me persuadant que ma fille était tout aussi bien avec sa bonne qu'avec moi, je me remis à chercher au dehors ce que je ne trouvais plus chez moi.

J'avais tort. Personne ne remplace la mère près de l'enfant : si elle peut s'en rapporter à d'autres pour les soins matériels, c'est à elle seule qu'appartient le droit et le devoir de l'initier à la vie morale, d'écarter de lui tout ce qui est laid, tout ce qui est mauvais, tout ce qui est vulgaire, afin que sans effort il subisse la douce attraction du beau et du bien. Dieu n'a donné à l'enfant qu'une âme ébauchée; il a dit à la mère : Achève-la! et il n'est jamais trop tôt pour commencer cette tâche.

Je repris donc ma vie de l'année précédente, mais je n'y trouvai plus le même plaisir; et, comme il arrive, je m'acharnai de plus en plus à y chercher ce plaisir qui n'y était pas. Un autre sentiment vint encore me pousser à déserter mon foyer : j'étais jalouse.

Pendant l'année où j'avais nourri ma fille, Jean avait noué de nouvelles relations. Sans être très-instruit, il avait le goût des choses de l'esprit; il aimait la lecture, et dans ses voyages il avait beaucoup vu. De plus, il avait infiniment de grâce, et une certaine originalité naïve dans sa manière de raconter qui le faisait rechercher en société. Je le savais bien, moi; je connaissais ce charme-là pour l'avoir subi. Je ne fus donc pas étonnée de le voir, dans les nouvelles réunions où il me conduisit, causer avec les femmes les plus distinguées, et je fus fière du plaisir qu'elles semblaient prendre à s'entretenir avec lui. Mais presque immédiatement je trouvai qu'il s'y plaisait trop; je compris qu'il s'ennuyait avec moi, et j'en voulus à lui et à tout le monde. Il me fut aisé de m'apercevoir qu'il me considérait comme une gentille enfant, qui avait un bon cœur et pas de cervelle, dont il désirait satisfaire les caprices dans une certaine limite, mais dont la société ne pouvait pas lui être agréable longtemps de suite. Je sentais que je valais mieux que cela, et je pensais que mes torts n'avaient pas été assez grands pour justifier l'abandon où il me laissait. Hélas! je me trompais, mon enfant. En fait de torts, les premiers, si petits qu'ils soient, sont toujours les plus grands.

La fin à la prochaine livraison.

La fin à la prochaine livraison.

LES PLATANES DE CANNOSA

EN DALMATIE.

La côte qui s'étend de Toulon à Nice présente une configuration spéciale qui explique la douceur de son climat et sa végétation exceptionnelle. Des montagnes s'élevant de la côte elle-même la protégent contre les vents du nord, qui chaque hiver propagent le froid des contrées septentrionales de l'Europe vers les régions méridionales du continent. A l'abri de cet espalier gigantesque, une foule de plantes délicates, originaires des pays chauds, végètent en pleine terre dans les jardins, et la flore sauvage elle-même diffère de celle du reste de la France. Ainsi, le myrte, le laurier-rose, le laurier d'Apollon, le caroubier, le grenadier, les cistes, font partie de la végétation indigène; et dans les jardins, les orangers, les dattiers, les *Eucalyptus*, les *Bel-Sombra*, les *Pittosporum*, le *Justicia*, les *Bougainvillœa*, qui ne supportent les rigueurs du climat de Paris qu'à l'abri des murs d'une orangerie ou des vitres d'une serre tempérée, traversent sans souffrir des hivers où pendant quelques nuits seulement le thermomètre atteint la température de la glace fondante, mais descend rarement à quelques degrés au-dessous de zéro.

Cette contrée privilégiée a son pendant dans la mer Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie. Là aussi une longue chaîne de montagnes borde la côte dans toute sa longueur, et des îles nombreuses, sommets émergés de chaînes parallèles à celle du continent, défendent le littoral contre les vents du nord. Toutefois, l'avantage est pour la côte de France, qui court du sud-ouest au nord-est, et que les Alpes protégent directement contre le mistral, tandis que la côte de l'Adriatique, étant dirigée du sud-sud-est au nord-nord-ouest, est plus exposée au souffle glacial de la *Bora*, le mistral de l'Adriatique. Aussi faut-il se placer, en Dalmatie, à un degré de latitude plus au sud pour observer la même végétation que sur la côte des Alpes maritimes, et Raguse, située par 42°38′, est le pendant de Nice, qui se trouve par 43°42′. Là aussi des dattiers, souvent chargés de fruits, mais qui ne mûriront pas, s'élèvent au-dessus des murs des jardins, et les rochers de la côte sont hérissés de touffes d'agave et de figue d'Inde. C'est surtout en s'avançant un peu vers le nord, dans l'étroit canal qui sépare la terre ferme de l'île de Meleda, la plus méridionale de l'archipel Dalmate, qu'on peut se faire une juste idée de la vigueur d'une végétation qui ne saurait se développer sur les rochers arides dont Raguse est entourée. Le village de Cannosa, ainsi nommé à cause des cannes de Provence (*Arundo donax*) qui y atteignent une hauteur extraordinaire, est situé à 150 mètres environ au-dessus de la mer, dans un pli de la montagne, abrité de tous les vents. En

mettant le pied sur la première marche de l'escalier qui s'élève du bord de la mer, le botaniste reconnaît sur les roches les touffes arrondies de l'euphorbe en arbre (*Euphorbia dendroides*), la seule espèce ligneuse de ce genre qui se trouve en Europe. Sa présence le reporte aux localités les plus chaudes de l'Italie, de l'Afrique septentrionale, et aussi aux rochers de Nice et de Monaco. De vieux caroubiers croissent au milieu des rochers, portant sur leurs troncs ces longues gousses sucrées recherchées des Arabes et que les enfants ne dédaignent pas en Provence. Plus haut les rochers cessent; un terrain tertiaire, meuble et rougeâtre, nourrit de nombreux oliviers. Le chemin est bordé



Platane gigantesque à Cannosa en Dalmatie. — Dessin de A. de Bar.

de grenadiers, et dans un parc attenant à une villa on remarque un mélange d'arbres du Nord et du Midi, tous d'une admirable venue. La végétation du Midi est représentée par des lauriers, des cyprès, des micocouliers (*Celtis australis*); celle du Nord, par le noyer, le tilleul, le peuplier de la Caroline et le peuplier-tremble. Un gigantesque chêne-rouvre domine tous les autres arbres. A un mètre du sol, sa circonférence est de 5^{m}.44. Des gradins en terrasse qui descendent vers la mer sont plantés d'orangers et de citronniers. Quelques dattiers élèvent leurs panaches dans les airs; une mauve en arbre de deux mètres de haut avait crû naturellement près de la maison, tapissée de rosiers Banks et de verveine. L'existence simultanée de ces végétaux appartenant à des régions botaniques si

différentes ne se voit guère en Provence; elle nous prouve que les hivers de Cannosa sont très-doux, puisque les citronniers les supportent sans périr, et que les étés ne sont pas brûlants, car alors le peuplier-tremble, le noyer et le chêne-rouvre ne résisteraient pas à leurs chaleurs prolongées.

Mais la merveille de Cannosa qui attire les rares voyageurs égarés en Dalmatie, ce sont deux platanes situés à l'entrée du village. On les aperçoit de la mer, semblables à deux dômes de verdure qui dominent tous les arbres environnants, comme les coupoles des cathédrales s'élèvent au-dessus des maisons d'une grande ville. Un de ces arbres est entouré d'une plate-forme, œuvre de nos soldats pendant l'occupation française en 1806. C'est la place où les habitants se réunissent les jours de fête; c'est le lieu de pèlerinage des habitants de Raguse qui, dans les chaudes journées de l'été, viennent en partie de plaisir dîner sous l'ombrage, impénétrable aux rayons du soleil, de ce géant végétal. Loin de porter des traces de décadence et de décrépitude, comme la plupart des arbres séculaires que citent les voyageurs, celui-ci est jeune et verdoyant; son écorce lisse et verte rejette chaque printemps les plaques d'épiderme desséchée de l'année précédente; ses branches sont couvertes de feuilles, et à leur extrémité pendent suspendues à de longs pédoncules ces boules formées par la réunion des petits fruits qui caractérisent le platane. Les larges feuilles palminerves, mais profondément découpées en lobes aigus, dénotent l'espèce d'Orient (*Platanus orientalis*) et non celle de l'Amérique du Nord. L'hésitation était possible, puisque tous deux sont cultivés dans les jardins de l'Europe. Voici maintenant les dimensions de cet arbre. A un mètre du sol, son tronc a neuf mètres de pourtour ou 2m.86 de diamètre. Sa hauteur approximative est de trente-six mètres. La première branche se détache à six mètres du sol; elle a vingt-deux mètres de long et une circonférence de 2m.80 à la distance de deux mètres du tronc. Jusqu'à la hauteur de douze mètres environ, on compte quinze branches majeures; à cette hauteur, l'arbre se bifurque en deux branches énormes qui, en se divisant, forment le haut de la cime. Pour avoir une idée de l'aire de terrain recouverte par la cime tout entière, une personne marcha en se tenant toujours au-dessous de l'extrémité des branches; elle circonscrivit la projection de la cime sur un plan horizontal, en faisant cent soixante-quatorze pas équivalant à cent vingt-six mètres. La surface couverte par la cime est de dix-huit cent quatre-vingt-cinq mètres carrés environ, ou presque deux ares.

L'autre platane est situé à cent mètres au sud du premier, au delà d'une source abondante qui, coulant entre les deux arbres, a favorisé leur prodigieux développement. Placé à l'angle d'un champ, ce second platane est encore plus colossal que le premier, car sa circonférence à un mètre du sol est de 9m.65, ce qui correspond à un diamètre de 3m.07. L'empâtement des racines saillant au-dessus du sol a environ vingt mètres de circonférence. La première branche part à 8m.50 du sol, et on compte six branches maîtresses jusqu'à la bifurcation terminale. La hauteur totale est la même que celle du premier arbre. La projection de la cime sur le sol a cent vingt-cinq mètres de circonférence. Nous n'étonnerons donc personne en disant qu'un bataillon de sept cent cinquante soldats français se reposa un jour à l'ombre de ces deux magnifiques platanes.

Les anciens connaissaient déjà de vieux platanes. Pline en cite un, dans la Lycie, dont le tronc creusé par le temps offrait une cavité de dix-sept mètres de circonférence dans laquelle le consul Licinius Mutianus coucha avec sa suite. M. Voutier en signale un à Tyresia, près de Patras, qui avait, assure-t-il, sept mètres de diamètre; mais le plus célèbre et le plus connu, c'est celui de Bujugdéré sur le Bosphore de Constantinople, appelé aussi platane de Godefroy de Bouillon, parce que l'on prétend que le chef de la première croisade s'arrêta sous son ombrage avec son armée, en 1097, avant de continuer sa marche vers Jérusalem; mais ce géant est un groupe de platanes unis entre eux et non pas un arbre isolé. Il se compose d'abord de deux troncs soudés ayant, à un mètre du sol, 10m.08 de circonférence, puis d'un tronc isolé de 5m.40; enfin de six troncs réunis formant une ellipse de vingt-trois mètres de tour: total, trente-neuf mètres. Le dernier tronc composé a été creusé par le feu: sa cavité sert d'écurie à deux chevaux. La plus grande hauteur de la cime est de cinquante mètres, et la projection sur le sol est de cent douze mètres de pourtour, moindre par conséquent que celle de chacun des deux arbres de Cannosa. Déjà, en 1856, cet arbre donnait des signes visibles de décrépitude: la barbarie musulmane, en l'attaquant par le feu, avait hâté l'œuvre du temps; des branches mortes s'élevaient au milieu des branches vivantes; l'écorce était sèche et rugueuse: c'était un arbre vieillard, tandis que les deux platanes de Cannosa ont toute la verdeur de la jeunesse, et matérialisent à nos yeux cette idée de de Candolle que les arbres sont réellement immortels. Renouvelant chaque année leurs vaisseaux, la sève circule sans obstacle dans les couches périphériques du bois, tandis que le sang s'arrête et se coagule dans les artères ossifiées de l'animal arrivé aux limites extrêmes de son existence. Ainsi, la plante est immortelle, l'animal ne l'est pas. Cependant l'arbre a une fin comme tout ce qui a un commencement; mais il meurt d'accident. Un ouragan, un coup de foudre, une inondation, le font périr. Quelquefois aussi il meurt de faim, ses racines ne trouvant plus dans le sol épuisé les sels nécessaires à sa nourriture. Dans une forêt, il est affamé par les autres arbres dont les racines lui disputent le sol, se croisent avec les siennes et viennent puiser les sucs nourriciers au pied même de son vieux tronc. Il meurt donc, quoique la mort normale n'existe pas pour lui, car son existence n'est pas circonscrite entre des limites étroites comme celle de l'animal. La tradition prête aux platanes de Cannosa trois cents ans d'existence. Le platane de Bujugdéré en a plus que le double, si la tradition qui lui a fait donner son nom mérite réellement créance. Quel âge n'atteindrait-il pas, si l'homme n'avait pas conspiré contre lui avec les éléments conjurés qui le menacent depuis tant de siècles!

LÉGENDES ARABES.

TLEMCEN.

I. — LE MINARET DE MANSOURA.

Un roi du Soudan, après avoir envahi la province de l'Ouest à la tête d'armées innombrables, vint mettre le siége devant Tlemcen. La résistance des habitants de cette ville s'étant beaucoup prolongée, le camp des assiégeants finit par devenir une ville, et très-grande, laquelle dut nécessairement avoir sa mosquée. Lorsqu'il fut décidé qu'on bâtirait cet édifice religieux, il arriva ceci:

« Le sultan fit appel aux hommes les plus habiles en fait de constructions. Il s'en présenta deux, l'un juif, l'autre musulman, se disputant vivement l'entreprise. L'examen de leurs plans ayant démontré une égalité parfaite de savoir et d'habileté chez les deux concurrents, il fut décidé qu'ils seraient employés tous deux; l'Arabe était chargé de la partie antérieure du minaret, et le Juif de la face opposée. »

Il résulta de la lutte de talent qui s'établit entre les deux constructeurs un monument élégant et hardi, une véritable merveille architecturale.

Quand le jour de la rémunération arriva, elle fut bien inégale pour les deux collaborateurs; car le musulman reçut du souverain un grand nombre de bourses, tandis que le pauvre israélite éprouva un tout autre traitement.

— Chien d'infidèle, lui dit le sultan, je devrais t'arracher la vie pour avoir souillé de tes pieds maudits le sol de notre lieu de prières. Mais comme je suis content de ton travail, je me bornerai à t'enfermer au haut du minaret. Seulement, tu devras t'arranger pour ne plus y être quand la nuit commencera à étendre son voile; car, par Dieu, si je t'y trouve, ce sera fait de toi.

Afin de mettre à profit le peu d'heures qu'il avait devant lui, le fils de Jacob se fit apporter dans sa prison tout ce qu'il fallait pour fabriquer des ailes. La peur aiguillonnant son intelligence et son activité, il réussit à terminer son appareil d'aéronaute avant le moment fatal.

Le voilà donc qui prend son vol à l'instant précis où le soleil disparaissait derrière les montagnes de l'ouest. Mais il avait travaillé avec trop de précipitation; ses ailes, qui n'étaient pas assez solidement fixées, se dérangent, et il tombe dans le vallon voisin, où il se brise le crâne.

Sa mort fut si prompte, qu'il eut à peine le temps de maudire le prophète des Arabes. Mais ce fut assez : à son imprécation finale, la terre tremble, la foudre sillonne la nue et tombe avec fracas sur la partie du minaret construite par le juif. Cette partie, séparée violemment de l'autre par le choc, semble s'écrouler d'un seul bloc dans la position où on la voit encore.

Et voilà pourquoi le minaret de Mansoura n'offre plus aujourd'hui que la moitié de sa construction primitive.

II. — LA RUSE DE LA VIEILLE AICHA.

Une autre légende se rattache au même fait historique, le siége de Tlemcen.

D'après El-Hadj Sadok, le fameux siége que Tlemcen eut à subir à la fin du treizième siècle fut levé de la manière suivante :

La ville était réduite aux dernières extrémités; la faim et la maladie allaient dévorer ce que le fer de l'ennemi n'avait pu atteindre.

Les chefs et les notables, réunis pour aviser à ce qu'il convenait de faire, en étaient venus à agiter la question de rendre la place.

Une vieille femme, nommée Aïcha, qui sans doute écoutait à la porte, fait alors irruption dans le lieu de l'assemblée, reproche amèrement leur lâcheté aux membres du conseil, et affirme, au nom du Prophète, que, si l'on retarde la reddition de quelques jours, l'ennemi lèvera le camp et regagnera les profondeurs du désert, d'où il a plu à Dieu de le susciter.

Le ton d'inspirée avec lequel elle prononça sa harangue fit impression sur tous, et l'on consentit à ce qu'elle demandait.

Il lui fallait, avant tout, un veau, disait-elle. Mais un veau n'était pas facile à trouver dans une ville où l'on ne vivait plus que d'herbes, de vieux cuir, et peut-être même un peu de chair humaine. Le veau, enfin, se rencontra chez un vieil avare, qui attendait sans doute que la famine atteignît ses dernières limites pour s'en défaire avec plus d'avantage.

Le veau trouvé, il fallut se procurer du grain pour l'engraisser, car son maître lui avait fait faire maigre chère. On y réussit en ramassant de ci de là les grains de blé, d'orge, etc., oubliés dans des coins de greniers. On en rassembla la valeur d'un demi-boisseau, qu'on eut soin de mouiller pour en augmenter le volume. On pense bien quel régal ce fut pour le pauvre veau.

Cela fait, la vieille Aïcha s'en alla avec l'animal vers une des poternes de la ville, et lui donna la clef des champs. Le veau, alléché par l'herbe qui verdoyait au dehors, ne se fit pas prier pour sortir. Il y avait par là quelques soldats en maraude, de ces *fricoteurs*, comme disent nos troupiers, qui sont toujours à l'affût des moyens d'augmenter et d'améliorer l'ordinaire. Ils firent main basse sur le veau, l'emmenèrent triomphalement à leur tente, où ils l'égorgèrent selon le rite consacré, puis l'éventrèrent afin de le vider. Qu'on juge de leur surprise quand ils trouvèrent dans l'estomac le demi-boisseau de grain que la pauvre bête n'avait pas eu le temps de digérer.

Cette aventure courut bientôt le camp, et porta jusqu'à l'exaspération le mécontentement des soldats déjà fort ennuyés d'un si long siége.

— Prenez donc par la famine des gens qui empiffrent leurs veaux avec des demi-boisseaux de blé! s'écrièrent les vieux grognards de l'armée mézinide; nous serons encore ici le jour du jugement dernier!

Le sultan dut céder à la volonté générale de son armée. Deux jours après, l'ennemi avait disparu, Tlemcen était délivrée, et Aïcha, portée en triomphe, goûtait toutes les douceurs de la popularité. [1]

LE CAVIAR BLANC.

Le caviar blanc (œufs d'esturgeon) de la mer Noire est mieux préparé dans la ville de Theodosia que partout ailleurs. On en remplit des vessies, longues de trois à quatre pouces, ayant la forme de boudins : on les plonge ensuite dans la cire fondue. On peut les conserver longtemps.

A QUOI DOIT SERVIR LA LECTURE.

Il n'est pas plus nécessaire de se rappeler un à un les différents livres qu'on a lus pour s'instruire que tous les déjeuners et les dîners qu'on a mangés pour se nourrir. Entretenir la santé et fortifier son corps par une bonne nourriture, accroître progressivement la puissance de son esprit à l'aide de saines lectures, tout est là.

SYDNEY SMITH.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 119.

II. *Ordre des* ORTHOPTÈRES. — Nous choisissons pour exemple (fig. 5) la *sauterelle verte* des prairies.

Dans cet ordre, nous trouvons encore des mâchoires véritables, et la sauterelle verte, quand on s'y expose, fait quelquefois sentir les siennes en pinçant les doigts, mais sans avoir la force d'entamer la peau. Ici les ailes supérieures sont également cornées ou coriaces, mais généralement plus courtes que les inférieures, lesquelles, au lieu de se replier sur elles-mêmes en travers de leur longueur, comme celles des coléoptères, se plissent en long, comme un éventail, pendant le repos. Cette disposition, bien facile à observer dans la figure, différencie nettement les deux grands ordres voisins l'un de l'autre.

Ici les métamorphoses sont incomplètes, c'est-à-dire que les orthoptères sortent de l'œuf non plus en larves,

[1] Cette légende rappelle celle de la fameuse dame Carcasse dont on voit encore la grossière image sur une des portes de la vieille ville de Carcassonne. (Voy., sur Carcassonne, la Table de trente années.)

mais avec la forme générale qu'ils conserveront toute leur vie, et dépourvus d'ailes. A la suite de plusieurs mues suc-



Fig. 5. — Sauterelle verte.

cessives, leurs organes rudimentaires se sont complétés et ils deviennent adultes. Tout le monde reconnaîtra la future sauterelle verte dans sa larve (fig. 6) Sauf les ailes, c'est bien le même animal : les ailes viendront plus tard.

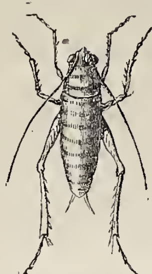


Fig. 6. — Larve de la sauterelle verte.

III. *Ordre des* Hémiptères. — Nous choisissons la *punaise des bois* (fig. 7) comme type de cet ordre. Ici nous n'avons plus de mâchoires apparentes; elles se sont soudées, unies en un appareil de succion, une trompe en bec articulé auquel on donne le nom de *rostre*.



Fig 7. — Punaise des bois (Pentatome gris).



Fig. 8. — Larve de la punaise des bois.

Nous ne voyons plus d'élytres ou fourreaux recouvrant des ailes membraneuses. Les dernières traces de cette modification ne dépassent pas la moitié de l'aile, qui devient alors une *demi-élytre* ou *hémélytre;* quelquefois même elle demeure toute membraneuse, ainsi que l'aile inférieure, qui reste étendue même dans le repos, ou très-légèrement plissée. Il est évident que cet ordre est une transition vers les insectes ailés purement, à ailes gazeuses toujours prêtes au vol.

Les métamorphoses sont incomplètes, quoiqu'il y ait quelques exceptions : par exemple, la figure 8 nous montre la larve de la punaise des bois ou *pentatome gris* (fig. 7), et l'animal a peu de changements à subir pour passer de la forme incomplète à la forme complète.

IV. *Ordre des* Névroptères. — Tout le monde reconnaîtra dans la figure 9 la libellule déprimée, montrant ses longues ailes déployées. Broyeurs sous tous les états, les névroptères sont munis de fortes mâchoires; la plupart d'entre eux sont d'ailleurs chasseurs et carnassiers.

Dans cet ordre, plus de trace d'ailes coriaces; nous ne voyons que quatre longues et belles rames membraneuses, solides, cliquetantes, recouvertes d'un réseau régulier de nervures qui forment des mailles presque égales; ailes tenues verticalement ou horizontalement pendant le repos.



Fig. 9. — Libellule déprimée.



Fig. 10. — Larve de la libellule déprimée.

En général, ces insectes subissent des métamorphoses complètes; quelques-uns cependant n'en ont que d'incomplètes. Nous voyons dans la figure 10 la larve de la libellule déprimée.

V. *Ordre des* Hyménoptères. — Ces insectes, les plus remarquables de tous comme instinct ou intelligence, sont représentés ici par la *guêpe des bois* (fig. 11). La bouche



Fig. 11. — Guêpe des bois.

est formée, chez ceux-ci, de pièces propres à la mastication ou à la succion : dans ce cas, c'est la lèvre supérieure qui s'allonge et se modifie en forme de trompe.

Les ailes sont au nombre de quatre, inégales, nues, membraneuses, à nervures peu nombreuses, formant un réseau facile à reconnaître dans sa forme ; elles demeurent étendues à plat dans le repos.



Fig. 12. — Larve de la guêpe des bois.

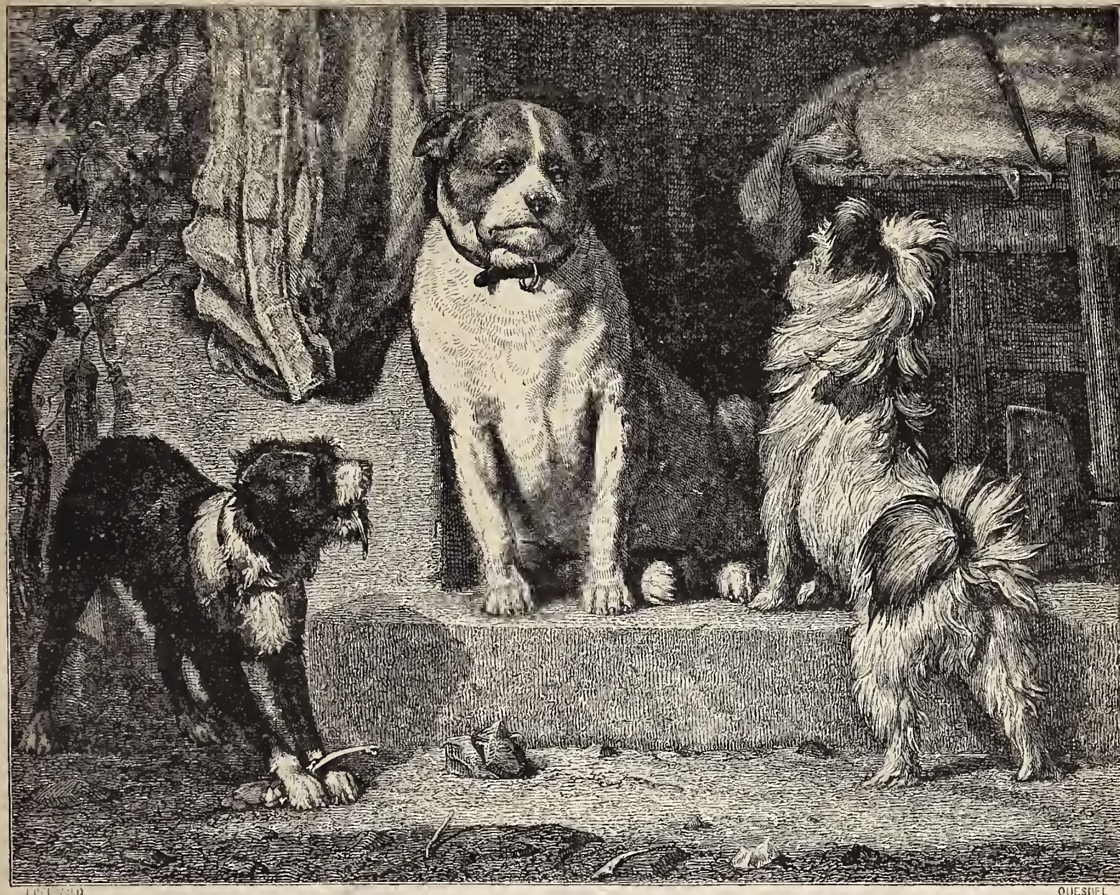


Fig. 13. — Nymphe de la guêpe des bois.

Ces insectes subissent des métamorphoses complètes. Nous donnons dans la figure 12 la larve de la guêpe des bois, et dans la figure 13 sa nymphe.

La suite à une prochaine livraison.

LES AMIS DE LA RICHESSE.



Le Voisin du rentier, par V. Arnoldt. — Dessin de Freeman.

Dans une petite ville que je ne décrirai pas parce qu'elle ressemble à toutes les petites villes, il y a une confortable boutique de boucher, et dans cette boutique un bon gros chien bien dodu et bien réjoui.

Ravageot, né d'une honnête et laborieuse famille de chiens, fut destiné, dès qu'il eut fait ses dents, à l'état de boucher. Quand je dis « boucher » je force peut-être un peu la note, c'est plutôt « aide-boucher » que je devrais dire. Au fait, ce n'est pas Ravageot qui assomme les bœufs et saigne les moutons ; ce n'est pas lui non plus qui sert la pratique et perçoit les bénéfices : c'est lui qui mord le jarret du bœuf récalcitrant ; c'est lui qui l'assourdit de ses cris, l'étonne de ses bonds, le circonvient, l'étourdit, lui fait croire qu'il a tous les chiens de la terre à ses trousses, et le conduit sans qu'il s'en doute à l'abattoir. C'est lui qui fait sentinelle sur le pas de la porte. Négligemment accoté, les yeux demi-clos, il veille sur les viandes étalées et ne perd pas un geste des allants et venants ; c'est lui qui évente les manœuvres sournoises des roquets, déconcerte la convoitise effrontée des terriers, et prévient les vols impudents des braques. Que de fonctions pour un seul fonctionnaire ! Ravageot s'en acquitte à la satisfaction générale : aussi touche-t-il de magnifiques appointements ; et il a, parmi ceux de son espèce, des admirateurs et des envieux.

Rogatons par ci, rogatons par là, chaque jour quelque nouvelle aubaine ; le boucher et son garçon, quand ils parent la viande, trouvent toujours à point quelque lopin qui dépasse et qu'il faut nécessairement rogner ; et maître Ravageot de happer les rognures et de s'en lécher les moustaches. Quant aux os, on les lui donne à gueule que veux-tu ; et quand je dis des os, je n'entends pas de ces os efflanqués et faméliques, de ces méchantes esquilles bonnes tout au plus pour les chats de gouttière et les chiens sans aveu : je parle de ces os savoureux, redondants et cossus, si appétissants à l'œil, si succulents au goût, que messieurs les bouchers les ont baptisés du joli nom de « réjouissance. » On m'a même affirmé que le maître de Ravageot, faisant parfois des folies pour son chien, lui abandonnait en toute propriété d'énormes os à moelle.

Tant et si bien que maître Ravageot non-seulement vit dans l'abondance, mais encore peut faire des largesses de son superflu ; et je connais des chiens très-distingués de manières et d'excellente famille qui ne rougissent pas de se régaler de la desserte de Ravageot.

Comme tous les personnages que leur grande fortune ou l'importance de leurs fonctions expose aux flagorneries, il voit de haut ses semblables et les juge parfois sévèrement. Il connaît les détours du cœur canin, et s'il est généreux, il l'est sans illusion.

Voici venir le chien de l'épicier. Du coin de l'œil, Ravageot l'a vu venir ; il sait d'avance que l'autre va dire du mal de la table de son maître, de son maître lui-même, de sa maîtresse, de la maison qu'il appelle « une baraque », comme font les domestiques renvoyés ; qu'il va médire des pruneaux, plaisanter la mélasse : le tout pour arriver, par une série de transitions maladroites, à l'éloge de la boucherie en général, du boucher en particulier, des quartiers de bœuf, des longes de veau, des gigots et des côtelettes de mouton, et enfin de M. Ravageot lui-même. Aussi,

avant même que l'autre ait commencé son discours, Ravageot, d'un clin d'œil dédaigneux, lui a désigné un os dans quelque coin. Voilà, sans plus de vergogne, le solliciteur à l'œuvre ; et l'on entend encore le *croc, croc, croc,* de l'os broyé sous ses dents affamées, que l'on voit arriver d'un air dégagé un toutou fringant, les reins cambrés, les épaules effacées. C'est le chien d'un capitaine en retraite qui est revenu planter ses choux dans sa ville natale. Vous croyez qu'il va passer dédaigneusement devant ce gros compère qui semble d'un autre monde que lui.

Le gros compère sait que Toutou n'en fera rien ; il sait d'avance qu'il lui touchera la patte avec respect, et que, quoiqu'il affecte dans sa tenue et dans ses propos une roideur et une brusquerie militaires, la flagornerie du fond n'apparaîtra que mieux à travers l'indépendance de la forme. Il connaît par cœur les petites histoires que Toutou va lui conter, ses visites au café en compagnie de son maître, son habileté à faire le beau sur les pattes de derrière, à tenir un morceau de sucre sur son nez et à le happer au commandement. Ravageot sait tout cela d'avance : aussi, à peine le mangeur de sucre a-t-il commencé son petit parlage intéressé qu'il lui montre, sous l'établi ou dans le ruisseau, quelque victuaille ; et M. le roquet ronge son os aussi gloutonnement que le ferait le chien d'un simple charbonnier.

Quant à Ravageot, il les regarde du haut de sa tête, et ricane de les voir si prestement nettoyer un os de côtelette.

S'il avait lu les économistes, il garderait ses os au lieu de les donner, et profiterait d'un mouvement de hausse pour s'en défaire avantageusement. S'il avait lu les moralistes, il donnerait cette provende aux pauvres honteux et ne la jetterait pas à la tête des écornifleurs. N'étant qu'un simple chien, il ignore l'économie politique et morale, et s'amuse en chien. Mais du moins, quand il est bien repu, il laisse manger les autres, plus charitable en cela que le fameux *chien du jardinier ;* car ce dernier, à en croire le proverbe, s'il ne mange pas sa pâtée, ne souffre pas non plus que personne autre y touche.

LA PETITE MADELEINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 158, 163.

— Pendant deux longues années cela continua ainsi. Ma jalousie ne s'attachait à personne en particulier, j'avais trop de confiance en mon mari pour cela ; mais en me comparant aux femmes dont la conversation l'attirait, le sentiment de mon infériorité me faisait horriblement souffrir. J'aurais dû essayer d'acquérir ce qui me manquait, mais je n'en avais pas le courage ; et puis, c'était bien difficile, sans guide, à l'âge que j'avais. Pour rien au monde je n'aurais prié Jean de m'aider à m'instruire ; je lui en voulais trop et j'étais trop fière pour contracter cette obligation envers lui. Je craignais peut-être aussi un peu qu'il se moquât de moi. Enfin, je continuai, parce que j'avais commencé ; et pendant qu'on disait autour de moi : Cette petite Mme X. est-elle gaie ! il y avait des jours où j'aurais bien voulu mourir.

J'aimais pourtant toujours Jean, j'aimais ma petite Madeleine, mais je ne savais pas les aimer. J'étais fière de la beauté de ma fille, et quand je la tenais par la main, je suivais des yeux avec orgueil les gens qui se retournaient pour la contempler avec admiration. Je n'ai jamais vu un être aussi complétement beau que Madeleine. Elle n'avait pas l'air d'un enfant ; elle n'en avait ni les rondeurs potelées, ni la fraîcheur souriante. Très-grande pour son âge, elle était pâle et blanche, admirablement coiffée de ses cheveux blonds qui pendaient en longues boucles lisses et brillantes. Dans cette pâle figure, allongée et délicate, resplendissaient de grands yeux noirs entourés de longs cils bruns, au regard profond et un peu triste. Tout cela, avec son front haut, d'une courbe parfaite, son nez droit, sa petite bouche finement dessinée, sa taille frêle, ses longues mains blanches, et la grâce indicible de tous ses mouvements, faisait penser à un ange. Quand elle courait, elle était si légère que la trace de ses pas ne restait pas sur le sable : on aurait dit que des ailes la soulevaient. Je l'admirais ; mais, mère sans expérience, je ne voyais pas que cette beauté était fatale. Peut-être aussi étais-je trop souvent loin d'elle.

Je finis pourtant par m'apercevoir qu'elle devenait de plus en plus pâle, qu'elle respirait parfois avec difficulté, qu'elle ne pouvait plus courir, qu'elle mangeait à peine, et que souvent le soir, quand je rentrais, elle n'avait pas encore dormi. Je m'inquiétai, je fis venir un médecin. Ils étaient loin d'être tous habiles dans ce temps-là. Ne lui trouvant point de fièvre, il déclara que ce n'était rien, et je le crus d'abord. Mais ensuite je ne le crus plus, en voyant ma chère petite fille de mois en mois dépérir, s'affaiblir, et enfin ne plus pouvoir quitter son lit. Ce fut alors seulement que l'idée me vint qu'elle pourrait mourir. Ce fut un coup qui m'accabla. Je vis clair à l'instant dans tout ce qui n'avait été jusqu'alors que ténèbres pour moi : dans le devoir, dans la vie, dans le bonheur ; hélas ! dans la douleur aussi. Je compris ce que cette enfant aurait dû être pour moi, ce que j'aurais dû être pour elle, et, croyant pouvoir me mettre comme un bouclier entre elle et la mort, je ne quittai plus le berceau où elle languissait. Elle était toujours douce, la pauvre petite ! elle se prêtait à tout ce qu'on voulait, elle se laissait amuser et essayait de sourire aux joujoux que son père lui apportait ; mais ce sourire ne faisait que passer sur son visage ; elle reprenait vite son air accablé, et quelquefois elle pleurait, la tête enfoncée dans son oreiller, et faisant semblant de dormir.

Mon mari, qui d'abord n'avait pas cru au danger, avait fini par être aussi consterné que moi. Lui aussi, il avait renoncé à tout ce qui n'était pas Madeleine, et il restait là, près d'elle, lui parlant, l'écoutant, l'observant avec tremblement, effrayé de sa beauté de plus en plus céleste, et de ses réflexions parfois tellement au-dessus de son âge qu'elles semblaient une révélation de l'infini. Son intelligence s'était développée d'une façon étrange : ce qu'elle disait n'était pas d'un enfant, et faisait pressentir tout un monde d'idées et de sentiments qu'elle n'exprimait pas. Elle ne parlait jamais de sa mort prochaine, mais elle avait sans cesse l'air de faire ses adieux à la vie. Ses beaux yeux prenaient une expression de douleur surprenante à certaines inflexions de voix de son père, à certains regards qu'il m'adressait. Devinait-elle, la chère petite, ce que je comprenais si bien, qu'il attribuait à mon manque de soins le malheur qui nous menaçait, et qu'à chaque instant son irritation secrète était sur le point de se trahir ? Je ne sais ; mais ce que je sais bien, c'est qu'un jour un de nos amis nous amena un célèbre médecin anglais qui passait par notre ville. Il regarda Madeleine, dit quelques paroles insignifiantes, et partit. Jean l'avait suivi. Je me levai, et j'allai à la porte pour écouter.

— Plus d'espoir ! disait mon mari d'une voix accablée.

— Du courage, Monsieur, disait le médecin. Vous en avez besoin pour vous et pour la pauvre mère.

— Mais la cause ? interrompit Jean avec colère. Je veux savoir qui est-ce qui me tue mon enfant ! des négligences peut-être, que sais-je ?

— Vous ne pouvez vous en prendre à personne, Monsieur, lui dit le médecin. C'est une maladie organique; la pauvre petite ne pouvait pas vivre.

Je revins auprès du berceau. Madeleine semblait dormir. Je tombai à genoux en pleurant. C'était donc fini! Mais dans mon désespoir une pensée de paix se fit jour : je n'étais pas coupable! Aussi, quand Jean fut rentré dans la chambre, quand il écarta de mes yeux mes mains baignées de larmes, et qu'il me regarda avec ses yeux d'autrefois, ses yeux pleins d'amour; quand la chère petite mourante, se soulevant avec effort, entoura de ses bras tremblants nos têtes pour nous réunir dans un baiser de pardon et de réconciliation, je sentis mon cœur se fondre sans savoir si c'était de joie ou de douleur. Je sanglotai, je serrai dans mes bras mon mari et mon enfant; il me semblait que je venais de les reconquérir pour toujours, que nous ne faisions qu'un à nous trois et que rien ne pourrait nous séparer. Ce moment d'exaltation dura peu : la réalité était trop navrante. Mais l'impression m'en resta; je souffrais, mais je me sentais des ailes pour m'élever au-dessus de ma douleur.

L'enfant paraissait souffrir moins; elle s'affaiblissait, elle s'éteignait; mais elle était calme et nous souriait à tous deux avec confiance et amour. Elle voulait tenir dans ses petites mains nos deux mains unies; et quand nous ne pouvions plus retenir nos pleurs, elle nous faisait signe de nous embrasser et paraissait contente.

Le lendemain, le délire la prit. C'était la dernière lutte. Elle balbutiait des mots sans suite; une seule phrase présentait un sens, et elle la répétait sans cesse avec une netteté parfaite :

La petite Madeleine ne s'en va pas;
La petite Madeleine sera toujours là!

— Que dis-tu donc, ma bien-aimée? lui demandais-je avec angoisse. Est-ce une chanson qu'on t'a apprise?

Elle me regardait de ses yeux brillants de fièvre et répondait :

— Une chanson? Non, un cantique! c'est vrai!

La petite Madeleine ne s'en va pas;
La petite Madeleine sera toujours là!

Cela dura toute la journée, puis la nuit. Vers le matin, elle se calma. Son père lui tenait la main : le pouls baissait.

Tout à coup une expression radieuse se répandit sur le visage de l'enfant. Elle se souleva, et comme nous nous penchions précipitamment vers elle, elle jeta encore une fois ses bras autour de nos deux têtes, et tous deux ensemble nous échangeâmes avec elle un dernier baiser. Puis son étreinte se relâcha; elle retomba sur l'oreiller, ferma les yeux... Un rayon du soleil levant se jouait sur son visage...

— Vois comme elle sourit, me dit Jean.

. . . .

Ce sourire-là, elle l'a gardé jusqu'au lendemain : elle l'avait encore dans sa bière, quand je l'y couchai dans sa robe blanche, et que je rangeai soigneusement autour de son visage les boucles de ses cheveux blonds. Puis le couvercle fut fermé sur l'ange que Dieu m'avait prêté pendant quatre années; on l'emporta loin de moi pour ne me la rendre jamais. Le père suivit le cortége qui s'éloignait, et que je regardais, morne, en soulevant un coin du rideau.

Tout disparut à l'angle de la rue, et je restai seule. J'étais là, assise, ne pensant plus, ne sachant plus pourquoi je souffrais, et laissant errer mes yeux du berceau vide aux joujoux abandonnés, lorsque mon regard s'arrêta sur le portrait que tu vois là-bas. En même temps, il me sembla entendre dans mon cœur la voix chérie de celle que je pleurais :

La petite Madeleine ne s'en va pas;
La petite Madeleine sera toujours là!

Et il me sembla qu'elle y était en effet, que je sentais son âme près de moi, que son esprit m'enveloppait. Quelque chose de rafraîchissant passa sur ma douleur.

— Oh! oui, reste toujours là! ne t'en va pas! Sois mon bon ange! Dis-moi ce qu'il faut faire; dis, je t'obéirai.

Je me mis à genoux, je priai, je pleurai longtemps. Quand je me relevai, je me sentais toute changée, et lorsque Jean revint et me tendit les bras, je sentis que nous nous aimions, et que la petite Madeleine était toujours là.

Que te dirai-je de plus? Tu peux le deviner. Unis par le malheur supporté à deux, plus que nous ne l'avions été par ce que nous avions cru de l'amour, nous changeâmes complétement de vie. Ce foyer, où nous attachaient tant de douloureux souvenirs, où nous retrouvions à chaque pas les traces de la petite absente, ce foyer nous devint cher, et nous trouvâmes une amère douceur à mêler nos larmes. Mais je ne me laissai pas aller aveuglément à cette volupté de la souffrance à deux; j'osai me dire que cela aurait une fin, et que je devais me préparer pour le jour où Jean, son premier désespoir apaisé, aurait besoin d'une compagne pour son esprit aussi bien que pour son cœur. Pendant les heures du travail qui l'éloignaient de moi, au lieu de me complaire dans des larmes stériles, je lus, j'appris, je pensai, je m'appliquai de toutes mes forces à éclairer mon esprit et à élever mon âme; et quand je me sentais faiblir, j'invoquais l'ange que je m'étais choisi. Est-ce ma volonté qui se retrempait dans ce cher souvenir? Est-ce vraiment l'âme de ma fille qui m'entourait et me donnait le courage dont j'avais besoin? Dieu sait cela; mais moi, je croyais bien la sentir près de moi, et je me répétais avec amour ses dernières paroles :

La petite Madeleine ne s'en va pas;
La petite Madeleine est toujours là!

. . . .

Ma grand'mère ne pouvait plus parler.

Elle s'arrêta un instant, et reprit d'une voix plus calme :

— Les années sont venues; nous avons eu d'autres enfants; ils ont grandi et nous ont quittés, et nous sommes demeurés seuls. Nous avons connu bien des tristesses, nous avons fait bien des pertes, et nous voilà vieux. Mais tout, joie ou chagrin, nous a plus fortement attachés l'un à l'autre; et si parfois l'un de nous avait un moment d'injustice, — qui n'en a jamais? — un souvenir toujours présent, toujours mêlé à notre vie, suffisait pour nous remettre bien vite dans le droit chemin. Comme elle l'avait dit, la petite Madeleine était toujours là.

Maintenant qu'il nous reste peu de jours, l'idée de la séparation m'effraye quelquefois; mais je me rassure en pensant que cette séparation sera courte, et j'aime à espérer que l'ange qui nous attend auprès de Dieu viendra nous chercher ensemble et nous réunir pour une autre vie, comme sa dernière étreinte nous a unis pour celle-ci. C'est à elle que nous devons tout. Depuis qu'elle nous a quittés, nous n'avons plus jamais été gais; mais le bonheur est chose grave, et même dans nos peines nous avons été heureux.

. . . .

Je partis le soir. En m'embrassant, ma grand'mère me dit tout bas :

— Quand nous ne serons plus, c'est à toi que je veux laisser le portrait de la petite Madeleine.

Je dus m'en aller bien loin ; les voyages devinrent difficiles. Mes pauvres chers vieillards, je ne les ai plus revus !

Voilà cinq ans que j'ai suspendu au chevet de mon lit le portrait de la petite Madeleine.

DU STYLE.

Le bon style est dans le cœur. Voilà pourquoi tant de femmes disent et écrivent comme des anges sans avoir appris ni à dire ni à écrire, et pourquoi tant de pédants diront et écriront mal toute leur vie quoiqu'ils n'aient cessé d'étudier sans apprendre. DIDEROT.

AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE DE MORTOW.

Après la chute de l'empire tartare-mongol, l'immense territoire qui s'étend au delà de la rive gauche du Volga resta désert pendant plusieurs siècles. Catherine II en concéda des parties aux émigrants allemands qui vinrent y fonder des colonies. Le succès de ces premiers colons engagea des propriétaires russes à se faire donner aussi des terres où ils envoyèrent une partie de leurs serfs.

Dans les premiers temps, les colonies allemandes eurent beaucoup à souffrir des incursions des nomades de la steppe, Baschkirs, Kalmouks et Kirghis. Ces derniers surtout étaient très-redoutables. Mais les Allemands, grâce à leur énergie, à l'esprit d'ordre qui les animait, et à leur habileté dans le maniement des armes à feu, apprirent à se protéger contre leurs incommodes et dangereux voisins.

Il n'en fut pas de même des habitants des villages russes établis, comme des avant-postes, sur les bords des rivières, dans l'intérieur des steppes. Ils se défendaient mal, et étaient souvent pillés, tués, ou conduits en Chine ou dans la Bucharie pour y être vendus comme esclaves.

Lors d'une de ces incursions au village de Mortow sur le grand Irgis, les Kirghis emmenèrent, parmi d'autres prisonniers, une jeune fille de quatorze ans et ses trois sœurs.

Pendant des mois entiers, les pauvres captives furent traînées à travers les steppes. On leur avait cruellement lié les mains avec de fortes cordes, et elles étaient incessamment surveillées de près.

Si l'on épargnait leur vie, c'est qu'on espérait les vendre avec avantage aux frontières de Chine.

Les jeunes filles pleuraient, se désolaient; mais elles n'avaient à attendre aucun secours. Enfin la Providence prit pitié d'elles.

Un jour, les Kalmouks, après avoir célébré une fête, gisaient ivres dans leurs tentes. La plus jeune des sœurs se glissa près de l'âtre et fit consumer ses liens par le feu. Elle détacha ensuite ses sœurs, et les invita à fuir avec elle.

Mais ses sœurs lui répondirent avec tristesse :

— Où irions-nous? Si nous avançons dans le steppe, nous mourrons de faim, ou bien nous serons bientôt reprises et tuées.

La jeune fille les supplia d'avoir plus de confiance dans la Providence; mais, voyant qu'elle ne pouvait les persuader, elle s'écria:

— Restez donc, je partirai seule ; car, au milieu de ces brigands et à la pensée de la captivité, je me meurs de chagrin et de regrets. Je veux revoir notre pays bien-aimé et notre mère; si je n'ai pas ce bonheur, si je dois périr dans le désert, je souffrirai moins qu'en vivant dans l'esclavage.

Elle courut toute la nuit, se dirigeant toujours vers l'ouest.

Le matin, elle se reposa pendant quelques heures.

Elle vécut ainsi plusieurs jours, errant la nuit dans le steppe, se cachant avec l'aurore pour dormir.

L'herbe était sa seule nourriture : la rosée humectait faiblement ses lèvres desséchées.

Enfin, après bien des tortures, elle atteignit, vers la fin d'août, les rives du Jaik.

Là, du moins, elle eut à manger les fruits sauvages des ronces, et elle eut de l'eau pour étancher sa soif.

Mais il fallait traverser la rivière. Comment faire? Elle construisit à l'aide de roseaux un petit radeau et le couvrit de sa robe : elle s'exposa sur ce frêle appui. Le courant du Jaik l'enleva, et elle eut grand'peine à revenir au rivage.

Cependant la courageuse jeune fille ne se découragea pas; elle en construisit un autre avec beaucoup de peine, mais enfin avec succès.

Sur l'autre rive, des pêcheurs cosaques la recueillirent, lui donnèrent des vêtements et des aliments. Ils voulurent la retenir près d'eux : ce fut en vain. On lui prédisait qu'elle ne parviendrait jamais à traverser le grand steppe qui s'étend entre le Jaik et le grand Irgis, et qu'infestaient les nomades.

Rien n'arrêta la jeune héroïne. Elle reprit ses courses nocturnes à la lueur des étoiles. Ses efforts surhumains furent enfin récompensés. Elle revit son village et serra dans ses bras sa mère.

Depuis, elle vécut aimée et heureuse. De temps à autre, elle eut des nouvelles de ses sœurs, qui étaient mariées en Chine et y avaient de nombreux enfants. En 1840 elle mourut, à l'âge de soixante-dix ans.

TABLE FUNÉRAIRE.

Cette pierre a été découverte à Hartlepool, dans le comté de Durham, sur l'emplacement d'un couvent de femmes fondé après la mission de saint Augustin, et dont sainte Hilda fut abbesse. En haut sont gravées les lettres *alpha* et *oméga* (commencement et fin). Au-dessous est un nom



Table funéraire, à Hartlepool (Angleterre).

saxon qu'on croit être un nom de femme : HILDITHRYTH. Malgré ce nom, l'on suppose que cette pierre, qui par ses dimensions ne semble pas avoir dû servir de tombe, pouvait être une table sur laquelle reposait seulement la tête

de la personne morte. On connaît quelques autres exemples de ce genre de tables funéraires.

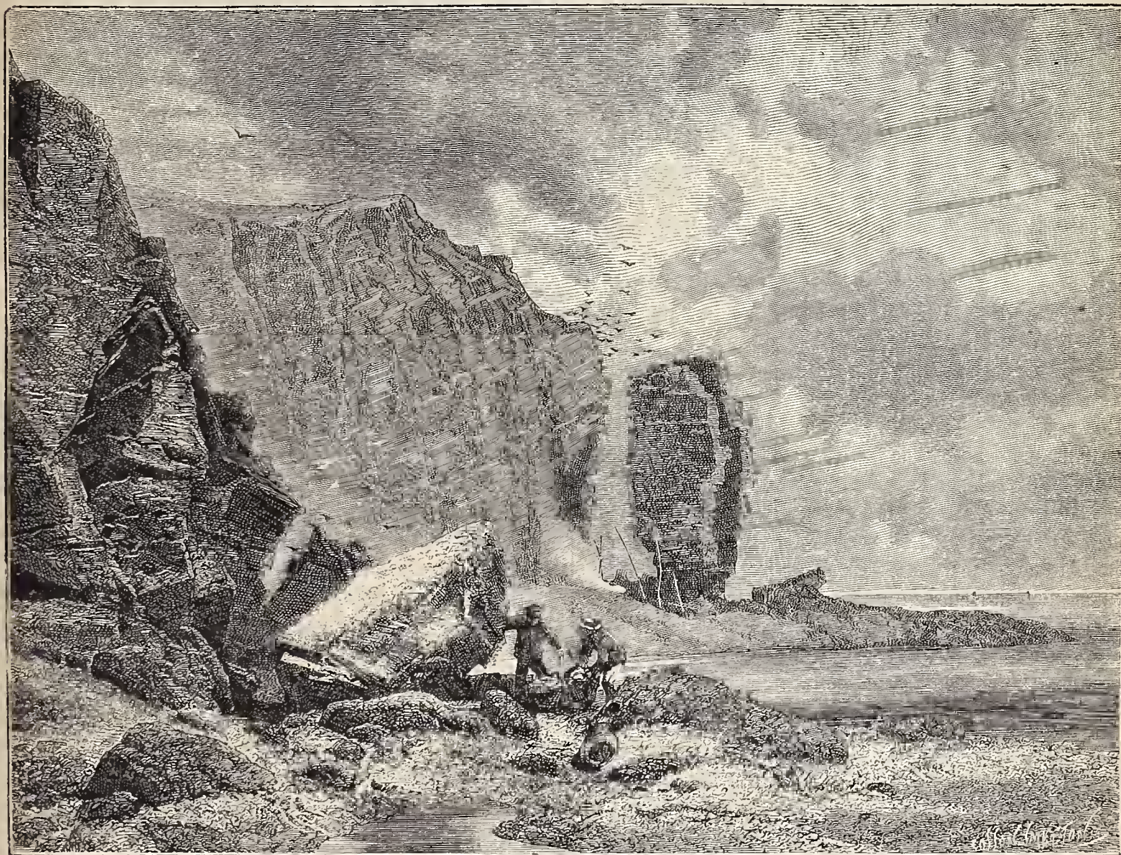
HELGOLAND

(L'ANCIENNE HARTHA).

Helgoland ou Héligoland, c'est-à-dire *terre sainte*, est un rocher situé à 46 milles environ des embouchures du Weser et de l'Elbe. Il s'élève à 70 ou 80 mètres au-dessus de la mer du Nord, dont les flots le battent en brèche sans relâche et le ruinent lentement, lentement! Pour l'engloutir, combien ne faudra-t-il pas encore de tempêtes et de siècles!

L'Angleterre a acheté Helgoland, en 1807, au prix d'une rente annuelle de mille livres (25 000 fr.). Ce peut être un poste utile en temps de guerre. Deux havres s'ouvrent aux navires, l'un au nord, l'autre au sud. La population habite un village près du phare; elle fournit des pilotes aux bâtiments de passage, et vit surtout de la pêche du homard et du *haddock* (merluche), dont la valeur annuelle n'est pas inférieure à 5 000 livres (125 000 fr.).

Dans la belle saison, le site sauvage d'Helgoland et ses plages de sable attirent un grand nombre de baigneurs du continent: il n'est pas rare d'entendre, sous l'ombre de ses roches pittoresques, des conversations en vingt langues diverses. Le contraste d'une agréable température et d'une douce lumière avec l'âpreté des rocs et les sourdes menaces de la mer, a un charme qui séduit surtout ceux qui vivent habituellement sous le ciel du Midi; de même, dans les familles des deux ou trois riches bourgeois d'Helgoland on rêve peut-être, en hiver, de Sorrente ou d'Amalfi.



Rochers d'Helgoland. — Dessin de Yan' Dargent.

UN VOYAGE IMAGINAIRE

DE SIR HUMPHRY DAVY

DANS LES PLANÈTES.

Fin. — V. p. 151.

Emporté de nouveau par un mouvement rapide, je passai avec la plus grande vitesse à travers un espace lumineux: je vis Jupiter et ses satellites, Saturne et ses anneaux; le Soleil arriva près de moi, non plus voilé par le brouillard bleu, mais dans tout l'éclat d'une éblouissante splendeur. Enveloppé dans une auréole mystérieuse et dans une espèce de lumière rougeâtre, brumeuse, semblable à celle qui m'avait premièrement entouré dans le Colisée, je vis en mouvement autour de moi des sphères qui paraissaient composées de flammes et de couleurs différentes. Une atmosphère vague et étrangement éclairée s'étendait au loin dans l'espace.

Dans quelques-unes de ces sphères j'aperçus des figures qui ressemblaient à des faces humaines; mais la ressemblance était tellement dénaturée et terrible, que je m'efforçai d'en détourner mes regards.

— Tu es à présent, me dit le génie, dans un système cométaire. Ces globes de lumière qui t'entourent sont des formes matérielles semblables à celles que l'une des croyances religieuses de la Terre a accordées aux séraphins; ces êtres vivent dans un élément qui te détruirait; ils communiquent entre eux par des manifestations qui réduiraient en cendres vos corps organisés; actuellement ils sont dans la plénitude de leur jouissance, car ils vont entrer dans l'atmosphère flamboyante du Soleil. Ces êtres tellement grands, tellement glorieux, doués de fonctions qui te sont incompréhensibles, jadis appartinrent à la Terre; leurs

natures spirituelles se sont élevées par les degrés différents de la vie planétaire, se sont dépouillées de leur poussière, et n'ont emporté avec elles que leur puissance intellectuelle. Ils habitent maintenant ces astres glorieux qui les mettent en relation avec les diverses régions du grand univers.

Tu me demandes en esprit s'ils ont quelque connaissance ou souvenir de leurs transmigrations? Raconte-moi tes propres souvenirs dans le sein de ta mère, et je te donnerai ma réponse...

Apprends-le donc, c'est la loi de la sagesse suprême qu'aucun esprit n'apporte dans un nouvel état d'existence des habitudes ou des qualités mentales autres que celles qui sont en rapport avec sa situation nouvelle. Le savoir relatif à la Terre ne serait pas plus utile à ces êtres glorifiés, que ne le serait leur poussière terrestre organisée, laquelle, dans une température pareille, serait réduite à son dernier atome; sur la Terre même, le papillon n'emporte pas avec lui dans l'air les organes ou les appétits de la chenille rampante de laquelle il est sorti. Toutefois, il y a un sentiment, une passion, que la monade ou essence spirituelle conserve toujours avec elle dans tous les étages de son existence, et qui, chez ces êtres heureux et élevés, s'augmente perpétuellement encore. C'est l'*amour du savoir;* c'est cette faculté intellectuelle qui devient, en effet, dans son dernier et plus parfait développement, l'amour de la sagesse infinie et l'union avec Dieu. Voilà la grande condition des progrès de l'âme en ses transmigrations dans la vie éternelle.

Même dans la vie imparfaite de la Terre, cette passion existe à quelque degré; elle s'accroît avec l'âge, survit au perfectionnement des facultés corporelles, et, au moment de la mort, se conserve dans l'être conscient. La destinée future de l'être dépend de la manière dont cette passion intellectuelle a été exercée et a grandi pendant son épreuve terrestre transitoire. Si elle a été mal appliquée, si elle n'a eu que les formes d'une curiosité vague, d'une ambition non satisfaite, d'une vaine gloire, d'un orgueil oppressif, l'être est dégradé, il descend dans l'échelle des existences, et continue d'appartenir à la Terre ou à quelque système inférieur, jusqu'à ce que ces défauts soient corrigés par les épreuves pénibles d'existences nouvelles. (Nous nous faisons nous-mêmes ce que nous sommes.) Au contraire, quand l'amour de la perfection intellectuelle s'est exercé sur de nobles objets, dans la contemplation et dans la découverte des propriétés des formes créées; lorsque l'esprit s'est efforcé d'appliquer ses études à un but utile et bienfaisant pour l'humanité, aussi bien qu'à la connaissance des lois ordonnées par l'intelligence suprême, la destinée du principe pensant continue de s'effectuer dans l'ordre ascendant; il monte à une sphère supérieure.

Au lieu donc de te représenter, comme dans ton ignorance d'autrefois, l'univers sidéral sous l'aspect d'une immensité lugubre et stérile, illuminée simplement des clartés nocturnes; au lieu de croire que l'œuvre vivante du Créateur se borne à la Terre prétendue centrale et à son humanité prétendue unique, tu dois maintenant *savoir* que tous ces mondes innombrables de l'espace sont habités comme le vôtre; qu'il y a là des humanités vivant et pensant aussi bien qu'à la surface de votre planète; que votre humanité est l'une des plus ignorantes et votre monde un séjour inférieur; et que la destinée des âmes et des êtres est de s'élever éternellement vers la possession du vrai et du bien par la loi universelle du progrès indéfini.

De la hauteur à laquelle tu as été transporté, ajouta le génie en terminant, je pourrais maintenant te faire descendre dans les régions basses, *ad inferos*, et te montrer des natures intellectuelles inférieures même à celles qui appartiennent à la Terre, soit dans votre Lune, soit dans les planètes subalternes, et je pourrais te démontrer comment la douleur et le mal moral servent dans le plan général à l'élévation des natures spirituelles; mais je ne veux pas détruire la beauté de ton idée présente du plan de l'univers par le triste tableau des effets des mauvaises passions, et par l'exemple de la manière dont le mal est corrigé et détruit. Il est préférable que ta vision soit terminée ici par la contemplation glorieuse des habitants des mondes cométaires, et par le tableau des destinées générales des âmes que je viens de te décrire. Je ne puis te montrer les êtres du système auquel j'appartiens moi-même, celui du Soleil : tes organes périraient devant notre éclat; tout ce que j'ai pu faire, c'est de m'être rendu présent à toi comme le son d'une voix intellectuelle. Nous aussi, nous sommes en progression; mais nous voyons et nous connaissons quelque chose des plans de la sagesse infinie, nous sentons la présence personnelle de cette divinité suprême que vous ne faites qu'imaginer. A vous la foi, à nous la science. Nos plus suaves délices sont la conviction où nous vivons de savoir que nous sommes des lumières allumées par sa lumière, et que nous appartenons à sa substance. Obéir, aimer, admirer, adorer, telles sont nos relations avec l'Intelligence infinie. Nous sentons que ses lois sont celles de la justice éternelle, et qu'elles gouvernent toutes choses, depuis les plus glorieuses natures intellectuelles appartenant au Soleil et aux étoiles fixes, jusqu'à la plus mince étincelle de vie animant un atome de matière sur la plus modeste des planètes habitées.

Ici la douce et sympathique voix cessa de se faire entendre. Il me sembla que je tombais. Une langueur inconnue enveloppa mes membres, puis les rendit soudain à la circulation de la vie. Un frisson parcourut tout mon corps; et, sans efforts, je me sentis réveillé de cette extase à l'appel de mon nom, crié par mon domestique qui me cherchait dans les ruines. (1)

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 43, 93, 114, 149.

LA RUE DE L'IMPÉRATRICE, LES QUAIS, LA HALLE, ETC.

Retournons dans le quartier Bouvreuil, c'est-à-dire vers la gare d'arrivée des chemins de fer de Paris, du Havre et de Dieppe. Voici en face de nous une large voie, blanche et neuve, qui traverse en ligne droite la ville tout entière : cette rue, vous avez cru d'abord la reconnaître; vous avez cru retrouver en elle la rue que depuis vingt ans on a vu se percer dans toutes les villes. Déjà vous apercevez l'un de ces *squares* que depuis vingt ans aussi vous avez vus se produire presque partout, et ce square, vous croyez le connaître. Eh bien, non, cher lecteur! Si déjà vous n'avez visité Rouen; si vous n'avez parcouru cette ville historique, cette ville-musée, vous n'avez aucune idée de sa *rue de l'Impératrice.* Suivez-la donc avec moi, cette rue. Vous n'y aurez pas fait deux cents pas que, sur la droite, à peu de distance, vous apercevrez une église : c'est Saint-Patrice. Il y a là les plus beaux vitraux qu'on connaisse. Mais regardez à gauche, voici le square : ce square, dites-vous, vous l'avez vu partout; oui, mais à travers les arbres avez-vous aperçu ailleurs comme ici la tour Saint-Laurent? Une ville qui ne posséderait que ce gracieux monument en

(1) Ces Entretiens de l'illustre sir Humphry Davy viennent d'être traduits par M. Camille Flammarion et publiés en un volume, sous le titre de *Derniers jours d'un philosophe.* Paris, Didier et Cie, 1870.

serait toute fière ; mais à Rouen, à peine y pense-t-on, et cela se conçoit, car en même temps que la tour Saint-Laurent vous apercevez et la tour Saint-Godard, et la tour Saint-Ouen ; la tour Saint-Ouen, monument unique, dont aucune description, dont aucun dessin ne saurait donner l'idée à ceux qui ne l'ont pas vue. Mais continuons, je vous prie, de descendre. Nous voici sur la place du Marché-Neuf ou marché aux fruits. Nous apercevons en passant un coin du palais de Justice, c'est-à-dire une des merveilles architecturales les plus grandioses de la renaissance. Mais nous devons suivre la rue de l'Impératrice. Nous ne nous arrêterons même pas sur la place du Marché-Neuf, à cette fontaine Louis XV en forme de pyramide ; nous continuerons de descendre. Nous traversons la rue de la Grosse-Horloge, à quatre pas de l'horloge monumentale : la voici à notre gauche, avec sa tour élégante, sa jolie fontaine ; presque en même temps, nous avons, sur la droite, encore une tour : c'est la tour Saint-André et son petit square, et la vieille maison en bois, bahut gigantesque, dont nous avons parlé dans nos premières promenades. Trente pas encore, je vous prie, et nous trouvons l'église Saint-Vincent, un des plus anciens monuments gothiques de cette ville gothique entre toutes. Nous voici là en plein quinzième siècle, avec d'admirables vitraux du seizième.

Nous arrivons au quai, nous tournons à gauche, nous passons devant la Bourse sans nous y arrêter ; nous saluons la statue de Boieldieu ; nous apercevons de loin, sur le pont de pierre, la statue de Corneille. Notre regard plonge de temps en temps vers d'étranges rues, sombres, étroites, tortueuses, dentelées de pignons qui se dessinent sur le ciel : allez, allez toujours ; vous trouverez à la fin la *rue Porte-Dorée* ; c'est par là, cher lecteur, que vous ferez bien de rentrer dans la ville. D'abord, vous vous trouverez sur une grande place en forme de carré long, d'aspect vraiment extraordinaire par ses anciennes maisons en arcades, et plus encore par la voûte sombre qui s'ouvre devant vous. N'ayez peur, entrez sous cette voûte, c'est un passage public, c'est une rue : vous êtes là sous l'ancien palais des ducs de Normandie, qui sert aujourd'hui de halle aux toiles. Vous apercevez à droite et à gauche des caves immenses ; puis tout à coup vous retrouvez le ciel, et vous voici sur une autre place plus fantastique encore. L'immense palais des vieux ducs vous entoure de tous les côtés ; arrêtez-vous : devant, derrière, tout vous étonne et vous confond. Derrière vous et presque sur votre tête s'élève l'immense perron du palais où se faisait autrefois, tous les ans, le jour de l'Ascension, la levée de la fierte de saint Romain. En face de vous est une rue gothique, froide, humide, obscure ; cette rue monte en serpentant vers la cathédrale, que vous apercevez immense devant vous.

Mais si pour cette visite vous avez choisi un vendredi, vous aurez pu vous croire en plein moyen âge : les halettes rustiques encombrent les deux places de la Haute et de la Basse Vieille-Tour (c'est le nom de ces places) ; des paysans, venus de toute la contrée, entourent ces halettes où se débitent à grands cris toute espèce de denrées : objets d'habillement, de chaussure, de coiffure, étoffes, fil, paniers, poissons, légumes, instruments de jardinage, choux et poireaux à repiquer, arbustes, entes, quenouilles, fleurs, etc.

Montez la rue tortueuse qui tout naturellement se présente à vous, on l'appelle la rue de l'Épicerie ; c'est une friperie des plus singulières : les étalages d'habits de tout âge, de tout sexe, de toute mode, de toute bourse, s'avancent jusque dans la rue ; les marchands sont sur leurs portes et vous arrêtent au passage : « Monsieur, Monsieur, un joli habit pour remplacer le vôtre ! — Madame, un châle superbe, tout neuf ; voyez, c'est un vrai cachemire !... » Et tous ces cris se croisent, se confondent et vous ahurissent. Cependant vous voici au pied de la gigantesque cathédrale, agrandie encore par le voisinage de l'Archevêché ; vous êtes sur la place de la Calende. Placez-vous à l'angle de gauche, à l'entrée de la rue du Change ; voici un spectacle probablement unique sur la terre : devant vous le prodigieux portail, puis les trois tours colossales, la tour de Beurre, la tour Saint-Romain, et la flèche en fonte qui lance à quatre cents pieds dans les airs son étonnante arête.

Vous tournez la tête à droite ; au bout de la petite rue des Bonnetiers, qui longe l'Archevêché, vous apercevez l'église Saint-Maclou ; à gauche, au bout de la rue du Change, c'est l'*hôtel des Finances*, un des plus gracieux bijoux de la renaissance.

Ai-je eu raison de dire que Rouen est un musée auquel vous ne trouveriez en Europe rien de comparable ? Mais il faut savoir s'y promener. On sait combien M. d'Ennecourt, en traçant une série de promenades dans la forêt de Fontainebleau, a contribué à populariser les merveilles de cette forêt : il faudrait qu'un travail analogue fût fait à Rouen

C'est précisément ce que je viens d'essayer ; je voudrais indiquer au lecteur quelques-unes des promenades qui peuvent lui mieux permettre d'apprécier ce vaste musée archéologique dans lequel se trouvent trois cathédrales (Notre-Dame, Saint-Ouen et Saint-Maclou) et vingt autres églises curieuses. Ajoutez à cela le palais de Justice, le palais des anciens ducs, les restes du château de Philippe-Auguste, l'abbaye de Saint-Amand ; puis l'hôtel du Bourg-Théroulde, l'hôtel des Finances, des maisons et des rues du plus beau gothique, des musées de tout genre et fort riches, des collections particulières du plus haut intérêt... Faites un autre jour votre entrée dans la ville par la rue Saint-Hilaire, et voyez de cette rue la majesté, l'élégance, la légèreté, la beauté de la tour Saint-Ouen, à travers laquelle, comme à travers un réseau de guipure, vous apercevez le ciel. Avancez : voici la jolie *Croix-de-Pierre*. Avancez encore quelques pas : voici Saint-Vivien avec son clocher, énorme pain de sucre en pierre. Quelques pas encore, et vous voici éperdu de ravissement devant les magnificences de Saint-Ouen.

Si, pour un instant, nous avions quitté la rue Saint-Hilaire pour entrer dans une des petites rues à gauche, nous nous trouverions au bord de Robec, dans une longue et sale rue où, d'un côté, toutes les maisons ont un pont : c'est ce que M. Gustave Flaubert appelle *une ignoble petite Venise*. Si vous suiviez cette rue immonde, et si, arrivé au bout, vous tourniez à gauche, vous arriveriez précisément à cet éblouissant portail Saint-Maclou où s'entassent les merveilles les unes par-dessus les autres, et dont les portes en chêne, admirablement sculptées, sont dues à Jean Goujon, du moins à ce qu'on croit.

Devant Saint-Maclou, vous êtes à l'entrée de la rue Martainville. Avancez de cinquante pas dans cette rue ; entrez, si vous n'avez les nerfs trop délicats, dans ce qu'on appelle *l'aître Saint-Maclou*. C'est un ancien cimetière des plus étranges ; un monastère l'entoure qui sert aujourd'hui d'écoles. Sur les poutres en bois de ces vieux bâtiments sont figurés tous les attributs de la mort, et çà et là des danses macabres.

Un savant rouennais, M. Hyacinthe Langlois, a écrit tout un livre sur ces danses de la mort.

Eh bien, cher lecteur, je vous le demande, tout ceci est-il suffisamment moyen âge ?

Mais pensez-vous que je vous ai tout indiqué ? Oh ! que vous vous tromperiez !

La suite à une autre livraison.

UNE SAINTE ÉPAULE DE MOUTON.

Avant leur prophète Mahomet, les Arabes avaient de grands poëtes; il suffit pour s'en convaincre de lire les sept Moallaca et les plaintes déchirantes d'Amrialkais. Les Arabes étaient pourvus de mémoires excellentes; mais ils ne possédaient ni tablettes enduites de cire, ni papier, et comme on ne s'avise jamais de tout, ces hommes sensibles à l'harmonie des beaux vers n'avaient pas encore deviné qu'avec la peau de ces moutons qui erraient dans de gras pâturages, on pouvait fabriquer un parchemin excellent, afin de perpétuer les beautés de la poésie dans le souvenir des hommes. Ils répétaient leurs vers en chœur, mais ne les écrivaient point. Toutefois, lorsque le Prophète eut commencé à rendre ses lois, les choses devinrent plus sérieuses : il s'agit de fixer à jamais ces paroles sublimes dont le prophète faisait un code aussi bien qu'un enseignement religieux. Que faire sans papier, quand il n'y a plus de papyrus en Égypte, et alors qu'on se trouve si éloigné de la Chine, où se fabrique déjà le papier de coton, voire même le papier solide obtenu du bambou? Jamais ces hommes ingénieux, y compris le Prophète, auquel tout était révélé, ne songèrent aux peaux flexibles de leurs brebis pour fixer les paroles sacrées. Ibn-Affan Othman, cousin germain d'Abou-Sofian, l'adversaire de Mahomet, eut plus d'esprit, ou tout au moins fut inspiré par un génie plus inventif que celui de tous ses compatriotes. Il avait, comme on sait, épousé les deux filles du Prophète, et il ne tarda pas à devenir son secrétaire avant d'être appelé à la dignité de troisième khalife. Lorsque le grand Othman avait assisté à un abondant festin où figurait quelque mouton rôti, il faisait choix d'une belle omoplate, et sur cette tablette improvisée à laquelle le manche ne manquait pas, il multipliait les chefs-d'œuvre de la calligraphie orientale.

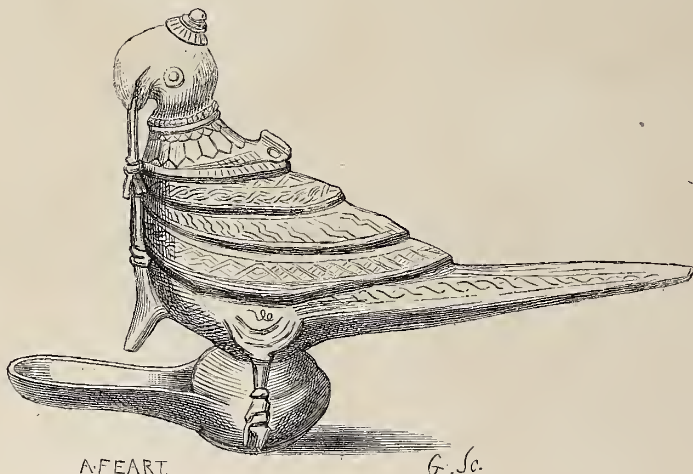
Qui nous dit qu'en ces temps féconds en trouvailles inattendues, où jusqu'aux débris de l'âge de pierre nous apportent des dessins figurés sur des os antérieurs au déluge, l'omoplate de mouton servant de calepin au terrible Othman n'apparaîtra point?

RESPONSABILITÉ.

N'oublions jamais que nous aurons un jour à répondre de ce que nous n'aurons pas fait, selon notre place et nos moyens, pour notre perfectionnement et pour le bien de nos semblables. TŒPFFER.

UNE LAMPE PERSANE.

Les récits des voyageurs, les musées des grandes capitales, le beau livre qui a été publié sur les lampes sépulcrales de Rome, montrent à quel degré de simplicité est demeuré durant un grand nombre de siècles l'art de l'éclairage chez tous les peuples. L'art a paré sans doute de mille façons les pauvretés de la science; mais, au fond, les Grecs et les Romains n'ont pas usé, pour s'éclairer



Lampe persane. — Dessin de Féart.

dans leurs palais ou dans leurs temples, d'un procédé plus ingénieux que celui qui est usité encore de nos jours chez les Kamtschadales et les Esquimaux. Otez la multitude de cierges qui ornent nos temples, et vous reconnaîtrez que le moyen âge n'a pas découvert un seul moyen d'accroître cet honneur qu'il rendait à Dieu et aux saints vénérés de l'Église; et les choses sont restées ainsi jusqu'au moment où le Genévois Argand a de nouveau illuminé le monde par la plus simple des inventions.

On pourrait supposer qu'un peuple ingénieux, dont les ancêtres avaient adoré sous sa forme matérielle le Feu, se serait montré plus inventif que ses prédécesseurs ou ses contemporains; il n'en est rien. Une lampe persane est, par le fait, tout aussi simple, nous dirions presque tout aussi grossière dans son mode d'éclairage, que la lampe de laiton qui éclaire en l'enfumant une *venta* espagnole.

Mais nous l'avons déjà dit, l'extérieur des lampes anciennes ou fabriquées en Orient est aussi varié qu'au point de vue de leur utilité leur agencement est uniforme. Ce fut, croyez-le bien, un trait de génie que de substituer à des mèches compactes des mèches à fibres parallèlement perpendiculaires; cette simple substitution créa deux immenses divisions dans la forme des appareils : à l'antiquité, aux pays d'Orient resta l'élégance. Un vaste musée ne contiendrait certainement pas tout ce que le caprice humain a inventé pour récréer du moins les yeux des gens qui s'éclairaient si mal.

L'ouvrier oriental qui a fabriqué cette lampe en cuivre a suivi bien certainement un type convenu. Il a voulu représenter un perroquet. Nous ne donnerons pas son imitation comme une merveille; mais la forme de ce petit appareil ne manque pas d'originalité. Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que, chez un grand peuple voisin des Persans, le perroquet est le symbole de l'amour conjugal. Cette lampe serait ainsi une sorte de *memento* consacré à tous les bons ménages.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA FÊTE DE LA GRAND'MAMAN.



La Fête de la grand'maman. — Dessin de Pauquet, d'après Debucourt.

Comme on lit bien sur le visage de cette bonne grand'-mère les sentiments qu'elle éprouve ! Dans sa joie il y a de la surprise, de l'émerveillement. C'est que pour elle, en ce moment où on lui souhaite sa fête, où on lui prodigue baisers et cadeaux, tout est changé ; le cours de la vie est comme suspendu, une brusque révolution s'opère. Elle,

dont tous les jours, tous les instants se passaient à donner, voici qu'à son tour elle reçoit. Cette douceur de recevoir, d'être l'obligée de quelqu'un, elle la goûte si rarement, à de si longs intervalles, qu'elle l'a oubliée, et voici que de nouveau elle l'éprouve. Elle, qui ne savait plus que penser aux autres, dont la vie s'effaçait tout entière dans l'abnégation, elle se retrouve, elle revit pour des joies personnelles, elle ressuscite par la reconnaissance. Et de qui est-elle l'obligée? De ses petits-enfants. Aujourd'hui ils ont mis de côté leurs jeux, leurs plaisirs, leurs petits intérêts, pour s'occuper d'elle; pour elle ils se sont privés de quelque chose, ils ont sacrifié les fleurs de leur jardin, et, tout fiers, tout radieux de leur sacrifice, ils lui offrent leurs bouquets! En ce moment, l'être chéri, choyé, que chacun se propose de rendre heureux, c'est elle! C'est elle qui est l'enfant, l'enfant au front ridé, aux cheveux blanchis. Le sentiment de cette délicieuse métamorphose remplit son cœur, l'oppresse; des larmes coulent de ses yeux et mouillent la main de sa petite-fille étonnée, qui les essuie avec ses caresses.

PAUVRE PETITE FEUILLE!

I

C'est à peine si l'aube blanchit l'horizon, et déjà la troupe joyeuse des bûcherons quitte le village. Ils portent cognées et scies, comme des soldats portent leurs armes; ils marchent d'un pas allègre, et de leurs mâles poitrines sort un chant sonore et bien rhythmé qui vous va jusqu'au cœur et vous inspire je ne sais quel courage et quelle fierté.

C'est la chanson des compagnons, chanson de travail et d'amour, chanson qui parle des grandes forêts ombreuses, de l'air libre des champs, des doux parfums des plaines, des âpres et vivifiantes senteurs de la montagne; la chanson parle aussi des bonnes ménagères et des tout petits enfants qui dorment dans les petits berceaux.

C'est là la richesse et la joie du bon travailleur; c'est son orgueil et son bonheur quand il rentre le soir chez lui, et qu'il trouve tout brillant et bien rangé. Une bonne parole de sa femme, un sourire du petit enfant, et le voilà tout reposé.

Allez, braves compagnons! Dieu vous bénit, car non-seulement il met dans vos maisons des cœurs qui vous aiment, mais encore il a semé à pleines mains autour de vous les splendeurs de la nature, et vous avez oublié plus d'une fois vos fatigues et vos sueurs en contemplant toutes ces poésies du ciel et de la terre qu'il prodiguait pour vous, les rudes enfants des bois et des montagnes, aussi généreusement que pour les grands poëtes au front inspiré, à l'âme vibrante, à la voix harmonieuse et divine.

II

La forêt retentit des coups sourds des cognées; les scies grincent; les grands arbres s'inclinent, tombent et roulent avec fracas. Les bûcherons accourent : tous, à l'envi, dépouillent l'arbre étendu; feuilles, branchages disparaissent, et du grand chêne il ne reste plus qu'un long corps, nu et sans vie, mais beau encore et majestueux, car Dieu veut qu'il y ait une austère poésie dans cette mort et dans cette nudité.

Alerte, braves compagnons! Attelez les chevaux aux grandes poutres, et faites-les rouler jusqu'au fleuve. Là, au bas de la colline, coule le Rhin aux ondes d'émeraude, qui portera les immenses radeaux; et les mariniers pensifs, appuyés sur leurs longs avirons, passeront par bien des pays et traverseront bien des villes; et ceux-là aussi, Dieu les bénit, car il prodigue pour eux toutes les poésies des rivages verdoyants, des hauts rochers qui se reflètent en tremblant dans les eaux du fleuve, et des brumes lumineuses du matin, à travers lesquelles arbres et rochers apparaissent resplendissants d'une lumière d'or.

Les grands radeaux sont arrivés, et sur les quais la foule émerveillée admire les beaux arbres, si droits et si forts, que des liens habilement disposés réunissent et retiennent. On les détache, on les soulève hors de l'eau. Bientôt ils sont emportés à travers les rues de la ville, et il faut plusieurs chevaux vigoureux pour traîner chacun de ces arbres qui, dans l'immense forêt, balançaient légèrement leur tête si souple que les roseaux n'ondulent pas avec plus de grâce et d'élégance.

A votre tour maintenant, braves charpentiers! Les treuils gémissent, les cordes sifflent, les poulies grincent. Les grandes poutres se dressent lentement; les voilà debout, fières et droites comme dans la forêt, lorsqu'elles étaient arbres. De hardis ouvriers montent jusqu'en haut; les marteaux frappent et refrappent sans relâche. L'immense échafaudage s'achève; et sur les charpentes, comme sur des ponts aériens, court et s'empresse toute une foule de travailleurs.

Les pierres montent; les étages succèdent aux étages; les hautes voûtes s'arrondissent et se ferment; l'édifice audacieux s'élève vers le ciel. C'est l'hôtel de ville aux grandes salles, où des voix éloquentes apprendront aux citoyens leurs droits et aussi leurs devoirs; c'est la tour du beffroi qui se dresse au milieu de la ville et la domine tout entière comme une sentinelle vigilante; c'est la sainte cathédrale aux gothiques arceaux, aux longues fenêtres où étincellent dans la lumière du soir les riches vitraux avec leurs personnages naïfs et leurs fleurs mystérieuses.

Et sans l'arbre, sans la poutre inerte et immobile, rien de tout cela ne pourrait se faire; mais Dieu les aime, les arbres de ses forêts; et quand ils ne peuvent plus donner d'ombrage, quand ils gisent sur la terre, il veut qu'ils soient encore utiles. Ces charpentes, il les bénit, car elles font songer aux beaux édifices où les hommes sont émus par la poésie de la liberté et la poésie de la prière.

III

Le vent souffle; une feuille détachée par la brise d'automne voltige par les airs et va retomber là-bas sur la route, auprès d'une pauvre cabane. Un enfant, assis devant la porte, court après elle et cherche à l'atteindre en élevant aussi haut qu'il peut son petit bras. Enfin il la tient, l'humble feuille jaunie et presque desséchée : ne la méprisez pas, car Dieu, qui aime tout ce qui est sorti de ses mains, lui a donné comme un reflet de beauté que saura bien voir celui dont l'âme sera plus tard une âme de poëte et d'artiste.

L'enfant la tient, sa feuille; elle a des couleurs d'or et des lignes de pourpre. L'enfant admire ces couleurs, qui lui paraissent encore plus magnifiques que celles des brillantes étoffes, des riches costumes qu'il voit porter aux grands seigneurs, aux nobles dames, quand de loin en loin on le mène à la ville. Dieu t'a bénie, pauvre petite feuille

desséchée, et ta part est bonne entre toutes, car tu charmes l'âme innocente et naïve d'un petit enfant.

L'enfant continue à regarder sa feuille : elle est découpée sur les bords en lignes capricieuses et fantasques ; elle a été rongée au milieu en deux ou trois endroits par les oiseaux et les insectes ; on dirait une fine dentelle. L'enfant y voit des figures de bêtes extraordinaires et de fleurs merveilleuses, comme il y en a dans les ballades que lui chante sa vieille grand'mère pour l'amuser ; comme il y en a dans les nuages que le vent pousse et rassemble dans le ciel ; comme il y en a aux colonnettes et aux portes de la chapelle gothique, où sa mère va prier le dimanche. Dieu t'a bénie, pauvre petite feuille déchirée, et ta part est belle entre toutes, car, grâce à toi, l'imagination d'un petit enfant a ouvert ses petites ailes.

L'enfant agite sa feuille ; elle fait entendre un bruit sec et triste ; il s'arrête tout à coup et devient songeur, puis une larme s'échappe de ses yeux et coule sur ses joues. Qu'a-t-il, le pauvre petit ? Mystère de l'âme, qu'un rien, un son, éveille et fait vibrer ! Il se rappelle qu'il y a bien des jours, — c'était l'année dernière à pareil moment, — il a suivi à l'église, avec son père et sa mère qui pleuraient, avec les gens du village qui avaient l'air triste et recueilli, un homme en noir portant sous son bras une boîte de bois. Quand on est sorti de l'église, sa mère l'a ramené à la maison, pendant que son père allait plus loin avec les autres et l'homme qui portait toujours la boîte. Depuis ce jour, il n'a plus jamais revu sa petite sœur. Il se rappelle que sur la route les feuilles jaunies craquaient sous ses pieds et faisaient le même bruit que celle qu'il agite. Dieu t'a bénie, pauvre petite feuille-morte, et ta part est heureuse entre toutes, car grâce à toi le cœur d'un petit enfant a vécu quelques instants d'une double vie dans le présent et dans le passé ; grâce à toi, il a déjà connu la salutaire tristesse du regret.

Qui sait ? petite feuille, tu as peut-être été choisie à dessein pour charmer l'âme et remuer le cœur de cet enfant, qui porte au front le signe divin. Qu'il grandisse, et qu'en lui s'augmente l'amour du beau, la flamme de l'idéal ! L'enfant, devenu jeune homme, sera le rêveur écoutant toutes les voix, comprenant tous les langages de la nature. Il aura des ravissements là où le vulgaire passe avec indifférence ; il aimera d'un amour infini ces collines, ces arbres, ces rochers, ce fleuve, qui renferment pour lui tout un monde ; et lorsque, grand artiste à son tour, il couvrira de ses merveilleuses sculptures les magnifiques édifices, objet des admirations de son enfance, il cherchera ce qu'il peut imaginer de plus beau, et son génie naïf retrouvera dans ses souvenirs la petite feuille jaunie par l'automne ; sous sa main elle revivra, elle décorera les élégants chapiteaux ou les portails ciselés comme des châsses ; et la pierre s'assouplira et se transformera en guirlandes légères comme les feuillages des bois, impérissables comme l'éternité. Et maintenant, petite feuille, le vent peut t'emporter par les chemins, et le pied du passant te réduire en poussière, tu n'auras pas été perdue, et ton rôle aura été noble et grand, car il n'y a rien de méprisable ni d'infime de tout ce qui sort des mains de Dieu.

SCÈNES DU PASSÉ ALLEMAND,

DE FREYTAG.

JONGLEURS, HISTRIONS.

Il est rare qu'on se rende compte de l'affinité qui existe depuis des siècles entre la vie allemande et l'antiquité romaine. Non-seulement les traditions de l'empire romain, du droit, de la langue latine, aidèrent à former la civilisation allemande dans les premiers temps du christianisme, mais les innombrables coutumes familières au monde romain s'immiscèrent profondément dans le monde du moyen âge. L'agriculture, en Allemagne, reçut des Romains la plupart de ses instruments aratoires et des articles productifs de ses marchés, tels que les fèves, les orges, etc. Les plus anciens de nos arbres fruitiers sont d'origine romaine, de même que nos vins, une grande partie des fleurs de nos jardins et de nos légumes. On en peut dire autant de nos premières fabrications de laine, de coton et d'étoffes de soie ; de nos anciennes machines, moulins à eau, etc., et des industries primitives en usage dans nos montagnes ; enfin d'une foule de choses qu'il serait trop long d'énumérer, comme les formes antiques de nos vêtements et de nos meubles. S'il était possible de peser tout ce qui, dans notre existence civilisée, nous vient de l'antiquité romaine ou de nos ancêtres les Germains, on pourrait encore, après quinze siècles, retrouver dans nos champs, nos jardins, nos maisons, sur nos personnes et même au fond de notre âme, de si nombreuses traces des idées et des usages des Romains, qu'on aurait le droit de se demander si nos ancêtres n'ont pas vécu sous la protection du vieux Jupiter plutôt que sous celle du sauvage Wustau.

Ainsi, entre mille autres coutumes venant des Romains, la race méprisée des histrions, des gladiateurs, des jongleurs, etc., s'est soutenue chez nous à travers les flots errants des populations d'émigrants venus de Rome, et s'est répandue chez les peuples barbares. Ces histrions représentaient devant les Vandales les pantomimes licencieuses des Romains ; ils s'arrêtaient devant les huttes des chefs francs, et jouaient ou chantaient des airs étrangers qui avaient peut-être été importés à Rome en même temps que les orgies des dieux asiatiques ; puis ils se mêlaient à la foule des Goths qui se pressaient dans le cimetière de l'église nouvellement bâtie, et là ils ouvraient leurs coffres afin de montrer aux curieux, comme un monstre étrange, un singe en jaquette rouge, ou les figures grotesques des marionnettes antiques, *Maccus*, *Bucco*, *Papus*, ces ancêtres de nos Jocrisses modernes ; les yeux bleus de la jeune population franque se dilataient d'admiration devant ces merveilles inconnues. D'autres membres de la bande des jongleurs se permettaient d'offrir en échange de quelques pièces de monnaie le spectacle d'un combat guerrier à la partie belliqueuse de l'assemblée, combat où se rencontraient la science et le danger des jeux du cirque romain. Un cercle se formait alors rapidement autour des combattants, et les intrépides Germains suivaient avec un intérêt passionné les hasards changeants de ces combats « pour de l'argent. » Plus le spectacle était sanglant, plus les spectateurs y trouvaient d'attrait, tout en n'accordant aux malheureux qui luttaient « pour de l'argent » pas un degré d'estime de plus qu'ils n'en eussent donné à deux loups ou à deux chiens affamés. Des femmes vagabondes parcouraient aussi les pays allemands, femmes rusées, hardies, revêtues de costumes aux couleurs éclatantes, et remplissant le rôle de danseuses, de chanteuses et d'actrices. Lorsqu'elles agitaient le tambourin grec ou le sistre asiatique dans des poses voluptueuses, elles devenaient irrésistibles pour les barons féodaux allemands ; mais elles n'en étaient que plus haïssables aux yeux des gens graves et pieux.

Dans le voisinage des camps, des lices où se donnaient les tournois, la foule des baladins et jongleurs ambulants plante ses tentes ou ses boutiques près de celles des marchands de passage, afin de se livrer à ses nombreux métiers : danses sur la corde, exercices de jongleurs, simulacres de combats, représentation dramatique

ou burlesque, exhibition de curiosités ou de monstruosités, etc. On voyait aussi des boutiques de docteurs ambulants qui faisaient devant la foule superstitieuse des cures miraculeuses à bon marché. Ces boutiques de médecins ambulants datent de plus loin que la fondation de Rome, car elles sont représentées sur les vases grecs antiques; elles passaient ensuite d'Italie en Allemagne, et les masques grotesques du Docteur et de son *Servus* parurent parfois comme intermèdes dans les représentations pieuses appelées *mystères*.

Quand la paix régna en Allemagne, un flot d'aventuriers venus d'Italie inonda le pays. A côté du ménétrier allemand, le marchand d'orviétan italien débitait sa marchandise; près de l'ours de Bohême se voyait le chameau du charlatan de Pise. — La jaquette bariolée, le masque noir et le chapeau de feutre gris du comique italien passèrent les Alpes et vinrent s'ajouter à notre vieil attirail de travestissement. *La suite à une autre livraison.*

MOYEN

DE FAIRE CUIRE LE POT-AU-FEU ET ROTIR LA VIANDE AU SOLEIL.

Ce moyen est indiqué par un de nos savants professeurs dans un ouvrage récent [1].

On sait que la concentration de la chaleur dans une enceinte vitrée est un fait d'expérience constaté depuis longtemps. La chaleur est plus grande dans les chambres dont les fenêtres ont un double châssis. Au temps des croisades, on eut l'occasion de s'assurer que les Arabes avaient reconnu l'efficacité d'un verre mince pour concentrer la chaleur solaire dans certaines liqueurs : ils se servaient exclusivement d'alambics de verre pour leurs distillations au soleil. Ils faisaient usage aussi de miroirs concaves d'acier poli, fabriqués à Damas, pour opérer certaines distillations.

On lit dans l'Histoire naturelle publiée par Adam Lonicer, en 1551 :

« Moyen par lequel on peut faire infuser dans l'eau diverses fleurs, de façon qu'elle en retienne l'odeur et les vertus.

» Présente un miroir concave à un soleil ardent, puis place entre l'astre et le miroir le vase de verre où est renfermée la substance, de telle sorte que les rayons solaires se réfléchissent du miroir au verre, comme le montre la figure ci-jointe. »

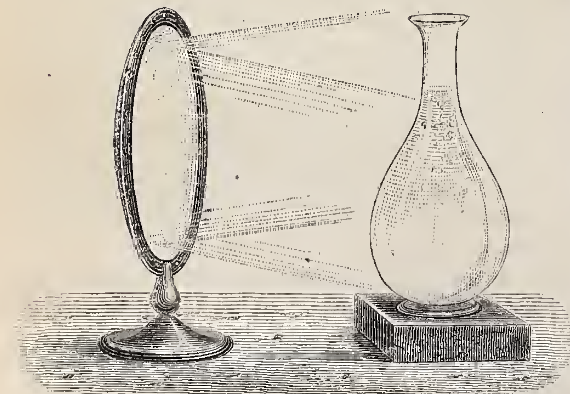


Fig. 1.

En 1662, un opticien de Lyon, Villette, construisit un miroir dont le foyer était large comme un demi-louis d'or. « Le point brûlant était distant du centre du miroir d'environ trois pieds (0m.97). Le bois vert prenait feu en un instant. Un petit morceau de fer de marmite était mis en goutte, près de tomber à terre, en quarante secondes. Une pièce de quinze sols était percée en vingt-quatre secondes. »

Vers 1687, le baron de Tchirnhausen construisit un autre miroir, fait d'une lame de laiton, d'une épaisseur double du dos d'un couteau ordinaire. Par le moyen de ce miroir, l'eau contenue dans un vase de terre entrait de suite en ébullition ; les œufs qu'on y plongeait étaient cuits dans le moment, et pour peu que l'expérience vînt à se prolonger, cette eau se réduisait en vapeur.

On pourrait citer un grand nombre d'autres essais, et notamment ceux de Buffon, de Saussure, de Ducarla et de sir John Herschel.

M. Mouchot a répété récemment ces expériences, et il expose ainsi les résultats qu'il a obtenus :

« J'ai pris un bocal en verre dont la paroi latérale n'était guère plus épaisse qu'une vitre, et dans lequel je pouvais facilement introduire un vase cylindrique en cuivre ou en fer battu dont les bords s'appuyaient sur ceux du bocal; puis j'ai mis sur le tout un couvercle en verre, et cette espèce de marmite solaire m'a fourni de bons résultats; car, étant placée au foyer du réflecteur en plaqué d'argent, elle faisait bouillir en une heure et demie trois litres d'eau à la température initiale de 15 degrés.

» Comme cette chaudière était d'une forme assez commode, je m'en suis servi pour différents essais.

» Elle m'a permis, par exemple, de confectionner au soleil un excellent pot-au-feu, formé d'un kilogramme de bœuf et d'un assortiment de légumes. Au bout de quatre heures d'insolation, le tout s'est trouvé parfaitement cuit, malgré le passage de quelques nuages sur le soleil; et le consommé a été d'autant meilleur que l'échauffement de la marmite s'était produit avec une grande régularité.

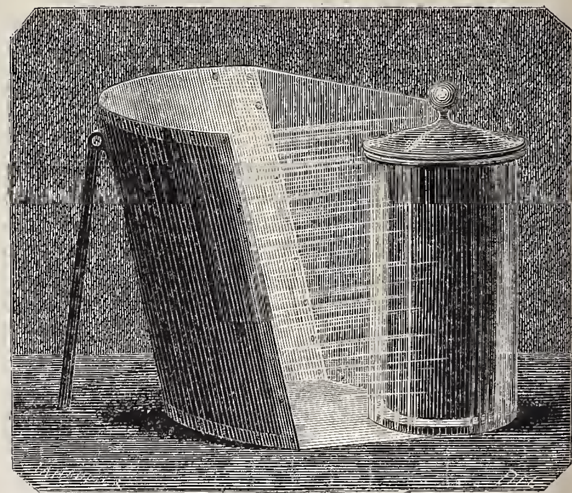


Fig. 2.

» Voici, pour plus de clarté, la figure de l'appareil mis en expérience :

» Un bocal en verre, fermé par un couvercle en verre, contient un vase métallique noirci, dont les bords reposent sur les siens; enfin, vis-à-vis est le réflecteur en plaqué d'argent frappé par les rayons du soleil qu'il concentre et renvoie sur le bocal.

» Ce réflecteur, cylindrique, est haut de 50 centimètres; la base est un arc de cercle dont la corde a un mètre.

[1] *La Chaleur solaire et ses applications industrielles*, par A. Mouchot. 1869.

Il est incliné de manière à concentrer les rayons du soleil sur la marmite, et l'on juge sans difficulté que celle-ci est bien au foyer par la lueur qui se forme sur la partie noircie.

» Pour transformer cette même marmite en un four, il m'a suffi de couvrir la chaudière d'un disque de fer battu placé sous le couvercle en fer. J'ai pu, de cette façon, faire cuire en moins de trois heures un kilogramme de pain. Le pain ne présentait aucune différence avec celui que donnent les fours de boulangerie.

» Enfin, en remplaçant les deux couvercles par un chapiteau d'alambic à tête de More, s'adaptant exclusivement à la chaudière, je me suis procuré, sans plus de frais, un appareil très-propre à la distillation de l'alcool au soleil.

» Le chapiteau ayant été mis en communication avec un serpentin plongé dans un courant d'eau froide, tandis que le vase métallique, contenant deux litres de vin, était placé dans le bocal, au foyer du réflecteur, j'ai recueilli l'alcool au bout de quarante minutes d'installation. Comme l'appareil s'échauffait lentement et d'une manière continue, cet alcool était très-concentré et possédait un arome des plus agréables.

» Voici la disposition que j'ai cru devoir adopter comme étant la plus favorable à l'action de mon réflecteur.

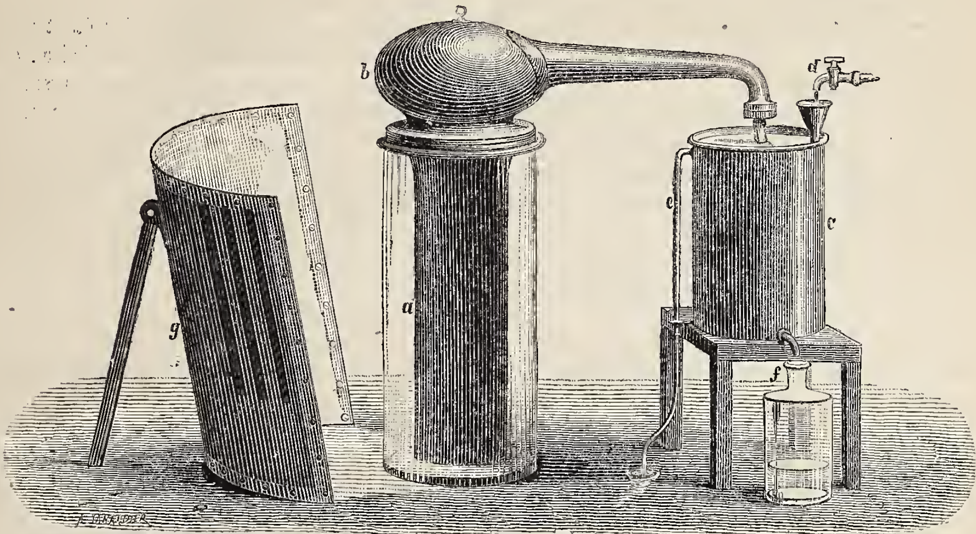


Fig. 3.

» *a* est la chaudière ou cucurbite enfermée dans le bocal en verre et contenant le vin; *b* est le chapiteau à tête de More; *c*, le serpentin où se condense la vapeur d'abord; *d*, le robinet par où tombe l'eau destinée à refroidir le serpentin; *e*, l'orifice de sortie pour ce même liquide; *f*, le vase qui reçoit l'alcool condensé; enfin, *g*, le réflecteur.

» Ce réflecteur m'a suffi pour faire rôtir la viande à l'air libre. En l'installant devant une broche garnie d'une pièce de bœuf, de veau ou de mouton, j'ai obtenu en moins de trois heures un rôti de très-bonne apparence, et dont la cuisson ne laissait rien à désirer.

» Seulement, pour éviter que les rayons chimiques ne donnent aux rôtis un goût désagréable, il faut avoir soin de placer devant la rôtissoire une vitre jaune ou rouge.

» Je me suis pareillement assuré de la possibilité de faire cuire rapidement au soleil des légumes, des grains, et, à cet effet, je plaçais au foyer du réflecteur un vase clos renfermant de l'eau; puis, quand le liquide entrait en ébullition, je faisais communiquer, à l'aide d'un tuyau, la partie supérieure du vase avec le fond d'un second vase renfermant les légumes ou les grains, et ceux-ci ne mettaient qu'un temps assez court pour cuire à la vapeur. »

Avec un réflecteur ou miroir cylindro-parabolique de près de 5 mètres de long sur 0m.50 de hauteur, et dont l'ouverture était ainsi cinq fois plus grande que celle du miroir d'un demi-mètre carré qui lui avait précédemment servi, l'auteur a pu faire bouillir en trente-cinq minutes cinq litres d'eau prise à la température initiale de 10 degrés.

Cette dernière expérience a eu lieu non au milieu de l'été, mais vers la fin de février et le commencement de mars 1869, le plus souvent entre neuf et dix heures du matin.

L'auteur fait observer qu'on peut donner à la marmite solaire indiquée par la figure 2 une forme plus élégante.

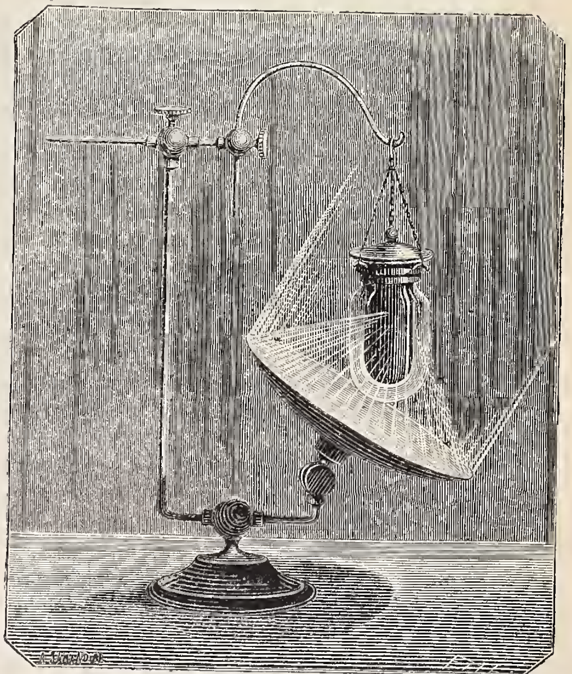


Fig. 4.

Un miroir sphérique, de médiocre étendue, est fixé par un genou à coquilles à l'une des branches du support qui doit soutenir la chaudière. Ce miroir peut donc être facilement dirigé vers le soleil et maintenu dans une position qui lui permette de recevoir d'aplomb la chaleur incidente. A l'autre branche du support est fixée par une vis une tige mobile qui supporte la chaudière et permet de l'installer au foyer même du miroir. Quant à la chaudière elle-même, elle est formée d'un vase de verre ou de cristal surmonté de son couvercle, et d'un autre vase noirci à l'extérieur et dont les bords reposent sur ceux du premier.

Les principaux avantages de cette dernière disposition sont : 1° de favoriser l'orientation de l'appareil, qui peut servir, ainsi modifié, dans tous les climats; 2° de rendre moins coûteux le miroir, qui n'a pas besoin d'autant de surface qu'un réflecteur cylindrique.

Dans la pratique, il n'est pas même nécessaire d'employer des miroirs en plaqué d'argent. Un réflecteur cylindro-parabolique en laiton poli, d'un demi-mètre d'ouverture, suffit pour produire une ébullition très-vive dans un volume d'eau de cinq litres.

Le caléfacteur de Lemare n'exigerait que bien peu de modifications pour cuire les aliments au soleil aussi bien qu'avec le charbon.

Les réflecteurs pourraient être formés de petits miroirs plans, s'ouvrir et se fermer comme un éventail. Nos soldats d'Afrique les emporteraient, par exemple, dans les sables du Sahara aussi bien que dans les neiges de l'Atlas.

M. Mouchot indique un grand nombre d'applications possibles de ce mode de se passer du feu ordinaire.

Si quelque fabricant ingénieux parvient à vendre à bas prix un appareil semblable à l'un de ceux qui viennent d'être décrits, nous ne doutons pas que beaucoup de personnes ne prennent plaisir à les expérimenter, et si elles sont satisfaites des résultats obtenus, elles se passeront de bois ou de charbon les jours où le ciel sera pur. On placera le pot-au-feu ou la rôtissoire dehors, à l'air libre, et on laissera aux rayons du soleil le soin de cuire et rôtir la viande et les légumes.

UNE GUENON ET SON ENFANT.

M. de Seignelay, le fils du grand Colbert, le ministre de la marine sous Louis XIV, avait fait, comme on sait, d'excellentes études; mais il n'était pas cartésien et ne croyait pas que les bêtes sont des machines plus ou moins bien organisées. Voici ce que lui écrivait, en 1691, un sien condisciple avec lequel il aimait à correspondre, tandis que celui-ci errait d'île en île dans les mers de l'Inde. Dechales décrit à son ancien condisciple une scène navrante dont il vient d'être le témoin. La scène se passe en partie à l'île de Mohéli, et plus tard à bord d'un des navires de Duquesne :

« On m'a dit qu'on y a vu des singes : je n'y en ai point vu; mais je suis sûr qu'il y en a, puisqu'il y a des guenons. Un de nos chasseurs avoit tiré sur une guenon, d'un ordre ou d'un genre de singe qui se nomme sapajoux...

» Cette bête tenoit son faon et lui donnoit à teter, lorsqu'elle avoit été tirée. La violence du coup la fit tomber de la hauteur d'une seconde chambre. — Celui qui l'avoit blessée alla à elle et resta surpris que, loin qu'elle lui montrât les dents, elle lui tendit la main et lui montra son petit tombé à trois pas d'elle; il alla le ramasser et le lui rendit : elle l'embrassa et le mit sur son bras. Le chasseur les apporta à bord l'un et l'autre. Cette bête se laissa emporter sans faire ni mal ni difficulté. M. de Porrières, touché des caresses que cet animal faisoit à son faon, pria la Fargue, notre chirurgien, de voir l'endroit où elle étoit blessée et de tâcher de la guérir. Il la sonda, elle se laissa faire sans branler. Il lui tira trois grosses dragées : elle en parut soulagée, et lui montra elle-même, avec un doigt de sa main, un endroit au-dessous de sa tétine gauche, et sembloit lui demander un secours nouveau. Il la sonda de nouveau, et, pendant cinq jours que cette bête vêquit, toutes les fois qu'il la pançoit, elle lui montroit toujours le même endroit au-dessous de sa tétine gauche, et du reste se laissa trois fois saigner au bras avec une docilité toute raisonnable, et prenoit un peu du bouillon qu'on lui présentoit.

» Son faon mourut le troisième jour entre ses bras, faute de nourriture, le lait de sa mère étant pourri. Tout mort qu'il étoit, elle l'embrassa et le baisa, et le mit à côté d'elle, et non plus sur sa cuisse ou sur son bras, comme elle avoit fait quand il étoit en vie. On la vit effectivement pleurer, et on entendit dans son estomach comme des espèces de soupirs. Environ une heure après, M. de Porrières lui fit ôter son petit. Elle tendit le bras au matelot qui le prenoit : elle le prit, le baisa de nouveau et le rendit. On lui vit encore les yeux pleins de larmes.

» La Fargue vint un moment après pour la pancer; elle lui baisa la main, lui montra là encore avec son doigt le dessous de sa mamelle gauche et le regarda d'un air à attendrir tous les spectateurs. Je ne sçais ce que M. de Porrières et d'autres auroient donné pour sauver cette bête. La Fargue la sonda de nouveau, tout aussi inutilement que les autres fois. Enfin elle mourut le matin du sixième jour de ses blessures, entrant sur le sept. Elle avoit été blessée le samedi quatre du courant, sur les cinq heures du soir, et mourut le samedi à six heures du matin, dans le moment que la Fargue, qui la pançoit toutes les douze heures, venoit pour la pancer.

» Il pria le commandeur de souffrir qu'il l'ouvrît. Cela lui fut permis, et notre chirurgien eut le chagrin de voir sa bêtise et son ignorance éclater aux yeux de tout le monde, curieux de voir l'endroit que cette bête avoit toujours montré sous sa tétine gauche. C'étoit une dragée restée dans la chair, entre deux côtes, justement dans le pli que faisoit son corps en se mouvant. » [1]

LONGUEURS D'ONDE

DES RAYONS CALORIFIQUES, LUMINEUX ET CHIMIQUES DU SPECTRE SOLAIRE, ET DES RAYONS SONORES. DISTANCE DE L'ŒIL A L'OREILLE.

L'*œil humain* perçoit les choses par la lumière. Les objets éclairés envoient de toutes parts des rayons qui vibrent en des temps différents et sont d'inégales longueurs, selon leur couleur. Un rayon de telle longueur nous donne l'impression du rouge, un de telle autre longueur nous donne l'impression du bleu. Celui du rouge fait tant de vibrations par seconde. Celui du bleu en fait un autre nombre. Pour être visibles, les rayons partis d'un corps doivent être compris entre deux limites de vitesse déterminées. Trop lents, ils ne frappent pas la rétine assez vite pour y produire une impression lumineuse. Trop rapides, ils la frappent trop vite, et passent inaperçus.

Au-dessous des rayons lumineux, il y a, dans la lumière même du soleil, des rayons *obscurs*, qui sont plus longs et vibrent plus lentement que les rayons colorés : ce sont les

[1] Voy. *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales par une escadre de six vaisseaux commandés par M. du Quesne.* La Haye, 1721, 3 vol. in-12, t. II, p. 302.

rayons calorifiques, insensibles à l'œil, mais sensibles au thermomètre.

L'*oreille humaine* perçoit les mouvements de la matière qui donnent naissance aux vibrations sonores. Les ondes sonores sont beaucoup plus longues et plus lentes que les vibrations calorifiques. Elles sont comprises entre deux limites au delà desquelles l'oreille ne perçoit aucun son, parce que ces mouvements sont ou trop rapides, ou trop lents, pour influencer le nerf auditif.

Mais entre les ondes qui donnent le son et celles qui donnent la chaleur et la lumière, il y a un *intervalle* considérable. Les mouvements ondulatoires effectués dans la nature qui sont compris dans cet intervalle ne sont pas accessibles à la sensation humaine, parce que nous n'avons pas de nerf, ou du moins de sens adapté pour les percevoir.

Un sens qui ne serait ni l'œil ni l'oreille, et qui serait mis en vibration par ces mouvements, sentirait dans la nature quelque chose que nous ne sentons pas.

Les êtres des autres planètes peuvent avoir ce sens, adapté pour sentir les vibrations comprises entre l'acoustique et l'optique. Ce sens nous fournirait une appréciation de la nature étrangère à toutes les connaissances terrestres.

Depuis quelques années, la physique moderne a pris spécialement pour sujet d'étude l'examen des forces physiques considérées dans les mouvements vibratoires par lesquels elles se communiquent à nous. Dans son ouvrage sur *l'Unité des forces physiques*, récemment traduit en français, voici en quels termes s'exprime à cet égard le P. Secchi, directeur de l'Observatoire de Rome :

La détermination de la longueur des ondes offre un intérêt tout spécial au point de vue de la distinction des rayons. Les ondes colorées diminuent d'étendue depuis le rouge jusqu'au violet. Au delà du rouge, sous le spectre de la lumière solaire, il y a les rayons obscurs qui donnent la chaleur; au delà du violet, il y a les rayons obscurs qui agissent chimiquement. Par conséquent, les vibrations produisant la chaleur obscure surpassent de beaucoup en longueur celles qui excitent les actions chimiques. La longueur d'onde de l'extrême rouge est de 738 millioniémes de millimètre. Pour le milieu du jaune, c'est-à-dire au maximum du pouvoir éclairant, on trouve 555; et enfin l'extrême violet correspond à 369. Les nombres précédents fournissent très-sensiblement les limites extrêmes du spectre visible, au moins pour les vues ordinaires. Ils nous montrent que l'onde de l'extrême rouge est le double de l'onde de l'extrême violet; la plus grande intensité lumineuse correspond à la moyenne entre ces deux quantités. Ainsi, les limites de sensibilité de l'œil sont séparées par un intervalle égal à celui qui, en acoustique, est nommé une octave.

Si maintenant nous cherchons les limites extrêmes des radiations calorifiques et chimiques, nous les trouvons de beaucoup plus éloignées. Selon Müller, la plus longue des vibrations calorifiques obscures mesurées jusqu'à ces derniers temps est de $0^{mm}.00183$; elle est donc triple de celle du jaune, dont la valeur est égale à $0^{mm}.0006$, et sextuple de l'onde extrême fluorescente, c'est-à-dire de l'ultraviolet, fixée à $0^{mm}.0003$ par Esselbach. Ainsi, les ondes calorifiques sont environ six fois plus longues que les vibrations extrêmes chimiques nommées ondes fluorescentes.

On peut se représenter facilement une courbe montrant la loi d'accroissement de la longueur des ondes, en allant du violet au dernier rayon calorifique obscur.

Le parallèle entre l'échelle spectrale et l'échelle sonore s'établit ainsi de lui-même. D'après les physiciens, les sons les plus graves perceptibles correspondent à 30 vibrations par seconde, et les plus aigus à 36 000 vibrations; le rapport entre les extrêmes de la série acoustique est donc de 1 à 1 200. Mais de ce que nous ne percevons pas certaines ondes, il n'en faut pas conclure qu'elles n'existent point. Ainsi, au delà de la limite obscure il peut y avoir d'autres ondes plus longues, que nous ne pouvons apprécier par nos procédés expérimentaux, et qui pourraient réunir les deux séries. La chose paraît même fort probable. En effet, en prenant l'extrême rayon calorifique de Müller, cette onde serait déjà seulement 1770 fois moindre que les ondes les plus courtes mesurées par Kœnig dans les corps sonores. La grande difficulté que l'on éprouve à distinguer les sons extrêmement aigus résulte de ce que les vibrations ayant une durée extrêmement petite, et ne se prolongeant pas comme les sons musicaux ordinaires, elles se confondent avec le choc qui a mis le corps sonore en mouvement. Ainsi, l'onde calorifique la plus longue et l'onde aérienne la plus courte sont séparées par une distance environ moitié plus longue que l'intervalle compris entre les sons extrêmes perceptibles. Nous avons vu que ce dernier intervalle était celui de 1 à 1 200; et Kœnig, par des moyens spéciaux, ayant obtenu des sons de 50 000 vibrations, ce rapport peut être élevé à 1 : 1667. Or ce rapport est sensiblement celui des longueurs de l'onde la plus lente et de l'onde sonore la plus rapide.

Les corps vibrants qui rendent ces sons excessivement aigus s'échauffent, et finissent par atteindre l'incandescence; par conséquent, leurs molécules sont susceptibles de vibrer dans toute l'étendue comprise entre les limites acoustiques et optiques. Nous sommes donc en droit de conclure que le mouvement oscillatoire des particules matérielles peut s'effectuer avec une lenteur extrême, comme cela arrive pour les sons musicaux les plus graves, puis s'accélérer jusqu'à présenter cette incroyable vitesse de 946 000 000 000 000 de vibrations par seconde, qui caractérise l'onde chimique extrême du spectre.

Avant d'abandonner ce sujet, nous ferons remarquer que les ondes lumineuses nous offrent un étalon de mesure absolu et inaltérable. La longueur de l'onde du sodium est toujours identique à elle-même tant que le métal conserve sa *nature*. Cette longueur est donc un type de mesure linéaire aussi invariable que la nature des choses. Et un étalon ainsi choisi ne devrait pas être repoussé comme étant trop petit; car le rapport entre la longueur de l'onde lumineuse du sodium en ignition et la longueur du mètre n'est pas beaucoup différent de celui qui existe entre le mètre et son prototype, c'est-à-dire le quart du méridien terrestre. En effet, le mètre ayant été pris égal à la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre, l'onde du sodium est la six-millionième partie du mètre; l'onde de l'hydrogène dans le rouge est encore plus grande.

Ainsi, il y a, à n'en pas douter, des mouvements ondulatoires s'accomplissant dans la nature, autour de nous, qui ne sont ni sonores, ni chauds, ni lumineux, que nous ne pouvons ni entendre, ni ressentir, ni voir. Entre le nerf optique et le nerf auditif, il y a une distance organique qui laisse constamment un vide pour nous, et nous ne pouvons connaître ce qui se passe dans l'intervalle compris entre ces deux ordres de sensations.

LE COLIBRI.

Voy. t. XXXVI, 1868, p. 52; et la Table de trente années.

« Est-il un homme, dit un des meilleurs peintres de la nature américaine (1), qui, voyant cette mignonne créature balancée sur ses petites ailes bourdonnantes, au sein des airs où elle est suspendue comme par magie, voltigeant d'une fleur à l'autre, d'un mouvement si gracieux, si vif, si

(1) Audubon.

léger, poursuivant sa course d'un bout à l'autre de notre vaste continent ([1]), et produisant, partout où elle se montre, des ravissements toujours nouveaux; est-il un homme, je vous le demande, qui ne s'arrête pour admirer, et ne tourne à l'instant sa pensée pleine d'adoration vers le tout-puissant créateur?

» Le soleil n'a pas plutôt ramené le printemps et réveillé la vie dans ces millions de plantes qui vont épanouir feuilles et fleurs à ses fécondants rayons, qu'on voit arriver, sur ses ailes de fée, le petit oiseau-mouche; il visite avec amour chaque calice embaumé qui s'entr'ouvre, et, tel qu'un fleuriste soigneux, il en retire les insectes dont la présence eût bientôt flétri la fraîcheur et l'éclat de ses pétales. Se balançant dans l'air, il plonge son œil attentif et brillant dans les plus secrets replis des corolles; du bout de ses ailes qui vibrent au point de paraître immobiles, il évente et rafraîchit la fleur; on dirait que par le doux murmure de son vol il veut bercer et endormir le petit scarabée qu'il convoite. Tout à coup il enfonce dans la coupe fleurie son bec long et délié comme une aiguille, il y darde sa langue à double tube, imprégnée d'une salive glutineuse : en un clin d'œil, l'insecte est saisi et disparaît dans le gosier de l'oiseau; heureux larcin pour la plante, car elle n'y perd qu'une goutte de miel et se voit délivrée de son ennemi...

» ... Que ne puis-je, cher lecteur, vous faire partager les transports que j'ai éprouvés moi-même en épiant leurs évolutions que l'œil suit à peine, en contemplant leurs gracieuses manœuvres, alors qu'en un couple charmant



Le Colibri topaze et son nid. — Dessin de Freeman.

deux de ces délicieux petits êtres se donnent l'un à l'autre des preuves de leur mutuelle tendresse! Que ne puis-je vous dire comment le mâle gonfle ses plumes et sa gorge, et, semblant danser sur ses ailes, tourbillonne autour de sa femelle, — une merveille de délicatesse! — avec quelle rapidité il plonge vers une fleur, et revient le bec chargé vers sa compagne qu'il évente de ses petites ailes, tandis qu'il lui donne l'insecte ou le miel qu'il est allé chercher pour lui plaire! Et quand ses attentions sont accueillies, quand est scellée l'heureuse union, comme il redouble de courage et de soins! comme il ose même donner la chasse au gobe-mouche tyran, et ramener grand train jusque chez eux le martin et l'oiseau bleu! et comme enfin il revient triomphant et joyeux, auprès de son amie, sur ses ailes retentissantes! »

([1]) Il s'agit de l'oiseau-mouche à gorge de rubis.

L'ÉCOLIER AUX AILES DE MERCURE,

PAR REYNOLDS.



L'Écolier aux ailes de Mercure, tableau de Reynolds. — Dessin de Pauquet.

Les portraits allégoriques étaient fort à la mode à la fin du dix-huitième siècle. On drapait le modèle à l'antique, on lui prêtait des attributs de la mythologie. Mme Vigée-Lebrun peignait en Bacchante, en Sibylle, la belle et trop célèbre lady Hamilton; elle faisait de la comtesse de Fries une Sapho, du prince Lubomirski un Amphion jouant de la lyre, de la princesse Lichtenstein Iris traversant les nuages; et comme les pieds nus de la déesse scandalisaient les grands parents, le prince fit poser au bas de la toile deux petits souliers de satin blanc qu'avait laissé tomber dans sa course rapide la messagère des dieux. En mettant les ailes de Mercure au chapeau de ce jeune écolier anglais, type de la race normande, Reynolds a-t-il voulu prédire sa destinée? Placé sous l'invocation du rusé fils de Jupiter et de Maïa, cet adolescent à la physionomie réfléchie et ferme, au regard profond, sera-t-il orateur, commerçant, ou... voleur? Aura-t-il, à la tribune, l'éloquence vigoureuse et lucide de Fox; l'accent incisif, les métaphores colorées, les rapprochements piquants et ingénieux de Burke? Sa fortune égalera-t-elle celle du légendaire Whittington, qui, du fond de son obscurité native, entendait les cloches de Londres répéter en chœur : « Tu seras lord-maire! tu seras lord-maire! » et qui se vit un jour promu à cette haute dignité? Sera-t-il le loyal et gé-

néreux Antonio de Shakspeare, dont les vaisseaux sillonnent les mers lointaines, allant de l'ancien monde au nouveau, et qui, la main toujours ouverte, engage pour servir un ami non-seulement les riches cargaisons que les tempêtes peuvent engloutir, mais encore une livre de chair vive à couper sur son corps à l'endroit qu'il plaira au haineux juif Shylock de désigner, si le billet n'est pas payé à l'échéance? Se rangera-t-il, au contraire, parmi les usuriers qui trafiquent des consciences, et trouvent tant de prétextes à justifier le vol qu'en les écoutant on perd la notion du bien ou du mal? Mais nous ne voulons pas si tristement augurer de cette tête encore naïve. Il y a de la fermeté, de la décision dans les traits. On voudrait connaître l'original du portrait, savoir comment il s'y est pris pour remplir la bourse vide qu'il tient à la main. Espérons qu'à l'exemple du peintre pour lequel il a posé, l'écolier a suivi la voie droite, mais longue, qui, par le travail et la constance, mène au talent, à l'estime de soi, aux honneurs, et quelquefois à la fortune.

VOYAGE CHEZ LES FINNOIS
DE LA NORVÉGE MÉRIDIONALE [1].

Il y a plus de deux siècles, des familles finnoises se sont établies dans la longue chaîne de collines boisées qui sépare le Hedemarken en Norvége du Wermeland en Suède. Il existe encore quelques restes de cette colonie sur une partie des confins des deux royaumes, que les Norvégiens appellent *Finskoven* (la forêt finnoise), et les Suédois *Finmarken* (le territoire finnois).

Cette colonie a été peu remarquée, et l'on n'a sur elle que des notions rares et incomplètes. Pour distinguer ses habitants des Lapons ou Finnois septentrionaux, les anciens écrivains les nommaient *Finnois des bois* (Skovfinner), ou *Finnois de seigle* (Rugfinner); et lorsqu'ils les mentionnaient, ce n'était qu'en termes très-défavorables. Dans une *Relation sur l'état de la Norvége en 1699*, par le conseiller d'État Rosenkreutz, il est dit de ce peuple : « C'est pour le pays le fléau le plus pernicieux que l'on puisse imaginer, car ils courent les bois et les montagnes, et détruisent le gibier au grand détriment des indigènes; en outre, dans les lieux où on les a laissés en paix (fermant à grand tort l'œil sur leur mauvaise conduite), ils ont brûlé de diverses manières les plus belles et meilleures forêts pour y semer du seigle et des raves, genre de culture dont ils tirent peu de profit, mais qui cause beaucoup de dommage au roi, au pays, aux habitants. En temps de guerre, ce sont les espions les plus dangereux; en outre, comme ils connaissent tous les chemins de traverse et les sentiers dans les bois, on a toujours à craindre d'être assailli, volé et pillé par eux, etc. »

Dans son *Histoire naturelle de la Norvége*, l'évêque Pontoppidan leur fait absolument les mêmes reproches; il les compare aux Morlaques, ces pillards à demi sauvages des montagnes de la Dalmatie; il ajoute que c'est un peuple si dégradé qu'il est méprisé des Norvégiens, comme les plus misérables juifs le sont ailleurs. Kraft en parle avec plus de détails dans la Description de la Norvége, dont la première édition parut en 1820. Quoique les habitants du Finskov aient commencé à s'élever un peu, dans ces derniers temps, sous le rapport du bien-être et de la moralité, leurs rapports avec les Norvégiens sont encore peu nombreux; ils ne descendent généralement que deux ou trois fois par an dans les vallées norvégiennes, « pour aller à l'église, s'enivrer lorsqu'ils en sortent et régler leurs affaires. » Leur extrême pauvreté, ajoute le même auteur, les a souvent réduits à se nourrir de pain d'écorce.

Après de telles descriptions, je ne pouvais guère me faire une idée avantageuse de la vie et des mœurs de ce peuple. Des personnes qui avaient été dans le Finskov m'avaient encore assombri ce tableau. Je me représentais les Finnois comme des espèces de vagabonds; et quand je partis pour leur pays, je m'attendais à tomber dans un repaire de vagabonds.

Dans l'été de 1848, je partis d'Hofaas, dans l'annexe de Brandvold, paroisse de Grue, et, après avoir gravi la chaîne de collines qui limite à l'est le bassin du Glommen, je me dirigeai vers la frontière suédoise, pour gagner le Finskov du canton de Solœer. Je passai d'abord devant plusieurs chalets, situés sur la lisière du bois, appartenant aux propriétaires norvégiens de la vallée. Le territoire occupé par les Finnois est plus avant dans les bois, et l'hiver, où les chalets sont inhabités, il est séparé des habitations norvégiennes par une forêt déserte d'environ deux milles de large.

Quand je quittai le dernier chalet, j'étais affecté comme s'il se fût agi d'un voyage lointain. Des nuées chargées de pluie planaient lourdement sur les sombres collines; partout la tristesse; aucune voie, mais seulement la trace des pas qui avaient usé la bruyère; çà et là quelques troncs d'arbres, jetés en guise de pont sur un rapide ruisseau ou dans quelque marécage, montraient l'état de la civilisation chez les Finnois. J'étais inquiet, lorsque après une course de deux milles j'approchai de la première habitation finnoise, Græsbjerg, près du lac de Skadsen, et que je m'adressai au premier Finnois. Je me figurais que cet étranger, objet du mépris des indigènes, aurait honte de parler de son origine finnoise et me regarderait d'un œil soupçonneux. Mais combien ne fus-je pas agréablement surpris! Dès que je lui eus franchement déclaré que le seul but de mon voyage était d'observer l'état des Finnois, il m'invita cordialement à entrer dans sa maison, et me fit offrir par sa fille une tasse de lait, attention que j'avais rarement rencontrée parmi les paysans norvégiens d'aussi humble condition. Il me fit visiter sa maison, dont il était propriétaire (sort peu commun chez ces Finnois); il me montra le marécage qu'il avait desséché à force de travail, débarrassé de pierres et transformé en terre labourable. Il me conduisit chez ses voisins, me présentant avec quelques mots finnois que je ne comprenais pas, mais qui partout me firent bien accueillir.

Ici j'étais véritablement comme dans un pays étranger; mais j'avais l'avantage d'être compris de tous les habitants, quoiqu'ils parlassent entre eux une langue à moi inconnue. Leur intérieur m'offrit aussi des coutumes toutes particulières. Les maisons finnoises, et particulièrement les plus anciennes, consistent en une assez grande chambre, dont l'un des coins est occupé par un grand fourneau bâti comme un four, avec des bancs sur les côtés, qui sont des couches très-chaudes. On y entretient continuellement un grand feu, même en été; c'est une nécessité, disent les Finnois, car après avoir longtemps marché et travaillé dans les marécages, ils rentrent toujours avec des vêtements mouillés. La fumée ne s'échappe pas par une cheminée, mais elle se répand dans la partie supérieure de l'appartement, et trouve issue à travers l'une des quatre ouvertures percées dans les murs. Les Finnois se trouvaient parfaitement au milieu de cette fumée et de cette chaleur, qui ne tardèrent pas à m'être incommodes.

L'hospitalité que je rencontrai partout fut telle qu'on

[1] Extrait et traduit de *Beretning om Fante-eller Landstrygerfolket*, Rapport sur les Fants ou vagabonds de la Norvége, par Eilert Sundt. Christiania, 1850, in-8; avec des additions tirées d'ouvrages norvégiens, suédois et finlandais.

Sous le nom de finnoise on désigne une race comprenant les Lapons et les Quænes. On attribue à ces deux peuples, aujourd'hui peu semblables, une même origine très-ancienne.

pouvait l'attendre de l'état d'isolement et de la vie frugale et laborieuse des habitants. Mais je fus bien étonné de trouver dans chaque maison des livres finnois, non-seulement des reliques poudreuses d'un temps meilleur, mais des bibles nouvelles, et souvent même des œuvres littéraires, des recueils de belles poésies populaires de la Finlande, des livres que l'on chercherait en vain dans les librairies de Christiania. J'étais aussi réjoui que surpris de voir ce peuple en relations littéraires avec son ancienne patrie. Je pris naturellement des informations à cet égard; mais je reconnus bientôt que les habitants des frontières de la colonie n'étaient pas aussi bien au fait des affaires du pays que ceux de l'intérieur. Personne, me dit-on, ne pouvait mieux me renseigner que l'homme à qui l'on me renvoya : le vieux Paul Œieren, maître d'école ambulant du Finskov. Mais où trouver ce personnage errant? Je n'avais d'autres moyens de satisfaire ma vive curiosité que de m'engager plus loin dans les collines.

Je ne pus obtenir de cheval; on me donna pour guide un jeune Finnois de Suède, et je me mis en route. Mais il plut toute la journée. On était porté à la mélancolie dans cette région boisée et mal peuplée. Je dus passer sous des arbres chargés de rosée, dans la bruyère humide, et traverser des sentiers roides et des marécages suspects. Cette marche devint doublement pénible lorsqu'à la fin je découvris que mon guide connaissait mal le chemin. Malgré la difficulté qu'il y avait à s'orienter dans la brume, j'aimai mieux suivre les indications de ma carte départementale que les assertions incertaines de mon compagnon. Après deux milles d'une course fatigante, j'atteignis enfin le sommet d'une colline au pied de laquelle s'étendait la large et sombre surface du lac Rœgden. A peu de distance sur la rive était situé Kalnæsset (le promontoire chauve), terme du voyage. La fumée des maisons m'annonçait que l'on n'était pas encore couché.

En traversant le groupe des habitations dispersées pour me rendre chez le Finnois à l'hospitalité duquel j'avais été recommandé, je passai devant une étuve : c'est le plus sûr indice de la présence de la nationalité finnoise dans nos forêts, car la *pirti* finnoise (ou hutte sans cheminée) s'est presque partout transformée en maison à la norvégienne; mais il y a toujours une étuve tout auprès. C'était le samedi soir, jour d'ablution, et tout était en mouvement autour de l'étuve fumante. Les uns jetaient leurs habits sur le sol pour se délasser dans le bain de vapeur; à l'intérieur, d'autres fouettaient avec des boussines de bouleau leurs membres en sueur; quelques-uns sortaient tout fumants pour se plonger dans le ruisseau qui coulait près de là, vieux et jeunes, hommes et femmes, tous ensemble, sans paraître éprouver aucune gêne. Ce dernier détail tient trop à l'état de nature pour convenir à nos mœurs; mais je désirerais que tout paysan norvégien eût une étuve près de son habitation, et en fît un usage assez fréquent pour que sa personne et sa maison fussent aussi remarquablement propres que l'étaient celles des Finnois. Ces bains, me dit-on, sont extrêmement utiles pour la conservation de la santé; et je crois que je me débarrassai d'un rhume qui commençait en m'enfermant, le jour suivant, dans la vapeur tiède, et en prenant une douche aussitôt après.

Il y avait peu de temps que j'étais chez mon hôte, lorsque l'on me servit une excellente truite; après m'être restauré, je m'amusai à observer le tableau original que j'avais sous les yeux.

Il y avait dans la maison une grande quantité de Finnois, dont quelques-uns étaient venus de loin; il paraît qu'ils se considèrent comme chez eux quand ils sont chez un de leurs compatriotes. Tous parlaient le norvégien, quoique plusieurs d'entre les vieilles femmes et les enfants ne prissent que peu de part aux conversations en cette langue; mais à leur prononciation douce, on pourrait presque dire affectée à force d'être pure de provincialisme, on distinguait facilement que le norvégien n'était pas leur langue maternelle; ils n'étaient dans leur véritable élément que lorsqu'ils parlaient finnois, seul idiome dont ils se servissent entre eux. Ils ont conservé dans toute sa pureté cette langue de leurs ancêtres, comme je pus m'en convaincre en me faisant épeler quelques phrases et en comparant les flexions avec les paradigmes (¹) d'une grammaire que j'avais apportée. Il ne m'était jamais arrivé de me trouver dans une société dont la langue me fût tout à fait étrangère; je ne pouvais même pas distinguer les divers sons et les syllabes de ces mots coulant avec rapidité et, — autant qu'une oreille mal exercée peut en juger, — pleins de mélodie. Tout était nouveau et particulier pour moi; j'aurais pu me croire transporté, non pas à dix ou douze milles de Christiania, mais au milieu du *Suomi*, dans les forêts du grand-duché de Finlande. Le babil continuel que j'entendais autour de moi avait peut-être pour objet les jolies traditions finnoises sur les esprits des forêts primitives, ou bien, puisqu'il était si vif et si animé, s'agissait-il d'énigmes nationales ou de jeux de mots.

Mon hôte, Peder Mathisen ou Pekko Karvainen (²), était un propriétaire aisé, qui s'était bâti, avec des poutres de son propre bois, une grande maison dans le style norvégien. On me prépara un lit dans une jolie chambre, où pénétraient les rayons du soleil lorsque je me réveillai assez tard le lendemain matin. C'était un beau spectacle alors que le Rœgden, ce lac étroit, long d'environ deux milles. Dans la direction de sa pointe sud-est, qui s'enfonce en Suède et s'y écoule, s'élèvent des deux côtés de l'eau, sur deux collines, d'imposantes masses de pierres qui marquent la limite des deux royaumes unis. Tout le long des deux rives s'étendent çà et là les champs et les prés que les laborieux colons ont conquis sur les forêts de pins. Un peu plus loin, du côté du nord et en deçà du lac, au pied d'une colline, est situé le village finnois de *Lœrhaugen*. On y compte deux cent cinquante habitants, mais ce ne sont que des locataires. Le pays et les bois voisins ont été achetés récemment par un propriétaire de la vallée du Glommen, qui dispose du travail des villageois pour couper des milliers de poutres et les faire transporter ou flotter jusqu'au lit du fleuve.

Comme c'était un dimanche, j'acceptai volontiers l'invitation de mon hôte, qui m'engagea à rester à Kalnæsset. Paul Œieren, que je cherchais, venait d'arriver, et faisait sa classe dans une pièce voisine. On me l'avait simplement désigné sous le nom de maître d'école ambulant; mais, d'après la description que l'on m'avait faite de lui, je me le représentais comme le patriarche des Finnois, et mon attente ne fut pas déçue. Si, à première vue, ses lunettes et sa pipe garnie d'argent rappelaient le simple magister de village, bientôt l'impression changeait : une certaine dignité répandue sur toute sa personne, sa conversation sérieuse, et même ses fines et légères railleries, donnaient une assez haute idée de son caractère et de son intelligence. Je le visitai dans sa maison d'école temporaire; tous les ustensiles et les objets qui appartenaient aux occupations quotidiennes en avaient été enlevés. Sur une grande table, je remarquai des catéchismes et des histoires de la Bible, des manuels historiques et géographiques en suédois et en norvégien, et beaucoup de livres finnois, bibles, psautiers, recueils de chants et de mythes. A l'aide de ces der-

(¹) Exemples, modèles de conjugaison.

(²) Tout Finnois porte, en guise de nom patronymique, un nom de famille originaire de la Finlande. Les maisons ont aussi un nom finnois en même temps qu'un nom norvégien.

niers ouvrages, le vieillard s'était remis en mémoire les traditions à demi oubliées qu'il avait entendues dans son enfance sur Væinæmœinen, Ilmarinen, et autres personnages héroïques de la poésie populaire des Finnois. Aussi jouissait-il d'une grande réputation : il était toujours le bienvenu dans les maisons finnoises où il s'arrêtait pendant ses excursions. Il me conduisit dans plusieurs habitations finnoises situées le long du Rœgden, et je passai, grâce à lui, une journée très-agréable.

La suite à une prochaine livraison.

CROQUIS PAR PHILIPPE LE BAS.

M. le baron de Hochschild, ministre de Suède et de Norvége à la cour de Prusse, a trouvé parmi ses papiers de famille des lettres adressées à son grand-père maternel, J.-E. Rehn, par un de nos plus habiles graveurs du dix-huitième siècle, Jacques-Philippe Le Bas. A l'écriture de ces lettres sont mêlés des croquis à la plume, que nous reproduisons d'après les fac-simile déjà publiés dans un excellent recueil, achevé depuis peu de mois seulement (1).

Voici quelques lignes de Le Bas empruntées à l'une de ces lettres, datée du 10 janvier 1746; nous en conservons l'orthographe :

« Mon epouse a eu bien froid cet hiver, le manchon n'a pas parue que vous luy aviez promis de vous-mesme, c'est ce quis l'etonne. Elles vous fait mil compliment et parle de toutes nos partie de campagne sans cesse, disant que vous etiez un charmant garçon et quel desireray bien vous voir. Cela mérite quelqun de votre souvenir. Vous luy avé promis, ce n'est pas de ma faute. M. Chenue vous salue, Lemire, Lange, Bachelais, Tailler, Pitre... »

J.-E. Rehn avait été l'un des élèves pensionnaires de Le Bas. Sur l'un des croquis, qui ont dû beaucoup l'amuser, on voit au fond une jeune femme dont nous ignorons la qualité ou l'emploi, et, au premier plan, en file, les caricatures de cinq de ses anciens camarades. Taillier selon le croquis, ou Tailler selon la lettre, paraît être F. Le Tellier, qui s'est plus tard fait connaître par ses gravures d'après Breughel, Berghem, Karel Dujardin, et par deux vues de la forêt de Villers Cotterets d'après Kloss. Noël Lemire, grand et maigre, né à Rouen en 1723 ou 1724, a été aussi un graveur estimé. Joseph Bachelay, né à Pont-l'Évêque en 1712, a gravé les ports du Havre, de Rouen, et des paysages hollandais. M. Ph. de Chennevières suppose que Pitre n'est autre que le graveur anglais Peter, qui fut auteur de bonnes gravures en manière noire. Enfin Pierre Chenu, né à Paris en 1730, a laissé des planches de beaucoup de mérite, entre autres celles qui reproduisent le buste de Diderot et le tombeau du comte de Caylus, d'après Vasse.



Les Élèves de Philippe Le Bas. — Croquis de Philippe Le Bas.

Sur le second croquis, on voit Le Bas lui-même ouvrant un petit bal de famille avec Mlle Le Bas, c'est-à-dire avec sa femme qui réclame le manchon promis.

Philippe Le Bas, né à Paris le 8 juillet 1707, était le fils d'un perruquier dont il parlait avec respect, et qu'il aimait tendrement, ainsi que sa mère, fille d'un nommé Lecocq. Il étudia la gravure sous Hérisset; mais on doit le considérer comme appartenant à l'école de Gérard Audran, un des premiers graveurs du dix-septième siècle. Il n'avait que vingt-quatre ans, et n'était pas encore très-connu, lorsqu'il épousa la demoiselle Élisabeth Duré, dont le croquis ne nous laisse pas deviner les traits, mais qui était, dit-on, aussi belle que pauvre ; c'était en même temps une personne sensée et bonne. Philippe Le Bas éprouva

(1) *Portraits inédits d'artistes français;* texte par Ph. de Chennevières, lithographies et gravures par Frédéric Legrip. — Paris, Vignères, Dumoulin et Rapilly; 1869.

une douleur profonde quand il la perdit, le 23 juillet 1781, après cinquante ans d'une union qui avait été constamment heureuse. Il est probable que, doué d'une grande facilité et très-laborieux, Le Bas sut se créer des moyens d'existence suffisants dès le commencement de son mariage. Sa gravure de la *Prédication de saint Jean*, d'après le Mola, l'avait fait connaître. Il ouvrit un atelier où il admit non-seulement des externes, mais des pensionnaires français et étrangers; plus tard, il donna son enseignement, avec la nourriture et le logement, à des jeunes gens pauvres. En 1743, il fut élu membre de l'Académie de peinture. En 1771, on le nomma conseiller de l'Académie et il obtint une pension. Il avait depuis un an le titre de graveur du roi, lorsqu'une maladie aiguë l'emporta, le 14 avril 1785. Son œuvre se compose de plus de cinq cents pièces. Il a gravé avec succès environ cent tableaux de Téniers. Ses autres estampes reproduisent pour la plupart des œuvres de Van-Ostade, Wouwerman, Berghem et autres peintres flamands. Il n'est personne qui ne connaisse sa suite des *ports de France*, d'après Vernet, avec le concours de Cochin. Comme il était très-bon dessinateur, il a aussi gravé d'après ses propres compositions [1]. On rencontre dans diverses collections des gouaches, genre qu'il aimait et où se retrouvent ses qualités ordinaires.

A la liste des graveurs qui, d'après le croquis envoyé à J.-E. Rehn, étaient ses élèves en 1746, il en faut ajouter d'autres qui reçurent ses leçons à différentes époques, Moreau, Laurent, Aliamet, de Ghendt, Gouaz, Gaucher, Masquelier, Strange, l'un des meilleurs graveurs anglais, et Guillaume Wynne-Ryland, qui, après être parvenu aussi à une certaine célébrité en Angleterre, fut condamné pour faux, et disparut tout à coup sans qu'on ait rien pu savoir de la fin de sa vie.



Un Bal chez Philippe Le Bas. — Croquis de Philippe Le Bas.

LES TROIS RATS ET LES TROIS ŒUFS.

Il n'est personne qui n'ait présente à la mémoire la fable charmante [1] que la Fontaine a dédiée à Mme de la Sablière. Le poëte y réfute par des raisons victorieuses la doctrine du cartésianisme qui, comme l'on sait, refusait toute intelligence aux animaux. Un roi, dit-il, lui avait donné le sujet de la fable; mais ce roi de Pologne, qui n'était autre que le bon Casimir V, mort en 1672 chanoine de Saint-Germain, tenait le fait d'un de ses chasseurs, et n'en avait pas été le témoin oculaire. Quoi qu'il en soit, un spirituel critique [2], qui rectifie la science du fabuliste, accepte volontiers son historiette, et, comme conclusion, cite les deux aimables vers que tout le monde connaît :

> Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
> Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Nous pourrions aussi les prendre pour épigraphe, et le récit que nous allons reproduire a un caractère de sincérité si évident que nous n'hésitons pas à le considérer comme une confirmation du récit de la Fontaine. C'est un

(1) On peut consulter le catalogue de sa vente, précédé d'un article biographique par Hecquet, et un autre catalogue dans le *Manuel des amateurs de l'art*, de Huber et Rost.

(2) Voy. M. de Rémusat, article de la *Revue des Deux Mondes*.

(1) Voy. liv. X, *les Deux Rats, le Renard et l'œuf* discours à Mme de la Sablière.

témoin digne de toute croyance qui parle ici, et la mémoire du marin vaut ici le souvenir du souverain. On est en mer, c'est le commis aux vivres qui parle.

« Il y avait très-longtemps que notre chirurgien accusoit ses garçons de manger les œufs des malades. Il avoit beau les compter, il s'en trouvoit toujours à dire le lendemain, quelquefois trois, quelquefois quatre, quoiqu'il eût lui-même la clef du réduit qu'on avoit fait dans le fond de calle, en avant de l'eau, où il y a toujours une lampe allumée. Il alla jusqu'à les accuser d'avoir une fausse clef, et même en frappa un qui, peu accoutumé à de semblables caresses, se mit en tête de découvrir le voleur et en vint à bout. « Il a dit à Lafargue ce qu'il avoit vu, et celui-ci a encore pensé le battre; il ne s'est pas rebuté et est revenu à la charge hier matin, comme nous déjeunions : il a été traité de fou, de visionnaire. Cependant, si son opiniâtreté ne nous a pas convaincus de la vérité de son rapport, elle nous a du moins inspiré l'envie de nous en éclaircir. Pour ce sujet, on a percé, avec une vrille de charpentier, à cinq endroits différents, la cloison de ce réduit du chirurgien, et nous sommes descendus dans le fond de calle à la fin du quart de la nuit, c'est-à-dire à minuit et demi... Voici ce que nous avons vu.

» Trois gros rats qui sont arrivez en même temps se sont approchés du baril où étoient les œufs. Ce baril est à moitié vide. L'un de ces rats est descendu dedans, un autre s'est mis sur le bord, et l'autre est resté bas en dehors. Nous n'avons point vu ce que faisoit celui qui étoit dans le baril, les bords en étoient trop hauts; mais, un moment après, celui qui étoit au haut a paru tirer quelque chose en se retirant de dedans où il s'étoit baissé. Celui qui étoit resté en dehors a monté sur les cercles, et, appuyé sur ses pattes de derrière, s'est élevé et a pris dans sa gueule ce quelque chose que celui qui se tenoit sur le bord en haut tenoit. Celui-ci, après lui avoir lâché prise, a replongé dans le baril et a encore tiré à lui quelque chose qui a été aussi repris par celui qui étoit sur les cercles en dehors. On a pour lors reconnu que c'étoit la queue d'un rat, et, à la troisième tirade, le rat voleur a paru tenant entre ses quatre pattes un œuf, le dos appuyé contre le dedans du baril et la tête en bas. Ses deux camarades l'ont mis en équilibre sur le dos, appuyé sur le bord du baril. Celui qui étoit en bas l'a repris par la queue, et celui qui étoit en haut retenoit le voleur par l'oreille, et l'un et l'autre le soutenant et le conduisant par les deux extrémités et descendant peu à peu, et de cercle en cercle, ils l'ont mis doucement à bas, lui toujours sur le dos, l'œuf, comme je l'ai dit, posé sur son ventre, entre ses quatre pattes. Ils l'ont ainsi traîné jusque sous un vuide, entre la cloison et la doublure du vaisseau où nous les avons perdus de vue.

» M. de Porrière nous a fait signe de ne faire aucun bruit et de rester. Les voleurs ont fait trois fois la même manœuvre et ont ainsi emporté trois œufs, c'est chacun le sien... Voilà ce que j'ai vu la nuit dernière, du jeudi 23 à aujourd'hui 24 novembre 1790. » [1]

[1] *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales sur une escadre de six vaisseaux commandez par M. du Quesne.* La Haye, 1721, 3 vol. in-12.

LE CAFÉ CHEZ LES SOUMAL.

Voici comment le café fut présenté au contre-amiral Guillain, il y a une trentaine d'années, chez le gouverneur de la ville de Moguedchou, l'opulente cité de la côte orientale d'Afrique : « Pendant le cours de notre visite, Moumen m'offrit le café; cette politesse n'avait par le fait rien d'extraordinaire, et je n'en parlerais pas si le café se préparait en ce pays ainsi que partout ailleurs; mais la façon dont les Soumal l'apprêtent est assez curieuse pour être décrite. On met du café en coque frire dans du semen[1]. Quinze ou vingt grains servis sur une assiette de bois, avec la graisse dans laquelle ils ont été cuits, représentent une tasse de café. Cette manière de prendre ce que nos habitués d'estaminet appellent la demi-tasse est la seule connue chez les Soumal, qui sont très-friands de cette préparation et s'en régalent, m'a-t-on dit, soir et matin. Mais, en narrateur véridique, je suis forcé d'avouer que, de notre côté, nous trouvâmes ce ragoût aussi dégoûtant à voir qu'exécrable à manger. Heureusement il y avait des vaches dans la cour, et leur lait nous fut présenté à propos pour chasser la détestable saveur du café que nous avions mâché... afin de ne pas désobliger notre hôte. » (*Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale;* 3 vol. in-8 et atl.)

[1] Chez les Soumal, le *semen* est une sorte de beurre qui s'obtient par le mélange du lait de vache et du lait de chèvre. On lui préfère souvent l'huile de sésame.

HEUREUX COMME UN RICHE.

La mode s'est perdue, et pour cause, de dire : « Heureux comme un roi. » La mode se perdra de dire : « Heureux comme un riche. » Mais on dira toujours : « Heureux comme un homme de devoir, heureux comme un homme de famille, heureux comme un homme bienfaisant, heureux comme un homme libre! »

A. de Gasparin.

LIBERTÉ DES PROFESSIONS.

Un fermier n'a pas le pouvoir d'élever ou de baisser le prix du blé; il ne l'a jamais fixé, il ne lui appartiendra jamais de le fixer arbitrairement et à son gré. De même que tous les autres marchands, il vend au prix qu'il peut obtenir. C'est l'espérance de procurer le bien-être à sa famille et à lui-même en vendant avec le plus d'avantage possible, selon les circonstances, qui lui donne le courage de travailler. Vouloir l'obliger à accepter des prix inférieurs à ceux auxquels il peut légitimement prétendre selon le cours naturel des transactions, ce serait lui commander la charité. La charité ne se commande pas. Les autres professions se croiraient-elles obligées de livrer au fermier leurs produits à des prix inférieurs au cours lorsqu'il ne trouverait lui-même qu'une rémunération inférieure à ses frais et à ses besoins? Que répondraient le vigneron, le tailleur, le cordonnier, le maçon et les autres, si on leur imposait de faire vivre les agriculteurs à leurs dépens? C'est par d'autres moyens que des restrictions à la liberté des professions, qu'il faut chercher la vie à bon marché.

ICI ET PAR DELA.

Au matin de cette courte vie, nous prenons un des nombreux sentiers qui mènent à la citadelle du savoir. La voie est rude, le chemin escarpé; mais nous sommes résolus : les ronces qui les bordent nous déchirent, les pierres qui l'encombrent nous meurtrissent les pieds, mais nous luttons avec courage. La route s'aplanit; nous allons atteindre le but. La mort pose ses mains glacées sur nos cœurs, et nous devenons inertes, et le sentier se ferme devant nous pour toujours. Est-ce réellement pour toujours? Le triste incomplet de nos travaux ici-bas, le caractère fragmentaire

de nos meilleurs efforts, ne sont-ils pas d'incontestables preuves de l'immortalité de notre âme? Ne suivrons-nous pas dans une plus noble sphère ce même sentier que nous aimions à suivre? Le *même*, moins les ronces, moins les pierres. Les zigzags hasardeux de notre pauvre vie, redressés et arrondis, ne formeront-ils pas le cercle parfait de la suprême sagesse? Notre Élysée ne saurait être le repos dégradant, vide d'occupations, de plaisirs, le *Nirwana* que rêvent les sectateurs de Bouddha. Non, dans les champs de l'éternité, chacun de nous aura quelque profond problème à résoudre, quelque projet divin à accomplir, et notre cerveau ne se lassera pas, nos yeux ne se voileront pas, et nos mains ne défailleront pas à la tâche.

SUR LA MORT DU PROFESSEUR RICHMANN.

Depuis longtemps on avait soupçonné qu'il pouvait y avoir un grand rapport entre le fluide producteur de la foudre et le fluide développé à l'aide de la machine électrique. L'analogie qui existe entre les effets produits par la foudre et ceux qui proviennent des décharges des grandes batteries électriques, tels que la fusion des métaux, l'inflammation des matières combustibles et la mort des animaux, avait fait naître l'idée de constater cette identité par des expériences directes. Nous avons dit comment Franklin souleva le premier un coin du voile qui recouvrait ce grand mystère de la nature. L'expérience du carillon électrique vint confirmer celle du cerf-volant faite au mois de juin 1752; et bientôt l'illustre Américain consigna dans ses lettres, datées de Philadelphie, ces belles découvertes qui ne laissaient plus aucun doute sur la nature de l'électricité des nuages, et engagea ainsi les savants de l'Europe à vérifier et à étendre ces grandes expériences.

La France répondit à l'appel : Dalibard, Delor, Canton, Romas, parvinrent à des résultats imprévus.

Un physicien russe, connu depuis longtemps par de nombreux et graves travaux, apprit aussi avec enthousiasme l'expérience de Franklin, et ses recherches furent désormais activement dirigées dans cette nouvelle voie ouverte à la science. Ce savant, dont sa patrie pouvait à juste titre s'enorgueillir et qui promettait de se placer bientôt au rang des hommes dont la science s'honore le plus, était Georges-Guillaume Richmann. Il avait laissé entrevoir dès sa jeunesse la plus grande aptitude pour les sciences, et l'on est étonné en le voyant reçu dans le sein des plus doctes de son temps à un âge où d'autres osent à peine y aspirer, et lorsque les travaux et les veilles ont sillonné leur front de rides et blanchi leur tête.

Richmann était né à Pernau en Livonie, dans l'année 1711. Il eut le malheur de perdre son père, capitaine de cavalerie suédois, qui mourut de la peste, quelques mois avant sa naissance. Abandonné en quelque sorte à lui-même, il fit ses premières études dans les universités de l'Allemagne, et mérita bientôt d'être choisi comme précepteur des enfants du comte d'Ostermann, en Russie.

En 1735, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, il fut nommé adjoint à l'Académie des sciences de Pétersbourg. Cet honneur insigne, obtenu si prématurément, a été attribué à la faveur du comte, son protecteur; mais il est plus probable qu'il se l'acquit par son mérite.

Dix ans après, il fut appelé, dans la même capitale, à la chaire d'histoire naturelle, et chaque jour un immense auditoire se pressait autour de lui et recueillait sa parole avec respect et admiration.

Ce fut en remplissant avec distinction les devoirs de cette charge qu'il répéta les expériences de Franklin. Il attirait le fluide électrique d'un nuage à l'aide d'une barre métallique terminée en pointe et placée sur le faîte de la maison qu'il habitait; cette barre était isolée, et arrivait dans la chambre même du professeur; par suite de cet isolement, les expériences devaient être excessivement dangereuses. Ce n'est pas cependant qu'on n'eût déjà des exemples de la violence des commotions dont de pareils instruments pouvaient frapper ceux qui les maniaient sans trop de précaution. Ainsi, l'abbé Nollet, dès 1752, cite plusieurs personnes qui avaient trouvé leur curiosité plus que satisfaite par les chocs violents qu'elles avaient éprouvés en tirant des étincelles d'une barre de fer électrisée par le tonnerre. M. de Romas, la première fois qu'il lança son cerf-volant dans la direction d'un nuage orageux, le 7 juin 1753, reçut une secousse qui faillit ne pas laisser unique l'événement dont nous allons rappeler les circonstances.

Le 26 juillet 1753 selon les uns, et d'après les autres le 6 août de la même année, Richmann fut tué d'un coup de tonnerre attiré dans sa chambre par son appareil.

Deux versions de ce fatal événement furent communiquées à la Société royale de Londres : l'une écrite par le docteur Watson qui la tenait de la meilleure source, et l'autre traduite de l'allemand. Jos. Priestley les résume ainsi dans son Histoire de l'électricité :

« Le professeur s'était pourvu d'un instrument qu'il appelait un gnomon électrique, et dont l'usage était de mesurer la force de l'électricité. Ce gnomon consistait en une baguette de métal qui aboutissait à un petit vase de verre, dans lequel Richmann mettait (je ne sais pour quelle fin) un peu de limaille de cuivre. Au haut de cette baguette était attaché un fil qui pendait en bas, le long de la baguette, quand elle n'était pas électrisée; mais quand elle l'était, il évitait la baguette, et s'en tenait à une certaine distance, formant un angle à l'endroit où le fil était attaché. Pour mesurer cet angle, il avait un quart de cercle attaché au bout de la baguette de fer.

» Il était debout, occupé à observer l'effet de l'électricité des nuages sur cet instrument, lorsque M. Solokow, graveur, qui assistait souvent à ses expériences afin de pouvoir les représenter fidèlement, vit tout à coup un globe de feu bleu, gros comme le poing, s'élancer de la baguette du gnomon vers la tête du professeur, penchée en cet instant à environ un pied de distance de la baguette.

» Ce feu tua Richmann. M. Solokow ne put donner aucun autre détail, car, en même temps que le professeur fut frappé, une espèce de brouillard ou de vapeur le priva lui-même de ses sens et le fit tomber.

» Le globe de feu fut accompagné d'un bruit aussi fort que celui d'un coup de pistolet : le fil de fer qui transmettait l'électricité à la baguette de métal fut brisé en pièces, et ses morceaux couvrirent les habits de M. Solokow. La moitié du vase de verre dans lequel était la baguette du gnomon fut aussi brisée, et la limaille du métal qui y était se dispersa dans toute la chambre.

» En examinant les effets du tonnerre dans la chambre du professeur, on observa que le chambranle de la porte était à moitié fendu, et la porte brisée et jetée dans la chambre. On ouvrit deux fois la veine du cadavre, mais il ne vint point de sang; on tâcha de le rappeler à la vie en le frottant fortement : tout fut inutile. En retournant le corps la face en dessous, pendant qu'on le frottait, il sortit un peu de sang par la bouche. On aperçut sur le front une tache rouge d'où il suinta quelques gouttes de sang, à travers les pores, sans que la peau fût déchirée. Le soulier du pied gauche se trouva brûlé et percé à jour, et, en découvrant le pied à cet endroit, on y remarqua une marque bleue, d'où l'on conclut que la foudre était entrée par la tête et était sortie par le pied.

» Il y avait sur le corps, particulièrement du côté gauche, plusieurs taches rouges et bleues, semblables à du cuir qui se serait contracté et ridé pour avoir été grillé. On aperçut dans la suite beaucoup d'autres taches bleues sur tout le corps et principalement sur le dos. Celle qui était sur le front devint d'un rouge brun; mais les cheveux ne furent point grillés, quoique la tache atteignît jusque-là. A l'endroit où le soulier était décousu, le bas se trouva bien entier, ainsi que tout le justaucorps; le devant de la veste seulement se trouva un peu grillé; mais il parut sur le dos de l'habit de M. Solokow de longues raies étroites, comme si des fils de fer rouges eussent roussi le poil de l'étoffe, ce qu'on n'a pas bien pu expliquer.

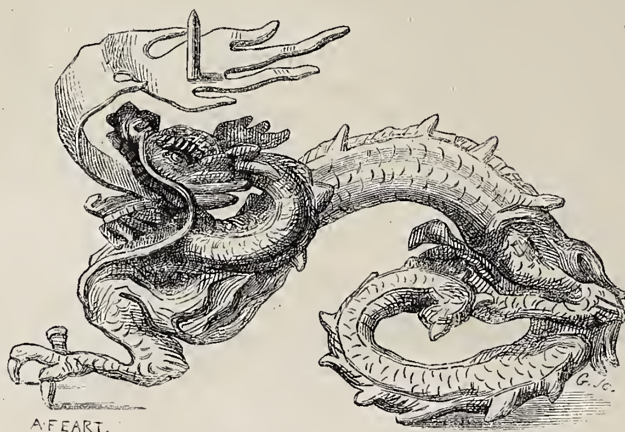
» Le lendemain, quand on ouvrit le corps, vingt-quatre heures après qu'il eut été frappé, on trouva le crâne bien entier, n'ayant ni fentes ni ouvertures en travers, et le cerveau aussi sain qu'il était possible de l'être; mais les pellicules transparentes de la trachée-artère étaient excessivement tendres, cédaient et se déchiraient avec facilité. Il s'y trouva un peu de sang extravasé, ainsi que dans les cavités au-dessous des poumons; celles de la poitrine étaient tout à fait saines; mais celles qui avoisinent le dos étaient d'un noir brunâtre et remplies de sang. D'ailleurs, aucunes des entrailles n'étaient endommagées; mais le gosier, les glandes et les intestins grêles, étaient enflammés. Les taches, de couleur de cuir grillé, ne pénétraient pas au delà de la peau. Quand il se fut passé deux fois vingt-quatre heures, le corps se trouva si corrompu qu'on eut de la peine à le mettre entier dans le cercueil. »

Grand fut l'étonnement de l'Europe savante en apprenant cet événement tragique : c'était le premier exemple bien avéré d'une mort causée par la matière électrique, et cet exemple ne fut pas perdu pour la science. Dès lors, plus que jamais, on chercha à rendre les appareils moins dangereux en établissant un conducteur en fil de fer entre la tige et le sol, et l'on parvint ainsi à donner à la foudre une direction propre à préserver les bâtiments et la vie humaine elle-même de ses terribles effets.

Franklin par sa découverte, et Richmann par sa mort, ont bien mérité de l'humanité.

UN CHANDELIER CHINOIS.

Ce monstre de forme si bizarre et si peu propre à charmer l'imagination est tout simplement un porte-flambeau, et un porte-flambeau très-primitif, car l'espèce de main qui se projette en avant est munie d'une pointe acérée destinée à recevoir la bougie qui doit y être implantée. Les premiers flambeaux de tous les peuples, qu'ils appartiennent à l'Orient ou bien à l'Occident, portent cet appendice fort peu commode, selon nous, et surtout fort peu économique. La vulgaire bobèche, puisqu'il la faut nommer par son nom, est d'une invention comparativement moderne, et elle s'est répandue rapidement chez les peuples économes, mais qui tenaient essentiellement à la propreté. Dans les régions où la cire est abondante (et la Chine a été favorisée sur ce point comme sur tant d'autres, elle possède même un végétal dont les feuilles en sont chargées), on regarde fort peu au déchet de cette substance, et rien n'est plus simple que d'implanter une bougie sur une pointe qui la soutient à merveille, si sa consistance est suffisante pour qu'elle se maintienne perpendiculairement. Beaucoup de chandeliers chinois sont, à cet égard, semblables au flambeau que reproduit notre gravure. Nous n'ignorons point que chez nous on peut nous opposer le *brûle-tout*, qui est d'un usage général; mais le brûle-tout est d'un emploi incommode et malpropre, ce qui l'a fait reléguer, en général, dans les écuries ou dans les caves.



Flambeau chinois. — Dessin de Féart.

Le chandelier d'or à sept branches était, selon certains auteurs, muni de pointes, bien qu'elles n'apparaissent pas sur le spécimen de l'arc de Titus, qui nous en a conservé une fidèle représentation. Si l'on s'en rapporte à l'historien Josèphe, le fameux chandelier du temple de Salomon était muni aux extrémités de sept petites lampes d'or alimentées par de l'huile. Il ne faut donc point, pour rester dans le vrai, le garnir de pointes métalliques. Approvisionnés, sans aucun doute, d'une immense quantité de cire par l'Éthiopie, les temples juifs devaient resplendir de la lumière de mille cierges implantés sur une pointe de fer ou de cuivre, conservant la forme que reproduit notre flambeau (¹).

La Chine est le pays des lanternes, mais c'est aussi le pays des chandeliers où le métal se contourne de la façon la plus originale, en rappelant certains faits qui relèvent de l'histoire légendaire et dont malheureusement l'origine ne nous est pas suffisamment connue.

Disons en passant que nous avons eu au moyen âge des chandeliers à peu près semblables à ceux des Chinois. On lit dans le Glossaire de Laborde : « Ung chandellier d'argent, faict en lyon, portant ung flambeau en la gueule. » (*Comptes royaux.*)

(¹) Nos grands flambeaux d'église et certains candélabres allumés dans les solennités religieuses sont également armés de pointes.

MICKIEWICZ.



Médaillon de Mickiewicz, par Préault, au cimetière de Montmorency. — Dessin de Gilbert.

Mon amour en ce monde ne s'est pas arrêté à un seul être,
A une seule famille, à un seul siècle.
J'aime une nation entière ! Toutes ses générations passées et futures,
Je les ai embrassées comme un ami, comme un amant, comme un époux, comme un père; je les ai serrées sur mon cœur. . . . .
Mon âme s'est incarnée dans ma patrie; son âme est devenue ma substance.
Moi et la patrie, nous ne faisons qu'un.
Je me nomme Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes.
Je contemple ma malheureuse patrie comme un fils qui voit son père étendu sur la roue;
Je ressens toute la douleur de la nation comme une mère ressent dans son sein les souffrances de ses enfants.
Mais je veux relever ma nation et étonner le monde en lui rendant la vie et le bonheur.
C'est pour cela que je suis venu ici.

Ces vers, qu'Adam Mickiewicz met dans la bouche du héros d'un de ses plus beaux poëmes, *les Aïeux*, il eût pu les répéter le 8 novembre 1855, quand, frappé par le choléra à Constantinople, il vit la mort approcher; ces quelques vers résument sa vie entière.

Adam Mickiewicz a porté dans sa grande âme tous les souvenirs, toutes les angoisses présentes, toutes les espérances de la Pologne ; il a aimé sa patrie de toutes les forces que donne le génie : c'est pour elle qu'il a chanté, qu'il a souffert sans murmurer la misère et l'exil, et c'est pour elle qu'il est mort, une des dernières victimes de la guerre d'Orient.

Nous ne tenterons pas, en ces quelques lignes qui doivent servir ici comme d'épitaphe à son tombeau, de donner une idée de la vie et des œuvres de Mickiewicz. L'homme qui, jeune encore, mérita de recevoir du vieux Gœthe une plume d'or avec ces mots : « A celui qui est maintenant le plus grand poëte de l'Europe »; le professeur qui pendant quatre ans, du haut de sa chaire du Collége de France, enthousiasma la jeunesse de nos écoles, le poëte qui enfanta une œuvre qui sera à la Pologne ce que la Divine Comédie est à l'Italie, ce que l'Iliade fut à la Grèce, ne saurait tenir dans un cadre aussi étroit. Dire pourquoi il alla trouver la mort à Constantinople, suffira peut-être pour faire deviner quelles furent sa vie et ses œuvres.

C'était au printemps de 1855. Sébastopol bravait encore les assauts de l'armée alliée, et le dessein qui avait inspiré la guerre d'Orient aux puissances occidentales n'était pas abandonné ; on ne songeait pas seulement alors à infliger un échec momentané à l'ambition conquérante de la Russie et à étayer pour un temps l'édifice vermoulu de la domination ottomane ; on voulait régénérer l'Europe orientale, ouvrir aux populations slaves la voie de la liberté et du progrès, réparer le grand crime du partage de la Pologne, et, en instaurant ainsi un ordre de choses juste et stable, assurer à la civilisation européenne de longues années d'une paix féconde. Le projet était grand, l'entreprise aussi généreuse que sage, et si beaucoup de sang devait couler, au moins ne devait-il pas couler en vain.

Mais quelque redoutables que fussent les armées de l'Occident, elles ne pouvaient suffire à la tâche. Gagner des batailles, prendre des forteresses et brûler des flottes, ce n'était pas assez pour réussir : il fallait s'emparer de l'esprit des peuples slaves, leur montrer que leur cause était la même que celle de l'Europe occidentale, et enflammer tous les éléments de leur vie nationale. On vit alors, et ce spectacle est d'un grand enseignement en ce temps où l'on n'est que trop porté à une foi exclusive dans la force matérielle, on vit les deux gouvernements de France et d'Angleterre traiter avec un pauvre poëte exilé comme de puissance à puissance, et lui demander son concours. Ce pauvre poëte exilé était Mickiewicz : en effet, à lui seul il était une grande puissance dont l'autorité s'étendait de la Baltique à la mer Noire ; Tchèques et Russes, Serbes et Slovaques, Bosniaques et Bulgares, tous révéraient le génie du grand poëte polonais et subissaient son influence. Il accepta la mission offerte et partit pour l'Orient.

La Providence lui épargna la douleur de voir avorter l'œuvre dont dépendait la résurrection de sa patrie. Mickiewicz mourut à temps

Ses œuvres survivent : elles sont maintenant un des derniers remparts d'une patrie qui n'existe plus que dans le cœur de ses enfants, remparts plus solides que des murailles de granit, défiant aussi bien les ravages du temps que les attaques de l'ennemi. Là, comme dans une citadelle inexpugnable, toute âme polonaise vient se retremper ; là, comme dans le dernier sanctuaire national, elle y vient chercher les enseignements du passé et la foi dans l'avenir, et elle en ressort plus vaillante pour soutenir la lutte contre l'oppression.

SOUVENIRS DE LA VIEILLESSE
DE QUELQUES ARTISTES ANGLAIS,
PAR UN AMATEUR [1].

NOLLEKINS.

Nollekins mourut vers 1825, laissant 240 000 livres sterling (six millions de francs) et le renom d'un des meilleurs sculpteurs de l'Angleterre. Il y eut grand émoi parmi les héritiers au sujet d'un codicille du testament renfermant de gros legs ; mais le testateur avait oublié de signer. Rien ne manqua à ce dernier triomphe du mort sur les survivants : espérances éveillées, puis déçues, avec impossibilité de prendre sa revanche ou d'en appeler utilement. Le roi se trouva être principal légataire. C'était un hommage gratuit et chevaleresque rendu à la majesté du trône par un homme qui, de sa vie, n'avait pu comprendre l'idée abstraite de la distinction des rangs, ni même des personnes. Il allait droit au duc d'York ou au prince de Galles, et, en dépit de tous les avertissements, les prenant par le bouton de l'habit comme ses plus intimes connaissances, leur demandait « comment allait leur père » [2], et exprimait sa joie de le savoir bien portant ; « car, ajoutait-il, quand il décampera, nous aurons de la peine à avoir son pareil. »

Un jour que le vieux roi posait pour lui, il lui appuya une pointe de compas sur le nez, afin de mesurer la distance de la lèvre supérieure au front, et cela sans plus de gêne que s'il eût pris mesure d'un bloc de marbre. Georges IV riait de bon cœur de ses façons, et s'amusait fort de voir qu'il y eût au monde une personne qui ignorât si complétement l'immense intervalle qui le séparait, lui, roi, de la tourbe des humains. Nollekins aimait l'homme, et n'avait nul souci du souverain : c'était pour lui un être mixte, un *genre composite*, comme dit Locke, et dont il n'avait pas plus l'idée que d'un cheval couleur de rose. Il le maniait comme il eût manié de l'argile commune, sous l'empire d'une seule préoccupation, celle de faire d'après lui le meilleur buste possible, et de s'y prendre de son mieux pour en arriver là. Cette simplicité agreste et rude tenait peut-être à la sécheresse de son art et à l'austérité de ses mœurs. Pour lui, une tête ne différait d'une autre tête que selon qu'elle prêtait plus ou moins à la statuaire. A ses yeux, un mauvais buste ne devenait pas bon, qu'il fût peint, verni, ou exhaussé sur un piédestal. « Quelque titre qu'on lui donne, disait-il, un homme est un homme, après tout. »

Les idées d'un sculpteur participent souvent de la rigidité du marbre qu'il travaille, et le style de Nollekins est dur et arrêté. Avec autant de vérité d'observation que Chantrey, il n'a rien de la grâce et de la moelleuse souplesse de ce dernier ; mais, en revanche, il a plus de la droite et naïve probité de l'art. C'est de lui surtout qu'on peut dire : « Le style est l'homme. » Le peintre Northcote le complimentait un jour sur son incontestable supériorité : « Vous avez fait les meilleurs bustes qu'il y ait. — Je ne sais pas, répondit l'artiste, dont les yeux à demi éteints par la cécité brillèrent tout à coup d'une joie contenue ; je ne sais pas ; mais ce que je sais bien, c'est que j'ai toujours tâché de faire ce que je voyais. »

Je rencontrai cet homme remarquable un matin, dans l'atelier de Northcote. Devenu presque aveugle, il avait été forcé, depuis quelque temps, d'interrompre ses travaux de sculpture ; mais il prenait plaisir à dessiner des groupes et à les faire exécuter sous sa direction. Lui et Northcote formaient un couple curieux. Assis sur un tabouret bas, qu'il occupait de préférence, le vieux sculpteur s'appuyait des deux mains sur sa canne, comme s'il lui eût toujours fallu un point d'appui solide et résistant. Il avait parfois dans les membres un tressaillement nerveux : on eût dit qu'il se surprenait à ciseler trop ferme une lèvre, ou à creuser trop profondément la fossette d'un menton. Sa taille était droite comme un jonc ; la coupe de son visage, carrée. Ses traits étaient durs, mais fins ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces, le front sillonné de rides nettement accusées. Sa cécité complétait sa ressemblance avec un de ses beaux bustes : il semblait, à force de temps et de travail, s'être fait marbre.

Northcote, debout près de lui, tout immatériel, tout esprit, se baissait de temps en temps pour lui parler. Le peintre était en robe de chambre ouverte, le dos tourné au jour. Son pâle visage, d'un coloris fin, rappelait les têtes de Van-Dyck ; son œil, étincelant sous l'orbite, plongeait dans le crépuscule du passé, comme du fond de son aire un vieil aigle perce les nues de son regard. En un moment les deux beaux vieillards, portés sur les ailes de la pensée,

[1] Hazlitt.

[2] Georges III.

s'abattirent de la cime du mont Cenis au pied du Vatican. Ils se baignèrent dans les eaux du Tibre et s'abreuvèrent à longs traits des souvenirs de leur jeunesse : ils parlèrent du Titien, de Michel-Ange, de Bernini, de Day, un de leurs compagnons d'étude, de Burry, de Fusely; puis vint le tour de sir Josué Reynolds, de Burke, de Johnson, autres contemporains célèbres. Ces grands noms emplissaient l'atelier, et il me semblait que ceux qui les avaient portés allaient apparaître et répondre à l'appel.

Il y a un charme mêlé de tristesse à entendre ainsi deux vétérans de l'art évoquer le passé, revenir sur leurs impressions, sur leurs études. On sent que tout en eux n'est pas périssable; que la meilleure portion de leur intelligence, de leur âme, échappera au temps; que tout en s'acheminant vers le but suprême par une pente douce, et en faisant encore échange de sentiments et de pensées, ils ont la conscience de se survivre sur cette terre. Après les consolations de la religion, c'est peut-être le plus puissant antidote contre l'aiguillon vénéneux de la mort : désarmée de l'oubli, elle apparaît moins redoutable, et moins on la craint, plus elle tarde à venir.

On a souvent remarqué que les artistes (entendons-nous, les artistes *académiciens*) vivent longtemps. En effet, Northcote, Nollekins, West, Flaxman, Cosway, Fusely, ont tous vécu à la même époque, gais, bien portants, n'ayant rien perdu de leurs facultés, quoiqu'ils eussent passé la soixantaine et atteint l'apogée de leur réputation. Le brevet d'académicien semble être un bail de longue vie. Quoi d'étonnant? En même temps qu'il sanctionne le talent d'un homme, il lui donne de quoi vivre, du moins en Angleterre. Il lui assure les besoins du corps et le repos de l'esprit; il le tire de la mêlée où tant d'autres luttent, s'épuisent et tombent. Délivré des tiraillements du monde des affaires, l'artiste privilégié coule en paix d'heureux jours. Il n'y a point de raison pour que le sablier ne se vide jusqu'au dernier grain.

Si beaucoup de gens usurpent ce classique bien-être, quelques-uns y ont de véritables droits.

NORTHCOTE.

Northcote, qui n'était pas un grand peintre, avait infiniment d'esprit et d'imagination. Il improvisait sans cesse; toutes ses pensées lui venaient de prime saut. De même, en peinture, il ne savait pas ce qu'il allait produire; et cet imprévu vous charmait comme les Dialogues de Shakspeare, où vous ne pouvez jamais dire d'avance quelle nouvelle fantaisie va éclore du cerveau du poëte, ou dans quel monde d'idées il va vous lancer. Une observation de Northcote n'attendait pas l'autre : on eût dit d'un brouillard qui se lève et vous dévoile un pays tout nouveau.

Il était petit et maigre; ses traits, bien dessinés, variaient à chaque instant d'expression. On aimait à étudier ce naturel mobile et patient, à le voir donner quelques coups de pinceau, chercher sa tabatière, faire allusion à un livre qu'il venait de lire, et retourner avec amour à sa chère peinture. Il semblait se croire seul, en tête-à-tête avec ses pensées; et cependant, loin de vous sentir de trop, vous étiez à l'aise et comme chez vous. Entrait-il un membre du Parlement, un enfant, une jolie femme, un jeune artiste, il ne faisait nulle différence, et liait conversation avec aussi peu de gêne que si les survenants eussent été ses hôtes ou quelques membres de sa famille. Il m'arrivait souvent de le trouver assis à terre, comme un écolier, feuilletant une collection de vieilles gravures. Une fois, il en démêla une représentant un naufrage. « Tenez, me dit-il, voilà ce que j'ai fait dans ma vie de plus beau, de plus original. » C'était vrai, et il le disait comme il le pensait. La gravure représentait des hommes quittant dans un canot la carcasse échouée d'un vaisseau. Le capitaine à qui la chose était arrivée la conta à Northcote, posa pour lui, et lui amena des marins. Le peintre avait fait du tout une composition arrangée, symétrique et froide, lorsqu'un certain Jeffrey, plein de vanité, mais habile, vint le voir, et lui dit : « Ce n'est pas cela, mon cher; vous vous êtes modelé sur West : mettez là dedans plus d'action, plus de vie; bouleversez-moi hommes et bateau! » Il trouva le conseil bon, et se mit à l'œuvre. Il releva la proue de la barque comme la tête d'un cheval marin qui gravit les vagues; il assombrit le ciel, souleva et creusa les flots. « Enfin, me disait-il, je m'échauffai si bien que le soir, en quittant l'atelier, comme je me retournais pour regarder une dernière fois mon tableau, j'eus peur. » L'expression des têtes, auxquelles il ne changea rien, est belle et vraiment anglaise. Un jeune passager s'efforce d'entrer dans le canot; l'équipage le repousse d'abord, mais se laisse vaincre par ses prières et sa persévérance. En réalité, ils n'eurent que le temps de jeter un sac de biscuits dans la frêle embarcation avant que le vaisseau coulât. La portion, pour chaque homme, était d'un biscuit par jour : ils le trempaient dans de l'eau douce qu'ils recueillaient en exposant leurs mouchoirs à la pluie et les tordant ensuite au-dessus d'un vase. Ils passèrent seize longs jours ainsi sur l'océan Atlantique, et gagnèrent enfin une des côtes d'Espagne. La grande difficulté fut de les empêcher de manger trop à la fois; ils ne pouvaient se rassasier. Le capitaine disait qu'il avait beaucoup plus souffert après qu'au moment même : il avait des rêves horribles, et s'imaginait rouler de précipice en précipice. Dans le bateau, au contraire, ils se contaient des histoires et soutenaient mutuellement leur courage. Un d'eux se plaignant de se trouver en si triste situation : « Eh! vraiment, répliqua un jeune passager qu'ils avaient recueilli, de quoi vous plaignez-vous? Nous n'en sommes pas encore venus à nous manger les uns les autres! » Tous les détails de cette détresse étaient présents à l'esprit du peintre, comme s'il y eût assisté. La conversation de Northcote faisait sans cesse image; on pouvait dire de son style que c'était un *tableau parlant*. Il aimait les anecdotes, et en avait à sa disposition une foule qui gagnaient beaucoup à passer par sa bouche. Il leur prêtait un accent, un mordant inimitable. Voulait-on les répéter après lui, on s'étonnait de n'y plus rien trouver : c'était une bouteille de champagne dont tout le gaz petillant et mousseux était évaporé.

FUSELY [1].

Fusely causait d'une façon plus frappante, mais moins naturelle et moins agréable. Il poussait l'exagération jusqu'à l'extravagance, ne se complaisant qu'aux paradoxes et aux caricatures. Il faisait de continuelles allégories en discours et en peinture. On sent partout, dans ses œuvres, l'effort sans arrêt; on y chercherait vainement les traces d'une observation franche, des traits de caractère, des touches d'après nature : tout est élaboré, tendu, dépassé. Ses idées sont bizarres, incohérentes, contournées comme ses traits; ses théories, fantasques, dégingandées comme sa tournure; ses projets, ambitieux et gigantesques comme ses gestes; son exécution est mal proportionnée et naine comme sa personne; ses têtes ont, comme lui, des prunelles de pierre enchâssées dans du plomb, et les muscles de ses personnages sont tordus comme des cordes et roides comme des fils de fer. Cependant, avec et malgré tout cela, Fusely était homme de génie : ses compositions sont grotesques, mais originales. Il est fâcheux qu'il se soit adonné à la peinture, qui doit toujours subir l'épreuve des sens. Il avait peut-être quelque étincelle de Dante ou de l'Arioste;

[1] Voy. t. XXXI, 1863, p. 29, les Sorcières de Macbeth, par Fusely.

mais de Michel-Ange, de Raphaël ou du Corrége, pas la moindre révélation. Il se plaignait que la nature le *mît dedans;* et s'il rencontrait ses défauts chez autrui, il les relevait et en plaisantait avec beaucoup de verve. Personne ne parlait des maîtres avec plus de feu et d'admiration. Son accent étranger adoucissait ce que ses paroles avaient de trop âpre et de trop violent, et son mauvais anglais donnait du caractère à ce qui n'en eût pas eu.

FLAXMAN (1).

Flaxman, autre artiste remarquable par ses succès dans son art et par une vieillesse active et prolongée, fut un sculpteur de mérite et un mystique allemand. A voir ses belles traductions des poëtes grecs, on dirait qu'il a suivi de l'œil, dans les nuages, ses figures sveltes, au profil antique, aux contours purs, et que sa main les dessinait à mesure qu'il les voyait. Ses *traits*, si connus, sont une sorte d'inimitable et poétique écriture, dans laquelle se réfléchissent les inspirations que l'artiste recevait d'Homère et des tragiques grecs : on croirait voir une suite de beaux bas-reliefs retrouvée à Athènes.

WEST (2).

Comparé à ces hommes, West (président de l'Académie royale de peinture) était un véritable manœuvre, un travailleur de peu ou point de valeur. Lui aussi était petit, maigre, vieux; ses traits réguliers et bien formés exprimaient un parfait contentement de soi-même qui lui venait en grande partie de la conviction intime qu'il était le plus grand peintre de l'époque, partant le plus grand homme qu'il y eût au monde. Les rois et les nobles ne manquaient pas, tandis qu'il n'y avait sur toute la face du globe qu'un seul West. Le seul individu avec lequel il eût peut-être voulu condescendre à partager la palme d'une supériorité sans égale était Napoléon. Quand West avait fait une peinture, il la croyait parfaite; il suffisait qu'elle fût de lui. Il ne voyait rien par delà les règles dans l'art, et il s'y conformait servilement : donc, selon sa théorie, il ne pouvait errer. A ses yeux, la peinture se réduisait à des procédés mécaniques ou scientifiques, et il ne doutait pas plus qu'un des personnages ou l'un des groupes de ses compositions idéales ne fût ce qu'il devait être, qu'un charpentier ne doute de la rectitude d'une ligne qu'il a tracée à la règle et au compas.

Quand West parcourait la galerie de ses œuvres, résultat de cinquante ans de travaux, il ne voyait rien à effacer ou à reprendre. La description qu'il faisait de ses propres peintures eût semblé, dans la bouche de tout autre, une ridicule rodomontade ; chez lui, c'était une sincère et puérile vanité. Un jour qu'on lui parlait avec éloge de son *Saint Paul secouant le serpent qui l'a piqué :* « Oui, dit-il, un trait de génie ! »

West était un de ces heureux mortels pour qui il n'existe rien au-dessus d'eux, au delà de leurs propres facultés, de leur savoir. Tout l'art, pour lui, consistait à mesurer la distance du pied au genou, à compter le nombre de muscles d'une jambe, à diviser ses compositions en trois groupes, à lever les sourcils pour rendre la pitié ou l'étonnement, et à les contracter pour exprimer la colère ou le mépris Devant un tableau de Rubens qui lui appartenait, il disait une fois : « Quel dommage que cet homme manquât d'expression ! »

Cette profonde satisfaction personnelle était encore fortifiée en lui par sa naissance et sa religion. Né en Amérique, West ne pouvait reconnaître de supérieur dans la république des arts; quaker, il souriait, avec l'orgueil d'un sectaire, aux objections faites contre sa théorie ou contre sa manière de peindre. Il vécut longtemps dans la ferme persuasion qu'il était élu entre tous, et mourut paisible et plein de foi en son immortalité. Heureuse erreur ! heureux homme ! (3)

(1) Voy., sur Flaxman, les Tables.
(2) Voy. les Tables.

(3) Il y a beaucoup d'exagération dans ces critiques, et West est du petit nombre des peintres anglais qui se sont survécu.

LES HOMMES LIBRES DE SAVOIE (4).

En dehors des chemins qui conduisent en Italie, dans le Chablais et le Faucigny surtout, qu'entourent, en les isolant, les grandes voies commerciales de la vallée de l'Isère, du lac Léman, de la vallée du haut Rhône, s'ouvrent des vallées profondes, où les fugitifs et les échappés du servage trouvèrent un asile et vécurent oubliés. Les moines y abritèrent d'abord la religion ; les paysans y cachèrent ensuite la liberté. Le droit de se faire justice est le signe de l'indépendance civile et politique ; ces populations perdues au pied des neiges, héritant de leurs pères les traditions des Allobroges et des Burgondes, traversèrent le moyen âge sans se laisser absorber par les seigneurs juridictionnels qui les enserraient de toutes parts. On lit avec surprise, parmi les titres du seizième siècle, des « jugements sans appel, rendus par des chefs de famille assemblés en communautés d'hommes libres. » Les sentences prononcées le 10 septembre 1502 et le 23 janvier 1562, la première pour crime d'hérésie (texte latin) contre Claudine Jorand, la seconde pour vol d'une cavale (texte français) contre Antoine Brelaz, prouvent que, jusqu'aux dernières années du seizième siècle, la justice criminelle était rendue dans la vallée d'Abondance « par les scindiques, prodhommes et communiers procédant comme en tel cas avons eu coustume et icelle suivant, ayant Dieu et ses saintes Écritures devant nos yeux, etc. » Dans le même ordre d'idées, au quatorzième siècle, les habitants de la vallée d'Aulps adressaient à l'abbé du monastère de ce nom une série de demandes où l'on voit se réveiller le souvenir traditionnel d'une indépendance longtemps défendue. Un article surtout est significatif : « Requérons qu'aucun ban ou amende ne soit perçu par les familiers de l'abbaye sans qu'au préalable nous ayons connu la cause et rendu notre sentence. »

(4) Victor de Saint-Genis, *Histoire de Savoie*

LA PORTE DE SAVERNE
(KRONENBURGER-THOR)
DE STRASBOURG.

La porte de Saverne est la plus monumentale des sept portes de Strasbourg ; sa construction primitive remonte au commencement du treizième siècle, vers 1228, lorsqu'on entreprit le troisième agrandissement de la ville. Elle s'appelait alors porte Kronenburg, et n'était à cette époque qu'une tour d'observation. Plus tard, en 1374, lorsque le faubourg de Saverne, le faubourg Blanc et le faubourg de Pierre furent complétement réunis à la ville au moyen de fossés, les murs qui entouraient la tour de la porte furent exhaussés. D'après l'Histoire locale de Silbermann, le bastion qui se trouve devant la porte de Saverne fut commencé en 1508 et achevé en 1511. En 1531, le passage à travers le bastion rond fut voûté, ce qui lui avait fait donner le nom de Four, *Bachoffen*. Il était alors tout entouré d'eau. Herrmann, dans les *Notices sur la ville de Strasbourg*, dit que la tour de la porte intérieure fut construite à neuf, et qu'on sculpta sur une dalle encadrée dans la tour une inscription latine qui n'existe plus, et dont voici le sens :

« La république de Strasbourg, en élevant ces fortifica-

tions, n'a songé ni à surprendre ni à violenter, mais à se prémunir contre la surprise et la violence. »

En 1558, on continua la courtine commencée entre la porte de Saverne et la porte Blanche. En 1620, le rempart entre ces deux portes fut élargi. Après la réunion de Strasbourg à la France, la nouvelle porte fut élevée d'après



Porte de Saverne, à Strasbourg. — Dessin de Yan' Dargent.

les dessins de l'illustre Vauban. Le fond de notre gravure représente la porte de Saverne telle qu'elle existait sous l'ancienne république strasbourgeoise et telle qu'on la voit encore aujourd'hui enclavée dans les nouvelles fortifications.

VOYAGE CHEZ LES FINNOIS
DE LA NORVÉGE MÉRIDIONALE.

Suite. — Voy. p. 186.

J'aimais à voir les Finnois dans leur costume de dimanche. Partout je trouvais la même hospitalité, la même activité, la même frugalité ; ils ne ressemblent aucunement aux Lapons pour le physique. Ils sont grands, bien faits, et je ne pouvais (comme les paysans norvégiens, qui sont plus familiarisés avec les particularités de leur physionomie) les distinguer de mes compatriotes, dont ils ont d'ailleurs adopté le costume. Leur vie est extrêmement pénible et laborieuse ; la plupart sont journaliers, quoiqu'ils fassent aussi une petite culture ; mais la récolte des céréales manque souvent, et peu d'entre eux ont beaucoup de bêtes à mener au pâturage. La plupart gagnent leur vie à travailler dans les bois. Dans une maison, je vis du pain dans la composition duquel entraient principalement de l'écorce

et de la mousse. Les Finnois de Suède non plus ne mangent pas toujours du pain de farine pure, dit M. Axelson ([1]); et il donne une liste, par ordre de qualité, des diverses espèces de pain dont les plus pauvres habitants du Wermland font usage dans les années de disette :

1° Le pain de farine non blutée (*dråsebrœd*), mélange de farine et de son.

2° Le pain de hachis (*hackbrœd*), où l'on fait entrer l'épi tout entier et la moitié du chalumeau.

3° Le pain de mousse d'Islande (*islandsmossebrœd*), préparé de la manière suivante : on ramasse et on nettoie de la mousse dite à pain ou islandaise, ensuite on la met tremper vingt-quatre heures dans l'eau chaude pour lui ôter son âcreté; puis on remplace l'eau tiède par de l'eau froide que l'on renouvelle une fois par jour pendant cinq jours; après quoi la mousse peut être pétrie avec de la farine d'avoine.

4° Le pain de feuilles de saule (*sælglœfbrœd*) que l'on ramasse en été, et que l'on fait sécher au soleil et dans l'étuve; après les avoir moulues, on les pétrit avec un tiers ou un quart de farine d'avoine ou d'orge.

5° Le pain d'enveloppes de grain de lin (*homrebrœd*) séchées au soleil et pétries avec de la farine, dans la même proportion que l'espèce précédente.

6° Le pain d'écorce (*barkbrœd*) séchée au soleil, écrasée, puis séchée de nouveau à l'étuve de vingt-quatre à trente-six heures. Après l'avoir réduite en farine, on la met tremper dans des vases, en renouvelant quotidiennement l'eau pendant cinq à six jours. On pétrit alors, avec un tiers ou tout au plus moitié de farine d'orge ou d'avoine.

7° Le pain d'os (*benbrœd*) calcinés, écrasés et séchés à l'étuve; on n'y ajoute qu'une petite quantité de farine.

8° Le pain d'oseille (*syrgræsbrœd*) séchée au soleil, hachée, puis séchée à l'étuve, moulue et mélangée ordinairement avec de la farine d'orge.

9° Le pain d'herbe tendre (*græsbrœd*), avec l'addition habituelle de farine.

10° Le pain de paille (*halmbrœd*), dont on hache la partie inférieure, qui est ensuite séchée, moulue et mélangée de farine.

11° Le pain de son (*agnbrœd*) tamisé, séché à l'étuve, et mélangé d'une minime quantité de farine.

12° Le pain de bruyère (*grœnbrœd*) que l'on a coupée à la faucille, hachée, séchée à l'étuve et moulue, puis mélangée de farine.

13° Le pain d'écorce (*barksœbb*), pétri plus épais que les précédents, parce qu'il n'entre pas la moindre pincée de farine dans sa composition.

Les Finnois sont sujets à la mélancolie, soit que cette disposition soit particulière à leur race, soit qu'elle tienne à leur vie de fatigues; ils souffrent souvent de l'hypocondrie, qu'ils appellent *sydemen touti* (maladie du cœur). La population est en général polie et instruite. A la vérité, je vis un jeune Finnois, élevé dans une localité retirée, qui n'avait appris le norvégien qu'à l'âge de la confirmation (quinze à seize ans) et qui ne le savait encore qu'imparfaitement. Mais la plupart de ses compatriotes, outre leur langue maternelle, possédaient à fond le norvégien, et cette étude avait nécessairement contribué à développer et à former leur esprit. Plusieurs des Finnois avec lesquels je fus en relation, et notamment mon hôte, lisaient et écrivaient fort correctement les deux langues. Sur ma demande, une jeune personne, la fille du maître d'école, qui avait été longtemps au service chez des Norvégiens de la vallée, chanta d'une voix très-pure et digne de la belle langue finnoise quelques strophes de la *Saga de Frithjof*, par Tégner, traduites en finnois. Elle m'expliqua ensuite, avec une grande exactitude, les petits changements qu'avait nécessités la diversité du génie grammatical des deux langues D'autres Finnois chantèrent avec beaucoup d'entrain des traductions de chants de Bellmann. Et tout cela, je le vis et l'entendis dans un pays que je m'étais figuré comme un repaire de *Fant* (bohémiens)! J'appris même que les Finnois avaient récemment établi, à leurs frais, un garde champêtre pour maintenir à l'écart les vagabonds qui venaient de Suède et de Norvége mettre à contribution leur pauvreté. Les traditions locales que me rapporta Paul Œieren sur les Finnois de Norvége montrent que ce peuple a eu, en effet, bien des points de ressemblance avec les Fants; mais combien n'est-il pas changé à son avantage!

C'est vers l'an 1600 qu'arrivèrent dans ces contrées les premières familles de colons finnois. Ils avaient, quelques années auparavant, quitté leur patrie, le duché de Finlande, probablement à l'occasion des guerres civiles qui avaient lieu entre les partisans du roi Sigismond et ceux de son oncle le duc Charles (plus tard Charles IX). Celui-ci, qui était alors duc de Wermland, favorisa leur émigration ([1]), et leur assigna pour demeure les immenses forêts de cette province. Ce pays, dont les agriculteurs suédois ne savaient point tirer parti, convenait d'autant mieux aux nouveaux colons qu'il était plus approprié au singulier genre de culture usité dans leur patrie. Les Finnois, en effet, aiment mieux faire leurs semences dans des abatis de bois que dans des campagnes nues.

Ils ont cinq manières de changer les forêts et les broussailles en champs de céréales.

La première se pratique seulement dans les terres sablonneuses, couvertes de pins et d'arbres à feuilles annuelles. On prive les gros pins de leur écorce, afin qu'ils sèchent plus vite; puis, au bout de quatorze à quinze ans, on abat tout le bois de taillis, et on y met le feu au moyen des troncs desséchés. Outre que la récolte manque souvent dans les champs ainsi préparés, ce procédé est fort préjudiciable pour le bois.

La seconde manière est encore plus pernicieuse, car non-seulement elle consiste à brûler sur place les plus beaux bois de marine et de construction, mais encore les bois ainsi ravagés par la cognée et le feu mettent des siècles à repousser. On sème le grain dans les cendres sans même remuer la terre, car il serait difficile de labourer ces champs hérissés de souches imparfaitement consumées. Le grain germe et pousse très-bien si la pluie ne se fait pas trop attendre; mais s'il reste longtemps sans être arrosé, il sèche ou devient la pâture des oiseaux.

Par la troisième méthode, on transforme en terres fertiles les broussailles les plus improductives. A la fin de l'hiver, en avril et mai, on abat avec ordre les arbrisseaux, et on les laisse sécher jusqu'au printemps suivant : alors on y met le feu. En été, on coupe tous les buissons qui n'ont pas été consumés, et on les brûle au bout d'un an. On a soin de ne pas détruire l'humus, et les grosses souches restent intactes dans leurs lignes parallèles. Après les semailles, on laboure l'abatis avec une charrue faite exprès.

Après vingt ou trente ans, le même terrain est de nouveau couvert d'un taillis que l'on abat au mois de juillet-août; on met à part le bois de travail; on étend sur le sol les branches et les petites tiges, que l'on fait brûler à l'aide de tisons de pin sec. Là-dessus on sème du seigle, l'été suivant de l'avoine, et la troisième année du blé sarrasin;

([1]) *Courses dans le bassin du fleuve Klara en Wermland et dans les forêts finnoises.* Stockholm, 1852, in-12.

([1]) Kraft, *Description topographique de la Norvége*, t. Ier. Christiania, 1820.

mais le plus ordinairement on se borne à un seul ensemencement, parce qu'une culture prolongée nuit à la pousse et finit par détruire les racines. Telle est la quatrième méthode. La dernière est usitée dans les bois peu épais, où il ne croît que de rares arbrisseaux à feuilles annuelles, mêlés de quelques pins et genièvres. Comme le feu ne pourrait se propager, on traîne de touffe en touffe de grosses souches enflammées [1].

La fin à la prochaine livraison.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 119, 167.

VI. *Ordre des* Lépidoptères. — Cet ordre renferme les papillons. Les papillons se divisent en deux grands groupes : les *papillons diurnes*, ou de jour, et les *papillons nocturnes*, ou de nuit. Ils sont assez faciles à distinguer : les diurnes ont les ailes, au moins les supérieures, relevées pendant le repos, tandis que les nocturnes les portent étalées en toit et couvrant le corps.

Nous avons choisi pour modèle des papillons de jour un des plus communs, mais non l'un des moins jolis, la *vanesse*



Fig 14.— La Vanesse Io.— Diurne.

Io (fig. 14), et pour modèle des papillons de nuit la *zeuzère du marronnier* (fig. 15).



Fig. 15. — La Zeuzère du marronnier. — Nocturne.

Les papillons et leurs larves sont pourvus de toutes espèces d'organes pour prendre leur nourriture. Tantôt ils ont des mâchoires et tantôt des trompes, souvent les unes à la suite des autres. Les ailes de ces insectes sont remarquables comme structure : au nombre de quatre, inégales, membraneuses, elles sont recouvertes, sur tout ou partie de leur étendue, de petites écailles presque invisibles, pédiculées, la plupart du temps admirablement colorées, et donnant lieu aux plus beaux jeux de couleur de la lumière.

Les métamorphoses des lépidoptères sont complètes. Leurs larves reçoivent le nom de *chenilles*, et tout le monde connaît leur corps cylindrique, orné des couleurs, des épines, des poils les plus bizarres, mais souvent les plus brillants. Ici la bouche est disposée pour la mastication. Au bout de quatre mois, en général, la larve se transforme en nymphe, que l'on nomme, dans cette famille,



Fig. 16. — Chenille de la Vanesse Io.

chrysalide. Nous avons représenté (fig. 16) la chenille de la vanesse Io, et sa chrysalide (fig. 17).



Fig. 17. — Chrysalide de la Vanesse Io.

VII. *Ordre des* Diptères. — Ces insectes se distinguent immédiatement de tous les autres, parce qu'ils n'ont que deux ailes, au lieu de quatre que nous avons vues partout jusqu'ici. Nous avons pris pour type de ces animaux la trop



Fig. 18. — La Mouche de la viande.

célèbre *mouche de la viande* (fig. 18). N'oublions pas que près des ailes on voit généralement deux petits appendices auxquels on donne le nom de *balanciers*, et qui pourraient bien n'être que les deux ailes inférieures non développées. La bouche des diptères est destinée à la succion, et forme une trompe variable de forme et de dimensions.

Les ailes sont membraneuses, veinées, en général étendues à plat dans le repos.

Les métamorphoses sont complètes. Nous avons fait dessiner, figure 19, la larve d'une mouche un peu grosse,



Fig. 19. — Larve du Taon des bœufs.



Fig. 20. — Pupe du Taon des bœufs.

le *taon des bœufs*, et figure 20, la *pupe* en laquelle elle se transforme avant de devenir insecte parfait.

DEUXIÈME PARTIE.

CHASSE ET PRÉPARATIONS GÉNÉRALES.

D'après l'organisation et les mœurs si différentes des sept principaux ordres d'insectes dont nous voulons nous occuper, il est évident qu'il a fallu inventer une ou plu-

[1] *Om medel at Underhalla och œka Skoxvœxten i Finland* (Sur les moyens d'entretenir et d'augmenter la croissance du bois en Finlande), par Gadd. Abo; in-4°.

sieurs méthodes de les poursuivre, de les saisir, puis des manières différentes de les préparer pour assurer leur conservation.

Il est donc vrai de dire que chaque collection d'un ordre d'insectes demande des connaissances spéciales. Cependant, en combinant les différents ordres entre eux, on peut arriver à ne former que *quatre* modes divers de collections renfermant tout ce que peut désirer le chasseur d'insectes. Nous les traiterons successivement dans les parties suivantes, sous les titres de :

Chasse des insectes à élytres (IIIe);
Chasse des insectes à ailes transparentes (IVe);
Chasse des papillons (V^{e});
Chasse des mouches (VIe).

Quoique chaque ordre d'insectes exige, en quelque sorte, une méthode particulière de capture et de conservation, on peut remarquer cependant qu'un certain nombre d'instruments sont communs à tous et servent sans cesse. Ces instruments concourent à ce que nous appellerons la *chasse générale;* ils font partie de l'outillage que l'on ne peut jamais abandonner et que l'on doit se procurer tout d'abord, le reste étant affaire de perfectionnement.

Nous commencerons par diviser ces instruments en deux catégories : les outils *du dehors*, comprenant ceux que le chasseur d'insectes emporte avec lui dans ses excursions ; puis les outils *du dedans*, au moyen desquels, une fois de retour à la maison, il prépare ses captures, et en assure la bonne préparation et la conservation.

A. Outils du dehors.

1° *Filet de gaze.* — Cet instrument sert partout et presque à tout moment. Les autres ne sont que des accessoires répondant à certaines circonstances particulières. Tout le monde connaît le filet de gaze; mais quand on le destine à commencer une collection un peu importante, il est bon de s'en faire un qui soit supérieur aux filets ordinaires.

D'abord, faisons choix d'un manche solide, en bambou, de taille assortie à notre bras (1^{m} à 1^{m}.30). Nombre de méthodes ont été inventées pour confectionner le cerceau en fer, à l'extrémité du manche ; la meilleure est celle qui paraît la plus simple et la plus solide : qu'elle soit basée sur l'emploi de la vis ou de l'écrou, l'une et l'autre font bien. Le fer sera plat ou rond ; mais il faudra pratiquer tout alentour une rainure contenant les trous, afin que le fil qui fixera le filet au fer ne se trouve pas usé en quelques jours par le frottement des plantes. Il sera même préférable de coudre le sac en dedans du fer, afin que ce soit celui-ci qui reçoive le choc des épines ou des plantes dures.

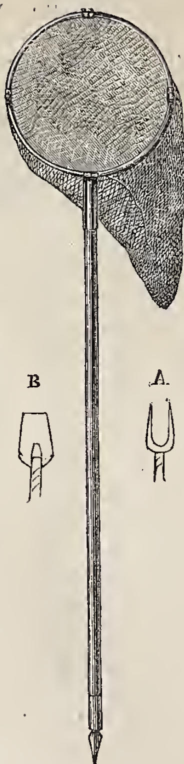
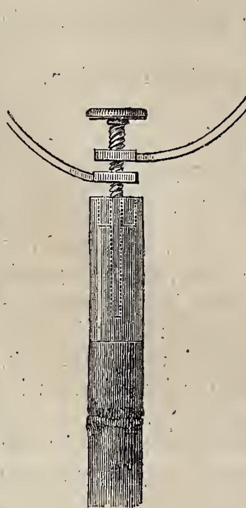


Fig. 21. — Filet se pliant en quatre.

Certains constructeurs ont imaginé de fermer le cercle sur lui-même, soit en deux, soit en quatre (fig. 21), afin de le rendre plus commode à placer dans le sac quand on n'est pas en chasse. Selon nous, toutes ces mécaniques sont sujettes à se déranger : une goupille saute, et voilà le filet hors de service. Nous préférons un cercle en ressort d'acier (fig. 23), tel que nous l'avons perfectionné. Les deux extrémités du ressort sont percées d'une ouverture dans laquelle passe une vis à tête qui s'introduit dans la douille de l'extrémité du manche. Ainsi serré (fig. 22), rien ne peut faire varier la fermeture. Pour ployer l'instrument, on tourne le ressort sur lui-même (fig. 23), et quand il est suffisamment roulé,


Fig. 22. — Fermeture du ressort.

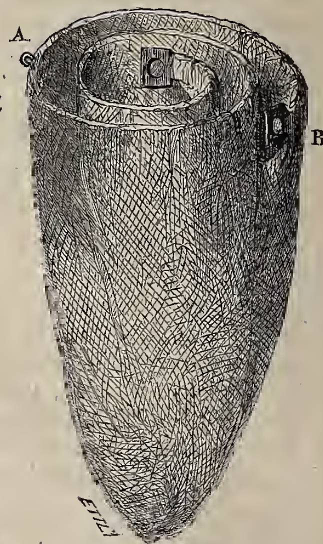


Fig. 23. — Ressort d'acier tourné sur lui-même.

on trouve en dehors un petit taquet A sur lequel vient s'agrafer l'ouverture B de l'extrémité libre.

La matière qui compose le sac n'est point indifférente, non plus que sa profondeur. Il faut au chasseur plusieurs sacs différents. Il emportera, roulés comme nous le faisons ci-dessus :

Un *filet de gaze*, pour les insectes légers et les papillons, etc., qu'il ne compromettra pas trop sur les épines et les chardons ;

Un *filet de toile*, pour passer dans les endroits rudes et dangereux, et pour *faucher* dans les grandes herbes;

Un *filet de canevas*, pour pêcher, en eau plus ou moins trouble, les larves et insectes aquatiques.

Tous ces sacs auront au moins 0^{m}.50 à 0^{m}.60 de profondeur pour un cercle de 0^{m}.25 à 0^{m}.30 de diamètre. Il faut qu'en faisant faire au sac, par le tour de main qui le ferme, un demi-tour sur lui-même, il demeure facilement ainsi, ce qui n'arrive d'ailleurs que quand l'étoffe est suffisamment assouplie.

Il est bon de pouvoir visser à l'extrémité du manche opposée au filet, soit une lame de lance en acier semblable à celles que l'on fixe aux cannes à pêche, soit une petite bêche B (fig. 21), soit une fourchette A (fig. 21). La lance sert non-seulement à planter le filet en terre, ce qui le conserve toujours à portée de la main, mais encore à se défendre d'un chien, etc. La petite bêche sert à creuser la terre pour chercher certaines larves, ou le bois pourri, etc. La fourchette a un usage analogue. La forme de ces instruments varie avec les intentions du chasseur, qui les fait construire en vue du but qu'il cherche à atteindre.

La suite à une prochaine livraison.

ERRATUM.

Tome XXXVII (1869).

Page 367, colonne 1. — Entre les lignes 7 et 8, ajoutez :
Un inspecteur des ponts et chaussées, M. Darcy, estimait que l'emploi de l'asphalte pour les chaussées diminuait de moitié les frais d'entretien et de renouvellement des chevaux et voitures.

REPOS SUR LES MONTAGNES DU TYROL.



Le Repos. — Composition et dessin de de Binzer.

D'où me vient tant de joie?... Oh! je ne le demanderai pas même à mes secrètes pensées, de peur qu'elle ne s'exhale en vaines paroles, et que je ne sache plus où la retrouver. Que ne puis-je la condenser, cette folle joie, et l'emprisonner dans ma poitrine pour qu'elle y demeure toujours!... Les fleurs autour de moi dégagent des parfums inconnus; leurs couleurs sont plus vives, plus intenses; et cet air balsamique et pur est si bon à respirer!... Mes sensations semblent, comme lui, se raréfier à mesure que je monte, et devenir de plus en plus enivrantes et suaves. L'incessant murmure de la terre, qui demande et se plaint toujours, n'arrive pas jusqu'ici : on s'éloigne des pensées vulgaires, du vain souci des choses d'en bas. Chagrins du passé, doutes de l'avenir, espoirs déçus, rêves éteints, disparaissez! Brouillards de l'abîme, rentrez-y; laissez-moi, entouré d'azur, seul avec l'immensité!...

Les lointains vaporeux se noyaient dans l'atmosphère bleue; j'avais en vain ouvert mon portefeuille; mes crayons restaient oubliés, satisfait que j'étais de contempler et de sentir. Bientôt cependant, à travers ce grand silence, il me sembla entendre au loin de vagues harmonies; attiré par elles, je redescendis peu à peu, me glissant entre les roches qui bordent le plateau sur lequel je m'étais arrêté : j'écoutai, j'écoutai encore; le son des clochettes des troupeaux errants sur les pentes formait d'argentines mélodies que la brise m'apportait : c'était comme le concert des esprits des montagnes. Attiré par les sons, je glissais, me retenant à des buissons épars, rejetons de chênes semblables à de gigantesques bouquets entourés de guirlandes de ronces, tachetés d'or par les boutons du genêt épineux, et qui, s'abritant aux pointes de roches granitiques, s'échelonnaient çà et là, groupes gracieux, comme pour me faciliter la descente. De place en place, je m'arrêtais sur un de ces gradins naturels, et j'y esquissais quelque détail de ce paysage varié. En haut, plongé dans l'admiration du magnifique panorama déployé devant moi, je n'avais pu que jouir; maintenant je posais des jalons et cherchais à fixer mes souvenirs incertains. Çà et là j'apercevais des troupeaux, vaches, chèvres, moutons, errants le long des rampes, et le son des clochettes s'éloignait et se rapprochait tour à tour, lorsque soudain, dominant tout autre bruit, s'éleva une voix vibrante et sonore, et les arpéges tyroliens roulèrent d'échos en échos.

Je ne me trompais pas, c'était bien le dialecte qui se parle aux environs de Kufstein, de Schwatz, et le long de la vallée de l'Inn [1]. Ma nourrice m'avait enseigné cette complainte lente et triste lorsque nous habitions les faubourgs d'Innsbruck, et mes souvenirs se réveillaient avec tant de force, qu'il me fallut coller ma bouche à la mousse du rocher sur lequel je m'appuyais pour arrêter dans ma gorge les vocalisations stridentes que, tout petit, j'avais coutume de lancer au vent dès que retentissaient au loin ces sons gutturaux qui appellent ou qui déplorent. Pourtant que

[1] Voy. la Table de trente années, TYROL.

d'années s'étaient écoulées depuis que je n'entendais plus répéter le nom du grand Spechbacker, et celui, plus vénéré encore, du saint des chalets du Tyrol, Andreas Hofer! ([1])

On voit souvent sur les montagnes un rideau de nuages se lever, et des aspects inconnus ou depuis longtemps oubliés apparaître soudain, révélés dans tous leurs détails par un rayon de soleil échappé de la nue. Il en fut ainsi de la première portion de ma vie, complétement effacée de ma mémoire, et qui s'y retraça vivante. Je revis les jours où toute cette contrée frémissait au souvenir de combats sanglants soutenus par une poignée de pauvres montagnards contre deux grands empires. Il s'agissait pour ces héros, bergers ou paysans, non de mots sonores, non d'effrayantes expériences sociales, non d'espérances vagues; ils ne songeaient pas à des nationalités effacées; la cupidité, l'ambition, ne les enflammaient point: ils se faisaient tuer, ils laissaient brûler leurs villes, ils erraient, pourchassés de caverne en caverne, de sommets en sommets, parce qu'ils voulaient suivre toujours leurs vieilles et saintes coutumes, obéir toujours aux lois sous lesquelles leurs familles avaient vécu pauvres, mais heureuses, paisibles, honnêtes surtout! Ils ne voulaient changer ni de rite, ni de roi, ni de serment, ni d'honneur. Et voilà que les puissances de la terre disposaient d'eux! Les têtes couronnées vendaient, échangeaient, se partageaient, comme de vils troupeaux, ces âmes simples, droites, énergiques, fidèles jusqu'à la mort.

Les touchantes paroles de la complainte allumaient en moi une irritation croissante. « Ils moururent tous pleins de joie! » disait le chant populaire célébrant les insurgés tyroliens qui, en 1808 et 1809, combattaient pour demeurer sujets de l'Autriche. Mais l'Autriche les avait vendus à Napoléon; lui les cédait aux Bavarois, et pour ne point appartenir à ces voisins détestés, les Tyroliens se révoltèrent. « Le commandant de la troupe héroïque », poursuivait l'agreste poésie dont nulle traduction ne rendra l'accent passionné, « le chef des braves, Andreas Hofer, pris sur le mont élevé, trouvera toujours des larmes dans nos cœurs... — L'acier enterré sous le sol tyrolien ne s'y rouillera pas! » répétait le terrible refrain.

Avec les chants qui avaient bercé mon enfance, je retrouvais l'émotion des récits qui remuèrent alors si vivement mon imagination; je revoyais la noble figure d'Andreas, dont quelque grossière image orne encore chaque hutte du Tyrol, je la retrouvais telle qu'elle m'était apparue à travers les ardentes paroles de ceux qui combattirent près de lui. Je voyais cette grande figure, cette taille majestueuse, cette longue barbe, ces yeux fiers et doux éclairant un visage brun et martial; son beau costume, la ceinture aux vives couleurs, que couvrait à demi le sombre manteau tyrolien flottant au vent des Alpes; je revoyais mes rêves; j'admirais l'agile et vigoureux montagnard franchissant d'un bond le précipice béant, et, lorsqu'il se croyait hors d'atteinte, saisi par la cohorte de Bavarois embusqués par la trahison, qui l'attendaient comme le chasseur attend sa proie au gîte. Je n'avais pas oublié que pour trouver ceux qui devaient le passer par les armes il fallut franchir la frontière, et que, jugé par une cour martiale à Mantoue et fusillé, il mourut debout. Tout ce récit, qui avait été répété devant moi, me demeurait présent, et je savais que, tardive réparation, l'empereur d'Autriche avait fait élever au héros une statue dans l'église des Franciscains, à Innspruck.

Ma pensée voyageait au loin, et je fus rappelé au temps présent, aux scènes récentes qui m'entouraient, par de nouveaux chants; près de moi, dans une anfractuosité du rocher, un petit groupe de femmes, de jeunes filles, devisaient entre elles, et répétaient en chœur ces airs patriotiques qui remuaient en moi tout un passé de colère et d'effroi; mais seul j'avais songé aux villages brûlés, aux populations en fuite, aux patriotes bannis ou passés par les armes: le temps avait étendu sur toutes ces choses terribles sa bienfaisante main. Bergers et bergères erraient en paix, avec leurs gras troupeaux, sur les pentes gazonnées. Le Tyrol était revenu à ses anciens maîtres, si gratuitement regrettés, et ce n'était plus la colère et l'horreur qu'excitaient ces chants guerriers. L'admiration des vertus des aïeux, le souvenir de belles actions grandies par la distance, voilà ce qui rayonnait sur les jeunes visages que je contemplais.

Attendri au doux aspect de ce repos de famille, m'efforçant d'en fixer le souvenir, confiant dans l'avenir du pays, et me livrant aux joies que donne l'art à ceux qui s'y consacrent, je me rappelai les vers de Virgile:

Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

([1]) Voy., sur Hofer, t. IV, 1836, p. 25; t. V, 1837, p. 161.

UNE SEMAINE DE TRAVAIL A BIRMINGHAM.

Un statisticien a évalué en chiffres le travail des ouvriers de Birmingham pendant six jours, c'est-à-dire entre deux dimanches. Laissant de côté une quantité très-considérable de menus articles qu'il eût été difficile d'énumérer, il a trouvé que ces ouvriers fabriquaient, moyennement, pendant une semaine:

Trois cents millions de limes à ongles;
Cent millions de boutons;
Quatorze millions de plumes;
Cinq millions de monnaie en cuivre et en bronze;
Sept mille fusils;
Six mille bois de lit;
Mille selles;
Vingt mille paires de lorgnettes;
Six tonnes d'objets en papier mâché;
Des bijoux de toute espèce pour une valeur de sept cent cinquante mille francs;
Soixante-quatre kilomètres de fils de fer et d'acier;
Dix tonnes d'épingles;
Cinq tonnes d'épingles à cheveux, d'agrafes, de crochets, d'œillets en cuivre;
Cent trente mille grosses de tire-bouchons;
Cinq mille tonnes d'écrous, d'espagnolettes, de broches, de rivets;
Cinquante tonnes de gonds en fer,
Quarante tonnes de métal poli, quarante tonnes d'étain;
Mille douzaines de garde-cendres, mille grils;
Cent cinquante machines à coudre;
Huit cents tonnes d'objets de cuivre et de bronze; etc.

La plus grande partie de ces produits est transportée en Asie et dans l'Amérique du Sud. Si l'on multiplie par cinquante-deux tous ces chiffres, on arrive à une production annuelle, dans une seule ville, à peine croyable.

PARLER AUX YEUX.

C'est un puissant moyen d'instruction que de parler aux yeux. On l'emploie avec succès même dans les sciences les plus élevées. Ainsi, en disant que le soleil est 1 400 000 fois plus gros que la terre, on impressionnera beaucoup moins l'élève qu'en lui montrant la terre représentée par un grain de blé à côté d'un tas formé de sept doubles-décalitres et représentant le soleil.

Tous les visiteurs de l'Exposition de 1867 se rappellent

avoir vu, à l'ouverture de la rue rayonnante de la Prusse, une pyramide de cubes dorés dont le plus petit figurait un bloc d'or équivalent à la somme moyenne annuelle de la production des mines de Prusse durant la période décennale de 1835 à 1844. Ce premier cube, au sommet de la pyramide, exprimait 26 millions; les autres valaient successivement 47 millions, 124 millions, et 180 millions; ce dernier représentait la production de l'année 1865, qui commence la période décennale de 1865 à 1874.

Ces cubes progressifs donnaient immédiatement une haute idée de la production minière croissante de la Prusse. Le simple énoncé des chiffres ne serait pas resté dans la mémoire des promeneurs.

Il est à désirer qu'aux prochaines expositions nos administrations publiques traduisent ainsi par des objets matériels les comparaisons à faire entre les faits commerciaux, les productions du sol, les résultats des manufactures et usines, tant en France que dans les contrées avec lesquelles nous sommes en rivalité. Ce moyen plastique d'enseignement serait un vigoureux coup d'éperon donné aux amours-propres nationaux, et agirait énergiquement sur les masses populaires, qui sont peu sensibles aux abstractions; il exciterait les nations arriérées à redoubler d'efforts pour atteindre leurs devancières, et donnerait à celles-ci une nouvelle énergie pour se maintenir à leur rang.

PREMIERS CHEMINS DE FER EN FRANCE.

Le premier chemin de fer établi en France est celui de Saint-Étienne au port d'Andrézieux, sur la Loire (1826); le second, celui de Saint-Étienne à Rive-de-Gier (1829); le troisième, celui d'Épinac au port de Pont-d'Ouche, sur le canal de Bourgogne (1830).

TOUS NOS PAS SONT COMPTÉS.

Il me souvient d'avoir lu l'histoire d'un saint anachorète qui, retiré dans la Thébaïde, au fond du plus aride, du plus âpre désert, faisait tous les jours plusieurs lieues pour aller puiser de l'eau à une source éloignée. Un jour que le soleil dardait d'aplomb sur son crâne nu, que le sable mobile et embrasé brûlait ses pieds endoloris, il fut vaincu par la douleur, et, gémissant, s'écria tout haut : « Seigneur ! Seigneur ! à quoi bon tant de fatigue? Ne puis-je donc dresser une tente au bord de la fontaine et y demeurer en paix ! »

A peine avait-il parlé, qu'il entendit soupirer derrière lui, et, se retournant, il vit un jeune homme au visage radieux qui le suivait en comptant chacun de ses pas. Comme le solitaire s'étonnait de la présence d'un étranger dans ce désert, l'ange se dévoila et lui dit : « Je suis l'envoyé de Dieu, et je viens recueillir tout ce que tu crois perdu. Il n'est pas un généreux effort, pas une sueur, pas une souffrance que je n'inscrive et qui ne te soit compté là-haut. »

Le saint reprit courage, et poursuivit sa route.

Ah ! qui de nous, dans les défaillances de l'âme, mille fois plus douloureuses que celles du corps, n'a besoin de se dire ces paroles du messager céleste ! Rien de ce qui se fait ici-bas, en vue de Dieu et du devoir, n'est peine inutile ou perdue; toute souffrance porte avec elle ses fruits de pénitence, de résignation, dès ce monde, d'immortalité par delà. Le messager divin est à nos côtés, quoique invisible, attentif à recueillir nos larmes, à enregistrer chaque féconde misère; il fait de chaque épreuve un degré vers le ciel.

VOYAGE CHEZ LES FINNOIS
DE LA NORVÉGE MÉRIDIONALE.

Fin. — Voy. p. 186, 197.

Les Finnois, donc, introduisirent dans la colonie les méthodes de culture que pratiquaient leurs frères du grand-duché. Ils abattirent et brûlèrent de grands bois, dont la cendre fertilisa les semis de seigle : lorsque la terre était épuisée par plusieurs récoltes, ils la mettaient en pâturage et se livraient à l'élève du bétail. La colonie s'accrut rapidement et sentit bientôt le besoin de s'étendre. Les collines boisées qu'elle occupait se prolongeaient en Norvége, et étaient encore inhabitées; de temps en temps à peine quelque chasseur s'y hasardait à la poursuite d'un élan ou d'un ours; le commerce des bois n'avait pas alors toute l'importance qu'il a acquise, et personne ne se souciait de prendre possession de ces forêts vierges, trop éloignées du Glommen. Les Finnois ne se firent donc pas scrupule de franchir les limites de la Suède pour s'établir sur le territoire norvégien. C'est sur les rives du lac Rœgden que se fixa le premier colon.

Bientôt il fallut aller chercher plus loin encore du foyer natal des bois à cultiver; car les genres de culture pratiqués par les Finnois épuisèrent rapidement le sol. Plusieurs voisins se réunissaient, chargeaient sur un bœuf quelques sacs de farine, ainsi que le *finplov*, charrue qui convient particulièrement aux terrains embarrassés de souches et de pierres; puis ils se rendaient au nouveau lieu choisi. Là, ils tuaient la pauvre bête de somme et vivaient de sa chair pendant leurs jours de travail. L'automne, ils retournaient au même endroit avec deux bœufs, et en tuaient un pour s'en nourrir pendant la récolte et le défrichement d'un nouveau champ pour l'année suivante.

Lorsqu'un jeune homme voulait se marier, il liait des scions de cinq bouleaux différents, les consacrait avec des chants magiques, et les disposait de façon que la fille de son choix s'en servît au bain du samedi soir. Après avoir gagné par cet artifice le cœur de sa bien-aimée, il coupait une portion de la forêt, employait les plus beaux arbres à la construction d'une cabane et d'une étuve, brûlait le reste, et semait du seigle dans les cendres. Quand il avait brassé de la bière avec une partie de sa récolte, il emmenait sa femme dans sa nouvelle demeure, et le bois retentissait des jolies chansons qu'elle avait apprises de ses compagnes.

Mais cette paix idyllique ne tarda pas à être troublée : les jeunes Norvégiennes des chalets parlaient avec effroi des étrangers de la forêt, et les paysans ne pouvaient rester indifférents aux empiétements de ces voisins inattendus qu'ils considéraient comme des vagabonds. Ils portèrent plainte à l'autorité, et, en 1648, parut une ordonnance prescrivant que ces Finnois des bois, qui causaient du dommage par leurs chasses et leurs pêches, eussent à déguerpir ou à acquérir légalement le droit de s'établir dans la forêt. Les Finnois ne tinrent pas compte de ces dispositions qu'il fallut souvent renouveler. Il y eut plusieurs petites luttes entre eux et les agents de police venus en aide aux paysans norvégiens. On dit (et les traditions finnoises rappellent confusément ces faits) que les Finnois des deux royaumes profitèrent des guerres pour aller plus d'une fois en maraude dans les chalets et les maisons des paysans suédois et norvégiens. Leurs relations avec leurs voisins prirent par suite un caractère d'animosité de plus en plus vive, et leur réputation de sorciers, encore aujourd'hui généralement répandue, augmenta tout à la fois l'antipathie et la crainte qu'ils avaient tout d'abord inspirées.

Ce n'était pourtant pas sans scrupule que l'on sévissait contre eux, car on ne pouvait les considérer tout à fait comme des Fants, cette race odieuse et méprisée. Des pay-

sans irrités contre une famille qui s'était établie dans la forêt sans y être autorisée s'assemblèrent en grand nombre et assaillirent à l'improviste ces prétendus sorciers dans le dessein de les expulser. Mais, ayant trouvé dans la hutte une Bible et un violon, indices de sentiments religieux et humains, ils furent confus de leur prévention, et se retirèrent paisiblement, après s'être réconciliés avec ceux qu'ils avaient si mal jugés. Le bon accord se rétablit peu à peu entre ces étrangers et les indigènes, surtout lorsque les premiers eurent enfin acquis légitimement le droit de rester dans les déserts dont ils avaient pris possession. Ces bois, pour la plupart, appartenaient à la couronne et aux communes : on n'en connaissait pas encore la valeur, de sorte que les Finnois en achetèrent des parcelles à vil prix. Depuis lors, ils purent se livrer à la culture sans inquiétude : ils descendaient dans les vallées norvégiennes pour vendre leur seigle, et rentraient la bourse pleine d'écus. Un détachement de la colonie s'avança vers le nord jusqu'au lac Osen, dans la paroisse de Tryssild, où, à la fin du siècle dernier, leurs descendants vivaient dans l'aisance et le respect des lois. La plupart d'entre eux, qui étaient propriétaires, furent par la suite considérés comme les égaux des Norvégiens, et se confondirent avec eux; actuellement, les Finnois n'ont plus une nationalité séparée dans la paroisse de Tryssild.

Mais les Finnois du district de Soloer racontent que, dans le siècle précédent, à l'époque où le commerce des bois de construction prit un certain essor, leurs ancêtres, qui possédaient les meilleurs bois, vendirent à vil prix leurs propriétés à des marchands. Un demi-siècle après, s'étant ainsi volontairement dépossédés, tous étaient devenus manœuvres et travaillaient pour les propriétaires de bois, qui, pour la plupart, étaient commerçants à Christiania. Ils allaient par bandes dans le Nittedal pour percer des tranchées ou dessécher des marais. Il n'était plus question alors de brûler des bois pour les mettre en culture : les Finnois vécurent dans la gêne, et la pauvreté envahit peu à peu leurs habitations. Au découragement, à l'apathie qui s'empara de leur esprit, à la misère qui les accabla, s'ajouta le mépris de leurs voisins les paysans norvégiens.

Le clergé négligea d'instruire ce peuple : des Finnois me rapportèrent que peu d'hommes de la génération précédente savaient le norvégien ; et antérieurement cette langue devait être encore moins connue. Les pasteurs ne paraissent pas avoir eu souci de leur salut, ou s'être même donné la peine d'apprendre leur idiome. Lorsque Thomas von Westen, l'apôtre zélé des Lapons, voulut ranimer la foi des habitants du Finskov, le collége des Missions s'y opposa, parce qu'il craignait que l'évêque Deichmann, ce puissant prélat, ne se formalisât du zèle du missionnaire. Interrogé à cet égard, Deichmann répondit que les Finnois avaient assez de livres en leur langue, de prêtres et de maîtres d'école, pour qu'il fût nécessaire d'aller en mission chez eux. Thomas von Westen déclara qu'il entreprendrait cette mission sans aide et sans appui. « Si Dieu me le permet, écrivait-il en 1704 au collége des Missions, je me rendrai, conformément à ma vocation, chez les Finnois de seigle, même sans autorisation. Faut-il que plusieurs centaines d'âmes soient damnées à cause de Deichmann? » Mais il mourut avant d'avoir pu exécuter ce projet.

Ainsi négligé de ses pasteurs, objet du mépris de ses voisins, ce fut bientôt un malheur et une honte d'être Finnois. Leur situation est actuellement bonne : les paysans norvégiens n'hésitent pas à les regarder comme leurs égaux. Les Finnois se sont relevés par la propriété, le travail et le bien-être. Les bois du Finskov, appartenant pour la plupart à des maisons de commerce de Christiania, ont été vendus dans les trente dernières années. Plusieurs Finnois en sont devenus propriétaires comme leurs ancêtres, et quant à ceux qui restèrent manœuvres, ils eurent du moins affaire à des spéculateurs plus actifs, qui purent les occuper plus constamment et leur donner de plus forts salaires.

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain; son esprit a aussi des besoins qui demandent à être satisfaits. La pâture intellectuelle, dont les Finnois avaient été privés dans leur nouvelle patrie, leur fut apportée d'au delà du golfe Bothnique par un homme de leur chair et de leur sang, Carl-Axel Gottlund, candidat en théologie, plus tard professeur à l'Université d'Helsingfors en Finlande. S'étant rendu, en 1821, dans le Finskov suédois et norvégien, il y fit un long séjour, et alla enseigner de cabane en cabane. Il gagna tous les cœurs par ses manières affectueuses, enthousiasma jeunes et vieux en ravivant les vieux souvenirs à demi oubliés du Suomi, en faisant entendre sous une forme plus pure cette langue maternelle si méprisée des étrangers. Les paysans norvégiens le regardaient comme un mystique, et ils sourient quelquefois encore lorsqu'ils entendent prononcer le nom de ce *Finnekonge* (roi des Finnois). Il n'en est pas moins vrai que les idées semées par lui ont porté leurs fruits : il a relevé l'esprit de ses compatriotes, leur a ouvert de nouveaux horizons, et transformé ces hommes des bois, que l'on pouvait autrefois confondre avec les Fants, en paysans intelligents et instruits. Les Finnois formèrent bientôt des vœux et des plans nombreux : ils voulaient avoir des églises à eux (prétention d'autant plus juste qu'ils sont à plusieurs myriamètres du chef-lieu de la paroisse), des prêtres, des juges (*foged*), des notaires (*sorenskriver*) de leur nation. Paul Œieren envoya ses deux fils étudier avec Gottlund, à Abo, la théologie et la jurisprudence. Les Finnois de Norvége et de Suède, qui s'étaient toujours considérés comme compatriotes, voulaient faire reconnaître leur nationalité et former un État indépendant des ministères de Christiania et de Stockholm. Une députation de douze Finnois, dont six de Norvége, se rendit à Stockholm pour exposer le vœu du peuple à Charles XIV (Bernadotte). Le roi les reçut avec bienveillance. « Mais, dit Paul Œieren, qui était l'un des députés, si nous avions su ce que nous apprîmes à Stockholm, savoir que la Suède et la Norvége sont indivisibles d'après la loi fondamentale, nous n'aurions jamais conçu un tel projet. » Leur requête fut naturellement rejetée; ils n'obtinrent pas davantage du gouvernement de Christiania ce qu'ils avaient demandé par pétition : des prêtres et des églises particulières. L'un des fils de Paul Œieren mourut à l'Université d'Abo; l'autre fut rappelé par son père découragé, et dut se contenter de l'emploi de maître d'école ambulant dans le Finskov.

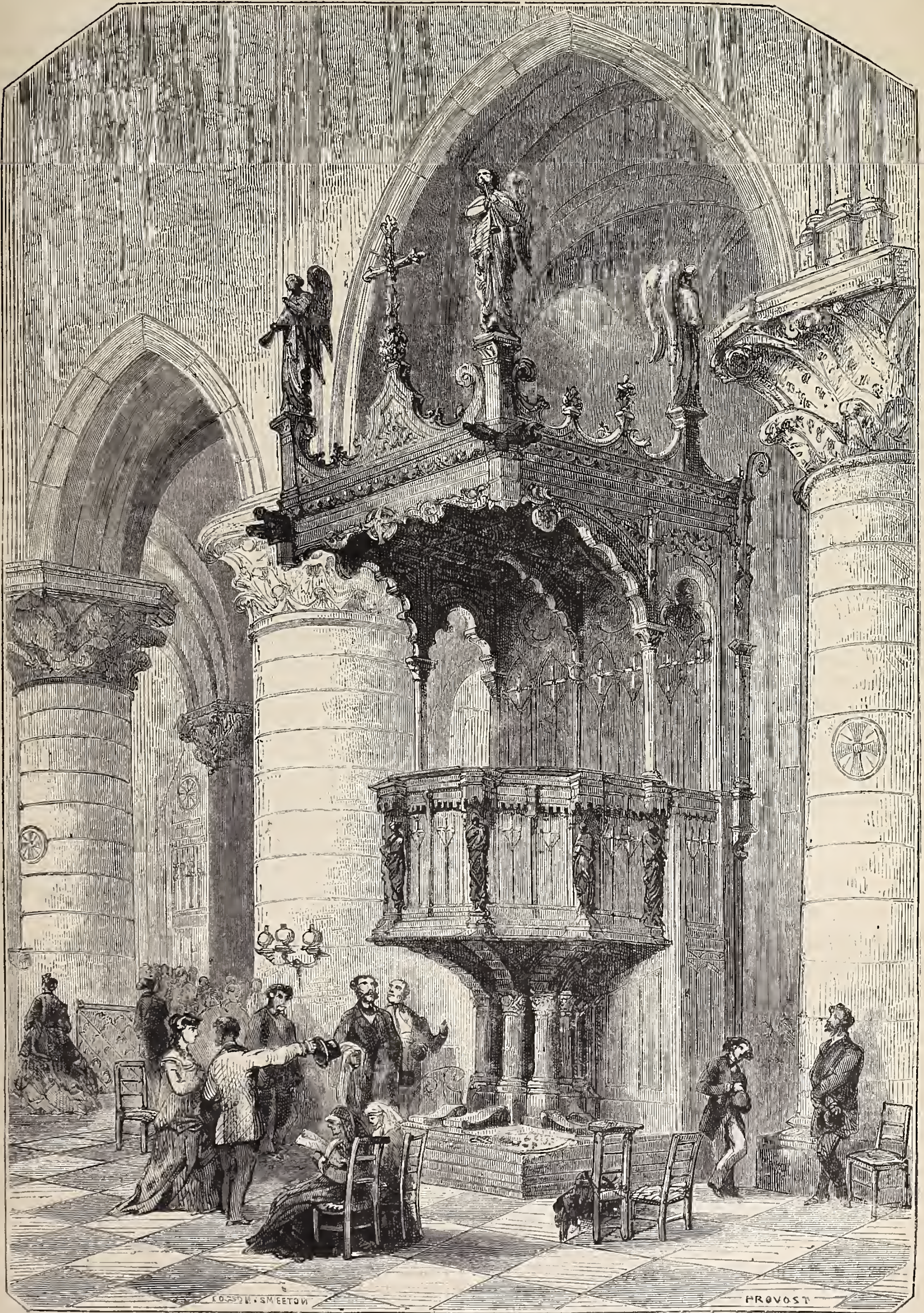
Le nom de Gottlund est resté populaire dans le Finskov; les vieillards se le rappellent avec reconnaissance; les jeunes gens ne parlent de lui qu'avec vénération. Loin des Finnois, il ne les a pas pour cela oubliés; il a continué à leur envoyer des livres et à correspondre avec quelques-uns d'entre eux.

C'est ainsi que les Finnois ont regagné leur propre estime et mérité celle de leurs voisins. Le mur qui les séparait des Norvégiens est tombé ; de jour en jour l'assimilation devient plus complète, et à chaque recensement on remarque une diminution dans le nombre des Finnois qui ont conservé leur langue nationale. On en compte un peu plus de deux mille en Suède et environ dix-sept cents en Norvége, dont une quarantaine dans la paroisse de Hof, le reste dans celle de Grue. Il doit y en avoir aussi quelques-uns dans la partie septentrionale de la paroisse de Vinger. Anciennement, ils occupaient diverses montagnes et forêts du Hedemarken, du Hadeland et du Ringerike; actuelle-

ment, on n'en trouve plus, en Norvége, que dans le Finskov, qui s'étend, le long des frontières, sur un mille de large, depuis le lac Værild dans la paroisse de Vinger, jusqu'au lac Vermund dans celle de Hof.

NOUVELLE CHAIRE A NOTRE-DAME DE PARIS.

Cette chaire, commencée en 1866, terminée et inaugurée en 1867, rappelle le style du treizième siècle. C'est



Nouvelle chaire à Notre-Dame de Paris, par MM. Viollet-Leduc, Mirgon et Corbon. — Dessin de Provost.

M. Viollet-Leduc qui en a donné le dessin. L'œuvre de menuiserie est due à M. Mirgon. M. Corbon est l'auteur des sculptures sur bois qui représentent : sur les panneaux de la cuve, saint Pierre, saint Paul, et les quatre Évangélistes ; et sur les quatre angles de l'abat-voix, quatre figures d'anges sonnant de la trompette au jour du jugement dernier. On

s'accorde à louer, dans son ensemble et dans ses détails, cette chaire, qui peut étonner les yeux habitués aux proportions et aux formes des chaires des deux derniers siècles, mais qui est bien en harmonie avec la décoration de toutes les parties de l'édifice.

LES SACS A PAPIER
DE LA CHAPELLE SAINT-YVES.

Saint Yves, fils d'Helor, seigneur de Kermartin, était un docte avocat de la basse Bretagne, qui mourut à l'âge de cinquante ans, le 19 mai 1303. Malgré les préjugés de ses très-nobles ancêtres, il était venu étudier le droit à Paris, vers l'âge de quatorze ans. De retour en son pays, l'évêque de Rennes l'avait nommé official de sa cathédrale, puis il était devenu curé de Loannec. Ces offices, qui le vouaient complétement au service de l'Église, ne l'avaient pas empêché de suivre l'impulsion de son cœur, et de de se faire souvent l'avocat des pauvres. Ses plaideurs, que n'enrichissait guère la chicane, le récompensaient par le seul bien qui leur restât, la reconnaissance... Canonisé pour ses bonnes œuvres, en 1347, par le pape Clément VI, saint Yves ne tarda pas à avoir une chapelle dans la grande ville où il s'était initié aux difficultés de la chicane. Cette petite église, dont il ne reste plus trace, était située à Paris, rue Saint-Jacques, et une confrérie, à laquelle il n'eût pas été prudent d'intenter un procès, tenait à honneur d'y vénérer le saint Breton. C'était à la chapelle Saint-Yves que se réunissaient, dans les grandes occasions, les avocats et les procureurs de la bonne ville de Paris, et, parmi eux, on choisissait deux gouverneurs de ladite confrérie, l'un ecclésiastique, l'autre laïque. Les fleurs ou les tentures de soie n'étaient pas ce qu'il fallait aller admirer à la chapelle Saint-Yves. On n'y respirait pas seulement l'odeur de l'encens : des myriades de petits sacs remplis de papier y étaient appendus en façon de guirlandes, et y festonnaient les murs du chœur et l'entrée des chapelles. C'étaient, nous dit un vieil historien, « autant de trophées érigés en l'honneur de saint Yves par des plaideurs. »

POPULATIONS VÉGÉTALES
ET POPULATIONS HUMAINES.

La population végétale d'une contrée se compose de plusieurs éléments. Le premier, et le plus important, c'est l'ensemble des espèces sauvages qui croissent spontanément sur le sol et forment, pour ainsi dire, le fond de la végétation. Le second, moins essentiel, comprend toutes les plantes que l'homme a introduites à dessein pour les soumettre au régime de la grande culture. Une troisième catégorie, dont le rôle est très-secondaire, comparé à celui des deux autres, se compose des espèces que diverses circonstances fortuites ont amenées et naturalisées dans la contrée. Les populations végétales n'ont donc rien de fixe; elles se sont modifiées et se modifient avec le temps. La culture, en s'étendant, amène l'extinction des plantes sauvages. Les progrès des sciences agricoles, de nouveaux intérêts, des relations plus rapides et plus multipliées avec d'autres contrées, transforment l'économie rurale d'un pays. Toutefois, la végétation spontanée change peu; dans les mêmes localités, lorsque la charrue ne les a pas envahies, on retrouve encore les mêmes plantes à l'état sauvage; nous le savons par les catalogues des vieux auteurs, qui nous permettent de remonter à plusieurs siècles en arrière.

En a-t-il toujours été de même? La végétation spontanée d'un pays n'a-t-elle jamais varié? On le croyait autrefois; on admettait que les animaux et les végétaux avaient été créés simultanément et que le monde organique actuel n'avait pas d'ancêtres; l'homme était le centre et le but de la création providentielle. La plupart des naturalistes du dernier siècle avaient souscrit à cette tradition sans songer à la discuter. On ne le pouvait guère à cette époque; la géologie n'était pas encore née, elle ne nous avait pas encore appris à lire dans le passé de la terre. Les feuillets dont se composent les couches terrestres n'avaient point encore été dépliés : c'était un livre fermé, enfoui sous nos pieds, et dont on soupçonnait à peine l'existence. A présent, ce livre est entr'ouvert; nous en avons déjà déchiffré assez de mots pour savoir que la création actuelle n'est qu'un des termes de la longue série de transformations qui, commençant aux premiers âges de la terre, se continuera aussi longtemps que notre planète sera réchauffée par les rayons du soleil, source unique de la vie à la surface du globe. Si donc on peut affirmer que, depuis les temps historiques, la flore spontanée de la terre a peu changé, on n'oserait plus soutenir qu'il n'en a jamais été autrement. L'époque historique n'est qu'un moment bien court dans la vie du globe, et les temps antérieurs sont plongés dans une nuit profonde. La tradition est muette même sur les habitants des cités lacustres, pourtant si rapprochés de nous. Les débris enfouis dans les lacs et les tourbières jettent seuls quelques lueurs sur leur mode d'existence. A plus forte raison, tout ce qui précède relève uniquement des sciences naturelles. Où l'histoire finit, la géologie commence. Heureusement, les couches de terrains sédimentaires nous ont conservé l'empreinte des végétaux et les os des animaux qui vivaient à leur superficie. En consultant ces herbiers et ces ossuaires fossiles, nous pouvons ressusciter les flores et les faunes des temps passés. Cette étude nous enseigne que la végétation actuelle est la continuation des végétations antérieures, modifiées par les changements physiques dont notre globe a été le théâtre, par les climats divers qui se sont succédé, et plus récemment encore par l'action de l'homme, dont la puissance devient d'autant plus irrésistible que son empire s'étend davantage. En un mot, les populations végétales peuvent être assimilées aux populations humaines, dont l'origine remonte également bien au delà des époques historiques. Une comparaison éclaircira ma pensée et fixera mieux celle du lecteur.

Si l'on se demande quelle est l'origine et la composition de la population qui habite la France méditerranéenne, l'histoire nous répond que Marseille a été fondée par les Phéniciens. Avant l'arrivée des Phéniciens, le pays était peuplé par les descendants de ces hommes primitifs qui vivaient dans les cavernes, où ils ont laissé des silex taillés, des haches, des pierres polies, avec les débris d'animaux éteints, comme l'hyène et l'ours des cavernes, ou émigrés, comme le renne ou le bœuf musqué. C'est précisément dans les grottes de cette région que M. Tournal, le premier, en 1828, puis MM. de Christol, Teissier et Marcel de Serres, ont trouvé ces restes de l'industrie humaine auxquels les ossements qui les accompagnaient assignent une date géologique certaine. Ces hommes antéhistoriques chassaient dans les forêts où croissaient des arbres actuellement inconnus en Provence. Ils correspondent donc parfaitement aux plantes dont nous retrouvons les restes fossiles dans le sein de la terre. Leurs descendants étaient contemporains d'une autre végétation analogue, mais non identique à la nôtre. Aux Phéniciens succédèrent ensuite les colons grecs de l'Ionie, les Phocéens En introduisant l'olivier, actuellement naturalisé, ils modifièrent profondément l'agriculture du pays. Leur sang même a laissé des

traces. Les femmes d'Arles et de Saint-Remy nous offrent encore dans toute leur pureté les lignes sculpturales que la statuaire grecque a léguées à l'admiration des siècles. Après les Grecs vinrent les Romains : leurs routes, leurs ponts, leurs aqueducs, leurs amphithéâtres et leurs temples, ont marqué le sol d'une empreinte indélébile; les Romains achevèrent de le défricher, et les noms de leurs fermes sont encore ceux de beaucoup de villages dans la Gaule narbonnaise. Ne serait-il pas téméraire d'affirmer qu'il n'existe plus dans le midi de la France aucun descendant des Phéniciens, des Grecs et des Romains? Sans doute, le mélange avec d'autres races a effacé leurs traits, changé leur caractère, modifié leurs aptitudes, rendu leur origine méconnaissable; mais ces colonies, venues de la Grèce ou de l'Italie, ont évidemment ajouté un élément nouveau à la population aborigène de la France méditerranéenne.

Au cinquième siècle, l'Europe méridionale est envahie par des hommes du Nord, les Visigoths. — Avant eux, pendant l'époque glaciaire, les plantes du Nord avaient également envahi le Midi. — Un grand nombre de ces barbares furent laissés en arrière par ce torrent dévastateur qui inonda l'Espagne et le nord de l'Afrique. Ils se fixèrent dans la Gaule narbonnaise, où leurs traces n'ont point entièrement disparu. Des enfants aux cheveux blonds, des noms de famille avec la désinence en *ic*, rappellent encore cette grande invasion. Ce fut la dernière; depuis lors, nous ne constatons plus l'irruption de ces vastes marées humaines qui submergeaient les empires; mais il s'opère un travail lent et continu, analogue à celui des actions géologiques, et produisant comme elles, avec l'aide du temps, des effets de même ordre que ceux des catastrophes les plus subites et les plus violentes. Au commencement du treizième siècle, l'extermination des Albigeois décime les habitants du Languedoc. Des populations entières sont massacrées par Simon de Montfort. D'un autre côté, l'Inquisition sévit en Espagne et provoque une émigration continue de juifs et d'Arabes qui venaient chercher en France un refuge et un asile. L'élément sémitique se mêla donc aux races grecque, latine et germanique. Une dernière migration eut lieu à la fin du dix-septième siècle, où la révocation de l'édit de Nantes porta un coup terrible à la prospérité des provinces méridionales en faisant disparaître par la misère, les massacres, les supplices et l'exil, la partie la plus saine, la plus intelligente et la plus industrieuse de la nation.

Ce que nous avons dit de la composition et de la formation successive des populations du midi de la France pourrait s'appliquer également à d'autres contrées de l'Europe. Il n'en est pas qui soit uniquement occupée par cette race autochthone dont l'origine se perd dans la nuit des temps géologiques : toutes ont été modifiées par des immigrations ou des émigrations successives. On compte les peuplades qui semblent avoir échappé à cette loi générale. (1)

LA CÉRÉMONIE DU NAKHR,

DANS LE SAHARA (2).

DANSES ET CHANTS.

La caravane conduite, en 1856, par le capitaine de Bonnemain, vers l'oasis de Ghadamès, l'ancienne Cydamus, s'arrêta dans un endroit nommé Bidjel-el-Koudia, qui occupe le centre du pays d'Eumiche, où les Troud, les Ferdjan et les Rebaia passent la saison de l'hiver avec leurs troupeaux. Il y avait ce soir-là un mariage chez les Rebaia. Le chef de la tribu fit mille politesses aux voyageurs et les invita à assister à cette fête, qui avait le mérite d'une couleur tout à fait locale, comme on peut en juger par la description suivante. Les indigènes désignent cette réjouissance par le nom de *nakhr*, trémoussement.

Lorsqu'un homme veut se marier, il envoie une personne qui a sa confiance vers la fille de son choix. Si la proposition est accueillie favorablement, le futur choisit deux ou trois de ses amis, et les députe vers les parents afin de solliciter leur consentement. Si le prétendu est accepté, on fait venir un thaled qui rédige aussitôt l'acte de mariage.

Deux jours après, les parents et les amis se réunissent devant la tente du père de la mariée pour la cérémonie du *nakhr*, qui ne commence qu'après le coucher du soleil et se célèbre à la lueur des flambeaux. Les femmes sont placées sur deux lignes. Les filles, les veuves et les femmes répudiées forment le premier rang, et l'on remarque devant chacune d'elles un bâton planté en terre; derrière sont assises les femmes mariées et les matrones. Les hommes vont se grouper, sans désordre, en face des femmes. Des feux de broussailles éclairent la scène.

Les tambourins et les chants donnent le signal.

Les femmes du premier rang, parmi lesquelles figure la jeune épouse, se lèvent et s'avancent mollement vers les bâtons, en faisant résonner les anneaux d'argent qui oscillent sur leurs chevilles. Elles ont la tête nue, et leurs cheveux, imprégnés de *zebed* et retombant en larges flocons, leur servent de voile. Tout à coup chacune d'elles saisit d'une main un bâton et balance sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, en suivant la cadence de la musique.

Après la danse, qui dure environ une heure, viennent les chansons, psalmodiées par les jeunes gens sur un ton nasillard et plaintif dont les tambourins marquent la mesure. La poésie d'un peuple est le reflet de ses mœurs. Ces chants de noce sont ordinairement improvisés en langue vulgaire; les Rebaia y excellent, dit-on. En voici quelques-uns qui sont restés dans notre mémoire :

Lorsque ma promise marche, ses vêtements produisent un frôlement pareil à celui que font les habits des pèlerins dans la mosquée.

J'ai vu, dans les salles magnifiques, une gazelle endormie; et sa mélancolie contrastait avec la douceur des jeunes filles à la ceinture desserrée.

Lorsqu'on la menait au ruisseau pour étancher sa soif, elle a trouvé l'eau trouble et malsaine, tant elle regrettait de n'être pas au milieu de ses sœurs!

Le troisième jour, on place la mariée sous un *djehfa* ou palanquin, en compagnie d'une fille de six ou sept ans, et des nègres promènent en grande pompe le dromadaire sur lequel est fixée cette espèce de tente parée de plumes d'autruche. Alors commencent des jeux d'un caractère plus mâle : la poudre parle, et les guerriers, montés sur des chevaux richement harnachés, s'amusent jusqu'à la nuit à simuler toutes les évolutions du combat.

J'ai écrit à Jean Piacentino ces quelques paroles, dictées par le souvenir d'avoir toujours souhaité un guide, et de ne l'avoir jamais rencontré. Combien de pas inutiles pourraient être épargnés aux jeunes gens si, au lieu de s'enfler de la vanité et de l'autorité de leur titre, les maîtres avaient le sentiment et l'amour de leur profession! Ils visent à nous embarrasser la tête de citations, la conscience d'ombre, le cœur de vernis et de glace; et quand ils nous ont saturés et non sustentés, rabotés et non polis, non conduits dans le chemin de la perfection, ils nous abandonnent dans les amers labyrinthes de ce monde. Nous

(1) Ch. Martins, *Revue des Deux Mondes*.

(2) Notice communiquée par M. Cherbonneau.

arrivons par dix ans de confusion, d'erreur et de honte, à voir la lumière, souvent quand nos yeux ne sont plus en état de la soutenir. Puis, quand nous sommes devenus dissimulés ou sceptiques, on nous fait présent du titre de sages. Joseph Giusti.

MESURES DE LA RUSSIE

RAPPORTÉES AUX MESURES DE LA PRUSSE ET DE LA FRANCE.

Le pied de Russie contient 135.114 lignes de Paris; le pied de Prusse, 139.127 lignes de Paris.

Un pouce de Russie est égal à $^1/_{12}$ pied, et égal à 25.390 millimètres.

Un werschok contient 1 pouce $^3/_4$.

Une arschine est égale à 16 werschoks et contient 2.26598 pieds de Prusse, ou 0.71119 d'un mètre.

Un sashen contient 84 pouces, mesure de Russie.

Une verste est égale à 0.143376 d'un mille géographique, et à 0.23960 d'une lieue de France, dont 25 forment un degré.

Une dessatine contient 117.600 pieds carrés de Russie, 4.27890 d'un morgen de Prusse, et 1.09250 d'un hectare.

Un tschetwert contient 10581.6 pouces cubes de Paris; un boisseau de Prusse est égal à 2770.74 pouces cubes de Paris.

Un tschetwerik est la huitième partie d'un tschetwert, et contient 0.4774 d'un boisseau de Prusse.

Un kruschki contient 62.002 pouces cubes; un quart de Prusse, 57.724 d'un boisseau de Prusse.

Un vedro contient 0.7070 d'une gallone, et 0.0186 d'un seau de Prusse.

Une livre de Russie contient 0.87558 d'une livre de Prusse, 1.75116 d'un marc de Cologne.

Un solotnik est $^1/_{96}$ d'une livre; une dolga est $^1/_{96}$ d'un solotnik.

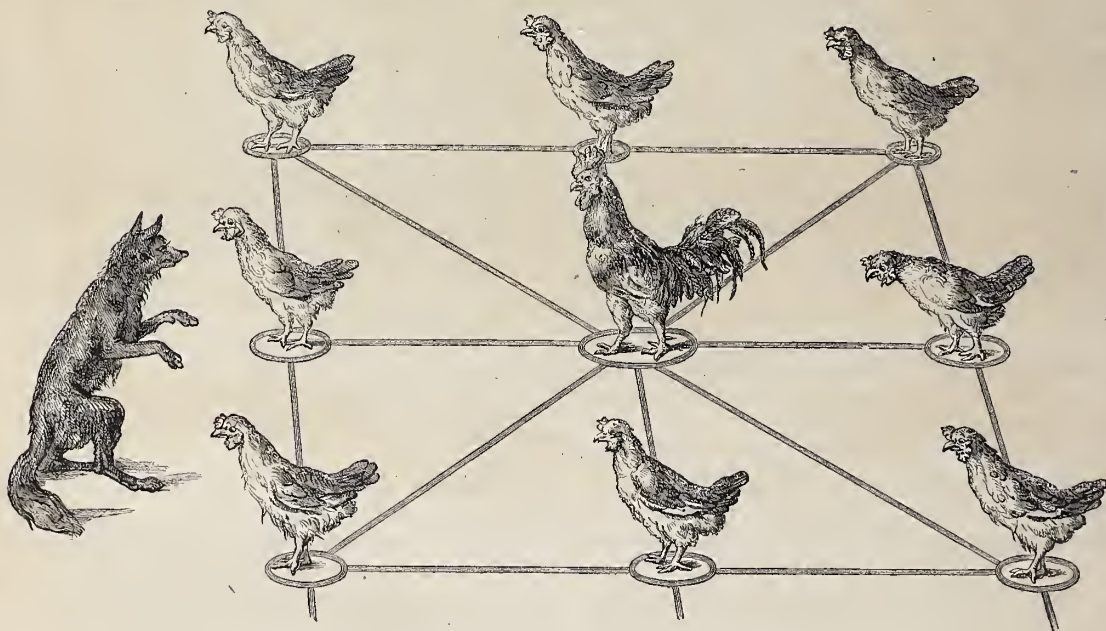
Un rouble d'argent est divisé en 100 copeks d'argent, et est égal à peu près à 1 thaler 3 silbergroschen, monnaie de Prusse, ou à 4 fr. 3 cent. $^1/_2$.

Un rouble assignat ou de banque, appelé ordinairement rouble tout court, est divisé en 100 copeks de cuivre, contient 28 copeks d'argent $^4/_7$, et est égal à $^2/_7$ d'un rouble d'argent.

LE JEU DU RENARD ET DES POULES.

Le dessin que nous reproduisons fait partie d'une collection de curieuses aquarelles du dix-septième siècle, figurant les diverses scènes du « *Balet des Ridicules*, dancé » par le roy Louis XIII, à Saint-Germain en Laye, le » douziesme janvier mil six cent vingt-huit. »

Il est probable que les acteurs et les actrices du « jeu du Renard et des Poules », l'une des scènes de ce ballet, auraient eu quelque peine à imiter, aussi parfaitement que l'aquarelle, les physionomies du malin quadrupède et des volatiles qu'il assiége; mais à ce dessin d'ensemble



Le Renard et les Poules. — Dessin de E. Lorsay, d'après une aquarelle du dix-septième siècle conservée au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

étaient sans doute joints des détails de costume qu'on n'a pas conservés.

Ce jeu du Renard et des Poules est parmi ceux qui récréaient l'enfance de Gargantua. Les Dictionnaires de Furetière et de Trévoux disent, au mot *Poule :*

« Il y a aussi un jeu de la Poule et du Renard, quand une seule dame, qui est le Renard, combat contre douze pions, qui sont les poules. »

A ce jeu on se servait de pièces de bois, comme au jeu de dames; mais on comprend que l'on ait eu la fantaisie de substituer aux figures inanimées des personnages vivants. C'est ainsi qu'un roi indien se donna un jour le plaisir d'une partie d'échecs jouée dans sa cour par ses seigneurs et serviteurs (1).

Le jeu du Renard et des Poules s'est conservé comme jouet jusqu'à notre temps. Il ressemble au jeu de siége; mais son principe est celui du jeu des quatre coins. La règle doit obliger les poules à changer de place; autrement, le renard pourrait rôder sans fin au dehors.

(1) Voy. la Table de trente années.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions 15.

CORNEILLE VISSCHER,

GRAVEUR HOLLANDAIS.



Deux personnages de l'estampe de C. Visscher dite *la Fricassée.* — Dessin de E. Lorsay, d'après C. Visscher.

Ces deux figures ne sont pas seules dans la célèbre gravure de C. Visscher que l'on désigne sous l'un de ces titres : *la Fricassée*, ou *le Mardi gras*. Il semble bien que cette dernière dénomination est la plus juste, quoique la moins usitée : il s'agit, dans la composition, de crêpes et non d'autre chose. C'est une sorte de crêpe épaisse que mange le petit garçon.

La scène se passe dans une humble chambre de faubourg ou de village. A droite de la bonne femme est assis un vieillard à barbe : il allume sa pipe à un charbon qu'il tient à la hauteur de sa bouche à l'aide d'une paire de pincettes. Les trois personnages sont en face du foyer : sur le feu, un trépied de fer supporte une casserole où la vieille femme vient de verser quelques cuillerées d'une pâte liquide que contient un pot placé près d'elle. Derrière le mari et la femme est une jeune fille; elle tourne son visage du côté de la porte, et fait un signe à un personnage grotesque dont le buste dépasse la demi-porte et qui sourit en montrant un long verre. La chambre est pleine d'ustensiles et de provisions, gros écheveaux de filasse pendus au plancher, groupes d'oignons sous le manteau de la cheminée, lanternes, paniers, batterie de cuisine, cruches, etc. Un chat est blotti en un coin. Tous ces détails sont dessinés avec soin et modelés avec vérité : ils sont là comme un fond de décoration pour faire valoir les personnages. La vieille et l'enfant sont surtout d'un art merveilleux : il nous a paru qu'il y avait avantage à les détacher pour leur conserver une proportion qui permît de les bien apprécier; il eût fallu les trop diminuer si nous avions voulu reproduire la composition entière, qui est du graveur lui-même.

Après *le Mardi gras*, la gravure de C. Visscher la plus

connue est celle du *Marchand de mort aux rats.* C'est un fier bonhomme, coiffé d'un bonnet à poil, à vêtements amples et épais. Il porte à sa ceinture une bourse, un couteau dans sa gaîne, et en bandoulière une boîte qui contient les drogues funestes aux rongeurs domestiques. Un rat apprivoisé se promène sur son épaule. Près de lui, un jeune garçon, qui l'écoute et l'admire, porte au bout d'un long bâton une petite prison de bois ronde, à claire-voie, où sont enfermés des rats vivants et d'où pendent en guirlande des rats morts. C. Visscher, auteur à la fois de cette composition et de la gravure comme de beaucoup d'autres, a traité ce simple sujet avec une véritable grandeur de dessin et de tailles.

On conserve sous verre, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, deux très-belles épreuves du *Mardi gras* et du *Marchand de mort aux rats*, et d'un autre chef-d'œuvre dont les exemplaires sont extrêmement rares : *un Chat qui dort.* Le cabinet possède, du reste, l'œuvre entier du maître, et, pour tout amateur véritable, c'est un vif plaisir de feuilleter le volume qui le contient : *Scènes de buveurs, le Four à plâtre, Musiciens ambulants,* d'après Ostade ; *Scènes de brigandage*, d'après Laër ; *un Mariage royal,* d'un effet très-singulier ; le frontispice d'un recueil de voyages (*Arctica*) ; de très-grands portraits d'une franchise et d'une vigueur admirables : *Philippe II, Guillaume le Taciturne, le pape Alexandre VII, Petrus Scriverius*, etc., etc.

On croit que C. Visscher est né à Harlem, vers 1610. Élève de Pierre Soutman, qui avait étudié dans l'atelier de Rubens, il surpassa son maître et laissa des élèves d'un grand mérite, entre autres Corneille Van-Dalen et Abraham Blooteling. La Hollande considère avec raison C. Visscher comme un de ses plus grands artistes. « Il excellait, dit M. Duplessis, à modeler les chairs, et il variait avec un art infini ses travaux suivant les objets qu'il avait à représenter. Coloriste puissant et clair autant que dessinateur fin et consciencieux, il sut profiter des exemples de ses prédécesseurs, et ses œuvres témoignent de son admiration pour Rembrandt, Franz Hals et Vander-Helst. » (¹)

EN PASSANT A MONETIER (²).

ANECDOTE.

Je me rendais au chalet des Treize-Arbres lorsque, passant près du cimetière de Monetier, je vis Célestin au bord d'une fosse ouverte, les genoux enfoncés dans une terre fraîchement remuée. Je m'approchai de lui. Le pauvre garçon tenait son chapeau froissé dans ses mains tremblantes, et des larmes jaillissaient de ses yeux. Le fossoyeur lui disait : « Tu vois bien que c'est ta mère que je déterre ! C'est pour faire place à son compère Corréard. C'est tout de même singulier que tous les deux aient eu la même fosse... C'étaient de braves gens... Mais toi, Célestin, est-ce que tu veux te faire enterrer aussi, que tu restes là? Va, mon ami; laisse-moi faire mon ouvrage. »

Célestin se leva et vint à moi tout ému : « Je ne croyais pas, pauvre Monsieur, me dit-il, que j'aurais un si grand chagrin. En passant par là ce matin, le fossoyeur m'a dit : « Si tu veux voir les os de ta mère, je vais leur » faire prendre un peu d'air. » Sans trop comprendre ce que j'allais faire, je l'ai suivi, et, après un moment, la tête de la pauvre femme a paru... Oh ! quand j'ai vu cette tête qui s'était tant penchée sur moi, qui m'avait tant embrassé, j'ai cru revoir ma pauvre mère tout comme je vous vois, Monsieur, et j'en ai eu le cœur brisé ! »

(¹) *Les Merveilles de la gravure,* par Georges Duplessis. 1870.

(²) Ce récit, dû à la plume d'un homme qui excelle à manier le pinceau, nous transporte dans le voisinage de Genève, sa patrie.

Célestin se tut, et nous continuâmes à monter ensemble silencieux. Il me prit bientôt, sans mot dire, mon habit et mon petit sac de provisions; il les mit sur son épaule, puis tout à coup :

— Les enfants, dit-il, ne sont pas assez bons envers leurs parents, surtout envers leurs mères...

— Qu'est-ce que tu as? interrompis-je.

— Je vous le répète, nous sommes mauvais; nous croyons avoir rempli tous nos devoirs envers nos parents quand nous ne les avons pas trop tourmentés; mais quand on les a perdus, il faut bien reconnaître les torts qu'on a eus à leur égard. Pour moi, quand je pense à ma mère, qui se calcinait le sang pour conduire la maison, pour nous tenir toujours propres et nos habits sans trous, pour nous servir la soupe à l'heure ; quand je la vois aux champs, où elle n'avait pas un instant de repos, oh ! Monsieur, quand je pense à tout cela...

— Et ton père, lui dis-je, tu n'en parles pas?

— Oh ! mon père, c'était un brave homme, travaillant ce qu'il fallait; mais il était trop souvent au cabaret. Il n'écoutait guère la mère, qui lui donnait pourtant de bons conseils. Voyez-vous, Monsieur, les mères, c'est tout chez nous, et quand la mère ne vaut rien, rien ne va.

— Y a-t-il longtemps que ta mère est morte?

— Il y a six ans : c'est là ce qu'il y a de triste. Figurez-vous qu'elle cueillait une salade au jardin : c'était midi. Quand elle se releva, c'était la nuit pour elle : elle était aveugle. M. Chapuis a dit qu'il lui était entré de l'eau sereine dans les yeux. Ça lui serra tellement le cœur de ne plus nous voir et de ne pouvoir plus travailler, qu'elle en mourut six semaines après. Il nous restait bien la tante Foise; mais la pauvre fille était malade, et depuis longtemps. C'est celle-là qui était bonne ! Elle faisait les petits ouvrages de la maison, car elle était trop faible pour la campagne. Elle ne pouvait pas seulement remuer une marmite; mais quand venaient les coups, les coupures, il n'y en avait point comme elle pour nous soigner. Peu de temps après la mort de ma mère, elle aussi garda le lit, si maigre qu'on lui voyait le jour à travers le corps. Nous disions qu'elle serait bien heureuse de mourir; mais quand elle eut été rejoindre notre mère, alors la maison devint triste, et chacun de nous se faisait bien des reproches sans en rien dire aux autres.

Non, Monsieur, je n'ai pas été assez bon pour ma mère. Aussi, quand j'ai vu cette tête qui a roulé à mes pieds, tout m'est revenu comme si je la voyais encore, avec toute sa bonté, toute sa douceur, avec ses beaux yeux noirs si doux et pourtant si fermes que je n'ai jamais su mentir quand elle me regardait; elle n'était jamais fâchée, et nous ramenait toujours par de bonnes paroles.

Lorsque nous fûmes arrivés aux Treize-Arbres, nous nous quittâmes. Célestin continua son chemin vers Pommier. Quant à moi, je m'assis où nous nous étions quittés et je me mis à songer aux paroles du jeune homme.

HISTOIRE D'UN BALLON (¹).

I

VOYAGES AÉRIENS.

Il y a plus de quatre-vingts ans que les frères Montgolfier lancèrent dans l'espace le premier ballon et que l'intrépide Pilâtre de Rozier, accompagné du marquis d'Arlandes, osa confier sa vie et sa fortune à la frêle nacelle d'un aérostat. Depuis cette époque, ces merveilleuses machines, qui devaient si rapidement modifier les destinées humaines, sont restées ce qu'elles étaient, c'est-à-dire bouées aériennes

(¹) Voy. la Table de trente années.

qu'entraînent à leur gré les caprices de l'air. — « C'est l'enfant qui vient de naître », disait l'illustre Franklin, en 1784, en parlant de cette incomparable découverte. Si l'on consultait actuellement le philosophe américain, il ne manquerait pas de dire que si l'enfant n'a pas prospéré, il n'en est pas moins riche en promesses, en espérances, et que son éducation, jusqu'ici négligée, doit être cultivée pour l'avenir.

Les ballons, en effet, ne nous ont-ils pas donné ce qu'aucune puissance humaine ne pourrait mettre à notre disposition? Ne nous ont-ils pas ouvert ces plaines infinies de l'air, plus grandioses et plus saisissantes encore que les plages de l'Océan? Ne nous ont-ils pas permis de planer mollement sur les ailes du zéphyr, de courir poussés sous le souffle puissant de l'aquilon, et de prendre possession des régions atmosphériques qui semblaient devoir être à tout jamais fermées à l'audace humaine? Les ballons ne sont-ils pas pour le savant de véritables observatoires volants qui le mettent en présence du grand mécanisme de l'air, et qui peuvent lui permettre de dévoiler au sein de l'atmosphère les mystères qui s'y tiennent cachés? Ne sont-ils pas aussi, pour le touriste, de merveilleux véhicules, bien aptes à promener ses rêveries de flâneur dans le monde capricieux des nuages? Car à côté de l'intérêt scientifique, n'oublions pas qu'il y a dans les voyages aériens l'attrait du pittoresque, le charme de l'imprévu, qui ne sont pas à dédaigner; et j'ai toujours été étonné, pour ma part, que les voyageurs qui prennent goût à gravir péniblement les rampes glacées des Alpes pour s'élever dans l'atmosphère ne profitent pas quelquefois des aérostats, qui les mèneraient plus facilement et plus vite à des hauteurs beaucoup plus grandes, où l'œil n'a pas moins de scènes grandioses, de spectacles imposants et quelquefois même de tableaux étranges, ouverts à la contemplation.

Qui a pu voir passer un ballon au-dessus de sa tête sans ambitionner la joie du voyageur assis dans la nacelle soutenue par une bulle de gaz? Voyez cet aérostat gracieux, dont les flancs arrondis sont tendus par l'expansion du gaz : comme il se berce doucement au-dessus des nuages floconneux, des filaments de vapeur que les flots invisibles de l'air découpent avec mille caprices! Qui n'a senti le désir d'abandonner un instant la terre boueuse pour aspirer à pleins poumons l'air des hautes régions, les espaces atmosphériques où ne montent jamais les bruits des cités, où le calme et la solitude règnent en maîtres, où les rayons argentés du soleil colorent les légions de nuages qui se meuvent dans les plaines éthérées? Il ne faut pas s'étonner si les premiers aéronautes ont exagéré l'importance des facultés nouvelles qu'ils venaient de conquérir; et nous ne saurions blâmer cette compagne aérienne de Lunardi qui, en racontant ses impressions de voyage en ballon, s'écrie avec un enthousiasme quelque peu timoré : « Lorsque je me renferme en moi-même et que je réfléchis sur ce que j'ai fait, je suis frappée d'une espèce de terreur, en songeant que j'ai été assez audacieuse pour me placer moi-même en face de l'Éternel avant qu'il m'y ait appelée. » Soyons indulgents à l'égard de ces explorateurs qui, entraînés par l'admiration, oubliaient que les hauteurs qu'ils ont pu atteindre disparaissent entièrement devant les immensités qu'habite l'Esprit divin.

Les aérostats sont les seuls appareils qui nous permettent d'étudier avec efficacité les hautes régions de l'atmosphère, car les montagnes, qu'on ne peut gravir que péniblement, exercent à n'en pas douter une influence locale sur les régions de l'air où elles dressent leurs pics glacés, et doivent jeter de fausses idées dans l'esprit de l'observateur. Est-il d'ailleurs possible de comparer les deux modes d'ascension dans l'atmosphère? Le grimpeur ne s'élève sur les rampes de neige des massifs géologiques qu'au prix de longues heures de fatigue, de danger, d'angoisse. Il doit passer des nuits dans des huttes de neige ou dans des cabanes mal fermées, ouvertes à l'âpreté des vents; ses forces s'épuisent à mesure qu'il enfonce son pic à des altitudes plus grandes, et quand il atteint le sommet de la montagne, ce n'est pas en conquérant qu'il frappe du pied le sol vierge de ces hautes régions, c'est en homme épuisé et découragé. Lisez de Saussure, et vous verrez quels obstacles il eut à franchir pour gravir le premier les pentes escarpées du mont Blanc, quelles difficultés il eut à vaincre, quelles souffrances il dut endurer. On suppose, il est vrai, que la vie est encore plus exposée dans les voyages aériens que dans les ascensions des Alpes; mais nous prouverons par les faits que c'est là une très-grande erreur.

L'aéronaute, triomphalement emporté par la sphère de soie, sans émotion, sans torture physique, atteint des hauteurs élevées tout à fait indépendamment de sa force musculaire. — Tandis que Saussure, après être parvenu à la plus haute cime du mont Blanc, nous donne de son voyage un récit désespéré, où ses fatigues influent sur sa plume, écoutez avec quelle ardeur Charles nous dépeint son premier voyage en ballon. « Je m'élançai, dit l'illustre physicien, comme un oiseau auquel on rend la liberté. En vingt minutes, je me trouvai à 3 000 mètres, privé de la vue de la terre qui s'était dérobée. Le globe, qui était flasque au moment du départ, se gonflait lentement, et de temps en temps j'ouvrais la soupape pour tempérer l'ascension. Cependant je continuai à monter toujours. J'étais parti au milieu d'un beau jour de printemps; dix minutes après avoir quitté la température généreuse, je me trouvai plongé au milieu du froid de l'hiver. C'était un froid dur et sec, mais que je ne trouvai point insupportable. Je dirai même que, dans les premiers moments, je ne trouvai rien de désagréable dans un changement si soudain; mais mes doigts ne tardèrent pas à se roidir, de telle sorte que la plume échappait de mes mains. En ce moment j'avais cessé de monter, et je suivais une ligne horizontale. Je me dressai au milieu de la nacelle pour contempler la scène qui m'entourait. J'admirai ce soleil qui se levait pour moi seul et qui dorait les vapeurs sortant des fleuves et des vallées. Bientôt l'astre disparaît, et les nuages semblent monter de terre vers moi. Ils s'empilent l'un sur l'autre avec la forme qu'on leur connaît. Ils sont teints d'une couleur grise, monotone, comme s'ils portaient le deuil du soleil, et la lune noyée dans le crépuscule ne les éclaire encore que des rayons d'autrui! »

Si le spectacle grandiose des scènes atmosphériques est bien propre à ouvrir l'âme à la contemplation, le ballon en lui-même n'est-il pas encore bien propre à exciter l'intérêt des chercheurs, à soulever une infinité de problèmes de la plus haute importance? De quelque côté que s'envisage la navigation aérienne, elle offre toujours à l'esprit mille objets d'étude comme mille sujets d'admiration. L'*Histoire d'un ballon* que nous entreprenons aujourd'hui a pour but d'initier le lecteur à cette branche si peu étudiée des connaissances humaines, et pour suivre une voie méthodique et utile, nous devons commencer par nous occuper de la construction du navire aérien qui va nous permettre plus tard de plonger nos regards au-dessus des beaux nuages floconneux, et de faire concurrence aux oiseaux.

II

CONSTRUCTION DU BALLON ET APPROVISIONNEMENTS.

L'étoffe qui convient le mieux pour la construction d'un aérostat est sans contredit la soie, qui joint la solidité à un faible poids; mais la soie est d'un prix très-élevé, et on la

remplace souvent par un tissu de toile ou de coton qui, une fois verni, est suffisamment imperméable pour contenir sans déperdition les masses de gaz de l'éclairage ou d'hydrogène qui doivent l'emplir.

La forme à donner à un aérostat peut être variable ; mais il est certain que la sphère offre de grands avantages et une incontestable supériorité, puisqu'elle est la figure qui offre le moins de surface sur le plus grand volume.

Nous n'entrerons pas dans les détails géométriques de la coupe de l'étoffe ; l'épure étant faite, supposons que nous n'avons plus qu'à réunir les fuseaux et à les coudre pour former l'aérostat sphérique. Cette couture s'exécute aujourd'hui très-facilement à l'aide de la machine à coudre, que les aéronautes de profession ont d'abord voulu bannir, mais à laquelle ils ont dû bientôt reconnaître une grande supériorité. Le ballon cousu à la main ne serait pas imperméable, et laisserait échapper le gaz avec une telle rapidité qu'il ne pourrait certainement pas être gonflé, même au moyen du gaz de l'éclairage, si on ne prenait soin de le vernir. Le vernis employé est tout simplement de l'huile de lin cuite. On a l'habitude de l'employer à chaud et de l'étendre à l'aide de tampons sur toute la surface de l'aérostat.

Le ballon est muni à sa partie supérieure d'une soupape qui est destinée à laisser échapper du gaz au gré de l'aéronaute, pendant toute la durée de l'ascension. Les soupapes sont formées de deux clapets qui s'ouvrent, de l'extérieur à l'intérieur, sous la traction d'une corde que l'on tire de la nacelle (fig. 3). Pour que la fermeture soit hermétique, on lute les joints avec un mélange de suif et de farine de lin que l'on nomme *cataplasme*. On voit que cet organe est très-grossier, et qu'il serait bien facile de le perfectionner ; mais jusqu'ici les ballons n'ont jamais été confectionnés que par des aéronautes ou des manœuvres, malheureusement

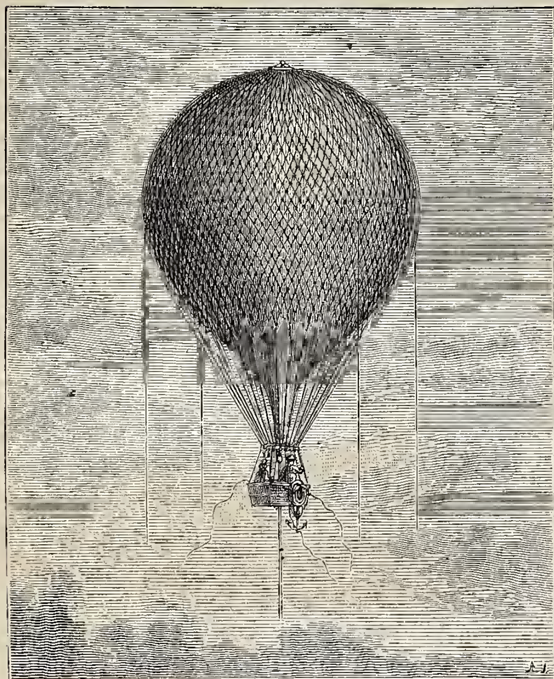


Fig. 1. — Ballon arrimé dans l'air.

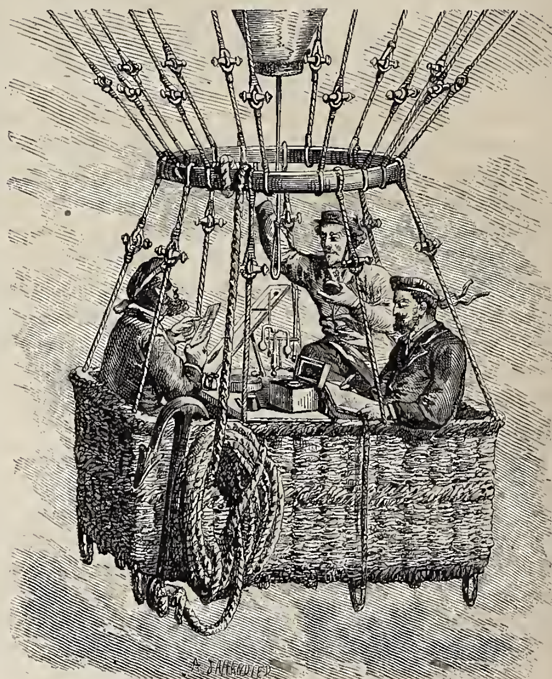


Fig. 2. — Nacelle et son équipage.

peu initiés aux progrès de la physique ou de la mécanique moderne. Nous parlerons succinctement, à la fin de cette histoire, de tous les perfectionnements que M. Giffard a

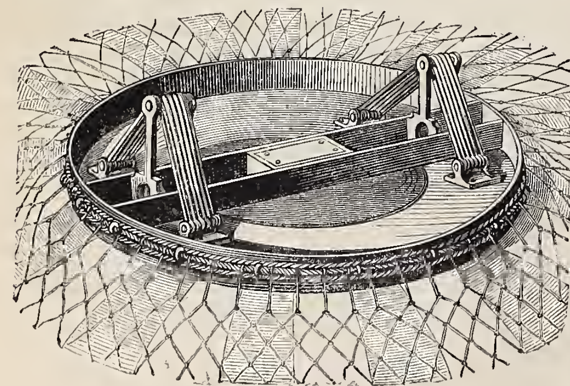


Fig. 3. — Soupape.

introduits dans l'aéronautique pour construire ses admirables ballons captifs à vapeur. Quoi qu'il en soit, les aérostats ordinaires, tels qu'ils sont, nous permettent d'aller rivaliser avec les oiseaux dans le monde de l'atmosphère, et malgré leurs imperfections, ils valent encore mieux que les appareils tant vantés, *plus lourds que l'air*, qui sont jusqu'ici si pesants, en effet, qu'ils restent attachés au plancher terrestre !

L'étoffe, munie de sa soupape à sa partie supérieure, est pourvue à sa partie inférieure d'une ouverture que l'on appelle *appendice*, et qui reste toujours béante pendant l'ascension, afin de permettre au gaz, dilaté par suite de la diminution de pression, de trouver une issue. Sans cette précaution, l'aérostat pourrait éclater par suite de la force expansive du gaz. Le ballon est recouvert dans sa totalité d'un vaste filet attaché à la soupape, et qui se termine vers la partie de l'appendice par trente-deux cordes qui servent à y attacher la nacelle. Celle-ci se fixe au filet par l'intermédiaire d'un cercle de bois pourvu de trente-deux petites olives de bois, appelées *gabillots*, qui s'ajustent dans les boucles façonnées à la partie inférieure des trente-deux cordes du filet (fig. 4). Huit autres gabillots permettent d'attacher la nacelle au cercle par les cordes dont elle est munie, comme l'indique la figure 2. Le cercle

que nous venons de décrire est un des organes les plus essentiels de l'aérostat; il est régulièrement fixé au filet,

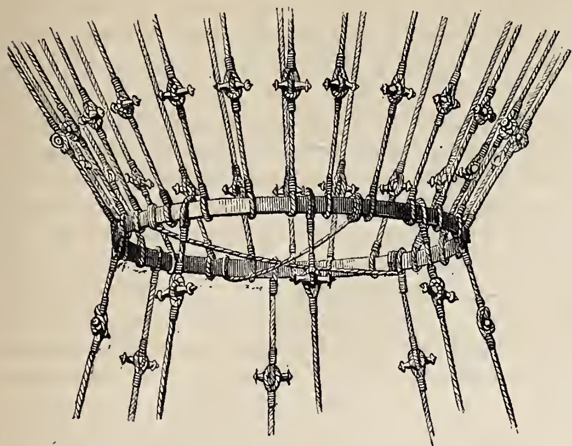


Fig. 4. — Cercle.

et sert de point d'attache à l'ancre qui est l'engin d'arrêt à la descente. Il répartit uniformément les tractions, et donne à tout l'appareil une solidité à son élasticité.

La nacelle est confectionnée en osier souple, flexible. C'est incontestablement la meilleure substance à employer pour construire un esquif propre à supporter des chocs, des traînages, sans se détériorer et sans blesser les touristes aériens qui s'y sont confiés. On tresse un véritable panier d'osier avec les huit cordes d'attache, qui passent par le plancher de la nacelle et en font, pour ainsi dire, partie intégrante. Deux banquettes permettent aux aéronautes de s'asseoir commodément; elles offrent, en outre, l'avantage de pouvoir réserver deux boîtes dans lesquelles on place les vivres, les instruments, les couvertures, etc., dont les voyageurs doivent toujours se munir.

Le ballon, tel que nous venons de le décrire, est prêt à gravir l'espace quand il est gonflé de gaz hydrogène pur ou même de gaz de l'éclairage. En effet, le dernier de ces gaz a une densité de 0gr.650, c'est-à-dire qu'un mètre cube dans l'air aura une force ascensionnelle de 730 grammes environ. Notre ballon a 1 000 mètres cubes, il aura donc une force ascensionnelle de 730 kilogrammes. L'étoffe, le filet et la nacelle réunis ne pèsent guère plus de 200 kilogrammes; il nous reste donc 530 kilogrammes pour le poids des voyageurs, du sable de lest et des organes d'arrêt.

Quand un ballon s'élève, il tend bientôt à se mettre en équilibre dans la couche d'air où il arrive; mais une fois en équilibre, il a perdu une certaine quantité de gaz par l'appendice; il en perd constamment de petites quantités, si, comme il arrive souvent, il n'est pas parfaitement imperméable; en outre, il se refroidit, et le gaz, se contractant, est encore privé d'une partie de sa force ascensionnelle. Livré à lui-même, le ballon, après avoir atteint le sommet de sa course, tendrait immédiatement à redescendre et ne tarderait pas à revenir à terre. Pour empêcher cette descente, l'aéronaute allége sa nacelle; il jette par-dessus bord un corps pesant qu'on appelle le *lest*, et qui se compose de sable tamisé. Ce sable forme un nuage floconneux qui ne tombe à terre que lentement et sous forme de grains imperceptibles, incapables de causer le moindre dégât, comme cela ne manquerait pas d'arriver si l'on jetait du haut des airs des pierres ou des corps non divisés.

Pour que la description de notre aérostat soit complète, il faut encore que nous parlions des organes d'arrêt, dont on doit se munir pour assurer le retour à terre. Nous emporterons à bord une ancre évasée, non pas une ancre de marine qui ne mordrait pas dans les champs, mais un engin confectionné pour les ascensions aérostatiques (fig. 5). Nous pourrions encore nous munir d'un grappin à six branches, qui est même préférable à l'ancre, au dire de quelques vieux marins de l'atmosphère. Enfin, nous n'oublierons pas le *guide-rope*, un des engins essentiels du ballon. Qu'est-ce que le guide-rope? C'est tout simplement une corde de 150 mètres de long, que nous attacherons au cercle et que nous laisserons pendre dans l'espace. En l'air, elle ne nous sera d'aucun usage; mais il n'en sera pas de même à notre retour à terre. D'abord, si nous la voyons toucher terre, nous savons que nous sommes seulement à 150 mètres du sol, puisque nous connaissons la longueur de notre corde, et quand il revient des hautes régions, l'œil le plus expert ne sait guère apprécier les distances. Ce sera donc un véritable guide, d'où le nom qui lui a été donné, *rope*, c'est-à-dire câble en anglais. En outre, si notre ballon descend, notre guide-rope va successivement toucher terre dans toute sa longueur, et il délestera l'aérostat, en amortissant le premier choc. Cette corde agit donc encore comme un véritable ressort qui empêche le retour vers le sol d'être trop brusque. Si notre ancre ne mord pas immédiatement, le guide-rope sera traîné à notre remorque; mais il tendra à nous arrêter, car il produira contre le sol une résistance de frottement considérable; il pourra même s'enrouler autour d'un obstacle, d'un arbre, d'un poteau, et enfin offrir prise aux braves paysans qui ne manqueront pas de venir à notre aide, s'ils le peuvent. Cette simple corde qui pend après le cercle est

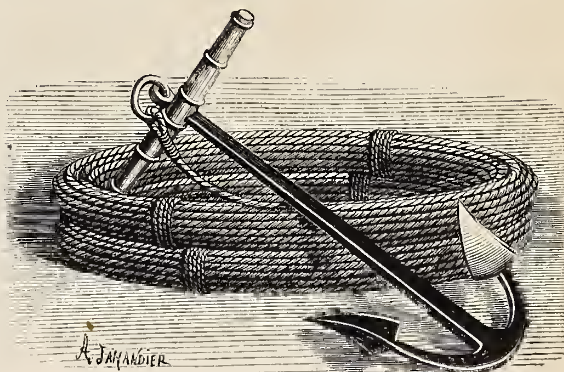


Fig. 5. — Ancre de ballon.

donc d'une utilité extraordinaire; c'est à l'illustre aéronaute anglais Green que revient l'honneur de l'avoir employée le premier. L'invention, direz-vous, est bien simple. Sans doute, mais personne n'y avait songé avant lui, et vous et moi, peut-être, ne penserions pas au guide-rope sans le vieux Green.

Notre armement est à peu près complet; nous n'oublierons pas de mettre dans les boîtes de la nacelle un bon couteau, quelques cordelettes, des couvertures, et des vivres froids; quelques bonnes bouteilles de vin, un carafon d'eau-de-vie, ne seront pas non plus à dédaigner, car l'air des nuages donne un appétit d'enfer. Il va sans dire que nous n'oublions pas les instruments qui sont nécessaires soit pour la conduite de l'aérostat, soit pour les observations relatives à la température et à l'humidité atmosphérique; questions capitales au point de vue de la météorologie.

Il ne nous manque plus rien à présent pour notre départ, et après avoir bien examiné notre aérostat pour nous assurer qu'il est en bon état, il ne nous reste plus qu'à le gonfler de gaz de l'éclairage, et à lui confier sans crainte notre vie.

Le ballon que nous venons de décrire est très-suffisant pour entreprendre des excursions de touristes ; mais pour exécuter de véritables voyages au long cours, de vraies expéditions propres à concourir aux progrès de la science moderne, il faudrait avoir un engin plus parfait. Ce ballon est à peu près le même que celui qui sortit tout armé du cerveau de Charles, et depuis le jour où ce physicien fit son premier voyage, on n'a presque rien changé aux aérostats. Cependant, que de modifications à rêver! que de progrès à tenter et à réaliser! Dans cet ordre de perfectionnements, on ira lentement, pas à pas, mais toujours en avant. A force de forger, on devient forgeron; à force de ballonner, on devient aéronaute, bon marin de l'air, capable de perfectionner le navire atmosphérique. Faute de mieux, contentons-nous de notre ballon. Nous allons le transporter à l'usine à gaz où nous le gonflerons : nous savons qu'il est neuf, qu'il ne peut pas fuir, que son étoffe est imperméable ; le temps est favorable ; ayons bon espoir, le voyage sera heureux!

La suite à une prochaine livraison.

La dureté du destin encourage celle des hommes.

Henri BOUCHER.

JEUNES FILLES.

Faites-leur tourner les yeux vers le ciel, montrez-leur dans les astres resplendissants toutes les magnificences de l'ordre; qu'elles observent le retour et la disparition du soleil à heures réglées; que la succession des saisons et celle des récoltes leur prouvent que la subsistance de tout ce qui respire est attachée à l'ordre; que les travaux de la campagne exigent de l'ordre, et qu'il faut en mettre aussi dans l'emploi des heures et des jours. Cet ordre matériel, si nécessaire à la vie, n'existerait point sans l'ordre moral.

Partout où des désirs immodérés refusent de se soumettre à la règle de l'ordre, la misère arrive à grands pas. Elle arrive dans les nations par la guerre ou la révolte, dans les chaumières par l'intempérance, dans les familles par la prodigalité.

Il résulte d'une absence d'efforts intellectuels dans la jeunesse beaucoup d'ennui, beaucoup d'indolence pour toute la vie. On n'aime qu'à lire des romans ou à faire de la tapisserie.

C'est par l'exercice du raisonnement que l'on corrige l'excessive mobilité et la grande sensibilité qui dominent l'organisation des femmes.

Dans leur chagrin, rien ne produit sur elles un effet calmant; les hommes ont le soin des affaires; les femmes pauvres ont un travail pressé, indispensable, qui suspend quelquefois leurs inquiétudes. Mais pour les femmes à peu près oisives, il se fait une existence fébrile, nerveuse, qui peut avoir les plus funestes conséquences. On ne s'en aperçoit que plus tard dans la vie. Il faut qu'une éducation prudente prévienne de semblables maux. (¹)

LE CHEVAL PRODIGE.

CONTE NORVÉGIEN (²).

Il y avait une fois douze frères, dont le plus jeune ne fut pas plutôt en âge de se conduire qu'il voulut courir le monde pour chercher des aventures. Ses parents, qui étaient riches, lui représentèrent qu'il ne manquait de rien à la maison et qu'il ferait mieux d'y rester; mais il n'eut pas de repos avant d'avoir obtenu la permission de partir. Il se mit en route, et, après avoir longtemps marché, il arriva à un château royal où il offrit ses services, qui furent acceptés.

La princesse venait d'être ravie par un gnome, et comme le roi n'avait pas d'autre enfant, il était au comble de la désolation avec tous ses sujets. Il promit donc la moitié de son royaume et la main de sa fille à quiconque la délivrerait : il ne manqua pas de gens qui tentèrent l'aventure, mais tous échouèrent.

Lorsque l'adolescent eut passé une année au château, il alla voir ses parents, et il apprit qu'ils étaient morts, que ses frères s'étaient partagé tous les biens et qu'il ne restait plus rien pour lui.

— Pourquoi m'avez-vous exclu de la succession paternelle? leur demanda-t-il.

— Qui pouvait savoir que tu étais encore en vie, toi qui errais et voguais? répondirent-ils. Mais c'est égal; il y a douze juments qui paissent sur la montagne; le troupeau est encore indivis; si tu le veux pour ta part, tu peux le prendre.

L'adolescent se tint satisfait, fit même des remercîments et partit aussitôt pour le pâtis des cavales, qui avaient chacune un poulain à la mamelle. L'un d'entre eux était tellement gras et rebondi qu'il en reluisait.

— Tu es joli, toi, mon petit poulain, remarqua le jeune homme.

— Oui, répondit l'animal; mais si tu veux vendre ou tuer les autres poulains, afin que je puisse teter toutes les juments, tu verras comme je serai plus gros et plus beau l'année qui vient.

L'adolescent se conforma à cet avis, et lorsqu'il revint, au bout d'un an, il trouva le poulain si gras que son poil en brillait, et si haut qu'il eut grand'peine à l'enfourcher.

— Je n'ai rien perdu, lui dit-il, à te laisser sucer le lait de toutes les juments; mais maintenant tu es assez fort pour venir avec moi.

— Non, répondit le poulain, il faut m'accorder encore une année; vends ou tue les douze nouveaux poulains, et tu verras ce que je serai l'été prochain.

A cette époque, il avait pris une telle croissance que les écuries du roi ne renfermaient pas un cheval qui lui fût comparable; il demanda néanmoins à teter encore une année les douze juments, ce qui lui fut accordé pour la troisième fois. Au bout de ce délai, il était d'une taille si prodigieuse que son maître fut stupéfait en le revoyant, et dut lui faire plier les genoux pour lui monter sur le dos. Cette fois l'animal parlant ne refusa plus de le suivre.

Le cavalier se rendit vers ses frères, qui se récrièrent à la vue du fringant coursier, dont ils n'avaient jamais aperçu le pareil.

— Si vous voulez, leur dit-il, le faire ferrer et harnacher le mieux possible, je vous cède les douze juments et leurs nouveaux poulains.

Ils acceptèrent volontiers le marché. Ils firent poser des fers d'une telle trempe que les pierres volaient en éclats lorsque le coursier galopait sur la montagne, et lui firent faire une selle et un frein d'or qui reluisaient et resplendissaient au loin.

— Maintenant, partons pour le château du roi, dit l'animal; mais n'oublie pas de demander pour moi de bon fourrage et une bonne place dans l'écurie.

Le jeune homme promit de n'y pas manquer; il se mit en selle et, porté par un tel coursier, il ne mit pas long-

(¹) Mme Necker de Saussure.

(²) Extrait de *Norske Folkeeventyr*, Contes populaires norvégiens, recueillis et racontés par P.-Chr. Asbgœrnsen et J. Moe.

temps à se rendre de la maison de ses frères au palais du roi.

A son approche, il fut aperçu du monarque, qui regardait du haut du perron et qui s'écria :

— Non, non, jamais de ma vie je n'ai vu un tel cavalier et un tel coursier.

Lorsqu'il lui offrit d'entrer à son service, le roi fut si content qu'il était près de sauter et danser de joie dans l'endroit même où il se trouvait. Le cheval ne fut pas oublié dans les conditions de l'engagement : il devait recevoir autant de bon foin qu'il en pourrait manger, et pour qu'il fût plus à l'aise dans l'écurie, les autres chevaux furent mis ailleurs.

Les compagnons du nouvel arrivé ne tardèrent pas à devenir jaloux de lui, et il n'est pas de mal qu'ils ne lui eussent fait s'ils l'eussent osé. A la fin, ils imaginèrent de dire qu'il s'était fait fort de délivrer la princesse s'il le voulait. Aussitôt appelé devant le roi, qui le somma de faire ce qu'il avait promis, il eut beau affirmer qu'il n'avait pas tenu les propos qu'on lui attribuait, le souverain ne voulut pas entendre de cette oreille, et lui déclara qu'il le ferait mettre à mort dans le cas d'insuccès; mais que dans le cas contraire, il lui donnerait, comme d'habitude, sa fille et la moitié du royaume.

Le jeune homme s'étant rendu tristement à l'écurie, son cheval lui demanda quelle était la cause de son affliction.

— Le roi m'impose une tâche qui est tout à fait inexécutable; je ne sais pas même de quelle façon m'y prendre.

— Ne te décourage pas; je t'aiderai, et nous viendrons à bout de l'entreprise; mais il faut que je sois bien ferré : demande vingt livres de fer, douze livres d'acier, et deux maréchaux, l'un pour forger le fer, l'autre pour le poser.

C'est ce qui fut fait, et le jeune homme partit, soulevant sur son passage des tourbillons de poussière. En arrivant au pied de la montagne où la princesse était retenue captive, il se trouva en présence de roches abruptes, aussi perpendiculaires qu'un mur et aussi glissantes qu'un carreau de vitre. La première fois qu'ils essayèrent de les escalader, le coursier arriva jusqu'à une certaine hauteur; mais ses pieds de devant glissèrent, et il retomba, faisant un bruit semblable au grondement du tonnerre. La seconde fois, il s'éleva à une plus grande hauteur; mais l'un de ses pieds ayant glissé, il retomba, et l'on aurait cru entendre un tremblement de terre. Un nouvel effort l'ayant enfin porté au sommet de la montagne, il se mit à courir ventre à terre, de sorte que les pierres volaient sous ses pas. En passant contre la princesse, le cavalier l'enleva sur sa selle, et il avait déjà quitté la montagne, que le gnome n'avait pas même eu le temps de se mettre sur ses jambes. La tâche était accomplie.

Lorsque le roi revit la princesse, on peut penser quelle fut sa joie; mais les courtisans avaient su s'y prendre de telle façon qu'ils lui avaient inspiré de fortes préventions contre le libérateur de sa fille.

— Je te remercie, dit-il, de m'avoir rendu ma princesse.

— Mais il me semble qu'elle est aussi bien la mienne que la tienne; car tu ne manqueras sans doute pas à ta parole.

— Non, assurément. Tu l'auras, puisque je l'ai promis. Mais il faut auparavant que tu fasses briller le soleil dans le palais.

Or, il y avait devant les fenêtres une haute montagne qui obstruait le soleil.

— Ce n'était pas dans l'accord. Mais les raisons et les prières ne serviraient de rien ici; je vais faire mon possible, car je veux avoir la princesse.

Quand le cheval apprit ce dont il s'agissait, il dit qu'il y avait ressource, et demanda à être ferré à neuf, tout comme la première fois. Le roi accorda tout ce qui était nécessaire; il aurait eu honte de faire la moindre difficulté.

Dès que tout fut prêt et que le cavalier fut en selle, le coursier se mit à galoper sur la montagne, et à chaque saut qu'il faisait, elle enfonçait de quinze aunes en terre; ils continuèrent de la sorte jusqu'à ce qu'elle fût au niveau de la plaine.

En rentrant au château, le jeune homme demanda s'il obtiendrait cette fois la récompense, ayant complétement exécuté la tâche. Mais on l'avait encore desservi auprès du monarque, qui répondit :

— Je n'ai jamais pensé à te frustrer; mais il faut que tu procures à ma fille, pour le jour de vos noces, un cheval aussi beau que le tien.

— Ce n'était pas dans nos conditions, et il me semble que j'ai bien mérité la princesse.

Mais le roi s'obstina, et menaça le jeune homme de le faire mettre à mort s'il refusait de se soumettre à cette nouvelle épreuve.

Celui-ci se trouva tout triste et abattu. Il alla conter l'affaire à son cheval, et ajouta :

— Il est impossible de faire ce que le roi exige, car ton pareil n'existe pas dans le monde.

— Oh! si; mais il n'est pas facile de s'en emparer, car il est en enfer. Néanmoins nous pouvons essayer. Il faut maintenant me faire ferrer à neuf, et demander douze tonneaux d'orge, une barrique de goudron, la chair de douze bœufs, avec leurs peaux garnies chacune de douze cents clous. Nous avons besoin de toutes ces choses.

Le roi aurait eu honte de refuser, et il accorda tout ce qu'il fallait.

Lorsque le cheval eut longtemps voyagé par monts et par vaux, il dit à son maître :

— N'entends-tu rien?

— J'entends un terrible sifflement dans l'air, et je pense que je vais avoir peur.

— Ce sont tous les oiseaux sauvages des forêts qui sont envoyés pour nous arrêter. Mais crève les sacs, afin que les grains se répandent à terre et que les volatiles, occupés à les ramasser, ne fassent pas attention à nous.

Les oiseaux arrivèrent en bandes si épaisses que l'air en était obscurci. Mais ils n'eurent pas plutôt vu les céréales qu'ils s'abattirent pour les avaler, et finirent par se battre entre eux et par oublier le cavalier.

Après avoir parcouru un long espace de chemin, le coursier leva de nouveau les oreilles pour écouter.

— J'entends de terribles rugissements par toute la forêt, et je crois que j'ai peur, dit le jeune homme.

— Ce sont les bêtes féroces qui sont envoyées pour nous barrer le passage. Jette-leur seulement la chair des douze bœufs, et ils auront assez à faire sans s'occuper de nous.

En effet, les ours, lions, loups et autres animaux carnassiers se précipitèrent sur la proie et s'entre-déchirèrent en se la disputant; pendant ce temps, le voyageur continuait son chemin sans être inquiété.

Comme le coursier allait bon pas, il fut bientôt à plusieurs horizons [1] de là; il se mit alors à hennir, et demanda au cavalier s'il ne discernait aucun bruit.

[1] Cette manière de supputer les distances ne se retrouve peut-être dans aucun autre conte norvégien. Elle est propre aux Tartares, dans les récits desquels reviennent à chaque instant des locutions du genre de celles-ci : « A neuf contrées (ou royaumes) de là; — A sept couches au-dessous du sol. » La présence d'une expression analogue et le rôle important que joue le cheval dans notre conte dénotent son origine tatare. Les Norvégiens l'auront sans doute emprunté à leurs voisins les Lapons ou les Finnois.

— J'entends comme le hennissement d'un poulain, loin, bien loin.

— Ce doit être un fameux poulain, celui qui se fait entendre si distinctement à une telle distance!

Après avoir franchi l'espace d'un horizon, le cheval renouvela sa question.

— J'entends clairement le hennissement d'un cheval, répondit le cavalier.

— Ce n'est pas la dernière fois; quand nous serons plus près, tu jugeras quel organe il a!

Ils parcoururent encore un horizon ou environ, et le coursier hennit pour la troisième fois. Il lui fut répondu par un cri analogue, et si violent que la montagne en semblait être ébranlée.

— Nous voici arrivés, s'écria-t-il; dépêche-toi de me couvrir des peaux de bœuf garnies de clous, et fais rouler au loin la barrique de goudron, puis monte sur ce grand pin. Lorsque le cheval étranger approchera, le feu qui s'échappe des naseaux allumera la poix. Remarque bien si la flamme s'élève : dans ce cas, je serai vainqueur; tu n'auras qu'à lui passer le mors, et il sera dompté.

A peine les deux coursiers furent-ils en présence, qu'ils se livrèrent bataille; ils se mordaient et se donnaient de terribles ruades de devant et de derrière. Le jeune homme regardait alternativement les deux champions et la barrique de goudron, qui était en feu. La flamme finit par s'élever, et le cheval étranger faillit, car partout où il mordait et frappait, il se piquait aux pointes des clous. Dès que le cavalier vit la tournure que prenait le combat, il ne fut pas long à descendre de l'arbre et à mettre le frein à l'animal vaincu. Celui-ci devint si docile, qu'un fil à coudre aurait suffi pour le guider. Il ressemblait tellement à son vainqueur, qu'il était impossible de l'en distinguer.

En s'en retournant, le cavalier monta son nouveau coursier, laissant l'autre courir à son gré. Il trouva le roi dans la cour du palais et lui fit cette question :

— Duquel de ces deux chevaux me suis-je rendu maître? Si tu ne peux le dire, ta fille est à moi.

Le roi eut beau les examiner de droite et de gauche, par devant et par derrière, il ne remarqua pas la moindre différence.

— Non, dit-il, je ne puis répondre, et puisque tu amènes un si beau cheval à la princesse, tu obtiendras sa main; mais il faut que tu subisses une dernière épreuve : vous vous cacherez chacun deux fois; si tu la trouves et si elle ne peut découvrir ta cachette, elle sera à toi sans remise.

— Ce n'était pas non plus dans l'accord; mais puisqu'il le faut, je le ferai.

La princesse se cacha la première; elle se transforma en cane et se mit à nager dans la pièce d'eau qui était près du château. Mais le cheval, consulté par son maître, lui dit :

— Tu n'as qu'à prendre ton fusil et viser la cane qui nage dans la source, elle ne tardera pas à reprendre sa véritable forme.

En effet, dès que le jeune homme eut mis le fusil en joue, la princesse de s'écrier :

— Non, non, cher ami, ne tire pas, c'est moi!

Ainsi, elle s'était trahie la première fois; la seconde, elle se changea en pain et se plaça sur la table entre quatre miches de même forme qu'elle. Sur l'avis de son cheval, le jeune homme prit un bon couteau, et, après l'avoir bien affilé, il s'approcha de la table comme pour couper une croûte de pain.

— Non, non, ne coupe pas, cher ami! s'écria la princesse.

Il l'avait trouvée les deux fois : c'était maintenant son tour de se cacher. Il avait été si bien conseillé par son cheval, qu'il n'était vraiment pas facile à trouver. Il se changea en mouche et se posa sur les naseaux du quadrupède. La princesse chercha, fureta, fouilla partout, mais en vain; elle voulut aussi faire des perquisitions dans l'écurie, mais le cheval fit mine de mordre et de donner des ruades; de sorte qu'elle n'osa approcher et ne put apercevoir celui qu'elle cherchait.

— Tu peux te montrer, je donne ma part au chat, dit-elle.

Aussitôt le cavalier reparut sous sa vraie forme. La seconde fois, il se changea en terre et se colla sous l'un des pieds du quadrupède, entre le fer et le sabot. La princesse fureta en dedans et en dehors de l'écurie. Cette fois, le coursier se laissa approcher; elle l'examina de haut en bas, mais elle ne put regarder sous les pieds, tant il se tenait ferme sur ses jambes. A la fin, elle dut s'avouer vaincue.

— Tu peux te montrer, s'écria-t-elle, j'abandonne la partie.

A peine avait-elle achevé ces mots que le cavalier était déjà à ses côtés.

— Maintenant tu m'appartiens, lui dit-il, — conformément à notre convention, ajouta-t-il en s'adressant au roi.

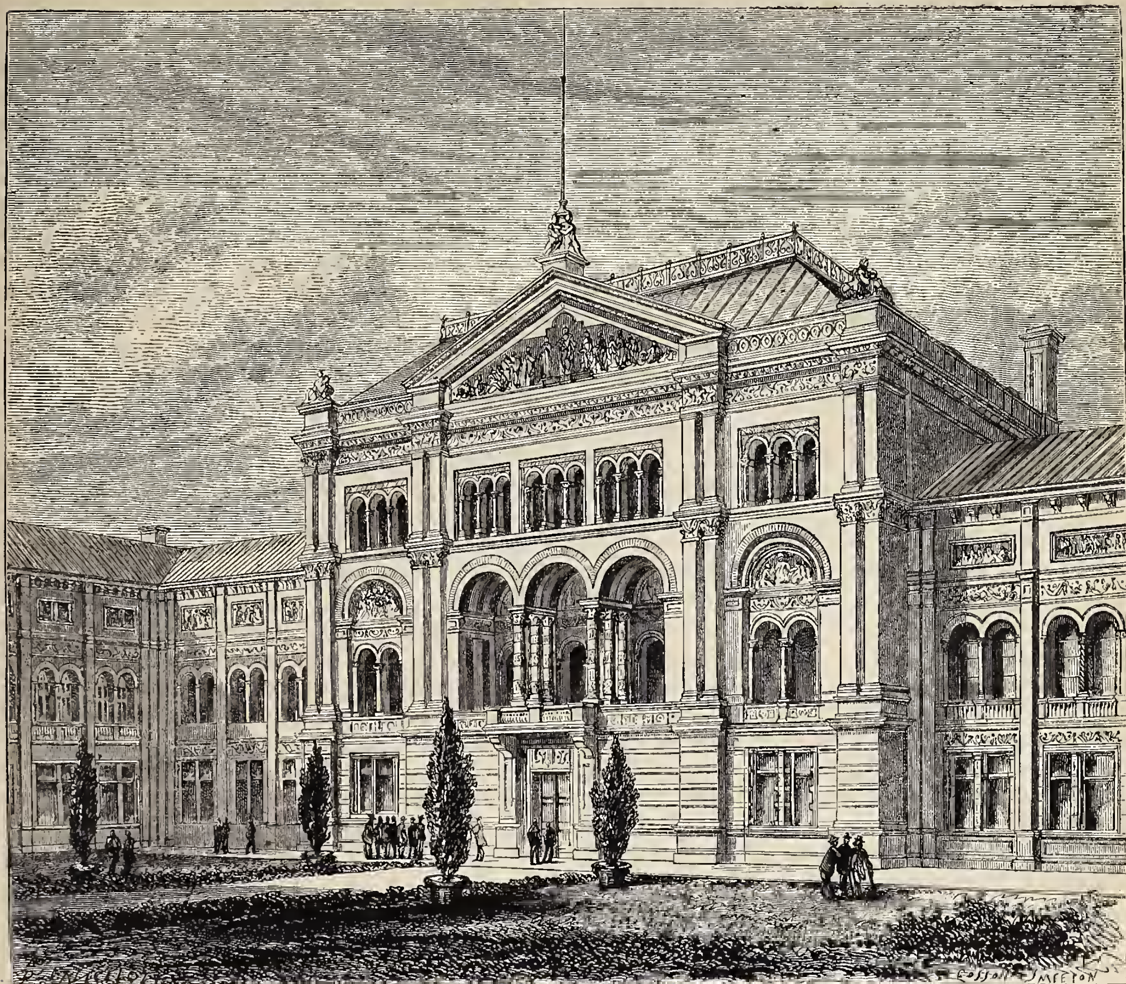
Les préparatifs des noces furent bientôt achevés; le jeune homme monta sur son bon coursier, la princesse sur le semblable, et l'on peut bien penser qu'ils ne mirent pas longtemps à parcourir la distance du château à l'église.

Fac-simile de la signature de Henri VII d'Angleterre, couronné le 30 octobre 1485 sur le champ de bataille de Bosworth-Field, mort en 1509.

Fac-simile de la signature de Henri VIII d'Angleterre, couronné le 24 juin 1509, mort en 1547.

Fac-simile de la signature d'Olivier Cromwell, né en 1599, mort en 1658.

LE MUSÉE DE KENSINGTON.



Une des vues extérieures du Musée de Kensington, à Londres. — Dessin de Lancelot.

Parmi les institutions récentes que la France peut envier avec raison à l'Angleterre, on doit placer au premier rang le Musée de Kensington. Le Crystal-Palace de Sydenham, qui a fait si grand bruit, n'est plus, à vrai dire, qu'une sorte de bazar dont les attraits les plus réels sont un beau parc, de bons restaurants et des spectacles divers. Ce que ses moulages d'après des monuments et des sculptures de divers âges peuvent enseigner n'a pas grand prix et semble à peu près abandonné. Peut-être cette indifférence a-t-elle pour causes la fondation et les progrès mêmes du Musée de Kensington. On passerait plusieurs jours à passer en revue très-attentivement et en détail ce que contient cette vaste collection d'art, que, loin de se retirer avec une curiosité satisfaite, on n'éprouverait qu'un désir, celui de recommencer.

On s'étonnerait des sommes prodigieuses qu'a dû coûter une si admirable institution, si l'on n'était averti qu'un grand nombre des œuvres les plus excellentes et les plus rares appartiennent à la Couronne, à l'État, ou ont été prêtées par de riches propriétaires pour un temps plus ou moins limité. Si quelques-uns de ces objets précieux sont repris par leurs propriétaires, d'autres viennent aussitôt combler le vide laissé. Les personnes les plus titrées et les plus opulentes ont à cœur d'aider au progrès de cette entreprise toute nationale, dont le but est de concourir, avec les écoles d'art, à éveiller, à stimuler et à guider le goût du beau dans toutes les classes, mais particulièrement dans la classe ouvrière. On sait quels efforts fait l'Angleterre depuis quinze ou vingt ans pour préparer des générations d'habiles artistes dans toutes les branches de l'art qui se rapportent surtout à l'industrie. Nous avons déjà dit ce que nous pensons à ce sujet. En art, comme en toutes choses, la volonté, le travail, la persévérance, sont de puissants moyens qui sont presque toujours des garanties de succès. On peut citer des pays heureusement doués, comme la Grèce et l'Italie, qui, après avoir produit des chefs-d'œuvre, sont tombés dans la décadence à la suite de malheurs politiques dont les conséquences avaient été d'énerver et de décourager les esprits : tels autres, au contraire, moins doués, ont monté de degré en degré par l'énergie de leur volonté, et donné plus qu'on ne croyait pouvoir attendre d'eux. Bien que l'aptitude pour les arts ait été répartie dans des proportions très-inégales aux différents peuples, il n'en est aucun qui en soit entièrement privé, et le plus mal partagé d'entre tous, s'il s'applique résolûment à cultiver ce qu'il en a, peut espérer d'arriver à un niveau relativement élevé. Nous n'en sommes plus, d'ailleurs, au temps où l'on refusait toute faculté d'art aux Anglais. Ils ont eu des peintres, des graveurs et des architectes éminents. Pourquoi, s'ils y sont bien déterminés, ne parviendraient-ils pas aussi à avoir des artisans ingénieux et habiles ?

Dans nos trop courtes visites au Musée Kensington, nous avons traversé successivement des salles et des galeries où étaient exposées les œuvres les plus diverses en tous genres :

sculpture en terre cuite, en pierre, en bronze, en bois, en ivoire; peinture; serrurerie, orfévrerie et joaillerie (mille petits chefs-d'œuvre dont se privent temporairement les dames et les amateurs); horlogerie; émaux; verres peints; verrerie; céramique; mosaïques; marqueterie; ameublement; tapisseries, broderies, travaux d'art de toute espèce en fil, en coton, en cuir; reliure; etc., etc.

C'est en 1852 que s'est produite la première idée de cette collection. Une exposition eut lieu à Marlborough-House, aujourd'hui résidence du prince de Galles. En 1857, les objets achetés ou prêtés, déjà plus nombreux, furent transportés, à South-Kensington, dans une construction provisoire en fer qui s'est transformée peu à peu et est devenue le palais actuel, dont toutes les parties, du reste, sont loin d'être achevées.

Ce palais est situé au delà des quartiers riches de Londres et de Regent's-Park, et par conséquent séparé des quartiers populaires par une très-grande distance. Nous avons entendu des Anglais exprimer à ce sujet de vifs regrets; mais il est probable que quelques kilomètres ne suffisent point pour tenir éloignés du Musée les ouvriers animés d'un désir sérieux de s'instruire.

Pendant trois jours, l'entrée du Musée est gratuite; les visiteurs payent 6 pence (60 centimes) pendant les trois autres, qui sont consacrés à l'étude et au travail. Car l'institution n'est pas seulement un musée; c'est à la fois une école de science et d'art. L'enseignement est donné par d'excellents professeurs. Le programme, dans l'un et l'autre département, est très-varié. Il y a des classes de jour et des classes de nuit. Une partie considérable des élèves reçoit l'instruction gratuitement. Des examens constatent les progrès; des prix sont décernés avec libéralité. Le but que l'on se propose d'atteindre est non-seulement de préparer à toutes les professions qui touchent à l'art des ouvriers, des directeurs habiles, mais aussi de former des maîtres et des maîtresses de dessin pour le royaume entier.

Toute école d'art, toute association d'ouvriers, en quelque comté qu'elle se trouve, peut obtenir du Musée de Kensington des modèles, des copies ou des moulages : on en transporte des parties considérables par la voie des chemins de fer, et on les expose là où il est nécessaire.

Une bibliothèque populaire, annexée au Musée, contient plus de vingt mille volumes, et de riches collections de gravures, de dessins, de photographies, représentant des chefs-d'œuvre d'architecture, d'ornement, etc.

Tous les libraires qui éditent des ouvrages utiles aux lecteurs populaires sont admis à les exposer, pendant plusieurs mois, dans les galeries voisines de la bibliothèque.

Les diverses industries, les produits naturels, figurent de même dans d'autres galeries. Nous y avons vu jusqu'à des ceps de nos vignobles plantés dans des parcelles de notre sol même.

Des inscriptions claires et détaillées, attachées à chaque objet exposé, en font connaître l'intérêt, la valeur, l'origine. Nous n'avons pas toute cette sollicitude en France. Aussi nos collections publiques, qui pourraient être utiles, ne le sont guère aux visiteurs peu instruits : ceux qui n'ont rien compris à ce qu'ils ont vu se retirent plutôt humiliés qu'encouragés. Nous avons bien souvent élevé cette plainte. Ce ne serait pas un grand travail d'écrire quatre ou cinq lignes d'explication pour recommander à l'attention une œuvre d'art, une machine, un animal, etc., et l'on exercerait par là sur l'instruction publique une influence beaucoup plus considérable qu'on ne paraît le supposer. La vérité est que les savants qui croient à la nécessité d'instruire le peuple sont très-rares. Ils professent à cet égard des sentiments aristocratiques, des dédains ou des indifférences dont ils auront une peine extrême à se déshabituer. C'est très-bien d'aimer la science, d'aimer l'art, mais il faut aussi un peu aimer ses semblables.

La plupart des étrangers qui visitent le Musée de Kensington paraissent plus curieux d'art que de science et d'industrie. Pour eux, c'est surtout un musée de tableaux, de sculpture, de chefs-d'œuvre d'orfévrerie, de bijouterie, ou d'ameublements. Mais ne fût-ce qu'à ce point de vue, on ne saurait plus guère désormais passer quelques jours à Londres sans en consacrer un au moins à cette riche collection. C'est là que se trouvent aujourd'hui les célèbres cartons de Raphaël qu'on voyait autrefois à Hampton-Court. D'autres œuvres originales des grands maîtres [1] dans tous les arts figurent à côté de copies faites avec grand soin en Italie, en Allemagne, etc. Les galeries de peinture se sont enrichies de celles de Robert Vernes, de Jacob Bell et de John Sheepshanks. L'école anglaise y est représentée dans ses divers genres plus abondamment qu'en aucune autre galerie.

Il est désirable que le Musée de Kensington soit mieux connu des Français. Peut-être alors l'opinion publique, émue des énergiques efforts de nos voisins, viendrait-elle plus sérieusement en aide au zèle si honorable de notre Société de l'*Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie*, et lui rendrait-elle plus facile l'exécution des beaux projets conçus par son digne président, M. Guichard. Nous faisons des vœux notamment pour qu'on n'ajourne pas longtemps encore l'établissement d'un *collége* spécial qui, destiné aux artistes de l'industrie, ne serait pas inférieur en importance et en influence, dans sa direction particulière, à notre vieille et illustre École des beaux-arts du faubourg Saint-Germain [2].

PRÉJUGÉS DES ANCIENS
SUR QUELQUES ANIMAUX.

Voy., à la Table de trente années, *Erreurs et préjugés*.

LA SALAMANDRE.

La salamandre, pour la définir tout de suite familièrement, est une sorte de crapaud qui a une queue. Les mœurs de cet animal ne présentent aucune propriété extraordinaire, et cependant, sur la foi de quelques observations d'une très-faible portée, il s'est accumulé peu à peu autour de son nom une réputation immense. Lorsqu'on blesse ou qu'on irrite ce petit animal, il suinte de sa peau, visqueuse comme celle du crapaud, une humeur laiteuse, amère, d'une odeur forte et tout à fait repoussante. Cette propriété est fort simple, et évidemment destinée dans le plan de la nature à écarter de lui les ennemis que la paresse de sa marche ne lui permet pas de fuir. C'est là cependant ce qui est devenu le principe de toutes les fables qui se sont répandues sur le compte de la salamandre.

D'abord, il est incontestable que cette humeur est légèrement vénéneuse : elle fait périr, en effet, les insectes et les petits animaux; mais on s'est assuré, par des expériences positives, qu'elle est sans aucune action délétère sur l'homme et sur les animaux d'une certaine taille. Cependant, chez les anciens, son poison a passé pour un des plus redoutables du monde. Pline assure qu'il suffit que la salamandre ait touché un fruit en passant pour que ce fruit se change aussitôt en un poison violent. Je croirais volontiers que dans l'empire romain on en était venu à forger une multitude de poisons que l'on rapportait à la main de

(1) Voy. un Marbre par Michel-Ange, t. XXXVII, 1869, p. 393.

(2) Nous conseillons la lecture du volume publié, il y a quelques années, sous ce titre : *le Beau dans l'utile*, histoire sommaire de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie.

la nature précisément parce qu'il y en avait un trop grand nombre qui ne sortaient que de celle des hommes. Quoi qu'il en soit, cette mauvaise réputation de la salamandre, qui n'aurait guère le droit de régner que parmi les mouches et les autres insectes, s'est conservée dans nos campagnes. La salamandre est rangée presque partout par les paysans parmi les animaux les plus venimeux, et quand on en découvre quelqu'une on s'en débarrasse aussitôt avec une sorte d'horreur. Elle ne mérite cependant pas une réprobation plus énergique que le crapaud, car à l'égard de ses mœurs et de son venin elle est presque en tout pareille.

Mais cette faculté d'empoisonnement n'est, si je puis ainsi dire, que la moindre merveille de la salamandre. Sa plus fameuse propriété est d'éteindre le feu; et l'on a vu au moyen âge des savants qui, se fondant sur cette antipathie naturelle, prétendaient éteindre les incendies en jetant au milieu des flammes des salamandres. Ce préjugé a ses racines dans l'antiquité. « La salamandre, dit Pline, est un animal si froid que rien qu'à toucher le feu il l'éteint comme ferait de la glace. » Aristote enseigne à peu près la même chose, mais avec plus de réserve : « Cet animal, dit-il, à ce que l'on prétend, éteint le feu lorsqu'il y entre. » Il y a là quelque vérité, mais il faut la bien préciser pour ne s'y point méprendre. Il est certain que si l'on met une salamandre sur quelques charbons, comme il se dégage immédiatement de son corps cette humeur laiteuse dont nous avons parlé, les charbons qui la touchent, s'ils ne sont pas trop forts et trop ardents, s'éteignent promptement; mais cela ne tient nullement à la froideur de l'animal, car cette humeur serait toute chaude qu'elle n'éteindrait pas moins le feu sur lequel elle se répandrait, comme l'eau qui n'éteint pas moins le charbon quand elle est bouillante que quand elle est à la glace. Le tout se réduit à ce que la salamandre se comporte parmi les charbons à peu près comme un morceau de bois tout mouillé, et il n'y a rien là, il faut en convenir, de bien merveilleux. Mais de ce fait si simple, grâce aux exagérations de la théorie des sympathies et des antipathies, si puissante dans l'ancien état de la science, est sortie l'idée que la nature de la salamandre était antipathique à celle du feu, et de là la persuasion que la salamandre repoussant absolument le feu, cet agent ne la saurait consumer. Telle a été l'opinion vulgaire au moyen âge; et, pour la détruire, il a fallu que les savants de la renaissance se livrassent à cet égard à des expériences positives. Mathiole rapporte qu'il vit une salamandre mise dans un brasier et brûlée en très-peu de temps. Pierius et Amatus font des déclarations semblables. Galien, chez les anciens, avait observé la même chose, car il dit que la salamandre supporte à la vérité l'action du feu, mais qu'elle finit bientôt par y être consumée; et il recommande même ses cendres comme un médicament utile. Certes, une si grande autorité aurait dû mettre entrave à l'exagération; mais le merveilleux, une fois né, s'arrête rarement avant d'être parvenu au terme de la carrière. L'incombustibilité de l'animal une fois implantée de cette manière dans les imaginations, on a oublié bien vite la pauvre petite salamandre des fossés et des caveaux humides, et l'on est allé jusqu'à donner à l'animal lui-même une organisation franchement fantastique. On lui a attribué le feu pour séjour habituel, comme l'eau aux poissons ou l'air aux papillons; on a voulu qu'il y puisât sa nourriture; on lui a fait souffler et vomir la flamme; on lui a supposé des ailes pour se mouvoir plus à l'aise dans cet élément subtil; on lui a ôté son humble figure, et on en a fait un dragon : voilà la généalogie de cette furieuse salamandre du blason de François Ier.

Il se conçoit que l'on ne se soit pas arrêté en si beau chemin. Les voyageurs, qui pouvaient prétendre avoir rencontré des salamandres aux pays lointains, n'avaient pas à se faire grand scrupule de rapporter des preuves matérielles de leur mensongère trouvaille. Aussi vit-on circuler pendant un temps, dans le commerce des curiosités naturelles, des étoffes faites avec de la laine de salamandre : on en était venu à donner de la laine à ce dragon. Cette laine, ou plutôt encore cette soie, était blanche, fine, d'une assez grande souplesse, et résistait en effet parfaitement bien à l'action du feu le plus ardent. On pouvait en faire des tissus, et, à l'aide de ces tissus, braver non pas la violence du feu, mais le danger de voir les vêtements s'enflammer au simple contact de la flamme : aussi la laine de salamandre eut-elle un moment une célébrité rare. Le fait est que si l'on avait dû juger de l'incombustibilité de la salamandre d'après celle de cette prétendue laine, il aurait fallu regarder l'animal comme réellement doué de la propriété prodigieuse que le vulgaire lui attribuait. Mais cette substance provenait-elle réellement d'un animal? Là était la question, et, malheureusement pour les amis du merveilleux, il s'est trouvé que la laine de salamandre était tout simplement un minéral filamenteux bien connu des naturalistes, et connu même des anciens sous le nom d'asbeste. *La suite à une prochaine livraison.*

UNE ÉTRANGE CARGAISON.

QUATRE-VINGT-QUINZE ORPHELINES.

Des points du globe les plus reculés affluent dans le port de Liverpool des vaisseaux de toutes les nations, les uns apportant de la Californie et de l'Australie ces tonnes de poudre d'or qui, versées sur les marchés de l'Europe, doivent tôt ou tard diminuer la valeur monétaire du précieux métal en circulation; d'autres arrivant de la Chine chargés d'assez de riz et de thé pour nourrir et abreuver toute la Grande-Bretagne. Tandis que des montagnes de balles de coton, expédiées des États-Unis, de l'Égypte et des Indes, viennent alimenter ses manufactures, l'Angleterre envoie en échange à l'ancien et au nouveau monde les produits les plus variés de la civilisation, depuis des charrues perfectionnées, des pipes, des pianos, de l'eau-de-vie, jusqu'à des piéges à rats, des bijoux, des soieries, etc. : le tout inscrit et catalogué sur le registre du bord. Mais de ces diverses cargaisons, la plus bizarre était assurément celle du vapeur hibernien *le Montréal*, exportant au Canada quatre-vingt-quinze orphelines; hélas! oui, dix-neuf jeunes filles adultes et soixante-seize enfants de sept à onze ans, n'ayant plus ni père ni mère. Une femme dont l'énergique charité est toujours à l'œuvre, miss Rye, qui a déjà fait trois voyages en Australie et un au Canada, pour y conduire de pauvres et honorables ouvrières dépossédées de leurs moyens d'existence par la machine à coudre, et qui trouvent de l'emploi comme domestiques aux colonies, a entrepris cette fois l'exportation de petites orphelines anglaises. Un établissement fondé sur les rives du Niagara est prêt à les recevoir. Elles y seront soigneusement élevées et dressées au service, sous une surveillance attentive et affectueuse, jusqu'à l'âge de quinze ans, époque à laquelle elles pourront être placées dans des maisons respectables, à un taux de salaire fixe et stipulé d'avance. A dix-huit ans, elles deviendront maîtresses d'elles-mêmes et pourront gagner leur vie.

Dès que le projet de miss Rye fut connu, les maisons de charité et les écoles industrielles de Liverpool mirent à sa disposition une centaine d'enfants, parmi lesquelles elle choisit les plus abandonnées. Cependant il fut décidé qu'aucune ne partirait si des parents, même éloignés, soulevaient des objections. Cette mesure réduisit à cin-

quante le nombre des émigrantes. Les membres du conseil de surveillance des écoles donnèrent 200 livres sterling (5 000 francs) pour les frais de la traversée; une souscription ouverte par un membre du parlement doubla cette somme, le prix du passage au Canada étant (même pour une orpheline) de 8 livres sterling (200 francs).

Miss Rye, promoteur et guide de cet exode lilliputien, arriva à Liverpool avec vingt-six autres épaves de la civilisation anglaise, recueillies à Londres, à Bath, à Manchester; et le tout, embarqué à bord du *Montréal*, descendit le fleuve Mersey par un sombre jour de décembre 1869.

Quelque plausibles que soient les théories des économistes sur la nécessité de se débarrasser du trop-plein de la population, et de l'envoyer loin du sol natal chercher la vie et l'appui qui lui manquent là, ce n'en est pas moins un spectacle pénible qu'un départ d'émigrants. Cependant les petites filles, groupées par vingtaines sur le pont, ne laissaient derrière elles ni logis ni amis; aucune n'avait à regretter ce *home* si cher aux Anglais; ne possédant rien de ce côté du globe, elles ne pouvaient redouter une fortune pire. Celui qui est à terre ne craint pas de tomber, dit le proverbe; et depuis leur naissance les pauvres enfants n'avaient guère eu d'autre lit que le dur sein de la mère commune : aussi n'y eut-il point de ces douloureuses séparations, de ces adieux à sanglots qui rendent si tristes les départs d'émigrants. Les petites voyageuses erraient dans la grande maison flottante, ébahies et charmées de tout ce qu'elles découvraient. Une seule pleurait : elle s'était entré une écharde dans le doigt en faisant glisser trop vite sa main le long de la rampe. Imaginez ce que devait être pour ces pauvres petites parias, dont la plus jeune avait sept ans et la plus âgée onze ans, un nouveau vaisseau, de nouvelles espérances, une nouvelle vie, un nouveau monde. C'était une féerie de l'Océan; c'étaient toutes les vagues traditions des contes merveilleux prenant corps et vie, passant du domaine de l'imagination dans celui de la réalité. A défaut de pères et de mères, les jeunes émigrantes avaient de mystérieux amis, pareils aux bons génies dont rêvent les enfants, qui les avaient conduites à bord et veillaient à leur bien-être. Les directeurs des écoles industrielles avaient mis à l'œuvre tout leur personnel pour que chaque petite fille eût son mobilier à elle : une bonne grosse caisse contenant vingt-huit vêtements chauds, et sur le couvercle de laquelle se lisait, inscrit en clous brillants, le nom de la petite propriétaire. C'était la prise de possession d'un premier avoir, un à-compte sur la fortune à venir. Des capelines de flanelle garantissaient des vents de mer les petites oreilles et les cous, tandis que des bas de laine et de bons souliers défendaient les pieds du froid. Mais la portion la plus étrange du *stock* n'avait pu être imaginée que par une ingénieuse charité féminine : chaque émigrante, en arrivant à bord, avait reçu un livre à images et une belle tarte aux prunes, articles qui n'avaient pas peu contribué à rendre faciles les adieux au sol natal.

Dickens a raconté, comme lui seul pouvait la raconter, l'histoire d'un petit garçon de dix ans qui demande en mariage une petite fille de neuf, se sentant fort de la possession d'un cochon d'Inde, de deux toupies et d'une brillante pièce de vingt sous. Nos pauvres petites orphelines n'avaient, elles, pour tous immeubles que leurs livres, car les tartes avaient nécessairement disparu; mais ces livres pouvaient renfermer des trésors de sagesse et d'avenir.

La vivante petite cargaison éveillait partout sur son passage l'intérêt sympathique des spectateurs. Les matelots qui desservent la ligne des paquebots de Liverpool au Canada, bien qu'endurcis au spectacle des émigrations, se sentaient cette fois plus émus que de coutume. Jack *Tar* guidait les fillettes le long de l'échelle de descente avec un soin paternel; il s'abstenait de jurer quand il en trouvait sur son chemin, près du cabestan, ou emmêlées dans les cordages; les contre-maîtres les enlevaient doucement pour les soustraire à quelque péril imprévu; jusqu'aux chauffeurs de la machine leur tendaient au besoin une main noire, mais secourable. Qui ne se fût attendri sur les pauvres petites créatures, traversant l'Atlantique pour aller chercher, sur une terre aussi inconnue pour elles que les régions de la lune, une humble existence et un petit coin où elles pussent végéter dans ce vaste, vaste monde! De toute la surface du globe, le Canada est le point où elles auront plus de chances de réussir. Les femmes y sont en minorité, surtout comme domestiques. La sage et prévoyante institution de miss Rye leur assure la bienvenue dans cette colonie de l'Ouest. Le succès des précédentes émigrations qu'elle a si habilement et si courageusement dirigées est une garantie pour la nouvelle épreuve qu'elle tente.

Quel sera le sort de cette dernière exportation? Plusieurs de ces orphelines, arrivées à l'âge mûr, n'auront sans doute gardé qu'un faible souvenir du grand vaisseau et des amis qui les ont conduites dans leur nouvelle patrie, mais elles leur devront d'avoir pu mener une vie honnête et indépendante. Quelques-unes (espérons qu'il y en aura peu) tourneront peut-être aussi mal dans le nouveau continent qu'elles semblaient prédestinées à mal tourner dans l'ancien. Une portion de la petite bande aventureuse atteindra probablement à d'heureuses destinées; car il entre dans le plan de miss Rye de faciliter à toute personne recommandable et bien intentionnée l'adoption d'une orpheline dont la figure et la douceur pourront plaire et remplacer au foyer domestique l'enfant que la mort y a pris. Ainsi le monde s'ouvre littéralement devant ces pauvres petites filles, délaissées en apparence, mais qui ont la Providence pour protectrice, et pour guide miss Rye. Qui sait de combien d'énergiques et laborieux colons cette petite cargaison peut devenir la souche? Qui peut savoir combien de respectables familles canadiennes feront plus tard remonter leur lignée et le point de départ de leurs possessions au livre à images et à la tarte aux prunes?

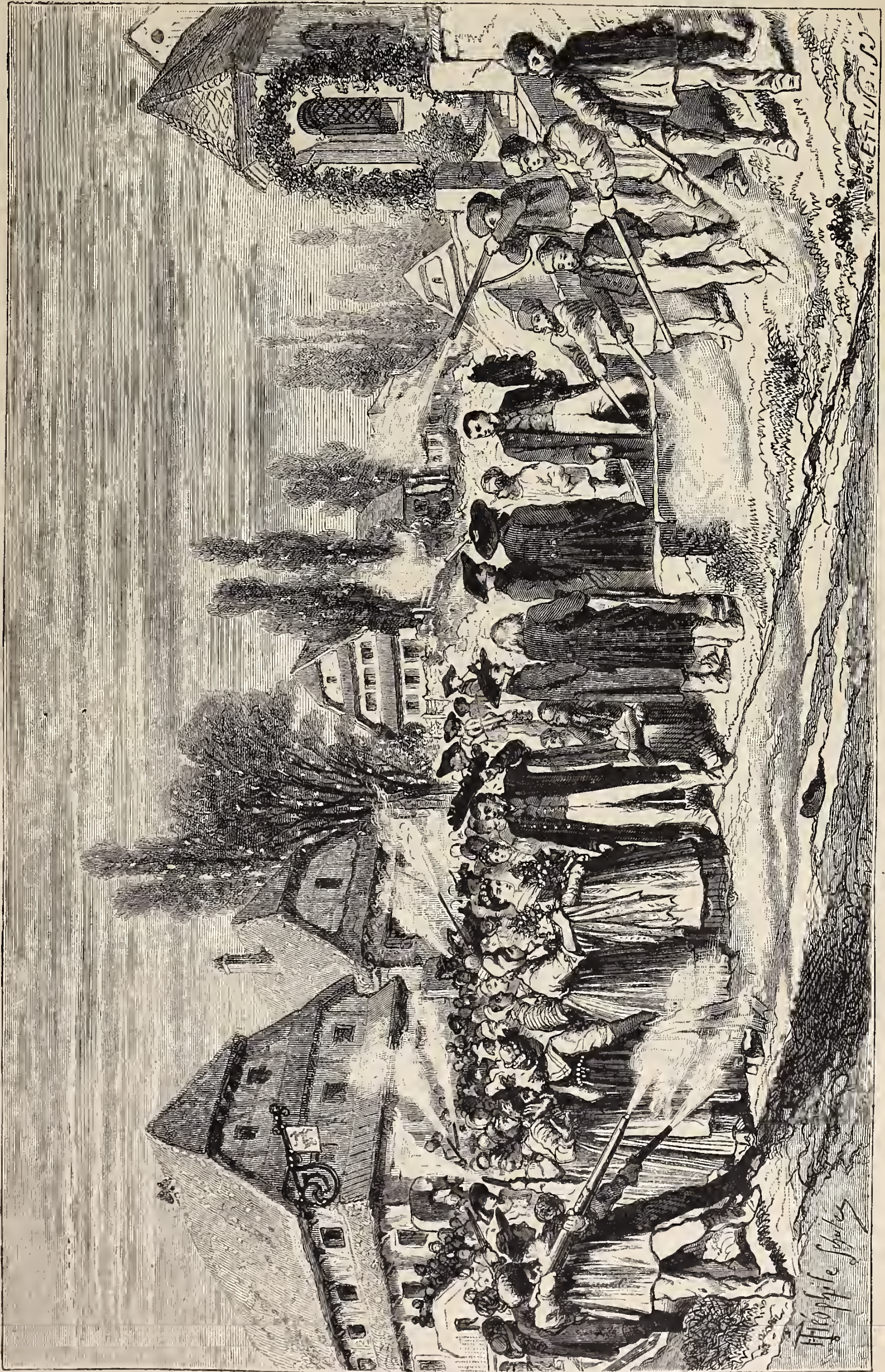
Nous souhaitons bonne chance à la spéculation de miss Rye. Puisse-t-elle en retirer tous les profits qu'elle en attend! profits non d'argent et d'or, mais d'existences sauvées, affranchies de la misère et du vice, mises sur la voie de l'honneur et du travail : innocentes et pures petites âmes étouffées sous l'impitoyable pression de nos vieilles institutions sociales, et qui n'avaient besoin que d'espace et d'air pour se développer.

LES NOCES DE CAMPAGNE.

Le village est en fête, car la fille de l'aubergiste, le plus riche parti du pays, se marie, et tous les habitants, à titre de parents, d'amis ou de voisins, sont conviés à la noce. Dès le matin, des carrioles, des charrettes, des chars-à-bancs, ont amené les invités des environs. La cour de l'auberge est encombrée de voitures de toute sorte, inclinées sur leurs brancards. La rue est presque déserte; çà et là, quelques hommes en retard, roides dans leur longue redingote flottante comme une soutane, la tête ensevelie sous un vaste chapeau de feutre et emboîtée jusqu'aux oreilles dans un immense col de chemise, arrivent un à un avec la grave lenteur du paysan endimanché.

Enfin tout le monde est réuni, l'heure est venue, les cloches ont commencé à sonner. La noce se met en marche et se dirige vers l'église. En tête s'avance le marié, son

chapeau à la main. Les pères et les grands-pères des époux le suivent immédiatement. Leurs femmes ne les accompagnent pas ; les apprêts du repas qui suivra le mariage et qui durera toute la journée les ont retenues à la maison. Puis vient la mariée, couronnée de fleurs, chargée de bouquets ; elle est conduite par un garçon d'honneur qui tient un coin de son tablier. Ses compagnes, ses amies, se pressent derrière elle ; chacune s'approche à son tour et



Une Noce de village en Alsace. — Dessin de Théophile Schuler, tableau appartenant à Mme Érard.

lui attache aux bras un nœud de rubans. Les nœuds s'accumulent, la mariée disparaît presque sous ces flots de rubans de toutes couleurs qui pendent autour d'elle. La foule des parents et des invités défile ensuite et termine le cortége. Cependant trois ou quatre musiciens, flûtes et violons, sont allés se poster à l'écart, à l'ombre d'un arbre, où ils soufflent et raclent de leur mieux, tandis que les garçons du village, munis de vieux fusils et de pistolets

rouillés, forment une double haie et exécutent des feux de peloton. C'est ainsi, au milieu de détonations assourdissantes, des sons criards des instruments qu'on n'entend que dans les intervalles de la fusillade, de l'odeur de la poudre et de nuages de fumée, que la noce s'avance et atteint l'escalier de l'église.

Telle est la scène représentée par M. Th. Schuler. Nous devons dire qu'elle remonte à un certain nombre d'années. Les campagnes alsaciennes n'en fourniraient plus le modèle. Aujourd'hui la mode des coups de fusil a disparu, interdite par l'autorité. L'usage de couvrir la mariée de rubans est tombé en désuétude. Les noces rustiques, aussi bien en Alsace qu'en Bretagne, en Berri et dans nos autres provinces, tendent de plus en plus à ressembler à celles des villes. A mesure que l'homme se civilise, se raffine, il semble qu'il ait moins besoin de manifester au dehors ses impressions; il devient plus économe de mouvement et de bruit. Ce qui ne s'est pas effacé et ne s'effacera jamais, c'est l'émotion de ces deux jeunes gens qui s'unissent l'un à l'autre et qui se trouvent en présence de joies et de responsabilités si nouvelles. Qui sait même si, les conditions de la vie humaine s'améliorant pour tous, le cœur ne s'enrichira pas de sentiments plus profonds et plus doux?

L'IDÉE FIXE DE CADMIUM.

NOUVELLE.

I

Nous étions, un jeudi, dans l'atelier du paysagiste Cazan, lorsqu'on frappa à la porte. C'était un petit Italien qui vendait des figurines de plâtre et qui venait offrir sa marchandise. Quand il fut parti, la conversation, un instant interrompue, reprit de plus belle. Tout à coup Cazan nous fit signe de nous taire et d'écouter. De l'autre côté de la porte on entendait distinctement une respiration bruyante, comme si quelqu'un, l'oreille à la serrure, épiait notre conversation. Cazan se lève doucement, s'avance à pas de loup jusqu'à la porte, et l'ouvre brusquement pour prendre l'écouteur en flagrant délit.

L'écouteur était un animal bizarre, offrant tous les caractères du genre chien, sans qu'il fût possible à aucun de nous de déterminer nettement l'espèce à laquelle il appartenait. L'animal, une fois la porte ouverte, entra comme chez lui et se mit à fureter dans tous les coins, sans nul souci des éclats de rire qu'excitait son étrange figure. Il avait la face triangulaire et plate, et son pelage était d'un jaune invraisemblable.

— Ici, Azor! cria Cazan.

Le chien continua ses recherches.

— Ici, Médor! dit Mortier le physiologiste.

L'animal ne sembla pas même avoir entendu. Après avoir épuisé à nous tous le vocabulaire des noms connus, nous ne pûmes lui faire tourner la tête. Quand il eut bien flairé partout, sans se presser, le chien eut comme une révélation subite, prêta attentivement l'oreille, et leva tout à coup les yeux vers le vitrage de l'atelier. Aussitôt, à notre grande surprise, il se mit à danser sur place, comme un cheval de race qu'on retient et qui se cabre, puis il modula des sons entrecoupés qu'on pouvait interpréter comme une prière ou comme une plainte. Nous portâmes à notre tour nos regards vers le vitrage, et ne vîmes rien qui pût si fort émouvoir le nouveau venu. Seulement un moineau, à la poursuite d'un insecte, se débattait et glissait avec des gestes ridicules sur le verre incliné.

Le moineau parti, le chien redevint tranquille, et, s'asseyant à son aise, il se mit à se gratter l'oreille, à petits coups réguliers, avec une de ses pattes de derrière, et à cligner les yeux en nous regardant à la ronde.

— Eh bien, mais, jeune homme, ne vous gênez donc pas, je vous en prie! dit Cazan en s'adressant à l'intrus.

Le chien eut l'air de comprendre, et, allongeant ses deux pattes de devant, il appuya dessus son museau pointu et se mit à renifler familièrement, comme pour prouver qu'il était fort à son aise et qu'il n'était pas gêné du tout.

— Mais il est décidément très-drôle, cet animal-là! dit Mortier. Écoute, Cazan, c'est la Providence qui te l'envoie; tu devrais l'adopter. Les artistes ont tous des bêtes singulières; cela leur donne un certain prestige aux yeux des simples bourgeois. Tu as déjà un chapeau pointu, des cheveux longs et une barbe en queue d'aronde; il ne te manque que le chien jaune, le chien jaune te complète.

— Je l'adopte, dit Cazan, étendant la main au-dessus de la tête du récipiendaire.

— Ce n'est pas tout de l'adopter, il faut, séance tenante, lui donner un nom.

Quelqu'un proposa *Pifferaro*, sous prétexte que le chien devait être Italien, vu qu'il nous était apparu immédiatement à la suite du marchand de figurines. Mortier, en sa qualité de naturaliste, proposa *Trigonocéphale*, vu la forme bizarre de la tête. Hermann, le peintre de portraits, dit que *Cadmium* serait justement l'affaire, à cause de la couleur de notre protégé. Chacun de ces trois noms fut soigneusement discuté. *Pifferaro* fut écarté, comme reposant sur une simple hypothèse; car il n'était pas prouvé qu'il y eût le moindre rapport entre le chien et l'Italien; quant à l'Italien lui-même, rien ne garantissait qu'il ne fût pas originaire de Belleville ou de la rue Mouffetard. *Trigonocéphale* déplut, comme étant trop long et trop savant; et puis, c'est le nom d'un très-vilain serpent. *Cadmium* l'emporta, les peintres étant en majorité dans l'assemblée.

II

On signifia aussitôt à l'inconnu qu'il eût désormais à répondre au nom de Cadmium. Cette nouvelle ne l'émut pas, et c'est avec la plus parfaite et la plus cynique indifférence qu'il apprit son changement d'état civil.

Du reste, à part son pelage insensé et sa tête ascétique, Cadmium était un chien comme tous les chiens, c'est-à-dire comme tous les chiens qui n'appartiennent à aucune race précise, et ne rendent à leurs maîtres que des services d'un genre indéterminé et problématique.

A la longue, et en résumant nos observations, voici ce que nous découvrîmes sur son compte:

Cadmium n'était pas un chien de garde. Un chien de garde exécute sa consigne, et ne se permet ni de la discuter, ni de l'interpréter; il aboie à tout venant, exception faite pour les personnes présentées dans les règles. Eh bien, Cadmium interprétait et discutait la consigne; il aboyait selon que les gens lui plaisaient ou ne lui plaisaient pas; et ses arrêts étaient fondés non sur le costume des visiteurs, mais sur leur physionomie. La seule race qu'il détestât en gros, et sans distinction d'individus, c'était celle des charbonniers porteurs d'eau. Avait-il eu, dans sa jeunesse, quelque affaire personnelle d'une nature désagréable avec un des membres de l'honorable corporation? Cette antipathie était-elle simplement héréditaire? Les documents authentiques faisant défaut, je n'ose rien affirmer.

Était-ce un chien de luxe? Si vous entendez par là un chien qui vit dans l'oisiveté la plus obstinée et ne se remue qu'à ses heures, oui, c'était un chien de luxe. Mais si vous appelez ainsi un bichon bien frisé et bien propret, non, ce n'était pas un chien de luxe. Sa tenue, sans être absolument malpropre, était d'une négligence déplorable. En le

voyant, on ne disait pas : « Oh ! le joli toutou ! » on disait : « Quelle drôle de bête ! »

Ce n'était pas davantage un chien savant. Jamais son maître n'avait pu lui apprendre à faire le beau, à désigner la personne la plus aimable de la société, à sauter pour le roi de Prusse, ni à jouer aux dominos avec un air grave et une paire de besicles sur le nez. Tout ce que je lui ai vu faire dans ce genre, c'était, quand cela lui plaisait (et cela ne lui plaisait jamais quand on le lui ordonnait), de tourner sur lui-même en poursuivant sa queue, avec une rapidité vertigineuse.

C'était encore moins un chien de chasse.

— Pas de race, pas de nez, pas de tenue ! nous disait avec dépit un vieux garde-chasse des environs d'Évreux à qui Cazan l'avait confié pendant un mois ou deux ; voici à quelle occasion. *La suite à la prochaine livraison.*

COLÈRE.

Un proverbe dit : « Ne laisse jamais le soleil se coucher sur ta colère. » C'est bien ; mais j'ajouterais : N'agis pas, n'écris pas sous l'influence immédiate d'un sentiment de colère ou de haine. On s'épargnerait ainsi bien des regrets. Il est incroyable combien souvent nous jugeons différemment des mêmes choses seulement à un intervalle de vingt-quatre heures. SYDNEY SMITH.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. p. 35, 103, 151.

OR.

Les alchimistes considéraient l'or comme le roi des métaux, et les autres métaux rares étaient pour eux des métaux nobles. Cette définition est erronée s'il est permis de considérer comme précieux ce qui est utile, car, dans ce cas, le fer et le cuivre devraient être placés au premier rang. Si l'or était abondamment répandu à la surface du sol, et si le fer était rare, on rechercherait avidement ce métal si nécessaire, et l'on mépriserait le premier, à l'aide duquel on ne saurait faire ni le soc d'une charrue, ni l'outil le plus indispensable à toute industrie. Quoi qu'il en soit, la rareté de l'or, son bel aspect jaunâtre, son inaltérabilité au contact de l'air, le placent en première ligne sur la liste des métaux précieux.

L'or est très-pesant ; sa densité est représentée par le chiffre 19.5. C'est le plus malléable et le plus ductile des métaux ; on peut le réduire par le battage en feuilles tellement minces qu'il en faudrait superposer dix mille pour avoir l'épaisseur d'un millimètre. Avec un gramme d'or, on peut fabriquer un fil d'une lieue de long, fil tellement ténu qu'il ressemble au tissage de la toile d'une araignée. Quand l'or est réduit en feuilles minces, il n'est plus opaque ; si on le colle à l'aide d'une solution de gomme sur une lame de verre, la lumière le traverse de part en part, et présente une nuance verdâtre très-sensible.

L'or se rencontre dans la nature à l'état natif ; on le trouve souvent disséminé dans les sables à l'état de poussière impalpable, et il se présente dans certaines localités en masses irrégulières plus ou moins volumineuses, que l'on désigne sous le nom de *pépites*.

L'or est le moins altérable des métaux, et il peut être exposé indéfiniment au contact de l'air humide sans s'oxyder. Il n'est pas attaqué par les acides les plus énergiques, et il se dissout seulement dans un mélange formé d'acide nitrique et d'acide chlorhydrique appelé *eau régale*. On peut prouver que l'or résiste à l'action des acides par l'opération suivante. On place des feuilles d'or dans deux petits matras contenant, le premier de l'acide chlorhydrique, le second de l'acide nitrique. On fait chauffer les deux vases sur un fourneau (fig. 1), et, quelle que soit la durée de l'ébullition des acides, les feuilles d'or, intactes, résistent complétement à leur action. Si l'on transvase le contenu d'une fiole dans l'autre, on mélange ensemble les acides chlorhydrique et nitrique, on forme de l'eau régale,

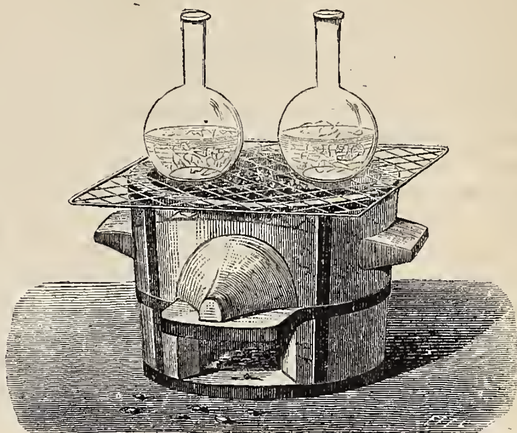


FIG. 1. — Or dans l'eau régale.

et l'on voit immédiatement les feuilles d'or disparaître dans ce liquide, qui les dissout avec la plus grande facilité.

ARGENT.

L'argent est plus altérable que l'or, et son reflet, si blanc quand il est fondu, se ternit assez rapidement au contact de l'air. Il ne s'oxyde pas, mais il se sulfure sous l'influence des émanations sulfhydriques. L'argent ne se combine pas directement avec l'oxygène de l'air ; mais il peut, dans certains cas, dissoudre des quantités notables de ce premier gaz. Si on le fait fondre dans une petite coupelle en os, au contact de l'air, si on le laisse refroidir brusquement, il se boursoufle d'une manière notable et abandonne de l'oxygène ; on dit alors que l'argent *roche* (fig. 2).

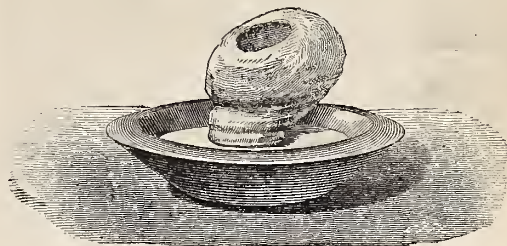


FIG. 2. — Rochage de l'argent.

L'acide nitrique dissout l'argent très-facilement, en déterminant la formation de vapeurs rutilantes très-abondantes. En évaporant la solution obtenue, on voit se former des cristaux blancs pailletés qui sont le nitrate d'argent. Ce nitrate d'argent fondu prend le nom de *pierre infernale*, et il est employé comme cautérisant en médecine. Le nitrate d'argent est très-vénéneux ; il possède la singulière propriété de noircir sous l'action des rayons solaires, et il est devenu la base des merveilleuses opérations de la photographie.

Le nitrate d'argent est encore employé pour la fabrication de teintures destinées aux cheveux. On l'applique sur une chevelure blanche avec de la noix de galle, et sous l'action de la lumière il noircit et donne aux cheveux une coloration noire très-intense.

Les sels d'argent en dissolution dans l'eau ont la propriété de se précipiter sous l'action des chlorures, tels que le sel marin. Si l'on jette quelques grains de sel de cuisine dans une solution de nitrate d'argent, il se forme un abondant précipité caillebotté, de chlorure d'argent, qui noircit à la lumière. Ce précipité, insoluble dans l'acide nitrique, se dissout très-facilement dans l'ammoniaque.

PLATINE.

Le platine, qui est le dernier des métaux précieux qu'il nous reste à étudier, est d'un blanc grisâtre ; il ne peut, comme l'or, être attaqué que par l'eau régale. C'est le plus pesant de tous les métaux usuels ; sa densité est de 21.50. Il est très-malléable et très-ductile ; on peut le battre en feuilles très-minces et en fils aussi ténus que les fils d'or. On arrive même à fabriquer des fils de platine tellement fins que l'œil ne les perçoit que difficilement ; ces fils sont connus sous le nom de fils invisibles de Wollaston. Le platine résiste à l'action des feux de forge les plus intenses, et l'on ne peut en déterminer la fusion qu'à l'aide du chalumeau à gaz oxhydrique, dont nous avons précédemment parlé. Son inaltérabilité et la résistance qu'il

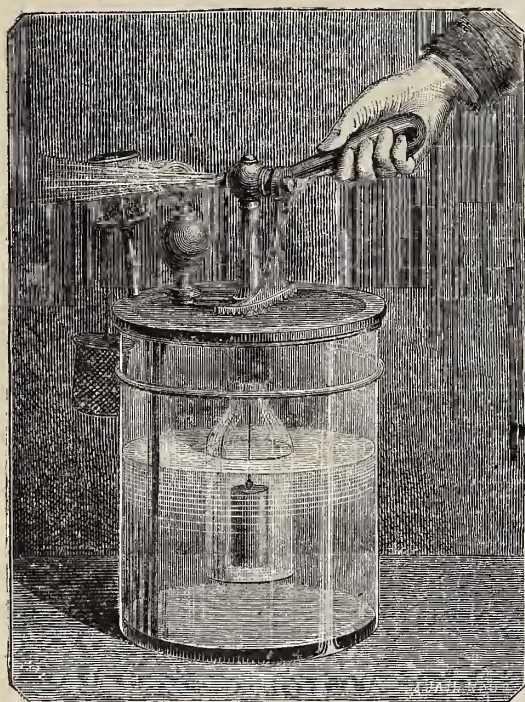


Fig. 3. — Briquet Gay-Lussac.

oppose au feu le rendent précieux dans les usages du laboratoire. On en fabrique de petits creusets qui servent aux chimistes pour calciner leurs précipités dans les opérations analytiques, ou déterminent des réactions sous l'influence d'une température élevée.

Le platine peut être réduit à un grand état de division ; il offre alors l'aspect d'une poudre noire, et prend le nom de noir de platine. A cet état pulvérulent, il absorbe les gaz avec une très-grande rapidité, à un tel point qu'un centimètre cube de noir de platine peut condenser 750 fois son volume de gaz hydrogène. Il condense aussi l'oxygène, et il peut, dans un grand nombre de cas, agir comme un oxydant énergique. Le platine s'obtient aussi en masses spongieuses (*mousse de platine*) qui déterminent des phénomènes d'oxydation.

Voici une petite lampe très-ingénieuse (fig. 3), qui s'allume d'elle-même, sans le secours d'aucune flamme. Elle contient intérieurement une cloche de verre qui se remplit de gaz hydrogène provenant de l'action qu'exerce un culot de zinc sur l'eau acidulée qu'on y a enfermée. Si l'on presse le bouton placé à la partie supérieure de l'appareil, l'hydrogène s'échappe, et va frapper un morceau de mousse de platine qui, agissant par oxydation, l'enflamme.



Fig. 4. — Lampe sans flamme.

La flamme produite met le feu à une petite lampe à huile qui se trouve en regard du jet gazeux. Cette lampe, très-ingénieuse, est connue sous le nom de briquet Gay-Lussac. Le platine en mousse peut ainsi déterminer, par son seul contact, un grand nombre de réactions chimiques. Recueillez dans une éprouvette un mélange détonant formé de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène ; plongez dans ce gaz un petit morceau de mousse de platine, et immédiatement la combinaison des deux corps s'effectuera en faisant entendre une violente détonation. Chauffez au rouge une petite spirale de platine dans la flamme d'une lampe, après l'avoir suspendue à un carton ; plongez-la rapidement dans un verre contenant de l'éther, et vous verrez la spirale métallique rester rouge pendant un temps très-long, tandis que dans l'air elle se serait refroidie immédiatement. Ce phénomène est dû à l'action d'oxydation qu'exerce le platine sur les vapeurs d'éther (fig. 4). On connaît cette expérience célèbre sous le nom de *lampe sans flamme*. Ces remarquables actions oxydantes du platine, qu'on ne sait pas encore expliquer, étaient autrefois désignées sous le nom d'*actions catalytiques*. Mais un mot, si grec qu'il soit, n'est pas une théorie, et il est toujours préférable d'avouer son ignorance que de la dissimuler sous une apparence de savoir. La science est assez riche pour qu'elle puisse exprimer hardiment ses doutes et ses incertitudes. En observant la nature, on déduit des expériences de ces observations, et l'on est souvent conduit à rencontrer des faits qui peuvent être mis à profit et devenir des applications utiles ; il se peut cependant que le pourquoi et les causes échappent longtemps encore à l'œil le plus clairvoyant et à l'intelligence la plus lucide. Certes, les admirables applications de la science ont lieu de nous frapper par l'importance de leurs résultats, par les admirables inventions qui sont sorties de leur sein ; mais si elles ont pu tirer parti des faits observés, que nous apprennent-elles sur les causes premières de toutes choses, sur *le pourquoi* de la nature? Presque rien. — Il faut savoir humblement confesser notre impuissance, et dire comme d'Alembert : « L'Encyclopédie est bien abondante, mais que serait-elle si elle parlait de ce qu'on ne sait pas? »

MIRABEAU.



Salon de 1869; Sculpture. — Statue en marbre de Mirabeau, destinée à la ville d'Aix, par M. Truphème.— Dessin de Bocourt.

Quelque jugement que l'on porte sur l'ensemble de la révolution française, on ne peut nier ni la pureté et l'enthousiaste allégresse de ses débuts, ni l'étonnante grandeur de ses résultats. C'est Mirabeau qui d'une main ferme guida ses premiers pas; c'est lui qui engagea si sûrement la révolution dans sa voie, que ni les excès, ni les horribles secousses qui suivirent, ne purent l'en faire complétement sortir.

Dans toutes les grandes crises de l'histoire, on assiste au même spectacle : des idées nouvelles, vagues d'abord et comme flottantes au-dessus des têtes de la foule, descendent peu à peu, enveloppent la masse d'une nation, la pénètrent jusque dans ses dernières profondeurs, et la mettent en fermentation. Un peuple dans cet état est capable de grandes choses. Il ne les accomplit cependant que le jour où un homme, éloquent par nature ou par occasion, trouve dans son génie ou dans son cœur le mot de la situation, et le prononce tout haut. C'est alors comme une commotion électrique ; le peuple a le secret de sa force, parce qu'il sait où il doit frapper : rien ne lui résiste.

A l'époque où Mirabeau s'empara de la tribune, les idées de liberté et d'égalité, après avoir plané, pour ainsi dire, dans les écrits des philosophes, étaient descendues jusqu'au sein des classes moyennes : celles qui avaient l'intelligence et l'énergie. C'est alors que la force des choses, « la volonté des événements », comme l'a dit un grand écrivain, amena coup sur coup l'Assemblée des notables, et la convocation des États généraux.

Tout le monde sait quelles rivalités, quelles incertitudes, quels tiraillements rendirent si difficile la constitution de l'Assemblée nouvelle. La noblesse fait bande à part, une partie du clergé l'imite ; le reste de l'Assemblée, ignorant jusqu'où s'étendent ses droits en face de la royauté, va peut-être céder à un respect traditionnel, et se laisser, sinon intimider, du moins déconcerter. La séance royale du 23 juin amène une crise Le roi a-t-il le droit de donner des ordres à l'Assemblée? « — Non! s'écrie résolûment Mirabeau, l'Assemblée est souveraine, et le roi n'est que son *mandataire.* »

« — Retirez-vous, dit M. de Brézé au nom du roi son maître. — Qui vous fait ce commandement? s'écrie Mirabeau; celui qui doit le recevoir de nous! De nous, Messieurs, qui sommes revêtus d'un sacerdoce politique et inviolable; de nous, enfin, de qui vingt-cinq millions d'hommes attendent un bonheur certain, puisqu'il doit être consenti, donné et reçu par nous. »

Voilà les droits de l'Assemblée, et, en regard, voici ses devoirs :

« — Je demande que, vous couvrant de votre dignité, de votre puissance législative, vous vous renfermiez dans la religion de votre serment ; il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la Constitution. »

Un langage si nouveau, mais en même temps si élevé et si net, entraîna l'Assemblée tout entière ; les esprits étaient frappés, les imaginations enivrées ; les faibles, s'il y en avait, furent fortifiés, les indécis se décidèrent ; toutes les dissidences disparurent dans un enthousiasme commun. L'Assemblée sent qu'elle est une, qu'elle existe réellement, et qu'elle peut tout. C'est alors qu'au milieu d'un frémissement héroïque, Mirabeau fait entendre cette audacieuse et sublime revendication des droits de la nation : « — Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes. »

— Tel est le vœu de l'Assemblée! s'écrient tous les députés

Si, dans quelque circonstance imprévue, l'Assemblée a quelques doutes et montre quelque hésitation, Mirabeau, qui n'hésite jamais, lui montre le chemin qu'elle doit suivre.

Le roi avait renvoyé les ministres populaires ; l'Assemblée réclamait leur retour ; la cour était indécise, et sur ces entrefaites le peuple prenait la Bastille. Le roi fait prévenir l'Assemblée qu'il a décidé de se rendre dans son sein. A cette nouvelle, quelques applaudissements éclatent. Mirabeau se lève : « — Attendez, dit-il, qu'on nous ait fait connaître les bonnes dispositions qu'on nous annonce de sa part ; qu'un morne respect soit le premier accueil fait au monarque, dans ce moment de douleur. Le silence des peuples est la leçon des rois! » Et l'Assemblée se conforme à ses instructions.

Lamartine n'a-t-il pas raison de dire que, dès son entrée dans l'Assemblée nationale, il la remplit ; qu'il y est lui seul le peuple tout entier? « Ses gestes sont des ordres, ses motions des coups d'État ; il se met de niveau avec le trône. »

Aucune question ne le prend à l'improviste, et dans toutes il voit le côté vrai et pratique. Seulement, tout ce qu'il touche, il le transforme : il a l'art de passionner la vérité. Dans son discours sur la banqueroute, par exemple, il a été d'un admirable bon sens et d'une irrésistible éloquence ; et cependant, si l'on y regarde de près, quelle passion a-t-il mise en jeu? la plus basse de toutes, la peur. « — Gardez-vous de demander du temps! s'écrie-t-il, le malheur n'en accorde jamais. Ah! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal... vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère! Et certes, il n'y avait autour de vous ni Catilina, ni périls, ni Rome. Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez! »

Il fut décrété que l'État ne ferait pas banqueroute.

Le discours sur le droit de faire la paix ou la guerre, aussi net, aussi éloquent que l'autre, a de plus une teinte de mélancolie et de désenchantement ; Mirabeau a connu déjà les retours de la faveur populaire. Il avait attendu trois quarts d'heure à la tribune, les bras croisés, que les rugissements de ses ennemis eussent cessé. « — Et moi aussi, dit-il, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues la grande trahison du comte de Mirabeau. »

C'est en grand homme, sûr de lui et de sa gloire, qu'il parle des jugements de la postérité. « Il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible, qui fait justice à tous.

Mirabeau a eu raison de compter sur le jugement de la postérité. Qu'il ait été perdu de vices, et que ses vices l'aient conduit à se vendre, c'est une grande honte pour son caractère ; mais cela n'ôte rien à la hauteur de ses vues et à la sublimité de son génie L'orateur idéal, selon la doctrine antique, c'est l'homme de bien habile à manier la parole. A ce compte, Mirabeau n'a pas été l'orateur idéal, mais il a été un très-grand orateur. Au pied de la tribune, il n'est pas homme de bien ; à la tribune, il le devient pendant qu'il parle ; emporté par l'élan de son admirable génie, il se transfigure : la laideur morale disparaît comme la laideur physique ; et tout le temps que le souffle d'en haut l'emporte et le soutient, il croit à ce qu'il dit, et dit des choses sublimes. A la sortie de l'Assemblée, ses vices l'attendaient pour le ressaisir. Il en a été la proie toute sa vie ; et il en est mort juste à temps, sinon pour sa gloire, du moins pour son repos.

L'IDÉE FIXE DE CADMIUM.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 222.

III

L'idée fixe de Cadmium était d'attraper un moineau. Cette folie avait attiré à Cazan mainte affaire désagréable

dans les rues de Paris. A chaque coin de rue, Cadmium partait comme un trait, bousculant les gens, bousculé lui-même, et en grand danger d'être écrasé par les voitures. Il avait vu un moineau! un de ces pierrots parisiens que rien n'émeut, ni le bruit, ni la foule, et qui s'abattent sur le pavé quand les chevaux viennent de passer. Ces moineaux prenaient si peu de précautions que Cadmium se figurait qu'il allait enfin en attraper un; mais en réalité c'étaient de si vieux routiers que le pauvre diable de chien jaune n'en attrapait jamais. Cela le maintenait dans un état d'excitation qui, joint à son extérieur étrange, le fit souvent poursuivre comme enragé. Une fois, il avait jeté le désordre dans une noce qui sortait de chez le marchand de vin, et il avait brusquement séparé le marié de la mariée, ce qui fut regardé comme d'un sinistre augure. Une autre fois, il avait dispersé toute une pension de jeunes demoiselles qui allait en promenade. Il avait bousculé un ecclésiastique qui lisait son bréviaire, effarouché un rentier qui remontait sa montre, et étonné un sergent de ville. Il était devenu légendaire dans tout le quartier, et les petits garçons, en revenant de l'école mutuelle, écrivaient en gros caractères sur tous les murs : « As-tu vu le chien à Cazan? »

Le chien d'Alcibiade, avec sa queue coupée, avait fait moins de bruit dans Athènes que n'en faisait dans la rue Vanneau et dans les rues environnantes la bête maniaque, à nez pointu et à robe jaune, de Cazan.

Cazan était un véritable artiste et goûtait peu ce genre de publicité; de plus, il avait été appelé trois fois en police correctionnelle comme civilement responsable des sottises de son chien, et il avait failli avoir une affaire avec un gentleman à col très-roide et à pantalon très-collant, dont Cadmium avait effrayé le pur-sang. Cela lui donna beaucoup à réfléchir.

Que faire? Mettre une pierre au cou du pauvre diable, et le noyer au petit jour? Cazan avait trop bon cœur pour assurer sa tranquillité à ce prix. Le donner? Qui donc serait assez insensé pour accepter un don aussi onéreux? Le perdre? Mais il reviendrait : les chiens auxquels on ne tient pas se retrouvent toujours. Le dépayser et tâcher de lui faire prendre d'autres habitudes? Le lancer sur les lièvres et les perdrix, et l'amener à dédaigner les moineaux? C'était là une fameuse idée; et comme nous touchions justement à l'époque de notre excursion annuelle en Normandie, nous résolûmes d'emmener Cadmium et de le confier aux soins du garde de la Commanderie. Nous avions fait la connaissance de ce brave homme l'année précédente, quand Cazan était venu faire des études dans les magnifiques allées de hêtres de Graveron.

IV

Après avoir installé Cadmium chez son nouvel instituteur, nous partîmes en touristes, le sac au dos et le bâton à la main, pour faire une excursion en zigzag selon notre habitude. Cette fois nous poussâmes du côté de la Seine, et nous employâmes presque deux mois à visiter les vallées de Duclair, de Jumiéges, de Saint-Wandrille, de Caudebec et de Villequier.

Cazan est un grand artiste dont le nom sera célèbre un jour, s'il a autant de persévérance que de talent et d'ambition; moi, je ne suis qu'un simple amateur, élève, dans l'intervalle de mes leçons de droit, de mon bon camarade Cazan. Je venais alors de soutenir ma thèse, et je comptais me faire inscrire au tableau des avocats. Pendant que Cazan s'attaque sérieusement et résolûment aux difficultés réelles du paysage et fait des études de vrai maître, je me contente de croquer les masures parmi les pommiers, les vieilles maisons en bois et les coins de rue pittoresques. J'ai un goût particulier pour tout ce qui touche à la renaissance, et je ne manque jamais de dessiner tout ce que je rencontre de cette époque, quand ce ne serait qu'une porte, qu'une fenêtre, qu'un pignon ou une poivrière.

C'est une innocente manie dont Cazan rit volontiers, il est convenu que je ramasse là les matériaux d'un château que je ferai construire quand je serai devenu riche. Mon ami me trouve bourgeois de songer à la fortune; lui, il rêve un grand nom, rien de plus.

A notre retour de Caudebec, nous trouvâmes donc le pauvre Cadmium fort mal noté par son professeur en guêtres de cuir.

V

— Voyez-vous, disait le bonhomme, il resterait ici des années et des années qu'il n'en saurait pas davantage : aussi, le mieux serait de le remmener avec vous.

Il disait cela avec autant de gravité qu'un maître de pension qui se voit forcé de rendre un *cancre* à sa famille. Cadmium ne parut ni surpris ni blessé du jugement sévère qu'on venait de porter sur ses aptitudes et sur ses progrès. Il n'entendait même pas ce qui se disait, tout préoccupé de quelque chose qui frétillait dans la poussière. Ce quelque chose, c'étaient deux moineaux francs qui, à quinze pas de nous, se roulaient en piaillant et en hérissant tout ce qu'ils avaient de plumes sur le corps.

Les yeux de Cadmium s'allumèrent; il remua la queue avec inquiétude, puis tout d'un coup fit une charge à fond de train sur les deux petites boules grises. Les deux pierrots s'enlevèrent avec des cris moqueurs, et Cadmium, arrivé à l'endroit qu'ils venaient de quitter, y exécuta une espèce de danse sauvage, le nez en l'air.

— Attends-moi un peu! cria le garde.

Et il se disposait à le châtier sévèrement de cette nouvelle incartade. Cazan intervint : puisque l'on désespérait de l'éducation de Cadmium, il était inutile de recourir encore aux grands moyens. Quand un élève est chassé de son collége, le principal perd évidemment le droit de le punir.

La patache qui devait nous conduire à Évreux allait passer; nous l'attendions debout sur la marge de la route. Notre attente, qui ne dura guère plus d'un quart d'heure, fut troublée par trois alertes coup sur coup. C'était Cadmium qui se lançait à corps perdu sur des bandes de moineaux qui voletaient à travers les chaumes. Il ne savait pas, le malheureux, quels charbons ardents il amassait sur sa tête! Cazan ne sourcillait pas, et il montrait un calme de mauvais augure.

La fin à une prochaine livraison.

La fin à une prochaine livraison.

LES PETITS EFFORTS.

PERFIDIE DE LA PARESSE.

— Pourquoi ne faites-vous rien?

— Que voulez-vous que je fasse?

— Quoi que ce soit.

— Il me faudrait en vue quelque œuvre qui eût vraiment de l'intérêt et de la grandeur. Je suis capable de grands efforts, non de petits.

— Ah! oui, mon cher, vous voudriez, par exemple, créer un monument, un palais, un temple; mais vous voudriez le faire sortir tout d'un coup de terre, entier, achevé, parfait, admirable! Le malheur est que ce n'est pas possible. Approchez de cette cathédrale, regardez au pied. Voici de premières pierres. Combien n'a-t-il pas fallu de temps, de peines, pour les tirer des carrières, les porter ici, les tailler, les ajuster! Plus haut, voici de premiers ornements. Que de jours, que de mois, pour les

inventer, les dessiner, les copier!... Non, si vous n'êtes pas capable des petits efforts, vous ne le serez jamais des grands. Méfiez-vous des ruses de votre paresse! Quelle malicieuse personne, avec son air endormi! Elle a plus d'imagination pour trouver les moyens de vous persuader de ne rien faire qu'il n'en faudrait pour vous faire accomplir des travaux qui vous mériteraient l'estime de tous les honnêtes gens. Je la connais bien. Tantôt elle nous abaisse : « A quoi bon travailler? tu n'es pas doué, tu n'as aucune supériorité, tu ne ferais rien que de médiocre : mieux vaut ne rien faire. » Un autre jour, elle nous flatte, au contraire : « Tu es capable de grandes choses, mais les grands projets veulent être médités et portés longtemps; ne te presse pas, l'inspiration viendra. » Et les années s'écoulent, et la paresse se réjouit en elle-même; elle se délecte en son triomphe : « Dors, mon enfant, dors. Je te garde, et ne veux pas qu'on t'éveille. »

A PROPOS DES DARDANELLES.

On trouvera partout la description de ce détroit fameux dans l'antiquité et dans les temps modernes. Des moulins à vent, des falaises tristes du côté de l'Europe et des aspects riants sur la rive asiatique, des batteries rasantes aux deux entrées, au sud Iéni-Scher (Sigée), au nord-est Gallipoli (Kallipolis), au milieu Khanak ou les Dardanelles, et, de place en place, des châteaux fortifiés, voilà tout ce qu'y peut voir un touriste indifférent. Le paysage, sans être déplaisant, n'a rien qui commande l'admiration, et pourtant il est plein de beautés secrètes; mais celui qui veut les goûter doit les dégager d'abord de leur déguisement turc, écarter des villes et des sites les noms barbares ou insignifiants dont la banalité ottomane les a affublés, et, sous les Dardanelles, retrouver l'Hellespont légendaire. C'est une précaution à prendre pour tous les rivages de la Méditerranée orientale. Leur intérêt, leur gloire est dans le passé; depuis quelque mille ans la vie s'en est retirée; leur décadence, qui date du Bas-Empire, a été précipitée par la domination turque. Il semble qu'un souffle maudit ait desséché les côtes de la Grèce et de la vieille Asie, si fécondes jadis en grands hommes, aujourd'hui si dénuées et si pauvres. Peut-on espérer, du moins, que l'avenir réparera leurs pertes? Qui les repeuplera, qui relèvera leurs cités, dont les ruines mêmes ont péri?

Ici, tout est débris. Les Dardanelles, diminutif italien de *Dardanus* ou *Dardanie*, une ville qui subsistait encore à la fin du moyen âge, sont comme le dernier résidu de toute une histoire illustre, le vestige, l'humble reflet de grandeurs évanouies. Le long de leurs rivages dorment ensevelis les souvenirs d'Achille et d'Alexandre, et le fond de leurs eaux peut-être cache quelque planche du pont de Xerxès ou une trirème athénienne coulée dans la néfaste journée d'Ægos-Potamos. Là se sont noyés, entre Sestos et Abydos, la fabuleuse Hellé, qui chevauchait le bélier à la toison d'or, et le pauvre Léandre, mauvais nageur si l'on en croit lord Byron. Là ont passé les migrations des Pélasges, des Hellènes, et des Latins sans doute. C'est là, à droite, en face de Ténédos, entre cette montagne qui est l'Ida, et ces tumulus concédés par la tradition à Antiloque, à Achille, à Ajax, que les chants homériques ont placé le théâtre d'événements livrés depuis deux mille et quelques cents ans à d'interminables commentaires.

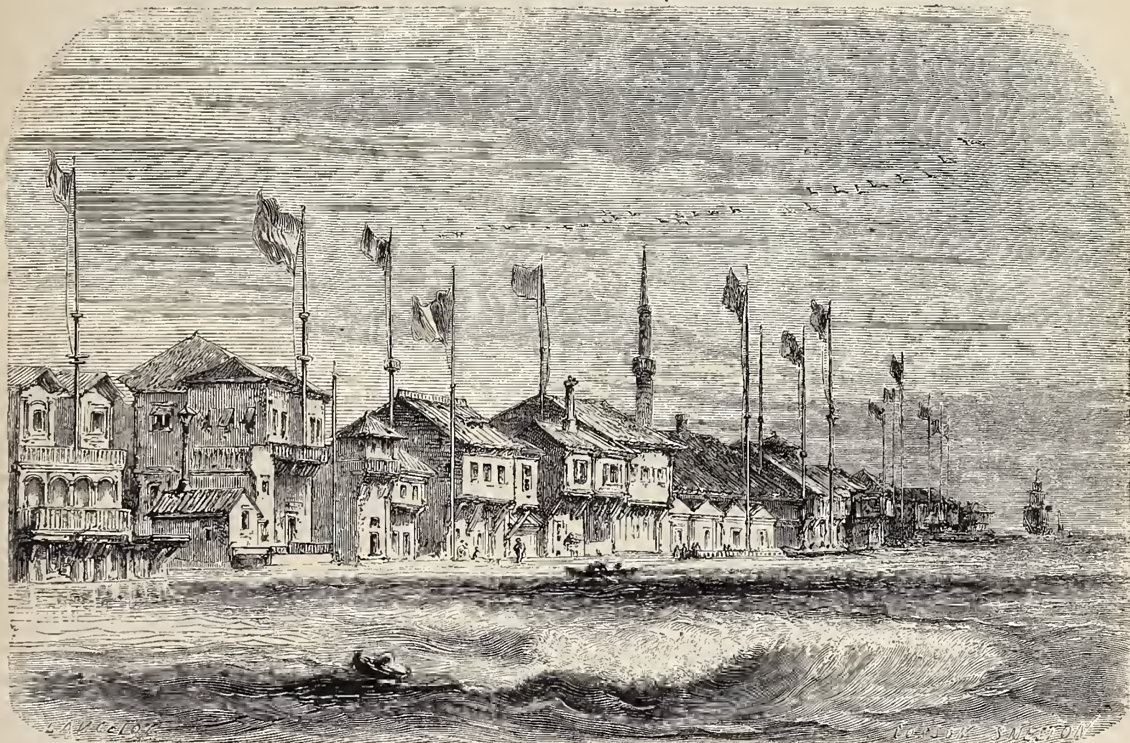
Profitons de l'occasion pour exposer brièvement l'énigme de *l'Iliade*. Elle est si complexe que les efforts de la critique moderne n'ont pu réussir encore à la résoudre; mais il est probable que la philologie comparée en dégagera les éléments réels et fictifs. Pour le moment, le champ des hypothèses est encore ouvert, et nous pouvons nous y lancer sans crainte. Trois questions se présentent : Homère a-t-il existé? Y a-t-il eu une guerre de Troie? Les Grecs et les Troïens étaient-ils de deux races différentes, et à quel degré?

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, tous les critiques anciens et modernes ont cru à l'existence d'un vieillard aveugle appelé Homère, dont le bâton, miraculeusement conservé, aurait été acheté, de nos jours encore, et des sommes folles, par un Anglais fanatique. Les Grecs n'avaient aucun doute sur ce point; les éditeurs de Pisistrate, Aristote, Zénodote, Aristarque, et tous les scholiastes à leur suite, ont vu dans *l'Iliade* et dans *l'Odyssée* l'œuvre authentique et voulue d'un homme. Fénelon, pour louer le plan de l'univers, ne trouve pas de meilleure comparaison que l'ordonnance des épopées homériques; le même exemple est reproduit jusque dans les Dialogues de Voltaire. On conçoit le scandale que produisit, en 1795, dans la science traditionnelle, la conclusion tacite, mais manifeste, des fameux Prolégomènes de l'Allemand Wolf : *Il n'y a point eu d'Homère*. Cette opinion, accueillie avec beaucoup de répugnance en France, même par le dernier et excellent éditeur de *l'Iliade*, M. Pierron, d'abord négligée par les savants allemands, est aujourd'hui incontestée de l'autre côté du Rhin. Nous devons ajouter que la connaissance plus complète des formations épiques est bien faite pour confirmer la solution allemande. Le *Kalevala* de Lœnnrot, ce grand poëme finnois qu'un critique contemporain a composé de pièces et de morceaux recueillis dans les maisons de la Finlande et dans les yourtes de la Sibérie, est un de ces exemples frappants qui justifient les conjectures les plus hardies. Les hypothèses plus ou moins probables de l'exégèse allemande sont impartialement consignées dans un des nombreux appendices qui complètent la belle édition de M. Pierron (2 vol. gr. in-8, Hachette, 1869). Nous y renvoyons le lecteur curieux. Qu'il adopte les vues de Grote, d'Émile Burnouf ou de M. Guigniaut, de Lehrs ou de Lachmann et des ultra-wolfiens, il sera forcément conduit à cette certitude que *l'Iliade* est composée de fragments très-antérieurs à la composition du poëme. Le noyau a-t-il été une *Achilléide*, comme le veut Grote? C'est ce qui semble probable. Le nom même d'Homère, que Curtius traduit par *assembleur*, la circonstance des neuf villes réclamant l'honneur d'avoir donné naissance au poëte, semblent déceler l'origine multiple de l'épopée. Homère est-il un Arioste qui a refondu les chansons de geste écloses dans les temps fabuleux? Est-il un simple compilateur ingénieux? L'archaïsme du langage s'oppose visiblement à la première hypothèse. Ce n'est pas là le grec du sixième siècle, époque où *l'Iliade* semble avoir pris corps.

Mais comment expliquer l'exactitude géographique et la précision des détails constatés par tous les critiques, et récemment par un Crétois, M. Nicolaïdès, dans sa *Topographie de l'Iliade?* Rien de plus facile. Les chants homériques sont nés dans l'Asie Mineure, aux environs de la Troade. Les rapsodes qui les ont ébauchés connaissaient à merveille et Ténédos et Ilion, et le Simoïs et le Scamandre; ils ont vu les portes Scées. Quant à l'attribution des divers tumulus à Achille, à Patrocle, à Ajax, bien qu'acceptée dès l'origine, elle est plus douteuse, parce qu'il n'est ni constaté ni probable que les événements de *l'Iliade* répondent à des faits entièrement réels. Si la réalité d'un royaume troïen paraît établie, si l'on admet aisément un ou plusieurs retours des Hellènes contre l'Asie, d'où ils venaient et dont leurs tribus peuplaient encore les rivages occidentaux, on est porté à croire que l'élément historique

tient la moindre place dans *l'Iliade*, et qu'il s'est amalgamé avec des mythes communs à toute la race aryenne et dont on retrouve les débris dans les épopées de l'Inde, de la Grèce, de la Perse, de l'Allemagne et de la Scandinavie. Les quelques noms que la linguistique est parvenue à expliquer, comme Agamemnon et Hélène, semblent désigner plutôt des dieux que des personnages humains. Agamemnon était un surnom de Zeus, et, comme tel, possédait des temples. L'identité d'Hélène et de Séléné, la lune, est séduisante. Nous verrons, d'ailleurs, se produire des explications plus complètes et plus profondes, et qui confirmeront sans doute l'hypothèse la plus récente des philologues. On peut la formuler ainsi : *L'Iliade* est le travail de l'imagination hellénique sur un épisode du mythe solaire qui fait le fond des mythologies aryennes; c'est le combat légendaire de la lumière et des ténèbres, compliqué d'une foule de souvenirs réels et de récits empruntés aux aventures des migrations helléniques. Ainsi s'est formé dans l'Inde le Ramayana; le rapt de Sita fait pendant à l'enlèvement d'Hélène. La fabuleuse histoire s'est combinée, ici avec une ou plusieurs guerres nationales entre les Hellènes et les habitants de la Troade, là avec la conquête des régions transgangétiques et de Ceylan par la race blanche indienne.

Que l'on rapporte au douzième siècle avant notre ère les événements plus ou moins authentiques de la guerre de Troie, ou qu'on les fasse reculer plus loin dans le passé, il est douteux que l'on résolve jamais avec certitude notre troisième question : En quoi différaient les Troïens et les Grecs? Étaient-ce des tribus de même famille, ou des races



Les Dardanelles. — Dessin de Lancelot.

distinctes? Leur inimitié ne prouve rien. On sait aujourd'hui qu'aucun abîme ne sépare les Germains et les Gaulois, les Français et les Anglais, les Grecs et les Latins. Le texte de *l'Iliade*, tel qu'il nous est parvenu, ne nous est d'aucun secours : les mœurs d'Ilion sont plus fastueuses, plus civilisées; mais Homère prête aux héros des deux partis, à leurs femmes, le même langage, les mêmes sentiments, les mêmes dieux. Avouons, pour notre part, que l'origine différente des deux peuples nous paraît assez dénuée de probabilité. Au contraire, le long séjour des Hellènes en Asie, leur passage nécessaire dans les contrées qui sont le théâtre de la lutte, donnent toute vraisemblance à l'hypothèse d'une affinité originaire. Nous avons ici pour nous la tradition latine, si habilement reprise par Virgile. Si *l'Énéide* a plus de fondement que *la Franciade*, si l'arrivée des Latins en Italie correspond réellement à la fin de la guerre de Troie, si les fils d'Énée sont des Troïens fugitifs, il faut admettre que *l'Iliade* est le monument de la séparation définitive qui s'est jadis accomplie entre la branche hellénique et le rameau italique, entre deux peuples frères longtemps voisins par les mœurs et les idiomes. Ainsi, la guerre de Troie aurait eu un rôle décisif dans les destinées du monde. Et c'est là, sur ces côtes aujourd'hui insignifiantes, qu'il faudrait chercher le berceau de Rome et le germe de tout notre développement européen.

CINQ OPINIONS.

Cinq personnes ont discuté, dans le vagon où j'étais, depuis huit heures du soir jusqu'à près de minuit. J'ai bien écouté. Voici le résumé de leurs opinions :

Le premier. J'ai horreur de l'idée de la mort : je ne demande qu'à vivre, n'importe comment.

Le second. Je veux vivre, mais avec de l'aisance, ou, s'il se peut, de la fortune.

Le troisième. Je veux vivre, mais en jouissant des beautés de la nature, en admirant tout ce qui est admirable ici-bas.

Le quatrième. Je veux vivre, mais en cherchant à comprendre pourquoi je vis, et en cherchant la vérité.

Le cinquième. Je veux vivre, mais en admirant, en cherchant la vérité, et aussi en sentant que ma vie n'est pas inutile. Aimer, comprendre, agir, voilà ma devise.

J'aurais bien voulu deviner la profession et l'état de fortune de chacune de ces personnes. Il y en avait trois au moins que j'aurais aimé connaître mieux; et pourquoi pas toutes les cinq? Celle que j'ai indiquée tout d'abord paraissait plutôt résignée, à la suite de quelque grand malheur, que matérialiste et insensible. La seconde souffrait, autant que j'ai pu le comprendre, de ne pouvoir éviter à sa famille des privations bien douloureuses. Ah! il y a plus de braves gens dans le monde qu'on ne suppose!

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 43, 99, 114, 149, 174.

INSCRIPTIONS ET ENSEIGNES.

M. Michelet conseillait à un ami de province qui visitait Paris de suivre dans ses promenades l'ordre chronologique. « Commencez, disait-il, par le palais des Thermes, allez ensuite à Saint-Germain des Prés, etc.» Si ce conseil du célèbre historien était bon pour Paris, on peut dire qu'il serait pour Rouen bien meilleur encore. Tous les siècles y sont représentés depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au temps actuel; les premiers monuments qu'on y devrait visiter seraient donc la crypte de Saint-Gervais, l'ancienne église Saint-Paul, ce qui reste du Saint-Ouen primitif, l'église des Chartreux, puis la tour de Philippe-Auguste, etc., etc. Aux environs de la ville, nous aurions les églises de Boscherville et de Moulineaux. On s'étonne que dans les *Guides* personne n'ait songé à suivre ce plan: pour les villes nouvelles, il n'a sans doute aucune raison d'être; mais pour des villes aussi éminemment historiques que Paris et Rouen, il n'en est peut-être pas de plus rationnel.

Pour le Rouen primitif, c'est-à-dire pour l'antique cité gauloise de *Ratumakos*, il faut aussi visiter le Musée Thaurin, où quinze mille pièces céramiques, numismatiques, artistiques, etc., nous reportent à plus de deux mille ans en arrière.

De cette collection exclusivement rouennaise, on peut aller au Musée départemental d'antiquités, un des plus curieux et des plus complets qu'il y ait en France. En 1864, on annexa à ce musée une collection de faïences des plus curieuses; mais ces riches collections vous seront indiquées par tous les *Guides* rouennais, de même que le Musée de peinture. Quant à la magnifique collection artistique de M. Dutuit, elle est maintenant connue de l'Europe entière. Or, dans ces *Promenades*, je me plais à indiquer précisément ce que vous ne trouveriez indiqué nulle part.

M. Delaquérière, mort il y a quelques mois, avait publié un livre sur les enseignes remarquables de la ville; mais il en eût pu faire un sur les inscriptions singulières dont on ornait autrefois les maisons et les meubles, et il eût pu le compléter par quelques épitaphes curieuses. Je ne citerai ici que deux de ces inscriptions normandes; elles sont, je crois, peu connues. En 1734, sur la porte d'entrée de la maison d'un meunier, à Douval, dans la commune de Contremoulins, on lisait ce rustique dicton :

Qui dit et médit,
Qui mord et qui rit,
Qui porte et rapporte,
A gens de telle sorte,
Je leur defans ma porte.

Il y a quelques années, dans l'ancien couvent des *Emmurées* de Rouen, derrière le lambris qui recouvrait un vieux mur, on découvrit cette épitaphe gravée sur un tombeau :

Je ne fus que six ans abbesse de ces lieux.
Le ciel me prit à lui dès l'avril de mon âge;
Mais puisque l'on n'y vient que pour gagner les cieux,
Je n'avais pas besoin d'y rester davantage.

Ce joli quatrain porte sa date avec lui, et tout le monde, au premier coup d'œil, reconnaîtra le dix-huitième siècle; mais en quelque siècle qu'on ait fait en France des épigraphes et des inscriptions, on a pu comprendre combien notre esprit et notre langue sont rebelles au style lapidaire. La plus humble des inscriptions latines l'emporte sur nos pierres tombales les plus pompeuses; on en a cité des exemples sans nombre. En voici deux qui sont peut-être inédites, et qu'un ami, il y a quelques années, me rapporta d'Avignon. Je n'en modifie en rien ni la disposition ni l'orthographe :

I

O DOLOR QUANTÆ
LACRIMÆ FECERE
SEPULCHRUM JUL. LUS-
SINÆ QUÆ VICSIT KA-
RISSIMA MATRI FLOS Æ-
TATIS HIC JACET INTUS
CONDITA SACSO UTINAM
POSSIT REPARARI SPIRITUS ILLE
UT SCIRET QUANTUS DOLOR EST
QUÆ VIXIT ANN. XXVII. M. X DIE. XIII
JUL. PARTHENOPE POSUIT INFELIX MATER.

II

PAX ÆTERNA
DULCISSIMÆ ET INNOCEN.
TISSIM. FILIÆ CHRYSOGONE JU
NIOR. SIRICIO. QUÆ VIX. ANN. III
M. II. DIEB XXVII. VALERIUS ET CRY-
SOGONE PARENTES FILIÆ KARIS-
SIMÆ ET OMNI TEMPORE VI-
TÆ SUÆ DESIDERANTISSI-
MÆ. (1)

Quant aux enseignes, il serait, je crois, difficile d'en trouver de bien intéressantes à l'heure qu'il est; mais il y a une trentaine d'années on en voyait encore çà et là de fort originales; j'en citerai deux seulement. La première était l'enseigne d'un cabaret situé à l'entrée de la ville, sur la route du Havre et de Dieppe, le long d'une avenue appelée *boulevard du Mont-Riboudet*. Elle représentait un magnifique coq gaulois entouré de drapeaux tricolores; une légende était enlacée autour de ces drapeaux, sur laquelle on lisait les trois dates glorieuses *27, 28 et 29 Juillet*. Puis, au-dessous du coq, étaient inscrits ces mots :

IL A CHANTÉ TROIS JOURS!

La seconde nous sera fournie encore par un cabaret. Hélas! ces établissements ne sont que trop communs à Rouen et dans les environs. Celui dont il s'agit se trouvait à Sotteville-lez-Rouen, près de la barrière; il était tenu par un ancien soldat devenu sapeur dans la garde nationale. Il avait six garçons; les trois aînés étaient aussi sa-

(1) Voici la traduction de ces épitaphes, sauf erreur dans leur transcription. Nous avons considéré comme fautive la terminaison masculine du nom SIRICIO.

I. — O douleur, combien de larmes (mot à mot : de combien de larmes est fait) ont coulé sur le tombeau de Julia Lussina, pendant sa vie l'amour de sa mère. Dans la fleur de l'âge, la voilà enfermée sous cette pierre. Plût au ciel que cette vie pût se ranimer pour qu'elle connût quelle est notre douleur! Elle a vécu vingt-sept ans dix mois et treize jours. Julie Parthénope, sa mère malheureuse, lui a élevé ce tombeau.

II. — Paix éternelle à la très-douce et très-innocente Chrysogone Siricia, notre plus jeune fille. Elle a vécu trois ans deux mois vingt-sept jours. Valerius et Chrysogone, ses parents, à leur fille très-chère et très-regrettée aussi longtemps qu'ils vivront.

peurs, les autres n'étaient encore que simples écoliers. Louis-Philippe, qui régnait alors, étant venu à Rouen, notre cabaretier militaire se présenta au roi à la tête de sa compagnie, avec ses six fils, même les plus petits, équipés en sapeurs. Le roi le félicita, donna des poignées de main aux aînés et embrassa les plus jeunes. A quelques jours de là, le cabaret était décoré d'une superbe enseigne où le père et les six garçons étaient, par rang d'âge et de taille, représentés dans leur magnifique costume, et au-dessous on lisait :

AUX SEPT SAPEURS.

Or, à deux ou trois ans de là, le second des fils mourut : le père eut alors la singulière idée de faire représenter ce fils, non plus debout, mais couché entre ses frères, et les choses restèrent ainsi jusqu'au moment où le père de tant de sapeurs, devenu vieux et infirme, dut quitter son commerce. — Pour moi, j'eus un frisson de surprise et d'émotion la première fois que je vis les portraits de ce père et de ses six fils dont l'un, encore si jeune, était ainsi couché. Et croyez qu'il n'est personne dans tous les environs qui n'ait éprouvé une émotion analogue en apercevant cette enseigne des *Sept Sapeurs*.

La suite à une autre livraison.

LES BAHUTS.

Les plus anciens bahuts dont on ait connaissance ne remontent pas au delà du treizième siècle. Les comptes de l'abbaye de Saint-Denis font mention de deux de ces grands coffres en l'année 1229, et ils étaient simplement destinés à l'écurie. Savary, dans son Dictionnaire du commerce, prétend que le bahut est un coffre couvert de cuivre dont le couvercle est arrondi. Mais cette définition s'adapte difficilement à la signification du mot dans les anciens textes, où le bahut apparaît presque toujours, non pas comme un objet à part, mais bien comme l'accompagnement obligé des coffres, des malles et des paniers [1].

M de Laborde, l'ancien directeur des Archives, qu'il est bon de consulter en ces sortes de matières, définit ainsi le bahut, et fait connaître les diverses modifications qu'il a dû subir dans sa construction :

« On a couvert des coffres avec des peaux de vache, et l'on a appelé plus tard ces coffres des *vaches*. Il en est ainsi des bahuts. Dans l'origine, c'était une enveloppe de cuir ou d'osier couvert de toile, qui enveloppait un coffre; ensuite, ce fut le coffre lui-même et presque toujours une large boîte dans laquelle on renfermait d'autres boîtes; puis, lorsque le mobilier de nomade devint fixe et stable, une grande armoire munie de ses tiroirs; enfin, plus tard et exceptionnellement, un écrin avec ses petites divisions pour les bagues. Les grands bahuts étaient chargés sur des sommiers qu'on appelait chevaux bahutiers. »

Voici un des exemples que cite M. de Laborde :

« A Pierre du Fou, coffrier, demeurant à Paris, — pour une grant male de cuir fauve, garnie de toille par dedens, de courroies et de bloques, ainsi qu'il appartient à tout un grant bahu à mettre par dessus ycelle male, — pour mettre et porter le lict de Madame la Royne, pour cc. viii livres. » [2]

Les bahutiers ne faisaient point partie des gens de métier d'un ordre relevé, et lorsque les bahuts construits en bois reçurent une ornementation variée, leur dénomination n'était déjà plus acceptée; on les confondait avec les huchiers ou coffretiers, qui pour la plupart étaient des sculpteurs en bois. Ce sont les bahuts de cette dernière industrie qui jouissent aujourd'hui parmi nos curieux d'une si grande faveur. En ces derniers temps, quelques-uns de ces coffres ont été vendus à des prix singulièrement élevés.

[1] Voy *Revue des sociétés savantes*, Novembre 1869

[2] Glossaire et répertoire dans la Notice sur les émaux du Louvre, p. 155.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy p. 119, 167, 199

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE,

A. Outils du dehors — Suite.

2° *Nappe*. — Cet instrument est fort utile pour faire la récolte des insectes qui habitent les branches des arbres



Fig 24.

et des haies : malheureusement il exige que le chasseur ait deux compagnons (fig 24), ce qui n'est pas toujours facile à trouver. Mais, quand on les a, on fait vite et bien une grande besogne, et ce que l'on arrive à récolter ainsi est incroyable.

Cependant il a bien fallu chercher quelque système qui nous débarrassât de deux acolytes souvent ennuyeux ou gênants, car, à la chasse, on n'est bien qu'à deux, soi et la bête qu'on veut atteindre. C'est pourquoi nous avons inventé la *nappe à ressort* ou *à main* (fig. 25). AB est un bâton à chaque extrémité duquel est monté un autre bras plus court, DR et CS, réunis en A et B au premier par un bouton autour duquel ils tournent. ABCD est la nappe tendue entre les deux côtés rigides, et le côté vers AB

est, par cela même, flottant; RS est un ressort de caoutchouc attaché aux deux têtes, R et S On porte la nappe par le milieu de AB, et l'on avance la partie DC, soit contre les branches, soit contre un tronc d'arbre; DC fléchit en dedans, le ressort RS se tend, les branches DR, CS, se rapprochent. Pendant ce temps, de la main droite vous battez le buisson avec votre bâton ou manche de filet Quand vous avez fini, le ressort RS se resserre, la nappe se tend, et vous faites votre choix, à loisir, parmi tout ce qu'elle contient.

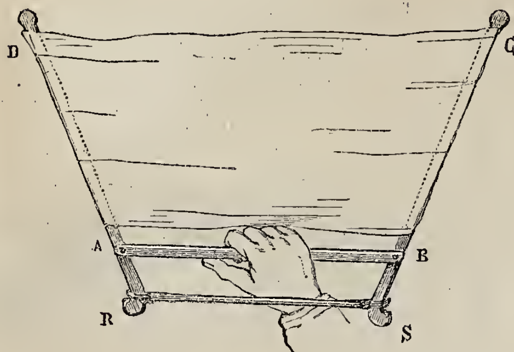
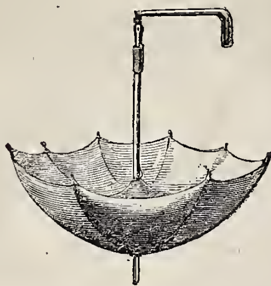


Fig. 25.

Pour ployer notre nappe à ressort, rien n'est plus simple : on décroche le ressort RS à l'une de ses extrémités qui porte une boucle, on ferme D et C sur AB, on roule le tout dans la nappe flottante, on ficelle avec deux tours du ressort de caoutchouc, et le tout est prêt à mettre sur le sac. Plus la nappe est grande, plus elle est utile; plus elle est grande, plus elle est incommode : combinez cela avec vos forces et vos vues !

3° *Parapluie* (fig. 26). — Cet instrument est fort ingé-


Fig. 26.

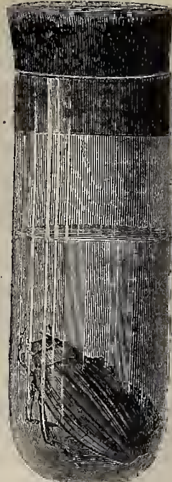
nieux. C'est un parapluie-ombrelle ordinaire dont le dedans est garni en toile blanche ou de couleur claire; le manche est brisé, articulé de manière que le parapluie puisse se tendre horizontalement comme une corbeille dans laquelle on reçoit les produits d'un battage que l'on fait de l'autre main sur les arbres, les buissons, les haies et les plantes hautes.

Il sert, en outre, contre la pluie et le soleil.

4° *Écorçoir* (fig. 27 et 28). — Ces outils de fer ont différentes formes; ce sont véritablement de grossiers canifs au moyen desquels on fait toutes les recherches possibles sur les arbres, sur les plantes, racines, etc.

5° *Tubes de verre* (fig. 29 et 30). — On trouve facilement ces tubes de différents calibres chez les fabricants de produits chimiques : la seule précaution que doit prendre le chasseur d'insectes, c'est de les commander en verre un peu épais, et surtout de tenir à ce que la partie ronde





Fig. 27. Fig. 28. Fig. 29. Fig. 30.

ne soit pas trop amincie par le soufflage à la lampe. On met dans quelques-uns de l'esprit-de-vin à 40 degrés; on remplit les autres de fines rognures de papier doux, buvard, par exemple, afin que les insectes ne s'écrasent pas les uns les autres, ou ne se brisent point quelques organes. Plus on pourra emporter de ces tubes, plus on sera à son aise pour conserver sa chasse en bon état.

Certains amateurs remplacent les tubes par de petits flacons à large goulot que l'on nomme *cols* dans le commerce : les uns et les autres se valent. Quelquefois l'épaulement des cols gêne pour faire sortir les petits insectes; mais ces récipients ferment mieux que les tubes, ce qui est commode pour asphyxier les insectes.

Le chasseur joindra à sa collection de tubes trois petits flacons, *non à l'émeri*, mais tout simplement munis de bouchons choisis en liége : l'un contenant de l'*éther sulfurique;* le second, du *chloroforme;* le troisième, de la *benzine*. Ces liqueurs se versent sur un mince fragment d'éponge que l'on fixe avec une épingle au-dessous des bouchons des tubes, et leur vapeur sert à asphyxier les insectes renfermés ensemble, afin qu'ils ne s'endommagent pas, soit en se battant, soit en rendant des liquides corrosifs ou colorés.

On peut remplacer les tubes par toutes les boîtes possibles, en fer-blanc, en carton, etc., etc.

6° *Sciure de bois.* — On choisit de la sciure de bois blanc, que l'on tamise assez fin pour qu'elle ne puisse pas briser les appendices et les membres délicats des insectes, sans cependant qu'elle ressemble à de la poussière. On la lave à grande eau, on la fait parfaitement sécher, puis on l'imbibe d'alcool préservateur (voy. plus loin), afin d'empêcher les moisissures d'attaquer les insectes qui resteraient quelque temps entassés dans les boîtes remplies de sciure.

En voyage, ces récipients sont plus commodes que des boîtes à insectes piqués : les épingles se détachent par les secousses et trépidations du transport, et les insectes, une fois dans la boîte, non-seulement se brisent, mais brisent tous ceux qui sont piqués à côté d'eux. Malgré le sublimé ou le sulfure, il faut toujours se méfier de l'humidité contenue naturellement dans le corps des gros insectes; il faut les faire mourir et les sécher le plus tôt possible avant de les enfermer pour longtemps dans la boîte à sciure.

Chaque fois que l'on a vidé une boîte à sciure des insectes qu'elle contenait, il faut étendre la sciure, la sécher complétement, et y joindre de la liqueur alcoolique préservatrice pour une nouvelle cargaison.

La suite à une prochaine livraison.

LES COLONNES DE SAN-LORENZO, A MILAN.



Milan : les colonnes de San-Lorenzo. — Dessin de Yan' Dargent, d'après une gravure du commencement du dix-neuvième siècle.

L'Italie du nord est bien moins riche en monuments romains que le midi de la France. C'est à Vérone qu'on en trouve le plus. A Milan, il ne reste d'autre souvenir de l'architecture de l'ancienne Rome que seize colonnes en marbre d'ordre corinthien, encore debout sur le Corso de la porte Ticinienne, devant une cour qui précède la basilique de San-Lorenzo. On suppose que ces colonnes faisaient partie des thermes d'Hercule, édifice construit sous l'empereur Maximilien, et dont parle Ausone. Chacune d'elles se compose de quatre morceaux, y compris la base et le chapiteau. Le diamètre, mesuré près de la base, est de 33 pouces ($0^{m}.893$), et la hauteur, de 27 pieds 6 pouces ($8^{m}.93$). On a placé sur un pilier une inscription romaine en l'honneur de Lucius Verus; mais cette inscription, découverte en 1505, à quelque distance de la basilique, n'a aucun rapport avec la colonnade.

FABLES LITTÉRAIRES
DE DON THOMAS DE YRIARTE.

Don Thomas de Yriarte, né à Ténériffe, en 1750, appartenait à une famille célèbre dans les lettres espagnoles. Venu de bonne heure en Espagne, où il remplit le poste d'archiviste de la première secrétairerie d'État, il commença ses travaux littéraires par des traductions de pièces françaises, et se fit connaître peu après par des comédies originales, dont une surtout, *la Señorita mal criada* (la Demoiselle mal élevée), obtint le plus grand succès. Il composa ensuite un poëme de *la Musique* fort admiré des auteurs du temps, plusieurs épîtres, et, en 1782, fit paraître ses *Fables littéraires*.

Yriarte mourut en 1790.

Les fables « littéraires » d'Yriarte sont, selon les expressions de la préface de 1782, les premières fables originales publiées en castillan, et les seules connues où la morale soit remplacée par une satire littéraire, dirigée le plus souvent contre les ennemis de l'auteur. Le style en est très-pur, la versification agréable, et souvent d'une harmonie qui défie la traduction. En voici quelques-unes que nous avons traduites littéralement, au risque de sacrifier l'élégance de la phrase au soin de reproduire fidèlement l'original.

LA PARIÉTAIRE ET LE THYM.

J'ai lu je ne sais où qu'un jour, dans le langage des plantes, la Pariétaire salua le Thym, et lui dit d'un ton ironique :

— Dieu te garde, petit Thym ; ton sort me fait pitié : tu es la plus odoriférante de toutes les plantes, mais tu peux à peine t'élever d'un demi-pied au-dessus du sol.

— Ma chère, lui répondit le Thym, je suis petit, c'est vrai ; mais je croîs et m'élève sans l'aide de personne. Vous aussi, vous me faites pitié, car malgré votre présomption vous ne pourriez atteindre à la hauteur d'un demi-pied sans l'aide de ces murailles.

Quand je vois des gens qui se cachent à l'ombre d'autres écrivains, et s'imaginent être auteurs parce qu'ils ont fait à grand'peine quatre notes ou un bout de préface, je suis tenté de leur appliquer les paroles du Thym.

L'ABEILLE ET LE COUCOU.

L'Abeille, un jour, sortit de sa ruche, et dit au Coucou :

— Tais-toi ; ta maudite voix m'empêche de travailler. Le chant d'aucun oiseau n'est aussi ennuyeux que le tien : cou-cou, cou-cou, et encore cou-cou ; c'est toujours la même chose.

— Mon chant t'ennuie? tu le trouves monotone? répondit l'oiseau. Par ma foi, je ne vois pas non plus beaucoup de variété dans tes rayons de miel. Tu fabriques le

dernier comme les cent premiers; et si je n'invente rien, ton industrie est aussi bien vieille.

L'Abeille répondit :

— Dans les œuvres utiles, le défaut de variété n'est pas ce qui nuit le plus. Mais quand on ne veut que plaire, la monotonie est le pire des défauts.

LA DENTELLIÈRE ET LE FABRICANT DE GALONS.

Près d'une Dentellière vivait un Fabricant de galons.

— Voisine, lui dit-il un jour, qui croirait que trois aunes de ta dentelle valussent plus de doublons que dix aunes de galon d'or à deux carats?

— Tu ne dois pas t'étonner, dit la Dentellière, que la valeur de ma marchandise soit si fort au-dessus de la tienne, quoique tu travailles l'or et moi le fil; cela tient à ce que l'art vaut plus que la matière.

Que celui qui méprise le style fasse son profit de cette fable.

De même que le fil travaillé se vend plus cher que le noble métal, c'est le mérite de la forme qui assure à un livre sa renommée.

LA DISCORDE DES MONTRES.

Plusieurs amis étaient invités à un banquet. L'un d'eux se fit attendre au delà de l'heure convenue.

— Quelle est votre excuse? lui demanda-t-on.

Il tira sa montre, la leur montra, et dit :

— Ne voyez-vous pas que j'arrive à temps? Il est juste deux heures.

— Quelle erreur! répondirent les autres; votre montre retarde de plus de trois quarts d'heure.

— Mais, chers amis, s'écriait l'attardé, que puis-je faire de mieux que de vous donner une preuve? voici ma montre!

Le lecteur pensera que cet hidalgo était comme bien des gens, qui commettent une absurdité, et s'en excusent avec la première autorité venue.

Comme il continuait à se défendre, tous les assistants tirèrent leur montre pour lui montrer son erreur. On vit alors que l'une indiquait les trois quarts, l'autre la demie; l'une 2 h. 26 m., celle-ci quatorze minutes de plus, celle-là dix de moins; on n'en put trouver deux qui fussent d'accord.

Tout n'était plus que doute et discussion.

Heureusement, le maître de la maison avait un chronomètre réglé sur une méridienne exacte, et trouva qu'il était 3 h. 2 m., ce qui mit fin à la discussion.

Il conclut en disant : — Caballeros, si vous pensez qu'il suffise de citer contre la vérité des autorités ou des opinions, vous en trouverez pour tout sujet; mais si nombreuses qu'elles soient, il n'y en aura toujours qu'une seule qui exprimera la vérité.

DIGNITÉ SUSPENDUE A UN FIL.

Charles-Quint se connaissait en discipline et savait combien importe en administration la fidélité scrupuleuse aux plus petits devoirs. Voici ce qu'on raconte dans une récente Histoire de Saint-Denis, où rien de ce qui se rapporte à la vie intérieure des bénédictins n'a été omis : « Les frères devaient toujours porter sur eux, dans leurs marches et contre-marches, le couteau, le fil et l'aiguille. On lit que l'empereur Charles V ayant à disposer d'une abbaye en Autriche, et son choix flottant entre deux religieux, il s'avisa de leur demander à voir l'aiguille et le fil que les coutumes de leur ordre les obligeaient à porter sur eux, et qu'un seul des deux s'étant trouvé en mesure de le satisfaire, le choix du prince se fixa à l'instant sur lui, comme sur celui qui possédait le mieux l'esprit et le respect de sa règle. » (¹)

Les remords impuissants sont le supplice des âmes faibles. H. BOUCHER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

PREMIÈRE LETTRE.

RETRAITE A LA CAMPAGNE. — CONSTRUCTION D'UNE MAISON.

Mme L. Auguste D... à Mme Cora Millet, née Robinet (²).

Le ... février 1870.

Bien chère Madame,

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, et peut-être elle vous surprendra moins que je ne le pense. Vous m'avez souvent dit que vous seriez heureuse de voir mon mari prendre la détermination à laquelle il vient de s'arrêter. Je me suis d'abord un peu révoltée, je vous l'avoue, car cette résolution va changer tout notre avenir, et je crains d'être autant au-dessous des nouveaux devoirs qu'elle m'imposera, que je redoute les regrets que pourra me faire éprouver un changement complet d'existence. Enfin, il ne faut pas repousser le gâteau avant de l'avoir goûté; car, si je m'en rapporte au dire de mon cher Auguste, c'est un gâteau qu'il me présente.

Nous allons quitter Paris; je vous vois tressaillir à cette nouvelle : mon mari a complétement liquidé ses affaires avec ses associés, et me demande de consentir à nous retirer à la campagne.

Ce mot est gros pour une Parisienne comme moi, qui n'ai jamais guère vu de la campagne que les chalets des environs de la capitale, ou admiré les jolis sites que nous avons aperçus dans les différents petits voyages que j'ai faits avec mon mari, comme partie de plaisir, lorsqu'il était appelé pour affaire dans quelque ville de province. Ce mot est encore gros pour la Parisienne qui a peine à croire qu'il y ait autre chose que Paris dans toute la France.

Enfin, chère Madame, vous savez avec quel enthousiasme Auguste parle toujours de la campagne : c'est pour lui l'idéal de la vie que d'habiter la campagne, de s'occuper des choses de la campagne; et comme il a hérité de son père d'une métairie où il allait prendre ses ébats dans sa jeunesse, il ne pense, il ne rêve qu'à aller s'installer à Marsin, et y faire des améliorations agricoles : encore un gros mot dont je comprends peu le sens, mais qui ouvre tout un avenir pour mon mari.

Mais, chère Madame, aller s'installer dans cette métairie, c'est facile à dire et fort difficile à faire; cependant, j'ai si souvent entendu Auguste parler de la charmante situation de ce petit domaine que je commence à croire qu'elle est, en effet, fort jolie. Seulement, il n'y manque qu'une chose, c'est le moyen de s'y loger. Deux énormes pièces dans un vieux bâtiment à murs de deux mètres d'épaisseur, ayant des fenêtres étroites au fond de grandes embrasures, des portes basses et massives, deux cheminées qui en feraient six comme celles de nos appartements parisiens, voilà le seul lieu de refuge que nous offre la charmante métairie paternelle.

(¹) Mme Félicie d'Ayzac, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, t. II, p. 83.

(²) Auteur de l'ouvrage si estimé *la Maison rustique des dames*, que connaissent certainement la plupart de nos lectrices. Nous sommes heureux d'avoir à leur annoncer que Mme Cora Millet veut bien prendre part à notre œuvre : c'est un concours dont nous estimons très-haut l'utilité.

Il s'agit donc de construire une maison. Vous voyez, chère Madame, que je me jette à corps perdu dans les projets de mon mari; mais lui et moi sommes aussi ignorants l'un que l'autre de ce qu'il conviendrait de faire pour nous créer une habitation agréable.

Nous ne sommes pas riches; nous avons cependant une certaine aisance qui sera accrue par le séjour à la campagne, d'après ce que dit mon mari, et je me plais à le croire; mais nous voudrions être bien logés, et je frémis en pensant à ces deux grandes halles, qui datent de cinq cents ans, et dans lesquelles je mourrais d'ennui et de gêne si nous y restions.

Nos ancêtres avaient des goûts et des habitudes plus simples que nous; ils se contentaient d'habitations qui seraient loin de nous satisfaire; ils ne connaissaient pas le confortable qui est devenu une nécessité de notre époque.

Je viens donc, chère Madame, vous demander vos sages instructions, vous qui avez une si grande expérience de la vie des champs, et qui avez su vous y construire une maison si agréable et si commode.

Dans quelques jours, nous serons confinés dans nos deux vastes pièces, et nous y attendrons, avec impatience, que vous vouliez bien nous aider de vos lumières; et, si ce n'est pas indiscret, nous vous prions de nous envoyer un plan, plusieurs plans, d'une jolie maison de campagne, afin que nous puissions choisir. Nous les examinerons, nous les placerons en idéal pour chercher à les comprendre et à les juger.

Mon mari se réjouit de la pensée de cette construction, et, faut-il vous le dire? à force de l'entendre parler du plaisir qu'il aura à se faire une jolie retraite, je commence à partager son enthousiasme : car c'est de l'enthousiasme qui anime mon cher Auguste.

Mais, chère Madame, rappelez-vous que nous devons avoir des goûts simples, en rapport avec la modestie de nos ressources, et que ce n'est point une maison de luxe qu'il nous faut; que, nous casés, elle ait une ou deux chambres d'amis et soit commode, c'est tout.

Là ne s'arrêteront pas les instructions que j'espère avoir de vous, bien chère Madame; et lorsque l'édifice sera construit, il faudra le décorer, le meubler, le munir de tous les ustensiles de ménage, et c'est encore à vous que nous aurons recours. En songeant à mon inexpérience, je dirai même à notre inexpérience, vous trouverez le courage, après nous avoir donné le couvert, de nous pourvoir de tout ce qu'il est utile d'avoir dans une maison de campagne; je compléterai, selon vos instructions, ce qui manquera à notre mobilier de Paris; et, mon Dieu! qui sait? peut-être que lorsque cette installation sera complète, mon mari, qui ne rêve que jardins, champs, étables, écuries, bergerie, vaches et veaux, moutons, chevaux, et même, le croiriez-vous? qui rêve aussi à ces animaux immondes qu'on appelle porcs dans le monde civilisé et tout simplement co..... à Marsin (je n'ai pas osé écrire ce vilain mot qu'Auguste prononce sans la moindre répugnance; il n'y voit que jambons, saucisses, pieds farcis, même aux truffes!)... Qui sait, dis-je, si lui et même moi, une fois aux champs, nous ne prendrions pas le goût de nous occuper de toutes les choses de l'agriculture? On dit, oui on dit qu'elles sont pleines d'attrait, qu'on se passionne pour elles et qu'on peut y trouver du bonheur, même de la gloire. De la gloire! mais c'est à mourir de rire; qui pourrait penser que ce mot *gloire*, qui semble n'appartenir qu'à l'épée, peut aussi s'appliquer à une charrue!...

Mais je divague, chère Madame, et me voilà, comme Pérette, courant d'une modeste maison de campagne à bâtir, à la gloire, aux triomphes.

Pardon, chère Madame; nous espérons une bonne réponse de vous qui viendra nous trouver dans nos deux grands galetas, où nous allons enfouir tout ce que nous pourrons y entasser de notre mobilier parisien jusqu'à ce que, grâce à vos bons conseils, il trouve à se caser d'une manière en rapport avec sa destination.

Voilà bientôt, dit-on, la saison de prendre la truelle; il faut se hâter. Recevez à l'avance, chère Madame et excellente amie, nos remercîments, et excusez la témérité de mes demandes, que je n'aurais pas osé vous adresser si je n'avais eu le bonheur de vous connaître depuis mon enfance, et si je n'étais sûre de trouver près de vous indulgence et bons conseils. L. A. D.

Mme Cora Millet à Mme L. A. D.

Le ... février 1870.

Ma chère et jeune amie,

Vous me parlez d'une grosse affaire : vous donner le plan d'une maison commode, jolie et pas trop chère, tout cela n'est pas facile; cependant, comme nous avons fait, mon bon mari et moi, beaucoup de combinaisons et de plans avant de nous décider à construire, et que j'ai conservé tous ces projets dont un seul a été mis à exécution, je me fais un plaisir de vous en envoyer trois. Vous choisirez, car personne mieux que soi-même ne sait quel gant va à sa main.

Mais avant de parler de la construction, il faut parler de l'exposition et de l'emplacement à choisir pour y placer son chez soi. Je ne connais pas votre métairie, je ne puis donc vous donner que des idées générales; à vous de discerner celles que vous pourrez appliquer.

Selon moi, l'exposition la plus convenable et la plus saine est celle du sud-est pour la façade principale; elle nous donne le nord-ouest pour le revers de la maison. Il faut, autant que possible, chercher le point culminant de votre domaine, si vous êtes en plaine, tout en vous plaçant de façon à avoir la vue la plus étendue et la plus agréable. Les vastes horizons agrandissent les idées en laissant l'imagination s'ébattre dans l'espace; on ne se lasse pas d'un beau point de vue, on y jette toujours les regards avec un nouveau plaisir : c'est un domaine pour la pensée. Si, au contraire, votre terrain est accidenté, tâchez de vous placer, à mi-côte, dans l'exposition que je vous indique; quand on habite la campagne toute l'année, il faut penser à l'hiver, et si le soleil, avec sa bienfaisante chaleur, vous fatigue un peu pendant les beaux jours, comme ils sont les moins nombreux dans nos douze mois, il vous réjouira pendant tout le reste de sa course.

Si vous possédez un cours d'eau plus ou moins considérable, il faut chercher à ne pas trop vous en éloigner; mais cependant que ce soit votre jardin, votre parc ou vos prés, qui le bordent plutôt que votre habitation; à bien plus fortes raisons si vous avez un étang. Si, au contraire, vous ne possédez pas le trésor d'une eau courante, il sera absolument nécessaire de recourir à tous les moyens possibles pour vous procurer abondance d'eau. D'abord, un puits, auquel il faudra ajouter une citerne alimentée par les gouttières de tous vos bâtiments, moyen si convenable pour avoir de l'eau, et trop rarement employé dans les pays où elles ne sont pas en usage : il faut que l'un et l'autre soient munis d'une pompe.

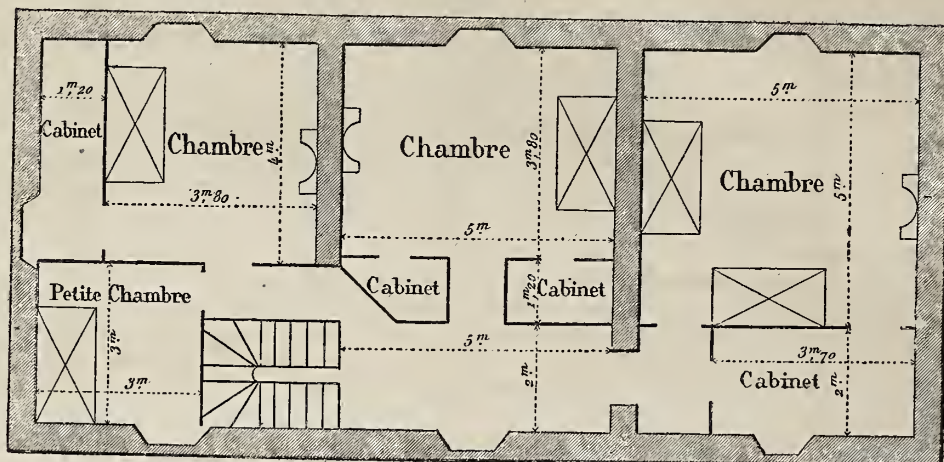
Vous pourrez encore faire creuser un vivier si votre sous-sol est imperméable, et vous y amènerez, par des rigoles, toutes les eaux pluviales qui pourront s'y rendre. Cette eau ne sera pas bonne à boire, mais elle est excellente pour les arrosages et le lavage du linge, et on serait heureux de l'avoir en cas d'incendie. Si votre sol ne vous

permet pas ce vivier, il faudra vous faire construire un bassin; on a aujourd'hui des moyens peu coûteux de les rendre étanches.

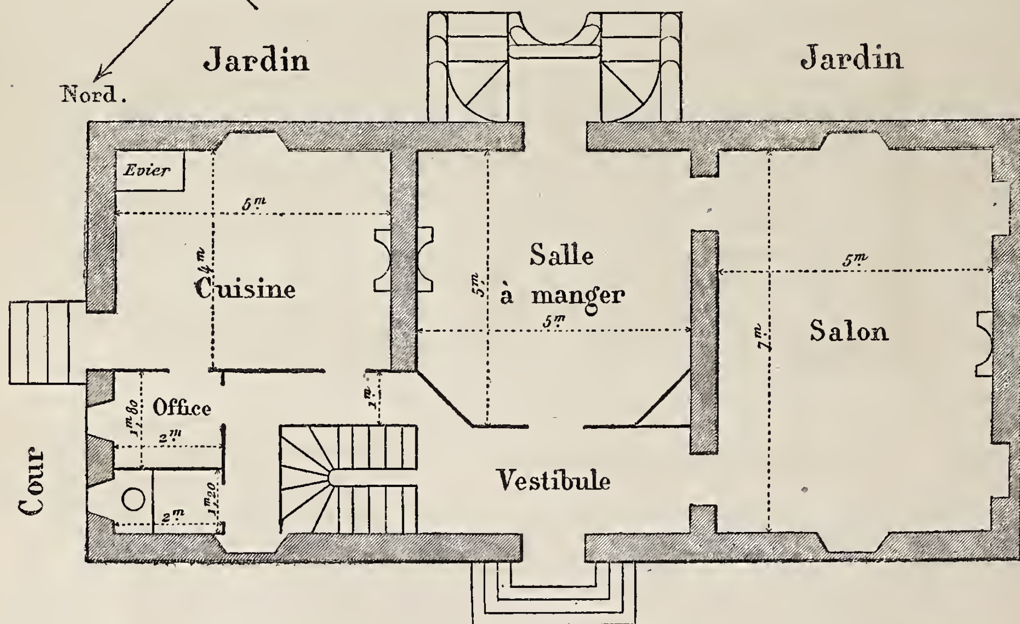
A côté de votre habitation, il conviendra de faire construire quelques servitudes appropriées à vos besoins, telles que buanderie avec lingerie, boulangerie, écurie pour un cheval, poulailler et hangar pour mettre à l'abri le bois de chauffage; et si l'antique demeure de vos ancêtres se trouve placée d'une manière convenable par rapport à l'édifice que vous voulez construire, vous y trouverez, je pense, l'espace nécessaire à ces servitudes.

Ce ne sera peut-être pas très-poétique de transformer ainsi la demeure de vos ancêtres, mais ce sera la preuve que le progrès profite non pas seulement à l'homme, mais aussi à la bête, et que le bien-être s'étend à tout; et le bien-être ne nuit pas nécessairement à la poésie, que je suis loin de bannir, puisque je la retrouve en vous ménageant un beau point de vue.

No 1. — PREMIER ÉTAGE.



No 1. — REZ-DE-CHAUSSÉE.



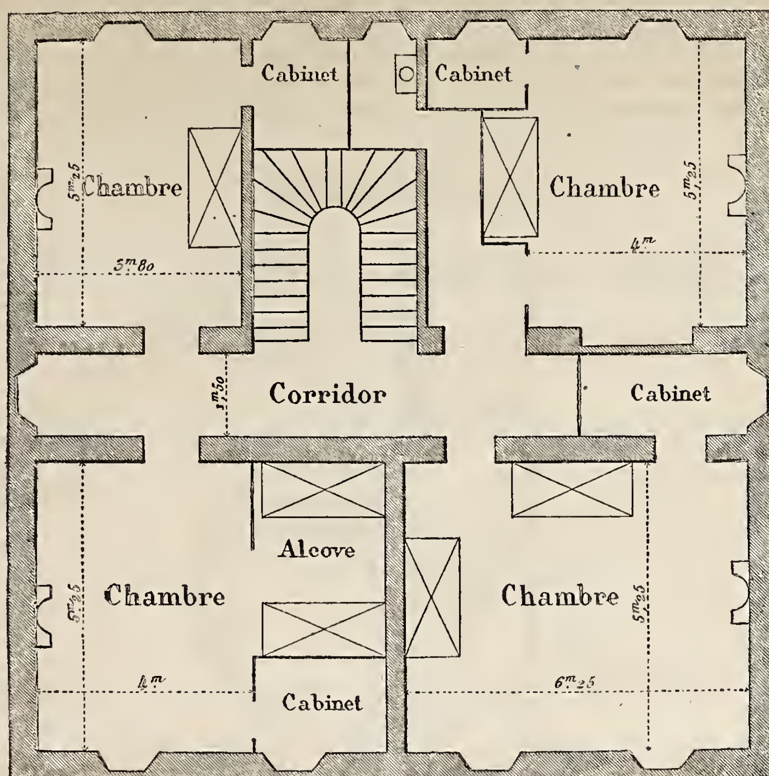
PLAN No 1. — La toiture sera assez relevée pour qu'on puisse y faire des chambres de domestiques en mansarde.

Les jardins d'agrément, quelques pelouses, des massifs d'arbres et d'arbustes d'ornement, seront placés de manière à orner les alentours de la maison; mais je réclame aussi, pour le potager et le verger, près de l'habitation, une place qui permette d'y jeter souvent un coup d'œil : car de beaux fruits et de beaux légumes réjouissent aussi la vue, sans compter qu'ils procurent une autre jouissance, l'espoir de les savourer.

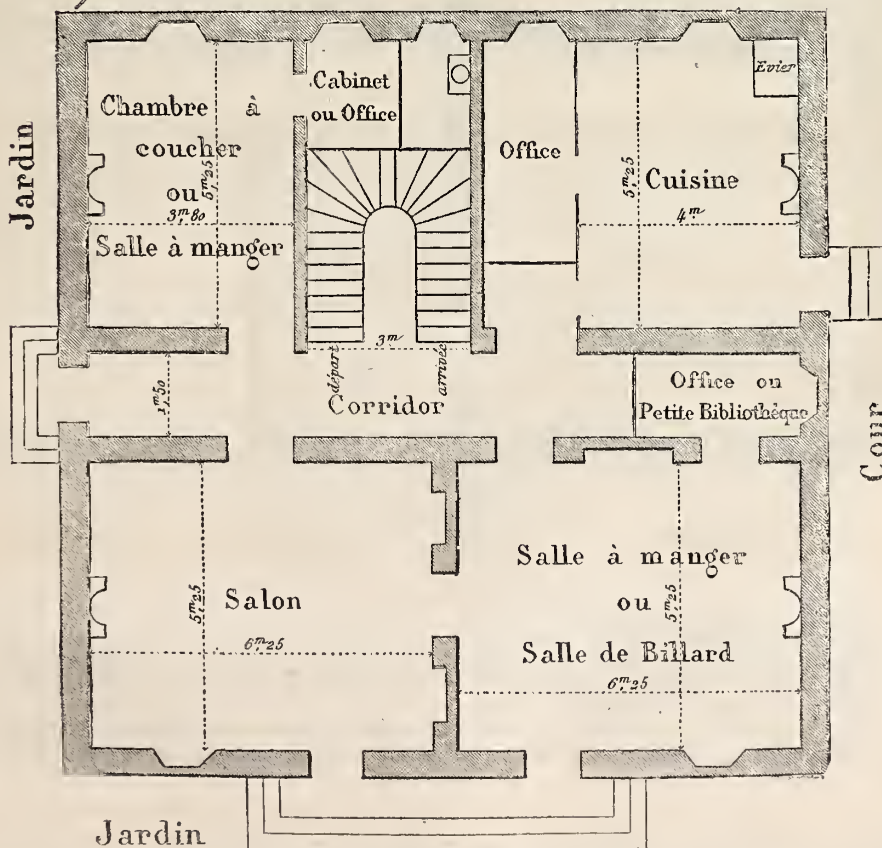
Après cet exposé général, ma chère amie, de votre nouvelle installation, venons à la grosse affaire, celle de la construction.

Je vous envoie trois plans dont le prix de revient sera plus ou moins élevé, selon le luxe et l'élégance qu'on y mettra, mais qui tous peuvent parfaitement suffire à une famille qui désire être bien logée. C'est à vous, mes chers amis, de peser votre bourse et de mettre vos besoins en

N° 2. — PREMIER ÉTAGE.



N° 2. — REZ-DE-CHAUSSÉE.

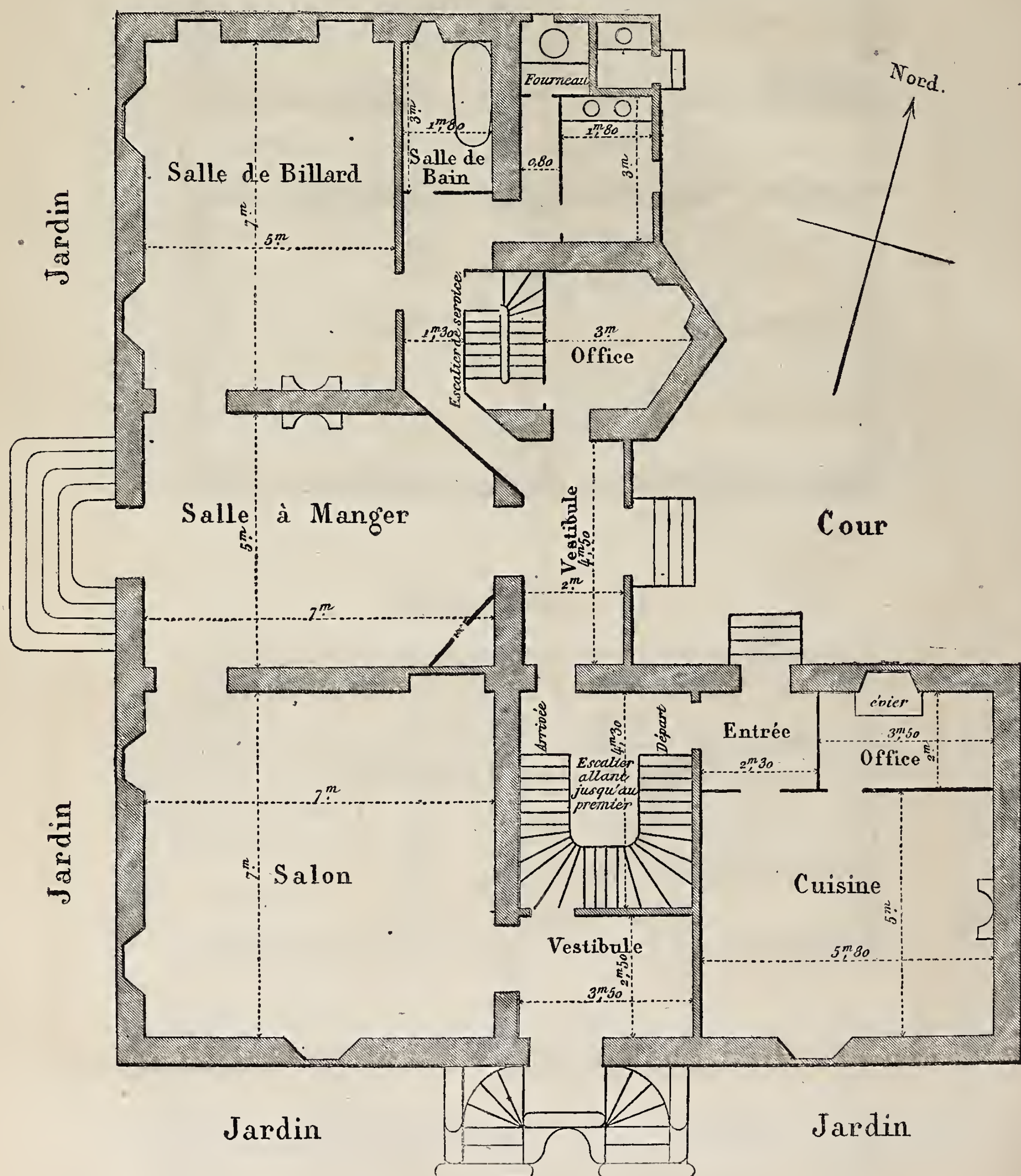


Plan n° 2. — L'escalier devra être éclairé par une lanterne pratiquée dans la toiture. Un grenier règne sur toute l'étendue du bâtiment; on devra y faire des chambres de domestiques en mansarde, et pour cela la toiture sera assez relevée. Sous la seconde travée de l'escalier se trouve le passage qui conduit au cabinet du rez-de-chaussée.

harmonie avec vos ressources. Le troisième plan suppose une construction plus considérable que les deux autres, et qui, tout en pouvant être habitée sans luxe et grand train de maison, suffirait très-bien à une grande famille et à des réunions d'amis assez nombreuses. Ce plan représente la demeure que nous avons fait construire, mon mari et moi, en nous servant de ce qui restait d'un vieux château féodal. Je l'ai habitée vingt ans, et n'ai jamais eu qu'à me louer de sa distribution.

Voilà, ma jeune amie, ma réponse à vos demandes; puisse-t-elle vous satisfaire! Quand vous aurez édifié votre petit manoir, puisque vous réclamez encore les conseils de ma vieille expérience pour le meubler et le garnir de tous les ustensiles nécessaires au bien-être à la campagne, je vous les donnerai avec plaisir; je crois que la bonne organisation d'une habitation concourt, plus qu'on ne pourrait le penser tout d'abord, au bonheur de la vie. C'est le domaine de la ménagère, c'est à elle de l'orner, de le rendre agréable à tous; et je ne doute pas, chère et jeune amie, que vous ne vous placiez à la hauteur de cette tâche.

No 3. — REZ-DE-CHAUSSÉE.



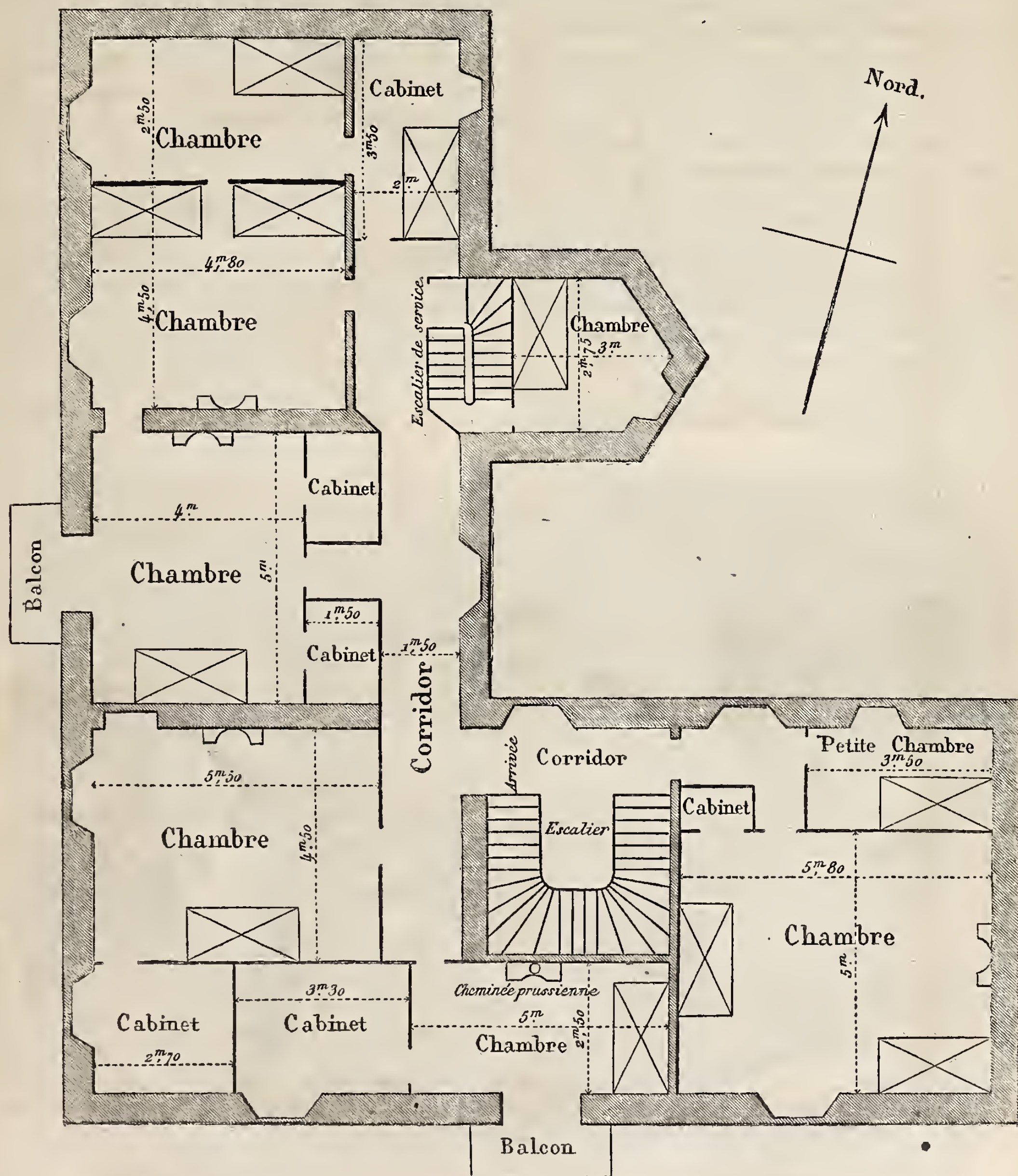
PLAN N° 3. — Le plan n° 3 est celui que M. Millet a fait construire, en 1847, sur l'emplacement d'un vieux château féodal dont la tour à cinq pans, qui servait d'escalier autrefois, a été conservée pour servir d'office au rez-de-chaussée et de chambres de domestiques aux deux étages supérieurs.

Le petit escalier de service qui se rapporte à cette construction a été pris presque entièrement dans l'épaisseur du mur. Il a été seulement indiqué dans le plan, et n'a pu être dessiné d'une manière positive, parce qu'il tourne deux fois sur lui-même, faute d'espace, pour arriver aux chambres de la tour et aux étages de la maison principale, et pour desservir le grenier qui règne sur tout le bâtiment.

Le rez-de-chaussée est très-élevé au-dessus du sol, et il règne sous

Je joins aux plans quelques lignes de légende, afin qu'il soit plus facile de les comprendre. Restera la question des matériaux à employer et leur prix de revient; mais c'est une question toute de localité que je ne puis aborder, ne connaissant pas les ressources du pays où se trouve située votre métairie. Ce que je puis vous dire à l'avance, c'est que le goût et le besoin des constructions nouvelles s'étant répandus généralement en France, on a fait des recherches pour se procurer des matériaux auxquels nos pères n'avaient pas songé, et l'on a trouvé des moyens économiques de les employer. Ainsi, le fer, obtenu à bas prix depuis la liberté du commerce, peut remplacer le bois avec

N° 3. — PREMIER ÉTAGE.



toute la partie exposée au midi une grande cave, dont le côté placé au-dessous du salon est éclairé par une large porte vitrée et peut servir de serre tempérée.

Le perron donnant accès à la salle à manger est moins élevé que celui qui conduit au vestibule du salon, et le terrain montant en pente du côté du nord, les petits escaliers qui donnent dans la cour sont moins élevés que les deux principaux perrons.

La disposition en retour d'équerre a permis de faire un large corridor derrière les principales pièces de la maison, ce qui facilite beaucoup le service. Le second étage consiste en un vaste grenier qui règne sur tout le bâtiment.

Au rez-de-chaussée, les deux cabinets, l'un pour les maîtres, ayant entrée par la maison, l'autre par la cour, et un cabinet contenant le fourneau pour la baignoire, plus le vestibule-galerie donnant accès à la salle à manger, n'ont pas été répétés au premier étage. Tous ces petits bâtiments construits dans la cour de service n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont placés en appentis le long du mur de l'édifice principal.

---

grand avantage dans bien des cas, et les briques creuses sont souvent employées sans inconvénient à la place de lourds murs de pierre.

Nos écoles professionnelles ont peuplé la France d'un assez grand nombre de maîtres maçons entrepreneurs d'un véritable talent, ce qui vous permettra de faire exécuter vos plans plus facilement et plus rapidement qu'autrefois.

Bien à vous de cœur. Cora Millet, née Robinet.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

Voy. t. XV, 1847, p. 70; — t. XVII, 1849, p. 14.

LES POISSONS COUVEURS.

L'épinoche a longtemps passé pour être le seul poisson qui eût l'art de se construire un nid; mais les recherches ont continué et ont fait découvrir depuis beaucoup d'autres « nidificateurs » parmi les poissons doués d'organes *mobiles* de préhension.

— Quels organes de préhension peuvent avoir les poissons?

— On en connaît un seul jusqu'à présent, la bouche, pourvu qu'elle soit munie de lèvres mobiles ou protractiles qui permettent une sorte de toucher et, si on ose le dire, de « manipulation. »

— Croyez-vous donc permis de supposer chez les poissons quelque autre organe de préhension? Seraient-ce ses nageoires?

— Peut-être. Les moyens dont se sert la nature pour arriver à ses fins sont tellement divers et imprévus, quoique toujours d'une simplicité merveilleuse, qu'il ne faut jamais jurer de rien. Vous en aurez une preuve plus tard en voyant un nouveau poisson de Chine faire son nid avec des bulles d'air. Mais je reviens aux épinoches. Nous avons dans nos eaux douces de France un diminutif de l'épinoche, c'est l'*épinochette :* celle-ci, qui manque de plaques osseuses sur les flancs, porte dix épines sur le dos. C'est, sans contredit, le plus petit poisson de nos eaux douces : parvenue à toute sa croissance, l'épinochette ne mesure pas plus de 3 à 4 centimètres de long. Toute petite qu'elle est, elle a une robe assez variée : son dos est vert, ses côtés sont argentés et piquetés de points noirs; ses nageoires sont un peu jaunâtres, mais si transparentes que c'est à peine si on les voit dans l'eau; elles se décèlent surtout par leur mouvement giratoire, comme hélicoïdal, continu et rapide, qui différencie également celles de l'épinoche de celles de tout autre poisson.

— Où trouve-t-on des épinochettes?

— Plus délicates que l'épinoche, elles se cantonnent généralement dans les ruisseaux très-limpides; elles en habitent quelquefois les bords sans se montrer au milieu, et ne peuvent, comme leur chef de file, supporter ni l'eau de mer, ni l'eau saumâtre.

— Et c'est cette minime créature qui fait son nid?

— C'est elle. Elle bâtit un nid très-semblable à celui de l'épinoche, toute proportion gardée, bien entendu; seulement, au lieu de le placer au fond de l'eau et de l'équilibrer au moyen de petites pierres et de terre, elle imite les oiseaux et bâtit le sien entre les tiges submergées des plantes aquatiques, quelquefois à l'aisselle d'une feuille de roseau.

— C'est sans doute la femelle qui prend soin du nid?

— Non. Un principe semble dominer la construction du nid et, en général, le soin des œufs chez les poissons : jusqu'à présent, à quelque famille qu'appartiennent les animaux dont on a surpris les mœurs sous ce rapport, toujours le mâle, et *le mâle seul*, s'est occupé du nid et du soin des œufs et des petits.



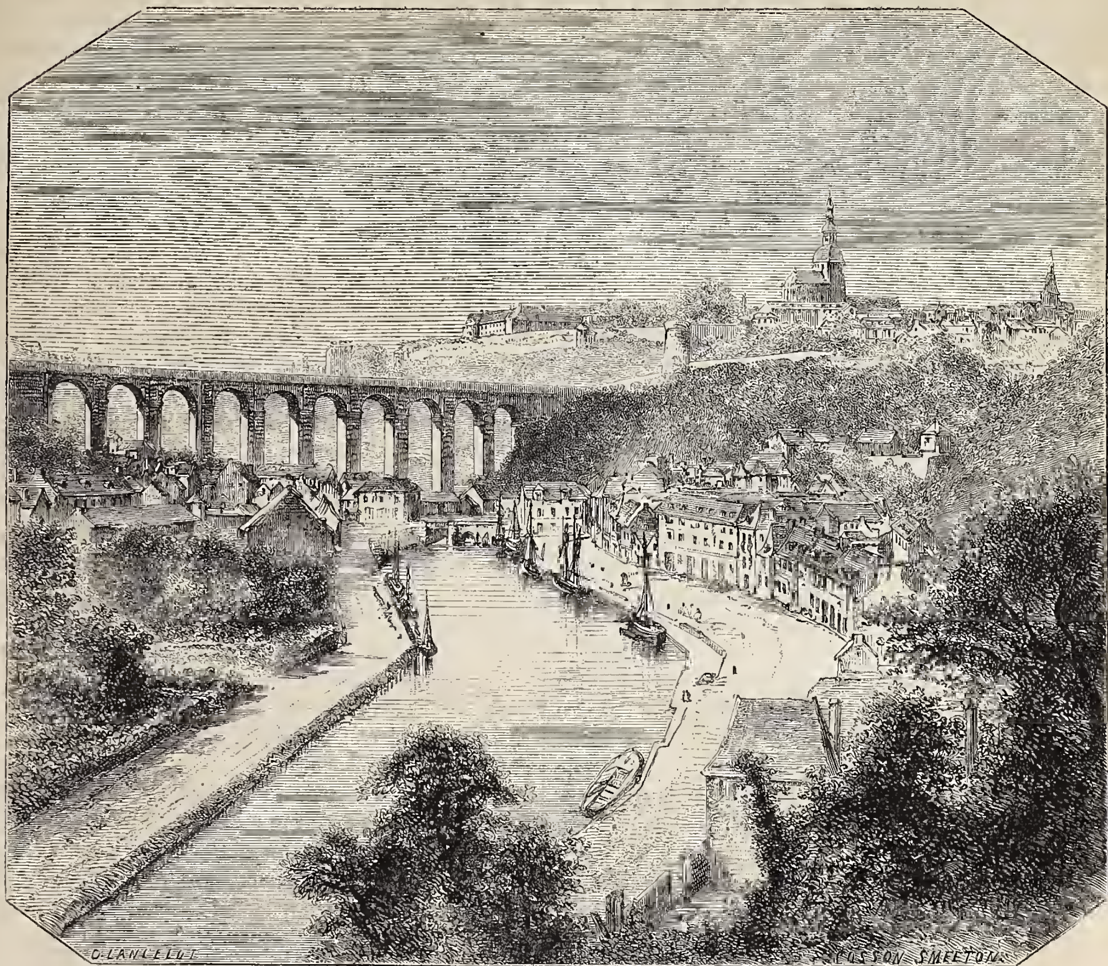
L'Épinochette et son nid. — Dessin de Mesnel.

— Quelle peut être la cause de cette anomalie entre les poissons et les oiseaux nidificateurs avec lesquels on est tenté de les comparer au premier coup d'œil? Serait-ce, par exemple, que l'oiseau femelle pond, relativement, un nombre très-restreint d'œufs, tandis que pour le poisson femelle ce nombre est très-considérable?

— L'explication paraît insuffisante : on en trouvera peut-être une meilleure... J'ajoute, au sujet de l'épinochette, que son caractère ne semble pas aussi querelleur que celui de l'épinoche et que ses mœurs sont plus douces. On peut la conserver longtemps dans un aquarium un peu grand, au milieu d'autres poissons plus faibles encore, sans qu'elle les attaque. Les épinochettes se réunissent en petite troupe dans un coin, sous une feuille, près de la surface de l'eau, et ne font la guerre qu'aux tentacules de limaçons d'eau qui viennent à leur portée.

DINAN ET SON VIADUC

(CÔTES-DU-NORD).



Le Viaduc de Dinan (Côtes-du-Nord). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de L. Rosse.

Quand on regarde une carte bien faite de Dinan et de ses environs, on est tout d'abord frappé de la quantité de voies importantes qui viennent aboutir à cette ville. A ne considérer que le côté de l'est, Dinan est le centre où convergent les routes de Châteauneuf, Saint-Servan, Saint-Malo, Cancale; Dol, Pontorson, Avranches; Combourg, Antrain, Fougères; Montfort, Rennes, Châteaubourg, Vitré, etc. C'est-à-dire que Dinan est et était sur le passage de tous les voyageurs venant de la Normandie et d'une bonne partie de la Bretagne. Il ne faut donc pas s'étonner du rôle considérable qu'a joué cette cité dans l'histoire des derniers siècles du moyen âge et des premiers des temps modernes. Lieu de rendez-vous sans cesse et forcément fréquenté par les marchands et les voyageurs de toutes sortes, elle devait nécessairement être célèbre et prospère; et si nous laissons les considérations commerciales pour ne songer qu'au point de vue militaire, il faut avouer que peu de villes peuvent se vanter d'avoir eu une aussi forte position. Assise sur la crête et le versant d'un promontoire abrupt qui commande la rive gauche de la Rance, avec ses remparts, ses tours, ses fortifications couronnant d'énormes rochers à pic, c'était bien « la perle du duché », comme disaient avec orgueil les fiers et batailleurs ducs de Bretagne. Aujourd'hui les murailles de Dinan n'ont plus leur air menaçant d'autrefois. Elles ont perdu leur caractère farouche pour prendre un aspect des plus pittoresques. Ces tours décapitées, ces créneaux brisés, ces vieux murs démantelés çà et là, se sont recouverts de lierre, de plantes sauvages; la ravenelle y étale sans crainte sa jaune corolle et embaume l'air de son doux parfum : la vieille enceinte féodale n'est désormais qu'un ornement de plus dans ce délicieux paysage.

Il n'en est pas moins vrai qu'à l'aspect de cette côte si roide, et de cette ville si haut perchée, pour ainsi dire, après avoir rendu à la sagacité stratégique de ceux qui choisirent cette position la justice qui lui est due, on ne peut s'empêcher de plaindre les pauvres piétons, les malheureux bestiaux, les infortunés chevaux qui, après être descendus dans la vallée de la Rance, par la rive droite, avaient à remonter longuement et péniblement l'autre versant de la susdite vallée, du côté de la rive gauche, s'ils voulaient arriver à Dinan.

Tant que Dinan eut une importance militaire, il est évident que ces difficultés mêmes d'accès constituaient son principal mérite; mais quand la vieille cité féodale fut devenue une bonne et tranquille ville de province comme tant d'autres, quand l'herbe et le lierre commencèrent à pousser sur ses murs, quand ses fossés furent comblés et convertis en jardins, il est très-clair que la question guerrière fut reléguée au dernier plan, et que les hommes intelligents qui s'occupèrent d'administrer et d'embellir la ville durent regretter plus d'une fois qu'il fût si malaisé de pénétrer chez eux.

Le viaduc, dont notre gravure rend avec vérité le caractère de beauté grandiose, est un monument tout à fait moderne. La première pierre en fut posée le jeudi 3 septembre 1846 L'œuvre fut jugée, et à bon droit, digne d'une médaille commémorative que l'on frappa à cette occasion. La Bretagne fournit elle-même les blocs de granit qui ont servi à le construire.

La longueur du pont est de 250 mètres, y compris les culées ; la hauteur, entre la chaussée et le chemin de halage, de 40 mètres ; il y a encore 10 mètres du chemin de halage à la base des fondations. Les arches, en plein cintre, sont au nombre de dix et ont 16 mètres d'ouverture. Elles sont séparées par des piles de 4 mètres d'épaisseur. Si nous ajoutons que la largeur de la voie charretière est de 5 mètres, et celle des trottoirs de 1 mètre, nous aurons donné toutes les proportions de ce magnifique monument, qui fut le premier construit en ce genre dans la Bretagne, et qui semble avoir servi de modèle aux grands viaducs de Morlaix et de Kerhuon, construits sur la ligne de Rennes à Brest. Ouvrez un *Guide du Voyageur*, à l'article DINAN : il vous apprendra que les travaux ont été dirigés par M. Fessard, alors ingénieur de l'arrondissement (et depuis ingénieur en chef des chemins de l'Ouest), sur les plans de M. Méquin, ingénieur du département. On a plaisir à citer les noms de ces habiles, énergiques et utiles constructeurs : on cite si souvent des noms de destructeurs ! et l'on a l'air si fier de glorifier des inventeurs d'engins de guerre, dont les savants calculs n'ont pas d'autre but que d'arriver à l'extermination plus rapide de l'espèce humaine !

Quand on est sur ce viaduc, on peut se tourner de n'importe quel côté, partout l'œil du promeneur et de l'artiste trouvera à voir et à admirer. Regardez à l'ouest, du côté de Dinan même. Sur la côte apparaissent dans la verdure, au milieu des jardins étagés, de riantes et coquettes villas, ou des vallées profondes et ombreuses où tout donne l'idée de la fraîcheur et de la fertilité. Là, en bas, c'est le faubourg ou ravin de Jerzual, qui fut pendant plusieurs siècles la seule arrivée de Dinan du côté de l'est. Montez un peu : ce ravin, intercepté à une certaine hauteur par la ligne des remparts, et fermé par une porte fortifiée et jadis redoutable, nous fait penser à ces temps anciens de guerre et de défiance, de portes closes et de bastions, de fossés et de mâchicoulis, tandis que le viaduc, pacifique et joyeuse protestation des temps modernes, nous parle de commerce libre, d'industrie confiante, de brave accueil, de franche hospitalité, d'expansion de la société humaine.

Mais continuons notre voyage sans bouger de place. Vous voilà devant les remparts : si les pierres pouvaient parler, que de noms célèbres à différents titres elles vous citeraient ! Du Guesclin le Brave, Olivier de Clisson le Farouche, Gilles de Bretagne l'Infortuné, Rohan le Victorieux, général de Charles VIII, Anne, la reine de France et toujours la bonne duchesse ([1]), Mercœur, le déterminé ligueur, y ont laissé leur souvenir attaché.

Élevez encore votre regard : « De cette immense corbeille de granit, aux parois déchirées, qui entoure la ville, sortent des édifices de toute nature, les uns en pierre blanche délicatement sculptée, les autres en pierre dure, dont les surfaces noircies dessinent des lignes architecturales plus sévères ; puis de vastes établissements que surmontent les hautes flèches des édifices religieux. » ([2])

Ici, c'est la flèche de Saint-Sauveur, l'église romane et ogivale, aux statuettes et sculptures symboliques, sur laquelle huit siècles ont laissé leurs empreintes. La tour était primitivement surmontée d'un dôme terminé au commencement du dix-septième siècle. La foudre l'abattit au milieu du dix-huitième siècle, et il fut remplacé peu de temps après par la flèche que l'on voit aujourd'hui. Dans cette église se trouve un cénotaphe de marbre noir qui renferme le cœur d'un des plus nobles enfants de la Bretagne, Bertrand du Guesclin.

Là se dresse le beau clocher de l'ancienne chapelle des Bénédictines. C'est aujourd'hui la chapelle du collége. Interrogez la liste de ses élèves, vous y trouverez le nom d'un écolier qui a fait quelque bruit dans le monde, celui de Chateaubriand.

A peu près au centre de la ville apparaît une autre flèche élancée. Cette flèche surmonte la tour de l'Horloge. La tour elle-même, massive et carrée, remonte jusqu'au quinzième siècle. C'est là que se débattaient autrefois les intérêts municipaux de la cité. Elle contenait jadis une horloge dont le mouvement, fabriqué en 1498 par maître Hamzer de Nantes, est aujourd'hui au Musée. Elle renferme une cloche fondue en 1507 et à laquelle on donna le nom de la reine Anne, comme en font foi les vers suivants, gravés sur le timbre de la cloche même :

> Anne, pour vray, je fus noumée,
> En l'an mil cinq cent sept,
> Des nobles de la ville noumée
> Tierce de ce pays en effet.
> Je fus en cetui an fondue,
> Au mois d'aoust, par Phlipes Bufet,
> Et de bon mestal bien randue
> Du poys de six mille et sept.

Étaient marraine et parrain de la cloche la duchesse Anne et le vicomte de Rohan.

Tournez-vous vers le sud maintenant, et laissez vos regards errer tout le long de cette fraîche et poétique vallée de la Rance. Ce ne sont que magnifiques blocs de rochers, cascades de verdure, plantes sauvages et grimpantes, pelouses en amphithéâtre, feuillages aux tons les plus variés, maisons de campagne à moitié cachées dans les bocages comme des nids d'oiseaux dans les bois. Là-bas, sur ce monticule, se dressent les ruines de l'antique château fort de Léhon, plus ancien, disent les archéologues, que la ville de Dinan elle-même. On irait jusqu'à prétendre que les Romains avaient déjà occupé cette position. Longtemps la guerre dévasta ces lieux dont les échos ont répété les noms célèbres du vieux roi Noménoé, de Henri II d'Angleterre, de Charles de Blois, de du Guesclin. A plusieurs reprises la citadelle fut démolie et reconstruite ; en différentes occasions aussi les moines du prieuré voisin obtinrent l'autorisation de se servir des matériaux écroulés pour continuer ou réparer leurs bâtiments. Aujourd'hui, tout est en ruine ; les ronces ou l'herbe sur les pans des murs, entre les dalles, au milieu des débris de tombeaux, le blé et les pommiers dans les cours et la place d'armes, ont remplacé les chevaliers bardés de fer et les moines encapuchonnés ; et pour compléter le contraste, la fumée qui s'échappe de la machine à vapeur d'une filature établie dans les bâtiments où jadis demeuraient les moines semble dire qu'on en a bien fini avec le passé !

Le charme de ce vallon fait songer à ces gracieux pays chantés par les poëtes anciens : la vallée de Tempé, les frais ombrages de Tibur, les rives verdoyantes de l'Anio. Du reste, l'ami de l'antiquité classique trouvera son compte même sur les bords de la Rance. Sur le chemin qui mène aux ruines de la citadelle de Léhon, se détache à gauche un sentier pierreux qui s'incline vers la rivière et conduit à une petite colline pittoresque faisant promontoire au milieu d'une vallée profonde. Au sommet de cette colline se trouve une villa surmontée de la statue d'Apollon, et

([1]) Voy. la Tour de la reine Anne, t. XXXVII, 1869, p. 49.

([2]) M. Gaultier du Mottay, *Bretagne contemporaine.*

pour que rien n'y manque, l'endroit s'appelle le mont Parnasse.

Tournez-vous à présent du côté de l'est : ce sont d'énormes rochers dépassant de leur masse colossale la cime des arbres plantés dans le bas de la vallée; c'est la route de Lanvallay, où viennent aboutir toutes ces autres routes par où arrivent et voyageurs et denrées; ce sont les hauteurs de Lanvallay, où apparaissent dans la verdure les habitations aux toits ardoisés; Lanvallay, dont les seigneurs eurent longtemps leurs sépultures dans l'église de Saint-Sauveur, et firent bâtir dès le treizième siècle, à Dinan, la chapelle des Jacobins.

Il ne vous reste plus qu'à regarder du côté du nord : c'est, tout en bas, à vos pieds, l'ancien pont avec ses maisons grises serrées à ses deux extrémités; c'est la Rance, entre ses deux quais, où les bateaux viennent accoster pour laisser et prendre des marchandises diverses; c'est le port si pittoresque, bordé de maisons, d'usines, de chantiers, de haies, de jardins; c'est le commerce, l'activité, la vie; et des deux côtés, sur les pentes, toujours les ombrages verdoyants, toujours les fleurs, toujours la fête de la nature. Quand le ciel a ces belles teintes douces si chères aux yeux du vrai Breton, quand les objets sont baignés par cette fine et délicate lumière qui les éclaire sans les heurter, venez sur le viaduc, promenez vos regards à tous les points de l'horizon, et dites si ce n'est pas un sincère enchantement que de pouvoir, comme l'a dit un poëte du pays,

> De cette tribune de pierre,
> Voir le ciel sourire à la terre,
> Voir la terre sourire aux cieux !

BARAM ET COPHER,

OU L'IDÉE DE DIEU.

ANECDOTE.

Dans une petite ville de l'Asie vivait un homme nommé Baram, qui, quoique très-pauvre, n'enviait pas le sort de ses riches voisins, plongés dans le luxe et l'oisiveté.

Le soir, lorsqu'il revenait du travail et voyait toute sa famille réunie autour de lui, il goûtait le vrai bonheur et remerciait le ciel de l'avoir ainsi béni.

Mais comme rien dans ce monde ne dure, et qu'il n'est pas de ruisseau si clair qui ne se trouble parfois, de même la félicité de Baram fut troublée par des chagrins domestiques.

Il avait élevé ses enfants dans la crainte du Seigneur, et il leur donnait l'exemple de la plus complète résignation aux décrets de la Providence; car, riche jadis, il était maintenant obligé de travailler pour nourrir sa famille.

Copher, son fils aîné, n'avait pas profité des sages leçons du vieillard. Ce jeune homme, entraîné par la fougue des passions, s'abandonnait avec toute l'impétuosité de la jeunesse à la corruption et aux déréglements qui en sont la suite; son impiété allait jusqu'à nier l'existence d'un Être suprême.

Baram, ne sachant comment tirer son fils de l'abîme où chaque jour il descendait plus bas, résolut d'entreprendre un voyage, afin d'éloigner Copher de quelques amis qui avaient causé sa perte. Ce projet ne s'accordait guère avec l'exiguïté de ses ressources; mais sa tendresse et sa sollicitude paternelle lui firent surmonter bien des obstacles, et il se mit en route avec son fils.

Pendant leur pèlerinage, ils ne furent occupés qu'à admirer la magnificence des villes qu'ils traversaient.

Mais si salutaire que fût la contemplation de toutes les œuvres qui attestaient la grandeur et la puissance des hommes, elle ne donnait point à Baram l'occasion qu'il cherchait d'élever l'âme de son fils vers l'Auteur suprême du monde.

Ayant longtemps erré de contrée en contrée, ils voulurent enfin retourner dans leur patrie. Un jour, après avoir marché à l'ardeur du soleil, se trouvant exténués de fatigue, ils se couchèrent à l'ombre d'un chêne; lorsqu'ils se réveillèrent, il était déjà fort tard. Ils se mirent en marche, espérant arriver au prochain village avant le coucher du soleil. Chemin faisant, ils s'entretinrent de toutes les merveilles qu'ils avaient vues : Baram fit admirer à son fils les richesses de la nature, qu'une main ingénieuse et toute-puissante avait semées; il lui dépeignit les mœurs des habitants de la contrée dans laquelle ils se trouvaient.

Tout en causant ainsi, nos voyageurs s'étaient égarés; la nuit survint; ils se trouvèrent seuls au milieu d'une forêt. La solitude n'a rien d'effrayant pour l'homme de bien : aussi Baram poursuivit-il tranquillement sa route; mais son fils, tremblant de frayeur, regardait de tous côtés; ses yeux, alors, n'aperçurent que l'immensité des cieux. Soudain une lumière s'offre à sa vue; il jette un cri de joie, en disant :

— Nous sommes sauvés!

— Quoi! lui dit Baram, cette lumière te cause donc une bien grande joie?

— Oui, mon père, répondit-il; car si nous nous dirigeons de ce côté, le maître de cette habitation nous donnera peut-être un abri pour la nuit, et demain nous pourrons continuer notre route.

— Qui te fait donc supposer que cette maison soit habitée?

— C'est cette lumière que je vois briller dans le lointain : il est certain qu'elle ne s'est point allumée toute seule.

— Comment, reprit le père, à cette riche campagne étalée devant nous, au soleil qui nous éclaire, à la lune qui préside aux mystères de la nuit, et à cent autres merveilles, tu ne reconnais point de créateur, et tu ne peux pas supposer qu'une simple lumière brûle d'elle-même et nous guide?

Copher se recueille un moment, puis se jette dans les bras du vieillard en fondant en larmes.

— O mon père! lui dit-il, je reconnais l'erreur dans laquelle je me suis laissé entraîner; pardonnez-moi d'avoir si longtemps douté de vos paroles.

— Puisse cette leçon, ô mon fils! te ramener à Celui dont tu avais nié l'existence! c'est la seule récompense que je te demande en retour de tous les sacrifices que j'ai faits pour toi.

Et, parlant ainsi, ils arrivèrent devant la maison, dont la porte s'ouvrit à leur approche. L'hôte se présenta à eux en disant :

— C'est moi qui suis le maître de la maison.

Notre jeune voyageur s'écria :

— Oui, je crois que Dieu est le créateur de tout ce qui existe, qu'il conduit et qu'il surveille toutes les créatures. [1]

PICOT [2].

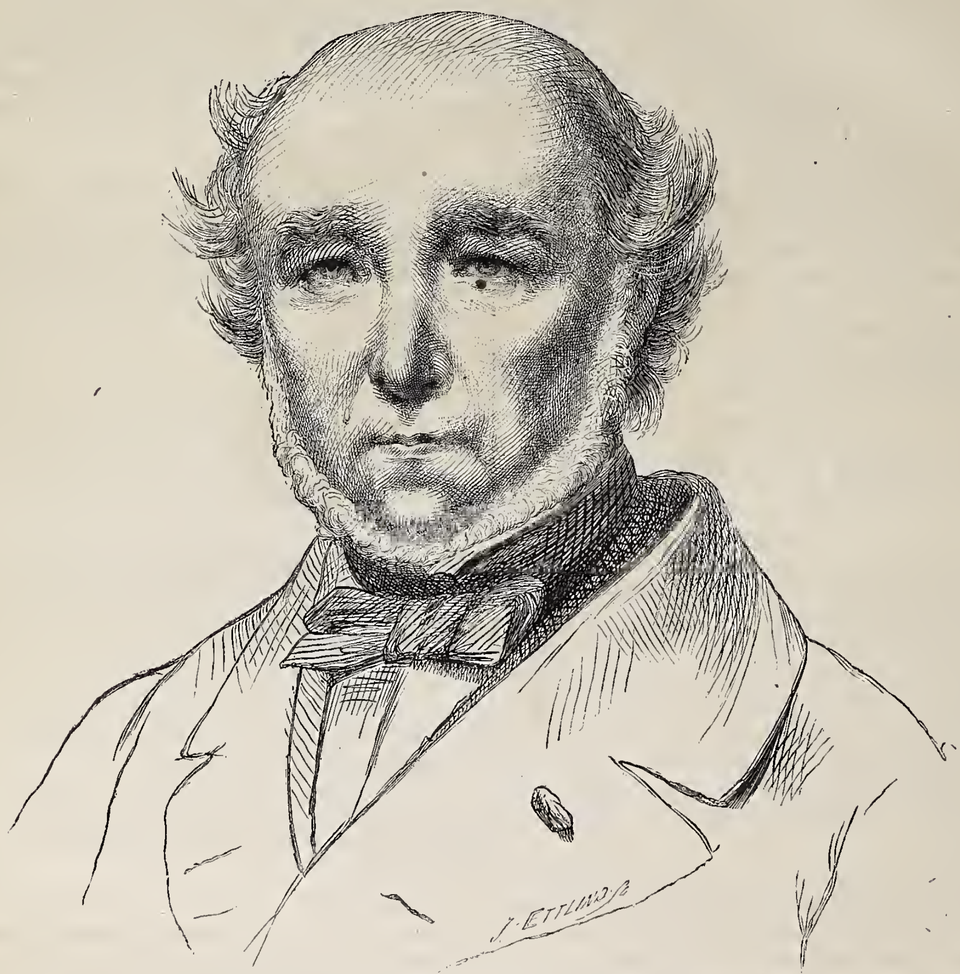
Picot était né à Paris le 26 octobre 1796, dans une famille honorable et parvenue à l'aisance par le travail. La révolution, qui le trouva dans l'enfance, ne paraît avoir eu aucune influence sur sa destinée et n'avoir laissé qu'une bien faible trace dans son souvenir. Sa vocation pour la peinture se révéla de bonne heure et ne fut nullement

[1] Cahun.

[2] Extrait de la Notice sur M. Picot, lue en séance ordinaire de l'Académie des beaux-arts, par M. Pils, le 24 juillet 1869.

contrariée par ses parents, ce qui n'implique pas, à mon avis, pour ceux qui arrivent au talent, un degré inférieur de mérite; peut-être est-ce le contraire, peut-être faut-il plus d'énergie et de passion pour travailler lorsque tant de raisons militent pour le plaisir et vous y entraînent. Pendant la jeunesse, les tentations sont sans nombre; des démons de toute espèce vous disent : « Allons, viens; tu travailleras demain. » Le pauvre ne peut les suivre, parce qu'ils sont aussi ruineux que charmants; tandis que le travail, en même temps qu'il est sa seule ressource, est encore son plaisir le plus économique. Qu'ils sont peu nombreux, ceux qui, avec de la fortune, des désirs et de la vocation même, arrivent à avoir du talent! M. Picot était de ce petit nombre.

Dès l'âge de quatorze ans, nous le voyons reçu à l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Mérimée et Vincent. Il fut admis au concours des grands prix de 1809, 1811, 1812 et 1813. En 1812, il obtint le deuxième grand prix; le sujet de son tableau était : *Lycurgue présentant aux Lacédémoniens l'héritier du trône.* Ce fut Abel de Pujol qui obtint le premier prix cette année. En 1813, l'Académie décerna deux grands prix qui furent remportés par MM. Forestier et Picot. Tous deux devaient aller à Rome; mais, comme il n'y avait qu'une place vacante à l'Académie, et comme Forestier avait eu le premier prix, le ministre fit à M. Picot la pension nécessaire pour s'y rendre également. De retour en 1818, il exposa l'année suivante deux tableaux qui établirent tout de suite et d'une



Picot. — D'après un portrait communiqué par M. Demarquay.

manière brillante sa réputation : ce furent *la Mort de Saphira*, qui orna longtemps l'église Saint-Séverin, et *l'Amour et Psyché*; ce dernier tableau surtout, composition charmante qui rappelle l'antique par la pureté du dessin, la simplicité et le charme de l'exécution, eut, au dire de tous ses contemporains, un succès immense, et resta comme le cachet de son talent. On appela Picot pendant toute sa vie le peintre de *l'Amour et Psyché*.

Ce tableau fut acheté par le duc d'Orléans. Ayant souffert lors de l'envahissement du Palais-Royal, en 1848, il fut restauré par l'auteur lui-même, et il fait partie aujourd'hui de la galerie du comte Lemarrois, à Paris; il a été gravé par Burdet.

Au Salon de 1822, on vit de Picot six tableaux : *Oreste endormi dans les bras de sa sœur Électre après ses fureurs* (ce tableau fut exposé longtemps au Luxembourg); *Raphaël et la Fornarina*, tableau de petite dimension qui a fait partie de la galerie du comte de Schœnbrunn, et fut racheté en 1847 par M. Henri Lepaute, neveu de M. Picot; il a été gravé par Garnier; le portrait du duc d'Orléans, depuis le roi Louis-Philippe, et de sa famille, tableau malheureusement brûlé, en 1848, avec le château de Neuilly; le portrait de Talma, qui orne le foyer des acteurs de la Comédie française; et enfin un portrait d'homme.

En 1824, M. Picot exposa *Céphale cherchant à rendre Procris à la vie*; une *Délivrance de saint Pierre* commandée à Léon Pallière, son ami, qui venait de mourir, et

dont il fut chargé de terminer l'œuvre; puis un tableau représentant le duc d'Angoulême à Chiclana, commandé pour la fête offerte par la ville de Paris à l'armée d'Espagne.

A l'Exposition de 1827, qui eut lieu sous le règne de Charles X, il eut deux tableaux : *l'Annonciation*, et *Sainte Geneviève faisant vœu de chasteté*, et deux portraits. Il termina cette même année son plafond des galeries égyptiennes du Louvre, peinture lumineuse qui semble éclairer la salle. Il avait pris pour sujet *l'Étude et le Génie dévoilant l'Égypte à la Grèce;* ce plafond, qui produisit une sensation heureuse parmi les artistes et le public, lui valut la commande pour l'une des chambres qui renferment les antiquités de Pompéi et d'Herculanum, et où il représenta Cybèle cachant dans ses flancs ces malheureuses cités et les garantissant d'une destruction complète contre les atteintes du volcan. Ce travail fut terminé en 1834. En 1835, il fit un grand plafond allégorique pour le Musée de Versailles, outre des tableaux et des portraits qu'il serait trop long d'énumérer, et des peintures décoratives pour des hôtels particuliers. Il exposa pour la dernière fois au Salon de 1839; il avait représenté une scène de la peste de Florence.

Le goût, à cette époque, avait complétement changé; Gros n'était plus; une critique malveillante avait profondément affecté ce caractère si élevé et si sensible, et avait été la cause de la triste fin du plus grand des élèves de David. Delaroche et Delacroix se partagèrent alors le public. Ingres, qui fut presque contesté avec son *Saint Symphorien*, dont le succès fut dépassé par celui de *Jane Grey* exposée la même année, se retira des salons. Les anciens maîtres étaient donc complétement répudiés, et ce fut à quelques hommes fermement convaincus qui s'étaient remis à l'enseignement, comme MM. Picot, Drolling et Cogniet, que l'on dut en partie la conservation du goût des hautes études classiques. Ingres, qui avait fermé son école, continuait à enseigner par l'exemple, et de temps à autre on était admis à aller admirer dans son atelier quelques nouveaux chefs-d'œuvre.



Figure d'étude peinte par Picot, conservée dans le cabinet de M. Demarquay.

Les années qui suivirent ne furent pas stériles non plus chez M. Picot : il peignit à Notre-Dame de Lorette le bel hémicycle représentant le *Couronnement de la Vierge;* puis une chapelle à l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement, *Jésus et les disciples d'Emmaüs* et le *Baptême de Jésus*. En 1842, il fut chargé de faire un grand plafond pour l'Hôtel de ville de Paris.

Nous arrivons à la fin de sa longue et belle carrière d'artiste, et c'est ici que trouve sa place l'épisode de l'église de Saint-Vincent de Paul, qui fait autant d'honneur au caractère de M. Picot qu'à son talent.

En 1847, il avait été chargé par la ville de Paris de la décoration entière de ce monument; il avait déjà fini ses compositions lorsque éclata la révolution de 1848. L'administration nouvelle donna, par méprise sans doute, le même travail à H. Flandrin; mais lorsque le nouveau fonctionnaire qui avait le titre de maire de Paris, M. Armand Marrast, apprit ce fait et eut dûment constaté que le travail appartenait déjà à M. Picot, il le lui rendit complétement, et ce fut M. Picot qui offrit à Flandrin, pour diminuer la grandeur de sa déception, de lui céder la moitié de cette décoration, qu'ils partagèrent alors entre eux de la manière la plus courtoise. Hâtons-nous d'ajouter que tous deux en étaient également dignes, et que Flandrin y gagna son entrée à l'Institut. L'inauguration de ces peintures se fit en grande pompe, le dimanche 24 juillet 1853. Cette peinture, qui fut la dernière œuvre de M. Picot, n'annonçait chez le maître aucune défaillance, quoiqu'il fût âgé alors de près de soixante-dix ans. Mais, sentant que sa main et ses yeux devenaient des instruments infidèles à son esprit resté intact, il déposa les pinceaux; toutefois il ne reposa que sa main; par l'enseignement, il resta actif jusqu'à son dernier jour, le 15 mars 1868. [1]

[1] *Liste des ouvrages de M. Picot.* — 1819. La Mort de Saphira; l'Amour et Psyché. — 1822. Oreste, après ses fureurs, s'endort dans les bras d'Électre; Raphaël et la Fornarina; Saint Jean baptisant le

L'IDÉE FIXE DE CADMIUM.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 222, 226.

VI

Quand la patache se fut arrêtée devant nous, je montai le premier sur l'impériale, et Cazan, prenant l'amateur de moineaux par la peau du cou, me le passa; je l'installai dans la paille, en lui appliquant une chiquenaude amicale sur le nez, pour lui donner à entendre que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de rester aussi tranquille que possible.

Quand le lourd véhicule recommença à faire voler la poussière grise de la route, Cazan, se tournant vers Cadmium, lui parla absolument comme si l'autre eût été en état de le comprendre.

— Mon cher ami, lui dit-il d'un air pincé, tu te figures bien que cela ne peut pas durer. Les fous, on les enferme; souviens-toi de cela.

Qu'il fût décidé à se souvenir de cela ou à l'oublier, Cadmium ne dit mot. Seulement, il eut comme envie de rire, et ses lèvres minces, en se fronçant, découvrirent ses dents. Il était hideux, mais parfaitement calme et serein. Je suivis la direction de ses regards : il couvait des yeux des bandes de moineaux perchés à la file sur les fils télégraphiques. Je gardai mon observation pour moi, de peur d'ajouter un grief à tant d'autres.

— Aussitôt arrivés à Paris, continua Cazan en s'adressant à moi, nous nous mettons en quête d'une maison de santé pour monsieur. Nous tâcherons de trouver cela du côté d'Asnières; ce sera une promenade d'aller le voir, le dimanche, quand il fera beau.

— Pauvre vieux Cadmium! murmurai-je en emprisonnant dans ma main le bout de son museau pointu.

Il leva alors les yeux vers moi. Je n'avais jamais remarqué jusque-là combien cette bête avait le regard doux et intelligent. Il avait l'air vraiment de me supplier de prendre sa défense.

— Mon cher Cazan, dis-je à mon ami, me voilà avocat, ou peu s'en faut; dispense-moi seulement du stage, et permets-moi de plaider par-devant ton tribunal ma première cause, la cause de ce pauvre diable de Cadmium.

— Est-ce sérieux? me demanda-t-il laconiquement.

— Oui.

— Alors, passe-moi le tabac, et... « avocat, soyez bref. »

Il eut quelque peine à allumer sa pipe en plein vent, et se roussit quelque peu les doigts. Cela le mit de mauvaise humeur.

— Je suis parfaitement sûr, dit-il assez brusquement, que tu vas encore me débiter quelqu'une de tes rêvasseries. Fais-toi tout de suite feuilletoniste, et laisse là le barreau.

— Encouragé, repris-je, par les bonnes paroles et la bienveillance de M. le président, je vais plaider avec confiance la cause de l'innocent. En effet, que nous reproche-t-on? Notre apparence bizarre, notre humeur indépendante, notre horreur pour les porteurs d'eau, et surtout notre ardent désir d'attraper un moineau avant de mourir! Nous allons démontrer que notre accusateur serait, à ce compte, aussi coupable, ou, pour mieux dire, aussi fou que nous, et mériterait peut-être mieux que nous d'être enfermé dans une maison de santé.

— Eh bien, dis donc, malhonnête! grommela Cazan d'un ton de reproche.

— Au nom des droits sacrés de la libre défense, je demande à continuer sans être interrompu.

A partir de ce moment, je vis à l'air et à l'attitude du tribunal que la cause était perdue. Le tribunal, en effet, montra la partialité la plus révoltante et la légèreté la plus scandaleuse. Il interrompait au milieu des phrases, lançait d'énormes bouffées de fumée tantôt au prévenu, tantôt au défenseur; s'écriait à propos de rien : « Quel drôle de pommier! » ou bien : « Voilà un gendarme à pied! » demandait au conducteur quel était ce petit clocher pointu là-bas, dans les arbres; pourquoi les femmes du pays portaient des bonnets de coton; quelle était l'origine de cette coiffure, et si elle ne remontait pas à Guillaume le Conquérant. Puis il saluait avec une courtoisie affectée des gens inconnus que cela rendait tout penauds; il excitait les chiens qui abandonnaient la cour des fermes pour aboyer après la patache, et haranguait les petits garçons aux cheveux blond-filasse qui faisaient la roue pour avoir des sous. Puis, quand je commençais à espérer qu'il allait se taire, vaincu par la fatigue ou l'évidence de mes raisonnements, il repartait sur nouveaux frais, demandant pourquoi tous les noms des villages de Normandie se terminent en *ville*, en *tot*, en *beuf* ou en *bec;* pourquoi tous les gens que nous rencontrions avaient de si vilaines dents, et si c'était le cidre qui était cause de cela.

VII

Mais il eut beau faire : plus il s'acharnait à interrompre, plus de mon côté je m'acharnais à continuer; et il lui fallut, bon gré mal gré, écouter ce qu'il appelait mes *théories*. Je rétorquai sans peine les arguments tirés de la laideur de mon client, de sa paresse, de ses caprices, de ses injustes préventions contre l'honorable corporation des charbonniers. Mais voici le point que je développai avec le plus d'éloquence (il faut bien que je dise cela moi-même, puisqu'il n'y avait là aucun sténographe pour le recueillir et le transmettre à la *Gazette des tribunaux*) : « Notre adversaire nous reproche notre goût, ridicule selon lui, naturel selon nous, pour les moineaux. Nous lui reprocherons aussi justement son goût pour les médailles que décerne le jury de peinture. Est-il plus heureux jusqu'ici dans sa chasse aux médailles que nous dans notre chasse aux moineaux? Pas que nous sachions. Et cependant, plus généreux que lui, nous voyons là une occasion de le louer de sa persévérance, bien loin de l'en blâmer. Dût-il n'atteindre jamais son but, en eussions-nous la certitude absolue, nous nous garderions de le lui dire, et de détruire en lui l'espérance, qui est le grand ressort de l'âme et comme le sel de la vie. Que n'imite-t-il notre réserve et notre charité? « L'illusion féconde habite en notre sein. » Qu'il laisse au temps le soin d'en détruire l'objet et de le remplacer par un autre. Supposez un instant que mon client attrape un moineau. Qui vous dit qu'il ne s'écriera pas : « Quoi! ce n'est que cela? » Et alors, s'il a l'âme faible, il allumera un réchaud comme Escousse, ou se coupera la gorge comme Léopold Robert; s'il a l'âme forte, dégoûté du moineau, qui d'*idéal* est devenu *réalité*, il poursuivra avec un redoublement d'ardeur les hirondelles, et s'il atteint une hirondelle, arrivera peut-être à rêver merle blanc! Le siècle est si ambitieux! Le charme de la vie est

Christ; Portrait de Talma; Portrait de Paul, artiste de Feydeau; Portrait du duc d'Orléans et de sa famille. — 1824. Céphale et Procris; Portrait de Mme Lepaute; le Duc d'Angoulême à Chiclana.—1827. L'Annonciation; Sainte Geneviève faisant vœu de chasteté. — 1834. Portrait de M. Piron. — 1835. Le Maréchal de Boucicaut. — 1838. La Prise de Calais.

Travaux dans les monuments. — 1827. L'Étude et le Génie dévoilant l'Égypte à la Grèce, plafond du Louvre. — 1834. Les Villes du Vésuve demandant protection à Cybèle contre les éruptions du volcan. — 1835. Plusieurs compositions allégoriques au plafond de la salle de 1830, à Versailles, ainsi qu'au plafond de la grande galerie des Batailles; le Couronnement de la Vierge, à Notre-Dame de Lorette. — 1842. Le plafond du grand salon, à l'Hôtel de ville de Paris.— 1847. L'hémicycle de Saint-Vincent de Paul; les Disciples d'Emmaüs, à Saint-Denis du Saint-Sacrement.

dans la poursuite bien plus que dans la possession. D'où je conclus que Cadmium n'est pas fou. J'ai dit. »

Cazan garda le silence. C'était sa manière de répondre aux arguments qui l'embarrassaient sans le convaincre.

VIII

A notre retour, nous descendîmes tout droit à l'atelier de Cazan ; nous avions à ouvrir les fenêtres pour donner de l'air après une longue absence, et à faire quelques petits rangements. Tandis que nous étions ainsi affairés, Cadmium pensif se tenait assis près d'une des fenêtres et regardait les gros nuages noirs qu'un vent d'orage poussait avec une vitesse folle. Des moineaux effarés passaient et repassaient devant lui. Tout à coup, il prit brusquement son élan et disparut par la fenêtre ouverte.

Nous le trouvâmes couché sur le pavé de la cour, sans blessures apparentes, mais incapable de se mouvoir. Je pris une voiture et j'allai chercher Mortier. Cadmium avait trois côtes enfoncées et les deux pattes de devant cassées. Après quelques semaines de soins assidus, il entra en convalescence, et put se tenir couché sur son paillasson auprès du poêle. Il ne souffrait plus, mais il était devenu complétement impotent. Ne pouvant plus bouger, il devint énorme, et un matin on le trouva mort dans sa niche. Mortier déclara qu'il était mort d'une congestion cérébrale. Je ne voulus rien dire ; mais je demeure convaincu que Cadmium mourut de chagrin, le jour où il lui fut clairement prouvé qu'il n'attraperait jamais de moineau.

La tolérance est la politesse des convictions. A. C.

LA DOULEUR.

« On s'accoutume au plaisir, comme nos poumons à l'air qui nous fait vivre; on ne s'accoutume à la douleur que comme l'estomac au poison », dit M. Albert Lemoine ([1]). Cependant, lui répondrons-nous, regardez autour de vous, recueillez vos souvenirs : n'avez-vous pas connu, ne connaissez-vous pas des âmes que quelque douleur suprême et persistante a enlevées à la frivolité et élevées pour toujours à l'intelligence du devoir sérieux, au sentiment de la dignité et de la grandeur de la destinée humaine? Est-ce là l'effet du poison?

QUELQUES DÉTAILS
SUR LES PREMIERS THÉATRES ANGLAIS.

Les premières pièces de Shakspeare et de ses contemporains paraissent avoir été jouées par des compagnies d'acteurs désignées sous les noms d' « Enfants de la chapelle » et d' « Enfants du plaisir (*revel*). »

Les seigneurs de la cour tenaient à honneur d'avoir à leur service des troupes de comédiens. Quelquefois la même troupe était entretenue par plusieurs lords.

Titus Andronicus fut joué par les comédiens des comtes de Derby, Pembroke et Essex.

Le drame de *Roméo et Juliette* fut joué, en 1596, par les comédiens de lord Hundson.

On cite encore comme ayant eu des comédiens dans leur domesticité : le comte de Leicester, le comte de Nottingham, le lord grand amiral, le comte de Sussex, lord Strange, etc.

La reine Élisabeth, sur la proposition de sir Francis Walsingham, fit choix de douze des acteurs les plus applaudis et en composa une troupe pour son service particulier.

([1]) *Mémoire sur l'habitude.*

On ne saurait imaginer, du reste, de quel engouement la cour et la ville se prirent pour l'art dramatique vers la fin du seizième siècle, et combien on comptait alors de théâtres à Londres.

Les étudiants en droit avaient un théâtre dans les Inns of Court. Les apprentis en avaient un dans la Cité. On continuait, en outre, à donner des représentations théâtrales dans les cours des auberges, selon l'ancien usage. Les spectateurs se plaçaient dans la cour autour des acteurs ou devant eux, dans les galeries et aux fenêtres des chambres. Une de ces auberges où l'on jouait avec le plus de succès était celle de *la Belle Sauvage*, dont les constructions et la cour existent encore dans la Cité. Des maisons furent enfin spécialement destinées aux représentations dramatiques : la *Fortune*, le premier théâtre construit; le *Red-Bull* (bœuf rouge), *the Cross-Keys* (les clefs de la croix), le *Théâtre*, le *Curtain* (rideau), la *Nursery*, dans Barbicon; les théâtres de *Black-Friars*, de *White-Friars*, de *Salisbury-Court*, le *Cockpit* ou le *Phœnix*, à Drury-Lane; la *Rose*, etc.; et sur la rive droite de la Tamise, trois autres théâtres dont nous parlerons plus loin.

Dans les dernières années du règne d'Élisabeth, les puritains suscitèrent de vives oppositions contre le théâtre ; mais le goût général pour ce genre de divertissements l'emporta, et nous voyons, par exemple, qu'en 1603, première année du règne de Jacques Ier, le roi accorda à ses comédiens Shakspeare, Fletcher, Burbadge, Hemminges, Condele et autres, le privilége de jouer non-seulement sur leur théâtre ordinaire, « le Globe », mais dans toutes les autres parties du royaume.

Les deux théâtres les plus renommés, et aussi les plus exempts de critiques religieuses ou morales, étaient ceux où jouaient la Compagnie royale (celle de la reine Élisabeth, et plus tard de Jacques Ier) ou du lord chamberlain, c'est-à-dire Black-Friars et le Globe.

Le premier de ces théâtres fut construit en 1576, dans le quartier de Londres dont il prit le nom.

Le Globe était situé de l'autre côté de la Tamise, près du théâtre l'*Espérance* (Hope).

Un seul pont, *London-Bridge* (le pont de Londres), unissait les deux rives. A l'extrémité droite de ce pont, on entrait dans le bourg de Southwark. A part ce bourg, tout ce côté de la Tamise, aujourd'hui si populeux, était à peu près désert. Sur les plans ou cartes du seizième et du dix-septième siècle, on y remarque seulement deux palais, celui de Winchester, près du pont, et celui de Lambeth, très-isolé, vis-à-vis de Westminster-Abbey.

On se rendait de Londres à Southwark et à ses environs comme à une partie de campagne, soit par le pont, qui était en bois et supporté par des bateaux, soit en barque. Plusieurs établissements y attiraient le public, l'un où l'on faisait combattre des ours, l'autre où combattaient des taureaux, un autre, le Jardin de Paris (*Paris-Garden*), où parmi divers genres d'amusements on avait aussi le spectacle de combats d'animaux, et enfin les trois théâtres le *Globe*, le *Swan* (cygne) et le *Hope*.

Le *Globe*, le plus célèbre, grâce au talent supérieur de sa troupe et aux pièces de Shakspeare et d'autres grands auteurs du temps, était, comme le montre notre gravure faite d'après une estampe du temps, un bien modeste édifice. La cour ou le parterre, de même qu'à tous les autres théâtres publics, n'était point couvert, et l'on se demande ce que pouvaient être les représentations lorsque la pluie venait à tomber. A la vérité, le Globe n'était guère qu'un théâtre d'été; mais à Londres le mauvais temps ne s'inquiète guère des saisons : l'été lui convient aussi bien que l'hiver. Le peu qu'il y avait de toiture pour couvrir la scène

et les chambres des acteurs était fait de paille ou de roseaux (1).

Il résulte d'un contrat passé entre l'acteur Burbadge et un charpentier nommé Street, en date du 22 décembre 1593, que la construction du Globe dut commencer en 1594. Mais on n'est pas certain que l'on y ait joué avant l'année 1595. D'après le Journal de Henslowe, on sait que, du 9 juin 1594 au 22 juin 1596, la Compagnie du lord amiral et celle de la cour ou du lord chamberlain, dont faisait partie Shakspeare, jouèrent au théâtre de Newington-Butts, et, parmi les drames ou comédies représentés, on remarque *Hamlet*, *la Mégère domptée*, *Andronicus*, et *Henri V*, pièces qui, d'après des opinions accréditées, auraient précédé celles qui furent composées plus tard sous les mêmes titres par Shakspeare.

Le Globe fut détruit par un incendie, un dimanche, le 29 juin 1613, pendant la représentation d'une pièce intitulée *Tout est vrai*, qui pourrait bien n'avoir été autre, selon quelques auteurs, que le drame de *Henri VIII*, de Shakspeare, repris sous un titre nouveau. Il est certain tout au moins que Henri VIII était le sujet de ce drame, et Burbadge y jouait probablement le rôle du cardinal Wolsey. Le feu avait été mis à la toiture de paille par les étincelles de l'artillerie qui tonnait en scène.

Quelques jours après parut une satire en vers : *Sonnet sur le pitoyable incendie du théâtre du Globe, à Londres.* Nous y lisons ces vers :

Les chevaliers, les lords, courent éperdus; tout est en désarroi : les uns perdent leur chapeau, les autres leur épée; Burbadge lui-même se sauve; et les réprouvés (les spectateurs), tout ivres qu'ils sont le dimanche, prient pour le fou et pour Henri Condy (l'acteur Condele, ou Conndall, éditeur de Shakspeare?)... La Mort, son flambeau sinistre à la main, épouvante l'auditoire, sans souci du puissant cardinal, ni de la mine farouche de Henri VIII. Oh! malheur; oh! pitoyable malheur!... Et cependant *Tout est vrai.*

L'année suivante, en 1614, le Globe fut reconstruit sur de plus grandes proportions, principalement aux frais du roi et de la noblesse. Cette fois, on le couvrit en tuiles.

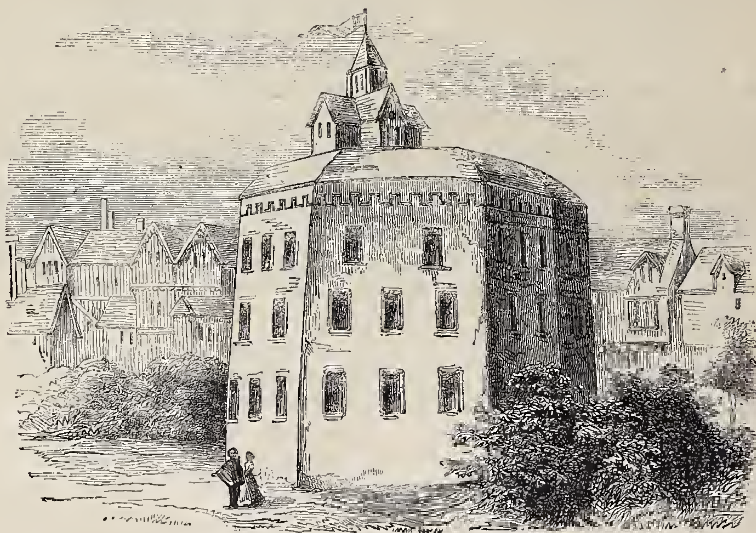
Aussitôt après, Henslowe et un nommé Jacob Meead s'entendirent avec le charpentier Gilbert Katherens pour approprier en partie aux représentations scéniques l'établissement voisin, le *Paris-Garden* (Jardin de Paris).

Jusqu'à quelle époque Shakspeare figura-t-il comme acteur sur les théâtres du Globe et de Black-Friars? Il est difficile de le dire; mais on a la preuve qu'il jouait encore en avril 1604, d'après une liste des acteurs du roi insérée au bas d'une lettre du Conseil adressée au lord-maire :

« *Compagnie du roi.* — Burbidge (Burbadge), Shakspeare, Fletcher, Philipps, Condele, Hemminges, Armyn, Slye, Cowley, Hostler, Day.

Shakspeare avait une part de propriété importante dans le théâtre du Globe, ainsi que dans celui de Black-Friars, où l'on représenta aussi ses pièces. On croit qu'il avait vendu cette part à quelqu'un de ses confrères avant l'incendie du 29 juin 1613. Il est du moins certain qu'il avait cessé d'habiter Londres, au moins dès le commencement de 1612, pour aller jouir en paix de la fortune qu'il avait acquise, dans son pays natal, à Stratford-sur-Avon. Deux des documents antérieurs à son testament, datés de mars 1612, le désignent ainsi : « William Shakspeare, de Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, gentleman. »

On suppose que ses dernières pièces, *Coriolan* et *Timon*, selon les uns, *la Tempête* et *le Conte d'hiver*, selon les autres, furent représentées en 1611.



Le Globe, théâtre de Shakspeare, à Southwark (1594-1613).

Sa résidence à Stratford-sur-Avon devait être d'une assez grande valeur : il l'avait achetée avant 1606, s'il est vrai, comme on le croit, que les lignes suivantes d'un livre assez rare (2) s'appliquent à ce grand poëte :

« — Va-t'en à Londres chercher fortune, dit un héros de grand chemin à un comédien de campagne. Là, tu apprendras à être frugal, etc.; et lorsque tu sentiras ta bourse bien garnie, tu achèteras quelque résidence seigneuriale (*place of lordship*) dans la province; en sorte que, las d'avoir joué devant le public, ton argent te puisse servir à t'élever en dignité et en considération. Tu n'auras plus besoin de personne.

» — En effet, répond le comédien, j'ai entendu parler de quelques acteurs venus à Londres bien pauvres, et qui, avec le temps, devinrent très-riches (*exceeding wealthy*). »

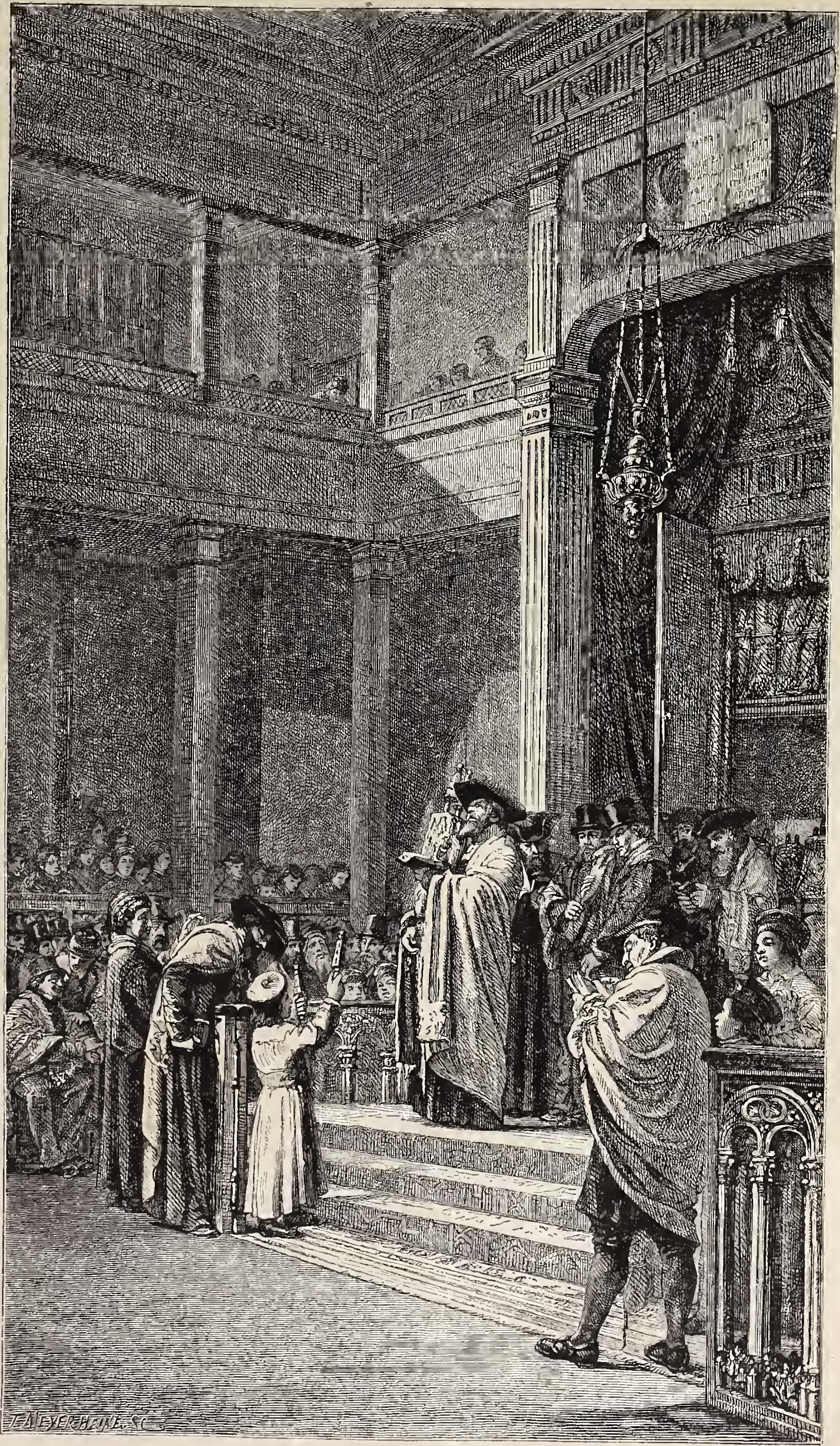
On éprouve une véritable satisfaction à penser que Shakspeare n'eut pas à souffrir toute sa vie de la pauvreté, comme on l'avait cru longtemps d'après une fausse tradition. Ce n'était pas, il est vrai, comme auteur qu'il avait fait fortune, mais, ainsi que nous l'avons dit, comme associé à deux entreprises théâtrales.

(1) *The Diary of Philipp Henslowe*, note de la p. 11.

(2) *Ratseis Ghost, or the second part of his madde Pranks and Robberies.*

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions 15.

UNE CÉRÉMONIE DU CULTE JUIF.



Salon de 1869 ; Peinture. — Une Cérémonie juive, par Brandon. — Dessin de Bocourt.

Les psaumes de David et les prières ([1]) sont récités. Alors le tabernacle est ouvert, et l'un des officiants ou bien l'un des fidèles, pour qui cette fonction est un honneur, en tire le Livre de la loi. Il porte le saint manuscrit, enroulé par

([1]) Ces prières sont toutes anciennes. Beaucoup datent d'avant l'ère chrétienne ; les plus modernes remontent au moyen âge.

les deux bouts sur des bâtons revêtus d'argent, en suivant l'un des côtés du temple, tandis que les assistants, rangés sur son passage, touchent le précieux rouleau et baisent leur main en signe de respect et d'amour. Puis il s'avance vers l'estrade sur laquelle se tient l'officiant [1], et lui remet ou lui fait remettre par un enfant de chœur le parchemin sacré. On lit à haute voix la portion du Pentateuque désignée pour la semaine; après quoi, le livre est de nouveau roulé et reporté au tabernacle. La personne chargée de cet office passe par l'autre côté du temple, afin que les fidèles qui sont de ce côté puissent à leur tour témoigner de leur vénération pour la loi de Moïse. De nouvelles prières et des chants succèdent à cette cérémonie.

Les hommes ont la tête couverte, et portent par-dessus leurs habits un châle ou manteau qui rappelle le costume prescrit par une ordonnance biblique.

LES VICTIMES DES BATAILLES.

Dans la campagne de Crimée, *quatre-vingt-quinze mille six cent quinze Français* sont morts, soit sous le feu de l'ennemi, soit dans les ambulances ou hôpitaux. Que de deuils! Les avantages ont-ils compensé tant de sacrifices? Oh! l'horrible mal que la guerre, et combien l'on devrait réfléchir avant d'en affirmer la nécessité! La Russie est-elle moins puissante aujourd'hui qu'avant la ruine de Sébastopol? Nous entendons bien des doutes à cet égard. Il se forme une opinion de plus en plus considérable qui voudrait qu'on se bornât aux guerres défensives.

Sous le premier empire, on a brûlé, dit-on, en Russie, après notre retraite, 242 612 cadavres français.

En 1813, soixante mille morts sont restés sur le champ de bataille de Leipzig.

En opposition à ces nombres effrayants, on cite des batailles qui ont été vraiment aussi peu meurtrières que possible.

Dans la guerre où les États-Unis ont fait la conquête de la Californie, on n'a compté que deux hommes tués et deux blessés.

Si l'on remonte les siècles, on trouve que dans la bataille de Brémule (20 avril 1119) les Français n'eurent que trois hommes tués sur neuf cents combattants A la bataille de Castracaro, merveille! personne ne périt. Il est vrai de dire que ces dernières batailles n'étaient en réalité que des actions de parade, où les chefs d'armées, les condottieri, plus jaloux d'argent que de gloire, et s'intéressant fort peu aux triomphes des princes qui les payaient, « s'épargnaient mutuellement, autant pour la fraternité d'armes qu'ils reconnaissaient entre eux, que par la crainte de Dieu. » [2]

PRÉJUGÉS DES ANCIENS
SUR QUELQUES ANIMAUX,

Suite. — Voy. p. 218.

LE CAMÉLÉON.

Une fable accréditée par les anciens sur le caméléon est que cet animal ne vit que d'air. Voilà une singulière propriété, et qui serait bien à envier. Il aspire l'air avec délices, il lui ouvre tout son corps, il s'en gorge, il s'en remplit, et ce délicat soutien lui suffit. Pline admire d'autant plus cette particularité qu'il assure que la nature n'a concédé à aucun autre animal un pareil privilége. « Cet animal, dit-il, est le seul qui ne boive ni ne mange; seulement il hume l'air, se tenant debout, et ne vit d'autre chose. » Il est difficile de voir au juste ce qui a pu donner naissance à une si singulière opinion; mais il est certain, par le témoignage d'une multitude d'auteurs anciens, tels que Solin, Ovide, Stobée, saint Augustin, qu'elle a été fort répandue. Peut-être s'est-on confirmé dans cette opinion par une habitude remarquable du caméléon : c'est que, lorsqu'il aspire l'air, comme ses poumons sont très-développés, l'air semble lui remplir tout d'un coup tout le corps, comme s'il se versait dans ses intestins et dans son estomac. Il faut ajouter à cela que le caméléon, comme la plupart des reptiles, qui ont peu de sang et un sang froid, peut supporter le jeûne très-longtemps sans paraître en souffrir beaucoup. Mais en cela il ne s'écarte en rien des crapauds, des tortues, même de certains serpents qui jouissent également à un degré éminent de cette faculté. Néanmoins, ici encore, bien qu'il n'y ait guère d'apparence qu'un animal à qui la nature a donné des dents, un estomac, tout un appareil digestif, ne soit destiné à digérer que de l'air, il a fallu des expériences positives pour détromper le vulgaire. Scaliger rapporte comme un fait important que Landius a observé un caméléon enlevant une mouche avec sa langue. Belon, en ouvrant quelques-uns de ces animaux, constata que leur estomac était habituellement rempli de petits insectes. Peiresc lui-même jugea encore nécessaire de faire des expériences de ce genre-là sur les caméléons, et publia qu'il en avait vu boire et manger. On sait maintenant très-bien que le caméléon se nourrit d'insectes qu'il va poursuivre sur les arbres et qu'il saisit de fort loin avec sa langue, qui est gluante à l'extrémité et qui se darde hors de sa bouche à une distance presque égale à la grandeur de son corps.

Une autre histoire sur le caméléon, aussi fabuleuse que la précédente, mais moins extravagante cependant, en ce qu'elle se justifie au moins par certaines apparences de vérité, c'est que cet animal se teint de la couleur des objets qui l'environnent. Cette opinion date aussi de l'antiquité : elle est exprimée dans Pline; et c'est en vertu de cette croyance que le peuple a fait du caméléon l'emblème du courtisan. Il est incontestable qu'il y a en effet, à cet égard, quelque chose de fort extraordinaire chez le caméléon : c'est que cet animal change à volonté de couleur, soit dans toute l'étendue de son corps, soit dans quelques parties seulement. Il est tantôt presque blanc, tantôt jaunâtre ou verdâtre, tantôt rouge, rouge foncé, violet et presque noir. Il suffit d'exciter sa colère pour lui voir prendre ces dernières nuances, de le mettre dans un endroit froid et obscur pour le voir blanchir. Cette dernière circonstance prouve assez que s'il change de couleur, ce n'est pas par le reflet des lieux ou pour se mettre en harmonie avec la nuance qui l'entoure. En effet, cette singulière variation dépend simplement de l'état de calme ou d'agitation de l'animal C'est surtout l'étendue avec laquelle elle se développe qui mérite particulièrement l'attention; car si l'on ne considère que la faculté du changement de couleur, il est certain qu'elle est commune à beaucoup d'autres animaux, et à l'homme lui-même, dont la figure, suivant les passions qui agitent son âme, devient tantôt pâle, tantôt jaune, tantôt rose ou rouge Les naturalistes ont cru pendant longtemps que ces changements de couleur étaient dus, chez le caméléon comme chez l'homme, au simple mouvement du sang. « La grandeur du poumon des caméléons, dit M. Cuvier, est probablement ce qui leur donne la propriété de changer de couleur.

[1] L'officiant n'est pas nécessairement un rabbin; c'est le plus souvent un docteur d'un moindre degré. Il n'y a pas de prêtres dans la religion juive, mais seulement des savants, des maîtres dans la doctrine sacrée. — Voy., sur le Mezuzoth, rouleau contenant des prières, t. XXV, 1857, p. 32 (2 gravures).

[2] Voy. une communication très-intéressante de M. Ed. de la Barre-Duparcq à l'Académie des sciences morales et politiques.

Leur poumon, en effet, les rend plus ou moins transparents, contraint plus ou moins le sang à refluer vers la peau, colore même ce fluide plus ou moins vivement, selon qu'il se remplit ou de vide ou d'air. » Des observations plus récentes et plus attentives paraissent prouver que le phénomène en question est sans aucune relation avec le jeu du poumon, et provient de la structure même de la peau, qui renferme diverses matières colorantes qui peuvent, à la volonté de l'animal, se témoigner à la superficie ou se dissimuler. En résumé, on peut donc dire que le caméléon change en effet facilement de couleur, mais avec une certaine indépendance de son entourage.

La fin à une prochaine livraison.

HISTOIRE D'UN BALLON.

Suite. — Voy. p. 210.

III

PRÉPARATIFS.

Un tuyau de soie verni, que des rouleaux intérieurs en osier maintiennent cylindrique, est couché sur le sol; d'un côté, il est fixé au tuyau à gaz de l'usine; l'autre extrémité est attachée à l'appendice de l'aérostat. Par une manœuvre délicate, nous déplions notre ballon et nous l'étalons sur le tuyau de gonflement, de telle manière que sa soupape se trouve précisément au-dessus de son appendice. Nous y jetons le filet, que nous attachons solidement à la couronne de la soupape déjà garnie de son cataplasme. Veillons surtout à ce que les nœuds soient bien serrés, car notre existence tout à l'heure y va être soutenue. Nous avons fait venir un tombereau de sable, et des hommes de manœuvre ont rempli nos sacs, que nous accrochons déjà aux mailles du filet, à une certaine distance de la soupape. Tout est prêt pour le gonflement. « Ouvrez les valves. » Voilà l'hydrogène carboné qui se précipite à torrents dans notre ballon de soie, et voilà l'étoffe qui se soulève impatiente. Elle s'agite déjà comme un être vivant, elle ondule sous le souffle de la brise; notre aérostat à présent n'est plus une machine inanimée, nous lui insufflons son âme, et sous nos yeux mêmes il prend vie. Quel merveilleux spectacle que celui du gonflement, quand on doit faire partie de l'équipage du ballon! le cœur palpite à la vue de cet être qui va devenir votre maître, et qui, fier et victorieux, va tout à l'heure planer au-dessus des palais et des chaumières, des royaumes et des bourgades, en sillonnant avec majesté l'espace invisible. Pendant que le gaz se précipite dans l'aérostat, nous devons nous occuper des instruments qui sont nécessaires à nos observations, et avant tout de notre baromètre, véritable boussole du navigateur aérien. C'est lui qui nous indiquera les hauteurs où nous serons suspendus dans l'espace invisible; c'est lui qui, palpitant sous l'influence de la pression de l'air, nous apprendra si nous montons ou si nous descendons. Sans cet appareil si précieux, l'aéronaute, à des altitudes élevées, ne saurait pas conduire son esquif aérien, et son importance est telle que nous devons nous arrêter un moment sur sa description, pendant que le gaz arrondit les flancs de notre coursier de soie.

Vous savez que l'air est pesant, et qu'il pèse sur tous les objets terrestres. Au bord de la mer, un centimètre carré de la plage supporte une pression équivalente au poids d'une colonne de mercure de même surface et de 76 centimètres de hauteur. Voilà pourquoi le mercure de votre baromètre reste en équilibre dans son long tube, sans jaillir à la partie inférieure. Cette pression est variable à la surface de la terre, mais nous n'avons pas à tenir compte de ces variations pour le présent. Quand nous nous élevons dans l'atmosphère, nous laissons à nos pieds une certaine quantité d'air qui ne pèsera plus sur le mercure de notre baromètre; celui-ci baissera d'autant plus que nous nous élèverons davantage. A mesure que nous montons dans l'air, la couche d'air que nous avons au-dessus de nos têtes est plus mince et par conséquent moins pesante. Voilà pourquoi le mercure du baromètre baissera pendant l'ascension, et si nous avons pris soin de noter la pression à terre, au départ, en notant la hauteur du baromètre au sommet de notre ascension, nous pourrons calculer par une formule très-simple la hauteur que nous aurons atteinte. Un ingénieur distingué, M. Richard, construit aujourd'hui des baromètres métalliques beaucoup plus portatifs que les baromètres à mercure, et tout aussi sensibles que ces derniers; nous aurons soin de nous munir d'un de ces instruments, véritable outil de précision, si sensible qu'il nous permettrait de mesurer la hauteur de notre premier étage. La figure 1 montre la disposition de cet appareil. Quand on monte un escalier, en regardant attentivement le baromètre Richard que l'on tient dans sa main, on voit l'aiguille parcourir les divisions du cadran, et traduire le mouvement d'ascension, si faible cependant, qu'on lui fait subir.

Un bon thermomètre à mercure nous donnera les températures. Enfin un psychromètre (fig. 2) nous permettra d'apprécier la quantité d'humidité contenue dans l'air. Cet appareil se compose de deux thermomètres identiques; la boule du premier thermomètre est sèche; la boule du second est enveloppée d'une mousseline qu'une mèche, plongeant dans un réservoir rempli d'eau, maintient toujours humide. Quand l'air est très-sec, l'eau qui imbibe la mousseline s'évapore promptement, et comme tout changement d'état d'un corps ne peut se produire que sous l'influence d'un changement de température, cette eau, en s'évaporant, produira du froid et fera baisser le mercure du thermomètre à boule mouillée. Si, au contraire, l'air est très-humide, s'il est saturé d'humidité, l'évaporation sera nulle, et la température marquée par le thermomètre à boule mouillée sera identique à celle que donne le thermomètre à boule sèche. On conçoit donc que la différence de degré des deux thermomètres du psychromètre puisse donner le degré d'humidité de l'air.

Notre observatoire se composera encore d'une boussole et d'une bonne lunette qui pourront nous être d'une grande utilité quand nous planerons au-dessus des nuages.

Cependant la soupape est déjà soulevée par l'effort du gaz, les sacs de lest sont enlevés du sol, et à mesure que le ballon s'élève, nous les descendons d'une maille; tout en opérant cette manœuvre, il faut avoir soin de bien regarder l'étoffe, afin de découvrir les petits trous, les petites piqûres qui pourraient s'y rencontrer. S'il en existe, un peu de baudruche, imbibée d'une solution de caoutchouc dans l'essence de térébenthine, les réparera facilement; et nous ne manquerons pas de faire cette besogne avec soin, car chaque petit trou bouché nous assure un quart d'heure de plus de possession de l'atmosphère. Les sacs sont descendus jusqu'à l'équateur, c'est-à-dire qu'un hémisphère de l'aérostat se dresse déjà au-dessus du sol, et maintenant la besogne n'offre plus de difficultés.

Pendant longtemps on gonflait les ballons avec de l'hydrogène pur, dont la densité est bien moindre que celle du gaz de l'éclairage, et un ballon était doué par conséquent d'une force ascensionnelle beaucoup plus considérable. On pourrait sans doute aujourd'hui préparer le gaz hydrogène, mais son prix de revient est très-élevé : quand on le produit par l'eau, le fer et l'acide sulfurique, il coûte environ 1 franc par mètre cube. Le gaz de l'éclairage peut

revenir à 15 centimes; le gonflement de notre ballon nous coûtera 150 francs au lieu de 1 000.

Les batteries dont on se sert pour préparer l'hydrogène pur sont formées de tonneaux communiquant les uns avec les autres : on les emplit d'eau à moitié, et, après y avoir placé des morceaux de fer, on y verse de l'acide sulfurique. Sous l'influence de l'acide, le fer décompose l'eau et en dégage l'hydrogène qu'elle renferme. Le gaz subtil, lavé convenablement, se rend dans l'étoffe du ballon; mais notre bourse ne nous permet pas de faire la dépense d'une batterie dispendieuse; profitons du gaz de l'éclairage que la Compagnie parisienne veut bien nous fournir.

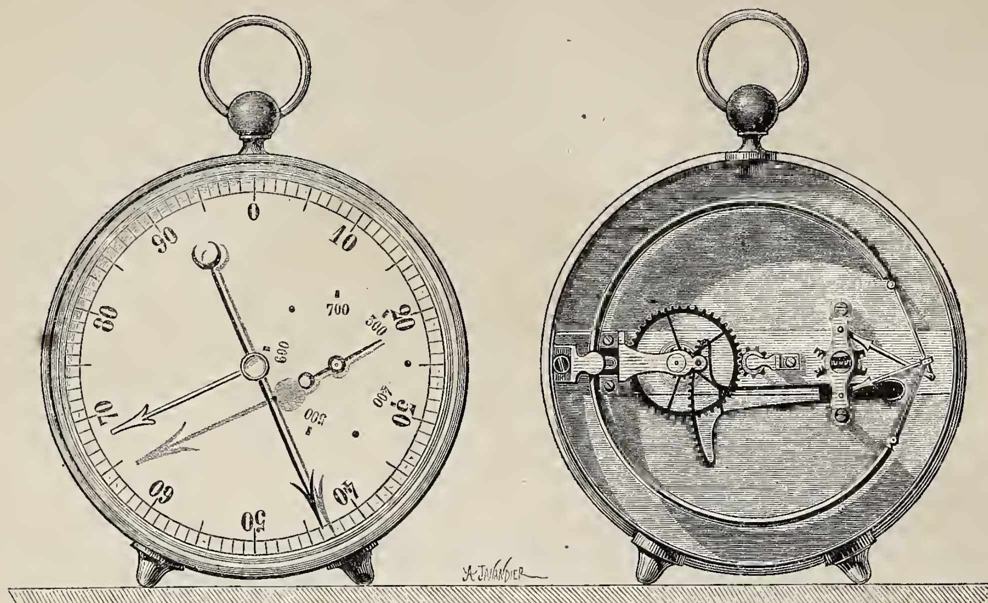


Fig. 1. — Baromètre métallique compensé, pour les hauteurs de 6 000 mètres. — Extérieur et intérieur.

Cependant notre ballon s'est peu à peu soulevé et les sacs de lest sont actuellement fixés aux dernières mailles du filet; le moment solennel approche. Il faut suspendre la nacelle au filet. Nous l'avançons près de l'orifice de l'aérostat, et nous attachons le cercle qui s'y trouve fixé à l'avance aux trente-deux cordes du filet; puis nous commandons aux hommes de manœuvre, placés autour du ballon, de détacher un à un les sacs de lest sur ces cordes et de les laisser glisser lentement jusqu'au cercle. Pendant cette opération, l'aérostat s'est gracieusement soulevé; il a pris une forme élégante, il s'agite sous le souffle de l'air, et, appartenant encore à la terre, il aspire à voler à la conquête des hautes régions de l'atmosphère. Tous les sacs sont maintenant suspendus près du cercle; nous les enlevons pour les placer dans la nacelle, et nous n'avons plus qu'à exécuter les derniers préparatifs. Nous sommes trois à prendre place dans la nacelle, et l'un de nous fixe aux cordes du bordage le baromètre Richard et les thermomètres; l'aéronaute attache la corde d'ancre et l'extrémité du guide-rope au cercle; puis il procède à l'*équilibrage*. Il se débarrasse de la majeure partie des sacs de lest qui alourdissent le ballon, et quand il n'en reste plus que le nombre jugé suffisant, il commande aux hommes de manœuvre de cesser de retenir la nacelle. Le ballon est libre, nulle force ne le tient plus captif; mais il ne s'enlève pas encore, il a avancé d'un mètre contre le sol. Nous commandons aux hommes de retenir de nouveau le ballon, qui est trop lourd. Nous jetons un sac de 15 kilogrammes, et nous recommençons la même manœuvre. Cette fois l'aérostat a une tendance à s'élever, un sac de lest vidé lui donnera une force ascensionnelle suffisante. « Lâchez tout ! » est le cri qui retentit avec force... Les hommes s'écartent à la hâte, et le sac de sable que je tiens à la main, aussitôt vidé, tombe en un nuage de poussière.

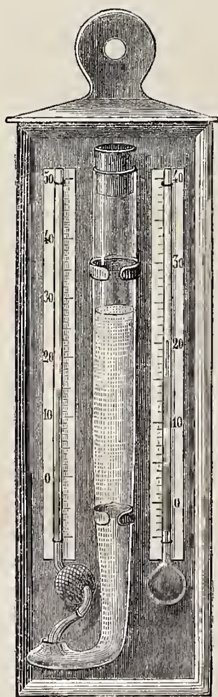


Fig. 2. — Psychromètre.

IV

DÉPART. — CE QU'ON VOIT D'EN HAUT.

Nous avons déjà pris possession du domaine de l'air. Le navire aérien n'appartient plus au monde d'en bas; libre et léger, il nous entraîne dans les plages atmosphériques.

Quelle sensation plus douce et plus grave à la fois que celle du départ ! Il n'y a qu'une seconde je pressais dans mes mains une main amie, une larme même voilait un regard qui me disait adieu. Mais subitement tout cela s'efface, je ne vois plus à mes pieds qu'un groupe de spectateurs en miniature qui agitent au loin leurs mouchoirs. Nous montons, et notre regard embrasse tout Paris à la fois; panorama grandiose, saisissant, qu'il faut avoir vu pour l'apprécier; vaste Ninive moderne, où s'agitent tant de passions, où grouillent tant d'âmes humaines, nous planons au-dessus de ta gloire et de ta fumée! Là-bas, les plus fiers monuments sont abaissés au niveau des plus humbles maisons. Comme le palais des rois est mesquin, et comme la capitale du monde est peu de chose! L'horizon, cercle immense, va grandissant sans cesse et se relève jusqu'à la hauteur de notre œil; bientôt quelques nuages, que nous avons traversés rapidement, errent à nos pieds et semblent suspendus comme des flocons de laine au-dessus de vertes prairies... Paris diminue de

grandeur de minute en minute, et la campagne s'étend à nos regards, en offrant l'aspect de ces exploitations en miniature que l'on sort des boîtes de Nuremberg. Les champs, découpés, divisés, apparaissent comme des pièces cousues sur une étoffe usée; la Seine se déroule en replis d'argent, et les canotiers qui y font glisser leurs embarcations paraissent être des points immobiles sur des petites coquilles de noisette. Ce qui nous étonne le plus, c'est de tout voir en plan, juste sous nos pieds, comme sont les villes en relief du Musée des Invalides. Puis bientôt, de la hauteur où nous sommes, les maisons, les arbres s'aplanissent, et la terre nous apparaît comme une véritable carte d'ingénieur bien coloriée.

Un des effets les plus singuliers, c'est l'embarras où l'on se trouve d'apprécier même approximativement la hauteur à laquelle on plane : il faut que l'œil de l'aéronaute s'habitue à voir les objets d'en haut pour savoir à quelle distance il s'en trouve éloigné. Je me rappelle l'erreur singulière que j'ai commise dans mon premier voyage en ballon : l'aéronaute venait de laisser filer le guide-rope, long de 150 mètres.

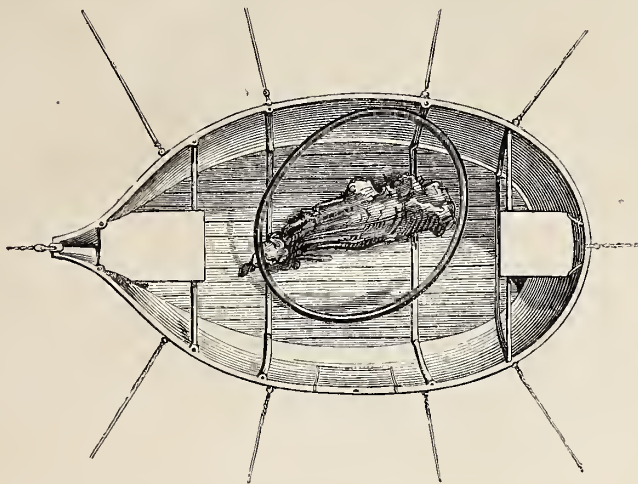


Fig. 3. — Nacelle de Blanchard, vue en dessus.

— Prenez garde, lui dis-je, nous sommes bien près de terre; voilà l'extrémité de notre corde qui va toucher ces champs qui s'étendent sous nos pieds.

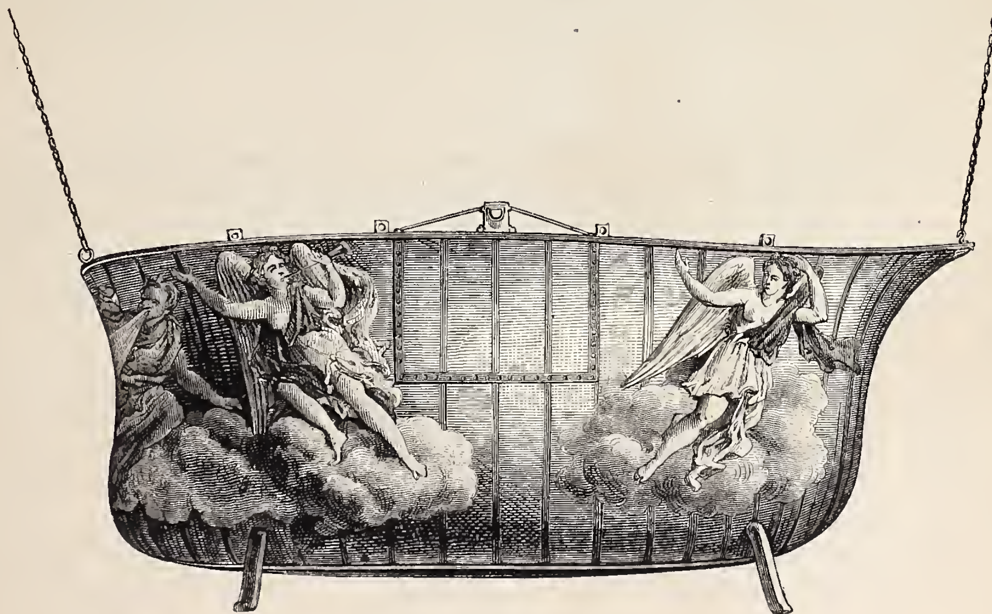


Fig. 4. — Nacelle de Blanchard.

— Quelle erreur! me répond mon pilote en jetant un regard sur son baromètre; nous sommes à la hauteur de 1 650 mètres!

Mes yeux inhabiles me montraient le bout du guide-rope contre terre; ils me trompaient de 1 500 mètres. Simple illusion d'un débutant qui n'est pas habitué à voir les objets d'en haut

Cependant notre ballon plane à 600 mètres au-dessus de coteaux et de prairies; nous apercevons les routes réduites à la délicatesse de minces rubans sillonnant de gracieux tapis de verdure; quelques cours d'eau brillent au soleil, comme des serpents aux écailles d'argent, et avec quelque attention nous distinguons encore, sur ce petit pays qu'on appelle la terre, quelques points noirs immobiles. Ce sont des hommes qui nous regardent Armons notre œil de la lunette, et nous les verrons plus distinctement. Ils sont réduits à la dimension de fourmis. Ne nous laissons pas égarer par cette contemplation des choses d'en

bas; descendons notre guide-rope, arrimons notre ancre, afin qu'une descente subite, inattendue, ne puisse pas nous prendre à l'improviste, et que nous soyons prêts à nous accrocher aux écueils que nous trouverons au fond de l'océan aérien, et que l'on nomme des arbres et des maisons.

N'avons-nous pas assez regardé la terre? Voulez-vous, mes chers compagnons de voyage, traverser cette couche de nuages floconneux qui s'étend au-dessus de nos têtes, piquer une tête dans ce plafond impalpable qui s'ouvrira sous l'effort de notre sphère de soie, pour nous révéler un monde sublime, inconnu aux pauvres mortels qui rampent dans les bas-fonds de l'air? Jetez par-dessus bord un sac de lest, puis un second. Voilà notre aérostat privé d'un poids de 30 kilogrammes: la banderole tressaille sous l'effort d'une brise verticale; elle s'incline vers le sol en s'agitant convulsivement et en faisant entendre un bruissement étrange. Nous sentons nous-mêmes un courant d'air assez violent qui nous tombe sur la tête. Tout nous indique que nous montons. D'ailleurs, l'aiguille de notre baromètre se livre autour de son cadran à une valse rapide; elle atteint le point correspondant à 1 200 mètres, à 1 500; puis à 2 000 mètres! Notre thermomètre descend rapidement, et le froid nous saisit. Enveloppons-nous de nos couvertures, et jetons un nouveau sac de lest qui nous fera traverser le plafond de nuages.

Tout à coup une vapeur épaisse nous entoure, notre ballon disparaît dans ce nuage compacte; puis il reparaît à nos yeux. En un instant nous avons passé à travers ce massif vaporeux... Au-dessus de nos têtes, à une grande hauteur, nous voyons quelques légers cirrus [1], joyeux messagers mollement suspendus dans les plages aériennes comme des flocons de neige, qui reposent la vue et l'arrêtent au milieu de cette voûte céleste bleu-foncé. La terre a disparu à nos yeux... Nous sommes suspendus à 5 000 mètres de haut, et, sans fatigue, sans mouvement, nous avons dépassé l'altitude de la cime du mont Blanc. Au-dessous de notre nacelle, des montagnes de neige semblent s'étendre jusqu'à l'horizon. La raison seule nous rappelle que ces apparences d'Alpes sublimes sont des vapeurs impalpables; car notre œil nous fait voir des glaçons flottants et des pics gigantesques, des mamelons de neige qui se dressent au-dessus de vallées incomparables où les mille rayons solaires jettent mille feux ardents. Des ombres nettement accusées se dessinent dans ces plaines de vapeurs, et donnent un relief aux montagnes de nuages, aux chaînes innomées qui se déroulent à nos pieds.

Le silence est absolu dans ces hautes régions de l'air: pas un oiseau qui ose s'élever dans ces altitudes où nous planons mollement; pas un être animé dans ce pays inconnu du calme et de la méditation! Notre aérostat trace dans l'atmosphère son sillage invisible; au milieu d'un silence imposant, nous contemplons ces massifs de vapeurs, ces montagnes célestes, et par moments nous nous rappelons que sous ce plancher mobile nous retrouverons la terre!

V

EN DESCENDANT.

L'heure du coucher du soleil approche; l'astre s'abaisse vers l'horizon! Le froid augmente, et notre ballon, où se condense de la vapeur d'eau, est rappelé par la pesanteur vers la surface du sol. Nous avons encore quelques sacs de lest, sacrifions-en un qui nous permettra de planer encore quelque temps au-dessus des nuages. Ceux-ci ont changé d'aspect: on dirait maintenant un lac immense ou une mer immobile; et si la direction du vent ne nous avait indiqué au départ que nous marchions vers l'est, il serait permis de se demander si nous ne sommes pas au-dessus de l'Océan. Du reste, il ne faudrait pas encore désespérer, car des ballons ont parfois été jetés sur mer et en sont revenus. Je fais des vœux pour que plus tard notre aérostat nous permette d'entreprendre un voyage au-dessus de la mer.

Un des voyages maritimes les plus remarquables qui aient jamais été exécutés est celui de Blanchard, qui, accompagné du docteur Jeffries, le 7 janvier 1785, traversa le Pas de Calais. A cette époque, les aérostats étaient à peu près disposés comme ceux que nous construisons aujourd'hui. La nacelle seule offrait avec les nôtres une différence sensible: elle était généralement formée d'une carcasse de fer entourée d'une enveloppe de cuir, sur laquelle on faisait peindre des dessins allégoriques. Les figures 3 et 4 représentent très-fidèlement la nacelle de Blanchard, celle qui a exécuté la célèbre traversée dont nous disons quelques mots, puisque nous avons été conduit à parler du danger que présente la mer quand le navigateur aérien s'approche des côtes. Blanchard et Jeffries partirent du château de Douvres, et tombèrent en France au milieu du bois de Guines. Au milieu du détroit, le ballon s'abaissait sensiblement sur mer; tout le lest était jeté, et la nacelle allait bientôt être immergée. En présence de ce terrible danger, Jeffries s'écrie d'un ton résolu: « Monsieur, vous m'avez généreusement donné au départ l'hospitalité dans votre nacelle. Actuellement notre navire est trop lourd.. il va se perdre dans les flots. Un de nous deux est de trop. Je vais me jeter à la mer. » Joignant l'action aux paroles, Jeffries va se lancer par-dessus bord, et Blanchard le retient de force. L'aéronaute jette à la mer ses vêtements, ses instruments, ses vivres, des rames qu'il avait emportées pour tenter la direction... Le ballon s'élève, et un coup de vent favorable le lance sur le rivage.

Je vous démontrerai plus tard que les ascensions maritimes ne sont pas aussi redoutables que vous pouvez le croire. Mais il n'est plus temps de nous entretenir... notre ballon descend brusquement... Nous traversons de haut en bas la couche de nuages que nous avions déjà passée dans l'autre sens. Voilà la terre qui approche avec rapidité... elle semble s'élancer contre notre nacelle. Notre guide-rope rase le sol... « Tenez-vous bien! cramponnez-vous aux cordes! » La terre approche toujours. Notre nacelle se heurte violemment dans un champ. Notre ancre rase la terre labourée. La nacelle fait un bond, puis frappe de nouveau la terre... Mais notre ancre a mordu! Voici des paysans qui accourent... ils entourent notre nacelle, d'où nous sortons à la hâte!

— Avez-vous eu peur? est la question que j'adresse à mon débutant.

— J'ai été si charmé de mon voyage, me répond-il, que j'attends avec impatience l'heure de la deuxième ascension.

La suite à une prochaine livraison.

CE QUE LES CHINOIS PENSENT DE NOUS.

Les Chinois possèdent d'excellentes cartes et des descriptions minutieuses et fidèles de leur vaste pays. Mais, selon le voyageur russe Skattschkoff [1], leur ignorance de la géographie du reste de l'univers est à peine croyable. Ils sont persuadés aujourd'hui, comme il y a trois et quatre mille ans, que la Chine est vraiment au milieu de la terre,

(1) Voy. *les Formes des nuages*, avec gravure, tome X, 1842, p. 253.

(1) Mémoire lu à la Société impériale géographique de Saint-Pétersbourg, le 4 mars 1866.

et que tous les pays d'Asie, d'Europe, d'Afrique ou d'Amérique, sont les vassaux de leur empereur. Les hommes même les plus lettrés soutiennent gravement que les Européens aiment peu l'instruction, qu'ils lisent rarement, qu'il est d'usage de crever les yeux à tout chrétien mort. Il pousse du froment en Europe, mais il est noir. Aux mariages, on n'admet que les domestiques. Les femmes ont les pieds grands et sont effrontées. Les maisons sont des tours à plusieurs étages. Les Européens n'aiment pas à marcher : ils se font rouler dans de lourds équipages; ils n'aiment pas à payer leurs dettes. La Russie serait depuis longtemps noyée par un fleuve immense de Corée si, dans ce dernier pays, on n'en contenait les eaux par de fortes écluses.

Nous devons ajouter que l'un de nos savants sinologues, M. G. Pauthier, reproche à ces assertions de M. Skattschkoff d'être exagérées. Il cite un ouvrage chinois en cent livres qui est une Géographie historique de tous les États du monde excepté la Chine, par Wei-youen. On peut croire, de plus, que les Chinois qui émigrent jusqu'en Californie doivent, à leur retour, communiquer des notions moins fausses à leurs concitoyens; mais il faudra du temps pour détruire l'ignorance et les préjugés de plus de deux cents millions d'hommes.

LES INFINIMENT PETITS.

Je crois qu'il n'y a point de portion de matière si petite dans laquelle il n'y ait un monde infini de créatures... La subtilité de la nature s'étend à l'infini. LEIBNIZ.

IMPOSSIBLE.

Rien n'est malaisé comme de décider, en de certaines matières, ce qui est absolument impossible. Il y a bien des choses qu'on a proclamé l'homme incapable de faire, et que, depuis cet arrêt d'impuissance, il a bel et bien faites.

Albert LEMOINE.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE [1].

I

Mes deux oncles étaient riches, et nous, nous étions très-pauvres; mes deux oncles avaient épousé des héritières, et ne pardonnaient pas à ma mère de s'être mariée selon son cœur, avec un honnête homme qui l'avait rendue très-heureuse, mais qui pour toute fortune n'avait que « sa place. » Mes deux oncles, prenant pour base d'opérations la dot de leurs femmes, avaient fait de belles affaires dans le commerce des nouveautés. Mon père, parti de rien, était arrivé à peu de chose; il venait de mourir titulaire d'une toute petite perception, nous laissant pour tout capital son cautionnement, qui n'était pas bien considérable. C'est au moment où les messieurs Courtois commençaient à faire grande figure dans l'arrondissement de Sainte-Preuve, et à *poser*, comme on dit, la famille, que la patache déposa dans la cour de l'hôtel de France une femme et un enfant vêtus de modestes habillements de deuil. Tous les deux avaient les yeux rouges d'avoir pleuré toute la route, et leurs sanglots redoublèrent à la vue des deux messieurs Courtois, tout de noir habillés, qui attendaient dans la cour, l'air roide et gourmé.

— Allons, pas d'enfantillage, dit l'oncle Jean à ma mère, on nous regarde; c'est très-désagréable; vous allez faire un rassemblement.

[1] Nous devons cette nouvelle à M. le professeur Jules Girardin.

L'oncle Guillaume, qui copiait en tout l'oncle Jean, marmotta une phrase où l'on distinguait les mots d'enfantillage et de rassemblement. Puis, se tournant d'un air irrité vers un petit garçon qui nous regardait bouche béante, il lui demanda brusquement si ce n'était pas l'heure de l'école, et s'il voulait recevoir un ou deux coups de canne sur les mollets.

L'oncle Jean prit le bras de ma mère, l'oncle Guillaume me donna la main, et nous nous acheminâmes vers la maison « Courtois frères. »

II

Mes oncles, comme pressés d'en finir avec une corvée désagréable, se mirent à marcher si vite que j'en étais tout essoufflé; mais je me serais bien gardé de me plaindre. Quand nous traversâmes le magasin pour nous rendre au salon, un grand commis avec un faux-col d'une roideur impitoyable et une raie sur le milieu de la tête nous toisa presque impertinemment, et deux demoiselles de comptoir, très-parées, se chuchotèrent leurs observations à l'oreille. Mes deux tantes nous accueillirent avec une froideur remarquable, et, après avoir examiné du haut en bas l'humble costume de la pauvre veuve, reportèrent avec satisfaction leurs regards sur leur propre toilette.

On avait peu de chose à se dire de part et d'autre. Ma mère, suffoquée par les larmes, se contenait autant qu'elle pouvait; quand par hasard elle éclatait malgré elle, tout le monde se taisait, on se regardait avec une contrainte glaciale. Pour moi, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre; je me sentais pris d'un malaise vague, d'une terreur sans objet; il me sembla qu'un grand malheur me menaçait. Je ne me trompais pas.

On se mit à table; ma gêne augmenta. Mes oncles et mes tantes me parurent cruels et méchants; je pensais, à part moi, qu'ils auraient dû nous recevoir autrement. Tout en faisant ces réflexions, j'allais porter mon verre à mes lèvres, lorsque je m'aperçus que l'oncle Guillaume me regardait fixement. Je fus épouvanté de l'idée qu'il lisait sur ma figure ce que je pensais de lui; mon verre m'échappa et se brisa sur le parquet.

Ma tante Emma (la femme de l'oncle Jean) poussa un cri aigu, puis déclara que ce n'était rien; mais elle dit cela d'un air si pincé et d'une voix si brève, que je fondis en larmes; et, tout en sanglotant, je me demandais ce que diraient le commis au faux-col roide et les demoiselles à l'air moqueur, quand ils sauraient que j'avais cassé un verre et dépareillé la douzaine.

Après le déjeuner, l'oncle Guillaume s'éclipsa, parce qu'il avait affaire; mes deux tantes se rendirent à une réunion de charité. L'oncle Jean, resté seul avec nous, déclara à ma mère que, si elle était prête, il allait lui montrer la maison qu'il avait louée pour nous. Quand nous traversâmes de nouveau le magasin, un homme de peine, penché, ficelait un ballot. Il leva la tête par curiosité, et je vis distinctement le commis cligner l'œil de son côté, en nous désignant d'un signe de tête.

III

La maison qu'avait louée l'oncle Jean aurait pu, sans inconvénient, être plus grande et plus gaie; mais, comme il l'expliquait à ma mère, c'était tout ce qu'il avait pu trouver de mieux « dans ces prix-là. » Je trouvais aussi que le quartier aurait pu être moins misérable, et les tanneries moins nombreuses dans le voisinage. Mais je me dis que, « dans ces prix-là », il était peut-être de règle qu'une petite maison fût voisine d'une grande tannerie.

L'oncle Jean nous laissa enfin. Quelle délivrance! et comme je guettais, depuis le matin, ce moment-là! Alors,

je me jetai à corps perdu dans les bras de ma mère, et, sanglotant à me briser le cœur, je lui dis que je détestais mes oncles, que je détestais mes tantes; que jamais, jamais! je ne voudrais retourner chez eux. Pourquoi ne nous aiment-ils pas? Qu'est-ce que nous leur avons fait? Pourquoi leur commis clignait-il l'œil quand nous passions? Pourquoi leurs demoiselles de magasin se poussaient-elles le coude?

Alors ma bonne mère, me prenant les deux mains dans les siennes, m'attira sur ses genoux et m'embrassa avec tendresse. Puis elle m'expliqua doucement que tout le monde n'a pas le même caractère; que mon père, par exemple, était tendre et expansif, tandis que mes oncles étaient un peu froids et réservés, ce qui ne les empêchait pas d'être bons à leur manière et de nous vouloir beaucoup de bien.

Comme je faisais un signe de dénégation, à la manière des enfants gâtés, ma mère, avec sa patience angélique, ajouta que l'oncle Jean, par exemple, malgré le tracas de ses affaires, avait couru toute la ville pour nous trouver une maison; qu'il nous avait prêté des meubles en attendant que les nôtres fussent arrivés par le roulage; qu'il avait promis de s'occuper de moi et de mon avenir, et qu'il s'en occuperait certainement; que j'étais beaucoup trop jeune et trop inexpérimenté pour juger les gens et leurs intentions; qu'on ne doit détester personne, encore moins ses proches parents; que j'avais trop bon cœur pour lui faire cette peine, quand elle avait déjà tant de chagrins. Quant au commis et aux demoiselles de comptoir, ce que j'avais de mieux à faire était de n'y plus songer, attendu que les habitudes et les usages d'une sous-préfecture ne pouvaient pas être ceux des villages où nous avions vécu. En attendant, me dit ma mère pour conclure, tu vas me promettre de faire tous tes efforts.

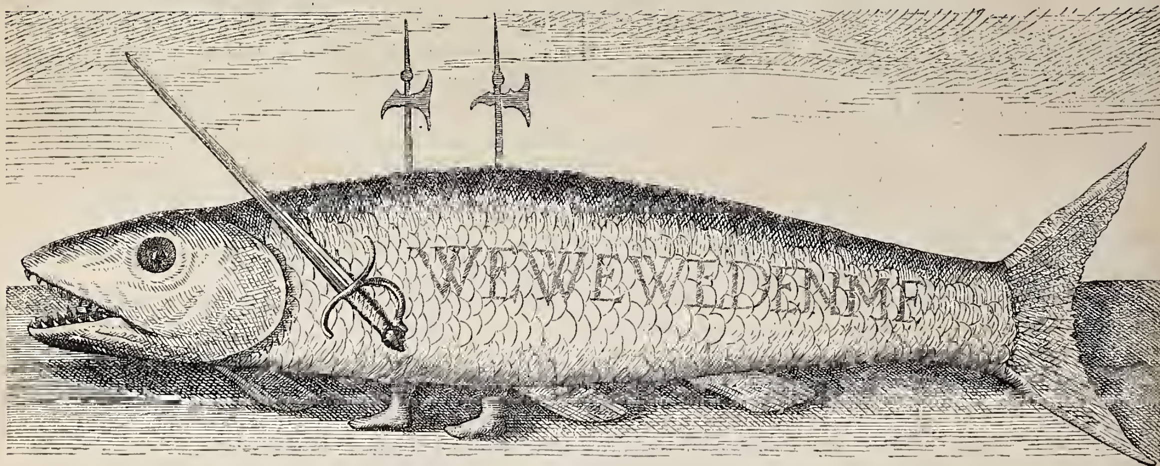
Je promis de grand cœur; mais, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir au moins sur tout cela; et, sans qu'il me fût possible de donner une forme bien nette à ma pensée, il me semblait toujours qu'on ne reçoit pas ainsi des gens que l'on aime réellement. Plus tard, mais beaucoup plus tard, je compris que notre misère, si honorable qu'elle fût, faisait un peu honte à nos parents riches; que tout en nous souhaitant réellement du bien, ils nous en voulaient un peu d'être humblement vêtus et de loger au faubourg. C'est un travers si commun de juger et d'estimer les gens sur l'apparence! Je l'ai si souvent rencontré, non pas seulement dans de modestes sous-préfectures, mais à Paris même, c'est-à-dire au centre des lumières, que je ne m'en étonne presque plus maintenant. Je dois dire, à l'honneur de mes oncles, qu'étant donnés leurs préjugés et leurs aspirations, c'était déjà bien beau de leur part d'avoir rappelé leur sœur au berceau de la famille, au lieu de la laisser vivre au village où nous avions perdu mon père, comme elle en avait manifesté l'intention. On ne nous reniait donc pas, loin de là; je me rends même bien compte que notre présence n'était pas précisément importune, mais elle était agaçante. Pauvreté n'est pas vice, dit le proverbe, et il a cent fois raison; mais nous pouvons avoir, pour ceux qui nous entourent, des défauts qui sont plus insupportables que des vices. Nous avions au suprême degré le défaut de la pauvreté, défaut de toutes les heures et de toutes les minutes, qui devait faire mille petites blessures à l'amour-propre de deux « notables commerçants. »

La suite à la prochaine livraison.

QUESTION.

On lit sous cette ancienne gravure une sorte de légende en allemand dont nous donnons la traduction :

« Vraie figure et image de l'effrayant et merveilleux



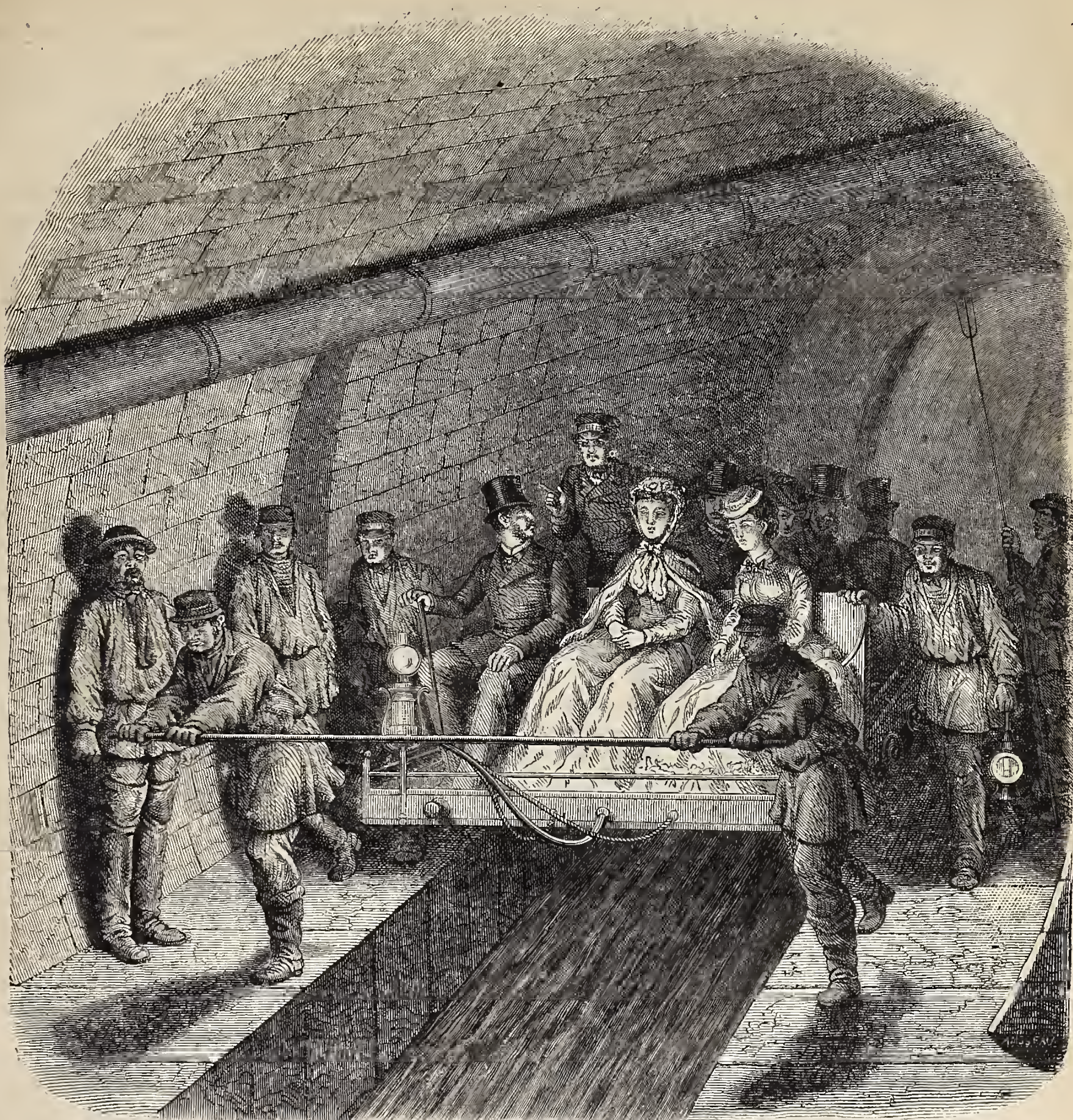
Ancienne estampe (dix-septième siècle).

» poisson qui, dans la récente année 1615, a été pris à » Kalmar en Danemark, le 28 novembre. Il n'a pas moins » d'une aune brabançonne de long, et il a été envoyé au » roi de Danemark. »

Évidemment cette explication n'est pas suffisante. Le mot ridicule *wewewedenme* reste pour nous une énigme dont un de nos lecteurs lointains nous apprendra peut-être le sens. Nous nous bornons à hasarder une conjecture.

Les questions de pêche sont vitales pour les peuples du Nord; déjà en 1603 une affaire de ce genre avait troublé la paix qui régnait entre l'Angleterre et le Danemark. Ne peut-on pas supposer avec assez de vraisemblance que sous le règne de Christian, à l'époque où le libre passage du Sund était discuté, quelque événement relatif à l'industrie de la pêche inspira à un caricaturiste cette bizarre image?

UNE VISITE AUX ÉGOUTS DE PARIS.



Une Visite aux égouts de Paris. — Dessin de E. Lorsay.

Sous le pavé de nos rues, où se meut à toute heure du jour une fourmilière de passants et de voitures, au-dessous du mouvement fébrile qui anime notre métropole, s'étend une autre ville, avec d'autres voies souterraines, d'autres boulevards, des tunnels, des caveaux destinés à purifier ce grand organisme qu'on nomme Paris ; immenses réceptacles qui rejettent dans la Seine les résidus de toutes sortes de la capitale du monde civilisé. Comme un être vivant, Paris a ses artères et ses veines : d'une part, les conduites d'eau pure, les canaux, les aqueducs, qui font vivre la grande ville, la nourrissent, la nettoient ; d'autre part, les égouts qui reçoivent ces eaux quand elles ont servi à l'alimentation ou à l'assainissement : ce double mouvement circulatoire peut en quelque sorte être comparé aux merveilleuses transformations du sang artériel et du sang veineux.

Un bon système d'égouts dans un grand centre habité est d'une importance de premier ordre : de la bonne disposition de ces voies souterraines dépendent en partie l'hygiène et la santé publique. Si Paris a des boulevards, des squares, des jardins, qui égalent aujourd'hui, par leur luxe et leur élégance, les plus belles promenades de toutes les plus grandes cités, il a aussi des égouts qui ne le cèdent en rien aux travaux si vantés de la Rome antique. Une excursion dans ce monde souterrain ne manque pas de pittoresque, tout en offrant à l'esprit de nombreux sujets d'étude et d'observation.

L'administration distribue deux fois par semaine un certain nombre de cartes d'entrée ; elle convie à visiter le sous-sol de Paris, comme elle invite à ses fêtes et à ses bals. Tout un service régulier de transport fonctionne pour la grande commodité des visiteurs, et les dames le plus élégamment vêtues peuvent parcourir, sans que leur toilette ait rien à risquer, les égouts larges, aérés, bien espacés, qui ont remplacé les voies ignobles et fangeuses où jadis ne pénétraient que des égoutiers boueux et d'innombrables rats d'eau.

L'excursion commence ordinairement place de la Madeleine, à côté de l'église. Les trappes de fonte qui ferment l'entrée des égouts sont élevées, et deux gardiens en défendent l'entrée. A l'heure fixée, on fait descendre les invités. Un escalier aux dimensions spacieuses les con-

duit dans une salle voûtée, où aboutit un immense tunnel éclairé de distance en distance par des lampes à pétrole. La voûte est élevée et domine un canal où glisse assez rapidement une onde noirâtre, mais non fétide. De chaque côté de cette rivière artificielle, des trottoirs permettent aux égoutiers de parcourir ces voies qui s'étendent sous nos boulevards. Sur un signal du chef de section qui dirige l'excursion, quatre égoutiers, aux grandes bottes traditionnelles, détachent les amarres d'un canot où douze personnes tiennent à l'aise; ce bateau est garni de drap vert, vierge de toute souillure : on y fait monter les dames, qui prennent place sur les banquettes du milieu; les hommes se tiennent aux deux extrémités. Une fois la barque équipée, plusieurs égoutiers la remorquent à l'aide de cordes, et la traînent à leur suite en parcourant les trottoirs du tunnel. On suit lentement cette grande galerie, et de temps en temps on y voit aboutir d'autres canaux qui passent au-dessous des rues transversales.

Ce grand égout longe le sous-sol de la rue Royale; quand on le parcourt dans une barque, on s'étonne à la pensée que des voitures élégantes et des promeneurs circulent à quelques mètres au-dessus. Chaque conduit d'eau qui vient se réunir à cette grande voie souterraine porte le nom des rues qu'il parcourt, en sorte que le visiteur égaré dans les égouts souterrains ne tarderait pas à trouver son chemin dans ce dédale. Les égouts des rues tombent parfois en cascade dans le canal principal, le bruit de la chute d'eau trouble le silence des tunnels; les voûtes et les galeries répercutent au loin ce bruissement dont le son s'amplifie comme s'il était répété par mille échos. La construction des voûtes est d'une solidité à toute épreuve; des pierres de taille en forment les parois; cimentées avec art, elles ont l'élégance et la beauté des tunnels de chemin de fer. Le canot conduit jusqu'à l'égout de la rue de Rivoli. Une légère odeur de cave se fait généralement sentir; mais les corridors qui s'étendent sous les grandes voies de Paris sont si bien aérés par des prises d'air, qu'on n'y est jamais incommodé par les odeurs fétides, repoussantes et malsaines des horribles égouts de l'ancien Paris.

Arrivé au bas de l'égout de la rue Royale, on débarque sur les trottoirs d'une grande salle voûtée où se réunissent, comme dans un carrefour, quatre grandes voies souterraines. L'un de ces canaux est fermé par une petite écluse, comme les bassins de nos ports : c'est celui-là qui longe la rue de Rivoli et conduit à l'immense collecteur du boulevard de Sébastopol. Ce canal est beaucoup moins grand que celui de la rue Royale; pour le parcourir, on se sert d'un autre moyen de transport : un chemin de fer porte les touristes.

C'est en cet endroit que l'on peut voir le plus commodément la couleur de l'eau qui coule dans les canaux. Elle est noirâtre et couverte d'une pellicule grasse et mousseuse, très-certainement produite par le savon employé dans les ménages de Paris. Sa couleur foncée est due aux détritus de toutes sortes, au macadam qui forme au fond des égouts un sédiment boueux très-épais, très-consistant. Il est nécessaire de curer avec soin le fond des canaux souterrains, afin d'éviter qu'ils ne s'obstruent. Quand la pluie vient inonder les rues de Paris, les eaux souterraines croissent avec une rapidité inconcevable. Ces tunnels où les promeneurs sont conduits en barque regorgent d'eau en quelques instants; ils peuvent même se remplir dans certains cas presque instantanément. Aussitôt que l'orage gronde, un signal d'alarme est donné de toutes parts, et les ouvriers remontent à la hâte à la surface du sol.

Quelquefois le torrent s'est précipité avec une violence qui a surpris les malheureux égoutiers et les a engloutis.

Les vagons sont formés de deux compartiments ouverts, leurs roues glissent dans des rails placés sur chaque trottoir : au-dessous l'eau fangeuse coule rapide. On prend place dans ces véhicules : deux hommes placés en avant poussent un brancard au milieu duquel une lampe jette ses feux; deux autres par derrière complètent l'attelage. Le chef d'équipe suit le cortége, et sur son signal le vagon se met en marche. Les hommes courent rapidement et entraînent à leur suite ce chariot bizarre, qui fait entendre un roulement sonore en glissant sur les rails de fer. Le bruit est répercuté et redoublé par les échos des galeries souterraines, des ombres épaisses suivent ce char vraiment fantastique. L'extrémité du tunnel où l'on glisse se perd dans une obscurité complète; on croirait que l'on va pénétrer dans un monde infernal.

Cependant peu à peu le jour paraît à l'extrémité de la galerie; le vagon arrive au milieu de cette clarté et s'y arrête. On est parvenu au grand égout du boulevard de Sébastopol, sous la place du Châtelet. L'égout Sébastopol, le plus grand qui existe à Paris, a la forme d'un vaste tunnel dont le centre est légèrement aplati; le ruisseau qui coule au milieu de ses deux trottoirs est assez large pour laisser passer une barque de grande dimension. De chaque côté, deux gigantesques tuyaux sont soutenus aux parois et conduisent les eaux pures destinées à l'alimentation et au nettoyage des rues. Bientôt ces eaux couleront à leur tour à la partie inférieure de la voûte, et retourneront à la Seine.

On suit à pied l'égout Sébastopol, et l'on arrive enfin à une grande porte de fer qui s'ouvre près du bord de la Seine, à côté du pont Saint-Michel.

Cette promenade ne fait connaître au visiteur qu'une faible partie des égouts de Paris, qui s'étendent aujourd'hui sous toute la ville : des heures entières ne suffiraient pas pour les parcourir. Mis bout à bout, les égouts permettraient aux Parisiens d'aller faire, par voie souterraine, la prise de Berlin.

Autrefois, Paris n'avait que trois exutoires : la Seine qui le traverse, et deux égouts naturels situés sur chaque rive du fleuve; ces égouts ouverts s'appelaient la Bièvre et le ruisseau de Ménilmontant. Le premier égout couvert date de 1343. Plus tard, François Ier eut à se plaindre des émanations putrides qui s'élevaient des égouts et venaient offenser les narines royales jusque dans son palais des Tournelles. Il voulut détourner un de ces ruisseaux et le diriger du côté des Halles; mais le prévôt des marchands s'opposa avec énergie aux projets du roi; il ne consentit pas à infecter le quartier des Halles et la rue Saint-Denis, où se trouvaient alors, d'après son expression, « la fleur des anciens bourgeois d'icelle ville. »

François Ier dut céder, et, contraint de déménager, il fit construire le palais des Tuileries. En 1610, Marie de Médicis, inquiétée pour son peuple des maladies contagieuses qu'engendrait la stagnation des immondices, chargea un trésorier de France de veiller à leur curage. Malgré son désir, la pluie seule continua à se charger de nettoyer les ruisseaux souterrains, source d'insalubrité, de fléaux et de maladies. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Turgot fit voûter le ruisseau de Ménilmontant; toutefois, jusqu'en 1830, les voies souterraines de Paris offraient les plus grands inconvénients et les égoutiers ne pouvaient y pénétrer sans danger. En 1830, on procéda régulièrement au curage des égouts par les eaux du canal de l'Ourcq : progrès incontestable, mais qu'on ne pouvait pas louer sans réserve. Les ruisseaux immondes qui sillonnaient les entrailles du sol parisien se déversaient au milieu de Paris, dans la Seine même; et tout le monde a pu remarquer, sur les quais, ces torrents noirâtres qui forment

sur les rives de notre fleuve une cascade infecte aux émanations insalubres.

Ce qui reste de ce fâcheux expédient va complétement disparaître. Les égouts déversent déjà le liquide qu'ils entraînent dans un grand collecteur qui porte les eaux du drainage de Paris en aval du pont d'Asnières, après avoir traversé en tunnel le sous-sol de Clichy. Cet ouvrage est certainement le plus étonnant, le plus admirable de tous ceux du même genre, et, par ses proportions, il dépasse de beaucoup la *cloaca maxima* de l'ancienne Rome. L'égout d'Asnières, de même que l'égout Sébastopol, a la forme d'un œuf; sa largeur et sa hauteur sont de cinq mètres. Les nombreuses ramifications du vaste système hydraulique de Paris sont toutes formées sur le même modèle. Dans le parcours du collecteur d'Asnières, l'odeur est si faible que l'on peut sentir les parfums qui s'échappent des magasins de parfumerie sous lesquels on passe. Au-dessous de chaque maison, une cour inférieure devra être en communication avec l'égout, et le curage des fosses s'opérera par voie souterraine.

Les égouts reçoivent déjà dans une grande étendue les conduites d'eau, les fils télégraphiques, et recevront peut-être aussi les tuyaux à gaz; s'il en était ainsi, la réparation de ceux-ci ne serait jamais une cause d'interruption dans la circulation superficielle. Malgré tous ces progrès, il reste plus d'une amélioration à espérer. Les ondes impures qui coulent dans les égouts vont troubler l'eau de la Seine au delà d'Asnières, au mécontentement bien légitime des riverains de ce pays. Or, ces eaux de drainage, véritable fléau pour les hommes, sont un bienfait pour les végétaux; c'est une source de fécondité pour les céréales, les légumes et les fruits de toutes espèces; c'est une mine d'or que l'on gaspille et qui, entraînée par la Seine, se perd dans l'Océan.

Avant de renvoyer à la Seine ces eaux fétides, il faudrait les purifier, retenir les matières organiques qu'elles renferment et les utiliser comme engrais. Cette purification commence à se réaliser sur une grande échelle. Une exploitation est organisée à Clichy : à l'aide d'une pompe à vapeur, elle amène dans des bassins l'eau de l'égout collecteur. On recueille les matières grasses qui se figent à la surface du liquide fangeux, puis on fait écouler l'eau par des canaux ouverts dans des champs cultivés; elle sert à l'irrigation, et laisse en dépôt sur son passage un sédiment organique, un engrais précieux qui contribue puissamment à enrichir le sol. Après avoir circulé dans ces canaux, l'eau de l'égout collecteur est déjà bien modifiée : de noire et épaisse qu'elle était, elle est devenue jaunâtre. On la recueille dans de nouveaux bassins, où elle est additionnée de sulfate d'alumine qui achève de précipiter les substances organiques qu'elle contient. Après un repos, on la fait écouler dans la Seine, et c'est merveille de l'y voir tomber en une cascade limpide, dénuée de toute odeur, privée de toute souillure. Si vous passez l'été dans ces champs, peut-être vous demanderez-vous, étonnés, à quoi sont dues la richesse des cultures qu'on y admire, la force, la prospérité des légumes qui y croissent. En suivant les rigoles d'irrigation, vous arriverez à l'égout collecteur, et la beauté de la culture de ce petit coin de terre promise vous sera expliquée. Espérons que de nouveaux travaux, de nouvelles tentatives, permettront de développer avec soin ce système de purification, si simple, si ingénieux, des eaux d'égout.

SIGILLOGRAPHIE

DE LA COMMUNE DE BESANÇON.

De même que l'on n'arrive sûrement à saisir l'étymologie d'un mot qu'en suivant, à travers les textes, les variantes de prononciation et d'écriture qui ont affecté ce mot, de même aussi le sens des symboles héraldiques ne peut se déduire que d'un examen scrupuleux des monuments figurés qui portent ces emblèmes.

Les monuments dont il s'agit, les *sceaux*, ont, pendant un grand nombre de siècles, tenu lieu de la signature; plus tard ils servirent encore à l'authentiquer et à la corroborer.

Nous voudrions montrer, par un exemple caractéristique, le parti que l'on peut tirer de ces objets d'art pour trouver la raison d'être d'une armoirie; et nous avons choisi, dans ce but, la série, encore à peu près inédite [1], des sceaux dont usa la commune de Besançon depuis ses origines jusqu'à la révolution française.

Après la ruine de Besançon par les Barbares, au quatrième siècle, l'autorité de l'évêque se substitua dans cette ville au fonctionnement anéanti du municipe romain. Ce qui survivait de la vieille population gallo-romaine conserva la liberté personnelle, mais en devenant, quant à ses biens, tributaire de l'Église. Autre fut la situation des campagnards qui vinrent s'abriter derrière les murailles relevées par les soins du clergé : ceux-là furent réputés les hommes du prélat, taillables et corvéables à sa volonté, assujettis à cette condition de demi-servage dont le caractère saillant était la mainmorte.

Lorsque le vent de la révolution communale descendit, au douzième siècle, du nord sur l'est de l'ancienne Gaule, ces deux classes d'individus se donnèrent la main pour secouer le joug de la domination cléricale. A la suite d'une série d'insurrections soutenues par l'aristocratie laïque de la province, la mainmorte et les tailles arbitraires furent abolies et converties en redevances fixes que dut payer la masse des citoyens. Cet arrangement fut sanctionné par un diplôme de l'empereur Frédéric Barberousse, en date à Colmar du 9 mai 1180.

Aucune distinction d'état civil n'existant plus entre les citoyens, la population laïque forma désormais un ensemble compacte, lié par la solidarité des intérêts, mû par l'unanimité des tendances. La première pensée collective de cette association fut de renouer avec les souvenirs gallo-romains, pour se saisir des anciennes propriétés municipales sur lesquelles les habitants de Besançon n'avaient cessé d'exercer des droits d'usage. On vit ensuite ce tiers état s'intituler ouvertement commune, frapper des impôts, en recueillir le produit dans une caisse publique, accaparer un beffroi paroissial pour y suspendre une *bancloche*, enlever du chevet de l'archevêque les clefs des portes urbaines, organiser un gouvernement civil, et en confier l'exercice à douze prud'hommes élus annuellement par les citoyens.

Toutes ces conquêtes s'opérèrent pendant les vingt dernières années du douzième siècle et les vingt premières du treizième : à chacune d'elles les archevêques opposèrent une vive résistance. L'un de ces prélats, Gérard de Rougemont, fut expulsé de la ville par le populaire, et mourut en criant vengeance auprès de l'empereur d'Allemagne. Son successeur, Jean Algrin, fut un instant plus heureux : il parvint lors de son entrée, en 1225, à dissoudre la commune; mais il fit un étrange abus de sa victoire : cent des principaux citoyens durent venir lui demander pardon et recevoir la flagellation de sa main. Une réaction terrible suivit cette humiliante exécution; Jean Algrin n'échappa au ressentiment public qu'en échangeant son siége contre l'évêché de Sabine.

La noblesse du comté de Bourgogne, intéressée à l'amoin-

[1] Jean-Jacques Chifflet, dans son *Vesontio* (I, p. 58), et M. Éd. Clerc, dans son *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté* (I, p. 448 et 474), ont reproduit cinq de ces monuments, mais d'une manière absolument inexacte.

drissement des archevêques, continuait à pactiser avec la commune : aussi les sentences des papes et des empereurs dirigées contre les Bisontins demeuraient-elles sans résultat, l'Église étant à peu près réduite aux armes spirituelles pour les soutenir Or, le populaire ne manquait pas de gens instruits à qui les études universitaires avaient appris l'art de *distinguer*, et ceux-ci ne se faisaient pas faute d'enseigner à tous que l'excommunication, lorsqu'elle procède d'une partie qui fulmine dans sa propre cause, est essentiellement récusable et n'atteint pas la conscience. On voyait ainsi les mêmes hommes vénérer profondément l'archevêque à l'autel, tandis qu'ils le combattaient à outrance dans ses prétentions territoriales.

Cette disposition des esprits se lit d'une façon très-nette sur le plus ancien sceau de notre commune. On y voit, en effet, les images de deux reliquaires insignes : le bras de saint Étienne et la croix processionnelle appelée *crux pretiosa*, qui se conservaient l'un et l'autre dans celle des églises cathédrales de Besançon qui était vouée au premier martyr. Malgré les signes religieux qui le décorent, ce sceau fut mis au nombre des abus commis par les Bisontins, et dénoncé comme tel dans une bulle du pape Alexandre IV, en date à Anagni du 29 janvier 1259. «Ils ont fait fabriquer, disait le pontife, un sceau à leur usage... ; ils y ont inscrit non les mots : *Sceau de la commune*, mais ceux-ci : *Sceau de tous les citoyens de Besançon.* »

Un contre-sceau, dont ne parle pas la bulle, apparaît au dos de la plupart des empreintes de ce monument. L'image qui y figure, entourée de la légende SIGILVM VERITATIS, consiste en quatre colonnes avec un toit conique,





Grand sceau et contre-sceau de la commune de Besançon (milieu du treizième siècle). — Dessin de A. Castan.

lequel est surmonté et accolé par trois croix. Pour comprendre le sens de cette représentation, il faut savoir qu'au centre du plateau rocheux qui servit en tout temps de citadelle à Besançon, se dressaient quatre énormes colonnes provenant d'un temple gallo-romain. Le populaire faisait grand cas de ces vestiges : ils symbolisaient à ses yeux tout un passé de libertés municipales dont la restauration était le mot d'ordre du moment. En associant, sur le contre-sceau qui nous occupe, les colonnes romaines et le signe de la foi chrétienne, la commune résumait d'une façon très-expressive les deux points essentiels de son programme.

Peu après 1290, la commune jugea convenable de modifier son grand sceau. Le second type ne différa sensiblement du premier que par l'addition d'une aigle couronnée,



Grand sceau de la commune de Besançon (fin du treizième siècle). Dessin de A. Castan.

placée en regard du bras de saint Étienne. Ce nouvel emblème exprimait un changement considérable qui venait de s'accomplir dans la situation de la commune. En 1289 (22-29 août), l'empereur Rodolphe de Habsbourg, jaloux de soustraire Besançon à l'influence des émissaires du roi de France, avait inutilement tenté d'emporter militairement cette place. L'année suivante, Jean de Chalon-Arlay, beau-frère et lieutenant du même Rodolphe, était parvenu, au moyen d'un blocus, à faire composer les citoyens Mais, en échange de sa soumission à l'Empire, la commune demanda la reconnaissance légale de son existence et la confirmation de franchises qu'elle prétendait avoir recueillies dans la succession du municipe romain. Un diplôme apocryphe de l'empereur Henri VI, fabriqué pour la circonstance, témoigna de cette possession. La supercherie réussit à merveille; et Rodolphe, qui avait d'ailleurs à cœur de s'attacher les Bisontins, homologua le coutumier que lui présentait la commune. Besançon fut par le fait constitué en république et assimilé aux villes impériales libres de l'Allemagne. Or, il était de règle que celles-ci fissent entrer l'aigle de l'Empire dans leurs emblèmes officiels : notre commune dut se conformer à cet usage, et ce fut la raison qui la détermina à renouveler son grand sceau.

Vers le milieu du quatorzième siècle, la commune fit graver, à l'usage de ses contrats avec les particuliers, un petit sceau qu'elle intitula *sceau secret*. On y reproduisit, en le rajeunissant quant au style, le motif qui décorait l'ancien contre-sceau. Les colonnes traditionnelles furent reliées cette fois par trois frontons gothiques, chacun surmonté d'une croix.

Cependant, d'année en année, la politique de la commune s'accentuait dans le sens d'une séparation complète



Petit sceau de la commune de Besançon (milieu du quatorzième siècle). — Dessin de A. Castan.

du religieux et du civil. Toujours très-dévoués à la foi chrétienne, les citoyens n'en poursuivaient pas moins la



Petit sceau de la commune de Besançon (commencement du quinzième siècle). — Dessin de A. Castan.

revendication des lambeaux de terrain que les chapitres et abbayes de la ville détenaient encore. Conséquente avec cet esprit, la commune affranchit le champ de ses sceaux de toute image religieuse. Cette innovation apparut pour la première fois sur un petit sceau gravé vers 1410. On n'y figura qu'une aigle éployée, avec une légende conçue dans un latin qui n'est pas précisément classique : SEGIELLVM CIVIVM BISVNTINVM.



Grand sceau de la commune de Besançon (1434). — Dessin de A. Castan.

En 1434, la commune arbora plus solennellement le même symbole. Elle fit, à cette époque, graver un grand sceau où s'épanouissait également une aigle. L'espace le permettant, on trouva bon de figurer, par-dessous l'oiseau, le rocher de Saint-Étienne avec les colonnes antiques qui y existaient. Le temps avait miné ces colonnes, et leur nombre se trouvait réduit de moitié : nous ignorons à quelle date périt la première; mais nous savons positivement que, le 25 janvier 1397, il s'en écroula une sur trois seulement qui restaient. On s'explique ainsi cette représentation de deux colonnes posées sur un roc et accostant les serres d'une aigle éployée. Autour du tableau on lit en légende : SIGILLVM MAGNVM VNIVERSITATIS CIVIVM BISVMTINORVM. Ce grand sceau servit, jusqu'à la révolution française, à authentiquer les actes importants de la commune de Besançon.

A partir de la création de ce type, les deux colonnes devinrent, dans les combinaisons héraldiques de notre commune, l'appendice obligé de l'aigle. Le petit sceau de 1410 ne comportant que cette dernière figure, on le remplaça par une gravure mieux en harmonie avec le grand sceau, dont elle devait être fréquemment la contre-marque. Mais le champ n'étant point ici assez vaste pour comporter la représentation d'un rocher, on se borna aux deux colonnes, sans supports, qui ressortirent sur les ailes de l'aigle et vinrent buter contre les serres de cet animal. La légende fut exactement calquée sur celle du petit sceau précédent.



Petit sceau de la commune de Besançon (1434). — Dessin de A. Castan.

Le latin barbare de cette légende ne tarda pas à offusquer les gens lettrés, qui devenaient de plus en plus nombreux dans le conseil de la commune. Cette considération fut, croyons-nous, la seule qui détermina, vers 1450, un renouvellement du petit sceau; car la modification ne porta que sur la légende, laquelle alors fut ainsi conçue : SIGILLUM CIVIUM BISUNTINORUM. Ce petit sceau se plaquait encore, dans les premiers temps de la révolution française, au bas des lettres de citoyen que décernait la commune.



Petit sceau de la commune de Besançon (milieu du quinzième siècle). — Dessin de A. Castan.

Les deux éléments constitutifs des armoiries de Besançon avaient été trouvés par le quinzième siècle; mais le siècle suivant dut être choqué par la façon maladroite dont

on les avait associés. Le goût aussi bien que la logique condamnaient cette disposition de deux colonnes lancées dans l'espace et n'ayant aucune liaison avec l'aigle dont elles suivaient le vol. Les artistes de la renaissance étaient assez ingénieux pour trouver un remède à cette bizarrerie : l'expédient qu'ils imaginèrent consista dans le repos des bases des colonnes sur les serres de l'aigle. Cette modification heureuse fut inaugurée par un signet à l'usage de la correspondance de la commune, que l'on grava dans la première moitié du seizième siècle, et autour duquel on lit : SIGILLVM CIVITATIS IMP. BISVNTINÆ.



Signet de la commune de Besançon (première moitié du seizième siècle). — Dessin de A. Castan

Cette image laissait encore à désirer au point de vue de la vraisemblance; car les colonnes s'y montrent posées, dans un équilibre d'une nature peu stable, sur un seul doigt des serres de l'animal. Une dernière correction restait à accomplir : elle fut l'œuvre d'un graveur des monnaies que frappa la commune, en vertu d'un privilége de l'empereur Charles-Quint, à partir de 1537. Ce graveur eut le bon esprit de retourner les pattes de l'aigle et de faire entrer les bases des colonnes dans les serres de l'oiseau Les belles armoiries de Besançon reçurent ainsi leur formule définitive.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy p. 254.

IV

Grâce à l'activité et à l'esprit d'ordre de ma mère, notre petite maison me parut bientôt aussi confortable et aussi agréable que si c'eût été une belle maison; et nous nous y tenions fort bonne compagnie l'un à l'autre. Ma mère, timide et silencieuse avec des étrangers, et même avec mes oncles, était pleine d'abandon et d'enjouement avec moi. Je suivais comme externe les classes du collége de Sainte-Preuve. Chose étrange! mon séjour au collége ne m'a laissé que des souvenirs très-agréables. Je ne me souviens pas si nous travaillions beaucoup, et s'il est sorti de cet établissement de bien grands clercs, mais je sais très-bien que la classe ne nous ennuyait pas. Comme ce n'était pas non plus l'habitude de la maison d'accabler les élèves de ces énormes devoirs qui ne leur laissent pas une minute de répit, j'avais tout le temps, dans les entre-classes, de me promener avec ma mère, ou bien de lire et de relire les quelques volumes qui formaient la bibliothèque de mon père. Je m'étais épris surtout de *Don Quichotte*, et des Fables de la Fontaine. Les jeudis, nous partions faire de bonnes promenades aux environs; ou bien ma mère prenait son ouvrage, et nous allions nous installer sous les saules au bord de la rivière. Ma mère travaillait, et moi, j'entremêlais les plaisirs de la pêche et ceux de la lecture, et je me souvenais de cela avec un plaisir infini pendant toute la semaine, attendant avec une joyeuse impatience le moment de recommencer. Je retrouve dans ma mémoire les souvenirs les plus charmants de chemins creux avec des talus pleins d'herbes et de fleurettes, de petits ruisseaux découverts avec des cris de joie dans le repli de quelque vallon inconnu, de sentiers à travers les prés pleins de marguerites et de boutons-d'or, de chasses aux lézards gris sur les murs en pierre sèche qui forment la clôture des vignes. Un seul jour tranche sur ce fond lumineux par sa teinte grise, plate et monotone : c'est le dimanche. Ce jour-là, nous dînions chez mes oncles.

Dès le matin, à mon réveil, j'avais présente à l'esprit cette idée navrante : Nous dînons ce soir chez l'oncle Jean, ou bien chez l'oncle Guillaume. Et cela pesait sur toute ma journée comme un gros nuage noir. En déjeunant, avant la messe, je disais à ma mère : « — S'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, cela nous empêcherait d'aller dîner là-bas. Si le sous-préfet avait, par hasard, invité mes oncles à dîner, ou à jouer aux cartes avec lui, ou quelque chose comme cela, ils seraient bien obligés d'y aller, n'est-ce pas, mère? » Quand nous étions à la messe, je faisais de mon mieux pour suivre l'office avec recueillement, et j'y réussissais parfois; mais quand le sermon était trop long ou s'élevait à des hauteurs où je ne pouvais plus le suivre, il me semblait que ma tête bourdonnait comme quand l'oncle Jean parlait politique, et je finissais par croire que c'était lui que j'entendais. Quand le serpent, pour donner le ton aux chantres, préludait sur son instrument aux notes sourdes, il me semblait entendre les ronflements de l'oncle Guillaume, qui se mettait dans l'ombre pendant que les autres jouaient aux cartes, et prétendait toujours n'avoir pas dormi une seconde.

Quand j'entendais sonner l'*Angelus* de midi, « Allons, me disais-je avec un gros soupir, dans quatre heures nous y serons! » Et alors il m'était impossible d'entreprendre quoi que ce soit, pas même une petite lecture de la Fontaine ou de *Don Quichotte*. S'il faisait beau, je refusais avec maussaderie de me promener; s'il pleuvait, mes idées devenaient si lugubres que je m'étonne de n'être pas tombé sérieusement malade. Je le désirais parfois, pour éviter le supplice périodique du dîner et de la soirée. La contrainte et l'ennui, surtout l'ennui prévu et inévitable, sont des choses si épouvantables pour l'imagination d'un enfant!

V

A quatre heures précises nous arrivions, et l'on ne dînait qu'à cinq heures et demie! première étape à franchir dans ce désert d'ennui qui me paraissait sans limites. J'avais souvent demandé à ma mère de ne me conduire *là-bas* qu'à l'heure du dîner; mais elle m'avait répondu nettement que ce ne serait ni poli ni respectueux pour nos parents. Nous arrivions donc invariablement à quatre heures; invariablement aussi, mes deux tantes étaient là, en grande toilette, et plus guindées que de coutume. Saluts cérémonieux, suivis d'une conversation à bâtons rompus sur la façon d'une robe, le moyen d'économiser un lé d'étoffe; sur certaines recettes de cuisine, sur les roueries des fournisseurs, le peu de dévouement des domestiques, et les travers du prochain.

Je me vois d'ici, assis avec ma casquette sur mes genoux, glacé dès l'entrée, n'osant plus, une fois installé, ni tousser, ni éternuer, ni bouger; plongé dans un ennui profond, démesuré; me torturant l'esprit pour me raccrocher à quelque idée agréable, et naturellement n'y parvenant pas. Alors, je regarde autour de moi, et je retrouve soit chez l'un, soit chez l'autre de mes oncles, toujours la même propreté revêche, la même symétrie ennuyeuse, la même vulgarité « cossue. » Les meubles sont froids et corrects, froidement et correctement rangés; pas un livre, pas une brochure sur le guéridon, poli comme un miroir. Chez l'oncle Jean, il y a dans des cadres dorés des gravures à la manière noire, mais si haut placées que nul œil mortel n'en a pu connaître le sujet. Sont-ce des paysages, des chasses, des tableaux d'intérieur? Je ne l'ai jamais su, car pour le savoir il aurait fallu grimper sur une chaise ou

sur un fauteuil Or ces meubles carrés, du plus pur style empire, étaient par eux-mêmes si gourmés et si peu familiers, que c'est tout au plus si j'osais m'y asseoir; comment aurais-je été assez téméraire pour y grimper? La cheminée est ornée aux deux coins de deux flambeaux très-compliqués, que l'on n'allume jamais et que des globes protégent contre les insultes des mouches. La pendule, sous globe aussi, se compose d'un berger de Florian doré, qui, dans un pré également doré, mène paître des moutons argentés. Quant à la pendule proprement dite, je la déteste, et elle me le rend bien; si elle ne me détestait pas, aurait-elle un tic-tac si ennuyeux et des aiguilles si lentes? Le cadran me fascine; je ne voudrais pas le voir, et j'ai toujours les yeux dessus En face de la cheminée, sur une console dont il m'est défendu d'approcher, navigue, toutes voiles dehors, un petit navire d'ivoire, souvenir d'une excursion à Dieppe : lui aussi, il est sous globe. Je me figure qu'il s'ennuie de faire toujours la même manœuvre, et pour cette raison il m'inspire quelque sympathie.

Et au milieu de tout cela il y a un petit garçon vêtu de noir, qui cache ses bâillements derrière sa casquette, qui a les yeux tout rouges à force de se les frotter pour ne pas s'endormir. C'est comme un fait exprès, il n'a jamais eu tant d' « inquiétudes » dans les jambes. Cela se manifeste d'abord au pied droit, puis remonte au genou; puis cela passe du genou droit au mollet gauche, puis revient au mollet droit. Je résiste une première fois à la tentation absurde d'allonger brusquement les deux jambes : j'y résiste deux fois, j'y résiste un nombre incalculable de fois; puis, au moment où je m'y attends le moins, sans que je sache comment cela se fait, mes deux jambes se détendent comme un ressort. Il y a un bruit de chaise qui recule, deux talons qui frappent violemment le parquet. Tante Emma jette un cri d'effroi; tante Sophie, de sa voix lente, parle d'un petit garçon qui semble avoir la danse de Saint-Guy : c'est peut-être moi. Ma mère me jette un regard de compassion et de reproche, et je reprends ma faction.

Chez l'oncle Guillaume, pour varier, les personnages sont les mêmes; les meubles sont aussi sévères et aussi malveillants pour moi. Seulement, il n'y a pas de gravures à la manière noire; mais, en revanche, il y a deux pendules. La première trône naturellement sur la cheminée. Un Rousseau d'opéra comique, dans une élégante pose de danseur, tient à bout de bras un énorme registre sur lequel il écrit en se jouant le *Contrat social*. L'homme me déplaît; le registre me rappelle ceux qui sont dans le magasin de Courtois frères. Le mot *Contrat social* me jette dans toutes sortes de suppositions absurdes. Quant au cadran, lui et moi nous ne sommes pas en bons termes. Il semble que celui de l'oncle Jean lui ait donné le mot pour marquer des heures de cent vingt minutes quand je suis là. L'autre pendule est incrustée dans un tableau qui représente une église, mélange incohérent de tous les styles connus ou inconnus.

Cette pendule joue deux airs : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, et *Marlborough s'en va-t-en guerre*. Aux heures, elle déclare donc aux personnes présentes qu'elle a du bon tabac dans sa tabatière, mais que ce n'est pas pour leur nez; aux demies, elle leur annonce mélancoliquement le départ de Marlborough pour la guerre, et ajoute qu'elle ignore l'époque probable de son retour.

Sur une console dont l'oncle Guillaume avait dû emprunter l'idée et le modèle à son frère Jean, un pivert empaillé grimpait le long d'une bûche dressée debout, et y cherchait depuis des années un insecte imaginaire. Lui aussi était sous un globe, lui aussi avait l'air de s'ennuyer; et je me demandais quelquefois, pour passer le temps, lequel des trois s'ennuyait le plus, du petit navire d'ivoire, du pivert empaillé, ou de moi.

La suite à la prochaine livraison.

UTILITÉ DE LA DOULEUR.

Depuis longtemps je sais tes chagrins; et si, avec toi, j'ai paru les ignorer, ç'a été pour ne pas toucher la plaie trop vive encore. Maintenant je crois qu'il serait mal à un ami tel que je le suis vraiment pour toi de garder un plus long silence. Si mes paroles ravivent ta blessure, pardonne-le à l'affection qui nous lie. La fortune devrait, ce semble, épargner les âmes comme la tienne; et c'est, au contraire, sur les bons qu'elle aime à *passer son humeur*. D'autre part, moi qui ne nie pas la Providence, je crois qu'elle donne à dessein les enseignements solennels de la douleur à qui est capable de les sentir, parce que de la douleur, et d'elle seulement, naissent les grandes choses et sortent, comme la fleur sort de l'épine, les caractères forts. Dans la joie, l'homme est distrait, imprévoyant, infécond; les facultés élevées de son esprit ou n'existent pas, ou ne se manifestent pas; un malheur les fait éclater, comme l'acier la pierre à fusil.

Joseph GIUSTI.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. pages 119, 167, 199, 231.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

A. Outils du dehors. — Suite.

7° *Laurier-cerise*. — Beaucoup de chasseurs d'insectes, en Angleterre, enferment leurs insectes, au moment de la capture, dans des flacons aux trois quarts remplis de feuilles hachées de laurier-cerise (*Prunus lauro-cerasus*). On dit que les insectes s'y conservent des mois entiers, et il est probable que l'acide prussique, qui existe en assez grande quantité dans la plante et surtout dans les feuilles, est l'agent anesthésique pour les insectes et conservateur vis-à-vis des moisissures et pourritures possibles. On peut garder des insectes jusqu'à quatre ans même dans ces flacons.


FIG. 31.

8° *Flacon d'acide phénique* (fig. 31). — Ce petit flacon, emballé dans un étui de buis, porte un bouchon à l'émeri garni d'une pointe de verre effilée pour porter le liquide dans les endroits les plus profonds et les plus étroits.

A ce flacon, utile surtout pour la chasse aux hyménoptères, on peut en joindre un second rempli d'ammoniaque liquide.

9° *Pinces*. — Il en faut deux différentes : l'une (fig. 32) est à pointes fines, longues et droites; elle sert à saisir les insectes dans les écorces des troncs d'arbres, où nos doigts trop gros ne pourraient aller les chercher ou bien ne le feraient qu'en les endommageant.

La pince figure 33, au contraire, est à la fois un *outil du dehors* et *du dedans*; c'est avec elle que l'on saisit *toujours* les épingles que l'on veut piquer ou enlever. Elle est recourbée, afin que l'on puisse prendre l'épingle au-dessous de l'insecte; le dessus de cette pince

sera strié, pour qu'elle ne glisse pas dans les doigts. Cet outil sert sans relâche.



Fig. 32.

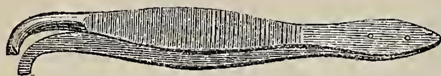


Fig. 33.

10° *Épingles* (fig. 34). — Les épingles à insectes se font en Allemagne et en France : elles comportent dix numéros suivant leur grosseur, et on les choisit toutes de la même longueur, 0m.036, 0m.040 ou 0m.042, selon les goûts.

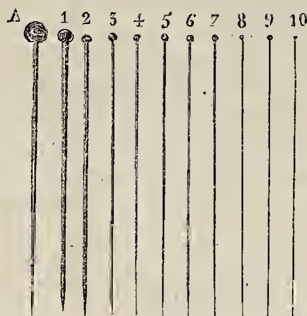


Fig. 34.

Les épingles à tête sont très-bonnes, pourvu qu'elles soient longues, tant qu'il s'agit des insectes ordinaires; mais dès qu'il faut préparer des insectes d'une taille excessivement petite, on est obligé d'employer autre chose, par exemple, pour piquer les microlépidoptères. Dans ce cas, les épingles doivent naturellement être très-fines, mais avoir deux pointes : l'une qui sert à piquer le papillon quand il est renversé sur le dos, ce qui évite l'inconvénient de traverser le corps avec la plus grande partie de l'épingle; l'autre, destinée à fixer le tout sur le fond des boîtes. On pique entre la première paire de pattes, et l'on fait passer l'épingle au travers du corselet, qu'il faut avoir grand soin de conserver intact : pour cela, on appuie l'insecte sur un papier glacé que l'on perce en même temps, de manière que l'épingle dépasse de 5 millimètres environ.

11° *Pelote* (fig. 35). — Elle se pend à la boutonnière pour demeurer toujours à portée de la main : on la fait



Fig. 35.

soi-même avec deux cartons recouverts de soie et reliés par un ruban plus ou moins large dans lequel on enfonce les épingles.

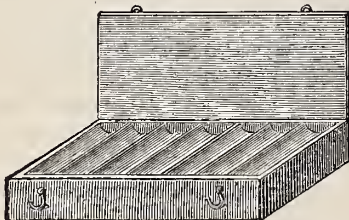


Fig. 36.

12° *Boîte à épingles* (fig. 36). — Elle demeure dans le sac ou au logis. On la munit de numéros apparents en dedans, afin d'y déposer une provision suffisante pour plusieurs chasses, et, le soir, elle aide beaucoup à la prompte répartition des trouvailles du jour.

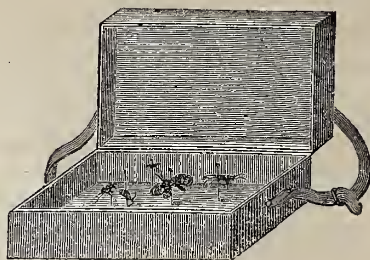


Fig. 37.

13° *Boîte de chasse* (fig. 37). — Cette boîte peut être, soit séparée, soit l'intérieur presque entier du sac de chasse.

14° *Sac de chasse* (fig. 38). — Toutes les parties sur lesquelles on enfoncera les épingles seront revêtues de feuilles de liége ou de moelle d'aloès : on colle à leur surface du papier blanc et lisse, non-seulement pour fermer les interstices, mais pour suivre plus facilement les accidents favorables ou nuisibles qui peuvent se produire dans la collection.

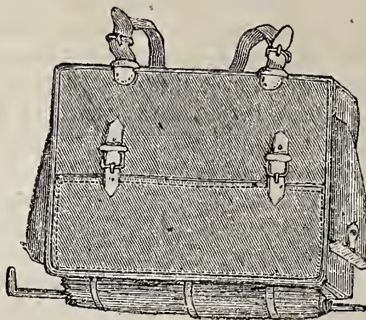


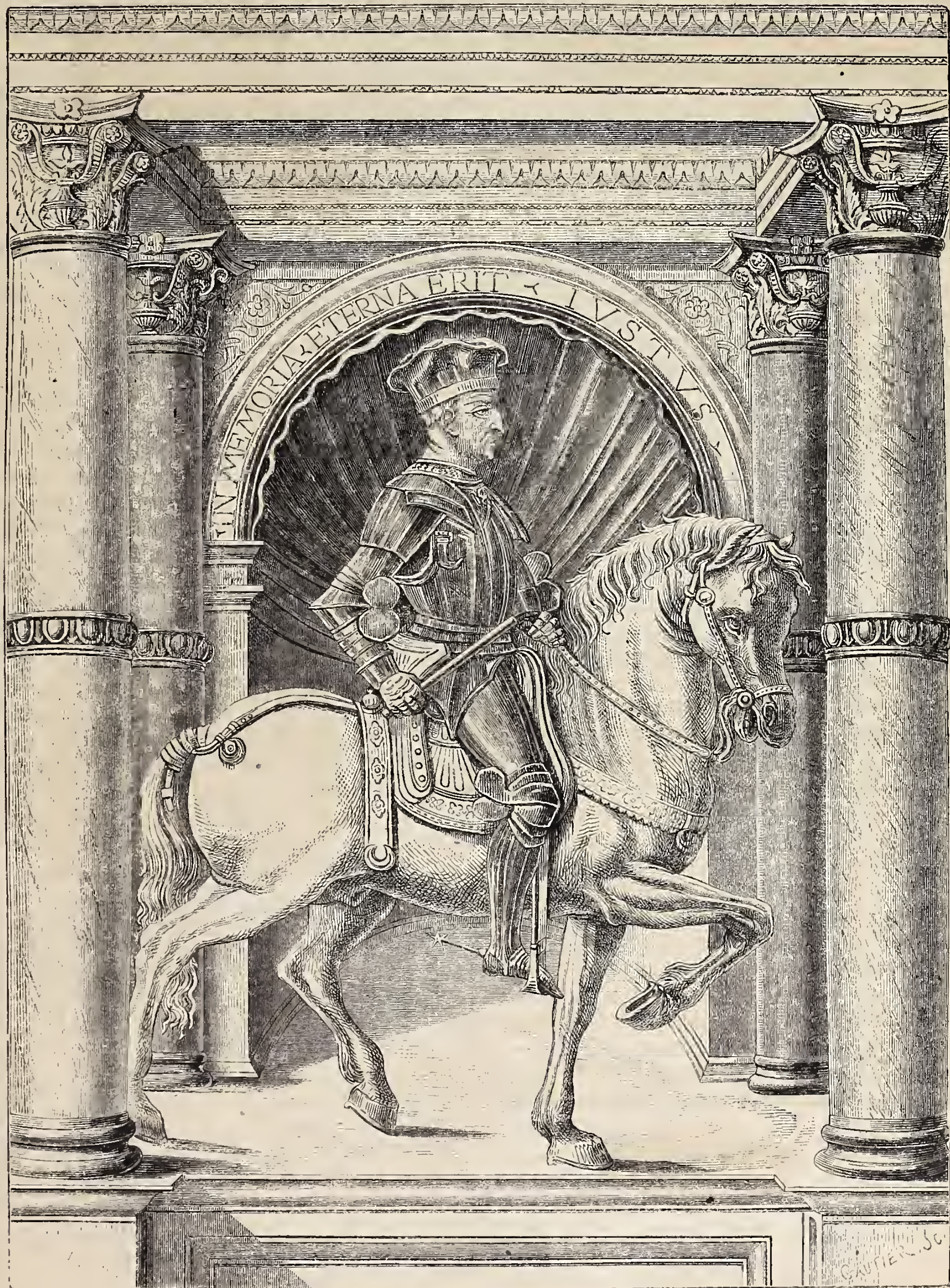
Fig. 38.

Le sac de chasse à dos est préférable à tous les autres, parce qu'il laisse les deux bras libres pour agir, et qu'il est aussi peu fatigant que possible. On le couvrira en toile ou en moleskine; le cuir est très-lourd. On fera bien d'y ajouter ou pratiquer beaucoup de poches, de coins et de divisions. Il doit contenir, dessus ou dedans, une place pour les vivres de la journée et quelques menus ustensiles de toilette et de vêtement : mouchoirs, chaussettes, etc., etc. Il renfermera un couteau à tire-bouchon et une tasse.

Nous trouvons difficile de conseiller à une jeune fille de faire provision de cigares ou de joindre à son bagage une pipe et sa fourniture de tabac. Nous ne parlons de ces choses que parce que la fumée est un utile auxiliaire pour faire sortir beaucoup d'insectes de leurs retraites, et souvent les plus rares ne se laissent prendre qu'ainsi. Coléoptères, hémiptères, seraient-ils donc hors d'atteinte pour nos jeunes chasseresses?... Non, sans doute. Elles feront de la fumée sans fumer. Rien n'est plus simple au moyen d'un petit modèle d'*enfumoir* qu'elles joindront à leur bagage, — pipe d'un nouveau modèle qu'elles manœuvreront comme un soufflet avec la main, et qu'elles se procureront chez tous les marchands d'appareils pour les serres. *La suite à une prochaine livraison.*

GIACOMUZZO ATTENDOLO,

SURNOMMÉ SFORZA.



Jacques Attendolo Sforza, d'après la miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale (département des manuscrits) (1).
Dessin de Féart

Nous avons déjà très-brièvement raconté l'étrange histoire de ce condottiere (t. XXXIV, 1866, p. 145), aïeul du Ludovic Sforza dont Commines a si bien tracé le caractère astucieux plutôt qu'habile, et qui s'en vint mourir dans une sorte de détresse au château de Loches. Un manuscrit précieux, que nous avons rencontré en furetant à la Bibliothèque impériale, nous permet de donner aujourd'hui plus de détails.

Avant que Placentino eût fabriqué une belle généalogie écrite en latin, qui attestait l'origine guerrière des Sforza,

(1) Cette belle miniature est due à Antonio da Monza. Le manuscrit a été terminé le 20 septembre 1490. Il offre au milieu de ses arabesques un charmant portrait de Ludovic le More. — Voy. ce que dit sur ce livre le marquis G. d'Adda, *Gazette des beaux-arts*, août 1868, p. 144.

On lit en tête de la première page : « Initium et origo generationis

et qui faisait venir directement ses ancêtres d'une noble famille issue de la Dacie, ou tout simplement de la Transylvanie, on se répétait en secret que ce terrible conducteur de condottieri, qu'on redoutait dans le Milanais sous le nom de Giacomuzzo, était l'un des vingt et un enfants faméliques d'un pauvre paysan nommé Jean Attendolo. Sa mère, bonne, compatissante, songeait chaque jour à faire de nouveaux efforts pour pourvoir à la nourriture de ce nid désordonné. L'enfant était récalcitrant, tapageur; on l'avait surnommé *Becchetto*, le porte-bandelettes.

Nous avons dit comment un jour, à l'âge de vingt ans, s'ennuyant de son métier de cultivateur, il lança contre un arbre son soc de charrue ou sa hache en disant : « Si je le manque, je reste laboureur! » Le fer entra dans le tronc d'arbre; Giacomuzzo s'écria : « Je suis soldat!... »

Il eût pu dire aussi bien : Je suis chef de bande. En ces temps de troubles, un homme résolu et fort appelait sous ses ordres quelques paysans disposés à le suivre, et de sa toute-puissante volonté devenait capitaine de condottieri. Avait-il pillé quelque bourgade opulente, brûlé quelque village, et au besoin dévalisé quelques convois, les princes italiens s'empressaient de traiter avec lui et de l'attacher à leur fortune. Les premiers soldats d'Attendolo furent, dit-on, ses parents, ou même les simples paysans du bourg de Cotognola, dont nous restituons ici le vrai nom altéré par Sismondi. Ajoutons cependant que Jacques Attendolo n'acquit une véritable réputation militaire que lorsqu'il eut servi lui-même sous Albéric de Barbicano, le plus hardi chef de bande de ces temps de troubles. Il eut alors pour compagnon d'armes ce Braccio de Montone qui, pendant trente ans, devint son antagoniste et fut souvent son rival heureux.

Durant ces temps orageux, au début de ce quinzième siècle qui réalisait si complétement les imprécations du Dante, à l'époque funeste où trois papes se disputaient la tiare, où trois empereurs s'arrachaient les lambeaux de l'État, certaines fortunes particulières, humbles d'abord, devinrent en quelques années prodigieuses, et Sforza le prouva bien. Mais dans ces élévations subites il était bien peu d'hommes qui ne dussent leur prospérité apparente au pillage et au parjure. « Les soldats, dit Sismondi, passaient en cruauté tout ce qu'on raconte des peuples les plus barbares; aucun genre d'enthousiasme ne les animait, aucun sentiment généreux ne pouvait trouver accès auprès d'eux. Ils ne connaissaient que la passion guerrière, que le désir de la richesse, de la licence et du carnage. Aucun esprit de parti; aucun zèle religieux, ne leur avait mis les armes à la main; aucune pitié, aucun respect divin ou humain, ne pouvait les leur faire poser. Les peuples exposés à leur barbarie souffraient d'autant plus qu'ils étaient plus civilisés. »

Tel était le caractère indompté des hommes que le terrible Attendolo devait commander pendant plus de trente ans. En mettant même de côté les exagérations du panégyrique de Placentino, Giacomuzzo était dans sa jeunesse aussi remarquable par sa beauté que par sa force physique. Il était doué d'une faculté plus précieuse encore; il savait entraîner par son éloquence native les hommes qu'il conduisait avec tant d'habileté [1]. Il n'y avait pas d'exemple, disait-on, que ceux qui avaient fait serment de lui obéir se laissassent jamais séduire par les promesses des autres condottieri. Sa troupe choisie, mais en général peu nombreuse, devint à la longue tellement redoutée qu'elle ne craignit guère que celle de Braccio di Montone.

La première action quelque peu importante qui mit en relief l'habileté du jeune chef eut lieu le 24 septembre 1405, au passage de la *Cornia*. Sforza était alors aux gages de la république de Florence; il battit complétement Gaspard de Pazzi, qui était venu avec six cents cavaliers d'élite au secours des Pisans en guerre avec leurs redoutables voisins. On remarqua non-seulement son courage, mais on admira surtout sa persévérance à profiter de la victoire.

Peut-être est-ce à cette époque peu connue qu'il faut faire remonter la haine implacable que le jeune condottiere conçut contre un chef de bande renommé qu'on appelait Otto Bon-Terzo. Ce soldat de fortune qui s'était rendu maître de Parme et de Reggio, dont il était devenu seigneur, était à la tête du parti gibelin. On rapporte que la république acheta son inaction par une somme énorme. Peut-être notre condottiere se trouva-t-il lésé dans ce marché honteux; mais au bout de peu d'années, le 17 mai 1409, Otton Bon-Terzo fut assassiné par ordre de Sforza. Ce crime fut commis, dit-on, à l'instigation de Nicolas d'Este, qui prétendait avoir le droit de châtier un chef perfide qui avait menti à sa foi jurée.

Le délai d'un service convenu étant expiré, Giacomuzzo mettait son épée à la disposition du maître qu'il se choisissait pour un temps. C'était la morale suivie à cette époque de corruption qu'a si justement flétrie le Dante et dont l'histoire se détourne avec effroi. Suivi de sa renommée, Sforza était passé au service du pape; il quitta bientôt le souverain pontife, si peu assuré de sa position suprême, pour accepter les propositions du cauteleux Ladislas, l'indigne époux de cette Jeanne de Naples qui, dans ses déportements, se montra encore plus indigne que lui de la couronne. Dans cette cour, où il arriva précédé de sa haute réputation, en 1412, Sforza fut cependant apprécié à sa valeur : on y comprit que c'était le seul homme de guerre qu'on pût opposer à Florence; il connaissait les points vulnérables de cette république. Il l'avait servie comme un sujet, il la dédaignait alors comme un prince dont le pouvoir allait grandir.

Nous ne saurions répéter ici les scènes trop souvent sanglantes dans lesquelles Sforza joua un rôle parfois terrible, sous le nouveau maître qu'il s'était choisi. Le pillage de Rome qui s'exécuta sous l'étrange prétexte de porter secours à la ville sainte, d'innombrables forfaits commis par les bandes, mais dont Ladislas fut l'instigateur, ont reçu depuis longtemps le stigmate de l'histoire, mais ne peuvent être cependant complétement reprochés à Sforza. Outre Civita di Penna, Marta et Piano Catagnoro, il possédait déjà quatre ou cinq bourgades fortifiées, lorsque l'indigne souverain au nom duquel il combattait mourut, le 8 août 1414. Le victorieux condottiere se trouvait alors devant la ville de Todi, non loin de Pérouse, la cité universitaire, et il en poursuivait le siége. Sforza se persuada que, n'ayant plus de maître, Naples pouvait lui appartenir un jour. Il s'était dégagé de toute influence venant du côté de Jeanne II, pour laquelle il ne ressentait que du mépris : il osa marcher sur la grande cité, mais ce ne fut pas en ennemi déclaré qu'il se présenta; il mit dans cette sourde invasion autant de ruse que de courage. Cet acte té-

» magnanimi et prestantissimi Domini Sfortie de Attendolis de Cotognola, repertum per Robertum de Baveria. Romanorum Regem in Padua. Anno Domini 1397. » Le vrai titre de l'ouvrage, tracé en caractères d'or bruni, vient après cette généalogie prétendue. Nous le reproduisons ici : « Compendio di gesti del magnanimo e gloriosissimo » signore Sforza, dal tempo di sua nat vita fino a la morte sua. Compilato in volgare per Antonio Placentino nel anno 1468 in Milano » sotto lo illustrissimo signore Francesco Sforzia (*sic*) Duca quarto. » Ce magnifique volume, petit in-folio, a été écrit en 1480, par Bartolomeu Cabagnola de Crémone. Il paraît avoir été ignoré de Simonde de Sismondi, qui ne le cite pas dans son *Histoire des républiques italiennes*

[1] Placentino insiste sur ce point; il traite son héros de *bellissimo e facundissimo parlatore e dicitore sopra tutto.*

méraire, qui témoignait d'ailleurs d'une si étrange ambition, reçut sans retard son châtiment. A la suite d'une querelle de cour, on s'empara de sa personne, sans que ses bandes redoutées pussent le défendre, et il fut jeté dans un cachot.

C'était Pandolfo Aloppo, le favori de la reine, qui, redoutant son influence, l'avait fait ainsi emprisonner. Cette détention fut de courte durée. Par un de ces revirements de fortune qui étaient aussi fréquents alors qu'ils étaient inattendus, le souverain français qui avait remplacé Ladislas sur le trône de Naples fit à son tour jeter dans une sombre geôle Pandolfo Aloppo. Ce misérable fut appliqué à la torture, et périt dans d'épouvantables supplices. Sforza eût eu peut-être un sort pareil : l'énergie d'une femme le sauva, et cette femme était sa sœur. Marguerite Attendolo avait été mariée à un personnage important; elle eut vent du danger qui menaçait son bien-aimé Giacomuzzo, celui qui était devenu l'idole de la famille. Douée d'un caractère presque aussi viril que celui de son frère, elle fit arrêter résolûment quatre ambassadeurs napolitains qui passaient fortuitement sur les terres de son mari, et elle menaça de les faire mourir par représaille si la vie du connétable était menacée. Un peu plus tard, en 1416, la liberté fut rendue à Sforza; mais alors la faction naguère puissante de Jacques de la Marche, époux de Jeanne, avait perdu tout son pouvoir, et, après s'être réfugié à Rome où il vécut dans l'obscurité, Jacques devait bientôt se retirer à Tours, où, coiffé de l'humble cagoule de moine, il devait méditer longtemps dans un monastère sur les périls qui suivent parfois les intrigues de cour. La fortune redevint favorable à Sforza.

Comme l'a dit Sismondi d'une façon à la fois si juste et si brève, « l'armée de Sforza, c'était son royaume. » A cette armée, ravie d'avoir recouvré son chef, se joignit bientôt celle qu'on avait pu organiser à Naples : on allait pouvoir rentrer en campagne et rétablir l'ordre dans Rome. C'était à l'heureux condottiere, naguère prisonnier d'État, que cette mission était donnée. Ainsi l'avait décidé la reine Jeanne, qui, bien qu'elle l'eût en haine, confiait de nouveau ses destinées à Sforza. Mais si le connétable sut rétablir momentanément l'autorité de Martin V dans la ville éternelle, il trouva bientôt un maître lorsqu'il eut à combattre Braccio de Montone, son ami de jeunesse devenu son rival, et il fut battu par lui entre Montefiascone et Viterbe. Son étoile pâlissait; on peut dire qu'elle faillit s'éteindre lorsque, de retour à Naples et devenant le rival politique de Ser Gianni Caracciolo, il ne sut pas deviner que ce nouveau favori de la reine, devenu grand sénéchal, l'emporterait toujours sur lui grâce à sa ruse et à son habileté. Caracciolo ne savait pas toujours déguiser cependant les craintes que lui inspirait l'aveugle ascendant exercé par le vieux soldat sur ses braves, et, en mainte circonstance, il lui fit ressentir en secret le poids de sa haine. Irrité des humiliations qu'il lui fallait subir, séduit d'ailleurs par les promesses que lui faisait le pape Martin V, Sforza passa au service de Louis III d'Anjou, qui venait d'établir nouvellement ses droits à la couronne de Naples, Jeanne devant mourir sans enfants. Ce fut Sforza qui le fit proclamer prince héréditaire; puis, marchant sur Naples, il ne craignit pas d'aller remettre son bâton de connétable à la reine, en se dégageant du serment qu'il lui avait renouvelé.

Ce que sa conduite eut alors d'étrange et de hautain n'était plus pour personne un secret. Depuis longtemps Sforza aspirait au pouvoir souverain que ses enfants devaient seuls exercer, grâce à la renommée qui s'attachait à son nom. Mais Jeanne avait nommé pour lui succéder Alphonse V, roi d'Aragon. C'était, en réalité, le seul homme éminent qui pût porter dignement cette couronne : aussi fit-il trembler la femme perverse qui la lui promettait. Alphonse V voulut assurer ses droits, et à ce moment Jeanne, ayant reconnu de nouveau pour héritier Louis d'Anjou, fut bien contrainte d'appeler à son aide ce Sforza qu'elle détestait, mais qui seul pouvait être opposé comme général à ses ennemis : elle lui rendit en suppliante son bâton de connétable. En 1424, Sforza recouvrait tout l'éclat de sa gloire première : ce fut le moment où il succomba. Il se portait avec son armée sur la ville d'Aquila, capitale des Abruzzes, dont il devait faire lever le siége. Le gué de la Pescara, qu'il fallait franchir pour arriver sous les murs de la ville, était envahi par les grandes eaux; le connétable voulut passer, nous dit Sismondi, « entre la ville et la mer », à l'embouchure même de la rivière. Ce fut cette résolution imprudente qui le perdit. Pour tout dire, cependant, ce fut un sentiment généreux de pitié qui fut la cause réelle de sa mort, et notre chronique manuscrite insiste fort sur ce point. Le général était monté sur Scalzavacha, son bon cheval, que toute l'Italie connaissait. Arrivé au milieu des grandes eaux, il aperçut un petit page qui luttait contre le torrent; il le voulut sauver. Scalzavacha était tendre de la bouche : dans le mouvement que fit Sforza pour secourir l'enfant, l'animal se dressa sur ses jambes de derrière et désarçonna son cavalier. On vit celui-ci agiter deux fois ses gantelets, comme s'il demandait du secours; mais il fut emporté par les flots, et jamais son corps ne put être retrouvé. Celui qui avait jeté son coutre de fer contre un arbre pour savoir s'il serait soldat, fut enseveli au fond du fleuve dans son armure de fer. Le quatrième duc de Milan, issu de sa race, le fit peindre comme il est représenté plus haut, monté sur son bon cheval de bataille.

Une des règles que l'on doit le plus avoir en vue, c'est de faire de bonne grâce tout ce que l'on est obligé de faire.

NICOLE.

HYGIÈNE MORALE

CONTRE LES PASSIONS OU MALADIES DE L'AME.

Pour échapper à une passion dominante, il ne faut pas toujours la combattre en face, mais autant que possible détourner son esprit sur d'autres objets. Il en est d'une passion « comme d'une rivière qu'on peut plus aisément détourner que l'arrêter de droit fil » (Bossuet.)

Souvent on vient à bout d'une passion en détournant sa pensée sur d'autres objets, et en faisant appel à des passions plus innocentes ou à des passions non moins ardentes, mais plus nobles.

Il faut aussi prendre garde au choix des personnes que l'on fréquente; « car rien n'émeut plus les passions que les discours ou les actions des hommes passionnés. Au contraire, une âme tranquille semble nous communiquer le repos, pourvu toutefois que cette tranquillité ne soit pas insensible et froide. Il faut quelque chose de vif qui s'accorde un peu avec notre mouvement. » (Bossuet.)

Bossuet conseille de calmer les esprits par une sorte de diversion : il est rarement habile d'opposer des raisons à une passion déjà émue; « car, en raisonnant sur la passion même pour l'attaquer, on en imprime plus fortement les traces. Où les sages réflexions sont en grand effet, c'est à prévenir les passions. Il faut donc orner son esprit de considérations sensées et lui donner de bonne heure des attachements honnêtes, afin que les objets des passions trouvent la place déjà prise. »

CARTES STATISTIQUES

DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN FRANCE (1).

Ces cartes font connaître le nombre d'habitants de chacun de nos départements qui ont déclaré savoir lire, avant le 1er janvier 1866. Elles représentent, pour la première fois, l'état d'instruction de toute la population au-dessus de sept ans. Les cartes analogues dressées antérieurement n'avaient pu être basées que sur les chiffres du recrutement ou des mariages.



GAMME DES TEINTES.

Teintes	BLANC									
Nombre des hommes — instruits	99-90	89-80	79-70	69-60	59-50	49-40	39-30	29-20	19-10	9-0
Nombre des hommes — illettrés	1-9	10-19	20-29	30-39	40-49	50-59	60-69	70-79	80-89	90-99
Numéros d'ordre	1er à 4e	5e à 17e	18e à 30e	31e à 49e	50e à 66e	67e à 83e	84e à 89e	"	"	"
Nombre des Dépnts de chaque catégorie	4	13	13	19	17	17	6	"	"	"

21 n'ayant que moins d'un quart d'illettrés. 45 ayant de un quart à moitié d'illettrés. 23 ayant de moitié à trois quarts d'illettrés.

66 ayant moins de moitié d'illettrés. 23 ayant plus de moitié d'illettrés.

Gravé par Kautz, r. du Cherche-Midi 4bis Paris.

L'auteur, M. Édouard Robert, frère de M. Charles Robert, ancien secrétaire général du ministère de la justice, a publié en même temps que ces deux cartes statistiques deux tableaux : l'un donnant la statistique générale de l'instruction primaire en France au 1er janvier 1866 (population totale, hommes et femmes), l'autre donnant la statistique des progrès de la connaissance de la lecture et

(1) *Statistique nouvelle de l'état de l'instruction primaire en France au 1er janvier 1866, et de ses progrès depuis 1827 jusqu'à 1869*, d'après les résultats du dernier recensement quinquennal et les renseignements publiés par les ministères de l'instruction publique, de la guerre et de la justice; par M. Édouard Robert. Paris, 1870.

de l'écriture, de la fréquentation des écoles et cours d'adultes, des résultats de la fréquentation, etc.

La moyenne de la France (hommes) est de 64 inscrits sur cent. Ainsi, de leur propre aveu, plus du tiers des Français avouent ne pas savoir écrire.

Il y a encore plus de vingt départements où plus de moitié d'adultes ne savent ni lire ni écrire.

La moyenne des femmes sachant lire et écrire est naturellement inférieure à la moyenne des hommes, les écoles de filles ayant été jusqu'ici très-peu nombreuses; elle



	BLANC									
Teintes	BLANC									
Nombre des femmes instruites	99-90	89-80	79-70	69-60	59-50	49-40	39-30	29-20	19-10	9-0
Nombre des femmes illettrées	1-9	10-19	20-29	30-39	40-49	50-59	60-69	70-79	80-89	90-99
Numéros d'ordre	1er	2e à 8e	9e à 14e	15e à 26e	27e à 37e	38e à 58e	59e à 75e	76e à 86e	87e à 89e	Néant
Nombre des Dépts de chaque catégorie	1	7	6	12	11	21	17	11	3	"

12 n'ayant que moins d'un quart d'illettrées. 25 ayant de un quart à moitié d'illettrées. 45 ayant de moitié à trois quarts d'illettrées. 7 ayant plus des 3/4 d'illettrées.

37 ayant moins de moitié d'illettrées. 52 ayant plus de moitié d'illettrées.

est de 52 instruites sur cent. Donc la moitié à peine des Françaises savent lire. Plus de cinquante départements ont plus de moitié de femmes ne sachant ni lire ni écrire.

La teinte la plus sombre indique les départements ayant plus de la moitié d'illettrés.

Les nombres inscrits sur les petits carrés sont ceux des hommes ou des femmes possédant les éléments de l'instruction, au 1er janvier 1866, sur cent habitants, et ayant plus de sept ans.

Voici quelques indications tirées des tableaux annexés aux deux cartes :

Trois départements (Bas-Rhin [1], Haute-Marne, Jura) comptent de 99 à 90 habitants instruits sur cent.

Huit départements (Doubs, Seine, Meuse, Meurthe, Marne, Aube, Vosges, Haut-Rhin), de 89 à 80 sur cent.

Dix départements (Ardennes, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Haute-Saône, Côte-d'Or, Moselle, Oise, Orne, Eure-et-Loir, Aude), 79 à 70 sur cent.

Douze départements (Calvados, Bouches-du-Rhône, Yonne, Manche, Aisne, Rhône, Hautes-Alpes, Eure, Somme, Loiret, Pas-de-Calais, Seine-Inférieure), de 69 à 60 sur cent.

Vingt-deux départements (Basses-Alpes, Gironde, Nord, Savoie, Cantal, Deux-Sèvres, Ain, Drôme, Haute-Savoie, Isère, Charente, Sarthe, Var, Saône-et-Loire, Loir-et-Cher, Gard, Vaucluse, Maine-et-Loire, Hautes-Pyrénées, Indre-et-Loire, Puy-de-Dôme), de 59 à 50 sur cent.

Vingt départements (Basses-Pyrénées, Charente-Inférieure, Lozère, Loire, Gers, Loire-Inférieure, Mayenne, Aveyron, Lot-et-Garonne, Haute-Garonne, Creuse, Tarn, Alpes-Maritimes, Corrèze, Nièvre, Vendée, Hérault, Ille-et-Vilaine, Ardèche, Vienne), de 49 à 40 sur cent.

Onze départements (Haute-Loire, Tarn-et-Garonne, Landes, Lot, Corse, Côtes-du-Nord, Allier, Indre, Cher, Dordogne, Pyrénées-Orientales), de 39 à 30 sur cent.

Quatre départements (Haute-Vienne, Ariége, Morbihan, Finistère), de 29 à 20 sur cent.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262.

VI

A cinq heures vingt minutes arrivaient mes deux oncles. Ils quittaient le cercle du Commerce, et continuaient au salon une discussion commencée dans la rue, tantôt sur le mouvement des fonds publics, tantôt sur une intéressante partie de dominos, tantôt sur un *massé* bien exécuté au billard. Leur entrée avait cela de bon qu'elle me permettait de remuer un peu les jambes, parce que je m'empressais de me lever pour aller leur présenter mes devoirs. A cinq heures et demie, on donnait le bras aux dames; à huit heures, on sortait de table.

Mes oncles, dont les caractères et les goûts étaient fort différents, se rencontraient sur le terrain commun de la gastronomie. C'étaient deux des « meilleures fourchettes » de Sainte-Preuve, et leur table était citée. Donc, ils ne trouvaient pas le temps long à table : mes tantes pensaient qu'on était aussi bien là qu'ailleurs pour s'ennuyer; ma mère était trop douce et trop complaisante, trop reconnaissante surtout, pour témoigner la moindre impatience Mais moi! moi qui n'étais ni gastronome, ni résigné, ni doux, ni complaisant! Depuis que j'ai parcouru un peu le monde, j'ai vu des provinces où l'on mange plus longtemps encore et aussi plus copieusement. Pour le moment, deux heures et demie me paraissaient la limite des forces humaines, et je regardais manger mes oncles avec stupeur. Heureusement qu'ils étaient trop occupés pour s'en apercevoir. L'indignation fait, dit-on, des poëtes; l'ennui fit de moi, à mon insu, un observateur. A force de regarder et de comparer involontairement les deux frères, j'en vins à constater combien on peut se ressembler par les détails de la physionomie, et différer par l'ensemble. Mes deux oncles avaient tous les deux le front bas, les yeux très-rapprochés de la base du nez; mais les yeux de l'oncle Jean étaient vifs et décidés; ceux de l'oncle Guillaume, vagues et indécis Tous les deux avaient le nez remarquablement gros, et légèrement incliné, par une préférence inexpliquée, vers la joue droite; mais le nez de l'oncle Jean était tout d'une venue, à larges méplats, et d'une fermeté remarquable; celui de l'oncle Guillaume avait de véritables indécisions, et comme des défaillances.

Involontairement, je passais des deux frères à la sœur, c'est-à-dire à ma mère : elle avait certainement avec ses frères un grand fond de ressemblance; mais son front était plus élevé, ses yeux étaient doux et profonds; sa bouche, d'un dessin délicat et d'une bonté rare Mes tantes avaient beau porter des toilettes coûteuses, ma mère était bien plus belle et plus intelligente qu'elles; et malgré la terreur qu'elles m'inspiraient, je me sentais capable de le leur dire si elles avaient paru en douter. Ma mère s'apercevait parfois que je la regardais avec une attention prolongée; alors elle me souriait doucement, avec un petit signe des yeux qui me recommandait clairement de ne pas rester ainsi bouche béante. Je détournais mes regards, pour lui obéir, jusqu'à ce qu'il me fût absolument impossible de résister au désir de la regarder encore

VII

Le dîner fini, on passait au salon. L'oncle Guillaume, qui avait la vue faible (et je crois aussi la digestion laborieuse), s'installait dans un grand fauteuil, le dos tourné aux lumières, et ne tardait pas à ronfler. L'oncle Jean, avec les trois dames, jouait à je ne sais quel jeu de cartes. On me permettait quelquefois, pour me distraire, de prendre entre le globe de la pendule et la glace le dernier numéro du *Journal de Sainte-Preuve*. Alors je lisais machinalement. Je retrouvais à la première page les phrases de l'oncle Jean sur la politique C'était à croire que le journaliste les lui avait prises, ou qu'il les avait prises au journaliste. Plus loin, on parlait d'accidents arrivés à des couvreurs; d'une personne qui avait reçu un prix pour avoir engraissé le plus gros mouton; d'une autre qui avait été également récompensée pour avoir arrêté un cheval emporté. Il y avait des huissiers qui demandaient des petits clercs, et des petits clercs qui voulaient entrer en arrangements avec des huissiers; il y avait encore des domestiques qui demandaient des places, et des places qui attendaient des domestiques; et puis il y avait une espèce de brouillard sur mes yeux, et je m'endormais un tout petit peu. Je me réveillais tout d'un coup, au bruit des fiches que l'on remettait dans les petits paniers, et... il n'était encore que neuf heures. Alors, de désespoir, je me jetais sur le feuilleton Mais il y avait tant de personnages que je prenais toujours l'un pour l'autre : je ne savais plus si c'était Amaury qui avait tué Gontran, ou Gontran qui avait tué Amaury; on me menait par tant d'escaliers, on me traînait par tant de corridors sombres, que je finissais par m'y perdre complétement. Quand j'avais lu une grande heure pour le moins, je levais les yeux sur la pendule : elle marquait neuf heures et quart, pas plus. Comment expliquer autrement que par une mauvaise volonté évidente cette lenteur systématique des aiguilles?

Quand le journal n'était pas derrière le globe de la pendule, je n'osais le réclamer, et alors je n'avais plus d'autre ressource que de regarder jouer aux cartes, sans rien comprendre ni à la marche du jeu, ni aux termes barbares dont se servaient les joueurs. Comme les visages disparaissaient dans la pénombre des abat-jour, toute mon attention se concentrait sur les mains, qui s'agitaient en pleine lumière. Était-ce hallucination, envie de dormir, ou observation vraie, mais je finissais par trouver aux mains une physionomie aussi expressive que celle du visage. Les mains de l'oncle Jean, par exemple, étaient remarquablement autoritaires, et même tyranniques Quand un adversaire était trop long à se décider, il exécutait du bout de ses doigts, sur la table, un petit roulement si impératif que personne ne s'y trompait : presque toujours, dans ce cas-là, l'adversaire jouait la mauvaise carte. Les mains de tante Emma étaient nerveuses et impatientes, avec une nuance très-marquée de prétention dans le mouvement du petit doigt

[1] Ces départements sont classés d'après la connaissance de l'écriture dans la population totale, suivant le recensement quinquennal.

délicatement relevé; celles de tante Sophie étaient lentes et traînantes comme sa parole. L'oncle Guillaume avait toujours les siennes croisées sur son estomac; les pouces tournaient quand il était réveillé, et s'arrêtaient subitement quand il s'endormait dans le grand fauteuil. Celles de ma mère étaient adroites, modestes et charmantes; les autres, en un mot, avaient l'air d'être les servantes des siennes. Cette idée me plaisait.

VIII

Un dimanche, à l'heure ordinaire, nous fîmes notre entrée dans le salon de l'oncle Jean. Mes tantes n'étaient pas seules. Il y avait avec elles une jeune femme de la campagne qui tenait dans ses bras un beau petit enfant, joufflu et dodu.

— C'est ton petit cousin Pierre, me dit ma mère tout bas.

J'avais bien entendu parler du petit cousin Pierre, qui était né un peu avant notre arrivée; mais comme tante Emma l'avait mis en nourrice dans un village des environs, et que je ne l'avais jamais vu, je n'y pensais pas beaucoup.

— Nourrice, montrez ses belles petites jambes, dit vivement tante Emma.

Puis, se tournant vers ma mère :

— N'est-ce pas un bel enfant?

Ma mère pâlit un peu. Quelque temps avant la mort de mon père, nous avions déjà perdu mon beau petit frère, qui avait alors l'âge à peu près de celui-ci. Elle prit l'enfant dans ses bras, et le couvrit de baisers.

— Embrasse ton petit cousin, me dit-elle en me tendant l'enfant.

Comme je me préparais à le prendre dans mes bras, tante Emma poussa un cri aigu :

— N'y touche pas! tu vas lui faire du mal!

— N'ayez pas peur, lui dit doucement ma mère; il aime beaucoup les enfants, et sait très-bien les tenir. Il n'a jamais fait de mal à... à son pauvre petit frère.

Le petit enfant, pendant ces pourparlers, m'examinait scrupuleusement, réfléchissant avec un sérieux parfait, comme s'il comprenait qu'il avait à prendre une grande décision. Comme conclusion, il me tendit les bras et se mit à gigotter de toute la force de ses petites jambes. Il semblait dire à ma mère : Celui-ci me plaît; vous m'obligeriez beaucoup en me laissant aller avec lui.

Je le pris alors, rouge d'orgueil et de plaisir, et pour l'amuser je me mis à dodeliner de la tête et à faire claquer ma langue. C'était une pantomime qui avait beaucoup de succès auprès de mon cher petit frère. Celui-ci ne s'y trompa pas, et, perdant aussitôt son sérieux, il sourit. Quel bon et charmant sourire, et comme mon cœur fut pris tout d'un coup! En le regardant de plus près, je trouvai qu'il avait tout à fait les yeux de ma mère. Je n'osai pas le dire, de peur que cette remarque ne fût pas du goût de tante Emma; mais cela me le rendit encore bien plus cher.

Quant à lui, sans doute pour qu'il n'y eût pas de malentendu, et qu'il fût bien convenu que nous étions une paire d'amis, il me prit la tête dans ses deux bras, puis se mit à me frapper tout doucement les deux joues à la fois, comme s'il s'applaudissait d'avoir fait une si aimable connaissance.

On me le laissa. Quel triomphe! A l'heure du dîner, la nourrice l'emporta du salon, non sans nous avoir montré qu'il était bien avancé pour son âge. Que de choses, en effet, il savait déjà!

— Envoie un baiser, lui disait la nourrice.

Il portait sa menotte à sa bouche, et y enfonçant ses doigts, il les retirait ensuite : c'était un baiser.

— Grande comme cela, mademoiselle Lily!

Il levait aussitôt ses deux petits bras au-dessus de sa tête avec la plus charmante petite moue d'espiègle.

— Où est papa?

Il montrait la porte.

— Où est maman?

Il pointait résolûment son petit index vers tante Emma.

— Bats le petit méchant.

Il levait la main droite, et s'administrait en souriant une série de petites tapes sur l'oreille

La suite à la prochaine livraison.

ÊTRE UTILE AUX AUTRES.

Il n'y a rien en quoi les hommes soient réputés imiter Dieu de plus près qu'en s'employant charitablement pour le profit d'autrui : considéré que ce n'est pas pour vivre solitairement, comme des sauvages et à la façon des bêtes brutes, que nous sommes mis ici, mais pour y vivre en compagnie, et y apporter ce que Dieu a départi à un chacun. Le président LA PLACE.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

Voy. p. 240.

LES POISSONS COUVEURS. — LA SPINACHIE.

Dès le moment où l'on eut découvert les nids similaires de l'épinoche et de l'épinochette dans nos eaux douces, il devint naturel de chercher si l'on ne verrait pas l'épinoche de mer construire également son nid. On observa donc les mœurs de la *spinachie*, et bientôt les Anglais acquirent la certitude qu'elle agissait comme ses congénères, mais cependant à sa manière.

— Diversité dans l'unité.

— C'est cela même. La spinachie est un peu plus grande que l'épinoche d'eau douce, et elle porte quinze épines sur son dos. Quoiqu'un peu différente d'aspect, elle conserve dans la forme générale de son corps, dans la coupe de ses nageoires et surtout de sa queue, dans l'air de férocité brutale de son œil, l'aspect bien caractérisé de la famille des gastérostées. Au temps du frai, la robe de ce poisson devient brillante et changeante selon les sentiments qui influent sur l'animal : ainsi, la colère, la crainte, exacerbent les nuances ou les éteignent. L'une d'elles fut un jour si alarmée quand je la pris, qu'elle échangea instantanément sa brillante parure contre une teinte pâle, jaune et brune, qu'elle garda au moins huit heures dans l'aquarium, jusqu'à ce que sa frayeur fût passée; alors, soudainement, elle reprit son éclat primitif.

— Et vous attribuez ces changements de couleur aux passions?

— Il est difficile d'en douter lorsqu'on a assisté aux combats des épinoches, et lorsqu'on a vu les turbots changer de couleur brusquement, sous l'influence du dépit ou de la colère, quand on leur retire la nourriture qu'on leur offre.

— Tout cela est vraiment extraordinaire.

— Vous pouvez ajouter : tout cela demande beaucoup d'explications qui manquent entièrement.

La spinachie, de même que tous les poissons de sa famille, est douée de lèvres mobiles et protractiles, et d'un museau allongé qui constitue un véritable organe de préhension; elle construit son nid au moyen de minces fragments d'herbes marines et d'algues pourpres. Ces matériaux sont rattachés ensemble par une sorte de fil de matière animale qui les maintient en une masse de forme

allongée, à peu près de la grosseur du poing. Les œufs, très-gros et d'une couleur ambrée, ne sont point rassemblés dans le creux du nid ; ils sont distribués par paquets entre les couches de la masse générale, qui est suspendue, d'habitude, à quelque balise ou à quelque roche lui permettant de flotter.

Le fil qui sert à la spinachie pour tisser les matériaux de son nid, et pour réunir ainsi les morceaux de conferves et de fucus dont elle le compose, est d'une excessive longueur; elle le tourne, le contourne, le noue dans toutes les directions possibles. Ce fil est aussi fin que de la soie, solide et cependant un peu élastique, de couleur blanchâtre, et semble le produit d'une sécrétion albumineuse. Mais d'où vient ce fil? Qui le sécrète? Est-ce la spinachie elle-même pendant la saison de la ponte? Si c'est elle, quel organe spécial possède-t-elle dans ce but, organe qui manque aux autres épinoches et n'a encore été observé ni découvert chez elle?

— Ah! je vous arrête! Vous aimez le merveilleux, et vous en mettez partout! Or, tout le monde sait que certaines algues des grands fonds présentent d'immenses cordons que l'on trouve quelquefois enroulés sur la plage après les coups de vent qui ont remué les profondeurs. Il est plus simple de penser que la spinachie recueille ces matériaux pour en tisser la trame de son nid.

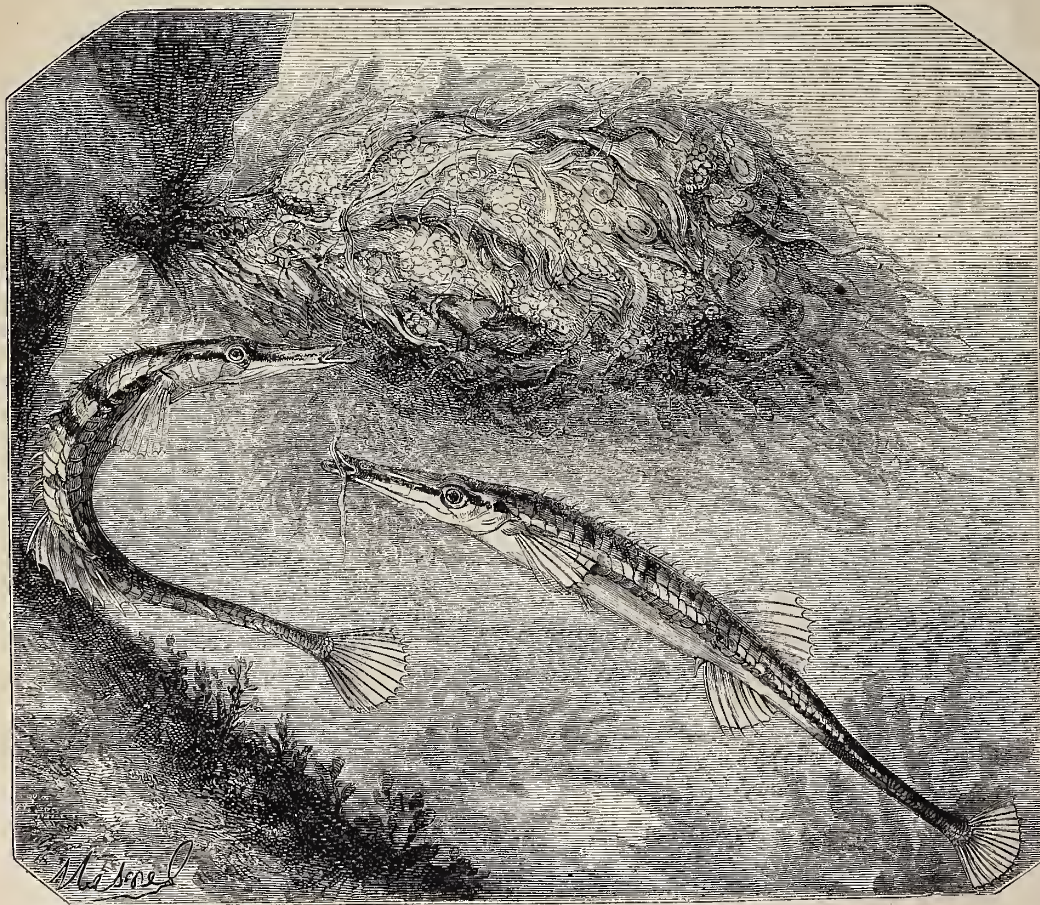
— Effectivement. Mais quelques objections se présentent. D'abord, nous ne connaissons pas de *laminaires* dont les fils soient, à beaucoup près, aussi fins que ceux de la spinachie.

— Cela ne prouve rien autre chose, sinon que nous ne les avons pas encore découverts.

— Soit! Mais le fil de la spinachie n'a pas de solutions de continuité, et les feuilles dont vous parlez ne présentent que deux ou trois mètres de longueur au plus. Si elle les soude, le problème n'est pas plus aisé à résoudre; sinon, le fil du nid n'est point la feuille d'une laminaire quelconque.

— Je ne dis plus rien.

— Tout me porte à croire que la spinachie est elle-même le producteur du fil dont elle a besoin pour la confection de son nid. La base du nid, sa charpente, on pourrait le dire, est toujours composée d'un fucus flottant, attaché par son empâtement à un corps quelconque. Les premiers œufs ont été déposés au milieu des branches de l'algue, alors qu'elle était encore petite. A mesure que la plante pousse, les feuilles, les branches entourent de nouveaux amas d'œufs, et, en même temps, la spinachie les tisse, les lie et incorpore dans son tissu, soit les parties qui flottaient et se couchaient au-dessus du premier paquet d'œufs, soit les fragments qu'elle juge convenable d'aller querir au loin.



La Spinachie et son nid. — Dessin de Mesnel, d'après nature.

Couch, le naturaliste anglais, rencontra un jour un nid de spinachie établi dans le bout d'un vieux cordage qui trempait dans l'eau, à une profondeur de cinq ou six brasses. Ce bout de corde était isolé, et tous les matériaux au moyen desquels le petit poisson avait construit son nid avaient dû être apportés par lui, dans sa bouche, d'une distance d'au moins *dix mètres*. C'était une agglomération de fragments d'algues vertes et rouges, mais parfaitement nattés entre les fils détordus du cordage. Dans la boule ainsi fermée étaient disséminés les amas d'œufs, mais attachés par-ci par-là, dans l'intérieur, au moyen d'un fil animal passant dans toutes les directions, tandis que les fils du cordage formaient le recouvrement de l'ouvrage.

LE SEAU ENLEVÉ

(LA SECCHIA RAPITA),

POEME HÉROÏ-COMIQUE DE TASSONI [1].



Le Seau enlevé. — Composition et dessin de Frœlich.

[1] Voy. les poëmes héroï-comiques déjà analysés dans notre recueil, entre autres *la Batrachomyomachie*, t. IX, 1841, p. 126; — *la Jobsiade*, t. XIII, 1845, p 217, 221; — *Hudibras*, t. XVI, 1848, p. 57, 244, 268; — *il Meo Patacca*, t. XXV, 1857, p. 106, 163, 219; — etc.

« Au bruit du tocsin, chacun se jette précipitamment hors du lit. Les uns s'arment, les autres courent à la fenêtre, et le plus grand nombre souffre... des entrailles. Celui-ci met un soulier et une pantoufle, celui-là ne chausse qu'une jambe ; l'un, pour sa chemise, prend celle de sa femme, et met son pourpoint à l'envers. D'autres se coiffent d'un seau en guise de casque, se munissent d'une casserole au lieu du bouclier, et, la rapière en main, cuirasse sur le dos, se rendent sur la place, bravant et menaçant l'ennemi. Ils y trouvent le podestat, messer Laurent Scotti, personnage plein de cœur et d'une prudence consommée. Déjà brillaient les bannières, et le podestat à cheval, l'épée à la main, en culotte rouge et en pantoufles, distribuait sans confusion ses ordres et recueillait les cavaliers, les fantassins, qui accouraient de toutes parts...

» D'un autre côté, l'on voyait cent jeunes filles sous l'habit de soldat, portant cuirasse, salade ([1]) et lance, vêtues de blanc... »

Mais pourquoi ce tocsin? D'où venait cette alarme? Qui venait troubler ainsi le sommeil des paisibles habitants de Modène et les forcer à prendre les armes? Était-ce une fausse alerte? Non. Le péril était grand : l'armée des Bolonais approchait de la ville et voulait la surprendre.

« Car Modène, dit l'auteur, est au milieu d'une plaine spacieuse... Les Modenais vivaient sans parapets ni murailles, et dans vingt endroits leurs fossés étaient si remplis que de plain-pied on pouvait entrer dans leur ville. Leur noble empressement à courir au-devant de l'ennemi n'a donc rien que de naturel : ce sont eux qui doivent être leurs propres remparts. »

Tel est le début du célèbre poëme héroï-comique de Tassoni. Par suite de la grande lutte des Guelfes et des Gibelins, et aussi de petites rivalités locales, les Modenais étaient depuis longtemps en guerre avec les Bolonais. En 1323, ils réussirent à battre leurs ennemis, les poursuivirent jusqu'aux portes de Bologne, y pénétrèrent pêle-mêle avec eux, et, s'étant emparés de la chaîne d'une porte et d'un seau de bois d'un puits, ils les portèrent à Modène comme des trophées de leur victoire ([2]).

Ce seau est conservé à Modène avec une sorte de religion patriotique. Nous l'avons vu. Un sacristain nous fit monter quelques marches de la tour de la cathédrale, et nous montra l'illustre souvenir suspendu par une chaîne au milieu d'une salle nue

On connaît un dessin du Guerchin qui représente un soldat modenais portant le seau au bout d'une pique.

Le poëme de Tassoni est amusant, spirituel, plein de verve et d'une certaine poésie parente de celle de l'Arioste; mais, pour s'y plaire et en bien apprécier les mérites, il faut le lire dans le texte original Les meilleures traductions n'en sauraient donner qu'une idée très-imparfaite. Dans ces badinages, la fable est peu de chose, le style est presque tout.

La première édition du poëme du Seau enlevé (*la Secchia rapita*) parut, croyons-nous, à Paris; la seconde, à Rome, en 1624 Le pape Urbain VIII ne demanda au poëte d'autres suppressions que celles de quelques mots, tels que *bâton pastoral*, *chape*, *Te Deum*, etc.

Au temps de Tiraboschi, on comptait déjà vingt-trois éditions italiennes de *la Secchia rapita*. Les deux traductions françaises sont de P. Perrault (1678) et de de Cédols (1759). Creusé de Lessert en a donné une imitation en vers.

([1]) Voy., sur cette forme de casque, p. 20 du présent volume. à propos du personnage de Cade.

([2]) Vedriani, *Istoria di Modena*, lib. XV — Muratori, *Rerum italicorum*, etc., t. XI, etc.

La Secchia rapita n'était pas dédaignée de Boileau, qui invoque Tassoni dans *le Lutrin* Ce poëte, dit-il,

> Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
> Mit l'Italie en feu pour la perte d'un seau.

On rapporte que ce fut même *le Seau enlevé* qui donna l'idée à Lamoignon de proposer à Boileau le sujet de la Conquête du lutrin. Parmi diverses autres œuvres qui semblent avoir été inspirées par celle du Tassoni, on peut citer *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope.

Alessandro Tassoni mourut en 1635, à l'âge de soixante-dix ans. Il était né à Modène, d'une famille noble, en 1565. *Le Seau enlevé* est resté son seul titre : on ne parle plus guère de ses *Pensées*, de ses *Considérations* sur Pétrarque, de ses avertissements à Joseph degli Aromatari, ni de son *Drapeau rouge*.

Il est à regretter que Ginguené n'ait point parlé de l'œuvre du Tassoni dans son excellente *Histoire littéraire de l'Italie*, si estimée de lord Byron, qui n'était guère porté à l'indulgence pour les auteurs français. Mais on trouve une analyse et une appréciation du poëme dans le continuateur de Ginguené, M. F. Salfi, qui avait été son collaborateur ([1]).

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 251, 262, 270.

IX

Bébé parti, je ne rêvai plus que de lui ; et il m'occupa pendant tout le dîner et toute la soirée : aussi le temps me parut bien moins long que de coutume.

— Mère, dis-je quand nous fûmes dans la rue, est-ce que je verrai mon petit cousin Pierre tous les dimanches?

— Non, mon chéri, sa nourrice le remmène ; mais il viendra quelquefois.

En effet, il venait quelquefois, beaucoup trop rarement à mon gré. Quand il était là, je ne songeais plus ni à la malveillante pendule, ni au vaisseau d'ivoire, ni à la sévérité inflexible des fauteuils. C'était une fête complète. Le commis lui-même, avec son faux-col le plus roide, ne m'aurait pas déconcerté ces jours-là Pierre m'aimait, et cela avec une constance qui nous faisait à tous les deux le plus grand honneur. Je trouvais que c'était très-bien à lui de ne pas se montrer léger ni inconstant, et, faisant un retour sur moi-même, je m'estimais davantage d'avoir su conquérir et conserver sa sympathie. Mais, après tout, les enfants, dans leurs affections, sont moins capricieux qu'on ne l'imagine ; quand ils se refroidissent pour les gens, c'est qu'ils ont d'excellentes raisons, s'ils ne savent pas toujours les déduire. Ils aiment qui les aime, et savent démêler avec un admirable instinct quelles sont les fausses caresses et quelles sont les véritables. On le mettait sur le tapis, et alors j'osais remuer ; je marchais à quatre pattes, je faisais le « toutou » ; je parlais comme si j'avais été seul avec lui et avec ma mère, et même j'osais, licence inouïe, aboyer ou miauler tout haut, sans que personne y trouvât à redire. Tout était bien ; j'aurais pu casser un verre sans faire crier tante Emma, pourvu que ce fût en jouant avec mon petit camarade. Elle était si heureuse de voir les yeux brillants et les joues roses de son enfant, et d'entendre ses cris joyeux et ses bons éclats de rire, que sa glace se fondait un peu dans ces occasions. Un jour, elle m'embrassa pour tout de bon, et me dit que j'étais décidément un bon garçon. Ma mère avait un visage radieux. Mais, par exemple,

([1]) T. XIII, IVe partie, ch. 13.

quand Pierre n'était pas là, nous retombions tous dans nos vieilles habitudes. Je perdais tout mon prestige; je le sentais, et je redevenais gauche et honteux; et l'ennui, toujours plus lourd, revenait présider à nos dîners et à nos soirées.

X

Grande nouvelle! Bébé a deux ans passés; Bébé revient pour toujours à la maison paternelle. Je le verrai tous les dimanches! J'imagine toutes sortes de divertissements : je ferai ceci, je ferai cela; ma mère, que je prends pour confidente, sourit et approuve mes projets. Sur ses conseils, je retranche du programme la lecture de *Don Quichotte* et de la Fontaine; mais je propose un amendement : si je lui racontais les fables de la Fontaine arrangées pour être comprises d'un enfant de deux ans? L'amendement est adopté. Je voudrais y être déjà : quels grands yeux il ouvrira, et comme nous nous amuserons!

J'y suis enfin. Bébé, sur sa grande chaise, dîne à table, à côté de son camarade, qui lui fait manger sa soupe à force d'histoires où l'on voit défiler tous les animaux de la Fontaine, et où paraissent, à titre d'accessoires épisodiques, la pendule aux moutons d'argent, les candélabres rébarbatifs, les gravures mystérieuses, le vaisseau d'ivoire, papa, maman, la lampe, et Bébé lui-même.

Bébé, comme tous les enfants, a parfois ses fantaisies. Par exemple, il se met dans la tête de manger tout seul, il veut qu'on lui donne la cuiller. Si on la lui refuse, il crie; si on la lui donne, il la manœuvre comme un marteau, et, frappant au beau milieu de son potage, il éclabousse ses voisins. Si on le gronde, il redouble; on a recours à moi.

— Il y avait une fois, dis-je alors, un tout petit renard qui ne voulait pas rendre la cuiller et manger sagement sa soupe.

— Ah!

Et il ouvrait de grands yeux et tenait sa cuiller en suspens.

— La mère renard était très-fâchée de cela, et disait : « Mais c'est un petit loup que j'ai là; ce n'est plus un petit renard. »

— Pourquoi?

— Parce que les petits loups sont très-méchants. Alors, le petit renard, qui ne voulait pas faire de la peine à sa mère, ni passer pour un petit loup, rendit la cuiller, et ce fut son cousin qui lui fit manger sa soupe.

— Ah!

— Oui; et en effet, au lieu de devenir un petit loup que tout le monde aurait détesté, il resta un gentil petit renard.

Il écoutait bouche béante ces morceaux de littérature primitive. Tout à coup il lui vint une idée nouvelle, et il me demanda comment c'était fait, un petit renard. J'essayai d'abord une description qui me parut à moi-même pécher par manque d'exactitude et de clarté. C'est alors que je m'avisai de fabriquer un petit renard avec de la mie de pain. Quand j'eus confectionné de mon mieux l'animal en question, je le posai triomphalement sur la table, devant Bébé.

— Ça, dit-il en battant des mains, c'est un chat!

Le fait est que ce n'était, au fond, ni un chat, ni un chien, ni un renard, ni un loup, mais un être vague et indeterminé. Telle est la première leçon que la critique ait donnée à ma science de sculpteur. La bonne foi du juge était hors de doute; je fis ce que doit faire tout artiste consciencieux en pareil cas : je repris mon renard en sous-œuvre, et, allongeant le museau en pointe, amplifiant la queue aux dépens des flancs, qui n'en furent que plus sveltes, je mis sur ses quatre pattes un être nouveau. Il ne ressemblait peut-être pas encore beaucoup à un renard, mais il ne ressemblait plus du tout à un chat.

— Ce n'est plus un chat, maintenant?

— Oh! non, dit Bébé d'un ton convaincu.

— Vois-tu, c'est un renard.

— Oh! oui, c'est un renard.

Bébé, comme on le voit, n'y mettait pas d'entêtement. Mais il n'avait jamais vu de renard de sa vie; son approbation me fit moins d'effet que sa critique, et je résolus, quand je lui ferais des animaux, de leur donner plus de vraisemblance et de physionomie.

XI

En y réfléchissant après coup, je m'aperçus que mes connaissances personnelles sur le renard étaient assez bornées. Je savais que, dans la vie privée, il mange les poules des fermiers; que dans la fable il se moque des bustes creux, et joue toutes sortes de tours pendables aux autres animaux. De sa physionomie, je ne savais rien, sinon ce que pouvaient m'en apprendre quelques estampes de mon petit la Fontaine. Or, mon petit la Fontaine datait de la fin du siècle dernier, époque où les éditions à bon marché étaient très-peu soignées. Les quelques gravures qu'il contenait faisaient, il est vrai, mon admiration; mais j'ai reconnu depuis que mon admiration s'était fourvoyée. Ces petites images, copiées par un graveur maladroit sur la grande édition d'Oudry, devaient donner à un enfant les idées les plus fausses sur la physionomie des malheureux animaux qu'elles étaient censées représenter.

Le lendemain du jour où j'avais fait mon premier essai de modelage, je recourus à mon la Fontaine. Il y avait deux planches avec des renards. Dans chacune des planches, c'était un animal différent. Lequel des deux renards était le vrai? Naturellement j'eus recours à ma mère.

— Est-ce bien comme cela, un renard? lui dis-je en lui montrant la première planche.

Ma mère, qui était assise près de la fenêtre, occupée à quelque travail de couture, posa son ouvrage sur ses genoux, et, après avoir regardé l'image, me dit en souriant que cela ressemblait un peu à un renard, mais bien peu!

— Alors, c'est cela?

Et je lui montrai la seconde planche.

— Cela y ressemble encore moins; le renard est beaucoup plus fin.

J'étais tout à fait déconcerté, et un peu mécontent de mon la Fontaine. Une première lueur de scepticisme s'infiltra dans mon âme. Pour la première fois je doutai d'un livre imprimé.

— Mais alors, petite mère, où voit-on des renards?

— Mon chéri, il y en a dans les bois.

— Mais nous allons souvent dans les bois, et nous n'en avons jamais vu?

— Les renards ne se promènent pas au grand jour comme des animaux apprivoisés; quand ils entendent du bruit ils se cachent.

— Mais pourtant, ceux qui veulent regarder les renards, comment font-ils?

— Ils les guettent, en se tenant bien tranquilles dans les bois; ou bien ils les regardent tout à leur aise quand on les a mis dans des cages.

Nous n'étions ni assez riches pour acheter un renard (en supposant que quelqu'un eût un renard à vendre), ni assez grandement logés pour installer une cage à renard dans notre petite maison. Je demandai donc à ma mère si nous ne pourrions pas aller le jeudi suivant guetter des renards dans les bois.

— Mais, mon enfant, il n'y en a pas partout; il faut connaître les endroits.

— Eh bien, à qui demande-t-on cela?

— A un garde, je suppose.

Nous en connaissions un justement qui avait sa petite maison à la lisière de la forêt. Il fut convenu que nous irions le voir le jeudi suivant.

La suite à la prochaine livraison.

MOYENS DE SAUVETAGE.

Voy. les Radeaux, p. 27.

CEINTURES DE SAUVETAGE.

La ceinture de sauvetage est le flotteur par excellence; elle devrait faire partie du bagage de tout marin. On peut affirmer que les trois quarts des personnes qui périssent en mer échapperaient à la mort si l'usage des ceintures était suffisamment répandu.

On trouve ces appareils dans les stations et dans les postes de sauvetage. A bord des navires de guerre de quelques nations maritimes, il en existe un nombre suffisant pour pourvoir à l'armement de deux embarcations; les paquebots des grandes lignes en ont dans les chambres de passagers; mais les marins ne s'en servent pas, à moins qu'ils n'y soient pour ainsi dire obligés. La ceinture n'est pas entrée dans leurs habitudes : beaucoup se font une sorte de point d'honneur de ne pas en faire usage, d'autres n'ont pas confiance dans son efficacité, et les bons nageurs se figurent à tort qu'ils se sauveront plus sûrement sans elle. Il y a à cet égard une révolution complète à opérer. Les institutions de sauvetage l'ont commencée déjà. Peu à peu les marins composant les équipages des

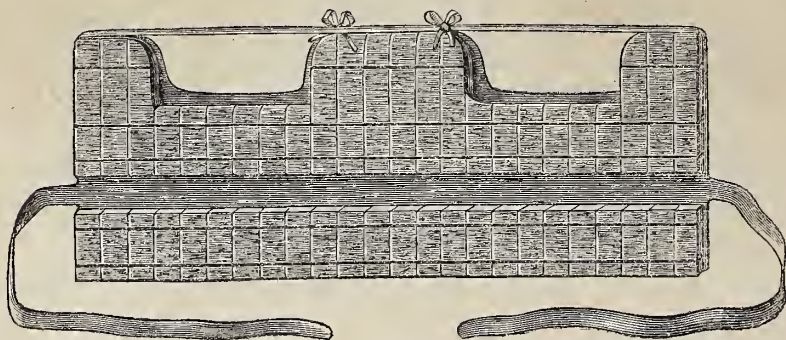


Fig. 1.

canots de sauvetage s'accoutument à s'en servir. Dans les écoles, les jeunes générations de marins apprendront que le vrai courage n'exclut pas la prévoyance, et que pour dominer les éléments formidables contre lesquels ils sont

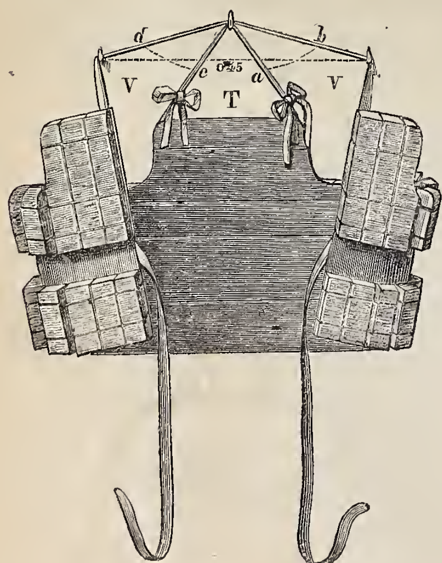


Fig. 2.

appelés à se trouver perpétuellement en lutte, il ne faut négliger aucune des précautions indiquées par l'expérience.

Il existe plusieurs espèces de ceintures de sauvetage : les unes ont pour principe les flotteurs à air; les autres, les flotteurs naturels et principalement le liége. Les flotteurs à air occupent peu de place, puisqu'il suffit de les gonfler au moment de s'en servir; mais ils n'offrent jamais une sécurité absolue. La moindre piqûre, la moindre déchirure détruit leur efficacité, et cette éventualité doit être prévue, puisque la ceinture de sauvetage est destinée non-seulement à soutenir sur l'eau, mais à préserver la poitrine des chocs contre les rochers, lorsque le naufragé aborde à la côte.

Ces considérations ont décidé les institutions de sauvetage à proscrire l'emploi des flotteurs à air.

Une bonne ceinture doit, en outre, satisfaire aux conditions suivantes :

1° Maintenir l'homme verticalement dans l'eau et en équilibre, avec une tendance à le renverser plutôt en arrière qu'en avant, de telle sorte que si le naufragé perd connaissance un instant il ne plonge pas la figure dans l'eau.

2° Pouvoir être fixée solidement au corps. Si la ceinture glisse vers les pieds, elle renverse le naufragé la tête en bas et le noie; si elle glisse vers le haut, tendance naturelle en raison du poids qu'elle soutient, elle ne maintient plus la tête au-dessus de l'eau.

3° Ne pas gêner les mouvements ni la respiration, soit pour la nage, soit pour les manœuvres dans une embarcation. Pour satisfaire à cette condition, l'appareil doit être fixé à la taille par des rubans l'entourant et disposés de manière à pouvoir serrer fortement sur les vêtements. La taille est, en effet, la seule partie du buste qui puisse être serrée sans qu'il en résulte de suffocation; on peut employer d'autres attaches pour fixer plus complétement la ceinture, mais ces attaches ne doivent pas être serrées.

4° Pouvoir être revêtue facilement et rapidement, et pouvoir se réparer aisément avec les moyens dont on dispose sur le moindre bateau de pêche.

Le pouvoir flottant d'une ceinture destinée à supporter un homme doit être de 5 kilogrammes au moins; c'est le poids de l'homme dans l'eau.

La Société centrale de sauvetage des naufragés a adopté

la ceinture inventée par le capitaine Ward, inspecteur de la Société anglaise des *life-boats*, comme satisfaisant mieux que tous les autres systèmes aux conditions ci-dessus énoncées.



Fig. 3.



Fig. 4.

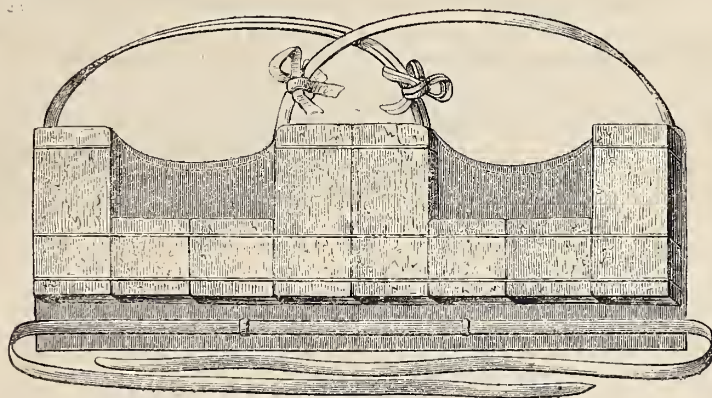


Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.

Cet appareil se compose de plaques de liége cousues sur une bande de toile entourant le corps, serrée à la taille par deux cordons, et maintenue sur les épaules au moyen de deux bretelles se croisant dans le dos.

Le grand modèle (fig. 1, 2, 3, 4) supporte deux hommes; il convient aux stations et aux postes de sauvetage, aux sauveteurs en général. Les morceaux de liége sont étroits pour pouvoir mieux prendre la forme du corps, et disposés en deux rangées afin que le ruban placé entre les deux serre sur la toile et non sur le liége, où il comprimerait la poitrine sans saisir efficacement le corps.

L'emploi de cet appareil se trouve expliqué dans l'instruction suivante, dont toutes les prescriptions, suggérées par l'expérience, ont une grande importance, les ceintures se revêtant souvent au moment du danger et avec une grande précipitation.

Mode de suspension. — L'appareil doit être toujours suspendu, soit dans les postes de sauvetage à terre, soit à bord des bâtiments, à trois crochets en laiton, légèrement recourbés, afin que les cordons puissent être retirés sans s'accrocher à l'extrémité. Dans cette position (fig. 2), le liége est tourné du côté de la muraille et la toile en dehors, tant pour faciliter le revêtement de l'appareil que pour éviter les effets de l'humidité. Les crochets sont placés en triangle : les deux d'en bas à 45 centimètres l'un de l'autre, celui d'en haut à égale distance des deux autres et à 7 centimètres au-dessus.

Mode d'attache. — L'appareil est maintenu sur le corps au moyen de deux bretelles et d'une ceinture. Les bretelles, formées par les cordons de même couleur noués deux à deux par des rosettes, se croisent dans le dos. Afin de donner aux bretelles une longueur convenable pour les hommes de taille ordinaire, il faut étendre la ceinture à plat et nouer, en les tendant un peu, les cordons de même couleur. Les rosettes étant faites aussi près que possible du plastron de la poitrine, il est toujours facile au porteur de serrer les bretelles afin de remettre, s'il y a lieu, l'appareil à sa taille.

Manière de revêtir l'appareil. — Saisissez les bretelles *a* et *b* (fig. 2) de la main droite, *c* et *d* de la main gauche, soulevez l'appareil de manière à le décrocher, passez la tête en T et ensuite les bras en V, puis attachez les cordons de ceinture autour du corps, en serrant *fortement* la taille afin d'empêcher l'appareil de remonter.

Précautions en remettant l'appareil à son poste. — Lorsque les appareils ont été mouillés dans l'eau salée, on doit toujours les tremper dans l'eau douce avant de les suspendre à leur poste, où, étalés la toile en dehors, ils sont dans les meilleures conditions possibles pour sécher rapidement.

Dans le cas où les attaches d'un des morceaux de liége viendraient à être cassées ou coupées, il est important de les réparer immédiatement, afin que les plaques de liége voisines ne se détachent pas successivement.

L'instruction qui précède s'applique également à la petite ceinture (fig. 5, 6, 7). Cette dernière ne peut supporter qu'un homme dans l'eau. Les morceaux de liége sont plus minces, plus larges et disposés sur une seule rangée. Cet appareil devrait être le *vade-mecum* du marin. Les institutions de sauvetage s'efforcent d'en propager l'emploi. A cet effet, la Société centrale en fait confectionner qu'elle cède aux marins à prix coûtant, c'est-à-dire 6 fr. 50 cent.

Les grandes ceintures reviennent à 13 fr. 50 cent.; comme on n'en trouve pas dans le commerce en France, la Société centrale les cède également à prix coûtant aux personnes qui lui en font la demande.

MATELAS FLOTTANT.

Cet objet n'est pas encore entré dans la pratique, en France au moins, bien que dans certains cas il puisse être d'une grande utilité. Il y a lieu de s'étonner que dans les ports l'industrie n'ait pas cherché à le perfectionner : à l'Exposition universelle de 1867 on n'en voyait qu'un seul spécimen, produit par M. Puech de Paris.

On ne saurait trop le répéter, le moyen le plus sûr, le plus pratique de salut en cas de naufrage est de multiplier à bord les flotteurs sous toutes les formes, et les matelas sont les objets qui se trouvent le plus à portée. Pour les rendre flottants, on les fabrique avec des rognures de liége dont on a préalablement enlevé les parties rouges et résineuses en le soumettant à une température élevée. Le liége est alors plus élastique et moins susceptible d'absorber l'humidité. On enveloppe le matelas de liége ainsi confectionné de plantes sèches ou de crin, et l'on obtient une paillasse ou un matelas offrant un coucher confortable. En garnissant cette paillasse de bouts de ligne on a, le cas échéant, d'excellents flotteurs pouvant supporter deux hommes et entrer dans la confection d'un radeau. L'enveloppe des matelas doit être imperméable. Il convient de mentionner pour cet usage l'enduit Tisserand, susceptible de s'appliquer sur tous les tissus et inaltérable aux températures les plus élevées [1].

LES SINISTRES DE MER.

C'est en 1866 que le premier tableau des sinistres survenus sur toutes les mers du globe a été dressé d'une façon consciencieuse; et c'est à notre excellent *Bureau Veritas*, qui fournissait déjà aux industries maritimes de si précieux renseignements, qu'on est redevable de cette intéressante statistique. Son *Bulletin*, que nous avons sous les yeux, nous fournit un total de 2 612 bâtiments rayés, en 1869, des registres des amirautés. Si l'on excepte de ce chiffre 139 navires condamnés en raison de leur vétusté, et 167 autres considérés comme perdus par suite d'absence de nouvelles, il reste 2 167 bâtiments que des causes diverses ont fait périr. En voici d'ailleurs l'énumération, non-seulement pour 1869, mais pour les trois années précédentes.

	1869	1868	1867	1866
Navires abordés en mer	128	121	149	130
— échoués	1231	1142	1433	
— abandonnés en mer	214	153	220	2336
— coulés en mer	400	344	452	
— brûlés en mer	89	80	79	101
— perdus par suite d'explosion	4	6	5	4
— coupés par les glaces	21	2	8	15
— perdus sans causes connues	219	221	319	»
— condamnés	139	115	177	160
— considérés comme perdus par suite d'absence de nouvelles	167	187	203	186
Total	2612	2371	3045	2932

Ce tableau, on le voit, donne pour l'année qui vient de s'écouler une augmentation de 241 navires sur 1868, et une diminution de 433 sur 1867 et de 320 sur 1866. Les navires à voiles étant encore les plus nombreux, ce sont eux qui fournissent le total le plus considérable. Ainsi, ils figurent dans les chiffres que nous venons de donner pour 2 453 en 1869, 2 261 en 1868, 2 900 en 1867, et 2 764 en 1866.

Quant à la nationalité de ces bâtiments, elle n'est pas unique. Le minotaure marin se satisfait de toutes les proies, et c'est naturellement les marines les plus nombreuses qui lui fournissent le plus grand nombre de victimes. Voici dans quelles proportions ces sinistres concernent les différents pavillons :

	1866	1867	1868	1869
Anglais	1461	1458	1122	1172
Américains	335	364	253	199

[1] *Manuel du sauvetage maritime.*

	1866	1867	1868	1869
Français	261	273	210	279
Allemands	183	206	203	201
Hollandais	96	112	103	101
Norvégiens	53	116	71	105
Italiens	49	62	50	90
Danois	41	69	45	48
Autrichiens	40	31	25	28
Espagnols	40	45	23	36
Suédois	37	46	29	52
Russes	26	39	29	30
Grecs	24	36	23	18
Portugais	11	11	11	11
Etc., etc.				

LA DÉCEPTION DE L'ASTRONOME LEGENTIL.

On sait que la planète Vénus doit passer sur le Soleil en 1874. Déjà l'on se prépare à l'observer. C'était pour observer un des passages précédents, celui de 1761, que Legentil avait été envoyé par l'Académie des sciences à Pondichéry. Les hasards de la mer ne permirent pas au savant astronome d'arriver à temps.

Il résolut alors d'attendre le passage prochain, qui devait avoir lieu en 1769. Cette fois, par une autre cause, il ne fut pas plus heureux.

Il a raconté lui-même en termes émouvants l'histoire de son mécompte. A son retour en France, il publia son « Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi à » l'occasion du passage de Vénus sur le disque du Soleil, » le 6 juin 1761, et le 3 du même mois 1769. » Deux forts volumes in-4°; Paris, imprimerie royale, 1779. Dans ce vaste ouvrage, il n'y est presque pas question de Vénus, puisque le mauvais sort voulut que le retard de la traversée ait empêché l'observation du passage de 1761, et que les nuages aient aussi empêché celle du second.

Voici l'extrait relatif au passage de 1769.

La saison, ordinairement excellente à Pondichéry, l'avait été cette année comme de coutume. Le mois de mai, entre autres, avait été magnifique, et donnait au cœur de l'astronome une espérance sans nuage [1]. La journée du 3 resta belle. Le soir, il observa l'émersion du premier satellite de Jupiter.

A dix heures du soir, continuation de beau temps, lit-on sur le journal de chaque jour. L'astronome se couche lorsque la dernière installation est faite.

« Le dimanche 4, dit-il, m'étant éveillé à deux heures du matin, j'ai entendu la barre de sud-est, ce qui me fit croire que la brise était toujours de ce côté, ou du moins qu'elle en soufflerait le matin; j'en tirai un bon augure, parce que je savais que le vent du sud-est est le balai de la côte, et qu'il amène toujours la sérénité; mais la curiosité m'ayant porté à me lever un moment après, je vis avec le plus grand étonnement que le ciel était pris partout, surtout dans le nord et le nord-est, où il éclairait; avec cela, il faisait un calme profond. Dès cet instant, je me suis condamné; je me jetai sur mon lit, sans pouvoir fermer l'œil. A quatre heures, on n'entendait plus la barre du sud-est, mais celle du nord-est : ce fut un autre fort mauvais présage pour moi. En effet, m'étant levé une seconde fois, je vis toujours le même temps : le nord-est était encore plus chargé.

» A cinq heures, le vent souffla tant soit peu du sud-ouest, ce qui me redonna une lueur d'espérance, d'autant mieux que la partie du sud à l'est était un peu claire; je crus donc que la brise pourrait tourner de ce côté, et qu'elle balayerait le ciel; cependant le nord et le nord-est menaçaient continuellement; les nuages n'avaient aucun mouvement, et on entendait toujours la barre du nord-est; de sorte que j'étais entre la crainte et l'espérance. Mais cet état d'incertitude ne dura pas longtemps : peu à peu les vents passèrent à l'ouest, au nord-ouest et au nord; en moins de sept à huit minutes, le temps se trouva bouché comme aux approches d'un coup de vent; du nord, les vents passèrent au nord nord-est et au nord-est, et il était cinq heures et demie environ; alors ils soufflèrent avec furie; les gros nuages, qui jusqu'alors s'étaient tenus immobiles dans le nord-est, commencèrent à se mettre en mouvement. La mer était blanche d'écume, et l'air obscurci par les tourbillons de sable et de poussière que la force du vent tenait continuellement élevés. Ce terrible grain dura jusqu'à six heures environ; le vent tomba, mais les nuages restèrent. A sept heures moins trois à quatre minutes, *moment à peu près que Vénus devait sortir*, on vit au ciel une légère blancheur qui fit soupçonner où était le Soleil : dans la lunette, on ne distinguait rien.

» Peu à peu les vents passèrent à l'est et au sud-est, où ils étaient à neuf heures petit temps; les nuages s'éclaircirent, et on vit le Soleil fort brillant : on ne cessa point de le voir tout le reste de la journée.

» Le 5, le Soleil se leva de toute beauté, et la journée fut magnifique; la brise de terre fut faible. A neuf heures et demie, celle du sud-est prit la place et souffla assez fort dans l'après-midi.

» Le 6, le Soleil se leva de toute beauté; la brise de terre fut forte et chaude; le thermomètre monta à 36 degrés. A onze heures et demie, la brise du large repoussa celle de terre. Orages le soir, sans pluie.

» Le 7 et le 8, il fit le même temps; en sorte qu'il semble que la matinée du 4 eût été faite exprès : c'est, en effet, un phénomène bien singulier et bien rare à la côte de Coromandel d'avoir éprouvé, pendant la force de la mousson du sud et des vents de terre, une révolution des vents de nord-est, et une espèce de coup de vent de cette partie, qui dura deux heures au plus; mais à Pondichéry nous n'en eûmes qu'une des extrémités.

» A Madras, on ne fut pas plus heureux. M. Call, l'ingénieur, qui jouait alors un très-grand rôle dans l'Inde, avait été chargé par M. Masqueline de faire l'observation du passage de Vénus; on lui avait envoyé des instruments en conséquence et une instruction imprimée. M. Call n'avait point d'observatoire; il s'était établi comme il avait pu sur une algamace, ou plate-forme d'une maison, sous une tente. Il avait eu grand soin de régler ses pendules par des hauteurs correspondantes du Soleil; tous les autres instruments nécessaires pour l'observation, télescopes, lunettes achromatiques, etc., étaient placés sous la tente et en état. Les observateurs dormaient tranquillement, lorsqu'ils furent réveillés par une pluie des plus abondantes, et par un vent impétueux qui emporta la tente et renversa une partie des instruments.

» M. Call fut on ne peut plus pénétré du mauvais succès de ses peines; il en écrivit une lettre à M. Law pleine de lamentations.

» Pour moi, je ne pouvais revenir de mon étonnement; j'avais peine à me figurer que le passage de Vénus fût derrière moi. J'ai toujours été incrédule sur les prétendus effets des nouvelles et des pleines lunes. Il arriva une éclipse de Soleil ce même jour : j'aurais été presque porté à croire que cet ouragan était l'effet de cette éclipse; mais si cela était vrai, il eût fallu que cet effet eût eu lieu dans tous les autres endroits où s'étaient placés des observateurs; car pourquoi aurait-il eu lieu seulement le long de la côte de

[1] Le passage devait avoir lieu, en temps astronomique, le 3, de 15 à 19 heures, c'est-à-dire de 3 à 7 heures après minuit, ou, en temps civil, le 4, de 3 heures à 7 heures du matin.

Coromandel et du Carnate, pendant qu'il a fait beau à Manille, à Otaiti, à la Californie, etc.?

» D'autres fois, je pensais que quelque contre-temps à peu près pareil avait fait imaginer à Manès son système (ridicule, à la vérité) des deux principes; car, après avoir été témoin du beau temps qu'il avait fait le matin pendant près d'un mois, et celui qu'il continua de faire plus d'un mois encore après, on eût été tenté de penser que la matinée du 4 juin avait été faite exprès pour mortifier les observateurs placés le long de cette côte.

» Enfin, je fus plus de quinze jours dans un abattement singulier, à n'avoir presque pas le courage de prendre la plume pour continuer mon journal, et elle me tomba plusieurs fois des mains lorsque le moment vint d'annoncer en France le sort de mon opération. »

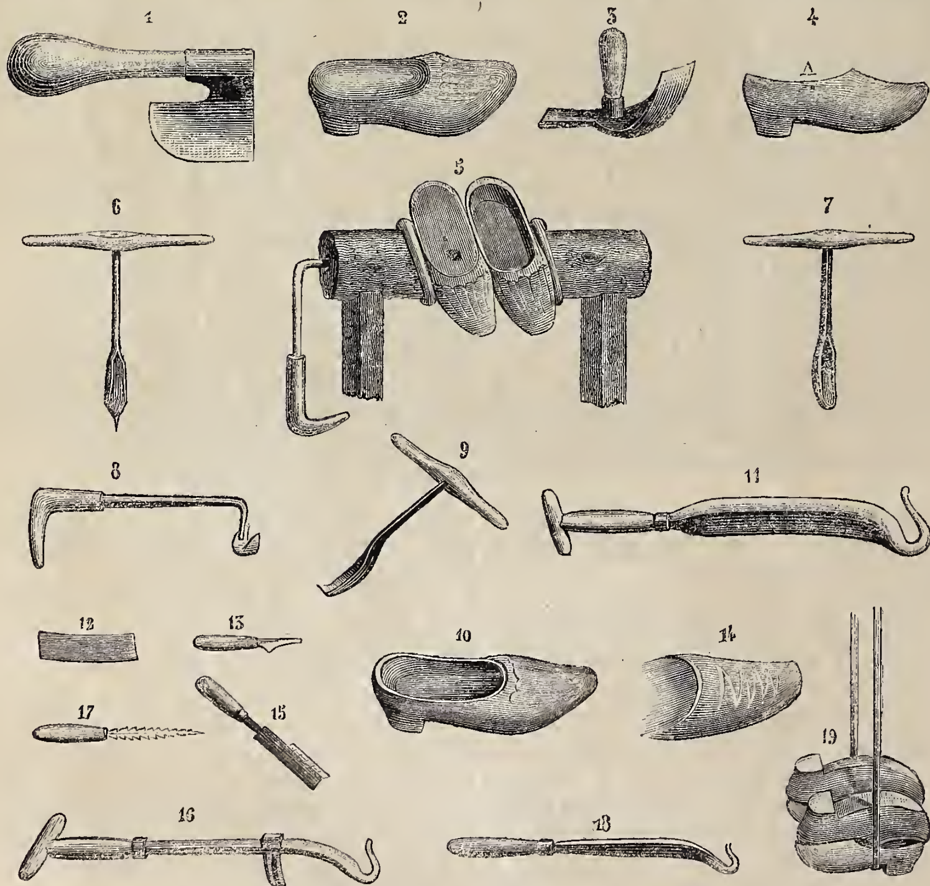
FABRICATION DES SABOTS

(SARTHE).

Beaucoup de gens portent des sabots, très-peu connaissent la fabrication de cette modeste chaussure, qui garantit si bien du froid et de l'humidité. Je vais donner quelques détails sur une industrie qui occupe un grand nombre d'ouvriers : les uns travaillent dans les forêts, les autres chez le patron, d'autres à domicile.

Les bois employés le plus généralement sont le noyer, le fouteau ou hêtre, et l'aune : le premier est le plus estimé; il se vend, sur pied, 81 francs le mètre cube; un mètre cube peut produire environ 250 paires de sabots; chaque paire revient de façon à quarante ou cinquante centimes; les sabots de femme se vendent 90 centimes, ceux d'homme 1 fr. 10 cent.

Voici les phases que suit le travail : le bois, coupé en rondins, est fendu par quartiers; avec la hache (fig. 1), le sabot est façonné comme sur la figure 2; avec l'asseau (fig. 3), on dégage la partie qui doit être creusée (fig. 4, A); ceci terminé, les chaussures sont placées deux par deux dans la coche de l'établi (fig. 5), où elles sont serrées à l'aide de coins. Alors l'ouvrier, armé du tortil (fig. 6), commence à creuser; l'ouverture s'élargit avec la cuiller (fig. 7), le fond du sabot est taillé et uni par le boutoir (fig. 8); pour terminer le bout intérieurement et les côtés on emploie la roinette (fig. 9). Ceci compose deux façons : le bûchage et le creusage (fig. 10). Il reste maintenant à finir, c'est-à-dire à *parer*. Avec le paroi (fig. 11), qui est fixé sur un billot, on enlève les arêtes laissées par la hache;



Dessin de Mme E. Destriché.

le racloir (fig. 12) polit complétement, et le dégageoir (fig. 13) coupe net les rebords. Arrivé à ce point, le travail du sculpteur commence : la gouge à plis (fig. 15) sert à exécuter l'ornementation des plis (fig. 14) avec la gouge à V (fig. 16), l'ouvrier trace la marque d'une semelle, et la scie (fig. 17) continue la rainure jusqu'au bout. Le sabot passe alors dans les mains de la metteuse en noir : quand le cirage, étendu au moyen d'un pinceau, est bien sec, elle frotte vivement avec le lissoir (fig. 18), ce qui donne un beau poli; les sabots sont ensuite attachés par paire; et chaque douzaine de paires, étant placée entre deux frayettes fixées sur une petite planchette (fig. 19), est prête pour être livrée au commerce.

Peu d'ouvriers savent confectionner un sabot entier, chacun connaît une façon : nous avons les bûcheurs, les creuseurs, les pareurs, les sculpteurs et les lisseuses.

Les coquilles résultant de ces divers travaux se vendent environ de 30 à 40 centimes le sac, qui contient à peu près un hectolitre. [1]

[1] Mme Destriché.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions 15.

GUERRIER LIPAN.



Guerrier lipan mort dans un combat au Mexique, en 1842. — Dessin de Gilbert, d'après une photographie de J. Laurent.

Voici ce que Montaigne eût appelé *un sauvage en pompe;* mais, hélas! ce chef héroïque des Lipans, rivaux des Comanches, ne put pas éblouir longtemps ses compatriotes des splendeurs de son costume : il mourut jeune encore, sur le champ de bataille, en 1842, dans une rencontre que les Indiens du Texas eurent avec les troupes du Mexique, et où il combattit bravement. Depuis cette époque, sa dépouille, conservée soigneusement, forme un des plus beaux ornements de la *Real Armeria de Madrid* (¹).

Peut-être le nom de ce chef infortuné est-il répété encore, dans quelque chant héroïque, par ses frères qui ont blanchi dans le dénûment et qui envient aujourd'hui son sort; ce nom glorieux n'est pas venu jusqu'à nous, et ce que nous savons sur la tribu belliqueuse à laquelle il commandait est peu de chose.

Les Lipans faisaient jadis partie de la grande nation des Apaches. Ces Indiens forment une peuplade d'une certaine importance, et peuvent être placés à la suite des Comanches du Texas; ils ont la plus grande affinité avec les Seraticks et les Muscalaroes. Ils n'ont jamais porté la guerre sur les frontières des États-Unis d'Amérique... mais on les a vus plus d'une fois renouveler leurs irruptions au Mexique. Ils sont belliqueux, et si entreprenants que les Comanches les considèrent avec respect. Sur bien des points ils ont la plus grande analogie avec ces Indiens; mais ils paraissent avoir fait plus qu'eux certains progrès en civilisation. Plusieurs d'entre eux parlent l'espagnol, ayant eu jadis de fréquentes relations avec les Mexicains.

Les Lipans, vers l'année 1847, pouvaient mettre encore sur pied environ 200 guerriers (²). Les Seraticks, qui ont avec eux une si grande analogie, vivent sur les rives du Rio-Grande, au-dessous du Passo del Norte. On a sur eux fort peu de renseignements.

On estimait, en 1851, que la population des Lipans pouvait monter à 500 individus de tout âge; malgré les recherches du juge Rollins, il a été impossible d'avoir une certitude absolue à ce sujet. En portant, du reste, à 20 000 âmes la population indienne du Texas, on risque fort de tomber dans l'exagération, et cela prouve avec quelle rapidité effrayante diminuent ces peuplades dans leur contact avec les nouveaux colons, dont le nombre devient de jour en jour plus considérable.

Le costume du guerrier lipan, dont nous reproduisons ici les moindres détails, est, à quelques différences près, celui de tous les Indiens qu'on rencontre aussi dans les régions du Nouveau-Mexique et de la Sonora, en y comprenant également ceux du département de Chihuahua. La pièce principale est une tunique de chamois ou peut-être de peau de bison admirablement préparée par les femmes de la tribu, comme le montre le grand ouvrage de Schoolcraft. La frange qui descend sur le devant du vêtement est garnie de petites lames métalliques qui doivent résonner lorsque le guerrier fait un mouvement. Le sifflet cylindrique qui pend au côté droit du guerrier est, sans qu'on s'en puisse douter à la première inspection, un insigne de la plus grande importance : c'est l'instrument de commandement qui fait reconnaître un chef de tribu. A l'*Armeria real* on a suspendu à la droite du guerrier l'arc dont il faisait usage et un dard de roseau américain armé de pointes barbelées. Nous ferons remarquer en passant que, chez quelques nations de l'Amérique du Sud moins avancées que les Lipans, ces sortes d'armes, terribles par les blessures qu'elles peuvent faire, sont prohibées dans les combats d'homme à homme; on s'en sert uniquement à la chasse. Ce simple trait d'une législation barbare prouve l'éveil où se tient naturellement chez nous la conscience dès qu'il s'agit des droits imprescriptibles de l'humanité.

(¹) C'est un présent de D. Pedro Pascual de Oliver, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'Espagne auprès de la république mexicaine. — Voy. *Catalogo de la Real Armeria*, Madrid, 1849, grand in-8, p. 164. La figure destinée à supporter ce splendide costume de sauvage a été exécutée avec beaucoup de soin par D. José Piquer.

(²) Voy. le beau livre intitulé : *Historical and statistical information respecting the history, condition and prospects of the indian tribes of the United States, collected and prepared by Henry Schoolcraft*, Philadelphie, 4 vol. in-fol. — Voy. aussi Russel-Bartlet.

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence. La Bruyère.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 251, 262, 270, 274.

XII

Le garde fut un peu surpris de notre demande, car ni ma mère ni moi, nous n'avions l'air d'amateurs de chasse au renard.

— Depuis que le château d'Aurevoir a été acheté par des Anglais, nous dit-il, les renards ont presque disparu de ces côtés-ci; moi qui passe, pour ainsi dire, ma vie dans les bois, c'est bien rare si j'en aperçois un en quinze jours. Il faudrait aller à quatre ou cinq lieues d'ici, du côté des étangs de Quinsay; et, en vous mettant à l'affût avec une patience de chasseur, vous aurez peut-être la chance d'en apercevoir un; encore je ne voudrais pas vous le garantir.

— Nous ne pouvons aller si loin, dit ma mère avec un soupir de regret; car il lui en coûtait de me refuser quelque chose.

J'avais un peu envie de pleurer. Mais devant le garde, je n'osais pas. Quant à lui, embarrassé probablement de soutenir plus longtemps la conversation, il nous regardait alternativement et sifflotait entre ses dents. J'imagine que par politesse il n'osait pas siffler tout haut.

— Ainsi, dis-je avec un gros soupir, je ne pourrai pas savoir comment c'est fait, un renard!

Et je pris ma mère par la main pour l'emmener.

— Oh bien! si ce n'est que ça, dit le garde en interrompant sa mélopée, vous pouvez toujours voir comme c'est fait

En disant cela, il ouvrit une petite porte qui donnait sur une seconde pièce et me fit signe d'entrer.

Juste en face de l'entrée, sur une commode en noyer luisante de propreté, entre un bouquet de mariée mis sous verre et un lapin de plâtre à tête mobile, se tenait debout un magnifique renard empaillé. Je me mis à battre des mains et à danser devant la commode, comme un sauvage devant son ennemi attaché au poteau.

— C'est bien un vrai renard? demandai-je à l'homme qui souriait.

— Je vous en réponds! dit-il en hochant la tête.

— Un renard qui a mangé des poules?

— Dame! il ne me l'a pas dit, mais il en est bien capable; et des lapins aussi.

— Et des lapins aussi?

Pour le coup, je regardai le mangeur de lapins dans une admiration croissante.

— Voyez-moi ces crocs-là!

Ces crocs-là étaient si blancs et si aigus que je reculai d'un pas; puis, honteux de ma peur, je me rapprochai bravement, et criai : Kss! kss! comme on fait pour exciter les chiens, et je déclarai au renard lui-même qu'il ne me faisait pas la moindre peur; mais au fond je m'ap-

plaudissais fort de n'être pas allé au bois pour guetter des bêtes si bien endentées.

Quand j'eus satisfait ma curiosité, et considéré le renard sous tous ses aspects (car le garde avait eu la complaisance de le poser sur une table), je demandai avant de partir la permission de revenir le voir de temps en temps.

XIII

Ce jour-là et les suivants, ma mère et moi nous ne mangeâmes que la croûte de notre pain à tous les repas. La mie se transforma en un véritable troupeau de renards. A chaque nouvel essai, je reconnaissais facilement que ce n'était pas cela ; ma mère avait beau m'encourager et me dire que ce serait mieux une autre fois, je n'arrivais pas à me satisfaire, et deux ou trois fois je renonçai à poursuivre. Mais je recommençais bientôt, c'était plus fort que moi J'avais très-nette dans ma mémoire l'image du renard empaillé ; et cependant j'étais arrêté dans mon travail par mille détails auxquels je ne m'étais probablement pas assez arrêté en présence du modèle. Peut-être aussi que les proportions n'étaient pas bien gardées ; en tout cas, je n'arrivais pas à reproduire ce que j'avais dans l'esprit, et cela me faisait souffrir De guerre lasse, je m'arrêtai dans mes essais, car à force de travailler et de chercher loin du modèle, j'avais fini par embrouiller même le souvenir qui m'en était resté.

Pierre, amateur indulgent, trouva superbes les renards que je lui modelai le dimanche suivant. Je me faisais scrupule d'abuser de sa naïveté à ce point ; et pour compléter du côté de la science ce qui manquait du côté de l'art, je lui appris, comme une découverte importante de la science moderne, que les renards ont d'énormes dents pointues, et que, faute de poules, ils mangent volontiers des lapins.

Le jeudi suivant, nous retournâmes chez le garde. J'avais eu soin cette fois d'emporter de la mie de pain pour modeler d'après nature.

— Tu verras, mère, cette fois-ci, cela réussira très-bien.

— J'en suis bien sûre, mon chéri.

Hélas ! cela réussit très-mal. A force de m'arrêter aux détails, je détruisais toute la vérité de l'ensemble, et mon animal ressemblait beaucoup moins à un renard qu'aucun de ceux que j'avais faits de souvenir. Le garde disait, sans penser à mal :

— Ce n'est tout de même point ça !

Je sentais qu'il avait raison ; mais je lui en voulais malgré cela, et j'en vins à me figurer que c'est lui qui me gênait, et que s'il n'était pas là je réussirais bien mieux. Ma mère m'encourageait doucement. Le garde sortit pour son service. Je ne réussis pas mieux, et cependant je m'acharnais avec une ardeur bien rare chez un enfant.

— C'est singulier, disais-je à ma mère ; tiens, vois toi-même : voilà pourtant bien la forme de l'oreille, voilà la place des yeux, voilà l'amincissement du museau ; voilà les pattes de devant, celles de derrière, et la queue, et pourtant ce n'est pas le renard, je le vois bien !

Je continuai un peu, par amour-propre, puis je me désespérai tout à fait et je jetai mon œuvre par la fenêtre.

— C'est impossible ! m'écriai-je avec dépit.

Impossible ! voilà bien un mot d'enfant. Non, ce n'était pas impossible, je le reconnus dans la suite. Mais je n'avais personne pour me dire ce que je découvris plus tard, c'est qu'avant de s'occuper des détails, il faut, en quatre coups de pouce, assurer l'aspect de l'ensemble.

XIV

J'étais si découragé à la suite de ma dernière tentative, que je ne pétris pas une seule fois la mie de pain jusqu'au dimanche suivant. Là, il me fallut bien remettre la main à l'œuvre ; car si j'étais dégoûté des renards, cousin Pierre ne l'était pas, lui, et je n'aurais voulu pour rien au monde le priver de son amusement favori. Je pétris donc le pain avec une certaine négligence ; et sans chercher la moindre perfection de détails, je bâtis lestement un renard. A ma grande surprise, il était presque ressemblant, et c'est à peine pourtant s'il était dégrossi. Évidemment, il s'était fait dans ma tête un travail dont je n'avais pas eu conscience, et je venais, en jouant, de faire une découverte importante : c'est qu'il fallait commencer par donner à mon animal l'attitude vraie et le mouvement général. Je revins alors sur mon premier travail : j'amincis le museau ; je ménageai les espèces de bajoues qui donnent au renard vu de profil une vague ressemblance avec un monsieur au nez mince avec d'énormes favoris ; je trouvai juste la place des oreilles, et je les pointai un peu en avant ; je donnai à la queue une flexion plus naturelle, et alors c'était un vrai renard.

Pierre trépignait de joie, cela aurait pu me suffire. Mais trouvez-moi donc un artiste qui ne soit pas un peu vaniteux et qui ne cherche pas à agrandir le cercle de ses admirateurs ! Je saisis un moment où ma mère regardait de mon côté, et, posant vivement la petite bête sur le dos de ma main gauche, je l'élevai à la hauteur de mes yeux. Ma mère sourit doucement, et me fit un petit signe de tête qui disait clairement : Bravo ! bien réussi !

Alors, de concert avec Pierre, j'organisai une chasse au renard. Un rond de serviette servait de terrier à la bête. En la tourmentant avec une fourchette, nous la fîmes détaler ; elle alla chercher un refuge derrière la timbale de Bébé : tayaut ! tayaut ! la voilà encore débusquée ; elle se cache derrière mon assiette, puis derrière mon verre : tayaut ! tayaut ! le renard n'en peut plus ; il perd la tête et, s'aventurant trop près du bord, il disparaît brusquement sous la table.

Pierre, tout décontenancé, avait, je crois, quelque idée de pousser des cris perçants pour marquer son désespoir ; j'empêchai tout esclandre en lui disant : — Vois-tu, chéri, celui-là est mort ; nous allons en lancer un autre.

Cet autre fut modelé cavalièrement en moins de deux minutes : j'appuyais le pouce aux bons endroits, sans hésitation ; je me sentis même si parfaitement maître de la forme générale que je songeai à quelques embellissements de détail. J'avais, par exemple, remarqué que le poil du poitrail est moins soyeux et plus bourru que celui du reste du corps, et présente une apparence plus molle et plus étoffée ; là, je variai mon travail, et je donnai à cette partie de l'animal l'aspect qu'elle avait sur nature.

Le dîner fini, on emmena petit Pierre qui avait envie de dormir, et j'emportai mon renard au salon pour me distraire. L'idée me vint de perfectionner mon œuvre, et d'indiquer les poils de la fourrure. Une pointe d'épingle me suffisait. Je passai fort longtemps à ratisser mon renard, et tant que je fus penché sur mon travail, il me sembla que l'effet était excellent Erreur ! quand l'opération fut terminée, et que je tins mon œuvre à distance pour juger du résultat, la pauvre bête avait un petit air misérable et rissolé. En cet état, il me rappelait si bien les moutons de la pendule, que je me levai pour comparer. Eux aussi étaient misérables et rissolés Je me demandai alors pourquoi mon renard, à partir d'un certain moment, avait d'autant plus perdu que je l'avais plus travaillé. Je ne trouvai pas de réponse bien nette à la question ; mais du moins elle resta posée dans mon esprit, et, à force de me faire réfléchir, m'amena à conclure qu'il y a dans le travail un point qu'il ne faut pas dépasser, sous peine de détruire la vérité de la forme et l'expression de la physionomie.

XV

Encouragé par un premier succès, je passai du renard au chien, et du chien en général aux différentes espèces que j'avais sous les yeux; et cela avec d'autant plus de facilité que les mouvements et les poses de ces animaux m'étaient plus familiers. Je réussissais particulièrement bien les petits chiens blancs des conducteurs de diligence, qui ont un petit air si éveillé avec leur museau pointu et leur queue en panache.

Quand je songe à cette époque de ma vie, je me revois en arrêt devant toutes les bêtes que je rencontrais. Que devaient-elles penser de moi en leur for intérieur, et quelles intentions coupables devaient-elles me prêter? Parmi les chiens que je m'obstinais à dévisager, les uns se fâchaient et me montraient les dents; les autres me dédaignaient, et sans se déranger me regardaient en face, comme s'ils allaient me dire : « Et puis après? » D'autres, plus timorés ou plus peureux, prenaient le petit trot dès qu'ils se sentaient observés, et rasaient les murs pour mettre le plus grand intervalle possible entre eux et le danger imaginaire qui les menaçait : autant de poses variées et d'attitudes à étudier, autant d'épisodes nouveaux à mettre en action pour amuser le petit Pierre.

Quant à lui, il grandissait à vue d'œil, et il était question de l'introduire dans son premier pantalon. Son imagination, devenue plus exigeante à mesure qu'il grandissait, me forçait à varier continuellement mes acteurs et mes scènes.

Du chien, je passai au chat, que je ne possédai jamais aussi complétement, sans doute parce que ses lignes sont plus incertaines et plus coulantes. Mais, par exemple, quel succès lorsque je produisis au jour mon premier cochon! Aussi, rien n'y manquait, ni l'épatement du groin, ni l'obliquité narquoise des yeux, ni le rictus sardonique, ni les larges oreilles tombantes, ni les petites touffes hérissées sur l'échine, ni surtout la petite queue en tire-bouchon.

Le petit cousin, qui avait été jusque-là assez indifférent au sort des animaux dont il s'était amusé, s'éprit de celui-là, déclara qu'il le garderait toujours, et, afin d'être bien sûr qu'on ne le lui volerait pas pendant son sommeil, exigea qu'on le mît au lit avec lui.

XVI

Un dimanche, l'oncle Jean invita à dîner le médecin de la famille. Le médecin vint avec un ami qui lui arrivait de Paris à l'improviste, et qu'on l'avait prié d'amener. Pierre et moi, nous fûmes mis à une petite table à côté de la grande. Le Parisien avait un grand front, qui paraissait encore plus haut, parce qu'il était chauve; il portait toute sa barbe; il avait l'air très-bon, mais ses yeux étaient si vifs que je n'osais regarder de son côté. Il était si gai et si causeur qu'on l'écoutait, moi du moins, avec le plus grand plaisir. Je crus comprendre à sa conversation qu'il était peintre, et que le docteur et lui s'étaient connus à Paris, quand l'un étudiait la médecine et l'autre la peinture. Pierre, excité par les éclats de rire de la grande table et par la liberté que nous donnait notre isolement, était d'un entrain charmant. Les commandes d'animaux se succédaient sans interruption; et nous étions à la fin si occupés de notre drame et de nos acteurs, que nous avions absolument oublié les convives de la grande table.

En levant les yeux par hasard, je vis le peintre debout à côté de nous, qui nous regardait faire en souriant. Il tenait sa serviette de la main gauche, et de la main droite une assiette qu'il nous tendit en nous priant de lui prêter nos petites bêtes pour un instant. Tout le monde se taisait et regardait de notre côté; on se figurait, j'imagine, qu'il avait demandé nos acteurs pour faire quelque charge ou quelque tour d'escamotage.

Il se remit tranquillement à table, et, prenant les animaux un à un, il les examina avec la plus grande attention.

— Savez-vous, dit-il en s'adressant au docteur, que voilà quelque chose de très-remarquable?

L'oncle Jean, croyant qu'il voulait plaisanter, se mit à ricaner, en quoi il fut aussitôt imité par l'oncle Guillaume.

— Pardon, dit le peintre, je vous assure que je ne plaisante pas. Tenez, voyez-moi ce chien! est-ce compris! est-ce rendu! Il y a là dedans une finesse d'observation et un talent d'exécution qui me confond. Le travail est arrêté juste à temps pour laisser dominer l'expression générale. Dis-moi, mon petit homme, qui est-ce qui t'a appris tout cela?

— Personne.

— Prodigieux! continua-t-il en retournant le petit chien dans tous les sens. — Tu es un artiste sans le savoir; et si tes parents peuvent se décider à t'envoyer à Paris, je sais quelqu'un qui sera bien heureux de te recevoir dans son atelier, et de faire ton éducation artistique.

L'oncle Jean se pencha vers l'artiste, et lui dit à voix basse quelques mots que je n'entendis pas; je remarquai que ma mère rougissait. L'autre repondit à voix basse également, avec beaucoup de vivacité, s'adressant tantôt à ma mère, tantôt à mon oncle. Pour conclure, il reprit à haute voix : — Vous pouvez toujours réfléchir.

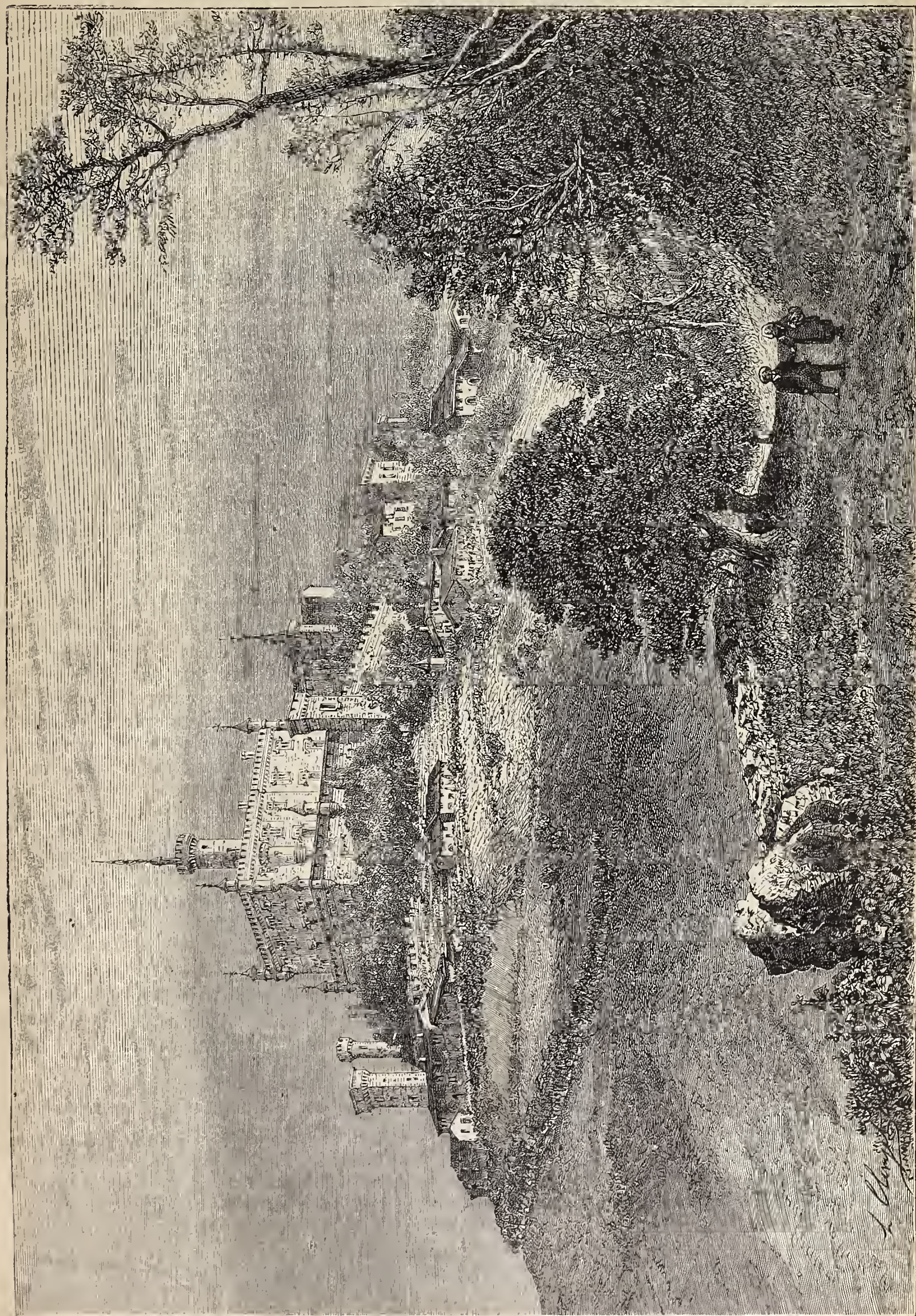
Puis il me demanda si je voulais lui faire cadeau des animaux qu'il avait là sur son assiette. Je répondis qu'ils n'étaient pas à moi, mais à Pierre. Ce dernier ayant consenti à s'en dessaisir, on alla chercher au magasin une boîte en carton qui avait contenu des rubans, et sur un lit douillet de ouate on coucha, côte à côte, le loup et le renard, le cochon et les chiens, et la boîte fut mise à part.

La suite à une prochaine livraison.

LE CHATEAU DE MONTMÉLAS-SAINT-SORLIN
(DÉPARTEMENT DU RHONE).

La France est vraiment inépuisable en sites, en monuments, en souvenirs. En vain les intérêts successifs et changeants qui régissent la vie des hommes ont à l'envi supprimé les forêts, abaissé les montagnes, rasé les édifices, il en reste encore assez pour lasser la plume et le crayon. Ce recueil, qui a déjà dépassé la moyenne de la vie humaine, deviendra centenaire avant d'avoir épuisé notre trésor national de curiosités naturelles ou historiques. Voici un château, de forme ancienne et d'aspect rajeuni, qui se présente fort bien, carrément assis dans son enceinte de tours crénelées sur sa haute colline, et dominant de son donjon l'une des mille vallées du Beaujolais. A ses pieds, le petit village de Montmélas-Saint-Sorlin mêle à l'eau claire que lui fournit la source d'un petit affluent de la Saône les flots autrement généreux d'un vin agréable et léger; il y a là quelques centaines d'êtres paisibles qui végètent obscurément entre leurs menues cultures et le marché de Villefranche, autrefois petite capitale, aujourd'hui simple chef-lieu, comme qui dirait sous-officier dans la grande armée départementale. Et si ces braves gens songent parfois au châtelain, c'est à l'occasion sans doute de quelques bonnes œuvres, de quelques secours apportés à leurs malades et à leurs indigents; ils ne tremblent plus à l'approche du seigneur, ils ne redoutent plus le logement des gens de guerre et les avanies féodales, les caprices de la haute et basse justice, les fantaisies de

la taille et de la corvée. Peut-être même ont-ils oublié le nom de leurs anciens maîtres, les rudes sires de Beaujeu, ces Guichard, ces Onfroi, ces Édouard, descendus des comtes de Flandre, qui jetaient par les fenêtres les gens de la justice royale; tout au plus se rappellent-ils la famille de Bourbon, qui régna sur eux du quatorzième au seizième siècle : Pierre, le gendre de Louis XI, et Anne, la *grande dame de Beaujeu*, régente de France sous



Manoir et village de Montmélas. — Dessin de H. Clerget

Charles VIII; puis le fameux connétable, qui trahit son pays et périt dans Rome saccagée par ses bandits. Tous ces fameux personnages se sont succédé dans ce château, et l'on peut croire que Louis XI, dont Commines mentionne les voyages à Beaujeu, s'y arrêta dans les dernières années de sa vie.

Qu'est devenu Montmélas depuis le seizième siècle? Le baron des Adrets, ce Montluc calviniste, l'a-t-il dévasté

durant les guerres de religion? Le Saint-Sorlin dont parle, je crois, Boileau, et qui fit quelque figure au dix-septième siècle, en a-t-il habité les ruines? Ce sont là menus problèmes qu'a résolus peut-être quelque Beaujolais érudit. Nous avons vainement cherché une de ces monographies si utiles à l'histoire générale et qui élucident peu à peu tant de questions obscures. C'est là que trouveraient leur place de savantes dissertations sur les primitifs habitants du sol, sur les terminaisons en *as* si fréquentes aux environs, Odenas, Saint-Juliennas, Arnas, Fontenas, Avenas, sur les vicissitudes éprouvées par le château, le fief et la propriété Nous devons ici nous contenter de conjectures et nous en tenir à la vraisemblance.

Montmélas, récemment reconstruit dans le goût de la première renaissance, avec ce soin archaïque qui distingue les architectes de nos jours, appartient aujourd'hui à M. le marquis de Tournon.

LA VIE DE LA PLANTE.

La plante est un être qui personnifie sous un type spécial la force inconnue à laquelle nous avons donné le nom de *vie*... Ce type, quelque différent qu'il soit du type humain, n'en est pas moins complet et plein d'intérêt par lui-même.

La plante respire, la plante mange, la plante boit, la plante sommeille. Elle respire, comme nous, l'air atmosphérique qui enveloppe la terre d'un duvet d'azur, et sa respiration s'effectue à l'inverse de la nôtre : elle consomme l'acide carbonique, élément mortel pour nous, et exhale (le jour) le vivifiant oxygène.

Elle mange et boit; ses aliments sont l'eau, le carbone, l'ammoniaque, le soufre, le phosphore. L'organisation merveilleuse de ses racines et de ses feuilles lui permet de prendre et même d'aller chercher ses principes nutritifs dans l'air et dans le sol, aussi loin que ses bras peuvent s'étendre

Elle sommeille : la plupart suivent docilement la nature, et dorment du coucher au lever du soleil; mais d'autres, belles paresseuses, veillent tard, osent à peine se lever avant midi, et même ne s'éveillent pas du tout s'il doit pleuvoir!

La plante jouit sans contredit de facultés électives, et sait apprécier la nourriture qui lui convient. Elle cherche la lumière et s'élève sans cesse vers elle (ce que les hommes ne savent pas encore faire); d'autre part, elle fixe ses racines profondément dans le sol, contournant tous les obstacles pour choisir les éléments chimiques et physiques qui lui plaisent.

Cet être mystérieux et muet a des heures, des jours de souffrance, d'anxiété, de douleur, comme des instants de bonheur et des périodes de santé (on dirait presque de contentement physique et moral). Ces diversités se voient dans les traces évidentes qui marquent chaque année la biographie de l'arbre. L'indice du système nerveux est constaté dans les sensitives Dans les régions tropicales, ces plantes sont réunies en sociétés immenses L'ombre d'un nuage suffit pour produire une animation manifeste dans leurs groupes. Le bruit des pas d'un cheval les fait contracter au loin... les narcotiques les enivrent et les endorment

C'est un monde d'une réalité vivante, plus touchante qu'on n'est porté à le croire, que ce règne végétal, harmonique, doux et songeur, qui, sur des degrés inférieurs à l'animalité, semble rêver dans l'attente de la perfection entrevue... Elles manifestent personnellement la destinée vers la lumière. Elles sont la parure, le parfum et l'aliment de la terre. Elles *vivent*, enfin, et nous serions peut-être bien étonnés s'il nous était permis d'entendre ce que peuvent dire en leur langue les petites fleurs et les grands arbres. [1]

DE L'ART DANS L'INDUSTRIE.

L'art s'éleva jadis chez les Grecs à la plus grande hauteur qu'il ait jamais atteinte. Les architectes, les statuaires, les peintres éminents, y abondèrent, et en visitant ces vitrines du Musée de Naples, qui contiennent une foule d'ustensiles de toute espèce provenant des villes grecques d'Herculanum et de Pompéi, nous voyons que les produits de toutes les industries furent alors autant d'objets d'art, et d'un art exquis, qu'égalent à peine, que n'égalent pas peut-être, pour les qualités essentielles, les chefs-d'œuvre de statuaire de temps et de pays moins heureux.

L'Italie, au quinzième et au seizième siècle, fut comme une nouvelle Grèce, où l'architecture, la sculpture, la peinture, enfantèrent de nouvelles merveilles; les productions des industries les plus vulgaires brillèrent alors des mêmes beautés que nous admirons dans les œuvres de Ghiberti, de Michel-Ange, de Brunelleschi, de Bramante, de Raphaël.

Si, depuis la renaissance jusqu'à nos jours, c'est en France que les produits des différentes industries ont été généralement marqués au cachet du goût le plus pur, n'est-ce pas aussi que la France, depuis la renaissance, héritière de l'Italie et par elle de la Grèce, a tenu dans l'ensemble des beaux-arts le premier rang? Si dans cette période la peinture a produit des chefs-d'œuvre en Espagne et dans les Pays-Bas, par les mains des Velasquez et des Murillo, des Rembrandt, des Rubens, c'est en France que s'est le mieux maintenue, parmi bien des faiblesses, la tradition de l'art universel tel que le pratiquèrent toute l'antiquité et le moyen âge et le temps de la renaissance, cet art qui vise à la beauté la plus haute, par suite à celle qui contient les principes les plus généraux et les plus étendus de l'harmonie, embrassant, avec la peinture, la sculpture et l'architecture, tous les arts qui en dérivent et qui n'en sont que les applications à l'infinité des objets usuels que réclament nos besoins ou nos désirs.

Nulle part ailleurs, en effet, on ne voit, pendant ces trois derniers siècles, une suite d'éminents artistes en tous genres telle que celle qui s'étend de Jean Goujon et de Pierre Lescot, par le Poussin et Claude Lorrain, par Claude Perrault et Puget, par David et Prudhon, à Géricault, à David d'Angers, à Ingres, à Delacroix, sans parler des vivants.

On peut dire que les produits de l'industrie sont à ceux de l'art dans le même rapport que le corps avec l'âme. Les corps ont leur beauté, les âmes ont la leur; mais c'est dans l'âme que la beauté, même corporelle, a son premier principe.

Hommes, notre nature est double; nous sommes corps et nous sommes âme. Les choses nous intéressent dès lors à un double titre : l'un physique, l'autre intellectuel et moral. A ce double intérêt correspondent, en ce qui touche ce monde visible où nous habitons et où tout a figure et étendue; à ce double intérêt correspondent les deux branches principales du grand art qui se rapporte aux choses susceptibles d'étendue et de figure, art que l'on appelle du dessin, parce que le dessin, qui est la langue des formes, est son universel instrument, mais que l'on pourrait appeler aussi l'art des formes ou l'art figuratif. Ces deux grandes branches de l'art du dessin sont d'une part la sculpture

[1] Ces lignes sont extraites du nouvel ouvrage de M. Camille Flammarion, les *Contemplations scientifiques*. Ce livre populaire présente l'étude philosophique de la nature à propos des dernières découvertes de la science.

et la peinture, de l'autre l'architecture avec toutes sortes d'arts qui en dépendent ou qui s'y rattachent, l'architecture considérée du moins à sa base, à son point de départ d'utilité matérielle; car c'est l'objet même de ces paroles que d'essayer de faire voir comment, à un autre point de vue, l'art spécial de l'utilité matérielle et physique, s'unissant étroitement à l'art qui travaille premièrement et principalement pour l'âme, tend avec lui à une seule et même fin.

Nous sentons en nous, plus ou moins obscurément, une vie intime, lien harmonique d'une infinie diversité, unité d'une sorte de merveilleux et invisible organisme. Cette unité, telle que l'offre surtout un parfait esprit, une de ces âmes que les anciens appelaient divines, et où il semble, en effet, que se réfléchisse la divinité même, c'est la beauté, la parfaite beauté, dont la contemplation est la source première de toute joie véritable, de toute félicité. Au dehors, maintenant, nous voyons d'autres existences (et notre existence extérieure et physique est du nombre), où cette nature intérieure, qui est notre conscience même, nous aide à reconnaître aussi une harmonique unité d'organisation et de vie, et qui semblent pouvoir nous aider de leur côté à mieux entendre et à mieux goûter la nôtre, et conséquemment toute harmonie, toute perfection, toute beauté. Ces existences sont celles qui constituent l'immense hiérarchie des êtres naturels, surtout de ceux où la vie, qui est partout, est plus forte et plus manifeste; surtout enfin cette nature humaine où se développe, sous les formes les plus harmoniques, la vie la plus haute, effet immédiat, image ressemblante de la pure puissance spirituelle.

Les formes dont les proportions et les nombres nous satisfont et nous plaisent, dont l'ordre nous ravit, nous aimons à les dégager de la matière qu'elles revêtent et de ses accidents, à les contempler ainsi épurées, exemptes désormais d'altération et de destruction, élevées, divines qu'elles nous paraissent, à une sorte de divine immutabilité.

C'est l'œuvre de la statuaire, l'œuvre de la peinture.

Aussi voyons-nous que par leurs premiers essais la sculpture et la peinture s'efforçaient, sous ces formes vivantes, de figurer les dieux.

Ce que la sculpture et la peinture se proposent n'est pas, en effet, une vaine imitation, l'imitation ne leur est qu'un moyen pour créer. L'objet de la sculpture et de la peinture a été, en remontant des formes à leur principe, que déguise dans les réalités le hasard de mille accidents, de produire à leur tour, comme du haut de l'idéal, des réalités qui semblent plus parfaites : l'objet de l'art a été, à la lumière dont l'âme l'éclaire, de se rendre maître de l'âme des choses, d'en pénétrer et d'en revêtir, en les faisant vivants en apparence, des corps nouveaux où elle se montre en quelque sorte plus à nu, dans sa primordiale vérité.

En même temps que nous pensons, que nous voulons, que nous aimons en ce monde tout intellectuel qui est comme l'intérieur de notre être et de tout ce qui est, il nous faut, en ce monde extérieur et physique, subsister, nous mouvoir, agir. A ces besoins physiques pourvoit, par des créations appropriées, l'architecture, avec tout le cortége des arts et des industries qui en dépendent.

Mais ce n'est pas assez, pour nous satisfaire, que de telles créations répondent exactement à nos besoins physiques.

Par cela même qu'ayant forme visible elles sont susceptibles, comme ces vivants auxquels elles doivent servir, de nombre et de proportion, nous voulons qu'elles aussi nous offrent proportion, harmonie, beauté. Faites pour nos corps, nous voulons qu'elles le soient pour nos esprits. Bien plus, nous les voulons telles que leur utilité matérielle disparaisse en quelque sorte absorbée dans une utilité supérieure, et qu'elles ne semblent plus exister que pour ce but seul de satisfaire, indépendamment de leur usage, la pure intelligence, et de lui plaire par leur seul aspect.

Pour cela, il faut que l'œuvre architectonique, quelle qu'elle soit, édifice, meuble, vaisseau de n'importe quelle nature, s'offre à nous comme un organisme où tout concourt à une seule fin, où tout conspire à une idée; que cette chose inerte, faite pour des personnes, présente elle-même une sorte de personnalité, qu'elle semble vivre, elle aussi, et, si on l'osait dire, que, toute pénétrée d'une pensée, elle ait presque l'air de penser. Devant un Parthénon, devant des Propylées, devant tel candélabre même ou tel trépied d'un grand artiste, qui songe à ce que cette toiture fournit d'abri, si sagement disposée pourtant, contre l'intempérie des saisons, à ce que ces colonnes, ce fût, peuvent soutenir de poids? Ce tout si harmonieux parle, semble-t-il, et de tout autre chose; on est tout à ce qu'il dit. L'architecte du moyen âge se nommait quelquefois *maître en pierres vives ou vivantes.*

C'est là au fond ce que nous demandons, à des degrés différents, de tous ces mille objets que produit l'industrie. Nous demandons qu'en satisfaisant parfaitement à leur destination physique, élevés néanmoins, par la dignité que la beauté confère, au-dessus de cette destination, ils figurent, dans ce monde artificiel dont nous nous entourons, comme autant de notes ou d'accords, éléments d'un concert qui redise pour notre âme, en échos plus distincts, celui qu'elle entend confusément en elle-même, et qui lui fasse oublier la sujétion trop pesante des nécessités inférieures.

Si telle est la fin où doit tendre, pour nous plaire, toute œuvre quelle qu'elle soit de l'industrie humaine, nécessairement il faut pour y atteindre qu'elle soit en quelque sorte tout imprégnée, et non pas seulement ornée et revêtue d'art; ce n'est pas assez que sur un fond avec lequel il n'aurait rien de commun l'art vienne après coup jeter ses fleurs, et la décoration ne saurait suffire à racheter, par sa richesse, la pauvreté de la construction. Pour qu'un édifice, un vaisseau, un meuble, soit ce qu'il doit être, il faut que cette beauté, que la sculpture et la peinture feront éclater dans l'ornementation, les formes fondamentales, dès leurs premiers linéaments, en soient déjà remplies. Comment satisferait autrement votre ouvrage à cette condition qui lui est imposée de former, à l'exemple des vivants, un tout harmonique dans son ensemble avec toutes ses parties?

De là il suit que pour toute industrie qui a des formes à créer, à disposer, c'est un intérêt de premier ordre, c'est une loi impérieuse, à chacun de ses degrés, pour chacune de ses opérations, que de s'inspirer de l'art. [1]

OISIVETÉ.

Servan [2] dit à propos du citoyen qui refuse à la société le tribut de ses forces ou de son industrie :

« Un homme oisif est un méchant commencé; semblable à ces liqueurs qui se corrompent dans le repos, et rongent bientôt le vase qui les contient, il faut ou les jeter sans délai ou les faire fermenter de nouveau. »

PASSAGE DE LA FORÊT-NOIRE.

C'est sous le règne de Louis XIV, pour aller secourir au fond de l'Allemagne notre allié l'électeur de Bavière

[1] Extrait d'un discours de M. F. Ravaisson prononcé en 1869, à la distribution des prix faite aux classes de dessin pour les adultes, à Paris.

[2] Joseph-Michel-Antoine Servan, célèbre magistrat du dix-huitième siècle, né à Roman en Dauphiné, le 3 nov. 1737, mort le 4 nov. 1807.

(1703), que le maréchal de Villars entreprit le passage de la Forêt-Noire, à travers les étroits défilés défendus par des postes fortifiés et bien garnis de troupes. Dans cette périlleuse tentative, Villars, dont Saint-Simon a dit que jamais capitaine « ne fut plus propre à l'exécution », dut déployer toutes ses énergiques qualités et payer quelquefois de sa personne.

La ville de Hornberg, entourée d'une bonne muraille, avec un fort château sur une hauteur escarpée, tenait le milieu de la vallée de la Quinche, que suivait l'armée française, et, gardée par une forte garnison, fermait absolument le passage.

« Je n'avais d'autre parti à prendre que de la brusquer, dit Villars dans ses Mémoires ([1]) : je fis donc escalader la ville et le château. M'apercevant du haut de celui-ci, dont je conduisais l'attaque, que celle de la ville allait mollement, j'y cours à travers les roches, je mets pied à terre, et m'avance à la tête des grenadiers : « Hé quoi ! » Messieurs, dis-je aux officiers, il faut donc que moi, » maréchal de France et votre général, je monte le pre- » mier, si je veux qu'on attaque? » Ce peu de mots remit tout dans l'ordre : soldats et officiers se pressèrent à l'envi. La ville et le château, tout fut pris en même temps.

» Si les ennemis eussent eu seulement l'idée de se rassembler sur les hauteurs, il y a nombre d'endroits où il ne leur aurait fallu que des pierres pour nous détruire, entre autres les deux lieues depuis Hornberg jusqu'au haut de la montagne. Le chemin est toujours dans le fond d'un précipice, où cinquante arbres abattus arrêteraient une armée; ou bien il rampe le long du penchant d'une montagne escarpée : il n'en faudrait qu'égratigner les terres pour qu'on ne pût plus passer qu'en faisant des échafauds Je ne puis m'empêcher de le dire : il n'y a que l'opinion de l'impossible qui a rendu possible ce que nous avons fait.

» Après ces actions de vigueur, les Impériaux n'osèrent nous attendre nulle part, et nous arrivâmes bien entiers à Wollingen, le débouché des montagnes, où je comptais trouver l'électeur.

» L'armée était en bon état, malgré les fatigues que nous avions essuyées depuis le 28 avril jusqu'au 8 mai, onze jours de marche continuelle, dont aucun ne s'était passé sans combat. Se trouvant en pays ennemi, le soldat se crut en droit de piller, et j'eus d'abord de la peine à empêcher la maraude. Ma grande application était de rassurer les peuples, sans quoi nous n'aurions eu ni pain ni argent. Les désordres et les cruautés de la dernière entrée des Français dans le Wurtemberg avaient été si terribles, quoique monseigneur le Dauphin commandât l'armée, que les peuples, s'attendant aux mêmes fureurs, fuyaient à dix lieues à la ronde. Dieu merci, disais-je au ministre, je regagne tous les jours quelque chose sur le soldat; et, bien qu'il ne soit pas encore aussi sage qu'il serait à souhaiter, cependant il ne brûle plus. Aussi n'oublie-t-on rien auprès de lui, discours, remontrances, exemples; et j'espère qu'à la fin nous en viendrons à bout. »

Le progrès des sentiments d'humanité s'opposerait aujourd'hui à de telles destructions, si les âpres vallées de la Forêt-Noire devaient encore livrer passage à de nouvelles armées Mais nous pouvons espérer que leurs paisibles et industrieux habitants ne seront plus troublés par la guerre, unanimement repoussée par les peuples éclairés qu'unissent maintenant tant de puissants intérêts, tant de liens intellectuels, de communes aspirations et de généreux désirs.

([1]) *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par MM. Petitot et Monmerqué, t. LXIX.

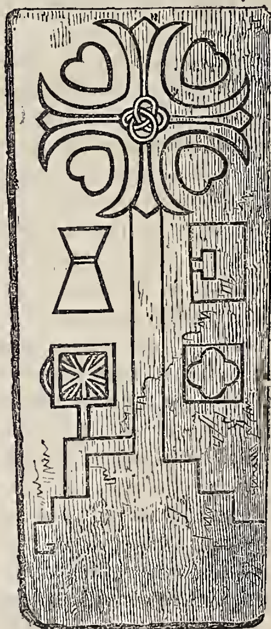
PIERRES TOMBALES.

I. — Douzième siècle. *Ayckiffe, Durham.* Sur cette tombe l'épée peut être le symbole d'un soldat ou d'un abbé qui avait la juridiction temporelle. Toutefois on voit à côté une tenaille et un niveau ou marteau qui semblent indiquer un forgeron ou un serrurier, un charpentier ou un franc-maçon. La croix « patée » qui sépare ces emblèmes ne fait qu'accroître le doute. Pourrait-on supposer qu'il s'agit d'un armurier, ou bien encore d'un chevalier ou même d'un franc tenancier, membre d'une compagnie ou corporation?



I. — Douzième siècle Ayckiffe, comté de Durham.

Sur l'autre côté de la pierre, la clef et les ciseaux sont les symboles d'une femme.



II. — Douzième siècle. Marisk, Richmondshire.

II. — Douzième siècle. *Marisk, dans le Richmondshire.* On voit ici quatre symboles : un livre à fermoir (Bible ou Évangile), un calice, l'ostensoir du saint sacrement. Le quatrième emblème au-dessous du livre est difficile à expliquer.

UNE GROSSE AFFAIRE.



Une Grosse affaire, tableau par M. Martin. — Dessin de Pauquet.

I

Je faisais, pour la compagnie de l'Ouest, les études d'un tracé de chemin de fer. Il me fallut séjourner quelque temps au village de Plomazeuc, en pleine Bretagne bretonnante. L'auberge où je descendis était compliquée d'une mercerie, qui était compliquée d'un débit de tabac, qui était compliqué d'un dépôt de guano. Je conclus de cette complication (selon les principes les plus stricts de l'économie politique) que le commerce de Plomazeuc n'était guère florissant, puisqu'il fallait quatre industries pour faire vivre un seul ménage.

La surveillance et la gestion de l'auberge, ainsi que la distribution du guano aux populations, était dévolue au mari. La femme vendait quelques étoffes et quelques menus objets aux ménagères de Plomazeuc, et du tabac de la régie aux gaillards à longs cheveux qui composaient la population mâle du village. Voilà ce qu'était au temporel l'établissement Le Hir; voici ce qu'il était au spirituel. La jeune femme, avec son air doux, ses mouvements discrets et sa figure de madone, tenait dans la plus humble sujétion les cheveux roux, les poings athlétiques, les six pieds et l'indépendance de celui auquel elle avait juré obéissance. Le Hir dompté, et n'osant secouer le joug, se vengeait sur les voyageurs que le hasard lui amenait quelquefois. Quand je lui demandai un lit, il ouvrit une grande armoire. C'était à prendre ou à laisser; c'est là dedans qu'il me fallut coucher.

II

— Est-ce que vous avez toujours autant de mouches?

J'adressais cette question à Le Hir, et j'opérais le sauvetage de deux mouches furieuses qui, en se battant, venaient de tomber dans mon cidre. C'était le dixième duel au moins qui se terminait ainsi, soit dans mon verre, soit dans mon assiette.

Il fit un signe de tête affirmatif. Et il semblait ajouter en lui-même : Je voudrais qu'il y en eût encore davantage pour vous faire enrager.

— Qu'est-ce qui peut les exciter comme cela?

— Soleil!

— Eh bien, fermez les volets!

Il les ferma. Mais son mouvement brusque signifiait clairement pour moi : Je les ferme parce que cela me plaît; si cela ne me plaisait pas, je ne les fermerais pas. Je crois que la rumeur des mouches se calma un peu. J'eus bien encore à subir quelques attaques isolées, mais ce n'était plus un siége en règle.

L'obscurité qui s'était faite tout à coup dans la salle de l'auberge où j'essayais de déjeuner avait mis en pleine lumière le magasin ou plutôt la petite boutique de mercerie. La mercière, accoudée sur le comptoir, rêveuse ou ennuyée, se perdait peut-être dans le vague des idées les plus mélancoliques; peut-être aussi ne songeait-elle à rien du tout. Les rayons d'un clair soleil d'été, tamisés par les ailes de sa coiffe, donnaient à sa physionomie une douceur et une poésie qui me fit songer aux vierges de l'école de Cologne.

Toutes les fois que le colossal aubergiste passait devant la porte de communication, il lançait du côté de la mercerie un regard que je trouvais farouche.

J'assistais peut-être au prologue de quelque drame domestique.

III

Une commère à figure réjouie entra en voisine dans la mercerie, et se mit à causer familièrement avec la « madone. » Elle avait à la main un tricot qu'elle menait vite ou lentement, selon le rhythme de la conversation; elle s'arrêtait parfois, comme si les aiguilles fatiguées eussent demandé grâce. Puis le tricot repartait, trottait, galopait, faisait une nouvelle halte, toujours, sans doute, sur la réclamation des aiguilles. Les deux femmes parlaient d'une voix très-claire, et je ne perdais pas une syllabe de leur conversation. Malheureusement elles se servaient de la langue du pays; comme je n'ai étudié le celtique que dans le dictionnaire et la grammaire, je saisissais seulement quelques mots au passage; et je me serais bien gardé d'échafauder là-dessus une histoire. Je sais trop, par expérience, à quelles absurdités on peut arriver avec un pareil système de déduction. Quand j'étais élève de quatrième (je ne parle pas d'hier, comme on voit, et cependant je m'en souviens comme si c'était arrivé hier), il m'en coûta une montre d'or pour avoir traduit en amateur un morceau de Tite Live. Ma version faisait gagner aux Romains la bataille de Cannes, et me fit perdre, à moi, la montre d'or que mon père m'avait promise si j'avais le prix.

Une seconde Bretonne entre avec un petit Breton, qui se faisait traîner comme si on le menait à l'école. La conversation demeure, ce me semble, sur le même ton; on bretonne à trois au lieu de bretonner à deux, voilà toute la différence; il y a aussi de temps en temps une réclamation infructueuse de la part du captif; du reste, la mercière est toujours accoudée, le tricot continue sa course. Le petit garçon a une préférence marquée pour le côté de la porte. Sa mère ne le perd pas de vue; ne pouvant sortir, il regarde au moins dehors, et cela avec une attention si persistante que j'entr'ouvre mes volets pour découvrir ce qu'il voit de si curieux : d'autres bambins de son âge jouent devant l'église en attendant le catéchisme. L'aubergiste roux continue à lancer des œillades méfiantes du côté de la mercerie. Personne que moi n'y prend garde.

IV

Une quatrième Bretonne arrive, un panier au bras, un parapluie à la main; elle vient de loin, cela se voit à la poussière qui couvre ses sabots. Aux premières paroles qu'elle prononce, tout le monde prête une oreille attentive. Le Hir ne s'agite plus, il écoute immobile comme les autres. Le petit garçon seul voudrait bien s'en aller. La femme gesticule, s'anime, ou pousse des exclamations; Le Hir franchit le seuil de la boutique, et fait en breton une question que je ne comprends pas. Tout le monde lui répond avec vivacité. Un dialogue s'engage entre lui et sa femme. Le petit garçon, las de supplier sa mère, commence à la pousser tout doucement; elle le retient sans le regarder, jusqu'au moment où il pousse trop fort et reçoit une taloche maternelle qui le calme subitement. A force d'attention, je saisis quelques mots qui reviennent souvent, et dont je finis par comprendre la liaison. A chaque instant, en effet, on prononce les mots de *jugement*, de *condamnation*, d'*exécution*.

— Moi, j'irai, s'écrie la commère au tricot.

— Moi aussi, dit la mère du prisonnier.

— Moi aussi, ajoute la madone.

Elle aussi! Voilà donc où et comment se recrutent ces bandes de campagnards qui assiégent les villes les jours où un malheureux... c'est horrible! On m'avait dit souvent que les femmes sont en majorité dans ces sortes de foules : les autres, passe encore; mais elle! Et je contemplais avec une sorte de répulsion l'ovale délicat de son visage, la douceur de son regard et la grâce de sa bouche. Les vibrations de sa voix mélodieuse me faisaient horreur. Et je plaignais sincèrement le colosse aux cheveux roux d'être tombé sous la domination de cette femme étrange. Il n'avait pas même osé protester; l'enfant seul réclamait toujours. Et penser, me disais-je, que lui aussi on le conduira là-bas! Combien nous avons encore à faire pour civiliser nos campagnes!

V

Les trois Bretonnes parties, la jeune femme avait penché la tête et semblait absorbée dans de profondes réflexions. L'homme roux n'osait pas la troubler, et paraissait en proie lui-même à de graves préoccupations. Je crus qu'il était de mon devoir de lui parler sur ce qui venait de se passer, seulement je ne savais pas trop par où commencer. Je jetai alors par l'entre-bâillement des volets un regard distrait sur la place. La mère et son prisonnier, qu'elle n'avait pas lâché, entraient au catéchisme.

— Pourquoi, dis-je à Le Hir, cette femme ne voulait-elle pas laisser aller son enfant?

— Méchant comme tout! dit-il avec son laconisme habituel.

— Vous voulez dire, sans doute, qu'il se bat avec les autres?

Mouvement de la tête rousse de haut en bas pour dire oui.

— Eh bien, quel grand mal y a-t-il à cela?

— Œil gros comme ça! dit-il en dessinant avec son index un gonflement imaginaire autour de son œil droit. Veste déchirée, oreilles en sang. La bonne femme pas contente!

— Cela vaut toujours mieux que de le forcer à entendre ce qu'on a dit devant lui ici, à l'instant.

Le géant sembla ne rien comprendre à ce reproche; il fit de grands efforts pour combiner ses idées, ouvrit enfin la bouche, et ne dit rien.

— Quant à vous, je ne comprends pas que vous y laissiez aller votre femme.

— Où ça?

— Là-bas, où elles ont dit qu'elles iraient toutes.

— Pourquoi?

VI

La petite femme, qui entendait notre dialogue sans en avoir l'air, et qui voyait l'embarras de son mari, quitta son comptoir, et prit très-délibérément à sa charge la suite de la conversation.

— Voyez-vous, dit-elle, c'est un très-brave homme, mais il ne sait pas lire et n'entend rien aux affaires.

— Vous appelez cela une affaire!

— Et une grosse affaire, encore! reprit-elle d'un air grave.

J'étais si surpris que je ne trouvai pas un mot à dire pour le moment. La jeune femme, surprise à son tour de mon étonnement, ne savait trop que penser. Puis elle eut comme une inspiration.

— Tenez, dit-elle, vous pourrez peut-être nous donner un bon conseil.

Alors, elle alla prendre sur le comptoir une feuille de papier imprimé (la complainte sans doute, faite d'avance pour le jour de l'exécution), et l'étala devant moi sur la table.

Aux premiers mots que je lus, je crus à une mystification : *Par le ministère de maître un tel, huissier à..., en*

exécution d'un jugement du tribunal de... Vente publique le... Je levai la tête pour voir si la mercière ne se moquait pas de moi.

— Tenez, regardez là, dit-elle en mettant le bout de son doigt sur le paragraphe VI, qui annonçait qu'on adjugerait, au plus offrant et dernier enchérisseur, un pré d'une contenance que j'ai oubliée, d'un prix qui me parut assez considérable ; ledit pré jouxtant d'une part le sieur Le Hir, de Ploumazeuc, et d'autre part le même sieur Le Hir.

— C'est cher, dit la jeune femme, mais c'est tentant, et il y a longtemps que nous guettons une occasion ; c'est une enclave dans notre petite propriété, et cela nous arrondirait bien. L'homme me charge de ces affaires-là, parce qu'il dit qu'il est trop emprunté.

— Trop bête ! dit le mari avec la sévérité d'un puriste qui rectifie une expression impropre.

Et il regardait avec une affectueuse admiration son gentil petit chargé d'affaires.

Je ne me vantai pas des suppositions injurieuses que j'avais faites si gratuitement.

— Je ne puis pas vous donner de conseil, leur dis-je en reprenant la parole pour cacher ma confusion, car je ne connais pas le prix des terres dans le pays ; mais il paraît que les affaires marchent bien, puisque vous avez de l'argent de côté pour acheter ce pré.

— Ça marche, dit le chef de la communauté. Mais ce n'est pas moi, c'est elle. — Elle sait tout. — L'autre jour...

La femme en rougissant lui mit la main sur le bras :

— Le père Malo est là, dit-elle ; il demande à te parler.

VII

— Eh bien, après tout, j'aime mieux cela, me dis-je à moi-même quand je fus seul dans ma chambre. Seulement, je me garderai bien de traiter d'affaires sérieuses en langue celtique. Ah ! si mon professeur de quatrième savait qu'à mon âge je fais encore des contre-sens ! Et mon drame domestique ! Mais aussi, quand j'y repense, quelle idée de voir un esclave révolté dans un brave aubergiste, parce qu'il a six pieds de haut, les cheveux roux, l'œil dur, la voix rude, et qu'il obéit comme un enfant à une toute petite femme ! Jusqu'à mes notions d'économie politique qui sont en déroute ! De deux choses l'une, ou les principes de la science ne sont pas si sûrs que je le croyais, ou bien c'est moi qui ai besoin de relire mes auteurs. Et comme, même en tête-à-tête avec lui-même, l'homme cherche toujours une excuse bonne ou mauvaise à ses torts :

— Après tout, dis-je pour conclure, comment pourrait-on raisonner juste lorsqu'on couche la nuit dans une armoire, et que, le jour, on est dévoré tout vivant par les mouches !

HISTOIRE D'UN BALLON.

Suite. — Voy. p. 210, 251.

VI

LA NEIGE ET LE SOLEIL.

Les ascensions se suivent et ne se ressemblent pas : après avoir si facilement conduit notre ballon dans les airs pour ses premiers débuts, après l'avoir sans peine ramené à terre, puis au logis, qui aurait pu nous faire soupçonner que notre coursier devait faillir nous rompre les os ? Mais n'anticipons pas sur les événements, et rapportons fidèlement les faits de notre deuxième voyage dans le pays des nuages.

La matinée était fort douce le 28 novembre 18...; c'était un dimanche : notre ballon était pensionné à l'usine à gaz de la Villette, où nous devions exécuter plus tard notre second voyage. Il me prend subitement la fantaisie de faire de suite une ascension. N'est-ce pas une joyeuse partie de touriste pour un jour de repos ? Je cours chez mon ami B... et chez l'aéronaute : je les trouve tous deux disposés à me suivre, et, sans perdre de temps, nous nous précipitons vers l'usine à gaz. En moins de cinq minutes l'aérostat, étalé sur l'herbe, reçoit le tuyau de gaz dans son appendice, et il se soulève déjà sous les efforts d'une pression rapide. A onze heures, le ballon que, séance tenante, nous avons baptisé *l'Hirondelle*, se berce sous les ondulations du vent ; un photographe qui est venu avec sa chambre noire demande à prendre un cliché ; nous faisons grouper à la hâte les spectateurs et nous ne bougeons plus ; malgré l'obscurité du ciel et l'absence complète du soleil, l'artiste parvient à nous fixer sur la plaque daguerrienne, ce qui nous a permis de reproduire ci-contre l'épisode de notre départ.

A peine nous élevons-nous dans les airs qu'une neige abondante tombe de toutes parts ; bientôt nous ne distinguons plus la terre, qui s'étend bien loin sous nos pieds... et de toutes parts des paillettes glacées nous entourent. Une couche de neige charge les épaules de notre *Hirondelle*, et nous ne pouvons monter qu'en jetant successivement plusieurs sacs de lest, qui nous permettent d'atteindre l'altitude de 2 000 mètres. Là, nous assistons au merveilleux tableau de la formation de la neige... Tout autour de la nacelle, à droite, à gauche, en haut, en bas, mille paillettes cristallisées voltigent et paraissent autant de diamants microscopiques qui miroitent à la lumière... Ces petits cristaux s'attirent, s'agglomèrent, et forment plus bas des flocons que nous voyons retomber vers la terre en tourbillonnant dans l'espace. Nous avons pris sur le fait le secret de la formation des flocons réguliers, et je regrette de n'avoir pas une loupe pour contempler ces cristaux qui prennent naissance sous nos yeux.

La température n'est pas très-froide ; notre thermomètre marque 4 degrés au-dessous de zéro, et la faible différence de température entre le thermomètre sec et le thermomètre humide du psychromètre nous indique que l'air est à peu près sec. Cependant les paillettes de glace se livrent toujours à leur sarabande, et la soie de notre ballon se charge d'une véritable carapace de glace. Nous voulons tenter un dernier effort, essayer de percer ce couvercle de vapeurs qui nous cache le soleil radieux, et lancer notre cheval aérien au-dessus de ces brumes suspendues sur nos têtes comme un écran opalin... « Jetez du lest ! » m'écriai-je ; et mon ami B... vide un grand sac de sable fin, qui forme sous notre nacelle un véritable nuage dont nous nous éloignons de minute en minute. Je consulte le baromètre Richard, et le mouvement assez lent de l'aiguille me montre que notre ascension n'est pas rapide. Je fais jeter encore le contenu de deux grands sacs pesant chacun 20 kilogrammes, et *l'Hirondelle* ainsi délestée s'élance dans les régions supérieures.

En quelques minutes, nous atteignons l'altitude de 2 650 mètres, puis de 3 000 ; maintenant la neige a cessé de tomber, la brume est à peine apparente, dans un instant nous allons contempler enfin le soleil radieux. Pourvu que nous ne passions pas par la série de déceptions que traversa Glaisher, le célèbre et savant aéronaute anglais, dans un voyage où, après avoir lancé son aérostat à travers sept couches de nuages superposées jusqu'à la hauteur de 7 000 mètres, il ne put encore arriver jusqu'à l'océan de lumière qui existe au-dessus de ces vapeurs ! Heureusement pour nous, les nuées sont plus clémentes ; elles ne sont pas aujourd'hui étagées jusqu'à de grandes hauteurs dans l'océan aérien, et à 3 800 mètres nous planons au-

dessus des nuages qui cachent complétement à nos regards la neige qui tombe sous notre nacelle, et le brouillard qui couvre la terre de son manteau, et les hommes enfouis au fond de cet abîme de ténèbres.

Le soleil vient d'apparaître à nos yeux, dardant ses rayons d'or autour de nuages rouges et violets qu'il éclaire de mille feux d'un aspect inusité. Notre ballon plane lentement suspendu dans l'espace, au-dessus des nuages, dont les contours vaporeux simulent les ondulations des flots de la mer. La température s'élève sensiblement, la neige qui couvrait notre sphère de soie fond rapidement, ruisselle en eau, et une douche d'eau froide que nous recevons sur la tête nous tire brusquement de notre contemplation.

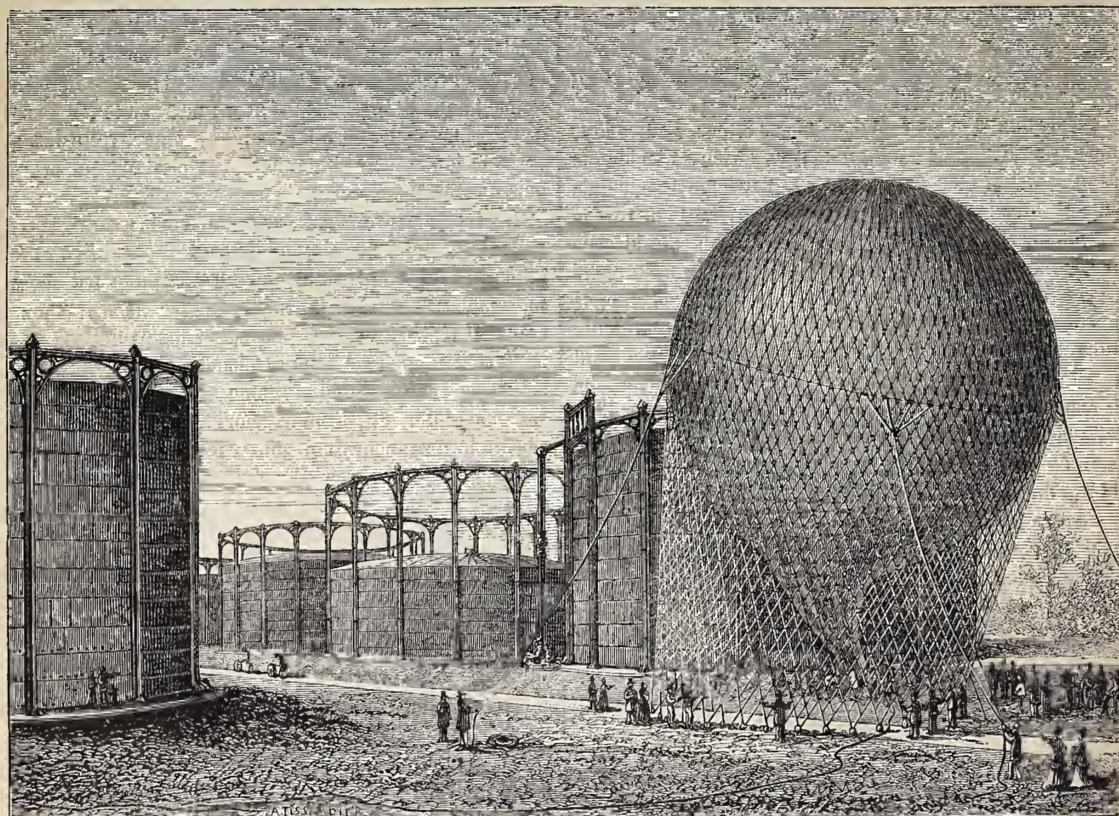
Cette eau qui s'écoule sans cesse rend plus léger notre aérostat, qui s'élève, qui monte comme aspiré par le soleil. Nous dépassons l'altitude de 4 000 mètres : rien ne nous serait plus facile que de dépasser la hauteur de la cime du mont Blanc. Il est trois heures de l'après-midi, et notre provision de lest s'est épuisée. Il serait imprudent de monter plus haut, car il va falloir traverser tout à l'heure la couche de nuages dont nous sommes sortis, et la condensation va accélérer notre descente avec une vitesse inouïe. C'en est fait de nous si nous débarrassons notre nacelle de nos derniers sacs de lest.

Nous tenons conseil, et malgré le désir que nous avons de planer plus haut encore dans les plages de l'air, là où jamais l'aigle n'étend ses ailes, l'instinct de la conservation nous décide à laisser *l'Hirondelle* revenir vers la surface de la terre. Toutefois nous glissons longtemps encore à l'altitude de 4 000 mètres, où nous a maintenus un léger coup de soupape. Je copie textuellement le registre de bord qu'un de nous a tenu au courant des péripéties de notre voyage.

3 h. 30. — Le soleil est éblouissant, il nous darde ses rayons en pleine figure; et malgré l'impression de froid qui nous oblige à mettre nos couvertures, nous avons le visage brûlé.

3 h. 45. — Nous nous entendons parler difficilement. La raréfaction de l'air rend la propagation du son plus difficile. Je suis obligé de crier à tue-tête pour me faire entendre de mes compagnons. J'éprouve un malaise sensible dans les oreilles; un bourdonnement désagréable, dû à la dilatation de l'air contenu dans la boîte du tympan, commence à se faire sentir. Mon pouls est plus rapide et ses battements semblent saccadés. Cependant aucun de nous n'éprouve, à proprement parler, de souffrance, et nous sommes toujours absorbés par l'imposant spectacle qui se déroule à nos regards.

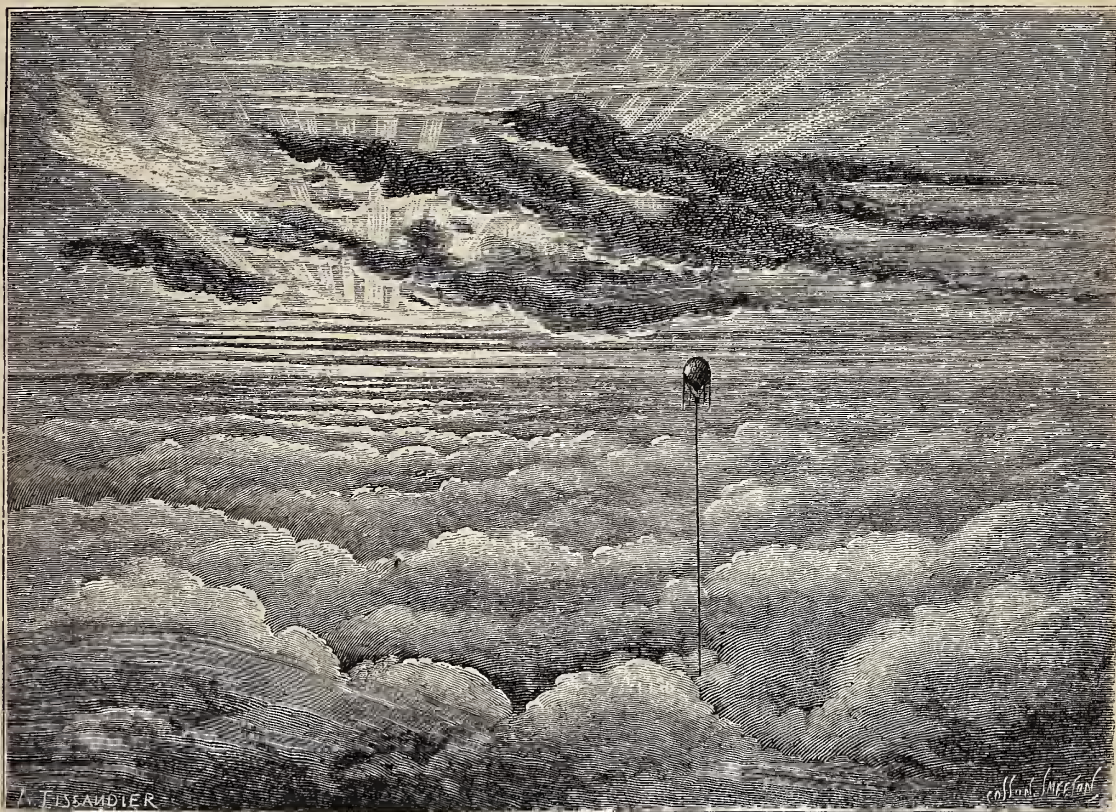
Les récits de bien des aéronautes sont fort exagérés. Les souffrances que quelques-uns prétendent avoir éprouvées dans les hautes régions de l'air : le sang s'écoulant de leurs yeux, s'échappant de leurs pores; ce sont là des contes faits à plaisir par ceux qui n'ont fait de l'aéronautique que dans leur cabinet de travail. Toutefois, le voyageur aérien est soumis à de rudes épreuves quand il dépasse de beaucoup les altitudes où se dressent les pics les plus élevés de nos chaînes de montagnes. M. Glaisher a atteint l'altitude de 11 000 mètres dans la nacelle d'un aérostat; et c'est par miracle qu'il a échappé à la mort dans ce bond vertigineux.



Départ de l'usine à gaz. — Dessin de Tissandier.

Parti de Wolverhampton avec Coxwell, aéronaute anglais, il lance son ballon dans l'espace, jette coup sur coup plusieurs sacs de lest, et s'élève dans l'atmosphère avec une vitesse d'ascension énorme; l'aérostat traverse successivement plusieurs couches de nuages, et, à 6 000 mètres de hauteur, il est soumis à l'action des rayons d'un soleil ardent : le gaz hydrogène dont il est gonflé se dilate sous l'action d'une chaleur intense, la vapeur d'eau condensée à sa surface s'évapore, ces deux effets réunis favorisent la force ascensionnelle, donnent des ailes au navire

aérien, qui se gonfle et s'élance, comme poussé par un effort surnaturel, vers les hautes régions de l'atmosphère; il pivote, il tourne sur lui-même et paraît emporté par un tourbillon qui le pousse vers des régions de plus en plus éloignées de la terre. Le baromètre anéroïde accuse ce bond vertigineux, et son aiguille parcourt le cadran avec vitesse. Le baromètre à mercure se livre à un mouvement analogue; le métal liquide qu'il renferme baisse à vue d'œil et montre qu'il laisse derrière lui des couches d'air de plus en plus épaisses. Arrivé à la hauteur de 8000 mètres,



Le Coucher du soleil. — Dessin de Tissandier.

hauteur supérieure à celle que Biot et Gay-Lussac avaient atteinte, M. Glaisher commence à être en proie à d'intolérables douleurs. Son sang paraît se figer dans ses veines, et ses muscles sont subitement engourdis par l'influence d'un froid pénétrant. Sur terre, l'air était doux et tiède, la température était celle des beaux jours d'un printemps clément; il a été jeté subitement dans des régions où règne le froid d'un hiver intense, où le thermomètre s'abaisse à 25 degrés au-dessous de zéro. M. Glaisher veut continuer ses expériences, ses observations, la lecture de ses instruments; mais il sent que son intelligence seule est alerte, que ses membres deviennent incapables d'obéir à sa volonté désormais impuissante. Il veut remuer la tête, mais son cou reste immobile et ne peut agir; il cherche à soulever son bras, mais une paralysie le gagne et le cloue immobile à la place où il est assis. Bientôt il sent l'engourdissement gagner son esprit; ses yeux lui permettent de constater encore que l'aiguille du baromètre tourne toujours autour du cadran, que l'aérostat s'élève sans cesse... il veut appeler Coxwell; mais à ce moment sa langue elle-même lui refuse la parole, et le savant aéronaute perd connaissance. Il s'endort subitement et s'abandonne à un sommeil léthargique qui peut devenir le sommeil éternel!... Pendant ce temps, Coxwell a vu le ballon, tendu sous l'effort d'une force ascensionnelle toujours croissante, s'élever à la hauteur effroyable de 11 000 mètres, altitude supérieure à celle des plus hauts sommets de l'Himalaya. Il monte dans le cercle pour saisir la corde de la soupape et pour perdre du gaz, afin que le ballon puisse rapidement revenir dans des régions où l'air est respirable. Mais ses forces sont bien affaiblies dans ce milieu raréfié; il s'épuise en efforts violents pour s'asseoir dans le cercle, et quand il y est parvenu, il sent que l'engourdissement le gagne. Il voit avec stupeur que ses mains sont devenues noires comme celles d'un cholérique, et qu'une puissance mystérieuse les rend inertes, comme il arrive dans ces cauchemars où une paralysie fantastique vous empêche d'agir. Cependant l'aérostat monte toujours et continue sa course; il va éclater dans l'espace! Deux êtres humains vont être précipités d'une hauteur égale à celle du pic du Midi placé sur deux monts Blanc superposés! Coxwell, dans un suprême effort, avance la tête; il arrive à saisir avec les dents la corde de la soupape, et, se cramponnant à ce câble qui est le salut, il parvient à ouvrir les valves de la soupape!... Quelques minutes plus tard, les deux aéronautes étaient sauvés.

M. Glaisher nous a raconté lui-même les péripéties de ce drame, où il a joué un rôle si important. Il affirme que l'engourdissement l'a saisi subitement sans grande souffrance, que le sang n'est pas sorti de ses yeux ni des pores de sa peau, et qu'en un mot la douleur qu'il a subie n'était pas vive, mais qu'elle se traduisait plutôt par l'affaissement et l'accablement. On comprendra qu'après ce récit authentique nous n'accordions pas créance aux histoires exagérées d'aéronautes qui parlent avec emphase de ce qu'ils ont souffert à des hauteurs dix fois moindres. Ils ont soin d'en parler devant ceux qui sont toujours restés à terre, comme le personnage de Molière qui ne consentait à afficher sa science du latin que devant les personnes qui avaient déclaré qu'elles ne le savaient pas. Pour

notre part, nous avons souvent atteint des altitudes de 4000 mètres, et jamais à ces hauteurs nous n'avons éprouvé le plus faible malaise.

5 h. 10 *L'Hirondelle* descend rapidement, elle entre dans la couche inférieure de nuages qu'elle avait quittée précédemment. La banderole voltige avec rapidité. Nous jetons du lest. Il va falloir préparer à la hâte une descente rapide...

Ici le livre de bord est interrompu.

VII

LE TRAINAGE.

Il est cinq heures. Nous sommes à 2 500 mètres de haut. *L'Hirondelle* descend avec une rapidité qui commence à être inquiétante... En moins de deux minutes nous sommes en vue de terre; nous avons traversé avec la rapidité de la flèche, de haut en bas, les nuages, les brumes, les vapeurs que nous avions eu tant de peine à traverser de bas en haut. — Il ne neige plus, mais l'air est plus frais; plus piquant, je ne serais pas étonné si la brise était forte. — La terre semble approcher de notre nacelle; elle a l'apparence d'un grand plateau qui serait précipité sur nous. Vite, un sac de lest, puis un second par-dessus bord... C'est la fin de notre provision que nous épuisons... Le ballon paraît un moment arrêté dans sa chute; mais il descend toujours, et dans une seconde il va toucher terre. Le guide-rope rase la cime des arbres au-dessus desquels nous passons; nous en sommes assez près pour voir que la descente va être rude, car les rameaux privés de feuilles paraissent agités avec une violence extrême. — Nous n'avons plus rien à jeter par-dessus bord; il nous est de toute impossibilité de nous élever encore. Il faut agir à la hâte et sans délibérer; je me pends à la corde de la soupape en criant à mon ami B... : « Tenez-vous bien, et gare aux jambes! » C'est toujours la recommandation qu'il est indispensable de faire aux débutants; mais je ne pouvais pas soupçonner qu'elle allait être si nécessaire! — J'avais vu une grande plaine venir à nous après les arbres, et à la fin de cette plaine s'étendait un bois d'une assez longue étendue. En ouvrant la soupape, j'étais sûr de faire tomber le ballon dans la plaine : l'ancre mordrait, et nous serions arrêtés. En cas de traînage, les arbres, là-bas, nous opposeraient une barrière. Hélas! il faut donner à l'imprévu la part du lion, comme le disait Arago.

Le vent était d'une violence extrême. Notre nacelle est lancée contre le sol, et nous subissons un choc vraiment terrible. Mon ami B... pousse un cri; le cercle lui a frappé la tête, et y a ouvert une blessure profonde... j'ai à peine le temps de voir son visage s'inonder de sang... *L'Hirondelle* a rebondi, elle s'élève à 20 mètres, puis elle retombe lourdement et recommence à bondir jusqu'au bout de la plaine; à chaque choc nous ressentons une vive douleur; je me cramponne avec une force fébrile à la corde de la soupape. Nous voilà jetés sur les arbres, et je ne doute pas que nous ne soyons arrêtés; l'ancre a embrassé de son bec crochu un arbre robuste, le ballon est soulevé par le vent, la corde est tendue comme une barre de fer; elle ne cédera pas... nous sommes sauvés! — Mais non : tout à coup *l'Hirondelle* repart avec la rapidité du vent, dont elle suit le cours, nous emportant dans une course analogue à celle de ces chasses légendaires qui traversent la Forêt-Noire. Je regarde par-dessus la nacelle, et je m'aperçois avec stupeur que nous avons perdu notre ancre! Il y avait sans doute une paille dans la tige de fer, car elle s'est cassée nettement, comme l'aurait fait une lame de verre. *L'Hirondelle* est lancée d'arbre en arbre : ceux-ci plient sous l'effort de la nacelle, où nous sommes accroupis, serrés les uns contre les autres, têtes contre têtes; puis ils se redressent, et, comme des tremplins, nous donnent un nouvel élan. Nous retombons, et à chaque bond nos têtes s'entre-choquent. Quand finira cette course désordonnée? — Je continue à tenir tendue la corde de la soupape, mais mes mains sont littéralement coupées par le câble; j'appelle à mon aide l'aéronaute, qui me remplace à mon poste... Nous avons rapidement effleuré le sommet du bois, et nous retombons lourdement dans une grande plaine. *L'Hirondelle* se dégonfle à vue d'œil; elle se creuse même sous l'action du vent toujours violent. Mais elle nous traîne sur le sol avec la rapidité d'un traîneau sur la glace... Nous apercevons des paysans qui accourent à notre aide... « Tirez les cordes! » leur crions-nous en leur désignant le guide-rope et la corde d'ancre. — Quelques bras vigoureux saisissent ces câbles qui passent si rapidement devant eux. — Si forte que soit *l'Hirondelle* poussée par un vent violent, elle est domptée. Nous sortons l'un après l'autre de notre nacelle, et nous sommes couverts de sang : c'est le sang de notre ami B... qui nous inonde! Mais sur trois voyageurs, il n'y en a qu'un seul de blessé.

Pendant que l'aéronaute dégonfle *l'Hirondelle*, je suis la ligne de traînage que nous avons parcourue, et je constate qu'elle s'étend sur une longueur de trois kilomètres; au dire de témoins, nous n'avons pas été plus de trois minutes à parcourir cette distance en bondissant sur le sol, sur les arbres, comme une balle élastique. — Les ballons parcourent souvent l'espace avec une grande vitesse sous l'impulsion d'un vent violent. L'année dernière, M. Gaston Tissandier, qui a exécuté un grand nombre d'ascensions aérostatiques dans un but scientifique, a parcouru en trente-cinq minutes la distance qui sépare Paris de Neuilly-Saint-Front près de Château-Thierry, et qui est de 80 kilomètres. En arrivant à terre, il eut à subir un traînage terrible, et son compagnon de bord fut blessé. Pendant le traînage, ils parcoururent, comme nous aujourd'hui, une lieue en cinq ou six minutes! Les ballons sont dangereux, dit-on. Leur élasticité les sauve; ils bondissent, ils sautent par-dessus tous les obstacles; les voyageurs aguerris, cachés dans leur nacelle, peuvent presque impunément subir ces chocs, qui ne sont pas assez violents pour leur rompre les os. — Si *l'Hirondelle* n'est pas trop endommagée, si elle peut se réparer, elle volera à de nouveaux périls, à de nouveaux triomphes!

La suite à une autre livraison.

DE L'AIR FRAIS! DE L'AIR FRAIS!

« Et savoir que dans cette salle de bal, où l'on danse depuis bientôt huit grandes heures, chacun de nous respire un air qui a dû passer un grand nombre de fois dans les poumons, sains ou malsains, de toutes les personnes présentes! De combien de miasmes morbides a-t-il pu, grand Dieu, se charger! Quand on y pense, c'est à s'enfuir au plus vite. » Ainsi parlent les pères et mères; mais néanmoins, — tant la faiblesse humaine est grande et tant est tyrannique l'usage, — les pères et mères cèdent aux désirs de leurs enfants, qui continuent à se renvoyer les uns aux autres le même air de plus en plus vicié; ils attendent courageusement la fin du cotillon, et assistent jusqu'au bout, cérémonieusement, en grande toilette et la bouche en cœur, à ce mutuel empoisonnement.

On ne connaît pas assez la facilité avec laquelle l'air se charge de particules organiques dans certaines conditions ou dans certaines localités; mais on peut en avoir une idée par des expériences assez récentes faites sur l'air de Manchester. — En cette ville, on a mis dans un flacon un peu

d'eau que l'on a agitée successivement avec de l'air renouvelé jusqu'à cinq cents fois. Puis, une goutte de cette eau a été pressée entre deux plaques de verre, et elle a montré 250 000 particules organiques ou germes d'infusoires. Que de maladies et d'accidents peuvent surgir d'une atmosphère aussi chargée!

Il est à désirer que de semblables recherches s'appliquent à l'air d'une salle de bal à différentes heures de la soirée, et qu'un examen microscopique minutieux soit fait des matières organiques en suspension. Très-probablement, après la divulgation des résultats et des dangers possibles, on ne donnerait plus de bals sans s'être ménagé des moyens de ventilation continue, ou du moins de renouvellement d'air à plusieurs heures de la soirée.

BAVARDAGE ET CONSCIENCE TROUBLÉE.

Plutarque conte une anecdote qui montre combien les scélérats sont souvent maladroits dans les précautions qu'ils prennent précisément pour se cacher, et comment il leur arrive de se servir à eux-mêmes de dénonciateurs.

A Lacédémone, le temple de Minerve avait été pillé, et l'on y avait trouvé une bouteille vide qui gisait sur le sol. Grand était l'embarras de la foule accourue de tous côtés. Un des assistants dit alors : « Si vous voulez, je vais vous expliquer ce qui me vient à l'esprit au sujet de cette bouteille. A mon sens, les voleurs sacriléges, avant de s'engager dans un si grand danger, avaient bu de la ciguë; ils avaient aussi apporté du vin. Si la chance voulait qu'ils ne fussent pas surpris, ils comptaient, en buvant le vin pur, éteindre et anéantir la force du poison, et se retirer sains et saufs. Si, au contraire, ils étaient arrêtés, avant d'être mis à la torture ils se procuraient, grâce au poison, une mort facile et sans douleur. » Quand il eut fini de parler, on trouva que cette explication si subtile et si ingénieuse n'était pas d'un homme qui faisait des suppositions, mais d'un témoin qui avait vu et qui savait. On l'entoure, on le questionne, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. « Qui es-tu donc? — Qui est-ce qui te connaît ici? — Comment et d'où sais-tu cela? » Si bien que, convaincu par toutes ces questions, il avoua qu'il était l'un des sacriléges.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 119, 167, 199, 231, 263.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

B. Outils du dedans.

15° *Cloche à ramollir* (fig. 39). — Cet ustensile est en permanence sur la table du *chasseur d'insectes.* Les animaux que celui-ci rapporte ont plus ou moins séché dans les boîtes ou dans les tubes; il n'y a donc aucun inconvénient, et au contraire il y a toujours avantage, à les ramollir avant d'y toucher. Pour cela, on les pique sur du sable mouillé. On prend du *sablon,* que l'on place dans un saladier sur lequel on renverse une cloche dont les bords reposent sur le sable. Il se forme au-dessous une atmosphère saturée d'humidité qui imbibe les insectes et rend, en huit ou dix heures, assez de souplesse à toutes leurs articulations et même à leurs téguments pour qu'on puisse les manier sans danger au moyen des brucelles et des pinces.



Fig. 39.

Règle générale : un préparateur habile ne se sert de ses mains que pour tenir une pince.

16° *Étaloir.* — Cet outil (fig. 40) a été inventé pour étendre les ailes de tous les insectes qui doivent être conservés les ailes ouvertes : papillons, névroptères, diptères, etc. C'est un petit meuble composé de deux plans de bois très-tendre, ordinairement du saule ou du peuplier, réunis par une rainure dans laquelle se place le corps de l'insecte et dont le fond est garni de liége ou d'aloès.

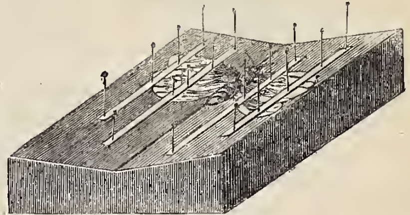


Fig. 40.

Les ailes s'étendent tandis qu'elles sont ramollies, et elles sont maintenues en position par des bandes de bristol mince ou de papier fort sur lesquelles on pique des épingles d'acier à tête d'émail, en assez grand nombre pour assurer la fixité de la pièce. On laisse le tout bien sécher; on enlève les épingles, puis les bandes, et enfin on sort l'animal parfaitement étalé et prêt à entrer dans la collection.

Il est bon de posséder un certain nombre d'étaloirs différant de grandeur, pour la rainure surtout. (Voy., à la cinquième partie, *Préparation des papillons,* pour les étaloirs à microlépidoptères.)

17° *Montage.* — Les insectes (fig. 41) qui n'ont ni les élytres ni les ailes étalées, se préparent de la manière suivante : on les pique sur une plaque de liége, et leurs pattes sont maintenues étendues dans une position naturelle au moyen d'épingles placées obliquement au-dessus d'elles. Il va sans dire qu'une semblable opération ne peut se faire que sur un insecte parfaitement ramolli sous la cloche (fig. 39).

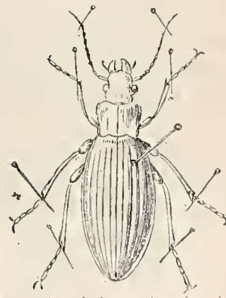


Fig. 41.

18°. — La figure 42 représente un insecte vu de profil, piqué avec ses étiquettes, tel qu'il doit être placé dans la collection.

19° *Boîtes à élevage.* — Le couvercle de ces boîtes,

presque aussi profond que la boîte elle-même, est enlevé en partie et remplacé par de la gaze fixée avec de la colle.

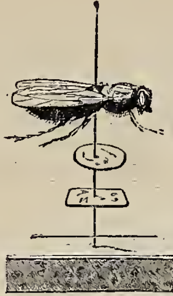


Fig. 42.

On ne se sert de cet ustensile que pour élever les chenilles qui aiment la chaleur et toutes les *fileuses*. Pour les autres, des pots de fleurs remplis de terre mêlée de touffes de mousse et recouverts de gaze suffisent parfaitement.

20° *Boîtes à collection.* — Les insectes, pour être rangés en collection, doivent être piqués dans des boîtes dont le fond est garni d'une feuille de liége ou d'aloès et dont le couvercle est vitré. Cette dernière disposition évite d'ouvrir la boîte, opération qu'il faut autant que possible éviter, parce que l'ébranlement et la compression de l'air qui en résulte détériorent les ailes des insectes et finissent même par les détacher complétement.

21° *Colles diverses.* — *a.* On emploie souvent une dissolution plus ou moins forte de gomme arabique en morceaux dans l'eau distillée. Malheureusement cette colle se fendille en séchant : la plus ancienne est la meilleure, quoiqu'elle forme en vieillissant une couleur brune; elle s'écaille moins.

b. Afin de rendre le mélange aussi peu fermentescible que possible, il est bon de mêler à la gomme arabique la moitié de son poids de sucre candi, et d'y verser quelques gouttes de l'alcool préservateur, ou d'une des liqueurs indiquées ci-après.

c. Employer un dixième de miel dans la colle de gomme arabique pour lui conserver du liant et pour qu'elle ne tombe point en se desséchant.

d. Ajouter un peu d'alcool à la dissolution pure de gomme arabique dans de l'eau distillée.

e. Le vernis blanc est quelquefois employé pour le collage des insectes; mais il a son inconvénient : il faut dissoudre le vernis dans l'alcool pour restaurer ou modifier l'insecte.

f. La colle *Hayen*, très-solide, se fait avec de la *gomme laque* dissoute dans de l'alcool : elle sèche trop vite en beaucoup de cas, mais est excellente pour les *raccommodages* (voy. ce mot à la septième partie).

g.	Solution de gomme élastique épaisse. . . .	1000
	Miel blanc.	100
	Calomel (protochlorure de mercure). . . .	100

Cette colle évite les moisissures.

22° *Liqueurs préservatrices.* — L'emploi de ces liqueurs est continuel.

a.	Alcool à 36 degrés	1000
	Sublimé corrosif (bichlorure de mercure).	10

Ce dernier corps est un poison des plus énergiques; il a l'inconvénient d'attaquer les épingles.

b.	Alcool à 36 degrés	1000
	Acide phénique.	100

c. Liqueur conservatrice pour les chenilles en tube :

Alcool à 36 degrés	350
Eau distillée	250
Sublimé corrosif.	10
Alun calciné.	80

23° *Manière de tuer les gros insectes* (fig. 43). — La plupart des gros insectes que l'on rapporte à la maison ne sont pas morts, même quand ils ont été piqués pendant la chasse. Le moyen de les mettre à mort est très-simple. Si l'insecte n'est pas piqué, on le pique; puis, tenant l'épingle dans la pince entre l'insecte et la tête, on passe l'épingle à travers la fente d'une carte, et, dans cette position, on fait fortement chauffer la pointe dans la flamme d'une bougie. La carte empêche la chaleur de la bougie de détériorer l'insecte.

24° Quelques *chasseurs* préfèrent prendre dans un flacon bien bouché, avec une pointe de verre, une gouttelette de nicotine et la poser sur la bouche de l'insecte.

Ne pas oublier que la nicotine est un poison terrible. On peut la remplacer par une décoction forte de tabac dans l'alcool.

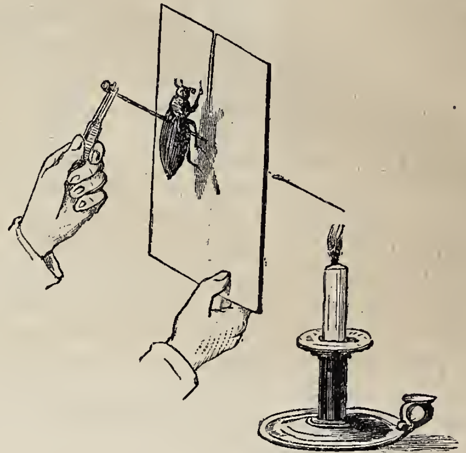


Fig. 43.

25° *Détruire le gras des insectes.* — Il suffit de passer sur la partie attaquée un pinceau doux rempli de l'une des substances suivantes :

Essence de citron,
Essence de térébenthine rectifiée,
Benzine rectifiée Collas.

On couvre les parties mouillées ainsi de terre de Sommière absorbante. Vingt-quatre ou quarante-huit heures après, on frotte avec un pinceau sec, et l'insecte est remis à neuf. On recommence ce dégraissage autant de fois qu'il est nécessaire.

La suite à une prochaine livraison.

ERRATA.

Tome XXXVII (1869).

Page 284. — M. Gripon, professeur à la Faculté des sciences de Rennes, nous écrit pour rectifier une erreur commise dans l'explication des spectres de théâtre.

On dit dans cet article que la glace est inclinée sur l'horizontale à 45 degrés : dans ce cas, pour que l'image fût verticale, il faudrait que le personnage se tînt couché horizontalement. La glace est moins inclinée; elle se trouve environ à 85 degrés (chiffre qu'une faute d'impression a dénaturé), et dans ce cas le personnage, en se tenant penché, peut arriver à produire une image presque verticale. M. Gripon fait remarquer aussi très-judicieusement que dans le dessin que nous avons publié l'image du spectre est apparente sur la glace, et que rien de semblable ne peut avoir lieu. Le dessinateur a cru qu'il pouvait légèrement indiquer l'image pour faire mieux comprendre, par une convention, la marche des rayons lumineux.

Page 394, colonne 1, ligne 33. — *Au lieu de :* rue de Lenôtre; *lisez :* rue de Crosne.

FLAVIGNY

(DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR).



Porte du Val, à Flavigny. — Dessin de H. Clerget.

Il en est des villes comme des formes animées que les âges voient tour à tour fleurir, s'étioler et disparaître. Le nombre est grand de ces cités entraînées sur la pente du déclin, dont toute la vie est dans le passé, et qui, sans regrets d'ailleurs et sans tristesse, oublieuses de leur vigueur ancienne, végètent paisiblement dans une modeste obscurité. Beaucoup ont été les demeures favorites de rois, de princes, de puissants petits seigneurs féodaux. Quand la monarchie eut absorbé toutes les souverainetés locales, elles restèrent d'abord quelque chose en leurs provinces, chefs-lieux de pays, capitales villageoises, puis elles se noyèrent dans l'unité nationale. L'air est trop vif pour elles; elles se sont développées dans un certain milieu et ne peuvent se faire à d'autres. Pourtant elles gardent assez d'existence, assez de souvenirs, pour offrir à notre curiosité des échantillons d'espèces évanouies, des témoins d'autres périodes historiques. Tels sont Aigues-Mortes, Provins, Beaujeu, Luxeuil, Cluny, Autun, Compiègne, Attigny, Versailles, Fontainebleau, et tant d'autres. Tel est ce Flavigny-sur-Ozerain, *in agro Bornacensi* (en Bernois), avec sa curieuse église, ses portes fortifiées et ses vieilles maisons du seizième siècle.

On trouve le nom de Flavigny dans une Vie de saint Germain écrite au sixième siècle, et des traces non équivoques de la période gallo-romaine permettent de lui attribuer une antiquité plus reculée. En effet, il n'est qu'à une lieue environ d'Alise-Sainte-Reine, et de ce mont Auxois (*Alsiensis*) dont la science traditionnelle et officielle a voulu faire à toute force le tombeau de l'indépendance gauloise et le piédestal de la statue de Vercingétorix. Au reste, que l'on admette les affirmations un peu trop péremptoires de certains savants plus ingénieux qu'érudits, ou qu'avec notre ami et collaborateur M. Jules Quicherat, avec la vraisemblance, avec le texte même de César, on recule Alésia jusqu'au massif d'Alaise, entre Ornans et Salins, nul ne conteste qu'à défaut de débris purement celtiques, Alise et ses environs possèdent beaucoup de vestiges gallo-romains. Flavigny était relié à Alise par une voie romaine; c'était un *castrum;* on y a trouvé un Hercule gaulois, quelques fragments d'un arc de triomphe en l'honneur des empereurs, avec des figures de gladiateurs, une louve qui tient entre ses pattes son nourrisson Romulus. Sur deux piliers de l'église principale, on voyait encore au dernier siècle des divinités païennes, Mars, Pan et d'autres, qui, lors d'une restauration, ont été enfouies sous l'édifice; la terre nous les rendra quelque jour. Le castrum renfermait seulement l'espace où se trouvent l'église, l'Hôtel de ville et les maisons voisines.

Une abbaye fut fondée à Flavigny, en 723, par Varé, fils de Corbon, seigneur du lieu. La psalmodie perpétuelle y était établie, comme à Luxeuil et à Agaune, ce qui suppose au moins trois cents moines, et observée avec tant de ferveur que Charlemagne en félicita par lettres l'abbé Manassès. L'église, ou sainte basilique, ainsi que la nomment d'anciens titres, bâtie, selon la tradition, en 758, fut, le 28 octobre 878, consacrée par le pape Jean VIII assisté de dix-huit cardinaux. Elle fut réédifiée après 1200. Un grand synode s'y réunit en 899. Quelques personnages de marque y furent inhumés : saint Égile, archevêque de Sens en 871; Hugues de Flavigny, fils de l'empereur Othon III, auteur d'une Chronique assez étendue (de J.-C. à l'an 1102); Michel de Rabutin, fils du fameux Roger comte de Bussy; et un certain nombre d'abbés. Le prieuré de Sainte-Reine, au pied du mont Auxois, dépendait de l'abbaye de Flavigny.

Malgré le désastre d'une invasion normande (11-25 janvier 877), la ville carolingienne garda quelque importance à l'époque féodale; en 1157, un duc Eudes lui permit de

s'enclore de murailles. Un hôpital s'éleva en 1258, près de la porte de Barme. Mais bien que les abbés, depuis Valtaire (997) jusqu'à la fin du douzième siècle au moins (1192), fussent investis du patronage de Flavigny au nom de saint Genet, martyr, cependant la vie ecclésiastique sembla s'y amoindrir dès 1275; il ne restait plus dans l'abbaye qu'une cinquantaine de religieux. Les Anglais emportèrent la ville d'assaut, en 1359, après une longue résistance, et en firent leur place de sûreté. Voici le passage de Froissart qui se rapporte à cet obscur épisode des désastreuses guerres de cent ans.

« Le roi d'Angleterre et son ost reposèrent dedans Tonnerre cinq jours pour la cause des bons vins qu'ils avoient trouvés, et assailloient souvent au châtel; mais il étoit bien garni de bonnes gens d'armes, desquels messire Baudouin d'Ennekins, maître des arbalétriers, étoit leur capitaine. Quand ils furent bien rafraîchis et reposés en la ville de Tonnerre, ils s'en partirent et passèrent la rivière d'Armençon; et laissa le roi d'Angleterre le chemin d'Aucerre, à la droite main, et prit le chemin de Noyers; avoit telle intention que d'entrer en Bourgogne et d'être là tout le carême. Et passa lui et tout son ost dessous Noyers; et ne voulut oncques que on y assaillît, car il tenoit le seigneur prisonnier de la bataille de Poitiers. Et vint le roi et tout son ost à gîte à une ville qu'on appelle Montréal, sur une rivière que on dit Sellettes (le Serain). Et quand le roi s'en partit, il monta cette rivière et s'en vint loger à Guillon-sur-Sellettes (Serain); *car un sien écuyer qu'on appeloit Jean de Arleston, et s'armoit d'azur à un écusson d'argent, avoit pris la ville de Flavigny*, qui sied assez près de là, et avoit dedans trouvé de toutes pourvéances pour vivre, le roi et tout son ost, un mois entier. Si leur vint trop bien à point, car le roi fut en la ville de Guillon dès la nuit des Cendres, jusques en my-carême. Et toujours couroient ses maréchaux et les coureurs le pays, ardant, gâtant et exillant tout entour eux, et rafraîchissoient souvent l'ost de nouvelles pourvéances. » (*Chroniques*, CXX.)

Quel temps que ce moyen âge! Quel régime que cette féodalité dévastatrice! Le malheureux Flavigny était désormais dégoûté de la vie publique; et ce dut être par faux calcul qu'après la mort du Téméraire il se déclara pour sa fille et s'exposa aux vengeances de Louis XI. Lorsque la Ligue eut chassé Henri III de Paris, Flavigny fut la première ville en Bourgogne à se déclarer pour le roi : c'était encore bien chanceux; mais peut-être cette fidélité était-elle forcée. Ce que demandait Flavigny, c'était le repos; et, depuis trois siècles, ses vœux ont été comblés. De temps à autre un voyageur, un touriste retour d'Alise, vient visiter ses murailles en ruine et sa belle petite église (50 mètres sur 20) au clocher carré (quinzième siècle), remarquable par la tribune qui fait le tour de la nef, et dont les deux ailes communiquent par un jubé. L'édifice, en partie du treizième siècle, est original.

La *porte du Val*, que nous reproduisons, paraît dater du quinzième siècle. Elle ressemble beaucoup à la porte Saint-Jean de Provins, plus vieille de cent ans peut-être. C'est, comme on peut le voir, en profondeur, un quadrilatère percé de deux grandes baies à cintres surbaissés; entre les deux ouvertures tombait sans doute une herse de fer. Les petites toitures qui coiffent les deux tours en font presque des colombiers; l'aspect rustique a remplacé l'allure guerrière. Et pourquoi non? Flavigny est-il autre chose qu'un petit bourg de onze cents âmes avec une partie haute, Preigny ou le Val-Dessus, et une région déclive, le Val-Dessous, isolé de trois côtés, et juché sur une petite montagne en face du mont Auxois, à trois quarts de lieue d'Alise, à trois lieues de Semur et de Vitteaux, à quatre de Montbard? Huit cents pas de long, cinq cents de large, deux mille trois cents de circonférence, constituent tout le domaine de Flavigny dans le monde. Ses armes ne sont plus qu'un emblème innocent, d'azur à une F majuscule couronnée d'or, que les amateurs de blason peuvent accoler à l'écusson abbatial, d'azur à trois tours d'argent. Au reste, Flavigny ne se plaint pas. Quantité de vignes pendent aux flancs de sa colline abrupte et rocheuse; l'Ozerain arrose la prairie du vallon, et de l'humble bourgade se dégage le parfum de l'anis qu'on y fabrique.

Un riche couvent de dominicains a remplacé l'ancienne abbaye.

La patience est plus difficile que le courage, la résignation plus méritoire que le sacrifice. Mme BLANCHECOTTE.

SIGNES DU TEMPS.

Les pronostics météorologiques suivants sont extraits du *Manuel barométrique* de l'amiral Fitz-Roy, traduit pour l'usage de notre marine, et du *Cours d'agriculture* de M. le comte de Gasparin (IIIe partie, *Météorognosie*). Ces pronostics, recueillis par les marins, les bergers, les agriculteurs, qui, ressentant plus que d'autres les fâcheux effets des orages et des tempêtes, durent être les premiers météorologistes pratiques, ont été choisis et résumés par les savants, qui les ont joints à leurs études sur la détermination des phénomènes prochains par les faits actuels. L'utilité de cette détermination est trop évidente pour que nous en indiquions ici les avantages, au double point de vue de l'industrie et des nécessités de l'existence.

Les personnes qui s'occupent des changements de temps doivent attacher de l'importance aux signes qui les annoncent, et qui confirment les indications données par le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre.

Les principaux de ces signes, dont la connaissance est aussi utile à l'agriculteur qu'au marin, sont les suivants :

Qu'il soit clair ou nuageux, un ciel rosé au couchant annonce le beau temps; si le ciel est rouge, c'est un signe de vent. — Si le soleil est clair et brillant, il présage une belle journée; mais quand le ciel est rouge au levant avant son apparition, et quand cette rougeur s'efface au moment où il se montre, c'est un signe de pluie. — Si les premières lueurs du jour paraissent au-dessus d'une couche de nuages, vent; — si elles paraissent à l'horizon, beau temps. — Un ciel d'un jaune brillant au coucher du soleil annonce du vent; — jaune pâle, de la pluie. — Suivant que les teintes rouges, jaunes ou grises prédominent, on peut prévoir le temps avec une grande approximation, surtout si l'on ajoute à ces signes les indications des instruments.

De légers nuages à contours indécis annoncent du beau temps et des brises modérées; — des nuages épais, à contours définis, du vent. Plus ces nuages sont roulés, tourmentés, déchiquetés, plus le vent sera fort.

De petits nuages couleur d'encre annoncent de la pluie; — des nuages légers courant au-devant de masses épaisses, du vent ou de la pluie, — s'ils sont seuls, du vent seulement proportionné à la vitesse de leur course.

Si le vent inférieur se renforce beaucoup, et que les nuages marchent en sens contraires, ou dans des directions faisant un angle assez ouvert, on juge que le vent inférieur va céder la place au vent supérieur.

Les nuages fixes, situés du côté où souffle le vent, n'amènent que la continuité du vent; ils annoncent sa fin s'ils apparaissent au côté opposé.

Les nuages arrivant à la fois, et par des vents contraires, annoncent un orage prochain.

Observez les nuages qui se forment sur les flancs des

montagnes et s'y accumulent : s'ils s'y maintiennent, s'accroissent ou descendent, c'est signe de vent et de pluie ; — s'ils montent et se dispersent, c'est signe de beau temps.

Deux vents de qualité opposée qui se succèdent amènent la pluie. Ainsi, un vent froid arrivant dans une atmosphère imprégnée d'humidité par le vent chaud qui le précédait, déterminera une précipitation aqueuse ; c'est ce que fait aussi le vent humide et chaud arrivant dans un air refroidi par le vent qui l'avait précédé.

La transparence de l'air, qui fait que les objets éloignés semblent se rapprocher de nous, est un des signes qui annoncent la pluie. Cette transparence, indiquant l'état d'équilibre des couches atmosphériques joint à leur presque saturation de vapeur, se remarque surtout en été.

La rosée et la gelée blanche sont aussi des précurseurs de la pluie en annonçant la saturation de l'air.

Les halos, des fragments d'arc-en-ciel sur des nuages détachés, indiquent que le vent augmentera plus ou moins ; peut-être on aura de la pluie.

La pâleur du soleil annonce la pluie ; on ne le voit alors qu'à travers un air chargé de vapeurs ; s'il fait éprouver une chaleur étouffante, c'est aussi un signe de pluie : on se trouve entouré d'une atmosphère saturée de vapeurs et plus propre à s'échauffer à cause de son défaut de transparence.

On juge aussi que la couleur pâle de la lune, que les cercles concentriques plus ou moins obscurs dont elle est entourée, que ses cornes mal terminées, que l'auréole lumineuse qui s'étend autour d'elle et qui fait dire que la *lune baigne*, sont autant de signes de pluie. Les étoiles présentent des signes pareils : leur lumière perd de sa vivacité, et elles *baignent* aux approches de la pluie.

Quand les oiseaux de mer prennent leur vol le matin vers le large, on aura du beau temps et des brises modérées ; — s'ils restent près de terre, s'ils se dirigent vers l'intérieur, c'est signe de coups de vent et de tempêtes.

Beaucoup d'autres animaux sont sensibles aux variations atmosphériques. Ainsi, à l'approche de la pluie, les hirondelles se tiennent près des habitations et rasent la terre dans leur vol, les lézards se cachent, les chats se fardent, les oiseaux lustrent leurs plumes, les mouches piquent fortement, les poules se grattent, se couvrent de poussière, les poissons sautent hors de l'eau, les oiseaux aquatiques battent des ailes et se baignent.

On a remarqué aussi que la fleur de la pimprenelle s'ouvre, que les tiges de trèfle et des autres légumineuses se redressent quand l'air se charge d'humidité. Linné a observé que le souci d'Afrique (*Calendula humilis*) ouvrait ses fleurs le matin, entre six et sept heures, et les refermait à quatre heures du soir par un temps sec, mais que s'il devait tomber de la pluie, il ne s'ouvrait pas le matin ; que lorsque le laiteron de Sibérie (*Sonchus sibericus*) ferme sa fleur pendant la nuit, on a du beau temps le lendemain ; que si, au contraire, elle reste ouverte, on doit s'attendre à de la pluie.

Dans chaque pays, des observateurs attentifs pourront facilement ajouter un grand nombre de pronostics locaux à ceux que nous avons recueillis ici, et remarquer certains autres rapports qui ne peuvent être fortuits entre la nature animée et les météores.

LE VIEIL ESCALIER DE LA PSALLETTE,

A NANTES.

Tout près de la belle cathédrale de Nantes, dédiée à saint Pierre, se trouve un vieil édifice, maison civile aujourd'hui, évêché jadis, et qui a gardé son ancien nom de Psallette. Le baron Taylor, dans son *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, le cite en ces termes parmi les curiosités nantaises :

« L'ancien Évêché, qu'on appelle aujourd'hui la Psallette, conserve d'intéressants souvenirs du seizième siècle, où il fut construit : des corniches chargées de feuillages et de figures, la tourelle ronde, à cul-de-lampe richement orné, un bel escalier à hélice dont chaque marche est d'un seul bloc de granit ; et, dans l'intérieur, une cheminée élégante, toute ciselée d'hermines, avec une niche creusée dans le manteau, selon le goût du quinzième siècle. »

Notre gravure représente l'escalier de la Psallette, et la servante en costume breton qui le descend n'en détruit nullement la couleur locale, car il n'y a aucune raison pour que le costume des Bretonnes ait varié depuis le temps où abbés, chanoines, maîtres de chapelle, jeunes écoliers rêveurs ou folâtres, le Bréviaire ou le grand Psautier sous le bras, usaient sous leurs pas répétés le dur granit des marches. Dans ce temps-là, quand écoliers et maîtres avaient disparu par cette large porte en anse de panier qui devait conduire dans quelque salle affectée à leurs exercices, après un bruit confus de troupeau qui rentre au bercail, le silence se faisait ; puis tout à coup un chant sacré s'élevait, et toutes ces voix enfantines redisaient en chœur quelque motet de l'Église catholique, ou quelque psaume du roi David. Et le maître, grand musicien souvent, pieux artiste toujours, veillait comme à une chose sacrée à l'exécution de l'œuvre que chantaient ses élèves ; et si l'œuvre était de lui, il sentait son cœur s'épanouir de joie, et remerciait Dieu de lui avoir donné le génie de la musique. Il songeait aussi que peut-être, le dimanche suivant, monseigneur l'évêque de Nantes, un haut et puissant seigneur avec qui le duc de Bretagne était obligé de compter, écouterait son cantique, s'informerait de l'auteur, et ferait en un instant du pauvre maître de chapelle un artiste envié et célèbre. En même temps, les enfants de chœur s'exerçaient à bien tenir leur partie : les uns, trouvant la leçon longue, aspiraient à la liberté et à une bonne partie de jeu sur la place Saint-Pierre ; les autres, sentant dans leur âme que c'était beau, se laissaient bercer mollement par cette douce fée, la Musique ! et se disaient en eux-mêmes : Et moi aussi, je serai artiste !

Qu'était-ce donc qu'une psallette ? Le nom, qui vient de *psallere* (chanter des psaumes), l'indique : c'était tout d'abord une maîtrise, une école de chant sacré. Toutes les églises importantes, les cathédrales et les collégiales, avaient leur psallette. C'était le logement du maître et des enfants de chœur ; ce fut aussi plus tard la réunion de tout ce qu'on enseignait dans les écoles ecclésiastiques : professeurs et écoliers se réunissaient dans la psallette, qui ne fut plus qu'une grande école, et qui pourtant garda son nom primitif, d'autant plus que le chant et l'orgue formaient toujours une part importante de l'enseignement religieux. Les enfants de chœur se recrutaient le plus souvent dans des familles pauvres qui tiraient ainsi parti de leur belle voix, souvent encore dans des familles de musiciens. Il y en avait d'externes ; il y en avait qui étaient nourris, élevés et instruits dans l'intérieur de la psallette. Parfois le maître de chapelle, manquant de belles voix, parcourait le pays environnant pour en trouver. Ce fut ainsi que Reuter, le maître de chapelle de Saint-Étienne de Vienne, trouva dans l'école d'Haimbourg l'enfant du charron de Rohrau qui devait être le grand Haydn.

La vie des enfants de chœur était quelquefois rude. En hiver, bien avant le jour, arrivant à la porte encore fermée de la Psallette, comme fit Grétry enfant à la maîtrise de Liége, ils attendaient en soufflant dans leurs

doigts roidis que le maître parût. Et alors, dans la grande salle glacée, à la lueur tremblotante des petits bouts de chandelle dont chaque écolier éclairait sa feuille de musique, il fallait déchiffrer, étudier, recommencer, subir souvent pour la moindre faute les plus dures punitions. Le maître de Grétry, par exemple, aimait à suspendre au mur ses élèves, accrochés comme une arme de panoplie. Et les fautes étaient fréquentes avec la notation compliquée en usage jadis; il fallait faire sans cesse appel à la mémoire de l'élève, et cette mémoire se trouvait souvent en défaut devant les formules de l'école, où la tradition jouait un plus grand rôle que l'inspiration. Pourtant, à la longue, les écoliers se formaient. Beaucoup d'entre eux, devenus d'habiles clercs, entraient dans les ordres et passaient leur vie entière près des autels qui avaient abrité leur enfance. Parmi ceux-là, il en est dont les noms sont devenus célèbres : abbés, cardinaux, papes même. Sergius Ier, Sergius II, Grégoire II, Paul Ier, Etienne III, élèves de l'école de Rome, Urbain IV, ancien enfant de chœur dans la Psallette de Troyes, ont dû souvent, du haut du trône papal, tiare en tête et clefs de saint Pierre en main, en écoutant aux fêtes solennelles le chœur des voix enfantines



L'Escalier de la Psallette, à Nantes. — Dessin de Thérond.

chanter les louanges de Dieu, songer au temps où, eux aussi, ils étaient semblables à ceux-là.

D'autres, possédant la perfection de l'art du chant, ravissaient pendant de longues années les amateurs de musique, et prêtaient leurs voix aux compositions d'anciens condisciples devenus célèbres, eux aussi, et dont les noms et les œuvres ne sont pas encore oubliés. Ainsi Cambert, le prédécesseur de Lulli, frustré par le Florentin à la fois de son privilége pour la fondation de l'Académie royale de musique et de la gloire d'avoir créé l'opéra français, était un élève de psallette. Lambert en était un aussi :

Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

Et Marchand, et Couperin, et d'Aquin; et Gossec, Grétry, Méhul, enfant célèbre, organiste à dix ans; et Lesueur, et Boieldieu, le plus populaire des compositeurs du commencement du siècle . tous étaient élèves de maîtrise; tous s'étaient assis, obscurs écoliers, sur les bancs de quelque psallette, et là, peu à peu, en écoutant les enseignements des maîtres, en méditant des œuvres inspirées par le travail, par l'étude, par la réflexion, par la patience, ils avaient fait germer le génie dans leur âme, et ils étaient devenus ce que chacun sait. N'est-ce pas assez pour faire regarder avec respect ces vieux édifices, temples austères du travail religieux et du culte des grandes choses? Et n'ont-ils pas, outre leur beauté architecturale, une beauté morale bien frappante pour nous, qui voyons l'avenir et le salut du monde moderne dans l'étude et dans le travail?

NIDIFICATION DES HIRONDELLES.

L'hirondelle de cheminée, qu'on appelle aussi hirondelle domestique, arrive la première dans notre pays, aux environs du 10 avril, et prend immédiatement possession de nos demeures. Elle vient se percher sur le bord des toits, sur les gouttières, sur le faîte des cheminées. Loin de fuir le voisinage de l'homme, elle le recherche; le bruit de notre vie laborieuse ne l'effraye pas; elle s'établit dans les fermes et même dans les usines, au milieu du mouvement des ouvriers et du vacarme des machines.

A peine a-t-elle refait connaissance avec sa résidence d'été, qu'elle songe à bâtir son nid. On la voit se poser à terre, près des flaques d'eau, dans les ornières humides, ou bien dans les ruisseaux des rues, et y ramasser dans son petit bec la boue dont elle a besoin pour son travail. Elle recueille aussi des brins de paille et des crins, qu'elle mêle à sa maçonnerie, évidemment pour relier les parcelles de mortier et donner à sa construction plus de solidité. Lorsque le nid est achevé, il a la forme de la moitié d'une demi-sphère; il est appliqué contre une des parois de l'intérieur de la cheminée et ouvert par le dessus. Selon Montbeillard, les hirondelles construisent chaque printemps un nouveau nid qu'elles placent au-dessus de celui de l'année précédente. Ces nids, superposés comme les étages d'une maison, quelquefois au nombre de quatre ou de cinq, forment un demi-cylindre creux, long d'un pied et plus. Dans ce cas, le nid inférieur, qui constitue la base de l'édifice, a seul un fond maçonné; les autres n'ont d'autre plancher qu'un matelas de paille, d'herbes sèches et de plumes. Quelquefois, les nids sont fixés dans l'angle de deux parois. On en trouve d'isolés, de moins bien construits, et qui semblent témoigner de l'inexpérience des architectes : ceux-ci sont peut-être des jeunes, qui en sont à leur coup d'essai.



L'Hirondelle de cheminée et son nid. — Dessin de Freeman.

L'hirondelle de fenêtre attache aussi son nid aux constructions de l'homme; elle paraît cependant moins rechercher notre intimité. Elle niche volontiers sous les ogives des églises, contre la corniche des monuments élevés; elle est moins familière, moins rustique. Quand elle s'établit à nos fenêtres, elle choisit de préférence les plus écartées, celles qui donnent sur les endroits déserts et sur les grands espaces; les maisons situées aux extrémités des villes, et qui sont tournées vers la campagne, surtout vers les rivières ou les étangs, sont sûres de l'attirer. Son nid, formé,

comme le précédent, de terre gâchée, sert plusieurs années de suite; elle se contente de le réparer. Il forme les deux tiers d'un demi-sphéroïde creux, allongé par ses pôles, d'environ quatre pouces et demi de rayon, adhérant par ses deux faces latérales au jambage et au châssis de la fenêtre, et par son équateur à la plate-bande supérieure. Il est donc fermé de toutes parts, excepté par le haut, où il est percé, tout contre la plate-bande, d'un petit trou demi-circulaire, juste suffisant pour livrer passage à l'oiseau. Tels sont les nids décrits par Veuillot, Montbeillard, Rennie, Degland, et représentés par les figures de tous les ouvrages d'histoire naturelle.

Mais tout récemment, au mois de mars dernier, dans une communication à l'Académie des sciences, M. A. Pouchet a annoncé la découverte faite par lui de nids d'hirondelles de fenêtre très-différents de ceux que l'on avait jusqu'alors observés. « Ces nids, au lieu de se rapprocher de la forme globuleuse, représentent le quart d'un demi-ovoïde creux, ayant les pôles fort allongés, et dont les trois sections adhèrent totalement aux murailles des édifices, à l'exception de celle d'en haut, où se trouve pratiquée l'entrée. Cette entrée des nouveaux nids, au lieu d'être un simple trou arrondi, comme dans l'ancienne construction, est une *très-longue fente transversale*, formée en bas par une échancrure du bord de la section, et en haut par l'édifice auquel adhère le nid; cette ouverture, dont les extrémités sont arrondies, offre une longueur de neuf à dix centimètres sur une hauteur de deux seulement. Ces nids, étant fort déprimés, ressemblent exactement à une section de coupe antique qu'on aurait appliquée contre une paroi de muraille, et dont on aurait simplement échancré le bord pour en pratiquer l'entrée.

» Assurément, ajoute l'auteur de cette note, le nouveau système de construction qu'affectent les hirondelles est un progrès sur l'ancien. Le plancher qu'il offre à la famille possède plus d'étendue pour ses ébats, et les petits s'y trouvent moins tassés les uns sur les autres. Cette longue ouverture permet aussi aux jeunes hirondelles de mettre leurs têtes dehors, pour respirer l'air pur ou se familiariser avec le monde extérieur; c'est pour eux un véritable balcon, dont l'ampleur est telle qu'on y voit souvent deux petits en même temps, sans que leur présence gêne les allées et venues de leurs parents, qui entrent et sortent sans les déranger; ce qui ne pouvait avoir lieu lorsque l'entrée du nid ne consistait que dans un simple trou. Le père et la mère ne se sont réservé que la plus étroite entrée possible. En effet, on voit qu'en arrivant à leur demeure, souvent ils commencent par s'accrocher à ses parois, et qu'ils ne se fourrent qu'avec difficulté dans son intérieur. ainsi le nid est mieux protégé contre la pluie, le froid et les ennemis du dehors. »

C'est à Rouen que M. Pouchet a trouvé ces nouveaux nids, principalement dans les quartiers neufs de la ville. Parmi ceux qu'il avait recueillis dans la même localité il y a quarante ans, et qui ont été conservés, il n'en est pas un seul qui soit conforme à ce modèle; tous sont d'exactes copies de l'ancien type. Le savant naturaliste se croit autorisé à en conclure que « les architectes d'aujourd'hui ont notablement changé le mode de construction de leurs pères, et qu'en ce moment il se produit une grand révolution architectonique dans les travaux de cette espèce, un véritable perfectionnement. »

Si une telle conclusion était légitime, combien ne devrions-nous pas réformer les idées que l'on s'est faites jusqu'ici sur les limites de l'instinct des animaux, et quels merveilleux spectacles ne seraient pas réservés aux observateurs de l'avenir? Mais la longue expérience des siècles ne permet guère d'adhérer sans plus d'examen à l'explication que M. Pouchet donne d'un fait particulier et aux conséquences considérables qu'il croit pouvoir en déduire.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 251, 262, 270, 274, 282.

XVII

Je finissais alors ma quatrième. Or, le collége de Sainte-Preuve, n'étant pas « de plein exercice », ne pouvait me conduire plus loin. Irais-je continuer mes études au lycée le plus voisin? Nous étions trop pauvres pour payer la pension. Entrerais-je comme petit clerc chez un avoué ou chez un notaire? A quoi bon, puisque je ne serais jamais assez riche pour devenir à mon tour un avoué ou un notaire? Attendrais-je tout simplement l'âge de m'engager? Ma mère ne pouvait se faire à l'idée de me voir soldat. Que faire? que faire?

Cette cruelle indécision fut cause que l'on finit par prêter sérieusement l'oreille aux propositions du peintre ou plutôt de son ami le célèbre sculpteur Maryas, à qui il avait communiqué mes essais. Après bien des pourparlers entre ma mère, mes oncles, mes tantes et le docteur, il fut convenu que l'oncle Jean me conduirait à Paris en allant faire ses achats de la saison.

Quelle surprise! quelle joie! et aussi quel chagrin! car enfin, il faudrait quitter ma mère! Mes oncles consentaient à se charger de mon entretien pendant deux ans; après quoi je serais tenu de me suffire à moi-même. J'étais assez jeune pour ne douter de rien, et je me figurais qu'en deux ans on a tout le temps de conquérir le monde.

L'atelier de Maryas était rue Bellechasse; je me rappelle encore l'éblouissement que j'éprouvai en y entrant pour la première fois. A la vue des statues de ce très-grand maître, et des moulages d'après l'antique et la renaissance, il me sembla que j'entrais enfin dans un monde que j'avais pressenti par la pensée, autour duquel mon âme avait longtemps erré, sans savoir qu'elle en fût si près. Jusque-là, l'art de la sculpture ne s'était révélé à moi que par le berger doré aux moutons d'argent de l'oncle Jean, et par l'homme au *Contrat social* de l'oncle Guillaume. Maryas parut s'amuser beaucoup de ma naïveté et de mes réflexions Il me fit longuement parler de mes premiers essais, de ma mère, de mon père, de mes oncles. Puis, s'adressant à un autre monsieur qui venait d'entrer familièrement :

— Voilà le sujet, lui dit-il en me posant la main sur la tête avec beaucoup de bonté; je te le confie comme nous en sommes convenus; il faut que dans un an il sache l'anatomie du chien mieux que personne en France, mieux que toi si c'est possible.

L'autre me regarda avec beaucoup d'attention, et me demanda à voir mes doigts. Puis, tenant ma main droite dans une des siennes, il l'avança vers Maryas, qui se mit à son tour à l'examiner avec curiosité.

— C'est, dit le monsieur, une vraie main de physiologiste et de sculpteur Quel plaisir nous allons avoir à disséquer des chiens! Je ferai d'une pierre deux coups, et je profiterai de l'occasion pour entreprendre une série d'expériences dont j'ai depuis longtemps l'idée.

Quand il me rendit ma main, que je n'osais pas retirer sans sa permission, je la regardai à mon tour pour voir ce qu'elle avait de si extraordinaire. Je m'aperçus pour la première fois que j'avais absolument la même main que ma mère.

Quand le monsieur fut parti, Maryas, sans attendre mes questions, eut la bonté de m'expliquer que c'était un très-

grand physiologiste, qu'il s'appelait Mortier, que je verrais son nom partout; que, par amitié pour lui, il consentait à me faire disséquer des chiens. Puis, prenant un petit lion de Barye qui était à portée de sa main sur une console :

— Tu vois, me dit-il, c'est fait en quatre coups d'ébauchoir; mais il faut étudier longtemps pour donner juste au bon endroit chacun de ces coups; pour en arriver là, il faut connaître à fond le squelette et le jeu des muscles. Tu as deviné, me dit-il, qu'il faut arrêter le travail du modelé à une certaine limite, j'ai vu cela d'après tes animaux; mais tu ne sais pas un mot d'anatomie, et cela met souvent de l'indécision dans ton choix.

Je compris très-bien la nécessité de savoir l'anatomie, mais je me creusais la tête en vain afin de deviner pourquoi il me faudrait disséquer des chiens plutôt que des chats ou toute autre bête.

XVIII

Au bout d'un an, selon le programme tracé par Maryas lui-même, « je savais mon chien mieux que personne en France. » Alors il me prit à part et me dit :

— Avant toutes choses, j'ai voulu te mettre en état de gagner ta vie, et d'avoir ta mère avec toi; car il n'est pas bon que vous soyez séparés. J'aurais pu t'avancer l'argent nécessaire : il vaut mieux que tu le gagnes toi-même, puisque tu le peux. Suis bien mon raisonnement. Aujourd'hui, les chiens sont fort à la mode, et je crois vraiment qu'on fait plus d'exhibitions de chiens que d'expositions de sculpture. Tu ne sais pas ces choses-là, toi; mais moi, je les sais, et c'est là-dessus que j'ai spéculé pour toi. Tu as une facilité de travail vraiment étonnante : ne t'en félicite pas trop, car cela peut devenir pour un artiste un danger sérieux; mais j'y veillerai. Tu vas faire pour les riches amateurs de chiens les portraits de leurs bêtes; je me charge de te mettre à la mode, au moins pour un an : emploie bien cette année-là. On t'amènera les chiens dans le petit atelier du fond de la cour que je te prête de grand cœur. Laisse-moi faire les prix. Quand tu auras gagné de quoi vivre indépendant pendant plusieurs années, tu planteras là les chiens et les amateurs, et tu te mettras à étudier sérieusement la grande sculpture.

Tu ne signeras pas de ton nom ces portraits d'animaux, parce que plus tard, quand tu viseras plus haut, les artistes jaloux (il y en a malheureusement!) et les critiques de mauvaise humeur déclareront que tu ne dois pas sortir du genre où tu t'es fait connaître. Tu auras beau faire des chefs-d'œuvre, les gens intéressés à nier que ce soient des chefs-d'œuvre iront partout répétant : Il est fou d'abandonner les animaux, où il excelle, pour s'épuiser en efforts inutiles sur des statues médiocres! Le public se laisse prendre à ces raisonnements, et vous répète à chaque effort nouveau : « Pour l'amour de Dieu, faites-nous des animaux! » Les exemples abondent. Un grand artiste de mes amis s'est révélé comme un dessinateur de génie; donc, il ne sera jamais peintre. Si par malheur la critique et le public t'avaient une fois fait une réputation d'*animalier* (quel drôle de mot!) tu serais animalier à tout jamais; et je rêve mieux que cela pour toi. Tu arriverais peut-être à rompre la barrière; mais au prix de quels efforts! Moi qui te parle, pour avoir commis tout jeune des groupes de singes qui eurent du succès, j'ai failli être condamné aux singes à perpétuité. Conclusion : quel pseudonyme choisis-tu?

— Courtois, répondis-je sans hésitation; c'est le nom de ma mère.

— Très-bien! mais il faut un prénom.

— Je choisis Pierre. C'est le nom du cher petit enfant dont la venue au monde m'a tiré de l'ennui profond où je végétais si misérablement.

— Pierre Courtois! reprit-il; oui, cela sonne assez bien. Traduisons cela en espagnol : Pedro Cortés, cela sonnera encore mieux. A partir d'aujourd'hui, considère-toi comme un jeune sculpteur espagnol de génie que la pauvreté contraint de faire provisoirement des portraits de chiens. Le hasard, qui m'a fait connaître tant de gens de toute espèce, a voulu justement qu'il y eût parmi eux un de nos *sportmen* les plus en vue. C'est d'ailleurs, en dehors du sport, un excellent garçon; je l'ai mis dans la confidence, et, dès demain, il t'enverra son plus beau chien. Distinguez-vous, señor Pedro Cortés; car, quand il montrera votre œuvre, c'est à qui vous fera des commandes.

Les uns viendront parce qu'ils auront assez de goût pour voir que tu es très-fort; les autres, parce que cela sera la mode de venir.

« — Comment, cher, vous n'avez pas un Pedro Cortés? J'en ai un superbe; venez voir cela. »

L'autre ira voir « cela », et n'aura pas de repos qu'il n'ait un Pedro Cortés plus beau que celui de son ami.

— Et voilà comment se traitent les affaires, ajouta-t-il en se frottant les mains.

L'année finie, nous brisons la tirelire; tu retournes au pays chercher ta mère. Alors, nous enterrons le pauvre Pedro Cortés, mort à la fleur de l'âge, et nous commençons l'éducation du jeune Sylvain Dufresne.

La suite à la prochaine livraison.

PRÉOCCUPATION DE SOI-MÊME.

Il y a de jolies personnes et d'autres qui ne peuvent remuer la main ou le pied sans qu'on s'aperçoive qu'elles pensent à l'effet qu'elles vont produire. Leurs moindres mouvements sont de petits piéges pour capter l'admiration. SIDNEY SMITH.

LE COSMOGRAPHE.

Il existe aujourd'hui beaucoup de livres dont la lecture ajoute un vif intérêt à la simple contemplation, déjà si poétique, du ciel étoilé, en faisant connaître les principales lois qui régissent les révolutions des astres et la constitution physique d'un grand nombre d'entre eux. Mais on se laisse souvent arrêter à l'entrée de cette étude par la difficulté de bien se figurer les lignes et les cercles élémentaires de la sphère, et d'y rapporter les observations qu'on essaye de faire. Quelques villes du midi, notamment Montpellier, Marseille et Draguignan, possèdent sur des promenades et des places publiques, où le ciel est bien en vue, un instrument très-propre à rendre plus faciles les premiers pas en astronomie, et dont nous voudrions voir l'usage se multiplier. Le constructeur, M. Ouvière, de Marseille, l'a désigné sous le nom de *cosmographe*.

Un cercle vertical, qui fait connaître le plan du *méridien*, est supporté par un piédestal. La verge qui le traverse suivant un diamètre représente l'*axe du monde*, et porte l'indication du pôle nord et du pôle sud. Elle est coupée perpendiculairement par un second cercle, situé dans le plan de l'*équateur*. La position de la verge varie nécessairement selon la latitude du lieu de l'installation de l'appareil. Au-dessus du cercle méridien, une vergette est désignée vers le *zénith*. Quatre autres vergettes, placées à 23 degrés au-dessus et au-dessous de l'équateur, donnent la position des *tropiques*, et les quatre qui se trouvent à la même distance des deux côtés des points d'intersection de l'axe marquent celle des *cercles polaires*.

A l'aide de la graduation comprise entre les tropiques, on peut suivre le mouvement du soleil en *déclinaison* et se rendre compte des *équinoxes*, des *solstices*, ainsi que de

la succession des *saisons*. Les degrés sont aussi marqués sur l'équateur, et quand l'ombre de l'axe s'y projette on a dans l'appareil un véritable *cadran solaire*, où les heures correspondent à des arcs de 15 degrés.

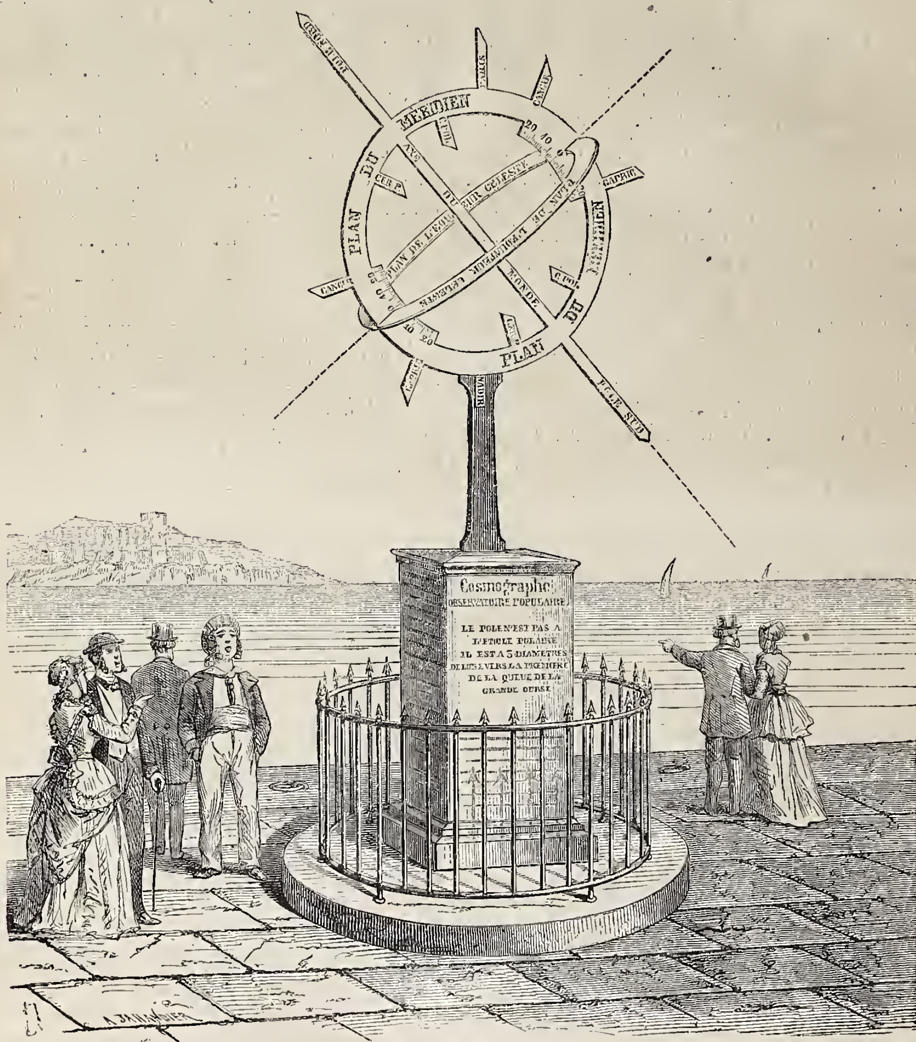
Les courbes du cosmographe reportées sur le ciel aident à y trouver les principales constellations, particulièrement celles du zodiaque, à travers lesquelles passe le plan de l'*écliptique*. La marche des planètes est ensuite aisément observée, et l'on pénètre ainsi progressivement dans cette belle science du ciel qui offre tant de sérieuses jouissances à l'esprit.

Les services que peut rendre l'appareil de M. Ouvière ont été justement appréciés au point de vue de l'enseignement. A Paris, le lycée Napoléon possède un cosmographe, et l'on en a aussi établi un au centre du parc de Vanves, qui dépend du lycée Louis-le-Grand.

Cet instrument est d'un prix modique. On a construit des modèles de moindre dimension que ceux qui sont destinés aux places publiques; ils peuvent être placés au rond-point d'un jardin, sur une terrasse, ou même sur la console d'un cabinet d'étude.

Le cosmographe, en répandant le goût des études astronomiques, est destiné à rapprocher l'époque où des observatoires seront élevés dans toutes nos grandes cités, et où les particuliers, rivalisant avec l'État, comme cela a déjà lieu en Angleterre et en Amérique, en construiront jusque dans leurs maisons de campagne.

L'astronomie rend d'éminents services aussi bien dans l'ordre moral que dans la sphère des intérêts matériels. « Cette science, dit Laplace dans sa magnifique *Exposition du système du monde*, par la dignité de son objet et la perfection de ses théories, est le plus beau monument de



Le Cosmographe, par M. Ouvière. — Dessin de Jahandier.

l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre des astres; et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui lui cachait le système du monde. Alors, il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensants. Elles ont rendu d'importants services à la navigation et à la géographie; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes occasionnées par les phénomènes célestes, et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature, erreurs d'autant plus funestes que l'ordre social doit reposer uniquement sur ces rapports. *Vérité, justice, humanité*, voilà ses lois immuables! »

DEFOE AU PILORI.



L'Auteur de *Robinson Crusoé* au pilori, en 1703. — Dessin d'Émile Bayard.

C'est l'auteur de *Robinson Crusoé*, c'est Defoe, que l'on voit ici dans cette triste position! Qu'avait-il fait pour mériter une peine si infamante? Quel crime avait-il commis? Un faux? un vol? un meurtre? Non, il avait seulement écrit une petite brochure de polémique religieuse, intitulée : *Le plus court moyen d'en finir avec les Dissenters* (1). C'était une satire. Defoe était lui-même « Dissenter » ou dissident, et il avait déjà souvent mis sa plume au service de ses coreligionnaires contre l'intolérance de l'Église établie, la haute Église (*High Church*). Cette fois, par un raffinement d'art qui lui fut fatal, il avait eu la fantaisie d'écrire, sous l'anonyme, comme s'il eût été, au contraire, un partisan fanatique de la haute Église, voulant, à l'aide de ce rôle fictif, faire ressortir tout ce qui s'agitait de sentiments de haine contre les Dissenters dans une partie de la *High Church*. C'est un peu l'artifice qu'emploie Pascal contre les molinistes, dans ses *Provinciales*, en faisant parler un père jésuite qui dévoile naïvement toutes les erreurs de la célèbre société. On peut encore, pour se bien rendre compte de la vraie situation où s'était placé Defoe, se figurer un huguenot qui aurait publié une brochure supposée écrite par un catholique, et demandant sans ambages l'extermination du parti protestant. « Le plus court moyen, disait Defoe, est de couper la gorge à tout le parti des Dissenters. » On sait combien il excellait à donner un air de réalité à toutes ses inventions : en cette occasion, il n'y réussit que trop bien. Sa brochure eut un succès extraordinaire : les partisans exagérés de la haute Église, ne doutant pas qu'elle ne fût vraiment d'un des leurs, se montrèrent ravis. Par contre, les Dissenters, dans la même illusion, se crurent sérieusement menacés, et éprouvèrent un incroyable effroi. Un des fidèles fervents de la haute Église, professeur à Cambridge, écrivit à son libraire : « J'ai reçu le pamphlet qui en ce moment fait tant de bruit, *Le plus court moyen contre les Dissenters*, et je vous remercie. Je m'associe pleinement à l'auteur dans tout ce qu'il dit, et j'estime si haut son livre, qu'après la Bible et les Commentaires sacrés je le considère comme l'œuvre la plus précieuse que je possède. Je prie Dieu d'inspirer au cœur de Sa Majesté la volonté de mettre à exécution ce que l'auteur conseille » (c'est-à-dire l'extermination de tous les Dissenters).

Cependant, soit par suite d'indiscrétions, soit par les réflexions que fit naître une lecture plus attentive, on ne tarda pas à reconnaître que l'auteur de la brochure était un Dissenter; et enfin on découvrit bientôt que cet auteur était Defoe. Alors, les partisans de la haute Église, mystifiés, irrités, crièrent au scandale, et demandèrent au gouvernement, qui était en ce temps aux mains des torys, d'exercer des poursuites sévères contre Defoe.

Pendant cette première explosion, Defoe essaya de se soustraire à une arrestation. Le 10 janvier 1703, la Gazette de Londres (*London Gazette*) donna son signalement

(1) *The Shortest way with the Dissenters, or Proposals for the establishment of the Church.* London, 1702.

Johnson donne cette définition du *Dissenter* : « Celui qui, par quelque motif que ce soit, refuse d'être en communion avec l'Église anglaise. » Mais c'est là une définition générale et se rapportant à la fois aux Presbytériens, Indépendants, Baptistes, Quakers, etc. On donnait plus particulièrement le nom de *Dissenter* à toute une Église séparée de l'Église officielle.

et offrit une forte récompense à quiconque le découvrirait.

« Daniel De Foë, ou De Fooë [1], est accusé d'avoir écrit un pamphlet scandaleux et séditieux, intitulé : *The Shortest way with Dissenters.* C'est un homme maigre, de taille moyenne, âgé d'environ quarante ans, de teint brun, et dont la chevelure est très-noire (mais il porte perruque); il a le nez crochu, le menton pointu, les yeux gris, et une large tache (ou signe) près de la bouche. Il est né à Londres, et a été pendant longtemps chaussetier (ou bonnetier) dans Freeman's yard, Cornhill. Il est maintenant propriétaire d'une fabrique de briques et de tuiles, près du fort de Tilbury, en Essex. Quiconque fera connaître la retraite dudit Daniel De Foë à un des principaux secrétaires d'État de Sa Majesté recevra immédiatement, d'après l'ordre de Sa Majesté, une somme de 50 livres [2]. »

En attendant qu'il fût possible de se saisir de la personne de Defoe, la Chambre des communes condamna son livre à être brûlé par la main du bourreau dans la cour du nouveau palais; ce qui fut exécuté le 26 février 1703.

En même temps, l'imprimeur et l'éditeur furent emprisonnés. A cette nouvelle, Defoe se livra pour assumer toute la responsabilité sur lui seul.

Il employa ses jours de captivité à composer « une brève explication du récent pamphlet intitulé : *Le plus court moyen contre les Dissenters.* » Dans ce mémoire, il ne rétracte aucune de ses intentions : il y exprime son profond étonnement d'avoir suscité des passions extrêmes, non-seulement du côté de l'Église établie, mais encore du côté de propres coreligionnaires qui se croyaient compromis par ses témérités. Il avait lieu, en effet, d'être réellement affligé des procédés des ministres dissenters qu'il avait bien souvent défendus ou secourus, et qui refusèrent de venir le voir en prison et même de prier pour lui.

On l'engagea, imprudemment ou perfidement, à ne pas trop se défendre, à ne pas tirer parti des violences de divers écrivains de la haute Église à son égard, lui promettant à ce prix la grâce de la reine Anne, s'il ne préférait qu'on le laissât échapper. Il fut trop crédule. Traduit devant le Old Bailey, déclaré par le jury coupable d'avoir composé et publié un libelle séditieux, il fut condamné « à payer à la reine une amende de deux mille marks [3]; à être exposé trois fois au pilori, à rester prisonnier aussi longtemps qu'il plairait à la reine, et à donner caution pour sa bonne conduite future pendant sept années. »

Après cette condamnation, on l'enferma à Newgate. Pendant les vingt jours qui s'écoulèrent entre son emprisonnement et son exposition publique, il composa deux ouvrages : *Le plus court moyen pour parvenir à la paix et à l'union*, par l'auteur du *Plus court moyen contre les Dissenters*, et une « Hymne au pilori. » Ces deux opuscules parurent le 29 juillet 1703, le jour même où il fut d'abord exposé devant le Royal-Exchange, dans Cornhill. Le jour suivant, il fut exposé près de la Conduite à Cheapside, et le troisième jour à Temple-Bar.

Quelle manière de polémique! quelle réponse à un livre! quels arguments! Quand on relit aujourd'hui ces écrits qu'on flétrissait alors à l'égal des crimes les plus affreux, on est confondu d'étonnement, et, toutefois, pour peu qu'on réfléchisse, on est obligé de reconnaître que de notre temps même, et à part le pilori dont sont exempts les assassins eux-mêmes, les sentences de la justice contre les écrivains dont les opinions déplaisent aux partis en possession de l'influence et du pouvoir ne sont pas beaucoup moins rigoureuses. Mais il est bien constant (et cela seul devrait faire réfléchir les législateurs) que la conscience publique n'a jamais admis qu'il y eût justice à frapper de peines semblables des infractions à la loi si diverses, et à assimiler par la nature des châtiments un écrivain qui soutient son opinion, fût-elle fausse et erronée, à un voleur. C'est ce qu'on vit bien à l'occasion de l'exposition de Daniel Defoe.

Une foule nombreuse s'assembla devant le pilori, non pour jouir de la confusion de Defoe, non pour l'insulter, mais, au contraire, pour le consoler et pour l'applaudir. Ce n'étaient pas tous certainement des Dissenters, ces spectateurs bienveillants. Le sentiment qui les animait était simplement la haine de l'oppression et le désir de protester contre l'injustice ou l'exagération de la peine odieuse infligée à un honnête homme qui n'avait fait que défendre sa foi.

On était en juillet. Les femmes ornèrent le pilori de guirlandes de fleurs. On but à la santé du condamné et on lui offrit des rafraîchissements lorsqu'il fut détaché de l'infâme machine. On l'accompagna en poussant des vivats chaleureux jusqu'à la prison.

Dans les classes supérieures on fut moins généreux, et longtemps après, le célèbre doyen Swift, affectant, en parlant de Defoe, de ne pas se rappeler son nom, le désignait dédaigneusement par cette périphrase : « L'individu, vous savez, qui a été au pilori. »

Pope suppose à tort qu'on avait coupé les oreilles à Defoe, et en rit méchamment.

L'*Hymne au pilori* se répandit avec rapidité dans la ville entière. Plusieurs éditions se succédèrent en peu de temps. C'était une fière protestation, et il est presque incroyable que l'on n'y ait pas trouvé le motif d'une nouvelle condamnation contre Defoe. On y remarque, par exemple, ces mots :

> Dites aux hommes qui l'ont mis à cette place
> Qu'ils sont les scandales du temps;
> Qu'il leur est impossible de prouver qu'il est coupable,
> Et qu'il ait commis un crime.

Après les trois expositions, Defoe resta enfermé à Newgate jusqu'au mois d'août 1704, c'est-à-dire pendant plus d'une année. En ce temps, Newgate, comme toutes les autres prisons, était loin d'être ce qu'elles sont devenues, en Angleterre et ailleurs, par suite du grand mouvement de charité dont l'honneur revient en partie à Howard [1]. On ne séparait les condamnés ni d'après leur sexe, ni selon la nature de leurs crimes, et l'on s'inquiétait fort peu de leur hygiène ou de leur nourriture. On admettait même comme normale, sous le nom de « maladie des prisons », une maladie endémique particulière qui n'était que la conséquence de la malpropreté, du mauvais air, et de l'usage d'aliments malsains. Il semble cependant probable que Defoe parvint à obtenir une cellule où il se livra à ses travaux avec son ardeur habituelle. Le nombre de ses œuvres de controverse et autres, pendant sa captivité, s'éleva à plus de vingt, et, fait plus extraordinaire encore, ce fut de l'intérieur de Newgate qu'il fonda une revue ou feuille hebdomadaire de forme in-4°, dont le premier numéro parut le 19 février 1704. Mais, quelle que fût son activité littéraire, Defoe, prisonnier, eut peine à faire vivre sa famille; il avait une femme et six enfants, et il ne pouvait compter pour les soutenir sur aucun autre moyen que sa plume. Tandis qu'il était ainsi privé de la liberté, sa tuilerie qui, depuis la mort du roi Guillaume, avait été sa principale source de revenu, fut abandonnée ;

(1) Le père de l'auteur de *Robinson Crusoé* s'appelait Foe, et l'on n'a jamais bien su par suite de quelle circonstance était survenu le *De;* mais assurément ce n'était nullement en vue, comme on fait en France, de se donner une apparence de noblesse.

(2) 1 250 francs; mais, pour le temps, la somme représentait beaucoup plus, environ 6 000 d'aujourd'hui.

(3) Le mark valait 13 shillings et 4 pence, soit environ 16 fr. 50 c. Cette amende était énorme.

(1) Voy. t. XXII, 1854, p. 320

d'après son estimation, son emprisonnement lui fit perdre mille cinq cents livres (37 500 fr.) (¹).

Toute la vie de cet auteur est, du reste, assez étrange. On n'en pourrait guère citer aucune qui ait été plus agitée et, en somme, moins heureuse Defoe ne répond guère à l'idée qu'on serait tenté de se former de son caractère d'après son œuvre la plus célèbre. Nous parlerons de lui plus longuement en quelque autre occasion : ses malheurs ne se sont pas terminés avec sa vie; il n'y a pas longtemps, on lui a contesté jusqu'à l'honneur d'avoir écrit *Robinson Crusoé;* mais, sans nous engager ici dans l'examen de ce doute inattendu, nous pouvons dire qu'il n'a pas paru fondé et qu'on ne saurait sérieusement en tenir compte.

(¹) Observons encore qu'il faut quintupler cette somme pour en apprécier la valeur. C'est l'avis du savant M. Collier que la valeur de l'argent des règnes d'Élisabeth et de Jacques Iᵉʳ équivaut à cinq fois sa valeur actuelle.

PRÉJUGÉS DES ANCIENS
SUR QUELQUES ANIMAUX.

Suite. — Voy. p. 218, 250.

LES CRAPAUDS.

Les personnes faciles à dégoûter m'excuseront, mais je ne saurais me dispenser de parler ici des crapauds; il faut dire au moins deux mots de ces vilains animaux. Sur la foi des anciens, on a ajouté à leur répugnante laideur, dont on ne peut sans doute les excuser, une fausse réputation d'empoisonnement qu'ils ne méritent pas. Pline mentionne une multitude de remèdes auxquels il attribue la propriété d'empêcher les funestes résultats de la morsure des crapauds; et il est certain que comme cette morsure n'offre en effet aucun danger, il doit nécessairement se trouver une infinité de substances aussi héroïques à cet égard que celles dont a parlé le naturaliste romain. Le crapaud est pour son venin dans la même condition que la salamandre, c'est-à-dire qu'il fait à volonté sortir de sa peau une humeur dégoûtante, mais qui n'a que des propriétés très-médiocrement énergiques; on redoute encore plus son urine que sa bave et sa sueur. Il est certain qu'il n'est pas du tout agréable d'en recevoir dans les yeux, et c'est ce qui arrive quelquefois lorsqu'on tourmente l'animal; car c'est un des moyens de défense que la nature lui a donnés. Mais il est entièrement faux, et c'est une des erreurs relevées par Scaliger, que cette urine, ainsi qu'on le croit communément dans les villages, fasse perdre la vue. Si le crapaud est l'ennemi des yeux, ce n'est que par la vilaine image qu'il y met.

C'est aussi une très-ancienne et très-universelle réputation des crapauds, que la propriété de se conserver vivants durant des siècles dans le milieu des pierres. Il y a là quelque chose de très-vrai. On peut enterrer vivant un crapaud, même dans du plâtre qui se referme ensuite et forme comme une pierre autour de lui, et plusieurs mois après cette stricte réclusion, en brisant l'enveloppe on retrouve l'animal en pleine vie. Mais combien de temps le crapaud pourrait-il endurer un tel état? c'est ce que des expériences positives n'ont pas encore décidé. On conçoit d'ailleurs fort bien que l'animal, étant privé d'air, tombe dans une léthargie analogue à celle à laquelle il est soumis pendant l'hiver, et que, comme il ne fait aucune perte, il n'ait besoin non plus d'aucune réparation de nourriture. La possibilité de la suspension complète de la vie chez certains animaux des ordres inférieurs est un fait devenu incontestable. On peut même, avec des précautions convenables, emprisonner dans la glace certains animaux, les salamandres, les écrevisses, sans doute aussi les crapauds, les congeler entièrement au point que, tous leurs liquides se solidifiant, leur corps entier devienne fragile comme un morceau de glace, et, après cela, les dégeler peu à peu et les rappeler finalement à la vie. Encore une fois, combien de temps un animal ainsi plongé dans cette léthargie glaciale pourrait-il conserver la vertu de résister? c'est ce qu'il serait certainement bien intéressant de savoir. Il n'y a donc rien de répréhensible à s'imaginer que l'on puisse trouver quelquefois, ainsi que l'affirment les habitants des campagnes, des crapauds dans l'intérieur des pierres; mais le préjugé est de se persuader que ces crapauds sont contemporains de la formation de ces pierres, ce qui en ferait le plus souvent de véritables animaux antédiluviens. Leur présence dans ces cavités, dont ils ne peuvent sortir, s'explique très-simplement en ce qu'ils s'y sont insinués par quelque fente lorsqu'ils étaient jeunes, et qu'y ayant grossi en s'y nourrissant des insectes qui venaient chercher refuge également dans cette petite caverne, la porte par laquelle ils s'y étaient glissés a fini par devenir trop étroite pour les laisser sortir. C'est au juste l'histoire de la fable de la belette entrée dans un grenier. En regardant bien la pierre au milieu des éclats de laquelle on voit paraître le crapaud, on reconnaîtrait toujours quelque petite ouverture, souvent bouchée accidentellement par de la terre, mais communiquant dans le principe entre l'extérieur et le logis de l'animal.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet, mais elles ne seraient peut-être pas jugées assez intéressantes, et j'aime mieux en finir par un mot sur la crapaudine. On nommait ainsi autrefois une petite pierre fort recherchée, que l'on croyait se former en de certaines circonstances dans la tête des crapauds, et à laquelle la superstition attribuait des propriétés merveilleuses. L'expérience a non-seulement constaté que ces propriétés n'étaient qu'une pure invention, mais il est maintenant bien établi que ces prétendues concrétions de la tête des crapauds ne sont que des dents fossiles de poissons de mer. Elles ne sont pas moins merveilleuses, en raison de l'étonnante position qu'elles occupent dans l'intérieur des continents et même des plus durs rochers; mais ce n'est plus du petit et puéril, mais du grand et philosophique merveilleux.

FAIRE LE BIEN.

Faire le bien, ce n'est pas seulement agir conformément à notre nature; ce n'est pas seulement concourir à l'ordre universel; ce n'est pas seulement aspirer au divin : c'est tout cela à la fois. C'est aspirer au divin, à la perfection suprême, dans les limites et suivant les conditions de notre nature, et en tenant compte du rôle que nous assigne notre place dans le monde et dans la société de nos semblables.

L'homme qui comprend ainsi sa destinée ne va pas au hasard : il a devant lui un point fixe et lumineux, le point où il peut rencontrer Dieu et participer du bien absolu et divin.

Charles WADDINGTON.

AMITIÉ.

Quelques centaines de pas de plus ou de moins font ou défont les amitiés.

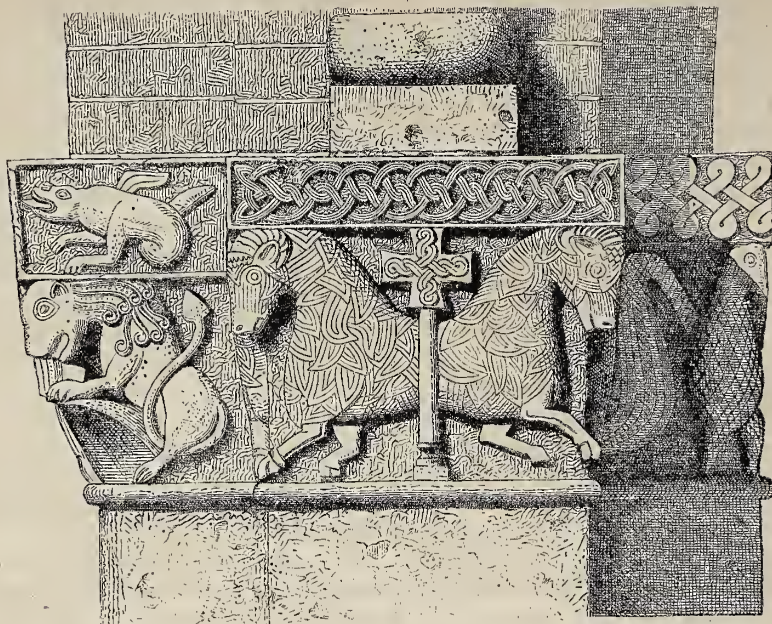
SCULPTURES DE L'ÉGLISE DE SAINT-AMBROISE,
A MILAN.

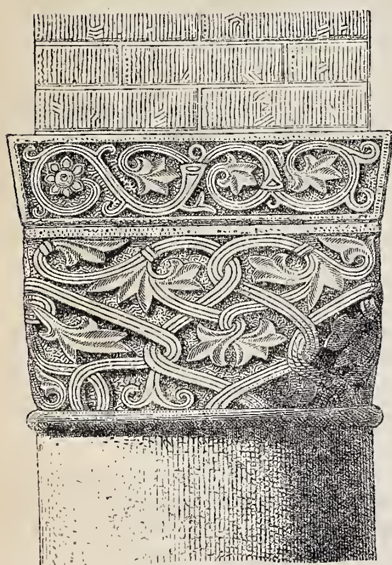
Nous avons parlé avec quelque détail, dans le précédent volume (¹), de l'église de Saint-Ambroise, à Milan, on

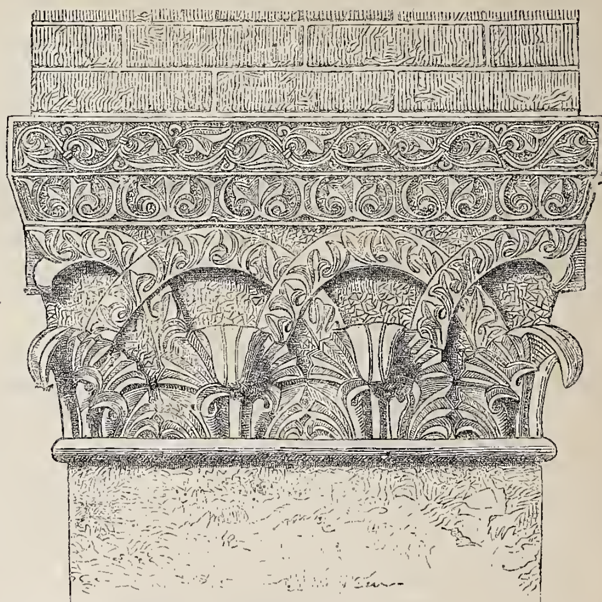
(¹) Voy. t. XXXVII, 1869, p. 398.

plutôt nous avons laissé la parole à l'auteur d'une savante étude sur ce vénérable et curieux monument, M. de Dartein, dont nous ne pouvons assez recommander l'ouvrage actuellement en cours de publication (1).

Il a été déjà question, dans l'article auquel nous renvoyons, des sculptures d'ornement qui abondent dans l'église, particulièrement des chapiteaux, ébrasements, archivoltes, couverts de feuillages, d'entrelacs, parfois entremêlés de figures d'hommes et d'animaux; et aussi de la chaire, dont la construction se compose d'arcatures







Chapiteaux dans l'église de Saint-Ambroise, à Milan.

légères et d'une cage supérieure appuyée sur un beau sarcophage antique. En publiant aujourd'hui les dessins de cette chaire et de plusieurs des chapiteaux de Saint-Ambroise, il suffira de rappeler, quant à ceux-ci, ce qui a été dit du caractère manifestement byzantin des détails et de l'ensemble de l'ornementation, « attachée en quelque sorte à la surface de blocs lourdement profilés. » Quant à la chaire, on a fait ressortir la différence d'aspect des sculptures, qui portent l'empreinte d'époques et d'arts distincts. La grande dalle où est représenté un repas, au-dessus d'animaux réels ou de fantaisie se poursuivant à travers des enroulements de feuillage, serait un ouvrage du septième ou du huitième siècle; les sculptures qui décorent les arcatures des soubassements appartiendraient au onzième.

Nous ne voulons pas contredire aux conclusions du savant archéologue, bien que la différence d'exécution entre les parties de la chaire ne nous paraisse pas aussi sensible qu'à lui, et que l'intervalle de temps qui sépare les artistes auxquels elles sont dues ne soit pas, s'il y en a un, très-considérable. Ce que nous voudrions faire remarquer, c'est, à côté de l'exécution toute byzantine de la sculpture,

(1) *Étude sur l'architecture lombarde et sur les origines du style romano-byzantin*, in-4°, Paris, Dunod, éditeur.

le caractère qu'on retrouve ailleurs, au onzième siècle, de ces enchevêtrements singuliers de plantes et d'animaux qui composent un ornement à la fois très-riche et très-barbare, d'un aspect singulier. Le modèle ne semble pas



Saint-Ambroise de Milan. — Sculptures de la chaire, du côté de la nef latérale gauche.

être venu de Constantinople, mais d'un Orient plus lointain, peut-être de la Perse ou de l'Inde, dont les produits importés en Occident abondèrent, dans l'antiquité, en Italie et dans tout le monde romain, et ne cessèrent pas

d'affluer au moyen âge, venant peut-être des mêmes pays, mais par une autre voie, celle qui resta toujours ouverte à travers le nord de l'Europe. M. Viollet-le-Duc a déjà signalé [1] dans certaines sculptures du moyen âge les traces de pareils emprunts faits à l'art hindou, particulièrement dans les contrées maritimes du nord et de l'ouest, où abordèrent et se fixèrent les Normands, Danois ou Saxons, c'est-à-dire les derniers venus de la grande émigration partie des plateaux de l'Asie centrale.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 251, 262, 270, 274, 282, 302.

XIX

L'année qui suivit fut pour moi une sorte de long tête-à-tête avec toutes les variétés imaginables de la race canine. Tout amateur qui se respectait devait m'envoyer son chien ou ses chiens, pour en recevoir des mains de Pedro Cortés la portraiture en bronze ou en terre cuite. On s'inscrivait d'avance, et je fus obligé d'empiéter de six mois sur l'année suivante pour remplir les engagements que Maryas avait pris en mon nom. Alors, selon l'expression de mon excellent protecteur, la tirelire fut brisée, ou, pour parler sans métaphore, les comptes furent réglés. Déduction faite de ce que Maryas avait avancé à Mortier pour mes leçons d'anatomie, il restait cinquante mille francs. J'ai toujours soupçonné que les comptes de mon tuteur n'étaient pas très-exacts, et qu'il avait dû largement contribuer à compléter cette somme énorme.

— Ce que c'est que la vogue! dit-il pour expliquer naturellement un résultat si peu naturel.

Quand je lui fis part des soupçons qui m'étaient venus à l'esprit, il se mit dans une telle colère que je n'osai plus jamais aborder ce sujet avec lui.

Lorsque je retournai à Sainte-Preuve pour ramener ma mère avec moi, toute la famille attendait la patache dans la cour de l'hôtel de France. Ma mère me regarda avec inquiétude, et me trouva pâli et maigri; tante Emma déclara que j'avais l'air plus « comme il faut »; l'oncle Jean affirma que j'étais presque un homme. Pierre, devenu subitement timide, me regarda d'abord avec quelque surprise, puis, quand il fut sûr que c'était bien moi, il me sauta au cou.

On déjeuna chez l'oncle Jean; sa maison était le centre de la famille. Mon contact de près de trois ans avec des hommes intelligents et éclairés m'avait ouvert les yeux sur bien des choses, et m'avait rendu indulgent pour des faiblesses presque naturelles, et à coup sûr fort excusables chez mes oncles et mes tantes. Quelle éducation avaient-ils reçue? Dans quel milieu vivaient-ils? Était-il surprenant qu'ils fussent épris de la fortune, puisqu'on leur avait enseigné dès l'enfance que rien n'est beau comme d'être riche et de faire bonne figure dans son village? Aussi, toute la glace était fondue de mon côté. La réunion fut joyeuse et intime; j'avais à cœur, à force de prévenances et de complaisances, de me faire pardonner ma gaucherie et mon ennui d'autrefois, et d'effacer en moi-même jusqu'à la trace des mauvaises pensées qui m'étaient venues si souvent. Mes parents furent bien étonnés quand je leur avouai que j'avais à peine mis le pied au théâtre. Ma mère me regardait avec une surprise un peu inquiète; puis, un mot dit au hasard la faisait sourire ou la rendait songeuse. A un moment, Pierre me saisit la main sous la table, et l'aurait embrassée si je ne l'en avais pas empêché, en lui prenant moi-même la tête à deux mains pour l'embrasser sur le front, sans plus de cérémonie. Il n'osait plus me demander de lui faire des animaux comme autrefois; mais il guettait furtivement ma main droite, qui, par habitude, roulait de la mie de pain. Quand je lui offris en toute propriété un gros bouledogue avec sa face de nègre féroce, ses pattes tournées en dedans et son petit tronçon de queue, il fut si émerveillé qu'il oublia de dire merci.

XX

Après le déjeuner, l'oncle Jean nous emmena, pour causer entre hommes, dans son cabinet qui nous servit de fumoir. Pierre obtint ce jour-là une entrée de faveur. Je dis à mes oncles que j'étais en mesure de leur rendre l'argent qu'ils avaient bien voulu avancer pour moi; que je n'oublierais jamais combien ils avaient été bons pour ma mère et pour moi. Ils se regardèrent un instant, comme pour se consulter. Comme toujours, ce fut l'oncle Jean qui décida.

— Si cela ne doit pas te gêner, dit-il, mais seulement si cela ne doit pas te gêner, nous accepterons le remboursement de cette petite somme. C'était donné de bon cœur; et si tu n'avais pas pu nous le rendre, eh bien, nous aurions passé cela à profits et pertes, et voilà tout. Car, après tout, en ce monde, il ne faut pas penser qu'à soi, et c'est bien le moins que l'on fasse quelque chose pour les siens. Est-ce ton avis, Guillaume?

L'oncle Guillaume fit signe que c'était son avis, et nous nous serrâmes les mains avec effusion.

— Sans indiscrétion, dit l'oncle Jean entre deux bouffées de sa grande pipe d'écume, tu gagnes donc beaucoup d'argent à fabriquer tes petits animaux?

Je lui expliquai de mon mieux ce que j'avais fait jusque-là, et ce que je comptais faire par la suite.

— Saperlotte! s'écria-t-il en ouvrant de grands yeux. Tu as gagné ces cinquante mille francs en dix-huit mois, plus de trente mille francs dans l'année, et tu renonces à cela pour de l'incertain! C'est moi qui en fabriquerais toute ma vie des petits chiens à ce prix-là!

— Et moi donc! ajouta l'oncle Guillaume avec un hochement de tête significatif.

— Enfin, reprit l'oncle Jean, si c'est l'avis de M. Maryas que tu fasses autrement, il faut faire autrement. Car c'est ton bien qu'il veut, ce brave homme, et jusqu'ici il a assez bien conduit ta barque.

Il réfléchit quelques minutes, et ajouta :

— Crois-tu que cela lui ferait plaisir de recevoir un quartaut de mon petit vin des Grouëts? On boit si peu de vin naturel à Paris!

Je n'osai pas dire à mon oncle que son petit vin de propriétaire était au-dessous du médiocre, ni le dissuader de faire, comme il le disait, « cette politesse » à Maryas. Après tout, si le vin était mauvais, l'intention était bonne.

XXI

Les quatre années qui suivirent, je les passai en véritable anachorète. Maryas m'avait interdit jusqu'à nouvel ordre les réunions de jeunes artistes; parce que, disait-il, on s'y épuise le plus souvent en paroles et en discussions stériles, et c'est autant d'enlevé à l'initiative personnelle, à la concentration d'esprit et à l'énergie de l'action. Il m'engagea aussi à ne pas me contenter de fréquenter l'amphithéâtre de dissection et les musées; mais il me recommanda instamment de suivre quelques-uns des cours de la Sorbonne et du Collége de France. Il prit la peine de m'indiquer lui-même ceux qui me seraient le plus utiles.

Il surveillait mes relations, mes lectures, le développe-

[1] *Dictionnaire raisonné de l'architecture en France*, au mot SCULPTURE.

ment de mon esprit, avec autant de zèle et de scrupule que s'il eût été mon père.

— Il ne te suffit pas, me disait-il souvent, de connaître parfaitement ton métier de sculpteur, ni même d'avoir des idées et de l'invention. Tu trouveras toujours quelque chose qui t'arrêtera en chemin, tant que tu n'auras pas étendu tes connaissances, développé ton esprit et agrandi ton âme. Je suis honteux et choqué de l'étroitesse d'esprit et de l'ignorance de quelques-uns de nos artistes. Ceux-là pourront avoir de la vogue et du succès, mais ils sont condamnés d'avance à ne devenir jamais grands. L'inspiration est une plante trop vigoureuse pour vivre dans une âme étroite. Elle y germera peut-être, mais elle n'y grandira pas; elle n'y portera jamais ni fleurs ni fruits. Vois les artistes de la renaissance! Ces hommes-là savaient tout. Lis la vie de Léonard de Vinci, lis celle de Michel-Ange, lis Vasari, tu verras ce que c'était alors qu'un artiste, et combien nous sommes loin de l'idéal qu'ils ont réalisé. Où prenaient-ils le temps de tout faire? Charge-toi de la réponse en faisant comme eux. Quels géants! ajoutait-il en s'animant et en plaquant à deux mains la terre glaise sur le torse d'un Hercule qu'il était en train de modeler.

Vois-tu, ce que je dis là, c'est bien dans ton intérêt; mais c'est aussi dans le mien. Je me suis fait comme sculpteur un nom dont je pourrais me contenter; mais j'ai une ambition plus noble. Je voudrais laisser dans l'histoire de l'art une trace plus durable que le souvenir de mes marbres et de mes bronzes. Je rêve depuis vingt ans une renaissance de la sculpture française; je voudrais seulement associer mon nom à cette grande œuvre. Ce qui m'attache à toi, c'est que tu es mon avenir et mon espérance. Si, quand j'étais jeune, j'avais trouvé quelqu'un pour me dire, à moi, ce que tu viens d'entendre, c'est moi qui aurais commencé la croisade, au lieu de la prêcher. J'ai tâtonné trop longtemps; j'ai trop longtemps cherché; quand mes idées se sont trouvées mûres, mon talent était déjà engagé dans une mauvaise voie; je n'ai pas pu en sortir, parce que j'ai dépassé l'âge où l'on se transforme. Les gens qui voient mes œuvres m'admirent et me louent; eh bien, moi, j'ai le chagrin de ne pouvoir plus ni m'admirer ni me louer moi-même. Si je produis encore, c'est comme les vieux acteurs qui s'obstinent à ne pas quitter le théâtre où ils ont été applaudis. Au fond, ce n'est que de la vanité, et qu'y a-t-il de plus misérable que la vanité? Si je n'avais pas mis en toi toute mon espérance, en vérité, je crois que je me ferais trappiste.

XXII

C'est bien présomptueux à moi d'oser me comparer aux hommes de la renaissance. Je me rends cependant cette justice que si je n'avais pas leur génie, j'avais au moins leur insatiable désir de savoir, et leur activité multiple. Aussi ce temps d'études, de recherches et de découvertes est-il demeuré dans ma mémoire comme l'époque la plus heureuse et la plus belle de ma vie.

Ma mère, dont l'âme simple était si noble et si élevée, comprenait l'enthousiasme de Maryas pour son art, et lui avait voué une sorte de culte respectueux pour l'excellence de ses conseils, surtout, je crois, pour ses prédictions, dans lesquelles elle avait une foi inébranlable.

Nous recevions fréquemment des nouvelles de Sainte-Preuve. La maison Courtois frères était en pleine prospérité; elle avait même étendu considérablement ses affaires. Chaque fois, il y avait quelques lignes de Pierre, qui commençait à décliner correctement *rosa*, la rose, et qui savait faire sans se tromper les divisions de cinq chiffres!

Une après-midi, je revenais du Cabinet des estampes où j'avais étudié, d'après des gravures au trait, quelques-unes des plus célèbres statues de la renaissance. J'étais content de moi, car j'avais surpris, à ce qu'il me semblait, quelques-uns des secrets des grands maîtres de cette époque; et je ruminais en moi-même une théorie sur la finesse des attaches dans les statues de Baccio Bandinelli. J'avais eu, au passage, un magnifique effet de soleil sur le pont des Arts. Tout cela m'avait mis de si belle humeur que je montais l'escalier en fredonnant, lorsque arrivé à notre palier je fus surpris de voir ma mère debout sur le seuil de la porte, et très-pâle. Elle m'avait guetté, et elle était venue au-devant de moi, poussée par cette invincible terreur qu'on éprouve à rester seul en face d'une mauvaise nouvelle. Elle ne put dire un mot; mais, me serrant la main avec une violence nerveuse, elle m'entraîna dans l'appartement. Là, à bout de forces, elle s'affaissa sur un fauteuil en me montrant du doigt une lettre ouverte sur la cheminée. L'oncle Jean était mort subitement, et l'on craignait pour la raison de l'oncle Guillaume. Tante Emma suppliait ma mère de m'envoyer à Sainte-Preuve. Pas d'autres détails.

— J'irai avec toi, me dit ma mère, redevenue maîtresse d'elle-même par un puissant effort de volonté; les pauvres tantes doivent être dans un désespoir affreux.

Nous prenons le premier train du soir; il est quatre heures du matin quand nous arrivons à Sainte-Preuve. Une lumière grise éclaire à peine les rues désertes; tout dort, excepté ces pauvres affligés que la mort a visités si brusquement.

A mesure que nous approchons de la maison, notre cœur se serre; nous n'échangeons plus une parole; nos pas résonnent tristement dans les petites rues solitaires. Ma mère est très-pâle, mais très-courageuse; elle refoule son chagrin pour songer à celui des autres. Si quelque chose avait pu ajouter à ma tendresse pour elle, c'est ce que je vis et ce que j'entendis ce jour-là et les suivants. Dans quel trésor inépuisable de charité et de dévouement puisait-elle ces paroles si touchantes et d'une si éloquente simplicité? Elle ne consolait pas ces pauvres âmes blessées, sachant qu'il y a un moment terrible où toute consolation est insupportable, mais elle trouvait d'inspiration le mot qui pouvait leur rendre la douleur moins poignante et moins amère.

XXIII

Deux ou trois jours après notre arrivée, maître Tortat me fit prier de passer à son étude.

— Savez-vous ce qui se passe? me demanda-t-il d'un ton si grave que j'eus tout de suite le pressentiment d'un nouveau malheur.

— Votre oncle Jean s'est ruiné, et il a ruiné son associé. Depuis plusieurs années le commerce des nouveautés a été négligé pour des spéculations dont la plupart ont mal tourné. Rassurez-vous, se hâta d'ajouter le notaire, l'honneur est sauf, mais la fortune est absolument perdue. Votre oncle Jean a fait tête très-énergiquement à l'orage, et il a vaillamment gardé pour lui l'angoisse de cette lutte désespérée. Une dernière espérance lui restait. La maison de vos oncles avait avancé à la commune du Poncet une somme considérable, pour des travaux d'utilité publique. La commune s'engageait à rembourser la maison Courtois par la vente des terrains que devait traverser la nouvelle ligne du chemin de fer. Le tracé est changé, les terrains sont redevenus sans valeur, et nul ne songe à les acheter. La commune du Poncet reconnaît la dette, mais elle se déclare hors d'état de la payer. Conseil de préfecture, conseil d'État, ministres, votre oncle a tout mis en mouvement. On l'a plaint, on lui a conseillé d'avoir patience, et finalement on lui a déclaré qu'il n'y avait absolument rien à faire. L'idée qu'on allait le déclarer en faillite lui a

porté un coup si violent, qu'il est mort d'apoplexie. Vos tantes ignorent la vérité : c'est à vous de la leur apprendre. Je vous prie de leur faire savoir que si elles veulent « s'en tenir à leurs droits », elles peuvent laisser déclarer la faillite, et sauver une partie de leurs dots du naufrage.

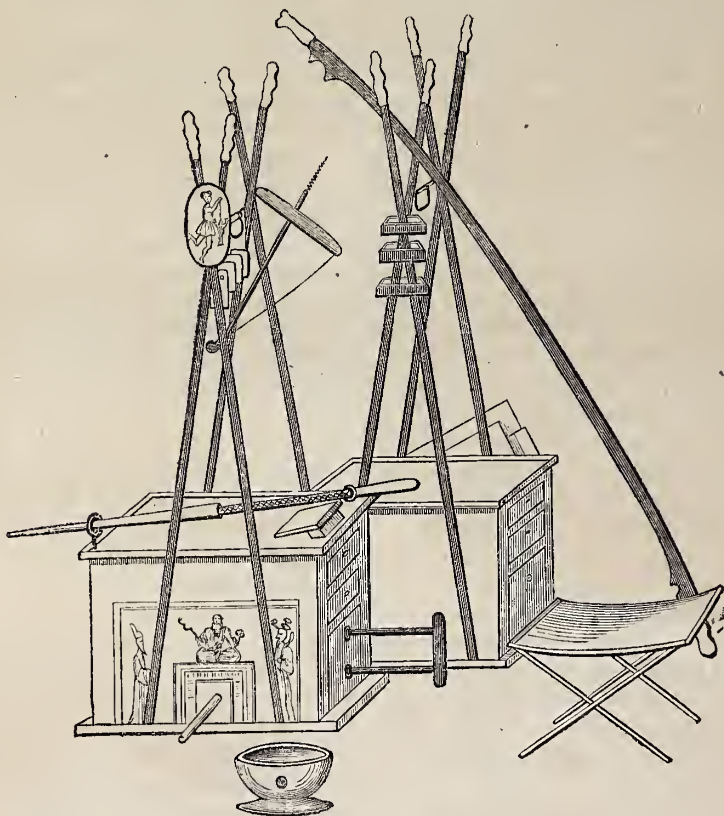
La suite à la prochaine livraison.

MOUSSE D'ORNEMENTATION.

Qui n'a pas maintenant des fleurs dans son appartement? De combien d'ouvrières n'est-ce pas la seule distraction, le seul bonheur des yeux, dans ces mansardes d'où l'on n'aperçoit que les ardoises des toits et les tuyaux des cheminées? Nombreuses aussi sont les dames qui ne dédaignent pas de déposer elles-mêmes des fleurs dans des vases ou dans des jardinières de salon. C'est donc rendre service à tout le monde que d'indiquer les moyens de conserver la mousse avec laquelle on dissimule le pied des plantes ainsi que la terre fraîche d'où jaillissent les touffes embaumées. Cette mousse commune se trouve partout et en tous lieux, sur le tronc des arbres, dans les moindres coins du sol humide et dans les fissures de rochers; elle sert aussi à décorer les pyramides de fruits pour les desserts, à emballer les objets cassants, à garnir les intérieurs de cheminée dans l'été, et à cacher tous autres vides dans l'ornementation agreste; mais elle jaunit très-vite, et souvent elle abrite des insectes presque invisibles qui peuvent nuire aux étoffes des meubles et aux tentures. Pour remédier à ce double inconvénient, on fait bouillir de l'eau, un litre par exemple; on y jette au moins un gramme d'indigo et un décigramme d'acide picrique que le pharmacien procurera. On laisse cette liqueur bouillante sur le fourneau, et l'on y plonge la mousse, que l'on a eu soin de nouer en petits paquets. On laisse ensuite les paquets sécher à l'air libre. Par ce procédé, la mousse conserve sa couleur et se purifie de ses hôtes incommodes.

ATELIER PORTATIF
D'UN OUVRIER EN MÉTAUX CHINOIS.

Ce dessin représente la charge d'un ouvrier ambulant exerçant, en Chine, divers métiers, serrurier, fondeur, ferblantier, raccommodeur de porcelaine et de verres de montre, etc. L'appareil se compose de deux caisses. La première est l'atelier : on y trouve le soufflet, son tuyau qui se démonte et qu'entourent les images des patrons de l'avancement, de la fortune et de la longévité; enfin quelques tiroirs et la lime terminée par un fourreau mobile dans un anneau fixé au bord de la caisse. La seconde caisse est le magasin. On place dans ses tiroirs le siége pliant, le fourneau et beaucoup d'outils. Les supports des



Atelier portatif d'un ouvrier en métaux chinois.

deux caisses sont réunis par une traverse garnie d'une boucle où s'engage le bâton qui sert à les porter. Ceux de la première caisse, ornés d'une plaque de cuivre sur laquelle on voit l'image du « possesseur de la grenouille à trois pattes », portent un vilebrequin; à la traverse sont suspendus quelques morceaux de cuivre qui, frappant les uns sur les autres quand l'appareil est en marche, annoncent son approche aux pratiques. Les supports de la seconde caisse portent quelques cadenas; contre ces supports, et dans le bas, sont engagées aussi quelques feuilles de métal.

Les caisses de cet appareil sont longues d'un pied six pouces ($0^{m}.486$). Les supports s'élèvent à une hauteur de quatre pieds ($1^{m}.209$).

Ni le poids, ni le prix de ce petit établissement ne sont considérables [1].

[1] *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture; — six fascicules très-intéressants, publiés en 1864.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions 15.

LE JARDIN BOTANIQUE DE SAINT-PIERRE,

A LA MARTINIQUE.

Voy., sur la Martinique et sur Saint-Pierre, t. VII, 1839, p. 226, 241.



Cascade du Jardin botanique de Saint-Pierre, à la Martinique. — Dessin de A. de Bar, d'après nature.

Ce jardin a été fondé par un arrêté du 30 pluviôse an 11 (février 1803) (¹). Il est situé dans la paroisse du Fort-Saint-Pierre, près de la promenade du cours Laussat, au pied de la montagne dite le Parnasse et entre deux rivières, dans l'habitation Corinthe ou Poirier, qui dépendait auparavant du couvent des Ursulines. Déjà très-étendu, on l'a encore agrandi, en 1861, par l'annexion de l'habitation domaniale désignée sous le nom de Tivoli.

En créant ce vaste et beau jardin, on a voulu d'abord naturaliser à la Martinique les plantes des Indes orientales, et principalement les épiceries, afin de pouvoir faire parvenir au jardin des Plantes de Paris et à la Pépinière centrale de l'Algérie celles qu'on n'y posséderait point, puis de rassembler, suivant le système botanique, des plantes indigènes, et enfin d'entretenir un dépôt de plantes médicinales pour l'usage des pauvres.

En 1809, ce jardin s'est beaucoup enrichi par les soins de son directeur, M. Castelnau d'Auros, qui avait une correspondance directe avec M. Anderson, directeur du jardin des Plantes de Saint-Vincent, très-abondant en productions des Antilles.

Depuis 1816, le jardin de Saint-Vincent et les colonies françaises de Bourbon et de Cayenne n'ont point cessé d'envoyer à Saint-Pierre leurs plantes les plus précieuses.

Par arrêté du 1er janvier 1840, le contre-amiral Demoges, gouverneur, a confié la surveillance du jardin aux soins de la Société d'agriculture, et a nommé M. V. Segond directeur botaniste. Aujourd'hui, le directeur est M. Béranger.

Une nomenclature scientifique des plantes de ce bel établissement pourrait ne convenir qu'à un petit nombre de nos lecteurs. Tous, au contraire, trouveront quelque intérêt dans la description pittoresque que vient d'en donner récemment une voyageuse célèbre, Mme Hommaire de Hell (²).

« Pour admirer la nature dans toute sa puissance et sa prodigieuse activité, il faut visiter le jardin des Plantes de Saint-Pierre, véritable merveille des Antilles.

» ... Deux fromagers, voisins du jardin des Plantes, peuvent passer pour des végétaux de la plus rare espèce. Le tronc de l'un d'eux est d'une telle grosseur que dix hommes pourraient à peine l'embrasser. Ce colosse est placé sur le talus d'un chemin raviné par les pluies torrentielles, si fréquentes sous les tropiques, et qui ont mis à découvert ses puissantes racines, présentant dans leur enchevêtrement les combinaisons les plus inouïes de lignes et de formes. A son gré, l'imagination peut y voir des entrelacements de boas, des animaux fantastiques dans les plus grotesques postures, de monstrueux caïmans, des guivres, des reptiles de toutes sortes.

» L'autre fromager est encore plus surprenant, en ce que, dès sa base, le tronc s'est scindé, produisant deux énormes colonnes parfaitement égales de forme et de hauteur. Mille branches s'en détachent, aussi grosses à leur naissance que les colosses de nos forêts, s'étageant les unes au-dessus des autres, et s'élevant à une prodigieuse hauteur.

» Ces fromagers sont les avant-gardes du jardin des Plantes.

» Franchissons donc la large grille ombragée de lataniers qui y donne accès, et pénétrons dans ce merveilleux jardin, qui n'a de ressemblance avec les établissements de ce genre que par la partie consacrée à la botanique, enceinte réservée à la culture des fleurs, des plantes, des arbrisseaux, non-seulement indigènes, mais de tous les pays. Là sont des parterres arrosés d'eaux vives, des bosquets formés d'arbres exotiques, des plates-bandes où s'épanouit la flore des cinq parties du monde, des bassins où se mirent les grandes fleurs aquatiques.

» Une charmante maison habitée par le directeur, et diverses constructions rustiques destinées aux plantes trop délicates pour braver l'ardeur du soleil, complètent ce bel établissement, où l'on n'entend que le murmure des eaux et le frémissement des grands arbres du parc qui l'entourent d'ombre et de fraîcheur.

» Mornes, torrents, solitudes ombreuses, larges avenues, sentiers courant le long des précipices, cascades, château d'eau, petits lacs, tout sollicite et ravit le regard du promeneur, qui marche d'enchantement en enchantement.

» Une rivière, la Cléanthe, hérissée de blocs de lave, fait une ceinture d'argent, de flots et d'écume à la partie basse du parc, et réfléchit dans ses eaux transparentes les acajous, les palétuviers, les balatas, les pachiras de la Guyane, qui, pressés les uns contre les autres, forment d'épais maquis sur ses bords.

» La fermentation de ce sol humide donne à la végétation une incroyable énergie. Les parasites s'élancent d'arbre en arbre, grimpent le long des branches pour avoir leur part d'air et de soleil, et retombent en lianes fleuries qui se croisent et s'entrelacent au moindre souffle du vent.

» Quelles richesses de tons, de formes, d'aspects, dans ce monde de végétaux ! Quelle puissance dans la séve qui court partout, gonflant les arbres à les faire éclater ! Demi-teintes douces et mystérieuses quand le soleil se voile, éblouissements, splendeurs foudroyantes quand il brille de son éclat prestigieux ; opposition de formes élancées et trapues, de couleurs indécises et chatoyantes, de grâce et d'énergie, de rudesse et de douceur, comment peindre votre adorable poésie !

» Tout ce que l'Inde, la Chine, le Brésil, la Guyane, ont de précieux s'y trouve acclimaté et s'y reproduit avec une fougueuse activité.

» Des rampes sont ménagées le long des mornes, permettant de monter sans fatigue et d'embrasser les divers plans de ce magique tableau. La variété infinie des feuillages est une vraie curiosité pour l'Européen, peu habitué à voir la nature si fantasque.

» Plusieurs avenues aboutissent à un lac qui occupe le centre du parc s'élevant en gradins jusqu'au sommet de la montagne ; un vaste parasol chinois sert de refuge aux promeneurs surpris par la pluie ; d'élégants siéges en canne invitent au repos, à l'ombre des canangs odorants, des sombres manguiers, des tamariniers et lataniers formant les avenues. Plusieurs îlots surgissent du lac comme des corbeilles de fleurs, où brillent l'énorme rose de Caracas, la fleur pourpre de l'hibiscus, les calices d'argent des lis de la Guyane semés de petites corolles roses, le jasmin du Cap, etc., etc.

» Toutes ces plantes grimpantes s'enroulent aux touffes de bambous, aux vaquais dont les tiges flexibles rivalisent de grâce et de légèreté avec celles des mélastomes.

» Alentour du lac, le sol ressemble à un tapis bariolé, tant il pleut de fleurs de tous les arbres.

» Une rampe part du château d'eau, s'élève insensiblement à travers les points de vue les plus variés, et s'arrête en face d'un énorme rocher d'où tombe une cascade dont le bruit, l'écume et la fraîcheur produisent sur les sens un bien-être délicieux. A la voir, nuageuse et transparente, rebondissant sur les aspérités du morne qu'elle recouvre d'une neige scintillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et remplissant de ses claires eaux un bassin débordant,

(¹) Villaret-Joyeuse était alors capitaine général, et Henri Bertin préfet colonial.

(²) *A travers le monde : la Vie orientale ; la Vie créole.* Paris, 1870.

on comprend que, sous une telle latitude, l'eau soit la vie.

» Cette cascade tombe d'une hauteur de 50 mètres, formant dans le bassin des milliers de globules d'argent qu'un rayon de soleil transforme en pierres précieuses. Arbres et plantes mariés aux parasites projettent sur cette magnifique chute d'eau leurs ombres mobiles et mêlent à son haleine leurs pénétrants aromes. Les hedwigias, les cécropias, les rhododendrons, les corossols, semés çà et là dans les rochers voisins, aspirent la fraîcheur de la cascade de toutes leurs corolles entr'ouvertes et s'élancent dans les airs en emportant avec eux les lianes qui les couvrent de fleurs. N'était le bassin fait de main d'homme, on pourrait se croire dans une de ces mystérieuses solitudes où la nature ménage aux explorateurs mille découvertes imprévues. Tout concourt à l'illusion, la forme étrange des arbustes, le silence à peine troublé par la voix de la cascade, l'adorable sauvagerie du site, les grandes ombres projetées par les escarpes volcaniques qui servent d'encadrement à la chute d'eau.

» Un endroit bien autrement sauvage est le Trou-Serpent, où l'on arrive par un étroit sentier bordé de bégonias et de gesnérias mêlés aux fougères arborescentes. On ne regarde qu'en frémissant ce sinistre et profond entonnoir que l'imagination peuple de mille êtres venimeux. »

Des hauteurs voisines, le regard embrasse l'île presque entière.

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 251, 262, 270, 274, 282, 302, 310.

XXIV

Jamais je n'aurais su m'acquitter convenablement d'une si pénible mission. Ce fut encore ma mère qui s'en chargea. Mes tantes déclarèrent nettement qu'elles n'entendaient pas user du privilége que la loi leur accordait; que les créanciers seraient payés; qu'elles vendraient tout plutôt que de laisser planer l'ombre d'un reproche sur le nom des frères Courtois. Il fallut donc se résoudre à vendre les maisons et même les meubles. Ce dernier coup fut non pas le plus sensible, mais le plus rude, parce qu'il faisait sentir le malheur plus brutalement. Le jour où l'on vendit les meubles, l'oncle Guillaume, indifférent à tout depuis la mort de son frère, fut excité par toutes ces allées et venues, et par tout ce bouleversement. Il comprit pour la première fois qu'il était ruiné, et pleura à chaudes larmes à l'idée qu'il y avait là des huissiers qui faisaient une saisie.

Le soir de cette triste journée, nous étions retournés, ma mère et moi, à l'hôtel de France où nous couchions. J'étais dans ma chambre, marchant à grandspas, songeant à ce qui venait de se passer, et plongé dans les plus douloureuses réflexions. Ma mère entra alors, et s'assit en silence. Je savais ce qu'elle venait me dire, et elle savait aussi à quoi je pensais pendant qu'elle m'entendait parcourir la chambre à grands pas. Chaque fois que je passais près d'elle, je voyais son bon regard fixé sur moi avec anxiété. A la fin je pris une chaise à côté de la sienne.

— Les voilà sans ressources, me dit-elle doucement en me prenant la main.

— J'y songeais, mère chérie; il me semble que nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de les emmener avec nous.

— J'étais sûre que l'idée viendrait de toi, me dit-elle alors avec un mélange d'orgueil et de tristesse.

Et nous n'en dîmes pas plus long sur ce sujet.

Je savais bien ce qui la rendait triste quand elle me regardait, et je tâchais de ne pas la voir; car j'avais besoin de tout mon courage pour supporter l'idée que mes rêves de gloire étaient évanouis, et qu'il me faudrait, dès le lendemain, redevenir une sorte de manœuvre à la solde des amateurs et des marchands. Heureuses les âmes héroïques à qui le sacrifice ne coûte pas d'efforts; le mien me parut si amer et si lourd, que mon cœur en fut triste presque jusqu'au désespoir. Mais il le fallait!

Ma mère resta longtemps à causer avec moi, mais de tout autre chose que de ce qui nous préoccupait le plus. Nous formions nos plans d'avenir. Nous quitterions Paris, où il nous serait trop difficile de vivre, et où mes tantes ne pourraient s'habituer. Nous louerions une petite maison entre Chaville et Viroflay, et je pourrais aller tous les jours à Paris pour mes affaires. Quand ma mère quitta ma chambre, elle me souhaita le bonsoir presque gaiement; mais, vaincue tout à coup par l'émotion qu'elle avait jusque-là domptée avec sa vaillance habituelle, elle se jeta dans mes bras en sanglotant.

— Mon pauvre enfant! mon pauvre enfant! me disait-elle d'une voix entrecoupée, quel avenir tu nous sacrifies!

— Mère, lui dis-je avec fermeté, j'y pense depuis trois jours. Le plus dur de l'épreuve est passé. Je t'en supplie, calme-toi, et ne m'ôte pas mon courage.

Quand elle fut partie et que j'eus tiré mon verrou, je me jetai sur mon lit comme un enfant, je pleurai longtemps avec amertume.

XXV

J'avais écrit à Maryas pour le prévenir et pour le prier de me chercher du travail. La première fois que je retournai à son atelier, je cherchai maladroitement à m'excuser d'avoir trompé ses espérances.

— Tu me prends pour un autre, me répondit-il tranquillement; si tu n'avais pas fait ce que tu as fait, tu ne serais pas digne d'être un jour un grand artiste. Ainsi, n'en parlons plus, et courons au plus pressé. Il te faut de la besogne, je t'en trouverai; seulement, ne fût-ce que pour me faire plaisir, reprends ton pseudonyme de Pedro Cortés : d'abord, il est connu dans le commerce; et puis, qui sait?

Il m'apporta bientôt une commande de la maison Manassé. On voulait un sujet de pendule original. Le programme était tracé d'avance. Le théâtre, c'est-à-dire le dessus de la pendule, représentera un petit coin de bruyère avec une famille de renards. La mère, baissant la tête et approchant une oreille du sol, semblera s'inquiéter du bruit que fait le mouvement de la pendule; le père, s'avançant jusqu'au bord, allongera le cou et pointera son museau dans la direction du cadran, comme s'il tenait à se rendre compte du jeu des aiguilles. Je demandai à Maryas s'il n'y avait pas moyen de changer quelque chose à ce programme ridicule.

— Pas une patte, pas une oreille, s'écria-t-il; il faut absolument en passer par là. Les Manassé y tiennent, et s'ils y tiennent, tu peux être sûr qu'ils ont de bonnes raisons pour cela. Mon avis, à moi, est que tu dois exécuter le programme à la lettre.

J'exécutai rigoureusement mon programme. Les Manassé furent satisfaits.

De cette besogne je passai à une autre, et de celle-là à une troisième, sans plaisir, mais sans autant de dégoût que je l'avais craint.

XXVI

En arrivant à Paris, j'avais consulté le docteur Mortier sur la santé de l'oncle Guillaume. Il déclara que, sa folie étant des plus douces, il n'était pas nécessaire de l'emprisonner dans une maison de santé; que le grand air, au contraire, et les soins affectueux de la famille, ne pouvaient que lui faire du bien. Cette réponse me soulagea d'une

grande inquiétude. J'avais craint un instant que nous ne fussions obligés de nous séparer de lui. Tante Sophie en eût éprouvé le plus profond chagrin. Et puis, par suite sans doute de la contrainte dont j'ai souffert quand j'étais enfant, j'aimais tant ma liberté que je ne pouvais souffrir l'idée de voir priver mon oncle de la sienne.

Trois sentiments avaient surnagé au milieu du naufrage de sa raison : un culte touchant pour la mémoire de son frère Jean, l'espérance vague de refaire fortune, et un vif désir d'être utile.

Il me prenait souvent à part pour me dire :

— As-tu connu mon frère Jean?

— Oui, mon oncle.

— Quel homme, hein!

Et il s'en allait en se frottant les mains, tout fier d'avoir rendu ce témoignage à la mémoire de son frère. Lorsque tante Emma était dans la même pièce que nous, et qu'il éprouvait un désir irrésistible de me poser sa question, il mettait avec le plus grand soin sa main devant sa bouche pour n'être pas entendu d'elle : c'est que je lui avais dit une fois que cette question ferait de la peine à ma tante; sans trop comprendre pourquoi ni comment, il m'obéissait par bonté d'âme.

Pour le distraire un peu, je l'emmenais souvent avec moi à Paris. Il se tenait tranquillement assis, et regardait par la portière du vagon. Puis, par intervalles, il tirait un calepin de sa poche, et notait au passage les maisons de campagne qui lui paraissaient les plus belles, avec une vague idée de les saisir un de ces jours et de les vendre pour payer les dettes de l'oncle Jean.

A l'atelier, il s'installait dans un coin, et, d'un air affairé, commençait un inventaire. Quelquefois il se croyait embarrassé et me faisait des questions.

— Comment appelles-tu cette petite chose?

Et il me désignait du bout de son crayon tantôt un objet, tantôt un autre.

— Cette petite chose, mon oncle, c'est la Diane de Gabies.

Il mouillait à ses lèvres la pointe de son crayon, et inscrivait : une Diane de Gabies, trois francs cinquante centimes, ou vingt-cinq mille francs, selon les jours. Alors, fronçant les sourcils, il tenait son calepin à distance comme pour mieux juger de l'effet, et me disait en confidence :

— Tout marche bien!

Un jour que nous étions allés faire une petite visite d'amitié à l'atelier de Maryas, mon oncle remarqua un homme à longue barbe qui restait immobile pendant que Maryas travaillait. Il me demanda ce que c'était que ce monsieur; je lui expliquai que c'était un modèle, c'est-à-dire une personne qui, pour de l'argent, permet que l'on copie sa tête ou son bras, etc.

Le lendemain, mon oncle me déclara que, toutes réflexions faites, il laisserait pousser sa barbe, qu'il me servirait de modèle, et que cela ferait une fameuse économie. Il était si heureux de son projet, que je n'eus pas le courage de lui dire que la plus belle tête de vieillard, avec la plus belle barbe du monde, ne pouvait me servir à rien pour mes animaux.

Quand sa barbe commença à poindre, il voulut poser. Je le plaçais dans un fauteuil, où il demeurait immobile des heures entières, tandis que je modelais un lévrier ou un bichon, en regardant fréquemment de son côté. Il ne s'inquiéta jamais de savoir ce que je modelais; il posait, il était utile, c'est tout ce qu'il désirait.

Quand il se sentait fatigué d'avoir posé trop longtemps, il me faisait un petit signe d'intelligence, le doigt sur les lèvres, et, pour se rafraîchir, il allait chercher le calepin dans la poche de son pardessus et faisait une saisie ou deux.

A vivre ainsi côte à côte nous nous tenions mutuellement compagnie; et nous étions devenus si nécessaires l'un à l'autre, qu'il me manquait quelque chose toute la journée quand il restait à Viroflay pour conduire ces dames dans les bois.

XXVII

J'avais placé Pierre comme demi-pensionnaire au lycée Louis-le-Grand. Je n'avais pu me résoudre à le mettre tout à fait en pension. L'internat, à mes yeux, a toujours ce grave inconvénient d'être un emprisonnement contre nature, à un âge où la liberté des mouvements est une nécessité impérieuse. De plus, il sépare l'enfant de ceux qui ont le plus d'influence sur son cœur, et, par conséquent, sur son esprit, et il le prive de tous les avantages de la vie de famille. C'était quelquefois un peu dur, surtout en hiver, de prendre le premier train pour que Pierre pût arriver à la classe du matin, mais on s'habitue à tout. Il était très-intelligent, et animé d'un si grand désir de consoler sa mère et de nous plaire à tous, qu'il parvint en très-peu de temps aux premiers rangs de sa classe. Les bulletins trimestriels étaient excellents de tout point. L'oncle Guillaume, s'étant fait expliquer ce que c'est qu'un bulletin, m'avoua, dans une embrasure de fenêtre, que Pierre serait peut-être un jour aussi fort que son père; que quant à lui, son oncle, il serait très-heureux si l'on pouvait faire encadrer les bulletins pour en orner sa chambre.

Mes tantes étaient si changées que pas une de leurs anciennes amies de Sainte-Preuve n'aurait pu les revoir sans surprise. Les grandes douleurs aigrissent certaines âmes; il y en a d'autres qu'elles transforment et ennoblissent à tout jamais. Les bonnes paroles de ma mère avaient porté leurs fruits dans des cœurs si profondément remués. De vulgaires elles étaient devenues simples, c'est tout dire en un mot. Elles avaient appris par la suite de leurs épreuves combien c'est peu de chose que la richesse, et combien est petit l'orgueil de la fortune. Si elles avaient un culte pour ma mère, c'est bien plus pour les touchantes consolations qu'elle avait su trouver au moment de l'angoisse, que pour l'asile qu'elle leur avait offert après la ruine.

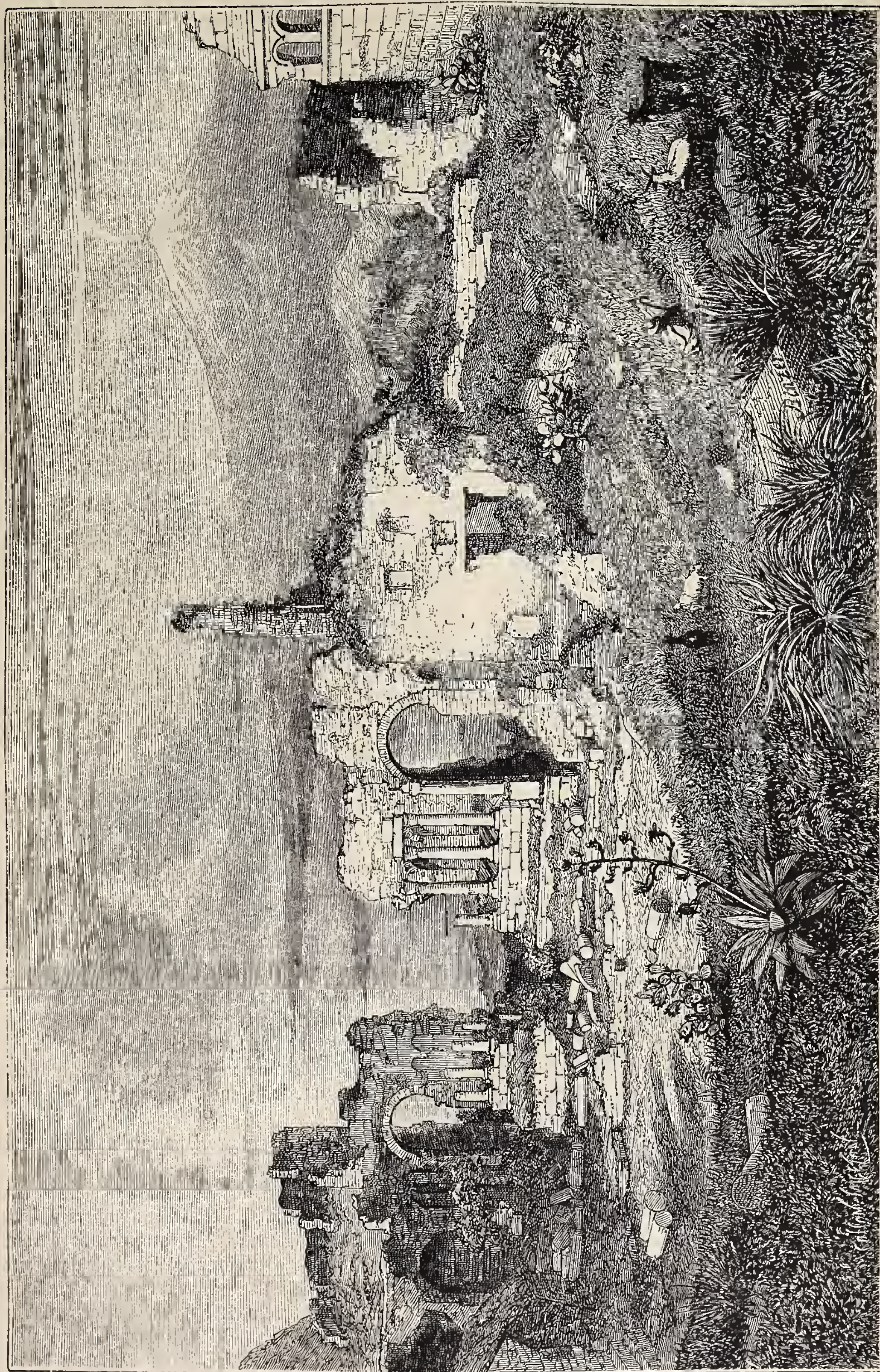
Ma mère n'avait pas changé; sa douce gaieté rayonnait sur toute la maison. Si parfois elle s'attristait, c'est quand nous étions seuls et qu'elle s'informait de mes travaux et de mes projets. *La fin à une prochaine livraison.*

TAORMINA

(SICILE).

Le voyageur qui va de Catane à Messine, en côtoyant la mer, rencontre le petit port de Giardini, situé au pied du mont Taurus, au-dessous de Taormina, l'antique *Tauromenium*. On n'arrive point sans fatigue à Taormina : le sentier est escarpé, sinueux; même pour le descendre, il ne faut pas moins d'une heure; mais qui serait assez indifférent pour passer à si peu de distance de cette antique cité sans vouloir visiter ses ruines? C'était, sous les Romains, une ville fortifiée, opulente, riche en monuments admirables. Les siècles, l'incurie, la pauvreté des peuples, les tremblements de terre, l'ont dépouillée de sa magnificence, et ont exilé ou décimé sa population, qui est à peine aujourd'hui de trois mille âmes. On éprouve une impression à la fois triste et imposante lorsque d'un point élevé, d'un coin de l'antique citadelle, par exemple, on embrasse du regard tour à tour les pauvres habitations modernes qui contrastent avec les restes de l'architecture ancienne, la courbe gracieuse du beau golfe au pied de la montagne, la

vaste mer scintillante, les riches vallées entrecoupées de bois et de ruisseaux, et au-dessus toute la masse colossale, immense, de l'Etna. C'est surtout le théâtre qui donne la plus haute idée de la splendeur de l'ancienne Taormina. Il pouvait contenir trente mille spectateurs. Creusé en partie dans le roc, en dehors de la ville, au sommet d'une sorte de promontoire, il permettait aux spectateurs de voir par-dessus la scène l'Etna, la mer, et au loin les rivages;



Ruines du théâtre de Taormina, en Sicile. — Dessin de Binzer, d'après nature.

de jouir des brises de la Méditerranée, en même temps qu'ils étaient abrités des vents du nord par une autre ville ou forteresse, Mola. Un de nos célèbres architectes, M. Viollet-le-Duc, demande l'effet qu'aurait produit sur un spectateur de Taormina le plus beau de nos théâtres parisiens, l'Opéra. Sans doute, dit-il, le Sicilien n'y aurait vu « qu'une baraque de carton fort enfumée. Mais autres temps, autres mœurs et autres hommes. Cette grandeur

nous effrayerait, je pense, habitués que nous sommes à ces petites scènes de toile peinte, à ces lumières qui éclairent les acteurs de bas en haut, à ces petites loges, à ces petits couloirs, à ces petits foyers, et à toutes ces petites choses que dans notre vanité moderne nous croyons grandes. »

Cette exclamation critique est naturelle, s'échappant de l'enthousiasme d'un véritable artiste. Mais il serait plus juste de la jeter aux habitants de Messine ou de Salerne qu'aux Parisiens : avec toute la bonne volonté possible, comment donnerions-nous à nos théâtres la décoration ultra-scénique de celui de Taormina?

Notre dessin donne une assez juste idée de la grandeur du monument. Le voyageur s'attarde volontiers sur le théâtre, et le plus souvent néglige les autres ruines, tombeaux, temples, aqueducs ou naumachies.

LE KIYAFATE-EL-AATER.

Le kiyafate-el-aater est l'étude des traces que laissent les pieds des hommes et des animaux. Les Arabes habitants des pays sablonneux y excellent. On cite parmi les plus habiles les habitants du Kalifiya et de Teguer. Ils prétendent distinguer, dans le désert, un chameau d'un cheval, à un jour de marche; sentir, à vingt-cinq lieues de distance, la fumée du tabac ou de la viande grillée; distinguer sur le sable les traces diverses que laissent les pas du vieillard ou du jeune homme, de la femme ou de la jeune fille, d'un indigène ou d'un étranger; ceux d'un lièvre mâle ou d'une femelle.

SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS DE FRANCE.

LABOURAGE A VAPEUR.

L'agriculture doit faire ses affaires par elle-même. Cette pensée a inspiré la création toute récente de la *Société des agriculteurs de France*, et elle continue à présider au développement de cette grande institution, dont la fécondité s'est révélée d'une manière éclatante, en 1869, par les congrès agricoles libres de Lyon, de Nancy, de Beauvais et de Beaune. L'apparition presque instantanée de cette société de bien public, qui compte aujourd'hui près de trois mille membres, proclame assez haut la puissance de l'initiative privée pour faire espérer que la France se mettra bientôt en mesure de rivaliser avec l'Angleterre sous le rapport des institutions qui se soutiennent par elles-mêmes.

La nouvelle société ne s'est point bornée à discourir, à discuter, à émettre des vœux ; elle s'est affirmée au dehors par des actes positifs. Elle a envoyé à ses frais une commission de savants et de viticulteurs dans les contrées méridionales envahies par les funestes légions du puceron dévastateur ; elle a fait dans tous les départements une enquête agricole sur les principales questions à l'ordre du jour; enfin elle complète la pensée dont elle émane en s'efforçant d'organiser la décentralisation dans son propre sein.

Comment cette société s'est elle créée, et par quels actes a-t-elle assuré son existence? Les détails en sont bons à connaître, et pourront servir d'enseignement à tous les hommes avisés et persévérants qui voudront s'adresser à l'initiative privée, au profit d'une idée juste et morale.

En septembre 1867, pendant la solennité de l'Exposition universelle, M. Lecouteux, ancien chef de culture à l'Institut agronomique de Versailles, fit un appel aux agriculteurs pour organiser, à leurs propres frais, un concours de labourage à vapeur. — Tout le monde avait été frappé de la piteuse mine que faisait à cette exposition l'agriculture active, reléguée au loin dans une île de la Seine. Les habiles organisateurs de l'industrie au Champ de Mars n'avaient pas eu le sentiment vrai des conditions d'une exposition agricole vivante. Il fallait une revanche. Aussi l'appel de M. Lecouteux fut-il chaudement accueilli. La ferme de Petit-Bourg, dirigée par M. Decauville aîné, fut choisie pour la grande épreuve des labours profonds à la vapeur. Les souscriptions affluèrent. Les grands constructeurs d'Angleterre accoururent au tournoi pacifique, et l'élite de l'armée agricole se groupa aux barrières du camp. Ce ne fut pas seulement un concours de charrue et de herse, ce fut une suite de fêtes brillantes où les grands appareils de culture se montrèrent dignes de l'accueil dont on les saluait. Dans un banquet final, où les convives échangèrent leurs félicitations et leurs vœux, M. Lecouteux rappela, dans un toast resté célèbre, l'idée et le nom de la *Société des agriculteurs de France*, qui avaient déjà pointé à quelque vingt ans en arrière, mais qui n'avaient pu naître à la vie.

L'idée fit son chemin; toute la presse politique la propagea; de hautes adhésions arrivèrent, et, six mois après, M. Lecouteux put convoquer une première réunion pour le 12 mai 1868. M. Drouyn de l'Huys y fut appelé à la présidence, et son nom figurera désormais au premier rang dans toutes les réunions et dans tous les travaux d'organisation.

A cette première assemblée, on proposa les bases des statuts; les membres se divisèrent en sections selon leurs goûts, et le 16 décembre suivant eut lieu la première session annuelle, qui dura huit jours. On y préparait dans chaque section les questions agricoles spéciales, dont la discussion était ensuite portée devant l'assemblée générale.

Un grand et gros volume de plus de 500 pages a recueilli tous les vœux émis et toutes les décisions prises.

Du 24 janvier dernier au 1er février suivant a eu lieu la seconde session de la Société, dont le compte rendu fera aussi l'objet d'un volume spécial.

—

Nous avons vu que la Société avait pris naissance dans un concours de labourage à vapeur. Ce concours a eu un autre excellent résultat. Il a démontré la possibilité d'appliquer prochainement la vapeur aux cultures françaises. M. Decauville aîné, qui avait mis, comme on l'a dit plus haut, sa ferme de Petit-Bourg au service des expérimentateurs, a continué lui-même l'expérience pour son compte, et il a proclamé l'année dernière, dans le concours de Beauvais, que, *depuis un an, il cultivait à la vapeur plus de 800 hectares*. Il a trouvé qu'en comptant 20 pour 100 d'amortissement annuel, le prix de revient des labours à vapeur était inférieur non-seulement au prix des labours par les chevaux, mais encore à celui des labours par les bœufs.

L'avantage de la culture à vapeur se manifeste surtout sur les sols difficiles.

Un autre avantage est de rendre le cultivateur maître de sa position : ainsi, M. Decauville a pu herser, à 15 centimètres de profondeur, 100 hectares en une semaine.

Il ne faut pas s'exagérer la grandeur des champs sur lesquels peut s'effectuer le labour à vapeur : en Angleterre, ces champs ont rarement plus de 4 hectares. Toutefois, on comprend qu'on ne doit s'engager dans les dépenses et dans les mises en train d'un système de labourage à vapeur que si l'on a une grande étendue de terre à cultiver, plusieurs centaines d'hectares : au moins quatre ou cinq cents. Mais on comprend aussi que plusieurs propriétaires voisins peuvent s'associer, et profiter ainsi des bienfaits de la culture à vapeur, sans être écrasés par les frais généraux et par les dépenses de premier achat.

LES MASQUES DE COUR.

Comment définir le « masque de cour » qui fut en si grande faveur en Angleterre, surtout sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier?

Ben Jonson, le célèbre tragique, contemporain et ami de Shakspeare, fait parler ainsi les personnages de sa pièce intitulée *le Conte du tonneau* (the Tale of the tub) (1).

Squire Tub. Quelqu'un de la compagnie pourrait-il faire un *masque?*

To-Pan, *chaudronnier*. Un masque? Qu'est-ce que cela?

Scriben, *le grand écrivain*. C'est une momerie, un spectacle où l'on porte des masques et de beaux habits.

Clench, *maréchal ferrant*. Pour dire le vrai mot, voisin, c'est une mascarade; et voici la personne qui peut vous en faire un, l'ajusteur (2) In-and-In Medlay d'Islington; c'est le seul homme pour les déguisements dans tout le Middlesex.

Squire Tub. Mais qui écrira la pièce?

Hilts. Scriben, le grand écrivain.

Scriben. Medlay fera cela tout seul, Monsieur; il ne s'*ajustera* avec personne, quoiqu'il soit *ajusteur*...

Ben Jonson raillait en écrivant cette scène de sa dernière pièce, qui n'eut, du reste, aucun succès. Sous ce nom de In-and-In Medlay d'Islington, il voulait tourner en ridicule Inigo Jones, qui avait jusque-là inventé et dessiné les décorations et les costumes de vingt-trois « masques »



Croquis de personnages de « masques de cour », par Inigo Jones.

N° 1.

écrits par lui. Il venait de rompre avec son associé, à l'occasion de la représentation du « masque du Roi », composé par un autre poëte qui lui était de beaucoup inférieur, Aurelian Townshend. Ben Jonson, jusqu'alors en possession, depuis tant d'années, de faire presque tous les « masques », se voyait écarté par l'influence d'Inigo Jones. D'où venait ce procédé du grand architecte (3)? Il avait été blessé dans son extrême vanité de ce qu'il n'était nommé que le second sur le titre imprimé des « masques », estimant ses décorations et ses costumes non pas seulement à l'égal des inventions et des vers du poëte, mais même au-dessus. Ben Jonson, pauvre, vieux, mal portant et sans



N° 2.

beaucoup de crédit, n'était pas de force à lutter contre son puissant adversaire, et en cherchant à se venger de lui dans le *Conte du tonneau*, il n'arriva guère qu'à rendre définitive sa disgrâce. Inigo Jones obtint du lord chambellan que tout ce que la pièce du *Conte du tonneau* contenait d'injurieux contre lui fût effacé.

Le plus grand critique anglais du dix-huitième siècle, Samuel Johnson, donne dans son Dictionnaire plusieurs définitions du « masque. » C'est, dit-il, un divertissement où la compagnie est masquée; une momerie, etc. C'est aussi « une œuvre dramatique écrite dans le style tragique, sans égard pour les règles et la vraisemblance. »

Cette dernière définition, quoique sévère ou satirique, convient aux masques de Ben Jonson, et, de même, à ceux de Dekker, Middleton, Marston, Shirley, Heywood, Townshend, Carew, sir William Devenant, Campion et autres. Ces poëtes ont dépensé beaucoup de poésie, d'invention, d'imagination, de talent, dans ces petites œuvres souvent originales, où s'associaient le dialogue, la pantomime, le chant, la musique, la danse, la pompe des décors et des costumes. Il est à noter que Shakspeare n'a composé aucun masque; mais on peut dire qu'il y a du « mask » dans quelques-unes de ses œuvres, par exemple dans *le Songe d'une nuit d'été* et dans *la Tempête*. Le grave et savant Selden prit part, en 1633, à la composition d'un masque représenté, devant le roi et la reine, aux frais des quatre « Ins of court » (écoles de droit); il donna les devises et des notes sur les costumes, en collaboration avec lord Bacon (non pas l'illustre chancelier, mort en 1626).

Inigo Jones, il est juste de le dire, excellait dans l'art de donner matériellement à ces représentations un charme et un éclat dont les documents contemporains parlent avec une admiration unanime. On ne lui épargnait pas, il est vrai, l'argent, et tels de ces masques coûtèrent des sommes considérables. Dans les six premières années du règne de Jacques, les frais des masques seuls ne s'élevèrent pas

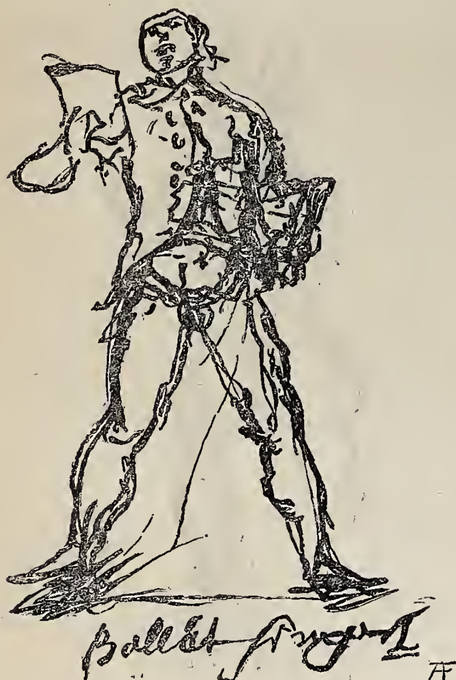
(1) Ce titre est aussi celui d'une des œuvres satiriques de Swift. Le vrai sens de *tale of the tub* serait *conte bleu*, ou jeu d'imagination.

(2) *Jotner*, un menuisier; mais plus précisément un artisan qui joint, unit des pièces de bois, de manière à en faire un ensemble.

(3) Voy., sur Inigo Jones, p. 20.

à moins de 4215 livres (105375 fr.), somme qui représenterait aujourd'hui plus de cinq cent mille francs.

Les sujets des masques étaient mythologiques ou allégoriques L'action était courte, mais entremêlée de tant



N° 3.



N° 4

de divertissements que la représentation devait durer plusieurs heures. On les composait à l'occasion des fêtes de cour, des anniversaires de couronnement ou de naissance, des mariages, des visites de princes étrangers, du jour des Rois, du premier jour de l'an, etc. On les représentait dans la grande salle du palais, le Hall. Les acteurs étaient parfois, comme dans nos ballets de cour, des princes et des seigneurs.

Quelques titres peuvent suffire pour indiquer le caractère des masques : le masque de Janus (1572); le masque des Forestiers (1573); le masque des Chasseurs (1573); le double masque des Amazones et des Chevaliers (1575); le masque de Noirceur, le masque des Mores (1604-5); le masque de l'Hymen (1605-6); le masque de la Beauté (1607-8); les clameurs et les plaintes contre Cupidon (1607-8); le masque des Reines (1608-9); le masque du Prince, ou Obéron, le prince fée (1610); le Triomphe de



N° 5.

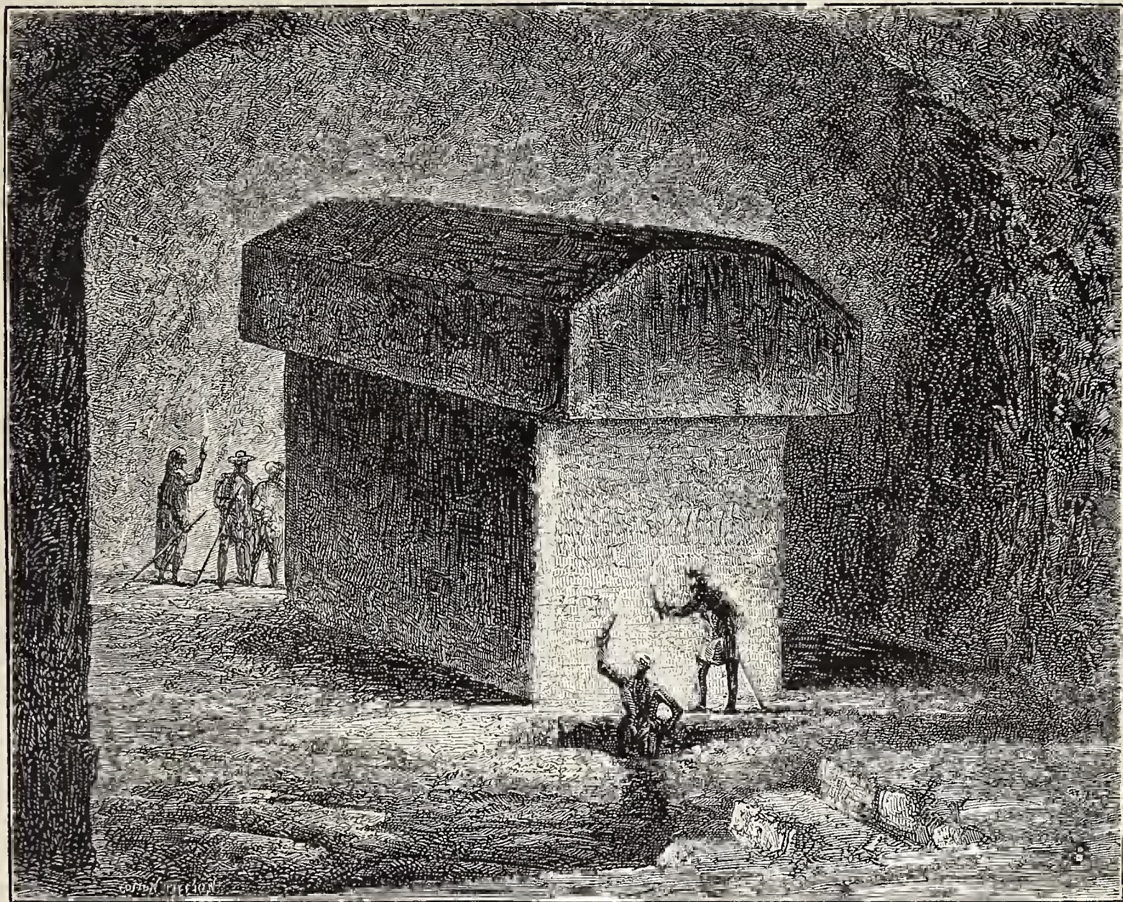
Neptune pour le retour d'Albion (le prince Charles) (1623); l'Anniversaire de Pan, ou le Jour de fête des bergers (1625); etc.

Les croquis d'Inigo Jones que nous reproduisons, et dont les originaux appartiennent au duc de Devonshire [1], représentent des acteurs de « masques de cour. » Les trois premiers figuraient dans le « masque du Roi », joué en 1637-8. Le *Scaper* (racleur), le *Gridison* (joueur de gril) et le « chanteur de ballet » (*Ballet-Singer*), ne devaient être que des personnes secondaires, figurant dans quelque intermède bouffon de ce masque. On ignore à quels masques se rapportent les deux autres esquisses jetées sur le papier avec tant de facilité et de mouvement par la plume d'Inigo Jones.

[1] Voy. p. 19.

TOMBEAU D'UN BŒUF APIS

(SÉRAPÉUM).



Tombeau d'un bœuf Apis dans le Sérapéum de Memphis. — Dessin de de Bérard.

Nous avons déjà publié un article détaillé sur le Sérapéum de Memphis ([1]), et nous y renvoyons le lecteur. Rappelons seulement qu'on désigne ainsi tout un ensemble de temples, de chapelles, d'avenues ornées de centaines de sphinx et de statues, de galeries souterraines et de nombreuses excavations sépulcrales, contenant d'énormes sarcophages de granit. Tout cela, pourtant, n'eut jamais d'autre destination que de servir de sépulture aux taureaux qui, sous le nom d'*Hâpi* ou *Apis*, étaient successivement adorés pendant leur vie à Memphis, dans le temple de Ptah ou Phtha. Le culte qu'on rendait à Apis dans le Sérapéum était donc purement funéraire.

Voici quelques renseignements que nous empruntons à l'excellent *Itinéraire de l'Orient* de MM. Joanne et Isambert ([2]), après en avoir vérifié plusieurs fois l'exactitude sur les lieux mêmes.

« Le 12 novembre 1851, M. Mariette toucha enfin au but que ses efforts poursuivaient depuis plus de deux ans. Il découvrit l'entrée des vastes hypogées où étaient déposés les Apis après leur mort. Ce qui donne une grande valeur historique à cette découverte, ce sont les inscriptions qui accompagnent chaque tombe, où est relatée la date précise de la mort du bœuf sacré rapportée à l'année courante du prince régnant. On a trouvé là un moyen certain de rectifier et de fixer la chronologie des dernières dynasties pharaoniques, en remontant jusqu'à la vingt-cinquième, c'est-à-dire jusqu'à l'an 700 avant l'ère chrétienne; les inscriptions fournissent pour cette période une série ininterrompue.

» L'hypogée se compose de deux vastes souterrains. Le premier a son entrée au sud et se dirige vers le nord. Il se compose d'une galerie sur laquelle s'ouvrent une vingtaine de chambres. La plus ancienne de ces chambres est du temps de Ramsès II (dix-neuvième dynastie, quatorzième siècle avant notre ère?), et la plus moderne de Psammétik Ier (vingt-sixième dynastie, septième siècle avant notre ère). Cette suite de caveaux renfermait environ douze cents stèles ([1]) avec des inscriptions; toutes celles dont les hiéroglyphes se sont trouvés encore tant soit peu lisibles sont actuellement au Louvre.

» Le second souterrain a son entrée à l'ouest. On y pénètre par une porte basse enfouie dans le sol au fond d'une tranchée profonde. Presque à l'entrée, le couloir est obstrué par un grand sarcophage de granit. On se glisse avec peine entre la paroi de ce sarcophage et celle du couloir; une fois le sarcophage dépassé, on se trouve dans de grandes galeries où l'on circule librement. A droite et à gauche s'ouvrent des chambres qui soutiennent

([1]) T. XXIII, 1855, p. 107.

([2]) Collection des Guides-Joanne; 1861, p. 1007.

([1]) Du grec *stêlê*, colonne, cippe. Les archéologues appellent ainsi toute pierre placée verticalement pour porter une inscription, et quelle qu'en soit la forme. Les stèles égyptiennes sont ordinairement formées d'une dalle arrondie par le haut.

de grands sarcophages et des os de bœuf très-reconnaissables. Ce souterrain fut inauguré dans la cinquante-deuxième année de Psammétik Ier (613 avant J.-C.), et il servit de sépulture aux Apis jusqu'aux premiers temps de la domination romaine. Les sarcophages qu'on y a trouvés, au nombre de vingt-quatre, sont en beau granit de Syène : ils ont trois à quatre mètres de hauteur sur une longueur de quatre mètres et demi à cinq mètres, et près de trois mètres de largeur. L'épaisseur des parois latérales est de soixante centimètres. On estime que chacun de ces monolithes doit peser de 80 à 100 000 kilos. »

C'est l'un de ces gigantesques sarcophages que représente notre gravure. Tous ont été violés lors de la proscription du paganisme, soit en brisant une partie du couvercle, soit, le plus souvent, en le faisant glisser sur les bords de la cuve jusqu'à permettre l'introduction d'un homme dans l'intérieur ([1]).

« Dans le voisinage de ce double hypogée, du côté du sud, il y a d'autres souterrains beaucoup plus petits, où furent ensevelis les Apis morts sous la dix-huitième dynastie et sous les premiers rois de la dix-neuvième.

» Il reste beaucoup à faire pour déblayer le temple et mettre complétement à jour les diverses parties de l'édifice. C'est une des tâches qu'il appartient à M. Mariette lui-même, aujourd'hui promu au grade éminent d'inspecteur général et de conservateur des monuments de l'Égypte, de reprendre et de terminer dans un court délai. »

LE DINER DU DIMANCHE.

NOUVELLE

Fin. — Voy. p. 251, 262, 270, 274, 282, 302, 310, 315.

XXVIII

Un jour, Maryas entra dans mon atelier pendant que je modelais un « lévrier qui joue avec une balle. » L'oncle Guillaume posait gravement pour le lévrier. A la vue de Maryas qu'il aimait beaucoup, il se leva, non sans m'en avoir demandé d'un signe l'autorisation. Il alla prendre au râtelier la pipe de Maryas, la bourra avec soin, et, la présentant délicatement par le tuyau, il tint une allumette toute prête.

— Merci, oncle Guillaume, merci bien! il n'y a que vous qui sachiez bien bourrer une pipe. Si, par hasard, vous avez une saisie à faire, ne vous gênez pas pour moi. J'ai à causer avec Sylvain, et il n'est pas nécessaire que vous posiez tout ce temps-là.

Alors, il chassa coup sur coup quatre énormes bouffées de tabac, pour bien assurer le tirage de sa pipe, et, se passant deux ou trois fois la main sur la barbe :

— Tu te rappelles, me dit-il, les fameux « renards inquiets » qui surveillaient si drôlement le bruit de la pendule. Ne te fâche pas. L'idée était de moi; ce qui me met bien à mon aise pour convenir qu'elle était absurde. Mais le succès doit m'absoudre. Ce modèle a eu un succès fou. Eh bien, quand tu me regarderas avec des yeux hagards! Je répète, puisque tu n'as pas l'air de m'avoir bien compris, que ce modèle a eu un succès fou. Ce résultat est dû pour une bonne part à l'habileté commerciale des Manassé. Il est dû aussi au talent de l'artiste qui a su tempérer ce que l'idée avait de baroque. Les « renards inquiets » font leur tour d'Europe; et l'on en expédie, ces jours-ci, je ne sais combien de douzaines en Amérique.

([1]) Nos souvenirs personnels ne nous rappellent aucun de ces sarcophages dont le couvercle dépasserait en longueur ou en largeur les dimensions de la partie inférieure. Nous ne saurions donc dire lequel on a voulu figurer, et, sous ce rapport, le dessin que nous avons publié en 1855 (t. XXIII, p. 109) nous paraît plus exact.

Les badauds achètent ce sujet, parce que l'idée en est spirituelle (c'est le bruit que j'ai fait courir); les amateurs, parce que les renards, en tant que renards, sont excellents. La maison Éphraïm, rivale de la maison Manassé, en sèche de dépit. (Une maison sèche-t-elle de dépit? peu importe; tu me comprends, cela me suffit.) Ne sors pas de la journée; je sais que les Éphraïm vont te dépêcher un émissaire pour t'apporter des propositions. Fais le difficile; demande du temps pour réfléchir; ne t'engage pas surtout. L'émissaire parti, tu viendras me trouver avec ses derniers prix. Je les transmettrai innocemment aux Manassé, qui n'auront rien de plus pressé que de les doubler. Alors, premier avantage, tu ne cours plus après les commandes; second avantage, tu as du temps pour travailler et étudier.

— Mais, permettez-moi une réflexion.

— Dix, pourvu qu'elles abondent dans mon sens.

— Si j'ai un traité, je ne puis, sans déloyauté, prendre mon temps, comme vous dites; je suis à la tâche, je dois tout mon temps à la maison qui me paye.

— O candide villageois! répliqua Maryas; ô naïf habitant des champêtres solitudes de Viroflay! La laitière de ton hameau t'en remontrerait en matière d'habileté pratique. Si la maison Éphraïm convoite la collaboration de ta seigneurie, c'est moins par admiration que pour en priver la maison Manassé; et si les Manassé tiennent à te garder, c'est surtout pour que tu ne fabriques pas au compte de la maison Éphraïm. Ce qu'on te paye, c'est d'une part ta collaboration, de l'autre ton abstention. Si on te demande quinze sujets par an, c'est tout ce qu'on pourra éditer d'un même auteur sans « avilir la chose produite par l'abondance de la production. » C'est parlé, cela. Malheureux! on ne t'a donc jamais appris l'économie politique!

Et il me regardait, les bras croisés sur la poitrine, en hochant la tête, comme s'il avait été pris tout d'un coup d'une grande pitié pour moi.

— Enfin, reprit-il, j'espère que tu m'as compris. Le traité conclu, tu as du temps pour travailler, tu travailles, tu étudies. Dans dix ans, tu as trente-cinq ans, et je m'arrange pour ne pas mourir avant ce délai. Alors, nous verrons à reprendre nos projets.

XXIX

Il vint, dans la journée, un joli petit monsieur, avec un nez crochu, des yeux vifs et inquiets, des cheveux crépus et une barbe frisée à l'assyrienne. Le joli petit monsieur était vêtu à la dernière mode; il se présenta d'un air moitié impertinent, moitié affable, avec une légère nuance de protection. Il causait d'art à tort et à travers, louant ceci, critiquant cela, faisant l'homme léger, parfois même le bon garçon; mais très-ferré, autant que j'en pus juger, sur les principes de l'économie politique. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut, sans répondre autre chose que des banalités. En un mot, je ne lui donnai prise sur aucun point. Il perdit alors un peu de son aplomb; il en perdit bien davantage quand il vit l'oncle Guillaume, avec sa tête de patriarche, le regarder tout le temps d'un œil sévère, comme s'il se fût donné pour mission de le percer à jour. Il devint sérieusement inquiet quand l'oncle, se retirant brusquement à l'écart, se mit à rédiger des notes sur son calepin avec la plus scrupuleuse minutie.

Après mille détours, il arriva au fait, et commença à me parler avec emphase de la maison Éphraïm; des vastes débouchés de la maison Éphraïm; du crédit énorme et de la générosité bien connue de la maison Éphraïm; de l'empressement des artistes à travailler pour Éphraïm frères, empressement si extraordinaire que tel artiste connu (dont il pourrait me citer le nom) était venu proposer des mo-

dèles pour le seul honneur de les exposer derrière les vitrines d'Éphraïm et Cie. Pour conclure, il me proposa un traité de dix ans, à raison de dix mille francs par an.

J'aurais signé sans discussion quelques heures auparavant; mais Maryas m'avait trop bien fait la leçon. Je répondis négligemment que je verrais, que j'y songerais, que j'avais besoin d'y réfléchir.

Ce que voyant, le petit homme crépu se mit à mordiller la pomme d'or de sa cravache, les yeux si obstinément fixés sur la pointe de ses bottes qu'il en louchait un peu; tout cela pour me faire croire qu'il appelait à lui et concentrait toutes les forces de son intelligence afin de prendre une décision suprême. Alors, il me déclara d'un ton affectueux qu'il prenait sur lui de porter la somme jusqu'à quinze mille francs; qu'il faisait une folie, qu'il serait peut-être désavoué, mais qu'il faisait cela pour moi (il ne m'avait jamais vu). Seulement, il voulait, pour s'excuser aux yeux de ses commettants, enlever le traité, et l'emporter tout signé. J'eus envie cette fois de le prendre au mot; mais je repensai à Maryas, et je refusai de conclure. Il partit en souriant d'un sourire un peu déconcerté, et en faisant sonner ses éperons; car, Dieu me pardonne! il était venu avec des éperons.

Quand il fut parti, l'oncle Guillaume me montra son carnet en me demandant si toute la bijouterie du resplendissant jeune homme pouvait être évaluée à mille francs.

— Triplez la somme, mon oncle, et vous serez peut-être encore au-dessous de la vérité.

XXX

Quand je racontai la chose à Maryas, il eut un accès de fou rire si violent et si prolongé, que je crus qu'il allait rendre l'âme, et que la renaissance de la sculpture française allait être étouffée en germe dans la personne de son futur promoteur. J'attribuai d'abord cette hilarité extraordinaire au tour piquant de mon récit. Il me tira d'erreur aussitôt qu'il eut repris sa respiration.

— C'est la maison Éphraïm elle-même, me dit-il, qui t'est apparue aujourd'hui sous les espèces et apparences d'Éphraïm *junior*, dit Éphraïm le Magnifique. C'est lui qu'on lance sur les artistes célèbres pour leur donner une haute idée de la maison. A tout seigneur tout honneur. On ne pouvait pas faire moins pour vous, señor Pedro Cortés. L'aîné, Éphraïm le Roux, a l'air aussi misérable que celui-ci est pimpant; il achète au rabais chez les débutants qui meurent de faim. Mais le meilleur de l'affaire, c'est que toi, précisément toi, tu aies *roulé* ce Normand et demi. C'est la revanche des artistes, et elle est superbe. En voilà un sujet de pendule qui aurait du succès dans le monde des sculpteurs : Éphraïm le Magnifique *roulé* par un conscrit de Viroflay!

— Mais, repris-je, je n'ai pas fait cela tout seul. C'est l'oncle Guillaume qui l'a déconcerté.

— L'oncle Guillaume est un homme très-fort, je l'ai toujours dit.

La modestie de l'oncle Guillaume ne parut pas effarouchée de ce compliment à brûle-pourpoint : il reprit avec une grande simplicité :

— Mon frère Jean était encore plus fort que moi!

Comme nous quittions l'atelier pour prendre le convoi :

— C'est demain dimanche, dit Maryas, j'irai vous demander à dîner. J'aurai certainement le traité dans ma poche. Et il partit d'un bon pas pour aller, comme il le disait, « porter l'inquiétude dans la tribu de Manassé. »

XXXI

Le lendemain, Maryas arriva de bonne heure, et m'emmena sous les arbres du jardin.

— Voici, me dit-il, le projet de traité. Je crois qu'il est bon; je l'ai débattu comme pour moi, mais je veux que nous l'examinions ensemble.

Tout bien considéré, le traité était très-avantageux. Les Manassé, alléchés par le grand succès des « renards inquiets », éperonnés par la démarche significative d'Éphraïm le Magnifique, dont Maryas ne leur avait laissé ignorer aucun détail, avaient, en soupirant, poussé la surenchère jusqu'à vingt-cinq mille francs. Chaque année, pendant dix ans, je devais leur fournir douze modèles; je m'engageais à ne travailler, ni sous mon nom, ni sous aucun pseudonyme, pour aucune maison française ou étrangère. En somme, c'étaient dix années dont la plus grande partie pourrait être consacrée à l'étude. Il n'y avait qu'à signer. Quand ma mère eut été instruite de ce qui se passait, et qu'elle nous vit reprendre avec l'entrain d'autrefois nos projets de réforme, elle resta quelques instants silencieuse, comme pour maîtriser son émotion, puis elle dit en me regardant de ses yeux profonds :

— Y a-t-il une mère plus heureuse que moi?

XXXII

Les gens qui revenaient de voir les grandes eaux de Versailles, et qui passaient presque sous nos fenêtres, durent se dire, emportés rapidement par la vapeur : Avez-vous remarqué ce petit chalet tapissé de lierre, avec ses vases de faïence bleue aux coins de la terrasse? On avait l'air bien gai là dedans.

Maryas était en verve; il attaquait tout le monde d'un ton de bonne humeur, et tout le monde ne demandait pas mieux que de lui donner la réplique. Je vis tante Emma rire joyeusement pour la première fois depuis la mort de son mari. Tante Sophie affirmait que de sa vie elle n'avait entendu des histoires aussi drôles, et qu'elle ne se figurait pas où M. Maryas pouvait les aller chercher. L'oncle Guillaume, plus louangeur que d'habitude, me déclara à l'oreille que ça lui rappelait tout à fait les dîners de son frère Jean. Et comme la gaieté est une maladie des plus contagieuses, voilà Pierre qui se lance, qui sort de sa réserve et de sa timidité habituelles, et, de confidences en confidences, nous avoue en rougissant qu'il a un faible de plus en plus prononcé pour l'École polytechnique, et qu'avant deux ans il viendra nous voir avec une épée au côté et un tricorne sur l'oreille.

— Malheureux enfant! s'écrie tante Emma subitement effrayée, tu veux donc te faire tuer à la guerre?

— Non, ma bonne mère, rassure-toi. Je n'ai aucune envie d'aller me faire tuer. Mais tu sais bien qu'il ne sort pas que des artilleurs de l'École polytechnique. Je travaillerai tant, tant et tant, qu'il faudra bien qu'on fasse de moi un ingénieur : seras-tu contente alors?

— L'enfant va bien, dit Maryas en approuvant de la tête; il a dit cela d'un ton si vaillant et si décidé que je suis sûr d'avance qu'il tiendra parole. Et toi, Sylvain, n'as-tu rien à promettre à ta mère?

— Je promets à ma mère de travailler tant, tant et tant, que le jour où il me sera permis d'appeler sur mes travaux le jugement du public, elle sera fière de moi.

— Comme si je ne l'étais pas déjà! dit-elle d'un ton de doux reproche.

Quand elle voulut témoigner à Maryas combien elle lui était reconnaissante de tout ce qu'il avait fait pour moi,

— Nous reparlerons de cela une autre fois, dit-il en prenant tout à coup l'air très-affairé. Si je ne me hâte pas de courir à la gare, je vais manquer le dernier train.

Et il partit comme un trait, ayant une demi-heure devant lui pour faire un trajet de cinq minutes.

— Quel original! dit tante Sophie.

XXXIII

Ainsi donc, dans dix ans, jour pour jour, c'est-à-dire le 1er août 1870, je serai libre de tout engagement. Si Dieu me prête vie et bénit mes efforts, je livrerai ma première grande bataille au Salon de 1871. Si je sors vainqueur de la lutte, en serai-je plus heureux? Je me pose souvent cette question. Vaincu, je serai malheureux, ou du moins mon bonheur sera altéré par la défaite. Alors, pourquoi livrer bataille? Parce que c'est la loi de la vie; parce que toute âme vaillante est entraînée par un attrait mystérieux à la lutte, à la souffrance : c'est presque toujours la rançon de la gloire.

LES RUINES D'ANG-KOR-VAT (1).

L'intérêt qu'inspirent à l'Europe savante les ruines de l'Inde et de l'Indo-Chine date déjà de loin. Dès 1562, un médecin célèbre de la Péninsule qui s'était mis au service du Grand Mogol, et qu'on appelait Garcia da Orta, signalait à l'admiration de ses contemporains celles qu'il avait visitées à Ellora; il n'y vit, du reste, qu'une sorte de pandémonium consacré aux dieux infernaux. Vers la même époque, des voyageurs portugais parlèrent avec enthousiasme de celles que l'on contemplait à Ceylan et qui appartenaient au culte du Bouddha. Plus tard, Daniel nous donna ses planches magnifiques; puis Langlès publia ses *Monuments de l'Inde*, qui en étaient parfois la répétition. Il nous serait aisé d'étendre cette nomenclature; mais, nous aimons à le dire, rien ne peut être comparé, dans ce genre, à l'exhumation qui surgit aujourd'hui des forêts séculaires du Cambodge.



Ruines à Ang-Kor-Vat; vue générale. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

L'antique empire de *Khmer*, c'est le nom véritable du pays que nous venons de citer, s'étendait, à l'époque de sa véritable splendeur, depuis le 100e degré jusqu'au 106e de longitude est, et il était compris entre les 8° 50′ et les 14° 50′ de latitude nord. Annexé au vaste pays qui constitue l'empire d'Annam, il est inutile de dire qu'il est dans une décadence absolue.

Les premières notions qui nous furent données, il y a quatre ans, sur les ruines imposantes dont nous nous occupons ici, furent bien sommaires : aussi passèrent-elles comme inaperçues. Un jeune Annamite chrétien, linguiste des plus extraordinaires, en entretint la Société de géographie. M. Petrus Trüong-Vinch-Ki, auquel les langues de l'Europe sont aussi familières que celles de l'Orient, étant étranger aux principes les plus généraux de l'archéologie, ne prononça guère que le nom d'Ang-Kor, devant la docte assemblée, comme l'une des plus grandes merveilles du monde oriental (2).

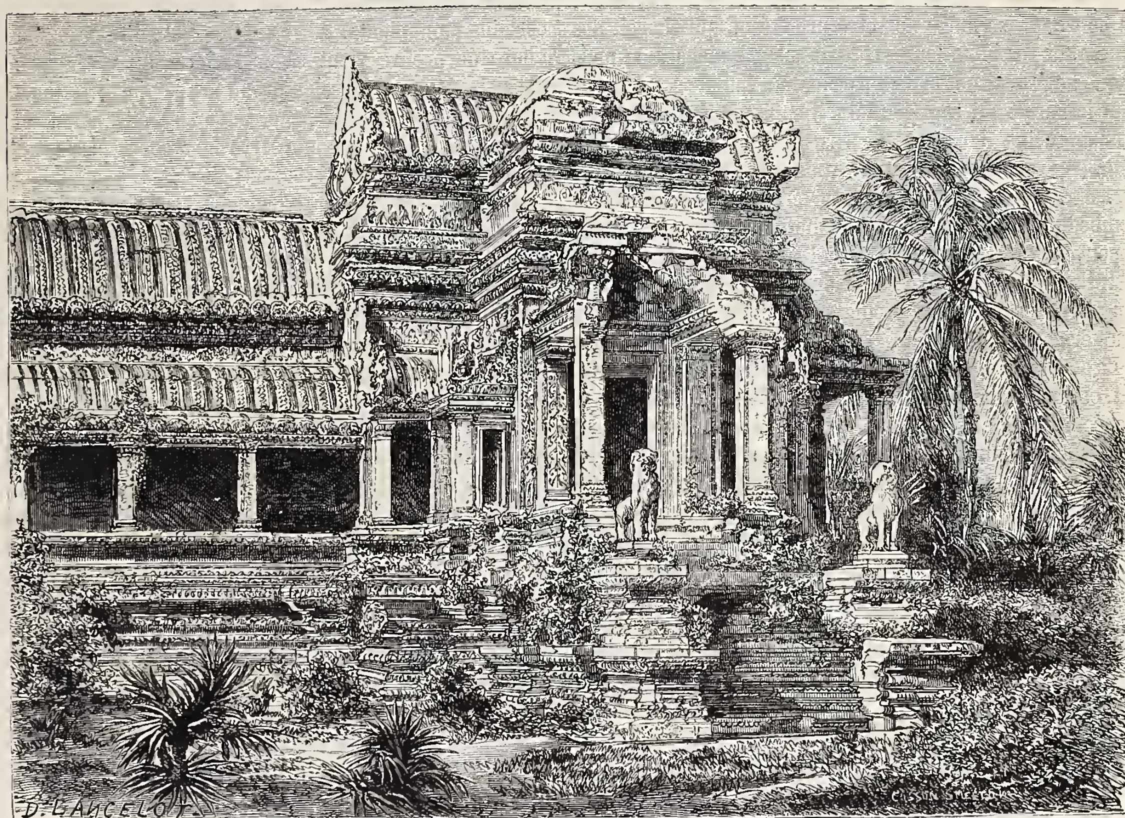
(1) M. Mouhot écrit *Ong-Kor-Vat*. Nous reproduisons ici l'orthographe d'une personne qui est dans le pays d'Annam.

(2) Pour être complétement exact, il faut dire que la Société royale de géographie de Londres avait fait connaître dès l'année 1860, dans le volume XXX de ses Mémoires, les renseignements donnés par MM. E.-F.-J. Forrest et le docteur House, et présentés par James Campbell. Faisons remarquer cependant ici que dans ce précieux mémoire, dont M. Cortambert donna un intéressant extrait, les fameuses ruines sont désignées sous le nom de *Nakon-Wat*.

Plusieurs voyageurs accordent à Ang-Kor-Vat une étendue de quatorze lieues de tour; mais l'enthousiasme de quelques-uns a été beaucoup trop loin en affirmant que ses vastes constructions étaient toutes en marbre blanc. Des blocs de grès, dont le grain est très-fin et dont les masses sont très-résistantes, ont été employés comme matériaux sur toute l'étendue de la cité. Il paraît certain aussi qu'un bronze magnifique et d'un alliage particulier a servi soit à l'ornement des édifices, soit à leur consolidation; il existe même, dit-on, dans certaines parties de la ville, des vasques immenses qui dépassent de beaucoup par leur dimension cette fameuse mer d'airain dont parle l'Écriture sainte.

Temples ou palais, les deux édifices que nous reproduisons ont été photographiés en 1867. Dans l'impossibilité où nous sommes de donner ici les mesures exactes de ces monuments, nous ferons comprendre leur prodigieuse élévation en rappelant que le clocheton du centre est terminé par un cône au sommet duquel huit personnes peuvent se tenir assises. Selon l'artiste auquel on doit ces vues, la pointe de ce cône, qui est en métal, aurait été brisée par la foudre. « J'ai fait grimper des hommes le long des corniches; il y a des dômes entiers, des pointes de pyramides, des flèches de pagodes, qui sont fondus en métal et d'un seul morceau.

» Nous supposions, ne voyant d'en bas que trois autres clochers qui apparaissaient derrière, qu'on pouvait regarder ce palais comme ayant une forme carrée. Quelle erreur! nous avons compté huit palais pareils se poursuivant à l'horizon, et il y en a d'autres plus loin que les grands



Ruines à Ang-Kor-Vat; façade intérieure d'une maison. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

arbres nous ont empêchés d'ajouter à ce nombre. Ce que nous avons vu peut être grand comme une dizaine de Luxembourg. — La première cour contient un vaste bassin (en marbre sans doute), et des statues colossales d'hommes, d'éléphants, de chiens, d'oiseaux, etc. Aux quatre coins sont de larges vasques dont le piédestal est en pierre rouge. Les vasques sont en métal; nous nous en sommes assurés en tirant des coups de revolver sur elles et en y jetant des pierres. » (¹)

La même relation nous parle « de vastes jardins suspendus qui s'étendent, à ce qu'il paraît, à perte de vue sur la gauche. — Nous avons continué pendant sept jours nos explorations sur une étendue de quelques lieues; nous avons vu des palais et des pagodes bien autrement considérables, mais inabordables, et qu'il était impossible de photographier, faute d'espace pour l'objectif. »

Après avoir repoussé certaines conjectures qui pourraient faire regarder comme ayant été les maîtres de ces régions les anciens rois tsiampas, résidant à Ang-Kor la Nouvelle (dont les ruines sont informes, si on les compare à celles d'Ang-Kor-Vat), la relation inédite que nous avons sous les yeux ajoute : « J'ai remarqué que les sauvages kariengs, dont les hordes circulent dans les environs, ont des traits de ressemblance avec les figures des bas-reliefs, lesquelles s'éloignent beaucoup des types siamois, cambodgiens et annamites. Ces Kariengs seraient-ils les descendants dégénérés et barbares de ces fiers soldats qui marchent en bataillons épais et au pas cadencé sur les bas-reliefs? »

Disons que si ces ruines d'un caractère si grandiose sont restées jusqu'à ce jour complétement intactes, elles doivent cet aspect de jeunesse éternelle bien moins au respect quasi religieux des habitants dégénérés qui errent aux alentours qu'à leur faiblesse native de corps et d'esprit, dont le moindre inconvénient est de les rendre impropres à tout effort d'où naîtrait le progrès. Ces pauvres

(¹) Voy. *Bulletin de la Société de géographie*, t. VI de la cinquième série, année 1863, p. 326.

gens, dont un voyageur moderne a pu dire : « A vingt ans, les Annamites sont presque encore des enfants malingres; après cinquante ans, ce sont des vieillards décrépits »; ces pauvres gens, disons-nous, se croient, en présence de ces temples et de ces palais, devant l'œuvre des anges et non devant celle des hommes. Trüong-Vinch-Ki nous a fourni d'ailleurs, dans sa courte notice sur ses compatriotes, une excellente raison du respect qu'ils portent à de pareils monuments; c'est la peur qu'ils ont du démon Arak. Ce génie terrible, gardien des trésors, n'est soumis qu'au pouvoir des bonzes. Jamais richesses de la terre ne sont en péril, dit notre Annamite, dès qu'elles se trouvent placées sous la sauvegarde de ces prêtres. Celui qui tenterait l'enlèvement de la moindre partie d'un trésor quelconque serait à l'instant frappé d'une paralysie absolue. Ici le burlesque se mêle à la terreur qu'inspirent certaines incantations. Au rapport de Trüong-Vinch-Ki, un bonze qui se méfie de votre probité ou qui conçoit des doutes sur vos intentions garde un silence menaçant; mais ce que ne produisent pas ses paroles, un seul de ses regards peut le faire : un seul coup d'œil suffit pour qu'un arbre prenne racine dans votre corps ou pour qu'une barque flotte sur votre sang, et alors vous mourez étouffé. Il est probable que les Siamois, qui portèrent la guerre dans le Cambodge durant l'année 1835, ne furent pas arrêtés par le pouvoir miraculeux des bonzes; car, au dire de M. Forrest, ils auraient enlevé de ces ruines respectées jusqu'alors des richesses vraiment prodigieuses et qu'on ne saurait énumérer.

La découverte, ou plutôt l'exploration tardive d'Ang-Kor-Vat, est un véritable événement dans l'histoire de la science archéologique; et si quelque chose doit surprendre, c'est que les splendeurs de cette ville magnifique soient venues si tard à la connaissance des Européens. Si nous interrogeons à leur sujet les seuls historiens qui auraient pu parler de ces ruines imposantes, nous les trouvons muets. Gaspard Correa, dont on vient d'exhumer l'ouvrage capital, et qui, dès l'année 1511, se trouvait mêlé aux affaires les plus importantes des Indes orientales en sa qualité de secrétaire du grand Albuquerque, se tait sur le royaume de Cambodge, bien qu'il nomme plusieurs fois le pays de Siam. Quarante ans plus tard, Fernand Lopez de Castanheda et J. de Barros, dont les premières éditions paraissent alors, gardent le même silence. En l'année 1559, enfin, l'infortuné Camoëns, revenant de la Chine à Goa, fait naufrage à l'embouchure de ce fleuve Mécong que nos compatriotes viennent d'explorer si savamment; il ne nomme pas davantage la ville gigantesque en ruines; si le grand poëte se plaît à rappeler en vers magnifiques ses malheurs, ce sont les villes de Sion et de Babylone qui reviennent douloureusement à sa mémoire, et la cité antique à laquelle conduisent les eaux du fleuve ne revient pas une seule fois dans ses accents plaintifs. Il en est de même si l'on consulte les écrivains qui succèdent aux historiens et au poëte national des Portugais; un silence de mort règne sur la ville abandonnée, et c'est seulement trois siècles après qu'un zélé missionnaire et un martyr de la science révèlent son nom et quelques-unes de ses merveilles aux antiquaires européens [1].

Comme Pompéi ou comme Herculanum, la ville du Cambodge n'a pas été ensevelie sous les cendres d'un volcan ou sous des coulées de lave; elle est enfouie sous une forêt. Il faut avoir contemplé la nature des tropiques dans sa puissance exubérante pour se faire une juste idée de la promptitude avec laquelle un grand édifice peut être démantelé, sans être complétement renversé, par cet amas confus de végétaux parasites, par cette variété de plantes auxquelles l'humidité du ciel suffit pour qu'elles croissent en dépit de l'aridité de la pierre. Laissez faire les siècles, laissez apparaître la terre végétale, qui seule produit les arbres de grande dimension, et, à la longue, le réseau de sombre verdure que percent çà et là quelque palmier élégant, quelque colosse de ce monde végétal, dérobera à tous les regards les ruines des plus puissantes cités. Il faudra, pour que ces monuments reparaissent, qu'une armée de travailleurs, unie aux efforts d'une troupe d'éléphants, détruise l'œuvre incessante de la nature. Les observations du botaniste peuvent seules alors indiquer la marche des siècles, et l'antiquité des œuvres de l'homme ne peut être constatée que par les cercles concentriques de quelques grands végétaux. C'est à cette méthode de la science que l'archéologie américaine a dû de pouvoir spécifier l'âge de certains monuments. A Ang-Kor-Vat, dit-on, un autre genre de preuve vient saisir l'odorat du voyageur : les exhalaisons ammoniacales produites par les déjections des chauves-souris sont si pénétrantes, qu'elles supposent la longue accumulation d'une sorte de *guano* superposé d'âge en âge par ces animaux.

Jusqu'ici, les souvenirs légendaires du pays des Laos, unis aux conjectures de la science européenne, sont restés insuffisants pour constater l'âge probable de cette grande ville abandonnée. C'est bien là qu'il faut répéter l'exclamation naïve du poëte oriental : Quel a été ce peuple? quels dieux a-t-il adorés? [1]

Les caractères architectoniques de certains monuments semblent répondre cependant à l'une de ces questions : ils paraissent empreints du style qu'on remarque chez les nations vouées au culte du Bouddha. La connaissance approfondie des manuscrits annamites dévoilera peut-être un jour ce mystère. Tout ce qu'on peut dire maintenant, c'est que la race des anciens Laos, dont les origines sont si peu connues, a joué dans l'humanité un rôle dont on ne peut contester la supériorité, surtout en présence des monuments que nous reproduisons. Cette nation, si bien étudiée par M. Francis Garnier, l'habile historien de la féconde expédition française à laquelle on doit l'exploration du Mécong [2], était très-supérieure à la race qui peuple aujourd'hui le Cambodge; mais on ne peut se le dissimuler, tout est encore à découvrir pour nous dans son histoire, et la grande énigme que recèlent ces incomparables monuments est encore à deviner.

La deuxième vue, obtenue par la photographie, nous donne une idée de ce que pouvait être l'architecture civile à Ang-Kor-Vat; elle représente la façade intérieure d'une maison. Nos zélés voyageurs avouent qu'ils ont été contraints de choisir non pas la partie de l'édifice la mieux conservée, mais bien celle qu'il était le plus facile de reproduire. On ne peut imaginer avec quelle profusion l'art statuaire a essayé d'orner cette élégante construction. Non-seulement l'extérieur est décoré de statues et de figures symboliques d'animaux, mais elles ont été multipliées également dans les appartements.

[1] Mgr Pallegoix et M. Mouhot. Ce dernier voyageur, dont la relation si curieuse a été insérée dans le *Tour du monde*, est mort, le 10 novembre 1861, à Luang-Prabang.

[1] Selon M. E.-F.-J. Forrest, ce serait un monarque cambodgien, nommé Bua, qui aurait fondé la grande cité abandonnée deux siècles environ après l'ère du Christ; il aurait appelé alors les prêtres bouddhistes de Ceylan.

[2] Ce beau fleuve, dont il faut écrire désormais le nom ainsi : *Mei-kong*, cesse d'être navigable vers les 20 degrés de latitude nord, longtemps avant de pénétrer sur le territoire de Yun-nan. La plus grande partie de son cours, néanmoins, a pu être reconnue, en 1867, par l'expédition que commandait le savant et courageux capitaine de frégate Doudard de Lagrée. On est d'autant plus fondé à supposer que ses sources sont éloignées, que vers le 27e degré de latitude nord, c'est-à-dire à la limite extrême de la province de Yun-nan, le volume des eaux du fleuve est déjà considérable.

Puisque nous mentionnons ici l'intérieur de ces splendides édifices, peut-être n'est-il pas hors de propos de faire observer que les salles sont, en général, d'une médiocre dimension; c'est, du moins, ce que dit Forrest à propos des ruines qu'il a visitées. Les meubles qui garnissaient ces appartements n'ont pas disparu complétement; le voyageur que nous opposons ici à l'explorateur anglais a rencontré dans une vaste salle « des débris informes, réduits pour ainsi dire en poussière, prouvant que des meubles en bois étaient là morts de vieillesse. — Nous trouvâmes, ajoute-t-il, leurs cuivres très-peu oxydés. »

En donnant des types divers de la nation des Stengs [1], en rappelant que ces hommes que l'on flétrit du nom de sauvages ont un angle facial et des traits bien différents de ceux qu'on remarque chez les Cambodgiens et les Annamites, Mouhot nous fait connaître d'une façon probable la race infortunée à laquelle sont dus les magnifiques monuments dont il ne peut parler sans enthousiasme. Il se demande quel est le Michel-Ange inconnu qui a tracé de sa main puissante ces gigantesques édifices, et ne le pouvant trouver parmi les peuples misérables avec lesquels il a vécu et dont il connaît les idées étroites, il en dote sans hésitation la race aryenne.

Sous l'influence des communications qui lui ont été faites par Phra-Somdetch-Mongkut, l'ancien roi de Siam, dont tout le monde vantait à bon droit l'érudition, Mouhot nous transmet les légendes qui, d'âge en âge, sont venues jusqu'à nous, et qui, à défaut de notions positives, ne peuvent pas être complétement écartées; nous y renvoyons le lecteur (voy. le *Tour du monde*, deuxième semestre de l'année 1863, p. 225), ainsi qu'aux importants travaux de l'évêque Pallegoix. Ici, l'art vient en aide aux conjectures de l'érudition, et il n'est pas jusqu'à l'effigie de ce roi lépreux qu'on dit avoir été taillée dans la pierre au temps des premières splendeurs de la cité, qui ne puisse nous éclairer sur la race des fondateurs d'Ang-Kor. Dans l'état actuel de la question, toute conjecture serait prématurée. Pour se faire une idée raisonnable sur ces ruines et sur le peuple puissant qui les a édifiées, il faut attendre l'entière publication du Voyage que préparent les compagnons de l'infortuné de Lagrée; alors seulement la science pourra soulever un coin du voile qui nous cache tant de merveilles.

UNE MALICE DE PHILOSOPHE.

Nous sommes chez lord Ashley, chancelier de l'échiquier, à Exter-House, London. Quatre illustres personnages se placent à une table de jeu. Non loin d'eux s'assoit un commensal de la maison, carnet et crayon à la main. Plusieurs parties se succèdent: l'homme au carnet ne démarre pas de son fauteuil; il ne cesse de prendre des notes en fixant attentivement les joueurs, tant qu'à la fin ceux-ci, s'en inquiétant, lui demandèrent quel était l'objet d'une attention aussi soutenue. — Le voici, milords: quand je vous ai vus tous quatre réunis, j'ai mis à exécution un dessein que je nourris depuis longtemps, celui de faire mon profit des pensées qu'échangeraient entre eux des hommes de haute distinction, tels que ceux qui entourent cette table. Si vous le désirez, je suis en mesure de vous rappeler, mot par mot, tout ce que vous avez dit depuis le commencement de la séance.

Nos lecteurs devinent la suite: l'insignifiance de la conversation, la répétition des mêmes phrases d'argot de jeu, les observations sur les cartes tombées, les critiques, les interjections passionnées sur le hasard des cartes, tout était si plat ou si fastidieux, qu'après deux ou trois minutes les quatre seigneurs, d'un mérite réel, se levèrent en riant et abandonnèrent le jeu.

L'homme au carnet était Jean Locke, l'illustre auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*.

Quoique âgé de deux cents ans, le procédé de Locke, s'il était renouvelé, ne perdrait rien de son efficacité. La conversation des joueurs, et de beaucoup d'autres, n'a pas fait de progrès.

L'expérience du philosophe réussirait encore, et l'on pourrait la tenter quelquefois avec espoir de succès pour arracher quelques hommes de cœur à des habitudes vulgaires.

Lutte contre ta paresse et fais-toi des amis qui ne soient pas tes flatteurs. ***

PRONOSTIC DE PLUIE.

Voy. p. 298.

Lorsqu'on aperçoit très-distinctement, et comme si elles s'étaient rapprochées, des montagnes éloignées qui, dans le pays où l'on se trouve, ne se distinguent ordinairement qu'à travers une atmosphère brumeuse, on prend pour un présage de pluie cette remarquable transparence de l'air. On est rarement trompé, parce qu'en effet ce phénomène correspond à un important accroissement d'humidité interposée entre l'observateur et la montagne. Voici ce qui se passe:

L'air est généralement chargé de myriades de particules organiques, débris et germes de végétaux et d'animaux microscopiques: la transparence d'une petite colonne d'air n'en paraît pas troublée, et la vision à courte distance est nette; mais il n'en est pas de même lorsque la vue doit percer une masse atmosphérique de plusieurs myriamètres, et l'horizon paraît brumeux. Qu'il survienne un courant d'air humide, et tout aussitôt les particules végétales et animales qui troublaient la transparence de l'air se chargent d'humidité, s'alourdissent et descendent sur le sol. L'air reprend sa transparence, et les montagnes lointaines apparaissent comme si on allait les toucher. Alors les chances de pluie se multiplient en raison des courants d'air humide qui ont envahi l'atmosphère.

LA MAISON DE MEDRANO.

HISTOIRE D'UNE NOUVELLE ÉDITION DU DON QUICHOTTE.

Voici une maison espagnole d'aspect bien vulgaire à coup sûr, quoique par son architecture elle remonte au seizième siècle; et jamais il ne nous fût venu à la pensée de la faire figurer dans ce recueil, si elle ne devait au plus illustre de ses anciens hôtes une réputation qui s'est transmise d'âge en âge. Miguel Cervantes avait subi une captivité rigoureuse chez les Algériens; il fut ensuite emprisonné en Espagne, dans cette petite maison, pour le motif le plus futile. C'est ce que nous avons eu déjà occasion de raconter [1]. Sans revenir sur la curieuse anecdote, empruntée à don Eugenio de Hartzembusch, nous allons essayer de rappeler ici l'honneur singulier rendu de notre temps à Cervantes dans ce réduit même où sa verve satirique lança mainte imprécation contre la fatuité provinciale et contre la prétention vaniteuse.

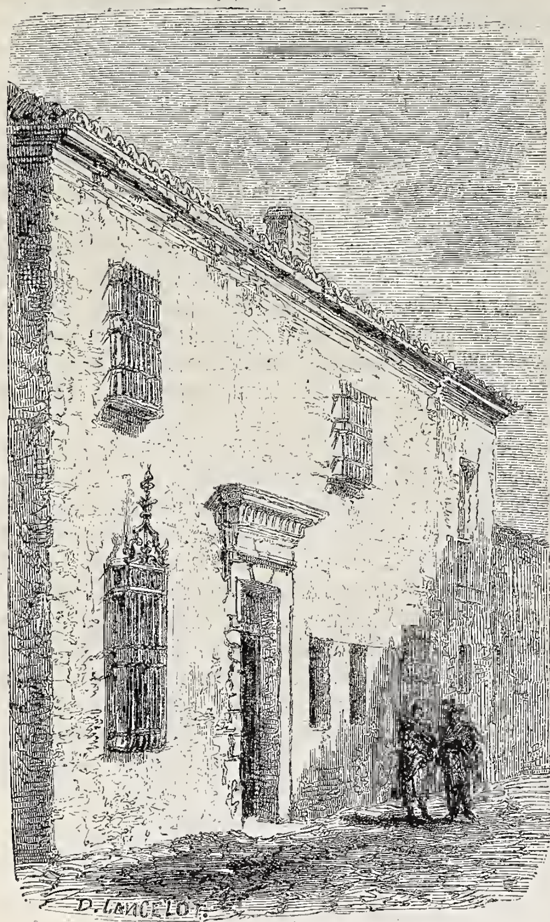
Après avoir épuisé en l'honneur du génie malheureux

(1) Ce sont probablement des hordes analogues aux Kariengs dont il a été parlé plus haut.

(1) T. XXXIII, 1865, p. 58.

toutes les formules, non pas seulement de l'admiration, mais presque du repentir national; après avoir élevé à Cervantes des statues et des bustes qui ne suppléent pas au beau portrait de Jaureguy, qu'on n'a jamais pu retrouver, voici ce que quelques esprits d'élite imaginèrent pour rendre un dernier hommage à celui qu'on a surnommé trop pompeusement l'Homère espagnol.

Au temps où il était collecteur des impôts dans cette province de la Manche qu'il devait rendre à jamais célèbre, Cervantes, comme nous venons de le dire, avait été enfermé pendant quelques jours dans la maisonnette située à l'extrémité d'un bourg qu'on appelle encore l'Argamasilla de Alba. C'était là qu'il avait conçu le plan de son admirable roman, et que tout animé de l'ironie charmante



Maison où fut emprisonné Michel Cervantes, à Argamasilla de Alba. Dessin de Lancelot.

qui égaye et colore son œuvre, il en avait écrit les premiers chapitres. Cette maison délabrée, conservée par un pieux souvenir, est devenue la propriété d'un infant. Or, un jour on résolut d'y transporter le matériel d'une imprimerie, et de donner au monde une édition du *Don Quichotte* supérieure en beauté et en correction à toutes les précédentes, depuis celle qu'on avait imprimée en 1605 chez Cuesta. Notons que cette première édition, qui fourmille de fautes ridicules, parce que son auteur ne put la revoir, se vend un prix énorme quand une heureuse fortune la fait passer sous les yeux de quelque amateur (1).

Le propriétaire de la maisonnette d'Argamasilla de Alba était bibliophile. C'est dire que les clefs en furent remises facilement à ceux qui n'avaient d'autre projet en la visitant que d'exalter la gloire de Cervantes; et M. Rivadeneyra, l'habile éditeur des chefs-d'œuvre nationaux, lorsqu'il exprima le désir de mettre à exécution le projet dans lequel il devait être servi si efficacement par don Juan Eugenio Hartzembusch, reçut le meilleur accueil.

Ainsi que le fait très-bien observer M. Rivadeneyra, ce n'était pas chose aisée que de transporter dans un tel séjour, et de les disposer convenablement surtout, les nombreux objets indispensables aujourd'hui pour l'organisation d'une typographie bien ordonnée. La description qui nous a été conservée de la disposition intérieure des lieux ne le fait que trop bien comprendre. Il a fallu plus que du zèle, activé par une louable intention, pour créer un chef-d'œuvre de typographie dans de pareilles conditions. On ne put cependant composer l'histoire de l'*Ingenioso hidalgo* dans l'espèce de cabanon où avait été enfermé Cervantes. Le lieu était trop obscur. Partout où le jour ne pouvait pénétrer suffisamment, on se vit réduit à se servir d'un éclairage artificiel (1), et ce fut grâce à ce moyen que dans l'obscur cachot où, selon toute probabilité, Cervantes avait conçu le plan du *Don Quichotte*, on parvint à obtenir deux tirages de l'œuvre immortelle : l'un est de format grand in-8, l'autre est de format in-18 carré. Le prologue si soigneusement élaboré par Hartzembusch a été imprimé à Madrid : c'est un petit chef-d'œuvre d'érudition dans lequel on a présenté, sous une forme concise, l'incroyable amas de recherches accumulées en Espagne sur le roman de Cervantes, et où sont signalées les fautes échappées à l'auteur, soit par suite d'une composition précipitée, soit par absence d'épreuves lors de l'impression faite sur une copie défectueuse, soit enfin parce que la vue de Cervantes était très-affaiblie. Il ne faut pas, du reste, une grande sagacité pour voir, par exemple, que dans une certaine portion du célèbre roman la femme de Sancho Pança se nomme *Mari Gutierrez*, et dans d'autres chapitres *Tereza Panza;* ou pour remarquer que le héros même du livre est appelé tour à tour *Quijada, Quesada, Quejana* et *Quijana :* toutes ces bagatelles sont signalées et rectifiées dans nombre de notules dont on n'a point embarrassé le texte, et qui se trouvent répétées à la fin des grandes divisions par livres. L'admiration pour l'illustre prisonnier de la maison de Medrano n'y perd rien, bien entendu, et la littérature espagnole proclame toujours comme son souverain maître l'auteur de *Don Quichotte*.

Y por cuanto alumbra el sol
Las naciones mas distantes,
Proclaman hoy á Cervantes
Rey del ingenio español.

(Et d'autant que le soleil — Éclaire les nations les plus lointaines, — On proclame aujourd'hui Cervantes — Roi du génie espagnol.)

(1) Voy. Vincent Salvá, *a Catalogue of spanish and portugueze books with occasional literary and bibliographical remarks*; London, 1826, in-8. — C'est dans cet excellent répertoire, devenu fort rare lui-même, qu'est éclaircie de main de maître la bibliographie primitive du *Don Quixote*. Vincent Salvá est venu mourir à Paris en juin 1849 (il était atteint du choléra lorsqu'il y arriva). Cet habile bibliographe prouve déjà que l'auteur du chef-d'œuvre national s'abandonnait à certaines distractions tout au moins bizarres. M. Hartzembusch affirme cependant que jusqu'à ce qu'il ait vu de ses yeux le manuscrit du *Don Quichotte*, il ne pourra se persuader que Cervantes ait pu commettre toutes celles qu'on lui attribue.

(1) La cave de la maison de Medrano servait de prison, la bourgade d'Argamasilla de Alba ne possédant point de geôle publique. L'incarcération de Cervantes, obtenue à la demande d'un certain Pacheco, le prototype de don Quichotte, ne fut pas, heureusement, de longue durée. La maison de ce personnage était à l'extrémité de la bourgade; mais il n'en reste que quelques murs. On la montre aux étrangers comme étant la propre habitation du chevalier de la Triste-Figure; on désigne même aux curieux l'ouverture d'une fenêtre par laquelle durent voler dans la cour, avant de périr par les flammes, Esplandian, don Girongilio, Garaya et Pintiquinestra.

LE ROITELET A MOUSTACHES.



Le Roitelet à moustaches et son nid. — Dessin de Freeman.

Les roitelets sont, avec les troglodytes et les pouillots, les plus petits de nos oiseaux de France et d'Europe. Leur taille n'excède guère trois pouces et demi. Certains papillons de nuit les égalent par l'envergure.

C'est en hiver qu'on est le mieux à même d'observer ces oiseaux. Ils viennent par paires dans les arbres verts de nos jardins; ils voltigent avec une extrême rapidité parmi les branches, s'y cramponnent dans toutes les positions, se suspendent aux plus frêles rameaux la tête en bas, explorent avec leur petit bec fin comme une aiguille le feuillage et l'écorce pour y découvrir quelque menu gibier à leur usage, puis se perchent, se mettent en boule, et s'endorment pressés l'un contre l'autre, à la façon des colibris.

Nous possédons deux espèces de roitelets : le *roitelet huppé* et le *roitelet à moustaches*. Ce dernier, que représente notre gravure, a le sommet de la tête d'un jaune aurore bordé de traits noirs; deux autres lignes, également noires, figurant des moustaches, descendent du bec sur les côtés du cou. Le dessus du corps est d'un vert olivâtre; le dessous, d'un gris cendré légèrement teinté de roux. Deux courtes bandes blanchâtres traversent les ailes vers leur milieu.

Ces oiseaux nichent souvent dans les pins ou dans les ifs, quelquefois dans les charmilles, près de nos habitations. Leur nid, fixé à l'extrémité d'une branche, est une boule creuse, avec un trou sur le côté; il est composé des matières les plus délicates, de mousse fine, de cocons de chenilles et d'aigrettes de chardons. La femelle y dépose de cinq à sept œufs oblongs, grisâtres, parsemés de quelques points roux, ne dépassant pas le volume d'un pois.

LE ROBINSON DU DÉSERT.

RÉCIT VÉRIDIQUE.

En 1861, vers la fin de l'automne, le froid devint tout à coup intense dans les immenses plaines de l'Amérique du Nord, contrées alors sauvages, sans routes, sans habitants. Deux fois chaque année seulement, à époques régulières, ces vastes solitudes étaient traversées par les troupeaux de buffles que poursuivent des bandes de sau-

vages plus redoutables encore que les farouches animaux qui fuient devant elles. Mais à l'époque où commence ce récit, les chasses avaient cessé.

Deux hommes, M. Baldwin-Mollhausen, un savant, et son compagnon de voyage, erraient seuls dans ces effroyables déserts. Les trois chevaux qui leur servaient de monture, surpris par le froid, épuisés de fatigue, étaient tombés l'un après l'autre pour ne plus se relever, et comme les voyageurs traversaient la crique des collines sablonneuses, la mule qui portait leur bagage et les précieuses collections qu'avait rassemblées M. Baldwin, frappée par une bise glacée, s'affaissa tout à coup, roula à terre et mourut.

Que devenir dans ce pays perdu, loin de toute habitation, de tout secours, sans ressource aucune, sans le moindre moyen de transporter les riches fourrures, les animaux rares, les plantes inconnues, les échantillons de minéraux, de pierres, les spécimens, les curiosités de tout genre, dont chacune avait son histoire ; trésors sans prix, amassés au péril de la vie, et seule propriété du malheureux étranger?

M. Baldwin ne s'inquiéta point trop : il savait que trois ou quatre fois l'an ces vastes plaines sont traversées par le courrier qui va du fort Kearney à la Rivière-Plate. Comptant sur ce passage régulier, les deux voyageurs déballèrent la petite tente indienne qui durant tant de nuits les avait abrités; ils la dressèrent, toutes leurs collections y furent entassées, et ils y vécurent du reste de leurs provisions : chair de buffle salée et séchée, riz, maïs; le tout en petite quantité, mais, à leur avis du moins, suffisant pour attendre le secours sur lequel ils comptaient. Ce secours tarda beaucoup : la poste n'arrivait pas. Outre la faim, les voyageurs avaient à craindre la dent des loups qui errent au travers de ces solitudes sans bornes, et les flèches et les casse-tête de sauvages plus à redouter que les loups. Tout cela, ils le savaient; mais leur courage ne défaillait pas.

Cependant, un jour, ce fut avec un tressaillement de joie qu'au loin M. Baldwin distingua enfin le joyeux tintement des clochettes de la poste. Les six mules du courrier approchaient à plein galop, et les voyageurs se crurent sauvés. Hélas! dès qu'il fut proche, le conducteur, instruit de leur détresse, déclara que sa voiture était pleine : ce n'était pas sans risquer beaucoup qu'il consentirait à se charger d'un homme de plus; quant à en loger deux, c'était chose impossible, et accepter le moindre bagage serait une insigne folie que certes il ne ferait pas. Il prendrait l'un des deux hommes, c'était tout; mais il promettait d'envoyer au secours de l'autre en arrivant à la première station, éloignée d'environ cent cinquante kilomètres (trente-huit à quarante lieues!).

Un seul devait partir. Lequel resterait?... Ils s'en remirent au sort, et ce fut M. Baldwin-Mollhausen qui perdit. D'un seul bond, son compagnon s'élança dans la chaise de poste, et les six mules repartirent au grand galop.

Celui qui restait, immobile, les suivit des yeux. Il ne voyait plus que la neige blanche, que le brouillard gris, et il regardait encore. Il écouta... depuis longtemps le tintement des clochettes s'était perdu dans le grand silence du désert, et il écoutait toujours. Il restait là, seul, debout, sans mouvement, sans parole, jusqu'à ce qu'enfin il tomba à terre, accroupi, la tête dans ses genoux. Il ne criait pas, il ne pleurait point; il concentrait en vain toutes ses forces : la pensée s'éteignait en lui. C'était cependant un homme brave, un homme de cœur; il songea enfin à l'œil qui voit tout, à la protection qui embrasse tout; il pensa à Dieu, qui est partout, et le courage lui revint.

Aucun des affreux dangers qui le menaçaient ne lui était inconnu; il s'efforça de parer à tous. D'abord, il fit la revue de ses armes; il avait des munitions. Il réunit, rassembla, tassa la neige qui couvrait la terre tout autour de lui pour s'en faire un rempart contre celle qui tomberait du ciel. La muraille de neige qu'il éleva garantirait sa tente des vents glacés. Le long d'une rivière profondément encaissée, qui coulait près de là, il ramassa, il réunit autant de bois qu'il en put rassembler, abattre, charrier et traîner au seuil de sa porte, où il empila le tout. Des tas de couvertures formaient son lit, un creux dans la terre lui servait de foyer; et comme le courrier s'était solennellement engagé à lui envoyer du secours avant la fin de la quinzaine, il divisa en quatorze portions égales, dont il ne consommerait qu'une part chaque jour, le peu de provisions qui lui restaient; il crut s'être ainsi mis assez en garde contre la faim. Ensuite, après avoir attisé son feu et fait cuire une de ses rations de viande et de riz, épuisé de fatigue et d'émotion, il se glissa sous ses couvertures pour y attendre la nuit... la première nuit à passer seul dans le désert!

Le silence et la solitude lui parurent bientôt si difficiles à supporter que, pour se faire compagnie à lui-même, il s'essayait à parler tout haut; mais le son creux de sa voix lui faisait peur.

Trop tôt le soleil disparut derrière d'épais nuages; ses derniers rayons rougissaient encore la plaine toute blanche de neige, lorsqu'un vent glacial apporta à l'oreille du malheureux les hurlements furieux des loups qui se rassemblaient par troupes au fond du ravin où, peu de jours auparavant, s'était abattu le dernier cheval des voyageurs. Il ne restait plus du cadavre que ses os rongés et luisants; des harnais, que leurs boucles d'acier rouillées : pourtant les féroces animaux s'acharnèrent et hurlèrent toute la nuit sur ces hideux débris. Pour unique distraction, le malheureux M. Mollhausen, écoutant malgré lui ces cris affreux, cherchait à se rendre compte du nombre d'ennemis que bientôt peut-être il aurait à combattre, et, tout en recommençant ce terrible calcul, frissonnait sous ses fourrures. Il finit par céder à la fatigue, s'endormit, et quand, le lendemain, la faim le réveilla, il faisait déjà grand jour.

Il coupa une entaille sur la perche qui soutenait sa tente pour se faire un almanach. On était au 16 novembre : cette marque, c'était un jour de passé, et en la faisant il se disait qu'à la Noël, sans aucun doute, que bien avant même, il se trouverait en sûreté à la Mission, au milieu de ses amis. Néanmoins, ce second jour de solitude fut long, difficile à supporter; déjà les forces lui manquaient; en charriant son bois, il boitait; en portant son eau, il chancelait comme un homme ivre.

Assis sur son lit, tout découragé, en guise de tabac il bourra sa pipe de feuilles de saule desséchées, et, l'œil fixé sur son chaudron où cuisait une poignée de maïs, il restait absorbé dans sa tristesse, lorsque la plaine nue qui s'allongeait au devant de sa tente se peupla tout à coup, et plusieurs cavaliers, chassant devant eux quelques bêtes de somme, se dirigèrent vers sa porte. Il se tenait sur l'éveil, ses armes prêtes, et attendait de pied ferme les nouveaux venus; mais dès qu'il les vit de plus près, il reconnut les Delawares, tribu amie, déjà à demi civilisée par les missionnaires.

Les sauvages s'arrêtèrent à portée de fusil, et l'un d'eux, se détachant du groupe, s'adressa en anglais à M. Baldwin, qui le pria immédiatement d'entrer. Sans la moindre hésitation, le sauvage vint amicalement s'asseoir aux côtés de l'homme blanc et le solliciter de se joindre à eux. Il lui représenta la rigueur croissante de la saison; il

énuméra les dangers qui le menaçaient, insista sur l'impossibilité d'être secouru par les siens, et la troupe entière le supplia de consentir à abandonner ses bagages et de sauver sa vie en partant avec eux.

— Les loups, lui dit le Delaware, ne vous laisseront de repos ni jour ni nuit; vous n'aurez plus ni paix ni trêve. Si vous êtes découvert par les Pawnies, et vous le serez! ces tribus barbares, aussi ennemies des faces pâles que de nous, ne vous laisseront pas échapper; vous serez volé, tué, scalpé; rien ne vous tirera de leurs mains. Ne comptez sur aucun secours. Les blancs de la Mission ne risqueront pas leurs bons chevaux, leur argent et leur vie, pour sauver un homme isolé que déjà ils croient perdu. Allons, allons... venez avec nous, et ne tardons pas!

Malheureusement pour lui, M. Baldwin avait foi dans la parole du courrier, dans la fidélité de son compagnon de voyage, dans la loyauté de ses compatriotes. Sa probité, d'ailleurs, ne lui permettait pas de renoncer à la possession de marchandises de valeur dont une partie ne lui appartenait pas. Persuadé que jamais il ne pourrait être oublié par les siens, comptant sur des moyens de transport préparés pour lui, à ce qu'il se figurait: ses amis, répéta-t-il, le sauveraient, lui et ses bagages, il en était certain, et il répondit aux offres bienveillantes et désintéressées des Delawares par un non décisif.

Alors, se levant avec lenteur, l'Indien déploya d'un air fier sa haute taille, et dit :

— La parole d'une face pâle est plus pour toi que le ferme bon vouloir, que la main ouverte et le cœur fidèle d'un peau-rouge. Tu as fait ton choix : puisses-tu ne pas t'en repentir!

Il tendit une dernière fois la main à M. Mollhausen, et, sans s'arrêter, sans qu'un seul sauvage se fût retourné, tous, se dirigeant vers le sud, s'éloignèrent lentement, abandonnant le voyageur à sa destinée.

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE D'UN BALLON.

Suite. — Voy. p. 210, 251, 291.

VIII

LES ÉPISODES DE LA DESCENTE.

Notre pauvre aérostat dégonflé est gisant sur le sol, et nous nous apercevons qu'il est bien endommagé à la suite de ce traînage terrible qui a failli nous coûter la vie. Pendant que je le fais plier pour le mettre dans la nacelle, un enfant accourt, portant péniblement sur son épaule la partie de fer de notre ancre qu'il a ramassée à trois kilomètres de l'endroit où nous avons terminé notre course vertigineuse. Il me raconte que l'un des becs de cette ancre était enfoncé dans le sol au pied d'un arbre... La violence de la traction imprimée par le ballon poussé par la rafale l'a brisé comme un fétu de paille. S'il avait été bien forgé, fabriqué de bon fer, il aurait dû plier et ne pas rompre; nous n'aurions pas couru autant de dangers, et B... n'aurait pas la tête fendue. Heureusement pour mon ami, un brave médecin de campagne a pu le panser séance tenante et le conduire dans une auberge de la ville voisine, que je ne connais pas encore. N'est-il pas temps de savoir où le vent nous a jetés comme une feuille qu'il aurait détachée de sa tige?

Les paysans qui nous entourent parlent un français douteux; mais si douteux qu'il soit, il est suffisamment clair pour nous assurer que nous ne sommes pas sur des terres ennemies. Ce clocheton que j'aperçois est celui de la petite ville de Z..., non loin des bords du Rhin; l'Alsace nous ouvre ses bras hospitaliers; c'est la choucroute traditionnelle qui nous attend pour réparer nos fatigues et nos émotions.

Nous avons couru un train d'enfer, car après trois heures de traversée aérienne nous avons sillonné un espace de trois cents kilomètres. La locomotive est un cheval fourbu à côté de notre nacelle d'osier, qui aurait pu cette fois lui rendre des points à la course.

L'Hirondelle est pliée dans sa nacelle; d'autres paysans accourent, et sont stupéfaits de nous apercevoir, car ils ont entendu dire que nous tombions du ciel. Ils n'ont jamais vu de ballon, et ils ne peuvent croire que cet amas d'étoffe informe a pu nous permettre de planer dans les airs. — Une forte tête de l'endroit se met à nous railler, et affirme à voix basse que nous sommes des mystificateurs, et que notre panier est venu par le chemin de fer. — Une jeune ingénue nous demande si nous voyageons *dans* notre ballon; elle se figure, l'innocente Alsacienne, que c'est à l'intérieur de la sphère de soie que les voyageurs se tiennent assis, comme dans la voiture recouverte d'un demi-cylindre en toile où elle va conduire son lait au marché. — Mes affirmations ont peine à la détromper.

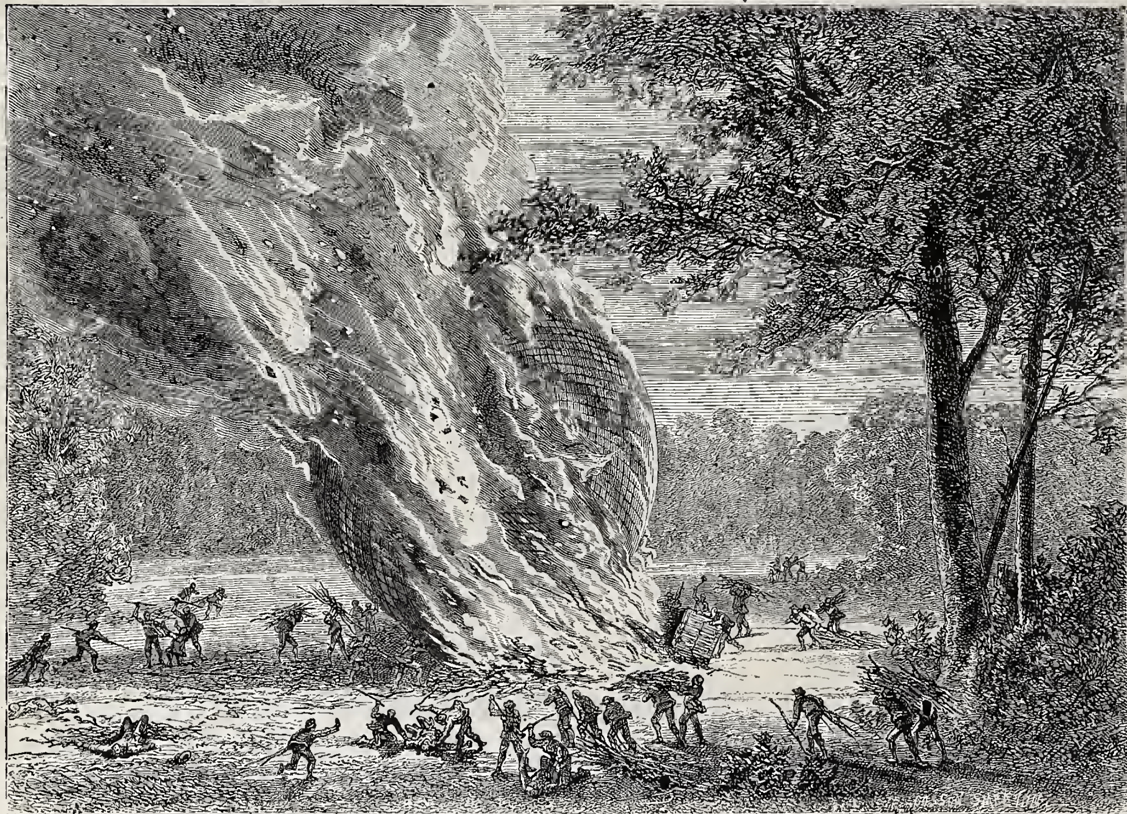
Il reste dans le panier de notre nacelle quelques bouteilles de vin que je distribue aux braves gens qui m'ont aidé, et je m'aperçois que les habitants du pays de la bière ne méprisent pas les produits de la Bourgogne. Quelques pièces blanches distribuées achèvent de m'attirer la popularité la plus complète. Au moment où je me dispose à rejoindre mon ami B..., j'aperçois une bande de paysans qui s'avance... A leur tête marche un tricorne; c'est l'autorité qui fait son apparition sous la forme d'un garde champêtre qui vient dresser un procès-verbal. — Notre ballon, dans son traînage, a brisé quelques branches qui appartiennent à plusieurs propriétaires... L'un d'eux est un membre influent du conseil municipal, un avare fort riche, selon ce que m'assurent ceux qui m'entourent. Il vient me réclamer cent francs pour le *délit* que j'ai causé... il voulait dire dégât, le pauvre homme, et il ne craint pas de demander cent fois la valeur des branches que le vent nous a fait enlever. — Un autre me réclame cinquante francs; un troisième, quarante. Chers fils de l'Alsace, vous voulez faire payer bien cher l'hospitalité que vous donnez à un voyageur aérien; mais je tiens à faire procéder à une expertise en règle. — La *vox populi* m'informe qu'on veut m'exploiter, et si j'ai contre moi l'autorité, j'ai conquis en ma faveur la majorité des braves paysans qui m'entourent. Je laisse mon membre du conseil municipal apprécier le dégât en compagnie du garde champêtre, et je retourne à l'auberge où mon ami B..., attablé avec quelques paysans, fait couler des flots de bière mousseuse dans leurs verres.

On m'acclame, on m'entoure, et il faut que je raconte les péripéties de notre voyage. Charmantes causeries que celles de la descente en ballon! de grands yeux intelligents vous écoutent, et l'on est joyeux d'inspirer à tous l'amour des voyages en ballon, et de se faire un peu l'apôtre de la navigation aérienne. Malgré mon enthousiasme, la plupart de mes auditeurs craindraient de se fier à la nacelle d'un ballon; mais quelques-uns plus hardis ne demanderaient pas mieux que de me suivre. Je leur raconte mes exploits précédents, et comme mes récits les amusent, je leur cite quelques hauts faits des grands aéronautes.

Ce qui étonne surtout ces braves gens, ce sont les histoires que je leur rapporte sur les dangers courus autrefois par les aéronautes au moment de la descente, dangers qui étaient le fait de l'ignorance populaire, et non du vent ou de la tempête.

« Mes bons amis, leur dis-je, aujourd'hui vous m'ouvrez les bras, vous m'écoutez, et vous trinquez avec moi. Il n'y

a pas très-longtemps, les ballons, peu connus, exerçaient dans certaines campagnes une terreur superstitieuse, et les aéronautes, considérés comme des hommes dangereux, étaient parfois roués de coups par les paysans. Eugène Godard m'a souvent dit qu'il avait été obligé de se défendre contre des attaques vraiment incompréhensibles, et qu'il ne sortait sain et sauf de la lutte que grâce à un pistolet qui donnait à réfléchir à ses agresseurs. En Angleterre, les paysans se sont parfois portés sur les ballons aux excès les plus inimaginables. — Il y a une vingtaine d'années, un habile aéronaute anglais, nommé Yongs, opérait sa descente au milieu de la forêt de Leicester. Le globe de soie s'abat dans un carrefour, et des forestiers ignorants, qui n'avaient jamais entendu parler de l'étonnante découverte des Montgolfier, se sauvent d'abord épouvantés. Quand Yongs a pris terre, la curiosité les pousse à s'approcher de cet être extraordinaire qu'ils ont vu descendre du ciel. La sphère d'étoffe les épouvante encore; mais ils regardent l'aéronaute, et le trouvent assez semblable aux autres hommes. Yongs les appelle, les rassure, leur demande l'aide de leurs bras : leur crainte renaît; ils croient avoir affaire à quelque mauvais génie dont il faut fuir le contact.



Ballon incendié par des forestiers, en Angleterre. — Dessin de Yan' Dargent.

Quelques-uns de ces hommes, les plus ignorants, lui adressent des injures, d'autres commencent à lui jeter des pierres. — Yongs indigné, plein de courage, s'élance, la rage dans le cœur, contre ses agresseurs; on le terrasse, on l'accable de coups. Quelques forestiers se jettent sur l'aérostat, le retiennent; d'autres détachent la nacelle d'osier et veulent la brûler. Ils apportent du feu pour exécuter ce projet barbare; mais ils étaient loin de soupçonner qu'un gaz combustible emplissait la sphère de soie. A peine la nacelle commence-t-elle à flamber, que l'aérostat prend feu. Le spectacle est extraordinaire : une flamme s'échappe du ballon, effroyable et brillante; elle s'élance dans l'air; elle grandit à vue d'œil, et tout l'aérostat n'est bientôt plus qu'un foyer immense. Les forestiers de Leicester se sauvent épouvantés, terrifiés; leur effroi est si grand qu'ils abandonnent le malheureux aéronaute blessé et tristement accroupi à terre à côté de son pauvre ballon, qui n'est plus qu'une poignée de cendres! Voyez, ajoutai-je, jusqu'où peuvent conduire l'ignorance et la superstition! elles sont capables de mener au crime. »

Mes auditeurs sont remplis d'émotion par ce récit véridique, et leurs poignées de main me permettent de leur dire que si le vent me pousse encore vers ces parages, je ne manquerai pas d'ouvrir ma soupape béante, afin de descendre parmi eux et de jouir encore de leur bonne hospitalité.

Cependant mon garde champêtre revient. Pendant son absence, on m'a affirmé que tout ce que j'avais cassé ne valait pas plus de vingt francs, que le propriétaire conseiller municipal était riche, et que j'ai cassé quelques branches sur les arbres d'un pauvre homme qui ne réclame rien.

Je refuse au riche propriétaire les cent francs qu'il demande, et, me retournant vers le pauvre paysan, je lui mets deux louis dans la main. Le conseiller furieux voit tous les rieurs se tourner de mon côté, et n'ose pas trop montrer sa colère; il me menace d'un procès, mais j'attends encore son papier timbré [1].

Deux jours après, *l'Hirondelle* rentrait tristement au logis, comme un vieil invalide couvert de blessures. Nous l'étendons à terre, et nous constatons avec peine que bien des coutures sont nécessaires pour réparer les trous et les fentes que le traînage y a ouverts. Une bonne ouvrière

[1] Quoique l'*Histoire d'un ballon* forme un récit dont la marche est composée, nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que pas un des épisodes qui s'y trouvent n'est une fable.

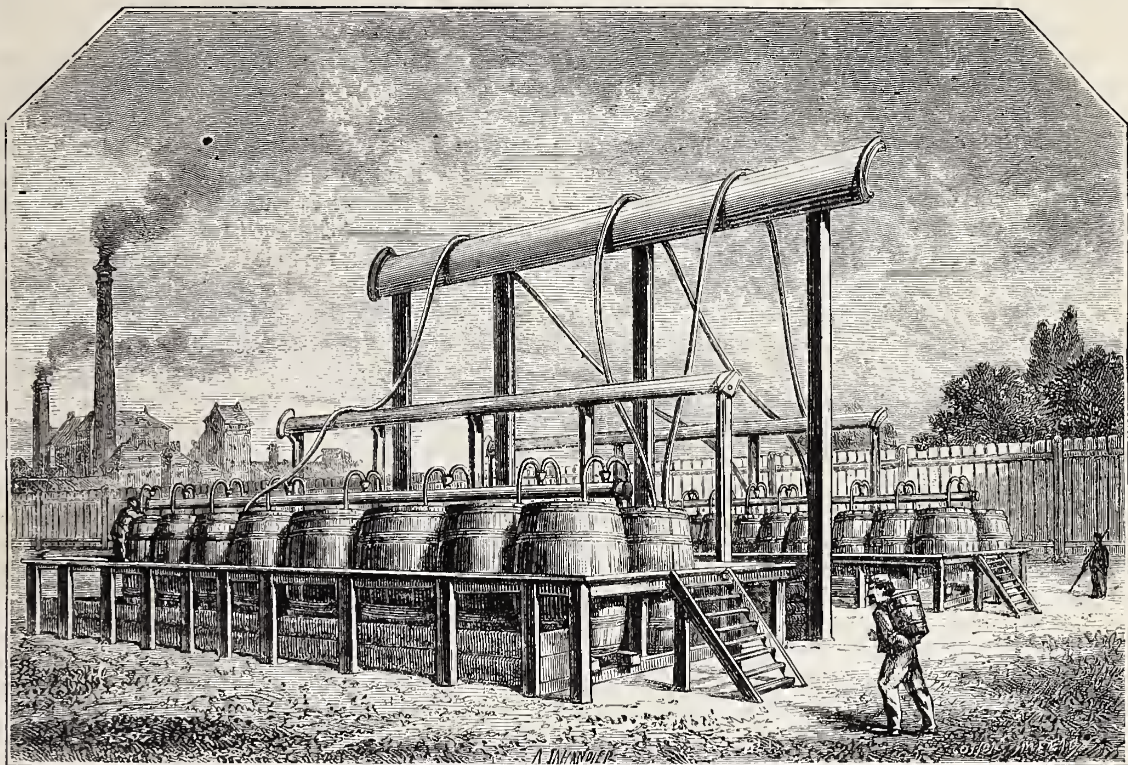
fera toutes ces pièces, un vernissage achèvera de réparer *l'Hirondelle* et de permettre à notre ballon de voler à de nouveaux succès.

IX

NOUVEAUX PROJETS. — UN VOYAGE AU-DESSUS DE LA MÉDITERRANÉE.

A peine le ballon est-il réparé, que de son côté mon ami B... est complétement guéri. Sa blessure est cicatrisée et fermée. Ce dont il n'est pas guéri, c'est de son amour frénétique pour la navigation aérienne. Pendant qu'il était convalescent, je lui ai prêté quelques brochures traitant de l'aéronautique, où il a lu des voyages extraordinaires, entre autres la fameuse expédition de Green, qui, parti de Londres en ballon, est descendu au centre de l'Allemagne, après avoir traversé la mer, la France, et navigué toute une longue nuit dans les airs. Il a lu encore les voyages fantastiques en ballon de Jules Verne et d'Edgard Poë. Jaloux de ces exploits, il veut les surpasser et entreprendre un voyage aérien vraiment extraordinaire.

— Mon cher ami, me dit-il un jour, que diriez-vous d'une traversée maritime en ballon? On a bien été deux fois par la voie de l'air d'Angleterre en France... Si nous tentions de faire dans le sens inverse la traversée de la Manche, de partir des côtes avoisinant le Havre et de descendre en Angleterre?



Batterie pour préparer l'hydrogène pur. — Dessin de Jahandier.

— Êtes-vous fou? lui dis-je; pouvons-nous raisonnablement nous fier à un vent qu'il faudra attendre, et qui pourra changer subitement, pour nous lancer dans les profondeurs de l'océan Atlantique? Nous voyez-vous tous les deux au-dessus des flots, sans lest et forcés de descendre au milieu de la mer! L'idée seule m'en donne la chair de poule.

— Si cette traversée ne vous sourit pas, au moins ne voyez-vous pas quelque autre projet à tenter, quelque expédition vraiment digne d'illustrer à jamais notre navire aérien?

— Écoutez, lui dis-je, j'ai déjà pensé à toutes ces choses, et avant de nous embarquer dans une expédition périlleuse, il faut d'abord prendre toutes nos précautions. — Nous nous servons habituellement de gaz de l'éclairage; pourquoi ne ferions-nous pas de l'hydrogène pur? Il nous faut des tonneaux, du fer et de l'acide sulfurique. Il n'est rien dans ces produits qui soit difficile à trouver. Notre *Hirondelle*, gonflée d'hydrogène pur, aurait une force ascensionnelle de 1 100 kilogrammes environ. Si nous ne sommes que deux dans la nacelle, avec nos vivres, nos provisions, nous aurons encore à disposer de 600 kilogrammes de lest Avec ce poids, nous devons rester peut-être quarante-huit heures dans les airs, et alors nous pourrons raisonnablement tenter de grands voyages. Dans ces conditions, ce n'est pas la Manche que je veux traverser, c'est la Méditerranée. — A l'époque de l'année où nous sommes, le vent du nord souffle dru et rapide. Si vous voulez, nous allons à Marseille, où l'un de mes amis possède une propriété sur le bord de la mer, nous faisons construire une batterie à gaz hydrogène, et quand le vent du nord voudra bien souffler, nous gonflons *l'Hirondelle*, nous partons à la grâce de Dieu, et vingt-quatre heures après nous abordons en Algérie. Êtes-vous homme à m'accompagner?

Pour toute réponse, mon ami B... se jette dans mes bras. C'est un garçon toujours prêt à risquer une expédition hasardée; le danger, il n'y pense jamais, et mon projet lui cause une joie que je renonce à définir.

Quelques semaines après, si vous aviez passé près de la villa de R..., à douze lieues environ à l'est de Marseille, vous eussiez pu voir, à quelques kilomètres de la mer, une installation aérostatique bien organisée. Des poutres solides, plantées dans le sol, pouvaient être reliées entre elles par de grandes toiles de cinq mètres de haut, et formaient une enceinte où l'aérostat devait se gonfler à l'abri du vent. Derrière ces toiles, une série de tonneaux étaient rangés

les uns à côté des autres pour servir à la préparation de l'hydrogène pur. Ils étaient disposés, dans des dimensions beaucoup plus modestes, comme ceux que nous avions vus fonctionner au gonflement du remarquable ballon captif de l'Exposition universelle. Un fabricant, amateur des ballons, nous avait fourni gratuitement toute une série de tonneaux de petites dimensions, que nous avions fait communiquer entre eux par des tubes de plomb. L'acide sulfurique et le fer étaient tout prêts à réagir sur l'eau pour en isoler l'hydrogène; *l'Hirondelle*, couchée au milieu de l'arène, n'attendait plus que le gaz pour se soulever de terre... Il ne manquait rien à notre expédition... rien que l'essentiel, c'est-à-dire le vent du nord. Par une fatalité qui nous désola pendant de longues journées, des bouffées chaudes de vent du sud soufflaient continuellement, sans trêve ni relâche.

Un matin, lassé d'attendre le bon plaisir des courants aériens, je dis à mon ami B... : « Si, pour nous faire la main, nous gonflions notre ballon? malgré le vent du sud, nous partirions, et nous ferions encore pour cette fois un voyage terrestre. Nous aurons soin de ne pas nous éloigner beaucoup, et nous attendrons ainsi le vent du nord avec d'autant plus de patience que nous nous occuperons à nous promener au-dessus des nuages. »

Ce qui fut dit fut fait. Mais que nous étions loin de soupçonner les aventures vraiment extraordinaires qui nous attendaient, et comme nous nous doutions peu des résultats de ce voyage que nous considérions d'abord comme une simple excursion de touriste!

Le matin de bonne heure, l'hydrogène pur pénétrait dans les flancs de *l'Hirondelle;* toute la journée et toute la nuit suivante, nos aides opèrent le gonflement, bien plus lent que dans l'usine à gaz, où l'on dispose d'une pression considérable. En vingt-quatre heures, *l'Hirondelle* est prête à partir. Elle se balance avec énergie sous l'effort du vent du sud qui souffle sans cesse. Le matin, nous entassons dans la nacelle nos provisions, nos instruments, et nous partons, pensant être bientôt de retour. Le vent nous pousse sur terre, nous n'irons pas loin.

L'Hirondelle s'élève avec rapidité; elle s'élance comme un oiseau à travers une couche de nuages épais que nous traversons, et qui nous cachent complétement la terre comme un écran opaque.

Nous arrivons dans une nappe d'air froide, glaciale. Le thermomètre à terre marquait 18 degrés centésimaux à l'ombre; ici, il s'abaisse assez rapidement à 2 degrés au-dessous de zéro. Le soleil brille, étincelant au-dessus de nos têtes, et, malgré le froid qui nous pénètre, il nous brûle la figure.

Les nuages se déroulent à nos pieds avec rapidité; nous les voyons courir comme une procession de géants qui projettent des ombres épaisses sur des vallées de vapeurs.

Le spectacle dont nous jouissons est incomparable; l'azur du ciel, au-dessus de nos têtes, n'est terni par aucun cumulus, et pas le moindre cirrus ne vient rompre la monotonie superbe de ce dôme bleuâtre. A l'horizon, l'immense océan de vapeurs au-dessus duquel nous planons se confond avec le ciel en une brume incertaine qui forme autour de nous un cercle majestueux dont notre nacelle occupe le centre.

La soie de notre aérostat se tend sous l'ardeur des rayons solaires, et le baromètre nous indique par le mouvement de son aiguille que nous nous élevons avec rapidité. — J'inscris sur mon registre de bord mes observations, et j'écris les chiffres donnés par le psychromètre et le thermomètre. Pendant ce temps, mon ami B... prépare le déjeuner, car notre estomac est encore vide, et nous allons prendre notre repas au milieu de ce pays enchanté, où les vapeurs dérobent la terre à notre vue.

Le baromètre est immobile, et nous planons à un niveau constant, à 3 700 mètres au-dessus du plancher terrestre. Le froid est toujours assez vif, et *l'Hirondelle* tourne sur elle-même d'une manière insolite. Elle se livre à des rotations fréquentes et inusitées qui semblent nous indiquer qu'elle est entraînée par un courant rapide.

Nous dévorons avec un appétit aérien un poulet que nous accompagnons de pain frais et d'un verre d'excellent vin. Mon ami B... jette un gros os par-dessus bord, et il croit que je plaisante quand je lui dis qu'il va délester l'aérostat. Nous voyons notre banderole tressaillir, et le baromètre nous indique que nous avons monté de quelques mètres. Un simple os de poulet a suffi pour produire ce mouvement, tant est sensible à la moindre variation de poids un ballon bien équilibré dans l'air!

Midi et demi. — L'ombre du ballon se projette très-nettement sur les massifs de nuages que nous voyons voguer sous nos pas. Elle grandit et diminue, suivant que l'aérostat monte et descend. Je fais remarquer cette ombre à B..., et mes derniers mots sont répétés par un écho. Quelle est cette voix qui se fait entendre? Je pousse un cri, et l'écho me le répète encore... C'est le ballon qui, de sa large poitrine, me renvoie, comme un dôme, le son que j'ai fait entendre. Son appendice inférieur est ouvert, et nous voyons l'intérieur de notre aérostat, dont les côtes s'élèvent gracieusement au-dessus de nos têtes.

L'ombre de notre ballon prend un aspect singulier; elle s'entoure subitement d'une auréole lumineuse, colorée, qui augmente sensiblement d'intensité. Voilà un véritable arc-en-ciel qui la ceint d'une admirable écharpe aux couleurs irisées. Ce sont sans doute de petites paillettes de glace dont les nuages sont formés qui produisent la décomposition des rayons lumineux. Quoi qu'il en soit, ce phénomène est vraiment merveilleux, et nous ne pouvons nous lasser de le contempler, jusqu'au moment où, passant sur des nuages plus plats, plus unis, il disparaît tout à coup.

Une heure. — Quelques nuages se sont formés au-dessus de nos têtes. L'horizon est beaucoup plus brumeux que tout à l'heure. Les vapeurs que nous avons au-dessous de notre nacelle deviennent un peu plus grises. On dirait que la pluie est proche.

Notre boussole ne nous sert absolument à rien, car nous ne voyons pas la terre, et il nous est impossible de savoir quelle est la direction que nous avons prise. Toutefois, au départ, le vent du sud soufflait avec force; n'est-il pas certain que nous nous dirigeons vers le nord, et que nous sommes déjà loin de la mer au-dessus de la France?

Le ballon commence à descendre, et nous ne jetons que de petites poignées de lest pour que la chute ne puisse pas s'accélérer; mais nous le laissons revenir à des niveaux inférieurs. A 800 mètres de haut, nous sommes très-près des nuages, qui doivent, par conséquent, être suspendus à 700 mètres environ au-dessus du sol. A ce moment, je viens d'entendre un bruit étrange, inusité dans ces régions... je regarde mon ami B..., qui écoute comme moi, attentif et surpris. Chose singulière! c'est un mugissement plaintif, monotone, comme le bruit de la mer. Quelle est cette musique étrange, et pourquoi, malgré nous, nous jette-t-elle dans un trouble dont nous ne pouvons nous défendre?

— Je ne me trompe pas, m'écriai-je, c'est le bruit de la mer que nous entendons.

Et subitement, comme pour dévoiler ce mystère incompréhensible, j'ouvre violemment la soupape, dont les clapets résonnent d'une manière sinistre au-dessus de nos têtes. — Le ballon descend, traverse la couche de nuages

au-dessus de laquelle nous avions plané pendant longtemps, et ce que nous voyons se dérouler sous nos yeux, ce ne sont ni les campagnes ni les forêts... c'est la nappe immense de la mer qui s'étend de toutes parts à l'horizon jusqu'à perte de vue, et dont le murmure imposant monte comme une harmonie plaintive... Subitement, sans rien dire, mon ami B..., comme terrifié par ce spectacle inattendu, jette coup sur coup deux sacs de lest par-dessus bord. Nous remontons rapidement au-dessus des nuages qui ont cessé de former une couche sans intervalles... Ils sont maintenant séparés les uns des autres comme des flocons de neige, et à travers les interstices de ces masses de vapeur, c'est bien la mer que nous contemplons au loin... Quelques barques sont balancées par ses flots verts, dont la nuance d'émeraude couvre de toutes parts la surface immense qui s'étend sous notre nacelle... Nous ne voyons pas au loin le moindre indice de côtes, et rien, rien que le ciel, les nuages et l'océan!

Comment le vent du sud a-t-il pu nous lancer vers le sud? Où sommes-nous? Qu'allons-nous devenir?

Notre situation est tellement bizarre, tellement inattendue, que sur le premier moment elle produit dans mon esprit une sorte de confusion analogue à l'incertitude d'un rêve; mais bientôt la raison me revient. Le ballon, en bon état, est toujours arrondi au-dessus de nos têtes; notre provision de lest est abondante. — Nous sommes au-dessus de la mer à notre insu, sans soupçonner notre direction; mais n'avons-nous pas encore de longues heures à planer dans l'atmosphère? Sans nous décourager, cherchons à débrouiller ce mystère.

— Il faut absolument, dis-je à B..., savoir dans quelle direction nous marchons. Sortez la boussole, et je vais tâcher de me rendre compte de notre route.

Quand on plane au-dessus des champs à une faible hauteur, il n'est pas difficile de voir, en ballon, quelle est la ligne que l'on suit dans l'air; mais au-dessus d'une mer dont les flots sont en mouvement, et lorsqu'on est séparé de ces flots par une légion de nuages qui courent, la détermination est bien plus difficile. — Toutefois je procède à mes observations avec le soin le plus scrupuleux. Notre guide-rope qui pend de notre cercle va me tirer d'embarras. Je place mon œil contre cette corde, et, la suivant dans toute son étendue, je vise un point sur la mer. Je regarde en même temps la boussole. Je vois le guide-rope, cette ligne verticale, se déplacer au-dessus de petites vagues blanches qui avaient laissé sur la mer un amas d'écume. — Triomphe! m'écriai-je, nous nous dirigeons vers le sud, nous sommes en pleine Méditerranée.

J'étais bien persuadé de l'exactitude de mon observation, confirmée par la présence de la mer. Mais ce que je ne pouvais expliquer, c'est que nous étions partis des côtes par un vent du sud qui avait dû nous lancer au nord sur le Gard, sur la Vaucluse. Absorbé par ces pensées, je regardais mélancoliquement les nuages qui sillonnaient avec majesté les plages invisibles de l'air; on aurait dit une armée de géants qui s'avançait à la conquête de quelque monde inconnu... ils couraient, ils couraient, et je remarquais qu'ils s'éloignaient de nous avec une rapidité vertigineuse, qu'ils s'enfuyaient vers les profondeurs de l'horizon du nord. — Tout à coup cette observation me fait comprendre pourquoi nous sommes ainsi égarés au-dessus des flots dans notre humble panier d'osier.

La suite à une autre livraison.

LES COLONNES DE LA MAISON-CARRÉE, A NIMES.

« Considérez, disait le Poussin (si versé dans l'architecture et la décoration en général), considérez les colonnes de ce temple (la Maison-Carrée); mais considérez surtout ces jeunes filles qui passent et dont de telles colonnes ne sont que des copies. »

Il y a, selon les Grecs, deux sortes de parfaite beauté : celle de l'homme, dont la dignité est le caractère distinctif, et celle de la femme, consistant dans la *vénusté*, ou beauté de Vénus, c'est-à-dire dans l'élégance et la grâce. Telle colonne, la dorique, répondait par ses proportions à la beauté virile; telle autre, l'ionique, à la beauté féminine.

L'appui dont on peut le moins se passer, c'est l'appui que l'on trouve en soi-même. Mme BLANCHECOTTE.

BABA-IAGA.

CONTE RUSSE.

Un veuf qui avait une fille s'était remarié. La marâtre haïssait sa belle-fille, la battait et songeait au moyen de la faire périr. Une fois, que le père était sorti, elle lui dit :

— Va trouver ta tante ma sœur, et prie-la de te prêter une aiguille et du fil : je veux te faire une chemise.

Cette tante était Baba-Iaga, la sorcière aux pieds osseux. La jeune fille n'était pas sotte : elle alla d'abord trouver sa vraie tante, et celle-ci lui dit ce qu'elle avait à faire quand elle arriverait chez Baba-Iaga.

Elle trouva Baba-Iaga dans sa chaumière, occupée à filer.

— Ma mère m'a envoyée te prier de lui prêter une aiguille et du fil pour me faire une chemise.

— Bien; assieds-toi et file.

La jeune fille s'assit; Baba-Iaga sortit et dit à sa servante :

— Va faire chauffer un bain et lave-moi cette jeune fille; fais bien attention que je veux la manger à mon déjeuner.

La jeune fille, entendant cela, faillit mourir de peur; elle va prier la servante :

— Ma bonne amie, allume le bois, mais verse l'eau dessus; apporte l'eau dans un crible.

Et elle lui donna un mouchoir.

Baba-Iaga attendait; elle vint à la fenêtre et demanda :

— Files-tu, ma chère enfant?

— Je file, ma chère tante.

Baba-Iaga s'éloigna; la fille donna au chat un morceau de lard et demanda :

— Peut-on sortir d'ici?

— Oui, dit le chat. Voilà un peigne et une serviette : prend-les et sauve-toi. Baba-Iaga te poursuivra, et quand elle sera près de toi, jette derrière toi la serviette : elle deviendra un large fleuve; si Baba-Iaga le passe et se rapproche de toi, jette le peigne : il deviendra un bois si épais qu'elle ne pourra le traverser.

La jeune fille prit le peigne et la serviette et se mit à fuir.

Les chiens voulurent l'arrêter : elle leur jeta un morceau de pain, et ils la laissèrent aller.

Les portes voulurent la retenir : elle les graissa avec du beurre, et elles la laissèrent passer.

Le chat s'était assis à sa place et filait. Quand je dis qu'il filait... il embrouillait tous les fils.

Baba-Iaga vint à la fenêtre et demanda :

— Files-tu, ma fille?

— Je file, ma chère tante, reprit le chat en contrefaisant sa voix.

Baba-Iaga entre dans la chaumière, et elle voit que la jeune fille s'est sauvée. Elle commença à battre le chat,

lui reprochant de n'avoir pas crevé les yeux de la fillette.

— Il y a longtemps que je te sers, répliqua le chat; tu ne m'as jamais rien donné, pas même un os : elle m'a donné du lard.

Elle se fâcha contre les chiens, la porte, la servante : tous répondirent de même qu'ils la servaient depuis longtemps et n'en avaient jamais rien reçu, tandis que la jeune fille leur avait fait à tous des cadeaux.

Baba-Iaga, montée sur un pilon, s'élance à la poursuite de la jeune fille. La jeune fille met son oreille à terre et entend venir la sorcière maudite; elle jette la serviette derrière elle, et voilà qu'une large rivière se met à couler.

Baba-Iaga, arrivée à la rivière, grince des dents de fureur; puis elle retourne chez elle, ramène ses bœufs et leur fait boire la rivière. Elle se remet à poursuivre la jeune fille.

Comme elle approchait, la jeune fille jeta son peigne : un bois épais s'élève à l'instant. Baba-Iaga eut beau s'efforcer de passer, elle dut retourner à la maison.

Quand la jeune fille revint chez elle, son père lui demanda :

— Où as-tu été?

— Ah! mon père, dit-elle, ma mère m'a envoyée chercher du fil et une aiguille chez ma tante Baba-Iaga, et Baba-Iaga voulait me manger.

— Ma fille, comment as-tu fui?

Elle raconta toute l'histoire.

Quand le père eut appris cela, il entra dans une grande colère et se débarrassa de sa femme. Puis il vécut heureux et en joie. J'ai été chez lui, j'y ai bu de l'hydromel et de la bière. C'était une vraie bénédiction! (1)

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 119, 167, 199, 231, 263, 295.

TROISIÈME PARTIE.

COLLECTION DES INSECTES A ÉLYTRES. — COLÉOPTÈRES.

Instruments spéciaux.

Outre les outils que nous avons indiqués, le collectionneur d'insectes à élytres aura besoin des suivants :

1° *Filet à cercles* (fig. 44). — Cet instrument est destiné à fouiller les feuilles sèches, les détritus dans lesquels

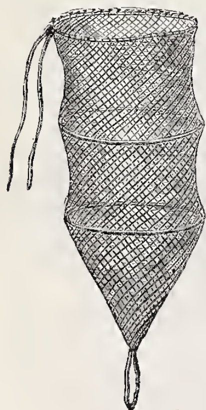


Fig. 44.

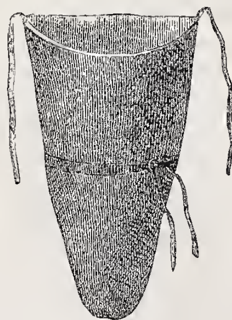


Fig. 45.

se cantonnent un grand nombre de coléoptères d'espèces et de tailles différentes. Il est semblable à un verveux à prendre le poisson. C'est un sac soutenu par deux cerceaux de baleine, fermé à une extrémité, ouvert à l'autre, mais muni d'un caoutchouc ou d'un lien. Chaque extrémité porte une poignée de corde par laquelle on le saisit pour le secouer devant soi sur la *nappe* étendue à terre. Ce filet peut avoir environ un mètre de long; on le replie en rapprochant les deux cerceaux, et il n'a alors que leur épaisseur, plus celle du filet, que l'on fait aussi fin et à aussi petites mailles que l'on veut.

(1) Traduit du russe par Louis Léger.

2° *Sac à baleine* (fig. 45). — Quand on gratte, au moyen du couteau, les lichens, les mousses, etc., qui garnissent le tronc des arbres, on reçoit tous les détritus dans un sac de toile dont l'ouverture est garnie d'une forte baleine sur la moitié de sa circonférence et d'une corde sur l'autre; d'où il suit que l'entrée prend la forme d'un D. Si l'on appuie la corde contre l'arbre, elle cédera, et la baleine, maintenant le sac ouvert, lui fera prendre la forme d'un croissant.

On place une coulisse avec son cordon au milieu de la longueur du sac, ce qui permet de ne faire le tri des insectes que plus tard, quand on aura le temps; jusque-là, ils restent enfermés avec les débris. On racle au-dessous de la coulisse fermée, puis on l'ouvre; tout tombe, et l'on referme aussitôt, afin que les insectes n'aient pas le temps de s'envoler.

3° *Tamis.* — Il est indispensable pour fouiller les fourmilières, où vivent une assez grande quantité de coléoptères très-curieux à étudier et de très-petite taille. La matière qui le compose est indifférente, pourvu qu'il ait des ouvertures capables de laisser passer les insectes que l'on chasse. Il faut, dans tous les cas, qu'on ait soin de le couvrir, sous peine de se voir envahi par les fourmis, dont le contact n'est pas toujours agréable.

4° *Sac verni.* — Au lieu du tamis, qui n'est pas toujours facile à loger dans le *sac à dos*, on emploie quelquefois un sac en moleskine — cuir souple — dont on met le côté verni en dedans, et dont le fond est fait par un cercle de toile métallique de la grandeur d'une assiette. Au haut du sac on ajoute une coulisse d'étoffe pour empêcher les fourmis de sortir, et, au besoin, on soutient les côtés du sac par trois ou quatre petites baguettes enfoncées dans des coulisses de ganse cousues à l'extérieur, afin que le sac puisse se replier sur lui-même comme le *filet à cercles* ci-dessus.

5° *Bocaux* ou *cloches* en verre, restant à la maison, et dans lesquels on place les matières que l'on rapporte du dehors et que l'on soupçonne contenir des insectes à l'état de nymphe ou de larve. Ils sortiront de là à l'état parfait, fournissant souvent de très-beaux ou très-rares échantillons.

6° *Faucheur.* — Le chasseur de coléoptères et autres insectes à élytres en trouvera beaucoup sur les herbes et les fleurs. Aussi, pour accélérer sa chasse, promène-t-il autour de lui son filet à manche, en imitant le mouvement du faucheur, à la cime des herbes. L'ouverture est placée verticalement et l'impulsion assez forte pour emporter les insectes avec quelques débris. On se recule de quelques pas, on vide tous les deux ou trois coups sur la nappe, et l'on cherche.

7° *Cornets de papier fort* dans lesquels on place les carabiques la tête la première. De cette façon, ils ne peuvent se tourmenter ni dévorer leurs voisins comme dans une boîte. Bien entendu, on ferme le cornet derrière eux.

Les coléoptères, — dont on connaît bien en ce moment cent mille espèces, — ont une physionomie tellement typique qu'on les distingue facilement à première vue, et cependant la diversité entre eux est très-grande, non-seulement sous le rapport de la taille, car on y trouve les plus grands et les plus petits des insectes, mais encore comme couleurs, formes et conditions biologiques.

La suite à une autre livraison.

UNE ÉCOLE.



Dans l'école, par de Loose. — Dessin de Pauquet.

Je n'ai pas lu les rapports de M. l'inspecteur, mais je suis persuadé que voici une bonne école. Ce vieux maître m'inspire confiance : j'aime à lui supposer un grand fonds de bonté sans faiblesse. Sa fille, qui l'aide, est aussi pour moi, à première vue, une garantie morale : elle est charmante, et son aimable physionomie, où je lis un accord sympathique de raison et de douceur, me paraît témoigner en faveur du père. Qui a su bien élever ses enfants a déjà un titre sérieux pour élever ceux des autres.

« C'est par l'exemple de sa propre vie, dit excellemment M. Jules Simon ([1]), c'est par sa tenue dans l'école, par la réserve, la douceur et la fermeté de sa parole; par le bon choix des modèles d'écriture, des sentences inscrites sur les murs de l'école, des livres de lecture et de classe; par des anecdotes citées à propos, par de bons conseils que l'occasion fait naître; c'est, en un mot, par l'ensemble de sa conduite que l'instituteur, en vrai père, fait l'éducation de ses élèves. Il n'y a rien à lui prescrire pour cela; il suffit qu'il soit homme sensé et honnête homme. »

La chambre est modestement meublée, mais on y voit clair et on y respire; la discipline ne paraît pas bien sévère, mais ce petit monde a l'air heureux et paisible. Ce bras levé tout là-bas, au fond, vous inquiète? non, regardez mieux : c'est un jeune moniteur qui ne bat que la mesure; il enseigne le chant à ses condisciples rangés en cercle devant lui. On a quelque méfiance dans notre pays à l'égard des écoles mixtes : on peut avoir raison. Les Américains pensent, au contraire, qu'on ne saurait habituer de trop bonne heure les enfants des deux sexes à se connaître, à se lier d'amitié : « Ils grandiront ensemble, disent-ils, et il y aura moins d'inconnu et de hasard dans les mariages. » L'argument a du bon; je ne crois pas cependant qu'il suffise pour rassurer tous les esprits. Le mieux, quand, faute de ressources, les écoles mixtes sont inévitables, est non-seulement de bien choisir le maître, mais de regarder de très-près à ce que peuvent être sa mère, sa femme ou ses filles.

J'entends d'ici une femme sage dire à son mari : « — Tu soupçonnes? c'est assez; pas de brebis galeuse! Je veux répondre de mes petites filles comme toi de tes garçons. — C'est une grosse affaire que de chasser un élève! — C'en serait une bien plus grosse sur notre conscience que de laisser la méchanceté et le vice corrompre le troupeau tout entier. — On criera! — Les honnêtes gens, en apprenant la vérité, nous défendront, et de toute manière nous aurons fait notre devoir. A la grâce de Dieu! » — C'est ainsi que, certainement, penseront et agiront les instituteurs et les institutrices de l'enfance, lorsque l'on fera entrer en ligne de compte, avant de leur confier une école, leur caractère autant que leur savoir-faire.

Il faudrait, de plus, habituer la population de nos campagnes à quelque considération pour les maîtres d'école, malgré la médiocrité de leur rémunération. Comment? en

([1]) *L'École.*

donnant l'exemple. Je voudrais voir l'instituteur invité de temps à autre à s'asseoir à la table de M. le maire, même à celle de M. le sous-préfet. Les maîtres d'école ne seront jamais riches : que du moins ils soient honorés, si l'on veut qu'ils soient respectés des parents, des élèves, et surtout qu'ils se respectent toujours eux-mêmes!

LE ROBINSON DU DÉSERT.

RÉCIT VÉRIDIQUE.

Suite. — Voy. p. 329.

Durant une dizaine de jours, d'affreuses tempêtes de neige menacèrent d'enterrer vif dans sa tente le malheureux voyageur. Il ne courait plus le risque de mourir de faim de sitôt, un quartier d'antilope laissé par les généreux Delawares ayant accru ses provisions; mais, atteint de douleurs intolérables, il était devenu tellement boiteux qu'il lui fallait se traîner à quatre pattes, sur ses genoux et sur ses mains, pour aller renouveler sa provision d'eau. Sa tête tournait, sa mémoire défaillait; il n'osait, de peur des loups, fermer l'œil de la nuit. Dès que le jour baissait, ces bêtes, enragées de faim, venaient tournoyer autour de son abri en poussant d'atroces hurlements. Une nuit, il entendit craquer la neige sous leurs griffes acérées; le lendemain, à travers les pans de cuir qui fermaient sa tente, il vit briller leurs dents aiguës. Si, tirant sur eux dans l'obscurité, il parvenait à les mettre en fuite, peu d'heures après ils revenaient à la charge, et jusqu'à ce que le grand jour les eût renvoyés dans leurs tanières, ils ne lui laissaient pas la moindre chance de sommeil.

A son neuvième jour de reclusion, M. Baldwin, incliné sur sa couche, avait peine à trouver assez d'énergie pour aller tailler son neuvième cran sur la perche qui lui servait d'almanach, et le lendemain, tout à fait à bout de forces et de courage, inerte, demi-mort, il désespéra pour la première fois. Soudainement, comme par une inspiration d'en haut, le souvenir d'une petite pharmacie qu'il portait habituellement avec lui revient à son esprit troublé; il allonge le bras, rencontre la boîte sous sa main, l'ouvre, et y trouve, avec une légère provision de quinine, une fiole de laudanum sur laquelle, sachant à peine ce qu'il faisait, il se jeta d'instinct, et, la portant à ses lèvres, il absorba aussitôt la plus grande partie du narcotique. Perdant alors presque entièrement toute connaissance, il oublia son affreuse position, le désert, les loups, et lui-même.

Ce fut durant une nuit noire, au milieu de ténèbres complètes, qu'il se réveilla de ce profond assoupissement. L'ouragan secouait avec fureur les piquets de sa tente; la faim commençait à se faire sentir, et il était tourmenté d'une soif ardente. Il but de la neige à moitié fondue, mangea un peu de chair de buffle desséchée toute crue, puis, comme il reprenait peu à peu ses sens, il ralluma son feu à demi éteint, fit rôtir la viande, et, sans plus de réflexion, dévora les rations de trois jours; après quoi il se rendormit.

Le matin le trouva plus fort, plus dispos. Ce long sommeil, cette nourriture inaccoutumée et suffisante, l'avaient ranimé. Maintenant il se souciait de vivre; maintenant il se sentait prêt à lutter contre tous les dangers, quels qu'ils fussent. Appuyé sur son fusil, il fit quelques pas hors de sa tente, et, fortifié par un peu d'exercice pris chaque jour, bientôt il fut en état de gagner le sommet d'une petite colline d'où il pouvait voir autour de lui ce désert vaste, blanc et nu.

Cependant, ses provisions étaient épuisées; le vain espoir d'être enfin secouru par la Mission s'était évanoui. Il s'agissait désormais de savoir si ce serait lui qui mangerait les loups, ou les loups qui le mangeraient. Mais l'homme avait un fusil, des munitions, et la volonté de s'en servir. Son parti était pris : il combattrait jusqu'au bout la solitude, le découragement, le froid, la faim. Les loups tombèrent sous ses balles, et le nourrirent de leur chair, dure, noire, sèche et nerveuse; il choisissait ce qu'il y avait de meilleur, et abandonnait le reste. Mais chaque matin les carcasses avaient disparu, les morts étant dévorés jusqu'aux os par les survivants.

Baldwin s'accoutumait à cette révoltante nourriture et à toutes les autres rigueurs de sa misérable existence; mais impossible de s'habituer au complet isolement. C'était comme une oppression, un poids qui s'appesantissait de plus en plus. Il souffrait d'être seul, et l'idée de rencontrer une créature humaine le terrifiait. Par moments, il était pris d'une bien autre frayeur, celle de devenir fou. Alors, il tâchait de se distraire; il chantait, sifflait, courait, marchait tant qu'il avait la force de marcher. C'est ainsi qu'il parvint à conserver sa raison ébranlée, et à supporter ces mortelles heures si longues, si tristes, jusqu'au jour, mémorable pour le pauvre Robinson du désert, où, sur la perche de sa tente, il creusa son seizième cran.

Ce jour-là, vers le soir, il s'était rendu au sommet de la petite colline, d'où il voyait le pâle soleil d'hiver descendre lentement dans les brumes de l'ouest. Ses regards distraits se promenaient, comme de coutume, autour de lui, lorsque bien loin, bien loin, il crut apercevoir deux hommes qui se dirigeaient de son côté, et ces hommes venaient du nord. Il se rappela aussitôt l'avertissement que lui avaient donné les Delawares, car c'est au nord que se trouve la terrible horde des Pawnies.

Baldwin se décida à se cacher dans un endroit d'où il pût épier les mouvements des deux étrangers, voir s'ils se rapprochaient de sa demeure, et surtout s'assurer qui ils étaient. S'ils appartenaient à la plus féroce tribu des peaux-rouges, il savait parfaitement qu'eux ou lui devaient périr.

Il s'empressa de retourner à son logis pour s'y armer de son mieux; il rejeta du bois sur son feu, afin que la fumée, sortant par le haut, fît croire qu'il était rentré; puis, après avoir soigneusement fermé en dedans l'ouverture qui servait de porte, il s'éloigna à reculons. D'après les empreintes laissées sur la neige, on devait supposer qu'au lieu de quitter sa demeure il y était revenu. Alors il tourna le dos à l'endroit où il voulait aller; cent à deux cents pas le conduisirent à la rivière, complétement prise à ce moment, il ôta ses souliers dont les clous marqués dans la glace l'eussent trahi, et il suivit le lit profond du fleuve jusqu'à un tournant fort rapproché de sa tente : là, il grimpa sur le bord, et louvoyant entre deux amas de neige, il se glissa sous d'épais buissons, où ne se trouvait que juste assez de place pour le maniement du fusil, mais d'où il pouvait, à travers les tiges et les branches desséchées, voir en plein son logis et ceux qui s'en approcheraient.

Blotti sous ce hallier, Baldwin veillait et écoutait si attentif qu'il ne sentait plus l'âpre morsure du froid qui glaçait son haleine sur sa barbe, et collait sa main gauche au fusil qu'il tenait constamment braqué. Il lui semblait être resté là en embuscade depuis une éternité, lorsqu'au sommet de la colline il vit enfin apparaître, d'abord les têtes, et presque aussitôt les corps des deux hommes. C'étaient bien des sauvages; c'étaient bien les terribles Pawnies, et eux ou lui avaient vu leur dernier jour.

Les nouveaux venus s'arrêtèrent au bord de la pente; ils avaient l'air de se consulter. Rejetant en arrière les peaux de buffle qui les enveloppaient, ils tirèrent en avant leurs carquois remplis de flèches, tendirent leurs arcs et se séparèrent. L'un suivit avec précaution la crête de la colline d'où M. Baldwin les avait d'abord aperçus : il pa-

rut chercher à découvrir de quel côté s'était dirigé l'homme qui avait laissé cette trace; l'autre examina une à une les empreintes des pas entre la rivière et la tente, devant laquelle tous deux se rejoignirent enfin. Ils paraissaient contents de leurs observations, et, à leurs gestes, le voyageur présuma qu'ils croyaient leur victime endormie auprès de son feu. Se plaçant alors des deux côtés, de façon que les pointes de leurs flèches se rencontrassent à angle droit dans l'intérieur de la tente, les Pawnies tirèrent cinq fois de suite. *La fin à la prochaine livraison.*

LE LANGAGE DES ANIMAUX.

CONTE BULGARE.

Un homme avait un berger qui le servit fidèlement pendant de longues années. Ce berger, un jour qu'il faisait paître son troupeau dans la montagne, entendit un sifflement. Ne sachant ce que c'était, il alla voir, et aperçut une flamme au milieu de laquelle sifflait un serpent. Le serpent, en l'apercevant, s'écria :

— Berger, je t'en prie, fais une bonne action : délivre-moi de cette flamme.

Le berger eut pitié du serpent et lui tendit son bâton, autour duquel le reptile s'enroula aussitôt, et puis il entoura le cou du berger.

— Malheur à moi! s'écria celui-ci; est-ce ainsi que tu me remercies de t'avoir sauvé? On dit bien vrai : Faites le bien, on vous rend le mal!

Le serpent lui répondit :

— Ne crains rien et porte-moi à mon père; mon père est le roi des serpents.

Le berger réfléchit :

— Je ne puis pas aller chez ton père; je n'ai personne à qui confier mon troupeau en mon absence.

— Ne crains rien, répliqua le serpent, il ne lui arrivera aucun mal. Porte-moi à mon père, et tu retourneras immédiatement.

Ils partirent donc et arrivèrent à une porte qui était tissue de serpents. Quand ils furent arrivés, le serpent qui était autour du cou du berger siffla; les autres s'écartèrent et laissèrent passer le berger.

— Attends un peu, dit le serpent au berger; quand tu arriveras près de mon père, il t'offrira tout ce que tu voudras, de l'or et de l'argent : n'accepte pas, et demande seulement de comprendre le langage des animaux; il ne t'accordera pas cette faveur du premier coup, mais il finira par y consentir.

Le vieux serpent, quand il vit son fils, versa des larmes de joie et s'écria :

— Mon enfant, où as-tu été si longtemps?

L'autre raconta le danger qu'il avait couru, et comment il avait été sauvé.

Le père, alors, se tourna vers le berger et lui dit :

— Mon fils, quelle récompense veux-tu que je te donne?

Le berger répondit :

— Je ne te demande qu'à comprendre le langage des animaux.

Le roi des serpents lui répondit :

— Non pas, mon fils; si je t'accorde ce don et que tu te vantes de l'avoir devant quelqu'un, tu mourras à l'instant. Demande-moi autre chose.

Le berger répondit :

— Je ne veux rien autre. Accorde-moi cette faveur; sinon, adieu!

— Allons, je te l'accorderai. Ouvre la bouche.

Le berger ouvrit la bouche. Le serpent lui cracha sur les lèvres :

— Tu peux maintenant comprendre le langage des animaux. Mais n'en dis rien à personne, sinon tu mourras.

Et le berger s'en alla.

En repassant par la montagne, il comprit tout ce que disaient les oiseaux dans les arbres et les insectes dans les herbes. Arrivé auprès de son troupeau, il s'assit pour se reposer. Survinrent deux corbeaux qui se posèrent sur un arbre voisin et se mirent à converser dans leur langue :

— Si ce berger savait que là où est couché son agneau noir il y a dans la terre un grand trésor d'or et d'argent, il le déterrerait.

Ayant entendu ces paroles, le berger alla dire la chose à son maître : ils attelèrent une voiture et déterrèrent le trésor.

Le maître était un honnête homme; il donna tout le trésor à son berger.

— C'est Dieu, dit-il, qui te l'a envoyé. Va, bâtis une maison, marie-toi et vis heureux.

Le berger en peu de temps devint le plus riche propriétaire de toute la contrée. Il avait des brebis, des bœufs, des cochons, des chevaux. Un jour, il ordonna à sa femme de préparer du vin, des liqueurs, tout ce qu'il faut pour manger : il voulait le lendemain régaler tous ses bergers; sa femme lui obéit.

Le lendemain ils allèrent trouver les bergers; le maître leur dit :

— Mes enfants, mangez, buvez, amusez-vous bien : c'est moi cette nuit qui garderai les troupeaux.

Il y alla et s'endormit. Survinrent des loups, qui se mirent à parler en leur langue :

— Si nous pouvions attraper quelque pièce du troupeau!

Les chiens répliquèrent :

— Venez, c'est nous qui nous régalerons avec vous.

Mais il y avait parmi eux un vieil honnête homme de chien qui n'avait plus que deux dents. Il s'écria :

— Tant que j'aurai ces deux dents, je ne vous permettrai pas de faire tort à mon maître.

Le lendemain, au jour, le maître appela ses bergers et leur ordonna de tuer tous les chiens, hormis le vieux brèche-dent.

Les bergers eurent beau intercéder :

— Pourquoi, maître? c'est un péché.

— Faites, répondit-il, comme je vous l'ai ordonné.

Puis le maître monta à cheval et sa femme aussi, pour retourner à la maison. Tout en marchant, le cheval dit à la jument qui portait la femme :

— Hâte-toi donc! pourquoi vas-tu si lentement?

La jument répondit :

— Eh! mon frère, cela t'est facile à dire : tu ne portes qu'une personne, et moi j'en porte deux. La maîtresse est si lourde!

Le maître, entendant cela, se mit à rire.

La femme, l'entendant rire, pressa sa jument, le rejoignit et lui demanda pourquoi il riait.

— Ce n'est rien, répondit-il; je pensais à quelque chose.

Cette réponse ne satisfit pas la curieuse : elle se mit à presser son mari, voulant à toute force savoir ce qui l'avait fait rire. Plus il éludait ses questions, plus elle le pressait. Il finit par lui dire que s'il s'expliquait, il mourrait sur-le-champ.

— N'importe, répondit la femme; je veux tout savoir.

Dès qu'ils furent arrivés et descendus de cheval, le mari ordonna à sa femme de creuser une fosse : elle la creusa; il s'y coucha et dit à sa femme :

— Veux-tu maintenant que je te dise mon secret? arrive : aussitôt tu me verras mourir!

A ce moment même, en regardant autour de lui, il vit le vieux chien qui avait quitté le troupeau et qui était venu là : il dit à sa femme de lui donner un morceau de pain; mais le chien ne voulut pas regarder le pain et se mit à pleurer.

Le coq de la maison aperçut le pain, accourut, et se mit à le becqueter.

Et le chien lui dit :

— Puisses-tu crever de faim, égoïste! Ne vois-tu pas que notre maître va mourir?

Le coq répliqua :

— Puisque c'est un imbécile, qu'il meure! A qui la faute? Moi, j'ai cent femmes; quand je trouve un grain de blé, je les appelle toutes... et j'avale le grain. S'il y en a une qui se fâche, je la rosse de la bonne sorte jusqu'à ce qu'elle ait baissé la queue. Celui-ci n'en a qu'une, et il ne peut pas la mater.

Le maître, entendant ces paroles du coq, sortit tout à coup de sa fosse, saisit un bâton et en menaça sa femme.

Depuis ce temps, elle ne lui a jamais demandé pourquoi il riait. [1]

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

Voy. p. 240, 271.

LES POISSONS COUVEURS. — LE POISSON DE PARADIS, OU MACROPODE VÉNUSTE.

Nous avons vu jusqu'à présent des poissons qui, pour construire leur nid, ont recours à des objets extérieurs à eux. Ceux dont nous allons écrire la singulière histoire trouvent en eux-mêmes tout ce qui leur est nécessaire pour accomplir le vœu de la nature.



Poissons couveurs. — Le Macropode vénuste, ou Poisson de paradis. — Dessin de Mesnel.

L'an dernier arrivèrent à la Société d'acclimatation dix-sept petits poissons recueillis dans les rizières des environs de Canton.

Ces charmants animaux font partie d'une famille dont nous n'avons pas de représentants dans nos pays, les labyrinthiformes, poissons très-remarquables par la forme intérieure de leur tête qui, au-dessus des *branchies*, présente des cavités ou *labyrinthes* dans lesquels s'accumule de l'eau. Cette disposition permet à ces poissons de sortir du liquide et de demeurer à terre pendant un temps assez long sans craindre l'asphyxie, l'eau de leur labyrinthe se distillant goutte à goutte sur leurs branchies, qu'elle humecte et maintient en état de fonctionner.

Ces poissons, destinés à peupler des marais dans lesquels la sécheresse peut tarir l'eau d'un moment à l'autre, ont ainsi reçu le moyen d'échapper à la mort, et on les voit aller la nuit, en rampant au moyen de leurs nageoires, à la recherche d'une eau nouvelle souvent fort éloignée.

Au moment de la ponte, ainsi que l'a observé M. Carbonnier, le mâle hume à la surface un globule d'air et le rejette en une petite bulle qui monte et ne crève point, consolidée probablement par un mucus insoluble sécrété par la bouche du poisson. Au moyen de cette opération répétée, il forme au-dessus de l'eau une sorte de plafond d'écume

[1] Traduit du bulgare par L. Léger.

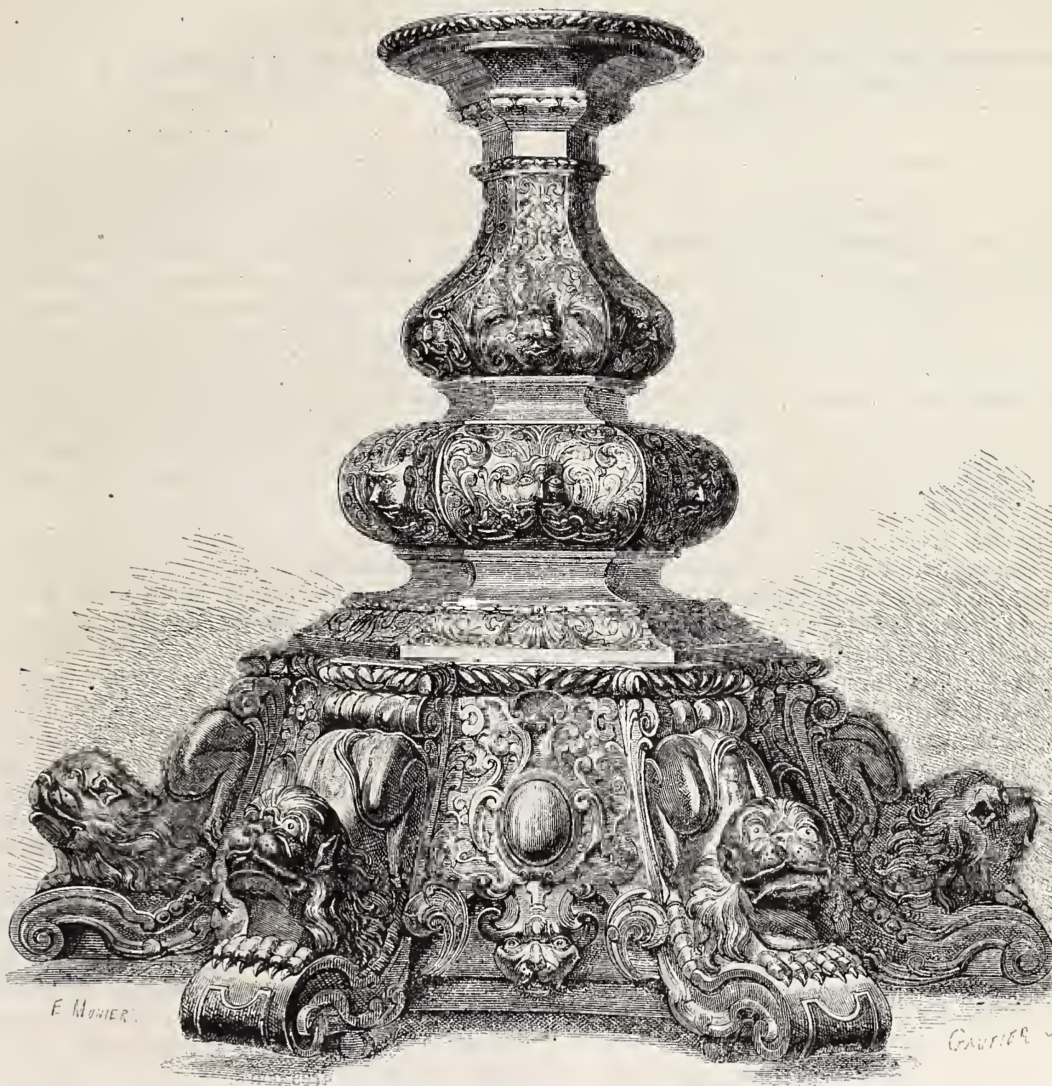
épais quelquefois d'un centimètre. Alors la femelle commence à pondre; à mesure qu'elle se débarrasse de ses œufs, qui se dispersent dans l'eau, le mâle court après, les recueille patiemment un à un dans sa bouche, et les porte sous son toit d'écume devenu un appareil d'incubation.

La femelle alors se retire dans un coin, pâle et décolorée, ne s'occupant aucunement de sa progéniture, ce qui est le propre de tous les poissons couveurs.

Pendant dix jours, le mâle surveille son nid aérien. Dès qu'un vide se fait, il le comble à l'aide d'une nouvelle bulle dont la matière est toujours prête. Il retire les œufs qui lui paraissent en trop grand nombre et les porte dans les endroits dégarnis; à coups de tête, il disperse les œufs trop serrés les uns contre les autres. Les petits éclos, il les surveille, les garde et les défend, jusqu'à ce qu'il demeure seul.

SOCLE EN ÉBÈNE SCULPTÉ.

Ce socle en ébène sculpté, de forme hexagone, a 1m.50 de hauteur; le diamètre de sa plate-forme supérieure,



Socle en ébène sculpté. — Dessin de Munier.

sans compter la torsade, est de 50 centimètres; son poids total est de 400 kilogrammes.

On croit que c'est l'œuvre d'un artiste espagnol de la fin du seizième siècle, dont le nom est ignoré. Sur sa destination, l'on est de même réduit à des conjectures. D'après une tradition assez vague, il aurait servi à supporter dans un palais, à l'Escurial peut-être, une statue de Charles-Quint. Un archéologue émet l'avis qu'on pourrait le classer parmi les porte-cierges.

La base est formée par six lions accroupis, séparés par six médaillons au-dessus desquels sont des têtes de léopard. Les yeux de toutes les figures fantastiques qui, au nombre de vingt-quatre, entrent dans l'ornementation, sont en ivoire.

L'histoire de cette œuvre serait peut-être curieuse. On ne nous en apprend que la fin. Le socle aurait été embarqué par pièces à Lisbonne. On voulait le vendre en France; mais le voyageur qui le possédait étant mort du choléra en arrivant à Bordeaux, le maître de l'hôtel céda ces morceaux non ajustés à un ouvrier sculpteur sur bois. Puis le socle passa successivement en d'autres mains.

FIÈRE HUMILITÉ.

Un des plus illustres citoyens de Sienne, Provenzano Salvani, l'un des chefs du parti gibelin, avait à cœur de racheter un de ses amis que Charles d'Anjou tenait en cap-

tivité et menaçait de faire mourir si l'on ne payait dix mille florins pour sa rançon. La somme était considérable; Provenzano n'était pas assez riche pour la donner. Il dompta sa fierté : il alla déployer un tapis sur la grande place publique de Sienne, la *piazza del Campo*, il s'y assit humblement, et demanda l'aumône aux passants pour le rachat de son ami.

Dante a célébré cette belle action dans de beaux vers : « Vivant au milieu des honneurs, il sut dépouiller toute fausse honte, et pour délivrer son ami qui souffrait dans les prisons de Charles, il se plaça, ému jusque dans ses veines, sur le Campo de Sienne. » (1)

Il y a des hommes dont le cœur est sensible non-seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut.

SAINT-ÉVREMOND.

UN ARGUMENT
EN FAVEUR DE L'IMMORTALITÉ DE L'HOMME.

Il y a de ces conceptions qui, par cela seul qu'elles s'imposent à notre esprit, nous placent d'un bond à une certaine hauteur, et découvrent à nos ambitions, à nos espérances, des espaces infinis. On a dit que les attractions sont proportionnelles aux destinées : pourquoi ne dirait-on pas, en suivant cette pensée et en l'élevant, que les destinées sont proportionnelles aux conceptions? « Celui qui médite sur l'éternité ne sera pas le jouet du temps », a écrit Sénancourt dans les *Libres méditations*. Je tiens cette belle pensée pour vraie. L'herbe, l'arbre, l'insecte, le quadrupède, ne conçoivent rien au delà de l'infime et imperceptible fraction d'espace et de temps qui leur est mesurée. Leur vie est déterminée par ce que leurs sensations ont de spécial et de limité. Au contraire, l'existence de l'homme, qui, instinctivement ou scientifiquement, peu importe, se guide d'après les idées générales, est capable de justice, de piété, comprend et, dans la mesure de ses forces, réalise le progrès, cette existence, par ses côtés supérieurs, m'apparaît illimitée et indéfinie. Notre mort ne doit pas plus ressembler à celle des animaux que leur vie ne ressemble à la nôtre. A vie inconsciente, mort inconsciente; c'est tout naturel. Chez l'homme qui va entrer dans l'inconnu, qu'une sphère d'activité nouvelle va ressaisir, le départ est accompagné de l'appréhension, des angoisses, des affres inséparables de toute initiation dont les conditions sont indéterminées. (2)

SI LES ANIMAUX RAISONNENT.

Quoi qu'en aient dit Descartes, Malebranche et tous les philosophes qui ne veulent voir dans les animaux que des machines, il y a des traits affirmés par des témoins dignes de foi qui nous montrent que les animaux ont non-seulement de l'instinct, mais encore une certaine force et une certaine suite dans le raisonnement dont la machine la plus perfectionnée est complétement incapable. Le fait suivant est attesté par Thalès et répété par Plutarque.

Une troupe de mulets chargés de sel traversait une rivière. L'un de ces mulets glissa par hasard : le sel se fondit, et l'animal se releva allégé. Il en comprit la cause et s'en souvint : aussi, chaque fois qu'il passait la rivière, il abaissait à dessein et trempait les sacs en s'enfonçant et en se penchant des deux côtés. Thalès apprit le fait : au lieu de sel, il ordonna de remplir les sacs de laine et d'éponges, et de faire marcher le mulet ainsi chargé. L'animal fit comme il avait l'habitude de faire; mais quand il eut rempli d'eau sa charge, il comprit que sa ruse avait tourné contre lui. Aussi, dans la suite, il prenait tant de soins et de précautions lorsqu'il passait un fleuve que, même par mégarde, il ne laissait pas ses sacs toucher à l'eau. (1)

(1) Quando vivea più glorioso. . . . .
Liberamente nel Campo di Sienna,
Ogni vergogna deporta, s'affisse;
E lì, per trar l' amico suo di pena,
Che sostenea nella prigion di Carlo,
Si condusse a tremar per ogni vena.
Purgatoire, c. XI.

(2) Jules Levallois, *l'Année d'un ermite*.

(1) Traduit de Plutarque.

MESURE DE LA DISTANCE
DU SOLEIL A LA TERRE.

Le monde savant se prépare à l'étude de l'un des phénomènes astronomiques les plus rares et les plus précieux. Dans quatre ans, le 8 décembre 1874, la planète Vénus, qui circule autour du Soleil sur une orbite intérieure à celle de la Terre, se trouvera juste entre le Soleil et nous, et se dessinera sur le disque de l'astre radieux comme un point noir traversant l'astre en quatre heures environ. Ce passage étant de la plus haute importance pour calculer avec la plus grande précision possible la distance exacte du Soleil à la Terre, les astronomes ont déterminé avec soin les lieux du globe qui se trouveront le mieux situés pour cette observation, et des différents gouvernements de l'Europe seront envoyées des missions scientifiques spéciales pour l'étude de ce mouvement céleste.

Avant d'examiner nous-mêmes ici le caractère particulier du prochain passage de Vénus sur le Soleil, il importe d'abord de nous rendre compte de son utilité générale, et de voir comment ces passages servent à la mesure de la distance du Soleil à la Terre.

Chacun sait que l'on peut mesurer, sur la Terre, la distance d'un point à un point inaccessible. Si, par exemple, d'un lieu quelconque d'une plaine nous voulons mesurer la distance d'une tour éloignée, dont un obstacle quelconque nous sépare, comme nous ne pouvons la mesurer directement au décamètre, il faut prendre un autre moyen. Pour cela, on choisit sur le terrain un autre point que celui dont on veut connaître la distance à la tour, autre point d'où l'on voie à la fois le premier et le second. On mesure l'angle que fait la tour avec chacun des deux points marqués sur le terrain et la distance qui sépare ces deux mêmes points. On a de la sorte un triangle que l'on peut tracer sur le papier, dans lequel on connaît deux angles et un côté. Une simple formule de trigonométrie donne la longueur des deux autres côtés.

Cette simple méthode d'arpenteur donne une idée exacte de la méthode employée pour mesurer la distance de la Terre à l'un des points inaccessibles du ciel.

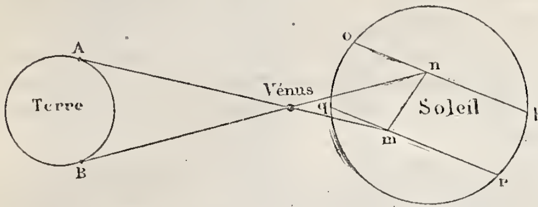
Pour mesurer la distance d'ici à la Lune, deux observateurs se placent à une grande distance (plusieurs milliers de lieues) l'un de l'autre sur la Terre, et mesurent l'angle que le point où se trouve chacun d'eux fait avec la Lune et la ligne droite qui, passant à travers la Terre, réunirait les deux stations d'observation. On constate de cette façon que la distance d'ici à la Lune est 30 fois plus grande que le diamètre de la Terre. C'est ce qu'ont fait Lalande et Lacaille au siècle dernier, l'un étant à Berlin et l'autre au cap de Bonne-Espérance.

Pour mesurer la distance d'ici au Soleil, on ne peut mettre les deux points d'observation sur la Terre, parce que la plus grande longueur que l'on puisse prendre pour

base ici, le diamètre entier de la Terre, est si petite relativement à la distance du Soleil, que les lignes allant du Soleil à chacune de ces extrémités sont parallèles et se touchent, et que les angles mesurés sont des angles droits! D'ici à l'astre du jour, il y a douze mille fois le diamètre de la Terre.

Il a donc fallu tourner la difficulté, et c'est ce qu'a fait l'astronome Halley en proposant d'employer pour cette mesure les passages de Vénus sur le disque solaire.

Soient dans cette figure le grand cercle blanc le Soleil, Vénus la petite planète située à une faible distance de lui,



et la Terre située plus loin. Vénus, qui passe entre la Terre et le Soleil, paraîtra en *m* pour un observateur terrestre placé en A, et en *n* pour un observateur placé en B. Elle ne paraîtra donc pas au même point du Soleil pour deux observateurs éloignés l'un de l'autre, et que nous supposons ici, pour plus de simplicité, sur le même méridien.

La distance angulaire du point *m* au point *n* dépendra évidemment de la distance itinéraire AB des deux stations occupées par les deux observateurs, de la distance de Vénus à la Terre et de la distance de Vénus au Soleil. Par conséquent, dans la relation que les combinaisons trigonométriques font découvrir entre les quantités d'où dépend la distance angulaire *mn* et la distance AB des deux stations, si AB et *mn* sont déterminés par l'observation, il reste deux inconnues, la distance de la Terre au centre du Soleil et la distance de Vénus à ce même centre.

Une équation renfermant deux inconnues ne peut pas servir à les déterminer toutes deux. Il faut deux équations pour cela. Or, une seconde équation entre V, distance de Vénus au Soleil, et T, distance de la Terre au Soleil, est fournie par la troisième loi de Képler, en vertu de laquelle le carré du temps de la révolution de la Terre est au carré du temps de la révolution de Vénus comme T^3 est à V^3, les carrés des temps des révolutions pouvant être déterminés indépendamment de toute connaissance des distances T et V.

Si l'on fait, dans cette proportion, le produit des extrêmes égal au produit des moyens, on a une équation dans laquelle il n'y a d'inconnu que les quantités T et V. Ces mêmes quantités T et V étaient aussi les deux inconnues contenues dans la première équation dont nous avons parlé. Or, deux équations sont nécessaires, mais suffisent à la détermination de deux inconnues. On peut donc trouver, par la résolution des deux équations en question, la distance V de Vénus au Soleil et la distance T de la Terre à ce même astre. Ces deux distances seront connues avec d'autant plus d'exactitude que la distance itinéraire AB et la distance angulaire *mn* seront plus exactement déterminées. La distance AB, mesurable sur la Terre, s'obtient avec toute la précision désirable. Quant à la distance angulaire *mn*, elle peut être conclue de la considération suivante. Pendant un temps d'une durée limitée, Vénus paraît décrire une ligne droite : *n* semblera donc parcourir sur le Soleil la ligne rectiligne *onp*. Pour la station A, Vénus se mouvra en apparence suivant la corde *qmr*. Les durées comparatives des temps employés par la planète à parcourir *op* serviront à déterminer les positions de *op* et de *qr* relativement au diamètre du Soleil, et par conséquent la distance angulaire *mn* avec une très-grande précision.

On tient compte du mouvement de rotation de la Terre, en tant que ce mouvement peut affecter la durée des passages de la planète sur le disque solaire.

Un des caractères les plus précieux de la méthode proposée en 1725 par Halley, c'est de n'exiger pour les observations en A et en B qu'une bonne lunette et une horloge astronomique; c'est de rendre inutile l'emploi des instruments gradués, auxquels on ne peut se fier, quand on vise à une grande précision, qu'alors seulement que leurs dimensions sont considérables, ce qui les rend peu portatifs.

En outre de cette méthode, fondée sur la différence des durées du passage observées dans deux stations, on peut aussi employer une autre méthode (celle de Delisle), fondée sur la différence des heures auxquelles Vénus a paru *entrer* sur le Soleil dans les deux stations, ou de la différence des heures auxquelles elle a paru en *sortir;* dans ce cas, il convient de choisir les lieux d'observation de manière que la différence des heures d'entrée ou celle des heures de sortie soit la plus grande possible.

Les astronomes anglais proposent d'employer la première pour l'observation à faire au prochain passage de Vénus, en 1874; le Bureau des longitudes de France propose de préférence la seconde.

Après combien d'années se succèdent les passages de Vénus sur le Soleil qui sont propres à la détermination de la parallaxe solaire?

Si Vénus se mouvait dans le plan de l'écliptique, elle se projetterait sur le Soleil dans toutes ses conjonctions inférieures; mais le plan de l'orbite de la planète étant incliné de 3° 24′ au plan de l'écliptique, Vénus se trouve au-dessus du Soleil ou au-dessous presque toutes les fois qu'elle passe entre le Soleil et la Terre. Ce n'est que dans les conjonctions qui arrivent lorsque la planète est près de l'écliptique, c'est-à-dire de l'un des nœuds de son orbite, qu'elle peut se projeter sur le disque solaire; cherchons les intervalles qui séparent ces conjonctions écliptiques.

Supposons que Vénus, alors située dans le voisinage de l'un des nœuds de son orbite, se projette sur le Soleil. Pour déterminer quand ce phénomène se reproduira, il faut savoir après combien de temps la Terre et la planète reviendront dans la même position relativement au Soleil. Or, 8 révolutions de la Terre valent à peu près 13 révolutions de Vénus; 235 révolutions de la Terre sont sensiblement égales à 382 révolutions de Vénus. Tous les multiples inférieurs à 235 pour la Terre n'amèneraient pas, quelque nombre qu'on choisît pour les révolutions de Vénus, une conjonction écliptique de cette planète. De là on conclut qu'un passage de Vénus correspondant au même nœud peut avoir lieu après un intervalle de 8 ans, et, cette période écoulée, il ne peut arriver qu'au bout de 235 années.

La Terre, vue du Soleil, paraît actuellement dans les deux nœuds de l'orbite de Vénus, en décembre et en juin; ce sera donc à ces deux époques de l'année que, pendant plusieurs siècles, on observera les passages de Vénus.

La suite à une autre livraison.

L'EUCRATIDE D'OR
DU CABINET DES MÉDAILLES.

Le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque impériale s'est enrichi, il y a trois ans, d'une pièce rare et merveilleuse qui, à elle seule, dans une collection de ce genre, est un véritable trésor. Pour en faire apprécier la valeur, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter une

partie de la description qu'en a faite, dans la *Revue de numismatique* ([1]), le savant conservateur du cabinet.

Ce n'est pas seulement, dit-il, parmi les numismatistes que cette médaille sera célèbre; elle se distingue tellement de tout ce que l'on a vu jusqu'à ce jour en fait de médailles grecques, qu'on peut lui prédire à coup sûr une popularité universelle. Le lecteur conviendra que je ne m'avance pas trop, lorsqu'il saura que cette médaille est d'or, qu'elle mesure 58 millimètres, qu'elle pèse plus de 168 grammes; que c'est, par conséquent, un monument dont la possibilité n'aurait pu être imaginée; qu'en un mot, c'est une pièce de vingt statères d'or! Convaincu comme je le suis que rien ne pourrait égaler l'éloquence de ces chiffres, je parlerai aussi simplement que possible de ce monstre de la numismatique, dès à présent exposé dans la tribune du cabinet des médailles et antiques à côté du Grand Camée, de la coupe des Ptolémées, de la patère de Rennes, de la coupe de Chosroès, et de tant d'autres merveilles qui font la gloire et l'ornement de ce grand établissement.

Le *droit* offre le profil d'Eucratide, roi de Bactriane, coiffé d'un casque à larges rebords et à longue crinière, orné sur le côté d'une oreille et d'une corne de taureau ou de zébu. Sur les épaules du roi descendent les bouts du diadème, circonstance qui montre qu'Eucratide, à l'exemple des rois de Macédoine, portait cet emblème de la royauté, même avec le casque. Le roi est revêtu d'une chlamyde qui laisse voir son armure. Au *revers*, on lit ces mots en caractères grecs : BASILEOS MEGALOU EUKRATIDOU (du grand roi Eucratide), et l'on voit les Dioscures (Castor et Pollux) coiffés, comme on avait l'habitude de les représenter, de bonnets coniques surmontés d'une étoile; ils chargent à cheval, la lance en arrêt et une palme à la main. Sous les pieds de l'un des chevaux, à droite, est un monogramme qui a fortement occupé l'attention des numismatistes, mais dont nous pouvons nous dispenser de parler ici.

Cette pièce est de très-haut relief, la conservation de la médaille est parfaite, on voit qu'elle n'a pas circulé; cependant il importe d'y noter certaines défectuosités dont l'examen, en montrant qu'elle a été frappée au moyen de coins et au marteau, et non pas coulée, ainsi qu'on pourrait le croire en raison de son module et de son relief inusités, établit solidement son authenticité d'ailleurs hors de doute.

La gravure a reproduit la caractère étrange que donnent à cette médaille, surtout du côté de la tête, le mélange des traditions grecques avec l'influence du goût bactrien; mais elle ne peut rendre l'aspect saisissant de cette énorme pièce d'or avec son relief extraordinaire, ses grandes lettres, et son poids exorbitant, auquel on ne peut croire alors même qu'on la soupèse entre les mains.

A nos yeux, habitués à ne voir en fait de monnaies grecques que de modestes statères, et de loin en loin des





Médaille d'or d'Eucratide, au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Dessin de Féart.

quadruples, il entre dans l'effet que produit l'Eucratide d'or de la surprise, presque de l'effroi.

Il existe entre les deux côtés de la médaille une différence qui pourrait faire penser que la face et le revers n'ont pas été gravés par le même artiste. Au revers on retrouve la noblesse du style grec. La composition, traitée hardiment, rappelle les beaux siècles; les chevaux des Dioscures feraient penser à ceux du Parthénon s'il n'y avait une sorte de recherche dans l'élégance avec laquelle ils sont pittoresquement groupés, et si leurs formes rebondies n'appartenaient pas plutôt aux races des contrées qui furent la Bactriane qu'à celles de la Grèce. Au contraire, le portrait d'Eucratide, probablement exact, car il ressemble d'une manière frappante à l'effigie que l'on possède de son père, est d'un modelé mou, d'un dessin sans fermeté. Il ne donne pas l'idée de l'énergie qui devait caractériser un prince qui fit la guerre toute sa vie. Les traits d'Eucratide n'avaient pas la régularité que nous attribuons aux Grecs, et que l'on rencontre d'ailleurs plus souvent dans les têtes de divinités ou de héros idéalisés que dans celles des rois; mais sous leur vulgarité, trop bien exprimée par le médailleur, il devait y avoir une grandeur qu'il n'a pas su rendre.

([1]) 1867 et 1868.

Tout ce qu'on sait sur ce prince est contenu dans un passage de Justin (livre XLI) dont voici la traduction :

« Eucratide conduisit beaucoup de grandes guerres avec valeur; il en était épuisé, lorsqu'il soutint avec trois cents soldats un siége contre Démétrius, roi des Indous, et, par de continuelles sorties, finit par vaincre une armée de soixante mille hommes. C'est pourquoi, délivré le cinquième mois du siége, il s'empara de l'Inde. Il en revenait, lorsqu'il fut assassiné en chemin par son fils, qu'il avait associé à la royauté. Celui-ci, loin de dissimuler ce parricide, comme s'il eût tué un ennemi et non un père, poussa son char sur ses restes sanglants et les fit rejeter sans sépulture. »

Le règne d'Eucratide marque l'apogée de la puissance de l'empire gréco-bactrien, comme sa mort semble en avoir préparé la décadence; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les monuments aient apporté la confirmation de ce qu'un historien nous avait appris d'un conquérant qui eut la gloire de s'avancer plus loin dans l'Inde qu'Alexandre le Grand lui-même.

GUIGNOL ET SON THÉATRE.



Le Théâtre de Guignol. — Dessin de E. Lorsay.

I. — POLICHINELLE ET GUIGNOL EN REGARD.

Si Guignol n'est pas d'origine étrangère, c'est évidemment à la province que nous le devons. Il a détrôné le bossu grossier, vicieux et méchant, dont l'imperturbable cynisme enseignait à rire de toutes les mauvaises actions commises effrontément. On a cru voir dans cet infatigable donneur de coups de bâton le symbole personnifié de la justice sommaire du peuple qui se fait la vengeresse de ceux que la loi ne protége pas efficacement, le redresseur de torts sans peur et sans frein, qui traduit en bastonnades dûment appliquées sur l'échine des puissants et des forts la rancune légitime des faibles opprimés. C'est, selon nous, une singulière erreur. L'idée du Polichinelle justicier n'a pu naître que dans l'esprit d'un spectateur retardataire : arrivé seulement vers la fin de la pièce, il aura jugé le héros sur ses exploits au dénoûment, où l'on voit le bouffon malfaiteur, qui frappe à tort et à travers sur tout le monde pour le seul plaisir de frapper, couronner son massacre en assommant le juge partial et le commissaire oppresseur.

C'est à de bien meilleurs titres que notre Guignol est en possession de la sympathie générale. Enfant du pauvre peuple ouvrier, il en a tous les bons instincts et toutes les mauvaises habitudes ; mais, chez lui, le bien et le mal sont en de telles doses que ses qualités naturelles lui font pardonner les vices de son éducation. Crédule parce qu'il est ignorant, confiant parce qu'il est de bonne foi, s'il se montre enclin à la gourmandise, c'est parce qu'il a souvent jeûné. Parfois emporté jusqu'à la violence, Guignol, du moins, n'est jamais meurtrier. Il a ramassé le bâton de Polichinelle ; mais lorsqu'il lui arrive de le laisser tomber sur les épaules d'un innocent, c'est toujours par erreur et à bonne intention : il se trompe d'adresse en voulant faire justice.

Ce serait à tort que Paris s'attribuerait l'honneur d'avoir lancé sur le chemin de la popularité la marionnette favorite de notre public enfantin. Le père Létien, qui, le

premier, je crois, le fit connaître aux spectateurs parisiens vers 1806 ou 1807, n'avait pas encore ouvert sa loge de la cour des Miracles que depuis longtemps déjà le Lyonnais Laurent Mourguet, ou Mourguet Ier, promenait de Lyon à Grenoble et de Grenoble à Marseille ses drôlatiques têtes de bois, parmi lesquelles l'engouement du public plaça tout d'abord au premier rang la figure bonasse de Guignol

Bien des années ont passé depuis cette époque, bien des noms que la renommée proclamait alors à grand bruit sont oubliés, tandis que celui de Guignol, continuant à se propager peu à peu, s'est répandu partout.

Arrêtons-nous à Lyon, d'où l'histoire affirme que Guignol est parti pour faire son tour du monde (1).

II. — LA CRÈCHE DE LA RUE NOIRE.

Il ne s'agit pas ici de ces établissements publics où les ouvrières mères de famille, obligées d'aller loin de chez elles gagner le pain de chaque jour, trouvent, pour leurs tout petits enfants, un asile et des soins durant les heures de travail à l'atelier ou dans la fabrique. Ces pieuses fondations de la charité moderne n'ont de commun que le nom avec les crèches dont nous voulons parler. Celles-ci remontent au temps où l'on commença à traduire en jeux scéniques certains épisodes des livres saints, et à les offrir en spectacle aux fidèles soit comme complément des solennités religieuses dans l'enceinte des églises et des monastères, soit comme moyen d'édification pour la foule sur les places des marchés et dans les lieux de réunions à jours fixes nommées *assemblées* et *pardons*. Le peuple, émerveillé du jeu des automates dans le tableau animé de *la Nativité*, donna, en souvenir de la glorieuse étable, le nom de *crèches* à toutes les baraques foraines où l'on représentait les mystères. Après six siècles et plus, ce nom leur est resté ; car, même de nos jours, c'est ainsi que dans le midi de la France on désigne encore les théâtres de marionnettes.

Mais qu'est-ce qu'un théâtre de marionnettes?

A cette question, l'illustre écrivain qui a conquis et qui garde la première place parmi les romanciers contemporains répond ainsi :

« C'est un théâtre à deux *operanti*, soit quatre mains, c'est-à-dire quatre personnages en scène, ce qui permet un assez nombreux personnel de *burattini* (2). Le burattino, c'est la marionnette classique, primitive, et c'est la meilleure. Cette représentation élémentaire de l'artiste comique n'est, je tiens à vous le prouver, ni une machine, ni une marotte, ni une poupée C'est un être, d'autant plus un être que son corps n'existe pas. Le burattino n'a ni ressorts, ni ficelles, ni poulies ; c'est une tête, rien de plus. Tenez, vous voyez cela : une petite figure de bois garnie de chiffons; une guenille, un copeau, qui vous semble à peine équarri? Mais voyez ma main s'introduire dans le petit sac de peau; voyez mon index s'enfoncer dans la tête creuse, mon pouce et mon doigt du milieu remplir cette paire de manches et diriger ces petites mains qui vous apparaissent courtes et informes, ni ouvertes ni fermées, et cela à dessein, pour escamoter leur inertie. A présent, prenons la distance combinée sur la grandeur du petit être... Restez là et regardez... Voilà l'illusion produite. Mon burattino, souple, obéissant à tous les mouvements de mes doigts, va, vient, salue, tourne la tête, croise les bras, les élève au ciel, les agite en tous sens, soufflette, frappe la muraille avec joie ou avec désespoir... et vous croyez voir toutes ses émotions se peindre sur sa figure. Savez-vous d'où vient le prodige? Il vient de ce que le burattino n'est pas un automate ; de ce qu'il obéit à mon caprice, à mon inspiration, à mon entrain ; de ce que ses mouvements sont la conséquence des idées qui me viennent et des paroles que je lui prête ; de ce qu'il est *moi*, enfin, et non pas une poupée. » (1)

Cette esquisse, d'une mise en scène à qui la magie du style donne le mouvement et qu'elle fait visible, prouve la supériorité du burattino ou tête de bois sans corps sur la marionnette articulée. La ficelle qui va du pantin à la main qui le fait mouvoir rompt, ainsi qu'un isoloir, la communication entre l'opérateur et son public. Elle s'établit, au contraire, directe, et pour ainsi dire intime, grâce à ce quelque chose de vivant et d'humain qui se meut sous le costume du burattino. Le moteur intelligent a beau se dissimuler, l'imagination écarte les rideaux derrière lesquels l'opérateur se cache, et retrouve un homme en présence des hommes.

C'est à l'espèce particulière de marionnettes nommées burattini que Laurent Mourguet dut sa célébrité ; son habileté à les faire agir, se fuir l'un l'autre, se chercher, s'embrasser ou se prendre aux cheveux, l'intarissable gaieté du dialogue improvisé dont il remplissait les canevas qu'inventait son esprit ingénieux, mirent en vogue sa crèche, située d'abord dans la vieille rue Noire. Suivant la tradition, c'est là que naquit Guignol ; Mourguet Ier fut son père, mais non pas son parrain. Ce dernier, dont le nom est sans doute destiné à demeurer toujours inconnu, « voisin de Mourguet dans le quartier Saint-Paul et canut de la vieille roche, était devenu son confident, son Égérie. Il (Mourguet) ne lançait jamais une pochade sans en avoir fait l'essai sur ce censeur, et comme le compagnon était non-seulement un fin connaisseur, mais encore un esprit fécond en matière de facéties, Mourguet rapportait toujours de ces communications un bon conseil et quelque trait nouveau qui n'était pas le moins original de la pièce. Quand le vieux avait bien ri et qu'il donnait sa pleine approbation, il avait coutume de dire : C'EST GUIGNOLANT ; ce qui, en son langage, dans lequel il était souvent créateur, signifiait : c'est très-drôle, c'est très-amusant. C'est à ce mot suprême que Mourguet reconnaissait son succès. » (2) De ce mot vint le nom que le public lyonnais adopta, et que les descendants de Laurent Mourguet ont popularisé non-seulement en France, mais par delà les monts et les mers.

Plus heureux qu'un grand nombre d'inventeurs fameux, le célèbre *marionnettiste* s'est endormi, plein de jours, dans la plénitude de sa gloire. Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans quand il mourut, en 1844, à Vienne en Dauphiné. Ses petits-fils, en continuant après leurs pères à suivre la voie qu'il avait tracée, ont ravivé l'éclat de son nom. L'un, Jacques Mourguet, a naturalisé Guignol en Algérie, tandis qu'un autre Laurent, vaillamment secondé par son beau-père Vuillerme Dunand, le créateur de Gnafron, maintenant l'inséparable compère de Guignol, a relevé à Lyon le théâtre de marionnettes qui penchait vers la ruine. Le succès constant de ces deux spirituels et féconds *operanti*, Vuillerme Dunand et Louis Josserand, le fils de Rosalie Mourguet, a mérité à leurs chefs-d'œuvre l'honneur d'être recueillis avec ceux de Mourguet Ier et d'être imprimés par le typographe lyonnais qui a élevé son nom à la hauteur de ceux des Estienne et des Didot.

On sait le nom des créateurs du théâtre de Guignol ; il

(1) Le journal *l'Illustration* du 15 août 1863 (nº 1068) contient un article intitulé. *Guignol à Java*, par feu Alfred Delvau.

(2) Les anciens *burattini* sont les ancêtres des *pupazzi* modernes.

(1) George Sand, *l'Homme de neige*, t. Ier, p. 245-248. Hachette, éditeur, 1849.

(2) Introduction au *Théâtre lyonnais de Guignol*. 2 vol. in-8 ; Scheuring, éditeur ; imprimerie de Louis Perrin ; Lyon, 1865.

reste à dire de quels ouvrages ils ont enrichi son répertoire. *La suite à une autre livraison.*

LE ROBINSON DU DÉSERT.

RÉCIT VÉRIDIQUE.

Fin. — Voy. p. 320, 338.

Jamais le malheureux Baldwin, traqué par les cruels sauvages, ne s'était senti aussi fortement attaché à la vie qu'au moment où il vit pointer et partir les dix flèches qui l'eussent infailliblement tué s'il n'avait fui sa demeure assiégée. Ses seules chances de salut étaient dans son adresse et sa patience; il fallait viser juste, et ne tirer qu'à bon escient. Manquer son coup, c'était tomber entre leurs mains, c'était pis que la mort. Il continua donc courageusement à veiller et attendre. De leur côté, dans l'ignorance de ce qu'ils trouveraient sous la tente du voyageur, les Pawnies hésitaient avant d'y pénétrer. Immobiles, ils prêtaient l'oreille : n'entendant rien, l'un d'eux pose l'arc, saisit son tomahawk, s'agenouille et se dispose à ramper sous le cuir qui ferme la tente. Debout derrière lui, l'arc tendu, son compagnon se tenait prêt à décocher sa flèche. A ce moment, M. Baldwin, découvrant en plein le crâne du sauvage à genoux, l'a couché en joue; il arme son fusil : à ce bruit léger, les sauvages tressaillent, celui qui se glissait sous la tente recule. Le voyageur, perdant la crainte de le voir disparaître, change soudain de point de mire, et sa balle va frapper le Pawnie qui, debout, cherchait de l'œil son ennemi, l'entrevoyait trop tard, s'effaçait en vain, et, tombant frappé en pleine poitrine, poussait un cri lamentable qui retentit jusque dans la moelle des os de M. Baldwin. L'autre sauvage se relevait d'un bond; mais une décharge de gros plomb l'atteint au visage, crible sa face et son cou, et le couche mort à côté de son compagnon qui gémissait piteusement.

M Mollhausen n'avait tué que pour se défendre; les féroces intentions des Pawnies n'étaient pas douteuses: si l'un d'eux lui eût échappé, il ne pouvait se dissimuler que dès le lendemain il avait l'entière tribu sur les bras. Pourtant il se sentait défaillir en présence de ses deux ennemis abattus, et il frémissait à l'idée de ce qu'il lui faudrait achever pour cacher le meurtre commis. Ce fut donc avec une sorte de désespoir qu'il rechargea son arme et s'approcha des deux corps étendus à terre. Les gémissements douloureux de celui qui avait été frappé à la poitrine le touchaient profondément, et après avoir tourné contre terre la face du Pawnie mort, dont les traits mutilés lui faisaient horreur, il s'approcha doucement du blessé, lui laissa voir sa compassion, s'efforça de lui faire comprendre que, disposé à le plaindre, à le secourir, il voulait l'envelopper de peaux de buffle, le recueillir dans sa tente, le soigner, le guérir et gagner son affection.

Le sauvage se tordait, perdant son sang, les dents serrées, et ses yeux lançaient des éclairs à travers les longues mèches de cheveux noirs qui lui couvraient le visage. Au bout de quelques minutes, M. Baldwin crut être parvenu à se faire comprendre, et se sentit presque heureux à la pensée de sauver, de guérir l'Indien, et de s'assurer ainsi un compagnon qui soulagerait les horreurs de sa solitude. Le blessé lui fit signe d'approcher, et de sa main gauche il lui montra son bras et sa main droite tordus, pressés sous le poids de son corps. Sans le moindre soupçon, M. Baldwin s'agenouille pour dégager le bras du sauvage et le placer en meilleure position Soudain le misérable sort un poignard qu'il cachait sous lui, et frappe par deux fois à la poitrine l'homme qui s'efforçait de lui venir en aide. Le blanc para l'attaque de son bras droit, et, de la main gauche tirant son couteau, il acheva le vindicatif sauvage. Le râle s'arrêta dans la gorge de l'agonisant, et M. Baldwin se retrouva seul encore dans ces déserts glacés, seul avec deux cadavres.

La nuit était proche; elle vint avec des terreurs que nulle parole ne saurait décrire. Les ténèbres qui s'épaississaient ramenèrent les loups alentour des corps étendus sur le sol. Les féroces animaux tournèrent et retournèrent dans leur funèbre ronde, poussant d'effroyables clameurs, et, durant toute cette horrible nuit, le pauvre voyageur, plongé dans l'obscurité la plus profonde, tantôt rafraîchissant la blessure de son bras avec de la neige fondue, tantôt faisant feu de ses pistolets pour écarter loin de leur proie les bêtes carnassières, entendit l'affreux concert de leurs hurlements.

Pressé d'effacer les traces sanglantes, de peur que quelques Indiens errants ne vinssent à les découvrir, il lui fallut enlever les deux corps avant que la nuit ramenât les loups à la curée. Instruit par la nécessité, pour s'emparer des provisions de viandes séchées que les sauvages portent sur eux il dénoua leurs ceintures, qui lui servirent pour traîner l'un après l'autre les cadavres, enveloppés de leurs peaux de buffle, jusqu'au fleuve, où il les poussa à travers le trou fait dans la glace pour puiser de l'eau, laissant le courant les emporter au loin.

Ce n'était pas tout. Afin de faire disparaître l'odeur du sang avant que les loups se fussent rassemblés, et pour anéantir tout vestige de la lutte, il fit un grand feu sur la place, et, fort heureusement, à peine commençait-il à se recouvrir de cendres qu'une nouvelle chute de neige vint tout ensevelir sous son uniforme linceul; il ne resta plus au voyageur, de cette horrible scène, que l'affreux souvenir de son seizième jour d'exil.

Nul événement ne venait plus troubler la triste uniformité de ses journées, et cependant à la Noël M. Baldwin Mollhausen vivait encore. Tombé dans une sorte d'engourdissement, il sentait moins l'horreur de sa situation; il n'espérait plus, ne rêvait plus. Son âme semblait s'être figée et demeurait glacée comme tout ce qui l'entourait. Cependant ce jour, autrefois si heureux, réveilla de doux souvenirs d'enfance : le joyeux arbre de Noël, les cadeaux de famille, les rires des petits, les réunions des parents. Il n'y avait plus en lui de force pour les angoisses du désespoir, et sa tristesse et ses regrets n'étaient pas sans douceur. Il alluma sa pipe bourrée de feuilles de saule, tourna le dos au feu, et à travers quelques trouées dans l'étoffe de sa tente il vit scintiller les étoiles et pensa qu'elles le regardaient avec affection, comme il se l'était figuré jadis quand il était enfant : messagères de celui qui, d'un mot, pouvait le délivrer, elles élevaient sa pensée vers un monde meilleur, et il se sentait moins seul.

La vieille année finit, la nouvelle commença. Mollhausen tenait de moins en moins à la vie et croyait approcher de sa fin, lorsqu'un jour qu'il reposait à demi éveillé, à demi assoupi sous ses couvertures (c'était vers le commencement de janvier), des pas résonnèrent sur la neige durcie. Il écouta. Non, ce n'était pas une illusion! Une salutation en langage indien parvint à son oreille. Il se secoua, saisit ses armes; mais à peine était-il debout que d'autres mots, des mots anglais cette fois, avaient été prononcés :

— Vous n'êtes guère heureux ici, mon brave, disait une voix cordiale.

Étaient-ce les gens de la poste, les blancs de la Mission qui se souvenaient enfin de leur frère? Non! la portière de la tente relevée laissa pointer la longue carabine indienne, et Baldwin s'avança à sa rencontre l'arme au bras. Cette fois, c'était le secours, c'était le salut qui le venait trou-

ver. Si les chrétiens de la Mission avaient oublié leur frère dans le désert, ces païens qu'ils prétendaient convertir étaient venus, eux, comme le Samaritain de l'Évangile, secourir le pauvre abandonné.

Ce parti de chasseurs errants dans les prairies avec leurs femmes (leurs *squaws*) et leurs enfants appartenait à une tribu amie des blancs qu'on appelle les Ottoways. Ils avaient de bien loin vu la fumée du voyageur, et, dans la pensée qu'il avait besoin de secours, ils étaient venus à sa recherche. Celui qui avait parlé anglais était fils d'une Indienne et d'un blanc. Ces sauvages dirent au pauvre solitaire en lui offrant leurs provisions :

— As-tu faim? mange. Es-tu près de périr? viens avec nous. Es-tu malade? nous te soignerons. Nu? nous te vêtirons.

Et ces promesses furent tenues à la lettre.

Le lendemain, femmes, hommes, jeunes garçons, tous les Ottoways qui composaient la partie de chasse s'assemblèrent devant la tente de l'homme blanc pour le transporter, lui et tout ce qui lui appartenait, dans leur camp. Les marchandises pour lesquelles il avait risqué sa vie furent soigneusement emballées. Le fourgon abandonné au commencement du désastre, lorsque le dernier cheval était tombé mort, fut débarrassé de la neige qui l'enterrait, remis en état de servir, et le vieil abri même du voyageur ne fut point oublié : la tente, trop enracinée dans la terre durcie pour en être retirée, fut coupée tout autour au ras de la neige, et recouvrit le reste du bagage. Quand les Indiens eurent chargé le fourgon, les femmes et les jeunes garçons s'y attelèrent, et, suivis par les guerriers et par M. Baldwin, le traînèrent gaiement jusqu'au camp des peaux-rouges.

Avant de quitter pour jamais cet endroit, le voyageur s'arrêta, et jeta un dernier regard sur la plaine aride et désolée où il avait tant souffert. Les cendres de son feu à peine éteint marquaient la place où s'était dressée sa tente ; ses yeux s'y arrêtèrent longtemps. Il monta sur la petite hauteur d'où il avait si tristement regardé la prairie recouverte de neige ; il visita les bords de la rivière où il s'était embusqué pour épier les Pawnies ; il vit le trou dans la glace où s'étaient enfoncés leurs cadavres, et frissonna aux souvenirs effrayants qu'éveillaient ces funestes objets. Mais un moment après il redescendait cette colline sur laquelle il avait fait revivre en sa mémoire ces trois mois de solitude et de souffrance ; il hâta le pas, il rejoignit les Indiens ; un moment encore, et il quittait pour jamais son logis du désert.

Moins de six semaines plus tard, grâce aux Indiens Ottoways, M. Baldwin Mollhausen était réuni à ses amis européens, son fourgon de marchandises se trouvait en sûreté, et il buvait joyeusement du punch en société de ses amis.

Ce récit, parfaitement vrai, est tiré des Voyages de M. Baldwin Mollhausen, envoyé par le gouvernement des États-Unis dans l'Amérique du Nord.

LE LABORATOIRE DE CHIMIE
DE L'ÉCOLE NORMALE.

Un laboratoire d'alchimiste était autrefois un véritable antre magique, où s'étalaient aux yeux du visiteur des engins fantastiques et bizarres. Un crocodile bâillait au plafond, entre un grand pélican empaillé et un ibis aux plumes roses ; un soufflet poussif enfonçait sa buse dans un fourneau, et faisait entendre des grincements entre les mains de l'aide qui le faisait agir. — Sur le brasier ardent, un vaste alambic se chauffait au milieu des flammes bleuâtres qui l'entouraient. — Quant au maître, il était perdu dans de vastes in-folio poudreux qui s'élevaient çà et là en piles désordonnées. — Il cherchait dans l'inextricable fatras de ces vieux bouquins l'introuvable formule, écrite en termes mystérieux, qui lui permettrait de trouver le *Grand œuvre*, de dévoiler la *panacée universelle*, *la poudre de projection*, ou la *pierre philosophale*. Cette découverte devait conduire son auteur à la fortune illimitée, à la vie éternelle, à la perpétuelle jeunesse ; mais, comme ces visions de la légende qui s'éloignent à mesure qu'on en approche, qui glissent des mains quand on veut les saisir, le beau rêve s'échappait toujours, et le malheureux alchimiste entrevoyait le terme de sa vie sans pouvoir s'écrier jamais : *Eureka!* (J'ai trouvé!)

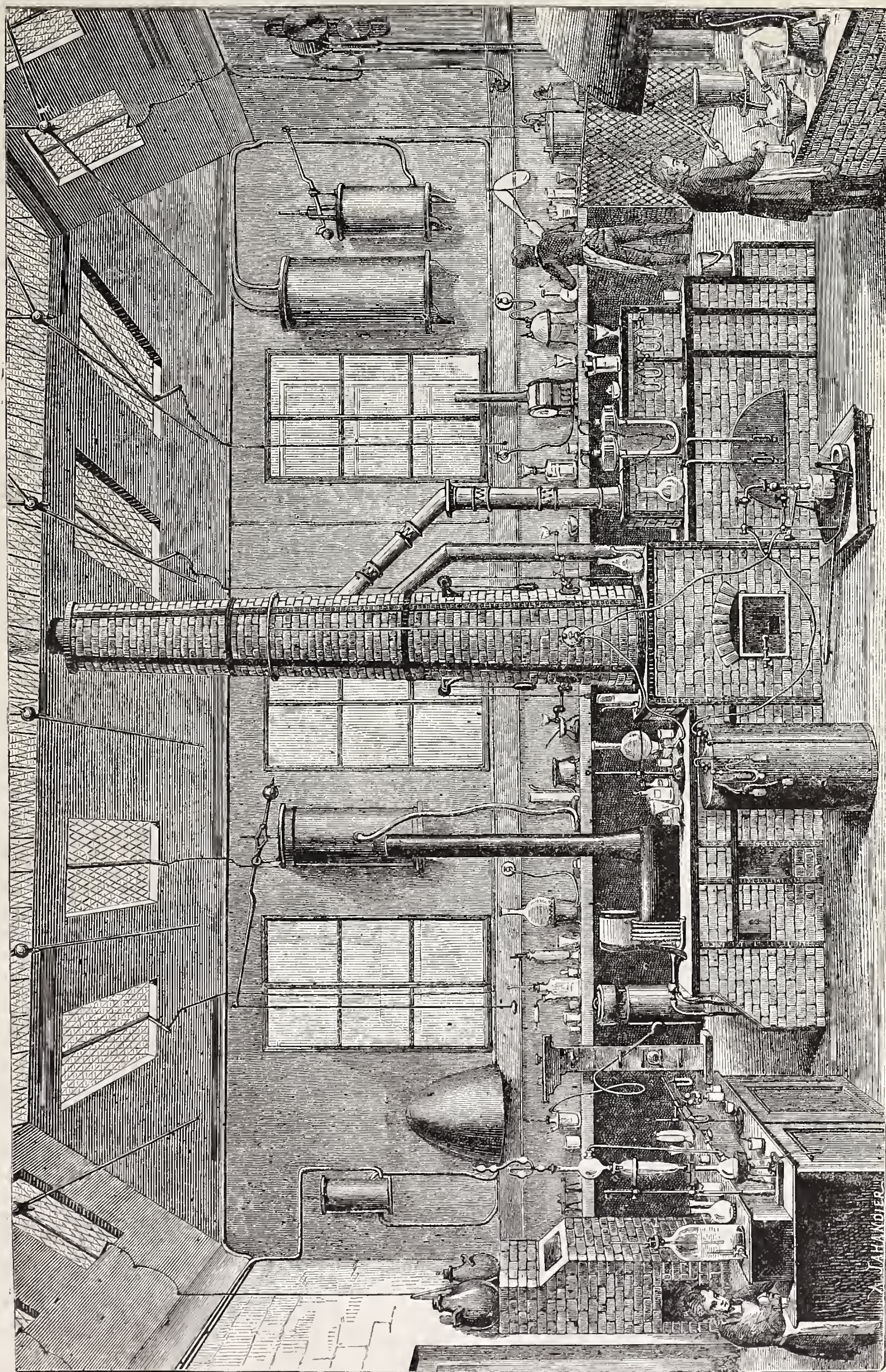
Aujourd'hui le laboratoire moderne, au lieu de parler en termes confus à l'imagination, s'adresse à la raison en termes précis. Véritable arsenal de travaux et de découvertes, les applications de l'industrie sortent en foule de son sein, et répondent aux besoins multiples des sociétés.

Un des plus beaux et des plus vastes laboratoires de Paris est celui de l'École normale, qui ne ressemble guère au sanctuaire de l'alchimiste. Sous l'impulsion féconde de son savant maître M. H. Sainte-Claire Deville, que de découvertes précieuses il a déjà faites! Ici, plus de crocodile bourré de foin, plus de squelettes, plus de serpent confit dans l'esprit-de-vin, plus de ces ornements bizarres, images puériles de la science naissante. — De toutes parts, des verres de toutes formes prêts à recevoir le liquide que l'on veut y verser, des fioles, des ballons, des cornues destinés à subir l'action du feu. — Des fourneaux à gaz s'allument au seul contact d'une allumette incandescente, sans qu'il soit nécessaire de faire brûler difficilement du charbon. Si la température produite par le gaz n'est pas suffisante pour opérer les réactions que l'on veut produire, ou les fusions qu'il faut déterminer, au milieu du laboratoire est un vaste fourneau de brique muni d'une cheminée qui fait un appel d'air très-énergique. — Le feu est aussi ardent dans cet appareil que dans les hauts fourneaux, et le chimiste peut reproduire sur une petite échelle la métallurgie du fer. Il pourra, dans un creuset, transformer le minerai de fer en fonte qu'il liquéfiera sous l'étreinte de son foyer ardent.

Sur notre gravure, qui représente fidèlement le beau laboratoire de M. Deville, un opérateur exécute une distillation dans une cornue de verre. Les vapeurs dégagées par la chaleur traversent une allonge et viennent se condenser dans un récipient, qu'une chute d'eau extérieure maintient à une basse température. C'est par cette opération de la distillation que l'industrie sépare un grand nombre de liquides volatils d'autres liquides qui entrent en ébullition à une température plus élevée. L'agriculture par la distillation extrait l'alcool du vin ; les arts chimiques séparent des huiles minérales brutes, à l'aide d'appareils distillatoires, des essences et des huiles d'éclairage, dont les usages prennent de jour en jour une extension plus considérable.

Du côté opposé est un grand vase d'eau distillée qui sert au chimiste de dissolvant dans la plupart de ses analyses. L'eau de fleuve, de puits ou de rivière, renferme toujours du bicarbonate de chaux, du plâtre, du chlorure de sodium, et d'autres matières minérales qui nuiraient aux réactions chimiques dans les opérations analytiques, et c'est toujours de l'eau chimiquement pure, de l'eau distillée, dont on doit se servir dans les manipulations multiples du laboratoire. — A côté de ce vase est un digesteur de M. Payen, appareil fort ingénieux qui sert à séparer les principes immédiats de certaines matières organiques. Veut-

on extraire l'huile contenue dans la graine du colza, on placera celle-ci dans l'allonge médiane, et l'on fera bouillir de l'éther dans le ballon inférieur. Les vapeurs circulant dans un tube se condenseront dans le ballon supérieur, et retomberont à l'état liquide sur les graines dont elles dissoudront l'huile, pour être soumises à une nouvelle distillation qui permettra d'épuiser la substance organique sans avoir recours à de grandes quantités de liquide.



Laboratoire de chimie de l'École normale, à Paris. — Dessin de Jahandier

Au milieu du laboratoire, sur le premier plan, est le chalumeau à gaz oxygène et hydrogène, qui produit la plus haute température connue, et fait entrer en fusion le platine lui-même dans un petit creuset de chaux où l'on insuffle le dard de feu. Pendant longtemps le platine était considéré comme un métal infusible; mais sous l'action de la flamme produite par l'hydrogène il se résout facilement en un liquide. — D'autres souffleries sont disposées au fond

du laboratoire, et servent à opérer la fusion de produits moins réfractaires.

C'est ainsi que, dans ces laboratoires bien organisés, le savant trouve sous la main tous les objets qui président aux réactions chimiques, tous les outils propres à aider ses recherches; avec ce matériel ainsi disposé, chaque jour il ajoute au livre de la science quelques pages nouvelles, qui ne tardent pas à faire prospérer les arts industriels et à contribuer puissamment au bien-être des sociétés.

L'illustre Montaigne a en quelque sorte rendu un hommage anticipé aux manipulations chimiques, à l'expérimentation, quand il a dit : « Il n'est désir plus naturel que le désir de connoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous fait défaut, nous y employons l'expérience. »

DÉSINTÉRESSEMENT.

L'absolu désintéressement est un luxe que les âmes les plus fières ne peuvent pas toujours se procurer.

H. Boucher.

LE BAIN DE LA SULTANE.

Dans les maisons moresques, un des principaux luxes étaient les bains. On peut voir encore à Séville, à Grenade, partout où les Mores ont construit et vécu, les ruines de vastes thermes, dallés de marbre blanc, entourés d'arbustes aromatiques et d'odorants parterres.

Dans toutes les contrées musulmanes, on apportait à la préparation des bains des raffinements extrêmes. La sultane Mourka-Hama avait la fantaisie de faire remplir sa baignoire d'eau de rose. Un jour, en venant se baigner, elle trouva l'air imprégné d'un parfum plus pénétrant encore que de coutume, et comme elle en cherchait la cause, on découvrit que la chaleur du soleil avait extrait l'huile essentielle qui flottait à la surface. Ce procédé, né du hasard, fut aussitôt imité par l'art, et de là vint la senteur délicieuse connue dans le commerce sous le nom d'*attar*, ou essence de roses.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Voy. p 234.

DEUXIÈME LETTRE.

Mme L. A. D. à Mme Millet-Robinet.

Chère Madame,

Je ne l'aurais jamais cru, et cependant c'est vrai, notre hiver s'est écoulé avec plus de rapidité que nous ne pouvions l'espérer dans ces deux grandes chambres si profondément tristes; mais nous avions hâte d'en sortir, et nous n'avons cessé de nous occuper de tant de façons que les jours passaient souvent comme un éclair. C'était parfois à en perdre la tête : outre les travaux intérieurs que la mauvaise saison permet de faire dans une construction dont les gros murs et la toiture sont terminés avant l'hiver (ces gros travaux ont été achevés fin septembre), il a fallu dessiner le jardin, le planter d'arbres fruitiers et d'ornement; et cependant, au milieu de tous ces travaux, Auguste, qui se passionne de plus en plus pour l'agriculture, trouvait encore le temps d'aller faire de fréquentes visites chez Mathurin : c'est notre métayer. Il allait voir les chevaux, les vaches, et encore ces horribles animaux auxquels je ne saurais l'empêcher de prendre un vif intérêt que je ne pourrai jamais partager, quoi qu'il en dise; et cependant voyez, chère Madame, ce que c'est que l'entraînement! Je me suis prise à admirer un charmant petit veau qui venait presque de naître, et qui faisait déjà mille gambades pleines de grâce en allant près de sa mère. Mais, ah! chère Madame, quand j'ai pensé que le sort de ce charmant petit animal se terminerait en fricandeaux, en côtelettes en papillote, oh! j'ai frémi d'horreur; je me suis sauvée et j'ai reporté ma sollicitude sur une *grouée*, comme dit Jeannette, de charmants petits poulets qui, avec leur joli corps rond et couvert d'un duvet fin et soyeux, leurs petits yeux brillants, se précipitaient avec vivacité, en se culbutant les uns par-dessus les autres, sur une miette de pain que j'avais jetée à leur mère et qu'elle leur présentait avec une tendresse bien touchante. Ils m'offraient un intérêt que je n'aurais jamais pensé pouvoir ressentir: Je prenais un vrai plaisir à les voir, je dirai même à les admirer. Eh bien, chère Madame, il faut vous le dire : cet affreux Auguste est venu me désenchanter en me disant : « Tu prends en horreur mon veau que j'admire, parce qu'il doit se terminer en excellents mets; et tes charmants poulets, qu'en feras-tu? des fricassées, des rôtis à la sauce mayonnaise. » Oh! j'étais indignée. Mais peu à peu mon indignation s'est calmée, et j'ai pensé qu'en agriculture, comme en tant d'autres choses de la vie, il y avait le côté poëtique et le côté positif. J'ai d'abord trouvé cela très-triste; mais ensuite il m'a semblé que rester dans le pays des chimères n'était ni sage ni suffisant, et que l'agriculture était peut-être, de toutes les occupations dont on peut remplir sa vie, celle qui devait conserver le plus d'idéalité en nous plaçant sans cesse en face des merveilles de la nature, et je me suis dit : Allons, il faut accepter les choses comme elles sont, et dire avec le bon la Fontaine :

> Dieu fait bien ce qu'il fait; sans en chercher la preuve
> En tout cet univers, et l'aller parcourant,
> Dans les citrouilles je la treuve.

Et décidément me voilà agriculteur!

Mais je me suis encore révoltée en pensant que notre belle langue française n'a pas créé un nom *féminin pour la plus belle partie de l'humanité* qui s'occupe de l'agriculture, et cette lacune m'empêchera peut-être de me jeter à corps perdu, comme je le pensais d'abord, dans l'art de cultiver la terre, à moins qu'un de nos doctes académiciens ne se décide à enrichir notre dictionnaire d'un nouveau mot qui serait certainement acclamé par le *beau sexe* et lui vaudrait une immortelle de plus à sa couronne.

Mais, chère Madame, avant d'en revenir à nos moutons, auxquels j'irai peut-être un jour, revenons à notre maison, dans laquelle, pendant ce long hiver, nous avons mis à profit toutes vos bonnes instructions, et permettez que je vous rende compte de tout ce que nous avons fait et fait faire.

J'ai demandé, comme vous me l'avez dit, que les cloisons des divisions intérieures des cabinets et des corridors, au lieu d'être faites en briques simples placées sur champ, ce qui permet d'entendre le moindre bruit d'une pièce dans l'autre, fussent montées en briques creuses : c'est aussi solide que de petits murs en pierre, moins coûteux et surtout plus léger. Selon votre avis encore, chère dame, nous avons fait faire les châssis de nos fenêtres à très-grands carreaux, et même, aux pièces du rez-de-chaussée, ils ne sont divisés qu'en deux parties dont celle du haut, formant le dormant dans les portes vitrées, est plus petite, et celle du bas plus grande; cette dernière est comme une petite glace : rien pour couper la vue, c'est charmant. Nous avons employé du verre très-fort; il coûte

un peu plus cher, à la vérité, mais il y a une grande différence dans la solidité, et comme, à la campagne, une fenêtre, une porte vitrée peut être brusquement fermée par un coup de vent et causer un malheur, je pense que nous y trouverons économie. Je n'ai pas négligé cependant de faire mettre à chaque battant de porte vitrée ou de fenêtre un piton qui sert, au moyen d'un crochet fixé dans le mur, à arrêter le battant lorsqu'il est ouvert : sans cette précaution, je crois que nous aurions souvent des accidents, chose doublement désagréable à la campagne, où l'on n'a pas le vitrier sous la main.

J'oubliais de vous dire que nos volets du rez-de-chaussée sont pleins jusqu'à plus des deux tiers de leur hauteur et terminés, dans le haut, par six lames de persienne, ce qui nous procurera assez de jour pour les tenir fermés pendant les grandes chaleurs, et pour circuler dans les appartements, sans les ouvrir, dès le matin. Au premier, nous avons mis partout des persiennes.

Tout ce qui est fermeture extérieure a reçu une première couche de peinture gris très-clair ; il faudra ensuite se décider à choisir la couleur qu'on leur donnera en dernier lieu. Auguste, qui n'a que le champêtre en tête, voudrait les faire peindre en vert; mais je préfère le gris clair. Il me semble que les fermetures peintes en vert vont bien à une construction en forme de chalet; mais comme notre maison, quoique très-simple, a un petit air de castel, les peintures grises me paraissent préférables. Donnez-nous votre avis, chère Madame. On pourra peindre en vert les portes et les volets des servitudes que nous devons construire près de la maison, ou peut-être en couleur carmélite, comme les barrières des chemins de fer, surtout si l'on plante au bas des murs du lierre qui grimpera et les garnira de son beau feuillage toujours vert; cette couleur tranchera et sera du meilleur effet.

A propos de servitudes, chère Madame, il faut bien nous dire de quoi elles devront se composer; et il sera encore nécessaire de nous envoyer un petit plan, car, si nous n'avions pas eu ceux que vous nous avez envoyés, je vous assure que nous aurions été bien embarrassés. Quelques personnes de notre voisinage, qui avaient été assez bonnes pour venir nous voir malgré notre grotesque installation, nous avaient donné, chacune selon ses idées, des conseils auxquels nous nous serions peut-être laissés aller et dont nous aurions pu nous repentir plus tard.

Plusieurs d'entre elles auraient voulu, pour gagner une pièce au rez-de-chaussée, que nous fissions notre cuisine et notre office en sous-sol ; c'est de mode aujourd'hui. Cette organisation met un étage plus ou moins élevé entre la cuisine et la salle à manger, ce qui rend le service plus pénible, plus difficile, et partant il est moins bien fait, surtout quand on n'a pas de nombreux domestiques. Cette manière d'économiser le terrain et les frais de construction me semble inhumaine. Je mourrais d'ennui et peut-être de rhumatismes si j'étais forcée de vivre ainsi sous terre, de n'apercevoir autour de moi que des murailles, et le jour et le soleil que de bas en haut : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même*, n'est-ce pas, chère dame? D'autres personnes nous conseillaient, pour conserver le même nombre de pièces, d'élever notre maison de deux étages, afin d'avoir moins de frais de charpente et de couverture. Nous avons encore repoussé cet avis. A la campagne, on a tous les jours mille occasions de faire de l'exercice; monter et descendre pour vaquer aux occupations de l'intérieur d'une maison deviendrait réellement fatigant. Par contre, certaines autres gens auraient voulu seulement un rez-de-chaussée, forme de palais : cette disposition avait ses avantages, pas d'escalier ; mais alors c'est la charpente et la toiture qui entraînent à d'énormes frais, et il faut parcourir de longs corridors pour aller d'un bout à l'autre de la maison. Somme toute, chère Madame, nous sommes restés dans les mesures du sage, le juste milieu, et nous voilà enchantés de notre construction. Que sera-ce quand tout cela va être peint, tapissé et garni de meubles!...

Nous avons banni le carrelage du salon et des chambres à coucher, mais nous l'avons adopté pour la salle à manger : il se compose de carreaux comme on en fait maintenant, en terre bien cuite, noirs et blancs, et ils ont été disposés en damier; c'est fort joli, propre et facile à laver. Nous mettrons sous la table à manger, qui restera toujours ouverte au milieu de la pièce, un grand tapis d'Alger.

Comme nous sommes obligés de construire avec économie, nous avons fait poser dans le salon tout simplement un parquet à bâtons rompus, composé de lames de dix centimètres de large sur un mètre de longueur, en beau bois de chêne bien choisi; je vous assure que c'est très-bien. Les autres pièces du rez-de-chaussée sont parquetées de la même façon. Le vestibule est carrelé comme la salle à manger. Quant à la cuisine et aux corridors, nous nous sommes contentés des carreaux ordinaires, de couleur rougeâtre très-claire et bien cuits.

Au premier, nous avons tout bonnement un plancher en bois blanc. Nous avions pensé à employer le sapin du Nord; mais il est à peu près du même prix que le chêne, et nous y avons renoncé. Les pièces du premier étage se salissent peu, et d'ailleurs il est assez facile de laver le bois blanc avec une brosse ou une éponge et de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre un peu de cristaux de soude.

Le grenier a été planchéié en planches beaucoup plus larges, ce qui diminue sensiblement les frais de main-d'œuvre.

Nous avons mis dans toutes les pièces, excepté dans la salle à manger, des cheminées de marbre qu'on se procure à très-bon compte aujourd'hui, quand on prend des marbres ordinaires; seulement celle du salon, d'un marbre un peu plus choisi, est très-grande. Lorsqu'on est réuni, à la campagne, dans le salon, il faut avoir beaucoup de place devant ce foyer hospitalier. Quant à la salle à manger, nous avons l'intention d'y mettre une cheminée prussienne, qui a tous les avantages d'un poêle et laisse voir le feu; cela est plus gai et permet de se réchauffer promptement quand on rentre, quelquefois avec les vêtements mouillés, ce qui arrive à la campagne : nous la placerons dans une petite niche peu profonde, où elle sera isolée du mur, afin d'obtenir toute sa chaleur. Le tuyau pour la fumée sera ou caché dans le tuyau de la cheminée, ou à l'extérieur dans la niche, afin qu'il donne plus de chaleur. Enfin sur le marbre, qui recouvre une cheminée prussienne, on peut mettre à chauffer les assiettes qui doivent être employées au service des repas.

Le plafond du salon est orné d'une assez jolie corniche, et au milieu se trouve une charmante rosace dans laquelle est fixé un anneau : à la ville, ce serait la place d'un lustre ; à la campagne, une jolie suspension en terre cuite, dans laquelle on place des fleurs ou des plantes dont les tiges retombent gracieusement, convient beaucoup mieux. Le plafond de la salle à manger est aussi orné d'une petite corniche et d'une rosace plus simple, au milieu de laquelle on suspendra la lampe. Dans les autres pièces du rez-de-chaussée, une simple baguette forme la corniche ; au premier, les plafonds sont tout unis.

Vous voyez, chère bonne amie, que nous n'avons rien oublié de nos causeries pendant notre dernier petit séjour près de vous ; mais cependant nous attendrons encore vos avis pour nos peintures, nos papiers, nos meubles et nos usten-

siles de ménage, de buanderie, de boulangerie, de fruiterie.

Mon Dieu, que de choses encore à faire et à se procurer avant d'être définitivement organisés! c'est à en perdre la tête; et que mon pauvre Auguste et moi sommes donc ignorants de tout ce que comporte une nouvelle installation à la vraie campagne, où il faut savoir se créer des ressources de toute sorte dont on n'a pas besoin à la ville! Mais enfin, j'espère qu'aidés de vos bons conseils nous en viendrons à bout : alors, quand nous serons bien organisés, nous serons comme de petits princes débarrassés de la fatigante étiquette qui les environne sans cesse; et s'ils ne sont pas ennuyés des détails quelquefois fatigants dont nous sommes obligés de nous occuper, ils sont privés de ce plaisir qu'on éprouve lorsque, après avoir bien combiné, bien travaillé, et quelquefois attendu, on arrive au but qu'on s'était proposé; car, voyez-vous, chère Madame, il faut que je vous l'avoue, chaque fois que nous sommes parvenus à terminer une chose longtemps attendue et péniblement acquise, nous sommes heureux, mais très-heureux; c'est une petite conquête sur l'avenir confortable après lequel nous courons, et lorsque mon bon Auguste me voit joyeuse de nos petits succès, il ne manque pas de me dire : « Eh bien, ma Laure, tu es contente d'avoir fait quelque chose d'agréable et d'utile? Mais c'est fini, tu ne recommenceras pas à faire un joli salon, une jolie chambre, tandis qu'en agriculture ces jouissances sont sans cesse renouvelées, et c'est toujours avec l'espérance d'arriver à mieux faire qu'on travaille. Jamais de satiété dans la culture des champs; on est toujours entraîné vers un nouvel avenir qui nous promet de nouvelles jouissances, de nouveaux succès parés encore de leur diversité et leur utilité : créer, toujours créer, pour le bien de tous, n'est-ce pas se rapprocher de la Divinité? »

Vous voyez, chère Madame, qu'Auguste déploie toute son éloquence pour faire de moi un nouveau prosélyte à l'agriculture; y parviendra-t-il? C'est ce que nous verrons. En attendant, mon avis est de terminer notre chère maison.

Pardon, chère Madame, pour mon long bavardage; je suis vraiment honteuse, et je jetterais cette lettre au feu si je ne connaissais pas votre indulgente bonté; mais comme vous m'avez appris à la connaître, sans plus de cérémonie (que je sais que vous détestez) je termine en vous adressant, avec mes remercîments, nos affectueux et respectueux compliments. L. A. D.

La réponse à une prochaine livraison.

MURAILLE D'UNE VILLE CHINOISE [1].

L'art de la fortification et celui des siéges sont, en Chine, dans l'enfance : les villes sont habituellement carrées; les murailles, protégées par un fossé, sont hautes de vingt à cinquante pieds, et soutenues par un massif de terre d'une largeur égale à sa base. Les murailles, couvertes de créneaux, sont flanquées, de distance en distance, de tours qui portent parfois des postes d'observation élevés sur un échafaudage en bois. Les angles saillants de l'enceinte des villes sont protégés quelquefois par des tours plus hautes; cela s'observe surtout à Pékin. Les portes sont sur le flanc des tours : elles sont doubles et garnies de fer.



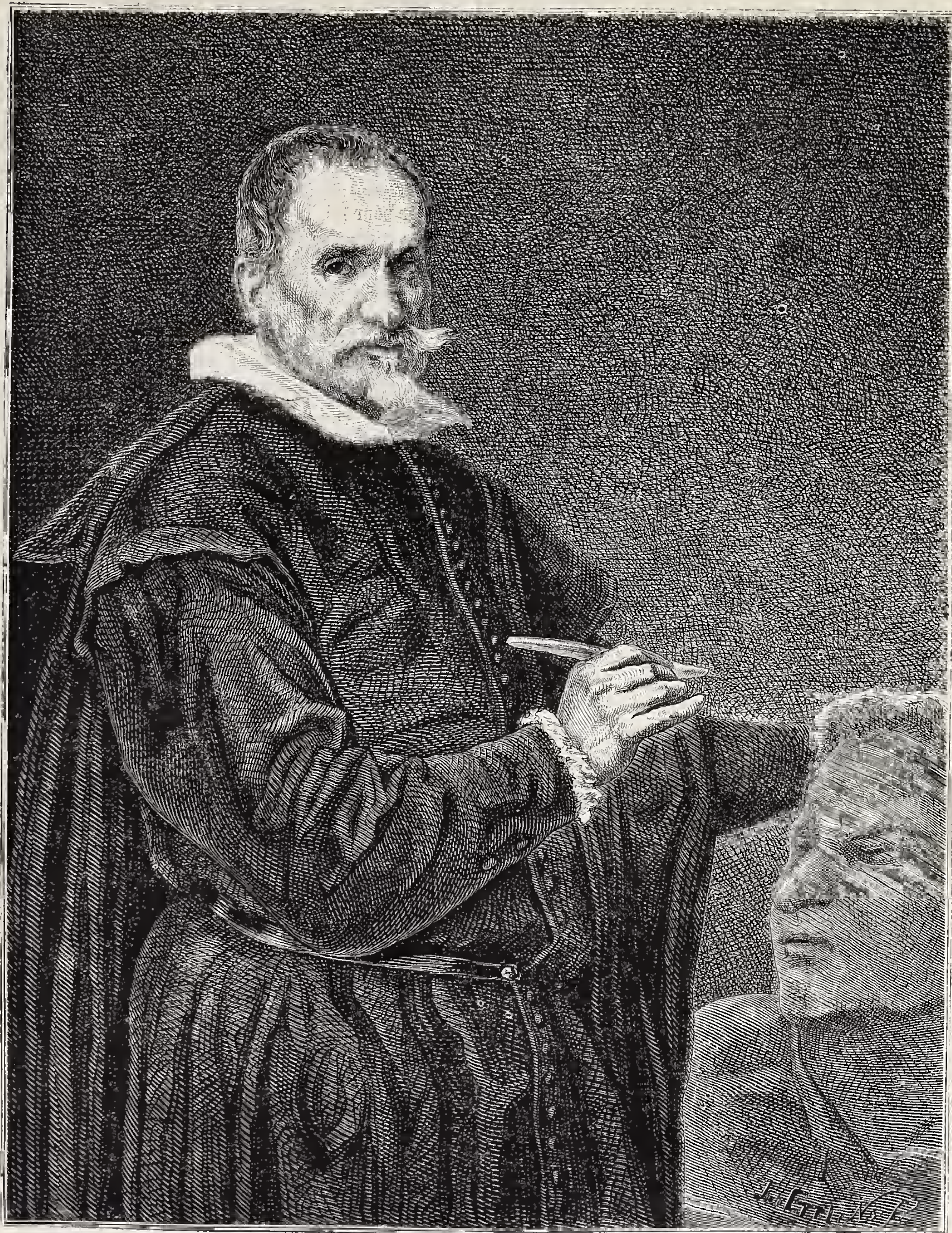
Murailles d'une ville chinoise fortifiée. — D'après les *Mémoires sur la Chine*.

Sur la gravure, on voit, auprès de la porte, des affiches. Au-dessus on devrait voir des têtes coupées dans des paniers. Le mur est coupé pour en montrer le profil. Un égout se déverse dans le fossé, qui est traversé par un pont fait de quinze pierres, six en support et neuf en tablier.

[1] D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine; Gouvernement*, p. 70.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions 15.

ALONSO CANO.



Portrait de Cano, peintre et sculpteur, par Velasquez. — Dessin de Bocourt.

Ce n'est pas tout à fait sans raison que ce grand artiste a été surnommé le Michel-Ange des Espagnols. Comme Michel-Ange, en effet, il a été peintre, statuaire et architecte; mais à cette triple consécration du talent s'arrête la ressemblance. Par suite d'une origine qui ne lui permit point des études premières, il ne fut ni poëte, ni philosophe, comme l'artiste incomparable auquel on prétend l'assimiler. Nous ne rabaissons pas, tant s'en faut, son génie, nous assignons seulement la place qu'il doit occuper. Cano, toutefois, est bien peu connu en France; les seuls tableaux remarquables qui pouvaient le faire apprécier chez nous ont disparu avec la galerie Standish, léguée à Louis-Philippe, et qui a été rendue à sa famille.

En ce qui regarde le portrait que nous reproduisons ici, l'immortel Velasquez, son auteur, nous est un sûr garant que les traits de Cano, empreints de l'âpre mélancolie qui était le fond du caractère de l'artiste, sont ici fidèlement rendus. Le noble peintre de Philippe IV a fait visiblement un effort pour que rien ne manquât à la vérité du portrait qu'il voulait transmettre à la postérité. Reconnu comme étant le premier peintre de son pays et peut-être de son temps, Velasquez a peint son condisciple et son ami avec les attributs du sculpteur; il a voulu en faire le statuaire par excellence de son époque, comme lui-même il en

était le peintre préféré. Ceci n'est point une simple conjecture; l'esprit bienveillant de l'auteur des *Rois mages* est une garantie certaine de ce que nous avançons. Néanmoins, Alonso Cano fut peintre avant tout, et il n'usa que fort sobrement des autres facultés qu'il avait reçues de la nature; c'est par ce côté qu'il diffère encore essentiellement de Michel-Ange.

Cano naquit à Grenade, le 19 mars 1601; son père, Miguel Cano, était sculpteur en bois, ayant pour spécialité la construction des autels et des retables (¹); c'était ce qu'on appelle un *ensamblador*. Sa mère, doña Maria de Almansa, était originaire de la province de la Manche. Il y avait peu d'aisance dans le ménage. Miguel Cano pouvait se dire au besoin architecte, bien qu'il eût fait peu d'études; il enseigna les premiers principes de la construction à son fils. Bientôt, par le conseil du fameux peintre Juan del Castillo, qui avait été le maître de Murillo et dont le jeune Cano avait pris des leçons, cette humble famille d'artistes se transporta à Séville. Là, Alonso eut le bonheur d'entrer dans l'atelier de son compatriote Juan Martinez-Montañes; il y devint sculpteur; mais on suppose qu'il acquit surtout le caractère plein de noblesse qu'on remarque dans ses statues en allant admirer dans le palais du duc d'Alcala les marbres antiques que ce seigneur avait su réunir. Comme peintre, Cano ne s'en tint pas aux conseils de Castillo; il entra chez le vieux Pacheco, dont l'immense renommée ne fut effacée que par celle de Velasquez, son élève, qui plus tard devint son gendre.

Quelle série de nobles enseignements pour le jeune artiste, et comme, malgré son humble origine, il sut en profiter en multipliant d'incroyables efforts! Dès l'origine, néanmoins, il lui manqua quelque chose. La vie étroite que menait son père ne lui permit pas, comme à Velasquez, d'aller étudier les chefs-d'œuvre de l'art en Italie. Il lui fallut avant tout se ployer aux exigences de la maison paternelle; et ses premiers ouvrages, les œuvres de sculpture qui le firent remarquer, furent cinq retables que l'on admira longtemps à Séville : il y en avait deux au collége de Saint-Albert et trois au monastère de Sainte-Paule. Mais déjà l'universalité de son génie se montrait dans ces constructions de style religieux : l'architecture, les bas-reliefs, les peintures, tout était l'œuvre du jeune artiste, et tout fut applaudi.

En l'année 1628, comme nous l'apprend Cean Bermudez, le père de Cano se chargea de construire le grand retable de la cathédrale de Lebrixa. Malgré l'importance de cet édifice, le centre de population que nous venons de nommer était une simple bourgade et non une ville. On n'y pouvait point faire de grands sacrifices pécuniaires : 3000 ducats devaient être le prix du travail de Miguel Cano; mais deux ans plus tard (on suppose que le vieillard était bien près de sa mort) il repassa cette commande, d'une haute importance au point de vue de l'art, à son fils Alonso : celui-ci acheva le retable en 1636. Les prétentions de l'artiste s'étaient accrues en raison des efforts qu'avait exigés de lui une œuvre vraiment capitale et que loue hautement Palomino; un procès fut le résultat de cette discussion. Montañes, l'ancien maître de l'artiste, et Geronimo Velasquez, qu'il ne faut pas confondre avec son glorieux homonyme, ne craignirent pas d'entreprendre le voyage de Séville à Lebrixa pour lui servir d'arbitres, et ils lui firent donner 250 ducats de plus que la somme stipulée. Cano jouissait d'une aisance comparative, mais il s'en fallait qu'il fût dans une position digne de son mérite déjà reconnu.

Notre grand artiste était arrivé à l'âge de trente-six ans; les difficultés qu'il lui avait fallu surmonter pour sortir de la pauvreté avaient sans doute aigri son caractère. Naturellement fier, il se montrait en général d'une humeur peu facile. Il se prit un jour de querelle avec un peintre qui n'était pas sans renommée alors : don Sébastien de Llano y Valdes. Celui-ci n'avait pas son mérite, mais il possédait certaines qualités morales qu'on ne pouvait reconnaître chez son adversaire. Dans le duel qui eut lieu, ce fut le modeste Valdes qui fut blessé. Cano dut fuir la ville où avait eut lieu cette affaire d'honneur. Pour éviter les poursuites de la justice, il se rendit à Madrid. Par bonheur pour lui, le bon et noble Velasquez revenait alors d'Italie; il accorda de grand cœur un refuge au fugitif. Il fit mieux encore que de le mettre à l'abri des recherches des alguazils; il lui fit obtenir la protection du comte-duc, alors ministre tout-puissant, puis celle de l'intègre P. Bautista Maino, le confesseur de Philippe IV. Bermudez affirme que Palomino a exagéré les résultats de cette entrée à la cour en disant que Cano devint alors directeur en chef des œuvres du palais; il aurait été nommé simplement peintre du roi et maître de dessin de l'infant don Balthazar.

Le duel qu'avait provoqué l'irascible artiste n'avait pas eu de suites autrement fâcheuses. Don Sébastien Llano, promptement guéri de sa blessure, avait trop de générosité pour ne pas arrêter les poursuites que l'on continuait contre un homme éminent dont il admirait le génie; il fut récompensé de cette modération bien naturelle d'ailleurs par une vie qui se prolongea longtemps encore et qui ne fut point sans gloire. Cano, dont l'existence devait être toujours agitée, paraît cependant avoir vécu assez paisiblement durant cette époque d'apaisement, où Velasquez le contenait sans doute. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ses moments furent alors consacrés vaillamment à la peinture. Ce fut le temps où il enrichit de ses œuvres le couvent de Saint-Gil, et l'arc triomphal de la porte de Guadalaxara qu'on éleva pour recevoir Marianne d'Autriche, seconde épouse de Philippe IV.

Cano se rendit à Tolède en 1643; il était marié alors, et les besoins d'une aisance plus grande se faisaient sentir; il venait demander un emploi, alors vacant, de maître en chef des œuvres de la cathédrale. Il n'avait pas oublié, on le voit, son premier métier d'architecte; il ne réussit pas toutefois dans ses prétentions : la place fut donnée à Lazaro de Goyti (¹), dont la carrière ultérieure ne fut pas sans succès. Cette déconvenue n'eût été que passagère, elle n'eût même marqué d'aucune influence fâcheuse la vie de l'artiste, si un cruel incident ne l'avait livré aux horreurs d'un procès criminel. Selon la tradition, après ses démarches auprès du cabildo de Tolède, il se serait fixé dans cette ville pour donner suite à ses innombrables travaux, et ce serait là qu'il aurait été incarcéré.

Il y a dans la vie d'Alonso Cano deux parts qui doivent être l'objet d'un sérieux examen. La biographie officielle, si l'on peut se servir de cette expression, est tout entière dans l'œuvre de Cean Bermudez, et c'est elle que nous avons suivie; puis vient la portion légendaire, que le consciencieux biographe a tenté de débrouiller, tâche à laquelle il a renoncé de son propre aveu. Sans entrer plus avant que lui dans l'histoire du meurtre de la femme de Cano et de l'assassin prétendu, qu'on ne put arrêter, mais dont parle la *Biographie universelle*, il paraît certain que le grand artiste, dont on ne peut nier l'incarcération, subit la question, supplice effroyable alors, et dont la conséquence infaillible devait être pour lui de rester estropié durant le reste de ses jours s'il échappait à la mort. L'infortuné avait supplié ses bourreaux de faire en sorte que

(¹) Un retable est proprement l'ornement architectural contre lequel est appuyé l'autel.

(¹) Voy. D. Manuel de Assas, *Album artistico de Toledo*. Tolède, 1 vol. in-folio, avec des lithographies nombreuses.

son bras droit fût respecté, et sa prière eût peut-être été vaine si le digne Bautista Maino n'avait usé de sa protection puissante en sa faveur. Philippe IV intervint, dit-on, lui-même en cette circonstance, et ce fut à la double action du pouvoir religieux et du pouvoir royal que le grand artiste dut la faculté de pouvoir reprendre ses travaux une fois sorti de prison. Or, si l'on en croit un amateur passionné de Cano, le portrait de Velasquez serait lui-même l'expression de cette légende, et ce serait à dessein que le grand peintre aurait placé en évidence cette main magistrale que le bourreau avait respectée : le portrait ébauché serait celui de Philippe IV.

Le consciencieux Bermudez connaissait tous ces bruits, et il n'en dit mot ; il y a plus : s'il parle de l'affaire criminelle en elle-même, ce n'est point pour la nier d'une façon absolue sans doute, mais il refuse d'ajouter foi à ce qui a été dit. Les faits, dans tous les cas, avaient en peu d'années singulièrement perdu de la gravité qu'on leur attribuait, et l'une des preuves alléguées par l'éminent biographe, c'est qu'Alonso Cano, qui réside à Madrid en 1650, ne craint pas de retourner à Madrid durant cette même année, parce qu'il y est appelé pour donner son avis sur une œuvre architectonique de la cathédrale. D'ailleurs, Lazaro Dias del Valle [1] se tait absolument sur ce fameux procès, lui qui est contemporain de Cano, et qui raconte sur la vie de l'artiste une foule de particularités dont Palomino a fait son profit peut-être un peu à la légère.

L'incertitude qui règne dans cette affaire ne veut pas dire qu'après son duel Cano n'ait pas eu d'autres démêlés avec la justice. On peut affirmer qu'ils étaient sans importance, et qu'on en pouvait seulement conclure d'une certaine opiniâtreté de caractère chez notre grand artiste. On sait, par exemple, qu'en l'année 1647, ayant été nommé majordome de la confrérie de Notre-Dame des Douleurs, il fut condamné à payer une amende de 100 ducats pour avoir refusé d'assister à la procession de la semaine sainte, dont les alguazils de cour prétendaient faire partie avec les peintres et les gens appartenant à certaines professions réputées libérales. Cano, du reste, ne fut pas le seul qui montra cette petite vanité ; et, à cette occasion, un procès dut s'ensuivre entre la compagnie des alguazils et le corps des orfévres.

Alonso Cano se faisait vieux, et, bien qu'il eût prodigieusement travaillé, il n'était pas riche. Après un séjour de quelque temps à Valence, où il avait laissé des merveilles qu'on admirait à la chartreuse, il reprit la route de l'Andalousie ; il voulait atteindre le repos sans abandonner l'exercice de son art. Arrivé à Grenade, il crut, une fois en sa vie peut-être, qu'il allait trouver la paix en se rapprochant de ceux qui par état mènent une existence paisible. Un musicien de la chapelle venait de mourir ; il laissait vacant une sorte de bénéfice (ce qu'on appelait la *racion*) : Cano se présenta pour l'obtenir, alléguant qu'il pouvait être essentiellement utile au chapitre par sa triple spécialité d'architecte, de peintre et de statuaire. On lui accorda ce qu'il souhaitait, et, de plus, il eut la faculté de se créer un vaste atelier dans la grande tour de la cathédrale. Tous ces avantages étaient concédés néanmoins à une condition : il fallait pour les conserver entrer dans les ordres et se faire prêtre dans le cours d'une année. La cédule royale, datée du 29 août 1656, était positive sur ce point. Cano peignait, et n'étudiait point ; le seul délassement qu'il se permit, et il y trouvait, dit-on, une heure de repos, c'était de prendre en hâte son ciseau et son maillet, et de dégrossir à grands coups un billot de bois dont plus tard il faisait sortir une figure charmante. Le chapitre dut saisir son revenu, car aux Quatre-Temps il n'était pas prêtre, comme il avait promis de le devenir. De là nouvelle désolation et nouveaux tracas ; voyages à la cour et sollicitations auprès des ecclésiastiques puissants dont on ne pouvait obtenir la moindre concession. Ce fut l'évêque de Salamanque, le plus savant peut-être, qui se montra le plus indulgent ; il ordonna sous-diacre notre grand peintre et lui concéda une chapellenie. En 1658, une nouvelle cédule lui rendait son bénéfice avec les revenus échus. Cano avait enfin trouvé le repos, et il le conserva une dizaine d'années avant de mourir.

C'était, dit-on, une âme tendre et charitable sous une rude écorce. Lui demandait-on l'aumône, il était d'ordinaire sans argent, mais il n'hésitait jamais ; c'était son génie qui faisait la charité : il traçait rapidement un de ces dessins, exécutés à l'encre jaune, qui sont encore si répandus dans la Péninsule, et il le donnait au nécessiteux, dont il soulageait ainsi la misère parfois magnifiquement, car plusieurs de ces dessins ont été vendus très-cher. On raconte un fait analogue du peintre Lantara : le cœur attendri procède souvent de même façon, et chez ces vieux artistes que la fortune n'a jamais favorisés, on ne refuse jamais ; on donne ce que l'on a.

Sans prononcer son nom, d'ailleurs inconnu en France, les anciens recueils d'anecdotes racontent ainsi les derniers moments d'Alonso Cano : c'est l'excentricité artistique qui les a frappés ; Bermudez rectifie les faits. Comme l'heure du peintre andalou était arrivée, le prêtre qui l'assistait posa sur ses lèvres un crucifix d'une imparfaite exécution ; mais le moribond écarta de sa main mourante cette image qui ne répondait point à l'expression de majesté divine qu'il rêvait à ce dernier moment. Saisissant une simple croix que l'on avait posée près de lui, il mourut en l'embrassant. Jusqu'à l'instant suprême, le vieil artiste confondait le culte de l'art avec celui qu'impose la religion, ou plutôt jamais il ne les avait séparés.

Alonso Cano mourut à Grenade, le 5 octobre 1667. Il est enterré dans le panthéon des prébendiers de la cathédrale.

Alonso Cano n'est représenté aujourd'hui par aucun ouvrage dans les galeries du Louvre ; il a cependant prodigieusement travaillé, et la simple énumération de ses tableaux, de ses statues et de ses retables ne fournit pas moins de neuf pages terminant la biographie de l'artiste telle qu'elle nous a été donnée par Cean Bermudez. Le seul travail remarquable qui pût faire apprécier ce maître à Paris a été mis dernièrement aux enchères à l'hôtel Drouot, et en a été retiré pour aller probablement en Angleterre. C'était un retable orné de peinture ; il représente la Madeleine en prières, et il est désigné dans le monde des amateurs sous le nom *del Oratorio*. Il a l'avantage de faire apprécier l'artiste au double point de vue du peintre et du statuaire, car au-dessus de la toile est un saint sépulcre en marbre de Loja et un saint Antoine en bois qui passent pour être sortis également du ciseau de Cano. Ce retable ne dément point la haute réputation de son auteur.

Un écrivain dont le jugement est accepté en ces sortes de matières fait remarquer avec infiniment de justesse [1] que, nonobstant le surnom dont on a essayé de caractériser la double mission de l'artiste (nous ne parlons pas de lui comme architecte), son génie le rapproche bien plus de l'Albane que de Michel-Ange. Malgré l'âpreté de son caractère et ses bizarres excentricités, son pinceau était d'une suavité incomparable. Le retable cité plus haut confirme cette opinion.

[1] Voy. *Diccionario histórico de los mas Ilustres profesores de las bellas artes*, etc. ; 1800, t. Ier.

[1] *Principaux peintres de l'Espagne*, par L. Viardot.

L'ARBRE ET LE PUITS DE LA VIERGE
(ÉGYPTE).

A deux heures de marche, au nord nord-est du Caire, est situé le village de Matarieh, qui recouvre en partie les ruines de l'antique Héliopolis. Un obélisque, le plus ancien de tous ceux que l'on connaît, est seul resté debout pour témoigner de la splendeur passée de la ville du Soleil; d'autres ont été transportés à Alexandrie et à Rome ([1]).

« On montre à Matarieh, dans un jardin appartenant à des coptes, un sycomore énorme, sous lequel, dit la légende locale, Joseph avec la Vierge Marie et l'Enfant Jésus se reposèrent lors de leur voyage en Égypte. L'arbre est fort beau; son écorce est tailladée par la main des pèlerins ou des curieux. » ([2])

Quand nous eûmes l'occasion de visiter ces lieux, trois hommes armés d'instruments tranchants se présentèrent immédiatement, non pour défendre les abords de l'arbre



L'Arbre de la Vierge (Égypte). — Dessin de de Bérard.

vénéré, mais pour nous offrir d'en détacher quelque fragment moyennant une faible rétribution.

Il suffit de comparer notre dessin à celui qu'a publié Mengin en 1823 ([2]) pour s'assurer qu'un grand nombre de fidèles se sont ainsi procuré des reliques à bon compte; car le tronc était alors deux fois plus grand.

Cet arbre n'a rien de commun avec le faux sycomore ou érable blanc de nos climats. Son nom vient de deux mots grecs : *syké*, figuier, et *morea*, mûrier.

« Le *figuier sycomore* acquiert dans l'Égypte une grande élévation et une grosseur considérable. Ses branches sont très-étendues; ses fruits, d'un blanc jaunâtre, d'une saveur douce, mais d'un goût peu délicat, petits, naissent sur le tronc ainsi que sur les grosses branches, par touffes dépourvues de feuilles. Son bois, que les anciens regardaient comme vénéneux, passait pour incorruptible. La plupart des caisses renfermant les momies égyptiennes sont faites avec ce bois. Les Égyptiens en faisaient encore des statues, des tableaux, etc. » ([3])

([1]) Voy. la Table de trente années, au mot OBÉLISQUE.
([2]) *Histoire de l'Égypte*; Atlas, pl. 11.
([3]) Bouillet.

Les représentations mythologiques du temps des Pharaons nous montrent souvent la déesse Nou-t montée sur plusieurs branches de sycomore dont elle distribue les fruits aux âmes bienheureuses.

Un puits voisin du sycomore est consacré par la même tradition religieuse. Il y a peu d'années, on voyait dans le mur qui l'entoure une niche où, disait-on, Marie avait posé le berceau de Jésus. On avait même bâti auprès une chapelle dont il ne reste aucune trace. Il existe, du reste, en Orient beaucoup de citernes désignées sous le nom de Marie. A la plupart se rattache la légende du refus qu'on aurait fait d'un peu d'eau à la mère de Jésus. Pour les Orientaux, refuser de l'eau à une femme qui vient de traverser des sables brûlants, c'est chose inhumaine; mais à *Myriam*, à Marie, la mère de *Issa*, le Christ, c'est un crime d'une telle impiété, que le musulman l'a autant en horreur que le chrétien le plus fervent. On rencontre, par exemple, un puits de ce nom à peu de distance de Bethléem. Le sieur de Villamont, ce vieux voyageur parti de Bretagne, en 1596, pour visiter les lieux saints, en parle, dans un langage dont on aime la grâce naïve. Le bon che-

([1]) Joanne et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*; 1861, p. 995.

valier raconte les effets de la colère divine à propos de certains musulmans qu'il a pu connaître encore, et qui s'étaient permis de *tollir* divers objets enlevés aux lieux saints, puis il dit :

« Et de ceste frayeur, ils sont tombez en une telle superstition, qu'ils n'oseroient prendre du genet qui est là auprès, parce qu'ils disent qu'à l'ombre d'iceluy, la Vierge Marie se reposoit quelquefois, et s'il advenoit qu'ils en veissent prendre à nous autres, ils nous blasmoient et s'en scandalisoient, de sorte que, prenant bien peu de cet arbre, nous estions contraincts de le cacher sous nos robbes. Laissans cette église, nous tournasmes visage pour nous en retourner en Bethléem, mais par autre chemin, et arrivasmes à un pauvre village à l'entrée du quel est un puits qui nous fust montré, où la Vierge Marie voulut une fois boire en passant, mais les païsans et vilains de ce village ne lui en voulurent tirer, et elle pria Dieu, et à un moment l'eau creut jusqu'au bord du puits, et la Vierge beut de l'eau à sa suffisance. Ceux de ce village, quand nous arrivasmes, nous furent un peu plus courtois, car c'estoit à qui nous en tireroit avec un seau de cuir, et à qui nous inviteroit à



Le Puits de la Vierge (Égypte). — Dessin de de Bérard.

boire : mais c'estoit, ce crois-je, afin d'avoir quelques meudins (¹) de nos bourses. » (²)

CONSCRITS MALINS ET CHEVAUX OMBRAGEUX.

On sait qu'un grand nombre de conscrits font semblant d'être myopes. Lorsqu'ils sont malins et exercés à simuler la myopie, leur intelligence et leur adresse pourraient mettre dans l'embarras, et peut-être même en défaut, les médecins chargés de les examiner pour les conseils de révision. On n'avait pas, en effet, jusqu'à ce jour, de moyens absolument certains pour décider d'après l'examen de l'œil si le conscrit ne mentait pas en se disant affligé de myopie.

On sait aussi que les chevaux myopes deviennent souvent ombrageux, parce que la vision confuse des objets voisins peut les induire en erreur et leur faire craindre des dangers là où il n'y en a point. Un habile maquignon ne manque pas de mettre le cheval, dont il connaît le défaut, hors des circonstances où l'animal pourrait se trahir. L'acheteur a donc grand intérêt à connaître la vérité. Nous aimons à croire qu'à l'opposé du conscrit, le cheval véridique accuserait son imperfection s'il pouvait parler; mais on en était réduit à attendre l'expérience, et encore ne pouvait-on affirmer avec certitude que c'était par myopie que le cheval était ombrageux.

Désormais l'on n'aura plus besoin de lutter avec le conscrit ni avec le maquignon : l'œil lui-même déclarera la vérité aussi bien chez l'animal que chez l'homme. Un docteur très-savant sur tout ce qui se rapporte à l'œil et à la vue, M. E. Javal, a introduit dans un instrument inventé par M. Helmholtz, l'illustre professeur d'Heidelberg, des modifications ingénieuses qui permettent de déterminer exactement l'état de réfraction d'un œil soumis à l'observation, que cet œil appartienne soit à un conscrit qui se sert de la parole pour déguiser la vérité, soit à un cheval muet; l'examinateur n'a plus besoin du concours de l'examiné. Avis à messieurs les conscrits! avis aussi aux examinateurs qui, par impossible, voudraient mettre des besicles à leurs chevaux. Le même instrument leur apprendrait mathématiquement quel devrait être le numéro du verre correcteur.

(¹) Petite monnaie; les *medini* étaient frappés à Constantinople.

(²) « Les Voyages du Sr de Villamont, augmentez en ceste dernière » édition de son second voyage et du dessin de son troisième. A Paris, » par la veuve Claude de Monstrœ, en la court du Palais, au nom de » Iesus. » 1609, portr. La 1re édition est de Paris, 1604, in-8; Arras, 1605; Lyon, 1606; Paris, 1614.

SUR LE CALOMEL.

Voy. p. 104.

RECTIFICATION.

« . . . Quand on prend du calomel, il faut avoir soin de » l'absorber à jeun; car si l'on avait pris auparavant des » aliments salés, le médicament se transformerait dans » l'estomac en un redoutable poison. »

C'est pour se purger qu'on prend, en général, du calomel, et, comme tous les purgatifs, on le prend à jeun pour plusieurs raisons inutiles à indiquer ici, mais nullement pour éviter qu'il se rencontre dans l'estomac avec du sel marin. En effet, le calomel, ou protochlorure de mercure, n'agit comme purgatif qu'à la condition de se transformer en bichlorure, et cette transformation a lieu au contact du sel marin que le calomel rencontre dans les voies digestives. A l'état de protochlorure, il est sans action purgative. Il y a une quarantaine d'années, on croyait encore le calomel purgatif, et on l'administrait en l'isolant soigneusement de toute substance salée, car on redoutait sa transformation en bichlorure ou sublimé corrosif. Tous les traités de thérapeutique, formulaires, etc., de cette époque, contiennent la recommandation qui se trouve dans l'article du *Magasin pittoresque*. Mais alors aussi le calomel était considéré comme un médicament infidèle, car tantôt il purgeait, tantôt il ne purgeait pas, suivant que le malade avait fait usage depuis un temps plus ou moins long d'aliments salés. On le donnait à la dose de 0gr.40 à 0gr.50. Aujourd'hui, on le donne à la dose de 0gr.10 à 0gr.15 dans une ou deux cuillerées de bouillon très-salé, en ayant soin de ne mêler le calomel au bouillon qu'au moment où on va le prendre, et de cette manière il purge toujours, car quelques parcelles de protochlorure ont le temps de se transformer en bichlorure dans les voies digestives.

COMMENT ON SOMBRE.

Le vice creuse des abîmes de misère que rien ne semble capable de combler; il établit et élargit sans cesse entre les destinées humaines ces distances énormes qui troublent la conscience et font hésiter en nous le sentiment du droit. Sa puissance d'abaissement est irrésistible. Tournez les yeux vers les familles dont il s'est emparé; sans catastrophes exceptionnelles, en vertu d'un mouvement régulier, elles descendent, elles descendent. C'est une chute effrayante à voir.

Et comment ne tomberait-on pas? Plus d'affection, plus d'éducation, plus de travail, plus d'économie, et souvent même plus d'honneur.

. . . Or, la vieillesse arrive, et la maladie, et le chômage : alors c'est la fin; à la première tempête on sombre.

On sombre, au reste, par le plus beau temps du monde. Pourquoi certains navires s'enfoncent-ils tout à coup? La mer est calme, le ciel est serein, les flots caressants n'ont que de molles ondulations; point de bas-fonds, point de roches cachées : tout simplement le vaisseau était pourri.

A. DE GASPARIN

NOYER GREFFÉ.

Dans un grand nombre de nos départements, les gelées printanières empêchent les noyers de porter fruit. On éviterait ce malheur en greffant sur le noyer qui fleurit en mai quelqu'une des variétés du noyer qui fleurit en juin. Alors, les froids tardifs qui détruisent les fleurs de la variété hâtive ne causeront aucun dégât, puisqu'ils ne trouveront que la variété tardive qui n'aura pas encore fleuri. De cette façon, on ne perdra plus, comme aujourd'hui, deux récoltes sur trois; on aura des noix tous les ans, plus abondantes et plus riches en huile. La petite peine et les quelques soins qu'on aura pris seront donc largement récompensés.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Voy. p. 234, 350.

RÉPONSE A LA DEUXIÈME LETTRE.

Mme Cora Millet-Robinet à Mme L. A. D.

Vraiment, chère jeune amie, je commence à être confuse de la docilité que vous mettez, l'un et l'autre, à suivre mes instructions. Savez-vous que c'est une grande responsabilité assumée sur ma tête? Car enfin, si, par la suite, vous n'étiez pas contents de votre maison, j'aurais de la peine à m'en consoler ; et cependant, je le déclare, je ne vous impose rien, je n'en ai pas le droit; vous agissez en toute liberté. Ceci bien posé, voilà ma responsabilité à couvert, et puisque vous faites encore appel à ma longue expérience, hélas! je ne veux pas vous abandonner au milieu de la route dans laquelle je vous ai dirigés, et j'essayerai de vous y servir encore de guide jusqu'à parfaite installation.

Voyons, après ce beau préambule, où en sommes-nous? Aux peintures extérieures, intérieures, aux papiers; terminons, et, pendant que les ouvriers feront ces travaux, nous pourrons nous occuper des servitudes, car il faut en finir avec la truelle; mais je vous préviens que lorsque vous aurez mis ces ouvriers à l'œuvre, il vous faudra aller de la buanderie à la lingerie, du poulailler au pigeonnier, et peut-être même au clapier! à l'écurie, au hangar pour le bois; enfin à la boulangerie, au four, car à la campagne on aime souvent à faire cet excellent pain de ménage que tout le monde mange avec tant de plaisir; puis un four, ah! chère Laure, un four a bien d'autres usages à la campagne que la cuisson du pain ; il entraîne après lui la fabrication d'une foule de bonnes choses dont vous trouverez les recettes dans la *Maison rustique des dames*, et je vous vois d'ici retrousser vos manches et faire, de vos jolies mains blanches, une grande galette qui sera délicieuse, n'en doutez pas.

Mais revenons à votre maison. Vos cloisons sont terminées depuis environ six semaines : nous voici à la belle saison, il est temps d'achever les décorations intérieures.

Les peintures gris très-clair, presque blanches et brillantes, me paraissent ce qu'il y a de mieux pour toutes les boiseries de l'intérieur de la maison ; cependant, pour la salle à manger et la cuisine, à la campagne il faut songer à un fléau qu'on ne connaît guère dans les villes, ce sont les mouches!... Il devient donc nécessaire d'employer, pour ces deux pièces qu'elles envahissent le plus, une couleur sur laquelle leurs affreuses salissures soient moins apparentes. La salle à manger peinte en imitation de bois de noyer ou de chêne, et tapissée d'un papier représentant quelques sujets gais et en rapport avec la vie champêtre, me paraît très-convenable et en harmonie avec les peintures imitant le bois; quant à la cuisine, les boiseries doivent avoir une teinte unie analogue à celle de la salle à manger. Les murs seront simplement peints de couleur ocre très-claire, qu'on renouvellera facilement et à peu de frais.

Passons au salon. C'est le lieu de réunion de la famille et des amis; il doit y régner un aspect de gaieté : je vous conseille d'y placer un papier gris très-clair, à dessins blancs de moyenne grandeur, relevé d'une bordure à couleurs un peu vives ; cette nuance va très-bien avec tous les ameublements, et fait ressortir avec avantage les cadres et

les tableaux qui ornent la pièce. Je vous engage encore à prendre des couleurs claires et de petits dessins qui ne changent pas de mode pour les autres pièces de la maison : on ne renouvelle pas souvent les papiers à la campagne. Quant aux corridors et aux cabinets, de tout petits dessins, des rayures de couleurs variées, me paraissent suffisants et durables.

Mais, chère enfant, j'aborde réellement des futilités oiseuses ; avec votre bon goût, vous n'avez nul besoin de toutes ces petites instructions, et c'est plutôt pour faire preuve de bonne volonté que je vous les envoie. J'ai trouvé très-bien tout ce que vous avez fait ; mais il pourrait en être autrement pour les servitudes, dont vous n'avez aucune idée. Occupons-nous donc de ces servitudes que vous voulez ajouter à votre maison pour la compléter.

Il ne faut pas les éloigner de votre habitation ni les placer de façon qu'elles masquent la vue, mais bien plutôt qu'elles soient un ornement.

Si vous ne consacrez pas une des pièces de votre maison à faire une lingerie, vous pourrez édifier, en forme de chalet, une petite construction n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un grenier au-dessus, dans lequel on montera au moyen d'une échelle mobile tout simplement. Ce bâtiment se composera de deux pièces principales ayant fenêtres et cheminées, et dont les portes donneront dehors : l'une sera consacrée à la lingerie ; dans l'autre nous réunirons la boulangerie et la buanderie. Cette dernière est devenue peu importante depuis qu'on ne fait plus la lessive qu'au moyen d'appareils à vapeur mobiles, qui peuvent se placer partout, même dehors dans la belle saison. A l'un des bouts de ce bâtiment, au midi, si c'est possible, nous placerons votre petit poulailler, qu'il ne faut pas oublier, puisque vous avez conçu une passion pour les poulets et les œufs frais.

A l'autre bout sera le four, dont la bouche, surmontée du manteau élevé de la cheminée, donnera dans l'intérieur de la pièce. C'est cette cheminée qui recevra le tuyau du foyer de vos appareils à vapeur lorsqu'on chauffera la lessive. Comme la construction du four ne s'élève pas beaucoup, nous trouverons au-dessus un petit pigeonnier.

Derrière le four sera une remise pour les voitures et servant de sellerie, et en retour d'équerre se trouvera l'écurie pour deux chevaux, car, à la campagne, il faut penser aux visites des voisins qui, s'ils n'ont pas plus d'équipage que vous, chère mignonne, ont au moins une voiture légère de famille, et il faut pouvoir donner l'hospitalité aux bêtes comme aux maîtres. Cette écurie aura une porte de communication avec la remise pour la facilité du service. Après l'écurie, il vous faudra un hangar pour serrer le bois de chauffage, et dans lequel vous logerez une foule d'objets qui ne sont pas d'un usage journalier : une espèce de *serre-tout*.

En avant de ces servitudes, vous ferez construire un petit mur d'appui, surmonté d'une grille en fer creux peu coûteuse, pour former une petite basse-cour. On plantera au bas de ce mur, en dehors, des plantes grimpantes vivaces qui l'orneront ainsi que la grille ; vous donnerez à cette cour la dimension que vous permettra la distance à laquelle vos servitudes seront de votre maison. Mais il faut que cette distance soit largement suffisante pour y placer quelques petits parterres, et permettre à une voiture d'y circuler facilement.

Vous ménagerez, en construisant le mur d'appui qui doit entourer votre petite basse-cour, une porte que vous fermerez par une jolie grille aussi en fer creux, et par laquelle vous aurez accès de votre jardin anglais dans la cour de vos servitudes.

Du côté du poulailler, vous pourrez faire creuser une fosse à fumier dans laquelle on joindra au fumier des animaux toutes les balayures et les déchets de cuisine, car, à la campagne, tout ce qui est immondice devient trésor. Les poules, en sortant de chez elles, seront de suite sur le fumier, où elles trouveront non-seulement quelque butin, mais encore de la chaleur qui leur est toujours salutaire.

Cette cour servira de promenoir à vos poules, car vous ne pourrez pas, comme cela a lieu avec tant d'avantages dans les fermes, les laisser vagabonder autour de votre maison ; elles vous feraient des dégâts qui vous causeraient un véritable désespoir : aussi, dans une simple maison de campagne, à laquelle n'est point attachée une exploitation agricole, les poules sont, en quelque sorte, un objet de luxe, parce qu'il faut leur fournir constamment leur nourriture ; elles ne peuvent aller butiner dans les fumiers, les chemins et même les bois. Les œufs qu'on recueille coûtent souvent plus cher que ceux qu'on achète au marché ; mais aussi on est assuré de les avoir frais, et on a le plaisir de les dénicher, n'est-ce pas, chère Laure ? Et cela a son prix. L'éducation de quelques charmants poulets est aussi une agréable distraction. Je vous engage à avoir quelques pigeons ; ils animent le paysage, leur douce familiarité est agréable, et ils vous procureront de temps en temps un rôti qui sera trouvé délicieux, comme tout ce qu'on obtient chez soi.

Passons au mobilier des deux servitudes que nous venons d'édifier. Dans la lingerie devra se trouver une table à repasser toujours dressée et garnie d'une bonne couverture de laine et d'une nappe propre ; plus une planche rembourrée, recouverte d'une serge verte qu'on peut garnir, au besoin, d'une nappe, et qui est destinée à repasser les jupes, souvent empesées, dans lesquelles on l'enfile ; un fourneau économique à chauffer les fers ; des fers à repasser de diverses formes, et des fers à gaufrer de différentes grosseurs ; une petite casserole en fer battu pour faire cuire l'amidon ; deux plats creux de différente grandeur pour amidonner les pièces de linge. Une grande armoire de bois blanc, tout simplement, est indispensable dans une lingerie pour y serrer, en attendant, le linge qui a besoin de réparation, ou celui qu'on ne repasse pas de suite ou qui est repassé ; plus la provision de bleu, d'amidon, de borax ; quelques boules de porte-manteau fixées le long du mur, pour suspendre les robes repassées qui ne peuvent pas se ployer. Enfin, pour compléter ce mobilier, quelques chaises et une chauffrette pour la repasseuse ; il faut penser à tout.

Dans la boulangerie, qui sert aussi de buanderie, nous placerons une maie, ou pétrin, en bois de noyer, garnie d'un coupe-pâte, d'un rouleau de bois pour faire à l'occasion une galette, d'un petit plat creux en terre pour conserver le levain d'une fournée à l'autre ; un certain nombre de corbeilles à pain de différentes grandeurs et de diverses formes que l'on range, quand elles ne servent pas, sur des planches fixées à hauteur le long des murs ; une couverture de laine grossière et une nappe pour recouvrir le pain pendant qu'il lève dans les corbeilles ; une table pouvant servir à différents usages et quelques chaises grossières.

Il faut, pour fermer la gueule du four, un bon bouche-four en tôle épaisse, garni de deux poignées. On y joindra un fourgon en fer emmanché en bois, pour remuer le bois pendant qu'il brûle dans le four ; un *rouable* en fer également emmanché en bois pour retirer la braise et la cendre ; deux pelles à enfourner de dimensions et formes différentes ; un étouffoir en tôle pour éteindre la braise qu'on sort du four ; une chaudière en fonte munie d'un couvercle pour faire chauffer l'eau destinée à la panification, un trépied pour la poser ; un seau en zinc, ou mieux en fer battu, pour préparer, à la chaleur voulue, l'eau destinée à pétrir, un litre en fer battu pour l'y prendre et la verser dans

le pétrin; enfin, on fixe au plafond un *tenaillé* ou *perche à pain*, qui sert à déposer le pain au moment où on le sort du four et pour le conserver.

Voilà, chère Laure, je pense, tout ce qui est nécessaire à l'installation de la boulangerie et du fournil. Vous trouverez dans la *Maison rustique des dames* les détails qui se rattachent à la fabrication du pain, des galettes, des gâteaux et d'une foule de bonnes choses qu'on fait cuire au moyen d'un four.

Passons à la buanderie et à ses ustensiles, qui peuvent tenir domicile dans le fournil.

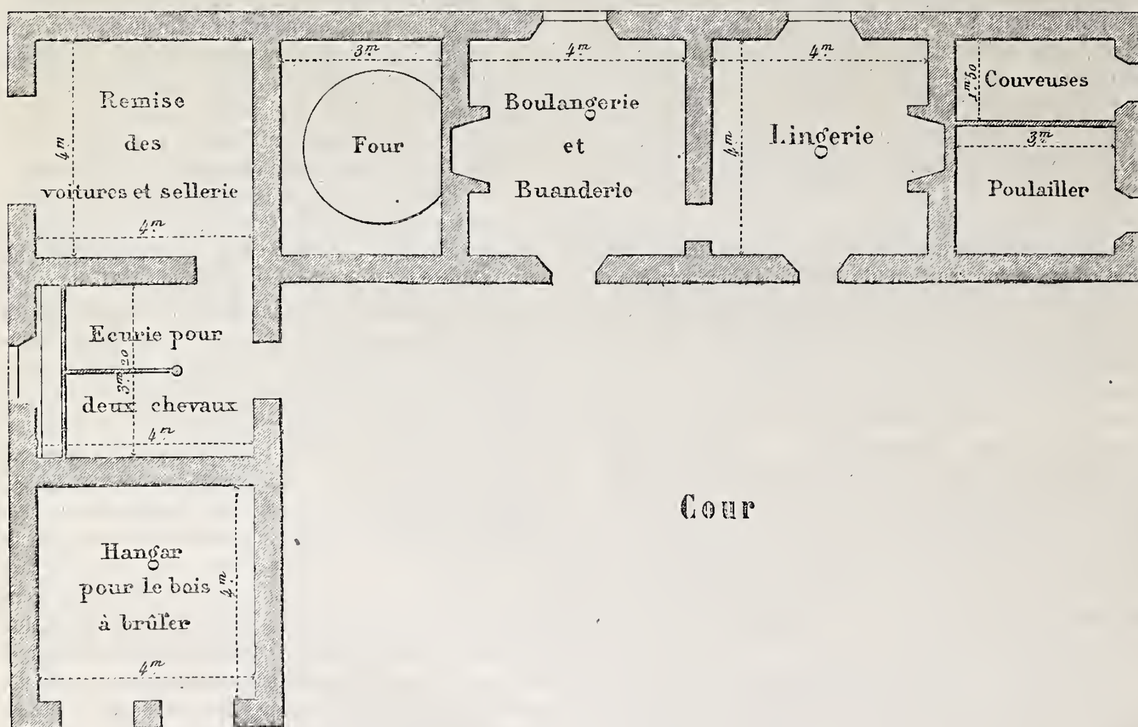
Je ne vous parlerai point de ces anciens cuviers dans lesquels on faisait autrefois la lessive à la cendre, et qui étaient organisés de différentes manières; nous devons les laisser dans l'oubli, et les remplacer par les appareils à lessive à la vapeur : cette méthode si perfectionnée de blanchir le linge trouvera peut-être autour de vous quelques contradicteurs; mais laissons ces clameurs s'envoler dans les airs... Ce procédé de lessivage, que j'ai adopté depuis déjà bien des années, est irréprochable, et il est aujourd'hui presque généralement suivi. Économie de l'usure du linge, économie de combustible, économie de savon, économie de temps, chose précieuse avant tout; parfait nettoyage du linge, blancheur admirable, voilà les avantages de la lessive à la vapeur.

Vous trouverez dans la *Maison rustique des dames* la description de la manière de se servir de cet ingénieux appareil.

Je vous renverrai souvent, chère enfant, à cet ouvrage, non parce que j'en suis l'auteur, mais parce que vous y trouverez toutes les explications pratiques de l'exécution des travaux du ménage.

Il est indispensable d'avoir deux appareils de buanderie à vapeur de différente grandeur. Le plus grand devra être en forme de baignoire, ce qui lui permet double emploi : il servira au blanchissage du linge et aussi à prendre des bains; on les y chauffe facilement, avec rapidité et économie. C'est dans cet appareil que vous ferez vos grandes lessives; j'entends par là celles qui comprendront des draps, des rideaux et autre linge : il pourra contenir 60 kilos de linge sec. Le second, de 10 kilos seulement, remplacera parfaitement ce qu'on appelle dans les ménages un savonnage, et vous pourrez y faire blanchir non-seulement tout le linge de corps, mais encore les serviettes, les torchons, etc., dans les intervalles des grandes lessives. Votre chaudière de boulangerie pourra vous servir à faire chauffer l'eau et faire fondre les cristaux de soude employés pour les lessives à la vapeur.

Je vous engage vivement, pour l'achat de ces buanderies à vapeur, à vous adresser à la maison Charles, quai de l'École, à Paris. Il y a d'autres systèmes que celui de cette maison, mais je ne les crois pas aussi parfaits. Les ustensiles pour compléter tout ce qui concerne le blanchissage du linge sont : un essoreur de la maison Charles; deux tréteaux en bois blanc pour déposer le linge à mesure qu'on le trempe dans l'eau de cristaux avant de le mettre dans l'appareil, et lorsqu'on le lave au sortir du cuvier; deux baquets montés sur des pieds à hauteur convenable pour la laveuse; une ou deux planches à savonner; un bassin en zinc, assez grand pour faire dissoudre dans de l'eau le bleu destiné au linge lorsqu'il est lavé; enfin, un rouleau de corde en fil de fer galvanisé pour étendre et faire sécher le linge, et accompagné d'une centaine au moins d'épingles en bois.



Voilà, chère Laure, ce me semble, tout ce qui doit composer le mobilier de votre lingerie, de votre boulangerie et de votre buanderie.

En voici, je pense, assez pour une fois, chère enfant. Nous avons le temps de parler de ce qui sera nécessaire pour votre poulailler, votre pigeonnier, etc.; nous y reviendrons plus tard : il ne faut pas vous embrouiller au milieu de tant de descriptions et de détails; puis je suis fatiguée d'écrire. La suite à un autre numéro; langage de journal.

Bien à vous de cœur et de conseils.

CORA MILLET.

UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE.



Une Bouteille de champagne, tableau de M. Hiddemann. — Dessin de J. Lavée.

A Sébastopol, dans la tranchée, nous étions cinq ou six camarades en train de nous ennuyer. De temps en temps un boulet passait au-dessus de nous en ronflant; mais nous y étions si habitués que nous n'y faisions pas même attention. Tout à coup une bombe s'abattit sur le sol à quelque distance. Toutes les têtes se tournèrent de ce côté, et je remarquai que tout le monde clignait les yeux et pliait les épaules en attendant qu'elle éclatât. Cela me remit en mémoire, comme si je l'avais vue à la lueur brusque et éclatante d'un éclair, une scène de ma première enfance. Quand la bombe eut fait explosion sans blesser personne, j'éprouvai une sorte de soulagement et de joie nerveuse, et je ne pus m'empêcher de m'écrier tout haut, en contrefaisant la grosse voix caverneuse du vieux M. Hœberlé, le marchand de bois de Saverne :

— Lisbeth, ma bonne fille, une autre bouteille de champagne!

Comme il n'y avait là ni Lisbeth « ma bonne fille », ni bouteille de champagne, l'ordre que je donnais ne fut pas exécuté. Les camarades me regardaient avec étonnement.

— La peur lui a troublé l'esprit, dit en ricanant le canonnier Cayotte, un Parisien de la rue Mouffetard.

Je me contentai de hausser les épaules et de lui répondre que l'on verrait bien, d'ici à la fin du siége, lequel de nous deux était le plus poltron.

— En tout cas, lui dis-je, quand la bombe est venue interrompre notre conversation, moi, je ne me suis pas caché la figure derrière le collet de mon manteau.

Tout le monde se mit à rire en le regardant. Il rougit un peu; mais, comme il avait beaucoup d'aplomb, il reprit aussitôt la parole :

— Tout cela ne nous dit pas en quoi une bombe ressemble à une bouteille de champagne. Explique-nous cela, Kasper le malin!

— Une bombe ressemble à une bouteille de champagne à cause de la drôle de figure qu'elle fait faire à ceux qui attendent l'explosion.

— Je ne vois pas bien le rapport, reprit-il d'un ton sec; en tout cas, que venait faire Lisbeth là dedans?

— C'est une histoire d'enfance qui m'est revenue tout d'un coup; c'est une Lisbeth qui a servi la première bouteille de champagne que j'aie vue de ma vie. Il y a aussi dans l'histoire un certain Christian le schlitteur auquel j'ai pensé tout de suite en te voyant te cacher la figure derrière ton manteau.

— L'histoire! l'histoire! crièrent en chœur tous les camarades.

— C'est que vraiment elle n'a guère d'intérêt que pour moi.

— On s'ennuie tant ici! dit avec une aimable négligence un jeune fils de famille qui expiait ses fredaines dans la boue et la neige de la tranchée.

— Allons, allons, tête carrée d'Alsacien, ne fais pas tant le difficile. Tu dois être trop heureux qu'on te permette de parler de ton village.

Cette parole d'encouragement tombait des lèvres moqueuses du canonnier Cayotte.

— Comme vous voudrez, repris-je aussitôt. C'était un

jour de marché, et le riche Hœberlé, le vieux marchand de bois, était si content de sa journée qu'il offrit un fin dîner chez Schlosser à un schlitteur et à deux forestiers; il y avait encore M. l'instituteur, mon grand-père qui était un camarade d'enfance du marchand de bois, et moi.

On avait mangé tant de bonnes choses, on avait bu tant de bière, de vin blanc et de kirsch, on avait tant crié, tant ri et tant chanté, que la tête me tournait, et je ne comprenais pas très-bien ce qui se disait autour de moi. Tout à coup le vieux M. Hœberlé fait semblant de devenir très-sérieux; il donne un grand coup de poing sur la table, et crie :

— Attention, les enfants! Je vous dirai que nous ne sommes pas ici seulement pour nous amuser. J'ai à vous demander un petit service et un bon coup de main. Cela ne vous plaira peut-être pas trop, comme cela, tout de suite après dîner; mais c'est une chose qui ne peut pas se remettre. Et d'ailleurs vous êtes tous de bonnes gens, et vous ne bouderez pas devant la besogne.

Tout le monde se mit à le regarder avec curiosité, et M. Fuchs, l'instituteur, qui avait la réflexion plus prompte et la parole plus facile que les autres, déclara à M. Hœberlé qu'il n'avait qu'à commander, et que tout le monde était à son service. Les autres remuèrent la tête de haut en bas, chacun à sa manière, comme pour approuver ce qu'il avait dit et donner à entendre que c'était justement cela.

— Eh bien, d'abord, mon vieil ami Fuchs va vous expliquer ce que c'est que le drainage. Il s'agit de drainage : il y en a peut-être parmi vous qui ne savent pas ce que c'est; mais lui, il lit tous les livres nouveaux, et il vous dira cela en deux mots. Après quoi nous commencerons une petite expérience de drainage que j'ai dans l'idée, et dont je suis pressé de voir les résultats.

M. Fuchs se recueillit quelques minutes, et nous donna une explication si nette et si claire que je me la rappelle encore à l'heure qu'il est. M. Hœberlé souriait silencieusement. Il fit signe à la servante de venir lui parler; il lui dit quelques mots à l'oreille. Comme M. Fuchs terminait son explication, Lisbeth entra, cachant quelque chose sous son tablier et se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Il s'agit, dit M. Hœberlé, de procéder au dessèchement de... (il prit ce que Lisbeth avait apporté); il s'agit de dessécher cela!

« Cela », c'était une belle bouteille avec une coiffe d'argent, des reflets ambrés, et une étiquette imprimée en or et en couleur.

— Du champagne! dit mon grand-père en se levant et en joignant les mains de saisissement.

Tout le monde rit de sa ferveur et de la bonne plaisanterie de M. Hœberlé. Il n'avait pas son pareil pour faire de bonnes farces en gardant son sérieux. M. Fuchs dit, en se frottant les mains, qu'il rirait longtemps de celle-là.

Alors M. Hœberlé se mit à travailler la bouteille. Il fallait voir comme tout le monde penchait la tête pour contempler de plus près l'opération. Il enleva d'abord délicatement la belle coiffe en papier d'argent.

— Petit Kasper, me dit-il tout d'un coup, quel âge as-tu?

— Sept ans, monsieur Hœberlé, répondis-je.

— Ah bien! dit-il, c'est fort heureux que je t'aie demandé cela. Jusqu'à huit ans ou huit ans et demi, le champagne est un poison pour les enfants.

Il regardait les autres en disant cela, et tout le monde souriait.

— Tiens, reprit-il en me lançant le papier d'argent, voilà ta part pour cette fois.

Moi, j'avais bonne envie de pleurer, parce que je me figurais qu'on ne me donnerait pas de ce qui était dans la bouteille; et ils disaient tous que c'était si bon! Mon grand-père me faisait signe que c'était une plaisanterie.

— Allons! allons! dit M. Hœberlé, ne pleure pas, petit Kasper; sois tranquille, tu en auras ta part.

Puis il se mit à détordre un fil de fer qui maintenait le bouchon. Quand il l'eut détordu, il s'arrêta un instant et promena ses gros yeux à la ronde.

Il y eut alors un très-grand silence, et chacun se mit à rentrer sa tête dans les épaules et à faire de tout petits yeux, comme nous tout à l'heure quand la bombe allait éclater.

— Vous savez tous, dit M. Hœberlé, que le bouchon part avec une force épouvantable; ainsi, prenez garde à vous. Vous souvenez-vous, Fuchs, de ce garçon de Guebwiller qui eut l'œil emporté au plafond pour avoir regardé de trop près la bouteille?

— La gourmandise est toujours punie, répondit sentencieusement M. l'instituteur Fuchs.

Je pensai au fond qu'il disait cela pour moi.

Christian le schlitteur, qui était le plus près de M. Hœberlé à sa gauche, inclina tout doucement la tête, comme pour opposer la houppe de son bonnet de laine au projectile; puis ramenant sans rien dire le col de sa veste presque par-dessus son nez et son oreille, il ne laissa qu'une toute petite embrasure pour voir sans danger ce qui allait se passer. Zacharias le forestier, qui était à côté de lui, tenait son verre tout prêt pour recevoir le premier jet; il faisait bien meilleure contenance que Christian, mais on voyait tout de même qu'il n'était pas dans son état d'esprit ordinaire : ses sourcils se contractaient, les coins de sa bouche se plissaient et remontaient, et au lieu de fumer tranquillement sa pipe, il la tenait à la main et il ne s'en apercevait pas, ce qui est chez un vrai fumeur un indice certain de préoccupation. M. l'instituteur Fuchs, qui avait bu du champagne au château de Turckheim où il apprenait l'orthographe au petit comte, et chez M. le recteur de l'Académie à Strasbourg, souriait et racontait des histoires pour bien faire voir que cela le connaissait et qu'il en avait bien vu d'autres. Mon voisin de gauche arrondissait ses épaules et effaçait sa tête, comme quelqu'un qui voit arriver un mauvais coup.

Mon grand-père restait debout et continuait à regarder de tous ses yeux. Moi, il faut bien que je l'avoue, je m'étais levé de table en renversant mon escabeau, et je m'étais caché derrière mon grand-père. A tout hasard, je le tenais par les pans de sa houppelande pour être bien sûr que rien ne nous séparerait. Et comme il ne m'était pas bien démontré qu'il n'y aurait pas quelque bouleversement et quelque bousculade, j'avais repris à la main les bottes de mon grand-père. Elles revenaient du ressemelage, et mon grand-père les avait mises sous ma responsabilité.

Quant à M. Hœberlé, avec l'intrépidité et le sourire d'un vieux soldat, il commandait à la fois et exécutait la manœuvre. Il appuyait par saccades l'extrémité de son pouce sur le côté du bouchon pour le déraciner et le faire partir.

— Une!... deux!... disait-il. Une! deux! Attention!

Et il levait les yeux comme pour suivre le bouchon dans sa course et calculer la courbe; Lisbeth souriait. Elle riait de nous et de la figure que nous faisions; elle riait peut-être aussi à l'idée que M. Hœberlé ne manquerait pas de lui dire d'apporter un verre pour elle et de trinquer avec nous.

Pan! le bouchon part; tout le monde se met à rire, et l'on riait d'autant plus fort que l'on avait eu plus grand'peur. C'était très-bon, ce champagne! Tel était l'avis de tout le monde. Aussi y eut-il des applaudissements unanimes quand M. Hœberlé cria de sa grosse voix caverneuse :

— Lisbeth, ma bonne fille, une autre bouteille de champagne !

— Cette histoire, dit Cayotte de sa voix traînante, ne me semble pas...

Ici une sonnerie de trompette lui coupa la parole ; on cria : « Artilleurs, à vos pièces ! » Et chacun fit son devoir.

Le soir, quand on se compta, Cayotte manquait ; le pauvre garçon avait été « tué à l'ennemi », comme dit le rapport. Je regrettai bien sincèrement de lui avoir parlé avec trop de vivacité. Quant à ce qu'il pouvait penser de mon histoire, naturellement je ne l'ai jamais su.

UN PETIT ACTE DE SORCIER.

On voit des gens qui, en soufflant fortement sur une bougie allumée, donnent à sa flamme un éclat et une ampleur extraordinaires, au lieu de l'éteindre. Ils peuvent également rappeler la flamme sur une allumette dont le lumignon va disparaître, et remettre en vive combustion un cigare qui se meurt sous sa dernière étincelle. Ce sont des personnes qui ont fait usage d'inhalations d'oxygène dont l'art de guérir se sert dans certains cas. Après avoir employé ce moyen curatif, ils conservent pendant quelque temps un petit magasin de gaz oxygène dans l'intérieur de leur corps, et leur haleine est suroxygénée. — Il n'en aurait pas fallu davantage au moyen âge pour les faire brûler comme possédés du diable.

LE PAUVRE DU CIMETIÈRE DE SAINT-GILLES.

On le nommait Simon Eady ; il naquit en 1709, à Woodford, dans le Northamptonshire. Jeune, on le rencontrait dans tous les quartiers de Londres ; vieux, il stationnait du matin au soir contre un pilier de la porte du cimetière de Saint-Gilles. De son vivant, bien peu ont su son nom ; mais c'était pour tout le monde, dans la Cité et même dans Westminster, une figure de connaissance, soit qu'on l'eût vu en personne, soit qu'on se fût arrêté devant le vitrage des boutiques où non-seulement des imagiers vulgaires, mais aussi d'éminents artistes, exposaient son portrait et celui de son chien. Sur ces nombreuses estampes, c'était toujours le même homme, mais souvent avec un compagnon différent. Ce n'était pas que Simon Eady eût le cœur capricieux : fidèle au contraire en son amitié, il ne l'eût pas volontairement reprise à celui-là pour la donner à celui-ci ; mais comme il ne pouvait se résigner à vivre seul, lui que sa grande misère condamnait à l'isolement parmi les hommes, il fallait bien qu'il se décidât à faire choix d'un nouvel ami dans l'espèce canine, quand des vauriens s'étaient avisés de lui dérober son ancien ami, tantôt pour le seul plaisir de l'égarer, tantôt pour le vendre à l'écorcheur.

John-Thomas Smith, le conservateur du *British Museum*, auteur de l'un des nombreux portraits du pauvre Simon, décrit ainsi le costume du bonhomme dans son livre intitulé : *A Book for a rainy day* (un livre pour un jour de pluie) : « Il était coiffé de plusieurs chapeaux emboîtés l'un dans l'autre. Il avait plusieurs gilets étagés du dedans au dehors suivant leur longueur décroissante, et, par-dessus ceux-ci, la taille entourée de haillons de toute couleur roulés en corde. Autour de cette ceinture pendaient de petits sacs contenant du pain, du fromage, des restes de desserte de table recueillis en mendiant, de la viande pour son chien, ainsi que des fragments de livres et de vieux journaux qui composaient son unique bibliothèque. Comme parure de luxe, Simon, curieux de joyaux, portait des bagues de cuivre à tous les doigts.

Ce mendiant original était renommé parmi le menu peuple pour ses connaissances médicales en ce qui touche les maladies des chiens, les seules, d'ailleurs, auxquelles il s'intéressât, et qu'il sût ou qu'il voulût soigner. A ce propos, on raconte l'anecdote suivante :

Le pauvre du cimetière de Saint-Gilles avait vu mourir son dernier compagnon, et ce lui était un crève-cœur de retourner seul le soir à son gîte. Il logeait dans Dyot street, sous la cage de l'escalier d'une vieille masure nommée le *château des rats*. Mais le sort, qui lui voulait du bien, veillait à ce qu'il n'eût pas longtemps à souffrir de l'isolement, et peu de jours après sa bonne renommée lui valut la connaissance de Rover, le seul de ses amis à quatre pattes dont l'histoire ait conservé le nom.

Un conducteur de bestiaux qui arrivait de Smithfield vint consulter Simon ; il lui amenait son chien, qu'un des bœufs du troupeau venait de blesser à l'œil gauche. Le bonhomme se chargea avec empressement de cette cure. Une semaine se passa, et le blessé qu'il avait gardé près de lui se trouva guéri. Son maître vint le reprendre ; mais de l'échange de bons soins d'une part et de caresses de l'autre, l'affection était née entre le malade et son médecin. Pour tous deux la séparation fut douloureuse ; l'absence n'affaiblit pas le souvenir : aussi, quand le jour du marché ramenait à Londres le conducteur de bestiaux et son chien, Simon guettait le passage du troupeau en marche vers l'abattoir d'Union street ; Rover, au risque d'un mauvais coup, se détournait un peu de son chemin, il allait furtivement lécher les mains qui avaient fermé sa blessure, et, joyeux, il revenait en grande hâte à son devoir.

Ces bonnes rencontres qui se succédaient à jours fixes cessèrent, et pendant plusieurs mois Simon ne revit plus Rover.

Il commençait à se supposer pour toujours privé de ses caresses, quand un matin, au réveil, dans son bouge, il le trouva blotti à ses pieds. Il eut d'abord une grande joie à laquelle se mêla bientôt un profond sentiment de pitié. Rover n'était plus le serviteur qui se soustrait à la surveillance d'un maître pour aller passer un moment avec son ami, c'était un malheureux incurable qui venait réclamer le secours constant du seul protecteur qui l'eût jamais assisté. Simon examina les yeux de Rover, et reconnut qu'il avait totalement perdu la vue. Il le garda, et à compter de ce jour on les rencontra toujours ensemble.

On avait vu souvent à Londres le chien du pauvre guidant son maître aveugle ; on vit cette fois le pauvre demandant l'aumône pour son chien aveugle.

L'épitaphe de Simon Eady, citée par l'éditeur John Seago au bas du portrait gravé par Rowlandson, dit que le pauvre du cimetière de Saint-Gilles est mort le 18 mai 1783. Il y a ici une erreur de date. Simon Eady ne mourut que le 25 avril 1788. On lit dans le *Gentleman's Magazine* de cette même année, page 467 : « L'homme connu sous le nom du vieux Simon, qui a été vu errant dans cette ville, couvert de haillons, chaussé de chiffons, trois vieux chapeaux sur la tête, et des bagues de cuivre plein les doigts, est mort dans Bridewell où il était détenu comme vagabond pour la seconde fois.

» L'enquête du coroner porte dans son verdict : *Mort par la visite de Dieu*, c'est-à-dire d'apoplexie. »

DEUX PETITS MÉTIERS D'AUTREFOIS.

Voy. les Tables des t. XXXVI et XXXVII (1868 et 1869).

Depuis trente-quatre ans la loterie est abolie en France (loi du 27 mars 1836) ; donc, parmi les bruits éteints au profit des bonnes mœurs dans notre bruyant Paris, il faut

citer, avec l'annonce sinistre des exécutions capitales, cette invitation à la misère qui retentissait à jour fixe dans toutes les rues : « Voilà le marchand de billets de loterie ! ce soir la clôture ; le gros lot pour douze sous ! Qui veut gagner le gros lot ? Aux derniers les bons. » Et moyennant ces douze sous péniblement gagnés, parfois empruntés ou même derobés, le pauvre n'achetait, au lieu de l'opulence abusivement rêvée, que le moyen le plus efficace de manquer tout à fait de pain le lendemain.

« Les suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter aux cent douze bureaux l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, excités par un appât dangereux, trompent et volent leurs maîtres. Les parents aveuglés par leur tendresse croient doubler leur fortune, et la perdent entièrement ; les caissiers, les commis, hasardent leur dépôt, et se donnent ensuite la mort par désespoir. Extrait, ambe, terne, quaterne, quine, mots ci-devant inconnus au peuple, quels désastres ne lui avez-vous pas déjà causés ! »

Ceci, Mercier l'écrivait en 1781 dans son *Tableau de Paris*, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter une place de contrôleur dans l'administration de la loterie, quand le Di-



Le Marchand de billets de loterie (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

rectoire mit à néant le décret de la Convention qui l'avait abolie en 1793. « La loi de la guerre donne le droit de vivre aux dépens de l'ennemi », a dit Mercier pour justifier cette contradiction entre ses écrits et sa conduite. Ce dangereux exemple de morale facile n'est malheureusement pas le seul qu'on puisse relever dans la biographie générale des moralistes.

Si les Parisiens de la génération nouvelle n'ont point à lutter contre la tentation ruineuse que provoquait le cri des aboyeurs publics offrant à tout venant la fortune qui ne se livrait pas, il est un autre cri, bien innocent celui-là, que Paris a cessé d'entendre. La multiplicité des petits spectacles sédentaires a arrêté dans sa marche quotidienne le directeur portefaix qui, courbé sous le poids de son théâtre ambulant, annonçait à grand renfort de voix : « Monsieur le Soleil, madame la Lune, la Création du monde, le Jugement dernier, et la pièce curieuse. »

Dans le temps où florissait la loterie royale de France et où les verres grossissants de la lanterne magique n'émerveillaient pas seulement que les bambins, deux hommes s'étaient déjà rencontrés plusieurs fois dans l'une des rôtisseries de la rue de la Huchette, où les ouvriers et les marchands, coureurs des rues, venaient s'attabler à l'heure des repas. L'un, jeune garçon, était crieur de billets d'espérance aux munificences de la roue de Fortune ; l'autre, vieux bonhomme, promenait dans Paris cette sorte d'opéra *que l'on porte à dos d'homme*. Lors de leur première rencontre, le jeune et le vieux se trouvaient assis face à face à la même table. Après la soupe on entama la conversation, et comme tous deux se jugeaient faits pour s'entendre, on en vint aux confidences en trinquant ensemble.

— Comment vont les affaires ?

— Ma recette n'a pas été mauvaise hier, dit l'homme à la lanterne, et je suis retenu aujourd'hui pour donner une séance dans une soirée d'enfants. Et vous, jeune homme, votre commerce va-t-il bien ?

— Très-bien ; j'ai placé tous mes billets.

— Quels billets?

— Des billets de loterie.

Le vieillard, qui levait une seconde fois son verre pour le choquer contre celui de son vis-à-vis, le reposa sur la table, et, sans avoir achevé le dîner, il se leva, reboucla sur ses épaules les bretelles de sa lanterne, paya son écot et sortit de l'auberge.

Ce brusque départ n'intrigua pas assez le jeune garçon pour lui faire perdre une bouchée.

Le lendemain, il revint à la même heure chez le même rôtisseur. Le vieux était déjà à table, on allait le servir;



L'Homme à la lanterne magique (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

mais quand il vit que son convive de la veille se disposait à s'asseoir près de lui, il se leva et désigna à la fille de salle un coin de table encore inoccupé : « Servez-moi là-bas », lui dit-il.

Il en fut ainsi les jours suivants : le jeune cherchant toujours à se rapprocher du vieux, et le vieux se hâtant aussitôt de s'éloigner.

Une fois, ils arrivèrent en même temps à la porte de l'auberge. Le marchand de billets, qui avait du respect pour la vieillesse, recula d'un pas pour faire passage libre à l'homme à la lanterne.

— C'est inutile, dit celui-ci; puisque vous continuez à venir prendre vos repas ici, dorénavant j'irai dîner ailleurs.

Le jeune garçon, indigné d'une insulte qu'il était sûr de n'avoir pas méritée, demanda en rougissant de colère au bonhomme :

— Pourquoi m'en voulez-vous?

— Ce n'est pas à vous que j'en veux, c'est au métier que vous faites.

— Ce métier, je le fais honnêtement.

— Parbleu! le droguiste aussi vend honnêtement le poison qui tue.

— Est-ce ma faute si les fous sont victimes de leur folie?

— Il y a d'autres victimes que vous ne comptez pas. J'étais riche, je suis misérable; j'avais un fils, il était joueur; le premier appât qui le poussa vers le gouffre fut un billet de loterie; il s'est pendu après m'avoir ruiné.

« Ni le vieux ni moi, nous n'avons dîné ce jour-là, me dit le marchand de billets, devenu le concierge de la maison où j'habite, honnête tailleur en vieux qui a beaucoup vu et que je me plais à faire jaser.

» Ce fut ma dernière conversation avec l'homme à la lanterne magique, ajouta-t-il en achevant de me raconter cette historiette de sa jeunesse, et depuis, quand par ha-

sard je le rencontrais dans une rue où j'allais offrir mes billets de loterie, ou bien je changeais de route, ou bien j'attendais qu'il fût passé pour crier ma marchandise.

PROVERBES JUIFS.

Un mot entendu, une phrase lue par hasard, changent souvent les dispositions de notre esprit, et peuvent même influer sur la bonne ou mauvaise direction de notre vie. On a dit que les proverbes étaient la sagesse des nations : c'est, en effet, le bon sens et l'expérience des masses. En voici quelques-uns tirés du Talmud.

— Qui est fort? Celui qui dompte ses passions. Qui est riche? Celui qui est content de son lot.

— Sois plutôt persécuté que persécuteur.

— La vie passe comme une ombre, dit l'Écriture. C'est l'ombre de l'oiseau qui vole : il a passé; il n'y a plus ni ombre ni oiseau.

— Repens-toi aujourd'hui, demain il sera trop tard. La fin de toute sagesse est de se repentir du mal et de faire le bien.

— Celui qui a plus de savoir que de bonnes œuvres est comme l'arbre qui a beaucoup de branches et peu de racines, le moindre vent le jette à bas; tandis que celui qui a plus de bonnes œuvres que de savoir est pareil à l'arbre profondément enraciné, que tous les vents du ciel ne peuvent renverser.

— C'est à travers la femme que Dieu envoie ses bénédictions au foyer domestique.

— Les enfants de celui qui s'est marié pour l'argent lui seront une malédiction.

— La maison fermée au pauvre s'ouvrira au médecin.

— Comment échapper au péché? En songeant d'où tu viens, où tu vas, et à qui tu as à rendre compte de tes actions.

— Enseigne à ta langue à dire : Je ne sais pas.

HISTOIRE D'UN BALLON.

Suite. — Voy. p. 210, 251, 291, 331.

X

LES NUAGES. — LE MIRAGE. — LA NUIT.

Nous sommes à l'altitude de 2000 mètres au-dessus de la Méditerranée; nous marchons vers le sud. Les nuages qui sillonnent l'espace à 700 mètres environ de la mer s'avancent au contraire vers le nord; ils se trouvent donc dans une couche d'air qui se croise avec la première. — « J'ai souvent entendu parler, dis-je à B..., de ces vents en sens inverses, et je me rappelle même à présent avoir vu des nuages suivre une direction opposée à celle du vent de terre. Par cette circonstance exceptionnelle, nous sommes aujourd'hui entièrement maîtres de notre direction. Si nous descendons au-dessous des nuages, le vent du sud nous poussera vers la France; si, au contraire, nous restons au-dessus des vapeurs atmosphériques, le vent du nord nous jettera vers l'Algérie. » Grâce à ces observations, nous avons compris notre situation, mais nous ignorons complétement à quelle distance nous sommes du rivage, nous ne savons pas la vitesse de notre course. Avons-nous mollement sillonné l'espace, en parcourant à l'heure quelques kilomètres? Un vent rapide, au contraire, nous a-t-il jetés bien loin du rivage? Malgré notre incertitude, notre émotion actuellement est dominée, et, sans trop nous soucier de ce que le sort nous réserve, nous laissons aller notre esprit au gré d'une rêverie secrète suscitée par le majestueux panorama qui se déroule à nos yeux.

Il y a déjà plusieurs heures que notre barque aérienne erre dans les cieux; nous avons atteint le moment où le soleil va disparaître à l'horizon. Qu'on se figure deux voyageurs suspendus à plus de 3 000 mètres au-dessus des flots, plongeant leur regard à travers les masses compactes de nuages qui forment au-dessus de l'océan des constructions bizarres, analogues aux falaises fantastiques qui arrêtèrent Sindbad le marin. Pas un son, pas un bruit ne vient troubler notre muette contemplation, pas un souffle d'air ne nous tire de nos rêveries. A l'horizon nous apercevons le soleil, rouge comme un disque de feu; il s'abaisse peu à peu comme pour s'engloutir dans une mer de brume qui se confond au loin avec la surface des flots.

Mon ami B...et moi, nous sommes silencieux, et nos pensées se portent vers le même objet. Bercés dans l'espace, face à face avec l'infini des cieux, avec l'immensité des flots, isolés de la terre, loin de ceux que nous aimons, nous ne pouvons nous empêcher de penser à notre situation périlleuse. Je regarde attentivement le soleil, et je me demande s'il ne disparaît pas à jamais pour nous. Le verrons-nous demain reparaître de l'autre côté de l'horizon, ou bien ne serons-nous pas fortuitement précipités dans ces flots vermeils qui se déroulent à nos pieds? Tantôt ce disque solaire m'apparaît comme un immense aérostat flottant, planant au milieu d'un océan de brume lumineuse; tantôt il me semble que c'est une grande et sympathique figure qui m'envoie un dernier adieu. Ses rayons de feu colorent les nuages et les entourent d'une écharpe aux nuances de pourpre, d'où l'on croirait voir tomber une frange d'or. A mesure qu'il s'abaisse, sa forme circulaire s'aplatit et devient de plus en plus elliptique; sa partie inférieure est déjà baignée dans le brouillard de l'horizon, et à ce moment il est salué par d'autres hommes qui assistent à son lever sous d'autres cieux!

Tout à coup B... me tire brusquement de mes rêveries : — « Regardez! » me dit-il avec une émotion empreinte d'une véritable stupéfaction.

Et de son doigt il me montre l'autre côté de l'horizon, où le phénomène le plus merveilleux, le plus inattendu, se révèle à mes yeux étonnés.

Cette partie du ciel est cachée par un brouillard qui forme au-dessus de la mer un immense écran vertical; il est noir et foncé comme ces nimbus d'orage d'où la foudre et l'éclair s'échappent en zigzags de feu. Au-dessus de nos têtes, il se termine par des contours arrondis de nuages qui forment comme les bords d'un vaste cadre. Ce cadre enveloppe une nappe plane verdâtre, qui ressemble à s'y méprendre à un océan; nous voyons quelques points qui semblent se mouvoir sur cette mer mystérieuse, et mon ami B..., déjà armé de la lunette, m'affirme que ce sont de petits navires naviguant à l'envers sur cet océan retourné.

Nul doute, nous sommes en présence d'un magnifique effet de mirage; l'air supérieur forme un miroir qui reflète la Méditerranée. Bientôt nous voyons plus distinctement un bateau à vapeur qui passe sur l'image de cette plaine liquide, et avec la lorgnette nous apercevons très-nettement la fumée qui s'échappe de son tuyau; seulement il est retourné, et la vapeur noirâtre qu'il rejette de son foyer semble tomber de sa cheminée placée à sa partie inférieure. Portant machinalement les yeux sur la véritable mer, je retrouve au loin le bateau à vapeur qui se reflète si merveilleusement dans le ciel. — Ce phénomène est assez fréquent dans quelques climats, et Bernardin de Saint-Pierre rapporte que les anciens habitants de l'île de France connaissaient certains rivages au-dessus desquels le ciel, par des temps calmes, jouait l'office d'un véritable miroir. Ils y voyaient

l'image des navires avant que ceux-ci aient laissé apparaître leurs mâts au-dessus de l'horizon.

Depuis que, passant de surprises en surprises, nous contemplons toutes ces merveilles, le soleil s'est définitivement couché, et un manteau grisâtre semble avoir recouvert toute la nature. La mer prend une nuance plus sombre; le ciel se voile d'un crêpe de deuil. La lumière est à la veille de s'éteindre. On dirait que la joie, que la lumière sont à jamais perdues, et nous éprouvons l'impression d'une secrète tristesse. Il semblerait que nous sommes étonnés du silence qui se fait subitement après l'audition d'un concert harmonieux. Le froid est plus vif, plus saisissant, et *l'Hirondelle* se met à descendre avec une vitesse inquiétante. Le gaz intérieur s'est contracté à la chute du jour, et l'humidité qui se condense sur notre soie, sur notre filet, alourdit singulièrement les épaules de notre cheval aérien.

Je crois qu'un navire qui vogue au loin nous a aperçus dans le ciel, car il semble tirer des bordées pour venir nous rejoindre, et ses manœuvres me confirment sur la réalité des deux courants aériens qui suivent des directions contraires Nous parcourons une route précisément opposée à celle qu'il suit, puisque pour se rapprocher de notre verticale il opère les manœuvres d'un navire qui veut remonter le vent.

— Que faisons-nous? dis-je à B... Il n'est plus temps de délibérer, il faut agir : restons-nous encore dans les airs, ou hasardons-nous une descente en mer, en présence de ce navire qui pourra nous sauver?

— Advienne que pourra, me dit-il à la hâte; faites à votre guise, mon opinion sera la vôtre.

Je compte rapidement les sacs de lest; il nous en reste quatorze, c'est-à-dire assez pour passer la nuit. J'en jette un par-dessus bord, puis un second, et *l'Hirondelle* ne tarde pas à s'arrêter dans sa course descendante. Je regarde le baromètre pour mesurer notre hauteur. Mais hélas! l'obscurité presque complète règne autour de nous; il est impossible de savoir à quelle altitude nous planons. Nous sommes sur une bouée flottant dans le vide, et nous n'avons plus pour nous ni boussole, ni baromètre. Mon ami B... fait de nouveaux efforts pour lire le degré où est l'aiguille : il devine la situation de la grande aiguille, qui marque 52; mais il ne peut voir la petite, qui compte les unités, tandis que l'autre donne les fractions. Sommes-nous à 1 000 mètres, à 2 000 mètres, à 3 000 mètres au-dessus des flots? nous l'ignorons, et la lune, en ces temps de brume et de brouillard, ne viendra probablement pas lancer un de ses rayons jusqu'à nous.

— Avec une allumette, me dit B..., nous pourrions au moins voir les aiguilles.

— Y pensez-vous! lui dis-je; faire du feu sous un ballon rempli d'hydrogène combustible, c'est mettre une flamme sous un baril de poudre. — Cependant, ajoutai-je après réflexion, en fermant l'appendice, peut-être pouvons-nous essayer sans danger.

Je monte dans le cercle, et avec une cordelette je ferme l'appendice inférieur de notre aérostat. Puis je redescends dans la nacelle et je tire un briquet de ma poche. Au moment de frotter l'allumette, je m'arrête, et, l'avouerai-je? je n'ose pas la faire flamber! Je ne puis m'empêcher de penser qu'une fissure peut nous lancer un jet de gaz qui prendrait feu; que notre aérostat deviendrait subitement une vaste flamme, et que, précipités du haut des airs au milieu d'une nacelle incandescente, nous serions noyés dans les flots parmi les ténèbres, en admettant que nous ayons pu échapper à la calcination. Quand j'aurai vu une fois le baromètre, pensai-je, cinq minutes après je voudrai le voir encore... A quoi bon risquer sa vie pour une allumette? Et résolûment je remis mon briquet dans ma poche.

Nous supposions qu'il devait être environ dix heures du soir; mais nos émotions avaient été si rapides, si imprévues, que le temps avait passé bien vite. En dépit d'une douloureuse fatigue, nous n'avions guère envie de dormir. Malgré notre inquiétude, que j'aurais mauvaise foi à vouloir dissimuler, nous avions plutôt besoin de nourriture, et B... sortit de notre coffre un repas frugal. Nous mangeons du pain, du poulet, du saucisson; nous buvons du vin, du café, un peu d'eau-de-vie. Et, le dirai-je? telle est salutaire l'influence d'un bon repas, d'une bonne digestion, sur de jeunes estomacs, que nous ne pouvons nous empêcher de nous égayer; c'est la joie dans l'âme que nous trinquons, au milieu des ténèbres, au succès de notre folle entreprise.

— « Nous avons constaté, me dit B..., que nous planions au-dessus des nuages, entraînés par un courant du nord. Si notre marche a été rapide, peut-être sommes-nous bientôt en vue des côtes de l'Algérie. Quelle joie si, la nuit passée, nous pouvions aussi, comme les marins de Christophe Colomb, crier de toutes nos forces : Terre, terre! »

Cependant notre joie, nos espérances ne sont pas de longue durée. Le froid est très-vif, et, malgré nos couvertures, nous sommes littéralement gelés. J'ai les mains sèches, roides, et mes dents, qui claquent violemment les unes contre les autres, produisent un bruit étrange qui vient troubler le silence de la nuit. *L'Hirondelle* semble se charger encore d'humidité, car nous entendons la banderolle de soie qui voltige, et nous ne doutons pas que nous ne descendions rapidement. C'est à peine, tant je suis engourdi, si je puis soulever les sacs de lest et les vider par-dessus bord. Quand cette manœuvre me fatigue trop vivement, B... me remplace et vide le sable dans cette immensité ténébreuse au milieu de laquelle nous sommes suspendus.

Maintenant que je suis revenu sain et sauf de cette expédition si émouvante, j'ai présentes à l'esprit toutes les péripéties de cette triste nuit. Il me semble geler encore dans notre panier d'osier, et frotter mes mains frénétiquement l'une contre l'autre pour rétablir la circulation de mon sang qui paraît figé dans mes veines. Comme l'a si bien dit Xavier de Maistre, il y a en nous deux êtres différents : l'âme et la bête, l'âme et le corps, si vous voulez. Quand le corps souffre, l'âme est bien faible, et l'on dirait qu'elle a perdu la volonté, la force, toutes ses facultés en un mot. Ce que je ressentais alors, accroupi au fond de la nacelle, c'était une souffrance physique horrible, celle du froid, qu'il faut avoir endurée pour la comprendre. J'étais littéralement accablé. Et mon âme, devenue indifférente, semblait attendre anxieuse un événement, un dénoûment quel qu'il dût être; elle avait perdu momentanément la force, la volonté, et était incapable de commander à mes membres. Je me croyais à jamais perdu, une cruelle langueur que je ne puis définir s'emparait de moi, comme une sorte de sommeil voisin de celui qui est le dernier de tous et qu'on appelle la mort. Mon ami B... souffrait à côté de moi; il n'avait plus la force de soulever par-dessus bord les quelques sacs de lest que nous avions encore. Tout à coup nous entendons le murmure des flots qui monte jusqu'à nous; ce mugissement de la mer augmente avec une rapidité extraordinaire; nous sentons que nous descendons vers la surface de l'océan, et que dans un instant nous serons engloutis sous les flots. Malgré l'obscurité, nous apercevons sous la nacelle une nappe immense où brillent quelques étincelles. C'est bien la mer phosphorescente qui lance des rayons brillants. Subitement nous sortons de notre torpeur, l'approche du danger nous a

réveillés, et si fatigués que soient nos bras, ils obéissent cette fois à l'âme qui commande, et nous montrent bien que le courage, c'est la volonté. Tous deux nous sommes debout, et que ma main soit gelée ou non, elle n'en jette pas moins par-dessus bord un sac de lest, contenant et contenu tout à la fois, afin de manœuvrer plus vite. Nous apercevons distinctement l'océan, et le ciel s'est éclairci légèrement. Sous un voile transparent la lune se laisse deviner. Serions-nous à l'approche du jour?

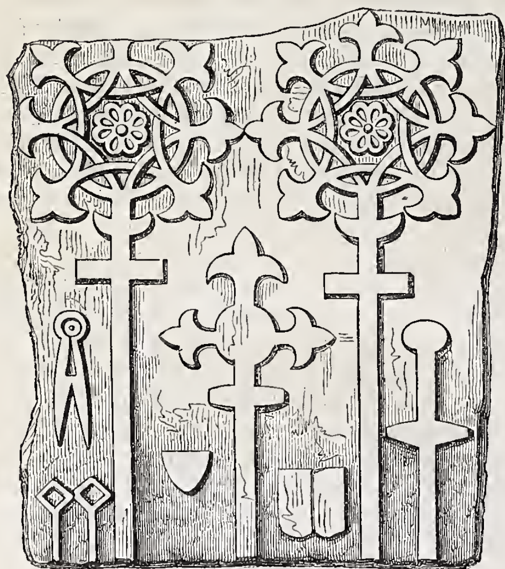
Ma préoccupation la plus grande est de savoir combien il nous reste de sacs de lest, car nous en avons jeté par-dessus bord une énorme quantité, et sans lest nous tomberons infailliblement dans les flots. L'obscurité est beaucoup moins épaisse; je distingue très-nettement la surface de la mer, dont nous ne paraissons pas très-éloignés. La température est plus douce; nous avons cessé d'être engourdis par le froid. Un verre d'eau-de-vie achève de nous rendre le courage. Nous entendons subitement sous la nacelle un bruit analogue à celui de la chute d'un corps pesant, et aussitôt notre panier est soumis à une secousse violente. Je me penche, je vois nos cordes qui traînent à la surface de la mer. Notre ancre, à l'extrémité de sa corde de quarante mètres, a piqué une tête au milieu des vagues, et nous la traînons à notre suite. Elle forme pour ainsi dire une bouée qui nous maintient près de la mer.

Je n'oublierai jamais cette partie de notre voyage. *L'Hirondelle* est gracieusement penchée sous la traction de la corde qui glisse à la surface des eaux; l'ancre, en brisant les vagues, fait entendre un bruissement particulier qui rompt la monotonie du grand mugissement de la mer. Le ciel s'éclaircit, et c'est bien le jour qui va venir nous rendre la lumière, la joie, l'espérance!

La suite à la prochaine livraison.

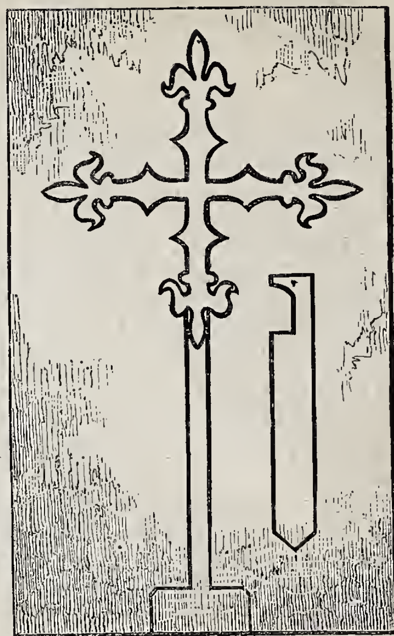
PIERRES TOMBALES.

Voy. p. 288.



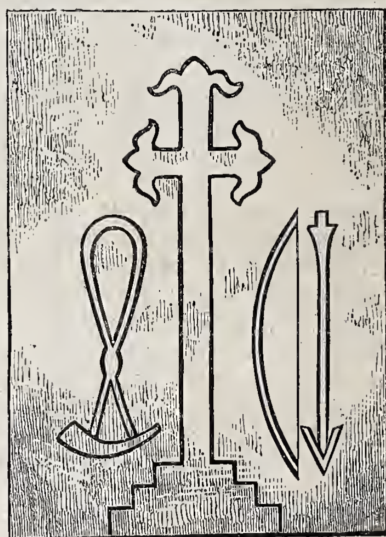
Quatorzième siècle. — Darlington, Durham.

QUATORZIÈME SIÈCLE. *Darlington, Durham.* — On croit que cette tombe est celle d'un père, d'une mère et d'un enfant. Les emblèmes du père, une épée et un livre, sont à droite; ceux de la mère, ciseaux et clefs, à gauche; celui de l'enfant, un petit écusson, au milieu.



Quinzième siècle. — Papplewick, Notts.

QUINZIÈME SIÈCLE. *Papplewick, Notts.* — Le couteau est presque toujours l'emblème d'un écuyer tranchant ou d'une fonction analogue dans les grandes familles. On en trouve un autre exemple dans la cathédrale de Lichfield.



Quinzième siècle. — Papplewick.

Au même endroit est une tombe dont les emblèmes, un cor et un arc, indiquent un garde forestier. Papplewick est situé au milieu de la vieille forêt de Sherwood.

ERRATA.

TOME XXXVII (1869).

Nous avons à rectifier quelques inexactitudes qui se sont glissées dans l'Histoire des timbales.

Page 164. — Le timbalier des gendarmes du roi en 1724 n'avait pas de rayures bleues sur sa casaque de drap d'or; les rayures des parements étaient noires; les plumes de son chapeau étaient blanches seulement.

Le timbalier de Villeroy avait la casaque jaune à liséré vert et galons d'or, sans raies roses, comme nous l'avons dit à tort.

Page 165 — Une fausse indication a fait attribuer au timbalier du régiment de Villeroy le nom de timbalier du régiment du colonel général, et réciproquement.

ELAPHURUS DAVIDIANUS.



Cerf chinois (*Elaphurus Davidianus*). — Dessin de Moore.

Les Chinois donnent à ce mammifère de la grande famille des cerfs le nom de *mi-lou*, ou plus habituellement encore celui de *sseu-pou-siang*, ce qui signifie littéralement « les quatre (caractères) qui ne se conviennent pas », parce que, dans leur opinion, l'animal ressemble au cerf de cinq ans par ses bois, à la vache par ses pieds, au chameau par son cou, et à l'âne par sa queue. C'est le P. Armand David, missionnaire de la congrégation des Lazaristes à Pékin, qui le premier, en 1865, appela l'attention des naturalistes français sur le *mi-lou*, que l'on garde avec une surveillance presque jalouse dans un des parcs impériaux, près de la capitale de la Chine. L'année suivante, s'étant procuré, non sans peine, une peau et une partie du squelette d'un de ces animaux, il les envoya au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Ce fut alors que notre savant zoologiste M. Adolphe Milne-Edwards proposa de donner

à cette espèce cervide, jusqu'alors inconnue en Europe, les noms de *Elaphurus* (*elaphôs*, cerf, et *ouros*, queue) *Davidianus* (d'après le nom du missionnaire). M. A. Milne-Edwards considère, en effet, que l'un des caractères les plus remarquables de cette espèce est fourni par la disposition de la queue. Cet appendice, au lieu d'être court et épais comme d'ordinaire dans la famille des cervides, est très-allongé, et garni vers le bout de longs poils qui parfois descendent plus bas que les talons.

Le mode de ramification des bois est aussi différent de ce qu'on voit chez les rennes et chez les cerfs ordinaires.

Le pelage de ces animaux est rude, cassant, très-épais, et uniformément coloré en gris jaunâtre, excepté sur la ligne médiane du dos et du poitrail, où existe une bande noire.

Le *mi-lou* est de la taille d'un gros cerf.

Les Anglais ont obtenu, par l'entremise de leur ambassadeur à Pékin, sir Rutherford Alcock, quelques spécimens vivants de ces animaux qui contribuent maintenant à l'ornement de leurs jardins zoologiques. Dans la gravure, les bois de l'un des mâles ne sont pas encore développés : la tête des femelles n'est jamais armée de ces appendices.

DE CADIX A NIJNI-NOVGOROD.

De Cadix à Nijni-Novgorod, on peut, dans l'espace d'une semaine, faire en vagon un trajet de plus de 6000 kilomètres; et, grâce à la plaine du nord de l'Allemagne et à la plaine russe, on fait, de Cologne à Nijni-Novgorod, près des deux tiers de cette route sans passer sous un tunnel.

SE CONNAITRE SOI-MÊME [1].

Ce qui importe surtout, au point de vue de la pratique et de la discipline morale, c'est que chacun se rende un compte exact de son propre caractère, de ses défauts, de ses vices, de ses ridicules, afin de pouvoir les corriger.

Tel était le sens tout pratique de cette célèbre maxime inscrite autrefois sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. »

C'est là l'interprétation que Socrate lui-même en donnait dans ses conversations avec ses disciples :

— Dis-moi, Euphydéme, as-tu jamais été à Delphes?

— Deux fois, par Jupiter.

— Tu as donc aperçu l'inscription gravée sur le temple : *Connais-toi toi-même?*

— Oui, certes.

— Penses-tu que pour se connaître soi-même il suffise de savoir son nom? Ne faut-il pas quelque chose de plus? Et comme les acquéreurs de chevaux ne croient pas connaître la bête qu'ils veulent acheter tant qu'ils n'ont pas examiné si elle est obéissante ou rétive, vigoureuse ou faible, vive ou lente, etc., de même se connaît-on bien soi-même si l'on ne sait pas véritablement ce que l'on vaut?

— Non, sans doute.

— Il est donc évident que cette connaissance de soi-même est pour l'homme la source de beaucoup de biens, tandis que l'erreur sur son propre compte l'expose à mille maux. Ceux qui se connaissent bien savent ce qui leur est utile, distinguant ce qu'ils peuvent faire de ce qu'ils ne peuvent pas; or, en faisant ce dont ils sont capables, ils se procurent le nécessaire et vivent heureux. Au contraire, ceux qui ne se connaissent pas échouent dans toutes leurs entreprises, et tombent dans le mépris et le ridicule. [1]

Pour se bien connaître soi-même, il est nécessaire de s'examiner. De là une pratique souvent recommandée par les moralistes, et surtout les moralistes chrétiens, mais que les anciens n'avaient pas ignorée : l'*examen de conscience*.

On en trouve une belle peinture dans les écrits de Sénèque :

« Nous devons tous les jours appeler notre âme à rendre ses comptes. Ainsi faisait Sextius; sa journée terminée, il interrogeait son âme : — De quel défaut t'es-tu aujourd'hui guérie? — Quelle passion as-tu combattue? — En quoi es-tu devenue meilleure? — Quoi de plus beau que cette habitude de repasser ainsi toute la journée!... Ainsi fais-je, et, remplissant les fonctions de juge, je me cite à mon tribunal. Quand on a emporté la lumière de ma chambre, je commence une enquête sur toute ma journée, je reviens sur toutes mes actions et mes paroles. Je ne dissimule rien, je ne me passe rien. Eh! pourquoi craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes, quand je puis me dire : — Prends garde de recommencer! Pour aujourd'hui, je te pardonne. » [2]

[1] *Éléments de morale*, par Paul Janet, membre de l'Institut; 1870 — Excellent petit traité que nous avons déjà cité. Nous recommandons surtout à nos lecteurs le chapitre intitulé : *Médecine et gymnastique morale.*

[1] *Mémoires sur Socrate*, liv. IV, ch. 4.

[2] Sénèque, *De la colère*, III, 38.

BEAUTÉ.

Une belle âme se reflétant sur un beau visage, quelle harmonie! Une belle âme sous un laid visage, quelle compensation! Une âme laide sous un beau visage, quelle grimace!

A. C.

SUEZ AU SEIZIÈME SIÈCLE.

LE ROUTIER DE JEAN DE CASTRO.

On connaît ce noble Jean de Castro, vice-roi des Indes, qui, se sentant à bout de ressources pécuniaires durant un siége fameux, emprunta sur sa moustache aux marchands de Goa la Dorée vingt mille *pardaos* pour les employer à la défense héroïque de la forteresse de Diu. Ce qu'on ne sait point aussi généralement, c'est que ce type des vieux héros portugais n'était pas seulement un gouverneur habile et désintéressé, un grand homme de guerre, mais que, pour le siècle où il vivait, c'était aussi un très-habile géographe. En 1541, il consentit à suivre la fortune et les projets de D. Christovam, le fils de Vasco da Gama, qui portait les armes portugaises sans succès, hélas! au pied du Sinaï. Pour que tout ne fût pas chimère dans cette expédition, D. Jean de Castro composa un Routier de la mer Rouge.

Ce livre remarquable a été imprimé par un savant professeur de Coimbre, il n'y a pas plus de trente-six ans [3].

Acheté jadis par Walter Ralegh, l'original du curieux manuscrit est aujourd'hui conservé au *British Museum;* mais avant de devenir l'un des joyaux les plus précieux de cette magnifique collection, il fit partie des livres réunis par Purchas pour former son importante Bibliothèque des voyages, publiée de 1625 à 1626. Il fut reproduit également dans l'indigeste compilation à laquelle l'abbé Prévost a donné son nom; enfin, on le traduisit en latin. Disons en

[3] Nous en reproduisons ici le titre, ne fût-ce que pour servir aux études que ne peut manquer d'amener la section de l'isthme de Suez : « *Roteiro*, em que se contem a viagem que fizeram os Portuguezes no » anno de 1541, partindo da nobre cidade de Goa, atee Soez, que hé » no fim, e extremidade do mar Roxo, com o sitio e pintura do de todo » o syno Arabico; por D. Joam de Castro, pelo doutor Antonio Nuñes » de Carvalho. » Paris, 1833, in-8 et atlas. — Nous renvoyons, pour plus ample informé, à l'article sur Castro dans la *Biographie générale*, publiée par la maison Didot.

passant que lorsque l'on compare entre elles ces étranges versions, on se demande à *quel traître*, pour nous servir de la locution proverbiale à propos des traducteurs, le brave Ralegh a dû s'adresser pour nous transmettre le beau travail de Jean de Castro.

Rien n'équivaut dans ces traductions tronquées au récit ferme et naïf de l'habile marin. Si les dangers que l'on court sur la mer Rouge le préoccupent, il n'abandonne pas la recherche des simples curiosités suscitée depuis des siècles par la lecture de l'Écriture sainte, et il n'oublie pas la coloration de cette mer roulant pour le vulgaire ses flots empourprés durant le moyen âge. Voulez-vous savoir pourquoi la mer Rouge porte ce nom? L'illustre voyageur va vous expliquer quelle est son opinion à ce sujet : il a trouvé, en effet, une teinte vermeille à quelques portions des eaux d'ailleurs limpides dont il étudie si minutieusement l'aspect. Selon lui, en certains endroits, cette teinte est produite par la réfraction des coraux dont il existe une grande quantité le long des côtes; en d'autres endroits, où l'on ne saurait admettre la même cause de coloration, et où cependant les flots se trouvent superficiellement colorés en rouge, on peut remarquer de véritables nuages de couleur ocreuse, qui, soulevés par les vents du désert, viennent s'abattre sur les flots des mers africaines.

Veut-on maintenant avoir une description de Suez, telle que la ville existait vers le milieu du seizième siècle? La voici tout empreinte de l'érudition un peu confuse de ce temps : elle démontre que D. Jean de Castro, élève du fameux Nuñes, était l'un des hommes les plus érudits de l'époque où il vivait.

« Suez, c'est chose avérée, a dû s'appeler en d'autres temps la *ville des héros;* sa hauteur géographique, son emplacement, le prouvent de la façon la plus évidente : on peut d'ailleurs s'en assurer en consultant Ptolémée, table IV de l'Afrique, surtout si l'on vient à considérer que ce port, situé sur les dernières plages du détroit où se termine la mer de la Mecque, s'élève dans la région où, selon Strabon, était placée cette cité dite la *ville des héros* (voy. liv. VII). On y lit, en effet, ces paroles : La cité des héros et *Cleopatra,* que quelques-uns appellent Arsinoë, sont dans une sorte de recoin, ou à l'extrémité du sein arabique qui gît contre l'Égypte. Pline, au livre VI de son Histoire naturelle, à propos des excavations qu'on ouvrit du Nil à cette mer, semble désigner le port de Suez par la dénomination de *Danaüm*. Suez gît par les 19° 45′ d'élévation du pôle. C'est le port commercial de cette grande cité du Caire appelée jadis la Babylone de l'Égypte; et de ce lieu jusqu'à notre mer du Levant, où se rencontre une des sept bouches du Nil appelée Péluse, il y a bien quarante lieues de chemin : c'est cet espace qu'on appelle l'Isthme, ce qui veut dire langue de terre baignée par deux mers. » Ici l'illustre historien, s'en référant aux propres expressions de Strabon dans son livre XVII, raconte ce que les anciens savaient des premières tentatives de Sésostris et de Darius pour établir la communication des deux mers. Il invoque aussi les témoignages de Diodore de Sicile, de Pline, de Pomponius Mela; puis il ajoute (et son témoignage est à coup sûr précieux pour l'histoire) : « Ce centre de population de Suez, jadis considérable et de si noble aspect, est aujourd'hui bien petit. Je crois même qu'il se serait anéanti complétement si la flotte du Turc n'y mouillait point; voici sa situation réelle. » Ici, Jean de Castro donne, avec son exactitude habituelle, la topographie des terres où s'ouvre le port, et il termine en mentionnant certains édifices, restes de splendeur passée, auxquels se joignaient des constructions modernes qui assuraient alors la défense de la ville; puis il rappelle des traditions légendaires recueillies sur le lieu même, et qui prouvent à quel point les imaginations étaient frappées encore du projet conçu par les Pharaons. « Au sujet des antiquités, dit-il, et des choses concernant Suez qui me furent contées par diverses personnes du détroit, et principalement par le More qui m'informa des particularités relatives à Tor, voilà ce que j'appris à Tor même, qui n'est qu'à trois lieues de Suez : Là se trouvait la fontaine de Moïse, et les Mores confessent aussi bien que les autres habitants qu'elle fut donnée aux Juifs par notre Seigneur, grâce à un miracle. Il est même resté dans leurs traditions qu'en ce lieu existait anciennement une grande cité dont, ajoutent-ils, apparaissent encore quelques édifices; son nom, ils n'ont pu me le dire. Ils m'ont conté aussi qu'en un autre temps, les rois d'Égypte voulurent ouvrir des excavations partant du Nil où est la cité du Caire jusqu'à Suez, pour rendre ces mers navigables, et que leurs vestiges paraissaient encore aujourd'hui, bien qu'avec la longueur des temps elles se soient détériorées et comblées (¹); ceux, ajoutait-on, qui cheminaient de Tor pour se rendre au Caire ne pouvaient manquer de passer où elles s'ouvraient. Quelques-uns me dirent que l'occasion qui avait amené cette ouverture ne reposait point sur le projet de faire communiquer le détroit avec le Nil, mais bien sur celui de faire arriver l'eau du fleuve à la cité qui s'élevait en ce lieu. Je les interrogeai sur la nature du sol qui allait de Suez au Caire. Ils me répondirent que c'était un sol très-plat, couvert de sables et stérile, privé complétement d'eau, et que, d'un lieu à un autre, il y avait trois jours de chemin en cheminant avec beaucoup de lenteur, ajoutant que l'on pouvait compter environ quinze lieues de trajet. »

Au moment où le grand problème que se posait l'antiquité égyptienne est résolu, nous aimons à exhumer ces paroles recueillies d'une bouche savante dès la première moitié du seizième siècle. Elles prouvent combien la mémoire d'un gigantesque projet accompli en partie par Sésostris s'était conservée d'âge en âge chez ces populations ignorantes; et ces hommes, ne l'oublions pas, voyaient sans émotion les pyramides et les sublimes monuments de Thèbes : c'est le souvenir d'une pensée créatrice qui triomphe chez ces esprits grossiers, et c'est un des plus nobles esprits de la renaissance qui l'annonce au monde.

Familier avec tous les souvenirs de l'antiquité, D. Jean de Castro n'oubliait jamais les faits mémorables. Une chose remarquable, c'est que l'ancien secrétaire d'Albuquerque, Correa, qui raconte à son tour l'expédition de la mer Rouge, et qui ne déguise rien de son peu de succès, ne dit pas un mot qui ait rapport à l'Isthme et à la mer Rouge. Il s'en tient à la partie politique et militaire (²). Estevam da Gama, qui commandait cette vaste entreprise, revint à Goa sans avoir inquiété les Turcs et après avoir subi des pertes nombreuses. La vraie conquête, celle dont le souvenir a traversé les âges, c'est celle qui nous est parvenue, c'est ce monument littéraire par lequel Jean de Castro prévoit dès le seizième siècle les grandeurs qui attendent de nos jours l'isthme de Suez, grandeurs, il le faut bien dire, qu'il a constatées le premier.

« Suez n'est plus aujourd'hui la ville désolée enfouie dans le sable et perdue dans une lointaine solitude. Le canal maritime lui donne une nouvelle vie. Autrefois sa rade

(¹) Notre voyageur visita entre autres deux hautes tours, restes, croyait-il, de l'antique cité des héros. Il est curieux de voir ces deux tours mentionnées par les premiers Français qui parcoururent ces régions en 1709; mais il ne faut jamais se hâter d'accepter, en fait de renseignements archéologiques, l'opinion d'un homme même très-instruit, mais qui vivait à l'époque où J. de Castro écrit.

(²) Voy. le grand ouvrage intitulé : « *Lendas da India* por Gaspar » Correa, publicadas da ordem da Academia real das sciencias de Lisboa, sob a direcção de Fred. Jozé de Lima Felner. » Lisbonne, 1858, 8 vol. in-4°.

était vide, ses rues désertes, sa population appauvrie; l'eau potable surtout faisait défaut aux habitants, forcés de la faire venir à grands frais des sources appelées fontaines de Moïse. Maintenant le canal d'eau douce venu d'Ismaïlia lui amène les eaux du Nil [1]. Des maisons nouvelles s'élèvent sur ces terrains arides, une population nombreuse remplit les rues tortueuses de la vieille cité, passe sous la porte moresque, encombre les détours du bazar où s'amoncellent les plus curieux échantillons du commerce et de l'industrie de l'Orient. »



Suez au seizième siècle. — D'après le Routier de Jean de Castro.

GEORGES BRANKOVITCH.

DERNIER DESPOTE SERBE.

Sur une des places de la petite ville d'Egra en Bohême (*Ringplatze*, la place du Cercle), à l'angle de la Schlœgelgasse, et attenant d'un autre côté au bâtiment de la Poste, on voit deux maisons anciennes d'apparence qui, séparées aujourd'hui, jadis étaient réunies et formaient un seul corps de logis. Cette maison ou, si l'on veut, ce groupe de maisons, antérieur par sa construction au quinzième siècle, comme l'indique le millésime de 1398 gravé récemment sur la porte principale, avait pour propriétaire, vers l'an 1700, un honnête bourgeois nommé Georges-André Mineti, qui joignait à ses fonctions de *Rathsher der Stadt* (conseiller municipal) celles d'historiographe; historiographe non de sa province, non de sa ville, mais de sa demeure, de laquelle il a composé une chronique intime (*Hænschronik*, *Hænsbüch*) manuscrite. C'est à cette chronique, récemment mise en lumière par les soins et complétée par les recherches du savant directeur du gymnase d'Egra, Antoine Frind, que l'histoire est redevable des seuls renseignements *certains* que l'on possède sur la captivité et

[1] Voy. le *Journal officiel* du 7 décembre 1869.

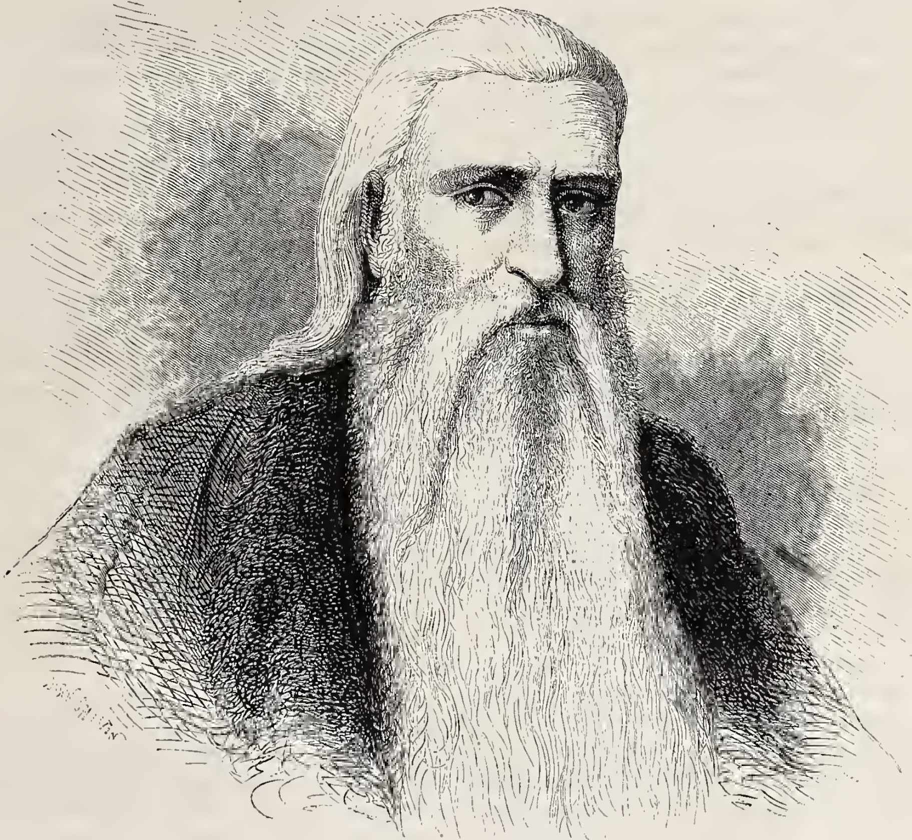
Le *Morning Herald* dit : « Le canal d'eau douce du Nil, près du Caire, au lac Timsah, passe sur une partie du terrain occupé par l'aqueduc commencé par Sésostris, le roi des rois, continué par Pharaon Necho qui assassina Josiah, presque achevé par Darius roi des Perses, et enfin terminé par le second Ptolémée. » Il faut bien convenir cependant que l'eau n'abonde pas tellement à Suez qu'on en puisse fertiliser les sables qui l'environnent. Il n'y a nulle végétation autour de cette ville commerciale, et tout y présente un aspect désolé.

les dernières années de la vie d'un personnage qui prit une part considérable dans les événements politiques qui marquèrent la fin du dix-septième siècle en Autriche, en Hongrie, en Turquie, tandis que, par un singulier contraste, son nom est à peine mentionné par les historiens et les chroniqueurs contemporains.

Cet homme qui, par le mystère qui couvre encore certaines particularités de sa vie, fait songer au Masque de fer, et qui périt comme lui victime de la raison d'État, est Georges Brankovitch, libre baron de Hongrie, comte du saint-empire romain et despote de Serbie.

Il était né en 1645, à Ieno ou Ienopol (aujourd'hui Boros-Ieno), dans le comitat d'Arad, et descendait en ligne directe (d'après sa propre généalogie qui figure en tête de son *Histoire*) des anciens rois serbes qui, lorsque les Turcs eurent pris possession définitive de la Serbie (1459), passèrent en Hongrie et, sous le titre de despotes qu'avaient adopté leurs prédécesseurs après Kossovo ([1]), continuèrent durant près d'un siècle l'antique maison des Brankovitch.

Orphelin de bonne heure, — son père et ses deux frères cadets étaient morts de la peste en 1650, et sa mère, sous le coup de ce triple deuil, était entrée dans un



Georges Brankovitch. — Dessin de Bocourt, d'après une peinture du Musée de Belgrade.

monastère, — il fut élevé par son frère aîné Siméon, qui lui tint lieu de père. Ce Siméon avait débuté par être soldat, puis il s'était fait moine pour échapper aux Turcs qui réclamaient son extradition, et avait été promu, au bout de quelques années, à l'archevêché de Ienopol. Il fit donner à son pupille l'éducation que comportaient les nécessités et les habitudes du temps, sa naissance, et une sorte de pressentiment du rôle auquel il était destiné. L'histoire, la géographie, les mathématiques, les langues surtout, en composèrent le fond. A quinze ans, Brankovitch conversait dans tous les idiomes qui étaient à cette époque et qui sont aujourd'hui encore usités en Hongrie, le hongrois, le serbe, le roumain, l'allemand, l'italien Il parlait et écrivait le latin avec une élégance qui faisait plus tard l'admiration des lettrés d'Égra. Il possédait par surcroît le turc, le bulgare et le grec moderne.

Ses études terminées, il entra au service de Michel Apaffy, qui venait d'être nommé par la Porte grand-prince de Transylvanie, et peu après fut adjoint en qualité d'interprète à l'ambassade que le nouvel élu envoyait au sultan.

Il demeura en Turquie trois à quatre ans, de 1663 à 1666 ou 67. C'est dans cet intervalle que se place l'événement qui décida du reste de sa vie.

Il s'était lié à Andrinople (Andrinople était à cette époque le séjour favori des sultans) avec le Styrien Simon Reninger, envoyé de Léopold près la Porte Ottomane. On sait quels ambitieux projets nourrissait ce prince qui occupa pendant près d'un demi-siècle le trône impérial. Ils n'allaient à rien moins qu'à reconstituer, au profit des Habsbourg, l'ancien empire romain. Restaurer en Occident la monarchie de Charles-Quint par la revendication de la succession d'Espagne; en Orient, relever le trône de Constantin par l'expulsion des Turcs de l'Europe : cette double pensée n'avait cessé de hanter son esprit depuis qu'un moine lui avait prédit, à l'époque de son mariage, qu'il deviendrait père de *deux empereurs*. C'était d'ailleurs une doctrine professée ouvertement en Allemagne à cette époque que les *deux mers*, — la mer Blanche (l'Archipel) et la mer Noire, — devaient former les limites de l'empire au sud et à l'est.

Tels étaient les projets que l'on caressait secrètement à Vienne dans l'entourage immédiat de l'empereur, et aux-

([1]) Voy. t. XXXII, 1864, p. 285.

quels un très-petit nombre de personnes avaient été initiées. Reninger, en raison de la position qu'il occupait à Constantinople, et parce qu'il inspirait toute confiance par ses talents et sa fidélité (*a person sincere, free and open hearted*, dit Ricaut), était un des adeptes. Parmi les moyens à employer, un des plus efficaces, celui sur lequel on comptait le plus, devait être le soulèvement, à un jour donné, des populations chrétiennes de la Roumélie, Grecs, Albanais, Serbes, Bulgares, etc. Il fallait préparer les voies. Reninger s'ouvrit au Grec Panajoti, grand interprète de la Porte, et au patriarche serbe d'Ipek, Maxime, qui se trouvait de passage à Constantinople. Tous deux entrèrent dans ses vues et promirent leur concours, le premier par ambition, le second par patriotisme.

Mais il manquait un chef actif à l'entreprise. Reninger songea à Brankovitch. Jeune, aventureux, portant un nom cher à tous les Slaves, et qui vibrait à leurs oreilles comme un écho de leur ancienne gloire, Brankovitch était seul capable de soulever les masses chrétiennes, de les entraîner et de les guider sur les champs de bataille. C'était bien l'homme, ou plutôt l'instrument qu'il fallait.

Lui, de son côté, n'eut garde de se dérober à la fortune qui venait au-devant de lui. L'œuvre à laquelle on lui demandait de s'associer, en flattant ses instincts, ne lui paraissait pas au-dessus de ses forces. Il s'y jeta tout entier.

On arrêta en commun les conditions. L'une de ces conditions devait être le rétablissement, au profit de Brankovitch, de l'ancienne *despotie* serbe, dont le titre s'était éteint en 1571 dans la personne de son ancêtre Jean Brankovitch. Reninger écrivit à Vienne. La réponse ne se fit pas attendre. Brankovitch était un auxiliaire trop nécessaire pour qu'on marchandât avec lui. Léopold expédia à Reninger des lettres patentes au nom de Georges Brankovitch, qui conféraient par avance à l'envoyé d'Apaffy le titre et la qualité de despote « dans tout le pays serbe. » Quelques jours après, Georges fut sacré secrètement en cette qualité par Maxime, dans l'église de Saint-Michel-Archange, à Andrinople, en présence du résident impérial et de plusieurs notables serbes (septembre 1663).

Diverses circonstances, la paix inopinée de Vasvar qui suivit la bataille de Saint-Gothard (1664), la mort de Panajoti, celle de Maxime, suspendirent l'exécution de ce projet, qui ne fut repris sérieusement que vingt à vingt-cinq ans plus tard, au milieu de l'enivrement produit par la délivrance de Vienne et la prise de Bude (1683-86). Ce qu'il advint de notre héros pendant cet intervalle, ses voyages, ses aventures, les missions qu'il remplit successivement à Constantinople, à Vienne, à Pétersbourg, à Varsovie près de Sobieski, et qui le mirent en rapport avec la plupart des princes et des hommes considérables de son époque, la haute faveur dont il jouit d'abord à la cour d'Apaffy, puis sa brouille avec ce prince et sa retraite en Valachie près du vaïvode Cherban Cantacuzène, nous n'entreprendrons pas de le raconter. Nous ne donnons aujourd'hui que le prologue d'un drame historique dont nous retracerons une autre fois la catastrophe finale.

PEUR DU CORPS,

MAIS COURAGE DU CŒUR.

A la bataille de Dreux, il y avait, près de Coligny, un jeune homme de bonne mine, fort agité, et dont « les dents claquaient un peu. » C'était M. de Prunelai, neveu de l'ancien gouverneur de l'amiral.

Coligny, qui s'intéressait à tous ceux de cette maison, lui dit avec douceur :

— Monsieur, ne tremblez-vous pas? N'oubliez point qui vous êtes, et en quelle affection je tiens tous les vôtres.

— Ce n'est rien, monsieur l'amiral. Mon corps tremble parce qu'il sent où mon cœur le mène. Soyez assuré que je ferai mon devoir.

— C'est bien, reprit Coligny en avançant toujours.

Prunelai expira aux premiers rangs, criant jusqu'à la fin pour cri de guerre : Châtillon! Châtillon! [1]

EL MORO SANTON [2].

Comme il fut permis au prophète païen Balaam de prédire des choses vraies au peuple de Dieu, de même on raconte qu'un peu avant la prise de Grenade par les chrétiens la population infidèle fut consternée par les prédictions d'un derviche more qu'elle avait en grande vénération.

C'était un vieillard de plus de cent ans; sa longue barbe, d'un blanc de neige, mesurait un mètre de long, et il pouvait en ceindre sa taille. Il vivait sur la montagne dans une grande austérité. Quoique chauve depuis longtemps, il ne se couvrait jamais la tête, que l'action du soleil et de la pluie avait dénudée et blanchie comme le crâne d'un squelette. Ses sourcils, longs et touffus, ombrageaient ses yeux; il n'avait pour tout vêtement qu'une tunique de poil de chameau. Ses pieds étaient nus; sa peau était jaune et ridée par l'intempérie des saisons. Il couchait dans une caverne, sur la terre froide, avec une pierre pour oreiller. Et, depuis cent ans, il n'avait jamais fait par jour qu'un repas, composé de lait et de miel, que les autres Mores lui apportaient selon l'ordre du roi.

Toute l'Andalousie le regardait comme un saint. Ses paroles étaient respectées à l'égal du Coran, et ne le cédaient qu'à la parole même de Mahomet.

Un jour que le souverain et beaucoup de ses sujets étaient assemblés pour entendre le santon [3], il parla ainsi :

« Quand vous verrez réunis l'Aragon et la Castille, tenez pour certain que Grenade sera prise. Sachez que le nom du roi qui la prendra commencera par un F [4], car en son temps la foi régnera dans tout le royaume. Le nom de la reine sa femme commencera par un Y, qui signifie *Yguál*, car elle sera son égale en courage et en prudence.

» Tous deux chasseront le judaïsme de l'Espagne, et fonderont l'Inquisition qui condamnera à mort les méchants. Ils acquerront trois royaumes, et feront la conquête des Indes.

» Ils auront un petit-fils qui sera appelé empereur d'Allemagne et roi de Hongrie. Il fera le siége de la cité du pape, et couchera les trois lis de France sur le champ de Pavie.

» Des trois lois dominant maintenant en Espagne une seul dominera : ce sera celle qui commence par les saints fonts et l'eau bénite, et qui finit par l'huile sainte [5].

» Ainsi s'éteindra en Espagne la secte de Mahomet; car il ne lui a été donné que mille ans de vie, et comme plus de huit cents ans sont écoulés, elle touche à sa fin. »

Cette prédiction passe pour avoir été faite un demi-siècle environ avant qu'elle s'accomplît sous le règne de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille.

[1] Adolphe Schæffer, *les Huguenots du seizième siècle*. 1870.
[2] Ermite moresque.
[3] *Santon* désigne en espagnol une personne faisant profession d'austérité parmi les Mores.
[4] La lettre F, en espagnol, se prononce *fé*, qui veut dire foi.
[5] Le baptême et l'extrême-onction pris ici pour symboles de la foi chrétienne.

HISTOIRE D'UN BALLON.

Suite. — Voy. p. 210, 251, 291, 331, 366.

XI

RETOUR A TERRE. — ESPÉRANCES ET DÉCEPTIONS.

Notre ballon flotte à vingt-cinq ou trente mètres au-dessus des eaux, sans qu'il soit nécessaire de le délester; la condensation est interrompue, et il est maintenant équilibré à ce niveau. Le jour apparaît bientôt avec l'aurore, et déjà nous voyons une lueur splendide qui nous annonce au loin le lever du soleil. Nous saluons cette lumière qui se montre comme à travers un voile de mousseline. *L'Hirondelle* glisse rapidement au-dessus des vagues écumantes, et nous entendons les cris perçants d'une bande de goëlands qui se sauvent épouvantés en nous voyant. Ils nous prennent sans doute pour quelque oiseau de proie gigantesque descendu du ciel pour les dévorer.

N'est-il pas temps maintenant de savoir quelle est notre direction? Malgré cette joie physique causée par l'apparition du jour, dans une heure ou deux heures au plus le ballon sera forcé de tomber en mer, car notre provision de lest est bien faible. Peut-être le soleil nous donnera-t-il des ailes en dilatant le gaz contenu dans notre sphère de soie; mais ce ne pourra pas être pour un temps de bien longue durée. Si d'ici deux heures nous n'avons pas vu la terre, si nous n'avons pas rencontré un navire, c'en est fait de nous! Je cherche la boussole, qui va nous dire vers quel point nous voguons. Hélas! je la trouve à mes pieds brisée en mille pièces; elle est tombée au fond de la nacelle, et nous l'avons broyée dans l'obscurité. — Je tâche de la réparer, mais son aiguille est tordue, séparée de son axe. Impossible de tirer le moindre parti de cet instrument détruit. Cet accident nous jette dans une incertitude navrante; rien ne peut plus nous indiquer notre direction.

L'Hirondelle se rapproche encore de la mer, et nous arrivons à planer à quelques mètres au-dessus des vagues. Pour économiser notre lest (il n'en reste plus que deux sacs), nous jetons par-dessus bord une bouteille vide, puis une vieille couverture qui nous embarrasse, puis une grande boîte où nous serrions nos instruments. Nous parvenons à nous maintenir au-dessus des flots, remorquant toujours à notre suite notre guide-rope et notre corde d'ancre qui plongent en partie dans le sein de la mer écumante.

Bientôt nous apercevons un navire, un bateau pêcheur, ce me semble, mais il s'éloigne de nous. Nous lui faisons des signaux à l'aide de nos mouchoirs que nous attachons à l'extrémité de longues cordelettes. Nous voit-il? Comprend-il que nous avons grand besoin de son aide? Je l'ignore ; mais il n'en continue pas moins à s'éloigner de nous, et après l'avoir suivi du regard pendant dix minutes, nous cessons de compter sur cette espérance qui se dissipe.

Cherchant des yeux vers d'autres points quelque autre navire qui comprendra mieux notre situation terrible, je regarde avec attention, vers l'horizon, des massifs blanchâtres qui se dressent au-dessus des flots. Je montre à mon ami B..., avec des transports de joie, ces objets inconnus qui excitent mon attention. Je m'empare de la lunette, je la braque sur ce point de l'horizon, et, après quelques tâtonnements, j'aperçois dans le champ de la lunette des masses confuses qui s'élèvent au-dessus de la mer, et qui ne peuvent être que des falaises ou des maisons.

Décrire la joie qui s'empare de nous est impossible. Il nous semble que nous venons de nous débarrasser de toutes les illusions d'un cauchemar horrible. Nous nous serrons la main, nous crions, nous gesticulons, et si nous avions eu assez de place dans notre panier, nous n'aurions pas manqué de nous livrer à la danse la plus extravagante... Je passe ma lunette à B... et je m'apprête à vider peu à peu notre dernier sac de sable. Le vent est rapide, les flots passent rapidement sous notre nacelle, et il me semble que nous allons atterrir dans une demi-heure au plus. Je rassemble les sacs de lest vides, afin de nous en débarrasser s'il en est besoin; je monte dans le cercle pour apprêter la corde de la soupape, afin que tout soit prêt pour opérer une bonne descente dans toutes les règles de l'art. Le guide-rope et l'ancre sont toujours enfouis dans l'eau; les vagues, à l'approche des côtes, deviennent fortes et menaçantes, elles impriment des secousses violentes à nos cordes; notre nacelle oscille par moments sous l'action de ces tractions; le vent siffle avec force, et *l'Hirondelle* est penchée sous l'effort de la brise, retenue qu'elle est d'un côté par le frottement de nos cordages sur l'eau.

Pendant que je fais tous les préparatifs de l'atterrissement, mon ami B... se livre à des observations minutieuses, il ne quitte pas son œil de la lorgnette, et je l'entends s'écrier tout à coup avec enthousiasme :

— Victoire! c'est le rivage de l'Algérie qui s'ouvre devant nous! La fortune à fait triompher nos efforts. Hourra! Nous allons avoir fait la plus belle traversée aérostatique qu'on ait jamais entreprise jusqu'ici!

— A quoi donc voyez-vous avec tant d'assurance que nous allons débarquer en Afrique?

— J'aperçois, me dit-il l'œil toujours braqué contre la lunette, des maisons avec des varandas... Tenez, voici des Arabes; ils sont couverts de grands burnous et portent de longs fusils... En voici plus loin qui accourent sur leurs chevaux.

A peine a-t-il achevé de prononcer ces mots, que le vent, devenant plus violent, nous soulève avec force à la surface de la mer, et imprime à *l'Hirondelle* des oscillations tellement violentes, tellement brusques, que nous craignons de voir notre ballon voler en éclats. — Je m'empare du dernier sac et le lance par-dessus bord; mais notre ancre reste toujours plongée dans l'eau. Les secousses deviennent de plus en plus fortes, et nous sommes obligés de nous cramponner au bordage de la nacelle. Je cherche des yeux ce que nous pourrions jeter pour nous alléger... Il ne reste rien, absolument rien.

Les débris de la boussole, les sacs vides, les restes de vivres, les bouteilles, tout a peu à peu passé par-dessus bord. Et le ballon s'approche toujours des vagues, que nous allons presque toucher.

Un coup de vent rapide s'élève et siffle avec force. *L'Hirondelle* se penche; ses cordages mugissent sous cet effort de la rafale. Nous nous cramponnons avec force. Au même moment nous sentons un choc violent, et nous sommes littéralement couverts par une vague puissante qui nous a engloutis, nous et notre nacelle. C'en est fait de nous, pensai-je; triste destinée que de périr en vue du port! Mais à peine ai-je eu le temps de concevoir cette funeste pensée que la nacelle bondit à la surface de la mer, puis y retombe, cette fois sans s'y enfouir. Elle glisse à la surface des flots, et nous avons le temps de monter dans le cercle, où nous nous cramponnons aux cordages. La nacelle plonge à moitié dans la mer, nous sommes trempés d'eau; mais *l'Hirondelle* est toujours gonflée au-dessus de nos têtes, et le vent la pousse avec violence, comme la voile d'un navire.

Accroupi contre le cercle, je tourne le dos au rivage; mais mon ami B... me crie que nous n'en sommes plus éloignés que d'une centaine de mètres. — « Gare aux maisons! » me dit-il. Je me retourne, et une plage de sable s'étend devant nous. A l'extrémité de cette plaine, des maisons se dressent de tous côtés. J'aperçois quelques hommes qui accourent.

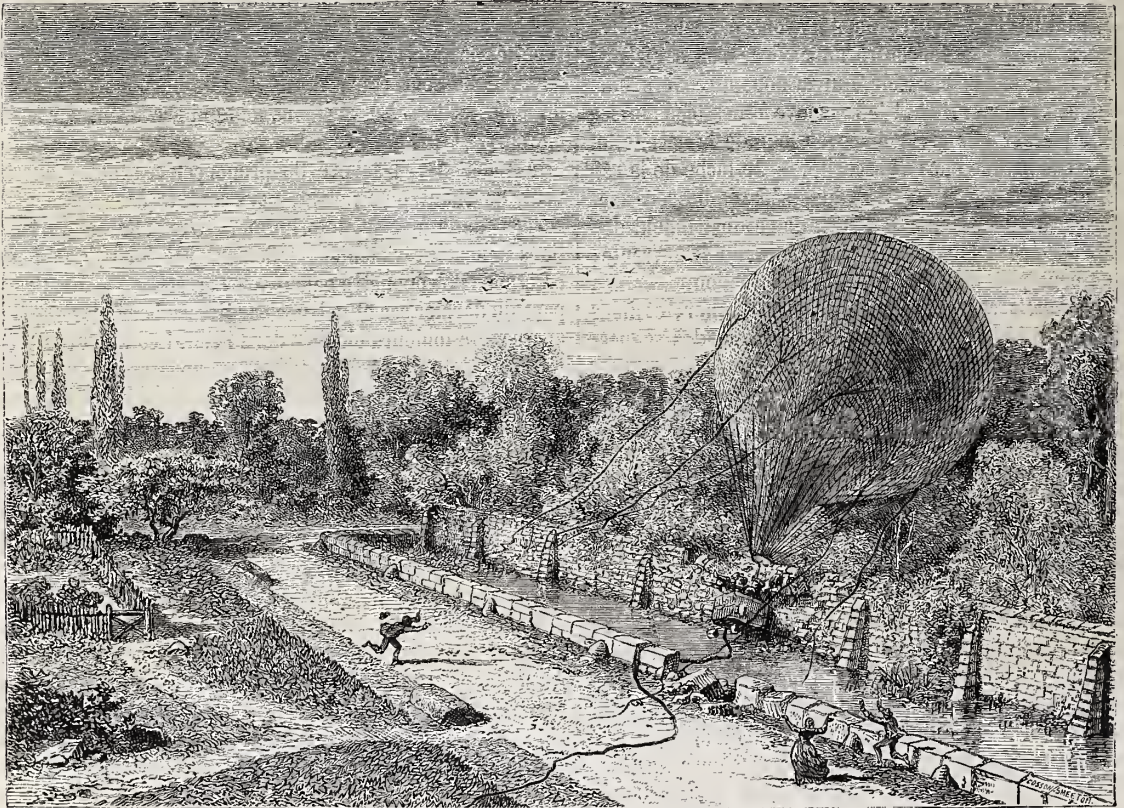
Il faut à tout prix atterrir là. — Je me pends violemment à la corde de la soupape, et notre nacelle heurte avec force le rivage. Mais notre ancre ne peut mordre sur ce sable fin ; elle y glisse en y traçant un maigre sillon qui se referme sur son passage. Nous sommes jetés par une rafale sur le toit d'une maison dont nous enlevons la cheminée, puis nous tombons lourdement dans une avenue, et le vent va nous jeter sur un mur devant lequel est un fossé.

La brise siffle avec rage, et nous lance avec une force indicible sur ce mur ; nous sommes menacés de tomber du cercle. En un clin d'œil, avant ce moment, B... et moi nous nous étions laissés glisser dans la nacelle. Accroupis au fond de notre panier, nous recevons un choc épouvantable. Nous avons fait brèche dans le mur, et de grosses pierres nous tombent sur la tête. Mais elles nous alourdissent singulièrement et fixent un moment au sol notre panier. Quelques hommes ont pu accourir à notre aide. Ils nous aident à sortir de notre véhicule, couverts de contusions et saupoudrés de plâtras qui se sont collés sur nos vêtements mouillés en y formant une bouillie informe.

A peine avons-nous pris le temps de nous relever que, mon ami B... et moi, nous examinons les braves gens effarés et encore tout émerveillés d'avoir vu un ballon venir de la pleine mer tomber sur leur côte, et de toutes les forces de nos poumons nous nous écrions : « Où sommes-nous? » sans songer que nos Arabes ne doivent pas entendre le français. — Une descente dans la lune, dans une des sept planètes, ou au centre de la terre, n'aurait pas excité ma surprise plus que la réponse d'un de nos auditeurs, qui s'écrie en riant et avec le plus pur accent marseillais :

— « Eh ! mes amis, vous êtes à deux kilomètres de Z..., Bouches-du-Rhône, chef-lieu Marseille. »

Les Arabes de mon ami B... étaient de braves pêcheurs en veste blanche, et leurs fusils, vus de près, n'étaient autres que des lignes de pêche. Quant aux autres Bédouins montés sur leurs chevaux pur sang, c'étaient de braves paysans qui longeaient une route côtière sur des ânons paisibles. — Je me demandais en ouvrant mes yeux de toute leur grandeur si je rêvais ou si j'étais devenu fou, et à voir la figure confuse de B... couvert d'eau, les cheveux hérissés, je m'aperçus que mon compagnon ne comprenait rien à nos aventures. — Il y avait vingt-quatre heures que nous n'avions pris de repos, que nous avions passé par toute une série d'inquiétudes, d'espérances, de déboires ; nos forces avaient bien besoin d'être réparées. — Nous laissons *l'Hirondelle* à la garde de quelques braves gens,



Pan de mur abattu par la nacelle d'un ballon. — Dessin de Yan' Dargent.

et nous entrons dans une auberge où nous prenons quelque repos.

Bientôt j'errais sur la plage, et je sentais des effluves chaudes de vent du sud qui me soufflaient en pleine figure. Des nuages sillonnaient le ciel comme au moment de notre départ. Le soir, revenus à notre demeure, près de notre batterie à gaz hydrogène, de notre enceinte de départ, non loin de laquelle nous avions opéré notre descente d'une façon si inattendue, mon ami B... me dit :

— C'est égal, nous voilà revenus au port sains et saufs; mais si je comprends quoi que ce soit à notre mystérieux voyage, je veux bien être pendu. Quand je crois flotter au-dessus de la Vaucluse et du Gard, je trouve la Méditerranée, et nous voguons dans l'atmosphère vers le sud. Quand j'aperçois le lendemain un rivage, n'est-il pas naturel de croire que l'Algérie nous ouvre ses bras? et nous tombons à deux kilomètres du point de départ !

— Nous avons grand besoin de repos ; allons dormir : demain je vous expliquerai en peu de mots le chemin que nous avons suivi dans l'atmosphère.

La fin à une prochaine livraison.

UNE FANTAISIE DE REYNOLDS.



La Souricière, par J. Reynolds. — Dessin de Pauquet.

Pour nos lecteurs, l'illustre portraitiste anglais Josué Reynolds est une vieille connaissance [1].

Où et à quelle occasion l'ami de Garrick et de Samuel Johnson, le peintre favori des gentlemen et des ladies de la cour de Georges III, a-t-il créé cette étrange figure? Est-ce une image vue en rêve, ou le souvenir d'un conte, que son pinceau aristocratique a voulu reproduire? Admettons que ce soit un conte, et essayons de nous le raconter.

Dans la maison d'un vieux magicien, il y avait, trottant du haut en bas, une petite servante, et, grugeant sous les planches, une petite souris. La jeune servante était coquette et friande, et, non moins qu'elle, était friande et coquette la petite souris. Celle-ci, souvent postée au bord du trou qu'elle s'était creusé, regardait avec les yeux de l'envie la servante qui un jour s'habillait d'un jupon bleu, et le jour suivant d'un jupon rouge ou vert. C'était pour la petite souris un gros chagrin de se voir toujours porter le même costume. — La jeunesse aime tant à changer de toilette! Elle se disait en soupirant : « Si j'étais aussi une fillette, je pourrais selon mon caprice quitter ma robe grise. » Et de son côté la jeune servante, pensant à la bestiole qui parfois causait du dommage dans sa cuisine, se disait : « Si j'étais la petite souris qui mange tant de bonnes choses ici, je percerais des griffes et des dents la grande armoire aux sucreries, dont le maître garde la clef à sa ceinture. »

Le magicien entendit leur double vœu et l'exauça. Grande fut la joie de la souris métamorphosée quand elle vit la fillette se prendre aussitôt au piége de la souricière qu'elle-même avait tendu; mais à sa joie succéda l'épouvante, car le chat du logis, qui ne s'y trompait pas, devinant sa proie, la dévorait déjà des yeux, quand le ma-

[1] Voy. la Table de trente années.

gicien, qui lisait en toutes deux le repentir de leurs vœux indiscrets, frappa le matou d'immobilité, pendant qu'il délivrait la prisonnière et rendait à chacune sa première forme.

Est-ce à dire qu'il est mal de vouloir changer d'état? Oui, quand ce n'est pas le bien qu'on veut faire.

LE BONHOMME DE FATOUVILLE.

Le bonhomme de Fatouville n'appartient nullement à la race des hommes. C'est (ou c'était, car il y a une trentaine d'années il avait déjà vécu plus d'un siècle) un phare végétal, un vieux pommier respecté. Voici sa légende :

Il y a environ un siècle, la Seine, assure-t-on, vint à changer tout à coup son lit, et, pendant plusieurs années, le courant se porta vers la rive gauche, au lieu de se trouver, comme il est aujourd'hui, vers la rive droite. Grand fut l'embarras des marins et des pilotes, obligés d'étudier de nouveau le lit du fleuve, pour ne pas aller échouer sur un des nombreux bancs de sable qui se cachaient perfidement sous un courant que le vaisseau sillonnait naguère en toute sécurité. Cependant un vieux pilote de Fatouville, qui s'était familiarisé promptement avec la nouvelle topographie, mais dont les bras roidis par le travail commençaient à demander du repos, ne voulut pas, tout en abandonnant le gouvernail, que la science qu'il avait acquise demeurât inutile. Chaque jour, avant que la voile la plus matinale se tendît à une fraîche brise, il se rendait sur la côte, et de ce poste élevé, joignant la parole au geste, il enseignait à chaque marin la route qu'il fallait suivre, les passages dangereux qu'il fallait éviter. Il demeurait là jusqu'au soir, et jamais il ne lui arriva de gagner son logis avant l'heure où le navire le plus hasardeux devait jeter son ancre à la rive. Jamais non plus, dans la tâche qu'il s'était imposée, notre vieux marin n'admit de distractions, ni ne ressentit de lassitude. Le bonhomme de Fatouville possédait une de ces âmes simples et fortement trempées auxquelles il suffit d'une noble pensée pour sentir la vie et trouver le bonheur. Toutefois, prévoyant que l'appel de la mort allait bientôt le relever de sa noble consigne, le digne vieillard se prit à regretter le bien qu'il lui restait à faire, et pria Dieu de lui envoyer un successeur digne de terminer sa tâche. Sa demande fut exaucée, et cependant nul autre que lui ne devait être admis à partager le mérite de sa belle action : c'est qu'à peine son vœu avait-il été exprimé que le bâton desséché sur lequel le vieillard s'appuyait d'ordinaire vint à prendre racine, grandit subitement, et poussa fruits et feuillage en affectant la forme du digne marin. Les habitants de Fatouville et des communes environnantes se cotisent chaque année pour l'entretien de ce même arbre, dont l'ombrage vénéré sert encore de nos jours de phare aux marins et de monument commémoratif en l'honneur du bonhomme de Fatouville. (1)

UN TRAIT DE TURENNE.

Le maréchal de Choiseul racontait qu'étant colonel il eut le malheur de faire une course hâtée pour un motif futile. Précisément en son absence son régiment eut ordre de sortir de la place pour couvrir un convoi. Il y eut une action où ce corps, commandé par le lieutenant-colonel, se fit beaucoup d'honneur. L'absence du chef était une faute irrémissible alors, et ce doit l'être toujours. Le régiment devait rejoindre l'armée, et Choiseul suivait désespéré, bien résolu de se jeter dans la première chartreuse, quand, par des lettres de compliments de ses amis, il apprend que de Turenne a dit : « J'avais chargé le comte de Choiseul d'une commission secrète, et je lui ai fait manquer l'occasion de se distinguer; j'en suis vraiment fâché. » Le pauvre comte vint en secret baigner de ses larmes les pieds de son second père, qui n'eut pas la peine de lui faire une leçon; et lorsque le jeune étourdi fut devenu maréchal de France, il conta cette anecdote. Voilà la vraie tolérance, voilà la magnanime bonté!... Le roi y gagna un général au lieu d'un chartreux. (1)

(1) Voy. Mlle Amélie Bosquet, *la Normandie romanesque et merveilleuse; Traditions, légendes*. Paris et Rouen, 1845, in-8.

PENSÉE ARABE.

Toutes les fois que je suis en présence d'un homme, il m'inspire le respect jusqu'à ce qu'il ait parlé. Si je le trouve sage et sincère, mon respect ne fait que croître; si je ne découvre chez lui ni esprit, ni jugement, je n'ai plus pour lui aucune considération.

AMBITION.

L'ambition est un cheval farouche qui ne cesse de ruer jusqu'à ce qu'il ait mis son homme à bas. AMYOT.

LA VIE D'APRÈS LONGFELLOW.

Longfellow est assez connu de nos lecteurs (2) pour qu'on puisse parler de lui comme d'un ami éloigné avec lequel on échange de temps en temps un souvenir et qu'on n'oublie jamais. La vieille Europe doit, du reste, l'avoir en affection, car nul n'a plus d'égards et de sympathie pour elle. Plusieurs fois, dans ses années actives, il a traversé les mers pour venir l'étudier, et maintenant que le voilà parvenu à l'hiver de la vie, il a voulu lui rendre encore visite, moins pour chercher de nouveau, cette fois, que pour retrouver d'anciennes impressions et surtout pour les communiquer à ses enfants. Nous avons eu le bonheur de causer un instant avec lui lors de son passage à Paris, et nous avons trouvé le poëte d'*Evangeline* et d'*Excelsior* avec de beaux cheveux de neige couronnant un visage qu'une beauté souriante éclairait. Ainsi, près de la marque inévitable de l'âge, la jeunesse de l'âme s'accusait dans ses traits, comme dans sa conversation on trouvait la chaleur, la passion pour tout ce qui est beau, près de l'expérience de l'homme qui a beaucoup vu et pensé.

Pourquoi la nature humaine ne peut-elle se défaire de la tristesse? Longfellow a vécu aimé, honoré, applaudi; il a eu dans sa conscience le plus solide des appuis contre l'orage des événements extérieurs; et pourtant voilà que, dans cette apparence de calme glorieux, il suffit d'un jour de pluie pour faire sortir du fond de son cœur un flot caché d'amertume.

UN JOUR DE PLUIE.

C'est un jour froid et sombre, un jour plein de tristesse;
Il pleut, le vent n'a point de cesse;
Au mur la vigne en frissonnant se tient,
Mais laisse s'envoler, quand la rafale vient,
Ses feuilles en nuée épaisse.

Lugubre et froide aussi ma vie est maintenant;
Il pleut, le vent n'a point de cesse;
Je lui résiste, au passé me tenant;
Mais ils tombent épais, les espoirs de jeunesse :
C'est un jour tout plein de tristesse.

Calme-toi, pauvre cœur : il se peut qu'au regard
Le soleil longtemps disparaisse;

(1) *Conseils à un jeune prince qui sent la nécessité de refaire son éducation*, par le comte de Mirabeau. 1788.

(2) Voy. *le Psaume de la vie*, t. XVI, 1848, p. 222; *Excelsior!* t. XXX, 1852, p. 151.

Mais il brille au-dessus de ce dôme blafard.
Accepte donc docilement ta part,
Ta part de jours pleins de tristesse. (1)

Ainsi c'est l'espoir d'un soleil futur qui le soutient; toutes les joies d'autrefois lui apparaissent comme des illusions mortes et ne lui sont plus qu'une douleur.

Sublime mélancolie! Elle n'est pas produite, comme chez l'épicurien, par la lassitude de vains plaisirs; elle n'aboutit pas à l'appel du néant contre l'ennui : elle est née de ce que ses ardentes aspirations pour faire tomber les chaînes des opprimés, dissiper les ténèbres des ignorants, assurer le bien-être matériel et la dignité morale de tous, n'ont pu faire marcher la réalité au gré de ses rêves. L'esclavage qu'il a si vaillamment flétri, l'esclavage a disparu, mais non toutes les misères, toutes les erreurs, toutes les dégradations de l'homme. Le progrès se fait, mais trop lentement; il le voulait rapide, et ce sont là ses illusions perdues. Quant à sa consolation, quant au soleil sur lequel il compte après les nuages passagers, c'est, au delà des restrictions, des empêchements de la terre, l'apparition dans sa splendeur entière de la Justice éternelle.

La mélancolie à laquelle cède Longfellow ne l'égare pas; il ne se distrait pas des devoirs humains dans une contemplation égoïste de ses souffrances personnelles; son sanglot n'a rien de lâche ni d'énervant. Il veut que ni lui ni les autres ne se dérobent aux dangers et aux fatigues d'un combat où il n'est pas trop des efforts de tous. Il ne maudit pas, comme plus d'un poëte, l'action qui trouble la poursuite facile des rêveries.

Victor Hugo a dit, dans un de ses plus beaux vers :

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.

C'est analyser profondément tout l'homme; mais cette attente a besoin qu'on la fortifie et qu'on l'élève, et c'est ce que fait le cri mâle de Longfellow.

(1) Traduit par M. Lucien de Larive (de Genève).

LE CHRIST DE LA CATHÉDRALE DE LÉON.

La cathédrale de Léon a été fréquemment un objet d'admiration pour les voyageurs qui ont visité cette portion de l'Espagne négligée par les touristes. Sa structure de pur gothique, qui offre un type accompli d'élégance, se distingue surtout par la finesse de ses détails. Dans leur découpure variée, dit le vieux Townsend, « ils ressemblent au point de dentelle le plus fin ou au filigrane. » Cette magnifique église, bâtie par D. Manrique, évêque de Léon, et dont la construction dernière remonte au début du treizième siècle, renferme des monuments religieux datant d'une époque beaucoup plus ancienne. Tel est, entre autres, le curieux crucifix que reproduit notre gravure, et qui a tous les caractères du style byzantin de la dernière époque. On peut supposer, sans crainte de tomber dans une trop grande erreur, que ce Christ fut exécuté au onzième siècle, époque de barbarie pour l'art. Ordoño II, qui mourut en 950, fut, dit-on, le premier fondateur de la cathédrale de Léon. On a presque la certitude que les souverains de l'Espagne, qui luttaient alors sans relâche avec les Mores, n'avaient ni le temps, ni le pouvoir de former des artistes; ils appelaient ceux qu'ils employaient de l'Italie ou de la Grèce. La Castille proprement dite compte néanmoins à cette époque deux statuaires, Aparicio et Rodolfo. Les autres artistes, chargés de pourvoir aux ornements des églises, venaient probablement de Constantinople, comme cela avait eu lieu jadis au temps des rois goths.

Le trésor de la cathédrale de Léon était naguère un des plus intéressants, au point de vue de l'art ancien, que l'on connût en Espagne, et il était religieusement visité par les pèlerins. On y comptait plusieurs crucifix célèbres soit par leur valeur métallique, soit par les légendes qui se rapportaient à l'antiquité de la cathédrale elle-même. Au commencement de ce siècle, Townsend admira dans la sacristie de cette cathédrale le Christ en argent massif que l'on y conservait. Il était sous un dais supporté par quatre piliers corinthiens qui avaient près de sept pieds de haut, tout en argent eux-mêmes. La montagne d'argent sur laquelle il était placé était divisée en compartiments offrant chacun quelque sujet de la Passion en bas-relief (1).

Pour être taillé dans une matière moins précieuse, le Christ en ivoire qui a fait partie du même trésor n'en a pas moins de prix. L'ivoire, qui n'a pas tenté la cupidité comme l'or et l'argent, nous a laissé parvenir plus de vestiges précieux des bas siècles que ces deux métaux, et nous aimons à répéter avec M. Léon de Laborde : « Les arts de l'antiquité se lient aux arts du moyen âge par les sculptures sur ivoire, plus intimement et avec plus de suite que par tout autre genre de monument. Inutile de faire ressortir les qualités de cette belle matière; elles étaient si bien appréciées au moyen âge, que les monuments en ivoire parvenus jusqu'à nous ou décrits dans les inventaires sont innombrables. » (2) Le crucifix de la ville de Léon avait jadis une réputation telle, quant à la partie curieuse de son travail, qu'il fait partie aujourd'hui du Musée de Madrid; il y figure à côté de trois autres objets ayant appartenu à la cathédrale. Cette œuvre précieuse porte à l'une de ses extrémités le nom de Ferdinand, proclamé roi de Léon le 22 juin 1037; elle appartient donc incontestablement à la première moitié du onzième siècle.

Le nom de doña Sancha, qui figure au-dessous de celui de son glorieux époux, était la sœur du roi Bermude, que Ferdinand avait dépossédé de son royaume. Il pourrait se faire que ce crucifix eût été exécuté au temps où se conclut l'union royale.

Avec ses animaux plus ou moins fantastiques, ses innombrables enroulements, ses personnages disloqués d'une façon si bizarre, ses oiseaux emblématiques si curieusement fouillés dans l'ivoire, et formant par leur délicatesse infinie le plus étrange contraste si on leur oppose la barbarie de la figure principale, ce crucifix parlait un langage que peut seule expliquer la symbolique du moyen âge. Ouvrez l'opuscule intitulé : *la Zoologie hybride dans la statuaire chrétienne* (3), par exemple, et vous y trouverez l'explication des figures diverses dont le regard se complaît à suivre sur cette croix l'harmonieux enchaînement.

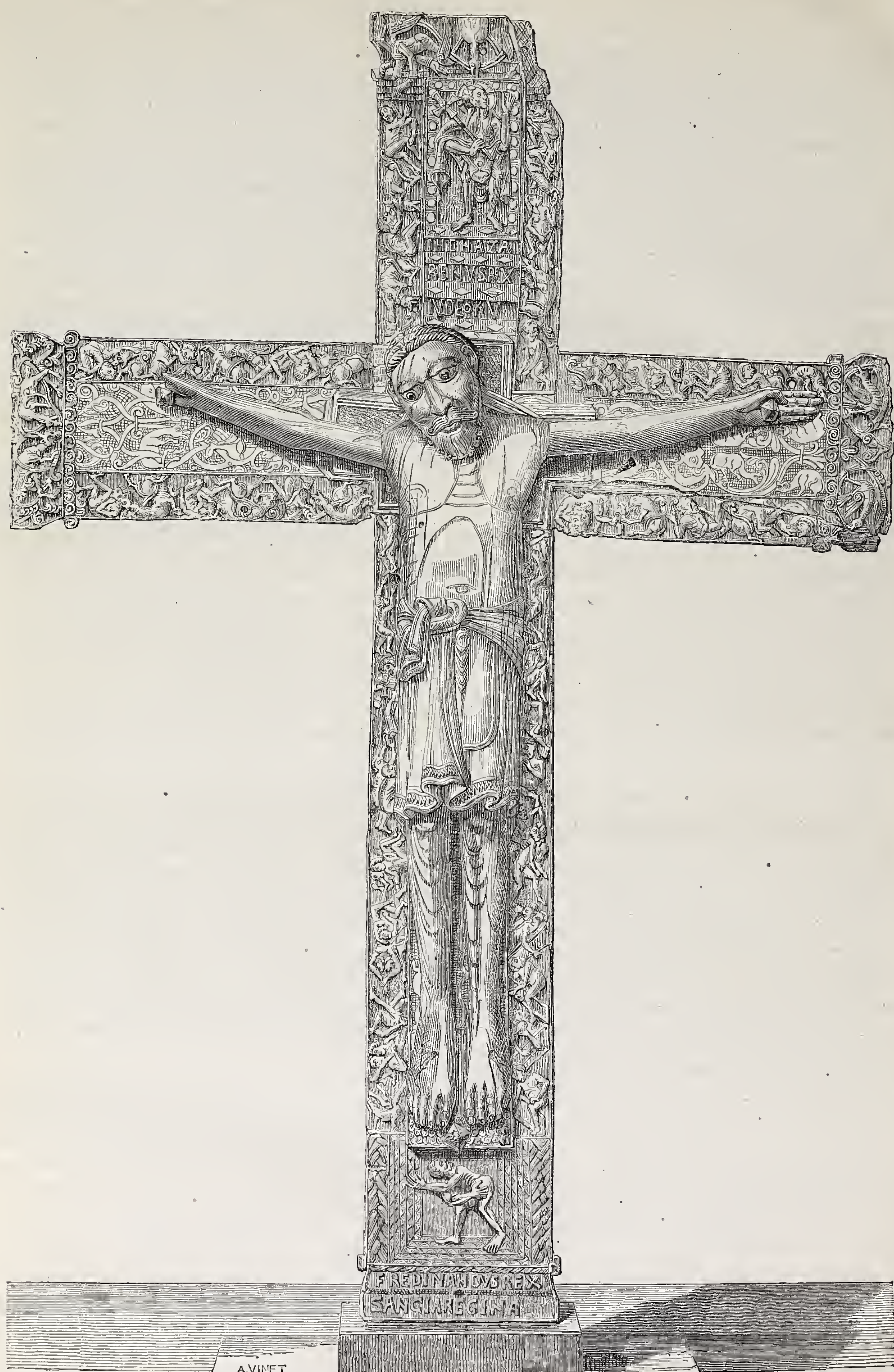
Le singe qui est à la gauche de la tête du Christ personnifie plusieurs vices : la dérision, ou, si on l'aime mieux, l'une des générations de l'envie, la colère. — Le *derisor*, c'est le plus lâche et le plus cruel des envieux; le chien s'aplatissant à terre ou qui gronde en montrant les dents, « c'est l'esprit de litige et de contention, génération de la colère. » Ces têtes de reptiles terminant des corps nerveux de chevaux, c'est l'orgueil, l'insolence et l'entêtement unis à la bassesse. Ces enroulements de réprouvés qui se déploient le long du Christ, ce sont les âmes souillées de vices, les âmes qu'il n'a pu sauver, etc., etc. Une explication complète nous mènerait trop loin.

Les ornements du revers de la croix ont pour sujet la

(1) Voy. *Voyage en Espagne*, fait dans les années 1786 et 1787, par Joseph Townsend; traduit de l'anglais sur la 2e édition par J.-P. Pictet-Mallet. Paris, 1809, t. Ier, p. 314.

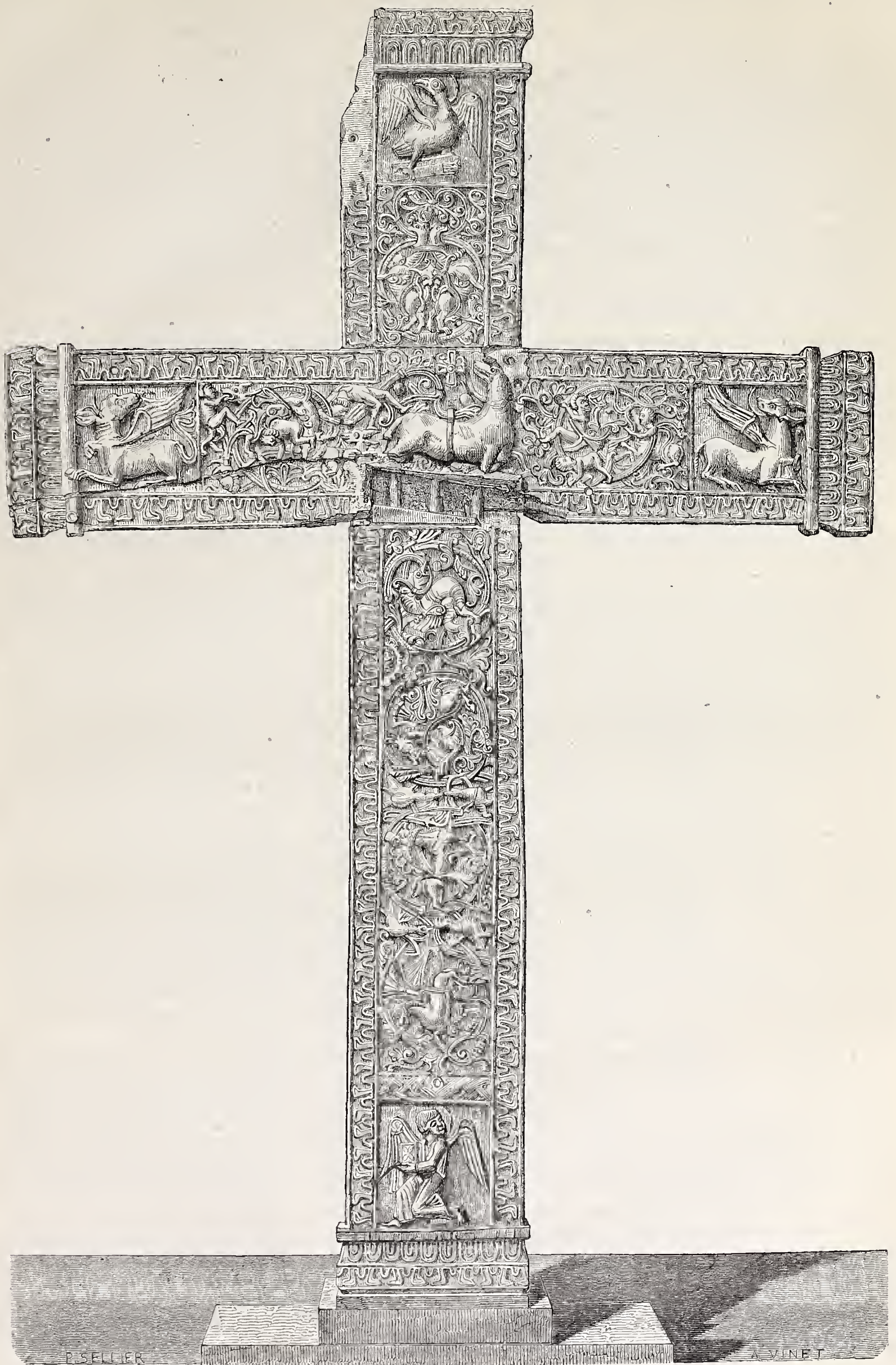
(2) Voy. *Notice des émaux, des bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Louvre*. Paris, 1853, petit in-8.

(3) Cet important travail, donné par Mme Félicie d'Ayzac dans la *Revue générale de l'architecture*, publiée par M. César Daly, forme une brochure tirée à part et devenue rarissime.



Musée de Madrid. — Christ en ivoire

glorification divine. Au sommet de la croix, c'est l'aigle de l'Évangéliste, comme au bas on a figuré l'Ange qui accompagne la figure de l'évangéliste saint Matthieu. Au centre, et malgré une légère cassure de l'ivoire, nous croyons re-



autrefois conservé au trésor de la cathédrale de Léon.

connaître la licorne, emblème de l'innocence et de la pureté. Nous n'entreprenons pas ici, tant s'en faut, un cours de symbolique chrétienne; nous exposons quelques hypothèses, laissant à de plus habiles le soin de les compléter.

IL Y A CINQUANTE ANS.

Fin. — Voy. p. 3, 23, 107.

IV

Une fois chaque année, j'allais présenter, rue Sainte-Anne, au guichet grillé d'un petit bureau obscur, un titre et une quittance : je recevais en échange une somme inférieure à cent francs. Cet argent ne me faisait pas grand plaisir, parce que j'étais sûr que ma tante me dirait à mon retour : — « Ce sont des milliers de francs qu'on aurait dû te donner ! (Elle exagérait sans doute.) Cette compagnie d'assurances Lafarge, que de gens elle a trompés ! Ne te fie jamais à ces sociétés-là ; toutes leurs belles promesses ne sont que du vent. »

L'insuccès des premières compagnies d'assurances avait, en effet, rendu longtemps fort suspectes toutes les tentatives qu'on avait faites successivement pour fonder en France ce genre d'institution. Aujourd'hui, plusieurs sont solidement établies, et l'on ne peut en méconnaître les services : c'est un grand soulagement, par exemple, pour un père de famille, d'avoir la certitude qu'en s'y prenant de bonne heure, il pourra, moyennant une faible économie annuelle, laisser après lui à sa famille un capital qui la préservera de la pauvreté (1).

C'est aussi une excellente idée que celle des caisses d'épargne. Il n'y en avait pas une seule en France avant 1818. On peut maintenant, sans aucune inquiétude, déposer ses économies dans ces caisses, qui se sont merveilleusement multipliées, et lorsque les petites sommes qu'on y a successivement versées s'élèvent à mille francs, les administrations prennent elles-mêmes le soin, si vous le négligez, de vous faire rentier : on porte votre nom sur le grand-livre, et vous n'avez plus qu'à persévérer.

On n'avait pas pensé davantage à créer la caisse des retraites, qui assure à ceux qui sont inscrits, selon certaines conditions, sur ses registres, une rente viagère de 1 500 francs, à partir de la cinquantième année (2). J'ai entendu des jeunes gens dire : « Oh ! cinquante ans, c'est bien loin ! d'ailleurs, je ne vivrai pas jusque-là. » Eh bien, si vous ne vivez plus, ce qui aura été versé pour vous ou par vous n'aura pas été une grande perte, et même on peut stipuler qu'il sera acquis à vos héritiers. Mais si vous vivez encore, soyez sûr qu'à moins d'être devenu riche, vous serez très-heureux de trouver ce revenu, qui s'ajoutera à vos économies et vous aidera à passer moins péniblement vos dernières années. J'ajouterai, en passant, que je n'aime guère entendre dire à un jeune homme qu'il a le pressentiment de n'avoir en perspective que peu d'années d'existence. Ce n'est pas là une très-bonne disposition pour livrer vaillamment le combat de la vie : trop souvent ce n'est qu'un piége de l'esprit pour dispenser soit du travail, soit de l'économie. Il est touchant, au contraire, de voir des vieillards continuer à agir et à s'avancer d'un pas ferme comme s'ils devaient vivre éternellement ici-bas. Pour nous arrêter, attendons d'y être contraints par une volonté suprême : l'heure en sonnera toujours assez tôt.

Les sociétés de secours mutuel, aujourd'hui si nombreuses, si bienfaisantes, étaient de même ignorées. Quelques personnes regrettaient les anciennes corporations, où, disaient-elles, on se secourait les uns les autres ; mais c'étaient là de vaines paroles, car l'on ne faisait rien pour mettre à profit ce que le vieux temps avait de bon, tout en lui laissant pour toujours ce qu'il avait eu de mauvais.

Et pour l'instruction ! Quand j'arrivai à Paris, savez-vous la somme que l'État donnait aux écoles primaires de la France tout entière ? Vingt-cinq mille francs ! Aujourd'hui, l'on vote chaque année pour l'enseignement de plus en plus de millions ! (1) Si l'on avait dressé alors une carte de l'instruction du peuple, il aurait fallu la teinter partout en noir le plus sombre ; les points éclairés dans nos départements n'auraient apparu çà et là que comme quelques rares écoles. Il y a quelques années, on constata que six cent mille enfants n'avaient pas fréquenté les écoles : ce fut une clameur générale d'étonnement et de regret. Eh ! il y a cinquante ans, on eût été émerveillé si l'on eût appris que six cent mille petits paysans apprenaient à lire et à écrire. J'ai connu des villages où, sauf peut-être Matthieu Lænsberg, on n'aurait pas pu trouver un seul livre. Mais je n'oserais dire que la disette des moyens de lecture n'est pas encore beaucoup plus grande qu'il ne faudrait dans quelques départements. Ce que je sais, c'est qu'on paraît bien décidé à faire déguerpir de tous côtés l'ignorance. Non-seulement on ouvre de bonnes écoles partout, mais on écrit et l'on publie un grand nombre de livres à l'usage de tous ; on fonde des bibliothèques scolaires, communales, populaires ; on enseigne par la parole ; on désire sincèrement que le peuple sorte des ténèbres qui voilent à ses yeux les choses de l'esprit, que sa raison s'éclaire, que ses préjugés se dissipent, que ses facultés naturelles se développent, en un mot, qu'il s'instruise, et il s'instruira.

Sans doute, on ne peut guère bien démontrer que tous ces progrès aient encore assez profité à la morale, et c'est cependant là ce qu'il y a de plus nécessaire. Tout au moins il semble bien qu'à certains égards il y a déjà un peu moins de grossièreté dans les mœurs, ce qui est un acheminement vers le bien. On se plaint quelquefois que le monde devient trop sérieux ; on demande où est la gaieté de nos pères. Les bonnes plaisanteries, les mystifications, le carnaval, tout ce qui tenait les cœurs en joie, dit-on, disparaît. J'ai déjà confessé combien je trouve peu digne d'être vraiment regretté certain genre de gaieté qui me rendait, dans mon enfance, les fins de repas si insupportables. J'en dirai volontiers autant des mystifications dont j'ai conservé le souvenir. Les mystifiés, je vous assure, n'avaient guère, pour la plupart, envie de rire, et toutes ces « bonnes plaisanteries » se terminaient souvent par des querelles ; plus d'une a été l'origine de haines de famille d'une bien longue durée. Quant au carnaval et aux mariages, c'était fréquemment, dans nos petites villes, l'occasion de grandes sottises et de scandales honteux.

Si je pense et parle ainsi, est-ce donc parce que me voici vieux ? Non, puisque j'éprouvais la même répugnance, il y a cinquante ans, pour toutes ces étranges manières de se réjouir ; et je n'étais pas le seul dans ma famille à ne les voir qu'avec une sorte de gêne, sinon de dégoût. Serait-ce que j'ai toujours été naturellement sérieux, disposé à la mélancolie ? Non certainement, et j'ai désiré et cherché comme un autre, en ce bas monde, ma part de plaisir et de joie. Mais de bonne heure les chères âmes qui présidaient à ma vie m'avaient appris à penser que, pour trouver les vrais plaisirs, les joies réelles, il n'est pas nécessaire de se baisser, et qu'il faut au contraire s'élever. Les gens d'un esprit digne et délicat ne se privent pas plus de rire que les autres : seulement ils ne voient rien de risible à ce qui est bas, niais ou ignoble ; ils connaissent, eux aussi, la franche gaieté qui naît des conversations spirituelles et enjouées, des saillies, de l'originalité des con-

(1) Il paraît prudent de ne s'adresser qu'aux compagnies les plus anciennes et les plus riches. Il en est où, après une certaine période d'années, le versement annuel décroît de plus en plus, et où l'on participe aux bénéfices. Autant que possible, il faut commencer les versements de bonne heure.

(2) Voy. l'article suivant.

(1) Sur les budgets de l'État et des fonds départementaux moins de 25 millions pour l'année actuelle. C'est le quart à peu près de ce qui serait nécessaire.

trastes, des surprises, des jeux de l'imagination, en même temps qu'ils puisent de plus hautes jouissances aux mille sources vives et pures de la nature, des sciences, des lettres et des arts.

Qu'en l'espace d'un demi-siècle on ait vu s'effacer beaucoup de ridicules coutumes, c'est, à mon avis, un assez bon signe. Je ferai toutefois une réserve. Les divertissements publics, les fêtes ne doivent point disparaître; il ne faut que les transformer. Sortir parfois de la vie privée, se réjouir en commun, c'est un besoin chez tous les peuples, même chez ceux qui semblent avoir le moins l'esprit de la sociabilité. Il est bon qu'à certains jours les familles de tous les citoyens sentent ensemble leur esprit se détendre et leur cœur s'épanouir. Nos théâtres, nos concerts, nos conférences, ne sauraient suffire. On verra naître, j'espère, d'autres récréations populaires. Combien d'anniversaires, d'événements et d'hommes illustres, ne pourraient-ils pas être joyeusement et dignement célébrés! Ce ne serait pas aux annales sanglantes de la guerre qu'il faudrait les emprunter le plus ordinairement, mais à celles de la paix. Qui n'aimerait à assister, par exemple, à de vastes et splendides représentations commémoratives de grandes découvertes, ou à des scènes comme la fête des vignerons à Vevay, les jubilés de Shakspeare en Angleterre, de Gœthe ou de Schiller en Allemagne? De semblables spectacles ne sont-ils pas plus intéressants et plus capables d'émouvoir noblement les âmes que les pitoyables simulacres des combats du cirque, les mâts de cocagne, les éternels acrobates et les feux d'artifice des Champs-Élysées?

Ai-je dit tout ce qui est à l'avantage du temps actuel sur celui de ma jeunesse? Assurément non. J'aurais encore beaucoup à dire. J'approuve assez, entre autres habitudes autrefois inconnues, celle de ne pas se priver, lorsqu'on le peut, du plaisir d'aller se révivifier au bord de la mer, ou de faire quelques voyages dans les pays voisins. Quand j'étais enfant, une famille aisée ou même riche qui, à moins de très-grave maladie bien et dûment constatée par la Faculté, eût cédé à l'envie de vivre un mois à Étretat, à Dieppe, en Suisse ou en Italie, eût passé pour coupable d'extravagance et de prodigalité. L'opinion ne permettait guère que Vichy, Plombières ou Aix-les-Bains: encore fallait-il qu'on portât sur son visage les signes évidents de souffrances que le plus souvent il était trop tard de songer à guérir. On trouvait tout naturel de dépenser beaucoup d'argent en repas pantagruélesques; mais on ne pouvait considérer que comme une perversion du sens commun l'idée d'aller « semer son argent par les grandes routes. » Il est vrai que ce n'était pas alors assez de quelques heures pour faire trente ou quarante lieues; et c'est ainsi que tous les progrès s'enchaînent : aussi ne faut-il pas faire trop les dédaigneux quand il est question des inventions et des améliorations matérielles; il est rare, comme on le voit, qu'elles n'arrivent pas à servir aussi les intérêts de l'ordre intellectuel et moral. Si l'on veut bien accorder que cette dernière réflexion contient quelque vérité, que ne devons-nous pas espérer des prodigieuses découvertes dont nous avons été et dont nous sommes encore les témoins? En quel demi-siècle le génie humain a-t-il jamais manifesté avec plus d'éclat sa puissance? La chimie, la vapeur, l'électricité, ont déjà sensiblement changé la physionomie du monde et modifié les relations entre les hommes et entre les peuples. Toutefois, et j'insiste en terminant sur cette pensée, je suis très-éloigné de prétendre qu'il y ait à se confier beaucoup sur les auxiliaires scientifiques et industriels pour tendre au bien. Nous le savons tous, c'est à des sources plus profondes qu'il faut demander le progrès des forces morales, et je ne me sens pas très-fier, je l'avoue, d'être dans l'impossibilité d'affirmer que l'on est bien meilleur aujourd'hui qu'on ne l'était il y a cinquante ans.

CAISSE DES RETRAITES.

Après 1848, on conçut le projet d'offrir des primes de 25 francs aux cent mille ouvriers de l'agriculture et de l'industrie qui les premiers réaliseraient, pendant cinq ans, un versement annuel de 15 francs au moins.

Le 18 juin 1850, une loi des retraites, s'écartant de cette proposition, fut votée, puis modifiée par une autre loi du 28 mai 1853.

Les versements ont pour objet d'acquérir des rentes *viagères* sur le grand-livre de la dette publique. Ils peuvent être interrompus ou continués au gré des déposants. On peut les faire au profit de toute personne âgée de plus de trois ans.

Les versements sont reçus à Paris par la caisse des dépôts et consignations, et dans les départements par les receveurs généraux et particuliers des finances, préposés de cette caisse. Ils doivent être de 5 francs au moins.

En faisant le premier versement, le déposant déclare s'il fait l'abandon du capital versé, ou s'il veut que le capital soit remboursé, lors de son décès, à ses ayants droit, et à quelle année d'âge accomplie à partir de la cinquantième année il a l'intention d'entrer en jouissance de la rente viagère.

Il est remis à chaque déposant un livret sur lequel sont inscrits les versements qu'il a effectués et les rentes viagères correspondantes.

La loi prescrit un intervalle de deux ans au moins entre le versement et l'entrée en jouissance de la rente.

Le capital qui peut être versé en une année au compte du même déposant ne peut dépasser 4000 francs (loi de 1864).

Le maximum de la rente viagère que la caisse est autorisée à faire inscrire sur la même tête est de 1 500 francs (loi du 4 mai 1864).

L'entrée en jouissance est, au gré des déposants, de cinquante à soixante-cinq ans.

D'après les tarifs, il suffirait de verser, à capital aliéné, dès l'âge de trois ans :

1f.55 par semaine, pour recevoir 1 500f de rente à l'âge de 50 ans,
0f.98 — — — — 1 500f — — — 55
0f.60 — — — — 1 500f — — — 60
0f.34 — — — — 1 500f — — — 65

En commençant les versements à l'âge de vingt ans, il faudrait payer :

4f.41 par semaine, pour obtenir 1 500f de rente à l'âge de 50 ans.
2f.74 — — — — 1 500f — — — 55
1f.64 — — — — 1 500f — — — 60
0f 92 — — — — 1 500f — — — 65

Si les versements ne commencent qu'à trente-cinq ans, la somme à payer par semaine est environ dix fois plus forte qu'à trois ans.

A quarante-cinq ans, quarante fois plus forte qu'à trois ans

A quarante-huit ans, plus de cent fois plus qu'à trois ans.

Si l'on voulait, au contraire, obtenir le maximum de 1 500 francs à cinquante ans, au moyen d'un *versement unique*, on n'aurait qu'à verser, à capital aliéné, à trois ans, 1 323 francs, soit un placement à l'intérêt viager de 113 fr. 42 c. pour 100. — A quatorze ans et neuf mois, ce serait deux fois autant, et ainsi de suite.

LE DESSUS ET LE DESSOUS.

Le dessus est un autel, le dessous fut une prison.

Sérieux est le dessus jusqu'à plonger le visiteur dans la

profonde tristesse; sinistre est le dessous jusqu'à le saisir d'épouvante.

Au-dessus, les vivants viennent étaler toutes les misères du corps, toutes les douleurs de l'âme; il faudrait que les morts pussent parler pour que nous fussent jamais révélés tous les crimes ensevelis autrefois dans les abominables mystères du dessous.

La chapelle de San Pietro in Carcere, sur laquelle les Guides modernes à Rome s'accordent à garder le silence, bien qu'ils n'oublient pas de mentionner la prison Mamertine, est située, nous dit l'exact Mariano Vasi dans son Itinéraire, au pied du *Campidoglio* (le Capitole), près de l'arc de Septime Sévère, et, suivant l'auteur anonyme des *Merveilles de la ville de Rome*, qui écrivait vers 1640, c'est la première église que l'on trouve en partant du Capitole par la rue Saint-Jean de Latran. D'après le même auteur, la chapelle reste ouverte aux pèlerins durant toute l'octave du mois d'août. Excepté à cette époque des stations annuelles, c'est devant la porte fermée de la chapelle que les pénitents viennent s'agenouiller et former des vœux pour la guérison de leurs corps souffrants et de leurs âmes en peine.

Le sévère et saisissant tableau de M. Sautai nous met en présence d'une famille de pèlerins que le même vœu, selon qu'il nous semble, a réunie sous l'ombre de ces voûtes silencieuses.

Les deux jeunes filles, sous prétexte de prier au plus près possible de la chapelle close, mais cédant plutôt au mouvement du désir curieux qu'à l'élan de la piété, se sont avancées jusqu'à la porte grillée d'où elles peuvent du regard fouiller tous les coins de la chapelle; à distance de ses filles, la mère, franchement agenouillée, s'adresse à Dieu avec confiance, tandis qu'auprès d'elle, et comme écrasé sous le poids même de sa foi, son mari est tombé la face contre terre.

Habitants de la campagne de Rome, c'est pour un des leurs, prisonnier ou malade, qu'ils sont venus prier. Les jeunes filles, avec la vivacité naturelle de leur âge, se sont empressées d'accomplir leur tâche dans le vœu mutuel. Ce vœu, la mère a la conviction que pour qu'il soit entendu, il faut qu'elle élève longtemps et assez haut son cœur vers le ciel, et le père craindrait qu'il ne fût pas exaucé s'il hésitait à se courber assez bas.

La tradition rapporte que cette chapelle fut érigée par le pape saint Sylvestre et consacrée à saint Pierre pour perpétuer le souvenir de la place où le prince des apôtres



Salon de 1870; Peinture. — Pèlerins devant la chapelle de San Pietro in Carcere, ancienne prison Mamertine, à Rome, par M. Sautai. — Dessin de Yan' Dargent.

demeura neuf mois prisonnier. De la colonne à laquelle il était enchaîné jaillit une source d'eau, et ce fut avec cette eau qu'il baptisa saint Procès et saint Martinien, ses geôliers.

Cette question : « Saint Pierre est-il venu à Rome? » a été posée. Mais à ceux qui s'inquiètent de certains points douteux de l'histoire qu'aucune discussion ne pourra jamais éclaircir, la prudence répond, comme le savant dont parle Stendhal : « Il faut savoir ignorer. »

Nous sommes ici de plain-pied avec le pavé de la rue. Cette grande salle voûtée fut d'abord toute la prison Mamertine. Elle a dû ce nom à son fondateur Ancus Marcus, quatrième roi de Rome, que dans la langue osque, parlée par les anciens Romains, on appelait Mamers. Servius Tullius, sixième roi de Rome, trouva que les prisonniers étaient trop près de la lumière du jour, et le sol fut creusé en caveau; une voûte épaisse soutint l'étage supérieur, qui ne communiquait avec l'horrible fosse que par un trou circulaire ménagé au milieu du plafond. Là, le bourreau, le billot et la hache attendaient le condamné, qu'on faisait descendre par une échelle dans ce lieu secret du dernier supplice, supplice qui dut être souvent envié par les misérables enchaînés dans la salle obscure où s'ouvrait le cratère qui menait à la mort.

Séphax, roi de Numidie, et Persée, roi de Macédoine, ont souffert dans la prison Mamertine, et ce fut aussi dans la prison Mamertine que mourut Jugurtha, condamné à mourir de faim. « Par Hercule! que vos étuves sont froides! » dit-il à ceux qui le plongeaient nu dans son cachot.

Tout l'encens brûlé depuis treize cents ans dans la chapelle de Saint-Pierre n'a pas suffi pour purifier l'air souillé par les sacrifices humains de la prison Mamertine.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA RUE DU DIABLE, A ALGER.



La rue du Diable, à Alger. — Dessin de Mouilleron.

Les musulmans cachent si bien leur vie privée, qu'il leur répugne d'avoir un état civil. Avant 1830, et même depuis, un Algérien, si l'envie lui eût pris de connaître la date de sa naissance, se serait rappelé par à peu près qu'il était venu au monde lors de l'avénement ou de la mort de tel pacha, l'année d'un bombardement, d'un tremblement de terre ou d'une peste. On comprendra d'après cela qu'il importait tout aussi peu aux Algériens de savoir le nom

de la rue, de la ruelle, de l'impasse où était leur maison; chacun la connaissait, en sortait ou y rentrait, sans qu'il fût besoin d'autres indications que celles qui apprennent à l'oiseau où est le nid, à la bête où est la tanière.

Alger cependant avait des rues portant le même nom dans tout leur parcours; mais elles étaient rares et prenaient généralement plusieurs appellations affectées à une partie de rue, d'un genre d'industrie, d'un four banal, d'une partie de ville, d'une mosquée, d'une chapelle servant d'école, d'une montée ou d'une voûte.

A côté de ces grandes voies, dans le centre de la ville, qui a conservé le type moresque, l'épanouissement des ruelles forme le dessin le plus bizarre. Dans leurs nombreux détours, dit M. Berbrugger, elles offrent toutes les lignes imaginables, excepté cependant la ligne droite, pour laquelle les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif; des maisons sans fenêtres extérieures; des étages avançant l'un sur l'autre, de telle sorte que, vers le sommet des constructions, les deux côtés opposés d'une rue arrivent souvent à se toucher. Représentez-vous tout cela éblouissant de blancheur par suite de l'usage où l'on est de donner chaque année deux couches de chaux aux bâtiments, et vous aurez reconstruit le véritable Alger par la pensée.

Bien que le touriste puisse parcourir au hasard la ville pour y retrouver les habitudes moresques, nous lui indiquerons cependant la montée de la Casbah, où débouche la rue du Diable, formée en partie par une voûte sombre.

Vers le haut de l'escalier, à droite, brille une porte cintrée et décorée de clous de laiton. Cette porte est celle d'une maison qui fut habitée par un artiste célèbre, auquel la légende attribue un talent surnaturel dans l'art de la musique. Il y a de cela quatre siècles, Alfarabi, surnommé Ech-Cheïtane (le Diable), avait appris la musique en Espagne, dans les écoles fondées par les califes de Cordoue; il excellait dans tous les modes de chant, l'*edzeil*, le *zeidane*, le *saïne* et le *rumel-meia*. On racontait de lui mille aventures plus extraordinaires les unes que les autres. En voici une dont nous empruntons le récit à l'historien Bou-Râss :

« La renommée d'Alfarabi s'était étendue sur toutes les régions de l'Afrique. Le sultan de Bougie, Abd-el-Aziz, désireux de l'entendre, lui envoya plusieurs fois des messagers porteurs de riches présents et chargés de l'engager à venir à sa cour. Craignant qu'on ne le laissât plus retourner dans sa patrie bien-aimée, l'artiste algérien résista longtemps aux offres du prince; il donna des prétextes : d'un côté sa mauvaise santé, de l'autre les soins qu'exigeait sa nombreuse famille, enfin le petit domaine qu'il possédait à la Bouzaréa et dont la surveillance absorbait tous ses loisirs. Cependant, vaincu par les instances et la prodigalité du sultan, il se décida à partir incognito.

» Lorsqu'il arriva au palais, il se présenta dans un costume si misérable que les gardes lui en eussent refusé l'entrée, sans la précaution qu'il prit de décliner sa qualité de musicien. Le caïd préposé aux menus plaisirs de Sa Majesté n'ignorait pas que le talent se cache quelquefois sous l'accoutrement le plus modeste; il fit donc introduire l'humble artiste dans la salle où se donnaient les concerts. Bien que le costume d'Alfarabi ne fût pas fait pour inspirer la sympathie, on l'invita à chanter en s'accompagnant de la kamandja.

» A peine eut-il commencé sa chanson, que déjà tous ceux qui l'écoutaient furent pris d'un accès de rire impossible à comprimer, malgré la présence du sultan. Alors il changea de mode, et aussitôt la tristesse succéda à la joie. L'effet de ce changement fut tel que bientôt les pleurs, les soupirs et les gémissements remplacèrent le bruit des rires. Tout à coup, l'artiste change encore une fois la mélodie et le rhythme, et produit chez les auditeurs une fureur si violente qu'ils se seraient précipités sur lui si un nouveau changement ne les eût apaisés, et puis plongés graduellement dans un tel sommeil qu'Alfarabi eut le temps de quitter le palais et même de sortir de la ville avant qu'on pût songer à le suivre. »

LE LIT DE POUPÉE.

NOUVELLE.

Il était là, bien défraîchi, bien déverni, avec ses rideaux taillés dans un vieux lé de jupe d'indienne fanée, ses matelas rapiécés, à carreaux de différentes grandeurs, et son oreiller entouré d'une dentelle qui offrait aux regards beaucoup plus de jours que dans son état primitif : il était là, sur le pavé, devant la boutique du brocanteur. Tout à côté, le heurtant dédaigneusement du pied, un vieux monsieur se penchait vers des gravures encadrées de bois noir, et promenait philosophiquement ses lunettes de Sa Majesté Louis XVIII au roi de Rome en jaquette blanche, endormi sur le genou paternel qu'il inondait de ses boucles blondes, ou au jeune duc d'Orléans, la tête droite au-dessus de sa haute cravate. Une petite fille vint à passer, un pain noir dans les bras, toute frissonnante sous la bise glaciale de décembre. Elle serrait tant qu'elle pouvait autour de ses maigres épaules son petit châle usé et déteint, et son jupon rentrait entre ses jambes à chaque pas qu'elle faisait, tant il était mince et léger. Elle marchait vite et paraissait pressée; pourtant elle s'arrêta devant la boutique du brocanteur, et se mit à considérer le lit de poupée. Au bout d'un instant, j'entendis sortir de sa petite poitrine un soupir si profond que je ne pus m'empêcher de la regarder attentivement. Elle avait les yeux pleins de larmes.

Le vieux monsieur qui examinait les gravures s'était retourné, et interpellant l'enfant :

— Tu voudrais bien l'avoir pour ta poupée, hein, petite? lui dit-il.

— Non, Monsieur, répondit-elle d'une voix triste et douce, la voix de la Résignation en personne.

Le brocanteur s'avança alors et la reconnut.

— Tu vois, dit-il à la petite fille, il n'est pas vendu; je n'en ai encore trouvé que dix sous.

— C'est bien peu, dit-elle d'un air de regret. Pourtant, donnez-le pour ce que vous en trouverez; je voudrais avoir l'argent ce soir.

Et elle s'en alla. Évidemment, c'était elle qui faisait vendre ce lit; évidemment encore, elle ne le faisait pas de son plein gré : quel besoin pressant la forçait donc, la pauvre petite, à vendre ce misérable joujou, peut-être sa seule joie? Elle aurait vendu son châle que cela m'eût, je crois, fait moins de peine. Je la suivis.

A vingt pas de là, dans une ruelle, nous entrâmes tous deux, elle devant, moi à quelques pas derrière, dans une pauvre maison. Elle monta l'escalier, ouvrit une porte de mansarde et entra. Je m'arrêtai derrière la porte.

—Tu es restée longtemps, Marie; les petits avaient faim, dit une voix de femme.

—Voilà le pain, maman, je le coupe. Tenez, mes chéris. Et toi, mange un peu, maman, je t'en prie. Voilà ta soupe prête; le bouillon a chauffé pendant que j'étais dehors. Mange-la, elle te fera du bien. Tu vas mieux, n'est-pas, ma chère maman?

—Oui, je vais mieux; je suis sûre que demain je pourrai travailler. Donne-moi donc cette chemise commencée, que j'essaye si je serais capable de coudre.

— Oh! pas sitôt, maman; vois, tes mains tremblent encore. Elle est bien avancée d'ailleurs, ta chemise.

— Je vois cela, mon enfant : tu y auras travaillé la nuit, pendant que tu me veillais. Mais tu ne sais pas ajuster les morceaux, et j'aurais pourtant bien voulu la finir; tu l'aurais reportée ce soir, et l'on t'aurait payé la façon. Enfin il faut y renoncer.

— Marie, dit une voix d'enfant, — c'était certainement un enfant joufflu qui avait la bouche pleine; — Marie, le petit Jésus viendra-t-il cette nuit mettre quelque chose dans mon soulier?

— Et à moi, à moi! cria une autre petite voix.

— Je pense que oui, mes chéris, si vous êtes bien sages, si vous ne fatiguez pas maman, et si vous dormez de bonne heure, entendez-vous?

— Moi, je veux un pain d'épice, dit le plus grand des deux marmots.

— Et moi un sucre d'orge, riposta l'autre.

— Et une feuille de soldats à cheval.

— Et moi une belle poupée.

— Oh! non, Louise, c'est trop; nous ne sommes pas riches.

— Mais le petit Jésus est riche, répliqua la petite, qui n'avait pas encore, comme son frère, le vague soupçon que le petit Jésus n'était qu'un prête-nom.

— Le petit Jésus donne ce qu'il veut, et il faut être content de ce qu'il donne, et le remercier, entends-tu, Louise? dit la voix de Marie.

J'avais fini par découvrir une fente dans la cloison, et j'y appliquai mon œil curieux. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans ce que je voyais : une chambre de pauvres ouvriers, proprement tenue, mais meublée misérablement. Deux petits enfants jouaient devant l'âtre où brûlaient quelques débris de démolitions, et une femme pâle et maigre, assise devant la fenêtre, les deux mains allongées sur ses genoux, avait tout l'air d'une convalescente. Marie avait ôté son châle et serrait le reste du pain.

La petite Louise avait réfléchi.

— Alors, si le petit Jésus ne me donne pas de poupée, tu me prêteras la tienne, Marie. Je vais la faire dormir, pour qu'elle soit sage et qu'elle ait aussi quelque chose dans son soulier. Où est son lit? Je ne trouve pas son lit, Marie.

— Couche-la dans le tien, répondit la sœur aînée d'une voix si tremblante que la mère s'en émut.

— Où est donc le lit de ta poupée? demanda-t-elle à son tour.

Marie se jeta à son cou, lui chuchotant quelques paroles mêlées de sanglots. La mère l'entoura de ses bras, la serra contre son cœur, et se mit à pleurer, elle aussi.

Je n'en vis pas davantage; je n'avais plus qu'une pensée :

— Pourvu que le lit de poupée ne soit pas vendu!

Il ne l'était pas : une femme le marchandait; elle en offrait quinze sous.

— J'en donne cinq francs! m'écriai-je en m'approchant.

— Il est à vous, Monsieur, me dit le brocanteur en s'inclinant tout étonné.

— Connaissez-vous l'enfant qui vous l'a vendu? et sa famille est-elle honnête?

— Oh! très-honnête; mais les temps sont durs, et un homme a bien de la peine à faire vivre une femme et trois enfants avec une journée de quarante sous. La femme coud pour le monde, pendant que la fille aînée fait le ménage et soigne les petits; elle n'a que dix ans, cette enfant-là, et c'est déjà courageux comme une mère de famille, voyez-vous. Comme cela, ils pouvaient mettre les deux bouts ensemble sans faire de dettes; mais la femme a été malade, et avec le médecin, les drogues, etc., ils en sont à manger leur pain sec à présent. Par malheur, les petits ont entendu dire que c'était Noël, et depuis ils ne font plus que parler de mettre leurs souliers dans la cheminée. La pauvre mère aurait bien voulu finir un ouvrage commencé, pour avoir de quoi remplir les souliers, mais elle n'en a pas la force; et alors Marie est venue me prier de lui vendre le lit de sa poupée pour faire un joyeux Noël à sa petite sœur et à son petit frère. Mais je crois bien qu'elle avait le cœur gros. C'était un cadeau de sa sœur de lait, une demoiselle riche qu'elle aime beaucoup, et qui malheureusement est allée passer l'hiver loin d'ici.

— C'est bien; mettez le lit à part, je viendrai le prendre ce soir. Voici cinq francs pour la petite; elle ne tardera sans doute pas à revenir.

Le marchand me fit un signe d'intelligence, en cachant le lit dans un coin; il avait vu Marie sortir de sa maison.

Elle vint; et tout en faisant semblant de regarder je ne sais quoi à l'étalage, je pus voir son étonnement joyeux lorsque le brocanteur lui mit dans la main la grande pièce blanche. Une ombre passa pourtant sur ses traits : il est permis de pleurer ce que l'on sacrifie, et le sacrifice n'en est pas moins beau. Mais elle étouffa vaillamment son regret, serra la pièce dans sa main, et partit en courant.

Je partis aussi, mais lentement, à pas comptés. Je combinais dans mon esprit, avec le recueillement que comportait un pareil projet, le menu d'un excellent réveillon. Un pâté? du boudin? non, ce serait trop lourd pour une convalescente. Mais un beau poulet rôti... c'est cela! avec deux bouteilles de bon vin, un grand pain blanc, des oranges, et un gâteau en forme de tour féodale, haut, profond et tout rempli de crème... Voici l'heure : mes provisions sont rangées dans le petit lit qui leur sert de corbeille, au grand étonnement du commissionnaire qui le porte sur sa tête; moi, je suis aussi chargé que lui, de joujoux, d'un sac d'école pour le petit Jacques à qui je veux payer ses mois, d'une poupée neuve pour Marie, et d'un paquet d'étoffes où la chère enfant, avec l'aide de sa mère, pourra trouver de quoi habiller toute la petite famille. Il s'y trouvera même un joli morceau de perse rose pour faire des rideaux neufs au petit lit.

Je frappe à la porte. — Qui est là? — Ouvrez! c'est de la part du petit Jésus! — Et Marie ouvre bien vite, tenant encore à la main le soulier de Louise, où elle était en train d'installer une poupée à côté d'un bâton de sucre.

Je vous laisse à penser la surprise, la joie, le réveil enchanté des deux petits, le bonheur de Marie, qui mit ma poupée neuve auprès d'elle à table, mais qui recoucha bien vite l'ancienne dans son vieux lit reconquis, et enfin le récit qu'il fallut faire au père, revenu tard de son travail, et qui ne savait rien. Ce n'était pas un homme bien éloquent, et il ne nous fit pas de longs discours; mais il embrassa sa fille, et ses yeux étaient tout humides pendant qu'il me serrait les mains à me les écraser, en me disant :

— Eh bien, Monsieur, voyez-vous... vous êtes un brave homme! . . . .

Aujourd'hui, la petite Marie est une jeune femme. La dernière fois que je suis allé chez elle, c'était pour un baptême, et elle m'a tendu en souriant sa petite fille dont j'allais être le parrain.

— Voilà l'héritière du lit de poupée! m'a-t-elle dit.

— Je me charge de lui en raconter l'histoire, ai-je répondu, dès qu'elle sera capable de comprendre ce que veulent dire dévouement et sacrifice.

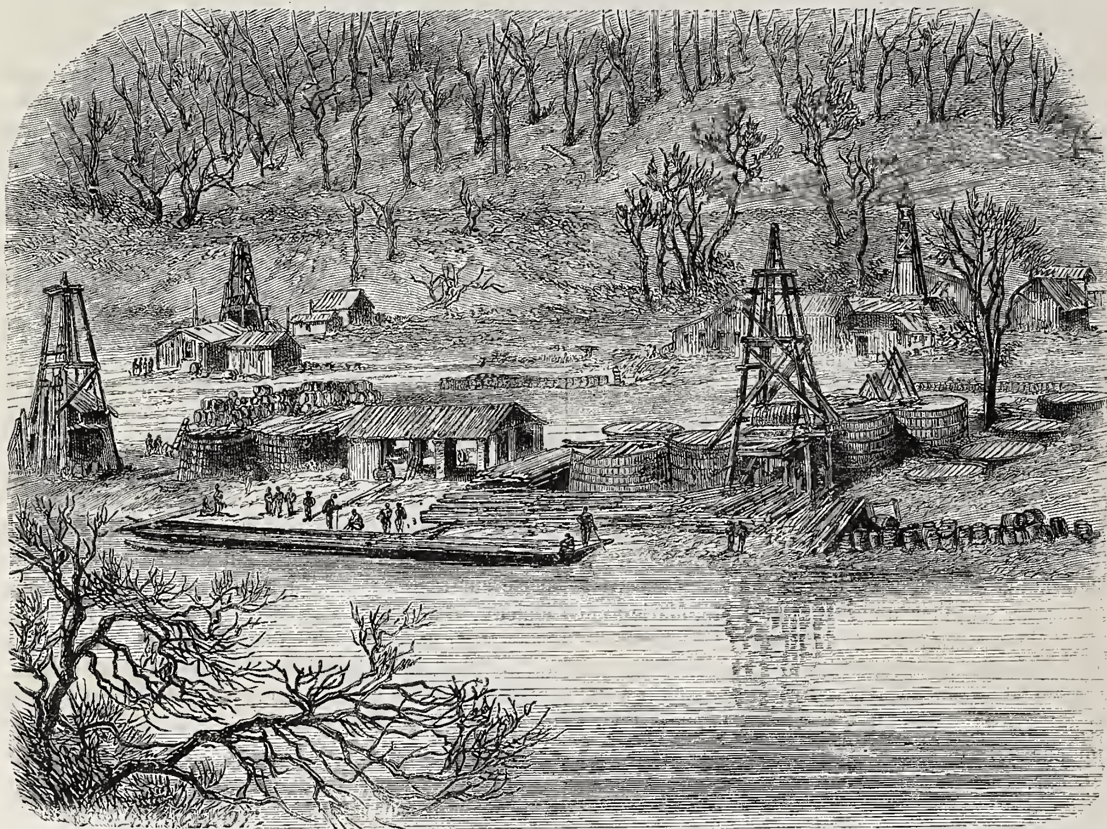
— Et reconnaissance, a ajouté la jeune mère; elle apprendra en même temps qu'il y a partout des bons cœurs, et que la parole de l'Évangile est quelquefois vraie, même dès ce monde : «Donnez, et il vous sera donné.»

LES HUILES DE PÉTROLE
AUX ÉTATS-UNIS.

L'huile de pétrole se rencontre dans certaines localités en très-grande abondance; elle forme de véritables filons liquides au milieu des terrains compris entre le bas silurien et la période tertiaire [1]. C'est une matière huileuse et noirâtre qui brûle au contact d'une flamme, mais qui est toujours purifiée par une distillation avant d'être utilisée dans l'industrie comme huile d'éclairage.

En Chine, en Perse, dans le Caucase, on connaît des gisements de pétrole depuis des époques très-reculées : à certaines fêtes de l'année, le port de Bakou, aux confins de la mer Caspienne, est illuminé par les habitants au moyen des huiles de pétrole; plus légères que l'eau, elles y surnagent; on y met le feu, et bientôt les vagues lancent jusqu'au ciel mille flammes gigantesques.

Dans les États-Unis, à Bristol, à Middlesex, des effluves de gaz enflammés s'échappent des lacs, des rivières et des fissures du sol. Lorsque la campagne est couverte de neige, quand l'eau est protégée par un manteau de glace, rien n'est plus grandiose et plus imposant que le spectacle de la combustion des vapeurs de pétrole : la flamme, soulevée par les efforts du vent, glisse à la surface des glaçons; elle se promène sur les campagnes blanchies par la neige, elle s'élance en gerbes lumineuses, en feux d'artifice vraiment splendides. Ces phénomènes étaient connus des anciens; Pline le Naturaliste parle des feux naturels du mont Chimère en Asie Mineure, signalés avec stupéfaction par les voyageurs.



Extraction du pétrole. — Puits Van-Slyke (Pensylvanie). —Dessin de Lancelot, d'après une photographie communiquée par M. John Cassell.

C'est surtout aux États-Unis, dans la Pensylvanie, dans le *pays de l'huile*, que l'industrie extrait le combustible liquide des entrailles du sol.

On emploie différentes méthodes pour extraire le pétrole. A Rangoon dans le Birman, on fore des puits qui atteignent parfois une profondeur de 61 à 91 mètres, dont l'orifice est solidement consolidé par des échafaudages. On descend au fond du puits un vase de terre au moyen d'une corde qui glisse contre une poutre; quand le vase est rempli d'huile, il est ramené à la surface du sol par des ouvriers qui tirent la corde en s'éloignant du puits; on verse le liquide dans des cavités pratiquées dans le sol, l'eau se rassemble par le repos à la partie inférieure, et l'huile minérale est recueillie par décantation.

Aux États-Unis, le mode d'extraction est mieux conçu. C'est une pompe à vapeur qui amène à la surface du sol les huiles souterraines, au milieu desquelles s'enfoncent des puits plus ou moins profonds, qui atteignent jusqu'à 90 mètres de hauteur. Quelquefois le pétrole jaillit spontanément, comme l'eau des puits artésiens; dans ce cas, il ne reste plus qu'à le recueillir dans des bassins ou de grandes cuves de bois.

C'est surtout en Pensylvanie que l'industrie américaine se livre à l'extraction des huiles minérales. Les deux gravures que nous donnons d'après des photographies représentent des exploitations en activité dans cette province, si riche en combustibles liquides que les Yankees l'ont appelée le *pays de l'huile*. L'un de ces puits est situé au bas d'une colline, près d'une rivière qui permet facilement le transport des fûts remplis de pétrole. L'autre gravure représente plus en détail une des grandes cuves de bois où l'huile se rassemble après avoir été extraite des entrailles du sol.

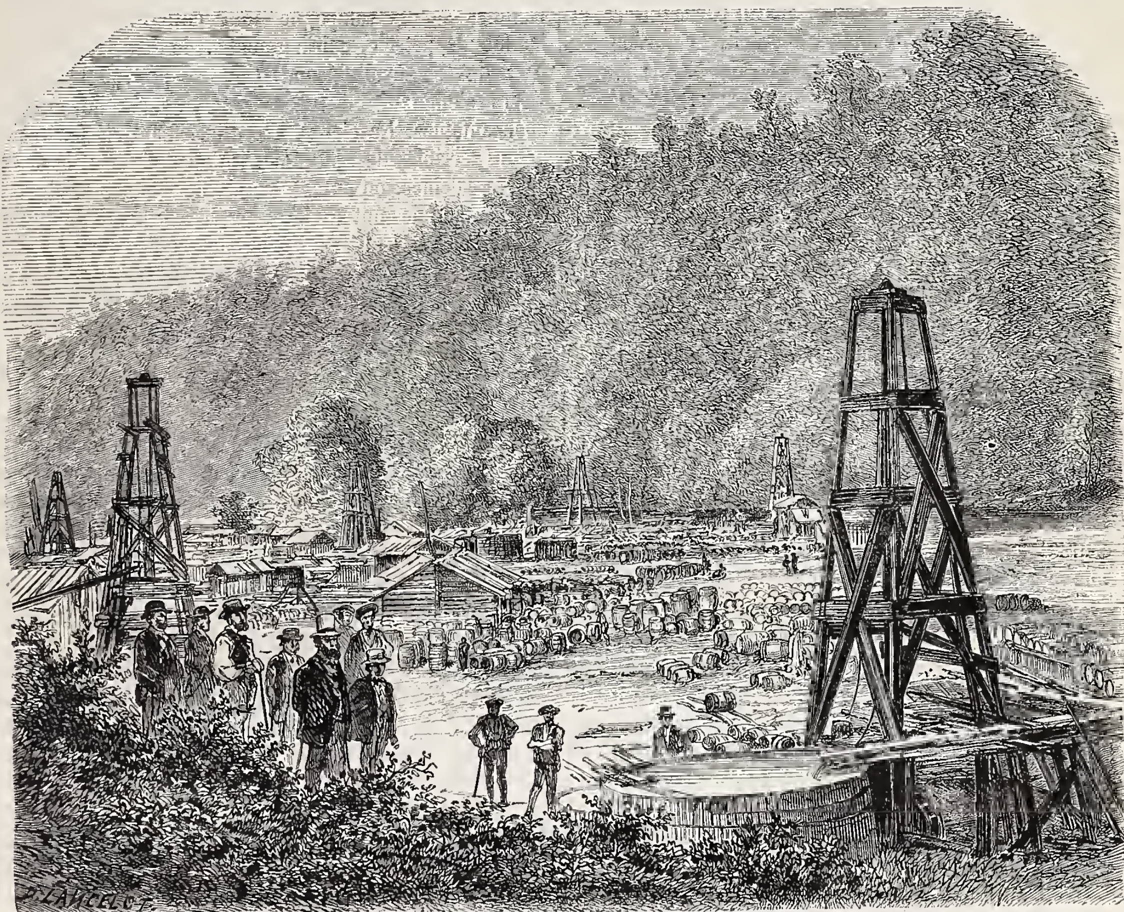
L'aspect de ces pays est vraiment curieux et étrange : de toutes parts des puits munis de leurs charpentes; à terre, de l'huile et de la boue; le long des chemins, des ouvriers crasseux tout couverts d'huile, des fûts, des ton-

[1] Voy., sur la Géologie, les Tables.

neaux, et çà et là des poteaux avec de grandes affiches où on lit ces mots : *On ne fume pas ici*, qui rappellent que tout ce qui est alentour est combustible, et qu'une allumette pourrait mettre le feu à tout un pays.

Les veines de pétrole ne sont pas faciles à rencontrer dans les terrains où elles circulent. Il faut s'attendre dans cette industrie à bien des déceptions. Généralement l'approche du filon liquide se signale par des débris d'une argile bleue caractéristique. Laissons parler le journal américain le *Toronto Globe*, qui raconte naïvement l'enthousiasme du puisatier quand il a le bonheur de trouver l'huile au bout de sa sonde, c'est-à-dire la fortune au fond de son puits.

« Quand le foreur rencontre les débris d'argile bleue saturée d'un liquide rougeâtre et huileux, il se livre à toute sa joie, il retourne sa chique dans sa bouche avec délices, et avec une figure rayonnante de satisfaction, ruisselante d'huile et de sueur, il s'écrie : « Comme c'est beau! » Oui vraiment, si vous avez des intérêts engagés qui vous font rêver des bénéfices à venir; mais autrement,



Extraction du pétrole. — Puits Woodford et Philipp (Pensylvanie). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie communiquée par M. John Cassell.

ce n'est certainement pas beau comme odeur et coup d'œil. Le foreur est joyeux, car l'huile qu'il va puiser a une valeur de cinq centimes le litre, avec la perspective d'en valoir le double! N'est-ce pas assez pour la rendre belle? Les *oil springs* sont remarquables par leur malpropreté, et des quatre points cardinaux le bruit des pédales qui mettent en mouvement les forets se fait entendre désagréablement pendant la nuit entière.

» Chaque jour voit augmenter le nombre des voyageurs couverts de boue qui, le sac sur le dos, ont traversé la vase, escaladé les arbrés abattus, et franchi les fossés fangeux sur les chemins à peine tracés de Wyoming et Florence. Plusieurs viennent chercher une occupation qu'ils sont sûrs de trouver; d'autres, les poches garnies de dollars, viennent forer de nouveaux puits et grossir le nombre de ceux qui existent déjà. »

Le rendement des différents puits est très-variable. Il en est à Idione, en Pensylvanie, qui ne fournissent que dix à douze fûts par jour; il en existe d'autres dans la même localité qui produisent plus de 45 000 litres en vingt-quatre heures, et lancent ce liquide dans l'atmosphère jusqu'à une hauteur de 18 mètres. Dans le comté d'Érié, un puits a donné 300 fûts par jour; à Mecca, dans l'Ohio, un trou de forage a vomi 90 000 litres en vingt-quatre heures.

C'est surtout en Pensylvanie que l'exploitation du pétrole acquiert de jour en jour une plus grande importance; les puisatiers se livrent à la recherche des gisements avec une activité fébrile qui rappelle la passion du chercheur d'or allant à la recherche des pépites en Californie. C'est que l'huile minérale, comme l'or, a donné la richesse à quelques ouvriers obscurs; le *Toronto Globe* cite un exemple très-curieux de faveur subite de la fortune : nous reproduisons fidèlement le récit de ce journal :

Vers le commencement de l'année 1862, un pauvre homme, nommé John Shaw, arrivait dans le district d'Enniskillen, près de Victoria. Ruiné par de mauvaises affaires, il avait emporté le peu d'argent qui lui restait pour tenter la fortune et chercher des huiles minérales. Il achète un terrain et commence à forer un puits. Du matin au soir il creuse péniblement le sol, à toute heure son foret frappe la roche avec activité. — Le lendemain, il recom-

mence son travail, mais l'huile ne se rencontre pas. — John Shaw dépense tout son argent, perd son crédit, ruine sa santé, épuise ses forces, et il se frappe le front de désespoir en voyant l'huile abonder chez ses voisins qui font fortune. Le malheureux est à bout de ressources; ses poches sont vides, ses vêtements tombent en lambeaux; il est ruiné, *dead broke*, perdu à tout jamais. On dit même que ses bottes percées à jour ne tiennent plus à ses pieds, et l'infortuné puisatier va se trouver forcé de quitter ses travaux, car il n'a plus de chaussure pour piétiner dans l'huile et la boue. Il va trouver humblement un cordonnier; il se présente tristement, accablé, abattu par la misère, et lui demande une paire de bottes à crédit. Le cordonnier repousse le malheureux avec arrogance; il chasse avec dédain le pauvre Shaw, qui, suivant l'expression américaine, *ne vaut plus* une paire de bottes. — Le malheureux foreur revient à son puits; il s'affaisse à terre de désespoir, et de grosses larmes roulent sur ses joues brunies par le travail. Cependant il ne se laisse pas longtemps décourager par sa douleur. Soudain il se dresse, et prend la résolution de tenter encore un dernier effort. Demain, se dit-il, je frapperai mon dernier coup de sonde, je donnerai mon dernier coup de pompe, et si l'huile ne vient pas, je quitterai cette terre pleine d'amertume pour gagner des parages plus favorables. John Shaw se couche accablé, et se lève de grand matin. Il reprend son outil perforateur, et en frappe le roc avec l'énergie du désespoir. Tout à coup il croit entendre le clapotement d'un liquide. Ce n'est pas un rêve, c'est l'huile qui monte sifflante et bouillonnante, c'est le pétrole qui s'échappe enfin de sa prison séculaire. Le courant augmente, le torrent se précipite, un bruit terrible se fait entendre. Voilà l'huile minérale qui déborde de l'orifice du puits, qui rugit comme la tempête, et se précipite sur le sol comme l'inondation. Le pétrole remplit un bassin énorme, puis il déborde, il envahit tous les canaux, et roule sur le sol jusqu'au Black-Creek, où il est entraîné vers le lac et le Saint-Clair. Vous dire ce qu'éprouvait à ce moment John Shaw n'est pas facile à décrire; des spectateurs racontent qu'il éleva son chapeau avec enthousiasme, qu'il se mit à pousser des hourras en sautant de joie, sans respect pour ses pauvres bottes percées à jour.

Bientôt tous les voisins accourent et s'empressent d'aider le puisatier à recueillir son huile. Comme la fortune de l'humble travailleur a changé l'allure de ses voisins! Ils ne l'appellent plus avec mépris le père John, mais le saluent respectueusement sous le nom de *monsieur* Shaw. Quelle belle heure pour celui-ci, et quel fortuné moment! Sans se livrer plus longtemps à sa joie si légitime, il se met en mesure, en bon commerçant, de jauger le volume du liquide que fournit son puits. Il reconnaît que le trou de forage produit deux fûts de 180 litres en une minute et demie, ce qui fait (le cours de l'huile étant de 1 fr. 40 cent. l'hectolitre) 3 fr. 36 cent. par minute ou 201 fr. 60 cent. par heure, c'est-à-dire 4 838 fr. 40 cent. en vingt-quatre heures, et un million et demi de francs par an, sans compter les dimanches et en négligeant les fractions. « Ni les auteurs célèbres des *Mille et une Nuits*, ajoute le *Toronto Globe*, ni même Alexandre Dumas, n'ont pu imaginer une transformation si subite que celle de John Shaw : le matin, c'est un mendiant; le soir, c'est un millionnaire capable de satisfaire toutes les fantaisies qu'on se procure au prix de l'or. »

Riche et célèbre, John Shaw ne devait pas longtemps jouir des faveurs de sa destinée. Un an après cet heureux événement, il tomba dans son puits, et trouva la mort dans le gouffre d'huile qui un instant lui avait donné la fortune.

L'exploitation de l'huile minérale offre parfois de grands périls, et son histoire est remplie d'épouvantables catastrophes. Des incendies terribles ont quelquefois anéanti en peu de temps le travail de toute une année. Au mois d'avril 1862, un puits situé à Idione, en Pensylvanie, se mit à lancer subitement sur le sol des torrents d'huile minérale, accompagnés de nuages de vapeurs fétides et nauséabondes. On se hâte d'éteindre les flammes du voisinage; mais un dernier foyer, situé à 300 mètres de l'orifice du trou de forage, enflamme les vapeurs combustibles. Soudain le feu se communique au liquide jaillissant qui roule des torrents de flammes sur la campagne tout entière. Il fait éclater les fûts de pétrole, qui augmentent le désastre. De toutes parts des ruisseaux incandescents se précipitent; les ouvriers s'enfuient en faisant retentir l'air de clameurs épouvantables. Le ciel reflète d'une manière sinistre ces lueurs terribles de l'incendie. On aperçoit çà et là des cadavres calcinés, on entend le râle de femmes et d'enfants que les flammes ont atteints. Le feu augmente de moment en moment et s'élève jusqu'au milieu des nuages. Nulle résistance à opposer à cette force invincible, nul combat à tenter! Il faut attendre que la dernière goutte d'huile ait jeté dans l'air sa dernière flammèche!

LE TEMPLE GREC ([1]).

Rien ne donne une idée plus fausse du temple grec que l'église moderne, avec ses vastes espaces enclos et couverts, et son crucifix de grandeur moyenne au-dessus duquel l'ogive du vaisseau se hisse à une prodigieuse hauteur. L'édifice sacré, en Grèce, n'est essentiellement qu'une boîte, un reliquaire pour la relique céleste; ses dimensions sont celles qui s'accommodent à ces fonctions définies : elles ont juste ou dépassent de très-peu les dimensions d'un étui pour l'idole. Dans les plus anciens temples, dans beaucoup d'autres plus récents, la partie close, la *cella*, est d'une petitesse extraordinaire. Au Parthénon, le *naos* intérieur a environ trente mètres sur dix-neuf; mais, comme on le verra tout à l'heure, cet espace ne sert à rien moins qu'à contenir le peuple assemblé. Ce qui est plus significatif encore que la petitesse de l'espace enclos et couvert, c'est la hauteur relative du temple et de l'idole. Non-seulement ce n'est pas la proportion de l'église avec l'image du dieu, mais c'est très-exactement la proportion de la niche avec la statue...

Le temple grec n'est pas seulement un *étui* pour l'idole, c'est un *trésor*, un *musée*. Sous sa première forme, en effet, le simulacre n'est pas une statue, c'est un *agalma*, un meuble de prix, un talisman doué d'une vertu magique. Rien de plus naturel que de serrer avec lui, dans le même écrin de pierre, les autres pièces du trésor national. Ainsi voit-on, non sans quelque scandale pour les préjugés religieux de notre temps, la cella se diviser en deux, et la partie postérieure, l'*opisthodome*, devenir la caisse des deniers publics. Le naos lui-même, c'est-à-dire le sanctuaire, est, à un certain degré, une des chambres du trésor : c'est la chambre des métaux travaillés, comme l'opisthodome est celle des métaux monnayés. Les ornements d'or de l'idole peuvent être détachés, et Périclès les compte, du ton le plus simple, parmi les ressources disponibles de la république. La grande Minerve

([1]) Les lignes qui suivent sont extraites du dernier chapitre d'un livre récemment publié : *Philosophie de l'art en Grèce*, par M. E. Boutmy, professeur à l'*École spéciale d'architecture*. Nous regrettons de ne pouvoir en donner tout le développement; les morceaux auxquels nous avons dû nous borner suffiront toutefois à indiquer dans quel esprit ce livre est conçu et dans quels excellents termes il est écrit.

de Phidias est, le cas échéant, un arbre à lingots. En outre, dans ce même naos, on voit s'accumuler les objets précieux, absolument comme dans une sacristie s'accumulent le mobilier religieux et les ornements sacrés, lampes, chandeliers, calices, cassolettes... Si l'on en croit le compte des Hellénotames, il y avait dans le Parthénon des vases d'or et d'argent, des fioles, une couronne d'or, des boucliers, des casques, des cimeterres dorés, un masque d'argent doré, des gryphons, des serpents d'or, des têtes de lion, une jeune fille sur une colonne, neuf pliants, une table d'ivoire, des lyres de toute espèce, huit lits de Chio, dix lits de Milet, des carquois en ivoire, etc... De même, dans l'Erechtéion, des tableaux tapissaient le pronaos : la cella contenait un pliant, œuvre de Dédale ; une cuirasse de Masistius, chef de la cavalerie à Platée ; le cimeterre de Mardonius... Le temple de Delphes était littéralement encombré d'offrandes et de reliques. Tant il est vrai que ces édifices n'étaient point faits pour recevoir le peuple des fidèles. On ne croyait point manquer à la déesse citoyenne en mettant près d'elle les objets de luxe, les armes d'art votives qui rappelaient la gloire et prouvaient le prestige d'Athènes. Le temple n'est donc pas une enveloppe pour la seule idole ; c'est un musée d'*agalmata* et d'*anathemata*, c'est un trésor. Pour tout dire d'un mot frappant par sa familiarité même, c'est un garde-meuble.

Le temple a enfin un troisième et dernier caractère, c'est un *ostensoir*. J'emploie à dessein ce mot, parce que ce n'est pas aux fidèles placés à l'intérieur, mais à la foule qui circule à l'extérieur, qu'il s'agit de montrer l'idole. Il est comme l'armature où est enchâssé et serti ce colossal joyau d'ivoire et d'or, je ne puis mieux traduire dans la langue des habitudes modernes ce rôle spécial de l'édifice sacré, dans les cérémonies du culte grec, qu'en le comparant à une exposition du saint-sacrement. Ce que l'on contemple sur l'autel catholique, dans de très-petites dimensions, représente ce que le Parthénon tout entier était pour l'Athénien cheminant dans l'Acropole ou circulant dans l'enceinte sacrée du temple...

Le véritable temple, c'est-à-dire ce qui répond à l'église moderne, c'est le *temenos*, le *peribole*, c'est-à-dire l'enclos sacré qui s'étend à ciel ouvert autour d'une ou de plusieurs chapelles, ou qui enveloppe d'un bois d'arbres odorants la construction solide; cette construction répondait plutôt à l'autel qui s'élève dans le chœur. Elle représentait une niche pour l'idole, un étui, un reliquaire visible à travers sa seconde enveloppe découpée à jour. Au lieu de se représenter la foule se pressant dans l'intérieur encombré du Parthénon, il faut la concevoir circulant à l'extérieur, et parfois s'asseyant sur les degrés des soubassements comme sur les gradins d'un théâtre, pour contempler la procession qui cheminait au dehors. C'était le visiteur, le curieux, le dévot, qui entraient dans la cella sous la conduite de l'*exégète*.

Le temple n'est pas moins un édifice politique et municipal qu'un édifice religieux. Il n'est pas seulement le trésor, le garde-meuble : dans une certaine mesure et par certains de ses usages il représente l'*hôtel de ville* dans une cité libre. C'est dans le temple qu'on inscrit les traités avec les peuples étrangers; l'édifice sacré tenait lieu d'un cabinet d'archives. C'est là qu'on loge les princes et les personnages considérables qui sont de passage dans la ville, comme on les logerait dans la préfecture de chaque département. Sur le voile de la déesse ou sur le rideau tendu devant l'idole, que brode-t-on? La Gigantomachie, sans doute, et d'autres anciennes légendes en l'honneur de Minerve, mais aussi la figure et le nom des hommes qui ont bien mérité de la patrie. « Dignes du *peplus* » est l'épithète qu'on applique dès le temps d'Aristophane aux grands citoyens d'Athènes. On voit à quel point l'interprétation politique du sens de l'édifice est prépondérante. Évidemment l'architecte qui le construit, le sculpteur qui le décore, puisent bien plutôt leurs inspirations dans le patriotisme que dans un sentiment purement religieux. Ce qui occupe leur pensée, anime leurs mains, c'est l'enthousiasme national et municipal, ce sont les souvenirs de la gloire commune. Le dévot, à Athènes, ne fait qu'un avec le citoyen fier et convaincu. De là est sortie la forte conception qui a donné son caractère à l'entablement du temple grec...

Les mêmes considérations décident non moins impérieusement du choix de l'emplacement et du style de la décoration. Aujourd'hui, si l'on avait à choisir un terrain pour la construction d'une église, on le prendrait de niveau avec la ville, au milieu des maisons, sur le côté d'une large rue; on ferait en sorte que les abords en fussent faciles; car l'église moderne est un lieu d'assemblée et de prière, et il faut que les fidèles puissent y assister commodément. En Grèce, le temple n'est pas fait pour recevoir le peuple des adorateurs en esprit et en vérité, ni pour envelopper chaque jour de silence et d'ombre les dévotions particulières. L'homme privé fait chez lui ses invocations et ses sacrifices. Quand il approche du temple, c'est presque toujours en corps de nation dans les processions publiques. Le Parthénon est, pour ainsi dire, un édifice *férié*. Sa destination essentielle est de servir de centre aux fêtes solennelles de la nation; il fait partie de leur mise en scène. En même temps c'est un trésor, il contient les deniers publics; il renfermera le Palladium, il est encombré d'offrandes, d'œuvres d'art, d'objets de prix. A tous ces titres, on pourra sans inconvénient le placer à une certaine distance de la ville habitée : on devra le mettre à l'abri d'un coup de main. L'Acropole, avec sa hauteur inexpugnable, ses enceintes, son escalier d'une largeur processionnelle, sera un emplacement sûr et approprié aux usages du culte. La nature du sentiment religieux est d'accord en ce point avec les nécessités pratiques et le caractère des cérémonies... Familier dans son culte, l'Athénien ne voisine pas cependant avec la grande divinité nationale. Le même orgueil municipal qui faisait élever les tours des cathédrales gothiques pour qu'elles pussent être distinguées de loin par le voyageur, réclamera pour le temple grec un lieu dominant et exposé aux regards; il faudra que de tous côtés le citoyen d'Athènes le voie en levant les yeux; il faudra que l'habitant d'Égine le contemple avec jalousie des bords de son île déchue; il faudra que le navigateur, passant près de Salamine, l'aperçoive comme point sur un fond d'azur, et emporte dans l'esprit, avec cette image brillante, l'idée de la puissance et de la grandeur athéniennes. A ce titre, l'emplacement naturel du Parthénon est donc l'Acropole, d'où il domine largement la ville, la campagne et la mer.

CONSERVATION DES VINS.

CHAUFFE-VIN DU PROPRIÉTAIRE.

Les expériences de M. Pasteur, consignées dans son ouvrage *Sur le vin*, publié en 1866, ont eu pour objet de démontrer que les maladies des vins étaient dues à la présence dans le corps du liquide de parasites microscopiques de nature végétale, dont la forme et le développement varient selon la nature de la maladie. Or, il y a longtemps que le célèbre chimiste Liebig a écrit, dans ses *Nouvelles lettres sur la chimie*, que les albumines

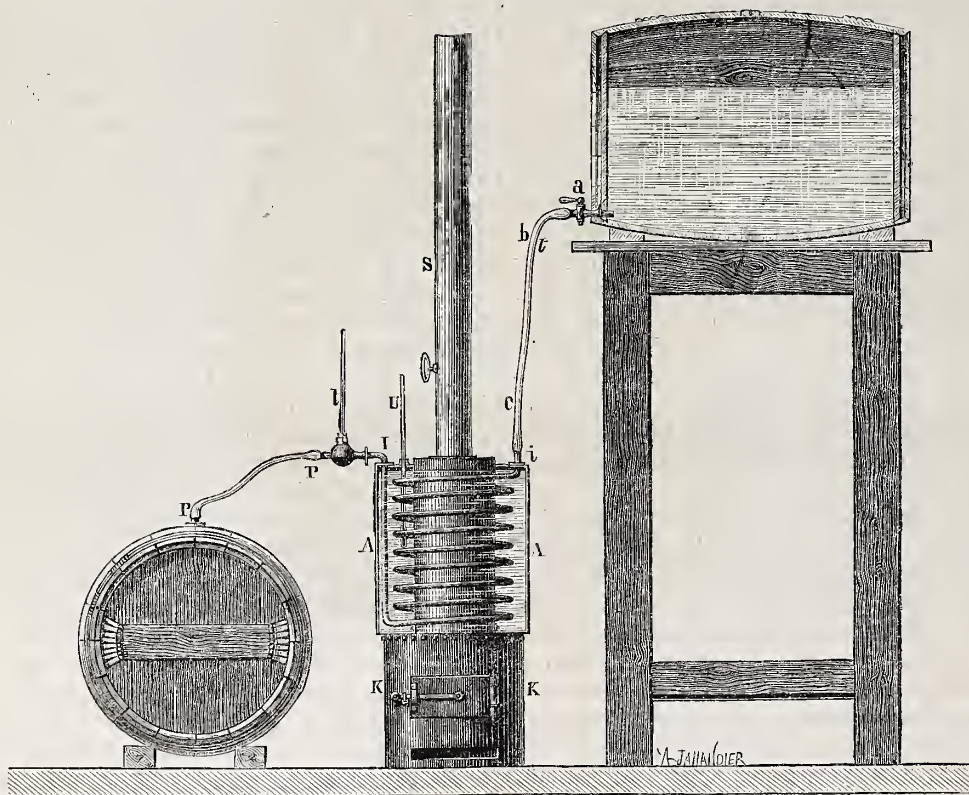
étaient coagulées à une température de 56 degrés centigrades. Le remède préservatif, après la découverte de M. Pasteur, était donc naturellement indiqué : il suffisait de porter les vins à ce minimum de température. Aussi la pratique du chauffage des vins a-t-elle pris, depuis quelque temps, une grande extension, principalement dans le midi de la France, à Narbonne, Béziers, Nîmes, etc. La marine s'occupe activement de la question ; l'étude a été confiée à une haute commission.

Les appareils en usage sont plus ou moins compliqués et plus ou moins coûteux, suivant les quantités de liquide à préparer dans un temps donné. Mais il était d'un grand intérêt d'en composer un très-simple, d'un prix modique, et qui pût être mis entre les mains de tous les propriétaires. Celui dont nous donnons le dessin réalise ces conditions.

Cet appareil se compose essentiellement d'un cylindre en tôle zinguée A, plein d'eau dans laquelle plonge un serpentin en plomb doublé intérieurement d'étain fin, et dont les deux branches extrêmes sortent en *i* et en I. Celle-ci se recourbe à angle droit et porte une tubulure destinée à recevoir le thermomètre *t*, qui mesure la température du vin chauffé à la sortie du serpentin.

Le cylindre d'eau est placé sur un autre cylindre en tôle K, qui renferme le foyer dont la cheminée *s* traverse l'eau contenue dans le cylindre supérieur.

Lorsqu'on veut chauffer une barrique, on la monte, à l'aide d'un plan incliné, composé de deux forts chevrons, sur une petite plate-forme établie à 0m.80 environ au-dessus du serpentin. La barrique est munie d'un robinet *a*, que l'on conjugue avec l'entrée *i* du serpentin, au moyen d'un tuyau de caoutchouc *bc;* un second tuyau du même genre, PP, adapté à sa branche de sortie, conduit le vin chauffé dans la barrique où il doit être reçu. On ouvre le robinet *a* et on laisse couler le vin jusqu'à ce que tout le serpentin soit rempli ; après quoi le robinet est fermé, et on allume le feu. Dès que le thermomètre U, plongé dans l'eau, accuse une température de 65 degrés, on entr'ouvre le robinet de la barrique et on observe le thermomètre à vin. A partir de ce moment, l'unique précaution consiste dans la manœuvre du robinet *a*, qu'on règle de manière à maintenir la température de sortie dans



Chauffage des vins.

le voisinage de 60 degrés, mais qui peut, sans inconvénient, monter accidentellement à 70 degrés ou descendre à 50 degrés. Au reste, si l'on a soin d'entretenir le feu dans un état régulier de combustion, les variations du thermomètre deviennent presque insignifiantes.

Quand on désire chauffer plusieurs barriques, il convient d'en avoir toujours deux sur la plate-forme. Dès que l'une est vide, on détache le tuyau de caoutchouc que l'on transporte rapidement au robinet de l'autre barrique. On descend celle qui est vide, on en remonte une troisième, et ainsi de suite. Cette méthode, qui évite l'aération du vin avant le chauffage, doit être rigoureusement suivie.

Quand on chauffe au charbon de terre, la production de suie étant très-abondante, il faut avoir soin de ramoner de temps en temps le tuyau S, afin de conserver un bon tirage. Cela se fait facilement, même en marche.

Une expérience déjà longue a appris que des vins très-communs, au titre de huit à neuf pour cent d'alcool seulement, souvent altérés par le moindre voyage, non-seulement résistent à merveille depuis qu'ils sont traités de cette manière, mais qu'on peut même se dispenser, à l'arrivée, de les coller et de les mettre en bouteilles.

Les vins, avant le chauffage, doivent être soutirés, mais sans les aérer, par conséquent soit à l'aide d'un siphon dont la longue branche descende jusqu'au fond de la barrique où on reçoit le vin, soit en se servant d'une pompe à main.

L'ARMÉE CHINOISE.



Ancienne armure chinoise (ou japonaise?) du Musée de Madrid. — Dessin de Gilbert, d'après une photographie de J. Laurent.

Quoique les costumes changent peu en Orient, celui que nous représentons ne paraît plus être d'usage en Chine, bien qu'en de rares occasions les officiers soient encore vêtus d'un casque et d'écailles de métal fort bizarres : on appelle cet uniforme le *kwei-kya*.

Les insignes des officiers sont les globules pareils à ceux des civils du rang assigné à leur grade dans la hiérarchie, et le pectoral qui, au lieu de porter des figures d'oiseaux, porte des figures de quadrupèdes, tels que le lion, la licorne, etc. Les officiers du sixième et septième rang portent le même pectoral; ceux du huitième payent un droit léger pour porter celui du huitième, le leur, qui est le cheval marin, étant donné par les gouverneurs à leurs porteurs de chaise.

L'armée, en Chine, n'est pas estimée : « Avec de bon fer, dit un proverbe chinois, on ne fait pas de clous; avec d'honnêtes gens on ne fait pas de soldats. » On recrute, en effet, les soldats chinois parmi les vagabonds.

D'après certains documents, l'armée se composerait de trois cent mille soldats tartares et de six cent mille soldats chinois, outre une marine nombreuse. M. d'Escayrac de Lauture croit que le véritable chiffre ne doit pas dépasser trois ou quatre cent mille hommes, mal armés et surtout mal commandés. Ils se divisent en fantassins, cavaliers et soldats de garnison. La solde varie entre 280 et 4000 francs.

« Le soldat apprend l'escrime de la lance, celle des deux sabres, ou le tir à l'arc. L'arc est très en faveur parmi les Tartares et dans le nord. On s'exerce à faire passer les flèches à travers des anneaux, et pour s'habituer on soutient sa main à l'aide d'un autre anneau. L'arc chinois est dur à tirer; il exige de la force et beaucoup de stabilité dans la main gauche, qui doit en maintenir le centre parfaitement immobile. On le tire à cheval. Il porte à environ 180 pas ou 120 mètres; il est long de cinq pieds.

» Les soldats sont armés d'un sabre, de diverses lances et hallebardes, d'arcs qui se portent sur la cuisse gauche, engagés dans un étui, tandis que le carquois pend sur la cuisse droite. Ils ont de plus des boucliers d'osier ou de cuir, d'un diamètre habituel de trois pieds et d'un poids de cinq livres : on les appelle *ton-pey*. Tout cet armement rappelle celui des anciens Scythes et des Moscovites du seizième siècle.

» Ils ont aussi une petite arbalète assez ingénieuse; des flèches, au nombre de huit ou dix, y sont superposées dans une rainure qui les laisse successivement tomber sous la main : le tir est alors aussi rapide que celui d'un revolver, mais il est plus incertain encore.

» Comme armes à feu, ils ont le mousquet à mèche et à rouet; ils en ont de fort longs, dits *fo-lan-ki*, qui s'appuient sur une fourche, comme ceux de nos anciens mousquetaires. »

Chaque soldat porte une tablette de bois, haute de trois pouces et large de deux, sur laquelle sont inscrits son nom, son lieu de naissance, etc. (1)

L'artillerie chinoise est à peu près celle des Européens au seizième siècle. On se sert de fusées qui font peu de mal aux ennemis.

La stratégie est encore la même que celle du temps de Timour.

CATÉCHISME MORAL DE KANT (2).

LE MAITRE. Quel est ton plus grand et même ton seul désir dans la vie?

(1) Pour les fortifications, voy. p. 352.

(2) *Doctrine de la vertu*, 2e partie, trad. par Barny.

L'ÉLÈVE garde le silence.

LE MAITRE. N'est-ce pas de réussir en tout et toujours selon tes désirs et ta volonté? — Comment nomme-t-on un pareil état?

L'ÉLÈVE garde le silence.

LE MAITRE. On le nomme le bonheur (c'est-à-dire une prospérité constante, une vie de satisfaction, un parfait contentement de son état).

Or, si tu avais entre les mains tout le bonheur possible en ce monde, le garderais-tu tout pour toi, ou en ferais-tu part aussi à tes semblables?

L'ÉLÈVE. Je leur en ferais part; je rendrais aussi les autres heureux et contents.

LE MAITRE. Cela prouve déjà que tu as un bon *cœur*. Voyons maintenant si tu as aussi un bon *jugement*. — Donnerais-tu au paresseux de moelleux coussins; à l'ivrogne, du vin en abondance et tout ce qui peut occasionner l'ivresse; au fourbe, des manières et une figure prévenantes, pour qu'il trompât plus facilement les autres; à l'homme violent, de l'audace et du poignet?

L'ÉLÈVE. Non, certes.

LE MAITRE. Tu vois donc que si tu tenais tout le bonheur entre tes mains, tu ne le livrerais pas sans réflexion à chacun selon ses désirs; mais que tu commencerais par te demander jusqu'à quel point il en est *digne*. Ne te viendrait-il pas aussi à l'idée de te demander si tu es bien toi-même digne du bonheur?

L'ÉLÈVE. Sans doute.

LE MAITRE. Eh bien, ce qui en toi tend au bonheur, c'est le *penchant*. Ce qui juge que la première condition pour jouir du bonheur est d'en être digne, c'est la *raison;* et la faculté que tu as de vaincre ton penchant par ta raison, c'est la *liberté*. Par exemple, si tu te trouves dans le cas de te procurer ou de procurer à un de tes amis un grand avantage à l'aide d'un adroit mensonge, sans d'ailleurs faire de tort à personne, que dit ta raison à ce sujet?

L'ÉLÈVE. Que je ne dois pas mentir, quelque grand avantage qui puisse en résulter pour moi ou pour mon ami. Mentir est avilissant et rend l'homme indigne d'être heureux. Il y a là une nécessité absolue, que m'impose un ordre ou une défense de la raison, et devant laquelle tous mes penchants doivent se taire. (1)

LE MAITRE. Comment nomme-t-on cette nécessité d'agir conformément à la loi de la raison?

L'ÉLÈVE. On la nomme le *devoir*.

LE MAITRE. Ainsi l'observation de notre devoir est la condition générale qui seule nous permet d'être dignes du bonheur. — Être digne du bonheur et faire son devoir est tout un.

PRÉSOMPTION.

Beaucoup de gens qui ont peu étudié se croient cependant très-capables de prendre part au gouvernement ou à l'administration du pays. Ils sont toujours prêts, malgré leur ignorance et leur inexpérience, à accepter les mandats populaires ou les fonctions supérieures les plus difficiles. « Quand je serai là, se disent-ils, j'étudierai. »

Hyde, comte de Rochester, disait à un de ses amis :

— Est-ce que vous ne me croyez pas capable de comprendre en un mois une question d'intérêt public, quelle qu'elle soit?

— Je n'en doute point, milord, lui répondit finement

(1) M. Paul Janet, qui cite ce dialogue dans ses excellents *Éléments de morale*, remarque avec raison qu'ici l'élève, qui paraissait d'abord embarrassé et timide, parle tout à coup comme le maître. La vraisemblance n'est pas suffisamment observée.

son interlocuteur; mais je crois que vous la comprendriez mieux encore en deux mois.

A combien d'autres ne faudrait-il pas non des mois, mais des années?

HISTOIRE D'UN BALLON.

Fin. — Voy. p. 210, 251, 291, 331, 366, 375.

XII

LES COURANTS AÉRIENS.

Au retour de notre voyage si périlleux, si accidenté, en me promenant au bord de la mer qui déferlait en vagues écumantes sur le sable siliceux de la plage, je regardai très-attentivement l'état de l'atmosphère, et je m'expliquai les phases successives de notre curieuse expédition maritime. Le vent était plein sud, et les nuages grisâtres qui se balançaient au-dessus de ma tête suivaient la direction du vent; seulement, ils étaient plus clair-semés qu'au moment de notre départ. En explorant attentivement le ciel, j'aperçus d'autres nuages plus élevés à travers les intervalles des premiers massifs de vapeur. Prenant alors comme point de repère une cheminée voisine, je m'assurai que ces nuages plus élevés se dirigeaient directement vers le sud. L'état de l'air n'avait donc pas changé. — En nous élevant, nous n'avions pas fait toutes ces observations, et comme le vent de terre était du sud, nous étions persuadés que nous allions faire une traversée terrestre vers le nord. A notre insu, nous pénétrâmes à 800 mètres dans une couche d'air se dirigeant en sens inverse de la couche inférieure, et voilà comment nous nous trouvâmes lancés sur la Méditerranée. — La nuit venue, après avoir constaté que nous cheminions vers l'Algérie, c'est-à-dire vers le sud, le ballon, sans que nous ayons pu nous en douter vu l'absence de lumière, s'est rapproché de la mer, s'est trouvé plongé dans la couche inférieure, qui nous a précisément ramenés sur nos pas, et nous a permis d'atterrir au point de départ. Quant au trajet que nous avons exécuté au-dessus de la Méditerranée, il a dû être assez long, quoique la vitesse du vent inférieur n'ait pas été très-considérable; nous avons mis plusieurs heures à revenir : j'estime que nous nous sommes avancés de deux cents kilomètres environ en pleine Méditerranée.

Voilà ce que j'expliquai à mon ami B..., que notre dernier voyage avait rendu plus enthousiaste que jamais de la navigation aérienne. Quelques jours après, nous étions revenus à Paris, et, à la suite d'observations attentives des nuages et de renseignements recueillis à l'Observatoire, nous acquîmes la certitude qu'il devait presque toujours exister, au-dessus de la couche d'air inférieure, un courant suivant une direction à peu près opposée au mouvement de celle-ci. — Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement? Si les courants aériens n'étaient pas compensés par des contre-courants, il faudrait admettre que l'atmosphère se vide dans un point pour se transporter dans un autre. — La théorie donne un nouveau poids à nos observations; d'ailleurs, en cherchant dans les annales de l'aérostation, nous trouvâmes des récits de voyages analogues à celui que nous venions d'entreprendre. Ce sont là des horizons nouveaux qui s'ouvrent à l'aéronautique, et nous y pensions avec joie.

Avec un bon ballon capable de bien tenir l'air, susceptible de monter et de descendre à volonté, de parcourir la verticale de bas en haut et de haut en bas, nous pourrons, disions-nous, aller chercher à différents niveaux le courant aérien qui nous sera favorable. Avec la connaissance de ces courants, nous arriverons dans un grand nombre de cas à nous diriger, ou tout au moins à choisir à notre gré deux routes différentes, ce qui est déjà d'une importance considérable. Et, méditant d'autres projets de voyages, nous nous promettions de voler à de grands succès, de sonder l'atmosphère avec notre *Hirondelle*, quand nous reçûmes de la ville de Z... la lettre suivante :

« J'ai à vous annoncer un véritable malheur. Hier, un ouvrier allumait sa pipe près de la batterie à gaz hydrogène que vous avez installée pour vos ascensions. Il s'approche d'un tuyau mal fermé qui dégageait un peu de gaz. Soudain une flamme se produit, elle est immédiatement suivie d'une assez forte détonation. L'ouvrier se sauve épouvanté, et, à quelques centaines de mètres du lieu de la catastrophe, il voit le hangar où vous avez remisé *l'Hirondelle* prendre feu. Il appelle au secours, il crie au feu. Nous accourons à la hâte, mais trop tard! Bientôt votre batterie, votre hangar, votre ballon, après avoir flambé comme un fagot sec, n'étaient plus qu'un amas de cendres! »

En entendant la lecture de cette lettre, mon ami B..., ne put s'empêcher de verser des larmes en souvenir de notre navire aérien, auquel nous étions attachés déjà comme les marins à leur bateau. Nos ressources financières d'aéronautes étaient épuisées, et nous dûmes nous faire à cette idée que, pour le moment au moins, l'histoire de notre ballon avait trouvé son dénoûment.

Quelques semaines plus tard, B... m'apportait une brochure qu'il avait trouvée chez un bouquiniste, et qui datait de 1786; elle contenait la description des ascensions du docteur Potin, exécutées peu de temps après la découverte des aérostats. Ce hardi savant avait résolu de traverser le canal Saint-Georges pour passer d'Irlande en Angleterre. Il raconte que, poussé vers la mer par un vent inférieur, il s'était élevé à 3000 mètres environ, et que sa stupéfaction avait été grande en observant que son aérostat revenait sur sa route première. Après un voyage d'une heure, il avait été ramené presque au point de départ après s'être avancé de quelques kilomètres en mer.

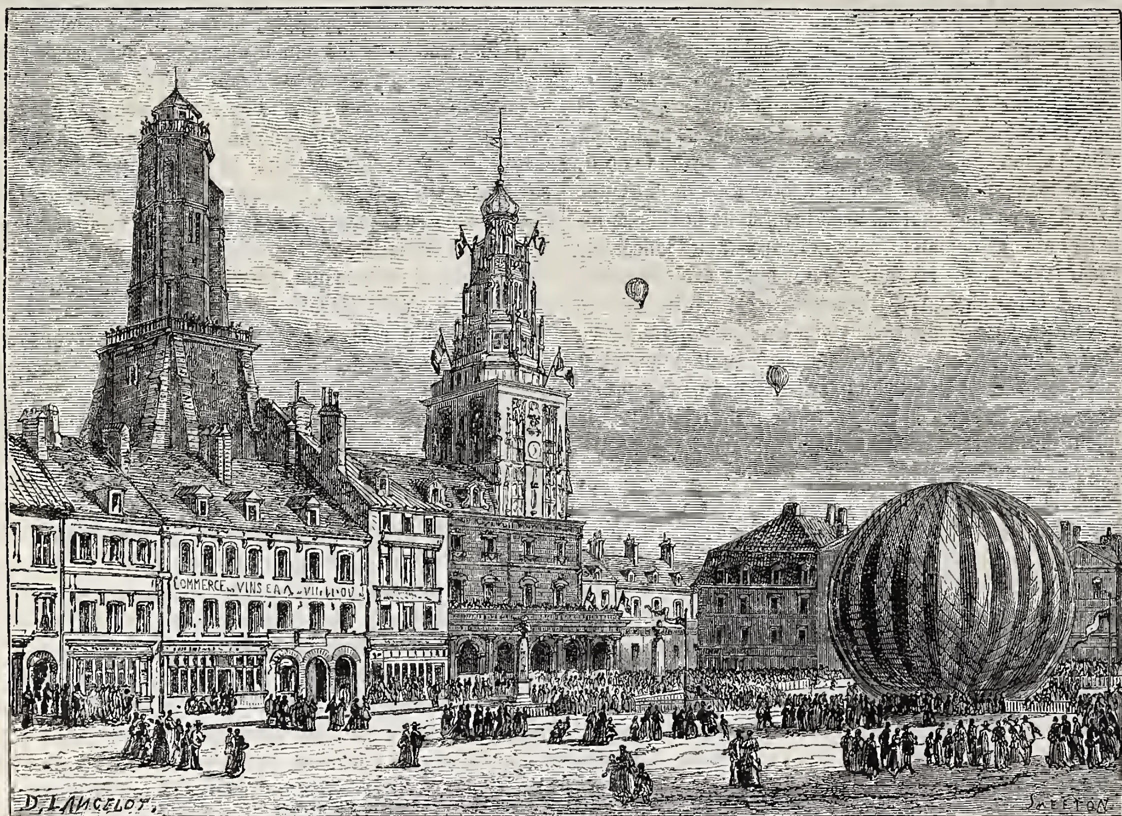
Il est peu d'aéronautes qui aient tenté des ascensions maritimes; mais celles qui se sont faites sur le bord de la mer se sont souvent accomplies dans des conditions analogues. Telle fut, par exemple, celle de MM. Gaston Tissandier et J. Duruof à Calais, le 16 août 1868. — A quatre heures, le ballon, qui s'appelait *le Neptune* (il y a des noms prédestinés), se gonflait sur la place d'Armes en présence d'une foule considérable. Notre gravure représente ce départ exécuté près du rivage de la mer. — Le vent de terre était du nord-est, et lançait de petits ballons d'essai du côté des campagnes, en les faisant passer au-dessus du clocheton de l'Hôtel de ville et de l'ancien phare. — *Le Neptune* s'élève d'un seul bond à 2000 mètres, et il se dirige dans une direction opposée, vers la mer du Nord. Une foule énorme envahit la plage, la jetée, et regarde avec anxiété ce ballon suspendu au loin sur l'immensité des flots; chaque seconde l'éloigne du rivage; il est déjà à plus de 25 kilomètres du port, et il s'engage dans les profondeurs de la mer du Nord. De vieux marins le regardent, consternés, et s'écrient : « Ils sont perdus! » On lance une chaloupe à la mer, et déjà l'on parle de chauffer un vapeur pour aller au secours de ces aéronautes imprudents qui, à la nuit tombante, seront peut-être obligés de s'abattre au milieu des flots. — Tout à coup, on aperçoit au loin *le Neptune* qui change d'altitude avec une grande vitesse, il descend au-dessous des nuages, se rapproche de la mer, et le voilà qui revient vers Calais avec une vitesse étonnante. Le vent inférieur le ramène au port après l'avoir poussé à sept lieues en mer; l'aérostat traverse bientôt Calais aux acclamations de la foule. On crie aux voyageurs de descendre, mais ils veulent

continuer leur voyage, et on les voit se perdre dans les nuages du côté de la terre. — La nuit les surprend, et ils sont jetés une seconde fois sur mer; ils se croient perdus, car le vent inférieur semble les pousser vers la Manche. Mer pour mer, ils n'ont rien gagné à cette nouvelle entreprise. — De loin ils aperçoivent au-dessus des flots une mince proéminence qui les arrêtera. C'est le cap Gris-Nez, où ils atterrissent après s'être avancés deux fois à 28 kilomètres en mer, à 3000 mètres de haut, et être revenus deux fois sur les côtes, en redescendant à 700 mètres au-dessus des flots. — MM. Tissandier et Duruof ont pu atterrir sains et saufs au cap Gris-Nez, non loin du tombeau de Pilâtre de Rozier, près de la place où le plus grand des aéronautes trouva la plus glorieuse des morts.

L'année suivante, M. Duruof fit, à Monaco, une ascension exécutée encore dans les mêmes conditions. Le vent supérieur le lance sur la Méditerranée à 2 ou 3 kilomètres, et le vent inférieur le ramène au rivage. Enfin, l'an dernier, M. Tissandier, après l'ascension exécutée au Champ de Mars, rapporte que, à 3000 mètres de haut, le ballon *le Pôle-Nord*, qui se dirigeait d'abord vers le sud-ouest, fut poussé dans une direction opposée.

Ces faits montrent en toute évidence le secours que l'aérostation peut trouver dans le choix habile des véritables fleuves atmosphériques suspendus au-dessus de nos têtes. Mais pour bien connaître les lois qui régissent les mouvements de l'air, il est de toute nécessité d'étudier d'abord l'atmosphère à l'aide des ballons, et de s'abandonner aux flots mobiles de l'océan aérien. Ce n'est pas en restant fixés au rivage que les navigateurs ont découvert le Gulf-stream et les courants marins; ce n'est pas uniquement dans les observatoires terrestres que pourra se fonder la véritable météorologie.

Si l'on craint de se fier trop souvent aux hasards d'une ascension libre, les ballons captifs de M. Giffard pourront fournir leur utile concours à la science. Grâce aux remarquables travaux du savant ingénieur français, l'aérostation a trouvé là une voie nouvelle et féconde. Le ballon captif de Londres, d'un volume de 12000 mètres cubes, était gonflé d'hydrogène pur; formé d'une étoffe imperméable, il ne laissait aucunement filtrer ce gaz subtil. Doué d'une



16 août 1868. — Départ du ballon *le Neptune* de la place d'Armes, à Calais. — Dessin de Lancelot.

force ascensionnelle énorme, il pouvait enlever trente passagers à une hauteur de 650 mètres. Retenu par un énorme câble de 4000 kilogrammes, il était ramené dans son enceinte par deux puissantes machines à vapeur. Nous faisons des vœux pour que de si belles tentatives soient renouvelées dans l'intérêt de la science et de la navigation aérienne. C'est par des ascensions fréquentes, réitérées, par l'usage des ballons captifs à vapeur, que la science de l'air pourra se créer, et que la navigation aérienne, marchant peu à peu de progrès en progrès, deviendra une incontestable vérité. Ce n'est pas en un jour que les chemins de fer ont été créés, pas plus que les bateaux à vapeur; il a fallu, pour arriver aux résultats qui nous étonnent, une longue suite de recherches patientes, d'expériences renouvelées. Il en sera de même pour les ballons : tant qu'ils seront délaissés, tant que nos ingénieurs n'y dirigeront pas leurs regards, ils resteront dans l'état d'enfance où ils sont aujourd'hui. Et quand bien même, contrairement à toute probabilité, ils ne seraient pas perfectibles, ils offrent déjà, tels qu'ils sont, au savant, à l'artiste, au poëte, mille sujets d'étude, mille spectacles grandioses, saisissants, qui sont propres à donner des ailes à l'intelligence en révélant un monde inconnu! Mais il est difficile de croire que les aérostats ne soient pas destinés, comme toutes les inventions humaines, à marcher de progrès en progrès; les Montgolfier et les Pilâtre auront des successeurs qui achèveront la véritable conquête de l'océan aérien!

LE RATEL.

Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle. — Le Ratel. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Il y a en ce moment à la ménagerie du jardin des Plantes, entre les ours et les jaguars, un carnassier de petite taille qui a le privilége d'attirer l'attention du public. Il porte le nom de ratel (*Mellivora Capensis*), et il doit sa notoriété à la singularité de sa forme et de sa couleur, à celle de son allure, et surtout à son étrange manie de faire la culbute en marchant. Il a le corps trapu, long d'environ trois pieds; les pattes courtes et munies d'ongles robustes; la tête petite, le museau pointu, semblable à celui d'un chien; la queue de longueur moyenne et relevée. Par sa taille et par sa tournure, il rappelle le blaireau. Son pelage est moitié gris, moitié noir : d'un gris cendré assez clair sur toute la partie supérieure du corps, le front, le cou, le dos; d'un noir foncé sur toute la partie inférieure, le museau, le ventre, la queue, les pattes; ces deux couleurs sont nettement séparées l'une de l'autre par une ligne presque blanche qui s'étend depuis le derrière de l'oreille jusqu'à l'origine de la queue. Cet animal est presque toujours en mouvement; il trotte en sautillant tout autour de sa cage, et de temps en temps, quand il est arrivé à un certain endroit, il fait la culbute pour reprendre immédiatement sa course. Ce manége dure des heures entières. Lorsqu'il est fatigué, il se couche sur le flanc, se met en boule à la manière des chats, cache sa tête entre ses pattes et s'endort. Il se nourrit de chair, comme les autres carnassiers, mais quelquefois il prend pour manger une attitude particulière : il s'étend sur le dos et, sa proie maintenue entre ses quatre pattes, il la grignote, il la savoure à son aise.

Le ratel habite l'Afrique ; on le trouve au cap de Bonne-Espérance et aussi au Sénégal, en Abyssinie. Comme l'ours, il est très-friand de miel et il se sert de ses griffes pour s'emparer des ruches souterraines. Son poil long, rude et serré, doit le protéger contre les piqûres des abeilles. Selon M. Boitard, il s'attaque aussi aux ruches qui sont établies dans les arbres creux; mais alors il perd souvent sa peine, et ses tentatives servent d'indice aux Hottentots, qui en profitent. « Le ratel, dit ce naturaliste, se promène silencieusement en écoutant. Bientôt le cri d'un oiseau vient frapper ses oreilles, et il le reconnaît pour celui de l'indicateur, ou du *guide au miel*, comme disent les Hollandais du Cap. Le ratel suit l'oiseau, mais doucement, pour ne pas l'effrayer, et celui-ci, volant d'arbre en arbre, de roche en roche, toujours en faisant entendre

son cri, conduit bientôt le mammifère au pied d'un arbre dans le tronc duquel est une ruche d'abeilles sauvages. Ici se rencontre une difficulté : le ratel ne sait ni ne peut grimper; il lève le nez, il flaire le miel, il bondit contre l'écorce, il murmure, il se met en colère; rien n'y fait, et l'indicateur a beau redoubler ses cris, les abeilles sont parfaitement en sûreté dans leur ruche. Le ratel, transporté de colère, se met alors à attaquer le pied de l'arbre avec ses dents, en enlève l'écorce, le mord avec fureur, probablement dans l'espérance de le renverser; mais la fatigue ne tarde pas à l'avertir de l'impuissance de ses efforts, et il abandonne son entreprise pour aller à une autre découverte. Les Boschismans qui errent dans les bois trouvent l'arbre, le reconnaissent aux morsures qui en ont enlevé l'écorce, montent dessus et prennent le miel. »

Pourquoi le ratel du jardin des Plantes fait-il la culbute? Est-ce une disposition naturelle, ou bien une habitude acquise, contractée dans la captivité? Les livres ne nous apprennent rien sur ce point. Le gardien de la ménagerie, que j'ai interrogé, m'a assuré que cet animal, lors de son arrivée au Muséum, avait déjà cette manie, et il la croit instinctive. Serait-ce une manœuvre exécutée par le ratel pour se débarrasser des abeilles dont il est assailli quand il s'empare de leur miel? L'explication n'est pas invraisemblable, mais rien ne nous autorise à l'admettre.

— Quand le juste meurt, la terre perd une fleur de sa couronne. *Proverbe juif.*

PASSAGE DE VÉNUS SUR LE SOLEIL.

Suite. — Voy. p. 342.

Vénus, vue de la Terre, accomplit une oscillation entière autour du Soleil en 584 jours environ, et par conséquent elle revient en conjonction inférieure tous les 584 jours. Mais pendant ce temps la Terre a fait une révolution entière autour du Soleil, et elle a parcouru, en outre, 216 degrés environ. Or 5 fois 216 degrés font 1 080 degrés ou 3 circonférences de 360 degrés. Donc, au bout de cinq conjonctions ou de 5 fois 584 jours, ce qui équivaut à 2 920 jours ou 8 ans, les conjonctions se reproduisent à peu près au même jour et au même endroit du ciel.

Si le plan dans lequel l'orbite de Vénus est contenue coïncidait avec le plan de l'écliptique, dans chacun des passages de la digression orientale à la digression occidentale, on verrait toujours la planète se projeter sur le Soleil. Mais nous avons vu que le plan de l'orbite de Vénus fait avec le plan de l'écliptique un angle de 3° 24′ environ, et il est évident que la projection de la planète sur le disque solaire ne peut avoir lieu qu'autant que sa latitude, pendant les conjonctions inférieures, est plus petite que le demi-diamètre du Soleil. On conçoit donc qu'il n'y a que certaines conjonctions qui puissent produire des passages de Vénus. Une fois qu'il y en a eu un, on peut en attendre un autre 8 ans après, selon les calculs que nous venons d'indiquer. Il y a une différence de 40 à 48 minutes en 16 ans, ce qui surpasse le demi-diamètre du Soleil. On ne peut donc jamais avoir trois passages successifs en 16 ans.

Si, au lieu de considérer les passages aux mêmes nœuds, on considère ceux des deux nœuds, on peut prendre, au lieu de 8 et 235, une période de 112 ans et demi + ou — 8 ans. Ainsi, juin 1761 + 8 = juin 1769; juin 1769 + 112 et demi — 8 = décembre 1874; décembre 1874 + 8 = décembre 1882, etc.

Voici les dates des passages depuis l'invention des lunettes jusqu'à l'an 3000, date déjà bien avancée dans l'avenir pour nous, et à laquelle nous serons sans doute bien loin de la Terre et de Vénus.

						Durée.	
	1631.	6 décembre...	17 h.	28 m.	49 s.	3 h.	10 m.
235 ans.	1639.	4 décembre...	6	9	40	6	34
	1761.	5 juin.......	17	44	34	6	16
	1769.	3 juin.......	10	7	54	4	0
	1874.	8 décembre...	16	17	44	4	9
235 ans.	1882.	6 décembre...	4	25	44	6	3
	2004.	7 juin.......	21	0	44	5	30
	2012.	5 juin.......	13	27	0	6	42
	2117.	10 décembre...	15	6	37	4	46
235 ans.	2125.	8 décembre...	3	18	40	5	37
	2247.	11 juin.......	0	30	23	4	16
	2255.	8 juin.......	16	53	56	71	2
	2360.	12 décembre...	13	59	9	5	25
235 ans.	2368.	10 décembre...	2	10	2	4	59
	2490.	12 juin.......	3	58	35	2	4
	2448.	9 juin.......	20	21	2	7	33
	2603.	15 décembre...	12	54	16	5	53
235 ans	2611.	13 décembre...	1	11	12	4	30
	2733.	15 juin.......	7	23	56	courte	
	2741.	12 juin.......	23	43	59	7	46
	2846.	16 décembre...	11	53	15	6	14
	2864.	14 décembre...	0	13	29	3	48
	2984.	14 juin.......	3	2	22	7	52

Ces passages de Vénus si célèbres ont été longtemps ignorés; jamais on n'avait vu Vénus causer une éclipse partielle du Soleil : quelques-uns en concluaient qu'elle passait au-dessus. Dans le système de Ptolémée, elle devait pourtant passer entre le Soleil et nous; mais comme on n'avait pas de lunette, on n'observait guère Vénus que vers les plus grandes digressions; rien n'attirait l'attention sur un phénomène possible, à la vérité, mais que personne n'avait jamais observé.

On ne songea pas d'abord à cet avantage particulier pour déterminer les parallaxes de Vénus, du Soleil et de toutes les planètes; car une seule de ces parallaxes étant connue, toutes les autres en découlent. Kepler, qui en fit la première prédiction, n'y voyait qu'un phénomène rare et jusqu'alors inaperçu : Halley fut le premier qui, annonçant aux astronomes les passages qui devaient avoir lieu en 1761 et en 1769, les avertit des conséquences qu'ils en pourraient tirer (il pria la postérité de se souvenir que c'était un Anglais qui avait eu cette idée); il indiqua même quels lieux seraient plus favorables à l'observation.

Ces deux passages furent les premiers observés scientifiquement. Ceux de 1631 et 1639 l'avaient été par simple curiosité. Les astronomes anglais Horrockes et Crabtree examinèrent en particulier, près de Liverpool, avec beaucoup d'attention, les circonstances du passage de 1639. L'enthousiasme du premier de ces astronomes s'épancha même en un dithyrambe mythologique dans lequel il célébrait l'union de Vénus avec le dieu du jour.

On croyait la parallaxe solaire de 10 secondes, correspondant à une distance de la Terre au Soleil égale à 19 871 rayons terrestres. Les observations du passage de 1761, faites au cap de Bonne-Espérance, en Laponie et à Tobolsk en Sibérie, donnèrent pour l'angle que sous-tend le rayon de la Terre, vu du Soleil à la distance moyenne, une valeur d'environ 9 secondes.

Vint ensuite le passage de 1769, à l'observation duquel toutes les nations de l'Europe contribuèrent. L'abbé Chappe, de l'Académie des sciences, se rendit en Californie, où il mourut très-peu de temps après l'observation qu'il avait été y faire.

On se rappelle que l'Académie des sciences avait envoyé Legentil pour observer le passage de cette année à Pondichéry, et que, par les hasards de la mer, n'étant pas encore arrivé lorsque ce passage s'effectua, il avait pris la résolution héroïque d'attendre huit années afin d'observer

dans la même ville le passage de 1769. Nous avons vu, dans une précédente livraison, que le ciel s'opposa obstinément à ses désirs. Ne pouvant attendre de nouveau jusqu'au passage suivant, il revint en France fort déconcerté, et faillit faire naufrage.

Cook et l'astronome Green allèrent à Otaïti, dans la mer du Sud; Dymont et Wales prirent leurs stations dans le nord de l'Amérique, près de la baie d'Hudson; Call à Madras, dans la presqu'île de l'Inde. L'Académie de Pétersbourg envoya des astronomes dans divers points de la Laponie russe. Le père Hell, astronome allemand, alla, au nom du roi de Danemark, observer à Wardhus, extrémité septentrionale de notre continent, et Planman, suédois, observa à Cajanebourg, dans la Finlande.

Stockholm, Copenhague, Londres, Paris, Madrid, Maroc, voyaient l'entrée vers le coucher, mais ils ne pouvaient observer la sortie.

A l'Observatoire de Paris, Cassini et les astronomes ont observé l'entrée à $7^h\,38^m\,50^s$.

Les résultats comparés des deux observations faites dans des lieux éloignés suffirent à la détermination de la parallaxe solaire. Voici les nombres obtenus par diverses combinaisons :

Taïti et Wardhus, 8″.71; — Taïti et Kola, 8″.55; — Taïti et Cajanebourg, 8″.39; — Taïti et baie d'Hudson, 8″.50; — Taïti et Paris, 8″.78; — Californie et Wardhus, 8″.62; — Californie et Kola, 8″.39.

La moyenne des observations donne 8″.59, angle qui correspond à une distance de 23 980 rayons terrestres ou 38 230 000 lieues.

Cette distance, adoptée depuis le commencement de ce siècle, est celle que l'on enseigne dans les écoles. Depuis quelques années, cependant, une nouvelle discussion des résultats du passage de 1769 a donné le nombre 8″.86; les recherches de Foucault sur la vitesse de la lumière ont également donné 8″.86, et des calculs sur les masses du système ont confirmé cette même valeur. Aujourd'hui donc, en 1870, 8″.86 représente l'angle sous lequel on voit le rayon de la Terre à la distance du Soleil, ce qui correspond à 23 200 rayons de l'équateur ou 37 000 000 de lieues. 1874 mettra fin à la discussion.

INSTRUCTION

POUR NAGER AU SECOURS D'UNE PERSONNE EN DANGER.

Il arrive chaque jour que des hommes, mus par un louable sentiment d'humanité, se jettent à l'eau pour sauver des personnes qui se noient; mais trop souvent, par suite d'inexpérience, et faute des instructions nécessaires, ces hommes généreux périssent victimes de leur dévouement. On ne saurait donc recueillir avec trop de soin les précieux renseignements donnés par les sauveteurs prudents et expérimentés. M. Hodgson de Sunderland, qui est de ce nombre, a rédigé, sous une forme claire et précise, la méthode dont il a fait usage toujours avec succès; appliquée avec le sang-froid indispensable en pareil cas, elle préviendra de déplorables accidents, et conservera des vies précieuses à tant de titres.

1° Quand vous approchez une personne près de se noyer, criez-lui d'abord très-haut qu'elle n'est pas en danger.

2° Avant de plonger, débarrassez-vous le plus tôt possible de tous vos vêtements; déchirez-les, si c'est nécessaire; mais s'il n'y a pas de temps à perdre, défaites vos souliers, parce qu'ils se rempliraient d'eau et vous gêneraient pour nager.

3° Lorsque vous nagez vers une personne, ne la saisissez pas tout de suite si elle se débat, mais attendez quelques secondes, jusqu'à ce qu'elle soit tranquille, ce qui a lieu après qu'elle vient d'avaler une ou deux gorgées; car c'est une vraie folie de saisir un homme pendant qu'il se débat, et si vous le tentez, vous risquez vous et lui.

4° Alors approchez-vous, saisissez la personne par les cheveux, et tournez-la aussitôt que possible sur le dos, en donnant une secousse qui l'amènera à flot. Alors mettez-vous aussi sur le dos, et nagez vers la terre avec vos pieds, en tenant des deux mains ses cheveux, vous sur votre dos, elle aussi, ayant naturellement son dos contre votre estomac. De la sorte, vous gagnerez la terre plus sûrement que par tout autre moyen, et vous pouvez facilement nager avec deux ou trois personnes. L'un des grands avantages de cette méthode est de vous permettre de tenir votre tête hors de l'eau, en même temps que vous soulevez la tête de la personne que vous sauvez. Il est de toute importance que vous la teniez par les cheveux, et que vous la placiez ainsi que vous-même sur le dos. Après beaucoup d'expériences, j'ai trouvé cette méthode infiniment préférable à toute autre. De la sorte, vous pouvez flotter aussi longtemps que vous le voulez, jusqu'à ce qu'un canot ou une amarre vous vienne en aide.

5° C'est une erreur de croire un mourant capable de saisir avec une force extraordinaire ce qu'il atteint, ou du moins cela n'arrive que rarement. Dès qu'un noyé commence à s'affaiblir et à perdre connaissance, il lâche peu à peu et quitte tout à fait. Il ne faut donc rien redouter à ce sujet quand on tente de sauver quelqu'un.

6° Quand une personne a coulé et que l'eau est unie, on connaît exactement sa position par les bulles d'air qui s'élèvent à la surface; il faut, toutefois, tenir compte du mouvement général de l'eau, s'il y a de la marée ou du courant qui ait détourné les bulles de leur ascension verticale. On peut tirer quelqu'un du fond de l'eau, assez tôt pour le faire revenir, en plongeant d'après l'indication des bulles d'air.

7° Lorsqu'on cherche à sauver quelqu'un en plongeant au fond, il ne faut saisir les cheveux que d'une seule main; l'autre est employée, avec les pieds, pour remonter à la surface.

8° Si l'on est en mer, c'est souvent une grande erreur de chercher à gagner la terre. Lorsqu'il y a une forte marée portant au large et si vous nagez pour votre propre compte, ou pour sauver une personne qui ne sait pas nager, mettez-vous sur le dos et restez-y jusqu'à ce qu'il arrive du secours. Beaucoup d'hommes s'épuisent à refouler les vagues en nageant à contre-marée, et finissent par couler, tandis que s'ils étaient restés à flot, un canot ou toute autre aide serait arrivée.

9° Ces instructions s'appliquent à toutes les circonstances, en rivière ou en mer, par bon ou mauvais temps.

VIE HONNÊTE ET INCONDUITE.

C'est le soir. Le soleil descend lentement vers l'horizon, et inonde de ses derniers rayons les blés mûrs et les bruyères roses. Le voilà qui brille derrière les grands chênes; les oiseaux chantent pour lui dire adieu. Il s'abaisse encore... il a disparu; la terre s'assombrit, et le ciel se teint de pourpre et d'or. Une cloche tinte dans l'église du village : c'est l'*Angelus*, et les travailleurs épars dans les champs se découvrent pieusement à ce signal de la prière et du repos. La journée est finie; que Dieu bénisse leur ouvrage et leur donne la nourriture et le sommeil qui répareront leurs forces pour le travail de demain!

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille là-bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne ; lui aussi, il a travaillé comme un homme, et à présent il se réjouit à l'idée de rejoindre ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins ; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon, s'arrêtant :

— C'est Roussette, père, je reconnais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussette au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la journée, du temps qu'il a fait, et de la moisson qui se prépare. La mère, tout en l'écoutant, est très-occupée de maintenir en équilibre sur le dos de Roussette le dernier bambin de la famille, qui s'y est fait percher, le petit tyran, et qui brandit d'un air de triomphe une branche de genêt aux fleurs d'or. Quant au nouveau gardien de Roussette, il reste un peu en arrière, car il n'a pas trop de ses forces pour traîner



Salon de 1870 ; Peinture. — Travail. — Dessin de Yan' Dargent, d'après son tableau.

dans sa charrette la petite sœur qui le fouette en criant : Hue donc ! mais qui a bien soin de ne pas lui faire de mal. Et quand même elle lui ferait du mal, le bon garçon ne se plaindrait pas : il aime tant sa petite sœur ! Entre frères, on se bat quelquefois ; mais la petite Lisette est choyée par toute la famille, et dimanche dernier, au lieu d'aller jouer aux boules avec ses camarades, Jean, l'aîné, a passé toute sa journée à métamorphoser pour elle une vieille boîte en cette belle charrette neuve.

Les voilà tous bien joyeux ; mais qu'est-ce donc ? le chien bondit et aboie. On s'arrête, on écoute ; des chants railleurs, des voix avinées se font entendre ; puis une femme traverse le chemin, entraînant un homme qui ne la suit qu'à regret et qui adresse de la voix et du geste des adieux à quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

La mère de famille baisse tristement la tête.

— C'est cet ivrogne d'Antoine, dit son mari. A qui donc en a-t-il ce soir ?

— Il dit adieu, je crois, aux pauvres Rousteau qui s'en vont. Je n'ai pas encore eu le temps de te parler de cela. Le maître les a chassés de la métairie parce qu'ils devaient deux ans et qu'ils n'avaient pas de quoi payer : Rousteau a tout bu. Je croyais qu'ils ne partiraient que demain, et j'avais mis dans ma poche un peu d'argent que je comptais porter tout à l'heure à la pauvre femme, si tu le veux bien.

— Oui, mais que son mari ne te voie pas ; car, s'il est ivre, il la battra pour le lui prendre, et il ira encore le boire. Il sera retourné au cabaret, il aura eu une querelle avec d'autres mauvais sujets, et elle l'emmène, dès ce soir, pour qu'il ne boive pas davantage. C'est bien triste qu'il y ait au monde des gueux comme cela, et qu'ils aient femme et enfants, encore !

— Pauvre femme, pauvres enfants ! murmura la mère en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

Et elle leva vers l'homme un regard qui voulait dire : Je remercie le bon Dieu de m'avoir donné un mari comme toi.

A ce moment ils arrivaient à la grande route et se croisaient avec la triste famille qui s'en allait. L'ivrogne, morne, hébété, se traînait appuyé sur son fils aîné. Celui-ci le soutenait, parce qu'il fallait bien l'emmener ; mais on ne sentait dans son attitude ni affection ni respect, et une sourde colère se lisait sur ses traits. Son regard reprenait pourtant quelque douceur quand il s'arrêtait sur la pauvre femme qui les suivait ; il semblait lui dire : Va, je serai ton protecteur, et je te dédommagerai. L'infortunée, pâle, abattue, les yeux sans larmes pour en avoir

trop versé, portait sur un de ses bras son dernier enfant, et tenait par la main sa petite fille, pendant que le second de ses fils marchait près d'elle en pleurant.

Les deux familles se rencontrèrent. Le fils Rousteau, humilié, baissa la tête.

— Tu ne veux donc pas me dire adieu? lui dit Jean en lui tendant la main.

Le pauvre garçon la prit sans rien dire, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Où allez-vous à présent? lui demanda le laboureur.

— A la Châtaigneraie, où la mère connaît quelqu'un qui lui donnera de l'ouvrage, et qui placera les petits pour garder les moutons. Moi, je suis fort, je trouverai bien à gagner quelque chose.

— Je vais demain de ce côté-là : le meunier de la Taudière a besoin d'un garçon courageux; veux-tu entrer chez lui? Tu auras de bons gages et tu pourras aider ta mère.

— Que Dieu vous récompense! répondit le jeune gars consolé par cette espérance. Il y a encore de bons cœurs en ce monde pour encourager les malheureux. Je vous promets qu'on sera content de moi.

— Tu es un brave garçon ; c'est à toi d'être le chef de la famille et de donner le bon exemple à ton père. Je suis bien sûr qu'il aura honte de se montrer moins courageux que toi. Il n'est pas méchant au fond, et quand il sera loin de ses mauvaises connaissances qui l'entraînaient au cabaret, il redeviendra bon travailleur et ne boira plus.



Salon de 1870; Peinture. — Intempérance. — Dessin de Yan' Dargent, d'après son tableau.

— Dieu vous entende! répondit l'enfant.

Et, saluant l'heureuse famille qui retournait au logis, les pauvres exilés s'éloignèrent, et disparurent bientôt dans un repli de la route blanche et poudreuse.

BLANCHE-NEIGE.

CONTE RUSSE.

Il y avait un paysan appelé Ivan ; sa femme se nommait Marie : ils étaient déjà vieux et n'avaient pas d'enfants. Cela les affligeait beaucoup, et ils ne se consolaient qu'en regardant les enfants des autres. Que faire? Dieu sans doute le voulait ainsi : les choses dans ce monde ne vont pas à notre gré, mais à la volonté de Dieu.

Une fois, — c'était en hiver, — on avait de la neige jusqu'au genou. Des enfants jouaient dans la rue et les deux vieillards les regardaient assis à la fenêtre. Les enfants se mirent à faire une bonne femme en neige ; Ivan et Marie les regardaient silencieux et pensifs.

Tout à coup Ivan sourit et dit :

— Femme, si nous faisions aussi une bonne femme en neige?

Marie était de bonne humeur.

— Pourquoi non? dit-elle; nous pouvons bien nous amuser un peu. Mais à quoi bon faire une bonne femme? Faisons-nous plutôt un enfant de neige, puisque Dieu ne nous en a pas donné de vivant.

— Tu as raison, dit Ivan.

Et il prit son bonnet et s'en alla au jardin avec la vieille.

Et, en effet, il se mirent à faire une poupée de neige : ils façonnèrent un petit corps, de petites mains, de petits pieds; au-dessus de tout cela ils placèrent une boule de neige et en firent la tête.

— Dieu vous soit en aide! leur dit un passant.

— Grand merci, répondit Ivan.

— Le secours de Dieu est toujours bon à quelque chose, ajouta Marie.

— Que faites-vous donc?

— Tu le vois, répondit Ivan.

— Une fille de neige, ajouta Marie.

Ils avaient fait le nez, le menton : ils firent deux trous pour les yeux, et Ivan dessina les lèvres ; à peine les avait-il faites qu'une chaude haleine en sortit. Ivan retire précipitamment les mains; il regarde... les yeux de l'enfant se bombent : ils lancent des regards de colombe; les lèvres se colorent comme des framboises et sourient.

— Qu'est-ce donc, Seigneur? n'est-ce pas quelque tentation? s'écrie Ivan en faisant le signe de la croix.

L'enfant de neige penche la tête comme un être vivant; il remue ses petits bras et ses petites jambes dans la neige comme un être vivant.

— Ah! Ivan! Ivan! s'écria Marie tremblante de joie; voici que Dieu nous donne un enfant.

Et elle se jette sur *Blanche-Neige* (c'est son nom) et la couvre de baisers : la neige tombe du corps de Blanche-Neige comme la pellicule d'un œuf. Une jeune fille se jette dans les bras de Marie.

— Ah! ma chère Blanche-Neige! s'écria la vieille en embrassant l'enfant désiré et inattendu.

Et elle l'entraîna avec elle dans sa chaumière.

Ivan eut grand'peine à se remettre d'une telle surprise; Marie était comme folle de joie.

Et Blanche-Neige grandissait non pas chaque jour, mais d'heure en heure; et chaque jour elle était plus belle. Ivan et Marie ne pouvaient se rassasier de leur joie. Le bonheur habitait la maison : les filles du village venaient sans cesse chez eux; elles amusaient Blanche-Neige; elles l'habillaient comme leur poupée; elles babillaient avec elle, lui chantaient des chansons, jouaient à tous les jeux, lui enseignaient tout ce qu'elles savaient; et Blanche-Neige était si intelligente! elle remarquait tout, apprenait tout. Dans le cours de l'hiver, elle devint comme une jeune fille de treize ans : elle comprenait tout, parlait de tout, et avec une voix si douce qu'on ne pouvait se rassasier de l'entendre. Elle était bonne, obéissante, attentive. Elle était blanche comme la neige; ses yeux étaient bleus comme des *ne m'oubliez pas;* sa chevelure dorée tombait jusqu'à sa ceinture; seulement elle n'avait rien de rose sur les joues, on eût dit qu'elle n'avait pas de sang; mais elle était si bonne, si douce, si douce que tout le monde l'aimait.

— Vois, disait la vieille Marie, Dieu nous a donné la joie au lieu du souci. Nos chagrins sont terminés.

Et Ivan lui répondait : — Dieu soit béni! Rien n'est éternel ici-bas, ni la joie ni la peine.

L'hiver passa. Le soleil du printemps jouait gaiement dans le ciel et échauffait la terre : l'herbe verdissait dans les prairies et l'alouette chantait; les jeunes filles du village se rassemblaient pour chanter ensemble, et chantaient :

Joli Printemps, sur quoi es-tu venu?
Sur quoi es-tu venu?
Sur une charrue? sur une herse?

Mais Blanche-Neige restait à sa place toute triste.

— Qu'as-tu, chère enfant? lui disait Marie, l'attirant à elle et la couvrant de caresses. Es-tu malade? Tu es toute mélancolique! T'a-t-on fait quelque peine?

— Non, répondait Blanche-Neige; ce n'est rien, mère : je vais bien.

Les beaux jours du printemps avaient chassé les dernières neiges : les jardins et les prairies étaient en fleur; le rossignol et tous les oiseaux chantaient; et tout ce monde était plus vivant et plus gai. Et Blanche-Neige était de plus en plus triste : elle fuyait ses compagnes, elle se cachait du soleil sous l'ombre, comme le muguet sous les arbres. Elle n'aimait qu'à se réfugier près des sources fraîches, sous les saules verts. Elle n'aimait que la fraîcheur et la pluie; au crépuscule elle était heureuse. Quand venait un bel orage, une bonne grêle bien drue, elle se réjouissait comme à la vue des perles. Mais quand le soleil reparaissait, quand la grêle était fondue, Blanche-Neige se mettait à pleurer, comme si elle eût voulu elle-même fondre en larmes, comme une sœur pleure sur son frère.

Le printemps passa; vint la Saint-Jean. Les jeunes filles se rassemblèrent dans les bois pour y jouer; elles allèrent chercher Blanche-Neige et dirent à Marie : — Laisse-la venir avec nous.

Marie avait peur, elle ne voulait pas la laisser aller : Blanche-Neige non plus ne voulait pas aller avec elles; mais elles ne purent refuser. Marie pensa que la promenade ferait du bien à Blanche-Neige. Elle l'arrangea bien, l'embrassa, et lui dit : — Va, mon enfant, va t'amuser avec tes compagnes; et vous, mes filles, faites bien attention à ma Blanche-Neige, vous savez que je l'aime comme la pupille de mes yeux.

— Oui! oui! crièrent gaiement les filles.

Et elles coururent en foule au bois.

Là elles se tressèrent des couronnes, firent des bouquets, chantèrent des chansons tristes et joyeuses. Blanche-Neige ne les quittait pas.

Quand vint le coucher du soleil, elles firent un feu d'herbes sèches; puis elles se mirent à la file, ayant chacune une couronne sur la tête : Blanche-Neige était la dernière.

— Regarde bien, lui dirent-elles, comme nous allons courir, et cours après nous.

Et toutes se mirent à chanter et à sauter l'une après l'autre à travers le feu.

Tout à coup, derrière elles, elles entendirent un soupir, un gémissement : « Ah! » Effrayées, elles regardèrent. Il n'y avait rien. Elles regardent de nouveau : Blanche-Neige n'est plus au milieu d'elles! — Elle se sera cachée pour rire, pensent-elles. — Elles la cherchent partout et ne peuvent la trouver. Elles crient, elles appellent; pas de réponse! — Où donc peut-elle être? — Sans doute elle sera retournée à la maison. — Et elles revinrent au village; mais Blanche-Neige n'y était pas.

On la chercha le lendemain et le surlendemain; on parcourut tout le bois, on battit tous les buissons : nulle trace de Blanche-Neige.

Longtemps Ivan et Marie pleurèrent leur Blanche-Neige, longtemps la pauvre mère alla la chercher dans le bois; elle criait comme le coucou : — Blanche-Neige, viens, ma colombe!

Plus d'une fois il lui sembla que la voix de sa fille lui répondait. Ah! mais non, ce n'était pas Blanche-Neige.

Qu'était donc devenue Blanche-Neige? Une bête féroce l'avait-elle entraînée dans le bois murmurant? un oiseau ravisseur l'avait-il emportée vers la mer bleue?

Non, ce n'était pas une bête féroce qui l'avait entraînée dans le bois murmurant; non, ce n'était pas un oiseau ravisseur qui l'avait emportée vers la mer bleue; non! Quand Blanche-Neige s'était mise à courir avec ses compagnes, elle s'était tout à coup évanouie en une légère vapeur, en un nuage transparent, et elle s'était envolée vers les hauteurs célestes. [1]

LA DERNIÈRE FLEUR DE L'ANNÉE.

Aux derniers beaux jours ont succédé les heures froides et nébuleuses de l'hiver. La nature, dépouillée de ses pompeux atours, a revêtu son blanc linceul. Les fleurs des champs se sont penchées alors sur leurs tiges flétries, et les arbres des bois ont vu s'effeuiller leurs rameaux. Un silence de mort règne partout. Cependant, au milieu de ce deuil universel, sur cette terre privée de végétation et de vie, une petite fleur s'élève comme pour nous consoler; mais, ainsi que tout ce qui croît sans soleil, elle ne se pare point de couleurs brillantes, et semble moins une réalité qu'un pâle reflet des trésors perdus.

La rose de Noël, c'est la fleur du souvenir; c'est un sourire au milieu des larmes, un signe de vie au milieu de

[1] Traduit du russe par Louis Léger.

la mort, image de ces joies fugitives qui traversent nos cœurs lorsque tout semble nous abandonner, et que notre horizon assombri ne laisse plus entrevoir pour le présent que tristesse, pour l'avenir que découragement.

Quelques mois après cette morne apparition de la rose de Noël, la nature semble s'agiter sous son linceul et vouloir sortir de son engourdissement; alors, elle nous envoie deux timides messagères, osant à peine s'aventurer au milieu des frimas. La violette et la primevère, prémices de l'année, fleurs de l'espérance, annoncent le retour du soleil, de la verdure, des fruits, en un mot tout le brillant cortége qui se déroule sous nos yeux, depuis les premières lueurs du printemps jusqu'aux derniers feux de l'automne.

Chaîne admirable de la création, que chaque jour prolonge, en s'ajoutant au jour précédent comme un nouvel anneau; succession heureuse des saisons aux saisons, qui nous apportent toutes leurs parts de jouissances plus ou moins nombreuses, plus ou moins senties, et surtout témoignage éclatant de la bonté divine, qui donne à chaque phase de la vie ses consolations!

CONNAISSEZ-VOUS CELA?

Un chimiste américain se présente un jour, avec une lettre de recommandation, au laboratoire du docteur Dalton, de Manchester. Le docteur, occupé en ce moment d'une opération importante, reçut assez froidement l'étranger, ne lui répondit que d'un air distrait, et à certain moment eut l'idée de jeter une formule sur un coin de papier qu'il présenta à l'Américain en lui disant :

— Connaissez-vous cela?

Le visiteur écrivit de son côté une formule relative à ses travaux personnels sur l'acide sulfurique, et la tendant à travers la table, dit aussi :

— Connaissez-vous cela?

L'Anglais lut, fut surpris, se dérida, questionna l'Américain, et la connaissance fut bientôt faite.

VOULEZ-VOUS ÊTRE AIMÉ?

SOYEZ AIMABLE.

Rien n'est plus vrai, et cependant peu de personnes comprennent cette vérité, ou plutôt peu de personnes la mettent en pratique. Là cependant est le vrai, l'unique moyen; ni votre fortune, ni vos talents, ni votre esprit, ni vos agréments personnels, ne vous feront aimer si vous n'y joignez les qualités du cœur.

Avec tout l'esprit imaginable, vous arriverez peut-être à vous faire admirer; mais si vous n'êtes pas bon, vous aurez dans les mains une arme redoutable qui vous fera bien des ennemis. Votre fortune même ne vous fera pas d'amis si vous ne répandez pas avec le véritable esprit de charité vos biens autour de vous, à ceux qui sont malheureux.

Avec les facultés les plus étendues, avec la plus belle instruction, vous ne serez point aimé, si vous ne savez la mettre au service de votre prochain, lui tendre une main secourable, lui donner un bon conseil ou un avis salutaire, qui le fasse profiter, lui pauvre et ignorant, de la science et des connaissances que la Providence vous a donné les moyens d'acquérir.

Ce qu'il faut pour être aimé... en un mot, pour être *aimable*, c'est d'aimer, d'aimer son prochain de tout son cœur, de lui vouloir du bien et de faire en toute occasion ce que nous pouvons pour lui être utile.

Ce qui rend aimable, c'est l'affection et tout son cortége de prévenances, d'attentions, de petits soins, que nous avons pour nos parents, pour nos amis.

Mais que notre amour pour notre prochain soit désintéressé; oublions-nous nous-mêmes, prodiguons notre affection; sans demander, sans exiger de retour, bornons-nous à le désirer; tenons plus à aimer qu'à être aimés : si notre instinct personnel se mettait en avant, si nous cherchions à primer dans l'affection des autres, des motifs si intéressés, loin de nous attirer l'affection que nous ambitionnons, nous feraient bientôt prendre en pitié.

Bannissons donc l'égoïsme de nos cœurs, entretenons-y la charité universelle, et nous serons heureux. Alors, entièrement occupés de ce but, nous ne nous occuperons plus de ce qu'on pense de nous; nous aimerons pour accomplir la loi de Dieu, pour mériter la récompense qu'il a promise à ses élus; et cet amour pour notre prochain sera notre plus belle récompense, notre plus grande consolation au milieu des peines de la vie. (1)

TOUT LA-BAS, TOUT LA-HAUT.

Heureux celui qui a gardé le souvenir de ce petit coin de terre qu'on appelle le sol natal! heureux l'absent qui se souvient de tout ce qu'abrite le toit, de tout ce que renferment les murs de la maison paternelle! ce sol, ce toit, ces murs, heureux qui les aime et qui les fait aimer! heureux qui les revoit ou qui, ne pouvant les revoir, sait du moins les décrire ou les peindre! Est-il besoin d'ajouter que l'auteur de *la Leçon de biniou* est un de ces heureux-là? Ses précédents ouvrages, *la Prière*, *la Fileuse*, *la Bourrée*, *la Barbière de Châtel-Guyon*, nous ont tous conduits dans sa chère Auvergne où il nous ramène aujourd'hui. Les néologues ont créé le mot *spécialiste* pour désigner, parmi les artistes, ceux qui consacrent exclusivement leur talent à l'une de ces mille subdivisions arbitraires des grandes divisions naturelles du domaine de l'art. *Spécialistes*, soit, ceux qui ont rencontré par hasard ou choisi par calcul le filon particulier qu'ils exploitent; quant à ceux dont la spécialité a pour raison d'être le culte des souvenirs et l'affection, il convient, je crois, de les appeler les *fidèles*. Ainsi, par exemple, si pour tous M. X... est un *spécialiste*, M. Berthon, enfant de l'Auvergne par son origine et peintre constant de l'Auvergne, est pour nous un *fidèle*.

Nous voici donc en Auvergne, dans le Cantal, à Murat, au point le plus élevé de la ville qui s'étage en montant vers le rocher que dominait autrefois le château fort de Bonnevie. Tout là-bas, tout là-haut, ce groupe de montagnes neigeuses, c'est le *Puy-Mary*, le *Col de Cabre*, le *Puy-Violent*, l'*Homme de Pierre*, et au-dessus d'eux tous, comme un géant au milieu de ses enfants qu'il surveille, le cône aigu du *Plomb du Cantal*.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la misère ni même la pauvreté, tant s'en faut, qui habite cette maisonnette ou, comme ils disent là-haut, cette cambuse du sommet de la ville. Vienne la fortune pour le montagnard du Cantal, elle ne change rien à la simplicité de ses mœurs. Ce n'est pas non plus la vétusté que nous montrent ces pierres désassociées et qui semblent près de s'écrouler. Elles sont solides à voir plusieurs générations, ces habitations construites, étayées et couvertes avec les coulées de lave que fournit partout, et pour ainsi dire à qui veut les prendre, le pays des volcans éteints.

— Sans doute, demandai-je, à l'exception des habitants positivement fixés à Murat, les autres ont, comme beau-

(1) *Traité du vrai mérite de l'homme.*

coup de leurs compatriotes du Cantal, l'habitude de l'émigration temporaire?

— En effet, eux aussi s'en vont là-bas pour revenir là-haut; mais l'industrie que, pour la plupart, ils exercent à Paris, diffère complétement de celles des autres émigrants de l'Auvergne; témoin le joueur de biniou ou de *chabrette*, comme on dit dans le vieux langage du pays.

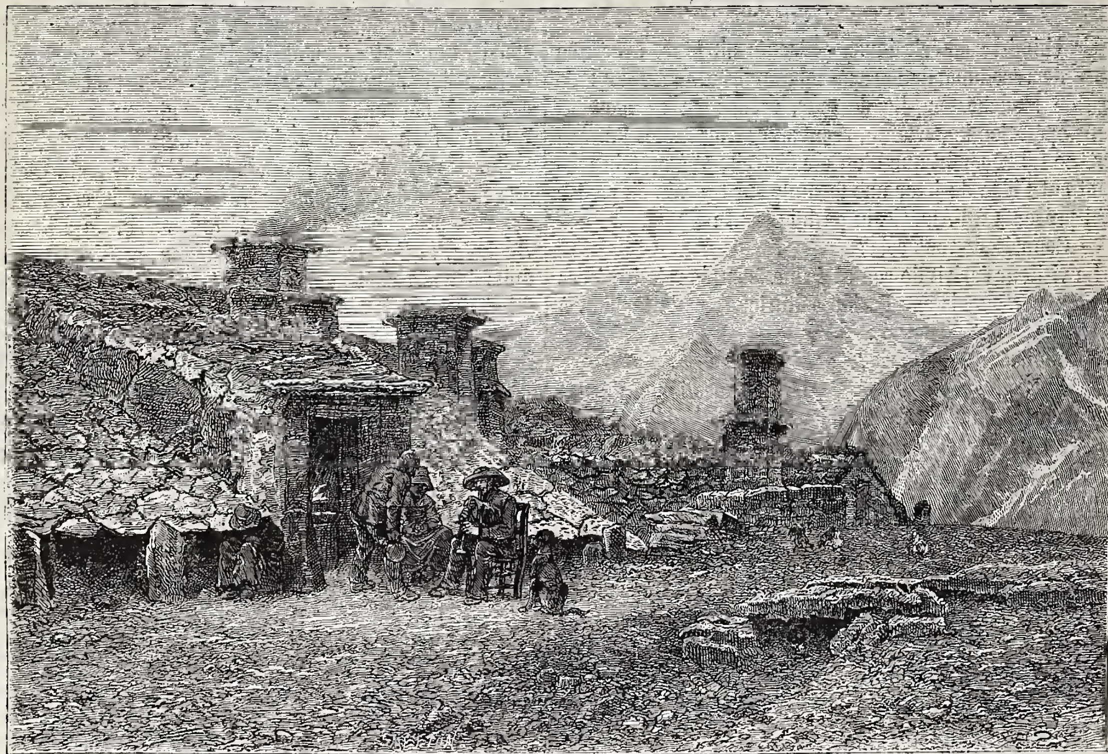
Celui-là, qui n'est pas une exception parmi les brocanteurs ses confrères, possède sinon le talent de l'artiste, du moins le flair subtil et le coup d'œil exact du connaisseur. Ses vêtements sont épais et sa démarche est pesante; mais qui le jugerait sur ces apparences commettrait certainement une lourde erreur.

Sous ce crâne chenu, que protége un chapeau à large envergure, loge un savoir d'expert en fait d'œuvres d'art qui plus d'une fois, dans les ventes publiques à Paris, a fait tomber aux plus basses enchères une toile que la ruse signalait hardiment comme un tableau de maître, et, par contre, fait monter à sa légitime valeur un chef-d'œuvre que l'inexpérience allait laisser adjuger à vil prix.

Interrogez ceux qui l'ont vu à l'œuvre, ils vous diront que quand le père Oudri, l'Auvergnat, vers qui tous les regards se dirigeaient, avait, en examinant un tableau, plissé sa lèvre supérieure d'une certaine façon, ou jeté au crieur de la vente un certain regard, l'opinion des assistants était fixée, et alors, ou bien les enchères s'élevaient avec fureur, ou bien le silence du mépris répondait seul aux vaines excitations du commissaire-priseur et de son aide.

Vingt années d'un commerce prospère lui ont permis de revenir au pays, le portefeuille bourré de bons billets et la bourse bien pleine. Il n'est pas revenu seul. Un vieux compatriote, Champfleur, le marchand de curiosités, son voisin de boutique à Paris, comme il est aussi son voisin dans la montagne, a repris en même temps que le père Oudri, et comme lui après fortune faite, le chemin de l'Auvergne.

Arrivés au bas de la ville, et mesurant par la pensée la longueur de la montée qu'ils ont à parcourir, les deux amis, en doute du pouvoir de leurs jarrets, se demandent s'ils ne feraient pas bien, puisque la fortune le leur permet, de s'arrêter au tiers du chemin et d'y acheter chacun une maison où ils feront descendre leur famille. Cependant ils continuent à monter. A moitié route, nouveau moment d'arrêt, nouveau projet d'installation au point où l'on vient de faire halte.



Salon de 1870; Peinture. — La Leçon de biniou, par M. Berthon. — Dessin de Yan' Dargent.

— Vous êtes donc à bout de vos forces, père Oudri?

— Moi, répond celui-ci, je me sens au contraire mieux dispos que lorsque nous étions au bas de la côte.

— Moi de même; je ne sais pas si c'est l'air de la montagne ou le plaisir du retour, mais je chanterais volontiers.

— Si j'avais là ma chabrette, je vous accompagnerais comme autrefois.

— Bon, autrefois est bien loin, et vous perdriez, je suppose, votre souffle à essayer de retrouver nos vieux airs sur votre instrument.

— Voulez-vous gager, reprend le père Oudri piqué au jeu, que je suis encore de force à faire danser le dimanche nos garçons et nos filles?

— Gager? ça dépend de la somme, dit le marchand de curiosités; tout le monde n'a pas, comme vous, le moyen de courir des risques.

— Gageons deux sous; est-ce trop? demande le richard.

— Allons, va pour deux sous, dit l'autre.

— Nous voilà arrivés, à demain l'épreuve.

Et chacun est rentré chez soi.

Le lendemain, le père Oudri, assis entre sa femme et son chien devant la porte de sa maisonnette, prouvait à son compère Champfleur qu'il n'avait pas oublié ses leçons de biniou.

COMMENT ON PAYE LA CARTE.



Salon de 1870; Peinture. — Comment on paye la carte, par M. Bacon. — Dessin de J. Lavée.

Ce moyen, pour l'artiste en voyage, de s'acquitter envers son hôte, n'est pas, à vrai dire, d'invention moderne : on le trouve çà et là consigné, même à propos de noms devenus fameux, dans l'histoire de la jeunesse des peintres; mais jamais ce moyen n'a été plus agréablement mis en lumière que dans le charmant tableau dû au fin et spirituel pinceau de M. Henri Bacon, l'auteur des *Braconniers* (Salon de 1868) et de *Où est maman?* (Salon de 1869).

Deux artistes, l'un voué à l'art sérieux, — il ne fait rien que sa cigarette, — l'autre enclin à la fantaisie plaisante, se sont arrêtés dans l'auberge d'un village où règne naturellement, avec le goût des mets épicés, du vin *qui gratte* et de la musique qui assourdit, celui des couleurs ultra-voyantes.

Nos deux amis ont eu *bon souper et bon gîte*, et ce matin encore, comme festin de l'adieu, car ils vont se remettre en route, on leur a servi un plantureux déjeuner. Le moment du départ est venu. La servante de l'auberge a livré à leurs méditations, en l'accompagnant d'un gracieux sourire, ce petit carré long de papier qu'on appelle indifféremment Carte à payer, Carte payante ou Addition, et dont le contenu, griffonnage et chiffres, se résume souvent en un sacrifice trop lourd pour une bourse trop légère.

Les amis se consultent. Ce total qui les inquiète n'aurait rien d'exorbitant pour des gens moins forcément ménagers ; en tout cas il faut payer: ce sont d'honnêtes garçons, ils payeront; mais comment solder un pareil *doit* sans faire à l'*avoir* une brèche qui les mette à la gêne pour le reste du voyage?

Tandis que l'artiste sérieux, assis devant les débris du déjeuner, attend philosophiquement une idée qui puisse concilier la nécessité de l'économie avec le devoir du consommateur à l'endroit de l'hôtelier, l'artiste facétieux s'est accoudé à la fenêtre de la salle à manger située au rez-de-chaussée. En cherchant un expédient honnête pour sortir d'embarras, il a levé les yeux vers le ciel; son regard s'arrête sur l'enseigne de l'auberge, indescriptible couche de peinture craquelée sous l'ardeur du soleil et dont les couleurs, détrempées et mélangées par les averses, ont ruisselé avec la pluie battante.

L'hôte est sur sa porte; il avise l'artiste et lui dit en soupirant :

— Vous regardez mon enseigne, une superbe pièce autrefois; mais elle a un peu souffert des injures du temps.

— Dites donc qu'elle fait peine à voir.

— Aussi, je cherche une occasion pour la remplacer.

— L'occasion est trouvée, riposte aussitôt l'artiste, saisissant, comme on dit, la balle au bond. Vous tenez la première maison du pays; donc, vous devez avoir la plus belle enseigne. Ce matin, au plaisir que vous avez pris à parcourir mon album et à examiner les esquisses qui sont dans mon portefeuille, j'ai bien vu que vous étiez connaisseur. Mon talent vous plaît, je le mets à votre disposition. Acceptez l'offre que je vous fais, et aujourd'hui même vous aurez une enseigne digne d'un chef de cuisine tel que vous.

— Hum! si cela ne devait pas me coûter trop cher! murmure le bonhomme tout à la fois flatté et tenté.

— La modestie de mes prétentions égalera la douceur

de vos prix; vous n'aurez qu'à écrire pour acquit sur notre carte, et nous serons quittes.

— Mais, observe l'aubergiste, vous êtes paysagiste, et c'est un lion que je voudrais.

— Précisément, c'est mon affaire... Le paysage comprend tout : les vallées, les plaines, les montagnes, les forêts et leurs habitants; or, le lion rentre nécessairement dans ma spécialité.

— Vous comprenez, ajoute le bonhomme, qu'un tableau qui ne serait bon qu'à mettre dans un salon ne pourrait pas me convenir. Il me faut quelque chose de riche en couleur, afin d'attirer les regards des passants.

— Mon lion flamboyant leur sautera aux yeux.

— Le lion flamboyant! répète l'aubergiste dont l'imagination prend feu au rayonnement d'un pareil titre, voilà désormais le nom que je veux qu'on lise sur mon enseigne.

— Ainsi, c'est marché conclu; dans deux heures ce sera tableau fait.

Selon le désir de l'hôte, c'est devant la porte de l'auberge qu'on place le siége et l'attirail du peintre : il travaillera *coram populo*, pour qu'il soit parlé de l'événement dans le pays.

L'artiste facétieux, la pipe entre les dents, s'est mis à l'œuvre. L'artiste sérieux, roulant sa cigarette, suit d'un regard encourageant la main habile que guide une imagination folle, et qui enlève à grand renfort d'effets inharmoniques de rouge et de jaune éclatants, la terrible figure du lion flamboyant.

Curieusement attentif, l'aubergiste, penché vers la toile audacieusement enluminée, frissonne de joie, électrisé à chaque coup de pinceau comme au choc de l'étincelle, par la dissonance des couleurs. La servante, émerveillée, néglige son service, et le maréchal ferrant voisin a quitté sa forge pour contempler l'artiste en travail de lion.

Il y a là aussi deux jeunes filles; elles se tiennent à distance, près de la margelle du puits; à l'oreille elles se demandent : « Que fait là ce jeune garçon? oserons-nous y aller voir? » La timidité les retient, mais la curiosité sera bientôt plus forte, et si, en ce moment, le tableau s'animait, elles seraient déjà devant l'enseigne qui va payer généreusement la carte des artistes voyageurs.

Beaucoup d'autres ont, ainsi que le peintre fantaisiste de M. Henri Bacon, acquitté la dette de l'hospitalité reçue; parmi ceux-là, nous ne mentionnerons ici que deux jeunes hommes et un enfant.

Après quinze jours joyeusement passés à Montmorency, chez le célèbre hôtelier Leduc, une société de jeunes gens se trouva fort embarrassée quand il s'agit de payer la grosse dépense qu'on avait faite sans s'être d'abord rendu compte du contenu de la bourse commune. Celle-ci mise à sec, le reliquat du compte était encore assez important pour effrayer les imprudents qui n'avaient d'autres garanties à offrir à leur créancier que la bonne volonté pour le présent et la confiance dans l'avenir.

La maison de cet aïeul des Leduc était, comme elle l'est encore, connue sous le nom de l'*hôtel du Cheval blanc;* mais le nom seulement se montrait écrit au-dessus de la porte; quant au cheval, pour le voir, il fallait le rêver.

Dans le nombre des jeunes débiteurs de Leduc se trouvaient deux artistes fort inconnus alors, mais qui ne devaient pas l'être toujours. Ils proposèrent à leur hôte de peindre pour lui une enseigne à deux faces qui frapperait également les yeux des passants, qu'ils vinssent soit du nord, soit du midi. C'est à cette proposition, acceptée par pure bienveillance, que le premier des Leduc de Montmorency dut plus tard sa grande popularité. Il est vrai que les deux peintres d'enseignes devinrent de grands peintres de portraits et d'histoire; l'un se nommait Isabey et l'autre Gérard.

Voici maintenant comment un tout jeune artiste paya par son talent sa dette de reconnaissance dans une maison hospitalière.

L'histoire est de 1714.

Un garçon de treize ans, parti de la Bassée en Artois, avec tout ce qu'il avait d'argent, pour venir à Paris, — un petit écu de trois livres, — arrivait le même soir à Douai sans avoir entamé sa pièce blanche.

Le chiffon de pain bis qu'il avait coupé à la miche du buffet paternel, et la bouteille d'eau qu'il avait emplie en s'arrêtant au bord de la Sourche, ne lui suffisaient pas pour attendre le déjeuner du lendemain, et, d'autre part, la nécessité de vivre économiquement ne lui permettait pas le luxe d'un souper à l'auberge dans une grande ville. Il demanda où était situé le couvent des Augustins, et aussitôt renseigné il s'y rendit. S'étant informé si un sien parent ne faisait pas partie de la communauté, il reçut une réponse affirmative. Bien accueilli par son parent qui le recommanda à l'intérêt du supérieur, et conduit au réfectoire par l'ordre de celui-ci, le voyageur adolescent, dès qu'il fut restauré, raconta son passé et ses espérances.

Il venait d'atteindre sa neuvième année quand son père, sculpteur en bois, cessa de lui donner des leçons de dessin et le mit en apprentissage chez un peintre en bâtiments, lui que la vocation poussait à peindre des tableaux! Bien qu'il lui fût défendu de se servir du crayon et de manier toute autre brosse que celle du badigeonneur, après la journée donnée aux travaux du métier il passait une partie de la nuit à crayonner et à peindre. Le dégoût de la peinture en bâtiment devenu invincible après quatre ans de lutte, le jeune artiste, cédant à sa vocation, s'était décidé à se mettre en route pour Paris, où, il en avait le pressentiment, les protecteurs ne lui manqueraient pas.

— Mais comment vivras-tu pendant la route?

— Je demanderai l'hospitalité, on me l'accordera, et comme remercîment je ferai le portrait de celui qui m'aura hébergé.

Et sur-le-champ, pour donner une preuve de son talent facile, il charbonna en quelques traits, sur le mur du réfectoire, la figure du bienveillant parent qui l'avait accueilli.

Neuf mois durant, les frères augustins l'hébergèrent. Quand il quitta leur couvent pour aller habiter une petite chambre qu'il avait louée dans la ville, son nom y faisait déjà grand bruit : on avait vu quelques-uns de ses portraits, et on lui en avait commandé tant d'autres, qu'avant l'an écoulé depuis son départ de la Bassée, il put envoyer à son père, le pauvre ouvrier, une somme de six cents livres, fruit de ses prèmières économies. La suite de portraits qu'il fit pour le couvent des Augustins prouve que Louis-Léopold Boilly, de qui nous venons de raconter l'enfance, savait à treize ans comment, même à défaut d'une bourse suffisamment garnie, l'artiste voyageur peut toujours payer la carte.

AVIS A UN VOLEUR.

TRADITION MORESQUE.

Les Mores ont toujours été détestés en Espagne, d'abord comme race conquérante et ensuite comme race conquise; cependant plusieurs débris poétiques de leurs traditions et de leurs maximes survivent dans la littérature populaire du pays : quelques-unes les montrent sous un jour favorable; d'autres témoignent de l'astuce et de la cruauté moresque; mais toutes sont curieuses.

Issy-Ben-Aram, l'un des anciens de sa tribu, était un

vénérable muletier bien connu dans toutes les villes du royaume de Grenade et renommé pour son intégrité. Un jour qu'il voyageait dans un sentier sauvage et désert de la Sierra Nevada [1], il entendit un cri douloureux. Le bon vieillard retourna aussitôt sur ses pas pour aider celui qui souffrait. Il trouva un jeune homme gisant au milieu d'une haie d'aloès épineux, et gémissant comme s'il allait mourir.

— Qu'as-tu? parle, mon fils, dit Issy-Ben-Aram.

— Je cheminais le long de la route, aussi plein de santé que vous-même, mon bon père, quand j'ai été assailli par six voleurs qui m'ont jeté en bas de ma mule, et, non contents de me dépouiller de tout ce que je possédais, m'ont roué de coups jusqu'à ce qu'ils m'aient cru mort; puis ils ont lancé mon corps au milieu de ce buisson piquant.

Issy-Ben-Aram lui fit boire de l'eau fraîche contenue dans sa *bota* [2], lui banda la tête avec partie de ses propres vêtements, le souleva de ses faibles bras et le mit sur sa mule, afin qu'il pût gagner au pas la ville la plus proche et s'y faire soigner.

Mais l'étranger ne fut pas plutôt bien en selle et affermi sur ses étriers, que, se redressant et donnant du talon dans les flancs de sa monture, il poussa un grand éclat de rire et partit au galop.

Issy-Ben-Aram, à qui chaque pierre de la route était aussi familière que les lignes de sa main droite, gravit la pente de la montagne, et se retrouva face à face avec l'étranger au tournant de la route.

— Arrête! lui cria-t-il.

La mule, qui aimait son maître, reconnut sa voix, et, malgré les coups et les efforts de l'étranger, elle refusa de faire un pas de plus.

— Ne crois pas, mon fils, que je vienne t'adresser des reproches, dit le vieillard. Si tu désires ma mule, reçois-la en don; tu ne chargeras pas ta conscience d'un vol à cause de moi.

— Merci, railla l'impudent étranger, il est bon de faire de nécessité vertu; mais je compte bien gagner la ville et y vendre au plus tôt cette brute.

— Garde-t'en bien, reprit le vieillard. La mule d'Issy-Ben-Aram est connue sur tous les marchés du royaume, et tous les hommes de notre tribu, en t'en voyant possesseur, croiront que tu m'as tué et voudront me venger. C'est pour cela que je suis venu : prends cet écrit qui prouve que je t'ai donné le cheval en pur don; ainsi il ne t'arrivera aucun mal. Je n'y mets qu'une condition : c'est que tu ne révéleras à personne ce qui s'est passé entre nous; car si la chose venait à se répandre, il pourrait arriver qu'un homme, entendant son frère en détresse crier à l'aide, se dit : « C'est un imposteur, qui me prendra ma mule comme on a pris celle d'Issy-Ben-Aram. » Et l'homme qui serait véritablement en danger périrait faute de secours.

UN CHIEN CÉLÈBRE
DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Un gentilhomme du Somersetshire écrivait, en 1608, au prince royal, ce curieux et authentique témoignage des rares qualités et étranges conduites de son chien, protestant qu'il n'avançait rien qui ne fût véridique et prouvé :

« Quoique je ne prétende pas déprécier les vertus du cheval d'Alexandre, je crois pouvoir lui comparer mon chien, sans humilier Bucéphale. S'il n'a pas porté sur son dos un grand prince, il a eu souvent les caresses et les bonnes paroles d'une grande princesse. J'ai raconté à Votre Altesse comment il faisait le service de messager entre ma maison de bain et le palais de Greenwich, remettant fidèlement à la cour tout ce qui lui avait été confié. Il revenait sain et sauf chez moi, à Kelstend, chargé des remercîments de la noblesse, à qui il avait plu de l'employer; et notre dame la reine n'a jamais ouï dire que ce messager eût trahi sa haute confiance par des indiscrétions et bavardages, comme tant d'autres l'ont fait en affaires plus graves; ni ne dois-je oublier de relater à son honneur comment, ayant été expédié une fois du bain à ma maison par mon domestique, avec deux flacons de vin de choix, et s'apercevant en route que la corde se dénouait, cet honnête commissionnaire eut la sagesse de cacher subtilement un des flacons parmi les joncs, et de prendre l'autre entre ses dents, jusqu'au logis, d'où il repartit pour chercher celui qu'il avait déposé en route, et le rapporta juste au moment du dîner. Si la chose semblait trop surprenante à Votre Altesse et qu'elle eût quelques doutes, nous avons pour nous le témoignage des gens qui travaillaient dans les champs et le virent à l'œuvre : ces mêmes gens vivent pour attester qu'ils eurent la tentation de jouer un tour au chien, et d'emmagasiner le vin dans leur estomac, mais ils s'abstinrent et assistèrent à tout le manége. Je n'ai pas besoin de dire quel chagrin j'eus de perdre ce précieux animal. Lors de mon voyage à Londres, des oisifs, qui se divertissaient à chasser des mallards dans un étang, l'attirèrent et le portèrent à l'ambassade d'Espagne, où, dans une heure de bonheur, après six semaines de recherches, je parvins à le retrouver; mais il s'était si bien insinué dans les bonnes grâces du *Don*, qu'il en était aussi aimé et aussi bienvenu que de moi : ni ne voulait-on me le rendre, sans égard à mes droits et priviléges, jusqu'à ce qu'en appelant à lui-même, je lui fis exécuter devant la noble assemblée tant de bons tours qu'il n'y eut plus moyen de nier que je fusse son maître. Entre autres choses, je l'envoyai à la salle à manger, avec ordre de me rapporter un faisan qu'il prit dans le plat, aux éclats de rire des assistants, qui redoublèrent lorsque je lui commandai d'aller le remettre sur la table et dans le même plat, ce qu'il fit. Sur quoi la compagnie reconnut mes droits, et nous rendit l'un à l'autre, au grand contentement de tous deux. Je pourrais en conter beaucoup plus long, mais *jubes renovare dolorem*. Je vais dire de quelle manière il mourut. Comme nous voyagions vers Bath, il sauta sur le cou de mon cheval, et sembla courtiser mon affection et mes caresses plus qu'il ne l'avait fait depuis longtemps, et comme je le grondais de retarder ainsi ma marche, il me regarda d'une façon si tendre que je ne pus me défendre de le flatter de la main. Mais, hélas! il rampa tout à coup sous un fourré d'épines, et y mourut peu après. . . . .

» Qu'Ulysse loue son chien Argus, et Tobie le chien qui le conduisait, dont l'histoire sainte n'a pas conservé le nom, je maintiens que mon Bungey ne leur cédait en rien, et même l'emportait sur eux en loyauté, en présence d'esprit, en faits et gestes merveilleux, sans parler des lettres portées par lui à Londres et à Greenwich, pendant plus d'une centaine de milles.

» Comme je ne doute pas que Votre Altesse n'aime mon chien, sinon moi, j'ai cru pouvoir m'étendre sur ses mérites, et même avancer que de tous les chiens qui hantent la cour de votre auguste père aucun n'eut plus d'amour, plus de désir de plaire, et moins de salaire pour ses services que celui dont je parle; car, véritablement, un os eût contenté mon serviteur, là où d'autres attendent de plus

[1] La Scie Neigeuse. *Sierra* est le nom générique des montagnes en Espagne, à cause de leurs crêtes dentelées.

[2] Petite bouteille de cuir suspendue à la selle.

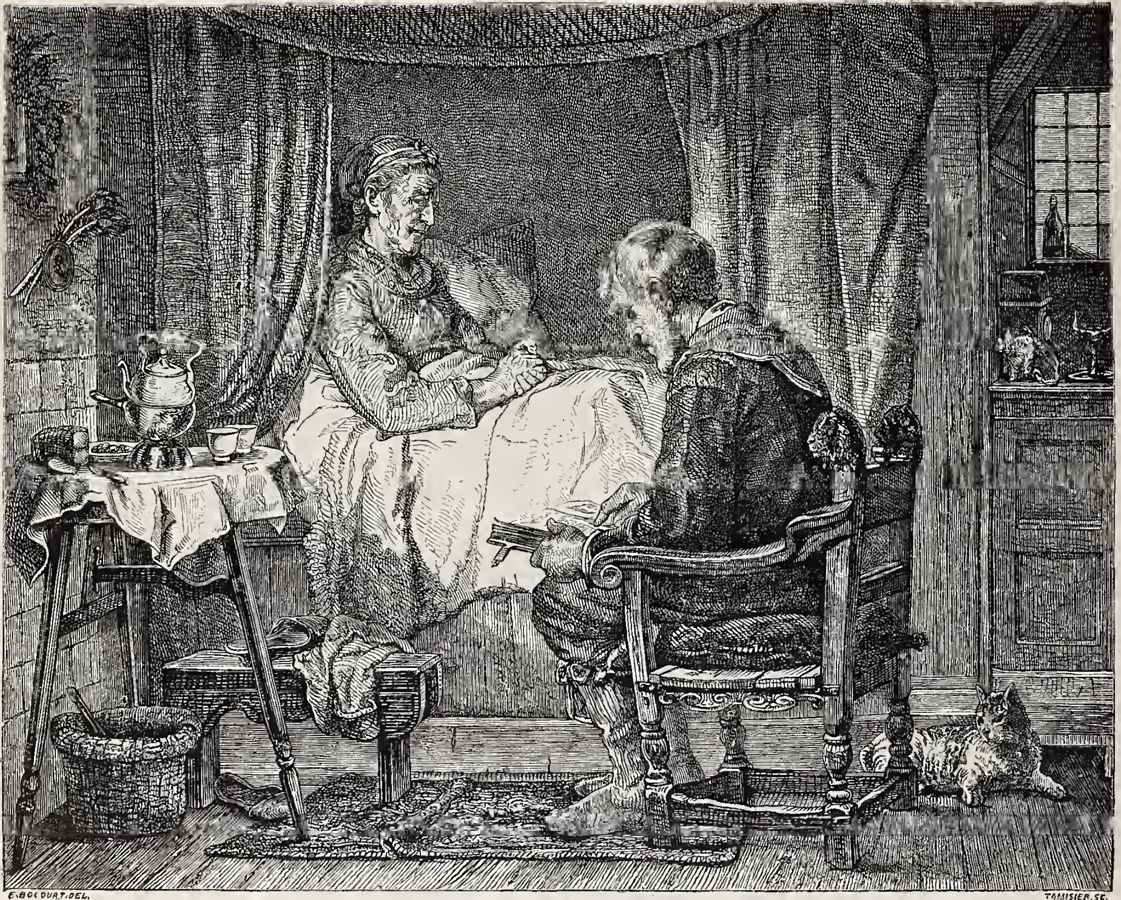
hautes récompenses, et en font un *os* de discorde et de contention.

» Je reste de Votre Altesse l'ami, John Harrington,

» Prêt à tout service qu'il lui plaira ordonner. »

AVANT LE SOMMEIL.

Le soir est venu, la journée est terminée. Depuis le matin, l'homme s'est livré à son dur labeur, car il n'a que ses bras pour subvenir aux besoins du pauvre ménage. La femme, de son côté, s'est occupée sans relâche des soins de l'intérieur. A ces lourdes tâches les années ont ajouté leur fardeau, non-seulement la faiblesse, mais encore les soucis, les chagrins inévitables. Voici enfin le moment du sommeil, le moment bienfaisant et souhaité du repos, de l'oubli. Pourtant les deux époux ne s'empressent pas de s'endormir; un autre devoir, volontaire celui-là, et à leurs yeux sacré, leur reste à accomplir. Tandis que sa femme, qui s'est mise la première au lit, écoute assise, les mains jointes, le mari s'est installé auprès d'elle, il a posé sur ses genoux un gros livre, le seul qu'ils possèdent, la Bible, et il en lit des passages à haute voix. Les mots de Dieu, de sainteté, de repentir, de pardon, d'espérance, retentissent dans le silence de la petite chambre; une expression de pieux recueillement se peint sur ces rudes visages, flétris par les fatigues et les épreuves, et les empreint d'une noblesse inattendue. Par cette heure quotidienne de méditation et de prière, les pauvres gens échappent aux réalités qui les oppriment; ils pénètrent dans le



Au soir, tableau par V.-R. Jordan. — Dessin de Bocourt.

domaine de l'idéal; ils possèdent, à l'égal des esprits les plus cultivés, des intelligences les plus hautes, ce qui fait le privilége de l'homme, le signe distinctif et glorieux de notre race : la contemplation de l'invisible, l'aspiration au bien et au bonheur infinis.

ERRATA.

Tome XXXVII (1869).

Page 164, colonne 2. — Le timbalier des gendarmes du roi en 1724 n'avait pas de rayures bleues sur sa casaque de drap d'or; les rayures des parements étaient noires; les plumes de son chapeau étaient blanches seulement. — Le timbalier de Villeroy avait la casaque jaune à liséré vert et galons d'or, sans raies roses, comme nous l'avons dit à tort.

Page 165. — Une fausse indication a fait attribuer au timbalier du régiment de Villeroy le nom de timbalier du régiment du colonel général, et réciproquement.

Page 284, colonne 2, ligne 10 en remontant. — *Au lieu de :* elle est inclinée à 45 degrés; *lisez :* elle est inclinée à 85 degrés environ.

Page 367, colonne 1. — Entre les lignes 7 et 8, *ajoutez :*

Un inspecteur des ponts et chaussées, M. Darcy, estimait que l'emploi de l'asphalte pour les chaussées diminuait de moitié les frais d'entretien et de renouvellement des chevaux et voitures.

Page 394, colonne 1, lignes 33, 36 et 43. — *Au lieu de :* rue de Lenôtre; *lisez :* rue de Crosne.

Page 309, colonne 1, ligne 12 en remontant. — *Au lieu de :* Koutaines; *lisez :* Fontaine.

Page 366, colonne 2, ligne 2. — *Au lieu de :* M. Brissot; *lisez :* M. Brisset.

Tome XXXVIII (1870).

Page 162, colonne 1, ligne 8. — *Au lieu de :* Menard; *lisez :* Menand.

Page 222, colonne 1, ligne 27 en remontant. — *Au lieu de :* un animal bizarre; *lisez :* un être bizarre.

Page 222, colonne 2, ligne 21. — *Au lieu de :* vu qu'il nous était apparu; *lisez :* car il nous était apparu.

Page 223, colonne 1, ligne 8. — *Au lieu de :* dans ce genre; *lisez ;* en ce genre.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye (l') de la Victoire, 161.
Agriculteurs de France (Société des), 318.
Aiguilleur (l'), 156.
A la constellation de la Grande-Ourse, 71.
Alciphron (lettres d'), 34.
Alfarabi, 386.
Alger (Rue du Diable à), 385.
Alameda (l') à Santiago, 25.
Amis (les) de la richesse, 169.
Amok, 143.
Ancienne armure chinoise ou japonaise, 393.
Ang-Kor-Vat (Indo-Chine), 324.
Animaux gigantesques de la mer, 159.
Apis (Tombeau d'un bœuf), 321.
A propos des Dardanelles, 228.
A quoi doit servir la lecture, 167
Aranjuez, 129.
Arbre (l') et le Puits de la Vierge, 356.
Argent (l'), 223
Argenterie (une Pièce d') romaine, 128.
Argot et patois, 19.
Argument en faveur de l'immortalité, 342.
Aristide, 1.
Armée (l') chinoise, 393.
Art (de l') dans l'industrie, 286.
Atelier (un) au dix-huitième siècle, 124.
Atelier portatif d'un ouvrier en métaux chinois, 312.
Atellanes (Personnages des), 88.
Attendez-moi sous l'orme (Origine du dicton), 74.
Aulnoy (Mme d'), 66.
Au sommet, 65.
Avant le sommeil, 408.
Aventure de Robert Perceval, 74.
Aventures d'une jeune fille de Mortow, 172.
Avis à un voleur, 406.
Azincourt (le Cimetière d'), 90.

Baba-Iaga, 335.
Bahuts (les), 231.
Bain (le) de la Sultane, 350.
Baram et Copher, ou l'Idée de Dieu, 243.
Barbue (la) et le turbot, 81.
Bavardage et conscience troublée, 295.
Bérénice (Médaille de), 48.
Bernay (Eure), 31
Besançon (Sigillographie de), 259.
Bétel (le), 24.
Bien parler, 119.
Blanche-Neige, 401.
Bonhomme (le) de Fatouville, 378.
Bonnes études, 87.
Bouteille (une) de champagne, 361.
Boutique et arrière-boutique à Paris, 148.
Brankovitch (Georges), 372.
Breslau (Prusse), 113.
Burgos (Cathédrale de), 92.

Cachet de lettre du quinzième siècle, 56.
Cadix (de) à Nijni-Novgorod, 370.
Café (le) chez les Soumal, 190.
Caisse des retraites, 382.
Calomel (le), 104, 358.
Caméléon (Préjugés sur le), 250.
Campanella (Anecdote sur), 31.
Cano (Alonso), 353.
Carew (Croix de) dans le Pembrokeshire, 72.
Cartes statistiques de l'instruction primaire en France, 268.
Caryota (le) des Indes, 51.
Catéchisme moral de Kant, 394.
Cathédrale de Burgos, 92.
— du Puy, 41.
Caviar (le) blanc, 167.
Ceintures de sauvetage, 276.
Ce que gagnait un maître d'école en province, il y a moins de cent ans, 159.
Ce que les Chinois pensent de nous, 251.
Cercueil en pierre à Heysham, 16.
Cérémonie (une) du culte juif, 249.
— (la) du Nakhr, dans le Sahara, 207.
Cerf chinois (*Elaphurus Davidianus*), 369.
Cervantes (Maison où fut emprisonné), 327.
Chaire à Notre-Dame de Paris, 205.
Chandelier (un) chinois, 192.
Charité matérielle et charité morale, 162.
Charlatans à Londres en 1665, 160.
Chanson du mois de mai, 150
Chasses curieuses de l'antiquité, 112.
Chasseur (le) d'insectes, 119, 168, 199, 231, 263, 295, 336.
Château de Fénelon (Dordogne), 68.
— de Montmélas Saint-Sorlin, 284.
Chauffe-vin, 391.
Chemin (le) direct, 46, 54, 62.
Chemins de fer (Premiers) en France, 203.
Cheval (le) prodige, 214.
Chien (un) célèbre du dix-septième siècle, 407.
Chilte (le) ou Pasatiempo, 47.
Chimie (la) sans laboratoire; voy. les Tables des années précédentes (suite), 35, 103, 151, 224.
Christ (le) de la cathédrale de Léon, 379.
Cimetière (le) d'Azincourt, 90.
Cinq opinions, 229.
Coffret arabe (un), 4.
Colibri (le), 183.
Colonnes (les) de la Maison-Carrée, 335.
— (les) de San-Lorenzo, à Milan, 233.
Comment il faut lire, 22.
— on paye la carte, 405.
— on sombre, 358.
Connaissez-vous cela? 403.
Conscrits malins et chevaux ombrageux, 357.
Conseils pour la construction des radeaux, 27.
— sur l'art d'improviser, 142.
Conservation des vins, 139.
Cosmographe (le) Ouvière, 303.
Costumes de personnages de Shakspeare, 19.
Couleurs et teintures dans l'antiquité, 30, 86.
Coupe à sacrifices des empereurs chinois, 116.
Couvert de table du seizième et du dix-septième siècle, 57.
Crapauds (Préjugés sur les), 307.
Crespel-Delisse, 54.
Crime, ignorance et misère, 58.
Croix de Carew, dans le Pembrokeshire, 72.
Croquis par Philippe Lebas, 188.
Cuisine (Petite) populaire, 61.
Cuivre (le), 36.
Culte juif (Cérémonie du), 249.

Dardanelles (A propos des), 228.
Déception de l'astronome Legentil, 279.
Defoe au pilori, 305.
De l'air frais! 294.
Dentellières de Dieppe, 51.
Dernière (la) fleur de l'année, 402.
Dernières années de Louis XI, 83.
Dessus (le) et le dessous, 383.
Détails sur les premiers théâtres anglais, 247.
Deux petits métiers d'autrefois, 363.
Dieu nous tient compte du moindre effort, 15.
Dignité de l'enseignement chez les Turcs, 102.
— suspendue à un fil, 234.
Dinan (Côtes-du-Nord), 124.
Dîner (le) du dimanche, 252, 262, 270, 274, 282, 302, 310, 315.
Divertissement (un) de Louis XI, 85.
Don Quichotte (une Édition du), 327.
Douleur (la), 247.

Eady (Simon), 363.
École (une), 337.
— des dentellières de Dieppe, 51.
Écoles de nègres aux États-Unis, 162.
Écolier (l') aux ailes de Mercure, 185.
Économie domestique: Construction d'une maison de campagne, 234, 350, 358.
— Petite cuisine populaire, 64.
Égouts de Paris, 257.
Elaphurus (l') *Davidianus*, 369.
Éléphant (l') et le tailleur, 126.
El Moro Santon, 374.
Élocution, 27.
Embarquement du coton à Savannah, 144.
En passant à Monetier, 210.
Épinochette (l') et son nid, 240.
Épisode de voyage en Bavière, 89, 100.
Escalier de la Psallette, à Nantes, 299.
Espaces du globe inconnus, 71.
Essence (l') de roses, 350.
Estampe (une) du dix-septième siècle, 256.
Étain (l'), 152.
Étrange (une) cargaison, 219.
Être utile aux autres, 271.
Eucratide (l') d'or du Cabinet des médailles, 343.
Eustache (Couteaux d'), 58.
Évasions de John Sheppard, 139.

Fables arabes, 70.
— littéraires de Thomas Yriarte, 233.
Fabrication des sabots, 280.
Faire le bien, 307.
Fantaisie (une) de Reynolds, 377.
Fatouville (le Bonhomme de), 378.
Fête (la) de la grand'maman, 177.
Fière humilité, 341.
Figures en cire d'Alfonse Lombardi, 54.
Filature et fabrique de tissus du Pacific-Mills, 80.
Flavigny (Côte-d'Or), 297.
Flaxman, 196.
Flétan (le), 135.
Flotteur (un), 80.
Fontaine dans les jardins d'Aranjuez, 129.
Fournier (le) et son nid, 121.
Fusely, 195.

Globe (le), théâtre de Shakspeare, 248.
Guenon (une) et son enfant, 182.
Guignol et son théâtre, 345.
Guerrier lipan, 281.

Hachoir à bétel, 24.
Halligues (les) ou îlots d'herbes, 63, 70.
Helgoland, 173.
Heureux comme un riche, 190.
Hiérarchie sociale, 30.
Histoire d'un ballon, 210, 251, 291, 331, 366, 375, 395.
Homme (l') à la lanterne magique, 364.
Hommes (les) libres de Savoie, 196.
— (des) utiles, 150.
Hôtel de ville de Breslau, 113.
Huiles de pétrole, aux États-Unis, 388.
Hygiène morale, 267.

Ici et par delà, 190.
Idée (l') fixe de Cadmium, 222, 226, 246.
Ignorance (l') est un état de minorité, 135.
Il y a cinquante ans, 3, 22, 107, 382.
Impossible, 252.
Improviser (Conseils sur l'art d'), 142.
Ilots d'herbes, 63, 70.
Indiens (les) Mandans, 76.
Indigence (de l') volontaire, 148.
Infiniment petits, 252.
Inigo Jones, 19.
Inscriptions et enseignes de Rouen, 230.
Instruction, 122.
— pour nager au secours d'une personne en danger, 399.
Ispahan, 60.

Jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique), 313.
Jardins (les) d'Aranjuez, 129.
Jeanne Darc (Tour de), à Rouen, 94.
Jeune (le) poëte, 97.
Jeunes filles, 214.
Joseph, 105.
Jouets: Animaux faits au tour, 8.

Kant (Catéchisme moral de), 394.
Kensington (Musée de), 217.
Kermesse (la) des enfants, à Amsterdam, 33.
Kerouec le laboureur, 122.
Khan (le) de la Horde d'or, 38.
Kiyafate-el-Aatar, 318.

Laboratoire de chimie de l'École normale, 348.
Labourage à vapeur, 318.
Lampe persane, 176.
Langage (le) des animaux, 339.
Lebas (Croquis par Philippe), 188.
Leçon (la) de biniou, 404.
Lecture (de la) rapide, 130.
Légende indienne, 37.
Légendes arabes de Tlemcen, 166.
Legentil (Déception de l'astronome), 279.
Lettres rustiques d'Alciphron, 34.
Liberté des professions, 190.
Lipans (les), 281.
Lit (le) de poupée, 386.
Livres et aliments, 107.
Lombardi (Figures en cire d'Alfonso), 54.
Longfellow (la Vie d'après), 378.
Louis XI (Dernières années de), 83.
Lucas de Leyde, 117.

Maccus, 88.
Macropode (le) vénuste, 340.
Maison (la) de Medrano, où fut emprisonné Cervantes, 327.
Malédiction (la) d'un proscrit, 102.
Malice (une) de philosophe, 327.
Mandans (Indiens), 75.
Marchand (le) de billets de loterie, 363.
Masques de cour, 319.
Matelas flottant, 278.
Maximes d'hygiène pratique, 7.
Médaille d'or d'Eucratide, 343.
Médailles de Bérénice, de Mithridate, de Prusias Ier, 48.
Memphis (Tombeau d'un bœuf Apis à), 321.
Mercure (le), 103.
Mesure de la distance du Soleil à la Terre, 342.
Métiers (Deux) d'autrefois, 363.
Mickiewicz, 193.
Minaret (le) de Mansoura, 166.
Mines de rubis et de lapis-lazuli, 130.
Mirabeau, 225.
Mithridate (Médaille de), 48.
Monnaies des Bretons, 71.
Montmélas Saint-Sorlin (Château de), 284.
Morlaix, 137.
Morue (la) rouge, 19.
Moulin (un) en Alsace, 153.
Mousse d'ornementation, 312.
Moyen de faire cuire et rôtir la viande au soleil, 180.
Muraille d'une ville chinoise, 352.
Muse (Prix du) à la renaissance, 59.
Musée (le) de Kensington, 217.

Nakhr (Cérémonie du) dans le Sahara, 207
Naufrage (le) du *Saint-Géran*, 106.
Nicole (Petits traités de); voy. les Tables des années précédentes, 22.
Nidification des hirondelles, 301.
Noces (les) de campagne, 220.
Nollekins, 194.
Northcote, 195.
Noyer greffé, 358.

Oisiveté, 287.
Oui et non, 115.
Or (l'), 223.
Origine d'un dicton populaire, 74.
Ostracisme (l'), 2.

Pacific-Mills (Fabrique de tissus de), 80.
Pagode des trois déesses sœurs, 45.
Parler aux yeux, 202.
Pasatiempo (le Chilte ou), 48.
Passage de la Forêt-Noire, 287.
Passage de Vénus sur le Soleil, 342, 398.
Patois du nord de la France, 16, 111.
Pauvre (le) du cimetière Saint-Gilles, 363.
Pauvre petite feuille, 178.
Pêcheur (le) naturaliste, 240, 271, 340.
Pensée arabe, 378.
Pensées. — Amyot, 378. Blanchecotte (Mme), 298, 335. Boucher (H.), 54, 82, 214, 234, 350. Browning (Élisabeth), 27, 66. Diderot, 172. Gasparin (A. de), 159, 190, 358. Giusti, 137, 207, 263. Jacquemont (V.), 150. La Bruyère, 282. Laplace (le Président), 271. Leibniz, 252. Lemoine (Albert), 119, 252. Levallois (J.), 342. Nicole, 266. Petit-Senn, 138. Poussin, 335. Saint-Évremond, 342. Sénèque, 22, 90. Siljestrœm, 122. Sydney Smith, 167, 223, 303. Tœpffer, 176. Vauban, 48. Vauvenargues, 74. Waddington (Ch.), 307.
Perroquet (le) de Maurice de Nassau, 115
Personnages des atellanes, 88.
Petite (la) Madeleine, 158, 163, 170.
Petitot, statuaire, 108.
Petits (les) efforts, 228.
Pétrole (Huiles de) aux États-Unis, 388.
Peur du corps, mais courage du cœur, 374.
Phénomènes astronomiques de 1870, 12.
Phylloxera vastatrix, 39, 127.
Picot, 243.
Pièce (une) d'argenterie romaine, 128.
Pierres tombales, 172, 288.
Pigeonniers près d'Ispahan, 61.
Platanes (les) de Cannosa (Dalmatie), 164.
Plomb (le), 35.
Poisson (le) de paradis, 340.
Poissons couveurs, 240, 271.
Porte (la) de Saverne, à Strasbourg, 196.
Portrait d'Alonso Cano par Velasquez, 353.
Pouchet (Ézéchias), 114.
Pounds (John), 9.
Préjugés des anciens sur quelques animaux, 218, 250, 307.
Première apparition des Français aux Indes orientales, en 1527, 126.
Premiers chemins de fer en France, 202.
Premiers théâtres anglais, 247.
Prison Mamertine, à Rome, 384.
Prix du muse à la renaissance, 59.
Promenades d'un Rouennais, 43, 93, 114, 149, 174, 230.
Promontoire flottant, 100.
Pronostic de pluie, 327.
Propreté hollandaise, 88.
Proverbes juifs, 366, 398.
Prusias Ier (Médaille de), 48.
Psallette (Escalier de la), à Nantes, 399.
Puceron (le) des racines de la vigne, 39.
Puits (le) de la Vierge, 357.
Puy (Cathédrale du), 41.

Quatre lacunes géographiques, 51.
Quatre-vingt-quinze orphelines, 219.
Qu'une louange vaut mieux qu'un coup de balai, 73.

Radeaux (Conseils pour la construction des), 27.
Raphia (le) de Madagascar, 51.
Ratel (le), 397.
Rayons solaires pris au piége, 130.
Rembrandt (Portrait par), 17.
Repos sur les montagnes du Tyrol, 201.
Rêve (le) de Westburn, 75.
Reynolds (Peintures de), 97, 185, 377.
Richesse et Pauvreté, 92.
Robinson (le) du désert, 329, 338, 347.
Roitelet (le) à moustaches, 329.
Roman (un) égyptien, 39.
Routier (le) de Jean de Castro, 370.
Rue (la) du Diable, à Alger, 385.
Ruines d'Ang-Kor-Vat (Indo-Chine), 324.
Ruse (la) de la vieille Aïcha, 167.

Sabots (Fabrication des), 280.
Sacs (les) à papier de la chapelle Saint-Yves, 206.
Saint-Ambroise (Sculptures de l'église), à Milan, 307.
Saint-Géran (Naufrage du), 106.
Salamandre (Préjugés sur la), 218.
San-Pietro in Carcere, à Rome, 384.
Santiago (Chili), 25.
Sarasin (François), 49.
Saturne en 1869, 131.
Sauvetage (Moyens de), 27, 276.
Sceaux de la commune de Besançon, 259.
Scènes du passé allemand, 179.
Sculptures de l'église Saint-Ambroise, à Milan, 307.
Seau (le) enlevé, de Tassoni, 273.
Se connaître soi-même, 370.
Semaine (une) de travail à Birmingham, 202.
Senndouk (le), 147.
Se préparer à la vieillesse, 138.
Sérapéum de Memphis (Tombeau d'un Apis dans le), 321.
Serrements de mains, 127.
Sforza (Jacques Attendolo), 265.
Shakspeare (Costumes de personnages de), 19.
— (le Globe, théâtre de), 248.
Sheppard (John), 139.
Si et *fa*, 130.
Sigillographie de la commune de Besançon, 259.
Signature d'Olivier Cromwell, 216.
Signatures de Henri VII et de Henri VIII, rois d'Angleterre, 216.
Signes du temps, 298.
Si les animaux raisonnent, 342.
Sinistres de mer, 278.
Société des agriculteurs de France, 318.
Socle en ébène sculpté, 341.
Souricière (la), tableau de Reynolds, 377.
Souvenir (un) de 1812, 6, 10, 18, 26.
Souvenir (un) des Géorgiques en Sicile, 121.
Souvenirs de la vieillesse de quelques artistes anglais, 194.
Sucre de betterave (Propagation du), 54.
Suez au seizième siècle, 370.
Superstitions chinoises : les trois déesses sœurs, 44.
Sur la mort du professeur Richmann, 191.
Style (du), 172

Table funéraire à Hartlepool, 172.
Taormina (Sicile), 313.
Tavernes et hôtelleries de Rouen au seizième siècle, 43.
Teintures en usage dans l'antiquité, 30, 86.
Temple de la Sibylle, à Tivoli, 145.
Temple (le) grec, 390.
Théâtre (le) de Guignol, 345.
— de Taormina (Sicile), 316.
Théâtres (Premiers) anglais, 247.
Théorie mimique par Engel, 95.
Timmermann (Pierre), 63.
Tivoli, 145.
Tombeau d'un bœuf Apis, 321.
Tonneau flotteur du capitaine Pignon-Blanc, 81.
Tour de Jeanne-Darc, à Rouen, 94.
Tour (le) du monde en trois mois, 108.
Tous nos pas sont comptés, 203.
Tout là-bas, tout là-haut, 403.
Trait (un) de Turenne, 378.
Transformation prétendue de l'avoine en orge, 66.
Trois aveugles, 65.
Trois (les) déesses sœurs, 44.
Trois (les) rats et les trois œufs, 189.
Turbot (le) et la barbue, 81.
Turenne (un Trait de), 378.

Une drachme de langue, 147, 154.
Une grosse affaire, 289.
Une journée à Tivoli, 145.
Une sainte épaule de mouton, 176.
Un illustre forgeron, 143.
Un petit acte de sorcier, 363.
Usage (de l') du temps, 22.
Utilité de la douleur, 263.

Vanière et son plan d'études, 59.
Vase en jade chinois, 116.
Velasquez (Portrait d'Alonso Cano par), 353.
Veuve (la) du pasteur, 78, 82, 90, 98, 106, 117.
Viaduc de Dinan (Côtes-du-Nord), 241.
Viaduc de Morlaix, 137.
Vice (le), 159.
Victimes (les) des batailles, 250.
Vie (la) d'après Longfellow, 378.
Vie honnête et inconduite, 399.
Vieux (le) marché, à Rouen, 93.
Vigne (Puceron des racines de la), 39.
Vie de la plante, 286.
Visite aux égouts de Paris, 257.
Visscher (Corneille), 209.
Vitesse des vagues, 80.
Voleur (un) fidèle, 151.
Voulez-vous être aimé? Soyez aimable, 403.
Voyage chez les Finnois de la Norvége méridionale, 186, 197, 203.
Voyage imaginaire de Humphry Davy dans les planètes, 154, 173.

Ware (Poésie de H.), 71.
West, 197.

Zinc (le), 151.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE, INDUSTRIE.

Aiguilleur (l'), 156. Atelier portatif d'un ouvrier en métaux chinois, 312. Caviar (le) blanc, 167. Chauffage des vins, 391. Comment se propagea le sucre de betterave, 54. Couleurs et teintures dans l'antiquité, 30, 86. Cuisine (Petite) populaire, 64. École des dentellières de Dieppe, 51. Économie domestique : Construction d'une maison de campagne, 234, 352, 358. Embarquement du coton à Savannah, 144. Fabrication des sabots, 280. Filature et fabrique de tissus du Pacific-Mills, 80. Huiles (les) de pétrole aux États-unis, 388. Industrie et ouvriers d'Ispahan, 60. Jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique), 313. Liberté des professions, 190. Moyen de faire cuire et rôtir la viande au soleil, 180. Mousse d'ornementation, 312. Premiers chemins de fer en France, 203. Société des agriculteurs de France; labourage à vapeur, 318. Transformation prétendue de l'avoine en orge, 66. Une semaine de travail à Birmingham, 202. Visite aux égouts de Paris, 257.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE, SIGILLOGRAPHIE.

Ancienne armure chinoise du Musée de Madrid, 393. Argenterie romaine, 128. Cachet de lettre du quinzième siècle, 56. Cathédrale de Burgos, 92. Cathédrale (la) du Puy, 41. Cercueil en pierre à Heysham, 16. Christ (le) de la cathédrale de Léon, 379. Colonnes de San-Lorenzo, à Milan, 233. Croix de Carew, dans le Pembrokeshire, 72. Escalier de la Psallette, à Nantes, 299. Encratide (l') d'or du Cabinet des médailles, 343. Hachoir à bétel, au Musée de Cluny, 24. Médailles de Berénice, de Mithridate, de Prusias Ier, 48. Monnaie des Bretons, 70. Pierres tombales des douzième et quatorzième siècles, en Angleterre, 288, 368. Porte du val, à Flavigny, 297. Ruines d'Ang-Kor-Vat, 324. Ruines du théâtre de Taormina (Sicile), 317. Sigillographie de la commune de Besançon, 259. Sculptures de Saint-Ambroise, à Milan, 307. Table funéraire, à Hartlepool, 172. Tombeau d'un bœuf Apis, 321.

ARCHITECTURE.

Cathédrale (la) du Puy, 41. Chapiteaux et chaire de l'église Saint-Ambroise, à Milan, 307. Château de Fénelon (Dordogne), 68. Château de Montmélas, 284. Colonnes (les) des ordres dorique et ionique, 335. Colonnes (les) de San-Lorenzo, à Milan, 233. Escalier de la Psallette, à Nantes, 299. Fontaine de Narcisse, à Aranjuez, 129. Hôtel de ville de Breslau, 113. Murailles d'une ville chinoise, 352. Musée (le) de Kensington, à Londres, 217. Nouvelle chaire à Notre-Dame de Paris, 205. Pigeonniers près d'Ispahan, 61. Porte (la) de Saverne, à Strasbourg, 196. Ruines à Ang-Kor-Vat (Indo-Chine), 324. Ruines du théâtre de Taormina (Sicile), 317. Temple (le) grec, 390. Tombeau d'un bœuf Apis, 321. Viaduc (le) de Dinan (Côtes-du-Nord), 241. Viaduc (le) de Morlaix, 137.

BIOGRAPHIE.

Aulnoy (Mme d'), 66. Brankowitch (Georges), 372. Campanella (Anecdote sur), 31. Cano (Alonso), 353. Crespel-Delisse, propagateur du sucre de betterave, 54. Defoe (Daniel), 305. Dernières années de Louis XI, 83. Eady (Simon), 363. Eucratide, 344. Inigo Jones, 19. Lebas (Philippe), 188. Lucas de Leyde, 117. Mickiewicz, 193. Mirabeau, 225. Petitot, statuaire, 108. Picot, 243. Ponchet (Ézéchias), 114. Pounds (John), 9. Richmann (Sur la mort du professeur), 191. Sarasin (François), 49. Sforza (Jacques Attendolo), 265. Sheppard (John), 139. Souvenirs de la vieillesse de quelques artistes anglais : Nollekins, Northcote, Fusely, Flaxman, West, 195. Tassoni, 273. Trois aveugles : Augustin Thierry, Prescott, Szajnoha, 65. Timmermann (Pierre), 63. Turenne (un Trait de), 378. Un illustre forgeron (Pierre le Grand), 143. Vanière et son plan d'études, 59. Visscher (Corneille), 209. Yriarte (Thomas), 233.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Abbaye (l') de la Victoire, près de Senlis, 161. Amok, 143. Arbre (l') et le Puits de la Vierge (Égypte), 356. Bernay (Eure), 31. Cadix (de) à Nijni-Novgorod, 370. Café (le) chez les Soumal, 190. Ce que les Chinois pensent de nous, 251. Château (le) de Fénelon (Dordogne), 68. Château (le) de Montmélas Saint-Sorlin, 284. Cimetière d'Azincourt, 90. Colonnes (les) de San-Lorenzo, à Milan, 233. Dardanelles (A propos des), 228. Dessus (le) et le dessous, chapelle de San-Pietro in Carcere, 384. Dinan (Côtes-du-Nord), 241. Espaces du globe inconnus, 71. Escalier de la Psallette, à Nantes, 299. Flavigny (Côte-d'Or), 297. Halligues (les) ou îlots d'herbes, 63, 70. Helgoland, 173. Hôtel de ville de Breslau (Prusse), 113. Indiens (les) Mandans, 76. Ispahan, 60. Jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique), 313. Jardin (les) d'Aranjuez, 129. Khan (le) de la Horde d'or, 38. Lipans (les), 282. Maison de Medrano, où fut emprisonné Cervantes, 327. Mines de rubis et de lapis-lazuli, en Asie, 130. Morlaix, 137. Muraille d'une ville chinoise, 352. Platanes (les) de Cannosa (Dalmatie), 164. Première apparition des Français aux Indes orientales, en 1527, 126. Promenades d'un Rouennais, 43, 93, 114, 149, 174, 230. Quatre lacunes géographiques, 51. Rue du Diable (la), à Alger, 385. Ruines d'Ang-Kor-Vat (Indo-Chine), 324. Santiago (Chili), 25. Souvenir (un) des Géorgiques en Sicile, 122. Suez au seizième siècle, 370. Taormina (Sicile), 316. Tombeau d'un bœuf Apis dans le Sérapéum de Memphis, 321. Tour (le) du monde en trois mois, 108. Voyage chez les Finnois de la Norvége méridionale, 186, 197, 203.

HISTOIRE.

Abbaye (l') de la Victoire (Bouvines), 161. A propos des Dardanelles, 229. Aristide et l'ostracisme, 1. Dernières années de Louis XI, 83. Egouts de Paris, 258 Flavigny (Côte-d'Or), 297. Hommes (les) libres de Savoie, 196. Passage de la Forêt-Noire, 288. Première apparition des Français aux Indes orientales, en 1527, 126. Seau (le) enlevé des Modenais, 273. Sforza (Jacques Attendolo), 265. Une sainte épaule de mouton, 176.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS, ÉCOLES.

Caisse des retraites, 382. Ecole des dentellières de Dieppe, 51. Ecoles de nègres aux Etats-Unis, 162. Etrange (une) cargaison; quatre-vingt-quinze orphelines, 219. Laboratoire de chimie de l'Ecole normale, 348. Musée (le) de Kensington, à Londres, 217. Ostracisme (l'), 1.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

A quoi doit servir la lecture, 167. Argot et patois, 19. Argument en faveur de l'immortalité, 342. Art (de l') dans l'industrie, 286. Au sommet, 65. Avant le sommeil, 408. Beauté, 370. Bien parler, 119. Cartes statistiques de l'instruction primaire en France, 268. Catéchisme moral de Kant, 394. Charité maternelle et charité morale, 162. Cinq opinions, 229. Comment il faut lire, 22. Comment on sombre, 358. Conseils sur l'art d'improviser, 142. Crimes, ignorance et misère, 58. De la lecture rapide, 130. Dernière (la) fleur de l'année, 402. Détails sur les premiers théâtres anglais, 247. Dieu nous tient compte du moindre effort, 15. Dignité de l'enseignement chez les Turcs, 103. Don Quichotte (une Nouvelle édition du), 327. Douleur (la), 247. Elocution, 27. Etre utile aux autres, 271. Faire le bien, 307. Hommes utiles (des), 150. Hiérarchie sociale, 30. Hygiène morale, 267. Ici et par delà, 190. Ignorance (l') est un état de minorité, 135. Impossible, 252. Indigence volontaire (de l'), 148. Infiniment petits, 252. Instruction, 122. Jeunes filles, 214. Jeune poëte (le), 97. Lettres rustiques du rhéteur Alciphron, 34. Livres et aliments, 107. Masques de cour, 319. Oisiveté, 287. Oui et non, 115. Patois du nord de la France, 16, 111. Parler aux yeux, 202. Pensée arabe, 378. Petits (les) efforts, 227. Proverbes juifs, 366, 398. Richesse et Pauvreté, scène d'Aristophane, 92. Roman (un) égyptien, 38. Sarasin (François), 49. Seau (le) enlevé, poëme de Tassoni, 273. Se connaître soi-même, 370. Se préparer à la vieillesse, 138. Serrements de mains, 127. Si les animaux raisonnent, 342. Style (du), 172. Théorie mimique, par Engel, 95. Tous nos pas sont comptés, 203. Travail (le), 66. Une école, 337. Usage (de l') du temps, 22. Utilité de la douleur, 263. Vanière et son plan d'études, 59. Vice (le), 159. Victimes (les) des batailles, 250. Vie (la) d'après Longfellow, 378. Voulez-vous être aimé? Soyez aimable, 403.

Nouvelles, Récits, Apologues, Anecdotes. — A la constellation de la Grande-Ourse, 71. Amis (les) de la richesse, 169. Aventures d'une jeune fille de Mortow, 172. Avis à un voleur, 406. Baba-laga, 335. Baram et Copher, ou l'Idée de Dieu, 243. Bavardage et conscience troublée, 295. Blanche-Neige, 401. Bonhomme (le) de Fatouville, 378. Bonnes études, 87. Chanson du mois de mai, 150. Chemin (le) direct, 46, 54, 62. Cheval (le) prodige, 245. Chien (un) célèbre du dix-septième siècle, 407. Comment on paye la carte, 405. Connaissez-vous cela? 403. Deux petits métiers d'autrefois, 363. Dignité suspendue à un fil, 234. Dîner (le) du dimanche, 252, 262, 270, 274, 282, 302, 310, 315. Effets produits par la conscience sur l'imagination, 74. Eléphant (l') et le tailleur, 126. El Moro Santon, 374. En passant à Monetier, 210. Episode de voyage en Bavière, 89, 100. Fables arabes, 70. Fables littéraires de Thomas Yriarte, 233. Fantaisie (une) de Reynolds, 377. Fête (la) de la grand'maman, 177. Fière humilité, 341. Guenon (une) et son enfant, 182. Histoire d'un ballon, 210, 251, 291, 331, 366, 375, 395. Idée (l') fixe de Cadmium, 222, 226, 246. Il y a cinquante ans, 3, 23, 107, 382. Joseph, 105. Keronec le laboureur, 122. Langage (le) des animaux, 339. Légende indienne, 37. Légendes arabes de Tlemcen, 166. Lit (le) de poupée, 387. Malédiction (la) d'un proscrit, 102. Malice (une) de philosophe, 327. Morue (la) rouge, 22. Moulin (un) en Alsace, 153. Pauvre (le) du cimetière Saint-Gilles, 363. Pauvre petite feuille, 178. Perroquet (le) de Maurice de Nassau, 115. Petite (la) Madeleine, 158, 163, 172. Peur du corps, mais courage du cœur, 374. Pounds (John), 9. Promontoire (un) flottant, 100. Propreté hollandaise, 88. Qu'une louange vaut mieux qu'un coup de balai, 73. Repos sur les montagnes du Tyrol, 201. Robinson (le) du désert, 329, 338, 347. Scènes du passé allemand, 179. *Si* et *fa*, 130. Souvenir (un) de 1812, 6, 10, 18, 26. Tout là-bas, tout là-haut, 403. Trait de Turenne, 378. Trois (les) rats et les trois œufs, 189. Une bouteille de champagne, 361. Une drachme de langue, 147, 154. Une grosse affaire, 289. Une journée à Tivoli, 145. Un illustre forgeron, 143. Veuve (la) du pasteur, 78, 82, 90, 98, 106, 117. Vie honnête et inconduite, 399. Voleur (un) fidèle, 151. Voyage imaginaire de sir Humphry Davy dans les planètes, 154, 173.

MARINE.

Ceintures de sauvetage, 276. Conseils pour la construction des radeaux, 28. Instruction pour nager au secours d'une personne en danger, 399. Matelas flottant, 278. Naufrage du *Saint-Géran*, 106. Sinistres de mer, 278. Tonneau flotteur du capitaine Pignon-Blanc, 81.

MŒURS, COUTUMES, SUPERSTITIONS, COSTUMES, AMEUBLEMENTS.

Aiguilleur (l'), 157. Amok, 143. Armée (l') chinoise, 393. Atelier (un) au dix-huitième siècle, 125. Bain (le) de la sultane, 350. Bétel (le), 24. Cachet de lettre du quinzième siècle, 56. Cérémonie du Nakhr, dans le Sahara, 207. Chandelier chinois, 192. Charlatans à Londres, en 1675, 150. Ce que gagnait un maître d'école il y a moins de cent ans, 159. Cercueil en pierre, à Heysham, 16. Cérémonie (une) du culte juif, 249. Chasses curieuses de l'antiquité, 112. Chilte (le) ou Pasatiempo, 48. Costumes de personnages de Shakspeare, 19. Coupe à sacrifices des empereurs chinois, 116. Couverts de table du seizième et du dix-septième siècle, 57. Détails sur les premiers théâtres anglais, 247. Dignité de l'enseignement chez les Turcs, 103. Finnois (les) de la Norvége méridionale, 186, 197, 203. Guerrier lipan, 281. Halligues (Mœurs des), 63, 70. Homme (l') à la lanterne magique, en 1774, 364. Il y a cinquante ans, 3, 23, 107, 382. Indiens (les) Mandans, 76. Jouets : Animaux faits au tour, 8. Kermesse (la) des enfants, à Amsterdam, 33. Kiyafate-el-Aatar, 318. Lampe persane, 176. Légende indienne (Amérique du Nord), 37. Lettres rustiques du rhéteur Alciphron, 34. Marchand de billets de loterie, en 1774, 364. Masques de cour, 319. Mobilier du château de Fénelon en 1663, 68. Noces (les) de campagne, 220. Origine du dicton : Attendez-moi sous l'orme, 74. Personnages des atellanes, 88. Prix du musc à la renaissance, 59. Propreté hollandaise, 88. Sacs (les) à papier de la chapelle Saint-Yves, 206. Senndouk (le), 147. Signatures de Henri VII, Henri VIII, Cromwell, 216. Socle en ébène sculpté, 341. Superstitions chinoises : les trois déesses sœurs, 44. Tavernes et hôtelleries de Rouen, au seizième siècle, 43.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Aristide et le paysan, tableau de Hillemacher, 1. Au soir, tableau de Jordan, 408 Boutique (une) de serrurier, tableau de Leleux, 105. Cano (Portrait d'Alonso), par Velasquez, 353. Cérémonie (une) juive, tableau de Brandon, 249. Chasse à la panthère, peinture antique du tombeau des Nasons, 112. Comment on paye la carte, tableau de Bacon, 405 Contemplation, tableau de J. Reynolds, 97. Écolier (l') aux ailes de Mercure, tableau de J. Reynolds, 185. Enseignement (l') obligatoire, tableau de Schlœsser, 73. Figure d'étude, peinture de Picot, 245 Leçon de biniou, tableau de Berthon, 404. Noce de village en Alsace, tableau de Th. Schuler, 221. Pèlerins à San-Pietro in Carcere, tableau de Sautai, 384. Portrait (le), tableau de Mme Leleux, 125. Portrait (un), par Rembrandt, à la galerie Pitti, 17. Sforza (Jacques Attendolo), miniature du quinzième siècle, 265. Souricière (la), par Reynolds, 377. Travail et intempérance, tableaux de Yan' Dargent, 400, 401. Une bouteille de champagne, tableau de Hiddemann, 361. Un divertissement de Louis XI, tableau de Comte, 85

Dessins, Estampes. — Aiguilleur (l'), dessin de E. Lorsay, 157. Alameda (l'), à Santiago, dessin de Yan' Dargent, d'après Ernest Charton, 25. Alonso Cano, dessin de Bocourt, d'après Velasquez, 353. Ancienne armure chinoise ou japonaise, dessin de Gilbert, 393. Arbre (l') et le Puits de la Vierge, dessins de de Bérard, 356, 357. Aulnoy (Mme d'), d'après une estampe du dix-septième siècle, 68. Au soir, dessin de Bocourt, d'après Jordan, 408. Ballon incendié par des forestiers, dessin de Yan' Dargent, 332. Batelière (la) du Kœnigssee, dessin de de Binzer, 89. Boutique de serrurier, dessin de Pauquet, d'après Leleux, 105. Boutique et arrière-boutique, dessin de E. Lorsay, 149. Brankowitch (Georges), dessin de Bocourt, d'après une peinture du Musée de Belgrade, 373. Cascade du Jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique), dessin de de Bar, 313. Cathédrale du Puy, dessin de Clerget, 41. Chaire à Notre-Dame de Paris, dessin de Provost, 205. Chapiteaux et chaire sculptée de Saint-Ambroise, à Milan, dessins de Féart, 308, 309. Chasse à la panthère, dessin de Sellier, d'après une peinture antique, 112. Château (le) de Fénelon, dessin de Lancelot, 69. Cérémonie juive, dessin de Bocourt, d'après Brandon, 249. Cerf chinois (*Elaphurus Davidianus*), dessin de Moore, 369. Coffret arabe, dessin de Montalan, 5. Colibri topaze et son nid, dessin de Freeman, 184. Colonnes à San-Lorenzo, à Milan, dessin de Yan' Dargent, 233. Comment on paye la carte, dessin de Lavée, d'après Bacon, 405. Contemplation, dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 97. Cosmographe (le) Ouvière, dessin de Jahandier, 304. Costumes de personnages de Shakspeare, d'après les dessins d'Inigo Jones, 19. Couvert de table du seizième et du dix-septième siècle, dessin de Freeman, 57. Croquis par Philippe Lebas, 186. Dans l'école, dessin de Pauquet, d'après de Loose, 337. Dardanelles (les), dessin de Lancelot, 229. Defoe au pilori, dessin de Bayard, 305. Départ du ballon *le Neptune*, dessin de Lancelot, 396. Divertissement (un) de Louis XI, dessin de Lavée, d'après Comte, 85. Écolier (l') aux ailes de Mercure, dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 185. Enseignement (l') obligatoire, dessin de Pelissier, d'après Schlœsser, 73. Epinochette et son nid, dessin de Mesnel, 240. Escalier de la Psallette, dessin de Thérond, 300. Évasion de John Sheppard, d'après une estampe de 1774, 139. Extraction du pétrole aux États-Unis, dessins de Lancelot, 388, 389. Fac-simile d'un dessin de Lucas de Leyde, 117. Fête (la) de la grand'maman, dessin de Pauquet, d'après Dehucourt, 177. Flétan (le), dessin de Mesnel, 136. Fontaine de Narcisse à Aranjuez, dessin de Yan' Dargent, 129. Fournier (le) et son nid, dessin de Freeman, 121. Fricassée (la), estampe de C. Visscher, dessin de Lorsay, 209. Fruits du Caryota et du Raphia, dessin de de Bérard, 52. Globe (le), théâtre de Shakspeare, d'après une ancienne estampe, 248. Grande rue de Bernay, dessin de Thérond, 32. Grille dans la cathédrale de Burgos, dessin de Maignan, 93. Guerrier lipan, dessin de Gilbert, 281. Hirondelle de cheminée et son nid, dessin de Freeman, 301. Hôtel de ville de Breslau, dessin de Stroobant, 113. Indiens mandans, dessin de K. Bodmer, 77. Kermesse (la) des enfants à Amsterdam, dessin de Mouilleron, 33. Laboratoire de chimie de l'École normale, dessin de Jahandier, 349. Leçon (la) de biniou, dessin de Yan' Dargent, d'après Berthon, 404. Maccus, d'après une statuette antique, dessin de Sellier, 88. Marchand de billets de loterie et montreur de lanterne magique en 1774, d'après Poisson, dessin de Mouilleron, 364, 365. Maison où fut emprisonné Cervantes, dessin de Lancelot, 327. Manoir et village de Montmélas, dessin de Clerget, 285. Médaille d'or d'Eucratide, dessin de Féart, 344. Médaillon de Mickiewicz, par Préault, dessin de Gilbert, 193. Mirabeau, dessin de Bocourt, d'après la statue de Truphème, 225. Moulin (un) en Alsace, dessin de Th. Schuler, 153. Mur abattu par la nacelle d'un ballon, dessin de Yan' Dargent, 376. Murailles d'une ville chinoise, d'après les *Mémoires sur la Chine*, 352. Musée de Kensington, à Londres, dessin de Lancelot, 217. Pagode des trois déesses sœurs, d'après un dessin chinois, 45. Paysan calabrais et son fils malade, dessin de Leloir, d'après le groupe de Petitot, 109. Pèlerins à San-Pietro in Carcere, dessin de Yan' Dargent, d'après Sautai, 384. Personnages de masques de cour, croquis d'Inigo Jones, 319, 320. Pigeonniers et cimetière près d'Ispahan, d'après une lithographie de Jules Laurens, 61. Platanes à Cannosa (Dalmatie), dessin de de Bar, 165. Poisson (le) de Paradis, dessin de Mesnel, 340. Porte de Saverne, à Strasbourg, dessin de Yan' Dargent, 197. Portrait (un), par Rembrandt, dessin de Bocourt, 17. Portrait (le), dessin de Pauquet, d'après Mme Leleux, 125. Raphia et Caryota, dessin de de Bérard, 53. Ratel (le) au Muséum d'histoire naturelle, dessin de Freeman, 397. Repos sur les montagnes du Tyrol, dessin de de Binzer, 201. Rochers d'Helgoland, dessin de Yan' Dargent, 173. Roitelet à moustaches et son nid, dessin de Freeman, 329. Rue du Diable à Alger, dessin de Mouilleron, 385. Ruines à Ang-Kor-Vat, dessins de Lancelot, 324, 325. Ruines de l'abbaye de la Victoire, dessin de Thérond, 161. Ruines du théâtre de Taormina, dessin de de Binzer, 317. Savetier (le) de Portsmouth, dessin de E. Lorsay, 9. Scène de danse dans une auberge de Bavière, dessin de de Binzer, 101. Seau (le) enlevé, dessin de Frœlich, 273. Sforza (Jacques Attendolo), dessin de Féart, d'après une miniature du quinzième siècle, 265. Socle en ébène sculpté, dessin de Munier, 341. Souricière (la), dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 377. Spinachie (la) et son nid, dessin de Mesnel, 272. Suez au seizième siècle, d'après le Routier de Jean de Castro, 372. Sur la montagne, dessin de de Binzer, 65. Temple de la Sibylle à Tivoli, dessin d'Anastasi, 145. Théâtre (le) de Guignol, dessin de E. Lorsay, 345. Tombeau d'un bœuf Apis, dessin de de Bérard, 321. Turbot et barbue, dessin de Mesnel, 81. Une bouteille de champagne, dessin de Lavée, d'après Hiddemann, 361. Une estampe du dix-septième siècle, 256. Viaduc de Dinan (Côtes-du-Nord), dessin de Lancelot, 241. Viaduc de Morlaix, dessin de Yan' Dargent, 137. Village et bateaux mandans, dessin de K. Bodmer, 76. Visite aux égouts de Paris, dessin de E. Lorsay, 257. Voisin (le) du rentier, dessin de Freeman, d'après Arnoldt, 169.

SCIENCE.

Astronomie, Météorologie. — Cosmographe (le) Ouvière, 304. Déception de l'astronome Legentil, 279. Mesure de la distance du Soleil à la Terre, 342. Passage de Vénus sur le Soleil, 342, 398. Phénomènes astronomiques de 1870, 12. Pronostic de pluie, 327. Saturne en 1869, 131. Signes du temps, 298. Voyage imaginaire de Humphry Davy dans les planètes, 154, 172.

Physiologie, Médecine. — Calomel (Sur le), 358. Conscrits malins et chevaux ombrageux ; la Myopie, 357. De l'air frais ! 294. Maximes d'hygiène pratique, 7.

Physique, Chimie. — Argent (l'), 223. Chimie (la) sans laboratoire ; voy. les Tables des années précédentes (suite), 35, 103, 151, 224. Cuivre (le), 36. Etain (l'), 152. Histoire d'un ballon, 20, 251, 291, 331, 366, 375, 395. Moyen de faire cuire et rôtir la viande au soleil, 180. Or (l'), 223. Plomb (le), 35. Rayons solaires pris au piége, 130. Sur la mort du professeur Richmann, 191. Un petit acte de sorcier, 363. Vitesse des vagues, 80. Zinc (le), 151.

Zoologie, Botanique, Minéralogie. — Animaux gigantesques de la mer, 159. Bétel (le), 24. Chasseur (le) d'insectes, 119, 168, 199, 231, 263, 295, 336. Colibri (le), 183. *Elaphurus* (l') *Davidianus*, cerf chinois, 369. Épinochette (l') et son nid, 240. Flétan (le), 135. Fournier (le) et son nid, 121. Guenon (une) et son enfant, 182. Huiles de pétrole aux États-Unis, 388. Mines de rubis et de lapis-lazuli, en Asie, 130. Nidification des hirondelles, 301. Noyer greffé, 358. Pêcheur (le) naturaliste, 240, 271, 340. *Phylloxera vastatrix*, 39, 127. Platanes (les) de Cannosa en Dalmatie, 164. Raphia (le) de Madagascar et le Caryota des Indes, 51. Ratel (le), 397. Roitelet (le) à moustaches, 329. Spinachie (la) et son nid, 271. Turbot (le) et la Barbue, 81. Vie de la plante, 286.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Argenterie (une Pièce d') romaine, 128. Chandelier chinois, 192. Christ (le) de la cathédrale de Léon, 378. Coffret (un) arabe, 4. Couvert de table du seizième et du dix-septième siècle, en ivoire sculpté, 57. Figures en cire d'Alfonso Lombardi, 54. Lampe persane, 176. Maccus, statuette antique, 88. Médaillon de Mickiewicz, par Préault, 193. Mirabeau, statue de Truphème, 225. Paysan calabrais et son fils malade, groupe par Petitot, 109. Ruines d'Ang-Kor-Vat (Indo-Chine), 324. Sculptures de l'église Saint-Ambroise, à Milan, 307. Socle en ébène sculpté, 341. Vase chinois en jade sculpté, 117.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

